

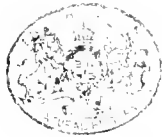


LE

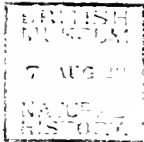
LIVRE DES FAMILLES

JOURNAL DE M. LE CURÉ.

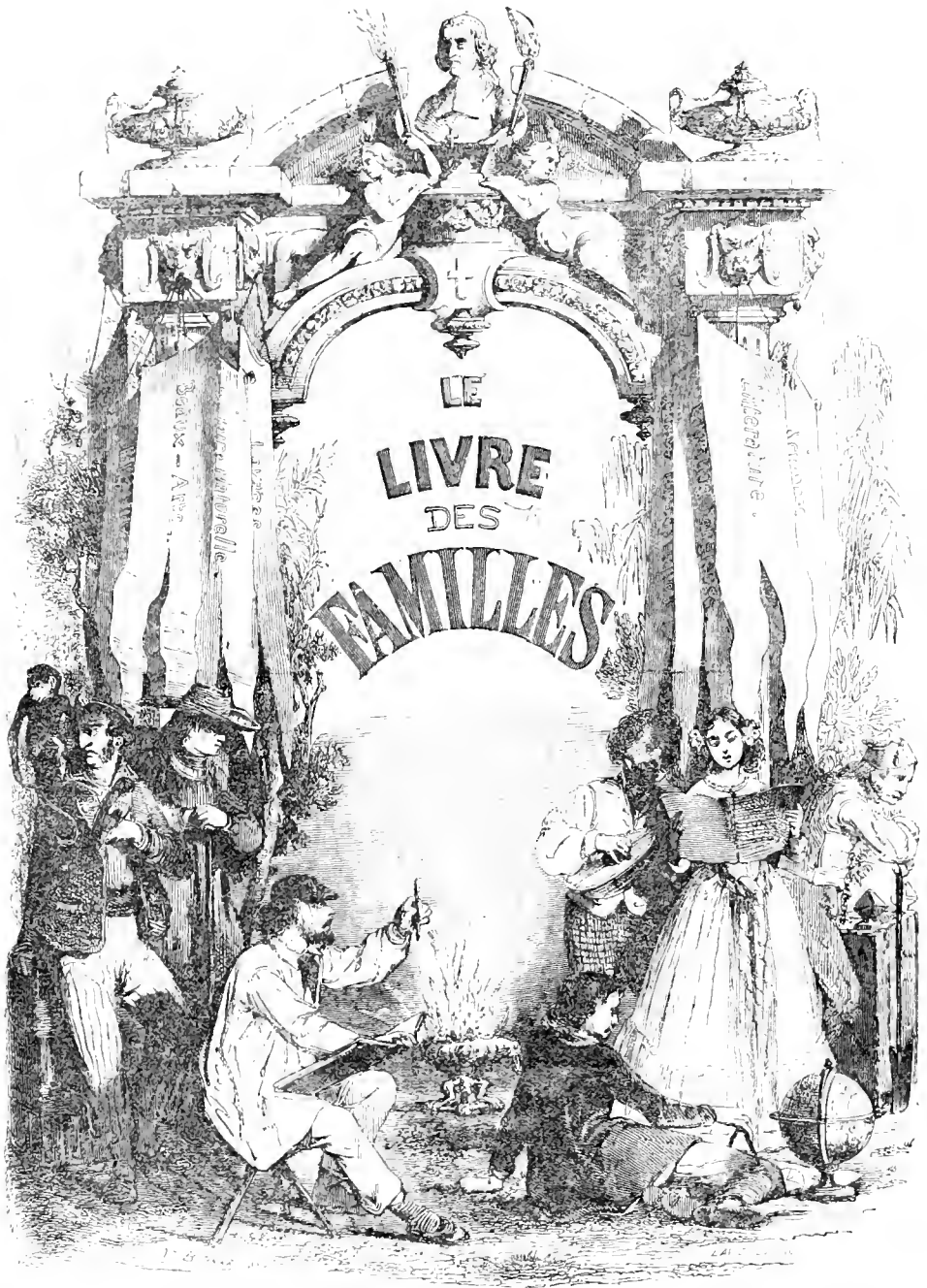
TOME PREMIER.



12
Time II, 11/20/48 : Linné et Buffon —







PARIS,
L. GIRALDON FILS, ÉDITEUR.
9, QUAI MALAQUAIS.



LIVRE DES FAMILLES

ou

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° I. — 1^{er} Volume1^{er} Novembre 1844

INTRODUCTION.

J'ai connu un bon curé des environs de Besançon qui était bien l'homme le plus vénérable et le plus instruit, le plus charitable et le plus spirituel qu'on puisse imaginer. La révolution française avait frappé toute sa famille de mort ou de pauvreté; lui-même avait été forcé à l'exil, et il avait longtemps erré dans les pays protestants sans autre secours que son travail et son courage.

De tant d'épreuves, il n'avait rapporté ni murmure contre les hommes ni aigreur contre le monde; sa piété était riante et sa dévotion aussi profonde qu'éclairée. Forcé d'habiter l'Allemagne dans un temps et dans une province que les maux de la guerre désolaient, il avait appris la médecine et la chirurgie pour soulager autant qu'il était en lui l'humanité dans ses plus horribles peines, et donner à la fois le salut de l'âme et la guérison physique, ou du moins quelque soulagement aux malheureux qui couvraient les champs de bataille. On le voyait errer dans ces plaines toutes sanglantes, ou habiter les hôpitaux comme infirmier, un Christ caché dans sa poitrine, ignoré dans sa sublime mission, et connu seulement autant qu'aimé pour sa bonté inépuisable, la simplicité de son caractère et la gaieté de son âme.

Que de conversions il opéra ainsi! que d'âmes rachetées et de bien accompli! Cet excellent homme avait vu les deux

mondes, et longtemps desservi une paroisse catholique de Baltimore. Il lui était resté de ses longs voyages un vif et constant besoin de se tenir au courant des progrès moraux de la chrétienté; un de ses parents étant mort aux Verrières suisses, et lui ayant laissé un chalet et une douzaine de mille livres de rente, M. Eustache Grisier, — c'était son nom, — les partagea de la manière suivante: quatre mille francs aux malades, deux mille aux pauvres; quatre mille francs en livres et journaux de tous les pays, et deux mille francs pour son entretien, sans compter les émoluments de sa cure qui n'étaient presque rien. Il savait parfaitement l'espagnol, l'allemand, l'italien et l'anglais. Il n'y avait pas de belle action qui se fit sur la face du globe qui ne vint à sa connaissance, pas d'invention nouvelle qu'il ne connût avant tout le monde; et il n'en faisait pas un objet de recherche égoïste ou de curiosité vaine: les dimanches, il réunissait près de lui les enfants de ses ouailles, paysans et riches, et les captivait par cette série d'anecdotes toujours intéressantes que la plupart de nos livres ignorent ou passent sous silence, et qui avaient pour son auditoire un charme inexprimable.

Ce n'étaient point exclusivement des sujets moraux, ni des commentaires religieux. Il avait coutume de dire que la religion était partout, et qu'il fallait l'indiquer et la faire

sentir à l'âme plutôt que l'imprimer tristement dans les esprits. Il mêlait les récits nouveaux, les anecdotes peu connues, aux détails des expériences, des découvertes et des voyages les plus récents. Ainsi il entretenait et satisfaisait à la fois la curiosité de ses auditeurs, et contribuait à leur utilité et à leur bien-être. Il est arrivé à plus d'un jeune paysan de venir lui demander, le lundi matin, des renseignements sur le nouveau procédé agricole que le curé avait décrit la veille. Le temps était employé, les bons principes se gravaient dans les intelligences, et la religion n'y perdait rien. M. Grisière faisait observer que saint François de Sales conseillait d'employer les romans et même les contes pour introduire les vérités morales et religieuses dans les jeunes cœurs. « Mais le temps des fables est passé, disait-il avec raison ; c'est au contraire par des vérités amusantes, en chassant l'ignorance et faisant servir les immenses ressources de la science actuelle et des communications établies par elle entre les hommes qu'il faut moraliser la jeunesse. » C'est par cette instruction vive, variée, pleine d'attrait, que les facultés spirituelles, mises en jeu, peuvent écarter les générations naissantes du matérialisme grossier, les arracher à la brutalité, les arrêter sur leur pente fatale vers l'égoïsme, les ramener aux idées supérieu-

res, au dévouement, à l'abnégation, à la religion. Ce travail est utile, et prépare les voies à une existence morale, active et religieuse. Il défriche le champ que la religion ensemencera. J'ai pour moi les exemples de saint François d'Assise, de saint Bonaventure, de saint François de Sales, de Fénelon. Loin d'être étrangers au mouvement des choses humaines, ces grands esprits, ces âmes divines le servirent en l'épurant ; ni la gaieté douce, ni les heureux apologues ne leur furent étrangers. Faisons comme eux, si nous pouvons, ou du moins suivons-les de bien loin. »

Que nous serions heureux d'imiter l'exemple du bon curé, de joindre l'utilité à l'agrément, d'occuper, par une lecture variée, empruntée à toutes les langues de l'Europe et du monde, à toutes les publications récentes de la science, des moments qui pourraient être employés d'une manière frivole ou dangereuse ! — d'éclairer les jeunes esprits en guidant les âmes, de joindre la chaleur douce et fructueuse de la religion à la lumière souvant stérile et trompeuse de la science ! C'est sur le modèle de cet estimable prêtre que ce Recueil est entièrement calqué ; on serait trop heureux d'approcher seulement de la variété, de l'intérêt et de la grâce qu'il apportait dans ses récits.



LES SAINTS DU MOIS.

Chaque premier jour du mois, par exemple, il réunissait ses jeunes amis dans son petit jardin, si c'était la belle saison, ou dans son cabinet lambrissé de sapin, si c'était l'hiver, et il leur racontait la légende des saints du mois qui allait s'ouvrir.

« Chacun de nous, leur disait-il, porte un nom de baptême ; à ce nom se rattachent des souvenirs touchants et curieux, que les personnes pieuses et les érudits étudient seuls, et qui unissent l'intérêt historique à la plus vive émotion. Cette légende des saints est un trésor de leçons sublimes. Ce sont les annales primitives du monde moderne. »

« Mes amis, on néglige trop ces souvenirs. Rien de plus intéressant toutefois que cette histoire. A quelle époque chacun des Saints a-t-il vécu ? quelles circonstances ont marqué leur vie ? quel héroïsme a signalé leur mort ? C'est ce que savent à peine les personnes mêmes qui portent les noms les plus communs parmi nous. »

« Tantôt ces souvenirs sont terribles et sanglants ; c'est le chevalet, la poix bouillante ; ce sont les bourreaux armés autour du héros chrétien ; tantôt ils évoquent d'aimables images ; des combats mystérieux, l'âme qui lutte et triomphe. Que d'incidents intéressants ! que de leçons per-

« d'ues, si l'on négligeoit de recueillir ces narrations auxquelles la singularité des coutumes, la distance des temps, la grandeur ou l'intérêt des détails prêtent tant de charme ! Ne négligez donc pas, mes chers amis, ces légendes sacrées, elles sont d'ailleurs nécessaires à l'histoire, qu'elles expliquent et qu'elles éclairent. »

A l'exemple du bon curé, nous fermons une gerbe des plus remarquables d'entre elles, nous les présenterons mois par mois à nos jeunes lecteurs, sans en altérer la pureté par aucun détail romanesque, et en répétant naïvement les plus authentiques et les plus intéressantes de ces légendes.

MOIS DE NOVEMBRE.

- 1. Vendredi.** LA TOUSSAINT.
St Amable, prêtre, mort vers 473.
- 2. Samedi.** St Eudoxe et ses compagnons, martyrs, vers 520.
- 3. Dimanche.** St Marcel, évêque de Paris, mort au 5^e siècle.
St Eustache et sa famille, martyrs.
St Flour, premier évêque de Lodève, mort vers 400.
St Hubert, évêque de Maëstricht, mort en 727.
St Sylvie, mère de St Grégoire, mort au 6^e siècle.
- 4. Lundi.** St Charles Borromeo, évêque, mort en 1584.
St Clair, prêtre, martyr au Vexin, vers 275.
St Modeste, vierge, morte vers 780.
- 5. Mardi.** St Agathange, évêque d'Autun, mort en 251.
St Zacharie, père de St Jean-Baptiste.
St Bertille, abbesse de Chelles.
St Eie, solitaire du Berry.
- 6. Mercredi.** St Léonard, solitaire, mort en 550.
St Vinoc, abbé de Wormouth en Flandre.
St Ilut, abbé dans le pays de Galles.
- 7. Jeudi.** St Ernest, abbé, martyr en 1148.
St Willebrod, premier évêque d'Utrecht.
St Amarante, martyr à Alby
St Ruffe, évêque de Metz.
St Engelbert, archevêque de Cologne et martyr.
- 8. Vendredi.** St Diédonné, premier du nom, mort en 618.
St Godefroy, évêque d'Amiens, mort en 1118.
St Willibald, évêque de Brème, et apôtre de la Saxe.
St Kebe, évêque.
St Gervade, évêque en Écosse.
- 9. Samedi.** St Mathurin, prêtre, mort vers 587.
St Théodore, martyr à Amasée, en 506.
St Vanne, évêque de Verdun.
- St Benett, archevêque d'Armagh en Irlande.
- 10. Dimanche.** St Léon le Grand, pape, docteur, mort vers 462.
St Andre Avellin, clerc régulier théatin.
St Tryphon et Ste Respice, martyrs en Bithynie.
Ste Nymphie, vierge en Sicile.
St Tibère ou Tibery, Ste Florence et St Modeste, martyrs dans la Gaule narbonnaise.
St Juste, archevêque de Cantorbéry.
St Milles, évêque de Suse, St Abrossime, prêtre, et St Sina, diacre, martyrs en Perse.
- 11. Lundi.** St Martin, évêque de Tours, mort en 597.
St René, évêque d'Angers, mort au 5^e siècle.
St Menne, martyr.
St Vrain, évêque de Cavallon, mort vers 600
St Theodore Studite, abbé, à Constantinople.
St Evade, vulgairement Vozy, évêque du Puy.
- 12. Mardi.** St Martin, pape, martyr en 655.
St Nil, anachorète, père de l'Eglise
St René, patron d'Angers.
St Emilien, vulgairement St Milban de la Cogolle, curé et solitaire en Espagne.
St Livin, patron de Gand.
St Paterne, moine de St-Pierre-le-Vif, martyr.
St Lehwio, patron de Deventer.
St Macaire, évêque en Écosse
St Josaphat, archevêque de Polozk.
- 13. Mercredi.** St Gendulfe, évêque, martyr vers 600.
St Brice, évêque de Tours, mort en 444.
St Stanislas Kostka, mort en 1568.
St Hanamehon, marchand.
St Didace, religieux de St-François.
St Merre ou St Mitre, martyr à Aix en Provence.
St Abbon, abbé de Fleury martyr en Gascoigne
- 14. Jeudi.** St Clementin, martyr.
St Laurent, archevêque de Dublin.
St Dubrice, évêque en Angleterre.
St Ruf, premier évêque d'Avignon.
St Saens, abbé au pays de Caux, en Normandie.
- 15. Vendredi.** St Eugène, martyr à Deuil, vers 200.
St Maclou, évêque d'Aleth, mort au 6^e ou 7^e siècle.
St Leopold, marquis d'Autriche, mort en 1150.
Ste Gertrude, abbesse de l'ordre de St-Benoît.
St Leonce, évêque de Bordeaux.
St Pavin, abbé dans le Maine.
St Didier, vulgairement St Gery, évêque de Cahors.
- 16. Samedi.** St Edme, évêque de Cantorbéry, mort en 1241.
St Eucher, évêque de Lyon
- 17. Dimanche.** St Agnan, évêque d'Orléans, mort vers 455.
St Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée.
St Denis, évêque d'Alexandrie.
St Gregoire, évêque de Tours.
St Ilugues, évêque de Lincoln en Angleterre.
- 18. Lundi.** Ste Ande, veuve, morte au 6^e siècle.
St Mandé, solitaire, mort au 7^e siècle.
St Alpheé, St Zachée, St Romain, St Barulas, martyrs.
St Odon, abbé de Cluni.
Ste Hilde, abbesse en Angleterre.
- 19. Mardi.** Ste Élisabeth de Hongrie, veuve, morte en 1251.
St Pontien, pape, martyr.
St Barlaam, martyr.
St Patrocle, reclus en Berry
St Jaques, ermite en Berry.
- 20. Mercredi.** St Edmond-droi, martyr en 850.
St Octave, soldat, martyr en 286.
Ste Maxence, vierge et martyr en Beauvoisis.
St Sylvestre, évêque de Châlons-sur-Saône.
- St Bernward, ou Bernard, évêque de Hildesheim, en basse Saxe.
St Felix de Valois, collègue de St Jean de Matha.
- 21. Jeudi.** St Colomban, abbé, mort en 615.
St Héliador, martyr en Pamphylie au 5^e siècle.
St Gelase, pape.
- 22. Vendredi.** Ste Cecile, vierge et martyre à Rome en 250.
St Philémon et Ste Appie
- 23. Samedi.** St Clement, pape, premier du nom, martyr en 100.
St Amphiloque, évêque d'Icône, en Lycanie
St Tron, prêtre.
St Daniel, évêque au pays de Galles.
- 24. Dimanche.** St Severin, moine solitaire, mort vers 550.
St Chrysogone, martyr à Aquilée en 504.
St Juste, évêque de Jérusalem, mort au 2^e siècle.
Ste Flore et Ste Marie, vierges et martyrs en 851
St Jean de la Croix, premier carme déchaussé.
St Pourcain, abbé en Auvergne.
- 25. Lundi.** Ste Catherine, vierge martyre.
Ste Hildegonde, vierge.
St Moysé et St Maxime, prêtres et martyrs.
- 26. Mardi.** Ste Genevieve des Ardents, invoquée en 1129.
Ste Delphine ou Dauphine, vierge, morte en 1766.
Ste Victorine, martyre en Afrique.
St Pierre, évêque d'Alexandrie, martyr.
St Baste, ermite en Champagne.
St Conrad, évêque de Constance.
St Nicou, surnommé Meta-moite.
St Sylvestre Gozzolini, abbé d'Ossimo, instituteur de Sylvestrins.
- 27. Mercredi.** St Lau, pape, martyr à Rome en 78.

St Vital et St Agricole, martyrs vers 501.	St Viegile, évêque de Strasbourg.	premier évêque de Toulouse, martyr vers 257.	St Sapor, évêque de Beth-Nictor; St Isaac, évêque de Carcha; St Mahanès, Abraham et Siméon, martyrs.
St Maxime, évêque de Riez.	28. Jeudi. Ste Quête, femme du sénateur Hilaire.	St Radbod, évêque d'Utrecht.	
St Jacques l'Intercis, martyr en Perse.	St Étienne le Jeune, martyr.	St Brandon, abbé en Irlande.	
St Maharsapor, martyr en Perse.	St Jacques de la Marche, religieux de St-François.	30. Samedi. St Audré, apôtre, martyr à Patras en 69.	St Tugdual, vulgairement St Tugal, évêque de Tréguier en Bretagne.
St Eusiee, ermite, puis abbé de Cette en Berry.	29. Vendredi. St Saturnin,	St Narsès, évêque, et ses compagnons, martyrs.	St Trojan, évêque de Saintes.
St Acaire, évêque de Noyon.			

Le premier jour de ce mois de novembre est consacré à la fête de tous les saints, vrais héros du monde moderne.

« Pythagore, Platon, Socrate, dit M. de Chateaubriand, recommandent le culte des saints, qu'ils appellent des *héros*. — *Honore les héros pleins de bonté et de lumière*, dit le premier dans ses *Vers Dorés*. Et pour qu'on ne se méprenne pas à ce nom de *héros*, Hiéroclès l'interprète exactement comme le christianisme explique le nom de *saint*. « Ces héros pleins de bonté et de lumière pensent toujours à leur Créateur, et sont tout éclatants de la lumière qui rejailit de la félicité dont ils jouissent en lui. » — Et plus loin : « *Héros* vient d'un mot grec qui signifie *amour*, pour marquer que, pleins d'amour pour Dieu, les héros ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre à une vie divine, et à devenir citoyens du ciel. » Les Pères de l'Église appellent à leur tour les saints des *héros* : c'est ainsi qu'ils disent que le baptême est le sacrifice des laïques, et qu'il fait de tous les chrétiens *des rois et des prêtres de Dieu*.

« Et, sans doute ce sont des héros, ces martyrs qui, domptant les passions de leurs cœurs et bravant la méchanceté des hommes, ont mérité par ces travaux de monter au rang des puissances célestes. Sacrés mortels, que l'Église de Jésus-Christ nous commande d'honorer, vous n'étiez ni des forts ni des puissants entre les hommes ! Nés souvent dans la cabane du pauvre, vous n'avez été qu'aux yeux du monde que d'humbles jours et d'obscurs malheurs. N'en souvient dans jamais que des blasphèmes contre une religion qui, défilant l'indigence, l'infortune, la simplicité et la vertu, a fait tomber à leurs pieds la richesse, le bonheur, la grandeur et le vice ?

« Et qu'ont donc de si odieux à la poésie ces solitaires de la Thébàide, avec leur bâton blanc et leur habit de feuilles de palmier ? Les oiseaux du ciel les nourrissent, les lions du ciel portent leurs messages ou creusent leurs tombeaux en commerce familier avec les anges, ils remplissent de miracles les déserts ou l'at Memphis. Haré et Sinai, le Carmel et le Liban, le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat redisent encore la gloire de l'habitant de la cellule et de l'anachorète du rocher. Les Muses aiment à rêver dans ces monastères remplis des ombres d'Autoime, de Pacôme, de Benoît, de Basile. Les premiers apôtres prêchant l'Évangile aux premiers fidèles dans les catacombes ou sous les dattiers de Béthanie, n'ont pas paru à Michel-Ange et à Raphaël des sujets si peu favorables au génie. Et que dire de ces bienfaiteurs de l'humanité qui déferent les hôpitaux et se vouèrent à la pauvreté, à la peste, à l'esclavage pour secourir des hommes ? »

A ces éloquents paroles nous ne pouvons rien ajouter.

Dans le numéro prochain, nous reproduirons les plus touchantes des narrations légendaires qui se rapportent aux saints fêtés pendant le mois de décembre.

ANÉCOTES

DU TEMPS PRÉSENT.

Le temps, dans sa fuite, emporte une foule d'aventures, de souvenirs et de faits curieux qui ne demanderaient qu'à être recueillis, et qui presque tous offriraient des leçons instructives pour la religion ou pour la conduite pratique de la vie.

Les journaux et les livres se contentent trop souvent de reproduire et de répandre les crimes et les désastres qui leur semblent de nature à piquer le plus vivement la curiosité. Quelquefois, le crime réel manquant, il leur arrive d'en inventer d'imaginaires. Deux dangers nous paraissent résulter de cette coutume : d'abord le monde se présente à lui-même sans des couleurs fausses ; il se croit plus méchant qu'il n'est réellement ; ensuite l'imitation du mal est contagieuse. Les fictions cherchent la même espèce d'intérêt et veulent faire naître la même émotion ; on ne tarde pas à s'en lasser, et le palais blasé des lecteurs ne trouve plus de saveurs assez violentes pour lui plaire. La vérité choi-

sie, la réalité étudiée et bien comprise, vaudraient mieux pour le plaisir et pour l'instruction.

Que de faits curieux le mois dernier a dû voir s'accomplir ! — pendant que nos vaisseaux bombardaient Tanger ; — lorsque l'empereur avare Ahl-er-Rhaman recevait au fond de son palais, gardé par deux mille nègres, la nouvelle de la destruction de son armée ; — lorsque le gouverneur de l'Inde et le vainqueur des Affghans s'embarquait tristement pour l'Angleterre, où on le forçait de revenir se perdre dans les rangs de la vie privée !

Que d'anecdotes curieuses se perdent et s'effeuillent comme les roses du buisson sur le sentier sans que personne en jouisse, et que d'enseignements dans ces faits qui se perdent ! Nous recueillerons ici les plus authentiques ; nous n'inventerons et n'ajouterons rien ; ils prouvent que le roman de la vie humaine a sa moralité comme sa réalité ; qu'il est plus varié, plus bizarre, plus intéressant que la fiction des plus habiles écrivains.

LA FORCE DU REPENTIR.

Il vient de mourir dans la Lithuanie suédoise un vieillard

généralement estimé, qui a laissé une fortune très-considérable, dont l'origine se rattache à des circonstances assez bizarres.

Cet homme, vers 1763, était ouvrier ramoneur et dans un dénuement complet; poussé par la misère et par les mauvais conseils, il commit un meurtre, accompagné de vol sur la personne assassinée par lui, et pour ce double crime il fut condamné à la peine capitale.

Lorsque, selon l'usage, l'arrêt de mort, avec toutes les pièces du procès, fut soumis au feu roi Frédéric-Guillaume, ce prince écrivit au ministre de la justice: « On conduira le condamné au lieu de son supplice, et là, en face de l'échafaud, un prêtre l'exhortera à faire un acte de contrition; s'il le fait, et si son repentir paraît bien sincère, on lui dira que je lui fais grâce de la vie. Dans ce cas, on lui administrera sur-le-champ trente coups de bâton sur le dos, et ensuite on le conduira dans une maison de force où il restera cinq années, en recevant, à chaque anniversaire du jour qui aura été fixé pour son exécution à mort, trente coups de bâton. Après l'expiration de ces cinq années, on me rendra compte de la conduite qu'il aura tenue et de son état moral. »

Le condamné écouta avec le plus grand recueillement les exhortations de l'ecclésiastique, et il se montra si contrit et si repentant, qu'on le jugea digne d'obtenir la commutation de peine que le roi lui accordait.

Pendant les cinq années qu'il passa dans la maison de force, il tint une conduite irréprochable, et sur le rapport qui en fut fait au roi, à l'expiration de cet espace de temps, S. M. ordonna qu'on le transférât à une maison de simple détention pour cinq autres années, en prescrivant qu'au bout de celles-ci on lui donnerait de nouveaux renseignements sur l'individu en question.

Cet homme persévéra dans la bonne voie, son amendement devint complet, et à la fin des cinq années de simple emprisonnement, le roi le fit non-seulement mettre en liberté, mais S. M. lui donna une somme d'argent pour le mettre à même de gagner sa vie.

Il en fit un bon usage: il alla se fixer dans la Lithuanie prussienne, et il commença un petit négoce. Grâce à un travail, à l'ordre et à l'économie, ses affaires prospérèrent; il parvint bientôt à l'aisance, et peu à peu il amassa une très-grande fortune, dont il fit le plus noble usage.

Et maintenant que la mort vient de mettre un terme à ses jours, on a vu un rare et édifiant spectacle. Le même homme qui, au début de sa carrière, avait commis des crimes aussi atroces que lâches, emportait dans la tombe les regrets, l'estime et les bénédictions de tous ceux qui l'avaient connu. (Gazette de Brême.)

NE DÉSESPÉRER DE RIEN,

ou

LOUARD JEFFERY DE PLYMOUTH.

Edouard Jeffery, fils d'un ancien commis chez M. Collier, marchand de bois de charpente à Plymouth, se trouvant en vacances chez son père, obtint un jour de lui la permission de monter à bord du schooner l'*Ebenzer*, commandé par le capitaine Little, et qui faisait régulièrement le commerce et opérait le transport du charbon de terre de Plymouth à Schields, autre point de la côte. C'était en

juin 1837. Edouard avait seize ans. Il se promettait un vif plaisir de cette excursion, qui devait le ramener chez son père en moins de huit jours, et qui se termina singulièrement.

En vue d'Yarmouth, le vent commença à fraîchir, et le schooner, qui était vieux, incapable de résister au gros temps, alla se briser sur un écueil. On n'entendit plus parler ni du jeune homme, ni du capitaine. La perte du vaisseau fut annoncée dans tous les papiers publics; la famille prit le deuil, et plusieurs effets ayant appartenu au capitaine Little furent recueillis sur divers points de la côte, ce qui ne laissa aucun doute dans les esprits.

En effet, l'équipage entier avait péri, à l'exception d'Edouard et d'un petit mousse qui se cramponnèrent à un débris d'érouille, et battus des flots pendant un jour entier, furent enfin recueillis par un vaisseau danois qui allait aux Indes. L'humanité du capitaine leur donna tous les soins nécessaires; on les mit à terre au cap de Bonne-Espérance, où Jeffery, qui était en train de faire ses études, se mit au service d'un marchand de vin du Cap, dont il tint les registres. Mais, comme il désirait passionnément revoir l'Angleterre, il profita du peu d'argent qu'il avait gagné pour se faire recevoir comme mousse à bord du *Dauphin*, dont le capitaine était d'un caractère sévère et dur, et qui était en partance pour Portsmouth. Diverses affaires et le mauvais temps retinrent ce dernier vaisseau dans le havre du Cap pendant une quinzaine de jours, et Jeffery, qui, craignant la dureté de ce nouveau capitaine, voyait avec peine la loi inexorable à laquelle il allait être soumis, lui demanda la permission de résilier son engagement. Il l'obtint et passa à bord de la *Flèche*, qui se rendait aux îles Falkland, à l'autre bout du monde. La partie de plaisir d'Edouard ne devait pas s'arrêter là. La *Flèche* fut prise par les glaces; la plupart de ses hommes périrent du scorbut, et Jeffery, recueilli par quelques Esquimaux, épousa une jeune Esquimaue selon les rites du pays. Elle mourut six mois après.

Cette situation, qui lui plaisait peu, avait duré un an et demi, quand l'arrivée d'un équipage américain lui donna l'espoir et la liberté d'échapper à la lutte enfumée et aux douze couvertures de peaux de rennes sous lesquelles il gelotait. Le vaisseau américain était un négrier, qui du séjour des glaces le conduisit en Afrique, des régions polaires aux régions tropicales. Mais la profession lucrative du nouveau capitaine avait ses dangers. Abordé par une frégate anglaise placée en observation à l'embouchure du Niger, le négrier fut conduit aux Açores où on le jugea; et Edouard, qui avait fait la traite des nègres avec l'Américain, donna la chasse aux négriers avec le nouveau capitaine. Ce dernier opéra deux captures très-importantes: Jeffery en eut sa part; il s'était montré actif, brave et économe; et après huit ans et demi de voyages involontaires à travers le monde, possesseur de quelques mille livres sterling, un peu changé par l'intempérie de saisons, il revint à Plymouth, et étonna fort tous ses parents.

Il y trouva sa mère veuve, et visita le lendemain de son arrivée un fort joli cénotaphe qu'elle avait fait construire en son honneur dans le cimetière, en face de la mer. Telle est la singulière histoire de ces vacances de huit années, les plus longues assurément et les plus orageuses dont aucun jeune homme ait fait l'expérience, et qui aient succédé à l'année studieuse d'un écolier. (Times.)

LE PRISONNIER D'UNE BOMBE.

Au dernier siège d'une petite ville de Circassie, que les Russes ont prise, et dont la capture a vengé leurs défaites précédentes, on trouva six femmes enfermées et mortes dans une cave, devant laquelle les débris des fortifications avaient élevé une sorte d'imprenable rempart. Cette aventure, publiée par les journaux russes, rappelle une circonstance analogue révélée par les journaux allemands, qui publièrent, il y a peu de temps, le journal singulier du *Prisonnier d'une bombe*. Nous laisserons parler le héros lui-même :

« J'étais à Manheim, malade de la goutte et d'une fièvre réglée, qui m'enlevait toute jouissance de la vie, pendant que l'armée républicaine investissait Manheim. Le bombardement commença. De tous côtés, les habitants cherchaient un abri contre la redoutable habileté des ingénieurs français. Non-seulement leurs bombes crevaient les édifices, mais leurs batteries en ricochet prenaient les rues en enfilade, et l'on ne pouvait trouver de sûreté contre leurs atteintes que dans les caves des maisons. C'est là que presque tous les habitants établirent leur domicile, confiants dans l'architecture solide des souterrains qui devaient résister au choc de la bombe, amortie déjà par son passage à travers les étages supérieurs. J'habitais une rue large et droite, souvent balayée par la mitraille ennemie. Quand le danger me parut urgent, je fis porter dans la cave un matelas ou deux, avec des aliments, de

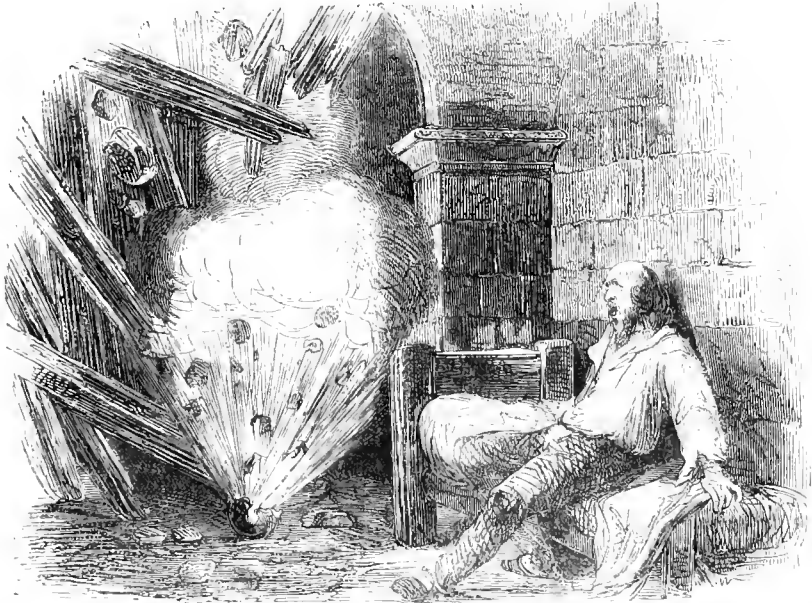
la lumière, quelques livres, et j'y établis mon domicile.

« Il y avait deux caveaux pratiques aux deux extrémités d'un passage voûté. J'occupais l'un; l'autre était habitée par deux servantes. Au milieu du passage, un escalier tournant montait à la cuisine. Un jeune domestique, nommé Ernest, âgé de treize à quatorze ans, allait de l'un des caveaux à l'autre, et souvent ennuyé de son habitation souterraine, mettait le nez dans la rue, et revenait nous dire quelle maison la mitraille achevait de démolir.

« Deux semaines se passèrent ainsi. Un jour, il nous sembla que le feu des assiégeants redoublait d'activité, et que celui des assiégés leur répondait.

« Autour et au-dessus de moi je sentais la terre trembler; il était évident qu'une attaque décisive allait avoir lieu. Ma fièvre avait redoublé. Dans un tel moment, c'est une angoisse inexprimable d'être privé de tout moyen d'action ou de défense. Tantôt étendu sur le matelas, tantôt soutenu par des coussins, je prêtai l'oreille à tous les bruits terribles du dehors, lorsque, vers dix heures du matin, Ernest, entr'ouvrant la porte du caveau, me dit : Je vais voir un peu ce que signifie tout ce bruit-là.

« Je ne pus lui répondre; mais à peine avait-il quitté le seuil, un fracas, un brisement, un déchirement épouvantable, frappèrent mon oreille, et je fus tout à coup entouré d'un épais nuage de fumée et de poussière. Dès que ce nuage se dissipa, j'aperçus la bombe qui l'avait



causé, et qui éclata dans toutes les directions, sans que ses fragments m'atteignissent. Presque aussitôt le même bruit se répéta; toute ma porte fut obstruée de débris et de matériaux confus; c'était une seconde bombe qui était tombée précisément par l'escalier, et qui avait achevé de m'enfermer dans le souterrain.

« La canonnade continuait à l'extérieur. J'étais dans une

obscurité profonde, et me traînant de mon mieux vers la porte, dans l'espérance de retrouver un briquet, des allumettes, et des provisions, déposées dans une cavité du mur, je fus arrêté par une véritable muraille de ruines entassées. Je me rejetai sur mon lit, agonisant de désespoir. Dans le tumulte d'un siège, comment espérer que l'on se souviendra de moi? Toute l'horreur de ma situa-

« tion se présentait à ma pensée, et je sentais mon cœur
« défaillir. Je me rappelai qu'un débris de pierre a fusil était
« déposé sur une planche auprès de mon lit. Je le cherchai,
« le trouvai, et je parvins, en dénichant le drap de mon lit,
« à allumer un bout de chandelle qui était à côté. La mèche,
« qui se consumait lentement, me semblait consumer ma
« vie ; je la suivais de l'œil, et la dernière palpitation de sa
« flamme traversa mon cœur comme une flèche. Je pleurais
« comme une femme, au fond de mon caveau, invisible et
« noir, destiné à être ma tombe. Je sentais la faim appro-
« cher, et après la faim la mort. J'entendis de nouveaux
« choulements ; le canon, si éclatant tout à l'heure, ne ren-
« dait plus qu'un bruit sourd, comme si des montagnes de
« débris eussent été placées entre le monde et moi.

« Je ne comptais plus les heures ; les minutes étaient des
« siècles. Ma faim s'apaisait, ou plutôt je ne la sentais plus,
« tant le flux et le reflux des espérances et des terreur
« m'occupaient et m'absorbaient. Je me mis à parcourir dans
« tous les sens, à genoux, ma caverne et mon tombeau ; ma
« main, en cherchant ainsi, rencontra deux croûtes de pain
« desséchées qui étaient tombées près du matelas, et dont
« je m'emparai avec empressement. Il y avait encore un
« peu d'eau dans ma cruche ; à peine osais-je humecter
« mes lèvres. J'étais avare de mes ressources. Je cherchai
« au loin quelque débris : rien.

« Il fallait mourir.

« Mais, me dis-je alors, suis-je plus malheureux que tous
« ces soldats qui tombent sur les remparts, ou sous les
« remparts, à deux pas de moi, mutilés, torturés, foulés
« aux pieds ? Je mourrai doucement, comme cette lu-
« mière qui vient d'expirer. Et je me rejetai sur le ma-
« telas.

« Alors, j'éprouvai une sensation de vide, comme si je
« me fusse trouvé mal ; mes yeux me faisaient souffrir ;
« mes paupières tremblaient ; l'étourdissement et la lan-
« gueur se confondaient ; j'éprouvais le besoin de dormir.
« Mes yeux se fermaient ; puis, au lieu de repos, c'était une
« succession fantasmagorique et bizarre de visions étranges
« qui s'emparèrent de mon cerveau. Je me rappelle parfai-
« tement ces hallucinations atroces. Je m'asseyais devant
« une table splendide ; des plats succulents étaient devant
« moi. J'entendais la main ; tout disparaissait, excepté un
« fantôme, qui enfonçait dans ma poitrine des ongles aigus.
« Ensuite une île délicieuse, couverte de fruits éclatants
« au soleil, me conviait à les goûter. Ma dent s'enfonçait
« dans leurs pulpes savoureuses ; ce n'était que cendre.
« Les sources coulaient et murmuraient autour de moi. Si
« l'eau limpide touchait mes lèvres, elle se transformait en
« sang, et le sang était amer.

« Toutes les espèces de tortures déchiraient mes en-
« traîles ; tantôt, des pincées ardentes, ou des tenailles acé-
« rées, ou des coups de marteau répétés, ou des morsures
« envenimées, ou des douleurs sourdes et rongeantes, ou
« des coups de lancettes réitérées, se succédaient sans in-
« terruption, et perdaient enfin de leur intensité par leur
« fréquence même. Je voulais vaincre la souffrance par la
« force de la volonté ; j'y parvins un moment. La douleur
« cessait-elle un moment, aussitôt reparaissaient les visions
« et les fantômes ; mais si réels, mais tellement horribles,
« que, parmi les événements de ma vie, aucune ne m'a
« laissé de souvenir plus puissant et plus profond.

« L'eau de ma cruche, quoique versée goutte à goutte,
« finit par se tarir. Ce fut une phase nouvelle de mon ago-

« nie : les supplices cessèrent. Je me souvins parfaitement
« que la douleur cessa tout à coup ; je devins faible, tres-
« faible. J'avais froid ; tous mes membres se glacèrent ; je
« frissonnais de temps en temps ; mon esprit était plus net ;
« je ne sentais plus mon corps ; tout s'était réfugié dans le
« cerveau. Quelquefois, une vision effroyable reparaissait,
« et je la regardais, pour ainsi dire, en face ; ma pensée la
« domptait. Il me semblait que mes entrailles s'étaient réso-
« lument agrippées, ainsi que mes faiblesses. Je ne pouvais
« plus soulever les paupières. J'essayais de mordre mon bras,
« mais je n'avais de force, ni dans les muscles pour le soule-
« ver, ni dans la mâchoire pour faire pénétrer la dent. Je
« pensais encore, mais non avec des paroles ; j'avais oublié
« les mots ; je n'avais plus que des idées, et quand j'essayai
« de prier, ce fut une évacuation mentale, non une prière.
« Enfin, un grand repos sembla venir et m'annonça la mort
« j'étais un cadavre qui pensait. Rien ne m'inquiétait plus ;
« je n'espérais, je ne craignais rien. Combien de temps res-
« tait-je dans cet état ? Je l'ignore.

« Quand je m'éveillai, mes souffrances furent aiguës, et
« j'ai la plus grande peine à me rappeler aujourd'hui ce qui
« se passa autour de moi pendant deux ou trois jours ; des
« figures inconnues se penchaient sur moi. Une profonde
« lassitude m'accablait ; ma charpente osseuse s'était
« comme affaissée sur elle-même. Moi, qui ai près de six
« pieds de haut, et dont la carrure est proportionnée à
« cette hauteur, j'étais replié sur moi-même, et je n'avais
« pas quatre pieds de haut ; la peau s'était collée sur ses
« jointures. Quand il me fallait lever de mon lit, un enfant
« me portait facilement, tant je pesais peu. Ma convales-
« cence fut longue, et j'appris, enfin, que je devais mon
« salut à deux Français.

« Un capitaine d'artillerie avait rencontré dans la rue le
« petit Ernest, ce fidèle garçon, qui lui avait appris l'éve-
« nement dont j'étais victime, et qui l'avait supplié de ve-
« nir me délivrer : deux bombes, de treize pouces de dia-
« mètre chacune, étaient tombées coup sur coup près du
« jeune homme au moment où il sortait du caveau, et
« avaient obstrué de décombres l'entrée de mon asile. J'y
« avais passé neuf jours sans nourriture. Plusieurs soldats
« furent employés à me délivrer de cette tombe vivante.

« Un Français m'avait arraché à la mort, un chirurgien
« français me rendit la vie. Il ne me reste plus aujourd'hui
« de cette rude épreuve qu'un souvenir qui me fait encore
« trembler. Quand je souffre de l'estomac, ou que j'éprouve
« un mouvement de fièvre, les rêves du caveau se repré-
« sentent à mon esprit avec une vive et une épouvantable
« réalité. »

LE PAYSAN MAROCAIN.

Il y a dans les montagnes du Maroc, ainsi que dans le
« Maroc même, à Tanger ou à Tunis, beaucoup plus d'es-
« claves blancs et chrétiens qu'on ne le pense. Ce sont pres-
« que tous des matelots naufragés ou des pêcheurs de l'ar-
« chipel des Canaries. Leur sort est effroyable, et les traite-
« ments que nos planteurs font subir à leurs nègres ne
« sont rien auprès de ceux que les chrétiens captifs endu-
« rent à Laon et à Oud-Noun. Ces deux points de la côte
« sont hermétiquement fermés aux recherches, et aux ob-

servations des Européens. Nous devons les détails suivants à un fabricant de coton de Liverpool, qui, ayant fait naufrage sur les côtes des îles Canaries, et recueilli par la bienfaisance de quelques pauvres pêcheurs de ces îles, avait eu la malencontreuse idée de s'embarquer ensuite avec eux et de partager leur partie de pêche. Capturé avec les pêcheurs par un brigantin barbare, il fut conduit à Tétuan, et ne parvint que par une sorte de miracle à s'échapper sous le nom et le costume d'une vieille femme more; il s'était jauni la figure tout exprès avec du henné (1), et, revenu dans son pays, il constitua un fonds, placé en rentes destinées au rachat des captifs anglais. Mais c'est en vain que les capitaux s'accumulent, personne n'a de rapports actifs et constants avec les barbares, et les victimes restent soumises à la longue torture dont nous avons parlé. Les armes françaises et chrétiennes sont nécessaires pour purifier ces nids de vautours, et c'est ici que la civilisation, pour achever son œuvre, a besoin de la violence et de la guerre.

L'empereur, me disait ce voyageur, vole tout ce qu'il peut : il donne l'exemple à ses sujets, et si ces derniers l'imitent et qu'il le sache, il le vole à son tour sous prétexte de les punir. Le vieux sultan a des émissaires qui parcourent les campagnes, et reviennent lui apprendre quelles sont les personnes qui possèdent de beaux chevaux, de belles armes, de beaux meubles. On commence par mettre le propriétaire à la torture, puis on fait une razzia générale de ses propriétés. Les gouverneurs des villes imitent leur chef : ils rançonnent le peuple dont ils envoient les dépouilles au maître, et si leur tribut paraît suffisant, on leur permet de prendre une petite part du pillage.

Un pauvre paysan ayant trouvé un pot de terre dans son champ l'emporta chez lui et s'en servit pour ses usages domestiques. Ses voisins, persuadés qu'il avait découvert un trésor, rapportèrent le fait au gouverneur, qui réclama, au nom de l'empereur, le trésor prétendu. Le pauvre homme répondit qu'il ne savait ce que cela voulait dire. La torture, un long emprisonnement ne purent vaincre cet obstiné silence; sa femme mourut de douleur, la fièvre le consuma, et, quand il se vit accablé par la maladie et le désespoir, il déclara que, si l'on voulait le reconduire à sa cabane, il livrerait son trésor.

« Bien ! s'écria le gouverneur. Je le savais. Que deux gardes se chargent de l'accompagner. »

Arrivé à l'entrée de sa cabane, où les soldats n'avaient pas le droit de pénétrer, il y rencontra ses deux petits enfants, qui se cramponnèrent à ses genoux. Il les embrassa gravement, entra et ressortit armé d'un long fusil, dont il plaça le canon dans sa bouche.

« Donnez cela au gouverneur ! » s'écria-t-il en faisant partir la détente.

Quand les soldats rapportèrent son cadavre, le gouverneur se contenta de dire :

« Cet homme avait menti, qu'Allah lui pardonne ! »

L'histoire du Maroc est un tissu de crimes tellement épouvantables, que l'intérêt dramatique, ordinairement attaché à ces sortes d'événements, se perd et s'évanouit par l'excès même des atrocités dont ce pays est le théâtre depuis un temps immémorial. Sur ces côtes barbares, resserrées entre les montagnes et l'Océan, placées entre une

mer de sable et un soleil de feu, tout est violent et extrême : on ne connaît de la sensualité que l'ivresse, de la religion que le fanatisme, de la guerre que le carnage, du commerce que la rapacité. Quand viennent les époques de révolution, il se fait comme une exhibition générale de toutes les fureurs du pays, et c'est alors que les têtes cousues dans des sacs ou clouées sur les murs de la ville, épouvantent par leur nombre et leur hideux spectacle les partisans du monarque déchu. En fait d'invention de supplices raffinés, aucun peuple n'a été aussi loin : on coupe les pieds, les mains, les seins, les oreilles; on coud dans un même sac la mère et le fils, et la mer et les fluyens engouffrent des centaines de malheureux. On les enchaîna dos à dos et on les frotte de miel et d'huile pour que les piqûres des insectes rendent leur mort plus horrible. On brûle à petit feu; l'acier découpe les chairs palpitantes et soulève les peaux saignantes. Ces Africains sont accoutumés à de tels spectacles et à de telles souffrances; souvent le patient fume sa pipe, enfoncé dans la terre jusqu'à la tête, pendant que la garde noire de l'empereur fait de cette tête même et de cette pipe le but de son effroyable adresse.

Voilà ce que le catholicisme est prédestiné à détruire, une fois que nos armes auront implanté en Afrique la civilisation chrétienne. D'un terrain fertile ce peuple ne tire aucun parti. Des côtes les plus riches en vigne, on ne sait extraire aucun vin; de ces rivages maritimes qui pourraient faire le commerce du monde entier, on n'a profité que pour rançonner de temps à autre quelque puissance assez faible pour céder à la terreur.

Ce sera une époque heureuse pour la civilisation, que celle où l'Europe chrétienne pénétrera en Afrique, et corrigera, par son exemple et par ses lois, la ferocité, l'avidité, les passions basses et ignobles qui jusqu'ici ont souillé les rives occidentales de cette partie du monde.

Bien de mieux nommé et de plus digne de leur nom que les États *barbaresques*. On les jugerait trop favorablement, d'après l'exemple d'Alger, la plus civilisée de ces villes maritimes, et qui, cependant, domant de prime aux missionnaires de la civilisation européenne. Plus on approche des régions prohibées aux Européens, plus le despotisme, la rapacité, la violence se font sentir d'une manière douloureuse, plus on gémit sur le destin de l'humanité qui, soumise à la religion de Mahomet, n'a pas pu encore expulser tant de fléaux. Tanger, Tunis et le Maroc sont soumis à la loi de fer d'une tyrannie avide et sans contrôle. La ferocité des tribus des montagnes n'est contenue que par celle des empereurs, et la populace des villes mettrait en pièces l'empereur et ses troupes, si une armée de nègres, toujours à moitié ivres, ne défendait leur propre vie en défendant celle de l'empereur. La facilité de la défense, les dangers du climat, l'excellente fortification naturelle que présentent, d'un côté la mer, d'un autre, les montagnes; le peu de besoins contractés par ces habitants farouches d'un sol fertile, exposés à un soleil brûlant, ont favorisé le progrès de ces populations vers la barbarie; elles n'ont guère de la civilisation que deux vices, la luxure et la cupidité. Quant à l'avidité duplicité et à la ruse, elles leur sont communes avec toutes les races sauvages. Cependant les Romains, à l'époque où ils étaient les chefs de la civilisation, ont fait de cette région redoutable un centre et un foyer de lumière. Carthage chrétienne, sous leurs lois, au lieu d'être brutale et infantile, produisit saint

(1) Substance que les femmes orientales emploient à teindre en jaune les vis de leurs paupiers.

Augustin et saint Cyprien. C'est au christianisme de continuer, en l'agrandissant, l'œuvre romaine. L'avenir dira que l'honneur d'avoir frayé cette voie à la civilisation du dix-neuvième siècle et d'avoir versé le sang de ses fils dans ce sillon éminemment chrétien appartient à la France.

Voqyjes récents dans le Maroc.

LEÇON COMMERCIALE,

ou

LE DANGER D'ÊTRE TROP HABILE.

Il n'y a pas six mois qu'une petite boutique obscure se cachait dans une des rues les plus sombres du quartier pauvre de Berlin. Elle était habitée par un marchand nommé Lewald, qui n'avait ni femme ni enfants, dont le costume était plus que simple, et qui vendait toute espèce de curiosités, de bric-à-brac, de friperies et de débris. Il était instruit, avait été élevé à l'université de Wirttemberg, et y avait connu un juif d'extraction américaine nommé Abraham Lee, qui avait exercé l'usure et s'était enrichi. De temps en temps, Lee venait rendre visite à son ancien camarade, et cherchait si parmi les vicilleries dont la boutique était encombrée, ne se trouvaient pas quelques objets précieux qu'il pourrait y acheter à bon marché. Lewald le devinait et le laissait faire. C'était un original qui cachait sa vie et connaissait les hommes. Un jour Abraham guigna de l'œil, dans un coin, derrière le comptoir une nielle magoïlique, mais noircie par le temps et légèrement altérée. Les nielles, comme on le sait, sont une espèce de gravure noire sur argent et sur or, dans laquelle excellaient les orfèvres florentins du beau siècle, et qui faisaient les délices des Médicis et des Borgia. Rien de plus rare dans le commerce et rien de plus cher que ces nielles qui s'élevaient quelquefois à un prix chimérique. Abraham ne doutait pas que le hasard n'eût jeté ce trésor sous la main de son bizarre ami.

« Combien ce vieux gobelet, lui demanda-t-il; qu'est-ce que vous faites de cela ? »

— Cela peut encore servir, répondit Lewald en prenant un air fin; il suffit d'enlever avec un peu d'émeri ces traces noires et de nettoyer le gobelet. Qu'est-ce que vous m'en donneriez ?

— Je n'en ferai jamais rien; mais je vous en donnerai bien deux thalers.

— C'est bien bon marché, reprit Lewald, mais enfin j'y consens. Et d'où venez-vous comme cela si matin ?

— J'ai déjà fait de bonnes affaires, reprit Abraham en s'emparant du gobelet d'argent, et en comptant les thalers sur la table de son ami. J'ai mis dedans trois personnes: le petit comte hongrois Spéranski, auquel j'ai fait signer une traite de 5,000 fr.; un marchand de chevaux; — et vous, qui venez de me donner une valeur de 2,000 fr. pour deux thalers. »

Lewald était tranquillement occupé à essayer un vieux tableau, et ne leva pas la tête.

« Abraham, lui dit-il, je le savais parfaitement bien, et je vais vous faire cadeau de ce tableau-ci, qui est une copie de Cuip, et que vous donnerez facilement pour un original si vous voulez me promettre de ne jamais mettre le pied dans ma boutique.

Si cela vous arrive, vous me payerez le Cuip 5,000 francs entendez-vous ! »

Et il le mit à la porte par les épaules.

Abraham s'en alla en riant, emportant son butin. Quinze ans se passèrent. Abraham reparut et entr'ouvrit la petite porte de la boutique, qui était restée absolument dans le même état. Dès que Lewald, qui était aussi le même petit homme sec qu'auparavant, l'aperçut :

« Payez-moi 5,000 francs, lui dit-il, vous rompez votre engagement.

— Oh ! reprit l'autre, je suis tout à fait pauvre; je n'ai eu que du malheur depuis que je ne vous ai vu.

— Vous serez toujours pauvre, lui dit le mercier brocanteur. C'est cette malheureuse habitude de mettre les autres dedans qui vous y a mis à la fin et qui vous y laissera. Allez-vous-en. »

À la mort de Lewald, arrivée le 26 août 1844, cet homme, qui avait vécu de pain et d'eau, laissait par testament une somme d'environ 14,000 louis aux diverses institutions charitables de l'Allemagne. Il avait mis à profit ses connaissances artistiques, et la rage moderne pour les membres de la renaissance et du moyen âge; — faisant acheter dans les vieux châteaux et les manoirs de Suisse et d'Italie, tous les débris précieux auxquels les héritiers attachaient peu d'importance. Il les revendait avec d'énormes bénéfices, accumulait son capital et en consacrait l'intérêt à faire plusieurs pensions secrètes à de vieilles gens qui demeuraient à Berlin. Ces pensions, par son ordre, leur furent continuées après sa mort. Tels sont les effets extraordinaires et certains de la persévérance, de la probité stricte et de l'économie. (*Wiener Taschenbuch.*)

LES GUEUX MAGNIFIQUES,

ou

VIVRE DANS LA SPÉNDRE SANS MOYENS APPARENTS.

Le comte Panizza. — Le comte de Grammont. — Beau-Walson. — Saubert. — German. — Gagliostro. — Redly.

« Il vient de mourir à Prague, dit un journal italien, un homme singulier, connu sous le nom italien de comte Panizza, et sur lequel la police autrichienne n'a pas cessé d'avoir l'œil sans pouvoir jamais, ni découvrir ses moyens d'existence, ni lui imputer un fait coupable ou criminel. Sa prétention était de posséder la pierre philosophale; il savait plusieurs langues, surtout les langues du Midi, qu'il parlait avec la plus grande pureté. Son habitation ordinaire était une chambrée fort simple, avec un petit jardin, près de la porte orientale de Prague. Là, les premiers nobles du royaume venaient visiter son atelier de chimiste, et assister à des expériences d'électricité et de magnétisme fort curieuses. Il causait agréablement, parlait des rois d'Europe et des principaux personnages, de leurs cours, comme s'il avait été admis dans leur intimité, et racontait avec esprit les anecdotes les plus piquantes et les plus secrètes. On ne lui connaissait aucune source de revenu, cependant il faisait de grandes dépenses, achetait des diamants qu'il consacrait à ses expériences, et ne contractait aucune dette. Cette existence mystérieuse à la fin et opulente fit soupçonner qu'un but politique pouvait ne pas être étranger.

son séjour en Bohême, et ses relations familières avec plusieurs nobles Bohémiens donnerent quelque consistance à ces soupçons. Les descentes que la police fit chez lui plusieurs fois pendant la nuit n'amènèrent d'autre résultat que la capture d'un lion privé, dont il avait, comme Van Amberg, dompté le caractère sauvage et civilisé la féroce. Il s'occupait beaucoup d'épique et de fantasmagorie; et réunissait quelquefois les paysans des environs, que ses évocations magiques persuadaient de sa science de sorcier et de nécromant. Il est mort en janvier 1814, laissant sa petite maison à son jardinier, seul domestique qu'il admit près de lui, et deux gros clous sur sa table de nuit. Le mobilier de la chambre, d'une grande magnificence, et composé d'œuvres d'art très-précieuses, la plupart de l'époque de la renaissance, fut distribué par lui aux nobles qu'il avait connus; et personne n'a pu pénétrer encore le secret de la splendeur et de la fortune cachée de cet alchimiste moderne.

Ce n'est pas là un exemple isolé. Dans les capitales populeuses, il n'est pas rare de trouver de pareils héros, qu'ils se plaisent à cacher la source de la richesse, dont ils disposent, soit que l'adresse et la ruse fassent tomber entre leurs mains l'argent des hommes crédules. Parmi les plus remarquables personnages de ce genre, nous citerons le comte de Saint-Germain, Cagliostro, le Beau-Wilson, O'Reilly et le comte de Grammont.

Constamment entourés du luxe le plus étourdissant, vivant de pair avec les puissants et les riches, ils n'avaient cependant ni ressources avouées, ni profession connue.

On expliquerait sans trop de peine l'éclat dont s'environna le comte de Grammont à la cour de Charles, roi d'Angleterre. Joueur intrépide, écuyer sans banni de France, qui vivait dans le plus grand style, appartenait à une excellente famille, bien posée en cour, et l'on pourrait supposer que ses pertes considérables au jeu étaient réparées par les générosités de ses parents. Un exemple plus remarquable encore est celui de *Beau-Wilson*, qui vivait avec autant de splendeur que le comte de Grammont, et qui n'avait ni un maravedis au soleil, ni une noble famille pour le soutenir.

Il débuta par la carrière des armes, où il ne brilla guère. Il se comporta avec une telle lâcheté, qu'il fut obligé de donner sa démission, et fut réduit alors à un tel état de pauvreté, que, pour retourner en Angleterre, il emprunta 40 francs. Depuis cet instant, l'histoire de Wilson se perd dans un nuage, jusqu'à l'époque où il repartit à Londres comme la plus brillante, la plus éclatante étoile de la haute *fashion*. Son hôtel était magnifique, et une longue file de laquais attendaient ses ordres; ses équipages éclipsaient ceux des seigneurs; les chevaux de race, les plus belles mentes garnissaient ses royales écuries; son costume éclatant de fraîcheur et de grâce, ses dîners, ses réunions, excitaient l'admiration de Londres, et suscitaient au plus haut point l'ardente curiosité qui faisaient rechercher la source d'une telle richesse. La première conjecture qui se présentait à l'esprit était qu'il jouait; mais Wilson ne jouait pas. En vain épiait-on ses actes et ses paroles; en vain la plus minutieuse investigation s'attachait-elle à sa vie privée, Wilson échappait à toutes les recherches; il éludait toutes les difficultés. Rien, toutefois, ne semblait mystère dans sa conduite; au contraire, il était franc et ouvert, était accessible à tout le monde et vivait au grand jour. On ne pouvait donc l'accuser d'être alchimiste ou faux monnayeur, car il faut ajouter qu'il eût à se défendre contre des gens qui ne trou-

vaient plus d'autre supposition à faire que celle-là. Mille récits plus invraisemblables les uns que les autres amassaient sur sa tête la colère du peuple. Quelques-uns prétendaient qu'étant au service, en Flandre, il avait volé à un Hollandais une immense valeur en diamants, et quoiqu'un autre individu eût été exécuté pour ce crime, le vulgaire adopta cette version; d'autres prétendaient qu'il était tombé par des usuriers, auxquels il servait d'intermédiaire avec la noblesse. Enfin ces bruits prirent une telle consistance, que Wilson crut devoir y mettre un terme; malheureusement cette résolution eut un résultat tragique. Ayant demandé raison d'une de ces rumeurs injurieuses au célèbre Law, celui qui, plus tard, fit tant de bruit en France et faillit la ruiner par son système de finances, il fut trouvé mort près du terrain choisi pour le duel. La justice constata même que Law lui avait traversé le corps de son épée avant que Wilson eût tiré la sienne du fourreau. Beau-Wilson (ou le nommait ainsi à cause de la régularité de ses traits) avait vécu jusqu'à son dernier jour dans la splendeur; et ce qui rendit plus fabuleux encore le mystère de son incroyable magnificence, c'est qu'après sa mort on ne trouva qu'une très-petite somme d'argent dans son secrétaire. Il ne laissait pas de dettes, et le monde ignora toujours la source où il puisait les sommes énormes qui alimentaient son luxe.

Le comte de Saint-Germain, qui prétendait avoir vécu deux mille ans, et Cagliostro, dont la fortune consistait dans la crédulité publique, sont trop connus pour qu'il ne suffise pas de rappeler leurs noms. Mais voici un exemple de date plus récente. En 1815, pendant le congrès de Vienne, un nommé Reilly attira l'attention par le nombre et le luxe de ses dîners. Il faut que leur magnificence ait été extraordinaire pour qu'on y fit attention au milieu de cette foule de magnificences que créaient autour d'eux les rois, les princes, les nobles, rassemblés dans ce foyer unique. Personne ne connaissait l'origine de Reilly; fort peu distingué dans ses manières, lourd et vulgaire dans sa conversation, il avait été rencontré plusieurs fois dans les plus hauts cercles. La curiosité s'éveilla. Un Anglais se souvint de l'avoir trouvé à Calcutta, assis à la table du gouverneur général de l'Inde; un autre le reconnut pour l'avoir vu à Hambourg, puis à Moscou, et enfin à Paris, après la paix d'Amiens. A cette époque, il disait revenir de Madrid. A Vienne, sa splendeur était écrasante; il habitait un hôtel magnifique qui appartenait au comte de Rosenberg. Point de mobilier plus riche ni d'équipages plus éclatants; ses laquais portaient les plus riches livrées, son cuisinier n'avait point d'égal; les hôtes ordinaires de sa table étaient les princes héréditaires de Bavière, le duc de Bade, le spirituel amiral Sidney Smith, plusieurs ambassadeurs et chargés d'affaires, et quelques autres personnes de haute distinction. Comment suffisait-il à ces dépenses? La curiosité publique n'a jamais pu être satisfaite à cet égard; on ne lui connaissait ni famille ni fortune.

Il eut le tort de ne pas mourir à temps comme Beau-Wilson. On le vit reparaître, en 1821, à Paris, sous les haillons de la misère. Argent, voitures, diamants, tout avait disparu. « Un jour, dit le comte de la Garde, dans ses *Mémoires sur le congrès de Vienne*, il vint chez moi (je l'avais rencontré à Vienne), et me dit qu'il ne possédait plus rien, excepté ce bracelet, me dit-il, qui renferme les cheveux de ma pauvre femme. Il aurait suivi le reste, si je pouvais m'en défaire pour avoir du pain. — Pourquoi, lui demandai-je, ne pas vous adresser aux illustres personnages que

vous avez si magnifiquement traités? — Je l'ai déjà fait, et on ne m'a pas répondu. »

Trois années se passèrent, au bout desquelles on trouva mort de faim, dans une rue de Paris, cet homme qui avait eu tant d'attesses pour convives. Voilà une existence plus douloureuse, assurément, que celle de l'honnête ouvrier d'Écosse ou du Jura, qui, pendant le même espace de temps, a laborieusement élevé sa famille, et qui n'a jamais connu ni les jouissances extrêmes de l'orgueil et du luxe, ni les extrêmes angoisses de la honte et de la faim.

(Gazette de Prague.)

PETITES MORALES.

Ce qu'un auteur spirituel nomme la *Petite morale* est très-utile à notre vie et se compose d'une foule de recommandations, moins importantes que les leçons de la philosophie élevée, mais qui contribuent singulièrement au bonheur et à la pureté, comme au bien être; ainsi Addison nomme la pureté *une demi-virtu*; et il a raison. Ces fractions de vertus ne nuisent pas aux grandes, mais, tout au contraire, les favorisent et les servent. Ainsi la ponctualité ne semble pas une qualité bien sublime, mais elle contribue au bonheur et au plaisir d'autrui; elle nous rend tous les succès plus faciles. Il en est de même de la politesse, de la pureté et de la bonne humeur, qui, certes, ne peuvent pas prétendre au titre de vertus héroïques, mais sans lesquels la vie intime et de famille est si désagréable. Un écrivain moderne s'est amusé à réunir, sous une forme ironique, à peu près tous les désagréments de caractère et d'humeur dont une jeune femme peut semer son ménage; il y a très-peu de femmes, hâtons-nous de le dire, qui réunissent l'ideal complet des imperfections que le jeune Claudin conseille à sa jeune sœur d'acquiescer.

LETTRE DE CLAUDE BRADY

A SA SŒUR CLAUDINE QUI SE MARIE,

Sur les devoirs et le bonheur en ménage.

MA BONNE PETITE SŒUR,

Avant d'être mariée vous tâchiez de plaire et vous avez réussi, puisque vous avez épousé votre cousin; à la bonne heure. Mais vous voilà grande dame. Réfléchissez qu'une fois mariée il serait inutile et ridicule d'agir de même.

Désormais il s'agit de ne plaire qu'à vous seule. Paraissez le matin en négligé complet; quand il fait froid, c'est un soin fatigant de s'habiller; lorsqu'il fait chaud, c'est une gêne insupportable. Gardez toujours vos papillotes à déjeuner; et conservez votre camisole, si camisole il y a. A moins de visite, ne quittez pas votre robe du matin de toute la journée. Les maris n'existent pas; une femme qui se respecte ne se gêne que pour son plaisir.

Je suis loin de prétendre d'ailleurs que vous deviez négliger votre parure. La toilette! mais c'est la vie d'une femme. Achetez tout ce que vous trouverez de plus beau et de plus précieux. Ne regardez pas au prix; c'est l'affaire du mari; c'est lui qui paye. Un humours ou un chalo-

vous flattent-ils, faites-les apporter. Une parure, un ruban, un bijou vous séduisent; achetez-les. Votre mari fera la grimace; vous lui tournerez le dos. Il grondera; vous pleurez. Vous ne savez pas pleurer, et cela m'éffraye pour vous, Glandine!

Songez-bien, ma petite sœur, que toutes vos parures et vos sourires sont pour le monde et non pas pour le mari. Renouvelez votre mobilier aussi souvent que possible; exigez une nouvelle pendule et un nouveau meuble de salon tous les mois. Votre vieux piano doit vous ennuyer; débarrassez-vous-en. Si votre mari vous a donné équipage, dites que la couleur et la forme en sont passées de mode; s'il n'a pas le moyen de vous satisfaire en cela, plaignez-vous. Toutes les fois que vos desirs dépassent ses facultés, criez, pleurez, et rappelez-lui les excellents mariages que vous auriez pu faire.

Jamais de sourires, jamais de bonne grâce ou de bonne humeur, si ce n'est pour les autres; faites sentir à votre mari, aussi souvent que possible, qu'il n'est pas assez riche pour vous. Néanmoins soyez économe; achetez peu marché et entassez tout ce qui se rencontrera, et quand votre mari vous demandera à quoi cela sert, répondez: c'est une bonne affaire. Soyez malade avec délices; ayez des maux de nerfs, surtout quand votre mari vous contrarie, c'est-à-dire lorsqu'il essaye de raisonner avec vous. Faites bien valoir le moindre bobo, et exigez le médecin à la mode. C'est très-joli d'être souffrante, c'est intéressant, les hommes raffolent de cela: si cette grâce vous manque, il faut vous la donner, une confidente vous est nécessaire. Ce sera elle, ma chère sœur, qui vous perfectionnera dans le grand art de faire enrager votre mari. Les hommes ne sont faits que pour enrager. Mettez-vous bien dans la tête ces grands principes, et rappelez-vous qu'une femme n'est l'honneur de son sexe que quand elle en défend tous les droits, et le plus sacré de tous, celui de faire tout pour elle-même et de ne rien faire pour autrui.

CLAUDE BRADY.

L'auteur de cette épître plaisante s'est plu à suivre la jeune Claudine dans son ménage; il a donné le piquant récit d'une promenade que la jeune femme fait faire à son nouveau mari.

Nous verrons, dans un numéro prochain, comment cette promenade économique vint la bourse du jeune couple, et commença la mise en pratique des belles théories que le frère a professés tout à l'heure. (Punch.)

(La suite au numéro prochain.)

FAIBLESSE DES GRANDS ESPRITS

Deux des hommes de ce temps, les plus distingués par leur sagacité et leur finesse, ont soutenu longtemps que l'éclairage par le gaz était impossible, et raillé amèrement ceux qui espéraient employer la houille à l'éclairage domestique. L'un d'eux écrivait, en 1808, dans un journal: « Ces ridicules prétentions et ces assertions absurdes ont été à ce sujet souvent réfutées et raillées par la stérilité des efforts que l'on a tentés, pour que le public sache enfin que le charbon de terre n'est pas le soleil. » Cet écrivain vit en core, et tous les soirs c'est la lumière extraite de la houille

qui l'éclairé quand il sort de chez lui. Sans doute il est devenu plus modeste. L'autre incrédule a un plus grand nom. Walter Scott « Éclairer des villes avec le gaz carbonique, » disait-il en 1809, c'est une chimère et une illusion qui « font rire. » Walter Scott est devenu sur ses vieux jours président d'une compagnie pour l'éclairage par le gaz.

Ni Walter Scott ni lord Brougham ne prévoyaient les

conquêtes du gaz et celles de la vapeur. Un enfant était plus prévoyant que ces grands esprits ; c'était Watts, qui, à quinze ans, restait assis deux heures en contemplation devant l'urne à thé bouillonnante, qui lançait, en sifflant, le jet furieux de sa vapeur. Pour lui, dans ce jet, il voyait une force irrésistible, et rêvait l'avenir de ce pouvoir nouveau qui devait changer le monde physique.



PETITS VOYAGES

SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA LOIRE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

Une dame allemande de beaucoup d'esprit (1) dit que tous les fleuves ont leur caractère propre et comme une physionomie spéciale qui les distingue.

« Vous diriez des symboles de races et de nations diverses. Qui peut entendre parler du Scamandre sans rêver toute la Grèce héroïque, sans penser à Mars, Apollon, Vénus, Jupiter, au vaisseau d'Achille, à la belle Hélène ? Le Nil égyptien, dès que son nom est prononcé, vous rappelle tout un monde de prêtres idolâtres ; le Tibre, aux eaux limonenses et troubles, sert de gigantesque miroir aux grandeurs de Rome toute-puissante. Sur les bords du Rhin s'élèvent les châteaux de la féodalité, brillent les grappes mûrissantes et se répètent les mystérieuses légendes du moyen âge ; c'est le fleuve féodal, comme le Tibre est le fleuve romain. Enfin le Jourdain, fleuve sacré, nous apporte la mystérieuse et solennelle voix de la révélation. Un voyage sur chacun de ces fleuves serait le plus historique des voyages. On verrait se dérouler avec les paysages variés toutes les annales du pays et de ses temps écoulés. »

Ce que dit l'écrivain allemand des fleuves nationaux, adaptés par chaque peuple, est également applicable à tous

les fleuves, à toutes les rivières qui portent à travers le globe la fécondité et la richesse. Ainsi en France il est impossible de comparer la terrible impétuosité du Rhône, qui tombe des Alpes et entraîne ses rivages jusqu'à la mer, avec la brillante et brusque vivacité de la Garonne, ou avec les mille détours de la Seine, à la fois si tortueuse et si riante, d'un cours si doux et si facile, varié et progressif comme la civilisation même. Voyager sur les rivières de France, c'est connaître parfaitement bien tout le pays ; et quoi de plus nécessaire, malheureusement quoi de plus rare, que de connaître le pays où l'on est né ?

Suivons d'abord le cours de cette belle Loire qui traverse la France par le milieu, en faisant un coude pour s'arrêter dans les douces et charmantes plaines de la Touraine. Elle a aussi son caractère particulier. Elle est molle, caressante, un peu capricieuse et quelquefois perfide. Elle a de rudes commencements ; elle naît dans les montagnes, un peu plus loin que l'Auvergne, et, dès qu'elle le peut, elle échappe à ce sévère climat ; on dirait qu'elle a hâte de se tourner vers les régions de volupté et de paresse qui lui conviennent et où son flot doux et gracieux s'endormira sous le soleil. Au lieu de descendre vers Cahors et Rhodéz, pays rudes, composés de houille, de fer et de cuivre, la Loire se hâte de traverser l'Auvergne, s'arrête avec complaisance au milieu des sites pittoresques du Puy en Velai, et faisant un coude vers les latitudes plus douces de Lyon et de Chambéry, elle s'avance du côté de Saint-Étienne et de Luze. Elle est encore bien faible dans ces localités un peu

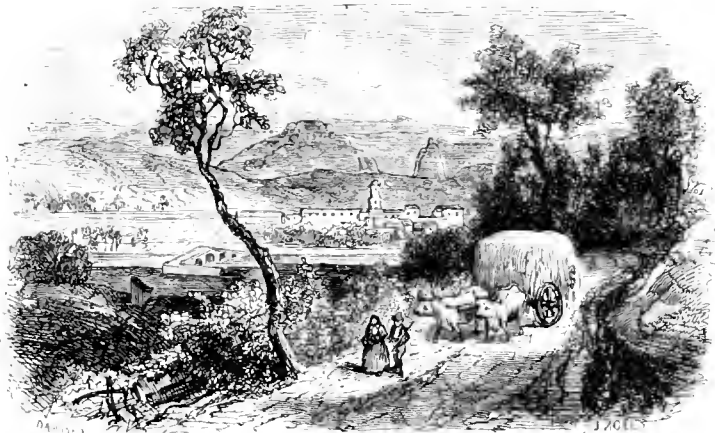
1. Le comtesse Helmi Holm, *Le monde*.



BOSSUET

tristes, et elle a besoin, pour s'étendre, pour déployer librement la nappe caressante de ses eaux peu profondes, de se dégager des solitaires prairies du Cantal et des laves ba-

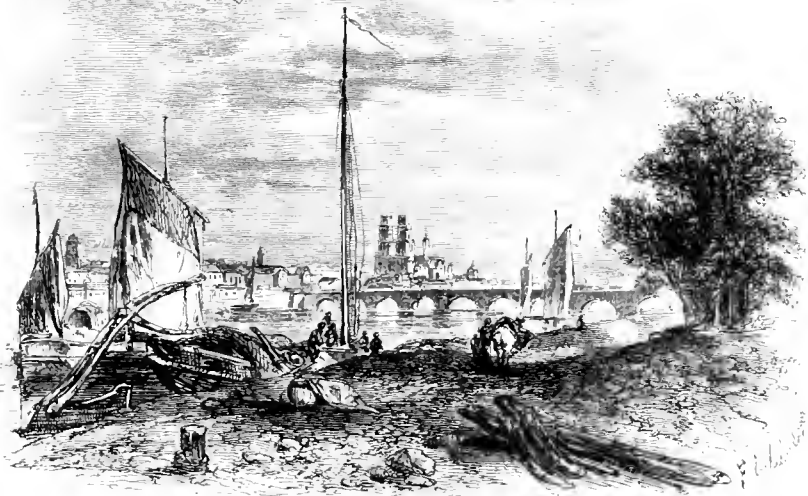
saltiques de Clermont. Elle ne commence à être vraiment la Loire qu'après avoir passé Feurs, Roanne, Maccigny, Digouin. Les montagnes et les sites terribles ou solitaires



ont disparu. Elle coule tranquille dans ce bassin riant et peu accidenté qui trace une ligne au cœur même de la France. Plusieurs héritages viennent l'enrichir ; l'Allier, du côté de Moulins ; l'Yonne, du côté de Château-Chinon ; l'Arros, du côté d'Autun ; ainsi sa fortune se fait sans y penser, comme il arrive aux gens heureux qui attendent paisiblement une opulence sans efforts. Elle coule lentement, répandant sur un sable jaune et doré des vagues paresseuses. A mesure qu'elle rencontre moins d'obstacles, elle devient moins profonde, et un fabuliste pourrait la comparer à ceux qui perdent en mérite réel ce qu'ils gagnent en fortune. C'est après Decize que son vrai caractè-

re achève de se dessiner. Voici la jolie petite ville de Nevers, toute riante et commerçante ; la Charité ; Bouilly, célèbre par ses vins ; Cosne, Léré, Châtillon-sur-Loire. Comme si elle s'ennuyait ici de sa mollesse et qu'il lui plût d'essayer d'une zone moins voluptueuse et moins facile, elle forme ici un nouveau coude et se rapproche un peu de la Seine du côté de Fontainebleau et de Chartres ; elle change un moment, creuse plus profondément son lit, et à Gien, Sully et Jargeau, déploie quelques paysages d'une élégance aussi achevée que les charmants paysages des bords de la Seine.

Elle arrive ainsi jusqu'à cette ville d'Orléans, qui n'est



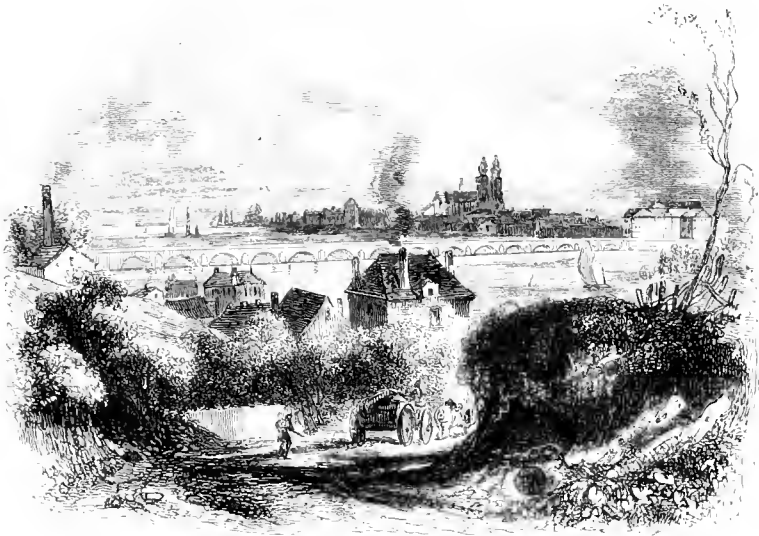
pas grave, mais sérieuse, active, sobre ; — qui n'est pas gaie, mais trompe, et qui a passé par l'étude du droit, le cady-

nisme et le jansénisme, c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus sévère dans notre histoire. On disait des légistes et des

commentateurs orléanais : La glose d'Orléans est pire que le texte ; et le sobriquet de *guépins*, donné jadis aux habitants d'Orléans, signale l'amertume de leurs railleries. Bientôt on dirait que la Loire se fatigue de cette région qui n'est pas encore assez douce pour elle. Elle se dégage de son milieu des sables qui l'encombrent, et redescend par une pente presque insensible et d'une marche lente vers la belle vallée de la Touraine et de l'Anjou. C'est après Orléans, vers Beaugency, qu'il faut contempler la Loire dans son triomphe. Le plus doux soleil éclaire ses eaux presque endormies et ce sable qui sert de fond d'or au vaste miroir du fleuve ; toute la verdure est riante depuis mai jusqu'à novembre. On ne voit que des fruits, des fleurs et des horizons de verdure ; l'onde elle-même disparaît, tant elle réfléchit fidèlement la fécondité de la rive ; c'est sur les bords de cette Loire que les favoris et les favorites des rois ont leurs tombeaux, après en avoir fait les délices de leur vie. Chenonceaux, Chambord, Monthazon, Langoy, Loché, le château de la Vallière. Pas un souvenir sombre, pas une idée sérieuse,

voici le herceau de Babelais, Chinon, et le tombeau d'Agnes Sorel. Les coteaux sont diaprés de vignes. La crème à un parfum de fraise et de framboise qui n'appartient qu'aux gémisses de ce pays. Le parler des habitants, même dans la campagne, est paresseux et doux, mais tellement pur, que, selon quelques grammairiens, c'est à Blois que la langue française est parlée avec le plus de pureté. Le fleuve indolent de Babelais passe, en quittant Orléans, par la petite ville de Meung, patrie de l'un des auteurs satiriques du roman de *la Rose*, Jehan de Meung, et, traversant les petites villes joyeuses et les vignobles féconds de Beaugency et de Mer, vient baigner de ses flots, devenus vastes et limpides, le château féodal de Blois et les rues étagées de cette ville pittoresque.

Point d'accident ni de pente rapide ; le doux fleuve vous conduit sans peine de l'agréable ville de Blois à la sensuelle et charmante ville de Tours, ville historique, ancien style, antique oracle où les rois mérovingiens, encore idolâtres à demi, venaient consulter les sorts :



L'industrie et le luxe règnerent de bonne heure à Tours ; on y fabriquait la soie et les précieux tissus. C'est aussi le pays des excellentes confitures, des conserves, des friandises. Là triomphe la Loire dans toute sa beauté ; elle est calme, vaste, presque endormie ; un pont immense la traverse ; et comme si cet aimable séjour la charmait, elle ne se détourne plus guère jusqu'à Saumur.

L'intérêt de cette dernière ville est peu-être plus vif encore que celui de Tours. Les protestants du seizième siècle ont quelque temps essayé d'ériger Saumur en capitale du catholicisme.

A Saumur se trouvent le vieux château de Mornay et ce prodigieux *dolmen*, composé de onze pierres énormes qui forment une grotte artificielle de quarante pieds de long sur onze de large. Dès que l'on est arrivé à cette ville d'ardoises à cette *ville noire*, et cependant encore riante d'Angers, la Loire n'a plus le même caractère ; ses bords sont plus accidentés ; quelque chose de l'épreté bretonne s'en fait sentir. Saint-Florent, Carquenai, Beaupreau,

Paimbœuf, n'ont plus rien de la grâce séduisante et molle de la Touraine ; enfin la commerciale et brillante ville de Nantes vous conduit jusqu'aux portes de l'Océan.

Tel est, en résumé, le cours de cette Loire, sur les bords de laquelle tant d'étrangers viennent chercher la santé ou réparer les torts de la fortune ; car la vie y est aussi peu dispendieuse qu'elle est douce dans la plupart des localités que nous avons citées.

On peut considérer ce grand et beau fleuve comme prédestiné au bien-être et à la volupté. Né dans les rustiques montagnes, il est accueilli par l'opulence ; puis, arrivé à la vigueur de l'âge et à la forte maturité, devenu plus virile et plus vigoureux, il attend que la mer immense le confonde dans ses flots et lui ouvre le commerce des deux mondes. Bien des légendes, bien des souvenirs s'attachent à la Loire et prêtent à ses rives une grâce poétique.

Nous recueillerons ces légendes, la plupart d'un vif intérêt.

(La suite au prochain numéro.)

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DU CLERGÉ DE FRANCE D.

BOSSUET.

(SON ENFANCE ET SA JEUNESSE.)

Jacques-Bénigne Bossuet naquit à Dijon le 27 septembre 1627 : il était fils de Bénigne Bossuet, avocat et conseil des états de Bourgogne, qui prenait le titre de sieur ou seigneur d'Assu. C'était, en ce temps-là, une naissance obscure; car cette infiniment petite noblesse de robe ne brillait guère à côté de la belliqueuse et antique noblesse féodale, qui dominait encore la France du haut de ses puissants donjons, et s'emparait de toutes les positions élevées, soit dans l'Etat, soit dans l'Eglise. Bossuet n'était donc, à son point de départ, qu'un jeune homme peu riche, sans protecteurs et presque sans naissance; mais le génie suppléa à tout.

L'enfance de Bossuet fut une de ces enfances studieuses qui préludèrent à toutes les hautes réputations du grand siècle; il était si avare de son temps, si constamment enchaîné à l'étude, que ses jeunes condisciples, jouant sur ce nom qui devait briller d'un si vif éclat parmi les plus beaux noms de France, ne l'appelaient que *bos suetus aratro*.

Il étudia jusqu'en rhétorique chez les jésuites de Dijon. Il n'était encore qu'en seconde, lorsqu'il trouva par hasard, dans la bibliothèque de son père, une Bible latine dont il s'empara, après en avoir lu avidement quelques passages. C'était la première fois qu'il lisait la Bible, et cette lecture lui fit éprouver une admiration voisine de la stupeur. Ce langage inspiré, qui ressemble aux éclats de la foudre dans certains endroits, et dont la grâce poétique passe toute grâce dans tant d'autres; ces grandes images orientales, ces hautes et profondes pensées, si analogues à son génie, le saisirent et le transportèrent à tel point, qu'il n'oublia jamais cette première impression, et qu'il en parlait souvent aux autres époques de sa vie avec une chaleur entraînante : le jeune aigle avait fixé, pour la première fois, son œil hardi sur le soleil, et le soleil ne lui avait pas fait baisser la paupière.

Les jésuites, qui ont toujours deviné le génie naissant de leurs élèves, découvrirent bientôt quel trésor ils possédaient dans la personne du jeune rhétoricien, et ils témoignèrent un désir extrême de l'acquiescer à leur société; mais les parents de Bossuet avaient de l'ambition pour lui, et, désirant que le jeune homme, qui donnait de si belles espérances, développât son talent sur un plus vaste théâtre, ils l'envoyèrent à Paris, en 1642, pour y étudier la philosophie.

Une circonstance dramatique servit à fixer, dans la forte mémoire du jeune étudiant de province, l'époque de son arrivée à Paris. Le même jour, le cardinal de Richelieu mourant y faisait son entrée au milieu d'un peuple silencieux et terrifié. Dix-huit de ses gardes le portaient, tête nue, dans une chambre construite en planches et recouverte de damas. A côté du redouté ministre, dont la politique hautaine faisait tout ployer devant elle, était son se-

crétaire, assis près d'une table et prêt à écrire sous sa dictée. Il venait de laisser à Lyon le jeune Cinq-Mars et le président de Thou entre les mains du boureau.

Peu de temps après, Bossuet méditait à côté du lit de parade de ce ministre qui avait effacé, dans sa splendeur, la pâle étoile du roi son maître, cette haute pensée qu'il développa si admirablement plus tard : *Dieu seul est grand*.

Ce fut au collège de Navarre qu'il étudia la philosophie; mais il n'y borna point ses études. Il apprit le grec et lut tous les historiens, tous les orateurs, tous les poètes grecs et latins avec une si grande attention, qu'il en savait par cœur les plus beaux endroits.

Ses auteurs favoris étaient Homère, Virgile, Démosthène et Cicéron. L'oraison *Pro Ligario* était celle dont il étudiait le plus l'éloquence. Ces études n'empêchaient pas le jeune abbé de donner une grande partie de son temps à la lecture de l'écriture sainte, dont la beauté l'impressionnait plus que toute chose; il savait la Bible par cœur.

Sa première thèse de philosophie eut un éclat qui lui valut de hautes amitiés et d'illustres connaissances. Le marquis de Montausier le présenta à la marquise de Rambouillet dont l'hôtel était le rendez-vous de toutes les célébrités de l'époque. A la prière de la marquise, le jeune étudiant composa, en quelques heures, sur un sujet donné, un sermon qu'il prononça ensuite devant une grande assemblée réunie exprès pour l'entendre. Voiture, qui était au nombre des auditeurs, dit à cette occasion, avec ce genre d'esprit pincé qui rappelait les concetti d'Italie, et qui était alors fort à la mode, qu'il n'avait jamais ouï prêcher ni sitôt ni si tard. Il était onze heures du soir lorsque Bossuet faisait ce sermon continu, et il n'avait alors que seize ans.

Bossuet continua ses études au collège de Navarre avec le plus grand succès; après avoir fini sa philosophie, il alla en théologie, et la thèse qu'il soutint, le 25 janvier 1648, en présence du grand Condé, fut l'origine de l'amitié que ce prince, qui avait fait de très-fortes études et qui était bon appréciateur du mérite, lui conserva jusqu'à sa mort.

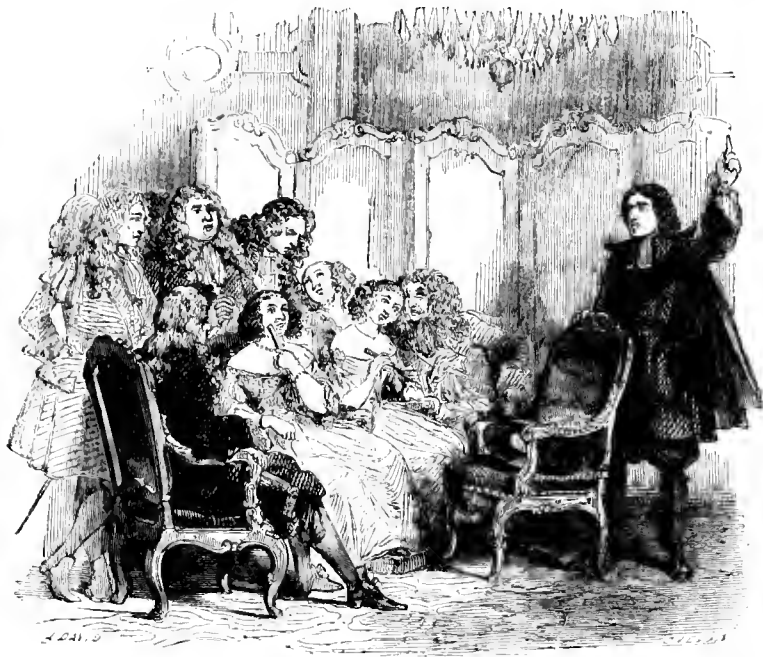
Bossuet, qui avait été nommé tout jeune chanoine de Metz, n'était pas encore dans les ordres lorsqu'il résolut de s'adonner partiellement à la prédication vers laquelle son goût l'entraînait. Il avait lu dans Cicéron et dans Quintilien que la prononciation est une partie essentielle de l'art oratoire, et il en alla quelquefois prendre des leçons au théâtre; mais il se l'interdit dès qu'il fut entré dans les ordres. Consulté un jour par Louis XIV, qui était passionné pour ce genre d'amusement, sur la question du spectacle, il lui répondit, avec la finesse déliée d'un homme de cour et la dignité d'un prélat chrétien : « Il y a, sire, de grands exemples pour, et des raisonnements invincibles contre. »

Il entra en licence en 1650, et soutint sa sorbonne le 9 novembre de la même année. En 1651, il finit sa licence. Pendant ce temps, il avait étudié, avec l'application patiente qui le distinguait, les Pères et les conciles. Saint Thomas était son maître dans la scolastique, et il ne s'est jamais écarté de sa doctrine dont il trouvait les principes plus conformes à la doctrine commune de l'Eglise, et à celle de saint Augustin, son docteur favori, que ceux des autres écoles. Il brilla fort dans les thèses et dans les disputes qu'il soutint pour obtenir sa licence; cependant il n'obtint que la seconde place; la première fut donnée à l'abbé de Rancé, que ses alliances aristocratiques posaient bien autrement dans le monde que le fils de messire Jacques-Bénigne Bossuet, petit avocat au parlement de Dijon.

(1) Nous nous proposons de donner successivement les biographies des plus excellents membres et des plus brillantes gloires de ce clergé de France si fécond sous tous les rapports. La biographie que nous donnons ici à nos lecteurs est due, comme on s'en apercevra sans peine, à une plume aussi habile qu'orthodoxe.

Comme on était accoutumé à voir tout fléchir devant le privilège de la naissance, on ne s'en étonna pas trop fort, et,

bien loin de s'en irriter, l'homme de génie se lia de familiarité la plus étroite avec son heureux concurrent qui étoma



le monde ensuite par sa réforme de la Trappe. Bossuet fut sur le point de l'immortaliser bien autrement encore en écrivant sa vie pour laquelle il avait déjà recueilli de nombreux mémoires, mais qu'il abandonna, avec l'urbanité de l'époque, lorsqu'il apprit que M. Marsolier s'en occupait, à la sollicitation de Jacques II, roi d'Angleterre.

Bossuet reçut l'ordre de prêcher dans le carême de l'an 1652; afin de s'y préparer, il fit une retraite à Saint-Lazare ou il se prit d'une haute vénération pour saint Vincent de Paul, qui l'associa à la compagnie des ecclésiastiques connus sous le nom de *Messieurs de la conférence du Mardi*. Bossuet avait coutume de dire que c'était à saint Vincent de Paul, après Dieu, qu'il devait sa piété et son zèle pour la discipline ecclésiastique.

Il se rendit ensuite à Metz, où l'appelait son devoir de chanoine et d'archidiacre. Ce fut là qu'il fit son début dans la carrière de la controverse, à la prière de l'évêque d'Augusta qui s'était effrayé du dangereux succès d'un petit livre sorti de la plume d'un habile ministre protestant, nommé Paul Ferri. La réfutation de Bossuet fut si écrasante, que le parti calviniste en fut ébranlé, et, ce qui n'est pas moins remarquable peut-être, c'est que le théologien protestant et le théologien catholique, son vainqueur, se lièrent d'une amitié que la mort seule put interrompre.

Il est consolant de rencontrer des sentiments élevés dans un homme de génie; car le génie est quelquefois indépendant de la noblesse d'âme. Bossuet, qui était si ferme et si inflexible lorsqu'il s'agissait de défendre les grands intérêts de la foi, était l'homme du monde le plus désintéressé et le plus pliant lorsqu'il ne s'agissait que de ses intérêts propres. En 1662, le doyenné de Metz étant venu à vaquer, les chanoines, d'un consentement unanime, le lui offrirent

C'était une augmentation de fortune et d'honneurs; mais un vieux chanoine, qui avait l'ambition de mourir doyen de Metz, étant venu trouver son jeune confrère, auquel il exposa naïvement son désir, Bossuet ne se contenta pas d'appuyer de tout son crédit les prétentions de son concurrent, et de s'en expliquer avec le chapitre, il s'absenta de Metz le jour de l'élection de peur que sa présence ne fût un obstacle. Deux ans après, le vieux chanoine étant mort, Bossuet fut nommé doyen.

Les affaires de son chapitre et les siennes l'appelant souvent à Paris, il y acquit bientôt, par ses prédications, une réputation éclatante. Jusque-là l'éloquence de la chaire était misérable; on n'y rencontrait que lieux communs, phrases emphatiques et ornements de mauvais goût; Bossuet la porta tout à coup à une hauteur prodigieuse. Rien n'égalait la force de ses arguments, la majesté de ses images, la profondeur de ses aperçus; on le quittait persuadé, ravi. « Il se bat à outrance avec son auditoire, disait Mme de Sévigné, et chacun de ses sermons est un combat à mort. » Il prêcha l'aveut de l'année 1661 et le carême de 1665 devant le roi, dans la chapelle du Louvre. Louis XIV en fut si content, qu'il fit adresser ses royales félicitations au père du jeune orateur.

Ce fut en 1665 que Bossuet fit sa première oraison funèbre, et cette oraison lui fut inspirée par un noble sentiment, la reconnaissance. M. Cornet, grand maître de Navarre, eut les premières de ces hautes inspirations dans lesquelles le talent de Bossuet marche sans égal. On y trouve une phrase touchante. Après avoir parlé des talents et des vertus de ce protecteur de ses jeunes années, le grand orateur dit avec une simplicité noble et une pieuse effusion: « Puis-je lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a

enlivré avec une bonté paternelle, ou lui dénier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent le censeur et l'arbitre. »

Bossuet continua de prêcher à la ville et à la cour, au milieu de l'applaudissement général. La facilité avec laquelle il improvisait des sermons, ou il était souvent sublime, passe toute croyance. Il mettait d'ordinaire sur le papier son plan, son texte, ses preuves, sans s'occuper le moins du monde ni des tours, ni des paroles, ni des figures; il disait lui-même que s'il avait voulu s'y prendre autrement, son action aurait languï, et que son discours se serait enervé.

(La suite au prochain numéro.)

LES MILLE ET UNE NUITS

D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.

CHOIX DES MILLEURS CONTES

ESPAGNOLS, ALLEMANDS, AMÉRICAINS, ETC., ETC.

INTRODUCTION.

On sait combien la chrétienté eut à souffrir des insolentes et cruelles déprédations, et des prétentions orgueilleuses des pirates barbaresques. Protégés par leur situation, placés de manière à braver toutes les attaques de l'Europe chrétienne conjurée, ils résistèrent pendant trois cents ans à l'Espagne, à l'Angleterre, à l'Autriche, à l'Italie; c'est une grande gloire pour la France d'avoir enfin châtié tant d'insolence, et la prise d'Alger, ainsi que la victoire récente d'Isly, paraissent annoncer que les destinées autrefois brillantes de l'islamisme approchent de leur terme fatal.

La seule littérature de ces peuples, les moins civilisés parmi les musulmans, est celle des contes; ils les aiment avec d'autant plus de passion, que le drame, la poésie leur sont étrangers. Un bon conte se paye fort cher, et endormis à moitié sur leurs coussins, prêtant l'oreille au conteur, enveloppés de la fumée de leurs chibouks, ils savourent avec délice le récit de l'un et la saveur de l'autre. Cet amour des contes, qui était commun au dernier gouverneur du dey d'Alger avec toute sa race, a produit un assez singulier résultat, comme on va le voir.

C'était en 1840. Les greves algériennes étaient couvertes de captifs européens, que les charitables frères de la Mercï rachetaient de temps en temps. Mais leurs forces pécuniaires ne suffisaient pas à l'œuvre. Avant de donner le dernier soufflet qu'il payait si cher, et d'entrer avec l'envoyé de la France dans cette discussion dangereuse, qui nous a valu un royaume et à l'Europe la visite d'un algérien détroné, le dey d'Alger, ce vieillard taquin que nous avons vu à Paris, s'ennuyait considérablement. Avare comme la plupart des vieux Turcs, aussi peu lettré que le sont, en général, les Algériens et les Marocains, rebuts de la population musulmane, depuis que son estomac était devenu mauvais, il n'aimait plus que deux choses, les contes et l'argent

Son habitude était de s'en tenir aux récits que lui faisait le gardien de son sérail, un petit Grec bossu qui avait été matelot dans sa jeunesse, et qui se trouvait bientôt à court des narrations chimériques.

Un soir qu'il avait été moins amusant que de coutume, et qu'il avait roulé dans le vieux cercle fantastique des génies et des fées de l'Orient, son maître lui dit en buillant et en déposant sa pipe :

« Vous avez été absurde ce soir, Kathartikos, et l'on voit bien que vous êtes un gniaur d'Europe, malgré votre prétendue conversion et votre profession de mahométisme. Vous autres, Européens, vous n'avez pas de beaux contes; on ne sait faire chez vous que des bateaux à vapeur et des fusils.

— Pardon, Hautesse, répondit Kathartikos, vos paroles sont le jardin de la sagesse, et votre expérience est le soleil de l'esprit; mais j'ai entendu dire qu'il y avait des contes de plus d'une espèce dans ces lointains pays d'Europe. Sa Hautesse peut en faire l'épreuve. Elle a dans ses ateliers du port et sur ses galères plus de soixante Européens de toutes les nations; il n'y en a pas un qui n'ait quelque bon conte à faire à Sa Hautesse, je le pense du moins, car ils sont tous bavards comme des pies. »

C'était une idée assez ingénieuse du Grec subtil, qui suppléait ainsi au défaut de sa verve épuisée et de ses souvenirs absents. Le dey trouva la proposition excellente et il en usa de la manière que voici.

« Je suis curieux, dit-il à Kathartikos, d'expérimenter ce que vous me dites. Bismillah! ces chiens de chrétiens me coûtent plus qu'ils ne rapportent. Au moins me feront-ils passer quelques bonnes nuits, car je ne dors plus. Ceux qui ne m'amuseront pas seront étranglés; les autres s'en retourneront dans leur pays.

Cette idée orientale eut sa pleine exécution. Pendant mille et une nuits consécutives, récits américains, anglais, suédois, danois, japonais, portugais, espagnols, basques, bavares, hongrois, bohémiens, irlandais, écossais, norvégiens, islandais, vénitiens, napolitains, milanais, florentins, tyroliens, suisses, et les mieux choisis de tous, débiteront processionnellement devant le vieillard. C'était une vraie encyclopédie de nos plus beaux contes, et le Grec eut soin d'en prendre note. La plupart des conteurs, il faut le dire en l'honneur du dey, furent renvoyés chez eux avec une bourse d'argent proportionnée au plaisir qu'ils avaient donné à Sa Hautesse.

A peine l'ingénieuse invention du dey était-elle close de son esprit, il reprit sa pipe et aspira une longue gorgée, comme si cette idée politique lui eût souri; puis il se fit apporter la liste des captifs, et après avoir ordonné à son Grec d'aller faire connaître ses ordres aux prisonniers du port et des galères :

« Vous prétendez donc, s'écria-t-il, que ces lourds Germains aux cheveux blancs possèdent aussi des contes! Eh bien, qu'on m'aïlle chercher tout de suite le n° 42, qui est un Allemand. »

On obéit au dey. L'homme qui lui fut amené était un matelot, fils d'un laboureur, et né du côté du Harz. Il eut assez de peine à comprendre ce que l'on exigeait de lui, et après quelque hésitation, tout en roulant dans sa main la casquette bleue qu'il avait apportée de Nuremberg, et qui l'avait suivi dans sa captivité, il commença le récit suivant, vieille légende littéralement calquée sur une des traditions populaires de la Lusace.

CONTE DU MATELOT HEINRICH.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le notaire Wappenbickel voulut arracher une dent d'or.

Sa Hautesse ne connaît pas les montagnes du Riesengebirge ou montagnes des Géants; ce sont de vilaines montagnes pelées, aux arbres rabougris, tout y est affreux: Et s'élève un hameau dont les huttes sont basses et mal construites; la misère de ceux qui l'habitent est extrême. Les voyageurs ne s'aventurent jamais jusque là, et je ne crois pas que les plus savants le connaissent.

Vers la fin du seizième siècle, un pauvre notaire de campagne vivait péniblement dans ce canton du produit de sa plume. Sa cabane, lézardée du haut en bas, penchait affaissée sous le poids d'une toiture endommagée; la porte était disjointe et vermoulue; les fenêtres aux carreaux de papier priaient la bise d'entrer. Elle profitait de la permission sans l'agrément du propriétaire.

La bise n'est pas pour nous, Hautesse, ce qu'elle est pour les gens du Midi, et M. Wappenbickel grelottait souvent, même quand ses enfants, il en avait dix-huit, se pressaient autour de lui pour lui demander leur substance habituelle. Il n'était ni triste ni gai; il bâillait les choses aller comme elles voulaient, et dormait tranquille, pour peu que le ciel lui envoyât assez de pain et de légumes pour subvenir à ses besoins personnels et à ceux de sa famille; ces premières conditions remplies, et quelques prises d'un tabac assez peu délicat fourrées dans ses fosses nasales, il était au comble de ses vœux. Il ne tourmentait personne, et ne donnait d'ordres qu'une seule fois. Aussi le vénérât-on dans sa famille.

Il avait toute la philosophie et toute la roideur d'une pierre taillée en homme. Sa figure était celle d'un oiseau pétrifié. Sa toilette originale se composait d'un habit originellement noir, à larges basques, avec de gros boutons de bois, d'une encolure fourcée dont les coutures étaient devenues jaunes, de bas gris et courts de côtes proéminentes et rouges, et de souliers à boucles gigantesques. Une petite perruque ronde, courte, hérissée comme le dos d'un sanglier, se tenant roide et immobile sur un crâne brun par les ans, donnait à son visage, sillonné de profondes rides, un aspect assez comique. Il possédait bien un autre costume, bas blancs, longue brette, encolure courte de ratine, habit bleu-barbeau et jabot blanc-jaune; mais il ne l'avait mis qu'une fois, le jour de ses noces.

Lorsque, après le travail quotidien, M. Wappenbickel rentrerait chez lui, il prenait, avec une sérénité charmante le repas de carottes qui l'y attendait; puis ensuite, à la lueur d'adafarde d'une petite lampe de fer, il se mettait à feuilleter avec amour un vieux roman qu'il possédait, dont les pages, jaunes de poussière et de vétusté, excitaient en lui un enthousiasme illegmatique. Un soir qu'il était auprès du lit de sa femme malade, et qu'il s'était endormi sur son livre favori, quelques coups rapides retentirent sur les petites vitres rondes, enclouées dans du plomb, de l'une des fenêtres basses. M. Wappenbickel se réveilla et se leva en gémant. Arrivé sur le seuil de la porte, il aperçut

un piqueur bien monté, qui tenait par la bride un second cheval tout harnaché. Ce domestique en livrée salua poliment le notaire, puis lui remit une lettre, avec un large cachet blasonné. Le billet en question venait d'un vieux gentilhomme qui possédait aux environs une très-belle seigneurie et une jeune épouse dont il eût pu facilement être l'aïeul. Cette noble dame, n'ayant rien de mieux à faire dans sa solitude conjugale, se mit en tête d'avoir mal aux dents, et d'envoyer chercher le dentiste. Jamais perles fines ne furent mieux enchâssées, et plus pures que les délicates dents de la châtelaine, et ses molaires comme ses incisives brillaient du plus bel émail. Ce n'était pas une dent qu'il fallait lui arracher, c'était l'ennui; et son noble mari, qui lui racontait incessamment les mêmes batailles, n'était pas amusant.

Maître Wappenbickel faisait deux métiers, il était notaire et dentiste; il spéculait dans ses moments de loisir sur les mâchoires du prochain pour faire aller la sienne, et son adresse était devenue célèbre dans le pays. La châtelaine avait donc aussitôt expédié au dentiste une jument de selle fort douce qui conduisait un écuyer monté sur un fier étalon. Sans doute, quelques grosclien de plus à gagner, c'était bien séduisant pour le pauvre homme; mais la nuit était noire, et le notaire n'aimait pas à s'annuler. Toutefois, après avoir mis son costume de noces, recommandé sa fièle compagne à l'aînée de ses filles et leur avoir promis à l'une et à l'autre de revenir le plus tôt que faire se pourrait, il prit ses instruments, ceignit la rapière, plaça sur son front son tricorne des dimanches, et enfourcha la bête qu'on lui avait envoyée.

Les trois lieues, qui le séparaient du manoir du vieux baron, furent bientôt franchies, et il se trouva face à face avec ce dernier. Celui-ci l'introduisit, après les compliments d'usage, dans la chambre de sa femme, qui souffrait mort et passion, disait-elle; et qui, des que M. Wappenbickel fut entré, ouvrit aussitôt la bouche de la meilleure grâce du monde. Wappenbickel y vit un trésor des plus belles dents et s'arrêta. Quant à elle, à l'aspect du dentiste notaire, elle partit d'un énorme éclat de rire, et bondissant sur son siège comme une jeune brebis:

« Il m'a guérie, il m'a guérie, s'écria-t-elle.

— Déjà, » dit le mari.

Le fait est que la présence de Wappenbickel était si burlesque, que la jeune baronne n'avait pu le regarder sans que sa rate desopilée lui fit perdre toute sa mélancolie. Le gentilhomme s'avança vers la malade, la baisa au front avec adresse, et lui promit, en récompense de son courage, un beau bracelet qu'il avait commandé pour elle à Prague.

C'était une aimable créature que la châtelaine. Elle remercia le dentiste, lui demanda avec intérêt des nouvelles de sa famille, puis, en lui donnant sa main potelée à baiser, elle glissa adroitement dans la sienne une belle pièce d'or toute neuve.

« N'en dites rien, » murmura-t-elle à son orille.

Il se courba avec respect, posa ses lèvres sur les doigts effilés qu'on lui tendait, et, après avoir exprimé toute sa reconnaissance, engagea la jeune femme à chercher un repos dont elle devait avoir si grand besoin. Là-dessus il s'inclina profondément devant le baron et voulut prendre congé.

Le maître du logis ne voulut pas laisser ainsi partir celui qui venait de lui rendre un service éminent, et, le prenant

par le bras, il le conduisit à une salle où une table d'acajou était couverte de plats exquis et de bouteilles engageantes. Il ne put s'empêcher de faire fête aux uns et aux autres, et s'en acquitta si consciencieusement, que bientôt sa langue se dévota tout à fait; il raconta au vieux baron les faits d'armes des chevaliers de la Table ronde, sentit son gosier se dessécher en parlant, l'Humerta de nouveau, reparla, but de nouveau, et le vin ayant fait son effet, le narrateur oublia l'heure qu'il était. Il en était à son dix-neuvième verre de vin de Madère, quand une grosse pendule sonna onze heures, et il essaya de se lever, mais en vain. La jeune dame, très-bien guérie, entraît alors, et dit : « Maître dentiste, ne partez pas; il se fait tard. Je serais désolée qu'un si habile homme courût le moindre danger. Voyons, je vais vous faire préparer un bon lit, et demain matin je vous reconduirai moi-même chez vous dans ma petite voiture de chasse, que vous trouvez si élégante et si commode. Allons, n'est-ce pas, vous consentez? »

Le notaire se courba, prit son chapeau, et s'en fut sans écouter les instances du châtelain et de sa compagne, qui, voyant que tout ce qu'elle disait était inutile, prit le parti de lui souhaiter un bon voyage et de s'en aller coucher.

Voilà donc le dentiste sous la voûte des cieux, marchant roide et traînant son épée après lui. Il se mit à repasser dans son esprit, avec un contentement intime, son amicale chevanchée, et surtout l'adresse dont il avait fait preuve dans l'opération, adresse qui lui avait valu un sourire de la jolie baronne, un baiser sur une main plus blanche qu'un cygne, une belle pièce d'or et un repas délicieux. Mais tandis qu'il cherchait à ressaisir chaque détail de la soirée, sa tête, d'abord pour un instant refroidie, lui refusa tout à coup de le diriger, et un énorme coup de poing de géant, asséné sur sa nuque, lui sembla écraser et anéantir toute son existence mortelle; c'est que maître Wappenbickel venait de faire une redoutable chute dans un fossé; sa pauvre tête avait porté contre une racine d'arbre.

Il se releva; mais bientôt ses jambes s'embarassant l'une dans l'autre, il chancela presque à chaque pas; son corps maigre, allongé, fluet, ne ressemblait pas mal à un jone balancé par le vent. Si une fausse honte ne l'eût retenu, il serait retourné sur ses pas pour redemander l'asile qu'il avait naguère imprudemment refusé; mais, craignant qu'on n'attribuât son retour à la peur, il se redressa avec fierté, et tâcha de suivre le plus régulièrement possible la voie qui s'offrait devant lui. Malgré ses efforts, il décrivit une foule de courbes irrégulières qui le firent caramboler contre quelques arbres; puis il se prit à courir dans la direction qu'il crut être la bonne; mais, au lieu de réparer sa première erreur, il en commit une plus dangereuse, et s'en fonda dans une vallée marécageuse qui lui était totalement inconnue. Après s'être débattu tour à tour dans les marécages et dans les halliers, il aperçut une lumière dans le lointain. A cette découverte inespérée il respira. « Pas de fumée sans feu, pas de feu sans hommes, pensa maître Wappenbickel, en s'avancant plein de courage et d'espérance vers l'endroit où il pensait rencontrer un abri. Ce sera là certainement quelque hutte, ou je pourrai me remettre de ma course, sécher mes souliers et mes bas en attendant le jour et apprendre enfin où les maudits illeçons du baron m'ont conduit sans mon aveu. »

La logique du bonhomme ne le trompait pas tout à fait; la clarté en question s'échappait tout bonnement d'une lanterne, que portait un petit individu contrefait, rutil-

tique et baroque; aux jambes torses comme un bassot, à la tête disproportionnée et à un visage hideux. Ce grotesque personnage était du haut en bas d'un gris cendré, ses yeux étincelaient comme deux vers luisants, et sa main droite, singulièrement ossuë et développée, reposait sur un bâton d'épines avec une orgueilleuse assurance.

« Qui-vive? s'écria Wappenbickel d'un ton brusque, qui saisit la poignée de sa dague en fronçant les sourcils et enfouant son tricorne.

— Ami! répliqua indolemment le pygmée.

— A la bonne heure! mais quel est ton nom? reprit le notaire.

— Si ce n'est que ça, dit le main en ricanant, je puis vous satisfaire. Je m'appelle Barinitabijild, je viens du château de Brododonth et je me rends à la ville voisine. Mais vous-même, qui êtes si curieux, voudrez-vous bien me dire à votre tour comment vous vous nommez et ce qui vous engage à courir les champs à pareille heure?

— Je suis le notaire Wappenbickel, répondit le dentiste, à qui l'aspect étrange ainsi que la voix du petit bancal imposait malgré lui. J'appartiens à la justice, et comme ceci-ci à les yeux bandés, elle n'a pas reconnu mes mérites et m'a presque laissé mourir de faim, moi et ma famille. Mon mince emploi ne rapportant fort peu de chose, j'ai fait appel à mon adresse et à mon intelligence naturelle. J'arrache, pour vous servir, les dents à ceux qui veulent bien s'adresser à moi, et je puis me vanter d'opérer avec une dextérité peu commune. Aussi, depuis nombre d'années, passé-je dans toute la contrée pour un habile homme; même la noblesse des environs ne dédaigne pas de recourir assez souvent à moi, quand il s'agit d'une affaire de ce genre, et dans ce moment je sors du castel d'un vieux gentilhomme, où j'ai de nouveau déployé mon adresse. Voilà la vérité toute nue.

— Très-bien. Mon maître, qui demeure à un bon quart de lieue d'ici, a été réveillé cette nuit par d'épouvantables maux de dents, et n'y pouvant plus tenir, il m'a ordonné d'aller chercher quelqu'un dont la main puisse le délivrer de son mal. Puisque vous êtes si habile dans votre art et que vous semblez avoir de la bonne volonté, suivez-moi; vous pourrez faire une bonne affaire et m'éviter une course assez longue. Le château de Brododonth s'élève sur une petite colline peu éloignée, que je pourrais vous montrer de ce lieu s'il faisait jour. Je dois vous prévenir que si vous n'êtes pas sûr de votre savoir-faire, si votre poignet est faible, incertain, inhabile, il sera plus sage à vous de ne pas risquer l'aventure; car mon maître est libéral, mais ne se laisse pas railler, et, en cas de non-succès, il serait bien capable de vous appliquer une correction dont vous porteriez les marques pendant tout le reste de votre vie. Réfléchissez vite et faites-moi part de ce que vous aurez résolu.

— C'est tout réfléchi, dit le notaire, qu'une pointe de vin rendait audacieux; un homme de ma trempe ne balance jamais, quand il est question d'agir, et je vous suis. Je suis sûr de moi-même, voyez-vous, et je n'hésiterais pas une seconde, quand il faudrait m'attaquer à la mâchoire du diable.

A ces mots le notaire suivit le main dont il avait guidé la main, et bientôt ils atteignirent ensemble les portes du château, garni de tourelles, qui s'élevait sur une roche escarpée. Le guide alors ouvrit, sans proférer un mot, une étroite poterne qu'il referma soudain derrière lui, puis, montant un escalier noir et tournant qui condui-

sait au premier étage, il enfila un long corridor, et pénétra dans une grande salle, où il ordonna au dentiste d'attendre quelques instants.

Resté seul dans cette vaste pièce silencieuse et sombre, le notaire se sentit frissonner malgré lui. Ce castel qui semblait inhabité, cette chambre à peine éclairée et qui sentait le mois, l'aspect grisâtre et extraordinaire de son conducteur, tout concourait à éveiller en lui une sensation douloureuse et vague.

Néanmoins M. Wap pouibickel se mit, pour passer le temps, à nettoyer les instruments qu'il avait, sans y songer, tirés de sa poche. Une grosse voix, sortant de l'appartement voisin, lui ordonna d'entrer, en l'appelant par son nom. Aussitôt il referma son étui chirurgical, prit son chapeau sous son bras et obéit à l'injonction qu'il avait reçue. Un homme, d'une taille colossale, enveloppé dans une robe de chambre en damas vert à grands ramages et portant sur sa tête un bonnet de velours noir uni, le reçut avec une dignité froide et imposante : c'était le châtelain. Le dentiste se courba jusqu'à terre, murmura quelques paroles qui

devalait témoigner son profond respect, et se recommanda humblement aux bonnes grâces du seigneur.

« Tu es dentiste ? demanda le géant d'une voix grave et sonore.

— Oui, mousseigneur, répondit le greffier en s'inclinant bien bas ; et je me ferais un honneur de pouvoir vous servir.

— Nous allons bientôt voir si tu le peux, reprit son interlocuteur. Cependant, soit dit entre nous, tu ne me fais pas du tout l'effet d'être l'homme que je cherche. Ce visage blême, ces membres grêles et cet habit râpé ne m'annoncent rien de bon.

— J'espère que cela ne sera pas long, noble sire, dit en souriant le notaire.

— Très-volontiers, répliqua le brutal patient, qui s'assit aussitôt ; mais dépêche et prends garde à toi. »

Deux nains aussi bizarres que le premier guide s'approchèrent, l'un avec un plateau, l'autre avec une serviette, et le notaire se mit en posture.

(La suite au numéro prochain.)



VIE PRIVÉE DES OISEAUX.

LEURS MŒURS, LEURS HABITUDES, LEURS INSTINCTS.

On connaît assez peu les oiseaux. Leur organisation délicate, la rapidité de leurs mouvements, les altérations subies par leur organisme et par leurs instincts quand l'homme les a réduits en captivité, pour les soustraire à notre analyse. Beaucoup d'entre eux émigrent, changent de plumage et se tapissent l'hiver dans des cachettes où l'œil humain ne peut pas les suivre. La timidité fugitive des uns nous empêche de les observer ; les autres, dans leur orgueil farouche, se réfugient au sommet des montagnes solitaires, sur le sommet neigeux des Alpes. Cependant l'homme peut saisir au passage quelques détails de ces expériences aériennes. Nous les ici, pour notre instruction et notre plaisir, quelques anecdotes authentiques et curieuses relatives à cette race intéressante.

§ I.

LES CRIMES D'UN ROUGE-GORGE.

Le rouge-gorge, on le sait, porte un costume d'une simplicité coquette et d'une originalité élégante. Il est social jusqu'à la familiarité ; il aime à être protégé par l'homme,

et quelquefois il en abuse. On lui reproche de pousser quel-



quefois la familiarité jusqu'à l'impertinence. L'hiver, il ne se gêne point pour vous demander l'aumône. Les gens du Nord, qui ont fait avec lui ample connaissance, l'ont baptisé d'un nom chrétien, lui ont consacré des légendes et des ballades, et le traitent comme un vieil ami de leurs longs hivers. Ils l'appellent « Robin, Robinet, Robin le gentilhomme et Robin le bon enfant ». Un jardinier écossais,

dont la figure osseuse, le costume bariolé et le patois expressif eussent fait les délices de Walter Scott, me racontait, en 1856, comment il avait découvert, ce qui l'avait beaucoup surpris, que Robin était capable de crimes odieux, et, chose surprenante ! que Robin n'était pas gentilhomme.

J'avais été rendre visite à la veuve d'un général espagnol, Écossais d'origine, domiciliée en Écosse auprès de sa famille maternelle. Elle demeurait sur la route de Costorphine, à cinq mille d'Édimbourg, dans une charmante habitation, créée par l'ambassadeur à Constantinople, sir Robert Liston, qui, fils d'un fermier, s'était plu à embellir l'ancienne chaumière de son père. L'humble toit était resté debout, couvert de chevrefeuilles et d'églantiers ; une tour féodale avait été encluse dans le domaine, et l'ensemble, devenu aussi bizarre que charmant, offrait, par les mouvements et l'ingénieuse distribution du terrain, la variété la plus piquante. La porte de la ferme ouvrait sur un petit perron, d'où l'on descendait jusqu'à une pièce d'eau irrégulière, encadrée de gazon fin, et parcourue dans tous les sens par des bataillons d'oiseaux aquatiques.

Sous un des plus grands arbres de cette solitude enchantée, la maîtresse de la maison aimait à se reposer pendant les beaux jours de l'automne, et souvent ses domestiques qui savaient qu'elle aimait à rêver, la laissaient seule dans cette situation. Au moment où nous présentâmes devant elle, une scène bizarre et intéressante se passait. Elle essayait de chasser, de la main, un petit rouge-gorge impertinent qui, sans cesse écarté, revenait toujours, avec une insistance singulière, sautiller autour de sa maîtresse, tournant à droite et à gauche sa jolie petite tête coquette, de velours rouge et noir, poussant de petits cris douloureux

et semblant implorer sa grâce. Lorsque d'un coup de mouchoir elle l'avait forcé de fuir, il se réfugiait au milieu d'un buisson voisin, on il restait triste et blotti pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'il recommençât le même manège.

Nous voulûmes savoir l'histoire du rouge-gorge, et connaître, s'il était possible, le motif de la sévérité que la jeune femme lui montrait.

« Oh ! c'est tout un roman, nous dit-elle. Quand je suis arrivée ici, je fus étonnée comme vous de l'empressement que me témoignait ce petit monsieur ; sa grâce m'avait plu, et il me faisait la cour avec tant de gentillesse, qu'en vérité je n'avais pas le cœur de me montrer cruelle. C'est Tommy, le jardinier, qui m'a éclairée sur son véritable caractère, et maintenant je ne peux plus le souffrir. Il a commis des crimes, et le plus exécrable de tous aux yeux d'une femme. J'avais coutume de déjeuner dans ma serre, à l'autre bout du jardin ; quand le temps était couvert ou pluvieux, je faisais abaisser les vitrages, et je jouissais de la beauté de la matinée et du parfum des fleurs. Ce petit monsieur se mit à becqueter sur les glaces de la serre pour demander entrée, et je lui ouvris. Nous nous accoutumâmes bientôt l'un à l'autre, et j'avoue qu'il avait fait de grands et légitimes progrès dans ma confiance, lorsqu'un beau jour mon jardinier Tommy, entrant tout à coup pour donner un coup d'œil à de magnifiques *daturas* dont il a grand soin, le vit en conversation réglée avec sa maîtresse, battant de l'aile à peu de distance de ma tête, et voltigeant au-dessus de moi avec la plus séduisante coquetterie. Tommy pousse un cri d'effroi, et, restant immobile, les bras étendus, en face de nous, parut stupéfait, ce qui me semblait étonnant. Robin aurait été le plus redoutable des malfaiteurs,



que Tommy n'aurait pas manifesté plus d'effroi... Tenez, le voici lui-même qui vient me demander mes ordres ; il vous dira de quelles actions ce petit monsieur est capable... Tommy, continua la jeune femme en s'adressant au jardinier qui s'approchait, monsieur veut absolument que je donne à Robin sa grâce ; qu'en pensez-vous ?

— A lui ! s'écria Tommy d'un ton grave et dans son pa-

tois écossais, ne le faites jamais, madame ! c'est un impudent petit drôle, et qui ne mérite pas autre chose que le facot... Imaginez, monsieur, continua-t-il en se tournant de mon côté, que pendant deux années consécutives on lui donna asile dans la serre chaude, sous une feuille de palmier qu'on lui laissa en toute propriété. Il était là souvent sur le bord de sa feuille comme un grand seigneur qui se

promène sur sa terrasse, et madame son épouse occupait le fond du nid, soignant le ménage et nourrissant sa petite famille. Les deux premières années cela n'allait pas mal. Robin se comportait bien comme père et comme époux. La couvée faite, sa compagne et les petits prenaient leur vol, comme c'est l'usage immémorial chez les rouges-gorges, et le gentilhomme restait en possession de son domicile. Mais la troisième année tous les petits ayant quitté le nid, j'observai que la mère ne falourdissait pas, et que le mari lui donnait son congé d'une façon assez vive qu'elle faisait semblant de ne point comprendre. On s'occupa de ce procès, monsieur, procès en séparation de corps, continua Tommy en riant; et les uns étaient pour la femme, les autres pour le mari. Ceux-ci vantaient la constance de l'une, ceux-là insistaient sur les privilèges de notre sexe; ces derniers avaient raison, monsieur, n'en déplaise à madame. Quand Robin eut épuisé son éloquence, il eut recours à la force; et, le croiriez-vous, monsieur, — c'est une chose à faire horreur! — il l'a tuée, monsieur, il l'a tuée!

— Et nous n'avons plus voulu, continua la dame en souriant, d'un époux de si mauvais exemple. Robin a été banni de son palmier, le nid détruit, les traces du forfait effacées. Depuis ce temps-là, il erre comme une âme en peine autour de la serre, qu'il est condamné à ne plus habiter jamais. Nous y avons donné asile à un autre habitant plus sauvage, et qui est un artiste d'un grand talent. C'est un merle. Celui-là est célibataire, et il a aussi son roman. Tommy, vous qui aimez les oiseaux autant que nos fleurs, dites qu'on nous fasse servir le déjeuner. Vous raconterez ensuite à monsieur l'histoire du merle célibataire. Elle vaut celle de Robin. »

(La suite au numéro prochain.)

LES OISEAUX A BORD DE LA FREGATE.

Nous quittons en 1829 les îles Açores, et nous emportons, dit le capitaine Hughes Groot, une quantité assez considérable de grains, de fruits, de fleurs et même d'arbustes que nous destinions au jardin d'histoire naturelle d'Amsterdam. Le troisième jour après notre départ, nous nous aperçûmes avec étonnement que toutes les vergues de la frégate étaient couvertes de ces charmants petits oiseaux si brillants de plumage qui habitent les odorantes forêts de ces latitudes. Bientôt les matelots s'habituerent à eux. Ils eurent leur ration et leurs heures de repas. Entraînés au milieu de l'Océan par la course du navire et devenus nos compagnons de route, ils s'habituerent si bien au sifflement des cordages et aux mouvements de l'équipage, que nous les emmenâmes avec nous jusqu'à Berg-op-Zoom. La rigueur du climat fit périr presque tous les petits hôtes de ma frégate; mais deux ou trois seulement suivirent au jardin d'Amsterdam les arbres dont le parfum les avait séduits, et qu'ils avaient suivis dans leur émigration.

(Journal de Lyle.)

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS RECENTS VOYAGES.

LE

TRAPPEUR DES MONTAGNES ROCHEUSES.

J'eus le bonheur de rencontrer, dans une de mes excursions en Amérique, Baptiste Brown, fameux *trappeur* des montagnes Rocheuses. Peu d'hommes connaissent mieux que lui la vie sauvage du grand désert des prairies; il avait chassé avec les *shoshones* ou serpents, dans le « rayon solaire », dans le « parc aux tanreaux », ainsi que sur les bords du grand lac salé. Les *coubeurs*, les *pieds noirs* l'avaient poursuivi près des sources de la Plata et de la rivière Jaune; mais le récit de son aventure près du fort David-Crockett, dans le Trou de Brown, m'intéressa plus que tous les autres parce que j'avais déjà visité cette curieuse localité. Tandis qu'il me racontait ces détails merveilleux, sa grosse personne semblait se déployer, il aspirait avec force la fumée de sa pipe de corne, et son exaltation devint si contagieuse, que j'aurais voulu me trouver encore au delà du désert qui me séparait de cet endroit.

Une des aventures de Baptiste me parut tellement bizarre et caractéristique, que je la rapporte telle qu'elle m'a été racontée.

La vallée connue sous le nom de *Trou de Brown* est située au midi des montagnes *Windiccer* sur le Sheet-Skadie, où la prairie Cackriver, élevée de plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, n'ayant que quinze milles de circonférence, entourée de hautes collines, est à juste titre, sinon élégamment, caractérisée du nom de *Trou*. L'herbe verte et nutritive des montagnes, les taillis de rotomiers croissant çà et là, les bosquets gracieux de saules, le sol gras et fertile de cette vallée isolée, où les légumes de toute espèce croissent en profusion, sont arrosés par la Sheet-Skadie, ou, comme d'autres l'appellent, la rivière Verte, quise précipite dans le Trou au nord, d'où elle sort en passant par un défilé semblable à la vallée de Tenipa, au sud. La température est admirable; c'est pourquoi des centaines de *trappeurs* en font leur quartier d'hiver; cette vallée est aussi fréquentée par des Indiens de toutes les nations, mais surtout par les Arrapahoes, qui y viennent trafiquer avec les blancs. Ces Indiens sont réputés les meilleurs entre tous les autres des montagnes Rocheuses. Braves, guerriers, ingénieux, hospitaliers, ils sont plus riches que la plupart de leurs confrères, et possèdent un grand nombre de chevaux, de mules, de chiens et de montons. Ils engraisent les chiens et les mangent. On les appelle mangeurs de chiens ou Arrapahoes. Leur fabrique de couverture indique de grands progrès vers la civilisation, quoique cet art appartienne à leur pays, et le vienne pas de l'étranger.

Parmi les jeunes filles qui vinrent s'établir aux environs du Trou de Brown, lorsque la tribu s'y rendit pour trafiquer avec les blancs, se trouvait une séduisante Indienne qui, des les premières entrevues, s'empara du cœur de Baptiste. Bien n'est plus commun; les mœurs des habitants des montagnes Rocheuses ne s'opposent pas à ces sortes d'alliances. On a vu souvent des hommes d'un rang plus élevé dans le monde, abandonner les habitudes et les arts

de la vie civilisée pour s'unir à une belle du desert. Éloignés des femmes de leur couleur, ces hardis champions de la civilisation oublient qu'ils sont blancs; on ne peut guère en être surpris lorsqu'on se rappelle l'influence du soleil brillant de l'Amérique sur la peau. Il y a aussi plusieurs sortes de gibier qu'il est défendu de chasser à une certaine époque de l'année; c'est dans ces jours de désœuvrement que les chasseurs cherchent à se distraire et parcourent les *wigwams* et les pelouses de leurs voisins au teint sombre, dont les habitudes diffèrent beaucoup de celles des tribus qui ont été chassées de chez elles dans les États-Unis. Les femmes dansent ici et obtiennent plus d'un cœur lorsque leurs talons nus et brillants effleurent la pelouse. Elles font des guerres, tissent des couvertures, et les jeunes chasseurs, semblables à d'autres amoureux plus rapprochés de nous, soupirent près d'elles pendant qu'elles se livrent à ce genre d'occupation, qu'elles savent toujours égayer par des chants mélodieux et tendres.

Ce fut dans un de ces moments que Baptiste s'éprit de la jeune Arrapahoe. Il n'avait alors d'autre parti à prendre que de s'en faire aimer et de l'épouser. Mais, hélas! les papas sauvages ne le colent en rien à certains papas civilisés, quoiqu'il peut-être plus francs et plus positifs encore! Jamais ils n'accordent leurs filles sans obtenir pour eux-mêmes un cadeau en échange, d'une égale valeur. Le prétendant choisit ordinairement son meilleur cheval, le conduit au *wigwam* des parents de sa bien-aimée, l'attache à un poteau et se retire; si, après l'examen, le cheval est accepté, l'entrevue a lieu, et l'affaire ne tarde pas à se conclure. Si, au contraire, les parents trouvent que le cheval ne vaut pas la fille, ils exigent d'autres présents avant de consentir à se séparer d'un objet aussi précieux; c'est ainsi que bon nombre de blancs riches ont enlevé la plus belle fille de la tribu. On a même offert une fois sept cents dollars à je ne sais quel fortuné jeune homme, en échange de sa femme d'Étaw, qui était d'une beauté merveilleuse; mais, disons-le à sa louange, l'offre, bien qu'elle eût été plusieurs fois répétée, ne fut pas acceptée.

Avant que le cœur de Baptiste fût pris d'assaut, le malheureux jeune homme avait déjà dépensé tout ce qu'il avait gagné au prix de tant de peines, pour se procurer ces jouissances dispendieuses des liqueurs fortes et du tabac qui abrègent la vie d'un grand nombre de ces hommes en dépit de leurs constitutions fortes et vigoureuses. Il ne lui restait donc pas de quoi acheter un cheval, et sans cheval point de femme. La saison de la chasse était passée depuis longtemps, il fallait attendre encore un mois la nouvelle époque du départ. Cependant Baptiste prit son fusil, quitta les douceurs et les plaisirs du fort David-Crockett, pour aller chercher l'ours dans ses autres les plus reculés, le castor dans ses écluses, et le léger chamois sur les plaines de verdure, espérant se procurer par sa chasse laborieuse les moyens d'obtenir sa bien-aimée.

Le travail de quelques jours remplit la cachette d'un trappier d'une ample provision de peaux et de fourrures. Tous loutres, des castors tombèrent dans le piège; il tua plusieurs daims, et le succès semblait couronner les efforts infatigables de mon ami Baptiste. Après avoir parcouru un grand espace de terrain à la poursuite des bêtes fauves, il revint chargé de son fardeau vers sa cachette, et, déposant ses trésors à son quartier général, il se remit en marche. Plus de trois semaines se passèrent ainsi. Un jour, comme il suivait un nouveau sentier, le trappeur aventurier entra

dans un ravin profond et borse qui conduisait évidemment à une plaine où le gibier devait être abondant. Il pénètre au milieu des taillis et des rochers — se fraye un chemin à l'aide de son couteau, sort enfin du bois, et se trouve sur la lisière de la clairière. Baptiste ne put alors retenir un cri de surprise après avoir levé un instant les yeux aux cieux, il rentra dans le bois et s'y arrêta pour se livrer à ses réflexions. On ne peut expliquer la conduite du trappeur sans parler d'un usage particulier aux Arrapahoes.

Nul jeune homme, fût-il le fils du plus brave de la tribu, n'a droit de se ranger parmi les guerriers, ou de se marier, avant d'avoir fait quelque action d'éclat, et que le sang de son ennemi n'ait rejailli sur lui. C'est pourquoi, au commencement du printemps, tous les jeunes gens qui ont atteint l'âge voulu se rassemblent, s'enlèvent dans les bois à la recherche d'aventures périlleuses, à la manière des chevaliers errants d'autrefois. Lorsqu'ils ont trouvé un lieu solitaire, ils réunissent des perches de vingt à trente pieds de long, les attachent par le haut, font une grande cabane de forme conique, y ajoutant des branches et des feuilles. À l'intérieur ils suspendent une tête de buffle vert, des chaudières, des péricrânes, des couvertures, la peau d'un buffle blanc comme offrandes au grand esprit; ensuite ils se livrent à certaines pratiques mystérieuses; la première consiste à fumer la pipe médicale: l'un d'eux la remplit de tabac et d'herbes, place au-dessus un charbon tiré de la cabane mystique de l'esprit, aspire la fumée et la laisse échapper par ses narines, puis ils font toucher l'embouchure de la pipe à la terre, et après quelques autres cérémonies moins importantes, la pipe fait le tour de la cabane. Plusieurs jours, consacrés à des réjouissances de toutes sortes, se passent avant qu'ils soient prêts à entrer en campagne. Enfin, ils abandonnent la cabane; et malheur à celui qui oserait y pénétrer, il serait aussitôt puni de mort si on venait à l'y surprendre.

C'est auprès de ces cabanes mystiques que nous avons laissé Baptiste en proie à une foule de réflexions. Il se croyait entouré d'objets plus que suffisants pour acheter le cheval exigé; mais l'honnête Baptiste n'avait jamais songé à dérober quelque chose du temple des Peaux-Rouges. Rien de plus bizarre que de rencontrer ce respect religieux chez ces hommes grossiers, joint à un principe de justice qui les domine toujours. Cependant mon ami eut à soutenir de rudes combats: on aurait cru, me disait-il, que toutes ces choses se trouvaient expres sur mon chemin, et que je devais les accepter. Puis il se souvint qu'une fois un pauvre trappeur blanc, à qui on avait volé son manteau au commencement de l'hiver, prit sans se gêner une couverture devant les vieillards, accusé de sacrilège, il se défendit en disant qu'ayant été volé, le grand esprit avait en pitié de sa position, et lui avait donné l'ordre de prendre la couverture pour s'en vêtir! le grand esprit a certes le droit de disposer des choses qui lui appartiennent. Telle fut la décision; le trappeur fut absous. Cependant Baptiste branla la tête; il allait s'éloigner lorsqu'il sentit une main s'appuyer sur son épaule par derrière, et vit en se retournant un guerrier indien orné de ses peintures de combat. Les voyageurs se firent des salutations et l'arceuil le plus cordial; le jeune homme n'était autre que le frère de la bien-aimée du trappeur, et Baptiste Brown lui avait donné, la saison précédente, la plus belle pipe qu'on put voir.

« Mon frere le blanc dort peu, il est bien matinal. »

Le chasseur sourit, et rougit presque comme il répliqua : « Mon wigwan est vide, et je voudrais le rendre chaud et commode pour la sœur de mon Onani. Il sera un grand guerrier. »

Le jeune brave branla la tête gravement, et montra sa ceinture : pas un péricrâne ne s'y trouvait. Puis il dit : « Cinq lames se sont enlormées et la hache de l'Arrapahoe n'a pas été levée. Les Pieds-Noirs sont des chiens et se cachent dans des trous. »

Sans rien ajouter à ces mots significatifs, le jeune chef se dirigea vers la troupe guerrière d'Arrapahoe. Baptiste, enchanté de voir la figure d'un de ses semblables, suivit le jeune homme. Il traversa le ravin que le trappeur avait déjà parcouru. Au centre même du défilé et boisé à moins de vingt pieds de l'où Baptiste avait passé, on voyait le camp indien. Le chasseur y reçut le meilleur accueil. On l'invita à prendre sa part du souper que la troupe se disposait à manger. Baptiste, dont l'appétit était excité par l'air vil des montagnes, accepta volontiers l'invitation. Il dévora d'énormes tranches de buffle, fuma une pipe auprès de son ami, qui lui raconta comment l'expédition avait manqué. Au bout de quelques instants Baptiste aperçut de certains signes qui le mirent mal à l'aise : Les Indiens, à n'en pas douter, s'entretenaient de lui tout bas. Enfin, une vive discussion s'éleva à laquelle se joignit le jeune chef. Pour ne servir des paroles du narrateur, « ils couvrirent tous que sa peau blanche indiquait indubitablement qu'il appartenait à la grande tribu de leurs ennemis naturels, qu'avec le sang d'un blanc sur leurs vêtements ils auraient rempli les conditions de leur vœu, et pourraient retourner chez eux auprès de leurs parents.

Cependant quelques-uns mirent sérieusement en question si les noms sacrés de frère et d'ami, qu'ils lui avaient donné depuis plusieurs années, n'avaient pas tellement changé ses relations envers eux, que le grand esprit auquel ils avaient fait son Esprit envoyé parmi eux revêtu du caractère qu'ils lui avaient donné, c'est-à-dire comme frère et ami ; s'il en était ainsi, le sacrifice ne ferait qu'irriter le grand esprit, et ne les relèverait en aucune manière de l'obligation de leur vœu. D'autres prétendaient que l'esprit leur avait envoyé cette victime pour les éprouver ; il avait été, il est vrai, leur ami, ils l'avaient appelé frère, mais il était aussi leur ennemi naturel ; ils ajoutaient que le grand être ne les relèverait pas de leurs obligations, s'ils permettaient que cette relation factice d'amitié apportât un obstacle à leur obéissance. Les autres répliquaient que le trappeur, quoique leur ennemi naturel, n'était pas compris dans le sens du vœu, que sa mort serait une tâche à leur courage, une violation aux lois de l'amitié, qu'ils pourraient bien trouver d'autres victimes, mais que leur ami ne pourrait trouver une autre vie.

À la grande consternation de Baptiste, ces paroles ne firent faire aucune impression sur la majorité. C'est alors que le jeune chef, l'ami de notre brave trappeur, se leva, et fit un signe de la main pour indiquer qu'il désirait parler. « L'Arrapahoe est guerrier, il surpasse à la course le cheval le plus léger ; sa flèche est comme l'éclair du grand esprit ; il est brave, mais il y a un image entre lui et le soleil. Il ne peut voir son ennemi, il n'y a point de péricrâne dans son wigwan, mais le *manitou* est bon ; il envoie une victime, un homme dont la peau est blanche, mais son cœur est rouge. L'homme à la figure pâle est un frère, son grand couteau n'atteint pas ses amis les Arra-

pahoes. Mais l'esprit est tout puissant, mon frère (désignant Baptiste) est rempli de sang, il peut en donner un peu pour tacher les couvertures des jeunes gens, et son cœur conservera sa chaleur. J'ai dit. » De vives acclamations suivirent ce discours. Le désir seul de retourner chez eux les avait en partie excités à sacrifier le trappeur ; mais, grâce à cet expédient, ils accomplissaient leur vœu, se faisaient recevoir au nombre des guerriers. Chacun des jeunes gens aurait un wigwan, une femme et tous les hommes qui reviennent au père de famille. Ils furent tous d'accord ; un caillon servit de lancette, le bras de l'homme blanc fut découvert, et le sang qui jaillit de la légère blessure fut soigneusement distribué et répandu sur les vêtements des Arrapahoes enchantés. Puis eut lieu une scène à laquelle mon ami Baptiste Brown était loin de s'attendre. Bien persuadés qu'ils venaient d'accomplir leur vœu, les Indiens furent remplis de reconnaissance, ils voulurent donner à Baptiste une preuve substantielle de leur gratitude. Chacun fouilla dans son ballot, et déposa son tribut aux pieds du frère blanc. Les peaux de loutre, de castor, d'ours, de buffle ne lui manquèrent pas, et ses richesses en fourrure dépassèrent de beaucoup ses plus vives espérances. Le jeune chef les regardait en silence, et lorsqu'ils eurent tous apporté leur offrande, il s'avança, conduisant par la bride un magnifique cheval de selle et une mule de somme (qui s'était sans doute égarée du troupeau d'un marchand) et les offrit à Baptiste ; son refus eût été contraire à l'étiquette du désert, d'ailleurs notre ami savait trop bien les avantages qui lui en reviendraient. Pour toute réponse Baptiste se leva, et d'un air renfrogné, et s'exprimant dans la langue d'Arrapahoe, il leur parla ainsi :

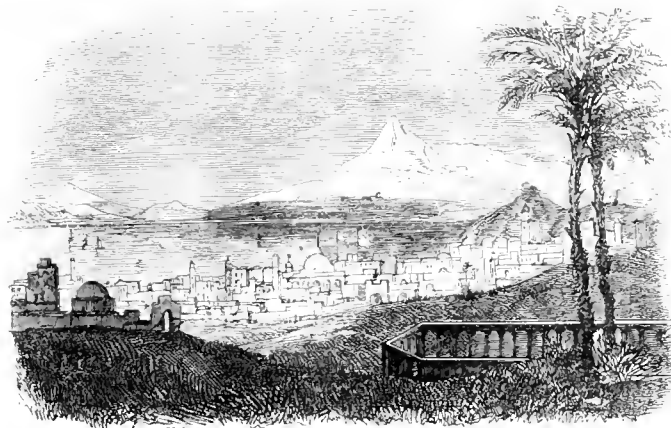
« Un de mes amis allait de Saint-Louis au fort Bent, et par conséquent il traversa au milieu des *Cumanches* ; eh bien, un jour il fut environné de ces Indiens qui s'emparèrent de lui, l'entraînèrent près d'un étang où ils plongèrent sa tête plusieurs fois. Comme ils ne pouvaient atteindre le bot qu'ils s'étaient proposé, ils couvrirent ses cheveux de boue, puis ils recommencèrent à les laver de nouveau. Bien convaincus enfin que cette couleur rouille était naturelle, ils lui donnèrent en échange une douzaine de chevaux, et le renvoyèrent très-poliment. Or, mon ami disait qu'il aurait bien voulu avoir encore quelques boisseaux de cette précieuse marchandise dont ils trouvaient à se défaire avec tant d'avantage ; et moi, je désirerais avoir plus d'eau rouge dans mes veines, puis qu'elle a tant de prix à vos yeux. »

Les Arrapahoes, qui avaient vu des cheveux roux à d'autres qu'à Brown, l'écoutèrent très-attentivement, et quand il eut fini, un cri expressif se fit entendre, le camp fut levé, et tous se perdirent bientôt sous les voûtes de la forêt. Baptiste, affaibli par sa saignée, monta sur son cheval après avoir chargé sa mule, et se dirigea vers sa cachette où il resta quelques jours. Au bout d'une quinzaine, le trappeur, rétabli, partit pour le Trou de Brown ; la saison étant peu avancée, il vendit ses fourrures à un prix très-élevé, et les ayant échangées pour des couteaux, des perles, de la poudre, des balles, etc., il revint quelques jours après au village Arrapahoe. Le cheval fut accepté, la jeune fille accordee, et depuis ce jour le wigwan de la fiancée, Peau-Rouge dans le vieux pare, sur la grande rivière, devint le quartier général de Baptiste Brown, le vigoureux trappeur des montagnes Rocheuses.

UNE SOIRÉE AU MAROC.

« Je n'ai passé au Maroc qu'une soirée, et je ne voudrais pas, me disait un voyageur, en passer une seconde. C'est le pays des hyènes... »

« J'avais espéré faire dans l'intérieur de ce pays une excursion favorable à mes goûts pour l'histoire naturelle et pour la chasse. Ce ne fut qu'à force d'adresse et d'argent, en vidant une bourse que j'avais bien garnie, moyennant plus de 1.000 livres sterling et la protection du consul anglais, que je parvins à me soustraire au cimetière et à la haine de ces races farouches et corrompues. Peu de passions



Vue de Tunis.

atteints par un cheval barbe à queue courte et à robe gris-de-fer que montait un Arabe vénérable. Sa selle au bec pointu supportait le long fusil mauresque, et, de la main droite, il brandissait un de ces bâtons talismaniques sur lesquels des caractères arabes sont gravés pour écarter du voyageur toute espèce de malheur ou de danger; un vaste et simple *haik* flottait sur ses épaules nues et ses bras nus-culés. Deux longues pointes d'argent armaient, en guise d'éperons, le talon de ses pantoufles; souvent un cavalier maladroit donne la mort à son cheval en employant cette correction dangereuse. Notre homme caracola autour de nous et se mit à nous réciter des histoires.

« C'était un conteur de profession, et justice doit lui être rendue; il contait merveilleusement bien, et mettait dans ses histoires tout ce qui peut plaire à des lecteurs blasés; beaucoup de sang, de têtes coupées, d'animation, de génies, de fées et de princesses malheureuses. Il était au milieu de son second conte, lorsque, s'échauffant lui-même par l'intérêt pathétique du récit, il partit tout à coup au galop en criant de toute sa force: *Allah! Allah! Allah!* le turban tomba; le *haik* suivit le turban. Il me sembla que ces incidents dramatiques faisaient partie de la mise en scène et que, dans l'intention du conteur, elles étaient destinées à compléter l'intérêt de son récit. En effet, loin de se démonter, l'Arabe, saisissant son long fusil, fit feu, arrêta son cheval qui se dressa tout entier sur ses pieds de derrière, et, reprenant le galop, souleva le *haik* avec le canon du fusil, puis, se penchant à gauche et étendant son long bras décharné, enleva le turban, toujours au galop. A peine une minute s'était-elle écoulée, que le conteur était à mes côtés, grave, replaçant son turban sur son crâne et conti-

nues et généreuses se développent et fleurissent dans de telles mœurs; une passion arabe, l'amour des chevaux, ou plutôt l'attachement du cavalier pour sa monture, s'y est toutefois conservée dans sa pureté originelle. M. Demmond-Hay, pendant le singulier voyage d'exploration qu'il a tenté au Maroc pour se procurer un cheval barbe digne d'être offert à la reine Victoria, a rencontré de singuliers exemples de cette passion de l'homme pour le cheval. Voici ce qu'il me raconta.

« — Comme nous approchions de Tunis, me dit-il, accompagnés d'une bonne escorte bien armée, nous entendîmes galoper derrière nous, et nous ne tardâmes pas à être

niant sa narration comme s'il n'eût été question de rien et qu'il eût pris une prise de tabac. Je voulus marchander son cheval barbe qui était remarquable par la grâce des mouvements et la beauté de sa robe. Il repoussa mon offre avec la plus profonde indignation; vendre son cheval, c'était plus que vendre son âme. »

Dans les mêmes parages, le malheureux Davidsson, celui qui périt assassiné, fit rencontre d'un autre Arabe non moins amoureux de son cheval. « J'avais grande envie de l'acheter, me dit ce voyageur, et je commençai par louer sa bête pour le mettre de bonne humeur. Elle le méritait. Sa robe était gris-perle, trinitée, et d'une merveilleuse beauté :

— Quel prix m'en donnez-vous? demanda l'Arabe.

— Cent cinquante *mitskels* (1).

— L'offre est raisonnable; mais vous ne l'avez vu encore que du côté droit; regardez-le du côté gauche. »

Et il fit demi-tour pour se placer du côté opposé.

« Voyons, m'en donnez-vous quelque chose de plus? »

— Vous êtes pauvre et vous aimez votre cheval. Je vous en offrirai un bon prix. Frappez-moi dans la main. Deux cents *mitskels* vous conviennent-ils? » Les yeux de l'Arabe étincelèrent, et je crus que le cheval m'appartenait.

« C'est bien, s'écria l'Arabe; » et, secouant légèrement la bride, il partit ventre à terre, le beau cheval gris dressant et secouant sa queue avec joie. En une seconde il avait disparu. Je me retournai pour parler à mon compagnon de voyage. Une autre seconde, et l'Arabe était là, près de moi caressant le cou de sa bête.

1 L'ancien vingt-deux napoléon, somme consulaire dans le pays.

« Voyez, me dit-il, il n'a pas un poil de dévange : que m'en donnez-vous ? »

« J'offris trois cents ducats, et l'animal les valait. »

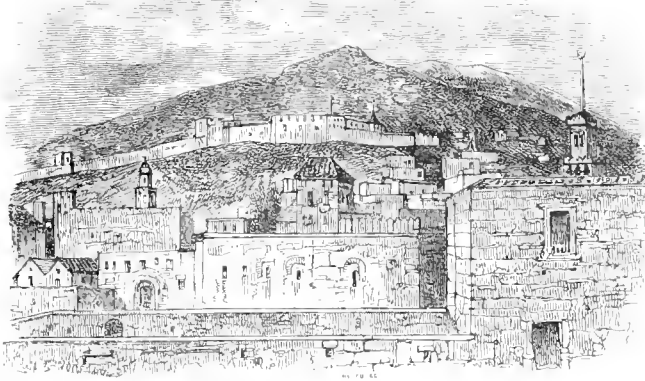
« Merci, chrétien, me dit l'Arabe en me tendant la main. Je puis à présent me vanter que vous m'avez offert trois cents ducats pour mon cheval. Mais ne croyez pas que je vous le donne jamais. « Il n'y a pas d'or et d'argent dans le monde pour lesquels je voudusse le vendre ! »

Et je ne le vis plus.

A côté de nous était le *kaid* ou chef de l'escorte qui souriait sérieusement dans sa barbe :

« Cet homme est un insensé, me dit-il ; il a voulu pour acheter ce cheval, (ce n'était encore qu'un poulain), sa tente, ses troupeaux et jusqu'à sa femme. Aujourd'hui, il n'a rien au monde, et il ne donnerait pas son cheval pour le monde entier. »

Drummond-Hay.



Vue de Matouk.

LE SOLEIL A MINUIT.

Chaque semaine un bateau à vapeur part de Stockholm, débarque des voyageurs sur les points les plus importants de la côte orientale et occidentale du golfe de Bothnie. Sa destination est pour Tornéo, le point le plus septentrional du monde civilisé. Le 25 juin, à la Saint-Jean, si l'on gravit le sommet d'une montagne voisine de la ville, on jouit d'un spectacle extraordinaire et glorieux pour le génie humain : confirmation complète du système de Copernic. Le soleil, au lieu de descendre perpendiculairement et de se cacher sous l'horizon, incline lentement son globe rouge vers le nord-ouest, se dirige de plus en plus vers le nord, et, à minuit précis, suspend son disque au-dessus de l'horizon : il reste là comme balancé pendant quelques minutes, et recommençant à monter vers le nord-est, il ne s'arrête dans sa course glorieuse et ascendante que lorsqu'il touche à midi le point culminant du sud. A cette époque, les habitants de Stockholm, pendant trois semaines, jouissent de nuits lumineuses dues à la réfraction des rayons de l'astre et qui leur permettent de se passer entièrement de lumière artificielle. Je me souviens d'avoir lu une lettre près d'Upsal en traversant une forêt à minuit. Le marquis de Custine rapporte aussi qu'il a lu une lettre en se promenant sur le quai de Saint-Petersbourg, ville située au même degré de latitude qu'Upsal et à un demi-degré nord de Stockholm.

La nature, dans ces latitudes et à cette époque, prend une teinte surnaturelle. Vous ne diriez pas le monde des vivants. Le bleu du ciel est profond et d'un azur extraordinaire. Pas un nuage : le jour et la nuit, même nuance, même cahue, même immobilité. La lune se dessine à peine comme une plume ou comme un flocon de laine. Les étoiles s'effacent. C'est une vie qui paraît morte ; c'est une mort qui paraît

vivante. La nuit vient, les maisons se ferment, les lumières s'éteignent ; tout dort, tout se tait, et l'œil du ciel reste toujours ouvert. Vous traversez ces rues désertes, sous une clarté qui vous semble contre nature, au milieu d'un silence qui contraste avec cet éclat. Vous ne voyez rien, si ce n'est de temps à autre une sentinelle immobile avec sa redingote grise et son mousquet d'acier.

(Voyages de Kohl dans la Russie, etc.)

LE DUEL DANS LA FORÊT NOIRE.

Il y a près de trente ans, un jeune homme, étudiant de Heidelberg, nommé Schwartzkopf, né dans la province de Basse, étourdi, d'un excellent cœur et brave, mais joueur et dissipé, reçut une lettre dont le cachet noir et l'écriture étrangère lui causèrent un mouvement de surprise. Son tuteur lui écrivait que sa mère, pauvre femme qui s'était privée de toutes ses ressources pour lui donner une éducation libérale, venait de mourir, qu'elle ne lui laissait aucune fortune et qu'il n'avait plus que deux partis à prendre, choisir une profession ou s'enrôler. Le jeu et les usuriers n'avaient laissé à Pierre (c'était son nom de baptême) que l'habit qu'il portait, le sabre à lourde poignée de l'étudiant allemand et un petit hayre-sac. Il passa la nuit sans dormir, et le lendemain, à cinq heures, après avoir payé son hôte avec quelques groschen qui lui restaient, acheta un pain, le mit dans son hayre-sac avec le *meerschchaum* (pâte allemande) indispensable, sortit de la ville par la route de Francfort et marcha toujours devant lui avec une résolution sombre, ne s'arrêtant que pour manger un morceau de pain et se reposer.

Le soir du second jour, comme il approchait d'une forêt un grand vent s'éleva, les sapins noirs criaient et gémiss-

saient en s'abaissant vers le voyageur qui marchait contre le vent. Ce qu'il ressentait n'était pas de la peur; il aurait voulu que l'un de ces grands arbres se fût brisé et l'eût enseveli sous sa chute. La nuit tombait. L'orage s'annonçait: il se mit à chanter comme un homme qui veut oublier la vie et ses peines.

« Halte-là! cria une voix, pendant que trois hommes en veste de chasse, et la figure noircie, débouchaient d'un fourré de jeunes pins. Trois paires de pistolets saluèrent à la fois le jeune homme. Le désespoir ne craint rien: il les repoussa dédaigneusement et modérément, comme s'ils l'eussent importuné plutôt qu'effrayé, et leur dit: « Laissez-moi tranquille; je ne peux rien faire pour vous. »

— Très-bien, mon maître, lui dit le premier voleur: mais sous votre permission nous ferons plus ample connaissance avec ce petit havre-sac que vous avez là sur le dos. »

Pierre s'assit sur un tronc d'arbre, détacha son havre-sac, en tira sa pipe, et leur dit:

« Donnez-moi donc du feu!

Puis il leur passa le havre-sac.

« Ah çà, continua-t-il, j'espère que vous ne serez pas longs; j'ai du chemin à faire! »

Les voleurs ne purent s'empêcher de rire de son sang-froid. Il se mit à fumer tranquillement, et, après une minute:

« Il faut convenir que vous êtes bien maladroits. Est-ce que du premier coup d'œil vous n'auriez pas dû voir qu'il n'y avait rien à gagner avec moi?

— Silence, chien! cria l'un des hommes, ou je te mets cette balle dans le ventre.

— Tu auras fait là une belle action. Ah çà, sais-tu que

si tu n'étais pas un mauvais drôle, je te demanderais raison tout de suite de m'avoir appelé chien.

— C'est, parbleu, son droit, Heimer, interrompit un bandit: il n'a pas peur, le gaillard!

— Et moi donc, croit-il que j'ai peur de lui?

— Je te crois... reprit Pierre qui fumait toujours, je te crois un poltron! »

Heimer écumait de colère; sa vanité de voleur était blessée: il voulait se battre sur la place contre Schwartzkopf qui fumait toujours. La visite du havre-sac était terminée. On convint que les deux adversaires valeraient leur querelle dans le camp même des bandits, au centre de la forêt, où ils s'étaient pratiqué un asile impenetrable. Pierre les suivit, en causant gaiement avec eux et leur racontant toutes les anecdotes de sa vie d'étudiant. On s'enfonça dans les profondeurs du bois. De distance en distance, des sentinelles étaient placées, chacune un petit cor de chasse pendu à la ceinture, et avertissaient du retour des bandits ceux qui étaient restés dans le camp. Le creux d'un ravin, environné de toutes parts de rochers à pic, couronnés de sapins et d'érables, renfermait une douzaine de huttes grossièrement construites, qui servaient d'habitation à ces messieurs. Pierre fut présenté, en grande cérémonie, aux vingt ou trente hommes de la bande qui applaudirent fort à ses intentions. Les femmes allumèrent de grandes torches de poix résine pour éclairer le combat; on forma le cercle. Pierre mit bas sa veste de chasse, et, au milieu du silence général, troublé seulement par les hurlements du vent dans les branchages, le duel commença.

Tout l'avantage de la force musculaire étant du côté de Heimer, il accabla son jeune adversaire d'une grêle de coups



terribles que Pierre évita ou para, sans prendre l'offensive. Il avait appris à l'université toutes les finesses de l'escrime et les avait pratiquées plus d'une fois. Il laissa cette furie éclater et se dissiper; et au moment où la fatigue abaissait le bras de Heimer, d'un seul coup de pointe il lui traversa l'épaule. Le sang jaillit, et les camarades de Heimer se pressèrent autour de lui. Puis, il les vit se grouper sous une roche, parler bas, se consulter entre eux et agiter, a

ce qu'il paraissait du moins, une question importante. Au bout de quelques minutes, ils se dirigèrent du côté du jeune homme et lui firent la proposition suivante. Leur capitaine était mort quelques jours auparavant sous la balle d'un domanier; s'il voulait prendre sa place, ils lui feraient grâce de la vie. Il accepta. Les femmes apportèrent du vin dans de grandes tasses de Silesie, et l'on lut à la sante du nouveau capitaine.

Pendant dix ans, le nouveau Jean Slogar, qui disciplinait sa troupe, la fit renoncer aux entreprises meurtrières; fit le métier dangereux de contrebandier. Il devint fort opulent; échappa six fois à la prison, épousa la fille d'un riche inspecteur des forêts, s'enrôla dans l'armée de Blücher, et mourut en brave, à Waterloo, avec le grade de lieutenant.

(Howitt, *Voyage en Allemagne.*)

LE LIVRE DE LA SANTÉ

ou

ANECDOTES MÉDICALES, FAITS ET CONSEILS RELATIFS
A LA SANTÉ DE L'HOMME.

L'AIR CONSIDÉRÉ COMME ALIMENT; VENTILATION

ANECDOTES RÉCENTES.

LES PHILOSOPHES D'ÉDIMBOURG. — LES JEUNES CONVIVÉS.

L'atmosphère dans laquelle l'homme vit exerce sur lui une puissante influence. Cependant on ne paraît guère s'en embarrasser; on dirait même que les architectes n'ont d'autre but que d'éclairer l'air de nos appartements. Et cependant si ce fluide vital ne trouvait pas moyen de s'introduire par force à travers les jointures imparfaites de nos fenêtres et de nos portes, nous mourrions étouffés, littéralement parlant. Souvent les plaisirs ou les travaux de la civilisation entassent les hommes dans une localité étroite ou les poumons de chacun d'eux ne peuvent aspirer qu'un air déjà vicié.

De quelle quantité d'air chacun de nous a-t-il besoin pour vivre? Un docteur anglais, nommé Reid, prétend qu'il faut à chacun dix pieds cubes d'air par minute; nous croyons que cette dépense d'air vital est proportionnelle à la constitution de l'individu, à la force de son estomac et à la température de l'air. Une personne sédentaire a besoin de beaucoup moins d'air qu'une personne qui prend de l'exercice; et un air trop pur, c'est-à-dire contenant trop d'oxygène, consume l'organisation humaine et éveille un appétit fabuleux qui exige la réparation des forces au moyen d'une alimentation puissante. Un chimiste suédois, le docteur Liebig, appelle l'oxygène le dévorateur universel, et il a parfaitement raison. Plus on s'élève sur les montagnes, plus l'air s'épure, plus l'organisme s'use, s'épuise, et a besoin d'aliments. Nos épicuriens ne savent pas qu'en dînant dans une atmosphère chaude, privée de ventilation, ils réduisent leur appétit de moitié et se rendent incapables, faute d'une quantité suffisante d'oxygène, d'apprécier et même de digérer les produits gastronomiques des meilleurs chefs. Voici une anecdote fort curieuse et récente, dont les propriétaires de tavernes et de restaurants feront sans doute leur profit, et qui prouve que le renouvellement de l'air est aussi nécessaire à l'appétit que la nourriture est nécessaire à la vie. On y verra un sénat de graves philosophes écossais boire infiniment plus que de raison, sans se douter même de l'exercer qu'ils commettent et sans en éprouver aucun résultat dangereux :

« Cinquante membres de la société philosophique d'Édimbourg, dit le docteur Reid, devaient dîner à l'hôtel de M. Barry. Il me pria de prendre les précautions nécessaires pour la ventilation de la salle à manger qui s'agissait de tenir à la fois chaude et saine. Je me chargeai de cette opération, et je crois que j'y réussis fort bien

« dans l'intérêt du maître de l'hôtel, je pense aussi que les convives n'eurent aucune raison de se montrer mécontents. Je fis aboutir les tuyaux du poêle à un pendentif gothique qui occupait le centre de la voûte, et je m'arrangeai de manière à ce que la combustion du gaz qui éclairait la salle fût totalement absorbée.

« Depuis cinq heures du soir jusqu'à minuit, l'atmosphère fut renouvelée au moyen de courants d'air supérieur que j'avais ménagés et qui passaient tantôt à travers des draperies mouillées d'eau de fleur d'orange, tantôt à travers de la mousseline imprégnée d'eau de lavande. De petites ouvertures, pratiquées dans le plancher et correspondant avec le courant d'air supérieur, empêchaient que les convives respirassent deux fois le même air. On ne s'aperçut de rien pendant le repas qui dura longtemps, si ce n'est que les convives étaient fort à l'aise. Mais lorsqu'ils se furent retirés vers deux heures et demie, il se trouva que l'honorable et grave société avait absorbé trois fois plus de vin que pendant ses réunions accoutumées. Le maître de l'hôtel s'étonna tout court et il avait été forcé d'envoyer chercher de nouvelles provisions de vin dans des voitures. Les consommateurs ordinaires d'une demi-bouteille s'étaient élevés jusqu'à deux bouteilles et demie, et personne, y compris le chef de l'établissement, ne se plaignit d'avoir souffert la plus légère incommodité. »

Ce même docteur Reid, qui fabrique, pour les menus plaisirs des philosophes qui soupent, des zéphirs de fleur d'orange et d'eau de lavande, est devenu un véritable monomanie de ventilation; — quelques-unes de ses expériences approchent de la plaisanterie. Ami d'un chef d'institution qui n'était pas du même avis que le restaurateur Barry, et qui trouvait l'appétit de ses élèves dangereux et peu économique, il lui proposa de faire faire à ces derniers un souper splendide et d'arrêter à un moment convenu l'exercice de leurs facultés digestives. La crème et les pâtés disparurent comme par enchantement, et les estomacs menaçaient d'opérer encore une consommation effrayante, lorsque le docteur, véritable Éole, fit succéder à la ventilation parfumée et fraîche dont il avait accompagné le repas un air chaud, lourd et nauséabond auquel nul appétit ne résista. Tous les élèves sortirent en foule et en riant de l'atmosphère ainsi transformée.

Quels que soient les excès bizarres et les abus auxquels la monomanie ventilatrice du docteur a pu donner lieu, il est prouvé que l'air est un aliment et qu'une condition essentielle pour se bien porter est de le respirer pur.

Gardez-vous de vivre dans un lieu privé d'air respirable. Éloignez de vous, autant que possible, tout gaz qui ne peut entretenir la vie. Comme en nous assimilant les éléments de l'air, nous le déposons à notre profit de ceux qui nous conviennent, il se vicie à mesure que nous le respirons, et finit par ne plus convenir à notre organisme. Si vous vous tenez enfermé dans une chambre et assis à un bureau, mangez peu; vous avez peu perdu. Livré à un exercice violent et respirant un air oxygéné, vous pouvez manger beaucoup sans rien craindre.

Gardez-vous bien de changer subitement les conditions atmosphériques dans lesquelles vous devez vivre. Non-seulement on ne quitte pas impunément un air sain pour un air pur, mais il est dangereux de quitter une atmosphère viciée pour l'atmosphère la plus pure. Le Danube et l'île de Wadchen sont célèbres par leur insalubrité. Lorsque les

consents français quittaient ces marais infects pour paster dans un air pur, ils ne manquaient jamais de faire une grave maladie.

L'air des salons est en général empoisonné, et telle duchesse jeune, brillante et couverte de diamants, vient chercher le plaisir dans une vaste boîte d'air corrompu, à peu près hermétiquement fermée. D'où lui vient cette pâleur? pourquoi cette langueur du regard et cette teinte morbide de la peau? La cause n'en est pas difficile à deviner. Cinq cents personnes réunies dans le même local aspirent par minute cinq cents gallons d'air atmosphérique, qui en ressortent incompatibles avec la vie humaine. Chaque respiration, chaque soupir vicie près de seize pouces cubes du même élément, et de minute en minute, d'heure en heure, l'atmosphère devient plus morbide et moins respirable. Certes, il faut que Dieu ait voulu donner à la puissance de vie chez l'homme une force bien invincible, puisque le riche et le pauvre qui se plaisent à se jouer ainsi de la vie et de la mort, les uns par la recherche du plaisir, les autres sous le cruel jong de la misère, trouvent moyen d'échapper encore à tant d'imprévoyances. De récentes expériences ont prouvé que la quantité d'oxygène, c'est-à-dire d'air vital respiré à Hampstead, près Londres, est à celle du même élément que l'on respire à Londres, comme un et demi est à un.

M. Boussingault et Levy ont fait, à Andilly et à Paris, la même expérience, et leurs résultats, sans être aussi étonnants que ceux des expérimentateurs anglais, ont fourni la même preuve. Ils ont reconnu que l'air de Paris, rue Mouffetard, contient cent parties de gaz acide carbonique, vrai poison destructeur de la vie, et qui cependant est toujours mêlé à l'atmosphère; — tandis que la même quantité d'air à Andilly n'en contient que quatre-vingt-douze.

INFLUENCE DE DIVERSES SUBSTANCES

SUR LE CORPS HUMAIN.

LES NARCOTIQUES. — L'OPÏUM. — LE TABAC

Si les influences extérieures agissent sur nous, que sera-ce donc de ces substances qui pénètrent au sein même de l'organisation et qui la modifient essentiellement? Il n'est pas d'aliment, pas de substance en contact avec nos existences qui soient indifférents. Tous sont ou nuisibles ou utiles à la santé. Mais leur utilité ou leur danger sont soumis à des conditions très-diverses.

Tout est relatif dans ce monde; on ne peut poser d'axiomes fixes pour tous les tempéraments et toutes les situations possibles.

En général plus une substance a de force, plus elle offre de danger.

Tous les poisons ne tuent pas immédiatement l'homme qui en use. L'alcool et les narcotiques, tels que le tabac et l'opium, sont des poisons; de tous les poisons qui agissent violemment sur le cerveau sans le détruire, le plus redoutable est l'opium. Il pénètre, comme l'alcool, dans la substance même du cerveau. On a retrouvé de l'alcool et de l'opium dans la cervelle de ceux qui en avaient abusé, et

même dans les animaux dont l'estomac en avait contenu une certaine dose. Quiconque se sert habituellement de ces substances les transforme donc volontairement et les force d'entrer dans la constitution de son organisme.

On sait que l'opium est un extrait végétal fort simple et assez facile à préparer, que l'on tire des têtes de pavot, surtout du pavot asiatique. L'effet de cette substance, prise en graine, bue en décoction, ou fumée comme le tabac, est inévitable et horrible; c'est la ruine morale et la ruine physique; c'est la destruction de l'homme tout entier.

Des nations, séduites par cette ivresse fatale, ont vu leurs races s'étioler et toute leur vigueur déperir. La dernière guerre soutenue par l'empereur de la Chine contre l'Angleterre n'a pas eu d'autre motif que cette détérioration de la population entière que rien ne peut arracher à l'usage mortel du pavot en liqueur, en pâte ou en graine. Parmi les Européens, et parmi les plus instruits et les plus célèbres d'entre eux, quelques-uns ont succombé à cette habitude, dont les suites inévitables sont une maigreur affreuse, souvent la paralysie et la mort. Le poète anglais Coleridge a péri, longtemps avant l'âge, dévoré par ce besoin fatal.

Bien de plus curieux et de plus intéressant que la description circonstanciée des sensations et des rêves du mangeur ou du buveur d'opium, telle qu'un homme doué de beaucoup d'éloquence et d'esprit, mais longtemps livré à cette terrible habitude, l'a détaillée dans un livre peu connu :

« L'opium, dit-il, exerçait sur moi une influence redoutable. Dès qu'une chose s'était présentée à mes yeux, je n'avais qu'à y penser dans l'obscurité, et je la voyais paraître comme un fantôme. Une fois ainsi tracée en couleurs imaginaires, comme un mot écrit en encre sympathique, elle arrivait jusqu'à un éclat insupportable qui me brisait le cœur.

« Cela était accompagné d'une inquiétude et d'une mélancolie profonde, impossible à exprimer. Il me semblait chaque nuit que je descendais, non en métaphore, mais littéralement, dans des souterrains et dans des abîmes sans fond, et je me sentais descendre, sans avoir jamais l'espérance de remonter; même à mon réveil je ne croyais pas avoir remonté.

« Le sentiment de l'espace et celui de la durée étaient tous deux augmentés excessivement. Édifices, montagnes, s'élevaient à des proportions trop vastes pour être mesurées par le regard. La plaine s'étendait et se perdait dans l'immensité; je croyais quelquefois avoir vécu soixante-dix ou cent ans en une nuit; j'ai fait des rêves d'un million d'années.

« J'ai jamais beaucoup Tite-Live, dont j'avoie que je préfère le style et la forme à ceux de tout autre historien, et je regardais comme le symbole de toute la dignité romaine ce mot souvent employé par Tite-Live, *consul romanus*. Les mots de roi, sultan, régent, etc., etc., ou tout autre titre donné à ceux qui empruntent la majesté collective d'un peuple, avaient moins de pouvoir sur moi. Je m'étais aussi rendu familier avec une période de l'histoire d'Angleterre, celle de la guerre civile, ou la grandeur de quelques personnages m'avait frappé. Ces deux genres de lectures se mêlent à hanter mes rêves. Souvent, après m'être représenté dans les ténèbres une espèce d'assemblée, un cercle de dames, une fête ou des danses, j'entendais dire au loin

« Ce sont des dames anglaises du malheureux temps de Charles I^{er} ; ce sont les femmes et les filles de ceux qui se sont rencontrés dans la paix, se sont assis à la même table, alliés par le mariage ou le sang ; et pourtant, après un certain jour du mois d'août 1642, ils ne se virent plus qu'à Marston-Moor ou à Newbury, lavant dans le sang la mémoire de leur ancienne affection. »

— Les dames dansaient et souriaient comme à la cour de Georges IV. Cependant je savais, même dans mon rêve, qu'elles étaient mortes depuis près de deux siècles.

« Tout à coup on frappa des mains ; j'entendis prononcer le formidable mot *consul romain*, et venaient immédiatement Paulus et Marius, entourés de centurions avec la tunique écarlate, et suivis des *alalagenos* des légions romaines.

« Quelques années après, comme je regardais les antiquités de Rome de Piranesi, M. Coleridge me décrivit une suite de tableaux de cet artiste appelés ses rêves, et qui ne sont autre chose que de semblables visions pendant un accès de fièvre. Quelques-uns (je parle toujours d'après le récit de M. Coleridge) représentaient de vastes salles gothiques ; sur le plancher étaient semés toutes sortes de machines, de câbles, des poulies, des roues, des leviers, des catapultes, etc., etc. ; et sur le côté des murs on apercevait un plateau, et, s'aidant à grimper sur ce plateau, Piranesi lui-même. Suivz l'édifice un peu plus haut, et vous voyez qu'on arrive à un précipice sans aucune balustrade ; cependant aucun moyen de retourner sur ses pas. Il faut descendre au fond des abîmes ; quoi qu'il arrive à l'infortuné Piranesi, vous le supposez pour le moins à la fin de ses tourments et de ses efforts. Mais levez les yeux, vous voyez une seconde échappée plus haute encore, et encore Piranesi sur le bord de l'abîme. Levez encore les yeux, encore Piranesi sur un plateau plus élevé ; ainsi de suite jusqu'à ce qu'on le perde dans les voûtes ténébreuses des salles.

« L'architecture s'introduisit dans mes songes. Dans les derniers temps de ma maladie surtout, je voyais des cités et des palais que l'homme ne trouva jamais que dans les nuages. C'était incompréhensible.

« A mon architecture succédèrent des rêves de lacs, d'étendues immenses d'eau ; ils me tourmentèrent tellement que je craignais (cela doit paraître bien hasarde à un médecin) que quelque affection de semblable nature n'altérât mon cerveau.

« Les eaux changèrent de caractère ; au lieu de lacs transparents, brillants comme des miroirs, ce furent des mers et des océans. Il se fit encore un changement plus terrible qui me promettait de longs tourments et qui ne me quitta qu'à la fin de ma maladie. Jusqu'alors la face humaine s'était mêlée à mes songes, mais non d'une manière absolue, sans aucun pouvoir spécial de m'effrayer. Mais bientôt ce que j'appelais la tyrannie de la face humaine vint à se revêler ; peut-être dois-je l'attribuer à quelque événement de ma vie à Londres. Quoi qu'il en soit, ce fut maintenant sur les flots soulevés de l'Océan que la face humaine commença de se montrer ; la mer était comme parsemée d'innombrables figures, tournées vers le ciel, pleurant, désolées, furieuses, se levant par milliers, par myriades, par générations, par siècles ; mon agitation était sans bornes ; ni un âme s'élevait avec les flots.

« ... Un jour il me sembla que j'étais couché et que je m'éveillais dans la nuit. Lu posant la main à terre pour

relever mon oreiller, je sentais quelque chose de froid qui cérait lorsque j'appuyais dessus. Alors je me penchais hors de mon lit et je regardais. C'était un cadavre étendu à côté de moi ; cependant je n'étais ni effrayé, ni même étonné. Je le prenais dans mes bras et je l'emportais dans la chambre voisine en me disant : Il va être là couché par terre ; il est impossible qu'il rentre si j'ôte la clef de ma chambre.

« Là-dessus je me rendormais ; quelques moments après j'étais encore réveillé, c'était par le bruit de ma porte qu'on ouvrait ; et cette idée qu'on ouvrait ma porte, quoique j'en eusse pris la clef sur moi, me causait un mal horrible. Alors je voyais entrer le même cadavre que tout à l'heure j'avais trouvé par terre. Sa démarche était singulière ; on aurait dit un homme à qui l'on aurait ôté les os sans lui ôter ses muscles, et qui, essayant de se soutenir sur ses membres pliants et lâches, tomberait à chaque pas. Pourtant il arrivait jusqu'à moi sans parler, et se couchait sur moi. C'était alors une sensation effroyable, un cauchemar dont rien ne saurait approcher ; outre le poids de sa masse informe et dégoûtante, je sentais une odeur pestilentielle decouler des baisers dont il me couvrait. Alors je me levais tout à coup sur mon séant en agitant les bras, ce qui dissipait l'apparition.

« Il me semblait ensuite que j'étais assis dans la même chambre, au coin de mon feu, et que je lisais devant une petite table où il n'y avait qu'une lumière. Une glace était devant moi au-dessus de la cheminée ; tout en lisant, comme je levais de temps en temps la tête, j'apercevais le cadavre qui me poursuivait. lisant par-dessus mon épaule le livre que je tenais à la main. Or, il faut savoir que ce cadavre était celui d'un homme de soixante ans environ, qui avait une barbe grise, rude et longue, et des cheveux de même couleur qui lui tombaient sur les épaules. Je sentais ces poils dégoûtants m'effleurer le cou et le visage.

« Qu'on juge de la terreur que doit inspirer une vision pareille ; je restais immobile dans la position où je me trouvais, n'osant pas tourner la page, et les yeux fixés dans la glace sur la terrible apparition. Une sueur froide coulait de tout mon corps. Cet état durait bien longtemps, et l'immobilité fantôme ne se dérangeait pas. Cependant j'entendais comme tout à l'heure la porte s'ouvrir, et je voyais derrière moi (dans la glace encore) entrer une procession sinistre, c'étaient des squelettes horribles portant d'une main leurs têtes, et de l'autre de longs cierges qui, au lieu d'un feu rouge et tremblant, étaient une lumière terne et blêmeâtre comme celle des rayons de la lune. Ils se promenaient en rond dans la chambre qui, de très-chaude qu'elle était auparavant, devenait glacée, et quelques-uns se baissaient au foyer noir et triste, rechauffaient leurs mains longues et livides, en se tournant vers moi pour me dire : « Il fait bien froid... »

L'homme de talent et même de génie, qui avait bravé et recherché ces effroyables hallucinations, fut la victime de l'opium. Il ne conserva que la force intellectuelle nécessaire à les décrire ; — et une intelligence destinée à faire l'honneur de l'Angleterre ne produisit qu'un seul livre, celui-là même qui contient l'aveu de son malheur et de sa faute. I

(1) *Confession d'un thériaque*. Les thériaques sont ceux qui, en Orient, font un usage constant de l'opium.



LE TABAC.

« On croit généralement, dit un poète allemand humoristique, au système de Copernic ou à celui de Newton. C'est une erreur. Le monde est dans les nuages, comme chacun sait, et ce sont des nuages de tabac. Il n'y a que la fumée du tabac qui soutienne le monde politique et moral. Le diable fume une grande pipe fort bien enlottée, et notre pauvre globe, qui ballotte enveloppé de fumées si vagues, est là suspendu et balancé comme un homme ivre au-dessus de la *pipe du diable*. Oui ! La feuille de la Havane soutient dans l'air tous les budgets appauvris de l'Europe ? Est-ce que le dandy privé de son cigare, ou l'étudiant d'Iéna sans son *meerschaum* aurait une seule chance pour se soutenir ? Croyez-m'en sur parole, les choses humaines ne vont que par la fumée de la pipe, et le diable nous fume et nous culotte tous les jours !... »

La passion du tabac, qui n'avait envahi que l'Espagne et la Hollande, est devenue générale sur la face du globe. Le revenu le plus clair de certains gouvernements résulte du monopole de cette plante narcotique. Définitive, c'est un poison.

Infinitement moins puissant que l'opium, ce n'en est pas moins un antidigestif redoutable. Il cause presque toujours des vomissements et des nausées au chiqueur, au fumeur, même au priseur qui n'est pas encore accoutumé à ses effets. De tous les moyens de s'empoisonner avec le tabac, le moins dangereux est l'habitude de fumer. Cependant contemplez, je vous prie, ce jeune fumeur novice ! Quel effort puissant et inutile pour résister à l'influence du narcotique ! comme cette lèvre tombe ! comme cet œil hébété s'ouvre sans éclat !

Mais l'usage du tabac fumé et prisé mérite bien tout un chapitre ; et nous devons remettre à un numéro prochain un grand nombre d'anecdotes authentiques sur l'usage du café, du thé et surtout du tabac, que nous examinerons dans ses résultats et ses effets sur la santé, sur l'haleine, sur l'estomac de l'homme. Les dernières années ont fourni

à ce sujet une masse considérable d'observations instructives, que nous préférons à toutes les déclamations et à tous les raisonnements, et dont le recueil est assez curieux pour être offert à nos lecteurs.

(*L'Hygiène de Boston*)

(*La suite au numéro prochain*)



LES MERVEILLES DU MOIS PASSÉ.

Il n'y a pas de mois qui s'écoule en, sur la face du monde, ou ne voie eclater quelque fait bizarre se manifester quel-

que génie nouveau ou briller quelque invention inattendue. L'activité du génie humain, grande merveille, se subdivise et se ramifie en merveilles de toutes sortes, comme les étincelles jaillissent de la roue rapide qui s'enflamme en tournant sur elle-même.

Nous recueillerons tous les mois les plus curieuses de ces nouveautés; nous ne nous attacherons pas seulement à celles qui excitent l'admiration et la curiosité; nous choisirons celles qui sont utiles, qui annoncent un progrès du christianisme chez les populations barbares, un progrès du bien-être dans les classes pauvres, un développement de la force intellectuelle, du commerce et de l'industrie.

CONQUÊTES RÉCENTES DE LA CIVILISATION CHRÉTIENNE.

EMPLOIS NOUVEAUX DE L'ÉLECTRICITÉ.

LE MILIEU GALVANIQUE.

MONTRE ÉLECTRIQUE. — LA POMME DE TERRE ÉLECTRIQUE.

Les mœurs chrétiennes ont pénétré récemment et presque à la fois dans le fond de l'Inde, au Kaboul, dans les îles de l'Archipel indien, en Chine et au Maroc, ce vieux repaire de l'ignorance et du fanatisme mahométan. Nos armes ont appris à ces barbares, que leur situation semblait si bien défendre et protéger, la supériorité immense de l'Europe et le néant de leur foi. À l'autre bout du monde, les Chinois, peu de temps auparavant, avaient reçu une leçon équivalente; cependant cette activité qui fait notre force ne se ralentissait pas en Europe, et l'on voyait des résultats presque miraculeux en signaler les efforts.

C'est surtout aux puissances cachées de la nature ou aux éléments les plus impalpables et les plus difficiles à manier que s'adresse aujourd'hui la science; le reste semble épuisé. On élabore et l'on sonnet à nos besoins l'air qui nous environne, les gaz qui le composent, l'électricité qui constitue la foudre et qui se cache dans les nuages, le galvanisme qui résulte du contact de plusieurs métaux et en fait jaillir une étincelle.

Ces phénomènes, les plus mystérieux, les plus secrets, les moins expliqués, ceux qui attestent avec le plus de force la puissance, la grandeur et la bonté divine ont occupé récemment les expérimentateurs. Des voitures ont été poussées par de l'air comprimé dans des tubes; au milieu de la place du Carrousel, une lumière galvanique brille aujourd'hui même. À la *montre électrique*, au *télégraphe électrique*, à l'*impriméur électrique*, à l'*éclairage par le galvanisme*, aux *chemins atmosphériques*, nouveau système de voitures mises en mouvement par la pression de l'air, est venue se joindre la *pomme de terre électrique*, merveille plus étrange encore.

Montre galvanique.

La montre électro-galvanique, inventée par un nommé Wadham, est mise en mouvement non par une chaîne s'enroulant autour d'un pivot comme dans les montres ordinaires, mais par ce qu'on appelle une *batterie galvanique*; c'est-à-dire par plusieurs lames de cuivre et de zinc juxtaposées et trempant dans un acide que l'on renouvelle tous les quatorze jours. De cette batterie jaillit la mystérieuse puissance

magnétique qui fait marcher les dents de la roue par le contact d'une petite lame de fer; ainsi cette montre singulière, qui n'a point de chaîne ni de clef, se remonte tous les quatorze jours; on renouvelle l'acide de la batterie, et la montre est montée.

C'est une merveille, sans doute, mais plutôt pour la curiosité que pour l'usage actuel. On doit attendre des résultats plus positifs de l'électricité appliquée à l'art de l'imprimerie et à l'art des signaux télégraphiques. Il y a déjà vingt-sept ans que l'on avait imaginé d'appliquer la force électrique, c'est-à-dire la rapidité de l'éclair aux communications télégraphiques.

Grâce à cette invention singulière, une plaque de zinc, placée en terre, en communication électrique avec une plaque de cuivre, imprime à une distance de douze lieues, en une minute, les caractères et les chiffres. Un plus long détail est nécessaire pour faire bien comprendre à nos jeunes lecteurs, et aux femmes dont la curiosité s'intéresse à ces conquêtes de l'esprit et de la science, le mode d'action et le procédé matériel de ces expériences; nous y reviendrons pour leur consacrer tout un chapitre du prochain numéro de *Monsieur le Curé*.

Mais dès aujourd'hui la place suffisante nous reste pour indiquer l'étrange application faite récemment de l'électricité à l'agriculture. Cette puissance électrique que la science a reconnue avec étonnement, et trouvée répandue à travers la nature entière, n'est (il faut en convenir) ni précisée ni définie encore. Les savants les plus avancés paraissent disposés à croire que galvanisme, électricité, magnétisme, ne sont que trois expressions de la même force distribuée par la main de Dieu dans les métaux, les corps vivants et l'aimant. Quoi qu'il en soit, elle paraît exercer sur le développement des plantes une influence très-vive et très-marquée.

La pomme de terre électrique.

Un Américain s'est avisé de placer plusieurs plaques de zinc et plusieurs plaques de cuivre rattachées par un fil de fer, à droite et à gauche d'une pomme de terre plantée en terre; ainsi entouré et muni de la *batterie galvanique* dont nous avons parlé plus haut, et sur laquelle l'humidité terrestre agissait comme l'acide nécessaire à l'action galvanique, le tubercule a grossi d'énormément; il a fini par atteindre la proportion colossale de deux pieds de diamètre, c'est-à-dire que, sous l'influence de la pile ou batterie électrique enfoncée avec lui dans le sol, il est devenu semblable à une citrouille.

On ne pouvait se méprendre sur les causes de cette croissance extraordinaire; les autres pommes de terre de même espèce qui l'entouraient avaient conservé les dimensions ordinaires; quelques-unes n'étaient pas plus grosses que des noisettes. (*Boston Repertory of agriculture.*)

L'abondance des matières préparées pour le *Journal de M. le Curé* nous force de remettre au numéro prochain plusieurs articles, tels que *l'Incendie dans la neige*, le *Caté de Guedou*, *Jack le Désosse*, la *Maison maudite*, les *Souvenirs de Watling-Street*, etc., etc.

NOTA. La gravure de la page 2 est destinée au mois de Mars.

LE

LIVRE DES FAMILLES

OU

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 2 — I^r Volume.

1^r Décembre 1844.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



L'AVEINT.

Depuis la fatale chute des premiers parents, quarante siècles d'attente ont passé sur le genre humain. Enfin brille l'aurore du jour réparateur. De la Vierge de Juda va naître le Sauveur des hommes; un jour de consolation tarira les larmes de quatre mille années. Voici l'AVEINT.

C'est comme l'aurore qui précède le lever du soleil; quatre semaines dont chacune représente un millier de ces années d'attente sont bien dignement nommées le temps de l'AVEINT, c'est-à-dire de l'arrivée d'Émanuel, Dieu avec nous.

Qui pourra nier que ce grand jour de la nativité du Messie était digne de l'honneur d'un prélude de prières et de saintes pratiques de macération? Ce dernier terme étonne dans nos temps modernes; car enfin, si l'Église dans ses offices revêt une sorte de deuil qui a beaucoup d'analogie avec le carême, si ces prêtres et ces levites prennent les couleurs de la pénitence, si enfin les chants *Jeux au Gloria in excelsis* et du *Te Deum* ne se font plus entendre dans sa liturgie, le peuple chrétien n'a point à subir les prescriptions de l'abstinence et du jeûne;

don, sans doute, mais dans sa primitive institution l'AVEINT fut le carême de Noël.

Grégoire de Tours nous apprend qu'un de ses illustres devanciers sur le siège épiscopal de cette ville, saint Perpétus, vulgairement saint Perpet, ordonna, vers l'an 480, que depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël on jeûnerait trois fois la semaine. Tel est d'ailleurs le premier monument de notre histoire ecclésiastique relatif au temps de l'AVEINT. On voit qu'il y a ici quarante-trois jours de mortification moins sévère, il est vrai, que celle du carême mais cette période avait pareillement reçu ce dernier nom et on l'appelait le *Carême de saint Martin*.

Dans les capitulaires de Charlemagne on la trouve ainsi désignée. Quelques siècles après, cette ferveur s'était considérablement ralentie, et déjà, au dixième siècle, il n'est plus guère fait mention que des quatre semaines qui précèdent la grande solennité de Noël. Plus tard, si l'Avent ainsi réduit conserve une couleur quadragésimale, le jeûne tend à disparaître de plus en plus. Au treizième siècle, un monarque français se montre encore observateur rigide de la primitive institution, et le carême de saint Martin revit sous la pourpre de Louis IX. A cette époque le jeûne n'était plus qu'une simple abstinence dont l'obligation se restreignait aux clercs et surtout aux monastères. Vers la fin du quatorzième siècle, le clergé de la cour pontificale d'Urbain V est seul astreint à la simple abstinence. Ainsi s'éclipse cette institution si éminemment chrétienne, quant aux pratiques pénibles, et l'Avent ne figurera plus que par des souvenirs accusateurs de la mollesse des temps postérieurs.

A Dieu ne plaise pourtant que nous étalions un rigorisme outré que l'Église elle-même désavouerait, puisque, par sa bonté maternelle, l'obligation primitive a cessé d'exister! mais si la rigueur est tempérée, quant à la privation corporelle, l'esprit de l'Avent n'a pu varier : ce sera toujours pour le vrai chrétien une expiation préparatoire, sinon par une macération extraordinaire qui n'est plus un devoir, du moins par un jeûne du cœur, par des élans de foi vive, de consolante espérance, de tendre charité, et si cette dernière a aussi pour objet nos frères dans la souffrance, au moment surtout où l'inclémence de la saison vient doubler les besoins de l'infortune, ne sera-ce point se préparer dignement à célébrer l'arrivée de Celui qui vint sur la terre pour y passer en faisant le bien?

Chez les Grecs cette période de préparation commence au quatorze novembre, et forme ainsi une vraie quarantaine avant Noël. La viande, le beurre, le lait, les œufs, sont des aliments prohibés chez ces chrétiens orientaux. Sept jours de jeûne sur les quarante y sont seulement de rigueur. C'est pour les Grecs le *Carême de saint Philippe*.

Quatre *Acvents* ou événements sont symbolisés, nous dit un auteur du treizième siècle, par ces quatre semaines : le premier, c'est la venue du Fils de Dieu, du Verbe éternel qui se fait chair et qui va naître du sein virginal de l'humble fille de Juda, Marie; le second, c'est la descente de l'Esprit divin qui a lieu tous les jours dans les cœurs purs; le troisième, c'est la naissance de chacun de nous à une vie meilleure par la mort, car cette vie n'est que l'exil de l'épreuve; heureux celui qui y sera fidèle! Enfin le quatrième est ce grand et majestueux événement du Fils de l'Homme venant à la fin du monde récoller dans le vaste champ du père de famille et l'ivraie, et le bon grain; ces deux plantes sont ici-bas confondues : à côté de l'épi au grain nourricier s'élève l'inutile et pernicieuse ivraie. La première sera soigneusement recueillie pour le grenier céleste, la seconde liée pour être mise au feu.

Riche et instructive allégorie, émanée de la bouche de la *Sagesse* incarnée!

C'est ainsi que l'Église par ses touchantes institutions sait instruire ses enfants. Aux uns la menace, aux autres la douce espérance. Toute l'économie d'une sage législation est là; et qui refuserait à l'Église cette intelligence législative, puisqu'elle est l'œuvre du suprême Législateur?

NOËL.

Les pieux soupirs que l'Église a poussés pendant le temps de l'Avent ont été entendus. Elle a conjuré le ciel de répandre sur la terre sa bienfaisante rosée, dans cette belle et touchante prière *Rorate, cœli, desuper*, qui est chantée dans ces quatre dimanches. En outre, tous les jours, selon le rit romain, à partir du dix-sept décembre, une antienne spéciale qui commence par l'exclamation O a solennellement retenti dans nos temples. C'était le cri d'un amour impatient qui ne pouvait manquer d'être favorablement accueilli.

Noël est arrivé. A l'espérance timide et plaintive a succédé l'accomplissement d'une promesse qui ne pouvait être vaine. Écoutez la voix imposante du livre inspiré de la Sagesse : « Quand la nuit fut arrivée au milieu de sa course, « votre puissante parole, ô Seigneur, descendit de son trône « royal placé dans la splendeur des cieux. » Puis l'évangéliste saint Jean fournit à ce magnifique répons de l'Église cette belle réclame : « Et nous avons vu sa gloire, la « gloire du Fils unique, du Père, de ce Verbe plein de « grâce et de vérité! »

Noël est donc la fête de la naissance corporelle du Fils de Dieu, fait homme, sous le nom de Jésus-Christ. Une solennité pareille doit remonter au herceau de la religion chrétienne. Le jour de sa célébration varia néanmoins, et ce fut en 557 que le pape Jules I^{er} ayant fait exécuter de sérieuses recherches sur l'époque du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste pour fixer la population de tout l'empire romain, on reconnut que ce grand événement de la naissance du Messie avait eu lieu, non pas le 11 du mois de Tybi, c'est-à-dire le 6 janvier, mais bien le 25^e jour du mois de décembre. Au 6 janvier, on avait jusqu'à ce moment célébré la *Théophanie*, la double manifestation de Jésus-Christ aux bergers et aux rois ou Mages de l'Orient. La première fut donc fixée au vingt-cinquième jour de décembre et la seconde fut conservée au six janvier.

Il n'en est point des fêtes du christianisme comme des grossières solennités de l'idolâtrie; les premières se rattachent à des événements fondés sur la vérité de l'histoire ecclésiastique et profane, les secondes se lient à des croyances superstitieuses et bizarres dont il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer l'origine.

Mais quelle est la signification réelle de ce terme de Noël? Les opinions varient. Ne serait-ce point la contraction du mot *Emmanuel* dont on aurait gardé les deux dernières syllabes — *nuel* — selon la prononciation italienne, espagnole, etc., nouel. Cela paraîtrait fort vraisemblable. Emmanuel (Dieu avec nous) caractérise admirablement la fête du 25 décembre. Sans doute, toujours Dieu est avec nous, mais par sa naissance corporelle, par son incarnation, il a daigné habiter visiblement au milieu de nous, comme un de nous, et voilà pourquoi Jésus-Christ nous appelle ses frères. Oh! la glorieuse, la salutaire fraternité! Ce n'est point ici le farouche dieu de l'Olympe païen qui, d'un cliquement d'yeux, fait trembler l'univers, et qui a pour symbole un aigle terrible. C'est le Dieu qui veut qu'on l'aime, parce qu'il nous a aimés, et qui a pour symbole un agneau, parce qu'en effet il doit terminer sa vie mortelle par un sacrifice où il expirera comme l'agneau, sans se plaindre. Oh! oui, le christianisme est la religion de l'amour, de l'amour pur et reconnaissant.

Pourquoi encore trois messes en cette fête, l'une à minuit,

l'autre à l'aurore, la troisième au jour ? Nous dirons d'abord qu'aux évêques seuls il appartenait anciennement de célébrer ces trois messes et que ce privilège s'étendait aux prêtres. Sans vouloir entrer ensuite dans une profonde discussion liturgique sur cet usage, nous dirons, avec notre auteur favori du treizième siècle, Guillaume Durand, évêque de Mende, que la venue du Messie est le signal du salut pour les peuples vivant sous l'empire de la loi naturelle avant la loi écrite, pour ceux qui ont ensuite observé cette loi, et enfin pour nous, qui, depuis cette précieuse naissance, vivons sous la loi chrétienne.

Minuit est l'absence de la lumière ; les patriarches avant Moïse vivaient dans cette obscurité. L'aurore est le crépuscule du jour, les Israélites sous Moïse et après lui marche-

rent à cette faible lueur. Le jour quand le soleil brille, c'est bien sans contredit la loi lumineuse que la naissance de Jésus-Christ est venue inaugurer sur la terre.

Au moyen âge les peuples, dans leurs acclamations destinées à glorifier les puissants du monde, s'écriaient : Noël ! Noël ! heureuse nouvelle ! Réjouissons-nous donc aussi à l'arrivée du divin Roi des nations qui ôte et donne comme il veut les couronnes périssables. Au seul Roi immortel, invisible, et qui néanmoins a voulu se rendre, pour un temps, visible au milieu de nous, adressons nos pieuses acclamations :

Noël ! Noël ! Hosanna au Fils de Dieu qui habite avec nous !

MOIS DE DÉCEMBRE.

1. Dimanche. Premier dimanche de l'Avent (voy. avant le calendrier).

St Éloi, évêque de Noyon, né à Chatelac près Limoges, en 588.

D'abord orfèvre, il fit pour Clotaire II un trône d'or enrichi de pierres précieuses, ainsi que les magnifiques chasses de St Quentin, de St Germain de Paris, de St Séverin, de Ste Geneviève, etc. Sacré évêque de Noyon en 640, prelat distingué par les plus grandes qualités, mort en 659.

St Léonce, évêque de Fréjus, mort en 452.

St CONSTANTIN, solitaire dans la Maïe, mort vers 565.

St DOMNOLE, abbé de St-Lauréat à Paris, puis évêque du Mans, mort en 581.

2. Lundi. STE BIBIANE, vierge et martyre, 563.

St EUSÈBE, prêtre, St MARCEL, diacre, St HIPPOLYTE et leurs compagnons, martyrs à Rome, 2^e siècle.

3. Mardi. St FRANÇOIS XAVIER, prêtre de la compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon, né en 1506, mort en 1552.

St LUCIUS, roi de la Grande-Bretagne, martyr à la fin du 2^e siècle.

4. Mercredi. St PIERRE CHRYSOLOGUE, archevêque de Ravenne, mort vers 450.

St BARBE, vierge et martyre, vers l'an 506.

St CÉMENT d'Alexandrie, docteur de l'Eglise, mort vers l'an 217.

5. Jeudi. St SABAS, abbé en Palestine, mort en 552.

6. Vendredi. St NICOLAS, évêque de Myre, mort en 542.

St THÉOPHILE, évêque d'Antioche, mort vers l'an 490.

7. Samedi. St AMBROISE, archevêque de Milan, un des quatre grands docteurs de l'Eglise, fils du préfet du prétoire des Gaules, très-

célebre par ses ouvrages, mort en 397.

8. Dimanche. 2^e dimanche de l'Avent.

CONCEPTION DE LA STE VIERGE.

Cette fête, observée très-anciennement en Orient et en quelques églises occidentales, fut rendue universelle par le pape Sixte IV en 1466. On y vénéra la Ste Vierge comme conçue dans le sein de Ste Anne, sa mère, sans la tache du péché originel. C'est la pieuse croyance de toute l'Eglise, sans qu'elle soit un article de foi.

St ROMARIC ou REMIRÉ, abbé de Remiremont qui en a pris son nom, prince du sang royal de Lorraine, mort en 655.

9. Lundi. STE LÉOCADE, vierge et martyre en Espagne, au 5^e siècle.

St HIPPARQUE et leurs compagnons, martyrs à Samosate, en 297.

10. Mardi. St MELCHADE ou MILTIAD, pape, mort en 514.

St EULALIE, vierge et martyre en Espagne, au 5^e siècle.

St VALÈRE, vierge et martyre en France, au 5^e siècle.

11. Mercredi. St DAMASE, pape, mort en 584, célèbre par ses ouvrages.

St FUSCIN, St VICTORIC et St GENTIEN, martyrs près d'Amiens, en 286.

12. Jeudi. St VALERI, abbé en Picardie, d'où a pris son nom la ville ainsi connue, mort en 622.

St EPIMAQUE, St ALEXANDRE, martyrs à Alexandrie, vers 250.

13. Vendredi. STE LUCE, ou LUCE, vierge et martyre à Syracuse, en 504.

St JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL, institutrice des visitandines, morte à Moulins, en 1641.

L'histoire maternelle de Ste Jeanne et sa petite-fille.

14. Samedi. St NICAISE, évêque de Reims, et ses compagnons, martyrs, au 5^e siècle.

La magnifique église de ce nom à Reims a été détruite de fond en comble en 1794.

St FORTUNAT, évêque de Poitiers, mort en 609, poète latin.

15. Dimanche. 5^e dimanche de l'Avent.

St EUSÈBE, évêque de Verceil en Piémont, mort en 570.

St MESMIN (*Moximinius*), abbé de Micy près d'Orléans, mort en 520.

16. Lundi. St AONN, archevêque de Vienne en Dauphiné, auteur d'un martyrologe, mort en 875.

St ADÉLAÏDE, impératrice d'Allemagne, morte en Alsace, en 999.

17. Mardi. STE OLYMPIADE, veuve de Nebriulus, préfet de Constantinople, morte en 410.

St BERNARD ou plutôt BARNARD, archevêque de Vienne en Dauphiné, mort en 842.

18. Mercredi. *Quatre-Temps.*

St RUF et St ZOZIME, martyrs en Asie, en 116.

St GATIEN, premier évêque de Tours, au 5^e siècle.

19. Jeudi. St NÉKÉSIOS, martyr en Egypte, en 250.

St TIMOTHÉE, diacre en Mauritanie, martyr du premier siècle.

20. Vendredi. *Quatre-Temps.*

St PHILOGÈNE, évêque d'Antioche, l'an 525.

St ZÉBÉDÉE, pape, mort en 217.

21. Samedi. *Quatre-Temps.* St THOMAS, apôtre, surnommé Didyme, martyrisé en Phénicie, dans le 1^{er} siècle. St THIMISTOCLE, martyr en Lycie, au 5^e siècle.

St INNOCENT I, pape, mort en 417.

22. Dimanche. 4^e dimanche de l'Avent.

St SIGON, évêque de Clermont, mort dans le 9^e siècle.

23. Lundi. STE VICTOIRE, vierge et martyre, en 250.

24. Mardi. Vigile de Noël.

St DELPHIN, évêque de Bordeaux, mort en 405.

25. Mercredi. Solemnité de NOËL. Fête d'obligation. (Voy. l'article d'Avant qui précède le calendrier.)

St ASASTASIE, martyre à Rome, en 504.

26. Jeudi. St ETIENNE, diacre, premier martyr au 1^{er} siècle.

St DENYS, pape, martyr en 258.

27. Vendredi. St JEAN, apôtre et évangéliste, mort l'an 100.

28. Samedi. LES SAINTS INNOCENTS, massacrés par ordre d'Hérode quelque temps après la naissance de Jésus-Christ.

St THÉODORE, abbé en Egypte, mort en 567.

29. Dimanche. dans l'octave de Noël.

St THOMAS BECKET, archevêque de Cantorbéry, massacré par ordre de Henri II, roi d'Angleterre, en 1170.

St TRÉPHIME, premier évêque d'Arles, mort au 1^{er} siècle selon quelques-uns, et au milieu du 5^e siècle selon d'autres.

30. Lundi. St SABIN, évêque d'Assise, et ses compagnons, martyrs en 504.

31. Mardi. St SYLVESTRE I, pape, contemporain du grand Constantin, qui rendit la liberté au christianisme.

St SAVINIEN, évêque de Sens, et ses compagnons, martyrs au 5^e siècle.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

FAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGES.

LA NEIGE ROUGE.

Un voyageur piémontais qui vient de visiter la Norvège rend compte d'un phénomène fort curieux et observé plusieurs fois dans les Alpes, dans les Pyrénées et sur les cimes indiennes de l'Himalaïa, par des voyageurs attentifs, la seule espèce de voyageurs dignes de ce nom.

Dans les régions les plus élevées, la neige prend une teinte rouge, surtout quand le soleil la frappe. Ce n'est pas seulement, comme le dit l'Allemand Haller, « le regard de Dieu, la flamme et la vie, qui colorent le front des montagnes, » c'est une liqueur rouge enfermée dans la neige même, et mêlée à la substance blanche que présente l'eau condensée.

« A mesure que je marchais, dit le Piémontais dont nous avons cité l'observation, l'empreinte de mes souliers rougissait la neige. Chacun de mes pas semblait marqué à l'encre rouge. Je me baissai, et je vis que la véritable teinte de la neige que je foulais aux pieds était d'un rose pâle, tirant sur le jaune, à peu près la nuance affaiblie de la truite saumonée, mais qu'en pressant la neige et en appuyant, cette même teinte devenait plus foncée, comme si quelque substance pourpre eût été soumise à l'action d'une vis. Mon chien de Terre-Neuve écrivait comme moi sa route en lettres sanglantes. Le paysan islandais qui m'accompagnait, et dont la tournure d'esprit était, comme chez la plupart des habitants de ces régions, aussi poétique qu'originale, prit gravement la parole pour me raconter deux ou trois légendes antiques, qui ne m'expliquaient pas le moins du monde cette rougeur de la neige. Il s'agissait, tantôt de la déesse Freya, qui avait été blessée par le coup l'enfermé dans ces localités désertes et qui avait taché de son sang la tête glacée des monts de granit; tantôt d'un souverain chrétien qui attribuait cette nuance au sang des premiers martyrs; tantôt des cruautés exercées en Norvège et en Danemark par le roi Christiern. La dernière légende poétique, répétée par mon humble paysan d'Islande, se terminait par cette pensée remarquable qui est restée gravée dans ma mémoire: « Les monts chargés d'une pure neige rougissent, comme le crime et la passion humaine laissent leur trace sanglante sur les pages blanches de l'histoire. »

« L'Islandais paraissait se contenter de ces explications et de ces souvenirs, plus poétiques et plus ingénieux que satisfaisants pour un naturaliste. Je n'étais pas homme à rester plongé dans cette obscurité. En descendant la montagne, du côté des mines de fer d'Artraström, je ne cessais de songer à cette neige rouge dont j'avais emporté quelques livres dans une bouteille. Je retrouvai mes bagages et mon chariot au pied de la montagne, près de la maison de l'inspecteur des mines; les premiers tours de roue du chariot laissaient sur la neige que nous foulions un sillon rose un peu moins coloré que la trace de mes pas au sommet de la montagne. Non-seulement, en arrivant au village de Bonström, j'analysai avec soin la neige que j'avais emportée, mais comme ces expériences ne me satisfaisaient pas, je retournai tout exprès avec un microscope, aux

lieux où la neige sanglante m'avait paru du plus beau pourpre, et, malgré tous mes efforts, la cause réelle de cette couleur m'échappa complètement.

« Je creusai la neige et je la trouvai rouge à plus de trois pieds de profondeur; quelquefois des veines sanguinolentes la traversaient à la surface et couaient en sillons variés qui la marbraient pour ainsi dire. D'autres fois, et plus fréquemment, la teinte était également répandue. Dans un lieu très-exposé au soleil, la couche de la neige était tout à fait pourpre, et cette belle nuance allait se dégradant peu à peu, dans l'étendue d'un cercle de près de cinq mètres. En définitive, ce doit être quelque végétation secrète et cachée qui produit cet effet, et teint la surface de la neige. »

Nous joindrons, dans un numéro prochain, aux observations incomplètes du voyageur piémontais, que nous venons de transcrire, celles d'un Gênois et d'un Danois, qui ont découvert la cause réelle de ce phénomène rare et singulier. Par un des miracles dont la nature physique offre le perpétuel tissu, ce n'est pas la vie végétale qui se conserve sous la glace, mais la vie animale elle-même. Cette couleur pourpre n'est autre chose que du sang, comme le prouve le détail de leurs expériences analytiques, détail trop long pour que nous le joignons ici, mais que nous aurons soin de rapporter tout entier dans notre prochain numéro. (*La suite en un numéro prochain.*)

VISITE CHEZ UN CURÉ DE CORDOUE.

La vie patriarcale et les mœurs bienveillantes que l'écrivain anglais Goldsmith a décrites dans son *Vicaire de Wakefield*, ont fait croire injustement à quelques personnes que la communion protestante favorisait beaucoup plus que la loi catholique cette douce tolérance et ces qualités intérieures si touchantes à la fois et si utiles. Si l'on visitait plus d'un curé de campagne, même dans les régions méridionales, qui passent pour livrées au fanatisme, on trouverait parmi les ecclésiastiques des localités les plus sauvages mille exemples de ces vertus domestiques, mille tableaux d'intérieur que Gessner ou Goldsmith auraient reproduits avec bonheur.

Un Anglais, missionnaire protestant, chargé aujourd'hui de répandre en Espagne la Bible protestante, homme d'ailleurs plein de franchise et de naïveté, rend ainsi compte d'une visite chez un curé espagnol des environs de Cordoue.

« Il habitait une vieille ruine de mosquée orientale, dont une partie lui servait de bibliothèque, une autre de pigeonnier; le reste était occupé par sa gouvernante qui avait épousé un greffier de la ville, et qui servait le curé tout en soignant son propre ménage.

Le bonhomme vivait de quelques fruits, de lard, suspendu à une galerie supérieure, et des trufs que lui donnaient des poules qui s'en allaient caquetant autour du bassin de marbre et du jet d'eau mauresque. Quelques citronniers et grenadiers poussaient dans un coin, et penchaient vers l'onde leurs fruits sanglants et dorés. Il nous fit servir tout ce qu'il avait de meilleur dans une petite salle qui donnait sur le *patio*, ou cour intérieure; à chaque instant il était dérangé par les pauvres qui venaient frapper à sa porte. Comme le vicaire de Wakefield, quand il voulait se débarrasser de quelque mendiant ma-

vais sujet, il lui prêtait un manteau ou une calotte, bien sûr, disait-il, de ne jamais revoir l'emprunteur. Sa soutane usée, et sa barbe noire assez mal peignée, l'auraient volontiers fait passer pour pauvre, et j'aurais cru que ce propriétaire de quelques ruines délabrées n'avait pas une *peseta* chez lui, si les nombreux visiteurs qui frappaient à sa porte n'eussent reçu de sa propre main des aumônes fréquentes.

« C'était en définitive le banquier et le médecin du village. Dans un belvédère, dont le jasmin sauvage et le lanthier couvraient presque entièrement la petite fenêtre, il

avait fait placer deux lits pour les voyageurs. Nous étions calvinistes, il le savait; son affectueuse hospitalité n'en fut pas moins cordiale; et, quand je lui remis en partant une de mes Bibles protestantes, il se contenta de sourire malignement en plaçant le livre sur sa tablette, comme s'il m'avait dit :

« Vous êtes un commis voyageur qui n'oubliez pas votre placement. »

En somme, j'ai vu peu d'existences plus énergiques, plus aimables et plus dévouées. »



L'INCENDIE DE LA FORÊT VIERGE.

Avec quel plaisir je m'asseyais auprès du feu ardent de quelque cabane solitaire, quand, épuisé de fatigue et pénétré de froid, ayant hâté mes pas pour arriver, à travers le brouillard humide et la neige qui couvrait la surface du pays comme un manteau de glace, jusqu'à la hutte du chasseur canadien, je le trouvais entouré de sa famille, et recevais de lui une hospitalité cordiale !

C'est un spectacle charmant pour un Français. On parle, dans ces régions lointaines, le français pur du temps de Louis XIV ; le vieux christ d'ébène est suspendu au rameau bénit au-dessus du lit des jeunes filles. Une politesse cordiale et rustique y règne. La mère berce son nourrisson en fredonnant, pour le disposer au repos, pendant qu'un groupe de vigoureux enfants se presse autour du père qui vient d'arriver de la chasse, et dépose sur le rude plancher de sa cabane le nombreux gibier dont il est pourvu. Un gros tronc d'arbre noir, roulé avec peine jusqu'à une vaste cheminée et alimenté par de menu bois de pin, pro-

jette au loin sa flamme brillante sur l'heureuse famille. Les chiens du chasseur lèchent l'eau qui découle des glaçons qui se fondent et brillent sur leur poil bérissé; le chat, amoureux de ses aises, s'occupe à passer ses pattes veloutées sur ses deux oreilles, et poigne de sa langue rude la robe lustrée qui fait son orgueil. Ces plages reculées, où il n'y a ni peintre ni poète, sont poétiques et pittoresques plus que toute autre.

Quel charme j'ai éprouvé, quand, charitablement reçu et généreusement traité sous ce toit par des gens dont les moyens étaient aussi précaires que leur générosité était sincère, j'entendais la vieille chanson picarde résonner dans les bois, et annoncer de loin le retour du père et de ses fils !

Souvent j'entrais en conversation avec eux sur des matières en rapport avec leurs intérêts, et je recevais d'eux les informations les plus satisfaisantes. Je me rappelle qu'une fois, dans les États du Maine, je passai une nuit semblable à celle que je viens de décrire. De bonne heure, dans la matinée tout le ciel avait été obscurci par une pluie qui

tombait à torrents, et mon généreux hôte m'engagea à demeurer, dans des termes si pressants, que je me crus heureux d'accepter son offre. Après le déjeuner commençait les affaires du jour : le rouet à filer tournait, les jeunes gens lisaient, visitaient leurs armes de chasse et raccommodaient leurs filets de pêche. Dans un coin les chiens rêvaient de butin, enfouis dans les cendres ; Rominagrobis filait sa cantilène monotone, de concert avec le rouet. Assis sur deux tabourets, le chasseur et moi nous causions, pendant que la mère de famille veillait aux affaires domestiques.

— Vous avez changé d'habitation ? dis-je au chasseur. Quel événement vous a porté à opérer une mutation de domicile toujours difficile et coûteuse ?

— La forêt nous a chassés, répondit le Canadien ; elle a brûlé un beau jour, et il nous a fallu fuir. C'est à grand peine que j'ai sauvé ma vie, celle de ma femme et de mes enfants. D'ailleurs, nous avons tout perdu.

— Racontez-moi cela.

— Le souvenir est triste. Nous avons bâti notre cabane au milieu de la forêt ; pour échapper aux flammes, il a fallu franchir un véritable cercle de feu. C'étaient des arbres résineux, sapins et mélèzes, qui couvraient un espace de dix lieues ; jugez du danger que nous courions !

— Comment avez-vous fait ? Quelle était la cause de l'incendie ?

— Il y a près de vingt-cinq ans, nos sapins noirs furent presque tous tués par les insectes, qui en enlevèrent les feuilles, et quoique d'autres arbres ne meurent pas après la destruction de leur feuillage, les arbres résineux n'y résistent pas. Quelques années après, les mêmes insectes attaquèrent le pin, le mélèze et tous les bois résineux, avec une telle violence, qu'avant une demi-douzaine d'an-

nées, ils commencèrent à tomber, à rouler dans toutes les directions, et couvrirent le pays de leurs troncs épars. Vous devez penser qu'étant secs en partie par la chaleur de la saison, ils devinrent un combustible facile à enflammer. Le premier accident y mit le feu : le bois continua de brûler par intervalles pendant des années, interceptant, sur divers points, toutes communications ; le sapin, par sa nature résineuse, joint aux couches profondes de feuilles accumulées, entretenait un feu constant.

Je n'ose vous en dire davantage, craignant à la fois de rappeler un triste souvenir à ma femme et à ma fille aînée, compagnes de ma fuite, et d'abuser de vos moments.

— Vous vous trompez. Vous m'intéressez beaucoup. Votre femme file là-bas son rouet ; votre fille va préparer notre repas ; continuez donc votre récit.

— Dans une cabane située à environ cent milles de celle-ci, nous dormions profondément, quand nous fûmes subitement éveillés, deux heures environ avant le jour, par le hennissement des chevaux, et le beuglement des bêtes à cornes que j'avais mises en liberté dans le bois. Je pris mon fusil, et j'allai voir ce qui pouvait produire un tel vacarme.

Sur le seuil je fus enveloppé d'une clarté brillante qui se reflétait sur les arbres placés devant moi, aussi loin que ma vue s'étendait à travers le bois. Mes chevaux sautaient dans tous les sens, reniflant avec bruit, et les bêtes à cornes couraient çà et là, furieuses, la queue dressée sur le dos. Je tournai la maison, et j'entendis avec douleur le pétilllement occasionné par les broussailles en feu ; les flammes avançaient sur moi avec rapidité, dans un rayon très-étendu. Comme ma femme habitait une métairie à une portée de fusil environ, je mis un havre-sac sur mes épaules, et je courus de toute ma force à travers



les flammes vers la métairie. Je lui dis de s'habiller le plus promptement possible ainsi que l'enfant, et de prendre le peu d'argent que nous possédions, pendant que j'attraperais et sellerais les deux meilleurs chevaux. Tout cela

fut fait en très-peu de temps ; chaque instant devenait précieux.

Nous montâmes donc à cheval, et nous primes la fuite devant l'ennemi qui nous poursuivait. Ma femme,

excellente cavalière, se tint près de moi, et je saisis dans un de mes bras ma fille encore enfant. En fuyant, je regardai derrière moi, le terrible élément enveloppait déjà la maison. Heureusement une corne de chasseur se trouva suspendue à mes habits de chasse. Je la fis résonner pour amener auprès de moi, s'il était possible, ce qui me restait d'animaux, y compris mes chiens. Les bêtes à cornes suivirent pendant quelque temps ; mais une heure n'était pas écoulée, qu'elles se répandirent comme enragées à travers les bois, toutes jusqu'à la dernière, et y trouvèrent la mort. Mes chiens eux-mêmes, en d'autre temps si dociles, couraient avec les daims qui s'élançaient devant nous.

A mesure que nous avançons, nous entendions le son des cors de nos voisins, ce qui nous fit supposer qu'ils étaient dans la même situation. Je ne songeai plus qu'à sauver notre vie, et je pensai qu'un grand lac, situé à quelques milles de distance, pourrait bien arrêter le progrès des flammes. J'engageai donc ma femme à pousser son cheval. Nous galopions avec toute la rapidité que pouvait permettre un chemin obstrué par des arbres renversés et des tas de broussailles qui semblaient placées là tout exprès pour alimenter l'horrible incendie : une ligne immense de feu enveloppait l'horizon.

En même temps nous sentions vivement la chaleur, ce qui nous effrayait d'autant plus que nos chevaux bronchaient à chaque instant. Un genre de brise tout particulier passait sur nos têtes, et la sinistre clarté de l'atmosphère égalait le jour. Je ressentais une légère faiblesse, et ma femme était très-pâle. La chaleur rongissait tellement la figure de notre enfant, que nos inquiétudes s'en accrurent. Un espace de dix milles est bientôt franchi quand on a des chevaux légers et rapides ; nous arrivâmes aux bords du lac, couverts de transpiration et entièrement épuisés ; le cœur nous manqua. La chaleur de la fumée était insupportable, et les flammes tourbillonnaient d'une manière effrayante.

Après avoir côtoyé quelque temps les bords du lac, nous nous arrêtâmes du côté opposé au vent. Là nous abandonnâmes nos chevaux que nous n'avons jamais revus. Nous plongâmes parmi les joncs au bord de l'eau, et nous nous mîmes à plat ventre, dans l'espoir d'échapper aux flammes dévorantes. L'eau, en même temps qu'elle nous ravivait, nous fit jouir d'un peu de fraîcheur. Le feu continuait ses progrès rapides, et ravageait tous les bois. Pussions-nous ne revoir jamais un pareil spectacle ! Je pensais que les cieux eux-mêmes brûlaient ; on n'y voyait qu'une rouge fleur, mêlée de nuages de fumée, qui se roulait et entraînait tout. Nos têtes étaient ardentes bien que nos corps éprouvassent quelque fraîcheur, et notre enfant, qui semblait enfin s'apercevoir de quoi il s'agissait, jetait des cris qui nous brisaient le cœur.

Imaginez un peu notre situation. Au-dessus de nous, pas de ciel, mais une fournaise énorme, une voûte rouge et mobile, qui tourbillonnait en passant sur nos têtes, roulant masses sur masses et montagnes enflammées sur montagnes enflammées ; de temps en temps un bison ou un ours furieux, qui dans sa terreur venait se précipiter au sein des eaux ; de tous côtés une vapeur étouffante, une haleine embrasée, que nous étions forcés de respirer et qui dévorait nos poumons haletants ; les charbons rouges, débris des sapins en feu, qui, lancés par le vent, tombaient en

sifflant dans le lac, devenu un miroir rouge ; le craquement des vieux sapins qui tombaient, et les hurlements des vieux ours qui mouraient dans leurs tanières ; dans quelque direction que nos regards se tournassent, du feu et la mort, rien autre chose !

La journée se passait et nous commençons à ressentir les aiguillons de la faim. Plusieurs bêtes sauvages virent plonger dans l'eau tout près de nous, d'autres nagèrent vers nous, et s'arrêtèrent. Quoique las et affaibli, je vins à bout de tirer sur un porc-épic, dont nous mangeâmes la chair. La nuit se passa je ne saurais dire comment. Le feu couvrait tout le pays, les arbres étaient des piliers de braise, et tombaient les uns sur les autres. Nous étions environnés d'une fumée étouffante, les charbons et les cendres brûlantes tombaient épais autour de nous.

Dans la matinée, bien que la chaleur n'eût pas diminué, la fumée était moindre, et quelques bouffées d'air rafraîchissant arrivaient jusqu'à nous. Tout était calme alors, mais une horrible vapeur remplissait les cieux, et l'odeur était pire que jamais. Nous nous sentions épuisés, nous éprouvions comme un frisson de fièvre ; nous quittâmes l'eau pour nous réchauffer auprès d'une bûche enflammée. Ce que nous pourrions devenir, je l'ignorais ; ma femme pressait notre enfant sur son sein en pleurant amèrement ; mais Dieu nous ayant préservés du plus grand danger, et les flammes étant éteintes, je pensai que ce serait nous rendre coupables d'ingratitude envers lui que de désespérer. Nous priâmes du meilleur de notre cœur et ardemment. La faim nous pressait, nous y remédiâmes aisément. Plusieurs daims étaient encore dans l'eau, j'en ajustai un que je visai à la tête. Un morceau de sa chair fut bientôt rôtie, et après l'avoir mangée, nous nous sentîmes mieux.

Cependant les flammes avaient pris une autre direction. Elles s'éloignaient de nous, bien que la terre fût encore brûlante dans plusieurs endroits, et qu'il fût dangereux de marcher parmi les arbres incendiés. Après avoir cherché quelque repos, nous nous disposâmes à recommencer notre voyage. Mon enfant entre mes bras, je me dirigeai à travers la terre brûlante et les rochers noirs, et après deux jours et deux nuits bien pénibles, nous atteignîmes enfin la partie du bois qui avait été épargnée par le feu.

Il n'y a que le bois résineux, le *Hackmittack*, comme on l'appelle ici, les *pousses vertes*, que de tels incendies détruisent ; les chênes et les marronniers y résistent. Une conflagration pareille, monsieur, n'a d'analogue nulle part. Quand les sauvages indiens voient toute cette poix-résine faire une gigantesque torche d'espaces immenses, ils croient que tout est fini, et se jettent dans ce qu'ils appellent le *Bûcher du monde*, avec leurs femmes et leurs enfants. Pour nous, nous n'avions, après notre fuite, qu'un souffle de vie que Dieu avait miraculeusement préservé. Les gens qui nous accueillaient étaient des Américains charitables, qui, pendant vingt jours, nous soignèrent dans leur maison. Ensuite, il fallut recommencer notre établissement, défricher, bâtir, cultiver, et Dieu a encore béni notre patience et notre confiance en lui, comme vous voyez, monsieur.

En ce moment, la fille aimée rentrait, apportant une vaste terrine noire, remplie de ce mets, français depuis un temps immémorial, et qui s'appelle *Bœuf à la mode*, lâ-bas comme ici. Le thym et le serpolet n'y avaient pas été épargnés. On se mit gaiement à table après le *Benedicte*. La pluie battait

toujours les petits vitrages de la cabane, et de temps à autre un coup de fusil lointain, répété par les échos, annonçait la présence de l'homme dans les vastes forêts environnantes.

(*Voyages récents aux montagnes Rocheuses*)

LA VALISE ET LA BOUTEILLE

ou

AVENTURES CEYLANAISES.

(1842)

Personne n'est plus sujet à caution que les voyageurs, et le récit des dangers qu'ils ont courus obtient peu de croyance. J'oserais à peine reproduire les détails que m'a donnés sur une nuit passée dans les forêts de Ceylan, un de mes meilleurs amis, si je n'avais longtemps habité cette île peu connue, et si la véracité parfaite de mon ami ne laissait le moindre doute. Tout, dans ce pays, se présente sous des formes gigantesques, et ceux qui ont vécu à Ceylan, ou qui l'ont seulement visité, ne contrediront pas un récit qui doonne une assez juste idée de ces solitudes sauvages.

Le héros de mon histoire est le lieutenant-colonel Hardy, quartier-maître de Ceylan, qui, après une résidence de dix-huit années dans l'île, vient de retourner en Angleterre. Peu de temps avant son départ, il devait se rendre à Galle pour inspecter les détachements de Trincomalie, qui avaient ordre de s'embarquer et de quitter le pays; les soldats qui les composaient étaient la plupart de fort mauvais sujets.

Il en requit un détachement pour l'accompagner et monter avec lui dans les bateaux qu'il avait destinés à cet usage. En effet, ces hommes s'embarquèrent. Ceux qui se trouvaient dans la chaloupe amirale avec le quartier-maître se conduisirent assez bien d'abord; mais ils se relâchèrent ensuite, et les passagers des quatre autres barques qui le suivaient passaient tout leur temps, en dépit des menaces et des ordres réitérés de ce dernier, à se battre, à rire, à chanter, à boire, à se pousser dans l'eau les uns les autres, de manière à faire chavirer les embarcations qui les portaient. Le colonel avait hâte d'atteindre Ilahentotte, lieu de sa destination, et de peur de se tromper sur le point du débarquement, il eut l'idée de descendre à terre, d'aller chercher lui-même un pilote du pays, qui connaît à fond ces parages et lui portât secours en cas de besoin contre les hommes indisciplinés que l'eau-de-vie, dont ils s'abreuyaient, rendait à chaque instant plus farouches.

Le soleil était sur le point de disparaître au-dessous de l'horizon, lorsque le colonel, un des hommes les plus résolus que j'aie connus dans ma vie, ordonna aux rameurs qui conduisaient sa nacelle, de la diriger vers le rivage, et de descendre avec lui, à l'exception d'un seul. Les autres embarcations devaient attendre son retour.

Il débarqua donc, une bouteille d'eau-de-vie à la main, et portant aussi une valise qui contenait quelques vêtements. Mais quand il fit signe à ses soldats de descendre, il fut bien surpris de ne trouver aucun d'eux disposé à lui obéir; poussant le bateau au large, ils laissèrent le colonel, seul et stupéfait, se pourvoir à lui-même.

Ces hommes, qui, sans partager tous les torts de leurs

camarades, avaient cependant montré de l'insouciance et de l'indiscipline, craignaient le châtiement que le colonel devait leur infliger au retour; une bonne occasion se présentant de prévenir cette juste vengeance, et de le sacrifier en se sauvant eux-mêmes, ils se hâtèrent d'en profiter. La partie de l'île sur laquelle le colonel avait débarqué, partie extrêmement sauvage, servait d'asile à des animaux féroces qui n'avaient jamais été troublés par l'homme dans leurs profondes retraites.

« Holà! criaient le colonel, que faites-vous? Revenez, ou je vous livre au conseil de guerre; revenez. Sur ma parole de soldat, je vous ferai grâce! »

Les cinq barques silencieuses fendaient l'eau transparente, éclairée des derniers reflets du jour, et les rameurs, penchés sur leurs longues pagaies, poussaient au large avec une sombre résolution. Le colonel resta seul entre le désert et les vastes eaux. Bientôt il n'aperçut plus les embarcations des rebelles qui avaient tourné un promontoire, et dont la dernière trace avait disparu.

Comment s'orienter? La plage sur laquelle il se trouvait, située à vingt-cinq milles d'Ilahentotte, et dans la partie de l'île la plus sauvage et la moins fréquentée, lui était inconnue, même de nom. N'ayant aucune idée du lieu où il était, il s'avança vers un bois épais, la bouteille à la main, et sa valise sous son bras. Le soleil se couchait dans sa splendeur, bientôt l'atmosphère devint sombre. La nuit tomba; il entendit aux environs les rugissements et les hurlements des bêtes sauvages, et les longs aboiements des jackals. La lune apparut sur l'horizon, ne donnant qu'une lumière incertaine. Indistinctement, à travers l'épaisseur des jungles et l'obscur feuillage de quelques grands arbres, il vit un sentier frayé devant lui; mais ce sentier était occupé par des éléphants. Retourner sur ses pas était impossible, et demeurer toute la nuit là où il se trouvait eût été s'exposer à une perte certaine.

N'ayant pas d'autre alternative, il se résolut à marcher en avant. Les éléphants l'aperçurent et le poursuivirent.

Il se jeta dans les taillis, et bientôt ces énormes colosses, fracassant tout sur leur passage, foulant aux pieds les buissons, les jungles, les rameaux des figuiers et des alôés épineux, se trouvèrent à quelques toises de distance du colonel. L'idée lui vint de se servir de sa valise, non pour les combattre, mais pour les distraire et les amuser. La sagacité curieuse et pour ainsi dire scientifique de ces animaux est proverbiale et tout à fait méritée, comme on va le voir. Le colonel apercevant l'ombre de la trompe colossale se balancer vers lui d'une façon menaçante, lança, plus loin que l'éléphant, cette bienheureuse valise, autour de laquelle, en effet, six éléphants ne tardèrent pas à tenir conseil. Ils la tournèrent et la retournèrent dans tous les sens, l'ouvrirent, la vidèrent, en examinèrent le contenu, et le colonel, qui de temps en temps jetait un regard sur ses persécuteurs, se jetant dans un sentier parallèle, ne tarda pas à se trouver hors de leur portée. La lune montait dans le ciel et n'éclairait qu'à demi des fantômes d'arbres des tropiques, au vaste parasol de feuillage et des troncs luisants et noirs qui s'élevaient de tous côtés, lugubres, au milieu de cette clarté pâle. Les sifflements des serpents, les soupirs funèbres des jackals, les longs cris de la panthère affamée se taisaient peu à peu. Tout s'endormait.

Après d'étranges aventures, après avoir échappé à plusieurs buffles, à des taureaux sauvages et à des éléphants

gigantesques (comment il y parvint, c'est ce qu'il ne put pas bien expliquer), il aperçut à travers les arbres deux larges objets noirs, se mouvant dans l'étroit sentier précisément en face de lui. Forcé lui était de continuer son chemin, si c'était possible, de la même manière qu'il l'avait fait dans le sentier des éléphants. Bientôt il fut entendu ou aperçu; et, à son horreur indicible, il se trouva en face de deux énormes ours qui marchèrent vers lui. Se jetant de côté, il éluda l'accolade du premier ours; les griffes et les dents terribles du second allaient le saisir, quand un mouvement spontané, dont il ne peut pas se rendre compte, le porta à élever son bras, et à viser le monstre avec la bouteille qu'il tenait encore dans sa main. Elle frappa les dents de l'animal, se brisa par morceaux avec un grand fracas; l'ours, effrayé du coup, étourdi par l'eau-de-vie répandue dans sa gueule et dans ses oreilles, s'enfuit avec son camarade dans la jungle en poussant des hurlements prolongés.

C'était un bizarre combat que celui dont une valise et une bouteille d'eau-de-vie avaient fait tous les frais, et le colonel qui me racontait récemment ces détails, assis avec moi dans sa jolie habitation d'Hampstead, ne pouvait s'empêcher de me dire : « Si j'étais Gascon ou Irlandais, je n'oserais pas, je vous l'assure, faire de « telles histoires et rappeler ces singuliers souvenirs : « pour être vrai, mon récit n'est guère vraisemblable. « Croyez-en ce que vous voudrez; comprenez-le si vous « pouvez; quant à moi, je vous atteste que je ne sais pas « le moins du monde comment j'ai survécu à cette nuit. « J'attribue mon salut à l'effet extraordinaire que produit « sur les animaux sauvages l'aspect inattendu de l'homme, « leur maître, quand ils ne l'ont jamais vu. »

Après avoir échappé à plusieurs dangers imminents, et aux dents de trois buffles, il arriva près d'un lac, sans savoir quand ni comment ses dangers et ses fatigues se termineraient. Il était presque nu, ayant ses habits et même les chairs déchirés, pour s'être frayé passage à travers les épines et les broussailles impénétrables du jungle. A la fin, après avoir marché ou couru l'espace de plus de vingt milles, selon son calcul, il atteignit une large rivière; là, complètement épuisé de corps et d'esprit, et couvert de sang, il se jeta, désespéré, contre les racines d'un grand arbre qu'il ne put gravir, vu son état de faiblesse extrême. Chose étrange, il s'endormit d'un profond sommeil.

« J'étais devenu, me disait-il, parfaitement indifférent à toutes choses. Seulement je voulais dormir. C'eût été le dernier sommeil que je l'eusse embrassé avec délices. Dieu seul peut savoir quels dangers je courus, et par quel miracle serpents à sonnettes, crocodiles, éléphants et jackals, circulèrent autour de moi, sans faire un excellent repas de ma personne. La vie animale, dans ces parages, n'est pas, comme chez nous, économiquement distribuée; elle surabonde, elle déborde; pas un arbre qui ne recèle des escouades de serpents, pas un étang qui ne soit une république de formidables alligators, armés de dents qui dévoreraient et d'estomacs qui digéreraient un bataillon. »

— Quoi qu'il en soit, la fraîcheur du matin commençait à se faire sentir, quand ses yeux s'ouvrirent en face d'un magnifique serpent à sonnettes que son mouvement épouvanta, et qui se sauva précipitamment dans les taillis.

Il s'éveilla, ou, ce qui est plus vraisemblable, il revint de sa défaillance, vers le lever du soleil; bientôt, trouvant

le sentier qui conduit au gué, à peu près à un demi-mille au-dessus de la rivière Mallèle (c'était sur le bord du lac qui forme son embouchure qu'il s'était reposé), il la traversa, et, après deux heures de marche à travers un pays qui lui était connu, il arriva enfin à la maison de M. Farrell.

Contre la coutume des voyageurs qui se sont trouvés dans une situation aussi critique et exposés à des dangers pareils, il ne dit rien de ce qui lui était arrivé. Il commença par demander un bain, deux habits et une *dhoulie* (sorte de palanquin en usage pour le transport des soldats malades). Après quelques heures de repos, il retourna à Galles, prit le chemin de Colombo, et revint à ses quartiers. Les soldats de son escorte s'étaient bien gardés de réparer. Il apprit depuis, qu'armés de leurs sabres et de leurs fusils anglais, ils avaient abordé et désarmé une pirague malaise et s'étaient faits pirates, sous la direction d'un nommé Matthew Harwell, dont l'histoire est assez curieuse pour que nous la rapportions plus tard.

(*Bengal Hourkarou.*)

LE DEVOIR ET L'HÉROÏSME

CHEZ LES FEMMES.

LA MANSARDE. — SOINS DOMESTIQUES. — ANCIEN ET CULTURE DES FLEURS.



M'est surtout chez les femmes, dans le sexe faible, né pour toutes les tendresses et les grâces délicates de la vie domestique, pour tous les sacrifices ignorés, que l'abnégation et le dévouement se développent dans leur véritable puissance. Les classes inférieures offrent de nombreux exemples, rarement recueillis, de ces vertus féminines. Plus d'une jeune ouvrière a nourri ses vieux parents du travail de ses mains; et l'on sait combien peu rapporte le travail des femmes. Les journaux ont fait mention de cette famille des plages bretonnes, où les femmes, hardies batelières, s'habituent de bonne heure à sauver les naufragés, qu'elles arrachent à la mer, au péril de leur vie. Dans des situations plus paisibles, et que recouvre une obscurité profonde, il y a des existences admirables de pureté et de grandeur chrétiennes. Un de nos poètes modernes n'a jamais mieux été inspiré que lorsqu'il a décrit la mansarde de la fille du peuple, chrétienne pure, ignorant la beauté de sa modeste vie.

Le matin elle chante, et puis elle travaille,
Sérieuse, les pieds sur sa chaise de paille,
L'osant, l'allant, brochant quelques dessous choisis,
Et tandis que songeant à Dieu, simple et sans crainte,
Cette vierge accomplit sa tâche auguste et sainte,
Le silence rêveur à sa porte est assis.

Sur son beau col empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure ;
Mais un simple mouchoir noué pudiquement.
Pas de perle à son front, mais aussi pas de ride ;
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide ;
Où brille le regard, que sert le diamant ?

L'ange de la cellule abrite un lit paisible,
Sur la table est ce livre où Dieu se fait visible,
La légende des saints, seul et vrai Panthéon,
Et dans un coin obscur, près de la cheminée,
Entre la bonne Vierge et le buis de l'annce,
Quatre épingles au mur fixent Napoléon.

Puis l'admirable portrait de la cellule :

La verte jalousie, à trois clous accrochée,
Par un bout s'échappent, par l'autre rattachée.
S'ouvre coquettement comme un grand éventail
Au dehors un beau lis, qu'un prestige environne,
Empli de sa racine, et de sa fleur couronne
(Tout près de la gouttière ou d'un chat sournois),
En vase à forme étrange, en porcelaine bleue,
On brille avec des paons ouvrant leur large queue
Ce beau pays d'azur que rêvent les Chamois.

Et, dans l'intérieur, par moments luit et passe
Une ombre, une figure, une fee, une grâce,
Jeune fille du peuple, au chant plein de bonheur,
Orpheline, dit-on, et seule en cet asile,
Mais qui parfois à l'air, tant son front est tranquille,
De voir distinctement la face du Seigneur.
On sent, rien qu'à la voir, sa dignité profonde ;
De ce cœur sans limon rien n'a pu troubler l'onde ;
Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur ;
L'aile du papillon à toute sa poussière ;
L'âme de l'humble vierge à toute sa lumière ;
La perle de l'aurore est encor dans la fleur.

Un trait que le grand poète n'a pas oublié, et qui est caractéristique de la pureté et du soin de la vie, c'est la propreté de la chambre, c'est l'amour des fleurs, le lis à la fenêtre.

« J'ai toujours remarqué, dit une dame allemande (l'archevêque Varnhagen Von Ense), qu'il y avait une différence immense entre le caractère et les habitudes d'une femme qui aime les fleurs et qui en cultive, et le tour d'esprit de celle qui ne trouve aucun plaisir à les cultiver. »

Les paysannes du nord de l'Allemagne, dont la vie est si modeste et si honnête, les femmes et les filles des bucheons du Harz ont pour les fleurs une passion véritable. On les suspend aux fenêtres, on en donne des guirlandes au voyageur qui passe et qui s'en va. Toutes les solennités de l'année ont leurs fleurs spéciales, cultivées par les femmes. Elles servent encore à d'autres usages plus touchants pour le cœur. « Nous étions souvent étonnés, dit une autre dame, du grand nombre de guirlandes appendues autour des équipages quittant Wisbaden ; le pauvre comme le riche, le vieillard comme le jeune homme, avait sa guirlande préparée toujours gratuite. Nous apprimes que c'était un tribut d'amitié, un dernier don, et que la fabrication de ces guirlandes était assez lucrative pour ceux qui s'en chargeaient. Ces choses peuvent paraître puériles ; dans le fait, elles sont d'une grave importance : tout ce qui attire les cœurs l'un vers l'autre et produit la sympathie des âmes, contribue à nuire l'espèce humaine dans les liens d'une affectueuse souvenance ; l'égoïsme antichrétien est attaqué à sa source même. »

« Les fleurs, dit un poète anglais, sont l'un des plus beaux présents que Dieu ait faits à l'homme. » La culture des fleurs améliore sa santé et élève son âme. Leur beauté réjouit sa vue, orne sa demeure et le retient chez lui. Dans les classes ouvrières, la culture des fleurs contribuerait beaucoup à l'amélioration de leurs mœurs, de leurs habitudes et de leurs manières, si on les encourageait à y consacrer le peu d'heures de loisir dont elles peuvent disposer. La différence qui existe entre deux ménages, l'un aimant les fleurs, l'autre aimant la pipe et l'eau-de-vie, est frappante au bout d'une année.

On dira peut-être que tout le monde ne saurait avoir un jardin ; il est vrai, mais chacun peut avoir quelques fleurs sur sa fenêtre, et beaucoup plus qu'on ne pense ; à l'intérieur même de l'appartement, on peut cultiver quelques plantes ; et la nécessité de soigner ces fleurs donnerait de l'air, le meilleur tonique pour les habitants pauvres, épuisés et en proie aux fièvres typhoïdes. Mais dans les villes, la taxe des fenêtres, ce mal monstrueux, vient faire obstacle et priver la race humaine de ce que le Créateur, ainsi que la nature, ont désigné comme essentiellement nécessaire à notre existence et à notre bien-être.

Dans certains cantons de la Suisse et de l'Allemagne, tous les toits sont couverts de jasmin et de chèvrefeuille ; les chaumières présentent une ligne non interrompue de fenêtres couronnées de feuillages, vivifiant et éclairant tout ce que renferme la chaumière ; et là, au moyen des poêles, on se chauffe à très-peu de frais. Si l'on faisait usage de vastes poêles en Angleterre et en France pour les classes pauvres, il en résulterait beaucoup d'économie, et, selon toute probabilité, on préviendrait beaucoup de maladies parmi elles. Ne craignant plus le froid, les artisans ouvriraient plus fréquemment les fenêtres.

Si tous mes lecteurs pouvaient voir l'état intérieur des réduits habités par les pauvres, non loin des splendides devantures des grandes villes, de la magnifique rue du Régent (*Regent's street*) ou du Palais-Royal à Paris, ils reculeraient d'horreur. Ils seraient tentés de perforer les murs, afin de donner à ces languissantes créatures l'air et la lumière, et de les transporter sur les montagnes couvertes de bruyères. Meux vaudrait les laisser sous l'abri naturel des rochers sauvages qu'entre les murs de la prison pestilentielle qui les contient et qui fait éclore la maladie avec le vice.

Pour la portion féminine de la création, les fleurs sont d'un prix inestimable ; et si l'autre sexe le savait, les fleurs auraient le même prix pour les hommes, relativement à leurs compagnes. La femme qui trouve des charmes à l'horticulture ne cherche point hors de chez elle des plaisirs plus dispendieux. Son intérieur est tout pour elle, et si son mari est assez avisé pour encourager ce goût, il a raison. Les femmes sentent vivement les petites attentions, et, selon toute probabilité, il y aurait peu de mauvaises épouses, si les maris étaient bienveillants, affectionnés et sages.

C'est à eux d'encourager chez leurs compagnes tous les penchants gracieux et innocents à la fois, de développer ces germes si utiles à la vie domestique, le soin de l'intérieur, la régularité des pratiques, le goût de l'étude, celui des fleurs et celui de la musique.

(*Grafin Hahn Hahn.*)



L'HÉROÏSME GUERRIER CHEZ LES FEMMES

ou

LES DAMES ANGLAISES A GWALIOR

Ces terribles combats, entre les montagnards de l'Inde centrale et les Anglais envahisseurs, combats qui ont ensanglanté les années 1842 et 1845, et compromis pendant quelques moments la puissance anglaise dans l'Inde, ont donné lieu à quelques-uns de ces beaux développements de l'héroïsme chez les femmes, qui sont si peu rares dans la vie privée, — que l'on ne remarque pas, tant ils sont naturels et instinctifs, chez la mère, la fille et l'épouse dignes de ces noms ; mais qui, lorsque certaines circonstances extérieures leur prêtent un nouveau relief et un éclat particulier, frappent si vivement l'imagination.

Le journal que vient de publier lady Sale, femme du colonel anglais de ce nom, longtemps prisonnière des Afghans et qui a survécu à ce terrible désastre, donne les plus intéressants détails sur l'odyssée héroïque où elle a joué un si grand rôle. La pelisse criblée des balles que firent pleuvoir sur elle les ennemis placés sur les hauteurs, a été rapportée par elle à Londres : c'est assurément un beau trophée de sa famille. Elle traversa à cheval, sans aliments, entourée de blessés, de morts et de mourants, ces étroits et redoutables défilés de Khouard-Khaboul, où l'armée anglaise s'était si imprudemment engagée. La neige y tombait à gros flocons, mêlée des projectiles lancés par les longs mousquets des Afghans. Elle secourait les uns, encourageait les autres, supportait la fatigue dont une organisation robuste eût été accablée, et montrait, dans ce pénible voyage, le courage d'un philosophe, la résolution d'un soldat et la délicatesse d'une femme. Ainsi se déploie et se développe dans les grands événements la force intime de l'âme, qui supplée à la force physique, et qui lui est si supérieure.

D'autres femmes partageaient ses dangers et ses souff-

rances. Enfermées dans une citadelle du chef barbare de Gwalior, elles présentèrent à leurs maris, comme disent les Anglais, trois nouveau-nés qui virent le jour dans cette période de captivité. Ce qui semblait insupportable à ces femmes, ce n'était ni la faim, ni le froid, ni les mauvais traitements de leur maître, mais la difficulté de satisfaire certaines habitudes anglaises, devenues une seconde nature : la tasse de thé, par exemple, quand elle reparut au milieu de ces pauvres esclaves abandonnées, qu'une mort certaine semblait menacer, fut pour elle une véritable consolatrice. Nous serons heureux de donner bientôt à nos lecteurs quelques extraits curieux des mémoires personnels de lady Sale, qui ont paru à Londres récemment.

LA JEUNE MÈRE.

(Extrait d'une lettre datée de Siring, 1820.)

« . . . La petite héroïne dont je veux vous parler n'a pas encore seize ans et demi, et est la dernière fille d'un membre fort estimable du clan des H. . . , une des vieilles familles des Highlands. Propriétaire d'une plantation assez considérable aux îles orientales, et père de douze enfants, sir Arthur H. . . les a tous élevés avec un soin extrême ; la jeune Marie W. . . , douée d'un goût vif et d'une remarquable aptitude pour la musique, fit des progrès rapides dans cet art. Elle n'avait pas quinze ans, lorsqu'elle fut demandée en mariage par un officier anglais, et, après une assez vive résistance motivée par l'extrême jeunesse de Marie, le père consentit à leur union.

Ils étaient à peine mariés, quand le jeune époux reçut l'ordre de partir pour Botany-Bay, c'est-à-dire pour les antipodes, ou, selon toutes les apparences, il devait rester quinze ans. On obtint avec peine un congé d'une année, et, ce congé expiré, on essaya de dérober à la jeune Marie,

devenue mère, la connaissance exacte du jour où son mari était forcé de s'éloigner.

C'était vers la fin de l'automne ; le jeune homme prétextait une partie de chasse qui devait, disait-il, le retenir quelques jours chez un de ses amis, et partit à franc étrier pour l'île de Wight, d'où il devait faire voile. Mais, par une singulière prévision, par cette étrange divination du cœur que les femmes possèdent souvent, dès les premières heures de son absence, elle pénétra le secret qu'on lui avait soigneusement caché, partit en chaise de poste, bien que souffrante, par un temps effroyable, rejoignit son mari dans l'île de Wight, et écrivit aussitôt à son père, le suppliant de lui envoyer le plus tôt possible la nourrice et l'enfant de cinq mois, qui étaient restés à Stirling. Le père élua

cette demande, et répondit que l'enfant était faible et souffrant, et qu'il s'en chargeait. Une seconde et plus vive demande fut suivie d'un refus encore plus prononcé. Le vent était contraire ; il fallait attendre un mois pour mettre à la voile. Marie partit un lundi matin pour Portsmouth, se dirigea aussitôt sur Londres, alla toujours en poste jusqu'à Glasgow, en Ecosse, sans se reposer, sans s'arrêter et sans prendre de repas, parut le jeudi matin devant son père étonné, reprit son enfant, alla aussitôt retrouver son mari dans l'île de Wight, et, après ces six cents milles parcourus d'une traite, le suivit à Botany-Bay, dans la plus affreuse résidence du monde, mais toute triomphante, accompagnant son mari, et son enfant entre ses bras.

(Souvenirs de Spenser.)



Source de la Loire.

PETITS VOYAGES

SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA LOIRE.

Suite (1).

LÉGENDE DU GERBIER-DE-JONG.

Un des caractères les plus charmants de notre pays natal, de la France, c'est la diversité des aspects, c'est le contraste perpétuel des zones qui la partagent. Elle touche au midi et au nord, elle offre l'âpre bouleversement des monts volcaniques, la sévérité glacée du septentrion, les riants parages des climats tempérés, et jusqu'aux déserts de sable qui se déroulent s'étant au soleil. L'olivier et le sapin, le mêleze et l'oranger, sont les produits du même sol. Ce

pays, singulièrement complexe, touche à toutes les latitudes : les Pyrénées espagnoles, les Alpes suisses, les Alpes italiennes, les deux mers l'environnent d'une ceinture changeante. C'est bien, comme le disait le vieux poète provençal, la région *ourrée* (tissue) *de glace et de soleil*.

On ne sent jamais mieux cette ravissante diversité de la France, qu'en suivant le cours de la Loire. Avec elle on jouit de tous les caprices, on s'associe à tous les contrastes de cette nature si peu semblable à elle-même ; on passe du pays des volcans aux plaines couvertes d'épis qui mûrissent au soleil ; des sites plus sauvages que ceux de l'Ecosse, succèdent à de doux paysages plus suaves que ceux de l'Italie. Tous les hommes vraiment amoureux de la nature, Claude Lorrain, J.-J. Rousseau, se sont acheminés le long des fleuves. C'était le voyage favori des pèlerins, à l'époque où la foi chrétienne les envoyait admirer les souvenirs et les restes des saints que l'Eglise vénère ; faisons comme eux, suivons la Loire dès son berceau.

C'est un rude berceau : elle naît entre la Corréze et l'Ardèche, dans la région la plus âpre de la France. Tantôt s'élevant, comme des fantômes, des rochers aigus, au lincol de lave ; plus loin le cours de la rivière, à la fois rapide et sombre, se précipite entre deux murailles volca-

(1) Voir le premier numéro, page 22.

niques; partout des châteaux sur la crête des montagnes; et ces châteaux sont tristes, ronges et bruns, comme les roches qui ont fourni la pierre pour les construire; l'oiseau de proie crie sur les cimes; les sapins se balancent dans les fentes des rochers; de lourdes gémissements paissent le gazon qui verdoie dans les crevasses des rocs; quelques paysannes, aux pieds nus, un mouchoir rouge jeté sur leurs épaules nues, gardent les troupeaux, tristes et pensives comme leurs montagnes natives. On aperçoit, dans les sentiers qui suivent le fleuve naissant, un attelage de bœufs conduisant un épais chariot, et le paysan de la Corrèze ou de l'Ardeche, avec son vêtement sombre relevé de couleurs tranchantes, sa gravité passionnée et attentive, sa démarche mesurée et énergique, et son vaste chapeau s'avancant de deux pieds sur le front, comme pour lui servir d'abri contre les affreuses pluies de ces montagnes.

Les légendes et les traditions, recueillies par les paysans de ces régions sauvages, où l'on passe à pied la Loire, destinée plus tard à couvrir une si grande étendue de terrain, sont bizarres et tristes comme les localités mêmes. La montagne conique d'où s'échappe ce petit filet d'eau qui deviendra la Loire a servi de texte à un conte dont la mémoire des vieux pères a garde le souvenir, et on se mêlent quelques traces de faits historiques. Cette élévation pointue, c'est le *Bonnet du Diable*.

C'est le dernier vestige laissé par Satan, le memorandum de son passage, après que sa maison d'or se fut enfoucie dans un étang et eut disparu pour jamais.

La légende elle-même, dans sa rusticité primitive, plaira davantage sans doute à nos jeunes lecteurs. Nous n'avons pas besoin de dire que c'est un conte empreint de toute la barbarie du temps.

LA MAISON D'OR DU DIABLE

ou

LE GERBIER-DE-JONC.

Le pays des *Velavi*, que l'on appelle aujourd'hui le Velay, était encore sauvage et païen, lorsque saint Paulin vit dans son sommeil une figure lui apparaître et lui ordonner d'aller au Gerbier-de-Jonc prêcher l'Évangile aux barbares; il s'y rendit. C'était la coutume, parmi ces habitants païens, de tuer un enfant tous les ans pour honorer leurs dieux. Quand saint Paulin arriva, la croix à la main, le pauvre petit enfant était déjà suspendu, et le chef lui dit :

« Que ton Christ sauve cet enfant, et je me ferai chrétien. »

C'était un garçon nommé Ramberg, sur lequel le sort était tombé. Saint Paulin se mit à genoux, pria Dieu : la corde cassa aussitôt; l'enfant se releva sain et sauf. Cependant, contique la légende populaire, le diable n'était pas content. Le soir même il apparut au chef des Velavi, qui s'appelait Oeco, et se montra à lui sous la forme d'un ange, les ailes écartées de pierreries et le front ceint d'un bandeau d'or :

« Qu'as-tu fait? lui dit le diable. Tu as écouté ce saint qui t'a trompé; tu as renoncé au bonheur pour suivre les conseils de cet insensé, parce qu'il te promet le paradis;

mais ce paradis, où est-il, te l'a-t-il montré? Va, il te prend pour dupe; il n'y a de paradis que chez nous, et nous te le montrerons quand tu voudras. Demande un peu à ton docteur chrétien de le faire voir au moins un petit coin de la félicité qu'il te promet, et tu peux être bien sûr de n'y rien voir. Quant à moi, je suis de parole. Nomme des arbitres, je les laisserai visiter demain, si tu le veux, la maison que je te destine. »

Oeco était ébranlé; il désirait se faire chrétien, mais il voulait être sûr de son paradis, et il fit part de ses doutes au bon saint Paulin, qui lui répondit doucement :

« Le diable est fin, et tu ne l'es pas beaucoup. Envoie, pour vérifier la chose, un homme de ta suite et un de mes diacres, tu verras ce qui arrivera. »

Le diable avait indiqué un endroit de rendez-vous pour les émissaires d'Oeco et pour les siens. Le diacre et le Vélave s'y trouvèrent de la part d'Oeco, et y rencontrèrent Satan lui-même, qui cette fois avait pris la forme d'une très-belle femme.

« Suivez-moi, leur dit-elle, et dépêchez-vous, car j'ai hâte de vous montrer la belle habitation destinée au duc Oeco. »

Ils quittèrent la grande route, s'engagèrent dans des régions inhabitées, et se trouvèrent bientôt sous une grande arcade de marbre vert, au delà de laquelle s'étendait, à perte de vue, une avenue de colonnes d'or. Le pavé était de diverses sortes de marbre merveilleusement poli, et, entre les colonnes, s'élevaient d'immenses tulipes d'or, qui répandaient l'odeur de la rose. En se détournant à droite et en entrant dans une allée de cèdres, ils virent briller de loin une maison qui étincelait comme de l'or. En effet, elle était tout entière de ce métal, à l'exception des vitraux qui étaient de diamant, et de la toiture qui était en argent. Comme il faisait très-grand soleil, ils ne purent en approcher qu'à reculons; elle était toute pavée d'or et de pierres précieuses, et d'une incroyable grandeur.

« Voilà, leur dit la prétendue jeune femme, la maison de votre duc; comment la trouvez-vous? »

— Assez bien, répondit le diacre étonné; mais, ce n'est pas tout, il faut qu'elle soit solide. Le bon Dieu bâtit très-solidement, les maisons du diable ne durent guère. »

Il fit le signe de la croix, aussitôt tout disparut. L'or, les pierreries, la maison, et même la jeune fille; il ne resta par terre que le capuchon de soie brune qu'elle portait et qui rebassait la blancheur de son visage.

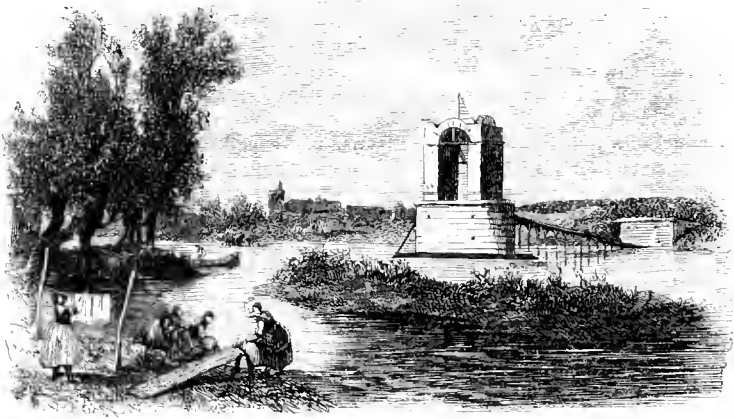
C'est ce capuchon qui a beaucoup grandi, et qui est devenu la montagne du Gerbier-de-Jonc. Le diable reparut en sa propre personne; la maison d'or fut changée en boue, et le diacre, ainsi que le Vélave, se trouvèrent au milieu d'un petit marais rempli de roseaux et de joncs, qui est aujourd'hui la source de la Loire.

Ils ne savaient plus où ils étaient, et il leur fallut faire un chemin immense, en suivant le cours du ruisseau qui venait de naître, pour retrouver le château du duc Oeco. Quand ils se présentèrent, la porte du château était fermée; le drapeau noir flottait sur la plus haute tour; et, selon la coutume de ces temps barbares, les trois femmes d'Oeco se précipitaient dans un bûcher qui s'élevait au milieu de la grande cour du château. C'est que le duc Oeco était mort au moment même où le diable avait repris sa forme véritable.

Dieu avait ainsi châtié son incrédulité. On l'enterra au milieu d'une forêt qu'il aimait, dans un lieu d'où les arbres

ont disparu, et qui s'appelle encore aujourd'hui le château de Bouthéon. C'est en effet un des premiers paysages qui

montrent la Loire sous cet aspect riant et gracieux, qu'elle ne doit plus quitter jusqu'aux limites de la Bretagne.



Château de Bouthéon.

Le duc Occo n'avait pas voulu qu'on le laissât après sa mort dans ces régions maudites, où le diable avait tenté de le séduire. Quant au lieue, sorti du Bonnet du Diable, il avait déchiré la lave, bouleversé le paysage, fondu les rochers, rejeté à droite et à gauche des crêtes de basaltes menaçantes. Rien n'est plus affreux que les gorges d'Arlempde, et les géants volcaniques de Joannade, dont la base est

rongée par le flot furieux encaissé dans un étroit sillon de granits gris, d'ardoises noires et de débris de lave.

Le diable a certainement passé par là, disent les paysans. C'est une nature particulière, moins voilée que celle de l'Ecosse, moins froide que celle de la Norvège, moins nue que celle de l'Espagne; quelque chose d'énergique et de sombre, qu'on ne trouve que dans ce pays. La



Rochers d'Eximeuil et de Vésésualais.

féodalité aimait ces régions austères et ces roches escarpées; les châteaux sont semés avec profusion sur les bords de cette Loire naissante, qui trace si rudement et si difficilement sa route. Quelques sites méritent d'être remarqués; par exemple, ce point de vue où la Loire, emprisonnée entre les rochers noirs de Vésésualais et d'Eximeuil, glisse comme une nappe d'argent lancée sur une pente rapide.

Nulle part ce caractère sauvage ne se prononce avec plus de force qu'au milieu d'un entonnoir de verdure noirâtre, de basaltes taillés à facettes, et de roches énormes jetées pêle-mêle, qu'on appelle la voûte Polignac. Après avoir vaincu

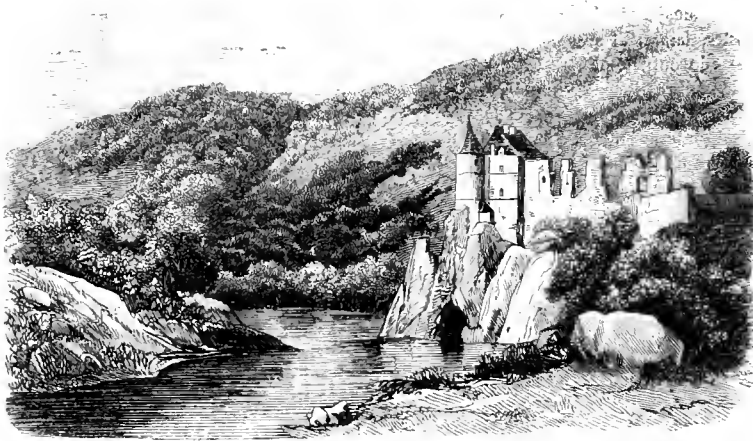
des obstacles sans nombre, et, comme disent les paysans, mangé des rochers sur sa route, la Loire, fatiguée, s'arrête un peu et fait un coude, pressée entre les granits et les laves. Là, elle forme un bassin assombri de tous côtés par ces colosses de pierre. Ses efforts, pour se frayer passage, ont creusé le plus haut et le plus aride de ces rochers et percé une voûte obscure, sous laquelle ses eaux captives s'engouffrent avec un triste bruit.

Rien de plus pittoresque à l'œil que les ruines du château qui couronne, comme le nid d'un aigle, ce rocher et cette voûte. C'est le berceau d'une antique et illustre famille à la-

quelle le sort réservait de grandes destinées et de grands malheurs. Les fées vertes de la voûte Polignac se rattachent à une ancienne tradition païenne de ces contrées, et

nous nous occuperons bientôt de cette tradition aussi bizarre que poétique.

(La suite à un prochain numéro.)



Château de la voûte de Polignac.

LE COURAGE MORAL DANS LA JEUNESSE.

OU

EXEMPLES DE FORCE CONTRE LE SORT, DE RÉSISTANCE ET DE SUCCÈS
DANS LES CARRIÈRES LES PLUS DIVERSES.

INTRODUCTION.

On a souvent écrit la vie des enfants célèbres; un moraliste sévère pourrait blâmer cette prime accordée à l'amour-propre. De nombreux exemples semblent attester que la supériorité apparente des génies précoces n'offre pas toujours un gage suffisant d'avenir. Les petits prodiges tiennent peu, en général, les brillantes promesses de leurs plus jeunes années, et, plus d'une fois, l'amandier, qui se couvre de fleurs odorantes avant que l'hiver soit expiré, ne présente en automne que des branches stériles et des rameaux dépouillés de fruits.

Une tâche bien autrement utile et charmante reste encore à remplir.

Quelle a été la jeunesse des grands hommes?

Comment ont-ils préparé leur gloire?

Quelles épreuves ont subies la jeunesse et l'enfance de ces admirables ou de ces aimables esprits?

Rien de plus intéressant que ces détails; rien de plus instructif et de plus doux que de s'associer à ces destinées naissantes. C'est un roman plein d'attrait et d'émotion que la lutte perpétuelle de la force morale, ou intellectuelle, contre les obstacles de la vie. Tantôt le triste herceau de l'homme célèbre est entouré de langes grossiers et frappé d'anathème par la misère; tantôt la position sociale s'oppose au développement des facultés de cet être destiné

à saisir la gloire, la fortune ou la puissance. Il faut résister, il faut attendre, il faut souffrir. La gloire et la fortune sont lentes à venir. C'est toujours la grande leçon chrétienne, l'enseignement divin de la résignation, de l'abnégation et de la force morale. Il est singulier que l'on ait jusqu'ici négligé de réunir et de grouper ces souvenirs de la jeunesse chez les grands hommes; cependant les premières chartes du jour qui s'annoncent ont plus d'attrait mille fois que l'éclat splendide du soleil à son midi.

Il arrive presque toujours que les circonstances extérieures favorisent peu ou contrarient absolument les tendances de l'homme supérieur. Il est forcé de frayer sa route, et les obstacles le grandissent; chaque combat accroît sa force; il faut qu'il s'arme d'un courage à toute épreuve et d'une patience sans égale, qu'il avance d'un pas ferme, comme le voyageur égaré par l'orage, dans la nuit, et sous la brise au milieu des fondrières et des abîmes. Ce n'est qu'à ce prix seulement qu'il obtient la couronne due à son génie. Toutes les jeunesses d'hommes célèbres sont difficiles et entourées d'épines.

Nous ne pouvons mettre la main à une œuvre plus utile, ni entreprendre une tâche digne du but de notre recueil, plus avantageuse pour nos jeunes contemporains, que celle qui leur montrera l'héroïque résistance opposée, dans les carrières les plus diverses, au mauvais vouloir de la fortune, par les Bayard, les Racine, les Amyot, les Despréaux, les Napoléon, les Poussin. Peintres, sculpteurs, poètes, mathématiciens, généraux d'armée, commerçants, industriels, tous ceux que la gloire a couronnés, que la main de la fortune a enrichis, que la reconnaissance des hommes suit dans leur tombeau, ont consacré leur jeunesse et leur âge mûr à une lutte acharnée, souvent héroïque. Ils ont pratiqué tous la vertu chrétienne de l'abnégation; ils ont attendu et travaillé; ils ont saisi la destinée corps à corps, et la récompense est venue les chercher enfin.

C'est ce que nous ne pouvons trop rappeler à nos jeunes contemporains, dans une époque où chacun, des le premier

âge, voudrait improviser la gloire, absorber les jouissances, se rendre maître de la fortune, sans les avoir conquises ou méritées ; où la fureur du succès, le besoin de le réaliser avant le combat, le désir insensé de triompher avant la lutte, arment du pistolet ou du poison, comme il est récemment arrivé à de jeunes hommes de lettres, des femmes, des artistes, faibles et ardentes natures, pressées de jouir, incapables de souffrir, qui ne savaient pas que tout s'achète, et que la gloire et le succès sont à ce prix.

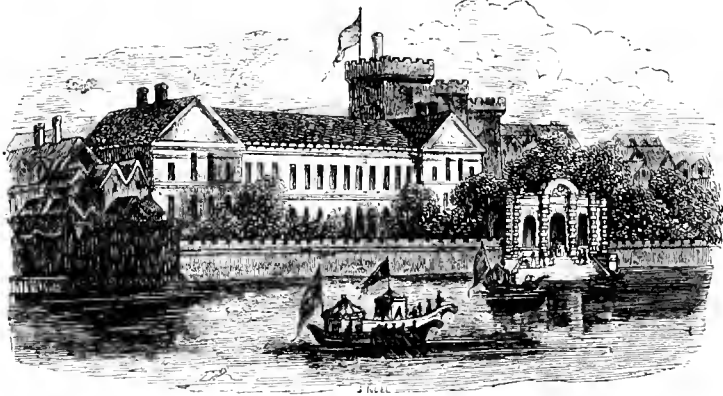
Nous nous ferons donc les historiens fidèles de cette première période, si intéressante dans la vie des hommes que le succès a couronnés. Nous choisirons dans cette pé-

riode de lutte, d'attente, de souffrance, les anecdotes les plus intéressantes et les plus authentiques, qui s'offriront à nos recherches et à nos souvenirs.

I

LA JEUNESSE DE VAN-DYCK.

Lorsque, en 1659, les habitants de Londres voyaient une barque splendide traverser la Tamise, et un gentilhomme de l'élégance la plus recherchée descendre au palais de Buckingham, traverser les appartements et entrer de plain-



Le palais de Buckingham.

pied chez le duc ou même chez le roi, ils ne se doutaient guère que ce splendide seigneur, aux manières si aisées, à la livrée si éblouissante, était le fils d'un pauvre vitrier et peintre sur verre de la ville d'Anvers, qui ne lui avait laissé aucune fortune.

Il se nommait Van-Dyck, et il mérite dans la mémoire des hommes une place, non-seulement distinguée, mais grave et éminente. Parmi les historiens-peintres, c'est lui qui a reproduit, avec le plus de vérité, dans leur caractère réel, tous les hommes importants de son époque. Cromwell, Charles 1^{er}, Strafford : ils revivent, grâce à son pinceau.

On croyait d'or les toiles de Van-Dyck, et on ne payait jamais assez le commentateur historique le plus brillant et le plus impartial de son temps. La mission de Van-Dyck s'élevait au-dessus de celle d'un peintre ordinaire.

Marié à la belle héritière d'un des grands noms de l'aristocratie britannique, le fils du vitrier vécut dans l'élégance la plus magnifique, au milieu d'amitiés honorables et dans un luxe de prince. Autour de lui la révolution grondait, la hache frappait, l'émeute hurlait, les maisons brûlaient, les champs de bataille se couvraient de morts, et cependant Van-Dyck continuait son œuvre, aimé de tous les partis, dont son pinceau consacrait à l'avenir les chefs et les victimes.

L'ascendant que prit son magnifique talent dès son arrivée à Londres, détruisit la réputation et la fortune d'un autre peintre flamand, Daniel Mytens, qui, avant lui, avait obtenu de grands succès. Un contemporain nous a conservé des notes relatives à une conversation curieuse entre Van-Dyck et Mytens.

« Vraiment, maître Van-Dyck, lui disai-je ce dernier, j'ad-

mire votre beau talent ; mais, en vérité, vous avez eu bien du bonheur. Vous voilà vêtu et logé comme un roi, et vous jouissez d'une considération sans égale. Certaines étoiles brillent sur la tête des hommes prédestinés ; ceux-là laissent les autres plongés dans l'obscurité la plus profonde. Je suis sûr que, depuis votre enfance, vous n'avez pas éprouvé une seule traverse !

— Buvez d'abord un coup de ce vieux vin de Constance, cher confrère, je vais vous dire cela, répondait Van-Dyck au vieux peintre déchu qu'il recevait à sa table. Ma vie et la vôtre se ressemblent ; elles ont eu leur ombre et leur lumière toutes les deux ; moi, j'ai commencé par le mauvais côté : je suis désolé, mon confrère, que ce soit par là que vous finissiez. Les bonheurs de ma jeunesse sont assez curieux pour que je vous les raconte en peu de mots. Mon père, qui n'avait pas de quoi nourrir sa famille et qui me faisait barbouiller du verre pendant toute la journée, m'éveillait à quatre heures du matin pour m'apprendre les éléments du dessin : Dieu sait de quelles larmes enfantines je payai d'avance ma fortune et mon succès d'aujourd'hui ! Quand il mourut, j'allai broyer les couleurs chez Henri Van Palen, et je fus en lutte, pendant plus de cinq ou six ans, aux mauvaises plaisanteries de tous les élèves de l'atelier. J'étais battu à peu près tous les jours, et je n'entraî dans l'atelier de Rubens, composé d'élèves beaucoup plus âgés et plus graves, que pour échapper à cette persécution qui ruinait ma santé. Je crois que l'on avait reconnu en moi quelque talent, et qu'il y avait pour le moins autant de jalousie que d'étourderie chez mes jeunes compagnons.

« Rubens, vous ne l'ignorez pas, était un fort grand homme dans notre art et un habile diplomate. Quand il



VAN-DYCK.

For. Lacroix et Comp.

BRITISH
MUSEUM
7 APR 29
NATURAL
HISTORY

avait un élève, dont le talent lui semblaît devoir grandir, il l'envoyait en Italie avec de grands éloges, lui fermant ainsi son atelier de la manière la plus honnête, et en même temps de la façon plus utile à l'élève. C'est ainsi qu'il se conduisit envers moi. J'avais refait une partie des chairs exécutées par le maître et que mes camarades avaient effacées en jonant; il admira cette retouche, me convrit de louanges et me donna mon congé. Je n'avais pas un penny dans ma bourse; j'allai à Rome et à Gènes, où je tus le plus malheureux des hommes. Les peintres hollandais et flamands, qui habitaient l'Italie, passaient leurs journées au cabaret; comme je ne voulais pas mener la même vie qu'eux, ils me firent subir la persécution la plus acharnée. Je peignais maîtresses et servantes d'auberges, pour un diner, quand elles le voulaient bien, et souvent je ne trouvais pas de diner. Il me fallut aller à pied de Gènes à Venise, où je gagnai comme je pus ma vie en faisant des copies du Titien et de Paul Véronèse. Enfin, une grande toile que j'avais beaucoup soignée, mon *saint Augustin*, trouva des admirateurs. On voulut bien convenir que je n'étais pas le dernier des peintres. J'avais alors trente-deux ans, et j'en ai trente-neuf. Du moment où il fut prouvé que je savais manier la brosse, il se fit une nouvelle insurrection contre moi; ma manière n'était pas celle du grand Rubens, et l'on répéta de tous côtés qu'elle était petite, et que j'étais fait tout au plus pour la miniature.

En France on me négligea, l'on ne fit pas la moindre attention à moi; en Flandre je passai pour un peintre mesquin; c'est précisément ce qui fit ma fortune. Je me rejetai sur le portrait, seul genre que l'on daignât me laisser, et toute la cour de la Haye fut peinte de ma main. Bientôt le roi d'Angleterre m'appela près de lui; alors je vogueai en pleine eau. Mais, mon cher Daniel, si vous voulez comparer mes années d'apprentissage à mes années heureuses, vous verrez que j'ai acheté ces dernières un fort grand prix. Mes éprouves ont duré vingt-deux ans, ma fortune dura seulement depuis sept années, et sans doute n'en jouirai-je pas longtemps encore, car je suis pléthorique et épuisé de travail.

En effet le grand peintre mourut trois ans après, à quarante-deux ans, laissant plus de quatre cents chefs-d'œuvre.

LES MILLE ET UNE NUITS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE,

ou

CROIX DES MEILLEURS COSTES

ESPAGNOLS, ALLEMANDS, AMÉRICAINS, ETC., ETC.

CONTE DU MATELOT HEINRICH.

Suite (1).

Comment le notaire Wappenbickel, au lieu d'apposer les sceaux, fut mis sous les scellés et devint impémeable.

« Cette légende, s'écria Sa Hautesse, ressemble fort aux *Mille et une Nuits*, à cette exception près que vos nei-

ges, vos glaces et ces sapins du Nord ne me plaisent pas beaucoup. Le soleil du Bosphore et les champs fleuris de la Perse valent mieux. Mais voyons un peu; que devient le notaire en face du géant en robe de chambre, dont l'étrange envie était de se faire arracher une dent d'or?

— Le petit notaire, reprit Heinrich, ne doutait de rien; mais quand la bouche du géant s'ouvrit et lui montra une rangée d'énormes molaires et de terribles incisives, au milieu desquelles s'élevait à gauche, du sein d'une cavité profonde, comme une colonne, la gigantesque dent d'or, il trembla de tous ses membres et s'écria :

— Laquelle?

— La dent d'or ! hurla le géant.

— Le frisson de Wappenbickel devint plus violent encore. Il insinua l'instrument d'acier dans la mâchoire du seigneur colossal, ébraula d'une main iudéique la dent d'or, qui ne céda point à l'action mal dirigée qu'on lui faisait sentir, et vit les deux nains marcher à lui d'un air courroucé.

À cette vue, pâle comme la mort, il éprouva un affreux serrement de cœur. Les traits de son client, sillonnés de veines gonflées et tendues, dénotaient une rage effroyable. Wappenbickel perdit toute son assurance et tout son espoir; il demanda grâce et merci à mains jointes. Cependant, soit que le grand seigneur fût dur au mal, ou qu'il dédaignât de se venger, il se contenta de jeter un regard foudroyant sur l'opérateur, et, d'un seul geste, lui ordonna de tenter un second essai.

Ce dernier ne se le fit pas dire deux fois, ramassa son instrument, le replaça, et tira avec toute l'énergie d'un homme qui a peur. Il avait réussi : hélas ! son succès n'avait été que trop complet; Wappenbickel s'était trompé; la mâchoire entière était suspendue à son acier fatal, et la dent d'or était seule restée intacte!

Au lieu d'avoir recours aux larmes et d'attendrir l'âme de sa victime par ses prières, il crut plus prudent de lui tourner les talons et de prendre le large. Par malheur, un dogue rouge, au nez noir, se jeta en travers la porte en lui montrant un râtelier terrible, qu'il ne semblaît pas d'humeur à livrer aux pièces du dentiste.

Que faire? que devenir? Wappenbickel tomba tout simplement à genoux, pendant que le châtelain, qui n'avait pas sourcillé, livrait sa mâchoire endolorie et mutinée à ses nains, qui enveloppaient soigneusement d'une serviette de damas violet le menton seigneurial.

« Ah ! chevalier ! grand chevalier, magnanime paladin ! s'écria le pauvre homme; pardou, au nom des lois de la chevalerie, qui prennent la défense du pauvre et de l'orphelin... miséricorde !

— Tu es (lui disait le géant, d'une voix sourde, que la récente blessure rendait peu intelligible) un présomptueux et un bavard.

— Pitié !

— Ah ! pitié !... tu n'as pas eu pitié de ma mâchoire.

— Grâce !

— Non certes...

— Je suis un maladroît et un misérable ! Mais la chevalerie vous ordonne d'épargner le faible.

— Ah ! tu m'apprendras ce que m'ordonne la chevalerie ! »

Le notaire se tenait toujours prosterné devant son juge; sa figure ossense, son vêtement étrange et couvert de boue, ses mains décharrnées et livides, sa voix claire et

(1) Voir le premier partie, page 18, 1^{re} édition.

vibrante ; son attitude anguleuse et bizarre ; son inoffensive épée, dont la poignée effleurait le sol, et dont l'extrémité menaçait le plafond, tout cela composait un tableau dont un romancier moderne eût ri dans ses moments les plus noirs ; mais le châtelain se sentait peu disposé à la joie. Son front resta plissé comme une voile de navire à demi chargée ; il répondit sur un ton peu doucereux :

« Allons, reptile ! pas tant de phrases, ni de sentences doctorales ! Je t'ai promptement récompensé en cas de succès, châtimé si tu faisais des sottises ; je crois que je n'ai aucun motif de me louer de ton adresse, tu seras donc puni. Je ne songe pas à te tuer : ce serait trop d'honneur te faire ; mais tu as en l'audace de m'apprendre les devoirs de seigneur et de chevalier, et je compte m'amuser à tes dépens. Pas de cris, plus de moyens oratoires surtout ; sans cela je te bâillonnerai, et tu passeras quelques heures très-mauvaises.

« Ah ! ma femme, ma femme ! s'écria Wappenbickel. Est-il possible d'avoir si merveilleusement bien extrait, si adroitement fait sortir de son alvéole la dent de cette baronne délicate et charmante, de m'être acquitté de l'une des plus difficiles opérations de ma profession, et de me tromper ainsi quand il s'agit d'une dent d'or !

— Tais-toi, lui dit le géant, que les deux nains vigoureux emportaient, assis sur son grand fauteuil.

— Je me tairai, reprit bien las le notaire : je ne soumetts sans réplique à vos ordres et à votre toute-puissance. Vous me verrez subir avec calme et résignation tous les supplices qu'il vous plairait de m'infliger ; néanmoins, si la pitié n'est pas éteinte en votre âme de chevalier, si quelque étincelle de charité brille encore...

— Silence, bavard ! hurla le propriétaire du castel. Est-ce ainsi que tu obéis quand un maître commande ? Marche devant moi ! »

Le dogue ouvrait la marche, Wappenbickel suivait tête baissée, et cette procession peu triomphale se terminait par le fauteuil du géant que portaient les deux nains. A chaque instant la petite épée du notaire s'embarassait dans ses jambes ; il tomba et fit beaucoup rire Sa Majesté châtelaine.

« De quel droit, s'écria le seigneur, portes-tu cette inutile et embarrassante épée ? Es-tu chevalier ?

— De nom et d'armes, répondit en se relevant Wappenbickel !

— Chevalier dentiste ?

— Oui, seigneur !

— Notaire, chevalier dentiste !

— Oui, seigneur.

— Voilà un nom magnifique et des armes bien portées ! Chevalier dentiste, tu n'es pas plus dentiste que chevalier ! Comment donc soutiendrais-tu le poids d'une armure ? Tu n'es guère que la moitié d'un homme ! Mais attends, je corrigerai bientôt les torts de la nature envers toi. Je veux te rendre le plus solide des paladins, le plus imperméable des preux, et le plus invulnérable des héros ! »

Et le géant partit d'un long éclat de rire qui fit retentir ses voûtes gothiques et se perdit dans les longs corridors, où se tenaient rangés en bataille des nains de toutes les couleurs, armés de lances de poix résine, qui jetaient au loin une lugubre clarté.

« Marche, marche, » lui criait le géant !

Le notaire comprit qu'il fallait se rendre à une injonction aussi formelle. Palpitant d'effroi, le visage encore plus pâle et plus jaune que de coutume, il suivit, en chancelant,

le chemin que lui indiqua l'homme à la mâchoire rompue. Celui-ci le conduisit, par de longues galeries et d'immenses escaliers, jusqu'à une sorte d'arsenal, où étaient appendus plus de cinquante armures de formes et de grandeurs diverses. Dans cette salle il fallut, bon gré mal gré, que le dentiste-notaire se déshabillât, et qu'il armât son fragile corps de pièces convenant à sa taille et à l'exigüité de ses membres. Les deux nains qui avaient porté leur maître lui servaient de femmes de chambre.

Une fois armé de pied en cap, lorsqu'il eut attaché un poignard à sa ceinture, et assujéti son lambert empanaché sur sa tête, le châtelain le mena dans la cuisine. Là, quatre nains, à peu près semblables à celui qui avait embauché le dentiste, étaient accroupis autour d'un feu d'enfer, dont les flammes tournoyaient en pétillant.

C'était un étrange spectacle que cette cuisine. Là, se trouvaient épars tous les costumes imaginables appartenant aux professions les plus diverses.

« La folie de nos contemporains, s'écria le seigneur, est de sortir de leur profession, et de faire toute autre chose que ce qu'ils devraient faire. C'est un tort que je corrige de mon mieux. Ce gros paysan, continua-t-il en soulevant un habit grossier, voulait singer le beau gentilhomme ; je l'ai fait coudre dans les plus magnifiques vêtements de brocard et de soie ; il labourait maintenant sous ce costume qui le gêne assurément. Voici la défroque d'une jeune femme, charmante d'ailleurs, blonde et gracieuse, qui courait les bois en amazone, se prétendant une guerrière de premier ordre ; je l'ai mise à la tête de mes chasseurs, et elle court les bois tout à son aise.

« Monseigneur ! monseigneur ! criait le notaire, que voulez-vous faire de moi ?

— Chevalier, répondit le géant, chevalier, dentiste et notaire, je vais te sceller dans ton armure ! Holà ! mes nains, à moi !

— Oh ! seigneur, seigneur !

— Notaire, tu seras scellé chevalier, tu seras armé. Nains, ici !

— A vos ordres, seigneur. »

Tous les nains s'agenouillèrent. Le pauvre Wappenbickel était plus mort que vif.

— « Enfants, s'écria le châtelain, voilà un gaillard que vous m'allez river dans sa cuirasse. Prenez vos ustensiles et faites votre devoir. »

Aussitôt les petits ouvriers, sans rien répondre, saisirent notre dentiste, sur le front duquel la sueur ruisselait à grosses gouttes. Ils le placèrent sur une longue table, ou, à l'aide de métal fondu et de fers rouges, ils commencèrent à sonder ensemble les diverses pièces de l'armure qui recouvrait l'infortuné dentiste.

« Faites-moi un chevalier de ce dentiste, » criait le géant.

Wappenbickel, sentant l'airain s'échauffer et rôtir sa peau, se mit à rugir comme un lion ; mais ses cris ne produisaient pas plus d'effet que les sanglots d'un enfant couché sous le fouet du maître d'école. En vain suppliait-il le châtelain d'avoir pitié de lui et de lui accorder son pardon : ses prières ne furent point écoutées.

« Telle œuvre, tel salaire, docteur, répétait de temps à autre Sa Seigneurie avec une sourdre colossale. Une autre fois ne te mêle plus d'arracher les dents à un personnage de mon espèce, et deviens un peu plus modeste en général. Identifie-toi mieux, mon cher, avec les mœurs de l'ancienne chevalerie que tu n'as jamais comprises. Dentiste,

arrache les dents ! chevalier, bats-toi bien ! notaire, fais des actes !

— Ah ! monseigneur ! monseigneur ! vous parlez d'or ! Faites grâce au notaire et au dentiste, ainsi qu'au chevalier. »

Les nains continuaient leur travail. Le marteau frappait à coups redoublés sur l'armure. Bientôt cuirasse, haubert, corselet, tout fut attaché ensemble, de façon à ce que la carapace d'airain enveloppât Wappenbickel. Le notaire était scellé.

Wappenbickel, qui rôtissait, fit entendre de longs gémissements ; mais avant qu'il eût le loisir de se reconnaître, il se trouva casematé dans son enveloppe de fer. Sa toilette terminée, on le jeta sans compliments à la porte, et on l'abandonna à son sort. Libre, il rassembla ses forces, et tâcha de s'éloigner au plus vite d'un lieu où il avait été si cruellement traité. Il s'enfuit à travers les longs corridors, sortit de la grande porte par le pont-levis abaissé ; et au moment où il atteignait la plaine, qui s'étendait au-dessous de lui, il entendit d'affreux éclats de rire, qui semblaient s'échapper des ogives du maudit castel. Dernier trait de barbarie, qui lui fit verser des larmes de sang.

« Etre armé jusques aux dents, murmura-t-il, et ne pouvoir se venger ! Etre notaire et se trouver sous les scellés ! Etre dentiste et ne pouvoir s'arracher cette dent ! Ah ! cela est affreux, et je suis le plus misérable des notaires, des chevaliers et des dentistes. Si seulement je pouvais écorcher vif ce damné châtelain ! »

Comme il parlait ainsi, son oreille fut frappée des hennissements d'un cheval, qui semblait venir au galop derrière lui. Aussitôt, saisi de peur à l'idée de retomber dans les griffes des nains qui lui avaient rossi la peau, il se tut et se cacha dans les broussailles. Ce n'étaient point ses bourreaux qui s'étaient mis à sa poursuite ; un beau coursier sans maître s'arrêta non loin de lui pour brouter les hautes herbes qui l'environnaient. Il sortit précipitamment de sa retraite et chercha à saisir l'animal ; celui-ci plus agile que le notaire doublé de métal, fit quelques bonds, et, d'un air

narquois, s'arrêta de nouveau à plusieurs pas du chevalier. Le notaire, qui d'abord avait voulu attirer la bête à lui par la douceur, se courrouça bientôt de cette résistance. Il fit un immense effort et se mit à courir à toutes jambes après le quadrupède.

Le terrain était en pente inclinée ; le notaire s'embarassa les jambes dans des ronces, la tête emporta le corps, et le voilà roulant avec une grande rapidité de culbutes, sautant de distance en distance, et enfin ne s'arrêtant, dans cette singulière manière de voyager, que tout au bas de la colline. Une telle chute eût pu facilement lui coûter la vie ; nous parlons, si son armure ne l'avait d'abord garanti de toute confusion dans sa course, et surtout si, au pied du monticule pierreux, il n'eût pas rencontré par bonheur un petit étang avec un lit bien moelleux de vase et de joncs. Il roula comme un tronc d'arbre ; il sentit une douce fraîcheur, et éprouva une si vive émotion de plaisir, qu'il resta volontiers dans le bain froid que le hasard lui avait procuré.

« Ah ! ah ! c'était une voix ricaneuse qui sortait du creux d'un arbre, voilà un homme bien trempé ! Il a subi exactement les préparations de l'acier le plus fin : le feu et l'eau, rien n'y manque ! »

C'était un nain qui parlait ainsi, Wappenbickel, l'homme trempé, des qu'il se sentit assez remis de ses brûlures, sortit de la mare et voulut se remettre en chemin. A quelques pas de là il remarqua de nouveau le cheval caparçonné qu'il avait déjà vu. Il s'approcha de lui et parvint cette fois à s'en emparer. Tout aussitôt il l'enfourcha et le fit galoper dans la direction de sa demeure. L'animal, peu habitué sans doute à porter un homme couvert d'une armure, fit le paresseux ; mais, se sentant chatouillé agréablement par les éperons du notaire, il prit le mors aux dents, et courut ventre à terre.

Le notaire, dans la crainte de se voir jeter en bas, se cramponna d'abord au pommeau de la selle, puis il s'abandonna à sa mauvaise fortune. Il allait, il allait, les bras en l'air, raide comme une picquette de cheminée, à travers



mariages et balliers, et croyant sa fin venue, il galopa ainsi jusqu'aux environs d'un petit mur délabré que le dentiste reconnut pour lui appartenir. Arrivé là, la monture

s'arrêta brusquement, et le cavalier tomba sur le sol comme un sac de farine. Lorsqu'il revint à lui, ses regards ne trouverent plus l'oubrageux destrier ; il se releva du mieux

qu'il put, traversa clopin clopant son verger, et entra chez lui au moment où sa fille ouvrait les volets de la maison : il faisait jour.

Lorsqu'ils aperçurent le guerrier empanaché, tous les enfants crièrent à l'envi. La malade elle-même s'étonna de cette singulière apparition et fit un geste de surprise. Cet accueil lui déplût.

« Silence ! cria notre homme de toute la force de ses poumons et frappant la table de son gantelet de fer, de façon à ébranler les vitres. Je ne suis ni le diable ni son ambassadeur. C'est moi, Wappenbickel, à qui l'on a joué le mauvais tour de le transformer en chevalier postiche, pour me punir sans doute d'avoir fait trois métiers. Ah ! si je n'eusse été que notaire, l'on ne m'aurait point mis tantôt sur le gril comme une carpe. »

La famille ne comprenait rien à ce qu'elle voyait et entendait ; aussi chacun restait muet et la bouche béante.

Quand l'espèce de fureur dans laquelle était le notaire fut un peu calmée, il s'assit sur un escabeau et raconta son histoire. Un voisin, que le bruit avait attiré, écouta les détails de l'aventure, et assura le chevalier dentiste qu'il n'existait pas, à vingt lieues à la ronde, de château Barinatibpiddi, ce devait être un mauvais génie qui s'était amusé à l'accommoder de la sorte.

Il aimait mieux avoir été martyrisé par un génie que par un simple gentilhomme, et feignit de se rendre à cette idée, bien qu'elle lui parût tant soit peu bizarre. Néanmoins il fut bientôt forcé de reconnaître l'exatititude du fait ; car, s'étant fait débarrasser à grand-peine de l'armure rivée sur lui, il découvrit qu'elle était de l'or le plus fin, et que son corps ne portait aucune trace de brûlures. Cette double découverte ne contribua pas peu à remettre le pauvre homme dans son assiette ordinaire, et lorsque plus tard il eut vendu sa bellepense dépeuillée, dont on lui donna 2,000 sequins, il se rappela délicieusement les frayeurs et les tortures auxquelles il avait été exposé pendant l'expédition nocturne des montagnes.

Madame Wappenbickel se rétablit en deux jours, soit par suite des émotions morales qu'elle avait éprouvées, soit grâce à la perspective d'une existence plus douce pour l'avenir. En effet, son époux, devenu tout à coup le bourgeois le plus riche du canton, fit bientôt reconstruire sa cabane, acheta quelques pièces de terre, une prairie, des bestiaux, et vécut de longues années, au milieu des siens. Benissant du fond du cœur le singulier génie qui avait fait sa fortune, il se rappela les paroles du géant, suivit ses conseils et ne pratiqua plus qu'un seul métier.

La profession de dentiste fut abandonnée par lui, ainsi que la chevalerie ; il ne resta que notaire, et, fidèle à ses devoirs, il fut cité dans sa province pour son talent et sa probité. Son caractère s'améliora d'une manière sensible ; doux, affable, compatissant, il montra sans cesse de l'intérêt à ses semblables, secourut ceux qui se trouvaient dans le bes-oin, et perdit cette indifférence égoïste et glacée qui le distinguait jadis. Il resta en activité jusque dans l'âge le plus avancé, et presque octogénaire, il se rendait encore à pied à son bureau sans craindre du vent, de la pluie ou des frimas, prétendant que personne n'avait jamais été habillé aussi chaudement que lui, et qu'il était devenu impénétrable.

« Bien soit, disait-il un jour à ses douze enfants, en leur racontant comme quoi on l'avait scellé, lui notaire, dans le château du géant, bien soit le seigneur redoutable qui m'a

donné cette leçon ! Elle peut vous apprendre, mes chers petits, qu'il faut en ce monde savoir rester dans sa sphère, et ne pas prétendre se ranger en même temps sous trois drapeaux ! Tout état est honorable ; il est prudent à chacun de garder le sien. Vouloir être à la fois juriconsulte, médecin, et même soldat, c'est le moyen d'être toujours médiocre, souvent nul, et de devenir la risée des sages. Je sais parfaitement qu'il est assez de mode d'embrasser dix professions d'un coup ; mais cela est folie. Il y a dans mon discours de grands enseignements ; je vous engage à en profiter. »

(Fin du conte de Heinrich et de la seconde nuit.)

ANÉCOTES

DU TEMPS PRÉSENT.

LE GÉNOIS ET LE GALÉRIEN.

(1859.)

L'âme de l'homme renferme une aspiration si puissante vers le beau moral, un besoin si vif de racheter, par de nobles actes, l'imperfection de sa nature, que les existences les plus déshonorées et les plus infimes ressentent encore ce désir. On le voit éclater en actes de charité inattendus, en dévouements qui étonnent. C'est peut-être une des observations les plus consolantes pour l'ami de l'humanité ; c'est aussi l'un des faits qui prouvent le mieux l'excellence des doctrines qui représentent comme possible la purification de l'homme et l'amélioration par le repentir. M. Maurice Alhoj, dans un livre curieux sur un triste et important sujet (1), a cité un exemple remarquable de ce besoin moral de l'humanité. Il l'a recueilli parmi les hommes le plus cruellement flétris par la société et leurs propres actes : nous ne pouvons mieux faire que de rapporter la simple et touchante narration de M. Maurice Alhoj.

« Au nombre des ouvriers libres du port de Toulon, se trouvait, il y a quelques années, un Génois. Cet homme, comme la plupart des ouvriers qui vivent presque en communauté de travail avec les galériens de la petite fatigue, laissait percer le sentiment de commisération que lui inspirait la position des coupables. Parmi les forçats avec lesquels il était en rapport journalier, il en était un qu'il avait pris en plus grande pitié. Souvent il lui arrivait de partager avec lui ses vivres ; plus d'une fois la gourde qui contenait le vin de l'ouvrier libre s'était placée sur les lèvres du condamné. Quand venait l'heure où l'ouvrier libre regagnait son logis en ville, le Génois offrait au forçat le morceau de pain qu'il avait ménagé pendant la journée, et il ajoutait ce supplément à la modique ration du bagne.

Le condamné trouvait un adoucissement à sa peine dans cette sympathie que manifestait pour lui l'ouvrier. Les heures étaient moins longues quand le Génois était au travail, les pensées étaient ainsi moins tristes ; car l'ouvrier parlait au condamné de ses affaires, il l'entretenait de détails du ménage ; cela brisait un peu la monotonie de cette vie incessamment la même que mène l'homme des chiourmes.

(1) Les Forçats, par Maurice Alhoj.

Le Gênois était père de famille. Chaque année sa femme allait passer quelque temps au pays et y portait les économies de l'ouvrier.

Déjà plusieurs fois, aux premiers jours d'automne, le Gênois avait dit au forçat : *Compagnonne* est partie pour l'Italie.

La *compagnonne* est le nom familier que les riverains de la Méditerranée donnent à la femme qui partage leur vie active et laborieuse.

Une nouvelle année s'écoula, l'équinoxe était venu ; la femme du Gênois avait coutume de partir avant cette époque, que redoutent les passagers, et l'ouvrier n'avait pas annoncé l'absence de sa femme au forçat. Celui-ci interrogea l'étranger, et l'étranger lui apprit que la *compagnonne* n'avait plus besoin au pays : elle n'avait plus d'économies à y porter.... Il y avait à peu près six mois que l'ouvrier, cédant à un mouvement d'ambition, avait risqué ses épargnes dans une spéculation de cabotage faite de moitié avec un patron de barque de Livourne. Le petit navire avait péri, et il ne restait plus au Gênois que ses bras pour toute ressource.

L'ouvrier eût trouvé encore du courage dans sa position d'homme libre et dans l'assurance qu'il avait de trouver du travail dans le port ; mais sa pauvre femme n'avait pas eu la force morale de supporter le sinistre qui l'avait frappée dans sa petite fortune : la *compagnonne* était tombée ma-

lade, elle avait fait des dettes, les créanciers réclamaient leur prêt. Un propriétaire intraitable parlait de faire vendre quelques modestes meubles pour se payer d'un loyer de vingt écus... et l'ouvrier, atattu, et pensant à chaque heure à la maladie de sa femme et aux embarras du ménage, ne cessait de répéter :

Porera compagnona!

Un incident vint un moment distraire le Gênois de ses tristes préoccupations. Le condamné, qui jusqu'alors avait paru prendre son supplice en patience, et qui jamais n'avait fait entendre une plainte sur sa position, fut tout à coup saisi d'une profonde aversion pour cette vie qu'il traînait en expiation de sa faute. Le découragement sembla l'atteindre, et plus d'une fois il s'exposa à la bastonnade à laquelle il n'échappa que parce qu'on tint compte de ses bons antécédents. La pensée de la fuite devint fixe chez lui, et il obtint du Gênois qu'il favorisât son évasion en lui apportant un costume d'ouvrier.

Le condamné avait bien mûri son plan. Il s'était assuré d'une cache dans le port où il resterait deux ou trois nuits à l'abri des recherches. Ce temps écoulé, il savait comment gagner une retraite qui lui avait été révélée par un camarade qu'elle avait longtemps protégé.

Le forçat indiqua au Gênois la position de cette demeure secrète, et il lui fit promettre de venir lui faire visite le cinquième jour qui suivrait son évasion.



Toutes les circonstances servirent à souhait le condamné. Il s'évada, gagna un lieu solitaire dans les profondes gor-

ges des vaux d'Olliondes. Il descendit à l'aide d'une corde dans une grotte naturelle, lieu de refuge des nombreux

malfaiteurs qui, à des époques éloignées, infestèrent ces contrées. Le forçat était depuis quelques heures en possession de son asile; le sol résonna sur sa tête: un homme gravissait ces escarpements dont il semblait avoir connaissance exacte; le signal convenu fut donné: la pierre qui cachait l'entrée de la grotte tourna sur elle-même, l'échelle de corde fut tendue, et le nouveau venu descendit: c'était le Gênois qui venait accomplir sa promesse.

L'ouvrier, oubliant sa misère, avait apporté quelques pièces de monnaie au fugitif.

Le condamné les prit en souriant, et il dit au Gênois: « Merci, vous avez fait pour moi tout ce que vous avez pu: à mon tour je vais faire ce que je pourrai. J'ai compté sur vous pour m'aider; je ne puis rester ici: je suis encore dans le département du Var, il faut marcher vers Marseille, car j'aime mieux être repris dans le département des Bouches-du-Rhône.

— Il faut espérer, dit le Gênois, que vous ne le serez pas plus là qu'ici; car si vous deviez être pris, autant vaudrait pour vous être découvert maintenant.

— Non pas, dit le forçat; cela serait aussi bien mon affaire, mais cela ne ferait pas la vôtre.

« Le forçat ne vaut ici que 75 francs, l'ami; plus loin il vaut 100 francs. »

Le Gênois ne comprenait rien au langage du fugitif. Le forçat fut obligé de lui révéler sa pensée entière. « Jamais, disait-il, le bagne ne l'avait effrayé, jamais l'amour de la liberté n'avait inquiété sa vie de captif; forçat, il s'était habitué à sa position; mais la pensée de faire une spéculation au profit de l'ouvrier lui était venue. Dans les fers, le forçat ne pouvait, avec ses 15 ou 20 centimes de pécule, venir au secours du Gênois malheureux; évadé, son corps acquérait une valeur positive, valeur qui se capitalisant par l'éloignement; et quand son corps vaudrait 100 fr., alors il pourrait dire au Gênois: « Prends-le, livre-le; donne-le aux autorités; tu recevras 100 francs; avec cet argent tu payeras ton propriétaire, et ta femme ne manquera plus de bouillon ni de tisane. »

Le Gênois dut se trouver bien surpris d'entendre un pareil langage; il dut croire que la joie de retrouver la liberté avait dérangé les organes du fugitif; mais cependant il fallut qu'il finit par comprendre l'acte de dévouement du con-

damné, quand celui-ci le menaça de l'attacher à lui avec une corde et de le ramener ainsi à la première résidence de gendarmerie. « On verra, dit-il, garrottés ensemble un honnête homme et un forçat; on ne pourra pas croire que c'est le forçat qui ramène l'honnête homme, qui a pris le forçat... »

L'éloquence du condamné persuada l'ouvrier, et au souvenir de la compagne, une transaction se fit entre les scrupules du Gênois et la bonne volonté du fugitif, que le plaisir d'une telle action séduisait plus que la liberté. Le commissaire eut bientôt connaissance des nobles motifs de cette évasion; et, après quelques jours, le fugitif avait repris, par une faveur méritée, sa place aux travaux les moins fatigants du port. »

(Les Bagues.)

LES SOUTERRAINS DE WATLING-STREET.

Si vous jetez les yeux sur les gravures qui représentent le vieux Londres ou le vieux Paris, vous reconnaîtrez sans peine combien nous avons acquis, dans les derniers temps, pour la sûreté, le bien-être et la salubrité. Cependant il y a aujourd'hui plusieurs guerres sourdes et violentes dont personne ne s'aperçoit, et qui n'en sont ni moins terribles, ni moins bizarres. L'une est la guerre des pauvres contre les riches, guerre immorale et à laquelle on ne peut remédier que par la charité des uns et le travail bien organisé des autres; — l'autre est la guerre haineuse des classes oisives et dangereuses contre la société laborieuse, et la défense de la société contre ces classes.

Il faut avouer que, d'une part, les associations des êtres voués au pillage et au mal sont beaucoup plus redoutables que par le passé; d'une autre, que la surveillance et la défense publiques ont cent fois plus de force qu'autrefois, et sont soumises à des lois, régies par des prévisions mille fois plus savantes et plus efficaces. Londres a aujourd'hui toute une armée de gardiens (*police-men*), dont on a eu soin de rendre la situation honorable, si ce n'est honorée, et qui possèdent la sagacité des limiers, le poignet de fer des athlètes anciens, et la discipline des soldats.

Chaque jour, de vieux repaires qui, depuis des siècles, abritaient le crime et le vice, tombent et disparaissent:



(Vieux Londres.)

Paris, la vieille Samaritaine, les rues de la Cité; à Londres, quelques rues infectes. Nous voyons s'éclaircir et s'épure

la vieille Cité de Paris, dont les caves boueuses et les tortueux sentiers protégeaient depuis un temps immémorial les

frauduleuses manœuvres, et servaient d'asile aux bandits; elle est percée aujourd'hui d'une grande rue, qui l'assainira en l'aérant, sous le rapport moral, comme sous le rapport physique. Les arches de nos ponts, et spécialement celles du pont Marie, sous lesquelles se réfugiaient les conciliabules des Bohémiens nocturnes, sont à peu près purgées; les traces de barbarie disparaissent; les poutres antiques de la Samritaine, qui défiguraient le Pont-Neuf, n'abritent plus, comme en 1810, une population de jeunes vauriens. Tous les abords de la cathédrale de Paris sont devenus praticables.

A Londres, le même travail, contrarié d'ailleurs par l'esprit de liberté jalouse qui n'a pas abandonné cette nation, commence à s'opérer.

LONDRES SOUTERRAINE. — CATACOMBES DES VOLEURS.

LES CATHOLIQUES SOUS CHARLES I^{er}.

(Ann 1733.)

La ville de Londres vient d'acheter deux maisons situées dans l'un des quartiers les plus populeux et les plus immenses de cette vaste métropole. Depuis longtemps ces masures croulantes étaient signalées à l'autorité comme servant de repaire aux plus redoutables membres de la population dangereuse qui se presse dans les grandes villes. Vainement visitées par la police, elles ne cessaient pas de soustraire à l'action et au châtiement de la loi les bandits et leurs complices.

Cela durait depuis le règne de Charles II, c'est-à-dire depuis deux cents ans. Une fois entrés dans ces masures mystérieuses, ceux que l'on poursuivait s'évanouissaient comme par miracle. On en fouillait tous les recoins, on descendait dans les caves, on surveillait les issues, mais en vain. Un vieux fabricant de chandelles, qui ne vendait de chandelles à personne, occupait le rez-de-chaussée de l'un de ces ténébreux asiles; il souriait aux visites des officiers de justice, les conduisait lui-même avec une complaisance exemplaire dans tous les recoins de son domicile, et paraissait prendre un malin plaisir à les déjouer. On ne doutait pas qu'il ne recélât le produit des larcins; souvent on voyait entrer chez lui des hommes chargés de ballots et de marchandises. Les ballots disparaissaient comme les hommes et troupaient les investigations les plus assidues. Enfin la destruction des deux masures, dont la ville n'a fait l'acquisition que pour les mettre bas, a expliqué l'énigme que deux siècles n'avaient pas pu résoudre et qui a brayé cinq ou six générations de magistrats.

Sous le comptoir du vieux et deshonnéte marchand, une trappe, ou plutôt une vaste dalle, qui se soulevait au moyen d'un levier, conduisait à un labyrinthe de galeries souterraines, qui non-seulement se ramifiaient dans plusieurs directions, mais aboutissaient à une maison située à un quart de mille de distance. Le trou de la trappe ressemblait à un puits, et un vaste panier, auquel une masse de plomb servait de contre-poids, descendait immédiatement dans les profondeurs de ces cavernes les marchandises volées, accompagnées du malfaiteur qui s'y plaçait. La dalle, refermée aussitôt après qu'il s'était assis dans le panier, ne laissait aucun vestige de ce passage, et la poutre frottée d'huile opérait son évolution sans aucun bruit. Ces

caves, ignorées de tout le monde, formaient comme une ville souterraine où se trouvaient des magasins, des cuisines et jusqu'à des oubliettes; on y trouva plusieurs débris humains, prenes des crimes affreux qui s'y commirent.

L'intérêt singulier que ces tristes repaires inspiraient fit naître une spéculation étrange; on spécula sur la curiosité; on distribua des billets pour les visiter, et le public s'y rendit en foule.

Les savants voulurent ensuite en connaître l'origine et l'histoire. On découvrit que l'une d'elles fut habitée, vers 1680 par l'un des personnages les plus odieux des annales britanniques, Titus Oates, le calomniateur et le bourreau.

Cet inventeur de conspirations fausses attribuées aux catholiques en fabriqua une sous Charles II avec tant d'habileté et de succès, qu'il envoya d'un coup cent cinquante ou deux cents catholiques innocents à l'échafaud. « Comme il servait la passion populaire et générale, dit un écrivain anglais (1), il fut à peu près canonisé par les protestants. Le roi catholique Jacques lui fit donner le fouet à la queue d'une charrette cinq fois par année, et le condamna à la prison perpétuelle. » Quand ce dernier des Stuarts régnant fut expulsé, Titus quitta sa prison, alla vivre dans le palais du nouveau roi par ordre spécial du parlement, et toucha 4,000 livres sterling de rente pour avoir sauvé l'État. C'était Marat pensionné.

Il parut sous Jacques II, dit un autre savant moderne auquel nous empruntons ces curieux détails (2), sous le titre de *Gémissements de Jack Ketch*, une histoire complète de cet excellent Titus, par un de ses anciens amis; ouvrage où tous les bas-fonds de la société anglaise à cette époque se révèlent étrangement. On suit notre homme chez les anabaptistes; c'était la communion de son père; — sur le pont des navires; il avait été chapelain de vaisseau; — au collège des jésuites de Douai; il y avait été novice; — enfin, dans son logement de Little-Britain, faubourg indécant, gneuserie immonde de Londres.

Ce livre est rare. On ne sera pas fâché de lire ici quelques fragments de cette vie trompée de vin, de politique, de religion et de fange. Aujourd'hui nous ne sommes plus aussi poétiques que cela. Nos vices sont administrés régulièrement, nous faisons la police de nos crimes, nous avons pour nos immondices sociales des tombereaux bien organisés. Mais tout était mêlé alors; de profonds ténébreux remplissaient les repaires, au fond desquels grouillaient inexplorés les reptiles et les monstres; tout à coup, de leur retraite, ils s'élançaient jusque sur le trône; et rien n'est curieux comme la scène suivante, où l'on voit Titus, encore ivre de la mauvaise bière de sa taverne borgne, et tout imprégné des senteurs de ce bouge, apparaître rayonnant devant le roi et ses ministres.

Il demeura dans *Ned-Alley*, d'où l'on apercevait la famine, et qui était une espèce de rue, ou plutôt de boyau fangeux, conduisant par une pente marécageuse jusqu'à ce fleuve, semblable à une mer. Dans le flux, on avait de l'eau jusqu'à mi-jambe dans les caves; c'était la terreur des hommes de justice que ces parages, on ils ne s'aventuraient guère. Les habitants de la ruelle, aussi sauvages que les indigènes des côtes d'Afrique, avaient creusé des puits dans ces caves mêmes, et tout agent qui leur résistait ou leur déplaisait était conduit là pour y périr. Titus,

1 M. de Méville, *Curiosités littéraires*.

(2) M. Poulanché, Charles, poëte, curé au collège de France.

qui vivait dans un de ces domiciles à demi aquatiques, était appelé dans le quartier le *chapelain*. Il avait pour son service personnel un jeune mousse qu'il rossait toute la journée, et qui jouissait de la plus mauvaise réputation. C'était Titus qui rédigeait les lettres des contrebandiers, les comptes des voleurs, et qui tenait leurs livres de recel. Tantôt il était payé, tantôt il ne l'était pas, ce qui lui constituait une vie peu profitable, et faisait retentir le tandem de querelles fréquentes.

DICK LE DÉSOSSÉ.

Une des pratiques les plus habituelles de ce malheureux Titus était Dick le *Désoissé*, qui possédait vingt ou trente métiers différents, tous dignes du gibet. Il était contrebandier de terre et de mer, mendiant, voleur, et avait été aide-bourreau.

Cet homme jouissait de la faculté singulière de démonter à loisir sa charpente osseuse, et d'assumer ainsi pour son compte toutes les espèces d'infirmités. Ilse faisait bossu dans toutes les directions, rendait ses jambes cagneuses ou arquées, enfouait sa tête dans ses épaules, devenait endejatte, et pétrissait son propre corps comme un pâtissier pétrit sa pâte. A la flexibilité des jointures il unissait la souplesse incroyable des chairs et des parties molles, de manière à se transformer rapidement en boule, en fuseau, etc., et à se jeter pour ainsi dire dans tous les moules. Il n'y avait pas de signalément possible à donner de ce Protée humain. Il échappait à toutes les poursuites et à toutes les accusations. Son incroyable agilité lui servait à s'évader de toutes les prisons, et, une fois sorti, il changeait de figure, de taille et de bosse. Il habitait de l'autre côté de la Tamise, dans un mauvais *hovel* ruiné, d'où il pouvait diriger les mouvements de ses petits bateaux, qui servaient aux déprédations nocturnes de sa bande.

L'ami de Dick le désoissé, Titus, qui passait pour un savant homme, et qui dans ces parages avait le renom de hanter bonne compagnie, avait indiqué à ce même Dick quelques bons coups à faire. Toute une cargaison de tabac avait été dévalisée au détriment du doyen de Westminster, qui avait dû recevoir ce cadeau d'un ministre hollandais de ses amis. Dick, conseillé par le chapelain Titus, escamota la cargaison et enivra le pilote hollandais. Mais il ne payait jamais la part qui revenait naturellement à Titus. Ce Dick, dans sa jeunesse, avait été valet d'un catholique, et Titus, le faisant parler après boire, avait obtenu de lui beaucoup de renseignements sur les intentions secrètes et sur les plans vagues de cette partie sacrifiée et conspiratrice de la population anglaise. Il en tira un grand parti pour perdre à la fois tous ses ennemis, et spécialement Dick.

Le matin même du jour où il alla faire sa première déposition contre les prétendus conspirateurs catholiques, Dick le désoissé lui avait joué un tour abominable. Titus était sensuel et ami de toutes les voluptés de son corps. Il prenait une quantité considérable de tabac, auquel Dick eut soin de mêler cette poudre alors connue sous le nom singulier de *beewatching-powder*, et dont l'effet était de plonger dans la léthargie la plus profonde ceux à qui on l'administrerait. Le méchant Dick, après de copieuses libations de *blue-devil* (eau-de-vie de grains) et des prises non moins fréquentes administrées au chapelain, avait fait signer à ce dernier, dont il avait dirigé la main engourdie, un reçu

total et définitif des sommes dues à lui, Titus, par désoissé. On retrouva le chapelain ivre sur les marches de sa cave, les pieds pendants et baignant l'eau qui en couvrait le sol à sept pouces d'élé. Sans doute Dick avait poussé la complaisance jusqu'à porter là....

Le soir du même jour, à cinq heures, le grand étang rassemblé autour de la table couverte de noir, on amena Titus devant les ministres et le roi les II.

«Voilà, dit le monarque, qui aimait à rire, un qui n'est pas un visage; c'est un menton.»

En effet, le menton de Titus usurpait presque physionomie. Ce menton avait près de trois pouces talant insolentement au-dessous d'un nez qui n'avait qu'un pouce, et d'un front étroit qui fuyait; ce n'était une tête humaine.

«Titus, que j'ai vu ce matin (ainsi s'exprime de la biographie), avait mis ses plus beaux habits; tout en noir, avec un chapeau à la calviniste. Il y avait un mélange d'argot, de Bible, de ton militaire, gon maritime, le tout recouvert d'une épaisse couche poétrisée grossière. Sa trame de prétendue conspiration déroula devant le conseil et fit sourire le monarque Shaftsbury la trouva fort vraisemblable; le fait e avait intérêt à la trouver telle. Ce ministre, chef po n'eut pas besoin de s'entendre avec le chapelain pour qu'ils marchassent d'accord. Titus fit entrer d'complot factice, et signala au gibet, ceux qui lui saient: les jésuites de Douai qui l'avaient élu capitaine de vaisseau qui l'avaient expulsé, le pauvre comme espion des jésuites, les épiciers auxquels i de l'argent, les bourgeois qui avaient refusé de cro sainteté; — et tout cela fut pendu comme catholique.

En remontant plus haut dans l'histoire des deux n et en cherchant les premières traces de leur fondati découvert que ces souterrains, souillés depuis deu ans par tous les crimes, avaient servi, sous Elisabeth I^{re} et Cromwell, à dérober aux persécutés bourreaux les catholiques pros crits par le calvinisme reviendrons sur leur destinée et leurs malheurs, au lieu que peu connus. En général ce qui manque nales humaines, c'est l'histoire des vaincus et des pe

(La suite à un prochain numéro.)

UNE BATAILLE RANGÉE EN IRLAN

RECIT DU CURÉ DE GOLDÉN.

(15 septembre 1845.)

... «Vous savez combien depuis des siècles l'humour lipeuse des Irlandais et leurs querelles de villa; sanglantes et formidables.

«Le ressentiment vive affliction de ne pouvoir, à r rivée au presbytère, apporter aucun remède à ce i vétére.

«Les jours de foire étaient ceux où leur fureur n se déployait spécialement, et mon autorité de paste tait sans influence. Le pouvoir civil et militaire

aussi d'échouer contre cette férocité invétérée, contre cette habitude d'une vie sauvage.

« C'était le 5 août 1818, un jour de foire. Le ciel resplendissait de toute sa gloire, et la belle vallée de la Suir offrait un aspect ravissant. Je sortis de mon presbytère, je gravis le sommet de la colline, couronnée des ruines d'une forteresse, dont les degrés inférieurs ont résisté au temps. « Je m'assis. Je me mis à suivre de l'œil les longs détours de cette rivière si claire et si profonde, si rapide et si paisible, qui faisait mouvoir dans son cours des moulins nombreux, et, sans déborder sur ses rives, remplissait d'une onde abondante le lit verdoyant que la nature lui avait tracé. Voilà, me dis-je, le vrai symbole du génie et de la vertu; c'est de l'énergie sans violence, de la profondeur dans le calme, et de la richesse sans excès. Au milieu de ces méditations, mes regards se reportèrent sur le village de Golden, que la Suir traversait pour aller se perdre ensuite dans des champs ouverts d'épis et de froment. Près du village une foule nombreuse était rassemblée. Le silence qu'elle gardait m'étonna, il contrastait avec la joie de la nature autant qu'avec le caractère irlandais. Un Irlandais ne conclut pas un marché, fut-ce pour un seul penny, sans éloquence, sans discussion, sans clameurs, sans contorsions véhémentes. Tout était calme; je me restaient assis sur les fossés de la route, d'autres formaient des groupes épars sur la place du marché. Aucun désordre ne trahissait encore les intentions meurtrières que je commençais à soupçonner. Accoutumé comme je l'étais à la loquacité de mes paysans, à leur active turbulence, à leur étrange mobilité, je ne me trompais pas; vengeance chez les uns, terreur chez les autres, chez tous pressentiment d'un prochain danger, arrêtaient le cours ordinaire et tumultueux de cette gaieté hibernoise, devenue proverbiale dans les trois royaumes.

« Un bruit de chevaux et d'armes se fit entendre; je me retournai, et j'aperçus vers la gauche de la colline un détachement de cavalerie accompagné de magistrats à cheval et d'un bataillon d'infanterie. Il était évident que l'on s'attendait à un mouvement, que les fonctionnaires civils avaient été prévenus, et qu'une scène de tumulte et de désordre allait avoir lieu; je me hâtai de descendre, le cœur

rempli de tristes prévisions et de terreur. La foire allait se terminer, on s'était hâté de conclure l'achat et la vente des bestiaux; personne n'avait songé à marchander ni à surfaire. On reployait les tentes, et les paysans, ramenant au logis leurs vaches et leurs brebis achetées, semblaient impatients de laisser champ libre aux deux partis. Alors la trompette sonna; les troupes défilèrent. Je me trouvais au milieu de la foule, et mon opinion personnelle était que ces soldats, appelés pour comprimer l'émeute, battaient en retraite beaucoup trop tôt. Il y avait de lourdes masses entre les mains de quelques hommes gigantesques et demi-nus, des couteaux et des dagues à demi cachés dans la jaquette brune des paysans; partout des regards de haine et de fureur concentrée. Je vis un vieux caravate embrasser son enfant les larmes aux yeux. J'entendis de sonores malédictions, qui semblaient n'attendre pour éclater que le moment favorable.

« A peine les soldats furent-ils éloignés d'un quart de mille, un sourd hurlement émané de cette multitude annonça que la digue opposée à sa violence était rompue, que toute sa férocité allait se donner carrière. A ce cri succéda une pause plus terrible, un moment de silence plus redoutable que l'élan de rage dont les échos des monts voisins répétaient les derniers sons. Les rangs se formèrent, les deux troupes ennemies, fortes de quinze cents hommes au moins chacune, mais qui depuis longtemps s'étaient privées, pour obéir aux prédications de leur curé, du plaisir de s'entr'égorgner, s'avancèrent dans la vallée. C'était des hommes à demi nus, vêtus du costume ordinaire des paysans, brandissant de lourdes masses ou agitant de couteaux, des poignards, des glaives, des faux. Un petit enfant, qui traînait un sac sur la terre et qui criait de toute sa force « vingt livres sterling pour la tête de la vieille « veste » précédait la troupe des caravats. En moins d'une minute la troupe ennemie dépassa des buissons voisins, et l'enfant, qui servait de héraut à la troupe des caravats, tomba sur la terre baigné dans son sang.

« Ah! monsieur, à ce spectacle tout mon sang se glaça. Je n'eus que le temps de courir à mon presbytère et d'en sortir avec la bannière et la croix. A cet aspect, les



deux armées frénétiques tombèrent à genoux; elles baissaient leur front, honteuses et comme repentantes. Il s'é-

tait du sein de ces masses, non un gémissement ni un cri, mais un long et profond sanglot. C'était chose merveilleuse

que ce marchand, afin de tout ne perdre, se sentait une main protectrice qui s'était placée sur moi et près de moi.

« Cet étrange et doux spectacle reporta ma pensée vers ces temps barbares, ou l'exercice de despotisme assaisonnait les fureurs guerrières des populations. En effet, c'est la religion de la sympathie et de l'humanité. »

(*Dublin University magazine*.)

L'INCENDIE DANS LA NEIGE.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE.)

Saint-Petersbourg, 15 septembre 1845.

« Je viens d'assister au plus singulier, au plus affreux, au plus extraordinaire des spectacles : le rire et le désespoir, la gaieté et la mort, la flamme et la glace s'y condensaient, et je crois que jamais rien de tel ne s'est présenté à l'admiration, à l'étonnement, à l'effroi de l'homme. Un des théâtres de bois, construit à Saint-Petersbourg, vient de brûler au milieu de la neige, et d'envelopper dans son tourbillon de feu et de fumée plus de deux mille personnes sur quatre mille qu'il renfermait. Le sapin résineux dont il était entièrement composé formait comme une vaste torche de six cents pieds de hauteur, flamboyante dans une mer de glace. On avait représenté une pièce orientale, une féerie, mêlée de danse, et terminée par des illuminations et des fêtes pyrotechniques, dont les Russes sont aussi épris que les Chinois. Les feux de Bengale étaient magnifiques, et les spectateurs admiraient la voûte de feu qui s'était formée au-dessus de la scène, et qui produisait le plus splendide effet ; déjà l'incendie dévorait le théâtre, sans que personne se doutât du danger.

« Un bruit, qui avait fait rire l'auditoire pendant le cours de la pièce, vint, tout haletant et tout essoufflé, près de la rampe, et s'écria d'une voix pleine de terreur et les larmes dans les yeux :

« Le feu ! le feu ! Sauve qui peut ! »

« On crut qu'il continuait son rôle, et qu'il plaisantait encore ; on se mit à l'applaudir à outrance, tant sa terreur paraissait bien jouée. Impossible de se faire entendre au milieu des rires, des acclamations et des applaudissements. Le directeur fit lever la toile de fond ; et des torrents de flammes et de fumée se précipitèrent comme une cataracte sur tous ces hommes qui rêlaient de rire. La plupart périrent étouffés ; ceux qui se trouvèrent près des portes s'élançèrent vers les issues qu'on venait d'ouvrir, écrasant sans pitié ceux qui marchaient devant eux, écrasés par ceux qui marchaient derrière.

La neige et la glace, accumulés au dehors, ne faisaient qu'activer la fureur de l'incendie ; à mesure que la glace fondait, elle rejetait sur le brasier allumé des flots impuisants, qui le concentraient sans l'éteindre. Ceux qui s'échappaient à demi rôtis de cette fournaise, accablés par un froid intense, tombaient asphyxiés par ce passage subit d'une température à la température extrême. Cinquante charrettes emportèrent les victimes le lendemain matin, à travers les rues, couvertes d'une population ébahie, débris glacés et bouls. L'empereur Nicolas, aux qualités morales duquel l'Europe ne rend pas assez justice, fit une pension de 2 000 roubles à un pauvre marchand, qui, armé

d'une hache, avait brisé les planches latérales du trou du souffleur, tombeau vivant, d'où il avait tiré soixante personnes à demi suffoquées. Cette récompense était d'autant mieux placée, que dans les pays où le gouvernement assume sur lui seul la protection paternelle de tous, chacun se maintient volontiers dans une quiétude complète et une apathie égoïste.

« Je me trouvais au milieu des moujiks et des paysans, qui se tenaient les bras croisés et l'œil sans regards, en face des flammes qui se tordaient en gémissant, des malheureux qui expiraient dans la neige ou le feu, et des torrents de fumée qui venaient jusqu'à nous. L'habitude de l'obéissance passive entraîne ce danger, que l'empereur a fort bien senti. »

(*Abeille du Nord.*)

LA BATAILLE DE LISLY

RACONTÉE PAR UN MAROCAIN.

Les nations se perdent comme les hommes par la crédulité et l'orgueil, par l'obstination et l'aveuglement. On est sûr de sa ruine, quand on ne comprend ni les ressources et la force de ses ennemis, ni sa propre faiblesse. Le mahométisme, toutes les fois qu'il s'est trouvé en face du christianisme, a dû avoir le dessous, et chaque jour son abaissement doit devenir plus profond et plus marqué, parce qu'il ne renferme pas les semences du progrès, la force de la civilisation. Tout s'y pétrifie et y reste stagnant. Le christianisme, au contraire, est protecteur des arts et de la pensée : il favorise l'étude, la science, la sympathie de l'homme pour l'homme. Loin de répudier ou d'étouffer les lumières, il les propage. C'est à lui que la civilisation de l'Europe moderne se rapporte. Qu'attendez d'une population brave, dévouée, industrieuse, mais assez peu éclairée sur les choses d'Europe, et sur les nations chrétiennes, pour que la lettre suivante, lettre authentique et rapportée par un journal du Caire, ait été écrite de bonne foi et avec confiance ? C'est la narration musulmane de la victoire récente que les armées françaises ont remportée dans le Maroc :

Tetuan, 26 octobre 1844.

« Vous me demandez des détails sur ce qui s'est passé chez nous. Allah a permis que nous fussions indignement trompés par les paroles du chef chrétien. Deux cents bons musulmans ont succombé ; et le parasol sacré est aux infidèles. Voici la vérité, je vous la garantis *sur ma tête*.

« Ainsi nous sommes punis de notre crédulité. Allah nous vienne en aide !

« Les deux armées étaient en présence le jeudi. Alors le maréchal écrivit au général marocain qu'il était venu pour lui faire la guerre, mais que le lendemain vendredi étant le jour saint des musulmans, il le respecterait, et que comme le dimanche, jour saint des chrétiens, n'était séparé que par un jour du vendredi, il ne valait pas la peine de se battre pour un seul jour ; qu'en conséquence il était convenable et orthodoxe de remettre la partie au lundi. Le général musulman accepta la proposition du maréchal, et sur la foi de cette lettre, les vingt-six mille hommes de l'armée marocaine se dispersèrent et *allèrent à la chasse*. Il en res-

tât à peine à la garde du camp deux cents, qui même dormaient, lorsque arriva l'armée française qui tua les dormeurs, et enleva la tente et le parasol. »

Ces vingt-six mille hommes qui vont à la chasse, sur la parole d'un maréchal, nous semblent une des plus heureuses inventions du roman historique. C'est ainsi que l'on écrit l'histoire chez les peuples qui ne renouvellent et n'entendent pas leur génie par leurs rapports sympathiques avec les autres races, et par cet échange de lumières d'où la civilisation dépend.

(*Courrier de l'Orient.*)

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DU CLERGÉ DE FRANCE.

BOSSUET.

SUITE (1).

Un mérite si éclatant ne pouvait rester sans récompense sous un règne comme celui de Louis XIV; l'évêché de Condom étant venu à vaquer, le roi le donna à Bossuet, le 13 septembre 1669.

Ce fut depuis son épiscopat qu'il fit ses immortelles oraisons funèbres. Voltaire trouve que celle de la reine Anne d'Autriche n'était pas encore tout à fait digne de son génie; mais celle de Henriette de France, reine d'Angleterre, on se trouve le portrait si admiré de Cromwell, ne fut éclipsée que par les trois chefs-d'œuvre, qui sont les diamants de l'éloquence française: les oraisons funèbres de Le Tellier, de Madame Henriette d'Angleterre et du prince de Condé.

L'amé même que Bossuet fut nommé à l'évêché de Condom, Louis XIV le choisit pour précepteur du dauphin; le grand orateur accepta par obéissance, et se démit aussitôt de son évêché, sa position à la cour l'empêchant de pouvoir remplir les fonctions épiscopales. M. du Châtelet, l'un des quarante de l'Académie française, étant mort, l'an 1671, Bossuet fut élu à sa place, et remercia ses nouveaux confrères par un discours dont M. de Bussy disait, dans une de ses lettres: « J'ai lu le compliment de M. de Condom à l'Académie; il est beau; cela ne me surprend pas, il ne fait rien qui ne soit de cette nature. »

Bossuet s'occupait alors de l'éducation du dauphin. Il était aidé par le savant Huet, depuis évêque d'Avranches, et par le duc de Montausier, gouverneur de l'enfant royal; à eux trois, ils ne parvinrent qu'à faire un homme médiocre, et ce ne fut pas leur faute; il est impossible au plus habile lapidaire de faire d'un simple caillou un rubis ou un diamant. Si la tête du dauphin resta creuse, en dépit de la science que l'on y versait, son éducation produisit en revanche un chef-d'œuvre dont la durée égalera celle de la langue française; nous voulons parler du célèbre Discours sur l'histoire universelle, qui fait de Bossuet le premier historien du monde certainement. Cet ouvrage immortel devait être suivi d'une seconde partie qui l'eût conduit jus-

qu'au règne de Louis XIV. Bossuet n'ayant pas vécu assez longtemps pour construire ce monument de granit et de marbre, un froid écrivain, les gens médiocres ont un aplomb d'amour-propre vraiment surprenant, osa s'en charger, et cette merveille d'éloquence, d'érudition, de logique et de génie eut pour complément la chronique décharnée de M. de Laharre: les anciens, mieux avisés, eurent le bon sens et le bon goût de laisser inachevé le dernier chef-d'œuvre d'Apelles.

Ce fut pour l'usage du dauphin que Bossuet composa un ouvrage admirable aussi, quoique moins célèbre; la Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte. Dans cette noble composition, le moraliste chrétien osa tracer d'une main ferme et hardie les devoirs des rois, et prescrire à des princes, absolus alors, la droiture de cœur, l'amour de la science, de la vérité et surtout de la religion, cette base sacrée des empires, qui ne vieillit jamais sans que les trônes tremblent. Bossuet, quoique fort occupé de ses devoirs auprès du jeune héritier présomptif de la monarchie, ne perdait pas de vue la conversion des protestants; il publia, en 1671, une exposition de la doctrine catholique revêtue des approbations des archevêques de Beims, de Tours, des évêques de Châlons, d'Uzes, de Meaux, de Grenoble, de Tulle, d'Auterre, de Toulon, de Beziers et d'Autun; celle de l'archevêque de Paris manquait; Bossuet s'en consola en obtenant celle de Rome.

Ce livre opéra un grand nombre de conversions, et Bassnage convenait de bonne foi qu'il avait fait plus de tort au protestantisme que tous les gros ouvrages de controverse qu'on avait publiés jus qu'à-là.

Au milieu de ses nombreuses occupations, Bossuet, qui trouvait temps pour le délassement et le temps pour le travail, suivant le cours de l'Écriture, s'était formé une petite société d'hommes d'élite au milieu de laquelle il aimait à se promener dans une allée du petit parc de Versailles qu'il affectionnait plus particulièrement que les autres, pour sa solitude sans doute. La cour brillante de Louis XIV, composée de gentilshommes habitués à jouter, au fond de leurs châteaux, le rôle de petits souverains, se tenait modestement à distance et abandonnait à l'homme de grande taille la gloire attirait sa vénération, cette allée favorite qu'on appelait, par une allusion spirituelle aux promenades de Platon dans les jardins d'Académus, allée des philosophes. Lorsque le roi le plus majestueux de l'Europe apercevait de loin, dans cette partie reculée du parc, Bossuet, accompagné de Fénelon, de Pellisson, de l'abbé Fleury, de Bruyère, et d'autres hommes éminents, qui se faisaient gloire d'être des disciples, il le désignait à ses courtisans et murmurait avec un sourire on portait une nuance de respect: *Cette grande école m'impose!*

Elle lui imposait en effet au point qu'un moment de séder aux obsessions de madame de Maintenon, qui voyait être reconnue reine de France, il fut arrêté, par cette petite dangereuse par la main ferme d'un grand évêque, par un assez pour l'empêcher, au risque d'une diabolique punition, de devenir la risée de l'Europe.

L'éducation du dauphin terminée, Louis XIV rendit à l'Église le riche trésor qu'il lui avait, pour un temps, emprunté, et l'évêché de Meaux étant devenu vacant, le roi y nomma Bossuet l'an 1681.

Des qu'il fut évêque de Meaux, il se remit à publier et fit paraître plusieurs excellentes ouvrages qui l'honorèrent et qui ont été le triomphe de la religion catholique en France.

(1) Voir le commencement de cet article à la page 11.

le plus considérable fut l'histoire des Variations qui embarrassa beaucoup les protestants et provoqua entre Bossuet et leurs plus savants ministres, tant français qu'étrangers, une polémique qui eut un tel retentissement, que le pere de la Rue atteste dans l'raison funebre de ce grand évêque, ou plutôt de ce Pere de l'Église, comme l'appelle si judicieusement la Bruyère, « que les ouvrages de Bossuet étaient semés jusque sur les montagnes de l'Écosse et parmi les neiges du Nord; que ses prosélytes publiaient ses triomphes dans des langues que M. de Meaux n'entendait pas, et que plusieurs protestaient que si leurs charges ne les eussent pas attachés à leur pays, ils fussent venus des extrémités du monde à Meaux pour mériter trois heures de conférence avec lui. »

Tandis que Bossuet ajoutait un nouveau fleuron à sa gloire par ses ouvrages polémiques, il fut question de réunir l'Église luthérienne de la confession d'Ausbourg à l'Église catholique, et les protestants eux-mêmes s'adressèrent à l'évêque de Meaux comme au plus savant prélat de France, pour travailler à cette réunion. Malheureusement elle ne put avoir lieu, toutes les négociations ayant échoué contre le concile de Trente, ce roc de l'Église catholique qu'elle ne peut déserrer sans se perdre, et que les protestants hantent vainement en brèche depuis si longtemps.

Quelque temps après, une contestation assez vive ayant éclaté entre la cour de France et le saint-siège à l'occasion du droit de régale, Louis XIV convoqua une assemblée générale du clergé dont Bossuet fut l'âme. Ce fut lui qui rédigea les quatre fameuses propositions sur le clergé de France et qui constituent ce qu'on appelle les libertés de l'Église gallicane (1).

Ce fut vers l'an 1694 qu'éclata la célèbre discussion de Bossuet et de Fénelon à propos du quietisme. Madame Guyon, espèce de folle qui se posait en illuminée et qui avait attiré à sa nouvelle spiritualité plusieurs personnages illustres dont le plus célèbre était Fénelon, instituteur du duc de Bourgogne et archevêque de Cambrai. Les deux athlètes étaient dignes de se mesurer ensemble : même fermeté, même vertu, même zèle pour la religion, grand savoir des deux parts; si l'éloquence de Bossuet était sans égale, l'imagination brillante, les séductions de langage de son adversaire le tenaient presque à sa hauteur; le premier défendait la religion contre des erreurs qui impieaient son âme positive et austère, l'autre péchait par excès d'amour de Dieu.

Fénelon, alors archevêque de Cambrai, fit paraître un ouvrage auquel il donna le titre d'*Explication des maximes des saints sur la vie intérieure*. Bossuet lut ce livre, s'en alarma et dénonça Fénelon au roi, en lui appliquant l'épithète très-violente et très-peu méritée de fanatique; c'est la seule tache de sa vie. L'exil de Fénelon fut le résultat de cette démarche. Fénelon déféra l'affaire au jugement de Rome, et les deux adversaires commencèrent alors cette controverse célèbre où les écrits les plus vifs et les plus éloquents se succédèrent pendant dix-huit mois avec une

égalité qui ne laissait pas respirer le public, tant les deux adversaires inspièrent d'admiration.

Il y eut cependant une nuance bien remarquable dans les écrits de ces deux hommes supérieurs; à travers des torrents d'éloquence, Bossuet perdit quelquefois toute mesure et s'abandonna à des violences de langage que son adversaire évita toujours : l'un se battait avec la fougue du controversiste, l'autre se défendait avec la politesse exquise du gentilhomme de grande maison.

Il y a des choses que le génie même ne peut suppléer, le parfum de la haute aristocratie est une de ces choses-là.

Bossuet l'emporta et mit dans son triomphe une modération qui rétablit le calme; Fénelon se soumit avec une humilité gracieuse et une simplicité de cœur admirable; il y avait de l'ange dans le beau caractère de l'archevêque de Cambrai.

Malgré ses grands travaux, Bossuet avait toujours joui d'une santé robuste, mais vers la fin de sa soixante et onzième année, il sentit les premières atteintes de la pierre, et il s'y joignit sur la fin de 1705 une fièvre qui ne le quitta plus jusqu'à son dernier jour. Il attendit la mort avec un maintien noble et calme : « Que la volonté de Dieu soit faite, » dit-il, lorsqu'il sentit sa fin s'approcher. La veille de sa mort, les douleurs qu'il éprouva furent si vives, que tous les assistants crurent qu'il allait rendre le dernier soupir et le supplièrent de penser quelquefois aux amis qu'il laissait sur la terre, et qui étaient si dévoués à sa personne et à sa gloire. Avec mot de gloire, le grand homme qui remplissait l'Europe du bruit de son nom se souleva sur son lit de mort et dit avec une grave et sainte ironie : « Laissez ces discours; demandez pour moi pardon à Dieu de mes péchés. »

Quand j'étais roi! disait Louis XIV quelques heures avant de mourir. C'était l'abdication de la toute-puissance au seuil de la tombe. Bossuet, lui, reconnaissait la vanité de la gloire, noble vanité cependant!

Il mourut tranquille et fort, sans convulsions, sans agonie. L'abbé de Saint-André lui ferma les yeux en disant : « Mon Dieu, que de lumières éteintes! et quel brillant flambeau de moins en votre Église! » Bossuet était âgé de soixante-seize ans six mois seize jours.

Ce grand prélat chrétien, qui a laissé une renommée que nul siècle ne verra finir, était simple dans ses goûts, éloigné du faste dans sa maison et ennemi déclaré de l'intrigue qu'il tenait en profond mépris : reconnaissant des services rendus, il n'oublia jamais ses amis, ni vivants, ni morts; il employait son crédit pour les uns et donnait aux autres tout ce qu'ils pouvaient recevoir, hélas! ses prières. Il étudiait sans cesse, même sur la fin de sa vie, ce qui ne l'empêchait pas de remplir exactement ses devoirs de pasteur. A Meaux, il se promenait très-peu et ne faisait point de visites; car nul ne connut jamais mieux que ce grand homme le prix du temps. On rapporte qu'un jour qu'il se trouvait par hasard dans les jardins de son palais épiscopal, il demanda par manière d'acquit à son jardinier comment il tallait les arbres fruitiers. Le jardinier, qui avait sur le cœur l'indifférence de son maître en fait de jardinage, lui répondit d'un ton brusque et fâché. « Vous vous souciez bien de vos arbres vraiment, Monseigneur! Si je plantais des saints Augustins et des saints Jérômes, vous les viendriez voir; mais pour vos arbres vous ne vous en mettez guère en peine? »

(1) La première de ces propositions déclarait que le concile général était supérieur au pape; la seconde, que ni le pape ni l'Église universelle n'ont aucun pouvoir sur le temporel des rois; la troisième, que la puissance du pape doit être limitée par les canons, et qu'on ne peut rien faire ni statuer qui soit contraire aux libertés de l'Église gallicane; la quatrième enfin, que le pape ne peut infalliblement, à moins qu'il ne soit à la tête d'un concile oecuménique.

On s'est demandé souvent et l'on se demande encore pourquoi un homme de ce génie ne fut pas élevé au rang de

prince de l'Église. La Bruyère a répondu d'avance à cette question : Quel besoin avait Bénigne d'être cardinal?



Be sujet et au jeunes enfants.

VIE PRIVÉE DES OISEAUX,

LEURS MŒURS, LEURS HABITUDES, LEURS INSTINCTS.

LA CAILLE.



Dans le système d'ornithologie moderne, les cailles, quoique d'une ressemblance frappante avec la perdrix, sont classées comme un genre différent parmi les *Tetraonidae*, ou coqs de bruyère. Elles diffèrent de la perdrix en ce qu'elles sont plus petites, et ont le bec plus délié, la queue plus courte, pas d'éperons aux pattes, et les trois premières plumes de leurs ailes plus longues, et par conséquent mieux contraintes pour faciliter leur vol. La perdrix prend rarement de longs essais, tandis que les cailles font annuellement des migrations à de grandes distances. Les deux genres diffèrent aussi considérablement dans leurs habitudes : les dernières ne perchent jamais, elles se réunissent en bandes; au lieu d'être limitées dans leurs courses, et bien qu'elles s'accouplent régulièrement, le mâle abandonne la femelle aussitôt

qu'elle commence de couver, et ne donne aucun soin protecteur aux petits, au lieu que l'attachement conjugal et les soins paternels de la perdrix continuent même longtemps après que les petits peuvent se pourvoir à eux-mêmes. D'après ces caractères, les ornithologistes ont classé la caille sous un genre différent (*ortyx*), comprenant plusieurs espèces, parmi lesquelles sont les cailles bien connues de la Virginie, et l'*ortyx* huppé de Californie. Ce dernier est supérieur cependant, par son caractère particulier et ses habitudes, aux cailles du vieux monde; et c'est ce que nous allons développer avec soin dans l'esquisse suivante.

La caille est plus ou moins nombreuse dans chaque pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique, et de la Nouvelle-Hollande. L'espèce européenne ou commune (*Coturnix coturnix*) est un petit oiseau gros et potelé, de la grosseur à peu près de la moitié d'une perdrix, et remarquable par la délicatesse du fumet de sa viande. La couronne de la tête et le cou sont noirâtres, avec une raie jaunâtre sur chaque œil, et une autre au bas du front; le plumage est un mélange de brun-roux, avec une teinte légère de jaune à la base et à l'extrémité. Dans les femelles les teintes sont bien plus pâles. Cette description prouve que le plumage est moins brillant, et disposé avec moins d'agrément que celui de la perdrix, et la caille n'a pas cet intervalle chauve entre les yeux, ni la forme du fer à cheval qui caractérisent le dernier oiseau; mais sous d'autres rapports, soit dans sa forme, soit dans ses proportions, il y a quelque chose qui justifie assez l'appellation populaire de *perdrix naine*. La principale nourriture de la perdrix consiste en grains, semences et herbages, bien qu'elle n'ait pas de l'aversion pour les insectes, les limaçons, ou les vers. C'est le reste de la race à laquelle elle appartient,

elle préfère les champs libres, et s'abrite au milieu des hautes herbes; rarement ou jamais se met-elle à couvert sous le genêt ou dans les taillis. Pendant le jour elle s'endort habituellement, non, comme les perdrix, exposée au soleil ou sur quelque monticule, mais cachée parmi les herbes, se couchant sur le côté, les pattes nonchalamment étendues, même pendant plusieurs heures. Dans cet état elle n'est pas facile à émouvoir, et ne se décide à prendre son essor que lorsque le chien la touche. Le grand repos et l'ombre dont elle jouit l'engraissent et la rendent généralement de bonne qualité; même au milieu de l'hiver, nous en avons vu quelques-unes, qu'on envoyait en Écosse emballées dans des sacs, pesant de trois quarts à une livre, et ayant sous la peau une couche de graisse de près d'un quart de pouce d'épaisseur.

Quelques naturalistes nous disent que les cailles sont polygames, mais nous sommes très-disposés à douter de cela, ayant trouvé celles qui fréquentent la Bretagne toujours par couples, au moins pendant la première partie de la saison de la couvée.

La femelle pond de huit à quatorze œufs, de couleur verte huileuse, raboteux, tachetés de rouille à plusieurs endroits, qui demeurent environ trois semaines dans l'incubation. Dès qu'ils sont éclos, les petits sont mis en liberté, et se dispersent aussitôt qu'ils sont capables de se pourvoir à eux-mêmes, ce qui ne dépasse pas huit jours. Rarement les trouve-t-on réunis en volées (couverte est le terme appliqué à une famille de perdrix), et elles ne s'assemblent que quand elles y sont contraintes par le retour annuel de l'instinct de migration. Elles se groupent alors en myriades, et traversent ensemble les mers et les déserts, se dirigeant vers ces contrées où la révolte se prépare, afin d'obtenir ce qui est nécessaire à leur subsistance.

La caille, comme le coucou et autres oiseaux qui émigrent dans la saison propice à leur fournir leur nourriture, a été souvent accusée de manquer d'affection de parenté; mais comme il n'y a rien sans cause ou d'incomplet dans le système de la nature, nous devons nous arrêter et ne pas la condamner avec trop de précipitation et d'aveuglement. Si le coucou, par exemple, dans ses migrations vers le Nord (cela lui arrive quelquefois), s'arrêtrait toujours pour faire éclore ses petits, il pourrait manquer de nourriture et mourir de faim ainsi que sa couvée; mais, déposant ses œufs en voyageant vers le Nord, la mère livre à la nourrice le soin des petits qui sont en état d'être repris par leur mère naturelle à son retour du Midi. Il en est de même des cailles; une courte incubation, des soins maternels donnés à la hâte, c'est tout ce que leur migration peut admettre. Il est aussi constaté, par plusieurs ornithologistes, que les mâles sont plus nombreux que les femelles. Cela n'est pas certain, autant qu'on peut en juger d'après les émigrations britanniques. Les sexes, selon toute apparence, sont égaux en nombre; seulement les mâles étant plus aventureux, il est plus facile de les observer. Comme tous les animaux qui se multiplient rapidement, le terme moyen de la vie de la caille est court; rarement excède-t-elle cinq ans; et jamais, du moins on l'assure, sept.

De tous les oiseaux de passage, la caille est peut-être le moins bien constitué pour prendre son essor, et le fait d'avoir été vue traversant une vaste étendue de l'Océan, est mis en doute par plusieurs auteurs. Quoiqu'il en soit, le

fait de sa migration n'en est pas moins indubitable, et a été noté de temps immémorial.

« Quand nous vogueions de Rhodes à Alexandrie, dit Belonius, à peu près vers l'automne, plusieurs cailles, volant du Nord au Midi, furent prises dans notre bâtiment; et au printemps, allant du Midi au Nord, j'observai à leur retour que plusieurs d'elles furent prises de la même manière (1). » Ce qu'on raconte ici a été observé par plusieurs autres, et nous sommes disposés à croire que là où elle peut se procurer une nourriture suffisante, la caille n'est nullement empêchée d'entreprendre de longs voyages. En Angleterre, par exemple, elle quitte souvent l'intérieur du pays, et se réfugie sur les basses montagnes sablonneuses qui bordent une partie des côtes de la mer, et passent l'hiver abritées dans ces chaudes contrées. On peut assurer que la caille est un oiseau de passage, arrivant dans nos latitudes vers le milieu de mai, et retournant vers le Midi dans le mois de septembre. En Angleterre, elle est comparativement plus rare, nous devons regarder la France, les contrées bordant la Méditerranée, l'Asie Mineure et la Chioe, comme ses lieux favoris; dans toutes ces contrées ses migrations du Midi au Nord ou du Nord au Midi, des côtes de la mer dans l'intérieur, ou de l'intérieur aux côtes de la mer en hiver, sont des événements fréquents et réguliers.

(*Mudie. Ornithologie.*)

(*La suite au numéro prochain*)

LE MERLE CÉLIBATAIRE (2).

(*SUITE.*)

— Ce petit chanteur, me dit le jardinier écossais, a été empaillé et conservé par madame; vous pouvez encore l'admirer sur sa cheminée. Il méritait bien de si grands honneurs. D'abord il possédait la plus charmante voix du monde, et pour les airs écossais il n'avait pas son pareil...

— Allons, Tonny, dit la jeune dame, un peu de brièveté; si vous vous mettez à nous raconter tous les mérites de notre merle, nous sommes perdus.

— J'arrive, madame, j'arrive. Ce charmant chanteur,



que nous admirions beaucoup, se perchait habituellement dans le tilleul que vous apercevez près de la serre, et il s'y livrait à son art en musicien consommé. Le printemps venu, il descendit ici, et l'accueil qui lui fut fait l'apprivoisa. Le voilà qui recherche çà et là des herbes, de la mousse, des

(1) Pline raconte avec beaucoup de gravité que les cailles, au moment d'entreprendre leur voyage à travers la mer, portent des pierres avec leurs pattes, ou du sable dans leur bec, comme si elles étaient forcées d'avoir recours à cet expédient.

(2) Voy. le 1^{er} numéro, p. 22.

feuilles, des brins de paille et se construit un nid à sa convenance : cela dura huit jours. Le nid fait, il se prêlassa comme un sultan et attendit en chantant sur le bord. Personne ne vint; aucune épouse ne daigna venir partager son petit palais de mousse. Alors il détruisit le domicile à coups de bec, et se mit à en reconstruire un second plus soigné, plus odorant, plus large : seconde attente inutile. La troisième et la quatrième construction suivirent la seconde, et le pauvre meuble, ennuyé d'être célibataire, finit par languir et mourir. Voilà, monsieur, son histoire, et toutes nos demoiselles de village, ajouta-t-il avec un sourire assez fin, la trouvent fort pathétique.

(L'histoire naturelle du Merle à un prochain numéro.)

LE LIVRE DE LA SANTÉ

ou

ANECDOTES MÉDICALES, FAITS ET CONSEILS RELATIFS
A LA SANTÉ DE L'HOMME.

L'EXERCICE INTELLECTUEL EST NÉCESSAIRE A LA SANTÉ ET AU
BONHEUR.

On lit les réflexions suivantes dans une récente publication américaine, intitulée : *Hygiène intellectuelle, ou Examen de l'intelligence et des passions, destiné à démontrer leur influence sur la santé et la durée de la vie*, par William Swehn, M. D.

« L'esprit, comme le corps, dit le docteur américain, demande de l'exercice. Que les facultés les plus élevées de notre nature aient été créées pour l'inaction, que les talents nous aient été donnés pour demeurer stériles, c'est ce qui répugne également à la raison et à l'analogie. En effet, dans l'économie animale, il n'y a aucune puissance, quelque modeste que soit son rôle, qui n'ait besoin d'action, pour son propre compte et pour celui de la constitution générale. Toutes les fonctions sont liées par une si étroite sympathie, que l'exercice judicieux de chacune d'elles, outre qu'il l'augmente elle-même, concourt plus ou moins à exercer une salutaire influence sur toutes les autres.

« L'homme, on le sait, a le désir naturel de connaître; et les efforts mêmes nécessaires pour acquérir la science, le plaisir que l'on éprouve à satisfaire cette curiosité innée, stimulent d'une façon salutaire toute l'organisation. Il y a dans l'exercice de la pensée un plaisir auquel toutes les fonctions participent. Des études agréables et bien réglées ou des occupations intellectuelles sont aussi essentielles à la vigueur de l'esprit, qu'un exercice bien réglé l'est au corps; et ainsi que la santé de ce dernier, comme tout le monde l'admet, est utile à celle de l'intelligence, de même un esprit sain communique sa santé propre aux fonctions du corps.

« L'esprit donc a besoin d'occupations, non-seulement pour son propre compte, mais aussi pour celui de l'enveloppe terrestre dans laquelle il est placé. L'inaction de l'esprit, dans l'état actuel de la société américaine, est la cause d'une foule de souffrances physiques et morales qui paraîtraient presque incroyables à celui qui n'aurait jamais réfléchi sur ce sujet. De là vient ce spleen, cet affreux dégoût de la vie que l'on remarque si souvent parmi les riches commerçants, et dans les classes privilégiées ou

oisives de la société, qui ne poursuivent aucun but intéressant; qui, possédant déjà tous les dons de la fortune, et les moyens de satisfaire aux besoins créés par la nature ou la civilisation, manquent du stimulant nécessaire pour éveiller, activer leur énergie intellectuelle. De la vient que les objets d'envie sont ses objets. Pour eux, le calice de la vie est empoisonné du fiel et de l'amertume de l'ennui; leur souverain désir est d'échapper à eux-mêmes et à la pénible nonchalance d'une existence assouvie. L'esprit doit être occupé, ou de mauvais sentiments l'envahiront assurément.

« Quelque paradoxale que cette assertion paraisse, il est cependant douteux qu'une malédiction plus terrible puisse être imposée à l'homme, dans sa nature présente, que la satisfaction de tous ses souhaits, ne laissant plus rien à ses espérances, à ses desirs, à ses efforts. La joie et l'animation du chasseur finissent avec la chasse. L'idée que la vie est sans but et sans objet, qu'elle est dépourvue de tout motif d'action, est de toutes les pensées la plus humiliante, la plus insupportable pour un être moral et pensant.

« Les hommes, divers de constitution, d'habitudes, d'éducation et de talents, demandent diverses sortes et plusieurs degrés d'action intellectuelle. Ceux qui sont doués d'une intelligence vigoureuse et puissante, à l'exercice de laquelle ils ont eu la longue habitude de se livrer, souffrent davantage quand leur esprit reste inactif. Ceux qui, par exemple, aiment l'étude, et qui depuis longtemps consacrent une partie de leur temps à s'y livrer, éprouvent une altération sensible dans leur santé physique et morale par l'interruption soudaine de cette habitude; un vide affreux s'opère dans l'esprit, et absorbe toutes les fonctions importantes de la vie.

« Pétrarque se trouvait à Vaucluse, son ami l'évêque de Cavillon, craignant que sa trop grande application à l'étude ruinât complètement sa santé, déjà chancelante, se procura la clef de la bibliothèque du poète, enferma ses livres, et lui dit : « Je vous interdis plumes, papier et livres pendant l'espace de dix jours. »

« Pétrarque se soumit tristement à cet ordre. Le premier jour se passa pour lui de la manière la plus ennuyeuse; pendant le second il eut la migraine, et le troisième il commença à avoir la fièvre. Alors l'évêque, ému de pitié, lui rendit la clef, et la santé.

« Ceux encore qui, dans la force de l'âge, se retirent des occupations habituelles que leur imposent le commerce ou leur profession, et qui tout d'un coup rompent ainsi leurs habitudes d'application intellectuelle, sont sujets à tomber dans un pénible état de nonchalance et d'ennui, lequel, dans certains tempéraments, dégénère en mélancolie malsaine. Toutes les scènes et tous les aspects de la vie s'entourent d'une obscurité affreuse et sans espoir; quelquefois même le dégoût et l'aversion de l'existence deviennent pour eux si violents, qu'ils s'affranchissent d'un fardeau qu'ils détestent. Cet état d'affaissement moral, s'il durait longtemps, pourrait occasionner de cruelles infirmités physiques, ou se transformerait en monomanie.

« Nos pays industriels et commerciaux sont très-sujets à de telles souffrances; vendre, acheter, ce n'est pas à proprement parler, un exercice intellectuel. De là ce profond désenchantment qui s'empare de tant de négociants enrichis et qui les pousse vers une agitation sans raison et sans frein. L'individu se livre alors aux plus sauvages extravagances ou aux spéculations les plus téméraires; il s'abonne

au jeu ou à l'intempérance, espérant combler le vide d'une existence sans objet.

« Les personnes âgées qui abandonnent leurs occupations habituelles et, par conséquent, leur activité intellectuelle accoutumée, et se retirent pour jouir de leurs aises et de leurs loisirs, éprouvent un déclin rapide dans leurs facultés; elles passent quelquefois à l'idiotisme, à la *démence sénile*, folie de la vieillesse.

« Dans les circonstances d'inertie intellectuelle auxquelles nous avons fait allusion, tout ce qui réveille l'activité de l'esprit, même des malheurs réels, peut exercer une influence salutaire en ramenant une sensibilité presque paralysée. Le riche oisif, s'il n'a pas passé l'âge de l'activité, sera plus heureux, mieux portant, et je puis même ajouter meilleur, si quelque perte de fortune considérable excite en lui de nouveaux efforts nécessaires à sa conservation. L'abandon de devoirs actifs, et longtemps remplis, exige des ressources morales et intellectuelles dont peu d'hommes, dans notre état actuel de société démocratique, ont droit de se vanter.

« C'est une opinion assez commune, que les habitudes studieuses et les recherches intellectuelles tendent nécessairement à détruire la santé et à abrégier la vie, que les travaux de l'esprit et du corps nuisent en luttant le dépérissement. Bien de plus faux. L'excès intellectuel peut tuer un homme comme Pascal. L'excès des plaisirs sensuels en tuera mille autour de lui.

« Je ne prétends pas affirmer que ceux dont l'intelligence est surtout occupée jouiront de la force athlétique, ou du développement musculaire qui caractérise ceux dont les occupations sont matérielles; Dieu nous prodigue rarement tous ses dons à la fois, mais je crois qu'avec les habitudes d'une vie prudente et avec une bonne constitution, les hommes d'intelligence peuvent jouir d'une santé égale, et vivre aussi longtemps que toutes les autres classes de la société. A l'appui de cette croyance, on doit citer

beaucoup d'exemples, anciens et modernes, d'hommes éminemment distingués par le nombre et la profondeur de leurs travaux intellectuels, qui, avec des habitudes modérées et régulières, ont joui d'une saine fermeté et ont atteint une existence prolongée. Un grand écrivain a dit « qu'une des récompenses de la philosophie est une longue vie. »

Que l'on me permette de citer ici quelques exemples. Parmi les modernes, Boerhaave a vécu soixante et dix ans, Locke quatre-vingt-quatre, Newton quatre-vingt-cinq, et Fontenelle cent; Bayle, Leibnitz, Buffon, Volney, Voltaire, et une multitude d'autres non moins célèbres, et qu'il serait trop long de nommer, ont vécu jusqu'à un âge très-avancé; et la longévité remarquable de plusieurs savants allemands qui se sont dévoués presque exclusivement à l'étude des sciences et de la littérature, est assez connue de mes lecteurs. Le célèbre naturaliste allemand Blumebach est mort, il y a peu de temps, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et D. Olbers, le célèbre astronome de Brême, vient de mourir dans sa quatre-vingt et mième année. »

LES CINQ PARTIES DU MONDE,

OU LES FUMEURS.

L'abondance des matières préparées pour le *Livre des familles*, ou *Journal de M. le Curé*, nous force à remettre aux prochains numéros plusieurs articles, tels que *la Glace errante*, *Fabrique de fanelle dans un étang*, *Invention d'un poitrinaire*, suite des *Merveilles du mois passé*, et spécialement la suite du *Livre de la santé*, et les observations sur *l'Influence exercée par l'usage du tabac sur l'halcine de l'homme, ses fonctions et ses mœurs*. Nous ne manquerons pas de donner dans le prochain numéro ces observations sur une habitude devenue celle du monde entier, et dont l'un de nos plus ingénieux dessinateurs a si bien résumé les variétés dans le tableau suivant.



LIVRE DES FAMILLES

ou

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 3. — 1^{er} Volume.1^{er} Janvier 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



LA FÊTE DE LA CIRCONCISION.

La nouvelle année s'ouvre par un mystère. Elle commence aussi dans la vie civile par des souhaits réciproques de bonheur et de prospérité. Il y a dans ce jour une double joie pour l'existence humaine. Commençons par la plus noble.

Et d'abord, sous l'aspect religieux, il ne faudrait pas se persuader que le 1^{er} janvier fût le commencement de l'année ecclésiastique. On serait dans une grave erreur. L'Église n'a pas voulu inaugurer son cycle liturgique par l'anniversaire de la Circoncision de l'Homme Dieu. Ce cycle s'ouvre par le premier dimanche de l'Avent. Ceci est parfaitement rationnel. L'attente du Messie date de la chute du premier homme. Les quatre mille ans de cette mystérieuse attente sont retracés par les quatre semaines qui précèdent Noël. Nous l'avons dit dans le précédent numéro, la Circoncision n'est que l'octave de la grande solennité du 25 décembre. Or que se passa-t-il huit jours après cette *Théophanie*, nom jadis imposé à la fête de Noël? Il suffit d'écouter l'évangéliste saint Luc : « Lorsqu'il se fut écoulé huit jours depuis la naissance du Sauveur, au bout des-

« quels il devait être circoncis, on lui imposa le nom de Jésus. »

C'est donc en ce jour que le suprême législateur a voulu donner l'exemple de sa soumission à sa loi. Il avait pris la forme de l'esclave, il en a subi les humiliations. Mais n'est-ce point ce qui justifie le nom tout à la fois si doux et si sublime de Jésus qui ce jour lui fut imposé? A qui pouvait convenir mieux ce titre de Sauveur des nations qu'à celui qui venait les arracher à la honteuse servitude, fruit de la faute originelle? Jésus! nom devant lequel doit se prosterner profondément tout ce qui est dans le ciel, sur la terre et aux enfers! nom qui est proféré sur notre berceau,

et dont la sainte harmonie accompagne le chrétien jusqu'à la tombe ! nom qui au ciel fait les délices des élus, sur la terre le plus consolant espoir du vrai fidèle, et aux enfers le désespoir des réprouvés parce qu'ils l'ont répudié et haïni.

Tel est donc, pour ce premier jour de l'année, le haut enseignement que nous donne la sainte Eglise notre mère, toujours attentive à instruire et à consoler ses enfants.

Cette fête est d'une haute antiquité. Les Sacramentaires de saint Gélase parlent d'une solennité d'octave de Noël. Selon quelques auteurs, cette festivité aurait été établie pour détruire une superstition païenne. On se livrait à cette époque à de honteux divertissements en l'honneur du dieu Janus et de la déesse *Strenia*. Les hommes s'habillaient en femmes et celles-ci en hommes. Un concile de Tours, en 567, ordonne des prières publiques en expiation de ces licencieuses saturnales. En plusieurs contrées, on jeûnait en ce jour pour faire amende honorable des désordres idolâtriques. Des qu'enfin le paganisme eut entièrement disparu de la surface du monde, une joie chrétienne vint remplacer les actes propitiatoires. Dès le treizième siècle la Circoncision est universellement saluée du nom de fête, c'est-à-dire de jour de chrétienne allégresse. Les ministres des saints autels prenaient auparavant des habits noirs ou violets. Ils se revêtirent alors de chasubles et de dalmatiques blanches, et le sanctuaire ne fit plus entendre que des chants de reconnaissance et d'amour.

Il nous est pourtant resté du vieux polythéisme une reminiscence dans le nom d'*étrennes*, qui jouit encore au dix-neuvième siècle d'un droit incontesté de bourgeoisie. Qu'est-ce donc au fait que l'*étrenne* qui fait palpiter le cœur de l'enfant, et qui n'est pas sans influence sur les fibres glacées du vieillard ? En voici l'origine.

En l'an 7 de la fondation de Rome, Tatius reçut au 4^{er} janvier un présent digne de la simplicité royale de ce temps-là. On offrit à ce monarque quelques branches de chênes coupés dans un bois consacré à la déesse de la Force. Elle avait nom *Strenua*. C'est l'épithète qui caractérise l'énergie, le courage, l'intrépidité. Ce présent si frivole en lui-même, fut regardé comme de bon augure pour la fortune de cette Rome qui devait plus tard subjuguier l'univers. Aux branches de chêne succédèrent, par la suite, des présents plus succulents, quoique toujours d'une rustique et patriarcale simplicité. C'était du miel et des dates. On en gratifiait les magistrats et les chefs de la république. L'appellation de *Strenæ* leur fut conservée, quoique le chêne de la déesse *Strenua* n'en fit plus les frais. Le nom d'*étrennes* a survécu au renversement de l'idolâtrie et à la ruine des empires, et le bon roi Tatius, certes, ne se doutait pas qu'au dix-neuvième siècle d'une ère dont il ne pouvait prévoir la création, la *Strenua*, l'*étrenne* jouirait encore d'une aussi puissante prépondérance. Que de travaux pour la confectionner ! que d'art pour l'élaborer ! que d'efforts, à coup sûr bien louables, pour la mériter, quand c'est la satisfaction paternelle qui la décerne et la sagesse filiale qui la gagne.

La charité chrétienne gagne à son tour beaucoup dans ces visites de civilité qu'impose le premier jour de l'an. Combien de réconciliations se sont opérées par ce rapprochement qu'occasionne la circonstance ! A Dieu ne plaise que nous jetions sur ce beau jour une teinte morose en mentionnant quelques embrassements de Judas. Il y en a

eu trop dans le monde avec celui du Jardin des Oliviers. Enfants du Christ, n'oublions pas que Jésus saluait fréquemment ses disciples par ces douces paroles émanées de son cœur divin : « La paix soit avec vous ! » Et ce cœur battait dans la poitrine de celui qui a dit : « Je suis la Vérité. »

Un mot encore sur l'époque du premier de l'an. Elle ne fut pas la même chez les Romains. Le nom seul du mois de décembre nous en instruit : c'était le dixième mois de l'année, comme novembre le neuvième, octobre le huitième, septembre le septième. Janvier fut donc le onzième mois, et le 1^{er} mars ouvrait l'année. Sous la seconde race de nos rois, l'année commençait à Noël, et dans la suite on se conforma à peu près à l'usage de Rome. La fête de Pâques ouvrait le cycle annuel. Charles IX en fixa le commencement au 4^{er} de janvier. Ainsi il n'y a pas encore trois siècles que le jour de l'an coïncide avec la fête de la Circoncision.

Voici donc 1845 qui vient prendre place dans l'histoire de l'humanité. Mais pourquoi ce chiffre précis, et auquel il ne serait point possible d'en substituer un autre ? Ah ! dans un certain monde on ne s'occupe guère d'en rechercher l'origine. Ce chiffre est inscrit dans les fastes d'une crèche, et le chrétien fidèle ne l'ignore pas. Oui, cette ère de salut, de civilisation, même politique par la croix, a commencé dans une crèche, celle de Bethléem... C'est l'an premier de l'incarnation du Verbe éternel, et, depuis le premier jour de ce cycle, dix-huit cent quarante-quatre années ont passé sur le monde régénéré par le Fils de Dieu. La dix-huit cent quarante-cinquième a commencé. Aussi nos pères, plus fidèles au culte de la reconnaissance, donnaient toujours à l'année courante le nom significatif de l'an de grâce.

LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Un court intervalle sépare la Circoncision, dont nous venons de parler, et la fête du 6 janvier, connue sous le nom d'Épiphanie. Ce terme, d'origine grecque, signifie manifestation, apparition de Dieu aux hommes. Le polythéisme avait aussi ses épiphanies. Les dieux de l'Olympe se montraient de temps en temps aux mortels, s'il faut en croire les narrations mythologiques. L'Eglise a pu emprunter sans inconvénient à la superstition païenne ce terme si expressif pour désigner le grand mystère de l'habitation du Verbe divin avec les hommes : *Verbum caro factum est et habitavit in nobis*. « Le Verbe a pris chair et a fait sa demeure au milieu de nous. » Est-il besoin de relever ici l'absurde prétention de quelques mécréants qui voudraient ne voir dans l'Épiphanie chrétienne qu'une imitation des épiphanies idolâtriques ? Il faudrait donc dire que la messe elle-même est originairement d'institution païenne, puisqu'on lui donne par excellence le nom de sacrifice. Or, les adorateurs des faux dieux appelaient du nom de sacrifices les immolations d'animaux en l'honneur de Jupiter et des autres mensongères idoles. Faudra-t-il aussi se garder de brûler l'encens au pied des autels du vrai Dieu, parce que les païens le brûlaient devant les misérables objets de leur faux culte ? Passons rapidement sur ces aberrations déplorables de la raison humaine, pour nous occuper d'une épiphanie historique et réelle.

Le Fils de Dieu s'était montré à des bergers. Maintenant il se manifeste aux sages et aux grands du monde. Cela

devait être. Il venait pour sauver tous les hommes sans distinction. Une étoile miraculeuse apparaît aux mages de l'Orient. On a cru que ces hommes étaient des rois, parce qu'il est dit dans le prophète : « Les rois de Tharsis et de l'Arabie offriront au Seigneur des présents. » On a été jusqu'à les désigner par les noms de Gaspar, Melchior et Baltasar, ce qui en suppose trois. L'Évangile se contente de dire que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, sans préciser d'autre qualité, et sans dire leur nombre et leur nom. Le savant pape Benoît XIV incline à penser que ces mages étaient des rois. Ils présentèrent à Jésus-Christ de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Ces présents sont un symbole. A Jésus comme roi, l'or ; à Jésus comme Dieu, l'encens ; à Jésus comme homme, la myrrhe, parfum dont on usait pour embaumer les morts. Tel est, en peu de mots, le mystère de ce jour. On voit pourquoi vulgairement cette solennité reçoit le nom de la fête des Rois.

L'Épiphanie a toujours été solennisée avec pompe. L'empereur Julien, quoique païen au fond du cœur, n'osa se dispenser d'assister à cet office lorsqu'il se trouvait, en 361, à Vienne, dans les Gaules. La messe solennelle de cette fête a un cérémonial particulier dont l'explication ne sera pas sans intérêt. Après le chant de l'évangile, le diacre annonce en chantant le jour où sera célébrée la fête de Pâques. Ceci remonte à une haute antiquité. Le concile de Nicée ayant ordonné que Pâques fût célébrée en tous lieux le même jour, et une controverse s'étant élevée pour savoir quel devait être ce jour, on confia le soin de la fixer à Alexandre, l'évêque d'Alexandrie, parce que, depuis les temps les plus reculés, l'astronomie avait été cultivée plus spécialement en Egypte. Or la solennité pascale devait avoir lieu le dimanche qui suivrait le quatorzième dimanche, jour de la lune du mois de Nisan (mars). Par suite de cette décision du concile de Nicée, les évêques d'Alexandrie écrivaient au pape pour lui faire connaître ce jour, et le pontife écrivait à tous les autres évêques pour qu'ils le proclamassent dans toutes les églises. Aujourd'hui très-certainement, c'est une précaution superflue, mais l'Église a voulu conserver ce précieux vestige d'antiquité liturgique.

En Arménie, cette fête occupe un rang très-élevé. On s'y prépare par sept jours de jeûne. Ces peuples sont persuadés que Gaspar, un des trois mages, était le roi de leur contrée. On fait en ce jour une solennelle procession. Les membres du clergé, revêtus de leurs plus beaux ornements, portant chacun un cierge et le livre des Évangiles, vont autour d'un grand bassin rempli d'eau et placé au milieu du

choeur. Après plusieurs prières, le célébrant y plonge la croix et y verse du saint chrême. Puis tous les fidèles Arméniens viennent respectueusement prendre de cette eau dans leurs mains et s'en font une aspersion sur la tête. C'est que pour l'Église d'Arménie cette fête est principalement un anniversaire commémoratif du baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste dans le fleuve du Jourdain.

Chez nous aussi catholiques occidentaux, ce baptême de Notre-Seigneur fait partie de la solennité du 6 janvier. Au jour de l'octave, qui est le 15 de ce mois, nous honorons la mémoire de ce baptême de pénitence que le divin Sauveur ne dédaigna pas de recevoir, pour nous rappeler la vertu fondamentale du christianisme, la mortification. Un chrétien instruit n'a pas besoin qu'on lui apprenne que ce baptême n'est point du tout le sacrement auquel nous appliquons le même nom. La sagesse incarnée n'avait pas besoin d'être purifiée de la souillure originelle comme les enfants d'Adam, puisque comme homme Jésus-Christ n'a point de père, étant né du sein virginal de Marie.

Qu'est-ce donc encore qu'une singulière coutume très-généralement répandue et que l'on connaît sous le nom de la fève? C'est au jour de l'Épiphanie que se tire au sort cette éphémère royauté qui, seule peut-être, n'a que les roses du diadème sans en avoir les poignantes épines. Vers la fin de décembre, ou dans les premiers jours de janvier, afin de représenter l'heureux temps où, selon la Fable, tous les hommes étaient égaux, on élisait au sort un roi du festin ; si le sort favorisait un esclave, le maître était obligé de servir ce monarque de quelques instants, et on lui faisait les honneurs de la royauté pendant tout le repas. Le sort manifestait ses oracles par une fève que l'on tirait d'une urne. Aujourd'hui la fève est dans le gâteau. Il n'y a pas, comme on le voit, un grand changement. Nous ne viendrons pas ici moraliser à contre-temps en déclamant contre une pratique évidemment originaire des coutumes païennes. Cet usage n'a, par lui-même, rien de blâmable, lorsque l'on ne dépasse pas les bornes d'une chrétienne tempérance. Le peuple y attache même, en certaines contrées, une pensée de charité qui rappelle les anciennes agapes en réservant pour le pauvre une portion du succulent gâteau. C'est ce qu'on nomme la *part à Dieu*. Cette appellation est d'un sens profond, lorsqu'on sait que faire l'aumône c'est *secourir Dieu lui-même* dans la personne de l'indigent. Quand la joie est inspirée par le christianisme, elle est toujours une utile leçon.

MOIS DE JANVIER.

1. **Mercredi.** La CIRCONCISION de NOTRE-SEIGNEUR. (Voy. avant le calendrier.)
- St FOLGENCE**, évêque en Afrique, docteur de l'Église, mort en 525.
- St EUPHROSINE**, vierge d'Alexandrie, morte au 5^e siècle.
- St CLAIR**, abbé à Vienne, en Dauphiné, mort en 660.
- St OTHON**, illustre abbé de Cluny, mort en 1049.
- Il institua le premier dans les
- monastères de son ordre la touchante fête de la *Commemoration des Morts*, célébrée le 2 novembre.
2. **Judi.** **St MACAIRE** d'Alexandrie, anachorete, mort en 591.
- LES MARTYRS DES LIVRES SAINTS**, mis à mort pour n'avoir pas voulu brûler les divines Écritures, selon le décret de l'empereur Dioclétien, en 505.
- St ADLARD**, abbé de Corbie en Picardie, auteur de

plusieurs ouvrages très-précieux, mort en 827.

3. **Vendredi.** **St PIERRE BALSANCE**, martyr en 511.
- StE GENEVIÈVE**, vierge et patronne de Paris, morte en 512.

C'est une des saintes les plus illustres de la France, et dont la renommée s'est répandue dans toutes les contrées du monde, autant par ses bienfaits envers la capitale que par ses miracles.

4. **Samedi.** **St TITE**, disciple de St Paul, évêque de Crète, mort à la fin du 1^{er} siècle.

St RIGOBERT, évêque de Reims, mort en 740.

5. **Dimanche.** **St SIMÉON STYLITE**, c'est-à-dire vivant sur une colonne.

St TÉLÉPHORE, pape et martyr, au milieu du 2^e siècle.

St ÉDOUARD, roi d'Angleterre, mort en 1066.

- 6. Lundi.** L'ÉPHÉMIE. (Voy. avant le calendrier, après Paris, sur la Circoncision.)
St MELAINE, évêque de Rennes, mort en 530.
- 7. Mardi.** **St LUCIEN**, prêtre et martyr, mort l'an 512.
St ALORIC, évêque du Mans, mort en 856.
St CANUT, roi des Slaves occidentaux, ou Danois, assassiné en 1150.
- 8. Mercredi.** **St APOLLINAIRE**, évêque d'Hierapolis, apologiste de la religion chrétienne, mort, 177.
St SÉVERIN, abbé et apôtre de la Norique, contré de la Germanie, mort en 582.
STE GUDULE, vierge et patronne de Bruxelles, où l'église principale est placée sous son invocation, morte en 712.
- 9. Jeudi.** **St PIERRE**, évêque de Sebaste en Arménie, mort en 387.
St JULIEN L'HOSPITALIER, martyr en 515.
 L'église de l'hôtel Dieu de Paris est sous son invocation, sous le nom de St Julien le Pauvre.
- 10. Vendredi.** **St HONORÉ**, né en Beiri, décapité en Poitou, martyr de la justice, à la fin du 3^e siècle.
 Les boulangers le prennent pour patron.
St GUILLAUME, archevêque de Bourges, mort en 1209.
St AGATHON, pape, mort en 682.
- 11. Samedi.** **St THÉODOSE GÉNORARQUE**, mort en 539.
St HYGIN, pape et martyr, en 142.
St SALVE, évêque d'Amiens, vulgairement **St SAUVE**, au 7^e siècle.
- 12. Dimanche.** **St ARCADIE**, martyr au 5^e siècle.
St ALRED, abbé en Angleterre, mort en 1166.

- 13. Lundi.** **STE VÉRONIQUE** de Milan, religieuse, morte en 1497.
- 14. Mardi.** **St HILAIRE**, évêque de Poitiers, docteur de l'Église, mort en 568.
 C'est un des hommes les plus célèbres de la France par sa sainteté, ses ouvrages et les vertus les plus éminentes. On l'a nommé l'Augustin des Gaules.
St FÉLIX, prêtre de Nole, en Campanie, mort en 256.
- 15. Mercredi.** **St PAUL**, premier ermite, mort en 542.
St MAUR, abbé, mort en 584.
 C'est sous son nom que s'institua, au commencement du 4^e siècle, la célèbre congrégation des bénédictins.
St BONNEP, évêque de Clermont, mort en 710.
- 16. Jeudi.** **St MARCEL**, pape et martyr en 510.
St MACAIRE d'Égypte, anachorète, mort en 590.
- 17. Vendredi.** **St ANTOINE**, patriarche des ermites, mort en 556.
 Il est très-célèbre dans les églises d'Orient et d'Occident. Le démon l'éprouva par un grand nombre de tentations, que les peintres ont voulu représenter avec plus d'imagination burlesque que de vérité chrétienne.
St SULPICE LE PIEUX, évêque de Bourges.
 Une paroisse de Paris, qui était, en 1789, la plus grande et la plus peuplée du monde catholique, puisqu'elle renfermait plus de cent mille âmes, est placée sous le vocable de ce saint.
- 18. Samedi.** **LA CHAÎNE DE St PIERRE** à Rome.
 C'est l'anniversaire du jour où le prince des apôtres changea son siège pontifical d'Antioche à Rome; et cette dernière ville, qui avait été la capitale du monde païen, devint ainsi celle du monde chrétien.
- 19. Dimanche.** **St CANUT**, roi de Danemark, martyr. Il ne faut point le confondre

- avec **St Canut**, roi des Slaves. Celui de ce jour souffrit la mort en 1085.
St REMI, évêque de Rouen, frère du roi Pepin et oncle de Charlemagne, mort vers l'an 771.
- 20. Lundi.** **St FABIEN**, pape et martyr, en 250.
St SÉBASTIEN, martyr, 288.
- 21. Mardi.** **STE AGNÈS**, vierge et martyre en 505.
St FRUCTUEUX, évêque de Tarragone et martyr, 259.
St PUBLUS, 2^e évêque d'Athènes et martyr, 1^{er} siècle.
St PATROCLE, martyr à Troyes, en Champagne, au 3^e ou 4^e siècle.
 Ce jour a célébré aussi, il y a cinquante et un ans, un martyre politique. « Allez, fils de saint Louis, montez au ciel !!! »
- 22. Mercredi.** **St VINCENT** diacre, martyr en 504.
St ANASTASE, martyr en 620.
- 23. Jeudi.** **St RAYMOND** de Pennafort, en Espagne, mort en 1275.
St ILDEFONSE, évêque de Tolède, mort en 667.
 Les Espagnols le nomment **St Alonso**.
St BARNABÉ, archevêque de Vienne en Dauphiné, mort en 812.
- 24. Vendredi.** **St TIMOTHÉE**, évêque et martyr, disciple de l'apôtre St Paul, mort en 97.
St BABYLAS, évêque d'Antioche, martyr vers 250.
- 25. Samedi.** **LA CONVERSION DE St PAUL**.
 Persecuteur des chrétiens sous le nom de Saul, il fut miraculeusement terrassé sur le chemin de Damas, et se fit baptiser.
- 26. Dimanche.** **St POLYCARPE**, évêque de Smyrne et martyr en l'an 166, disciple de St Jean l'Évangéliste

- STE PAULE**, veuve, morte en 404, nommée aussi Pauline.
- 27. Lundi.** **St JEAN CHRYSOSTOME**, ou *Bouche d'Or*, archevêque de Constantinople, un des quatre grands docteurs de l'Église, mort en 407.
 Ses ouvrages composent 12 vol. in-folio.
St JULIEN, premier évêque du Mans, mort à la fin du 5^e siècle.
- 28. Mardi.** **St CYRILLE**, patriarche d'Alexandrie, mort en 444.
 Illustre écrivain, dont les ouvrages forment 6 vol. in-folio.
Le bienheureux CHARLEMAGNE, empereur de France, honore surtout en Allemagne, mort en 814.
- 29. Mercredi.** **St FRANÇOIS DE SALES**, évêque de Genève, mort en 1622.
 Ses œuvres ont été recueillies en 16 vol. in-8^o.
St SULPICE SÈVÈRE, disciple de St Martin, mort en 410.
 Il est auteur de nombreux ouvrages.
St SULPICE SÈVÈRE, évêque de Bourges, mort en 591.
 Il ne faut pas le confondre avec celui qui précède, ni avec St Sulpice PLEUX, autre évêque de Bourges, dont la fête est placée au 17 de ce mois.
- 30. Jeudi.** **STE BATHILDE**, reine de France, morte en 680.
St JEAN L'AUMÔNIER, patriarche d'Alexandrie, mort en 619.
- 31. Vendredi.** **St PIERRE NOLASQUE**, fondateur de l'ordre de la Merci, pour racheter les captifs, mort en 1256.
STE MARCELLE de Rome, morte en 410.
 Après sept mois de mariage, elle devint veuve. St Jérôme l'appelle la gloire des dames romaines.

LE BONHEUR DANS LA VIE PRIVÉE

LE LIVRE DES PLAISIRS.

La civilisation chrétienne, en se perfectionnant, a conçu une foule d'améliorations de détail qui donnent aujourd'hui, aux classes moyennes et inférieures, des moyens de bien-être et de vie heureuse, que jamais les riches eux-mêmes n'ont connus dans les époques païennes.

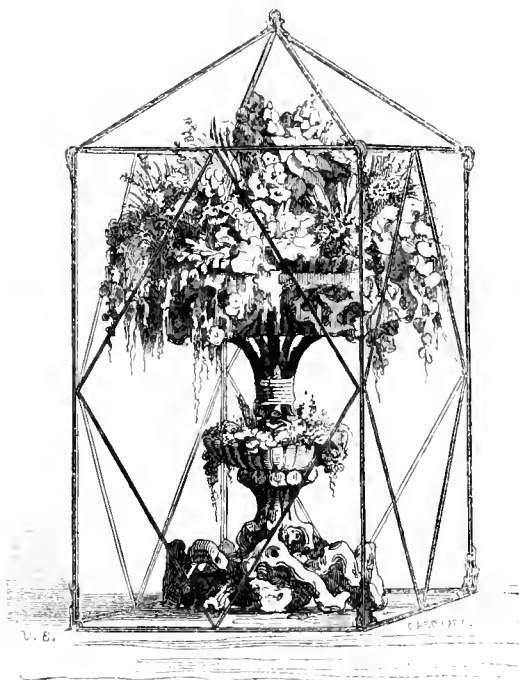
La vie domestique, à proprement parler, ne date, comme

le dit très-bien M. l'abbé Gaume dans son excellent livre de la *Vie domestique chez les chrétiens*, que de l'ère chrétienne. Aucun de ces innocents plaisirs qui groupent autour du foyer, près de l'ancêtre, à côté de la mère, les membres de la famille, aucune de ces récréations studieuses ou salutaires, qui rendent, après les devoirs accomplis, le cours des heures plus léger et plus rapide, ne sont en désaccord avec la morale des Fénelon et des Bossuet. Tout au contraire. A l'époque où nous sommes, les liens de famille se sont relâchés par de longs bouleversements; et c'est un devoir pour tous de rendre plus séduisants dans

sa moralité cette vie intérieure, au sein de laquelle les vertus les plus charmantes germent et se développent si naturellement.

Tout ce qui peut embellir le foyer domestique et rendre plus douces ces vertus de chaque jour, essayons de le réunir et de l'indiquer

UNE SERRE DANS UN SALON.



Je rendais visite récemment à l'une des dames les plus aimables et les plus instruites du faubourg Saint-Germain ; et je fus étonné de voir chez elle, au milieu du mois de décembre, une gracieuse corbeille de fleurs exotiques servant d'ornement à un salon fort simple et presque austère, mais du meilleur cette corbeille rustique occupait le point central. Un châssis vitré, dont nous avons reproduit la forme dans la gravure qui se trouve à la tête de cet article, enveloppait hermétiquement et protégeait contre l'air extérieur ces plantes, ces *azaleas*, ces *Lycopodiums* qui s'échappent de tous côtés du sein de la corbeille et se répandent en festons pleins de grâce et de caprice.

« Vous vous étonnez de ma magnificence, me dit madame de B... Rien n'est plus facile, ni moins coûteux. Il suffit d'un peu de soin et d'aimer son foyer domestique, pour lui prêter l'attrait délicieux de ces recherches que l'industrie moderne a mises à la portée de tout le monde. Tenez, voici M. Goldburn, Américain, que je vois entrer dans ma cour; il vient me voir et vous expliquera mieux que moi cette découverte intéressante et le parti que l'on peut en tirer. »

En effet, le domestique annonça l'agriculteur gentilhomme américain, qui, après les premiers compliments, me donna l'explication suivante :

« Il y a peu de temps, monsieur, que cette découverte a eu lieu; et ceux qui ne peuvent se donner le luxe d'une serre chaude, seront charmés d'apprendre qu'on élève des plantes dans l'endroit le plus défavorable et le plus

resserré. Il suffit pour cela de les enfermer dans des caisses de verre ou dans des bouteilles à larges goulots, soigneusement abritées contre l'air atmosphérique.

« Ce fait fut découvert accidentellement de la manière suivante : M. Ward, qui a donné à ce sujet un rapport en 1857 au comité britannique, avait souvent essayé de cultiver des plantes, surtout des mousses et des fougères au dedans et au dehors de son habitation. Mais comme elle était environnée de manufactures et enveloppée de fumée, ses efforts furent inutiles; aussi attribua-t-il son peu de succès au besoin qu'éprouvaient ces plantes d'être plus ou moins librement exposées à l'air.

« Un jour ayant placé la chrysalide d'un sphinx (espèce de papillon) enveloppée d'une terre molle dans une bouteille à large ouverture hermétiquement fermée, afin d'observer la métamorphose de l'insecte et son passage à l'état de papillon, il aperçut avec étonnement, environ une semaine avant que l'insecte fût entièrement revêtu de sa forme nouvelle, surgir de cette terre, de la fougère et de l'herbe. Il reconnut que l'arrosement n'était pas nécessaire; car la condensation de l'eau à la surface intérieure du verre conservait la terre toujours également humide. Il s'appliqua donc à étudier jusqu'à quel point le changement d'air au dedans de la bouteille, nécessairement soumise à l'influence de chaque variation de température, serait suffisant aux besoins de la vie végétale. Il plaça la bouteille en dehors de la fenêtre, et vit avec plaisir que les plantes poussaient à merveille; le succès de son

essai le conduisit à une foule d'expériences tentées sur des plantes de toutes dimensions, et appartenant à une grande variété de familles.

« On poursuivit ces expériences sur une vaste échelle ; on fit des caisses de verre de toutes grandeurs, de toutes formes ; depuis les petites bouteilles aux larges goulots, jusqu'à une rangée de maisons de vingt-cinq pieds environ de longueur sur dix de hauteur ; on remplit ces maisons de terrain pierrenx pour la convenance des plantes qui y croissent de préférence ; quelques-unes de ces caisses furent parfaitement fermées au fond ; une fois arrosées, elles restaient ainsi fort longtemps sans exiger d'eau. D'autres avaient plusieurs ouvertures, et les plantes étaient arrosées une fois en trois ou quatre semaines, ou même en plusieurs mois selon leurs besoins ; cette dernière méthode a paru la meilleure.

« On eut recours à tout ce que le mastic et la peinture peuvent accomplir de plus solide pour ajuster le haut et les côtés vitrés de ces caisses ; les portes furent construites de manière à bien fermer, mais aucune ne put être scellée hermétiquement ; ce qui serait impraticable. D'ailleurs l'expansion et la contraction alternatives de l'air, dont le succès de l'expérience dépend, se trouveraient interrompus.

« Il y a environ un an, je plantai un *Lycopodium dentatum* dans un verre parfaitement bouché, qui n'a pas été ouvert depuis. Le *Lycopodium* se sentit en parfaite santé ; il a beaucoup grandi, mais faute d'espace la forme de la plante est contournée. Les graines qui se trouvaient dans la terre ont germé. La *Marchantia* s'est élevée d'elle-même sous le verre. J'ai aussi fait construire un globe creux en verre, de dix-huit pouces de diamètre, dont l'ouverture est pratiquée de manière à y laisser seulement passer la main. J'y ai semé une grande variété de fougères et de *Lycopodiums* que j'ai humectés ; cela fait, j'en ai couvert l'ouverture d'une feuille de caoutchouc qui s'entrouvrirait chaque jour, soit à l'extérieur si l'air intérieur du verre se trouvait échauffé ou dilaté, soit à l'intérieur dans le cas contraire. Ces fougères sont venues probablement aussi bien que si elles avaient été élevées en serre chaude ; elles étaient toutes exotiques, quelques-unes exigeaient même une grande chaleur. Le grain de plusieurs plantes est parvenu à sa maturité.

« Une serre bâtie d'après ces principes dans la cour de l'Institut méricain à Liverpool a été remplie de plantes étrangères de toute espèce, sans que l'on y ait entretenu de chaleur artificielle. Les plantes se sont développées à merveille, plusieurs ont fleuri, d'autres ont produit des fruits.

« Le docteur Daubeny a fait beaucoup d'autres expériences curieuses.

« Dans le cours du mois d'avril, il introduisit un nombre considérable de plantes vivantes sous des globes de verre n'ayant qu'une seule ouverture, à travers laquelle l'air pouvait circuler, et qui était recouverte d'un fragment de vessie, bien fixé aux bords du verre, de manière à empêcher l'air de pénétrer dans le vaisseau autrement qu'à travers la membrane même : ces plantes, *anémones*, *primèrères*, *camélias*, *véroniques*, etc., restèrent ainsi dix jours sans autres soins ; au bout de ce temps elles étaient en pleine santé, et avaient considérablement grandi. Plusieurs même avaient fleuri depuis leur introduction dans le verre. On s'occupait alors d'examiner l'air contenu dans les vases pendant le jour, et l'on trouva que celui du premier renfermait 4 pour 100 d'oxygène en sus de la proportion que

présente l'air atmosphérique ; dans le deuxième, il y avait 1 pour 100 de plus ; dans le troisième, 2 pour 100 de plus. Après plusieurs examens successifs, on trouva que le total de l'oxygène avait subi une diminution, et enfin, le 20 juin de la même année, on s'aperçut que le n° 1 renfermait 2 1/2 pour 100 de moins d'oxygène que dans l'air atmosphérique ; le n° 2, 3 1/2 de moins ; le n° 3, 4 pour 100 de moins. Cependant la circulation de l'air était encore suffisante pour soutenir la vitalité des plantes, moins vigoureuses toutefois et moins saines.

« Je regarde le changement d'air par l'expansion et la contraction, changement réglé par leur chaleur, comme exactement proportionné aux besoins des plantes cultivées de cette manière.

« Les plantes vasculaires exigent un plus grand renouvellement d'air que les plantes cellulaires ; on peut les satisfaire en les entourant d'un volume plus vaste. Il est aussi d'une haute importance que la lumière arrive librement jusqu'à toutes les parties de la plante en croissance ; c'est le moyen de l'aider à développer ses fleurs et à supporter le froid. L'air, dans ce cas, se trouve dans une condition parfaitement calme. Aussi ces plantes supportent-elles ces variations de température qui leur seraient fatales dans les circonstances ordinaires. Les plantes d'Australie et celles du Cap endurent ainsi le froid de notre climat sans danger, et quelques-unes des fleurs habitantes des pays froids peuvent aussi s'élever dans nos appartements exposés au soleil, étant environnées d'une atmosphère protectrice, de leur propre création. J'en ai vu un exemple frappant qui prouve la facilité avec laquelle les plantes, ainsi renfermées, supportent les changements de température : une caisse de plantes, apportée de la Nouvelle-Hollande par le capitaine Maillard, fut préparée au mois de février, époque à laquelle le thermomètre marquait 94 degrés à l'ombre. Aux environs du cap Horn, deux mois après, le thermomètre tomba à 20 degrés ; un mois plus tard, dans le port de Rio, il s'éleva jusqu'à 100 degrés ; en passant la ligne le thermomètre atteignit encore 120 ; tomba à 40, en arrivant, en novembre, dans la Manche ; huit mois après que ces plantes avaient été renfermées sous leur caisse vitrée, on les retrouva dans le meilleur état.

— De sorte, repris-je, qu'au moyen de caisses de verre nous pouvons entourer nos plantes d'une atmosphère humide qui leur convienne, et conserver ainsi au sein des villes et dans nos salons de magnifiques fleurs comme celles-ci. La leçon est bonne, et j'en profiterai. Il est impossible d'imaginer un ornement plus charmant et moins coûteux. Cela me plaît à moi qui pense, avec un écrivain allemand moderne, que la sagesse humaine doit répandre la joie sur les instants auxquels la splendeur et les applaudissements du monde ne peuvent prêter aucun éclat. Dans ces doux intervalles, l'homme reprend ses dimensions naturelles, et jette de côté les ornements et la feinte, embarrass dont il n'a que faire dans la vie privée. Être heureux chez soi, c'est le but des légitimes poursuites de chacun. En effet, c'est dans son intérieur qu'on doit étudier l'homme dont on veut apprécier la vertu et le bonheur ; les sourires et les brogeries sont d'emprunt. Vivons heureux pour nous et chez nous ! »

(La suite à un numéro prochain.)

ANECDOTES DU TEMPS PRÉSENT.



LES JEUNES SAUVEURS.

Un de nos journaux de province les plus estimés rapporte le fait suivant, dont l'authenticité nous est attestée. Au près de Saumur, dans le parc d'un de ces châteaux du dix-septième siècle, remarquables par le bon goût de leurs ornements et la simplicité noble de leur architecture, trois enfants : une petite fille, Marie de M., un jeune enfant de douze ans, Guillaume R., et un enfant de quatorze ans Henri de M., frère de Marie, jouaient ensemble avec toute l'insouciance vivacité de leur âge. Ce n'étaient que joyeux cris, exclamations enfantines, cachettes dans les taillis, bruyantes surprises. A force de courir, la petite bande joyeuse arriva au bord d'un étang qui traverse le parc, et que de beaux massifs de chênes et de hêtres dérobaient à la vue. La petite Marie, qui était devenue l'objet de la poursuite de son frère et du petit Henri, tourna l'étang pour leur échapper, et ses pieds ayant glissé sur le gazon, elle roula jusqu'au bord et disparut dans l'eau, assez profonde en cet endroit. Aussitôt Guillaume, avec une résolution et un courage supérieurs à son âge, défait sa blouse du matin, s'élance et nage vers la pauvre petite victime dont les bras suppliants s'élevaient encore au-dessus de l'eau comme pour demander du secours. Mais Guillaume n'avait pas beaucoup de force ; c'était un nageur inexpérimenté, et le pauvre enfant se trouvait dans la situation de celle que son intention était de sauver ; déjà il avait peine à se soutenir, lorsque Henri, plus fort que l'un et l'autre, se jeta à son tour à la nage dans l'espoir de sauver une des victimes au moins. Il se dirigea d'abord vers sa sœur, dont on ne voyait plus que les petites mains vainement agitées à la surface de l'eau, et la saisissant par ses cheveux blonds, la ramenant et l'attirant à lui, il la déposa sur le gazon. Les cris des enfants avaient traversé la portion du parc qui les séparait du château ; on accourut en toute hâte. Le cocher, homme très-vigoureux et bon nageur, sauva le jeune et généreux Guillaume. La jeune Marie et lui furent

rendus à leurs familles, et les soins qu'on leur prodigua eurent un entier succès. Heureux ceux qui commencent la vie et l'inaugurent par la générosité, le dévouement et le courage !

LE PRÊTRE CHARITABLE.

Un propriétaire de la ville de Louviers se rendait lundi 14 octobre 1844, vers midi, à pied, de Louviers à Gaillon. Pour se reposer, il entra dans un petit bois situé au bas du vallon que forment les deux côtes.

Il aperçut bientôt un prêtre descendant lentement et lisant. Un homme mal vêtu et d'une figure sinistre le suivait de près. Arrivés au fond du vallon :

« Donne-moi ta bourse, cria ce misérable, si tu veux conserver ta vie. »

Le prêtre répondit sans s'émouvoir :

« Vous vous adressez mal, mon ami, vous n'aurez ni l'une ni l'autre. »

La parole était encore inachevée, et déjà ils étaient aux prises ; l'agresseur se débattait à terre sous la main vigoureuse du prêtre, auquel il demandait grâce.

« Releve-toi, répond le prêtre en lui tendant la main ; si la misère t'a poussé à cette violence, reçois cette bourse et 22 fr. qu'elle renferme, et sois désormais homme de bien. Souviens-toi de ma vengeance et de mon nom. Je suis le curé de Gaillon. »

Et les deux hommes se sont séparés.

(*Courrier de l'Europe.*)

LES PETITES BALEINES DES ILES FAROE.

Si vous visitez certaines latitudes glaciales, il vous semblera que ces régions sont tout à fait déshéritées de Dieu ;

point de végétation, point de fruits ; les animaux qui fréquentent ces parages, phoques et balines, offrent un aspect bizarre, une défense redoutable, un aliment désagréable ou dangereux pour l'homme. Entrez cependant sous ces portes basses, et pénétrez dans ces cabanes de la Finlande, des Orcades, des îles Faroë, vous reconnaîtrez avec surprise les ressources imprévues que l'industrie humaine a su faire jaillir de ces climats qui semblent maudits, ressources que la Providence avait mises en réserve pour les besoins et même les plaisirs de notre race. Chaque jour de nouveaux moyens d'alimentation et de richesse combattent les rigueurs apparentes de la terre et du ciel, et compensent par le travail l'absence des biens dont jouissent les habitants de régions plus douces. La seule capture des petites baleines au filet vient de jeter dans une des plus tristes solitudes de l'Océan septentrional un revenu annuel de plus de cent trente mille francs.

M. W.-C. Trevelyan a communiqué à ce sujet, au *Nouvel journal philosophique d'Édimbourg*, de curieuses particularités.

Jusqu'ici c'était par l'échouage seul que l'on faisait dans ces îles des captures considérables de la petite baleine, nommée *Delphinus melas*. Dans le cours de l'année dernière 1844, les habitants essayèrent, pour la première fois, de faire usage d'un filet, et le succès fut immense. Le nombre des baleines prises de cette manière, en 1844, fut de trois mille cent quarante-six, et l'on obtint de l'huile pour une valeur de 5,665 livres sterling.

Les habitants, qui avaient employé la chair de ces animaux à leur propre consommation, en nourrissent maintenant leurs bestiaux, pour lesquels c'est une excellente pâture pendant l'hiver. La chair de la baleine est coupée en tranches minces et longues, et séchée à l'air sans sel, de la même manière que l'on s'y prenait pour la faire servir de nourriture aux habitants. Bien séchée, cette chair se conserve deux ans. On la coupe en morceaux de deux ou trois pouces de long, puis on la fait bouillir légèrement. L'huile qui monte à la surface est écumée, le bouillon et la viande sont données aux vaches avec une moitié ou un tiers de la quantité habituelle de foin. Ce genre de fourrage paraît leur être très-salutaire ; il augmente leur lait, et ni ce lait ni la crème n'ont aucune saveur désagréable, comme il arrive lorsque les bestiaux sont nourris de poissons séchés, en Islande, par exemple, et en d'autres pays du Nord.

Beaucoup de vaches périssaient à Faroë par la disette de fourrages pendant l'hiver ; M. Schroter (qui pendant plusieurs années s'est occupé de rendre meilleure la condition de ses compatriotes) a calculé que plus de six cents vaches ont été conservées par l'usage de ce genre de nourriture ; elle pourrait être utilement employée dans les îles Shetland et Orkney, ou l'aversion que l'on éprouve pour la chair du *delphinus* comme comestible occasionne la perte de valeurs considérables.

Ce fait unique, répandu par la presse, est déjà connu aux Orcades, en Finlande, et dans les provinces scandinaves-russes qui environnent le pôle.

« On fait, dit un journal écossais, tous les préparatifs nécessaires pour imiter dans ces latitudes l'exemple des pêcheurs des îles Faroë, et comme l'argent, grand mobile des intérêts humains, ne peut manquer d'affluer chez ceux qui se trouveront ainsi maîtres, sans grandes dépenses, d'une

substance nécessaire aux peuples civilisés, une prospérité inattendue, résultat de ce fait unique, peut luire tout à coup sur les régions désolées dont nous avons parlé.

(*Berliner Monatschrift.*)

UN CHIEN TERRIBLE.

Une cause singulière a été portée récemment devant les tribunaux anglais ; les feuilles publiques en ont retenti ; un duel, entre deux hommes d'honneur et de bonne famille, était sur le point d'avoir lieu si les autorités ne se fussent interposées. Deux jeunes cœurs étaient désespérés ; la réputation d'une personne distinguée se trouvait atteinte dans son point le plus sensible ; il n'y avait que trouble et désolation ; — et le coupable — ainsi que la décision du tribunal et les recherches de la police l'ont prouvé, le coupable était un petit chien le plus joli du monde, et le mieux peigné.

Nous tenons les détails suivants du héros et de la victime, — nous ne voulons pas parler de l'épaveur, héros et victime tour à tour, — mais du gentilhomme anglo-espagnol, que la possession d'un épaveur admirable exposa naguère à de si grandes vicissitudes.

Il avait ardemment désiré un animal de cette espèce.

Hélas ! il arrive souvent dans ce monde étrange que l'objet pour lequel nous soupirons le plus vivement, au lieu de nous procurer le bonheur, devient une source de peines et de contrariétés. M. Delastro et son chien Bobie viendront à l'appui de cette remarque.

Les ancêtres de M. Delastro étaient Espagnols, mais il y avait en dans cette famille un mélange de sang arabe. Vous en commerce depuis longtemps, ils étaient fort riches.

M. Delastro était associé d'une maison anciennement établie à Londres. Sa part de bénéfices lui donnait un beau revenu et très-peu d'occupations.

Par conséquent on rencontrait M. Delastro partout, aux promenades à la mode, à l'Opéra, aux nouvelles représentations, et comme il était toujours très-soigné dans sa toilette, assez bien de sa personne (quoiqu'il y eût dans ses traits un caquet arabe), les mères de famille qui avaient grand nombre de filles le regardaient d'un œil favorable.

M. Delastro avait une tante demoiselle, miss Isabelle Mendizabal ; quoiqu'elle possédât toutes les jouissances de la vie qu'une femme, dans sa position, peut désirer, telles qu'une bonne voiture à un cheval, des domestiques excellents, de nombreuses invitations d'amis, le premier dentiste de la ville, des petits poissons dorés, un crédit ouvert chez son banquier, on la voyait mécontente, inquiète, en un mot malheureuse.

Miss Mendizabal avait un chien qu'elle appelait Bobie. Elle l'avait acheté dans *Regent-Street*, à un homme de mauvaise mine, marchand de chiens ambulants, d'autres diraient *chasseur*. Lorsqu'un petit chien égaré lui plaisait, il s'en emparait aussitôt, lui donnait trois ou quatre bonnes tapes ; de cette manière les passants qui, par hasard, l'avaient vu ramasser le chien, s'imaginaient qu'il lui appartenait puisqu'il le traitait ainsi ; l'animal, n'osant pas mordre ou se débattre, se laissait tranquillement et tristement emporter.

Bobie était un de ces jolis petits chiens blancs à longs poils frisés, parfaitement bien proportionné, avec des yeux noirs et malins perçant à travers ses paupières soyeuses. On aurait dit la partie supérieure de son corps revêtue d'un spencer blanc, tandis que le reste était rasé, orné, et laissait voir la couleur naturelle de sa peau. C'est-à-dire une teinte rosée, excepté la ou on avait laissé à dessin des pointes et des nœuds. Sa queue tenait à la fois de la brosse en barbe et de la houppie. A voir Bobie, on aurait dit un animal aimant et paisible, capable de faire raffoler toutes les douairières. Aussi miss Isabelle avait-elle pour lui toute la tendresse imaginable.

Un jour miss Mendizabal prit tout à coup la résolution de voyager, et elle fit part de ce projet à ses amis. Elle se trouvait si malheureuse sans savoir pourquoi, que, pour distraire sa douleur, elle se figurait qu'il fallait la changer de place, la promener (son médecin aurait pu lui apprendre qu'elle mangeait et dormait trop ; mais il savait qu'elle ne le croirait pas). Miss Mendizabal devint de plus en plus mélancolique ; enfin il parut qu'elle fut saisie d'un ardent amour du pittoresque, de la nature, des bois, des forêts, et des chaises de poste.

C'est pourquoi miss Isabelle Mendizabal voulut parcourir l'Italie, l'Espagne et la Grèce. Rien ne put changer cette résolution. M. Delastro, qui avait plus d'une raison pour retenir sa tante à Londres, lui offrit une loge à l'Opéra-Italien pour chaque représentation, lui envoya des ananas, des mets recherchés pris chez les premiers restaurateurs, tout fut inutile ; la tante partit pour Cadix ; nous ne saurions dire si cette démarche, toute méritoire qu'elle soit, avait pour but l'amour du pittoresque ou l'allègement d'un effroyable ennui.

Le chien Bobie n'ayant pu escorter miss Isabelle, elle le confia à M. Delastro qui l'aimait déjà beaucoup et l'avait souvent envié à sa maîtresse. Bobie, de son côté, aimait assez à se sauver avec les gants ou la canne de M. Delastro, quoiqu'il parût un chien bien élevé.

Quelques mois se passèrent après le départ de la vieille demoiselle, avant que le don précieux qu'elle avait fait à son neveu devint pour lui la cause des plus graves soucis. Mais il ne faut pas anticiper sur les événements.

M. Delastro était l'ami intime d'une famille qui demeurait à *Regent's-Park*. Bobie, le favori de ces dames de la maison, accompagnait souvent son maître dans ses fréquentes visites du matin chez miss Pettington. M. Delastro remarqua qu'en traversant *Portland-Place*, un homme en guenilles et à mauvaise figure, ayant à ses côtés un petit terrier, un épagneul, deux ou trois autres jeunes chiens à la main qu'il cherchait à vendre, attirait singulièrement l'attention de Bobie, quoique cet individu ne semblât pas le remarquer. Mais Delastro le voyait toujours dans ces parages quand il revenait de *Regent's-Park*.

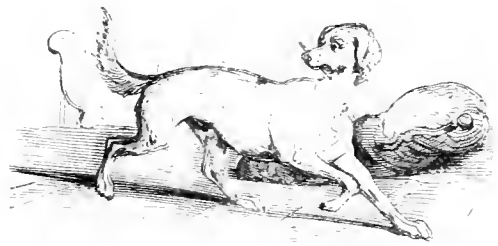
Miss Anna Bella Pettington étant jolie et bien élevée, M. Delastro s'imagina qu'il pourrait l'épouser. Madame Pettington, avec l'œil vigilant d'une mère, remarqua de la part de M. Delastro une foule de petits soins qui firent battre son cœur de joie et d'espérance ; car elle connaissait la richesse et l'honnêteté de ce jeune homme, et l'acceptait volontiers pour son gendre.

Madame Pettington avait déposé sur une table à ouvrage, parmi quelques petits objets de porcelaine, ses clefs et une bourse contenant trois souverains et demi, quatre autres pièces des Indes, dont on se servait pour jetons au whist.

Bobie, à cause de sa propreté et de son amabilité, jouissait du privilège de sauter sur les sofas et les chaises.

La famille était ainsi occupée : M. Pettington était à son bureau ou il restait depuis midi jusqu'à cinq heures et demie pour gagner ses 50.000 fr. d'appointements. Les trois plus jeunes demoiselles Pettington se promenaient dans un des jardins particuliers de *Regent's-Park*, avec leur gouvernante, munie d'une grammaire française, ou les jeunes personnes apprennent à dire : *Bonne djour, madème!* Elle portait aussi avec elle le *Dictionnaire de prononciation*, de Walker, qui aide à mal prononcer.

Miss Anna Bella Pettington, dans une posture modeste, assise et posée avec grâce, feuilletait un album musical, le visage tourné vers le piano, tandis que M. Delastro racontait l'anecdote du jour. Madame Pettington avait quitté la chambre pour se consulter avec la femme de charge au sujet du dîner. Tandis que chacun était ainsi occupé, Bobie s'amusa tantôt à attraper une mouche, tantôt à aboyer en apercevant son corps reproduit dans une glace qui descendait jus-qu'au tapis ; puis il montait sur une chaise ou s'asseyait sur une table, mais toujours l'œil ouvert, guettant l'occasion de s'emparer d'une proie. Tout à coup il devint laclant, il tira la lan-



gue, lança furtivement un regard à Delastro, saisit en silence quelque chose dans sa gueule, sauta légèrement, et se glissa sous le sofa.

Comme il est reconnu aujourd'hui, dans notre siècle de progrès, que l'éducation pour toutes les classes de la société est une affaire de la plus haute importance, nous devons déclarer que Bobie avait reçu de l'instruction. Il avait suivi une espèce de cours spartiate d'après lequel *l'art de voler* n'avait rien de blâmable. Bobie était un des élèves les plus accomplis que M. Barabas Scraggs, le marchand de chiens dont nous avons déjà parlé, eut jamais formés, et le chien n'avait point du tout oublié les leçons du premier maître, bien qu'il en eût plusieurs fois changé.

Aussi l'élève devint-il une petite fortune pour le maître, qui n'avait autre chose à faire qu'à suivre les mouvements de son habile quadrupède (lequel était aussi fin que lui), qu'à tourner dans une ruelle ou Bobie le suivait. Il remettait à M. Scraggs ce qu'il avait caché dans sa gueule, et recevait immédiatement sa récompense ; elle se bornait à une tranche de fromage que Bobie affectionnait par-dessus tout.

Quand M. Delastro revint de la maison de *Regent's-Park*, Scraggs se trouvait sur son chemin, Delastro passa sans le voir, Bobie le suivait, lors que tout à coup le chien s'arrêta, revint sur ses pas, comme dans un passage qui mène dans *Albany-Street*, et remit à Scraggs quelque chose qu'il tenait dans sa gueule, en retour de quoi on le récompensa d'un

morceau de Gloucester qui sortait de la poche de M. Scraggs et qu'il dévora avec délices. Mais comme il entendit le sifflet de son maître et aperçut le signal de M. Scraggs, qui ressemblait beaucoup aux préhendes d'un coup de pied, il se sauva le plus vite qu'il put, et rejoignit M. Delastro.

Environ une heure après le départ de M. Delastro, madame Pettington ayant besoin de sa bourse, la chercha et ne la trouva point. Les domestiques furent interrogés, soupçonnés. Madame Pettington regretta bien moins les trois souverains que les quatre pièces indiennes que son frère le major Dobby lui avait données; car on s'attendait à revoir bientôt le major.

Cette perte rendit le maître, la maîtresse, le laquais, le sommelier et le valet de pied (ces trois derniers renfermés en un seul), femmes de chambre, cuisinière et jusqu'à la gouvernante très-malheureux.

M. Delastro continuait ses visites et faisait toujours de grands progrès dans l'art de se rendre favorable la famille, lorsque M. Pettington, pour célébrer le jour de naissance de sa fille, lui fit cadeau d'un porte-cartes en filigrane d'argent, artistement travaillé. Un jour Anna Bella, en rentrant avec sa mère, posa le porte-cartes sur la table. Peu de temps après on annonça M. Delastro suivi de Bobie, qui fut accueilli par des caresses comme d'habitude.

M. Delastro portait avec lui ce duetto fameux de la *Gazza ladra*: « E ben per mia memoria. » Il ne tarda pas à prier miss Pettington de le chanter avec lui. Elle consentit gracieusement, et tandis que les jeunes gens se divertissaient ainsi, Bobie, laissé à lui-même et un peu oublié, semblait vouloir s'en venger par quelque malice.

Ce matin-là, de bonne heure, Barabas Scraggs ne se trouva pas à sa place ordinaire, par suite d'une invitation en forme qu'il avait reçue de la police, afin d'expliquer comment un certain épagueul perdu se trouvait en son pouvoir.

Avec beaucoup de candeur et d'aplomb, il affirma que l'épagneul l'avait suivi chez lui, et qu'il prenait soin de l'animal à cause de sa beauté, jusqu'à la réclamation du propriétaire. Le magistrat, convaincu de la bonne foi de M. Scraggs, refusa de le retenir, mais lui donna le conseil amical de renoncer dorénavant à ses promenades en deçà des limites du bureau de Malborough-Street.

Un homme de la police fut chargé par le digne magistrat d'accompagner Scraggs à son logis, afin d'être sûr que l'épagneul serait rendu au véritable propriétaire. De sorte que Bobie n'eut point cette fois sa tranche de fromage.

M. Delastro ne fut pas plutôt parti, qu'on s'aperçut de la perte du porte-cartes en filigrane. On fit encore des perquisitions minutieuses, les soupçons revinrent à l'esprit. Les domestiques exigèrent qu'on visitât une seconde fois leurs effets. On fouilla en vain dans le panier aux ordures. Le sommelier, valet de pied, laquais, menaça de se retirer; enfin, le mois suivant, une petite chaîne en or avec des cachets, appartenant à un encrier de luxe, un étui en nacre, une petite montre française, et, ce qui était le comble de l'extraordinaire, le trousseau de clefs de madame Pettington, disparurent comme le reste!

Ce dernier coup acheva de porter le trouble dans toute la maison; il fallut forcer ou rompre les serrures, il n'y avait pas de vin pour le dîner, ni d'argenterie disponible. Impossible d'ouvrir le tiroir qui renfermait les billets pour l'opéra de ce jour. Impossible d'arriver aux armoires où

se trouvaient les robes de ces dames, car madame Pettington, après tant de pertes, mettait soigneusement toutes choses sous clef; et voilà les clefs mêmes qui disparaissent mystérieusement.

Le major Dobby arriva de Calcutta au milieu de cette rumeur. Major Dobby était resté vingt ans aux Indes. Parti jeune homme frais, gras et robuste, il revenait sec comme un morceau de bois, les cheveux roides et traînants; la bile était répandue dans chaque vaisseau de son corps, et son nez avait pris la couleur rougeâtre de la brique mal cuite.

Major Dobby quitta son pays jeune homme enjoué et d'agréable humeur; major Dobby revenait de cette foire de richesses, d'esclavage et d'ignorance, plein de prétention, avec des airs de dictateur et parfaitement désagréable. Mais comment pouvait-il en être autrement pour un homme dont le foie se trouvait dans un état désespéré? On ne se joue pas impunément du foie. Demandez-le plutôt à M. Magendie.

Le major prit M. Delastro en grippe à la première vue; il s'attendait, après une longue absence, à se voir uniquement choyé par les Pettington, et M. Delastro semblait favorisé, quoiqu'il ne fût pas major.

M. Dobby écouta avec assez d'impatience tous les détails au sujet des petits vols; puis il raconta à son tour ce qui lui était arrivé dans sa tente, comment on l'avait dépouillé d'une grande partie de ses effets, quoiqu'il fût assis, éveillé dans son lit, un fusil chargé à la main, couchant en joue le mystérieux voleur.

« Je m'étais mis à fumer et à boire, dit-il, j'avais congédié mes domestiques; je méditais sur l'état de mon foie; sur mon avancement, mes vacances, sur l'Angleterre, sur le gouvernement général, sur la caisse bien fermée et cachetée pleine de saumon que je venais de recevoir, et que je mangerais le lendemain. Je me déshabillai, me couchai avec un pistolet à mes côtés. Il faisait un beau clair de lune, et je crus apercevoir quelque chose remuer sur le plafond de bois qui environnait la tente. Je pris soigneusement mon arme, et toisant le personnage, je reconnus que c'était, à n'en pas douter, un noir individu, la tête recouverte d'un turban. J'étais bien résolu de tirer. Mais rien ne bougea plus; seulement je m'aperçus le lendemain qu'il me manquait une paire de bottes, une ceinture, un bonnet, une épée et ceinturon, mon pantalon, la caisse au saumon, une boîte de cigares, un télescope, un jeu de trictrac, une tabatière et ma robe de chambre perse.

« Ce qui m'intriguait le plus, c'était de savoir comment ce vol avait pu se faire en ma présence, en dépit de mes armes et de mes précautions; j'ignorais que ces brigands chassaient en compagnie.

« Tandis qu'un des hommes occupait mon attention, m'offrant pour but sa tête à turban, me montrant ses yeux brillants et ses dents blanches, son camarade s'était glissé comme un serpent au côté opposé de la tente, après avoir relâché d'abord les chevilles, et s'emparait du lutin qu'il jetait par-dessus la palissade; ces voleurs adroits s'échappèrent sans obstacles. Je ne pus jamais me rendre bien compte de cette affaire. Je m'en pris à l'adresse proverbiale des Indiens, qui est certainement la plus merveilleuse du monde. »

Tel fut le récit du major, qui reprit sa pipe et fuma.

Un jour qu'il se promenait avec M. Pettington dans le

voisinage de M. Delastro, il consentit à faire une visite à ce dernier. C'était un jour néfaste.

Ils frappèrent à la porte de M. Delastro, et furent d'abord congédiés par le valet (espèce de butor novice dans l'art de mentir sans sourcilier) qui rougit en affirmant que son maître était sorti.

Comme le major et M. Pettington s'en allaient, Delastro, qui faisait sa barbe et avait pu tout entendre, vexé de renvoyer ainsi Doddy à sa première visite, fit courir après eux en le priant de revenir et de l'attendre jusqu'à la fin de sa toilette.

Le major se mit à examiner les meubles, les livres, le tapis, lorsqu'enfin quelque chose de brillant fixa son attention sous le chiffonnier. Il traversa la chambre et tira l'objet en question avec sa canne. Un porte-cartes en filigrane d'argent!

« Quoi, dit-il, M. Delastro tient donc bien peu à ses joies babiles, puisqu'il les laisse fouter aux pieds? »

Quand M. Pettington reconnut le porte-cartes surmonté de ses lettres initiales, il devint pâle, puis il se remit, et dit : « Peut-être ma femme le lui a donné. »

— Sans doute, répliqua Doddy, Anna Bella a pu lui offrir aussi mes pièces d'or indiennes, la montre française, les souverains, et les clefs de ma sœur. »

M. Pettington parut embarrassé, et pria le major de cesser toute remarque jusqu'à ce qu'il eût parlé à sa fille. Delastro entra peu après, le menton parfaitement lisse et embaumant l'air de ses parfums de France. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la manière embarrassée de M. Pettington, et de l'étrange brièveté des réponses du major, qui approchaient fort de la grossièreté. Cependant il crut pouvoir les attribuer à la première réception que son valet avait faite aux visiteurs. En vain chercha-t-il à ranimer la conversation, M. Pettington gardait le silence, et le major grondait en dedans comme un animal sauvage des Indes.

Après une visite embarrassante et peu agréable pour tous, M. Pettington et le major se retirèrent. M. Delastro aurait volontiers mis ce dernier à la porte sans cérémonie.

M. Pettington courut chez lui et tint conseil avec sa femme, qui ne voulut ajouter foi à rien avant qu'il fût question du porte-cartes retrouvé ; et comme les femmes sont excellentes dans l'art de la finesse, il fut convenu que madame Pettington chercherait à découvrir si Anna Bella avait donné à M. Delastro le souvenir en question. La dame sonda le terrain avec précaution, et, à sa grande surprise, elle fut pleinement convaincue que sa fille n'avait rien donné. M. Pettington resta confondu.

Major Doddy, sur les entrefaites, entra d'un air de triomphe qui semblait dire :

« Je suis certain de la vérité. »

Il apportait un numéro du *Times* (le Temps, journal), dans lequel, parmi les comptes rendus de la police, on disait que *Handlay*, l'officier actif de l'Opéra-Italien, à la suite de nombreux vols au foyer, avait arrêté un comte étranger (très-connu dans les cercles étrangers), et avait pris le parti extrême de le fouiller ; malgré l'indignation du comte et toutes ses promesses, l'officier de police ne put se laisser gagner ; et quand la perquisition eut lieu, on trouva plusieurs tabatières, des épingles en diamants. L'illustre étranger fut traduit devant les tribunaux, mais on l'acquitta sous prétexte de monomanie ; maladie fort commode pour l'homme riche, mais à la faveur de laquelle

un pauvre misérable voleur n'obtiendrait aucune pitié pour excuser son crime.

Maintenant le major Doddy persistait à croire que M. Delastro était affligé de cette maladie, qu'il avait en son pouvoir tous les autres articles égarés, et qu'on devait se procurer l'ordre de faire une perquisition chez lui.

M. Pettington désapprouvait toute mesure précipitée. C'était un philosophe.

« Si, disait-il, par malheur, Delastro gémissait sous le poids d'une maladie qui remplit l'esprit d'illusions... »

Il fut alors interrompu par Doddy, qui s'écria :

« Illusions !... C'est, parbleu, bien réel ! »

— Ecoutez-moi, dit Pettington ! Tant que l'individu peut raisonner pertinemment sur les matières en dehors du sujet de son erreur, ce genre de monomanie n'est pas un crime, mais un grand malheur.

— Assurément, reprit le major, vous n'admettriez pas un lunatique dans votre famille ?

— Dieu nous en préserve, dit madame Pettington en parlant.

— Si ce monsieur, ajouta Doddy, était en proie à quelque innocente illusion, s'il s'imaginait que ses coudes ne sont pas à lui, ou qu'il était présent au siège de Troie, ou qu'il a une sancisse en guise de nez, peu importerait ; mais quand un homme ne peut résister à l'envie de vider les poches, de s'emparer de tous les objets portatifs qu'il rencontre sous la main, ce qui doit un jour le conduire devant la cour criminelle, est-ce là celui qu'on doit choisir pour son genre ? »

Madame Pettington allait répondre, lorsqu'un laquais annonça M. Delastro, qui entra suivi de Bobie. Anna Bella était absente : le jeune homme la chercha d'un œil inquiet ; ce regard fut interprété ainsi par le major :

« Il cherche quelque chose à prendre. »

Et il se hâta de boutonner ses poches. Delastro s'avança vers madame Pettington, qui le reçut assez froidement, et ne lui présenta que le bout des doigts. Delastro s'assit autour de la table, et demanda, pour entamer la conversation, s'ils connaissaient le résultat des célèbres courses d'Ascot.

Major Doddy répondit qu'une foule de *gens habiles* y avaient joué leur rôle. Delastro ne fit aucune attention à ces paroles, et se mit à raconter les courses du premier jour ; en parlant il souleva par distraction un petit encrier de cristal, lorsque madame Pettington, à sa grande surprise, vint reprendre de ses mains l'encrier pour le porter ailleurs. Cette bizarrerie, jointe aux paroles sèches et peu habituelles de ses amis, achevaient de l'inquiéter. Il se leva, marcha vers la fenêtre qui donnait sur le parc, et, comme le soleil pénétrait en plein dans la chambre, il s'empara du gland pour baisser la persienne, lorsque encore, à sa grande surprise, major Doddy se hâta de lui arracher le gland des mains, qu'il y tint encore après avoir baissé lui-même la persienne. Delastro alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre, Doddy vint se placer en face de lui, puis il tâta la poche de son gilet, afin de s'assurer que sa tabatière favorite s'y trouvait encore ; à cet effet, il passa la main dans son frac à brandebourgs, et dans un mouvement, il fit sauter un portecrayon en or qui tomba entre la poche et l'habit. Peu après, comme il suivait avidement tous les gestes de Delastro, il déboutonna le frac, et le portecrayon tomba sans bruit et inaperçu sur le tapis, si ce n'est par Bobie qui semblait endormi sous la chaise du major.

Delastro fut très-irrité de l'étrange réception, et se décida à demander à madame Pettington ou était sa fille. La mère, peu scrupuleuse sur ce mensonge, dit sans hésiter qu'Anna Bella passait la journée avec sa tante. Mais on lui avait donné ordre de rester dans sa chambre.

Le pauvre M. Delastro regarda le piano, aperçut le duo de la *Gazza ladra*, soupira et prit congé; le major fixa sur lui des yeux qui semblaient dire :

« Vous n'attraperez rien aujourd'hui ! »

Après avoir salué sans pouvoir s'expliquer la contrainte de M. et madame Pettington (qui tous deux avaient fuit à Bobie l'adieu le plus amical; l'honnête petit chien y avait répondu par l'expression brillante de ses yeux), Delastro s'achemina vers sa demeure, tout plein de tristes pensées. Qu'avait-il pu faire pour déplaire? Il avait remarqué une nouvelle singularité du major; lui qui jusqu'alors n'avait jamais quitté le sofa au départ d'un visiteur, le suivit clopin-clopat dans l'escalier, et jeta un regard inquisiteur sur les parapluies, les manteaux et les redingotes pendus dans l'antichambre. Comment espérer tout ce ménage?

Miss Anna Bella commençait à s'étonner de ce qui se passait autour d'elle. Sa mère lui refusa une explication, ce qui amena des sanglots, des crises de nerfs, des maux de tête violents, une visite du médecin qui ordonna une potion pour le soir.

Le major, après une pause, dit à M. Pettington :

« Vous l'avez vu manier l'encrier? » M. Pettington soupira. « Vous avez remarqué comme il a essayé d'arracher le gland? un objet de si peu de valeur! j'ai observé qu'il guettait le morceau de sucre placé dans la cage du serin. »

Puis le major reprit le *Times*, afin de copier le nom du chef de police de l'Opéra-Italien. Il avait tiré son portefeuille, et chercha son portecrayon d'or dans sa poche.

Mais il fureta partout, regarda par terre, retourna les coussins de la bergère, le portecrayon avait disparu, et le major fut persuadé qu'il avait rejoint les autres articles volés.

Doddy n'était pas homme à se décourager : on l'avait employé dans des négociations avec plusieurs chefs indous; il s'était trouvé en rapport avec les êtres les plus vils et les plus rusés de l'espèce humaine. Il prit la résolution d'aller tout de suite chez M. Delastro, sans rien dire à M. Pettington.

Lorsqu'il arriva, le Cerbère déclara que son maître était sorti; le major lui lança un regard qui aurait traversé une meule de moulin. Il ne voulut pas entrer, mais se décida à flâner dans le voisinage jusqu'au retour de M. Delastro. Il se promena sous les arcades de Burlington, s'arrêta devant les caricatures, lorsqu'un jeune monsieur, prestidigitateur de profession, apercevant le coin d'un beau monchoir de l'Inde sur le bord de la poche du major, eut l'envie d'examiner tout le dessin, escamota le monchoir de la manière la plus habile et s'enfuit. Bientôt après, Doddy distingua Delastro et Bobie qui traversaient Piccadilly pour entrer dans Albany-Street, et le major, semblable à une panthère, se disposa à saisir sa proie.

Delastro fut surpris de cette visite, et la brusque entrée du major effraya tellement Bobie, qu'il se retira dans la cuisine à la recherche de son dîner.

Le major commença ainsi :

« Savez-vous, monsieur Delastro... »

« C'est moi, monsieur Delastro, interrompit l'autre.

— Sans doute vous êtes surpris de me voir, après votre visite du matin; mais il y a un point sur lequel je veux et je dois être satisfait.

— Je suis tout disposé à vous satisfaire sur tous les points, monsieur, répondit Delastro avec assez de fierté.

— Je suis heureux que vous parliez ainsi, monsieur Delastro, reprit le major.

— Mon nom est Delastro, major Doddy. »

Le major le regarda fixement et continua :

« Vous connaissez votre maladie, il est probable que vous ne pourrez la vaincre, par conséquent, soyez franc, et avouez-moi tout. »

Delastro, de plus en plus surpris, dit :

« Moi malade! je ne me suis jamais mieux porté! »

— Voulez-vous dire, monsieur, que vous n'avez jamais rien pris? » demanda le major.

Delastro répondit que sa santé étant excellente, il n'avait besoin de rien prendre!

Le major pensa que c'était par trop impudent, et commença à perdre patience.

« Votre conduite m'étonne, monsieur Debrastro.

— Mon nom est Delastro, monsieur.

— Eh bien, monsieur, auriez-vous la bonté de me dire ce que vous avez fait de quatre *mohurs* d'or, de trois souverains et demi, d'un porte-cartes en filigrane, d'une chaîne d'or avec ses cachets, d'un étui en nacre, d'une petite montre française, et du trousseau de clefs de ma sœur.

— Mon cher monsieur, répliqua Delastro, vous êtes fou!

— C'est là justement le reproche qu'on vous fait, monsieur Delastro.

— Mon nom est Delastro, monsieur.

— En outre, je pourrais encore ajouter à la liste des objets dérobés à différentes époques chez M. Pettington, un portecrayon en or, à moi appartenant.

— Comment osez-vous continuer sur ce ton, major Doddy?

— J'en ai le droit, dit le major, puisque l'autre jour j'ai ramassé sur votre tapis le porte-cartes de miss Anna Bella.

— C'est impossible, monsieur, » répondit Delastro qui était persuadé que le soleil brûlant des Indes avait troublé la cervelle du major.

Au même instant le sort voulut que l'œil du major s'arrêtât sur le crayon. Le major l'indiqua d'un air triomphant, et s'écria :

« Maintenant vous êtes convaincu, car j'aperçois là-bas mon portecrayon. J'en ferai la déclaration. »

Delastro répondit aussitôt hors de lui :

« Que le diable emporte vous et votre portecrayon! »

Mais tournant la tête vers l'endroit que Doddy indiquait, il vit en effet l'objet en question; Delastro devint rouge. Et comme le major s'était échauffé dans cette altercation un peu vive, il se mit en quête de son foulard afin de s'essuyer le front.

Il fouilla une poche, puis une autre, regarda autour de lui, chercha au fond de son chapeau, et se tournant du côté de Delastro d'un air soupçonneux, il ajouta :

« Vous ferez bien de me rendre, avec le reste, ce mouchoir de soie indien. »

Quoique Delastro fut touché de pitié pour le triste état intellectuel de M. Doddy, il ne put supporter cette nouvelle

insulte, et il lui fit entendre qu'il aurait affaire à lui dès qu'il aurait soumis le cas à un ami.

Le major répondit avec mépris « qu'il ne se battait pas avec les *petits voleurs*. »

Si Duddy eût été plus jeune, Delastro l'eût certainement écrasé de sa colère, mais il sut se contenir ; et le major, après avoir empoché son portecrayon et cherché encore des yeux son foulard, sortit brusquement de la chambre.

Le major se hâta d'aller informer M. Pettington de sa nouvelle découverte. On le loua beaucoup de sa démarche. Il n'y avait plus à douter ; aussi M. Pettington se décida-t-il à écrire à M. Delastro pour le prier de suspendre ses visites chez lui, jusqu'après l'éclaircissement d'un événement qui causait de grandes inquiétudes à toute la famille.

Major Duddy pensa qu'il fallait enfin remonter à la source et faire une investigation complète. Handlay, l'officier de police ayant fait la découverte du comte étranger, devait être employé de préférence. Le major alla en effet le trouver, lui donna la description exacte des objets volés, et, sans accuser positivement Delastro, mit l'officier sur la voie. Quelques jours après, Handlay vint prévenir le major qu'il était sur la trace de tous les objets volés, à l'exception des souverains.

Dans l'intervalle, Delastro avait écrit à M. Pettington sans recevoir de réponse, et ne pouvant plus supporter les remarques insultantes du major, il envoya un ami demander satisfaction à Doddy. Ce dernier s'exprima si grossièrement sur le compte de Delastro, que son ami eut toute la peine du monde à ne pas lui administrer un châtiment personnel. Doddy consentit à échanger des balles avec lui, s'il était gentilhomme.

Le duel fut convenu ; le major choisit M. Pettington pour témoin, et l'affaire prenait une tournure grave ; mais madame Pettington, avec sa présence d'esprit ordinaire, ayant écouté à la porte, se trouvait au courant de tout. Elle eut la précaution d'aller au tribunal raconter au magistrat ce qui se passait ; ordre fut donné aux duellistes de fournir caution ; et par une coïncidence bizarre, Handlay fut chargé de mettre obstacle à la rencontre.

Nous touchons enfin au dénouement.

L'officier de police, les magistrats, têtes nues, sont assis. Le major Doddy, M. Delastro, M. Pettington, et deux autres messieurs, sont appelés en cause.

Devant la cour paraît un homme de mauvaise mine : c'est Barabas Scraggs, arrêté et cité de comparaître pour expliquer la possession des divers objets réclamés.

Bobie avait suivi Delastro au tribunal. Handlay déposa qu'il connaissait le prisonnier depuis longtemps comme un voleur de chiens, et recéleur d'objets dérobés. Plusieurs prêteurs sur gages, qu'on avait appelés, produisirent la montre, la chaîne appartenant à M. Pettington, et mises en gage par le prisonnier.

Le magistrat s'était informé de la manière dont Scraggs s'emparait des choses, puisqu'on ne l'avait jamais vu pénétrer dans l'intérieur des maisons, Handlay, qui l'avait surveillé soigneusement, répondit que le prisonnier possédait un chien habilement dressé, qui lui apportait tout ce qu'il avait pu ramasser et cacher en secret dans sa gueule.

A l'instant même, le président laissa tomber ses lunettes, et Bobie s'en empara ; puis il alla les porter à son ancien maître, assis sur le banc près de Delastro, sur le-

quel il fixa ses yeux brillants, tout en remuant sa belle queue en forme de houppe.

Parmi les objets étalés, M. Delastro reconnut une bague et un flacon de sa tante Isabelle, et, à sa grande surprise, il retrouva aussi un couteau d'argent, un ferigon en or, qu'il avait perdus sans savoir comment.

Il nous reste peu de chose à dire. M. Delastro fut justifié. M. Barabas Scraggs fut condamné et envoyé à la recherche des chiens d'Australie. Major Doddy s'excusa, s'expliqua jusqu'à satiété. Miss Anna Bella Pettington devint madame Delastro. Mais en premier lieu on se débarrassa de Bobie, qui était, à n'en pas douter, un chien fort dangereux. Il fut relégué à la campagne, et finit par tomber entre les mains d'un charlatan des places publiques, qui, à la faveur de quelques changements personnels, d'une fausse queue et d'une fausse crinière, l'inscrivit sur ses affiches sous la désignation suivante, bien digne du charlatanisme de notre temps :

JEUNE LION BLANC

VENU DU GRAND DÉSERT,

élevé par la princesse

GRANDE-SULTANE OGLOU-BENGOU-MANGOU

et aussi remarquable par ses vertus privées que par son adresse.

LA JEUNE BRETONNE.

On sait quelle terreur versent autour d'eux et de quelles actions sont capables les hommes des bagnes. Ces infortunés que la loi a frappés de bonne heure, roulant de vice en vice et de crime en crime jusqu'aux dernières profondeurs de l'abîme, semblent souvent des démons déchainés plutôt que des hommes. Leur proscription ne fait qu'augmenter leur fureur. Ils osent tout contre la société qui les a bannis, et rien n'est plus dangereux qu'un forçat libéré, si ce n'est un forçat réfractaire et fugitif.

Malgré les efforts et la prudence de l'administration, il arrive souvent que quelques-uns d'entre eux, las de la discipline des bagues, après avoir longtemps et cruellement expié leur combat affreux contre les lois, parviennent à briser leur chaîne et à s'échapper. Récemment un des plus aguerris et des plus terribles parmi ces criminels tenta une évasion hardie, et se sauva par les toits de l'arsenal. La population, qui s'était mise à sa poursuite, n'avait pas pu l'atteindre, et peut-être serait-il parvenu à se cacher dans la forêt voisine, si une jeune villageoise bretonne, dont la cabane était tout près, apercevant un homme qui se blottissait dans un taillis, n'eût saisi le vieux pistolet de son père, occupé alors au travail des champs. Elle sortit, présument avec raison qu'il s'agissait d'un malfaiteur, et le tint en respect avec cette arme, lui toujours reculant devant elle, jusqu'au moment où ceux qui poursuivaient le forçat l'atteignirent. La prime accordée au succès de cette poursuite constitua la dot de la villageoise bretonne.

Nous ne citons cette anecdote que comme authentique et récente ; mais nous ne pouvons, en la rapportant, nous empêcher de signaler aux amis de l'humanité cette chasse aux hommes, et cette mise à prix d'une tête même cou-

pable. L'homme criminel, image flétrie de Dieu qui l'a créé, nous intéresse même dans sa déchéance, et peut-être la religion devra-t-elle bientôt s'allier à la philanthropie administrative pour obtenir à ce sujet d'utiles résultats.



CAUSERIES

AVEC MON FILS ERNEST

SUR LES INVENTIONS ET LES DÉCOUVERTES.

PREMIÈRE MATINÉE. — LES PATINS.

LA NEIGE. — LA STATUE DE NEIGE. — INVENTION DES PATINS.
DESSINS SUR LA GLACE.

« Vous avez fait là, mon cher Ernest, une bien belle statue de neige. Le nez est un peu gros, et les formes ne sont pas élégantes; mais le bonnet de coton est d'une imitation parfaite, et me semble calqué sur celui de notre chef de cuisine; hélas! le premier rayon de soleil va détruire votre œuvre et celle de vos amis. Vous n'avez demandé de vous acheter des patins; en voici. Vous voyez que chaque saison, même la plus dure, offre des exercices aussi agréables qu'utiles; quand le froid rigoureux nous prive des plaisirs de la natation et des promenades sur l'eau, la glace nous présente le gracieux amusement des patins et des traîneaux. L'année prochaine, nous irons probablement en Grèce, et vous n'aurez guère l'occasion de vous livrer à ce plaisir des peuples du Nord. Tous les pays, en effet, ne sont pas également convenables à ce plaisir. Les nations septentrionales, mais non hyperboréennes, excellent dans l'art de patiner.

« En Norwège, en Suède et en Laponie, pays excessivement froids, où la terre est presque toujours couverte

d'énormes masses de neige, on ne patine pas comme en Hollande où la glace unie, et rarement couverte de beaucoup de neige, permet de se livrer à cet amusement pendant une grande partie de l'hiver. Les femmes mêmes y rivalisent d'adresse avec les hommes, et il est assez commun de voir les jeunes paysannes, un panier sur la tête, glisser gracieusement sur leurs patins en allant au marché. On dit qu'en 1808, deux jeunes filles de Groningen gagnèrent le prix de la course en patinant, et parcoururent trente-deux milles en une heure.

— Mais dites-moi, mon père, qui a inventé les patins?

— Voilà une curiosité que j'aime; elle est mère de la science, et promet un homme qui vaudra se rendre compte des choses.

— De quand date cette invention?

— On ne sait pas à quelle époque les patins ont été introduits en Europe, mais il paraît qu'ils y étaient communs dès le treizième siècle. Dans une histoire de Londres, par Fitzstephen, on voit que de son temps les jeunes gens de la ville avaient l'habitude, quand la glace était assez forte, d'attacher sous leurs pieds un fragment d'os; au moyen d'un bâton ferré, ils s'élançaient sur la glace avec la rapidité d'une flèche ou d'un oiseau. Quelquefois deux champions, équipés de la sorte, prenaient du champ et s'élançaient de très-loin l'un contre l'autre. En se rencontrant ils s'attaquaient, se frappaient de leurs bâtons, et souvent se blessaient grièvement. L'un d'eux, et parfois tous les deux, étaient renversés et entraînés par leur élan à une grande distance l'un de l'autre; quand la tête portait sur la glace la peau était inmanquablement arrachée. Vous voyez que ces jeux barbares n'avaient pas grand rapport avec l'art de patiner de nos jours. Il dérit encore un autre amusement qui consistait à prendre un bloc de glace gros

comme une meule de moulin; un des jeunes gens s'asseyait dessus et les autres le traînaient; il arrivait quelquefois qu'en passant sur un endroit glissant tous tombaient à la fois.

« Strutt dit que de son temps on se servait de traîneaux que l'on fixait à un centre par un cordage; on leur faisait alors décrire un cercle avec une grande rapidité.



« Je pense que l'usage du patin vient de la Hollande. Depuis longtemps Edimbourg possède un club de patineurs fort habiles; tout récemment, il s'en est établi un à Londres, lequel a la prétention de n'être en rien inférieur à l'autre.

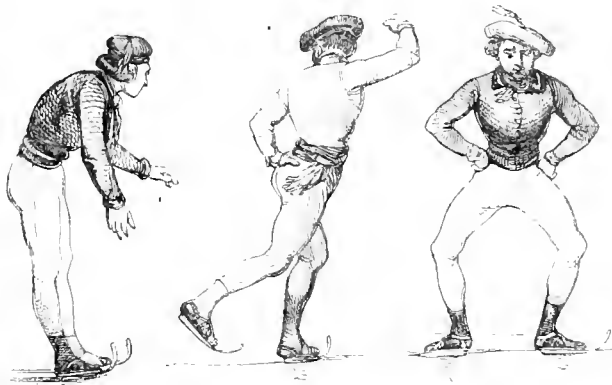
« Vous trouverez dans l'*Encyclopædia britannica* une description de l'art de patiner dont l'analyse suffira pour vous donner les premières notions de cet art.

« Il faut commencer jeune et surtout s'efforcer de vaincre la crainte qu'inspire aux débutants un exercice dangereux au premier abord. Il est facile, dès le commencement, de glisser sur l'angle intérieur de la lame du patin. Il faut ensuite s'exercer à exécuter des *dehors*, c'est-à-dire, à ne faire porter sur la glace que l'angle extérieur; pour cela, on jette le poids du corps à droite quand on se sert du pied droit, et à gauche quand on se sert du pied gauche, et l'on décrit un demi-cercle. Un sac rempli de plomb de chasse, placé dans la poche du côté où l'on veut pencher, facilite beaucoup ce mouvement. En commençant un *dehors* on ploie le genou et on le redresse graduellement à

mesure que la courbe se décrit. Quand on est parvenu à bien faire les *dehors* des deux pieds, on les fait alternativement d'un côté et de l'autre, et l'on s'avance ainsi par un balancement gracieux. Il faut éviter d'employer la force, mais s'incliner mollement du côté où l'on veut tourner.



On porte le haut du corps légèrement en avant, la jambe libre allongée dans la direction du corps, la pointe du pied



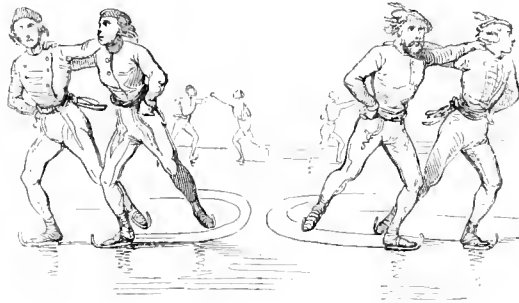
basse, la face et les yeux tournés en avant. A mesure que l'on décrit la courbe, le corps se redresse lentement et l'on

ramène en avant la jambe; de sorte qu'à la fin de la courbe le corps penche légèrement en arrière, et le pied libre à

quelques pouces devant l'autre, se trouve prêt à attaquer la glace. Tous les mouvements du corps doivent correspondre avec ceux des patins, mais sans affectation, ni roïdeur. Rien n'est plus gracieux que de voir plusieurs couples de patineurs, vêtus de leur élégant costume, parfaitement maîtres de leurs mouvements, et se tenant enlacés, décrire ensemble des courbes harmonieuses, fuir,

glisser, revenir, disparaître, voler comme des oiseaux sur la glace brillante et polie.

« Il faut que le bois du patin soit légèrement creusé et s'adapte à la forme du pied, qu'il ait une cavité pour recevoir le talon de la botte que l'on y fixe au moyen d'une vis ou d'une pointe de fer; par ce moyen, le dessous du pied est horizontal et trouve un appui plus ferme.



La direction du fer doit correspondre exactement à celle du pied, et le bois doit être de la même longueur; la lame doit être de bon acier, solidement fixée dans le bois, ne pas dépasser la vis du talon, et la courbe de la pointe ne projeter que fort peu. Un patin trop long fatigue le pied et gêne les mouvements. La lame porte ordinairement un quart de pouce d'épaisseur, et trois quarts de hauteur; elle est quelquefois cannelée, quelquefois plate. — La cannelure donne de la solidité aux personnes très-légères, mais la surface unie est préférable pour les autres, parce qu'un patin cannelé, enpant la glace, diminue leur vitesse; enfin, il faut une légère courbure dans le sens de la longueur, ce qui aide à décrire les courbes.

« En commençant, appliquez-vous à vous tenir ferme sur les patins, puis marchez sur le patin, ensuite glissez en avant d'un pied sur l'autre; après cela vient la courbe intérieure, et enfin vous vous exercerez à faire les *dehors*, à décrire une multitude de figures gracieuses; les principales sont la course ondulée à la manière hollandaise, l'aigle écartelé, la renommée, le dehors en arrière, le cercle, le huit, le trois, la valse, la révérence, la pirouette, le quadrille, la spirale, la vis, et des figures variées à l'infini.

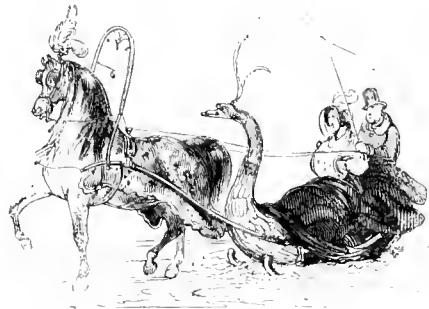
« Comme dans nos pays les hivers, comparativement courts, ne nous permettent de patiner que pendant fort peu de temps, et que même dans les grandes villes plusieurs années se passent souvent sans que les amateurs puissent se livrer à ce plaisir, on a imaginé d'adapter sous les patins des espèces de roulettes ou galets au moyen desquels on peut, en quelque sorte, patiner sur toute surface unie, mais beaucoup moins facilement et moins vite que sur la glace. On s'en est servi sur des planchers et même sur les routes, mais d'une manière imparfaite. Il paraît qu'à Londres on a imaginé une espèce de glace artificielle, placée dans l'établissement du Colisée. Au Regent's Park un vaste salon, revêtu de cette glace, est entouré de décors qui représentent des montagnes couvertes de neige, et offre aux patineurs, au milieu de l'été, un contraste frappant avec la verdure du parc.

« Mais c'est en Hollande qu'il faut aller pour trouver

l'art du patin dans sa splendeur. Le vieillard se fait traîner sur sa « chaise à patins, » et tout enveloppé de fourrures, il jouit encore des plaisirs de sa jeunesse; l'homme opulent orne son cheval de panaches aux couleurs tranchantes, le fait ferrer à glace, et traverse l'espace dans son élégant traîneau avec une rapidité fabuleuse.



« Telle est, mon cher enfant, la bienfaisante volonté divine, qui a donné à l'homme la nature immense, l'industrie pour exploiter la nature, l'intelligence pour guider l'industrie, non-seulement au profit de ses intérêts, mais même dans l'intérêt de ses plaisirs ».



DEUXIÈME MATINÉE

LA NEIGE ET LA GLACE VIVANTES. — LE SANG DE LA NEIGE. — DÉCOUVERTES RÉCENTES. — UN MONDE DANS LA NEIGE.

« Mon père, dit Ernest, nous lisions l'autre jour dans le *Journal de M. le Curé* (1), que la neige est quelquefois rouge, et que ce ne sont pas des plantes ou du sable qui lui donnent cette couleur. Le Curé ne nous a pas encore

(1) Voy. n° 11, p. 56.

donné l'explication de cela. J'avoue que de la *neige rouge* me paraît une chose tout à fait singulière!

— Oui, lorsqu'il est question de neige, nous associons toujours à cette substance l'idée d'une blancheur pure et éclatante. Il est donc assez difficile de croire au phénomène de la neige rouge. Cependant, mon cher ami, nous avons le témoignage d'hommes connus pour leur véracité, qui certifient ce fait. Saussure en a découvert sur le mont Brevin, en Suisse, l'année 1760. Ramond trouva de la neige rouge sur les montagnes des Pyrénées, de même que Sommerfeldt sur celles de la Norvège. Le capitaine Barry, à l'époque de son expédition septentrionale, observa aussi cette nuance rouge de la neige.

— Il en parle dans son voyage, mon père! vous l'avez là dans votre bibliothèque! »

M. de *** tira de sa bibliothèque l'ouvrage du capitaine, et lut ce qui suit :

« Dans le cours de notre voyage, le 2 août 1827, nous avons rencontré une quantité de neige teinte d'une matière rougeâtre jusqu'à l'épaisseur de plusieurs pouces; une partie fut conservée dans une bouteille, pour être soumise plus tard à l'examen. Cette circonstance nous rappela ce que nous avons déjà souvent remarqué pendant ce voyage, que les traîneaux chargés, en glissant sur la neige gelée, y laissaient une teinte d'un rose pâle, que nous avions attribuée à la matière *colorante* exprimée du bois de bouleau dont ils sont faits.

Ce jour-là cependant, nous observâmes que la trace de nos pieds offrait le même spectacle, et, à la suite d'un examen plus scrupuleux, nous reconnûmes que cela se renouvelait d'une manière plus ou moins sensible par la forte pression, sur toute la glace que nous parcourûmes, sans en pouvoir découvrir la cause, même avec le secours de la plus forte loupe. La couleur de la neige rouge, que nous mimés en bouteille, différait de celle-ci par sa teinte, étant d'un rose plus foncé, approchant de la couleur du saumon, mais les deux neiges parurent également dignes d'une étude sérieuse. »

« Le capitaine Ross parle aussi de l'existence de cette neige rouge sur les montagnes Arctiques, hautes de six cents pieds, sur huit milles de longueur. Les différents observateurs ne s'accordent pas sur la profondeur jusqu'où peut descendre cette teinte rouge. Les uns l'ont trouvée à plusieurs pieds au-dessous de la surface, d'autres n'ont jamais certifié qu'elle s'étendit au delà d'un ou deux pouces.

« Enfin, on a cru pouvoir donner, pour cause certaine de cette couleur rosée, le vaste assemblage de petits corps végétaux appartenant à la classe des plantes *cryptogames*, et autres appelées *algæ*, qui forment l'espèce à laquelle Agardi donne le nom de *Protococcus nivalis*. Mais bien que ceci soit vrai à l'égard d'une petite portion des corps auxquels cette teinte rouge est due, nous apprenons, par ses recherches et les découvertes plus récentes de M. Shuttleworth, que la plus grande portion de la neige rouge qui couvre les Alpes (comme celle sans doute aussi qui tapisse les régions arctiques) est d'origine animale et non végétale. Je ne puis mieux te le prouver qu'en citant la description scientifique donnée par la bibliothèque de Genève que tu vas me lire :

— Le jeune Ernest lut ce que son père lui indiquait :

« Le 25 août 1850, dit M. Shuttleworth, étant à l'*hospice du Grimsell*, j'appris qu'on apercevait dans le voyage plusieurs morceaux de neige qui commençaient à

prendre une teinte rouge. Le temps avait été très-mauvais quelques jours auparavant : la neige était tombée en quantité, mais elle n'avait pas tardé à fondre sous l'influence des pluies chaudes et d'une température plus douce. Le 24 fut une journée de dégel et de brouillard; le 25, le temps fut clair, la température agréable, même chaude au soleil. Je m'empressai de visiter l'endroit indiqué, accompagné de mon ami Schmidt, et de MM. Machlenbech, Schimper, Bruch et Blind, naturalistes italiens distingués, qui arrivèrent ce jour-là même au Grimsell, à ma grande satisfaction.

« C'est là, où la neige ne fond jamais entièrement, que nous trouvâmes les endroits sur lesquels la neige rouge commençait à paraître. Les fragments étaient tant soit peu inclinés et exposés vers l'est et le nord-est : leur surface était plus ou moins couverte de parcelles de terre qui lui donnaient cet aspect d'un gris sale, qu'on remarque habituellement sur la vieille neige des collines inférieures, et dans les positions dominées par un terrain plus élevé. La surface était d'ailleurs sillonnée et légèrement creusée; circonstances produites par le vent et le courait d'eau que formait le dégel partiel de la surface, dégel considérablement augmenté par la grande absorption de chaleur près des parcelles de terre. Ça et là on apercevait des taches d'une couleur rosée, ou semblable à du sang très-pâle, dont la forme et l'étendue ne pouvaient être précisées, mais qui étaient plus visibles dans les fossés et les endroits creux. La vieille neige égrenée et plus ou moins grosse nous prouva que la matière colorante était renfermée dans les intervalles situés entre les parcelles, ce qui donnait à la surface, vue de près, une apparence veinée.

« Les taches colorées pénétraient la surface de la neige jusqu'à l'épaisseur de plusieurs pouces, et même souvent jusqu'à un pied. La couleur se montrait, tantôt plus visible à la surface, tantôt plus apparente à quelques pouces au-dessous. Chaque fois que les rochers ou les pierres avaient occasionné de petits puits dans la neige, les côtés en étaient aussi colorés dans toute leur épaisseur. Au total, cependant, la matière colorante pénétrait seulement une légère étendue dans la surface de la neige qui devenait de plus en plus compacte, en proportion de son éloignement de la surface.

« Une quantité suffisante de cette neige colorée, ayant été recueillie et déposée dans des vases de terre, fut enfin soumise à un examen microscopique; à mesure que la neige fondait, la matière colorante déposait graduellement sur les côtés et le fond des vases une poudre d'un rouge foncé. Au bout de deux ou trois heures, la neige étant en partie fondue, on en plaça une portion sous un microscope très-puissant.

« M. Shuttleworth ne vit pas sans surprise que cette matière colorante se composait de corps organisés de formes et de natures différentes, dont quelques-unes étaient végétales, mais dont la plus grande portion, donnée d'un mouvement rapide, appartenait au règne animal. La couleur du plus grand nombre était d'un rouge brillant, approchant quelquefois de la nuance du sang; d'autres corps paraissaient éramoisés, ou d'un brun très-foncé et presque d'un rouge opaque. Outre ces corps colorés, il y en avait encore d'autres sans couleur, ou grisâtres, dont les plus gros étaient de nature animale, mais si peu nombreux, qu'on a pensé que leur présence était accidentelle, et les plus petits étaient évidemment de l'espèce végétale.

« Les plus curieux des corps ainsi découverts et ceux qui, par leur multitude et leur couleur foncée, produisent principalement la teinte rouge de la neige, étaient de petits *Infusoires* (1) d'une forme ovale, dont la couleur était d'un brun rougeâtre très-foncé, et qui étaient presque opaques. Ces créatures marchaient avec une incroyable rapidité dans toutes les directions; la majorité présentait une forme ovale parfaite; quelques-unes avaient celle d'une poire. Les premières avaient un mouvement égal et horizontal; les dernières s'arrêtaient souvent au milieu de leur course, et tournaient rapidement sur leur extrémité pointue, sans changer de place. On pouvait remarquer dans les corps ovales une ou deux taches rougeâtres et presque transparentes, soit au centre, soit près des extrémités; on les regardait comme les estomacs de cette espèce que M. Shuttleworth appelle *Astasia nivalis*.

« Parmi ces *Infusoires*, on en distinguait de plus gros, et différant des autres par une couleur de sang d'un rouge approchant du cramoisi, et par leur transparence remarquable. Ils étaient de forme ronde ou ovale, et entourés d'une marge ou d'une membrane sans couleur. Dans ceux-ci, M. Shuttleworth ne put apercevoir aucun mouvement ou la moindre trace d'une organisation intérieure; mais il est persuadé qu'ils n'en sont pas moins des animaux infusoires de l'espèce des *Gyges* qu'il appelle *Gyges sanguineus*.

« On trouva également sous le microscope un certain nombre de corps plus petits encore; ils étaient d'une rondeur parfaite, d'un rouge magnifique, quoique tant soit peu transparents. Vus d'une certaine manière, ils montraient à l'une de leurs extrémités une petite fente ou une ouverture très-étroite. Leur mouvement était progressif, en cercles, et ils tournaient sur eux-mêmes en même temps. On en voyait d'autres ronds aussi, de couleur cramoisie, légèrement transparents aux extrémités, et entourés d'une membrane sans couleur. A un point déterminé, vers le bord, la masse colorante présentait une ouverture, qui était transparente et presque sans couleur, de la forme d'une demi-lune, et qui communiquait avec le bord membraneux. Aucun mouvement ne se faisait remarquer dans ces corps; ne peut-on aussi les classer avec certitude.

« Ainsi est prouvé, dit M. Shuttleworth, un fait qu'on n'a, je crois, jamais soupçonné jusqu'à présent, c'est-à-dire qu'il existe dans la neige rouge un nombre infini d'êtres microscopiques, qui sont évidemment des animaux, et à une température qui s'élève rarement à plus de quelques degrés au-dessus du point glacé, et tombe probablement bien plus bas; ce fait nous avertit de tout ce qui reste à découvrir encore dans ce nouveau monde, dont les limites s'étendront à mesure que nos microscopes deviendront plus parfaits. »

— « Il n'y a pas, continua M. de **, qui s'apercevait de l'étonnement de son jeune fils, de preuve plus extraordinaire et plus frappante de la grandeur de Dieu et des merveilles qui nous entourent, que ce monde inconnu des infiniment petits; nous y reviendrons un jour, et je te ferai voir au moyen du microscope solaire des millions d'êtres contenus dans la goutte d'eau, dans le rayon de soleil, dans la poussière, et que tu ne soupçonnes pas.

(La suite à un numéro prochain.)

(1) Les animaux infusoires, ou *infusoria*, furent ainsi appelés dans l'origine par Muller, naturaliste danois, parce qu'ils abondent dans toutes les substances végétales ou animales, qui ont été conservées quelque temps. Ils sont si petits, que le microscope peut seul les faire apercevoir.

LES MILLE ET UNE NUITS

D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS CONTES

ESPAGNOLS, ALLEMANDS, ANGLAIS, AMÉRICAINS, ETC., ETC (1).

TROISIÈME NUIT.

CONTE DE DOM HABLADOR DE LA ISLA.

— « Renvoyez-moi ce brave homme, s'écria le dey d'Alger en lui donnant dix sequins; son conte est bon, et d'une moralité qui doit plaire à tous ceux qu'Allah charge de la direction des peuples. Si chacun se tenait à sa place, il n'y aurait pas de révolutions... Mais, ajouta-t-il en bâillant, ces Génies glacés et ces Nains difformes me fatiguent un peu. Est-ce qu'il n'y a pas de soleil en Europe? Qu'on me fasse venir un Espagnol, ce petit vieux précepteur, dom... Comment l'appellez-vous? — Dom Hablador, Hautesse? — Lui-même. » L'ordre fut aussitôt transmis, et un personnage assez chétif, l'œil étincelant et l'air fier, fut introduit; quand il sut ce dont il s'agissait, il récita le conte espagnol suivant, pour amuser Sa Hautesse :

LE DOYEN DE BADAJOZ.

Le doyen de la cathédrale de Badajoz était plus savant lui seul que tous les docteurs de Salamanque, en y joignant ceux de Coïmbre et d'Alcala. Il entendait toutes les langues mortes et vivantes; il possédait toutes les sciences divines et humaines; mais malheureusement il ne savait pas la magie, et il en était inconsolable.

On lui dit qu'il y avait dans un faubourg de Tolède un magicien très-habile, qui se nommait dom Torribio. Sur-le-champ il fait seller une bonne mule, il part pour Tolède, et va descendre à la porte d'une assez vilaine maison, où ce grand homme était logé.

« Seigneur magicien, lui dit-il en l'abordant, je suis le doyen de Badajoz. Les savants d'Espagne me font l'honneur de m'appeler leur maître; mais je viens demander un titre plus glorieux, celui de votre disciple. Daignez m'initier aux mystères de votre art, et comptez sur une reconnaissance digne du bienfait et de son auteur. »

Dom Torribio n'était pas fort poli, quoiqu'il se piquât de vivre avec la meilleure compagnie de l'enfer. Il répondit à M. le doyen qu'il pouvait chercher ailleurs un maître de magie; que pour lui il était las d'un métier où il n'avait gagné que des compliments et des promesses, et qu'il ne déshonorerait plus les sciences occultes, en les prostituant à des ingrats.

« A des ingrats! s'écria le doyen; quoi! seigneur dom Torribio, vous avez trouvé des ingrats! et vous auriez l'injuste de me confondre avec de pareils monstres! »

Alors il étala tout ce qu'il avait lu d'apophthegmes et de maximes sur la reconnaissance; il débita, du ton le plus doux et de l'air le plus vrai, tous les sentiments honnêtes que sa mémoire put lui fournir: en un mot, il parla si bien, qu'après avoir rêvé un moment, le sorcier avoua qu'il

(1) Voy. les nos I et II. Première et seconde Nuits. Le conte intitulé *le Doyen de Badajoz* faisait originellement partie d'un recueil de récits et apologues (*El Cande Lucanor*), écrit par un ecclésiastique espagnol, et l'un des chefs-d'œuvre de la vieille littérature castilane. L'abbé Blanchet, de Chartres, l'un des meilleurs écrivains et des hommes les plus spirituels et les plus modestes du dix-huitième siècle, a mité ce conte piquant et moral, et l'a inséré dans son charmant volume d'*Apologues*.

ne pouvait rien refuser à un galant homme, qui savait tant de beaux passages.

« Jacinthe, dit-il à sa gouvernante, vous mettez deux poules au-pot, une perdrix à la broche; j'espère que monseigneur le doyen me fera l'honneur de souper ici. »

En même temps il le prend par la main et le fait passer dans son cabinet. Là, il le touche au front, en murmurant ces trois paroles mystérieuses, que je prie Sa Hautesse de ne point oublier :

Ortobolan, Pistafrier, Onagriouf.

Puis, sans autres préparations, il se met à lui expliquer, avec beaucoup de netteté, les prolégomènes du grimoire.

Le nouveau disciple écoutait avec une attention qui lui permettait à peine de respirer, lorsque Jacinthe entra brusquement, suivie d'un petit homme botté jusqu'à la ceinture, et crotté jusqu'aux épaules, qui demandait à parler à M. le doyen, pour une affaire très-pressée; c'était le postillon de son oncle l'évêque de Badajoz, qui avait dépêché après lui, et qui avait couru jusqu'à Tolède sans pouvoir l'atteindre : il venait lui apprendre que, quelques heures après son départ, monseigneur avait eu une attaque d'apoplexie si violente, qu'elle faisait craindre les suites les plus funestes. Le doyen jura de bon cœur, tout bas pourtant et sans scandale, contre la maladie, le malade et le courrier, qui, effectivement, prenaient tous trois leur temps on ne peut plus mal. Il se débarrassa du postillon, en lui disant de retourner bien vite à Badajoz, et qu'il ne tarderait pas à le suivre; après quoi il reprit la leçon, comme s'il n'y avait eu dans le monde ni oncles, ni apoplexies.

Quelques jours après, on reçut encore des nouvelles de Badajoz; mais celles-là valaient la peine d'être écoutées. Le grand chantre et deux anciens chanoines vinrent notifier à M. le doyen, que son oncle, le révérendissime évêque était allé recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus; que le chapitre, canoniquement assemblé, l'avait élu pour le siège vacant, et qu'on le suppliait de venir consoler, par sa présence, l'Eglise de Badajoz, sa nouvelle épouse.

Dom Torribio, présent à la harangue des députés, profita de l'occasion en habile homme. Il prit en particulier le nouvel évêque, et, après un petit compliment convenable aux circonstances, il lui dit qu'il avait un fils, nommé dom Benjamin, né avec de l'esprit et de bonnes inclinations, mais dans lequel il n'avait aperçu ni goût, ni talent pour les sciences occultes : que s'étant proposé d'en faire un bon prêtre, il avait réussi, grâce au ciel, dans ce pieux dessein, et qu'il avait la consolation d'entendre citer son cher fils comme le meilleur sujet du clergé de Tolède; enfin, qu'il suppliait très-humblement Sa Grandeur de vouloir bien résigner à dom Benjamin le doyenné de Badajoz, qu'elle ne pouvait conserver avec l'évêché.

« Hélas! répondit le ci-devant doyen, d'un air un peu embarrassé, je ferai toujours tout ce qui pourra vous être agréable. Cependant, il faut vous dire que j'ai un parent dont je suis l'héritier, un vieil ecclésiastique, qui n'est bon qu'à être doyen, et que, si je ne lui donne pas cette place, me voilà brouillé avec toute ma famille, que j'aime jusqu'à la faiblesse. Mais, ajouta-t-il d'un ton plus affectueux, ne comptez-vous pas venir à Badajoz? auriez-vous la cruauté de m'abandonner, précisément quand je commence à pouvoir vous être utile? Croyez-moi, mon cher maître, partons ensemble, et ne songez qu'à l'instruction de votre disciple. Vous pouvez être tranquille sur l'établissement de dom Benjamin, je m'en charge; et, tôt ou tard, je ferai pour lui plus

que son père ne demande: un mince doyenné, au fond de l'Estramadure, n'est point un bénéfice qui convienne au fils d'un homme tel que vous. »

Il y avait faute, dirent les gens sévères, dans le marché que le doyen proposait au magicien; cependant, il est certain que ce marché fut conclu, sans que deux personnages si éclairés en aient jamais eu le moindre scrupule. Dom Torribio suivit à Badajoz son illustre élève; il eut un bel appartement dans le palais, et il se vit respecté de tout le diocèse, comme le favori de monseigneur.

Sous la conduite d'un si habile maître, l'élève fit des progrès rapides dans les sciences secrètes: il s'y livra même dans les commencements avec une ardeur qui pouvait paraître excessive; mais il modéra peu à peu cette espèce d'intempérance; et il fit si bien, que les études magiques ne nuisirent point à ses devoirs. Il s'était intimement convaincu d'une maxime très-importante aux sorciers, ou simplement philosophes et gens de lettres, que ce n'est pas assez pour eux d'aller au sabbat, et d'orner leur esprit de ce que les sciences humaines ont de plus curieux; qu'ils doivent encore enseigner aux autres le chemin du ciel et faire fleurir dans l'âme des fidèles la saine doctrine et les bonnes mœurs. Ce fut en se condançant par des principes si sages que le savant prélat remplit bientôt toute l'Europe du bruit de son mérite; et que, lorsqu'il y pensait le moins, il se vit nommé à l'archevêché de Compostelle. Le peuple de Badajoz gémit, comme on peut croire, de l'événement qui lui enlevait un si digne pasteur; et, pour lui donner une dernière marque de respect, on lui déféra unanimement le choix de son successeur.

Dom Torribio ne s'endormit pas dans une si belle occasion de placer son fils. Il demanda l'évêché au nouvel archevêque; et ce fut avec toutes les grâces imaginables que son élève le lui refusa. Il avait tant de vénération pour son cher maître! il était si affligé, si honteux de lui refuser une chose qui paraissait toute simple! mais pouvait-il faire autrement? Dom Fernand de Lara, comte de Castille, demandait ce même évêché pour son fils; sans avoir jamais vu ce seigneur, il lui avait, disait-il, des obligations secrètes, importantes, et surtout très-anciennes. C'était donc un devoir indispensable de préférer l'ancien bienfaiteur au nouveau; mais, à le bien prendre, ce trait d'équité n'avait rien que de fort agréable pour dom Torribio; il voyait par là ce qu'il devait attendre quand son tour serait venu; et son tour viendrait infailliblement à la première occasion. Le magicien eut l'honnêteté de croire l'anecdote des anciennes obligations, et il se réjouit tant qu'il put d'être sacrifié à dom Fernand. On ne songea plus qu'aux préparatifs du départ, et on alla s'établir à Compostelle; mais ce n'était presque pas la peine, de le peu de temps qu'on avait à y demeurer. Au bout de quelques mois, il vint de Rome un messenger qui apporta la barrette à l'archevêque, avec un bref très-honorable, par lequel on l'invitait à venir l'aider de ses conseils dans le gouvernement du monde chrétien; lui permettant, de plus, de disposer de sa mitre en faveur du sujet qu'il voudrait choisir.

Dom Torribio n'était point à Compostelle quand le courrier y arriva; il était allé voir son cher fils, qui était toujours prêtre habitué dans une petite paroisse de Tolède, mais il revint bientôt, et à son retour, il n'eut pas la peine de rien à raconter. Son élève courut au-devant de lui, les bras ouverts :

« Mon cher maître, lui dit-il, je vous annonce deux bonnes

nouvelles au lieu d'une ; votre disciple est cardinal, et votre fils va bientôt l'être, ou je n'aurai point de crédit à Rome. Je voulais, en attendant, le faire archevêque de Compostelle ; mais admirez son malheur, ou plutôt le mien : ma mère, que nous avons laissée à Badajoz, m'a écrit, pendant votre absence, une cruelle lettre, qui rompt toutes mes mesures. Elle veut, à toute force, me donner pour successeur le licencié dom Pablos de Salazar. Elle me menace de mourir de douleur, si elle ne peut rien obtenir pour lui, et je ne doute pas un moment qu'elle ne tienne parole. Mettez-vous à ma place, mon cher maître : tuera-je ma mère ? »

Dom Torribio n'était pas homme à conseiller un parvicile ; il applaudit à la nomination de dom Pablos, et ne se permit pas le moindre ressentiment contre la mère du doyen parvenu.

Cette mère, si on veut le savoir, était une bonne femme presque imbécile, qui vivait avec son chat et sa femme de chambre, et savait à peine le nom de dom Pablos. Était-ce bien elle qui faisait donner l'archevêché à dom Pablos ? n'était-ce pas plutôt un Galicien, parent de cet archidiacre, lequel donnait d'excellents diners, et chez lequel l'ancien doyen allait s'édifier assidûment, depuis qu'il demeurait à Compostelle ?

Quoi qu'il en soit, dom Torribio suivit à Rome son élève ; et à peine y étaient-ils arrivés, que le pape mourut ; il est aisé de prévoir où cet événement va nous conduire. On entre au conclave ; toutes les voix du sacré collège se réunissent en faveur de l'Espagnol ; le voilà intronisé ! Après les cérémonies de l'exaltation, dom Torribio, admis à une audience secrète, pleura de joie en baisant les pieds de ce cher élève, qu'il voyait remplir avec tant de dignité

sa haute destinée. Il représenta modestement ses longs et fidèles services ; il rappela les promesses du doyen, promesses inviolables qu'il avait renouvelées récemment : il glissa quelques mots sur le chapeau qu'on venait de quitter en recevant la tiare ; mais au lieu de demander ce chapeau pour dom Benjamin, il finit par un trait de modération qu'on ne comprend pas ; il protesta que, renonçant à toute espérance ambitieuse, ils se trouveraient trop contents, son fils et lui, s'il plaisait à son élève de leur accorder, avec sa bénédiction, le moindre bienfait temporel, une pension viagère qui pût suffire aux besoins modestes d'un ecclésiastique et d'un philosophe.

Pendant cette petite harangue, l'élève se demandait à lui-même ce qu'il ferait de son précepteur. Ne pouvait-il enfin se passer de lui, et ne savait-il pas plus de magie qu'il n'en fallait ? lui conviendrait-il même de paraître encore au sabbat, et de se soumettre à l'étiquette indécente qui s'y observe ?

Toute réflexion faite, on jugea que dom Torribio n'était plus qu'un homme inutile, et même incommode ; ce point décidé, on ne fut plus en peine de ce qu'on avait à répondre. Voici, en propres termes, ce qu'on répondit :

« Nous avons appris avec douleur que, sous prétexte de sciences occultes, vous entretenez un commerce abominable avec l'esprit de ténèbres et de mensonge ; c'est pourquoi nous vous exhortons paternellement à expier ce crime par une pénitence proportionnée à son énormité ; de plus, nous vous enjoignons de sortir des terres de l'Église dans l'espace de trois jours, sous peine d'être livré au bras séculier et à la rigueur des flammes. »



Dom Torribio, sans se déconcerter, répéta à rebours les trois paroles mystérieuses, dont Sa Hauteesse doit se souvenir, et dit : *Fuoirgano, Reirfatsip, Natobatro*

Puis, s'approchant d'une fenêtre, il cria tant qu'il put : « Jacinthe, ne mettez qu'une poule au pot... pas de perdrix!... M le doyen ne soupera point ici. »

Ce fut là un coup de tonnerre pour le prétendu pape. Il revint subitement d'une espèce d'extase où l'avaient jeté les trois paroles magiques, la première fois qu'elles furent prononcées. Il vit qu'au lieu d'être au Vatican, il était encore à Tolède dans le cabinet de dom Torribio ; il vit même, à la pendule, qu'il n'y avait pas même une heure qu'il était entré dans ce cabinet fatal, où l'on faisait de si beaux rêves. En moins d'une heure, il avait cru être magicien, évêque, archevêque, cardinal, pape ; et il trouvait, au bout du compte, qu'il n'était qu'une dupe et un fripon.

Tout avait été illusion, excepté les preuves qu'il avait données de sa fausseté et de son mauvais cœur. Il sortit sans dire mot, retrouva sa mule où il l'avait laissée, et reprit avec elle le chemin de Badajoz, doyen comme devant, sans avoir appris le plus petit mot de magie.

— « Ah, ah, ah ! s'écria le sultan, voilà qui est bon ! J'aime ce conte. Il est court, il est instructif, il est vrai. Qu'on donne un castan de Kashmir à don Hablador et une bourse de cent sequins ; et qu'il retourne dans son pays. »

(Fin de la troisième Nuit et du Conte de don Hablador.)

LE SAVOIR-VIVRE EN EUROPE.

SIMPLES CONSEILS A CEUX QUI ENTRENT DANS LE MONDE.

I

L'affectation et la tinalité. — Le chanteur de romances. — Toilette d'une jeune fille pauvre. — Un monsieur qui ne sait pas sortir.

Bien de plus nécessaire, rien de plus facile en même temps que le savoir-vivre. Un Italien, Silvio Pellico, a



simple et si peu coquette dans sa petite cellule propre, et occupée à sa tâche matinale, est de meilleur goût dans son humilité laborieuse, elle est plus gracieuse mille fois, sans guipure et sans dentelle, parée de sa seule modestie ; — assise près d'une table de bois blanc, — que ce chanteur sentimental, dont le mouchoir qui passe et les cheveux crépés avec un désordre apprêté, dont les mains croisées avec désespoir et les yeux tournés vers le ciel, témoignent de la douleur profonde avec laquelle il fredonne :

O mon village !
Je te revois.

ou telle tirade non moins tragique.

Fuyez donc toute affectation, mais écoutez aussi le rai-

raison de dire que « les bonnes manières sont la fleur du bon sens. » On peut en dire autant des bons sentiments ; lorsque la loi de la bienveillance est gravée au fond

vaise honte. N'imité pas ce monsieur qui, pour sortir d'un salon, hésite, tremble, tourne et retourne son chapeau entre ses doigts, et croit que tous les yeux sont fixés sur lui. Il n'en est rien. On ne le remarquait seulement pas.



Évitons ces tristes illusions et ces stériles chagrins de l'amour-propre.

II.

Anciens Traités du savoir-vivre. — Castiglione. — Fénelon. — La Politesse.

Bien que le *savoir-vivre* consiste surtout dans une simplicité et un aplomb modestes, telle en est l'importance dans la société, que souvent on l'a traité comme un art.

Plusieurs écrivains distingués de diverses époques ont essayé de tracer le code du savoir-vivre et du bon goût. Nous citerons dans ce nombre l'aimable et ingénieux auteur de plusieurs ouvrages pleins d'intérêt, de grâce et de savoir, madame la comtesse de B. ; — au dix-huitième siècle, Moncriff, auteur de l'Art de plaire ; — et au quinzième, l'Italien Castiglione, dont le style est un modèle d'élégance.

Ce dernier recommande surtout de fuir l'affectation ; il la reprend dans la conversation. « L'affectation médiocre, dit-il, « n'est qu'ennuyeuse ; hors de mesure, elle devient « ridicule à l'excès. Telle est celle des gens qui parlent trop « de leur rang, de leur bravoure, de leur noblesse. »

Il la blâme dans la toilette des femmes, et il en veut peut-être un peu trop à l'affectation des prudes ; il ne permet pas « que la dame du monde, pour se faire estimer honnête, soit « collet-monté (*ritrosa*), qu'elle paraisse abhorrer la société, « les propos hasardés, ni qu'elle se lève quand on les « risque, parce qu'on pourrait facilement croire qu'elle feint « de paraître austère pour cacher ce qu'elle craint qu'on « apprenne. »

Il est vrai que ces manières sauvages sont toujours désagréables ; il faut savoir se faire et ne témoigner par aucun geste un mécontentement d'ailleurs fondé. Ainsi Fénelon invite une dame de la cour faisant profession de piété à se montrer, non pas morose et de méchante humeur, mais gaie, comblante, sans contrainte, sans affectation,

sans sécheresse, à ne pas être incommode aux autres, et à toujours laisser place à la charité et à la bonté.

« La politesse, dit un Espagnol (Balthasar Gracian), n'est « qu'un emploi et un exercice constant de la bonté et de la « sympathie, un sacrifice de chaque minute envers les « autres ; c'est la bonté mise en pratique perpétuelle et ré- « vêtue par de petits actes qui plaisent et qui charment. »

Même dans la vie domestique, la politesse est excellente, et l'on s'en écarte trop. Un poète américain, dans son style figuré, exprime cette idée fort juste, que l'on est plus heureux au sein de l'existence privée, par la politesse et la bonne grâce de ceux qui nous entourent que par de grands actes de charité et de dévouement. Ceux-là se représentent à de longs intervalles dans la vie ; mais le savoir-vivre et la politesse sont de chaque jour. « C'est, dit-il, un modeste « courant qui coule incessamment, un faible ruisseau qui « se glisse en secret entre les murs d'un intérieur domestique et le long des sentiers de la vie privée ; sans faire « aucun bruit dans le monde, il devient, en définitive, « un tribut plus important dans la masse des consolations « et des félicités humaines que tel acte soudain de munificence, torrent transitoire et passager qui s'élançait avec « fracas, qui étonne, épouvante, et souvent n'a pas de fé- « condité réelle. »

Ne pas observer les usages reçus, c'est déplaire à ceux qui les observent ; c'est les accuser de folie ou de mauvais goût, c'est presque témoigner son antipathie. Il faut donc se lever, marcher, saluer, parler, à peu près comme tous les membres de la société qui nous environne, se distinguer seulement par une simplicité et une aménité plus grandes, et observer les mille petites convenances du temps et du pays où l'on est né.

Nous recueillerons ces règles fort simples mais nécessaires du savoir-vivre, telles que la pratiquent aujourd'hui les hommes bien élevés de l'Europe entière.

(La suite à un numéro prochain.)

PETITES MORALES.

CARNET D'UN VIEUX CURÉ.

Remette au lendemain. — Walter Scott.

La mode en médecine. — Cure merveilleuse. — Dignité du travail.

Coagulation du lait. — Les insectes balayeurs.

Bon sens vaut mieux que science.

La princesse Nausicaa. — Étymologie de quelques désignations américaines.

La prière.

REMETTEZ AU LENDEMAIN.

Walter Scott, écrivant à un ami qui avait obtenu un emploi, lui donnait ce sage conseil :

« Il faut avoir grand soin de résister au penchant qui vous entraîne facilement, lorsque les heures de la journée ne sont pas toutes remplies : je veux parler de ce que les bonnes femmes appellent d'une manière si expressive, *flâner*. Ayez pour devise : *Hoc age* (remplis ta tâche). Ne remettez pas au lendemain ce que vous avez à faire ; ne prenez votre récréation qu'après le travail, jamais auparavant. Quand un régiment est en marche, on voit souvent la confusion se mettre dans les rangs de l'arrière-garde, à cause du mouvement irrégulier et interrompu de l'avant-garde : il en est de même des affaires. Si la première en tête n'est pas expédiée avec promptitude et régularité, d'autres choses se réunissant à celle-ci, les affaires s'accablent et la confusion devient telle, que la tête la mieux organisée ne peut plus y suffire. De grâce, écoutez ceci ; c'est une tendance d'esprit très-commune chez les hommes d'intelligence et de talent, quand leur temps n'est pas bien réglé, et qu'il est soumis à leur caprice. »

« Semblable au lierre qui entoure le chêne, le laisser aller affaiblit, s'il ne détruit pas entièrement, la puissance des efforts courageux et nécessaires aux succès. Je fais preuve de trop d'amitié en vous donnant ce conseil pour avoir besoin de m'en excuser ; mais j'espère apprendre bientôt que votre exactitude est comparable à celle d'une horloge hollandaise, que les heures, les quarts, les minutes, tous les instants de votre journée, sont réglés de même. C'est le point décisif dans la vie humaine ; avec cela, on peut tout risquer, et tout se répare. »

LA MODE EN MÉDECINE. — CURE MERVEILLEUSE.

Entre les années 1750 et 1760, la rage médicale de l'eau de goudron dominait, comme l'eau-de-vie et le sel, l'hydropathie et autres remèdes universels ont été de mode dernièrement. Les journaux ne cessaient de raconter les merveilleuses cures obtenues par l'usage du goudron employé sous toutes les formes. On vit paraître une multitude de pamphlets et de mémoires, dont le plus célèbre fut écrit par le docteur Berkeley, évêque protestant de Eloyne, sous ce titre, intitulé : *Iris, ou Chaine de réflexions et de recherches philosophiques sur l'eau de goudron*. A peine existait-il une maladie que le public ne s'imaginât pouvoir guérir avec ce remède précieux, mais peu aromatique. Berkeley prétendit que l'eau de goudron était infaillible pour les

coliques nerveuses ; d'autres déclarèrent qu'elle les avait guéris de la goutte ; chez plusieurs elle avait chassé la fièvre, les maux de dents, les asthmes et la consommation. Mais les succès les plus remarquables obtenus par le goudron s'étaient manifestés sur les membres fracturés. Dans une lettre d'Horace Walpole à sir Horace Mann, publiée dernièrement, on lit le récit d'un fait des plus bizarres. — On engagea un marin, qui s'était cassé la jambe, à faire son rapport à la Société royale. Il écrivit en ces termes : « M'étant fracturé la jambe en tombant du haut d'un mât, je me contentai d'y appliquer de l'étaupe imbibée d'eau de goudron, et cependant je pus marcher au bout de trois jours comme avant l'accident. » L'histoire parut incroyable, car jamais on n'avait reconnu dans le goudron, et moins encore dans l'étaupe, d'aussi merveilleuses propriétés ; on ne pouvait guère non plus s'en rapporter à la simple assertion d'un pauvre marin. La Société demanda, avec raison, une plus ample information, et je suppose qu'elle exigea des preuves. Plusieurs avaient des doutes sur la réalité de l'accident ; mais cette partie de l'histoire fut vérifiée. Cependant on avait encore peine à croire que le goudron et l'étaupe eussent été les seuls remèdes employés ; et guérir une jambe cassée en trois jours paraissait non moins merveilleux, en admettant même qu'ils pussent produire de pareils effets. Plusieurs lettres furent échangées entre la Société et le patient, qui fit de nouvelles protestations et jura qu'il n'avait eu recours à aucun autre remède. Cet homme, après tout, disait la vérité. Je crains que cette méthode prompte et peu coûteuse n'ait pas été fort goûtée des chirurgiens en général. Quoi qu'il en soit, vous serez ravi de la naïve et honnête simplicité du marin. Il ajoutait en postscriptum dans sa dernière lettre : « J'ai oublié de dire à vos seigneuries que la jambe était de bois. »

Cette histoire, quoique vraie, n'est pas telle que Walpole la raconte. Le tour fut joué par John Hill, un des hommes les plus excentriques du temps, que les membres de la Société royale avaient refusé d'admettre parmi eux. Il se vengea en leur envoyant un rapport sur la cure extraordinaire du marin, comme la tenant d'un praticien de campagne ; alors, tous ces savants réunis se mirent gravement à discuter le cas extraordinaire, s'entraîdant de leur savoir médical et scientifique. Le résultat de cette savante délibération étant devenue public, sir John Hill envoya une seconde lettre par laquelle il prévenait la société qu'il avait omis de parler d'une circonstance au sujet de la cure, c'est que le marin avait une jambe de bois.

Cette plaisanterie circula de tous côtés ; on crut moins aux vertus universelles du goudron et de l'eau goudronnée, et, peu de temps après, ces remèdes furent complètement dédaignés.

DIGNITÉ DU TRAVAIL.

J'ai foi dans le travail. J'adore la honte divine qui nous a placés dans un monde où le travail seul nous soutient. Quand même je le pourrais, je ne voudrais pas échanger contre une volupté sans bornes notre assujettissement aux lois ou aux maux physiques, aux besoins de la faim et du froid, et la nécessité de notre lutte incessante. Quand même je le pourrais, je ne voudrais point tempérer les éléments de sorte qu'ils ne nous donnassent que des sensations agréables. Une végétation tellement exubérante, qui préviendrait tous nos besoins, et des minéraux assez mal-

léables pour n'opposer aucune résistance à notre force et à notre adresse rendraient ce monde fort insipide.

Que ferions-nous? que deviendrions-nous? A quoi employer notre force? Quelle espérance et quelle crainte diversifieraient notre existence? quelle nuance en varierait la trame? Ce serait un long sommeil.

Un tel univers ne pourrait produire qu'une race méprisable. L'homme doit sa croissance et son énergie à cet exercice constant de sa volonté contre les difficultés, que nous appelons *efforts*. Le travail facile et agréable ne produit pas des âmes puissantes et ne donne point à l'homme la conscience de son pouvoir.

Agissons, luttons, persévérons, sachons conquérir la force de la résistance, l'habitude du travail, celle d'endurer, de combattre, forcés sans lesquelles tous les autres talents acquis deviennent inutiles.

O'CONNELL.

COAGULATION DU LAIT.

La coagulation du lait au moyen d'une simple membrane humide est un phénomène si remarquable et si difficile à expliquer, que l'on ne s'étonne pas qu'il ait excité l'attention. On a fait des expériences sur la membrane même, afin de s'assurer de ses effets. Parmi ces expériences, il en est une très-intéressante faite par Berzélius. Il rapporte qu'il prit un morceau de l'intérieur de l'estomac d'un veau, le nettoya avec soin, le sécha le plus complètement possible, le pesa soigneusement, le mit dans dix-huit cents fois sa pesanteur de lait, et fit chauffer le tout à cent vingt degrés de Fahrenheit. Après quelque peu de temps, la coagulation fut complète. Alors il ôta la membrane, et après l'avoir lavée et séchée, il la pesa de nouveau : la perte fut d'un peu plus d'un dix-septième du poids. D'après cette expérience, la partie dissoute de la matière active de la membrane avait coagulé environ trente mille pesant de lait.

(*Fownes's chemical Prize-Essay.*)

LES INSECTES BALAYEURS.

Dieu a veillé, non-seulement à la beauté, à l'harmonie, mais à la propreté de notre monde. Quand les *crevettes* paraissent sur nos tables, nous ne nous doutons guère des fonctions de nettoyage universel qu'elles remplissent pendant leur vie.

L'emploi attribué à ce crustacé semble être analogue à celui de quelques insectes terrestres, dont la tâche est de faire disparaître les débris de la matière animale après que les bêtes de proie s'en sont rassasiées. Si l'on place le cadavre d'une grenouille ou d'un petit oiseau mort près d'une fourmière, ces insectes l'ont bien vite réduit à l'état de squelette soigneusement nettoyé. L'espèce des *crevettes*, agissant par légions, enlève aussi promptement autour des os la trace de la chair des animaux abandonnés à leurs ravages. Ce sont enfin les *curcurs* et les *balayeurs* de l'Océan; et malgré leur immonde fonction, ils sont encore utiles après leur mort, à titre de comestible délicat, agréable et nourrissant.

BON SENS VAUT MIEUX QUE SCIENCE.

La princesse Nausica ou Nausicaa, une des héroïnes d'Homère, et fille du roi des Phéaciens, est représentée par

le poëte de la manière la plus naïve et la plus aimable. Cette fille de roi, l'adolescente des temps primitifs, joint à la double ingénuité de son époque historique et de son âge personnel une grâce naturelle; et ce mélange prête un charme extrême au caractère de la jeune fille.

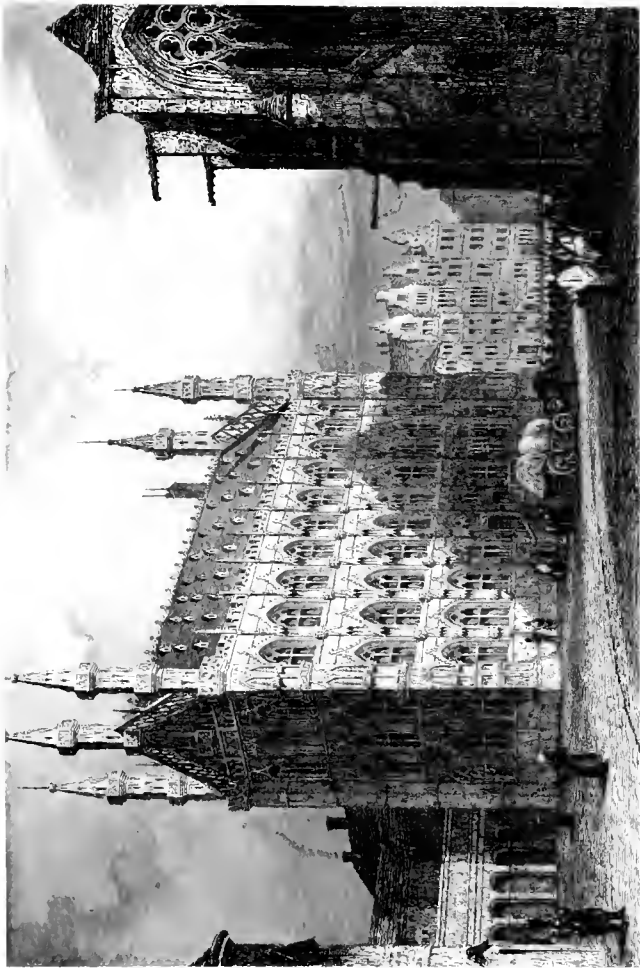
Dans une des plus jolies scènes où elle apparaît, elle joue à la balle avec ses compagnes sur la grève couverte de sable et battue des flots de la mer. Un naufragé, Ulysse, jeté par la tempête sur cette plage, s'est endormi derrière un roc, et la balle, lancée par une main trop vive, s'est égarée de son côté; on la cherche, on rit, on se presse, et les jeunes filles rieuses accourent jusqu'à la caverne, où elles aperçoivent avec étonnement le naufragé étendu sur le sable et que leurs cris joyeux réveillent. Nausica s'arrête émue d'une profonde pitié pour le malheureux; c'est une des plus délicieuses scènes de ce vieux roman grec, qui s'appelle l'*Odyssee*, et qui a été par l'antiquité païenne ce que Robinson Crusoë est pour nous. Or, comme les Grecs n'avaient pas deux mots pour exprimer une *balle* et une *sphère*, et que pour eux une *balle* était une *sphère*, et une *sphère* une *balle*, voici l'étrange erreur dans laquelle est tombé un moderne historien de l'astronomie, le savant allemand *Weidler*. Il dit que l'usage de la *sphère* remonte à Nausica, princesse qu'il croit et prétend avoir été fort instruite. *Weidler* a traduit ces mots d'Homère, *Nausica trouva enfin la balle*, par ceux-ci : *Nausica inventa enfin la sphère*. De sorte que cette jeune fille de roi, célèbre dans l'*Odyssee* pour avoir très-bien su blanchir le linge, conduire un char et jouer à la balle, est transformée par l'érudit en astronome de premier ordre. Un peu de raison est préférable à beaucoup d'érudition. Bon sens vaut mieux que science.

ÉTYMOLOGIE DE QUELQUES DÉSIGNATIONS AMÉRICAINES.

Bien ne se perd et ne s'efface plus vite qu'une étymologie. Déjà la désignation si récente des diverses parties des États-Unis est obscure et peu connue.

Le pays du *Maine* fut ainsi appelé, dès 1658, d'après *le Maine* en France, province dont Henriette-Marie, reine d'Angleterre, était alors propriétaire. — *New-Hampshire* était le nom que l'on donna au territoire conféré au capitaine John Mason par lettres patentes, le 7 novembre 1659, en regard au *patenté*, qui était gouverneur à Portsmouth, dans le Hampshire, en Angleterre. — *Vermont* fut ainsi nommé par les habitants dans leur déclaration d'indépendance, 16 janvier 1777, d'après les mots français *vert* et *mont* (*montagne*); — *Massachusetts*, d'après une tribu d'Indiens dans le voisinage de Boston. On croit que cette tribu a reçu son nom des *Montagnes bleues* de Milton. « J'ai appris, dit Roger Williams, que *Massachusetts* fut ainsi appelé des *Montagnes bleues*. — *Rhode-Island* fut nommée, en 1647, par rapport à l'île de Rhodes dans la Méditerranée. — *Connecticut* s'appela ainsi d'après le nom indien de son principal fleuve; — *New-York* et *Albany*, d'après les personnes auxquelles ce territoire fut concédé. — *Pennsylvanie*, en 1681, d'après William Penn; — *Delaware*, en 1705, de la baie de Delaware, sur laquelle elle est située, et qui reçut le nom de lord de la War, décédé dans cette baie; — *Maryland*, en l'honneur de Henriette-Marie, femme de Charles 1^{er}, roi d'Angleterre, d'après des lettres patentes concédées à lord Baltimore, le 30 juin

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



1652. — *La Virginie* fut ainsi nommée, en 1584, d'après Elisabeth, la vierge-reine d'Angleterre. — *La Caroline*, nommée ainsi par les Français, en 1564, en l'honneur du roi Charles IX de France. — *La Géorgie*, en 1772, en l'honneur du roi George III. — *Alabama*, en 1817, d'après sa principale rivière. — *Mississippi*, d'après sa limite au couchant. On dit que Mississippi veut dire grande rivière; c'est une rivière formée par la réunion de plusieurs autres. — *La Louisiane* fut ainsi appelée en l'honneur de Louis XVI, roi de France. — *Tennessee*, en 1796, d'après la principale rivière. Le mot *Tennessee* signifie, dit-on, une cuiller recourbée. — *Kentucky*, en 1782, d'après sa principale rivière. — *Illinois*, en 1809, d'après sa principale rivière. Ce mot signifie, dit-on, *la rivière des hommes*. — *Indiana*, en 1802, d'après les Américains Indiens. — *Ohio*, en 1802, d'après sa limite du sud. — *Missouri*, en 1821, du nom de sa principale rivière. — *Michigan*, en 1805, du nom du lac. — *Arkansas*, en 1819, d'après sa principale rivière. — *La Floride* reçut ce nom de Jean Ponce de Léon, en 1572, parce qu'elle fut découverte un dimanche de Pâques; en espagnol, *Pascuas Florida*.

(*Simmond's colonial Magazine.*)

PRIÈRE.

Chambrande, 15 juillet 1875.

D'un pouvoir souverain la magique influence,
Éternel, en tous lieux révèle ta puissance;
Mais que l'on te sent mieux, quand seul avec son cœur
De la nature amie on cherche la douceur!
Où, c'est aux champs surtout qu'il faut que l'on t'honore
C'est là qu'il faut t'aimer, c'est là que l'on t'adore.
Du lever du soleil à la chute du jour
Tout nous peint ta grandeur, tout nous dit ton amour
Dieu puissant! créateur des splendeurs infinies,
Dont mon âme touchée entend les harmonies,
Abaisse ton regard sur moi, faible roseau;
A genoux devant toi, dans un transport nouveau
Je voudrais te parler un immortel langage
Qui puisse se redire et passer d'âge en âge,
Et du feu de mon cœur embrasser mes accents;
Mais ce feu se consume en efforts impuissants.
Mesurant ta grandeur et ta magnificence,
Je demeure frappé de ta toute-puissance.
Que suis-je pour oser m'élever jusqu'à toi,
Quand les mondes tremblant marchent tous sous ta loi?
Et cependant tout dit à mon âme éperdue
Que son moindre soupir ira percer la nue;
Qu'une larme est comptée au céleste séjour,
Et que toute douleur nous donne ton amour
Oui, telle est ta parole, et non cœur se rassure;
Tu bénis l'humble encens que l'offre une âme pure
Au chaos, à la mort, simple atome arraché,
Si je suis, c'est par toi; ton souffle m'a touché,
La lumière aussitôt jaillit de ma paupière
Œuvre de tes mains, je te nomme mon père
Immortel Créateur, souverain roi des rois,
Pour te louer, Seigneur, que n'ai-je mille voix!
Puisque rien ne saurait échapper à ta vue,
Que même ma pensée avant moi t'est connue,
Qu'importe de mes vœux les timides accents,
J'élèverai vers toi ma prière et mes chants
Lorsqu'elle vient du cœur, toute parole est belle.
A toi seul appartient la Parole éternelle.

SOUVENIRS ET MONUMENTS

DE L'ART CHRÉTIEN.

FLANDRES. — LOUVAIN.

M. de Chateaubriand, le premier, a fait ressortir, avec la puissance de talent et la verve éclatante qui le caractérisent, la puissance spéciale de l'art chrétien, la beauté nouvelle dont il s'est enrichi depuis l'avènement du spiritualisme, et la singulière grandeur que la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, doivent au renouvellement et à l'affranchissement des destinées humaines par le christianisme.

Ce que l'on appelle le style gothique est essentiellement chrétien. Ces immenses arceaux, ces voûtes au fond desquelles se perd la pensée, ces ogives chargées d'ornements si délicats et s'élançant vers l'infini avec une grâce et une légèreté si ravissantes, sont le résultat du génie septentrional, ami du mystère, et s'alliant au génie chrétien.

Parmi les monuments de cet art nouveau, nous choisirons les moins connus et les plus brillants. Le crayon et le burin des artistes célèbres et éprouvés reproduiront ces chefs-d'œuvre singuliers, objets de légitime orgueil pour les peuples modernes. Il n'y a pas de pays plus riche en monuments de l'art gothique que la Flandre.

La Flandre doit à son catholicisme populaire une physionomie spéciale, animée, originale, et qui plaît à l'imagination. Pays fécond et cependant pittoresque, elle possède quelques localités qui ne le cèdent nullement à la Suisse en riches accidents, et qui l'emportent sur toutes les contrées, pour le luxe de la végétation. Je citerai la petite ville de Cassel, jetée sur une colline d'où le voyageur voit au loin se développer un panorama délicieux et immense de villes, de villages et de bourgs. Les villes de Flandres les moins renommées, comme le dit très-bien un écrivain moderne, « M. Berthoud, ont leurs beautés pittoresques; Valenciennes, par exemple, avec sa vaste ceinture de fortifications anguleuses et les larges eaux qui la baignent; Valenciennes, avec ses rues qui serpentent, toutes noires de la bouille que broient sur son pavé les pieds de huit cents mineurs. C'était au quatorzième siècle qu'il fallait voir Valenciennes! Des maisons à pigeons pointus et sculptés dressaient vers le ciel leurs toits anguleux flanqués de quelques pigeonniers en tourelle; un double étage s'allongeait au-dessus du rez-de-chaussée, comme pour servir d'abri et de vestibule au visiteur qui heurtait le brillant marbre de la porte. Enfin la plupart du temps, les larges feuilles d'une vigne et ses rameaux tortueux à grosses grappes noires ou vermeilles tapissaient, depuis le seuil jusqu'au toit la façade de ces habitations, et c'était à travers un massif de verdure que se faisaient entrevoir l'ogive des fenêtres. »

Cette poésie de notre féodalité chrétienne respire dans toute la Flandre.

Le pays de Rubens et de Van Dyck est digne de ces artistes. Pour le bien juger, dit le même écrivain, il faut assiéger à une vieille flamande, entendre les merveilleux contes dont s'y voudrait prodigier la plus ignorante vieille femme, contes empreints d'une poésie sombre et fantas-

« tique, d'un caractère que l'on ne retrouve en aucun autre lieu; assister à ces fêtes bizarres que l'on rencontre dans chaque ville du nord, et qui ne le cèdent assurément point en étrangeté aux fêtes du midi de la France. »

Quiconque s'est arrêté devant les belles cathédrales d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, conviendra qu'une séve poétique et artistique très-puissante circule chez ce peuple.

Mais ce ne sont pas seulement les monuments religieux, églises et abbayes, qui méritent, en Flandre, l'admiration du voyageur et de l'artiste. La religion était, au moyen âge, la science universelle, elle constituait à elle seule toute la politique, toute la poésie. L'architecture religieuse ne tarda pas à envahir la vie privée, et la même finesse d'ornements, la même harmonie dans la grandeur, la même finesse de détails, la même originalité d'effet et d'ensemble, que l'on avait admirés sous les vastes nefs, se reproduisirent, avec des nuances diverses, dans les édifices consacrés à la vie privée ou à l'administration publique.

Vers la fin du quinzième siècle, lorsque la bourgeoisie flamande était florissante, lorsque l'art gothique, ayant donné ses produits les plus grandioses, tournait à la grâce et à l'élégance, on vit s'élever à Louvain le modèle le plus achevé et le plus exquis de cette architecture, l'hôtel de ville de cette cité (1). Il n'y avait qu'une civilisation accomplie, qu'un art très-avancé, qui pussent atteindre ce degré de légèreté et de finesse.

Un tel monument devait sortir des mains d'une bourgeoisie catholique opulente, éclairée, fière d'elle-même, et pleine de prétentions aristocratiques justifiées par son goût et son pouvoir. Rien de lourd, rien de fastueux; c'est tout simplement un rectangle de quatre-vingts pieds de long sur quarante de large, flanqué de quatre tourelles très-minces, qui s'élevaient en forme de minaret, et qui produisent l'effet le plus gracieux. Le toit pointu est de la plus grande simplicité; deux autres tourelles hexagones, qui en couronnent le sommet, corrigent ce qu'il y aurait de disgracieux dans cette forme pointue, et s'harmonisent merveilleusement avec leurs quatre sœurs. Mais ce qu'il faut admirer surtout, c'est la proportion charmante des vingt-huit fenêtres de la façade, de l'encadrement qui les décore et des compartiments qui les divisent. Il y a dans de telles créations comme une musique pour le regard; l'œil, partout charmé, glisse délicieusement d'un objet à l'autre, l'harmonie complète du tout ne lui permet pas de s'arrêter d'abord sur les détails; la coquetterie délicate de ces derniers lui dérobe l'unité de l'ensemble. Mais à la réflexion l'on s'étonne de ce mélange extraordinaire de simplicité et de beauté, de naïveté et de grâce.

Louvain est fier, à juste titre, de ce bijou architectural vraiment unique en Europe.

On sait de quelle puissance républicaine et commerciale cette ville libre était maîtresse pendant le moyen âge. Nous reviendrons plus tard sur les chroniques intéressantes du temps de sa splendeur. C'est en effet, et même aujourd'hui, une ville essentiellement catholique.

(La cathédrale de Cologne à un prochain numéro.)

(1) Voy. la belle gravure sur acier jointe à notre numéro

VIE PRIVÉE DES OISEAUX,

LEURS MŒURS, LEURS HABITUDES, LEURS INSTINCTS.

LA CAILLE.

Suite (1).

Les cailles, selon M. Daniel, se réunissent en immenses bandes et traversent la Méditerranée, de l'Italie aux bords de l'Afrique, retournent encore dans le printemps, s'arrêtent fréquemment dans les îles de l'Archipel, qu'elles convrent presque de leur nombre. C'est d'elles que le nom d'Ortygia dérive. Elles sont si abondantes à Capri, que le principal revenu de l'évêque et de quelques convents provient des cailles qu'ils envoient à Naples. A leur arrivée à Alexandrie, une si grande multitude est exposée sur les marchés, qu'on peut en acheter trois ou quatre pour un sou. L'équipage d'un vaisseau marchand, qui n'était nourri que de ces oiseaux, porta plainte au consul de la marine contre son capitaine, qui ne lui donnait que des cailles à manger; l'abondance déprécie même les mets les plus délicats. L'auteur des lettres de la *Campagna-Felice* raconte l'anecdote suivante, qui explique comment une si incroyable abondance de cailles se trouve quelquefois sur cette partie des côtes de la Méditerranée.

« Pendant que le Capitan-Bey bloquait le port d'Alexandrie avec sa flotte turque, un des matelots grecs de son vaisseau avait pris deux ou trois cailles qui s'étaient perchées sur les agrès. Le musulman le récompensa généreusement, et désirant de varier la mauvaise chère qu'une flotte en état de blocus est obligée parfois de subir, il promit, pour se procurer ce mets aussi rare que délicat, une piastre pour chaque oiseau qu'on lui apporterait. En peu de jours les agrès, les voiles et les vergues furent couverts d'une immense quantité de cailles; on en prit un grand nombre, qui, devant être payées si généreusement, furent portées dans la chambre de l'officier. Pour se tirer d'embarras et ne pas ruiner sa bourse ni manquer à sa promesse, le bey n'eut d'autre alternative que de gagner au large et d'abandonner la côte pour se soustraire aux visites de ces étrangers dispendieux. » Il en apparut un nombre si prodigieux sur les côtes de l'est du royaume de Naples, qu'on en prit cent mille dans un jour, dans un espace de trois à quatre milles. La plupart de celles-ci sont portées à Rome, où elles sont très-estimées, et vendues à un prix extrêmement élevé. Galt, dans son voyage en Sicile, décrit ainsi l'ardeur et l'excitation que produit la saison de la caille :

« Au mois de septembre, des groupes de cailles arrivent du continent de Sicile, et, fatiguées de leur course, on les prend facilement à leur arrivée. Le plaisir que les habitants trouvent à cela est incroyable. Des groupes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions se réunissent sur le rivage; le nombre des chasseurs est prodigieux. J'en comptai onze dans un groupe et trente-quatre dans l'espace de moins d'un demi-mille, se composant de deux à cinq personnes, avec plusieurs chiens. Le nombre de ba-

(1) Voy. n° II, p. 61.

teaux est peut-être plus grand que celui des chasseurs de terre; du matin au soir ils guettent l'apparition des oiseaux.»

Des nuées de cailles descendent aussi dans le printemps sur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres appartenant à l'évêque de Fréjus, qui bordent la mer. Là on les trouve quelquefois si épuisées, que pendant quelques jours on peut les attraper avec la main.

Au midi de la Russie, elles sont en si grande quantité vers l'époque de leur migration, qu'elles sont prises par milliers, et envoyées à Moscou et à Saint-Petersbourg. « Il est probable, continue M. Daniel, que les cailles sont le même genre d'oiseaux donnés par la Providence aux Israélites mécontents, pour leur servir d'aliments dans le désert; jetées sur leur passage par un vent du sud-ouest, elles jonchaient l'Égypte et l'Éthiopie vers les côtes de la mer Rouge, en un mot, ces contrées où ces oiseaux sont encore le plus nombreux. »

Un naturaliste distingué dit que nous avons la preuve de cet instinct de migration depuis plus de trois mille ans.

La caille est peu nombreuse en Angleterre; mais notre métropole importe de France une grande quantité de ces oiseaux de table. Elles sont transportées par la diligence; on en met environ cent dans une boîte carrée, divisée en cinq ou six compartiments, l'un au-dessus de l'autre, et en même temps assez élevés pour permettre que les cailles soient placées debout. Si on leur accordait une plus grande place, elles se tueraient bientôt elles-mêmes; néanmoins, malgré ces précautions, les plumes de la couronne de leurs têtes sont presque toujours arrachées. Les boîtes sont garnies sur le devant avec du fil d'archal, et chaque compartiment est muni d'une petite auge pour les aliments. De cette manière elles peuvent être transportées sans difficulté à une grande distance.

Bien que fort estimées par les modernes, les cailles n'étaient pas en grande réputation parmi les anciens. Les Athéniens, selon Pline, les rejetaient, parce que, disaient-ils, elles se nourrissent de ciguë, et parce qu'elles sont le seul animal sujet, ainsi que l'homme, à l'épilepsie. Nous ne savons pas si les Athéniens conservèrent longtemps ce préjugé, mais il est certain que bannir de leur table un morceau d'une nature si friande et si savoureuse, ce n'est pas répondre aux idées du luxe et du bon goût dont ils se vantaient.

Les cailles sont les plus intrépides de la race à laquelle elles appartiennent. On sait que les perdrix tombent mortes de frayeur lorsqu'elles sont forcées de traverser un étroit bras de mer. Il en est tout autrement de la caille; elle exécute bravement et sans crainte ses voyages de migration. Comme elle est courageuse, elle est également querelleuse, surtout pendant la saison de ses amours, car ses contestations se terminent souvent par une destruction mutuelle. Cette humeur, d'où est né le proverbe grec: « Aussi querelleuse que des cailles en cage, » portait les anciens à les faire combattre l'une contre l'autre, comme les modernes coqs de combat; le conquérant jouissait dans ce genre d'autant de célébrité que le vainqueur de Derby.

On assure qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte, pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avait acquis une grande renommée par ses victoires. Quelquefois, selon M. Daniel, ces combats avaient lieu entre un homme et une caille; la caille était dans une

large caisse, qu'on mettait dans le milieu d'un cercle tracé sur le plancher; l'homme la frappait sur la tête avec un de ses doigts, ou lui arrachait quelques plumes; si la caille, en se défendant elle-même, ne dépassait pas la limite du cercle, son maître gagnait le pari; mais, si dans sa fureur elle dépassait la marque, alors son *digne* antagoniste était déclaré victorieux. Le combat des cailles dressées est encore en usage en Chine, où de gros enjeux sont mis sur la tête des combattants respectifs.

On a remarqué depuis longtemps que le chant des cailles est une de leurs qualités les plus attrayantes. Athénée le constate, et le docteur Bechstein, dans son *Histoire naturelle des oiseaux de cage*, nous dit, qu'indépendamment de la beauté de ses formes et de son plumage, le chant de la caille n'est pas une petite recommandation pour l'amateur; que, dans la saison d'été, le mâle commence à chanter en répétant doucement des sons qui ressemblent à *verra, verra*, suivis par *pieorie*, prononcés d'un ton hardi, le cou élevé, les yeux fermés, et la tête inclinée sur le côté. Quand ils répètent consécutivement dix ou douze fois la dernière syllabe, c'est que deux de ces oiseaux s'interrogent, se répondent et attirent l'attention l'un de l'autre. Quand ils sont alarmés ou en courroux, leurs cris ressemblent à *guilha*, mais d'autres fois ce n'est seulement qu'un doux murmure. La caille, laissée dans une chambre éclairée, ne chante jamais, excepté pendant la nuit, et seulement dans une cage sombre, car tous ses instincts sont nocturnes.

Durant son passage, elle vole pendant la nuit ou de bonne heure dans la matinée, et se repose, conformément à son habitude ordinaire, le reste du jour; alors on en fait aisément la capture. Comme preuve de son essor nocturne, Pline rapporte « qu'elles descendaient en tel nombre sur les vaisseaux (pendant que les matelots dormaient), s'établissant sur les mâts et les voiles, etc., qu'elles affaissaient les barques et les petits bâtiments, jusqu'à s'enfoncer avec eux; » conte fort ridicule.

La connaissance instinctive qu'ont les cailles de l'époque précise de ces migrations est si exacte, qu'elles s'en ressentent lors même qu'elles sont en esclavage. Nous en avons une preuve très-singulière racontée par M. Daniel dans ses *Plaisirs rustiques*; quelques jeunes cailles ayant été élevées en cage aussitôt après leur naissance, et n'ayant jamais été libres, ne pouvaient regretter leur liberté. « Pendant quatre années successives, dit-il, on observa qu'elles étaient inquiètes, ne prenaient point de repos et étaient agitées de mouvements qui ne leur étaient pas naturels, régulièrement en avril et en septembre; cet état de malaise durait un mois. Ces oiseaux passaient toute la nuit dans cet état d'agitation, et paraissaient toujours très-abattus le jour suivant. »

Mudie. Ornithology.

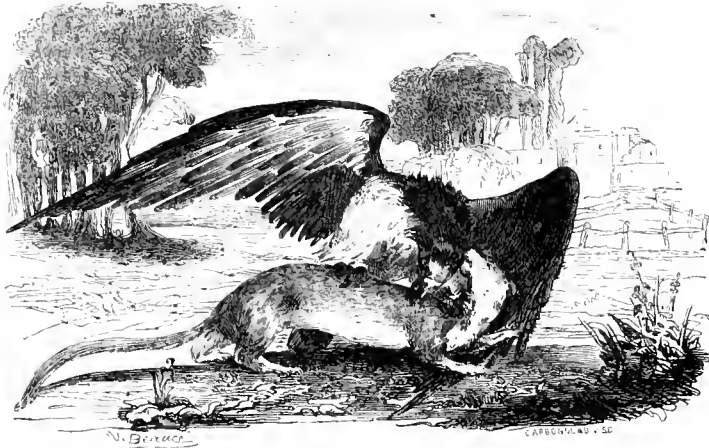
GOMBAT D'UN FAUCON ET D'UNE GELETTE.

Le 2 avril 1847, dans le comté de Wiltshire, un propriétaire, nommé M. Compton, chassait, ou plutôt attendait le gibier, en se promenant lentement le fusil sous le bras. Lorsqu'il aperçut un faucon qui planait et se balançait dans l'air, comme pour saisir une proie.

C'était une belette endormie sous une touffe de genêts; après avoir bien délibéré et longtemps suspendu son

essor, le faucon tomba d'aplomb sur la belette, et, enfonçant à la fois les serres et le bec dans les chairs palpitantes

de la victime, on eût dit à le voir qu'il allait la dévorer tout entière.



Mais souvent la finesse et la ruse triomphent de la violence et de la force. Les paysans d'Allemagne et d'Angleterre ont un proverbe qui dit : La belette ne dort jamais.

En effet, l'animal qui semblait sommeiller, et sur lequel un ennemi terrible s'était précipité avec tant de fureur, ne se déconcerta pas ; saisissant son adversaire par sa partie faible, par le cou, et enfonçant ses dents aiguës dans la peau de l'oiseau de proie, il se mit à sucer le sang de son adversaire qui ne chercha plus au bout d'une minute qu'à lâcher prise et à rester libre.

Un moment il souleva la belette avec ses serres, et le quadrupède, forcé de prendre l'essor avec l'oiseau, retomba sur le gazon tout étourdi et couvert de sang. De son côté, le faucon blessé laissait découler de ses ailes et de son cou de larges gouttes de sang qui empourpraient le gazon, et poussait de longs cris qui attestaient sa colère. De temps en temps, un sourd gémissement de souffrance et d'angoisse se mêlait à ces hurlements courroucés. Mais telle est la fureur dominatrice de ces oiseaux de proie, qui jouent dans les airs le rôle de tyrans, que le mauvais succès de l'attaque tentée par le faucon ne le rebuta pas, mais au contraire redoubla sa violence.

La belette, sa petite tête sanglante et tournée en l'air et suivant de l'œil tout les mouvements de l'ennemi, le corps allongé, prête également à la fuite, à l'attaque, à la défense, attendait le nouvel assaut ou le désistement du faucon. Ce répit dura près de trois minutes, pendant lesquelles le faucon tournoya lentement, comme pour saisir une occasion de victoire, et la belette demeura immobile. Forte de l'expérience qu'elle avait acquise, à l'instant même où l'oiseau de proie tomba de nouveau sur elle, la belette, la gueule ouverte, le saisit à la partie la plus charnue du cou et l'étrangla ; puis, fière de son triomphe, elle allait le traîner dans son repaire, lorsque le spectateur muet et invisible de cette scène extraordinaire, M. Compton, arma son fusil ; ce bruit épouvanta le vainqueur, qui s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, laissant son trophée sur le champ de bataille ensanglanté.

(*Wiltshire Mercury.*)

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

AVENTURES

SUR LES BORDS DE LA RIVIÈRE DE LA COLOMBIE.

Dans le cours d'un voyage d'exploration fait par M. Cox, en compagnie de plusieurs Indiens, il eut le malheur de s'endormir à une petite distance de ses compagnons, qui, ne s'apercevant pas qu'il était resté derrière, partirent avant qu'il se réveillât. Cet incident eut lieu le 17 août ; mais il sera beaucoup mieux de transcrire la narration que nous en donne M. Cox lui-même (1) :

« Quand je me réveillai dans la soirée (je pense qu'il était environ cinq heures), tout était calme et silencieux comme le tombeau. Je me hâtai d'aller où nous avions déjeuné ; il n'y avait personne. Je courus à la place où les hommes avaient fait du feu ; tout, oui, tout était parti, et aucun vestige d'hommes ou de chevaux ne paraissait dans la vallée. Mes sens défailirent presque. En vain j'appelai à grands cris jusqu'à l'épuisement : Personne !... je ne pus me cacher plus longtemps à moi-même la terrible vérité que j'étais seul dans un pays inhabité et sans route ; sans chevaux, sans armes, et pas même de quoi me couvrir.

« N'ayant aucune ressource pour m'assurer de la direction que la caravane avait prise, je me mis à examiner le terrain, et, au point nord-est de la vallée, je découvris des traces de pieds de chevaux, que je suivis pendant quelque temps, et qui me conduisirent à une chaîne de petites montagnes, sur un fond graveleux, et où les sabots ne laissaient pas beaucoup d'empreintes. Ayant ainsi perdu les traces, je gravis la plus haute montagne, d'où la vue s'étendait à plusieurs milles à la ronde ; mais je ne vis au-

(1) *Aventures sur la rivière de la Colombie*, par Ross Cox, 2 vol. Londres, Colburn et Bentley, 1831.

cune indication de mes amis, ni le moindre vestige d'habitation humaine. La soirée était sur le point de se clore, et avec l'approche de la nuit, une épaisse rosée commençait à tomber. Tous mes vêtements consistaient seulement en une chemise de guingham, un pantalon de nankin et une paire de légers *moccasins* de cuir presque usés. Environ une heure avant le déjeuner, et à cause de la chaleur, j'avais placé mon habit sur l'un des chevaux chargés, me proposant de le reprendre pour me garantir de la fraîcheur du soir ; un des hommes était chargé de mon fusil de chasse. J'étais même sans mon chapeau, car, dans l'état d'agitation où était mon esprit, je l'oubliai à mon réveil, et j'étais trop avancé pour songer à retourner le prendre.

« A quelque distance, sur ma gauche, j'observai un champ d'herbes, je commençai par en arracher assez pour m'y reposer et me couvrir, et, après avoir recommandé mon âme au Tout-Puissant, je m'endormis. Pendant la nuit des songes confus de maisons bien chauffées, de lits de plumes, de fleches empoisonnées, des ronces piquantes et de serpents à sonnettes assaillirent mon imagination troublée.

« Le 18, je me levai avec le soleil, entièrement mouillé et glacé, la rosée ayant complètement traversé ma légère couverture ; je dirigeai mes pas dans la direction de l'est, presque parallèlement à la chaîne des montagnes. Dans le cours du jour je passai plusieurs petits lacs remplis d'oiseaux sauvages. L'aspect général du pays était plat, le sol léger, pierreux et couvert de la même herbe dont j'ai déjà parlé ; une grande quantité de cette herbe avait été récemment brûlée par les Indiens en chassant le daim ; mes yeux eurent beaucoup à souffrir des tisons laissés à découvert par l'incendie. J'avais dirigé ma course vers le nord-est, où, dans la soirée, j'aperçus à environ un mille de distance deux cavaliers galopant dans la direction de l'est. A leur costume je reconnus qu'ils étaient de notre troupe.

« Je courus vers un petit tertre, et je poussai des cris que la faim rendait surnaturels ; ils galoipaient toujours. Je quittai alors ma chemise, que j'agitai au-dessus de ma tête, avec les cris les plus frenétiques : ce fut en vain ; ils allaient toujours. Je courus après eux dans la même direction, le désespoir ajoutant des ailes à ma course. Les roches, le chaume et les broussailles étaient franchis avec la rapidité de la gazelle poursuivie par le chasseur ; mais tout fut inutile ; en arrivant à un endroit où j'imaginai de trouver un sentier qui pût me conduire sur leurs traces, je fus complètement en défaut. Il faisait presque nuit. Je n'avais rien pris depuis midi du jour précédent, et, épuisé de fatigue et de faim, je me jetai sur l'herbe. J'étais là depuis peu, quand un léger bruissement que j'entendis derrière moi fixa mon attention. Je me retournai à l'instant, et j'aperçus avec horreur un grand serpent à sonnettes qui prenait le frais à l'ombre d'un arbuste. J'exécutai promptement un mouvement de retraite, en observant qu'il se repliait sur lui-même. Ayant pris une grosse pierre, j'avancai lentement sur lui, et, tâchant de le viser juste, je le lançai de toutes mes forces sur la tête du reptile, que j'enterrai sous la pierre.

« La dernière course avait complètement usé la légère semelle de mes *moccasins*, et naturellement mes pieds devinrent très-enflés. La nuit avançant, je dus chercher une place pour dormir, et, après quelque temps, j'en trouvai une aussi bonne que celle de la première nuit. Les efforts que j'avais faits pour arracher ces longues et grosses

herbes, en me coupant, à plusieurs reprises, toutes les jointures des doigts, m'avaient entièrement privé de l'usage de mes mains.

« Le matin du 19 je me levai avant le soleil et je continuai ma course toute la journée dans la direction de l'est. D'abord je me sentis pressé par la faim ; mais, après avoir marché quelques milles et bu un peu d'eau, je me trouvais rafraîchi.

« L'aspect général du pays était toujours plat ; j'avais les pieds écorchés par les herbes brûlées et le sol sablonneux. Obligé de m'arrêter pendant quelques heures, pour me soustraire à l'ardeur brûlante du soleil, j'essayai vainement de construire un abri pour mettre ma tête à couvert ; il me semblait que ma cervelle était en feu.

« N'ayant pas trouvé de fruits pendant ces deux jours, vers le soir je me sentis très-affaibli par la faim ; j'avais passé quarante-huit heures sans prendre de nourriture. Pour rendre ma situation moins pénible, je dormis cette nuit sur le bord d'un joli lac, dont les habitants auraient fait honneur à une table royale. Avec quel serrement de cœur et quel œil d'envie je contemplai les superbes oies et les canards brillants qui se jouaient dans l'eau, insoucieux de ma présence ! Même avec un pistolet de poche, j'aurais pu faire main basse parmi eux. Ne pouvant, vu l'état de mes doigts, me procurer la couverture d'herbes des deux nuits précédentes, je passai la nuit sans un abri quelconque qui pût me garantir contre la rosée.

« Le jour suivant, 20, je dirigeai ma course vers le nord-est, pays plus varié de bois et d'eau. Je vis des oies sauvages en quantité, des canards, des grues, des passe-reaux, même quelques faucons et des cormorans, et, à quelque distance, une vingtaine de daims. Le bois consistait en pins, bouleaux, cèdres, cerisiers sauvages, aubépines, saules, chèvrefeuilles et autres arbrisseaux. Les serpents à sonnettes, les lézards à cornes, et les sauterelles furent très-nombreux dans ce jour ; les dernières surtout me tinrent dans un état constant d'alarmes fébriles, par la similitude du bruit produit par leurs ailes avec celui du serpent à sonnettes, lorsqu'il se prépare à darder sa proie.

« Le soir, j'arrivai auprès d'un lac, qui avait un peu plus de deux milles de long et sur un mille de large, dont les bords étaient très-hauts et bien boisés de larges pins, de sapins et de bouleaux. Il était alimenté par deux ruisseaux du nord et du nord est, dans lesquels j'observai une quantité de petits poissons ; mais je n'avais aucun moyen de les prendre, ni bien j'aurais fait un repas des habitants des îles Sandwich. Il y avait là une abondante moisson de cerises sauvages, dont je fis un bon souper. Je dormis sur le bord d'un des ruisseaux, précisément à l'endroit où il se jetait dans le lac ; mais, pendant la nuit, le hurlement des loupes et le grognement des ours troublèrent terriblement mon repos et bannirent presque de mes paupières mon sommeil balsamique. Le matin, en me levant, le 21, je remarquai au bord opposé de l'embouchure de la rivière l'entrée d'une large caverne, d'apparence profonde, et d'où je pensai que la musique de la nuit précédente pouvait bien provenir. Je me déterminai à ne faire que de petites courses pendant les deux ou trois jours suivants, dans l'espoir de trouver quelques nouvelles traces de chevaux, et, dans l'éventualité du non-succès, à retourner chaque nuit au bord du lac, où j'étais au moins certain de me procurer des cerises et de l'eau pour soutenir mes forces.

Ma résolution arrêtée, je pris ma direction au sud du lac, à travers un pays sauvage et stérile, sans eau ni végétation, excepté de ces longues herbes tauffues dont j'ai déjà parlé. Je m'armai d'un long bâton, avec lequel, pendant le jour, je tuai plusieurs serpents à sonnettes. Ne découvrant aucune trace nouvelle, je retournai le soir, tard, accablé de faim et de fatigue, prendre possession de mon gîte de la nuit précédente. Je réunis un tas de pierres à côté de l'eau; mais, à peine y étais-je étendu, que j'aperçus un loup sortir de la caverne en face. Pensant qu'il était plus prudent de prendre l'offensive que de laisser paraître de la frayeur, je lui lançai quelques pierres, une desquelles l'atteignit à la jambe : il se retira dans son antre en hurlant. Après avoir attendu quelque temps dans la terrible attente de sa réapparition, je me jetai sur la terre, où je m'endormis; mais, comme la nuit précédente, mon sommeil fut interrompu par un grand vacarme, et, pendant plus de deux heures, j'attendis dans une cruelle anxiété le retour du jour. Les vapeurs du lac, jointes à une forte rosée, avaient pénétré ma frêle couverture de guingham. Mais, aussitôt le lever du soleil, je l'étendis sur un rocher, où elle sécha promptement. Mon excursion dans le sud n'ayant produit aucun résultat satisfaisant, je résolus de me diriger du côté de l'est; et, après avoir pris mon frugal déjeuner, je pénétrai dans un bois sombre et sauvage, où une immense quantité de taillis ralentit beaucoup ma course. Mes pieds, entièrement découverts et lacérés par les épines de diverses plantes, me forcèrent de retourner à mon dernier bivouac, où je fus obligé de racconcrir les jambes de mon pantalon, afin de me procurer des bandages pour les envelopper. Le loup ne reparut pas; mais, pendant la nuit, la vue de plusieurs de ses confrères de la forêt me tint dans de continuelles alarmes.

« J'anticipai le lever du soleil dans la matinée du 25, et, ayant été déçu dans mes espérances les deux jours précédents, je me décidai à tourner du côté du nord et à ne pas venir au lac, si cela m'était possible. Pendant le jour je longeai le bois, où quelques anciennes traces que j'aperçus ranimèrent un peu mon faible espoir. Je passai cette soirée auprès d'un petit ruisseau, où je cueillis assez de cerises et d'aubépines pour faire un bon souper. Le 24, le pays à travers duquel je traînais mes jambes harassées était clair-semé de bois. Ma course se dirigea vers le nord et le nord-est. Je souffris beaucoup du besoin d'eau, n'ayant trouvé dans la journée que deux étangs nauséabonds, tièdes, et presque à sec par la longue sécheresse. Vers le coucher du soleil j'arrivai près d'une petite rivière, à côté de laquelle j'établis mon quartier pour la nuit.

« Je ne m'éveillai qu'entre huit et neuf heures dans la matinée du 25. Mon second bandage étant usé, je fus obligé de mettre mes genoux à découvert pour le renouveler; et, après avoir enveloppé mes pieds et bu un long coup dans le ruisseau voisin, je recommençai mon voyage en me dirigeant vers le nord-ouest.

« Je n'eus pas d'eau de la journée ni de cerises sauvages. Quelques légères empreintes de pieds d'hommes et de chevaux apparaissaient quelquefois dans le sentier que je suivais; elles prouvaient du moins que quelques êtres humains visitaient cette partie du pays, ce qui releva pour un moment mes esprits abattus.

« Sur la brume un immense loup s'élança d'un épais taillis, à une petite distance du sentier, en se posant exactement devant moi dans une attitude menaçante; il

paraissait déterminé à me disputer le passage. Il n'était qu'à vingt pieds de moi. Ma situation était désespérée; mais, sachant que le moindre symptôme de crainte aurait été le signal de l'attaque, j'agitai mon bâton devant lui en poussant des cris aussi forts que put le permettre la faiblesse de ma voix. Il parut un peu étonné et recula quelques pas, quoique tenant toujours ses yeux perçants fixés sur moi. J'avancai un peu; alors il poussa des hurlements effroyables; je supposai que son intention était de réunir quelques uns de ses camarades pour l'aider à faire un repas d'après-midi de ma carcasse épuisée. Je redoublai mes cris jusqu'à extinction, prononçant en même temps différents noms, afin qu'il supposât que je n'étais pas seul. Un vieux et un jeune loup-cervier passèrent près de moi en courant, sans s'arrêter. Le loup resta environ quinze minutes dans la même position; mais, sans doute, mes sauvages et terribles cris en empêchèrent d'autres de se joindre à lui, c'est ce que je ne saurais dire; voyant, à la fin, que je n'étais pas décidé à quitter le combat, et qu'il ne lui arrivait aucun renfort, il se retira dans le bois et disparut dans l'obscurité.

« Les ombres de la nuit descendaient avec rapidité, quand je découvris un endroit verdoyant entouré de petits arbres et plein de joncs, ce qui me fit espérer de trouver de l'eau; inspection faite du lieu, je fus amèrement déçu dans mon attente. Ce n'était qu'un étang ou un lac peu profond et desséché par la grande chaleur. J'arrachai une quantité de joncs que j'étendis à côté d'une large pierre, la destinant à me servir d'oreiller; mais, au moment de me jeter sur ce lit improvisé, un serpent à sonnettes, se repliant sur lui-même la tête haute, et tenant sa langue fourchue dans un état de terrible oscillation, fixa ses yeux sur les miens.

« Je reculai, et, ranimant mon courage, je l'expédiai bientôt avec mon bâton. En examinant les lieux avec plus d'attention, j'en vis apparaître un bataillon sous la pierre, je les détruisis entièrement. Cette rude besogne était à peine exécutée, quand une douzaine de serpents de différentes sortes, principalement bruns, bleus et verts, apparurent; comme ils étaient plus agiles dans leurs mouvements que leurs confrères à sonnettes, je n'en pus détruire que fort peu.

« Ce moment me fut particulièrement pénible; je n'avais pas goûté de fruits depuis la matinée précédente, et, après un jour de marche fatigante sous un soleil brûlant, je ne trouvais pas une goutte d'eau pour étancher la soif fiévreuse qui me dévorait. J'étais entouré d'une couvée de serpents meurtriers et de bêtes féroces, sans même avoir la consolation de connaître le terme probable d'un tel état de misère. Je pouvais dire vraiment, avec le royal psalmiste, que « les pièges de la mort m'environnaient. »

« M'étant jeté sur quelques joncs que j'avais réunis et étendus à quelque distance de l'endroit où j'avais exterminé les reptiles, la bonté divine me permit de jouir d'une nuit de repos non interrompu.

« Je me levai frais et dispos, dans la matinée du 26, et me dirigeai vers le nord, et parfois un peu du côté de l'est. Induit en erreur par l'apparence des joncs, j'imaginai devoir être dans le voisinage d'un lac; je quittai le sentier plusieurs fois pendant le jour, espérant que je rencontrerais un peu d'eau, mais cette faible espérance s'évanouissait tous les jours; j'essayai même en vain d'extraire un peu de leur humidité. Des épines et des pierres tranchantes ajoutaient beaucoup à la douleur de mes pieds, ce qui m'obligea de

nouveau à avoir recours à mes vêtements pour me procurer d'autres laudages. Le besoin d'eau m'avait mis dans un état de fièvre et de faiblesse extrêmes, et j'avais presque perdu toute espérance de secours, quand, vers les quatre à cinq heures et demie du soir, le vieux sentier se détourna de la prairie dans un pays de bois touffu, vers la direction de l'est; et je n'eus pas marché un demi-mille, qu'un bruit semblable à une chute d'eau frappa mes oreilles; je me hâtai d'y porter mes pas chancelants, et, dans peu de minutes, j'eus le plaisir d'arriver sur les bords d'un ruisseau rapide et profond, qui se frayait un passage rapide à travers quelques larges pierres qui obstruaient son cours.

« Après une courte prière d'actions de grâces envers la Providence, oubliant l'état d'épuisement extrême auquel j'étais réduit, et qui faillit me devenir fatal, je me jetai dans le ruisseau; la faiblesse de mon corps ne put résister à la force du courant, qui m'entraîna à quelque distance; quand enfin, au moyen d'une branche à laquelle je m'accrochai, je regagnai le rivage. J'y trouvai abondance de mûres et de cerises, qui, jointes à l'eau, me procurèrent le plus délicieux repas. En examinant autour de moi où je pourrais dormir, j'aperçus à terre le tronc creux d'un large pin, détruit par la foudre. Je m'établis dans la cavité, et m'étant couvert de grands morceaux d'écorces d'arbres, je ne tardai pas à dormir. Mon repos ne fut pas cependant de longue durée, car deux heures s'étaient à peine écoulées quand je fus réveillé par le grognement d'un ours; il avait déjà enlevé une partie de l'écorce dont j'étais couvert, en appuyant sur moi son groin, incertain s'il me délogerait. Je m'élançai promptement pour saisir mon bâton, en poussant un grand cri; il parut étonné, recula de quelques pas, s'arrêta et regarda tout à l'entour, indécis s'il commencerait une attaque. Il se détermina enfin pour un assaut; mais sentant que j'étais trop faible pour mesurer mes forces avec un semblable adversaire, je pensai qu'il était prudent de faire retraite, et je me hâtai de grimper sur un arbre à côté. Ma fuite ranimant son courage, il commença son ascension.

« J'atteignis une branche qui me donna un avantage réel sur lui; en appliquant mon bâton sur son museau et ses griffes, je le tins en échec. Après avoir gratté l'écorce un instant avec rage, il abandonna sa tâche, et fit retraite vers mon dernier lieu de repos dont il prit possession. La crainte de tomber, si je m'abandonnais au sommeil, me fit tenter de descendre à différentes fois; mais chaque tentative mettait en moi mon ursine sentinelle; et, après plusieurs efforts infructueux, je fus obligé de demeurer là pendant le reste de la nuit. Je me fixai dans cette partie du tronc, où les principales branches fourchues prévinrent ma chute durant mon léger sommeil.

« Dans la matinée du 27, peu après le lever du soleil, l'ours quitta le tronc d'arbre, se secoua, et jetant vers moi un long regard de convoitise, il disparut pour se mettre à la recherche de son repas du matin. Après avoir attendu quelque temps, appréhendant son retour, je descendis de l'arbre, et dirigeai mes pas à travers le bois, dans la direction du nord-nord-est. En quelques heures toutes mes inquiétudes de la nuit précédente furent plus que compensées par la découverte d'un sentier bien battu, avec des traces récentes de pieds d'hommes et de chevaux; il était dans une clairière de bois, se dirigeait vers le nord-est, et j'y aperçus nombre de petits daims. Environ vers les six heures du soir, j'arrivai à un endroit où une caravane

devait avoir passé la nuit précédente. Autour des restes d'un grand feu qui brûlait encore, étaient épars, à demi rongés, plusieurs os de coqs de bruyère, de perdrix et de canards; je reunis le tout avec beaucoup de soin. Après avoir dévoré la viande, je broyai les os. Bien que le tout suffit à peine pour me donner un repas modéré, néanmoins il vint fort à propos pour réparer les forces de mon corps affaibli. Je jouis cette nuit, auprès du feu, d'un sommeil confortable, et qui ne fut interrompu par aucun visiteur nocturne.

« Dans la matinée du 29, je continuai ma route l'esprit gai et dispos, plein de l'espérance d'une prompte fin de tous mes maux. Je me dirigeai vers le nord, à travers un bois touffu. Tard dans la soirée, j'arrivai à un étang d'eau stagnante, et j'y mouillai seulement mes lèvres; puis m'étant couvert d'écorces de bouleau, je m'endormis sur ses bords. Je me levai de bonne heure dans la matinée du 29, et cherchai tout le jour des traces à travers du bois, presque au nord-est. Je passai la nuit auprès d'un petit courant, où je trouvai des mûres et des cerises en abondance. Le 30, le sentier tourna tout à fait vers l'est, et le bois devint plus épais et plus sombre. J'avais presque entièrement employé mon pantalon en bandages pour mes pieds, et, à l'exception de ma chemise, j'étais presque nu. Les traces de chevaux apparaissaient à chaque instant plus fraîches, et redoublaient mes espérances. J'arrivai dans la soirée à un endroit où le chemin se bifurquait; l'une des deux routes conduisait à une montagne escarpée, l'autre à une vallée; et dans toutes deux les traces étaient également récentes. Je pris d'abord celui de la montagne; mais après quelques centaines de pas à travers un bois touffu, qui me parut plus sombre par l'épaisseur du feuillage qui y interceptait les rayons du soleil, je me retournai craignant de manquer d'eau pour mon souper, et je descendis le sentier d'en bas. Je ne m'étais pas avancé à une grande distance, quand il me sembla entendre le hennissement d'un cheval. J'écoutai avec attention, retenant mon haleine, et demeurai convaincu que ce n'était point une illusion. Quelques pas plus loin me menèrent en vue de ces nobles animaux, se jouant dans une belle prairie, dont j'étais séparé par un courant rapide. Je le franchis non sans quelques difficultés, et je gravis la rive opposée.

« En avançant un peu dans la prairie, la vue réjouissante d'une petite colonne de fumée, s'élevant et serpentant avec grâce, m'annonça mon arrivée près d'êtres humains, et dans peu de moments deux femmes indiennes m'aperçurent: elles s'enfuirent précipitamment dans une hutte apparaissant à l'extrémité de la prairie. Ce mouvement me fit douter si j'étais arrivé parmi des amis ou des ennemis; mais l'approche de deux hommes accourant vers moi avec empressement eut bientôt dissipé mes craintes.

« Voyant l'état de meurtrissure dans lequel étaient mes pieds, ils me portèrent dans une demeure confortable, couverte de peaux de daims. Laver et changer de linge mes jambes déchirées, faire cuire des racines, et bouillir un petit saumon, fut l'affaire d'un moment. Après avoir remercié le Dieu de bonté et de miséricorde, entre les mains duquel sont les chances de la vie et de la mort, d'avoir veillé sur mes pas égarés, et de m'avoir sauvé dans une situation si périlleuse, je m'assis à table; il est inutile d'ajouter que je fis un bon souper. »

(*Tox's Adventurer.*)

VOYAGE A CHEVAL SUR UN CROCODILE.

Dieu a donné l'intelligence à l'homme; elle le fait maître de la création.

Regardez ce crocodile, et dites-moi si vous auriez le courage de l'aborder, avec sa cotte de mailles, sa gueule immense richement garnie de dents aiguës et ces yeux qui vous fixent étincelants de fureur?

Cependant le nègre des côtes d'Afrique prend un grand couteau dans sa main droite, enveloppe l'autre d'un épais manteau, et va dans les marécages, au milieu des roseaux, sur le bord des rivières, à la recherche de ce terrible animal. Le crocodile s'élance vers lui, la gueule ouverte; mais l'homme enfonce avec la rapidité de l'éclair son bras emmaillotté entre les deux mâchoires; les dents du monstre ne pouvant percer l'épaisseur des plis du drap, le bras n'éprouve qu'une légère pression, et, avant que l'animal ait eu le temps de se dégager, le nègre se hâte de lui trancher la tête.

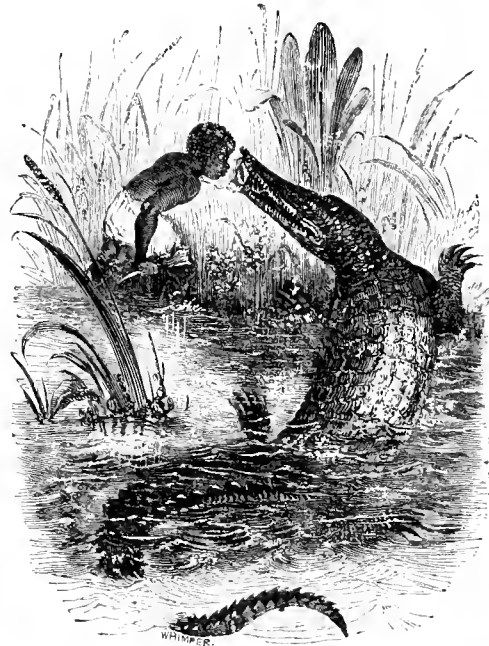
M. Waterton nous raconte fort plaisamment sa course sur un alligator (autre espèce de crocodile) qui avait dix pieds et demi de long, et dont il s'était rendu maître au moyen d'un crochet attaché au bout d'une corde solide. Les gens de M. Waterton traînent l'animal jusqu'au rivage où le chasseur l'attendait armé d'une perche, qu'il se disposait à enfoncer dans la gorge de l'animal pour le tuer. Mais, à son approche, M. Waterton s'aperçut de la frayeur du crocodile, et imagina d'en tirer parti. Il jette sa perche de côté, et saute à califourchon sur son dos comme s'il avait affaire à un cheval; puis il s'empare des jambes de devant, les tortille de manière à les ramener sur le dos et à s'en faire des brides. Le crocodile, très-peu satisfait, s'agitait en fureur, fouettant la terre de sa queue vigoureuse; mais les spectateurs enchantés traînent l'animal et son cavalier l'espace de quarante metres. Ses mâchoires furent ensuite attachées, ses jambes de devant fixées dans la position que M. Waterton leur avait fait prendre, puis enfin il fut tué et amené en Angleterre.

On cite de ces animaux des traits épouvantables de voracité. Voici ce que raconte madame Trollope. « Les crocodiles sont si nombreux sur quelques points de cette sombre rivière (le Mississipi), qu'il faut ajouter à toutes les souffrances qui vous accablent dans ces lieux la crainte de leurs attaques. On nous rapporta l'histoire d'un homme qui vint s'installer tout au bord de la rivière; sa cabane fut bientôt construite. La sympathie et l'amour du whisky attirèrent ce voisinage si peu nombreux vers le nouveau venu; chacun l'aide à couper les arbres, à rouler les bûches jusqu'à l'habitation. Cela fait, la femme et les cinq enfants prirent possession de leur nouvelle demeure, et s'endormirent profondément à la suite d'une marche longue et pénible. Au point du jour le père est éveillé par un faible cri; il regarde autour de lui, et aperçoit avec effroi les gestes de ses trois enfants dispersés dans la cabane: un énorme crocodile et plusieurs de ses petits dévoraient encore les débris de leur épouvantable repas. Il cherche en vain une arme quelconque, et, sachant qu'il ne peut rien faire sans cela, il quitte doucement son lit, se glisse dehors par la fenêtre, espérant que sa femme, qu'il laisse endormie avec ses autres enfants, échapperait au car-

nage jusqu'à son retour. Il court implorer l'aide d'un de ses voisins. En moins d'une demi-heure, il revient avec deux hommes bien armés, mais, hélas! trop tard; la femme et les deux enfants gisaient mutilés aussi sur leur lit sanglant. Les reptiles, rassasiés, devinrent une proie facile. En faisant l'inspection des lieux, on découvrit que la hutte se trouvait placée à l'entrée d'un grand trou, espèce de caverne où le monstre avait fait éclore son odieuse race. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le crocodile, c'est qu'il est recouvert d'écaillés dures et épaisses, de formes irrégulières, mais bien ajustées l'une dans l'autre; sous le corps, elles sont beaucoup plus molles, le couteau y pénètre facilement; mais celles du dos et des côtes résistent à la balle de fusil. La nature de cette enveloppe donne à l'animal une roideur qui l'empêche de tourner aisément; de sorte que le meilleur moyen d'échapper à sa poursuite consiste à faire un grand nombre de détours.

(Gazette de Gattingue.)



A NOS CORRESPONDANTS.

- M. L. C. D. T. — *Un sujet mystique tel que celui qu'il propose pourrait nuire à la jeunesse.*
 Madame la V. D. — *Ses vers sont acceptés.*
 M. le V. J. — *La légende du sire de la Palut sera insérée dans notre prochain numéro.*
 M. R. — *L'alphabet proposé est trop enfantin. Nous voulons que notre œuvre soit au niveau de la science, et que les hommes mûrs eux-mêmes puissent la lire et en profiter.*
 M^e la B. D. L. V. — *Ses Souvenirs de l'art chrétien sont acceptés.*
 M. le C. D. F. — *La Critique et l'Analyse des œuvres morales et d'éducation nouvelles servent données par nous comme et le d'astre, mais à chaque trimestre seulement.*

Nous remettons aux prochains numéros le *Tigre et l'Homme*, *Blanche de Castille*, *les Oiscaux poètes*, *le Paysan de l'Ardèche*, et toutes les suites que nous avons annoncées.

LIVRE DES FAMILLES

07

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 4. — 1^{er} Volume.1^{er} Février 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



LA CHANDELEUR.

On a souvent dit que le peuple donne aux noms le droit et la bourgeoisie. L'Eglise en pourrait fournir bon nombre d'exemples, et la fête de ce jour en est un bien frappant. Néanmoins la profusion des cierges qui brillent dans les églises des fidèles, et qui ont été bénis par l'Eglise, n'est qu'un accessoire de la fête du second jour de février. On célèbre deux faits de l'histoire évangélique, la présentation de Jésus-Christ au temple, et la purification de la vierge Marie sa mère. Occupons-nous d'abord de ces deux points principaux, nous rechercherons ensuite l'origine de la bénédiction des cierges et de la procession qui se fait en cette solennité avec des cierges que le clergé et les fidèles tiennent allumés dans les mains.

Que nous racontent à cet égard les évangélistes? Pour venir à la loi juive, Marie, la mère sans tache du Fils de

Dieu, se rendit au temple de Jérusalem, pour se purifier. Après son enfantement, toute mère était séparée de la compagnie des autres. On la considérait comme une personne impure. Pour se relever de cette impureté légale, il fallait se présenter au temple, le quarantième jour après la naissance d'un garçon, le quatre-vingtième après celle d'une fille. C'est ce qu'on nommait le cérémonial de la Purification. Marie, la plus pure des mères, se soumit aux prescriptions de la loi, qui néanmoins ne devait pas l'atteindre. Une autre loi voulait qu'on offrît au Seigneur tout premier-né. Mais comme Jésus était issu de la tribu de Juda, et qu'à la tribu seule de Lévi était réservé le droit de fournir des prêtres, l'enfant de Marie dut être racheté par une offrande. Ce fut pour Marie et Joseph celle des pauvres, deux tourterelles. Il fallait que partout éclatât l'humilité que le Sauveur n'a cessé de pratiquer depuis la crèche de Bethléem jusqu'au Calvaire. Aussi, dans cette double solennité, l'Eglise chante cette belle hymne du poète chrétien d'au-

la traduction ne peut qu'altérer la beauté : « Nations, soyez dans l'étonnement ! un Dieu se fait victime. A sa propre loi le législateur obéit. Le rédempteur du monde a se racheté. Une mère sans tache vient se purifier. »

Aux mystères de cette double fête, l'Eglise grecque a donné le nom d'*Hypante*, c'est-à-dire, rencontre. Quel en est le motif ? Un trait des plus frappants qui nous est raconté par l'Evangile. Au moment où Marie apporta au temple son divin enfant, le saint vieillard Siméon, accompagné d'Anne la prophétesse se trouve dans le portique. Il prend aussitôt dans ses bras l'enfant Dieu, et le montrant à sa mère, il lui adresse ces paroles d'un sens profond : « Voici celui qui a été né pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs » en Israël. Ce sera le signe auquel on contredira. Mère ! « ton âme sera transpercée d'un glaive de douleur !... » — Qu'est-ce à dire ? Le Sauveur du monde en sera la ruine ! Oui pour quiconque le méconnaîtra, pour quiconque, se plaçant devant les yeux un fatal bandeau, ne voudra pas marcher dans la route du bien, à la lueur de cette bienfaisante lumière ; car cet enfant, comme le chante ensuite le vieillard prophétique, est venu pour éclairer les nations. Si l'aveugle volontaire s'égare et tombe dans un abîme, faudra-t-il en accuser l'astre du jour ? *Cet enfant sera enbutté à la contradiction*. Est-il une prophétie qui se soit plus manifestement accomplie que celle-là ? Le Christ et sa doctrine ont eu pour adversaires et le judaïsme, et le paganisme, et la philosophie mondaine avec ses raisonnements, ses sarcasmes et ses échafauds. Cette impitoyable guerre continue depuis plus de dix-huit siècles. Et pourtant ce signe, cet étendard, exposé aux vents declainés des hérésies, des scandales, des passions, de l'impiété, se tient toujours haut et ferme, tandis que les empires, les institutions, les dynasties s'écroulent et disparaissent. Ah ! c'est qu'ici est le doigt de Dieu. Ce fait tout seul impartialement médité est une des preuves les plus convaincantes et les plus inattaquables de la divinité du christianisme catholique. Tel est le fait imposant que nous présente l'hyante grecque, la rencontre de Marie et de Jésus avec le saint vieillard Siméon, dans le portique du temple, en cette solennité de la Chandeleur. Faut-il donc s'étonner que l'Eglise, en ce jour, symbolise par un nombreux lumineux cet asire bienfaisant qui se lève sur l'horizon pour l'inonder de ses lumières, nous voulons dire Notre-Seigneur Jésus-Christ, le vrai soleil de la justice ? A l'aspect de ces nombreux flambeaux bénits et allumés que le clergé et les pieux fidèles tiennent dans leurs mains, en la fête du 2 février, doit-on être surpris que le peuple ait imposé à celle-ci le nom si caractéristique de Chandeleur ? Cette profusion de lumières, cette procession qui précède la messe ne seraient-elles qu'une imitation des solennités analogues qui avaient lieu dans le paganisme ? C'est ce qui doit être examiné.

Vers le 5 de ce mois, les païens célébraient les Lupercales en l'honneur du dieu Pan. On faisait une lustration dans les quartiers de la ville de Rome. On immolait des chèvres blanches. Les prêtres se couvraient de la peau de ces animaux, et parcouraient les rues en frappant à coups de fouet les femmes pour leur procurer d'heureux accouchements. Ceci ressemble assez peu à la Chandeleur chrétienne. Deux autres rites idolâtriques paraissent offrir plus d'analogie. Les Romains, fiers d'avoir subjugué le monde, faisaient des processions, dites Amburbales, en tenant à la main des torches allumées pour se réjouir des victoires qui leur avaient soumis l'univers. Puis encore, en l'honneur de Cérés, ces

peuples couraient pendant la nuit avec des flambeaux, en mémoire de cette déesse qui, après avoir allumé des torches au mont Etna, parcourut la terre pour découvrir sa fille Proserpine qui lui avait été ravie. Le savant et illustre pape Benoît XIV pense que, si saint Gélase abolit les Lupercales, le pape Sergius substitua aux Amburbales la procession du second jour de février. Il donna ainsi le change aux Romains, infatigés de ces bruyantes et splendides courses nocturnes aux flambeaux, en faisant tourner au culte du vrai Dieu les usages du paganisme. Au lieu donc de célébrer, comme aux Amburbales, le triomphe de Rome sur les autres nations, on célébra un autre triomphe plus pacifique et plus salutaire, que le christianisme a assuré à cette ville, aujourd'hui la capitale du monde soumis à la croix. S'il fallait que le christianisme ne présentât rien de semblable, mais que tout y fût diamétralement opposé à toute espèce de pratique païenne, il ne pourrait exister aucun culte extérieur. Le nom de Dieu lui-même devrait en être banni, car le paganisme en gratifiait son Jupiter tonnant. Ces analogies ne sont donc point, ni une émanation, ni une imitation. L'esprit, et c'est là l'essentiel, en est parfaitement dissemblable.

Les cierges bénits de ce jour sont religieusement conservés dans les maisons, en beaucoup de provinces. Lorsqu'un membre de la famille, au lit de la mort, est visité par Jésus-Christ dans le saint vaticque, le cierge de la Chandeleur est allumé auprès du lit du mourant. Sa lumière vacillante éclaire encore ses yeux au moment où ils s'éteignent. La foi, comme cette lumière, l'a éclairé dans le pèlerinage de la vie, et ne lui est pas infidèle en ce moment décisif. Quand enfin l'âme est sortie de sa prison de borie, le cierge brûle encore auprès de son corps comme emblème de l'espérance en une autre vie où doit briller pour l'âme juste le soleil de justice qui ne connaît point de couchant. C'est cette admirable et touchante philosophie du christianisme qui a inspiré à une illustre plume cette éclatante vérité : les païens ont divinisé la vie, les chrétiens ont divinisé la mort.

Terminons en traduisant le beau cantique de Siméon, lorsqu'il tenait dans ses bras l'enfant Jésus, après avoir prédit à Marie le mystère de la Rédemption, que le Verbe incarné venait accomplir sur la terre.

« Seigneur, votre serviteur pourra maintenant mourir en paix, selon la promesse que vous aviez daigné lui faire.

« Car mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.

« Ils ont vu celui-là même que vous destinez à être placé à la vue de toutes les nations,

« Celui que vous envoyez comme le flambeau qui doit éclairer les peuples, Celui qui sera la gloire de la nation à privilège d'Israël. »

Faut-il aller chercher dans les rites idolâtriques l'usage séculaire d'allumer plusieurs flambeaux en cette fête, et de lui donner le nom de *Chandeleur*, quand on a lu le dernier verset de ce sublime cantique ?

CARNAVAL.

Il s'agit ici du nom et nullement de la chose. Si cette dernière n'est point d'une institution directement satanique, c'est bien le monde qui en est l'inventeur. En ce cas, c'est une origine parfaitement identique. Mais encore une fois le

carnaval ne peut être pour nous un objet de recherches liturgiques. On ira, si l'on veut, chercher l'origine historique de la chose dans les Saturnales, dans les Bacchanales, dans les orgies bachiques. Nous n'avons à cet égard nul souci. Quant au nom, c'est une question tout autre, et nous le trouvons dans une pratique de la discipline chrétienne. Ceci paraît étrange de prime abord. Qu'on nous entende avant de juger.

Il est constant que très-anciennement le dimanche de la quinquagésime, c'est-à-dire celui qui précède le jour des Cendres, était nommé en langue latine : *Domínica de carne levario* ou *de carne levanda*. En ce jour, on proscrivait l'usage de la viande jusqu'à Pâques, en sorte qu'à dater de ce dimanche il n'était plus permis d'user d'aliments gras. Certes, aujourd'hui c'est absolument tout le contraire. Non pas que nous nous montrions plus sévères que l'Église elle-même, qui a bien voulu se relâcher sur ce point. Nous remarquons le fait ancien. Le peuple, qui entendait le latin, était donc habitué à ces expressions : *Domínica de carne levario*. Quand la langue française se forma des débris de la langue romaine, on donna à ce jour le nom de *Dimanche de carne-levé*. Il nous est permis de croire à une très-proche parenté entre le *carne-levé* de nos bons aïeux et le *carnaval* contemporain. Toute autre origine étymologique nous paraît passablement forcée, principalement celle qui fait descendre la chair, la *carne* d'amont en *aval*, pour en fabriquer le *carn-aval*. Ainsi donc, les termes les plus harmoniques avec la mondaine sensualité accusent une origine liturgique en même temps que notre relâchement moderne. Nous en fournissons quelques autres exemples par la suite, qui ne seront pas moins curieux que celui-ci. Le *Journal de M. le Curé* pourra sans inconvénient les consigner dans ses colonnes.

CARÊME.

La délicatesse mondaine s'effraye autant du mot que de la chose. Le premier n'a d'abord rien d'affligant dans sa signification étymologique. Nos bons pères écrivaient, il n'y a pas encore trois siècles, quaresme au lieu de carême. Le *quaresme* n'est qu'une contraction du terme latin *quadragésima*, la Quadragésime, c'est-à-dire la quarantaine. C'est par la même raison que les Grecs donnent à cette période de l'année chrétienne le nom de *Tessarakoste*, qui signifie quarante jours. La chose en elle-même n'a rien qui puisse inquiéter le soin de la santé corporelle, et bien loin de là, comme nous espérons le démontrer.

Occupons-nous d'abord de l'origine. L'Évangile nous apprend que Jésus-Christ, après son baptême par le saint précurseur, se retira dans le désert, où il s'abstint de toute nourriture pendant quarante jours. L'Église ne pouvait proposer à ses enfants un jeûne aussi rigoureux, la nature humaine n'eût pu le soutenir. À cette dernière nature Jésus-Christ unissait la divinité, ce qui a fait donner au Messie le nom d'Homme-Dieu. Mais, dès les temps apostoliques, les chrétiens, pour imiter, autant qu'il leur était possible, cette longue macération de notre Sauveur, se bornèrent à ne faire qu'un frugal repas, après le soleil couché. Tant que cet astre brillait sur l'horizon, ils ne prenaient ni nourriture, ni boisson; ils s'interdisaient en même temps la viande, le beurre, les œufs, toute espèce de laitage et le vin. Le poisson lui-même était interdit. On

se relâcha plus tard sur le vin, qui fut permis, ainsi que le poisson. Mais Théodophe, évêque d'Orléans au huitième siècle, recommande encore à son peuple l'abstinence des derniers. Au dixième siècle, on obtenait dispense du beurre moyennant une légère rétribution. N'allons pas cependant nous figurer que cet argent servait à grossir le trésor de l'évêque dispensateur. Tel qui, dans notre siècle, sourit, au sein de la capitale, au seul souvenir de ces dispenses du beurre, ignore que ces modiques sommes accumulées ont servi à élever la majestueuse basilique de Notre-Dame. On les employait surtout à construire ces imposantes tours qui ornent la façade de quelques-unes de nos cathédrales. Aussi, à Bozorges, à Rouen et en d'autres villes, le peuple nomme encore *tours de beurre* les hauts clochers qui font l'ornement de ces grandes cités. Avouons donc, quoi qu'on en dise, que les évêques faisaient un très-bon usage des sommes produites par la dispense de quelques points de la discipline quadragésimale.

La chair de poisson a toujours été à peu près permise en France. Durand, évêque de Mende, au treizième siècle, en donne trois raisons fort singulières. La première, c'est que si la terre fut frappée de la malédiction du Créateur, les eaux en furent exceptées; la seconde, parce que Dieu se proposait de faire de grandes merveilles par le moyen de l'eau: il veut parler du baptême; la troisième enfin, c'est que *l'esprit de Dieu, selon la Genèse, était porté sur les eaux*. Nous ne contesterons point au savant évêque son ingénieuse explication; mais nous aimons mieux dire, avec saint Grégoire le Grand, que l'Église a permis l'usage du poisson, pendant le carême, afin de s'accommoder à l'infirmité humaine.

L'heure du repas unique subit à son tour une grave modification; elle fut reportée du soir au milieu du jour; puis on permit, au coucher du soleil, un léger repas dit *collation*. Au siècle actuel, les heures du dîner ayant été changées, il en est résulté que, pour les personnes mêmes qui tiennent à l'observation du jeûne, la collation se fait vers midi et le dîner à lieu le soir. L'abstinence elle-même a subi quelques relâchements. En plusieurs jours de la semaine, l'usage du gras est permis par les évêques; mais une aumône, proportionnée aux facultés de ceux qui usent de la dispense, est imposée en compensation. L'Esprit-Saint nous a dit lui-même: rachetez vos péchés par l'aumône.

Trop généralement on se figure que l'abstinence et le jeûne sont des institutions meurtrières pour la santé. N'est-il pas, au contraire, démontré que la diète est beaucoup plus favorable au bien-être du corps? Appelle-t-on plus souvent des médecins pour guérir les ravages de l'abstinence que pour remédier à ceux que produit l'intempérance? La pratique rigoureuse de l'abstinence chrétienne nuit-elle à la prolongation de la vie? Interrogeons les monastères les plus rigides, tels que la Trappe. C'est là que nous trouverons des hommes vovés éternellement au travail, au jeûne, à la sobriété la plus excessive, et dont la description ferait frémir notre mollesse. Et c'est aussi là que nous verrons des vieillards nonagénaires, centénaires, incomparablement plus nombreux, proportion gardée, que dans le monde qui vit sans se faire la moindre idée de ces mortifications corporelles.

On demandait au célèbre Chirac quels étaient les plus grands médecins qu'il laissât après sa mort. Il était, en ce moment, pres d'expirer. Il répondit: « J'en laisse trois,

l'exercice, la diète et l'eau. » Aussi lisons-nous dans l'Écriture sainte ce passage fort remarquable, et dont l'expérience journalière sanctionne la profonde sagacité : *Plus occidit gula quam gladius* : « L'intempérance moissonne plus de victimes que l'épée. » Les païens eux-mêmes n'étaient point étrangers à cette doctrine. Les prêtres de l'Égypte, les mages de la Perse, les mystes de Jupiter, en Crète, ceux d'Eleusine ou de Cérès, les gymnosophistes de l'Inde, et, de nos jours encore, les brahmes indiens ont pratiqué une abstinence perpétuelle de tout aliment qui avait eu vie. Ne dirait-on pas que l'abstinence est un dogme universel et qu'il fait partie de la religion naturelle dont Dieu a déposé les germes dans tous les cœurs ? N'est-ce point là un souvenir de la faute originelle et du besoin même de l'expiation ? L'Église, en imposant la pénitence pendant le carême, ne fait donc point un précepte meurtrier, comme on a eu la folie de le dire quelquefois, parce qu'on n'a point voulu tenir compte de la sagesse de ses prescriptions.

Il est un autre genre d'abstinence que l'esprit de l'Église prescrit pendant la sainte quarantaine : elle y défend les noces, à moins que, par une dispense motivée sur de très-bonnes raisons, l'évêque ne les permette. Chez les anciens, on n'usait point de bains pendant le carême ; on ne se livrait ni au jeu ni à la chasse ; l'office public lui-même avait sa part de la pénitence publique. Aux jours de jeûne on ne disait point la messe ; aucune fête n'y était célébrée. Aujourd'hui encore l'office est empreint de cet esprit de douleur. On voile les tableaux et les croix ; les hymnes *Gloria in excelsis, Te Deum* ne se font plus entendre ; le joyeux *alleluia* ne résonne plus ; les habits sacrés des ministres du saint autel sont de couleur violette ou cendrée ; autrefois ils étaient noirs ; le chant est plus grave et plus triste ; l'orgue suspend ses accords.

Il est néanmoins un jour où l'Église semble inviter à une sainte allégresse pour alléger la tristesse de ce temps : c'est le quatrième dimanche de carême. Mais cette joie est toute sainte. C'est principalement à Rome. On y nomme ce jour le *dimanche de la Rose*. En ce jour, le pape bénit une rose d'or qui est parfumée de baume et de musc. Selon le quatorzième ordre romain, le pape, en allant dire la messe à Sainte-Croix de Jérusalem, portait cette rose et puis la donnait à un personnage illustre. Celui-ci la recevait à genoux, fût-il même roi, baisait les pieds du pontife et en était embrassé. Ensuite on faisait une cavalcade, dont l'heureux privilégié de la rose était le principal. Le même ordre ajoute que le pape, en donnant la rose, prononçait quelques paroles d'éloges sur cette fleur. Il en exaltait la couleur gaie, l'odeur fortifiante, l'aspect réjouissant. Cette rose était le symbole de cette fleur sortie de la tige de Jessé, et qui n'est autre que Notre Seigneur Jésus-Christ. En 1096, Urbain II, se trouvant à Tours le quatrième dimanche de Carême, donna la rose d'or à Fouques, comte d'Anjou. Celui-ci, ravi d'un si grand honneur, porta cette fleur pendant la procession qui eut lieu, puis, afin de

perpétuer le souvenir auquel il attachait un grand prix, Fouques résolut de porter tous les ans cette rose à la procession du dimanche des Rameaux, qui se fait à Angers d'une manière très-solennelle. De là est venu le nom de Pâques fleuries donné à ce dimanche. Ainsi l'Église mêle à ses joies, qui semblent, au premier aspect, empreintes de mondanté, les enseignements les plus sublimes et les plus consolants.

La sévérité du jeûne quadragésimal s'est maintenue dans sa primitive institution chez les Grecs. Ils ne mangent qu'une fois par jour, vers le soir. Non-seulement ils s'abstiennent de viande, de beurre, de fromage, mais encore de toute espèce de poissons, de ceux surtout qui ont des écailles, des nageoires et du sang. Ils ne peuvent manger en ce genre que des homards, des écrevisses et des huîtres. La superstition vient aussi trop souvent leur inspirer une rigueur excessive. Ils ne veulent admettre la légitimité d'aucune dispense. Qu'un homme à l'extrémité puisse espérer de se rétablir en prenant un bouillon de viande ou bien en mangeant un œuf, ils croient qu'il est préférable de le laisser mourir. En outre, leurs carêmes sont plus nombreux que les nôtres. En sus de celui qui précède Pâques, il ont le jeûne solennel de l'Avent, qui commence au 15 novembre et finit à Noël ; celui dit des *Saints Apôtres*, qui commence la semaine après la Pentecôte et finit à la fête de saint Pierre ; enfin celui de l'Assomption commençant le 1^{er} du mois d'août et finissant le 15. Chez les Russes, qui suivent le rit schismatique grec, les abstinences sont multipliées au point qu'il n'y a pas, dans l'année, plus de cent trente jours gras. Autrefois, en Pologne, on arrachait les dents à quiconque était convaincu d'avoir mangé de la viande, non-seulement en carême, mais encore après la Septuagésime, c'est-à-dire depuis ce temps, qui, pour nous, est, jusqu'au mercredi des Cendres, celui du carnaval.

Disons, en ce qui concerne l'Église grecque, au sujet de son inflexible et dure discipline, que, depuis plusieurs siècles, elle est séparée du catholicisme, et qu'elle n'a pas voulu, par entêtement de secte, admettre aucune des modifications que l'autorité légitime a bien voulu consacrer, par une miséricordieuse indulgence, envers ses enfants soumis. Les anglicans, nos voisins, en sont un exemple en ce qui touche l'observation ultra-pharisaïque du dimanche. On n'y permet pas même l'innocent amusement de la musique au foyer de la famille, et la police des *aldermen* y maintient, par les peines de la loi civile, l'observation de la loi ecclésiastique. Au sein de l'Église catholique, tout est libre. Ne cherchons pas néanmoins à abuser de cette liberté, qui a ses règles, et n'oublions jamais que si nous tenons à honneur d'appartenir à la sainte société des chrétiens, nous n'avons pas le droit d'en mépriser la législation : elle est salutaire, dans sa pratique, à nos âmes et à nos corps. A ce titre, l'Église est, sous tous les rapports, notre mère tendre. Ne soyons donc point d'ingrats enfants.

MOIS DE FÉVRIER.

1. Samedi. St IGNACE, évêque d'Antioche, martyr en 107.

Il a laissé plusieurs lettres écrites à différentes églises; elles sont de très-précieux monuments pour l'histoire de l'Eglise primitive, puisque cet évêque avait été disciple de l'évangéliste St Jean.

St SIGEBERT, roi d'Austrasie, mort en 656.

Il était fils de Dagobert 1^{er}, roi de France.

St EUGÈNE, patron de Lille en Flandre, martyrisé vers la fin du 5^e siècle.

2. Dimanche. LA PRÉSENTATION DE N.-S. AU TEMPLE et LA PURIFICATION DE LA S^{te} VIERGE.

(Voy. CHÂTELEUR.)

St CORNELIUS LE GESTORION, que St Pierre baptisa et fit évêque de cette ville.

3. Lundi. St BLAISE, évêque de Sébaste en Arménie, et martyr vers l'an 316.

St HADÉLIX, abbé de Celles, au diocèse de Liège, mort en 690.

StE MARGUERITE, vierge d'Angleterre, morte au 12^e siècle. On croit qu'elle était de la famille royale de Hongrie.

4. Mardi. St ANDRÉ CORSINI, évêque de Fiesoli, en Toscane, mort en 1595.

St AVENTIN, solitaire au diocèse de Troyes, mort en 540.

StE JEANNE DE VALOIS, fille de Louis XI, épouse de Louis XII, morte en 1505.

5. Mercredi des Cendres. (Commencement du jeûne du Carême. (Voy. l'art. CARÊME.)

StE AGATHE, vierge et martyre en 251.

En Sicile, on l'invoque contre les éruptions du mont Etna en portant son voile en procession.

LES S^{ts} MARTYRS du Japon

Ce royaume avait été converti par St François Xavier. On y comptait plus de deux cent mille chrétiens qui furent exterminés à la fin du 18^e siècle.

6. Jeudi. StE DONOUE, vierge et martyr sous Dioclétien.

Son nom signifie en français *Don de Dieu*.

St WAAST, évêque d'Arras, mort en 589. Il y siégea quarante ans.

Son Eminence monseigneur le cardinal de la Tour d'Auvergne, qui est évêque de ce siège depuis 1802, y a déjà passé plus de quarante-deux ans. Il refusa en

1840 l'archevêché de Paris, parce qu'il voulait, disait-il, si la Providence le permettait, passer au moins quarante ans dans ce siège, comme St Waast, son illustre prédécesseur.

7. Vendredi. FÊTE DES CINQ PLAINES DE N. S. J.-C., dans le diocèse de Paris.

St ROMUALD, abbé, fondateur de l'ordre des camaldules, mort en 1027.

St RICHARD, roi d'Angleterre, mort à Luques, en Italie, en 722.

8. Samedi. St JEAN DE MATY, fondateur de l'ordre des trinitaires, pour la rédemption des captifs.

Les religieux de cet ordre allaient racheter les malheureux captifs pris par les pirates d'Alger, de Tunis, de Fez et de Maroc. La philosophie mondaine plaignait des infortunes dans ses pompeux vœux, la religion chrétienne envoyait les trinitaires en Afrique pour les délivrer.

St ÉTIENNE, fondateur de l'ordre de Grammont, mort en 1224.

9. Dimanche. Premier dimanche de Carême.

StE APOLLONE, vierge martyre en l'an 49.

On lui cassa les dents à coups de marteau. On fingoit contre le mal de dents. On l'appelle aussi St Apolline.

St NICÉMOÏRE, martyr à Antioche, en 260.

St ASSÈLET, évêque de Rouen, mort en 698.

10. Lundi. StE SCOLASTIQUE, vierge, sœur du grand St Benoît, fondateur des bénédictins, mort en 545.

St GUILLAUME, ermite, fondateur de l'ordre des guillemites, mort en 1157.

StE ASTHÉRETE, vierge, première abbesse de Pavilly, au diocèse de Rouen, morte en 705.

11. Mardi. St SATURNIN et autres martyrs d'Afrique, en 504.

St SÉVERIN, abbé d'Agaune en 507.

La jolie église gothique de St-Séverin de Paris est sous son invocation.

12. Mercredi. St BENOÎT, abbé d'Aniane en Languedoc, mort en 821.

St MÉLÈCE, patriarche d'Antioche, mort en 581.

StE EPLATIE, vierge martyre de Barcelone, au 5^e siècle.

13. Jeudi. StE CATHERINE de BIECI, religieuse de l'ordre de St-Dominique, morte en 1580.

St POLYCARPE, martyr en 257.

Le grand Corneille a fait une admirable tragédie qui retrace le martyre de ce saint.

St GÉLON II, pape, mort en 751.

14. Vendredi. St VALENTIN, prêtre et martyr au 5^e siècle.

St CYRILLE et St MÉTHODE, apôtres de la Bulgarie, au 9^e siècle.

15. Samedi. St SIGEFRIDE OU SIBROY, évêque et apôtre de Suède, mort en 1002.

St FAUSTIN et St JOVITE, martyrs en 121.

16. Dimanche. Deuxième dimanche de Carême.

St OVSÉIME, disciple de St Paul apôtre, martyrisé en 95.

St GRÉGOIRE X, pape qui présida au concile général de Lyon en 1274, mort en 1276.

17. Lundi. St FLAVIEN, archevêque de Constantinople, mort en 440.

St THÉOBELLE et St JULIEN, martyrs en 509, dans la Palestine.

18. Mardi. St SIMÉON, évêque de Jérusalem, martyr en 106.

St LÉON et St PANÉGONIES, martyrs au 5^e siècle.

St ANSELME, 7^e abbé de St-Riquier en Ponthica, mort en 814.

19. Mercredi. St BARBAT, évêque de Bénévent, mort en 682.

20. Jeudi. St TYRANNON, évêque de Tyr, et plusieurs autres martyrs en 504 et 510.

St ÉLÉUTHÈRE, évêque de Tournai et martyr en 552.

St EUCHE, évêque d'Orléans, mort en 745.

21. Vendredi. St SÉVERIEN, évêque de Scythopolis en Palestine, martyr en 455.

St DANIEL, prêtre, et St VERBA, martyrs de Perse, en 544.

22. Samedi. LA CHAÎNE DE St PIERRE à Antioche.

Le prince des apôtres fonda le siège d'Antioche, où les disciples de J.-C. reçurent le nom de chrétiens. Ensuite il transféra ce siège à Rome, afin que cette dernière ville, qui était en ce moment la capitale du monde païen, devint la métropole du monde conquis à l'Évangile.

23. Dimanche. Troisième dimanche de Carême

St JÉRÉMIE, jardinier et martyr en 506.

Le bienheureux PIERRE DAMIEN, cardinal, mort en 1072.

Il a laissé plusieurs ouvrages estimés.

24. Lundi. St MATTHIAS, apôtre, élu par les onze autres apôtres en remplacement du traître Judas.

On croit qu'il prêcha sur les côtes de la mer Caspienne, et qu'il y fut martyrisé.

St PRÉTEXTAT, évêque de Rouen, assassiné par ordre de la barbare Frédégonde en 588.

Le bienheureux ROBERT d'ARBRISSELLES, fondateur de l'ordre de Fontevault, mort en 116.

25. Mardi. St THARSAE, patriarche de Constantinople, mort en 806.

St VICTORIN et ses compagnons, martyrs en 284.

St CÉSARE, médecin, mort en 569.

26. Mercredi. St ALEXANDRE, patriarche d'Alexandrie, mort en 526.

St PORDENNE, évêque de Gaze, mort en 420.

St VICTOR, d'Acis-sur-Aube, en Champagne, mort à Saturenae, aujourd'hui St-Vitire, à 2 lieues d'Arcis, dans le 7^e siècle.

27. Jeudi. St LÉONNE, évêque de Séville, mort en 596.

St NESTOR, évêque de Side, en Pamphile, martyr en 250.

StE HONORISE, vierge martyre au pays de Caux, en Normandie, au 5^e ou 4^e siècle.

St GILBERT, serrurier, puis sous-diacre à Lyon, mort en 650.

28. Vendredi. LES S^{ts} MARTYRS, morts dans la grande peste qui ravagea l'empire romain, depuis l'an 249 jusqu'à 262.

Ils se sacrifièrent pour le service des pestiférés d'Alexandrie, en 261, 262 et 263.

St ITHORIÈRE, patriarche d'Antioche, martyr en 457.

St ROMAIRE et St LUPICIN, fondateurs des monastères du mont Jura, le premier mort en 460, le second en 480.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

M. THIERS DANS UN COUVENT DES PYRÉNÉES.

L'impression produite par la grandeur des montagnes, par l'aspect et la vénérable solitude d'un vieux couvent des Pyrénées, sur l'un des esprits les plus vifs de cette époque, sur l'un des hommes qui se sont mêlés avec la plus ardente activité au flot des affaires et au tourbillon de la politique moderne, est un fait trop curieux pour ne pas attirer l'attention. D'ailleurs les pages suivantes, qui contiennent le résultat de cette impression religieuse de M. Thiers, sont entre les plus belles que l'on ait écrites dans ces derniers temps ; et, sans aucun doute, elles lui feront le plus grand honneur dans l'avenir et donneront à son nom une consécration plus réelle que les discours prononcés par lui à la chambre des députés.

Ainsi s'élèvent à la fois le talent, l'âme et le style sous l'influence des émotions religieuses ; ainsi le catholicisme, si vivement, si inutilement attaqué, est encore la source vive où les hommes de l'époque les plus ardents à servir le mouvement moderne vont puiser leurs inspirations les plus puissantes. Mais laissons parler M. Thiers.

« Tandis que je gravissais, dit le voyageur, par une matinée très-froide, le sentier qui conduit à Saint-Savin, un brouillard épais remplissait l'atmosphère. Je voyais à peine les arbres les plus voisins de moi, et leurs troncs se dessinaient comme des ombres à travers la vapeur. A peine arrivé au sommet, je fus ravi de me trouver au pied d'une gothique chapelle, et ses ogives, ses arcs si divisés, ses fenêtres en forme de rosaces, ses vitraux de couleur à moitié brisés, me charmèrent. Enfin, me dis-je en passant sous l'antique voûte, voici une véritable abbaye. C'était pour mon imagination un ancien vœu réalisé. Des Espagnols travaillaient dans la cour. Ces robustes ouvriers remuaient avec gravité d'énormes pierres, et j'appris, qu'à cause de leur piété et de leur sobriété, on les employait dans nos Pyrénées françaises aux travaux les plus difficiles.

« Mon compagnon de voyage demanda le propriétaire, et tout à coup un petit homme, vif et gai, se presenta, en disant : « Voici le prieur ; que lui demande-t-on ? — Voir la vallée et son prieuré. — Bien venus, nous dit-il, bien venus ceux qui veulent voir la vallée et le prieuré. » Il nous ouvrit alors une porte qui, de cette cour, nous jeta sur une terrasse. « Tenez, ajouta-t-il, vous venez au bon moment ; regardez et taisez-vous. » Je regardai en effet, et de longtemps je n'ouvris la bouche. La terrasse sur laquelle nous nous trouvions était justement à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, en outre sous un vrai jour, car le soleil se levant à peine donnait un relief extraordinaire à tous les objets. Le brouillard, que j'avais un instant auparavant sur la tête, était alors au-dessous de mes pieds ; il s'étendait comme une mer immense et allait flotter contre les montagnes, et jusque dans leurs moindres sinuosités. Je voyais des bosquets d'arbres dont le tronc était plongé dans la vapeur et dont la tête paraissait à peine ; des châteaux à quatre tours, qui ne montraient que leurs

cônes d'ardoises. La moindre brise qui venait soulever cette masse l'agitait comme une mer. Au près de moi, elle venait battre contre les murs de la terrasse, et j'aurais été tenté de me baisser pour y puiser comme dans un liquide. Bientôt le soleil, la pénétrant, l'agita profondément et y produisit une espèce de tourmente. Soudain elle s'éleva dans l'air comme une pluie d'or : tout disparut à travers cette vapeur de feu, et le disque même du soleil fut entièrement caché. Ce spectacle avait le prestige d'un songe ; mais, un instant après, cette pluie retomba, l'air se trouva aussi pur, le brouillard aussi épais, mais moins élevé ; grâce à cet abaissement, de nouveaux arbres montraient leurs têtes ; des coteaux inaperçus tout à l'heure présenteraient leurs cimes grises ou verdoyantes. Ce mouvement d'absorption se renouvela plusieurs fois, et à chaque reprise, le brouillard, en retombant, se trouvait abaissé, et une nouvelle zone était découverte.

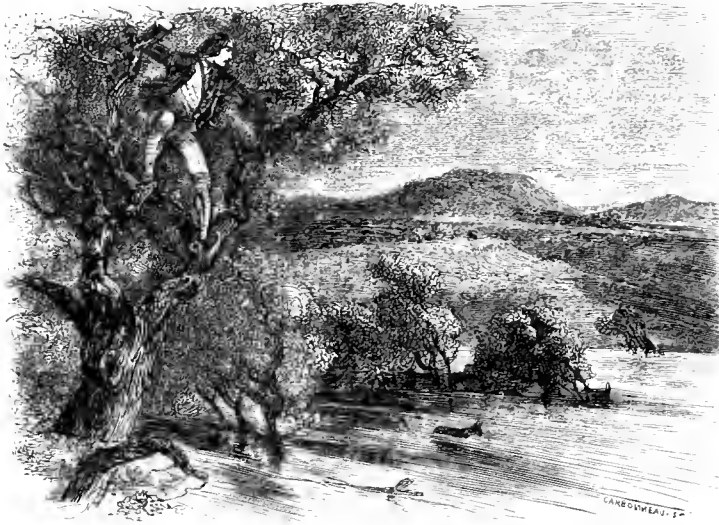
« C'est le médecin Canterets qui a fait cette acquisition, et qui est le patron naturel de ces montagnards, leur conseil dans toute leurs affaires, leur organe auprès de l'autorité, leur médecin quand ils sont malades. Il s'est nommé le prieur de Saint-Savin, les habitants lui en ont donné le titre.

« Je me rendis de nouveau sur la terrasse pour jouir d'un spectacle tout différent, celui de la vallée délivrée des brouillards, fraîche de la rosée et brillante du soleil. Dans ce moment le voile était tiré ; je voyais tout, jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux ; l'air était parfaitement pur ; seulement, quelques nuages, qui se trouvaient sur la direction ordinairement plus froide des eaux ou des courants d'air, circulaient encore dans le milieu du bassin, se traînaient peu à peu le long des montagnes, remontaient dans leurs sinuosités et venaient se reposer enfin autour de leurs points les plus élevés, ou ils ondoyaient légèrement. Mais la vallée, comme une rose fraîchement épanouie, me montrait ses bois, ses coteaux, ses plaines vertes de blé naissant, ou noires d'un récent labourage ; ses étangs nombreux couverts de hameaux et de pâturages, ses bosquets fleuris, mais conservant encore leurs feuillages jaunâtres ; enfin, des glaces et des rochers menaçants. Mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est ce mouvement si varié des oiseaux de toute espèce, des troupeaux qui avançaient lentement d'une haie à l'autre, de ces nombreux chevaux qui bondissaient dans les pâturages ou au bord des eaux ; ce sont surtout ces bruits confus des sonnettes des troupeaux, des aboiements des chiens, du cours des eaux et du vent, bruits mêlés, adoucis par la distance et qui, joignant leur effet à celui de tous ces mouvements, exprimaient une vie, si étendue, si variée, si calme. Je ne sais quelles idées douces, consolantes, mais infinies, immenses, s'emparaient de l'âme, à cet aspect, et la remplissent d'amour pour cette nature et de confiance en ses œuvres. Et si, dans les intervalles de ces bruits qui se succèdent comme des ondes, un chant de berger résonne quelques instants, il semble que la pensée de l'homme s'élève avec ce chant pour raconter ses besoins, ses fatigues au ciel, et lui en demander le soulagement. Oh ! combien de choses ce berger, qui ne pense peut-être pas plus que l'oiseau qui chante à ses côtés, combien de choses il me fait sentir et penser ! Mais cette douce émotion passe comme un beau rêve, comme un bel air de musique, comme un bel effet de lumière, comme ce qui est bien, comme ce qui, nous tou-

chant vivement, ne doit, par cela même, durer qu'un instant. » Ce dernier mouvement, religieux et lyrique, est plein de charme et d'élévation, comme le fait tres-bien

observer un critique moderne, M. Sainte-Beuve, qui, le premier, a cité ce passage avec l'éloge qu'il mérite.

(*Voyages aux Pyrénées.*)



UNE NUIT DE PÉRIL.

Ceux qui se sont promenés sur les bords de l'Adige, devant Rovigo, savent sans doute qu'à une lieue et demie de la ville, il y a deux îles situées au milieu du canal ; entre elles et le bord l'eau n'a pas plus d'un pied de profondeur ; ceux qui ne voyagent que dans les livres ont probablement entendu dire que l'Adige est extrêmement sujette à de violentes inondations, également remarquables par leur élévation et leur baisse subites, devant à leur origine dans un pays montagneux un cours de si peu de durée.

Dans la soirée de l'un des derniers jours du mois de mai, j'arrivai au bord opposé d'une de ces îles. L'eau, aussi pure que le cristal, coulait doucement dans un joli canal rempli de petits cailloux ; l'île, qui pouvait être à environ quarante verges du bord sur lequel je me trouvais, quoi qu'à une distance de plus du double de l'autre côté, m'attirait par sa belle verdure et par une moisson de beaux narcisses, leur dont je suis extrêmement amateur. Trois ou quatre arbres, peu fournis de branches, croissaient aussi sur le bord, le tronc incliné sur l'eau.

Après un jour de marche, rien n'est plus agréable que de passer un courant à gué ; et comme j'avais du temps en réserve, je résolus de me reposer dans l'île. Cela fut bientôt accompli ; car la profondeur n'excédait pas deux pieds ; je trouvai l'île aussi agréable que je l'avais supposé, et ayant cueilli un gros bouquet, je m'étendis sur le gazon, m'abandonnant aux agréables souvenirs du pays et de quelques scènes passées, que l'odeur de cette fleur m'apportait avec elle.

Je n'étais là que depuis environ un quart d'heure, oubliant et le temps et le lieu, quand mon attention fut légèrement distraite par un bruit à quelque distance. Je supposai d'abord que c'était le tonnerre qui s'était fait entendre du côté du nord dans le courant du jour ; cependant le bruit continuait et devenait plus distinct ; je supposai encore que c'était un de ces éclats prolongés

qui sont si fréquents dans le midi des Alpes. Bientôt cependant le bruit changea de nature, et devint semblable à celui de la mer ; comme il allait toujours croissant, je fus saisi de quelques alarmes, et tout à coup je vis apparaître devant moi, à la distance de quelques centaines de verges, une montagne d'eau noire et rugissante se précipitant vers moi comme un mur perpendiculaire, avec une extrême rapidité et avec un bruit plus éclatant que celui des plus violents tonnerres.

Il n'y avait pas un instant à perdre, le niveau de l'île allait être immédiatement couvert, et atteindre le bord était impossible. Je grimpai à l'instant sur le plus grand des arbres, à peine avais-je atteint une élévation de dix pieds au-dessus de l'île, qu'elle fut entièrement inondée par les flots. Comme ils se rapprochaient, leur puissance paraissait irrésistible ; ils semblaient devoir détruire l'île jusque dans ses fondements, et j'avais peu d'espoir que le tronc sur lequel j'étais tapi pût résister à la force du torrent. L'eau toujours croissante eut dans un instant inondé l'île et toute la végétation, néanmoins l'arbre demeura ferme ; je voyais le torrent se précipiter au-dessous de moi, emportant avec lui les trophées de sa puissance et de sa fureur, d'énormes branches, des racines, des fragments de ponts, d'ustensiles de ménage et des animaux sans vie.

Quant à moi, j'étais dans un danger imminent ; un instant de réflexion et un coup d'œil rapide jeté aux alentours me démontrèrent que je n'avais que peu de chances de salut. Un torrent auquel nulle force humaine ne pouvait résister se roulait impétueusement entre l'île et le bord, et, bien que son étendue ne fût pas même de cinquante verges, le traverser était chose aussi impraticable que si elle eût été de plusieurs lieues. Le premier choc avait trouvé l'arbre inébranlable, mais un second pouvait l'emporter. Les flots s'élevaient toujours ; à chaque moment je voyais diminuer la distance qui me séparait de l'eau, et enfin vint le moment où je n'étais plus qu'à quatre pieds au-dessus de sa surface. J'avais seulement deux espérances fondées, les

plus faibles qui puissent être appelées par ce nom ; il était possible que quelques personnes du rivage vissent ma situation avant la nuit, et qu'elles en engageassent d'autres à me porter secours ; ou bien, il pouvait arriver que la rivière cessât de s'élever et baissât promptement. La première de ces chances était très-incertaine, cette partie du pays n'étant presque pas habitée, et le grand chemin n'étant pas parallèle à la rivière, ses bords, à trois ou quatre cents verges du canal, étaient inondés sur une profondeur de trois ou quatre pieds ; enfin il était très-difficile de prévoir quelle puissance humaine viendrait me délivrer. Aucun bateau ne pouvait atteindre l'île, et lors même qu'une corde eût pu être lancée à cette distance, il n'était guère imaginable que je pusse la saisir, me trouvant dans l'impossibilité de bouger de l'arbre dans lequel j'étais tapi, et l'eau paraissant ne pas devoir baisser de sitôt. Du moins, était-il incroyable à tout événement que cela pût arriver avant la chute de la nuit.

La soirée se passa dans cette périlleuse et terrible situation. Personne n'apparaissait, et la rivière s'élevait de plus en plus, le ciel était bas et paraissait menaçant, et le sombre torrent, en se précipitant avec une impétuosité toujours croissante, me rappelait, par ses débris qu'il entraînait dans sa course, la fragilité de l'unique appui auquel je devais mon existence. Les bords des deux rives étaient transformés en larges lacs enflammés, et le soleil en baissant répandait ses rayons sur ces eaux rougeâtres. La nuit vint enfin, et elle fut terrible. Quelquefois je m'imaginai que l'arbre était détaché jusqu'aux racines et s'affaissait de plus en plus vers l'eau ; d'autres fois je pensais que l'île serait entièrement emportée, et moi-même entraîné par le torrent. Reconnaissant que mon esprit s'égarait, j'eus la précaution de prendre dans une de mes poches un mouchoir de soie que je déchirai en plusieurs bandes, et après les avoir jointes ensemble, je m'en ceignis vers le milieu du corps et me sus pendis à une branche forte ; je pensai que cela pourrait prévenir ma chute, si quelque vertige, ou un sommeil momentané s'emparait de moi. Pendant la nuit, plusieurs étranges hallucinations vinrent m'assailir, et leurs fréquentes apparitions me faisaient supposer que l'île était entraînée par le torrent. Tantôt je croyais tourner en rond ; une autre fois je pensais que le torrent coulait à reculons ; et alors mon imagination présentait à ma vue de grands corps noirs poussés vers moi sur la surface, je reculai en arrière pour éviter tout contact avec eux ; dans un autre moment c'était quelque chose qui sortait de dessous l'eau en essayant de m'entraîner ; souvent j'étais persuadé que j'entendais de longs cris se mêlant à l'action précipitée du torrent ; ensuite le bruit parut tout à coup cesser entièrement, et j'allais me hasarder à descendre, certain que le canal était à sec. Je sommeillai une ou deux fois l'espace d'un moment, mais je m'éveillai en tressaillant si violemment, que, si je n'eusse pas été attaché, je serais infailliblement tombé.

La nuit s'écoula graduellement ; elle fut douce et sèche, de sorte que je n'eus pas à souffrir du froid. J'étais presque satisfait de la solidité du tronc qui était mon unique refuge, et, bien que ma délivrance fût incertaine, je priai et je me résignai à la patience. Ainsi je passai la nuit sous un ciel sans étoiles, et les sombres flots grondant au-dessous de moi. Le matin, avant le point du jour, je pus m'assurer que les eaux commençaient de baisser, le bruit me parut moindre ; il me sembla voir des ar-

brisseaux au-dessus de l'eau dans l'île, et les arbres du bord reprendre leur apparence habituelle. Aux premiers rayons du jour j'aperçus avec bonheur que je ne m'étais pas trompé ; l'inondation avait baissé au moins de trois pieds ; et, avant le lever du soleil, la plus grande partie de l'île était à sec. Jamais criminel, qui obtient un sursis sur l'échafaud, ne secca ses liens avec plus de joie que je ne détachai ceux qui me retenaient à l'arbre. Je glissai en bas du tronc suspendu encore sur le torrent, et marchai dans l'île ayant de l'eau jusqu'à la hauteur des genoux. Je me dirigeai vers le gué, du côté de la partie déjà laissée à sec, et là je m'étendis épuisé par la veille de la nuit et malade de la position que j'avais été obligé de garder sur l'arbre.

L'eau continua de baisser perceptiblement d'un moment à l'autre ; bientôt l'île fut entièrement à sec, et l'eau rentra dans son lit naturel ; néanmoins le torrent était encore trop rapide et trop profond pour que je risquasse d'en tenter le passage ; j'étais trop affaibli par l'épreuve de douze heures et par le besoin d'aliments. Je n'étais pas certain de l'heure, n'ayant pas pensé dans la soirée de la veille à régler ma montre ; je l'appréciai par la hauteur du soleil ; cependant l'eau avait considérablement baissé avant midi, et je pensai que dans quelques heures je pourrais essayer de gagner le bord.

Environ vers les trois heures de l'après-midi j'entrai dans le courant où je ne trouvai d'eau que quatre pieds de profondeur, et avec quelques efforts je parvins à atteindre le bord, que j'avais cru ne devoir plus fouler. Je tenais encore dans mes mains le bouquet de narcisses que je n'avais pas oublié de rapporter. J'en avais flétri quelques-unes en les tenant toujours à la main. Soit que je me promène à travers les bois ou les champs, je ne sentirai jamais l'odeur de cette fleur sans me rappeler les sensations que j'éprouvai en relevant la tête, en voyant le torrent impétueux se précipiter vers moi ; cependant, quelque terrible que cette réalité ait pu être, le souvenir de ce bouquet n'est pas sans un mélange de plaisir. J'ouvre souvent les feuilles de l'herbier on se trouvent ces fleurs fanées, et, en les considérant, je n'ai jamais cru les avoir achetées trop cher.

Amedeo Graldi. Viaggi.

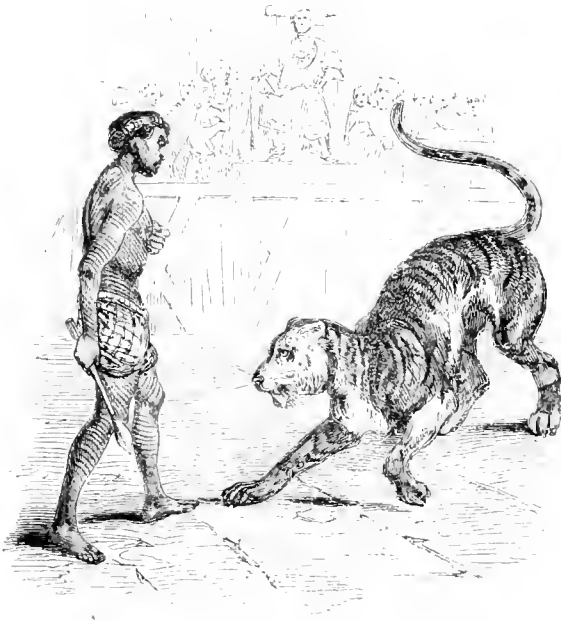
L'HOMME ET LE TIGRE.

Pour amuser le Radjah de Serampore et sa cour, un homme entra dans l'arène, armé seulement d'un long couteau, vêtu d'une petite culotte courte ne descendant qu'au milieu des cuisses. L'instrument qu'il tenait dans sa main droite portait une pesante lame d'environ deux pieds de long sur trois pouces de large, ressemblant un peu à un soc de charrue, et diminuant par degrés vers la poignée, qui formait un angle droit. Les Comrys font usage de ce couteau avec une grande dextérité, ils le tiennent dans la main avant de commencer le combat, et amenés devant leur adversaire, ils le frappent avec une force et un effet vraiment étonnants.

Le champion qui se présentait devant le radjah était opposé à un tigre, qu'il combattit volontairement et presque nu, muni seulement de l'arme que je viens de décrire. Il était grand, sa figure maigre, mais sa poitrine était large et ses

bras longs et musculeux. Ses jambes, quoique minces, laissaient apercevoir à chaque mouvement leurs muscles, tandis que l'aisance de son maintien et les évolutions préparatoires qu'il exécuta avant d'engager dans cette entreprise périlleuse démontraient qu'il possédait une activité peu commune, jointe à un degré de force extraordinaire. L'expression de sa figure était vraiment sublime quand il donna le signal de lâcher le tigre; c'était toute la concentration de l'énergie morale, indication d'une haute résolution bien arrêtée. Son corps brillait de l'huile dont il s'était frotté pour donner à ses jambes plus d'élasticité. Il leva pen-

dant quelques moments son bras au-dessus de sa tête quand il fit le signal d'admettre son ennemi dans l'arène. Les barreaux d'une large cage de fer furent enlevés à l'instant; un énorme tigre royal s'élança et s'arrêta devant le Courg remuant lentement de côté et d'autre sa queue velue, en étouffant à demi un faible hurlement. L'animal contemplt d'abord l'homme, ensuite la galerie où le radjah et sa cour étaient placés pour voir le combat; mais il ne paraissait pas trop à l'aise dans cet état actuel de liberté; il était évident qu'il était confondu de la nouveauté de cette position. Après avoir regardé un moment autour de lui, il se re-



tourna brusquement, et entra d'un bond dans sa cage, d'où les gardiens, qui étaient au-dessus, hors de l'atteinte du danger, essayèrent vainement de le faire sortir. Les barreaux furent alors abaissés, et plusieurs fusées attachées à sa queue, qui passait à travers un des intervalles. Une meche allumée fut mise dans les mains du Courg, les barreaux furent de nouveau soulevés et les fusées allumées. Le tigre s'élança alors dans l'arène en poussant des hurlements terribles, et tandis que les fusées faisaient explosion, il bondissait, tournait et se tortillait dans un état d'excitation frénétique. A la fin, il alla se tapir dans un coin, grognant comme un chat en fureur. Néanmoins on lui avait coupé la retraite en lui enlevant sa cage. Pendant l'explosion des fusées, le Courg portait toute son attention sur son ennemi, et s'avança enfin vers lui d'un pas lent, mais ferme. Le tigre se releva et fit quelques pas en arrière, le poil hérissé sur le dos et la queue plus grosse du double. Il n'était pas du tout disposé à commencer les hostilités, mais son intrépide et inévitable adversaire, fixant attentivement ses yeux sur le féroce animal, il avançait toujours avec le même pas assuré; le tigre, reculant comme auparavant, présentait toujours son front à son ennemi. Le Courg s'arrêta alors subitement; en même temps le tigre, se por-

tant lentement en arrière, se dressa de toute sa hauteur, abréssa son dos de manière à exécuter un saut en agitant sa queue évidemment menaçante.

L'homme continuait à battre en retraite, et aussitôt qu'il fut assez éloigné, l'animal féroce s'élança soudain en avant, se ramassa sur lui-même, et bondit en poussant un léger hurlement. Son adversaire, qui s'y attendait, sauta agilement de côté, et lorsque le tigre toucha terre, il brandit son lourd couteau et le lança avec une force irrésistible sur la patte de derrière de l'animal, juste à la partie du joint. L'os fut à l'instant séparé et le tigre hors d'état de faire une nouvelle attaque. Bien que l'animal rugissant fut blessé, il se retourna sur le Courg, qui avait eu le temps de se retirer à quelques verges de distance, et s'avança furieux contre lui. La patte blessée et ballante ne tenait plus que par un fragment de peau. Le tigre, alors saisi d'une violente rage, s'élança sur ses trois pattes vers son adversaire, qui restait immobile, tenant son couteau élevé, attendant le combat. Aussitôt que la bête féroce fut à sa portée, il abaissa l'arme pesante sur la tête du tigre avec une force à laquelle rien ne pouvait résister; il lui ouvrit le crâne d'une oreille à l'autre, et l'ennemi vaincu tomba mort à ses pieds. Puis il essuya avec sang-froid son

couteau sur la peau de l'animal. fit un salut respectueux au rajah, et se retira au milieu des vives acclamations des spectateurs, précisément comme un danseur de nos théâtres salue le public et prend congé après avoir exécuté un pas applaudi.

(Voyages au Caboul.)

DON ANTONIO GARCIA DE AQUILA,

CURÉ DE PITIEGUA.

Nous parlions, dans un des derniers numéros de notre journal, de ce préjugé ridicule, qui représente aux yeux des nations du Nord le clergé des régions catholiques et méridionales de l'Europe comme livré au fanatisme et à l'esprit de domination. Déjà nous avons donné un extrait de voyage (1) qui introduisait nos lecteurs dans la retraite vertueuse, modeste et hospitalière de l'un des curés de Cordoue. Le récent voyage de M. Borrow, protestant, nous offre une scène absolument analogue, un personnage tout à fait semblable à celui que nous avons déjà vu paraître ; il est mis en scène par l'auteur avec une naïveté très-intéressante.

« Une femme nous indiqua une maisonnette de meilleure apparence que les autres, ayant un portique, si je ne me trompe, entièrement couvert d'une vigne grimpance. Nous frappâmes fort longtemps à la porte, sans qu'on vint nous répondre ; le silence était complet ; on n'entendait pas même l'aboïement d'un chien : le fait est que le curé et toute sa famille, composée d'une vieille servante et d'un chat, faisaient la sieste.

Le brave homme fut enfin réveillé par notre tapage et nos cris, car nous avions faim et nous étions par conséquent impatients. Sautant de son lit, il courut précipitamment à la porte ; et, lorsqu'il nous aperçut, il se confondit en excuses, disant qu'au lieu de dormir à cette heure, il aurait dû aller à la rencontre du convive qu'il attendait. Il m'embrassa très-affectueusement et me conduisit dans un petit salon de moyenne grandeur tout garni de planches encombrées de livres. D'un côté se trouvait une table ou bureau recouvert de maroquin noir, puis un grand fauteuil confortable dans lequel il me poussa, comme j'allais, en véritable bibliomane, inspecter ses livres ; — disant, avec beaucoup de vivacité, qu'il n'avait rien qui fût digne d'attirer l'attention d'un Anglais ; toute sa collection se composait uniquement de bréviaires, et d'arides traités théologiques.

Ensuite il s'occupa de nous donner des rafraîchissements. En un clin d'œil, avec l'aide de la vieille servante, il plaça sur la table plusieurs assiettes de gâteaux et de confitures, en compagnie de quelques grandes et grosses bouteilles de verre qui me semblaient avoir beaucoup d'analogie avec celles de Schiedam ; je ne me trompais pas.

« Là, dit-il, se frottant les mains, grâce à Dieu, je vous traite de manière à vous être agréable. Il y a dans ces bouteilles du hollandaise de trente ans ; » et, nous offrant deux verres, il ajouta : « Remplissez, mes amis ; buvez jusqu'à la dernière goutte, si cela « vous plaît ; j'en fais peu de cas, moi qui ne bois guère « jamais que de l'eau. Je sais que vous l'aimez, vous autres insulaires, que vous ne pouvez vous en passer. Pre-

nez donc, puisque cela vous fait du bien ; je regrette « seulement de n'en avoir pas davantage. »

Remarquant que nous nous contentions de le goûter, il nous regarda d'un air surpris, et nous demanda pourquoi nous ne buvions pas. Nous lui répondîmes que nous aimions peu le spiritueux, et j'ajoutai qu'il n'arrivait même rarement de prendre du vin. Il me parut assez incrédule ; mais il nous dit de faire comme nous voulions et de demander ce qui pourrait nous être agréable. Nous avouâmes que, n'ayant pas dîné, nous serions fort aises de pouvoir nous restaurer.

« Je crains, dit-il, de ne rien trouver dans la maison « qui vous convienne ; cependant nous irons voir. »

Alors il nous conduisit dans une petite cour derrière la maison, qu'on aurait pu nommer un jardin ou un verger, si l'on y avait planté des arbres ou des fleurs ; mais elle ne produisait autre chose que de l'herbe en abondance. A un bout se trouvait un grand pigeonnier, où nous entrâmes tous. « Ah ! dit-il, si nous pouvions trouver quelques beaux « pigeons délicats, cela vous ferait un dîner excellent. » Vain espoir cependant ; après avoir fouillé dans les nids, nous ne trouvâmes que des petits fort peu mangeables. Le brave homme devint triste, et dit qu'il commençait à craindre que nous fussions obligés de partir sans dîner. Laisant le pigeonnier, il nous conduisit à un endroit où nous trouvâmes plusieurs ruches d'abeilles, autour desquelles voltigeait une foule de ces ingénieux insectes, remplissant l'air de leurs concerts.

« Après mon prochain, dit-il, je n'aime rien plus ten- « drement que ces abeilles ; c'est un bonheur pour moi que « de les contempler et d'écouter leur murmure. »

Nous traversâmes ensuite plusieurs pièces non meublées. Dans l'une étaient accrochées plusieurs flèches de lard, devant lesquelles il s'arrêta, les regardant avec grande attention. Nous lui dîmes que s'il n'avait pas autre chose à nous offrir, nous serions très-satisfaits de manger quelques tranches de ce jambon, surtout s'il pouvait y ajouter des œufs.

« A dire vrai, répondit-il, je n'ai rien de meilleur ; et si « vous pouvez vous contenter d'un pareil mets, j'en serai « fort heureux. Quant aux œufs, ils ne nous manqueront « pas, et parfaitement frais, car mes poules pondent tous « les jours... »

Aussitôt que tout fut préparé et arrangé selon notre gré, nous nous mîmes à table devant le jambon et les œufs, dans une petite chambre, non pas celle où il nous avait reçus d'abord, mais de l'autre côté de la porte d'entrée. Quoique le bon curé ne mangeât rien (il avait pris son repas longtemps auparavant), il s'était mis à table et animait le dîner par sa causerie.

« Là, mes amis, dit-il, où vous êtes maintenant, se sont « assis, comme vous, quelques-uns des héros de ces gran- « des batailles qui ont eu lieu entre les Français et les An- « glais pendant la guerre de l'indépendance. C'étaient des « héros de part et d'autre. Quels hommes ! »

Et il se mit à nous raconter ces combats en termes que je serais heureux de traduire, si ma plume était capable de rendre en anglais les énergiques et foudroyantes expressions de la langue castillane.

J'avais cru jusqu'à ce moment que ce vieillard était un homme simple, ignorant et presque nul, aussi incapable d'émotions fortes que la tortue renfermée dans sa coquille ; mais il se révélait tout à coup inspiré ; ses yeux étaient pleins

(1) Voyez n° II, page 50, Visite à un curé de Cordoue.

de feu; chaque muscle de son visage était en mouvement. Dans son agitation, la petite calotte qu'il portait, selon l'usage du clergé catholique, se baissait et se relevait à chaque instant; et bientôt je m'aperçus que j'étais en présence d'un de ces hommes remarquables qui naissent si fréquemment au sein de l'Église romaine, et qui unissent à la simplicité de l'enfance une prodigieuse énergie et une remarquable intelligence, également propres à diriger un petit troupeau de grossiers paysans, dans quelque obscur village d'Italie ou d'Espagne, et à convertir des millions d'idolâtres sur les rives du Japon, de la Chine et du Paraguay.

C'était un homme maigre et sec d'environ soixante-cinq ans; il portait un manteau d'étoffe grossière; le reste de ses vêtements à l'avenant. Cette simplicité modeste de l'homme extérieur n'était, en aucune manière, imposée par la pauvreté. Au contraire, la cure était excellente et mettait au moins chaque année à sa disposition près de 800 dollars, dont la huitième partie suffisait largement à la dépense de la maison et à la sienne propre; le reste était employé en œuvres de charité les plus méritoires. Il nourrissait le voyageur affamé et le renvoyait chantant, sa besace pourvue de viande et sa bourse grossie d'une *peseta*. Ses paroissiens embarrassés trouvaient toujours près de lui un secours immédiat. On peut dire qu'il était le banquier du village; jamais il ne s'attendait à être remboursé de ceux auxquels il prêtait; jamais il n'en avait même le désir. Quoique obligé de se rendre souvent à Salamanque, il ne se donnait pas la mule, et se contentait de l'âne qu'il empruntait au meunier du voisinage. « J'avais autrefois une mule, dit-il; mais, il y a quelques années, un voyageur que j'avais hébergé la nuit l'emmena sans ma permission; car, dans cette alcôve, j'ai deux lits propres et tout prêts, à l'usage des voyageurs; je serais enchanté que vous et votre ami en profitassiez, et que vous restassiez avec moi jusqu'à demain. »

Mais j'avais hâte de continuer mon voyage; mon ami désirait aussi retourner promptement à Salamanque. En prenant congé du curé, je lui offris un exemplaire du Nouveau Testament; il le prit sans préférer une parole, et le plaça sur un des rayons de sa bibliothèque; mais je le vis branler la tête d'une manière significative en regardant l'étudiant irlandais, comme s'il disait: « Celui-ci espère me convertir; » il avait bien deviné qui j'étais. Je n'oublierai pas de longtemps le bon prêtre Antonio Garcia de Aguila, curé de Pitiegua. »

(Borrow. Bible in Spain.)

LES TORCHES SUR LE NECKER

ET LA COMÉDIE SUR LA GLACE.

Le Necker. — Scènes de nuit. — Un vaisseau en prison. — Les glaces du Spitzberg. — Le dégel.

Le hasard et mon propre goût m'ont fait voyager dans les pays du monde les plus froids, et assister à tous les spectacles, à toutes les singularités auxquelles peuvent donner lieu la neige, la glace et leurs phénomènes. Je n'ai

rien vu de plus pittoresque à cet égard que ce qui se passa en Allemagne, sur les bords du Necker, à la fin de l'hiver.

Quand le dégel arrive, les bateliers guettent le moment de la débâcle, qui a lieu tout à coup. Rien ne bouge pendant des jours entiers, comme si la gelée devait durer éternellement; mais l'œil exercé du batelier sait bien prévoir le moment du départ. « La glace se rompra cette nuit, » disent-ils! Au fait, elle part presque toujours vers minuit. On prétend que si l'on consulte les nombreux journaux qui annoncent chaque année la rupture des glaces, on trouve régulièrement que la débâcle du Rhin a lieu la nuit, dix-neuf fois sur vingt.

Une nuit donc, après la rude gelée de 1840, les bateliers du Necker, à la suite d'un dégel de plusieurs jours, dirent: « La glace se brisera cette nuit. » Rien ne paraissait confirmer cette prophétie; comme au premier jour du dégel, on ne voyait qu'une dure surface de glace. L'eau ne pénétrait nulle part, et on aurait pu, au coucher du soleil, se risquer à la traverser. Mais à l'approche de la nuit, on vit çà et là briller la lumière des torches au bord du Necker, et surtout dans la ville, où les maisons et les moulins se trouvaient exposés aux ravages d'un ébranlement subit et d'une prompte inondation; car le Necker, qui a pour lit une vallée profonde, dont il arrose quarante ou cinquante milles d'étendue, ayant de chaque côté un pays élevé et montagneux, grossit quelquefois rapidement après d'abondantes pluies ou des neiges suivies d'un prompt dégel. Il s'élève alors jusqu'à trente et quarante pieds; on voit même dans plusieurs endroits des marques qui indiquent la hauteur à laquelle il s'éleva à différentes époques. On dit qu'à la rupture des glaces, en 1784, il atteignit le second étage des maisons, environ vingt pieds au-dessus du chemin, lequel s'élève une fois autant au-dessus du niveau de la rivière.

Quand une de ces inondations subites accompagne le brisement d'une glace, épaisse peut-être de deux pieds, le spectacle est des plus imposants. La masse solide, soulevée par l'eau, qui s'élance comme une formidable avalanche, se brise et éclate avec le fracas du canon. Les grosses masses de glace sont jetées de côté et d'autre par les torrents qui se précipitent par-dessous; puis, se heurtant les unes contre les autres, elles se broient et rugissent comme des lions luttant avec des tigres.

Toute la scène, plongée peu de temps auparavant dans le silence et l'inaction, devient un chaos de confusion, de bruit, de ravages, de luttes. Des gémissements émanent de ces vastes *lincculs* de glace se brisant mutuellement, et des eaux qui se précipitent et s'écoulent avec violence. On dirait qu'elles se réveillent tout à coup après un long sommeil, non-seulement avec leurs voix anciennes, mais avec un tumulte de sons étrangers et inconnus.

Comme ces redoutables blocs de glace s'élancent le long de la rivière, et que plusieurs sont poussés par leur mutuelle violence jusque sur les bords, on a besoin de prévenir les ravages qu'ils pourraient occasionner, soit en brisant les bateaux et les moulins, soit en renversant tout ce qui s'opposerait à leur passage. Une surveillance active et continue devient nécessaire. Un homme de chaque ville ou village se tient prêt, dès la première annonce de la débâcle, à partir pour donner l'alarme aux environs, criant à haute voix: « La glace marche! la glace marche! » Le peuple se porte en foule sur la rive; on tire des coups de fusil, les torches s'allument dans toutes les directions. Les bateliers,

dont les bateaux se trouvent couverts de glace, s'occupent de les en débarrasser. Dans les rues des villes, les hommes et les enfants se rassemblent tous, armés de perches, prêts à repousser les blocs menaçants; et si les eaux paraissent vouloir s'élever rapidement, on déménage les meubles des maisons, dont un grand nombre serait submergé. Représentez-vous au même instant une pareille scène d'agitation sur tous les bord, des grands fleuves d'Allemagne et de leurs tributaires. Quel tableau animé!

La nuit donc que les bateliers avaient annoncée pour celle où la débâcle aurait lieu, nous fûmes réveillés par le galop précipité d'un cheval et la voix retentissante d'un homme criant : « La glace est en marche ! la glace est en marche ! » Je sautai de mon lit, je pris de la lumière, et je regardai à ma montre : il était minuit précis. Ouvrant la fenêtre qui donnait sur le fleuve, je fus témoin de la scène la plus étrange. Une heure auparavant, lorsque je me couchai, tout était silencieux ; maintenant on entendait au milieu de l'obscurité le bruit imposant et sauvage des éléments en fureur ; le broiement, les craquements, les bruits de toute espèce, la course précipitée des eaux, les rugissements, les mugissements du vent qui apportait de loin l'écho affreux des explosions de ces masses de glace. Des centaines de torches brillaient sur la rive. Les cris des voix humaines, celles des hommes, des femmes, des enfants s'élevaient de tous côtés. Des coups de fusil se succédaient rapidement près de la cité. A travers l'obscurité on pouvait apercevoir des masses blanches semblables à des spectres glissant sur l'eau ; puis le brisement de nouvelles couches causé par le choc de celles-ci ; au dessous, résonnait le triste et continu fracas d'une bataille sous-marin et des morceaux gigantesques venaient à chaque instant frapper contre les arches du pont. Je m'hâtabai à la hâte et courus vers la ville. On ne peut se faire l'idée d'une scène plus pittoresque. Des gens se précipitaient de tous les quartiers, du côté de la rivière. Comme j'approchais de la ville, je rencontrai un étudiant obligé qui venait nous prévenir, vêtu de sa longue robe de chambre, coiffé d'un bonnet rouge ; il s'exusa beaucoup d'avoir osé se présenter devant nous en pareil négligé. Nous prîmes le chemin de la rive et passâmes par un large chemin voûté, au-dessous d'une terrasse de jardin. Devant nous brillait un fanal qui éclairait à demi les voûtes noircies et les épaisses colonnes dont nous étions environnés : on aurait dit un passage à travers la caverne d'un bandit. A chaque ouverture, sur les bords de la rivière, on apercevait une multitude de gens armés de torches et de perches, dont la physionomie exprimait la plus vive anxiété. Les femmes appelaient des fenêtres ; d'autres, vêtues comme moi à la hâte, leurs manteaux ou leurs jupes jetées pardessus la tête, couraient çà et là ; tout respirait la vie, l'inquiétude, l'animation. Nous nous dirigeâmes vers le pont ; bien que la glace, si l'on considère qu'elle était épaisse de deux pieds, s'y mit en mouvement avec le plus d'ordre possible, elle offrait, néanmoins, un spectacle terrible.

A la lueur des torches, nous pouvions la voir marcher rapidement en immense plate-forme de plusieurs mètres carrés, qui venait à chaque instant se heurter avec une telle violence contre la pierre solide du pont, qu'il en était ébranlé ; la blancheur des masses de glace qui s'entrechoquaient en marchant, leur grincement, leur bruissement, tout cet assemblage produisait un effet bizarre, mais les scènes et les groupes environnants n'étaient pas moins étranges. Sous de vieux arceaux endommagés, au pied

desquels se précipitaient les eaux en fureur, à chaque ouverture de la ville sur le fleuve, sur le pont et le long des rives, on voyait des gens en foule aux yeux éteignés que la lumière des torches rendait hagards. Plus loin, grâce à cette réunion de torches, on pouvait confusément distinguer les vieilles tours grisâtres de cette ville pittoresque, puis, aux environs, à une grande hauteur, les sombres flancs des montagnes boisées, plongées dans le silence et l'obscurité. Les ruines du vieux château dominaient aussi avec une majesté empreinte de tristesse et d'indifférence la rivière agitée ; comme s'il eût senti qu'il avait eu jadis aussi ses jours de bruit et d'émotions humaines, que tout cela était fini pour lui depuis longtemps, qu'il n'avait plus de rapports avec les hommes et le changement des saisons, et qu'il restait debout au milieu des événements comme un magnifique témoignage du passé.

Un autre grand spectacle, mais beaucoup plus triste, est celui d'un navire pris par les glaces. J'ai été dans cette situation en 1804, lorsque j'accompagnai un navire baleinier.

Le psalmiste s'écrie quelque part, en citant plusieurs des merveilleuses créations de Dieu : « Qui peut résister au froid qu'il envoie ? » En effet, nulle créature vivante n'est capable d'endurer le degré de froid des contrées situées près des pôles. Ce sont de vastes et affreux déserts inhabités, abandonnés même des oiseaux et des bêtes, sans fleurs, sans arbres, sans un coin de verdure. Mais la glace s'y rencontre sous les formes les plus variées et les plus étranges. Là, des montagnes colossales, aux flancs hérissés et menaçants, sont uniquement composées de glaces ; elles ont quelquefois plusieurs milles de longueur, et s'élèvent deux fois plus haut que la coupole de Sainte-Genève. Elles se forment dans les vallées avoisinant la mer ; la neige de chaque hiver se gèle graduellement et devient une masse solide. De gros morceaux s'en détachent de temps à autre, tombent dans la mer, vont flotter au loin et offrent l'aspect le plus imposant. Les vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine, étant exposés à de pareilles rencontres, courent d'immenses dangers. Quelquefois ces montagnes de glace éclatent tout à coup en morceaux, dont un seul suffit pour couler bas un navire, s'il vient à le heurter ; d'un autre côté, en tombant violemment dans la mer, elles soulèvent des vagues furieuses qui présentent de nouveaux périls ; mais rien n'est comparable aux ravages causés par ces grosses masses, lorsqu'elles se mettent en mouvement plusieurs à la fois. Elles enveloppent souvent un malheureux vaisseau qui n'a pu leur échapper, le compriment et broient ses flancs de chêne comme vous briseriez une noisette. Quelquefois, en le heurtant sous la quille, elles le jettent hors de l'eau. Pauvres marins ! Si éloignés de chez eux, leur vaisseau brisé, ou cernés par une glace impénétrable ! rester, quand l'hiver approche, au milieu d'affreuses régions, privés de tout secours humain, seuls, vis-à-vis de la mort causée soit par la faim, soit par le froid ! La bienfaisante providence de Dieu peut néanmoins intervenir ; la glace peut s'entr'ouvrir au bout de quelques heures, de manière à livrer passage au vaisseau, dans le cas où il ne serait que cerné, et même permettre à d'autres d'en approcher, s'il a échoué, et de venir au secours des malheureux naufragés.

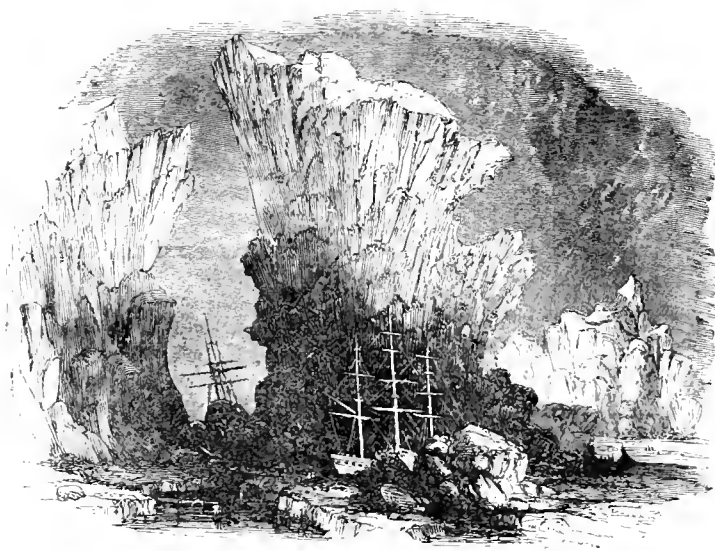
Ces accidents arrivent fréquemment aux baleiniers.

comme je l'ai déjà dit. La baleine du Groënland n'habite que les mers froides et désolées, et, chaque année, des vaisseaux anglais partent pour ces régions de glaces et de neige, afin d'y recueillir l'huile et les autres objets utiles que ces animaux nous procurent. Ils partent au printemps et font en sorte de revenir avant l'hiver. Malgré toutes les précautions, les marins sont quelquefois enveloppés dans les glaces et obligés d'y rester. Il y a quelques années, huit marins russes quittèrent leur navire et descendirent à terre, dans une île des mers glaciales, lorsque survint tout à coup une violente tempête qui entraîna leur vaisseau loin d'eux ; il leur fallut passer, dans ces tristes lieux, non-seulement un hiver terrible, mais quatre de suite, jusqu'à ce qu'un équipage vint, par hasard, les découvrir et les sauver. Lorsqu'ils se virent abandonnés de leur vaisseau, ils se livrèrent d'a-

bord au plus violent désespoir ; enfin ils reprirent courage, se casèrent de leur mieux, bâtirent une hutte avec tout le soin possible, pour se préserver du froid ; ils tuèrent des ours, des renards, des veaux marins, se nourrirent de la chair de ces animaux, se couvrirent de leurs peaux et se servirent de leur graisse pour remplacer l'huile à brûler (1). Ces lampes, qu'ils avaient inventées, leur procuraient à la fois la chaleur et la lumière durant ces longues nuits ; dans ces climats, l'obscurité est continuelle pendant l'hiver ; le soleil reste caché des mois entiers ; mais, en revanche, il ne se couche pas de tout l'été, et parcourt le ciel, visible pendant vingt-quatre heures.

(Voyages du capitaine Kotzebue.)

(1) C'est dans une situation semblable que le capitaine Ross, pour les distraire, fit jouer la comédie à ses matelots ; incident curieux de la vie maritime et dont nous donnerons les détails dans un numéro prochain.



CHRONIQUES ET LÉGENDES

DU MOYEN AGE.

(JURA.)

LÉGENDE DE PIERRE DE LA PALUD.

Les vastes solitudes de la haute chaîne du Jura, si riantes, si belles aux yeux des personnes qui y voient leur berceau ou leur existence attachés, paraissent peut-être bien sévères et bien monotones à tout autre regard ; mais, au moment le plus inespéré, le voyageur, qui cherche des sensations à travers nos montagnes franc-comtoises, est quelquefois dédommagé de ses fatigues par le récit d'une tradition piquante.

Des nuances de végétation, plus variées que la surface générale du pays, décorent, par exception, le dôme des montagnes, le front des grottes, le lit des cascades vagabondes et les horribles aufractuosités du vallon de Consola-

tion. Au-dessus de ce paysage, minés par leur caducité, les pans de mur de Chatel-Neuf-en-Venne (Doubs) ont cessé de se tenir debout. Cette forteresse altière des sires de la Palud, comtes de la Roche et de la Franche-Montagne, surplombait avec audace le précipice où bouillonne la source du Dessoubre, et le lieu devenu fameux par le prodige dont l'un des plus braves chevaliers de cette illustre maison fut le héros.

François de la Palud, guerrier de nos dernières croisades, avait épousé, en 1452, Jeanne de Petit-Pierre, qui lui avait apporté en dot, non-seulement la terre de Chatel-Neuf, mais de bien plus notables seigneuries, parmi lesquelles se faisaient distinguer celles de Villerssexel, de Maiche, de Saint-Illipolyte, et le comté de la Roche, dont l'étrange chef-lieu était cet antre mystérieux et grandiose que l'on appelle encore le château de la Roche, et dont on ne pouvait parler sans une sorte d'exaltation. Créé chevalier de l'ordre militaire de l'Annonciade, en 1440, par Amédée VIII, premier duc de Savoie, antipape connu sous le nom de Félix V, il commandait les troupes que ce pontife avait envoyées au secours de Jean II, roi de Chypre, dont les États avaient essayé une attaque de la part des Sarra-

sins, sujets du soudan d'Égypte. La guerre fut désastreuse ; les forces chrétiennes y furent anéanties. et les malheureux Européens qu'épargna le fer recourbé du musulman subirent la plus rude captivité. De ce nombre fut notre héros.

La tradition locale, d'accord avec d'anciens manuscrits conservés en 1792 au couvent des pères minimes de Consolation, attribue à un miracle, encore bien singulier pour le siècle où il a vécu, la délivrance de l'illustre captif et son retour au sein de ses foyers.

On raconte qu'un soir, au fond de son cachot, s'étant voué à la sainte Vierge, consolatrice des affligés, il se répandit en prières plus ferventes que jamais, et s'endormit dans son oraison. Le lendemain, à son réveil, où est-il? — O prodige! — Il se trouve assis par terre dans le vallon du Dessoubre; il élève ses regards, et reconnaît son Châtel-Neuf au-dessus des rochers à pic; il considère ses mains et ses pieds, où il ne trouve plus que l'empreinte de ses chaînes.... Bénédiction! les fers sont rompus; il est libre!

On ajoute une anecdote qui, je ne sais trop comment, s'est teinte des couleurs de l'Odyssée. En rentrant au manoir féodal, comme entra le rusé mari de Pénélope dans son palais d'Ithaque, c'est-à-dire sous la livrée de l'indigence, d'une indigence telle qu'on peut la supposer sur un misérable prisonnier de guerre, déguisé d'ailleurs par les tortures de la faim et des souffrances, la Palud n'est pas reconnu chez lui. A la manière des suppliants d'honneur, il s'accroupit sur la cendre du foyer. On va, on vient, on s'agit, on se met en cuisine, on fait des préparatifs de fête. Humble pèlerin, il s'informe, le plus ingénument qu'il peut, du sujet de tant de joie, et il apprend qu'il ne s'agit de rien moins que d'une noce.

« Ah! dit-il, la dame de céans fait sans doute les frais du mariage de sa sœur?

— Non; c'est madame elle-même qui se remarie.

— Hé! mais il est donc mort, le sire de la Palud?

— S'il est mort!.... De tous les hauts barons qui se sont croisés contre le maudit turc, il n'en est pas revenu un seul.

— Et s'il était chez les infidèles?

— Bah! il l'aurait bien mandé, afin qu'on le rachetât.

— On l'a sans doute bien pleuré, le bon sire?

— Voilà, comme on pleure les gens quand ils meurent si loin de nous, et que l'on ignore le jour de leur trépas.

— Le nouveau maître que vous donne la comtesse de la Roche, vaut tout au moins l'ancien, n'est-ce pas?

— Oh! certes; c'est un puissant parti pour madame; un beau cavalier, il faut voir!

— Madame doit être bien joyeuse?

— Vous pouvez croire.... Cependant...

— Quoi, cependant? dit le faux mendiant, que rassure ce dernier mot, mais dont l'œil assombri se voile encore d'un sourcil menaçant. Ah! oui, je conçois; peut-être trouve-t-elle que c'est faire la noce sur un drap mortuaire?

— Vous n'y êtes pas, l'homme.

— Peut-être craint-elle de le revoir reparaitre un jour, vivant ou mort...

— Pas du tout. C'est qu'elle ne connaît pas encore celui à qui ses parents la pressent de donner sa main. Ce sont les parents de madame qui lui représentent tout ce qu'il y a d'honorable pour eux à une pareille alliance. Tenez,

voilà que l'on sonne du cor sur le donjon. Le fiancé arrive; les voici! les voici!»

Bref, le pauvre messire François de la Palud, seigneur de Varambeau, comte de la Roche, était, comme on le voit, arrivé fort à propos pour rentrer dans ses possessions, bien près, ma foi, de passer en d'autres mains. La tradition s'arrête là; le reste se devine.

En reconnaissance d'un si grand bienfait, le célèbre baron érigea, en l'honneur de sa divine protectrice, un petit ermitage, qu'il nomma du titre de *Notre-Dame de Consolation*, à la place même où il s'était réveillé, loin de sa prison du Sinai, après un voyage de long cours exécuté en quelques heures de sommeil. Semblable au marin qui vient d'échapper au naufrage et qui dédie à Notre-Dame de la Garde, à Marseille, la figure de son navire et le tableau qui rappelle son vœu dans le péril, le chevalier suspendit au mur de sa chapelle les chaînes et les fers qui l'avaient meurtri chez les Sarrasins, et se fit représenter dans un tableau votif, sous les verrous d'un noir cachot, et invoquant sa céleste patronne. Ce tableau, dont il existe encore des copies, inspirait, dit-on, un sentiment profond de pitié. Consolation devint un prieuré de minimes, et aujourd'hui il est occupé par le petit séminaire du diocèse de Besançon.

CHRONIQUE DU CHATEAU DE MARSTOKE.

Il est étrange et digne de remarque que les chroniques et les légendes, si touchantes dans les pays et les temps catholiques, deviennent tout à coup sombres, effrayantes et atroces dès que la réforme de Luther a touché l'Europe de sa terrible bannette. La chronique que nous traduisons, et qui, récemment imprimée, a été mise en œuvre par un écrivain célèbre, est, quant au fond et même aux circonstances accessoires, fidèle aux détails d'un procès du temps de la reine Élisabeth, cinquante ans après l'établissement de l'hérésie en Angleterre.

UN TESTAMENT SUPPOSÉ.

I.

LA VISITE A LA BRUNE.

Sur la fin d'une journée froide et par un vent glacial du mois de décembre, un cavalier s'avancait rapidement vers l'entrée principale du manoir de Marstoke dans le comté de Warwick.

« Ah! Walter Greville! s'écria le maître du manoir, qui, fante d'une meilleure occupation pour chasser l'ennui, se promenait de long en large dans sa grande salle, comme un mari de quart sur le gaillard d'arrière, et regardait de temps à autre vers le parc, à travers l'ouverture de la grille, en attendant que le repas du soir fût annoncé; car, à cette époque, les écuyers campagnards se couchaient presque aussitôt que les poules de leur basse-cour. Ah! Walter Greville, mon brave! par le ciel! je suis enclanté de te revoir. Et il ajouta en lui-même: Que les brouillards du sud t'étouffent! Quel démon nous a envoyé ce chien malencontreux!

— Je suis charmé de vous trouver en bonne santé, mon bon maître Oldcraft, dit le voyageur d'une voix gutturale et enrouée, en descendant de son cheval rendu de fatigue, avec toute la lenteur et les précautions d'un homme qui semblait avoir fait, entre le lever et le coucher du soleil, une si longue route, que ses jambes en avaient contracté une espèce de crampe et étaient courbées en dehors comme celles d'un chien tourne-broche. Vous êtes seul ici, n'est-ce pas, Oldcraft? » dit-il, ayant mis pied à terre. Et après un moment de silence, il ajouta : « Ou bien avez-vous quelques visiteurs ou quelqu'un résidant chez vous en ce moment, outre votre femme? »

— Je suis seul, dit l'hôte, et même ma femme est absente : elle est à Warwick, à l'heure qu'il est.

— Bon! répondit l'autre, remettant son cheval au domestique et donnant une poignée de main à son ami : c'est encore mieux.

— Mais tu es pâle et sembles malade, Greville, dit Oldcraft; entre, entre; un verre de vin te rendra les forces et te ranimera; sans doute tu as fait aujourd'hui un voyage rapide?

— Très-rapide, répondit le voyageur; je ne me suis ni amusé, ni arrêté depuis le point du jour, excepté pour me rafraîchir, et une fois à Weedon pour changer de cheval; et je me félicite, après ma longue traite, de vous retrouver seul ici, car j'ai à vous entretenir de choses qui ne sont faites que pour votre oreille et la mienne. » En parlant ainsi, il déboucla la courroie qui retenait son ample manteau de voyage, ôta son feutre, et, conduit par le maître du manoir, il pénétra dans l'intérieur après lui.

Les deux personnages que nous venons de présenter au lecteur avaient assez bonne mine et assez belle prestance, — de belles peintures d'hommes, comme dit Portia, — de vigoureux gaillards aux épaules carrées et aux membres musculeux; tous deux portaient les habits qui, sous le règne d'Élisabeth, étaient le vêtement habituel des personnes de condition résidant à la campagne. Cependant, quoiqu'ils portassent des justaucorps bariolés, crevassés et brodés à la dernière mode, quoique leurs fraises fussent empesées et roides comme des planches, et qu'ils eussent à leurs côtés des rapières de plus d'une aune de long, encore pouvait-on voir, au premier coup d'œil, que ni l'un ni l'autre n'était un gentleman, un homme comme il faut.

L'un d'eux, que nous pouvons supposer propriétaire de la maison et du domaine où nous l'avons trouvé, puisqu'il était en possession, avait un justaucorps brodé, bariolé et à crevées, avec le reste à l'avenant; il portait d'énormes bouffettes à ses souliers, et, comme nous avons déjà dit, les marques distinctives des gentlemen de son temps, la rapière et la dague au ceinturon. Pourtant ses traits n'avaient rien de noble; et, bien que sa physionomie indiquât beaucoup de fermeté, de courage et d'habileté, cependant sa figure était essentiellement vulgaire et commune; il était trop gros et trop lourd; il y avait aussi, dans ses manières et dans toute sa personne, un manque d'usage que ni ses habits ni sa haute stature ne pouvaient empêcher de remarquer. Au fait, il avait plutôt l'air d'un homme sur lequel une grande fortune est tombée tout d'un coup que de celui qui l'a acquise ou qui la possède de naissance.

L'autre, l'arrivant, était un grand gaillard à l'air sombre, à l'œil inquiet; il avait un nez aquilin et une face à la don-

Quichotte, les cheveux noirs et rudes, et sa physionomie était agitée et convulsive comme s'il eût toujours craint que les sergents ou les gens de justice fussent à ses trousses et prêts à fondre sur lui à l'improviste. Il paraissait hagard et rongé de soucis, et on lisait évidemment sur son visage abattu, outre son expression habituelle, les effets d'un voyage précipité et l'épuisement d'une fatigue excessive. Il était, ainsi que son ami, couvert de vêtements assez riches, à la manière d'un gentleman campagnard de l'époque; et avec sa dague et sa longue rapière à coquille curieusement travaillée, il portait à la ceinture une paire de pistolets d'arçon d'un pied et demi de long. Ses bottes de voyage, larges et pesantes, étaient tirées jusqu'à mi-cuisse, et garnies d'éperons massifs dont les molettes possédaient des arguments excessivement persuasifs.

Dès que maître Oldcraft eut introduit son ami dans une grande chambre boisée en chêne, dans la cheminée de laquelle flambait un bon feu de bois, il lui répéta qu'il était le bienvenu au manoir de Marstoke; et, agitant une petite sonnette d'argent placée sur la table, il ordonna à un domestique d'apporter immédiatement du vin et des rafraîchissements.

Cependant son convive, après avoir passé ses mains sur les tisons, et ses grosses bottes au milieu des flammes pour se réchauffer les pieds, s'installant bien commodément dans un bon fauteuil en face de celui qu'occupait Oldcraft, sembla oublier sa fatigue pour se livrer en proie à l'anxiété et aux souffrances de son esprit. Ses sourcils se contractèrent davantage, son visage devint encore plus pâle, ses yeux étaient enfoncés dans leur orbite, et tous ses gestes exprimaient l'inquiétude et le trouble de son esprit. Il boudit comme un criminel quand le valet ouvrit la porte pour apporter le vin et d'autres rafraîchissements; quand ses regards vinrent à rencontrer ceux du laquais, il les détourna avec effroi, et, s'approchant de la fenêtre, sembla guetter l'orage de neige qui menaçait d'éclater; puis, revenant brusquement au coin du feu, il demeura profondément absorbé dans des pensées pénibles.

Oldcraft observa son hôte d'un œil fixe pendant un certain laps de temps, sans interrompre sa rêverie. Il paraissait qu'il découvrit dans l'humeur de celui-ci quelque chose qui n'était pas entièrement de son goût, car ses paroles avaient perdu la moitié de leur cordialité quand il versa un verre de vin et engagea le voyageur à boire et à se rafraîchir. Walter Greville prit la coupe qui lui était offerte, et fit raison à son ami jusqu'à la dernière goutte; puis, poussant un profond et long soupir, il se laissa tomber sur un siège près de la table, et cacha sa figure dans les deux mains.

L'hôte, fixant toujours sur lui un regard ferme et scrutateur, s'appêta à lui faire subir une sorte d'interrogatoire.

« Ce vin est bon, n'est-ce pas, Greville? dit-il pour commencer. Essayez-ou un second verre, mon homme, vous semblez avoir l'esprit couvert de nuages. Je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu si étrangement ému. Vous disiez à l'instant que vous désiriez conférer seul avec moi. Vous reste-t-il sur le cœur un peu du vieux levain dont vous avez à parler? Je croyais que ce sujet devait demeurer à jamais dans le silence entre nous, hein? »

— Ces affaires sont et demeurent terminées, répondit le visiteur; mais elles ont engendré d'autres choses dont je désire te parler tout à l'heure, choses qui me sont personnelles. Enfin j'ai besoin des consolations et de la tran-

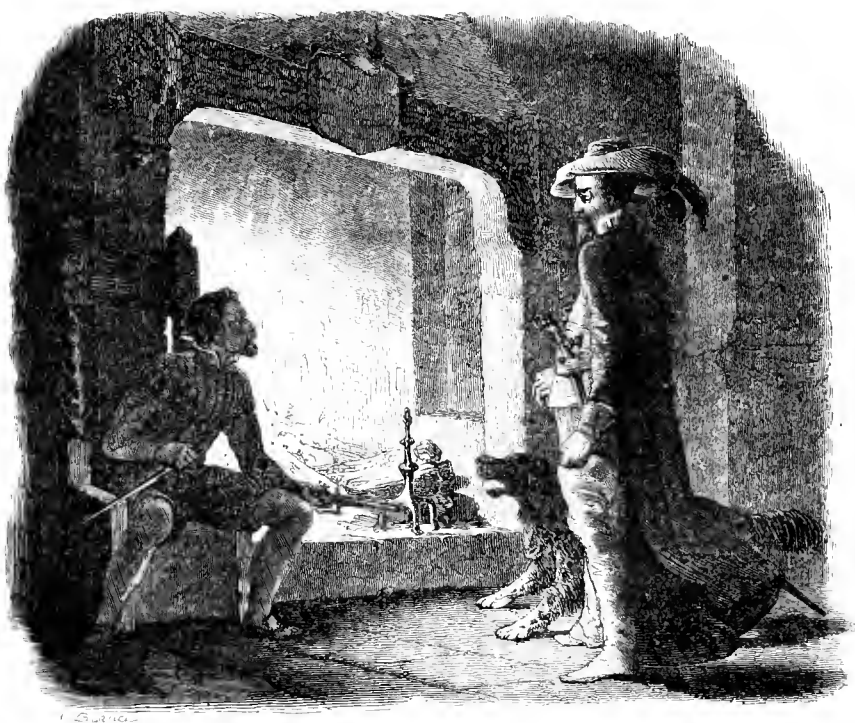
quillité que je pourrai, seigneur, trouver dans votre société et dans vos conseils, sans parler de l'opportunité offerte dans ce moment par l'abri de votre toit. Je viens ici, maître Oldcraft, réclamer votre hospitalité pendant quelques semaines, en attendant que j'entreprenne le voyage de l'Ouest. Vous voyez que je ne mets pas de cérémonie dans la forme, et que je ne me fais aucun scrupule de t'y inviter moi-même. Au reste, quant à cela, nous nous connaissons assez pour que je dise qu'il convient à mes intérêts de jouir de l'air du Warwickshire pendant quelques mois, et de ne pas me montrer pendant ce temps, comme il doit également vous convenir de répondre : Walter Greville, soyez le bienvenu.

— Il est inutile d'évoquer les ombres du tombeau, pour me servir des expressions de notre nouveau poète de Stratford, répondit l'hôte, pour me dire cela, Greville. Cesse de battre les buissons, mon brave; dévoile ton secret,

que je voie si je puis t'assister en quelque chose. Quel nouveau crime peut donc peser si éternellement sur votre conscience?

— Plus que mes paroles ne sauraient exprimer, Oldcraft, dit le voyageur; mais il le faut, il faut que je l'en fasse le récit, ou j'en mourrai!

— Maudit soit l'enragé! murmura Oldcraft; ce que c'est que d'être un sot!... Quoi! ta convoitise insatiable, dit-il tout haut avec quelque amertume, non contente de la fortune que tu avais amassée de moitié avec moi, t'a poussé de nouveau vers la table de jeu? Probablement les dés t'ont enlevé tout ce que tu avais avaricieusement accumulé hard sur hard, et cette perte t'a rendu fou? Ainsi maintenant tu viens ici pleurant me confier ta déconfiture, et me demander de nouveau ta part, pensant, comme tu viens de me le donner à entendre, que je n'oserais pas te refuser?



— Non, par le ciel! répondit l'autre de la grosse voix gutturale qui lui était particulière, vous n'avez rien à craindre de ce côté. Je voudrais être plongé dans la misère jusqu'au menton, et pouvoir défaire le crime que j'ai commis. Je suis deux fois, trois fois aussi riche, Oldcraft, que lorsque nous nous sommes quittés. Mais malheureuse fut l'heure où je le devins! maudites sont les actions qui m'en ont mis en possession! car j'ai commis un crime atroce pour obtenir ces richesses, et la main du ciel pèse sur ma tête! Oldcraft, tous deux nous serons punis... »

Oldcraft, surnommé Sans-Peur, prenait le titre d'écuier de Marstoke-house, dans le comté de Warwick; il était arrivé à cette dignité après avoir été simple procureur à Londres, et avoir compté les heures pendant bien des an-

nées à Bradewell-Dock. C'était, dans toute la force du mot, un homme hardi et calme; en cette occasion, le sang-froid imperturbable de son caractère se montra avec avantage. Il ne recula point d'horreur à la brusque déclaration de Greville; il ne mit pas sa main sur pied pour arrêter le criminel après un aveu si peu réservé; peut-être avait-il ses raisons pour cela. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il resta fort tranquille d'abord; debout devant lui, en face de l'immense cheminée gothique, se tenait le grand visiteur nocturne, dont le chien, prêt à défendre son maître, rampant en aloyant. Quant à Oldcraft, toujours assis, le corps penché, le poignard d'une main, le pistolet armé de l'autre, l'œil fixé sur son hôte incommode, il attendait.

Enfin il se leva de son siège le sourire sur les lèvres,

se dirigea vers la porte de la chambre de chêne où ils étaient renfermés, l'ouvrit vivement toute grande, lit un pas ou deux dans la salle, jetant les yeux rapidement à droite et à gauche; après quoi, revenant tranquillement à sa place, il prit la petite sonnette d'argent, et l'agita d'un air enjoué gai pour appeler un valet.

Walter Greville, cependant, guettait avec la vigilance d'un chat tous les mouvements de son confident. De sa main droite il avait saisi convulsivement la crosse d'un des pistolets de sa ceinture, semblant douter de la fidélité de son ami; mais quand Oldcraft rentra dans la chambre, son œil d'aigle saisit le mouvement de Greville, et il lui dit de lâcher son arme avant que le domestique vint prendre ses ordres.

« J'ai, dit Oldcraft au valet quand il fut entré, des affaires importantes à régler avec mon ami; il est fatigué d'un long voyage. Faites allumer du feu et préparer un lit dans la chambre d'amis; que l'on serve le souper sans délai, vous mettrez à la fois sur la table tout ce dont nous avons besoin, après quoi vous nous laisserez seuls; vous ferez votre ronde de sûreté, et tout étant bien fermé vous nous quitterez pour le reste de la nuit. Quand vous vous serez restauré, Walter Greville, ajouta-t-il dès que le domestique fut allé hâter le repas du soir, nous continuerons notre conversation; d'ici là, calmez-vous et tranquillisez-vous l'esprit. Comme disent les Écossais, il ne peut y avoir de bonne conversation entre un homme bien pensé et un homme affamé. »

Après le souper, l'hôte se leva, ferma la porte, prit en même temps les pistolets de son convive, les plaça sur la table derrière son fauteuil, et décrochant une énorme pipe gravée et sculptée avec infiniment d'art, il la remplit avec beaucoup de soin et de tranquillité de cette feuille enivrante qui commençait alors à être à la mode, et, se replaçant sur son siège à dos élevé, lança des nuages de fumée si épais, pendant qu'il se disposait à écouter la narration de son ami, que la voix pouvait bien arriver jusqu'à lui, à travers le feu roulant qu'il continuait à entretenir, mais la figure de son interlocuteur et même toute sa personne étaient complètement éclipsées et cachées derrière le nuage.

« Il faut, dit Greville, que je commence mon histoire de l'époque où je partis d'ici. Après que nous fûmes parvenus à nous emparer de ce domaine, que nous eûmes enterré sir William Marstoke, et qu'ayant gagné le procès que vous savez, vous eûtes pris domicile ici dans le Warwickshire; vous avez eu les biens, moi j'ai reçu ma part en argent comptant; je conviens que le partage a été équitable, et je suis satisfait de ce que vous m'avez donné.

« A la bonne heure, vous êtes raisonnable, mon cher ami, répondit Oldcraft; allons, je suis bien aise que vous me rendiez justice en ceci comme je l'ai fait à votre égard en nobles à la rose; mais continuez, arrivons à votre histoire et soyez bref, laissez là les compliments, je n'en ai pas besoin, il me faut des faits.

« Quand donc je vous eus quitté, vous devez penser que je n'étais guère disposé à aller m'établir à Londres, après tout ce qui s'était passé. Je vendis, en conséquence, le peu d'effets que je pouvais avoir dans la vieille maison de Bridewell-Dock, où nous avions si longtemps fait nos affaires; je changeai mes habits de deuil pour des vêtements plus élégants, et je commençai à délibérer en moi-même où il me plairait d'aller vivre, et puisque j'étais en état de le faire, de pair avec la petite noblesse du pays. Je n'avais

jamais oublié Mathieu Marstoke le catholique, frère de sir William, chez qui vous aviez coutume de m'envoyer pendant son procès avec Sherlock, procès que nous perdîmes il y a quelque dix ans. L'aimable hospitalité de Mathieu Marstoke, et la vie agréable qui se menait chez lui, pendant les petits séjours que je faisais de temps en temps à sa maison du comté de Kent, avaient fait une vive impression sur moi. Je me rappelais aussi son caractère sociable et les fréquentes invitations qu'il m'avait faites de retourner le voir; surtout je me souvenais des grandes richesses qu'il possédait, des récits qu'il m'avait répétés sur tant d'argent dont il ne savait que faire, des babuts remplis de vaisselle plate et d'argenterie renfermés dans son garde-moufle, ainsi que des sacs d'or qu'il avait empilés depuis tant d'années sous son lit sans les compter. Bref, je résolus de visiter Mathieu Marstoke, et partant pour Kent, j'arrivai à Sandwich où j'appris qu'il avait quitté la maison qu'il avait occupée, et résidait alors dans une autre de ses maisons à Wingham.

« Je connais bien la maison, dit Oldcraft, il y a par-devant un rideau de peupliers, et même je l'y ai visité. Je me rappelle aussi son habitation à Sandwich: c'est une grande maison en brique rouge, située à l'un des bouts de la place du marché; Biecon Grisp, notre agent, était d'un côté, et maître Hogslesch, le maire, demeurait de l'autre.

« Je louai cette maison, reprit Greville, car Marstoke l'avait quittée par la raison qu'elle était hantée par des esprits; on y entendait des bruits épouvantables pendant toute la nuit. Après être resté une quinzaine chez Marstoke, je pris cette maison et devins son locataire. Je dois vous dire que, sur ces entrefaites, Marstoke était tombé tout à fait en déniéce, ou plutôt dans l'imbécillité. Sa santé était devenue chancelante, et avec cela il était paralytique; aussi il était enchanté quand je venais le voir, parce qu'il était toujours en guerre avec ses domestiques qui, disait-il, le dévoraient tout vivant et le tuaient à petit feu. Vous devez penser que je ne tardai pas à devenir entièrement maître de la maison, où j'avais mes contées franches. Je tins éloignés les collatéraux, rossai quelques-uns de mes domestiques et chassai les autres, et je fis une réforme complète dans la maison. Enfin le bonhomme eut envie de me consulter sur l'intention qu'il avait de détruire son ancien testament et d'en faire un nouveau. Vous comprenez que je ne fis pas la sourde oreille à sa proposition, d'autant mieux que je supposais naturellement qu'il avait le projet de me faire son héritier après tous les services que je lui avais rendus. Jugez de ma surprise et de mon dépit, lorsqu'après nous être enfermés ensemble j'appris qu'il avait une fille demeurant à Gand; il l'avait laissée de sa maison; repoussée depuis de longues années pour s'être mariée selon son inclination et contre la volonté paternelle, il l'avait deshéritée, et sa colère avait duré trente ans; mais il était revenu à des sentiments plus doux, et de nuit la voir avant sa mort. Ainsi il me chargea de la commission de lui écrire pour lui annoncer son pardon, il me donna aussi toutes les instructions nécessaires pour dresser un testament en faveur de sa fille, sans même que mon nom y parût pour le moindre legs. »

(La suite à un numéro prochain.)



LE DEVOIR ET L'HÉROÏSME

CHEZ LES FEMMES.

BLANCHE DE CASTILLE,

MÈRE DE SAINT-LOUIS.

Sa vie et son influence.

« La louange pâlit devant les grands noms, » a dit Bossuet. Celui de Blanche de Castille restera à jamais illustre dans les fastes de la France qu'elle a si dignement gouvernée, comme il est gravé dans tous les cœurs français par la reconnaissance. Fille, femme et mère de grands rois, elle les égala tous.

Dans les diverses situations où le sort la plaça, elle fut plus noble encore par sa conduite que par sa naissance. Cette reine peut servir de modèle à son sexe, car la vertu est de tous les temps et convient à tous les états. Blanche, d'une piété sincère, toujours attachée à ses devoirs, fut inébranlable dans leur accomplissement : jeune, entourée de toutes les séductions des cours, et livrée de bonne heure à elle-même par son veuvage, elle n'avait pour égale que sa droiture, et n'eut jamais besoin d'être reprise ni guidée. « Chaste en ses mœurs, disent les chroniqueurs, belle comme les anges, et d'une bonté inaltérable, elle ne voulut jamais ternir sa pureté ; on l'adora, mais elle sut se faire respecter. »

Au caractère espagnol, fier, enthousiaste, dévoué, elle joignait une patience héroïque qui la soutint contre la calomnie et la défendit, pendant sa régence, contre les tentatives de la féodalité, qui voulait sans cesse diviser et

morceler la France. Sa prudence réfléchie, son aptitude aux grandes choses, lui firent ouvrir plus d'une fois les portes du conseil royal. Louis VIII, son époux, avouait que son avis lui était nécessaire dans tout ce qu'il entreprenait, et que cet avis était toujours dicté par la sagesse et les intérêts du royaume. Mais n'anticipons pas sur les événements, et racontons cette histoire si intéressante de Blanche, à laquelle nous sommes forcés de mêler sans cesse celle des princes ses parents et alliés.

Vers la fin du douzième siècle, le roi Philippe-Auguste, plongé dans un veuvage anticipé (malgré trois mariages et deux femmes encore vivantes), déplorait son isolement dans le palais du Louvre, qu'il achevait alors. Il chercha une compagne à son fils Louis VIII, l'unique fruit de son union avec Isabelle de Hainaut, qu'il avait aimée et perdue jeune. Sa première pensée fut pour Éléonore d'Angleterre, sœur d'Arthur de Bretagne ; mais les négociations déjà entamées s'étant rompues, elle retourna à Londres pour y accomplir sa funeste destinée : quarante ans de prison et la mort. Oubliant leur animosité constante, Jean-sans-Terre et Philippe-Auguste eurent une entrevue secrète, où ils convinrent de mettre fin à leur hostilité par le mariage d'un fils de France avec une des filles du roi d'Espagne. Une brillante ambassade fut donc envoyée en Castille, où régnait alors Alphonse IX, dit *le Bon, le Noble*.

Bérenghère, l'aînée des princesses, avait épousé le roi de Léon ; les deux plus jeunes faisaient l'ornement de la cour à Tolède et à Burgos. Le comte Mathieu de Montmorency, un des plus puissants et des plus dignes seigneurs français ayant été admis comme ambassadeur chargé de choisir une reine de France, demeura quelque temps embarrassé et indécis. Il observait et admirait tour à tour les deux infantes sans pouvoir se prononcer ; toutes deux étaient majestueuses, spirituelles, jolies, non moins remarquables par leurs vertus que par leur grâce. Les barons français qui composaient

l'ambassade, d'abord incertains, décidèrent que le nom de Blanche serait plus doux à prononcer que celui de sa sœur Urraca, et la mélodie des sons fit tomber sur la tête de la vierge castillane la première couronne du monde. « Les Français, dit un poète espagnol, n'ont jamais su résister à la séduction de la poésie et à celle de la musique ; leur muse fit pencher la balance. »

Peut-être la vieille reine Aliénor eut-elle encore plus de part à ce choix ; elle savait d'avance tout ce qu'on pouvait attendre du caractère de sa petite fille. Blanche quitta sa patrie accompagnée de la fameuse Aliénor d'Aquitaine, de son père et d'une nombreuse escorte des grands dignitaires d'Espagne, qui s'arrêta au delà de Roncevaux, en Gascogne. Arrivée à Bordeaux, elle fut recommandée à l'évêque Élie et à son oncle Jean-sans-Terre. Philippe-Auguste et son fils étaient accourus au-devant de l'infante. L'évêque de Bordeaux célébra les fiançailles le 25 mai 1200, en présence d'un grand nombre de prélats et de chevaliers des trois nations. Louis et Blanche, du même âge, n'avaient pas quatorze ans. Ce mariage eût été célébré avec plus de pompe à Notre-Dame de Paris ; mais l'interdit lancé par le pape contre le roi de France le força d'agir autrement. Ce fut donc à Port-mort, près le Château-Gaillard, domaine anglais, que le prince royal reçut la bénédiction nuptiale. La joie répandue au milieu des trois cours réunies ne se ralentit pas, malgré l'éloignement de la capitale ; danses, fêtes et tournois se succédèrent jusqu'au retour à Paris. La jeune Castillanne y fut reçue avec acclamation ; sa grâce, son affabilité prévinrent le peuple en sa faveur. Blanche semblait faite pour son nom : la fraîcheur merveilleuse de son teint, reflet de la pureté de son âme, frappait d'admiration tous ceux qui la voyaient. Bientôt la cour changea d'aspect, la jeune princesse en devint l'âme et l'idole.

Philippe-Auguste, que son ambition et sa gloire n'avaient préservé ni de fautes personnelles ni de chagrins intimes, s'attacha avec bonheur à sa belle-fille. Il avait enfin près de lui un cœur fait pour l'entendre et pour le consoler. Cette alliance, qui rapprochait trois grandes nations, enrichit de plusieurs fiefs la couronne de France et fut le gage d'une paix que l'on devait croire durable. Néanmoins elle fut encore troublée par la trahison et la déloyauté de Jean-sans-Terre. Louis VIII avait un ami d'enfance, né la même année que lui, élevé sous les yeux de son père et donc des plus heureuses qualités, Arthur de Bretagne. La rupture de son mariage avec la fille de Tamerde, roi de Sicile, le ramena à la cour de France peu de temps après l'union qui venait de s'accomplir. Philippe-Auguste l'arma chevalier de sa propre main, lui donna un commandement, des fiefs considérables et le fiança à sa fille Marie, âgée de cinq ans ; Arthur en avait quinze. Fier et heureux du choix du monarque, il retourna en ses États, et fut assassiné par son oncle trois ans après, le jeudi saint 1205. Jean, roi d'Angleterre, chevauchant à ses côtés en Normandie, l'amena au bord de la mer, sur la pointe d'un rocher à pic qui formait précipice ; là, il le saisit par les cheveux, lui perça le cœur de sa dague et le précipita dans la mer où il disparut pour jamais. Cité à la cour des pairs pour ce crime comme duc de Normandie, il avait encore à répondre à une autre accusation grave, car il était prouvé qu'il avait offert l'hommage de sa couronne au pape et au chef des mahométans à la fois. Déclaré traître, félon, meurtrier, il demanda un sauf-conduit qui lui fut accordé pour venir se justifier ; mais comme il était menacé

de ne pouvoir retourner en Angleterre, il eut peur et ne vint point. Philippe-Auguste fut obligé d'ajourner sa vengeance. Louis pleura son ami Arthur ; la cour prit le deuil et le peuple jura : *Haine aux Anglais !*

Philippe-Auguste, ne suivant point l'usage de ses prédécesseurs, d'associer le prince royal à la couronne, se contenta de l'armer chevalier avec cent autres gentils-hommes. Il lui donna plusieurs apanages, entre autres le modeste manoir de Poissy, qu'on disait au pouvoir des fées, devenu l'asile de la dernière femme de Philippe-Auguste, Agnès de Méranie. Là, dans la retraite et les larmes, quelques années de bonheur et d'union furent éternellement expiées par la mère de Tristan, dont le nom perpétua le souvenir des malheurs de cette pauvre reine. Blanche de Castille trouva le moyen d'adoucir son infortune en partageant sa solitude, et lui prouvant toute sa sympathie et son respect, elle s'enfonçait souvent avec elle sous les ombrages du château. Louis VIII aimait aussi cette résidence. Les jeunes époux, tendrement unis, se plaisaient à répandre les bienfaits autour d'eux. Blanche y donna le jour à son premier né Philippe. Ce fut encore à Poissy que, trois ans après, elle remercia le ciel d'avoir sauvé la Castille et son père à la célèbre bataille de Tolosa, gagnée sur les Maures. Deux cent mille musulmans, dit-on, y perdirent la vie, et vingt-cinq chrétiens seulement succombèrent, au dire des chroniqueurs castillans. Cette addition ne ressemble t-elle pas à certain bulletin de l'empire français qui, pour une grande victoire, n'évaluait notre perte qu'au petit doigt d'un chasseur ?

Louis VIII était engagé dans une expédition contre le roi d'Angleterre, lorsque Philippe-Auguste s'immortalisa par la fameuse bataille de Bouvines. Trophée impérisable de son règne. Le 27 juillet 1214, entre Lille et Tournay, on vit fuir un empereur, deux rois, cent cinquante mille hommes d'armes et tous les vassaux rebelles qui s'étaient partagé d'avance le royaume. Philippe reçut alors de ses rivaux, comme de ses sujets, le surnom d'Auguste qu'il ne devait, avant cette époque, qu'au mois de sa naissance. Rien n'avait manqué à cette majestueuse scène royale, lorsqu'au moment de donner le signal de l'attaque, le roi, se découvrant, s'était écrié : « Amis ! l'Église prie pour nous, combattons pour elle et pour la France ! »

Sublimes paroles qui le firent absoudre et désarmèrent le pape. — Le même jour éclaira, dit-on, les succès de Louis VIII, et l'abbaye de la Victoire fut fondée par reconnaissance. Blanche, encore en deuil de son père, n'avait pu suivre son mari à la guerre contre les Albigeois. Lorsqu'elle vit au monde, le 25 avril 1215, son second fils Louis, on fêta saint Marc l'évangéliste, les cloches des églises se turent tout à coup. — D'où vient ce silence ? demanda la reine. On lui répondit qu'on craignait de troubler son repos. — Qu'à cela ne tienne, dit-elle, allez ! Et afin qu'on sonnât toutes les cloches à la fois et à fortes volées, elle se fit transporter à peu de distance dans une ferme où elle demeura en couches, ferme qu'on nomma plus tard Grange Saint-Louis. Par la suite on y bâtit une église ; le maître-autel fut appuyé à la place même où se trouvait autrefois le lit de la reine.

Louis VIII absent apprit cette bonne nouvelle ; mais au lieu de revenir il alla accomplir son vœu de pèlerinage et combattre les hérétiques. Agnès de Donzy, riche héritière du comté de Nevers, fiancée d'abord à Henri, fils de Jean-sans-Terre, fut offerte au roi de France pour son petit-fils

Philippe. L'affront fait par cette rupture au roi d'Angleterre devint le prétexte de la vengeance de la France et des barons anglais les plus puissants, qui saisirent cette occasion pour arracher le sceptre à d'aussi coupables mains. Le prétexte fut les droits au trône d'Angleterre que Blanche tenait de sa mère, fille aînée de Henri II. Une ambassade solennelle vint à Poissy offrir la couronne d'Angleterre à Louis VIII, s'il voulait la réclamer à la tête d'une armée. Philippe-Auguste s'y opposa formellement. Son fils, désirant l'obtenir, hésitait, craignant quelque trahison, mais les plus notables familles des deux nations échangèrent des otages, ce qui ne changea rien à la décision du roi. Bientôt Louis entra en campagne avec de nombreuses forces navales, commandées par le moine Eustache, qui, après s'être ruiné sur terre, était devenu redoutable sur l'Océan. Le pape, qui le premier avait crié vengeance à la mort d'Arthur, blessé du peu de déférence du prince royal, le menaça d'excommunication; il ne répondit à cette menace que par son entrée triomphale à Londres. Cependant la tempête dispersa les six cents vaisseaux avec lesquels Louis était sorti de Calais; les barons ennemis personnels de Jean, et non de son fils, se retournèrent Anglais. La flotte française fut désemparée, mais la guerre ne cessa qu'avec l'existence de Jean-sans-Terre qui mourut subitement.

Son fils Henri III fut sacré solennellement avec un cercle d'or à défaut de diadème. Nous ne devons pas passer sous silence un fait qui dessine bien le caractère de Blanche. Pendant l'expédition de son mari en Angleterre, l'argent vint à lui manquer au moment des revers, vainement il appela son père à son aide; instruite de sa situation, la princesse se présente chez le roi pâle d'émotion et lui dit : « Sire, voulez-vous laisser mourir votre fils sans secours sur la terre étrangère? — Je ne puis désobéir au pontife. — Envoyez-lui du moins son apanage, il est votre héritier! — Certes, Blanche, n'en ferai rien, dit le roi. — Non vrai! dit-elle, alors je sais bien ce que je ferai moi. — Quoi donc? — Que ferez-vous? — Par la grâce de Dieu, j'ai de beaux enfants de monseigneur, les mettrai en gage et trouverai bien qui ne prêterait sur eux! » — A ces mots elle quitta le roi hors d'elle-même; il la fit rappeler lui disant : « Prenez dans mon trésor, tout ce que bon vous semblera. — Sire, dit Blanche, c'est bien parlé. »

Les trésors et la flotte qu'elle avait obtenus pour la délivrance du prince arrivèrent trop tard. Bloqué dans la tour blanche de Londres, tour célèbre, depuis les Tudor jusqu'aux Stuarts, Louis reçut l'absolution du légat, promettant de se croiser contre les Albigeois. Il repassa la mer après avoir signé un traité qui enlevait plusieurs places aux Français; traité que son père ne voulut pas ratifier et qui causa la guerre plus tard.

Le testament d'Alphonse IX et la mort du jeune roi de Castille, apportèrent la couronne d'Espagne à Louis IX. Mais il y eut tant de troubles, de divisions en Castille à cet égard, le parti resté fidèle à la France fut si faible, que Philippe et son fils renoncèrent d'eux-mêmes à une prétention que l'expédition aventureuse d'Angleterre ne leur montrait que comme une faute.

Le savoir et l'intelligence de Philippe, fils aîné de Blanche, étaient si précoces, qu'ils surprenaient toute la cour. Il mourut onze ans fort regretté de son aïeul. Inconsolable de la perte de cet enfant, Philippe-Auguste changea, après sa mort, de caractère et de manière de vivre. Il borna son règne à se consacrer ce qu'il avait acquis, à maintenir la

paix et à embellir la capitale. Blanche et le jeune Louis devinrent les objets sacrés de la sollicitude du roi. Le berceau royal fut entouré de toutes les illustrations de la monarchie : le roi ne se plaisait que dans de nouvelles constructions, au milieu de ses architectes, ou dans ses résidences d'été. Il soumettait ses plans à sa belle-fille, qui, élevée au milieu des merveilles de l'Espagne, ne fut point étrangère aux embellissements du Louvre et de Notre-Dame, où brillèrent à la fois la pile mauresque et le tréfil arabe.

Philippe-Auguste avait convoqué au Louvre un parlement féodal pour y discuter les intérêts de la monarchie et ceux de la religion; on s'y rendait de toutes parts, lorsqu'on apprit l'état désespéré du roi, qui mourut à Mantes, dans les bras d'Ischemberge, cette généreuse reine, aussi belle que bonne, qu'il avait épousée à l'âge de dix-sept ans, par amour, et répudiée le lendemain, sans que personne ait jamais pu pénétrer le motif de l'injuste haine qu'il voua depuis à cette princesse; il la bénit à sa mort, mais le dernier nom qu'il prononça fut celui d'Agnès de Méranie. Ce règne dura quarante ans et finit le 14 juillet 1225, presque le jour anniversaire de Bouvines.

Philippe-Auguste, quoique généreux, se montra souvent injuste pour son fils Louis VIII, et l'eût été davantage sans la puissante médiation de Blanche qui aimait et défendait son époux. Le règne de ce prince fut court, il se passa en combats, tantôt contre les hérétiques, tantôt contre l'Angleterre. Il fut sacré en 1223, la reine Blanche fut couronnée le même jour avec pompe et magnificence. La fécondité de cette princesse l'empêcha de suivre Louis VIII dans toutes ses expéditions guerrières, elle en eut onze enfants, sans perdre sa santé ni sa fraîcheur. Dominant la nouvelle cour comme l'ancienne, elle s'empara en quelque sorte du sceptre de Philippe-Auguste et de la main de justice. Louis lui abandonna avec confiance les rênes du gouvernement, et alla reprendre aux Anglais les places qu'ils se disputaient tour à tour. Le roi fit le siège de la Rochelle qui, après une belle défense, se rendit à discrétion au bout de trois semaines. De retour à Paris, après avoir obtenu l'absolution du pape, il se croisa de nouveau. Les maladies, la fatigue, l'insuccès abrégèrent ses jours, il fut obligé de s'arrêter en Auvergne, au château de Montpensier où il fit son testament, et mourut au milieu de ses seigneurs, le 7 novembre, âgé de trente-neuf ans. Après avoir nommé Mathieu de Montmorency gardien du jeune roi, on cacha cette funeste nouvelle à la cour. Blanche, qui attendait son royal époux, impatiente de le revoir, alla à cheval au-devant de lui avec un pompeux cortège. Le jeune Louis galopait en avant, jaloux d'embrasser le premier son père. Tout à coup on le vit revenir pâle et consterné, sur ses pas il avait rencontré le chancelier et savait la funeste nouvelle. Blanche fut au désespoir, mais sa piété la ramena à la raison et au devoir. Elle se devait à ses enfants comme à la France. Dès qu'on eut rendu les honneurs funèbres au défunt, elle assembla le conseil royal, et devant lui fit attester, par trois évêques présents à la mort de son époux, qu'il désirait qu'elle fût nommée régente. Elle le fut en effet, non sans beaucoup d'intrigues et d'opposition de la part des princes du sang. La fermeté toute virile de cette princesse ne recula point devant les innombrables difficultés de sa position, elle s'entoura de bons conseillers; elle sut profiter habilement de ce conflit d'intérêts de chacun, ne perdit pas de temps, convoqua les grands vassaux à Reims, se rendit elle-même

à Soissons avec ses enfants, et descendit au palais épiscopal. Le jour même, le comte de Boulogne arma le jeune roi chevalier, quoiqu'il eût à peine onze ans. Le prélat lui conféra également l'ordre de l'Étoile, dont le collier était formé de trois chaînes entrelacées de roses d'or émaillées; l'étoile y était suspendue avec la devise : *Monstrant regibus astra viam!*

La vie de Blanche soumise à un époux avait été jusqu'alors un modèle de simplicité et de douceur. Forcée de saisir le pouvoir et de soulever le sceptre, elle se montra digne de commander, comme il arrive aux âmes douces et fortes et aux esprits justes, qui savent se soumettre et obéir au devoir.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRE D'UNE DAME ANGLAISE

PRISONNIÈRE A GWALIOR (1).

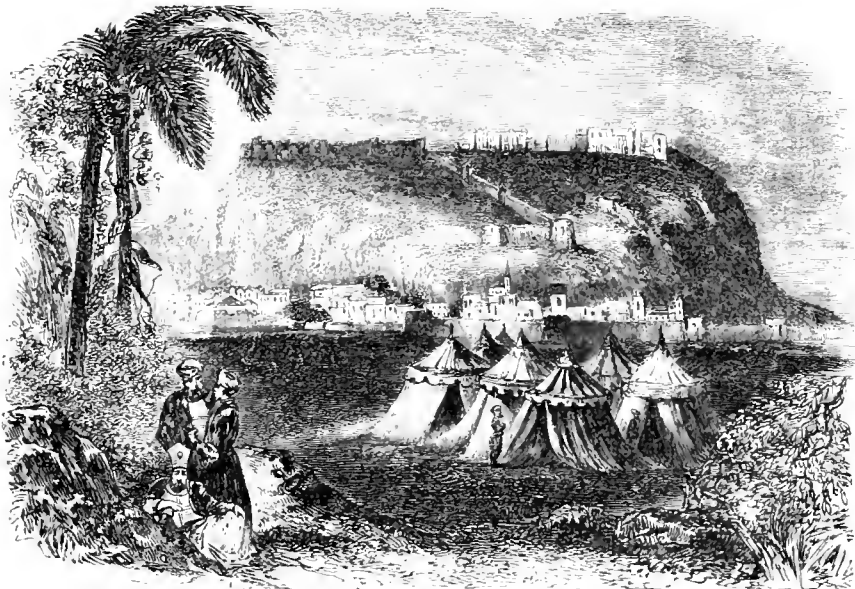
30 décembre 1844.

« L'idée de traverser le passage périlleux que nous avions devant nous, en face d'une tribu armée composée de barbares sanguinaires, avec une multitude aussi compacte qu'irrégulière, était affreuse; et le spectacle qu'offraient à nos regards ces flots d'êtres animés, dont la plupart, en moins de quelques heures rapides, formeraient une ligne de cadavres et servirait de guides au futur voyageur, ne sortira jamais de la mémoire de ceux qui en ont été témoins. Nous avons été si souvent trompés par les Afghans, que nous avons alors peu, ou point de confiance dans leurs nouvelles promesses; et nous commençâmes notre marche à travers le défilé redouté, l'esprit fort inquiet. Ce passage vraiment formidable compte environ cinq milles d'étendue d'un bout à l'autre; il est pressé de chaque côté par une

chaîne de hautes montagnes; le soleil, même à cette saison, ne pénètre qu'un instant au milieu de leurs flancs arides. Du centre s'échappe un torrent des montagnes dont la course impétueuse résiste à la gelée, qui cependant parvient à revêtir ses bords d'épaisses couches de glace au-dessus desquelles la neige se consolide en masses glissantes peu favorables à la marche de nos animaux épuisés. Nous eûmes à passer et à repasser ce torrent environ vingt-huit fois. A mesure que nous avançons, le défilé se rétrécissait, et nous aperçûmes les *Giljies* qui se portaient en foule sur les hauteurs. L'avant-garde ouvrit un feu violent; plusieurs femmes qui s'y trouvaient, n'ayant d'autre chance de salut que dans une marche rapide, galopèrent en avant, bravant les boulets ennemis qui sifflaient par centaines à leurs oreilles, jusqu'à ce qu'elles eussent franchi le défilé.

« Toutes échappèrent au danger, excepté lady Sale, qui reçut au bras une blessure légère. Nous devons convenir que plusieurs des chefs, qui avaient précédé l'avant-garde, firent les plus grands efforts pour empêcher le feu; mais rien ne put retenir les *Giljies*, qui paraissaient bien résolus à repousser tous ceux qui oseraient intervenir entre eux et leur proie. La foule avança toujours au milieu d'un feu roulant; il s'ensuivit un carnage épouvantable. La terreur devint universelle, et des milliers de personnes, cherchant un refuge dans la fuite, coururent, abandonnant bagages, munitions, femmes et enquement préoccupées de l'idée de sauver leur vie.

« L'arrière-garde souffrit extrêmement; et voyant que le retard amenait la destruction, elle suivit le général et alla rejoindre les fuyards. Un canon fut donné, et tous les artilleurs tués. La fille aimée du capitaine Anderson et le plus jeune fils du capitaine *Bo* tombèrent entre les mains des Afghans. On a calculé que trois mille personnes avaient péri dans le défilé.



Vue de Gwalior.

(1) Voy. *l'Asiatick Researches*, t. 11, p. 100.

« Ce fut une charité de nous emmener prisonnières, et nous arrivâmes à Gwalior, six femmes et une trentaine d'hommes. Khasghiwela, le chef usurpateur de cette ville si peu

connue, ne prétendait pas nous égorger, mais seulement faire de nous un objet de spéculation et rendre notre rayon la meilleure possible.



Dada Khasghiwela.

« Aussi ses bons et ses mauvais procédés alternaient-ils d'une manière qui nous eût semblé fort étrange, si nous n'en avions pas discerné le motif. Un jour il espérait que nos bons rapports sur son compte pourraient lui être utiles, et il nous traitait bien ; un autre jour il croyait que nous allions lui rester sur les bras, et il nous laissait sans pain.

« Dans un de ses moments de belle humeur, il s'avisa de nous donner un concert. Tout à coup mon sommeil fut troublé par une effroyable cacophonie, et les sons qui arrivaient le plus distinctement à mes oreilles me rappelaient les cris discordants d'une bande d'ânes furieux ; ils rivalisaient de force et d'éclat, et leur émulation semblait encore excitée par le fracas continu de gens qui frappaient sans pitié sur des casseroles, des chaudrons, des *chillunchies* (cuvettes d'airain), etc., afin d'augmenter l'infame confusion. Impossible de se rendormir.

« Je m'habillai, et demandai la cause de tout ce tapage. Jugez de ma surprise en apprenant que sa royale hauteur nous régalaît, nous, pauvres prisonnières, d'un concert de sa façon. Aux jours de paix, il éprouve un délicieux plaisir à écouter, à cette heure matinale, le concert harmonieux exécuté par la troupe de l'état. Je me consolai philosophiquement en pensant que je devais dorénavant renoncer aux douceurs d'un sommeil prolongé et inutile, et que je pourrais peut-être remercier le prince qui trouvait bon de réveiller ses prisonnières à une heure si favorable à la santé. »

PETITS VOYAGES

SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LÉGENDES DES BORDS DE LA LOIRE.

LES FÉES VERTES DE LA VOUTE COGNAC.

Les types caractéristiques des localités françaises n'ont pas été recueillis ; ils le méritent cependant bien, par les nuances, la curieuse et piquante variété, et l'originalité pittoresque qui les distinguent. C'est surtout la vie populaire et la vie des campagnes que l'artiste devrait saisir, comme l'a si bien fait l'homme de talent auquel nous devons les deux portraits ci-joints.

Le premier est celui de Jean Gerbelin-Cerbot, paysan de la Corrèze, qui s'est domicilié près de la voute Polignac, et qui sait toutes les légendes du pays ; c'est lui qui, assis auprès de ses bœufs, me conta la fameuse légende des Fées vertes de la voute, à peu près dans les termes suivants :

« Vous voyez bien cette montagne et ce rocher, surmonté de ce vieux château. Trois mineurs y travaillaient depuis longues années, et y gagnaient honnêtement de quoi nourrir leurs femmes et leurs enfants. Quand ils se rendaient le matin à la montagne, ils prenaient avec eux trois choses : d'abord leur livre de prières, ensuite leur lampe garnie d'huile pour un jour, puis le morceau de pain de la journée. Avant de commencer leur travail, ils priaient Dieu de veiller sur eux dans la montagne, puis ils se mettaient à travailler.

« Un jour, après qu'ils avaient bien travaillé et lorsque le soir approchait, il arriva que la montagne s'éboula devant eux et leur ferma le passage. Ils se crurent ensevelis, et dirent : « Ah ! bon Dieu, pauvres mineurs que nous sommes ! nous voilà réduits à mourir de faim. Nous n'avons du pain que pour un jour, et de l'huile que pour un jour dans nos lampes ! » Ils se recommandèrent à Dieu et se résignèrent à mourir ; mais, ne voulant pas rester oisifs tant qu'il leur resterait des forces, ils continuèrent de travailler et de prier. Or, il arriva que leur lampe brûla pendant sept ans, que leur morceau de pain, dont ils mangeaient journellement, demeura toujours, non pas entier, mais également gros ; tous les jours de belles petites fées vertes, qui avaient le corps mince comme des anguilles et luisant comme du bronze doré, entraient par-dessous terre, au nombre de trois : l'une apportait du feu, la seconde de l'huile, la troisième du pain ; si bien que ces sept ans ne parurent qu'un jour aux mineurs. Mais, comme ils ne pouvaient se couper les cheveux, ils étaient devenus longs a'une aune. Pendant ce temps-là, leurs femmes les crurent morts ; et, comme elles pensaient ne plus jamais les revoir, elles songèrent à prendre de nouveaux maris.

« Or, il arriva que l'un des trois mineurs ensevelis poussa un soupir qui partait du fond du cœur.

« Ah ! s'écria-t-il, si je pouvais revoir seulement une fois la lumière du jour, je mourrais content ensuite. »

« Le second s'écria en pleurs : « Ah ! si je pouvais seule-

ment m'asseoir et manger à table avec ma femme, je mourrais content ensuite. »

« Le troisième dit à son tour : « Ah ! si je pouvais seulement, pendant une année encore, vivre tranquille et heureux auprès de ma femme, je mourrais content ensuite. »

« A peine avaient-ils achevé de parler ainsi, que les trois petites fées parurent, et la montagne craqua et se sépara, comme vous le voyez, et forma cette arcade basse dans laquelle l'eau entre en poussant un triste bruit. Aussitôt le premier s'approcha de la fente, regarda au-dessus de sa tête et vit l'azur du ciel ; au niveau de sa tête, il aperçut l'eau de la Loire. Comme il se réjouissait, selon ses desirs, de revoir la lumière du jour, l'eau arriva jusqu'à lui, et l'emporta mort dans le fleuve. La montagne se sépara, la crevasse s'élargit encore.

« Les deux autres mineurs, avertis par le sort de leur confrère, montèrent sur les parois intérieurs de la caverne, où, piochant toujours, ils taillèrent des escaliers ; puis, se traînant en rampant vers l'ouverture où l'eau bouillonnait, ils se mirent à la nage, et enfin se virent dehors. Ils se rendirent à leur village, dans leurs maisons, et cherchèrent leurs femmes ; mais celles-ci ne voulurent pas les reconnaître.

« Eh quoi ! leur dirent-ils, n'avez-vous jamais eu de maris ?

— Vraiment si, répondirent-elles ; mais, depuis sept



Paysan de la Corrèze.

ans, nos maris sont morts et enterrés dans la Montagne aux Fées Vertes. »

« Le second dit à sa femme. « Je suis ton mari » Mais elle ne voulut pas le croire, parce qu'il avait une barbe longue de douze pieds qu'il avait tournée autour de son corps et qui le rendait entièrement méconnaissable. Alors il lui dit : « Apporte-moi le rasoir qui est là-haut dans l'armoire de chêne ; joins-y un morceau de savon. »

« Il se rasa, peigna ses cheveux. Quant il eut fini, elle vit que c'était bien son mari ; elle s'en réjouit sincèrement, servit tout ce qu'elle avait de meilleur à manger et à

boire, mit le couvert sur la table, puis ils s'assirent et mangèrent très-contents, l'un près de l'autre. Mais à peine le mari eut-il mangé sa dernière bouchée de pain, qu'il tomba mort.

« Le troisième mineur habita pendant une année entière, paisible et content, avec sa femme ; mais, à l'heure précise où il était revenu de la montagne, une seule fée reparut à la fenêtre dans un rayon de soleil. Elle avait des ailes, bien qu'elle eût conservé le corps d'une anguille.

« Il faut nous en aller ensemble, leur dit-elle ; Dieu

accomplit vos souhaits à cause de votre piété. » Et ils s'en allèrent de ce monde à la fois. »

Ce singulier et sauvage conte m'intéressait singulièrement, par le caractère d'imagination sombre et naïve qui le distingue. Il était parfaitement d'accord avec la physio-

nomie sévère et vigoureuse, fine et animée du contour, ainsi qu'avec le paysage qui nous environnait. Tel est le caractère commun de cette région qui comprend la Haute-Loire, la Corrèze, l'Ardèche, le Cantal.

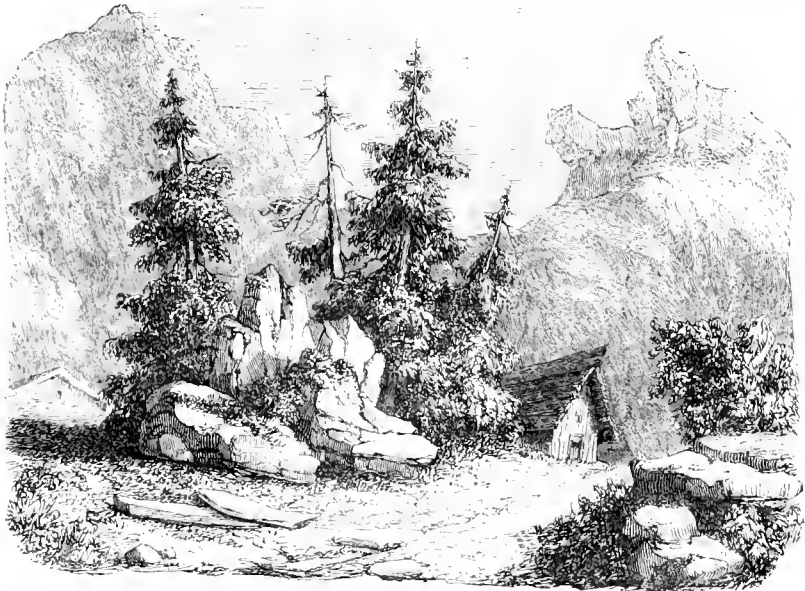
Le berceau de la Loire est encore la partie de la France



Paysan de l'Ardèche.

la plus riche en mines de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, d'acier, d'antimoine, en carrières de marbre, de ser-

pentine, d'ardoises, etc. César compte ces peuples parmi ceux dont il estimait le plus la valeur. Avec moins d'occa-



Environs de Maillas.

sions de se signaler, ils ont conservé même courage, même penchant pour les combats. Ainsi que les peuples guer-

riers, ils sont ralleurs, turbulents, susceptibles, amis des plaisirs bruyants, de la danse, de la course, de la chasse;

sobres et actifs, propres à la fatigue; ce penchant au métier des armes n'a pas dégénéré sous Napoléon. D'autres illustrations ne leur ont pas manqué. C'est à ce rocher des Fées que se rattache la vieille et noble famille de Polignac. L'histoire littéraire et politique gardera toujours, en dépit des agitations et des partis, l'honorable souvenir du cardinal Melchior de Polignac, né au Puy, le 11 octobre 1661. Il fut sur le point de périr au berceau; sa nourrice l'abandonna dans une cour où il passa la nuit; on l'y trouva le lendemain sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Il fit des études brillantes, d'abord aux Quatre-Nations, et ensuite au collège d'Harcourt. Madame de Sévigné louait l'esprit et la douceur du jeune homme; il eutama sa carrière politique à Rome, et l'aménité, la droiture, la justesse de son esprit, réconcilièrent le pape avec Louis XIV. Il passa ensuite en Pologne, où il obtint la couronne pour le prince

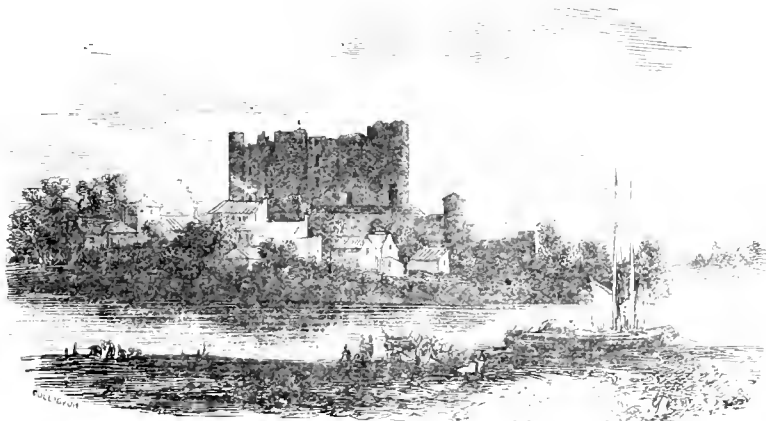
de Conti, qui n'en profita point. Le négociateur habile fut puni par l'exil de la maladresse du prince; employé dans les conférences de Gertruidenberg, il accomploit le traité d'Utrecht et reçut le chapeau de cardinal. Après la mort de Louis XIV, sa disgrâce fut complète. Rappelé, en 1722, et envoyé ambassadeur à Rome, il fut nommé, en 1730, archevêque d'Auch. Il appartient au dix-septième et au dix-huitième siècles qu'il honora tous deux. Les lettres réclament son beau poème latin, intitulé : *Anti-Lucrece*, composé près de Mareigny, sur les bords de la Loire, dans cette situation charmante, où le fleuve quitte ses rochers et baigne un paysage dont le caractère s'adoucit. Ce poème offre des vers dignes de Virgile, une admirable élégance et une refutation, tantôt brillante, tantôt sublime, de cette doctrine qui détruit la moralité humaine en attaquant Dieu lui-même.



Mareigny.

A quelques lieues du rocher de la voûte Polignac, en suivant le cours difficile de la Loire, nous n'avons point perdu le spectacle de ce beau désordre de la nature, ter-

rible effet des antiques et vastes explosions des volcans qui, dans des siècles effacés du souvenir des hommes, ont bouleversé le pays. Partout des ruines de châteaux sur des



Montrond.

colosses de basaltes, d'immenses cratères, et parmi ces géants jetés au hasard, un peuple innombrable de pouzzolanes, de cendres et de scories.

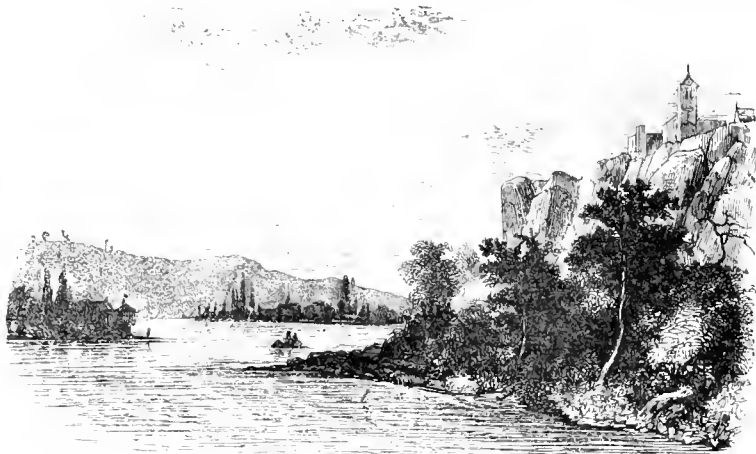
Si nous nous éloignons un moment du cours incertain,

faible et captif de la Loire, pour nous rapprocher du Rhône, le spectacle deviendra plus terrible encore. Ce Rhône, que nous suivrons un jour, fier de la liberté de son berceau, se livre à toute l'impétuosité de ses ondes sauvages; su-

perbe de l'opulence qu'il répand avec le ravage sur ses bords, il se précipite dans la mer, après avoir vaincu tous les obstacles.

Jusqu'à Roanne le caractère sauvage du pays se maintient en s'affaiblissant par degrés; les rochers calcinés de Vil-

lerest, bien qu'environnés d'agréables points de vue qui annoncent la Touraine, parlent encore du vieil incendie des Gaules; les torrents déchirent les vallons; le Rhône les engloutit dans ses flancs, et sur les albiens dont la profondeur se dérobe à la clarté des cieux, l'aigle plane solitaire.



Villereest.

C'est à Vernay que les aspects deviennent riants, que les bois et les plaines commencent à sourire; mais à droite et à gauche, surtout du côté du Rhône, vous trouvez des paysages grandioses et lugubres.

Rochemaure et le rocher de Maillas, par exemple, sont d'anciens volcans sur lesquels les hommes n'ont pas craint de s'établir. Les ruines de l'ancien château de Rochemaure, confusément éparées au milieu des débris du vol-



Vernay.

can, ont quelque chose d'imposant et de terrible; et les vestiges de ce grand courroux de la nature se mêlent aux traces de la puissante féodalité. A Rochemaure, une grande partie des murs ou remparts sont d'un beau basalte noir. Presque toutes les maisons des particuliers y sont adossées à des masses de laves, et ont pour perron et pour escalier des colonnes basaltiques. Toutes les fortifications du château, tours, murailles, remparts, sont de même matière.

On est encore frappé de la grandeur des cours, des salles et des appartements, et de leur majesté silencieuse. Là et là quelques peintures à fresques, bien conservées, des chiffres et des écussons, rappellent nos guerres civiles et la splendeur des temps anciens.

Un rocher d'une élévation extrême, tout entier de basalte, sert de donjon au château de Rochemaure. On n'a pu parvenir à sa sommité qu'en taillant un escalier avec beaucoup d'art dans une gerçure de la lave. Lorsqu'on est enfin parvenu sur cette cime aiguë, on se trouve sur la tête chenue d'un rocher isolé de toutes parts; taillé à pic dans tous les sens, il a au sud une ravine volcanique d'une profondeur épouvantable, où roule avec fracas un torrent impétueux, successeur du fleuve de feu qu'il a remplacé, et offrant à l'ouest une immense déclivité pleine de cendres, de scories et de terre noire et brûlée. L'abîme effrayant que l'on appelle les balmes de Mountrul, n'est autre chose qu'un cratère. Il est circulaire, de cent mètres

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 27
NATURAL
HISTORY



RICHELIEU

à peu près de diamètre, sur cent soixante de profondeur. Une large ouverture, au sud-ouest, donnait passage à la lave. Presque toutes les parois en sont taillées à pic dans quelques parties, les cendres, les laves triturées; les scories, les charbons ont formé des masses qui ressemblent assez à des tours, à des bastions ou à d'autres fragments de fortifications. Dans beaucoup d'endroits, de larges crevasses annoncent autant de bouches par lesquelles le feu s'est frayé un passage. Eh bien! des hommes ont habité ces crevasses, ils s'y sont taillé des demeures; mais les ébou-

lements occasionnés par les pluies, les fontes de neiges qui, filtrant à travers les matières calcinées, les déplacent, les affaissent et les renversent à la longue, ont forcé l'homme à les abandonner. Il n'y restait plus que deux familles vers 1788; depuis peu d'années elles se sont retirées.

Mais la Loire, adoucie, s'avance vers des rives paisibles et gracieuses. Revenons à ce beau fleuve, qui peu à peu se dégage de ses langes sauvages, et qui, plus riant, traverse la vieille ville de Roanne.

(La suite d'un numéro prochain.)

LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS.

LE CARDINAL DE RICHELIEU,

NÉ LE 13 SEPTEMBRE 1585, MORT LE 4 DÉCEMBRE 1642.



Herman-Jean Duplessis de Richelieu, et, selon d'autres, *Armand*, issu d'une ancienne race noble du Poitou, naquit le 5 septembre 1585, dans le petit château de Richelieu. Il était le cadet d'une famille nombreuse et assez pauvre.

A vingt ans, se destinant aux armes, sous le nom du marquis de Chillou, il quitta le castel de ses pères. Son second frère, pourvu de l'évêché de Luçon, s'étant fait chartreux, Herman fut nommé à sa place. Fort assidu aux devoirs de son état, il se distingua bientôt parmi les membres de son ordre, comme l'un des plus éloquents et des plus habiles. La pauvreté de son évêché et la médiocrité de sa situation l'affligeaient sans le déconcerter; il était déjà ambitieux, orgueilleux, courageux, rusé, patient. « Je puis vous assurer, écrivait-il à une dame (madame de Bourges), que j'ai le plus vilain évêché de France, le plus crotté et le plus désagréable; mais je vous laisse à penser quel est l'évêque! Il n'y a ici aucun lieu pour se promener, ni jardin, ni allée, ni quoique ce soit, de façon que j'ai ma maison pour prison. . . . » Il ne savait comment se meubler, et écrivait à la même personne: « Madame, je n'ai pas besoin de grande dé-

« pense, ma bourse étant faible. Donnez-moi de bons con-
« seils; vous m'obligerez fort, car je suis bien irrésolu,
« principalement pour un loisir, appréhendant fort la quan-
« tité des meubles qu'il faut; et d'un autre côté, tenant
« de votre humeur, c'est-à-dire étant un peu glorieux, je
« voudrais bien, étant plus à mon aise, paraître davan-
« tage. »

En 1612, le jeune évêque publia un livre de contro-
verse, intitulé : *Les principaux points de la Foi catho-
lique, contre l'écrit présenté au roi par les ministres de
Charvonton*. Cette vigoureuse attaque contre le protestan-
tisme lui fit beaucoup d'honneur; aussi le clergé le chargea-

-t-il, en 1614, de porter la parole pour son ordre, aux
états généraux qui venaient d'être convoqués.

« Les trois ordres attendaient (ainsi s'exprime un con-
« temporain) à la porte de la salle, pressés et poussés au
« milieu des piques et des halberdars, pendant que plus
« de deux mille courtisans, muguets et muguettes, et une
« infinité de gens de toutes sortes avaient pris les meil-
« leurs places. »

Ce fut au milieu de ce tumulte que se fit la présentation
des cahiers par Richelieu, évêque de Luçon. Sa harangue
dans laquelle les droits du clergé étaient puissamment
soutenus, et l'introduction des ecclésiastiques au conseil

du roi était réclamée, eut du succès et la reine le complimenta. Ce fut le premier degré de sa fortune. Il prit alors goût aux mœurs de la cour et au séjour de Paris. Bien accueilli de tous, mais usant de sa jeunesse et de sa première faveur avec prudence, il se lia d'abord avec un homme plus spirituel que célèbre, et plus puissant que brillant, qui a laissé peu de souvenirs dans l'histoire, et qui a remué bien des affaires, l'intendant Barbier.

On vantait la solidité d'argumentation et la façon persuasive de l'évêque de Luçon : il s'était déjà fait admettre comme premier aumônier dans la maison de la reine régnante, et ce fut de lui que l'on fit choix lorsqu'on voulut ramener à la cour le prince de Condé, dont l'exil volontaire embarrassait la reine; il partit et il réussit, non sans peine. En 1616, on lui avait déjà confié plusieurs missions difficiles et délicates, mais subalternes; de ces négociations épineuses, que le maître désavoue si l'agent ne réussit pas, et qui profitent peu à l'agent lui-même s'il réussit. Il s'en était tiré à merveille. Ses conseils étaient tour à tour hardis et sagaces, selon l'occasion et la nécessité : on se trouvait toujours bien de les avoir suivis. A la fin de l'année 1616, il fut nommé secrétaire d'Etat, et garda son siège épiscopal, ne voulant pas quitter le certain pour l'incertain, et connaissant toute la mobilité des choses politiques. On critiqua hautement cette confusion, mais la cour passa outre. On avait besoin de Richelieu, et l'on pressentait vaguement sa force. Dès cette époque il se chargea des frais d'éloquence; et en février 1617, ce fut lui qui se chargea de commenter et d'expliquer dans un commentaire à part les mesures prises contre les princes.

Le roi (disait Richelieu dans ce commentaire), « pro-
« teste devant Dieu et devant les hommes que rien ne
« lui met les armes à la main, si ce n'est celles que
« les princes ont déjà prises; qu'il les prend contre son
« gré, que ses larmes accompagneront le sang qu'on le
« forcera de répandre; et si, pour conserver la dignité
« de sa couronne, pour empêcher la dissipation de l'Etat
« et l'établissement d'une tyrannie particulière dans chaque
« province, il se voit forcé de châtier ces perturbateurs, il
« ose se promettre que Dieu favorisera ses justes armes.
« Pourquoi il convie tous ses sujets à l'y aider; les ecclé-
« siastiques, en redoublant leurs prières et exhortations; la
« noblesse, en le servant de son courage, les communautés
« et le peuple, en gardant l'inviolable fidélité dont ils ont
« fait preuve dans ces derniers mouvements; tous enfin, en
« conspirant par tous moyens au repos de l'Etat, à la pros-
« périté de leur roi et à la grandeur de cette monarchie. »

Bien qu'il servit les desseins de Concini, il prévint la ruine du maréchal d'Ancre, tout-puissant à la cour, et détacha sa naissante fortune de cette fortune en ruines. Après la mort du maréchal, faisant tête à l'orage, il est le seul des trois ministres disgraciés qui osa se montrer dans cette salle où le roi, monté sur un billard, recevait les félicitations de ses gentilshommes, après avoir ordonné le meurtre. Le roi, du haut de son billard, lui parla agréement, mais ne le chassa pas. Richelieu alla tranquillement pour entrer dans la salle où se tenaient les secrétaires d'Etat; on lui refusa la porte. Mais il avait été si calme pendant l'orage, qu'on eut beaucoup de ménagements pour lui. Il suivit la reine reléguée à Blois, et sa conduite fut habile; il se montra dévoué avec ardeur à la femme persécutée, obéissant envers les vainqueurs, convenable et digne envers les vaincus. Il s'effaça devant le nouveau

pouvoir, sans insulter le pouvoir déchu. Après quarante jours passés dans l'exil de Blois, il fut éloigné de la reine par ordre de la cour, sans que son habileté fût devenue suspecte, et que lui-même feignit de se croire en butte à des soupçons.

Retiré dans son prieuré, à côté de Mirabeau, il annonça « qu'il allait désormais s'y enfermer avec ses livres, et
« s'occuper, selon sa profession, à combattre l'hérésie. » En effet, redevenu théologien, il prit en main les intérêts de l'Eglise, et s'empara d'une querelle survenue entre les ministres protestants de Charente, et le P. Cernoux, confesseur du roi. « Défendre les principaux points de la
« foi catholique, c'était, disait-il dans sa préface, un devoir
« d'évêque, d'autant mieux qu'il se trouvait alors dans un pays
« de réformés où l'on triomphait grandement de ce débat. » Il dédiait au roi, fils aimé de l'Eglise, ce livre, sévère quant à la doctrine, indulgent pour les personnes, « que
« le roi (ajoutait le prudent ministre) devait essayer de
« convertir, non par force, mais par les voies les plus
« douces, l'expérience ayant prouvé que les remèdes vio-
« lents ne faisaient qu'aigrir les maladies de l'esprit. » Tout cela était très-habile; et lorsque la reine mère se fut échappée de Blois, ce fut encore l'évêque de Luçon que l'on alla chercher dans sa retraite, et que l'on envoya près d'elle comme négociateur.

Après la dé faite d'Anne d'Autriche et des princes, ces derniers le choisirent de nouveau comme l'homme le plus capable de ménager leurs intérêts.

Mais il commençait à se faire trop estimer; en vain le chapeau de cardinal fut demandé pour Richelieu par la reine, il fut refusé obstinément. Louis XIII, lui-même, le redoutait. « Ne me parlez pas de cet homme, disait-il un
« jour à sa mère. C'est un ambitieux qui mangera tout
« mon royaume. » La protection de Marie de Médicis le rendait suspect; on craignait l'amour du peuple qui s'était attaché à elle et à ses favoris depuis qu'elle était malheureuse; mais surtout on avait grand-peur de cet évêque de Luçon, en qui « on reconnaissait, disent les mémoires
« de Richelieu lui-même, quelque force de jugement et
« dont on appréhendait l'esprit. » Il conseillait à la reine de dissiper tous ces ombrages à force de prudence et de précautions; d'écouter beaucoup, de parler peu, de se conformer aux désirs du roi et d'attendre. Cependant « on
« se tenait sur la réserve, on ne lui faisait voir que la
« montre de la boutique, et elle n'entraît pas au magasin. » Grâce à ces mesures de prudence, il obtint le chapeau en 1622; deux ans après il rentra au conseil; et comme ecclésiastique, il eut la première place. C'est là que commença sa véritable vie.

A trente-huit ans, il était dans toute la force de l'âge, du génie et de la volonté. C'était alors un homme pâle et maigre, d'une taille haute, dont le visage ovale et très-allongé exprimait la fermeté, la gravité et la finesse. Des rides nombreuses sillonnaient son front haut et superbe. Ses cheveux noirs et pendans, comme ceux de Napoléon, et la touffe de barbe qui terminait son menton aigu, encadraient avec élégance une figure dont le trait principal était la courbe hardie de ce nez aquilin, qui semblait sculptée avec un burin de fer. Deux monstaches à l'espagnole surmontaient les contours sévères de ses lèvres minces. Tous les contemporains et tous les portraits attestent que sa présence respirait la terreur et la majesté. Il marchait par étans, avec une fierté sacerdotale, souple, hardie et une vivacité

impatience de résistance. Il parlait bien, brièvement et avec une netteté d'acier; mais il lui arrivait souvent de déguiser sa pensée sous les fleurs de l'emphase castillane, dont il ornait et surchargeait à dessein son discours, soit que la recherche du bon ton et du style alors à la mode l'emportât et le séduisît, soit qu'il trouvât commode de parler longtemps et éloquemment sans rien dire.

Il se mit alors en devoir d'achever une œuvre triple : réduire les protestants, abaisser l'Autriche espagnole et réduire les orgueils féodaux. Ce fut là sa tâche, et il y réussit.

(La suite au numéro prochain.)

LE LIVRE DE LA SANTÉ,

OU

ANECDOTES MÉDICALES, FAITS ET CONSEILS RELATIFS
À LA SANTÉ DE L'HOMME.

BAINS PUBLICS POUR LES CLASSES OUVRIÈRES.

Le philosophe qui, après avoir médité sur le crime et sur ses causes nombreuses, a reconnu avec raison qu'on ne peut arriver à la suppression des vices qu'en détruisant une à une les causes qui les ont fait naître, suivra avec intérêt le mouvement qui s'opère à Edimbourg parmi la classe ouvrière, en faveur de laquelle on a établi des bains publics.

On a remarqué que la maladie produit le crime de deux manières différentes. D'abord elle énerve l'homme, lui rend le travail pénible, l'entraîne vers des moyens plus faciles, quoique coupables, de suffire à son existence. Le second résultat est plus cruel encore; la maladie enlève, à la fleur de l'âge, des parents vertueux, dont les enfants se trouvent ainsi lancés dans le monde, privés de conseils et sans ressources d'aucun genre. Les prisons se remplissent d'orphelins que les ravages de la maladie et la perte de leurs protecteurs naturels ont précipités dans ces lieux.

Afin de prouver combien la propreté personnelle, combinée avec d'autres causes, peut être favorable à la santé, il suffit de rappeler un seul fait :

Lorsqu'il y a quelques années la fièvre décima la classe pauvre à Edimbourg et à Glasgow, les prisonniers de ces deux villes auxquels on prodigua, suivant la coutume établie, les soins les plus minutieux de propreté personnelle, échappèrent tous à la contagion générale.

LE SECRET DE VIVRE LONGTEMPS.

Il y a plusieurs années, dit un auteur allemand moderne, je lus dans les journaux, qu'un homme était mort, près de Rome, à l'âge de cent dix ans, qu'il n'avait jamais été malade, et qu'il avait été, pendant le cours d'une si longue vie, toujours de bonne humeur et d'un heureux tempé-

rament. J'écrivis immédiatement à Rome pour savoir si, dans la manière de vivre du vieil homme, il ne s'y trouvait pas quelque chose de particulier qui lui eût procuré une vie si longue et si heureuse; la réponse que je reçus était ainsi conçue :

« Cet homme avait été fort bienveillant; il ne mangeait et ne buvait que ce qui est nécessaire à l'existence, et jamais au delà de ce que la nature exige. Dès sa plus tendre enfance, il n'avait cessé de s'occuper.

Je pris note de cela dans un petit livre, où j'écrivais généralement tout ce dont je désirais me souvenir. Je remarquai bientôt après, dans un autre journal, qu'une femme était morte, près de Stockholm, à l'âge de cent quinze ans, et qu'elle avait vécu toujours heureuse, sans éprouver aucune maladie. J'écrivis immédiatement à Stockholm, afin d'apprendre quel était le moyen mis en usage par cette vieille femme, pour se conserver la santé; voici, lecteur, quelle fut la réponse :

« Elle était constamment propre, et avait l'habitude de se laver tous les jours la figure, les pieds et les mains dans l'eau froide. Aussi souvent que l'occasion l'exigeait, elle prenait un bain; elle ne buvait et ne mangeait aucuns mets délicats ou sucrés; rarement prenait-elle du café, ou du thé, jamais de vin. »

Je pris note de cela dans mon petit livre.

Quelque temps après, je lus encore qu'un homme, près de Saint-Petersbourg, avait toujours joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de cent vingt ans. Je pris de nouveau ma plume, et écrivis à Saint-Petersbourg; voici quelle fut la réponse :

« Il se levait de grand matin, et ne dormait pas plus de sept heures; il ne fut jamais paresseux; il travaillait et s'occupait principalement en plein air, et particulièrement dans son jardin. Soit qu'il marchât ou qu'il fût assis, il ne se tenait jamais de travers, ou dans une posture inclinée, mais toujours parfaitement droit, et dédaignait souverainement les habitudes de luxe efféminé de ses compatriotes. »

Après avoir lu et mis cela en note dans mon petit livre, je me dis à moi-même : « Vous seriez bien fou, vraiment, de ne pas profiter de ces exemples. »

J'écrivis donc tout ce que je savais de ces heureux vieillards sur une carte que j'attachai à mon pupitre à écrire, afin que, l'ayant constamment devant les yeux, elle pût rappeler à mon esprit ce que je devais faire, et ce dont je devais m'abstenir. Chaque jour, le matin et le soir, je lis le contenu de ma carte, et me conforme entièrement aux règles qu'elle prescrit.

Je puis à présent vous assurer, mes chers et jeunes lecteurs, sur la parole d'un honnête homme, que je suis beaucoup plus heureux, et que je jouis d'une bien meilleure santé depuis que j'ai adopté ces maximes. Autrefois j'avais mal à la tête presque chaque jour, et, à présent, j'en souffre à peine une fois dans trois ou quatre mois. Avant d'adopter cette règle de conduite, je ne m'aventurais que difficilement à la pluie et à la neige sans attraper du froid. Dans les premiers temps, une promenade d'une demi-heure me fatiguait jusqu'à l'épuisement; à présent, plusieurs milles de marche ne me causent pas la moindre faiblesse. »

PETITES MORALES.

CARNET D'UN VIEUX CURÉ.

Maximes de chaque jour. — Le fer.
Vers du Persan Hafiz. — La plus ancienne des horloges.
Un couvent en Algérie.
— Le caméléon. — La pêche des perles, etc., etc.

MAXIMES DE CHAQUE JOUR.

Persévérez contre le découragement. — Conservez votre calme. — Employez vos loisirs à l'étude, et toujours ayez quel que ouvrage en main. — Soyez ponctuel et méthodique en affaires, et ne temporez jamais. — Ne soyez jamais pressé. — Que vos convictions ne cèdent point à l'argumentation d'autrui. — Soyez matinal, et sachez économiser le temps. — Sachez conserver votre propre dignité sans avoir l'apparence de l'orgueil; les manières sont quelque chose pour tout le monde, et pour quelques-uns elles sont *tout*. — Soyez réservé dans vos discours, attentif et lent à parler. — N'acquiescez jamais aux opinions immorales ou pernicieuses. — Ne soyez pas prompt à déduire vos raisons à ceux qui n'ont pas le droit de vous interroger. — En fait de conduite, croyez qu'il n'y a rien qui soit sans importance ou qui soit indifférent. — Donnez des exemples plutôt que d'en recevoir. — Soyez strictement sobre, et dans toutes vos actions souvenez-vous que vous aurez à rendre un compte définitif.

(SAINT BORROMÉE.)

LE FER.

L'histoire des migrations du genre humain aux siècles barbares nous apprend que les tribus guerrières venues de l'intérieur de l'Asie pour envahir les contrées d'Europe se rnaient de préférence sur la Suède à cause de la richesse des mines. Ce pays était le seul, en effet, qui renfermât à la surface de la terre le fer et le cuivre pour la confection des armes et des ustensiles; on les recueillait au moyen des procédés les plus simples. Cet avantage naturel devait nécessairement faire de la Suède le point de ralliement pour les populations asiatiques qui se pressaient vers l'Europe.

Leur pays ne produisant qu'une petite quantité de métaux utiles qu'il fallait se procurer à grand'peine, la Suède était pour ces barbares le Mexique, le Pérou, ou plutôt un arsenal d'où ils tiraient leurs armes avant de se diriger sur l'Allemagne. Cette circonstance explique pourquoi on s'est toujours figuré que cette multitude de Goths s'est élancée de la Scandinavie sur l'Europe. De là aussi nous vient sans doute cette tradition absurde sur Odin, qui aurait envahi ce pays et s'y serait établi, le préférant aux climats plus doux et plus agréables des contrées du sud de la Baltique. La même cause a favorisé le commerce que l'histoire nous dit avoir existé entre Novogorod et la Suède aux temps les plus reculés, alors que Wisby, dans l'île de Gotland, servait d'entrepôt ou de rendez-vous pour l'échange des produits. On aura une idée du prix qu'attachait une ancienne population guerrière à un tel avantage, si l'on se donne la peine de calculer la quantité de fer et de cuivre employée dans les ar-

mes à cette époque. Nous ne pouvons compter moins d'une once de fer par chaque pointe de flèche, puisque les archers modernes la font peser une once et demie. Un soldat ne pouvait guère se risquer sur le champ de bataille sans être pourvu au moins de quatre paquets de flèches, dont chaque en contenait vingt-quatre, et ne servait pas au delà de douze minutes; mais dans une bataille ordinaire de trois ou quatre heures, admettant que bon nombre de flèches pussent être ramassées et resservir, il faut en compter quatre-vingt-seize par homme. Ainsi les pointes de flèches seules, destinées à un corps de quatre mille soldats, devaient avoir le poids de quatorze tonneaux.

Les Romains, autrefois, préféraient les lances et les javelots aux flèches; chacune des pointes pesait environ six onces. Chaque homme en avait sans doute au moins deux, ce qui produit le poids de deux tonneaux de plus par quatre mille soldats. Quant aux épées, aux haches, aux hallebardes, aux lances ou armures défensives, telles que les casques, dont ils étaient tous revêtus, sans compter les cottes de mailles ou l'armure complète portée par un grand nombre, il est bon d'observer que rien de tout cela n'échappait aux vainqueurs; l'armée en déroute abandonnait ses morts et ses blessés, et s'occupait ensuite à réparer ses pertes. Tout ce fer, tout ce bronze, transporté sur le champ de bataille, rendait les combats difficiles; aussi la première action était-elle presque toujours décisive.

Une défaite ne pouvait se réparer avec les mêmes soldats, les vaincus ayant perdu toutes leurs armes. Nous comprenons maintenant l'importance de la Suède pour les gens de l'armée envahissante des Goths. Jamais la Scandinavie n'a pu nourrir plus d'habitants qu'elle n'en possède aujourd'hui, elle n'aurait jamais pu enfanter ces multitudes toujours renaissantes qu'on a crues venir du Nord, poussés vers l'empire romain.

(Diario di Milano.)

VERS DU PERSAN HAFIZ.

Bannissez de votre société rapporteurs et calomnieurs; ce sont eux qui soufflent le feu infernal qui doit exciter les flammes de la rage furieuse, en abusant de votre crédulité, puis de votre patience; le tout peut-être pour établir un mensonge. Ne vous enquérez point des affaires d'autrui, ni de ce que l'on a dit de vous-même, ni des malentendus de vos amis; tout ceci ne tend à autre but que de trouver l'aliment d'un feu qui dévorera votre propre demeure.

LA PLUS ANCIENNE DES HORLOGES.

Les peuples de l'Orient mesurent le temps par la longueur de leur ombre. Si vous demandez à quelqu'un quelle heure il est, il se placera au soleil, se tiendra debout, et regardant ou se termine son ombre, il mesurera avec ses pieds la longueur, et vous dira l'heure à peu de chose près. Les ouvriers désirent beaucoup voir apparaître l'ombre qui leur indique le moment où ils doivent quitter leur ouvrage. Celui qui veut quitter son travail dit: « Combien mon ombre est lente à venir!

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt? — Parce que j'attendais mon ombre. » Dans le septième chapitre de Job nous trouvons : « Tel qu'un ouvrier désire voir arriver son ombre. »
(*Roberts's Illustrations.*)

UN COUVENT EN ALGÉRIE.

Les législateurs modernes, souvent mus par des idées honorables, souvent livrés aux espérances d'une philanthropie insuffisante et impuissante, sont forcés de revenir, dans la pratique, aux idées et aux institutions chrétiennes qui se trouvent être, en définitive, les plus utiles et les plus praticables de toutes.

On se plaignait depuis longtemps du petit nombre de femmes qui se trouvent en Algérie, et l'on prétendait, avec raison, que c'est un des obstacles qui s'opposent au progrès de la colonisation. A l'imitation de Romulus, nos philosophes, législateurs, administrateurs, ne tiennent pas compte des faibles dans leurs projets. Il leur faut des cultivateurs, des maçons, des soldats; leur pensée ne va pas au delà; ils ne s'aperçoivent pas qu'une société toute livrée au règne de la force, et sans sympathies domestiques, sans famille, est sans espoir d'avenir, et par conséquent sans existence.

L'*Echo* d'Oran, dans son numéro du 4 janvier, propose d'établir à Alger, Oran, Bone, Philippeville, etc., une maison destinée à recevoir les filles de quatorze ans parmi les enfants trouvées des grandes villes de France.

« Dans ces maisons, dirigées par une communauté religieuse, on continuerait à apprendre à ces jeunes filles à lire, écrire, coudre, faire le ménage, un peu de cuisine, enfin tout ce qui peut être utile de connaître pour une femme sans fortune, ne vivant que du travail de ses mains.

« Ces maisons seraient établies en dehors des villes, de manière à pouvoir y joindre une petite ferme, dont le produit reviendrait à l'établissement, et où les jeunes élèves apprendraient à soigner les volailles, traire les vaches, faire du beurre, du fromage, etc.

« Les plus robustes seraient employées, autant que possible, à la culture et au jardinage.

« Quand des colons, déjà établis en Algérie, des cultivateurs, des artisans voudraient se marier, ils feraient la demande d'une de ces filles : moyennant des certificats constatant la moralité et le bon établissement de ces individus, on leur donnerait en mariage la fille demandée, à laquelle le gouvernement remettrait une dot de 600 fr., non en argent, mais en un trousseau pour femme et en linge de ménage.

« Ces filles, élevées religieusement et laborieusement, deviendraient de bonnes mères de famille, qui seraient la souche d'une excellente génération. »

Cette idée et ces tendances nous paraissent excellentes; et combien de jeunes ouvrières sans ouvrage, exposées dans nos grandes villes aux privations de la misère, à ses tentations et au vice qui couronne cette misère et l'aggrave, trouveraient dans un asile de ce genre un espoir de vie heureuse et chrétienne! Deux couvents nous sembleraient nécessaires. l'un pour les petites orphelines, l'autre pour les jeunes filles de douze à quinze ans sans ressources, qu'une éducation catholique préserverait ou guérirait de toute souillure.

LA MEILLEURE PILULE.

L'espérance ranime le courage, qui vaut mieux que toutes les pilules médicales. Renoncer au combat de la vie, quelle faiblesse! Celui qui peut faire renaitre le courage dans l'âme humaine est le meilleur médecin.

HAMANN.

ORIGINE DES BROUILLARDS.

On se fait en général une idée fautive du brouillard que nous voyons planer au-dessus des prairies basses et sur les bords de l'eau; on est persuadé qu'il est ascendant. Voici d'où vient l'erreur: après l'avoir observé dans les bas-fonds, on le voit s'élever à mesure que le froid de la nuit augmente; cependant il est prouvé que l'humidité n'est pas ascendante, mais que la température froide de ces lieux est la cause première de la condensation de la vapeur. D'abord invisible, à mesure que la nuit avance, elle s'élève davantage. Une grande portion de cette vapeur atteint les plus hautes régions de l'atmosphère et s'offre à nos yeux sous la forme de nuages; mais quand le froid le a rendus plus compactes, ils se rapprochent de la terre jusqu'à ce qu'enfin, complètement privés de chaleur, ils tombent en pluie pour se reproduire sans cesse de la même manière.

LE CAMÉLÉON.

On a dit que le caméléon vivait d'air; il a besoin d'un régime plus substantiel. Voici peut-être l'origine de ce conte absurde. Les poumons de cet animal sont très-volumineux et peuvent se remplir d'air de telle sorte que le caméléon se gonfle à l'excès, et reste dans cet état pendant des heures entières, sans donner signe de vie. Quand l'air s'est épuisé, les côtés de l'animal rentrent, il reprend sa chétive apparence jusqu'à ce que les poumons soient boursofflés de nouveau et reproduisent en lui les mêmes effets. Certains prolongements de ces poumons pénètrent les nombreuses cellules qui divisent la cavité de l'abdomen, tandis que d'autres se glissent sous la peau entre les muscles et s'y rattachent seulement par des membranes flasques, surtout à l'épine du dos, au centre des parties inférieures ainsi qu'aux membres et à la queue. Ainsi, chez cet animal bizarre, ce n'est pas l'estomac, ce sont les poumons qui accaparent l'air.

LE LAIT DE CHÈVRE EN ESPAGNE.

Nous bûmes peu de vin, mais, en revanche, beaucoup de lait de chèvre; c'est le meilleur qu'on puisse trouver. J'en ignore la cause, à moins de l'attribuer à la vertu des plantes que les chèvres broutent en cette saison. Nous faisons une telle consommation de ce lait, que les gens du pays s'étonnaient du nombre de pintes que nous demandions. A Pedroso, les règlements nous forçaient à le faire venir de loin, les chèvres étant amenées dans certains endroits pour suppléer à nos besoins, mais on ne leur permettait ni de s'écarter du chemin, ni de brouter sur les terres.

(*Excursions d'un Français.*)

LA PÊCHE DES PERLES.

Nous voyons une multitude de gens se lancer dans des voies périlleuses, entraînés par l'unique espoir de se procurer des objets auxquels les hommes attachent du prix ; mais l'industrie dont je veux parler excite bien davantage l'étonnement. Qui ne connaît les perles, ces blanches et magnifiques substances dont on fait des colliers, des boucles d'oreilles et tant d'autres ornements ? Comment savoir, à moins qu'on ne nous l'ait expliqué, d'où viennent ces objets élégants, si admirés, et ce qu'ils sont en réalité ? Auriez-vous jamais deviné qu'on les trouve dans l'écaille d'une huître ? Quelques rivières d'Angleterre renferment des mollusques qui produisent des perles ; mais c'est une espèce d'huître dans les mers des Indes qui fournit les plus belles, inégales cependant, même dans ces parages. On croit que ces perles sont causées par une certaine maladie de l'animal. On prétend que si l'on introduisait à travers l'écaille d'une huître vivante un morceau de fil de fer bien pointu, de manière à effleurer la chair sans tuer l'huître, et qu'on la replaçât dans la mer, on trouverait, peu de temps après, une perle formée au bout de ce fil de fer.

Les pêcheurs se procurent les huîtres en plongeant dans la mer. Ils se dirigent plusieurs à la fois en bateau vers un endroit où l'eau est profonde. Quelques-uns plongent au fond, et ramassent avec toute la promptitude possible les huîtres, qu'ils mettent dans un sac pendu à leur ceinture ; quand la respiration leur devient absolument nécessaire, ils lancent au-dessus de l'eau une corde attachée autour de leur corps, corde dont les gens du bateau s'emparent pour les retirer. Ils se reposent tandis que d'autres les remplacent, et ainsi de suite pendant la journée entière. Comme il serait, non-seulement très-ennuyeux, mais aussi très-long d'ouvrir les huîtres une à une, on les jette toutes ensemble dans un trou où elles ne tardent pas à se corrompre. Les écailles s'ouvrent alors d'elles-mêmes ; on les recueille, on les lave, pour les examiner. Quand elles sont toutes rejetées, on nettoie aussi la matière corrompue qu'on visite soigneusement, car les plus belles perles s'échappent quelquefois des écailles avant d'avoir été exploitées.

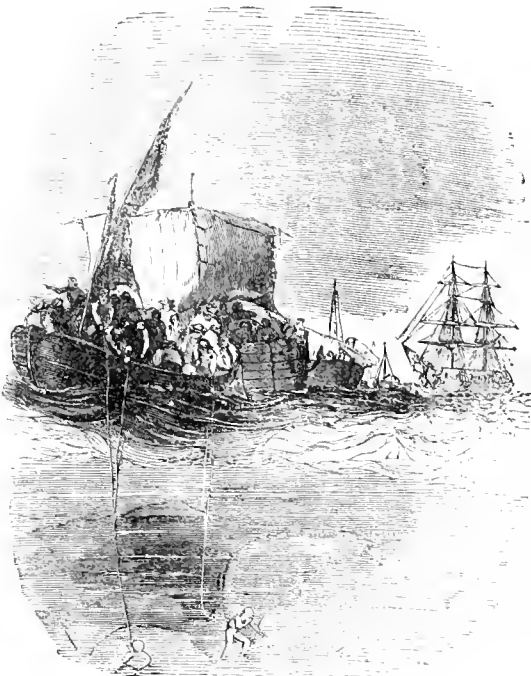
Ce métier est en même temps pénible et dangereux. L'odeur provenant de toute cette matière corrompue est à la fois désagréable et très-malsaine. Souvent il arrive que de gros et voraces poissons, tels que les requins, rôdent autour de ces lieux, et s'emparent des infortunés plongeurs ; alors même qu'ils échappent à la dent de ces monstres, ils meurent ordinairement de bonne heure, à la suite des efforts qu'ils ont faits pour retenir leur respiration.

À peine sont-ils hors de l'eau, que le sang jaillit de leur nez, de leur bouche et de leurs oreilles. Quand vous admirerez la beauté d'une perle, songez aux périls qu'ont affrontés ces pauvres gens pour nous les procurer ; car, après tout, c'est un objet inutile dont la beauté fait seule le prix.

Ce qu'on appelle naere de perle, dont on fait les boutons de chemises, les manches de couteaux et autres petits articles, est la substance intérieure de l'écaille de l'huître à perle, et de celle de plusieurs autres espèces d'écailles ; l'extérieur, qui en est rude et solide, se lime jusqu'à l'apparition de la naere, qui est d'une transparence magnifique et reflète la lumière sous les plus brillantes couleurs.

On apporte chaque année, en Europe, une grande quantité de ces coquillages

Les Chinois sont plus habiles que nous à fabriquer de petits objets avec cette substance. Ils leur donnent un fini, une beauté que nous ne pouvons atteindre. L'intérieur de plusieurs espèces de coquilles *bivalves*, c'est-à-dire doubles et à charnières, offre cette même apparence *naerie*, et il y en a une, en particulier, les *oreilles de mer*, qui resplendissent d'éclat et de beauté.



A NOS CORRESPONDANTS.

A M. E. D. L. F., âgé de neuf ans. — L'amour de l'instruction manifeste dans sa lettre, et cette lettre autographe qu'il nous fait l'honneur de nous adresser, nous intéresse vivement. Pour repaier ou compenser la biche faite à sa jeune bourse par l'erreur dont il se plaint, nous le prions d'agréer, joint à son journal, l'exemplaire d'un livre publié par notre librairie, et orné d'estampes.

A mons... l'éc. de... — Très-touche de son encouragement paternel, nous profiterons de ses utiles conseils, et persévérerons dans la voie indiquée.

A M. L. C. D. T. — Poème agréable, mais sans la moindre instruction pour la jeunesse.

A M^e L. B. D. E. M. — *La Visite à un poète moderne*, acceptée.

A M. R. — *Le Roi seul au*, refusé.

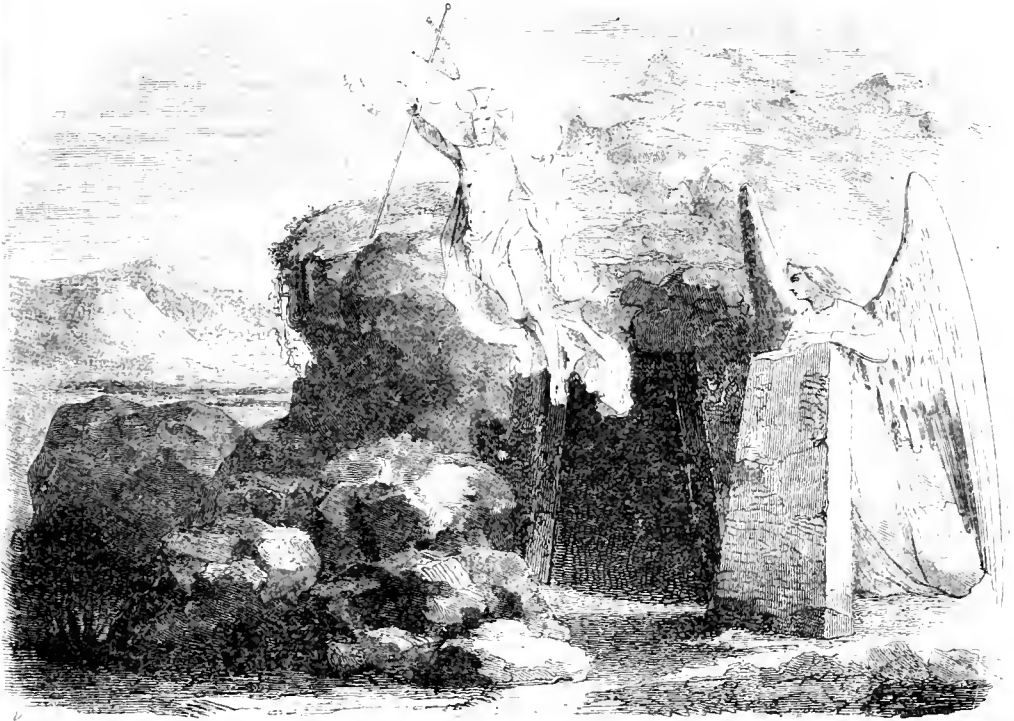
LE LIVRE DES FAMILLES

ou
JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 5. — I^{er} Volume.

1^{er} Mars 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



LA SEMAINE SAINTE.

Les plus hauts mystères du christianisme se résument dans cette courte période de huit jours. Le premier et le dernier retracent les triomphes de l'Homme-Dieu; mais de quelle sombre et juste tristesse sont empreints les jours intermédiaires! Au dimanche des Rameaux, Jésus entre dans Jérusalem comme un monarque dans sa capitale, aux acclamations d'un peuple qui, dans son ardent enthousiasme, jonche de fleurs le chemin que parcourt ce roi de Sion. Au jour de Pâques, c'est un vainqueur qui sort de la tombe et qui dit à la mort : « Ou est ton aiguillon? Mais au vendredi saint, je ne vois que des foyers, des épines, une croix et une terrible agonie. L'Église a consacré par des anniversaires les scènes si frappantes de cette partie de l'histoire évangélique, et a donné le nom de *sainte* à la semaine chargée d'en perpétuer le souvenir. Oh! qu'un si beau nom lui sied bien!

Elle s'ouvre par le dimanche des Palmes. En ce jour, pour rappeler l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem, il se fait une procession où l'on porte des rameaux bénits avant la cérémonie. Au retour, les portes de l'église sont fermées. Le célébrant les frappe à trois reprises : « Princes, ouvrez; portes abaissées, soulevez-vous, et le roi de gloire entrera. » La partie du chœur qui est dans l'intérieur demande : « Quel est ce roi de gloire? » et le célébrant réplique : « C'est le Seigneur « fort et puissant dans le combat. » Trois fois même demande et même réponse. Enfin les portes s'ouvrent. Mais avant ce mystérieux cérémonial, les deux chœurs ont chanté alternativement la ténéreuse hymne *Gloria, laus et honor*. L'origine de cette hymne est digne d'être notée. Théodulphe, évêque d'Orléans, était accusé d'avoir pris part à une conspiration contre Louis le Bebonnaire. Il fut mis en prison à Angers. Au moment où cet empereur, assistant à la procession des Rameaux qui se faisait en cette ville, passa

sous les fenêtres de la prison, Théodulphe entonna son hymne qui plut si fort à Louis, qu'il fit mettre l'évêque en liberté et lui restitua son siège. Depuis ce temps, on a chanté l'hymne de Théodulphe au moment où la procession va rentrer dans l'église.

En Russie, la procession des Rameaux est beaucoup plus dramatique, s'il est permis d'employer ce dernier terme, en parlant d'une cérémonie catholique. Un chariot porte un grand arbre chargé de pommes, de figues et de raisins. Quatre enfants vêtus de surplis chantent *Hosanna* sur le même char. Viennent à la suite des prêtres et des lévites, ainsi que les principaux habitants tenant des palmes. Enfin le patriarche, monté sur un âne et couvert des plus riches ornements, représente Notre-Seigneur. Il est environné de thuriféraires qui l'encensent, et à la suite se déploient encore de nombreuses files. A mesure que le patriarche avance, on étend sous les pieds de sa monture plusieurs pièces de drap pour figurer les vêtements dont le peuple juif tapissait le chemin que Jésus-Christ parcourait dans son triomphe.

A la procession brillante, succède une messe dont l'évangile n'est autre que le récit de la passion du Sauveur. On commence alors le deuil religieux dans lequel l'Église sera plongée jusqu'au jour de Pâques.

A dater du mercredi saint, on chante l'office dit des ténébreux. Là, se chantent sur un ton lugubre les lamentations du prophète Jérémie. A la fin des laudes, tout lumineux disparaît pour remémorer l'éclipse passagère du soleil de justice Notre-Seigneur Jésus-Christ mourant pour notre salut. En certaines contrées, les enfants ont des crécelles bruyantes qu'ils agitent à la fin de cet office pour représenter le tremblement de terre qui eut lieu quand le divin Sauveur expira.

Le jeudi saint est fécond en cérémonies qui sont toutes d'un intérêt éminemment religieux. La messe reproduit la mémoire de cette immortelle scène où Jésus-Christ, entouré de ses apôtres, institua le sacrement de l'eucharistie et de l'auguste sacrifice de nos autels. En ce jour, l'évêque consacre les huiles saintes pour l'administration du baptême, de la confirmation, de l'extrême-onction et de l'ordre; le soir, on fait le lavement des pieds aux pauvres. A Rome, le pape lave les pieds à treize prêtres de diverses nations, puis, ceint d'un linge, il les sert à table, et leur distribue une somme d'argent. Pourquoi donc, nous dirait-on, treize pauvres et non pas douze, car les apôtres n'étaient que ce dernier nombre? On raconte que saint Grégoire le Grand, faisant dîner douze pauvres auxquels il avait lavé les pieds, en aperçut un treizième, et que celui-ci n'était autre qu'un ange revêtu de la forme humaine. Ce prodige est exprimé par le distique suivant :

*Bissenos hic Gregorius pascebat egentes,
Angelus et decimus tertius accubuit.*

« Grégoire faisait manger ici douze pauvres, quand un ange vint se placer à table et compta pour le treizième. » Telle est l'inscription qui se lit dans l'église de Saint-Grégoire, bâtie à Rome sur l'emplacement de la maison de ce grand pape. Nos rois de France observaient le même cérémonial, et les reines en faisaient autant à douze pauvres filles. Cela n'est-il pas plus touchant que les saturnales païennes où les maîtres servaient à table leurs esclaves, lesquels, dès le lendemain, redevenaient un peu moins que leurs bêtes de somme?

L'autel sur lequel a été célébrée la messe de ce jour étant aussitôt dépouillé, la sainte hostie, consacrée pour le lendemain, est portée dans un reposoir où les fidèles s'emprescent de lui venir rendre un culte plus solennel. Le soir de ce jour, principalement, un brillant luminaire entoure le vase dans lequel l'hostie consacrée repose au milieu de cette chapelle splendidement décorée. On y chante des motets et surtout le *Stabat*. La nuit même ne ralentit pas la ferveur, et un assez grand nombre de fidèles la passent tout entière en adoration devant l'eucharistie. Jésus-Christ, en cette nuit lamense, avait dit à ses apôtres endormis, pendant qu'il était plongé dans une mortelle agonie : « Vous n'avez donc pu veiller une seule heure avec moi ! » Et voici que de pieux chrétiens dédommagent en quelque sorte, dans cette nuit commémorative, leur divin maître de ce lâche abandon.

Mais quelle lugubre solennité se prépare ! le vendredi saint est le mémorial de la mort du divin réparateur. Tout va se mettre en harmonie avec cette commémoration du plus touchant mystère du christianisme. L'autel est dépouillé de sa parure, les cierges sont éteints, les ministres sont vêtus d'ornements noirs, les cloches restent dans le silence depuis la messe du jeudi saint, le saint sacrifice lui-même est suspendu ; une cérémonie dite la messe des *présanctifiés*, où la victime n'est pas offerte, tient la place du sacrifice proprement dit. Dans une longue suite d'oraisons, l'Église prie pour tous les besoins ; ses ennemis même, tels que les juifs, les infidèles, les hérétiques, deviennent l'objet de sa tendre sollicitude. Chaque oraison est précédée de l'invitation à fléchir les genoux, *flectamus genua* ; mais au moment où le célébrant va chanter l'oraison pour les juifs, le diacre n'a garde de réciter son invitation. L'Église se rappelle que cette nation déicide fléchissait aussi les genoux, par dérision, devant le Sauveur devenu l'objet de ses sarcasmes et de ses outrages. Puis vient l'histoire de la passion de Jésus-Christ, telle que la rapporte l'évangéliste saint Jean. Ensuite on quitte l'autel. La croix, représentant Jésus-Christ en état de crucifixion, est respectueusement portée en procession. Une voile la déroberait aux regards. Le chœur, sur un chant funèbre, chante les *impropères*, ou tendres reproches que Dieu adressait au peuple ingrat d'Israël : « Mon peuple, que t'ai-je fait ? en quoi t'ai-je contristé ? Je t'ai comblé de bienfaits, et tu m'oublies, et tu me maltraites ! Réponds. Je t'ai arraché à la dure tyrannie des Égyptiens, et tu m'en remercies par la plus cruelle des morts ! » Et un autre chœur ne peut répondre que par un cri qui implore la miséricorde. « Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous ! » La croix est posée sur les marches de l'autel, on la découvre et l'on s'écrie : « Voici le bois de la croix sur lequel fut attaché celui qui a sauvé le monde. » Le clergé se prosterne et va respectueusement baiser ce signe libérateur. C'est ce qu'on nomme l'adoration de la croix. Mais ce n'est point ici le vrai culte de *Latrie* qui n'est dû qu'à Dieu seul. Ce baisement de la croix monte plus haut et s'adresse mentalement à Jésus-Christ lui-même.

Enfin l'hostie consacrée va être retirée du reposoir. On la rapporte solennellement à l'autel. Le célébrant s'en communique après quelques prières, après l'avoir montrée au peuple pour la lui faire réellement adorer. Les cierges qu'on avait allumés pour transporter la sainte eucharistie en cette messe des *présanctifiés* sont encore éteints, et la cérémonie se termine par la récitation des vêpres sans

chant. Cette rapide esquisse du cérémonial du vendredi saint n'en peut fournir qu'une très-faible idée. Heureux le chrétien qui va dans le saint temple s'associer aux salutaires rites de ce jour, y porte un cœur fidele et en sort pénétré d'une reconnaissance active pour la tendresse de l'homme-Dieu qui s'est livré pour l'expiation de nos crimes!

Le samedi saint se présente sous un aspect moins triste. Les autels recouvrent leur parure. C'est l'aurore de la joyeuse pâque des chrétiens. On bénit le feu nouveau. Le diacre, revêtu d'une dalmatique blanche, entonne le *Præconium*. C'est la bénédiction du cierge pascal. « Que « la troupe angélique des cieux tressaille d'allégresse! que « nos saints mystères soient environnés d'un pieux triom- « phe! que la trompette sacrée annonce la victoire du « grand roi! que la terre soit dans la jubilation en voyant « resplendir la lumière si brillante qui l'éclaire de son « reflet! que ce temple retentisse de la grande voix des « peuples, etc. Le cierge pascal est l'emblème du Sau- « veur ressuscité. Après une suite d'autres chants victo- « rieux qui composent cette admirable hymne, le diacre al- « lume le cierge; successivement les flambeaux des acolytes et les lampes empruntent leur lumière à ce cierge sym- « bolique.

Puis des lecteurs, revêtus d'aubes, chantent diverses leçons de l'Ancien Testament. Enfin une procession s'organise, et l'on part pour les fonts baptismaux. L'eau destinée à l'administration du baptême reçoit une bénédiction des plus solennelles. Le célébrant y célèbre les bienfaits que Dieu daigna, dans sa miséricorde, accorder aux hommes par cet élément. Il y verse l'huile des catéchumènes et du saint chrême. En ce jour, autrefois on conférait à de nombreux néophytes le sacrement de la régénération. Pendant huit jours ils étaient vêtus d'habits blancs qui figuraient l'innocence qu'ils y avaient conquise par les mérites de Jésus-Christ, mort et ressuscité. Ils les déposaient au dimanche qui suit la fête de Pâques, et ce dimanche porte encore le nom qui rappelle cet antique usage : *Domínica in albis depositis* : « Dimanche où l'on dépose les vête- « ments blancs. »

La procession baptismale rentre au chœur : la messe commence. On y célèbre la résurrection du Sauveur, mais on y modère encore la joie que doit inspirer le mystère. Jésus-Christ ne s'est point manifesté. Demain l'allégresse sera complète. Anciennement cette messe était celle de la nuit de Pâques; les peuples la passaient dans les temples en attendant le jour, où enfin tout le voile du mystère était entièrement tiré. Mais déjà l'*Alléluia* s'est fait encore entendre après un silence de soixante et dix jours, c'est-à-dire depuis la Septuagésime; à Rome, ce cri d'allégresse pascale reparaît avec une solennité particulière qui mérite de trouver ici sa place.

En cette messe, célébrée par un cardinal, en présence du pape, un auditeur de rote (prévôt de la cour romaine), vêtu d'une tunique blanche, s'avance, après l'épître, vers le trône du souverain pontife; il est accompagné d'un maître des cérémonies. Là, tourné vers le pape, il dit à haute voix : *Pater sancte, annuntio vobis gaudium magnum, quod est Alleluia* : « Saint père, je vous annonce une « grande joie : c'est l'*Alléluia*. » Puis il baise les pieds du pontife et se retire. Alors le cardinal célébrant chante par trois fois *Alléluia*, en élevant graduellement le ton.

Les cloches ont de nouveau frappé les airs de leurs voix

sonores. On achève de faire disparaître tous les signes de deuil. Le grand cierge brille au milieu du chœur. Pendant toute la nuit pascale il éclairera l'enceinte du temple. Jusqu'au jour de l'Ascension, il rappellera le séjour de Jésus ressuscité, au milieu de ses disciples, et aussitôt après l'évangile de la sudite fête, où l'évangéliste nous montre Jésus-Christ s'élevant dans les cieux, le cierge pascal sera éteint. Telle est du moins la pratique si rationnelle du rit romain. La grande fête du christianisme réinnuira le lendemain, dans l'enceinte sacrée, tous les adorateurs du Christ vainqueur de la mort et du péché. Trois fois heureuse l'âme chrétienne qui, en cette époque de spirituelle rénovation, aura aussi ressuscité en elle-même la précieuse vie de la grâce, et pourra en même temps célébrer, en ce jour triomphateur, son propre triomphe!

LA FÊTE DE PAQUES.

« Je suis ressuscité et me voici encore avec vous, *Alle- « luia!* Vous avez étendu sur moi votre main, *Alleluia!* « Votre sagesse a éclaté magnifiquement, *Alleluia, alle- « luia!*

« Seigneur, vous m'avez mis à l'épreuve et vous m'avez « connu. Vous avez connu mon repos dans la tombe et ma « résurrection. »

C'est par ces paroles du royal prophète que s'annonce, dans l'Introit romain, le mystère de la solennité pascale. L'Introit de la liturgie parisienne emprunte ses textes dans l'apôtre saint Paul. « Le Christ est ressuscité d'entre « les morts. La mort a été absorbée et anéantie dans cette « victoire. Et ta victoire, à toi, ô mort! où est-elle? Qu'as- « tu fait de ton aiguillon fatal? »

Ces poétiques passages des livres sacrés sont merveilleusement propres à expliquer la joie de l'Église en ce grand jour. La chaste épouse avait répandu des larmes bien amères sur sa triste viduité. L'époux, au bout de trois jours, secoue la poussière du tombeau, s'en élance radieux, tenant dans sa main encore cicatrisée le *labarum* de son triomphe. On sont ces docteurs, ces scribes, ces Pharisiens railleurs qui disaient à Jésus attaché sur la croix : « Si tu « es le Fils de Dieu, montre-nous ta puissance et des- « cends. » Insensés! il a fait bien mieux encore. Votre folle rage ne savait pas demander un prodige plus éclatant que celui par lequel le Sauveur aurait pu se soustraire à la mort. Cette mort, il l'a subie. La pierre du sépulchre s'est abaissée sur lui. D'intrépides sentinelles ont veillé pour que les disciples n'enlevassent pas la dépouille ensanglantée. Et voici qu'à peine l'aurore du troisième jour a illuminé l'horizon, que ni la pierre ni la garde ne peuvent arrêter l'élan de ce vainqueur du trépas. Il se montre aux saintes femmes, puis à quelques disciples, puis encore à tous les apôtres, enfin à plus de cinq cents de ces hommes généreux qui s'en étaient rendus dignes par leur persévérante docilité à le suivre avant son trépas.

La fête de Pâques remonte au berceau du christianisme. Mais dans le principe il n'y eut pas d'uniformité complète dans toute la catholicité. L'Église latine l'avait fixée au dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune de mars, après l'équinoxe du printemps. Les chrétiens de l'Asie Mineure célébraient Pâques en ce jour-là même où tombait cette lune, c'est pourquoi on les nommait *quarto dec-*

mans. Au quatrième siècle, le pape Victor tint un concile à Rome, et l'on y déclara que ceux qui ne suivraient pas, pour la célébration de cette fête, l'usage romain seraient considérés comme séparés de l'unité catholique. Depuis ce temps la règle a été invariable. Mais pourquoi ce jour-là plutôt qu'un autre? Il était certainement important que cette fête des fêtes, comme la nomme saint Grégoire le Grand, fût solennisée au jour même ou le grand événement avait eu lieu. Or, Jésus-Christ ressuscita le dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune de nisan ou mars. Il fallait en outre éviter de se rencontrer avec les juifs qui célèbrent leur pâque, ou commémoration du miraculeux passage de la mer Rouge, en ce même jour quatorzième du mois de nisan.

Les Eglises orientales, même séparées du centre de l'unité, solennisent Pâques comme les catholiques. Chez les Grecs, en ce jour et les deux suivants, lorsqu'on se rencontre, le salut consiste en ces mots : *Christos anesti* : « Jésus-Christ est ressuscité. » La personne saluée répond : *Alethos anesti* : « Oui, vraiment, il est ressuscité. » Puis les deux interlocuteurs s'embrassent et se séparent.

Pendant plusieurs siècles, la semaine pascale tout entière était chômée. Tout travail, tout voyage était interdit. Les populations se pressaient dans le saint temple pour se livrer à une sainte joie. Plus tard, le lundi et le mardi de cette semaine furent seuls des fêtes obligatoires. De nos jours, en France, depuis le concordat de 1801 ces deux fêtes pascales sont devenues ouvrables. Mais si la discipline extérieure a subi des modifications, l'esprit de l'Eglise est toujours resté le même. Chaque jour de cette semaine a sa messe particulière, les évangiles retracent les diverses apparitions du Sauveur ressuscité. Les pontifes et les prêtres sont vêtus d'ornements blancs. Cette couleur est l'emblème d'une sainte allégresse.

Deux auteurs du treizième siècle relatent les divers usages que l'on observait, en France, au saint jour de Pâques. On ne mangeait rien qui n'eût été sanctifié par les bénédictions de l'Eglise. Le premier de ces écrivains, Durand de Meude, veut qu'on s'y prépare par des bains, afin de figurer, par cette purification du corps, le soin qu'on doit prendre de purifier l'âme de toute espèce de souillure. Il ajoute qu'on se montrait exact à cette pratique, et que l'on se coupait les cheveux et la barbe, en signe de retranchement des vices et de la déposition du vieil homme. Mille pratiques de ce genre, que nous pourrions accumuler, prouvent que dans ces siècles de foi vive la religion était l'âme de toutes les actions, qu'elle présidait aux pratiques de la vie civile. Qu'avons-nous gagné avec notre prosaïque et funeste indifférence?

En ce même moyen âge, certaines églises représentaient une sorte de drame sacré, dès le grand matin de ce saint jour. Un manuscrit de Saint-Benoît-sur-Loire, reproduit par la société bibliophile de Paris, en 1859, nous a conservé ce précieux reste des pratiques religieuses du douzième siècle. Nous désirerions conserver le texte latin, mais bon nombre de nos lecteurs seraient privés du plaisir que peut leur procurer cette pièce curieuse. Si les personnes familiarisées avec la langue latine désirent le texte, nous pourrions plus tard en enrichir nos colonnes. La scène a lieu dans l'église des bénédictins de l'abbaye de Fleury, ou Saint-Benoît-sur-Loire.

MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

Pour imiter la scène du sépulcre, trois religieux partiront d'abord, préparés à l'avance et habillés de manière à imiter les trois Maries. Ils avanceront lentement, ayant l'air triste, et chanteront en forme de dialogue les vers suivants :

LA PREMIÈRE MARIE.

Hélas ! il est donc mort, ce pieux pasteur,
Celui qu'anême haute n'avait souillé.
O déplorable événement !

LA SECONDE MARIE.

Hélas ! il a disparu, le véritable pasteur ;
Celui qui a racheté la vie du coupable.
O déplorable mort !

LA TROISIÈME MARIE.

Hélas ! trop méchante race des Juifs !
Quelle a été ta barbare frénésie ?
O peuple exécration !

LA PREMIÈRE MARIE.

Pourquoi, impie nation, as-tu immolé
Ce Jésus si pur et si saint ?
O rage inouïe !

LA SECONDE MARIE.

Qu'a-t-il donc mérité, cet homme juste ?
Devait-il être cloué sur une croix ?
O condamnable nation !

LA TROISIÈME MARIE.

O malheureuses, qu'allons-nous devenir ?
Nous voici donc privés de ce doux maître,
O lamentable sort !

LA PREMIÈRE MARIE.

Allons promptement à son tombeau ;
C'est tout ce que nous pouvons faire ;
Prouvons notre dévouement.

LA SECONDE MARIE.

Embaumons de rares parfums
Le corps très-saint de notre maître,
Afin que cette précieuse...

LA TROISIÈME MARIE.

Afin que cette précieuse dépouille
Ne pourrisse point dans la tombe.

Lorsque les trois religieux, représentant les trois Maries, seront venus au chœur, ils s'approcheront du tombeau qui y est figuré. Ils feront comme des gens qui cherchent, et ils chanteront ensemble le verset suivant :

Mais nous ne pouvons ouvrir le cercueil sans des aides ;
Qui pourra enlever cette énorme pierre qui en obstrue l'entrée ?

L'Ange leur répondra. Il sera assis en dehors, à la tête du tombeau, vêtu d'une aube dorée, ayant une mitre sur la tête, une palme dans la main gauche, et dans le droite un rameau chargé de bougies. Il dira d'une voix peu élevée, mais grave :

Qui cherchez-vous dans le tombeau,
O amantes du Christ ?

LES TROIS MARIES.

Jésus de Nazareth le crucifié,
O habitants des cœurs.

L'ANGE.

O amantes du Christ, vous cherchez parmi les morts celui qui est vivant.

Il n'est plus ici; mais il est ressuscité comme il l'a dit jadis aux apôtres

Rappelez-vous ce qu'il vous a annoncé en Galilée,
Qu'il fallait que le Christ souffrit, et qu'au troisième jour
Il ressuscitât glorieux.

LES TROIS MARIES, se tournant vers le peuple.

Nous sommes venues au tombeau du Seigneur
En poussant des gémissements. Nous avons vu un ange assis
Qui nous a dit que le Seigneur est ressuscité d'entre les morts.

Après cela, Marie-Madeleine, se séparant des deux autres Maries, s'approche du tombeau, et dit en le regardant fréquemment :

O douleur! hélas! quel dur serrement de cœur!
Me voici donc privée de la présence de ce maître bien-aimé!

Oh! qui a pu enlever de la tombe

Cette dépouille chérie?

Ensuite elle s'avance rapidement à la rencontre des deux personnes qui représentent Pierre et Jean; puis s'avançant devant eux, dans une attitude de tristesse, elle dit :

On a enlevé mon maître;
Je ne sais où on l'a mis.

Le monument a été trouvé vide;

On n'a trouvé que le linceul et le suaire.

Pierre et Jean, entendant ces paroles, s'élançant en courant vers le tombeau. Jean, plus jeune, arrive le premier et s'arrête à la porte. Pierre le suit, et pénètre rapidement dans le tombeau. Jean y entre avec lui. Peu après il en sort, et s'écrie :

Ce que nous avons vu est étonnant.
Le Seigneur a été furtivement enlevé.

PIERRE, à Jean.

Je crois que, comme il l'a prédit,
Le Seigneur est sorti revenant à la vie.

JEAN.

Pourquoi donc a-t-on laissé au tombeau
Le suaire et le linceul?

PIERRE.

Parce que ces objets n'étaient point nécessaires
Au Seigneur ressuscité;
Bien plus, ils sont de sa résurrection
Les preuves irréfragables.

Pierre et Jean s'éloignent. Vient Marie-Madeleine, l'air triste, en chantant comme plus haut :

O douleur! hélas! quel dur serrement de cœur!
Me voici donc privée de la présence de ce maître bien-aimé!

Oh! qui a pu enlever de la tombe
Cette dépouille chérie?

Deux anges apparaissent alors. Ils sont assis au pied du tombeau, et s'adressent à Marie-Madeleine.

Femme! pourquoi pleures-tu?

MARIE.

Parce qu'on a enlevé mon maître,
Et ne sais où l'on l'a mis.

UN ANGE.

Ne pleure point, Marie, le Seigneur est ressuscité
Alleluia!

MARIE.

Mon cœur est enflammé du désir
De voir mon maître.

Je cherche et je ne trouve point
L'endroit où il a été déposé.

Alleluia.

Sur ces entrefaites vient un frère religieux vêtu en manière de jardinier. Il s'arrête près du tombeau :

Femme, pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu?

MARIE.

Ami, si tu l'as enlevé, dis-moi où tu l'a mis, et j'irai le prendre.

LE JARDINIER.

Marie!

LA MADELEINE s'élançant à ses pieds et s'écrie :

Rabboni (maître)!

Mais celui qui feint le jardinier doit se retirer comme pour éviter que Madeleine ne le touche, et il dit :

Noli me tangere, ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon père et le vôtre, mon Seigneur et le vôtre.

Et en parlant ainsi, il se retirera. Marie-Madeleine se tournant vers le peuple, dira :

Félicitez-moi, vous tous qui aimez le Seigneur, car celui que je cherchiez m'est apparu, et pendant que je pleurais au monument, j'ai vu mon maître. Alleluia.

Deux anges se plaçant à la tête du sépulcre de telle sorte qu'on les voie, disent :

Venez et voyez le lieu où le Seigneur a été mis,

DEUX DISCIPLES RÉPONDENT :

Il est mieux de croire à la seule Marie qui dit la vérité
Qu'à la tourbe mensongère des Juifs.

LE CŒUR REPREND :

Scimus Christum surrexisse
A mortuis verè
Tu nobis, victor rex
Miserere.

(Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité d'entre les morts. O roi vainqueur, ayez pitié de nous.)

Aussitôt on entonne le *Te Deum*.

Telle est, dans le précieux manuscrit de Fleury, l'ordonnance dramatique de ce mémorial de la résurrection du Seigneur.

Pendant le *Te Deum*, le célébrant, accompagné de flambeaux tenus par les membres du clergé, portant le saint sacrement de la chapelle du tombeau au maître-autel, et puis aussitôt commençant la messe solennelle, au moment à peu près où le soleil paraissait sur l'horizon. Cette procession matinale subsiste encore en quelques provinces, et notamment dans le diocèse d'Orléans; mais au lieu du drame sacré que nous venons de transcrire, on chante les matines et laudes du saint jour de Pâques, en présence du saint sacrement exposé sur le tabernacle.

Nous omettons, pour éviter la longueur, des détails plus considérables sur la solennité vespérale de la même fête et les rites spéciaux qui distinguent l'office de ce grand jour. A une autre année, si nos lecteurs daignent nous continuer leur honorable bienveillance.

MOIS DE MARS:

1. Samedi. St Armin, évêque d'Angers, mort en 549
 St Léon, évêque de Bayonne, apôtre des Basques et martyr au 9^e siècle.
 St Simplicie, archevêque de Bourges, mort en 477.

2. Dimanche. Quatrième dimanche de carême.
 LES SAINTS MARTYRS d'Italie, sous les Lombards païens, au 6^e siècle.
 St Simplicie, pape, mort en 485.
 Le vénérable CHARLES le Bon, comte de Flandre, assassiné en 1124.

3. Lundi. STE CUNÉGONDE, impératrice, morte en 1040.
 STE CAMILLE, vierge de Bourgogne, morte l'an 457.
 St GERVIN, abbé de St-Riquier, mort en 1075.

4. Mardi. St CASIMIR, prince de Pologne, mort en 1485.
 St LUCE, pape et martyr, 255.
 St ADRIEN, évêque de St-André en Ecosse, martyr avec six mille six cents chrétiens, en 874.

5. Mercredi. St VIRGILE, évêque d'Arles, mort en 610.
 St DRAUSIN, évêque de Soissons, mort vers l'an 675.
 Le bienheureux JOSEPH DE LA CROIX, frère mineur de l'Étroite-Observance, mort en 1754, béatifié par Pie VI en 1789.

6. Jeudi. St CHRODEGAN, évêque de Metz, auteur d'une célèbre règle des chanoines, mort en 766.
 STE COLETTE BOILET, réformatrice de l'ordre de Ste Claire, canonisée en 1807, morte en 1447.

7. Vendredi. St THOMAS d'Aquin, docteur de l'Eglise, mort en 1274.
 Ce saint, originaire du royaume de Naples, est un des plus savants théologiens et un des plus profonds philosophes chrétiens qui aient paru dans le monde. Ses ouvrages forment 48 volumes in-folio.
 STE PERPÉTUE, STE FÉLICIE et leurs compagnons, martyrs en 205.

St PAUL, ermite de la Thébaïde, disciple de St Antoine, mort en 550.

8. Samedi. St JEAN-DE-DIEU, fondateur de l'ordre de la Charité, mort en 1550.
 L'hôpital de la Charité, à Paris, est une de ses fondations.
 St ÉTIENNE du Limousin, fondateur de la congrégation d'Obazine, mort en 1155.

9. Dimanche. Dimanche de LA PASSION.

STE FRANÇOISE, veuve, fondatrice des Collatines ou Oblates, morte en 1440.

St GILCOIRE, évêque de Nysses, mort en 400.

Il a laissé plusieurs ouvrages éloquentes, recueillis en 9 vol. in-fol. Le 7^e concile général lui donna le titre de *père des pères*.

St PACIES, évêque de Barcelone, mort vers la fin du 4^e siècle.

C'est un des plus grands hommes que l'Espagne ait produits; ses œuvres sont en 2 vol. in-fol.

10. Lundi. LES QUARANTE MARTYRS DE Sébaste, morts par la glace, et puis brûlés, en 520

St DOCTROVÉ, premier abbé de St-Vincent, à Paris, mort en 580.

Ce monastère devint l'abbaye de St-Germain-des-Près, dont l'église est aujourd'hui une paroisse de Paris.

11. Mardi. St EULOGIE, prêtre de Cordoue, martyr en 859.

St SORNIOSE, patriarche de Jérusalem, mort en 659 ou 644.

12. Mercredi. St GRÉGOIRE I, dit le Grand, pape et docteur de l'Eglise, mort en 604.

Ce pontife est devenu, par ses vertus, sa science et toutes les qualités, le modèle et l'imitation des papes et des évêques. On a recueilli ses œuvres en 4 vol. in-fol.

St MAXIMILIEN, martyr à Thèbes, en Numidie, en 296.

St THÉOPHANE, abbé en Grèce, mort exilé en 818.

13. Jeudi. St NICÉPHORE, patriarche de Constantinople, mort en 828

Il a laissé plusieurs écrits précieux.

STE EUPHRASIE, vierge, morte en 410.

14. Vendredi. STE MATHILDE, reine des Germains, morte en 968.

St LÉVIN, évêque de Chartres, mort en 557.

15. Samedi. Ordination.

St ABRAHAM, ermite, et STE MARIE, sa nièce, pénitente en Mésopotamie, morts en 560.

St ZACHARIE, pape, mort en 752.

16. Dimanche. Dimanche DES ROMEAUX.
 Voy. SÉBASTIEN-SAINTE.
 St JULIEN de Cilicie, martyr au 3^e siècle.

STE EUSEBIE, vulgairement STE YSOIE, abbesse au diocèse d'Arras, morte en 609.

St GRÉGOIRE d'Arménie, évêque, puis recteur à Pithuliers en Bourges, au diocèse d'Orléans, mort au commencement du 11^e siècle.

17. Lundi. St PATRICE, apôtre de l'Irlande, singulière-

ment vénéré dans cette île, mort en 464.

St JOSEPH d'Arimathe, qui embaumait le corps de J.-C., et l'ensevelit; mort au 1^{er} siècle de l'Eglise.

LES Srs MARTYRS d'Alexandrie, en 592.

STE GERMAINE, vierge et célèbre abbesse en Brabant, morte en 652.

18. Mardi. St ALEXANDRE, évêque de Jérusalem, martyr en 251.

St GABRIEL, archevêque de Jérusalem, docteur de l'Eglise, mort en 586.

Ce saint est très-célèbre par sa vie et ses ouvrages.

St EDOUARD, roi d'Angleterre, assassiné par ordre d'Elfride, sa belle-mère, en 992.

19. Mercredi. St JOSEPH, époux de Marie, protecteur de la virginité de la mère de Dieu, mort au 1^{er} siècle, avant la prédication et la passion de J.-C.

20. Jeudi. Institution de la Ste Eucharistie, ou JEÛS SAINT.

St CUTHBERT, évêque en Angleterre, mort en 687.

St WULFMAN, archevêque de Sens, mort en 720.

21. Vendredi. La Passion et la mort de J.-C., ou VENDREDI SAINT.

En ce jour on ne célèbre pas le saint sacrifice de la messe.

St BENOÎT, patriarche des moines d'Occident, connu sous le nom de bénédictins, divisés en plusieurs congrégations, mort en 545.

Trois saints nommés SÉRAPION, morts en Egypte au 4^e siècle.

22. Samedi. Veille du saint jour de Pâques, ou SAMEDI SAINT.

St PAUL, apôtre, et 1^{er} évêque de Narbonne, mort au 5^e siècle.

Il ne faut pas le confondre avec St Paul, l'apôtre des nations et compagnon de St Pierre.

St DEO-GASTAS, évêque de Carthage, mort en 457.

St CATHARINE de Suède, vierge, princesse, morte abbesse en 1581.

Le bienheureux NICOLAS de Flire, en Suisse, mort, 1487.

23. Dimanche. La plus auguste solennité de l'année, ou jour de PAQUES.
 Voy. Part. sans intitulé.

St TONTAO, archevêque de Lima, en Amérique, mort en 1606.

St VINCENNES, procureur à Car-

thage, et ses compagnons, martyrisés par les Vandales d'Afrique au 5^e siècle.

24. Lundi. St INÉSÉE, évêque de Sirmium, martyr en 504.

St SIMON, enfant massacré par les juifs, en haine de J.-C., dans la ville de Trente, en 1472.

St GUILLAUME DE NORWICH, martyr d'Angleterre, crucifié par les juifs, en haine de J.-C., à l'âge de 15 ans, en 1157.

25. Mardi. L'ASSOCIATION DE LA SAINTE VIERGE ET L'INCARNATION DU VERBE.

C'est en ce jour que l'archange Gabriel, envoyé de Dieu, annonce à Marie qu'elle sera la mère du fils de Dieu, en lui adressant ces paroles: « Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous; vous êtes bien entre toutes les femmes. » La célébration de la fête est renvoyée au lundi suivant, à cause de la semaine de Pâques.

26. Mercredi. St LUDGER, apôtre de la Saxe, évêque de Munster, mort en 800.

St BRULLOS, évêque de Saragosse, mort en 640.

27. Jeudi. St JEAN d'Egypte, ermite, mort en 294.

St RUFERT ou ROBERT, évêque de Worms, puis de Sultzbourg, mort au 7^e siècle.

28. Vendredi. St LUSOUE, St MALCHUS et St ALEXANDRE, martyrs en Palestine, 260.

St SIXTE III, pape, mort, 440.

St GOSTYAN, roi de Bourgogne, petit-fils de Clovis 1^{er} et de Ste Clotilde, mort en 595.

29. Samedi. St JOYUS et ses compagnons, martyrs en Perse, en 527.

St GOMÈLE, prince du pays de Calles, mort vers la fin du 5^e siècle.

St EUSTACE, abbé de Luxeu, en Franche-Comté, mort, 625.

30. Dimanche. OCTAVE DE PÂQUES.
 St JEAN CLINIQUE, abbé en Palestine, mort en 605.

St BIEULE, évêque de Sens, mort au 5^e siècle.

St ZOSME, évêque de Syracuse, mort en 660.

31. Lundi. St BENJAMIN, diacre et martyr en Perse, 424.

St ANOISE ou ANAÏTE, évêque d'Antioche, glorieux confesseur de J.-C., mort, 250.
 Le bienheureux AMÉLIE, duc de Savoie, mort en 1472.

Il porta le nom d'Amélie IX, et épousa Yolande de France, fille de Charles VII et sœur de Louis XI.

LES ILLUSTRES FRANÇAIS.

LE CARDINAL DE RICHELIEU.

NÉ LE 5 SEPTEMBRE 1585, MORT LE 4 DÉCEMBRE 1642.

Suite (4).

Richelieu continuait le travail de Louis XI; la monarchie de Louis XIV sortit de ses mains une et triomphante. Il lui fallait frapper, à la fois, le parti huguenot, le parti des nobles et le parti de l'étranger. Il passa sa vie à frapper et à vaincre.

Ses premières paroles au conseil annonçaient, sous une extrême modestie, toute la conscience de sa force et le pressentiment de son avenir.

« Il avouait que Dieu lui avait donné quelques lumières et quelque force d'esprit, mais avec une débilité de corps qui ne lui permettait pas de consacrer utilement au service du roi le peu de qualités qu'il pouvait avoir. Il craignait de plus qu'on ne profitât de ce qu'il ferait en cette place, pour réveiller les mauvaises impressions qu'on avait voulu donner au roi contre la reine, sa mère, à qui on savait qu'il était si obligé. Il offrait de soulager ceux qui s'occupaient actuellement des affaires dont il reconnaissait la haute capacité, par un travail particulier qu'il ferait avec eux une fois par semaine. Enfin s'il ne pouvait vaincre la résolution du roi, il demandait au moins à être dispensé de recevoir les sollicitations des particuliers, pour être à même de donner tout son temps et toutes ses forces aux affaires publiques. »

A peine était-il ministre, que la Valteline fut occupée, la flotte ennemie battue devant l'île de Ré, les réformés en Espagne firent la paix.

Le premier coup porté sur les nobles rebelles atteignit un jeune étourdi, le comte de Chalais; et l'astre de Richelieu monta dans le ciel, où il devait régner triomphal et terrible. De grandes clameurs s'élevaient contre lui, et il ne dédaignait pas de prendre la plume pour se défendre.

« Celui que les fanatiques croient injurier en le nommant *cardinal d'État* (ainsi se défend Richelieu)... ses ennemis n'ont autre chose à dire contre lui, sinon... qu'il est trop d'accord, trop prévoyant, et que tenant ses intentions cachées, il découvre celles d'autrui. Ne devons-nous pas, au contraire, nous réjouir avec la France, de ce que ceux qui s'estimaient seuls sages (les Espagnols et les Italiens), qui nous prenaient ci-devant pour des gens volages, barbares, grossiers et imprudents, nous tiennent aujourd'hui plus adroits et habiles qu'ils ne croyaient? »

A l'assemblée des notables de Paris, le cardinal prit la parole et se rendit la même justice.

« Tout le monde doit admirer, dit-il alors, ce que le roi a fait depuis un an, et personne ne peut se plaindre de la dépense. Les affaires sont maintenant en bon ordre; mais il ne faudrait pas avoir de jugement pour ne con-

« naître pas qu'on doit les prendre plus avant. L'intention du roi est de régler ses États en sorte que son règne surpasse les meilleurs du passé et serve d'exemple à ceux de l'avenir. Pour cela il faut d'abord diminuer les dépenses; on pourrait penser que cette saison ne serait pas propre à tels retranchements qui aliènent et retranchent quelquefois l'affection des cours; mais en l'ordre qu'on veut établir, les grands et les petits trouvent leur compte; tous auront pris selon qu'ils feront bien. La reine mère veut la première se réduire à moins de revenu qu'elle n'en avait eu sous le feu roi. Après avoir été contrainte d'augmenter pendant sa régence les dépenses de l'État pour le conserver en son entier, elle conseille à son fils de les diminuer pour la même cause. La recette semble devoir être augmentée facilement et sans charge pour le peuple, par le rachat des domaines, des greffes et autres droits engagés, qui montent à vingt millions. Par ce moyen les peuples seront soulagés; il ne se lèvera plus rien sur eux que ce qui est nécessaire pour qu'ils n'oublient pas leur condition. S'il se présente quelque occasion de résister à une entreprise étrangère ou d'étouffer une rébellion intestine, on ne la perdra pas faute d'argent, on n'aura plus besoin de courtiser les partisans, de faire vérifier les édits en lit de justice; et le cardinal ne craint pas de dire en présence du roi, qu'on peut obtenir la fin et la perfection de cet ouvrage en moins de six ans... je demande peu de paroles et beaucoup d'effets... »

Ce dernier mot pouvait servir d'épigraphe à sa vie. Bientôt le comte de Bouteville fut exécuté pour avoir été se battre en duel, les Anglais furent battus devant l'île de Ré; le duc de Rohan, chef de l'insurrection protestante, fut déclaré par le parlement déchû de ses titres de duc et pair, condamné à être livré *ès mains de l'exécuteur de la haute justice*, lequel le traînant sur une chaise, ensemble ses armoiries, lui fait faire le tour accoutumé dans la ville en chausse, tête et pieds nus, la hart au col et une torche de cire en ses mains; pour être ensuite, sur un échafaud dressé à cet effet, tiré à quatre chevaux jusqu'à ce que son corps en fût démembré, ses restes brûlés au feu d'un bûcher et les cendres jetées au vent; cent cinquante mille livres à prendre sur ses biens devaient être la récompense des communautés ou particuliers qui le livraient mort ou vif.

Ce ne fut pas tout; Richelieu en personne alla mettre le siège devant la Rochelle, capitale et centre du parti protestant.

« Le roi, dit Bassompierre, laissa au cardinal un ample pouvoir dont nous nous contentâmes! »

En effet le pouvoir était fort ample; le cardinal, dans les lettres patentes, était nommé lieutenant général de l'armée devant la Rochelle, avec pleine autorité sur toutes les troupes de cavalerie et d'infanterie, tant françaises qu'étrangères, et aussi sur l'artillerie pour continuer et poursuivre le siège, et même dans le cas où les habitants se voudraient remettre dans leur devoir, pour les y recevoir et prendre possession de leur ville, enjoignant à tous généraux et officiers de le reconnaître et de lui obéir comme à sa propre personne. La Rochelle fut prise, Richelieu y pénétra en triomphateur, la cuirasse sur la poitrine, l'épée nue à la main; et le parti protestant fut écrasé.

Ce fut un grand jour pour lui que cette entrée solennelle.

(4) Voy. numéro IV, p. 425.

nelle; avide de gloire et d'éclat autant que de succès politique, ce Napoléon du dix-septième siècle sentait que ce triomphe militaire était la consécration naturelle et nécessaire de son pouvoir.



Ainsi Richelieu s'affermis sans cesse, mais les ennemis ne lui manquaient pas. A peine Gustave-Adolphe parut-il sur la scène politique, que Richelieu le rechercha comme un génie digne de le comprendre.

« Gustave-Adolphe, dit Richelieu, était un nouveau soleil levant qui, ayant eu la guerre avec tous ses voisins, avait emporté sur eux plusieurs provinces; il était jeune, mais de très-grande réputation; il s'était accru de plusieurs conquêtes faites sur les Moscovites, les Polonais et les Danois, et se montrait déjà offensé contre l'Empereur, non tant pour injures réelles, que parce que les États de la maison d'Autriche, meilleurs que les siens, lui offraient de quoi se contenter. » En effet, il ne se passa pas une année qu'un traité ne fût signé entre la France et la Suède. En vain la reine mère, brouillée avec Richelieu, essaya de le perdre: ce fut lui qui la perdit; et la *Journée des Dupes* eut pour résultat l'éloignement définitif, puis l'évasion et enfin l'exil de cette imprudente ennemie. On sait avec quelle habileté impérieuse Richelieu imposa ses volontés au faible roi qui marchait à sa propre perte.

Alors toute la féodalité s'éveille et s'arme. Le duc d'Orléans entre armé en France; le maréchal de Marillac conspire; le duc de Montmorency se joint au frère du roi. Richelieu, attaqué de fait par les ennemis de la royauté, ne recule pas. Il fait tomber la tête de Montmorency, exile le duc d'Orléans, humilie le duc d'Épernon, et échappe à tous les assassins. Ce n'est pas qu'il ne sente profondément à quel fil délicat tient sa terrible puissance; il sait que Louis XIII l'aime peu, et que la noblesse le hait à mort. Quand Waldstein meurt assassiné, voici les réflexions amères que cette mort d'un autre ministre tout puissant lui inspire, et qu'il consigne dans ses mémoires:

« Waldstein fut frappé par le roi qu'il servait. Soit que les princes d'ordinaire se lassent d'un homme auquel, à pour lui avoir trop donné, il ne reste plus de présents à

« faire;... ou bien, qu'ils aient mauvaise inclination vers ceux qui, pour les avoir bien servis, méritent tout les biens qu'ils leur pourraient départir..... C'est une preuve de la misère de cette vie en laquelle, si un maître a peine de trouver un serviteur à qui il se doive confier entièrement, un bon serviteur en a bien plus de se confier totalement à son maître, entouré de ses envieux et de ses ennemis, dont l'esprit est jaloux, méfiant et crédule, et qui a toute puissance d'exercer impunément sa mauvaise volonté, que chacun pour lui plaire déguise sous le nom de justice.... Tel blâma Waldstein après sa mort, qui l'eût loué s'il eût vécu; on accuse facilement ceux qui ne sont pas en état de se défendre; quand l'arbre est tombé, tous accourent aux branches pour achever de le défaire. La bonne ou mauvaise réputation dépend de la dernière partie de la vie; le bien ou le mal passe à la postérité; et la malice des hommes fait plutôt croire l'un que l'autre.... On pensa d'abord que la perte de Waldstein priverait l'Empereur d'un grand appui; mais on connut bientôt après qu'un *mort ne mord point*, et que l'affection des hommes ne regarde pas ce qui n'est plus. » Telles sont les amères réflexions de Richelieu sur la mort de Waldstein.

On retrouve souvent sous la plume de Richelieu, et ce sont là ses meilleures pages, cet amer regret de la grandeur et cette angoisse du pouvoir. Une mauvaise tragédie du cardinal, intitulée *Europe*, sorte de pamphlet politique, divisé en actes, contient des réflexions de même ordre placées dans la bouche d'*Ibère*, prince espagnol.

A cette même époque, Richelieu, au faite du pouvoir, fondait l'Académie française, protégeait Pierre Corneille, réunissait autour de lui les beaux esprits, et s'occupait de littérature.

Les Espagnols s'avancent jusqu'en Picardie; on les repousse; Corbie est repris; le duc de Rohan, chassé de la



JOURNÉE DES DUPES.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY

Valteline, et l'ennemi repoussé du Languedoc. Bientôt un terrible Allemand, Jean de Wert, fait prisonnier, est contraint de venir assister à la représentation d'une pièce de son vainqueur, pièce détestable et à grand spectacle. Tant de bonheur et d'habileté rendait furieux les adversaires du cardinal. Après avoir pris Brisach, on s'empare d'Hesdin.

Il n'y avait pas assez d'imprécations contre ce « lépreux » envieux et incurable qui laissait pâler la campagne, déconvenait les villes de la France aux étrangers, pour tâcher de loger quelques-unes de ses créatures dans une petite place des Pays-Bas, et comblait les fossés des cadavres de la brave noblesse, pour que, sur ces monceaux de corps, un sien parent, petit-fils d'un fort médiocre avocat, s'élevât à la dignité de comte. » Cela était fort injuste; mais les passions raisonnent ainsi. Turin et Arras pris comblèrent la mesure de tant de bonheur. Tout ce qui s'opposait au cardinal tombait frappé. Les dernières victimes de sa vengeance et de son opiniâtreté furent le jeune Cinq-Mars et son ami de Thou. Cinq-Mars, fort de la passagère et impuissante faveur du monarque, eut pour lui s'entendre avec l'Espagne; mais cette amitié puérile tremblait elle-même devant le cardinal. Les lettres de Louis XIII, au sujet de son favori, sont très-curieuses.

« Je suis bien marri, écrivait un jour Louis XIII au cardinal de Richelieu, de vous importuner sur les mauvaises lueurs de M. le Grand. A son retour de Ruel, il m'a baillé le paquet que vous lui avez donné. Je l'ai ouvert et je l'ai lu. Je lui ait dit : Monsieur le cardinal me mande que vous lui avez témoigné avoir grande envie de me complaire en toutes choses, et cependant vous ne le faites pas sur un chapitre de quoi je l'ai prié de vous parler, qui est sur votre paresse.

« Il m'a répondu que vous lui en aviez parlé, mais que sur ce chapitre-là il ne pouvait pas se changer, et qu'il ne ferait pas mieux que ce qu'il avait fait. — Ce discours m'a fâché. Je lui ai dit qu'un homme de sa condition devait songer à se rendre digne de commander les armées, comme il m'en avait témoigné le dessein, et que la paresse y était du tout contraire. Il m'a répondu brusquement qu'il n'avait jamais en cette pensée et n'y avait pas prétendu. Je lui ai répondu que si, et n'ai pas voulu enfoncer ce discours. Vous savez bien ce qui en est. — J'ai repris ensu le discours sur la paresse, lui disant que ce vice rendait un homme incapable de toutes bonnes choses, et qu'il n'était bon qu'à ceux du Marais ou il avait été nourri, qui étaient du tout adonnés à leurs plaisirs, et que, s'il voulait continuer cette vie, il fallait qu'il y retourne. Il m'a répondu arrogant qu'il était tout prêt. Je lui ai répondu : Si je n'étais pas plus sage que vous, je sais bien ce que j'aurais à répondre là-dessus. En suite de cela je lui ai dit que, m'ayant les obligations qu'il m'a, il ne devait pas me parler de la façon. Il m'a répondu son discours ordinaire, qu'il n'avait que faire de mon bien, qu'il s'en passerait fort, et serait aussi content d'être Cinq-Mars que monsieur le Grand, et que, pour changer de façon de vivre, il ne le pouvait. Et ensuite est venu toujours me picotant, et moi lui jusque dans la cour du château, où je lui ai dit qu'étant en l'humeur où il était, il me ferait plaisir de ne me point voir. Il m'a témoigné qu'il le ferait volontiers. Je ne l'ai pas vu depuis. Tout ce que dessus a été dit en présence de Gordes.

« Signé Louis. »

Et comme si ce n'était pas assez d'avoir qu'il y a eu un témoin à cette étrange conversation, rapportée librement par le roi à son ministre, ce prince ajoute en post-scriptum, « J'ai montré à Gordes ce mémoire avant que de vous l'envoyer, qui m'a dit n'y avoir lu rien que de véridible. » En cette occasion, le cardinal fut bien sévère pour le roi, car il le reconcilia avec son favori.



Aussi Richelieu n'eut-il pas de peine à faire tomber une tête si mal défendue. Cinq-Mars périt, et Louis XIII eut de voir se justifier devant son peuple.

« Le notable et visible changement, disait-il, qui a paru depuis un an dans la conduite du sieur de Cinq-Mars, notre grand écuyer, nous fit résoudre, aussitôt que nous nous en aperçûmes, de prendre soigneusement garde à ses actions et à ses paroles, pour pénétrer et découvrir quelle en pouvait être la cause. Pour cet effet, nous nous résolûmes de le laisser agir et parler avec nous avec plus de liberté qu' auparavant. Par ce moyen nous découvrimus qu'agissant selon son goût, il prenait un extrême plaisir à ravalier tous les bons sucres qui nous arrivaient, relever les mauvais et publier les nouvelles qui nous étaient désavantageuses; nous découvrimus qu'une de ses principales fins était de blâmer les actions de notre très-consin le cardinal de Richelieu, quoique ses conseils et ses services aient toujours été accompagnés de bénédictions et de succès, et de louer charnellement celles du comte d'Olivarès, bien que sa conduite ait toujours été malheureuse; nous découvrimus qu'il était favorable à tous ceux qui étaient en notre disgrâce, et contraire à ceux qui nous servaient le mieux. Il improuvait continuellement ce que nous faisions de plus utile pour notre Etat, dont il nous rendit un noble témoignage en la promotion des sieurs de Guébriant et de la Mothe à la maréchaulssee de France, laquelle lui fut insupportable; il entretenait une intelligence très-particulière avec quelques-uns de la religion prétendue réformée, mal affectionnés, par le moyen de Chavagnac, mauvais esprit nourri dans les frictions, et de quelques autres; il parlait d'ordinaire des choses les plus saintes avec une si grande impiété, qu'il était aisé à voir que Dieu n'était pas dans son cœur. Son impra-

« dence, la légèreté de sa langue, les divers courriers qu'il
« envoyait de toute part, et les pratiques ouvertes qu'il
« faisait en notre armée, nous ayant donné juste sujet
« d'entrer en soupçon de lui, l'intérêt de notre Etat (qui
« nous a toujours été plus cher que notre vie) nous obligea
« à nous assurer de sa personne et de quelques-uns de ses
« complices. »

La grandeur du ministre et la bassesse du roi étaient au
comble. Alors la mort vint saisir ce glorieux et terrible
personnage.

« La maladie, dit un témoin oculaire, ayant saisi le car-
« dinal samedi matin, veille de la Saint-André, par un frisson
« suivi de fièvre, jeta incontinent nos esprits dans une
« extrême appréhension de l'accès. Le lendemain diman-
« che, l'effroi était répandu dans tout le palais du cardinal.
« et j'entendis Son Éminence mazarine témoigner la perte
« que ferait la France si elle se voyait privée d'un si puis-
« sant génie. Aussitôt les prières furent commandées par-
« tout. Cependant, la fièvre croissant, l'illustre malade de-
« manda à se confesser lundi à M. de Lescot. La nuit
« suivante, il fit dire la messe par le même seigneur, et re-
« çut le saint viatique avec une dévotion extraordinaire.
« Les médecins ayant ensuite jugé que le mal menaçait
« de mort dans huit jours celui qui devait vivre longtemps
« dans l'histoire, le cardinal de Richelieu se disposa à re-
« cevoir l'extrême-onction, ce qui eut lieu dans la nuit
« du mardi au mercredi. La chambre du malade était
« pleine d'évêques, d'abbés, de seigneurs et de gentils-
« hommes. On donna ordre après d'aller chercher le P.
« Léon, curé, et le curé de Saint-Eustache, pour appor-
« ter les saintes huiles. Pendant cette dernière cérémonie,
« le curé lui ayant proposé d'omettre certaines circon-
« stances peu convenables pour une personne de sa sorte,
« Son Éminence pria qu'on le traitât comme le dernier
« des chrétiens. Après l'énumération des principaux articles
« de foi, le curé lui ayant demandé s'il les croyait, il re-
« partit : *Absolument*, et plut à Dieu avoir mille vies pour
« les donner pour la foi et pour l'Eglise ! A la demande
« s'il pardonnait à tous ceux qui l'avaient offensé : De
« tout mon cœur, dit-il, comme je prie Dieu qu'il me
« pardonne ! »

Il laissait la monarchie française une et affermie, mais
isolée.

Nous n'avons pas considéré Richelieu comme un prince
de l'Eglise, mais comme un ministre. En effet, c'est tou-
jours chez lui l'homme politique qui a dominé toutes les
autres considérations. Sous ce rapport, il n'y a pas de figure
plus splendide et plus hautaine dans les annales modernes.
On peut dire qu'il a déterminé le sort de la France pendant
les dix-septième et dix-huitième siècles. Le jugement que
les philosophes peuvent porter sur lui dépend de la variété
des points de vue on l'on voudra se placer. Les partisans
de la féodalité lui reprocheront de l'avoir détruite ; les par-
tisans de la monarchie lui sauront gré d'avoir frayé la route
à Louis XIV. Sa vie privée, sur laquelle on a brodé une in-
finité de fictions, était mêlée de beaucoup de contrastes, et
remarquable surtout par une infatigable activité. Il savait
y faire entrer avec ordre les affaires, les lettres, l'étude, la
magnificence et la volonté. Les romanciers, qui défigurent
volontiers l'histoire et qui aiment à s'amuser de paradoxes,
l'ont prêté un confident tout-puissant auprès de lui, un
homme qui, selon eux, aurait été le ressort secret et invisible
de toutes ses déterminations. Ce père Joseph, capucin, au-

rait, s'il faut en croire l'imagination des inventeurs, fait
manœuvrer à son gré toute la politique du ministre, et peu s'en
est fallu que, de cet homme obscur, on ne fit le véritable
roi de France.

M. Bazin, le nouvel historien de Louis XIII (1), a très bien
prouvé combien cette fiction est inacceptable. Il a présenté
le père Joseph sous ses véritables couleurs, comme un se-
crétaire et un courrier, instrument subalterne mais utile,
que Richelieu employait avec succès, et qui ne manquait
ni d'intelligence ni de force physique. Mais les dépêches
du capucin au ministre, écrites d'un ton soumis et obsé-
quieux, prouvent assez que la volonté et l'initiative appor-
tèrent à Richelieu seul, charmé de trouver un agent confi-
dential et obscur, instrument qu'il pouvait briser d'un
coup de son autorité, et qui dépendait entièrement de lui,
et de lui seul.

En réalité, Richelieu, comme Napoléon, comme
Louis XI, n'avait pas d'amis. Personne ne descend ja-
mais dans les ténèbres mystérieuses de ces intelligences
profondes ; et ces hommes, qui gouvernaient et boulever-
saient les empires, étaient privés de la joie que Dieu ré-
serve aux plus simples de leurs sujets.

L'homme qui approcha le plus de Richelieu était un
bouffon nommé Bois-Robert, dont la mission spéciale était
d'amuser le ministre qui s'ennuyait. Il s'en acquittait fort
bien, et ses facéties avaient si bien le don de déridier le
chef de l'Etat, que les solliciteurs s'adressaient à lui pré-
férentiellement à tous les autres. Il était le grand organisateur
des ballets et des théâtres, pour lesquels son maître avait
un goût particulier. Lui-même se mêlait de littérature, et,
suivant le goût du temps, il traduisait ou imitait en langue
française les drames espagnols qui avaient le plus de suc-
cès par delà les Pyrénées. Mais Bois-Robert, avec ses facé-
ties, ses petits vers, ses méchants drames, son talent pour la
danse bouffonne et toutes les ressources dont il amusait son
maître, n'avait pas sur lui autant d'ascendant que les chats
dont il était toujours entouré. C'était là le véritable cercle
d'amis qui charmaient ses heures de loisir. C'était dans son
cabinet, entouré de matons, de chattes et de petits chats
de toutes les dimensions et de toutes les espèces, qu'il pas-
sait ses heures de délassement et de bien-être. Il pardon-
nait tout à ces favoris. Les uns montaient sur son épaule,
les autres s'accrochaient à sa barette, les plus hardis
jouaient avec sa moustache ; les plus âgés, assis sur les
coussins, prenaient des poses de sultan. Cette ménagerie
de chats était l'objet des plus grands soins. Une des clauses
testamentaires du cardinal leur légna une pension ; et un
critique minutieux de l'époque suppose qu'on leur adressa,
pendant la vie du cardinal, la somme de deux cent quar-
ante-deux sonnets et élégies.

L'amour, souvent malheureux, de Richelieu pour la
littérature a protégé sa mémoire. Il manquait de goût ; il
était quelquefois jaloux des talents supérieurs, mais il avait
pour la poésie et pour l'éloquence un véritable penchant.
Sa prose est un peu espagnole, pompeuse, réductante,
emphatique et trop subtile. Il y a de la sécheresse et de
l'ostentation dans ses vers, qui d'ailleurs, pour la plupart,
ne lui appartiennent pas en propre.

Quant à son influence sur la France opprimée, et ce-
pendant ennoblie et agrandie par lui, elle se résume dans
les vers suivants d'un poète de ses amis :

Vous voulez mon avis sur ce grand cardinal ;
Mais, mon cher, je n'en dirai rien.

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.



ANECDOTES DU TEMPS PRÉSENT.

CHRONIQUES DE L'HIVER DE 1845.

L'ouragan de neige.

L'orage des Highlands. — Le Christophe Colomb du pont Saint-Michel.

Le Rhin gèle. — La louve de la Forêt-Noire.

L'ondation en Chine. — L'hiver en Algérie.

L'OUBAGAN DE NEIGE.

Les tempêtes de neige en Angleterre, et en France, sont rarement aussi dangereuses, nous pourrions presque dire aussi majestueuses que celles des pays de montagnes. Aussi ces phénomènes ne font-ils pas sur nous une impression aussi vive que sur les montagnards écossais et sur les habitants des Alpes; nous ne pourrions, en effet, nous former une idée de ce qu'elles peuvent être, à moins de lire les descriptions des tempêtes les plus remarquables de cette espèce dont ces pays ont été le théâtre.

Les bergers écossais ont conservé de père en fils la tradition des malheurs des « treize jours de tourbillons de neige » (thirteen drift days), nom donné à une époque de l'an 1669, où une affreuse tempête de neige affligea l'Ecosse; et l'on dit que, même de nos jours, quand par une soirée orageuse d'hiver, on parle à un vieux berger de cette époque désastreuse, il manque rarement d'être frappé d'une terreur religieuse, et que souvent il tombe à genoux devant l'Être tout-puissant qui peut seul détourner une telle calamité. Pendant treize jours et treize nuits, des torrents de neige tourbillonnante tombèrent sans interruption; et la terre étant déjà couverte de neige gelée avant le commencement, les moutons furent privés de nourriture pendant tout ce temps. Les bergers eurent le chagrin de voir leurs malheureux troupeaux périr par degrés sans pouvoir préserver les pauvres bêtes du froid ni de la faim.

Vers le cinquième jour, les plus jeunes moutons tombèrent dans le sommeil et l'engourdissement, et généralement, en quelques heures, la mort succédait à cet état; ou s'ils étaient exposés à un vent pénétrant, ils étaient quelquefois privés de la vie aussitôt que la torpeur commençait. Le dixième jour, un si grand nombre de moutons avaient péri, que les bergers commencèrent à élever une grande muraille semi-circulaire avec les corps gelés des morts, pour donner une espèce d'abri aux moutons qui n'avaient pas encore succombé. Mais ces pauvres bêtes commençaient déjà à tant souffrir de la famine, qu'elles se mangeaient la laine les unes aux autres.

Le treizième jour, quand la neige cessa, dans beaucoup de fermes il ne restait pas un seul mouton en vie. Des murailles informes de moutons morts entourant d'autres moutons également morts étaient trop souvent le spectacle qui frappait la vue des bergers et des fermiers ruinés. Dans les fermes situées dans les vallées, au milieu des montagnes, beaucoup de moutons survécurent à la tempête, mais ils en avaient souffert si grièvement, que très-peu se rétablirent ensuite. On calcule que les neuf dixièmes des moutons du sud de l'Ecosse périrent dans cette calamité. Dans le district pastoral d'Eskdale-Muir, sur vingt mille bêtes à laine, on ne sauva que quarante jeunes moutons et cinq vieilles brebis. Plusieurs fermes furent tellement ruinées, qu'elles ne trouvèrent pas de fermiers et furent sans rapport pendant plusieurs années.

Environ soixante ou soixante-dix ans après cet événement, un seul jour de neige fut si violent, que plus de vingt mille moutons et quelques-uns des bergers y périrent. On a raconté, relativement à cette tempête, une anecdote qui montre avec quelle grande attention les bergers écossais étudient les apparences du ciel. Le jour en question était le 27 mars: c'était un lundi, et l'on avait remarqué que la journée précédente était singulièrement chaude. Quelques paysans rentrèrent chez eux le dimanche soir, et, revenant de l'église de Yarrow, ils virent un berger qui avait rassemblé tous ses moutons à côté d'un bois. Le con-

naissant pour un homme religieux, et sachant qu'il n'avait pas l'habitude de rassembler ainsi son troupeau le jour du sabbat, ils lui en demandèrent la raison, et il répondit qu'il avait remarqué dans le ciel certains signes qui lui annonçaient l'approche d'une tempête de neige. Tous les villageois se moquèrent de lui, mais il supporta leur plaisanterie avec douceur, et continua à pourvoir au salut de ses

bêtes. La fatale tempête eut lieu le lendemain, et ce berger fut le seul du voisinage qui sauva tous ses moutons. Nous remarquerons, au sujet de semblables observations du temps, qu'elles sont d'une grande utilité, tant qu'elles sont renfermées dans des bornes convenables. Les personnes qui ont une confiance entière dans les almanachs qui prédisent le temps, et dans les présages et pronostics



populaires si abondants, sont exposées à se tromper et à tomber fréquemment dans l'erreur ; mais ceux qui prétendent mépriser l'expérience des humbles observateurs, et appuient seulement sur la théorie les règles qui les guident pour prévoir le temps, tombent dans une erreur au moins aussi grande en sens inverse.

La tempête de neige la plus violente qui ait jamais affligé l'Ecosse fut celle qui arriva le 24 janvier 1794. Elle fut aussi extraordinaire par rapport à l'énorme épaisseur de neige qui s'accumula en quelques heures, que par les désastres qu'elle produisit. M. Hogg, si bien connu sous le nom de « berger d'Ettrick, » était jeune alors, et eut à souffrir de ses effets. Dans l'hiver de sa vie, il en a écrit une description fidèle, et ce que nous en empruntons suffira pour donner une idée exacte de cette tempête remarquable.

M. Hogg et quelques-uns de ses amis avaient formé entre eux une espèce de société littéraire pour lire et juger des essais et autres articles. Ils étaient tous bergers ; ils avaient l'habitude de se rassembler les uns chez les autres, et quelquefois ils y restaient toute la nuit. Le soir en question, une réunion devait avoir lieu à Auchtertrony, endroit éloigné de la résidence de Hogg de vingt milles, à travers un pays rude et accidenté. Il avait écrit, dit-il, un essai brûlant et exalté ; il l'avait en poche et partit pour aller trouver ses amis. En route, il crut remarquer les symptômes de l'approche d'une tempête d'une espèce non commune. Il y avait un calme plat, il neigeait légèrement, et les collines éloignées présentaient une apparence extraordinaire. Il songeait au troupeau de moutons qu'il avait ha-

bituellement sous sa surveillance, mais confié en ce moment aux soins d'un autre, et il commença à penser qu'il serait prudent de revenir sur ses pas. Après un long combat entre son inclination et le sentiment de son devoir, il se décida, le cœur gros, à s'en retourner, et se dirigea vers la maison. En route, il passa chez un vieux parent qui lui dit que les apparences annonçaient une tempête de neige pour la nuit, et qu'il lui conseillait de se rendre à la maison en toute hâte. Et le vieillard ajouta, pour servir de guide à Hogg, dans le choix du lieu où ses moutons seraient le mieux à l'abri, que si, en route, il voyait une éclaircie dans le brouillard, il pourrait en conclure que l'orage viendrait de ce côté-là. Cependant Hogg ne vit point d'ouverture dans le brouillard ; il arriva à la maison, et se coucha dans l'intention de se lever de très-bonne heure, afin de chercher un lieu de refuge pour ses moutons.

Au moment où il se mettait au lit, il observa un point lumineux du côté du nord, et se rappela le conseil de son parent, mais il pensa qu'il n'y avait pas urgence d'agir immédiatement. Sur les deux heures du matin, l'orage commença d'une manière si soudaine et avec une telle furie, qu'il sortit du lit en sursaut, et, en mettant le bras dehors, la neige qui tombait en tourbillons était si épaisse, que sans la violence du vent, il lui aurait semblé qu'il enfouait le bras dans un tas de neige. Il couchait dans un bâtiment extérieur éloigné d'environ vingt pas de l'habitation ; et en descendant, il se trouva bloqué par la neige qui s'élevait aussi haut que les murs de sa demeure. Il eut beaucoup de peine à atteindre la maison principale, et trouva tous les habitants dans un grand effroi. Tous étaient dans la plus

grande inquiétude sur le sort des moutons qui appartenaient à la ferme : il y avait huit cents de ces pauvres animaux sur une colline très-exposée, et à une grande distance des habitations.

Ils déjeunèrent à la hâte, firent en commun une courte mais fervente prière pour le salut de tous, et les hommes partirent pour leur dangereuse expédition, après avoir rempli leurs poches de pain et de fromage, avoir cousu leur plaid autour de leur corps, avoir attaché leurs chapeaux et s'être munis de longs bâtons.

Dès qu'ils furent dehors, deux heures avant le jour, ils trouvèrent l'obscurité si profonde, qu'ils ne purent avancer qu'à tâtons. Quelquefois ils avaient à traverser des masses de neige; d'autres fois il leur fallait les franchir en roulant ou en les escaladant; et la violence du vent et des tourbillons était telle, qu'ils étaient obligés, toutes les trois ou quatre minutes, de baisser la tête pour reprendre haleine. Ils avaient à combattre des difficultés si grandes, qu'ils mirent deux heures à parcourir une distance de cent cinquante toises.

Quand le jour commença à paraître, il leur fut possible d'avancer un peu plus vite; l'un d'eux prenait la tête, et les autres le suivaient de près. Il était impossible de marcher à la tête pendant plus de trois ou quatre minutes à la fois, à cause du vent piquant qui leur soufflait constamment dans la figure. En peu de temps, l'un d'eux qui les guidait et les avait, sans le savoir, égarés, fut relevé par eux dans un état voisin de l'insensibilité; et bientôt après, M. Hogg tomba au fond d'un précipice, et fut presque entièrement enseveli dans la neige.

Après des efforts et des peines inouïes, ils parvinrent enfin à l'un des troupeaux. Les moutons étaient debout, pressés les uns contre les autres, en une masse compacte; la plupart étaient recouverts de dix pieds de neige, et les autres avaient été poussés sur le montant d'une colline. On eut quelque difficulté à débarrasser ceux qui étaient au dehors, et les bergers furent agréablement surpris de voir que les autres purent sortir facilement de dessous la neige qui s'était consolidée en croûte au-dessus d'eux. M. Hogg, quittant les autres bergers, se dirigea plus loin vers un endroit où l'on avait laissé un autre troupeau. Il vint à bout d'en débarrasser la moitié et de les mettre en lieu de sûreté; après quoi il se hâta de retourner à la maison, en cherchant son chemin à tâtons le mieux qu'il put, car bien qu'il fit encore jour, il était impossible de voir à dix toises autour de soi; et dans les vallons la neige était si épaisse, qu'elle couvrait même la cime des arêtes les plus élevés. De jour en jour les bergers sortaient ensemble jusqu'à ce qu'ils eussent réuni à la ferme tous les moutons morts ou vivants; ils en trouvèrent la plupart ensevelis sous une épaisseur de neige de six à dix pieds. Ils étaient tous vivants quand ils furent retrouvés, mais il en mourut un grand nombre peu de temps après.

Dans cette nuit de neige et de tempête, dix-sept bergers perdirent la vie dans le sud de l'Ecosse, et plus de trente furent retrouvés et portés chez eux dans un état d'insensibilité. Un fermier perdit quatorze cent quarante moutons, et plusieurs autres en perdirent chacun de quatre cents à six cents. Dans quelques endroits, des troupeaux entiers furent engloutis sous la neige, et personne ne sut ce qu'ils étaient devenus, jusqu'au moment où la neige, venant à fondre, laissa leurs corps à découvert. Il y en eut des cen-

taines d'entraînés par les inondations, dans les ruisseaux et dans les lacs, et ensuite emportés par la débâcle; de sorte que leurs propriétaires ne les revirent plus et ne les retrouvèrent jamais.

A un endroit où plusieurs courants se jettent dans le Solway-Frith, ou bras de mer de Solway, il y a une espèce de bas-fond nommé Bancs de l'Esk (Beds of Esk), où la marée jette et laisse à sec tout ce que les courants y emportent. Quand l'inondation qui suivit ces grandes neiges se fut écoulée, on trouva sur ces bancs les corps de deux hommes, une femme, quarante-cinq chiens, trois chevaux, neuf bêtes à cornes, cent quatre-vingts lièvres et dix-huit cent quarante moutons.

L'Ecosse est souvent affligée par des tempêtes de neige très-désastreuses, mais qui ne sont pas comparables à celles dont nous venons de parler. M. Hogg fait un récit très-intéressant de la manière dont les habitants se résignent à ces calamités.

« Ce qui ne contribue pas peu, dit-il, à la fortitude et à la résignation religieuse qui distingue le Berger écossais, c'est la pensée qui se grave naturellement tous les jours dans son esprit, que son bonheur et son aisance sont entièrement entre les mains de celui qui gouverne les éléments. Je ne connais pas de spectacle plus touchant que celui d'une famille renfermée dans un vallon solitaire, au moment d'un orage en hiver. Et où est la vallée du royaume qui n'ait pas une habitation de cette espèce? Là ils sont abandonnés à la protection du ciel; ils le savent et ils le sentent. Au milieu des tourmentes des éléments et des cruelles vicissitudes de la nature, ils savent qu'il n'est aucun secours à espérer de l'homme; mais ils s'attendent à le recevoir seulement du Tout-Puissant. Avant de se livrer au repos, le Berger ne manque jamais de sortir pour examiner l'état de l'atmosphère, et il revient en rendre compte à la famille placée sous sa protection. Il ne voit rien que le combat des éléments et la fureur de l'orage! Tous alors s'agenouillent autour de lui, il les recommande à la protection du ciel, et quoique les rugissements de la tempête couvrent leur faible voix, et qu'ils puissent à peine entendre eux-mêmes l'hymne qu'ils adressent au Seigneur, ils ne manquent jamais, en se levant après leurs dévotions, de sentir leur âme raffermie, leurs esprits reprennent toute leur sérénité, la confiance leur est rendue, et ils s'abandonnent au sommeil, l'âme remplie d'une douce exaltation et de cette paix à laquelle les rois et les conquérants sont étrangers. »

L'ORAGE DES HIGHLANDS.

De toutes les villes du monde, aucune n'est plus exposée aux effets destructeurs de ces tempêtes glacées que Tamantoul, dans les Highlands (1).

Elle est comme encaissée et perdue entre de hautes montagnes, d'où les torrents se précipitent et s'entassent sur ses fragiles édifices; cent fois détruits par la violence des avalanches, toujours reconstruits par leurs habitants obstinés. Les régions méridionales, avec leurs tonnerres et leurs volcans, ne peuvent donner l'idée de

(1) *Terra hudda*, monts, ou, par opposition à *low lands*, terres basses.

ce que la nature réunit de terreurs sublimes et funèbres, quand des régions froides, hérissées de monts et voisines de la mer, sont le théâtre que ses convulsions ébranlent. C'est, au sein de la nuit, une neige éblouissante qui, tombant en masses épaisses et obliques, menace de tout engloutir; c'est le vent qui, arrêté dans sa course par les immenses forêts de *Head o' Dee*, les pics de *Grantown* et les anfractuosités de *Glen-Aven*, siffle et hurle comme si toutes les légions infernales avaient rompu leur ban. Les bruits qui accompagnent ce déluge de neige et cette révolte des vents ne sont pas moins épouvantables. La tonne gronderait sur votre tête, vous ne l'entendriez pas, tant les mille cataractes qui vous entourent, les collines dont les éclous mugissent à la fois, l'Océan lointain qui bruit, et les arbres qui se brisent, et les rocs qui se détachent et se fracassent en tombant, se mêlent dans un horrible tumulte. Tamantoul n'est accessible que par des sentiers ou gorges étroites, tombeaux des voyageurs qui s'y engagent par un mauvais temps. En 1812, on trouva deux corriérs de la poste étendus morts dans une de ces avenues, que la neige comble et obstrue en peu de temps. A vingt pas de la ville, vous péririez sans secours. La neige vous aveugle, votre langue se glace, vos pieds s'arrêtent; quelques minutes suffisent pour ensevelir le malheureux que son impudence ou son inexpérience a porté à braver cette guerre acharnée que les éléments livrent à la vie de l'homme.

Par un caprice qui caractérise assez bien la bizarrerie humaine, cette bourgade, qui s'honore du nom de ville, est, pendant les mois d'hiver, un lieu de fête perpétuelle. Vous êtes sûr d'y trouver les montagnards des clans les plus sauvages, les jeunes laboureurs des basses terres, les jeunes *lassies* (1) qu'un prochain mariage amène à ce rendez-vous. On y hoit, on y fume, on y danse, on s'y querelle; c'est un bal de chaque jour, une bacchanale dont toutes les scènes sont loin d'offrir un spectacle élégant et classique. Les plus mauvais sujets de l'Écosse affluent dans ce petit endroit : vieux soldats, fermiers ruinés, maquignons qui cherchent fortune, ministres de l'Évangile chassés de leur presbytère par décision des anciens, buveurs, joueurs, chasseurs, contrebandiers, banqueroutiers, gens sans aveu, population pittoresque et dangereuse qui recule devant une civilisation perfectionnée, et se plaît à venir trouver dans la prison joyeuse de Tamantoul la liberté, qu'elle pousse jusqu'à la licence, et de rustiques plaisirs, qu'elle achète à bas prix. Les mauvais sujets se donnent souvent rendez-vous à ces fêtes, qui sont, il est vrai, en assez mauvaise réputation auprès des gens pieux et graves, et que l'honnête fermier calviniste recommande bien à son fils d'éviter soigneusement.

Au mois de février 1845, une tempête si violente vint surprendre les habitants de Tamantoul et leurs hôtes, que les cris des buveurs, les sons du *bag-pipe* écossais (2) et les sauts cadencés du *strathspey* (3) s'interrompirent tout à coup. Peu s'en fallut que toute la nation irrégulière que renfermait cette enceinte de rochers ne demeurât engloutie sous cent pieds de neige. Une tournée dans les Highlands, voyage qui, pour les cockneys de Londres, est aussi nécessaire que le voyage d'Ermenonville pour les Parisiens,

n'avait conduit à Tamantoul, d'où je comptais partir avant la nuit, mais où cet orage me força de m'arrêter. Quelle que fût l'horreur du spectacle, et malgré le péril réel que nous courions, ce qui a surtout fixé dans ma mémoire le souvenir de cette nuit orageuse, c'est un événement tragique auquel la fête de Tamantoul servit de prélude, et dont toutes les scènes qui se sont passées devant moi sont encore présentes à mon esprit. Lewis Mackenzie, soldat de l'armée écossaise, le plus bel homme peut-être qui ait jamais foulé la bruyère des montagnes de son pays, faisait partie de cette assemblée joyeuse et turbulente. C'était, m'a-t-on dit, un fort brave soldat; mais la renommée lui attribuait plus d'un mauvais tour.

De Dumfries à Edimbourg Lewis Mackenzie n'était connu que sous le nom de *Glibby Glegger* (4), sobriquet singulier, qui, dans le patois d'Écosse, a une signification très-ironique et très-expressive.

Lewis valait apparemment beaucoup mieux que sa réputation; une jeune fille des montagnes, Mary Craddock, lui avait inspiré un attachement sincère, et il allait l'épouser. Mary, que j'ai vue dans ce bal rustique, n'était pas régulièrement belle; il y avait de l'âme dans ses traits, de la grâce dans sa démarche, de la langueur dans son regard. Le capitaine du régiment où servait Lewis la demandait aussi en mariage; mais Mary Craddock préférerait Mackenzie, et la rivalité qui existait entre les deux militaires avait éclaté plus d'une fois avec une vivacité que la discipline et la régularité du service n'avaient pu étouffer. La jeune fille, qui demeurait à deux lieues de Tamantoul, dans les montagnes, était venue au bal de cette ville avec sa grand-mère, et elle avait dansé plusieurs *strathspeys* avec Lewis, quand le capitaine lui offrit d'être son partenaire pour la danse prochaine, et, sur le refus de Mary, laissa échapper quelques paroles aussi injurieuses pour elle que pour son fiancé. Une querelle violente commença; et bientôt le capitaine, armé de son autorité militaire, ordonna au soldat de quitter la salle et de garder les arrêts. Lewis se retira, la rage dans le cœur. Aussitôt après cette scène, Mary, toute en pleurs, et sa grand-mère, effrayée, reprirent seules la route de leur habitation.

La tempête n'avait pas encore commencé quand elles quittèrent Tamantoul; mais un quart d'heure après leur départ, les premiers flocons de neige tourbillonnèrent dans l'air; bientôt toute l'atmosphère en fut assiée et remplie. Qu'on imagine la situation de ces deux malheureuses femmes surprises par ce torrent inévitable qui les écrasait et les étouffait, saisies par cette invincible prison de glace, s'endormant sous ce froid manteau pour ne s'éveiller jamais, et incapables de lutter contre la mort qui les pressait de toutes parts et les envahissait lentement. Le lendemain, ce fut un spectacle horrible et touchant, quand une partie de la neige fut fondue, et que l'on débâta les sentiers qui conduisent à Tamantoul, de voir la pauvre jeune fille enveloppée dans le *plaid* (5) de sa grand-mère, qui la pressait fortement sur son sein, et qui avait inutilement essayé de la garantir dans les larges draperies du manteau. La jeune fille, toute pâle, belle encore, étincelait de gelée sous les rayons du soleil, et sans autre indice de

(1) *Lass*, basse, jeune fille; c'est un diminutif écossais.

(2) Cornemuse.

(3) Contredanse dont les figures sont très compliquées.

(4) Ces paroles ne peuvent se traduire, et celles qui pourraient leur correspondre en français *le braqueur oblique* n'offrent qu'un sens ridicule.

(5) Manteau basile que l'on porte en Écosse, et dont l'usage s'est introduit en France.

mort que son immobilité effrayante et cet éclat funeste. Vous eussiez dit une fleur de printemps dont une nuit froide a glacé la sève sans flétrir sa beauté.

On dit que la fureur de Lewis Mackenzie, lorsque ce fatal événement parvint jusqu'à lui, approcha de la démence. Le capitaine était un meurtrier aux yeux du soldat; il avait, par son acte arbitraire et par la querelle qu'il avait suscitée, causé la mort de Mary et de sa grand-mère, et privé Lewis de tout ce qu'il aimait dans le monde.

Le brillant et gai Mackenzie disparut.

Ce ne fut plus qu'un homme sombre, absorbé dans le sentiment de sa douleur et le désir de la vengeance. Un mois après, je me trouvais à Edimbourg quand les soldats se mutinèrent au sujet de leur paye, et personne ne fut étonné d'apprendre que Lewis était à la tête de la révolte, et que le capitaine O'Brien (c'était le nom de son rival) avait péri dans une émeute de la main même du soldat Mackenzie, accusé de meurtre sur la personne de son capitaine, et de rébellion à main armée, fut jugé par un conseil de guerre, et condamné à mort.

Le printemps était de retour. Les *links* d'Edimbourg se couvrirent d'un peuple nombreux dès le matin du jour où Lewis devait être exécuté.

Trois régiments, la baïonnette au bout du fusil, sortirent de la ville et s'avancèrent en silence; bientôt on entendit le bruit sourd d'un grand tambour, dont la percussion, retentissant à de longs intervalles, était voilée et rendue plus lugubre par l'interposition du crêpe noir qui le couvrait. Un nègre africain, homme athlétique, de six pieds de haut, et le plus redoutable boxeur de son temps, frappait de toute sa force sur cet instrument funèbre. A voir la violence avec laquelle il assenait ces coups interrompus, le sourire de ses lèvres et l'éclat de ses yeux, dont le blanc étincelait sur l'ébène de son visage, vous eussiez dit qu'il allait à une fête, et que la mort de l'homme blanc était un triomphe pour l'homme noir.

Lewis était généralement aimé; quand on le vit marcher, comme le prescrit la loi militaire du pays, derrière son cercueil qui portait deux de ses camarades, et s'avancer d'un pas ferme et mesuré, l'œil fixé sur le gazon de cette terre natale qui allait bientôt disparaître à jamais sous ses pas, un frémissement universel, un murmure silencieux qui semblait se communiquer par une sympathie électrique, vint agiter cette multitude.

« C'est lui! c'est lui! Pauvre garçon! — *Pair fal-lou* (1)! » répétaient tout bas mille voix de femmes, vieilles, jeunes, de tout âge, entourées de leurs plaids, la tête couverte de leurs capuchons gris, quelques-unes portant leurs enfants et leur donnant le sein.

C'était chose surprenante et remplie d'émotion que cette douleur générale à propos d'un pauvre soldat, que ce ressentiment populaire si profond, mais étouffé par le respect des lois; que l'expression semblable de toutes ces figures de femmes écossaises, pâles, graves, caractérisées, et qu'un beau soleil levant éclairait. Un signe de la main du commandant changea la forme des trois régiments; le tambour cessa de battre; un drapeau s'abaissa lentement; les troupes se rangèrent sur trois lignes égales, formant un carré dont on aurait supprimé un côté. Le cercueil fut apporté et placé au centre. Lewis Mackenzie s'agenouilla sur le cercueil.

La vie et la jeunesse brillaient sur son visage, et quand le malheureux jeune homme eut défait son habit, vous auriez cru qu'il s'agissait pour lui non de mourir sous les balles de ses camarades, mais de prendre part à quelque jeu rustique, et de déployer sans entraves la mâle vigueur dont l'avait doné la nature.

On entendit quelques gémissements sortir de la foule émue; les femmes pleuraient. Elles se rappelaient que, pour sauver un enfant, *Glibby Gledger*, s'exposant aux rigueurs de la discipline, s'était laissé glisser, au moyen d'une corde, du haut de la citadelle sur les rochers qui la soutiennent. Il subissait dans toute son horreur le châtement inexorable de la justice militaire.

Il fallait voir toutes ces têtes et tous ces regards fixes, et la stupeur peinte sur tous ces traits. Bientôt le triple rang des soldats, forcés de devenir bourreaux, se resserra et se rapprocha. Lewis se leva, attacha le bandeau sur ses yeux de sa propre main, s'agenouilla de nouveau sur son cercueil, joignit les mains, pria.

Six balles percèrent son cœur. Alors, quel cri profond, douloureux, lamentable, impossible à exprimer et à oublier, retentit au loin, comme si cette foule n'avait eu qu'une âme et n'avait poussé qu'un gémissement! Vous eussiez dit que chacun des assistants perdait un frère, tant ce peuple pieux, sévère et rustique, a conservé un profond et populaire sentiment de nationalité, tant il s'associait intimement au supplice du jeune soldat. Je vis son vieux père, invalide aux cheveux blancs, au front hâlé, sortir de la foule et aller embrasser son fils mort et sanglant. Je vis la multitude s'éconler lente et muette.

Et le soir même, toute cette émotion causée par la mort du soldat avait cédé aux habitudes communes de la vie; parmi ces femmes qui avaient donné tant de pleurs au pauvre Mackenzie, pas une ne songeait à lui.

Quant à son vieux père, je le rencontrai le lendemain, ivre comme un montagnard, poursuivi par une troupe d'enfants, incapable de se soutenir, chancelant à travers la place du marché, répétant dans son désespoir et bégayant dans son ivresse le nom de son fils. C'est ainsi que l'homme est fait.

LE CHRISTOPHE COLOMB DU PONT SAINT-MICHEL.

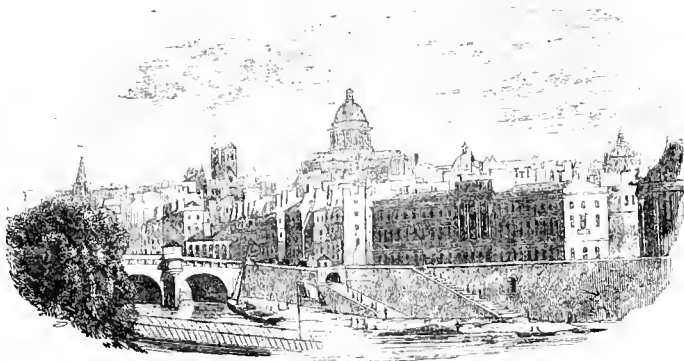
La rigueur singulière de l'hiver de 1815, qui a quatre fois recommencé, a donné lieu à plus d'un événement tragique, à plus d'une catastrophe violente, et aussi à quelques bizarres développements du caractère humain.

On sait combien d'aspects variés offre, pendant le printemps et l'été, le cours du beau fleuve qui traverse Paris; une double ceinture de quais peuplés d'un monde de promeneurs, de marchands, de chalands, bordés de maisons, et de palais de tous les âges et de toutes les architectures, escorte les flots capricieux de la Seine, et plus d'une fois les artistes se sont plu à reproduire, dans des esquisses semblables à celles que nous plaçons ici, la physionomie animée et changeante de la rivière parisienne.

Elle a été récemment le théâtre d'un essai de navigation aussi dangereux qu'original.

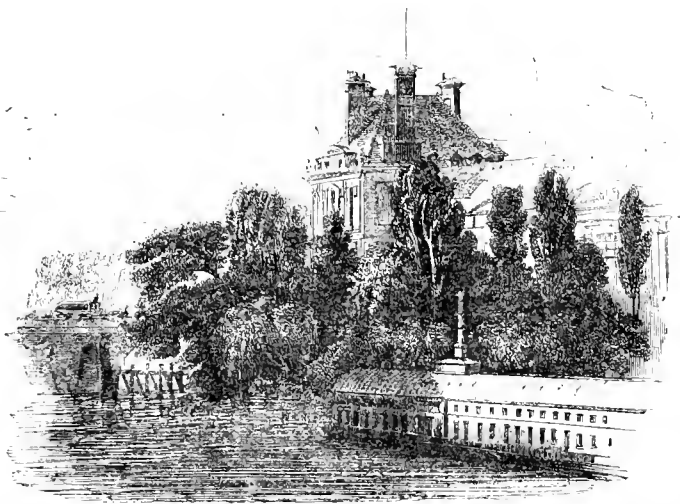
(1) *Poor fellow*.

Le jeune D..., fils d'un entreposeur de Berry, déjeuner, de son âge, dans la maison de son père, et paria qu'il vers le commencement du mois de janvier, avec des amis | descendrait la Seine jusqu'à Passy, perché sur un glaçon



de son choix et à sa convenance; le pari fut accepté. Sur un large et épais glaçon détaché de la rive, armé d'un aviron fait avec une douve clouée au bout d'un bâton, il s'est élancé en pleine rivière, a pris le fil de l'eau, et a navigué très-tranquillement jusqu'à la pointe de la Cité. Là, frappé du danger qui le menaçait au passage des ponts, il vit qu'il avait risqué sa vie dans une entreprise aussi périlleuse qu'inutile. Sous les ponts Notre-Dame et au Change, le fleuve était devenu un véritable torrent. Sous le pont

Saint-Michel le cours est moins rapide, mais les arches sont étroites et mal disposées. Délébrer longtemps était impossible. Le glaçon qui lui servait de navire l'emportait avec une rapidité foudroyante. Ses amis, placés sur la rive, le suivaient de l'œil; et il était évident que sa vie dépendait de la sûreté de son coup d'œil et de son adresse. Il n'hésita pas, se dirigea vers le pont Saint-Michel, passa entre les glaçons qui excentraient les arches, et arriva sain et sauf à la barrière de Passy. Cette audace qui expose sa vie pour



atteindre un but honorable et utile mérite l'admiration de tous les cœurs, de tous les esprits bien nés. Mais pour quel ce déploiement de forces perdues et de stérile danger, qui ne peut pas rapporter de gloire à celui qui l'a couru ?

LE RHIN GELÉ.

Le grand fleuve qui sépare et fertilise les rives de France et d'Allemagne, le Rhin, que l'hiver atteint si rarement, a

charrié cette année d'énormes glaçons. Quant au Necker, il gèle sur divers points; on peut le passer à pied sec près de Neckargemünd, et la plupart des torrents qui descendent des montagnes de l'Alp ou de la Forêt-Noire, charrient de gros glaçons. Les quantités de neige qui sont tombées dans ces mêmes montagnes entravent toutes les communications; les transports des comestibles et des marchandises ne peuvent plus s'effectuer qu'à l'aide de traîneaux; encore les vivres sont-ils pour la plupart impropres à la consommation quand ils arrivent aux marches.

Du reste, même sur les grandes routes, il faut six à huit chevaux pour traîner une charge que deux chevaux voitureraient facilement en temps ordinaire. Plusieurs diligences allemandes ont versé. Le conducteur de celle qui va d'Angsbourg à Ulm a dû requérir treize villageois pour le tirer des neiges et l'aider à continuer sa route. La diligence qui fait le service entre Stokash et Ulm n'a pu davantage poursuivre sa route avec son attelage ordinaire.

Vers le milieu du mois de janvier, une louve et deux louveteaux de la Forêt-Noire, attirés par l'espérance et l'odeur d'une proie qui se trouvait abandonnée à leur dent carnassière sur l'autre rive du fleuve, du côté de la Suisse, s'élançèrent sur un glaçon du Rhin qui, dans ce moment, était immobile et retenu à la rive. L'élan de ces animaux détacha le glaçon qui se mit aussitôt en mouvement et les emporta comme une flèche jusqu'à l'embouchure même de l'Yssel; les longs hurlements de la bête féroce et de ses petits attirèrent les populations, qui leur lâchèrent plusieurs coups de fusil sans les atteindre, tant leur fuite était rapide. On les a pris vivants et à demi-gelés sur la rive d'Ober-Yssel.

(*Handelsblad d'Amsterdam*).

L'INONDATION EN CHINE.

Dans les provinces situées sur la mer Jaune, les inondations ont eu cette année le caractère d'un véritable déluge. Ces provinces dont chacune nourrit une population plus nombreuse que celle de tel grand royaume de second ordre d'Europe, ont été presque entièrement submergées. Après la retraite des eaux, on a non-seulement trouvé des cadavres par milliers sur le sol et dans les maisons, mais jusque sur la cime des arbres les plus élevés.

Sur le fleuve d'Yngli-Tsé, on a vu flotter un grand nombre de tonneaux contenant les cadavres de jeunes enfants. Ces enfants y avaient été enfermés par leurs parents qui, au moment où ils avaient perdu tout espoir de salut, crurent qu'en plaçant leurs enfants dans des futailles qui surnageraient sur l'eau, ils leur procureraient une dernière chance, quoique fort incertaine, d'être sauvés.

On évalue à plus de dix-sept millions le nombre des individus qui étaient parvenus à échapper aux inondations, et cette immense masse d'hommes, réduite à la plus affreuse misère, s'était répandue dans les provinces circonvoisines, où elle implorait la charité publique.

A ce grand désastre était venu se joindre un autre malheur, celui d'une hausse extraordinaire du prix du riz, qui est, comme on sait, une denrée de première nécessité en Chine, et qui entre même comme ingrédient dans le pain.

Les mandarins cherchent à empêcher autant que possible la publication de ces détails effroyables. Ils ont peur que le gouvernement ne les rende responsables des dommages causés par les inondations, parce qu'ils ont laissé se délabrer les digues dont la conservation est à leur charge.

(*Journal commercial de Batavia*.)

L'HIVER EN ALGÉRIE.

Une fête magnifique avait été donnée à la garnison et à la ville de Médéah. La garnison, qui aime son chef, voulut se montrer reconnaissante, et résolut, à l'unanimité, de renouveler bal et souper dans la grande salle du cercle des officiers. La souscription faite à ce sujet produisit 1,200 fr. L'époque de la réunion était fixée à la mi-carême; mais l'homme propose, et Dieu dispose. La saison, si mauvaise déjà, redoubla ses rigueurs; la neige tomba pendant dix-huit jours consécutifs avec des intervalles de pluie et de brouillard. Elle atteignit deux fois une hauteur de dix-huit à vingt pouces, et, au moment où j'écris, elle couvre encore le sol, malgré deux demi-jours de soleil et de dégel. Les maisons s'éroulèrent de toutes parts, vieilles ou neuves, et des familles entières furent sans asile. Un homme est mort de froid dans la rue.

M. le général Marey, dans sa sollicitude constante pour les malheureux, les fit loger provisoirement dans une mosquée abandonnée par le casernement, et ordonna qu'on distribuerait par jour deux cents pains. C'était chose affligeante à voir que cette population musulmane, se pressant tous les matins à la porte du harem pour avoir sa portion de pain. Les officiers de la garnison se plaisaient à se rendre sous le hangar du marché pour acheter les galettes arabes et se faire piller ensuite sur place. On s'arrêtait devant tant de calamités, et on renonça aux plaisirs pour les soulager. L'argent destiné à une fête fut donné aux pauvres.

De telles manières d'agir porteront leurs fruits, sans nul doute; on eût dit que ce bienfait devait avoir d'avance sa récompense. Voici ce qui arrivait, il y a trois jours, dans les neiges de la route du Col. Cinq Européens, et parmi eux un pharmacien qui vient s'établir à Médéah, avaient voulu passer, malgré le mauvais état des chemins; la nuit les surprit entre la mine de cuivre du Monzaia et la ville; il faisait noir, et pas une trace n'indiquait la direction à suivre. La petite caravane s'égarait, et fut réduite, après des fatigues inouïes, à coucher sur la neige. Point de feu, la nuit fut terrible à passer. Cependant le jour vint et baissa voir quelques gourbis à peu de distance; on parvint à les gagner, non sans peine. Les Arabes allèrent au-devant des pauvres diables, et leur donnèrent l'hospitalité la plus complète et la plus attentive. On les réchauffa le mieux que l'on put, mais les souffrances avaient été rudes, et ce ne fut que le lendemain que les cinq imprudents se remirent en route pour Médéah.

(*Arbar d'Alger*.)

LE SAVOIR-VIVRE EN EUROPE.

SIMPLES CONSEILS A CEUX QUI ENTEENT DANS LE MONDE (1).

III.

La politesse à table.

La conversation à table. — Le maître de maison gastronomique.

Comme tout le monde. — Avant dîner. — Après dîner.

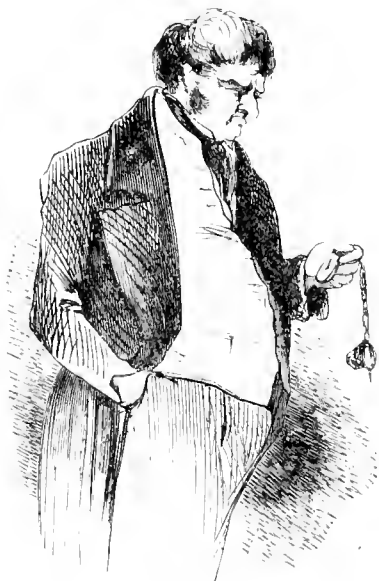
Dans toutes les actions de la vie, l'affection, l'amour-propre, l'oubli des autres, l'égoïsme, en un mot, nous ren-

(1) Voy. le *Journal de M. le Curé*, n° II.

dent haïssables et ridicules. C'est à cette loi si simple qu'il faut rapporter toute la politesse. Ainsi le maître de maison ne doit pas seulement flatter le goût et satisfaire les penchans gastronomiques de ses convives, il doit faire en sorte que chacun se trouve à l'aise et comme dans sa propre maison. Un dîner splendide s'éclipse toujours auprès d'un dîner agréable. Bonhomie, bienveillance, simplicité et facilité d'accueil, sont d'admirables assaisonnemens pour la bonne chère. A ce propos, un Italien qui vivait au quinzième siècle domie à ses contemporains d'excellents conseils qui conviennent encore aux hommes de nos jours.

« On obtient, dit-il, une grande faveur par les dîners donnés aux étrangers distingués. Il est très-convenable aux honnêtes gens de les recevoir avec magnificence. Cela est utile à qui désire être connu et à acquérir de l'influence au dehors, et devenir un ornement de la cité. Les invités ne seront ni moins de trois ni plus de neuf, parce que, dans le grand nombre, on ne peut s'entendre, se livrer à des discours suivis, et que les causeries a part et les joies séparées produisent la confusion. Tout dîner bien ordonné exige cinq conditions : un nombre raisonnable de convives, des gens de bonne compagnie et qui se conviennent, un lieu qui plaise, une heure commode, et un service irréprochable. Que les convives ne soient ni babillards ni muets, mais causeurs et modérés. On ne doit point s'entretenir à table de choses subtiles, douteuses ou difficiles à comprendre, mais plutôt de choses joyeuses, amusantes et à la fois agréables et utiles. »

Il est permis à un maître de maison d'être gastronome, mais il lui est défendu de montrer ouvertement, et d'une façon désagréable aux autres, ses voluptés gastronomiques, leur attente, leurs phases et leurs angoisses. J'ai vu un de ces maîtres de maison inféodés à leur chef de cuisine, tirer sa montre, et, sans faire attention aux personnes invitées qui remplissaient son salon, rester l'œil fixé sur le cadran, jusqu'au moment bienheureux qui le rendait à la seule jouissance de sa vie.



J'en ai vu d'autres réserver des plats tout entiers pour

se garder le plaisir secret et furtif de les manger seuls ou suivre de l'œil, avec un regret évident, les mets favoris ou recherchés qui avaient paru sur leur table. J'en ai vu d'autres, plus naïvement gloutons, ne faire attention à rien de ce qui les environnait, ne pas répondre un mot pendant le repas; se livrer tout entier à ce que Montaigne appelle si bien la vie des âmes sans étoffe, à la gourmandise, et se trouver, après le festin, lésés d'une si énorme quantité d'alimens, qu'il leur fallait rompre toutes les attaches de leurs vêtements, et sourire avec une complaisance silencieuse, pendant le reste de la soirée, à la rondeur de leur abdomen.



Vous croyez peut-être que c'est chose très-commode et très-facile de dîner dans une bonne maison sans commettre aucune inconvenance; vous pensez à ce sujet exactement comme ce bon abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin, qui racontait à son confrère, l'abbé Delille, un dîner qu'il venait de faire chez l'abbé de Radonvilliers, en compagnie de ducs, de maréchaux de France et d'autres gens de la cour.

« Je parie, dit Delille à Cosson, que vous aurez fait cent incongruités à ce dîner.

— Comment donc? reprit vivement Cosson, fort inquiet. Il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde.

— Quelle présomption! Je gage que vous n'avez rien fait comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner. Et d'abord, que faites-vous de votre serviette en vous mettant à table?

— De ma serviette! je fis comme tout le monde: je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnaire.

— Eh bien, mon cher, vous êtes le seul qui ayez fait cela; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment faites-vous pour manger votre soupe?

— Comme tout le monde, je pense. Je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre.

— Votre fourchette, bon Dieu! personne ne prend de

fourchette pour manger la soupe. Mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous ?

— Un œuf frais.

— Et que fîtes-vous de la coquille ?

— Comme tout le monde : je la laissai au laquais qui me servait.

— Sans la casser ?

— Sans la casser.

— Eh bien, mon cher, on ne mange jamais un œuf frais sans briser la coquille. Et après votre œuf frais ?

— Je demandai du bouilli.

— Du bouilli ! personne ne se sert de cette expression : on demande du bœuf, et point de bouilli. Et après cet aliment ?

— Je priai l'abbé de Radouvilliers de m'envoyer d'une très-belle volaille.

— Malheureux ! de la volaille ! on demande du poulet, du chapon, de la poularde : on ne parle de volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de boire.

— J'ai, comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux, aux personnes qui en avaient devant elles.

— Sachez donc que tout le monde demande du vin de Champagne, du vin de Bordeaux... Mais dites-moi quelque chose dont vous mangeâtes votre pain.

— Certainement, à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau.

— Eh ! on rompt son pain, on ne le coupe pas... Avancez. Le café, comment le prîtes-vous ?

— Oh ! pour le coup, comme tout le monde. Il était brillant, je le versai par petites portions, de ma tasse dans ma soucoupe.

— Eh bien, vous fîtes comme ne fit personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement qui ne fût contre l'usage.»

On ne fait pas toutes ces choses, parce qu'elles déplaisent nécessairement au voisin ; qu'une serviette devenue une bavette rappelle nécessairement des idées peu agréables, et que dans l'emploi simultané de la cuiller et de la fourchette, il y a une recherche évidente et une concentration désagréable du convive qui se replie sur lui-même. J'en dirai autant de la malpropreté en mangeant ; de la mauvaise habitude de faire des tartines à table, de celle de couper son pain en petits morceaux ou de découper sa viande d'avance, des traces que peuvent laisser la fourchette et la cuiller sur la nappe et la serviette. La règle générale est bien simple, éviter tout ce qui peut blesser les regards, l'odorat et le goût de ceux avec qui vous êtes, tout ce qui indique que vous vous occupez de vous-même beaucoup plus que d'eux.

Voilà pourquoi l'homme qui gesticule à table, armé de son couteau ou de sa fourchette, et celui qui place son couteau dans sa bouche, témoignent de leur mauvaise éducation. On souffre de voir dans la bouche d'un convive un couteau qui peut blesser.

« J'ai entendu, dit une femme d'esprit, des gens avaler leur soupe et mâcher tous leurs morceaux, d'une extrémité de la table à l'autre ; j'en ai vu remplir leur bouche de tant d'aliments à la fois, que je craignais pour eux la suffocation. D'autres ont employé la cuiller dont ils s'étaient servis pour me servir des mets qui étaient devant eux, et n'allez pas croire que cette dernière façon, si étrange, ce soit des

paysans qui l'adoptent. M. de Coulange, au beau siècle de Louis XIV, la reproche au duc et à la duchesse de Chaulnes... On ne naït guère poli ; il faut le devenir.

Tâchez, à table, de ne pas gêner vos voisins, et comme presque tous ceux qui sortent de l'enfance, si vous remuez constamment les pieds et les jambes, que l'on ne s'en ressent ni à droite ni à gauche.

Loin de témoigner de l'avidité pour manger des *primiers*, qui assez souvent sont servies en très-petite quantité, refusez-les, vous n'en serez que plus agréable à la maîtresse de la maison. Mme la maréchale de Luxembourg prenait en aversion les gens qui acceptaient des petits pois, des asperges et des fraises au milieu de l'hiver, et tous ceux qui mangeaient deux fois du même plat. La première aversion s'expliquerait par un peu de parcimonie ; la seconde, elle en donnait elle-même la raison : c'était son désir que l'on goûtât à tout, parce que son cuisinier était excellent, et qu'elle aimait qu'on en fit l'éloge. Découvrez, si vous pouvez, les petites faiblesses de ceux qui vous invitent, et ménagez-les ; mais quand vous recevez à votre tour, tâchez de n'en pas avoir, et que ceux qui mangeront à votre table se croient chez eux.

Soyez d'une excessive sobriété ; ne buvez jamais que de deux espèces de vin, et en très-petite quantité. Une fille ne doit pas en boire du tout. Si les femmes n'en croyaient, elles ne rougiraient pas leur eau avant quarante ans ; et, à moins de l'ordre d'un médecin, elles ne feraient jamais usage de vin. Il n'y a que les vertus morales qui doivent être communes aux deux sexes.

La manière de servir est différente, selon les maisons ; s'il y a beaucoup de laquais autour de la table, ils vous apportent votre assiette chargée, et vous la gardez ; s'ils passent les mets découpés, vous vous servez vous-même. Mais si les domestiques sont en petit nombre, vous passez vous-même à vos voisins ce que l'on vous a servi, ce qui rend les diners assez ennuyeux, par la politesse qui offre d'une part, et la politesse qui refuse de l'autre. Enfin, l'équilibre finit par s'établir, et l'on dine quelquefois très-gaiement malgré ce petit inconvénient.

Si, dans les feuilles d'une salade, vous trouvez une chenille, ou, dans tout autre mets, quelque substance qui ne soit point alimentaire, cachez votre surprise, et peut-être votre dégoût ; faites changer votre assiette, et taisez-vous, à moins que ce ne soit une épingle, un morceau de verre ou tout autre chose dangereuse. Votre devoir alors est de montrer cet objet au domestique, afin que le cuisinier soit averti, même grondé ; car une réprimande qui peut sauver la vie à une créature ne doit pas être épargnée.

Attendez, pour offrir des plats qui sont posés devant vous, la prière des maîtres de la maison. Autrefois, tout simplement, on servait autour de soi. Maintenant les maîtresses de maison se montrent jalouses de cette prérogative ; ce qui sent un peu la parvenue, mais ne vous en oblige pas moins à une entière soumission.»

IV.

Le costume du dîner — La conversation à table.

Le monsieur aux blagues. — La dame trop corsée. — Le questionneur éternel
Le declamateur furibond.

Surtout soyez exact ; arrivez quelques minutes avant l'heure indiquée, mais non plus tard. Que votre costume soit simple surtout ; aujourd'hui les couleurs voyantes

et l'affectation de la parure vont contre les mœurs générales et contre l'égalité civile. Un dîner n'est pas un bal; et vous ne pouvez vous distinguer que par l'excès de la propreté et du soin. Il y a aussi une convenance d'âge et même de physionomie, comme de profession et de fortune. Si vous voulez obtenir sympathie ou même indulgence de ceux qui s'asseyent à la même table que vous, n'essayez pas de forcer leurs éloges et de contraindre leur admiration par la recherche d'une toilette sans rapport avec votre âge et votre situation sociale. Vous feriez rire comme ce gros monsieur que j'ai l'honneur de vous présenter, et qui, après avoir passé quarante années de sa vie dans une profession très-grave, croit devoir se surcharger de breloques qui annoncent de loin son arrivée par leur tintement nasillard, et revêtir sa poitrine de couleurs plus chatoyantes que celles du plus beau perroquet indien. Cette énorme canne



à pomme d'or, ces gants jaunes irréprochables, ces magnifiques manchettes, et même ces cheveux grisonnants qu'une teinture habile a déguisés sans les faire disparaître, le transforment en un beau lion du désert, et signalent son ampleur majestueuse à la raillerie secrète des convives étonnés. J'en dirai autant de cette belle dame qui ne pourra certainement pas faire honneur au dîner, tant elle est cruellement lacée. Quel épouvantable supplice s'impose-t-elle, pour conquérir l'avantage équivoque d'une taille plus que mince! Ses deux bras, comme suspendus, la guident avec une disgrâce évidente; ses yeux, injectés de sang, sortent de leurs orbites; sa respiration gênée lui permet à peine de parler. Que de laideurs véritables a-t-elle acquises pour se donner un genre de beauté fort contestable tout au plus!

C'est surtout à table que ces ridicules apparaissent dans tout leur jour. On y contracte une sorte d'intimité qui fait mieux ressortir le manque d'aisance ou la prétention, l'égoïsme ou la grossièreté des convives. Après le repas, la conversation s'anime encore; la sottise ou l'esprit apparaissent. Un bon raconteur a son prix. L'éclat de rire,



l'ironie amère, le récit fade, long ou inconvenant, signalent l'homme sans goût et mal élevé. Les heures qui suivent le dîner, aimées, vives, charmantes dans les bonnes maisons, sont le triomphe de la causerie, art qui commence à se perdre. Nous citerons à ce propos le même auteur italien auquel nous avons emprunté plus haut quelques fragments, l'auteur de la *Vita civile*, qui donne de fort bons conseils sur les discours publics, et principalement sur la conversation.

« Les paroles abondantes et ornées conviennent devant les magistrats qui rendent des arrêts dans les conseils publics, et en présence de la multitude assemblée. Les discours simples doivent être employés dans les entretiens privés, selon que le requiert la variété des sujets. La voix alors sera douce, claire, facile, et les mots seront appropriés aux matières en question, sans mollesse, hauteur ou injure. Quand ce qui nous touche a été exposé avec mesure, qu'on cède la parole aux autres afin de ne pas ennuier en parlant trop. Qu'aucun mot ne nous échappe qui montre ou fasse soupçonner le vice. Quand nous n'avons rien à dire de nous, ou qui s'y rapporte, qu'on raisonne de choses honnêtes, utiles, de la manière de bien vivre, de ce qui est raisonnable ou infâme, des moyens de bien gouverner sa maison et la république. Qu'on parle dans les moments de loisirs des diverses industries, des talents, des études, des beaux-arts, et si la discussion sortait de ses limites, qu'on l'y ramène, afin d'éviter le charlatanisme des digressions. Dans les entretiens de plaisirs et de fêtes, il faut encore suivre un ordre raisonnable; car c'est une chose fort reprochable que de parler seulement pour faire rire, et de s'ingénier plutôt à trouver des choses ridicules qu'honnêtes, c'est se faire bouffon; mais ne savoir rien dire d'agréable, et ne pas se prêter parfois à certains bons mots, serait d'une humeur grossière et sauvage. Il arrive souvent que l'on peut parler de choses qui semblent futiles, avec autorité et savoir. »

Tout cela est charmant et de toutes les époques. Laissez à la rue et au carrefour certaines habitudes qui ne doivent

jamais pénétrer dans les salons, celle, par exemple, de s'accrocher au bouton de son voisin, et de le poursuivre de questions éternelles. Le questionneur est un homme toujours impoli, toujours désagréable, qui prélève sur vous l'impôt d'une attention continuelle, et d'une réponse souvent déplacée ou impossible; c'est un fléau pour toutes les classes: il déplaît aux gens du peuple comme aux gens du



monde. L'un des plus célèbres poètes anglais, Alexandre Pope, ne put échapper, malgré son talent, au ridicule qui poursuit les questionneurs. Une de ses amies ne l'appelait jamais que le *point d'interrogation*. Elle le définissait :



Une petite chose crochue qui faisait des questions. Il était bossu.

Point de discussions politiques; surtout, si vous êtes jeune, sachez écouter; et si vous avez le malheur d'être poète, ne cédez pas trop facilement aux sollicitations de ceux qui vous prieront de réciter vos vers. Cette tentation est— elle trop forte pour vous, sachez conserver le calme et la modestie dans l'exposition publique de vos chefs-d'œuvre. C'est un fléau pour une maîtresse de maison que ces génies échevelés, dont vous pouvez admirer le type dans la colonne qui précède, et qui brisent une carafe en hurlant leurs dithyrambes.

(La suite à un numéro prochain.)

LE DEVOIR ET L'HÉROÏSME

CHEZ LES FEMMES.

BLANCHE DE CASTILLE,

MÈRE DE SAINT LOUIS.

SA VIE ET SON INFLUENCE.

(SUITE ET FIN.)

On attaqua les amis de la reine, ses parents, le cardinal de Saint-Auge; on censura ses actes, on alla même jusqu'à attaquer la pureté de sa vie et ses relations politiques avec le légat. La passion du comte de Champagne pour elle fut le prétexte de si grandes noirceurs, que le bruit courut, qu'ayant éveillé la jalousie du feu roi, Thibaut, menacé par ce prince, lui avait fait administrer un poison lent qui causa sa mort. Mais ces allégations calomnieuses disparaissent devant la vérité de l'histoire et doivent être regardées comme des mensonges politiques. Chaque siècle en voit naître et mourir un grand nombre que le temps réduit, comme pour prouver que les hommes ne changent point. Thibaut, comte de Champagne, dont la passion romanesque nuisait à la reine, reçut d'elle-même la défense de se rendre au couronnement du prince, et s'en retourna confus et mécontent. Le jeune roi fut sacré à Rheims le 59 novembre. La régente, sa mère, parvint, par son habileté dans les négociations, à dissiper les intrigues. Elle marchait avec son fils et un corps de troupes sur la Bretagne, lorsqu'elle apprit que deux seigneurs rebelles avaient résolu de l'enlever; le roi s'arrêta à Montlhéry, forteresse bien gardée, et expédia un courrier à Paris. Les secours lui arrivèrent en foule, et la route se couvrit de chevaliers et de bourgeois armés, qui, tous confondus, volèrent au secours de leur roi et le ramenèrent sain et sauf avec sa mère; ils rentrèrent en triomphe dans la capitale, bien escortés, au milieu des acclamations du peuple, qui adorait son jeune et beau roi. Quand le calme fut rétabli, Blanche s'appliqua à former un prince digne de gouverner: l'éducation qu'elle lui avait donnée et ses qualités naturelles lui rendirent cette tâche plus facile. N'ayant pu se résoudre à le perdre un moment de vue depuis le jour de sa naissance, Blanche, qui avait voulu nourrir elle-même Louis et ses autres enfants, disait: «*Nou, je ne saurais endurer que « femme au monde me pût disputer le titre de sa mère. »* Et cependant, malgré cette affection sans bornes pour lui, elle lui avait souvent répété: «*Moi fils, rien au monde ne m'est*

« plus cher que vous, pourtant j'aimerais mieux vous per-
« Le sue de vous savoir entaché de péché mortel. » Aidée
du père Pacifique, religieux ital en, fort instruit, modeste,
vertueux, qui mourut en odeur de sainteté chez les frères
mineurs, Blanche n'en continua pas moins, sur les actes de
son fils, une surveillance active et éclairée qui produisit les
plus heureux résultats. A l'époque de sa majorité, la reine
lui choisit une princesse digne de lui sous tous les rapports,
Marguerite de Provence, qu'il aimait tendrement, et dont la
candeur était pleine de charme. Lorsque le jeune roi gou-
verna par lui-même, sa mère conserva toujours son ascen-
dant dans les décisions politiques, car elle était habile et
expérimentée. On prétend qu'elle fut jalouse de Marguerite,
qui, après lui avoir enlevé une partie du cœur du roi,
pouvait aussi lui enlever le pouvoir. S'il est vrai que son
héroïque fermeté ait fléchi sous la pensée que son fils bien-
aimé oublierait la mère pour la jeune épouse, cette légère
ombre dans un si brillant tableau ne rend pas cette grande
reine moins digne aux yeux de la postérité.

Pendant une maladie cruelle, Louis fit le vœu, s'il
en relevait, d'aller combattre les infidèles. A peine rétabli,
il n'écouta d'autre avis que le sien, et partit en laissant de
nouveau la régence à sa mère. En cette circonstance, elle
prouva que son amour maternel surpassait l'ambition qu'on
lui supposait, car ayant employé la médiation des évêques,
puis les prières et les larmes pour retenir son fils, sans
y réussir, elle l'accompagna jusqu'à Marseille, et, au mo-
ment des derniers adieux, ayant le pressentiment qu'elle
ne devait plus le revoir, elle perdit connaissance.

Malgré les abus qu'une sage administration avait ré-
primés, il restait encore des prétentions à abattre, des
injustices à faire cesser, des lois à instituer. Gémis-
sant sous l'oppression du clergé ambitieux et domina-
teur, le peuple souffrait et murmurait. Les paysans serfs,
qui ne pouvaient payer la taxe attachée à leur condi-
tion, furent jetés dans les cachots et traités avec cruauté
par le chapitre de Paris. Chargés de fers, privés de nourri-
ture, déjà un grand nombre d'entre eux avaient péri de
misère et de faim; Blanche demanda grâce pour eux et
promit de faire justice. Irrités de la protection que la reine
leur accordait, les officiers du clergé firent enlever les
femmes et les enfants, et bravèrent la reine. Indignée de
tant d'inhumanité et d'insolence, Blanche, craignant de
n'être point obéie, à cause des censures ecclésiastiques,
marche droit à la prison avec main-forte, et, elle-même,
armée d'un bâton, frappant au cachot, elle donne le signal
d'enfoncer les portes. Un millier d'hommes, de femmes et
d'enfants, sortent de la prison et tombent aux pieds de la
reine, qu'ils baignent des larmes de la reconnaissance.

La reine acheva son ouvrage, fit saisir les revenus du
chapitre, et le força d'affranchir les paysans pour une cer-
taine somme par an. Ainsi ce fut par un bienfait que cette
reine, déjà malade, marqua sa dernière sortie.

Après d'éclatants revers en Palestine, les maladies et la
famine détruisirent l'armée de saint Louis, qui fut lui-
même pris par les infidèles. Pour voler promptement à son
secours, Blanche permit qu'on armât une bande de gens
sans aveu, dont elle espérait former une troupe disciplinée.
Ce fut un nouveau fléau pour la France. Ne pouvant sou-
mettre à l'ordre et au devoir cette dangereuse armée, plongée
dans la douleur par l'absence du roi et le dépérisse-
ment d'Alphonse, son autre fils, ayant appris que le roi se
disposait à demeurer en Palestine, Blanche, le cœur brisé,

dévora ses inquiétudes, se livra à un travail excessif, et
tomba dans l'épuisement. Elle était déjà faible lorsqu'eut
lieu le déplorable événement de Chastelay, que nous avons
raconté plus haut. Une espèce de langueur la conduisit, en
trois mois, au tombeau, le 26 novembre 1252 : elle avait
soixante-sept ans.

La pompe de ses funérailles répandit à l'éclat de sa vie et
attesta les regrets de son peuple. La régente fit bâtir un
monastère pour recueillir une quantité de pauvres filles or-
phelines ne pouvant trouver à se marier, parce que la plus
grande partie de la noblesse s'en allait guerroyer en terre
sainte, d'où peu revenaient en leur pays. Ce monastère
fut nommé *le Lis*, et gouverné par la comtesse de Meurs,
aïe de la reine.

Elle fit aussi rendre une ordonnance qui permettait à
toute personne servile de se racheter moyennant une cer-
taine somme qu'elle taxa. Cette grande princesse mourut
en odeur de sainteté, et fut inhumée à l'abbaye de Mau-
buissou, dans le costume des religieuses de cet ordre,
ayant de plus le manteau royal par-dessus la robe de bure.
La couronne d'or sur la tête, la main de la justice et le
sceptre en ses mains glacées. Placée sur un siège d'or mas-
sif, elle fut portée par les barons jusqu'à la porte Saint-Denis
et de là à Mauboussou, où fut ensevelie la plus sage des
femmes, celle qui attrait toutes les bénédictions du ciel sur
la France. Le roi Louis, en apprenant cette nouvelle, se pré-
cipita le visage contre terre devant l'autel, s'écriant : « Mon
Dieu, il est donc vrai, j'ai perdu celle que j'aimais par-des-
sus toutes les créatures de ce siècle périssable !... » Puis il
s'enferma et passa deux jours à prier et pleurer, sans re-
cevoir même la reine Marguerite. Joinville ayant pénétré
jusqu'à lui, il lui dit : « Ah! sénéchal, j'ai perdu ma
mère ! » Et il foudit en larmes. — « Sire, elle était mor-
telle, et vous attend dans une meilleure vie ! » Il fut long-
temps inconsolable; ses pensées intimes, ses affections
tendres, ses souvenirs les plus chers, avaient toujours eu sa
mère pour objet. Elle était digne de ses regrets et de la vé-
nération de la France entière. Douée au plus haut degré du
talent de gouverner, alliant la force d'âme à la modération
et à la sensibilité, généreuse, économe, habile et franche,
elle peut se présenter glorieuse à la postérité.

CHRONIQUES ET LEGENDES

DU MOYEN AGE.

CHRONIQUE DU CHATEAU DE MARSTOKE (1).

UN TESTAMENT SUPPOSÉ.

II.

LE MOULIN.

« Oh! oh! dit Oldcraft, j'aurais voulu voir ton visage, en
ce moment, ton visage en forme de hache; je jurerais que
tes doigts caressaient le manche de ton poignard.

— Pas le moindre; mais je jurai de tirer une pro-

(1) Voy. le n° IV, p. 152.

fonde vengeance de cette mystification, et j'arrêtai un plan que je ne tardai pas à mettre à exécution.

— Quoi donc ! vous mîtes la main sur les sacs qui étaient sous le lit ; probablement vous fîtes savoir aux collatéraux affamés les intentions du banhomme, et vous lui avez lâché cette meute, de sorte qu'il a été dévoré par les siens.

— Vous n'y êtes pas encore, dit Greville, et c'est ici que commence l'histoire de mon malheur actuel.

— Commence ! dit l'autre. Eh ! mais, mon garçon, j'avais pris ton préambule pour le commencement, le milieu et la fin.

— Vous allez entendre. Mais donnez-moi du vin, car cette histoire me suffoque et barre le passage à mes paroles. Voici le plan que je formai : j'invitai Marstoke à venir passer la semaine de Noël chez moi, à Sandwich. La ville était alors en mouvement. L'invasion dont les Espagnols nous menaçaient faisait faire à tout le monde des préparatifs. Sandwich est, vous le savez, l'un des cinq ports, et par conséquent un lieu de quelque importance. C'est pourquoi des réunions étaient convoquées tous les jours ; les soldats étaient logés chez les habitants ; les négociants, la noblesse et les bourgeois équipaient, à qui mieux mieux, des vaisseaux à leurs frais, et des corps de troupes parcouraient incessamment les bords des côtes. Je me rendis aux assemblées, je pris part de cœur et d'action à tout ce qui s'y fit ; j'offris mes services pour faire partie de l'expédition, et je montrai autant d'enthousiasme et de détermination que les plus hardis de la ville. Cependant une pensée unique s'était emparée de moi, celle de trouver les moyens de m'emparer des richesses de Marstoke, et de me débarrasser du vieillard sans me compromettre. Une pensée de meurtre assaillait mon esprit nuit et jour, et je sentais que je n'aurais ni repos ni trêve que le coup ne fût effectué. Juste ciel ! je ne soupçonnais guère alors à quel état d'esprit cet acte me réduirait après l'avoir commis. Enfin, vous le savez, l'invasion fut retardée ; Noël arriva, et Marstoke reçut mon hospitalité dans la vieille maison à Sandwich. Je cherchai, parmi les soldats, matelots, ouvriers et hommes d'armes, dont la ville était encombrée, je cherchai, dis-je, et j'engageai deux domestiques, gens bronillés avec la fortune, et que j'avais tout lieu de croire capables d'exécuter tout ce dont il me plairait de les charger, et auxquels je pourrais me fier en les traitant et en les payant bien. Le jour de Noël, je donnai à dîner à plusieurs habitants de la ville, et nous fîmes durer le repas jusqu'au lendemain matin. Vous concevez donc facilement qu'il n'y eût rien d'étonnant à ce que le vieux Marstoke se trouvât soudainement indisposé et forcé d'aller se coucher. Il fut même si malade, que je jugeai expédient qu'il fit son testament comme il en avait précédemment exprimé l'intention.

— Ah ! ah ! dit Oldcraft. Quoi ! vous avez assaisonné sa coupe, hein ! épicé son roast-beef et son plum-pudding, ou mis de la mort aux rats dans sa sauce ? Ah ! vous êtes un drôle, Greville ; mais vous n'avez pas assez de tête pour ces sortes d'affaires.

— Rien de cela, dit Greville. J'annonçai que Marstoke était sérieusement malade ; et, le troisième soir, à l'heure où toute la ville était livrée au sommeil, je fis entrer dans sa chambre les deux drôles dont je vous ai parlé, avec ordres précis. Maudite soit l'heure où j'ai imaginé ce crime ! Jamais je n'oublierai les horreurs de cette nuit ;

au milieu de la tempête de vent et de pluie, il me semblait que la ville allait s'écrouler et serait rasée avant le point du jour. Comme je veillais à la porte de la victime pendant que le crime se commettait, je l'entendis se débattre contre les scélérats qui l'étranglaient dans son lit. Quand le jour vint, je retrouvai un peu de sang-froid, car j'étais allé me jeter à tâtons sur mon lit, comme un enfant effrayé des ténèbres, et, réfléchissant que le plus affreux de cet horrible drame était passé, je m'occupai d'exécuter le reste de mon projet. J'eus quelques efforts à faire pour rassembler mon courage. Je montai l'escalier, et j'approchai de la chambre de Marstoke ; mais il me fallut longtemps pour avoir la hardiesse d'ouvrir la porte. Je craignais de voir le corps défiguré du vieillard gisant sur le parquet où je l'avais entendu tomber, et je restai la main sur la clef sans pouvoir avancer ni reculer, comme sous l'influence d'un rêve affreux. Enfin, après être resté plusieurs heures dans cette irrésolution pénible, les deux misérables que j'avais employés frappèrent à la porte de la rue et demandèrent à entrer ; le bruit qu'ils faisaient me rappela la nécessité d'agir. J'entendis la servante ouvrir sa porte pour aller à celle de la rue ; rappelant alors toute mon énergie, je me précipitai dans la chambre, et, courant au cordon de la sonnette, je le tirai violemment, je criai en même temps à la servante de dire à l'un de ces hommes de monter immédiatement à cheval et d'aller en toute hâte à Wingham chercher le notaire de Marstoke, parce qu'il se trouvait si mal, qu'il désirait faire immédiatement son testament.

« Dans l'intervalle et avant l'arrivée du tabellion, je conduisis Diccon Web, l'autre homme, et le fis placer dans le lit à côté du mort ; ayant tiré les rideaux tout autour du lit, et ne laissant pénétrer qu'un jour obscur dans la chambre, je lui dis de gémir comme un homme qui souffre beaucoup et d'imiter la voix de Marstoke ; et, quand il répondrait aux questions que lui ferait l'homme de loi, de me laisser la masse de sa fortune, et d'étouffer tous les scrupules que le tabellion pourrait éprouver en lui faisant un legs considérable. Nous conduisîmes les choses si bien, que tout se passa sans interruption et sans éveiller un soupçon. Web, contrefaisant la voix du vieux Marstoke et semblant avoir à peine la force d'indiquer comment il voulait que son testament fût fait, disposa de tous les biens en ma faveur ; après quoi, exprimant le désir de se reposer de l'effort qu'il venait de faire, les personnes présentes furent priées de la part du soi-disant moribond de le laisser reposer. Bientôt après je répandis la nouvelle de sa mort dans toute la maison, et, faisant monter tous les domestiques, je leur montrai le corps comme s'il venait d'expirer dans son lit. Cependant le pire est encore à venir. J'ai hérité de la fortune, mais les remords que j'ai éprouvés ne me permettaient pas de vivre dans le voisinage ; j'aurais eu de la reconnaissance pour quiconque eût mis le feu à mes deux nouvelles maisons et les eût réduites en cendres. Je devins tellement impressionnable, que je tremblais à la vue de mon ombre. La figure du vieux Marstoke, et ses cris lorsqu'il m'appela à son aide, me poursuivaient jour et nuit. Les deux misérables, Web et Basset, commencèrent aussi à me devenir à charge, et leur présence continue faisait sur mes yeux l'effet du basilic. Je craignais de m'en défaire, et leur présence était ruineuse ; ils dépensaient l'argent qu'ils voulaient, me volaient en ma présence, et, l'un deux, ayant bu, déclara à ses camarades qu'il pourrait faire pen-

dre son maître le jour qu'il le voudrait. Basset, son compagnon, m'ayant informé de cela, j'éprouvai un embarras si violent, que je résolus de fuir de l'endroit, et, pour éviter le danger qui pourrait naître de nouveaux bavardages, je m'arrangeai avec Basset de manière à nous défaire secrètement de Web. A cet effet, je le fis partir tous les deux pour me devancer à Londres, la veille au soir du jour où j'avais l'intention de partir moi-même, et je chargeai Basset de se défaire de Web sur la route. Basset suivit mes ordres, mais il les exécuta plus tôt que je ne voulais. Il frappa son camarade par derrière, tandis qu'ils chevauchaient l'un à côté de l'autre, sur les dunes de Sandwich, et, descendant de cheval, il jeta le corps dans la mer. Les vagues l'ayant fait remonter à Sandwich de bonne heure, à la marée du matin, à mon horreur et à ma confusion, on l'apporta chez moi au moment où j'allais moi-même entreprendre mon voyage : ainsi je me vis obligé d'assister avec le maire à l'enquête que l'on fit sur la mort du coquin, et même je fus obligé de convenir avec le magistrat qu'il serait urgent d'envoyer à la poursuite de Basset, comme soupçonné du meurtre. Cette nouvelle mésaventure faillit me déranger l'esprit ; mais les officiers de justice ayant heureusement manqué Basset, je quittai la ville deux jours après, et tout le pays étant alors occupé en préparatifs pour résister à l'Armada, je joignis les forces assemblées au fort de Tilbury, sous le commandement du comte de Leicester. Si j'avais pu sans danger passer aux Espagnols, je l'aurais fait. Quoi qu'il en soit, je cherchai dans le bruit du camp, et dans la pompe momentanée de la guerre, à oublier les actes horribles auxquels j'avais pris part ; mais c'était impossible. Ce qui remplissait d'enthousiasme les âmes de tout ce qui m'entourait était sans intérêt pour moi. Le glorieux spectacle d'une reine se mettant à la tête de ses armées dans le camp, et parcourant les lignes pour exhorter ses soldats à se rappeler ce qu'ils devaient à leur pays, et déclarant son intention de les conduire elle-même à l'ennemi et de périr plutôt que de survivre à la ruine et à l'esclavage de son peuple, tout cela était perdu pour un malheureux dont les jours et les nuits se passaient dans l'agonie du remords. Le fracas même du combat, le désordre et la confusion qui accompagnèrent la destruction de la flotte, les plaintes des mourants, les cris de victoire, le canon tonnant et vomissant la mort, tout cela ne me sembla rien. Je parcourais le pont de mon navire, et même j'abordai l'ennemi avec l'ombre cadavéreuse du vieux Marstoke toujours devant mes yeux, quelque part qu'ils fussent tournés, tellement que je pris plusieurs fois la détermination de me déclarer au retour de la flotte, de confesser toute l'inamie de ma vie, et de finir par la potence ma carrière de péchés.

— Et où en est maintenant cette affaire à votre égard ? dit Oldcraft qui prenait en ce moment un vif intérêt au récit de son camarade. Parlez, parlez vite. Vous venez de dire que l'affaire était évitée. Quelle raison avez-vous de le penser ?

— La nouvelle que j'ai apprise hier, répondit Greville, avant de quitter Londres où je me tenais caché. J'ai appris que Basset venait d'être arrêté à Faversham, et conduit à la geôle comme accusé de l'assassinat de Web. J'ai pris aussitôt la fuite, et vous me voyez réduit à la dernière extrémité »

Le criminel, se couvrant la figure des deux mains, sanglotait tout haut après son affreux récit. Dans l'agonie de

ses remords, il s'adressa à son camarade, plus calme et sans doute plus endurci que lui, pour lui demander des avis.

« Consoléez-moi, Oldcraft, dit-il, car je sens que la main du ciel pèse si fort sur moi, que je ne puis vivre sous le fardeau de mes crimes. La mort semble planer sur ma tête, et cependant je ne puis mourir ; mais je crois sentir l'odeur de la mort même dans cette chambre où nous sommes ; il me semble que c'est mon tombeau.

— Tes paroles sont prophétiques, dit Oldcraft avançant les bras droit, et tirant sur Greville un de ses propres pistolets en pleine poitrine, et lui traversant les poumons, tant le coup avait été tiré à bout portant. Tes paroles sont prophétiques, insensé, car c'est ton tombeau ! »

La malheureuse victime jeta un cri ; le sang vital sortait à gros bouillons, il tomba inanimé sur la face. Son bourreau, se levant alors sur ses pieds, jeta sa pipe à l'autre bout de la chambre.

« Il était temps vraiment de veiller à cet oison, dit-il en se jetant sur le cadavre palpitant ; et, le tournant sur le dos pour fouiller les poches de son justaucorps et prendre ses papiers, il les jeta rapidement dans le feu sans les examiner. Il était temps d'arrêter la langue de ce pleureur, ou j'aurais été compromis par-dessus les oreilles par ses maudites confessions. Les vieilles affaires, ainsi que les gentilles plus récentes, auraient toutes défilé avant qu'il eût fini son chapelet. Holà ! Ho ! à moi ! au secours ! à l'assassin ! au secours ! Ho ! à moi ! Stephen, Robin, James ! A moi ! au secours ! Il continua à appeler à haute voix, et en même temps il tira l'épée de Greville du fourreau et la jeta près du corps. Après quoi, il alla près de la porte et l'ouvrit toute grande. A moi ! au secours ! Debout ! vous dis-je ! On m'attaque dans ma propre maison.

« Voyez, dit-il, quand les domestiques, effrayés et éveillés par la détonation du pistolet et par ses cris, accoururent, sortis à moitié nus de leurs lits. Ce mécréant, non content d'avoir voulu m'extorquer de l'argent cette nuit, m'a tout d'un coup attaqué l'épée à la main, et m'aurait assassiné si je n'avais pas eu le bonheur de m'emparer d'un de ses pistolets et de le tuer sur le coup. »

Un profond silence mêlé d'effroi régna dans Marstokehouse pendant le reste de la nuit, et ne fut interrompu que par le bruit de la neige lancée de temps en temps à gros flocons contre les vitraux, et les rafales du vent d'hiver. Les domestiques, hommes et femmes, que le bruit du pistolet et les cris de leur maître avaient arrachés de leurs lits, étaient pressés les uns contre les autres dans la cuisine, où, après avoir rallumé le feu, ils se communiquaient à voix basse les soupçons et les suppositions auxquels cet étrange événement donnait naissance.

Dans ces temps de rapine et de dague, un homme tué dans un manoir de campagne n'était point une circonstance assez rare pour causer beaucoup de confusion ni d'effroi.

Cependant une mort aussi étrange que celle de cet homme, qui avait reçu un coup de pistolet, au milieu de la nuit et au coin de l'âtre même où, si peu de temps avant, on l'avait vu vider la coupe de l'amitié avec son hôte, une telle mort ne passa pas absolument pour naturelle, ni sans donner lieu à quelques commentaires.

De son côté, l'acteur principal de ce drame horrible se promenait d'un bout à l'autre de sa chambre, dans laquelle

il s'était retiré après avoir ordonné que le corps de sa victime fût laissé exactement comme les domestiques l'avaient vu lorsqu'ils étaient arrivés au secours de leur maître.

« Mon étoile, se dit-il, comme il repassait en lui-même l'action qu'il venait de commettre, mon étoile est encore dans son ascendant mon bon ou mon mauvais ange. si l'on veut, car peu m'importe, m'a envoyé ici ce misérable pleurnicheur, et m'a débarrassé de l'inquiétude et de la méfiance que j'éprouvais depuis longtemps à son sujet. »

Ces félicitations que maître Olderaft s'adressait à lui-même furent soudain interrompues par le trépigement de chevaux qui passaient rapidement sous la fenêtre de sa chambre; il mit fin à son soliloque, éteignit aussitôt la lampe qui brûlait sur la table près de son lit, et, s'approchant de la fenêtre, il poussa en arrière avec précaution un des volets à coulisse, puis, entr'ouvrant la fenêtre, il regarda au dehors.

Le jour commençait à poindre, et il vit un petit détachement d'environ dix hommes tourner l'angle du bâtiment. Ils se dirigeaient vers la première cour, et il n'eut que le temps d'entrevoir le brillant de leurs hauberts comme ils disparaissaient derrière une des tours qui flanquaient le vieux manoir, et se dirigeaient vers l'entrée principale.

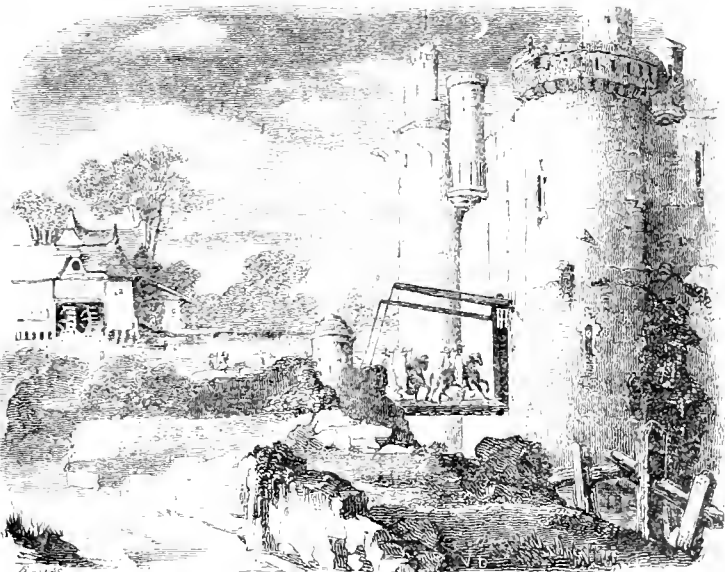
Autrefois, dans le commencement du règne de Henri VIII, Marstoke-House avait été un établissement religieux et habité par une sainte communauté de carmélites. Elle n'était plus maintenant habitée que par maître Olderaft et ses domestiques, peu nombreux, qui n'occupaient qu'une partie d'une aile; et comme il était mal vu et fort peu aimé dans le voisinage, le manoir avait toujours un air triste et désert, même dans ses plus beaux jours.

Du côté habité de la maison, il y avait au bout du jardin un grand moulin à eau qui, autrefois, avait appartenu au

monastère. — Il était maintenant occupé par un nommé Jenden, meunier, qui l'exploitait. Dans le parc, les terres et pâturages, qui étaient placés de l'autre côté du moulin, il y avait plusieurs étangs ombragés gracieusement par la projection des branches d'arbres énormes et séparés par des espèces de divisions ou allées servant à pêcher au filet ou à dessécher ces viviers. Dans les temps anciens, presque toutes les abbayes, châteaux ou manoirs, avaient leurs viviers ou leurs étangs pour fournir la maison.

Quelle chose frappa le cœur du coupable quand les cavaliers se mirent en bataille et demandèrent l'entrée à grand bruit; il pensa que l'arrivée des soldats avait rapport aux derniers méfaits de Greville, et que lui-même pouvait bien ne pas y être étranger. Il éprouva un serrement de cœur quand il entendit les coups répétés qu'ils frappaient à sa porte principale, et bientôt, quoique étranger à la peur, il éprouva des palpitations qui lui ôtaient toute force. — Cependant, retrouvant bientôt toute son énergie, il s'élança hors de sa chambre et, marchant à tâtons dans le corridor, il cria à ses domestiques de ne pas déverrouiller les portes avant qu'il se fût assuré de ce que voulaient ces gens. Mais l'ordre était venu trop tard, car la porte avait été ouverte d'autant plus promptement que le chef de la troupe avait sommé d'ouvrir au nom de la reine, annonçant qu'il avait un mandat pour l'arrestation du nommé Nicholas Olderaft, accusé de l'assassinat de sir William Marstoke de Marstoke-Hall.

Maître Olderaft, qui avait mal entendu ces terribles paroles au moment où il entra dans la grande salle, ne s'arrêta pas davantage; mais, comme bien des gens plus braves que lui, il fut le danger qui s'approchait, et retournant à sa chambre après en avoir fermé la porte, il poussa un panneau à coulisse dans la boiserie derrière son lit, et par là, il descendit dans le jardin d'où il espérait aller se



cachier dans le moulin, ou s'échapper par les étangs qui étaient derrière.

La poursuite dura moins longtemps qu'il ne pensait, et il s'aperçut en sortant du passage dans le jardin que le moulin était déjà occupé par plusieurs soldats qui étaient

entrés dans sa maison. Cependant le moulin était sa seule chance de salut, et se glissant dans une allée sombre qui longeait le ruisseau, il essaya d'y parvenir. Le meunier, qui était debout près de la porte, écoutait, la bouche ouverte, le récit que faisait l'un des hommes d'armes de Warwick.

Comme Oldcroft arrivait au bout de l'allée, le fugitif, ne voyant rien à espérer de ce côté, traversa la charpente sans bruit, et comme le moulin ne marchait pas il se cacha dans la roue.

« Voilà d'étranges nouvelles, disait le gros meunier en traversant la plate-forme, et nous vivons dans des temps étranges. Eh bien, constable, j'avais toujours dit que Oldcroft ne valait pas grand'chose. Je n'ai jamais de ma vie aimé l'homme, et quant à la femme... bah ! je n'en dis rien, ça ne me regarde pas ; par ainsi, je vais aller faire ce qui me regarde. »

En disant cela, le meunier s'avança et donna de l'eau à son moulin. Aussitôt un cri perçant se fit entendre du milieu des eaux qui bouillonnaient au-dessous de lui. Le meunier alarmé revint en toute hâte, détourna l'eau et arrêta la roue, mais il était trop tard, et le corps du malheureux Oldcroft, coupé en deux, flottait au milieu des vagues écumantes, emporté par le courant.

Bien que ce conte puisse paraître extraordinaire, il est attesté par tous les chroniqueurs. Un testament semblable a été dicté par l'assassin qui, s'introduisant dans le lit près du cadavre de sa victime, joua le rôle du testateur en présence de toute la maison sans qu'aucun des spectateurs conçût un soupçon de la fraude. Même la circonstance d'un homme caché dans la roue du moulin et coupé en deux quand l'eau fut lâchée, n'est pas une fiction. Mais ce que les chroniqueurs ont négligé de rapporter, c'est que la victime de Greville était catholique, et que ce motif eût protégé le crime, si la Providence ne s'était chargée de la vengeance.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES.

EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

LES CHINOIS D'AUJOURD'HUI.

Il n'y a pas de peuple qui ait piqué ma curiosité plus vivement que les Chinois ; il n'y en a pas dont il soit plus fréquemment question maintenant. J'ai pénétré trois fois chez eux, une fois avec l'ambassade de lord Amherst, une seconde fois avec l'ambassade russe, une troisième fois avec sir Henri Pottinger.

Ils étaient déjà civilisés à l'époque où nos ancêtres vivaient nus dans les bois ; leur langue, leur écriture, n'ont aucun rapport avec celles des autres hommes, chaque lettre signifie un mot, et ils écrivent à rebours. On leur doit, aux siècles les plus reculés, bon nombre de précieuses découvertes, l'art d'imprimer, la poudre à canon, le compas pour la marine, sans oublier d'ingénieuses manufactures. Néanmoins, ce peuple, au lieu de marcher dans la voie progressive de la civilisation, à l'exemple des nations européennes, semble s'être arrêté tout à coup ; il reste le même, ni plus sage, ni plus habile, ni plus policé qu'il y a mille ans.

Nous sommes redevables aux Chinois de plusieurs choses utiles, devenues si communes aujourd'hui, que nous ne

saurions nous en passer. Par exemple, la porcelaine, dont se composent nos tasses ; c'est une terre particulière, transformée en pâte, que l'on pétrit à volonté et que l'on fait cuire au four. Le thé, que nous buvons dans ces tasses, je le répète, est le produit spécial de la Chine. Ce sont les feuilles d'un petit arbuste que l'on fait sécher. Vous jugerez de l'importance de ce commerce, quand vous saurez que la consommation, en Angleterre, s'élève à trente-deux millions de livres chaque année ! La soie nous venait aussi de la Chine dans l'origine ; vous saurez que c'est la toile de la chenille, qu'on appelle de la soie, qu'elle file autour de son corps avant de changer en chrysalide ; puis ce fil si délicat se dévide, se tisse et se transforme en étoffes de velours, de satin, etc.

Il faut placer au nombre des monuments d'art les plus curieux, la grande muraille de la Chine que l'empereur fit élever, afin de soustraire son empire aux fréquentes invasions de ses voisins les barbares, nation guerrière, toujours prête à renouveler les pillages et les meurtres dont le pauvre peuple paisible avait déjà été souvent victime. Pour hâter l'exécution de cette vaste entreprise, l'empereur exigea d'abord le travail de trois hommes sur dix ; plus tard, on en prit deux sur cinq. L'œuvre fut achevée au bout de cinq ans. La muraille a pres de quinze cents milles de long, et trente pieds de hauteur ; son épaisseur permet à six cavaliers de galoper de front sur la plate-forme.

Il y a environ trois mille tours placées à peu de distance l'une de l'autre, où les soldats pourraient se tenir en cas d'attaque. Le mur s'élève, tantôt sur de hautes montagnes, tantôt sur des vallées profondes ; il traverse d'arides déserts, des lieux marécageux ; on a vaincu tous les obstacles. Des arches immenses le soutiennent au-dessus de larges rivières ; ni la profondeur des abîmes, ni les torrents rapides n'ont pu s'opposer à la réalisation de ce magnifique projet, jamais l'art et le travail n'ont rien produit de plus remarquable ; ce chef-d'œuvre, uniquement composé de brique et de mortier, s'est conservé, dit-on, presque intact jusqu'à nos jours, sans exiger de réparations.

La Chine est très-peuplée ; la plupart des habitants vivent sur l'eau, installés dans des bateaux couverts ; les rivières, les canaux en sont encombrés ; on prétend que plus de quarante mille personnes se tiennent aussi constamment sur des vaisseaux, grossièrement construits, qu'on appelle *jonques*, près des côtes baignées par la mer. Cette immense population exige nécessairement de grands approvisionnements ; elle oblige les Chinois à la plus stricte économie, à manger même des choses que nous repousserions avec dégoût, telles que des animaux morts de maladie, les rats, les souris, les chats, les chiens. Ils se livrent aussi beaucoup aux travaux de l'agriculture, toujours préoccupés de pourvoir à leur subsistance. Le terrain est soigneusement réparti et cultivé ; jamais une mauvaise herbe n'occupe une place inutile. Le pays entier offre l'aspect d'un immense jardin merveilleusement entretenu, pas un coin des haies n'échappe à cette minutieuse propreté et là, comme ailleurs, on sème pour recueillir. Les Chinois trouvent encore moyen d'arracher aux flancs arides de leurs plus hautes montagnes des productions utiles. Ils y pratiquent des terrasses plates, ou des planches superposées, et chaque terrasse est placée de manière à produire sa récolte. Si la surface est complètement nue, on y transporte à force de persévérance la quantité de terre nécessaire à la culture.

L'empereur, afin de consacrer l'importance de l'agriculture et ses bienfaits, donne chaque année une fête splendide en son honneur, et il daigne faire mouvoir la charrue de ses propres mains.

Au nombre des qualités qui distinguent les Chinois, se placent en première ligne l'industrie, et l'amour des enfants pour leurs parents. Combien de familles chrétiennes pourraient puiser chez ces pauvres idolâtres de graves enseignements. Les Chinois se distinguent malheureusement aussi par leur déloyauté dans les relations commer-

ciales. Le mensonge leur est habituel; mais n'oublions pas qu'ils ignorent la religion du Christ.

Une guerre aussi injuste que cruelle a éclaté dernièrement entre l'Angleterre et la Chine. De méchantes gens y répandaient une drogue empoisonnée qu'ils vendaient très-cher. L'empereur a fait une loi qui défend l'entrée de ce fatal breuvage, néanmoins les Anglais ont mis de côté toute justice, parce qu'ils étaient les plus forts; ils ont envoyé des soldats et des vaisseaux afin de forcer les Chinois à prendre et à payer la liqueur prohibée.



Cette gravure représente quelques habitants revêtus de leurs bizarres costumes. Vous voyez qu'ils portent des robes flottantes, les uns par-dessus les autres; leurs cheveux sont attachés et forment une grande queue. Ici on inflige une punition à un coupable; on l'a fait coucher à plat, tandis qu'on lui frappe vigoureusement la plante des pieds avec un gros bandou, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus ni marcher ni se tenir debout.

Mes diverses excursions dans ce bizarre pays ont offert des particularités intéressantes; je commencerai par le récit de l'ambassade de lord Amherst et de son arrivée en Chine.

I. — LES MANDARINS.

La flottille de l'ambassade anglaise entra dans la mer Jaune, qui baigne les côtes orientales de la Chine. C'était par une sombre matinée. Un épais brouillard pesait sur les flots; et les côtes de la Corée, à droite, la presqu'île de Schanton, à gauche, n'apparaissaient encore que sous des formes indécises à travers la vapeur. Déjà le paquebot indien *l'Indostan* s'était écarté du reste des navires, et le vaisseau de guerre *le Lion* ne parvenait qu'à l'aide d'une canonnade non interrompue à maintenir ensemble les brigantins *la Clarence* et *le Chakal*.

« Les Chinois! » cria-t-on en ce moment du haut des haubans. À l'ouest, la mer grouillait de jonques, embarcations de ce peuple, basses, simples et grossières, lesquelles voguaient, chargées de provisions de toute espèce

à la rencontre des vaisseaux anglais. Une multitude de bœufs, de moutons, de poules, de canards; des centaines de sacs de farine et de riz; des caisses pleines de pain et de thé, de fruits et de légumes; des milliers de citrouilles et de melons furent amenés à bord de la flottille. On n'avait pas même oublié le vin, la bougie et la vaisselle de porcelaine; mais les Anglais durent renvoyer, faute de place, une partie considérable des provisions dont l'hospitalité chinoise avait voulu les gratifier. Cependant une jonque s'approcha du *Lion*. Elle était montée par plusieurs mandarins vêtus d'un costume magnifique et bizarre, lesquels contemplaient avec étonnement et respect la gigantesque édifice, et manifestaient en même temps leur embarras sur la manière dont ils devaient s'y prendre pour y monter.

Le lieutenant Parish, chargé par l'ambassadeur d'amener les mandarins à bord, fit descendre le long des cordages du pont deux fauteuils dans la jonque. Les principaux d'entre les mandarins s'y assirent, et s'élevèrent lentement dans l'air avec une expression d'orgueil et de plaisir, à laquelle se mêlait toutefois quelque crainte sur ce mode inusité d'ascension aérostatique. Ils se tenaient solidement aux fauteuils, et manifestèrent beaucoup de joie des qu'ils sentirent de nouveau un sol ferme sous leurs pieds.

Les deux grands dignitaires devaient vraiment paraître un peu singuliers à des yeux européens. L'un, personnage grave, à la physionomie intelligente, portait, par-dessus une robe de femme violette, un surtout noir et semblable à une robe de chambre, et sur la poitrine, ainsi que sur les

griffes, brolé en or. Sur son bonnet en forme de clocher, luisait une pierre bleu clair à six facettes. Un chapelet à gros grains écarlates lui descendait depuis le cou jusque sur le ventre. Une montache finement relevée ornait sa tête supérieure; et ses doigts, armés d'ongles plus longs que ceux de raison, tenaient délicatement relevée sa longue barbe pendante. L'autre mandarin se distinguait par un air plus martial. Sa figure ouverte avait une expression de libre hardiesse. Chez lui, le surtout, semblable à une robe de chambre, était rouge et entremêlé de fils d'or et ressemblait à une cotte de mailles. De la coiffure d'acier qui couvrait sa tête une visière de casque du même métal descendait jusque sur ses épaules. Du sommet de cette coiffure pendait une plume de paon fixée à une pierre précieuse d'un rouge pourpre. Sur les deux manches de dessus brillaient des boucliers brodés en or. Un étroit tablier vert allait de sa ceinture d'or jusqu'au-dessus des genoux. Une arme placée à son côté, au tranchant large par le bas, quelque chose entre le sabre par sa courbure et l'épée par sa pointe acérée, semblait indiquer la condition militaire du personnage.

Tous deux promenaient autour d'eux des regards étonnés sur le vaisseau, dont l'ordonnance et la discipline guerrière semblaient dépasser toute leur attente. Pendant que le colonel Benson et l'interprète de légation Plumb, après les avoir salués poliment, les conduisaient à la grande cabine de l'ambassadeur, Parish fit descendre de nouveau les fauteuils pour ramener leur suite. Il arriva deux autres mandarins semblables aux premiers, mais vêtus moins richement. L'un d'eux, homme gros et court, qui ne portait aucune arme, et dont le bonnet campaniforme était surmonté d'une pierre précieuse d'un blanc mat, avait manifesté de la frayeur durant l'ascension. Lorsque son fauteuil débarqua, il se hâta tellement de se réfugier à bord, qu'il perdit l'équilibre en voulant s'élançer, et culbuta en arrière. Il serait inévitablement tombé dans la mer, si Parish, le saisissant au même instant, ne l'eût empoigné solidement par le devant de sa robe de chambre brune, et, par une violente secousse, ne l'eût fait sauter par-dessus la galerie.

Des que le Chinois fut remis de sa première frayeur, il se prosterna devant son sauveur, et frappa la terre de son front.

— « Que Tian te bénisse, excellent Quangfu ! s'écria-t-il avec enthousiasme. Tu as sauvé la vie au pauvre Tsing-Yng ; en retour il est devenu ton serviteur reconnaissant, et ne cessera de l'être tant qu'il lui restera un souffle de cette vie. »

— C'est trop de remerciements pour ce petit service, répondit Parish en riant. La seule crainte de te noyer a failli causer ce malheur. Preuve que la crainte n'est pas toujours mère de la sûreté ! »

(La suite à un prochain numéro.)

UNE ASCENSION PÉRILLEUSE,

OU PETER-BOTTE ET SA MONTAGNE.

Les hautes et majestueuses montagnes qui s'élèvent çà et là sur la terre, touchant presque les nues de leurs cimes

blanchâtres, nous révèlent encore l'immense pouvoir du Créateur. Les nues sont des volcans, c'est-à-dire, creuses au milieu, renfermant une vaste fournaise qui éclate quelquefois au dehors. D'autres restent toute l'année couvertes de neige, à cause de leur prodigieuse élévation; car, plus on s'éloigne de la terre, plus le froid augmente. Quelques-unes se distinguent par la bizarrerie de leurs formes. Il y en a peu d'aussi remarquables, sous ce rapport, que celle de Pierre-Botte, dans l'île Maurice. Ce nom était celui d'un homme qui s'efforça, dit-on, de grimper jusqu'au sommet de la montagne, et retomba tout brisé dans l'affreux précipice. Regardez la gravure, et vous aurez peine à comprendre qu'un homme ose faire une pareille tentative. Cependant, il y a quelques années, plusieurs Anglais (les Anglais aiment ces inutiles dangers) résolurent de se risquer à gravir de nouveau la montagne de Pierre-Botte. Le capitaine Lloyd, accompagné de M. Dawkins, fit la première tentative en 1851; il gagna la partie étroite qu'on appelle le col; une échelle y fut plantée, mais elle ne put atteindre la moitié de la face perpendiculaire du rocher qui le dominait. M. Lloyd, dont il faut admirer la persévérance, voulut tenter de nouveau, un an après, cette périlleuse ascension; il se fit accompagner des lieutenants Philippotts, Keppel et Naylor. Je vais vous citer la narration qu'en a faite ce dernier dans ses ouvrages, bien persuadé qu'elle vous intéressera.

« Toutes nos dispositions prises, nous partimes; jamais je n'ai vu troupe en marche offrir un spectacle plus pittoresque; notre arrière-garde se composait de quinze ou vingt hommes affublés de costumes différents, et d'un petit nombre de nègres chargés de porter la nourriture, les vêtements, le linge blanc, etc. Le chemin s'étendait au milieu d'un ravin escarpé formé par les pluies à l'époque de l'humide saison, et les pierres, ainsi ébranlées, rendaient ce passage fort peu agréable. Il fallait avoir continuellement l'œil sur ces rochers roulants qui nous menaçaient, et auxquels moi et M. Keppel nous échappâmes miraculeusement.

« A moitié route, nous fûmes éblouis du spectacle qui se déployait à nos yeux, et qui peut défier mes pouvoirs descriptifs. Nous étions sur une petite langue de terre d'environ vingt pieds de long. De là nous plongeons sur la gorge profonde et boisée que nous venions de parcourir, tandis qu'à l'opposé (cet endroit ayant six à sept pieds de largeur) on voyait se développer le précipice de quinze cents pieds jusqu'à la plaine. Cet aspect effrayant se répétait à l'une des extrémités du col. Mais rien n'est comparable à la vue qui bornait l'autre point; il était environné d'un rocher étroit comme la lame d'un couteau, brisé çà et là par des précipices, et s'élevait à trois cents ou trois cent cinquante pieds au-dessus de nous; du haut de ce vieux pinacle, Peter-Botte régnait dans toute sa gloire.

« Après un peu de repos, nous nous mîmes à l'œuvre. L'échelle que Lloyd et Dawkins avaient laissée l'année précédente y était encore; haute de douze pieds, elle ne pouvait atteindre que la moitié de la face de rocher perpendiculaire. Les pieds de cette échelle, garnis de pointes, étaient appuyés sur un bord à peine visible, ayant seulement trois pouces de chaque côté. Un des nègres, le corps ceint d'une petite corde, grimpa du haut de l'échelle par la crevasse jusqu'à la façade du rocher. Le danger de l'entreprise nous remplissait d'effroi; car, malgré le

« legme et l'aplanir de ce malheureux, il pouvait man-
quer d'équilibre.

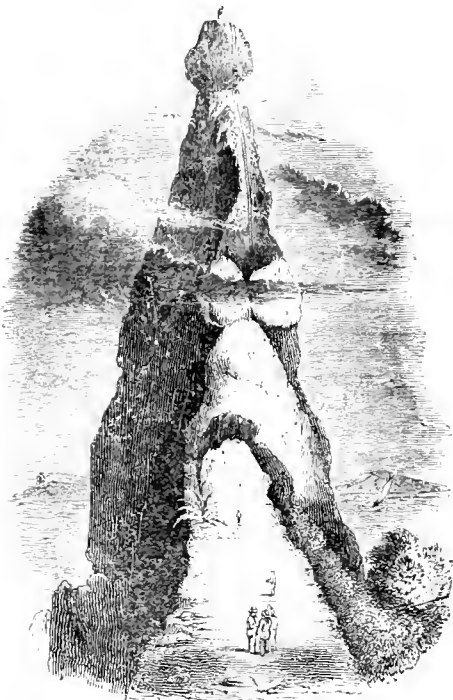
« Une pierre pouvait aussi se détacher et le précipiter
dans l'abîme. Cependant il escalada hardiment, et
nous l'entendîmes enfin crier : « Tout va bien. » Les
nègres usent de leurs pieds comme les singes, c'est
une seconde paire de mains, ils s'accrochent à tout. Cet
homme ayant fixé solidement la corde que nous avions
apportée, nous la saisîmes et grimpâmes à notre tour
l'un après l'autre. Plaisanterie à part, c'était un moment
terrible à passer.

« Dans plusieurs endroits, le chemin n'avait pas un
pied de largeur, et j'aurais pu, moitié assis, moitié
à genoux, lancer mon soulier droit d'un côté dans la
plaine, et le gauche dans le ravin de l'autre. Mais rien
ne me causa plus de surprise que ma fermeté et le bon
état de ma tête; le matin, je m'étais senti étourdi
en montant le ravin, puis, graduellement, mon imagi-
nation s'exalta, ma volonté prit un tel caractère de
force, que je pus envisager cette hauteur prodigieuse
sans éprouver le moindre vertige. Néanmoins je ne ré-
jouis d'arriver sain et sauf au-dessus de ce col; jamais
pareille perspective ne s'offrit à mes regards. Le sou-
met, qui est une masse énorme de rochers d'environ
trente-cinq pieds de haut, surplombe de tous côtés
une sorte de plate-forme de rochers assez unis, d'envi-
ron six pieds de largeur, cernée partout par le bord brisé
du précipice, excepté à l'endroit où il se joint au sentier
que nous avions gravi. Il y a un endroit où cette boule
qui couronne le pic ne dépasse pas le sommet; le
bonheur voulut que nous fussions justement arrivés là.
Nous l'avions calculé ainsi, il est vrai, en montant; une
communication était établie à mi-côte par une double
rangée de cordes; nous cherchâmes à faire monter le
matériel nécessaire; l'échelle portative de Lloyd, de
nouvelles provisions de cordes, des pinces, etc. Mais
comment parvenir à tirer l'échelle contre le rocher?
rien de plus embarrassant. Lloyd s'était muni de cour-
roies, de flèches, de fer, pour tirer. Il s'empara d'un
fusil, attacha une corde serrée autour de la taille, par la-
quelle nous le retenions tous, puis il se dirigea vers le
bord du précipice, du côté opposé, s'appuya en arrière
contre la corde, et tira sur la moindre partie saillante.
Cette tentative échoua; il eut alors recours à une grosse
pierre attachée à un fil de plomb, qui, en se balançant
diagonalement, semblait devoir toucher le lut. On se
crut plusieurs fois sur le point de réussir, mais le mau-
dit fil ne voulait rien attraper, et la pierre allait se per-
dre au loin. Enfin le vent changea pendant une minute,
la pierre reparut, et fut promptement reprise au côté
opposé.

« Trois degrés de l'échelle furent placés sur le bord;
on attacha une grosse corde au dernier, que nous tirâ-
mes, avec précaution; puis, avec une autre corde
épaisse de deux pouces, nous saignâmes le haut de l'é-
chelle, l'inclinant doucement au-dessus du précipice
jusqu'à ce qu'elle fut suspendue perpendiculairement et
consolidée par deux nègres sur le bord au-dessous de
nous.

« Tout est lieu! s'écria-t-on, soulevez maintenant. »
L'échelle parut enfin, ses pieds gagnèrent le bord où
nous étions, et nous la fixâmes solidement sur le col de
la montagne. Lloyd l'escalada le premier en poussant de

« bruyantes et joyeuses acclamations. Nous le suivîmes
« tous les trois. Au moyen d'un crochet qu'on nous fit
« monter, nous plantâmes le pavillon anglais, qui flotta li-
« brement sur la redoutable montagne de Peter-Boite. A
« peine l'eut-on aperçu d'en bas, que la frégate *l'Invincible*



« le salua dans le port, et nous répondîmes par le feu de
« nos batteries.

« Quoique nous n'eussions confié notre projet d'expédi-
« tion à personne, elle fut connue le matin même du
« départ, et attira sur nous l'intérêt général. Arrivés au
« haut du rocher, que nous baptisâmes du nom de *Pic du*
« *roi Guillaume*, nous bûmes à la santé de Sa Majesté, au
« pied du drapeau, et la joie fut à son comble. »

Je n'ai pas le temps de vous raconter maintenant en dé-
tail la journée complète de ces hommes intrépides; après
avoir diné plus bas sur la montagne, ils remontèrent au
sommet pour y coucher. Quand vint la nuit, ils allumè-
rent une flamme bleue qui éclaira magnifiquement les aen-
tours de cette scène; mais le vent gronda et les glaça
tellement, qu'ils burent toute leur eau de-vie, et s'envelop-
pèrent inutilement de leurs couvertures. Contentez-vous
de savoir aujourd'hui qu'ils laissèrent flotter leur pavillon,
et redescendirent sains et saufs, à la grande admiration de
leurs compatriotes. Je vous apprendrai bientôt la fin de
leurs aventures.

(La suite au prochain numéro.)

CAUSERIES

AVEC MON FILS ERNEST

SUR LES INVENTIONS ET LES DÉCOUVERTES.

TROISIÈME MATINÉE.

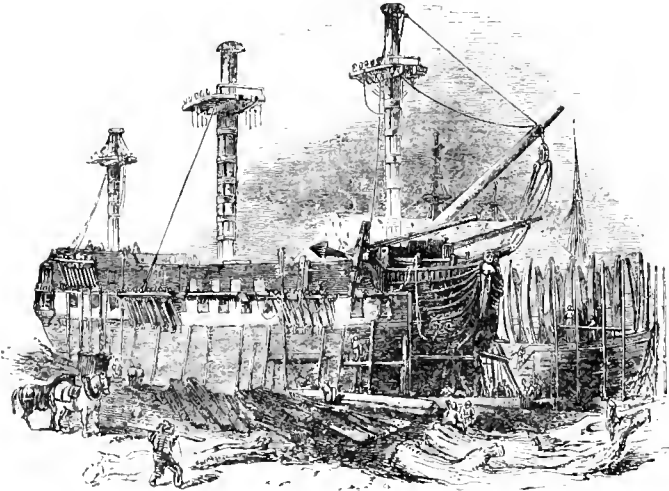
Construction d'un vaisseau. — Le chantier. — Le bois. — Anatomie du bois. — Un vaisseau lancé en mer. — Vapeurs de fer.

Aujourd'hui, mon cher ami, dit M. de à son fils, je vais vous raconter des choses bien surprenantes, dont les gens insoucians ne s'occupent guère. Le monde est rempli de merveilles ; les noirs cailloux qui se trouvent dans la poussière des chemins, les broussailles qui poussent à tort et à travers au milieu des haies, et même le brin d'herbe que vous foulez aux pieds, tout est merveilleux : c'est l'ouvrage inimitable d'un Dieu tout-puissant. Si vous regardiez soigneusement avec le microscope un des objets que je viens de citer, vous seriez étonné de le trouver si beau. Mais l'homme a aussi fait des choses dignes de notre admiration, et je veux commencer par en citer quelques-unes avant de m'arrêter aux créations parfaites de Dieu. Je le répète, je me bornerai à traiter un petit nombre de ces merveilles, car si je voulais vous entretenir de toutes celles que je connais, elles rempliraient bien des volumes plus gros que ceux de ma bibliothèque.

Avez-vous jamais vu un vaisseau ? Vous avez peut-être vécu dans un port de mer, et visité un vaisseau plus d'une fois ; mais il est possible que vous n'ayez jamais songé à autre chose, en le voyant, qu'à son utilité. La construction d'un vaisseau est chose merveilleuse ; il a fallu des siècles de travail pour arriver au résultat que nous avons sous les yeux aujourd'hui. Noé bâtit, il est vrai, il y a environ quatre mille ans, une arche, ou espèce de vaisseau, sans mât et sans voiles ; mais Dieu l'avait sans doute dirigé dans son œuvre, car longtemps après le déluge on construisit des vaisseaux incommodes et grossiers. Voyez ceux de notre pays, il y a seulement deux cent cinquante ans, et que les peintres de l'époque nous ont représentés : ce sont de lourdes masses semblables à des châteaux, avec des pompes menaçantes, et surchargées de vains ornemens. De nombreux perfectionnemens ont eu lieu depuis. Aujourd'hui les vaisseaux sont plus légers, plus forts, et offrent plus de sécurité que ceux d'autrefois.

Rien de plus intéressant à voir qu'un vaisseau sur le chantier. Lorsqu'on entre d'abord dans l'arsenal, tout paraît en désordre ; les ouvriers, affairés, fourmillent comme des abeilles dans leurs ruches ; le bruit d'une centaine de haches et de marteaux qui frappent à la fois vous déroutent entièrement ; et même, après s'être habitué à cette confusion, on ne peut se rendre compte de ce que font les ouvriers sans avoir quelques notions de la manière de construire un navire.

Dans les pays barbares, les vaisseaux se font d'ordinaire



après avoir vaincu de grandes difficultés, en creusant le tronc d'un gros arbre. Mais comme il n'existe pas d'arbres assez volumineux pour faire d'un seul morceau un de nos plus petits vaisseaux, il faut y suppléer par la construction ; il faut avoir recours à un grand nombre de pièces soigneusement taillées et ajustées ensemble. C'est là ce que je veux essayer de vous décrire. Le terrain du chantier est disposé de manière à former une pente unie jusqu'à la mer ; de chaque côté il y a une rangée d'épais blocs de chêne, d'environ trois pieds de haut, et éloignés les uns des autres de quatre. Le vaisseau tout entier se tient dessus à mesure

qu'on le bâtit, et c'est de là qu'on le glisse à l'eau quand tout est achevé. On commence par coucher sur ces blocs un gros morceau de bois de charpente coupé carré, qui traverse toute la longueur du navire, et qui porte le nom de quille. Vient ensuite l'arrangement des *couples*, que l'on a préparés de la manière la plus curieuse, qui forment les côtés, et offrent une grande ressemblance avec les côtes du corps d'un animal. Chacune doit avoir la forme qui lui est propre, sans que le vaisseau aurait mauvaise tournure et ne pourrait se tenir sur l'eau. Ensuite on prépare une maison, ou espèce de hangar, aussi long que la carcasse du navire, sur les murs duquel on crayonne très-exactement la forme de chaque morceau de charpente

à la place qu'il doit occuper; puis on taille des planches d'après ces formes; on fait venir du bois de divers endroits afin de choisir les morceaux les plus convenables, tels que ceux qui ont poussé de travers avec la courbe voulue; mais on ne rencontre pas toujours du bois exactement de la forme nécessaire, et, dans ce cas, il faut la lui donner de force. Mais, me direz-vous, comment peut-on courber un morceau de bois de plus d'un pied d'épaisseur? Au moyen de la vapeur. Chaque morceau se place dans une boîte profonde où l'on fait pénétrer la vapeur de l'eau bouillante, jusqu'à ce qu'il devienne souple, et puisse se courber à volonté; une fois secs, on les coupe de manière à s'adapter l'un à l'autre, puis on les élève en introduisant une des extrémités dans la quille. Le haut du navire est traversé par des poutres d'une charpente à l'autre. Mais avant tout cela, cependant, des morceaux de bois sont fixés presque droits à chaque bout de la quille: l'un s'appelle la proue, et l'autre l'étrambot.

Le bâtiment prend alors la forme d'un vaisseau, ou plutôt représente son squelette; car les charpentes sont véritablement les os d'un navire. Maintenant il faut que nous le revêtissions de chair et de peau, ou, selon l'expression du constructeur, il s'agit de le border. On emploie, en général, le chêne à cet effet, à cause de sa solidité à toute épreuve; chaque planche séparée est fixée aux couples, non avec des clous qui se rouilleraient promptement et laisseraient des trous, mais au moyen de longs morceaux de bois épais, appelés chevilles, qui traversent à la fois la planche et la charpente.

Lorsque toutes ces choses sont en place, on s'occupe de loucher les crevasses et les coutures des planches avec de l'étoupe (c'est-à-dire avec de vieilles cordes mises en pièces), introduite, serrée et bien goudronnée. On recouvre en outre d'une feuille mince de cuivre toute la partie destinée à rester continuellement dans l'eau, afin d'empêcher les vers de mer de pratiquer des trous dans les planches.

Les mâts se préparent ensuite. Quand il s'agit de petits vaisseaux, un seul morceau de bois, pris d'un beau sapin bien droit, suffit pour les faire; ceux de grande dimension sont composés de plusieurs morceaux ajustés et solidement liés ensemble par des cercles de fer. Ils sont placés droit à leur place et reposent sur la quille, ou plutôt sur un autre morceau de charpente sur la quille, qu'on nomme contre-quille. Le beaupré est une espèce de mât oblique qui s'élève en avant du vaisseau et s'appuie sur la proue; viennent ensuite les planches placées sur les poutres qui traversent pour former le tillac, et voici le vaisseau prêt à être lancé à la mer.

Ce premier essai est magnifique à voir, surtout lorsqu'il s'agit d'un vaisseau de guerre, ou d'un bâtiment destiné au voyage des Indes orientales. La foule se presse tout autour, il est encombré de gens qui vont à bord se lancer en même temps dans la mer. La poupe est toujours la partie la plus rapprochée de l'eau; et d'ordinaire une dame prend avec beaucoup de cérémonie une bouteille de vin, qu'elle brise contre l'avant du vaisseau, en l'appelant du nom qu'on est convenu de lui donner. Ceci a lieu quand tout est achevé; mais les ouvriers avaient été employés précédemment à renverser à coups de marteaux les grands poteaux qui supportaient le vaisseau de chaque côté, ainsi que plusieurs blocs de chêne placés en dessous, afin de le laisser glisser plus facilement à l'eau. Enfin on coupe la grosse corde qui retient la poupe, puis le vaisseau descend

lentement d'abord, et avec beaucoup de majesté dans la mer, au milieu des cris et des acclamations joyeuses de la foule assemblée; les agrès, c'est-à-dire les différentes cordes et les mâts supérieurs, sont d'ordinaire placés après qu'il est lancé. Mais je n'ai pas la place de les décrire ici; d'ailleurs il serait difficile d'y rien comprendre, sans voir les objets eux-mêmes.

Quelques semaines sont à peine écoulées, et voilà ce galant équipage qui abandonne le port et se dirige vers de lointains pays. Voyez comme il s'incline avec grâce au souffle de la brise, comme ses torches se voilent; voyez ces blanches et magnifiques voiles redôter les rayons du soleil de leurs surfaces polies et arrondies. Il fend les flots qui s'élèvent autour de lui, et se fraye un passage au milieu des eaux. Il se rapetisse par degrés; bientôt ce ne sera plus qu'un point dans l'espace; enfin il disparaît à nos yeux. Puisse le bonheur ne pas l'abandonner!

La solidité d'un vaisseau dépend en partie de la qualité du bois qu'on emploie; on préfère généralement le chêne en Angleterre; aux Indes, les vaisseaux sont construits d'un bois très-précieux, le *teak*. Il y a plusieurs qualités dans le bois qui le rendent propre à la construction d'un vaisseau, par exemple, s'il est solide, dur, facile à couper, s'il retient les chevilles et les clous qu'on y introduit, et s'il flotte sur l'eau. Ces propriétés dépendent de sa construction particulière.

Il est curieux d'observer un très-mince morceau de bois taillé à travers la veine, tel qu'on peut le voir à l'aide du microscope. Le bois est composé d'un nombre immense de tubes ou de conduits délicats, rangés l'un à côté de l'autre, qui traversent toute sa longueur. Les dimensions ne sont pas toutes semblables. Au centre même il y a une suite de petites cavités semblables à des hautes d'écumme, mais solides, et cette masse s'appelle la moelle. Les conduits les plus rapprochés de la moelle se trouvent pressés par la croissance du bois qui les environne, et sont par conséquent mieux fixés ensemble, ce qui donne à cette partie du bois, qu'on nomme le cœur, plus de solidité et de valeur. Ces tubes creux rendent aussi le bois plus léger que beau, quoique sa substance soit réellement plus lourde; il faut encore leur attribuer sa dureté. Ce sont ces tubes aussi qui se prêtent à recevoir le clou qu'on y enfonce et le retiennent solidement.

Le premier avantage du bois consiste dans la durée; il y en a qui se pourrit promptement, et qui est par conséquent tout à fait impropre à la construction d'un vaisseau. Le fameux cèdre du Liban, dont l'Écriture sainte nous parle si souvent, quoique le plus durable de tous les arbres, ne saurait convenir aux vaisseaux à cause de sa qualité molle, faible et fragile. Le cyprès résiste à la destruction du temps d'une manière surprenante; on suppose que l'arche de Noé fut faite de ce bois. Ceux des arbres qui grandissent lentement sont préférables à tous les autres, et ceux qui s'élèvent en plein air sont supérieurs aux arbres des épaisses forêts.

Que pensez-vous du fer pour la construction d'un vaisseau? Vous allez croire que je vous propose une énigme, cependant il est positif que les vaisseaux destinés à faire de longs voyages sont construits en fer, et remplissent à merveille le but qu'on s'est proposé; sous bien des rapports, ils sont préférables aux autres.

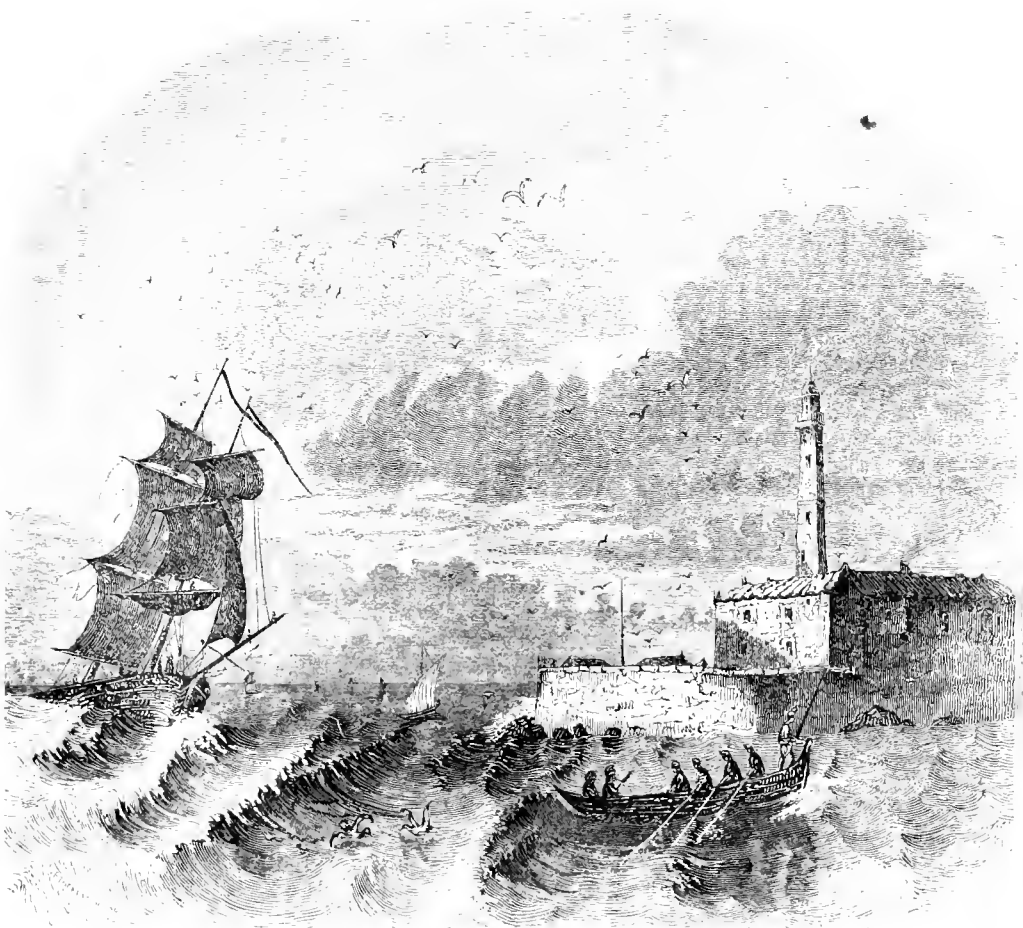
Parmi les avantages qu'offre un vaisseau de fer, j'indiquerai ceux-ci : premièrement, le bout d'un grand vaisseau

bre d'années de service, le fond n'est jamais encombré par les mauvaises herbes et les coquillages, tandis que les autres se salissent promptement; secondement, s'il vient à heurter contre un rocher, le dommage porte seulement sur une petite partie facile à raccommoder, et comme ces vaisseaux sont bâtis d'ordinaire au moyen de compartiments tres-solides qui n'ont aucun rapport les uns avec les autres, quand bien même un trou se formerait dans une de ses divisions, le reste n'en souffrirait pas: un pareil sinistre causerait en peu d'heures la ruine complète d'un vaisseau de bois.

Quel magnifique témoignage de la puissance humaine, que cette création du vaisseau, ces vagues domptées, ces es-

paces parcourus, cet Océan franchi! Souvent, lorsque j'habitais la ville d'Ancône, je passais des jours entiers sur le môle, ou j'allais visiter un capitaine de mes amis, et tout mon plaisir était de contempler à loisir les nombreux vaisseaux, de mâtures et de formes diverses, qui sillonnaient l'onde dans toutes les directions. Il n'y a pas de spectacle qui donne une plus haute idée du génie humain et de sa puissance.

Bientôt, cher Ernest, je vous parlerai des derniers prodiges et des derniers triomphes de l'industrie humaine, c'est-à-dire de la vapeur appliquée aux navires dans ces derniers temps.



A NOS CORRESPONDANTS.

A. M. L. C. D. — Le voyage de Cook est trop connu.

A. M. L. — Les fragments de poésie chrétienne sont acceptés.

A. M. L. B. D. V. — Les *Revue de l'histoire du clergé de France* ne sont pas interrompues. La suite prendra place dans le n^o XI, qui paraîtra au commencement d'avril.

LE LIVRE DES FAMILLES

OU
JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 6. — I^{er} Volume.

2^{er} Avril 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRETIEN.



LES ROGATIONS.

Dans cette partie des Gaules qui, plus tard, prit le nom de Dauphiné, divers fléaux portèrent, vers la fin du cinquième siècle, une profonde désolation. On y ressentit plusieurs tremblements de terre, les bêtes féroces ravageaient les campagnes et venaient jeter la terreur jusque dans la ville de Vienne qui était, à cette époque, une grande cité. Toutes les nuits on entendait des bruits effrayants qui semblaient menacer la ville d'une imminente ruine. Saint Isidore était alors évêque de la ville que nous venons de nommer. Quelle ressource employer contre de pareils désastres ? La philosophie humaine cherche à les expliquer, mais elle est impuissante à les conjurer. Le digne pasteur, effrayé de l'alarme de ses peuples, ne vit qu'un moyen d'en arrêter le cours, la prière. Il exhorta ses diocésains à lever leurs mains suppliantes vers Celui-là seul qui frappe qui guérit, qui abat et relève, qui perd et qui ressuscite.

Il institua à cet effet, une procession solennelle qui devait avoir lieu en chacun des trois jours qui précèdent la fête de l'Ascension. On s'empressa de répondre à l'invitation du pieux évêque. Les fléaux cessèrent, les peuples reprirent leur ancienne sécurité, car leur espérance n'avait pas été trompée. Mais comme la prière n'a point pour unique fin d'implorer les grâces divines, mais qu'elle est encore l'expression de la reconnaissance, on ne suspendit point les processions quand les trois jours qui précèdent l'Ascension reparurent l'année suivante. Toute l'Eglise de France fut vivement frappée de l'heureux résultat qui avait été obtenu par les prières (*rogations*) faites dans le territoire de Vienne. Le concile assemblé à Orléans, en 511, ordonna que désormais on ferait dans chaque diocèse des processions analogues. Plus tard, l'Espagne adopta ces *Rogations* ou supplications solennelles, mais on les fixa aux trois derniers jours de l'octave de la Pentecôte. Enfin, Rome ne dédaigna pas de suivre l'exemple de la France, sa

filles ainées. Le pape Léon III les y institua vers la fin du huitième siècle, et adopta les trois jours qui précèdent l'Ascension. Bientôt l'uniformité s'établit, sous ce rapport, dans toute l'Église occidentale, et les fêtes des *têtes humilées*, comme les nomme saint Sidoine, ou les *prosteruements du peuple*, ainsi que les appelle un autre auteur, prirent place dans le cycle festival de l'année chrétienne.

Ces processions, dans les paroisses de campagne, se font au lointain. On y chante des psaumes et des antiennes ainsi que les litanies des saints. On y prie le Seigneur de bénir les fruits de la terre. On y emploie, comme il vient d'être dit, la puissante intercession des amis de Dieu. Laissons parler l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* :

« Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux ; le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs hrebis et leurs fontaines pour assister à la fête. On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître le clergé destiné à la cérémonie ; c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé*, et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie après de la demeure des morts dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices. »

« L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières, formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aulx bépines où bondissent la bécille et où sifflent les bouvreuils et les merles. . . . La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon après avoir imploré Celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées ! »

Dans les premiers temps de l'établissement des Rogations, on était obligé de s'abstenir du travail pendant tout le jour. Mais comme ce sont plutôt des journées de pénitence et de mortification que de véritables fêtes, on se contenta d'obliger les peuples à la procession des litanies et à la messe et non à un complet repos. Le jeûne fut remplacé par une simple abstinence des aliments gras, car on réfléchit que le temps pascal, époque d'une sainte joie, ne pouvait s'allier avec ce genre de macération.

Que sont aujourd'hui pour les grandes villes, surtout telles que Paris, les trois jours des Rogations ? Avant nos troubles politiques et religieux de 1789, on voyait circuler dans les rues et sur les places publiques de la grande métropole, les croix et les bannières que suivait un nombreux clergé, accompagné, à son tour, d'une population considérable. Si l'on n'y avait pas à bénir des terres enseme-

cées et des arbres chargés de fleurs, on savait que de la main bienfaisante de Dieu devait cependant descendre sur la cité le trésor des grains et des fruits qui la nourrissent. La ville joignait ses vœux et ses prières à la campagne, car les habitants de l'une et de l'autre ont à invoquer le même père qui est aux cieux. Aujourd'hui la procession se déroule solitaire dans l'enceinte des temples, autour des colonnes qui en portent les voûtes. Le bruit du monde l'effraye, de ce monde qui s'écoule indifféremment devant les portes de la basilique et qui ne pense pas même aux supplications que les lévites du saint parvis font monter vers le ciel en sa faveur. Heureux encore ceux qui, dans le malheur de leur indifférence, n'insultent et ne blasphèment pas la main généreuse qui leur départ le pain de chaque jour !

Il existait, durant le moyen âge, certaines coutumes fort singulières dans ces processions des Rogations. Le célèbre Durand ou Durantis, évêque de Mende, au treizième siècle, dit qu'on portait en tête de ces processions un énorme serpent ou dragon en carton ou en bois peint. La queue de l'animal était dressée pendant les deux premiers jours, mais au troisième, ce serpent symbolique était porté derrière la procession, la queue baissée. Cela signifiait que sous la loi de nature et celle de Moïse, figurées par les deux jours, le démon exerçait son empire sur le monde, mais que sous la loi de grâce, figurée par le troisième jour, l'antique serpent avait été vaincu. Pour apprécier ce symbolisme que nous trouvons aujourd'hui bizarre, il faut se reporter au génie de l'époque et ne pas juger le treizième siècle d'après nos temps modernes. Néanmoins, il s'en était conservé quelques traces qui ont fini par disparaître dans le siècle dernier. Ainsi jusqu'en l'année 1760, à la procession de Saint-Quiriace, paroisse de la ville de Provins, on a porté au haut d'un bâton une figure de serpent. En cette année, on s'était avisé de placer dans la gueule de ce reptile de carton un feu d'artifice qui causa quelques dommages, et qui motiva la suppression de cet antique rite des Rogations. Au commencement de ce même siècle, on y portait encore, à Rouen, deux grands dragons que le peuple nommait *gargouilles*.

Il existait à Angers une coutume beaucoup plus instructive et plus morale. Le mardi des Rogations, le clergé de la cathédrale entrait dans toutes les églises qu'il rencontrait sur son passage, et ne faisait que les traverser en chantant une antienne en l'honneur du patron. Le peuple appelait cette cérémonie la *procession de la haie percée*. On croit que c'était pour mettre en acte symbolique, s'il est permis de parler ainsi, ces paroles de l'Apôtre, qui sont pleines d'un sens profond : « Nous n'avons point ici-bas une demeure permanente. » Qu'est-ce en effet que la vie ? un pèlerinage de quelques instants plus ou moins prolongés, mais qui doivent avoir un terme. Aussi l'Apôtre ajoute : « Mais nous cherchons la demeure, la cité à venir, » et celle-ci est la seule véritable, la seule digne d'en porter le nom.

VARIÉTÉS.

Le mois d'avril n'offrant pas de solennités remarquables, nous avons cru devoir remplir l'espace qui nous est réservé dans ce journal, par diverses notions relatives à des sujets religieux, généralement assez peu connus, ou du moins assez mal connus des catholiques vivant dans le

monde. Nous espérons que ces détails ne leur paraîtront point oiseux, car rien de ce qui tient à l'organisation de la grande famille chrétienne ne peut être indifférent aux membres qui la composent.

1° LE PAPE.

Au sommet de la catholicité, nous voyons le suprême pasteur qui tient les clefs symboliques de la puissance de Jésus-Christ, chef invisible de l'Église. Avant de s'élever au ciel après son admirable mission remplie sur la terre, le Christ triomphant laisse à Pierre, prince de l'apostolat, le soin de paître les brebis et les agneaux. Remarquons d'abord ces termes si admirablement empreints de la douceur qui caractérise le christianisme. C'est sous l'emblème d'un pasteur que Jésus-Christ veut paraître. Il ne se pare point de ces titres dictés par l'orgueil humain, tels que ceux d'empereur, de roi, de monarque, de prince. C'est un pasteur.... Je suis, dit-il, le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Son vicaire, sur la terre, aura un titre officiel parfaitement analogue à cette tendre appellation. Ce sera le PAPE, c'est-à-dire le père, ce nom grec de PAPPAS par lequel un enfant, profondément affectueux, désigne l'auteur de ses jours, et qui, dans notre langue, est celui de PAPA ! Quel titre serait mieux approprié à la fonction du vicaire de Celui que nous invoquons tous les jours sous le nom de Père ?

Comme successeur de saint Pierre, le pape est donc investi du même pouvoir que ce prince des apôtres. Il est le centre de l'unité catholique. Quiconque méconnaît cette haute paternité, ne peut se dire membre de la famille chrétienne. Vainement on ferait profession de croire tous les dogmes de la foi exprimés dans le symbole. Dès lors qu'on s'écloie du bercail dont le pape est le pasteur, on n'appartient plus au troupeau. Mais que disons-nous ? le symbole lui-même renferme une croyance explicite à la sainte Église catholique. Qui dit Église, dit société, et qui dit société, exprime une autorité dominante, sans laquelle il n'y a plus que l'anarchie. Qui dit foi, dit unité, car il ne peut raisonnablement exister des catégories indéfinies et multiples, et par conséquent contradictoires de croyance. Celle-ci est UNE ou bien elle n'est pas. Méconnaître le pape et se dire chrétien, c'est reconnaître un cercle et nier le centre auquel tous les rayons vont aboutir. Mais nous ne faisons point ici de la controverse, et l'on voit. Vailleurs, par les principes posés, qu'elle est superflue. L'abnégation complète du christianisme, quoique infiniment déplorable, et d'ailleurs très-irrationnelle, choque peut-être encore moins que l'incoscéquence logique dont nous parlons. Le pape est considéré sous un quadruple aspect. Il est 1° le pontife souverain de l'Église universelle ; 2° le patriarche de l'Église occidentale, en particulier ; 3° l'évêque du siège de Rome ; 4° le prince temporel des États dits de l'Église.

En sa première qualité, il est le chef de tous les autres pontifes placés à la tête des diocèses sous diverses dénominations. C'est lui qui les institue, c'est-à-dire qui leur donne le pouvoir de gouverner spirituellement le territoire qui leur est assigné. En France, le roi nomme les évêques, mais cette nomination ne peut leur conférer aucune puissance avant qu'ils aient reçu leurs bulles d'institution. C'est après la réception de ces dernières qu'ils reçoivent leur consécration. Tout prélat qui ne serait pas investi de la puissance spirituelle, conférée par le pape, serait un

intrus, s'il exerçait une autorité quelconque. Personne, dit l'Esprit-Saint, ne s'attribue un honneur, un pouvoir, si ce n'est celui qui est envoyé de Dieu.

Comme marque de ce suprême pouvoir, le pape, dans les grandes cérémonies, a la tête couverte d'une tiare. C'est un bonnet rond surmonté d'une croix et orné de trois couronnes superposées. Il porte la mitre comme les évêques dans les occasions moins solennelles et lorsqu'il officie pontificalement, c'est-à-dire quand il chante la messe.

Lorsque le pape marche processionnellement, on porte devant lui une croix. Celle-ci, que l'on se figure habituellement comme formée de trois croisillons transversaux, n'est pourtant en réalité qu'à une seule branche et ornée de l'image de Jésus-Christ crucifié. Pourquoi donc voyons-nous si souvent, en France, dans nos trophées religieux, une croix à trois branches et sans Christ pour représenter la papauté ? Nous ne pouvons répondre que par une raison bien peu sérieuse. C'est que dans ceci, comme dans bien d'autres occasions, les artistes nous bercent dans leurs fantaisies. Assurément ici elles n'ont rien de dangereux ni d'inconvenant en elles-mêmes, mais toujours est-il qu'elles offensent la vérité, et que jamais à Rome on n'a vu porter devant le pape cette croix imaginaire, que jamais aussi le pape n'en a porté lui-même une semblable à la main, en guise de crosse ou bâton pastoral. Quand le souverain pontife consacre une église ou un autel, quand il consacre un évêque et qu'il ouvre la porte sainte pour le jubilé (nous expliquerons ceci en temps opportun), il tient à la main une croix portée sur sa lampe ou bâton. Cette croix n'a pareillement qu'une seule branche, mais Notre-Seigneur n'y est point figuré en état de crucifixion. C'est la seule différence qui distingue cette dernière croix de celle qui est portée devant lui. Le pape n'use jamais de crosse comme les évêques.

Dans l'usage ordinaire, le souverain pontife a une soutane blanche. Il est revêtu d'un rochet de lin garni de dentelles, et d'une mozette ou camaï de velours rouge bordé d'hermine. Par-dessus le camaï il a une étole brodée d'or. Sa calotte est blanche. Sa chaussure, ordinairement rouge, est brodée en or et ornée d'une croix. La personne qui est admise à son audience se prosterne et baise cette croix. On a souvent cherché à déverser sur cet acte respectueux un certain vernis de ridiculité. Qu'y a-t-il donc d'excentrique dans un acte de vénération pour la croix qui a racheté le monde ? Certes, encore, s'il ne fallait pour obtenir des richesses et des honneurs que baiser la mule profane des potentats qui les distribuent, de quelle faiblesse multiplicité de prostrations de cette nature ne seraient-ils pas journellement assiégés ?... Passons, car s'il fallait combattre une à une les innombrables contradictions de l'orgueil mondain, notre plume ne pourrait y suffire.

Le second titre du pape est celui de patriarche d'Occident. L'Église universelle est subdivisée en deux langues, la latine et la grecque. Lorsque le patriarche de Constantinople était dans l'unité catholique, il occupait le premier rang parmi les évêques orientaux. Il ne reconnaissait au-dessus de lui, dans toute l'Église grecque, que le pape, chef suprême, au spirituel, de l'univers catholique. À l'égard des Latins, le souverain pontife exerçait en particulier cette suprématie patriarcale. Aujourd'hui il est en réalité le patriarche des deux grandes fractions de la catholicité. Mais si jamais l'Orient reparaît dans le giron de l'orthodoxie, le patriarche de Constantinople, en communion avec

le saint-siège, pourrait reprendre sa primitive autorité, et alors le patriarcat latin ou d'Occident redeviendrait ce qu'il était dans le principe, se bornerait, en d'autres termes, à ses attributions spéciales et distinctes. Un développement plus considérable ne saurait entrer dans notre cadre, à ce sujet.

Outre ces deux principales attributions, le pape est l'évêque du diocèse de Rome, composé de la ville et d'un petit territoire qui la circonvoit. Il délègue ordinairement la majeure partie de ses fonctions et de cette sollicitude diocésaine à un prince de l'Église, revêtu de la pourpre romaine. C'est le cardinal-vicaire. C'est lui qui fait les mandements, qui gouverne le clergé diocésain, qui administre les sacrements de la confirmation et de l'ordre, qui, enfin, remplit dans ce diocèse, toute la charge d'un évêque. Le cathédrale est placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste. Elle porte le titre de *Saint-Jean de Latran*. C'est dans cette basilique qu'après son élection, le pape va prendre possession de son siège, en qualité de successeur de saint Pierre, de patriarche d'Occident et d'évêque de Rome. C'est donc tout à la fois l'église papale, l'église patriarcale et la cathédrale. Une erreur qui, cette fois, est parfaitement innocente, est celle qui consisterait à regarder la somptueuse et admirable basilique de Saint-Pierre du Vatican comme la première en dignité dans la ville et le monde. A Saint-Jean de Latran appartient d'une manière exclusive cette insigne prérogative. Cette basilique est la première qui ait été construite à Rome, aussitôt après que la paix eut été rendue à l'Église. Ce fut un jour bien beau, bien consolant pour cette épouse mystique de Jésus-Christ, que celui où, après avoir vaincu le paganisme par la patience, elle vit un puissant empereur qui, lui aussi, n'avait pu vaincre que par la croix, ceder son propre palais, autrefois celui de Néron, pour y creuser les fondements d'un temple dédié au Dieu Sauveur. La première pierre en fut posée par le pape saint Sylvestre I^{er}, en l'an 524. La dédicace eut lieu le 9 novembre, et enfin les successeurs de saint Pierre purent sortir des catacombes, où la persécution les avait si long-temps relégués, pour installer au grand jour leur bienfaisante et civilisatrice suprématie. La basilique de Saint-Pierre, fondée encore par le grand Constantin, ne s'éleva du cirque de Néron qu'après l'inauguration de celle de Latran. A celle-ci, donc, la priorité chronologique et le droit d'aînesse. C'est néanmoins à Saint-Pierre que se tiennent les grandes chapelles papales, et c'est à l'abri de son dôme splendide que s'élève la résidence la plus habituelle du chef de l'Église.

Une quatrième prérogative distingue le pape. Il est monarque temporel d'un territoire connu sous le nom d'*État pontifical*. Sous ce rapport, il s'assied au banquet des rois. Ceux-ci ont à Rome leurs ambassadeurs et le pape a les siens dans les cours de l'Europe, sous le nom de légats, nonces, internonces. Mais pourquoi, demande-t-on quelquefois, le vicaire de Jésus-Christ exerce-t-il un pouvoir terrestre? Fleury, qu'on ne peut soupçonner de flatter les papes, nous répondra : « Tant que l'empire romain a subsisté, il renfermait dans sa vaste étendue presque toute l'éhrentienté ; mais depuis que l'Europe est divisée entre plusieurs princes indépendants les uns des autres ; si le pape eût été sujet de l'un d'eux, il eût été à craindre que les autres n'eussent eu peine à le reconnaître pour un père commun, et que les schismes n'eussent été fréquents.

« On peut donc croire que c'est par un effet particulier de la Providence, que le pape s'est trouvé indépendant et maître d'un Etat assez puissant pour n'être pas aisément opprimé par les autres souverains, afin qu'il fût plus libre dans l'exercice de sa puissance spirituelle, et qu'il pût contenir plus facilement tous les autres évêques dans leur devoir. »

Notre grand Bossuet partage la même opinion. A elle vient de se rallier tous les hommes impartiaux. N'est-il pas permis de croire à la protection surnaturelle qui couvre de sa puissante égide cette principauté dont les ressources humaines sont si médiocres? Depuis dix siècles elle voit tomber autour d'elle, se morceler, se modifier tant d'autres souverainetés terrestres. Elle seule reste debout, et les plus terribles tempêtes semblent de plus en plus la consolider. Oh! incontestablement, à notre avis, il y a ici le doigt de Dieu, quoique ce pouvoir temporel ne soit pas essentiellement inhérent à la suprématie spirituelle du pape.

Quels sont maintenant les titres dont se décore le haut personnage qui est investi de la papauté? Écoutez :

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu. »

Évêque! il garde en effet, il *surveille* le troupeau qui lui est confié, car c'est l'étymologie de ce terme. Evêque, gardien, surveillant par excellence, car il a succédé à l'apôtre auquel Jésus-Christ a dit : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. » — Mes brebis, c'est-à-dire les pasteurs secondaires. — Mes agneaux, c'est-à-dire les fidèles.

Serviteur des serviteurs de Dieu! parce qu'il est le vicaire de Jésus-Christ qui a dit : « Que celui qui est le plus grand parmi vous (il parlait à ses apôtres) devienne comme le plus petit, et que celui qui tient le premier rang soit comme celui qui sert. »

Pénétrez, maintenant, jusqu'au fond de ce Vatican, qui réunit tant d'objets d'art dans ses vastes et nombreuses salles. Entrez dans l'appartement qu'occupe le deux cent cinquante-quatrième successeur de saint Pierre. Une cellule de moine se présente à vos regards surpris. La couche sur laquelle prend son repos nocturne l'auguste hiérarque qui porte la triple couronne est formée de quelques boîtes de paille, sans autre accessoire. Un prie-dieu, une table très-ordinaire, quelques images en composent le riche mobilier. Point de luxe dans les repas, une frugalité sévère y préside. Si vous êtes admis à l'honneur de son audience, quelle touchante paternité! Nous sera-t-il permis à ce sujet de consigner ici une anecdote dont l'authenticité nous est garantie par un témoin oculaire?

« Dans les premières années de son règne, le pape Grégoire XVI avait admis à son audience un Français, qui venait d'occuper dans une de nos villes méridionales une magistrature assez élevée. Celui-ci, debout devant le pape et ne sachant que faire de ses bras, les avait croisés négligemment derrière son habit. Un ecclésiastique français, qui était simultanément admis, fit signe à son compatriote pour lui faire quitter cette posture assez irrévérencieuse. Le pape s'en aperçut. « Laissez, dit-il, laissez, un enfant ne se gêne pas ordinairement devant son père. »

2^e LES CARDINAUX.

La plus haute des dignités ecclésiastiques, après le souverain pontificat, est celle du cardinal. On n'est point d'accord sur l'origine de ce nom. On croit y voir néanmoins

une dérivation du terme latin qui signifie le gond sur lequel roule une porte : *cardinalis à cardine*, parce que c'est sur les cardinaux que *roule*, métaphoriquement parlant, le gouvernement de l'Église. Cette étymologie est-elle à son tour bien assise? il est permis d'en douter. Nous ne faisons point ici, au surplus, un article d'érudition philologique. « Les cardinaux, dit Barbosa, sont les conseillers fidèles du pape, les lumières de l'Église, des lampes ardentes, les pères spirituels, les colonnes de l'Église, ses représentants. »

Au pape seul il appartient d'investir de cette éminente dignité ceux qu'il en juge dignes. En France et dans d'autres pays catholiques, le chef de l'État demande au pape le cardinalat pour les sujets qu'il en juge dignes, mais il ne peut agir que par voie de recommandation. Le souverain pontife accorde ou refuse, selon qu'il juge convenable. Il n'en est point de ceci comme d'une nomination à un archevêché ou à un évêché, par ordonnance royale. Toutefois même, en ce dernier cas, le pape a le droit de refuser l'installation canonique, quoique cela soit fort rare. Le cardinalat est donc exclusivement dans les mains du souverain pontife. La réunion des cardinaux forme ce qu'on nomme le sacré collège. On sait que les cardinaux, assemblés en conclave après la mort du pape, procèdent à l'élection de celui qui doit lui succéder. C'est là, sans nul doute, la plus noble et surtout la plus délicate prérogative de cette haute position dans la hiérarchie.

Avant l'année 1586, le nombre des membres du sacré collège était indéfini. A cette époque, Sixte-Quint le fixa à soixante et dix, partagés en trois ordres. Six cardinaux-évêques composent le premier. Ces évêques sont constamment ceux d'Ostie, de Porto, de Palestrine, d'Albano, de Sabine et de Frascati. Ce sont les évêchés dits *suburbicaires*, parce qu'ils sont voisins de la ville de Rome. Cin-

quante cardinaux-prêtres forment le second ordre. Parmi ceux-ci, plusieurs sont archevêques ou évêques et d'autres simples prêtres quant au sacrement de l'ordre, mais tous, sans distinction, sont appelés cardinaux-prêtres. Ainsi en France, au moment où nous écrivons, messeigneurs l'archevêque de Lyon et l'évêque d'Arras sont cardinaux de l'ordre des prêtres. Enfin le troisième ordre se forme de quatorze cardinaux-diacres. Dans cet ordre peuvent se trouver des évêques, des prêtres, des diacres, des sous-diacres et même des clercs minorés, mais jamais des laïques en état de mariage, comme on l'entend quelquefois au milieu d'un certain monde nullement versé dans ces matières. Sans doute un cardinal qui n'est point prêtre peut, avec dispense du pape, se marier, mais il cesse aussitôt d'appartenir au sacré collège.

En 1243, le pape Innocent IV accorda aux cardinaux, comme marque de distinction, le chapeau rouge, pour signifier qu'ils devaient être toujours disposés à verser leur sang pour la défense de la foi. Paul II, au quinzième siècle, leur accorda la soutane de pourpre. En 1650, le titre d'*éminence* leur fut exclusivement décerné.

Le nouveau cardinal est préconisé dans le consistoire par le pape. Si le nouveau dignitaire n'est pas à Rome, un abbé est envoyé pour lui porter la barrette rouge. Le souverain du pays la lui remet en audience solennelle. Souvent le pape, en proclamant les cardinaux qu'il a promus, désigne, sans les nommer, un nombre plus ou moins grand de personnes qu'il a jugées dignes de cet honneur, et qu'il déclarera, quand il le voudra. C'est ce qu'on appelle une nomination *in petto*, c'est-à-dire dans le cœur.

A un prochain numéro, la suite de ces notions sur la hiérarchie ecclésiastique qui comprend (outre le pape et les cardinaux) les patriarches, les archevêques, les évêques, et les membres du second ordre du clergé.

MOIS D'AVRIL.

1. Mardi. St Hugues, évêque de Grenoble, mort en 1152, après 52 ans d'épiscopat.

St Mélor, évêque de Sardes, en Lydie, mort au 2^e siècle.

2. Mercredi. St François de PAULE, mort en 1508.

Ce saint, fondateur des missions, fut sollicité par le roi de France Louis XI de venir du fond de la Calabre en son château de Plessis-lez-Tours pour le guerir. Il refusa d'abord ; mais le pape Sixte IV l'y contraignit, et le roi mourut dans ses bras. Il existe à Tours une église paroissiale sous son invocation.

St Appien, martyr à Césarée, en Palestine, en 506.

St Nizien, évêque de Lyon, mort en 575.

Il existe à Lyon sous son patronage une magnifique église paroissiale.

3. Jeudi. Ste Agape, Ste Chionie, Ste Irène et leurs compagnes, martyres en 504.

St Richard, évêque de Chichester en Angleterre, mort en 1255.

4. Vendredi. St Isidore de Séville, le plus illustre docteur de l'Espagne, mort en 650.

Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, surtout celui des *Origines*.

St Platon, abbé en Bithynie, mort en 815.

St Joseph l'Hymnographe, ecclésiaste autour d'hymnes d'offices pour les Grecs, mort en 885.

5. Samedi. St Vincent FERRIER, dominicain, très-célèbre prédicateur du moyen âge, mort en 1419, après avoir évangélisé presque toutes les contrées de l'Europe, et les avoir édifiées par ses hautes vertus.

6. Dimanche. 2^e dimanche après Pâques.

St Sixte I, pape et martyr vers l'an 127.

St GÉLESTIN I, pape, mort, 452. Les 120 MARTYRS DE L'ADRIENNE, en Perse, en 544.

St PIERRE, évêque de Troyes, mort en 861.

7. Lundi. St HÉGÉSIPPE, écrivain ecclésiastique des premiers temps du christianisme et presque contemporain des apôtres, mort vers le milieu du 2^e siècle.

St APHRAATE, anachorète de Syrie au 4^e siècle.

8. Mardi. St DENYS, évêque de Corinthe au 2^e siècle, St PERSÉ, célèbre évêque de Tours, mort en 490.

St GAETIEN, premier abbé de St-Martin près Pontoise, mort en 1099.

9. Mercredi. Ste MARIE ÉGYPTIENNE, dont le culte est très-célèbre dans toute l'Église, morte dans le 5^e siècle.

St HUGUES, évêque de Rouen, mort en 750.

Les PRISONNIERS ROMAINS martyrs en Perse, en 562.

10. Jeudi. St BODÈME, abbé et martyr en Perse, en 576.

St PALLADE, évêque d'Auxerre, mort en 661.

11. Vendredi. St LÉON LE GRAND, pape, mort en 416.

C'est un des plus illustres pontifes qui aient occupé la chaire de St Pierre. On a recueilli ses œuvres en 2 vol. in-fol. St ANTIAS, martyr, un des disciples de Jésus-Christ, mort au 1^{er} siècle.

St ISAAC, solitaire de Syrie, mort en Italie au 6^e siècle.

12. Samedi. St SABAS LE GOM, martyr en 572.

St ZÉNO, évêque de Vérone, mort en 580.

St JULES I, pape, mort en 532.

St FLORENTIN, abbé d'un monastère d'Arles, mort en 555.

- 13. Dimanche.** 5^e dimanche après Pâques.
St HENRI, prince visigoth, martyr en Espagne, en 586.
St MAUS, abbé en Auvergne, mort en 525 ou 550.
- 14. Lundi.** **St TIBERCE**, **St VALÉRIEN** et **St MAXIME**, martyrs en 229.
St CARPE, évêque de Thyatire, et ses compagnons.
St BÉZÉRET ou **BÉNÉDICT**, berger, patron d'Avignon, mort au 12^e siècle.
 Cet humble serviteur de Dieu, touche du danger que l'on court en passant le Rhône si impétueux en cet endroit, entreprend d'y bâtir un pont et y réussit. La charité chrétienne est toute-puissante.
- 15. Mardi.** **St PIERRE GOSZALÉS**, vulgairement appelé **St ELNE** ou **TELME**, patron des marins espagnols, mort en 1246.
St PATERNE, évêque de Vannes, et **St PATERNE**, évêque d'Avranches, le premier mort en 555, le second en 565.
 On les a souvent confondus.
- 16. Mercredi.** **LES DIX-HUIT MARTYRS DE SARAGOSSE** en 304.
St TURME, évêque d'Astorga en Galice, mort en 460.
St DAOGON ou **DNOGON**, ou bien encore **DNEUX**, patron des bergers, mort en 1186.
- 17. Jeudi.** **St ANICET**, pape et martyr au 2^e siècle.
St ÉRIENNE, 5^e abbé de Cîteaux, mort en 1154.
 Il a laissé quelques ouvrages estimables.
- St SIMON**, évêque de Séleucie, et ses compagnons, martyrs en 541.
- 18. Vendredi.** **St APOLLONAIRE**, apologiste du christianisme, philosophe illustre, converti à la foi, et martyr en 186.
St PAREFAIT, prêtre et martyr à Corloune, en 800.
La bienheureuse MARIE DE INCARNATION, née à Paris, veuve illustre, religieuse carmélite, morte en 1618.
- 19. Samedi.** **St LÉON IX**, pape, mort en 1054.
St ELMÈGE, archevêque de Cantorbéry, martyr en 1012.
Le bienheureux CONRAD D'ASCOLE, franciscain, mort en 1289.
- 20. Dimanche.** 4^e dimanche après Pâques.
STE AGÈSÈS, vierge et abbesse en Toscane, morte en 517.
St MARCELLIN, 1^{er} évêque d'Embrun, mort en 574.
St MAMERTIN, abbé, mort au 5^e siècle.
- 21. Lundi.** **St ANSELME**, archevêque de Cantorbéry, mort en 1109.
 C'est un des plus grands prélats qui aient paru en Europe. Il a laissé de nombreux ouvrages tous excellents.
St ANASTASE, patriarche d'Antioche, mort en 595.
- 22. Mardi.** **St SOTER** et **St CAUS**, papes et martyrs aux 2^e et 3^e siècles.
St EPIROUS et **St ALEXANDRE**, martyrs à Lyon, au 2^e siècle.
- St LÉONIE**, père d'Origène, martyr au 5^e siècle.
 Son fils, avant sa déplorable chute, fut un des plus savants docteurs de l'Eglise. Ses œuvres forment 4 vol. in-fol.
- 23. Mercredi.** **St GEORGE**, martyr en 505.
 Il est regardé comme le patron des gens de guerre. Edouard III, roi d'Angleterre, plaça sous sa protection l'ordre de la Jarretière.
St ADOLFERT, évêque de Prague, martyr en 997.
St FÉLIX, prêtre, **St FORSTURT** et **St ACHILLE**, martyrs à Valence, en Dauphiné, en 211 ou 212.
- 24. Jeudi.** **St FIDÈLE** de Sigmaringen, capucin, martyr en 1622.
 Les protestants suisses l'assassinèrent en haine du catholicisme.
St LÉGEN, prêtre dans le Per-tois (aujourd'hui département de la Marne), mort au 7^e siècle.
St MELLIR, évêque de Londres, mort archevêque de Cantorbéry en 624.
- 25. Vendredi.** **St MARC** évangéliste, apôtre de l'Égypte, martyr à Alexandrie, en 68.
St PHÉLÈME, nommé en Gascogne **St FIAM**, évêque d'Agen, mort à la fin du 4^e siècle.
- 26. Samedi.** **St CLET** et **St MARCELLIN**, papes et martyrs, le premier au 1^{er} siècle, et le second en 504.
- St PASCHOSE RABBERT**, abbé de Corbie, mort en 865.
 Ses œuvres sont en un vol. in-folio.
- 27. Dimanche.** 5^e dimanche après Pâques.
St ANTHIME, évêque, et plusieurs autres saints, martyrs à Nicomédie, 505.
St ANASTASE I, pape, mort, 401.
STE ZITE, servante en Italie, morte en 1272.
 Elle est une des patronnes de la ville de Luques.
- 28. Lundi.** 1^{er} jour des ROGATIONS, abstinence.
 (Voy. l'art. *Rogations*.)
St VIRAT, martyr à Ravenne, vers l'an 62.
St DRYME et **St THÉODORE**, martyrs en 304.
St PATRICE, évêque de Prusse, en Bithynie, martyr au 5^e siècle.
- 29. Mardi.** 2^e jour des ROGATIONS.
St PIERRE, dominicain, martyr en 1252.
St ROBERT, abbé de Molesme, fondateur de l'ordre de Cîteaux, mort en 1110.
St HEGES, abbé de Cluny, mort en 1109.
- 30. Mercredi.** 3^e jour des ROGATIONS.
STE CATHERINE de Sienne, une des plus illustres vierges qu'honore l'Eglise par la grande part qu'elle prit aux affaires religieuses de son siècle, morte en 1580.
St ETIENNE, premier évêque de Saintes, martyr au 5^e siècle.
St JACQUES, **St MAHLEN** et leurs compagnons, martyrs en Numidie, en 259.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DU CLERGÉ DE FRANCE.

UN AUMONIER AU BAGNE DE TOULON.

La modestie des membres du clergé actuel ne doit pas empêcher que justice leur soit rendue; il est utile que le parfum de leurs bonnes actions et de leurs vertus s'exhale de manière à propager les nobles exemples de générosité, d'abnégation et de dévouement chrétien qu'ils donnent si souvent de nos jours. Nous empruntons à un écrivain laïque, homme de sensibilité et de cœur, mais que nul intérêt ne peut en cette occasion rapprocher du clergé (1) les pages suivantes qui peignent au vil et de couleurs franches l'aumônier actuel du bague de Toulon, M. Marin, et l'influence bienfaisante exercée par lui dans cet enfer des vivants.

(1) M. Maurice Allioy.

« Il est impossible, dit-il, de séjourner à Toulon sans entendre prononcer, dans quelque classe que ce soit, le nom de l'aumônier du bague, M. l'abbé Marin. Le matelot, l'indigent, le malade, le condamné ont sans cesse ce nom à la bouche, comme au dix-septième siècle le malheureux ent celui de Vincent de Paul, et, depuis, celui des abbés Montés et Perrin.

C'est un don surnaturel que cette faculté que possèdent quelques hommes d'exercer à leur aspect la sympathie et la vénération; et personne peut-être n'eut à un plus haut degré que M. l'abbé Marin cette puissance magnétique. Il avait eu pour prédécesseur dans les fonctions d'aumônier du bague un Espagnol du clergé de Toulon, ecclésiastique fort érudit, mais qui ne possédait pas le don d'imposer le respect et l'affection à la population gangrenée qu'il avait à diriger.

Le forçat aime la prière quand il n'a pas celui qui lui apprend à prier. S'il approche de la table sainte, je ne crois pas que dans la communion il ait, pour la première fois, une pensée plus élevée que le besoin de l'imitation; et quand vous le verrez recueilli, pénitent, pieux, c'est

presque toujours une force morale qui, à son insu, le porte à se régler sur les actes du prêtre qu'il vénère.

Le prêtre espagnol qui, avant M. l'abbé Marin, était aumônier des cliourmes de Toulon, ne pouvait se présenter aux condamnés sans que des murmures ou des blasphèmes sortissent de toutes les bouches. S'il catéchisait ces damnés, ils répondaient par les chants de leur obscène répertoire.

Comment donc, d'un jour à un autre, s'est-il fait que cette population impie, insolente, révoltée, soit devenue soumise à la voix du prêtre, respectueuse envers son ministère? Comment un homme moleste a-t-il osé franchir le seuil de cet enfer où toutes les natures déclinées faisaient chorus contre son prédécesseur, qui avait cependant des qualités personnelles propres à combattre la répulsion qui se manifestait à son approche? Comment enfin M. l'abbé Marin put-il prendre possession de sa charge et la remplir sans avoir recours aux répressions disciplinaires?

Il est curieux de le dire, c'est la comédie qui est venue au secours de l'Évangile, et voici comment.

Fénélon avait dit : *Heureux qui s'instruit en s'amusant!* bien avant qu'un écrivain ecclésiastique, M. d'Exauviller, composât des petits livres de morale religieuse dont la forme, toujours attrayante, attache le lecteur à la solution des questions les plus sévères et les plus élevées. Quelques-uns des petits livres de M. l'abbé d'Exauviller renferment des dialogues dont les personnages sont pris dans les rangs les plus infimes de la société.

M. l'abbé Marin s'avisait, pour faire connaissance avec les forçats, de leur prouver qu'il y a un Dieu et qu'il faut une religion. S'il se fût avisé de faire dresser dans une des localités du bagne une tribune ou une chaire, et qu'en surplus et en bonnet de prédicateur il eût parlé à ces sourds le langage biblique, il n'eût pas, sans doute, mieux été accueilli que le prêtre espagnol; mais il agit différemment, et procéda à l'aide des petits livres de M. d'Exauviller.

L'aumônier fit acquisition d'un nombre d'exemplaires de petits livres égal au nombre des personnages qui étaient mis en scène par l'auteur. Il entre dans une salle, et après avoir lu à haute voix le préambule du livre qui est le point de départ d'une anecdote presque historique, il indique les personnages, tels que *M. Dumont*, maire bel esprit et sceptique; *maître Thomas*, *Gros-Pierre*, *Jean*, etc., tous habitants d'un village où la religion était aussi négligée que la morale méconnue. Il demande alors quels sont les forçats les plus lettrés et les plus intelligents... On comprit qu'on allait jouer la comédie, et les plus capables furent désignés par la masse... Chacun des interlocuteurs reçut une brochure, M. l'abbé Marin garda un rôle, celui du curé du village. Il fit signe au premier personnage de prendre la parole, le forçat chercha à saisir le ton qu'il supposait convenable au rôle qu'il représentait, le second condamné, après la réplique, fit comme son camarade. La scène se joua avec intelligence, avec vivacité; la masse des spectateurs, assise sur le banc du bagne, écoutait avec curiosité. Le sujet était sévère, mais il était traité en langage familier; et quand le raisonneur, qui entassait argument sur argument contre le curé du village, fut au bout de son rouleau, et que, malgré ses efforts, il fut terrassé, une salve d'applaudissements, des cris : bravo! parturent de toute la salle, et le triomphe du personnage que s'était réservé M. l'abbé Marin fut complet.

Les forçats prirent tellement goût à cette conférence en

action, que, le dimanche suivant, ce fut à qui obtiendrait un rôle. L'aumônier varia le répertoire; et dès lors sa personne devint un besoin pour les condamnés. Il put alors donner essor à cet esprit évangélique qui depuis lui a acquis l'amour non-seulement des condamnés, mais encore de tout le personnel de la marine.

Je saisis avec empressement l'occasion heureuse qui se présenta d'entrer en relation avec ce vénérable ecclésiastique; il voulut bien me faire une visite et me parler longuement de ceux qu'il appelle *ses pauvres condamnés*. Il aime à citer des traits méritoires qui peuvent plaider en faveur de cette classe dégradée.

« Il y a quelque temps, me dit l'abbé Marin, il se trouva parmi les condamnés amenés à Toulon un malheureux qui sortait du séminaire de Chartres. Cet homme redoutait les sarcasmes et les humiliations auxquelles son état allait l'exposer. Dans la ville, la nouvelle de l'arrivée du coupable avait fait sensation; la curiosité s'était éveillée, et chacun chesçait à voir ce malheureux. »

En descendant de la voiture cellulaire, on avait, suivant l'usage, embarqué le nouveau venu dans une chaloupe de fatigue qui devait l'amener à la localité du bagne. Dix couples de forçats étaient aux bancs de rames, et tous jetaient un regard avide sur leur nouveau compagnon. La barque s'éloigna du rivage, et, pendant la traversée, elle fut croisée par une chaloupe chargée de curieux qui déjà s'étaient rendus au bagne pour voir le nouveau venu... A la vue d'une barque montée par les forçats, les passagers pensèrent que le nouveau venu était dans cette embarcation; ils dirigèrent au plus près possible leur canot et crièrent aux condamnés : « N'avez-vous pas cet homme?... Montrez-nous-le. »

Tous les rameurs comprirent à ce moment quelles devaient être les angoisses de cet homme, qu'on ne cherchait que pour en faire un jouet à la malignité; ils eurent pitié de son abaissement, et, par un mouvement spontané que nul ne commanda, tous les forçats se levèrent et convirent de leur corps leur nouveau compagnon d'infortune; ils répondirent négativement aux questionneurs, et leur firent prendre le change en désignant une autre barque pour celle qui portait le malheureux.

« Je suis persuadé, me disait l'abbé Marin, qu'en dehors du sentiment de pitié qu'à pu leur inspirer le condamné, ils ont eu la pensée que ce qu'ils feraient pour le captif serait agréable au prêtre libre qui leur consacrait ses soins. C'est pour me payer une dette de gratitude, que ces hommes, d'ordinaire moqueurs et enclins à tourner le culte en dérision, ont été charitables et miséricordieux pour cet homme déchu. Ils se disaient : « Cet homme a porté la soutane que porte l'abbé Marin. » Ils ont cherché à en cacher la tache à ceux qui voulaient en faire un moyen de scandale.

« Vous voyez, monsieur, ajoutait le bon aumônier, qu'on peut tirer quelque parti de ces natures dont on désespère tant. »

Et il ajouta qu'après le ferrement et la mise au travail du séminariste de Chartres, ses camarades de chaîne n'avaient pas démenti le sentiment qu'ils avaient montré à l'égard de cet homme mis, comme tous les nouveaux venus, à la grande fatigue; c'était à qui ferait l'ouvrage du malheureux : on lui ôta de la main la bêche, la pince; on ne souffrit pas qu'il prit la bricole pour traîner un chariot, ni qu'il roulât la brouette.

L'aumônier eût désiré sans doute que le temps d'épreuve que le condamné devait subir avant d'obtenir un adoucissement à sa peine, ou un emploi, eût été abrégé; mais l'esprit de justice combattait chez lui l'élan de la charité, et dans la crainte qu'on n'attribuât à des motifs de confraternité la pitié que le coupable inspirait au prêtre vertueux, l'aumônier n'osait implorer la bienveillance du commissaire du bague.

Les forçats devinèrent ce scrupule du bon abbé, et demandèrent que le prêtre de Chartres fût dispensé des pénibles travaux du port. Loin de murmurer du privilège qu'on eût accordé à son ancienne position sociale et au caractère dont il avait été revêtu, chacun se prononça pour obtenir un emploi de faveur pour lui. Aujourd'hui il est occupé dans un des bureaux des constructions hydrauliques.

Mes éclaircisseurs, en se mêlant à la foule des condamnés, avaient recueilli, entre autres renseignements, une aventure mystérieuse à laquelle l'aumônier n'était pas resté étranger.

Voici les faits.

Il est d'usage, quand un forçat désire entrer en conférence avec le prêtre du bague, qu'il sollicite par lettre la faveur d'être amené près de lui. Un condamné à perpétuité, appartenant à la classe des gens de campagne, se présente un jour à M. l'abbé Marin, et le supplie d'obtenir du commissaire qu'il autorise son changement de salle. Ce condamné n'alléguant aucun motif sérieux à l'appui de sa demande, l'aumônier ne crut pas devoir présenter la supplique à l'administrateur.

Quelques jours passèrent; et le condamné ayant insisté non-seulement pour qu'on le changeât de localité, mais encore pour qu'on le transportât aux bagues de Brest ou de Rochefort, le prêtre voulut connaître les motifs puissants qui portaient le forçat à insister sur son déplacement.

Le condamné dit alors à M. l'abbé Marin que la localité qu'il habitait était pour lui un lieu d'horrible souffrance, parce qu'il avait sans cesse sous les yeux un camarade innocent que le jury avait condamné à tort pour un meurtre.

« Le crime a été commis par moi, ajoutait le solliciteur: le camarade condamné à tort, qui me voit à chaque instant près de lui, ignore que je suis l'auteur du crime qu'il expie; mais moi, à toutes les heures, je suis en contact avec cet homme, et sa présence est un supplice affreux qui me rend la vie du bague impossible à supporter. »

Le bon aumônier porta au commissaire les paroles du condamné; mais l'administrateur ne crut pas devoir faire droit à la demande.

Quand le forçat apprit que son désir ne serait pas exaucé, il dit :

« Je tomberai malade, j'irai à l'hôpital, et je mourrai. »

On fit peu d'attention à cet oracle du forçat. Cependant il commença bientôt à se réaliser en partie.

Le condamné fut saisi par une fièvre pernicieuse; on le conduisit à l'hospice.

Dès qu'il aperçut l'aumônier :

« Je vous l'avais dit, monsieur; me voici ici, et bientôt je serai à l'amphithéâtre. »

Le prêtre voulut donner des consolations au moribond; il chercha à éloigner de lui la pensée fatale qui le dominait. Bientôt le mal empira; le médecin déclara que le forçat avait peu de temps à vivre; le prêtre offrit au condamné les secours de la religion.

« Oui, monsieur l'abbé, dit le forçat, je me confesserai; mais, auparavant, je dois faire tous mes efforts pour disculper un innocent. »

Le procureur du roi se présenta au lit du moribond, et il reçut une déclaration de laquelle il résultait qu'un homme nommé Boissieux, condamné aux travaux forcés pour meurtre et subissant sa peine au bague de Toulon, était victime d'une erreur judiciaire. Celui qui avait commis le crime donna tous les détails qui pouvaient mettre la justice humaine à même de réparer la faute qu'elle avait faite. Boissieux fut conduit vers le moribond, et il ajouta quelques indices aux révélations, en disant : « Je suis innocent ! »



Jamais, en définitive, les philanthropes ne toucheront le but de leurs efforts, s'ils ne s'associent intimement à la religion.

Il n'y a qu'elle, par l'entremise du clergé, qui puisse guérir les plaies sociales, si cruellement saignantes. Nous ne cesserons de provoquer l'association intime de l'administration et du clergé dans l'intérêt des infortunés et des coupables; souvent le crime et l'infortune se confondent et naissent l'un de l'autre. Il n'y a que la religion qui possède ce grand et puissant ressort qui plonge au fond des âmes

et les force au repentir et à la charité. On ne sait pas ce que la confession et les conseils des bons prêtres retiennent d'âmes malheureuses sur le penchant de leur perle.

L'influence des bonnes sœurs qui se vouent à l'exercice de la charité auprès du lit des malades et dans les greniers des pauvres, n'est pas moins puissante et n'est guère mieux connue de la plupart des gens du monde.

VISITE AU FAUBOURG SAINT-MARCEAU

LES BONNES ŒUVRES. — LES SOUFS DE CHARITÉ

Depuis longtemps le faubourg Saint-Marceau, livré à lui-même, serait devenu le repaire de tous les désespoirs et une gigantesque hôpital, si, pour que personne ne soit trop déshérité dans ce monde, Dieu n'avait attaché à ce qui est abandonné de tous une puissance d'attraction à laquelle la charité ne résiste pas.

En vertu de cette loi providentielle, le faubourg reçoit chaque jour des visites étrangères et des hôtes qui viennent de loin lui apporter leur zèle, leur argent, de douces et consolantes paroles. Les sœurs de Charité, les membres du bureau de bienfaisance, toutes les œuvres de Paris s'y donnent rendez-vous contre la maladie, l'ignorance et la dépravation. On se partage les rues, les maisons, quelquefois même les étages; et souvent, dans les grandes maisons remplies de pauvres de la cave au grenier, la sœur pause au rez-de-chaussée une blessure, la dame des pauvres malades s'arrête au premier étage pour lire un passage de *l'Imitation* à un mourant, pendant que le membre de Saint-Vincent de Paul court consoler sous les toits une pauvre famille qui attend, comme une fête, sa visite hebdomadaire, ou instruit un enfant plus espiègle que méchant, tout étonné d'entendre un beau monsieur, sans soutane et en chapeau rond, lui conseiller d'aller le dimanche à la messe.

On se plaint souvent de la multiplicité des œuvres, de la profusion des quêtes, de l'incertitude de leurs résultats: une visite au faubourg Saint-Marceau justifierait toutes les importunités de la charité, et apprendrait bien vite on va cet argent recueilli dans les salons, au milieu des fêtes: cette monnaie arrachée peut-être au jeu, cette pièce d'or dérobée à la marchande de modes vont s'échanger, dans une pauvre demeure, en pain, en vêtements, en médicaments pour le malade, en bouillon pour le convalescent. A la vue de la joie et des bénédictions de toute une famille, qui aurait le courage de regretter son aumône?

C'étant dans une de ces maisons bien connues des sœurs et des œuvres, qu'habitaient, il y a quelques années, deux hommes d'origines, de natures, de passés bien différents, mais qu'avaient rapprochés un malheur commun.

L'un d'eux atteignant sa quatre-vingtième année, vieux marin d'eau douce, d'humeur joviale et facile, sans soucis, sans malice, le plus inoffensif et le plus simple des hommes. Tant que son bras avait été assez fort pour lancer ses filets, et son œil assez perçant pour les diriger, son métier de pêcheur avait suffi à son modeste désir et à ses besoins limités: il n'avait jamais demandé pour vivre que des poissons à la Seine, et son existence avait coulé, à travers les années et les révolutions, calme et indifférente comme le fleuve qui le nourrissait; il s'était marié, comme il arrive souvent aux ouvriers, pour trouver chaque dimanche son linge blanchi et chaque jour la soupe chaude après le travail; mais sa femme, habile ouvrière du reste et gagnant bien sa journée, était aussi curieuse et remuante qu'il était insonce et pacifique, lisait la gazette, parlait beaucoup politique et morale, et paraissait s'intéresser bien plus aux affaires des autres qu'à celles de son mari. Le bonhomme avait trop de respect pour l'esprit et la science de sa femme pour oser lui demander compte du temps qu'elle passait loin de la maison, et de l'oubli qu'elle faisait de son pot-

au-feu; il se contentait de se plaindre tout doucement, en faisant frire lui-même ses petits poissons; mais lorsque l'âge eut ramené le ménage au logis et les eut enfermés tout deux dans leur modeste chambre, contents de trouver à heure fixe ses nippes raccommodées et son dîner prêt, le père Thibaut (c'était son nom) se félicitait à la fois d'avoir retrouvé sa femme et son coin du feu, et s'endorment gaiement à la lecture d'un gros bouquin que celui-ci lisait chaque soir, et dont jamais il n'avait compris un mot: la femme avait plus de lumière et de prévoyance, et ne se dissimulait pas l'envasement de la misère; l'élégante et habile ouvrière ne voyait plus même à raccommoder et bas; le pêcheur avait dû renoncer à la rivière et était bien lent à faire quelques rares commissions imparfaitement payées. L'argent n'arrivait plus, le crédit s'épuisait; il fallait se séparer de tout ce qu'avait apporté et conservé dans le ménage l'aiguille de l'une et le filet de l'autre. Le mobilier, la garde-robe, et jusqu'aux couvertures, prirent le chemin du mont-de-piété, et alors la maladie vint mettre au lit la ménagère pour ne plus lui permettre de se relever; les visites du médecin, les tisanes, les médicaments, la garde épuisèrent tout ce qui restait. Le bonhomme n'épargna auprès de la malade ni soins ni veilles; il fut aidé de ses voisins qui lui prêtèrent leur temps et quelque peu d'argent; mais le jour où elle mourut, le misérable grabat sur lequel elle venait d'expirer appartenait depuis longtemps déjà au propriétaire qu'on ne payait plus, et pas un centime ne restait pour les frais de l'enterrement.

Ce fut en cette triste occasion que, pour la première fois, le père Thibaut eut recours aux sœurs de Charité.

Riche ou pauvre, noble ou peuple, puissant ou faible, l'homme ici-bas a besoin de tout le monde. Pour qu'un seul individu puisse vivre, il faut que beaucoup l'aient ou du moins que beaucoup s'occupent de lui. La Providence a partagé entre tous les membres de la famille les devoirs et les services d'affection dont l'enfant a besoin pour devenir homme, et les lois humaines, suppléant par l'intérêt à un sentiment plus élevé, ont créé des fonctions spéciales pour chacun de nos désirs, et divisé entre des millions d'individus la charge de pourvoir à tous nos besoins.

Mais pour obtenir, il faut apporter, il faut donner pour recevoir, et toute l'économie de la famille et de la société repose sur cette réciprocité de services, sur cet échange et cette division infinie d'affection et de travail.

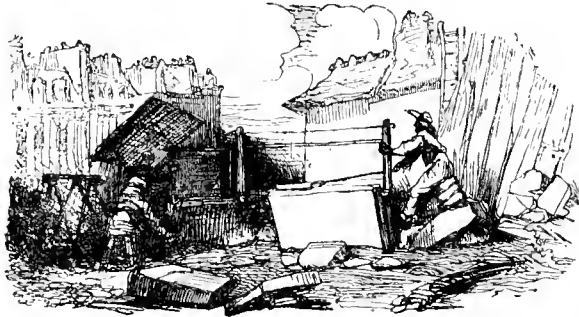
Le pauvre n'a jamais rien à donner. L'enfant, en échange des soins qu'il réclame, n'offre qu'un surcroît de difficultés et de privations. Pendant que, dans les familles les plus élevées, le nouveau-né fait entrer avec lui les caresses, les doux sourires, l'orgueil de la maternité, la perpétuité du nom et l'héritage de la fortune, le plus doux et le plus puissant intérêt de la vie; lui, il n'apporte à sa mère qu'une charge nouvelle, et prend la place du travail qui la faisait vivre; plus tard, sa moindre maladie, sa plus légère infirmité ruinent tous ceux qui l'entourent, et si arrive à la vieillesse, ses enfants se hâtent de rejeter ce fardeau sans compensation, et de ne plus nourrir cette bouche inutile. La société lui est encore moins serviable; il ne profite ni de ses progrès ni de ses facilités. Le boulangier n'a pas pour lui de pain, l'avocat de paroles, le maître de leçons, le médecin de visites, et les millions de toits qui couvrent tout un peuple n'offrent pas à sa tête un abri.

Mais les pauvres, il y a deux siècles, eurent en France

un ami qui passa sa vie à sonder leurs plaies et à chercher les moyens de réparer en leur faveur les inégalités du sort. Les voyant dépouillés de tous les biens, exilés de tous les partages, il voulut concentrer pour eux, dans une seule institution, ce que Dieu et la société avaient jusque-là dispersé entre les divers degrés de la famille et les mille institutions humaines, et leur assurer, d'un seul coup et sans qu'il leur en coûtât rien, le dévouement et les services que la puissance, la fortune et le bonheur ne peuvent obtenir jamais qu'imparfaitement et par parties au prix de mille recherches et de mille sacrifices. Il réunit dans une seule personne la piété et la fervente prière de la religieuse, la sollicitude de la mère, l'expérience du médecin, les soins de la garde-malade, la patience de la maîtresse d'école, et jusqu'à l'adresse humble et dévouée de la servante, et de toutes les sciences et de toutes les vertus, saint Vincent de Paul fit la sœur de Charité.

La sœur que le père Thibaut appela trop tard auprès de sa femme, remplit fidèlement toutes ces missions ; elle pria sur la mort de celle qu'elle avait soignée et veillée malade, et à qui elle n'avait en le temps que d'apprendre à bien mourir, et se fit le lendemain l'avocat et l'appui de ce pauvre

vieillard qui n'avait plus personne pour s'occuper de lui. Elle alla plaider sa cause auprès de son propriétaire, obtint la remise de sa dette, préserva son lit de la vente et sauva sa vieillesse du dépôt de mendicité. Installé par ses soins portier d'une maison qui n'avait pas de porte, le père Thibaut gagna à cette sinécure un petit appartement qui tenait à la fois de la cave et de la loge. Aux murs nus pendait un reste de filet, vieux comme son maître, usé comme lui, dont n'avait pas voulu le mont-de-piété, et où venaient de temps en temps se prendre quelques souris mal avisées. Un lit de sangle, un petit poêle de 7 francs fourni par les sœurs, et où s'allumait, les grands jours d'hiver, le rare cotret du bureau de bienfaisance, un banc boiteux, un vieux fauteuil retiré du grenier d'un hôtel lointain, composaient son mobilier ; un pantalon de toile dont les pièces de toutes formes et de toutes couleurs avaient déjà plusieurs fois renouvelé l'étoffe, une écharpe d'un rouge passé, une veste qui avait été autrefois de velours et un petit bonnet à la Masaniello, étaient toute sa garde-robe. La table n'était pas plus splendide que le logement ; il dinait tous les jours d'un morceau de pain et d'un peu de fromage ; la générosité de la fruitière du coin y ajoutait quelquefois une poire



cuite, et quelquefois encore les ouvriers, à l'heure où se suspend l'ouvrage, en échange d'un salut amical ou d'une plaisanterie du vieux temps, le prenaient sous le bras et l'emmenaient en chantant partager avec eux une bouteille de vin sur un comptoir du voisinage.

Le bon vieillard, reconnaissant de la bienveillance générale, ne se plaignait jamais de ce qu'il n'avait pas, tâchait de se rendre utile à tous ceux qui l'entouraient, apprêtait des lignes pour les petits garçons, veillait la boutique pendant l'absence du voisin, faisant un peu de conversation avec les bonnes femmes du quartier, saluait en riant tous les passants, et priait Dieu pour tout le monde.

Mais il avait des jours de fête qu'il n'aurait pas donnés pour tous les biens de la terre : c'était lorsque, attiré par le désir de faire le bien, quelque dame laissant à la porte du faubourg son équipage, s'acheminait vers sa loge, s'asseyait sur le banc auprès du petit poêle, lui demandait de ses nouvelles, et lui faisait raconter comment, depuis sa dernière visite, il avait passé le temps.

Ce jour-là, le bonhomme ne répondait que par interjections : son étonnement, sa reconnaissance, étaient plus forts que sa raison ; il confondait alors les jours, les heures, les personnes, demandait à une petite fille des nouvelles de son mari, et prenait une dame de charité pour la femme d'un empereur.

Mais il y avait sur cette bonne et candide figure tant de

joie, dans ses yeux ranimés tant de douces larmes, qu'assurément nulle heure de la vie du monde, nul succès, nulle fête ne devait laisser dans le cœur de celle qui en était l'occasion, d'aussi délicieux souvenirs.

— Tel est l'intéressant et simple tableau que nous empruntons à un philanthrope moderne, M. le vicomte de Melun, qui a consigné dans les *Annales de charité* ces détails aussi vrais que touchants.

Ce n'est point là un roman arbitraire, l'invention frivole et l'amusement passager d'une imagination d'écrivain ; ce sont des faits de tous les jours, des faits réels qui se reproduisent à chaque instant dans notre grande capitale, des douleurs qui se renouvellent d'année en année et de mois en mois, et qui trouvent sans cesse les mêmes remèdes dans l'intervention bienfaisante de la religion et de ses ministres. Nous ne pouvons trop le répéter, c'est dans l'union intime de l'administration et du clergé, dans le mélange des idées religieuses et des idées philanthropiques, que les pauvres pourront trouver plus tard les secours les plus réels et les plus abondants.

Dans un de nos prochains numéros, nous indiquerons les principales œuvres qui prospèrent aujourd'hui, tant à Paris que dans les principales villes de France.

PETITES MORALES.

CARNET D'UN VIEUX CURÉ.

Ce qui peut arriver au globe. — Manger avec les doigts. — Le bateau à vapeur.

La toilette d'une Grecque. — La coquetterie des femmes d'autrefois.

Le frein de la méditante et le manteau de l'ivrogne. — Le porc-épic.

Ode d'un patineur.

Fureur des saints et des païens contre les coquêtes.

Le song et les cheveux.

CE QUI PEUT ARRIVER AU GLOBE

Le maître de la chimie moderne, le célèbre Lavoisier, que l'échafaud a dévoré en 1793, a prouvé que, si le globe subissait pendant une année une température beaucoup plus chaude, la plupart des roches et des parties solides deviendraient liquides.

Après avoir examiné ainsi ce qui arriverait si la terre se trouvait transportée en de plus chaudes régions de l'espace, Lavoisier s'exprime en ces termes :

« Par un effet contraire, si la terre se trouvait tout à coup placée dans des régions trop froides, l'eau qui forme aujourd'hui nos fleuves et nos mers, et probablement le plus grand nombre des fluides que nous connaissons, se transformerait en montagnes solides, en rochers très-durs, d'abord diaphanes, homogènes et blancs comme le cristal de roche, mais qui, avec le temps, se mêlant avec des substances de différentes natures, deviendraient des pierres opaques diversement colorées.

« L'air, dans cette supposition, ou au moins une partie

des substances aëriiformes qui le composent, cesserait sans doute d'exister dans l'état de vapeurs élastiques, faute d'un degré de chaleur suffisant; elles reviendraient donc à l'état de liquidité, et il en résulterait de nouveaux liquides dont nous n'avons aucune idée. »

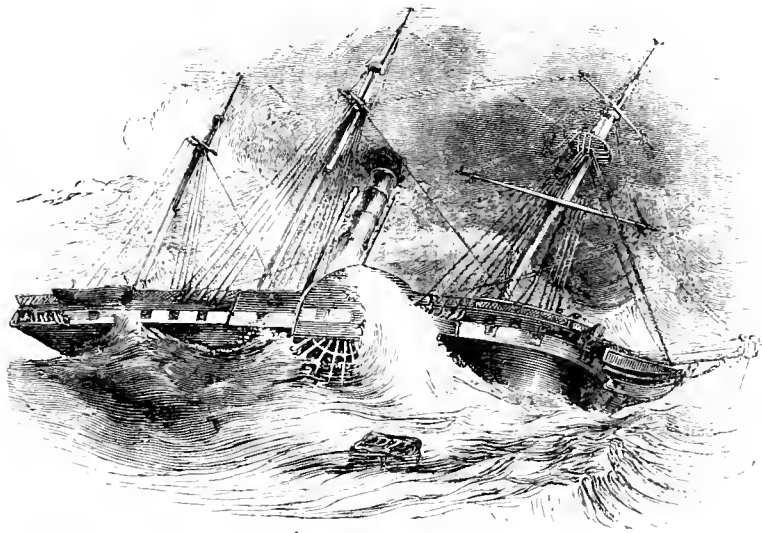
L'instinct de Lavoisier ne l'avait pas trompé, et lorsque M. Faraday apprit au monde scientifique qu'en obligeant la plupart des gaz à se développer dans des vases trop étroits pour les contenir, leur propre pouvoir de compression les amenait à l'état liquide, on vit se réaliser, en effet, par ce procédé, des liquides doués de propriétés étranges et nouvelles.

MANGER AVEC LES DOIGTS.

C'est la mode universelle en Orient. Veuillez ne pas vous récrier trop vite. Voyez d'abord comment les choses se pratiquent, et peut-être vous paraîtront-elles moins désagréables. Les mets sont préparés avec une délicate recherche. Par exemple, ce sont des concombres et autres légumes de ce genre écrasés et farcis de viande hachée et de riz. Souvent c'est de la viande hachée enveloppée d'une feuille de vigne, et si habilement accommodée, que chaque feuille, avec son contenu, reste compacte et se prend facilement avec les doigts. La viande frite entourée de pâtisserie, ou en forme d'une saucisse est également commode à manier; je pourrais citer une foule de combinaisons de ce genre (leur cuisine est très variée), quand il s'agit de soupes, de riz préparé à la mode orientale, et de sauces, nous faisons usage de cuillers.

Voyage de Bryant à Bagdad.

LE BATEAU A VAPEUR.



Quelle chose merveilleuse qu'un bateau à vapeur ! Quelconque aurait osé, il y a environ cinquante ans, nous parler d'un vaisseau poursuivant sa course, malgré les vents contraires, sans autre secours que celui de la va-

peur, eût semblé fort ridicule. Lorsque Fulton fit l'essai de son premier bateau à vapeur sur la rivière d'Hudson, dans le nord de l'Amérique, les personnes assemblées autour de lui s'attendaient pour la plupart, à le trouver en

léfaut ; elle paraissent rire et se moquer de cette absurde invention. Mais leurs ricanements firent place au plus grand étonnement, à la vue de ce bateau qui s'élançait en avant comme s'il eût été plein de vie. Le premier qui se dirigea vers les Indes fut aperçu de loin par l'équipage d'un petit vaisseau espagnol, près de la Trinité. En le voyant marcher contre le vent, vomissant la fumée, le feu, n'ayant qu'un seul homme sur le tillac, il s'imagina reconnaître l'œuvre du mauvais esprit, et, rempli de terreur, il regagna le rivage et s'échappa dans les bois.

Les bateaux à vapeur avaient déjà navigué longtemps sur les rivières en Angleterre et en Amérique, et cependant on n'avait pas osé se risquer à traverser l'Océan à l'aide des mêmes moyens. On croyait que la hauteur des vagues empêcherait les palettes de frapper l'eau régulièrement ; qu'en outre, la force du vent soufflant sur les côtés, maîtriserait le vaisseau au point de retenir une de ses roues hors de l'eau. Mais on a essayé dernièrement de faire marcher de grands bateaux à vapeur pour aller d'Angleterre en Amérique, et l'expérience a réussi, malgré la fureur des vents et des vagues. D'autres plus grands encore furent construits peu à peu, connus sous le nom de *la Reine Britannique* et *le Président*. Ces magnifiques vaisseaux avaient près de trois cents pieds de long, la force des pompes à feu qui les faisaient mouvoir égalait celle de cinq cents chevaux. *La Reine Britannique* poursuivit encore ses voyages, mais *le Président* se perdit malheureusement en revenant d'Amérique. On attendit longtemps ceux qu'il devait ramener, ils ne revinrent jamais ; on finit par apprendre que l'équipage et tous les passagers avaient péri. La chaudière a sans doute éclaté, et l'a réduit en poudre en un moment ; peut-être encore, frappé dans l'orage par de lourdes vagues se sera-t-il brisé en deux, et perdu ainsi dans la profondeur des eaux.

Parmi les gens habitués à monter sur des bateaux à vapeur, il y en a beaucoup qui ne s'expliquent pas clairement comment la vapeur donne du mouvement au vaisseau. Vous avez remarqué la vapeur de l'eau bouillante s'échapper du bec de la bouilloire qui la renferme, telle est la puissance qui fait agir le vaisseau. On l'applique ainsi : on remplit une grande chaudière d'eau, on la chauffe, la vapeur est introduite par un des bouts du *cylindre*, c'est-à-dire un large conduit dans lequel se trouve le *piston*, espèce de cheville qui se lève et s'abaisse dans le cylindre. Supposez que le piston arrive au bout par lequel la vapeur pénètre, sa force irrésistible le chasse aussitôt au côté opposé ; mais dans ce cas, un petit trou s'entr'ouvre au côté du cylindre par lequel la vapeur s'échappe. Au même instant, la vapeur s'élançe de la chaudière, à travers un autre conduit, à l'autre bout du cylindre, et repousse le piston vers le bout où il se trouvait en premier. Cette vapeur s'échappe par un autre trou, ou soupape, et pénètre de nouveau au premier bout. La vapeur venant ainsi dans le cylindre alternativement à chaque extrémité, le piston se trouve continuellement poussé en avant ou en arrière. On ajoute au piston une barre de fer qui va joindre une des extrémités du cylindre, de manière à mouvoir librement, quoique ajustée parfaitement serrée ; cette barre participe donc au mouvement du piston, et s'élançe sans cesse, soit en avant, soit en arrière. Mais comment ce mouvement qui s'opère droit en avant peut-il tourner autour des palettes de la roue ? Vous avez sans doute examiné souvent le repasseur de boutons qui parcourt les rues ; il pose le pied sur la marche

et la fait mouvoir également par la pression ; mais elle est liée à la grande roue par une barre de fer, qui la fait mouvoir en tournant dans une direction d'une manière très-curieuse. Il en est de même de la barre de ce piston qui se meut autour d'une grande roue, qu'on appelle *volante*, et remue en même temps la grande roue de chaque côté qui supporte les palettes. Ce sont des planches attachées au bord de la roue, qui, en frappant l'eau en tournant, entraînent le vaisseau. Je n'ai pas tout indiqué, mais ceci doit suffire pour donner une idée assez claire des choses principales.

LA TOILETTE D'UNE GRECQUE.

COQUETTERIE DES FEMMES D'AUTREFOIS.

Plante compare la toilette des femmes à l'équipement d'une galère. Le soin principal des dames grecques était relatif aux ornements de leur tête. « La chevelure d'une dame, dit Apulée, donne par elle-même tant de grâce, que, malgré l'éclat des perles et de la pourpre, malgré la richesse de ses vêtements et la recherche de sa toilette, elle ne peut espérer de charmer ni de plaire, si sa coiffure n'est pas soignée. Il n'est rien de plus agréable que de voir les rayons du soleil se jouer dans les boucles d'une belle chevelure, ou en jaillir en brillants reflets lorsqu'elle est opposée à la lumière. Quoi de plus beau que de voir ces ondes, mollement agitées par l'haleine des zéphyrs, tantôt revêtues des teintes de l'or, ou de celles du miel de l'Attique et de la Sicile, et tantôt semblables au cou mobile et nuancé de la colombe, réfléchir le noir et l'ébène, ou bien l'azur du ciel et de la mer ! Parfumées des essences de l'Arabie, allongées par un peigne d'ivoire, et retenues derrière les épaules par une agrafe d'or ou de soie, elles réfléchissent, comme un miroir enchanteur, les images voisines. Élégalement retroussées en une infinité de tresses par une main habile, retombant sur un cou d'albâtre, elles coûtent aux femmes plus de six heures par jour.

Les procédés employés par les femmes pour faire ressortir leurs charmes, ou pour parer à certains défauts, étaient nombreux. Alexis, poète comique d'Athènes, en parlant des coquettes, dit : « Une jeune fille est-elle petite, on rehausse sa stature au moyen d'une semelle de liège qu'on ajoute à ses souliers ; est-elle trop grande, on lui fait prendre des chaussures minces, et elle marche la tête inclinée sur une épaule.

A-t-elle les épaules trop étroites, on lui en met de postiches. Son ventre est-il trop fort, des buses resserrent et rejettent son ventre en arrière.

A-t-elle les sourcils roux, on les teint avec du noir de fumée.

Est-elle trop brune, on passe de la céruse sur son visage. A-t-elle le teint pâle, on lui donne des couleurs au moyen du fard.

A-t-elle de belles dents, on lui apprend à rire, pour que ses lèvres en s'entr'ouvrant les laissent apercevoir.

Si elle n'aime point à rire, on la laisse à la maison ayant entre les dents un brin de myrte pareil à celui dont les cuisiniers couronnent les choses qu'ils vendent au marché, de manière qu'elle s'accoutume à montrer la beauté de sa bouche. »

Lucien, dans un de ses dialogues, donne une description railleuse de la coquetterie des femmes. A peine sorties du lit, elles se retiraient dans leur cabinet de toilette pour se farder avant d'avoir été vues de personne. Il entre ensuite dans le détail des cuvettes d'argent, des aiguières, des miroirs, des fioles, des flacons qui contenaient des essences et des parfums d'autant d'espèces qu'il y avait de parties du corps auxquelles on les employait.

« L'Athénienne, dit Aristophane, se parfume les mains et les pieds avec des essences d'Égypte versées dans un bassin incrusté d'or, les jones avec des odeurs de Phénicie,

les cheveux avec la marjolaine, les bras avec l'eau de serpolet. »

Plaute, dans ses *Spectres*, fait ainsi parler une coquette : « Scapha, apporte mon miroir et la boîte où je tiens mes bijoux, afin de me trouver parée; en attendant, mets-moi le fard.

« — Vraiment, maîtresse, que de peines tu te donnes! quelle peinture! quelle sculpture! quelle architecture! A quoi arriveras-tu, si ce n'est à te rendre moins jolie? »

C'est en effet souvent l'unique résultat de ces immenses préparatifs.

LE FREIN DE LA MÉDISANTE ET LE MANTEAU DE L'IVROGNE.



Le progrès des institutions chrétiennes n'a pas cessé d'adoucir les mœurs et les lois; les punitions antiques sont d'une barbarie ou d'une singularité qui nous étonnent fort aujourd'hui.

Parmi les châtimens en usage autrefois en Angleterre, il y en avait de fort curieux, dont je vais vous citer quelques-uns.

Quand un homme se livrait immodérément à la boisson, et se montrait insensible aux remontrances et aux menaces, on le condamnait à porter le *manteau d'ivrogne*, dans l'espoir que la honte agirait sur lui d'une manière plus salutaire.

Ce bizarre costume consistait en un tonneau défoncé par un bout; une ouverture se pratiquait à l'autre extrémité et servait de passage à la tête; le tonneau s'appuyait en même temps sur les épaules; deux autres trous faits de chaque côté laissaient passer les bras. L'ivrogne parcourait ainsi les rues, poursuivi par les éclats de rire de ses concitoyens, dont il devenait un objet de ridicule et de mépris.

Pour les femmes acensées de médisances, on faisait usage, il y a deux cents ans, à Newcastle, d'une étrange coiffure appelée le *frein des médisantes*. On peut en voir encore des modèles à la cour de justice de cette ville. On

avait pour but d'humilier les femmes que l'amour du babill attirait hors de chez elles, et qui négligeaient leurs devoirs. La pauvre coupable, conduite aussi comme l'ivrogne, par un officier, à travers les rues, était exposée aux regards du public, pour servir d'exemple salutaire à celles qui eussent été tentées de laisser à leur langue trop de liberté.

La punition du *frein des femmes grondeuses* n'était pas moins bizarre. Les voisins s'emparaient de la femme en question, la portaient au bord d'une rivière ou d'un quai, l'attachaient solidement sur une chaise, et la plongeaient dans l'eau autant de fois que ses fautes le méritaient.

Nos ancêtres adoptaient communément les cages : on en voyait une en permanence sur le vieux pont de Londres, dans laquelle on exposait ceux qui avaient commis de légères offenses. Bien d'autres punitions, établies autrefois, sont aussi totalement abandonnées aujourd'hui.

LE PORC-ÉPIC.

Voici le portrait d'un porc-épic, animal fort curieux, que vous avez pu voir souvent dans les rues, entre les

maïns de ces pauvres enfants du Piémont. Doux par sa nature, il vous piquerait cependant rudement, sans le vouloir, si vous cherchiez à le manier.

Le porc-épic naît en Afrique; on le trouve aussi dans le midi de l'Europe; ses pointes noires et blanches sont coquettement nuancées, et servent fréquemment à faire des manches de plumes d'acier. On croyait autrefois que cet animal pouvait lancer ses pointes de loin à ses ennemis; véritable fable qu'il faut ajouter à tous les mensonges débités sur les animaux. Les pointes qui recouvrent le corps ont environ un pied de long; très-aiguës au bout, plus épaisses au milieu, elles se tiennent ordinairement à plat; mais, si le porc-épic s'effraye et s'irrite, elles se hérissent et pointent dans toutes les directions. Sur la tête et le cou s'élève une crête de poils très-roides qui se cambrent en arrière; les plumes de la queue ne finissent pas en pointe, mais sont ouvertes au bout, comme si on les avait coupées, n'étant pas très-solidement fixées à la peau; elles produisent un bruit sourd quand l'animal se secoue.

Il y a une espèce de porc-épic au Canada et dans d'autres contrées de l'Amérique du Nord, qui grimpe aux arbres. Les femmes indiennes brodent avec ces plumes, lorsqu'elles sont fendues et teintées en couleurs brillantes, les sacs à tabac et les *mocassins* (pantoufles en daim) de

leurs maris. Ce travail, fort ingénieusement disposé, produit souvent un très-joli effet.

Les porc-épics sont tous d'innocents animaux, assez lourds et stupides. Ils dorment tout le jour au fond d'un trou creusé sur une éminence, et sortent la nuit à la recherche des racines dont ils se nourrissent. Leur enveloppe piquante les protège seule contre les attaques des bêtes féroces: on dit que le lion lui-même recule effrayé devant le porc-épic hérissé.

Bingley raconte, dans son intéressante *Biographie des Animaux*, que sir Ashton Lever conservait chez lui un porc-épic et s'amusaït souvent à le regarder jouer sur le gazon avec un léopard apprivoisé et un gros chien de chasse.

Ces deux derniers se mettaient aussitôt à la poursuite du porc-épic, qui d'abord cherchait toujours à leur échapper par la fuite, mais, trouvant la chose impossible, il allait fourrer sa tête dans un coin, faisait entendre une espèce de grognement en hérissant ses pointes; les poursuivants se piquaient alors le nez, se querellaient entre eux, et donnaient au porc-épic l'occasion de s'échapper.



ODE D'UN PATINEUR.

Il y a une ode charmante de Klopstock intitulée l'*Art de Tialf*, c'est-à-dire l'art d'aller en patins sur la glace, qu'on dit avoir été inventé par le géant Tialf. Il peint une jeune et belle femme, revêtue d'une fourrure d'hermine, et placée sur un traîneau en forme de char; les jeunes gens qui l'entourent font avancer ce char comme l'éclair, en le poussant légèrement. On choisit pour sentier le torrent glacé qui, pendant l'hiver, offre la route la plus sûre. Les cheveux des jeunes hommes sont parsemés des flocons brillants des frimas; les jeunes filles, à la suite du traîneau, attachent à leurs petits pieds les ailes d'acier, qui les transportent au loin dans un clin d'œil; le chant des bardes accompagne cette danse septentrionale; la marche joyeuse passe sous les ormeaux, dont les fleurs sont de

neige: on entend craquer le cristal sous les pas; un instant de terreur trouble la fête; mais bientôt les cris d'allégresse, la violence de l'exercice, qui doit conserver au sang la chaleur que lui ravirait le froid de l'air, enfin la lutte contre le climat, raniment tous les esprits, et l'on arrive au terme de la course dans une grande salle illuminée, où le feu, le bal et les festins font succéder des plaisirs faciles aux plaisirs conquis sur les rigueurs mêmes de la nature.

FUREUR DES SAINTS ET DES PAIENS

CONTRE LES COQUETTES.

« Si on voyait, dit Lucien, certaines femmes au sortir du lit, on les trouverait plus hideuses que l'animal (1) dont

(1) Le sage.

le nom, proféré à jeun, est réputé de mauvais augure. Aussi ont-elles soin de ne s'exposer aux regards d'aucun homme dans cet état. Elles sont entourées de vieilles femmes et d'une troupe de jeunes esclaves, toutes occupées à leur plâtrer le visage de diverses matières. Ces servantes forment une espèce de procession autour de leur maîtresse, les unes portent des bassins d'argent, des aiguères, des miroirs et des boîtes remplies de mixtions dégoûtantes; les autres sont occupées à lui nettoyer les dents ou à noircir les sourcils. C'est surtout à l'arrangement de sa chevelure qu'elles déploient tout leur talent. Les femmes qui préfèrent les cheveux noirs, consomment la fortune de leurs maris à les parfumer avec les plus rares essences de l'Arabie. Ensuite, à l'aide d'un fer chauffé à un feu lent, elles roulent les cheveux en boucles, qui se partagent sur le front, et descendent, avec un art admirable, jusque sur les sourcils, tandis que ceux de derrière, frisés avec le même soin, flottent épars sur les épaules. Après cela elles mettent leurs souliers, dont chaque paire a son pied de droite et son pied de gauche; puis elles se revêtent d'un manteau dont la finesse laisse apercevoir les proportions du corps.

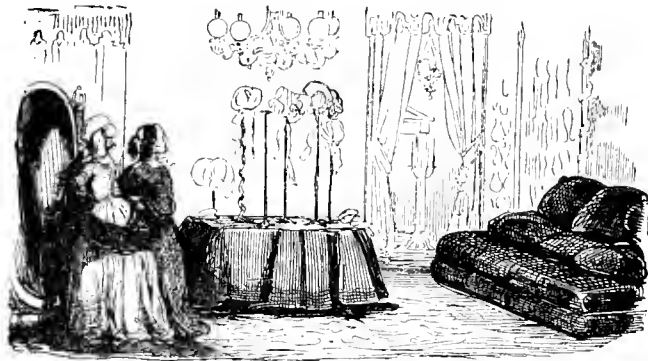
Des pierres orientales sont attachées à leurs oreilles; des

serpents d'or (et plutôt aux dieux qu'ils fussent naturels!) entortillent leurs bras et leurs poignets; enfin l'or, descendu à l'état le plus abject, brille à leurs pieds, en servant d'ornement à leurs talons qui restent nus. Les femmes de distinction faisaient porter sur leurs têtes un parasol; il y avait dans Athènes une procession de parasols en l'honneur de Minerve, au mois de chirophorion.

C'est particulièrement contre les coquettes que tonnèrent les premiers orateurs chrétiens.

« Outre les pendants d'oreilles, s'écrient-ils, elles portent d'autres bijoux à l'extrémité de leurs joues. Leur visage et leurs sourcils sont colorés ou peints. Leurs tuniques sont entrelacées de fil d'or. Leur chaussure est noire, luisante, et se termine en pointe. On les voit montées sur des chars attelés de mulets blancs qui ont des freins dorés, et suivies d'un grand nombre de femmes attachées à leur service. »

Il n'y a que les formes qui aient changé: entrez aujourd'hui chez le parfumeur, le coiffeur et la marchande de modes à la mode; vous y trouverez les mêmes ridicules et les mêmes faiblesses, souvent couronnés de peu de succès, et n'aboutissant qu'à rendre la beauté moins fraîche et la disgrâce plus désagréable.



LE SANG ET LES CHEVEUX.

Le bon roi David s'écrie : « L'organisation de mon corps me remplit de crainte et d'admiration. » Puis il rend grâce à Dieu. Vous êtes peut-être persuadé que votre sang ne renferme qu'une seule substance, et vous serez très-surpris d'apprendre qu'on en découvre plusieurs fort distinctes, toutes différentes les unes des autres. Le sang qu'on tire du corps se divise peu de temps après en deux parties; l'une est un fluide clair et transparent, l'autre est une substance de couleur foncée et presque aussi solide que la chair. Au bout d'un plus grand laps de temps, la partie solide se divise encore en matière molle et blanche, une foule de petits globules rouges, que le microscope seul peut vous faire distinguer s'y forment aussi; à l'aide de cet instrument, on voit qu'ils sont transparents et recouverts d'une peau rouge. Maintenant il faut vous dire que toutes les parties du corps, même les plus dures, la salive, les larmes, le lait, les cheveux, les ongles, les os et les dents, proviennent du sang; et, comme toutes ces choses se composent d'une multitude de fibres ou de fils liés ensemble, on croirait que la réunion nombreuse de ces globules les forme tous. En mettant en pièces un petit morceau de viande maigre bien bouillie, vous le verrez se par-

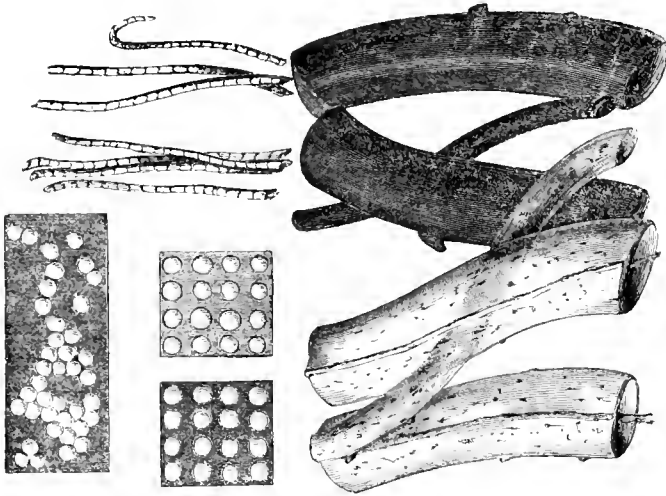
tager comme un écheveau de fils. Regardez la gravure, elle vous donne à droite quelques fibres vues au microscope, plus haut sont représentés les globules réunis dont ils se composent; au-dessous on vous retrace deux rangées de globules enveloppés de peau rouge, et d'autres qui n'en ont pas.

Les grandes figures représentent la structure d'un cheveu, non moins curieux à étudier. Chacun de nos cheveux forme un tube délicat, à l'extrémité duquel se voit un gonflement, semblable à la bulbe d'une fleur, qui le retient attaché à la peau. Chez les jeunes gens, ce tube est rempli d'une matière molle de couleur foncée, qui donne la nuance à la chevelure; mais, quand on devient très-vieux, la matière colorée se transforme en moelle desséchée qui se répand au milieu, et le tube, n'ayant pas de couleur par lui-même, paraît d'un blanc argenté. Les trois figures, à gauche, en donnent un exemple. Vous le voyez, la sagesse de Dieu se déploie plus merveilleuse que jamais dans la création de notre pauvre être. Comment ne pas l'aimer et nous confier à lui? car Notre-Seigneur a dit : « Les cheveux de votre tête seront tous comptés. »

Les cheveux de certains animaux ont si peu de rapport avec les nôtres, que nous serions fort tentés de nier l'analogie qui existe entre eux. Chez plusieurs, cependant, nous

pouvons observer plus clairement qu'ils sont tubulaires. Les plumes des oiseaux sont aussi des cheveux sous une autre forme, et nous les voyons tout à fait creux dans la partie appelée *tuyau*, comme nous l'avons déjà dit, tandis

que dans le hérisson de nos contrées, et plus encore dans le porc-épic, nous voyons des pointes creuses et roides au lieu de cheveux.



LE COURAGE MORAL

DANS LA JEUNESSE,

ou

EXEMPLES DE FORCE CONTRE LE SORT, DE RÉSISTANCE ET DE SUCCÈS
DANS LES CARRIÈRES LES PLUS DIVERSES.

Les jeunes peintres et sculpteurs. — Benvenuto Cellini.
Quentin Metsys, etc.

Personne ne peut lire sans intérêt et sans admiration l'histoire de ces hommes intelligents et laborieux, placés dans la dernière classe de la société, arrivant à la célébrité par le travail et la persévérance, et laissant à la postérité des chefs-d'œuvre immortels. Nous citerons, par exemple, des cas où de simples ouvriers sont devenus artistes dans une partie vers laquelle, il est vrai, leurs premiers efforts les avaient amenés; d'autres où l'artiste lui-même, parti d'un point obscur, a pris un rang distingué dans son art: nous voyons, surtout en Italie, des ouvriers orfèvres, parmi ceux du moins qui étaient chargés de copier les dessins sur les métaux, pousser l'étude de leur profession si loin, qu'ils sont arrivés à dessiner eux-mêmes avec talent.

Ainsi s'est faite l'éducation première de plusieurs peintres et sculpteurs distingués. *Benvenuto Cellini*, apprenti chez un orfèvre, apprit non-seulement à enchâsser, mais encore à graver, à dessiner, sculpter, et devint dans la suite le plus grand sculpteur de son siècle. Nous pourrions en citer beaucoup d'autres. Cependant les ouvriers en or et en argent ne sont pas les seuls qui soient parvenus à s'immortaliser dans les beaux-arts.

Le vieux peintre hollandais *Quentin Metsys* était, dans l'origine, forgeron et maréchal ferrant; c'est pourquoi on le connaît encore aujourd'hui sous le nom de *Forgeron*

d'*Anvers*, ville où il exerçait son humble profession. Frappé dans sa jeunesse d'une maladie grave qui affaiblit à tout jamais sa constitution, il fut obligé de renoncer à ses pénibles travaux, et de se livrer à la fabrication d'objets d'ornement délicatement travaillés en fer, et très-recherchés à cette époque, seul moyen qui lui restât de gagner sa vie et celle de sa mère. Il ne tarda pas à acquérir dans cette partie une grande réputation; le *couvercle* et l'*entourage* d'un puits (dans le voisinage de la grande église) ouvragés de la sorte, lui firent surtout beaucoup d'honneur; mais ce genre d'occupation était encore au-dessus de ses forces. Il ne savait quel parti prendre, lorsqu'un de ses amis, frappé de la manière dont il avait exécuté les dessins dans ces derniers travaux, lui conseilla de s'adonner uniquement au dessin, et de s'exercer d'abord en peignant des images de saints que les différents ordres religieux de la ville ont l'habitude de distribuer au peuple à l'époque de certaines processions solennelles. *Metsys* trouva l'idée bonne, l'adopta, et réussit au delà de ses espérances; il s'appliqua dès lors à l'étude de la peinture avec tant de zèle et de bonheur, qu'il se fit une haute réputation de son vivant, et laissa plusieurs ouvrages généralement estimés, parmi lesquels il faut citer les *avares*, maintenant au palais de Windsor, et qui ont été souvent gravés.

Ce tableau est assurément digne de sa réputation. Il représente deux personnages fort occupés à compter de l'argent: l'avidité, la satisfaction qu'ils éprouvent se peignent admirablement sur leurs physionomies. Cependant on y reconnaît l'expression d'un sentiment naturel, autre que celui qui appartient seul au caractère de l'avare. *Metsys* a voulu peindre probablement des banquiers et des usuriers de sa ville, dont le plaisir s'anime à la vue de l'or, de leurs richesses, des billets de banque, et de cette fortune enfin, dont la possession est fortement appréciée; de tous les accessoires le chandelier, les rouleaux de papier, le perroquet, sont rendus avec une fidélité sans égale.

En tous cas, l'œuvre était bien capable de fléchir cette femme qui, dit-on, accorda son cœur et sa main au peintre, après avoir dédaigné le forgeron.

De nos jours, Jules-César Ibbotson fut d'abord peintre de navires, puis paysagiste si remarquable, que M. West le compare à Berghem, un des premiers artistes hollandais de ce genre. *William Kent*, autre artiste anglais, qui fut à la fois peintre d'histoire et de portraits au commencement du dernier siècle, plus connu encore comme architecte, et qui introduisit le premier parmi nous ce genre gracieux et pittoresque adopté dans l'arrangement de nos jardins, acquit les éléments de son art chez un peintre carrossier qui le payait comme apprenti. *François Toune*, paysagiste, plein de goût et d'habileté, s'éleva de la même manière. *Jean-Joseph Kirby*, qui, vers le milieu du dernier siècle, se distingua par sa collection de dessins, représentant les monuments et autres antiquités de Suffolk, fut élu membre de deux sociétés savantes, commença par être peintre en bâtiments. Le célèbre peintre italien Schiavini appartenait à une famille si pauvre, qu'elle ne put aider en rien au développement des prodigieuses facultés de leur enfant. Mais il travailla seul avec tant d'ardeur, que le grand Titien le remarqua et lui confia la peinture du plafond de la bibliothèque de Saint-Marc. C'est en gravant des armoiries et autres objets de ce genre, apprenti chez un orfèvre, que le fameux Hogarth découvrit le premier germe de son talent, et finit par se ranger au nombre des premiers artistes. *William Sharp*, dont tout monde connaît les excentricités, et qui fut assurément un des plus habiles graveurs que l'Angleterre ait jamais produits, passa plusieurs années de sa vie à graver des collections de chiens, et des noms sur les plaques. *Robert Head*, autre graveur en réputation, s'occupa uniquement, dans l'origine, à graver des cartes de visite, et enfin, *William Caxton*, le célèbre fondeur en caractères, commença par graver des ornements sur des canons de fusil, il partit de là et fabriqua des lettres pour les imprimeurs. M. Bowyer, ayant, dit-on, aperçu par hasard quelques-uns de ses essais, fit connaissance avec lui, le conduisit un jour à la fonderie de Bartholomewclose, et, après quelques explications sur ce genre d'établissement, il lui demanda s'il se croyait capable de tailler lui-même des caractères. Caxton exigea un jour de réflexion et répondit affirmativement. M. Bowyer, ainsi que deux de ses amis, lui avancèrent une petite somme avec laquelle, sans autre préambule, il commença son nouvel état. Sa réputation s'accrut rapidement et à un tel point, qu'il fournit non-seulement des caractères aux imprimeurs anglais, qui, jusqu'alors, les avaient tirés de la Hollande, mais en expédia fréquemment sur le continent.

Ces hommes, ainsi que beaucoup d'autres, ont eu d'autant plus de mérite qu'il ont eu à surmonter un grand désavantage. Il a fallu réparer le temps perdu, revenir sur les principes élémentaires pour réussir dans la carrière nouvelle qu'ils adoptaient, rompre avec des habitudes prises depuis longtemps, et vaincre enfin la répugnance que nous éprouvons tous à un certain âge, quand il s'agit de se soumettre à la discipline d'un apprentissage.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que la persévérance et le désir très-louable d'arriver au but les a soutenus dans la lutte et les a fait triompher. Ainsi, *Olivier Cromwell*, célébrité d'un autre genre, qui ne livra jamais une bataille sans la gagner, avait plus de quarante-deux ans lorsqu'il parut à l'armée. L'immortel Blake, son contemporain

(né la même année que lui), qui passe pour le fondateur du système de tactique adopté depuis par les armées navales, et qui osa le premier attaquer une batterie avec des vaisseaux, n'avait jamais été sur mer avant l'âge de cinquante ans.

D'autres se sont faits écoliers à un âge avancé et même étant vieux, pour acquérir des connaissances littéraires et scientifiques; non intimidés par les nombreux obstacles à surmonter, ils ont poursuivi courageusement leurs travaux, impatients de jouir de l'éducation dont ils étaient privés, soit par des circonstances particulières, soit par leur propre négligence. La vie de l'homme est courte assurément, et si la paresse l'entraîne dans ses jeunes années, il en gaspille une immense et effrayante portion. Voici donc le véritable moyen de réparer les pertes et de multiplier le peu de jours qui nous restent. Nous faisons cependant une distinction entre ceux qui se sont distingués par leurs connaissances tardives, et ceux qui ont pu se familiariser avec une branche nouvelle à la suite d'une éducation soignée et complète. Le temps de l'homme dévoué à la science s'écoule dans des recherches et des progrès continuels qui se terminent seulement avec la vie. Par exemple, celui qui poursuit l'étude des langues, est obligé de s'occuper des règles de la grammaire jusqu'à la fin de ses jours. Sir *William Jones*, ce savant prodigieux, qui ajouta à la variété de ses connaissances celle de vingt-huit langues étrangères, étudiait encore la grammaire de plusieurs dialectes orientaux une semaine avant sa mort.

Nous devons citer pour modèle de persévérance et de courage intrépide, l'homme qui se livre tard à l'étude des langues étrangères; Caton le Censeur, remarquable sous tous les rapports, nous offre une preuve éclatante de cette force de volonté, lorsqu'il entreprit, dans sa vieillesse, l'étude du grec dont personne ne s'occupait à Rome à cette époque. Alfred le Grand, un des plus grands caractères historiques, nous apprend aussi tout ce que les hommes peuvent acquérir non-seulement à un âge avancé, mais encore lorsque l'éducation première s'est commencée tard; Alfred, à douze ans, ignorait ses lettres. Voici l'anecdote intéressante que l'histoire raconte sur l'origine de son goût pour l'étude. Un jour sa mère lui montra, ainsi qu'à ses frères, un petit ouvrage rempli de lettres et autres ornements colorés, selon la mode du temps, qui excita vivement l'admiration des enfants. La mère pronit de le donner en récompense à celui qui saurait lire le premier. Alfred, quoique le plus jeune, était, à ce qu'il paraît, le plus ambitieux, il se procura un maître, se mit sérieusement à l'étude, et fut bientôt en état de recevoir le prix que méritait son travail. Pendant les guerres, les troubles du royaume, les tourments et les privations qui assaillirent Alfred jusqu'à vingt ans, l'empêchèrent de pousser ses études au delà des éléments de la littérature; les mêmes obstacles existaient encore après qu'il eut reconquis son trône et pacifié le pays, à cause de l'extrême difficulté à se procurer les maîtres nécessaires. La plupart des gens instruits avaient disparu à l'époque des derniers troubles. Alfred nous apprend lui-même, qu'au commencement de son règne quelques prêtres seulement, dans le nord du pays, savaient traduire les prières latines de l'Eglise. Grâce à ses actives recherches et aux secours qu'il demanda aux pays étrangers, il finit par réunir à sa cour plusieurs hommes des plus habiles de ce siècle obscur, et voulant mettre à profit l'instruction qu'il recevait d'eux, il s'aban-

donna au travail avec un courage et une docilité qu'on ne saurait trop admirer. Malgré les affaires publiques et ses nombreuses préoccupations, malgré la cruelle maladie qui le tourmentait sans cesse, il consacrait, dit-on, toutes ses heures de loisir jour et nuit à lire ou à entendre lire. Cependant, s'il faut en croire Asser, l'un de ses maîtres,

qui nous a laissé de son royal élève une très-intéressante biographie, il avait trente-neuf ans passés lorsqu'il essaya de traduire du latin. Un jour, en causant comme d'habitude avec Asser, le roi, frappé d'une citation latine faite par son maître, désira que le passage fût inscrit sur un petit manuel religieux qu'il portait toujours avec lui.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

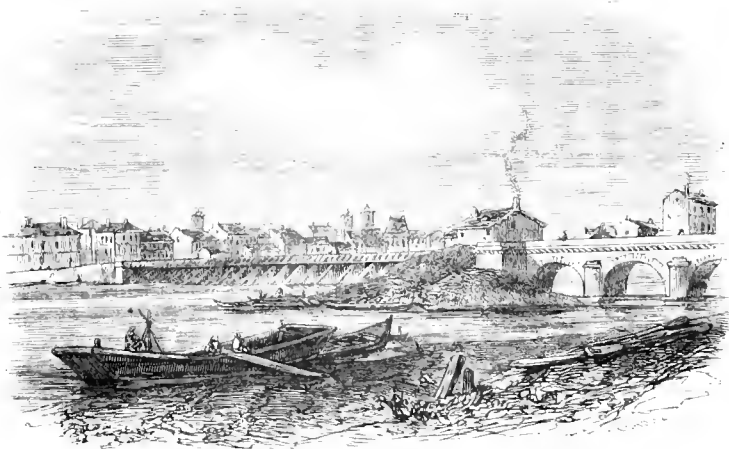
LA LOIRE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

De Marcigny à Digoin. — De Digoin à Blois. — De Blois à Saumur.



Paysan des environs de Blois.

Adieu aux rochers noirâtres, aux tristes aspects, aux sauvages et mélancoliques grandeurs de la nature ! Peu à peu, les horizons se dégagent, les collines s'abaissent, le ciel sourit.



Roanne.

La vieille ville de Roanne n'est pas encore bien gaie ; on est en plaine ; la lave et le basalte n'affligent plus le regard ; mais le souffle voluptueux de la Touraine ne se fait pas encore sentir. Bientôt les cultures deviendront plus fé-

condes. Nous approchons du Berry, pays charmant, gai comme la Touraine, encore un peu sauvage comme l'Auvergne.

Voici la Motte-Saint-Jean, qui n'a plus rien du caractère sévère et basaltique des roches auvergnates. C'est assurément un des plus beaux paysages de France,

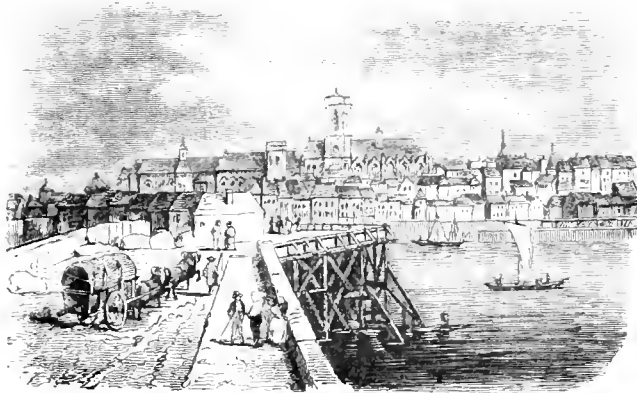


La Motte-Saint-Jean.

et qui exprime bien le passage d'une région austère à une région riante; l'œil se perd avec charme dans ces lointains et doux horizons qui signalent ces voiles glissantes comme des cygnes, et se répétant dans l'eau transparente.

Avançons encore. Les plaines s'étalent et se déroulent en longs replis verdoyants; plus de collines, encore moins de monts escarpés. A Nevers, la physionomie a totalement changé.

Traversez la Charité, Gien, Orléans, Beaugency : oui,



Nevers.

c'est bien là cette fertile Touraine qui ne fournit à l'histoire littéraire que des souvenirs gais et riants, et dont les illustrations sont toutes marquées de la même empreinte de bonne humeur joviale qui semble respirer autour des villes de Tours et de Blois.

C'est la patrie de Jehan de Meung, le poète satirique qui écrit le *Roman de la Rose*; de ce plaisant Babelais dont il faut bien dire un mot à nos jeunes lecteurs, car c'est le type de la Touraine elle-même.

« Il existait, dit un ancien critique, vers le commencement du seizième siècle, un frère cordelier d'une imagination vive et d'une prodigieuse mémoire, prédicateur renommé et bouffon agréable, fort aimé des gens du monde qu'il amusait, et fort peu de ses confrères qu'il effaçait; emprisonné par les moines, et protégé par le pape; bénédictin après avoir été cordelier, médecin et chanoine après

avoir été bénédictin; alonso d'apostasie pour avoir égayé les cardinaux et le saint-père; enfin retiré à Meudon, et là, médecin de son diocèse et pasteur de ses malades. C'est alors qu'il publie le plus fou, le plus raisonnable, le plus grossier, le plus spirituel, le plus adroit, le plus hardi des livres.

Quel est le vrai caractère de ce singulier écrivain? est-ce un romancier extravagant qui ne mérite ni l'attention ni l'estime des hommes qui pensent? est-ce un philosophe adroit qui, en se moquant de tout ce qu'on honorait, de tout ce qu'on admirait de son temps, a vu qu'il n'échapperait à la colère du siècle qu'en se couvrant du masque de la folie? a-t-il écrit pour le vulgaire en prodiguant les facéties obscènes et les contes licencieux? a-t-il écrit pour les sages en renfermant dans ses plus folles conceptions un sens si profond et des leçons si solides? est-ce un pro-

fanateur des mœurs et de la religion, qui en outrage la sainteté au lit même de la mort? est-ce un prêtre d'une foi sincère, qui respecte Dieu en se jouant des hommes?

Ces opinions si contraires trouvent de quoi s'appuyer et se défendre dans la vie et dans les ouvrages de Rabelais. Aussi jamais auteur ne fut-il si diversement jugé; on le



Blois.

méprise, on l'admire; son livre est le charme de la canaille, ou le mets des plus délicats (1).

Voltaire a parlé de Rabelais avec plus de modération, en blâmant dans ses écrits l'obscurité, l'emmi, les obscénités; il convient qu'il y règne de la gaieté, de l'érudition, et qu'on y trouve de bonnes histoires (2). C'est à son avis qu'il faut s'en tenir. Le cure de Meudon n'a mérité ni l'enthousiasme systématique dont on s'est animé pour ses ouvrages, ni le superbe dédain dont ils ont été l'objet: il y a ignorance ou prévention à le mépriser, comme il y a mauvaise foi ou aveuglement à l'admirer partout.

Les opinions sont divisées sur les allusions comme sur le mérite de ce livre extraordinaire. Les uns ont prétendu avec injustice qu'il était inexplicable; d'autres, par un excès contraire, ont voulu tout comprendre et tout expliquer: ils ont reconnu Louis XII dans Grandgousier, François I^{er} dans Gargantua, Henri II dans Pantagruel, le cardinal d'Amboise ou Jean de Montluc, ou Rabelais lui-même dans Panurge. Sans chercher quels noms augustes sont cachés sous ceux des personnages de Rabelais, au moins reconnaît-on à tout instant la peinture et la satire des mœurs, des habitudes, des institutions, des ridicules de son siècle. C'est ainsi, par exemple, que, dans le livre troisième, il se raille évidemment de l'obscur législation de son temps, et du déras pédantesque dont Accurse et Alciat l'avaient chargée. L'ordonnance de 1559 n'avait pu corriger tous les abus; il restait encore une ample matière à la satire.

Les pédants trouvèrent moyen de faire censurer le livre de Rabelais; nous devons ajouter qu'ils le firent aussi condamner par le parlement. On s'en étonnera peu quand on aura lu le jugement du juge *Bridoye*, «lequel sentenciat les procès au sort des dés» (I. III, c. 59, 40 et suivants).

Le parlement est assemblé, et demande compte au juge *Bridoye* d'une sentence qui a paru injuste. *Bridoye* ne répond rien autre chose, sinon qu'il est vieux et qu'il n'a plus à vue aussi bonne qu'autrefois; il ne distingue plus bien

le point des dés, et probablement, s'il a failli en cette occasion, c'est qu'il aura pris un 4 pour un 5: or les imperfections du corps et les calamités de la vieillesse n'ont jamais été imputées à crime; ce serait condamner la nature plutôt que l'homme. — « Mais de quels dés parlez-vous? demande le président de la cour. — Des dés du jugement, répond l'accusé, dont se servent tous les autres juges dans la décision des procès, dont vous vous servez vous-mêmes, messieurs, en cette cour souveraine. — Et comment vous en servez-vous, mon ami? reprend le président. — *Comme vous, messieurs*, répond *Bridoye*. Après avoir bien vu, revu, lu, relu, paperassé, feuilleté des plaintes, ajournements, comparutions, commissions, informations, productions, allégations, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, reproches, griefs, recolements, libelles, apostoles, lettres royaux, compulsaires, déclaratoires, anticipatoires, etc., etc., je pose sur un bout de ma table les papiers du défendeur, et je roule les dés pour lui, *comme vous avez coutume de faire, messieurs*. Ensuite je pose à l'autre bout tous les papiers du demandeur, et je roule les dés pour lui. — Mais, mon ami, dit le président, à quoi connaissez-vous l'obscurité des droits soutenus par les parties? — *Comme vous autres, messieurs*, au grand nombre des papiers déposés sur la table. — Et comment jugez-vous? — *Comme vous autres, messieurs*, en faveur de celui que la chance favorise. — Mais, dit le président, puisque vous prononcez vos jugements d'après le dé, pourquoi ne roulez-vous pas à l'heure même que les parties comparaissent devant vous? Pourquoi ces papiers, ces écritures, ces procédures? Quelle utilité y trouvez-vous? — Deux avantages, répond *Bridoye*. D'abord la forme, dont l'omission suffit pour annuler ce qu'on a fait. Secondement, j'y trouve, *comme vous, messieurs*, un exercice honnête et salutaire. Un grand médecin disait que le défaut d'exercice abrège la vie; et je crois, *comme vous autres, messieurs*, que c'est un excellent moyen de la prolonger. que vider des sacs, feuilletter des papiers, coter des cahiers, etc. »

Ici *Bridoye* raconte l'histoire d'un bon laboureur, nommé

(1) La Bruyère.

(2) Mélanges littéraires.

Perrin Dandin, homme honorable, chantait bien au lutrin, et surtout si conciliant, qu'il arrangeait plus de procès qu'on n'en plaïdait dans tout Poitiers. Il les prenait sur leur fin, bien mûrs et bien digérés. Alors les plaideurs étaient au bout de leurs plaivoiries; leurs bourses étaient vides; il ne leur manquait plus qu'un médiateur qui sauvât chacun de la honte de *vider le premier*: Dandin se trouvait là à propos, et il arrangeait l'affaire; c'était là tout son heur et toute sa fortune. — « Voilà pourquoï, messieurs, ajoute Bridoye, je me tortoise, attendant la maturité des procès et la perfection de toutes leurs parties. Un procès à sa naissance est une tête sans membres et sans vigueur. Les sergents, les huissiers, les appariteurs, les procureurs, les commissaires, les avocats, les tabellions, les notaires, les greffiers et les juges, suçent bien fort et continuellement la bourse des plaideurs, donnent au procès tête, pieds, griffes, becs, dents, mains, veines, artères, nerfs, muscles et humeurs; les voilà tout formés. »

Le discours de Bridoye, que nous sommes forcé d'abrégé, est semé de citations très-plaisantes, selon la manie du temps: il accumule les autorités, à propos de l'idée la plus frivole; son discours est doublé par la seule indication des auteurs dont il s'appuie. Pantagruel, pressé par les juges de vouloir bien prononcer en leur place, absout Bridoye, en faveur de tant d'équitables sentences qu'il a rendues auparavant, et « sur ce qu'il y a dit-il, je ne sais quoi de Dieu qui a fait que pendant quarante ans ces jugements par les dés aient été si justes, que la cour n'y ait trouvé rien à dire. »

On imagine avec quel empressement le parlement saisit l'occasion de condamner un livre où il était traité avec tant d'irrévérence. Dans un autre endroit du même ouvrage, il est peint de couleurs encore plus furtes, sous le nom de la *tapinaudière des chats fourrés*, où Panurge est obligé de laisser sa bourse. Tous ces passages ne sont rien moins qu'obscurs: la satire y est vive, gaie, et quelquefois sanglante; rajeunie par le style, elle plaît encore aujourd'hui. On a reconnu dans le bon juge *Bridoye* le modèle de ce *Brydoison* qui a tant égayé notre scène. L'on retrouve aussi plusieurs traits des *Plaideurs* de Racine, le nom de son héros, Perrin Dandin; cette énumération de M. Chicanneau:

. . . . Je produis, je fournis,

De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et faits nouveaux, baux et procès-verbaux,
Jobtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux.
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six vingts productions, vingt arrêts de défense,
Arrêt enfin.

Dans le livre quatrième, chapitre seize, Rabelais dit encore en parlant d'un huissier, « que si en tout le territoire n'étaient que trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours vingt-huit et demi. » Racine n'a fait que mettre cette phrase en vers. Ainsi l'un des plus beaux génies du dix-septième siècle ne rougissait pas d'emprunter à Rabelais des idées et des expressions dont il désespérait d'égaliser la naïveté originale.

Les savants ne sont pas mieux traités dans son livre que les interprètes de la justice. Frère Jean des Entommeures, le fidèle portrait des érudits de ce temps-là, se disculpe ainsi de son ignorance: « Notre feu abbé disait que c'est chose monstrueuse que voir un moine savant. Eh!

mon Dieu, mon ami, *Magis magnos clericos, non sunt magis magnos sapientes!* »

Veut-on avoir une juste idée de l'éloquence savante de ce temps-là, qu'on lise la harangue de Janotus de Bragmardo pour redemander à Gargantua les cloches de Notre-Dame (l. I, c. 19); on y verra représenté au naturel le style bizarre des docteurs de l'école, l'ignorance des facultés, la manie barbare d'entremêler incessamment le latin au français. Surtout Rabelais n'avait garde d'oublier un important accessoire des harangues du temps; Janotus a soin de tousser à son début, pour imiter le fameux prédicateur Olivier Maillard, qui en usait de la sorte aux principales divisions de ses sermons; il marquait d'avance les endroits où il avait dessein de tousser, et écrivait (*hem, hem*) entre parenthèses.

On commence à connaître la manière de Rabelais: ses bouffonneries couvrent toujours quelque idée satirique; plus on s'instruit des ridicules du temps, plus on le trouve spirituel et comique. Sa critique n'a ménagé personne; toutes les erreurs et toutes les folies ont leur place dans son livre: il les poursuit en se jouant, et ses atteintes n'en sont pas moins profondes. L'île des Lanternes est l'image du concile de Trente, où, comme dans tous les autres, on ne faisait que *lanterner*. La description de l'île Sonnante offre aussi plus d'une allusion maligne. Mais ce qu'on n'a jamais dit de plus fort sur la cour de Rome, ce sont les plaisanteries sur les sacro-saintes décrétales des papes. Son audace à blâmer ce qu'il y avait alors de plus révérend suppose un grand courage, à une époque où les tortures et les bûchers menaçaient la moindre pensée nouvelle.

N'oublions pas les services qu'ils a rendus à la langue française. Dans un temps où les lettres latines renaissaient de tous côtés, où l'on croyait enrichir notre idiome en le chargeant de mots et de tours empruntés à cette langue ancienne; dans un temps où l'on parlait de l'analogie *potissime*, où l'on *translatait les psalmes*, où l'on voulait que la vertu du Très-haut *obombât* le juste; dans un temps où Ronsard, en voulant agrandir le génie de notre langue, la dénaturait bizarrement, et trouvait cependant partout des applaudissements et des éloges, Rabelais osa s'opposer à ces imprudents novateurs; il se servit contre eux de son arme ordinaire, le ridicule. Dans le chapitre six de son deuxième livre, il introduit certain écolier limousin, dont le baragouin est tout à fait risible. Pantagruel lui demande d'où il vient; l'écolier répond: « *De Falme, inelyte et célèbre académie qu'on vocite Lutèce.* — Et à quoy passez-vous le temps, vous autres messieurs estudiens audict Paris? — Respondit l'écolier: *Nous transfrétons la sequane au dilucule et crepuscule; nous déambulons par les compites et quadrives de l'urbe, etc.* »

Rabelais n'a-t-il jamais écrit que dans ce style enjonné dont son nom révèle aujourd'hui l'idée? L'on pourrait le croire, à juger de son talent par les seuls passages qu'on a coutume d'en citer, et par l'examen que les rhéteurs ont fait de son ouvrage. On change d'avis en lisant deux discours rapportés aux chapitres vingt-neuf et trente et un du premier livre. L'un est une lettre de Grandgousier à Gargantua pour le rappeler auprès de lui, lorsque Picrochole, son ancien allié, veut s'emparer de son royaume. L'autre est une harangue de Gallet, ambassadeur de Grandgousier, à Picrochole. Nous citerons ce dernier morceau, en y échangeant quelques vieux mots, mais en respectant partout la pensée et le mouvement du style.

Harangue de Gullet à Picrochote.

« La plus sensible douleur qu'on puisse éprouver est de recevoir déplaisir et dommage d'où l'on attendait bienveillance et faveur. C'est un coup si cruel, que plus d'un homme y a succombé, et s'est privé dans son désespoir d'une vie désormais insupportable.

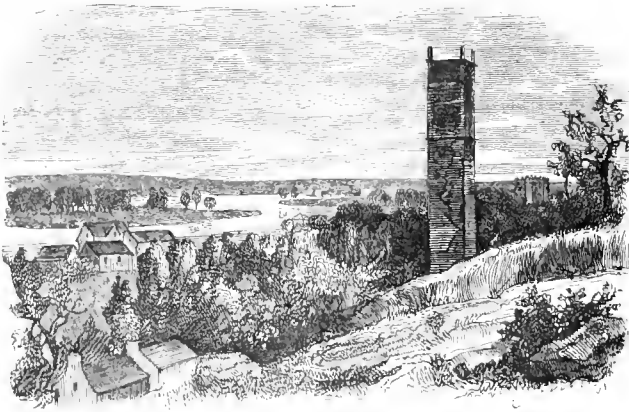
« Il n'est donc pas étonnant que mon maître, à la nouvelle de ton injuste agression, ait senti son cœur s'émouvoir et sa raison se troubler. Il serait plus étonnant sans doute que le ravage de ses champs et le meurtre de ses sujets ne lui eussent coûté aucun regret. Tu sais jusqu'où tes soldats ont poussé la barbarie : il ne fallait, pour déchirer le cœur de mon maître, que l'amour qu'il porte à son peuple. Mais que tu sois l'auteur de cet outrage, toi dont les ancêtres étaient si étroitement unis d'amitié avec les siens, toi qui as renouvelé avec lui cette immortelle alliance, qui si longtemps l'as regardée comme sacrée, qui l'as rendue si respectable aux nations, qu'il leur semblait plus difficile de la rompre que d'élever les abîmes au-dessus des nuages, et que jamais elles n'ont osé, dans leurs guerrières entreprises, te provoquer de peur de mon roi, ni mon roi de peur de toi : c'est ce qui lui rend ce malheur plus intolérable et plus cruel.

« Il y a plus. La renommée de cette amitié sainte s'est tellement répandue sous le ciel, qu'il est peu d'hommes dans le monde qui n'aient eu l'ambition d'y être associés, aux conditions imposées par vous-mêmes; ils estimaient autant votre alliance que la possession de leurs terres. En sorte que, de toute mémoire, jamais prince superbe, jamais ligue audacieuse n'osa envahir vos terres ni celles de vos alliés, et si, par imprudence, on voulut jamais porter atteinte à leur sûreté, il leur a suffi de dire qu'ils étaient vos amis; le nom et le titre de votre alliance ont fait tomber les armes qui les menaçaient. Quelle fureur vous transporte

done aujourd'hui, de briser le lien qui vous unit à nous, de fouler aux pieds notre amitié, d'oublier tous les droits, et d'attaquer un peuple qui n'a rien fait contre vous (1)? Où est la foi? Où est la raison? Où est l'humanité? Où est la crainte de Dieu? Crois-tu que ces outrages soient cachés aux esprits éternels, et au Dieu souverain, qui est le juste rétributeur de nos entreprises? Si tu le crois, tu te trompes, car toutes choses viendront à son jugement. Est-ce l'arrêt des destinées ou la fatale influence des astres qui mettent un terme à ton repos et à tes prospérités! Ah! sans doute, toutes choses ont leur période et leur fin : quand elles arrivent au suprême degré de leur élévation, elles manquent bientôt par le bas; c'est un état où elles ne peuvent longtemps demeurer. Ainsi tombent ceux qui n'ont pas su régler leurs prospérités et leur fortune.

« Mais si tel était l'arrêt du sort, si la fin de ta félicité était marquée, fallait-il qu'elle entraînant avec elle celle de mon roi à qui tu la devais? Si ta maison devait tomber en ruine, fallait-il qu'elle écrasât de sa chute le palais de celui qui l'avait ornée? Cette idée est tellement hors des bornes de la raison, tellement contraire au sens commun, qu'à peine peut-elle être conçue de l'entendement humain : les étrangers ne la croiront pas, jusqu'à ce que l'effet trop certain leur apprenne que rien n'est saint ni sacré à ceux qui se sont affranchis de Dieu et de la raison, pour suivre leurs aveugles caprices et leurs passions perverses.

« Si nous l'avions attaqué dans tes possessions ou dans tes sujets, si nous avions favorisé ceux que tu repoussais de ta faveur, si nous avions refusé du secours dans tes périls, si nous avions blessé ton nom ou ton honneur, ou, pour mieux dire (car nous sommes incapables de ces excès), si l'esprit calomniateur, te jouant de ses trompeuses inspirations, eût mis en ton esprit que nous avions fait quelque chose d'indigne de notre ancienne amitié, tu devais d'abord t'assurer de la vérité, et puis en demander la réparation.



Pile de Chag-Yars.

Nous eussions satisfait à ton juste ressentiment, tu aurais été content de nous. Mais, grand Dieu! quelle est ton entreprise! voudrais-tu, en injuste conquérant, et en tyran perfide, piller et déchirer le royaume de mon maître? L'as-tu connu si lâche qu'il n'ose te résister? Le crois-tu si dépourvu d'hommes et d'argent, si dénué de prudence et

de talent, qu'il ne puisse repousser ton injuste attaque? Sors promptement de ses terres, et que demain le jour ne te voie plus dans ses Etats : que ses sujets surtout ne souffrent pas de ta retraite; que mille bezants d'or (2) payent lo

(2) *Bezant* ou *bezant*, monnaie d'or fin, frappée d'abord sous les empereurs grecs, à Constantinople, appelée *Byzance*, d'où cette monnaie a pris son nom. Les *bezants* eurent cours en France dans les douzième et treizième siècles. Il serait assez difficile de déterminer avec précision leur valeur. Un passage de Joinville semble la fixer à dix sous tournois.

(1) Rabelais dit plus énergiquement dans son vieux langage : « Quelle furie doncques l'esmeut maintenant, toute alliance briser, toute amitié concuqueque, tout droit bre-pess, en un ho-tiement, etc. »

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



GERMELB

ravage de ses terres ; que la moitié soit acquittée demain, et l'autre moitié aux ides de mai prochain ; enfin que jusque-là d'illustres otages nous répondent de ta fidélité. »

On voit que ce plaisant Tourangeau n'était dénué ni de forte raison ni de maligne gaieté. C'est, en général, le caractère des habitants et du pays. Après avoir quitté Tours et dépassé la Pile de Cinq-Mars qui rappelle des souvenirs si tristes et si sanglants, en s'avancant du côté de l'Anjou, vers Saumur, les rives de ce beau fleuve prennent une physionomie moins frivole et moins gaie, mais encore ravissante de grâce et de beauté.

LES ILLUSTRES FRANÇAIS.

PIERRE CORNEILLE.

NÉ LE 16 JUIN 1606, MORT LE 1^{er} OCTOBRE 1681.

La vie de ce grand homme est aussi simple que son génie fut élevé.

Fils d'un avocat général à la table de marbre (eaux et forêts) de Normandie, et de Marguerite le Pésant, fille d'un maître des comptes, ce fondateur de notre théâtre vécut dans son cabinet, travaillant pour la gloire. Il avait succédé à son père dans sa charge. Ses mœurs étaient simples ; son extérieur avait peu de grâce ; sa parole était comme embarrassée par le poids de la méditation ; et il le sentait lui-même.

J'ai la plume féconde et la bouche stérile ;
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville ;
Et l'on peut rarement m'écouter sans ennui,
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Le grand Condé disait : — « Il ne faut l'entendre qu'à l'hôtel de Bourgogne. »

Corneille ne se montrait pas dans les salons, et ne brigait pas les suffrages et la protection des femmes. C'était un homme d'étude et de travail, de pensée profonde et sévère. Toute son existence se concentre dans la création de notre théâtre.

Corneille avait donné *le Menteur* en 1642, seize ans avant que Molière débutât à Paris (1658) par la comédie de *l'Étourdi*. Il avait donné *le Cid* trente et un ans avant que Racine fit jouer *Andromaque*. Un intervalle de vingt-deux ans sépare le chef-d'œuvre *le Menteur* du *Tartuffe*, premier chef-d'œuvre qu'ait donné Molière. Voilà ce qu'il ne faut point oublier.

« Corneille, dit un excellent critique moderne, débuta par *Mélite*, ou *les Fausses Clefs*, comédie en cinq actes et en vers. Il n'avait alors que dix-neuf ans. Une intrigue dont il fut le héros lui donna l'idée de sa pièce. Alexandre Hardy, le plus fécond de nos anciens auteurs dramatiques, était associé avec les comédiens, et disait, en recevant sa part des recettes de *Mélite* : — « C'est une assez jolie farce. » Le succès fut si grand, qu'il donna lieu à l'établissement d'une nouvelle troupe. *Citandre*, ou *l'Innocence délivrée*, tragi-comédie jouée en 1652, fut, en France, la première pièce dans la règle de vingt-quatre heures. Mais l'unité

d'action y est remplacée par une profusion d'aventures et d'incidents. On voit dans le premier acte une *Dorise*, trop offensée des libres discours de *Pymante*, tirer une aiguille de ses cheveux, crever un œil du galant et s'enfuir. Alors Pymante, désolé, apostrophe l'aiguille dans un long monologue, et lui adresse de si subtiles plaintes, que de là, dit-on, est venu le proverbe : *Discourir sur la pointe d'une aiguille*.

Le théâtre alors était beaucoup trop libre...

Ce fut Corneille, le premier, qui épura les mœurs de la scène française, comme, le premier, il en créa l'art et les lois.

Le troisième ouvrage de Corneille, joué en 1654, a pour titre : *la Veuve*, ou *le Traître puni*. Cette comédie n'est pas plus régulière que *Mélite* et *Citandre*. L'action dure cinq jours. On y remarque l'absence des *apartés*, et Corneille avoue dans sa préface son aversion pour ces mots ou ces phrases que le spectateur doit entendre dans toute la salle, et qui ne doivent pas être entendus, sur la scène, des personnages avec lesquels on s'entretient.

Ces trois premières pièces de Pierre Corneille, depuis longtemps tombées dans un juste oubli, eurent un si grand succès, que Mairet, auteur de *Sophonisbe*, écrivait au jeune débutant :

Rare écrivain de notre France,
Qui, le premier des beaux esprits,
As fait revivre en tes écrits
L'esprit de Plaute et de Térence.

Ces vers font suffisamment connaître la révolution que Corneille commençait à faire dans la barbarie de notre scène comique.

La même année 1654, fut représentée, avec un grand succès, *la Galerie du Palais*, ou *l'Ami rival*. L'action, dans les cinq actes, dure encore cinq jours. Mais Corneille, par une heureuse innovation, substitua le personnage de *sui-vante* à celui de l'éternelle *nourrice* du théâtre antique, rôle qui était ordinairement joué à Paris par un homme habillé en femme. La cinquième pièce de Corneille, moins irrégulière que les autres, est encore une comédie qui a pour titre : *la Suivante* (1654). L'auteur remarque lui-même qu'il s'est assujéti à rendre les cinq actes tellement égaux en quantité d'alexandrins, qu'ils n'en ont ni plus ni moins chacun que le même nombre.

Une sixième comédie, *la Place-Royale*, jouée en 1655, eut un succès prodigieux qu'on ne pourrait expliquer aujourd'hui, si on ne comparait cette pièce à ce que la scène comique avait alors de plus remarquable dans ses informes. Mais les dames se plaignirent vivement d'avoir été trop maltraitées dans *la Place-Royale* par Corneille, qui, dans sa dédicace à Gaston, duc d'Orléans, disait : « Je les prie de se souvenir que, par d'autres poèmes, j'ai assez relevé leur gloire et soutenu leur pouvoir pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit. »

Il avait donné, dans l'espace de neuf ans, six comédies, toutes en cinq actes et en vers, lorsqu'en 1656, il aborda la scène tragique et fit jouer *Médée*, dont un seul mot est resté célèbre :

Contre tant de revers que vous reste-t-il ?

Moi.

Dans cette pièce se trouvent beaucoup de vers traduits ou imités de la *Medée* de Sénèque. Déjà l'auteur s'élève

beaucoup au-dessus des auteurs tragiques ses contemporains ; mais le grand Corneille ne se révèle point encore.

La même année 1656, fut jouée son *Illusion comique*, comédie en cinq actes et en vers. Cette pièce réussit malgré ses irrégularités. Le rôle de Matamore est devenu depuis caractéristique et sert à désigner le faux brave. Il est bon de faire connaître quel était alors le goût dominant pour le merveilleux le plus grotesque. Le capitain se vantait d'avoir abattu d'un souffle le sofî de Perse et le Grand Mogol, et même d'avoir un jour singulièrement retardé le lever du soleil, parce qu'on ne trouvait point l'Aurore, attendu qu'elle était couchée avec ce nouvel Endymion. Plus sévère pour lui-même que ne l'était le public, Corneille avoue, dans l'examen qu'il fait de sa comédie, que c'est « une galanterie extravagante qui ne mérite pas d'être considérée. »

Telle est la première époque de Corneille. On le voit emporté par une impulsion secrète et aveugle. Il cherche encore sa force et la demande à des tâtonnements incertains et obscurs. Il noue l'intrigue et complique les événements ; il devine la beauté des caractères bien approfondis, et il les exagère ; il aperçoit de loin l'art dramatique et ne le découvre pas encore.

Ce fut un des amis de son père, conseiller au parlement de Rouen, qui dirigea son génie encore errant, et lui montra la voie qu'il devait illustrer. Le théâtre espagnol avait produit des chefs-d'œuvre dont le ton élevé et énergique sympathisait avec l'âme et l'esprit de Corneille. Il indiqua cette étude au jeune écrivain, qui suivit ce conseil et écrivit le *Cid* à l'imitation des Espagnols.

Le *Cid* parut en 1657, et « il est mal aisé, dit Pélisson, auteur contemporain, de s'imaginer avec quelle approbation cette pièce fut reçue de la cour et du public. On ne pouvait se lasser de voir ; on n'entendait autre chose dans les compagnies ; chacun en savait quelques parties par cœur ; on la faisait apprendre aux enfants, et en plusieurs endroits de la France, il était passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* »

L'Espagnol Guilhem de Castro avait guidé Pierre Corneille. Dans sa dédicace, il dit à Mme de Combalet, duchesse d'Aiguillon : « Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances. »

Mais bientôt l'envie s'éveilla. Le cardinal de Richelieu, qui, jusque-là avait aimé Corneille, et qui lui faisait de ses deniers une pension de 500 écus, était auteur ou collaborateur d'assez mauvaises tragédies. Mairet, qui avait joué dans Corneille l'auteur comique, s'effraya du succès d'un rival. Le fameux Scudéry, auteur de douze tragi-comédies détestables, publia des *Observations critiques sur le Cid*. Le cardinal les approuva et voulut que l'Académie française, dont il était le protecteur, prononçât son jugement ; Scudéry le sollicita. Bois-Robert, académicien et bouffon du cardinal, pressa Corneille d'accéder aux volontés du maître, et Corneille répondit : « Messieurs de l'Académie peuvent faire ce qu'il leur plaira. Puisque vous m'écrivez que monseigneur serait bien aise d'en voir le jugement, et que cela doit divertir Son Eminence, je n'ai rien à dire. »

L'Académie s'assembla donc le 6 juin 1657. Elle nomma trois commissaires examinateurs : Chapelain, l'abbé Amable de Bourzeis, théologien controversiste et prédicateur obscur, Jean Desmarests, auteur des *Visionnaires* et de plusieurs tragi-comédies oubliées, de plus, confident de

Richelieu et son premier commis dans le département des affaires poétiques. Tels furent les membres de l'Académie chargés de critiquer Corneille : nous dirons bientôt avec quel succès.

(La suite à un numéro prochain.)

LES MILLE ET UNE NUITS

D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS CONTES

ESPAGNOLS, ALLEMANDS, ANGLAIS, AMÉRICAINS, ETC., ETC (1).

QUATRIÈME NUIT.

COMMENT UNE FEMME PEUT ÊTRE PIRE QU'UN DIABLE,

OU MEILLEURE QU'UN ANGE.

— « Les Italiens, s'écria le dey, qui ont tant de vivacité et d'imagination, n'ont-ils pas produit de beaux contes ? Je voudrais connaître un peu leur manière et leur style.

— Votre Hautesse, dit Katharhikos, a parfaitement bien jugé. C'est le peuple qui fournit l'Europe de contes ; et nous avons ici un négociant florentin qui vous en dira des nouvelles.

— Eh bien, faites-le venir. J'ai expérimenté l'Allemagne et l'Espagne. Je ne serai pas fâché de hier connaissance avec l'Italie conteuse.

— Votre volonté, Hautesse, sera bientôt accomplie. »

En effet, on alla chercher le négociant, qui n'était pas très-fécond ni très-souple d'imagination, mais qui avait dans sa poche un petit volume relié en maroquin, lequel vint à son secours : c'étaient les poésies de Machiavel. Il y lut le malin conte suivant, que l'interprète transcrivit aussitôt :

NOUVELLE DE L'ARCHIDIABLE BELFÉGOR.

ARGUMENT.

L'archidiabie Belfégor est envoyé par Pluton en ce monde avec l'obligation de prendre femme. Il vient, se marie ; et, ne pouvant souffrir l'orgueil et l'humour acarâtre de sa moitié, il aime mieux retourner en enfer que de se remettre avec elle.

On lit dans les vieux mémoires des annales de Florence la relation de la vie d'un très-saint homme fort célèbre de son temps. Il y est dit que les visions extatiques qu'il avait à la suite de ses oraisons lui permettant de contempler cette foule d'hommes malheureux plongés aux enfers pour être morts dans la colère de Dieu, tous, ou du moins presque tous se plaignaient d'être réduits à une si grande infortune, uniquement pour avoir pris femme pendant leur vie. Mimos, Rhadamante, et les autres juges des enfers en étaient confondus de surprise, et regardaient cela comme des calomnies envers le sexe féminin. Cependant les plain-

(1) Voy. numéro III, p. 82.

tes redoublaient de jour en jour; le rapport en fut fait à Pluton, et il fut résolu que le cas serait soumis à un mûr examen des puissances infernales, qui prendraient le parti jugé le meilleur, pour reconnaître si cette accusation était meosonge ou vérité. Toutes étant donc réunies en assemblée générale, Pluton parla en ces termes :

« Je sais fort bien, mes frères et bien-aimés, que l'arrangement des choses célestes et les arrêts du sort m'ont dévolu la possession irrévocable de ce royaume, et que je ne suis soumis, dans mon gouvernement, à aucune remontrance divine ou humaine; néanmoins, comme il est prudent à ceux qui peuvent tout, de reconnaître volontairement des lois et de s'en rapporter plus au jugement d'autrui qu'à leurs propres idées, j'ai décidé de recevoir vos conseils sur la manière dont je devais me conduire dans une circonstance par suite de laquelle mon autorité pourrait se trouver bafouée et avilie. Tous les hommes qui arrivent dans mon empire prétendent que les femmes en sont cause; cela me paraît impossible; je crains donc, en ajoutant foi à cette déclaration, de passer pour un cruel; mais aussi j'apprends, en refusant d'y croire, de me montrer peu sévère et peu amateur de la justice. Et comme de ces deux torts, l'un est celui des caractères légers, et l'autre, celui des esprits de travers, voulant éviter ces deux reproches et n'en découvrant pas le moyen, je vous ai convoqués pour recevoir vos avis et votre assistance, et pour que, grâce à votre sagesse, ce royaume continue de fleurir avec gloire, comme il a fait jusqu'à présent. »

Tous les princes de l'enfer jugèrent le cas d'une haute importance, et digne d'une extrême considération; mais chacun d'eux, en concluant qu'il était nécessaire de découvrir la vérité, différait sur les moyens d'y parvenir. Les uns voulaient qu'on envoyât en ce monde un ou plusieurs émissaires, revêtus d'une forme humaine, pour s'assurer par eux-mêmes de l'exactitude du fait. Plusieurs autres pensaient que, sans tant de travail, on pourrait, par divers tourments, contraindre les âmes à des aveux précis. Mais la majeure partie fut pour l'envoi d'un député; et, comme il ne se trouvait personne qui se chargeât volontairement de cette entreprise, on résolut de s'en remettre au sort qui tomba sur l'archidiabole et ex-archange Belfégor. Ce fut bien à contre-cœur qu'il reçut cette mission; mais l'ordre impérieux de Pluton le contraignit de se soumettre à la délibération du conseil, et aux conventions solennellement délibérées. Ces clauses portaient qu'il serait remis au commissaire infernal cent mille ducats avec lesquels il se rendrait dans ce monde sous une forme humaine, s'y marierait, vivrait auprès de sa femme pendant dix ans; et, au bout de ce temps, feignant de mourir, viendrait rendre compte à ses supérieurs des joies et des peines du mariage. Il fut aussi arrêté que, durant ce temps, il serait sujet à tous les chagrins et à tous les maux auxquels sont exposés les humains, et que traîné après elles la pauvreté, la captivité, la maladie, ou toute autre espèce d'infortunes, à moins que, par ruse ou par adresse, il n'eût l'art de s'en affranchir.

Belfégor, ayant donc pris la commission et la bourse, s'en vint en ce monde, et, avec une suite nombreuse de ravaliers et de serviteurs, fit une entrée brillante dans Florence. Il choisit cette ville pour son habitation, de préférence à toute autre, comme celle dans laquelle il pouvait le mieux faire travailler usurairement ses deniers; se fit appeler Roderigo di Castiglia, et loua une maison dans le

faubourg de Tous-les-Saints. Il annonça être parti récemment d'Espagne, et s'être rendu à Alep en Syrie, où il avait gagné toute sa fortune; et que de là il était venu en Italie, pour se marier en un pays plus civilisé et plus conforme à ses inclinations. Roderigo était fort bel homme, et paraissait avoir trente ans. Pen de jours lui suffirent pour étaler toutes ses richesses, et pour manifester la douceur et la libéralité de ses mœurs; de sorte que plusieurs nobles citoyens, riches de filles et pauvres d'argent, recherchèrent à l'envie son alliance. Roderigo choisit parmi elles une fort belle personne appelée Onesta, fille d'Amerigo Donati, qui en avait trois autres encore, ainsi que trois garçons; tous les sept bons à marier. Cet Amerigo était d'une très-noble famille et fort considéré dans Florence, mais extrêmement pauvre, eu égard au grand nombre de ses enfants. Roderigo fit des noces magnifiques, et ne négligea rien de ce qui, dans de semblables fêtes, peut satisfaire la vanité: les lois de l'enfer le soumettaient à toutes les passions humaines. Il commença dès lors à être flatté des honneurs et des poapes du monde, et à désirer d'être l'un parmi les hommes; ce qui n'était pas un petit article de dépense. De plus, il n'eut pas habité quelque temps avec sa dame Onesta, qu'il en devint éperdument amoureux, et la vie lui était odieuse chaque fois qu'il la voyait triste ou éprouvant le moindre désespoir.

Madame Onesta avait apporté dans la maison de Roderigo, avec sa noblesse et sa beauté, un si féroce orgueil, que celui de Lucifer n'était rien auprès; et Roderigo, qui avait éprouvé l'un et l'autre, jugeait celui de sa femme bien supérieur. Mais il augmenta encore avec le temps, à mesure qu'elle s'aperçut de l'amour qu'avait pour elle son mari; et, dès qu'elle eut vu qu'elle pouvait être maîtresse en tout point, elle se mit à lui commander sans pitié ni respect. Au moindre refus qu'elle éprouvait, c'étaient des paroles injurieuses et mordantes qui désolaient le pauvre Roderigo. Néanmoins le beau-père, les frères, la famille, les devoirs du mariage, et par-dessus tout son amour, étaient pour lui des motifs de patience. Je ne parle point des grosses dépenses qu'il fit, pour la satisfaire, en habits et meubles de nouvelle mode, qui se succèdent si rapidement dans notre ville, grâce à son goût et à ses habitudes de changement; la plus forte plaie faite à sa bourse fut la dot des autres sœurs, à laquelle il fut forcé de subvenir pour avoir la paix dans la maison.

Peu de temps après, pour se bien mettre avec sa femme, forcé lui fut d'envoyer un de ses beaux-frères dans le Levant, avec une poignée de toiles, et un autre du côté de l'Occident, avec des ballots de draps, et enfin d'ouvrir au troisième, dans Florence, un atelier de batteur d'or; toutes ces choses consumèrent la majeure partie de sa fortune. Outre cela, aux fêtes du carnaval et de la Saint-Jean, quand toute la ville, selon l'antique usage, se livre aux divertissements, et quand plusieurs nobles et riches citoyens tiennent à honneur de se traiter avec magnificence, madame Onesta ne voulant pas être au-dessous des autres, prétendait que son Roderigo les égalât, les surpassât même par la somptuosité de ses festins.

D'après les motifs que je viens de dire, il supportait toutes ces choses; et, quelques fâcheuses qu'elles fussent, il les avait endurées avec patience, si le repos de sa maison avait pu s'en accommoder, et s'il lui avait été possible d'attendre en paix que sa ruine fût consommée. Mais il était en butte à toute sorte de chagrins causés à la fois par

ses intolérables dépenses et par l'insolente humeur de sa femme. Il n'y avait dans sa maison valets ni servantes qui pussent y tenir quelques jours seulement ; aussi Roderigo, dans l'impossibilité de s'attacher aucun serviteur qui prit à cœur ses intérêts, se voyait-il en proie à mille et mille embarras. Il n'était pas jusqu'aux diables mêmes que, sous l'habit de domestiques, il avait amenés avec lui, qui n'aimassent mieux retourner brûler en enfer que de vivre ici-bas sous la domination de leur maîtresse.

Roderigo était jeté dans cette vie inquiète et tumultueuse ; et, après avoir épuisé ses capitaux en folles dépenses, il commençait à n'attendre de ressources que des rentrées d'Asie et d'Occident. Cependant il avait toujours bon crédit ; et, ne voulant rien diminuer de son train, il emprunta, fit des lettres de change, et ne tarda pas à être coté sur les tablettes des usuriers. Sa situation était déjà délicate, lorsqu'il arriva tout à la fois des nouvelles d'Orient et d'Occident. Celles-ci portaient que l'un des frères de madame Onesta avait perdu au jeu toute sa pacotille ; celles-là, que l'autre s'en revenant sur un vaisseau chargé de marchandises, mais qui n'était point assuré, s'était noyé avec son bâtiment. La connaissance de ces revers ne fut pas plutôt répandue dans le public, que les créanciers de Roderigo se concertèrent ensemble. Il jugèrent qu'il était ruiné ; mais, ne pouvant pas éclater encore parce que l'échéance de leurs billets n'était pas arrivée, ils conclurent à le faire observer de très-près, de peur qu'il ne prit la fuite. Roderigo, de son côté, ne voyant pas de remède à sa situation, et sachant à quelles extrémités il était soumis par la loi de l'enfer, pensa sérieusement à s'évader à tout prix. Un beau matin donc, il monta à cheval, et s'enfuit par la porte au Pré, dont il était voisin. Mais on ne l'eut pas plutôt vu partir, qu'une grande rumeur s'éleva parmi ses créanciers ; ils eurent recours à l'autorité des magistrats, et non-seulement la brigade des recors, mais la foule même du peuple se mit tumultuellement à sa poursuite, Roderigo, qui n'était pas à plus d'un mille de Florence, voyant le mauvais parti qu'on se disposait à lui faire, résolut, pour assurer sa fuite, de se jeter hors de la grande route, et de chercher fortune à travers champs. Les fossés ne lui permettaient pas de suivre sa route à cheval ; il prit donc le parti de s'éloigner à pied, et laissant sa monture sur le chemin, il traversa les vignes et les roseaux dont le pays abonde, et arriva tout auprès de Peretola, chez un certain Giovan Matteo del Bricca, laboureur. Il le trouva heureusement qui portait à manger à ses bœufs, et se recommanda à lui, promettant que s'il le savait des mains de ses ennemis qui le poursuivaient pour le faire pourrir en prison, il le rendrait riche ; il ajouta qu'avant de le quitter, il lui donnerait des preuves évidentes de son savoir-faire. Quoique paysan, Giovan Matteo était homme de sens ; et jugeant qu'il ne courait aucun risque à sauver cet étranger, il accueilli sa prière ; en conséquence, et leocha sous un gros tas de fumier qu'il avait devant sa maison, et le couvrit de roseaux et de diverses broussailles qu'il avait rassemblées pour brûler. A peine Roderigo s'était-il tani dans sa retraite, que ceux qui le poursuivaient arrivèrent ; et, quelque peur qu'ils fissent à Giovan Matteo, ils ne purent lui arracher l'aveu qu'il eût vu le fugitif. Si bien qu'ils continuèrent leur battue ; et, après plusieurs jours de recherches inutiles, s'en retournèrent à Florence tout découragés.

Cependant, le péril étant passé, Giovan Matteo tira Ro-

derigo de son trou, et le somma de remplir sa parole. « Oui, mon frère, répondit Roderigo, je t'ai une grande obligation ; je veux certainement la reconnaître ; et, pour que tu sois bien sûr que j'en ai le pouvoir, je vais te dire qui je suis. » Alors il lui raconta ce qu'il était, les conditions qui lui étaient imposées en sortant de l'enfer, son mariage ; puis il vint au moyen qu'il se proposait d'employer pour l'enrichir. « Quand tu apprendras, lui dit-il, que quelque femme est possédée du démon, sois sûr que c'est moi qui serai dans son corps, et qui n'en déguèrpirai pas que tu ne viennes me chasser, ce qui te donnera occasion de tirer des parents de grosses sommes d'argent. » La chose ainsi convenue, ils se séparèrent.

Peu de jours après, le bruit courut dans Florence qu'une fille de messire Ambrogio Amedei, qui avait épousé Bonajuto Tebalducci, était possédée de l'esprit malin. Les parents ne manquèrent pas de faire les remèdes qui se pratiquent en pareille occasion, c'est-à-dire qu'ils lui mirent sur le crâne une multitude de médicaments, dont Roderigo se moquait.

Ce diable rusé, pour faire voir que le mal de la jeune fille était une possession véritable et non point un rêve de son imagination, parlait latin et soutenait des thèses de philosophie. Il découvrait aussi les péchés cachés de plusieurs ; il révéla notamment la rapacité d'un seigneur qui, pendant plus de quatre ans, avait pillé le public ; tout cela excitait une surprise universelle. Cependant messire Ambrogio n'était point content, et, après avoir éprouvé tous les remèdes, il commençait à perdre l'espérance de guérir sa fille, lorsque Giovan Matteo l'alla trouver et lui promit la guérison de la jeune personne, s'il voulait lui donner cinq cents florins pour acheter une ferme à Peretola. Messire Ambrogio accepta le marché.

Alors Giovan Matteo commença par faire pratiquer diverses cérémonies, pour l'embellissement de la chose ; puis il s'approcha de l'oreille de la jeune fille, et dit : « Roderigo, je suis venu te trouver pour que tu acquittes ta promesse. » A quoi Roderigo répondit : « Volontiers, mais ceci ne suffira pas pour l'enrichir ; lors donc que j'aurai délogé d'ici, j'entrerai dans le corps de la fille de Charles, roi de Naples, et je n'en sortirai qu'à ta voix. Alors tu te feras donner quelle récompense tu voudras, et je ne me mettrai plus en peine de tes affaires. »

Cela dit, il décapa du corps de la demoiselle, au grand plaisir et à l'extrême admiration de tout Florence.

Il ne s'était pas écoulé beaucoup de temps, lorsque l'Italie retentit tout entière du bruit de l'accident survenu à la fille du roi Charles.

Alors le roi, à qui on vint à parler de Giovan Matteo, l'envoya chercher. Arrivé à Naples, celui-ci couvrait son jeu de quelques simagrées, guérit radicalement la princesse. Mais Roderigo, avant de s'échapper, lui dit : « Tu le vois, Giovan Matteo, j'ai rempli la promesse que j'avais faite de t'enrichir ; ainsi, sans ingratitude, me voilà dégagé envers toi. Je te recommande donc de ne plus me conjurer à l'avenir ; car, autant je t'ai fait de bien, autant je te ferai de mal. »

Giovan Matteo s'en retourna très-riche à Florence ; il avait eu du roi plus de cinquante mille ducats, dont il se proposait bien de jouir paisiblement, ne croyant pas que Roderigo voulût jamais réaliser ses menaces. Mais ses pensées furent troublées tout à coup par la nouvelle qui arriva, qu'une fille de Louis VII, roi de France, était possédée au

plus haut degré. Cette nouvelle jeta un grand désordre dans l'esprit de Giovan Matteo, lorsqu'il vint à penser à l'autorité de ce roi, et aux paroles que Roderigo lui avait dites.

Cependant le roi, ne trouvant point de remède au mal de sa fille, et entendant parler de l'habileté de Giovan Matteo, lui envoya d'abord un de ses courriers pour le supplier de venir; mais il alléguait quelques empêchemens; de sorte que le roi fut contraint de s'adresser à la seigneurie, qui força Giovan Matteo d'obéir. Celui-ci, tout désolé, se rendit à Paris. Il dit au roi que, parce qu'il avait en le talent de guérir quelques démoniaques, ce n'était pas une raison pour que son art parvint à les guérir toutes, et qu'il se trouvait des diables de si maligne nature, qu'ils ne craignaient ni menaces, ni enchantemens, ni religion quelconque; que cependant il allait faire de son mieux, mais que, s'il ne réussissait pas, il en demandait pardon d'avance. Le roi, troublé à ce discours, déclara que, s'il ne guérissait pas sa fille, il s'en repentirait. Ce discours causa à Giovan Matteo une profonde douleur.

Cependant il fit bonne contenance, ordonna qu'on lui amenât la malade, et, s'étant approché de son oreille, se recommanda humblement à Roderigo, lui rappelant le service qu'il lui avait rendu, et lui faisant sentir quelle ingratitude il y aurait à lui de l'abandonner en cette extrémité. Mais Roderigo répondit :

« Eht vilain traître, as-tu bien l'audace de venir m'importuner encore? crois-tu pouvoir te vanter d'être enrichi par moi? Je veux te prouver, et prouver à tout le monde, que je sais donner et reprendre selon qu'il me plaît; avant que tu sortes d'ici, mon désir est de te faire pendre. »

Le pauvre Matteo, ne voyant pour l'heure aucun remède, imagina d'éprouver sa fortune par une autre voie; il fit retirer la malade, et dit au roi : « Sire, ainsi que je vous le disais, il y a des esprits d'une telle malignité, qu'il est impossible d'en tirer bon parti, et celui-ci est du nombre; toutefois il venx faire une dernière expérience qui, si elle réussit, donnera contentement à Votre Majesté et à moi. Si elle échoue, ô roi! je suis en ton pouvoir, et tu éprouveras pour moi la pitié que mérite mon innocence. Tu vas faire construire sur la place Notre-Dame un immense amphithéâtre capable de contenir tes barons, et tout le clergé de cette ville; tu le feras tapisser de drap de soie et d'or; je veux que, dimanche matin, tu t'y rendes avec tes princes et tes barons, dans tout l'éclat de la pompe royale; là, tu feras venir la démoniaque.

« Je veux, outre cela, que, sur un coin de la place, se tiennent vingt personnes au moins avec des trompettes, des cors, des tambours, des cornemuses, des cymbales, des tambours de basque et autres instrumens bruyants, et qu'au signal que je ferai avec mon chapeau, tous ces gens s'avancent à la fois vers l'amphithéâtre en donnant de leurs instrumens. Je crois que ces choses, réunies à quelques secrètes opérations, parviendront à faire déloger l'esprit obstiné. »

Le roi donna des ordres en conséquence; et, le dimanche matin, l'échafaud étant rempli de personnages éminents, et la place couverte de peuple, la malade fut amenée au balcon par deux évêques et un grand nombre de seigneurs.

Roderigo, à l'aspect de toute cette foule et de tout cet appareil, demeura stupéfait, et dit en lui-même : « A quoi donc a pensé cet imbécile de paysan? croit-il m'épouvanter

par une telle pompe? ne sait-il donc pas que les splendeurs du ciel et les furies de l'enfer me sont des spectacles familiers? Je le châtierai de la bonne manière. » Alors Giovan Matteo s'approcha de lui, et renouvela ses instances pour le faire sortir; mais Roderigo répondit : « Vraiment, tu as fait là une belle besogne! Que penses-tu donc obtenir avec cet appareil? crois-tu fuir par là ma puissance et la colère du roi? Vilain drôle, je te ferai pendre, sois-en sûr. » Le paysan répéta ses instances, et le diable se livra à des invectives; de sorte que Giovan Matteo vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre; il fit un signe avec le chapeau; soudain toute la troupe demeura dans un coin de la place donna des instrumens et s'avança vers l'échafaud avec un tintamarre épouvantable. A ce bruit, Roderigo dressa les oreilles, et, tout surpris, ne sachant ce que c'était, il demanda à Giovan Matteo la cause d'un tel tumulte. Alors celui-ci, tout troublé, répliqua : « Hélas! mon cher Roderigo, c'est ta femme qui vient te retrouver. » Je laisse à penser quelle terreur éprouva Roderigo en entendant prononcer ainsi le nom de sa moitié. Cette terreur fut si forte, que, sans penser s'il était possible ou raisonnable de croire qu'en effet ce fût la dame elle-même, sans proférer une parole, il s'enfuit tout effrayé, laissant libre la jeune princesse, et il aimait mieux retourner en enfer, rendre compte de sa mission, que de subir encore, avec tant de dégoûts, de chagrins et de périls, un joug aussi pesant que celui du mariage avec une femme revêche et acariâtre. »

— C'est un peu satirique et même un peu cynique, dit le dey d'Alger; mais c'est bien là le caractère subtilement railleur de votre nation. Qu'on renvoie ce lecteur dans son pays, et qu'on lui donne une pièce d'étoffe pour sa femme.

(La suite au prochain numéro.)

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

CAPTURE D'UN NÉGRIER.

(1875.)

Ce matin, à l'aube du jour, me trouvant pour la seconde fois devant Payo, et de retour à Guilmane, la vigie du haut du mât de hune aperçut un navire sur la côte dessous le vent à quelque distance et à peine visible. Néanmoins la localité étant regardée comme suspecte, l'ordre fut donné de chercher à l'aborder. Le vent était faible, et devenant plus faible encore à neuf heures après midi, les canots furent mis en mouvement, et en quelques minutes le grand bateau et le petit, étant équipés et armés, se dirigèrent dans la direction du navire étranger.

Cependant le temps est si variable dans cette saison, qu'avant que les canots fussent éloignés du lieu du vaisseau, une rafale se jeta sur le cabestan du navire, pendant qu'en même temps un brouillard nous enveloppait, en déroband à notre vue la chasse qui se faisait; la pluie tombait par torrents, et nous naviguâmes à sept nœuds par heure, sans attendre pour embarquer le grand canot.

Dès que le brouillard fut dissipé, le soleil apparut, et

la brigantine, ainsi que nous l'apercevions alors, semblait avoir mis toutes ses voiles pendant la rafale. Un vent régulier succéda, et nous commençâmes à être presque sûrs du succès de la chasse.

En montant quelques marches sur les haubans, nous pûmes regarder par-dessous les voiles de cette coque basse et noire, qui sautait en haut et en bas et se trouvait à portée de nos canons. Ce fut alors qu'une bouche à feu de notre gaillard fut déplacée pour une plus forte. Le pavillon britannique fut pendant quelque temps déployé à la vergue, et à la fin salua par le pavillon vert et jaune du Brésil.

Des ordres furent donnés pour faire ranger les hommes sur les parties les plus avancées du premier pont, de même que les bouches à feu furent suffisamment élevées. Pendant ce temps, la brigantine fit subitement descendre sa vergue, raccourcit ses voiles et hêler, comme pour attendre notre arrivée. Notre navire, qui le poursuivait, raccourcit aussi ses voiles ; alors elle les allongea et s'échappa immédiatement dans une autre direction à travers l'avant.

Nous ne perdîmes pas un moment à brasser nos vergues afin de la poursuivre, et nous revoyâmes aussi les hommes à leurs quartiers près des bouches à feu. Aussitôt que nous fûmes à portée des canons, la pièce la plus avancée fit une décharge, et, après une attente très-curieuse pendant quelques secondes, nous trouvâmes que le boulet labourait l'eau justement à travers l'avant de la brigantine. Plusieurs boulets se succédèrent rapidement, mais sans atteindre la brigantine. Quinze à vingt boulets furent ainsi déchargés, quelques-uns sur l'avant et quelques-autres sur l'arrière, et d'autres encore par-dessus, jusqu'à ce que, comme nous gagnions sur elle chaque fois de plus en plus, la possibilité de nous échapper devint pour elle très-désespérée ; enfin elle raccourcit ses voiles et s'arrêta.

Nous nous rangeâmes alors à côté d'elle, et nous regardâmes attentivement chaque partie du navire. Des êtres humains noirs et nus, en se promenant sur le pont, enlevaient tout doute dans notre esprit concernant le caractère du navire, et démontraient jusqu'à l'évidence qu'il était chargé de marchandise humaine.

On envoya un officier pour en prendre possession ; enfin le pavillon britannique remplaça celui du Brésil. Le capitaine Wyvill, que j'accompagnais, le suivait en prenant avec lui le chirurgien pour examiner l'état sanitaire sur le navire capturé. C'était une scène étrange à contempler, que celle qui se présentait à nos regards quand nous abordâmes le côté du navire. Le pont était rempli de nègres tout nus et au nombre de quatre cent cinquante, suivant l'inventaire. Ils se trouvaient tous dans un état de confusion et presque de révolte, s'étant en effet révoltés contre leurs maîtres avant notre arrivée, et ces derniers se montraient aussi agités et en proie à une sensation fort désagréable ; ils apprenaient en ce moment que la fortune est inconstante, et devenaient esclaves à leur tour.

COMME QUOI VINGT LOUPS FURENT EMPRISONNÉS PAR LE MARQUIS DE LAFAYETTE.

Une famille de colons s'étant mise en gaieté le premier jour de l'an, envoya querir un homme noir, fameux racleur de violon, qui demeurerait à trois milles de là (avec femme et enfants), pour faire danser les « rondes de Vir-

ginie » aux jeunes filles. Trois heures avaient sonné, lorsque, la pochette sous le bras, le musicien reprit le chemin du logis ; la neige tombait, le vent soufflait violemment et l'amoncelait en tas sous ses pieds ; cependant il avait environ franchi la moitié de la distance, harassé de fatigue, soupirant après le repos et les douceurs du foyer, lorsqu'au sortir d'un vaste marécage qui s'étendait loin dans le pays, son oreille distingua l'approche d'une bande de loups, par l'odeur *alléchés* ; car le loup affamé est doué du tact le plus fin, il flaire un changement d'air à une grande distance.

Il arriva donc qu'ils sentirent cette nuit-là l'arrivée de Marco-Luffet, ou marquis de Lafayette (c'était le nom qu'on lui donnait dans le pays), dont la peau avait, il est vrai, une odeur assez forte ; le moyen d'en douter ? les loups se trouvaient sous le vent, et marchaient à sa rencontre.

Désespérant d'arriver chez lui à temps, il ne songea plus qu'à atteindre une petite cabane abandonnée, située à un quart de lieue de là, dans une clairière au bord du chemin ; le toit était à moitié détruit, mais la porte tenait encore.

Cependant, les redoutables animaux le suivaient de près, hurlant de toutes leurs forces ; la frayeur de l'homme noir redoubla ; heureusement que le vent ayant balayé la neige du sentier, il put courir sans obstacle, s'élançant à temps dans la retraite, gravir les bûches à l'intérieur et se réfugier sur une poutre qui traversait le haut de la charpente ; comme les loups l'avaient presque rejoint, il ne chercha pas à fermer la porte.

Lutter de force avec ces animaux furieux eût été par trop imprudent. On peut juger de la rage de ces adversaires lorsqu'ils virent échapper cette belle proie ; on aurait dit, s'il faut en croire M. Marco-Luffet, « que le diable lui-même s'était logé dans chacun de leurs gosiers. » La cabane fut bientôt envahie par les loups, qui entraient, sortaient, rôdaient autour de lui, cherchant à découvrir le moyen d'atteindre le friand morceau qui se trouvait, hélas ! accroché trop haut dans l'office. Le racleur de violon, se voyant en sûreté, épia le moment propice, et finit par se glisser au-dessus de la porte. Arrivé là, il parvint, avec le secours de ses jambes, à enfermer une partie de la bande. Ceux de l'extérieur s'étaient éloignés selon toute apparence, et remis à la poursuite d'un nouveau gibier ; ceux de l'intérieur demeuraient silencieux, les yeux étincelants et fixés sur le marquis ; celui-ci, très-convaincu de son habileté musicale, imagina de charmer les ennus de ses ennemis captifs, et de les régaler d'une « ronde de Virginie. »

Jamais pareils accords n'avaient sans doute frappé les oreilles étonnées de cet auditoire velu, et cependant, loin d'obtenir le suffrage universel, l'exécutant ne recueillit que d'affreux hurlements. Mais la lumière commençait à poindre, les loups semblèrent se résigner à leur mauvaise destinée, et se couchèrent tous pêle-mêle à terre en silence. Puis, dès que le jour fut assez avancé pour que le musicien n'eût rien à redouter à l'extérieur, il s'enfuit par le toit et revint auprès de sa famille en toute hâte. Sans trop tarder, il se fit accompagner de plusieurs hommes armés de carabines et de haches qu'il conduisit à l'endroit où il avait laissé les loups. Ils n'avaient pas changé de posture ; devenus aussi doux qu'ils avaient été furieux, on en fit un carnage facile. Six de ces animaux périrent à la fois, leurs dépouilles revinrent de droit à

M. Marco-Luffet, qui reçut en outre une somme de 25 dollars de la part des habitants des environs, comme récompense du service qu'il leur rendait en les délivrant d'un ennemi aussi dangereux, la terreur des bestiaux et des fermiers.

SOUVENIRS DE LA CHINE (1).

II. — NAVIGATION SUR LE PEI-HO.

L'Indostan et le Lion, qui tiraient trop d'eau pour arriver à la côte par-dessus les bancs de sable, avaient été laissés au port de Chusan. Lord MacCarthy s'était embarqué avec sa suite sur les brigantines *le Clarence*, *le Chalac* et *l'Endavour*. Accompagné d'une multitude de jonques qui portaient ses domestiques, ses gardes, des musiciens et le bagage, il ciagla vers l'embouchure du Pei-ho, ou rivière Blanche, qui roule dans la mer ses eaux limoneuses, à l'est de la province de Pe-Tsche-Li. Les côtes plates et sablonneuses de la Chine apparaissaient lentement au-dessus des flots; et les plaines environnantes, couvertes de riches moissons, prouvaient que l'industrie humaine peut contraindre la nature, même rebelle, à lui prodiguer ses trésors. Çà et là, des bois de camphriers interrompaient l'uniformité de la contrée, et des groupes isolés d'*arbres à suif*, avec leurs belles feuilles rouges et leurs fruits d'une blancheur éblouissante, en constituaient un ornement non moins bigarré qu'original. On atteignit l'embouchure du Pei-ho. La marée montante et un vent favorable eurent bientôt poussé les navires au delà d'un long banc de sable placé sur leur route. On navigua dès lors contre le courant de la rivière, et non sans peine, à cause du grand nombre de sinuosités et des bancs de sable; en plusieurs endroits même, les vaisseaux durent être tirés à l'aide de cordes par les paysans attroupés sur le rivage. Les maisons des nombreux villages situés des deux côtés de la rivière, misérables cabanes aux murs d'argile et aux toits de chaume, formaient un contraste frappant avec les admirables édifices qui s'élevaient çà et là, brillants de couleurs variées et de riches dorures. Hauts de plusieurs étages, ceux-ci se distinguaient l'un de l'autre par leurs toits renflés, bizarrement décorés, et chargés de clochettes, de dragons et d'autres figures monstrueuses.

Les deux rives fourmillaient d'une multitude si pressée, qu'on aurait pu croire que toute la population de la Chine était rassemblée sur ce point. Des hommes robustes et bien bâtis, aux robes de chambre brunes, à la tête rasée à la tartare, et du sommet de laquelle s'échappait une petite mèche de cheveux; des femmes dont la vanité, incapable de faire un tel sacrifice aux mœurs des conquérants, avait élégamment natté la noire chevelure, fixée au sommet de la tête par une aiguille et ornée de fleurs naturelles ou artificielles; des enfants nus se pressaient avidement des deux côtés pour contempler les étrangers qui cinglaient vers ces parages. Et hommes et femmes, de petites filles même avaient à la bouche des pipes luisantes, dont la fumée se croissait au-dessus de cet océan humain comme un léger brouillard. Les plus avancés s'étaient mis dans l'eau

jusqu'aux genoux pour voir les vaisseaux de plus près, et ils avaient ôté leurs chapeaux de paille en forme d'entonnoir pour ne pas dérober ce coup d'œil à ceux qui étaient placés derrière eux. Les jonques à l'ancre sur tous les points du rivage, les radeaux envahis par des villages entiers qui n'avaient pu trouver de place à terre, étaient surchargés d'une foule capable de les faire couler bas. Pourtant, au milieu de cette masse d'hommes prodigieuse, régnait un ordre, une tranquillité et une décence admirables.

La flotte jeta l'ancre à Ta-Ku, la première ville importante située sur le Pei-ho. Dix-sept yachts chinois s'y tenaient déjà prêts à recevoir l'ambassadeur et son escorte. La navigation continua, sur les yachts chinois, en amont du Pei-ho, et l'aspect des deux rives devint de plus en plus pittoresque et caractéristique. Bornés par les murs des humbles cabanes, d'immenses champs de riz et de millet s'étendaient entre les villages. Une multitude de tas de sel hauts comme des maisons et couverts de nattes se prolongeait jusqu'au rivage. Ce tableau était animé par des véhicules à une roue, traînés et poussés par des hommes qui, profitant du vent favorable à l'aide d'une voile déployée, voituraient en différents endroits le sel, qui était ensuite transporté par les jonques du Pei-ho dans les provinces de Fo-Tschon et de Quan-Tong. Ici on apercevait des plantations de thé, dont les arbres nains, aux feuilles étroites et semblables à celles du myrte, ont un aspect très-agréable, et dont en ce moment les fleurs étaient recueillies par une multitude de femmes qui sautillaient, quoique lentement, avec leurs pieds déformés et entortillés de rubans rouges. Là s'ouvrait un cimetière chinois, petit bois de sapin avec une grande quantité de monuments en pierre.

Cependant les rives étaient encombrées de spectateurs curieux, qui manœuvraient à chaque instant pour rendre les honneurs à l'ambassade. Les soldats du pays, revêtus de leur costume extrêmement peu martial, se garantissaient du soleil à l'aide de parasols et d'éventails; leurs armes consistaient en arcs et flèches et en vieux mousquets. On avait dressé des tentes pour les musiciens, qui faisaient un vacarme effroyable, et des arcs de triomphe avec des milliers de drapeaux bariolés. En l'absence de canons, de petits pierriers tonnaient gaillardement derrière la flotte, la prévoyance des Chinois jointe à la conscience de leur inhabileté ne leur permettant pas de mettre le feu à des pièces dangereuses, et de s'exposer ainsi à quelque malheur. Les vivres et les autres provisions avaient été fournis aux Anglais avec une abondance prodigieuse. L'attention du gouvernement fut poussée si loin, que dès qu'une personne de la suite de l'ambassadeur allait acheter quelque bagatelle sur le rivage, le mandarin qui l'accompagnait ne voulait pas souffrir qu'il la payât, déclarant qu'elle serait portée sur le compte de l'empereur, dont les Anglais étaient considérés comme les hôtes.

La nuit était descendue sur le fleuve. Des lanternes bariolées brillaient à tous les mâts. Quang-Yen, le mandarin tartare qui accompagnait l'équipage à terre, avait fait dresser sur la rive, vis-à-vis de la flotte, ses tentes, devant lesquelles brûlaient également une multitude de lanternes bariolées. Cette masse de lumières de couleur, réfléctée par les flots du Pei-ho, produisait une illumination de l'effet le plus magique. Le chant monotone des bateliers étendus sur le rivage, le son retentissant des grands disques de métal dont l'écho prolongeait au loin le signal, et le bourdonne-

(1) Voy. numéro V, page 131.

ment continu des gros mouchérons qui croisaient leur vol en tous sens, produisaient un bruit étrange et presque fantastique

III. — ARRIVÉE A PÉKIN.

Tong-Tschu-Fu avait été le terme de la navigation de l'ambassade. Le reste du voyage jusqu'à Pékin fut accompli par terre. Pour transporter commodément l'ambassadeur avec sa suite et les présents destinés à l'empereur, il n'avait pas fallu moins de quarante voitures à deux roues et attelées de plus de deux cents chevaux. Trois mille portefaix avaient été chargés, en outre, de porter une multitude d'objets qui auraient pu être endommagés par le cahotement des voitures. L'ambassadeur, Arabelle Staunton, son fils et l'interprète de la légation étaient portés en palanquins.

Les autres personnages de la suite et les officiers étaient à cheval ainsi que les mandarins qui les accompagnaient. Les soldats, les ouvriers et les domestiques étaient entassés comme des paquets sur les voitures. Des soldats chinois, armés de longs fouets, se frayaient un passage à travers le peuple amoncelé. C'est dans cet état que le cortège s'avancait lentement, par la magnifique chaussée, vers la capitale du pays.

Après avoir traversé un long faubourg entre une double file de boutiques de détaillants, et passé sous des arcs de triomphe peints de diverses couleurs, reliaussés par un

vernis brillant et ornés de rubans et de banderoles de soie flottants, le cortège arriva enfin à la porte du Sud, que dominait une tour en pierres de taille, haute de six étages. De grands canons ouvraient leurs gueules menaçantes aux fenêtres de cette tour; mais en approchant on découvrait qu'ils n'existaient qu'à l'état de peintures. Une longue rue sans fin, droite et très-large, s'étendait de la porte à l'autre extrémité de la ville.

Presque toutes les maisons étaient des boutiques de détail, où se trouvaient étalés pour la montre de l'or et de l'argent, de la porcelaine et des étoffes de soie bigarrées. Au-dessus des maisons s'arrondissaient de larges balcons garnis de fleurs et de divers arbustes. Devant les portes étaient suspendues, pour l'ornement aussi bien que pour l'éclairage de nuit, des lanternes de corne, de mousseline, de soie et de papier hariolé, de toutes les formes possibles. Le peuple, qui affluait de tous côtés pour voir les Anglais qu'il examinait avec des rires moqueur, produisait un tumulte épouvantable. Il fallait que les voitures s'arrêtassent des quarts d'heure entiers avant que leurs gardes chinois vissent à bout de leur faire faire de la place. Ici passait un enterrement qui se dirigeait du côté de la porte. Là, un pauvre mousse russe, qui avait commis quelque délit contre la décence chinoise, était puni par les mandarins du supplice de la cage, qui consiste à placer le patient dans une cage de bois, d'où sa tête seulement sort par une ouverture. Des jeunes gens vêtus de blanc, couleur de deuil des Chinois, ou-



vraient l'enterrement. Venait ensuite le cercueil peint de diverses couleurs, qu'ombrageaient des parasols et sur lequel flottaient des drapeaux de soie. Des habits blancs qui indiquaient la condition et la naissance du défunt, étaient portés à ses côtés sur des sièges. Là, s'avancait à travers un magnifique pailu, au milieu de la rue, un autre cortège qui conduisait une fiancée au logis de son fiancé, dans une litière fermée, enrichie de dorures et couronnée de fleurs. Les grands mandarins, qui traver-

saient la ville avec une suite peu inférieure en nombre à celle du vice-roi de Ta-ka, grossissaient la foule que croisaient en tous sens des véhicules à une et à deux roues, chargés de personnes et de marchandises. Des charlatans, des diseurs de bonne aventure, des chanteurs, des escamoteurs criaient en tous lieux d'une manière formidable, pour extorquer, sans peine au pauvre peuple le gain de ses travaux pénibles. Des narrateurs annonçaient à la foule attentive que, parmi les présents de l'ambassade, il se

trouvait un éléphant de la grosseur d'un siège et un coq qui mangeait des charbons ardents. Des marchands portant sur leurs épaules, en équilibre sur des bâtons de bambou, aux deux extrémités, leurs marchandises contenues dans des seaux, les offraient à grands cris. Une multitude de barbiens qui parcouraient la foule avec leurs sièges et leurs fourneaux mobiles, appelaient leurs pratiques au son clair de leur pincettes d'acier. Des bouchers offraient leur tranche de viande, qu'ils faisaient rôtir sur-le-champ devant leurs étaux à la convenance des passants. Des malomécans aux bonnets rouges et aux longues manches, des Chinoises fardées et le chignon noir relevé sur le sommet de la tête, se mêlaient et se pressaient en foule. Cependant, de temps à autre, le son d'une cloche gigantesque résonnait lourdement du haut d'une des collines de Pékin, comme une voix du ciel criant au milieu de l'agitation humaine.

DÉPART POUR LA TARTARIE.

Cependant de mauvaises trompettes chinoises sonnèrent la retraite d'une manière lamentable. Les archers prirent les devants au galop. Après eux venait la voiture de l'ambassadeur, suivie de la foule des véhicules, porteurs et cavaliers. Tout ce long cortège se mit en marche du côté de la porte orientale de Pékin.

Il s'avança à travers l'immense plaine qui entoure Pékin de tous côtés, dans de longues allées plantées de gigantesques saules pleureurs. Des cimetières bordés de peupliers, des troupes de moutons aux queues énormes d'embonpoint, de longs convois de dromadaires qui, sous la conduite d'un seul homme, transportaient du charbon de bois à la résidence, de grandes fenêtres auxquelles des plantes de tabac étaient suspendues sur du linge en plein air, interrompaient l'uniformité d'un pays plat, et à l'ouest commençaient à s'élever les montagnes de la Tartarie. Comme on ne changeait pas de chameaux ni de portefaix, les journées de marche étaient courtes, et se terminaient toujours dans un des palais impériaux qui, depuis Pékin jusqu'aux frontières de la tartarie, sont toujours tenus prêts, afin de procurer au souverain la commodité de pouvoir toujours loger dans sa propre habitation. Dès le troisième jour, le pays se couvrit de montagnes, la population diminua, mais les perspectives devinrent plus belles et plus romanesques. Des chevaux sauvages et des chamois parcouraient les montagnes. Ça et là de laborieux Chinois grimés aux pentes abruptes des abîmes, y cherchaient de petites places labourables, et suspendus par des cordes aux parois des grandes roches, allaient leur arracher leur subsistance.

Le quatrième jour on découvrit à l'horizon lointain, le long des parois des montagnes, une espèce de trait ou de ligne étroite et inégale qui était semblable aux veines de quartz dans certaines montagnes d'Ecosse, mais un peu plus irrégulière. Enfin des créneaux et des tours furent distingués sur cette ligne en certains endroits où il semblait impossible d'exécuter de semblables travaux.

C'était la célèbre muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Cet ouvrage, qui s'étend sur le revers des collines, grimpe sur la cime des plus hautes montagnes, plonge dans les plus profondes vallées, franchit des fleuves sur des arches dont l'enceinte se double et se triple pour renfermer les places importantes; cette muraille, garnie de cent

pas en cent pas de tours et de bastions massifs, rempli d'étonnement toute la caravane, moins par sa grandeur prodigieuse que par le sentiment des difficultés qu'il avait fallu vaincre, pour transporter les matériaux de construction dans des lieux tout à fait inaccessibles et jusque sur des cimes élevées de plus de cinq mille pieds au-dessus de la plaine. Et cette ligne de fortifications qui occupe une longueur de douze cents milles anglais, et subsiste depuis deux mille ans sans réparations ni travaux ultérieurs, semblait presque aussi fièrement braver l'action destructive du temps que les boulevards naturels de roches et de montagnes qui s'étendent entre la Chine et la Tartarie.

(La suite à un numéro prochain.)

INCENDIE D'UNE PRAIRIE.

Après m'être fatigué pendant une heure à travers un large fond de grandes herbes sauvages et mêlées, j'atteignis un petit bois, et j'érigéai avec de petites branches un petit auvent d'après la manière des Indiens; me couchant devant un bon feu que j'avais bâti contre le tronc d'un arbre renversé, je ne tardai pas à dormir. Je fus éveillé par la violence de la brise toujours croissante. Tantôt le vent s'abaissait en grondant sourdement, pour s'élever encore en hurlant et sifflant à travers les arbres. Après m'être assis peu de temps devant le feu, je me rejetai encore sur mon lit d'herbes sèches, mais je ne pus dormir. Il y avait quelque chose de sinistre et d'extraordinaire dans le bruit du vent. D'autres fois il me semblait entendre des bruits de voix sauvages à travers tout le pays boisé. Vainement j'essayai de clore mes paupières; une espèce de sentiment superstitieux s'emparait de moi, et, quoique je ne visse rien, mes oreilles étaient pénétrées de bruits divers. Je regardai aux alentours dans chaque direction, portant la main sur la détente de mon fusil, car j'étais si ému, qu'il me semblait à chaque instant voir un Indien armé s'élançer de derrière chaque buisson. A la fin, je me levai, et m'assis devant le feu. Tout à coup, une violente rafale, s'engouffrant à travers le bocage, lança au loin en tourbillonnant des étincelles de charbons enflammés dans toutes les directions. Dans un instant, cinquante petits foyers apparurent en élevant leurs langues fourchues dans les airs, et semblaient, par leurs mouvements impétueux et irréguliers, ne pas avoir une longue existence. A peine avais-je eu le temps de m'apercevoir de leur apparition, que ce n'était déjà plus qu'une grande pyramide de flammes, sautillant et s'élançant légèrement sur la faite des arbres et sur toute la surface des herbes sèches. Peu après, elles gagnèrent la prairie en serpentant dans une ligne de flammes brillantes, en s'élevant rapidement dans la sombre atmosphère.

Un autre tourbillon vint s'abattre le long du ravin. Il s'annonça par un gémissement lugubre, et à quelque distance; et, se rapprochant ensuite, un nuage de feuilles sèches rempli les airs; les faibles arbrisseaux et les jeunes arbres pliaient comme les herbes sauvages, et les branches sèches craquaient par morceaux; les plus grands arbres de la forêt se tordaient et tombaient en pétillant. Bientôt la rafale furieuse atteignit la prairie enflammée. Des myriades brillantes furent lancées dans les airs, et de petites étin-

celles d'herbes enflammées tourbillonnaient à travers le ciel comme des météores. Les flammes se répandaient sur une grande quantité de feuilles éparses, et se repliant en avant, elles éclairaient les tristes ravages qu'elles dépassaient, et répandaient au loin une rouge clarté dans une grande perspective de la forêt, bien que tout, au delà de l'incendie, ne fût que ténébreux. Le rugissement des flammes étouffait même les hurlements du vent.

Chaque rafale qui se succédait jetait de longues pyramides rouges dans le ciel obscurci, et leurs flammes horizontales semblaient, en bouissant en avant, éclairer un nouvel embrasement. Un bond succédant à un autre, les flammes s'élançaient avec la rapidité d'un cheval de course. Le bruit retentissait comme les rugissements de la mer en courroux, et les flots tumultueux de cette flamme sauvage s'agitaient aux environs comme une mer de feu. Dans leur ligne, et à quelque distance de la prairie, était un grand bocage de chênes dont les feuilles jaunies tenaient encore aux branches; le flot des flammes se reflétait sur elles rouge et brillant. Après un moment, une noire fumée apparut lentement des arbres les plus rapprochés, et les flammes, pétillant parmi leurs branches, s'élevèrent en triomphe à cent pieds dans les airs. L'effet ne fut pas de longue durée. En un moment le feu eut détruit un bocage qui couvrait plusieurs acres. Il s'enfonça encore dans la prairie, laissant les troncs des arbres détruits, brûlés et noircis comme de l'encre, et néanmoins resplendissants entre leurs branches d'une brillante et légère clarté cramoisie. De cette manière, l'incendie, léger, balayait tout le paysage; chaque colline semblait allumer son propre bûcher funéraire, et la chaleur brillante de l'incendie dévorait chaque tuyau d'herbe, même dans les cavités. Un sombre nuage de fumée grisâtre, plein de cendres brûlantes, s'é-

tendait sur la course des flammes, en formant parfois des colonnes gracieuses, qui étaient presque aussitôt dispersées par le vent et poussées dans mille directions différentes.

Pendant plusieurs heures, la flamme continua sa fureur, tout l'horizon était entouré d'une ceinture de feu. A mesure que le cercle s'étendait, les flammes diminuaient par degrés, et enfin elles n'apparaissaient que comme un léger fil d'or à l'entour des collines. Elles devaient être alors à près de dix milles de distance. A la fin, la splendeur disparut; mais le pourpre léger qui, pendant quelques heures, illumina l'atmosphère démontrait que l'incendie gagnait d'autres régions.

Je me levai avec le soleil, et je repris mon voyage. Quel changement! Tout n'était que ravage. Le soleil s'était couché sur une prairie parée de sa robe naturelle de feuillage, et il se levait pour éclairer une scène de désolation. Pas une seule feuille, pas un brin d'herbe n'existaient. Le grand bocage, qui au coucher du soleil était encore couvert de feuillage flétri, ne présentait maintenant qu'un chaos de branches brûlées et dépourvues; ce n'était qu'un amas de ruines. Une légère couche de cendres était répandue sur la terre, et plusieurs grands arbres morts, dont les branches sèches avaient causé l'incendie et servi d'aliment aux flammes, brûlaient encore, et jetaient en l'air de longues spirales de fumée. Dans toutes les directions, la stérilité marquait la trace des flammes. Elles avaient même atteint le côté opposé à l'ouragan, embrasant même les grandes herbes jusqu'à la racine.

Le vent continuait sa rage; les charbons enflammés et les cendres tourbillonnaient en nuages suffocants. Hélas! de ma pauvre chaumière pas la moindre trace! tout était détruit.

(Souvenirs d'un colon.)



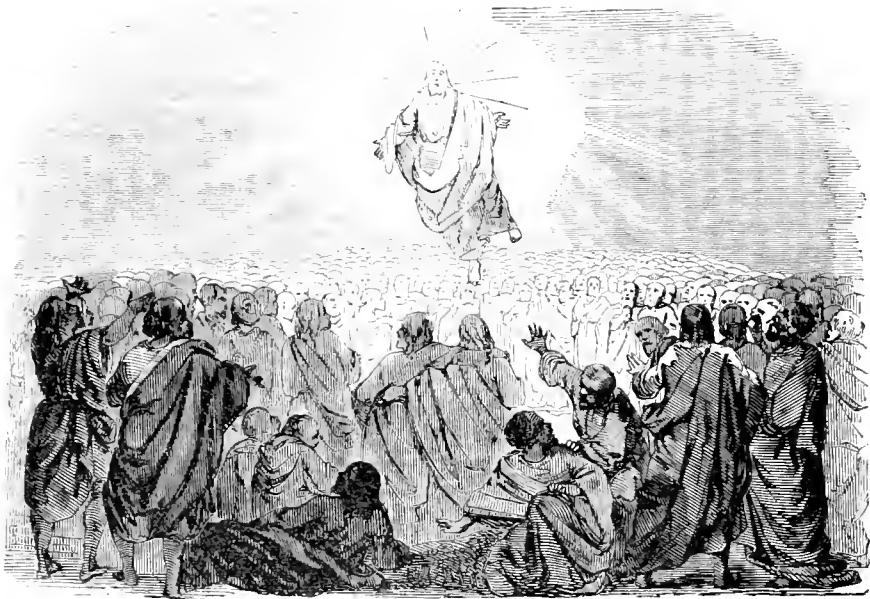
LE LIVRE DES FAMILLES

ou
JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 7. — I^{er} Volume.

1^{er} Mai 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



L'ASCENSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

« Hommes de la Galilée, pourquoi tenez-vous vos regards « fixés vers le ciel? Ce Jésus que vous y voyez monter en « redescendra de même. » L'ange parlait ainsi aux nombreux disciples, en présence desquels Jésus-Christ s'éleva victorieusement dans les cieux, quarante jours après sa résurrection. Le prophète-roi avait préconisé ce glorieux mystère, plusieurs siècles avant son accomplissement : « Royaumes de la terre, chantez le Très-Haut ; escortez de « vos chants harmonieux le Seigneur qui monte aux plus « hautes régions du ciel. Sa magnificence et sa splendeur « se déploient dans les nuées. » L'Eglise obéit en ce jour à la prophétique invitation de David. Elle entonne ses plus beaux cantiques en l'honneur de Jésus triomphateur. Cette fête remonte au berceau du christianisme. Elle fut nommée dans le principe la solennité du *Quarantième*.

A Jérusalem, sainte Hélène fit élever, dans le quatrième

siècle, une église sur le lieu même d'où Jésus-Christ s'élevait élané dans les cieux. On dit qu'il ne fut jamais possible de fermer la voûte à l'endroit qui correspond perpendiculairement à la pierre sur laquelle était Jésus-Christ au moment de son ascension. On y vénérât les traces du pied gauche du Sauveur empreintes sur cette pierre. Une modeste chapelle a remplacé l'ancienne église de sainte Hélène, mais celle-ci a une voûte fermée.

Une procession solennelle a lieu avant la messe de ce jour. Elle remonte à l'antiquité la plus reculée. Pendant plusieurs siècles on faisait une procession, chaque jeudi de l'année, pour honorer ce mystère. Elle est un mémorial de la marche des nombreux disciples qui accompagnèrent le divin Sauveur sur la montagne qui fut témoin de cette merveille. Mais quelle fut cette montagne? Ce fut celle dite des Oliviers, celle même où, prosterné, la face contre terre, la veille de sa mort, il avait fait le sacrifice de sa vie pour apaiser le courroux de Dieu son père. Ceci présente une

grande analogie avec ces paroles de l'apôtre : « N'a-t-il pas « fallu que le Christ souffrît et entrât par ce moyen dans « la gloire de son père ? » C'est donc de cette même montagne où il avait été plongé dans une mortelle agonie que Jésus-Christ devait prendre son élan dans les cieux.

Mais cette ascension de Jésus-Christ ne se borna pas à sa personne divine. Les âmes des justes décédés avant la rédemption du genre humain n'avaient pu être admises dans le paradis. Les enfers nommés les Limbes avaient été leur séjour. Elles y reposaient dans le sein d'Abraham le père des croyants. C'est là que le mauvais riche avait aperçu le pauvre Lazare dont il avait en vain sollicité une goutte d'eau pour étancher sa soif brûlante. La mission de Jésus-Christ étant accomplie sur la terre, le paradis ayant été ouvert au prix de son sang, le triomphateur de la mort et du péché emmena avec lui dans les célestes demeures cette brillante cohorte de captifs rachetés. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous a dit : « Jésus-Christ, montant dans les cieux, y a conduit les captifs. » Quel magnifique cortège entoure donc le Sauveur du monde au moment où il s'envole dans le séjour de l'imortalité ! Les saints patriarches et prophètes de l'ancienne loi, Abraham, Isaac, Jacob, Noë, Moïse, David, Josué, Jérémie, Daniel, et une foule innombrable d'autres justes composent cette rayonnante escorte. Les esprits célestes s'y joignent en faisant retentir les airs de leurs joyeux cantiques. Les témoins de cette ascension devront encore gémir pendant quelque temps sur la terre, y remplir la mission sublime à laquelle ils ont été destinés par le Fils de Dieu, et gagner, eux aussi, par les tribulations et la mort, cette glorieuse récompense. A tous les hommes elle est promise aux mêmes conditions, c'est-à-dire que chacun d'eux devra remplir avec fidélité la tâche qui lui est commise. Aurions-nous à nous plaindre parce que Jésus-Christ, nous ayant mis à l'épreuve, veut et a le droit de s'assurer si nous sommes de bons et loyaux combattants ? Le soldat peut-il aspirer au laurier de la victoire, à l'honneur de la décoration, s'il répugne à partager les fatigues et les dangers du combat ? Cette terre est pour le chrétien le champ de bataille. Opprobre aux lâches, triomphe aux vaillants ! Notre ascension dans le ciel n'est point attachée à d'autres conditions, et si nous voulons partager la gloire, ne répudions pas le combat.

Au moyen âge on faisait, pour ainsi dire, palper des yeux le mystère de ce grand jour. En quelques églises on voyait, après l'Évangile, qui raconte cette ascension, une figure de Jésus-Christ accompagnée d'anges et de patriarches s'élever du pavé du sanctuaire et disparaître par une ouverture pratiquée dans la voûte. Un voyageur très-digne de foi nous assure qu'il a vu à Fribourg, en Suisse, en l'année 1795, une représentation de ce genre après l'évangile. On fit monter, par le moyen d'une corde, une figure en carton qui offrait Notre-Seigneur s'élevant dans les airs et disparaissant dans un trou circulaire placé au-dessus de l'autel. En France, de nos jours, on trouverait cela fort grotesque. Mais c'est pourtant ainsi que l'on pouvait imprimer dans l'esprit des peuples les enseignements du christianisme. C'était un moyen bien innocent. Nous sommes néanmoins fort éloignés d'en recommander la rénovation. Elle ne serait plus en harmonie avec nos mœurs actuelles, quoique la vérité du mystère soit absolument la même, car la vérité demeure toujours, tandis que les moyens de l'enseigner sont sujets à variation.

LA PENTECÔTE.

Dès que le Sauveur du monde eut disparu aux yeux des apôtres, ils se retirèrent dans le cénacle de Jérusalem pour y vivre dans la retraite. Jésus, avant de monter au ciel, leur avait promis un consolateur, le Paraclet. Moins ignorants sans doute depuis les nouvelles instructions que Jésus-Christ leur avait adressées pendant les quarante jours passés avec eux depuis Pâques, ces apôtres ne pouvaient encore entièrement apprécier la dignité de leur élection et les hautes destinées qui leur étaient réservées. Ils avaient été plongés dans la tristesse chaque fois que le Sauveur leur avait présagé son départ. Ils vont donc, avec une vive confiance dans les paroles de leur maître, se disposer à accueillir le mystérieux consolateur qui leur est promis. Mais ils ne sauraient encore comprendre quel sera pour eux le résultat de son arrivée.

Depuis dix jours, ils étaient persévérants dans la prière, dans la pratique de la mortification, nous dit le texte sacré. Le jour de la Pentecôte où les Juifs célébraient avec une grande pompe la promulgation de la loi sur le mont Sinai est arrivé. Tout à coup un bruit véhément se fait entendre. La salle du Cénacle en est ébranlée. La stupeur s'empare de cette timide assemblée. A cette effrayante commotion succèdent aussitôt des langues de feu qui planent sur la tête des disciples. A l'instant une métamorphose étonnante s'opère dans chacun d'eux. Ces hommes, jusque-là grossiers, ignorants, se mettent à parler diverses langues. Une force invisible semble les pousser hors du Cénacle. Ils se répandent dans les places publiques de Jérusalem. La fête juive avait réuni dans cette ville un grand nombre d'étrangers. Les Parthes, les Mèdes, les Elamites, les habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie proprement dite, de la Phrygie, de la Pamphlie, de l'Égypte, de la Libye Cyrénaïque, de Rome même, se heurtent, se confondent dans la cité. Les apôtres parlent à cette foule, et chaque nation entend leur langage. Plusieurs, et c'étaient les *esprits forts* de l'époque, s'en moquent et disent : « Ces hommes sont ivres, ils sont pleins de vin... » Oh ! certes, oui, ils sont ivres mais ils viennent d'être abreuvés du vin qui engendre la sagesse..... Pierre, que nous voyons toujours paraître le premier, parle à la multitude, et il fait observer que ce prodige ne peut résulter d'un excès de vin, puisqu'on n'est encore qu'à la neuvième heure du matin. Ensuite il prêche la foi au Messie mort et ressuscité. Trois mille auditeurs se montrent à l'évidence et se font adorateurs du Christ... A l'évidence, disons-nous, mais celle-ci n'est pas toujours certaine de son triomphe, lorsqu'elle déplaît à la passion... Aussi, l'historien sacré ne nous apprend point que toute la multitude y ait cédé. Il en a été et il en est toujours de même. Saint Jean l'Évangéliste se joint à Pierre. La *folie de la croix* est encore prêchée, cinq mille nouveaux convertis viennent se joindre aux premiers. En un jour, huit mille âmes sont conquises dans Jérusalem au christianisme naissant.

Tel est l'objet de la grande solennité que l'Église célèbre depuis son berceau, sous le nom de Pentecôte, c'est-à-dire la fête du cinquantième jour après Pâques. L'antique nom lui est resté romme à la dernière, et nous fait saisir plus aisément le rapport intime qui existe entre le type et la réalité. En effet, la loi donnée au peuple hébreu au milieu des fondres et des éclairs n'était qu'une figure de cette loi chrétienne sous l'empire de laquelle l'univers devait

être renouvelé. La première était gravée sur la pierre, la seconde est inscrite dans les cœurs. La première fut une loi de terreur, la seconde est une loi d'amour.

Fidèles à leur mission surnaturelle, les apôtres se partagèrent la conquête spirituelle du monde. Jésus-Christ voulut adjoindre au collège apostolique un des plus ardents persécuteurs de la foi nouvelle. Saul, nous dit saint Luc dans les Actes, était animé d'une violente fureur contre les chrétiens. Il voulait venger la Synagogue des défactions nombreuses que lui faisait éprouver la prédication des apôtres. Un prodige que nous n'avons pas besoin de rappeler changea cet homme en un homme nouveau. Le nom de Paul lui fut imposé après son baptême. Après avoir prêché Jésus-Christ en diverses contrées, il alla s'unir à Pierre pour évangéliser la ville de Rome. Il fallait sans nul doute un courage surnaturel pour entreprendre une mission de cette nature. Mais le doigt de Dieu était là. Sans lui le projet était absurde ; avec lui le succès était certain. Une expérience de plus de dix-huit siècles atteste la réussite. Le christianisme, imperceptible grain de sénévé, est devenu le grand arbre sous lequel se sont abrités les nations du monde. La Pentecôte est destinée à commémorer ces merveilleux événements que la foi seule peut expliquer, car la raison y est totalement impuissante.

Aussi, dès les temps apostoliques, le mémorial de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres a toujours été célébré avec une grande pompe. La Pentecôte chrétienne est une des trois fêtes du premier ordre. Les deux autres sont Noël et Pâques. Les ministres des saints autels se parent en ce jour d'ornements rouges. Cette couleur est le symbole de la charité dont l'Esprit saint embrase les âmes. A l'heure de Tierce qui précède la messe, on chante l'hymne admirable qui commence par les mots : *Veni, Creator*. Au moyen âge, en ce moment, on faisait retentir du haut des voûtes le son de la trompette, et l'on jetait par les ouvertures qui y sont pratiquées des étoupes enflammées qui s'éteignaient avant de parvenir jusqu'aux fidèles. On lâchait aussi des colombes qui voltigeaient dans l'église. Aujourd'hui encore, en Sicile, dans la cathédrale de Messine, on fait tomber des voûtes une pluie de roses rouges pour imiter les langues de feu. On y appelle, à cause de cela, la Pentecôte du nom de *Pasqua rosata*, la Pâque des roses.

Quelle était maintenant la maison de Jérusalem, qui, désignée dans les Actes sous le nom de Cénacle, fut témoin de cette miraculeuse descente du Saint-Esprit ? C'est une question plus curieuse qu'utile à résoudre. Les savants n'ont pas cependant jugé indigne d'eux de s'en occuper. Et d'abord on nommait Cénacle la partie de la maison qui en formait la terrasse. On sait qu'en Orient la partie supérieure affecte cette disposition. On a pensé que c'était la maison de Marie mère de Jean, surnommé Marc. C'est celui-ci qui accompagna plus tard saint Paul et saint Barnabé dans leurs courses évangéliques. Néanmoins, Nicéphore désigne la maison de saint Jean l'Évangéliste ; Théophylacte, celle de Simon le lépreux ; Euthyme, celle de Joseph d'Arimathe. La pieuse impératrice sainte Hélène avait fait édifier une église à l'endroit où l'on croyait que le Saint-Esprit était descendu. Elle a subsisté jusqu'à l'année 1460, époque à laquelle les Arabes, ennemis du nom chrétien l'ont complètement ruinée.

Les chrétiens de l'Orient célèbrent la Pentecôte avec une grande solennité. Dès le samedi précédent, la cérémonie

commence à trois heures après midi. On y chante d'abord quinze prophéties. Toute la nuit se passe à l'église, et lorsque le jour paraît, on commence la messe. On croit que le Saint-Esprit descendit de grand matin sur les apôtres.

Ce qui rend enfin très-vénérable aux chrétiens les mystères de la descente du Saint-Esprit, c'est qu'en ce jour, et à proprement parler, fut promulguée la loi nouvelle, et que le saint sacrifice de nos autels commença d'être célébré. Il est plus que probable que, dans les cinquante jours qui suivirent la résurrection de Notre-Seigneur, les apôtres n'exercèrent point le sacerdoce dont Jésus-Christ les avait revêtus en instituant l'Eucharistie. L'infusion seule de ces lumières divines dont ils furent illuminés pouvait les éclairer parfaitement sur leur auguste mission, en dissipant les ténèbres de leur intelligence, que Jésus-Christ leur avait tant de fois reprochées. La véritable ère du christianisme s'ouvre donc par la Pentecôte, et c'est, en effet, en ce jour que se trouvent réalisées toutes les promesses de son divin instituteur.

LA FÊTE-DIEU.

Ici le cycle annuel des mystères célébrés selon l'ordre de leur accomplissement est interverti. Depuis Noël jusqu'à la Pentecôte, les fêtes suivent l'ordre chronologique. Le sacrement de l'Eucharistie fut institué le soir du jeudi saint, veille de la mort du Sauveur, et, néanmoins, l'Église en recule le solennel mémorial jusqu'après l'Ascension et la Pentecôte. Pourquoi ce déplacement ? L'histoire de l'inauguration de la Fête-Dieu va nous l'expliquer.

Pendant plus de treize cents ans après l'établissement du christianisme, l'Église universelle célébra la mémoire de cet ineffable mystère le jour même où, selon l'Évangile, Jésus-Christ se donna à ses apôtres comme nourriture de leur âme ; mais en cette douloureuse période de la semaine sainte, il n'était point possible d'environner d'un pompeux éclat ce grand anniversaire. En 1208, une religieuse hospitalière de Liège, nommée Julienne, eut des révélations. Elle méditait sans cesse sur le gage précieux que Jésus-Christ voulut laisser aux hommes de l'amour qu'il avait pour eux ; elle crut que le divin Sauveur lui enjoignait d'annoncer l'obligation où l'Église était d'honorer par une festività toute spéciale l'institution de l'Eucharistie. Il y avait alors à Liège un chanoine d'un profond mérite qui se nommait Jacques Pantaléon. Nous verrons ce que devint par la suite ce personnage. Julienne lui fit part de ses révélations ; elle les communiqua à un autre prêtre éminent, Hugues de Saint-Cher. Ces hommes graves examinèrent avec soin les communications de Julienne. Ils conclurent en faveur de cette dernière, et enfin, après une délibération de plusieurs années, l'évêque de Liège se décida à instituer, pour son diocèse, une fête particulière du Saint-Sacrement, qui devait être célébrée le jeudi après l'octave de la Pentecôte. Cet établissement date de l'an 1249. Mais observons que c'était une simple solennité diocésaine qui naturellement se bornait aux pays placés sous la juridiction de cet évêque. Comment, du fond de la Belgique, la Fête-Dieu se répandit-elle dans toute l'Église ? Dieu arrive à ses fins par des moyens qui lui sont propres.

Le chanoine Jacques Pantaléon, qui était devenu archidiacre de Liège, et que la France revendiqua comme un de ses enfants, puisqu'il était originaire de Troyes en Champagne, se distingua par des qualités si excellentes, qu'en l'année 1261, il fut élevé à la dignité papale, sous le nom

d'Urbain IV. L'évêque et les chanoines de Liège s'empresèrent d'écrire au nouveau pontife pour le supplier d'étendre à toute l'Église la solennité restreinte jusqu'à ce moment à ce diocèse. Le pape, à qui la bienheureuse Julienne avait fait part, pendant son séjour à Liège, de ses révélations, n'eut point de peine à accueillir la demande qui lui était adressée. Une bulle, que l'on rapporte à l'an 1264, ordonna à tous les patriarches, archevêques et évêques, de célébrer la fête de Liège au jour marqué pour ce dernier diocèse. Urbain IV mourut en cette même année. La bulle ne fut point exécutée, et, pendant plus de quarante ans encore, la solennité ne sortit point de son berceau.

Un autre pape, encore d'origine française, Clément V, qui présida au concile de Vienne, en Dauphiné, en 1311, y confirma la bulle d'Urbain IV. Tous les évêques du concile, représentant l'Église universelle, acceptèrent avec joie cette institution. Les rois de France, d'Angleterre et d'Aragon, étaient présents à cette auguste assemblée. Ce ne fut pourtant qu'en 1316 que le successeur de Clément V revêtit de toutes ses formes, et rendit absolument exécutoire la bulle d'Urbain IV. Or, ce successeur était Jean XXII, et il était Français comme les deux premiers. Nous nous complaisons à rappeler l'origine de ces trois papes, tous appartenant à cette belle portion de la catholicité que l'Église romaine appelle sa fille aînée. Depuis ce moment, le jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte devint un jour de chrétienne pompe. Si, dans le principe, on se contenta de célébrer par des chants solennels l'institution de l'Eucharistie, plus tard on y porta sous un dais le Roi des rois dans son admirable sacrement. Les rues et les places publiques furent jonchées de fleurs, les maisons tendues de draperies, de splendides reposoirs élevés. Les grands de la terre se firent honneur de suivre la marche triomphale, les guerriers formèrent l'escorte du Dieu des armées célestes, et l'humble peuple, loin d'en être repoussé, y fut admis avec empressement. C'est ici surtout que la véritable égalité triomphe. Ailleurs, elle fut un système ensanglanté ; ici, elle régnait avec amour. En France, depuis 1802, la solennité extérieure dont nous parlons a été transférée au dimanche qui suit.

Avant nos troubles politiques de la fin du siècle dernier, cette procession si profondément catholique avait lieu dans certaines localités avec un appareil tout spécial. Ainsi, à Angers, on donnait à cette splendide cérémonie le nom de SACRÉ. C'est à Angers que l'archidiacre Béranger, au milieu du douzième siècle, osa prêcher contre la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Son erreur, renouvelée par les calvinistes, car il n'y a rien de nouveau sous le soleil, fut condamnée par les conciles, et l'hérésarque lui-même se rétracta et mourut dans la pénitence. Mais cette ville, pour faire éclater plus vivement sa protestation

contre l'erreur, voulut donner à la Fête-Dieu un lustre plus imposant. La procession de ce jour y prit le nom de SACRÉ, c'est-à-dire consécration du corps de Notre-Seigneur. Le titre si expressif de Fête-Dieu n'est point, comme on pourrait le penser, émané de l'autorité de l'Église : c'est le peuple qui, en France, l'a donné à cette solennité eucharistique.

A Rome, la procession du *Corps du Seigneur* (tel est son nom liturgique) reçoit un nouveau degré de magnificence du chef suprême de l'Église, qui, à Saint-Pierre du Vatican, y porte le Saint-Sacrement. Quels termes pourraient décrire cette pompe chrétienne dans la capitale du monde chrétien ? L'année prochaine, nous entrerons, à ce sujet, dans les détails les plus intéressants. Il nous suffit de dire aujourd'hui que le pape se place sur un trône portatif que soutiennent sur leurs épaules les officiers chargés de ce service. C'est ce qu'on nomme en italien le *Talamo*. Devant le pontife est placé, sur un reposoir magnifique, le Saint-Sacrement, qu'il soutient des deux mains. Autour de ce trône marchent des prélats romains qui tiennent sur le Saint-Sacrement et le pape on riche dais de larmes d'argent, supporté par huit bâtons. Une très-longue file d'ecclésiastiques séculiers et réguliers, de prélats, d'abbés mitrés, d'évêques, d'archevêques, de patriarches, de cardinaux, précède le trône portatif. Celui-ci est entouré et suivi d'un nombre immense d'autres dignitaires ecclésiastiques et civils. Les troupes pontificales forment la haie ou accompagnent le cortège sacré. Chaque corps militaire a sa musique, ses trompettes, ses tambours. Le canon du château Saint-Ange mêle à leurs fanfares ses détonations. Toutes les cloches des innombrables églises de Rome font entendre leurs carillons. La procession se déroule autour de la vaste et superbe place de Saint-Pierre. Celle-ci est tendue des plus riches étoffes, et le brillant soleil de l'Italie rélète toutes ces splendides décorations. Les cœurs palpitent d'affections pieuses, et les voix des fidèles s'associent aux accents harmonieux des saints cantiques de la chapelle papale.

Quels sont les mobiles prédominants de ce religieux enthousiasme de la procession du Vatican ? On y considère par-dessus tout le vicar de Jésus-Christ sur la terre, portant dans ses mains Celui qui fonda sur la pierre ferme (supra firmam petram) l'édifice de son Eglise visible ; Celui qui en remit au prince des apôtres et à ses successeurs les clefs mystiques, et puis un monarque tenant dans ses royales mains le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs ; Celui par lequel régnaient les dominateurs des nations ; Celui qui distribue et ôte les couronnes, selon les conseils de son éternelle sagesse. Le monde n'avait jamais offert un spectacle aussi imposant, aussi digne d'émouvoir une âme sincèrement chrétienne.

MOIS DE MAI.

1. Jeudi. L'ASCENSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST.

(Voy. l'article sous ce titre.)

St PHILIPPE et St JACQUES, apôtres. Le premier mort à Nicopolis en Phrygie, à la fin du 1^{er} siècle ; le second, surnommé le Minor, lapidé à Jérusalem le jour de Pâques de l'an 61.

St ANTOINE, martyr en Vivarais, en 208.

St SIGISMOND, roi de Bourgogne, massacré dans un village à 4 lieues d'Orléans, et jeté dans un puits, en 524.

2. Vendredi. St ATHANASE, patriarche d'Alexandrie,

docteur de l'Église, mort en 375.

C'est un des plus célèbres pères de l'Église. Ses ouvrages sont en 5 vol. in-folio.

St GERMAIN, évêque régionalnaire ou apôtre en Angleterre, martyr vers la fin du 5^e siècle.

3. Samedi. L'INVENTION ou la

DÉCOUVERTE DE LA VRAIE CROIX par l'impératrice Ste Hélène, mère de Constantin le Grand, en l'an 326.

L'année prochaine, nous donnerons l'histoire de cette précieuse découverte ; elle présente les détails les plus intéressants.

St ALEXANDRE, pape et martyr en 119.

- 2. Dimanche.** Dimanche dans l'octave de l'Ascension.
St MONIQUE, mère de St Augustin, morte en 387.
St GODEFRID, évêque en Allemagne, mort en 1038.
St MAILLIFE, évêque de Sensis, mort vers la fin du 6^e siècle.
- 5. Lundi.** **St Pie V**, pape, mort en 1572.
 Il portait pour nom de famille celui de Michel Ghisleri. C'est un des plus grands pontifes de nos temps modernes.
St HILAIRE, évêque d'Arles, mort en 449.
 Il a laissé plusieurs ouvrages excellents, et plusieurs autres se sont perdus.
St SANDO, évêque de Limoges, mort dans le 8^e siècle.
- 6. Mardi.** **St JEAN** devant la porte Latine.
 C'est la fête du martyr de l'apôtre St Jean, qui fut mis dans une chaudière d'huile bouillante, auprès de la porte dite Latine, à Rome, et qui en sortit miraculeusement préservé. Ce martyr eut lieu en l'an 95.
St JEAN DAMASCÈNE ou de Damas, père de l'Église, mort en 780.
- 7. Mercredi.** **St STANISLAS**, évêque de Cracovie, en Pologne, martyr en 1079.
St BENOÏT, pape, mort en 685.
St VALÉRIEN, évêque d'Auxerre, mort au 5^e siècle.
St SÉNÈSE et **St CÉRICÈNE**, frères, reclus du diocèse de Soez, morts au 7^e siècle.
- 8. Jeudi.** L'APPARITION DE **St MICHEL** en plusieurs lieux, et notamment au monastère de St-Michel en Normandie, près d'Avranches.
St PIERRE de TARENTAISE, archevêque de cette ville, en Savoie, mort en 1174.
St VICTOR, martyr à Milan, 505.
- 9. Vendredi.** **St GRÉGOIRE** DE NAZANZE, archevêque de Constantinople et docteur de l'Église, mort en 389.
 Ses ouvrages en prose et en vers grecs sont nombreux et remarquables.
St HERMAS, disciple des apôtres, mort au 1^{er} siècle.
- 10. Samedi.** **St ANTONIN** archevêque de Florence, mort en 1459.
 Ses œuvres théologiques sont en 4 vol. in-fol.
St GORDIEN et **St ÉPIMAQUE**, martyrs en 250.

- St SOLANGE**, vierge martyre près de Bourges, en 880
St LINDONE, laboureur et patron de la ville de Madrid, mort en 1170.
- 11. Dimanche.** Saint jour de LA PENTECÔTE.
 (Voy. l'article ainsi intitulé)
St MAVERIN, évêque de Vienne ou Dauphiné, mort en 477.
St MAVELL, abbé de Cluny, mort en 994.
St GREGOU ou **GENGOUT**, martyr en Bourgogne, en 760.
- 12. Lundi.** **St NÉRÉE** et **St ACILLIÈRE**, martyrs, 2^e siècle.
St PASCHALE, martyr à Rome, en 504.
St ÉPÉPHANE, archevêque de Salamine en Chypre, père et docteur de l'Église, mort en 405
 Les œuvres de ce père sont en 2 vol. in-fol.
- 13. Mardi.** **St JULIEN** LE SILENCIEUX, évêque, puis solitaire, en Arménie, mort en 559.
 Le silence absolu qu'il garda pendant les quatre dernières années de sa vie lui a fait donner le surnom ci-dessus.
St ACOLS, abbessse de Ste-Croix de Poitiers, morte au 6^e siècle.
- 14. Mercredi.** **St BONIFACE**, martyr en Cilicie en 507.
St PACOME, abbé de Tabenne, instituteur des cénobites, mort en 548.
St POSS, martyr en 258.
 La ville de St Pons en Languedoc en a pris le nom; elle s'appelait auparavant Tomeries
St EMBERT, évêque de Toulouse, mort en 671.
 — Quatre-Temps.
- 15. Jeudi.** **St PIERRE** DE LAMPSAQUE et ses compagnons, martyrs à Lampsaque, dans l'Asie Mineure, en 250.
St CASSIUS, **St VICTORIN**, **St MAXIME** et plusieurs autres martyrs en Auvergne, vers l'an 266.
St ÉPIHÉMOISE, évêque de Clermont en Auvergne, mort en 514.
- 16. Vendredi.** **St JEAN** NÉPOMUCÈNE, martyr en Bohême en 1385.
 L'empereur Venceslas le fit mourir, parce qu'il n'avait pas voulu révéler la confession de l'impératrice, son épouse.
St SIMON STOKK, 6^e général des Carmes, mort en 1265.

- St URALD**, évêque de Nubie, en Ombrie, mort en 1160.
 Quatre-temps.
- 17. Samedi.** **St PASCHAL** BAYLON, françaisain, mort en 1592. — Quatre-temps.
St POSSINIUS, évêque en Numidie, disciple de St Augustin, mort en 430.
St FRAUVISE, comtesse de la cour de Dagobert II, morte au 8^e siècle.
- 18. Dimanche.** FÊTE DE LA TRÈS-STE TRINITÉ.
St ERIC, roi de Suède, martyr en 1151.
St THÉOPHOTE, cabaretier, et les sept vierges ses compagnes, martyrs en Galatie, en 505
St VERANZO, martyr en Italie, en 250.
- 19. Lundi.** **St PIERRE** CÉLESTIN, pape élu malgré lui, et puis démissionnaire, mort en prison en 1296
St DUNSTAN, archevêque de Cantorbéry, mort en 988.
St HAGUËRE, évêque d'Avras, mort au 8^e siècle.
- 20. Mardi.** **St BERNARDIN** DE SIENNE, religieux de St François, mort en 1444.
St BUCILE, martyr à Nîmes au 5^e ou 4^e siècle.
 La France et l'Espagne ont beaucoup d'eglises placées sous son invocation.
St LTHELBERT, roi des Est-Angles, martyr en 795
St YVES, célèbre évêque de Chartres, mort en 1115.
 Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur le droit canon, la liturgie, etc.
- 21. Mercredi.** **St FÉLIX** DE CANTALICE, capucin espagnol, mort en 1587.
St HRODICE, reclus en Provence, mort en 621.
St GORRY, ermite en Angleterre, mort en 1170.
- 22. Jeudi.** **St YVES**, curé en Bretagne et official, patron des avocats, mort, 1505.
St BEUVON, gentilhomme de Provence, mort en 985.
- 23. Vendredi.** **St JULIE**, vierge martyre en Corse, 5^e siècle.
St DIDIER, évêque de Langres, martyr en 411.
St SIAIRE, évêque de Nice, mort en 787.
- 24. Samedi.** **St VINCENT** DE LERINS, mort en 450.
 Ce saint est célèbre par son ouvrage dit *Commonitorium*

- St DONATIEN** et **St ROGATIEN**, martyrs à Nantes, en 287.
St GUILLEMI FIRMAT, solitaire à Mortain, mort à la fin du 11^e siècle.
- 25. Dimanche.** En ce jour, l'Église célèbre solennellement en France la FÊTE-DU-DEU. Adieu, c'est le jeudi précédent.
 (Voy. l'article sous ce titre.)
- 26. Lundi.** **St MARIE-MAGDELÈNE** DE PAZZI, vierge carmélite, morte en 1607.
St URBAIN I, pape et martyr en 250.
St MAXIME ou **MAXUE**, et **St VÉVÉRAND**, martyrs au diocèse d'Evreux, au 6^e siècle.
St PULCHÈRE DE NÎME, fondateur de l'Oratoire en Italie, mort en 1595.
 Les oratoires de France furent fondés par le saint cardinal de Beulle, mort en 1629, pendant qu'il disait la messe.
St AUGUSTIN, apôtre d'Angleterre, mort en 604
- 27. Mardi.** **St JEAN I**, pape et martyr en 526
St BÈNE Père de l'Église, le flambéau de l'Angleterre, mort en 755.
 C'est un des plus illustres écrivains du catholicisme.
- 28. Mercredi.** **St GERMAIN**, évêque de Paris, la gloire de l'Église gallicane, au 6^e siècle, mort en 579.
 C'est le vocable de la paroisse St-Germain des Prés, à Paris.
St CÉTIEN, martyr près de Chartres, à la fin du 5^e siècle.
- 29. Jeudi.** **St MAXIME**, évêque de Trèves, mort en 549.
St CYVILLE enfant, martyr en Cappadoce, au 5^e siècle.
St COSME et son fils, martyrs à Iconium en Asie, en 275.
- 30. Vendredi.** **St FÉLIX I**, pape et martyr en 274.
St FERDINAND III, roi de Léon et de Castille, mort en 1252.
St MAUGUILLÉ, solitaire en Picardie, mort en 685.
- 31. Samedi.** **St PÉTRONILLE**, vierge, qu'on a considérée comme fille de St Pierre, ou du moins comme sa fille spirituelle, morte au 1^{er} siècle.
St CAST, **St CANTIES**, **St CANTAMILLE**, leur sœur, martyrs de Rome, en 504.
St HIPPOLYTE GALANTINI de Florence, canonisé par Léon XII, le 31 mai 1825, mort 1619.

CHRONIQUES ET LÉGENDES

DU MOYEN AGE.

LA VIERGE DE REMONOT.

Il y a dans les montagnes du Doubs des lieux peu fréquentés par les voyageurs curieux, et qui cependant méritent l'attention des amateurs ; dans ce nombre nous plaçons vite l'église de Remonot, creusée par la main de la nature dans un rocher taillé à pic, et où l'on ne pénètre que par un escalier rapide de cent marches. Or, sur cet endroit de prières, voici une légende non moins intéressante que véritable :

Un jour, lorsque tout paraissait déjà sombre et que le soleil venait lentement de s'abaisser derrière les bois pleins de lumière ; lorsque déjà les cimes helvétiques semblaient se couvrir des pâles lueurs de l'astre de la nuit ; et de ces soirs si beaux dans les montagnes, avec le calme des champs et la paix du ciel, quand on entendait l'onde se plaindre mollement vers le rivage du Doubs, et que la brise, berçant le feuillage et les fleurs, portait à Dieu, comme un encens, les doux parfums du jour, Charlot, jeune berger, orphelin du village de Remonot ; Charlot, victime du malheur, qui mérit l'homme avant l'âge, assis sur un rocher, se livrait tranquillement à ses rêves, tandis que ses chevaux, errant dans la plaine, foulaient l'herbe d'un pied mutin. Tout à coup la feuillée s'agite près du pâtre ; il est réveillé de ses distractions. — Il écoute... il respire plus bas... il a peur. Une dame au front majestueux et couronné d'étoiles, touchant à peine le sol de son pied léger, apparaît à ses yeux. Est-ce un ange ? est-ce une reine ? est-ce une fée ? Dans son port il y a quelque chose d'étrange ; sa lèvre vermeille n'a point un rire ordinaire ; son front brille de l'éclat de la rose mystique ; son regard pudique est rempli d'une ineffable douceur ; tout dans elle commande le respect et l'amour. Cependant, comme elle se hâtait, voilà que son long manteau d'hermine se prend et s'embarrasse aux pointes d'un églantier touffu. Cet obstacle devait l'attacher et la retenir dans cette position pénible, lorsque Charlot accourt : il se hâte, et, d'une main soignée, il détache les longs plis brillants d'or de la noble dame... Alors pleine de joie : — « Enfant, lui dit-elle, ton obligeance mérite gratitude ; tu l'auras. Je suis la reine du ciel ! — Fais un vœu ; — là-haut mon pouvoir est immense ; fais un vœu, mon enfant. — Choisis avec prudence ; fais un vœu, il s'accomplira.. Veux-tu le bonheur éternel du paradis ? »

Au nom de la reine du ciel, le pâtre se prosterne la face contre terre ; il s'écrie : « Salut Marie ! mère des orphelins !... » L'ivresse du bonheur éteint sa voix tremblante. Il s'était dit bien des fois : « Heureux l'homme qui, pendant sa vie, obtient ce qu'il convoite !... Maintenant, embarrassé du choix, il restait pensif. Son ange fidèle, ce céleste conseiller qui berce notre enfance à l'ombre de son aile, et porte notre âme à Dieu quand l'heure a sonné notre dernier soupir ; son ange inspirait à son cœur de sinistres pensées, et déjà sa bouche allait exprimer son vœu ; il allait demander le ciel pour terme à sa misère... Mais le diable était là, lui sifflant aux oreilles : « Deviens riche, Charlot, deviens riche, et tu feras merveille pendant ta vie ! De l'or ! de l'or ! lui dit-il, de l'or ! Ami, n'hésite pas. Quand

la triste vieillesse vient, quand la mort implacable réclame, n'est-il pas toujours temps de penser sérieusement au bonheur éternel?... Crois-moi, Charlot, le plus sûr est d'abord d'être heureux ici-bas... » Et Mammon l'emporte !...

Charlot, les yeux baissés, d'une voix émue et toute honteuse, bégaye ces mots : « Madame, puisque vous daignez m'assister dans ces lieux, pardonnez ! Hélas ! toujours nourri dans l'affreuse indigence, bien des fois j'ai rêvé le luxe et l'abondance. Je suis si jeune encore !... je voudrais bien en goûter... »

— Que tes vœux soient accomplis, repartit la Vierge, et puissent tes ardents desirs n'être jamais suivis de quelque amer regret ! Tu seras donc satisfait. — Tu vas avoir de l'or en abondance. Ecoute. Il est, non loin d'ici, dans cette même vallée, une grotte noire et profonde sur la rive du Doubs, où, pour garder un trésor, veille un dragon cruel ; ose y descendre, — et, armé de ce pieux rosaire, tu pourras enchaîner la colère du monstre et braver sans péril sa griffe et sa dent. Ne crains rien : tu sais que la voix du grand prophète a dit : « Que Marie écraserait la tête de l'antique serpent. » — Tu vaincras en mon nom ? Pars, sois ferme et prudent. »

Or, jeunes et chers lecteurs, il est nécessaire que vous sachiez par quel hasard et pour quel puissant motif la Vierge s'attardait ainsi dans les bois. Près de Remonot, dans un roc élevé, il existe un autre obscur et solitaire où se tenait autrefois le sabbat. Le Doubs, servant de ceinture aux abords de la roche, en défend l'approche du côté de l'orient. Des rochers à pic dès leur base et leur cime, et comme suspendus dans les airs, ne montrent dans ces lieux, aux regards éperdus, qu'un abîme effrayant et dangereux. Cependant un jour, un vieil anachorète, cherchant une solitude plus profonde encore, arrive en cet endroit, fait avec du sapin un immense escalier, le suspend aux parois du cratère ; la chose, il est vrai, semble merveilleuse, mais c'était là l'œuvre d'un saint. Du haut du roc le fragile édifice menait à l'autre par cent degrés. C'est là que le reclus vivait seul avec Dieu. Noble guerrier autrefois, dans ce sombre oratoire il immolait les plaisirs et la gloire pour acquiescer fidèlement, sans doute, un vœu. Là une image divine de la Vierge, conquise dans un temps par ce héros, dans les champs de la Palestine, était debout sous un dais formé de son pennon blanc, couronnée de son casque d'or, ayant pour tronc son lourd bouclier et sa brave épée pour garde d'honneur. Dès ce jour commencent les prodiges : bientôt on s'approche de la grotte sacrée pour prier avec ferveur la madone ; on en revient plus sage ou plus heureux. L'eau qui baigne les pieds de la statue rend soudain la vue aux yeux éteints, guérit les tourments des lépreux. Sa douce influence fait fleurir la paix dans les hameaux environnants, et répand ses trésors dans les champs auparavant stériles. Les malheureux, pour adoucir et calmer leurs misères, lui confient, comme on fait à une bonne mère, l'un son espoir, un autre ses remords.

Lorsque l'ermitte eut terminé sa carrière, le trésor divin excita les envies de plus d'un manant ; et vous allez voir que, même dans le sanctuaire, les gros ont trop souvent mangé les petits. Dans l'abbaye de Mont-Benoît, un fier abbe, portant mitre et crosse, un jour convoqua son chapitre. D'un air sérieux il se mit à dire : « C'est grand pitié, vénérables, qu'un noir rocher, dans un lieu perdu, loge si noble dame ! Frère, je la veux pour notre autel, et des demain nous irons la quêrir. » Ces paroles furent ta

commandement. Donc, un matin, l'image sainte est enlevée, et ce jour, mon Dieu! on vit bien des yeux remplis de grosses larmes. La riche cathédrale de Mont-Benoît reçoit alors, en pompe solennelle, la Vierge, amour de nos montagnards. On la place dans un tabernacle richement préparé; là on prodigue l'encens en son honneur pour avoir d'elle au moins un miracle. Mais vain espoir! Les lèbres ennuycées d'un chantre oisif, d'un moine fatigué, ne bourdonnent que de faibles prières, qui ne valent pas, pour la bonne Marie, ces mots du cœur que lui murmurait le malheureux dans la grotte vénérée. Cependant, dans le solitaire vallon, tous croyaient avoir perdu une mère, chacun prévoyait des malheurs! et la grotte, jadis si pleine, est ouverte à tous les vents et ne voit plus que quelque passant qui vient y verser une larme. Mais Marie, au ciel, prend pitié des infortunés. « Mettons, dit-elle, un terme aux douleurs des âmes affligées; il est si doux de vivre près des cœurs purs! » A'ors, descendant sur l'antique et orgueilleuse abbaye, elle en franchit légèrement et avec mystère tous les murs, et la, d'une main habile et par un miracle, elle ravita sa statue... — Quand le berger la rencontra le soir, c'était l'instant où, descendue du ciel, la Vierge immaculée allait rendre l'espoir à Remonot en emportant son image.

La Vierge disparut à ses yeux, se précipita dans des flots de lumière, et si Charlot n'eût caché sa face dans ses mains tremblantes, il eût été frappé de mort par la céleste clarté... Il croit sortir d'un rêve. Plus léger qu'un chevreau qui bondit dans les champs, il arrive à la grotte au merveilleux trésor. Traversant l'immense péristyle, une torche de résine allumée à la main, il est bientôt dans l'ancre salutaire. Cependant, quand il voit aux parois de la voûte que tout est noir, il se prend à trembler et se sigoe trois fois; mais il voulait de l'or! — Le voilà donc qui se traîne à travers de longues coulisses; il est près de céder au vertige fatal... Quand il parvient enfin à la dernière salle, où tout respandit d'une lumière étrange, des murs jaillit une flamme étincelante comme dans un palais de cristal! il y voit suspendus en lustres de vivantes pierreries, des topazes, des saphirs; tout est ravissant. Le pâtre, ébloui, aperçoit à ses pieds, plus pressés que les grains sur l'aire du riche propriétaire, d'énormes amas d'or. — Il y porte la main... Le dragon tout à coup, de sa gueule enflammée, vomit avec fureur des tourbillons de soufre et de fumée, déroute avec vitesse ses anneaux rocailloux, s'élance en mugissant... Mais le malin et adroit chevrier jette le saint rosaire au coin tortueux de l'horrible monstre; le cerbere cruel expire sur le sol en gémissant.

Tu triomphes, Charlot!... Sous ta veste champêtre tu vivais d'un pain noir et grossier. Que tu vas être heureux avec cet amas d'or! Ta fortune, il est vrai, sent le soufre et le diable, mais peu importe; celui qui partagera ta table et tes plaisirs n'ira point s'enquérir d'où te viennent tes richesses.. A peine Charlot a-t-il goûté le fruit de son trésor, que déjà il rêve honneur et noblesse; bientôt grand seigneur. Par sa fortune immense, par son luxe, son faste, *Charles de Remonot* est vanté jusqu'à la cour... Cependant, qui l'eût cru? son cœur restait vide... Une femme, peut-être, comblera l'abîme qu'a follement creusé dans son cœur l'ardente ambition! Jadis, lorsqu'il était pauvre, une bergère, innocente et pauvre comme lui, était dans son cœur pur; elle consolait ses maux, elle l'appelait son frère. Mais à M. Charles le riche il fallait un grand nom; il le veut, il l'obtient. — L'or, cette puissance merveilleuse,

ouvre devant lui la porte chez tous les hauts seigneurs, et pour lui frayer le chemin, l'or sait tout aplanir. Le pâtre Charlot, aujourd'hui gentilhomme, oublieux des amis qu'il laissa sous le poids de l'indigence, dès demain va s'offrir au sang d'un riche baron. Alors, dans la grotte bénie, se pressent tous ensemble valets, pages, vassaux, tandis qu'un évêque vénérable, sous la pesante mitre et la crosse brillante à la main, bénit cet hymen glorieux. Les nobles châtelains environnent Charles et lui servent d'escorte, pendant que, près de l'entrée, une bergère à genoux seule prie pour lui, les yeux pleins de larmes; et, parmi cette foule rayonnante de plaisir, pas un ne fait attention à la pauvre pleureuse. Sire Charles même, l'ingrat! feint de détourner le regard, fier qu'il est de presser la main de sa noble compagne. Enivré de bonheur, il monte l'escalier qui doit le rendre dans la plaine. Déjà il atteignait le faite de la fortune, quand, roulant des degrés, il vint sur le roc se briser la tête!... Épouse et faux amis, tout fuit épouvanté. — Et la pauvre bergère?.. la pauvre bergère, à genoux à la porte, fut trouvée, le matin, morte à côté de lui, étroitement dans ses bras son corps ensanglanté.

Quand mon pieux grand père nous racontait cette histoire, il disait en luisissant, et d'un accent solennel: « Mes enfants, souvenez-vous de cet exemple, et apprenez qu'il n'est jamais trop tôt pour demander le ciel. »



PETITS VOYAGES

SUR LES PRINCIPALES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA LOIRE,

SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

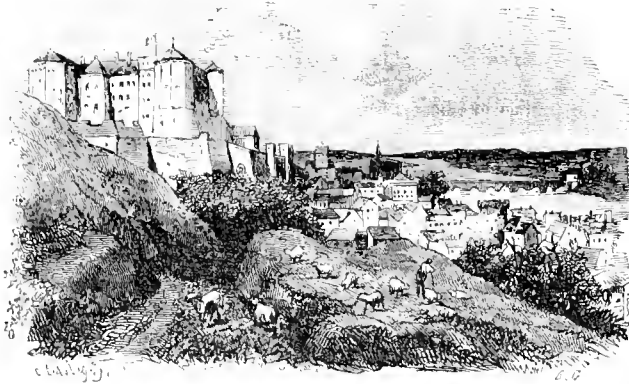
SUITE (1).

TRADITIONS LOCALES DE LA TOURAINE ET DE L'ANJOU.

Comme les fossiles qu'on retrouve dans les entrailles de la terre indiquent aux savants les différentes époques où des familles d'êtres inconnus de nos jours ont vécu; — de même les superstitions et les usages encore en vigueur dans les districts et les communes de la Touraine indiquent aussi les époques où les Druides, les Romains et les Francs ont été maîtres du sol. Ni le temps, ni le mélange varié des races n'ont effacé la profonde impression des croyances et des pratiques religieuses oubliées depuis des siècles, après avoir servi de règle à ces hommes qui étaient autrefois souverains du pays, et qui formaient la population de l'ancienne Gaule. La célébration du premier janvier, dans la plupart des communes de l'arrondissement de Loches, tire évidemment son origine des coutumes druidiques: on l'appelle *l'aguillaunen* ou *aguillones*. Tous les paysans vont, ce jour-là, de maison en maison, souhaiter une heureuse année à leurs voisins, demandant à grands cris les *aguillaunen*, ce qui leur vaut en général un petit présent. Dans les villes, on donne et reçoit les étrennes; mais à la campagne, *l'aguillaunen* a pour but de rappeler

(1) Voy. le n^o IV, p. 432.

ler le temps où les Druides coupaient, avec un couteau d'or, le gui sacré (parasite du chêne), qu'on jetait dans un drap de toile blanche, puis qu'on distribuait au peuple, en criant : « A gui l'an neuf; » d'où vient le mot *aguil-*



SOMMUR.

launen. On attribuait à cette plante des vertus spéciales contre plusieurs maladies et infirmités, telles que l'épilepsie, la stérilité, le poison, etc. On l'estime encore beaucoup aujourd'hui, surtout lorsqu'elle provient du chêne même. Tout porte à croire cependant que cette plante, qui passe pour parasite, n'est pas le *gui* ordinaire, mais une plante alliée peut-être, le *loranthus europæus*, qui est très-abondant sur le chêne dans plusieurs pays de l'Europe, et ressemble infiniment au *gui*.

La *Bis-Berge*, autre fête ancienne, a lieu le jour de la Quinquagésime, c'est-à-dire, le dimanche gras. Les bergers de chaque hameau se rassemblent en plein air, si le temps le permet, apportent avec eux des provisions de pain, de vin, de lard, et surtout des œufs appelés à jouer le principal rôle dans la cérémonie. Aucun des domestiques et des jeunes gens qui habitent les fermes voisines ne manque à cette fête, et la nuit se passe à chanter et à danser.

Le *Dimanche des brandons* se célèbre dans la soirée du premier dimanche de carême. Dès qu'il fait nuit, les jeunes garçons et les jeunes filles du voisinage parcourent les champs de blés, tenant à la main une torche enflammée. Dans le Berri, ils portent de grands bâtons surmontés de paille en feu. Quelquefois leurs torches se composent de tiges desséchées de bouillon-blanc recouvertes de goudron. Il s'agit d'aller à la découverte de la « nielle » ou de l'ivraie, qu'ils regardent comme très-préjudiciable à la moisson. La recherche dure une demi-heure, après laquelle ils retournent chacun dans leurs fermes, où un festin les attend, composé en partie de *crêpes*, le mets par excellence, qu'on distribue aux jeunes gens, en proportion de la nielle qu'ils rapportent. On prétend que cette fête leur vient des anciens qui rendaient honneur à Cybèle ou Cérés, symboles idolâtriques de l'agriculture.

La veille de Noël, on garnit le foyer de la plus grosse bûche qu'on puisse rencontrer : c'est le *souche de no* ou *ferrefeu*. Le chef de la famille monte dessus, et crie trois fois à haute voix : *No, no, no, que ce jour est servo par le bon Dieu et la bonne Vierge ! le ferrefeu est au feu ! Qu'on se mette à genoux*. On dit ensuite un *Pater noster*, un *Ave Maria*, suivis de chants qui se prolongent jusqu'à la messe de minuit. Mais, avant le départ de la famille, on distribue de la nourriture aux bestiaux. Il est expressément défendu

d'approcher de l'étable avant la fin de l'office ; car, cette nuit-là, tous les animaux ont la faculté de parler entre eux ; et malheur à celui qui écoute leurs conversations. On raconte dans le pays, de génération en génération, l'histoire lamentable d'un imprudent écouteur, et pas un des paysans de l'endroit ne doute de sa vérité. Certain propriétaire d'autrefois, très-curieux de savoir ce que les bœufs avaient à se communiquer, se cacha dans l'étable ; dès que minuit eut sonné, il entendit une de ces bêtes dire à une autre d'une voix terrible : « Que ferons-nous demain ? — Nous con- » duirons notre maître au cimetière, » heugla son camarade. Le fermier, saisi d'épouvante, put à peine se traîner jusqu'à son lit, où il expira pendant la nuit : jamais personne depuis n'a osé commettre une pareille indiscretion. Le feu qui s'allume n'est pas destiné à chauffer les familles au retour de l'église, car tout le monde se rend à la messe, à l'exception des malades et des vieillards retenus au lit ; mais on suppose que la Vierge vient auprès du foyer, pendant leur absence, emmailloter l'enfant Jésus. La grosse bûche, ou *souche de no*, brûle pendant les trois fêtes de Noël. Les cendres en sont précieusement recueillies ; on a le soin aussi de conserver des morceaux de braise, pour les suspendre comme des reliques au plafond ou au-dessus du lit. Les cendres qui restent sont mises de côté et se donnent aux vaches quand elles vèlent ; mêlée à leur boisson, cette poudre produit, dit-on, un effet merveilleux.

La fête des Rois est aussi fort ancienne. Le chef de la famille découpe un grand gâteau de forme plate, où se trouve cachée une fève ; il place ensuite sur la table le plus jeune de ses enfants. Au nom de *Phabe* qu'il lui adresse, l'enfant répond *Domine*, et distribue indifféremment à chacun sa part, sans s'occuper de l'âge ou du rang, quoique les domestiques soient tous présents ; enfin, celui qui est maître de la fève devient roi pour la nuit, et les réjouissances qui suivent rappellent tout à fait les saturnales des Romains ; il est évident que les mots *Phabe* et *Domine* indiquent la substitution chrétienne de *Dominus* (le Seigneur) à *Phabus* (Apollon).

La *Joinée*. — La veille de la Saint-Jean (le 24 juin), tous les villages allument des feux le soir, appelés la *Joinée* ou *Johannée*. Aussitôt qu'il fait nuit, les hommes,

les femmes et les enfants se rassemblent. C'est au plus âgé, ou au principal personnage de l'endroit qu'appartient l'honneur d'allumer le feu; c'est lui qui marche en tête trois fois autour du monceau de flammes, et fait les prières à haute voix. Lorsque la provision de bois est à peu près consommée, on y ajoute des branches de genévrier et autres plantes aromatiques qui produisent une épaisse fumée; viennent ensuite tous les bestiaux des environs que l'on pourelasse trois fois autour du feu; puis les jeunes gens se mettent à danser des rondes, à chanter, à se réjouir jusqu'à minuit; et quicoque se lève avant la naissance du jour remue soigneusement les cendres, trouve certainement des trésors. Les cendres elles-mêmes sont douées de vertus spéciales et merveilleuses.

Les *Fées*. — La croyance dans ces esprits est à peu près la même que partout ailleurs: ce sont des esprits célestes, espèces de nains, qui le jour habitent les cavernes ou les ouvertures des rochers, et choisissent surtout le voisinage des fontaines solitaires où ils se plaisent souvent à laver leurs vêtements; on les croit en général bienveillants. Quelquefois ils se promènent à cheval

la nuit, nouent la cririère de l'animal pour se faire des étriers, laissant flotter les harnais à l'aventure. Ils aiment les danses au clair de lune, et vous pouvez facilement reconnaître le théâtre de leur réunion d'après l'aspect sombre du gazon. Ceux de qui je tiens ces détails prétendent tous que les esprits sont beaucoup plus rares qu'autrefois; les uns ont entendu dire que le plus grand nombre fut chassé de France, il y a environ huit cents ans, et condamnés à vivre exilés dans un pays éloigné dont le nom est resté inconnu; de sorte que dans deux siècles ces génies reviendront habiter leurs anciennes demeures. On voit encore, dans le fossé du château de Loches, deux piliers qui supportaient le pont-levis construit pour faciliter l'évasion de Marie de Médicis, cherchant à se soustraire à la tyrannie du cardinal de Richelieu; les fées auraient, dit-on, entrepris et achevé le travail en une nuit. Il y a encore une autre espèce de fée, connue sous le nom de la *Bête-Harctte*, qui semble d'une nature peu aimable: elle se réfugie dans les puits et les fontaines; elle aime tout les enfants, qu'il lui arrive quelquefois de les attirer dans l'eau et de les y noyer.

La *Milloraine*, ou la *Demoiselle*, est un fantôme Blanc



qu'on aperçoit, surtout en Normandie, dans les endroits solitaires. Sa taille est colossale, sans formes, sans traits particuliers. Il grossit de plus en plus à mesure que vous en approchez; mais quand vous arrivez à l'endroit même, il disparaît en s'élevant au-dessus des arbres, et le bruit qu'on entend ressemble à celui du vent qui agite violemment les feuilles. D'autres esprits viennent encore habiter les maisons, et s'amuse à jouer les plus vilains tours; ils frappent tantôt aux portes, tantôt sur des tonneaux vides; ils dérangent les meubles, chuchotent d'une manière inintelligible, poussent de gros soupirs et des gémissements, tirent

les couvertures, font des grimaces affreuses aux enfants, etc. Parmi ces esprits, le plus redouté de tous s'appelle la *Bête de Saint-Germain*. Les apparitions de béliers noirs qui vomissent des flammes, de chats noirs aux yeux de feu, de taureaux rouges à grosses cornes, de chiens noirs qui restent immobiles près des lieux où sont enfouis des trésors, sont, en général, fort communes; mais les lapins blancs sont par-dessus tout fort dangereux la nuit.

La *Chasse del Chien*, ou *Chasse de Saint-Hubert*, a lieu souvent la nuit, dans les airs; elle s'annonce par des aboiements de chiens, un bruissement de chaînes et par des cris

lugubres que l'on attribue aux démons, qui transportent des âmes condamnées vers un lieu de supplice. Ceci s'appelle encore le *Chasse Briquet* ou *Chasse à Ribaud*. La plupart des paysans prétendent l'avoir entendu ; mais tout ce bruit est occasionné, sans doute, par les troupeaux d'oies sauvages ou autres oiseaux émigrants.

Les histoires de sorcelleries sont généralement accréditées. La réunion secrète des huguenots et des autres sectaires persécutés anciennement a probablement donné lieu à une foule de ces récits merveilleux. Aujourd'hui, la race des sorciers est fort méprisée ; le bruit court qu'ils se frottent le corps de graisse d'enfants non baptisés, avant de se rendre à leurs grandes assemblées. Les magiciens forment une classe à part, jamais ils ne se mêlent à ces abominables réunions ; ils sont les maîtres et non les serviteurs des démons. Grande est leur influence sur les hommes et les bêtes. Aux uns ils donnent la folie, aux autres diverses maladies ; ils tarissent le lait des vaches, rendent les chevaux rétifs, ou bien les poussent à s'emporter. On dit qu'ils jettent en l'air, aux foires et aux marchés, une poudre qui effarouche les animaux et produit un grand trouble. Ils arrêtent aussi les voitures sur les chemins, éteignent les lumières, composent des philtres ; ils ont le pouvoir de se rendre invisibles et de prendre la forme d'un animal. Leurs mystères sont inscrits sur un livre appelé *grimoire*, que les Italiens, les juifs, ceux qu'on nomme philosophes, et une foule de charlatans, prennent grand soin d'étudier. Personne n'inspire plus de terreur dans un canton, car ils ont en leur pouvoir la santé des hommes et des bêtes. Tous ceux qui leur déplaisent tombent malades, languissent et meurent ; quelquefois ils ne s'en prennent qu'aux animaux, et tous péissent à la fois dans une ferme.

Les curés de campagne sont les ennemis naturels de ces faiseurs de dupes qui exploitent les débris des vieilles superstitions païennes. Il n'y a pas très-longtemps qu'un orage affreux dévasta l'arrondissement de Loches. On vit alors deux hommes très-connus dans le district, placés sur le bord d'un étang, à Lourour. L'un d'eux avait un grimoire à la main, tandis que l'autre, armé d'une baguette, frappait l'eau jusqu'à ce qu'elle s'élevât en forme de trompette et produisît la grêle qui ravageait les terres. Ce conte absurde n'en est pas moins accepté comme véritable par une foule de gens du pays.

Dans beaucoup de chaumières, vous verrez deux choses suspendues au plafond. D'abord un morceau de joncharlie (*scempervivum tectorum*), qui se fane aussitôt qu'un sorcier entre au logis, et plus d'une fois on interroge la plante d'un œil inquiet pendant la visite d'un étranger ; puis un petit pain (le pain de Noël), fait la veille de Noël, qui a la singulière vertu de guérir les chiens enragés et de conserver ainsi la santé à ceux qui en mangent chaque jour un petit morceau. Certains petits gâteaux, faits la veille de toutes les grandes fêtes, et cuits sous la cendre, ont encore le privilège de garantir l'âme du purgatoire ; ils se nomment *saure-âme*.

Il ne faut pas confondre avec ces absurdes croyances la vénérable branche de buis béni le dimanche des Rameaux ; coutume innocente tradition poétique et sainte dont nous avons expliqué l'origine. Quelquefois toutes les chambres sont garanties de cette manière ; et quand un orage violent s'élève le maître ou la maîtresse de la maison a recours au buis béni, qu'on trempe dans l'eau saute dont on asperge la maison en présence de tous

ses habitants, qui s'agenouillent ensuite pour réciter des prières.

Les diseurs de bonne aventure et les bohémiennes découvrent les voleurs et les objets dérobés ; ils ont la réputation de lire dans l'avenir, au moyen de la chiromancie et des cartes. Pourquoi nous étonnerions-nous de cette croyance parmi les paysans, après avoir vu mademoiselle Lenormant exploiter avec tant de succès la crédulité des gens les plus haut placés de la capitale ?

Les Trésors cachés. — Tout le monde croit, en général, que d'immenses trésors se trouvent cachés dans les caves et enfouis sous des ruines, depuis que les guerres civiles et les révolutions ont désolé la France. Les paysans, en Touraine, s'imaginent que ces amas de richesses sont gardés par des chiens noirs qui les méconteront à l'endroit du dépôt s'ils ont été bien traités quand ils sont venus rôder chez eux. Pour que l'entreprise réussisse, il faut jeûner pendant plusieurs jours, creuser un fossé près des lieux en question, de manière à soulever un gros morceau de terre, précaution indispensable pour empêcher le diable d'enlever les trésors, auxquels ils appartiennent tous. Une fois le travail commencé, on doit le poursuivre sans relâche jusqu'à la fin, et comme la première créature vivante qui touche le trésor doit mourir dans la même année, on fera bien de se munir d'un vieux cheval sans valeur, qui deviendra la propriété du démon en échange du trésor que vous avez gagné. Il y a, dans une vallée de la forêt de Loches, les restes d'une maison bâtie par Charles VII, rendez-vous de chasse pour lui et sa cour, dont les caves renferment un trésor immense gardé par un dragon, que tout le monde peut voir, dit-on, si les curieux ont le courage de visiter l'endroit, seuls, à minuit. Il est couché à l'entrée de la cave, devant un panier d'osier rempli de richesses. La vallée s'appelle *Orsoux*, et voilà peut-être l'unique origine de cette légende. Quoi qu'il en soit, personne n'a osé jusqu'à présent vérifier le fait.

Charmes et Amulettes. — Dans tout l'arrondissement, et surtout dans les faubourgs de Loches, si un enfant tombe en convulsions, on prend qu'il a le *mal d'Exive*. Les médecins n'y peuvent rien ; il faut aller le guérir à Exive. Ce lieu, situé sur les bords du Cher, près Montrichard, possède une source, d'où lui venait l'ancien nom qu'il portait, *Aigue Vire* ou *Aqua vira*. Il est à croire que cette réputation de sainteté remonte au temps des druides ; qu'une abbaye de l'ordre de Saint-Augustin, fondée plus tard au même endroit, lui conserva depuis. Aujourd'hui, l'abbaye tombe en ruines et ces folles croyances aient.

Lorsqu'une maladie épidémique se déclare, on croit échapper au danger de la contagion en se procurant les nouveaux jets d'un figuier ; on les coupe en morceaux d'un pouce de long, on les enfie comme un chapelet, et les gens crédules le portent en guise de préservatif. C'est ainsi qu'ils se préservent de la maladie, ou bien ils se guérissent promptement en cas d'attaque.

Bien des femmes mariées portent des amulettes qui les protègent au moment de leurs couches. L'une se nomme *crapaudine*, espèce d'anneau qu'on porte, soit au cou, soit au doigt, dans lequel se trouve une *crapaudine* ou un dent de requin ; l'autre est un ruban de soie blanche de deux mètres cinq centimètres.

Quand la mort frappe quelque individu, on se hâte, dans la maison, de jeter le vin et tous les liquides possibles, de peur que l'âme du défunt ne vienne à y tomber.

S'il s'agit du père, on court aussitôt frapper doucement

à chaque ruche d'abeilles, en disant : « Mes petits amis, « soyez tranquilles ; vous avez perdu votre maître. Cepen-
« dant, ne nous quittez pas ; nous prendrons toujours soin
« de vous, et nous vous traiterons bien. » On attache aussi
un morceau d'étoffe noire aux ruches, afin que leurs habi-
tants s'associent au deuil de toute la famille. Personne
ignore que si le maître de la maison s'emporte, jure et
se querelle, ses abeilles ne prospèrent pas comme celles qui
appartiennent à une famille où règne toujours la bonne
harmonie.

C'est pourquoi on dit souvent, en parlant d'une somme
gagnée péniblement : « Ho ! cet argent est bien bon pour
« acheter des abeilles. »

Les Coquards ou OEufs de coq. — Voici encore une au-
tre bizarre croyance du pays : les œufs *nains* pondus par
les poules sont attribués aux vieux coqs, et quand ils vien-
nent à éclore, ils produisent le basilic, ce terrible animal,
espèce de dragon ailé, dont un seul regard peut anéantir
l'être infortuné soumis à son influence. Si cependant un
homme fixe le premier ses yeux sur le basilic, le monstre
meurt à l'instant.

On m'a raconté la même chose en Bretagne, et j'y ai vu
un puits dans lequel s'était réfugié autrefois un crocodile
doué du même pouvoir destructif que le basilic de Tou-
raine. Heureusement qu'un jour l'animal tomba mort
sous le regard terrible d'un homme qui avait devancé
le sien.

Les Loups-Garous. — C'est le nom qu'on donne aux gens
excommuniés et aux misérables qui ont vendu leur âme au
démon. Ils sont obligés de prendre la forme des loups, ces
animaux étant fort rares maintenant en Touraine. Les *brous*
ont disparu du pays avec eux, mais tout le monde croit
encore à leur existence.

Les *Brous* dérivent sans doute leur nom du vieux mot
américain *brous*, qui veut dire *bois*, parce qu'on prétend
que ces créatures galopèrent toute la nuit à travers les forêts
et les bois. Je tiens de gens assez modérés en fait de croyan-
ces superstitieuses le récit suivant. Joseph Guebin, petit
propriétaire, qui ne craint ni les revenants, ni les fées, ni
les magiciens et sorciers, connaît deux *brous* qui depuis
longtemps battent le pays la nuit. Ils habitent tout près de
lui, à Jévière-Larçau ; l'un est un maçon d'environ soixante
ans. Ses promenades la nuit ont éveillé les soupçons : quel
autre qu'un *brou* déterminé s'amuserait à courir dans la
forêt à pareille heure, au lieu de se reposer des fatigues de
la journée ?

Enfin la chose fut prouvée par un voisin du pro-
priétaire, qui, revenant tard un soir du marché de Lé-
gueil, trouva en chemin un magnifique mouton. Persuadé
que cette bête égarée appartenait à quelque troupeau des
environs, il la prit sur ses épaules, la ramena chez lui, et
l'enferma dans l'écurie avec son âne ; mais le lendemain,
au lieu du mouton, il trouva le maçon occupé à remplir ses
sabots de paille.

Plus de doute, c'était un *brou* ; c'était le résultat de ses
volts et de la vie désordonnée qu'il avait menée autrefois.

Quant à l'autre exemple, il s'agissait d'un jeune homme
qui devint *brou* après avoir volé un morceau de drap. Ainsi
transformé, il parcourait aussi le pays la nuit, trait et dé-
vorait les chiens, la volaille et autres animaux. Il finit
heureusement par se confesser, reçut l'absolution, et
jamais plus ne *galopa*. Le conteur a pu voir souvent les
restes des chiens à moitié dévorés ; les pattes se retrou-

vaient presque toujours. Louis Mauceau, marchand de bes-
teaux, âgé de trente-six ans, et nullement *bête* en affaires,
qui habite la ville de Loches, et que son état oblige à voya-
ger souvent, m'assura qu'il avait vu et connu plusieurs
brous. Ils étaient plus nombreux, ajouta-t-il, il y a peu
d'années, alors que les charlatans usaient des privilèges dont
on les a dépourvus depuis. Autrefois, quand on était volé,
on donnait un louis d'or à un d'eux qui vous récitait les pa-
roles d'un certain livre ; ensuite il plaçait sur une table deux
pains qui noircissaient peu de temps après ; et si le voleur
ne restituait pas, il devenait *brou*, et se voyait condamné à
galoper depuis l'heure de l'*Angelus* du soir jusqu'à celle du
matin.

Le curé de la Selle, dans la commune de Légeuil, a
livré à ces superstitions difficiles à déraciner une guerre
acharnée.

S'il faut en croire Charles Robin, jeune fermier du pays,
il aurait vu aussi dans son jardin, par un beau clair de lune,
un petit mouton qui s'avancait lentement vers lui ; puis,
comme il se disposait à le prendre, il aurait bondi par-
dessus un mur très-élevé, et se serait échappé dans la forêt
en poussant des éclats de rire diaboliques. Il appela un
oncle, qui accourut au jardin, et entendit en effet ce bruit
surnaturel. L'oncle, loin de renier cette histoire, me conta
aussi la sienne. Une femme de sa connaissance avait sans
doute un mari *brou*, puisqu'il galopait la nuit. Wantant dé-
couvrir la vérité, elle imagina de coudre la chemise du va-
galond à la sienne ; mais les voisins ne le virent pas moins
galoper cette nuit-là comme à l'ordinaire, bien que la femme
eût toujours à côté d'elle soit le corps inanimé ou quelque
chose qui avait pris la forme du coupable. Cette croyance
absurde a produit quelquefois de fâcheux résultats. Il y a
environ douze ans qu'un homme de Saint-Hippolyte tomba
mort sous les balles d'un de ses voisins, qui le prenait pour
un *brou*. Les persécutions qu'éprouva sa famille l'obligèrent
à quitter le village et de s'établir à Loches, qu'elle habite
encore.

Il y a aussi des femmes *brous*. Une fille de Loches prit-
tend connaître une femme mariée de Liège, mère de fa-
mille, qui a galopé sous la forme d'un mouton ; qu'un jour
ayant rencontré tard, la nuit, un homme sur la route de
Saint-Quentin, il prit l'animal sur ses épaules, dont le poids
augmenta considérablement chemin faisant. Arrivé à sa
porte, il resta pétrifié de surprise lorsque le mouton lui de-
manda avec une voix humaine où il le conduisait. Saisi de
frayeur, il se débarrassa de son fardeau, qui se changea
aussitôt en femme, s'enfuit en éclatant de rire et en faisant
des sauts prodigieux de hauteur. Une seule personne a vu
encore, entre autres choses curieuses, la *chasse à briquet*,
qui est, soi-disant, une chasse aérienne. On ne peut certain-
nement pas croire que les oiseaux soient de la partie, puis-
qu'on reconnaît distinctement l'aboïement des chiens. Cette
fille sait aussi que le *coquard*, s'il vient à éclore, produit
le basilic, et plusieurs enfants de sa famille sont morts du
mal d'*Exive*.

Il existe encore une foule de superstitions *bête* et de présa-
ges que plusieurs autres pays ont adoptés aussi. Par exem-
ple, l'aurore boréale annonce en général la guerre et le
tumulte. Les lames pâles au mois de juillet et d'août sont
de mauvais augure. On croit que le soleil danse trois fois
sur l'horizon quand il se leve le jour de la Saint-Jean. Le
cri des hiboux annonce la mort. Une branche d'églan-

tier suspendue à la porte protège ses habitants contre la fièvre.

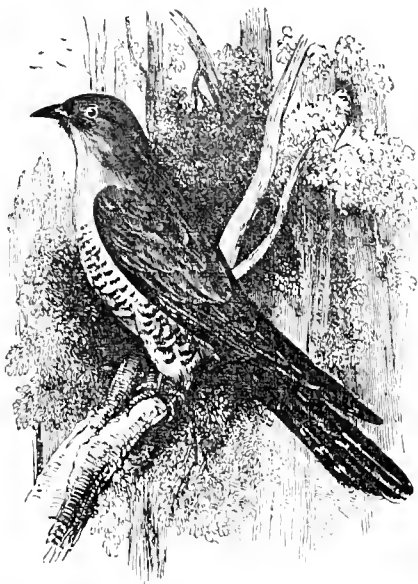
Quelquefois des enfants nouveau-nés se mettent à courir dans la maison, se réfugient sous le lit, et font d'horribles grimaces; il faut poursuivre ces monstres dénaturés à coups de fourche. Gardez-vous bien de laver votre linge entre les deux chasses, c'est-à-dire, pendant l'octave de la Fête-Dieu, lorsque les chasses renfermant les reliques de divers saints sont portées de Loches à la ville voisine de Beaulieu, et de Beaulieu à Loches. Si vous osiez braver l'opinion publique à cet égard, vous laveriez votre linceul; ne cuisez pas le pain les jours des Rogations, si vous tenez à l'avoir bon le reste de l'année. Quand vous filez le mardi et vendredi de la semaine sainte, vos vaches ont le *gourchet*, c'est-à-dire un ulcère aux pieds qui les estropie. Les habitants de votre basse-cour prospéreront à merveille, si vous avez le soin de danser le mardi saint sur le fumier. Une fois le blé semé, gardez-vous de manger du pain rôti, sous peine de faire une mauvaise récolte. Rien n'est plus dangereux que d'entendre à jeun, pour la première fois, le cri du coucou: il amène toujours la fièvre. Les insectes qui voltigent le soir autour de la lumière sont des âmes égarées, prenez bien garde qu'ils ne se brûlent. Bien des personnes laissent sur leurs assiettes, à chaque repas, un petit morceau de viande pour l'esprit malin: cette offrande l'apaise. On ne sait pas ce qui peut arriver; il est bon d'avoir des amis partout. Les grillons portent bonheur, il ne faut pas les troubler; mais la *Chère année*, ou le *Bourdon*, est un insecte de malheur: il annonce une mauvaise récolte, et la cherté du pain. C'est pourquoi on lui a donné ce nom. Les toiles d'araignée qui flottent au mois d'août sont les fils de la sainte Vierge. On doit avoir grand soin de placer son lit parallèlement à la poutre de la chambre, sinon la personne qui s'y couchera éprouvera les plus grandes infortunes. Ne vous mettez jamais en route le vendredi; si vous rencontrez un lièvre sur le chemin, votre voyage sera malheureux. Les mariages célébrés le vendredi tournent mal; les lundis et mardis sont les jours les plus favorables; le nombre treize est fatal. Evitez de renverser du sel, et de mettre votre fourchette et votre couteau en croix. Si vous rencontrez une femme nu-lête le matin, la journée ne se terminera pas sans quelque mésaventure. Les petites araignées annoncent un peu d'argent, les grosses en promettent davantage. Une étincelle qui s'échappe du foyer indique la visite d'un étranger. Si le chaudron reste vide un jour de lessive, la mort s'emparera bientôt de quelque membre de la famille. Quand on aperçoit une pie disperser le fumier sur le chemin, on peut s'attendre à y voir passer un cortège funèbre. Le roitelet est un oiseau sacré, car il a rapporté du feu des régions célestes, aux dépens de ses plumes qu'il a brûlées, mais toute la gentille ailée s'est cotisée pour le revêtir d'un nouveau plumage; tous ont fait leur offrande, excepté le hibou, qui a mérité ainsi le mépris général. Quand vous mangez un œuf, n'oubliez pas d'écraser la coquille, de peur que votre ennemi ne la remplisse de rosée et ne la pose sur l'aubépine; car, à mesure que le soleil la sèche, la personne qui a mangé l'œuf languit aussi, et meurt.

Chaque province a ses croyances superstitieuses. En Normandie, par exemple, on raconte qu'un monsieur établi près de l'embouchure de la Loire avait un fils; un de ses fermiers vint un jour payer sa rente et la remit au fils, parce que le père se trouvait absent; mais il nia le

fait, en disant que le diable pouvait l'emporter à la mer s'il manquait à la vérité: le coupable disparut aussitôt. Il ne fut pas noyé, mais on l'entend crier sur le rivage, on le voit même quelquefois dans sa jaquette, le bonnet sur la tête; par une belle nuit d'été, un homme audacieux osa jouer aux cartes avec lui et perdit tout ce qu'il possédait.

A Gildo, sur les côtes de la Bretagne, les âmes de ceux qui ont péri en traversant l'eau font entendre des cris lugubres à l'approche du mauvais temps.

On voit combien le clergé, qui a civilisé la Gaule, a encore à faire pour achever son œuvre, et combien on est encore loin des lumières dont le siècle se vante.



SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

MISSIONS DE LA CHINE ET DU TONG-KING.

Nous empruntons le curieux et édifiant récit qui suit à l'excellente œuvre chrétienne de la propagation de la foi, qui continue avec tant de succès la publication des *Lettres édifiantes*. C'est ce livre admirable qui contient les renseignements les plus précis et les plus complets sur le mouvement de la civilisation dans le monde entier (1).

(1) Il est de l'intérêt de la religion, de la moralité et de la science, de faire connaître cette œuvre de lumière et de charité; il suffit que dix personnes s'associent et contribuent chacune pour un sou seulement, pour se procurer cette lecture édifiante et instructive.

Lettre de M. Huc, missionnaire apostolique, à M. Marcou, directeur du petit séminaire de Toulouse.

Kien-Tchang-Fou, province de Kian-Si, 2 avril 1854.

MON BIEN CHER AMI,

« C'est sans contredit par ma faute, et ma très-grande faute, si je venais à oublier que je ne suis ici-bas qu'un pauvre pèlerin, car me voilà encore en course, et ce nouveau voyage sera pour le moins tout aussi long et beaucoup plus périlleux que celui du Ilavré à Macao. Mes supérieurs m'envoyant faire la volonté de Dieu au delà de Pékin, dans la Tartarie occidentale, Celui qui m'a déjà conduit et protégé sur les eaux de l'Océan me guidera aussi, si cela lui plaît, à travers les fleuves et les routes de l'empire chinois; et déjà plus d'une fois, depuis que j'ai quitté Macao, j'ai pu admirer la Providence divine à mon égard. Je vais profiter du temps qui m'est donné à mon second relais, pour vous tracer un croquis de cette partie de mon voyage; vous voudrez bien me faire l'amitié de le communiquer à mes parents. Je leur enverrai mon itinéraire aussitôt que je serai arrivé dans ma mission.

« Les courriers qui devaient me conduire à Si-Wan en Tartarie étaient arrivés à Macao depuis plus d'un mois, sans qu'il nous fût possible de trouver un moyen quelque peu rassurant d'entrer incognito dans le fameux empire céleste. Les affaires anglo-chinoises rendaient de jour en jour les passages plus difficiles, et comme il était ridicule d'attendre un mieux qui semblait sans cesse s'éloigner, nous nous jetâmes aveuglément entre les bras de la Providence. Il fut décidé que je partirais le samedi, 20 février, vers les sept heures du soir, dans la barque chinoise qui fait le trajet de Macao à Canton. Un de mes courriers était allé visiter la jonque, et il lui avait été promis qu'on réserverait à notre usage une petite chambre pour quatre personnes, à savoir, mes deux courriers, un séminariste indigène que je laisse au Kian-Si, chez Mgr Rameaux, enfin la contrebande européenne, c'est-à-dire votre tout affectionné ami.

« Vers les six heures du soir, on me fit la toilette à la chinoise : on me rasa les cheveux, à l'exception de ceux que je laissais croître depuis bientôt deux ans, au sommet de la tête; on leur ajusta une chevelure étrangère, on tressa le tout et je me trouvai en possession d'une queue magnifique qui descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint, passablement foncé, comme vous le savez, fut encore rembruni par une couleur jaunâtre; mes sourcils furent découpés à la manière du pays; de longues et épaisses moustaches, que je cultivais depuis longtemps, dissimulaient la tournure européenne de mon nez; enfin, les habits chinois vinrent compléter la contrefaçon. Un jeune Lama Mongol, converti depuis peu à la foi, et maintenant élève de notre séminaire à Macao, me céda sa longue robe : la tunique courte qu'on met par-dessus, et qui ressemble à peu près à un rochet, était une relique de M. Perboyre, martyrisé l'an dernier dans la province de Hou-Pé. Ce vêtement était illustré de larges taches de sang, il devait me porter bonheur. Quand la nuit fut venue, armé d'une longue pipe qui m'avait été donnée par Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, j'enfilai les rues de Macao, je traversai le bazar jusqu'au bord de la mer, coudoyant par-ci par-là des groupes de Chinois qui ne se doutaient guère, assurément, que j'étais un Européen tout prêt à s'embarquer pour Pékin.

« Nous sautons à la hâte sur notre jonque chinoise qui

allait partir; on commençait à lever l'ancre. Une fois sur le pont, je jette un coup d'œil dans l'intérieur avant d'y descendre, et je m'arrête pétrifié comme si je fusse arrivé sur le bord d'un abîme. A travers un épais nuage de fumée de tabac, j'aperçois une quarantaine de Chinois, qui occupent tout le fond de la barque; ils étaient là, allongés et pressés les uns contre les autres, comme des sardines dans un baril; le plus grand nombre dormaient déjà et les autres fumaient silencieusement leur pipe. Ce petit cabinet mystérieux qui nous avait été promis n'existait même pas! Voilà mes courriers qui commencent à crier et à se quereller avec le capitaine. De peur qu'on n'en vint à quelque accommodement, comme je ne voulais en aucune façon me furrer dans ce guépier, je laissai mon monde hurler tout à son aise, et manifestai mon intention en sortant de la jonque. Mes gens ne tardèrent pas à venir me rejoindre sur le rivage; ils avaient jugé prudent de ne point se risquer dans une pareille galère.

« Et maintenant que devenir? quoique bien peu avancés, nous l'étions beaucoup trop pour reculer et retourner au logis avec tout notre bagage; nous abandonnâmes notre sort à la Providence, bien persuadés que toujours on gagne à lui confier ses projets et sa vie. Nous allâmes donc à la première barque qui se rencontra; mais le pilote, les matelots, tout le monde dormait. Un de mes courriers le éveilla et leur proposa de conduire à l'instant quatre hommes à Canton. Le maître demanda d'abord, tout en se frottant les yeux avec le poing, combien il y avait de piastres à gagner. Le prix fut bientôt convenu. Je me glissai dans la barque; tout fut aussitôt mis en mouvement, les matelots crièrent leur chanson du départ, pendant que je récitais à voix basse le *Te Deum*, et un quart d'heure après, je dormais profondément, enveloppé dans ma couverture.

« Une bonne et forte brise nous poussait, et nous voguions à la garde de Dieu vers la rivière de Canton. La nuit fut délicieuse. Mais le lendemain nous nous aperçûmes que pendant notre sommeil les matelots, eux, s'étaient avisés de rélêchir; ils ne pouvaient comprendre pourquoi nous n'étions pas partis, à peu de frais, dans la barque qui avait levé l'ancre la veille; pourquoi nous avions voulu à toute force qu'on mit à la voile sur-le-champ... D'ailleurs, ils voyaient en moi un passager qui affectionnait les coins, qui évitait de paraître au grand jour; tout cela les intriguait un peu, et déjà le nom d'Européen commençait à circuler parmi eux; plusieurs venaient comme à tour de rôle examiner furtivement ma physionomie, et ils s'en retournaient en chuchotant. Par bonheur, ils n'entendaient parler la langue mandarine avec le courrier, et ils furent complètement rassurés; ils conclurent entre eux que, si je n'étais pas un homme déjà riche et puissant, j'étais sans doute un lettré qui entrerait prochainement dans la voie des dignités et des honneurs. Tout cela était à merveille; mais il s'agissait de savoir si les autorités de Canton me jugeraient d'une manière aussi favorable.

« Vers les cinq heures du soir, le cœur me battait avec plus de vitesse qu'à l'ordinaire; nous étions arrivés à une petite île fortifiée, peu éloignée de la ville. Les mandarins du lieu devaient nous faire subir une inspection rigoureuse; nos personnes et nos malles devaient être scrupuleusement examinées. On venait de hisser à la forteresse un pavillon, pour nous dire d'arrêter; nous nous recommandâmes à Dieu, et nous attendîmes son bon plaisir. Les mandarins

n'ayant pas jugé à propos de nous rendre visite, on abaissa le pavillon, et nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes pendant la nuit à l'embouchure de la rivière de Canton. La barrière était fermée; nous fûmes donc obligés de mouiller et d'attendre pour entrer que le jour parût; car pendant la nuit aucune jonque ne peut pénétrer dans la rivière; son cours est alors intercepté par un radeau qui va d'une rive à l'autre. Dès que le jour commença à poindre, trois coups de canon annoncèrent que le passage allait être ouvert. Le radeau se sépara en deux par le milieu; nous attendîmes un instant les mandarins qui devaient faire perquisition dans notre barque; comme ils ne vinrent pas, nous avançâmes, et bientôt je me trouvai par le secours du bon Dieu dans cet empire chinois, où il est défendu à tout Européen de pénétrer sous peine de mort.

« La jonque nous conduisit bien avant dans la rivière, tout près de la ville; là, nous fîmes nos adieux à l'équipage et nous louâmes une petite embarcation qui nous porta, par de longs détours, jusqu'au faubourg le plus éloigné, ou nous mîmes pied à terre. Il était dix heures du matin. Le soleil, après avoir dissipé les blancs nuages de vapeur qui naguère enveloppaient la ville et flottaient sur la rivière, scintillait maintenant de la façon la plus triomphante. Cet astre si beau et si brillant me réjouissais peu; car j'avais à traverser une partie de la ville pour aller me réfugier dans une maison chrétienne, chez le père d'un de nos séminaristes. Il fallut pourtant prendre son parti. Je priai Dieu de me conduire, et je me mis résolument en route, me tortillant de mon mieux à la manière chinoise. Tout alla à ravir. Chemin faisant, personne ne trouva à redire à mon angle facial. Le courrier qui me conduisait enfila enfin une porte entr'ouverte: je compris que c'était la maison hospitalière qui devait me receler, et je m'y engouffrai sans regarder devant moi, à la façon d'un homme qui s'élançait dans un précipice.

« Grande fut l'émotion, je vous assure, dans cette pauvre famille; car nous n'étions nullement attendus. Le père, homme plein de dévotion, mais quelque peu pusillanime, fut saisi d'une grande terreur; sa présence fut pour lui comme le signal de la fin du monde. Il s'empara vite de ma personne et me séquestra dans un cabinet obscur et étroit, avec la consigne de me coucher et de dormir de toutes mes forces, mais surtout de ne pas m'aviser de rouler.

« Pendant que j'étais censé dormir profondément, d'après le règlement succinct qui m'avait été tracé, mes courriers allèrent louer une barque, faire les provisions, et préparer tout ce qui était nécessaire pour continuer la route. Ces préparatifs exigèrent beaucoup plus de temps que je n'avais imaginé, et je fus contraint de passer la nuit dans ma noire prison.

« Le lendemain, on vint m'annoncer qu'on avait trouvé une jonque bonne et sûre; mais, comme pour s'y rendre, il était nécessaire de traverser d'un bout à l'autre la ville de Canton, il fut convenu que nous attendrions jusqu'à l'entrée de la nuit, afin d'effectuer ce trajet avec plus de sérénité. Cela ne faisait guère le compte de mon hôte; mais il voulut bien, pour l'amour du bon Dieu, me donner encore un jour de généreuse hospitalité. Il venaît me voir de temps en temps dans mon réduit; il m'apportait du feu pour allumer ma pipe, et il ne manquait jamais, le brave homme, de me dire tout pâle et tout treublant: « Père, n'ayez pas peur, il n'y a rien à craindre. » — Je serais bien ingrat si

je venais jamais à oublier de prier le Seigneur qu'il paye largement à cette généreuse famille le service qu'elle m'a rendu.

« A sept heures du soir nous dirigeâmes solennellement vers la jonque qui devait, en remontant la rivière de Canton, nous conduire assez près des montagnes du Kian-Si. Un grand gaillard de Chinois, monté sur son long système de jambes, ouvrait la marche; un de nos courriers le suivait de près, je suivais le courrier, et derrière moi venait le séminariste dont je vous ai parlé plus haut. Nous formions ainsi, à nous quatre, comme un fil conducteur qui devait nous diriger dans ce grand labyrinthe qu'on appelle Canton.

« Cette ville, telle que j'ai pu l'entrevoir, m'a fait l'effet d'un immense guet-apens. Ses rucs sont malpropres, étroites, tortueuses et façonnées en tire-bouchon; on dirait qu'il n'est pas vrai pour ses habitants comme pour tout le monde, que la ligne droite soit le plus court chemin pour aller d'un endroit à un autre. Maintenant, si dans toutes ces rues capricieuses; si, à la face de toutes ces maisons bizarrément découpées, vous jetez avec profusion de petites lanternes et des lanternes-monstres, des lanternes de toutes les formes, ornées de caractères chinois peints de toutes les couleurs, vous aurez une idée de Canton vu à la hâte et à la lueur des falots.

« Parmi cette immense population qui sillonnait en tous sens ces rues nombreuses, notre grande affaire, à nous, était de ne pas nous perdre mutuellement de vue et de ne pas rompre la chaîne qui nous conduisait: elle fut brisée! Au détour d'une rue obscure, le courrier échelonné devant moi ne vit plus le Chinois qui ouvrait la marche et qui seul connaissait le chemin. Une fois disparu, où le chercher? La rue que nous suivions se terminait en patte d'oie, et nous ne savions par où nous avait échappé notre conducteur. Notre perplexité fut grande. Quelques instants, nous errâmes, nous appelâmes notre guide de tous côtés; la Providence nous le rendit enfin. Il s'était aperçu que personne ne le suivait, et revenant sur ses pas, il nous avait retrouvés à l'endroit même où il nous avait perdus. Nous reprîmes gaiement notre route, et nous entrâmes enfin dans la jonque, en bénissant le Seigneur du fond de l'âme. Les bateliers n'ayant pas encore terminé leurs préparatifs, nous ne pûmes partir que le lendemain. Nous passâmes donc la nuit sur le fleuve, en face de la ville, et, pour ainsi dire, à la barbe du vice-roi.

« La rivière de Canton pendant la nuit est en vérité ce que j'ai vu de plus fantastique. On peut dire qu'elle est presque aussi peuplée que la ville. L'eau est couverte d'une quantité prodigieuse de barques de toutes les dimensions et d'une variété impossible à décrire. La plupart affectent la forme de divers poissons, et il va sans dire que les Chinois ont choisi pour modèles les plus bizarres et les plus singuliers. Il en est qui sont construites comme des maisons, et celles-là ont une réputation assez équivoque, toutes sont richement ornées; quelques-unes resplendissent de dorures, d'autres sont sculptées avec élégance, dentelées et comme percées à jour, à la façon des boiseries de nos vieilles cathédrales. Toutes ces habitations flottantes, entourées de jolies lanternes, se meuvent et se croisent sans cesse, sans jamais s'embarrasser les unes les autres. C'est vraiment admirable! On voit bien que c'est une population aquatique, une population qui naît, vit et meurt sur l'eau. Chacun trouve sur la rivière ce qui est né-

cessaire à sa subsistance. Durant la nuit, je m'amusa longtemps à voir passer et repasser devant notre jonque une foule de petites embarcations, qui n'étaient autre chose que des boutiques d'approvisionnement, des bazars en miniature ; on y vendait des potages, des poissons frits, du riz, des gâteaux, des fruits, etc. Enfin, pour compléter cette fantasmagorie, ajoutez le bruit incessant du tam-tam et des pétards.

« Le lendemain, mercredi, nous partîmes de grand matin, le cœur plein d'espoir. Notre barque, cette fois, nous convenait à ravir ; l'équipage était peu nombreux ; trois jeunes gens nous servaient de matelots, et leur vieille mère, assise au gouvernail, faisait l'office de pilote. Ces jeunes gens nous paraissaient d'une précieuse simplicité, et déjà nous disions entre nous : « Voilà qui va bien ; ceux-là au moins n'auront par la malice de nous soupçonner. »

« Le second jour après notre départ, un de ces Chinois si ingénus vint trouver mes courriers et leur dit, en souriant : « Voici la barque des douaniers qui vient faire la visite... prenez bien vos précautions ; nous savons que vous conduisez un Européen. » Les douaniers arrivèrent en effet, jetèrent un coup d'œil dans la jonque, ne virent pas de contrebande, et s'en retournèrent. Nos matelots nous racontèrent ensuite qu'ils n'avaient reconnu à l'instant même où j'étais entré dans leur barque, que cela ne leur avait pas été difficile, parce qu'ils avaient déjà conduit un autre Européen, il y avait tout au plus six ans, et que leur père, avant de mourir, leur avait recommandé sur ce point une grande discrétion ; qu'au reste, nous n'avions rien à craindre, qu'ils étaient gens d'honneur et de probité ; seulement ils nous conjuraient de ne point commettre d'imprudences ; pour eux, ils seraient assidûment aux aguets.

« Cet événement, qui devait avoir pour nous les plus graves résultats, et qui s'annonçait comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités, ne fut en définitive qu'une spéciale bénédiction de Dieu. Je gagnai, à être reconnu, l'avantage d'avoir de plus quatre sentinelles intéressées à ma sûreté, et de pouvoir en outre jouir d'une liberté plus grande. Nous demeurâmes douze jours sur cette barque, et ce commencement de mon voyage fut vraiment délicieux. Quand nous franchissions un défilé bien solitaire, rien ne m'empêchait d'entourer hautement des canotiers et de louer le Seigneur ; quand je rencontrais quelque pagode sur mon passage, j'étais tout fier de railler le démon avec les paroles du roi-prophète, et d'insulter à ces idoles des nations, œuvres de la main des hommes.

« La rivière de Canton ne m'a paru offrir sur ses bords rien de remarquable. Elle serpente et se traîne ordinairement à travers une longue chaîne de montagnes, et quand son lit, peu profond, n'est pas strictement encaissé dans de hautes roches taillées à pic, elle laisse de côté et d'autre, sur ses deux rives, des plaines plus ou moins étendues d'un sable fin et blanchâtre. Quelques champs de riz et de froment, de riches plantations de bambous et de saules pleureurs, beaucoup de collines élevées, la plupart décharnées et stériles, quelques-unes offrant pour toute parure, sur une légère couche de terre rouge, de rares bouquets de pins et une herbe courte desséchée, que brouillent nonchalamment de grands troupeaux de buffles : voilà ce qu'on rencontre le plus souvent en remontant son cours. En plusieurs endroits, on voit d'énormes masses de pierres calcaires qu'on dirait

taillées de main d'homme depuis la base jusqu'au sommet, ou coupées en deux pour ouvrir un lit à la rivière. J'ai demandé aux Chinois d'où venaient ces singularités. Eux, ils ont trouvé la chose toute simple : « C'est le grand empereur *Tao*, m'ont-ils dit, qui, aidé de son premier ministre *Chou*, a fait partager ces montagnes pour faciliter l'écoulement des eaux, après la grande inondation. » — Vous savez, mon cher ami, que, d'après la chronologie chinoise, cette grande inondation correspond au temps du déluge de Noé.

« Une de ces rives, qui s'élevait perpendiculairement comme une muraille colossale faite d'un seul bloc, était enrichie par surcroît d'un phénomène que je fus longtemps à comprendre. A une grande hauteur, on voyait deux espèces de galeries creusées dans le rocher ; sur ces galeries apparaissaient comme des figures humaines, qui se baillaient se mouvoir parmi d'innombrables lumières ; de temps en temps, des matières enflammées en descendaient et venaient s'éteindre dans le fleuve. Notre jonque approcha, et alors nous vîmes, amarrées au pied de la colline, une foule de petites nacelles remplies de passagers. Cet endroit n'était autre chose qu'un pèlerinage du diable ; ceux qui venaient y pratiquer leurs superstitions passaient de leurs barques dans un souterrain, puis montaient, par un escalier taillé dans l'intérieur de la montagne, jusqu'aux galeries supérieures ; là se trouvent les idoles privilégiées, des morceaux de bois qu'on vient adorer de fort loü !

« Les pagodes sont presque les seuls édifices quelque peu élégants que j'aie rencontrés jusqu'ici. J'ai aperçu des ponts d'une architecture imposante ; il en est un surtout qui m'a frappé par ses gigantesques proportions ; il était tout en pierre de taille. Je n'en connais qu'un seul qui lui soit supérieur, c'est celui de Toulouse ; ceux de Paris ne le valent pas. Aux environs des villes, on voit s'élever des tours de dix à douze étages. Toutes affectent la forme hexagone. Quelquefois les fenêtres sont percées en ogives, et si les angles et le couronnement n'étaient pas chargés de dragons volants et autres enlucures mythologiques, coulées en porcelaine ou en faïence, je crois que plusieurs de ces tours pourraient rivaliser avec les clochers de nos belles églises du moyen âge. Elles sont d'un effet pittoresque, surtout quand elles s'élancent du sommet d'une haute montagne. Personne n'habite ces monuments, si ce n'est les lézards et les oiseaux de proie ; leur unique destination, à ce qu'on m'a dit, est d'annoncer tout simplement que dans la ville voisine il y a des colléges, où l'on prépare des élèves au grade de bachelier. A part les quelques édifices que je viens de vous signaler, tout le reste est sale, noir, pauvre, misérable, enfumé, ouvert à tous les vents et comme tombant en ruines. Villes et villages, tout fait pitié.

« Il m'est aussi arrivé de faire connaissance avec les chemins perdus de l'empire céleste. J'ai parcouru pendant une journée la route la plus fameuse du pays : on l'appelle *voie impériale*, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pitoyable. Elle est si étroite, que trois hommes peuvent difficilement y marcher de front. Bien qu'elle soit pavée d'un bout à l'autre, ce travail a été exécuté d'une façon si irrégulière avec des cailloux si pointus, que cela n'est pas, je vous assure, pour la plus grande commodité des piétons, et remarquez, s'il vous plaît, qu'on ne rencontre ici que des piétons. Les seuls moyens de transport, pour les individus et pour les choses, ce sont les épaules humaines. La route est continuellement encombrée de Chinois qui vont et viennent, chargés de fardeaux énormes qu'ils portent toujours

en courant. Ils sont tellement accoutumés à ce métier de mulet, qu'ils font d'ordinaire dix à douze lieues par jour, et cela sans relâche, n'ayant de repos que la nuit et durant la courte heure du repas. Les gens aisés peuvent louer à peu de frais des chaises à porteur.

« Le grand avantage que présentent les chemins chinois, c'est que d'un bout à l'autre, et presque sans interruption, ils sont bordés d'hôtels, peu élégantes, il est vrai, mais suffisamment pourvus de ce qui est nécessaire à des voyageurs qui ne courent pas après le luxe et le confortable. Le plus souvent, ce sont de simples hangars où l'on peut se reposer et dormir sans délier la bourse.

« La route impériale, si chétive, comme je vous l'ai dit, reste en outre comme étrangère à la sollicitude du gouvernement. Nul ne paraît s'occuper des réparations qu'elle exige; souvent elle a été tracée avec assez peu d'intelligence, quelquefois même sur un plan évidemment réproché par la disposition du sol. Quand elle n'est pas convenable, on passe à travers champs, et ici, comme ailleurs, l'utilité publique prescrit sur le droit de propriété. En vertu, sans doute, du système de compensation, le champ, à son tour, rouge par ses empiètements le chemin de l'empereur.

« Sur le plateau d'une montagne ardue, haute et escarpée, s'élève une grande porte, espèce d'arc de triomphe qui fixe la limite de deux provinces, celle de Canton, à laquelle j'allais dire adieu, et celle de Kian-Si, qui forme, avec le Che-Kian, un vicariat apostolique récemment confié par le saint-siège à notre congrégation. Il est maintenant sous la direction de notre confrère Mgr Bameaux, évêque de Myre. En posant le pied sur la terre de Kian-Si, j'éprouvai comme les émotions d'un exilé qui retrouve sa patrie. Je descendis le versant de la montagne jusqu'à une ville de second ordre, où je passai la nuit dans une auberge. Le lendemain, au jour naissant, je montai sur une jonque; je suivis le courant d'une faible rivière qui coule parmi des collines plus boisées que celles de Canton; enfin, après quatre jours d'une navigation lente et paresseuse, j'eus la joie d'aborder à une de nos missions et d'embrasser M. Peschaud, excellent confrère que j'avais déjà connu à Paris. Il y avait trois semaines, jour pour jour, que j'avais quitté Macao. Les chrétiens d'alentour furent bientôt instruits de l'arrivée d'un Père européen; ils vinrent tous me saluer à la façon orientale, en me disant : « Que Dieu vous protège ! »

« Je passai le dimanche au milieu d'eux, et j'y offris le saint sacrifice dans une chapelle bien pauvre, il est vrai, mais embellie par la ferveur de ces bons néophytes, par les prières qu'ils chantaient à deux chœurs durant la messe. Ces accords ne sont pas sans doute à la hauteur des savantes partitions de Rossini et de Meyerbeer, peut-être ne seraient-ils pas du goût des dilettanti et des virtuoses d'Europe; mais pour moi, j'y trouve quelque chose de tendre et de pieux qui pénètre délicieusement l'âme. Les chrétiens ont la touchante coutume de se réunir dans leurs modestes oratoires pour chanter en commun la prière du matin et du soir. Le dimanche, ces prières sont beaucoup plus multipliées et plus longues, et à la chute du jour, on se rassemble encore pour chanter le rosaire en entier. Je vous assure, mon cher Victor, que j'ai passé de bien doux moments à écouter leurs cantiques. Le chant a quelque chose de mystérieux et de divin. On a dit que l'homme avait d'abord chanté et qu'il avait parlé ensuite. Quand la langue du premier homme fut déliée, ses paroles, en effet, durent être un

hymne au Seigneur. Maintenant notre langue est devenue prosaïque par le péché. Mais, comme rien n'a été totalement perdu par la déchéance, comme tout doit se retrouver dans la voie de réconciliation, la prière chrétienne a dû garder un souvenir de ce langage primitif, qui nous sera rendu au ciel pour chanter l'*Alleluia* sans fin, le *Trisagion* éternel.

« Le lundi matin, après avoir dit la sainte messe, je me disposai à poursuivre ma course. Nos chrétiens vinrent me souhaiter un bon voyage. Les adieux qu'on fait au missionnaire prennent toujours le caractère grave et imposant d'une cérémonie religieuse : on se réunit dans la chapelle, on chante ensemble la prière du départ; le prêtre passe dans les rangs, asperge le peuple d'eau bénite; puis les fidèles s'avancent par petits groupes pour saluer le père à la manière chinoise; enfin le missionnaire bénit tout le troupeau, et après s'être mutuellement souhaité la protection du bon Dieu, on se sépare.

« A la ville voisine, nous louâmes une petite barque pour continuer notre route. Je vous ai mal parlé plus haut de la *voie impériale*, et, pour réparer, autant qu'il est en moi, cette médisance, je dois ajouter que les fleuves, ces beaux chemins tracés par la Providence, sont en Chine un grand supplément aux routes artificielles. Quand on veut voyager ou transporter des marchandises d'un lieu à un autre, il est rare qu'on ne puisse le faire par eau. La navigation est plus ou moins accélérée, selon qu'il faut remonter ou suivre le cours des rivières, selon que le vent est propice ou contraire. Tantôt c'est la voile qui se déploie, et alors on peut jour d'un beau spectacle. Comme le lit du fleuve est souvent creusé en zigzag et d'une manière assez capricieuse, on voit au loin, sans apercevoir les jonques, un grand nombre de hautes voiles de formes diverses qui paraissent se promener majestueusement sur la campagne et courir sur la cime des arbres; tantôt on abaisse la voile, qui se plie sur elle-même comme un immense éventail, et l'on vogue à la rame. Souvent aussi les matelots se forment en attelage sur la rive et font avancer la barque au moyen d'une longue corde. Évidemment, tout cela ne vaut pas les messageries et les bateaux à vapeur du beau pays de France.

« Quelquefois la navigation est d'une lenteur vraiment déplorable. Ainsi, dernièrement, pour faire quarante lieues, il m'a fallu perdre dix jours. Ici on ne voyage point pendant la nuit : les voleurs en sont la cause; on redoute leur attaque, ce qui n'est assurément pas à la plus grande gloire de la police chinoise. Quand le jour commence à tomber, les jonques se réunissent par petits groupes, on jette l'ancre, et puis dorme qui pourra. C'est alors que commence le vacarme. Pendant toute la nuit, on marque les veilles en frappant à coups redoublés, qui sur les *tambourins*, qui sur les tambourins, qui sur de gros tubes de bambou. Le charivari devient insupportable, quand on a le triste honneur de se trouver auprès d'une barque mandarine. Il paraît de règle générale que les domestiques des hauts personnages se croient obligés en conscience de faire trois fois plus de bruit que les autres. Au demeurant, lorsqu'on ne va pas dans l'empire céleste précisément pour y chercher du bien-être, on ne se trouve pas mal dans les navires chinois : on y est couché sur le lit qu'on sait s'y faire, on y mange ce qu'on a préparé. Les matelots sont de braves gens qui ne se mêlent pas de vos affaires, et qui n'ont avec vous que les relations qu'il vous plaît d'avoir; on peut même y prier Dieu tout à son aise, et on y est fortement

excité quand on voit ces pauvres païens faire leurs inclinations au génie du fleuve, brûler le papier superstitieux et allumer les chandelles rouges. Chose bien remarquable ! j'ai cru m'apercevoir que c'était toujours le plus jeune de la troupe, ou un enfant, s'il y en avait, qui était chargé du culte. Serait-ce que, même dans le paganisme, on reconnaît que la prière doit partir d'un cœur humble, simple et petit ?

« Après trente-cinq jours de voyage, j'ai débarqué, joyeux et bien portant, à Kien-Tchang-Fou, d'où je vous écris cette lettre. Mon premier soin a été d'envoyer un exprès annoncer mon arrivée à M. Laribe, qui est actuellement en mission dans un district assez éloigné. Il y a déjà trois jours que je l'attends : j'aurais peut-être trouvé ce temps fort long et fort ennuyeux ; mais j'ai eu le plaisir de causer avec vous, mon cher ami, et cela m'a beaucoup aidé à prendre patience.

Kiou-Tou, 11 avril 1841.

« M. Laribe a voulu me faire fête. Nous avons passé la solennité de Pâques, à deux lieues de Kien-Tchang-Fou, dans la chrétienté de Kion-Tou, lieu de paix et de solitude, où réside ordinairement le missionnaire. Au sein d'une profonde vallée est un gros bourg, dont le tiers des habitants est chrétien. Au-dessus du village, et sur le sommet d'une charmante colline couronnée de grands arbres, s'élève la maison de Dieu, c'est-à-dire, une chapelle toute rehaussée de propreté ; près de là est une pauvre demeure pour le prêtre et une école de jeunes gens qui, du matin au soir, étudient en chantant leurs leçons, pendant que le magister va et vient, criant, lui aussi, de toutes ses forces, et donnant à chacun le ton. Il résulte de toutes ces voix un grand tumulte, qui n'a rien de fatigant lorsqu'on y est accoutumé ; quand on l'entend pour la première fois, son étrangeté lui prête un certain intérêt. Parmi les écoliers se trouvent actuellement quatre enfants qu'on prépare pour le séminaire de Macao. Ils sont pensionnaires et entretenus aux frais de la mission. Je vous assure qu'on s'efforce à considérer ces jeunes Chinois, dont l'extérieur est d'une modestie tout angélique. Je me souviendrai toujours avec plaisir des bons offices qu'ils m'ont prodigués.

« J'ai trouvé bien courtes les journées passées à Kion-Tou ; c'est une oasis que j'ai rencontrée sur ma route, où mon âme a pu se rafraîchir et se délasser tout à son aise. M. Laribe a été pour moi un confrère, un compatriote et un ami. Quoique les jours que nous avons vécu ensemble aient été consacrés au repos, ils ne seront peut-être pas infructueux pour ma vocation. Les entretiens d'un ancien missionnaire m'ont donné, ce me semble, plus d'expérience des choses de la Chine. Quand les soldats sont au bivouac, les conscrits peuvent encore beaucoup profiter en entendant les vétérans raconter leurs campagnes.

« Les fêtes de Pâques ont été solennisées avec zèle et courage, quoique les chrétiens sachent fort bien qu'une persécution est sur le point d'éclater dans le Kian-Si. Plusieurs d'entre eux ont fait jusqu'à quinze lieues pour avoir le bonheur d'entendre aujourd'hui la sainte messe. Le jeudi saint, le Saint-Sacrement a été déposé dans une petite chapelle décorée par les néophytes. Les prières n'ont pas cessé un seul instant de retentir sur la colline tant que le Saint-Sacrement a été exposé. Pendant le jour, les femmes, formées en chœur, venaient chanter tour à tour le chemin

de la croix ; le soir, elles ont été remplacées par des hommes, qui ont aussi redit leurs cantiques pieux durant la nuit tout entière. Le vendredi, M. Laribe a lavé les pieds à douze enfants : cette cérémonie paraissait toucher les fidèles. Enfin le jour de Pâques a dignement couronné cette grande semaine. Après la messe, un feu d'artifice et force détonations de pétards ont annoncé aux païens de la vallée que les adorateurs du maître du ciel étaient, ce jour-là, en fêtes et en jubilations. Croyez-moi, mon cher ami, si jamais il vous prend envie de pousser vos promenades jusque dans la Chine, ne manquez pas d'aller voir Kiou-Tou ; vous en serez content. Pour moi, il faut que tout à l'heure je lui dise adieu ; je vais reprendre mon bourdon et m'acheminer vers les glaces de la Tartarie occidentale.

« En finissant, je dois vous prier de ne point juger ce pays d'après le tableau que je viens de tracer. Si vous allez généraliser les particularités que j'ai décrites, vous vous exposeriez peut-être à bien des méprises. L'empire chinois est immense, et il me reste encore plus de cinq cents lieues à parcourir pour arriver à Pékin ; sans doute que, chemin faisant, j'aurai à réformer beaucoup de mes jugements.

« Adieu, mon cher ami, veuillez me rappeler au souvenir de M. le supérieur et de mes amis de Toulouse ; je ne vous les nomme pas, parce que vous les connaissez tous.

« Iluc, missionnaire apostolique. »

LA CARAVANE DE BAGDAD.

Le temps fixé pour le départ approchait, notre vaste camp regorgeait de provisions en tout genre, chacun s'étant précautionné de manière à pouvoir se risquer au loin pendant deux ou trois mois : on aurait dit qu'il s'agissait d'un long voyage sur mer. Au fait, il eût été aussi difficile de se rien procurer en chemin que si nous avions été lancés au milieu de l'Océan. Les chameaux affluaient dans le camp, chargés de bisénits, de blé, de riz, d'une quantité de *basterma*, espèce de saucisse séchée qui se conserve longtemps, de *kaourma*, préparation de bœuf ou de mouton haché, accommodée dans la graisse et renfermée dans des peaux jusqu'au moment de l'employer ; on en compose ensuite un mets fort agréable au goût, en y mêlant des herbes et des dattes ; *l'halawah*, autre substance douce et solide, faite avec le *simoun*, le miel, etc., n'avaient pas été oubliés.

Ajoutez à tout cela des morceaux de tapis, de coussins, de couvertures, et une immense collection d'ustensiles de cuisine. L'évêque, la dame de Bassorah et moi, occupions une seule tente, divisée au milieu, comme à l'ordinaire, par un rideau, afin de séparer les hommes et les femmes. Quoique notre caravane fût abondamment pourvue de chameaux, les voyageurs, composés de pèlerins, de marchands, de guides, de serviteurs, etc., ne s'élevaient pas à plus de cinq mille. Les chameaux étant en général employés au transport d'une immense quantité de marchandises, il fallait cependant compter, en outre, les gens assez nombreux chargés des bagages, des provisions et des tentes des voyageurs. L'évêque n'avait pas moins de cinq de ces animaux pour lui et sa suite ; j'en avais autant ; madame de Bassorah, ses enfants et ses gens en occupaient quinze. N'allez pas vous

imaginer que ces bêtes appartiennent à chaque individu ; il y a une classe d'hommes dans le pays qui tire grand parti de ce commerce. Ces animaux se louent pour le temps du voyage. Leurs maîtres s'engagent à les charger, les décharger, les nourrir, et à vous procurer les conducteurs dont ils ont besoin. Je crois avoir payé environ trois cents piâtres par tête, tout compris, et je ne m'embarrassais de rien. Chaque matin, de très-bonne heure, je trouvais mes chameaux chargés, dont l'un était prêt pour mon service personnel. Je m'étais encore procuré un cheval, afin de pouvoir me dérober quelquefois à la marche lente et insipide de la caravane, et m'élançer au galop dans le désert. Mon révérend compagnon, auquel je prêtai souvent ma monture, se montrait fort reconnaissant de cette petite complaisance. Le jour du départ arriva enfin. Nous nous mîmes en route à la pointe du jour, laissant derrière nous une foule de parents et d'amis attristés, nous prodiguant leurs bénédictions et leurs vœux, les yeux en pleurs et fixés sur cette longue file d'êtres animés, comme elle se mouvait lentement, semblable à un serpent gigantesque qui s'avance en se roulant sur la vaste plaine. La masse vivante continuait sa marche ; les chameaux, admirables de gravité, ne dépassant jamais leurs rangs, ils auraient mérité les éloges du sergent européen le plus sévère. Ceux qui étaient chargés de porter les voyageurs avaient des *maharah* de diverses couleurs fixés sur le dos, les uns rouges, les autres d'un violet foncé ; le vert émeraude, le bleu s'y mêlaient également. Ces espèces de tentes, pouvant contenir chacune six personnes, offraient l'aspect d'une ville ambulante, remplie de maisons bariolées. Les hommes de l'escorte à cheval fournie par le pacha de Bagdad étaient tous en partie Géorgiens, et la blancheur de leur teint formait aussi un contraste frappant avec celui de la multitude au noir visage qu'ils étaient chargés de protéger. Ils marchaient en arrière et en avant ; les conducteurs de chameaux se tenaient auprès du dépôt qu'on leur avait confié ; rien enfin n'était plus bizarre à voir que ce groupe bigarré de chameaux chargés, les uns de bagages, les autres de voyageurs, que ce mélange de cavalerie, de pèlerins,

de riches, de pauvres, de conducteurs, d'esclaves, de troupeaux suivis de leurs maîtres, qui s'étaient joints à nous dans l'espoir de nous les vendre chemin faisant ; tout ce cortège, enfin, formait une ligne qui n'avait pas moins d'un mille d'étendue. Après une marche de dix heures, on fit halte. Pendant le chemin, nous avions effarouché un troupeau entier de gazelles qui s'enfuirent, alarmées, en prenant toutes les directions. Mais la rapidité avec laquelle les guides déchargèrent les chameaux et construisirent les tentes tint du merveilleux. En moins d'une demi-heure, vous voyez s'élever, comme sous la baguette du magicien, une ville immense ; tandis que le voyageur inexpérimenté contemple avec ébahissement la construction d'une place spacieuse à sa droite, s'il tourne les yeux à gauche, il aperçoit une longue file de tentes qui semblent avoir surgi des entrailles de la terre ; la ville une fois bâtie, si je puis m'exprimer ainsi, on l'entoure d'un rempart de chameaux (qu'on a bien rassasiés de dattes). On s'occupe ensuite des précautions à prendre contre des attaques imprévues. Après quoi les voyageurs pensent à leur souper. C'est le coup de feu des bouchers ambulants, obligés de répondre à la foule des acheteurs. On tua des moutons ; chacun s'approvisionna selon ses besoins, et le choix fait, on se hâta de préparer les mets ; l'activité des cuisiniers égale pour le moins celle des faiseurs de tentes. On alluma de grands feux sur le sol, et bientôt l'air retentit de ce bienheureux coup de sifflet plus caressant à l'oreille de l'homme à jeun que les mélodies de Schubert, et qui répand sur la physionomie la plus sombre un éclair de satisfaction. Les esclaves s'empressaient d'étendre à terre, devant chaque tente, une grande nappe blanche où chaque société vint se ranger, bien résolue à faire honneur au poste qu'elle s'était chargé de remplir. Les domestiques vinrent à leur tour achever les débris abondants du repas joyeux : notre société se composait de douze personnes, toutes avides de contribuer au bien-être général. Après le souper, la conversation se prolongea jusqu'à onze heures ; il eût été d'ailleurs inusité de songer plutôt au repos, car les rires, les cris bruyants des Géorgiens, s'interpellant d'un bout du camp à l'autre,



nous eussent empêchés de dormir. A onze heures donc, nous nous étendîmes sur nos tapis, et le sommeil ne se fit pas attendre.

Ce fut alors qu'une troupe d'Arabes nomades, se préci-

pitant sur la caravane, nous livrèrent un combat qui nous coûta plusieurs hommes, et dont je dois raconter l'issue.

(La suite à un numéro prochain.)

PANORAMA DU HAUT D'UNE MONTAGNE.

SUITE DE L'ASCENSION DE PETER-BOTTE (1).

« Jamais, dit un des voyageurs, je n'ai certainement éprouvé une exaltation pareille. Les nègres restés à mi-côte répondaient à nos hurras, et nous entendions confusément les acclamations des gens ébaliés assemblés dans la plaine. Comme nous ambitionnions un triomphe complet, nous nous préparâmes à passer la nuit au-dessous du col de la montagne; en conséquence, nous hissâmes des couvertures, des jaquettes fourrées, de l'eau-de-vie, des cigares, etc., tandis que notre dîner se préparait plus bas; puis nous descendîmes notre sentier périlleux, pour aller réclamer notre part de soupe, de saumon, etc. Dawkins et son cousin, lieutenant du *Talbot*, auxquels nous avions écrit, se joignirent à nous, mais ils se sentirent incapables de nous suivre après le dîner. Comme la nuit approchait, je repris mon courage, et me dirigeai vers notre singulier petit nid, accompagné de bouc keppel, et d'un nègre qui portait du bois sec et nous alluma du feu dans une ouverture sous le rocher. Lloyd et Phillpots ne tardèrent pas à venir, et nous commençâmes notre installation de nuit: nous primes d'abord, chacun de nous, un verre d'eau-de-vie. J'avais endossé deux paires de pantalons, une veste de chasse, deux épaisses jaquettes l'une sur l'autre; j'avais sur la tête un gros bonnet de laine de matelot. Ajoutez à tout cela deux couvertures; enfin, le cigare à la bouche, nous attendîmes l'heure à laquelle nous devons proclamer notre éclatante victoire. Mais comment peindre le spectacle imposant que nous embrassâmes du haut de ce pinacle étourdissant. Nous planions sur l'île entière qui se dessinait au clair de lune calme et belle, excepté là où les noires et larges ombres des autres montagnes interceptaient la lumière; çà et là, nous apercevions une lueur briller dans les plaines, ou bien le feu de quelque manufacture de sucre. Aneun son n'arrivait jusqu'à nous, si ce n'est de temps à autre, celui des cris joyeux de notre société restée en bas. Enfin nous distinguâmes une lumière éclatante dans la direction de Port-Louis; puis, après un long intervalle, la sombre lueur du canon de nuit. Nous donnâmes alors le signal convenu: une fusée volante partie de notre retraite éclaira en un moment le pic des montagnes aux dépens de nous, puis nous retombâmes dans l'obscurité. Ensuite nous allumâmes une flamme bleue, et rien n'était plus magnifique à voir que ces rochers majestueux inondés de ce vaste reflet; nos figures grotesques, le bord étroit sur lequel nous étions, tout se voyait distinctement, tandis que les oiseaux du tropique, épouvantés, après s'être élançés autour de la lumière, allaient se précipiter en bas dans les ténèbres avec des cris perçants, car la gorge à notre gauche était aussi sombre que l'enfer. Nous brûlâmes une seconde flamme bleue, nous lançâmes deux autres fusées, et quand nous eûmes épuisé nos ressources, la pauvre lune, calme et outragée, reprit sa revanche. Après avoir attaché Phillpots, ce dormeur ambulatoire du premier ordre, aux jambes de keppel, nous essayâmes de dormir, enveloppés dans nos couvertures. Mais le froid augmenta; nous bûmes toute notre eau-de-vie sans pouvoir nous réchauffer. Quand parut le jour, nous étions roides, gelés, et

affamés. Je conclus brièvement, et vous dirai qu'au bout d'environ quatre ou cinq heures de travail, nous creusâmes un trou dans le roc, et nous y enfonçâmes à une assez grande profondeur notre échelle de douze pieds, au haut de laquelle nous attachâmes une barrique en guise de poteau commémoratif, sans oublier de planter au-dessus le pavillon anglais. Puis nous montâmes l'échelle, chacun à notre tour, afin de nous repaître encore une fois d'un spectacle sans pareil peut-être dans tout l'univers, et prenant congé du théâtre de nos épreuves et de nos triomphes, nous redescendîmes l'échelle jusqu'au col de la montagne: enfin nous jetâmes au loin les grosses cordes, afin de couper toute communication avec le haut. »

Le lieutenant Taylor et ses amis revinrent sains et saufs. On les accabla de félicitations bien méritées; car cette entreprise est en effet une des plus brillantes qu'on ait jamais racontées dans ce genre.

MŒURS DE L'INDOUSTAN.

LES GROTTES D'ÉLÉPHANTA. — CONCERT INDOU.

Nous allâmes visiter encore dans une petite île, près de Bombay, aux Indes orientales, un des temples les plus remarquables élevés à l'idolâtrie. Un éléphant, aussi grand que nature, sculpté dans le roc, a valu à cette île le nom d'*Éléphanta*. Ce temple n'est en effet qu'une caverne creusée à grand-peine dans le roc, dont le toit est supporté par une rangée d'énormes piliers. Les murs sont décorés de statues. Le voyageur est saisi d'étonnement, lorsqu'en visitant cette caverne, il aperçoit une foule de figures monstrueuses, dont quelques-unes sont trois fois plus grandes que nature, représentant les êtres cruels et infâmes que ces pauvres païens ignorants adoraient comme dieux.

La muraille, à l'une des extrémités de la cave, est encombrée de figures; l'attention se fixe aussitôt sur un grand buste, ou personnage à trois têtes. Celle du milieu exprime le calme et la dignité: elle représente Brama ou la puissance créatrice; la tête et le cou sont couverts de brillants ornements. A gauche, c'est la figure de Vishnou, ou l'attribut conservateur; à droite, celle de Siva, ou le symbole de la destruction et de l'inconstance Vishnou, magnifiquement coiffé, se voit de profil, tenant dans une main une branche de trèfle sauvage, de l'autre, un fruit semblable à la grenade. Un bracelet, du genre de ceux que les Indous portent encore aujourd'hui, entoure un de ses poignets. Le front saillant de Siva, ses yeux fixes et sa physionomie sombre, inspirent la terreur; des serpents lui tiennent lieu de chevelure; on aperçoit sur le haut de sa tête un crâne humain; d'une main elle saisit un serpent à sonnettes monstrueux; elle en tient un plus petit de l'autre; enfin, tout est calculé pour jeter l'épouvante dans l'esprit de ceux qui la regardent. Ce buste a environ dix-huit pieds de haut, la figure du milieu en a quatre de largeur. Plusieurs autres statues sont également monstrueuses; les unes ont deux ou trois têtes, quelquefois deux paires de bras; l'une a la tête d'un éléphant sur le corps d'un homme.

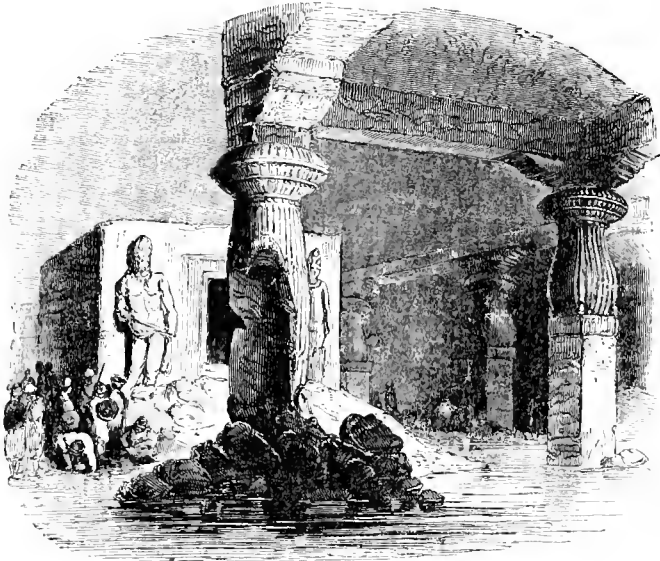
Enfin, il y a au fond de la caverne une ou deux petites salles obscures, où se célébraient sans doute autrefois les coupables mystères de l'idolâtrie; elles sont aujourd'hui

(1) Voy. numéro V, *Peter-Botte et sa montagne*.

occupées par les chauves-souris, les araignées, les serpents et les scorpions, dignes habitants de pareilles demeures.

On ignore à quelle époque ce vaste monument, sur lequel on a prodigué mal à propos le temps et le talent, a été construit; chaque jour amène sa destruction. Les statues et les piliers sont en partie renversés. Ainsi dispa-

raîtront tous les temples consacrés aux idoles, et le Dieu vivant et seul véritable sera un jour reconnu et adoré de tous; nous verrons alors ces pauvres malheureux esclaves du démon se réunir aux serviteurs de Dieu, sur lesquels Notre-Seigneur Jésus-Christ régnera en toute justice. Nous y croyons, parce qu'il nous en a fait la promesse.



A peine avais-je fait quelques pas hors de ma tente que j'aperçus un carrosse anglais du dernier siècle arrêté devant celle du colonel Wade, attelé de quatre belles mules simplement harnachées. N'étant pas tout à fait remis du choc inattendu qui avait bouleversé mes sens, je doutais presque de la réalité. Mais non; le véhicule était là, parfait modèle de ces vieilles et lourdes berlines de famille, les panneaux peints en beau vert, ornés de dorures, sans oublier les pointes de fer s'avancant menaçantes, la terreur des gamins qui auraient été tentés de monter derrière; enfin je croyais voir un de ces vieux fiacres qui parcourent encore les rues de Londres, auquel je donnerais cependant la préférence s'il fallait choisir. Les chevaux vigoureux et fringants méritaient, en vérité, de traîner quelque chose de mieux; et cet élégant équipage appartenait au gouverneur de Peshawar!

J'étais fort impatient de connaître le schah Jada, pour lequel l'Angleterre s'engage dans une guerre dispendieuse. Ma curiosité fut satisfaite le soir même. Je l'aperçus au moment où il sortait de sa tente pour respirer la fraîcheur qui s'élève à la fin d'une journée d'été; mais les nuages de poussière que soulève autour de lui sa nombreuse escorte rendent sa promenade moins agréable. Le prince, afin d'imposer aux esprits faibles de la populace, et surtout dans la crainte des machinations perfides des tribus ennemies, ne franchit jamais les limites de son camp sans être accompagné de toute sa garde personnelle et d'une nombreuse suite de cavalerie irrégulière.

Ce jour-là une troupe bigarrée de *Louarées*, qui l'avaient rejoint depuis son arrivée dans la vallée, conduisait la marche. Malgré l'apparence sauvage et grotesque de ces

hommes, on devine, à l'expression hardie de leurs physionomie, ce qu'ils seraient capables de faire s'ils se trouvaient mêlés à une scène de pillage.

Leurs costumes offrent une grande variété: chacun adopte celui qui lui plaît. Mais l'admiration appartient à ceux qui portent la souple cotte de mailles, les gantelets, le casque d'acier ou le bonnet *kuzzilbach*, fait de peau brillante d'agneau noir comme le grai, et surmonté d'une aigrette rouge. La *chupkum*, ou longue robe musulmane, est généralement portée; mais les couleurs varient encore à l'infini, selon la fantaisie de chaque individu. Le turban de drap, aux plis nombreux, s'élève sans goût sur la tête et paraît digne de figurer avec la *cummurbund*, ou ceinture négligemment jetée autour de la taille; plusieurs d'entre eux mettent d'immenses bottes en peau non préparée, ou des sandales lacées avec des cordes; d'autres préfèrent de gros souliers ferrés. La même variété existe dans la couleur de leur complexion; les uns sont blancs comme des Européens, les autres noirs comme des nègres. Ces hommes paraissent affectionner beaucoup la couleur rouge: ils donnent cette nuance à leurs barbes; quelquefois ils se plaisent à teindre aussi la queue et les jambes de leurs chevaux en rouge. Ils montaient tous de bonnes bêtes vigoureuses, et leurs armes se composaient d'une légère *jeczail*, ou carabine, d'une épée ou d'un bouclier.

Plusieurs portaient, en outre, une grande lame de sabre.

La discipline leur est complètement inconnue; ils ont l'air même fort vexés d'être obligés de marcher en corps; chacun s'efforce de se placer en avant, et, de temps à autre,

on voit un cavalier s'élançer du milieu, partir au galop en déchargeant son arme, et venir rejoindre ses camarades avec une égale rapidité. Ce cortège et ses usages n'intéressaient d'autant plus qu'ils me donnaient une idée exacte de la cavalerie tant vantée des Affghans. Bien qu'elle soit excellente dans le pays, et lorsqu'il s'agit de combattre les hordes qu'elle a rencontrées jusqu'à présent, elle n'en serait pas moins anéantie en rase campagne par un seul régiment de dragons européens, ou du moins dispersée.

Après les Douranées venait une compagnie de Rohillas, qui sont revêtus de *choupkoums* bleues, leurs turbans et leur ceintures sont verts, et leurs pantalons en peau de buffle ; ils sont armés de *carabines* et plus disposés à se soumettre à la discipline, cependant la confusion existe dans leurs rangs ; mais ils paraissent graves en comparaison de ceux dont nous venons de parler. Le prince parut enfin monté sur un magnifique éléphant, dont la selle était décorée d'ornements argentés. C'était un bel homme d'environ trente-deux ans, que la simplicité du costume favorisait encore. Il portait un robe bleue foncée et un turban d'une blancheur éclatante élégamment posé sur sa tête. Mais, en l'examinant de plus près, on voyait gravées sur ses traits l'insouciance et une parfaite indifférence pour tout ce qui l'environnait. Derrière lui était assis son *wezir*, un vieillard aux cheveux argentés, autrefois le *shoojah* du schah (le précepteur du roi) : il se nomme Mosla Shukore. Un plus petit éléphant et deux gens de service du schah suivaient encore ; puis une autre compagnie de Rohillas, et près d'eux les Bisallah, troupe bien vêtue.

Les hommes portent un *chupkum* rouge et un par-dessus vert ; les turbans et les ceintures sont de la même couleur que ce dernier vêtement.

Ils sont armés d'une épée, d'un bouclier et d'une lance légère, à laquelle s'attache une petite banderole ; le drap

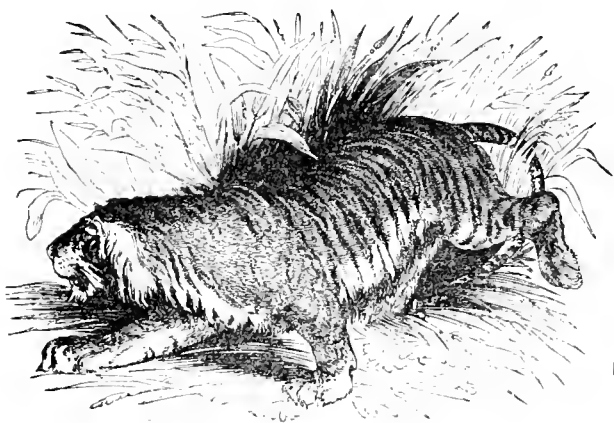
de leurs selles est moucheté en vert et en rouge ; mais leurs chevaux devraient être plus beaux. En somme, ils forment une brillante escorte. Enfin un second détachement de Douranées complétait la garde.

LA CHASSE AU TIGRE.

Il existe dans tous les pays des animaux sauvages plus forts que l'homme. Cependant, grâce à la puissance intellectuelle que Dieu lui a donnée, il est parvenu non-seulement à dompter et à détruire les plus dangereux, mais encore à apprivoiser ceux dont la force et l'agilité pouvaient lui être utiles. L'éléphant, quoique le plus gros et le plus vigoureux de tous les animaux de terre, se laisse attraper de différentes manières. Sa fureur n'a pas de bornes quand il se voit prisonnier ; mais il se calme facilement si on le traite avec douceur, et devient un serviteur aussi fidèle qu'obéissant. On emploie, en général, les éléphants, aux Indes orientales, dans la chasse aux bêtes féroces, et surtout lorsqu'il s'agit de poursuivre le tigre, le plus beau et le plus cruel des animaux.

... J'assistai, en 1870, à une grande chasse au tigre, que je vais décrire.

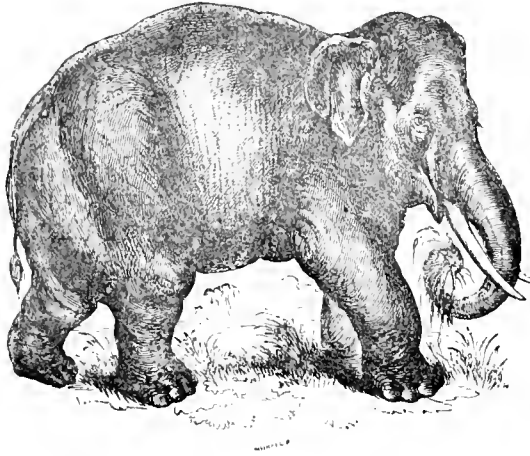
Les hommes, armés de fusils, montent sur leurs éléphants, dont ils se servent quelquefois comme de chevaux, mais le plus communément assis dans un *char* ou *houdah*, qu'on fixe sur le dos de la bête. Un homme du pays se place toujours sur le cou de l'animal pour le guider ; puis on se dirige vers les épais buissons, ou l'on suppose que le tigre se tient caché. Il est d'abord assez difficile de le découvrir, parce qu'il rampe à plat ventre, espérant se soustraire à la



vue des éléphants, qui lui causent beaucoup de frayeur. Mais les chiens battent les buissons ; bientôt on voit l'herbe s'agiter, et on ne tarde pas à entrevoir les raies noires de son dos jaune et lustré. C'est là le moment de faire feu : la balle a pénétré ses chairs. Bientôt la rage remplace la peur ; il jette un cri furieux, espèce de sourd rugissement. Il s'élançait sur l'éléphant le plus rapproché, et cherche à saisir sa trompe. Mais son adversaire, préparé à l'attaque, relève le plus haut possible cette partie, la plus

sensible de son être, et s'efforce d'attraper le tigre avec une de ses défenses. S'il réussit, le combat est bientôt terminé ; la dent le traverse de part en part ; il est ébranlé et reboulé jusque sous terre, abîmé sous les larges pieds et les genoux de l'éléphant. Quelquefois, quand l'éléphant est jeune, la frayeur le saisit ; il se détourne au moment où le tigre s'élançait vers lui ; dans ce cas, la bête sauvage se jette probablement sur l'éléphant, et la position des chasseurs devient fort incommode, s'ils ne l'atteignent pas aus-

sitôt d'un coup de fusil; l'un d'eux court le risque d'être emporté dans sa redoutable machine. Cependant ce mouve- ment de l'éléphant épouvanté ne sauve pas toujours le tigre à l'aise, car il est d'ordinaire délogé, et sa belle peau tra-



versée de plusieurs coups de fusil qui lui ont fait des blessures mortelles.

D'autres moyens sont employés par les Indiens pour se défaire du tigre, dont quelques-uns sont fort amusants. Lorsqu'on s'est assuré de sa présence dans quelque endroit, les paysans ramassent une quantité de feuilles d'un arbre (semblables à celles du sycamore), qui est très-commun dans la plupart des taillis; ces feuilles sont barbouillées de glu et sont répandues aux environs de la retraite obscure où l'on soupçonne que le tigre se renferme pendant la chaleur du jour. Si, par hasard, l'animal marche

sur les feuilles ainsi préparées, c'est fait de lui. Il commence par secouer la patte pour se délivrer du malencontreux obstacle; cet expédient ne réussissant pas, il frotte la glu infernale contre ses mâchoires, toujours avec la même intention, s'en barbouille les yeux, les oreilles, et finit par se mettre dans un état de malaise, tel qu'il se roule par terre, peut-être encore sur d'autres feuilles gluantes; il s'en enveloppe complètement, perd la vue, et, dans cette position, on peut le comparer à un homme goudronné et couvert de plumes. L'angoisse qu'il éprouve se révèle bientôt par d'affreux hurlements, et avertit les paysans que



le moment est venu de frapper sans danger l'objet de leur exécution

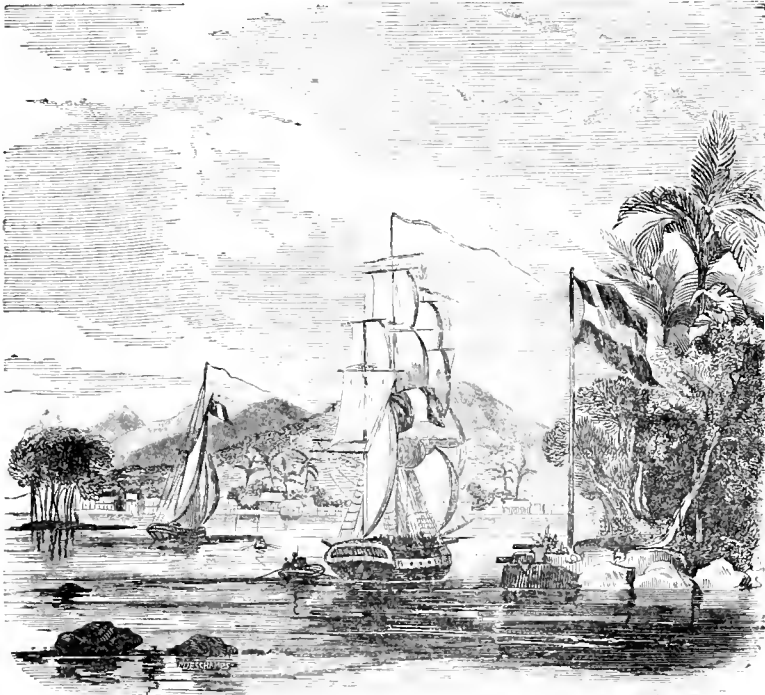
Les habitants de quelques grandes îles des Indes ont recours à d'autres ruses pour causer la mort de ces ani-

maux. Après avoir creusé une fosse, on y enfonce tout droit, au milieu, un pieu pointu; une planche, placée au bord, se renverse au moindre choc; on y a déposé, à l'une des extrémités, un morceau de viande; le précipice est masqué par des fagots et des herbes; le tigre, attiré par la viande, vient sur la planche pour s'en emparer; mais à peine a-t-il atteint le bord qu'il tombe aussitôt, le pieu lui traverse le corps et lui donne la mort.

Quelquefois ces gens construisent une cage d'osier assez grande pour contenoir un homme; un des habitants de l'endroit, armé d'un long couteau et d'un poignard, se dirige,

le soir, vers la retraite supposée du tigre. Il se loge dans la cage, et attend patiemment la nuit. Le tigre sort enfin, rôdant dans les ténèbres, flairer l'homme caché, et se dirige vers la cage. Il se lève aussitôt sur ses pattes de derrière, pousse un affreux rugissement; l'homme, que rien n'épouvante, saisit alors le moment favorable pour enfoncer son poignard dans la poitrine de l'animal. Cette première atteinte augmente sa rage; mais l'homme, défendu par la solidité de la cage, brave les attaques furieuses de son ennemi; il lui inflige de nouvelles et cruelles blessures qui bientôt mettent un terme à sa vie.

L'ILE DE TAITI EN 1780 ET EN 1845.



Il était réservé aux Français de ramener à une civilisation douce et humaine cette île heureuse dont les missionnaires protestants ont fait pendant longtemps une parodie misérable et ridicule de la société européenne. Avant de parler de la situation présente de Taïti, rappelons l'époque de la découverte, et suivons Bougainville dans la curieuse description de cette île charmante.

« Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Deux feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui, la veille, nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est. Nous courions à pleine voile vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de la

voile et de ses pagayes; elle nous passa de l'avant et se joignit à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par 42 hommes nus, qui nous présentèrent des branches de bananiers, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser. Alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure, hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un régime de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces premiers présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

« Bientôt plus de 100 pirogues de grandeur différente et toutes à balanciers, environnèrent les deux vaisseaux. Elles

étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous contre toutes sortes de bagatelles se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

« L'aspect de cette côte élevée en amphithéâtre nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crîmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à la cime isolée qui s'élevait au niveau des montagnes dans la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immense que la main d'un décorateur habile avait parée de guirlandes de feuillages. Les terraios moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et dans toute l'étendue de la côte il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie couverte de plantations; c'est là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous apercevions les maisons des insulaires.

« Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade qui s'élançait du haut des montagnes et précipitait à la mer ses eaux écumeuses. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisants. Nous désirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre. On ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

« Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges; il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce, outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille et quelques autres rafraîchissements, tels que poulets et pigeons. Les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreilles. Les trocs se firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes. A bord de *l'Étoile* il monta un insulaire qui passa la nuit sans témoigner aucune inquiétude.

« A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires; l'affluence des pirogues fut si grande autour des vaisseaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant : *Tayo!* qui veut dire ami, et en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles.

« On a vu les obstacles qu'il avait fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres; lorsque nous fûmes amar-

rés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes et de femmes qui ne se lavaient point de nous considérer; les plus hardis venaient nous toucher, ils écartaient même nos vêtements comme pour vérifier si nous étions absolument faits comme eux; aucun ne portait d'armes, pas même de bâton; ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit; il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine et criant plusieurs fois : *Tayo!* Le vieillard était père de notre hôte; il n'avait du grand âge que le caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure; sa tête, ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe; tout son corps, nerveux et rempli, ne montrait aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut à peine s'apercevoir de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité, fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple; son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

« On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison : elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur; elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un pilier. La déesse était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour et pouvait avoir six à sept pieds de haut sur environ un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

« Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe au dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau pendant le repas; il envoya chercher quelques pièces d'étoffes, et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requins; leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François I^{er}. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, sur-le-champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; et il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur de ce vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.

« Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Près d'y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siège. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous,

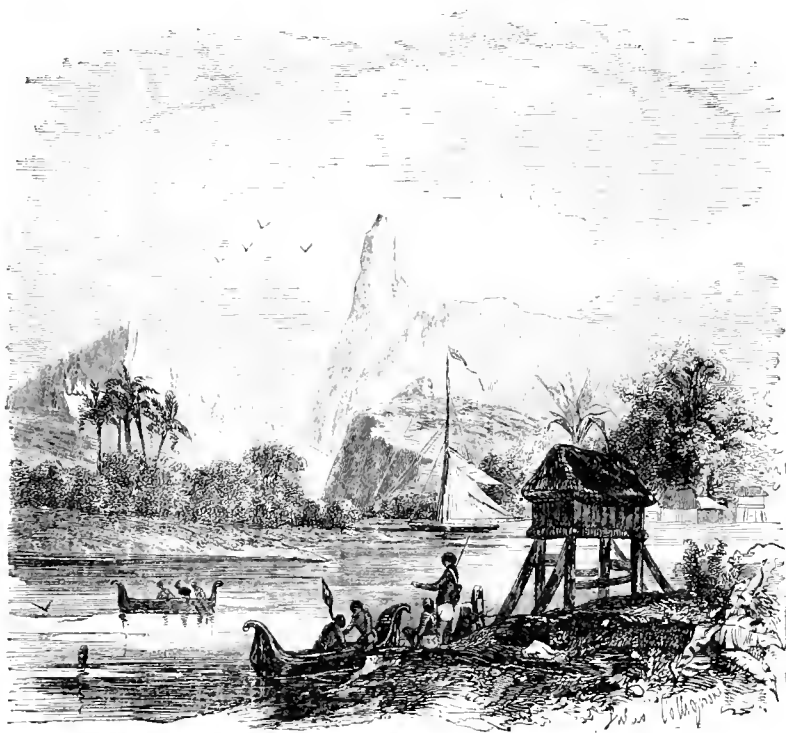
et d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique : scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

« Le 7 au matin, le chef, dont le nom est Ereti, vint à bord ; il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux ; ils aidaient de même à faire l'eau, emportant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eut, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches mêmes ; car il n'y a point en Europe de plus odieux filous que les gens de ce pays.

« Cependant il ne paraît pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons, tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardiens. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents desirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi tous les soirs trois de nos bateaux chargés de pierriers et d'espingoles se mouiller devant le camp.

« Au vol près, tout se passait de la manière la plus aimable ; chaque jour nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à rentrer dans les maisons, on leur y donnait à manger. »

(La suite au prochain numéro.)



Deuxième vue de Taiti.

LES VOLEURS ET LE GUIDE ENDOEMI.

Mon guide espagnol, qui avait reçu d'avance l'argent de son maître et le sien, ne se mit nullement en peine de remplir aucune des fonctions de sa charge. Il jouissait d'un privilège assez commun parmi les gens de sa classe, celui de dormir à cheval ; mais nul n'était plus heureusement doué que lui, sous ce rapport. En premier lieu, son infirmité (il était estropié), et plus encore son indolence, le rendaient incapable de marcher une partie de la journée, suivant l'usage, soit à travers les mauvais chemins, soit même

à travers les bons. Aussi quand je voyais ces hommes remonter sur leurs chevaux, j'avais peine souvent à me défendre d'un mouvement d'inquiétude, je savais qu'ils ne tarderaient pas à tomber dans un profond sommeil. Mon homme dormait donc à peu près la matinée entière ; la plupart du temps vous auriez dit un hibou surpris tout à coup par la brillante clarté du soleil. C'est après le diner, à l'heure de la sieste, que ces gens aiment surtout à user de leur prérogative ; la mule, de son côté, semble se prêter volontiers aux douces habitudes de son maître, et j'ai souvent perdu ainsi un temps précieux.

Le matin, mon guide, pour comble d'enemi, vint m'annoncer que mon cheval boitait, par suite des courses qu'il avait faites dans les montagnes, sans fers, et me proposa de l'échanger contre le bidet qu'il délivrerait des bagages; je refusai. Cette nouvelle disposition devait nécessairement causer du retard, et me mettre sous la dépendance d'un guide quant à la manière de voyager. C'était là son but. Je tins bon, alléguant que la roideur du cheval disparaîtrait avec l'exercice. Mais nous avançâmes difficilement, nos chevaux étant déjà fatigués, et obligés de piétiner dans les sables épais de la côte.

Comme je savais qu'avant d'arriver à Malaga nous aurions à parcourir les plus mauvaises routes de l'Espagne, j'en avertis le guide et lui recommandai de ne laisser approcher personne de son cheval pendant la route. La suite donna une idée du succès de ma précaution.

Le petit village de Nagirola était entièrement rebâti et paraissait en voie de prospérité; la pêche, jointe à quelque autre industrie, offre sans doute aux habitants de grandes ressources. Nous nous arrêtâmes dans cette ville pittoresque, qui a conservé le nom de Benal-Madena, comme au temps des Maures; elle est bâtie sur une masse colossale de stalagmite, ou de déposition de carbonate de chaux. Semblable à Tivoli, elle forme sur une moins vaste échelle des sites enchanteurs; une foule de rivières, incomparables pour la pureté de leurs eaux, l'arrosent en tous sens. Au-dessus règne le grand et salubre village de Mijas, où sont venus s'établir de nombreux propriétaires; mais comme il est appuyé contre cette haute muraille de chaux, les chaleurs d'été doivent y être vivement senties.

Environ à une lieue au delà de Benal-Madena, à mi-côte de la montagne de Mijas, on rencontre une vaste étendue de pays inculte qui s'incline jusqu'à la mer. En traversant cet endroit, je fus surpris de voir arriver de loin, contre l'ordinaire, une bande de paysans, au nombre de quarante ou cinquante au moins, marchant tous ensemble de notre côté. Je filai aussitôt à droite, afin de les éviter, bien que leur contenance calme et toute leur manière d'être ne me causassent aucune inquiétude. Ils étaient tous habillés de même et revenaient évidemment de leurs occupations dans les environs, pour aller dîner et faire la sieste. Mon hibou, assoupi, peu capable de suivre mes instructions, passa au milieu de la troupe, se livrant à sa merci. J'observai attentivement tous leurs gestes; ne pouvait-il s'en trouver quelques-uns parmi eux qui voulussent profiter de l'occasion offerte à leur cupidité. J'aperçus en effet deux individus de mauvaise mine, vêtus différemment, et n'ayant aucun rapport avec le reste de la bande; à peine avais-je eu le temps de reconnaître que ces hommes étaient des voleurs, qu'ils s'élançèrent sur mon guide que la foule les avait empêché d'apercevoir plus tôt, l'arrêtèrent tout court et mirent la main sur les bagages; mais au moment de continuer l'œuvre, l'un d'eux parut frappé de je ne sais quelle pensée, l'autre jeta un regard perçant et insignifiant derrière lui, puis tous deux poursuivirent leur route sans préférer une parole, sans rien faire de plus. J'avais tout vu, quoique je ne me fusse pas arrêté, et peu après j'arrivai devant une cabane, résidence des douaniers, qui se trouvait masquée par un terrain élevé. Ce poste, placé là exprès pour la sûreté des voyageurs, me sauva d'une aventure dans laquelle j'aurais joué un triste rôle. J'étais privé de mon fusil, grâce à ce valet menteur de Séville, qui l'avait mis hors de combat le matin, après l'avoir déjà fait

raccommoder à Bruxelles. Combien je fus heureux de passer inaperçu! si les voleurs n'avaient pas craint le voisinage, ils auraient tout simplement jeté à bas de son cheval l'imprudent dormeur, et seraient allés se réfugier dans les montagnes avec la bête et les bagages.

Pensant que nous n'avions plus rien à redouter de ce genre, je m'abstins de conter l'aventure à mon guide, qui probablement n'avait pas même aperçu un seul homme eu chemin. Mais nous l'avions échappé belle, car les paysans, selon leur charitable habitude, seraient restés simples spectateurs; quelquefois ils se mettent du côté des brigands. Dans ce cas, ma position eût été fort périlleuse: impossible de songer à la fuite avec un cheval à moitié mort de fatigue. Rien n'est donc plus nécessaire que de voyager bien armé; je méritais vraiment d'être puni de ma coupable négligence.

(Un Tour à Cordoue.)

LE COURAGE MORAL

DANS LA JEUNESSE,

ou

EXEMPLES DE FORCE CONTRE LE SORT, DE RÉSISTANCE ET DE SUCCÈS
DANS LES CARRIÈRES LES PLUS DIVERSES.

(SUITE.)

BEN-JONSON, COOK, DAMPIER, DESCARTES, etc.

Si le citoyen de nos villes, préoccupé de ses affaires, se trouve arrêté dans ses études scientifiques et littéraires, comment le soldat et le marin pourront-ils vaincre les obstacles plus nombreux encore qui les assiegent sans cesse pendant leur vie aventureuse, pour se livrer à ce genre de travaux. Néanmoins, grand nombre d'hommes célèbres en littérature et en philosophie ont appartenu à ces classes de la société. Le fameux Descartes, pour obéir à sa famille, entra à l'armée à l'âge de vingt-trois ans. Il servit d'abord le prince d'Orange, et plus tard Maximilien de Bavière. Il assistait avec ce dernier à la bataille de Fragne, en 1630, lorsque, réuni à l'empereur Ferdinand II, il remporta une victoire signalée sur Frédéric, électeur Palatin. Cependant la vie de soldat n'empêchait pas Descartes de poursuivre ses études philosophiques. Un jour, étant en garnison à Breda, dans les Pays-Bas, lorsqu'il faisait partie des troupes du prince d'Orange, il aperçut une foule de gens rassemblés autour d'une affiche collée sur la muraille. Comme elle était écrite en hollandais, langue qu'il ignorait (il était natif de la Touraine), il demanda l'explication à un de ses voisins. Le hasard voulut qu'il s'adressât justement au principal de l'université de Dort, mathématicien distingué. « Il s'agit d'un problème de géométrie très-difficile », répondit ce dernier d'un air railleur, dont on propose la solution aux gens les plus habiles de la ville. » Descartes, sans se laisser intimider par le ton et les manières du savant professeur, le supplia de vouloir bien lui traduire l'affiche; à peine l'ent-on mis au courant, qu'il assura tranquillement pouvoir accepter le défi. En effet, il se présenta le lendemain chez Beckman (ainsi se nomait le professeur), avec la solution complète du problème à la grande surprise de

ce personnage distingué, qui vraisemblablement n'avait jamais songé que tant de science fût possible hors de l'enceinte d'un collège ou d'une université.

Descartes, pendant son séjour à Breda, à cette même époque, posa les premières bases de la plupart de ses découvertes mathématiques qui lui ont valu plus tard tant de célébrité; il y écrivit aussi un traité de musique en latin, ainsi que plusieurs autres ouvrages.

Ben-Jouson s'engagea aussi comme simple soldat, préférant ce rude métier à celui d'ouvrier maçon, auquel le second mariage de sa mère l'avait condamné.

Il servit quelque temps dans les Pays-Bas, se battit contre les Espagnols, et acquit une réputation de bravoure dont il se montra passablement vain, étant plus âgé.

Telle fut aussi la destinée de George Buchanan, un des écrivains les plus élégants que les temps modernes aient produits: ce qui prouve d'une manière éclatante que rien ne saurait interrompre les poursuites intellectuelles des véritables amateurs de la science. La vie assez prolongée de Buchanan s'écoula presque tout entière dans une cruelle agitation. Né de parents pauvres, on l'envoya à l'université de Paris pour y être élevé aux frais d'un oncle qui mourut au bout de quelques années; privé de toutes ressources, dans l'impossibilité même de retourner chez lui, il se joignit à un corps d'armée particulier, qui allait servir en Écosse le duc d'Albany. C'est ainsi qu'il débuta dans la vie malheureuse dont les détails nous retiendraient trop longtemps; il est triste de penser que Buchanan, sans rival parmi ses compatriotes au point de vue de la science et du génie, occupant, de l'aveu de toute l'Europe, le premier rang comme poète, n'ait recueilli à cette fatale époque de troubles civils que la pauvreté, la persécution, la prison et l'exil. Mais nulle puissance de la terre ne pouvait le dépouiller de son *royaume*, de cette vaste intelligence où il puisa sans doute les forces qui l'aiderent à supporter ses peines. Il lutta contre l'infortune en se livrant plus que jamais aux travaux littéraires, et ce fut dans les doujons du Portugal qu'il composa cette fameuse version latine des Psaumes. Il venait d'achever son grand ouvrage sur l'histoire d'Écosse, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-seize ans, et dans le dénuement le plus complet. Se voyant près de sa fin, il se fit rendre compte de l'argent qui lui restait; la somme était si modique, qu'elle ne pouvait suffire aux frais des funérailles: il désira qu'on le distribuât aux pauvres. Une ville d'Espagne se chargea de lui rendre ses derniers devoirs.

Voiez encore l'immortel auteur de *Don Quichotte*, quelle vie fut jamais plus traversée que la sienne. Cervantes débuta aussi par l'état de soldat; il perdit une main à la guerre et resta captif cinq ans en Algérie. On lui rendit enfin la liberté. Il revint dans son pays natal, où il ne tarda pas à être compromis dans une mauvaise affaire et jeté de nouveau en prison, par l'arrêt injuste des magistrats: c'est alors qu'il écrivit la première partie de *Don Quichotte*. Peu de temps après la publication de son ouvrage, il fut remis en liberté. Cependant jamais Cervantes, malgré ses nombreuses productions littéraires, ne put réparer les maux causés par les fâcheuses circonstances qui le poursuivirent étant jeune. La dédicace du dernier ouvrage qu'il nous a laissé fut écrite quatre jours avant sa mort; il y parle de sa prochaine dissolution avec le plus grand calme. Cervantes mourut à soixante-neuf ans, le 23 avril 1617, une année juste après le grand S'inkaspear.

Combien d'autres encore, qui ont su mettre à profit les pénibles et laborieuses années passées au camp ou à bord d'un vaisseau, sont parvenus non-seulement à une haute instruction, mais à se faire un nom distingué dans les sciences et les lettres. Si Dampier, le célèbre navigateur anglais, n'avait pris le soin de repasser et d'accroître le peu de connaissances qu'il avait reçues avant de quitter son pays, il est presumable qu'étant si jeune au moment de s'embarquer, il eût tout oublié, quand on songe à la vie vagabonde et indisciplinée qu'il mena pendant si longtemps. Le récit de ses voyages nous en donne une preuve évidente. Nous n'avons pas d'ouvrages de ce genre écrits avec plus de vigueur et d'exactitude que ces volumes: ils révèlent à chaque page un esprit philosophique et profond d'une vaste étendue. A côté de Dampier, nous placerons un nom plus ancien, celui de John Davis. Ce marin a découvert, comme tout le monde sait, le détroit bien connu qui mène à la baie de Baffin. Davis n'était aussi qu'un enfant lorsqu'il partit; et c'est à l'époque où il remplissait les devoirs de sa profession, qu'il a dû acquérir les connaissances dont il a fait plus tard un bon usage. Non-seulement il nous a donné le récit de plusieurs de ses voyages, mais encore un traité sur l'hydrographie générale de la terre; il fut en outre l'inventeur d'un instrument (le quart de cercle) propre à prendre la hauteur du soleil en mer.

Robert Drury, dont l'ouvrage sur l'île de Madagascar, comprenant le récit de ses étranges aventures, est connu de tous (on vient d'en faire une nouvelle édition), mérite d'être cité parmi les auteurs élevés sur mer. Drury avait quatorze ans lorsqu'il partit pour les Indes. Au retour, le vaisseau échoua près de l'île dont nous avons parlé; il y resta quinze ans captif, et quand il trouva moyen de s'échapper, il avait presque oublié sa langue natale. Cependant il entreprit d'écrire sa vie, tâche qu'il accomplit pendant qu'il remplissait l'humble fonction de concierge à la Compagnie des Indes. L'ouvrage est écrit avec simplicité et bon sens. Il renferme d'intéressants détails sur les mœurs des habitants de Madagascar.

Falconer, généralement connu sous le titre d'auteur du *Naufrage*, vécut sur mer dès l'enfance. Il naquit probablement dans une des petites villes du comté de Fife, sur les limites du Frith et du Forth; mais on ne sait rien de positif à l'égard de sa ville natale, de sa famille, ni même de la manière dont il acquit les premiers éléments de son éducation, si ce n'est qu'il trouva un maître nommé Campbell, homme assez instruit, qui remplissait la charge de caissier du vaisseau sur lequel le prince Falconer s'embarqua. Quoiqu'il en soit, Falconer se fit connaître comme auteur à un âge peu avancé: c'est à vingt-cinq ans, dit-on, qu'il publia son poème sur la mort de Frédéric, prince de Galles, père de Sa Majesté George III. A dix ou douze ans, il avait déjà composé son *Naufrage*, qui est, à ce que l'on croit, le récit de ses aventures personnelles. Les succès littéraires de Falconer ne lui firent pas renoncer à sa profession. Il passa de la marine marchande au service royal, s'éleva petit à petit, et parvint à la charge de trésorier sur un vaisseau de guerre. Peu de temps après, il publia cet autre ouvrage qui a surtout contribué à faire sa réputation, le *Dictionnaire universel de la marine*, qui est encore un ouvrage modèle. Il a écrit plusieurs autres morceaux poétiques complètement oubliés. Aussitôt après la publication du dictionnaire, il fit voile pour le Bengale, comme trésorier de la frégate *l'Aurore*, dont on n'entendit jamais

parler, une fois qu'elle eut passé le cap de Bonne-Espérance.

Giordani, ingénieur et mathématicien italien du dix-septième siècle, fut dans l'origine soldat à bord d'une des galères du pape; ses moyens et sa bonne conduite ayant attiré l'attention de l'amiral, il lui donna en récompense la place de trésorier sur un de ses vaisseaux. Giordani, obligé de tenir la comptabilité, sentit pour la première fois le besoin de connaître l'arithmétique dont il n'avait pas la moindre idée. Il se mit à l'étude; et, à force de persévérance, sans conseil de personne, il parvint à se ranger au nombre des mathématiciens habiles; enfin, après avoir publié quelques bons ouvrages, on le nomma professeur au collège de la Sapienza, à Rome. Giordani mourut en 1711.

M. John Fransham, mort à Norwich en 1810, figure aussi sur la liste des hommes qui se sont élevés d'eux-mêmes; d'un autre côté, c'est le caractère le plus excentrique qu'on puisse rencontrer. Il resta environ deux ans apprenti chez un tonnelier; c'est là qu'il apprit les mathématiques. Plus tard il devint clerc d'avoué, mais ce genre de vie sédentaire ne convenait pas à un homme aussi pétulant; après avoir parcouru le pays, il finit par s'enrôler, mais il était si peu fait pour le service militaire, que ses chefs ne tardèrent pas à le congédier. On crut à la vérité s'apercevoir d'un dérangement de cerveau, lorsque son abjuration du christianisme en faveur du paganisme changea les doutes en certitudes. Bien qu'il eût publié plusieurs ouvrages à l'appui de sa bizarre théologie, et qu'il se conduisit sous d'autres rapports de la manière la plus excentrique, il trouva moyen de se suffire en donnant des leçons de mathématiques, qu'il était fort habile à enseigner, dit-on. Il habita Londres plusieurs années.

L'histoire de John Oswald a beaucoup de rapport avec celle de Fransham. On dit qu'il apprit seul le grec, le latin et l'arabe, pendant son séjour aux Indes, à l'époque où il remplissait les fonctions de lieutenant d'un régiment d'infanterie; à son retour en Angleterre, il publia successivement plusieurs pamphlets poétiques et politiques, et se fit remarquer par la bizarrerie de sa conduite et de ses opinions; non content de renoncer à toute nourriture animale, il affectait une grande prédilection pour la doctrine religieuse des Brahmanes. Quand la révolution française éclata, Oswald passa le détroit et alla offrir ses services à la république; il parvint au grade de colonel, et trouva enfin la mort dans une bataille.

Colomb lui-même, un des plus grands hommes qui aient jamais existé, s'il est vrai que les vastes projets glorieusement réalisés constituent la grandeur, poursuivit avec zèle, durant sa vie de marin, les études spéciales à sa position, acquit un nom distingué parmi les plus savants géographes et astronomes de son temps, et perfectionna les connaissances en littérature dont on lui avait donné quelques notions au collège. On raconte qu'il prenait souvent plaisir à composer des vers latins.

L'éducation du fameux Cook se fit de la même manière. Fils de pauvres paysans, il faillit accepter les offres d'un voisin généreux pour lui apprendre à lire, écrire et compter un peu. A l'âge de treize ans, on le reçut apprenti chez un boutiquier de la petite ville de Swaith, près de Newcastle: c'est là qu'il s'éprit de passion pour la mer, et peu de temps après, son maître ayant consenti à rompre son traité, il s'engagea sur un caboteur, faisant le commerce de charbons; puis il entra dans la marine royale, et s'y distingua

de telle manière, qu'au bout de trois ou quatre ans, on le nomma contre-maître du *Mercur*, qui faisait partie de l'escadre qu'on envoyait à Québec.

On put juger alors, pour la première fois, des progrès qu'il avait faits dans la partie scientifique de sa profession, car il venait de mettre au jour cette magnifique carte qu'il a tracée de la rivière Saint-Laurent. Cependant, il sentait le désavantage de son ignorance en mathématiques; et, tout en prenant part aux opérations hostiles dirigées contre les Français sur la côte de l'Amérique du Nord, il s'appliqua à l'étude des éléments d'Euclide, dont il ne tarda pas à se rendre maître; puis il se tourna vers l'astronomie. Un ou deux ans après, quand il stationnait encore dans les mêmes parages, il communiqua à la Société royale un rapport sur une éclipse solaire qui eut lieu le 5 août 1766, d'après laquelle il calcula, avec beaucoup d'exactitude et d'habileté, la longitude du point d'observation. Ce récit fut imprimé dans les Transactions philosophiques, et établit complètement sa réputation de marin savant et habile. Le gouvernement, d'après les sollicitations de la Société royale, se décida à envoyer dans la mer du Sud des hommes de choix, afin d'y observer le passage précis de la planète Vénus sur le disque du soleil (phénomène qui promettait d'intéressants résultats à l'astronomie). Cook fut appelé au commandement du vaisseau *the Endeavour* (l'Effort), destiné à faire le voyage. Il donna cette occasion de nouvelles preuves d'habileté, et tout en arrivant au but principal, il faisait encore d'importantes découvertes géographiques. Au retour, un an plus tard, on lui confia le commandement d'un autre vaisseau, destiné à parcourir les mêmes régions, mais ayant plus particulièrement en vue la solution de cette question, concernant l'existence d'un continent polaire au Sud. Il resta près de trois ans absent; néanmoins, grâce aux moyens admirables qu'il adopta pour conserver la santé de ses marins, il revint au pays natal, n'ayant à déplorer la perte que d'un seul homme. Après avoir fait, à ce sujet, un rapport à la Société royale, on l'admit au nombre des membres de ce corps savant, puis on lui décerna la médaille d'or de Copley, en récompense de ses travaux. Le récit qu'il a fait lui-même de ce dernier voyage passe pour un modèle dans ce genre de narration.

Tous nos lecteurs savent comment se termina la brillante carrière de Cook. Il entreprit un troisième voyage à la recherche d'un passage conduisant de la mer Atlantique à la mer Pacifique, le long de la côte du nord de l'Amérique. Ce but ne fut pas rempli, mais l'infortuné commandant put encore pendant son voyage enrichir la science de plusieurs autres découvertes. La mort du capitaine Cook eut lieu le 14 janvier 1779, à Oueyhi, dans une émeute excitée par les natifs de l'île. L'Europe entière partagea les regrets de ses compatriotes. Le gouvernement accorda des pensions à sa veuve et à ses trois fils; la Société royale fit frapper une médaille en son honneur; l'Académie florentine fit son panégyrique; une foule d'autres hommages lui furent rendus par les sociétés publiques et par un grand nombre de particuliers. Voilà comment les efforts persévérants de ce grand homme lui acquirent, malgré son obscure naissance, cette réputation aussi vaste que l'univers, dont le souvenir ne s'effacera jamais, du moins tant que l'histoire parlera du siècle où il vécut. Mais qu'est-ce que cette renommée, tous ces honneurs, comparés aux précieuses qualités morales de Cook. Il avait combattu, il avait ennobli son être, et s'était placé bien haut parmi les précepteurs et les

bienfaiteurs de l'humanité; il avait enfin su trouver le seul bonheur véritable, le seul qui soit digne de notre ambition, le seul qui puisse offrir une ample récompense au travail, à l'étude et à l'activité de l'homme qui s'efforce à pratiquer la vertu. Aucun des camarades de Cook ne s'est élevé au-dessus de sa condition; pas un n'a peut-être grandi, même sous le rapport intellectuel.

Loin de le regretter, bien des gens diront que tous ceux qui se sont contentés de la sphère où la Providence les avait placés ont été probablement aussi heureux que d'autres plus favorisés et plus ambitieux. N'est-ce pas là jeter un coup d'œil trop léger sur la vie et la nature humaine? Tout homme qui réfléchit sur le passé et sur l'avenir, se dira qu'il aurait pu étendre les facultés que Dieu lui avait données. Il ne s'agit ici ni d'honneur ni de richesses, on y arrive facilement; d'ailleurs le bonheur n'est pas là. Mais il faut que nous ayons atteint quelque progrès intellectuel et moral pour être satisfaits de nous-mêmes; sans quoi plus de contentement possible, en jetant un regard sur le temps passé ou à venir.

Personne n'échappe à cette puissance intérieure, et s'il était possible qu'un simple désir nous procurât le bonheur en question, tous les hommes s'empresseraient d'user de ce privilège. Qui voudrait vivre dans l'ignorance si, pour acquérir la science, on n'avait autre chose à faire qu'à regarder passer les nuages? Mais le travail épouvante; nous n'avons pas le courage de l'entreprendre. A dire vrai, ces luttes infatigables donnent à la science toute sa valeur; par elles nous découvrons le mérite qui est en nous, en même temps qu'elles nous mènent au but, et deviennent la source de cette satisfaction dont nous avons parlé; d'ailleurs le travail lui-même finit par être plein d'attraits.

Nous pourrions citer, à côté de Cook, plusieurs autres marins qui ont trouvé moyen de cultiver aussi la littérature et les sciences, sans jamais négliger aucun des devoirs de leur laborieuse profession. *Yanccouer*, formé par Cook, nous a donné le récit habilement écrit de son voyage autour du monde en 1790 et les quatre années suivantes. Le lieutenant Flinders, commandant l'expédition de 1801, chargée de surveiller la côte de la Nouvelle-Hollande, publia plus tard le récit de son voyage, en y ajoutant un volume de cartes fort estimées, qui placent leur auteur au premier rang des modernes hydrographes.

N'oublions pas de rappeler ici lord Collingwood, homme du plus grand mérite, bien qu'il n'ait jamais rien publié. La correspondance qu'on a fait paraître depuis sa mort nous le représente comme un des meilleurs écrivains modernes. Cependant il entra au service de la marine à treize ans, et vécut fort peu de temps sur le continent. On s'étonnait, en général, de ce talent épistolaire; mais il avait toujours aimé à lire et à s'occuper de littérature, et la vie errante de marin ne l'empêcha pas de se livrer à ses goûts.

Il ne nous convient pas d'appeler ici l'attention sur les hommes qui vivent encore de nos jours; mais les noms des officiers de marine français, anglais, américains, allemands, les Kotzebue, les Dumont d'Urville, les Freycinet, qui sont à la fois d'habiles commandants et haut placés comme savants, se présenteront en foule à la mémoire de tous ceux qui ont étudié les annales des peuples modernes.

LE DEVOIR ET L'HÉROÏSME

CHEZ LES FEMMES.

LA VIE DES FEMMES ORIENTALES.

VISITE AU HAREM.

Les Orientaux, conduits et formulés par Mahomet, ont fait de leurs femmes des esclaves parées: le devoir et l'héroïsme n'appartiennent en réalité qu'à la chrétienne. On citerait vainement dans les annales orientales un caractère comparable à cette adorable Jeanne Gray, si pure, si savante, si délicate, dont nous conterons plus tard l'histoire.



Le christianisme a émancipé la femme; ce n'est ni l'héroïsme ni le devoir qu'il faut attendre des esclaves orientales, mais une existence toute sensuelle et matérielle, la vie de gracieux enfants, telle que l'a décrite une voyageuse anglaise de cette dernière époque.

« J'habitai le Caire quelque temps, dit-elle, sans avoir jamais osé me risquer sur un de ces âges gigantesques dont l'aspect est vraiment formidable. A l'exemple de la plupart des femmes du pays, je me bornais à la selle ordinaire, recouverte d'un petit tapis de pied. Mais quand il s'agit de visiter les grands harems, *l'âne colossal* est absolument de rigueur. On fait, je trouvais cette monture infiniment préférable à celle de ma bourrique habituelle. J'étais, il est vrai, sans cesse obligée de courber la tête chemin faisant, sous les portes; je risquais aussi de me heurter contre les fenêtres saillantes des premiers étages: il fallait être toujours sur le qui-vive; mais, à cela près, le *grand âne* méritait assurément la préférence sur les autres.

Arrivée à la maison d'Ilabeed-Efendei, et après avoir franchi la porte extérieure, je vis que les appartements du harem ne se bornent pas aux premier et second étages, comme pour la plupart des maisons des grands du pays : ils forment une habitation séparée, complète, et différente de celle des hommes. Après avoir traversé une salle spacieuse, pavée en marbre, nous fûmes reçues à la porte du premier appartement, par la fille aînée d'Ilabeel, qui me fit les salutations orientales d'usage, touchant avec sa main droite ses lèvres et son front ; quoique entourée d'esclaves, elle voulut me débarrasser elle-même de mon costume de cheval. C'était le comble de la politesse ; les visiteurs ne sont ordinairement accueillis d'une manière aussi flatteuse que par les classes moyennes ; dans les grands harems, les esclaves sont seuls chargés de procéder à cette cérémonie, à moins qu'un des membres de la famille ne veuille spécialement honorer un personnage de haut rang.

Quand je visite les nobles pays, je reprends, pour mon costume de cheval oriental, mes robes à l'anglaise ; je me dispense ainsi de certains usages humiliaants. Sous les vêtements turcs de l'intérieur, je serais obligée de m'y soumettre contre mon gré. En ma qualité d'Anglaise, la haute société m'accueille, non-seulement comme une égale, mais comme une supérieure. Jamais je ne suis allée au delà des salutations ordinaires en usage, à moins que je ne voulusse donner une marque de déférence à quelques femmes âgées. Dans ce cas, je m'incline respectueusement, je baisse ma main droite avant de la porter à mes lèvres et à mon front. Quand j'accepte des sucreries, du café, des sorbets, etc., et que je rends l'assiette qui les contenait, je fais le salut obligé à la première femme du harem, dont le rang est indiqué par la place qu'elle occupe sur le divan.

Chez moi, et quand je vais chez les femmes de la classe moyenne, je porte le vêtement ture, qui est ou ne peut plus commode et bien adapté au climat. Mais pour sortir, j'ai toujours pris le costume de cheval oriental, que je vous ai décrit.

Lorsque la dame en question m'eut aidée à ôter mon pardessus, une des esclaves de service s'en empara, l'enveloppa dans un délicieux mouchoir de cachemire rose brodé en or, et fut le porter, selon la coutume, dans une pièce voisine ; on obtient ainsi quelques instants de plus, quand le visiteur veut se retirer avant qu'on ait pu lui présenter d'autres rafraîchissements.

Ma nouvelle connaissance me conduisit au divan, près de la place d'honneur réservée à sa mère, cousine germaine du dernier sultan Mahmoud. Celle-ci ne tarda pas à venir ; elle me fit aussi l'accueil le plus gracieux, me laissa à sa droite, tandis que la grand'mère du pacha Abbas était à sa gauche. Peu de temps après, la seconde fille se réunit à nous, m'adressa en termes choisis des paroles pleines de bienveillance. Son costume était si brillant, que je vous en ferai la description.

Sa tête était ornée d'un cachemire foncé, tortillé autour d'un *tarbouch* ; une magnifique gerbe de diamants, fixée à droite, ombrageait une partie du front. Cette gerbe se composait de gros brillants représentant trois luths au centre, d'où s'échappaient trois branches de forme ovale, longues au moins de cinq pouces. Très-haut, sur le côté gauche, on voyait un nœud de diamants qui retenait une touffe de boucles artificielles sans doute ; le gland de soie bleu de rigneur attaché au *tarbouch* se partageait, et flottait de chaque côté. Sa longue tunique, ses larges pantalons

étaient en étoffe des Indes foncée, à fleurs ; un beau cachemire entourait sa taille ; elle avait sur le cou plusieurs rangées de grosses perles fines entremêlées de grains d'or.

Cependant, malgré tout ce luxe, elle n'en était pas moins étrangement défigurée ; ayant imaginé, de se peindre de larges sourcils noirs les plus disgraciés, de manière à effacer entièrement l'expression naturelle donnée à sa physionomie. Les femmes de toutes les classes ont, en général, adopté cette singulière manie.

Une foule d'esclaves blanches, formant un grand demi-cercle devant nous, recevaient des mains des gens placés dans l'antichambre des plateaux d'argent couverts de friandises, disposées sur des plats de cristal, dont chacun renfermait trois cuillers, lesquelles portaient aussi chacune deux morceaux de sucreries. Puis venaient aussi le café, les petites tasses de porcelaine de Chine, placées comme à l'ordinaire, sur un pied qui a la forme d'un coquetier, non pas uni ou en filigrane comme dans les maisons ordinaires, mais enrichi de diamants. Ces pieds sont assurément fort élégants, mais plus coûteux que de bon goût. Le café ne se sert jamais sur le plateau, l'esclave l'offre à chaque personne, tenant gracieusement le pied de la tasse entre le pouce et l'index de la main droite. Ces rafraîchissements ne tardèrent pas à être remplacés par des sorbets enfermés dans des tasses de cristal, avec leurs soucoupes et leurs couvercles élégamment taillés ; chaque plateau avait sa riche couverture brodée que l'esclave enleva quand elle s'approcha de nous. Après avoir bu à peu près les deux tiers de notre sorbet (l'usage ne permet pas qu'on en prenne davantage), une femme vint nous apporter le grand mouchoir blanc brodé, qui doit servir à s'essuyer la bouche ; mais il suffit de l'approcher de ses lèvres, on passerait même pour novice si on l'employait autrement.

On me proposa, avant de partir, de visiter la maison : alors la fille aînée me passa le bras autour du cou, et me conduisit ainsi vers une pièce magnifique environnée de divans ; la partie élevée était recouverte de nattes indiennes, puis, au milieu de la salle, s'élevait la plus élégante fontaine que j'aie jamais vue en Égypte, délicieusement inrustée de marbre rouge, blanc et noir. Le plafond, chargé de riches et magnifiques arabesques, contrastait singulièrement avec les murailles toutes blanches, sans ornements, à l'exception du bois qu'on avait couvert de tuiles flamandes.

On me fit monter à l'étage supérieur, toujours dans la même position. Rien de plus divertissant et de plus flatteur en même temps, quand on songe que ces dames appartenaient à la famille royale de Turquie.

Nous entrâmes dans la chambre qui donne sur les bains, fort commodément arrangée et meublée de divans ; mais le voisinage nous envoyait une vapeur chaude si désagréable, que nous en sortîmes volontiers pour aller respirer l'air frais de la galerie.

Arrivées sur l'escalier, la seconde fille d'Ilabeed-Efendei vint remplacer sa sœur. Mon cou changea de bras ; nous descendîmes et rentrâmes dans la première salle où j'avais été si bien accueilli. Au moment du départ, la fille aînée prit mes vêtements de cheval des mains de l'esclave, et se disposa à m'habiller ; mais sa sœur lui dit : « Vous les avez ôtés, c'est moi qui dois les remettre. » La première y consentit presque, tout en gardant le *habarah*, de sorte qu'elles présidèrent ensemble à ma toilette. Après m'avoir saluée comme à l'ordinaire, elles me serrèrent cordialement la main et me laissèrent la joue. Puis ces dames, suivie

d'une foule d'esclaves blanches, m'accompagnèrent jusqu'à la cour, que nous traversâmes pour retrouver la grande porte par laquelle j'étais entré. Elle était tout simplement fermée par une grande natte suspendue, formant le rideau du harem; de nombreux esclaves noirs vinrent aussitôt de l'intérieur soulever cette redoutable barrière; ces dames nous dirent adieu, et rentrèrent avec leurs femmes. Le gardien principal monta d'abord sur la plateforme élevée et m'installa sur l'âne, tandis que deux autres

arrangèrent mes pieds dans les étriers, nos domestiques ayant été relégués plus loin derrière la maison.

Quelques jours après cette visite, on m'envoya une seconde invitation du harem, dans laquelle on promettait de donner à mon intention une fête et un magnifique concert.

Toutes les joies et toutes les peines des femmes musulmanes sont sensuelles et physiques. Celles des femmes chrétiennes sont toutes intellectuelles et morales.

PETITES MORALES.

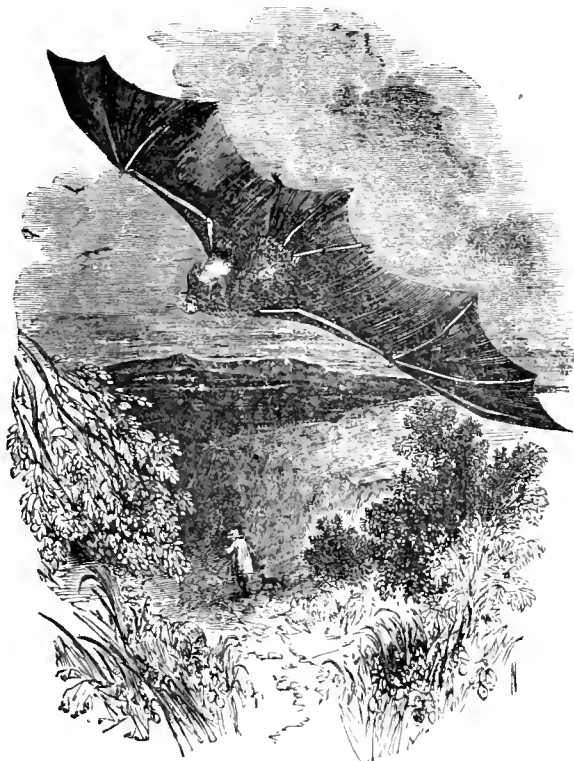
CARNET D'UN VIEUX CURÉ.

La Chauve-Souris. — Le Narval.

LA CHAUVE-SOURIS.

La faculté de voler n'appartient pas seulement aux oiseaux. Les milliers d'insectes, dont les ailes membraneuses brillent au soleil, semblent même se complaire bien plus dans les airs que les autres oiseaux; les mouches, qui vont et viennent sans cesse, et pénètrent dans nos appartements, sont infatigables. Parmi les quadrupèdes volants, la chauve-

souris est une des plus remarquables. Si vous n'avez jamais vu de près cette singulière petite créature, vous ne pouvez vous en faire une idée; sa petite figure noire paraît timidement au milieu de grandes ailes décharnées dont elle se voile, et ses yeux brillants la rendent très-séduisante. J'attrapai une fois une chauve-souris dans une chambre, que je conservai plusieurs jours. Je la nourrissais d'insectes qu'elle dévorait en se couvrant la figure de ses ailes, se bornant à manger les corps et rejetant tout le reste; tantôt elle s'installait sur la fenêtre, sautait sur les mouches qui voltigeaient contre les vitres; tantôt elle en guettait une qui se dirigeait vers la fenêtre, et s'élançait de manière à l'attraper au milieu de la chambre. On croit,



en général, qu'une chauve-souris est obligée de s'élancer d'un endroit élevé pour voler: c'est une erreur. J'ai vu la mienne prendre son élan étant à terre, sans la moindre difficulté.

Les ailes de la chauve-souris ne ressemblent pas à celles de l'oiseau. elles n'en sont pas moins admirables. Imaginez que vos quatre doigts sont presque aussi longs que tout votre corps, recouverts d'une peau (espèce de cuir)

qui s'étend encore sur les deux côtés du corps jusqu'aux pieds, vous aurez ainsi une idée de la chauve-souris ; mais comme la queue de cette bête est assez longue, la peau continue à s'y étendre jusqu'au bout.

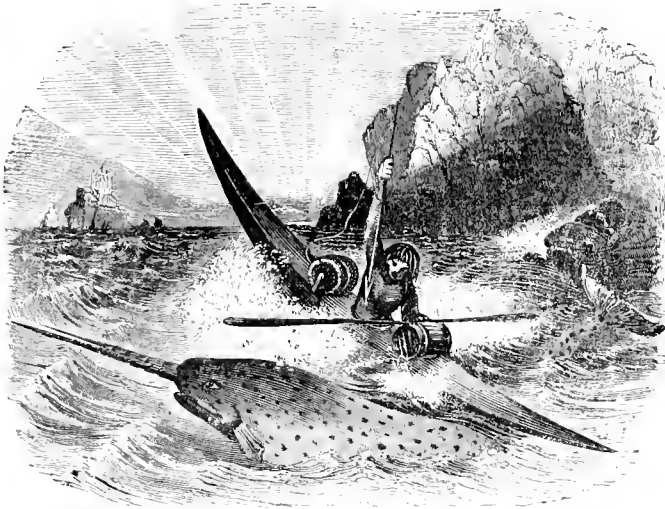
On compte jusqu'à dix-sept espèces différentes de chauves-souris en Angleterre, dont la plupart ne sont guère plus grosses qu'une souris. Elles se cachent le jour, soit dans le creux d'un arbre, soit dans de vieux bâtiments ou dans l'intérieur des maisons. A peine la nuit a-t-elle paru, qu'elles sortent de leurs retraites, voltigent sans bruit, mais rapidement, allant et venant dans les vertes allées, au-dessus des rivières, et se posent au sommet des plus grands arbres, attirées dans ces lieux par l'abondance des insectes de toute espèce, et surtout des mites qui s'y trouvent et dont les chauves-souris aiment à se nourrir. Cependant, c'est l'été seulement que ces petites créatures sont avides des jouissances qu'elles se procurent au dehors ; pendant tout l'hiver la chauve-souris reste suspendue par ses griffes de derrière, la tête baissée dans quelque coin obscur, cédant à un état léthargique qui ressemble à la mort.

On voit, dans plusieurs pays chauds, des chauves-souris aussi grosses que des chats, dont les ailes ont cinq pieds de largeur : elles mangent, en général, des fruits, mais on prétend qu'elles aiment à sucer le sang.

LE NARVAL OU LICORNE DE MER.

Le pauvre habitant du Groënland se risque seul à attaquer le narval, sans s'effrayer de ses trente-six pieds de long. Cet animal, de l'espèce de la baleine, produit comme

elle une quantité d'huile très-précieuse. On tire aussi parti de l'ivoire magnifique de sa dent contournée postée au sommet de la tête, et qui s'avance comme une grande corne, d'où lui vient probablement le nom de licorne de mer. Quoique redoutable par sa dimension, le narval est timide, inoffensif, et le pêcheur ne craint pas de le harponner. Il commence par préparer un canot singulièrement construit, recouvert entièrement d'une peau de veau marin, au milieu de laquelle il fait une ouverture assez grande pour y passer le corps ; puis il endosse un habit de la même peau, bien juste à sa taille. Une fois dans le canot, le bas du vêtement s'étale autour de l'ouverture et le recouvre de manière à empêcher l'eau d'arriver jusqu'à ses pieds. La construction particulière du bateau fait qu'il flotte toujours, lors même que la mer est mauvaise. Si cependant il vient à culbuter, peu importe au pêcheur, il ne s'en effraye guère ; un bon coup de rame le relève promptement, tandis que son habit de peau l'a empêché de se mouiller. Voilà donc ce pauvre homme établi dans son bizarre canot, avec sa lance au bout de laquelle est attaché un gros peloton de corde ; il rame hardiment au milieu des vagues orageuses ; tout à coup il voit nager un narval, qu'il a pu distinguer de loin, la blancheur de sa peau bigarrée de brun se détachant à merveille sur l'eau ; il avance doucement et avec précaution, de peur de l'effrayer, quoiqu'il se hâte d'arriver avant qu'il ait eu le temps de disparaître. A une petite distance de lui, il lance de toute sa force le harpon sur le corps de l'animal sans le retirer. Le narval se replonge aussitôt, et le peloton se dévide jusqu'à ce qu'il soit obligé de revenir sur l'eau, comme la baleine, pour respirer. Vous aurez peine à comprendre que des hommes se nourrissent de la chair et de l'huile de cet animal ; cependant on les verrait souffrir et dépérir s'ils en étaient privés.



LE LIVRE DES FAMILLES

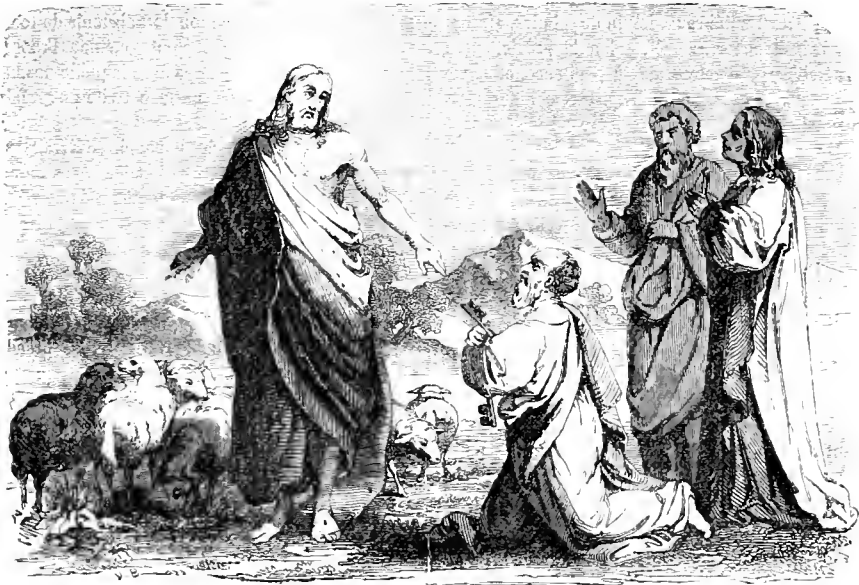
OU

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 8. — 1^{er} Volume.

1^{er} Juin 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



FÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Parmi les solennités instituées pour honorer les grands serviteurs de Dieu, il n'en est point, après celles de Marie, qui aient inspiré une si universelle allégresse à la catholicité que la fête du saint précurseur du Messie. Fant-il s'en étonner lorsqu'on lit dans les divines Écritures que parmi les enfants des femmes il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. De quelle bouche est émane un si magnifique témoignage ? de celle de Jésus-Christ lui-même.

Sa naissance fut miraculeuse. Zacharie son père, un des prêtres de la loi de Moïse, offrant un jour des parfums au Seigneur, pendant que le peuple se tenait dans le parvis du temple, eut une merveilleuse apparition. L'ange Gabriel se montra à ses regards surpris. Le messager céleste se tenait debout au côté droit de l'autel, et Zacharie était saisi de frayeur. Ne craignez pas, lui dit l'ange ; votre femme Elisabeth, quoique stérile, vous donnera un fils qui sera

grand devant le Seigneur. Il aura le nom de Jean. Or, ce nom *Joannes* signifie plein de grâce. L'ange continue : « Ce fils vous comblera de joie, il sera pour plusieurs un sujet d'allégresse. Dès le sein de sa mère, il sera rempli du Saint-Esprit ; il convertira plusieurs d'entre les enfants d'Israël à leur Dieu... » Zacharie ne voulut point ajouter foi aux paroles de l'ange : « Je suis vieux, dit-il, et mon épouse est d'un âge avancé. L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel qui me tiens en la présence de Dieu. J'ai été envoyé pour t'annoncer cette nouvelle. En punition de « ton incrédulité, tu seras privé de l'usage de la parole « jusqu'au jour où s'accomplira ce que je t'ai prédit. »

Le peuple attendait que Zacharie sortit du temple, selon la coutume, après avoir fait brûler ses parfums sur l'autel. L'époux d'Elisabeth sort enfin, mais ne peut articuler une seule parole pour expliquer la cause de son retard. Il se retire dans sa maison, et Elisabeth conçut, selon la parole de l'ange.

Le temps de l'enfantement arriva. On porta l'enfant au temple pour la cérémonie de la circoncision. On voulait lui imposer le nom de Zacharie. La mère disait : Il s'appellera Jean. Et l'on observait que dans la famille jamais personne n'avait porté un tel nom. On faisait signe au père pour lui demander son avis. Zacharie prend une tablette et écrit : Jean est son nom. Aussitôt sa langue se délie, il entonne un chant prophétique. C'est le sublime cantique *Benedictus* que l'Eglise se plaît à répéter tous les jours dans son office. On y trouve surtout ces paroles adressées par le père à son jeune fils : « Et toi, o enfant, tu seras nommé le prophète du Seigneur, car tu marches devant lui pour préparer ses voies. »

L'enfant prédestiné se fortifiait, nous dit saint Luc, par l'esprit du Seigneur qui était en lui. Il vivait dans les déserts, se livrant à la mortification, jusqu'au jour où sa mission surnaturelle devait le faire connaître au peuple d'Israël. Son vêtement était des plus grossiers ; sa nourriture consistait dans les santerelles du désert et le miel sauvage. La boisson favorite des Hébreux, le vin de palmeier, *sicera*, ne devait jamais éteindre sa soif, selon la prédiction de Gabriel. Il était le prédicateur de la pénitence, et sa vie devait répondre à sa doctrine. Pour faire comprendre aux Juifs la nécessité de se purifier de leurs péchés, il leur donnait, dans le Jourdain, le baptême de la pénitence qu'il ne faut pas confondre avec le sacrement de ce nom. Jésus-Christ lui-même daigna se soumettre à cette humiliante pratique, afin de donner l'exemple. Le Sauveur des hommes, la pureté par excellence, le saint, le juste, descend, lui aussi, sur les bords du Jourdain. Jean le baptise comme s'il était pécheur, et de là le surnom de Baptiste, donné au saint précurseur. Ce baptême n'était donc pas, nous ne saurions trop le répéter, en faveur de quelques chrétiens peu instruits, le sacrement de baptême institué pour effacer le péché originel dans les enfants et tous les autres péchés dans les adultes. Certes, l'humanité de Jésus-Christ n'était point souillée de cette tache d'origine.

Nous avons entendu Gabriel annoncer à Zacharie que Jean, dès le sein de sa mère, serait rempli du Saint-Esprit. D'autre part, l'Eglise croit que Marie, mère du Verbe incarné, fut pareillement conçue sans tache dans le sein de sainte Anne sa mère. C'est pourquoi nous célébrons par une solennité particulière la naissance de Marie, celle de saint Jean et celle du Fils de Dieu. Pour cette dernière, au surplus, nous avons des motifs encore plus augustes qui nous y déterminent. Mais ces trois natiuités sont les seules auxquelles l'Eglise a attaché une festivité spéciale. Ainsi, *le plus grand des enfants des femmes*, pour emprunter le langage de la Sagesse incarnée elle-même, partage avec gésus et Marie la sublime prérogative d'un solennel mémorial du jour de sa naissance.

Jean-Baptiste a subi le martyre de la vérité. Son zèle à reprocher à l'incestueux Hérode l'infamie de sa conduite lui valut d'abord la prison. Rien ne put vaincre la sainte fermeté du prophète. L'impure Hérodiade exige que la tête du saint précurseur du Messie lui soit apportée sur un bassin, pour en repaître ses yeux vindicatifs. Son horrible exigence est assouvie. Ainsi fluit la glorieuse carrière de Jean-Baptiste avant la mort de Jésus-Christ. Il était né avant le Messie, comme l'aurore qui annonce le jour. Il disparaît de la terre avant son maître, qui devait, lui aussi, mourir pour la vérité. Jean mérita donc d'être, à tous les titres, le précurseur de l'Homme-Dieu. Une fête est consacrée au

martyre de Jean-Baptiste, sous le nom de Décollation. L'Eglise la célèbre le 29 du mois d'août.

La natiuité de saint Jean-Baptiste a été constamment environnée d'éclat, principalement au moyen âge. Mais déjà, du temps de saint Augustin, elle était solennisée. Au commencement du sixième siècle, le concile d'Agde la plaçait immédiatement après celles de Pâques, de Noël, de l'Épiphanie, de l'Ascension et de la Pentecôte. On célébrait même une messe de la nuit de la Vigile, comme pour les grandes solennités dont nous venons de parler. La fête de la Natiuité de Saint-Jean est plus ancienne que celle de la Natiuité de la sainte Vierge, quoique très-certainement depuis la prédication de l'Évangile on ait honoré d'un culte particulier la bienheureuse mère de l'Homme-Dieu. Une sorte de carême préparatoire précédait la fête de saint Jean-Baptiste. On le réduisit plus tard à trois semaines, plus tard encore à un simple jeûne de la veille, et enfin aujourd'hui, du moins en France, depuis près d'un demi-siècle, ce jeûne est aboli. La fête elle-même y a été supprimée, quant à l'obligation de s'abstenir de toute œuvre servile. Il ne reste donc, surtout pour nous Français, qu'un bien faible reste de la pompe avec laquelle nos bons et religieux pères solennisaient la natiuité du grand précurseur de Jésus-Christ.

Dans le troisième siècle, le peuple se livrait à une foule de pratiques sans doute fort louables dans leur principe, mais qui ne provenaient pas toujours d'une religion bien éclairée. Ainsi, selon Durant de Mende, on ramassait des os et d'autres immondes objets auxquels on mettait feu, afin de produire une épaisse fumée. On voulait ainsi mettre en fuite certains dragons que l'on croyait voler dans les airs, et corrompre de leurs ordures les puits et les fontaines. On promenait dans les champs des brandons faits d'écorces d'arbre allumées. Ceci signifiait que saint Jean fut la lumière destinée à précéder le flambeau de justice, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, en plusieurs lieux, la veille de Saint-Jean, on dresse devant la porte de l'église un grand bûcher auquel le curé vient mettre le feu en cérémonie. On fait une procession autour de ce feu en chantant des hymnes en l'honneur de saint Jean-Baptiste. A propos d'hymnes chantées en cette fête, il en est une dont l'origine est assez curieuse, et dont la première strophe peut offrir beaucoup d'intérêt aux musiciens. Durant de Mende, que nous avons déjà cité, raconte le trait suivant : « Paul Diacre, historiographe de l'Eglise romaine, moine du célèbre couvent de Mont-Cassin, dans le royaume de Naples, voulant un jour remplir son ministère, en bénissant le cierge pascal, fut tellement enrôlé que sa voix, auparavant si claire, ne pouvait plus se faire entendre. Afin d'obtenir la guérison de ce mal, il composa, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, l'hymne qui commence par les mots : *Ut queant laxis*. Voici la traduction de la première strophe : Afin que vos serviteurs, o saint Jean, puissent chanter les merveilleux faits de votre vie, avec une voix pleine et sonore, dégagez leur bouche compable des liens qui la captivent. » A peine avait-il fini que son mal cessa, et que sa voix redevint aussi belle qu'auparavant.

On sait qu'au onzième siècle le fameux Guy d'Arezzo adapta à chacune des notes de la gamme du chant un nom qui subsistait jusqu'à nos jours. Le nom de chacune de ces notes est tiré de la première syllabe de chaque hémistiche ou demi-vers de cette première strophe que nous

avons traduite. Nous devons donc présenter le texte latin, en désignant par des caractères italiques les syllabes qui ont fourni le nom des notes :

Ut queant laxis resonare fibris
Mira gestorum famuli tuorum
Solve polluti labii retum
 Sancte Joannes

L'ancien chant de cette hymne est disposé de telle sorte que les syllabes musicales *ut, re, mi, fa, sol, la*, montent en réalité cette hexachorde phonique. Depuis longtemps on a changé ce chant. Ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux.

Nous ne devons pas oublier une belle prérogative qui est attachée au nom de ce saint précurseur du divin Messie ; c'est que l'église mère et maîtresse de toutes les églises du monde catholique, la cathédrale de Rome, est placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. C'est la basilique connue à Rome sous le nom de Saint-Jean de Latran. Elle fut bâtie par l'empereur Constantin, comme nous l'avons dit dans le *Livre des Familles* du mois d'avril dernier. En France, l'église primatiale des Gaules, c'est-à-dire la cathédrale de Lyon est placée aussi sous le vocable du saint précurseur. Plusieurs autres cathédrales et un nombre immense d'églises paroissiales, sur toute la surface du monde chrétien, se glorifient d'être placées sous le patronage de saint Jean-Baptiste. Il est bien certain qu'après le nom sacré de Jésus et celui si vénérable de Marie, il n'en est point qui mérite plus de respect que celui de Jean-Baptiste.

Nous terminerons en disant que les infidèles de l'Orient, les sectateurs de Mahomet solennisent à leur manière la fête de Jean-Baptiste. Elle est pour eux un sujet de grande joie, et son nom n'y est prononcé qu'avec honneur. Il ne faut point s'étonner de ceci, car, pour les musulmans, c'est un vestige des pompes religieuses que les chrétiens orientaux célébraient en la fête de saint Jean. D'ailleurs, les Turcs honorent singulièrement les anciens patriarches et les prophètes.

FÊTE DE ST-PIERRE ET DE ST-PAUL.

« Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Par ces paroles extrêmement remarquables le divin fondateur de l'Église attribua à ce grand apôtre une haute juridiction sur la société des fidèles répandus dans tout le monde. Ces expressions semblent reposer sur un jeu de mots qui, aux yeux des personnes peu versées dans la science religieuse, sembleraient assez peu graves dans la bouche de Jésus-Christ. L'Évangile nous apprend que cet apôtre, au moment où il fut appelé à faire partie des disciples qui accompagnaient Notre-Seigneur, portait le nom de Simon. Mais Jésus l'avait choisi pour être le chef de ses apôtres et plus tard le prince de cette Église qu'il enfanterait douloureusement sur la croix. Dans cette prévision, au moment où Simon ayant tout abandonné se présente à Jésus : « Tu es Simon fils de Jona, lui dit le divin maître, et tu porteras désormais le nom de Céphas. » Ce dernier terme, en langue syriaque, signifie Pierre. Les Grecs l'ayant traduit par *Petros*, et les latins par *Petrus*, nous en avons fait

Pierre dans notre langue. En conservant dans les paroles que nous avons citées les deux termes syriaques, Jésus-Christ a parlé ainsi : « Tu es Céphas et sur cette Céphas je bâtirai mon Église, etc. » Notre langue rend, comme on voit, merveilleusement ces paroles allégoriques du Sauveur.

Cette vocation de Simon nous offre encore une autre parole non moins admirable de Jésus-Christ qui cherchait à instruire par des comparaisons dont le sens était saisissable à des intelligences bornées. André était en ce moment occupé de la pêche avec son frère Simon : « Venez à ma suite, leur dit Jésus, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Mais en ce moment, ces pauvres pêcheurs ne pouvaient apprécier la valeur de ces paroles qui leur annonçaient la sublime mission à laquelle ils étaient destinés. Oui, ils devaient un jour, par la parole que l'Esprit-Saint leur mettrait à la bouche, jeter leurs mystérieux filets sur les populations et faire de nombreuses captures d'hommes. Heureux devaient être ceux qui se laisseraient ainsi prendre pour sortir de l'abîme des ténèbres et ouvrir les yeux à la bienfaisante clarté du christianisme ! ainsi se déroulent les figures du langage et s'accomplissent les actes bien réels de cette régénération spirituelle du monde.

Simon Céphas ou Pierre, dès ce moment, devient le constant compagnon des courses évangéliques de son divin maître. D'autres disciples sont appelés comme lui, mais nous voyons toujours Pierre à la tête des membres de l'apostolat. C'est ce qu'il importe, à notre avis, de faire nettement ressortir en ce moment où une dernière attaque du philosophisme est dirigée contre la puissance du catholicisme et le centre de son unité. Un écrivain, dont le nom seul rappelle tout ce qu'il y a de plus aimable dans la piété, de plus attrayant dans la vérité, a consigné ce passage dans une de ses immortelles productions. On a, sans nul doute, compris que nous voulons parler du saint évêque de Genève, François de Sales, mort en 1622. Écoutez ce qu'il dit de Simon-Pierre considéré comme prince des apôtres : « L'Église est-elle figurée comme une maison ? Elle est assise sur un rocher et sur son fondement ministériel, qui est Pierre. Vous la représentez-vous comme une famille ? Voyez Notre-Seigneur qui paye le tribut comme chef de la maison, et d'abord après lui saint Pierre comme son représentant. L'Église est-elle une barque ? Saint Pierre en est le véritable patron et c'est le Seigneur lui-même qui me l'enseigne. La réunion opérée par l'Église est-elle représentée par une pêche ? Saint Pierre s'y montre le premier et les autres disciples ne pêchent qu'après lui. Veut-on comparer la doctrine qui nous est prêchée (pour nous tirer des grandes eaux) au filet d'un pêcheur ? C'est saint Pierre qui le jette : c'est saint Pierre qui le retire : les autres disciples ne sont que ses aides ; c'est saint Pierre qui présente les poissons à Notre-Seigneur. Voulez-vous que l'Église soit représentée par une ambassade ? Saint Pierre est à la tête. Aimez-vous mieux que ce soit un royaume ? Saint Pierre en porte les clefs. Voulez-vous enfin vous la représenter sous l'image d'un bercail d'agneaux et de brebis ? Saint Pierre en est le berger et le pasteur général sous Jésus-Christ. »

Ainsi donc, pendant tout le temps que saint Pierre fut à côté de son divin maître sur la terre, nous voyons cet apôtre occuper constamment le premier rang. En épuisant toutes les figures de la langue pour allégoriser l'Église, nous voyons dans Simon la pierre fondamentale, le chef de la maison, le pilote de la barque, le principal pêcheur ; le

président de l'*ambassade*, le porte-clefs du *royaume*, le pasteur du *bercail*.

Jésus-Christ monte au ciel. Il cesse d'être le chef visible de son Eglise. Il lui faut cependant à cette Eglise, à cette société, un conducteur. Au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint vient illuminer les apôtres. Quel est le premier qui sort du cénacle pour prêcher Jésus-Christ aux habitants de Jérusalem ? C'est Pierre. Un traître s'est rencontré parmi les douze que le divin maître avait réunis autour de lui. Il faut remplacer le perfide Judas. Les apôtres s'assemblent pour une élection. Pierre porte le premier la parole. Quelques points de doctrine doivent être examinés afin qu'il y ait unité dans la foi. Les apôtres s'assemblent encore, Pierre est le président de ce premier concile. C'est Pierre qui écrit et qui envoie le décret. Mais l'Evangile n'est pas la *bonne nouvelle* exclusivement pour les Juifs et les populations de l'Asie Mineure. Or il existe une ville qui est le centre de la puissance du monde connu à cette époque. Là sont les empereurs qui voient à leurs pieds les peuples de l'Afrique et de l'Asie comme ceux de l'Europe. Si cette ville, où est agglomérée une immense multitude d'habitants que l'on compte par millions, embrasse la foi chrétienne, ce sera pour cet empire colossal un exemple prodigieux. Si Rome cesse d'adorer les idoles et arbore la croix, le monde va s'ébranler et le *renouveau de la terre* promis par l'Esprit-Saint sera opéré. Mais qui osera tenter une aussi difficile conquête ? Tout est possible à celui qui croit, a dit l'Esprit de vérité.

Un jour, alors que Néron faisait peser son sceptre de fer sur la ville et le monde, un pauvre pêcheur s'achemine vers la grande Rome, la reine des nations. Il est seul. Il n'a point d'armes. Il s'appuie seulement sur un bâton. Il arrive par la voie Appienne. Personne ne daigne jeter un regard sur cet obscur voyageur. La multitude pressée couloie sans le remarquer cet inconnu. Voilà pourtant celui qui vient détrôner les Césars, renverser les idoles qu'ils adorent, créer un empire nouveau, un empire qui sera debout encore après dix-huit siècles de tempêtes et qui verra, sans s'ébranler lui-même, s'écrouler autour de lui les royaumes, les républiques, les dynasties. Quel est donc cet étrange conquérant ? C'est Simon Pierre. A lui est réservée cette gloire, mais la force de Jésus-Christ est avec lui. Un aide lui est adjoint. C'est l'éloquent apôtre des nations, Paul naguère persécuteur des chrétiens et qui par une élection divine après l'Ascension de Jésus-Christ est agrégé au collège apostolique.

Tous deux ils prêchent la *folie de la croix*. C'est ainsi que les païens désignent le mystère de la rédemption des hommes. A Jérusalem, on l'appelait un *scandale* et le zèle à le prêcher une *ivresse*, un excès de vin.... La folie, le scandale, l'ivresse font de rapides progrès. Néron s'effraye et croit pouvoir éteindre dans des flots de sang la *dangereuse nouveauté*. Après avoir inutilement épuisé sa rage contre les nombreux prosélytes de Jésus crucifié, il croit pouvoir couper le mal dans sa racine. Pierre et Paul, reconnus comme les prédicateurs de cette doctrine, sont condamnés à mort. Néron s'écrie : « Puisque ces barbares, (c'est le gracieux nom que les Romains donnaient aux étrangers), prêchent un Dieu crucifié, qu'on les gratifie du même supplice. Il doit être doux aux disciples de mourir « comme leur maître. » L'arrêt s'exécute. Pierre est attaché sur une croix, mais il se croit indigne de mourir dans a même posture que son maître. Il obtient que l'instru-

ment de sa mort soit placé dans le sens inverse. Paul ne subira pas le supplice des esclaves, car on a reconnu qu'il avait les droits de bourgeoisie romaine. On le conduit hors de la ville sur le chemin qui mène au port d'Ostie et là on lui tranche la tête.

Le prince de l'apostolat, le vicaire de Jésus-Christ a quitté la terre. L'Eglise n'a plus de chef visible. Mais bientôt cet héritage de mort est recueilli. Un successeur monte sur cette chaire ensanglantée et en tombe à son tour par le martyre. A celui-ci un troisième succède et périt aussi par le glaive des persécuteurs. Il en est ainsi de plusieurs autres, mais ce sang est fécond ; c'est la semence des chrétiens. Il faudra pourtant que la vérité triomphe, et Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible pour vaincre ce qu'il y a de plus fort. Quels obstacles pourraient l'empêcher de poursuivre une œuvre que sa droite a commencée ; c'est ainsi que se raffermir cette hiérarchie sur-humaine qui depuis saint Pierre jusqu'à Grégoire XVI glorieusement et saintement régnant, forme une chaîne non interrompue de papes, vicaires de Jésus-Christ sur la terre et suprêmes pasteurs de l'Eglise.

Telle est, d'une manière succincte, l'histoire admirable des événements que l'Eglise veut solenniser dans la fête du 29 juin. Celle-ci remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Sans doute, tant que la persécution força les chrétiens de se réfugier dans les catacombes, on ne put la célébrer avec éclat. Mais, lorsque, sous le grand Constantin, la religion jouit enfin d'une liberté conquise par trois siècles de patience et que la constance des martyrs eut lassé les bourreaux, le corps de saint Pierre miraculeusement préservé de la profanation des païens, fut placé avec honneur dans un magnifique temple qui lui fut bâti par le grand empereur. A ce sujet, un historien nous raconte que Constantin se transporta avec un nombreux cortège dans le cirque de Néron où ce temple devait être élevé. Là, il déposa la pourpre impériale, prit une pioche, creusa la terre pour y placer les fondements. Puis il porta sur ses épaules douze hottées de cette terre qu'il en avait extraite, afin de montrer sa profonde vénération pour les douze apôtres. Lorsque l'édifice fut terminé, le pape saint Silvestre I en fit la consécration solennelle. Cette église a subsisté jusqu'au seizième siècle, et c'est alors qu'a été construite la basilique actuelle de Saint-Pierre, le plus vaste, le plus somptueux et le plus riche temple de l'univers. Le même empereur voulut aussi honorer le lieu où saint Paul avait subi le martyre, et une autre basilique y fut élevée. Aujourd'hui les têtes de saint Pierre et de saint Paul sont conservées dans une chasse somptueuse dans l'Eglise de Saint-Jean-de-Latran, la première qui ait érigée Constantin. La moitié de ces trones sacrés est l'objet de la vénération publique dans l'Eglise de Saint-Pierre-du-Vatican, et l'autre moitié dans celle de Saint-Paul sur le chemin d'Ostie.

Que sont devenues les dépouilles mortelles des Césars persécuteurs du nom chrétien ? On ignore complètement le lieu qui les recèle, on n'a pas même le souci de s'en enquérir ; et comme le chante un hymnographe de l'Office de saint Pierre :

Superba sordent Cæsares cadavera

« Les Césars, superbes cadavres, gisent inconnus et sans honneurs. »

Quæis urbs litabat impij cultus ferax
Apostolorum gloriatur ossibus.

« La ville qui, jadis livrée à une impure idolâtrie, met-
« tait ces tyrans au rang des dieux, les a foulés sous ses
« pieds, et se glorifie d'honorer les ossements des saints
« apôtres. »

Deux hommes, au premier siècle de l'ère chrétienne, se
trouvèrent aux prises. L'un puissant et armé du glaive,
l'autre faible et n'opposant que la patience. Le glaive fut
un instant vainqueur et l'humble fut écrasé. Mais, comme
le chante Marie dans son sublime cantique : « Dieu a préci-
« pité les puissants du trône qu'ils occupaient, et il y a exalté
« les humbles. » Pierre a vu la croix de son supplice changée
en une chaire sublime, où les pontifes ses successeurs
n'ont cessé de tenir le sceptre d'une paternelle royauté.
Ses mortelles dépouilles ont vu les plus grands monarques
s'incliner pour les honorer. Et de Néron, de Domitien, de
Commode, persécuteurs du nom chrétien, il n'est resté à
leur mémoire qu'un long opprobre et à leur cendres un
éternel oubli.

Si la fête de saint Pierre est donc celle de toute la terre
catholique, elle doit, dans Rome, avoir un caractère spé-
cial de solennité. Aussi, pour cette reine des nations, qui
fut la capitale du monde soumis à l'empire du démon, et
qui l'est maintenant de ce même monde libre de la liberté
des enfants de Dieu, le vingt-neuf juin est un jour de
splendide festivité. Le soir de la veille, toutes les cloches
de la ville se font entendre, le canon du château Saint-
Auge salue cette grande solennité par ses bruyantes dé-
tonations. La haute et superbe coupole de la basilique de
Saint-Pierre est illuminée par des milliers de lampions,
qui, par une merveilleuse industrie, sont simultanément
et en un clin d'œil allumés, à un signal de la grosse cloche.
Au point du jour, de nombreuses détonations se répètent.
La vaste et somptueuse place du Vatican qui se déploie de-
vant la basilique est remplie d'une innombrable population
avide de prendre part à la cérémonie religieuse qui se pré-
pare. Bientôt le souverain pontife, accompagné d'un bril-
lant cortège de cardinaux, de patriarches, d'archevêques,
d'évêques, d'abbés mitrés, de généraux d'ordre, d'audi-
teurs du suprême tribunal de la Rote, et d'une innombrable
cohorte d'officiers du palais apostolique, ainsi que des
dignitaires et magistrats civils de la ville de Rome, s'avance
vers la basilique. Il est majestueusement assis sur un trône
portatif nommé la *Sedia gestatoria*. Douze officiers char-
gés de ce service soutiennent sur leurs épaules ce trône
ambulant. Le pape y est couronné de la tiare resplendis-
sante, signe de sa suprême dignité. Il donne sa bénédic-
tion à l'immense multitude qui se presse autour de son
trône. On arrive à la grande porte de l'église. Au moment
où le pape pénètre dans l'enceinte sacrée, les chœurs de
la chapelle pontificale exécutent la célèbre antienne qui
reproduit les paroles de J.-C. parlant à Simon : *Tu es Pe-
trus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam et
portæ inferi non prævalent adversus eam.* « Tu es
« Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les
« portes de l'enfer ne prévauront jamais contre elle. »
En effet, Pierre n'est pas mort. Il vit encore dans la per-
sonne de son successeur, et l'antienne a toute son oppor-
tunité.

Le pape descend de la *Sedia* au pied du majestueux au-

tel que couronne la haute coupole, et sous lequel sont dé-
posés les reliques des saints apôtres; il offre le saint sa-
crifice avec le pompeux cérémonial qui se pratique dans
ces grandes circonstances, et que l'on trouve décrit dans
un livre fort curieux qui a pour titre : *Fonctions papales
à Saint-Pierre de Rome pendant la semaine sainte et au
jour de Pâques* (1). On trouve également dans ce livre la
cérémonie de la bénédiction solennelle que le pape donne
du haut du Vatican *Urbi et Orbi*, à la ville et au monde.
En ce jour de fête des saints apôtres, le pape donne aussi
cette bénédiction. Après la messe, on porte le souverain
pontife sur la haute loge, de laquelle il domine à une tres-
grande hauteur la prodigieuse multitude qui se presse sur
la place de Saint-Pierre. Au moment où il se leve pour
remplir cette fonction, en étendant ses bras, toutes les clo-
ches sont mises en branle, le château Saint-Auge tire des
salves d'artillerie, les tambours des troupes stationnées sur
la place font un roulement, les trompettes y joignent leurs
fanfares guerrières. Le vicaire de J. C. chante ces paroles :
« Que la bénédiction du Dieu tout-puissant Père, Fils et
« Saint-Esprit, descende sur vous et y demeure à jamais.
« Amen. »

Le soir de ce jour, quand la nuit est venue, à un signal
donné par un coup de canon, on tire le célèbre feu d'ar-
tifices qui est connu sous le nom de *girandole*. Rien dans
les autres pays n'approche de la beauté pittoresque et im-
posante à la fois de cet immense groupe de fusées qui se
croisent en tout sens. On croirait être témoin d'une érup-
tion du mont Vésuve, qui, exceptionnellement, a bien
voulu se soumettre aux règles de la pyrotechnie. Ainsi
savent s'allier dans la capitale du monde chrétien les pom-
pes religieuses et les pompes civiles. Les unes et les au-
tres tendent au même but. C'est pour honorer, glorifier,
exalter la mémoire du simple pêcheur de la Galilée, qui
a passé de son humble barque sur le trône des empereurs.
Il maniait une arme qui semble bien faible aux mécréants,
mais qui est bien puissante aux yeux du vrai croyant... la
FOI. Aussi le grand apôtre s'écriait-il avec une ferme con-
fiance : la victoire qui subjugué le monde, c'est notre foi.
Cette arme ne fait jamais défaut à celui qui la possède et
qui l'emploie. Les preuves n'exigent pas de longues re-
cherches et de profonds raisonnements. Elles sont sous nos
yeux. Il s'agit de les ouvrir.

Nous terminons en rappelant que depuis 1802, en
France, la fête des saints Pierre et Paul n'est plus d'obli-
gation quand elle tombe en un jour ouvrable, mais qu'elle
est renvoyée au dimanche qui suit. Le trente juin est con-
sacré d'une manière plus spéciale à honorer saint Paul,
sous le nom de Commémoration. L'an prochain, si nos
abonnés daignent nous rester fidèles, nous consacrerons
à ce grand apôtre des nations un article géographique
très-étendu.

(1) Ce livre, qui vient de paraître, est en vente chez Lagny frères, rue
Bourbon-le-Château, 4, à Paris; le prix en est de 4 fr. 75 cent. On n'a
jamais possédé en France une description aussi complète des fonctions
papales durant la grande semaine. Il ne faut pas confondre ce livre avec
les *Conférences sur la semaine sainte*, par monseigneur Wiseman. Ces
dernières ne concernent que le cérémonial que sous le rapport de l'art, et qui
font point une description détaillée.

MOIS DE JUIN.

- 1. Dimanche.** St JESUS, philosophe et apologiste de la religion chrétienne, martyr en l'an 167.
- Il a composé plusieurs ouvrages d'une très haute importance pour le christianisme, principalement celui qui porte le titre d'*Apologies*. La conversion de ce philosophe est un des événements les plus glorieux pour la religion.
- St PAMPHILE, prêtre et martyr en 309.
- St RÉVÉRENCE et St PAUL d'Antun, martyrs au 5^e siècle.
- 2. Lundi.** St POTHUS, premier évêque de Lyon, et ses compagnons, martyrs en 177.
- Ces généraux affidés de la foi étaient venus de la Grèce à Lyon pour y porter la lumière de l'Évangile; mais avant St Pothus, le saint prêtre Irénée y avait fait des conquêtes spirituelles.
- St MARCELLIN et St PIERRE, l'un prêtre et l'autre exorciste à Rome, martyrs en 304.
- St ÉRASME, évêque et martyr en 305.
- Les marins italiens invoquent dans les tempêtes de la mer Méditerranée.
- 3. Mardi.** St CLOTILDE, reine de France, morte en 545.
- Cette princesse convertit au christianisme le roi Clovis 1^{er}, son époux. C'est donc par elle que la foi de J.-C. monta sur le trône de nos rois.
- St CÉLÉSTIN, avocat des plus distingués de Rome païen, converti à la foi, mort prêtre en 211.
- St GÈNES, évêque de Clermont en Auvergne, mort en 622.
- 4. Mercredi.** St QUIN, évêque de Sisécia et martyr en 304.
- St ORAT, évêque de Milève, un des plus illustres écrivains du christianisme, mort après l'an 384.
- St FRANÇOIS CARACCIOLLO, fondateur des clercs réguliers mineurs, mort en Italie, en 1608.
- 5. Jeudi.** St BOSTIÈVE, archevêque de Mayence, illustre apôtre d'Allemagne et martyr en 755.
- Nous avons de lui un recueil d'aimables lettres.
- St ALBERT, évêque de Clermont en Auvergne (en latin *Altuas*), mort en 585.
- St THOMAS, abbé en Égypte, célèbre par sa vie mortifiée, mort à la fin du 4^e siècle.
- 6. Vendredi.** St NONNENT, archevêque de Magedonurg, fondateur de l'ordre de Prémontré, mort en 1154.
- St PAMPHILE, un des sept premiers évêques de l'Église, qui baptisa l'empereur de la reine Gaudace, mort au 1^{er} siècle.
- St CLAUDE, archevêque de Besançon et patron du diocèse de St-Claude, mort en 636.
- 7. Samedi.** St PAUL, archevêque de Constantinople, martyr en 359.
- St GODESCALE, prince des Vandales occidentaux, et ses compagnons, martyrs, 1066.
- St ROBERT, abbé de Newminster en Angleterre, mort en 1159.
- 8. Dimanche.** St MÉDARD, évêque de Noyon, un des plus illustres prélats de la France, mort en 545.
- St GODEVIN ou GILMARD, évêque de Rouen, mort au 6^e siècle.
- St CLAIR, en latin *Clodulfus*, d'abord premier ministre du roi Clotaire II, puis évêque de Metz, mort en 636.
- 9. Lundi.** St PIERRE et St FÉLIX frères, martyrs en 86.
- STE PÉLAGIE, vierge et martyre à l'âge de 15 ans, en 511.
- St VINCENT, diacre, martyr à Agen, au 2^e ou 3^e siècle.
- 10. Mardi.** St MARGUERITE, reine d'Écosse, morte en 1095.
- St LAMBEAU ou plutôt St LAMBERG, évêque de Paris, mort vers la fin du 7^e siècle.
- St EUGÈNE, abbé dans le pays Bressin, mort dans le diocèse de Séz. en 729.
- 11. Mercredi.** St BARNABÉ, apôtre, en, ainsi que St Paul, pour évangéliser les nations, lapidé par les Juifs dans le 1^{er} siècle.
- St ARSONE, premier évêque d'Angoulême, mort au 4^e siècle.
- St BARDOUS, archevêque de Mayence, mort en 1052.
- 12. Jeudi.** St JEAN DE SARAGUEN, ermite de l'ordre de St Augustin, mort en 1479.
- St QUINUS, St NAXON et St NAZARIE, martyrs à Rome, au 5^e siècle.
- St OSORIO, ermite célèbre de la Thébàide, mort en 400.
- 13. Vendredi.** St ASTOIRE DE PADOUE, religieux de l'ordre de St François, singulièrement vénéré en Portugal et en Italie, mort, 1271.
- St VULFINGE, archevêque de Avenne mort en 765.
- 14. Samedi.** St BASILE LE GRAND, archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église, mort en 379.
- Nous avons de lui un grand nombre d'excellents ouvrages. Basile a été nommé le *Flambeau de l'Église*, *l'Éclaircisseur et l'Ornement de l'Église*, le concile de Calédoine l'appelle le *grand Basile*, le moine de la *grâce* qui a épuré la terre à toute la terre.
- 15. Dimanche.** St GUY, St MONISTRE et St GASCLEME, martyrs au 4^e siècle.
- St ONÈSE, abbé en Orient, mort au 4^e siècle.
- Le bienheureux GRÉGOIRE BARBANUS, cardinal, évêque de Paloue, mort en 1697.
- 16. Lundi.** St CYR, jeune enfant, et St JULIEN, sa mère, martyrs en Orient, en 504.
- La cathédrale de Nevers est sous l'invention de St Cyr.
- St JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, jésuite, mort en 1640.
- St FERRÉOL, premier évêque de Besançon, et ses compagnons, martyrs en 212.
- 17. Mardi.** St NICANDRE et St MATHIEU, martyrs vers l'an 505.
- St AVER, ou AVY, abbé de St-Mesmin près d'Orléans, mort en 550.
- Le bienheureux PAUL d'AREZZO, cardinal, archevêque de Naples, mort en 1578.
- 18. Mercredi.** St MARC et St MARCELIN, martyrs à Rome, en 286.
- St AMAND, évêque de Bordeaux, mort au 5^e siècle.
- St. MARINE, vierge de Bithynie, morte au milieu du 8^e siècle.
- Une paroisse de Paris, dans la Cité, portait son nom.
- 19. Jeudi.** St GRAVAIS et St PROTHAS, martyrs de Milan, au 5^e siècle.
- A PARIS, une paroisse des plus anciennes est placée sous leur invocation.
- St DEODAT, évêque de Nevers, fondateur de l'abbaye de St-Dié en Lorraine, mort en 679.
- En latin, *Dio* s'exprime par *Deodatus*.
- St ROSMYER, archevêque, apôtre de la Russie et martyr en 1009.
- Il ne faut pas le confondre avec St BONIFACE, apôtre de l'Allemagne.
- 20. Vendredi.** St SYLVÈRE, pape et martyr en 558.
- Il fut fils de St Hormisdas, pape, qui avait été marié avant son ordination.
- St GOMX, prêtre et martyr près de Laon, patron du bourg de ce nom, assassiné par les barbares du Nord, en l'honneur de J.-C., à la fin du 7^e siècle.
- 21. Samedi.** St LOUIS DE GONZAVE, jésuite, mort en 1591.
- St ESTÈRE, évêque de Samosate, martyr en 380.
- St AVOX, abbé en Bretagne, mort au 6^e siècle.
- St LACROIX, abbé en Normandie, mort en 758.
- 22. Dimanche.** St PAVIN, évêque de Nôle, mort, 451.
- Nous avons de lui plusieurs poésies. Il avait été consul romain. On lui attribue l'invention du cloche.
- St INAY, premier martyr de la Grande-Bretagne, mort en 505.
- StE INÈCE, honorée dans la ville de Metz.
- 23. Lundi.** StE ERMENTÈRE, vierge et abbesse en Angleterre, morte en 679.
- Vigile de la fête de St Jean-Baptiste, sans abstinence ni jeûne.
- 24. Mardi.** St JEAN-BAPTISTE, précurseur de J.-C., décapité par ordre du roi Hérode avant la mort de J.-C.
- Voy. l'article sous ce titre.
- St SIMPLICE, évêque d'Antun, mort dans le 4^e siècle.
- 25. Mercredi.** St PROSERA d'Aquitàine, docteur de l'Église, mort en 465.
- Ses ouvrages, parmi lesquels sont de très-beaux poèmes latins, ont été recueillis en un volume in-folio.
- St MAXIME, évêque de Turin, mort à la fin du 4^e siècle.
- St AUGERIN, prince du sang de Northumberland, archevêque d'Ulrecht, mort en 740.
- 26. Jeudi.** St JEAN et St PAUL, martyrs à Rome, 362.
- St VIGILE, évêque de Trente, martyr en 405.
- St MAVENCE ou MAIXENT, abbé en Poitou, mort en 515.
- St LAMBERT, évêque de Venise en Provence, mort en 1151.
- 27. Vendredi.** St LABISSAS, roi de Hongrie, mort, 1095.
- St SAMSOX, prêtre romain, mort en 531.
- St GALACTOIRE, évêque de Les-car, martyr au 6^e siècle.
- 28. Samedi.** Vigile de la fête de St Pierre et de St Paul, Jour de jeûne.
- St INÈCE, évêque de Lyon, martyr en 202.
- Ce saint était originaire de l'Esse-Aumaine; il fut disciple de St PIERRE, qui avait vu les apôtres. Il a laissé plusieurs ouvrages très-estimés, et d'autant plus précieux qu'ils se rattachent au berceau de la religion.
- St PRATÈQUE et ses compagnons, martyrs d'Alexandrie, vers 210.
- 29. Dimanche.** Fête solennelle des deux princes des apôtres, St PIERRE et St PAUL, martyrisés à Rome.
- Voy. l'article sous ce titre.
- St HENNE, veuve, proche parente de l'empereur St Henri, morte au monastère de Gant qu'elle fonda, 1045.
- 30. Lundi.** COMMEMORATION SPÉCIALE DE St PAUL, apôtre.
- St MARTIN, premier évêque de Limoges, mort au 5^e siècle.
- Il fut un des plus célèbres missionnaires envoyés de Rome avec St Denis de Paris, et convertit un très-grand nombre d'idolâtres.

ANECDOTES DU TEMPS PRÉSENT.

HIVER DE 1845 DANS LES GRISONS.



L'hiver terrible et prolongé de 1845 a sévi avec fureur dans cette Suisse si longtemps heureuse, récemment souillée de sang par la révolte. L'accumulation des neiges y a causé des accidents graves et nombreux.

Il y a différents dangers qui menacent le voyageur au passage d'un col des Alpes : 1^o *L'accumulation de la neige*, qui a lieu lorsque le vent jette sur le chemin battu de telles masses de neige, que le voyageur est retardé dans sa marche, ou même entièrement empêché de passer outre; la neige s'accumule plus ou moins. Aussi long-temps que le froid est rigoureux, la neige fine et légère se détache facilement du chemin battu, et les difficultés ne sont pas si grandes; mais lorsque la température s'adoucit, et que la neige, devenue plus molle, est pressée dans le chemin et forme un fossé profond, qui se remplit entièrement, même par un vent léger, alors on ne peut plus avancer au nord du col. Cet empêchement a lieu lorsqu'il fait un vent du sud, et au sud lorsqu'il fait un vent du nord, de sorte qu'on peut admettre en général qu'il n'y a qu'un côté du Bernardin qui soit, le même jour, fort mauvais. Si, après quelques jours de froid, la route s'est de nouveau élevée; si elle forme une digue au lieu d'un fossé, alors l'accumulation de la neige est moins à craindre.

2^o *L'amollissement de la neige*; le chemin n'offrait pas la solidité convenable, lorsque la température s'adoucit. Ce danger peut arriver tout l'hiver, lorsque le vent du sud règne, et il a lieu régulièrement tous les printemps; l'amollissement de la neige présente souvent des obstacles insurmontables à celui qui voyage à cheval, en traîneau et même à pied; et comme, par une température douce, lorsqu'il a fortement neigé, des chutes de neige peuvent avoir lieu, le danger augmente extraordinairement. Celui qui ne

peut atteindre au village de Heinter-Rhein ou de Bernardin, et qui est forcé de continuer son chemin, peut éviter ces dangers en voyageant de nuit.

5^o *Les tourmentes*, dénomination usitée en Savoie. Celui qui est parti par un temps calme et qui se trouve tout à coup surpris dans sa route par une tourmente, se trouve dans la position la plus critique et exposé aux plus grands dangers. Les tourmentes qui ont lieu par les vents du nord, ou celles qui arrivent par les vents du sud, sont également terribles, mais avec la différence remarquable que le vent du nord se déchaîne avec plus de violence au sud, et le vent du sud au nord du col. Ces tourmentes sont rarement assez violentes pour renverser un homme; mais il est souvent impossible d'avancer contre le vent, quoique la voiture ou le traîneau soit de 4 à 6 chevaux; lorsque toute trace de chemin disparaît sous la neige, et que le cocher et les chevaux n'y voient pas dans le tourbillon qui les environne, et qu'ils se fatiguent au point de tomber de lassitude. Dans les tourmentes causées par le vent du nord, le chemin demeure ferme, et l'on peut avancer rapidement partout où la neige n'est pas accumulée; les tourmentes, causées au contraire par le vent du sud, occasionnent ordinairement des coups de vent plus forts, amollissent le chemin battu, produisent de grands tourbillons de neige, font que la neige, qui est déjà tombée, devient plus poudreuse et plus propre à être emportée par un tourbillon, et elles sont, par cela même, plus dangereuses que les autres. Le vent d'est est incommode à cause du froid aigu qu'il produit, et le vent d'ouest (appelé le vent de France dans le Rheinwald) est le moins dangereux. Les tourbillons de neige, lorsque les tourmentes ont lieu par le vent du nord ou par celui du sud, obscurcissent l'air sur ces hauteurs, produisent sur les parties du

corps que le voyageur laisse à découvert, des picotements pareils à ceux causés par des aiguilles fines, et y causent de la douleur, de la rougeur et de l'enflure, lui ôtent la respiration, l'aveuglent, causent un grand bruissement autour de ses oreilles, et lorsqu'il ouvre les yeux, dans les moments où la tourmente est moins violente, il n'aperçoit plus aucune trace de chemin, et se voit abandonné au milieu d'une horrible solitude, où il n'entend que le mugissement des vents déchainés autour des pics glacés qui l'environnent de tous côtés; ce sont les moments les plus dangereux pour lui.

4° *Se trouver engourdi par le froid, se laisser tomber défatique ou de sommeil.* Les habitants du pays évitent ces dangers par l'habitude ou par des mesures de prudence; cependant je pourrais citer des exemples où l'envie de dormir devient insurmontable, et où, sans le secours de compagnons de voyage, la mort en eût été la suite inévitable. Pour les étrangers ces dangers sont grands. Le froid peut devenir très-dangereux par le vent du nord, et surtout du nord-est, dès que l'épuisement des forces rend le mouvement à pied impossible, ou que l'air subtil qu'on respire dans ces régions, la violence du vent, ou trop de nourriture arrêtent la respiration après que l'on a fait quelques efforts dans la neige, et empêchent de marcher au moment où l'on ne peut résister au froid qu'en se donnant du mouvement; cela peut arriver même à des hommes très-robustes.

Récemment, cinq Hanovriens, qui revenaient d'Italie où ils avaient conduit des chevaux, partirent du village de Saint-Bernardin. Comme ils ne voulaient pas se laisser détourner de leur dessein, malgré les remontrances qu'on leur fit, et qu'ils étaient dans l'intention de pénétrer tout seuls à travers le col du Bernardin, un habitant de la vallée du *Rheinwald*, qui était présent, se résolut d'accompagner les voyageurs allemands, pour ne pas les livrer à une mort certaine. Le temps devint effroyable et ces hommes luttèrent contre la tempête, jusqu'à ce que leurs forces vinrent à s'épuiser. L'habitant du *Rheinwald* fit son possible pour les sauver, mais ils succombèrent tous les uns après les autres. Lorsque ce brave homme vit que tous ses efforts étaient inutiles, il songea à sa propre conservation, mais comme il avait déjà fait des efforts extraordinaires, il en devint lui-même presque la victime. Il réussit à sauver sa vie, mais il eut les membres tellement gelés, que dès lors il est resté estropié. Les cinq conducteurs de chevaux, qui étaient très-robustes, payèrent de la vie leur témérité. Les meilleurs règles qu'on puisse donner pour se garantir des dangers dont on vient de parler, sont les suivantes: il ne faut point porter de manteau trop lourd, mais bien deux chemises; point de bottes, mais des guêtres qui ne serrent pas la jambe, et des bonnets de soie sous le chapeau; il ne faut point prendre de café avant le départ, mais une soupe à la farine avec du vin, et dans aucun cas de l'eau-de-vie; il faut prendre avec soi un morceau de pain et un laçon de vin; quand on monte dans la neige il faut marcher très-lentement, et la respiration ne doit pas être plus accélérée que la marche.

5° *Les chutes de neige et les avalanches.* Lorsque des couches de neige se trouvent sur des rochers qui ont une inclinaison de 50 à 50°, et qu'elles commencent à se mouvoir et à glisser, elles forment des chutes de neige appelées en allemand *schneeschlupse*, qui, lorsqu'elles atteignent la route, peuvent couvrir le voyageur et l'arrêter,

mais rarement le mettre en danger de la vie. Au premier tournant au-dessus du pont du Rhin, à une demi-lieue du village de *Heinter-Rhein*, il y a une place où ces chutes ont lieu, ainsi qu'au sud du col à une demi-lieue au-dessous du village de *Saint-Bernardin*. Comme ces chutes n'arrivent que les deux premiers jours après qu'il est tombé de la neige, et qu'elle s'est extraordinairement amassée, on peut éviter les dangers qui en résultent; elles ne sont par conséquent pas beaucoup à craindre. Il en est tout autrement des avalanches, qui sont un des phénomènes les plus terribles des hautes-Alpes; elles ont lieu durant l'hiver et au printemps, soit par des coups de vent, soit par le dégel qui survient; elles peuvent même se former pendant que le vent du nord règne et que la neige est très-fine, quand l'air se trouve ébranlé par quelque bruit, ou que le ciel s'étant éclairci au-dessus des pics couverts d'un manteau de neige, le soleil y repand sa chaleur. Lorsque le vent ne tourbillonne pas quand il neige, mais qu'il souffle toujours du même côté et un peu de bas en haut, la neige s'attache extraordinairement vite aux arêtes des montagnes, en forme de toit suspendu en l'air, qui débordent toujours plus, et qui forme souvent des nappes ou des boucliers énormes qui dépassent le rocher et surplombent au-dessus du sol; l'habitant des Grisons les appelle pour cette raison *Windschild*, *Windschirm*, ou *Windbil*. Ces masses menaçantes demeurent ainsi suspendues en l'air, jusqu'à ce qu'elles se brisent et s'écroutent par l'effet de leur propre poids, ou lorsque la température s'adoucit, ou que le vent change de direction. C'est par le vent du nord, ou lorsque la neige n'est pas ferme, que se forment le plus grand nombre d'avalanches, mais par le vent du sud ou le dégel, elles sont le plus dangereuses: on appelle les premières *avalanches froides ou venteuses* (*Windlaunen*), les secondes *avalanches du printemps* (*Grundoder Schlaglaunen*). Celles-ci se précipitent moins rapidement que les autres; elles parcourent en cinq secondes le chemin qu'a parcouru une avalanche froide en une seconde, de sorte que l'on peut quelquefois les éviter en prenant la fuite, mais les avalanches froides jamais. Plusieurs contrées de la chaîne des Alpes ne sont exposées aux avalanches que lorsque certains vents règnent: la position et la forme des rochers sont cause qu'il y a des endroits exposés tous les printemps aux plus terribles avalanches, c'est pourquoi ces endroits sont appelés *Lanencnzüge*. Au col du Bernardin, il n'y a aucun endroit sujet à ce danger, mais des nappes ou boucliers de neige se forment aux aiguilles d'alentour, et causent quelquefois des avalanches. Une de ces masses de neige atteignit dans sa chute, le 2 mars 1824, le traîneau de poste et le jeta, ainsi que treize personnes (voyageurs, conducteur, postillon, et les hommes chargés d'ouvrir le chemin), dans un précipice où il avait de la neige et d'où l'on put retirer onze hommes; l'un de ceux qui étaient chargé d'ouvrir le chemin et le Landammann de *Roveredo*, dans la vallée de *Msox*, ayant été lancés contre le garde-fou, furent écrasés. Dès lors on passe, en hiver, par l'ancien chemin, de l'autre côté du ruisseau, et l'on évite ainsi ce danger. Il y a quelques années qu'un de mes amis des Grisons, partit de l'Engadine, en hiver, avec une caravane entière, pour se rendre à Javos, en passant par le col de la *Skaletta*. Tout d'un coup le vent du nord commença à former des tourbillons de neige poudreuse, et des nappes de neige s'attachèrent aux aiguilles; au bout de quelque temps, ces nappes

se détachent et couvrent toute la file des traîneaux, qui étaient au nombre de cinquante-deux, ainsi que les hommes et les chevaux. Mon ami et quelques autres personnes, atteints par la pression de l'air, furent déposés sains et

saufs assez loin de là; ils s'empressèrent d'aller au secours de ceux qui avaient été ensevelis sous la neige, et réussirent à les sauver, la neige étant sèche et peu compacte. Les *avalanches du printemps* ne se forment que



par un vent du sud et lorsque le dégel survient: la neige dont elles sont composées est tellement compacte, qu'un homme ou un cheval qui y est enfoncé seulement jusqu'au cou, ne peut absolument pas s'en retirer sans secours étrangers; c'est pourquoi ceux qui sont couverts par une de ces avalanches sont ordinairement perdus sans retour: l'homme y étouffe, ou se casse la nuque ou l'épine du dos. Il arrive assez souvent que la neige de ces avalanches forme des ponts solides sur les torrents, et qu'elle résiste aux chaleurs d'un été entier. L'impétuosité de ces avalanches passe l'imagination. La chute de ces masses de neige, qui tombent souvent de plusieurs milliers de pieds de hauteur, cause un ébranlement si violent dans l'air, que fort souvent des forêts et des cabanes sont renversées, et des hommes et des bestiaux enlevés et étouffés à une distance considérable de la place où l'avalanche a passé. Je sais un exemple où cinq hommes de *Klosters* (dans le *Prettigau*) furent surpris par une avalanche en voulant aller chercher du foin dans des cabanes situées dans la montagne; l'un d'eux fut enlevé par la pression de l'air et déposé sain et sauf au fond de la vallée, à une bonne lieue de distance de la place où l'accident avait eu lieu; il demeurait assis comme un homme qui rêve, et ce ne fut que lorsqu'on l'appela qu'il reprit ses sens. Une femme fit un voyage pareil: elle fut emportée par la pression de l'air, lors de la chute d'une avalanche au défilé de *Zügen* (entre *Filisur* et *Davos*), et transportée au delà du ravin profond dans lequel coule le *Landwassser*. L'impétuosité avec laquelle ces avalanches tombent est quelquefois si prodigieuse, qu'elles couvrent de neige et de pierres des

plânes de plus d'une lieue de longueur. Les avalanches ont causé de tout temps des malheurs sans nombre aux habitants des Alpes, car elles descendent souvent jusque dans les vallées fertiles, détruisent en un clin d'œil, forêts, champs, prairies, maisons, et tuent hommes et bestiaux. Il y a des années où ces malheurs arrivent d'une manière terrible. Ce sont celles où il tombe excessivement de neige, comme par exemple en 1808, où il se forma au mois de décembre, dans les cantons des *Grisons*, d'*Uri*, de *Schwytz*, d'*Unterwald*, de *Glaris*, de *Berne*, de *Vaud* et de *Saint-Gall*, des avalanches tellement dévastatrices, que tout le dommage qu'elles causèrent fut évalué à quelques millions de francs de Suisse; et en 1817, où, dans trois cantons seulement, cinquante-huit personnes furent tuées, vingt-quatre blessées, quatre cent soixante-six pièces de bétail étouffées, et cent soixante et une maisons et étables renversées. Il y a plus d'un exemple que des villages entiers, et quelquefois plusieurs centaines de personnes, ont été ensevelis à la fois sous des avalanches. De 1800 à 1843, cent quatre-vingt-sept habitants ont été tués dans les *Grisons*, quatre-vingt-quatre blessés, mille cinq cent cinquante pièces de bétail étouffées, et environ cinq cents maisons ou étables renversées; et dans neuf cantons traversés par la chaîne des Alpes, cent quatre-vingts personnes ont péri, trente-sept ont été blessées, mille trois cent quarante et une pièces de bétail étouffées, cent vingt-quatre maisons et quatre cent quarante-quatre étables détruites. Les habitants des Alpes peuvent déterminer, en regardant la neige et en la touchant, si c'est de la neige propre à former des avalanches, et quand on peut se mettre en route sans dan-

ger : c'est pourquoi il faut les consulter à cet égard. Il est prudent aussi de ne pas marcher en troupe, mais séparément, et à une certaine distance les uns des autres, afin que tout le monde ne soit pas atteint à la fois par les avalanches, et que ceux qui en auraient été couverts puissent être secourus par leurs compagnons. En hiver, lorsque le

temps est serein, il n'y a aucun danger à craindre, mais au printemps le danger dure de midi jusqu'au soir ; c'est pourquoi il faut voyager aussi matin que possible.

Dans ces solitudes glacées, c'est encore la religion que l'on retrouve comme protectrice de l'homme et de sa faiblesse isolée. Là, comme à la grande chartreuse et au cé-



lebre hospice du mont Saint-Bernard, la charité catholique prodigue ses secours à l'humanité souffrante. C'est à ce but qu'étaient réservés, à cette œuvre que se vouaient les plus sévères et les plus stricts de ces ordres religieux, si souvent calomniés. Trappistes, chartreux, hospitaliers, s'habituèrent, par l'exercice de toutes les privations, à subir toutes les âpretés des saisons, de la pauvreté, de l'abstinence ; et, dans les grandes catastrophes de la société comme dans les sévères rigueurs de la nature, on était sûr de les rencontrer à leur poste. Un poète de la dernière époque, M. de Fontanes, a caractérisé admirablement ces ordres monastiques.

LA CHARTREUSE DE PARIS.

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés,
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques !
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catnat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent enfin rejoindre, et lier tous les jours,
Leur demi-fil formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique à mes yeux éblouis
Vante après cent hivers la grandeur de Louis !
Je préfère ces lieux où l'âme, moins distraite :
Même au sein le Paris peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.
Déjà, de feux moins vils éclairant l'univers,

Septembre loin de nous s'enfuit et dévore
Cet échet dont l'année un moment brüle encore.
Il redouble le paix qui m'attache en ces lieux ;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus tendre, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sans ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir.
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chœurs tumultueux où s'assied l'équilibre,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons roulés qu'éleve une vaste cité,
Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile ;
Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants,
Le fantôme du siècle, emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères.
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères ;
Hormis l'éternité tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux.
Quel préjugé funeste à des lois si rigides
Attache, dites-vous, ces pieux suicidés ?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin :
L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh bien, vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour ?

C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
 Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
 Redit en longs échos : Songe au dernier moment !
 Le son sous cette voûte expire lentement ;
 Et quand il a cessé, l'âme en frémit encore.
 La méditation qui, seule dès l'aurore,
 Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
 A ce signal s'arrête, et lit, sur un cercueil,
 L'épithaphe à demi par les ans effacée,
 Ou un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
 O tableaux éloquent ! oh ! combien à mon cœur
 Plait ce dôme noirci d'une divine horreur,
 Et le lierre embrassant ces débris de murailles
 Où croasse l'oiseau chantre des funérailles ;
 Les approches du soir, et ces ifs attristés
 Où glissent du soleil les dernières clartés ;
 Et ce buste pieux que la mousse environne,
 Et la cloche d'airain à l'accent monotone ;
 Ce temple où chaque aurore entend les saints concerts
 Sortir d'un long silence et monter dans les airs ;
 Un martyr dont l'autel a conservé les restes ;
 Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
 Où l'heureux cénobite a passé sans remord
 Du silence du cloître à celui de la mort !

Cependant sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
 Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse ;
 Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil.
 Le jour meurt, la nuit vient : le couchant, moins vermeil,
 Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
 Tout à coup se rallume une aurore nouvelle
 Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
 De ce palais voisin qu'éleva Médicis (1) ;
 Elle en blanchit le faite, et ma vue enchantée
 Regoît par ces vitraux la lumière argentée.
 L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
 Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
 Et semble y réfléchir cette douce lumière
 Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
 Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas :
 Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
 Me trompé-je ? Écoutez : sous ces voûtes antiques
 Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
 Et la Religion, le front voilé, descend.
 Elle approche. Déjà son calme attendrissant
 Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue.
 Entendez-vous un Dieu dont la voix inconnue
 Vous dit tout bas : Mon fils, viens ici, viens à moi ;
 Marche au fond du désert, j'y serai près de toi ?

Maintenant, du milieu de cette paix profonde,
 Tournez les yeux : voyez, dans les routes du monde,
 S'agiter les humains que travaille sans fruit
 Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.

UN HONNÊTE DÉTENU.

Un honnête et pauvre père de famille était retenu depuis dix-sept mois dans la maison d'arrêt de Charolles, pour une dette qui ne lui était pas personnelle, mais dont il avait eu la généreuse imprudence de répondre. Depuis dix-sept mois, disons-nous, il gémissait sur la détresse de sa femme et de ses enfants, qui étaient privés du fruit de ses labeurs. Un jour, il s'aperçoit qu'on a oublié de consigner intégralement la somme nécessaire à sa subsistance : il sait que cette omission peut le rendre libre ; il s'empresse d'écrire à son

avoué et de lui faire part de ce qui est arrivé. Celui-ci, en effet, obtint une ordonnance de mise en liberté, et les portes de la prison s'ouvrent devant son client.

L'honnête libéré se souvient alors des bontés que l'homme d'affaires chargé de le poursuivre lui a témoignées pendant sa détention, des consolations qu'il lui a prodiguées ; il ne se doute nullement que ce dernier peut être responsable d'une erreur, et court chez lui pour le remercier et lui faire part de sa joie. L'avoué poursuivant reste interdit à la vue de cet homme qu'il croyait sous les verres :

« Vous ici ! comment cela ? j'ai versé cependant ce que demande la loi pour votre détention.

— Pas tout à fait, monsieur, et vous avez oublié qu'il y a des mois de trente et un jours.

— C'est vrai, c'est ma faute, vous êtes bien et dûment en liberté ; mais voilà une erreur que je payerai cher, car je suis maintenant responsable vis-à-vis de vos créanciers.

— Comment, monsieur, vous seriez obligé de payer à ma place ?... Oh ! alors, je ne veux pas de la liberté à ce prix, je retourne dans mon cachot. »

Et il y retourna en effet.

L'homme d'affaires, touché d'une pareille abnégation, s'empressa d'apprendre aux créanciers la noble conduite de leur débiteur, et ceux-ci, ne voulant pas être vaincus en générosité, répondirent par un ordre de libération, dont cette fois notre héros pourra profiter en toute sécurité de conscience.

(L'Echo charollais.)

L'ARABE PRISONNIER.

J'ai vu au fort Lamalgue, dit un écrivain récent que nous avons cité plusieurs fois, et qui le mérite par la justesse philanthropique de ses vues, l'ancien caïd Ben-Aïssa, condamné à vingt ans de travaux forcés par le conseil de guerre de Constantine, pour crime de fausse monnaie (1). C'était un beau vieillard de 58 à 60 ans.

Ben-Aïssa, directeur de la monnaie du Bezliak, avait fait frapper ses pièces à la valeur de 1 fr. ; mais, par ordre du bey, il en porta la valeur conventionnelle à 1 fr. 80, et il obligeait les indigènes à en prendre pour une somme déterminée.

Lors de l'occupation de l'Algérie par la France, la valeur des réaux était tombée à 1 fr. ; mais Ben-Aïssa, qui avait été conservé dans ses emplois publics, trafiqua avec les tribus et mit en circulation parmi elles cette monnaie, qui méritait plutôt la dénomination de monnaie frauduleuse que de monnaie fautive.

La mise en accusation, le jugement, l'exposition et la venue au bague de cet homme jadis si puissant, avaient offert le contraste du drame le plus sombre et des scènes poétiques de l'Orient.

« Ceux qui m'accusent, avait dit à ses juges Ben-Aïssa, ont tous été bâtonnés, emprisonnés, rançonnés par moi ; j'ai fait tomber les têtes de leurs parents. Mais j'étais califat, et Achmet était bey. »

La croix d'honneur avait été donnée à cet homme qui avait été le second maître de Constantine, et qui, deux fois, avait disputé sur les remparts la possession de la ville aux Français.

Le jugement porta que Ben-Aïssa serait dégradé.

(1) Le Luxembourg.

(1) Voy. les journaux de 1834.

« Ben-Aïssa, vous avez manqué à l'honneur, dit le président. Au nom de la Légion, je déclare que vous avez cessé d'en être membre. »

La figure du caïd révéla une émotion profonde.

L'Arabe subit aussi l'exposition. L'échafaud se dressa sur la grande place. C'était alors un nouveau spectacle pour les indigènes. Les Maures, les Turcs, les Arabes de la ville et des campagnes affluaient ; les juifs surtout se pressaient pour voir de l'abaissement de celui qui, pendant sa puissance, s'était montré leur persécuteur.

Ibrahim le tchaous (exécuteur) avait regardé avec joie la proie qui lui était livrée ; cependant il reprochait hautement à la loi chrétienne de ne lui donner qu'un homme à garrotter, lui qui eût voulu essayer sur une tête son bras et son yatagan. Le tchaous avait une profonde haine contre le lieutenant de l'ancien bey de Constantine ; car Ben-Aïssa avait fait mettre à mort quatre frères ou beaux-frères du Turc Ibrahim ; et, s'il avait épargné la tête du tchaous, c'est que celui-ci était possesseur de richesses que l'Arabe convoitait. Ibrahim vint se placer sur l'échafaud, vis-à-vis de Ben-Aïssa.

« Entre le ciel et toi, disait le bourreau à l'ex-caïd, il y a un homme, et cet homme est Ibrahim. C'est un Turc qui est ton bourreau, et ce Turc, c'est l'homme dont tu as étranglé quatre frères ; c'est l'homme que tu aurais étranglé aussi, si tu n'avais pas craint, par sa mort, de perdre les traces d'un trésor. Personne n'avait jamais compris par quel miracle j'étais sorti vivant de tes mains, je le comprends aujourd'hui seulement : Dieu me réservait pour causer avec toi sur cet échafaud. Dieu est-il juste ?

— Dieu est juste, répondit Ben-Aïssa.

— N'es-tu pas de mon avis ? reprenait Ibrahim. Cet endroit a été choisi par Dieu : tu es exposé aux regards du

peuple, là où tu vendais du sel il y a vingt ans ; là où tu as fait décapiter Amin Kodja, le marabout El-Arbi, et tant d'autres ! En face de toi sont les remparts sur lesquels tu exposais aux yeux des habitants de Constantine les têtes de ceux que ta cupidité, ta haine ou ton ambition ont fait décapiter. Jette un regard sur ces murailles ; vois ces têtes d'innocents qui demandent vengeance... Regarde... regarde ! »

Et Ben-Aïssa fermait les yeux, comme s'il eût craint de voir de sanglantes apparitions.

Et après avoir reproché à Ben-Aïssa de ne pas être mort sur la brèche par laquelle les Français sont entrés à Constantine, le tchaous semble se réjouir de voir l'Arabe condamné à un supplice lent. Le yatagan eût été pour lui une mort trop douce, trop noble, mais c'est le bagne qui va prendre le coupable, et qui, chaque jour, pendant vingt ans, lui donnera une lente agonie...

Et Ben-Aïssa, dit-on, fléchit et demanda grâce au bourreau.

Le fils de Ben-Aïssa et quelques Arabes le suivirent jusqu'à Toulon, et, sous le costume du bagne, on voyait ce vieillard calme et résigné recevoir, des siens et de ses serviteurs fidèles, des témoignages de respect, de soumission et d'amour.

Les Arabes forcés conservent tout l'orgueil de leur race.

Un Arabe, que ses violences continuelles avaient fait renvoyer de l'hôpital où il vivait sans autre maladie que cette fièvre lente qui consume cette nature d'hommes quand elle vit loin du sol natal, avait été confiné au fond d'un bagne à terre. Un jour, le chirurgien vint lui faire une visite. La vue du docteur lui fut presque indifférente ; il daigna cependant tendre la main, prendre le tabac que M. Lanvergne lui apportait, et remercier du geste. Le



médecin voulut l'interroger et le faire parler sur le fait de sa condamnation. L'Arabe le regarda, et lui dit fixement : *Tu m'as donné du tabac, tu m'as fait du bien, moi je t'ai*

remercié, et tout est fini entre nous. Alors il détourna la tête, et ne fit plus aucunement attention au visiteur.

La législation française envoie encore d'Afrique, au bagne

de T ulon, des juifs, des noirs métis, des kabyles (1). Ces derniers sont encore ce qu'ils étaient il y a dix-huit siècles : leur corps est au bague, mais leur pensée voltige dans les champs du passé, sous leur tente, dans leur famille et autour du fidèle corsier. Une nostalgie lente et calme les mine peu à peu sur leur lit d'hôpital. Accroupis toute la journée, avec leur drap noué autour du front et pendant en guise de bernous, on les dirait en embuscade et cachant leurs mousquets pour ne point être aperçus. Différents des autres forçats, ils sont toujours seuls avec leurs pensées, avec la patrie, et ne connaissent aucun jeu ni aucune espèce de distraction.

Si quelquefois ils vous payent d'un sourire amer, c'est lorsque vous éveillez en eux le souvenir du désert. Il nous est arrivé de prononcer avec affectation le nom de *Couscousou* (2), et alors ils se prenaient de joie comme des enfants.

VISITES CHEZ LES POÈTES EUROPÉENS.

I.

BÉRANGER A PASSY.

J'avais résolu, en véritable Anglais, de ne pas manquer de visiter tous les poètes célèbres de l'Europe entière. C'est à Paris que me prit cette belle résolution à laquelle je fus fidèle. Gens du monde, solitaires, hommes politiques, hommes d'études, estimables, peu estimables, tous, pourvu qu'ils fussent poètes et célèbres, je crus devoir les passer en revue, et je commençai par un homme de très-grand talent, dont je n'examinerai pas ici les opinions, mais dont la retraite modeste contraste fort avec le luxe étourdissant de la plupart des talents à la mode.

Après avoir passé huit ou dix jours à Paris, j'écrivis donc à Béranger, qu'ayant essayé de traduire une partie de ses ouvrages en anglais, je serais très-flatté s'il voulait m'accorder un moment d'audience. Il me répondit une lettre fort polie, et me donna rendez-vous le lundi suivant, à dix heures, et me témoigna le regret de ne pouvoir me laisser le choix à cause de son prochain départ pour la campagne. Le jour indiqué, je m'embarquai après le déjeuner dans un omnibus, et je roulai fort agréablement vers Passy, petit village sur le bord de la rivière, à peu de distance de Paris, et que Béranger habite depuis assez longtemps. J'y arrivai à dix heures moins un quart, ce qui me laissa le temps de grimper tout à mon aise la montagne qui mène à Passy, et m'informer de la rue Vinense, n° 21, la résidence du poète. Un petit garçon du village m'indiqua la maison, jolie petite habitation à deux étages, avec une espèce de porte de bronze, sans oublier ce genre de persiennes ou de volets extérieurs que l'on rencontre partout en France. En somme, cette résidence est telle que mon imagination se l'était représentée d'avance, et parfaitement en rapport avec les goûts simples de Béranger.

Une vieille et humble servante vint m'ouvrir, me fit monter un escalier ; mais en traversant le vestibule je pus entendre un joli parler derrière la maison. Arrivée au haut de l'escalier, cette femme ouvrit une porte, et dit poliment : « Entrez, monsieur, s'il vous plaît. » Aussitôt je me trouvai en présence du poète français. Il se leva pour me recevoir ; avec cette courtoisie si habituelle aux gens de sa nation, et

ce ton d'aimable plaisanterie bien calculée pour mettre un étranger à l'aise, il me présenta le fauteuil qu'il venait de quitter ; je voulus prendre un autre siège, mais Béranger m'arrêta, posa ses mains sur mes épaules et me rejeta dans le sien. Et quand je le remerciai de l'honneur qu'il me faisait en m'accordant cette entrevue, il répondit en riant : « Ah ! mon cher monsieur, n'en parlez pas. Il y a peu d'honneur à être admis auprès d'un vieux garçon comme moi. »

Toute notre conversation eut lieu en français ; il ne comprend pas l'anglais. Puis il rapprocha son siège en face du mien, et sa physionomie exprimait alors tant de honte, que tout embarras cessa de mon côté : on aurait dit que je le connaissais depuis des années. Après tout, la malice, la bonhomie, la finesse et la connaissance du monde sont les caractères de Béranger. Son cabinet, comme on peut bien le penser, n'a rien de ce luxe qui plaît tant d'ordinaire aux célébrités. C'est une chambre de forme circulaire, avec une fenêtre cintrée ; d'un côté, un lit surmonté de rideaux de perse blancs très-simples ; de l'autre, une petite table et un pupitre d'acajou ; une couple de chaises, une demi-douzaine de volumes au plus : voilà tout. Le chansonnier n'a besoin d'aucune coquetterie, et peut-être cette simplicité est-elle une recherche de plus..

Si j'osais hasarder une opinion, je dirais que Béranger, dont les poésies offrent aux esprits rigides et aux hommes de mœurs sévères plus d'un sujet de blâme, a eu pour principal mobile l'orgueil secret d'un talent longtemps obscur et méconnu, et que son opposition est, comme celle de Jean-Jacques Rousseau, dirigée contre la société tout entière.

C'est un petit homme, d'environ cinq pieds cinq pouces, âgé, je crois, de soixante-cinq ans, d'une constitution saine et robuste. Son front révèle une haute intelligence ; ses traits sont peu réguliers, ses yeux noirs sont pleins de douceur ; l'expression qui domine est celle, je crois, de la finesse et de la bonhomie. Il portait une robe de chambre grise, un bonnet de soie noire. L'obscurité de la chambre m'a fait supposer qu'il avait la vue faible. Les portraits que nous avons de Béranger sont *mauvais*, sans exception ; je n'ai trouvé qu'un petit buste en plâtre dont la ressemblance fût exacte.

Revenons à l'entrevue. Béranger exprima ses regrets de ne pouvoir causer avec moi des poètes anglais, dont il ignore la langue, et que l'on a très-mal traduits en français. Il me parla de la bizarrerie de ses concitoyens qui persistaient à lui donner uniquement le titre de chansonnier, quoique son caractère de poète satyrique fût bien établi depuis longtemps. Il ajouta que l'Ecosse fut la première à reconnaître son titre véritable, dans un article de la *Revue d'Edimbourg*. Je lui dis qu'en effet ceux de mon pays natal qui connaissaient ses écrits le comparaient à Burns ; à quoi il répliqua qu'on ne pouvait faire de lui un plus bel éloge, disant qu'il révérait la mémoire de Burns, quoique ses ouvrages lui fussent à peu près inconnus ; mais que plusieurs de ses amis qui comprennent l'anglais lui avaient transmis leur admiration. Il avait été lié intimement avec sir J. Mackintosh, qu'il voyait souvent à Paris. Béranger reproche à Walter Scott d'être un écrivain peu correct. Il cite les erreurs qu'il a trouvées dans *Quentin Durward*, au sujet de la vie, du caractère de Louis XI et de la partie historique en général. Il admet cependant que ses romans sont de vastes panoramas dans lesquels apparaissent des groupes magnifiques et pleins d'intérêt, mais dont les traits historiques sont imparfaitement tracés ; il me

(1) Différentes classes d'assassins. Leur psychologie (docteur Lauvergne).

(2) Mets favori des Arabes : grain préparé avec des viandes et des épices.

fit aussi observer que l'intérêt du lecteur s'attache naturellement de préférence à un personnage étranger, plutôt qu'à un héros ou à l'héroïne : ce qu'il appelle un défaut grave. Par exemple, dans *Ivanhoé*, tout l'intérêt se porte sur Bebecca, etc.... Quant à sa poésie, Béranger la trouvait admirable. Il me parla aussi de romans plus anciens : du *Moine*, par Lewis; de *Caleb Williams*, par Godwin, fort admirés en France, et très-goûtés aussi par Béranger. Après plusieurs autres réflexions que je m'abstiens de citer ici, par respect pour quelques auteurs anglais vivants, nous abordâmes ses propres poèmes, dont plusieurs, lui ai-je fait remarquer, sont peu susceptibles d'être traduits en anglais; les uns à cause du sujet qui a perdu de son attrait aujourd'hui, les autres à cause de leur intérêt purement local. Il me pria de lui confier mes traductions, afin de les soumettre à un ami qui entend parfaitement l'anglais et dont il apprécie fort l'opinion en fait de littérature. J'avais apporté ces pièces à cette intention, je les lui laissai, en disant que si elles obtenaient son suffrage, cela m'encouragerait à en traduire d'autres. Je lui indiquai l'édition de ses œuvres que j'ai entre les mains, il me dit qu'elle était très-fautive; il regretta de n'avoir en sa possession qu'un seul exemplaire exact, et rempli de ses corrections en marge, mais qu'il serait euehanté que je voulusse bien l'accepter. Je répondis que j'y attacherais un grand prix, il écrivit mon nom dessus, et je le serrai dans ma poche. Nous causâmes encore une demi-heure, puis je me levai pour partir, mais il me fit assoir de nouveau. Cependant comme les visites commençaient à venir, je pris congé de lui.

Ce qui me frappa dans cette conversation, ce fut la sagacité, la vivacité, la verve et la malice de ce célèbre chansonnier, qui me paraît doué de ces qualités bien plus que d'imagination et d'enthousiasme.

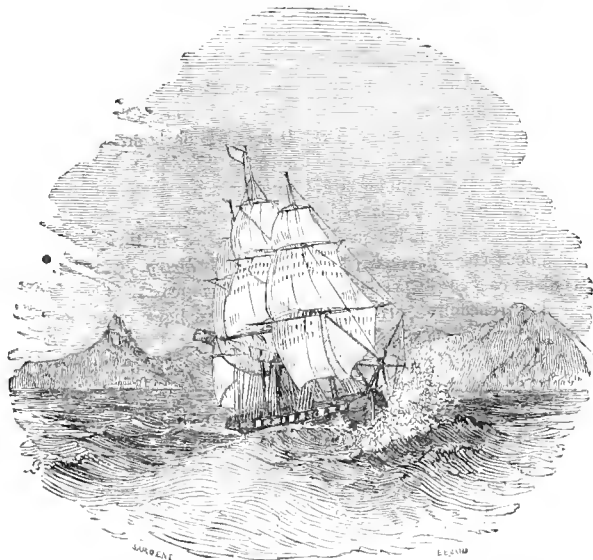
(*Voyage en France.*)

UNE PAGE INCONNUE DE LA VIE DE NAPOLEON.

Une des portions les moins connues de la vie de Napo-

lén est cette époque étrange et douloureuse, pendant laquelle, vaincu du sort et en butte aux vengeances publiques, il resta, pour ainsi dire, suspendu au-dessus de l'abîme, près de partir pour l'Amérique ou l'Angleterre. Voici quelques détails intéressants à ce sujet. Il est bien entendu que nous ne prétendons ici partager ni condamner les opinions du narrateur.

« L'empereur, dit M. Besson, arriva à Rochefort le 5 juillet, le matin de bonne heure. J'étais alors lieutenant de vaisseau et attaché à l'état-major de la marine française. M'étant aperçu que le commandant des deux frégates que le gouvernement provisoire avait mises à la disposition de l'empereur paraissait peu enclin à se compromettre pour remplir un devoir sacré, c'est-à-dire à risquer sa vie, afin de protéger Sa Majesté contre ses ennemis, je n'hésitai pas à offrir à l'empereur de le transporter aux États-Unis, sur un des vaisseaux de mon beau-père, qu'il m'avait envoyé au commencement de l'année 1815. Je me rendis aussitôt auprès du général Bertrand, dont j'avais l'honneur d'être colonel, et lui fis part de mon projet. Je fus présenté le soir même à l'empereur, qui accepta ma proposition, tout en faisant quelques légères modifications. Mon plan, conçu à la hâte, devait s'exécuter de la manière suivante. Le brick *la Madelaine*, portant pavillon danois (construit à Kiel en 1812, destiné à pourchasser les croisières anglaises dans la mer Baltique), devait prendre une cargaison d'eau-de-vie, dont une partie pour New-York et l'autre pour Kiel. Dans le fond de cale on avait placé, entre deux rangs de tonneaux remplis d'eau-de-vie, cinq autres vides, soigneusement matelassés, afin d'y placer cinq personnes en cas de perpétuité. Dans la dunette, au-dessous de la cheminée anglaise, se trouvait une soupape qui communiquait avec cet emplacement qu'on avait bien approvisionné, de manière à s'y tenir pendant cinq jours. L'air se renouvelait dans les tonneaux au moyen de conduits habilement dissimulés, et qui avaient une sortie au-dessous des lits de la dunette. *La Madelaine*, ainsi organisée, devait se rendre à l'île d'Aix, et jeter l'ancre au milieu des petits bâtiments



qui attendaient le moment de mettre à la voile. On aurait embarqué les effets des passagers vingt-quatre heures avant qu'ils se rendissent eux-mêmes à bord, et, tout étant disposé le brick aurait quitté le port des Bretons pour filer entr

le continent et l'île d'Aix, se dirigeant vers Noirmontier, de là vers Onessant, d'où il pouvait gagner la mer. Il était impossible que notre projet échouât en prenant cette direction; les Anglais observaient encore la Gironde et l'entrée du pertuis d'Antioche, c'est-à-dire qu'ils étaient au côté opposé. Les événements en ont fourni la preuve. *La Madeleine* partit un seul jour avant le malheureux embarquement de l'empereur sur le *Bellérophon*, suivant cette direction, et ne rencontra sur la route aucune des croisières anglaises. Dès que ce plan fut adopté, le général Bertrand donna ordre au comte de Las Cases de hâter les préparatifs nécessaires à son exécution. Messieurs Roy, Bré et compagnie, de Rochefort, prirent sur eux de charger le bâtiment et de fournir les papiers d'obligation. Je me chargeai de tout le reste, et afin d'éloigner les soupçons, j'endossai le costume de capitaine d'un navire marchand du Nord. Le succès fut complet, et le général ne s'aperçut de la ruse qu'au moment où l'empereur se rendit à bord du *Bellérophon*. Il me dit en cette occasion : « Je regrette monsieur le capitaine, que votre zèle vous ait si gravement compromis. Votre projet, je l'avoue, méritait un meilleur sort. » Notre activité fut telle, que je partis de Rochefort de bonne heure le 6 juillet, et me rendis à Marouins, où je pris de l'eau-de-vie dont j'avais besoin. Le 10, je mis à la voile pour l'île d'Aix, où j'appris que l'empereur était à bord de *la Saale*, entièrement abandonnée par M. Philippe, capitaine de cette frégate, qui avait déclaré à Napoléon que la présence d'un vaisseau anglais à l'entrée du pertuis d'Antioche mettait un obstacle à son départ, et qu'il avait reçu l'ordre formel de ne rien sacrifier aux dangers d'un combat incertain, pour mettre en sûreté la personne de l'empereur. M. Cornée, commandant de *la Méduse*, se conduisit mieux. Ce brave officier offrit à Napoléon de le prendre à bord, s'engageant sur l'honneur à le sauver ou à mourir avec lui, plutôt que de se rendre. Cette offre généreuse fut inutile, l'empereur refusa, dans la crainte d'exposer ses amis à un sort très-incertain. Il quitta *la Saale* le même soir, à neuf heures, et me fit appeler. Il me reçut avec bonté, et me donna l'ordre d'embarquer sur-le-champ ses effets et ceux de sa suite; à minuit tout était prêt, il ne restait plus qu'à embarquer les passagers. Je ne puis omettre ici une circonstance qui faillit me coûter la vie. Tous les points de l'île étaient soigneusement surveillés, et notamment celui opposé où *la Madeleine* avait jeté l'ancre. J'avais fixé le lieu de notre embarcation à cinquante pas d'un poste de marine; et afin d'éviter tout malheur, j'avais prié le général Bertrand d'avertir le commandant de ne pas s'inquiéter du bruit qu'il entendrait entre dix heures et minuit. Persuadés que nous n'avions plus rien à craindre, nous commençâmes nos opérations; mais à peine avions-nous transporté une petite partie des effets, qu'on dirigea sur nous une fusillade: un de mes Danois eut le bras cassé, et notre barque fut percée comme un crible. Je me hâtai d'aller à terre, au risque d'être tué, et je courus au poste où je rétablis la tranquillité. Personne n'y avait reçu d'ordre; mais les braves soldats, qui nous avaient entendu parler allemand, nous prirent pour des Anglais, et jugèrent à propos de lâcher des coups de fusil. Un peu avant minuit, je revins auprès de l'empereur. Je l'avertis que tout était prêt et que *le vent était favorable*. Il répondit qu'il attendait son frère Joseph, et qu'il ne pouvait partir cette nuit-là. « Descendez, ajouta-t-il, souper avec Bertrand, qui vous com-

muniquera un nouveau projet. » L'empereur paraissait calme, mais pensif; et je veux donner ici un démenti aux publications du temps, qui racontent que Napoléon dormit presque toujours à Rochefort, et se montra tellement abattu, qu'il fut incapable de s'arrêter à aucun projet. Je ne remarquai au contraire, chez l'empereur, ni abattement, ni agitation; il puisait souvent dans sa tabatière comme d'habitude, écoutait attentivement tout ce qu'on lui disait, et me sembla même envisager sa position avec trop d'indifférence.

« Quel malheur, sire, lui dis-je, que Votre Majesté retarde son départ. La rade des Basques est dépourvue d'ennemis, le pertuis des Bretons est ouvert...; qui sait s'ils le seront encore demain? » Ces mots furent malheureusement prophétiques. Le 12, les Anglais ne savaient encore rien de l'arrivée de l'empereur à Rochefort; ils l'eussent ignoré plus longtemps sans la visite que firent le duc de Rovigo et le comte de Las Cases au *Bellérophon*. C'est une preuve qu'ils croisaient jusque-là, à l'entrée de la Gironde et du pertuis d'Antioche, afin de s'opposer à toute tentative de fuite de la part des frégates qui stationnaient près de l'île d'Aix. Mais le soir même où ils en eurent connaissance, le *Bellérophon* se mit en mouvement et alla jeter l'ancre dans la rade des Basques, position très-favorable à la surveillance des deux sorties à la fois, et qu'on aurait dû prendre dès le commencement.

« Je quittai l'empereur et me rendis auprès du général Bertrand; il m'apprit que plusieurs jeunes officiers, et le lieutenant Gentil à leur tête, offraient à Napoléon de l'embarquer à bord d'une chaloupe pontée de la Rochelle, et de le transporter jusqu'à l'entrée de la rivière de Bordeaux, en passant le détroit de Mommusson; là se trouvait un bâtiment américain qui transporterait sans doute volontiers l'empereur en Amérique, ou dont on pourrait s'emparer de force en cas de refus. Plusieurs vaisseaux du nouveau monde stationnaient en effet près de Boyaut, que le général Lallemand alla visiter, et dont les capitaines offrirent leurs services à Napoléon. Connaissant à merveille le dévouement de ces jeunes gens, j'engageai le général à profiter au plus vite d'un moyen de salut qui me semblait inspiré par la Providence, car les circonstances les plus favorables se réunissaient pour assurer un plein succès. « Que voulez-vous dire? s'écria le général avec surprise. — Je vais m'expliquer. Les deux chaloupes de la Rochelle sont des voiliers excellents, meilleurs, à n'en pas douter, que les croisières anglaises; il faut les lancer, l'une par le détroit de Mommusson, l'autre par le pertuis d'Antioche, et embarquer sur toutes les deux des personnes et des effets appartenant à l'empereur, mais de manière à ce que les hommes de l'équipage ignorent qui est à bord de l'une ou l'autre chaloupe. Puis on donnera l'ordre aux deux commandants de ces bâtiments légers d'aller eux-mêmes à la rencontre des croisières anglaises, et de se laisser chasser par elles, afin de les éloigner. Ici on répandra secrètement le bruit que Napoléon s'est embarqué *incognito* sur l'une des deux chaloupes, et l'équipage de chacune croira que l'empereur est sur l'autre. Ce projet étant mis à exécution, on fera partir les chaloupes le soir; l'empereur s'embarquera le lendemain avec moi, et se ménagera ainsi deux chances de plus pour l'heureux succès de sa fuite. » Le maréchal parut goûter ce projet. Impatient de le communiquer à l'empereur, il me pria de le suivre chez Sa Majesté. Nous le trouvâmes, le coude appuyé sur un magnifique fauteuil rouge, présent de Marie-

Louise, que l'empereur avait désiré garder jusqu'au dernier moment, et le seul objet d'ameublement qui ne fût pas encore transporté sur le vaisseau. Napoléon leva la tête quand nous entrâmes, et dit avec une expression de bonne humeur : « Eh bien, Bertrand, que vous a dit le capitaine Besson ? » Après que ce dernier lui eut répété ce que j'avais proposé, il parut satisfait, donna son approbation, et désira qu'on s'occupât à l'instant même de tous les préparatifs ; « car, ajouta-t-il, je suis décidé à partir avec vous, capitaine, dans la nuit du 15 au 14. » Je vis donc avec une douleur profonde que ce nouveau retard nous serait peut-être fatal, et je me hasardai à lui faire part de mes inquiétudes ; mais ce fut en vain. Les chaloupes mirent à la voile, le 15 au matin, avec toutes les instructions convenues. Aucun obstacle ne se présenta, bien que le *Belléophon* eût pris sa nouvelle position dans la rade des Basques, dès le 12 au soir.

« Le 15, à l'aube du jour, M. Marchand vint me trouver à bord, et me remit une ceinture remplie d'or appartenant à l'empereur. Il me pria en même temps de me rendre le plus tôt possible auprès de Napoléon.

« J'allai le rejoindre vers les sept heures ; je le trouvai déjà habillé et se promenant dans sa chambre. « Ah ! ah ! vous voilà, me dit-il. Les chaloupes sont parties ce soir, donc... le sort en est jeté. » Puis il me demanda si j'étais bien sûr de connaître toute cette côte, désignant du doigt la carte du Poitou et l'île d'Aix. Comme j'allais répondre, M. Marchand entra et parla bas à l'empereur. Je fus aussitôt congédié. En sortant, je rencontrai une personne qui m'était inconnue : c'était, m'a-t-on dit plus tard, le roi Joseph. La journée fut employée tout entière à disposer, le mieux possible, toutes les choses nécessaires à notre voyage ; à la chute du jour, j'appris que les personnes envoyées de nouveau par l'empereur sur le *Belléophon* étaient de retour.

« C'est, à n'en pas douter, ce jour-là même que Napoléon se laissa influencer par certains trembleurs de sa suite qui, dans la crainte d'être pris avec lui à bord de mon brick, l'engagèrent à entamer des négociations sérieuses avec le capitaine Maitland : la réponse venait d'arriver ; mais je ne soupçonnais rien encore. Loin de là, quand Sa Majesté me rappela le soir après d'elle, je me réjouisais et me croyais près d'atteindre le but de mes plus chères espérances. Le général Savary, le comte Las Cases, le comte Montholon, et une autre personne étrangère, se trouvaient réunis au salon. « Capitaine, dit l'empereur, en s'adressant à moi, retournez à l'instant à votre bord, et faites débarquer mes effets ; je vous remercie de toutes vos bonnes intentions à mon égard ; s'il s'agissait encore d'affranchir un peuple opprimé, comme j'en avais le projet en quittant l'île d'Elbe, je n'hésiterais pas à me confier à vous ; aujourd'hui, c'est de moi seul dont on s'occupe, et je ne veux pas exposer à d'inutiles dangers les serviteurs fidèles qui partagent mon sort. Je me dirige vers l'Angleterre, et je m'embarque demain sur le *Belléophon*. » J'aurais été renversé à terre par la foudre, que j'eusse éprouvé une sensation moins pénible. Je devins pâle, des larmes s'échappèrent de mes yeux, et je fus hors d'état de prononcer une parole. Je voyais clairement que les idées chevaleresques de l'empereur le trompaient, et qu'il avait grand tort de se fier à la générosité du gouvernement anglais ; mon cœur était gros d'inquiétudes et de tristes présages.

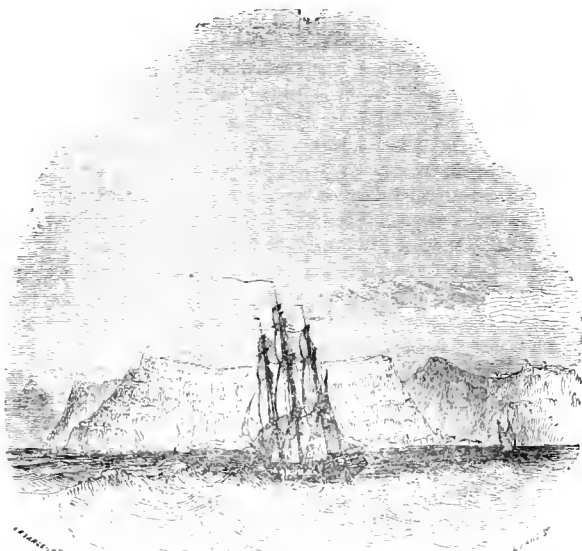
« Dieu sait ce que j'aurais ajouté, poussé par le déses-

poir, si le duc de Rovigo, assis dans un coin du salon, ne m'eût imposé brusquement silence. « Capitaine, s'écria-t-il, vous passez les bornes, vous oubliez que vous êtes devant l'empereur. — Oh ! laissez-le parler, reprit Sa Majesté, » jetant sur moi un regard plein de tristesse, qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Mais quand je revins à moi, je compris que tout espoir était perdu. « Pardon, sire, continuai-je, si mon zèle est indiscret, mais cette nouvelle décision me navre... — Assez, capitaine, dit Napoléon avec douceur, calmez-vous. Revenez ici quand vous aurez fini votre besogne. » J'exécutai les ordres que j'avais reçus, toujours en proie au plus violent désespoir.

« A neuf heures du soir, le 14 juillet, ayant tout terminé, je fus avertir l'empereur ; il était seul avec M. Marchand, cette *fidélité personnifiée* dont j'aime à rappeler l'invariable obligeance à mon égard. Aussitôt que l'empereur me vit entrer, il vint au-devant de moi et me dit : « Capitaine, je vous réitère mes remerciements : dès que vous aurez terminé vos affaires ici, venez me rejoindre en Angleterre, ajouta-t-il en souriant, car un homme de votre caractère me sera toujours utile. — Ah ! sire, répliquai-je très-affecté, que ne puis-je espérer de pouvoir me conformer un jour à un ordre si flatteur. » Incapable de contenir plus longtemps mon émotion, je me disposai à sortir, lorsque l'empereur me fit signe de rester, et envoya Marchand chercher le général Bertrand : dans l'intervalle, il choisit parmi ses armes rangées dans un coin du salon un fusil à double canon, dont il avait fait souvent usage à la chasse, et me l'offrit en me disant d'une voix émue : « Je n'ai plus rien à vous offrir dans ce moment, mon ami, que cette arme, veuillez l'accepter comme un souvenir de moi. » Ce cadeau si précieux, et la grâce charmante avec laquelle il m'était présenté, m'entraînèrent involontairement à risquer auprès de l'empereur une dernière tentative. Je me jetai à ses pieds, tout en pleurs, et le conjurai de ne pas se livrer à l'Angleterre. « Il y a encore de l'espoir, lui dis-je ; deux heures ne suffisent pour embarquer de nouveau les effets ; Votre Majesté pourra partir un instant après : tout dépend de sa volonté. » Napoléon fut hélas ! inébranlable. « Eh bien, sire, m'écriai-je en me relevant... » Mais le général Bertrand entra et m'empêcha de continuer. « Capitaine, me dit-il avec impatience, renoncez à ces offres inutiles : votre zèle est louable, votre conduite est noble, mais Sa Majesté ne peut plus reculer. » Il disait vrai peut être, et je retins les mots qui étaient près de s'échapper de mes lèvres. « Sire, lui dis-je, il ne me reste donc plus qu'à prendre congé de Sa Majesté, et à partir sur le brick que je lui avais destiné. Je suivrai exactement la route que vous avez approuvée, sire, et Sa Majesté regrettera peut-être bientôt, je crains, le parti qu'elle vient de prendre. » Frappé au cœur, je me retirai et me rendis à bord. Il était dix heures du soir. Je fis aussitôt lever l'ancre, et je m'éloignai, favorisé par une fraîche brise d'est, sans rencontrer le moindre obstacle. A l'aube du jour, je me trouvais à l'entrée du pertuis Breton, au milieu des caboteurs. Il est bon de remarquer que l'empereur s'embarqua à cinq heures du matin, le 15, et n'arriva sur le *Belléophon* qu'à neuf. J'avais donc fait déjà un long trajet, et passé inaperçu au milieu de vaisseaux qui bordaient les côtes, et je ne pris congé de mon capitaine qu'en face des Sables d'Olonne, d'où il fit voile, d'après mon ordre, pour Ouessant et Kiel. Il y arriva vingt jours après, sain et sauf. De mon côté, je retournai à Rochefort, accompagné d'un des

caboteurs, et j'allai prendre les ordres du préfet de marine. Il me dit qu'il avait gardé chez lui, sur ordre exprès de l'empereur, deux caisses remplies de vaisselle plate destinées pour Mme Besson, dans le cas où il serait parti avec moi. Mais en apprenant que Napoléon avait changé d'avis, il avait cru convenable d'expédier ces caisses par le *Bellérophon*, avec plusieurs autres objets qu'on lui avait confiés. Plus tard, la vente de cette argenterie fournit aux

besoins de l'empereur à Sainte-Hélène. Je ne me serais jamais douté que Napoléon poussât aussi loin ses attentions pour ma famille. Depuis cette malheureuse époque, j'ai toujours habité les pays étrangers. C'est en 1826 seulement que je pris sur moi d'approcher les côtes de France, lorsque Sa Hautesse le vice-roi d'Egypte m'envoya à Marseille, avec la mission d'armer les vaisseaux de guerre que le général Livron y avait fait construire pour elle. »



PETITES MORALES.

CARNET D'UN VIEUX CURÉ.

LA BALEINE ATTAQUÉE PAR LES POISSONS.



Peut-être avez-vous remarqué, dans l'histoire des créatures dont je vous ai entretenus, qu'elles sont presque tous jours en guerre. L'orfraie poursuit les poissons, l'aigle vient l'attaquer à son tour. Le dauphin et les oiseaux de

mer s'emparant du poisson volant, qui se déclare aussi l'ennemi des animaux plus petits que lui, vivant au fond de la mer. Le lion déchire en pièces l'imposante girafe, le redoutable boa avale tous les animaux dont il peut s'emparer. Le tigre s'élançait sur le rhinocéros, et le rhinocéros empale le tigre. Il semble d'abord que tout cela soit incompatible avec la bonté de Dieu. Cependant rien n'est plus simple à expliquer. C'est le péché qui a introduit la mort dans le monde, et puisque les animaux sont soumis à la loi commune, une mort violente est moins cruelle pour eux que la maladie, les longues souffrances et la vieillesse, qui les rendraient incapables de pourvoir à leur subsistance.

La gravure que vous voyez représente une scène étrange. La baleine est si énorme, que pas un des gros poissons n'oserait l'attaquer seul, c'est pourquoi ses ennemis se rassemblent pour la combattre. Ceux-ci sont de deux espèces. L'un a le museau long et pointu comme une lance : il porte le nom d'épée du Groënland. Le museau de l'autre est plus large ; il est pourvu d'une rangée de dents des deux côtés : on le nomme la scie de mer. Quelquefois une autre espèce de poisson, le *thrasher* (le batteur) se réunit au combat comme dans la circonstance suivante que nous raconte le capitaine Crowd. « Les *thrashers*, s'élevant à la hauteur de plusieurs mètres, se précipitèrent violemment sur elle, et la frappèrent rudement de leurs queues vigoureuses ; le bruit de ces coups retentissait à l'oreille comme des fusils tirés à distance. L'épée vint à son tour attaquer la malheureuse baleine, la piquant sous l'eau ; assailliée de toutes parts, la pauvre créature rougit la mer de son sang. Plusieurs heures se passèrent ainsi à la combattre et à la torturer, jusqu'à ce qu'enfin nous l'ayons perdue de vue ; mais je ne doute pas que les assaillants n'aient obtenu sa complète destruction. » Quelquefois la baleine, pour échapper à ses bourreaux, se plonge tout au fond des abîmes de la mer, et la violence de la pression de l'eau les arrête dans leur poursuite.

L'histoire de ces poissons, assez hardis pour attaquer le roi monstrueux des mers, est remplie de détails dont quelques-uns nous intéressent peut-être. L'épée tient à l'espèce des maquereaux, quoique beaucoup plus grosse ; il y en a de quinze pieds de long. Sa queue est grande et puissante ; sa mâchoire extérieure s'allonge droite comme une épée, d'où vient le nom de ce poisson ; la grandeur et la force musculaire de sa queue causent cette extrême vitesse, et donnent à ses coups d'épée une violence irrésistible. On a vu ce poisson guerrier traverser de son aile le cuivre, les planches, la charpente et toute l'épaisseur du fond d'un vaisseau. Moi-même, j'ai examiné au Musée une partie de navire où se trouvait enfoncé le museau d'un de ces poissons, rompu par la violence du choc. Quand le *Léopard* revint en 1725, des Indes et des côtes d'Afrique, il eut besoin de réparations et fut envoyé aux docks ; le doublage étant fortement endommagé, les ouvriers découvrirent aussi au bas de la carcasse le museau brisé d'un gros poisson, qui avait pénétré jusqu'à quatre pouces dans la solide charpente ; ils déclarèrent qu'on n'aurait pu enfoncer une substance pareille à cette profondeur, sans donner au moins neuf coups d'un lourd marteau, tandis que le poisson s'était contenté de la frapper une fois. On s'aperçut avec surprise que l'arme sortait de l'étambord du côté de l'avant, prouvé que le poisson avait suivi le vaisseau à dessein : ce qui ajoute à la singularité du fait, la marche

rapide du navire devant nécessairement amortir le coup.

Sir Joseph Davis raconte une circonstance semblable, d'après le rapport d'un capitaine, dont le vaisseau fut aussi traversé de cette manière ; l'épée, dans toute sa longueur, y resta fortement plongée. Elle fut sciée et envoyée au musée de Londres.

On prétend que ce poisson attaque les hommes. Daniell nous dit dans ses *Récollections champêtres*, qu'un homme recut de ce poisson une blessure mortelle au moment où il se baignait dans la Severn, près de Worcester.

Comment expliquer pourquoi ce poisson va se heurter volontairement contre une masse pareille à celle d'un vaisseau, lorsque ce choc doit lui donner la mort ; car une fois le coup porté, il ne peut plus retirer l'arme qu'il y laisse enfoncée ; on doit supposer que, trompé par la grandeur et la couleur sombre du vaisseau, il a cru rencontrer une baleine, sa mortelle ennemie.

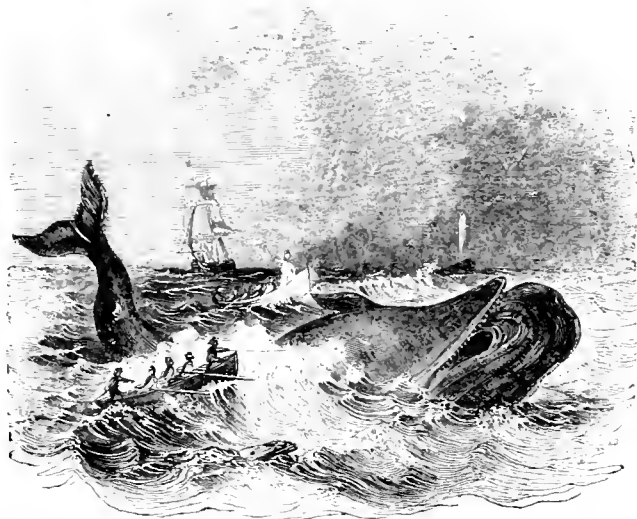
Rien n'égale la terrible voracité de la scie de mer, appartenant à la famille des requins ; son museau large et plat est garni d'une rangée de dents aigües. Vous les avez déjà remarqués sans doute, ces animaux, dans nos Musées, qui en renferment de plusieurs grandeurs ; les uns ont jusqu'à vingt-cinq pieds de long. On assure que ce poisson se met souvent à la poursuite des requins blancs, monstres marins les plus redoutés, et qu'ils parviennent à les tuer. Le capitaine Crowd a vu, dit-il, un requin s'élançer hors de l'eau, et retomber dans un bateau, la chair horriblement déchirée par la scie.

PÊCHE DE LA BALEINE.

L'homme ne se borne pas à attaquer sur terre des animaux plus forts que lui, il provoque encore les monstres gigantesques des mers. La baleine, malgré sa taille colossale et sa force prodigieuse, est obligée de céder à la puissance irrésistible de l'homme, que Dieu avait appelé dans l'origine à régner sur la création. La gravure représente une de ces baleines que l'on rencontre surtout dans les mers du Sud ; de sorte que la distance tient éloignés de chez eux, pendant trois ou quatre ans, les marins employés à ce genre de pêche. Vous avez peut-être vu un ougnent qu'on nomme *spermaceti* (blanc de la baleine), vous connaissez aussi les bougies, tout cela se fait avec une espèce de graisse renfermée dans une grande cavité à l'intérieur de la tête de l'animal ; on dirait, à la voir, une immense boîte carrée. Quand il nage, cette grosse tête se plonge et repaît à chaque instant au-dessus de l'eau. La gravure peut vous en donner une idée, la ligne blanche au-dessus de la tête est un filet d'eau ou de vapeur que l'animal rejette toute les fois que la tête paraît ; car il ne respire pas par la bouche, mais par une sorte de narine placée juste au haut de sa tête. Quand les marins, à bord d'un balénier, aperçoivent une baleine s'avancer ainsi, ils s'écrient : « La voilà qui jaillit ! » On lance aussitôt les bateaux, les hommes s'y précipitent et rament de toute leur force à la poursuite de l'animal, pour l'atteindre avant qu'il disparaisse de nouveau. Quand ils sont arrivés assez près, un des hommes darde sur le dos de la baleine une espèce de lance, qu'on nomme harpon ; l'animal, en proie à la douleur et saisi de frayeur, se replonge à l'instant dans la profondeur de la

mer; le harpon n'en reste pas moins enfoncé dans les chairs, et, au moyen d'une grande corde qu'on y a fixée, les

hommes de l'embarcation peuvent toujours suivre la baleine. Forcée de repaître pour respirer, les harpons vien-



nent l'assaillir encore, et bientôt elle répand autour d'elle des flots de sang; au moment de mourir, elle tourbillonne en agitant l'eau de sa queue vigoureuse, et produit un amas d'écume; puis elle se renverse sur le dos, comme dans la gravure. Aussitôt après sa mort, les hommes, tout joyeux de leur victoire, entraînent le corps sur le vaisseau en chantant de gais refrains; puis ils l'attachent avec des cordes, lui ouvrent la tête, recueillent dans des baquets le spermaceti, et découpent la graisse du corps en grandes bandes, qui, après avoir été hachées en petits morceaux, sont renfermées dans des harils où elles ne tardent pas à se fondre en huile excellente, dont on retire beaucoup d'argent. Une fois le gras découpé, on abandonne la carcasse, qui n'est bonne à rien.

L'entreprise de la pêche de la baleine, dans la mer du Sud, est très-périlleuse, et nous ne pouvons refuser notre admiration aux hommes courageux qui s'y engagent. Ils s'embarquent sur une mer lointaine à dix mille lieues de leurs familles, pour aller combattre l'animal le plus monstrueux de l'univers dans ses propres domaines. Tantôt ils longent des côtes arides et affreuses, habitées seulement par des sauvages cruels; tantôt il leur faut traverser des banes de glace, et si par malheur le vaisseau allait se heurter contre le moindre de ces énormes glaçons, il serait poussé dans l'abîme. Le temps est si froid, que le brouillard gèle sur le pont et forme un verglas sur lequel les hommes ont peine à se tenir. Tout à coup les voiles transportés sous un ciel brûlant, les rayons ardents du soleil dardent sur leurs têtes avec une violence intolérable. Là aussi, l'Océan, un peu au-dessous de la surface de l'eau, est rempli de rochers très-difficiles à éviter, parce qu'on ne les aperçoit pas toujours à temps. Maintenant songez à ces vingt ou trente hommes lancés sur le vaste Océan, obligés de se réfugier dans leurs petits bateaux, de ramer et de parcourir quelquefois l'espace de mille lieues avant d'atteindre aucun rivage. Tels sont les périls que ces hommes affrontent sans murmurer, dans le but de se procurer à eux et à leur famille une honnête subsistance. N'oubliez pas

qu'ils peuvent échouer, et revenir tristement au bout de trois ou quatre ans, sans avoir rien recueilli de tous leurs sacrifices ou de tous leurs dangers. Les uns ne rencontrent pas de baleines; d'autres en aperçoivent qui sont trop prudentes pour donner aux bateaux le temps d'approcher d'elles: ils ont fait par conséquent un long et pénible voyage inutile.

L'AIGLE.

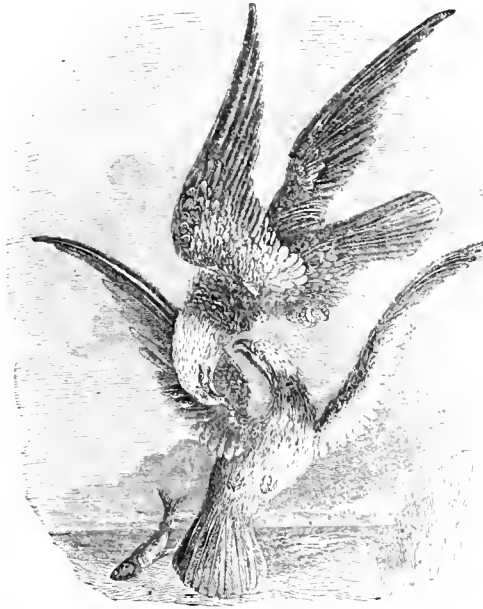
Si les preuves que je vous ai données de l'habileté, du pouvoir et de l'énergie de l'homme, ont excité votre étonnement, quelle sera votre admiration devant la puissance et la merveilleuse sagesse de Dieu? L'homme tourne à son profit les substances qu'il rencontre, mais Dieu leur a donné les différentes propriétés qui les rend utiles. L'homme dompte et apprivoise les bêtes féroces, mais Dieu les a créés tous deux, donnant à l'un, la force et la douceur, qui en font de précieux serviteurs; à l'autre, la raison et l'intelligence, qui lui inspirent les moyens de les soumettre.

Les inventions de Dieu sont parfaites, complètement parfaites. Les plus beaux ouvrages de l'homme laissent toujours quelque chose à désirer. Mais ce que Dieu a créé ne saurait se perfectionner.

Examinons le vol d'un oiseau, de l'aigle, par exemple. Avec quelle hardiesse il s'élance de ce rocher majestueux pour fendre les airs. Il agite ses ailes puissantes, et le voilà lancé à une grande distance, planant au-dessus des mers sans que nous puissions nous apercevoir du moindre effort. Son œil brillant roule dans toutes les directions; bientôt il aperçoit un objet éloigné qui ressemble à un point dans l'espace, il s'élance avec la rapidité d'une flèche. Qui a pu fixer ainsi son attention et réveiller en lui toutes ses facultés? C'est une orfraie, qui tient dans ses serres un poisson et qui l'emporte au nid; l'aigle l'attaque dans les

airs, et la pauvre bête, incapable de résister à une force supérieure, embarrassée d'ailleurs de son pesant fardeau,

laisse échapper sa proie; l'aigle referme aussitôt ses ailes, se jette dessus, et, saisissant le poisson avant qu'il retombe



dans l'eau, va dans sa retraite le dévorer à l'aïse. Triste exemple de ce pouvoir tyrannique dont l'homme industrieux se voit si souvent victime. Mais revenons aux facultés de cet oiseau, à leur combinaison parfaite pour accomplir sa destinée; n'oublions pas, qu'à l'égard des animaux, il faut bien se garder de les juger d'après les lois du juste et de l'injuste que Dieu nous a données pour juger nos actions. Nous ignorons s'ils connaissent le bien et le mal, et si les instincts qui les entraînent ne leur viennent pas de celui dont les œuvres sont parfaites.

Le vol, par lui-même, excite au plus haut degré l'étonnement. On vous a peut-être raconté les diverses tentatives faites plusieurs fois par les hommes, pour essayer de voler dans les airs, tentatives inutiles jusqu'à présent. Les ballons s'élèvent à la vérité très-haut, mais ils n'atteignent pas le but; jamais personne n'a trouvé le moyen de rester suspendu dans les airs. Nous ne savons même pas complètement comment ce prodige s'opère pour les oiseaux, quoique nous les voyions chaque jour voltiger devant nos yeux. Voici tout ce que nous avons pu observer: le corps est creux et peut se remplir presque en entier d'air; les os sont aussi très-creux et recouverts de plumes à la fois légères et fortes, surtout celles des ailes et de la queue. Ajoutez à cela un sang très-chaud, toutes choses qui contribuent à donner à l'oiseau plus de légèreté qu'aux autres animaux; puis, les muscles des ailes sont d'une dimension et d'une force très-remarquables.

Bien n'est plus curieux à étudier que la plume d'un oiseau; vous y retrouvez la perfection et la sagesse qui président toujours aux ouvrages de Dieu. Prenez une plume et examinez-la en même temps que vous lisez la description suivante. Remarquez d'abord combien elle est forte en comparaison du poids, surtout s'il s'agit d'un tuyau ou *bout d'aile*. La fleche qui en traverse toute la longueur est composée d'une espèce de moelle afin de la rendre légère; mais, pour éviter une rupture facile, elle est enve-

loppée d'une sorte d'écorce dure et unie. Cette fleche est creuse au bout inférieur, comme un tube, qu'on appelle le tuyau (et quelquefois le cylindre); d'une substance claire semblable à celle de la corne. Pour plus de solidité, cette substance se compose de deux peaux. Les fibres de la peau intérieure s'étendent en longueur et se fendent sous l'ongle quand on la taille en plume; tandis que les fibres de la peau extérieure l'enveloppent de toutes parts et empêchent la plume de se fendre aisément, à moins que la peau soit grattée avec le canif. Du vivant de l'oiseau, une foule de vaisseaux de sang remplissent le tube, mais ils se dessèchent à sa mort: c'est là cette peau que nous trouvons à l'intérieur de la plume.

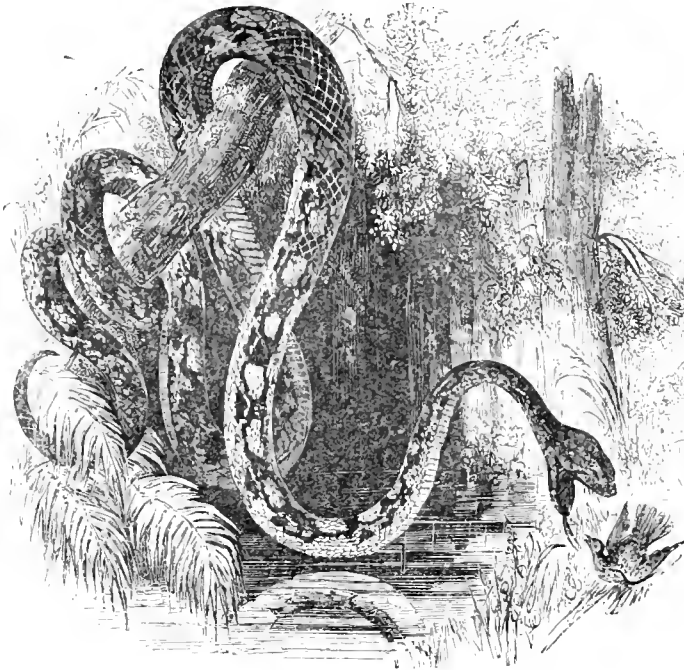
Nous trouvons encore de chaque côté de la partie supérieure une foule de plaques minces régulièrement placées et très-rapprochées les unes des autres. Si vous en arrachez une, et que vous la regardiez attentivement, vous distinguerez encore au bord une multitude de petites branches, qui, dans les ailes et la queue, s'accrochent l'une dans l'autre; de sorte que la surface d'une plume, malgré la fragilité des matières qui la composent, résiste longtemps avant de se laisser, et sert par conséquent à frapper l'air avec force en volant. Il faut aussi admirer l'épaisseur des plumes ajustées sur le corps de l'oiseau, de manière à le garantir du froid, sans qu'elles puissent se hérissier quand il vole rapidement.

LE BOA CONSTRICTEUR.

On donne le nom de boa à plusieurs espèces de gros serpents de l'Amérique du Sud. Ce constricteur est ainsi nommé, parce qu'il enlève sa proie de manière à ne lui

laisser aucun espoir de salut. Il a le pouvoir de se replier autour d'un objet quelconque; il s'attache surtout au tronc d'un arbre dans la forêt, et attend patiemment une victime, soit une chèvre, soit une gazelle; puis, quand elle s'ap-

proche de l'arbre, le serpent, aussi prompt que l'éclair, se lance sur l'animal, l'enveloppe de ses plis nombreux, et l'étreint avec une telle violence, que les os de la victime en sont brisés; puis le serpent se déroule lentement et com-



meuve son repas. Il ne se donne pas la peine de mâcher ou de mettre la bête en morceaux, il avale la masse entière. L'élasticité de sa peau lui donne cette faculté.

À défaut de gros animaux, il est obligé de se contenter des oiseaux et des sages. La manière dont il avale les gros animaux a été décrite par des gens qui en ont été témoins : rien n'est plus curieux. Le serpent relâche ses plis un à un avec beaucoup de précaution, les resserrant pendant de temps à autre comme s'il apercevait une étincelle de vie dans sa victime; enfin il lâche sa proie, puis le reptile se met à lécher le corps entier, et le couvrant d'une substance glutineuse, il en fait une masse informe semblable à une momie. Après cette longue cérémonie, le serpent ouvre de larges mâchoires et se dispose à jouir de sa conquête.

Il commence par la tête. S'il s'agit d'une bête de l'espèce des cerfs et des chèvres, tout passe à merveille jusqu'à l'arrivée des cornes; cependant cet obstacle ne l'arrête pas encore. Grâce à la construction des os de sa mâchoire, elle prend une telle extension, que les cornes finissent par y entrer tout entières. L'opération se ralentit ensuite. On peut même suivre les progrès que fait la proie dans l'estomac par la pointe des cornes, qui semblent toujours près de percer la peau. La digestion d'un volume pareil exige ordinairement quelques semaines. Pendant ce temps, les cornes disparaissent graduellement jusqu'à ce qu'elles deviennent invisibles, et la peau gonflée et tendue reprend ensuite sa forme et sa dimension habituelles. Le boa, pendant le travail, perd toute sa puissance et peut à peine se remuer. Si les Indiens le rencontrent dans cet état, ils l'attaquent et le tuent sans courir le moindre danger. Le boa n'a pas

de défenses venimeuses comme les autres serpents; sa force seule le rend dangereux.

LE POISSON VOLANT ET LE DAUPHIN.

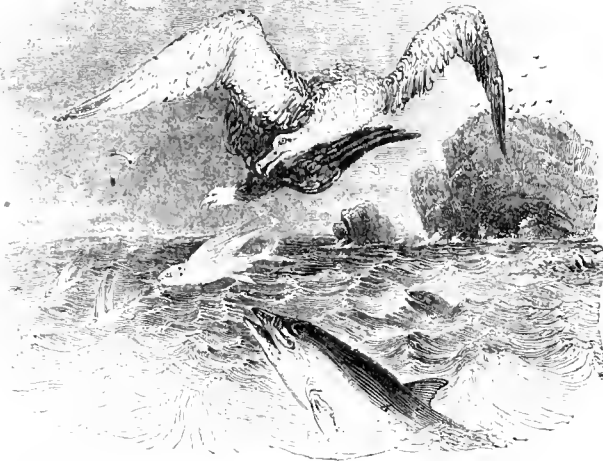
Le poisson volant est à peu près de la grosseur du hareng d'un aspect argenté, et passe pour très-commun dans l'Océan du Sud. Ses longues nageoires lui permettent non-seulement de sauter hors de l'eau, mais de se tenir dans l'air à une grande distance : ce n'est après tout qu'un bond très-élevé, qui a pour but d'échapper à la dent meurtrière de poissons plus gros que lui qui le poursuivent avec acharnement. Le dauphin, comme on le voit dans la gravure, use de toute son agilité et s'efforce de le saisir; puis, quand notre poisson se réfugie dans l'air, de gros oiseaux de mer sont là qui l'attendent, tout prêts à le dévorer. Ainsi nous voyons ce pauvre petit poisson épouventé, environné d'ennemis; quand il retombe dans l'eau, l'impitoyable dauphin l'attend encore pour le happer. Il arrive souvent que les poissons volants tombent sur les vaisseaux, quand ils prennent leur élan. J'en ai vu plusieurs exemples.

L'œil se réjouit à la vue d'un troupeau de ces poissons volant dans les airs : ce qu'on peut admirer tous les jours en mer, dans les parties chaudes du globe. On dirait d'abord de blanches hirondilles; ils brillent au soleil comme de l'argent poli, et leurs ailes minces et transparentes, ou plutôt leurs nageoires, ressemblent de chaque côté à de

légers nuages. Ils se réunissent quelquefois au nombre d'une centaine, et le troupeau se laisse d'ordinaire diriger par un chef. Comme ils effleurent la surface des eaux, j'en ai vu quelquefois qui heurtaient une vague au moment de se lever, et qui jaillissaient exactement du milieu.

Le dauphin n'est pas un poisson, il appartient plutôt à la classe d'animaux dont la baleine fait partie. Il n'a, au fait, d'autre similitude avec elle, si ce n'est la forme et l'habitude de vivre dans l'eau. Les dauphins sont de plaisantes créatures; ils se réunissent, forment compagnie et

viennent volontiers autour d'un vaisseau. Rien n'est plus drôle que leurs accès de gaieté: ils s'approchent très-près, folâtrant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, quelquefois paraissant au dessus de l'eau, puis se replongeant au fond de la mer. C'est ainsi qu'ils suivent le vaisseau pendant des heures entières, toujours sautant, toujours culbutant, jusqu'à ce que l'alarme se jette tout à coup parmi eux, ou qu'ils aperçoivent un poisson à leur convenance. Dans ce cas la troupe entière s'élançe en pleine mer, et on la perd bientôt de vue.



UN AVIS A L'ARISTOCRATIE.

Le baron Alderson, aux assises de l'été dernier, adressa les remarques suivantes au grand jury du comté de Suffolk: « Dans le comté voisin où je viens de faire la tournée annuelle, j'ai trouvé ce que je crains bien de ne pas trouver ici, un jour de repos: je l'employai à visiter le pays, et j'eus le plaisir d'assister à une partie de croûte, à laquelle avait pris part un noble comte, lord lieutenant du comté. Il jouait avec les marchands, les laboureurs et tous ceux qui l'entouraient; je ne crois pas que cette conduite diminuât le respect qu'on lui doit: on l'en aimait seulement davantage. Je pense donc que, si les nobles se mettaient plus en relation avec les classes inférieures, le royaume d'Angleterre et la société tout entière se trouveraient établis sur des bases beaucoup plus solides. Je voudrais pouvoir convaincre tout le monde de cette vérité. »

DE LA CONVERSATION.

Ne parlez pas de musique à un médecin, ni de médecine à un violoniste, à moins que ce dernier soit malade, et que le médecin se trouve au concert. Celui dont la conversation roule toujours sur les matières qui lui sont familières agit envers la société comme la cigogne envers le renard, lorsqu'elle lui offre à manger dans une cruche profonde dont nulle créature ne pouvait rien tirer, si ce n'est l'oiseau au long bec.

LES BONNES MANIÈRES.

Les bonnes manières sont la fleur du bon sens, on peut en dire autant des bons sentiments; car, lorsque la loi de la bienveillance est gravée au fond du cœur, elle conduit au désintéressement dans les petites choses comme dans les grandes. Elle inspire ce désir d'obliger, et cet empressement à procurer du plaisir aux autres, qui sont les sources des bonnes manières.

EXTRAITS

D'UN VIEUX MORALISTE ITALIEN.

« C'est une sottise chose que le cordonnier délibère sur les lois civiles, sur l'administration de la république et sur la manière dont se fait la guerre. Les grandes choses demandent beaucoup de lecture, et il faut, pour les diriger, avoir beaucoup vu et savoir agir avec un examen attentif. Il est raisonnable que ce qui concerne la médecine soit demandé aux médecins, et que le forgeron se mêle de forger. Le conseil ne doit être réclamé que pour les choses douteuses et sur lesquelles notre opinion varie. Il faut conseiller lentement et avec maturité; l'avis adouci, l'exécution sera prompte. Le conseil ne doit point porter sur le but, mais sur le moyen d'y arriver. Ainsi les médecins ne consultent point sur la santé, mais sur la manière de vivre saine. Dans le gouvernement, on ne

disserte pas sur la paix, mais sur les moyens de l'obtenir. »

La maxime, source de tant de crimes ou de lâchetés, qui prétend que qui veut la fin veut les moyens, ne pouvait être approuvée par le génie moral du christianisme.

« Celui qui conseille par d'injustes raisons est un mauvais conseiller, quoique le but qu'il a indiqué ait été atteint.

« Toute vertu est, par sa nature, voisine d'un vice, et elle en est souvent si proche, qu'il est difficile de les distinguer. Les hommes vertueux sont exposés à l'injustice du public, parce que leurs actes peuvent être aisément regardés comme vicieux. Caton, avec une force d'âme invincible, choisit la mort atique plutôt que de voir le tyran victorieux; il a été célébré avec grande gloire par de très-sages esprits pour avoir refusé la vie après la liberté perdue. Une telle vertu pourrait tout-fois être amoindrie, changée en vice, et Caton traité de vil et de pusillanime comme ayant préféré de se tuer de désespoir, lorsqu'il vit la fortune favorable lui manquer, plutôt que de s'accommoder à son malheur. C'est ainsi que d'autres ont été jugés infâmes pour s'être tués d'une semblable manière. Beaucoup, dans les mêmes circonstances que Caton, après s'être défendus avec courage, pressés par la nécessité et vaincus, se rendirent à César. Ceux-ci méritent d'être loués, parce que, devenus esclaves sans leur faute, ils aimèrent mieux soutenir avec fermeté la mauvaise fortune, que de mettre un terme à leurs maux par un lâche trépas. Leur suicide eût paru un crime, parce que leur vie passée ne les égalait pas à l'austérité de Caton, et qu'ils n'avaient point assez de vertu pour choisir une telle mort. »

AUTRES EXTRAITS

DE QUELQUES ÉCRIVAINS CATHOLIQUES ÉTRANGERS.

Longtemps avant que les philosophes modernes se fussent avisés de régenter la société avec plus ou moins de prudence et de sagacité, d'admirables conseils de vie pratique se trouvaient épars chez les écrivains italiens et espagnols. Nous citerons quelques-uns de ces conseils.

« Le véritable mérite de chaque vertu gît dans l'action, et l'on n'y arrive qu'avec les moyens propres à cette action. Ainsi on ne peut être libéral ni magnifique sans argent. Qui vivra dans la solitude ne sera jamais ni fort, ni juste, ni expérimenté dans ce qui importe le plus et dans le gouvernement de la chose publique. »

« Telles sont la nécessité et l'utilité des amis que, sans eux, personne ne voudrait de la vie. La plus grande prospérité ne nous suffirait point, n'ayant personne avec qui en jouir; et dans l'adversité et la misère, les amis seuls soulagent, consolent, plaignent et secourent. Combien d'amitiés ont été plus intimes et plus fideles que les parentés, qui n'empêchent pas les haines les plus acharnées? L'amitié est le seul lien qui maintienne les cités; sans elle non-seulement une cite, mais la plus petite compagnie tomberait dans la discorde, la désunion, et ne durerait point. Aussi a-t-on prétendu que les législateurs doivent plus s'attacher à l'union et à la concorde qu'à la justice même, puisque l'amitié véritable est toujours juste. L'amitié est ce qu'il y a de plus propre à conserver la richesse

publique; rien ne l'ébranle plus que la haine: il ne s'est point trouvé de puissance ni d'empire si élevé qui ait su y résister. »

« L'argent fut trouvé comme un moyen très-propre à échanger les choses nécessaires aux usages de la vie; car si la variété et la multitude de ces choses étaient égales, l'argent serait tout à fait inutile. Mais leur inégalité a fait imaginer l'argent, qui en égalise les différences. Que l'argent soit modérément désiré; qu'on ne le recherche que pour les choses exemptes de vice et de bassesse; qu'il soit conservé et accru avec soin, en s'abstenant du superflu. Il y a deux sortes de richesses immobilières. La première, à la ville, qui se compose de maisons, de boutiques, et autres lieux, que l'on loue. Les revenus n'augmentent ni la richesse de la cité, ni celle de tous les corps civils, puisque l'argent passe seulement de l'un à l'autre. Il n'y a point de préceptes à donner sur cette matière: les lois, les coutumes et les statuts publiés la règlent. La seconde sorte de richesse immobilière consiste en domaines fertiles, en terres qui produisent des choses nécessaires à la nourriture et à l'ornement de l'homme.

« De tous les exercices humains, aucun ne doit être préféré à l'agriculture, laquelle, donnée par la nature, est sans violence ni injustice; tandis que dans les autres exercices il est difficile de ne pas faire tort à quelqu'un pour arriver à ce qui nous est utile. Sans rien prendre à personne, l'agriculture fournit abondamment aux hommes ce qui leur est nécessaire; sans elle les autres arts seraient nuls, et la vie humaine serait grossière, inculte, bestiale. »

« Les ports de mer, ou du moins les fleuves navigables sont d'une telle utilité, qu'on regarde presque comme impossible que la cité qui en est privée ou éloignée puisse jamais devenir très-respectable. Le commerce produit en grande partie les avantages qu'on retire du dehors. Sans port il ne peut se faire qu'avec beaucoup de difficulté et peu de gain. L'expérience, mere de toutes choses, a depuis longtemps démontré cette vérité, et fait voir qu'un grand nombre de peuples, au moyen des canaux creusés avec art et d'industrie, des lacs déchargés ou des fleuves détournés, se sont criés des ports dans leur voisinage, ou sont parvenus à naviger vers d'autres sur de petites embarcations. Les ports deviennent d'une grande utilité à tout l'Etat, quand ils reçoivent beaucoup de navires, qu'il faut être soigneux d'y attirer. Pour que la confiance du commerce soit ferme, générale, et qu'elle porte ses fruits, il faut rechercher et maintenir inviolablement l'alliance et la bonne volonté des puissances voisines et éloignées. A cet effet, les armées et une population aguerrie sont encore nécessaires; c'est ainsi que se conserve l'honneur national, et que l'on ne reçoit point d'injures. »

EXAGÉRATION DES MÔDES FÉMININES.

EXTRAITS D'UN AUTEUR ESPAGNOL.

LA PELLIULESE. — LA BOUTIQUE DE BIJOUX.

« J'ai vu par la ville des modes, dit un vieil auteur espagnol, regardées comme deshonnêtes et effrontées, prises

bientôt dans les fêtes et les solennités par la fleur des nobles dames florentines; elles semblaient chez elles agréables, enjouées, gracieuses. Ces dames se décolletaient et laissaient tomber leurs robes jusqu'au-dessous de la poitrine. Un tel excès paraissant vicieux, elles commencèrent à remonter leurs collerettes, et tellement, que celles-ci arrivèrent par-dessus leurs oreilles. Enfin, après ces deux extrémités, elles s'arrêtèrent à un milieu raisonnable, qui dure encore et durera tant que la mode l'exigera jusqu'à ce que l'une ou l'autre des deux premières manières revienne. Il faut suivre l'usage avec convenance; car certaines choses bonnes peuvent devenir mauvaises par la force du temps, du lieu et des personnes devant qui elles sont faites. »

On suit les modes jusque dans les attitudes et même dans les habitudes de l'esprit. Quand un roman sentimental et farinoyant a paru, et que la mode tourne aux pleurs, un certain nombre de demoiselles éplorées se présentent à vous sous l'aspect lacrymal et peu agréable que voici :



L'ancien moraliste ne pardonne pas ces affectations des précieuses lacrymales ou autres; il tonne aussi contre la coquetterie.

« Le plus digne ornement de la femme, dit-il, est l'honnêteté d'une vie réglée et bien arranger. Les autres ornements de la parure et des atours dépendent de la richesse et de la condition; ceux-ci, avec de la mesure, ne sont point dignes de blâme.

« Varron avait coutume de répéter que, si la douzième partie du soin apporté chaque jour à avoir du bon pain et une bonne cuisine était mise à perfectionner sa propre famille, depuis longtemps tout le monde serait parfait. »

« La femme doit exercer sur elle la plus grande surveillance; non-seulement elle ne doit point s'adonner à la coquetterie, mais il faut qu'elle échappe même au soupçon.

« L'office propre de la femme est d'être soigneuse du gouvernement de la maison, de pourvoir à ses besoins, de savoir tout ce qui s'y fait; de veiller à tout ce qui la concerne, d'en conférer avec son mari; de connaître la volonté

de celui-ci, de la suivre, de manière qu'en tant, l'ordre règne à l'intérieur. Jeune, qu'elle se couronne de roses; vieille, qu'elle soit simple et grave, et ne ressemble en rien à ces boutiques de bijoux que certaines dames parvenues et âgées s'avisent de faire resplendir sur leurs impérieuses ruines.



« De tous les amours humains, il n'en est point de plus fort, de plus naturel que l'amour conjugal. L'utilité, les avantages, le secours que l'on se prête mutuellement, accroissent et resserrent cette affection. On sent que l'on ne peut rien l'un sans l'autre, et que pour être bien il faut s'aider. La vie de l'homme dure peu, et l'on désire ainsi s'étendre par la suite de ses rejetons. La principale affaire domestique est donc le choix de la femme: qu'elle soit d'une humeur assortie à celle du mari, sans quoi il n'y a point d'amour parfait. Telle est la force de la communauté de sentiments, qu'elle double la puissance et assure la richesse. »

LES ILLUSTRES FRANÇAIS.

PIERRE CORNEILLE.

scm (1).

L'auteur de *la Pucelle* tint la plume contre Corneille, et les *Sentiments de l'Académie française sur le Cid* parurent imprimés en 1678. L'Académie conclut « que le sujet du *Cid* n'est pas bon, qu'il pèche dans son dénouement, qu'il est chargé d'épisodes inutiles; que la bienséance y manque en beaucoup de lieux, aussi bien que la bonne disposition du théâtre, et qu'il y a beaucoup de vers bas et des façons

de parler impures, etc. » Ce jugement de l'Académie ne fut fâcheux que pour elle ; le public le cassa, et longtemps après Boileau disait :

En vain contre *le Cid* un ministre se ligue ;
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le censurer ;
Le public révolté s'obstine à l'admirer.

En 1659, Corneille donna *Horace* (qu'on a depuis mal à propos appelé *les Horaces*), et, par une vengeance digne de son génie, il dédia sa pièce au cardinal de Richelieu.

L'année 1659, après *Horace* parut *Cinna*. Lorsque Balzac eut lu cette pièce, il écrivit à l'auteur : « Je crie miracle !... Vous nous faites voir Rome ce qu'elle peut être à Paris, et ne l'avez point brisée en la romanant. Aux endroits où Rome est de briques, vous la rétablissez de marbre ; quand vous trouvez du vide, vous le remplissez d'un chef-d'œuvre, et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle. »

« Avant que *Polyeucte* fût joué, en 1640, dit un critique, Corneille avait lu cette tragédie sainte à l'hôtel de Rambouillet, « souverain tribunal, dit Fontenelle, des affaires d'esprit en ce temps-là » Voiture se chargea de faire connaître à l'auteur que sa pièce avait été généralement condamnée, et Corneille, alarmé, allait la retirer de l'étude, quand il fut détourné de ce dessein par un comédien obscur nommé la Roque, qui, jugeant mieux que tout l'hôtel Rambouillet, eut le mérite de conserver à la scène française un de ses chefs-d'œuvre. »

Corneille fit représenter en 1641, *la Mort de Pompée*, qu'il dédia au cardinal Mazarin. « Il y a, dit l'auteur, quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point, mais qui ne laisse pas d'en être le principal acteur, puis que sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. » Le rôle de Cornélie est admirable. « De toutes les veuves qui ont paru sur le théâtre, je n'aime que Cornélie, écrivait Saint-Evremond ; mais je n'aime pas

Des morts et des mourants cent montagnes plaintives. »

Corneille reconnaît qu'il a pris dans le poëme de la *Pharsale* les plus belles pensées de son drame ; il paraît aussi s'être trop inspiré du style de Lucain.

La comédie était à naître ; on n'avait point encore songé aux mœurs, aux caractères, lorsqu'en 1642, Corneille fit jouer le *Menteur*, dont deux siècles n'ont pu affaiblir le succès. Ainsi était réservé à Corneille l'honneur d'être le *Père du Théâtre*. Le *Menteur* est imité d'une pièce espagnole, la *Verdad sospechosa*, que Corneille appelle, dans sa préface, une *Merlette*, et il ajoute : « Je ne trouve rien qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. » L'original, qui fut d'abord attribué à Lope de Vega, depuis a été reconnu être de don Juan d'Alcaron.

En 1645, Corneille donna la *Suite du Menteur*, imitée aussi d'une pièce espagnole de Lope de Vega, intitulée *Amor sin saber a quien*.

Rodogune fut représentée en 1646. C'est de toutes les pièces de Corneille celle qu'il préférerait ; le succès en fut très-grand. La même année, fut jouée *Théodore*, tragédie sainte, tirée du deuxième livre des *Vierges* de saint Au-

gustin ; la seule idée de l'impudicité de Théodore eût empêché le succès.

Heraclius fut donné en 1647 ; il contient de grandes beautés ; on y trouve ce vers célèbre :

Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître.

Tournemine a prouvé que *Heraclius* espagnol, sous le titre de *Tout dans la vie est mensonge et vérité*, était postérieur à *Heraclius* français. L'historien de l'Académie, Pellisson, raconte ingénument que d'abord elle lui préféra le président Salomon ; puis M. Faret étant mort en 1646, elle lui préféra encore du Ryer ; et enfin le grand Corneille ne fut reçu en 1647, que parce que l'obscur Balesdens, qui allait lui être préféré encore, écrivit, « dans une lettre « pleine de beaucoup de civilités pour l'Académie et pour « M. Corneille, qu'il prioit la compagnie de vouloir bien « le préférer à lui. »

C'est ainsi que jugent les hommes.

Après ces chefs-d'œuvre son génie baissa lentement, non sans donner de fréquentes et vives lueurs ; il mourut le 1^{er} octobre 1684, et fut inhumé à Saint-Roch. Le marquis de Bangeau écrivait alors dans ses mémoires : « Aujourd'hui est mort le *boutonnet* Corneille. »

Pierre Corneille avait épousé, sous le règne de Louis XIII, une fille du lieutenant général des Andelys ; il en eut trois fils : l'aîné, capitaine de cavalerie et gentilhomme ordinaire du roi, fut père de *Pierre-Alexis*, qui, dit un biographe, fut marié à Nevers en 1717, et dont le fils donna le jour à *Jeanne-Marie* Corneille et à *Pierre-Alexis* ; ce dernier a laissé cinq enfants, dont trois sont encore vivants ; Pierre-Alexis, qui en 1817, était réduit à demander au ministère des finances une petite place « au nom du grand Corneille, dont je suis, écrivait-il, le vrai sang et ligne directe, » a été nommé depuis professeur au collège royal de Rouen.

LE LIVRE DE LA SANTE.

OU

ANECDOTES MÉDICALES, FAITS ET CONSEILS RELATIFS
À LA SANTÉ DE L'HOMME.

DES STIMULANTS.

Excitations factices. — Leur danger. — Le Tabac. — L'Alcool (1).

« Mes premières années, dit un philosophe, comme des ancêtres prodigés, ont déshérité les dernières. Si je ne compte pas cela au nombre de mes remords, je le mets au premier rang de mes repentirs ; car, pour tout faire, et surtout le bien, la santé est le premier des outils : il est bien difficile de conserver une âme saine dans un corps cacochyme. »

Un homme, par ignorance, par laisser-aller ou faux calcul, s'abandonne au luxe, à la bonne chère, à l'oisiveté, à une recherche étendue de jouissances sensuelles, éner-

(1) Ces excellents conseils, que l'on ne peut trop recommander à tous les âges, à toutes les constitutions, à tous les états, aujourd'hui surtout que l'habitude, l'usage et l'exemple universels précipitent les hommes vers une surexcitation violente, sont dus à un moderne philosophe, erudit de bonne foi, excellent écrivain, M. le docteur Revellin-Parise.

vantes; il passe laborieusement sa vie à ne rien faire. Qu'arrive-t-il? L'impressionnabilité extrême, c'est-à-dire une sensibilité presque morbide, se manifeste; un léger stimulant acquiert alors des proportions extrêmes, le tissu musculaire s'amollit, les organes s'affaiblissent ou ne réagissent pas suffisamment; une hypersécrétion de graisse augmente bientôt ce fatal état de débilité. Si cet homme ne s'arrête pas, ruminant sa pâture de bien-être matériel; s'il tombe, comme disait le cardinal de Richelieu, « dans cette nature terrestre et porchrine qui se repose dans son lard, » il est certain que, par ce régime inerte d'une part, abondant et surazoté de l'autre, il arrive à une pléthora morbide, à une prostration vitale, source infinie de douleurs.

Or, la maladie est un rude pli aux feuilles des roses sur lesquelles de pareils imprudents aiment à s'étendre; et ces obèses, chargés de ventre et d'infirmités, en sont de tristes et d'irréversibles preuves. Combien une pareille disposition est loin de celle où l'on remarque une lutte victorieuse de l'organisme contre ses agents modificateurs; lutte qui donne un corps robuste à quiconque, étant doué d'une activité puissante et bien réglée, l'exerce pleinement, hardiment, quoique toujours dans des limites compatibles avec la santé! Le mot *s'endurcir*, si énergique et si vrai, exprime parfaitement cet état d'énergie constante d'un homme sobre et actif qui porte les preuves d'une vigoureuse complexion sur ses membres, comme souvent aussi la gaieté dans son cœur, le calme dans sa raison. La force, la santé inaltérable, s'il en est, sont les conséquences naturelles de cette activité mesurée, qu'on ne doit pas cesser de conseiller. Ce principe s'étend à tout, aux travaux comme aux plaisirs; car il ne faut pas croire, ainsi que le prétendait un homme d'esprit, que bien régler sa santé « se réduit à ne pas manger de truffes, de peur de crampes d'estomac. » Non, il faut, en toutes choses, apprécier nettement la vie et la calculer au plus vrai. Suivant la véritable et bonne manière de compter, le bonheur n'est que la somme des plaisirs, quand on en a retranché les maux. Je crois que l'on doit être très-satisfait du calcul si le résultat est zéro.

Vous stimulez énergiquement, vous montez les ressorts à un degré excessif, attendez-vous à un résultat funeste et infaillible. La faiblesse, la prostration, l'espèce d'anémissement passager, qui ont lieu après de violentes surexcitations (quelles qu'en soient les causes), en sont les preuves manifestes. Ces effets sont toujours proportionnés à l'intensité des causes, à la durée de toute action, comparées à l'état des forces organiques en excitabilité. Or, c'est précisément cette comparaison qu'il s'agit de faire. On pourrait presque définir la maladie comme le vice, un faux calcul de probabilités, une estimation erronée de la valeur des plaisirs et des peines.

L'attrait du plaisir est surtout l'écueil où l'on échoue. L'homme, ce grand enfant, conduit par la folie, semble dire : Donnez-m'en trop. De là ces besoins, perpétuels de sentir exalter la vie sous toutes ses formes et par une immense variété d'impressions; de là encore l'influence corrosive du sybaritisme de la vie opulente mal dirigée; car de la satisfaction outrée d'un besoin naît un besoin de plus; c'est l'antique fable du tonneau des Danaïdes, ce résultat déjà signalé de la loi physiologique dont nous avons parlé. Aussi est-il plus que douteux, pour quiconque ré- bléché, qu'il y ait aujourd'hui, au fond des âmes, plus de

contentement, plus de vrai plaisir que dans les temps anciens, quoiqu'il y ait incomparablement plus de luxe, de recherche, de confort dans nos maisons, dans nos vêtements, plus de raffinement dans notre régime, plus d'instruction dans nos têtes. La nature de l'homme n'a pas changé; cela est si vrai que l'expérience ne corrige point : on a tous les jours des millions de preuves de danger de la surexcitation organique; mais, passant inaperçues, elles sont frappées d'infirmité. Quelle peut être la cause qui pousse ainsi l'homme dans l'abîme? D'une part, le désir toujours actif d'être ému; de l'autre, c'est que le danger ne devient jamais immédiat. Selon Montaigne, pourquoi ne met-on pas sa main au feu? C'est que la brûlure se fait aussitôt sentir. Mais il n'en est pas de même dans les écarts



Le penseur hébété.

et les passions de la vie humaine. Le châtiement est néanmoins tout aussi certain, si on ne s'arrête pas; et, comme dit excellemment Plutarque, « nous appelons retard, dans notre ignorance, le temps que la justice divine emploie à soulever l'homme pour le précipiter. » Cette réflexion d'un ingénieur philosophe de l'antiquité est en tout applicable à la justice de la nature; c'est ainsi une *Nemesis* qui, comme celle de l'antiquité, peut accorder du délai, mais n'acquiesce jamais le coupable. Les lois qui prononcent le châtiement sont elles mêmes de l'organisme; elles ont été la condition de l'existence bien réglée; elles appliquent la peine à l'existence anormale. Ces lois constituent la nécessité ou la nature des choses, contre laquelle il ne peut y avoir d'appel.

Cette seconde nature qui, devenue générale dans l'économie, prend le nom de tempérament acquis, ne laisse très-souvent aucune force à la raison; le besoin factice, important, exigeant, renait à chaque instant, en vertu de cette loi physiologique, qu'un organe étant excité, devenu, par cela même, plus excitable, sollicite le retour fréquent de l'excitation, et cela dans une progression infinie. Mais si

la force d'une volonté supérieure ou des circonstances étrangères ne changent ce besoin, né de l'habitude, on peut tomber dans la faiblesse indirecte ou épuisement par excès de stimulation, surtout en s'abandonnant aux grossiers instincts de l'animalité.

Il reste donc prouvé que la vivacité, la continuité des impressions, même avec la tolérance de l'habitude, ne peut se prolonger au delà d'une certaine mesure; il faut s'arrêter, se limiter, se faire une raison, sous peine de souffrances multipliées. Néanmoins, chez beaucoup d'hommes, il n'en est pas ainsi. On sait que rien ne coûte pour écarter l'ennui : la faim, la soif, les extrêmes fatigues, les flots de la mer, les canons foudroyants. La maladie, la mort, sont des secours pour apaiser le monstre; les folies, les crimes, les prodiges des arts, les dévouements, la misère, n'ont souvent pour origine que la terreur de l'ennui. Que n'a-t-on pas fait pour le combattre? Il est des hommes qui craignent même l'affreuse monotonie d'un bien-être perpétuel; ils veulent de l'agitation: ils savent qu'un siècle de vie sans ennui ne serait qu'un moment. Qu'on juge alors quand il y a des habitudes enracinées! quand un second tempérament est pour ainsi dire superposé au premier! La douleur, l'épuisement, la maladie, la hâte de la mort, sont des dignes tout à fait impuissantes; c'est ce que l'on remarque chez les joueurs effrénés, chez les individus habitués aux liqueurs fortes, à fumer le tabac et surtout l'opium, etc. La même remarque est en tout applicable au moral, car il se lie toujours aux excitations organiques; la chair est la complice et l'instrument de l'esprit, dans le mal comme dans le bien.

Poussé par cette disposition instinctive, que tout organe excité devient, par cela même, plus excitable, il se laisse aller à des excès dont les résultats sont infaillibles, quoique d'abord inaperçus; et dans les futurs contingents, la surexcitation, *mater sæva cupidinum*, parvient bientôt à un degré où il n'y a plus d'équilibre possible entre l'excitement et l'excitabilité; la santé est dès lors à jamais compromise. C'est à ce point désastreux qu'arrivent les débauchés, les voluptueux imprudents, sans calcul, sans ménagements, sans réflexion. Dire métaphysiquement : La chair est faible, c'est exprimer en même temps le besoin d'excitation inhérent à l'organisme et les dangers de la surexcitation; car, si la chair est faible, l'esprit n'est pas toujours prompt, c'est-à-dire que les déterminations instinctives l'emportent trop souvent sur la raison ou la force intellectuelle.

En effet, ce qui use et ronge l'existence à notre époque, ce qui l'affaiblit et l'épuise, c'est le poignant désir de s'enrichir, et le plus tôt possible, au risque même de ne pas jouir de ce que l'on a gagné, obtenu, accumulé. Aujourd'hui, les aiguillons de la personnalité pressent l'homme de toutes parts, et ne lui laissent ni répit, ni délai, ni repos. Or, croit-on que l'activité dévorante, l'esprit traçassier, ardent et impitoyable des affaires; que se tourmenter sans cesse du présent et de l'avenir, s'agiter vivement sous le furet des intérêts, regarder le surplus non comme nécessaire, mais comme un impérieux besoin; se hâter de vivre pour acquérir, chercher à tout prix la fortune, à l'entreindre corps à corps, en s'exposant aux chances terribles et abâtatoires de l'industrie; faire de continuel et violents efforts pour grandir, pour se placer sur un échelon supérieur, sans consulter ses forces; ne voir enfin que ce qu'on désire et non ce qu'on peut, en comptant toujours sur le

bonheur de demain, qui n'arrive jamais, croit-on que tout cela puisse maintenir cet équilibre salutaire de l'excitement et de l'excitabilité, ce type de modération vitale qui donne à la santé de l'égalité, de la constance et de la durée? La société est comme un vaste champ de bataille où l'on est aux prises avec l'ennemi; il faut être continuellement en garde, prudent et vigilant, se cuirasser contre les intérêts opposés. Il y a certainement dans cette force impulsive d'une civilisation extrême quelque chose qui tend fatalement à la faiblesse, à la détérioration organique, et les effets ne répondent que trop bien aux causes. C'est bien pis lorsqu'on vit habituellement dans l'atmosphère enflammée des passions. Alors on dirait que le sort, constamment ennemi, se joue des hommes comme des événements. En tous cas, les premiers y perdent deux choses bien précieuses, le repos et la santé. Qu'y a-t-il de plus propre à exalter le principe vital, à briser les ressorts de l'économie, que les alternatives des revers et des succès, que les soucis de l'intrigue, les veilles de l'ambition, la déconvenance de l'orgueil, les angoisses, les mécomptes de l'amour-propre, et le fiel corrodant de l'envie? Quelle folie de prendre sur sa vie, sur son être, pour ajouter à un bien-être futur et imaginaire! Il est vrai que, dans ces vicissitudes de l'existence, les excitations morales, élevant les forces au-dessus de leur mesure ordinaire, semblent en augmenter l'énergie, et il est même dangereux, puisque la force organique, tenue en réserve, est provoquée, activée dans la plupart des cas. Mais qu'importe! les hommes aimeront toujours mieux se plaindre que guérir, et surtout que prévenir les maux qui les atteignent. Il en fut ainsi dans tous les temps, dira-t-on; l'on ne corrigera personne. L'expérience, cette grande institutrice de tout ce qui vit, n'est pas toujours écoutée, rien de plus vrai; mais il y a le plus ou le moins, et jamais on ne vit à un tel degré que maintenant le désir, l'ardeur de gagner, de s'enrichir pour accumuler et laisser. Aussi a-t-on remarqué que certaines maladies, par exemple les aëvrismes du cœur, les congestions cérébrales, les affections morbides du système nerveux, les aliénations mentales, etc., étaient infiniment plus fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, notamment dans les grandes villes, il y a ici des chiffres effrayants. Au moins, dans certains excès, la prudence combat. L'âge intervient; chez l'homme doué d'un peu de bon sens la raison ne lâche pas complètement les rênes, quoiqu'elle semble parfois les laisser flotter; mais quand il s'agit d'ambition, d'honneur, de gain, d'avarice, le trop n'est jamais assez. L'âge ne tempère jamais, la maladie arrête à peine; il n'y a que la mort qui puisse dire : « Ici est la borne. » *non procedes amplius.*

Le profond Pascal avait senti ce que peut l'inactivité. « Bien, dit-il, n'est insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passion, sans affaires, sans application, sans divertissement; il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son impuissance, son vide; incontinent, il sort du fond de son âme l'ennui, la tristesse, la noirceur, le chagrin, le dépit, le désespoir.

Aussi l'hygiène convenable à un vieillard, quoiqu'ayant des règles fondamentales, ne convient-elle à un autre vieillard que sous peu de rapports. Lessius ne put supporter le régime plus que pythagoricien qui avait si bien réussi au Vénitien Cornaro. Un couteau avait écrit la note suivante à observer à son âge :

Premier repas : Un verre d'eau pure à neuf heures du matin et un morceau de pain rassis.

Deuxième repas : Un potage, un rôti, une compote, un verre de vin vieux, à deux heures de l'après-midi.

Troisième repas : Un tour de promenade sans fatigue à quatre heures du soir.

Quatrième repas : Un peu de riz au lait, un verre d'eau sucrée, à neuf heures du soir, et se coucher à dix heures.

Cette note portait pour épigraphe : *Expecto crede*. Tous jours est-il que ces quatre repas conviendraient à fort peu de gens.

« Un de mes confrères, âgé de quatre-vingt-trois ans, ramenait aux trois points suivants l'hygiène qui a prolongé sa carrière : « Je mange peu, je marche beaucoup et je suis gai. » Un autre octogénaire assurait s'être toujours borné à ce principe : peu de nourriture, beaucoup d'exercice ; du reste, un sou de vin dans un sou d'eau. Le maréchal de Blicbluc à quatre-vingt-six ans, soupait avec une pêche à demi cuite dans l'eau et saupoudrée de sucre, ou bien avec une pomme, selon la saison. Les divers régimes, bons en eux-mêmes, sont néanmoins très-susceptibles d'être diversifiés, bien qu'il soit nécessaire de les baser sur des règles générales.

« Mon art, disait Carême au prince de Talleyrand, est d'exciter votre appétit : il ne m'appartient pas de le régler. » Et l'artiste avait raison. Selon Boerhaave, « voulez-vous savoir les causes des maladies, *coquos numera*, comptez les cuisiniers. » Aussi les amateurs de la bonne chère, les goinfres, les gourmands, les chercheurs de franche lippée, jouissent-ils rarement d'une bonne et ferme santé, parce qu'ils confondent toujours l'appétit, ou plutôt l'irritation du palais, avec les besoins de l'estomac, auquel ils imposent un travail énorme de digestion. Les fins et judicieux gastronomes savent, au contraire, se posséder, pour mieux jouir et savourer ; ils connaissent l'art d'ennu-

cher les aliments de fournir des matériaux aux maladies. On peut être sobre sans être délicat ; mais souvenez-vous qu'on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Il ne s'agit pas de flatter et de béatifier sans cesse toutes les puissances dégustatrices, il faut encore les proportionner aux facultés organiques. Des lors n'est pas gastronomie celui qui le veut ; les motifs en sont évidents. La vraie gastronomie est l'expression d'une organisation distinguée, qui n'existe pas sans cette modération, qui mange avec réflexion et non pour satisfaire au pur instinct de l'animalité. Ne le cherchez donc pas parmi ceux qui vivent pour manger, digérer s'ils le peuvent, gens chez qui le palais parle plus haut que l'estomac. Qu'attendre de l'homme dont on peut dire : *Animus sanguine et adipe suffocatus*, tombé dans la déchéance misérable de sa double nature ? Il n'est pas toujours possible de suivre à la rigueur le conseil de Socrate, éviter de prendre du goût pour ces aliments que l'on mange quand on n'a pas faim, et pour ces liqueurs qu'on est tenté de boire quand on n'a pas soif. Mais on peut neutraliser cet inconvénient par d'autres moyens : le plus sûr est de mettre dans les plaisirs de la table, que je prends ici pour exemple, des intervalles plus ou moins prolongés, qui deviennent, par cela même, la source de nouveaux plaisirs. On sait qu'un homme de lettres, allant de temps en temps à Londres, obligé, pour ainsi dire, de faire de longs, laborieux dîners, prévenait toute incommodité, en faisant diète un jour la semaine. L'homme prudent, qui raisonne son existence, agira toujours et en tout de cette manière. J'aime ces paroles d'un célèbre gastronome : « C'est l'estomac qui reçoit les truffes, mais c'est la conscience qui les digère. » Voilà une incontestable vérité médicale, en ce sens que les vrais plaisirs existent avec le suffrage de la raison, qu'il faut toujours dégager les voluptés de l'inquiétude qui les précède et du goût qui les suit.

On a pris du vin pour se fortifier ; on a essayé du tabac.



Le fumeur d'opium imbecite.

de l'opium, du hétel pour se désennuyer ; on a joué pour se distraire ; mais on ne s'est pas arrêté à temps ; on a augmenté la dose de l'exercement. Bientôt l'habitude a lieu ; le rets est fermé ; rien de plus difficile que d'en sor-

tir. On trouve encore des hommes qui ont contracté des habitudes graves et non moins dangereuses : tantôt c'est une sobriété excessive, une continence rigoureuse, des privations mal calculées ; tantôt de manger, de travailler, de dormir, à des heures fixées, dût le corps en souffrir de mille manières. Il y a tel système du bien-être qui fait redouter jusqu'à la pluie, au vent léger qui souffle, au nuage qui passe, etc., etc. Il est aussi des habitudes bizarres liées à des faux principes.

Une jeune dame, par une prévoyance hygiénique toute particulière, n'avait-elle pas écrit sur son album : « ... Toute une semaine se coucher à dix heures, se lever à huit, prendre des bains, manger peu, éviter les émotions, être douce, patiente, donner raison à son mari, pour ne pas s'échauffer le sang ; avoir le teint frais et reposé dans la brillante soirée de M. ... ? »

CAUSERIES

AVEC MON FILS ERNEST

SUR LES INVENTIONS ET LES DÉCOUVERTES.

QUATRIÈME MATINÉE.

LES ANIMAUX INVISIBLES. — LA POUSSIÈRE ANIMÉE.
NOUVEAU SUCRE.

— Vous vous étonniez, mon fils, disait M. de ..., que je vous signalasse comme existant un monde invisible, un monde d'êtres imperceptibles à l'œil nu, et qui remplissent le monde ?

— Oh ! mon père, cela est bien difficile à croire !

— Je vous l'ai dit, ce monde est un grand mystère. Lisez le fragment de journal que voici, et vous en serez convaincu.

Le jeune Ernest prit le journal des mains de son père, et lut à haute voix ce qui suit :

« L'Académie des sciences de Paris a reçu une communication intéressante.

« Une lettre de M. de Humboldt à M. Valenciennes, lui annonce les nouvelles recherches de M. Ehrenberg sur les infusoires fossiles (animaux microscopiques).

« M. Ehrenberg a bien agrandi son empire des infusoires, il a découvert une foule de nouvelles espèces des premiers dans les eaux, prises sous la glace, près du pôle antarctique, par le capitaine Ross. Il en a vu abondamment dans l'eau de mer des tropiques, recueillie dans les zones où elle était parfaitement claire et limpide, et où elle n'offrait aucun changement de couleur. Il en a aussi trouvé dans l'air, dans ces poussières grises dérivées par Darwin, qui obscurcissent l'air jusqu'à cent lieues à l'ouest des îles du cap Vert, et qui forment une espèce de brouillard dangereux pour les navigateurs. Ce sont des carapaces entières ou brisées, que probablement des trombes soulevent et emportent au large. »

... Qu'est-ce qu'une carapace, mon père ?

— C'est une enveloppe, une coque fort dure, continuez.

« M. Ehrenberg a trouvé aussi que les animaux calcaires, dont les huit neuvièmes de la craie sont composés, descendent jusqu'au-dessous de la formation du Jura, aux Etats-Unis jusqu'au Bergkalk ; mais les espèces de ces formations ne sont pas les mêmes que celles de la craie. Vous savez d'ailleurs que, malgré l'ancienneté de la craie, la moitié des animaux de cette formation vit encore dans la Baltique ou dans l'Océan.

« La pierre ponce, renfermée ou enchâssée dans le strass du Rhin (formation ou éjection volcanique et boueuse), est remplie d'animaux morts. Il faut bien croire que les petits animaux étaient venus se loger dans les fragments de pierre ponce tombés dans quelque mare d'eau douce, et que ces fragments ont été après enveloppés dans une éjection boueuse. Comme la pierre ponce est formée par l'obsidienne, et que les volcans sont une réaction de ce qu'il y a de plus intérieur dans notre planète contre sa croûte extérieure, on ne peut admettre la préexistence des animaux dans les cratères. Il faut commencer par recueillir les faits, les hypothèses viendront ensuite. »

— Ceci a besoin d'explication. Les cadavres de tous ces petits animaux et leurs enveloppes forment définitivement des pierres, des bancs de rochers et même des îles ; il faut des milliers d'années et des millions d'animaux pour atteindre ces résultats. Mais Dieu, dont les plans sont immenses, ne manque pas de les atteindre ; avec les débris des cadavres sans nombre de ces infiniment petits, il construit des continents ; avec la mort il fait la vie, comme avec la vie il fait la mort !

— C'est merveilleux, mon père !

— Que diriez-vous, si l'on venait vous apprendre qu'on a créé de la pierre avec de l'air ?

— Avec de l'air ?

— C'est pourtant ce qui est arrivé. En combinant habilement les forces de la nature, la science s'est rendue maîtresse, non des causes premières et du secret définitif qui n'appartiennent qu'à Dieu, mais de la manipulation de ces forces. Ainsi le diamant le plus dur se dissout, la vapeur se condense, tout se transforme sous la main de l'homme ; les solides s'évanouissent, les liquides se solidifient. Cet autre journal, continua M. ..., peut vous apprendre les détails de cette dernière découverte et le nom du patient et ingénieux expérimentateur à qui elle est due.

Ernest lut donc ce qui suit :

« L'auteur d'une grande découverte, celui auquel on doit le fait le plus original peut-être dont les sciences se soient enrichies depuis un siècle, la solidification du gaz acide carbonique, vient de mourir ; M. Thilorier a été emporté rapidement dans un âge peu avancé, et au milieu des expériences curieuses qu'il poursuivait avec un zèle qui ne s'est arrêté ni devant les sacrifices de sa fortune, ni devant les fatigues et les dangers qui compromettaient sa vie. Nous devons un hommage à la mémoire de cet habile et ingénieux expérimentateur qui a résolu d'une manière si complète et par des moyens si bien combinés le problème de la solidification des gaz. Avoir réussi à liquéfier, puis à rendre solide un gaz, un air élastique comme celui que nous respirons en le renfermant dans un appareil où il se comprime de lui-même à mesure qu'il se produit ; l'avoir mis à l'état de neige en le refroidissant sous l'influence de sa propre évaporation, n'est pas seulement une expérience har-

die et curieuse, pour laquelle il a fallu autant de courage que de combinaisons ingénieuses, c'est un fait d'une haute portée dans la science. C'est, en effet, ce qui nous a permis de vérifier une prévision du génie de Lavoisier.

« Mais ces propriétés furent bien mieux comprises lorsque, par une hardiesse heureuse, M. Thilorier, répétant les expériences du physicien anglais sur une grande échelle, parvint à liquéfier et par suite à solidifier de grandes masses d'acide carbonique.

« Qui n'a vu et admiré les résultats étranges obtenus par notre compatriote? Qui ne désirera voir de ses yeux et constater par lui-même les nouvelles merveilles signalées par M. Dumas, dans une de ses dernières leçons à la Sorbonne, d'après une lettre de M. Faraday?

« L'illustre physicien anglais, convaincu que le froid lui offrait un moyen plus efficace que la pression pour produire des liquéfactions ou des solidifications de gaz, a cherché à produire des froids intenses par des nouveaux moyens.

« Or, quand on mêle l'acide carbonique solide avec de l'éther, on a déjà une température de quatre-vingt-dix degrés au-dessous de zéro au moins. En exposant ce mélange dans le vide, pour en rendre l'évaporation plus rapide, M. Faraday est parvenu à porter la température bien au-dessous de cent degrés au-dessous de zéro de la glace par l'emploi de tels moyens.

« A ces froids excessifs, le moindre contact du corps avec nos organes détermine une cuisante brûlure et une cauterisation subite. Néanmoins l'alcool, l'essence de térébenthine ne gèlent pas et deviennent seulement épais comme un sirop.

« Mais, en profitant de ce froid et comprimant à trente ou quarante atmosphères divers gaz dans des tubes ainsi refroidis, M. Faraday est parvenu à liquéfier tous les gaz connus, sauf l'oxygène, l'azote et l'hydrogène.

« Entre ses mains l'ammoniaque s'est congelée en un solide presque inodore. L'acide sulfureux est devenu solide. Le protoxyde d'azote en a fait autant. Les acides hydriodique et hydrobromique ont pris la même forme. Il en est de même de l'oxyde de chlore.

« L'acide carbonique, sous ces conditions, a fourni un solide incolore et transparent comme le cristal le plus pur.

« Et, chose singulière, tous ces gaz solidifiés, étant exposés à l'air, s'y conservent longtemps; leur température se maintient si belle que leur tension est trop faible pour qu'il puisse en résulter une formation de fluide élastique considérable, comme on l'aurait supposé.

« M. Faraday espère que l'oxygène, l'hydrogène et l'azote ne résisteront pas aux nouveaux efforts qu'il prépare. Il a bien mérité de réussir, en effet, dans ses tentatives hardies et périlleuses et qui sont dignes du zèle de l'expérimentateur le plus habile de l'Angleterre. »

— Ne vous étonnez donc de rien, mon cher Ernest. Quand vous serez plus grand, consultez vos forces, et voyez si vous pouvez, à votre tour, à force de labeur et de sagacité, étendre ce beau domaine de la science qui n'est, après tout, que l'œuvre matérielle de Dieu exploitée par l'intelligence humaine, rayon et œuvre de l'intelligence divine. La chimie est déjà parvenue à reconnaître dans la plupart des substances des éléments que l'on n'y soupçonnait pas. Le vinaigre, le sucre sont partout. Nos expérimentateurs font du vinaigre avec plus de quinze matières; avec des végétaux de tous les ordres, ils font du sucre...

— Avec de la betterave, par exemple!

— Non pas seulement avec la betterave, mais avec le maïs; et ce fragment d'un recueil fort intéressant et fort bien fait vous mettra sur la voie de la découverte récente:

« Le docteur Pallas, dit ce recueil, annonça le premier que le maïs contenait beaucoup de matière cristallisable. Cette opinion ne fut pas très-bien accueillie à l'époque de sa première apparition.

L'Académie n'ajouta pas beaucoup de confiance à l'annonce d'une découverte qui lui paraissait peut-être tenir un peu de la famille des hypothèses. Mais le docteur Pallas ne se découragea pas.

Parmentier avait cru que le maïs contenait du sucre cristallisable, et ce chimiste, qui avait eu raison contre tout le monde lorsqu'il voulut faire adopter la pomme de terre comme aliment, pouvait ne pas avoir tort dans une opinion que malheureusement il n'avait pu vérifier. Il fallait donc continuer Parmentier; il fallait procéder avec soin aux expériences qu'il n'avait pas faites. M. Pallas a suivi cette voie; il a groupé des faits, il a obtenu des produits, et il s'est présenté une seconde fois devant le tribunal qui doit absoudre ou condamner son sucre. Dans le mémoire qu'il a envoyé à l'Académie, l'auteur donne beaucoup de détails, trop de détails peut-être; il développe, il discute, lorsqu'il ne s'agit que d'une seule chose; présenter des expériences et montrer des produits. Voici donc en quoi consiste la partie sérieuse du travail, c'est la seule qui doive intéresser.

« Le docteur a fait des expériences et extrait du sucre à différentes époques du développement de la plante qui fournit le maïs; mais les résultats n'ont pas toujours été les mêmes; il y a des époques, en effet, où le sucre n'est pas composé dans la plante. Il se comporte en quelque sorte comme le fruit lui-même; il a sa saison comme lui.

Le docteur Pallas a fait sa première expérience un mois avant la floraison. A cette époque, la tige contenait une matière sucrée qui était incristallisable; c'était du sirop, mais ce n'était pas encore du sucre. Nouvelle expérience au moment de la floraison; mais les résultats ne furent pas très-différents, au moins sous un rapport; la matière sucrée était plus abondante, le sirop avait plus de viscosité; la cristallisation ne se faisait pas encore. Un mois après le développement de la fleur, l'analyse donna de nouveaux produits; il fut possible d'extraire de la masse sirupeuse cinq pour cent de sucre cristallisé, avec l'aspect brillant de sucre de canne.

A l'époque de cette dernière expérience, le grain de maïs était mou, et sa substance encore tout imprégnée de cette matière laiteuse qui disparaît avec le progrès de la maturation; mais, à l'expérience suivante, le grain était complètement sec et assez mûr pour être cueilli. Cette expérience fut faite sur sept mille cent soixante-cinq kilogrammes de tiges qui donnerent une masse de sirop dont le docteur Pallas put extraire seize kilogrammes et demi de sucre cristallisé et de vingt-six kilogrammes et demi de mélasse.

On appréciera ce nouveau sucre; on répétera même les expériences. Cela demande du temps, car il faut faire une seconde fois le travail de l'auteur; mais enfin, quelque tard que vienne le rapport, il aura son tour, et nous saurons alors si le sucre de betterave a trouvé un nouvel allié, et si le sucre de canne doit craindre un autre ennemi. »

LES MILLE ET UNE NUITS

D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS CONTES

ESPAGNOLS, ALLEMANDS, ANGLAIS, AMÉRICAINS, ETC., ETC (1).

CINQUIÈME NUIT.

RICDIN - RICDON,

CONTE EN VERB.

« Ce conte satirique de Belfégor, s'écria le Roy, est une raillerie fort vive, mais peu amusante pour l'imagination. C'est bien raffiné !

— Votre Hautesse veut-elle essayer de ce paysan picard, qui nous est arrivé l'autre jour sous forme de matelot ?

— Oui vraiment, celui-là sera peut-être plus naïf »

Et le paysan picard, au patois tréant, raconta le conte que voici :

Il y avait un jour un roi et une reine qui n'avaient qu'un fils unique, fort aimable, mais dont le cœur était froid. Il aimait beaucoup la chasse, prenait presque tous les jours ce divertissement, et s'écartait quelquefois bien loin de la résidence du roi son père. La poursuite d'un cerf l'avait un jour mené jusqu'auprès d'un hameau. Il aperçut une vieille femme, espèce de petite bourgeoise, ou de paysanne renforcée, qui faisait marcher devant elle une jeune fille qu'elle ramenait fort rudement vers sa maison. Cette fille avait à son côté une quenouille, un fuseau et du lin ; mais elle tenait dans son tablier des fleurs, qu'il paraissait qu'elle avait été cueillir dans les champs pour sa parure.

Le prince vit que la vieille le jetait avec indignation, et entendit qu'elle disait à la jeune personne : « Rentrez, petite misérable, rentrez dans la maison. Je vais vous apprendre ce que c'est que de me désobéir. » Le prince eut pitié de cette pauvre enfant ; et s'approchant de la barbare paysanne, il lui demanda pourquoi elle maltraitait ainsi cette enfant.

La vieille le voyant vêtu en grand seigneur, n'osa refuser de lui répondre ; mais s'en tirant par un mensonge :

« C'est ma fille, lui dit-elle, et j'ai bien raison de la gronder ; elle file toujours quand je ne le veux pas, et me fait plus de fil que je n'en demande ; elle me ruine en lin. »

— Eh bien, dit le prince, puisque ce talent vous est à charge, et occasionne des chagrins à cette enfant, laissez-moi la mener à la cour de la reine ma mère, qui emploie une grande quantité de fileuses, et fait cas des plus adroites et des plus expéditives. »

La vieille y consentit très-volontiers ; et la cour du prince étant venue le rejoindre, il fit monter en croupe la petite Rosanie derrière un de ses écuyers, et la conduisit dans son palais, où il la présenta à la reine, comme la plus adroite et la plus diligente fileuse de tous ses Etats. La reine la reçut fort bien, la trouva aimable, et lui fit quitter ses habits de paysanne, pour prendre un ajustement tel que le portaient les filles qui avaient l'honneur de lui être attachées. Cette parure releva si bien l'éclat des charmes naturels de Rosanie, et elle se montra si sage et si discrète, qu'elle fut admirée de toute la cour.

Pendant, il n'était pas vrai que la jeune paysanne fut aussi habile fileuse que la vieille l'avait dit au prince, par malice ; elle y était adroite, à la vérité, mais travailleuse assez lamine, parce qu'elle était un peu dissipée et aisée à distraire. Dès le lendemain on voulut la mettre à l'ouvrage ; elle ébloua pendant quelques jours, sous prétexte qu'elle avait mal aux doigts ; et la gouvernante la promena pendant ce temps, dans les jardins du palais, et dans le jardin public de la ville, où elle fut admirée de tous les hommes et enviée de toutes les femmes. Enfin, ces prétextes durent cesser, et commencèrent même à devenir suspects ; et Rosanie vit approcher, avec désespoir, l'instant où elle serait forcée de travailler.

Le matin du jour où elle devait commencer, elle se leva avant l'aurore, et contrain dans les jardins du palais, égarée, éperdue, elle était prête à se précipiter dans un bassin, pour y finir ses jours, lorsqu'un grand homme sec, vêtu de vert et de bizarre physionomie, se présenta devant elle, et lui demanda le sujet de son trouble, elle refusa d'abord de lui répondre ; mais cet homme l'ayant assurée qu'il était assez habile pour la tirer d'embarras, quelque fâcheuse que fût sa situation, elle lui confia enfin ses peines. Elle lui avoua qu'elle était fille d'un paysan très-honnête homme, qui avait eu, de son enfance, les soins les plus tendres ; bien différent en cela, de sa mère, qu'elle avait toujours connue pour méchante et acariâtre ; que ce père était parti il y avait près de deux ans, pour un voyage, dont malheureusement, il n'était pas revenu ; qu'elle avait été livrée à sa mère, qui l'avait rendue la plus malheureuse personne du monde, jusqu'à ce que le prince l'eût retirée de ses mains ; mais que comme elle n'était sortie qu'à la faveur d'une supposition, à laquelle elle ne pouvait satisfaire, elle se trouvait dans le plus cruel embarras :

« Eh bien, lui dit l'homme vert, je vais vous en tirer. Prenez cette baguette, elle vous servira à filer avec toute la promptitude et toute la perfection que vous pouvez désirer, tout le lin qu'on vous donnera à travailler ; vous ferez plus, et vous pourrez employer dessus des broderies charmantes ; mais ce ne sera que pendant trois mois que vous jouirez de ces avantages ; au bout de ce temps, je viendrai vous redemander ma baguette, et vous me la rendrez en m'appelant par mon nom, qui est Ricdin-Ricdon ; si vous l'oubliez, je vous emporte, et vous tombez en ma puissance ; sinon vous aurez joui de mes bienfaits, et ils vous serviront à faire votre fortune. » Rosanie enchantée, saisit la baguette, remercia à la hâte l'homme vert, et retourna au château.

A peine y fut-elle revenue, qu'elle s'offrit d'elle-même à remplir la tâche qui lui avait été réservée ; et le soir même, la tâche se trouva si parfaitement remplie, qu'elle en reçut de la reine et de toute la cour les compliments les plus flatteurs : Ces succès continuèrent, et bientôt elle parut joindre le talent de la broderie à celui de la filature. Elle ne demanda pour toute grâce, à la reine, que celle de travailler seule et sans témoin ; elle l'assura que, pouvant, sans s'incommoder, employer une partie de la nuit à son travail, elle demandait qu'on lui permit de se promener une partie du jour. Cette grâce lui fut accordée, et les succès de son amabilité égalèrent bientôt ceux de son art. Les seigneurs les plus aimables s'empressèrent de lui demander sa main ; mais elle ne voulait en écouter aucun. Le prince se mit enfin sur les rangs, Rosanie se refusa même à une conquête aussi brillante, persuadée que l'obscurité

(1) V. numéro VI, p. 174.

de sa naissance ne lui permettait pas d'être une légitime héritière d'une couronne, et que la médiocrité de son éducation le lui défendait. Cependant, dans quelques conversations qu'ils eurent en présence de Vigilantine, elle avoua que le prince lui aurait convenu s'il n'eût été prince, mais il n'en fut pas plus avancé. D'ailleurs, la belle lilense (c'est ainsi qu'elle était surnommée), faisait quelquefois réflexion qu'au bout de trois mois il faudrait qu'elle rendit à l'homme vert sa bague, et malheureusement elle avait oublié le nom de cette espèce d'être, et ne se rappelait que trop la fâcheuse condition qu'il lui avait imposée.

Pendant qu'elle était dans ces agitations, ses rivales, c'est-à-dire celles qui étaient jalouses de son succès, employèrent tous les moyens possibles pour le traverser. Nous passons sous silence le détail des moyens que les uns et les autres employèrent.

(La suite à un numéro prochain.)

SOUVENIRS DE LA CHINE (1).

ENTRÉE A SIHOL.

La ville tartare de Sihol, aux châteaux de plaisance impériaux, dominée par de hautes montagnes, s'offrit aux yeux de l'ambassade. C'était le terme du voyage. À un quart de lieue de la ville, Macartiney fit arrêter le cortège et mettre pied à terre à tout son personnel; il voulait ainsi que l'entrée eût lieu d'une manière digne et imposante.

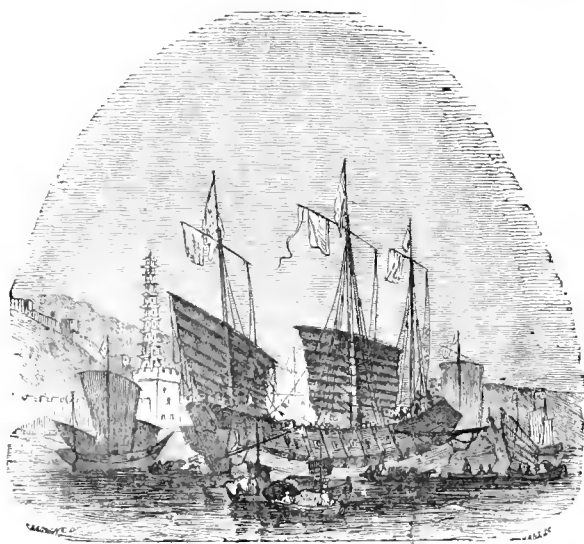
Parish, à la tête des artilleurs anglais, ouvrait la marche. Il était suivi des dragons et des mousquetaires commandés par le lieutenant Grewe; puis venaient les domestiques, les musiciens, les courriers, les ouvriers et les personnages de la suite, tous marchant deux à deux. Derrière eux s'avançaient le secrétaire de légation Staunton,

(1) Voy. numéro VI, p. 187.

porté dans un palanquin, et le carrosse du lord ambassadeur, qu'il occupait avec Arabelle et le jeune Staunton. Cet équipage, derrière lequel était monté un petit nègre richement habillé à la turque, fermait la marche.

Cette ordonnance était destinée à rendre l'entrée solennelle et à inspirer du respect aux Chinois. Toutefois, ce but ne fut atteint que d'une manière extrêmement imparfaite. En effet, quoique les militaires eussent une contenance imposante, et les personnages de la suite toute la dignité séante à leur emploi, quoique les domestiques se prélassassent dans leur livrée de gala, le reste de la suite ne s'en produisait pas moins sous des formes extrêmement bizarres. Quelques-uns avaient des chapeaux ronds, d'autres des chapeaux à trois cornes, d'autres encore des chapeaux de paille d'une forme sans nom. Des bottes, des bottines et des souliers alternaient avec des bas rayés. Bref, il ne régnait pas la moindre uniformité parmi eux, si ce n'est dans la difformité commune; tous étant vêtus de redingotes et de gilets de friperie qui n'allaient à aucun d'eux.

Pressé d'une foule de spectateurs parmi lesquels se trouvaient un grand nombre de lamas ou prêtres de Fo, vêtus d'habits jaunes, coiffés de grands chapeaux jaunes de forme ronde, et portant des cloches à la main; l'ambassade fut reçue avec les honneurs militaires, et on lui indiqua, pour se loger, une suite de bâtiments situés sur des terrasses, depuis l'extrémité orientale de Sihol jusque sur la pente douce d'une colline, et communiquant les uns avec les autres par des escaliers de granit. Tous étaient vastes et commodes et avaient une belle vue sur la ville, les montagnes de la Tartarie et sur le séjour d'une aimable fraîcheur et le jardin, aux arbres immenses, comme disent les Chinois dans leur langage hyperbolique, pour désigner un palais d'été et un jardin d'agrément de l'empereur. Une colonne naturelle de pierre, haute de cent pieds, minée par le bas et grosse par le haut, s'élevait au fond de l'horizon sur une montagne; elle jetait par différentes saillies de roches, des torrents de l'eau la plus limpide, et formait un dernier trait caractéristique de cet intéressant paysage.



LE LIVRE DES FAMILLES

OU

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 9. — I^{er} Volume.

1^{er} Juillet 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



Monseigneur l'archevêque de Paris.

VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Voici une solennité qui passe pour ainsi dire inaperçue dans le cycle des festivités de l'année, parce que l'Église ne l'a point placée au rang des grandes fêtes qu'elle consacre à Marie. Elle est néanmoins féconde en merveilles. On en jugera lorsque nous en aurons raconté les mystérieuses circonstances.

Au mois dernier, nous avons exposé la naissance miraculeuse et immaculée de saint Jean-Baptiste. Sa mère Élisabeth, selon la promesse de l'ange, avait conçu, quoiqu'elle fût dans l'âge de la stérilité, cet enfant qui devait être si grand parmi les hommes. Élisabeth, épouse de Zacharie, était cousine de Marie. Celle-ci portait déjà, par une conception surnaturelle, dans ses chastes flancs, le sauveur d'Israël. Le messager céleste, qui avait rempli sa mission auprès de Zacharie, fut chargé d'un pareil message auprès de Marie. Quand cette Vierge pure, à son tour, puisant son doute dans sa virginale et intacte pudeur, demanda à Gabriel comment il était possible qu'elle devint mère, celui-ci lui répondit : « Votre cousine Élisabeth,

quoique dans la vieillesse, a conçu un fils. Depuis six mois elle le porte dans son sein, quoiqu'on l'eût jugée stérile, parce que rien n'est impossible à Dieu. » Alors Marie, adorant la volonté divine, répondit : « Voici la servante du Seigneur, que votre parole se réalise. »

L'évangéliste aussitôt nous apprend que Marie, pressée de connaître la merveille opérée dans Élisabeth, se mit en route pour visiter sa cousine. Elle arrive, et ici vont se passer d'admirables choses. L'enfant de l'épouse de Zacharie tressaillit dans le sein de sa mère, et l'Esprit-Saint inondant celle-ci de prophétiques lumières, elle s'écria en parlant à Marie : « Vous êtes bénie parmi toutes les femmes, béni est aussi le fruit de vos entrailles. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne me visiter ? Heureuse êtes-vous parce que vous avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira dans vous. » A ces mots, la Vierge entonne ce sublime cantique dont l'Église ne peut se lasser de répéter les magnifiques accents.

Pourquoi ne le transcrivirions-nous pas ici, car s'il est un jour spécial dans l'année où ce cantique trouve sa place

parfaitement marquée, c'est bien sans contredit la fête de la Visitation.

« Mon âme glorifie le Seigneur.

« Mon esprit a tressailli d'une vive allégresse dans le « Dieu qui est mon salut.

« Il n'a pas dédaigné ma bassesse, et c'est pourquoi tous « les siècles à venir m'appelleront BIENHEUREUSE. »

« Il a opéré dans moi de grandes merveilles Celui qui « est puissant; et SAINT est son nom.

« Sa miséricorde s'étend de race en race sur ceux qui le « craignent.

« Son bras s'est montré fort, il a terrassé les cœurs fiers « et superbes.

« Les potentats, il les a abattus de leur trône; les petits. « il les a exaltés.

« Les indigents, il les a enrichis; les opulents, il les a « dépouillés.

« Il a traité Israël comme l'enfant de sa prédilection, « car Dieu n'a pas oublié ses miséricordieuses promesses, « Ces promesses qu'il fit à nos pères, à Abraham, à sa « postérité jusqu'à la fin des siècles. »

Est-ce là un langage simplement humain? Qui a inspiré à une timide vierge cette haute poésie où tous les prodiges de la rédemption des hommes sont si majestueusement proclamés? Ah! le génie livré à ses inspirations naturelles ne sait pas même bégayer cette langue. C'est évidemment celle du ciel, et Marie, en ce moment, était déjà le tabernacle de la divinité incarnée.

La visite de Marie à Élisabeth, nous dit l'évangéliste, se prolongea pendant trois mois; puis elle revint dans sa maison. Peu de jours après son départ, le précurseur naît d'Élisabeth comme l'aurore, et six mois s'étant écoulés, le soleil de justice s'élève radieux dans la crèche de Bethléem.

Faut-il s'étonner maintenant que l'Église ait jugé convenable de solemniser cette visite? Cette fête commémorative ne date néanmoins que de quatre ou cinq cents ans, et c'est le concile de Bâle, en 1451, qui, par un décret, la rendit obligatoire pour toute l'Église. Le jour qu'on lui assigna est celui qui suit immédiatement l'octave de la fête de saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire le 2 juillet. Ce n'est point sans motif qu'on a fait choix d'un pareil jour qui semble rattacher la visite de la sainte Vierge à la fête du saint précurseur, fils d'Élisabeth. Toutefois, n'omettons point que la Visitation de la sainte Vierge était l'objet d'une fête, en 4265, dans l'ordre religieux des Frères Mineurs. Chez les Orientaux elle fut très-anciennement célébrée. Jamais néanmoins elle n'a été universellement chônée comme le saint jour du dimanche.

L'Évangile ne nous apprend point que saint Joseph ait été le compagnon de Marie dans ce voyage. On présume néanmoins que la sainte Vierge en fut accompagnée, car on ne peut facilement croire que celle-ci toute seule ait pu franchir une distance considérable sans un protecteur, et à quel autre un soin si honorable a-t-il pu être confié, sinon à saint Joseph? Mais on infère de quelques autres circonstances de l'Évangile, que Joseph n'entendit pas le merveilleux enlôque des deux saintes femmes. S'il en avait été témoin, comment expliquer la surprise dans laquelle fut beaucoup plus tard saint Joseph, lorsqu'il s'aperçut que sa virginal épouse était enceinte? Il ne fallut rien moins qu'un ange pour le rassurer, en lui apprenant que cette grossesse était surnaturelle. Est-il après cela concevable

qu'on ne puisse pas rencontrer un seul tableau de Visitation qui ne représente saint Joseph à côté de Marie, au moment où celle-ci aborde sa cousine Élisabeth? Décidément, les peintres de sujets religieux n'étudiaient point l'histoire sacrée qui devrait constamment guider leur pinceau. C'est un reproche que leur adresse un des plus savants pontifes qui aient porté la tiare, nous voulons dire Benoît XIV. Que d'absurdités, que d'anachronismes dans la plupart des tableaux d'Église! La présence de saint Joseph dans une Visitation en est un exemple sur mille. Et si, à ce propos, nous voulions relever toutes les bévues des artistes dans ce genre, notre plume aurait à tracer de nombreuses lignes. Plus tard peut-être entreprendrons-nous cette tâche, mais ce ne saurait être ici le lieu.

Sous le vocable de la Visitation de la sainte Vierge, saint François de Sales institua, dans le dix-septième siècle, un ordre religieux de femmes qui suivent la règle de saint Augustin. On donne aux membres de cet institut le nom de Visitandines. A l'époque des orgies révolutionnaires de France, on a joué, sous ce dernier titre, une pièce de théâtre où les plus atroces injures étaient prodiguées à ces saintes filles. Faut-il s'en étonner dans les temps où la vertu s'appelle vice et le vice usurpe effrontément le nom de vertu? On proclamait bien la liberté, lorsque quarante mille prisonniers engoutissaient les victimes par milliers et que la guillotine s'appelait sainte!!!

VARIÉTÉS.

Le mois de juillet nous laisse un espace libre pour continuer les notions que nous avons commencées sur la hiérarchie ecclésiastique. Notre numéro du mois d'avril renferme des notions de ce genre : 1° sur le pape ; 2° sur les cardinaux. Nous y promettons une suite, et nous nous engageons de tenir parole, en suivant l'ordre numérique adopté.

5° LES PATRIARCHES ET LES PRIMATS.

Qu'est-ce qu'un patriarche? C'est, selon l'origine grammaticale du mot, le père des pères. On sait que ce titre est habituellement donné aux principaux chefs de famille qui vivaient sous l'empire de la loi naturelle. Tels sont Adam, Énoch, Noé, Abraham, Jacob et ses douze fils. Ceux-ci furent les chefs des douze tribus. Dans la hiérarchie de l'Église, le patriarche n'a de commun avec ces derniers que le nom. L'histoire ecclésiastique nous apprend que les évêques des grands sièges ont pris ce titre, à cause de l'importance de leur position et de l'autorité qu'ils exerçaient sur les autres évêques. Ainsi, Rome, Antioche, Jérusalem, Alexandrie et Constantinople étaient des patriarchats. Au quatrième siècle, la religion chrétienne ayant fait des conquêtes sur des régions qui ne parlaient point la même langue, il parut convenable qu'un des nombreux évêques qui y étaient établis devint comme le centre de l'administration ecclésiastique. Ainsi pour les Latins le patriarche était à Rome, pour les Syriens à Antioche, pour les Hébreux ou Chaldéens à Jérusalem, pour les Coptes ou Égyptiens à Alexandrie, pour les Grecs à Constantinople. Mais si l'évêque de Rome était en particulier le patriarche des Latins, il était pour tous les autres le patriarche des patriarches. Ceci est un fait rigoureusement historique, et quoique peut-être l'histoire ecclésiastique sans prévision en reconnaîtra très-facilement

l'authenticité. Par la suite des temps, cette organisation s'est gravement modifiée ou même détériorée. L'ennemi a semé l'ivraie dans le champ des pères de famille. L'hérésie, fille de l'orgueil, a inspiré à ces grandes fractions de la catholicité un esprit de rébellion contre la chaire suprême de Pierre. Elle a méconnu, dans le successeur de cet apôtre, la suprématie que le divin fondateur du christianisme avait conférée à ce dernier. Les patriarches ont voulu se déclarer indépendants, et leur révolte n'a abouti qu'à la servitude et à la mort. Qu'est-ce, en effet, aujourd'hui, sous le sabre des musulmans, que le patriarcat schismatique de Constantinople ? C'est le jouet du divan. Sa place se donne au plus offrant et au dernier enchérisseur. Celui-ci l'occupe jusqu'au moment où il se présente un acheteur qui produit comme titre suréminent une escarcelle mieux arrondie que le propriétaire actuel du patriarcat.

Il n'existe donc plus en réalité de patriarches d'Antioche, de Jérusalem, d'Alexandrie et de Constantinople. Les titres en sont néanmoins conservés dans la cour romaine. Ce sont des évêques résidant à Rome, et qui sont investis de ce haut titre qui les place immédiatement après les cardinaux. Ils y sont au nombre de cinq. Ce sont les patriarches de Constantinople, celui d'Antioche des Grecs, celui d'Antioche des Maronites, celui d'Antioche des Syriens, et celui de Jérusalem. Le patriarcat d'Alexandrie n'a point de titulaire nominatif : c'est le patriarche d'Antioche pour les Maronites qui le représente. Outre ces grands patriarcats primitifs, les sièges de Venise et de Lisbonne confèrent à leurs titulaires la qualité de patriarches. Enfin les Indes occidentales ont aussi un patriarcat qui réside à Rome.

En France, l'archevêque de Bourges prend le titre de patriarche, qui est simplement honorifique et qui ne lui donnerait pas à Rome le droit de prendre place dans le rang de ceux que nous avons nommés.

Toutefois, nous devons le répéter, la dignité de patriarche n'est plus aujourd'hui nulle part accompagnée de la juridiction qui y était jadis annexée. Les anciens patriarches avaient sur les métropolitains et les évêques de leur ressort une autorité considérable. Depuis qu'il n'existe plus de patriarches investis de l'autorité qui désigne cette haute qualification, les primats ont, jusqu'à un certain point, remplacé les premiers. Néanmoins encore, pour nous borner à la France, plusieurs archevêques et évêques qui prennent le titre de primats ne jouissent, sous ce rapport, d'aucune juridiction sur les autres prélats. Ainsi l'archevêque de Reims s'intitule primate de la Gaule Belgique ; celui de Sens, primate des Gaules et de Germanie ; celui de Bourges, primate d'Aquitaine ; celui de Rouen, primate de Neustrie ; l'évêque de Nancy, primate de Lorraine ; enfin, l'archevêque de Lyon porte le titre de primate des Gaules. Ce dernier seul, en France, n'est pas un simple titre d'honneur. On accorde encore à ce siège une véritable primatie : du moins, on le considère comme le premier du royaume. En 1840, on manifestait au pape la crainte de voir nommer à l'archevêché de Paris monseigneur de Bonald, archevêque de Lyon. Le souverain pontife répondit : « Paris, la grande ville ; Lyon, le grand siège. » On n'a jamais vu, en effet, et probablement on ne verra jamais un archevêque de Lyon devenir archevêque de Paris.

4^e LES ARCHEVÊQUES

la religion chrétienne, victorieuse par la patience, eut détrôné le paganisme, les évêques qui occupaient les sièges des métropoles civiles, et qui exerçaient sur les autres évêques une suprématie spirituelle, prirent insensiblement un titre qui exprimait cette juridiction. Ce titre est celui d'archevêque, qui, d'après son étymologie grecque, signifie président des évêques. C'est principalement en Orient que nous voyons cette qualification attachée aux titulaires des grands sièges. Quant à la France, nous voyons pour la première fois, au sixième siècle, l'évêque d'Arles investi du titre d'archevêque. En 817, Landran, qui siégeait à Tours, prend la même qualification. Après ceux-ci apparaissent, sous le titre d'archevêchés, les sièges de Vienne en Dauphiné, Narbonne, Aix, Bourges, Bordeaux, Auch, Lyon, Rouen, Sens, Reims, Embrun. Lorsque la France se fut agrandie par les conquêtes, Besançon, Cambrai, et plus tard Avignon, entrèrent dans la catégorie des sièges archiepiscopaux du royaume. En 1622, l'évêché de Paris est érigé en archevêché. Albi, en 1676, obtient la même prérogative. Déjà, en 1516, Toulouse était, par la grâce du pape Jean XXII, érigé en métropole. Tels étaient les archevêchés de France avant le célèbre concordat de 1801 entre le pape Pie VII et Napoléon Bonaparte, premier consul de la république. Le malheur des temps ne permit pas la restauration de tous ces archevêchés. Arles, Vienne, Narbonne, Auch, Sens, Reims, Embrun, Cambrai, Avignon, Albi, furent déshérités de ce grand titre. Pour nous restreindre aux limites actuelles, les seules villes de Paris, Lyon, Bordeaux, Rouen, Toulouse, Tours, Besançon, Bourges et Aix virent rétablir leurs métropoles. Plus tard, sous Louis XVIII, on a pu faire revivre les archevêchés de Reims, Sens, Auch, Avignon et Albi. Enfin, en 1840, Cambrai a vu renaître sa métropole, illustrée par l'immortel Fénélon.

Au moment donc où nous écrivons ces lignes, la France compte comme sièges archiepiscopaux, Paris, Lyon, Rouen, Sens, Reims, Tours, Bourges, Albi, Bordeaux, Auch, Toulouse, Aix, Besançon, Avignon, Cambrai. Ainsi gémissent dans un veuvage indéfini les églises métropolitaines d'Arles, de Narbonne, de Vienne, d'Embrun, qui ne sont plus que de modestes paroisses. Paris, Albi, Toulouse et Cambrai étaient de simples évêchés lorsque les quatre métropoles supprimées jouissaient de leur glorieux titre, et celles-ci ne possèdent pas même un siège épiscopal. La division civile et judiciaire du territoire ne leur a point été plus favorable, puisque ces villes sont uniquement chefs-lieux de sous-préfectures.

Quelle est maintenant, d'une manière précise, la différence qui existe entre l'archevêque et l'évêque ? Bien des personnes, dans le monde, ne peuvent se rendre raison de ce qui distingue ces deux classes de prélats, et nous croyons pouvoir leur être agréable en leur fournissant à ce sujet les notions les plus claires. Pour répondre méthodiquement à cette question, il faut d'abord envisager le caractère, puis la juridiction, et puis encore les prérogatives honorifiques.

Sous le rapport du caractère, le pape, le patriarche, l'archevêque et l'évêque sont parfaitement égaux. Tous ont la plénitude du sacerdoce. Ils sont tous successeurs des apôtres. Eux seuls peuvent conférer le sacrement de l'ordre, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'à eux seuls appartient la fécondité du ministère ecclésiastique. En outre, chacun d'eux est ministre ordinaire du sacrement de confirmation. Seulement, et il ne faut pas l'oublier, le pape a, de droit

Quand, après les atroces persécutions de trois siècles,

divin, une suprématie non-seulement d'honneur, mais de juridiction sur les autres membres de l'épiscopat, ou, si l'on veut, de l'apostolat. Ainsi donc quand un évêque devient archevêque, il n'a point à recevoir de consécration particulière, comme le prêtre qui devient évêque.

Pour ce qui est de la juridiction, anciennement les archevêques jouissaient d'un grand pouvoir. Ils confirmaient les évêques de leur province métropolitaine, les consacraient et recevaient leur serment d'obéissance. Ils pouvaient visiter les diocèses de leurs suffragants, et présider aux délibérations sur les affaires importantes. Cette juridiction n'existe plus, sinon en droit, du moins en fait. Les archevêques n'ont conservé que le droit de jugement par appel des affaires contentieuses des diocèses de leur métropole. Chaque diocèse a un tribunal ecclésiastique connu sous le nom d'officialité. Le jugement que porte ce tribunal, en matière de discipline, peut être infirmé par l'officialité métropolitaine, qui siège dans la ville archiépiscopale. Telle est, dans le temps présent, la supériorité réelle de l'archevêque sur l'évêque de son ressort. Par ce dernier, nous entendons la province ecclésiastique composée, outre l'archidiocèse, des diocèses qui en relèvent sous la dénomination de suffragants. Ainsi Paris, archevêché, a pour suffragants les sièges de Chartres, Meaux, Orléans, Blois et Versailles. Nos indulgents lecteurs désirent-ils connaître les autres provinces métropolitaines ou archiépiscopales de la France? Nous pouvons répondre à leurs légitimes desirs. De Lyon relèvent les évêchés d'Autun, Langres, Dijon, Saint-Claude et Grenoble. La métropole de Rouen a pour suffragants les évêques de Bayeux, Evreux, Sées et Coutances. Sens n'a plus que Troyes, Nevers et Moulins. Dans les beaux jours de sa gloire, ce siège, un des plus anciens des Gaules, mettait pour légende sur ses armoiries le mot : CAMPORT. Chacune de ces lettres désigne un des sièges qui en relevaient, c'est-à-dire, Chartres, Auxerre, Meaux, Paris, Orléans, Nevers, Troyes. A la métropole de Reims se rattachent Soissons, Châlons, Beauvais et Amiens. Le siège archiépiscopal de Tournai compte dans son ressort le Mans, Angers, Rennes, Nantes, Quimper, Vannes et Saint-Brieuc. Bourges, qui confère à son archevêque le titre de patriarche, tient sous sa juridiction métropolitaine Clermont, Limoges, le Puy, Tulle et Saint-Flour. De la métropole d'Albi relèvent Rodez, Cahors, Mende et Perpignan. Bordeaux renferme dans la sienne Agen, Angoulême, Poitiers, Périgueux, la Rochelle et Luçon. La province ecclésiastique d'Auch contient les évêchés d'Aire, Tarbes et Bayonne. Celle de Toulouse compte Montauban, Fumiers et Carcassonne. A celle d'Aix appartiennent Marseille, Fréjus, Digne, Gap, Ajaccio et le nouvel évêché de notre conquête africaine, Alger. La province de Besançon étend sa juridiction sur Strasbourg, Metz, Verdun, Belley, Saint-Dié, Nancy. De celle d'Avignon relèvent les sièges épiscopaux de Nîmes, Valence, Viviers et Montpellier. Enfin Cambrai, qui, à la suite du concordat de 1801, était un évêché dépendant de la métropole de Paris, ayant, comme il a été dit, reconquis son rang d'archevêché, a pour unique suffragant le siège d'Arras.

Passons aux droits honorifiques des archevêques. Leur costume habituel ne diffère point de celui des évêques; mais lorsqu'ils officient pontificalement, ils portent de plus que ces derniers le *pallium*. C'est une bande de laine blanche ornée de croix noires, qui se place comme une sorte de collier sur les épaules, et de laquelle pendent, sur le devant

et par derrière, perpendiculairement deux autres bandes. Nous donnerons plus tard une description détaillée et l'origine de cet insigne. Néanmoins quelques évêques jouissent du droit de *pallium*, tels que, en France, ceux d'Autun et du Puy. Les archevêques ont le droit de faire porter devant eux, dans tous les diocèses qui appartiennent à leur métropole, la croix dite archiépiscopale, qui est le signe de leur suprématie. Ils peuvent aussi porter dans tous ces diocèses le manteau violet sur leur rochet. Lorsqu'un concile composé des évêques d'une métropole se réunit, l'archevêque a le droit de le présider. Depuis que le gouvernement est chargé de subvenir à la subsistance du clergé, auquel la révolution de 1789 a ravi ses immenses propriétés territoriales, les archevêques reçoivent cinq mille francs de plus que les évêques, dont le traitement est de dix mille francs. La restauration donnait aux archevêques vingt-cinq mille francs, et aux évêques quinze mille. Un régime plus économique, depuis 1830, a baissé ce taux. Nous aimons à croire charitablement que les contribuables en ont éprouvé un allègement proportionnel dans les impôts...

Quant aux autres prérogatives qui accompagnent le siège archiépiscopal, nous ajouterons que le gouvernement agréé pour l'archevêque trois vicaires généraux, et deux seulement pour l'évêque. Le chapitre métropolitain se compose de neuf chanoines, et celui de l'évêché n'en a que huit. Paris seul compte exceptionnellement seize chanoines en titre. Le nombre des chanoines honoraires est partout illimité.

Nous offrons en tête de la partie religieuse de notre journal le portrait de monseigneur Denis-Auguste AFFRE, archevêque de Paris. Depuis le 6 août 1830, ce prélat porte avec une sollicitude éminemment pastorale le poids d'une charge qui exige autant de prudence que de zèle. Mais la modestie bien connue du métropolitain défend à notre plume les justes hommages qu'elle se plairait à prodiguer.

5^e LES EVÊQUES.

Selon ce qui a été dit plus haut, cette dénomination hiérarchique a deux sens, l'un générique et l'autre spécial. Dans le premier, l'évêque, *episcopus* ou surveillant, est le successeur des apôtres auxquels Notre-Seigneur a donné la haute mission d'instruire les peuples par la parole et de les sanctifier par les sacrements. En ce sens, dans la hiérarchie d'institution divine, les évêques occupent la sommité du corps de l'Église, sous la présidence et la primauté du successeur de saint Pierre, qui est le pape, évêque de Rome. Un corps ne se conçoit pas sans une tête. Cette tête est le pontife suprême, chef visible du corps mystique. Jésus-Christ en est le chef invisible. L'Église ne saurait être sur la terre une abstraction métaphysique; et c'est pourtant le rêve de nos frères adorateurs du Christ, séparés de l'unité catholique. Oh! oui, certes, c'est bien un rêve, s'il en fut jamais... A ces rêveurs, que nous plaignons du fond de notre âme, le pape apparaît comme un *prince étranger*. Sans nul doute, en le rapport civil, le souverain terrestre de la ville de Rome, de Bologne, de Ferrare, de Ravenne, etc., n'a point à s'immiscer dans notre régime politique, et vraiment c'est bien pour lui le moindre souci. Admirez donc cette rare découverte pour laquelle on est assez surpris qu'un brevet d'invention n'ait point été réclamé.

Faut-il se battre les flancs pour faire admettre la propo-

gibon suivante : le roi de Sardaigne, le roi de Suède, et *tutti quanti*, portant un sceptre quelconque sous une qualification quelconque, sont pour les Français des *princes étrangers*. Mais lorsqu'il s'agit du gouvernement spirituel des peuples, les termes de *prince, monarque, roi, empereur*, sont complètement insolites. Or, c'est comme chef de l'Église que nous considérons le pontife romain. Pourrait-il être *étranger* à la famille morale dont il est le père? Mais nous ne voulons pas empiéter sur le domaine qu'exploite avec tant de verve et de logique l'infatigable Timon. Le pape et les évêques sont gouverneurs de l'Église de Dieu; c'est l'Esprit-Saint qui leur a confié cette mission. Tel est le sens générique attaché au terme d'évêque. Tout prélat revêtu du caractère épiscopal, quelle que soit, d'autre part, la qualification dont il est investi, comme celle de pape, de cardinal, de patriarche, d'archevêque, de légat, de nonce, est un évêque.

Dans le sens spécial, on désigne sous le nom d'évêque le prélat chargé du gouvernement d'un diocèse et ordinairement suffragant d'un archevêque. Il en est qui ne relèvent que du pape immédiatement, et tel était en France, autrefois, l'évêque du Puy. L'évêque dans son diocèse exerce, dans sa plénitude, l'autorité apostolique. Il juge, il interprète, il consacre, il ordonne, il offre, il baptise, il confirme. Tous les prêtres, de quelque titre qu'ils jouissent, reçoivent de lui, dans le diocèse, les pouvoirs spirituels. Quiconque est en communion avec lui appartient à la grande famille catholique. Il ne suffit pas néanmoins de déclarer qu'on est avec son évêque en communion, il faut encore, dans le cas contentieux, que l'évêque accepte dans cette communion le déclarant. Suffit-il de se déclarer Français pour jouir des droits de la nationalité? La politique humaine, nulle part que nous sachions, ne s'est contentée d'une déclaration de ce genre. La logique de l'Église est donc celle de tout gouvernement normal et régi par les lois.

Par qui, en France, l'évêque d'un diocèse est-il élu? Depuis le célèbre concordat entre le pape Léon X et le roi François I^{er}, le chef de l'État désigne le prêtre qui doit être promu à la dignité d'évêque. Dans un court espace de quinze ans, ce chef suprême a été un consul, un empereur, un roi. C'est ce qui justifie l'expression dont nous nous sommes servi. Une ordonnance notifie officiellement cette nomination. L'élu est-il aussitôt évêque, de même que le magistrat nommé préfet est, après la signature royale, investi de l'administration de son département? Non, certes. La juridiction spirituelle ne saurait découler de la puissance civile. Une information préalable sur la doctrine et les mœurs de l'élu est faite. Il amène devant le prélat informateur ses témoins qui déposent. Le procès-verbal est expédié à Rome. Si le pape n'a point de raison légitime de refus, il préconise en consistoire solennel le nouvel évêque. Les pouvoirs de juridiction sont conférés dans une bulle et envoyés au roi. Après quelques formalités voulues par les lois françaises, l'élu reçoit son institution canonique contenue dans la bulle. Ce qu'il y a de plus auguste reste à faire. Nous voulons parler de l'ordination ou consécration épiscopale. Un évêque, assisté de deux autres, devra imposer les mains au prélat élu. C'est ce qu'on nomme habituellement le sacre d'un évêque.

Au jour marqué, qui doit être un dimanche, ou une fête d'apôtre, le consécrateur, ses deux assistants et le candidat à l'épiscopat se rendent à l'église ou chapelle désignée pour cela. Le consécrateur doit célébrer la sainte messe.

Après l'évangile ont lieu les cérémonies principales de cette ordination. Elles consistent dans l'imposition des mains des trois évêques sur la tête de l'élu. « Recevez le Saint-Esprit, » lui disent-ils. C'est ainsi que le pontife éternel, Jésus-Christ lui-même, conféra à ses apôtres le pouvoir de lier et de délier, de retenir et de remettre; et c'est aussi dans l'évêque que réside cette plénitude de puissance, quand le consécrateur, organe et représentant du Sauveur, la lui a transmise. Pendant ce temps, le saint livre est placé sur les épaules du consacré : l'Évangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle! Voilà, en effet, la mission sublime qui est confiée au successeur des apôtres; voilà le code de la haute législation qu'il doit expliquer, commenter, persuader, au prix s'il le faut de sa vie. « Le monde vous « honnira, vous conspuera, disait Jésus à ses apôtres; il « vous chargera de chaînes, il vous traquera comme des « ennemis du genre humain, et la mort sera le salaire de « vos incessantes fatigues. N'importe, la victoire ne vous « fera point défaut. Vous maniez un glaive qui ne peut se « briser; car ce glaive, c'est la foi. »

L'onction sainte va couler sur le front du nouvel évêque, ses mains seront fécondées par le saint chrême, pendant que le chœur invoque les sept dons du Saint-Esprit par le chant du *Veni Creator*. Le bâton pastoral, signe de la puissance de correction, lui est mis à la main; puis à son doigt est placé l'anneau, emblème de son intime union avec l'Église diocésaine dont il devient le mystérieux époux. Enfin, quand la messe est terminée, le casque du salut arme la tête du nouvel athlète. L'or et l'argent dont sa mitre brille lui rappelleront qu'ainsi doit rayonner aux yeux des fidèles la couronne des vertus épiscopales, noble parure dont l'éclat scintillera *dans les perpétuelles éternités*, selon le langage de l'Esprit-Saint.

Que nous regrettons de ne pouvoir offrir ici qu'une faible et légère esquisse de l'auguste cérémonial d'un sacre d'évêque! De quelle admiration profonde ne serait-on pas frappé en lisant les nombreuses prières et les hauts enseignements qui se partagent cette imposante fonction! Quelle magistrature temporelle a jamais été inaugurée avec un appareil si grave, et où tout parle aux yeux et au cœur un langage de foi, de charité, de dévouement!

Le nouveau prélat s'achemine enfin vers sa ville épiscopale. Le pasteur va réunir sous sa paisible houlette les brebis dont il est gardien. N'oublions pas que le nom d'évêque signifie surveillant. Son unique fonction ne sera donc pas de *promener une mitre et un bâton d'or dans les nefes illuminées d'une église* (propres paroles de monseigneur Bertheaud, évêque actuel de Tulle), mais surtout de préserver son troupeau de la dent des loups ravisseurs (paroles de Jésus-Christ). Une tâche redoutable lui est commise, un fardeau qui ferait ployer des épaules d'ange, lui est imposé. N'écoutant que la voix du devoir, il devra marcher intérieurement à travers les contradictions qui se croiseront sans interruption sur sa route. Les contradictions! mais c'est l'état normal d'une Église que nous appelons militante, à si juste titre. Et Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « Il est « nécessaire qu'il arrive des scandales!.. » Mais la Sagesse incarnée a ajouté : « Malheur à celui par qui surviennent « les scandales! »

Le nouvel évêque est intronisé avec un appareil religieux. La loi a voulu néanmoins que l'installation de ce magistrat spirituel fût environnée d'une modeste pompe civile. Elle a réglé qu'à la première entrée d'un évêque

dans sa ville épiscopale la garnison se tiendrait en bataille sur les lieux qu'il devait traverser; que cinquante hommes de cavalerie iraient à sa rencontre à un quart de lieue de la ville, que cinq coups de canon seraient tirés en cette circonstance, et qu'un factionnaire serait placé devant la demeure épiscopale. Cette loi est du 24 messidor an 12 (15 juillet 1804). Mais au quatrième siècle l'empereur Constantin avait déjà fait des prescriptions de ce genre, en ordonnant à l'autorité civile de rendre aux évêques un honneur officiel. Le divin fondateur du christianisme avait dit à ses apôtres : « Quiconque vous honore m'honore, quiconque vous méprise me méprise. »

On demande assez souvent ce qu'il faut entendre par les évêques dits *in partibus*. Une réponse positive et lucide doit être faite à cette question, pour satisfaire au juste désir des gens du monde qui, après tout, sont très-parfaitement excusables de ne pouvoir se rendre raison de la différence qui existe entre les évêques titulaires et ces derniers. Si le christianisme est appelé à porter son flambeau régénérateur sur toute la face de la terre, il n'est pas étonnant que les peuples, une fois illuminés, ne répandieront plus cette bienfaisante lumière. D'ailleurs les révolutions qui surviennent en certaines contrées en changeant quelquefois totalement la face, et c'est ce qui est arrivé principalement en Asie et en Afrique. Dans le septième siècle les barbares se rendirent maîtres de plusieurs régions où le christianisme était florissant. De nouveaux peuples remplacèrent les premiers. Les conquérants étaient en grande partie sectateurs de Mahomet. D'autre part, le schisme de Photius enleva à l'Eglise romaine presque tout l'empire grec. Mais les sièges épiscopaux ne pouvaient être canoniquement supprimés, car on ne peut reconnaître ce droit à la révolte. On continua donc de les remplir comme par le passé. Les évêques catholiques ne purent néanmoins prendre possession de ces églises désolées et les gouverner. Ils résidèrent forcés à Rome ou dans divers royaumes catholiques. Ils furent donc, par le malheur des circonstances, pasteurs sans troupeau. C'est ce qui les a fait désigner sous le nom d'évêques *in partibus infidelium*, c'est-à-dire, évêques dans les contrées infidèles. Ils ont, comme les autres prélats, le caractère épiscopal dans toute sa plénitude. Ces évêques *in partibus* sont assez ordinairement, en France, attachés à un diocèse pour seconder les évêques titulaires dans les fonctions d'ordre. Le plus ordinairement ils sont destinés à remplacer ces derniers, et en ce cas ils ont le titre de coadjuteurs. Au moment où nous écrivons ces lignes, il n'existe en France aucun évêque *in partibus infidelium* coadjuteur d'un archevêque ou d'un évêque.

6° LES PRÊTES.

Outre les douze apôtres dont Notre-Seigneur était environné, il avait un assez grand nombre de disciples inférieurs aux premiers. Si les successeurs des apôtres ont reçu le nom d'évêques, les successeurs des disciples ont été désignés sous celui de prêtres. Aux évêques et aux prêtres seuls il appartient de célébrer le saint sacrifice de nos autels. C'est pour cette raison que le titre latin de *sacerdos* est commun aux uns et aux autres. Sous ce rapport, le pape, l'archevêque, l'évêque et le prêtre ont une puissance égale. Le plus humble prêtre de village est autant, en célébrant la messe, le ministre de Jésus-Christ que le chef suprême de l'Eglise catholique. Le sacerdoce est le

complément du sacrement de l'ordre. Mais le ministre appelé prêtre n'est apte qu'à recevoir et ne peut donner. Nous l'avons déjà dit, l'évêque seul fait le prêtre, et cette fécondité spirituelle distingue éminemment l'épiscopat de la simple prêtrise. Celle-ci, considérée sous l'aspect sacramental, renferme une nombreuse catégorie de membres connus sous plusieurs qualifications. En tête nous devons placer l'abbé; cette qualification, dans son vrai sens, est appliquée au chef ou supérieur d'un monastère qui a le titre d'abbaye. Quoique l'abbé soit considéré comme un prêtre et qu'il soit distingué par des insignes qui semblent l'égaliser à l'évêque, comme la crosse, la mitre, l'anneau, la croix pastorale, etc., il n'est en réalité qu'un simple prêtre. La plénitude sacerdotale n'est point en lui, et il ne pourrait conférer le sacrement de l'ordre. Il en est de même des généraux d'ordre, des autres nombreux prélats de la cour romaine, tels que les auditeurs du tribunal de la rote, les cameriers, etc., de cette cour. Mais pour nous borner à la France, selon le plan que nous nous sommes tracé, nous disons que les archidiacres, les vicaires généraux, les chanoines, les supérieurs de séminaire, les curés des paroisses et leurs vicaires appartiennent, par le caractère du sacrement, à la simple prêtrise. Les pouvoirs spirituels dont ils sont investis pour la juridiction découlent de l'épiscopat. Quel que soit le titre dont ils jouissent, ils ne sont, par le fait, que les délégués de l'évêque. Le gouvernement supérieur de l'Eglise a été délégué par l'Esprit-Saint aux successeurs des apôtres, et non point aux successeurs des disciples. Ce n'est point ici le lieu de discuter les opinions émises en divers temps sur la nature intrinsèque du pouvoir curial et son origine. Nous ne faisons point un traité de juridiction. Il est certain que dans les premiers siècles l'évêque était le curé local. Plus tard, le nombre des fidèles s'étant accru, il n'a plus été possible d'établir à la tête de chaque fraction ou agglomération de fidèles un évêque. Le chef spirituel de ces subdivisions a été un simple prêtre auquel, beaucoup plus tard, on a donné le nom de curé. De là les paroisses dont se compose une division territoriale connue sous le nom de diocèse. Si la paroisse est d'une population minime, un prêtre y suffit, sous le nom de curé. Si le soin de celui-ci ne peut suffire, l'évêque lui adjoint un autre ou plusieurs autres prêtres désignés sous le nom de vicaires, secondaires, administrateurs, etc.

Nous tenons singulièrement à populariser la connaissance d'un fait qui trop généralement est ignoré. C'est que depuis nos révolutions politiques le clergé ne possédait plus de propriétés, l'autorité civile a dû pourvoir à la subsistance des ministres des saints autels. Mais tous les prêtres reçoivent-ils du trésor national des émoluments? On serait dans une grave erreur en le pensant. Le clergé paroissial se compose de curés ou desservants. Les premiers sont partagés en deux classes. A ceux de la première le budget accorde 1,500 francs. A ceux de la deuxième, 1,200 francs. Enfin aux curés dits desservants, et qui n'ont point le bénéfice de l'immovibilité comme les premiers, l'Etat donne 800 francs. Tout prêtre qui n'appartient point à l'une de ces trois classes ne reçoit rien du trésor. Seulement les vicaires de campagnes et de quelques villes de très-petite importance perçoivent une indemnité de 500 francs qui leur sert de traitement, conjointement avec ce que leur assignent les communes. Jetons maintenant un coup d'œil sur l'administration paroissiale de la

grande capitale. Paris contient douze curés du premier ordre, six de seconde classe, vingt et une succursales. Il est facile de calculer ce que coûte au gouvernement tout le service du culte dans les paroisses d'une ville qui renferme plus de huit cent mille catholiques. Il n'y a donc que trente-neuf prêtres diversement et très-économiquement rétribués. Mais le nombre décuple des autres prêtres associés à divers titres à ce service paroissial, que perçoit-il du Trésor? Rien. Le titre et le caractère du prêtre n'emportent donc point avec eux l'affectation d'un traitement, et si ce prêtre n'est point à la tête d'une paroisse comme curé, ou bien comme vicaire rural, le trésor public n'a point à déboursier pour lui la somme la plus minime. Quels sont donc les moyens de subsistance pour le prêtre placé en dehors des deux positions précitées? Sa fortune personnelle, ou bien, quand il se livre aux travaux du ministère paroissial en qualité de secondaire, l'allocation pécuniaire que lui fait un conseil de fabrique. Ce serait donc très-mal à propos que la dignité sacerdotale serait considérée en

elle-même comme une place essentiellement rétribuée par le budget gouvernemental. Nous avons articulé le nombre des prêtres rétribués à Paris, pour le service des paroisses. Pourquoi ne formulérions-nous pas le chiffre? Il s'élève à 32,000 francs. Cette somme répartie sur les trente-neuf paroisses de la capitale n'atteint pas 1,100 francs pour chacune... Et l'on se récrie assez fréquemment sur la charge qu'impose à la population ce qu'on appelle noblement le *salairé* du clergé...

Mais ce n'est pas au poids de l'or que s'estime la vocation sacerdotale, il est une moisson bien plus précieuse pour le prêtre à recueillir. Ouvrier dans le champ du père de famille, il ne demande que la liberté d'agir. S'il lui faut le pain matériel de chaque jour, pour soutenir son existence, il demande avant tout, avec l'apôtre, non point les trésors des peuples, mais leur sanctification.

Dans un prochain numéro nous espérons pouvoir fournir plusieurs autres notions analogues, si nos abonnés veulent bien nous continuer leur indulgence bienveillante.

MOIS DE JUILLET.

1. Mardi. St GAL, évêque de Clermont en Auvergne, mort en 555.

St MARTIAL, premier évêque de Limoges, mort au 5^e siècle.

St THERRY, abbé du Mont-d'Hor, près de Reims, mort en 555.

St GALAIS, abbé, mort en 542. La ville de St-Galais (Sarthe) en a pris le nom.

St LÉONORE, évêque en Bretagne, mort du 4^e au 5^e siècle. STE ÉLÉONORE, vierge et martyre au 5^e siècle.

2. Mercredi. LA VISITATION DE LA STE VIERGE.

Voy. l'article sous ce nom.

St PROCESSÉ et St MARTINIEN, martyrs au 1^{er} siècle.

Leurs reliques sont dans la superbe basilique de St-Pierre, à Rome.

STE MONÉGONDE, recluse à Tours, morte en 570.

3. Jeudi. St PROCAS, jardinier, martyr en 305.

St BERTRAN, évêque du Mans, mort en 625.

St GUSTINIEN, abbé en Bretagne, mort au 6^e siècle.

4. Vendredi. St ULRIC, évêque d'Autzbourg, mort, 975.

St OON, archevêque de Cantorbéry, mort en 961.

STE BERTHE, veuve, abbesse de Blaugy en Artois, morte en 725.

5. Samedi. St PIERRE DE LUXEMBOURG, cardinal, évêque de Metz, mort en 1387.

STE MOWENE, vierge en Angleterre, morte au 9^e siècle. Le bienheureux MICHEL-DES-SAINTS, religieux espagnol, mort en 1625.

6. Dimanche. St PALMAD, apôtre des Scots, mort vers l'an 450.

St JEJEN, solitaire en Mésopotamie, mort en 570.

St GOAR, solitaire au diocèse de Trèves, mort en 575.

STE SENBERGE, abbesse en Angleterre, morte à la fin du 7^e siècle.

7. Lundi. St PANTÈSE, Père de l'Église, mort au commencement du 5^e siècle.

On l'a appelé l'Abcille de la Sicile.

St FÉLIX, évêque de Nantes, mort en 684.

St GUILLEBAUD, évêque d'Aichstatt, en Allemagne, mort à la fin du 8^e siècle.

St BENOÎT XI, pape, mort 1505

8. Mardi. STE ÉLISABETH, reine de Portugal, morte 1536.

St PROCOPE, martyr en Palestine au 4^e siècle.

St TIMBAED, abbé des Vaux, diocèse de Paris, mort en 1247

9. Mercredi. St EDMUND d'Édesse, docteur de l'Église, mort en 578.

Ses œuvres ont été recueillies en 6 vol. in-folio.

STE ÉVLEBDE, vierge d'Angleterre, morte au 7^e siècle.

LES SAINTS MARTYRS DE GORCEUM en Hollande, en 1572.

Les calvinistes les pendirent en haine du catholicisme. Ces martyrs étaient un nombre de dix-neuf religieux ou prêtres séculiers. Admirable exemple de la tolérance tant préconisée par les protestants!!!

10. Jeudi. Les sept FRÈRES MARTYRS et STE FÉLICITÉ, leur

mère, à Rome, au 2^e siècle.

STE REUSE et STE SECONDE, vierges martyres au 5^e siècle.

St UDAIRE, religieux de Cluny, vers 1095.

STE ARALBERGE, religieuse à Mauberge, au 7^e siècle.

11. Vendredi. St JACQUES, évêque de Nisibe, l'an 550.

On a de lui plusieurs discours fort importants.

St PIERRE, pape et martyr, en 157.

St HEDLUE, évêque et abbé en Allemagne, en 707.

La bienheureuse VÉRONIQUE GULANI, vierge d'Italie, morte en 1727.

12. Samedi. St JEAN GUALBERT, abbé fondateur de Valloire, mort en 1075.

St NALON et St FÉLIX, martyrs dans le Milanais, en 504.

St VIVENTIN, évêque de Lyon, mort au 6^e siècle.

St ANDRÉ, jeune enfant mis à mort par les Juifs, en Tyrol, en 1462.

13. Dimanche. St EUGÈNE, évêque de Carthage, et ses compagnons, confesseurs de la foi sous les Vandales, 505.

St ANALET, pape et martyr, 109.

St TERAF, évêque de Iol en Bretagne, mort en 749.

Le bienheureux JACQUES DE VOIRAGINE ou DE VARASE, archevêque de Gênes, auteur de la *Légende dorée*, mort, 1298.

14. Lundi. St BONAVENTURE, cardinal, évêque d'Albano et docteur de l'Église, mort en 1274.

Ses œuvres sont en 14 vol. in-4^e.

St CAMILLE DE LELLIS, fondateur de l'ordre des clercs réguliers pour le service des malades, mort en 1614.

Le bienheureux GASPARD BON, religieux minime, mort en 1604.

15. Mardi. St HENRI, empereur d'Allemagne, mort en 1024.

St PLEHELME, apôtre de la Gueldre, mort en 752.

St SWITHUN, évêque de Winchester, mort en 862.

16. Mercredi. St EUSTHATE, patriarche d'Antioche, mort en 558.

Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous.

St FLORAD, abbé de St-Denis, près Paris, mort en 784.

St MOSOLPHE, évêque de Maestricht, mort en 599.

17. Jeudi. St ALEXIS, confesseur, mort au 5^e siècle.

St STÉPHAN et ses compagnons, martyrs en Afrique, morts au 3^e siècle.

STE MARCELLINE, vierge, morte au commencement du 4^e siècle.

St ENSOBE, évêque de Pavie, mort en 521.

18. Vendredi. STE SYMONE et ses sept fils, martyrs en l'an 420.

St ARVOEL, évêque de Metz, mort en 641.

St FRÉDÉRIC, évêque d'Utrecht, et martyr en 858.

St BIANSON, évêque de Segui en Italie, mort en 1125.

19. Samedi. St VINCENT DE PAUL, prêtre, le héros de la

- charité chrétienne, fondateur des Lazaristes, etc., l'éternel honneur de la France catholique, mort en 1660.
- SR ANSÈME**, anachorète en Egypte, après avoir été gouverneur des enfants de l'empereur Théodose le Grand, mort en 449.
- SR RHÉTICE**, évêque d'Autun, mort au 4^e siècle.
- SR SYMMAQUE**, pape, mort, 514.
- 20. Dimanche.** **SR MARGUERITE**, vierge martyre, patronne titulaire d'une paroisse de Paris, morte au 5^e ou 4^e siècle.
- SR JUSTE** et **SR RUFINÉ**, martyrs en Espagne, en 504.
- SR AUBÈLE**, évêque de Carthage en Afrique, mort en 425.
- SR JÉROME EMLIANI**, instituteur de l'ordre des somasques, mort en 1557.
- 21. Lundi.** **SR PRAXÈDE**, vierge, morte au commencement du 2^e siècle.
- SR ZOTIQUE**, évêque de Comane, en Cappadoce, martyr, 204.
- SR BARNABESCIAGAS**, diacre en Perse, martyr en 554.
- SR VICTOR** de Marseille, soldat, et martyr au 5^e siècle.
- Il existait à Marseille et à Paris deux célèbres communautés sous son invocation.
- 22. Mardi.** **SR MARIE MADELEINE**, une des saintes femmes qui furent témoins de la résurrection de J.-C. Elle est fameuse par sa vie pénitente. Morte au 1^{er} siècle.
- Paris a une paroisse sous son invocation.
- SR VANBRILLE**, abbé de Fontenelle en Normandie, mort en 666.
- SR JOSEPH** de Palestine, Juif converti, mort en 556.
- SR MÉSÉLÉ**, abbé en Auvergne, mort en 720.
- 23. Mercredi.** **SR APOLLINAIRE**, évêque de Ravenne, disciple de l'apôtre St Pierre, mort au 1^{er} siècle.
- SR LIBOIRE**, évêque du Mans, mort en 597.
- Le bienheureux **ROSTANG** de Capres, archevêque d'Arles, mort au 15^e siècle.
- 24. Jeudi.** **SR LOUP**, évêque de Troyes, mort en 478.
- SR CROUSTINE**, vierge et martyre, morte au 5^e siècle.
- SR SIGOLÈNE**, abbesse en Languedoc, morte au 4^e siècle.
- SR ROMAIN** et **SR DAVID**, patrons de la Moscovie, martyrs en 1010.
- 25. Vendredi.** **SR JACQUES LE MAEUR**, apôtre, martyrisé à Jérusalem en l'an 45 de N.-S.
- SR CHRISTOPHE**, martyr en Lycie, dans les premiers siècles.
- On le représente souvent comme un géant qui porte J.-C. : ce n'est qu'une allusion à son nom qui signifie Porte-Christ.
- SR GLOSSINE**, abbesse à Metz, ou **GLOSSIODE**, morte au 8^e siècle.
- SR MARGUERITE**, évêque de Trèves, mort au 6^e siècle.
- 26. Samedi.** **SR ANNE**, mère de la Ste vierge Marie, épouse de Joachim.
- Justinien 1^{er} fit bâtir, en 550, une église en son honneur, à Constantinople.
- SR GERMAIN**, évêque d'Auxerre, mort en 448, patron de l'église St-Germain l'Auxerrois, à Paris.
- SR EYROLIS**, reclus et abbé près de Beauvais, mort au 7^e siècle.
- SR GOSOLPHE**, évêque de Maestricht, mort en 607.
- 27. Dimanche.** **SR PANTALÉON**, médecin et martyr à Nicomédie, en 505.
- SR Maximilien**, **SR MALCHUS**, **SR MYRTIEN**, etc., ou bien les Sept-Dormants, martyrs à Ephèse, en 250.
- Dans la nuit du 27 au 28 juillet 1793, **Maximilien Robespierre**, le sanguinaire tyran, fut arrêté, et mis à mort le 28. Quel sinistre jour de fête ! ô Providence !
- 28. Lundi.** **SR NAZARÉ** et **SR CELSE**, martyrs à Milan, vers l'an 68.
- SR VICTOR**, pape, africain d'origine, mort en 202.
- SR ISNOCENT I**, pape, mort, 417.
- SR SAISON**, évêque, mort, 564.
- 29. Mardi.** **SR LAZARE**, **SR MARTHE** et **SR MARIE**, hôtes de N.-S. J.-C.
- Lazare fut ressuscité par le divin Sauveur. On prétend qu'il fut premier évêque de Marseille, et qu'il y mourut, au 1^{er} siècle.
- SR PROSPER**, évêque d'Orléans, mort au 5^e siècle.
- SR OLAVS**, roi de Norvège, martyr en 1050.
- 30. Mercredi.** **SR ACCON** et **SR SENES**, martyrs en 250.
- SR JULIETTE**, martyre en Cappadoce, au 4^e siècle.
- 31. Jeudi.** **SR IGNAÇE** DE LOYOLA, fondateur des jésuites, mort en 1566.
- SR JEAN COLOMBINI**, fondateur des jésuites en Italie, mort en 1567.
- SR HÉLÈNE** DE SROFBE, martyre en Suède, mise à mort par ses propres parents païens, en 1160.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

IMPRESSIONS DE VOYAGES

D'UNE JEUNE TOURISTE.

Vienna, 27 avril au 29.

VISITE AU COUVENT DES CAPUCINS. — CAVEAU MORTUAIRE DES PRINCES D'AUTRICHE.

Une des choses qui datèrent le plus dans mes souvenirs de voyages, c'est la visite que j'ai faite aujourd'hui à la chapelle souterraine consacrée à la sépulture des souverains et des princes de la maison d'Autriche. Cette chapelle est construite dans le couvent des Capucins ; l'église est fermée : il faut entrer par le couvent. Mon domestique sonne, un frère se présente ; on m'introduit dans un lieu, puis dans un autre ; un colloque s'établit, et comme je ne comprends pas ce qui se dit, je vais où l'on me mène, j'écoute et j'attends. Est-ce par faveur qu'on me fait ainsi pénétrer dans les divers réduits de cette austère retraite, ou bien les capucins sont-ils aiosi en rapport avec le monde extérieur ? Quoi qu'il en soit, voici la sacristie où quelques frères achèvent leurs prières, où d'autres disposent les objets du culte. Un peu étonnée de me trouver auprès de

ces hommes à longues barbes, que je n'avais jamais vus qu'en images, et que, dans mon enfance, je tenais pour des êtres plus fabuleux que réels, je me sentais grave et curieuse sans le vouloir. Quand je dis que je n'avais pas encore vu de religieux de cet ordre, je me trompe : n'avais-je pas fait route sur le bateau à vapeur avec un de ces hommes de prières ; entourée de beaucoup d'autres hommes, n'avais-je pas été d'instinct et de premier mouvement près de ce personnage qui lisait son bréviaire en silence, me sentant comme protégée par son voisinage. Je ne sais s'il comprit ma pensée, je le crois ; car il est doué à coup sûr d'une pénétration vive, et il y a sur ses traits plus d'esprit qu'il n'en veut montrer peut-être. Toujours est-il que la vie de mes nouveaux hôtes reporta ma pensée vers mon saint compagnon de voyage, et je me sentis portée pour eux à la considération et aux égards. Ces sentiments me parurent réciproques, et comme les frères étaient, me dit-on, en prières, on me fit attendre dans une chapelle.

J'étais entrée seule, je venais de m'agenouiller devant l'autel, et nul bruit n'avait encore frappé mon oreille dans ce lieu, lorsqu'une psalmodie lugubre vint tout à coup troubler ce silence. Cette harmonie, un peu sauvage, formée par des voix d'hommes, partait de l'autel où mes regards étaient fixés ; et rien cependant ne trahissait la présence de ces musiciens invisibles. Je prêtai l'oreille : tantôt une seule voix se faisait entendre, et tantôt un chœur lui répondait. Ainsi donc, me disais-je, l'homme peut trouver l'aliment de sa vie dans la seule pensée de Dieu ; ainsi, cette

nature rétive, insouciance, altière et fougueuse, peut donc être domptée par une idée, une abstraction : Dieu ! vaincue par un sentiment : l'espérance ! réduite par une vertu : la foi ! et ces passions terribles qui tyrannisent l'homme du monde, ces bêtes furieuses, comme dit l'Écriture, qu'en fait-on ici ? Des esclaves humbles et dociles ; on les met sous les pieds, et la sandale parvient à écraser le serpent. Cela est beau, et je répétais mon axiome favori : « L'homme est bien grand quand il veut l'être. » Ils ne se doutent pas, ajoutai-je encore, qu'une femme est là, séparée d'eux seulement par une cloison ; ils ne savent pas que cette femme prie avec eux et pour eux ; ils ne savent pas, enfin, qu'ils ont un auditeur, un témoin. Et cependant ils prient... et chaque jour, dans le même isolement, ils accomplissent le même acte devant Dieu seul, et pour lui seul !... Il n'y a que la foi qui puisse conduire l'homme dans le cloître ; il n'y a que la foi qui puisse l'y retenir.

Les voix se turent, on vint me chercher. J'entrai dans un couloir, et de là je vis défilér, à quelques pas devant moi, la légion modeste et grave ; je regardai de tous mes yeux jusqu'à ce que le dernier frère eût disparu derrière le tournant de l'escalier ; alors seulement je songai à suivre le guide qui me devançait. Le guide, c'était un des frères ; il tenait une torche allumée, et me fit signe de le suivre. Je descendis un petit escalier de pierre, et je me trouvai dans un caveau fort sombre, contre les murs duquel étaient rangés symétriquement des cercueils gigantesques royalement ornés. Le religieux, sa torche à la main, allait de tombe en tombe, me donnant, avec une merveilleuse mémoire, tous les noms, toutes les dates, et tous les détails historiques que je pouvais souhaiter. Tous ces débris de race royale, malgré le luxe de l'art et les recherches de l'orgueil, occupaient là bien peu de place. J'éprouvai le be-

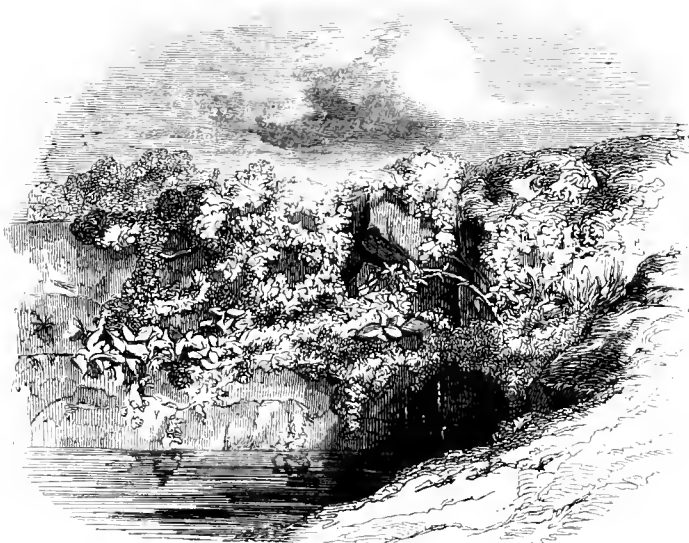
soin de communiquer cette idée ; je montrai au capucin des armes ciselées, et je fis un geste : j'étais bien sûre qu'il me comprendrait !...

La mort avait frappé dans les rangs royaux comme ailleurs, sans distinction. A côté de ces cercueils colossaux, gisait parfois une petite tombe indiquant le plus jeune âge. Une de ces tombes fixa longtemps mon attention : sur le sommet est reproduit en sculpture, avec une grande perfection et une remarquable vérité, le personnage qu'elle renferme. C'est une jeune fille de douze ans environ, qui semble rendre le dernier soupir avec le calme de l'innocence : de petites mains gracieusement croisées sur son sein d'enfant, un chapelet retenu par des doigts mignons, une petite croix suspendue à un cou délicat, tout cela constituait un ensemble saisissant et attachant au dernier point. Dire que cette enfant était née de tels ou tels de ces rois et de ces reines ajouterait peu à l'intérêt qui s'attache à son monument. Il n'y a que les larmes versées sur les tombes qui les immortalisent et les sanctifient.

Je suis depuis longtemps devant le monument de Marie-Thérèse, et je n'en ai pas encore parlé. L'enfant a pris rang sous ma plume avant la femme de génie, le grand diplomate, le grand capitaine, le grand monarque, la noble épouse ! c'est une de ces injustices dont on ne peut guère trouver le motif, et pour lesquelles on ne se sent point de repentir : hâtons-nous cependant de la réparer.

Tout le monde sait l'histoire de Marie-Thérèse ; mais il en est des détails de la vie des grands personnages historiques, comme de ces hors-d'œuvre chuisis, qui gardent leur saveur à côté des mets principaux.

Marie-Thérèse n'avait pas une de ces âmes vulgaires que les pompes humaines peuvent enivrer : forte tête et grand cœur, elle savait accorder à sa position toutes les capacités



de son esprit, et garder virginalement les facultés de son âme. Elle ne souffrait pas que le contact des hommes vint troubler la paix du recueillement, du sanctuaire qu'elle avait créé en elle-même : la grande reine avait compris l'importance de ces haltes intellectuelles qui permettent de

dresser l'inventaire du bagage spirituel, et au moyen desquelles l'être moral se retrempe et se vivifie.

Aussi bonne épouse que grande souveraine, la reine, naïvement splendide et rayonnante de facultés suprêmes, n'avait jamais songé à s'isoler dans les rayons de sa

gloire, en confondant ingénument ce que la postérité a séparé : elle remerciait le ciel qui l'avait fait l'épouse d'un grand homme.

Quand la mort, en frappant avant elle celui qu'elle avait toujours chéri et honoré, lui eut appris le dernier mot de la vie, elle n'eut plus qu'une volonté, celle de mettre à profit ce grand et douloureux enseignement; et pour y parvenir, malgré tous les obstacles que lui opposaient le monde, ses exigences et ses passions, elle consacrait un jour par semaine à la méditation et au silence; et ce silence, qu'elle ne pensait obtenir autour du trône, elle allait le demander à la tombe. Tous les huit jours, et durant quinze années, la reine disparaissait aux yeux des courtisans. Où était-elle? Dans un caveau et sur un cercueil... Et ce qui la conduisait là, ce n'était pas une de ces douleurs charnelles aussi éphémères qu'elles sont passionnées, c'était une de ces douleurs dignes comme tout ce qui est religieux, stable, comme tout ce qui s'appuie sur Dieu; belles comme tout ce qui renferme l'espérance. Aussi le temps n'apporta-t-il aucun changement, aucune modification à la touchante habitude de la reine; la mort seule put mettre un terme à ces visites édifiantes. Et par l'effet d'une prescience surnaturelle accordée quelquefois à ceux qui ont beaucoup aimé, l'épouse fidèle fut avertie que l'instant approchait d'habiter à son tour ce lieu de repos, d'entrer dans ce double cercueil préparé depuis longtemps pour elle.

Un jour elle vint au tombeau comme à l'ordinaire; puis elle dit, en le quittant, au frère de la communauté qu'elle trouva sur son passage : « C'est pour la dernière fois que je viens ici. » Le frère parut étonné, car il la voyait forte et bien portante. « Oui, ajouta-t-elle, c'est pour la dernière fois; quelque chose me le dit, je vais bientôt mourir. »

Huit jours après, le caveau renfermait un cadavre de plus, et le superbe mausolée que je viens d'admirer gardait pour la postérité deux dépouilles qu'elle vient aujourd'hui visiter avec l'intérêt et le respect qui leur sont dus. Si quelque chose peut surnager dans le déluge des vanités terrestres, c'est assurément la fidélité et le génie.

L'histoire et l'art retiennent longtemps l'étranger près du monument royal; on veut voir, sous tous leurs aspects, ces deux grandes et nobles figures inclinées l'une vers l'autre, couchées sur le sommet d'un socle gigantesque; sur ses quatre flancs sont des bas-reliefs figurant les principaux événements des deux règnes.

Mon guide, qui pensait sans doute qu'après le programme débité par lui, on n'avait plus rien à faire qu'à passer outre, continuait en effet son bon office, et s'éloignait sous la voûte. Je profitai de ma solitude pour m'agenouiller un moment : prier devant la mort, c'est lui gagner une bataille. Non loin de là, se trouvait aussi la dépouille fraîche encore de ce jeune duc qui naquit roi... Marie-Thérèse n'était pas là pour orner ce cercueil modeste et pour prendre soin de la majesté des tombes princières; tout ce qui, dans ce lieu, n'a pas été touché par elle, est dénué d'ornement. Les rois de nos jours ne fondent plus pour l'avenir; ils vont comme le siècle, au jour le jour.

Je me retournai : mon guide, sa torche à la main, m'attendait respectueusement à l'extrémité de la voûte. Le jour, qui s'introduisait en cet endroit, formait derrière lui une auréole lumineuse sur laquelle il apparaissait en silhouette vigoureuse; il aurait fallu saisir la palette, mais ce n'était ni le temps ni le lieu, et je montais les degrés du caveau, lorsque je m'aperçus qu'un de mes gants avait dis-

paru. J'en avais fait le sacrifice, mais mon officieux conducteur se mit à la recherche, et prétendit pouvoir retrouver ce mince objet au milieu des rangs obscurs et serrés des cercueils de bronze. Je lui aurais évité cette peine, si je n'avais vu dans cette inconstance le moyen de retourner encore un moment à mes tombes favorites. Je fis plus heureuse que le bon capucin, j'aperçus bientôt mon pauvre petit gant qui gisait humblement au pied du trône de la grande reine. Cette espèce de défi porté à la mort avait quelque chose de piquant et de singulier, qui me rappela les siècles de la chevalerie; et, par l'effet d'une de ces évolutions que l'imagination opère on ne sait pourquoi, je me trouai tout à coup en esprit dans l'enceinte gothique du château des templiers. Là je vis Rebecca jeter modestement son faible gage de combat devant ses juges altiers; je vis l'indompté Briant de Bois-Guilbert, ramassant ce gant de femme; enfin toutes les belles pages du roman de la juive se placèrent d'elles-mêmes sous mes yeux.

A propos de gant perdu et retrouvé, je résolus de le garder en souvenir. Je me disais en le regardant : « La mort puni peut-être les téméraires, mais elle n'est pas, j'espère, aussi sévère pour les étourdis. » D'ailleurs, je me sentais aussi peu fière en ce moment que Rebecca; m'avouant naïvement que je voulais vivre, si faire se pouvait, mais néanmoins résignée aussi comme elle.

Odessa, 26 août 1844.

C'est avec bonheur que nous avons recueilli ce feuillet du journal de la ravissante voyageuse, qui, par mégarde, l'avait laissé tomber. Le récit est admirable de simplicité; on y remarque une haute philosophie unie au sentiment chrétien dont l'auteur est pénétré. La femme s'y montre souvent, et comme toujours, avec sa sensibilité, sa charité, sa bonté; et devant un mausolée d'enfant qui l'arrête plus longtemps qu'un autre, nous voyons aussi l'amour maternel se révéler dans ce cœur, qui semble être le sanctuaire de toutes les vertus de son sexe.

Et nous aussi, au temps des conquêtes, dans une de ces courses rapides à travers l'Europe, nous nous sommes arrêté un moment, court comme celui que nous donnions à toute chose, dans ce convent de capucins; remettons-nous en mémoire ce que nous en écrivions alors (1809) sur nos tablettes.

Le convent des capucins, lieu de sépulture des souverains et des princes de la maison d'Autriche, est situé à Vienne, sur la place Newmarkt.

Parmi toutes ces richesses de la mort qui se voient là, le mausolée de Marie-Thérèse est celui qui parle le plus à la pensée, qui arrête le plus longtemps le visiteur; j'ai eu peine à m'en détacher. L'œuvre, qui est admirable, mais qu'il ne m'était point donné de juger en artiste, m'a moins saisi que la vie de cette grande reine, qui s'est tout à coup reproduite à ma mémoire, et avec autant de lucidité que si j'avais eu le livre sous les yeux; et à son arrivée chez les Hongrois, je sentis une larme furtive rouler sous ma paupière.

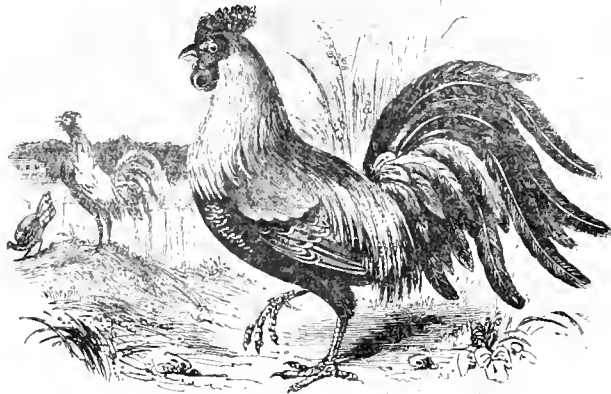
J'ai anticipé sur mon récit. Le convent des capucins, où nous sommes, fut fondé par l'empereur Mathias et son épouse Anne; mais il ne fut complètement achevé qu'en 1622, par l'empereur Ferdinand II. L'église et le convent sont d'une extrême simplicité d'après la règle de pauvreté de cet ordre religieux. Tous les étrangers sont admis sans

difficulté à les visiter. On voit à droite et à gauche, dans ce caveau voûté, les cercueils entourés d'une grille de fer; une seule lampe les éclaire.

Le tombeau de l'empereur Mathias et celui de son épouse sont les plus anciens; depuis cette époque, tous les princes de la maison d'Autriche ayant été inhumés ici, leur nom-

bre s'élève maintenant (1803) à soixante-huit. Parmi les tombes les plus remarquables, il faut citer celles de l'empereur Léopold I^{er} et de son épouse Eléonore, de Charles VI, de l'impératrice Marie-Thérèse, celle de son époux François I^{er}, que cette grande souveraine a fait élever; enfin celle de l'empereur Joseph II. Y.

MŒURS IRLANDAISES. — TABLEAU DE L'IRLANDE PAR UNE IRLANDAISE.



Il est heureux pour moi de n'être pas de ce sexe qui est regardé comme supérieur dans l'ordre de la création; si j'eusse été un de ces grands dignitaires de la nature humaine, je n'aurais pas osé hasarder mon opinion sur l'orgueil des Irlandais, à moins que, fatiguée de la vie, je n'eusse résolu d'en faire un honorable sacrifice en m'exposant ainsi, par des vérités dures, à la haine et au ressentiment de mes concitoyens. Je renonce, et je le déclare franchement, à tout esprit de parti, j'ai dit tout ce que je pensais; mais les vérités que j'ai signalées jusqu'à présent étaient plutôt des défauts que des ridicules, et je n'ai fâché personne, car un Irlandais consentira bien (pourvu toutefois que ce ne soit pas après son dîner) à raisonner, à discuter avec vous; mais je doute fort que sa philosophie s'étende jusqu'à lui faire supporter les railleries d'une femme. Il est vrai que lorsque je réfléchis aux absurdités, aux inconséquences dans lesquelles cet orgueil a entraîné mes pauvres concitoyens, je me sens plutôt disposée à les plaindre qu'à les railler. Dans tout ce qui a rapport à l'Irlande, les rêves et les pleurs se confondent et semblent inséparables; comme la musique nationale, ce pays excite des sentiments de tristesse et de plaisir.

L'orgueil de la nation forme le caractère principal des Irlandais, il circule avec le sang dans leurs veines. En Angleterre, il y a des distinctions; l'aristocrate est fier de sa naissance, le citoyen de ses richesses, l'artisan de son métier; mais chez les Irlandais, les titres de noblesse sont les seuls dont ils tirent vanité. La probité, l'industrie, l'indépendance, ne sont rien; mis en comparaison avec ce préjugé national et indestructible, un homme noble, quoique à sa troisième génération et ne possédant pas un sou, rougirait de se livrer au commerce. Je me souviendrai toujours d'un marchand mercier, né gentilhomme, qui m'amusa beaucoup en me disant, avec des yeux où brillait l'orgueil irlandais: « Ce n'est pas de vivre du travail de mes mains

qui me rend fier; non, grâce au ciel! quoique pauvre, je puis me vanter de mieux que cela. Le sang des O'Neil coule dans mes veines... — En vérité, répliquai-je. Et comment alors avez-vous pu vous mettre à coudre des gants? — Ah! c'est que... voyez-vous, madame, notre famille a éprouvé bien des malheurs... Mon père (que Dieu lui fasse miséricorde!) ne voulut point me mettre dans le commerce, et mourut honorable. Malgré sa pauvreté, il laissa de quoi pourvoir à ses funérailles, et ce qui vaut bien mieux encore, il me laissa une copie des armoiries des O'Neil, qu'il avait longtemps auparavant fait peindre, par Jacques Malvany, sur la porte de sa chambre. Lorsque ma mère (elle était du nord de l'Irlande) me fit connaître qu'il était temps que je fisse choix d'une profession, moi qui sougeais surtout à l'honneur de ma famille, je refusai net; mais ma mère était une femme expérimentée. Levez la tête, mon fils, me dit-elle; regardez ces armoiries de vos ancêtres! Pourquoi renfermerez-vous de prendre un métier dans un des attributs qui le composent? Voici des lions; au milieu vous voyez un poisson, et au-dessus un gant ouvert. Le poisson signifie les pêcheurs; le gant les merciers. En effet, votre oncle, le frère de votre père, est mercier; le gant fait partie de notre écusson. Croyez donc votre mère, Benjamin, lorsqu'elle vous assure qu'il ne peut y avoir de déshonneur pour vous à prendre pour métier l'un des emblèmes de votre famille. C'est le seul que je puisse vous conseiller avec plaisir, et, comme un brave garçon que vous êtes, j'espère que vous vous en acquitterez dignement. » Pauvre Benjamin, je soupçonne que sa mère avait gardé pour elle le bon sens de sa famille.

Mes lecteurs ignorent peut-être que le nord de l'Irlande est la partie la plus commerçante, et par conséquent la plus fertile et la plus heureuse de tout le pays. Mais il est curieux d'observer avec quel mépris les autres habitants traitent leurs industrieux voisins. En Angleterre, c'est tout

autre chose. Combien un commerçant paraîtrait ridicule s'il parlait de ses liaisons avec un aristocrate, autrement que sous des rapports d'affaires ou d'intérêt!... Si au moins cet orgueil national élevait l'âme, s'il donnait l'idée d'une noble indépendance, s'il rendait incapable d'une mauvaise action, ce serait alors une faiblesse pardonnable et qui porterait d'heureux fruits. Dans mon pays, par malheur, il n'a d'autres résultats que d'injustes clamours contre toute espèce de profession qui semble incompatible pour un Irlandais avec la mémoire d'O'Blaney, O'Brien, Mac Murragh, Mac Carthys, O'Tooh, etc.; et ceux même qui ne tiennent par aucun lien de famille à ces morts illustres se donnent un faux air de noblesse qui est révoltant par son absurdité.

Il y a quelque temps qu'une de mes amies avait à son service une femme de chambre anglaise, et une cuisinière irlandaise. La jeune Anglaise, nommée Lucy Bekamer, était le vrai modèle de ce que doit être une servante, propre, active, soigneuse, attentive à ses devoirs : c'était un plaisir de la rencontrer sur l'escalier, avec sa serviette blanche comme neige, sa brosse, son balai, son petit baquet d'étain, tout cela aussi propre, en aussi bon état que s'ils n'avaient jamais servi à secouer la poussière ou à abattre les araignées; il fallait la voir avec ses beaux cheveux sur son front en longues tresses égales, destinées à cacher les papillotes qu'on devait ôter le soir; sa petite révérence, en se rangeant contre le mur pour vous laisser passer, son sourire gracieux qui semblait dire : « Puis-je être agréable à madame ? » Enfin elle était si gracieuse dans tout ce qu'elle faisait, que, pour rien au monde, sa maîtresse n'aurait voulu voir le moindre changement dans sa personne.

Betsy la cuisinière nous divertissait aussi, mais d'une manière toute différente; ces deux jeunes filles, qui avaient cependant de l'affection l'une pour l'autre, ne se ressemblaient nullement. Lucy était jolie et petite; Betsy avait plus de régularité dans les traits et une taille plus élevée; la voix de Lucy était douce et timide, celle de Betsy forte et perçante; les cheveux de Lucy étaient blonds, ceux de Betsy noirs comme l'aile d'un corbeau. Vive et étourdie, son humeur variait à chaque instant. Ses moindres attentions étaient toujours accompagnées d'une sorte de familiarité; elle avait du talent comme cuisinière, mais point d'ordre; les mets étaient excellents, mais mal servis; les plats rangés d'une manière irrégulière et souvent du côté où ils ne devaient pas être; les jus, les potages, les sauces, toujours près de se répandre sur la table; même désordre dans sa toilette. Au lieu de cette propreté, de cet arrangement qui charmaient dans Lucy, Betsy avait toujours ses bas sur ses talons, son mouchoir de cou posé de travers, découvrant une de ses épaules, et son tablier dénué de cordons. Telle elle était jusqu'à six heures du soir; on la voyait reparaitre en grande tenue, ressemblant à une pivoine, son bonnet surmonté de rubans rouges et sa robe garnie de falbalas de différentes couleurs.

Je ne sais trop comment cela eut lieu, mais je sus que Lucy, cette jeune fille aux yeux baissés, si douce, si modeste, cette servante modèle qui aurait fourni à miss Mitford le sujet d'une de ses charmantes esquisses, Lucy avait un fiancé : c'était un jeune cocher assez beau garçon; il avait si bien fait claquer son fouet; qu'il avait trouvé la route de son cœur, mais c'est avec le sien qu'il avait payé le droit de barrière. Le jour de son mariage était fixé. Ce fut peu de temps auaravant qu'eut lieu la scène suivante

entre les deux jeunes filles. Lucy était assise à une table, occupée à arranger des rubans de satin blanc; Betzy tenait une bouilloire en cuivre, et se contentait d'en nettoyer le dehors; car en Irlande, et souvent même en Angleterre, les domestiques s'inquiètent moins de la propreté réelle que de la propreté apparente de leurs ustensiles. « Eh bien, Lucy, disait-elle à sa compagne, avez-vous enfin acheté la licence? — Quelle licence? demanda Lucy. — La licence pour vous marier, répéta Betzy. — Comment, ma chère, pouvez-vous nous supposer assez fous pour dépenser notre argent à acheter une licence? Nous serons mariés tout simplement au moyen des bans qui ont été publiés le mois dernier. » A ces mots, Betzy laissa tomber d'un côté la cre noire, et de l'autre le blanc dont elle nettoyait la bouilloire, et, frappant dans ses mains pour en secouer la poussière : « Ne m'avez-vous pas dit, reprit-elle en regardant fixement Lucy, que vous et Edmond aviez économisé une somme suffisante pour meubler deux chambres et vivre convenablement pendant quelque temps? — Oui, répondit Lucy. Qu'est-ce que tout cela a de commun avec la licence? — Et une honorable jeune fille comme vous viendra me dire qu'elle va se marier sans licence? — Certainement; croyez-vous que nous ne trouverons pas un meilleur emploi de notre argent? — Et votre idée est pourtant qu'une pareille union doit durer toute la vie? — Fasse le ciel que cela soit! répondit la gentille servante. — Et cependant vous n'avez point acheté de licence, vous allez vous marier comme de véritables païens du temps de Nabuchodonosor. Certes, cela sera beau à voir... Une fille honnête, Lucy Bekamer se contenter de faire publier des bans... Ma foi! je m'étoime que vous ne cherchiez pas quelques couples de misérables mendiants pour vous servir de témoins... Point de licence!... et vous avouez cependant que vous avez épargné assez d'argent pour meubler deux chambres... Des bans!... comme si vous ne possédiez pas un sou!.. Quant à moi, Dieu merci! j'ai plus d'orgueil que cela, je vendrais plutôt jusqu'à ma chemise que de n'être pas mariée déceemment. — Ce ne serait pourtant guère le moyen, reprit Lucy en souriant. — Oh! cette bassesse des Anglais! s'écria Betzy; dire qu'elles sont incapables dans toute leur vie d'un moment d'enthousiasme!... ces voisins civilisés!.. Comment, Lucy, vous ne songez qu'à votre ménage? En Irlande, nous autres, nous ne nous inquiétons que du prêtre, de la cérémonie; nous ne croirions pas être mariées si nous ne l'étions pas déceemment. Qu'importe la misère ensuite, pourvu qu'on se soit montré digne de ses ancêtres, et assez désintéressé pour ne pas songer uniquement à l'argent?... — Mais, moi, j'y songe, répliqua la jeune fiancée; j'ai travaillé pour cela, Betzy; cependant, croyez que je désire tout autant que vous d'être mariée déceemment, seulement nos idées là-dessus sont différentes. Qui saura quand j'entrerai dans l'église ou quand j'en sortirai, si j'avais une licence on si je n'en avais pas; et si quelqu'un s'en inquiète, que m'importe? — Vous me faites honte, Lucy, s'écria Betzy toujours plus courroucée; je vous le répète, vous me faites honte. Vous n'avez aucun égard pour votre famille. — Je l'ai prouvé, cependant, répliqua Lucy; j'ai soutenu ma pauvre mère jusqu'à sa mort; si elle eût vécu, je ne me serais pas mariée... » A ce souvenir quelques larmes brillèrent dans les yeux de Lucy. « Je sais que vous avez un bon cœur, reprit Betzy un peu émue; mais je ne puis m'empêcher de dire que vous soutenez mal l'honneur de votre famille. — Mon père n'était qu'un tail-

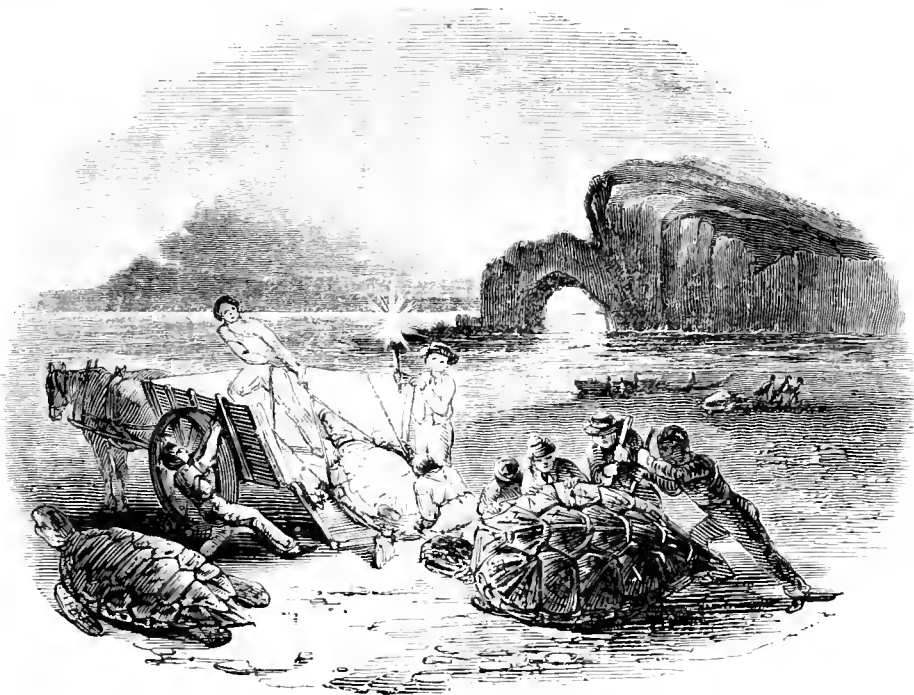
leur, dit Lucy, je ne puis m'enorgueillir que de sa probité, et être mariée sans licence ne peut y porter aucune atteinte. » A ces mots, Betzy jeta sur Lucy deux regards que celle-ci n'aperçut pas, étant occupée en ce moment à couper en forme de cœur le bout de ses rubans. Un de ces regards s'adressait sans doute au tailleur, l'autre à Lucy. Elle resta quelques moments sans parler, ensuite redressant sa tête avec autant de fierté que si elle avait déjà sa parure du soir : « Eh bien, Lucy, dit-elle, excusez-moi si je ne suis pas votre demoiselle de noce ; s'il y a des gens qui ne peuvent nommer leur père et leur famille, je ne suis pas de ce nombre, Dieu merci ! et je n'assisterai point à un mariage qui n'a pas de licence ! »

« N'en déplaise à Votre Honneur, disait une vieille femme dont le nom et la parenté n'avaient rien d'illustre, ma fille serait assez disposée à prendre du service en Angleterre ; mais ici, en Irlande, elle ne le pourrait pas à cause de sa famille. — A la bonne heure ; mais si ses parents ne veulent pas qu'elle se mette en service, qu'ils lui donnent au moins des habits pour se garantir du froid. — Oh ! Votre Honneur, soyez sûr, tant que nous vivrons, nous ne manquerons pas de pain avec eux... Mais quant à des habits, comment pourraient-ils en fournir à toute la famille ? Où en prendraient-ils ? — Alors mettez donc votre fille en état de les gagner. Il y a beaucoup de fermiers respectables qui la

prendraient volontiers à leur service. — Mais songez donc à sa famille, ils ne voudraient plus la regarder ; ce sont tous gens honorables qui n'ont habité que sous leurs propres toits et gardé que leurs bestiaux. Jamais aucun de leurs enfants n'est entré au service. Ma fille en a envie, mais il faudrait pour cela qu'elle fût hors du pays, afin que personne n'en sût rien. »

Celle qui parlait ainsi était une pauvre veuve chargée de cinq enfants, vivant presque d'aumônes, et qui cependant refusait à sa fille, jeune, forte, laborieuse, de chercher à gagner sa vie, parce que ses parents étaient ce qu'on appelle, en Irlande, de *petits propriétaires*. C'est un exemple sur vingt autres que je pourrais citer de cette répugnance des Irlandais pour le travail, répugnance qui ne vient point de leur paresse, mais de la crainte de faire déshonneur à leur famille. Ce préjugé ridicule a souvent des résultats bien funestes. Et me trouvant au milieu d'une famille que j'aimais et respectais, je n'ai pu m'empêcher quelquefois de gémir sur le triste sort qu'il préparait à ces jeunes enfants brillants de fraîcheur et de santé, et de songer avec tristesse aux chagrins, aux privations qui devaient un jour en ternir l'éclat. Dans tous les rangs cette fierté règne.

Le même orgueil insouciant caractérise et les Irlandais qui vont défricher l'Amérique, et ceux qui vont pêcher les énormes tortues de Madagascar et de Ceylan.



Les filles reçoivent une éducation superficielle : on leur apprend un peu de tout, et elles ne savent presque rien. Elles ont, il est vrai, des qualités qu'on ne trouve pas toujours en Angleterre, de la douceur, de la bienveillance, un bon naturel ; mais elles sont étourdies, maladroites, déraisonnables, ce qui se voit rarement parmi les Anglaises dont l'éducation est mieux dirigée. Les fils, en grandissant, deviennent de profonds politiques ! s'exaltant les uns les autres sur leurs opinions ; toujours prêts de se couper la gorge pour soutenir un parti ou un préjugé qui

flatte leur orgueil ; dévoués à une coterie, mais sans esprit de patriotisme, et peu disposés à faire aucun sacrifice personnel pour le bien de leur pays. Ils vont à la chasse, à la pêche et flânent une partie de la journée. Ils ne manquent cependant pas d'instruction, et sont les meilleurs enfants du monde quand ils ne se mêlent pas de politique. Du reste, quelle perspective ont-ils ? Le père ne possède qu'une fortune médiocre, souvent même embarrassée, qu'il ne peut, en restant en Irlande, ni dégager, ni accroître ; s'il parvient à marier une ou deux de ses filles, les autres

restent à sa charge, augmentent la dépense du ménage, on vont passer six mois, tantôt chez une amie, tantôt chez une autre, dans une sorte de mondific honteuse que ne dédaignent point cependant ce peuple orgueilleux.

Il n'en est pas ainsi des jeunes personnes en Angleterre. Si leur père est riche, elles restent avec lui et jouissent de leur fortune ; s'il est ruiné, elles mettent leur orgueil à se suffire à elles-mêmes. Les talents qu'elles destinaient à embellir leur existence, elles s'en servent pour soulager leur famille. Cette dure nécessité ne fait qu'exercer leurs généreux efforts, et loin de leur faire perdre aucune considération, une telle conduite leur attire encore plus d'admiration et de respect. A l'égard des fils, un dialogue entre un Anglais et un gentilhomme d'Irlande les fera mieux connaître que ce que j'en pourrais dire.

« Votre fils aimé, disait le gentilhomme anglais, doit naturellement succéder à vos biens, mais je m'étonne que vous n'ayez pas songé à lui faire embrasser quelque profession. Nos fortunes sont les mêmes et nous avons le même nombre d'enfants. Cependant mon fils vient d'entrer au *Middle Temple*.

— Charles a quitté le collège, répondit l'Irlandais ; les aînés de notre famille n'ont jamais eu de profession. — A la bonne heure. Mais votre fils Alfred, qu'en ferez-vous ? — Alfred est destiné à l'état militaire, ce serait folie que de songer maintenant à entrer dans cette carrière ; il faut qu'il reste à la maison à attendre les chances d'une guerre. » Le gentilhomme anglais ne voyait pas trop la nécessité qu'Alfred restât à ne rien faire en attendant une mésintelligence entre nous et nos alliés ; mais il fit cette réflexion en lui-même, et se contenta de renouveler des questions au sujet de Robert, le troisième fils. « Ah ! Robert a une telle constance, une telle fermeté dans le caractère, que nous l'avons destiné à l'Église ; il a suivi ses études au collège avec un grand succès, et il espère être reçu quelque jour dans les ordres. — Mais, mon cher ami, Robert ne pourrait-il pas, en attendant, prendre quelques élèves ? Beaucoup de jeunes gentilhommes en Angleterre, et même en Irlande, se suffisent à eux-mêmes par cette noble industrie. Le rouge monta au visage du vieux gentilhomme. « La famille de ma femme, répliqua-t-il, est encore plus élevée que la mienne : son cousin est archevêque de ***. Quand il songera à pourvoir quelqu'un de la famille, nous ne doutons point que son choix ne tombe sur Robert ; et, malgré tout le désir qu'il aurait d'utiliser son temps, il ne doit rien faire qui puisse indisposer contre lui un aussi puissant protecteur. » Ainsi le pauvre Robert devait vivre de l'espérance qu'un jour l'archevêque de *** penserait à lui !... « Mais vous avez un autre fils, continua l'Anglais, un charmant garçon déjà grand, que comblez-vous en faire ? — Ah ! Edouard : c'est le plus jeune. Il a toujours aimé passionnément la mer. Ma femme avait un frère qui mourut amiral. Quand Edouard était petit, il répétait sans cesse qu'il voulait aussi être amiral ; mais lady Blake ne pouvait supporter l'idée d'exposer son fils chéri à prendre les manières et le ton grossier des matelots, et de le voir se lier avec quelques jeunes gens de basse extraction, comme on en voit à bord d'un vaisseau. Les années se sont écoulées depuis ; il est maintenant trop âgé pour faire son apprentissage, et notre famille a déchu. Tout ce qu'il pourrait faire serait de se livrer au commerce et d'entrer comme commis chez quelques marchands, mais sa mère en aurait trop de chagrin ; d'ailleurs il n'a de goût que pour la marine.

Je ne sais pas trop ce que nous ferons de lui... » Pauvre Edouard Blake ! Ses parents peuvent le pleurer maintenant, car il est mort !... Ce jeune homme si bon, si généreux, doué de qualités admirables qui auraient pu rendre à sa famille son ancienne splendeur, s'est nyé, on ne sait trop comment, dans un des laes du domaine abandonné de son père !... Victime de l'orgueil, de la folie de sa mère, il n'a pu soutenir cette lutte continuelle entre l'obéissance qu'il devait à ses parents et ce désir ardent de se distinguer si naturel à une âme généreuse ! Pauvre jeune homme ! Je n'ai jamais pu entendre parler des *illustres Blake* sans me rappeler avec douleur que le sang le plus pur de cette famille s'est tari dans ses veines !...

Le temps et les circonstances ont déjà détruit en partie cet orgueilleux préjugé qui existait dans toute sa force en Irlande, il y a quarante ans ; les mœurs, les usages anglais ont pénétré dans les déserts de Kerry et de Connamara. La plupart des Irlandais ont senti combien ces idées absurdes étaient peu en rapport avec les idées du moment ; d'autres sont morts de la peste qui a ravagé la contrée ; quelques vieillards, restes de cette ancienne noblesse, et dont on a à peine retenu les noms, se sont éteints sur les ruines des châteaux de leurs ancêtres ; le peu d'amis qui leur survivaient encore viennent incliner leurs cheveux blancs sur ces tombes abandonnées, et rendre à ces ombres illustres un hommage qu'ils regardent comme un devoir sacré ! S'il reste d'eux quelques descendants, ils ont pris du service dans l'armée, ou ils habitent les forêts de quelques contrées éloignées.

Ce préjugé n'est pas le seul ; il en est d'autres encore qui ont exercé sur les Irlandais une fâcheuse influence ; mais le principe qui met obstacle aux efforts de l'industrie est sans doute le pire de tous, surtout dans un pays soumis à la même domination que l'État qui l'avoisine, et pour qui le commerce et l'industrie sont une source de richesse et de prospérité.

Ce contraste entre les deux îles fait mal à voir ; cependant il trappe peu le voyageur. L'hospitalité des Irlandais, ce malheureux talent qu'ils possèdent de donner tout aux apparences, la gaieté, l'aisance de leurs manières, trompent les étrangers qui n'ont point habité parmi eux. Cette manière d'être s'étend depuis la maîtresse de la maison jusqu'au dernier garçon de cuisine ; chacun fait de son mieux, se pare avec ostentation pour soutenir *l'honneur de la famille*, sans s'inquiéter des dépenses et de la ruine complète de la maison, qui est souvent le résultat de cette ridicule vanité.

« Que ferai-je ? disait le vieux sommelier d'une ancienne famille qui va s'éteindre (car son unique héritier est mort il y a quinze ans, des suites d'un doel qui n'avait pour cause, m'a-t-on dit, que la manière de prononcer un nom) ; que ferai-je ? des personnes de haut rang vont venir de Dublin nous visiter, et je n'ai pas un habit à mettre sur le dos. — J'en achèterais un de mes propres gages, répliqua le valet d'une maison voisine où le ménage allait un peu mieux, plutôt que de porter celui-ci. — C'est bien ce que je ferais, si j'avais des gages, reprit le vieux sommelier ; mais depuis trois ans je n'ai pas aperçu l'effigie d'une pièce de monnaie. — Pourquoi ne les demandez-vous pas ? répliqua l'autre, ou que ne quittez-vous la maison ? — A quoi me servirait de les demander ? Et quant à quitter la maison, répondit l'affectionné serviteur, vous n'y songez pas. Qui est-ce qui soutiendrait *l'honneur de la famille*, si je la quit-

tais, une famille dans laquelle nous avons vécu si longtemps, mon père et moi !... Non, non, j'ai pensé que j'emprunterai un habit. Personne, j'en suis sûr, ne refusera de m'en prêter un pour un motif comme celui-là, *l'honneur de la famille!* »

Ce respect, cette affection de l'ancien serviteur irlandais pour son maître est bien déçue; jadis ils étaient fiers de son rang, de sa supériorité, aujourd'hui ils sont fiers d'eux-mêmes; l'orgueil n'a pas diminué, il a seulement changé d'objet.

Que ne puis-je voir parmi mes compatriotes ce sage esprit d'indépendance qui donne au paysan allemand ces manières honnêtes et franches qui le caractérisent !... En Angleterre, le fermier n'est que civil envers son propriétaire; en Irlande, il est bas et rampant, capable de se venger en secret sur son maître d'une injure personnelle, quoiqu'en sa présence, il ait toujours l'air d'un esclave, plutôt que d'un homme libre; mais, sous cette vile apparence, l'orgueil existe, il fermente dans le sang du paysan irlandais, et s'il n'agit pas en faveur du maître, il agit contre lui.

Quand le jeune Murphy, le meurtrier de M. Foote, dans le comté de Westford, fut pendu, son vieux père assista à l'exécution; il n'avait point nié le crime de son fils, il avait dédaigné toute justification. L'assassin, froissé dans son orgueil, contrarié dans ses plans par M. Foote, s'était vengé !... Pendant le supplice de son fils, le malheureux père ne versa pas une larme, ne dit pas un seul mot; mais lorsque le corps fut sans vie, il s'éloigna en s'écriant : « Fant-il que j'aie perdu un si beau garçon, à cause de ce vieux Foote ! » Que d'orgueil dans cette exclamation !... »

Il arrive fort souvent que la fierté et la misère sont intimement liées entre elles. La première s'efforce de couvrir, de protéger le fruit de ses propres entraîles; mais, semblable à l'ombre empoisonnée du mancenillier, elle porte la mort sur le pays qu'elle couvre. Espérons toutefois qu'avant peu d'années, les classes supérieures sentiront l'absurdité de ce principe, et que les générations prouveront que la fierté irlandaise ne diffère en rien de celle qui donne à l'homme le sentiment de ses devoirs et rend une nation plus digne de respect.

Mais comment obtenir un tel résultat? comment apprendre à des gens fiers de leurs noms et de leur honteuse oisiveté que le travail ne dégrade point l'homme, et qu'il est plus humiliant de mendier que de servir? La loi sur les pauvres, telle qu'elle est établie en Angleterre, suffirait-elle pour cela? Je ne le crois pas. Il existe une trop grande différence entre les deux nations. Quelque pénible que me paraisse un semblable aveu, je dois convenir que, sous le rapport de la civilisation, l'Irlande est restée bien loin de l'Angleterre. Outre sa misère, elle est accablée d'une foule de préjugés qui mettent obstacle à ses progrès et l'entraînent à sa perte. Les Irlandais ne suivent que l'impulsion qu'ils ont reçue, s'attachent à une seule idée et agissent d'après elle. Ils ne font point de comparaison, parce qu'ils en ont rarement la facilité. Si les lois s'opposent aux préventions qui les dominent, ils s'élèvent contre elles. Sont-elles conformes à leurs idées? ils ne s'embarrassent guère alors si elles nuisent ou si elles conviennent au pays. Il est très-difficile de gouverner les basses classes en Irlande. Le législateur doit connaître parfaitement leurs usages, leurs mœurs, leurs vertus et leurs vices, et surtout respecter la religion.

L'état misérable des personnes âgées et infirmes est un

sujet pénible de méditation, quoiqu'il donne lieu à des actes de vertu et de patience de la part de ceux qui sont jeunes et en état de travailler. En Angleterre, la paroisse nourrit et supporte les vieillards; ici ils sont à la charge de leurs enfants. Ainsi, un pauvre laboureur, qui gagne à peine de quoi vivre, a non-seulement la génération future, mais la génération passée à soutenir. Me trouvant dans le misérable district de Kilkenny, je me rappelle avoir visité la demeure d'un pauvre homme dont la misère me toucha de compassion. Dans sa cabane, seulement couverte en chaume, il n'y avait pour tout meuble qu'une chaise; un énorme plat de légumes était placé sur un escabeau au milieu de la chambre, et autour, on voyait accroupie la famille entière, couverte de lambeaux, telle que les sorcières de Macbeth auprès de leurs chaudrons. Le chef de la famille, à peine âgé de vingt-neuf ans, aurait été un bel homme, si l'excès du travail et le défaut de nourriture convenable n'eussent courbé sa taille et altéré ses traits. Sa femme était une jolie fille de seize ans lorsqu'il l'épousa; mais en six années, elle avait fait cinq enfants. Son teint avait perdu sa fraîcheur, son œil bleu était sans éclat et souvent humide de larmes; cependant la souris errait sur ses lèvres lorsqu'elle me donna le bienvenue *welcome* des Irlandais. Les enfants s'étaient retirés pêle-mêle dans un coin de la chambre, je pus voir alors le reste de la famille. Outre ses cinq enfants, le pauvre laboureur soutenait encore la grand-mère de sa femme, âgée de quatre-vingts ans, et son vieux père, qui depuis plusieurs années ne quittait pas le lit. La meilleure place auprès du feu était occupée par la vieille femme et le lit du père infirme soigneusement recouvert d'un drap et d'une couverture.

Les revenus du laboureur ne se montaient pas l'un dans l'autre à plus de dix pence par jour... Dix pence pour nourrir et habiller neuf personnes !... La mesure qu'ils habitaient, ainsi que quelques perches de terrain, étaient exempts de loyer : « Sans cela, me disait le jeune homme, nous ne pourrions pas vivre; ma femme prépare les pommes de terre, soigne ses parents malades; mais les enfants sont trop jeunes pour faire autre chose que de manger. Que voulez-vous! c'est l'ordre de la Providence que nous soyons ainsi. — Mais ne recevez-vous pas quelques secours en faveur de vos vieux parents? — Oh! nous avons de bons voisins, mais ils ne sont pas plus à leur aise que nous, ils ont aussi leurs vieux parents à soigner; car qui pourrait abandonner son propre sang? Mon père et la grand-mère de ma femme ont mendié jusqu'à ce qu'ils aient perdu l'usage de leurs jambes. Il y avait quelques nobles qui étaient très-bons pour eux. »

La vieille femme releva sa tête à moitié cachée dans son sein fletri. Ses yeux ternes avaient alors une expression qui me prouva que son humeur n'avait jamais été des plus douces. « Qu'est-ce qui a été bon pour eux? répéta-t-elle d'une voix cassée et tremblante... Oh! très-bons, en effet; mais dites aussi à cette dame que la vieille mère Wade n'a jamais été une mendiante... Elle demandait seulement à ceux qui ont beaucoup de ce qu'elle-même possédait autrefois. Ce n'est pas la charité qu'on lui faisait. Si le diable prend aux anges ce que Dieu leur a donné, n'est-il pas tout simple qu'ils cherchent à le ravoir et?... — Chut! grand-mère, chut!... reprit la jeune femme. » Puis, se tournant vers moi : « Veuillez l'excuser, chère madame; elle est vieille, sa tête est faible, elle ne sait pas, la plupart du temps, ce qu'elle veut dire; l'orgueil, chez elle, durera jus-

qu'au dernier moment. Il est vrai qu'autrefois, on pouvait compter quelques nobles dans sa famille, mais les temps changent, et Loch Valley.....

— Qui parle de Loch Valley? interrompit la vieille. — Chut! ma bonne mère, chut!... voici une prise de bon tabac pour vous ranimer; prenez, et ne vous tourmentez pas de ce qui n'existe plus. Que nous importe Loch Valley, ou tout autre lieu, ainsi que le maître qui l'habite, pourvu que nous y trouvions de l'ouvrage et que nous puissions subsister! »

Quel singulier mélange d'orgueil, de pauvreté, et de vertu filiales sous cet humble toit! Combien il serait difficile au législateur de corriger les uns, de mieux diriger les autres!... Je ne m'arrêterai pas davantage sur ces particularités. J'aurai bientôt à entretenir mes lecteurs de faits plus importants qui ne seront peut-être pas sans intérêt. J'ose dire, sans utilité pour mes compatriotes. Puissent-ils être convaincus que si je n'ai pu me dissimuler leurs défauts, j'éprouve la plus vive sympathie pour leurs malheurs, leur foi persévérante et leur vertu.

LA SEMAINE SAINTE A ROME.



Ce n'est qu'en Italie, et à Rome surtout, que la religion catholique a un culte extérieur vraiment sublime. Là, les solennités religieuses ont de l'air et de l'espace; chacun y concourt, soit qu'il soit laïque ou qu'il appartienne à l'état ecclésiastique; et même l'étranger, venu pour n'être que le simple spectateur d'augustes cérémonies, fût-il sceptique comme un Anglais, ou froid comme un Allemand, se sent ému malgré lui, et participe à son insu aux pompes sacrées, en y apportant cette tenue pleine de décence qu'elles réclament impérieusement de tous ceux qui en sont les témoins.

Chaque grande ville de l'Italie a sa fête de prédilection. Naples paraît être encore plus méridionale le jour de saint Janvier; Florence honore avec un luxe tout oriental le précurseur du Christ; Venise semble reprendre son ancien éclat pour exalter saint Marc; mais toutes ces solennités sont effacées par celle dont Rome donne le sublime et religieux spectacle au monde, à l'époque de la semaine sainte.

Dès le mercredi qui suit le dimanche des Rameaux, la chapelle Sixtine semble se couvrir d'un crêpe funèbre. A trois heures après midi commencent les ténèbres. Les treize lumières blafardes du cierge pascal sont allumées, et après que chaque lamentation du prophète Jérémie a été exalmée par une voix aux accents mélancoliques, une de ces lumières est éteinte. Bientôt l'harmonie large et majestueuse de Palestrina résonne sous les voûtes de la chapelle, et les

chanteurs pontificaux, n'ayant pour accompagnement qu'un chœur admirable de voix humaines, redisent le fameux *Stabat Mater* du créateur de l'art religieux, au quatorzième siècle, en Italie.

L'effet de cette composition, que trois siècles n'ont pu vieillir, est immense. On se surprend, en écoutant les sublimes accords de Palestrina, à se demander si l'art musical moderne est encore assez puissant pour créer d'aussi grandes choses: et, abîmé dans une contemplation mystique, on croit voir s'animer, sur la grande toile de Michel-Ange, les gigantesques personnages que la main de cet homme extraordinaire y a tracés avec toute la verve du génie.

Le jeudi suivant, la magnifique place de Saint-Pierre est convertie d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, d'étrangers, de paysans et de pèlerins, qui tous viennent, avec ferveur, pour recevoir la bénédiction du chef de l'Église universelle. L'armée est rangée en bataille; tout le corps diplomatique est là. Midi sonne. Le sacré collège paraît aux balcons de la face du monument, autre gigantesque création de l'auteur du *Jugement dernier*. Sa Sainteté paraît... Un silence auguste et solennel règne bientôt parmi la foule, qui bourdonnait l'instant d'avant avec un bruit semblable à celui des flots de la mer. Tous s'agenouillent, enfants et soldats, ambassadeurs et pèlerins, mécréants et fidèles, et la voix vénérable du vicaire de Jésus-Christ prononce le fameux *Urbi et orbi*... Comme un bon père qui

bénit ses enfants, Sa Sainteté étend les bras sur la ville sainte et sur le monde entier, et des paroles d'amour et de paix sortent de sa bouche, en appelant les faveurs du ciel sur tous les hommes, ses enfants.

Alors le canon du fort Saint-Ange tonne avec fracas ; les campaniles de la basilique s'agitent avec impétuosité, et les voix de bronze qu'ils cachent à tous les yeux semblent entonner un concert en l'honneur du maître du monde... La musique militaire s'unit à l'harmonie des carillons religieux, et suit la large mesure que les canons battent avec majesté au bord du Tibre, dont les eaux blondes frémissent...

Ce moment est sublime, c'est le mot : il communique à tous ceux qui ont le bonheur d'en être les témoins une sensation extraordinaire et ineffable. L'homme le plus insensible se sent ému. Et pourquoi le cacherais-je ? de douces larmes ont humecté ma paupière lorsque j'ai entendu la voix de Grégoire XIV, et que j'ai vu sa main pacifique et paternelle s'étendant vers nous tous pour nous bénir. Il me semblait entendre et voir l'auteur de mes jours, lorsque, éperdu, je reçus ses derniers embrassements et ses dernières bénédictions, au moment de mon départ pour cette Rome, le rêve et le but de mes études musicales depuis ma plus tendre jeunesse.

La foule, après que le pape est rentré dans la basilique, se précipite à son tour dans l'intérieur du monument, avide qu'elle est de voir de plus près, et son souverain, et son père spirituel. Lorsque Sa Sainteté se dirige vers le chœur, douze trompettes placées au-dessus de la porte d'entrée sonnent des fanfares. Cette musique, quoique écrite d'un style peu digne sous le rapport religieux, ne laisse pas de produire un certain effet, à cause surtout de la situation pittoresque où sont placés les exécutants.

Après avoir fait sa prière, le pape porte le saint sacrement dans le tombeau de la chapelle Pauline, ainsi dénommée parce que Paul V (Borghèse) fut son fondateur. Cette chapelle est éblouissante de clarté. Là encore la main de Michel-Ange a tracé non-seulement de grandes fresques que le temps, et plus encore la fumée de trois mille bougies, ont fait disparaître presque entièrement ; mais aussi c'est à elle qu'elle est redevable de la disposition admirable de cette myriade de lumières qui entourent le tombeau du Christ d'une auréole toute céleste.

A lieu ensuite la Cène sainte. Le pape, déposant sa tiare et ses habits de pontife, revêt ceux d'un simple ecclésiastique ; et, d'une humble main, il lave les pieds à douze pauvres prêtres choisis parmi ceux des différentes nations du monde chrétien qui sont présents à Rome. L'agneau pascal est mangé par ces lévites figurant les apôtres. La munificence papale les gratifie de toutes les vaisselles d'argent qui leur ont servi, et joint à cette offrande le don d'une petite somme qui met à même chacun d'entre eux de soulager à son tour d'autres chrétiens encore plus indigents.

Mais le jour du vendredi saint est arrivé... les portes de toutes les églises sont ouvertes... Plus de lampe, ce symbole de la foi qui veille et prie, qui soit allumée... Les tabernacles sont déserts... la croix est voilée... les autels sont vus de leurs riches parures... la désolation est dans le temple du Seigneur... Voyez tous ces fidèles agenouillés à l'ombre des colonnes de marbre... considérez leurs physionomies ! elles expriment la douleur et le repentir.

Ce jour, la chapelle Sixtine résonne encore, comme les deux précédents, des accords savants du grand maître, et

c'est le *Stabat* d'Allegri qui excitera nos âmes à la contemplation mystique.

Le samedi saint, un cardinal de l'ordre des prêtres célèbre une messe à Saint-Jean de Latran, et, au moment où le prêtre entonne le *Gloria in Excelsis*, le canon du fort Saint-Ange tonne majestueusement, et toutes les cloches des innombrables églises, couvents, chapelles, etc., de la ville sainte, recommencent leurs concerts argentins.

Après la messe, on baptise, dans cette basilique, les Hébreux, Turcs, hérétiques, etc., qui ont été préparés comme catéchumènes au grand acte de la foi nouvelle qu'ils jurent d'embrasser pour jamais. L'eau sainte a été bénite avant la messe, et le feu sacré rallumé par la propre main du prélat. Les autels, nagnère dépourvus de leurs plus beaux ornements, brillent avec un nouvel éclat, et les chapelles de la madone semblent être des berceaux de lis et de roses, tant ces fleurs y sont prodiguées avec un art toujours guidé par le meilleur goût.

Le jour de Pâques, Rome et les environs sont éveillés avant l'aurore par le canon du fort Saint-Ange. Les portes de la ville sont encombrées de pèlerins et de pèlerines venus de fort loin pour assister aux cérémonies de cette belle et sainte fête. A midi, le souverain pontife bénit encore une fois le monde et la ville du haut de la croisée de la basilique ; ensuite, il célèbre lui-même le saint sacrifice au milieu d'une foule de fidèles.

Jusqu'ici, les cérémonies de la semaine sainte, quoique la plupart célébrées extérieurement, ont été mystiques avant tout ; cette fois, la religion va donner un spectacle unique au monde. Mais ce spectacle sera plutôt grandiose que religieux : je veux parler de l'illumination générale de la basilique et de l'admirable colonnade de Saint-Pierre, ce chef-d'œuvre du Bernin.

A une heure de nuit (c'est-à-dire à une heure après le coucher du soleil), la coupole et tous les profils de ce magnifique monument sont éclairés par de douces lumières placées à distance l'une de l'autre, et ce monde de pierre semble être crêlé d'un long et oriental collier de perles fines. Le coup d'œil de cette décoration lumineuse est du plus bel effet, surtout à Rome, où les nuits sont si calmes et si serenières... Soudain une clochette s'anime dans l'un des campaniles de l'église, et, comme par enchantement, d'énormes globes de feu jaillissent depuis le haut de la croix, placée à quatre cent quatre-vingts pieds du sol, jusqu'à la plus basse corniche du portique circulaire dont nous avons parlé plus haut. Des hommes, à portée, enflamment, en moins de six secondes, les énormes lampions dont ils sont chargés, et l'un de ces *feutriers*, plus hardi que les autres, gravit prestement l'échelle en fer qui entoure la croix du dôme, et la flamme serpente du haut en bas avec l'impétuosité d'un de ces météores qui éclairent l'horizon en jetant l'épouvante dans l'âme des peuples ignorants qui en sont les témoins.

Lorsque cet effet pyrique se produit, l'enthousiasme italien ne connaît plus de bornes : un cri majestueux, celui des cent mille personnes qui se pressent au pied de la basilique, se fait entendre et monte jusqu'au ciel. C'est là, sans contredit, la plus belle hymne, sinon la plus religieuse, qui soit chantée pendant toutes les fêtes de Pâques.

Enfin, les feux s'éteignent ; le peuple s'éloigne en chantant des litanies ; les trois quarts des habitants de la ville repassent le pont Saint-Ange, et débouchent dans toutes les directions de la ville. Le juif retourne au Ghetto, heureux

de pouvoir veiller plus tard que de coutume dans le quartier infect où la tolérance pontificale le relégue; le grand seigneur retourne à son somptueux hôtel, bâti en partie avec les pierres dérobées à l'antique Colysée; le marchand rentre dans son magasin pour y recompter son or; l'ecclésiastique va dire son bréviaire; le dandy romain (car le dandysme a été importé à Rome avec les dentures anglaises tant favorisées par le saint siège depuis 1816); le dandy, dis-je, se rend, en chantant la cavatine à la mode, au café de la place d'Espagne, pour y savourer d'excellentes glaces; l'homme du peuple, lui, va à l'*osteria*, pour y vider, avec sa femme et ses amis, une fiasque d'*orvietto*, et excellent vin blanc dont les bouteilles n'ont pour bouchon qu'une goutte d'huile d'olive et un tampon de filasse; et le pensionnaire de l'Académie de France à Rome remonte, avec ses camarades, le magnifique escalier de la Trinité-du-Mont. Bientôt il est dans sa chambrette où, d'une fenêtre de la Villa-Medici, il considère avec mélancolie les dernières heures qui brillent encore sur le faite du dôme de Saint-Pierre; et, faisant un retour sur lui-même, il donne un soupir à ses parents, à ses amis, bien loin de lui, dans la patrie absente, et il se dit avec regret: «O vous tous qui avez mon cœur, pourquoi n'êtes-vous pas ici? vous qui auriez joui du spectacle le plus saintement grandiose qui puisse toucher l'âme d'un artiste, en charmant ses yeux attendris (1)!»

TAITI EN 1785 ET EN 1845.

SUITE (2).

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, continuer le voyageur, me promener dans l'intérieur. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden: nous parcourions une plaine de gazon couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assis à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans le chemin se rangeaient à côté pour nous laisser passer; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce, et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards, mâles et femelles: c'était le denier de la venue. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière, et d'y semer différentes graines; propositions qu'il reçut avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer et entourer le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi autour de leurs maisons des espèces de potagers garnis de giraumonts, de patates, d'iguanes et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de Forge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture: je crois qu'on l'accoutumera

facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Dès l'aube du jour, lorsqu'ils aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant il nous embrassa tous: il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes, et paraissait très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage, était venu s'établir au bord de l'*Étoile*. Ereti fut le prendre par la main, et il me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est Aotourou, voulait nous suivre, et me pria d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers, chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute espèce, après quoi il prit congé de nous.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, et présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature avec ses désordres, dont l'art ne peut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village. On croit être dans les Champs-Élysées. Des sentiers publics pratiqués avec intelligence, et soigneusement entretenus, rendent partout les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit à pain, l'iguane, le curassol, le giraumont, et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays; beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge et une jaune; j'ignore d'on on les tire. En général, M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage; ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir dur et pesant qui ressemble au bois de fer; ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain: c'est un bois qui ne fend point; mais il est si mou et si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette île soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres et de plantes dont elles sont partout couvertes ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connaissent point les métaux; ils donnent à tous ceux que nous leur avons montré le même nom d'*aouri*, dont ils se servaient pour nous demander du fer. Mais cette connaissance du fer, d'on leur vient-elle? Je dirai bientôt ce que je pense à ce sujet. Je ne connais ici qu'un seul ar-

(1) Ces délicieuses pages sont de M. Elwaëri, un de nos jeunes compositeurs les plus distingués.

(2) Voy. le n° VI, p. 187.

tielle de commerce riche : ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles de leurs femmes et de leurs enfants ; mais il les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font, avec les écailles de ces huîtres perlées, des espèces de castagnettes qui sont un de leurs instruments de danse.

Nous avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons ; des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitants ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres ; nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très-bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui a été consommé dans le séjour à terre, et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, et près de cent cinquante cochons, encore sans les travaux inquiétants des dernières journées, en aurait-on eu bien davantage, car les habitants en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre séjour, le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, et il a été quelquefois à 18 degrés ; le soleil, il est vrai, était déjà à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infecté par cette légion d'insectes qui sont le supplice des pays situés entre les tropiques ; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain, que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous avions débarqués, et qui n'y ont pas eu une nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en aussi peu de temps, au point que quelques-uns ont été, depuis, parfaitement guéris à bord. Au reste, la santé et la force des insulaires qui habitent des maisons ouvertes à tous vents, et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit ; l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité ; la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents, qu'ils conservent dans le plus grand âge : quelles meilleures preuves, et de la salubrité de l'air, et de la bonté du régime que suivent les habitants !

Les végétaux et le poisson sont leur principale nourriture. Ils mangent rarement de la viande ; les enfants et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime, sans doute, contribue beaucoup à les tenir exempts presque de toutes nos maladies. J'en dirais autant de leur boisson ; ils n'en connaissent pas d'autre que l'eau ; l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnerait de la répugnance, et ils en témoignaient aussi pour le tabac, les épiceries, et, en général, pour toutes choses fortes.

Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui, cependant, ont le même langage, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction. La première, et c'est la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits.

(La suite à un numéro prochain.)

LE SAVOIR-VIVRE EN EUROPE.

SIMPLES CONSEILS A CEUX QUI ENTRENT DANS LE MONDE

Suite (4).

MŒURS AMÉRICAINES.

Impolitissime américaine. — Conversation du pays. — Les Barbés.

M. Dickens a écrit, sur la politesse américaine, quelques chapitres assez plaisants. Selon lui, le fond de la langue anglo-américaine, c'est : *Oui, Monsieur*, mots qui ne peuvent blesser personne, et que les citoyens des Etats-Unis répètent à tout bout de champ avec des inflexions diverses. « J'ai entendu, dit-il, ce terrible *Oui, monsieur*, plus de deux mille fois dans une journée. Il retentissait comme les cloches, et semblait, comme elles, se prêter à tous les mouvements de l'esprit, exprimer toutes les sensations, suppléer à toute espèce de causerie, et remplir toutes les lacunes de l'intelligence et du loisir. Par exemple, la voiture publique s'arrête devant une auberge de la grande route par une chaude journée. La porte de la taverne est déjà obstruée de convives impatients qui attendent le dîner, qui jouissent des rayons bienfaisants du soleil. Un personnage robuste, coiffé d'un chapeau gris, s'est établi sur l'un de ces fauteuils aux pieds roonds, si communs en Amérique, et qui bercent, par leurs mouvements oscillatoires, le gentilhomme qui s'y assied. Une tête passe par la portière de la voiture ; elle porte un chapeau de paille. Croyant reconnaître le chapeau gris, elle engage avec lui la conversation suivante :

LE CHAPEAU DE PAILLE. Je suppose bien quand je dis que c'est le juge Jefferson que je vois !

LE CHAPEAU GRIS, *se balançant toujours, parlant lentement, sans aucune émotion et sans regarder le chapeau de paille.* Oui, monsieur.

LE CHAPEAU DE PAILLE. Juge, il fait chaud.

LE CHAPEAU GRIS. Oui, monsieur.

LE CHAPEAU DE PAILLE. Il a fait une petite pincée de froid la semaine dernière, juge.

LE CHAPEAU GRIS. Oui, monsieur.

LE CHAPEAU DE PAILLE, *avec la même gravité.* Oui, monsieur.

Il se fait alors une pause, et les deux têtes se contemplant mutuellement avec un grand sérieux.

LE CHAPEAU DE PAILLE, *reprenant la parole.* Si mon calcul est juste, votre grand procès des corporations doit être fini, juge.

LE CHAPEAU GRIS. Oui, monsieur.

LE CHAPEAU DE PAILLE. Quel en est le résultat ?

LE CHAPEAU GRIS. En faveur de l'intime, monsieur.

LE CHAPEAU DE PAILLE, *interrogativement.* Oui, monsieur ?

LE CHAPEAU GRIS, *affirmativement.* Oui, monsieur.

(4) Voy. numéro III, p. 85.

Tous deux en duo, très-lentement, et en regardant ceux qui passent. Oui, monsieur.

Nouvelle pause. Ils se regardent encore plus sérieusement qu'auparavant.



LE CHAPEAU GRIS. Cette voiture est en retard, si je calcule bien.

LE CHAPEAU DE PAILLE, sur le ton du doute. Oui, monsieur.

LE CHAPEAU GRIS, regardant à sa montre. Oui, monsieur : de deux heures.

LE CHAPEAU DE PAILLE, en élevant ses sourcils, et d'un air de profond étonnement. Oui, monsieur !

LE CHAPEAU GRIS, d'un ton positif, en remettant sa montre dans son gousset. Oui, monsieur.

Tous les autres voyageurs, se parlant l'un à l'autre dans l'intérieur de la voiture. Oui, messieurs.

LE COCHER, se retournant, et d'un ton de mécontentement très-vif. Non, messieurs.

LE CHAPEAU DE PAILLE, s'adressant au cocher, et avec un certain respect. Oui, monsieur ; mais il me semblait que les derniers milles nous avaient coûté un assez bon bout de temps : c'est un fait et un calcul.

Comme le cocher ne voulait pas entrer dans cette controverse, dont le sujet ne sympathisait pas avec ses idées, un autre voyageur prit la parole et s'écria : Oui, monsieur. Le chapeau de paille, par politesse, lui répondit de même, et le chapeau gris répéta les susdits mots sacramentels. Enfin le chapeau de paille demanda au chapeau gris si cette voiture n'était pas neuve. Il reçut la réponse accoutumée.

LE CHAPEAU DE PAILLE. Je m'en doutais. Elle répand une forte odeur de vernis, monsieur !

LE CHAPEAU GRIS. Oui, monsieur.

Tous les voyageurs, du fond de la voiture. Oui, monsieur.

LE CHAPEAU GRIS, s'adressant en général et en particulier à chacun des voyageurs. Oui, messieurs.

Enfin, la capacité de chacun se trouvant épuisée, le chapeau de paille, qui était évidemment le plus actif et le plus bavard de ces citoyens de l'Amérique, ouvrit la portière, s'élança de la voiture sur la grande route, et de la grande route dans la salle à manger.

On ne l'aurait pas attendu d'une république, cet affaiblissement du caractère individuel, cette crainte de blesser qui que ce soit, cette apathie de la conversation, cet assentiment perpétuel et insignifiant qui rend la société aux États-Unis si tiède et si fatigante. On est doux, on est hospitalier, on se dissimule, on se gêne, on cède son droit au droit de tous. On perd ainsi, avec l'âpreté et les saillies aiguës du caractère naturel, la naïveté sauvage, l'originalité et la variété piquantes qui résultent des contrastes. Miss Martineau, qui ne cesse d'exalter sa république chérie, avoue cependant que les Américains passent leur vie à se flatter mutuellement, et le dégoût que lui inspire cette adulation de tous envers tous lui dicte une comparaison hardie pour une dame anglaise : « J'en suis plus révoltée, dit-elle, que de cette coutume immonde de fumer et de cracher partout, qui laisse des traces dans les salons, dans les boudoirs et dans la chambre des députés » Dans l'intérieur des familles, le père flatte le fils, et le fils flatte le père. A ce défaut de sincérité vient bientôt se joindre un mépris général pour les vertus et les éloges que l'on accorde à tous sans y regarder de près. Un misérable chargé de banqueroutes frauduleuses et soupçonné de faux vient-il à mourir, son éloge funèbre retentit dans toutes les églises. Un méchant livre paraît-il, les journaux débordent de panegyriques. L'orateur flatte le peuple, le peuple flatte l'orateur. Les ecclésiastiques laissent leurs ouailles, et les ouailles restent éblouies en face de la supériorité de l'ec-

clésiastique; les professeurs admirent leurs élèves, et les élèves grandissent démesurément le mérite de leurs professeurs. Tout cela est puéril, vulgaire, et, ce qui est pis, égoïste. Chacun, dans ce pays de liberté, se fait, de l'éloge l'éloge d'autrui. On jette au nez d'un égal qui pourrait nuire un mensonge d'admiration auquel répond un autre mensonge.

Ce n'est pas seulement l'Anglaise miss Martineau, ni l'officier de marine Marryatt, qui accusent l'Amérique républicaine de ce défaut misérable de sincérité et de liberté. Il a paru à Boston, en 1855, un petit volume intitulé : *Pensées sérieuses sur l'époque actuelle*; nous lui empruntons le passage suivant : « Sans cesse la vanité folle de nos journaux répète que nous sommes le peuple libre par excellence; que chez nous la liberté de la pensée et de l'opinion est complète. Eh bien, je défie tout observateur de citer une seule de nos provinces où la pensée et l'opinion soient libres. C'est au contraire un fait, un fait déplorable, que dans aucun lieu du monde l'intelligence n'est plus esclave qu'ici. Nulle part on n'a vu s'établir de despotisme plus dur et plus écrasant que celui que l'opinion publique exerce parmi nous : enveloppée de ténèbres, monarchie plus qu'asiatique, illégitime dans sa source, tyran qu'on ne peut ni accuser ni détrôner; irrésistible quand elle veut étouffer la raison, réprimer l'action, imposer silence à la conviction; soumettant les âmes timides qu'elle fait ramper devant le premier imposteur. Soyez charlatan, emparez-vous pour un moment du préjugé populaire; vous forcez les sages à fuir et à se cacher, jusqu'à la minute fatale où un imposteur nouveau viendra vous détrôner. Telle est la situation morale et intellectuelle de l'Amérique, la moins libre en réalité, de toutes les régions du monde. »

On a pu remarquer, dans le dialogue un peu diffus des Américains, que M. Dickens a raillé tout à l'heure, quelques mots singulièrement appliqués : *je suppose, je calcule, je combine*; ce sont des locutions particulières au dialecte anglo-américain. Les traits principaux de ce dialecte méritent d'être recueillis. *To calculate* (supputer) remplace les mots *penser* et *supposer*; *to guess* (deviner) est employé à tout moment, au lieu de *croire* ou *imaginer*. Au lieu de *directely* (tout de suite), on vous répond : *A droite, en avant; right away*. Ces piquantes altérations peuvent être étudiées sur place, au moment même où elles s'opèrent. L'Amérique transforme, en les conservant, les vieux mots de la mère patrie, comme l'Italie a changé le sens du mot *virtu*, dont elle a fait la science des arts, et la Grèce le sens du mot *timé*. Ce qui peut paraître aussi fort logique, c'est que ce peuple d'avenir et d'attente ne dit jamais : je conjecture ou j'imagine, mais j'attends. Attendre, deviner et calculer, sont les trois mots sacramentels. Dans le wagon d'une machine à vapeur, dit M. Dickens, il est à peu près certain que vous serez accosté de la façon suivante.

« J'attends (je conjecture) que les chemins de fer d'Angleterre sont semblables aux nôtres.

Vous répondez : Non! L'Américain reprend avec l'accent interrogatif : *Oui?* — Et quelle différence y a-t-il entre les nôtres et les vôtres? Vous le satisfaites. A chaque pose de votre commentaire, il s'écrie : *Oh!* Puis il continue dans son idiomme : — *Je devine (je présume) que vous l'avez pas plus vite en Angleterre.* — Pardon,

répondez-vous. — *Oui*, réplique-t-il; et il se tait poliment, persuadé que vous mentez. Il mord pendant dix minutes la pomme de sa canne, et s'adressant à cette pomme autant qu'à vous : — Les *Yankees* sont *comptés* (regardés comme) un peuple qui *va de l'avant*, et ferme. (Aller de l'avant, *going ahead*, est, en Amérique, la plus grande marque de civilisation possible). Vous ne pouvez vous empêcher de répondre : *Oui*. Et l'Américain répète affirmativement et de façon la plus vigoureusement appuyée : *Oui.* »

Ce sont là de fort petits détails, mais qui font bien connaître le caractère d'un peuple. Je les préfère, quant à moi, aux dissertations savantes. C'est par ces circonstances familières et intimes que se trahissent les vrais penchants d'une nation trop jeune encore, et trop puissante déjà; trop incomplète et trop riche, pour échapper aux susceptibilités, aux faiblesses, à la morgue, aux misères des parvenus. Devant tous les voyageurs, les Américains se replient avec cette espèce de sensibilité souffrante et nerveuse qui ne développe pas sous son jour le plus favorable le caractère national. N'apercevant plus que ce côté mauvais et timide, miss Martineau disserte, Basile Hall bavarde, Dickens plaisante, et Marryatt se met en colère.

Dans l'histoire littéraire, on a trop rarement observé les passions de l'écrivain; c'est cependant là le mobile, le vent qui souffle dans la voile et qui conduit le bateau. Les rancunes des Anglais les aveuglent trop souvent, quand ils s'occupent de l'Amérique. Ils choisissent ses plus mauvais aspects et nous les présentent. Mais que ne peut-on pas dire de ce pays qui contient tout, qui se fait de toutes pièces, qui change toujours; qui s'étend de tous côtés; qui n'a de limites naturelles que les deux mers; qui ne sait pas lui-même ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il doit, ce qu'il sera; qui n'a ni passé ni présent, mais un avenir sans bornes! Vous peindrez sous les couleurs les plus diverses la vie des *squatters*, qui luttent avec le désert; celle des fanatiques qui dansent en hurlant dans les bois, et celle des marchands qui traversent les Etats de l'Union comme les étoiles filent au ciel. Toutes ces descriptions isolées seront inexactes; réunissez et groupez-les, elles vous donneront une idée juste de la démocratie américaine, de cet embryon gigantesque, de ces molécules errantes encore, mais qui plus tard formeront cet ensemble colossal.

Quand on réfléchit sur ces résultats obtenus par les voyageurs, on est porté à croire que le climat de l'Amérique septentrionale a déjà exercé sur les fils des puritains une action qui les rapproche un peu de l'ancien sauvage des forêts américaines. La prédilection pour les grandes images et les vastes métaphores, l'amour de la vie errante, la froideur dans les relations entre les deux sexes, froideur mêlée de dignité, semblent des caractères empruntés aux aборигènes, soit que la température ait modifié la race anglo-saxonne, ou que l'exemple des sauvages ait été contagieux. Dans les romans les plus remarquables de Cooper, le sauvage rouge et le *squatter* se touchent ou plutôt se confondent. Voilà bien des influences diverses : l'ancienne sève de la race, l'action d'un climat nouveau, la philosophie du dix-huitième siècle, l'esprit démocratique, et enfin l'esprit puritain, dont, comme je l'ai dit plus haut, toutes les traces ne sont pas effacées. Plusieurs scènes rapportées par Marryatt et Dickens rappellent vivement l'époque de Cromwell; vous croquez quelquefois lire une page de Butler, ou un roman de Walter Scott. Par exemple, le dernier de

ces voyageurs vous met en face d'un prédicateur qui, ayant été marié dans sa jeunesse, forma une congrégation de marins, planta le drapeau naval sur son église, et conserva dans sa chaire toutes les allures d'un capitaine de navire. La première fois qu'il prêcha, on le vit arriver, une grosse Bible in-quarto sous le bras gauche et frappant sur le bois de sa chaire. « D'où viennent ces gens-là? D'où viennent-ils? Qui sont-ils? Où vont-ils? Ah çà! répondez-vous? » Alors il se mit à se promener de long en large dans sa chaire, toujours la Bible sous le bras; puis il reprit: « Vous venez de là-bas, mes enfants; vous venez de la cale du péché. C'est de là que vous venez. Et où allez-vous? » Encore une promenade dans la chaire. « Où vous allez? Au perroquet de misaine! Là-haut (*forte*)!... là-haut (*fortissimo*)!... là-haut (*rinforzando*)!... C'est là que vous allez, vent frais, filant cent nœuds à l'heure! » Nouvelle promenade dans la chaire, la Bible sous le bras.

Il y a place pour tout, on le voit, pour le passé comme pour le présent, dans un pays si vaste: excentricités anglaises, nouveautés françaises, échantillon de mœurs arriérées y tiennent à l'aise. L'accroissement de la population est proportionnel au cadre énorme qui la renferme. La seule petite ville de Rochester, qui était, en 1815, de 531 âmes, est aujourd'hui de 45,000. Elle a plus que triplé en trois ans; onze ans lui ont suffi pour atteindre cette multiplication effrayante de vingt-six fois son nombre primitif. Quand on pense que de telles opérations ont lieu sur toute la surface de l'Amérique sans que personne s'en doute et sans qu'il y paraisse, on reconnaît sur quelle échelle travaille cette société géante et enfant. Elle va si vite et marche à si grands pas, qu'on ne doit pas se montrer fort exigeant sur l'élégance de ses poses; ce qui est certain, c'est qu'elle avance et fait d'énormes enjambées. Elle met bien un peu de puérilité dans ses créations, et elle se hâte d'enterrer toute notre Europe avant que cette dernière soit bien morte: elle fait des villages qui se nomment *Paris*, et des bourgades qui s'appellent *Rome*.

Ce vieux monde renouvelé, cette géographie ancienne en habits de carnaval, prêtent à la plaisanterie; Syracuse auprès d'Orléans, Chartres auprès de Memphis, Canton à côté de Venise. Le vieux globe se dédouble; tout déteint sur cette sphère jeune et inconnue. Vous traversez Troie, vous arrivez à Pontoise; de là vous passez à Monyada, à Tehecktawasaga; vous vous trouvez dans le faubourg de Corinthe, d'où vous arrivez à Madrid; et successivement Thèbes, Tripoli, Schenectady, Trompkins, Babylone, Londres, Sullivan et Naples passent sous vos yeux.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le progrès permanent de toutes ces localités. Là où le capitaine Basil-Hall avait laissé deux boutiques et une église, Hamilton trouve une bourgade; trois ans après, miss Martineau y trouve une petite ville; enfin Charles Dickens, deux années plus tard, y admire des hôtels, un théâtre, un mail, un port, une jetée. Cette rapidité de végétation sociale est le miracle de l'Amérique.

Tout cela pousse, si l'on peut se servir d'un mot très-vulgaire, comme des champignons. Nous avons l'avantage de voir ce monde politique se faire et s'arranger sous nos yeux. C'est un plaisir. Aussi ne devons-nous pas, si nous sommes équitables, demander à un peuple qui va si vite une société achevée, mais seulement le commencement, l'ébauche et la préparation d'une société. Ne vivez pas, à la bonne heure, dans une forge ou dans une maison qui se

bâtit, sous le coup des marteaux qui retentissent, sous l'ardeur des flammes qui pétillent, et parmi les Cyclopes qui ne pensent qu'à leur œuvre; mais ne leur imputez pas à crime cette activité puissante qui fait leur force et leur grandeur. Il est absurde de s'étonner qu'une nation si rapidement parvenue ait les défauts des parvenues, la susceptibilité, l'ostentation, la vanité, l'esprit de domination, l'inquiétude quant à l'opinion d'autrui.

On doit rendre cette justice à M. de Tocqueville, qu'il a fort bien observé les vices de cette société; on ne peut lui adresser qu'un reproche: c'est de n'avoir pas assez dit que la nôtre est vieille, et qu'elle ne peut sans danger s'inoculer les maladies de la jeunesse. Comme la plupart des écrivains de France et d'Amérique, M. de Tocqueville n'a pas osé braver notre tyran: l'opinion. La superstition de l'opinion nous menace; le culte des masses est à nos portes. Avant de les subir, il faudrait les élever et les ennoblir, ces masses aveugles. Déjà en Amérique, l'opinion, et la presse, son esclave, ont fait des ravages extraordinaires et accompli d'incroyables usurpations. Il semble qu'il faille à tous les peuples un tyran, et que la loi de l'humanité soit de se soumettre à un pouvoir; celle du pouvoir est d'abuser. Les Américains, tout en professant les principes démocratiques, ont créé le pouvoir de l'opinion, et s'y soumettent. Ce pouvoir en est arrivé à l'abus; comme il est du choix de la nation, elle l'encourage. Armée d'un journal, c'est-à-dire d'une des batteries de l'opinion, vous y pouvez impunément piller, tuer, assassiner. Veut-on savoir ce que peut un journal en Amérique? la récente anecdote que voici éclairera le lecteur.

Un créancier vient réclamer la somme qui lui est due; son débiteur se libère au moyen d'un couteau qui tue le créancier. Le cadavre reste sur le plancher. Pour se délivrer encore de ce nouvel embarras, le meurtrier, qui est un libraire, découpe le cadavre, le sale proprement, place les morceaux dans une boîte entre six couches de sel, cloue la boîte, la goudronne, l'enveloppe, la ficelle, l'étiquette, et y ajoute cette inscription: *Porc salé*.

Tout ceci se passe à Boston, chez les démocrates d'Amérique. La boîte est jetée à bord d'un vaisseau et expédiée je ne sais où. Par malheur, l'homme salé avait du sang, et le sel n'était pas en quantité suffisante; le sang coula, et la boîte ouverte envoya le libraire Colt (c'est son nom) répondre de son atroce cuisine devant un jury de citoyens américains. Trois fois jugé, trois fois remis en cause, toujours condamné, toujours vivant, il existait encore il y a peu de mois, et l'on s'intéressait à lui; ses parents étaient riches, ses amis puissants, il n'était pas de sang mêlé, il tenait d'une part au commerce, et d'une autre aux journaux. C'est là, ô philosophes, l'aristocratie de la démocratie. Un journal de New-York, dirigé par un nommé Bennett, ami de Colt, trouve la cause du saleur, du cuisinier humain, bonne et curieuse à défendre, et il la défend. Il ne nie pas la salaison, ce serait absurde et maladroit, il l'avoue. Apprentis avocats de causes noires, jeunes suppôts de ce grand art des alchimistes de la parole, instruisez-vous, et apprenez ce que peut l'opinion égarée.

Notre journal new-yorkiste s'y prend ainsi. Le lendemain du procès, son *premier-New-York*, en gros caractères, donne la description de la séance arrangée en mélodrame. « Voici la note, les morceaux, le couperet, les habits: quel supplice pour l'accusé! Voici sa femme, ses enfants, ses amis!

Pauvre nomme, dans quelle surexcitation et quelle ivresse se trouvait-il plongé quand il a salé son semblable ! » Les dix heures de supplice du criminel pendant le procès, sa douleur, son repentir, sa confession (confession fausse qui le disciple), occupent deux ou trois pages. Plus le journaliste va, plus il s'attendrit. « Subir une telle torture, dit-il, c'est avoir pansé d'une manière au moins suffisante. O Bennett ! dramaturge magnifique ! je n'ai pas lu deux de tes pages que je me sens convaincu. Ce vertueux assassin me fend le cœur. Lorsque le jury passe huit heures à délibérer, Colt ne devient pas seulement un objet de pitié, c'est un héros. O Bennett ! Colt étend son manteau sur les banquettes et s'endort paisiblement, pendant que sa mort ou sa vie se décide. Il dort, ce juste, et le président du jury vient, d'une voix tremblante, lui annoncer la sentence. Plusieurs membres du jury fondent en larmes, Colt est foudroyé. Enfin Bennett, l'admirable Bennett, s'écrie : « Sera-t-il pendu ? C'est la question. Lui accordera-t-on une révision du procès ? Et le gouverneur osera-t-il lui donner sa grâce ? »

Il n'a pas osé donner cette grâce, mais on n'a pas osé punir le meurtrier ; la main du bourreau n'a pas touché le protégé de l'opinion ; mais Colt s'est suicidé après trois ans de délais. Il faut lire ce que rapportent, au sujet de la presse en Amérique, tous les écrivains anglais et américains. Quelques citoyens des États-Unis ont eu le courage de dire la vérité, et ils ont couru des dangers très-réels. « La liberté de la pensée et de la parole, dit quelque part un philosophe allemand, ne semble pas faire de grands progrès sur la surface du globe. Déjà un Anglais m'a dénoncé à la malediction publique, comme ayant osé dire que Byron et Walter Scott écrivaient mieux que la plupart de leurs successeurs. Déjà un Italien de beaucoup d'esprit m'a livré à l'anathème italien, comme ayant avancé que la péninsule actuelle est un peu déchue. On m'annonce, et cela me flatte extrêmement, qu'ayant médité de la Chine, je serai prochainement mis en pièces par le mandarin Hou-lou-fou, qui prend la défense du pays des théières. Deux ou trois Américains des États-Unis ne suivront-ils pas son exemple, et serai-je pendu en effigie à Boston, comme l'a été récemment un voyageur qui avait déplu ? Le libre penseur ou se réfugiera-t-il bientôt ? Pour s'exprimer sans réticence sur une contrée quelconque, il faudra fonder une imprimerie dans une île déserte, du côté du pôle. La facilité et la rapidité des communications semblent avoir réprimé, au lieu de l'encourager, l'indépendance des idées, et bientôt l'on reconnaîtra avec étonnement que la typographie, ce second verbe de l'humanité, lui a été donnée, comme la parole, pour déguiser sa pensée. »

Il faut citer en Amérique quelques penseurs indépendants, quelques héros du courage moral, qui sont Clay, Webster, le docteur Channing, Fenimore Cooper et Garrison. Ce dernier a soutenu les droits de l'esclave au péril de sa vie. Mais dans un pays où personne ne veut servir, comment se passer d'esclaves ? Les sonnettes sont bannies, sous prétexte que cet usage est humiliant. Les domestiques, ou plutôt les aides (helps), car il n'y a pas de domestiques, vous laissent attendre des heures entières. Ce chapitre des domestiques est intarissable en plaisanteries plus ou moins bonnes ; chaque jour est témoin des plus originales aventures. Une maîtresse de maison attendait quelques amis à souper ; ils vinrent tard, les mets étaient déposés dans un de ces poêles portatifs destinés à en conserver la chaleur,

et placés dans le lieu du repas. Lorsque les convives entrèrent, on aperçut le domestique assis à table et démolissant, pour son usage personnel, une très-belle volaille. Aux reproches qui lui furent faits il répondit : « personne ne venait, tout aurait été froid. » Un autre laquais, dont miss Martineau raconte l'histoire, reçut de sa maîtresse l'ordre de ne rien faire et de ne rien dire pendant toute la soirée, mais d'examiner seulement si chacun avait du sucre et du lait dans son thé. Pendant deux heures à peu près, il accomplit fidèlement cette mission, puis il ouvrit la porte et s'en alla. Un remords le prit tout à coup, et, entrebâillant la porte, il s'adressa aux personnes qui occupaient un canapé situé à l'autre coin de la chambre : « Ohé, là-bas, cria-t-il de toutes ses forces, y a-t-il encore du sucre ? »

Ce n'est pas seulement dans les relations de domesticité que l'influence de la destruction des classes se fait sentir. Là, comme en France, le commerce et la production deviennent démocratiques, c'est-à-dire, s'abaissent. Les acheteurs ne se classent plus ; les consommateurs sont sur un pied d'égalité ; les fabricants et les vendeurs n'ont plus qu'un seul niveau. On fait vite et assez bien pour que la marchandise soit acceptée. On fabrique au pas de course ; on achète de même ; de là une médiocrité générale dans les produits. Qu'importe le plus ou moins de perfection ? Une teinte générale s'empare de ce pays aussi romanesque par les faits qu'il l'est peu par les mœurs. Ce mélange d'Allemands, d'Espagnols, d'Irlandais, d'Écossais, de Français, tombant à la fois dans la masse anglo-saxonne et hollandaise qui fait l'ancien fond de la colonie, devait donner les fruits les plus bizarres. Nullement. Ces couleurs hostiles s'amortissent et s'éteignent, comme la fusion de toutes les nuances aboutit sur la palette d'un peintre à une teinte grise et sans nom. Ce n'est pas qu'il n'y ait là-bas de terribles drames de la vie réelle. Du côté des montagnes Rocheuses, et vers les régions du Sud, la vie des colons est sauvagement à épouvanter ; la loi se tait ou reste impuissante. Il se fait dans ces solitudes des actions effroyables et inconnues. On s'est fort étonné en Europe de cette association indoustannique des Thugs et des Phanségars, qui étranglaient scientifiquement les voyageurs sur les grandes routes, et qui constituaient une secte religieuse. Le petit volume publié à Boston, et intitulé : *Vie de Murel et ses Confessions*, prouve que le même genre d'association, soumis à des combinaisons et à des lois plus raffinées, comme il convient aux petits-fils de la vieille civilisation européenne, existait, il y a cinq ans seulement, aux États-Unis. Même concours de volonté pour le mal et le lucre ; même cupidité, même secret, même irrégularité savante dans l'exécution des meurtres. C'est sur les bords du Mississipi que se passent en général ces terribles scènes ; fleuve boneux et sanglant, dont les vagues, dit un Américain, ont englouti plus de cadavres, et les rives caché plus de crimes qu'on ne le saura jamais. Certes, un écrivain de génie tirerait grand parti de la vie de Murel, de celle de Mike, des récits consacrés par les journaux à la perte des bateaux à vapeur *le Home* et *la Moselle*. Il suffit de parcourir les procès-verbaux des tribunaux, tels que les papiers publics les donnent, pour reconnaître les matériaux dramatiques dont l'Amérique regorge dans son état de fournaise où se forge, comme un fer rouge, la société de l'avenir.

Pour nous, en Europe, nous sommes forcés de nous en tenir à quelques originalités assez peu importantes, telles que la culture extraordinaire et merveilleuse de nos barbes.

Les Américains, gens actifs qui connaissent le prix du



temps et qui savent ce que coûte de minutes la propreté indispensable de ce bel appendice, ont en général le menton rasé de très-près. On ne trouve qu'en France les deux types prétentieux et originaux que voici :



Le grand bouillonnement américain laisse subsister, comme

je l'ai dit, quelques-uns des anciens traits nationaux : l'entreprenante énergie et la patiente audace du Saxon, la témérité indomptable du Normand, un *cockneyisme* exagéré, la vulgarité de Wapping, le calme stérile et l'égoïsme chiffré de Leaden-Hall-Street, la *smartness* aventureuse du *blackleg*, la rigueur formaliste et extérieure du puritain. La vieille nationalité anglaise n'a pas encore eu le temps de se rasseoir, de se raffiner et de se transformer totalement ; mais elle y parviendra, et bientôt on ne reconnaîtra plus sa descendance. Chaque jour, la métamorphose avance, et beaucoup de gens ne se doutent guère de ce qui se crée sous leurs yeux. En 1666, les germes d'une république remplissaient l'Amérique ; personne ne s'en doutait. Aujourd'hui, une Europe colossale se forme là-bas, et l'on n'y pense guère. Que deviendra cette civilisation puritaine, soumise à une éducation mathématique ? C'est la première fois que l'on tente un pareil essai, et que la philanthropie, les arts, la religion elle-même, se formulent par racines cubiques et par cosinus. Le capitaine Hall rapporte que les jeunes gens de l'école militaire de West-Point perdent leurs noms et sont classés mathématiquement comme des chiffres. Cette réduction de l'homme à l'état de chiffres fonctionnera-t-elle bien ? On le saura plus tard. Marriott donne une preuve curieuse de cette royauté du chiffre : deux jeunes femmes en diligence parlent de leur bonnet, et en parlent mathématiquement.

Une telle organisation sociale ne favorise point la littérature et n'en a pas besoin. Cette nation de fourmis laborieuses, d'abeilles actives, d'êtres humains, dont le mouvement de création est incessant, qui ne se donnent pas le temps de manger, qui méprisent le loisir, qui abhorrent le repos, est dans la situation la plus détestable pour l'art et la poésie. Elle compte cependant quelques imitateurs heureux de l'ancienne littérature anglaise. Comme orateurs politiques, Webster, Clay, Everett, Coss ; comme historiens, Bancroft, Schoolcraft, Butler, Carey, Pitkins, Prescott, Sparks ; les polygraphes Neal, Child, Stevens, Leslie, Sedgewick, Sanderson, Willis, Hall, Fay, Washington Irving ; les romanciers Paulding, Ingraham, Kennedy, Bird, Fenimore Cooper ; les poètes Drake, Longfellow, Sigourney, Bryant, Halbeck ; les légistes Kent, Story et Hall ; mais surtout l'homme courageux qui a dit aux Américains leurs dangers, qui leur a indiqué les écueils contre lesquels leur prospérité peut faire naufrage, le docteur Channing. Le grand caractère du talent manque à la plupart ; ils ne sont pas originaux. C'est un fait incontestable, que depuis l'introduction et le développement de l'élément démocratique en France, l'originalité s'y est également abaissée ; ni la France ni l'Amérique ne possèdent aujourd'hui d'écrivains aussi hardis que le furent Montaigne, Bacon, Sterne, Swift, Molière, Cervantes et Rabelais. C'est que le gouvernement des masses, chose étrange, ne développe pas la liberté de l'esprit ; il l'étouffe, et par une raison mathématique. Lorsque tous ont droit sur tous, quiconque se détache des autres blesse les droits de tous. Comment concilier l'originalité avec l'égalité ? L'élégance et l'exactitude, la magniloquence ou l'afféterie, pourront s'accorder avec de telles mœurs ; la liberté et l'originalité, jamais.

Faute d'une littérature et d'une poésie originales, on a essayé, en Amérique, cette littérature des stimulants et des caustiques, qui n'a pas encore dit son dernier mot en France, mais qui cependant marche, et ne va pas mal. Les Américains nous ont dépassés. Nos représentations dra-

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



Typographie d'A. René.

JEANNE D'ARC.

matiques n'ont pas atteint le degré d'excitation et de puissance obtenu récemment par un drame américain. C'est le chef-d'œuvre du genre que ce drame, qui doit désespérer les modernes créateurs; il a pour titre *les Régions infernales*, et l'on ne se lasse pas de le représenter dans toutes les provinces de l'Union. L'auteur n'a fait aucun frais de dialogue. Ce sont des damnés, des pendus, des chaudières, des supplices, des écartelements, des flammes rouges, des hurlements, des grincements; une obscurité mêlée de sillons de feu, des mares de sang, des sanglots plaintifs, des foules de malheureux plongés dans la poix bouillante, et des diables qui arrachent des lameres de chair humaine. Tout cela remplace Sophocle, Shakespeare et Corneille avec beaucoup d'avantage. Les Américains sont touchés de ce grand pathétique; ils n'ont pas le temps de lire; ils bâtissent, creusent des canaux, défrichent, labourent, et passent comme un éclair d'un bout de l'Amérique à l'autre. Un tel peuple ne peut pas être intellectuel; en fait d'art comme de poésie, la première condition, c'est le repos; seul il est fécond.

— — — — —
PETITES MORALES.
 — — — — —

CARNET D'UN VIEUX CURÉ.

Bruges. — Architecture du moyen âge. — Jeanne d'Arc.

BRUGES (1).

Il y a trois villes curieuses à visiter, trois cités à la fois mortes et vivantes, trois débris intéressants et bizarres, qui portent témoignage, au milieu de la civilisation moderne, des antiques splendeurs et des curieuses annales du moyen âge : c'est Bruges, Venise et Cordoue. La singularité et la grandeur éteintes des mœurs musulmanes établies en Espagne respirent encore dans cette dernière ville; on peut aller à Venise admirer les derniers restes d'une république sous le joug de laquelle une partie de l'Orient a tremblé. Mais peut-être la plus digne d'observation entre ces trois curiosités remarquables est-elle cette cité de Bruges, semi-espagnole, semi-flamande, mêlée de sévérité et d'élégance, de grâce et de bizarrerie. Arrêtez-vous en face de cet hôtel de ville dont les découpures fines et déliées le font ressembler à un bijou architectural. Quel ciseau hardi et à la fois ingénieux a fouillé ces ciselures, a disposé ces ornements, mêlé si habilement la coquetterie à la solidité? Voilà de quelles créations l'art et les temps chrétiens étaient capables. Aujourd'hui l'herbe pousse dans ces rues désertes; aujourd'hui le silence plane sur ces rues jadis animées par un si brillant commerce; et l'on doit savoir gré à l'artiste qui reproduit et conserve ces souvenirs périssables d'un monde qui fut si grand et qui s'efface tous les jours.

(1) Voy. la belle gravure au burin que les éditeurs du *Livre des familles* sont heureux d'offrir à leurs lecteurs.

PIERRE-PAUL RUBENS.

Combien l'on se tromperait si l'on jugeait le génie flamand d'après je ne sais quelle réputation factice de prosaïque simplicité et de fertilité vulgaire, à laquelle a contribué sans doute l'aspect de vastes plaines couvertes de moissons et des chaumières qui s'y trouvent semées. La Flandre, comme le prouvent si bien les édifices merveilleux de Bruges, d'Anvers et de Bruxelles; la Flandre, si éminemment chrétienne, est un des principaux centres de la civilisation artistique. De même que Raphaël est le représentant idéal de la grâce et de la beauté italiennes, Rubens est le symbole de la vie extérieure, brillante, de la force et de la fécondité belges. Aucune vie ne fut plus splendide et plus occupée que celle de Rubens. Ami des grands, bienvenu de tous, accueilli des rois, employé dans des missions diplomatiques, il produisit dans le cours de sa vie la somme vraiment prodigieuse de quatorze cent soixante et un ouvrages, dessins ou tableaux. La plupart des chefs-d'œuvre. Son habitation était un palais. De son atelier sortirent la plupart des illustrations artistiques du siècle suivant. Ce modèle des gentilshommes, des artistes et des gens d'esprit, méritait bien qu'une biographie spéciale lui fût consacrée; et nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs l'excellent ouvrage de M. Andre van Hasselt, intitulé : *Histoire de la vie et des ouvrages de Rubens*. Dans notre prochain numéro, nous donnerons le résumé complet de cette vie d'artiste si brillante et si bien remplie.

— — — — —
JEANNE D'ARC.

Au moment où le nom de cette héroïne retentit à la fois au collège de France et à la chambre des députés, rappelons ici ce grand souvenir chrétien, et empruntons à l'un des poètes de ces derniers temps le beau récit de sa mission divine. Jeanne d'Arc s'adresse en ces mots au duc de Bedford :

Prince, je vous dirai la simple vérité :
 Quand déjà les Anglais dévastaient ce royaume,
 Près des bords de la Meuse, et sous un toit de chaume,
 Mes parents m'élevaient à côté de mes sœurs,
 Et de la charité m'enseignaient les douceurs.
 J'étais dans l'âge heureux que la paix accompagne;
 Durant le jour j'allais de montagne en montagne
 Conduire nos troupeaux, ou, cherchant le saint lieu,
 Chanter devant l'autel les louanges de Dieu.
 Deux besoins de mon cœur, l'aumône et la prière,
 Remplissaient mes instants... Dans notre humble chaumière
 On me parlait souvent des maux de mon pays,
 De nos princes captifs, par leurs sujets trahis.
 Et moi, me confiant en la main qui délivre,
 Je me laissais relire, aux pages du saint livre,
 L'histoire du berger que protégeait le ciel,
 Ou Débora parlant pour sauver Israël.
 Bientôt d'affreux vainqueurs en nos champs accoururent,
 Nos troupeaux, nos moissons devant eux disparurent;
 Dans le fond des forêts il fallut nous cacher,
 Et du toit paternel deux fois nous arracher.
 Partout des cris, du sang, d'éternelles alarmes,
 Et je vis bien souvent, non sans verser des larmes,
 Nos soldats mutilés, que l'Anglais insultait,
 Tendre à la charité le bras qui leur restait.

Nous attendions la mort, nous la croyions prochaine.
 Un jour je m'arrêtai tremblante au pied d'un chêne ;
 J'y pleurai bien longtemps, et, tombant à genoux,
 Je m'écriai : Seigneur, ayez pitié de nous !
 Voyez nos rois proserits, nos villes alarmées !
 N'êtes-vous plus le Dieu qui commande aux armées ?
 Si nos fautes du ciel allument le courroux,
 Ne frappez que moi seule ; oui, je m'offre pour tous.
 Rendez, rendez la France à sa gloire première....
 Je parlais..... et soudain dans des flots de lumière,
 Au bruit miraculeux des célestes concerts,
 Une vierge des cieux m'apparut dans les airs.
 « Tes vœux sont exaucés ; lève-toi, me dit-elle.
 « Bergère comme toi, simple et faible mortelle,
 « J'ai porté la houlette, et priant dans mon cœur,
 « Protégé nos cités contre Attila vainqueur.
 « Paris rêvère en moi sa céleste patronne.
 « Le Seigneur te destine à la même couronne.
 « Et tu dois, délivrant nos remparts asservis,
 « Dégager les serments qu'il a faits à Clovis.
 « Il parle par ma voix ; son ordre ici m'amène.
 « Il ne veut s'appuyer d'aucune gloire humaine.
 « Et, n'offrant aux Français qu'un roseau pour soutien,
 « Son glaive deviendra visible près du tien.
 « Pars, Orléans l'appelle en sa fidèle eucante,
 « Et le front de ton roi demande l'huile sainte. »
 La vision céleste à ces mots s'évola ;
 Mais ses feux m'enbrasaient, oui, je les sentais là.
 Je portais dans mon sein sa promesse gravée ;
 Je brûlais pour la palme à mes mains réservée :

Affranchir son pays est un bien précieux,
 Qu'on ne refuse pas lorsqu'on l'obtient des cieux.
 De ce don solennel chaque jour plus éprise,
 J'embrassais en espoir l'héroïque entreprise,
 Mes jours étaient troublés, mon sommeil sans repos ;
 J'agitais sur mon front d'invisibles drapeaux,
 Et je ne pouvais voir, dans mes saintes alarmes,
 Un panache ennemi sans demander des armes
 Surpris de mes transports, ignorant mon dessein,
 Mes parents effrayés me pressaient sur leur sein.
 Dans les bois, dans les murs de notre sainte chapelle,
 Toujours la même voix... « Dieu t'attend... Dieu t'appelle ! »
 Je partis...

BEDFORD.

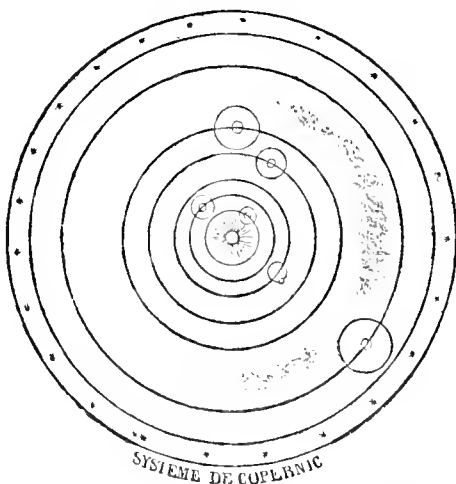
Quels guerriers conduisirent vos pas ?

JEANNE D'ARC.

Ceux qui m'accompagnaient ne me conduisaient pas.
 C'est moi qui, dirigeant leur escorte invincible,
 Leur montrais une route à tout autre impossible.
 Dans le camp des Français régnait un morne effroi,
 Tous pressaient en pleurant l'exil du jeune roi.
 J'arrive, un cri de guerre au même instant s'élève...
 De Martel dans Fierbois on court chercher le glaive ;
 Nous marchons, et ma voix fait passer dans nos rangs
 Ces transports enflammés qui chassent les tyrans.
 Voilà, prince, quelle est l'histoire de ma vie :
 Je n'ai point mérité qu'elle me soit ravie.
 Ce ciel qu'on ose ici m'accuser de trahir
 Avait tout commandé : je n'ai fait qu'obéir.

CHRONIQUES ET LÉGENDES DU MOYEN AGE.

COPERNIC (1).



La veille de la Saint-Nicolas, une société de parents et d'amis s'était réunie le soir dans la petite maison que pos-

(1) Tradition traduite de l'allemand. Nous plaçons dans le cours du récit, pour l'instruction de nos jeunes lecteurs, la représentation figurée des divers systèmes astronomiques.

sédait à Bologne Nicolas Copernic, afin de célébrer avec lui la fête de son patron et la sienne en même temps. Deux vieilles cousines du grand homme, qui demeuraient avec lui, avaient résolu de jouer devant lui, à cette occasion, une petite comédie allégorique ayant pour sujet la récente découverte de cet immortel astronome. Les préparatifs scéniques étaient déjà presque entièrement terminés, lors-

qu'un homme assez pauvrement vêtu se présente, demandant comme faveur d'assister à la représentation qui allait avoir lieu ; sur un geste affirmatif de Copernic, il s'assit au milieu d'un groupe de spectateurs.

Le maître présidait cette assemblée, assis dans son grand fauteuil, la tête couverte de la classique calotte noire, et il conversait avec son ami d'enfance, le seigneur Jacques Battista, qui était parti de Milan on il remplissait les fonctions de professeur, pour prendre sa part du divertissement. La majorité des assistants se composait de figures vénérables, sur lesquelles il était facile de lire que des sciences abstraites et l'étude de l'astronomie étaient pour beaucoup dans les rides qui les sillonnaient profondément. Connaissant leur amour pour ce qui se rattachait au progrès des connaissances humaines, Copernic n'avait pas hésité à leur dévoiler la grande révolution qu'il avait opérée dans le royaume céleste. Robert et Paul, deux jeunes gens qui achevaient leur éducation à Bologne, étaient les seuls étudiants qu'il eût admis à cette soirée, et encore s'il l'avait fait, c'est qu'il n'ignorait pas qu'ils étaient attirés vers lui, bien plus par leur amour pour sa petite nièce Sophie, charmant enfant de seize ans, qui croissait à Tombre des ailes protectrices des deux vieilles filles, que pour leur amour pour l'astronomie.

Nous craindrions d'abuser de la patience de nos lecteurs si nous essayions de leur donner une idée exacte et circonstanciée de la comédie qu'on va jouer, ou pour mieux dire, qu'on joue en ce moment devant le vieux professeur. Nous nous contenterons de leur en tracer une courte esquisse. Les deux cousines, Geneviève et Thérèse, remplissaient, l'une le rôle de la Terre, l'autre celui du Soleil ; d'autres artistes du même genre remplissaient les Planètes, et le chœur se composait des Etoiles fixes et des Etoiles errantes. La Terre est assise sur son trône, recevant avec orgueil les hommages de ses vaisseaux, qui, tous, dérivent humblement des courbes autour d'elle. Mais bientôt, égrisé par Jupiter et par Saturne, le Soleil se révolte contre la Terre, et, après de longues vicissitudes et des scènes plus longues encore, il parvient à l'emporter, et à forcer la Terre à tourner autour de lui.

Le maître avait ri de bon cœur pendant cette allégorie dialoguée, et, à chaque fois qu'il avait aperçu une allusion aux savants, ou à son ennemi le vieux docteur de Padoue, il n'avait pas manqué de faire à Battista un signe d'intelligence. Il s'essuya encore les yeux, et les cousines commençaient à enlever l'attirail scénique, lorsqu'une forme fantastique, se glissant comme une apparition entre les lampes et les planches, se posa d'une manière tragique, et, au grand étonnement de toute l'assemblée et des acteurs eux-mêmes, qui ne comptaient pas sur ce nouveau camarade, adressa à Copernic l'allocution suivante :

Infâme nécromant, dont la main téméraire
De son trône éternel précipite la terre !
Il n'est point d'anathème, il n'est point d'échafaud
Capables de payer tes horribles travaux !
Impitoyable fils, dont l'adresse perfide
Pour flatter le soleil commet un parricide,
Tu chercheras en vain à fuir ton jugement.
Tu porteras le deuil jusqu'au dernier moment,
Et le bras de la terre indignement trahie
Pèsera lourdement sur ta tête d'impie.
Maudit soit Copernic quand Copernic mourra !
Hors de son sein alors la terre le vomira,

Et le ciel, indigné de sa coupable audace,
Au milieu des démons lui marquera sa place.

Ces vers, déclamés avec énergie, jetèrent l'effroi dans l'âme des auditeurs ; l'orateur avait disparu, et l'on mettait en délibération s'il ne serait pas à propos de courir après lui et de s'assurer de sa personne, lorsque, en tournant les yeux du côté de Copernic, on s'aperçut qu'il riait de cet épilogue d'aussi bon cœur qu'il avait ri de la pièce.

« A quoi bon vous occuper de ce qu'a dit un fou ? s'écria-t-il en remarquant la tristesse qui se peignait sur tous les visages. On ne peut plaire à tout le monde ; les uns veulent ceci, les autres veulent cela ; il est très-difficile d'avoir raison, mes bons amis, et quand on a ce bonheur, il faut laisser clamer tous ceux qui ont tort.

— Je ne serais cependant pas fâché, répondit Jacques Battista, de savoir quel est cet avocat. Il s'est servi d'expressions qui m'ont déchiré le cœur : ne dirait-on pas à l'entendre que vous êtes un horrible pécheur, plus criminel que qui que ce soit au monde ; qui ne devez jouir d'aucun repos, ni sur la terre, ni dans la tombe ?

— Sans doute, répliqua l'astronome ; c'est cela qu'il a dit. Mais, croyez-moi, sous l'habit de ce prophète de malheur, se cachait, j'en suis sûr, un de mes écoliers, ou quelque envoyé de cette âme damnée du docteur de Padoue. Mon secret n'a pas été plus loüé ; par conséquent, mon ami, n'ayez aucun souci de toutes ces menaces. »

Ce même jour, vers minuit, Copernic, encore assis au milieu de ses globes et de ses instruments, poursuivait la solution d'un problème, pendant que le reste de la maison s'abandonnait au repos. Tout à coup il entendit marcher avec précaution sur l'escalier, et, avant qu'il eût pu se remettre de la surprise qu'une visite aussi tardive lui causait, il vit s'approcher de sa table un homme enveloppé d'un large manteau, dans lequel il reconnut, avec une surprise plus grande encore que la première, le neveu du duc régnaunt, le prince Bénédicet. Il se leva, et aperçut sur sa physionomie régulière, mais pâle par le feu des passions, des nuages de colère et de mélancolie. Le prince remarqua l'étonnement et l'inquiétude de l'astronome, il soupira, et, se jetant dans un fauteuil, il dit après une courte pause :

« Je viens bien tard chez vous, maître Copernic ; mais j'y suis forcé par une prophétie qui m'a été faite, il n'y a que quelques heures, et que je ne puis comprendre, quoique je l'aie tournée dans tous les sens. J'étais étendu sur un sofa dans l'antichambre de la duchesse, fatigué de l'uniformité de mon service, ennuyé des exigences de l'étiquette, dégoûté peut-être même de la vie ; mes sens étaient plongés dans une espèce d'atonie que suivit bientôt un profond assoupissement. Les objets extérieurs se transformèrent fantastiquement devant moi, et la gaze riante des songes se souleva à mes yeux. Des splendides appartements du palais, mon esprit se trouva transporté dans les sombres caveaux de la cathédrale de Saint-Marc, ou reposent les ossements de mes ancêtres ; là, entouré de cercueils brisés, j'étais, seul vivant, au milieu de tous ces morts couronnés, moi qui n'ai point de couronne à espérer.

« Je m'aperçus bientôt que les portes de l'édifice s'ouvraient, des flots de lumière y pénétrèrent, et au milieu d'eux je vis s'avancer de mon côté une femme céleste : c'était Annonciade, la jeune sœur du duc. Elle s'approcha de moi, et, d'un geste où se peignaient tout à la fois la di-

goût, la grâce et l'amour, elle m'indiqua le ciel. Je levais les yeux; les voûtes du temple avaient disparu, à leur place je ne vis plus qu'un ciel magnifiquement étoilé; et sur mon front reposait, comme un riche diadème, la constellation d'Orion, l'astre qui préside aux destinées de ma maison. Imagine-toi, maître, quels sentiments m'agitaient. Eldon! de tant d'éclat j'éprouvais des vertiges, et je fus obligé, pour ne point tomber, de m'appuyer sur un sarcophage.

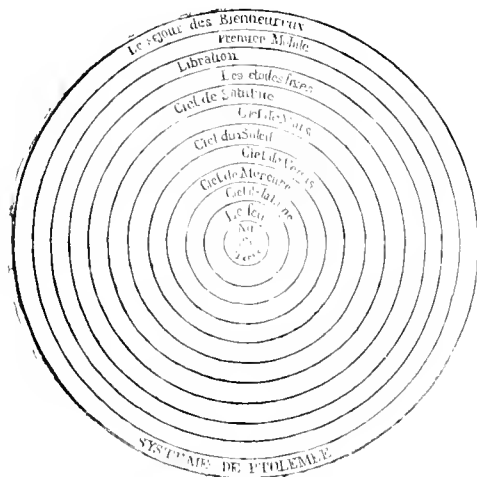
« C'est mon système qui couronnera de gloire notre époque, répondit le maître. Mais par quelles douleurs l'un et l'autre achèterons-nous ce résultat? Que suis-je aux yeux de mes contemporains? un astrologue, un novateur, un fou!... La postérité nous vengera. »

Il eut de la peine à se remettre de son émotion, et il se passa quelque temps avant qu'il pût reprendre le cours de ses travaux.

Giuseppe, le famulus du maître, avait reçu l'ordre des cousines de reporter au couvent les costumes de théâtre qui avaient servi à la représentation de la veille; car, d'ordinaire, ce n'était que là qu'une garde-robe théâtrale pouvait se monter, les bons pères ayant toujours en réserve, pour la célébration des mystères, des costumes de tous genres. Lorsque la figure si bien connue du vieux serviteur se montra à la porte de l'anberge dont il était un des plus zélés habitués, un murmure général de satisfaction l'accueillit; ce fut à qui lui ferait place, ou lui donnerait un verre.

« Que Dieu te bénisse, Giuseppe, lui cria l'homme rouge et rond qui remplissait les fonctions de somnolier.

— Je ne veux pas qu'on m'appelle Giuseppe, répondit l'arrivant; je ne puis pas souffrir cette grossière prononciation. Ne vous ai-je pas dit cent fois que je me nommais Pierre-Jean-Craîns-Dieu-Joseph Bertel, natif du superbe



Magdebourg, où vivent les femmes les plus vertueuses et les plus beaux hommes?

— On s'en aperçoit bien, répartit un marchand en jetant un regard malin sur la figure grêlée du famulus, et sur ses jambes flageolantes. Eh bien, voyons, qu'avez-vous fait de tous ces habits, honnête Joseph Magdebourg? Avez-vous joué quelque mystère?

— Un mystère? répéta Joseph ironiquement. Vraiment, oui! Croyez-vous que mon docte maître puisse trouver du plaisir à toutes ces babioles que vous appelez comédies, et dont vous nous régalez si souvent? Nous avons un goût un peu plus raffiné; et c'est une tragédie astronomique qui a été représentée chez nous. »

Tous les habitués se récrièrent à ce titre, et demandèrent tous d'une voix ce que cela voulait dire. Joseph posa son doigt sur sa bouche, et répondit avec gravité :

« Je ne veux pas abuser d'un secret, et vous ne saurez rien. Seulement, pour rapprocher un peu de moi votre ignorance encroûtée, je vous dirai que, dans notre tragédie, nous avons démontré de la manière la plus claire, que la terre est une boule qui tourne, et qui a toujours tourné depuis le commencement du monde.

— Oh! oh! répondit un soldat; la terre qui tourne. Voilà du nouveau. Joseph de Magdebourg.

— Assurément, répliqua l'orateur. Notre terre, cette bonne grosse terre sur laquelle nous marchons, eh bien, elle tourne, et autour du soleil encore.

— Expliquez-nous ce mystère? demande un forgeron aux épaules herculéennes. Par saint Pierre! j'aime à croire que tu ne te joues pas de nous. Que veux-tu dire par ces mots: la terre tourne?

— Attention, dit d'un air doctoral le petit vieux. Supposez mes amis qu'il fût donné à quelqu'un de s'élever dans l'air au-dessus de la ville de Rome, comme font les grues, les cigognes, les hirondelles et autres oiseaux voyageurs privés de raison, cette personne serait bien surprise de s'apercevoir, au moment où elle contemplerait avec le plus d'attention les églises, les palais et les jardins de cette noble capitale, que les tours et les sommets de ses édifices s'inclinent insensiblement et finissent par disparaître entièrement à ses yeux, se trouvant remplacés par d'autres vues telles que des rivières et la mer elle-même; ce qui ne laisserait pas que d'être fort drôle à voir. Si ce voyageur aérien est une buse comme les oiseaux que je viens de citer, et s'il n'a aucune teinture de l'art divin de l'astronomie, il prendra tout cela pour un jeu de son imagination ou de ses sens, tandis qu'un homme instruit se convaincra par là que la terre tourne avec tout ce qu'elle porte, et tout ce qu'elle renferme. Mais vous, là-bas, respectable maître forgeron l'armurier, qu'avez-vous à remuer incessamment vos gros poings? Pensez-vous que les bûches aient meilleure grâce à la lumière?

— Je pense, répondit le colosse, que tu te gausses de nous avec tes visions, tes grues et ta figure de fromage de Hollande. Voyons un peu, monsieur le savant; si la terre tourne, comment se fait-il que nous puissions nous tenir debout sans tomber?

Cet argument parut victorieux, et tous les regards se portèrent sur Joseph, qui haussa les épaules de pitié, et répliqua.

« Homme matériel, et les lois de l'équilibre, de la gravitation! D'ailleurs ne voyez-vous pas tous les jours des personnes qui disparaissent sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues? c'est qu'elles ont perdu leur équilibre, et qu'elles sont tombées je ne sais où, en Chine peut-être? Vous rappelez-vous ces huit scélérats que le podestat avait fait conduire ici sous bonne escorte et qui n'étaient nulle part le lendemain? Eh bien, ces malheureux auront perdu leur équilibre, et voilà ce qui vous prouve que la terre tourne.

— Que la tarentule le pique, repartit un tailleur dont le nez bourgeonné indiquait de fréquents rapports avec Bacchus. Notre ami Joseph-Craius-Dieu de Magdebourg, a raison, je m'aperçois bien que je ne suis pas solide sur mon banc, et que je chancelerais si j'essayais de marcher ! c'est la terre qui tourne.

— Allons donc, s'écria l'hôte en colère. Voilà soixante ans que je suis établi ici, et jamais je n'ai entendu parler de semblables choses. Moi, qui sais tout ce qui se passe, j'ignorerais que la terre tourne.

— Pauvres gens ! répondit Joseph avec compassion. Vous vivez dans un sac, la lumière ne frappe point vos yeux !...

— Ignorants ! interrompit une voix sourde. « C'était un homme bien maigre et bien pâle qui s'était glissé dans la salle sans être aperçu. Ces deux mots suffirent pour que chaque auditeur fit quatre pas en arrière en se signant dévotement. Dès ce moment, Joseph et l'interrompteur demeurèrent seuls au milieu du cercle ; mais le premier, qui tout cela n'avait nullement ému, répondit avec colère.

« Sans doute, pour vous autres pédants, les arts et les sciences ne peuvent bouger ! Mais patience. »

Le pédant se redressa et quitta l'hôtellerie, non sans avoir jeté un regard plein de feu sur le vieux serviteur de Copernic.

« Qu'avez-vous fait là ? lui dit l'hôte à l'oreille. Ignorez-vous que de semblables choses ne doivent pas se dire, même en plaisantant ? Ami, songez-y bien, vous et votre maître vous faites trop de bruit dans la ville. Prenez garde. »

Joseph se préparait à répondre à cette amicale recommandation, lorsque son attention fut détournée par l'entrée d'un personnage extraordinaire.

C'était un homme vêtu pauvrement ; son visage même était sillonné de rides, mais il était facile de voir qu'elles avaient été creusées plutôt par d'atroces souffrances que par l'âge ; son corps, qui avait dû être élancé autrefois, était maintenant courbé et perclus d'un côté. Ses yeux, qui erraient vaguement çà et là, indiquaient suffisamment que la raison l'avait abandonné. Il eût été difficile de trouver quelqu'un d'un aspect plus horrible. Cet être difforme se traîna lentement et péniblement vers une table écartée que l'hôte lui indiqua, et, quand il eut pris place, celui-ci dit à Joseph :

« Vous avez là devant vous un témoignage vivant de ce que je vous disais tout à l'heure : cet homme qui erre ici comme un fantôme autour de nous, dont la figure et le corps offrent les traces d'une affreuse dévastation, était, il n'y a que peu d'années, un homme superbe, célèbre par ses avantages physiques autant que par sa science ; il était admis dans la société des princes ; partout on admirait sa profonde érudition, et l'agrément de sa conversation. Eh bien, une nuit, une seule nuit, Joseph, une nuit de torture a fait un cul-de-jatte d'un Antinoüs, du favori des princes le jouet du peuple et des enfants, et du savant un insensé. O mon bon Joseph, la lampe soitaire brûlait souvent aussi à minuit dans son cabinet ; il feuilletait incessamment aussi de lourds in-folio ; il avait aussi un petit domestique rabougri comme vous ; il avait aussi découvert de belles choses ; mais ces découvertes ne plurent point aux docteurs en grec, et tout cela finit comme vous voyez. A bon entendre, salut. »

Joseph ne remarqua de tout ce discours que l'épithète de rabougri qui lui avait été appliquée, et il s'écria avec colère

en repoussant l'hôte : « Oni, vous avez raison, mon maître. »

Après avoir proféré cette menace, qui fit rire les uns, et qui lâcha les autres, le petit homme quitta l'hôtellerie.

II

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la représentation de la comédie allégorique et la scène que nous venons de raconter ; maître Copernic était encore, comme l'autre fois, assis la nuit dans son cabinet, et travaillait. Il examinait avec un plaisir visible des cercles tracés sur une feuille de papier, lorsqu'un domestique de sa maison se précipita, pâle et hors d'haleine, dans sa chambre.

« Qu'as-tu Gnecco ? demanda le vieillard. Quelles nouvelles m'apportes-tu si tard ?

— De mauvaises, maître. Il y a en bas un envoyé du duc, accompagné de deux hommes, qui vous apporte l'ordre de le suivre à l'instant même au palais.

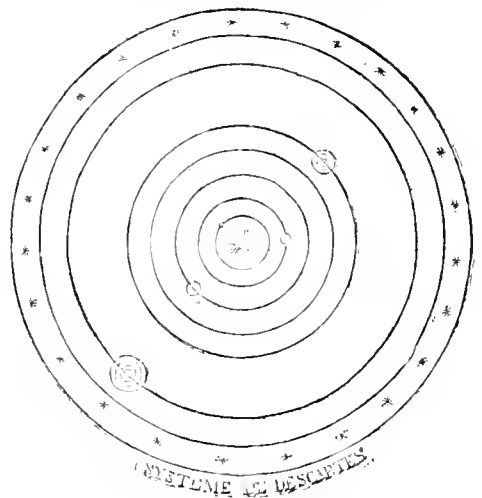
— Cette nuit ? tu rêves encore sans doute.

— Maître, plutôt à Dieu que je rêve. Mais il n'est que trop vrai ; j'ai eu toutes les peines du monde à les empêcher de monter jusqu'à vous, au risque de réveiller toute la maison.

— Eh bien, donne-moi mon manteau, mon chapeau et ma canne. »

Le domestique obéit, mais avec tous les signes de la plus vive frayeur.

« Ne te désole pas, continua Copernic, et ne réveille personne : c'est sans doute une observation astronomique que me demande Son Altesse ; elle veut profiter du



beau ciel étoilé que nous avons cette nuit. Je ne serai pas longtemps. »

Il eut beau dire, il ne parvint pas à rassurer le vieux serviteur, qui, descendu avec lui, vit son maître échanger quelques paroles avec les envoyés du duc, et sortir avec eux de la maison.

L'astronome qui, dans le fond de son cœur, n'était pas aussi tranquille qu'il s'était efforcé de le paraître devant Gnecco, prit cependant courage lorsqu'il se vit conduire dans un des appartements du palais, où se trouvaient réunies toutes les inventions du luxe. Après s'être promené quelque temps de long en large, le sommeil finit par s'em-

parer de lui, et il ne se réveilla que le lendemain matin, lorsque le capitaine de garde ouvrit la porte de sa somptueuse prison, et y introduisit un jeune homme qui n'était rien autre que l'étudiant Paul, un des adeptes du vieux professeur. Celui-ci, pour ôter tout soupçon de connivence à l'officier qui était resté dans la chambre, dit à Paul avec gaieté, de parler librement, et de ne rien lui cacher de ce qu'il avait sur le cœur.

« Nous sommes tous inquiets de vous, répondit l'étudiant. Nous ne savons ce que signifie votre brusque enlèvement. Nos deux cousines sont inconsolables, et elles ont résolu de venir se jeter aux pieds du souverain pour lui demander votre liberté, pourvu que vous approuviez leur projet. »

Copernic secoua la tête, et dit que, quant à lui, il regardait une pareille démarche comme inutile, attendu qu'étant innocent, il n'avait rien à redouter de la justice du duc. En conséquence, il pria le jeune homme de recommander aux deux cousines de ne point se mêler de cette affaire, et il le chargea, de plus, de les embrasser de sa part, ainsi que le vieux Battista.

A ce nom, l'étudiant se rapprocha du maître, et lui dit que ce professeur lui avait remis pour lui son auteur favori, afin qu'il se consolât dans sa solitude en le lisant. C'était Pindare.

Au moment où Copernic tendait la main pour prendre le livre, l'officier le devança, et se mit à feuilleter le volume.

« Ce sont des prières latines, dit-il ensuite, vous pouvez les lire. »

Et il lui rendit Pindare.

Lorsque l'astronome fut seul, il se hâta de compulsuler le livre, et, ainsi qu'il s'en était douté, il y trouva le billet suivant de son ami.

« Tu as été trahi de la manière la plus épouvantable. Tes « ennemis de Padoue ont trouvé le moyen de représenter, « aux yeux des professeurs de Bologne, ta sublime dé- « coverte comme une conspiration. Les savants sont « contre toi. Notre unique espoir est dans le duc qui, « par bonheur, est dans nos murs. Si tu peux parvenir à « être admis en sa présence, le seul parti qui te restera à « prendre, sera de te rétracter, et de déclarer faux tout ce « que tu as avancé comme vrai. Que t'importe ? Ta décou- « verte n'en subsistera pas moins, et quand une fois tu « seras loin de cette terre de préjugés et de superstitions, « tu pourras te prononcer sans danger. »

« Non ! non ! s'écria Copernic, après avoir lu le billet. Non, non, cher mais timide ami, je ne veux pas que, pour moi et pour quelques misérables jours qui me restent à vivre, la lumière demeure plus longtemps sous le boisseau. Je prétends conserver intact le mérite de ma découverte, si petit qu'il soit, et la prun ne m'apportera jamais mentir à moi-même. Le savant doit être toujours prêt à mourir pour sa doctrine, comme le soldat pour son drapeau ; je n'apostasierai jamais. »

Au bout d'une heure, le capitaine de la garde vint, et pria le vieillard de le suivre dans les appartements du duc. Il obéit, et, le courage retrempé par la lutte qu'il venait de soutenir mentalement, il entra d'un pas ferme dans une vaste salle, au milieu de laquelle il aperçut une longue table couverte de papiers, et entourée de plusieurs scribes. Copernic apprit par son guide qu'il se trouvait dans l'appartement du secrétaire intime du duc, et que le professeur Robert, qui remplissait cet emploi, arriverait dans un mo-

ment. L'astronome connaissait à fond ce secrétaire ; il savait que son esprit était étroit, que son dévouement au duc était sans bornes ; mais il se rassura en voyant entrer avec lui un jeune savant, Vincent de Burtola. Cet aimable jeune homme avait été quelque temps l'élève de Copernic, qui avait reconnu en lui de grandes dispositions, et surtout un amour pour les sciences abstraites qui faisait présager qu'avant peu d'années, il occuperait un des premiers rangs parmi les savants. Mais, nommé depuis peu gouverneur d'un des jeunes princes de la maison ducal, il ne quitta presque jamais le palais, et il était difficile de savoir si le séjour de la cour n'avait pas gâté son cœur et sa tête. Deux autres hommes, dont l'un avait une figure toute ronde, et l'œil perfide et méchant, entrèrent en même temps ; seulement ils restèrent debout près de la porte, et l'on pouvait les prendre pour des officiers de la maison du duc.

Robert, après avoir fureté dans les papiers qui étaient étendus sur la table, et échangé quelques mots avec les scribes, fit signe au vieux astronome d'approcher davantage. Quand il fut près de lui, le dialogue suivant s'établit entre eux :

« Comment vous appelez-vous ? Qui était votre père, et où êtes-vous né ?

— Nicolas Copernic, mon révérend ; mon père était un honnête bourgeois de la ville de Thorn, et c'est dans cette même ville que j'ai reçu le jour.

— Pourquoi avez-vous quitté votre patrie pour venir dans ce pays ?

— La célébrité des savants italiens, et particulièrement celle des savants de Bologne, m'a engagé à faire ce voyage. »

Le moine s'agita dans son fauteuil et marmotta entre ses dents.

« Que n'a-t-il plu aux puissances que vous fussiez resté dans votre pays ! Scribes, faites attention maintenant à la question que je vais faire. Le bruit s'est répandu, Nicolas Copernic, que, pendant ton séjour ici, tu as fait de savantes recherches, au moyen desquelles tu aurais découvert un secret de la nature, dont jusqu'ici personne ne s'était encore douté : est-ce vrai ? »

Les deux hommes placés près de la porte se parlèrent à l'oreille en riant ; mais le savant jeta sur eux un regard menaçant, et leur imposa silence.

« Oui, répondit le savant avec joie, c'est la vérité, mon bon ami. Cependant je suis obligé d'avouer que les anciens auteurs ont, dans plusieurs ouvrages, donné une idée confuse de la chose ; mais je puis dire que c'est à moi, et à l'aide de mes amis, que le monde sera redevable de la grande découverte que j'ai en le bonheur de faire.

— Et quelle est cette découverte ? » demanda le gros secrétaire intime, après une pause.

Le groupe voisin de la porte recommença le même manège : le jeune homme se redressa dans son fauteuil pour mieux entendre ; et Copernic songeait à l'importance qu'allaient avoir pour lui les mots qu'il devait répondre, lors qu'une porte s'ouvrit, laissant voir, dans son embrasure, une tête couverte de cheveux rouges, avec un nez de perroquet et deux yeux ternes qui se tournèrent, avec une vague expression de curiosité, sur l'interpellé. Celui-ci ne reconnut pas d'abord le duc ; mais dès que sa mémoire l'eut mieux servi, il se prépara à lui présenter ses respects, ce à quoi s'opposa Robert avec sévérité ; la tête

rouge restait toujours entre les deux portes entre-baillées, et l'on entendait, au milieu du silence profond qui régnait, ces paroles venant du cabinet voisin.

« Voyons, que va-t-il dire ? Qu'allons-nous apprendre ?

— Tu ne réponds pas ! repartit le père, en se tournant tout à fait du côté de l'astronome.

— Mon révérend, répondit l'interrogé, vous savez vous-même que, dans le vaste champ des connaissances humaines, plus d'un épi se présente à l'œil charmé du savant, lequel serait de peu d'importance pour un courtisan ou pour un prêtre ; ma découverte ressemble à un épi : c'est une perle pour moi, pour le reste du monde ce ne sera peut-être qu'un caillou. Songez que je ne m'occupe dans mes travaux que du globe de feu qui est là-haut ; est-il un amusement plus innocent ?

— Vous éludez l'aveu que je vous demande ; ne prenez pas tant de circonlocutions, et dites-nous tout simplement quelle est la découverte que vous avez faite. »

La tête rouge, qui était rentrée dans le cabinet, reparut à la porte, et les courtisans lui firent place.

« J'ai découvert une nouvelle planète, répondit enfin en hésitant le vieillard.

— Ah ! ah ! Et comment s'appelle-t-elle ?

— Vous la connaissez parfaitement, mon révérend père. »

Le jésuite prit un peu de terre dans un vase de fleurs, et l'éparilla sans rien dire sur le papier que parcourait des yeux Robert. Copernic ne put s'empêcher de sourire à cette démonstration muette de sa découverte, mais le secrétaire intime n'y fit pas attention, et se hâta à secouer le papier sali.

« Je la connais, moi, répéta ce dernier. Vous vous trompez, maître : comment pourrais-je avoir la moindre idée d'une chose qui brille sur ma tête, à plusieurs centaines de milliers de lieues de moi ? Je ne passe pas les nuits comme vous à étudier les astres. Encore une fois, comment se nomme votre découverte ? »

Le savant répondit avec un sourire.

« Mon père, vous devez pourtant connaître la grande chambre où vous traitez vos affaires, l'endroit où vous vous livrez au repos ?

— Sans doute ; eh bien, après ?

— Alors, vous connaissez aussi ma planète. Il n'y a entre elle et vous que la distance de cette fenêtre au jardin que vous voyez là-bas.

— Par Homère ! je crois que vous vous permettez de plaisanter avec moi ! »

On rit bien fort dans le cabinet.

Le secrétaire intime se leva, s'essuya le front, appela un domestique, lui donna un ordre, et se rassit en disant :

« C'est bien, puisque vous êtes si discret, nous allons voir si votre serviteur Joseph aura la langue plus déliée. »

Comme il achevait ces mots, Copernic vit avec étonnement entrer dans la salle son pauvre vieux domestique, tout pâle et entouré de gardes. Joseph jeta un regard timide sur son maître, et garda le silence. Celui-ci, qui n'avait pas souffert tant qu'il ne s'était agi que de lui, commença à sentir son sang bouillonner plus vite en pensant aux mauvais traitements dont son pauvre famulus avait pu être accablé.

« Allons, vieux bavard, dit Robert, avouez-nous ici ce que tu as dit publiquement et de ton plein gré, des secrets de ton maître. Ne cherche point à équivoquer, car il pourrait t'en arriver malheur.

— Très-vénéré savant, répondit le petit vieux, après avoir tour à tour regardé son maître et chacun de ceux qui assistaient à l'interrogation, que voulez-vous que j'avoue ! Quels secrets puis-je avoir à confesser ? N'est-il pas là celui à qui seul il appartient de se prononcer sur les choses d'art et de science ? Vous m'avez très-bien dénommé : oui, je suis un vieux bavard, un homme qui, tout âgé qu'il est, n'a pas encore quitté ses souliers d'enfant, qui ne sait ce qu'il dit, et dont il ne faut pas croire un mot.

— Maudite engeance ! dit entre ses dents le secrétaire intime. J'aimerais mieux démolir la ville de Bologne et la rebâtir, plutôt que de continuer ce métier pendant une heure de plus. Allons, scribe, lisez-lui ses crimes. »

L'un des hommes, assis autour de la table, prit une feuille de papier et lut d'un ton nazillard :

« Le famulus Giuseppe Bartelli... »

— Je vous en supplie, interrompit vivement Joseph, ne m'appellez ni Giuseppe, ni Bartelli, je me nomme tout bonnement Joseph Bartel, et voilà tout.

— Silence, dit Robert. »

Le scribe continua :

« . . . Avoue que, dans la maison de son maître, sise « dans cette ville de Bologne, ont lieu des représentations « de comédies obscènes ; deuxièmement, que sondit maître « a inventé des moyens magiques, à l'aide desquels il peut « contraindre le soleil à demeurer en place ; troisièmement, « qu'il a enlevé des mains des agents du podestat, huit scélérats qu'ils conduisaient en prison ; quatrièmement... »

— Assez pour le moment, interrompit Robert. Qu'il réponde d'abord à cela. »

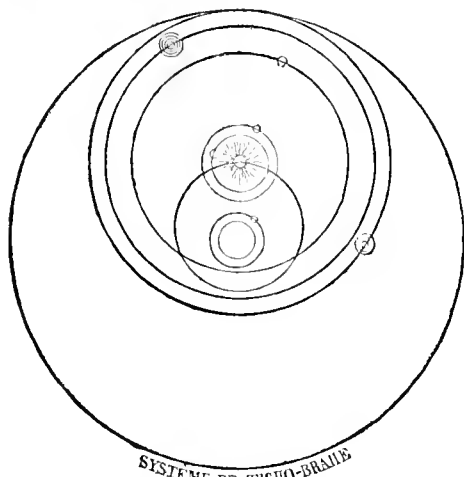
Joseph se tourna respectueusement du côté de son maître, le salua, et, son tour d'esprit goguenard l'emportant sur la crainte, il lui dit :

« Pardonnez-moi, très-honoré maître, si je me permets de parler science devant votre docte présence ; mais, vous le voyez, ces révérends seigneurs me forcent à me dépouiller de mon manteau de modestie, et à paraître devant eux dans tout mon éclat. Oui, révérends, vous voyez en moi un grand homme, une tête sublime qui a devancé son siècle, et qu'on abomine, et qu'on poursuit comme tout ce qui est parfait et nouveau. Et vous, maître, que je révère si pieusement, pardonnez-moi si je ne tiens pas la parole que je vous avais donnée, de vous laisser la gloire de ma précieuse découverte ; vous devez voir qu'il n'est plus en mon pouvoir de tenir ma promesse, puisque je l'avais déjà violée, il y a quelque soir, en votre absence.

— Au fait ! au fait ! dit le père avec humeur.

— M'y voici. Il y a de par le monde beaucoup d'honnêtes gens qui ont la prétention de se faire passer pour plus qu'ils ne sont ou qu'ils ne valent : le domestique prend volontiers le nom de son maître, le soldat celui de son capitaine, le clerc celui de son évêque. Rêussissent-ils, ils accaparent de la gloire et des profits, mais seulement jusqu'au moment où un véritable connaisseur signale la fraude à la multitude étonnée. Ce besoin de briller, n'importe à quel prix, n'est pas seulement le partage des hommes éclairés que le hasard a placés dans une sphère au-dessous de leur mérite, il attaque également de pauvres diables d'ignorants chez lesquels on n'aurait jamais soupçonné cette prétention. Il se cramponne même à des choses inanimées, par exemple à ce morceau de la création, à ce composé de chaux, de métal et de plantes, sur lequel nos pères et nos grands-pères ont si paisiblement vécu ; à

cette terre enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Qui s'imaginerait que l'orgueil a pu se glisser dans une masse aussi inerte, et que, pendant des siècles, elle a mené le genre humain par le bout du nez? Mais votre heure est venue : elle a trouvé son homme en moi. J'ai fait de profonds calculs, de laborieuses observations. Longtemps mon œil, bon encore, a percé à travers les crevasses que le temps a ouvertes dans la maison du ciel; j'y ai vu les astres dans tout l'attirail de leur toilette, les uns peignant leurs longs cheveux, les autres mettant du rouge sur leurs joues pâlies par les longues veilles de la nuit; souvent j'ai entendu ces hautes puissances se quereller entre elles; les unes traînant lentement leurs jambes goutteuses, celles-là courant la poste comme des étourneaux. Bref, messeigneurs, je fus plus d'une fois honteux de les regarder; mais ma surprise et ma consternation furent bien plus grandes encore lorsque, par occasion, je parvins aussi à appliquer mon œil de verre à une lézarde de la terre, de cette mère qui nous berce tous sur ses genoux, et dont, par respect et par reconnaissance, nous nous cachons à nous-mêmes les faiblesses et les défauts. La vaniteuse, elle nous a fait accroire qu'elle occupait la première place dans le royaume céleste, que le soleil et les autres planètes tenaient à honneur de la servir. Il n'en est rien, je vous assure, c'est tout le contraire : une nuit, elle ne s'en doutait pas, je l'ai vue dans ses habits de servante, courir çà et là, demandant un service à celui-ci, un autre à celui-là. Qu'elle avait l'air fané et inquiet en implorant humblement quelques étincelles du soleil ! Comme elle se hâta d'en parer son front jaune lors-



qu'elle les eut reçues ! L'orgueilleuse reprit toute son arrogance, et son humilité ne lui revint que quand tout son feu d'emprunt fut éteint, et qu'il lui fallut en mendier de nouveau. Mais, voyez-vous, elle ne fait ce métier-là que la nuit, pendant que tous ses enfants dorment, afin qu'ils ne s'aperçoivent de rien. Toutefois, on ne peut nous échapper, à nous autres savants, et il m'a réussi de prendre la terre sur le fait. Voilà, mes révérends, ma sublime découverte, elle est à moi, et à nul autre. Si vous voulez me la payer cent mille doublons, voici ma main, je les reçois : mais aussi, si vous voulez me brûler pour prix de mes travaux, voici mon corps, ne brûlez que lui.»

Cette allocution, prononcée avec un sérieux imperturbable, fit une immense diversion. Le duc avait pénétré de quelques pas de plus dans l'appartement, et ses éclats de rire avaient gagné, bien entendu, ses courtisans, qui se tenaient les côtés sans savoir de quoi il s'agissait. Copernic lui-même avait participé à la gaieté générale, que deux personnes seulement ne partageaient pas : l'une était l'orateur, dont l'inquiétude agitait convulsivement le front plissé, l'autre était Robert qui, de quelque côté qu'il se tournât, ne rencontrait que des visages rians qui avaient l'air de se moquer de lui. Sa colère était arrivée à son comble, il dit à Joseph :

« Dites-nous en moins de paroles ce que vous avez découvert, nous ne pouvons vous suivre dans votre bavardage ridicule.

— Et bien, en deux mots, répondit-il, j'ai découvert que c'était la terre qui tournait autour du soleil, et non le soleil autour de la terre.

— Ecrivez, s'écria le secrétaire, et vous, continua-t-il, en s'adressant à Copernic, reconnaissez-vous que cette merveilleuse découverte n'émane que de ce pauvre homme, et que vous n'y avez aucune part ? »

Le vieillard hésita : son orgueil de savant prit un moment le dessus, il ne se sentait pas la force de renoncer ainsi à la gloire que ses pénibles travaux et ses longues veilles lui avaient promise, il allait avouer, mais l'air suppliant de son serviteur, un coup d'œil qu'il crut surprendre sur le visage du duc, tout ce qui l'entourait enfin l'emporta, et il répondit en balbutiant que son famulus s'occupait depuis longtemps de l'étude des sciences, que le maître avait reçu plus d'un coup de main de l'élève et que, quant à la découverte elle-même, Joseph Bartel pouvait aussi bien qu'un autre l'avoir faite.

« A merveille, s'écria ce dernier, accordez à la fin un peu de mérite à ce pauvre Joseph, et n'accaparez pas toute la gloire pour vous seul; prenez acte de son aveu, scribes, j'y tiens.

— Arrêtez, dit le secrétaire intime. Vous n'avez pas répondu aux autres accusations contenues dans le mémoire. »

On entendit de nouveaux rires dans le cabinet, et on reconnut la voix du duc qui disait : « Nous allons en entendre bien d'autres ! que va-t-il répondre !

— Ah ! repartit Joseph, je puis vous assurer que nous n'avons jamais représenté chez mon maître que des comédies d'enfants, qui ne renfermaient rien de contraire à l'Etat ni à l'Eglise. Quant aux huit scélérats que j'aurais enlevés aux agents du podestat, la meilleure preuve qu'il n'en est rien, c'est que je suis ici, et que, si j'avais eu ce pouvoir pour des étrangers, je l'aurais employé à plus forte raison pour moi-même, qui me serais bien passé de me trouver devant vous. »

La porte du cabinet se ferma, et ce singulier interrogatoire prit fin aussitôt. Les scribes empaquetèrent leurs papiers, et le père Robert, accompagné du jésuite, sortit de la salle, non sans jeter sur le maître et le serviteur un regard menaçant. Ce dernier fut entraîné par ses gardes sans pouvoir adresser quelques paroles à l'astronome.

(La suite à un prochain numéro.)

LE LIVRE DES FAMILLES

ou
JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 10. — 1^{er} Volume.

1^{er} Août 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



SOLENNITÉS DU MOIS D'AOUT.

Deux mystères, l'un de Notre-Seigneur, et l'autre de la sainte Vierge, se présentent à nos méditations dans ce mois. Et puis encore l'Eglise nous y fait vénérer spécialement la glorieuse et sainte mémoire d'un des plus dignes monarques dont le Roi des rois ait jamais gratifié la terre. En outre, quels noms se lisent dans les diptyques de ce même mois ! saint Dominique, sainte Hélène, saint Bernard, saint Augustin... Que ne nous est-il donné de crayonner l'histoire succincte de ces personnages que le ciel fit briller ici-bas, pour montrer que la religion chrétienne peut enfanter des héros auprès desquels sont bien pâles ceux que l'histoire profane a mis sur un piédestal. Nous ne pourrions parler que de saint Louis, et encore très-brièvement ; d'ailleurs sa vie est, pour ainsi dire, entre les mains de tout le monde.

L'Eglise romaine célèbre aussi, dans le courant de ce mois, un miracle qui est désigné sous le titre de *Notre-Dame des neiges*. C'est par cette fête que l'ordre chronologique nous enjoint de commencer. Il en est de même pour

les trois suivantes, sur lesquelles nous avons à présenter des détails.

5 AOUT. — FÊTE DE NOTRE-DAME DES NEIGES.

Vers le milieu du quatrième siècle, deux époux, de famille patricienne de Rome, étaient affligés de se voir sans héritiers de leur nom. Ils firent à la sainte Vierge un vœu par lequel ils s'engageaient, si leur prière était exaucée, à employer en son honneur une bonne part des richesses dont la Providence les avait favorisés. Marie intercèda pour ces époux désolés, et la grâce qu'ils sollicitaient leur fut accordée. Mais voici que, dans la nuit du 4 au 5 août de l'an 552, ces pieux époux eurent une vision. Il leur fut ordonné de bâtir en l'honneur de la sainte Vierge un temple sur le lieu qu'ils verraient, le lendemain, couvert d'une couche de neige. En effet, malgré la chaleur ordinaire de ce mois, surtout dans les contrées méridionales, les deux époux aperçurent le lendemain, sur le mont Esquilin, qui est renfermé dans l'enceinte de Rome, une grande quantité de neige. Toute la ville fut bientôt stupéfaite d'un tel prodige, et l'affluence fut considérable pour s'assurer de

sa réalité. Le pape Libère avait en, de son côté, une vision semblable à celle des époux. Sur-le-champ, une procession magnifique fut organisée. Le pontife, ayant auprès de lui ce couple favorisé, se rendit sur le mont Esquilin. Armé d'une pelle, il se mit à trancher la couche de neige; mais un nouveau prodige s'opéra à l'instant: la neige se partage d'elle-même, et forme comme une sorte de canal qui dessine le plan sur lequel devaient s'élever les murs latéraux de la nouvelle église. Après avoir rendu grâces à Dieu de cette seconde manifestation de sa puissance et de sa bonté, les époux ordonnent que l'on se mette à l'œuvre. Les travaux se poursuivent avec une telle activité, que, dès l'année suivante, le pape Libère put consacrer au Seigneur, sous l'invocation de Notre-Dame des neiges, le nouveau temple.

C'est donc en mémoire de ce miracle que l'Église célèbre la fête de Notre-Dame des neiges au jour même où la merveille fut opérée. On comprend néanmoins que cette fête n'étant point une commémoration quelconque des événements qui se rattachent à la vie de la sainte Vierge, elle doit se borner plus spécialement à la ville de Rome, tandis qu'elle passe comme inaperçue dans un grand nombre de diocèses de la chrétienté qui ne suivent point le rit romain. C'est donc dans la ville éternelle, et surtout dans la magnifique basilique de Sainte-Marie Majeure, que cette solennité commémorative se fait avec pompe. C'est sous ce dernier nom, en effet, que l'on désigne actuellement l'église dont les fondements furent jetés par les époux reconnaissants. On pense bien d'ailleurs qu'il ne reste que très-peu de chose de l'édifice primitif.

Le pape Sixte III enrichit cette église du très-précieux portrait de la sainte Vierge, que l'on dit peint par l'évangéliste saint Luc. Le peuple a toujours manifesté pour ce pieux monument une immense vénération. Mais ce qui a le plus contribué à le rendre célèbre, c'est le trait suivant, qui nous est transmis par l'histoire de ces premiers siècles.

En 595, la ville de Rome fut affligée d'une grande peste, qui moissonna un nombre très-considérable d'habitants. Le pape saint Grégoire I^{er}, surnommé le Grand, voulut se servir de la fameuse image de la sainte Vierge pour apaiser le courroux du ciel. Le clergé et le peuple se réunirent dans l'église de Sainte-Marie des Neiges, le matin du saint jour de Pâques. Le pontife voulut porter lui-même le précieux tableau dans une procession de pénitence, qui partit de cette église pour se rendre à celle de Saint-Pierre du Vatican. Quand on fut arrivé au tombeau d'Adrien, au delà du Tibre, le pape vit planer sur le sommet de cet édifice un ange armé d'un glaive qu'il remettait dans le fourreau. Un chœur d'esprits bienheureux entourait celui-ci, en faisant retentir les airs de ces paroles: *Regina cali lactare, alleluia; quia quem meruisti portare, alleluia, resurrexit sicut dixit, alleluia*. Le pape, surpris, ainsi que le peuple, de ce grand prodige, se mêla au concert angélique, et chanta ces paroles: *Ora pro nobis Deum, alleluia*. Dès ce fortuné moment, la peste cessa d'exercer ses ravages dans la ville de Rome; et c'est à dater de ce jour de Pâques 595 que l'Église a chanté l'antienne qui vient d'être rapportée, et qui a eu, d'après ce récit, pour compositeurs, les anges et le pape saint Grégoire le Grand. « Reine du ciel « réjouissez-vous, alleluia; car celui que vos chastes flancs « méritèrent de porter, alleluia, est sorti glorieux de la « tombe comme il l'avait prédit, alleluia. O reine du ciel, « priez pour nous, alleluia. » Afin de perpétuer le souvenir

de ce prodige, tous les ans, quand la procession du jour de Saint-Marc, faite par le chapitre de la basilique de Sainte-Marie Majeure ou Notre-Dame des Neiges, passe sur le pont Saint-Ange, on chante l'antienne *Regina cali*. Le tombeau d'Adrien, étant devenu par la suite un château fort, prit le nom de château de Saint-Ange, ainsi que le pont attenant.

Nous ne pouvons avoir le dessin de donner ici une description de la basilique romaine de Notre-Dame des Neiges, plus connue sous le nom de Sainte-Marie Majeure; nous avons pourtant celui de commencer, dans le numéro du premier mois de la seconde année de cette publication, l'histoire descriptive des grandes basiliques de Rome, qui seront placées en cet ordre, qui est celui de leur dignité respective :

Saint-Jean de Latran;
Saint-Pierre du Vatican;
Saint-Paul, sur la voie d'Ostie;
Sainte-Marie Majeure;
Saint-Laurent.

Ce sont les basiliques patriarcales.

6 AOUT. — TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

En s'abaissant jusqu'à se revêtir de la nature humaine par amour pour nous, le Fils de Dieu ne laissait transpirer la nature divine que par les nombreux miracles dont il semait ses pas. Témoins de ses merveilles, les apôtres ne pouvaient sans doute s'empêcher de reconnaître dans Jésus-Christ une vertu surhumaine. Mais, afin de les convaincre d'avance que les humiliations et la mort dont il serait la victime ne devaient être que l'effet de son dévouement à la réhabilitation des hommes dans les droits dont le péché les avait dépouillés, il voulut frapper leurs regards d'un rayon de sa divinité avant l'accomplissement de ce sacrifice expiatoire. L'historien sacré nous dit que Jésus prit avec lui les apôtres Pierre, Jacques et Jean, son frère, et les conduisit sur une montagne élevée. Observons en passant qu'encore ici Pierre, comme dans d'autres circonstances rapportées dans l'Évangile, est choisi le premier pour être témoin de la merveille qui se prépare. Que se passe-t-il donc sur cette montagne? Jésus se mit à prier, et tout à coup son visage devint resplendissant comme le soleil, tandis que ses vêtements, habituellement d'une couleur sombre, prirent la blancheur de la plus éclatante neige. Les trois apôtres aperçoivent autour de leur maître ainsi transfiguré Moïse, le grand législateur d'Israël, et le prophète Elie, le plus illustre de ceux que Dieu avait suscités au milieu de son peuple. Les trois personnages s'entretenaient ensemble au sein de cette brillante auréole de gloire et de majesté. Quel était le sujet de cet entretien? L'évangéliste saint Luc nous en révèle une partie. C'était la mort proclamée de Jésus; c'était le terrible événement qui allait s'accomplir dans la ville de Jérusalem, la condamnation du juste, et l'amour excessif de la victime pour les coupables.

La frayeur avait saisi les trois apôtres; mais une seconde merveille allait encore frapper leurs regards et augmenter leur terreur. Voici qu'une nuée lumineuse couvre Jésus-Christ et ses deux illustres interlocuteurs. De cette nuée sort une voix qui fait entendre ces paroles: « C'est là « mon Fils bien-aimé, en qui j'ai placé toutes mes com- « plaisances. Écoutez-le. » A ces mots, les trois apôtres tombent le visage contre terre. La peur a glacé leurs mem-

bres. Jésus les touche, et leur dit : « Levez-vous, ne craignez point. » Ils se relevent, et ne voient plus que Jésus seul. Tel est le récit de l'évangéliste saint Matthieu. Saint Marc y ajoute cette autre circonstance. Au moment où Pierre, Jacques et Jean aperçurent le divin Sauveur entre Moïse et Elie, le premier de ces apôtres, prenant la parole, s'écria : « Maître, il est bon de se trouver ici ; « faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et « une pour Elie. » L'évangéliste ajoute aussitôt que Pierre ne savait ce qu'il disait ; l'admiration dont il était frappé lui avait suggéré ces paroles, qui prouvent la vive exaltation où l'avait plongé ce ravissant spectacle. Mais ce qui prouve que Jésus n'avait voulu rendre ces trois apôtres témoins de sa transfiguration que pour les prémunir contre le scandale de ses souffrances et de sa mort, c'est qu'en descendant de la montagne, il leur défendit de parler de ce prodige jusqu'à ce qu'il fût sorti triomphant du tombeau. Ne voulait-il pas en même temps donner à ces trois apôtres un avant-goût du bonheur réservé dans le ciel aux âmes dignes de cette ineffable récompense ? C'est bien sous ce rapport que l'Église envisage ce mystère dans la messe du second dimanche du carême, où nous lisons l'histoire de cette merveilleuse transfiguration.

La fête commémorative de cet événement glorieux a été fixée au sixième jour du mois d'août depuis plusieurs siècles. Les Orientaux surtout la célébraient avec une grande pompe. En Arménie, elle est une des plus solennelles de l'année, sous le nom de *Vertevar*. On y chante l'antienne suivante, dont la tournure orientale et métaphorique est très-remarquable : « La charmante rose flam- « boie sur sa tige, au milieu de ses feuilles brillantes de « diverses couleurs ; sur les feuilles ondoient par milliers « les roses tremblotantes. » On y considère Jésus comme une rose qui s'épanouit en rayons de feu sur des feuilles d'iversement colorées, et autour de lui semblent tourbillonner d'autres roses, c'est-à-dire, les chérubins qui forment en ce moment le cortège de l'Homme-Dieu.

A quelle époque eut lieu la transfiguration de Jésus-Christ ? On a pu présumer, d'après le récit que nous avons fait de ce mystère, que le divin Sauveur se transfigura quelque temps avant sa passion ; et si l'on voulait suivre l'ordre des époques, la solennité devrait être célébrée constamment à peu près dans le printemps. On a vu qu'au deuxième dimanche de carême on lit l'évangile où cette transfiguration est rapportée. Ce mémorial évangélique y est donc légitimement placé. Quant à la fête propre, l'Église a eu d'autres intentions. Le divin Sauveur, comme on l'a vu, recommanda à ses apôtres de ne parler de cette vision qu'après qu'il serait ressuscité. La commémoration évangélique est donc parfaitement placée dans le carême, et la fête elle-même, c'est-à-dire, la révélation de ce mystère est à son tour fixée à l'époque convenable, puisqu'elle tombe après les solennités de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte.

Cette fête prit un nouveau degré de splendeur en 1457. Ce fut en cette année que le pape Calixte III voulut qu'en ce jour on remerciât Dieu de l'éclatante victoire que les chrétiens avaient remportée sur les Turcs à Belgrade. En outre, il voulut que dans ce même jour de fête on conjurât de plus en plus le Seigneur d'accorder au christianisme de constants succès contre les infidèles qui désolaient les contrées catholiques. Ce pape voulut que la Transfiguration fût chômée comme le dimanche. Néanmoins, dès le seizième siècle, cette obligation cessa, parce qu'on y envisagea l'ur-

gence des travaux de la campagne en ce mois de récolte. L'Église grecque considère cette fête comme obligatoire, et les travaux y sont suspendus comme au saint jour du dimanche. Une dernière question est posée au sujet de cette fête : quelle est la montagne sur laquelle Jésus-Christ se transfigura ? Quelques auteurs ont dit que c'était la montagne du Calvaire, mais on leur objecte que, selon l'Évangile, ce mont n'est pas assez élevé pour être celui qui est désigné par l'évangéliste : *in montem excelsum* ; d'autres ont pensé que c'était une montagne voisine du fameux lac de Gènesareth. Enfin, selon l'opinion la plus commune, on croit que cette montagne est celle du Thabor. On prétend que l'impératrice sainte Hélène y avait fait élever une église en l'honneur des trois apôtres témoins de la transfiguration. Si elle a existé, on n'en trouve depuis longtemps aucune espèce de vestige.

15 AOÛT. — ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Le corps virginal de Marie, ce corps qui, pendant neuf mois, fut le tabernacle du Verbe incarné, devait-il subir la loi commune, tomber dans la corruption, et devenir la proie des vers ? L'Église ne l'a point cru. Aussi a-t-elle institué une fête destinée à nous rappeler la glorification de ce corps, immédiatement après la mort. C'est le mystère que nous célébrons sous le nom si expressif d'Assomption. Nous nous y représentons cette dévouée mortelle qui, après un sommeil de courte durée, est ranimée, acquiert l'impassibilité et les autres prérogatives de la résurrection, et enfin est enlevée, *assumpta*, par les esprits bienheureux qui la portent dans le ciel.

Il est certain que, dans les anciens martyrologes, le terme d'assomption est employé pour désigner la mort des justes ; et, en effet, par une touchante et pieuse métaphore, nous nous figurons les anges qui viennent enlever ces âmes prédestinées pour les introduire dans le séjour de la bienheureuse immortalité. Mais il fallait pour Marie quelque chose de plus. Son corps devait jouir du même privilège que son âme, et au lieu d'attendre, comme le reste des hommes, la trompette des anges au jugement général pour se réveiller et secouer la poudre du tombeau, le sommeil de ce corps si saint et si pur devait être d'une très-courte durée. C'est ce privilège qui distingue l'Assomption de Marie de l'assomption des autres saints.

Il n'est pas aisé de découvrir des traces de cette fête avant le fameux concile d'Ephèse où Nestorius fut condamné parce qu'il déniait à Marie la qualité de mère de Dieu. Il est probable que cette solennité prit justement naissance dans la ville que nous venons de nommer. C'est en effet dans Ephèse que, selon la tradition la plus accréditée, la sainte Vierge se retira chez l'apôtre saint Jean. Au moment où Jésus-Christ allait rendre le dernier soupir, il recueillit ce qui lui restait de force vitale pour faire entendre ces paroles qu'il adressa à sa sainte mère : « Femme, voilà votre fils, » en parlant de saint Jean ; et puis à cet apôtre : « Voilà votre mère. » L'évangéliste ajoute qu'immédiatement après, cet apôtre reçut Marie dans sa maison. Or, saint Jean était d'Ephèse. On croit qu'après la mort de son divin fils, Marie vint pendant vingt-trois ans dans la maison de ce disciple, et qu'elle y rendit le dernier soupir. C'est donc à Ephèse qu'eut lieu le glorieux mystère de l'assomption de Marie dans le ciel en corps et en âme. Toutefois, comme ce que nous en disons peut tomber entre les mains de personnes qui ne sont point suffisamment

instruites des dogmes catholiques, et qu'il ne nous appartient point de présenter comme article de foi ce qui n'a jamais été défini dans ce sens par l'Église notre mère, nous devons dire que cette croyance ne nous est point imposée au même degré de rigueur dogmatique que celle de l'ascension de Notre Seigneur en corps et en âme. Serait-il, néanmoins, digne membre de l'Église catholique, celui qui abjurerait formellement l'assomption de Marie telle que nous la célébrons ? Non, sans contredit. Il ne peut appartenir à un fidèle de se mettre ainsi en opposition avec une croyance consacrée par une grande solennité telle que la célèbre en ce jour l'univers chrétien. Écoutons la prière que l'Église, en cette fête, adresse au Seigneur : « Qu'elle soit pour nous d'un salutaire secours, la vénérable solennité de ce jour, dans lequel la sainte Vierge, mère de Dieu, a souffert la mort temporelle, sans que les liens de cette mort aient pu l'enchaîner dans le tombeau, cette Vierge qui a mis au monde, dans une chair formée de sa propre substance, votre fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

C'est par-dessus toutes les autres régions du monde chrétien que la France s'est toujours distinguée par son culte envers la mère de Dieu. C'est là principalement qu'a été toujours professée la croyance en l'assomption du corps et de l'âme de Marie dans le ciel. L'ancienne Église gallicane, dans son rit qui fut au huitième siècle remplacé par la liturgie romaine, chantait, dans ces temps déjà si éloignés de nous : « A juste titre, ô Vierge, mère de Dieu, votre fils vous a reine dans votre bienheureuse assomption, lui que vous avez si chastement reçu au moment où, par une foi vive, vous deviez le concevoir dans votre sein ! Il vous a accueillie, afin que la froide pierre du tombeau n'emprisonnât point celle qu'aucune corruption terrestre n'avait jamais souillée. » Dans un autre endroit, la même Église dit de Marie ces paroles non moins remarquables : « Il est digne de vous louer, ô Dieu, en ce jour où la Vierge, mère de Dieu, ne participa point à la corruption du tombeau et n'y éprouva point de corruption charnelle. » Voilà certes de magnifiques témoignages de l'antiquité chrétienne en faveur du mystère que l'Église envisage dans l'assomption de Marie. Que serait-ce si nous allions dérouler les innombrables écrits des saints Pères, et surtout de saint Bernard qui a si éloquemment exalté les prérogatives de Marie !

Passons à d'autres détails qui peuvent ici parfaitement trouver leur place, et qui nous prouveront que dans les pays orientaux l'Assomption de la Sainte Vierge est une insigne festivité. Nous lisons dans le père Lebrun un trait fort curieux, raconté par Poucet, qui voyageait dans l'Éthiopie ou Abyssinie, en 1709. Laissons parler Poucet lui-même, qui avait été invité à la solennité de ce jour : « Je m'y rendis sur les huit heures. Je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du palais. L'empereur, vêtu, ce jour-là, d'une veste de velours bleu, à fond d'or, qui traînait jusqu'à terre, avait à la tête couverte d'une mousseline rayée à filets d'or, qui a formé une espèce de couronne, et qui lui laissait le milieu de la tête nu. Deux princes du sang, superbement vêtus, l'attendaient à la porte du palais avec un magnifique dais, sous lequel l'empereur marcha, précédé de ses instruments de musique. Il était suivi par les sept premiers ministres de l'empire; celui du milieu portait sa couronne impériale, tête nue. Cette couronne, fermée et surmontée d'une croix de pierres, est très-magnifi-

« que. Je marchai sur la même ligne que les ministres, habillé à la turque, et conduit par un officier qui me tenait sous les bras. Les officiers de la couronne, se tenant de la même manière, suivaient en chantant les louanges de l'empereur, et se répondaient les uns aux autres; les mousquetaires venaient ensuite, suivis par les archers armés d'arcs et de flèches. Cette marche était fermée par les chevaux de main de l'empereur, superbement encharnés. »

« Le patriarche, revêtu de ses habits pontificaux, par semés de croix d'or, était à la porte de la chapelle, accompagné de près de cent religieux vêtus de blanc. Ils étaient rangés en haie, tenant une croix de fer à la main; les uns dans la chapelle, et les autres dehors. Le patriarche prit l'empereur par la main droite, en entrant dans la chapelle, qui s'appelle *Tensa Christos*, c'est-à-dire, l'Église de la Résurrection, et le conduisit près de l'autel à travers une haie de religieux, qui tenaient chacun un gros flambeau à la main. On porta le dais sur la tête de l'empereur jusqu'à son prie-Dieu, qui était couvert d'un riche tapis, et à peu près semblable au prie-Dieu des prélats d'Italie. L'empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la communion, que le patriarche lui donna sous les deux espèces. »

Poucet n'entre pas dans d'autres détails, et ne nous fait part d'aucun des chants religieux que les Éthiopiens durent faire entendre, en cette solennité de l'Assomption, pour honorer Marie. Ces chrétiens, séparés du centre de l'unité, et d'ailleurs infectés de l'esprit d'hérésie, parlent ainsi de la sainte Vierge, en faisant leur profession de foi avant la communion : « C'est bien là le corps et le sang du Seigneur que le Fils de Dieu prit de notre Dame et souveraine à tous, la sainte et pure Vierge Marie.... Amen, amen, amen, je le crois. »

Selon le chevalier Ricaut, anglican, qui a fait un très-long séjour dans la Grèce, ces peuples croient qu'au jour de l'Assomption, toutes les rivières du monde se rendent en Égypte pour faire hommage au Nil, en sa qualité de roi des fleuves. Ils se figurent que les débordements du Nil sont une continuelle bénédiction du ciel sur l'Égypte, en récompense de la protection dont le Sauveur du monde et sa sainte Mère jouirent dans cette contrée, et de l'altri qu'ils y trouvèrent pour se dérober à la persécution de l'impie et perfide Hérode. Voilà une idée parfaitement bizarre, mais elle prouve l'honneur que ces peuples rendent à la sainte Vierge dans le mystère de son assomption.

Après notre excursion dans ces plages lointaines, revenons à notre belle et chrétienne France. Si, comme nous l'avons dit, depuis que la religion de Jésus-Christ y est établie, on s'y est toujours montré plein de zèle pour l'honneur de la mère de Dieu, il est pourtant une époque spéciale où ce culte a reçu une plus grande splendeur. On voit que nous voulons parler du vœu de Louis XIII. Ce monarque, par une déclaration donnée à Saint-Germain en Laye, le 10 février 1638, après avoir reconnu les bienfaits dont l'intercession de Marie l'a gratifié, place sa couronne et ses sujets sous la protection de la sainte Vierge. Il établit qu'au jour et fête de l'Assomption on fera dans toutes les églises de son royaume une procession solennelle où seront chantées les litanies et autres antennes composées pour honorer la mère du Verbe incarné. Il veut que toutes les cours souveraines et les membres de toutes les administrations assistent à cette cérémonie. Il veut, en outre, que l'on place

ENGLISH
MUSEUM
T ACB 20
NATIONAL
HISTORY



SAINT-LOUIS.

dans le chœur de Notre-Dame, église métropolitaine de Paris, « une image de la Vierge qui tiendra entre ses bras celle « de son précieux Fils descendu de la croix, et nous se- « rons représenté aux pieds du Fils et de la Mère, comme « leur offrant notre couronne et notre sceptre. » On sait que Louis XIV remplit avec magnificence le vœu de son auguste père, et chargea le célèbre Coustou d'exécuter ce beau groupe de marbre blanc que nous voyons aujourd'hui. On a critiqué récemment cette belle composition artistique, non point sous le rapport du travail, mais comme n'étant point convenablement placée dans une église qui est dédiée sous le vocable de l'Assomption de la sainte Vierge. On aurait voulu un mystère triomphant, et non point cette représentation qui rappelle l'immense douleur de Marie au pied de la croix. Il faut, en ce cas, demander la raison de ce choix à Louis XIII lui-même. Appartenait-il à Louis XIV de s'écarter des intentions de son père pour élever un monument digne de plaire à ces graves censeurs? Nous dirons en passant que dans les plans de restauration de cette noble basilique, ce serait un véritable vandalisme que de remplacer l'œuvre de Coustou par toute autre ornementation. Ne serait-ce pas insulter la mémoire et méconnaître les intentions du monarque plaçant le royaume de France sous la protection de Marie, représentée dans l'attitude que ce prince avait lui-même choisie? Un vœu doit être respecté, dès que l'Église l'a surtout accueilli; or voici près de deux siècles que « cette image » telle que la décrit Louis XIII, a été placée dans la basilique métropolitaine de Paris.

Terminons par la description d'un autre monument élevé à la gloire de Marie, quoique ce ne soit point pour honorer en particulier son assomption. Mais il y a ici un rapport tellement intime entre les deux, que le second nous paraît en tout point digne d'être placé à côté du premier. En 1647, c'est-à-dire neuf ans après la déclaration précitée du roi Louis XIII, l'empereur d'Allemagne, Ferdinand III, fit élever, sur une des principales places de la ville de Vienne, une superbe colonne couverte d'emblèmes qui expriment les privilèges dont la sainte Vierge a été douée, et, par-dessus tous, la prérogative en vertu de laquelle Marie a été conçue sans la tache du péché originel. La colonne est surmontée de la statue de la sainte Vierge. Sur le socle on lit cet inscription :

D. O. M. SUPREMO COELI TERREQUE IMPERATORI, PER QUEM REGES REGNANT, VIRGINI DEIPARE, IMMACULATE CONCEPTÆ. PER QUAM PRINCIPES IMPERANT, IN REGULARIUM DOMINAM AUSTRIÆ PATRONAM SINGULARI PIETATE SUSCEPTÆ, SE, LIBEROS, POPULOS, EXERCITUS, PROVINCIAS, OMNIA DENIQUE CONFIDIT, DONAT, CONSECRAT, ET IN PERPETUUM REI MEMORIAM STATUAM HANC EX VOTO PONIT FERDINANDUS TERTIUS AUGUSTUS.

Une traduction exacte n'est point possible. Le style lapidaire en latin est d'une concision que la langue française ne peut rendre exactement. Nous nous contenterons d'en exposer le sens :

« A Dieu, très-haut et très-grand, empereur souverain de « la terre et du ciel, par lequel les monarques régissent ; « à la Vierge, mère de Dieu, conçue sans péché, par la- « quelle commandent les princes, choisie par un vœu spé- « cial de piété pour être la patronne particulière de l'Autri- « che, Ferdinand III, empereur, se voue lui-même, consacre « et offre sa personne, ses enfants, ses peuples, ses armées, « ses provinces, et tout ce qu'il possède; et, pour perpétuer « le souvenir de cette consécration, il érige cette statue. »

Nous n'avons pas besoin de rappeler que depuis le concordat de 1801, à la suite duquel on supprima en France plusieurs fêtes, celle de l'Assomption fut maintenue. Napoléon, lui-même, y avait rattaché l'anniversaire de sa naissance et de son nom baptismal.



26 AOUT. — SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Quel est le chrétien, quel est surtout le Français qui ne prononce avec respect le nom de saint Louis, auquel ce seul nom ne rappelle tout ce qu'il y a de grand dans ce monarque considéré comme législateur, comme guerrier, comme fervent disciple de l'Évangile? Qui jamais a réuni dans sa personne à un si haut degré des qualités dont chacune peut, à elle seule, illustrer celui qui en est doué? Comment, dans un cadre aussi étroit que le nôtre, renfermer, seulement d'une manière historique, une vie aussi pleine sous le triple aspect que nous avons indiqué? Ce ne saurait être notre projet. La vie de ce saint et grand roi est, pour ainsi dire, entre les mains de tout le monde, et ce qu'il y a de très-remarquable c'est que sa lecture est utile à tous les âges et à toutes les conditions de la vie. Cui, cette existence a résumé tous les genres d'héroïsme, et saint Louis peut être présenté comme un modèle à la jeunesse comme à l'âge mûr, aux pauvres comme aux riches, aux heureux comme aux infortunés, aux guerriers comme aux magistrats, aux vainqueurs comme aux vaincus, aux prêtres comme aux laïques, aux étrangers comme aux Français. Mais quel a été le principe fécondant de tant de vertus? Est-ce une philosophie puisée dans Platon, Socrate, Marc-Aurèle? Vraiment non. C'est la piété dans toute sa franche expansion. Saint Louis a réalisé d'une manière complète ces paroles si courtes, mais si pleines de sens; *Pietas ad omnia utilis est.* « La piété est utile à TOUT. » C'est l'Esprit-Saint qui nous les fait entendre par l'organe du grand Apôtre. Placez l'homme dans telle condition qu'il vous plaira, la piété embellit tous ses actes, parce qu'elle est la mère de toutes les vertus. Il sera bon père, bon époux, bon fils, bon prince, bon sujet, bon général, bon soldat, excellent juge, intègre avocat, ami sincère, ennemi généreux. Oh! que le monde est donc insensé qui semble re-

garder la piété comme la vertu obligatoire et exclusive du cloître, du sacerdoce et des *dévots*, et surtout des *dévots* ! Saint Louis fut un *dévo*..., vraiment oui, dans toute l'extension du terme, et l'on ne peut lui refuser toutes les vertus civiles et guerrières, toutes les qualités royales telles que la sagesse, la prudence, la fermeté, la clémence, et, ce qui les résume toutes, la paternité du sceptre, car le bon roi est éminemment le père de la patrie.

C'est ainsi que l'histoire nous le représente sous le chêne de Vincennes, accablant ses sujets comme ses enfants, écoutant leurs plaintes, calmant leurs divisions, jugeant leurs procès.

Après une vie si pleine, aux yeux du monde comme aux yeux de la foi, Louis IX, qui était monté sur le trône en 1226, n'étant encore âgé que de douze ans, mourut devant Tunis le 25 août 1270. Il était dans la cinquante-cinquième année de son âge. Ses restes furent divisés : les os, ainsi que le cœur, furent placés dans une riche bière. Charles d'Anjou son frère, roi de Sicile, obtint les chairs et les entrailles, qui furent déposées à Palerme, dans l'abbaye de Montréal ; les ossements furent transférés en France par le roi Philippe son fils. Celui-ci voulut porter sur ses épaules le sacré dépôt de Paris à Saint-Denis, et cette abbaye célèbre les garda précieusement. Les nombreux miracles opérés par l'intercession de Louis IX déterminèrent le pape à l'inscrire dans les diptyques des saints auxquels l'Eglise défère le culte de dulia. La bulle de canonisation fut donnée par le pape Boniface VIII, le 41 août 1297, et la fête fixée au jour même de la mort de ce grand prince. En 1298, il se fit à Paris une pompeuse et édifiante cérémo-

nie. Une procession partit de la capitale, s'achemina vers Saint-Denis pour y lever le corps de saint Louis. On porta la châsse qui renfermait les ossements à la Sainte-Chapelle, naguère édiflée par Louis IX auprès de son palais. L'archevêque de Sens, accompagné de l'évêque de Paris, qui en était alors suffragant, présida à cette insigne translation. Puis le roi Philippe reporta sur ses épaules, à l'abbaye royale de Saint-Denis, les saintes dépouilles de son aïeul. Quelques années après, c'est-à-dire, en 1503, le pape Clément V autorisa Philippe le Bel à transférer dans la Sainte-Chapelle du palais la tête de saint Louis, et dans l'église cathédrale de Notre-Dame une des côtes du même saint.

Depuis ce temps, combien d'églises et de chapelles ont été érigées sous l'invocation de ce grand saint ! La capitale du monde chrétien, Rome, compte parmi ses monuments religieux une belle et riche église de Saint-Louis. La France a trois cathédrales placées sous le même vocable, celles de la Rochelle, de Blois et de Versailles. Paris compte quatre de ses paroisses, y compris celle des Invalides, sous les auspices de saint Louis. La poésie religieuse a consacré à son honneur les plus belles hymnes. L'histoire a immortalisé dans ses annales, buriné sur le bronze, gravé sur la pierre, la mémoire du saint monarque. L'Eglise célèbre annuellement, dans une fête, ses vertus sur la terre et son triomphe dans le ciel. La France aime à se placer sous un aussi puissant patronage, et, les yeux fixés sur le trône impérisable qu'occupe saint Louis dans le séjour de l'éternité bienheureuse, elle sollicite son intercession. Et n'est-ce point ici le plus éclatant des hommages que la mémoire d'un monarque puisse recevoir ?

MOIS D'AOUT

1. Vendredi. **St Pierre aux Liens.**

On y honore la mémoire de l'empri-onnement de l'apôtre St Pierre en divers temps et divers lieux, mais surtout sa captivité à Jérusalem, et dont un ange le délivra. On conserve à Rome les chaînes dont il fut lié dans la prison Marmarite de cette dernière ville, par ordre de Néron.

LES SEPT FRÈRES MACHABÉES, qui, avant Jésus-Christ, souffrirent le martyre pour la loi de Moïse.

StE FOI, StE ESPÉRANCE, StE CHARITÉ, filles de Sophie, dame romaine, vierges martyres dans les deux premiers siècles.

2. Samedi. **St Étienne**, pape et martyr en 257.

St BETHAINE, évêque de Chartres, mort au 7^e siècle.

St ALPHONSE DE LIQUORI, évêque de Ste-Agathe au royaume de Naples, mort en 1787. Il a laissé plusieurs ouvrages théologiques très-estimés.

3. Dimanche. **L'INVENTION DU CORPS DE St LÉOENNE**, premier martyr, en 415.

St NICOLORE, pharisien converti,

qui embauma le corps de Jésus.

St GAMALIEL, autre pharisien converti, qui enterra St Étienne dans sa campagne, à vingt milles de Jérusalem.

4. Lundi. **St DOMINIQUE**, fondateur de l'ordre des Prêcheurs ou Dominicains, mort à Bologne en 1221.

Il fut le flambeau et la merveille de son siècle. On a prétendu à tres-grand tort que ce saint avait institué les tribunaux de l'Inquisition ; ceux-ci ont été établis longtemps après la mort de St Dominique.

St EUPHROSE, évêque de Tours, mort en 575.

StE SORABE, mère de St Léger, évêque d'Autun, morte au 7^e siècle.

5. Mardi. **Notre-Dame des Neiges.**

Voy. l'article sous ce nom.

St OSWALD, roi d'Angleterre, et martyr en 642.

StE AFRE et ses compagnes, martyres en 504.

St MENNE, premier évêque de Châlons-sur-Marne, mort à la fin du 5^e siècle.

6. Mercredi. **La Transfiguration de N.-S. J.-C.**

Voy. l'art. sous ce nom.

St SIXTE, pape et martyr, 258.

St JUST et **St PASTEUR**, martyrs en Espagne, en 594.

7. Jeudi. **St GAETAN DE THIEBNE**, fondateur de l'ordre des Théatins, mort en 1547.

St VICTRICE, évêque de Rouen, mort en 415.

Il a laissé plusieurs écrits.

St DONAT, évêque d'Arrezzo en Toscane, et **St HILAIRE**, martyrs en 361.

St DONAT, évêque de Besançon, mort en 660.

8. Vendredi. **St CYRIL**, **St LARGE**, **St SMARAGDE** et leurs compagnons, martyrs à Rome, en 505.

St HOMMSDAS, martyr en Perse dans les premiers siècles.

9. Samedi. **St ROMAN**, martyr à Rome, au 5^e siècle.

St SECONDE et ses compagnons, martyrs en Toscane, au 5^e siècle.

St NEMPHOSE, prêtre et confesseur au 5^e siècle.

10. Dimanche. **St LAURENT**, martyr à Rome, en 258.

St DEUSDEBIT ou **DIEUDONNÉ**, juste, mort vers le 5^e siècle.

St BLANC, évêque en Écosse, mort en l'an 1000.

St BLAAN, évêque en Écosse, mort en 448.

11. Lundi. **St TIBERGE**, martyr, et **St CHERMAE**, en 286. **StE SUZANNE**, vierge, martyre à Rome, en 295.

St TACHIN, premier évêque d'Evreux, vers le 4^e siècle.

St GERV, évêque de Cambrai, mort en 619.

12. Mardi. **StE CLAIRE**, vierge et abbesse fondatrice des claristes ou clarisses, très-célèbre, morte en 1253.

St EVELUS, martyr en Sicile, en 504.

St PONSANCE, abbé de Lerins, et ses compagnons, martyrs en Provence, au 8^e siècle.

13. Mercredi. **St HIPPOLYTE**, soldat, disciple de St Laurent, martyr à Ostie, en 252. **St HIPPOLYTE**, martyr en 258.

Il ne faut pas le confondre avec le premier.

St CASSEN, martyr à Inola.

Il était maître d'école, et le gouverneur le fit martyriser par

- ses propres élèves à coups de stylet, au 4^e ou 5^e siècle.
- STE BANGONNE**, reine de France, épouse de Clotaire, morte abbesse d'un célèbre couvent à Poitiers, en 587.
- 23. Jeudi** **ST EUSÈBE**, prêtre et martyr vers la fin du 5^e siècle.
- ST EUSÈBE**, prêtre et confesseur à Rome, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent.
- ST MACRÉ**, évêque d'Apamée, en Syrie, en 589.
- STE ANASTASIE**, abbesse en 860. Veuve de l'Assomption, jour de jeûne et d'abstinence.
- 15. Vendredi**, L'ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.
Voy. l'article sous ce titre.
- ST NAPOLEON** et **ST SYRÉNUS**, martyrs dans le 5^e siècle.
- Le premier est nommé en latin *Neopolis* ou *Neopolis*, dont les Italiens ont fait *Napoleone*.
- ST ALEXIS**, évêque de Tagaste, en Afrique, disciple de St Augustin, mort vers 450.
- ST AMOULT**, évêque de Soissons, en 1087.
- 16. Samedi**, **ST ROCHE**, juste, mort en 1527.
On l'invoque contre la peste. Une paroisse de Paris est placée sous son invocation.
- ST HYACINTHE**, dominicain, mort en 1257.
- ST ELECTURE**, évêque d'Auxerre, mort en 561.
- 17. Dimanche**, **ST MOYÈS**, martyr en Cappadoce, 275.
- ST LIBÉRAT** et ses compagnons, martyrs en Afrique, en 485.
- 18. Lundi**, **STE HÉLÈNE**, impératrice, mère de Constantin le Grand, morte à Constantinople, en 326 ou 28.
- ST AGAPET**, martyr en 275.
- STE CLAIRE DE MONTE - FALCO**, vierge, morte en 1308.
- 19. Mardi**, **ST THOMAS**, **ST ARNÈS** et **STE THÉCLE**, martyrs en Palestine, en 504.
- ST LOUIS**, petit-neveu de Louis IX, roi de France, évêque de Toulouse, mort en 1297.
- ST MAURIN**, solitaire dans le Berry, mort dans le 6^e siècle.
- Le bienheureux **BERNARD**, archevêque de Vienne, en Dauphiné, mort en 1025.
- 20. Mercredi**, **ST BERNARD**, abbé de Clairvaux, docteur de l'Église, un des plus illustres personnages qui aient paru dans le monde, mort en 1155.
Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-fol.
- ST MÉRIS**, solitaire à Chinon en Touraine, mort dans le 5^e siècle.
- ST PULCHER**, premier abbé de Junivèges, mort en 684.
- ST OSWIN**, roi d'Angleterre, mort dans le 7^e siècle.
- 21. Jeudi**, **ST PRIVAT**, premier évêque de Javols ou Gévaudan, aujourd'hui Mendre, martyr sous Valérien et Gallien, au milieu du 5^e siècle.
C'est à tort qu'on lui donne pour prédécesseur St Severien; celui-ci était évêque de Gabala, dans l'Asie Mineure.
- ST RICHARD**, évêque d'Audrie dans la Pouille, mort à la fin du 12^e siècle.
- ST BERNARD PROLÈME**, instituteur des olivétains, mort en 1548.
- ST RAGUEBERT**, martyr en 678.
- 22. Vendredi**, **ST HIPPOLYTE**, évêque, docteur de l'Église et martyr en 251.
Ses œuvres sont en 2 vol. in-fol.
- ST SYMPHORIEN**, martyr à Autun, en l'an 178.
- ST THOMAS**, martyr à Rome, en 511.
- 23. Samedi**, **ST PHILIPPE BEMIT**, en 1285.
- ST CLAUDE**, **ST ASTÈRE** et leurs compagnons, martyrs en Cilicie, en 285.
- ST SIMON APOLOINAIRE**, évêque de Clermont en Auvergne, mort en 182.
On a de lui plusieurs écrits assez importants.
- ST THOMAS**, archevêque d'Alexandrie, mort en 282.
- 24. Dimanche**, **ST BARNABÉ**, apôtre.
Il porta le flambeau de l'Évangile jusqu'aux environs des Indes, et fut martyrisé en Arménie, vers la fin du 1^{er} siècle.
- ST OZEN**, évêque de Rouen, mort à Clchy près Paris, en 685.
Son corps fut porté à Rouen, dans l'église de St Pierre, qui est devenue depuis la magnifique église abbatiale de St-Ouen.
- 25. Lundi**, **ST LOUIS**, roi de France, mort en 1270.
Voy. l'article sous ce titre.
- ST YVES**, abbé en Limousin, mort en 591.
Il a donné son nom à une ville de cette province.
- STE HENEGONNE**, abbesse en Angleterre, morte en 685.
- 26. Mardi**, **ST ZÉNON**, pape et martyr en 219.
- ST GÉSÈS**, comédien, martyr à Rome, en 286 ou 205.
- ST GÉSÈS D'ARLES**, grellier, martyr au 4^e siècle.
- ST EULAIRES**, évêque de Nevers, mort au 6^e siècle.
- 27. Mercredi**, **ST CÉSARÉ**, évêque d'Arles, mort, 251.
On a de lui plusieurs ouvrages très-remarquables.
- ST PÈRES** ou **ST PASTEUR**, abbé, mort en 451.
- ST EBROIN**, archevêque de Sens, mort en 750.
- 28. Jeudi**, **ST AGRESTIN**, évêque d'Hippone, docteur de l'Église, mort en 450.
La meilleure édition de ses ouvrages est en 20 volumes in-4^e. C'est le plus grand et le plus fécond des docteurs de la foi chrétienne, aussi profond en philosophie qu'en théologie.
- ST JULIEN**, martyr à Brioude, vers le 4^e siècle.
- 29. Vendredi**, LA DÉCOLLATION DE **ST JEAN-BAPTISTE**.
Voy. l'article sur ce saint précurseur dans le numéro du mois de juin.
- STE SABINE**, martyre à Rome, au 5^e siècle.
- ST MÉRIS** ou **MÉRÉRIC**, abbé, mort en 700, patron d'une paroisse de Paris.
- ST AURELIE**, évêque de Metz, mort au 5^e siècle.
- 30. Samedi**, **STE ROSE** DE LIMA dans le Pérou, vierge, morte en 1617.
- ST FÉLIX** et **ST ADACTE**, martyrs à Rome en 505.
- ST PAMPHILE**, juste, mort à Rome en 410.
- ST FIACRE**, anachorète, mort en 650.
Les jardiniers le prennent pour patron. Les voitures de louage nommées *fiacres* tirent ce nom d'une hôtellerie ou se forna leur premier établissement à Paris, et qui avait pour enseigne l'image de ce saint.
- 31. Dimanche**, **ST RAYMOND NONNAT**, religieux de la Merci, mort en 1240.
- STE ISABELLE**, vierge, fille de Louis VIII, et sœur de Louis IX, morte en 1270.
- STE COTHUENGE**, reine vierge et abbesse en Angleterre, au 8^e siècle.
- ST EOXE**, évêque d'Arles, 502.

CAUSERIES

AVEC MON FILS ERNEST

SUR LES INVENTIONS ET LES DÉCOUVERTES.

CINQUIÈME MATINÉE.

UN NAVIRE SUR LE CHUQUITO. — LES NOUVEAUX SUCRES.

« L'industrie humaine, dit la *Gazette d'Augsbourg*, ne connaîtra bientôt plus de bornes à son pouvoir. Les chemins de fer sillonnent le monde, les bateaux à vapeur franchissent l'immense espace de l'Océan, et un navire flotte à

présent sur le Chuquito, à dix-huit mille pieds au-dessus de la mer. La *Gazette d'Augsbourg* publie, d'après un journal de Montévideo, quelques détails sur cette entreprise nautique d'une hardiesse inouïe jusqu'à présent dans les annales de la marine. En 1826, MM. Rundell et Bridge, riches orfèvres de Londres, achetèrent dans le Pérou les mines d'or de Tipuani et les mines d'émeraude d'Ilimani, et y envoyèrent M. Page en qualité d'agent.

« Ces mines sont situées sur les rives du lac de Chuquito, qui a deux cent quarante-huit milles anglais de longueur, cent cinquante de largeur, et dont en plusieurs endroits on n'a pu trouver le fond. Dans le voisinage de Tipuani sont d'autres mines très-abondantes qui appartiennent au général O'Brien et à un Anglais nommé John Rugg. On ne récolte dans ce district qu'une espèce de pommes

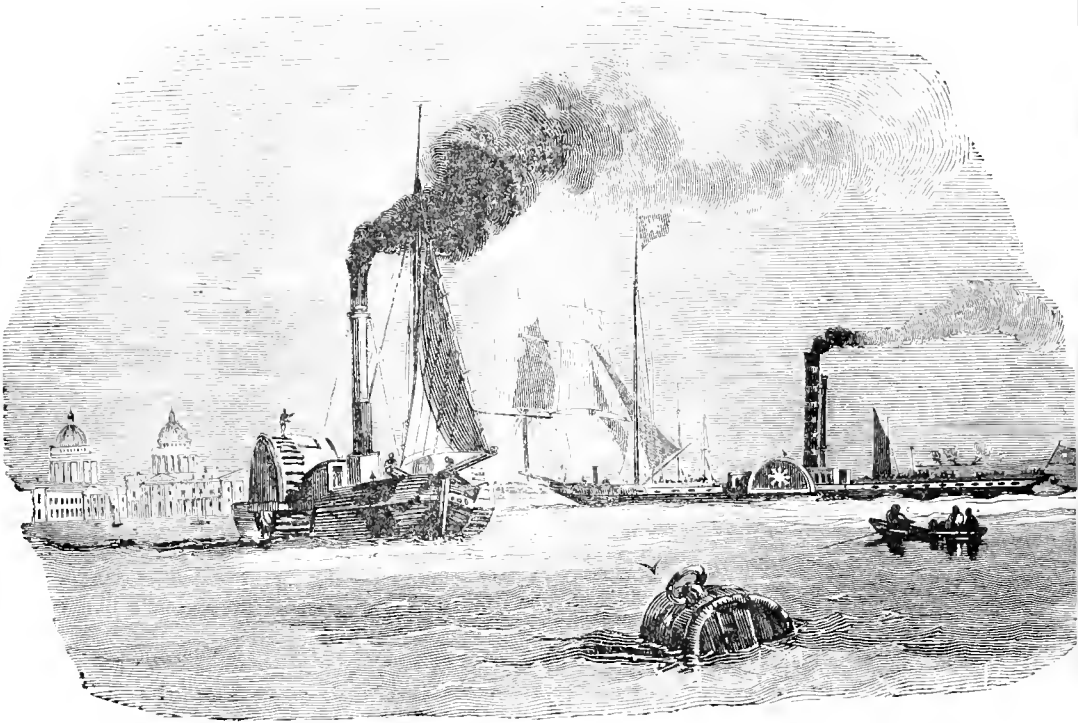
de terre rouges appelées *chusmo*, et quelques plantes nutritives; mais, à l'est du lac, et notamment à Copasacana et dans les vallées de la Bolivie, on cultive le maïs, l'orge et les arbres fruitiers. Les difficultés que l'on éprouvait pour alimenter le grand nombre d'Indiens qui travaillaient aux mines firent naître l'idée de construire un navire qui établirait des communications régulières d'une des rives à l'autre du lac, et MM. Page, O'Brien et Rugg résolurent de tenter l'entreprise.

M. Page acheta dans le port d'Arica un vieux bâtiment, en enleva les ancres, les cordages, la voilure, et parvint avec une peine extrême à en conduire la carcasse à l'embouchure de l'Apolo-Bambo, dont les eaux se jettent dans le Chiquito. Là, il fit venir des ouvriers d'Arica, éleva un chantier, et, après deux années d'un travail pénible et continu, réussit enfin à lancer son brick dans le lac. Ce brick sert à transporter les approvisionnements des vallées de la Bolivie aux mines de Puno et de Lampas. Le général O'Brien, en se rendant de Buenos-Ayres à Lima, navigua sur le lac, et faillit échouer sur les côtes de l'île

de Tilicaca. Cette île est, d'après la tradition, le berceau de la civilisation péruvienne et la sépulture des anciens rois de la contrée. On y trouve encore des crânes dont la forme se rapproche de celle de toutes les têtes qui figurent dans les curieux bas-reliefs des antiques monuments astégués. Le brick était alors commandé par un capitaine suédois, et pourvu de tout ce qui constitue un navire en bon état, sauf les ancres, qu'il a été impossible de conduire à une telle hauteur. MM. O'Brien et Begg ont exécuté encore d'autres travaux d'une hardiesse non moins surprenante. Ils ont transporté une machine à vapeur au-dessus des Cordillères, creusé dans les montagnes métallurgiques de Lacaycota un canal de deux mille pieds de longueur, traversé par neuf écluses, et construit, à l'extrémité de ce canal, un chemin de fer sur lequel ils charrient leur minerai. »

Voilà, mon fils, à quels résultats aboutissent, continua le père, ces longs rubans de fumée que vous voyez balancer au-dessus des navires et des bateaux à vapeur.

Avec un peu de fumée que l'esprit de l'homme dirige, la nature matérielle est domptée.



— Qu'est-ce que signifie ce mot, mon père, *sucre de pomme, sucre de vinaigre* ?

— Mon ami, c'est que l'art humain, étincelle émanée de Dieu, a partout découvert les substances qui se cachent dans les profondeurs de la matière. Le sucre, le vinaigre, existent presque partout.

Entre les sucres, il y a, dit un savant, une lutte qui n'est pas près de finir : c'est, du reste, Napoléon qui en donna le signal lorsque l'Angleterre fut soumise à ce blocus continental dont les résultats devaient porter une mortelle atteinte à son commerce. Cette lutte, c'est celle qui se poursuit entre le sucre de canne et les

sucres factices que la science a inventés récemment. Ceux-ci ont évidemment une infériorité marquée devant l'autre; le sucre qui vient de si loin finira par succomber en présence d'une aussi redoutable ligue. Le sucre exotique avait bien assez de l'ennemi que l'industrie lui a jeté sur les bras; cependant la science, cette infatigable chercheuse, qui ne se donne pas un moment de repos, vient de lui en susciter un nouveau. Il s'agit d'autres sucres qui pourraient faire une sainte alliance avec le sucre de betterave; chaque jour, dans le maïs, dans la carotte, dans les navets, on retrouve du sucre.

Il est à croire que l'on parviendra à nous donner d'ex-

cellent suere à un prix aussi bas que le pain et peut-être que l'eau elle-même. Ne méprisez donc pas, mon cher Ernest, ces hommes que vous voyez en tablier de cuir, une

pipe noire à la bouche, un rabot ou un soufflet de forge à la main; souvent ils réalisent par leur labeur ce que la poésie la plus sublime n'oserait pas rêver.



LE COURAGE MORAL DANS LA JEUNESSE,

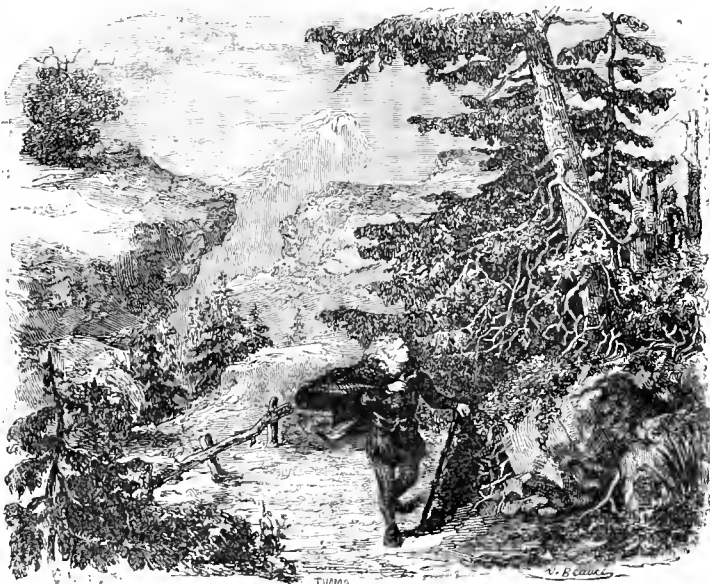
OU

EXEMPLES DE FORCE CONTRE LE SORT, DE RÉSISTANCE ET DE SUCCÈS
DANS LES CARRIÈRES LES PLUS DIVERSES.

LA JEUNESSE DE HENRI IV.

« Ce fut un bien grand jour pour Henri d'Albret, dit un historien moderne, que celui où il emporta dans le pan de

sa robe le vigoureux enfant destiné à le venger plus tard de l'Espagne. La chanson de sa mère, dans les douleurs de l'enfantement, le vin de Jurangon et la gousse d'ail, ont reçu depuis Péréfixe une consécration populaire. Tout cela est devenu vrai. Henri d'Albret était un prince d'un esprit cultivé. Il avait, en matière d'éducation, des idées fort avancées qu'on dirait empruntées de *l'Emile*. Il voulut faire élever le jeune comte de Viane à l'air libre des montagnes, la tête nue et les pieds déchaux. Nourri en simple gentilhomme, au château de Coroze, dans les solitudes du Bigorre, ayant passé toute sa jeunesse dans une province aux habitudes simples, au langage pittoresque, Henri cou-



tracts, dans ce commerce journalier avec la nature et avec les hommes, une rectitude de pensée et un naturel de manières inconnus aux princes grands dans l'enceinte des cours. Elevé dans les principes calvinistes par sa mère, dans le temps où Antoine de Bourbon, son père, combattait contre les réformés, à la tête de l'armée royale, le prince de Béarn avait contracté, par suite de cette déplorable dissi-

dence, une indifférence précoce pour les idées qui passionnaient si vivement son siècle. Cette indifférence, entretenue par le goût des plaisirs et les entraînements de la jeunesse, était rendue plus invisible encore par le spectacle des animosités et des violences qui répugneraient à son équité et à sa modération naturelle; doué d'un sang droit et d'un calme imperturbable, lors même qu'il semblait do-

miné par l'ivresse de ses sens, Henri de Béarn ne pouvait s'associer ni à l'ardeur de tant de haines, ni aux illusions de tant d'espérances dont son bon sens pénétrait la vérité.

Conduit un jour à la cour, à l'âge de huit ans, cet enfant, alerte et frais, avait charmé Henri II par la vivacité de ses réparties en langue béarnaise, la seule qu'il parlât alors. Deux années passées au collège de Navarre lui apprirent le français et quelque peu de latin. Les habitudes de l'écolier n'enlevèrent rien à l'originalité du jeune montagnard. Jeté, après la mort de son père, dans le camp des réformés par l'autorité de Jeanne d'Albret; proclamé à la mort du prince de Condé, son oncle, chef nominal du parti, il assista à la bataille de Moncontour, à l'âge de seize ans. Son coup d'œil militaire, si on en croit les historiens, pénétra le vice des dispositions qui amena la perte de cette journée si fatale aux religionnaires. Sitôt que la paix fut faite, il se retira dans son gouvernement de Guyenne, et vécut surtout dans ses domaines héréditaires du Béarn, où il poursuivait les daims sur les rochers, et les jeunes filles dans les vallées, entremêlant ses volages amours de la lecture des Vies de Plutarque que Jacques Amyot venait de traduire pour l'usage des jeunes seigneurs.

Ce fut au sein de cette ville provinciale et de ces plaisirs faciles, que la politique de Catherine vint chercher le prince de Béarn pour l'unir à sa fille. Celui-ci n'accepta pas sans regret cette vie si nouvelle et si contrainte. Il parut à la cour, réservé et un peu timide. Les noces vermeilles étaient à peine terminées, que la nuit de la Saint-Barthélemy vint arracher au roi de Navarre tous ses amis, et l'isoler d'une cour au milieu de laquelle il n'était plus qu'un otage et un prisonnier. Ce prince ploya sans trop d'efforts sous le poids des circonstances, et crut pouvoir pactiser avec la force de tous les sacrifices imposés comme conditions de son salut. Il faut bien connaître que l'abandon de sa religion fut celui qui parut le moins lui coûter; entre la messe et la Bastille, il choisit volontiers la messe, et donna sur ce point, au roi son beau-frère, les plus complètes satisfactions.

JEUNESSE DES GRANDS ARTISTES. — P. WEST.

Nous allons nous occuper maintenant de quelques individus dignement récompensés aussi de leurs efforts courageux, et qui sont arrivés à la célébrité par des chemins tout différents de ceux qu'avaient parcourus les hommes distingués dont nous avons parlé dernièrement. Cependant nous retrouverons toujours à la poursuite des richesses intellectuelles ces mêmes hommes pleins d'énergie, de grandeur d'âme, infatigables à l'étude, et animés de la même exaltation passionnée; les qualités sont partout indispensables au succès; jamais la persévérance et l'amour de l'art n'ont été poussés plus loin que chez les peintres impatients de se distinguer. Déjà nous avons eu l'occasion de citer plusieurs noms appartenant à cette classe d'hommes, et nous avons vu que rien ne peut les décourager quand ils sont entraînés vers la science. Rappelez-vous les difficultés qui ont environné la jeunesse des Salvator Rosa, Claude Lorrain, du Caravage et de bien d'autres encore. Ils n'en sont pas moins devenus de grands peintres. Aujourd'hui nous continuerons à esquisser plus en détail la

vie de quelques artistes modernes qui ont eu aussi à soutenir de pénibles luttes pour se produire, malgré l'infériorité de leur naissance et la singularité de leur position.

Nous commencerons par *Benjamin West*, artiste anglais, né à Springfield (près de Philadelphie, dans l'Amérique du Nord, en 1738), de parents quakers, ou trembleurs, dont il était le dixième enfant. On raconte que sa mère le mit au monde en revenant d'un sermon qui l'avait effrayée au point de lui occasionner presque des convulsions, malgré les efforts du prédicateur à rassurer l'auditoire épouvanté auquel il venait d'annoncer la fin prochaine du monde de ce côté de l'Atlantique, en promettant à l'Amérique les plus heureuses destinées, lorsque la vengeance divine l'aurait délivrée de ses vices et de sa corruption. Cet incident, si léger en apparence, influença beaucoup sur la vie de Benjamin: le prédicateur, fier de l'impression produite par son éloquence, regarda toujours l'enfant avec orgueil et intérêt. Il ne cessa de répéter au père, que ce fils, d'après cette naissance extraordinaire, ne pouvait manquer d'être un jour un homme célèbre. Nous ne tarderons pas à voir les prédictions se réaliser.

Quoi qu'il en soit, Benjamin grandit, arriva à l'âge de six ans, et rien encore ne le distinguait des autres enfants, lorsqu'une de ses sœurs, mariée, vint faire une visite à sa mère avec sa petite fille. Un jour, Benjamin resta seul auprès de l'enfant endormi dans son berceau, pendant que sa mère et la jeune femme se promenaient au jardin. Frappé de la beauté de sa nièce, qu'il voyait sourire pendant son sommeil, il s'empara de plume, de papier, d'encre rouge et noire, qu'il trouva sous la main, et essaya de retracer cette charmante physionomie d'enfant. Il fut à ce qu'il parait si heureux dans son premier essai, que sa mère et sa sœur, en jetant les yeux sur le papier qu'il cherchait à cacher, s'écrièrent: « Mon Dieu, il vient de faire le portrait de Sally. » Benjamin, encouragé par cette exclamation, ravi de sa nouvelle découverte, offrit de dessiner avec son encre rouge et noire les fleurs que sa sœur rapportait du jardin. Le génie du peintre futur se révélait plus encore dans cette délicatesse et ce sentiment vrai, à un âge aussi tendre, pour la beauté de la simple expression, que dans l'habileté du dessin qu'il a déployée lors de sa première tentative. C'est peut-être à la manière dont Benjamin fut élevé au sein d'une famille pour laquelle la vie s'écoulait douce et calme, comme chez la plupart des quakers, qu'on doit attribuer le développement précoce du sentiment poétique qu'il manifesta en cette occasion.

Le père, en voyant ce dessin, réfléchit plus sérieusement que jamais sur la prophétie de son ami le prédicateur, et fut persuadé qu'elle commençait à s'accomplir. Quant à Benjamin, il ne se lassait pas de faire des esquisses à l'encre, soit de fleurs, soit d'oiseaux, à son grand ravissement et à l'admiration de ses bons camarades. Pendant toute une année, il n'eut à sa disposition d'autre couleur que de l'encre, d'autre pinceau que sa plume. D'ailleurs il ignorait sans doute qu'il existât des ressources meilleures pour la pratique de son art: car la petite société de gens au milieu desquels il vivait était à la fois si simple et si arriérée, qu'il n'avait jamais aperçu chez aucun d'eux, soit une gravure ou une peinture quelconque. Enfin, il arriva qu'une troupe d'Indiens passa par Springfield; on leur montra les œuvres de Benjamin, qui avaient quelques rapports avec les leurs, et ces enfants des bois parurent en-

chantés de ce rapprochement. Plus expérimentés que le jeune prodige, ils avoient sur lui un grand avantage : ils employoient des couleurs totalement inconnues à Benjamin, telles que l'écre rouge et noire ; ils lui enseignèrent la manière de les préparer. Sa mère, pour compléter l'assortiment de ces nouveaux auxiliaires, lui donna un morceau d'indigo ; mais il lui manquait encore un pinceau. Ayant appris qu'on les faisoit en Europe avec des poils de chameau, il trouva bientôt dans son imagination le moyen d'y suppléer. La queue du chat noir de la maison lui fournit de quoi faire son premier pinceau, puis il ravagea le dos de la pauvre bête lorsqu'il voulut en avoir d'autres.

Environ un an après, M. Pennington, marchand de Philadelphie, vint par hasard faire une visite au vieux West ; on lui montra aussi les ouvrages de Benjamin. Plus connaisseur que les villageois de Springfield, il fut frappé des moyens de l'enfant, et promit de lui envoyer, à son retour en ville, une boîte de peinture. M. Pennington tint en effet sa promesse, le cadeau arriva ; le bon et généreux marchand avait en le soin de joindre à un assortiment de couleurs, d'huiles et de pinceaux, plusieurs toiles toutes préparées, et une demi-douzaine de gravures ; le ravissement de Benjamin était au comble. Jamais il n'avait soupçonné l'art de la gravure, dont il voyait des modèles pour la première fois de sa vie, et jamais rien ne lui avait paru si beau. Ses yeux, pendant le reste de la soirée, restèrent presque toujours fixés sur la boîte et son contenu. Quelqu'un lui sembla douter de son bonheur, et la prenait dans ses mains afin de se convaincre qu'il était réellement possesseur de ce précieux trésor. La nuit même il se réveilla soulevé, et voulut encore toucher le coffre qu'il avait placé près de son lit, tant il craignait de se sentir sous l'influence d'un songe, et de perdre ses richesses à l'heure du réveil. Le jour suivant, il se leva avec le jour, emportant au grenier ses couleurs et sa toile. Tout autre occupation fut négligée. Dès qu'il pouvait se dérober à la surveillance de ses parents, il courait au galetas où les heures s'écoulaient rapidement dans un monde de sa création. Enfin le maître d'école, surpris de l'absence de son élève, vint en demander la raison au père ; circonstance qui révéla tout le mystère. La mère découvrit le coupable dans sa retraite, mais elle resta émerveillée des productions de son pinceau, et, au lieu de le gronder, elle le prit dans ses bras, et l'embrassa avec transport. Après avoir composé un sujet, il s'était mis à le peindre ; sa haute intelligence l'avait seul guidé dans la préparation, le mélange et les nuances des couleurs ; l'ébauche parut si remarquable à la mère, qu'elle lui défendit d'y rien ajouter. M. Galt, le biographe de West, a vu le tableau inachevé soixante-sept ans après, et l'artiste lui-même a avoué qu'il n'avait jamais réussi depuis à retrouver quelques-unes des touches qu'on admire dans sa première œuvre.

Peu de temps après, Pennington revint à Springfield ; satisfait des progrès du jeune peintre, il l'emmena à Philadelphie. Là, il rencontra un confrère, M. Williams, dont les tableaux, les premiers qu'il voyait après les siens, le touchèrent jusqu'aux larmes. Williams lui prêta aussi le poème de Fresnoy sur la peinture, ainsi que les essais de Richardson ; ces deux ouvrages stimulèrent encore son enthousiasme. Il revint à Springfield plus amoureux de son art que jamais. Bientôt cette passion devint contagieuse, et presque tous ses camarades, sans exception, se mirent à

crayonner partout, et jusque sur les murs de l'école. West assure qu'il a vu plusieurs essais de ces jeunes amateurs que n'auraient pas désavoués les élèves de l'Académie ; mais aucun n'avait, à ce qu'il lui paraît, l'honneur de l'art si profondément enraciné. Ce passe-temps fut bientôt abandonné et oublié ; lui seul persista à en faire l'unique occupation de sa vie, bien décidé à faire, en son honneur, tous les sacrifices possibles.

Cependant il n'avait rien gagné de ses travaux, pas même de quoi s'acheter des couleurs et des toiles ; mais un ébéniste de ses voisins lui donna obligeamment des panneaux bien unies sur lesquels il jetait ses esquisses avec de l'encre, de la craie et du fusain. M. Wagner, autre habitant de son village, frappé un jour du mérite de ses compositions, voulut en prendre quelques-unes chez lui pour les montrer à ses amis. Il revint le lendemain, et remit à l'enfant un dollar en échange des tableaux qu'il tenait à conserver. A peu près à la même époque, le docteur Jonathan Morris lui donna un peu d'argent pour acheter des couleurs. Jamais West n'oublia les encouragements de ses premiers protecteurs. Sa famille, quoique fort à l'aise, ne fit dit-on aucun sacrifice pour l'aider dans la poursuite de son art favori. Si le vieux quaker croyait toujours au brillant avenir de son fils, il semblait se reposer entièrement sur l'efficacité de la prédiction de son révérend ami pour amener le résultat attendu. Quoique le talent si remarquable de l'enfant ne pût manquer de flatter l'orgueil du père, ses opinions religieuses soulevoient probablement en lui de graves inquiétudes quant à la *légitimité* de l'art en lui-même, et sans doute il eût préféré que le jeune prodige arrivât à la renommée par tout autre chemin. Benjamin, loin de partager ces idées, regardait la profession de peintre comme la plus honorable qu'il y ait au monde. Il connaissait déjà la fameuse prophétie ; sa croyance dans cette grandeur future était telle, que, se trouvant dans une partie de plaisir, un jour de fête au village, sur le même cheval avec un de ses camarades, assez imprudent pour avouer que son père le destinait à être tailleur, West sauta aussitôt à bas de l'animal, et s'écria que le tailleur futur ne pouvait avoir aucun rapport avec lui, qui était appelé à devenir peintre, l'égal des rois et des empereurs. Ces transports frénétiques se calmèrent en grandissant, mais l'artiste conserva toujours la conviction de sa haute destinée, et peut-être contribua-t-elle en partie à le soutenir à travers les circonstances bizarres de sa carrière naissante.

Voici ce qui donna à la position de Benjamin un cachet tout particulier. Malgré son extrême jeunesse, il fallut qu'il poursuivît le chemin qu'il s'était tracé à l'aide seul de son enthousiasme et de ses propres forces. Il n'a connu ni la misère, ni même la pauvreté comme tant d'autres jeunes aspirants à la gloire, qu'elle a souvent conduits de bonne heure au tombeau ; mais, d'un autre côté, personne ne s'occupa de son instruction ; il eut tout à faire par lui-même. Ses camarades dont nous avons parlé, qui aussi manifestèrent du goût pour le dessin, renoncèrent à leur travail au bout de peu de temps ; lui seul devint un grand peintre, bien que ses forces physiques ne fussent pas au-dessus des leurs. Mais il possédait au dedans de lui-même cette ardeur, cette persévérance à poursuivre l'objet de ses desirs, qui ont produit des merveilles chez tous ceux dont les noms se placent à côté du sien sur la liste des hommes que nous avons vu s'élever d'eux-mêmes, persévérance sans laquelle personne ne peut atteindre rien de grand et

d'honorable. On a dit, avec vérité, que les plus heureuses circonstances avaient favorisé West pendant tout le cours de sa vie d'artiste. Mais à quoi eût servi cet heureux hasard sans le talent qui sait en tirer parti. Voici, le plupart du temps, le secret de ce qu'on appelle *bonheur*. Il s'agit de savoir saisir l'occasion favorable quand elle se présente. West ne manqua jamais d'amis pour l'encourager et l'aider, du moment où la réputation de son mérite s'étendit au delà de son village natal, mais avant de se faire connaître et d'exciter ainsi l'intérêt, n'avait-il pas été obligé de cultiver ses talents avec un zèle infatigable, lorsque, étant chez son père, il se trouvait même privé des choses nécessaires à son art ? A quinze ans, il attira l'attention de M. Flower, homme de goût, qui demeurait à Lancastré, ville peu éloignée de Springfield. M. Flower, après avoir vu les productions du jeune artiste, qui excitèrent son admiration, l'engagea à venir passer quelques jours chez lui. Cette visite fut très-profitable à West : la gouvernante des enfants de M. Flower, Anglaise d'un haut mérite, très-versée dans l'art chez les Grecs et les Romains, dont Benjamin ignorait jusqu'à l'existence, se fit un plaisir de lui donner, à ce sujet, quelques notions précieuses. Il fit aussi connaissance, à Lancastré, de M. Ross, homme intelligent, qui avait une femme et des filles d'une beauté remarquable ; on convint que West ferait leurs portraits. Il s'en acquitta si bien, que plusieurs autres personnes de la ville voulurent aussi se faire peindre par lui ; son temps fut alors très-avantageusement rempli. On ne sait pas s'il avait déjà fait des portraits avant le voyage de Lancastré, mais voici l'origine de son premier tableau d'histoire. Parmi les gens de la ville qu'il voyait, se trouvait un nommé William Henry, homme grave et instruit, ancien armurier qui avait fait fortune. Causant un jour avec West, il lui témoigna ses regrets de le voir employer son talent à faire les portraits de gens dont personne ne se souciait, si ce n'est la famille qui les lui demandait, ajoutant qu'il ferait un plus noble usage de son pinceau s'il représentait sur la toile quelques-unes des grandes scènes historiques, et lui indiqua comme sujet magnifique la mort de Socrate ; puis il se mit à lire la vie de cet homme si chaleureusement écrite par Plutarque. L'idée sourit à West ; il se mit aussitôt à l'œuvre, et ne tarda pas à terminer ce grand tableau.

A peu près à cette même époque, il rencontra sur son chemin le docteur Smith, principal du collège de Philadelphie, qui entreprit, au moyen d'un cours sommaire, de l'initier aux connaissances classiques, indispensables au peintre. Quoique le docteur Smith passât pour un homme aussi érudit qu'élegant, il préféra ne donner à son élève qu'une éducation très-superficielle ; aussi ce qu'il enseigna de latin à West se bornait à bien peu de chose. Cependant ces leçons ont dû lui être utiles, parce qu'elles ont servi à étendre ses connaissances sur les faits de l'histoire classique et sur la mythologie. Au milieu de ses études, West tomba malade, et fut retenu longtemps au lit : circonstance qui fut cause d'un nouveau développement de son génie. Un jour, pendant sa convalescence, on crut qu'il retombait dans un violent accès de fièvre, car il prétendait voir distinctement sur le plafond une procession de fantômes sous des figures d'hommes, de femmes, de cochons, de poules, etc. Rien de tout cela ne paraissait aux yeux des gens qui l'entouraient, et tous s'imaginèrent que le cerveau de West, malgré sa guérison, était attaqué. Voici le fait. Après avoir été si longtemps enfermé dans une chambre

obscur, sa vue s'était étendue, et, s'accommodant à la diminution de lumière, elle avait acquis la faculté de voir ce qui était invisible pour les autres : ces figures du plafond n'étaient donc, tout simplement, que la reproduction d'objets passant dans la rue, qui se réfléchissaient à travers un trou placé par hasard dans le volet de la fenêtre. En effet, West s'expliqua tout le mystère, lorsque, se trouvant seul, il quitta son lit et visita la chambre, bien décidé à se rendre compte de ce phénomène. Dès qu'il eut fait sa découverte, il pensa qu'il y avait là un principe dont on pouvait faire une application utile. Il fabriqua bientôt un appareil qui représentait à volonté, lorsque le soleil brillait, tous les objets, et des portions de paysage ; enfin il avait inventé la *chambre obscure*. Cependant quand il porta sa boîte à son ami Williams, à Philadelphie, il le vit déjà en possession d'un instrument du même genre, qu'il venait de recevoir de Londres, mais beaucoup plus parfait. Ainsi l'invention de West n'était nouvelle que pour lui.

Il revint alors à Springfield. Le père jusque-là n'avait jamais songé que son fils embrasserait sérieusement la profession de peintre, et quand bien même il se fût habitué à cette pensée, il fallait encore lever les scrupules de ses coreligionnaires. Jamais quaker ne s'était encore fait artiste. Il y eut conseil de famille ; mais on s'aperçut que, non-seulement il serait impossible d'arracher le jeune homme à une carrière qu'il poursuivait avec tant de passion, mais que sa mère elle-même approuvait le choix. Alors le vieux West imagina d'en appeler aux lumières de ses confrères. Il n'avait pas encore oublié la prophétie, et comptait toujours sur les hautes destinées de son fils, sans rien deviner encore. Il assembla donc tous les membres de la société, et leur fit l'exposé des faits. M. Galt a donné, dans son ouvrage, une longue description de la séance. Bornons-nous à raconter que tous, à l'unanimité, furent d'avis que le jeune homme fit usage des rares talents dont Dieu l'avait doté pour la peinture ; puis Benjamin entra : on lui déclara qu'il faisait exception à la règle générale, comme si on eût voulu consacrer la profession qu'il avait adoptée. Cette manière étrange produisit sur l'esprit du peintre une impression ineffaçable.

Peu de temps après, sa mère, qu'il aimait tendrement, mourut ; et lorsque sa douleur fut plus calme, il quitta la maison paternelle, et alla s'installer à Philadelphie, vers la fin d'août 1756, où il s'annonça comme peintre de portraits. Il trouva bientôt de quoi s'occuper. Après avoir travaillé toute la journée, il passait ses soirées avec son vieil ami, le docteur Smith, qui continua à lui donner des leçons d'histoire classique et de littérature ; mais il sentait que son éducation resterait toujours incomplète tant qu'il se bornerait à l'étude des seules œuvres d'art que renfermait l'Amérique. Depuis longtemps il ambitionnait de visiter Rome, et mettait schelling sur schelling afin de pouvoir un jour accomplir ce projet. Il prenait deux guinées (50 fr.) pour une tête, et cinq (125 fr.) pour un portrait jusqu'à la ceinture. Il fallait donc travailler beaucoup s'il voulait mettre de côté en gagnant si peu à la fois ; mais il eut l'avantage d'acquiescer en même temps une légèreté dans la main, une facilité d'exécution qu'il n'aurait jamais obtenues s'il n'avait pas été poussé de la sorte. Dès qu'il pouvait disposer d'un moment, il l'employait aussi à étudier les styles grandioses de l'art. On cite, au nombre des productions de ce genre, la copie très-estimée du tableau de saint Ignace d'après Murillo, qui tomba au pouvoir du gouverneur Hamilton,

par suite de la capture d'un vaisseau espagnol. Cependant West n'attachait pas plus de prix à ce tableau qu'à un autre, mais la copie frappa le docteur Smith, au point de lui donner l'envie de se faire peindre dans la même attitude que le saint. Pendant sa résidence à Philadelphie, West exécuta, pour M. Cook, un tableau qui représentait le *Jugement de Suzanne*, second sujet historique dont il parla plus tard avec les plus grands éloges : on y voyait quarante figures toutes dessinées d'après nature. Il se dirigea ensuite vers New-York, la bourse assez bien garnie. Sa réputation lui ayant amené une foule de modèles, il augmenta ses prix du double. La vue d'un tableau flamand représentant un ermite en prières devant une lampe lui inspira l'idée de faire le pendant : un homme lisant à la lueur d'une bougie. Il lui semblait difficile de rendre cet effet de lumière sur un tableau qu'on verrait le jour; mais il y parvint en faisant poser son aubergiste, qu'il plaça dans un cabinet noir, un livre ouvert devant la bougie, pendant qu'il peignait au grand jour dans une chambre voisine, d'où il apercevait son modèle à travers un étroit passage.

Après une résidence de onze mois à New-York, West apprit qu'un vaisseau partait de Philadelphie pour Leghorn, où il transportait du blé et de la farine, les récoltes ayant été mauvaises en Italie, cette année-là. L'idée lui vint aussitôt de réaliser, par la même occasion, son projet de visite à Rome. Le docteur Smith en eut aussi la pensée, et l'engagea à revenir promptement à Philadelphie. Le peintre, au moment où il reçut la lettre, s'occupait à faire le portrait de M. Kellg, négociant de New-York, dont le nom méritait d'être conservé à cause de ses généreux procédés : après avoir remis à West les dix guinées du portrait, il lui donna une lettre pour ses agents à Philadelphie. Arrivé dans cette ville, l'artiste fut agréablement surpris en apprenant qu'il avait à recevoir, d'après les ordres de M. Kellg, la somme de cinquante guinées. Sa bourse se trouvant ainsi mieux fournie, il s'embarqua le cœur joyeux.

Après avoir touché Gibraltar et plusieurs autres ports des côtes d'Espagne, West et ses camarades de voyage arrivèrent à Leghorn, d'où il partit promptement pour se rendre à Rome. Muni d'une foule de lettres adressées aux principaux personnages de cette capitale, que lui avaient données MM. Jackson et Rutherford, les correspondants de son ami M. Allen, à Philadelphie, auquel le vaisseau et sa charge appartenaient, il entra dans Rome, le 10 juillet 1760, accompagné d'un courrier français, que ses amis de Leghorn lui avaient procuré, afin de suppléer à son ignorance de la langue italienne. Quand le bruit se répandit qu'un jeune Américain venait d'arriver, et se disposait à étudier les ouvrages des grands maîtres, tout le monde savant parut intrigué. Lord Grantham (alors M. Robinson), le rencontra, le mena dans une soirée où devaient s'assembler la plupart des personnes auxquelles ses lettres étaient adressées. Dès qu'il parut, on s'aperçut en général qu'à l'extérieur, l'étranger n'avait rien d'extraordinaire; mais la aussi se trouvait, par hasard, le célèbre cardinal Albani, vieillard aveugle, qui demanda naïvement, lorsqu'on lui présenta West, s'il était noir ou blanc : Son Eminence ignorait que les Américains n'étaient pas tous sauvages. Une fois éclairé sur ce point, il devint très-favorable à sa nouvelle connaissance, surtout lorsqu'après avoir exploré le crâne du jeune homme (étant à ce qu'il paraît, même à cette époque, versé dans la cranologie), il le trouva admirablement bien conformé. Le jour suivant, West alla vi-

siter quelques-uns des chefs-d'œuvre tant vantés, accompagné d'environ trente personnages marquants, curieux de voir l'effet que produirait sur le jeune quaker toutes ces magnificences. La première expression de sa surprise sembla confondre et scandaliser ces connaisseurs italiens. Devant l'*Apollon*, on prétend qu'il s'écria : « On dirait un jeune Mohawk ! » L'épreuve ne fut pas favorable à West, car, malgré son talent naturel, il lui manquait ce que la culture peut seule donner.

Cependant, peu satisfait d'inspirer uniquement de l'étonnement, parce qu'il était le premier de ses compatriotes ou de sa secte qui fût jamais venu à Rome, il voulut montrer aux Italiens ce qu'il était capable de produire avec ce pinceau qu'il avait appris tout seul à manier. Il pria M. Robinson de poser : ce qui lui fut accordé sans hésiter, quoique Mengs, célèbre peintre, le plus en réputation alors à Rome, eût déjà commencé son portrait. Quand West eut fini le sien, M. Robinson le fit porter chez M. de Crespigné, son ami, sans parler du nom de l'artiste. Le portrait fit sensation : plusieurs peintres présents l'attribuèrent à Mengs, malgré le coloris qu'ils trouvaient préférable à celui de ses autres productions. Mais M. Dance, l'ayant examiné avec plus de soin, crut pouvoir affirmer que l'œuvre n'était pas de Mengs. Il trouvait en effet le coloris supérieur au sien, mais en revanche le dessin ne pouvait entrer en comparaison. Cette discussion avait lieu devant West, assis dans un coin du salon, en proie à la plus vive anxiété, et lui était transmise en anglais par M. Robinson. Enfin, M. de Crespigné dévoila le nom de l'auteur à la grande surprise de ses convives italiens. Tous félicitèrent chaleureusement le jeune Américain. Mengs, lui-même, qui se réunit peu d'instants après à la société, examina le portrait, et fit du mérite de West un éloge aussi flatteur que franc et loyal. Il se plut ensuite à lui donner de bons conseils sur ses études futures, disant qu'il n'avait que faire de venir à Rome pour apprendre à peindre; mais qu'après avoir examiné tous les objets dignes d'attirer l'attention d'un artiste, il ferait bien de visiter successivement Florence, Bologne et Venise, de se familiariser avec les productions des grands maîtres renfermées dans ces villes, et de revenir à Rome peindre un tableau d'histoire, l'exposer, et décider d'après l'opinion qu'on en formerait la ligne qu'il aurait à suivre désormais.

Il y avait déjà plus d'un mois que West habitait Rome; mais, comme Salvator, il éprouva pendant son voyage des émotions si fortes, qu'il tomba dangereusement malade. Les médecins exigèrent qu'il le transportât à Leghorn, d'où il partit quelque temps après pour aller consulter à Florence un fameux médecin de cette ville. Il ne se rétablit qu'au bout de onze mois de souffrance, et resta d'une faiblesse extrême; cependant West, malgré sa triste position, n'en poursuivit pas moins l'étude de son art. Il fit construire une table qui lui facilitait les moyens de dessiner au lit, et dès que ses forces le permettaient, on le voyait manier le pinceau.

Mais cette longue maladie l'entraînait non-seulement à de plus fortes dépenses, mais l'empêcha de rien gagner; ses fonds s'épuisaient. Il n'était pas encore rétabli, et sa caisse ne renfermait plus que dix livres : un secours inattendu vint heureusement le tirer d'embarras. Un jour, ses premiers protecteurs de Philadelphie, MM. Allen et le gouverneur Hamilton dinaient ensemble, lorsqu'on remit à M. Allen une lettre de ses correspondants établis à Le-

ghorn. Après le compte rendu des affaires, ils ajoutaient quelques mots sur l'effet produit à Rome par le portrait qu'avait peint West, de M. Robinson. Enchanté des succès de son compatriote, Allen prétendit que ce jeune homme faisait honneur à l'Amérique, et qu'il voulait lui procurer tous les moyens nécessaires pour se perfectionner dans ses études. « Je lui enverrai, ajouta le généreux négociant, « tout l'argent dont il peut avoir besoin. » Le gouverneur, animé des mêmes sentiments, voulut contribuer à la bonne œuvre. et quand West se présenta chez son lampnier, à Florence, pour réclamer ses dernières guinées, très-peu nombreuses, il lui communiqua l'ordre qu'il avait reçu de lui donner un crédit illimité.

De Florence, West se dirigea vers Bologne, de là à Venise, s'arrêtant dans chaque ville afin d'y étudier les œuvres d'art. Puis il revint à Rome, et d'après le conseil de Mengs, il exécuta deux sujets historiques qu'il exposa aux regards du public, et qui furent bien accueillis. Ayant rempli le but qu'il s'était proposé en visitant l'Italie, il ne songea plus qu'à retourner en Amérique; mais au même moment il reçut une lettre de son père qui l'engageait à faire un petit voyage en Angleterre. West y consentit volontiers, et il quitta Rome, se rendit à Parme, où il fut reçu membre de l'Académie : pareil honneur lui avait été déjà décerné à celles de Florence et de Bologne. Puis il arriva à Londres, le 20 août 1765. Il y rencontra, à sa grande surprise, ses vieux amis d'Amérique Allen, Hamilton et Smith : grâce à eux, et aux lettres qu'il avait rapportées d'Italie, il ne tarda pas à faire la connaissance de Reynolds et de Wilson, premiers peintres anglais. Peu de temps après, cédant plus encore à sa propre conviction sur l'avenir de son talent, qu'aux avis de ses amis, il prit un atelier, et commença à exercer sa profession. Peu de jours lui avaient suffi pour découvrir que les chances de succès se présentaient plus belles à Londres qu'à Philadelphie; l'Amérique fut sacrifiée. Afin de se faire connaître au public, il reproduisit un des sujets qu'il avait choisis à Rome, et l'envoya à l'exposition annuelle du *Spring Gardens* (Jardins du Printemps), l'année 1764. Ce tableau fut généralement goûté. Peu de temps après, le docteur Drummond, archevêque d'York, l'invita à dîner. Enchanté de sa conversation et du génie qu'il reconnaissait dans ses œuvres, il fit en sorte de le présenter à George III. Les faveurs dont Sa Majesté le combla ne laissèrent plus rien à désirer à l'artiste. L'enfant qui avait su cultiver seul ses talents naturels se rangeait alors au nombre des peintres les plus connus de l'époque; et quand bien même la cour ne l'eût pas protégé, il eût trouvé dans le public un soutien plus généreux encore; mais il n'aurait pu arriver aussi rapidement à cette indépendance que la faveur du roi lui procura. Trente ans de sa vie furent spécialement employés à exécuter les commandes de Sa Majesté. Il compléta les huit tableaux qui traitaient de la vie d'Edouard III, placés dans la salle Saint-George à Windsor. Il exécuta aussi vingt-huit des tableaux qui ornaient la chapelle royale (sur trente-six qu'on lui avait commandés), dont les sujets étaient tous tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament; mais il reçut tout à coup, lors de la maladie du roi (en 1809), l'ordre de suspendre les travaux commencés : jamais, depuis, son pinceau ne fut mis en réquisition. Il s'occupa aussitôt après de son magnifique tableau de Notre-Seigneur Jésus-Christ guérissant les malades; le Musée britannique l'acheta trois mille guinées. Pas un des tableaux comman-

dés par le roi ne lui rapporta autant. Il fit plusieurs autres sujets religieux, continuant à étudier et à travailler sans relâche jusqu'à la fin de sa longue carrière. Jamais il ne perdit l'habitude de se lever de bonne heure; ses journées se passaient toutes de la même manière. Il consacrait les heures qui précèdent le déjeuner, ainsi que ses soirées, à étudier le sujet qu'il se préparait à exécuter. Il employait le reste du temps à peindre. Grâce à cette prodigieuse activité, West produisit environ quatre cents tableaux à l'huile, dont plusieurs de très-grande dimension, et renfermant une foule de personnages. A la mort de Reynolds, en 1791, West fut nommé président de l'Académie royale instituée en 1768. Il remplit ce poste honorable jusqu'à sa mort (moins une année), qui arriva le 11 mars 1820: il avait quatre-vingt-deux ans.

Cependant West, ayant sacrifié les autres études à celle de la peinture, resta toute sa vie passablement ignorant. On assure que le président de l'Académie royale n'écrivait pas toujours correctement; bien d'autres que lui, il est vrai, se sont trouvés dans le même cas. Claude Lorrain pouvait à peine signer son nom. Il serait facile de citer bien d'autres exemples du même genre. Puisse-t-ils servir à garantir d'autres intelligences passionnées des mêmes erreurs; car on ne saurait trop blâmer ces grands artistes qui, doués d'une si vaste capacité, ont négligé de cultiver ces connaissances littéraires et philosophiques si précieuses aux beaux-arts, dont elles rehaussent toujours l'éclat en contribuant à leur perfection.

LE SAVOIR-VIVRE EN EUROPE.

SIMPLES CONSEILS A CEUX QUI ENTRENT DANS LE MONDE

LA LIONNE.

Puisque les hommes ont fait leur révolution, il a bien fallu que les femmes fissent la leur; et si la révolution virile menace le sexe faible d'effeuiller sa couronne et de briser son sceptre, pourquoi les femmes à leur tour n'essayeraient-elles pas d'empiéter sur le domaine des hommes et de se faire un royaume d'Amazones? Le temps des Ethelvina, des Malvina et des Rosalba est passé, légères, fières, hardies, cavalières, rieuses, moqueuses, aventureuses!

L'éloquent George Sand a poussé dans cette direction toute l'armée des femmes. On en a vu de ridicules auprès d'elle, qui se croit le second homme de génie que son sexe ait donné à notre sexe; on en a vu d'absurdes et d'insensées qui réclamaient pour le bataillon féminin les honneurs de la chambre des députés et les fatigues stériles de la législature. Ce mouvement a duré une dizaine d'années; c'est à peu près l'ordinaire espace de ces métamorphoses singulières, le temps qu'ont duré les précieuses sous Louis XIV, les économistes sous Louis XV, les René sous la régence.

Il éclôt toujours, à de certaines époques, des monstres sociaux d'une espèce extraordinaire et nouvelle, qui ré-

vèlent et annoncent un changement des mœurs, une évolution dans la vie nationale. La lionne est de ce genre. La lionne est née d'une alliance peu légitime entre l'Angleterre moderne et l'industrialisme constitutionnel. Elle est hautaine, glorieuse, vaniteuse, impertinente, gommée comme la plus outrée des parvenues; elle fume, elle dis-



serte, elle péroré, elle méprise, elle dédaigne, comme si elle avait fait toutes ses études dans les couloirs de la chambre basse. Elle monte à cheval comme une amazone de Francou; elle se connaît en cigares comme le planteur le plus exercé de la Trinidad, en politique comme un rédacteur habituel de premiers-Paris; quelquefois elle pousse jusqu'à la théologie, et il lui est arrivé de se perdre dans la métaphysique allemande. Le but, pour elle, c'est de ne pas être femme; elle tente un essai impossible pour passer à l'état d'homme; elle ne réussira probablement pas, mais elle aura l'honneur de l'avoir entrepris. Certaines facultés se sont augmentées et accrues sur elle, au détriment de certaines autres. L'esprit et le cœur se sont affaiblis; en revanche, les jarrets sont devenus d'acier, le front est devenu d'airain, l'estomac est excellent, et le gosier solide. Les périls du duel et ceux de l'hippodrome n'ont rien de terrible pour la lionne. Elle affronte la chambre des députés dans les jours caniculaires; elle accepterait même l'Académie, pourvu que ce fût un jour où l'érudition donne, où les plus rudes sujets sont traités, où la poussière des tombes indiennes est secouée, où l'on parle de Ramayana, de Vishna et de Brahma. La lionne aime avant tout ce qui est étrange. Paradoxe vivant, elle ne se contenterait de rien de ce qui distingue et caractérise le vulgaire des femmes. Au lieu d'une ottomane, un cheval fougueux; au lieu du parfum des fleurs, le tabac de caporal; au lieu de la musique telle que Rossini ou Weber l'ont comprise, les hurlements d'airain de nos instruments les plus redoutables; au lieu d'une poésie qui élève et épure l'âme, une poésie alcoolique qui infecte et un drame boursoufflé qui l'épuise: voilà ce qu'aime la

lionne. C'est la femme de l'exagération et du faux, la fiancée du mensonge, la femme qui n'est plus femme. Grâce à Dieu, elle ne peut atteindre le but même où elle vise; elle ne détruit jamais qu'à demi les dons de la nature, et n'est infidèle qu'en partie à sa mission d'épouse, de fille et de mère. On a vu des lionnes s'attendrir, on en a vu traverser les phases du sentiment et du roman; on en a vu même qui finissaient par causer naturellement, et qui consentaient un beau jour à marcher sur la terre avec les mortels. Il en est qui, dans l'atmosphère la plus nébuleuse, ont gardé quelques sentiments humains, et que les douces faiblesses ont transformées. Pauvres lionnes! Que le salon leur soit élement et favorable! lui seul peut les racheter encore, et entourer d'indulgence leur triste et inutile métamorphose.

En définitive, c'est bien la chose la plus désagréable et la plus contraire au savoir-vivre que la lionne!

CONVERSATION

DES HOMMES DE LETTRES.

Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit et même du talent, il faut savoir vivre avec ses semblables, et leur plaire.

Les auteurs, en général, ne passent pas pour briller dans la conversation. Plusieurs même, remarquables par la vivacité spirituelle de leurs écrits, ne l'ont pas moins été par leur nullité dans un salon.

La Fontaine en était un exemple frappant. On raconte qu'un grand personnage l'ayant un jour invité à dîner dans l'espoir qu'il égayerait les convives par ses saillies naïves, le poète mangea comme un simple mortel, et ne dit pas un mot pendant tout le repas; aussitôt après le dessert, il prit congé pour se rendre à l'Académie; quelqu'un lui ayant fait observer qu'il arriverait de trop bonne heure: « Eh bien, alors, répondit-il, je prendrai le plus long. » Un autre jour il dinait avec Boileau, Racine, et d'autres beaux-esprits parmi lesquels se trouvaient plusieurs hommes d'Eglise; on vint à parler de saint Augustin et de ses œuvres. La Fontaine, sortant tout à coup d'un long silence, demanda du plus grand sérieux du monde, à son voisin, s'il croyait que saint Augustin eût plus d'esprit que Babelais. L'abbé, l'ayant examiné des pieds jusqu'à la tête, lui dit pour toute réponse: « Monsieur, vous avez mis un bas à l'envers. » Et c'était effectivement vrai. Mais voici la meilleure preuve qu'il était incapable de suivre une conversation. Un jour, dans une réunion littéraire, il venait d'exprimer son aversion pour les apartés dans une œuvre dramatique, et les déclarait absurdes, tout à coup il tomba dans une de ses profondes rêveries. Boileau profita de l'occasion, et pour prouver qu'un aparté est admissible sur la scène, il déchira pendant plus d'un quart d'heure le pauvre la Fontaine, et mit les rieurs de son côté, sans que celui-ci eût la moindre idée de ce qui se passait autour de lui.

Tout le monde connaît ce mot si spirituellement original de Mme de la Sablière: « Mon pauvre la Fontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit. »

On sait aussi que le fameux Addison n'avait pas non plus une conversation très-intéressante; il s'en exhaussait en se comparant à un capitaliste qui dispose de grosses sommes, et n'a pas de petite monnaie. Il était très-habile ob-

servateur de ce qui se passait autour de lui, mais exprimant fort mal, de vive voix au moins, ses propres pensées.

Descartes, ce grand génie, ne pouvait pas descendre jusqu'à la conversation. On disait de lui qu'il avait reçu de la nature beaucoup d'esprit en lingots, mais qu'il n'en avait pas en monnaie. Et c'est là sans doute qu'Addisson a pillé sa modeste excuse.

Nous pourrions citer des anecdotes de ce genre presque à l'infini sur les plus grands génies de tous les pays; de là vient l'opinion généralement admise que les auteurs et les philosophes n'ont pas l'esprit de la conversation, et de là sans doute aussi cette maxime de Montesquieu, que moins on parle, et plus on pense.

Il est cependant facile de trouver des exemples tout aussi remarquables qui prouvent incontestablement que la taciturnité n'est pas la compagne obligée du génie, et que l'on peut briller tout à la fois par l'intelligence des choses sérieuses et par une conversation spirituelle. Voltaire n'était pas moins célèbre par sa conversation vive et mordante, que par ses nombreux écrits. Qui ne sait que Byron, ce poète par excellence, était plein d'amabilité dans un salon? et s'il en fallait des preuves, le témoignage de la comtesse de Blessington ne saurait être révoqué en doute. Walter Scott était un causeur charmant; il racontait avec esprit et d'une manière piquante une foule d'anecdotes, et, chose remarquable, il ne se répétait jamais, ou du moins ne racontait jamais une chose deux fois de la même manière. Le professeur Wilson était plein d'éloquence en public et d'amabilité dans le tête à tête. Le fameux Johnson parlait encore mieux qu'il n'écrivait. Boileau et tant de beaux-esprits de son temps parlaient aussi bien qu'ils écrivaient, et l'exemple de la Fontaine est une exception d'où l'on ne saurait tirer une règle. La conversation de Franklin était pleine de charme; elle respirait une douce gaieté où se peignait une belle âme, et un esprit enjoué autant que cultivé. Le grand naturaliste Cuvier fascinait son auditoire par sa parole puissante comme il l'intéressait par sa profonde érudition.

En général, les philosophes et les savants habitués à se livrer à leur méditation sont taciturnes quand ils se trouvent avec des personnes dont le babill insignifiant leur est à charge. Mais quand ils sont réunis en un cercle choisi, leur conversation s'anime et prend un essor qui entraîne et attache malgré eux ceux qui les entendent.

La conversation du pédant est sèche, aride et technique; celle du vrai savant est claire sans prétention, et son langage descend à la portée de toutes les intelligences: il amuse en instruisant, il a déjà cessé de parler qu'on l'écoute encore.

De tout ce qui précède, nous pouvons conclure que la réputation faite aux auteurs d'être insignifiants dans un salon est loin d'être fondée. On peut être savant sans être distrait, comme on peut être distrait sans être savant, comme aussi les véritables savants ne sont pas pédants: le pédantisme accompagne le charlatanisme et non la science. Et si l'on regardait de bien près, on verrait que dans toutes les classes de la société, il y a plus de pédantisme et de prétentions que parmi les auteurs dont les veilles ont été consacrées à l'instruction et à l'amusement de leurs semblables.

LES MILLE ET UNE NUITS

D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE,

OU

CHOIX DES MEILLEURS CONTES

ESPAGNOLS, ALLEMANDS, ANGLAIS, AMÉRICAINS, ETC., ETC. (1).

Cinquième Nuit.

RICDIN - RICDON,

CONTE PICAARD.

(Suite.)

Un grand seigneur d'une cour voisine, qui était ambassadeur à la cour du roi auprès duquel vivait Rosanie, s'empara de la pauvre jeune fille. Le prince en est instruit le lendemain, et se met à la poursuite du ravisseur. Celui-ci avait plus d'une journée d'avance, et quelque diligence que fit le prince, s'étant égaré dans les bois, il se trouva le lendemain engagé dans une forêt, et reconnut, à travers les arbres, un château abandonné, dans les mesures duquel il aperçut cependant de la lumière; il attacha son cheval, et s'approcha du lieu éclairé. Quel spectacle! une assemblée de sorciers, un véritable sabbat, auquel présidait un démon hideux, qui racontait à ses compagnons ses exploits, et se vantait de l'espérance d'avoir, en peu de jours, à sa possession, la plus aimable personne du monde. « Je lui ai, dit-il, donné une baguette magique, qui lui procure actuellement de grands succès; mais je me suis réservé le droit de la punir de son bonheur passager; je ne lui ai dit qu'une seule fois mon nom de *Ricdin-Ricdon*; elle l'a déjà oublié, et elle est perdue. Je tiens Rosanie; et vous pouvez d'avance, mes amis, m'en faire compliment, d'autant plus qu'elle est princesse et fille d'une fée; mais elle ignore sa naissance. » Le prince, aussi étonné qu'intéressé par ce spectacle et par ce récit, s'éloigna avec fureur; et dès que la pointe du jour eut paru, il remonta à cheval et continua sa poursuite. Enfin il trouve et atteint ses ravisseurs, les combat, les dissipe, perce de son épée le cœur de leur chef; et, quoique blessé, ramène en triomphe Rosanie à la cour de sa mère.

Le prince ne put s'empêcher de déclarer à ses illustres parents quelle était la sincérité de ses sentiments pour l'aimable personne qu'il venait de délivrer. L'opinion ou l'on était que ce n'était qu'une simple paysanne fit opposer, de la part du roi et de la reine, la plus vive résistance au projet que le prince avait formé de l'épouser; mais l'arrivée à la cour d'une dame suivie d'un train magnifique, que l'on reconnut bientôt pour la reine *Riante-Image*, qui était fée, et veuve du roi *Plan-Joli*, leva toutes les difficultés.

Elle menait avec elle un vieillard, que Rosanie reconnut pour celui qu'elle avait toujours cru son père. Il expliqua par quelle suite de circonstances il avait élevé cette enfant comme étant la sienne, puis qu'elle appartenait à la reine qui venait la réclamer. Il indiqua à quelle marque certaine on pouvait la reconnaître: c'était une rose très-bien formée qu'elle devait avoir sur le bras, au-dessus

(1) Voy. numéro VIII, p. 255.

du coeud. On vérifia cette marque à laquelle elle devait son nom, et d'après laquelle elle fut reconnue de tout le monde. L'alliance devenait si sortable pour le prince, qu'elle ne souffrait plus aucune difficulté.

Cependant la princesse paraissait encore plongée dans une profonde rêverie. Le prince la pressa vivement de lui en déclarer la cause, et tira d'elle l'aveu de son histoire avec l'homme vert, et lui apprit en même temps qu'elle avait oublié son nom. Il se souvint parfaitement de l'aventure de la mesure, et rappela si bien à la princesse le nom qu'elle avait oublié, qu'elle fut absolument rassurée. Le lendemain, jour de leurs noces, au milieu du bal qui se donnait à cette occasion, l'homme vert parait et s'approche de la princesse. Elle l'attend sans s'émouvoir, et tirant de son sac la baguette, elle la lui rend, en lui disant : *Tenez, Ricdin-Ricdon, voilà votre baguette.*

Le démon, furieux, jette un grand cri, se forme en tourbillons de fumée noire, disparaît, et ne fait d'autre mal que d'éteindre quelques bougies et de casser un carreau de verre.

— La naïveté du paysan picard avait médiocrement plu à St-Huttesse, qui, vers le milieu du conte, s'était parfaitement endormie, et qui ne ménagea la vie même du pauvre homme que parce qu'il avait disparu longtemps avant que ce terrible maître se fût éveillé.



PETITES MORALES.

Denys, tyran de Syracuse, était un prince impie et ne craignant pas les dieux ; il enleva à Jupiter un manteau d'or massif, en disant qu'il était bien chaud en été et bien froid en hiver, et lui en mit un de laine, sous prétexte qu'il serait meilleur en toutes les saisons. — Il priva Esculape de sa barbe d'or, alléguant qu'il n'était pas juste que le fils eût de la barbe, tandis qu'Apollon son père n'en avait pas. — Une autre fois, il trouva des tables d'argent dans un temple, avec cette inscription : *Aux Dieux bons !* « Profitons, dit-il, de leur bonté. » Et il s'en empara.

Un jour, dit Bernardin de Saint-Pierre, étant allé avec Jean-Jacques Rousseau promener au Mont-Valérien, quand nous fûmes parvenus au haut de la montagne, nous formâmes le projet de demander à dîner aux ermites pour notre argent. Nous arrivâmes chez eux avant qu'ils se misent à table ; et, pendant qu'ils étaient à l'église, Jean-Jacques Rousseau me proposa d'y entrer et d'y faire notre prière. Les ermites récitèrent alors les litanies de la Providence. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce que Jésus-Christ dit dans l'Évangile : « Quand plusieurs d'entre vous seront assemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. » Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme. » Je lui dis alors : « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique. » Il me répondit hors de lui et les larmes aux yeux : « Ah ! si Fénelon vivait, je chercherais à être son laquais, pour mériter un jour d'être son valet de chambre. »

Une personne d'esprit veut que vous l'écoutez, une personne aimable vous écoute.

Connaître tout le prix du temps, dit madame de Genlis, c'est savoir vivre. Un sommeil agité par des songes pénibles ne laisse que de la fatigue et un souvenir désagréable. Il en est ainsi d'une longue vie qui a été mal employée.

Notre religion, si belle, si grande, si noble, doit augmenter les talents, puisqu'elle exalte toutes les vertus. Inspire-t-elle le courage, on s'offre sans crainte à la mort, souvent même avec joie ; on supporte les tourments avec une patience inébranlable. Les missionnaires qui cherchent à allumer le flambeau de la foi chez les idolâtres et les sauvages en sont tous les jours un admirable exemple. L'humanité, la compassion sont-elles fortifiées par la piété, on traverse la mer, on s'expose à tous les dangers, dans le seul espoir d'être utile à ses semblables ; on se charge de leurs chaînes s'ils sont esclaves ; s'ils sont malades, on se dévoue, dans un hôpital, aux devoirs les plus pénibles et les plus rebutants. La grandeur d'âme est-elle perfectionnée par la religion, on justifie en secret son ennemi, son persécuteur ; on le défend, on le sert sans qu'il le sache ; on le secourt dans le malheur, on le prévient, on le console, on l'aime. Enfin, le dévouement est-il le fruit d'une éminente piété, on donne ce qu'on possède aux pauvres, on se découvre pour convertir ceux qui ont froid ; on met en pratique cette parole de l'Évangile : « Donnez à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, un logis à ceux qui sont sans asile, et vous serez bénis de mon père, car la plus belle de toutes les vertus est la charité. » Il est juste qu'une vertu si utile aux autres le soit encore à nous-mêmes dès cette vie : on le bonheur n'est jamais pur et sans mélange. Sans la piété, que deviendrait l'être opprimé, flétri, découragé par une longue suite de revers et de malheurs ? Il s'abandonnerait au désespoir, car les amis s'éloignent dans la douleur, et il resterait seul, isolé et méconnu. Mais si la religion l'éclairc, il supporte ses maux avec patience ; si elle l'enflamme, il les bénit et les offre à Dieu ; mais c'est surtout au moment de la mort qu'elle vient fortifier le courage, en montrant le ciel qui donne la récompense pour une vie bien employée. C'est le méchant qui meurt, l'homme de bien s'endort.

On répare quelquefois le mal qu'on a fait, jamais celui qu'on a dit.

PETITS VOYAGES

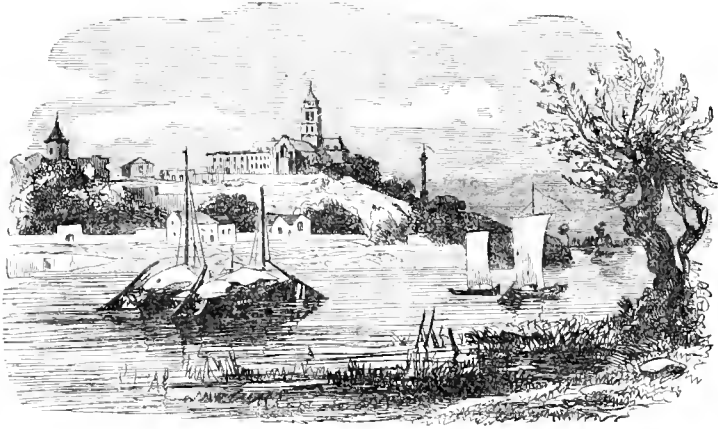
SUR LES PRINCIPALES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA LOIRE,

SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

Voici Anjou, qui succède avec sa fertilité puissante et vive, gracieuse et énergique, aux aspects ravissants de la Touraine ; Saumur, Angers, le pont de Cè, Saint-Florent,

passent sous nos yeux. Pourquoi cette nature tout à l'heure si riante devient-elle âpre et presque sauvage? Voici la Bretagne. Nous avons mis le pied sur cette vieille terre armoricaine, qui a donné naissance à tant d'hommes célèbres.



Saint-Florent.

Les tristes souvenirs de la guerre de la Vendée attristent encore ces bocages ; mais que de souvenirs héroïques y sont mêlés ! A Saint-Florent, par exemple, où les armées républicaine et royaliste se sont heurtées avec tant de violence, et où tant de sang français a coulé. On ne tarde pas à s'enfoncer au cœur même de la Bretagne, curieux et admirable

noyau de l'ancienne France, noble pépinière de notre gloire et de notre virilité nationales, dont M. Pitre-Chevalier a tracé récemment un si excellent tableau. Voici le portrait caractéristique de l'un de ces vieux paysans des côtes bretonnes, au costume héréditaire et vénérable, à la figure fine, sage et loyale.



L'écrivain que nous avons cité a merveilleusement analysé les variétés si curieuses des populations bretonnes, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici les

pages de cet écrivain, déjà l'honneur de notre jeune littérature, et auquel sont réservées des destinées si belles.

Les paysans de Tréguier sont les Allemands de la basse

Bretagne, comme l'a si bien dit M. Souvestre : figures avenantes et naïves, caractères insoucians, cœurs placides, esprits sociables, que la civilisation gagne rapidement. Mœurs et costumes vont s'effaçant de jour en jour sur cette marche has bretonne, à peine défendue par la langue que chantent les Moer.

Les Morbihannais ont gardé les mâles et rudes figures. Les mœurs sévères et belliqueuses, les habits sombres et flottants des Chouans leurs aïeux... Ils offrent quelques superbes races d'hommes; mais les femmes y sont régulièrement laides, à l'exception de celles des côtes, telles que les filles d'Auray et celles des îles. Il n'y a pas, au centre de ce pays, une pierre, une fontaine, un carrefour, un arbre, un brin d'herbe qui n'ait son esprit surnaturel et sa légende plus ou moins druidique. L'habit du paysan de Vannes est à peu près l'habit à la française. La dimension ou l'absence des basques marque la diversité des cantons. Les couleurs foncées dominent presque partout. L'absurde pantalon détrône de jour en jour la braie gauloise. Mais le grand chapeau tient bon; les fils des Chouans aiment ce sombre national. Les marins ont le costume de leur état; la veste et le chapeau de cuir. Les femmes portent la taille trop haute, ce qui achève de les enlaidir. — toujours les Alrémènes et les Hoises, qui se mettent fort élégamment. La plupart ont des jupes de dessous écarlates, trespittoresques sous la robe retroussée. Leurs petits manteaux leur couvrent la tête et les épaules.

La Cornouaille compte autant d'usages, de types et de costumes que de paroisses. Il faut renoncer à les détailler. Les montagnards y sont vifs et parleurs, petits et infatigables comme leurs chevaux; les hommes des côtes, silencieux et franches comme l'aspect de leurs horizons. Le paysan de Carhaix, méfiant et sauvage, se révolterait encore volontiers comme au temps du chanoine Moreau. De Quimper à la côte, la réserve sournoise des figures contraste avec l'éclat des habits. Dans les douces campagnes de Quimperlé, le Kernewote est plus souriant et plus expansif. Il se laisse aller à la lutte et surtout à la danse. Quand le tambourin du célèbre Mathurin retentit pour une noce, toutes les oreilles se dressent de joie et tous les pieds sont piqués de la tarentule. Le jeune gars tire de l'armoire sculptée le petit chapeau à chenilles, l'ample bragow-braz, les vestes et les guêtres brodées, le pen-bas à nœuds, la ceinture de cuir ou de laine; la jeune fille met, devant son petit miroir, la coiffe à barbes relevées sur un serre-tête éclatant, les jupes superposées avec grâce, le corsage d'écarlate et de velours lacé sur la poitrine, la fraise ou le fichu de mousseline, les bas à fourchettes et les souliers ronds. Voilà nos galants partis pour le plaisir, et Dieu sait quand et comment ils reviendront, et si l'ambassadeur d'amour n'ira pas le lendemain demander la *pennevez* en mariage! Les communes de Fomesnan, de Concarneau, de Pontaven, etc., reuferment les plus beaux costumes et les plus belles filles qu'on puisse voir. C'est là qu'on rencontre cette grâce bretonne, si admirablement naïve, si finement énergique, qui a trouvé ses poètes, mais qui attend encore ses peintres.

L'habitant du pays de Léon est généralement grand et majestueux. Il a la figure allongée, la démarche solennelle, la parole lente, les habits noirs et flottants sur une ceinture rouge. Son large chapeau laisse à peine entrevoir son regard calme et sévère. Personne en Bretagne ne porte les cheveux plus longs. Les femmes sont vêtues de noir et de

blanc, et leur denil est bleu de ciel. Nous avons dit ailleurs que celui des veuves de la Cornouaille est jaune. Les Léonnards, comme dit M. Souvestre, portent plutôt le denil de la vie que de la mort. Chez eux, tout est profondément chrétien. Ils ne cessent de prier depuis le berceau jusqu'à la tombe, dans leurs joies comme dans leurs peines, dans leur maison comme dans celle de Dieu. Il faut que le prêtre bénisse pour eux le toit qui s'élève, la grange et l'aire neuves, le champ défriché, les trésors de la récolte et de la moisson.

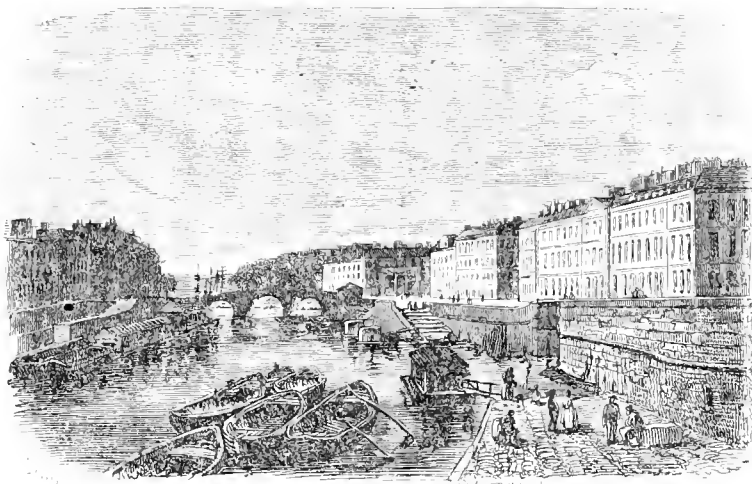
A partir de Roscoff, en suivant la côte, on rencontre ces populations sauvages de pilleurs de mer, qui ont renoncé si difficilement aux aubaines du droit de bris. On les reconnaît à leurs jambes nues et nerveuses, à leur jupon de berlogue, à leurs larges braies, à leur petite cabote bleue, et surtout au regard de faucon qu'ils jettent encore sur la mer aux approches de la tempête. — Les habitants des îles semées autour de ces côtes mal famées sont célèbres, au contraire, par la douceur de leurs habitudes patriarcales. Les femmes de Batz sont un type admirable de force et de grandeur; elles labourent et ensemencent la terre pendant que leurs maris, qui semblent d'une race inférieure, fument leur pipe ou guettent le poisson sur le rivage. Les Biens sont, avec les montagnards, les Bretons les plus attachés au pays natal.

Le caractère général des Bretons se compose de cinq vertus et de trois vices. On voit que le bien l'emporte presque de moitié. Les vertus sont : l'amour du pays, la résignation devant Dieu, la loyauté devant les hommes, la persévérance et l'hospitalité. L'amour du pays (qui comprend le culte du passé) est dans le sang de tous les enfants de l'Armorique. Il fait périr le conscrit ou le matelot de douleur, loin de la terre natale, avant que les balles l'atteignent ou que les vagues l'engloutissent. Il épanouit les visages et les cœurs bretons, qui se reconnaissent sur tous les points du monde. Il nous arrache des larmes et des cris de joie, comme au sauvage de l'Inde, dès qu'un bruit, un mot, un parfum nous font songer à la patrie. Et le Breton n'aime pas seulement ainsi sa province, mais son clocher, son toit, son foyer, le lit où il veut mourir après ses aïeux, à côté de ses enfants. La résignation devant Dieu est toute la religion du paysan de l'Armorique; nous venons de le prouver par le tableau de sa vie et de sa mort. La loyauté bretonne est proverbiale; mais c'est à tort qu'on en fait le synonyme de la franchise. Cette qualité, dans le sens d'ouverture de cœur et d'esprit, n'appartient qu'au Breton civilisé, qui la pousse, il est vrai, jusqu'à l'audace et la contradiction la plus opiniâtre. Quant au paysan Breton, il est droit et loyal, mais nullement ouvert. Il ne ment pas, mais il ne dit ni oui ni non. Il est aussi difficile de lui faire dire ce qu'il pense qu'impossible de lui faire dire ce qu'il ne pense pas. Son état normal est la défensive. Voyez ses champs, ils sont clos d'énormes talus surmontés de plus énormes haies. Voyez sa maison, elle est fermée à double porte et à triple serrure; le jour y entre à peine par une lucarne étroite. Voyez son lit clos, si digne de ce nom; ne pourrait-on pas même l'appeler un coffre ou une armoire? Voyez enfin ses vêtements multiples qui l'enveloppent, homme ou femme, des pieds à la tête, comme autant de cuirasses impénétrables? Eh bien, son âme n'est pas moins close que ses champs, moins barricadée que sa maison, moins mystérieuse et sombre que son lit, moins cuirassée

sée que sa personne, vis-à-vis de l'étranger qui ne lui parle point sa langue maternelle. Cette réserve lui fait appliquer la pudeur jusqu'aux sentiments les plus honorables. Nous avons vu une mère recevoir froidement son fils devant nous après dix ans d'absence, puis s'évanouir de tendresse entre ses bras lorsqu'elle se croyait sans témoins. C'est là de la dignité personnelle la plus raffinée ; et le sentiment qui a toujours tenu la noblesse bretonne l'un des intrigues et des faveurs n'a pas d'autre origine. C'est dans le même orgueil que le Breton puise cette ténacité nationale, — qui a résisté tant de siècles à toutes les dominations, qui a fait surgir Nominé devant les rois faibles, Alain Barbe-orte devant les hommes du Nord, Anne de Bretagne devant Louis XII, le parlement devant Louis XIV et Louis XV, les Chouans devant la révolution, et M. de Chateaubriand devant Bonaparte ; — cette ténacité qui arme encore nos paysans contre les formes de notre civilisation, qui fait de nos soldats et de nos marins d'Armorique des

hommes infatigables. Ils se dressent debout contre le fer de l'ennemi et contre les assauts de la tempête. L'hospitalité est si naturelle au Breton, qu'éviter son seuil et sa table est une insulte mortelle. Cette vertu préside aux mœurs patriarcales, aux travaux en commun, aux secours mutuels dans les épreuves, à mille usages empreints de la charité la plus touchante ; mais elle a le grave inconvénient d'entretenir en Bretagne cette multitude de mendiants dont la paresse vit aux dépens du travail d'autrui. Les vices des Bretons sont, chez beaucoup, l'avarice ; chez presque tous, le mépris de la femme ; chez tous, l'ivrognerie. Mais qui n'excuserait pas ces vices communs à tous leurs pareils, en des hommes qui ont tant de vertus étrangères aux autres paysans ?

C'est dans ce noble et sévère pays que la Loire égare les derniers flots de son cours, noble et majestueuse à Nantes, autant qu'elle était pittoresque et sauvage à son origine.



Nantes.

On sait de quel commerce florissant et de quelle honorable opulence jouit cette grande ville, si remarquable à la fois par l'industrie, l'intelligence et la loyauté. De là s'élancent de hardis vaisseaux qui courent incessamment les mers.

Si vous connaissez quel pieu bel esprit qui refuse absolument sa sanction et son consentement à toute étymologie, conduisez-le à Nantes, faites-lui traverser la ville en tous sens, fatiguez-le en le conduisant sur les ponts si nombreux qu'on y a construits, montrez-lui les différentes petites rivières qui sillonnent les quartiers, et, quand il vous parlera de tous ces ponts, demandez-lui s'il ne sait pas quelque analogie entre le mot Nantes et le même mot signifiant en langue celtique *eau courante*. Cette étymologie est *très-vrai-emb'able*, et d'autant plus probable, que la ville, quoi que située à dix lieues de la mer, est un port maritime de haute importance. Fluvée sur la Loire, qui lui amène du fond de la France des chargements complets de marchandises, et dont l'embouchure est assez large pour permettre aux vaisseaux venus de la mer de remonter un espace de dix lieues, elle trouve dans cette position une richesse et une force qui datent de loin.

Nous pouvons remonter jusqu'au temps de César, et la trouver déjà puissante et l'une des premières villes de la Gaule à cette époque. Le christianisme y a aussi des souvenirs: Donatien et Bapatien, par leur martyre, furent en 260 les dignes apôtres de la foi. Nous voyons même Nantes capitale d'un royaume que s'est formé Conan Mériadec, après avoir délivré l'Armorique; puis, en 455, attaquée par les Illus, qui sont battus par le comte Egidius, ou, suivant une plus douce tradition, fort accréditée chez les Nantais, frappés d'étonnement à la vue de deux processions rôleuses, et convertis au christianisme. Plus tard, en 875, la ville est saignée par les Normands, mais huit ans après elle se venge et massacre les pirates revenus à la charge. Mais à travers les mille épreuves qui forment l'histoire de Nantes, et que nous n'analyserons pas toutes, cette ville est devenue une puissance commerciale du premier ordre. Jus qu'au moment où Henri IV y signa, le 28 avril 1598, l'édit de Nantes, sauvegarde des protestants, les troubles n'avaient jamais entièrement cessé; mais à dater de cette époque, elle jouit longtemps d'un calme profond, et en profita pour agrandir plus que jamais ses relations et multiplier les produits de son négoce. Elle eut

à souffrir, il est vrai, en 1797, et trouva sa part de douleurs dans l'orage révolutionnaire; mais elle a toujours gardé ses titres de gloire, entre autres celui d'avoir un maître, sinon dans ses murs, du moins à peu de distance, le célèbre Aberlard. Et, malgré les flus du cinquième siècle, les Normands du neuvième et les boureaux et *noyeurs* du dix-huitième, Nantes est restée une belle et grande ville, ornée d'une cathédrale gothique assez remarquable, de beaux quartiers, d'un *course* ou promenade magnifique, et de son vieux château. Elle a conservé son caractère propre, c'est-à-dire, sa force, le génie du commerce; et c'est avec un plaisir singulier que vous trouverez, quand vous visiterez Nantes, une petite inscription latine faite en l'honneur du dieu du commerce, Volcanus: là est tracée, depuis bien des siècles, la destinée tout entière de la ville.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS MÉLANS VOYAGEURS.

LA STREGA,

ou

LA PYTHONISSE DE BOHÈME.

La mort de mademoiselle le Normand, arrivée il y a peu de temps, avait soulevé beaucoup d'ambitions féminines; toutes les cartomanciennes, ou plutôt les strega, comme les appellent les Italiens, avaient mis dehors les prétentions les plus grandes, et les desirs les plus violents, pour obtenir la survivance du logis de l'illustre pythoïsse. On a beaucoup ri de leurs efforts, et c'est avec raison; car tout consiste dans le talent de la strega, et non dans l'endroit où se font ses prédictions. Beaucoup de gens nient la réalité des choses qu'ils ne savent pas comprendre; ils n'ont pas tort jusqu'à un certain point, mais enfin il en est à l'évidence des quelles il faut se rendre. Tout le monde connaît la prédiction faite à Catherine de Médicis, celle à Mme de Maintenon, celle plus récente à l'impératrice Joséphine. Ce sont des faits historiques dont personne ne peut mettre l'authenticité en doute. Je ne les citerai donc pas ici, et je me bornerai à conter deux faits dont j'ai été témoin.

J'étais partie de l'armée d'Italie, en 1815, au passage du Pié; beaucoup d'officiers français furent faits prisonniers par les Autrichiens et envoyés en Hongrie. J'étais du nombre. On nous donna pour prison la citadelle d'Arrath; nous y étions aussi bien qu'on peut être en pareille occurrence, c'est-à-dire, loin de son pays, et privés de sa liberté. N'ayant rien à faire, nos journées se passaient à boire, fumer et dormir; c'était presque la vie de garnison. Le commandant de la citadelle à qui nous avions été confiés était un brave et digne Hongrois; ancien militaire achevé, blanc, ayant beaucoup d'estime et d'affection pour tous les Français en général, et pour ses prisonniers en particulier. Nous vivions donc ensemble dans la meilleure intelligence du monde; lui, ayant assez de confiance en notre loyauté pour nous accorder, sur parole, la permission de nous promener dans la ville et ses environs; et nous, mettant une exactitude militaire à ne jamais manquer d'une minute l'heure

à laquelle nous devions rentrer. Nous étions trois cents officiers de tous grades, et nous nous accordions comme des frères; car on oublie son rang dans le malheur: n'étions-nous pas tous Français et prisonniers?

La vie s'écoulait donc pour nous, sinon agréable, au moins tranquille, et nous attendions avec patience qu'il plût à Dieu ou à l'empereur d'Autriche de nous faire rentrer dans notre patrie; mais ni l'un ni l'autre ne semblaient s'occuper de nous, car les jours, les mois, même les années s'écoulaient sans apporter de changement à notre position. Quoique la citadelle fût grande, il ne s'était pas trouvé assez de chambres pour tous, et on nous avait logés deux par deux. J'étais avec un charmant camarade de même âge, et du même grade que moi. Nous faisons fort bon ménage! et nous trouvions encore le moyen de nous divertir; si ce n'était dans le présent, au moins dans le passé, plus encore dans l'avenir, que nous arrangions couleur de rose, comme on le fait toujours à vingt-cinq ans. Mon ami avait rapporté de France une très-belle montre, à laquelle il tenait beaucoup, moins à cause de son prix réel, que parce qu'elle était le dernier cadeau de sa mère mourante. Elle ne le quittait jamais: il la portait, sous son uniforme, attachée à une très-forte chaîne, et quand il se couchait, il la suspendait au chevet de son lit. Une nuit d'automne je fus réveillé par un ouragan épouvantable. Le vent s'engouffrait avec furie dans les immenses corridors de la citadelle et semblait l'ébranler jusque dans ses fondements. A travers ce charivari infernal, il me sembla entendre ouvrir tout doucement la porte de notre chambre, et marcher avec précaution auprès de mon lit. Je me levai précipitamment sur mon séant, en criant: « Qui va là! » Mais je ne vis rien, et je ne distinguai même plus le bruit que j'avais cru entendre. Le lendemain matin je fus réveillé par mon camarade, qui me demandait si je savais où était sa montre. Je lui répondis que sans doute il dormait encore, pour ne pas la trouver, car elle devait être à son lit comme de coutume: « Non, me dit-il, je la cherche en vain, et je croyais que tu m'avais fait la plaisanterie de me la cacher. » Je me rappelai alors le bruit que j'avais entendu pendant la nuit, je le lui contai, et il eut, ainsi que moi, la pensée que quelqu'un s'était introduit dans notre chambre pour nous voler. Nous nous levâmes promptement pour vérifier nos craintes, et nous fîmes visiter notre argent, que nous avions l'étourderie de laisser toujours dans un tiroir ouvert. Cependant c'était toute notre fortune. Mais nous avions été plus heureux que sages, car il ne manquait pas la moindre parcelle à notre trésor. Malgré toutes nos perquisitions, il nous fut impossible de retrouver la montre, qui bien certainement avait été prise par une personne logée comme nous dans la citadelle, car il fallait connaître l'habitude de mon camarade, qui l'attachait tous les soirs à son chevet, pour être venu ainsi la prendre à titons. Nous allâmes tout de suite prévenir le commandant de ce qui se passait: il donna ordre de fermer les portes du fort, fit faire une perquisition générale chez tous ses habitants; mais il en fut de la citadelle comme de notre chambre, la montre ne s'y trouva pas. Mon camarade, désolé, n'eut plus alors pour ressource que de s'adresser au rabbin des juifs, ce qui, dans ce pays-là, équivaut presque à s'adresser à la police dans le nôtre, lui promettant une somme assez importante, s'il pouvait lui faire retrouver le bijou volé.

Nous mangions, tous les officiers ensemble, chez un vieux trouper hongrois, qui était notre Vatel; il cuisinait

assez bien, mais parlait fort mal le français; malgré cela, nous finissions toujours par le comprendre. Nous entendions parler du vol. il conseilla à mon camarade d'aller consulter une vieille bohémienne qui restait à trois lieues d'Arrath, au fond d'une forêt, et qui, bien certainement, ajouta-t-il, lui ferait retrouver sa montre. Nous nous amusions beaucoup de l'air convaincu de ce brave homme : « Parbleu, me dit mon ami, j'ai envie de suivre son conseil, non parce que j'ai foi en sa sorcière, mais cela nous fera une jolie promenade. Veux-tu venir avec moi? » J'acceptai de grand cœur, et plusieurs officiers voulurent se joindre à nous. Nous primes des chevaux, un guide, et avec la permission du commandant, nous nous mîmes en route. Le temps était magnifique; le paysage qui se déroulait sous nos yeux nous semblait un monde nouveau! Nous croyions respirer l'air de la liberté, et nous étions tous gais et joyeux comme des écoliers en vacance. Après deux heures de marche, nous arrivâmes dans une forêt presque sauvage. Notre guide s'arrêta enfin devant une espèce de mauvaise hutte, qui semblait devoir être habitée par quelque bête fauve, nous faisant comprendre que nous étions arrivés à l'endroit de notre destination. Nous descendîmes alors de cheval, et nous entrâmes. L'intérieur du logis semblait plus soigné que l'extérieur. Le jour descendait par un trou pratiqué dans le haut du toit, et laissait voir assez distinctement les objets. Le mobilier se composait de deux ou trois mauvaises chaises, d'une vieille table, d'un misérable grabat et de quelques marmites. Le seul objet curieux qui frappa nos regards, fut la strega elle-même. On ne pouvait pas lui donner d'âge, tant elle semblait vieille et ridée. Sa figure, jaune comme de la cire, eût paru appartenir à une momie, si deux yeux brillants, d'une expression sardonique et rusée, n'eussent prouvé que cet être vivait encore. Du reste, elle ne parut en aucune façon surprise de nous voir. Elle se leva en silence, se plaça devant sa table, prit un jeu de cartes, et nous fit signe d'approcher. Mon camarade se mit en face d'elle, pour lui faire comprendre qu'il désirait la consulter. Elle le regarda fixement : « Savez-vous l'allemand? lui demanda-t-elle en assez mauvais idiome. — Assez, répondit-il, pour comprendre ce que vous me direz. — Eh bien, reprit-elle, battez les cartes et coupez-les. » Mon ami suivit ses prescriptions. Elle les reprit alors, les examina avec une profonde attention, et continua ainsi : « Vous avez été volé ces jours derniers; on vous a pris une montre, mais elle vous sera rendue dans trois jours, c'est-à-dire, vendredi à sept heures du soir, par un homme d'une cinquantaine d'années ayant une haute position militaire. » Elle nous dit encore une foule de choses qui me sont échappées, et parut très-contente de mon camarade, qui la paya fort largement. Nous rentrâmes à la citadelle, enchantés de notre promenade, mais riant de notre équipée, car nous n'attachions pas la moindre importance à la prédiction de la vieille bohémienne. Le vendredi suivant, nous étions comme de coutume à fumer autour de la table après notre diner, lorsque le commandant entra. Il venait rendre à mon camarade sa montre, qui avait été arrêtée par le rabbin, entre les mains d'un soldat hongrois, venu auprès de lui pour la lui vendre. Tout de suite nous regardâmes l'horloge, elle marquait sept heures, et nous fûmes frappés de la coïncidence remarquable entre le fait et la prédiction; car le commandant avait bien l'âge et la dignité stipulés par la strega. Cela fut, comme on le pense, un sujet de conversation intarissable entre nous, tout un

événement pour des gens désœuvrés! et nous eûmes la fantaisie de faire prier la bohémienne de venir elle-même dans notre citadelle, désirant tous la consulter. Nous lui envoyâmes une députation, et elle vint effectivement. Nous étions à déjeuner lorsqu'elle arriva; elle nous dit à chacun notre horoscope, dont nous fîmes plus ou moins satisfaits. Mais ce qui nous fit un plaisir général, c'est qu'elle nous annonça, avant un mois, notre rappel en France.

Un jeune sous-lieutenant était auprès d'elle, et nous regardait d'un air narquois, se moquant de notre honnêteté à consulter ainsi la sorcière, et nous lançait à tous des quolibets sur notre bonne ou mauvaise aventure. La strega parut en prendre de l'humeur, et regardant bien fixement l'officier moqueur, elle lui dit : « Vous avez tort de rire, jeune homme, car vous ne rentrerez pas dans votre patrie; vous mourrez avant peu sur une terre étrangère. » Ces paroles nous firent à tous une triste impression, et nous congédiâmes la sorcière.

Trois semaines après, nous reçûmes l'ordre de rentrer en France; on nous fit partir par détachements, et je faisais partie du même que le jeune officier railleur. Pendant toute la route, nous évitâmes de parler de la prédiction de la strega, malgré que nous en fussions tous préoccupés; mais à la dernière étape, lorsque nous voyions déjà très-distinctement les clochers de Strasbourg, notre jeune camarade n'y tint plus. « La vieille folle en aura menti! » s'écria-t-il en riant; et nous partageâmes sa gaieté et son avis.

Comme la route nous semblait d'une longueur mortelle au moment si désiré d'arriver enfin dans notre pays, nous voulûmes chercher à la diminuer en mettant nos chevaux au galop pour atteindre plus promptement la frontière; le chemin était mauvais, le cheval du jeune sous-lieutenant s'abattit et entraîna son cavalier dans sa chute. Nous nous arrêtâmes : « Êtes-vous blessé? lui demanda-t-on avec empressement. — Portez-moi vite en France, » nous dit-il d'une voix mourante, et il s'évanouit. Il nous fut impossible de nous conformer à son désir, car il avait été trop grièvement blessé en tombant sur le pommeau de son sabre qui lui était entré dans le côté. Nous le déposâmes dans une maison, sur le bord du chemin; et malgré de prompts secours, il ne reprit pas sa connaissance, et expira quelques heures après.

SCÈNES, RECITS ET AVENTURES

DE LA VIE MARITIME.

LE CONTEUR DU GAILLARD D'AVANT.

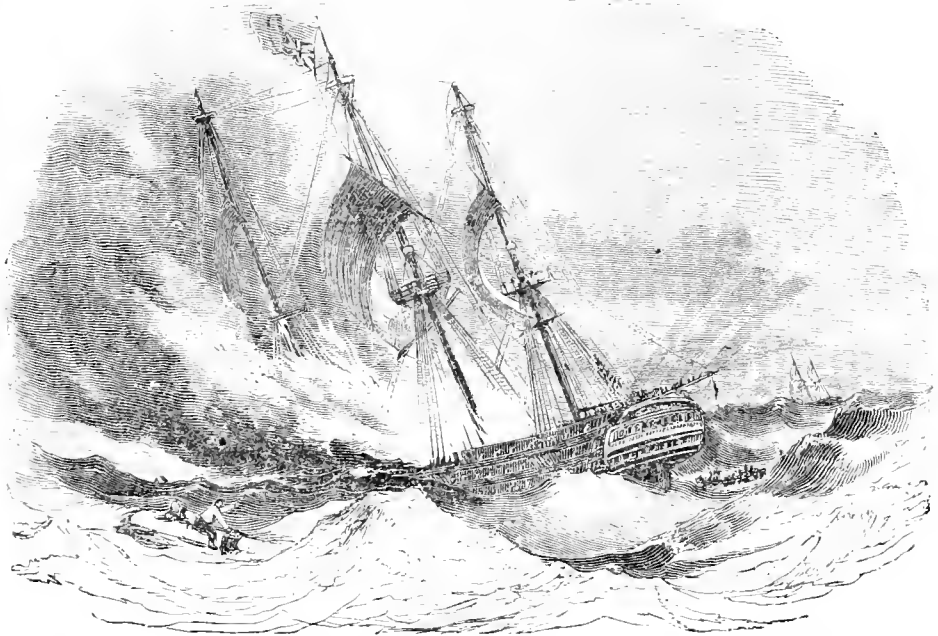
On se fait dans le monde une idée fautive de l'existence des marins, en général, et, en particulier, du matelot, que l'on prend pour un être bizarre, pour un homme insouciant et abruti, toujours méchant ou fumeur du tabac, blasphemant s'enivrant dans le beau temps, pleurant et priant dans la tempête. Le marin n'est point un être exceptionnel; sous une enveloppe quelquefois grossière, il cache un cœur généreux, une âme libre nûée par les dangers, faite aux privations et capable du plus grand dévouement. Son intré-

pidité, son calme en présence de la mort qui le menace toujours au sein même des mers les plus calmes et par le temps le plus serein, ne sont point le résultat d'une insouciance endormie ou d'un abrutissement bestial. Le spectacle des merveilles de la création est bien plus grand pour le marin balancé sur un frêle navire au milieu de l'immensité des mers, que pour nous, renfermés dans les rues étroites d'une ville ou même dans une campagne de quelques lieues. La vue du marin n'a point d'autres limites que les profondeurs du ciel et la ligne sans fin de l'horizon. Là, l'esprit s'agrandit, l'âme s'élève, et, nous ne craignons pas de le dire, nulle part on ne trouve des cœurs plus sincèrement religieux, plus résignés et plus confiants dans la Providence que chez ces hommes, simples d'apparence et riches de fond. Pour vous en convaincre, visitez la cabane du pêcheur et les chapelles ou les églises de nos côtes.

Ils sont toujours animés de cette piété intérieure qui ne les rend pas hypocrites, mais qu'ils gardent en eux-mêmes, et qui leur donne de l'énergie, de la confiance à ces moments suprêmes ou, pendant la nuit, sous un ciel noir, au sein de l'Océan, ils sont réveillés par la secousse épouvantable du rocher qui brise le navire, et souvent, en même temps, par la fumée de l'incendie : heure fatale, où ils vont à Dieu tous ensemble comme les matelots du *Vengeur*.

Les veilles des matelots sont égayées dans le beau temps par des récits de voyages, d'aventures, de combats ou de naufrages. Pendant que le navire se balance, roule et marche, au pied du mât de misaine, sur le gaillard d'avant, vient souvent s'établir un conteur qui ne manque jamais d'auditoire.

Un soir, entre autres, nous étions sous l'équateur; nous cinglions avec une belle brise, toutes voiles et bonnettes



dehors. Mais dans ces mers, au calme plat succède souvent un grain ; et il vient avec une telle rapidité, que l'œil de l'officier ne doit pas cesser d'interroger tous les points de l'horizon : le salut de tous en dépend.

Les hommes de quart étaient rassemblés sur le gaillard d'avant. « Voilà une belle brise, matelot, dit Cartahut, jeune gabier de beaupré, à l'un des anciens du quart. — Oui, répondit celui-ci, la mer est belle, le vent frais, grand large, et nous filons onze nœuds et demi par la grâce du bon Dieu, c'est égal, ouvre l'œil, et veille au grain tout de même. — Il ne faudrait pas faire comme les Hollandais qui mettent le mousse à la barre, le chien en vigie, et vont dormir. — Vous n'aimez pas les Hollandais, père Labrague. — Je ne leur veux pas de mal ; mais s'ils me rattrapent à leur bord, il sera chaud. Il y a longtemps que je serais mangé par des requins, si le bon Dieu n'avait pas fait meilleur quart que les Hollandais. C'était justement pas loin d'ici ; nous avons donné en plein sur une vigie (1).

(1) Une vigie est un rocher isolé qui se trouve à fleur d'eau, ou qui

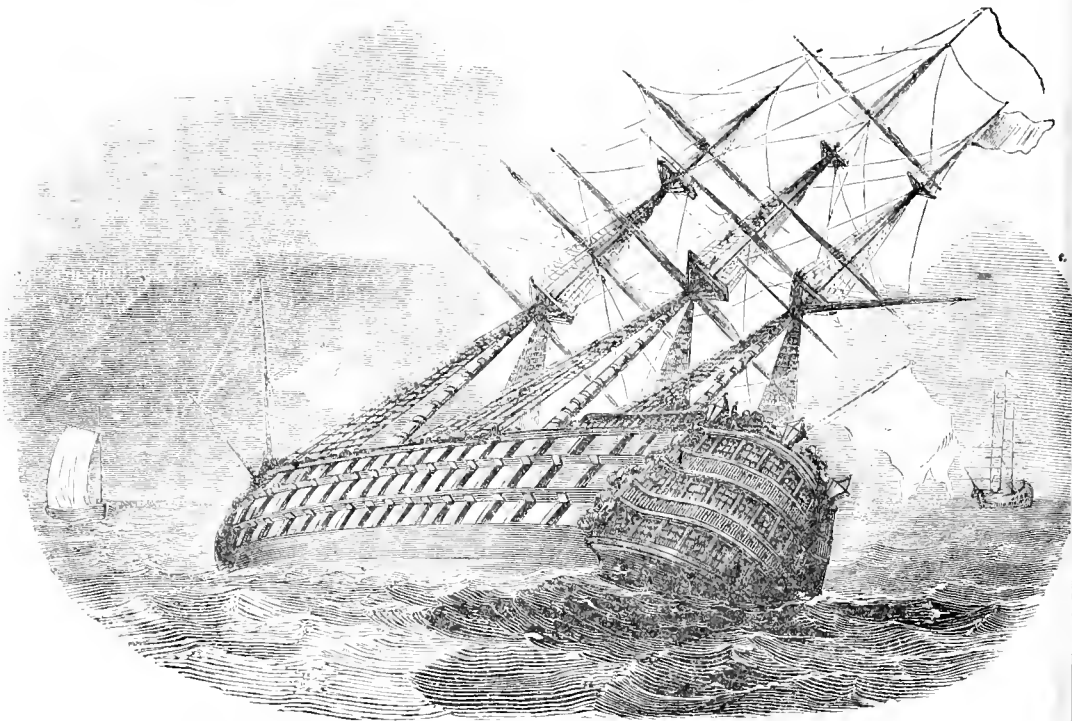
Sainte Vierge ! quel abordage. » A ces mots, tout le monde se rapprocha. « ConteZ-nous ça, père Labrague. » Celui-ci ne se fit pas prier, il tourna sa chique deux ou trois fois dans sa bouche, et commença en ces termes :

« Après un séjour que j'avais fait à l'hôpital de Saint-Thomas, je m'embarquai à bord d'un Hollandais pour revenir en France. Je n'ai jamais pu prononcer le nom du navire ni du capitaine : c'était van Ber... Ma foi, le reste est trop dur à hâler. Nous étions justement dans ces parages-ci. Le 1^{er} mai l'année dernière, il ventait une brise carabinée, nous étions à sec de voiles, la barre sous le vent, et le capitaine fumait tranquillement sa pipe en buvant son grog dans sa chambre. Personne n'ouvrait l'œil ; j'étais dans mon hamac, car j'avais encore la fièvre. Tout d'un coup j'éprouve une secousse comme si nous talonnions. Je saute sur

forme un très-petit îlot à peine visible au milieu des mers. Le gisement de toutes les vigies connues est indiqué sur les cartes avec sa latitude et sa longitude. — On appelle aussi vigie l'homme placé sur l'avant du navire ou à la tête du mât, pour veiller l'horizon.

le pont : nous étions sur un rocher, la mâture à bas, le navire écrasé comme une coquille d'œuf.

« Une voile était en vue à l'horizon, sous le vent. Le capitaine sauta dans la chaloupe avec quelques hommes, et



pousse au large en nous laissant là onze, y compris les passagers et les femmes, sur un rocher, sans aucun secours.

« Il nous avait bien promis de venir nous reprendre dès qu'il aurait joint le navire, mais Dieu l'a puni : il a péri dans la nuit avec la chaloupe. Nous voilà donc abandonnés sur un rocher au milieu de l'Océan. Nous avions ramassé un baril de lard, un de lard salé, mais pas une goutte d'eau et pas un biscuit. Nous n'avions près que rien sauvé des débris du navire; pas d'abri, une chaleur à cuire un bœuf et pas une goutte d'eau! Après huit jours de tortures, la soif devint si terrible, que nos lèvres étaient enflées, nous avions des vertiges : ça fendait le cœur de voir les pauvres femmes et leurs enfants, et les passagers demi-morts, ne pouvant pas bouger.

« Enfin le ciel, dans sa bonté divine, nous envoya une pluie abondante; nous ramassâmes de l'eau dans une voile, et nous remplîmes un baril, ça nous rendit la vie. — Quel bonheur! dit Cartahut. Et les pauvres femmes? — Oh! quant à ça, nous en eûmes soin. Les pauvres âmes! On était rationné d'eau; mais les malades, c'était sacré, on les servait les premiers. Nous attrapions quelques crabes et du poisson dans les creux de notre rocher, qui pouvait avoir un demi-quat de lieue de tour; nous les faisons cuire avec des débris du navire.

« Sans les malheureuses femmes, notre situation désespérée aurait été plus supportable; un matelot, c'est fait pour souffrir; la Providence veille sur lui, elle lui donne des forces et du courage. Mais les pauvres femmes, c'est si faible!

« Le 15 juin, le bon Dieu exauça nos prières. Nous aperçûmes à l'horizon un joli trois-mâts, le cap droit sur nous. Quelle joie! ces pauvres femmes faillirent en mourir; enfin nous hissâmes un pavillon de détresse, fait avec une chemise au bout d'un aviron. Le navire approchait toujours. Quand il fut à portée de canon, il vint au vent, mit en panne; l'ancre étant belle, il mit une enclenchure à la mer, et une demi-heure après, nous étions à bord du navire. C'était un trois-mâts de Bordeaux; le capitaine était un Breton, nommé Kerlucc. Il nous fit donner du vin et des provisions de sa table. Fallait voir comme nous tombions là-dessus. Le bon capitaine avait l'air aussi heureux que nous.

« — Mais c'est pas ça, que dit le major, capitaine, assez causé; laissez-moi soigner mes malades; faut pas les étouffer à force de boire et de manger. »

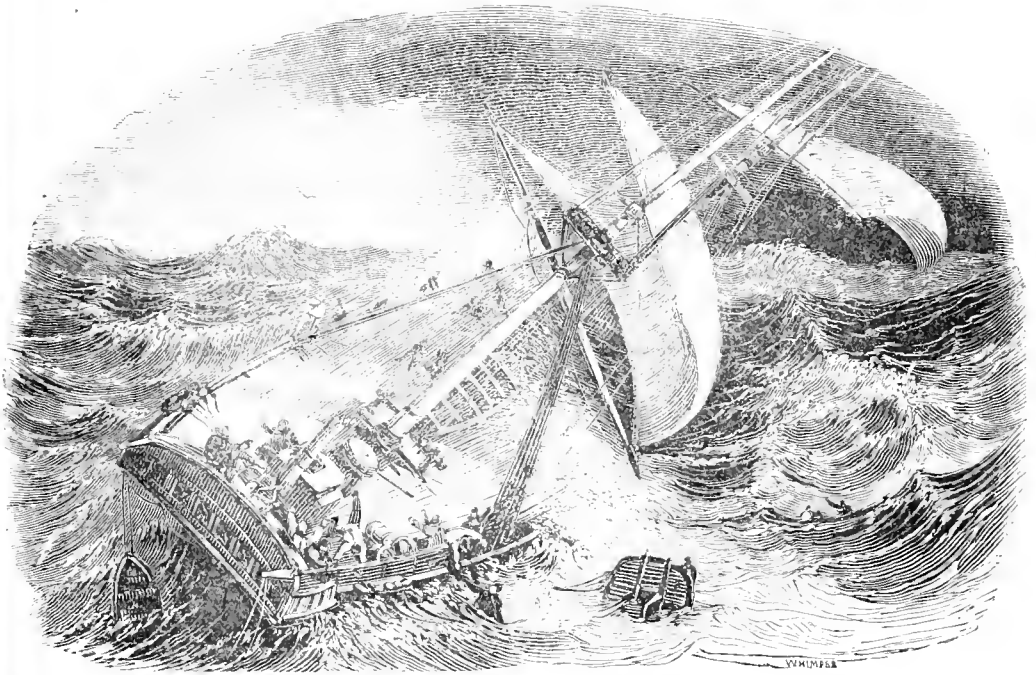
« — Et le vaisseau rebondit? dit un mousse qui s'intéressait vivement à cette histoire.

« — Ah! mon cadet, il s'est enfoncé ni plus ni moins qu'une balèze en soulevant l'eau jusqu'au ciel. Voilà.

« Vites vous jamais un navire faire ainsi le saut de carpe et lancer vers le ciel une coupole d'écume et d'eau salée? C'est, je vous assure, un beau spectacle; mais il ne faut pas s'aviser d'être sur une barque et de se trouver dans ses eaux.

« Je disais donc que nous sommes restés trois mois à bord de la *Petite-Annette*, et quand nous sommes rentrés en France, nous avons été remercier le bon Dieu et la bonne Vierge. J'ai dit adieu au capitaine Kerlucc en lui serrant bien la main; j'ai embarqué sur un caboteur pour Nantes, de là

J'ai pris ma feuille de route pour Brest, et me voici, mes chers matelots, par la grâce du bon Dieu, Car la Providence veille toujours sur nous; mais elle nous dit : Couvre l'œil, et bon quart. »



CHRONIQUES ET LÉGENDES

DU MOYEN AGE.

COPERNIC (1).

(SUITE.)

Ramené dans la somptueuse prison où il avait passé la nuit, Copernic eut tout le temps de repasser les diverses circonstances qui s'étaient présentées dans la journée. La nuit le surprit dans une mélancolique occupation. En dehors de sa fenêtre se projetait un balcon donnant sur une rue écartée; il ne put résister à la tentation de jeter encore un coup d'œil sur ce ciel dont il avait tant de fois tracé la carte : il revoit ses étoiles favorites, et, quoique privé de ses instruments, il contemplait, de mémoire peut-être, les corps célestes auxquels il appartenait, tant ses rapports avec eux avaient été fréquents. Tout à coup il entendit tousser avec affectation sous sa croisée; pensant que ce pouvait être le signal d'un ami, il prit sa lampe et se pencha en dehors du balcon. Quelle fut sa surprise en apercevant une figure humaine tellement contractée, qu'on eût dit une tête de mort, dont les yeux, semblables à deux charbons allumés, étaient fixés sur les siens. Une voix caverneuse qui semblait sortir de la poitrine du fantôme était bien faite pour effrayer.

1) Voy. numéro V, page 431.

Le maître se recula précipitamment, comme s'il eût marché sur un serpent, et referma sa fenêtre. Les traits hideux de cette apparition ne lui semblaient pas inconnus, et, pourtant il se torturait en vain la mémoire pour savoir où il l'avait déjà vue. L'esprit frappé, il demeura quelque temps assis dans un fauteuil, se croyant poursuivi par des intelligences de l'autre monde. Enfin, lorsque le courage lui fut revenu, il s'écria en se frappant le front :

« Je n'aurais jamais dû venir ici : cette terre n'est-elle pas desséchée par un siocco pédautesque venu des déserts de la fausse science, qui souille la mort sur le véritable savoir et sur les découvertes humaines. »

Le capitaine de la garde entra, suivi du jeune homme qui avait assisté à l'interrogatoire; celui-ci fit signe à l'officier de se retirer, et, aussitôt que la porte fut fermée, il courut se jeter dans les bras du vieillard.

« Bartola, s'écria ce dernier, qui t'amène si tard près de moi ?

— Songe à toi, répondit le jeune homme, il faut que tu fuies, que tu quittes Bologne avant que trois jours soient écoulés.

— Vous plaisantez : n'avez-vous pas vu vous-même de quelle manière burlesque s'est dénoncée la grande accusation dont j'étais l'objet ?

— N'en crois rien ! s'écria Bartola, et une vive rougeur colora ses joues. La sagesse et l'admirable ruse du vieux Joseph t'ont sauvé aujourd'hui; il s'est montré ton bon ange en éloignant de tes lèvres l'aveu fatal qui t'aurait perdu. Mais crois-tu que tes ennemis s'y laissent tromper comme cet imbécile ! Songe au tout-puissant confident

du duc, dont tu as diminué le crédit auprès de son illustre pénitent; songe à ce président d'académie dont tu as dévoilé l'orgueilleuse ignorance, dans la dispute que vous eûtes ensemble; songe surtout à ton admirable découverte elle-même, et au siècle dans lequel nous vivons.

— Quoi! Bartola, répartit Copernic, vous aussi, vous me prenez pour un enthousiaste?

— Homme de génie, répliqua le jeune homme avec inspiration, mortel merveilleux et incompréhensible, qui, nouveau Titan, as escaladé le ciel; toi qui es appelé à devenir l'instructeur des siècles à venir, souffre que je sois ton conseiller en même temps que ton admirateur. D'incroyables événements surgissent à nos yeux; ce que ta sagesse avait regardé comme un conte frivole, indigne d'occuper un esprit éclairé, devient une vérité incontestable qui renverse et détruit une croyance de plusieurs milliers de siècles... Et cette œuvre est ton œuvre, à toi, homme formé de la même argile que les autres hommes, grain de sable du bord de la mer! Et tu permets, ô mon Dieu, que je serre la main de cet homme dont le hardi génie a touché du doigt l'édifice céleste, en disant à une planète: Marche! et à l'autre: Arrête-toi...

— Vous vous abandonnez trop à votre enthousiasme, interrompit l'astronome, ce que j'ai été assez heureux pour découvrir, un autre l'eût fait à une autre époque, je n'ai que le mérite d'être né plus tôt. Vous-même peut-être, dont je fus plus d'une fois à même de juger les admirables dispositions...

— Silence! silence! interrompit à son tour Bartola, en regardant d'un air inquiet autour de lui.

— Pour quoi me taire? demanda le maître. Ne sais-je pas tout ce que vous aviez déjà découvert dans le ciel, les pas de géant...»

Le jeune homme se jeta à ses pieds.

« Au nom des plaies de Notre-Seigneur, s'écria-t-il avec une vive émotion, ne me faites pas perdre la raison! Je ne sais rien de toutes ces recherches savantes, je ne vous ai jamais entendus en parler; s'envoyez-vous-en bien! »

Copernic se leva, irrité de cette dissimulation; mais Bartola s'attacha à sa robe, ses jones étaient couvertes de la pâleur de la mort, ses lèvres tremblaient...

« Plutôt que de me faire passer pour ton associé dans cette découverte, enfonce-moi ce poignard dans le sein! » s'écria le jeune homme.

Le maître le regarda avec toutes les marques de la plus grande surprise.

« Ame céleste, continua le jeune homme, tu te jones avec les rayons du soleil comme avec des fleurs de diverses nuances, et tu oublies qu'ils aveuglent les yeux grossiers des autres hommes.

— Jeune homme, dit l'astronome, je ne comprends ni votre enthousiasme extraordinaire, ni vos craintes exagérées!

— Malheureux! répliqua Bartola. Vos yeux, toujours dirigés vers le ciel, ont-ils donc cessé de regarder les choses de cette terre? Votre doctrine est paradoxe et dangereuse; vous détruisez d'un mot la croyance de tous les siècles. Ce que les empereurs, les hommes célèbres de toutes les nations ont transmis avec respect de génération en génération, vous le jetez au vent comme la pellicule qui s'enlève quand on vante le grain. Avez-vous bien songé à cela?

— Vous êtes un homme passionné, malade, dit avec douleur Copernic, en cherchant à dégager sa main de l'étreinte convulsive du jeune homme; vous êtes en contradiction avec vous-même. Que dois-je croire? vos éloges ou vos reproches?

— Les uns et les autres, répondit Bartola; ils ont désiré tour à tour cette poitrine. Ah! je vous ai toujours caché les pénibles combats que j'avais eus à soutenir quand je travaillais avec vous. Combien de fois, dans ma chambre solitaire, je me suis aperçu, à chaque progrès que je faisais, que je m'égarais. Combien de fois je me suis puni des découvertes que j'avais faites. O maître, qu'elle est coupable et irrésistible, cette fatale curiosité qui nous porte sans cesse à vouloir soulever le voile que Dieu a tendu devant nos yeux.

— Assez, Bartola, assez! dit l'astronome avec émotion. Si vous parlez ainsi, je dois commencer à croire que ma vie est en danger, et le soin de ma conservation se réveille en moi.

— Ainsi, tu consens à fuir! s'écria avec feu le jeune homme. Tu consens à t'abandonner à moi?

— Laissez-moi maintenant, répondit le vieillard; pour la première fois, depuis bien des années, vous êtes parvenu à me faire sortir de mon calme ordinaire, et le parti que je me déciderai à prendre doit être choisi mûrement. Demain vous aurez ma réponse.»

Bartola s'éloigna, et le maître resta seul. Au bout d'une heure de recueillement, il était décidé à ne point quitter sa demeure, et à ne pas fuir, par sa fuite, à la honte de sa cause.

Dans la nuit du second jour de sa captivité, l'astronome, réveillé par un vacarme effroyable qui se faisait dans la rue, s'empressa de courir à son balcon pour voir ce qui le causait. Des masses de peuple en tumulte se heurtaient sous sa fenêtre, séparées à chaque instant par des pelotons de soldats, et se reformant quelque pas plus loin; une procession, qui sortait d'une église voisine, se dispersa confusément à l'aspect du désordre qui régnait dans le quartier. A travers le bruit et le tumulte, Copernic pouvait apprendre, à l'aide de quelques mots qu'il saisit, qu'un événement survenu au palais était la cause de ce mouvement. Comme il regardait dans la rue, il poussa involontairement un cri d'effroi en apercevant, au milieu de cette multitude, son vieux serviteur Joseph Bartola et deux autres victimes qu'on poussait rudement vers une autre rue qu'il ne pouvait voir de sa fenêtre. Il ne put s'empêcher de pousser un cri et d'appeler le pauvre vieillard; mais cette intervention de sa part n'eut d'autre résultat que d'attirer vers sa fenêtre l'attention du peuple, qui se mit aussitôt à hurler des menaces contre lui, et à ramasser des pierres pour les lui jeter. Dans ce moment, un passant enveloppé d'un capuchon lui cria: « Quitte la fenêtre!... » et, en même temps, lança dans l'appartement une lourde masse. Dès que Copernic eut remarqué que cette espèce de pierre était reconverte d'un papier, il se hâta de le développer, et il lut les mots suivants tracés par son ami Battista:

« Ta destinée se complique terriblement. Une tentation de mentir contre le duc a réussi cette nuit, et tes ennemis sont parvenus à t'en faire accuser, ainsi que deux autres savants qui habitent Bologne. L'inquisition étend sa main sur toi, comme elle l'a déjà étendue sur Joseph! » Bartola: une prompte fuite peut seule te sauver de la double colère du peuple et de la Santa-Casa. Nous som-

« mes prêts; le morceau d'or qui enveloppe ce papier te servira à gagner le capitaine de la garde, qui a un amour insatiable pour ce métal. Persuadé que tu as le secret de transmettre les métaux, il ne doutera pas que sa fortune ne soit faite.

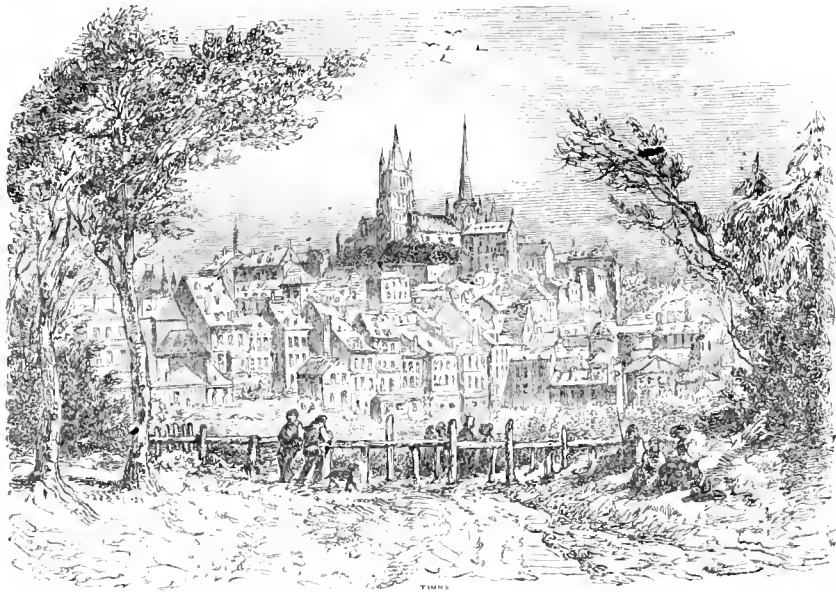
La suite au prochain numéro.

PETITES VISITES

DANS QUELQUES VILLES DE LA SUISSE MODERNE.

Après les événements singuliers qui, plus que jamais, ont attiré vers ce pays l'attention de l'Europe et les pas de ses voyageurs, nos lecteurs ne seront pas fâchés de faire avec nous une petite excursion en Suisse, et de visiter le théâtre de ce drame. Aussi bien ne faut-il pas croire que *Lausanne*

soit une ville sombre, couchée au fond de quelque ravin entre de grands arbres noirs et tristes, et habitée par des hommes fort peu civilisés. Bien loin de là, c'est une charmante ville qui renferme quinze mille habitants, et qui offre aux étrangers venus du lac de Genève, situé à quelque distance, deux bonnes auberges, celle du *Lion d'or* et celle du *Faucon*, nous infiniment plus sauvages que le pays; et pourtant quelque commodes qu'elles soient, on s'empresse de sortir de ces auberges pour visiter les curiosités de l'endroit, car on aura beaucoup à faire. En effet, on rencontre partout des souvenirs, on voit au moins des constructions, des établissements nouveaux tout à fait dignes de l'attention des touristes. Ces derniers même s'y arrêtent souvent pour la vie; et, en effet, les Anglais, grands amateurs du voyage en Suisse, ont une affection particulière pour Lausanne. Beaucoup d'entre eux se sont fixés dans le chef-lieu du canton de Vaud, et depuis assez longtemps pour que déjà le tombeau de quelques-uns soit devenu une



curiosité du pays, comme, par exemple, celui de l'Anglaise Ganning, travail exécuté par le célèbre sculpteur Canova. La ville, du reste, renferme par elle-même assez de choses à visiter : l'hôtel de ville, où nombre d'antiquités sont exposées à la curiosité des faiseurs de collections; l'arsenal, l'école militaire, le casino; l'académie, qui peut recruter ses membres dans plusieurs sociétés littéraires et artistiques du pays; la bibliothèque, riche d'une collection de 9.578 médailles; le musée du canton, et, ce qui n'est point le moins célèbre, beaucoup de pensionnats distingués. On ne peut guère chercher de précipices et de torrents à Lausanne; mais on y trouvera des coteaux chargés de vignes, et tous les produits d'une végétation active et riante, qui fait la richesse du pays plutôt que les troupeaux et les produits des chalets, ressource spéciale des régions montagneuses. La nature offre aux environs des paysages ravissants, au milieu desquels on rencontre souvent de grands noms et de grands souvenirs. Ainsi, en descendant vers l'extrémité méridionale du lac Léman, on trouve, à

Coppet, le tombeau du ministre Necker et celui de madame de Staël, dont on peut y voir aussi le portrait peint par David et le buste sorti des mains de Tieck; puis, tout à fait au sud-ouest, Ferney, petite colonie éternisée par les traces de Voltaire. Mais quelque chose de plus touchant se rencontre entre les deux villages qu'habitèrent l'auteur de *Méropé* et l'auteur de *Corinne*, c'est une pierre sépulcrale romaine, vieille et respectable, qui fait rêver le voyageur en exposant à ses regards et à sa méditation ces mots :

VIXIT ET VIVIS...
Fecit vivat comme toi...

Le canton de Vaud, dont nous venons de parler, n'a été formé que par le démembrement de celui de Berne. Ce dernier n'en est pas moins resté beaucoup plus grand et plus puissant, et Lausanne ne peut nullement se comparer à *B. rne*. Et puisque nous parlons de cette ville, elle n'est qu'à une journée de distance de Lausanne; nous avons une route magnifique; de tous côtés des collines boisées, des plaines

fécondes, de hautes montagnes qui grandissent le paysage, un pays délicieux : nous pouvons pousser jusqu'à Berne. Quelle que soit la porte par laquelle nous entrerons, celle d'Aarbourg, où se trouve la maison de correction, ou celle de Morat, surmontée de deux ours de grandeur colossale, taillés en granit par Abart, nous trouverons des rues larges et droites, garnies d'arcades et de boutiques brillantes, et,

bien mieux, une population gaie, franche, et partout des habitants qui vous disent un bonjour français plus agréable que le *Guten morgen* allemand. Ceux qui rappellent en entrant à Berne tous leurs souvenirs historiques regardent avec curiosité cette race qui a fait de grandes choses, les descendants de ces Bernois qui, sous le commandement des Etlach, furent les héros des journées de Morgarten, de



Sauffen et de Murten. Berne, en effet, est peut-être la plus digne représentante de la confédération suisse. Ville guerrière et entreprenante, en même temps que commerçante et habile, elle fut la seconde ville de la confédération en y entrant; démocratique ou bourgeoise avant tout, elle lutta audacieusement contre les électeurs allemands et les archiducs de l'Empire, et se fit le refuge de tous ceux qui fuyaient l'oppression de la noblesse autrichienne. Dans la suite, elle s'affaiblit; et après tant de combats, de conquêtes et de négociations heureuses, un démembrement lui enleva la partie méridionale du canton. Mais elle est encore maîtresse d'une très-grande puissance, et c'est là que se rendent les plénipotentiaires et les chargés d'affaires envoyés par les cours d'Europe à la confédération suisse. Elle est en état de leur faire une réception magnifique, et renferme pour tous les étrangers des constructions et des établissements dignes d'être mentionnés: le Münster, entre autres, cathédrale gothique, qui date de 1421, et où six tables de marbre sont érigées en l'honneur des guerriers morts pour la patrie. L'académie, le musée, les collections, l'hôpital des bourgeois, la maison des orphelins, la bibliothèque de la ville, ne peuvent être passés sous silence : ces monuments attestent la richesse et la bonne ordonnance de Berne.

Du reste, il est à remarquer que la même aisance règne proportionnellement dans tous les cantons de la Suisse. A Zurich, on trouve à peu près les mêmes édifices et les mêmes institutions. Cette ville renferme, en outre, le tombeau d'un philosophe célèbre, de Lavater, dont c'est la patrie; le monument élevé à Gessner, et les travaux de Pestalozzi, que cette ville se glorifie aussi d'avoir vu naître.

Les noms de ces trois hommes célèbres sont des titres de gloire pour Zurich, et la recommandent à l'attention des voyageurs, non moins que les promenades, le lac sillonné tous les soirs d'embarcations capricieuses, et les environs remplis de paysages ravissants. C'est en se promenant dans ces campagnes que l'on comprend mieux Lavater, qui a écrit ses ouvrages après avoir longtemps erré dans les lieux écartés et peu fréquentés de ses camarades d'enfance. Gessner a fait des idylles très-fades pour nous aujourd'hui, et pourtant l'Europe a adopté les rêveries fraîches et naïves qui sortaient des collines vierges de l'Helvétie, les poésies bucoliques qui s'exhalaient du fond de ce canton suisse avec une douceur dont on a perdu le secret dans beaucoup de compositions modernes. La campagne de Zurich explique les œuvres de Gessner; mais si les sites de ce pays sont les meilleurs commentaires des *Idylles*, rien de mieux, pour comprendre l'aisance des villes suisses aujourd'hui, que de parcourir l'histoire de cette race, et de suivre des détails tout caractéristiques. « Au son d'une grosse cloche, dit l'auteur d'une histoire de la Suisse, dans l'enceinte des murailles, les bourgeois se réunissent à Zurich sur une esplanade, décidaient la paix et la guerre, le prix des denrées, les poids et les mesures. » Et plus loin : « Les mœurs étaient simples; la frugalité était en honneur. Cependant on cultivait la littérature : déjà la pensée s'élevait; on discutait les doctrines. Les troubadours allemands chantaient l'amour et la religion. » Ce conseil d'Etat sur une esplanade, cette douceur de mœurs, l'activité de l'administration, l'énergie de mesures, l'indépendance de la Suisse, sa position naturelle qui la protégeait, ont permis aux hommes distingués qui

sont sortis du sein de Zurich, de Berne, de Lausanne, d'assurer à leur patrie de la puissance et de la gloire. C'est avec quelque connaissance historique et littéraire qu'il faut faire aujourd'hui ce voyage de Suisse, qui est devenu très-commode et très-simple. Du reste, les touristes de

tous les pays franchissent à chaque instant le seuil de ces auberges qu'on rencontre dans de jolies campagnes, ornées de dénominations au moins bizarres: et, par exemple, dans la charmante vallée de Zurich, les trois hôtelleries du *Glaive*, du *Corbeau* et de la *Cigogne*.



MERVEILLES DE LA NATURE.

VOLCANS DE LA MER PACIFIQUE.

ASCENSION A MANUA LOA.

Les descriptions de l'Etna, du Vesuve et du mont Hcla, sont devenues des sujets familiers; peu de personnes cependant connaissent, même par ou-dire, les montagnes volcaniques de la Polynésie et ces cratères qu'ils ouvrent toujours fumants à la vue des navigateurs de l'océan Pacifique.

Les plus gigantesques se trouvent dans l'île d'Havai, l'une des Sandwich, celle même où le capitaine Cook a péri. Havai est d'une forme irrégulière, et n'a pas moins de cent quatre lieues de tour; sa surface est tellement anfractuense, qu'il ne s'y trouve pas une plaine d'un quart de lieue. Elle est entièrement d'origine volcanique, et ses montagnes sont si élevées, qu'elles sont couvertes de neiges éternelles; cependant elle est située directement sous le tropique. A bien dire, Havai n'est qu'une vaste montagne ou un groupe de montagnes appuyées sur une base commune, et dont les sommets s'élèvent à 4 et 5000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les trois sommets les plus élevés sont Manua Kea, Manua Loa et Manua Hualalai. Manua Loa est toujours en combustion, et vomit des flots de lave par diverses ouvertures. Cette montagne a, dit-on, vingt-quatre lieues de diamètre et cinq quarts de lieue de hauteur. Du côté de l'est, est un plateau sur lequel on voit le cratère Kilauea en pleine activité et le plus grand que l'on connaisse. Cette île a été visitée avec curiosité par les savants et les naturalistes de

tous les pays. Une ascension remarquable fut faite au commencement de 1834 à Manua Loa.

Mais de guides ayant chargé leur bagage et leurs provisions pour trois semaines, sur des hommes du pays, les voyageurs avaient commencé leur expédition le 10 décembre 1830. Arrivés à Oloo, à 577 mètres au-dessus du niveau de la mer, ils firent une halte. A partir de ce point, ils n'avaient plus de sentier tracé à suivre, il fallait gravir des masses de lave irrégulières pleines d'anfractuosités et de fissures. Après beaucoup d'efforts, ils atteignirent le grand plateau du volcan à une hauteur de 1550 mètres, et ils aperçurent Manua Loa dans toute sa grandeur. Il faisait un temps magnifique; l'atmosphère était claire et limpide. Devant nous, dit le narrateur, s'élevait l'immense dôme de la montagne qui sortait d'une plaine large de huit lieues; cette masse couleur de brouze se dessinait en un contour net et régulier sur l'azur foncé d'un ciel du tropique; des nuages flottaient autour, et leurs projections sur les flancs de la montagne y produisaient de curieux effets d'optique, des jeux singuliers de lumière et d'ombre. Une vapeur bleuâtre rasait la plaine et semblait renvoyer le dôme à une distance fantastique, à en juger par la vue distincte que nous en avions.

En présence de cette montagne, le cratère Kilauea perdait de son importance; ce n'était plus qu'une fosse immense, noire, n'ayant rien de ce grand spectacle auquel nous nous attendions. Point d'éruption, point de fluide de matières embrasées, pas d'émission élevée; seulement un abaissement de la surface, qui, au milieu de la plaine environnante, semblait peu de chose. Cependant, à la partie la plus éloignée, on voyait un point rouge cerise, d'où sortait une vapeur qui se condensait au-dessus en un nuage balayant à reflets argentés. Ce phénomène magnifique avait

assez de charme pour nous récompenser de nos fatigues.

Nous approchâmes des bords de l'ouverture, et nous eûmes à passer sur de nombreuses fissures, d'où sortaient des vapeurs, preuve évidente que nous marchions sur un terrain miné par le feu; le vent soufflait derrière nous, et allait s'engouffrer dans le cratère comme pour alimenter l'immense fournaise. Cette ouverture nous parut d'une étendue considérable, et nous pûmes juger de sa profondeur en la comparant avec la taille de ceux d'entre nous qui avaient commencé à descendre. Notre étonnement allait en croissant, et de moment en moment l'immensité du gouffre devenait de plus en plus sensible. Pour se faire une idée de son étendue, il faut penser que la ville d'Orléans y entrerait tout entière, et qu'au fond à peine paraîtrait-elle. Ce cratère a une lieue et demie de long sur une lieue de

large, et plus de 500 mètres de profondeur. A 220 mètres en dedans, on voit un bourrelet noir tout autour, et de là au fond il y a 150 mètres. Pendant le jour le fond ressemble à un amas de ruines et de décombres.

Pour comprendre toute la hardiesse d'une exploration de ce genre, il faut avoir entendu les naturels du pays vous raconter la mort de plusieurs de leurs parents, asphyxiés par les exhalaisons volcaniques. Peu de temps avant notre départ, nous avons vu un jeune homme ainsi asphyxié, et ce ne fut pas là le plus triste spectacle. Car deux femmes saisirent des armes européennes, l'une une hache, l'autre une épée, et peu de moments après elles s'étaient entre-tuées, et tombèrent mourantes sur le sol. C'est au milieu de ces paysages durs et grandioses que nous avons été témoins de cette scène au moins très-singulière.



Nous plantâmes notre tente en vue du volcan du côté de l'ouest, et les naturels se bâtinrent des espèces de huttes pour se mettre à l'abri du vent froid qui soufflait.

En voyant ce volcan on perd toutes les idées reçues de la forme d'un cratère; ici point de cône élevé, point de rochers ni de matière ignée rejetés en dehors. Les rebords semblent construits de blocs massifs de rochers, tapissés en quelques endroits de fougère qui paraît nourrie par les vapeurs environnantes. Mais cette vue admirable pendant le jour est dix fois plus merveilleuse la nuit : une mer de lave rouge cerise, et en état de violente ébullition, jette sa clarté tout autour, coule et tournoie comme l'eau d'une chaudière bouillante, tandis qu'un nuage d'une vapeur brillante forme au-dessus un dais immense, étincelant de lumière.

Assis sur la rive du nord, nous admirâmes en silence pendant quelque temps ce grand spectacle, et nous résolûmes de nous approcher autant que possible du rebord même du lac de feu. Nous eûmes des difficultés immenses à surmonter dans l'obscurité, faisant chute sur chute, et gagnant force contusions. Nous arrivâmes enfin au second bourrelet, et nous atteignîmes bientôt le bord. Il avait fallu plusieurs heures pour franchir un espace d'une lieue envi-

ron, à cause des circuits. Enfin, nous nous trouvâmes sur l'extrême bord, droit au-dessus du lac embrasé, à environ 160 mètres au-dessus. Il y avait assez de lumière pour lire les plus petits caractères d'imprimerie. Le lac avait 500 mètres de long sur 500 de large.

Chose étonnante, on n'entendait aucun bruit qu'un sourd murmure comme celui d'une chaudière dans laquelle bout une matière épaisse, et l'ébullition avait lieu avec plus de force du côté du nord, comme dans un vaisseau exposé au feu d'un seul côté. Les vapeurs qui s'élevaient étaient si claires, que nous ne les apercevions que lorsqu'elles se réunissaient au grand nuage au-dessus de nos têtes. Ce nuage montait et descendait alternativement. De temps en temps nous voyions des pierres et des masses de matière incandescente lancées à la hauteur de 25 mètres et retombant dans l'abîme.

La matière en fusion montait graduellement, elle n'était déjà plus qu'à quelques pieds du rebord. Que l'on juge de notre situation, entourés de tous côtés d'immenses murailles de basalte et dans une atmosphère chargée de vapeurs sulfuriques, avec cette lumière rouge qui donnait un effrayant relief à tous les objets. Dans ces situations, l'âme se recueille, et cherche naturellement à se reposer dans

une prière intérieure. Plongés dans un silence religieux, nous admirions l'Éternel dans une de ses œuvres les plus imposantes, et sentions que celui-là seul pouvait nous protéger contre le danger de notre position, dont la main tenait ainsi suspendu dans l'espace le cratère gigantesque du volcan.

C'est cependant près de ces merveilles de la création, sur ces montagnes nues, près du cratère, que les sauvages trouvent quelque plateau commode pour danser avec une joie furibonde, scènes coniques à côté des grandes scènes de l'atmosphère et des révolutions du ciel. Il y a dans la danse des sauvages sur ces rochers un caractère singulier : c'est une crispation vigoureuse plutôt qu'une danse ; le rire d'un homme dominé par une attaque de nerfs, plutôt que de la gaieté : c'est un spectacle hideux et bizarre.

Nos voyageurs campèrent pendant plusieurs jours à Kilauea. Il serait trop long de décrire tous les détails de leur longue exploration, ni les mille difficultés de leur descente jusqu'au fond même du cratère, où ils n'étaient plus séparés de la lave liquide que par des pierres volcaniques raffermies, mais si chaudes encore, qu'ils étaient obligés de placer leurs bâtons sous leurs pieds pour supporter la chaleur. Ces pierres d'ailleurs, en certains endroits, vitrifiées et glissantes, et, dans d'autres endroits, cassantes comme la croûte de glace qui se forme sur les neiges après un dégel imparfait, rendaient leur marche excessivement périlleuse ; il fallait ôter le terrain avec une longue perche avant de s'y aventurer. Souvent le bâton s'enflammait dans les crevasses qu'ils sonlaient. Mais l'amour de la science les soutenait, et, forts d'une bonne intention, ils mettaient



toute leur confiance dans la protection divine. Un phénomène remarquable, c'est qu'au milieu des vapeurs sulfureuses, sur des rochers volcaniques à peine refroidis et couverts de cristaux sulfuriques, ils trouvèrent une abondante végétation de fongère, et d'une espèce d'arlisseau qu'ils nommèrent *vaccinea*, et que les habitants nomment *ohéla*, portant une baie ou fruit d'un goût agréable.

Après avoir visité un second lac plus petit, mais entouré des mêmes dangers, la caravane partit le 18 décembre du plateau de Kilauea pour gravir le sommet du grand dôme. Cette ascension était entourée de difficultés plus grandes encore et plus dangereuses que la première. A chaque pas, toutes traces de végétation disparaissaient, des rafales violentes se faisaient sentir, et la neige commençait à tomber. Le thermomètre descendit successivement à 4, 7 et 10 degrés au-dessous de glace. Arrivés au sommet, il resta à 10 degrés, et la neige tombait en abondance. Nos voyageurs étaient alors à 4580 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On ne peut se former une idée de l'état de dévastation

de cette montagne. C'est une masse de lave sortie jadis fluide du sommet du cratère ; on n'y trouve ni rochers ni pierres ; de quelque côté que l'œil se tourne, on ne voit que de la lave. Cette lave paraît d'époques différentes, à des distances de plusieurs siècles, mais n'a point encore subi de décomposition, malgré les vicissitudes alternatives du chaud et du froid, de la neige et de la pluie.

Le sommet présentait les traces d'un volcan éteint, et de là l'œil découvrait le panorama le plus grandiose que l'on pût imaginer : on distinguait l'île de Mani, qui venait interrompre la ligne bleue régulière de l'horizon, tandis qu'un brouillard transparent s'élevait de cette île jusqu'à celle d'Havai, et semblait les réunir en une seule. Le même brouillard entourait tous les objets au pied de la montagne, et laissait entrevoir leurs contours douteux comme à travers une gaze. Aux pieds des voyageurs, entre les trois grandes montagnes, était une vaste plaine de lave noire couverte d'un dais de nuages sombres ; mais le léger brouillard mêlait et fondait si bien ensemble tous les objets, que tout prenait un ton éthéré, et que le ciel, la terre et la

mer semblaient fondus en un seul élément : c'étaient des prodiges féériques qui jetaient l'âme dans une extase impossible à décrire.

Laissons les voyageurs se construire un abri contre une température qui variait de 52 degrés au-dessus de zéro jusqu'à 10 au-dessous; laissons-leur prendre les mesures exactes des anciens cratères dont est couronné le sommet. Ils trouvèrent un rebord de huit lieues de circonférence, et une cavité d'environ 500 mètres, se rétrécissant en forme d'entonnoir, avec des bourrelets ou espèces de terrasses circulaires de distance en distance, jusqu'au fond.

Enfin, le 15 janvier, ayant terminé leurs opérations, et consommé à peu près toutes leurs provisions, ils commencèrent à descendre, marche plus fatigante et plus périlleuse que l'ascension.

Redescendus près de Kilauea, l'un des aventuriers fut bien près de perdre la vie par sa témérité. Il était descendu dans un petit cratère isolé, et voulait se procurer des échantillons rares de lave et même de la matière en état de fusion. Il s'aventura sur une portion solide pleine de fissures, et d'où sortaient des jets de vapeur; tout d'un coup le morceau se détacha, descendit de plusieurs pieds, et il ne pouvait se tirer de là qu'en gravissant un rocher de quelque élévation qui pendait au-dessus de sa tête. Devant lui, une forte détonation se fit entendre, et une masse de lave liquide fut lancée à la hauteur de quarante-cinq pieds. La chaleur devenait insupportable; il se sentait faiblir, et recommandait son âme à Dieu, quand, du haut du rocher, l'un des guides lui tendit une main, parvint avec peine à le saisir, et, par un effort de géant, réussit à le tirer de sa périlleuse situation. Un moment plus tard,

il tombait dans le gouffre avec le morceau de lave qu'entraînait une nouvelle éruption.

Nos voyageurs redescendirent enfin, et arrivèrent au pied des montagnes après une excursion de quarante-deux jours.

« Il est impossible, dit le narrateur, de se former une idée de la ferveur avec laquelle nous rendîmes grâce à Dieu de la protection qu'il nous avait accordée dans notre entreprise aventureuse, et des douceurs du repos après tant de fatigues. »

Les sauvages ne s'étonnèrent point du tout de pareilles prières : ces sauvages prient aussi; mais, là comme toujours, leur manière de faire est grotesque. Quand ils entendent sonner la cloche du missionnaire anglais, ils accourent, se rangent autour de lui, et l'écoutent, ou croient l'écrouter. Les missionnaires, hommes respectables, du reste, étant tombés à leur égard dans une erreur singulière, je veux dire celle de regarder un homme comme gagné à la civilisation dès qu'il a pris la veste et le pantalon d'un homme civilisé; les missionnaires les rémissent souvent, et leur font subir des sermons ou des discours politiques. Il est parfaitement impossible que des hommes dont l'intelligence est encore endormie, l'idiome mal fixé, les idées peu complexes, écoutent sérieusement ce chef de parlement qui vient délibérer avec eux. Ils ont tous le droit d'être de pauvres onailles et de mauvais sénateurs; et il est permis de croire qu'ils regardent les lunettes de l'orateur plutôt qu'ils n'écoutent ses exhortations, et qu'ils donnent plus d'attention à l'habit qu'ils mettent en guise de pantalon qu'à l'éloquence du président : ces hommes âgés font ce que font ici les enfants; ils regardent les costumes.



LIVRE DES FAMILLES

et

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURE.

N° 11. — I^{er} Volume.1^{er} Septembre 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Nous venons à peine de célébrer la glorieuse assumption de Marie dans les cieux, c'est-à-dire, le couchant de cette étoile mystérieuse de la mer. Aujourd'hui nous solennisons son levant. Le cycle festival de Marie, qui avait fini par sa mort, ou plutôt son sommeil, le 15 août, recommence par son apparition sur la terre, le 8 septembre; mais ce berceau de la plus humble des vierges n'est environné d'aucune espèce d'éclat. Le monde, dont cette nativité annonce la prochaine délivrance, ignore absolument cet événement. Les livres saints eux-mêmes gardent un silence profond sur la naissance de Marie. Ce n'est pas que, dans quelques ouvrages, tels que le faux évangile de saint Jacques, l'Épître supposée de saint Evodius, etc., on ne trouve plusieurs détails sur ce point; mais ce n'est point par des suppositions fabuleuses ou mal fondées que nous pourrions édifier nos lecteurs. Tels, d'ailleurs, ne sont point nos goûts. Une légende merveilleuse n'est point sans attrait, nous en convenons. La vérité néanmoins est encore plus belle, et quand il s'agit de la mère de Dieu, ce n'est point par une légende

plus ou moins ingénieuse que l'on peut parler de sa nativité. Exposons seulement quelques conjectures émises par de graves écrivains.

Baronius, le célèbre annaliste, fait naître Marie à Nazareth. Saint Jean-Chrysostôme place son berceau à Jérusalem. On lui donne pour parents saint Joachim et sainte Anne. Le Martyrologe romain place au 20 mars la fête du premier en ces termes: « Dans la Judée, fête de saint Joachim, père de la bienheureuse Vierge Marie, mère de « Dieu » Au 26 juillet, le même Martyrologe annonce la festività de sainte Anne: « Sommeil ou mort de sainte « Anne, mère de Marie, laquelle est mère de Dieu. » Les solennités de ces vénérables parents de la sainte Vierge sont assez anciennes dans l'Église, et surtout celle de sainte Anne, qui remonte au sixième siècle. Or ceci est une tradition sans contredit fort respectable, puisque l'Église la consacre par des fêtes. Au reste, le nom de sainte Anne signifie *Grâce*, et celui de Joachim est interprété: *Préparation du Seigneur*.

Passons à la fête elle-même de la nativité de Marie. Selon Gerson, un ermite était depuis longtemps frappé d'une

vision qui revenait chaque année, au 8 septembre. Il entendait un concert admirable qui semblait partir du ciel. Il conjura par une fervente prière le Seigneur de lui faire connaître le motif de cette délicieuse harmonie. Une révélation lui apprit que dans ce jour, tous les ans, les esprits célestes solennisaient le jour natal de la mère de Dieu. L'ermite fit part de sa vision au pape, qui s'empressa d'instituer la fête du 8 septembre. Sans corroborer ni attaquer le récit du pieux Gerson, nous dirons avec Benoît XIV, que la fête de la nativité de Marie était célébrée à Rome avant le septième siècle. De là elle s'étendit dans les Gaules, et il est certain qu'au neuvième siècle on en faisait la solennité. Puis, au douzième siècle, l'empereur d'Orient, Emmanuel Comnène, ordonna de chômer ce jour comme celui du dimanche, et enfin, depuis ce temps, la nativité de la sainte Vierge a été placée au rang des fêtes solennelles et de précepte avec une octave. En France, depuis le concordat de 1801, ce jour est onvrable, et l'obligation d'entendre la messe n'y est plus imposée aux fidèles. Mais l'Église n'en fait pas moins l'office particulier. Elle ne considère pas moins ce jour comme l'avant-coureur du grand mystère de l'incarnation du Verbe éternel. Elle s'écrit avec le poète hymnographe : « O genre humain ! relève ta tête « humiliée ; voici que la nuit horrible du péché n'est plus ; « une brillante auréole, qui pare l'Orient, nous annonce « que le soleil va se lever. Le ciel épanche sur la terre « une douce rosée ; la tige de Jessé se développe et va « produire une charmante fleur. O pieuse Vierge ! faites « mûrir ce fruit sauveur que Dieu dans sa miséricorde promit autrefois au monde déchu. Telle qu'une rose, cette « Vierge est enclose d'épines dont elle émusse les piquants « aiguillons : la grâce qui accompagne sa naissance adoucit « l'amertume du rameau qui l'a produit. »

Parmi les cathédrales placées sous l'invocation de Marie, et le nombre en est grand en France, deux sont mises sous le vocable de la Nativité ; ce sont celles d'Anch et de Chartres. En outre, nous y comptons deux fameux pèlerinages qui sont Notre-Dame de Liesse en Picardie et Notre-Dame de Montserrat en Espagne.

De même que le Fils de Dieu reçut le nom de Jésus ou Sauveur, huit jours après sa naissance, et que l'on célèbre cette imposition du nom le jour de la Circoncision, de même aussi l'octave de la nativité de la sainte Vierge a un de ses jours consacré à honorer d'un culte spécial le nom de Marie. Ce nom fut environné jadis d'une si grande vénération, qu'il était défendu de l'imposer à qui que ce fût, même à des personnes issues de sang royal. Alphonse VI, roi de Castille, devant épouser une femme de race maure, ne voulut point permettre qu'au baptême qu'elle allait recevoir, on lui imposât le nom de Marie, malgré l'ardent désir de cette fiancée. On lit dans les actes de mariage de Ladislas, roi de Pologne, qui épousa Marie-Louise de Nevers, une disposition selon laquelle la nouvelle reine devait quitter le nom de Marie, et ne plus porter désormais que celui de Louise. A son exemple, Casimir I, roi de Pologne, obligea son épouse, Marie de Russie, d'abandonner ce prénom, et, dès ce moment, la coutume s'établit dans cette contrée si catholique de ne jamais imposer à personne le nom de Marie, pas plus qu'on n'impose jamais à qui que ce soit le nom de Jésus-Christ. Aujourd'hui, comme on sait, de pareilles prescriptions ne sont plus en vigueur. Toutefois ce nom, pour quiconque le porte, n'est-il pas une éloquente prédication ? Marie n'est la reine des saints que

parce qu'elle a réuni dans sa personne toutes les vertus qui font les saints, et principalement la plus féconde et la plus méritoire, c'est-à-dire, l'humilité.

C'est en Espagne que fut, pour la première fois, établie en 1515 la fête du nom de Marie. Elle se répandit ensuite dans plusieurs autres pays. Enfin, Innocent XI, par son décret de 1685, étendit la fête à tout l'univers, et la fixa au dimanche dans l'octave de la Nativité. Ce pontife voulut consacrer un grand souvenir par le moyen de cette institution. On sait que les Turcs, à cette époque, avaient formé le dessein de s'emparer de la ville de Vienne, capitale de l'Autriche. Ils la tenaient assiégée depuis longtemps, lorsque les armées victorieuses des chrétiens, qui s'étaient mis sous la protection de Marie, firent lever le siège, et, depuis ce moment, la puissance musulmane a toujours marché vers son déclin. Pourquoi le nom de la mère du Christ ne mériterait-il pas nos hommages, et pourquoi ce nom si pur et si maternel ne serait-il pas invoqué avec succès dans nos besoins ? N'est-elle pas toujours dans le ciel, la mère de Dieu, et l'Église ne l'appelle-t-elle pas le *secours des chrétiens, la Vierge puissante, la consolatrice des affligés* ?

LEXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

Le bois sacré sur lequel l'Homme-Dieu subit la mort avait été déconvert par la pieuse impératrice mère du grand Constantin. Jérusalem conservait avec honneur cette insigne relique. Une affreuse révolution devait la lui ravir, et voici ce qu'en rapporte l'histoire.

L'empereur Maurice et ses enfants furent indignement assassinés par Phocas, qui usurpa le trône impérial et parvint à se faire reconnaître par le pape. Chosroës, roi des Perses, qui avait fait alliance avec l'infortuné Maurice, déclara la guerre à l'usurpateur, en jurant de venger sa mort et le massacre de sa famille. Ceci se passait en 602. Il réussit dans son entreprise, et Phocas expia, par une juste mort, les crimes dont il s'était souillé. Les usurpateurs sont rarement heureux à ceux qui les commettent, surtout quand le massacre des princes légitimes en a fait la réussite. Chosroës, glorieux de son triomphe, ne s'arrêta pas dans le cours de ses victoires, et au lieu de cesser la guerre, après avoir détrôné et immolé Phocas, il poursuivit le cours de ses conquêtes. Héraclius, successeur de ce dernier, fit avouer au vainqueur que l'esprit d'agrandissement, autant que celui de vengeance, lui avait mis les armes à la main. Ainsi donc, en 604, Chosroës s'empara de Jérusalem, y mit le feu, réduisit en esclavage le patriarche Zacharie et un grand nombre de chrétiens, et les vendit aux Hébreux. Le plus magnifique trophée de sa victoire fut la croix de Notre-Seigneur. Il s'empara de ce précieux bois, qu'il considérait comme le plus riche objet de son butin, et le porta à Cresphonte, ville de ses Etats située sur le fleuve du Tigre.

Croisait-on que la relique ne fut pas même extraite, par respect, de la chaise dans laquelle Hélène l'avait mise, et que ces infidèles manifestèrent la plus grande vénération pour ce bois sacré ? Dieu voulut opérer plusieurs miracles par cette auguste relique, et un grand nombre d'infidèles persans embrassèrent la religion chrétienne.

Chosroës ne s'arrêta point dans sa marche triomphale. Il pénétra dans le cœur de l'empire, et de là, passant en Afrique, il menaçait les possessions des Romains dans ce pays. Héraclius se vit enfin forcé à demander la paix, et

Chosroës ne voulut y accéder qu'à condition de remplacer dans tout l'Empire d'Orient la religion chrétienne par l'idolâtrie persane. Une sainte indignation s'empare alors d'Héraclius et de son armée réduite à un petit nombre de combattants. invoquant le nom du vrai Dieu, il fait placer ses étendards marqués des signes du salut à la tête de ses bataillons, et, marchant avec confiance contre le vainqueur, il le défait complètement, et reprend sur Chosroës une vigoureuse offensive. Ce dernier, malade en ce moment d'une grave dysenterie, et craignant d'être fait prisonnier ou même tué par Héraclius, associa à son autorité royale son plus jeune fils Madarsès. Ce que le roi des Perses regardait comme un moyen de salut, devint au contraire la cause de sa ruine. Siroës, le fils aimé, se voyant frustré d'un honneur qu'il ambitionnait justement, fondit sur son père, retenu alors à Séleucie, le jeta dans une étroite prison, et massacra, en présence même de ce malheureux père, son propre frère Madarsès. La victoire d'Héraclius date de l'an 627, et la mort de Chosroës eut lieu en 628.

Siroës, paisible possesseur du trône de Perse, ne se vit pas assez fort pour continuer la guerre, et se détermina à entrer en composition avec Héraclius. Il fut d'abord stipulé que la châsse contenant la vraie croix serait rendue, et que le patriarche Zacharie, ainsi que les nombreux chrétiens réduits en esclavage, rentreraient dans la ville de Jérusalem. Tout s'accomplit fidèlement selon le traité. Zacharie reporta en triomphe la véritable croix à Jérusalem. Héraclius fit son entrée solennelle à Constantinople au milieu des acclamations du peuple. On y distribua de nombreuses médailles destinées à immortaliser le souvenir de la récupération du bois sacré. On y voit d'un côté Héraclius couronné de lauriers, et de l'autre la reddition de la croix par les infidèles. Cet empereur partit quelque temps après pour Jérusalem, dans le dessein de placer lui-même la sainte-relique dans l'église du Calvaire. Il y a ici un curieux trait historique dont le récit ne doit pas être omis.

Au moment où Héraclius se disposait à transférer de ses propres mains le bois sacré, il se sentit dans l'impuissance d'avancer un seul pas. Effrayé, il en demanda la cause au patriarche. Celui-ci lui répondit : « Seigneur, vous voilà couvert d'or, les pierres précieuses reluisent sur votre riche costume. Ce n'est point ainsi que vous pouvez imiter la pauvreté et l'humilité de Jésus-Christ, qui jadis porta lui-même sur ses épaules le bois de cette croix. » Aussitôt Héraclius défait sa chaussure, se dépouille de la pourpre et prend un habit plébéien. En cet état, rien ne suspend sa marche, et il s'avance vers le Calvaire, où il dépose l'auguste fardeau dans l'endroit même où Chosroës l'avait précédemment enlevé.

De nouveaux troubles devaient néanmoins encore exiler du sanctuaire jérosolymitain l'insigne trophée de la Rédemption. Les successeurs de Mahomet ravirent à l'Empire romain la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Jérusalem fut occupée par les musulmans, qui ne devaient la rendre momentanément qu'à la valeur des croisés, quatre cent soixante-trois ans après cette époque. Héraclius, quoique partisan de la secte des monothélites, avait en son de soustraire la relique aux sectateurs de Mahomet, quatre ans avant leur invasion des lieux saints et l'avait transférée à Constantinople. La basilique de Sainte-Sophie en était dépositaire, et on l'exposait à la vénération publique pendant les trois derniers jours de la semaine sainte. Le jeudi saint elle était adorée par l'empereur, le sénat, la magistrature

et les laïques. Le vendredi saint, c'était le tour de l'impératrice, des veuves et des autres femmes. Enfin le samedi saint, l'évêque, les prêtres et tous les membres du clergé inférieur venaient adorer la sainte croix.

Établissons maintenant l'origine de la fête de l'Exaltation de la croix. Il est certain que cette solennité existait longtemps avant le règne de l'empereur Héraclius. Elle était alors jointe à celle de l'Invention, qu'on se fait le 5 mai. Soixante ans après la récupération qu'en fit l'empereur Héraclius, le pape Sergius, par une inspiration divine, ordonna que l'on ouvrit une châsse placée dans la sacristie de la basilique de Saint-Pierre. On y trouva une croix d'argent enrichie de pierres, et dans laquelle était incrustée une considérable parcelle du bois sacré. La croix était ornée d'un christ en relief. Le pontife ordonna que, tous les ans, cette croix fut exposée, le 14 septembre. Usuard, dans son Martyrologe, unit, pour la solennité de ce jour, l'événement de la récupération de la croix par Héraclius avec celui que nous venons de raconter. Mais un motif tout spécial pour les Français entre dans l'objet que l'Église se propose par l'institution de cette fête. Saint Louis, en 1241, reçut de Baudouin, empereur de Constantinople, une portion de la vraie croix, qui était restée en otage dans la Syrie entre les mains des templiers. A cet envoi étaient joints plusieurs objets dignes de la plus grande vénération, tels que différents instruments de la passion de Notre-Seigneur. Le pieux roi voulut porter lui-même, pieds nus, et dépouillé de toutes les marques de sa dignité, ces insignes reliques, qu'il déposa dans le magnifique édifice construit, par ses ordres, près de son palais. C'est ce que nous appelons la sainte Chapelle, restaurée en ce moment avec le plus grand soin, et qui bientôt brillera dans la capitale au milieu des plus beaux monuments dont elle est décorée.

Voilà les importants événements que l'Église célèbre par l'anniversaire du 14 septembre, connu sous le nom d'Exaltation de la sainte croix. Des faits de cette nature ne méritent-ils pas les honneurs d'une solennité chrétienne, puisqu'ils nous rappellent le triomphe civilisateur de la croix et la régénération morale du monde?

SAINT MICHEL ET LES SAINTS ANGES.

Il est de certitude historique qu'aux premiers siècles de l'Église, on rendait aux esprits célestes connus sous le nom d'anges un culte général. Les pères et docteurs, tels que saint Hilaire et saint Ambroise, exhortaient les fidèles à invoquer les anges comme des protecteurs. Il n'y avait pourtant aucune fête déterminée pour les honorer. Nous verrons à quelle occasion une solennité a été instituée; mais d'abord nous devons recueillir ce que les livres saints nous apprennent sur ce point.

Saint Jean l'Évangéliste, dans la célèbre vision qu'il eut en l'île de Pathmos, et dont le récit forme le dernier livre du Nouveau Testament, nommé l'Apocalypse, nous dit qu'il aperçut autour du trône de l'Agneau plusieurs millions de ces esprits qui chantaient à l'envi ses louanges. L'Écriture sainte nous fait connaître les noms de trois de ces esprits bienheureux; ce sont : Michel, Gabriel et Raphaël. Sous le pontificat de Clément VII, en 1527, arriva à Rome un prêtre nommé Antonio del Duca. Il professait pour les anges une dévotion particulière, et apportait avec lui sept images qui représentaient autant de ces esprits bienheureux, sous les noms de Michel, Gabriel, Raphaël, Uriel,

Smtiel, Judaël et Barachiel. Il avait copié ces peintures de celles que l'on voit dans une église de la ville de Palerme, en Sicile. Antonio obtint la permission de placer ces images dans les thermes dits de Dioclétien ; puis Jules III l'autorisa à les appendre aux colonnes des mêmes thermes, en inscrivant les noms de ces anges sous chacune de leurs images. Les thermes de Dioclétien devinrent une église qui fut consacrée sous le nom de Sainte-Marie des Anges. Mais, en 1550, Pie IV ne voulut point reconnaître les quatre derniers anges dont Antonio avait inauguré les noms dans la nouvelle église. Il fit disparaître les tableaux et effacer des colonnes les appellations de Uriel, Sautiel, Judaël et Barachiel. En cela, Pie IV se conformait à la décision d'un de ses prédécesseurs, le pape Zacharie, qui, en 748, avait défendu de nommer les anges d'autres noms que ceux qui se lisent dans les livres saints, estimant que les autres noms n'étaient que l'effet d'une vaine superstition. On invoquait en effet, au huitième siècle, les anges Orihel, Raguhel, et Tobihel dans les litanies, et le pape dont nous venons de parler voulut qu'on se bornât aux trois noms connus de Michel, Gabriel et Raphaël.

Pourquoi chercher à donner des noms aux innombrables esprits de la milice céleste ? Si l'Eglise n'arrêta point le cours de ces pieuses inventions, bientôt les imaginations ardentes auraient fabriqué une nomenclature prodigieuse, dans laquelle la véritable piété n'aurait absolument rien à gagner. D'ailleurs les trois noms que nous connaissons désignent moins ces anges eux-mêmes que les faits qui leur sont attribués par les saintes Ecritures. Michaël signifie : *Qui est semblable à Dieu*, parce qu'il a terrassé Lucifer, qui voulait s'égaliser à son Créateur. Gabriel s'interprète : *la Force de Dieu*, parce qu'il a annoncé la venue sur la terre du Verbe éternel, qui s'appelle le Dieu fort. Raphaël a la signification de : *Remède de Dieu*, parce qu'il indiqua au jeune Tobie le fiel du poisson qui devait guérir son père de la cécité.

A quelle époque s'introduisit le culte festival de chacun de ces trois anges ? Voici ce que les monuments historiques nous apprennent sur la fête de saint Michel. Un auteur, très-connu sous le nom de Métaphraste, dit que l'archange saint Michel apparut environné de lumière dans la ville de Colossos en Phrygie. Pour en perpétuer le souvenir, on y construisit un temple magnifique sous l'invocation de cet ange vainqueur de Lucifer. Une fête fut aussitôt établie dans tout l'Orient à cette occasion ; et Constantin le Grand voulut ériger à son tour une église en l'honneur de cet archange, sur les bords du Pont-Euxin, en mémoire d'une apparition analogue à celle de Colossos. Une seconde apparition aussi fameuse eut lieu au Mont-Gargan, en Sicile, et cette montagne prit désormais le nom de Mont-Saint-Ange. Cette manifestation est placée en l'an 425 dans les Annales de Baronius. La dévotion à saint Michel s'étendit à Rome et dans tout l'Occident. Le pape Boniface IV fit bâtir, en 610, une nouvelle église en l'honneur de saint Michel sur le mont ou tombeau d'Adrien, que l'on nomme aujourd'hui le château Saint-Ange. La dédicace de ce temple eut lieu le 29 de septembre. Ceci explique pourquoi l'Eglise universelle a adopté ce jour pour honorer par une solennité collective tous les saints anges.

Nous ne devons pas omettre une apparition de saint Michel qui eut lieu, selon Siebert, en France, dans l'année 703. Le lieu privilégié de cette manifestation fut un rocher nommé *la Tombe*, ou *Péril-de-la-Mer*, sur les côtes de

Normandie, au diocèse d'Avranches. Aubert, évêque de cette dernière ville, en fut gratifié, et saint Michel lui déclara qu'il voulait avoir sur ce roc isolé un culte semblable à celui qu'on lui rendait sur le Mont-Gargan. Exact à suivre les ordres de cet esprit angélique, l'évêque érigea sur la montagne de la Tombe une église sous le vocable de Saint-Michel, dont ce roc escarpé prit bientôt le nom. Il y établit des chanoines à la place des ermites qui s'y étaient auparavant fixés ; mais Richard, duc de Normandie, les remplaça par des moines de Saint-Benoit. Il est inutile de dire que le monastère a cessé d'exister ; mais il ne le sera pas de rappeler que le Mont-Saint-Michel, devenu une affreuse prison dans ces derniers temps, semble avoir voulu reconquérir son ancien nom de montagne de la Tombe... Pour combien de malheureux détenus cette horrible prison n'a-t-elle point été, en réalité, la tombe ! L'église, quoique dégradée en partie, est néanmoins toujours debout, et le mont s'appelle toujours Saint-Michel. Mais ses voûtes, au lieu de chants de joie dont elles furent jadis l'écho, n'entendent plus que les cris de désespoir, et ne reproduisent que le bruit aigre des verrous et des triples serrures. On dit néanmoins que ce lieu jadis révéré sera prochainement rendu à ses pompes religieuses. Peu de personnes savent qu'en considération de l'antique respect des peuples pour ce pèlerinage autrefois si renommé, le roi Louis XI institua, en 1469, l'ordre des chevaliers de Saint-Michel, qui fut la plus honorable des distinctions jusqu'à l'établissement de l'ordre du Saint-Esprit par le roi Henri III.

A la solennité de Saint-Michel, l'Eglise a réuni l'hommage qu'elle rend à tous les anges. Néanmoins en Espagne on célèbre, le 18 mars, la fête de saint Gabriel, et, au 24 octobre, celle de saint Raphaël. Pour cette dernière, il n'y a pas cependant uniformité, car en certains lieux de la même contrée, elle se fait le 7 mai, et en d'autres le 20 novembre.

Le grand pape si connu et si révéré sous le nom de saint Grégoire le Grand s'exprime ainsi qu'il suit au sujet des anges : « Nous savons par les saintes Ecritures qu'il y a neuf ordres d'anges, savoir : les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. Presque toutes les pages sacrées attestent qu'il y a des Anges et des Archanges. Les livres des prophètes parlent souvent, comme on sait, des Chérubins et des Séraphins. Saint Paul aux Ephésiens énumère quatre sortes d'hierarchies angéliques lorsqu'il dit : Au-dessus de toute Principauté, de Puissance, de Vertu et Domination. Le même, écrivant aux Colossiens, dit : Soient les Trônes, soient les Dominations, soient les Principautés, soient les Puissances. Ainsi lorsqu'à ces quatre ordres on joint les Trônes, on en trouve cinq. Enfin, quand aux Anges et aux Archanges on unit les Chérubins et les Séraphins, on trouve certainement neuf ordres ou chœurs d'Anges. »

Le nom générique d'anges est donné à tous les esprits créés qui jouissent de la vue de Dieu ; mais ce nom marque moins leur nature que la fonction qui leur est attribuée. Ils sont les messagers de Dieu, ses héros, ses envoyés ; c'est ce qu'exprime le terme d'anges. Mais ils remplissent auprès des hommes, par ordre du Seigneur, une mission qui doit nous être bien précieuse. Chaque mortel a auprès de lui son ange gardien qui le protège contre les dangers de l'âme et du corps, qui lui inspire le désir de bien faire, qui porte lui-même aux pieds de l'Eternel les vœux et les supplications de celui qu'il est chargé de protéger. Ce n'est

point, comme on le pense quelquefois dans un monde ignorant et partant fort présomptueux; ce n'est pas, disons-nous, une opinion que la confiance en une providence paternelle a inspirée à quelques imaginations poétiques: l'Eglise a toujours cru que chaque mortel avait constamment auprès de lui son ange protecteur. Saint Paul s'exprime ainsi qu'il suit dans son épître aux Hébreux: «Tous les esprits célestes sont les ministres de Dieu, et il les envoie pour nous aider à recueillir l'héritage du salut, pour nous défendre contre celui qui a été homicide dès le commencement, et qui tourne sans cesse autour de nous comme un lion pour nous dévorer.» Tous les Pères de l'Eglise parlent du ministère des anges auprès des hommes. Laissons parler le grand Bossuet, que l'on n'accusera pas de petitesse d'esprit, ni de superstitieuses croyances. «Nous voyons avant toutes choses dans ce livre divin (l'Apocalypse) le ministère des anges. On les voit aller sans cesse du ciel à la terre et de la terre au ciel. Ils portent, ils interprètent, ils exécutent les ordres de Dieu, et les ordres pour le salut, comme les ordres pour le châtiment... Tous les anciens ont cru, dès les premiers siècles, que les anges s'entremettaient dans toutes les actions de l'Eglise; ils ont reconnu un ange qui intervenait dans l'oblation, et la portait sur l'autel sublime du ciel, un ange qu'on appelait l'Ange de l'Oraison, qui présentait à Dieu les vœux des fideles... Quand je vois dans les Prophetes et l'Apocalypse, et dans l'Evangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfants qui en prend la défense devant Dieu contre ceux qui les scandalisent, l'ange

«des eaux, l'ange du feu, et ainsi des autres; et quand je vois parmi tous ces anges celui qui met sur l'autel le «céléste encens des prières, je connais dans ces paroles «une espèce de médiation des saints anges, je vois même «le fondement qui a pu donner occasion aux païens de «distribuer leurs divinités dans les éléments et dans les «royaumes pour y présider: car toute erreur est fondée «sur quelque vérité dont on abuse.»

Afin d'honorer plus intimement ces esprits bienveillants qui nous accompagnent, nous protégent, l'Eglise a voulu instituer une fête toute spéciale, qui est fixée au deuxième jour d'octobre, sous le nom de *Fête des saints anges gardiens*. Elle ne remonte pas au delà du seizième siècle. C'est le pape Clément X qui l'a placée irrévocablement au jour susdit, et lui a assigné le rang liturgique qu'elle occupe.

Que n'aurions-nous pas à dire sur le ministère des anges dans une infinité de traits que nous pourrions l'Ancien et le Nouveau Testament! On les voit constamment intervenir comme messagers du Très-Haut dans une foule de circonstances. Il n'est point de vérité révélée qui soit plus solidement fondée que l'existence et l'intervention de ces esprits bienheureux. Laissons à la fatuité des incrédules le triste avantage de traiter de puérilités fabuleuses ce que les plus grands hommes de tous les siècles et de tous les pays ont unanimement reconnu sur la foi des livres saints. Les oracles émanés des bouches insensées, ignorantes et de mauvaise foi, peuvent, tout au plus, faire sourire de pitié les esprits graves et sérieux, et ceux-ci ne peuvent se trouver que dans la voie droite et morale de la religion catholique. On ne saurait être puéril avec Bossuet, Pascal et Fénelon..



CONSOLATION CHRÉTIENNE.

Dans les grandes calamités offrez à Dieu vos douleurs, retirez votre âme dans la prière, pensez à l'amour du Christ et à ce qu'il a souffert pour nous, le calme et le cou-

rage renaîtront. Dieu n'abandonne point ceux qui prient avec une foi sincère. S'il nous éprouve, c'est pour nous ramener à lui. Il châtie ceux qu'il aime.

MOIS DE SEPTEMBRE.

- 1. Lundi.** St GILLES, abbé, Athénien de naissance, mort à la fin du 7^e siècle.
La ville de Saint-Gilles, pres Nîmes, dont son origine à l'abbaye que ce saint y fonda.
St LEU ou LOUË, évêque de Sens, mort en 625.
L'ancienne paroisse de Paris est placée sous son invocation.
St FAUVIN, troisième évêque d'Amiens, mort au milieu du 4^e siècle.
- 2. Mardi.** St ETIENNE, roi de Hongrie, mort en 1058.
St JUST, évêque de Lyon, mort en 590.
St ASTONS, martyr, honoré à Panniers, mort dans le 5^e siècle.
- 3. Mercredi.** St SIMON SYRITTE (c'est-à-dire, sur la colonne), mort en 592.
St MASSY ou MASSYR, premier évêque de Toul, mort au 5^e siècle.
St GODEFRAND, évêque de Séez vers l'an 571.
- 4. Jeudi.** St MUREL et St VALÉMIEN, martyrs, en l'an 179.
St MARIN, diacre, mort à la fin du 4^e siècle.
Il est patron de la ville et de la petite république de Saint Marin, en Italie. Get Etat a une population de huit mille âmes.
St ROSAIRE, vierge en Sicile, morte en 1110.
Ste INF, veuve, morte au 9^e siècle.
St AMASS, abbé de Lérins, mort vers l'an 700.
- 5. Vendredi.** St LAURENT JESUITES, premier patriarche de Venise, mort en 1455.
St BERNIN, abbé, mort en 709.
St ATON, abbé en Allemagne, mort au 8^e siècle.
St ANSELM, évêque de Soissons, mort au 7^e siècle.
- 6. Samedi.** St PAMON DE NITRUE, abbé, disciple de saint Antoine, mort en 585.
St EUSTACHE, abbé de Saint-Maur, en Italie, mort vers l'an 585.
St CAYCOUARD, évêque de Laon (vulgairement St CAYSON), mort en 555.
Le B. HUBERT DE MURBELLO, évêque Valence, mort en 1220.
- 7. Dimanche.** St CLOUD, prêtre, le premier du sang des rois de France qui ait reçu la qualification de saint, mort en 560.
Ste BURGUE, vierge martyre, en Bourgogne, en 251.
St EVELIN, évêque d'Orléans, mort en 540.
St ALPIN, évêque de Chalon-sur-Maine, mort vers le milieu du 5^e siècle.
- 8. Lundi.** LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.
Voy. l'article sous ce titre.
St ANRIN, martyr à Nicomédie, en 306.
- St SIMONIS, martyr à Rome, dans les premiers siècles.
Les Sts ERSKELE, NESTAIRE, ZENON, NESTON, martyrs à Gaze, au 4^e siècle.
- 9. Mardi.** St OBER, évêque de Téroanne, mort en 670.
La ville de Téroanne, aujourd'hui rance, était la capitale des Mornis (pays d'Artois).
St VÉRAS, évêque de Venise, en Provence, mort vers le milieu du 5^e siècle.
Ste OSMASSE, vierge en Bretagne, morte vers le 7^e siècle.
- 10. Mercredi.** St NICOLAS DE TOULOUS, ermite d'Italie, mort en 1098.
Ste PÉLANCIAN, impératrice, morte en 465.
St NEMESIN et ses compagnons, martyrs en Numidie, au 5^e siècle.
St SAUVI, évêque d'Albi, en Languedoc, mort vers l'an 585.
- 11. Jeudi.** St PROTÉ et St HYACINTIN, martyrs en 257 en 504.
St PAVINCEL, évêque dans la Thébéide, mort vers le milieu du 4^e siècle.
St PAULIN, évêque de Lyon, mort en 480.
St DOMIN, évêque de Toul, mort au 7^e siècle.
- 12. Vendredi.** St GUY, mort en 1012.
St AILE, évêque en Irlande, mort en 525.
St SLEBOT ou SCLEROS, évêque de Lyon, mort au milieu du 6^e siècle.
St MACROMIS, martyr au 4^e siècle.
- 13. Samedi.** St ELOUI, patriarche d'Alexandrie, mort en 608.
St ABLE, évêque de Ston, en Valais, patron de la ville de Bolan, mort en 690.
St LAURENT, évêque de Tours, mort en 571.
St MURILLE, évêque d'Angers, mort en 1067.
- 14. Dimanche.** EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.
Voy. l'article sous ce titre.
St MYLERAI, évêque de Cologne et de Trèves, mort vers l'an 545.
Ste CATHERINE DE GENES, vierge, morte en 1510.
Ste NOTRIBEL, vierge, morte en 1515.
- 15. Lundi.** St NIELTIS, martyr en 572.
St NICOMEL, martyr, prêtre de Rome en 300.
St JEAN LE NAIN, anachorite d'Egypte, mort vers le commencement du 5^e siècle.
St ANVAR, abbé de Jumièges, mort en 687.
- 16. Mardi.** St CYPRIEN, évêque de Carthage et martyr en 256.
C'est un des plus illustres pères des siècles primitifs du christianisme. Ses œuvres diverses ont été recueillies en un volume in-folio.
St GONDATE, pape et martyr en 252.
Ste EUDUMIE, vierge et martyre en 307.
St ERGENIE, vierge, fille du duc d'Alsace, morte en 755.
- 17. Mercredi.** Quatre-Temps St LAUMAR, évêque de Maestricht, martyr et célèbre patron de Liège, mort en 708.
Ste COLOMBE, vierge martyre, à Cordoue, en Espagne, morte en 855.
Ste HILDEGARDE, abbesse en Allemagne, née en 1098.
- 18. Jeudi.** St THOMAS DE VALENCE, archevêque de Valence, en Espagne, mort en 1555.
St MATHIEU, évêque de Tyr, et martyr en 512.
St FRANÇOIS, martyr à Vienne, en France, en 504.
- 19. Vendredi.** Quatre-Temps St JAVILA, évêque de Bénévent, et ses compagnons, martyrs en 505.
Il est singulièrement vénéré à Naples, dont il est le patron.
St ESTOUAN, évêque de Tours, mort en 461.
St STEVE, abbé en Bourgogne, mort en 580.
Ste LUCE d'ÉCOSSE, vierge, morte en 1080.
- 20. Samedi.** Quatre-Temps. St ESTACHE et ses compagnons, martyrs au 2^e siècle.
Une paroisse de Paris est sous son invocation.
St AGABET, pape, mort à Constantinople, en 556.
Ste SIZANNE, vierge et martyre en Palestine en 562.
- 21. Dimanche.** St MATTHIEU, apôtre et évangéliste, mort au 1^{er} siècle.
St GASTON, évêque d'Apt en Provence, mort en 420.
St LO, évêque de Contances (en latin *Laudas*), mort en 568.
Ste MATHIEU, vierge à Troyes, morte en 850.
- 22. Lundi.** St MAURICE et ses compagnons, martyrs en 286.
St EDMOND, évêque, martyr et patron de Ratisbonne, en 652.
St SAMBAGE, abbesse à Laon, en 665.
St SAUDIN, premier évêque de Meaux, mort au 4^e siècle.
- 23. Mardi.** St LAY, pape, martyr au 1^{er} siècle.
Il fut le successeur immédiat de l'apôtre saint Pierre sur le siège de Rome.
St THÉRÈSE, vierge, martyre au 1^{er} siècle.
Livre à compaignal apôtre saint Paul dans plusieurs de ses cours apostoliques.
St PAXESE, martyr, disciple de saint Denis, premier évêque de Paris, mort au 5^e siècle.
- 24. Mercredi.** St GÉRAND, évêque de Chonard en Hongrie, martyr en 1096.
St ANOUCHE, prêtre, St TUVASSE, diacre, et St FÉLIX, martyrs au 2^e siècle.
St RUSRIQUE ou ROTRI, évêque d'Auvergne, mort au 5^e siècle.
St GRAMER, abbé en Beauvaisis, mort en 658.
- 25. Jeudi.** St GÉORGE, abbé en Angleterre, mort en 716.
St FURIV, premier évêque d'Amiens, martyr en 287.
St LORE, évêque de Lyon, mort en 542.
St PIERRE, évêque de Soissons, frère de saint Benoît de Reims, mort au commencement du 6^e siècle.
- 26. Vendredi.** St CYRILLE et St JESSE, martyrs à Nicomédie en 304.
St EUSÈBE, pape, mort en 510.
St NILE LE JEUNE, abbé en Italie, mort en 1005.
- 27. Samedi.** St COSME et St DAMIEN, martyrs en l'an 305.
Les Grecs les honorent sans le nom d'*bourgyres*, c'est-à-dire sans argent, parce qu'ils exerçaient la médecine gratuitement.
St FLORENTIN et St HILIER, martyrs en Bourgogne, en 406.
St EULÈVE, comte d'Arian, et sa femme Delphine; le premier, mort à Paris en 1525, et la seconde, morte en 1569 après la canonisation de son mari.
- 28. Dimanche.** St WENCESLAS, duc de Bohême, martyr en 938.
St EXPÉRIE, évêque de Toulouse, mort au commencement du 5^e siècle.
St ERSTOUIN, vierge, morte en 419.
St CHÉAN, évêque de Paris, mort au commencement du 7^e siècle.
St CAYCOUARD, évêque de Lyon, martyr en 657.
- 29. Lundi.** St MICHEL, archevêque.
Voy. l'article sous ce titre.
St THÉODORE, martyr en 518.
Le B. MURIEL ou SIMON, comte de Crépy, mort en 1082.
- 30. Mardi.** St JEROME, prêtre, docteur de l'Eglise, mort en 420.
Ce père est très-illustre par sa science et sa piété. Ses œuvres ont été recueillies en cinq volumes in-folio.
St GREGOIRE, évêque et apôtre de l'Arménie, surnommé *l'illuminateur*, mort au commencement du 4^e siècle.
St HOSON, archevêque de Cantorbéry, mort en 655.

SEPTEMBRE.



Sous ces saules touffus, dont le feuillage sombre
 A la fraîcheur de l'eau joint la fraîcheur de l'ombre,
 Le pêcheur patient prend son poste sans bruit,
 Tient sa ligne tremblante, et sur l'onde la suit;
 Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
 Le liège qui s'enfonce et le roseau qui plouf;
 Quel imprudent surpris au piège inattendu
 A l'hameçon fatal demeure suspendu ?
 Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
 Ou la perche étalant sa nageoire pourprée,
 Ou l'anguille argentée errant en longs anneaux,
 Ou le brochet gloutin qui dépeuple les eaux ?

DELUZ

Tout, dans ce mois, nous rappelle que l'année est sur son déclin; le temps est généralement clair et serein; mais déjà les jours ont considérablement diminué, l'air commence à être plus frais, le soir et le matin, comme dans les jours d'automne. Le soleil brille d'un éclat plus doux, et pourtant le milieu du jour a encore la chaleur de l'été. Le changement survenu dans le riche décor des campagnes nous montre clairement que l'année a perdu le brillant de la jeunesse, et même que la richesse et l'éclat de l'âge viril ont commencé à s'évanouir. Ces champs, ou naguère le zéphyr balançait mollement les flots d'une moisson dorée, dépouillés aujourd'hui, n'offrent plus que le triste spectacle de guérets sans verdure.

Les prés, fauchés depuis longtemps, sont rajoués par une herbe nouvelle, et les nombreux troupeaux qui paissent le tendre gazon animent le paysage. Les haies ont encore leurs feuilles, mais, privées des mille fleurs qui les émaillaient, elles ont perdu la fraîcheur de leur beauté. Le fruit de l'églantier et celui de l'aubépine n'ont point encore revêtu leur riche couleur, et rien ne relève la sombre ver-

ture de feuillage; les branches du noisetier prennent une couleur foncée et s'affaissent sous le poids de leur fruit; les enfants voient arriver avec joie le moment de les ravager.

La tranquillité habituelle de la saison attire les promeneurs; les forêts silencieuses invitent à visiter leurs fraîches retraites, et des caravanes joyeuses se frayent hardiment un chemin à travers les ronces et les épines qui encombrement les sentiers; fatigués, essoufflés, ils arrivent au pied d'un vieux chêne, prennent sous ses branches tutélaires un repas champêtre que viennent assaisonner l'appétit, l'exercice, l'air des champs et la gaieté.

Mais laissons cette riante jeunesse enivrée de plaisir prendre ses innocents ébats. Quant à nous dont l'âge a calmé les passions, admettons le grandiose et l'imposante majesté des forêts que la hache meurtrière n'a pas encore sacrifiées. Il y a sous leurs voûtes majestueuses quelque chose de sublime qui frappe l'âme de ce doux et saint respect, et qui inspire des réflexions profondes et religieuses, comme sous la nef où le jour pénètre à travers de riches vitraux, dans le petit nombre de nos vieilles églises catholiques, échappées aux réparations d'une architecture vandale. L'âme a besoin de se recueillir, elle cherche le silence, elle s'élève vers son Créateur et se plaît dans la solitude.

Le feuillage des arbres n'a pas encore pris entièrement la teinte de l'automne; l'orme et le hêtre présentent encore çà et là des masses d'un vert tendre qui contraste avec les nuances sombres du chêne et du sapin. Cependant l'on devine déjà la saison qui s'approche. Le chant des oiseaux est plus fréquent dans ce mois que dans le précédent, mais ce sont des notes plaintives; elles ont perdu de leur éclat et de leur vivacité; on croit entendre les

tristes adieux des petits chantres ailés à l'été qui s'enfuit. L'hirondelle se prépare à l'émigration; encore quelques jours, et nous ne la verrons plus; plusieurs tribus suivront son exemple; elles vont chercher un climat plus doux pour y passer l'hiver. Cependant des colonies d'autres oiseaux nous arrivent du Nord. Voici venir la grive rouge et la grise, nos haies et nos bois leur offrent une abondante pâture.

Le chasseur salue avec joie le commencement de septembre, il va donc enfin se livrer à son cruel plaisir! Qui pourrait compter le nombre des victimes destinées à succomber? Le gastronome attend avec délices les mets délicats qui vont couvrir sa table.

* Aux habitants de l'air faut-il livrer la guerre.
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'éleve au niveau de l'œil qui le conduit;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif errant sur la bruyère.
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en présumant à tes tendres concerts
Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits et ces combats sans gloire?

Ab! dévone à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.



Mais s'il y a de la cruauté à poursuivre et tuer le gibier, nous avons au moins une excuse, nous le tuons pour le manger. Nos graves voisins d'outre-mer ne se contentent pas de notre manière triviale de tuer avec le fusil, où serait le sport! Tirer un lièvre, c'est un assassinat, disent-ils; non, il faut poursuivre la victime à outrance; chiens et chevaux semblent partager avec l'homme ce plaisir sauvage, jusqu'à ce que la pauvre bête, essoufflée, rendue de fatigue, expire aux pieds du chasseur, sous la dent du chien ou le fouet du sportsman qui contemple avec orgueil et ravissement ce glorieux spectacle.

Laissons ces tristes scènes, visitons nos vergers et nos jardins. Aux fleurs ont succédé les fruits; mais leurs parfums attirent des myriades de mouches, d'abeilles et de guêpes; non contents de nous dévaster, ces maraudeurs s'irritent quand nous les dérangeons dans leur déprédation; ils nous poursuivent, nous chassent à leur tour, et nous nous trouvons heureux quand nous pouvons échapper à leur terrible aiguillon. Homme, sois donc fier de ta supériorité! comme le lion de la fable, qu'un simple moucheron s'attaque à toi, tu es forcé de reconnaître ton néant.

Voici le temps où les vergers sont enrichis de leurs fruits les plus utiles; vers la fin du mois ils en seront dépouillés; ces fruits se conservent pour l'hiver ou sont convertis en cidre et en poiré. La vigne demande encore des soins, on la débarrasse des mauvaises herbes qui entretiendraient l'humidité et feraient gâter le raisin. Déjà l'on

commence en quelques endroits la vendange, mais seulement dans les parties méridionales de la France, ailleurs elle ne se fera que dans le mois suivant (1).

Diverses sortes de fungus (champignons) abondent dans les prairies, mais il faut se garder de les manger sans bien les connaître; l'imprudence a souvent des résultats déploraux.

Le gland et le faîne tombent en grande abondance du chêne et du hêtre, c'est une nourriture dont les porcs sont avides, elle les engraisse et leur donne une chair savoureuse. Le gardien les habitue par degrés à obéir aux notes de son cornet, il en conduit quelquefois jusqu'à six cents, qu'il parvient à maintenir ensemble avec une grande régularité; à son ordre ils se dispersent ou se rassemblent. Le soir ils retournent chez leurs maîtres, et le matin, au son du cor, les détachements viennent de tous côtés reprendre leurs rangs dans le grand troupeau, et pareillement chaque jour, donnant ainsi la preuve que même cette race immonde peut être amenée à la discipline et à l'obéissance.

Parmi les animaux que nous poursuivons pour notre plaisir ou notre utilité, pendant le mois de la chasse, il en est un qui, quoique très-timide et inoffensif en apparence, est un grand fléau pour les cultivateurs: je veux parler du lapin. Il faut avoir habité la campagne et suivi les travaux de l'agriculture pour se former une idée des ravages que

(1) Nous en parlerons le mois prochain.

fait cet animal rougeur, il ne respecte rien, ni les champs, ni les jardins; il perce et mine le terrain, et il est d'une telle fécondité, qu'il est impossible de s'en débarrasser. La fouine, le blaireau et le renard sont ses ennemis naturels; mais ce ne sont pas des voisins très-agréables pour le fermier; ils ne se contentent pas d'attaquer le lapin jusque dans son trou, ils font aussi de fréquentes visites au poulailler.



la pellicule qui couvre les yeux est intacte. Le reptile se fourre dans des touffes épaisses d'herbes, s'y frotte, et, glissant avec effort la tête la première dans quelque passage étroit, y laisse sa peau retournée comme un bas.

Mais déjà voit l'automne; il va réaliser les promesses du printemps. Riche saison, que tu serais belle, si l'on pouvait te voir venir sans penser aux rigueurs de l'hiver! Les premières feuilles qui tombent jettent dans l'âme cette mélancolie qu'on éprouve à la vue de la première ride. Hélas! avec quelle rapidité les autres vont suivre!

Si des beaux jours naissants on chérit les premiers,
Les beaux jours expirants ont aussi leurs délices
Dans l'automne, ces bois, ces soleils pâissants
Intéressent notre âme en attristant nos sens.
Le printemps nous inspire une aimable joie,
L'automne, les douceurs de la mélancolie
On revêt les beaux jours avec ce vil transport
Qui inspire au tendre amant dont on pleure la mort.
Leur départ, quoique triste, à nous nous invite;
Ce sont les doux adieux d'un ami qui nous quitte;
Chaque instant qu'il accorde, on aime à le saisir,
Et le regret lui-même augmente le plaisir.

DIJON.

L'équinoxe d'automne arrive le 22 septembre; il amène généralement des orages et des coups de vent; les habitants de l'équateur ont le soleil verticalement au-dessus de leur tête, et il n'y a d'ombre nulle part. La terre étant alors rapprochée du soleil, son influence produit les grandes marées.

Comme au mois précédent, les populations des cites émigrent vers les côtes et vont y chercher la santé, le plaisir et le repos des affaires. Là un spectacle magnifique se présente à leurs yeux. Qui ne serait frappé à l'aspect de cet horizon bleu, de ces barques de pêcheur; le lever et le coucher du soleil sont des scènes nouvelles qui doivent pénétrer l'âme.

On voit souvent dans les champs ces fils légers que pousse le zéphyr, reflétant les rayons du soleil et semblant des écharpes d'argent; ce sont des toiles tissées par des milliers d'insectes et connues sous le nom de fils de la bonne Vierge.

C'est aussi l'époque de l'année où les serpents changent de peau; on en trouve quelquefois de si entières, que même

A L'OcéAN.

Magnifique Océan, sublime, plein de gloire,
Calme et majestueux, furieux, indompté,
Le temps dévastateur te cède la victoire,
Image de l'éternité!

La lune, le soleil, les étoiles des mondes
En rayons éclatants scintillent sur tes flots,
Mais ne peuvent pénétrer les cavernes profondes,
Centre mystérieux de calme et de repos!

Reflétant les rayons que l'aurore te prête,
On les riches couleurs de l'écharpe d'Iris,
Déclaté par les vents, les vaisseaux, la tempête,
Tu braves leurs efforts, à leurs coups tu souris!

La terre, ses vallons, ses montagnes neigeuses,
De l'homme ont dû subir les tyranniques lois
A-t-il pu te sonder? tes sources cavernieuses
Se cachent à ses yeux, tu ne connais sa voix

Qu'es-tu donc, Océan sublime?

Mais si ton seul aspect peut émuouvoir le cœur,
Que penser de celui dont le souffle l'anne,
De l'Éternel, ton créateur!

VIE PRIVÉE DES OISEAUX,

LEURS MOEURS, LEURS HABITUDES, LEURS INSTINCTS.

LA PERDRIX.

Le 1^{er} septembre est un jour de joie pour les chasseurs et de deuil pour les pauvres perdrix. Rien n'arrête le zèle de l'homme pour la destruction. Le chasseur poursuit le gibier pour le triste et cruel plaisir de le poursuivre; il n'a pas même la nécessité pour excuse. Les plus intrépides exterminateurs sont au-dessus du besoin; il faut être riche pour avoir le droit de tuer une perdrix, et il est assez rare que les chasseurs aiment le gibier et en mangent

On a fait des lois pour restreindre l'exercice de la chasse; mais ces lois ne sont pas faites dans un but moral, on ménage le gibier dans la crainte de le détruire et de se priver ainsi d'un plaisir.

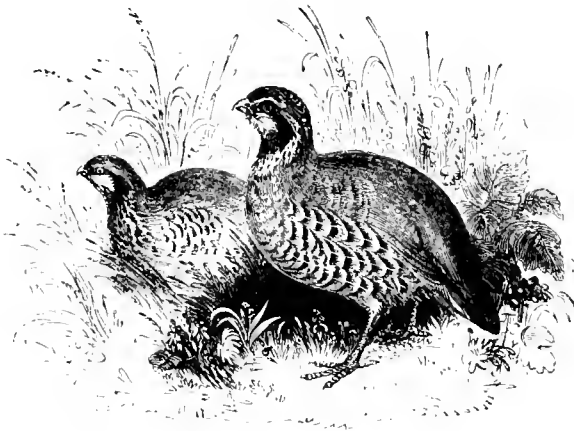
Il est cependant certain que Dieu a tout fait dans un but d'utilité; en étudiant les mœurs et les habitudes des animaux, on en acquiert facilement la preuve.

Si la perdrix mange quelques grains, ce n'est pas la nourriture qu'elle préfère, elle est friande d'une foule d'insectes qui, sans elle, feraient aux moissons un mal irréparable; aussi voit-on qu'elle affectionne les terres les mieux cultivées, c'est là qu'elle se plaît et multiplie, et, malgré les persécutions dont elle est l'objet, on ne peut la reléguer dans des lieux sauvages et solitaires. Vous voyez toujours ces oiseaux revenir avec persévérance au champ qu'ils ont adopté.

Or on ne peut supposer que ces habitudes, cet attachement

au sol cultivé et l'extrême fécondité de la perdrix soient sans un but particulier dans l'économie de la nature. La Providence a tout prévu; sa sagesse et sa bonté infinie avaient, dans ce cas comme dans tous les autres, une intention bienveillante pour l'espèce humaine.

On a dit avec raison que *tout ce qui accompagne inévitablement le progrès et les améliorations leur est nécessaire*. Il est facile de prouver que cette vérité est applicable à l'existence de la perdrix. Tous les oiseaux qui se nourrissent sur le sol vivent presque exclusivement d'insectes et de petits animaux qui n'entrent pas strictement sous cette dénomination, et s'il est vrai que la perdrix mange aussi quelques grains, quelques plantes bulbeuses, et recueille ainsi avec l'homme sa part du produit de la culture, les services qu'elle rend en détruisant les insectes qui, sans elle, dévoreraient tout, sont plus qu'une compensation de la petite part qu'elle consomme.



La perdrix (*Tetrao Perdix* de Linné) comprend deux espèces, la commune ou grise (*cinerea*), et la rouge (*rufa*). Ces oiseaux sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en donner ici une description détaillée. La rouge est ainsi nommée de la couleur de ses pattes. Le mâle est plus gros, et les couleurs de son plumage sont plus brillantes que celles de la femelle; il est armé d'éperons comme le coq, mais moins longs et plus arrondis. Les bons chasseurs savent connaître au vol, dans une compagnie, les mâles des femelles, et tuent les premiers de préférence, parce qu'il y en a plus que de femelles, et que celles-ci sont plus importantes pour la reproduction.

C'est ordinairement sur la perdrix que le chasseur novice s'exerce, et il en échapperait fort peu chaque année si tous les tireurs étaient habiles, car c'est peut-être l'oiseau le plus facile à tuer; heureusement il se tire au vent plus de poudre et de plomb que sur les oiseaux eux-mêmes. Heureux quand les chasseurs ne tirent pas les uns sur les autres, comme cela arrive trop souvent aux environs de Paris.

On reconnaît l'âge des perdrix à la couleur du bec et des pattes beaucoup moins foncée chez les jeunes que chez celles plus âgées. On le reconnaît aussi à la dernière plume de l'aile, qui est effilée après la première mue, mais ronde l'année suivante. La grosseur et le plumage de ces oiseaux varient beaucoup selon les localités; les plus beaux et les plus

gros se trouvent dans les pays les plus fertiles et les mieux cultivés, tandis que dans les terres plus maigres, leur couleur et leur apparence ont souvent trompé au point de faire croire que c'était une espèce différente, ou tout au moins une variété.

La perdrix est la plus féconde des gallinacés sauvages, elle pond rarement moins de douze œufs et souvent jusqu'à vingt; ce nombre a été quelquefois surpassé de beaucoup. Un vieux chasseur nous a dit avoir trouvé en 1795, dans un champ en jachère, un nid dans lequel il y avait *trente-trois œufs*; ils avaient été comptés, avant la couvée, par une personne qui ne pouvait croire à une telle fécondité; vingt-trois de ces œufs sont éclos et les petits ont pris leur essor. Afin de réussir à en couvrir un si grand nombre, la femelle en avait fait au milieu du nid une seconde couche de sept qu'elle avait disposés d'une manière très-ingénieuse.

Le nid de la perdrix est tout simplement un trou qu'elle gratte dans la terre sèche, ou bien un pas de cheval ou de bœuf qu'elle garnit grossièrement de quelques feuilles. Quelquefois elle le fait sur le bord d'une haie, d'autres fois dans le blé ou le foin, ou encore dans la luzerne. On en trouve souvent sous l'alri d'un petit buisson ou d'une touffe d'herbe. Elle commence à pondre vers la fin de mai des œufs d'un gris verdâtre, et elle les couve avec tant de soin, qu'elle ne quitte pas son nid quand on en approche, et il

est difficile de l'en chasser ; elle le défend courageusement contre les pies et autres oiseaux pillards friands de ses œufs. Le mâle ne couve pas, mais il prend soin de la mère, l'aide à défendre sa couvée, et souvent il a recours à l'artifice pour éloigner les curieux du nid en se faisant poursuivre d'un autre côté. Les pluies longues et abondantes leur sont dangereuses quand elles viennent pendant la couvée ou lorsque les petits viennent d'éclore, beaucoup d'œufs sont pénétrés par l'eau ou détruits par le froid, et même quand les jeunes perdreaux ne sont éclos que depuis peu de jours le froid les saisit, leurs pattes n'ont plus la force de les soutenir, ils tombent et périssent, même lorsqu'ils commencent à suivre leur mère en quête de leur nourriture.

Le père et la mère montrent également une vive affection pour leur progéniture ; ils rivalisent de soins et d'attention, lui indiquant la nourriture qui lui est propre. Ils la défendent courageusement contre ses ennemis. Les insectes, leurs larves et leurs œufs sont la nourriture habituelle des jeunes perdreaux ; les œufs de fourmi, surtout, semblent nécessaires à leur existence. Souvent le mâle et la femelle se serrent l'un contre l'autre, et couvrent les petits sous leurs ailes ; la tendresse qu'ils montrent dans cette situation est un spectacle vraiment plein d'intérêt, et nous nous plaignons à tort que peu de personnes se livreraient alors au barbare plaisir de leur faire du mal ou même de les effrayer. « Quand ils sont découverts par un chien, ou alarmés à son approche, disent les personnes qui ont été témoins du fait, le mâle les avertit le premier par un petit cri de détresse tout particulier ; puis il prend son vol du côté du danger, traînant l'aile, rampant pour ainsi dire terre à terre en affectant beaucoup de faiblesse, de manière à tromper le chien et à lui faire croire qu'il sera une proie facile ; le chien le suit loin de la couvée. En même temps la femelle s'envole beaucoup plus loin, dans une direction opposée, mais elle revient bientôt, rappelle sa famille dispersée, qui s'est blottie sous l'herbe et le chamme, elle la rassemble et la guide loin du danger avant que le chien ait eu le temps de revenir de la poursuite du mâle qui a retrouvé ses ailes dès qu'il s'est vu assez loin pour sauver ses petits du danger. »

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer à ce sujet les vers suivants du roi des fabulistes :

Quand la perdrix

Voit ses petits

En danger et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les aies le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas ;
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pillé,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

La perdrix s'apprivoise facilement, mais elle ne couve pas dans l'état domestique. J'en ai vu une qui était devenue tellement familière, dans la maison où elle avait été élevée, qu'elle ne manquait jamais les heures de repas, elle venait exactement ramasser les miettes dans la salle à manger, et savait fort bien demander quand on ne pensait pas à elle ; ensuite, elle allait s'étendre devant le feu, gonflait ses plumes et soulevait ses ailes comme elle eût fait au soleil. Les chiens et les chats de la maison vivaient avec

elle en bonne intelligence. Malheureusement un chat étranger, moins bien élevé, la tua un beau jour.

On donne souvent à une poule des œufs de perdrix à couvrir, on met ensuite les petits dans une réserve que l'on a besoin de peupler, et ils y vivent fort bien. Il faut avoir la précaution, dès qu'ils sont éclos, de leur donner pour nourriture des œufs de fourmis, on leur donne ensuite du lait caillé doux mêlé avec de la laitue, et du monron ou du senecion. Il leur faut quelque temps pour s'habituer à manger volontiers du grain.

LE CORBEAU.



Les corbeaux sont répandus en grand nombre par tout l'univers. Ils supportent également le froid rigoureux des régions polaires, et le soleil brûlant des tropiques. Quelles que soient les contrées où le voyageur entreprenant ait pénétré, il y rencontre l'oiseau noir et peu gracieux qui l'a salué de ses rauques accents au pays natal.

Le corbeau, dans son extérieur, ses habitudes et ses goûts, a beaucoup d'analogie avec la corneille ; mais il est plus gros, beaucoup plus carnassier et plus avide. Comme toute cette race singulière, il possède une grande finesse d'observation. Apprivoisé ou non, il ne cesse d'épier ce qui se passe autour de lui. Cette faculté le rend vigilant, sûr de lui-même, lui donne non-seulement les moyens d'agir avec prudence et habileté à l'heure du danger, mais le rend capable encore de s'accommoder à toutes les situations. Voilà sans doute pourquoi on peut facilement apprivoiser cet oiseau, ainsi que tous ceux qui appartiennent à la même famille.

Les corbeaux habitent les pays incultes et montagneux, bien qu'ils établissent leurs nids dans les bois ou dans les fentes abritées des rochers, à peu de distance des terres cultivées. Le nid se forme, au dehors, de branches qu'ils tapissent à l'intérieur de laine ou de tout autre objet convenable qu'ils ont pu recueillir. Les œufs varient en nombre depuis deux jusqu'à cinq. Leur couleur est verdâtre, tachetée de brun. Les petits font entendre des cris bruyants quand ils sont pressés par la faim, et dévorent avidement la nourriture que les parents leur apportent avec beaucoup de zèle et d'exactitude.

Le nid est toujours placé très-haut, afin de le protéger contre l'atteinte des chasseurs ; puis il est disposé de manière à le mettre en sûreté contre d'autres oiseaux de proie, leurs plus mortels ennemis ; cependant ils réussissent difficilement à s'emparer de la couvée que les parents défendent vaillamment. Mais cette tendre sollicitude des corbeaux envers leurs petits ne dure pas longtemps ; aussitôt que ces derniers peuvent se suffire, et avant même qu'ils en soient capables, les parents les abandonnent. Les poursuivent et les chassent. Ces malheureux attirent alors par leurs cris l'attention des hommes, et ceux qui, trop faibles

encore pour voler, sont restés à terre, tombent au pouvoir de gens qui les apprivoisent, et mettent à profit leurs bonnes dispositions.

Autrefois les corbeaux étaient plus nombreux dans ce pays qu'ils ne le sont aujourd'hui. Suivant le vieux proverbe, *chaque rocher avait son corbeau*; mais ils sont beaucoup plus rares. On peut en attribuer la cause aux progrès que l'agriculture a faits en France, ce qui a diminué leurs ressources alimentaires et par conséquent a réduit le nombre de ces oiseaux. En effet, on surveille si bien les animaux faibles et malades, qu'ils ne trouvent plus l'occasion de s'emparer de leurs victimes et de compléter l'œuvre que la maladie a commencée. Jamais d'ailleurs le corbeau ne cherche à pénétrer là où ses services sont inutiles. Dans un pays pauvre, mal cultivé, dont le climat est sujet à une grande variété, il devient très-nécessaire, soit en délivrant le sol de substances animales corrompues, soit en détruisant ces victimes de la maladie qui ne tarderaient pas à nuire à toutes les créatures vivantes autour d'elles. Telles sont les circonstances qui attirent les corbeaux; mais quand les troupeaux vivent dans l'abondance et la prospérité, le nombre de ces oiseaux se réduit en général à bien peu de chose. On les voit seulement de temps à autre plutôt occupés à épier le passage des animaux faibles, qu'à poursuivre ceux qui jouissent des bienfaits de l'agriculture.

Le corbeau redouble d'activité dans les temps lourds et orageux. Tandis que les oiseaux cherchent un abri contre la pluie sous le feuillage de la forêt ou dans les trous et les cavernes des rochers, le corbeau ne songe qu'à poursuivre la proie qu'il s'attend à trouver abondante pendant l'orage. Ses prévisions se réalisent presque toujours; car il ne peut manquer de rencontrer plus d'un pauvre oiseau épuisé de fatigue, ainsi que d'autres petits malheureux incapables encore de voler, dont il s'empare facilement, tandis qu'ils se débattaient au milieu de la tempête. Les corbeaux aiment surtout à se nourrir de jeunes freux (espèce de corneilles), aussi existe-t-il entre eux une haine implacable, et les freux, malgré les attaques audacieuses de leurs cruels ennemis, réussissent quelquefois à les repousser et à défendre leurs nids. Cependant les coups portés par les corbeaux au moment de la lutte ont une grande puissance, ils tiennent le cou très-roide, et semblent jeter tout le poids du corps contre leurs adversaires.

Chose remarquable, c'est que le corbeau, comme la plupart des oiseaux de ce genre, apprend facilement à imiter les sons de la voix humaine. On prétend en avoir entendu parler si distinctement, que l'illusion était complète. On en a vu un près d'un corps de garde, et les soldats, croyant reconnaître la voix de la sentinelle, vinrent plus d'une fois répondre inutilement à l'appel.

Cette faculté les a fait apprécier de bien des gens qui prennent plaisir à les mettre en cage et à les écouter parler. Puis la cruauté s'en est mêlée; sous prétexte de rendre l'articulation plus claire, on imagine quelquefois de leur fendre la langue, opération douloureuse, fort inutile, à laquelle personne n'a jamais recouru, si tous connaissaient mieux la structure des oiseaux. Chez eux, la langue n'a aucun rapport avec la production ou la modulation des sons, l'organe de la voix existe à la fin bronchiale de la trachée-artère. C'est de là que s'échappent tous les sons qu'ils sont capables de produire.

Les corbeaux que l'on prend jeunes sont faciles à appri-

voiser, et deviennent souvent aussi utiles qu'un chien en protégeant les terres et en dévorant les rebuts. Pendant le cours de leur éducation cependant, il faut exercer sur eux une très-grande surveillance, à cause de leurs mauvais penchants. Ils éprouvent pour certaines personnes des antipathies, et leurs coups de bec n'ont rien d'agréable. Que d'anecdotes n'a-t-on pas racontées sur leur clairvoyance et leur subtilité. « Oiseau de mauvais augure, dit la légende, tu lis, à travers les veines palpitations et pléines « de santé, l'heure marquée pour la mort. » Jamais nous ne pourrions nous rendre entièrement compte de cette faculté du corbeau de sentir à une grande distance l'animal mort ou mourant qu'il se dispose à devorer. Nous comprenons encore que l'odeur des miasmes qui s'élèvent de matières corrompues puissent frapper de très-loin le sens si délicat de ces oiseaux, mais quand on nous assure que les animaux faibles et malades les attirent aussi, et qu'alors ils s'élancent au plus haut des airs, franchissent une grande distance et arrivent près d'eux, il faut reconnaître là un phénomène au-dessus de notre intelligence.

Ce mystère, qui s'attache aux habitudes du corbeau, son caractère à la fois grave et rusé, sa réputation de longévité, toutes ces choses réunies ont excité en général, depuis les siècles les plus reculés, l'intérêt et comme une espèce de vénération superstitieuse. Grâce à cette faculté qu'on lui attribue (non sans raison) de *flatter la mort*, on s'effraye à la vue d'un corbeau, et c'est ainsi qu'on le déplore: « L'odieuse préreur des choses fatales, le messager de la douleur et de la mort. »

Le changement qui s'est opéré dans les mœurs et les idées de l'époque actuelle a beaucoup diminué le respect qu'on portait autrefois au corbeau. « Je ne suis pas enclin, » dit un auteur contemporain, à convertir les phénomènes « de la nature et les événements accidentels en signes ou « indications des choses futures: la superstition s'use de « nos jours, elle s'effacera bientôt entièrement; il n'en sera « plus question, mais je crains qu'elle ne soit remplacée « par le déisme, l'infidélité et l'impiété, résultat de la sa- « gesse des hommes; la première croyance naît de la fai- « blesse et de l'ignorance; le doute, de l'ingratitude, de « l'orgueil, et de la méchanceté. »

À l'époque où les hommes croyaient que la Divinité communiquait avec eux au moyen de signes mystérieux, le corbeau, qui passait pour un oiseau prophétique, avait une grande importance. On l'étudiait avec soin: sa manière de voler, l'inflexion de sa voix, ses mouvements, tout chez lui s'interprétait différemment; on a découvert soixante-quatre sons variés dans sa voix, ce qui donna aux anciens ample matière à discussion, curieux qu'ils étaient de savoir distinguer les inflexions plus ou moins sinistres.

Il existe encore de nos jours, en Europe, des gens qui croient à la science prophétique des corbeaux. Plus d'un ignorant villageois tremblerait s'il entendait, étant malade ou troublé par sa conscience, ce croassement lugubre.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'homme peut dompter le corbeau et en tirer grand parti; tout vorace qu'il est par sa nature, on vient à bout de réprimer son appétit, et de conserver la proie dont il s'est emparé. Scaliger raconte que Louis XII avait fait dresser un corbeau pour la chasse aux perdrix. Un autre auteur dit avoir vu à Naples chasser un corbeau des perdrix, des faisans, etc. Aulu-Gelle parle d'un de ces animaux qui accompagnait son maître sur le champ de bataille. Un Gaulois, d'une stature gigan-

tesque, ayant provoqué en duel le plus brave des Romains, Valérius se présenta, mais il eût été obligé de céder la victoire à son redoutable adversaire, sans le secours de son corbeau, qui ne chercha qu'à persécuter le Gaulois, choisissant toujours le lieu et le moment favorables; tantôt il lui donnait des coups de bec sur les mains, tantôt il s'élançait à la figure et aux yeux; enfin il l'importuna de telle façon, que le Gaulois fut vaincu. Valérius porta toujours depuis le nom de *Corvinus*.

Les corbeaux ont souvent rempli le rôle de furets, qu'ils ont surpassés en habileté; on les a vus suivre les chiens dans les granges, et se livrer volontiers à la chasse aux rats. On cite l'exemple d'un corbeau qui fut élevé avec un chien; chassant un jour de compagnie, ils arrivèrent à l'endroit d'un terrier, le chien s'y précipita le premier, chassa du bois les lapins et les lièvres, tandis que le corbeau, posté à l'extérieur, s'empara de tous ceux qui viennent de son côté; le chien ne tarde pas à se joindre à lui, et le carnage est complet. Buffon nous apprend que des milliers de rats ravagèrent pendant cinq ans les îles Bermudes, il suppose qu'ils ont été détruits par les nombreux corbeaux qui arrivèrent dans ces parages, la troisième année du fléau. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture.

Ces oiseaux ont l'habitude d'approvisionner leurs nids de fruits, de noix et d'autres aliments destinés, suivant les uns, à nourrir la femelle au moment de l'incubation, suivant d'autres à leur servir pendant l'hiver quand les vivres manquent. Il paraît que la manie de se saisir d'objets fa-

des petites pièces de monnaie, qu'il cachait sous une pierre dans un jardin, et qui finirent par s'élever à la somme de cinq ou six florins. En général, les oiseaux appartenant à la famille des corbeaux semblent très-disposés à s'emparer de toute substance brillante ou de couleur claire; mais ils font un choix qu'on ne peut expliquer. Nous en parlerons cependant plus en détail quand nous décrirons la pie.

Le corbeau mâle défend comagénément aussi sa femelle et ses petits; dès qu'il voit approcher les oiseaux de proie du nid, il s'élance, plane au-dessus de l'ennemi, et l'attaque vigoureusement avec son bec. S'il cherche à gagner la plus haute position, le corbeau rebondit d'efforts pour conserver l'avantage qu'il a obtenu, ils finissent ainsi par s'élever de manière à ce qu'on les perde de vue, jusqu'à ce que l'un des deux tombe à terre épuisé de fatigue.

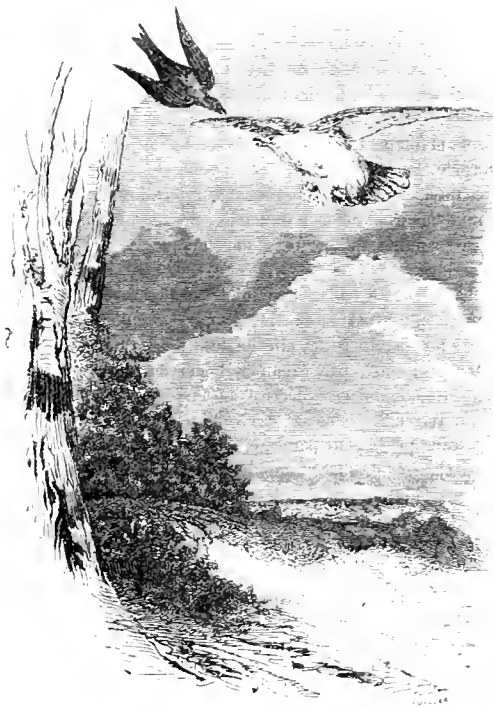
Malgré la voracité de cet oiseau qui emploie toute espèce de moyens pour la satisfaire, le corbeau n'en est pas moins capable de supporter longtemps la faim. On ne saurait dire au juste le nombre d'années qu'il peut atteindre, mais il est certain qu'il vit très-vieux, et c'est chose rare que de voir un de ces animaux morts, à moins qu'il ne soit tué d'un coup de fusil, même dans les pays où ils sont le plus nombreux.

LE PÉLICAN.

Parmi les oiseaux les plus remarquables par leur organisation et leurs mœurs, nous devons citer le pélican. Cet oiseau était connu dès la plus haute antiquité; les historiens, toutefois, le désignent plus particulièrement sous le nom d'*onocrotale*, qui signifie cri de l'aue. Pline entre autres le décrit ainsi dans son livre d'histoire naturelle: « Les onocrotales, dit-il, ressemblent aux cygnes et ne s'en distinguent guère que par une grande poche qu'ils ont sous le bec. C'est dans cette vaste poche que cet oiseau, dont la voracité est prodigieuse, entasse d'abord ses provisions. Quand il a fini de chasser, il mange, par une sorte de rumination, les poissons dont il avait rempli sa poche. La Gaule, voisine de l'Océan septentrional, est le pays d'où nous viennent les onocrotales. »

L'esprit de l'homme qui cherche partout le merveilleux, a trouvé dans les mœurs de cet animal un vaste champ à exploiter. Aussi le moyen âge, dans son ignorance du passé, s'est servi du pélican comme symbole de la charité. L'attitude de cet oiseau, au moment où il vide sa poche dans le gros bec de ses petits, a pu induire le vulgaire en erreur, et lui faire croire que le pélican se perçait la poitrine, et nourrissait sa progéniture du sang qui coule de la blessure. En effet, c'est ainsi qu'il est représenté en sculpture, dans les anciennes églises, dans les blasons, en un mot, toutes les fois que l'on tenait à représenter symboliquement la *Charité*. Chose extraordinaire, les peuples civilisés de l'antiquité ne rattachaient aucune idée fabuleuse à l'histoire de leur *onocrotale*.

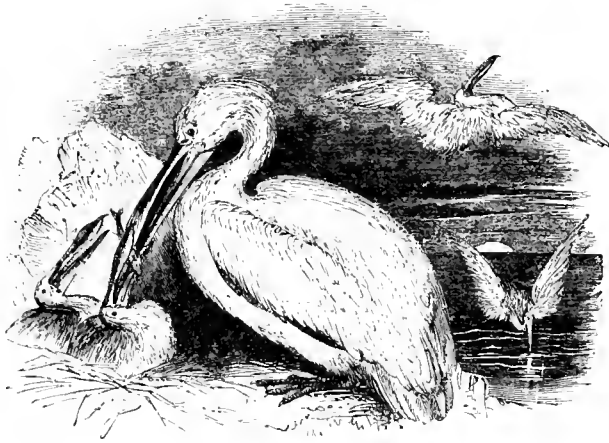
Le bec du pélican est énorme, et le distingue principalement du cygne; ces deux oiseaux ont, du reste, assez de ressemblance quant à la taille et à la couleur. Tous deux sont des oiseaux aquatiques; cependant le cygne ne fréquente que les lacs et les rivières d'eau douce, le pélican au



ciles à emporter, qu'ils soient bons à manger ou à toute autre chose, est fort commun chez ces oiseaux; ils ont quelquefois dérobé des articles précieux dont on a attribué le vol à des personnes innocentes. On a découvert à Erfurth un corbeau qui avait eu la patience d'emporter une à une

contraire, cherche sa pâture dans l'eau de la mer. Le pélican, au surplus, par suite d'une organisation particulière,

nage encore mieux que le cygne gracieux. Il est très-fréquent sur les côtes d'Amérique.



Le corps du pélican est blanc avec une légère teinte couleur de chair. L'extrémité de son bec est recourbée en crochet et d'un rouge vif. Mais c'est surtout l'immense poche qui s'étend presque de la pointe de la mandibule inférieure jusqu'à la partie supérieure du cou, qui donne à cet oiseau un cachet tout particulier. « Ce sac, dit le père Labat, est composé d'une membrane épaisse, grasse, charnue, souple, et élastique comme du cuir. Il n'est point couvert de plumes, mais d'un poil extrêmement court, fin, doux comme du satin, d'un beau gris de perle avec des points, des lignes et des ondes de différentes teintes, qui font un très-bel effet. Lorsque le sac est vide il ne paraît pas beaucoup ; mais quand l'oiseau trouve une pêche abondante il est surprenant de voir la quantité et la grandeur des poissons qu'il y fait entrer. »

La chair du pélican est dure et sent l'huile de poisson. Son duvet est recherché, et le sac sert aux fumeurs pour renfermer leur tabac. Il est parfois si grand, que la tête d'un homme y pourrait entrer.

Le pélican se laisse facilement apprivoiser, il est même susceptible d'éducation. En effet, on le dressa pour la pêche, comme autrefois les seigneurs dressaient les faucons pour la chasse.

Les pélicans passent habituellement la nuit sur les arbres, mais n'y font point leur nid. La femelle dépose ses œufs, au nombre de quatre ou cinq, sur la terre, sans autre précaution.

« Les pélicans abondent tout le long de la côte poissonneuse de la Guayra (Colombie), et j'ai pu les examiner d'autant plus commodément, qu'ils ne s'éloignent guère du rivage ; soit, en effet, qu'ils volent au-dessus des eaux, soit qu'ils se reposent à la surface, on les voit se tenir de préférence dans l'espace qui sépare la lame qui se brise de la lame qui s'approche en roulant.

« Ce n'est point en rasant les eaux que le pélican cherche sa proie ; dans les grands cercles qu'il décrit en volant, il en est presque toujours éloigné de 15 à 20 pieds. Quand enfin il a aperçu un poisson à sa convenance, il se laisse tomber dessus avec une rouleur extrême et s'enfonce dans l'eau, qu'il fait jaillir très-haut. S'il a manqué son coup, on le voit s'élever de nouveau dans l'air, et recom-

mencer à décrire ses cercles ; s'il a fait capture, au contraire, ce qui est le cas le plus fréquent, il prend bien encore son vol au bout de quelques instants, mais pesamment, sans presque s'élever au-dessus de la mer, et il va s'y poser un peu plus loin pour savourer sa proie à loisir.

En général, tous les animaux voraces ont cela de commun avec le pélican : lorsqu'ils sont stimulés par l'appétit, ils sont agiles et pleins d'activité, ils supportent longtemps le jeûne, et, quand ils sont pressés par la faim, leur force et leur vigilance semblent augmentées. Un seul soin les occupe, celui de satisfaire le besoin impérieux de se procurer des aliments. Ont-ils fait capture, ils dévorent avidement leur proie et tombent dans un état de somnolence plus ou moins torpide. Le tigre, le loup, et en général les bêtes féroces, dès qu'ils sont repus, cherchent le repos. Les serpents surtout demeurent pendant un temps considérable dans un état d'insensibilité qui ne cesse que lorsque la digestion est terminée.

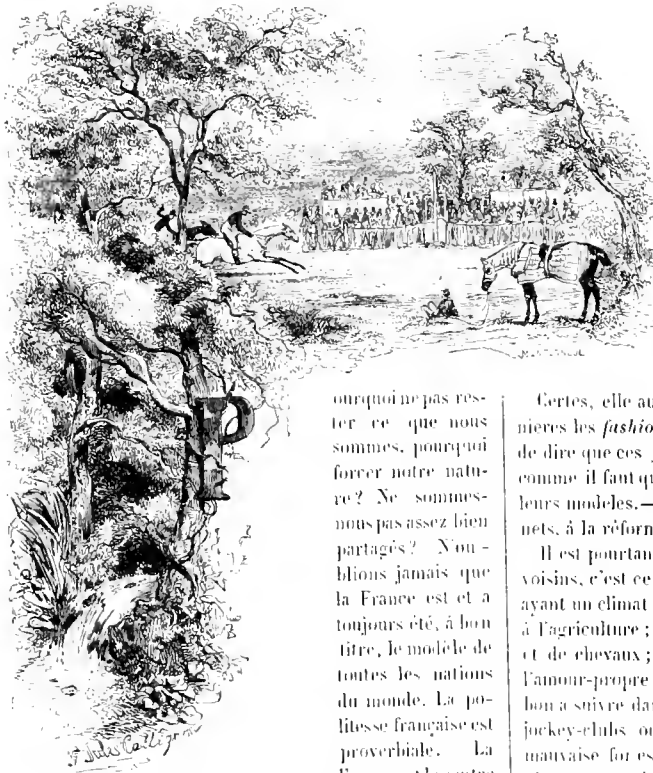
La chute du pélican qui fond sur le poisson qu'il observait n'est pas moins rapide que celle des oiseaux de proie ; mais, du reste, elle en diffère sous tous les autres rapports ; ainsi, par exemple, l'épervier qui guette une alouette commence à décrire au-dessus d'elle des cercles qu'il rétrécit sans cesse. Arrivé directement au-dessus de l'oiseau que la peur paralyse, il y reste quelques instants sans changer de place, quoique agitant les ailes ; puis, les fermant tout à coup, il se laisse tomber les serres étendues. Ce genre de chasse ne pouvait convenir au pélican, qui, forcé de saisir sa proie pres de la surface de l'eau, ne peut la chercher que dans les endroits peu profonds, sans cesse balayés par la lame, et où rien ne reste en repos ; aussi est-ce souvent dans le moment le plus rapide d'un vol en ligne droite qu'on le voit fondre sur sa proie. Ce mouvement est tellement brusque, qu'il semble voir tomber un oiseau atteint par le plomb du chasseur.

On s'y méprendrait d'autant plus aisément, qu'il se laisse tomber sur sa proie, la tête la première, comme une masse inerte, et la saisit avec le bec ; l'épervier, au contraire, s'approche en tournoyant du gibier qu'il poursuit, et descend dessus les serres ouvertes.

LE SAVOIR-VIVRE EN EUROPE.

SIMPLES CONSEILS A LEUX QUI ENTRENT DANS LE MONDE.

LE COSTUME, LES PARIS, LA POITTESSE.



Pourquoi ne pas rester ce que nous sommes, pourquoi forcer notre nature? Ne sommes-nous pas assez bien partagés? N'oublions jamais que la France est et a toujours été, à bon titre, le modèle de toutes les nations du monde. La politesse française est proverbiale. La France est le centre

du monde civilisé. Son goût, son urbanité, son esprit, son intelligence, ce sentiment exquis de la bienséance, quelle autre nation réunit toutes ces qualités? Aucune, et, d'un commun accord, l'aristocratie de tous les pays envoie ses fils en France. — à Paris, — perfectionner leur éducation, prendre les belles manières; mais, hélas! en cherchant à nous imiter, ils manquent souvent le but, ils le dépassent, et nous pourrions leur dire avec le bon la Fontaine :

Ne forcez point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce,
Jamais un lordland, quoi qu'il fesse,
Ne saurait passer pour galot

Cette supériorité, si généralement reconnue ne faisons-nous pas tout ce qu'il faut pour la perdre? Serait-il vrai, qu'incertain, léger, ne pouvant rester en repos, le Français, las d'avancer, voudrait rétrograder? Il n'est que trop certain que nous avons donné quelque apparence de vérité à cette accusation. Nous exhumons les temps à demi sauvages du moyen âge, l'habit, l'ameublement, la barbe sale, les cheveux en désordre. Nous imitons ces modèles déplorables, les roués de la régence qui prenaient l'effronterie pour de l'aisance, le cynisme pour de la franchise, et la débâche pour le plaisir. Nous faisons mieux, nous avons

emprunté de nos tudesques voisins du Nord la pipe dégoutante. Nos élégants fument le cigare, partout le parfum nauséabond du tabac : dans les rues, dans les jardins publics, partout la pipe ou le cigare ; le salon même n'en est pas toujours à l'abri. La fumée ne respecte rien, les habits imprégnés en portent l'odeur jusque dans les spectacles. Ou donc se réfugier? Si une étrangère, sur la foi de l'urbanité française, se hasarde sur les trottoirs, des hommes en blouses ou en paletots la coudoient rudement en lui soufflant au visage une bouffée de tabac.

Certes, elle aurait peine à reconnaître à ces rudes manières les *fashionables* et les *lionceaux* du jour. Il est vrai de dire que ces jeunes gens ne passent pour des hommes comme il faut que dans la mauvaise société ou ils ont pris leurs modèles. — Ces gaillards-là travaillent, dans les estaminets, à la réforme des mœurs de la société française.

Il est pourtant des choses qu'il est bien d'imiter de ses voisins, c'est ce qu'ils font mieux que nous. Les Anglais, ayant un climat moins fertile que le nôtre, se sont appliqués à l'agriculture ; ils ont perfectionné les races de bestiaux et de chevaux ; ils ont institué des courses pour stimuler l'amour-propre et l'intérêt des éleveurs. Ici l'exemple était bon à suivre dans un but si utile ; mais fallait-il imiter ces jockey-clubs ou des paris ruineux sont ouverts, où la mauvaise foi est à l'ordre du jour? A peine les *gentlemen sharpers* (1) de Londres ont-ils su que nous avions des courses et des paris à la manière de *old England* (2), tous les clubs se sont débarrassés de leurs *black legs* (3) : ces honnêtes gens sont venus se remplir aux dépens des imitateurs. Puisse la leçon devenir profitable! Certainement les courses doivent être encouragées. Mais les jeux sont défendus en France, pourquoi les paris seraient-ils permis? Améliorons nos races de chevaux, de boeufs, de montons, encourageons l'agriculture ; mais restons Français. N'imitons pas surtout la grossière rudesse de peuples qui sont parfois nos émules sur quelques points, mais toujours jaloux de notre supériorité.

Jeunes Français, voulez-vous savoir le secret de la politesse de vos ancêtres et de leur supériorité, même sur vous? — je regrette d'être forcé de vous le dire. — Ce secret, c'était leur respect pour les femmes, ce sentiment chevaleresque qui les faisait se respecter eux-mêmes, afin d'être dignes d'approcher de cette belle moitié de l'espèce humaine qui, par sa faiblesse même, est appelée à adoucir nos mœurs. Mère, la femme nous console, guide nos premiers pas, nous donne les premiers conseils. Et qui pourrait oublier les leçons d'une mère! Quelques années

(1) Escrocs de la haute société.

(2) La vieille Angleterre.

(3) Gentils-hommes pour avoir tiré un peu ou quelque autre gentillesse semblable.

plus tard, nous voulons plaire, nous tremblons d'offenser, nous imitons les femmes, et voilà pourquoi leur commerce adoucit les mœurs et produit la politesse. Si les Français sont les hommes les plus polis du monde, c'est que la Française est la femme la plus gracieuse. Ah! mesdames, ne prenez ni vos modes ni vos manières chez l'étranger; qui reconnaîtrait une Française à cet air gourmé et sous ce costume par trop masculin? Mes belles compatriotes, restez ce que vous êtes, naturellement, sans étude, et vous continuerez à faire le désespoir de toutes vos rivales.



Nous parlons de courses, et nous les approuvons parce

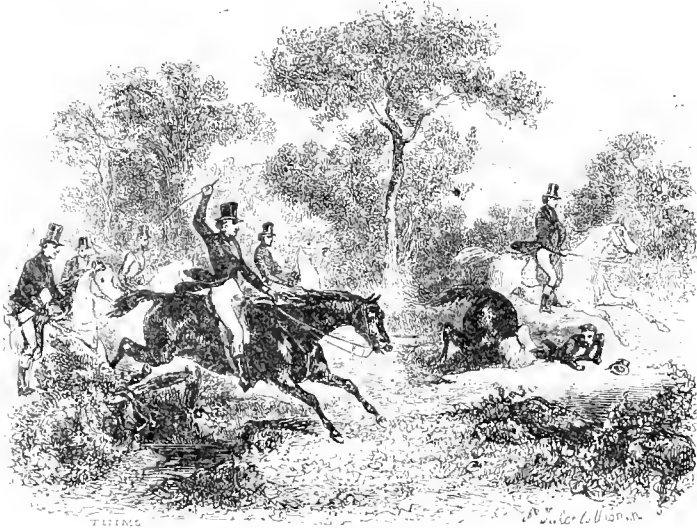
qu'elles sont utiles; nous blâmons seulement les ridicules et les vices qu'elles amèneront, qu'elles ont déjà amenés chez nous. Prenons-y garde, ne laissons pas l'étranger envahir nos moissons. On peut être excellent cavalier, sans se donner les grâces d'un palefrenier. On peut faire courir ses chevaux sans parier. On peut surtout savoir avec qui l'on s'associe. Il n'est peut-être pas inutile de faire connaître qu'il est d'usage, en Angleterre, de faire à l'avance de gros paris. Les journaux cotent régulièrement les chances de tel ou tel cheval: « Cinq contre un pour Buccéphale; sept contre deux pour Rosine, etc. » Et puis, quand les cockneys (hadards) ont mordu à l'hameçon, quand on a amené les parieurs du côté que l'on veut, on tient tous leurs paris. *Et les initiés s'assemblent pour décider quel cheval gagnera.* Maîtres et jockeys partagent le gâteau. Tout le monde s'entend. Une médecine donnée à propos à tel ou tel cheval arrange l'affaire, tant pis pour qui n'est pas dans le secret.

On n'en viendra pas là en France, il faut l'espérer.

Il est une autre course qui n'est que ridicule, nous vous lous dire la course au clocher.

Conçoit-on que des êtres raisonnables exposent des chevaux de prix, et leur vie même, dans un exercice aussi ridicule?

Le plaisir consiste à prendre un point de départ, et à travers la campagne un but apparent, comme un clocher ou toute autre marque. On part en ligne droite, rien ne doit arrêter; plus la chose est absurde, plus elle fait fureur; un fossé de quinze pieds s'oppose à votre passage, vous ne pouvez le franchir, sautez dedans, — vous en sortirez comme vous pourrez. — Sautez, le reste ne vous regarde pas. Avez-vous réussi à en sortir, meurtri, couvert de boue? voici pour vous remettre un mur vermoulu et une chute de dix pieds derrière, sur des pierres et de la terre éboulée, sautez, il y a à parier que vous vous tuerez avec votre cheval, bagatelle! c'est bien plus amusant. Mais vous avez joué de bonheur, votre cheval n'est que couronné, vous en êtes quitte pour un bras cassé. Je vous conseille de vous plaindre!



Nous nous ne nous n'auraient pas imaginé un pareil plaisir, et ils se contentaient de *courre* un cerf, un renard, un

lièvre; ils vivaient simplement et n'étaient pas blasés. Nos voisins d'outre-mer, en échange des leçons de goût et de politesse que nous leur donnons, ont voulu nous gratifier de quelques-unes de leurs excentricités, et nous ont importé le *steep-chase*. Grand merci du ciel, et

messieurs. *We can do very well without it.* Gardez-voilà avec vos broillards, votre spleen et les divertissements de tout de quelques-uns de vos jeunes lords. Imités-nous si vous le pouvez, vous ferez bien. Quant à nous, nous voulons rester ce que nous sommes.



ARTISTES CÉLÈBRES.

Scènes de la vie des peintres.

VELASQUEZ,

PEINTRE ESPAGNOL.

Toute la vie de ce grand peintre fut une suite non interrompue d'événements heureux.

Ce fut le 50 août 1625, dans la maison du ministre Olivares, que Philippe IV, roi d'Espagne, accorda à Velasquez la première séance pour faire son portrait.

Cet événement parut alors d'une assez grande importance pour en conserver la date précieusement. La toile était de grande dimension; elle représentait le roi couvert d'armes étincelantes, monté sur un magnifique coursier; le fond du tableau était un paysage d'une grande beauté. Une gravure de Goya en peut donner une idée assez exacte aux personnes qui n'ont pas visité l'Espagne. Velasquez peignit aussi Gaspard de Gusman, comte d'Olivares, premier ministre d'Espagne. Dans ce portrait, Olivares, comme le roi, est sur un noble cheval andalou, richement caparçonné. Quelques critiques ont dit que ces portraits montrent un travail tellement étudié, qu'il semble que l'artiste, ébloui par la dignité majestueuse de ses modèles, soit tombé dans l'exagération en cherchant le sublime; quoi qu'il en soit, le pinceau du grand maître s'y fait remarquer, et, même dans la simple gravure, on reconnaît le pays de Cervantes et de don Quichotte; il est vrai également que les figures du roi et de son ministre ont cette majesté gourmée que le peintre cherchait évidemment à représenter.

Quand le portrait du roi fut terminé, Philippe en fut si

satisfait, qu'il chargea Olivares de dire à Velasquez qu'à l'avenir l'honneur de peindre Sa Majesté ne serait plus accordé qu'à lui seul. Le peintre était au comble de ses vœux, la cour retentissait de ses louanges, les connoisseurs s'accordaient à donner la palme à Velasquez et le plaçaient au-dessus de tous ses devanciers. Le portrait du roi avait été exposé, par ordre de Sa Majesté, dans la rue, en face de l'église de San Felipe; les courtisans étaient dans l'extase, les poètes firent des vers pour la circonstance, et les rivaux de l'artiste furent dévorés d'envie et de jalousie; enfin, Velasquez et le poète dramatique Calderon furent informés qu'à l'avenir ils seraient l'un et l'autre admis dans la société intime du roi; Philippe s'efforça d'oublier dans leur conversation les chagrins que lui causaient ses revers, et la perte du Roussillon, de la Catalogne et du Portugal.

Ce fut vers ce temps que Charles I^{er} vint à Madrid, accompagné de Buckingham et de quelques autres amis des arts. Velasquez profita de l'occasion, et fit, dit-on, de mémoire et à l'insu de Charles, son portrait, dans un tableau où il était représenté chassant avec le roi d'Espagne.

Rubens vint aussi à Madrid, en 1625, et contribua probablement à faire prendre à Velasquez ce style exagéré de magnificence que l'on reproche à ses premières compositions. Ces deux peintres vivaient ensemble dans l'intimité; ce fut là que Rubens fit son tableau de saint Georges combattant le dragon, et l'on regarde cette œuvre comme la toile la plus extravagante et pourtant la plus attrayante que l'art, inspiré d'un grain de folie, ait jamais produite. On voit au Louvre un tournoi au soleil couchant, près des murs d'un vieux château; ce tableau peut donner une idée du genre par le brillant état de son coloris; il est admiré de beaucoup d'artistes.

Velasquez n'avait encore que vingt-quatre ans, quand la fortune le combla d'une si haute prospérité. Du jour où il devint peintre du roi, la richesse et les honneurs furent répandus sur lui. La même année, il fut nommé gentilhomme de la chambre du roi. Rubens lui ayant fait naître le désir de

visiter l'Italie, Philippe lui en accorda la permission sans difficulté; et, par la suite, Rubens étant revenu à Madrid comme ambassadeur de la cour de Bruxelles, Velasquez fut envoyé en Italie, et s'embarqua à Barcelone avec Spinola, général des armées du roi en Flandre. Dans ces temps, les artistes avaient une grande importance dans toute l'Europe. Philippe alla au-devant de tous les desirs de Velasquez, et le défraya de son voyage avec magnificence. A Venise, il fut logé dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne, et la livrée de l'ambassade reçut l'ordre de l'accompagner partout où il voudrait aller. A Rome, il eut sa demeure au Vatican, où il put visiter à sa volonté les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Ses travaux incessants ayant porté atteinte à sa santé, l'ambassadeur de Florence lui offrit un appartement dans son palais sur le Monte Cavallo, l'un des endroits les plus agréés de Rome; c'est là que Velasquez alla continuer ses études.

De retour à Madrid, il s'aperçut que l'absence n'avait diminué en rien sa faveur auprès du roi, qui lui donna un atelier dans le palais; Philippe en avait une clef, et souvent il allait passer des heures entières auprès du peintre, comme Charles V avait fait avec le Titien, et Philippe II avec Sanchez Coello.

En 1645, le premier ministre Olivares tomba en défaveur et fut banni dans ses terres et dans la ville de Toro. Il ne survécut que deux ans à son malheur; mais la disgrâce du protecteur ne diminua pas la faveur du peintre; Velasquez n'abandonna point son bienfaiteur, il alla au contraire le visiter souvent pendant son exil et sa maladie. Loïn de lui en vouloir de son attachement, le roi ne montra nul mécontentement de ses visites à Olivares; cette conduite sembla au contraire augmenter l'estime de Philippe pour son peintre favori; car le roi lui conféra la clef d'or cette même année, lorsque la cour d'Espagne fut transférée à Saragosse.

Philippe IV ne fut heureux ni dans son règne ni dans sa vie domestique. Il perdit, dans la même année, sa première femme, Isabelle de Bourbon, sœur de Henriette Marie, reine d'Angleterre; son fils unique, qui donnait de grandes espérances, et sa sœur l'impératrice d'Autriche, pour qui il avait beaucoup d'attachement. Il était en même temps accablé par les revers et le malheur dans les affaires politiques. Le cabinet de Versailles avait toujours fondé sa gloire et sa puissance sur l'affaiblissement de l'Espagne, et les efforts de Richelieu et de Mazarin avaient pour but principal d'abaisser ce royaume. En recevant tous ses malheurs de la France, Philippe ne pouvait oublier avec quelle tendresse il aimait sa sœur, la reine régente Anne d'Autriche, et à chaque nouvelle victoire remportée par les armes de la France sur l'Espagne, cette princesse avait à se réjouir de la défaite d'un frère qu'elle n'avait jamais cessé de chérir. Mme de Motteville dit dans ses mémoires de la reine, que le roi d'Espagne, dans une lettre adressée à la reine, se lamenta de ce que, dans ces temps de guerre, il ne recevait de ses nouvelles que par l'intermédiaire des négociants de son royaume, et il ajoute avec une grandeur vraiment espagnole : « *Porque bien y odenos dandonos batallas correspondor como hermonos.* » Ne pouvons-nous, en nous livrant bataille en souverains, correspondre comme frère et sœur?

Cependant ces deux potentats étaient ce que, dans nos temps modernes, on nomme des princes despotiques. Mais la prospérité peut avoir qu'ils étaient gouvernés

par leurs ministres, et que ceux-ci avaient la main forcée par les intrigues et subissaient l'influence de favoris dont l'ambition individuelle les obligeait à obéir à ce qui, de nos jours, s'appelle l'exigence des temps.

Telle a presque toujours été le sort des rois!

Fachonné par la cour, réduit à l'esclavage,
Au milieu des grandeurs et d'un luxe pompeux,
Il vit, mais isolé, son trône glorieux
Montrer un roi qui, de tous en recevant l'hommage,
Ne jouit pas, hélas! d'un seul moment heureux,
Et n'a de confident que son cœur douloureux (1).

Mais un milieu de tous ces malheurs, le cœur de Philippe n'a jamais négligé les arts ni les artistes; car, en 1648, il envoya de nouveau Velasquez en Italie, et lui donna commission d'acheter des tableaux et de faire une collection d'antiquités rares. Le peintre passa quelque temps à Gènes, de là il se rendit à Parme et à Mantoue. Après avoir visité Rome et le pape Innocent X, dont il fit le portrait, il retourna ensuite en Espagne, où il transporta sans accident sa collection de tableaux et de statues. Pendant l'absence de Velasquez, le roi avait épousé une jeune archiduchesse d'Autriche; mais, ni ce mariage, ni les nouveaux courtisans qu'il amena à la cour d'Espagne, ne changèrent rien à la faveur ni à la prospérité de l'heureux peintre.

En 1659, Philippe l'investit de l'ordre de San Iago. Quand le marquis de Tabara fut chargé d'examiner les preuves de noblesse nécessaires pour être admis dans cet ordre, le roi mit fin aux enquêtes, en disant : « Qu'il soit reçu, je connais sa noble naissance, et je sais qu'il est digne de cette haute distinction. » Ces paroles aplanirent toutes les difficultés.

La réception du peintre se fit avec une grande pompe le jour de la fête du roi; le duc de Medina Sidonia fut chargé de la cérémonie. Par la suite, Velasquez fut nommé apostador mayor, et les fonctions de cette charge le détournèrent souvent de son atelier en lui imposant les devoirs d'un courtisan.

Il était alors chargé d'ans et de gloire. Il arriva un jour, dans son cabinet de peinture, une anecdote qui présentait un joli tableau dans les *scènes de la vie des peintres*. Velasquez avait un esclave noir nommé Juan de Parejan, fils d'esclave. Il y en avait alors beaucoup à Séville, lieu de naissance du peintre.

L'enfant avait été élevé, pour ainsi dire, dans l'atelier, il voyait tous les jours pratiquer devant ses yeux quelque secret de l'art. Il était chargé de broyer les couleurs, de tendre et de préparer les toiles, de laver les pinceaux et d'apprêter la palette; toutes choses dont il s'acquittait avec beaucoup d'intelligence et de soin.

Parejan grandit; il accompagna son maître dans ses deux voyages d'Italie. Un jour, à Rome, Velasquez envoya à ses amis de l'académie de peinture un portrait qu'il avait fait de son esclave, et celui-ci en était le porteur; le portrait leur parut si beau, qu'en le voyant, ils élurent Velasquez membre de l'académie de Rome sans exiger d'autre preuve.

Parejan éprouvait depuis longtemps dans son cœur l'ambition d'un peintre; mais que pouvait faire un pauvre esclave? Son maître pensait comme les anciens Grecs, que les arts libéraux ne devaient être exercés que par des

1) Ces vers sont attribués à un roi qui a joui d'un règne prospère, Louis, roi de Bavière.

hommes libres, et il avait défendu à Parejan toute étude qui sortait des limites de son emploi.

Parejan, emporté par sa passion pour la peinture, passait les nuits à travailler ; le jour il étudiait des yeux les ouvrages de son maître, et écoutait avidement ses remarques et les conseils qu'il donnait à ses élèves. C'est ainsi que le pauvre esclave devint peintre en secret. Au retour de son second voyage d'Italie, il avait quarante-cinq ans ; il se crut alors assez fort de son talent pour se faire pardonner d'avoir étudié en cachette pendant tant d'années, et d'avoir suivi sa vocation avec un amour et une énergie sans exemple. Il espérait que ses durs travaux et ses longues veilles trouveraient grâce aux yeux de son maître.

Il s'avisa d'un moyen ingénieux pour dévoiler son talent. Le roi avait coutume de passer beaucoup de temps dans l'atelier ; il prenait plaisir à retourner les peintures qui étaient placées face au mur. Parejan finit un tableau de petite dimension, et le plaça parmi ceux de Velasquez. Quand le roi vint faire sa visite à l'atelier, il ordonna de lui montrer toutes les ébauches qui étaient tournées contre le mur. Quand Parejan lui montra son propre ouvrage ; « Ah ! dit Philippe, qu'est-ce que ce beau tableau que je n'ai jamais vu commencer ? » L'esclave, se jetant alors aux pieds du roi, lui conta l'histoire de ses études, et supplia Philippe d'intercéder pour lui auprès de son maître. Le roi, se tournant alors vers Velasquez, dit :

« Je ne vois qu'une réponse à faire à cela. L'homme qui possède un pareil talent ne peut plus être esclave. »

Velasquez releva Parejan ; il lui donna la liberté, et la lui assura par un acte d'affranchissement ; dès ce moment, celui-ci prit rang parmi les élèves et les amis du grand peintre.

Parejan se montra digne de la bonté de son maître en toutes choses, tant par son talent distingué, que par sa modestie et sa reconnaissance ; devenu libre, il servit Velasquez avec le même zèle qu'il l'avait fait étant esclave, et, après la mort de son bienfaiteur, il servit sa fille, qui avait épousé Mazo-Martinez, peintre espagnol. Il resta auprès d'elle jusqu'en 1670, époque où il mourut. Parejan plaçait souvent dans ses tableaux son humble figure, qui était celle d'un mulâtre aux lèvres épaisses.

Toute l'histoire de sa vie montre le triomphe des efforts réunis du talent et de la persévérance contre les entraves du sort.

À la paix des Pyrénées, en 1661, les cours de France et d'Espagne se réunirent dans l'île des Eüsans, sur la rivière près de la ville d'Irun. Ce fut là que Louis XIV épousa sa cousine l'infante Marie-Thérèse, en présence d'Anne d'Autriche, du cardinal Mazarin, de don Luis de Haro et d'une nombreuse cour des deux nations.

Leirun a peint l'entrevue des rois de France et d'Espagne, et la cérémonie du mariage. Ces tableaux sont dans la galerie de Versailles. Velasquez resta là quatre mois, occupé des devoirs de son office d'apostador mayor ; il était chargé de faire préparer et décorer les appartements où devaient avoir lieu l'entrevue et les cérémonies des cours des deux nations.



À la conclusion de la paix et du mariage, Velasquez retourna dans sa famille, harassé de fatigue et ayant grand besoin de repos. Il était alors au faite de sa profession, comme il était à l'apogée de sa gloire et de sa faveur en cour. En rentrant chez lui, il ne rencontra que des visages tristes, car sa mort avait été prédite à sa famille et à ses amis ; il tomba effectivement malade peu de temps après son retour.

Le roi envoya tous les premiers médecins de Madrid porter leurs secours à son favori ; mais, malgré ou peut-être par suite de leurs soins réunis, le malade sur-

comba. Philippe avait aussi chargé l'archevêque de Tyr, patriarche des Indes, de lui porter des consolations spirituelles.

Velasquez mourut en août 1660. Sa mort priva le roi d'une société et d'une occupation journalière qu'il ne put jamais remplacer. La mort de Velasquez était pour le roi une perte irréparable. Philippe ne cacha pas sa douleur ; il lui rendit tous les honneurs qui peuvent être rendus à un sujet espagnol ; il lui fit des funérailles somptueuses, auxquelles toute la cour assista. Ses restes furent déposés dans l'église de San Juan.

Au milieu d'une cour indolente et corrompue, Velasquez n'avait rien changé aux habitudes de sa vie. Il était remarquable par son amour du travail et par ses mœurs austères. Il réunissait des qualités que l'on rencontre rarement ensemble, un bon sens naturel et un génie universel. Cependant deux grands peintres du dix-septième siècle ont présenté ce rare exemple, car Rubens, Fami et le contemporain de Velasquez, possédait aussi ces qualités, et c'est à ces dons extraordinaires du génie et du caractère que l'on doit attribuer le succès qui les a suivis pendant le cours de leur vie.

Velasquez excellait également à peindre les sujets sacrés, la mythologie et l'histoire, il peignait dans la perfection les fleurs, les fruits, les animaux, les intérieurs, les portraits d'hommes, de femmes et d'enfants, le paysage historique, les chasses et l'architecture. Un de ses plus fameux tableaux, est celui de la famille royale dans lequel il figure lui-même occupé à peindre l'infante d'Espagne.

Quand le tableau fut fini, il le présenta au roi, selon son habitude, lui demanda s'il en était content et s'il voyait quelque chose à y faire encore. Celui-ci répondit : « Il n'y manque qu'une chose. » Et, prenant un pinceau des mains de Velasquez, Philippe peignit une croix de Santiago sur le vêtement du portrait du peintre. Cette croix y est restée comme le roi l'avait peinte.

La collection du Louvre possède plusieurs excellents tableaux de Velasquez.

MERVEILLES DE LA NATURE.

LES FEUX FOLLETS.

Il est peu de personnes qui n'aient vu des feux follets, ou qui n'en aient entendu parler, ces flammes bien mal voltigeant au-dessus des marais, et qui ont donné lieu à tant de poétiques légendes.

Les savants ne sont pas d'accord sur la cause de ce météore. Il est généralement attribué à des vapeurs phosphoriques qui s'élevaient et s'enflammaient, au seul contact de l'air, par les chaudes soirées des beaux jours d'été, et surtout de l'automne; d'autres supposent qu'ils sont l'effet de la lente combustion de quelques gaz inflammables, qui deviennent visibles en s'élevant dans une couche d'air plus dense; une troisième opinion les attribue au carbure d'hydrogène enflammé par l'électricité de l'atmosphère; et enfin quelques entomologistes (1) les regardent comme des insectes ailés, lumineux comme le ver luisant.

Quoi qu'il en soit de ces opinions, voyons d'abord sur quoi est basée l'opinion de ceux des naturalistes qui pensent que le feu follet n'est pas un météore. Un certain botaniste, dont le nom nous échappe, déclare avoir vu un insecte lumineux se poser sur une plante, et, à son approche, avoir repris son vol. A l'appui de cette assertion, un autre naturaliste dit qu'il est à sa connaissance qu'un paysan plein d'intelligence lui avait assuré qu'un soir, revenant tard chez lui et traversant un bois, il avait vu derrière lui un feu follet qui suivait ses pas, et qu'arrivé à un échelier

au sortir du bois, la lumière s'éleva pour franchir la barre et de là vola dans un pré voisin. — Nous rapportons le fait sans commentaires, mais nous ne voyons pas ce qui aurait pu empêcher un insecte de passer entre deux barres. — Une autre fois, il vit deux feux follets voler l'un autour de l'autre pendant un temps assez considérable, à peu près comme deux papillons qui se jouent, et enfin se poser sur une touffe de bruyère.

Nous avons lu quelque part que plusieurs savants naturalistes assurent que les feux follets sont la lumière produite par plusieurs vers luisants ailés volant en groupes. L'un d'eux a vu, dit-il, de ces insectes par nuit calme; il est parvenu à en approcher à deux ou trois mètres, et, de là, il les a observés avec attention; il les a vus folâtrer autour d'un chardon mort. Mais, à un mouvement qu'il fit, ils s'envolèrent vers une autre plante, puis vers une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, effrayés de sa poursuite, ils se fussent éloignés tout à fait; c'était dans une vallée marécageuse entourée de rochers ayant l'apparence de renfermer des métaux.

Un autre nous dit avoir vu, avec beaucoup de surprise, des vers luisants voler à son approche par-dessus les haies, et passer dans les champs. Ce phénomène m'étonna d'autant plus, ajouta-t-il, que je savais que l'insecte femelle est lumineux et n'a pas d'ailes, tandis que le mâle, qui en a, n'est pas lumineux, et je ne puis m'expliquer ce que j'ai vu qu'en supposant que le mâle porte sa femelle à travers les airs.

Un autre encore suppose que cette lumière émane de la taque-grillon, et prétend qu'en 1780 (ce n'est pas hier), un fermier lui apporta une taque-grillon, et lui dit qu'un de ses journaliers, voyant un feu follet, l'avait poursuivi et jeté à terre avec son chapeau; qu'il l'avait ramassé, et que c'était l'insecte même qu'il lui apportait.

On raconte encore qu'un voyageur étant sur l'impérial d'une diligence, avait vu, pendant plus de dix minutes, un feu follet très-gros sur des terrains bas et marécageux; qu'il avait toute raison de croire que c'était un insecte, d'autant plus que le vent était assez fort et aurait dû l'emporter en ligne directe, si c'eût été un météore, mais qu'il en était autrement. C'était comme le vol incertain d'un papillon tour à tour montant et descendant, paraissant alternativement se poser et s'élever comme planant dans les airs.

Voici un autre rapport de témoins oculaires totalement en désaccord avec ceux qui précèdent. Deux voyageurs traversaient à cheval un pays humide, sur une chaussée assez haute pour être praticable. Il pouvait être dix heures du soir; il faisait beau temps, mais il n'y avait pas de lune et la nuit était sombre. Tout à coup ils virent une lumière à environ quinze ou vingt pas sur le côté de la route. Ce n'était pas une clarté vive, c'était plutôt une vapeur lumineuse qui s'élevait d'un marais couvert d'une espèce de mousse. Cette mousse avait été partiellement enlevée, et laissait çà et là des trous qui s'étaient remplis d'eau; une espèce de végétation s'en était suivie, et les plantes ainsi produites avaient commencé à se convertir en tourbe. On sait que, dans ces endroits, la décomposition des végétaux produit une grande émission de gaz. La lumière qu'ils apercevaient était élevée à un mètre environ au-dessus du sol; elle voltigea d'un trou à l'autre, parallèlement à la route, jusqu'à la distance d'une cinquantaine de mètres, et s'éteignit tout d'un coup comme une chandelle que l'on

(1) Non donne aux naturalistes qui s'occupent des insectes.

souffle; elle ne pouvait donc pas provenir d'un insecte.

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que rassembler des récits pour et contre, appuyés seulement sur des oui-dire; nous n'avons cité ni les noms des narrateurs, ni les lieux où se passaient ces choses; nous savons trop bien comment de pareils récits croissent et s'embellissent en passant de bouche en bouche, et quelle croyance ils méritent. Qui ne connaît la fable du boulaFontaine, *l'Homme qui accouche d'un aif* :

Avant la fin de la journée

Il se montait à plus d'un cent

A présent nous allons citer, sur la parole d'un homme digne de foi, un fait qui nous paraît prouver d'une manière satisfaisante que les feux follets sont produits par des vapeurs inflammables.

Le major L. Blesson, de Berlin, a fait plusieurs expériences conclusives dans une vallée de la forêt de Gubitz. Cette vallée est creusée profondément dans un terrain de marne compacte et elle est marécageuse dans le fond. L'eau du marais est ferrugineuse et couverte d'une croûte irisée, autrement dite présentant les couleurs de l'arc-en-ciel. Pendant le jour, il en émane des bulles d'air, et la nuit il s'en élève des flammes bleuâtres qui voltigent à la surface. Soupçonnant quelque rapport entre les flammes et les bulles d'air, le major remarqua attentivement les endroits où ces bulles étaient abondantes, et s'y rendit la nuit. Il y aperçut des flammes d'un bleu pourpré; il s'en approcha sans hésiter, et les vit s'éloigner à mesure qu'il avançait.

Il fit de vains efforts pour en venir assez près pour les examiner. Pensant que le mouvement qu'il imprimait à la colonne d'air en avançant, chassait devant lui le gaz enflammé, et remarquant que la flamme s'assombrissait à mesure qu'elle s'éloignait de la place d'où elle était partie, il en conclut qu'un courant délié et continu de gaz émanait des bulles; qu'une fois enflammé, il continuait à brûler, mais que la vive clarté du jour empêchait d'en distinguer la leur pile.

La curiosité porta le major Blesson à faire, à la chute du jour, une autre visite au marais. A mesure que le crépuscule s'obscurcissait, les flammes commencèrent à paraître et devinrent graduellement de plus en plus visibles; mais elles étaient plus pâles que la nuit précédente et d'une teinte plus rougeâtre; elles devenaient plus vives et passaient par degrés à la couleur bleuâtre, en proportion de ce que les ténèbres épaississaient. C'était une preuve qu'elles brûlaient pendant le jour, bien qu'elles fussent alors invisibles. Il s'en approcha, elles s'éloignèrent. Il s'arrêta, pensant que les flammes reviendraient à la place d'où elles étaient parties aussitôt que l'agitation de l'air, causée par son mouvement, aurait cessé; effectivement il les vit revenir graduellement vers lui. Ne pouvant les atteindre, il essaya d'y allumer un morceau de papier; mais il les vit fuir encore, chassées sans doute par sa respiration. Il mit alors son mouchoir sur sa bouche, et cette fois réussit mieux: le papier était roussi et couvert d'une humidité visqueuse; il recommença avec un papier plus étroit, et cette fois il parvint à l'allumer. Il avait donc acquis une preuve matérielle et irrécusable que les feux follets ne sont ni des insectes, ni des vapeurs phosphorescentes lumineuses, mais bien une flamme réelle produite par la combustion d'un gaz inflammable.

Il essaya ensuite d'éteindre ces lumières en suivant la flamme à mesure qu'elle fuirait; en effet, il les chassa de cette façon si loin du marais, que le courant de gaz, aminci pour ainsi dire comme un fil, se rompit et la flamme s'éteignit; mais quelques minutes plus tard elle reparut au-dessus des bulles de gaz, sans qu'il semblât qu'elle fût allumée par aucune des autres flammes, dont il y avait abondance dans le vallon. — Il répéta plusieurs fois cette expérience avec le même résultat. Au point du jour, les lumières lui parurent se rapprocher de terre, puis elles périrent par degrés, et enfin s'évanouirent tout à fait.

À la tombée de la nuit suivante, le major retourna à son poste; il fit du feu sur le bord du vallon, afin de pouvoir essayer d'enflammer le gaz. À cet effet, il éteignit d'abord la flamme comme il avait fait précédemment, et courut vite à la source des bulles d'air avec une torche qu'il en approcha. Ceci produisit instantanément une espèce d'explosion assez bruyante, sur une surface d'environ trois mètres de diamètre; puis une lumière parut à deux ou trois pieds au-dessus du sol, rouge d'abord et bleuâtre ensuite; elle était agitée de mouvements irréguliers. Il ne restait donc plus de doute que ces flammes errantes sont produites par les gaz inflammables des marais. Le major Blesson pensa aussi, non sans apparence de raison, que ces météores pourraient bien être la cause des incendies spontanés qui éclatent quelquefois dans les forêts.

Ces faits, comme tous ceux qui se rapportent à l'histoire naturelle, sont extrêmement intéressants quand ils sont comme celui-ci, clairement établis et racontés simplement sans chercher à remonter aux causes. Il arrive trop souvent qu'un observateur qui veut expliquer tout ce qu'il a vu ou cru voir, détruit le charme que l'on aurait trouvé dans la simple narration des faits; il prive le lecteur du plaisir de ses propres réflexions, se perd dans un labyrinthe de théories plus ou moins hasardees, et manque son but.

Nous ne suivrons pas le major Blesson dans les conclusions qu'il tire de ces faits. Il y a un mérite incontestable dans ses observations; il les a faites avec cette persévérance et cette exactitude si nécessaires dans toutes les observations qui se rattachent aux sciences naturelles; il a donc acquis un droit incontestable à notre reconnaissance. Mais nous ne pouvons accepter aussi facilement ses conclusions, lorsqu'il veut séparer les météores ignés des météores lumineux, et pense que ce gaz est d'une *nature chimique* et susceptible de s'enflammer par le contact de l'air.

Tous les gaz ne sont-ils pas d'une nature chimique? Au surplus, les chimistes ne connaissent qu'un gaz inflammable au seul contact de l'air, et c'est le phosphore d'hydrogène. Or tous les chimistes savent que le gaz qui émane des marais et des eaux stagnantes pendant la décomposition des matières végétales est du carbure d'hydrogène; en remuant les boues fétides dans lesquelles il est engendré, on peut les recueillir dans un bocal renversé; dans cet état, ce gaz est mêlé d'azote et d'acide carbonique. Il est inflammable, mais non spontanément au contact de l'atmosphère. Il faut de la flamme ou de l'électricité pour déterminer la combustion. Au surplus, laissons aux savants, par de nouvelles observations, le soin de déterminer la question; il nous suffit qu'il soit prouvé que les feux follets sont des météores.

Il n'en reste pas moins au major Blesson le mérite d'avoir soulevé le voile qui cachait ce mystère intéressant, et d'avoir mis les savants sur la voie.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES,

EXTRAITS DES PLUS BEUXES VOYAGEURS.

ÉTAT ACTUEL DE LA TRAITE DES NÈGRES.

Il faut avoir été témoin oculaire de ce triste et affligeant spectacle, pour pouvoir se former une idée exacte des atrocités qui se commettent dans ce trafic de chair humaine. Les souffrances les plus horribles que l'imagination puisse former sont devenues des coutumes de tous les jours, et il n'est pas d'infamie inscrite dans la liste des crimes qui ne devienne une triste réalité. La découverte du continent occidental par Christophe Colomb a bientôt amené l'importation des nègres dans ces contrées lointaines. La reine Elisabeth d'Angleterre ne resta pas en arrière pour encourager ce trafic : le premier navire anglais qui, après avoir enlevé des nègres inoffensifs du rivage africain, les ait transportés sur le bord opposé de l'Océan Atlantique, faisait partie de la marine royale, et était commandé par sir John Harokius, l'un des officiers de l'amirauté. Il est hors de doute que Sa Majesté percevait sa part dans le produit de la vente. Depuis cette époque, le trafic des esclaves n'a fait qu'augmenter dans une progression extraordinaire jusqu'au moment où, craignant pour ses colonies, l'Angleterre a renoncé à la traite sous prétexte d'humanité ! Aujourd'hui tels sont les bénéfices de ce commerce infâme, que là, comme dans toute contrebande, on recrute très-aisément des hommes qui deviennent les agents réguliers de cette horrible exploitation.

Lorsque la population du Brésil s'est déclarée, il y a une vingtaine d'années environ, indépendante du Portugal, sa mère patrie, alors aussi on prononça la fin de l'esclavage. Cependant depuis lors les Brésiliens sont revenus plus que jamais à leur premier trafic, et les principaux marchés de chair humaine sont établis aujourd'hui sur les vastes plages de leur pays. Il est certain que l'importation annuelle de ces malheureux s'élève à cinquante ou soixante mille individus pour Rio-Janeiro seulement, et que trois autres ports exercent, chacun pour sa part, la traite sur une échelle aussi large, tandis que plusieurs populations font la contrebande de ces pauvres créatures dans l'intérieur des terres.

Santos est un des principaux marchés de nègres ; séparé de la terre ferme par un canal très-irrégulier, il présente de grandes facilités pour débarquer la cargaison humaine, pour la disperser promptement dans l'intérieur des provinces, et surtout l'ensevelir à jamais dans les mines d'or de Saint-Paul.

On sait que ces infortunés, venus en général de l'intérieur de l'Afrique, sont pour l'ordinaire des prisonniers tombés au pouvoir de l'une de ces peuplades qui se font continuellement la guerre, ou des individus enlevés dans des attaques nocturnes. Quels qu'ils soient, on les attache à une forte chaîne munie de colliers en fer, et ils descendent ainsi vers la côte, ou ils sont embarqués.

Avant de quitter la terre, on leur fait subir une visite : on les marque d'un chiffre ou d'un caractère quelconque au moyen d'un fer chaud qui pénètre dans les chairs, et bientôt se repand dans l'air une vapeur fétide, qui rend plus hideuse encore cette pratique brutale exécutée sur

nos semblables. Les uns se soumettent à cet acte avec une soumission silencieuse ; les autres sont irrités par la terreur, au point qu'il est souvent nécessaire de les attacher et de les bâillonner pour cette opération révoltante.

Ces préparatifs terminés, on embarque les victimes. Entassées d'une manière barbare, on ne saurait dire les souffrances de la traversée, et les nègres adultes ne sont pas les seules victimes de ces cruautés. Nous nous souvenons de ce navire américain qui transportait une cargaison d'enfants, âgés de huit à treize ans, à Rio de la Plata, dans l'Amérique méridionale. C'était un petit brick, qui, au commencement du voyage, avait à bord deux cents enfants des deux sexes entassés les uns sur les autres dans un entrepont dont la hauteur était à peine de trois pieds. Sur ce nombre, la moitié à peu près périt avant d'arriver au lieu de destination. Avec eux avaient été emmenés six hommes qui, remarquant l'état maladif de l'équipage, conçurent le projet de se rendre maîtres du navire. Au bout de quelques jours d'attente, pendant lesquels ils reprirent quelque vigueur physique, ils se soulevèrent enfin contre leurs oppresseurs. Ces nègres combattirent en désespérés ; mais ils n'en furent pas moins vaincus et écrasés par le savoir-faire et le courage supérieurs de l'équipage américain, qui se servait à la fois d'armes à feu et de piques disposées sur le pont. Le lendemain matin, le maître du brick, grièvement blessé, fit conduire ces nègres sur le pont, et après les avoir fait attacher sur le bastingage, espèce de parapet en bois qui entoure le pont, il se plaça à la barre, et de là fit feu sur eux tour à tour, jusqu'à ce que tous fussent tombés dans la mer. Une enquête révéla le secret de la vigueur qu'ils avaient retrouvée, et l'on découvrit que chaque enfant leur avait été une portion de sa faible ration d'aliments pour augmenter les forces des adultes et contribuer ainsi, chacun pour sa part, au succès de l'entreprise.

Les décès pendant la traversée sont si fréquents, qu'ils excitent à peine l'attention de l'équipage. Les chefs seuls font le soucil : c'est de la marchandise et de l'argent perdus. Le suicide, surtout parmi les femmes, quand une fois elles ont perdu leurs enfants, est très-commun. Du reste, ces malheureux nègres resteraient impassibles, plongés dans une sorte de stupeur, si le fouet ne les forçait souvent à se mouvoir. Les femmes sont même obligées parfois de céder à des brutalités licencieuses de la plus grossière nature. De quoi s'étonner en présence de ces faits d'une exarbitre incontestable, si ces malheureux êtres préfèrent la mort à une existence dont les seuls souvenirs et la seule perspective sont la misère et les tortures ? Des milliers de victimes périssent ainsi de désespoir, par suite de maladies ou de suicides, avant que le bâtiment arrive à sa destination.

Le nombre des esclaves dans le Brésil dépassait, en 1845, le chiffre de trois millions d'individus, qui, pour la plupart, sinon en totalité, ont été introduits en contrebande pendant que les gouvernements européens étaient en pour-parler avec les autorités brésiliennes au sujet de la suppression définitive de la traite des nègres.

D'autres contrées d'Amérique sont engagées dans cette monstrueuse vente de chair humaine ; l'île de Cuba en particulier. Un nombre immense d'esclaves est conduit aussi dans les provinces les plus méridionales des États-Unis. Il est avéré que le chiffre des nègres enlevés à leur pays, et expédiés dans ces contrées, s'élève annuellement à environ 200 000 individus. Mais ce n'est point exclusivement avec

L'Amérique que se fait la traite ; ce genre de commerce est établi sur une très-grande échelle dans les marchés mahométans du Maroc, de Tunis, de Tripoli, de l'Égypte, de la Turquie, de la Perse, de l'Arabie et des côtes de l'Asie. Il s'y fait de deux manières, par eau, à bord des vaisseaux arabes, ou par terre, au moyen des caravanes qui traversent le désert, pour les vendre dans les États barbaresques et de l'Égypte. Aussi est-il presque impossible de calculer avec quelque précision le nombre des Africains enlevés annuellement à leur sol natal.

Les récents traités entre les nations européennes promettent de rendre de grands services, et de mettre définitivement de puissantes entraves à l'accomplissement de la traite. Les Américains aussi ont établi des forces maritimes sur les côtes d'Afrique, et nous sommes heureux de faire part à nos lecteurs de l'activité et de l'émulation que déploient les croiseurs de toutes les nations pour capturer les négriers. Toutefois il est certain que l'élément le plus important du succès de ces réformes semble être encore négligé de nos jours, nous voulons parler des principes d'éducation, de religion et de civilisation, qui devraient être répandus parmi les Africains eux-mêmes, et pour ainsi dire implantés dans leur pays.

La traite doit être déclarée hautement infamante, et placée en tête des crimes de lèse-humanité. Qu'en même temps l'on ait recours aux moyens les plus propres à l'encouragement de l'agriculture et du commerce chez les peuplades indigènes. Les missionnaires ont beaucoup fait dans certaines contrées du globe. L'Afrique est un vaste champ ouvert au dévouement chrétien. Qu'ils enseignent à cette race abrutée l'erreur dans laquelle elle est plongée. Leur courage ne saurait faiblir en songeant aux essais malheureux tentés à Madagascar; le mauvais succès ne doit qu'exciter une sainte opiniâtreté. Il n'est pas d'âme humaine, quelque barbare qu'elle soit, que Dieu n'ait faite susceptible d'éducation; le même Dieu accordera assistance et secours à ceux qui se dévoueront à la sainte cause de l'humanité.

LETTRE D'UN VOYAGEUR FRANÇAIS.

Philadelphie, 15 juin 1844.

J'arrivais à Philadelphie, je trouvais toutes les rues, sur mon passage, encombrées d'une foule immense. Au milieu de cette foule un ouvrier, couvert de ses habits de travail, était porté en triomphe. Toutes les figures exprimaient la joie la plus vive, et des milliers de voix répétaient un concert de hurras bruyants. La physionomie du héros de la fête, au contraire, était calme et recueillie; ses yeux se portaient alternativement vers le ciel comme pour rendre grâce à l'Éternel, et de là s'abaissaient vers sa famille qui marchait à ses côtés, et versait des larmes de bonheur. Vivement touché de ce spectacle, j'interrogeai vainement les personnes qui m'entouraient, car on ne me comprenait pas; j'eus assez de peine à gagner une rue moins encombrée, et de là l'auberge où j'allais descendre.

Mon hôte, Français établi en Amérique depuis longues années, s'empessa, contre l'usage des Anglo-Américains, de pourvoir à mes besoins avec l'affabilité d'un compatriote.

Après que j'eus mangé du meilleur appétit un dîner dont j'avais grand besoin, l'anbergiste, M. Maillard, vint s'informer s'il pouvait m'être utile à quelque chose, et m'offrit ses services. Je le remerciai, et le pria de satisfaire ma curiosité au sujet de la scène tumultueuse dont je venais d'être témoin.

« Oh! me répondit M. Maillard, c'est toute une histoire, et je vous la raconterai avec plaisir.

L'homme que vous avez vu porter en triomphe est un humble serrurier. Il y a quelques années, il vivait ici dans une médiocrité plus voisine de la pauvreté que de l'opulence.

Amos Sparks, c'est ainsi qu'on le nomme, quoique fort habile à faire d'excellentes serrures, ne dédaignait pas de réparer les vieilles; il excellait surtout par son adresse à ouvrir les fermetures les plus compliquées, et jouissait de la meilleure réputation pour son talent et sa bonne conduite. Il était sobre, laborieux, économe, et ne manquait jamais d'ouvrage. Pourtant il était pauvre; il ne faisait que vivre avec sa petite famille. C'est qu'il avait plus l'amour du travail et de son art que celui de l'argent. Il employait beaucoup de temps à faire des inventions nouvelles en serrurerie et en mécanique; il en avait l'honneur, et les autres le profit.

Quoi qu'il en soit, il vivait content dans sa médiocrité, travaillait sans relâche, et partageait avec sa femme et ses enfants les fruits de son pénible labeur et la satisfaction que lui donnait l'estime de ses concitoyens.

Vers l'automne de 18*, un négociant de cette ville qui faisait des affaires immenses, après avoir passé la matinée sur les quais, dans ses magasins et à bord de ses vaisseaux, entra chez lui pour faire un placement considérable de fonds à la banque de Philadelphie, et pour rembourser des paiements qu'elle avait faits pour lui le jour même.

Il fut aussi contrarié que surpris en s'apercevant qu'il avait égaré ou perdu la clef de son coffre-fort. Après avoir cherché longtemps et inutilement de tous côtés, il acquit la certitude qu'il avait perdu sa clef dans la rue ou sur le port, probablement en tirant son mouchoir de sa poche. Il était dans un grand embarras. Que faire? il était une heure, et la banque fermait à trois; il était trop tard pour faire offrir une récompense à celui qui rapporterait la clef, comme pour rassembler une somme aussi forte que celle qu'il lui fallait.

Dans sa perplexité, le négociant pensa au pauvre serrurier; il avait souvent entendu parler d'Amos Sparks et de sa rare habileté, c'était le cas de mettre son talent à l'épreuve. Mais réussirait-il? En désespoir de cause, il résolut d'en faire l'essai; il ne lui restait plus de ressource qu'en cet homme.

Un commis courut en toute hâte chercher Amos, qui, apprenant de quoi il était question, arriva bientôt, muni de ses outils.

La besogne était plus difficile qu'on ne l'avait supposé, et le négociant, voyant que la serrure résistait aux premiers efforts, et craignant qu'un débris ne portât atteinte à son crédit, offrit à Amos cinq piastres (25 francs), s'il venait à bout d'ouvrir le coffre en cinq minutes. Amos réussit à crocheter la serrure; en quelques moments la caisse fut ouverte.

Le marchand jouissait déjà de la vue de ses trésors, mais ils n'étaient point encore en son pouvoir. Comme il ne possédait pas la réputation la plus intacte pour sa loyauté

et sa droiture en affaires, le serrurier ne crut pas prudent de s'en fier à sa parole pour le payement ; tenant donc d'une main le couvercle du coffre, il tendit l'autre au marchand, et lui demanda respectueusement les cinq piastres promises; comme il s'y attendait, celui-ci les lui refusa, et

lui offrit seulement quelques sous, prétextant que c'était bien assez pour une besogne de si peu d'instant. Amos insista avec fermeté, le marchand blâma et finit par se fâcher, Amos alors laissa retomber le couvercle du coffre, qui se trouva fermé aussi solidement qu'auparavant.



Grande fut la confusion du négociant ; il regarda l'ouvrier avec stupéfaction, et, jetant les yeux sur le cadran de l'horloge, il vit avec effroi qu'il était trois heures moins vingt minutes ; les aiguilles lui semblaient marcher avec une rapidité désespérante. A quel moyen recourir ? Il voulut menacer ; mais Amos, sans se déconcerter ni s'émouvoir, lui dit que, s'il se croyait lésé dans ses intérêts, il pouvait s'adresser aux tribunaux ; que, pour lui, son temps était trop précieux, en ce moment, pour s'amuser à le perdre en de vaines discussions, et il se dirigea tranquillement vers la porte du bureau pour sortir.

Le marchand le rappela ; il ne lui restait pas d'autre alternative, il y alla de son crédit. Il se résigna donc à plier devant la nécessité, et présentant les cinq piastres : « Tenez, Sparks, lui dit-il, voici votre argent, et n'en parlons plus.

— Il m'en faut dix (50 fr.) maintenant, répondit Amos. Vous avez voulu abuser d'un pauvre ouvrier ; en échange, je veux vous donner une leçon tout en ouvrant votre coffre ; mais cette leçon vaut bien quelque chose. Vous vouliez non-seulement me priver d'un salaire gagné légitimement, mais vous vouliez encore m'entraîner dans un procès qui aurait ruiné ma famille. À l'avenir, vous ne cherchez pas à abuser de vos richesses en traitant avec les pauvres sans penser au serrurier, et ces cinq piastres pourront vous épargner bien des péchés et des remords. »

Cette petite morale, prononcée avec calme et d'un ton ferme, ne laissait nul espoir de fléchir Amos, et l'aiguille invisible, cheminant toujours, avait déjà franchi une minute ou deux. Le marchand compta rapidement les dix piastres ; le serrurier les examina attentivement l'une après l'autre pour s'assurer qu'il n'y en avait pas dans le nombre quelques-unes de mauvais aloi, et les mit tranquillement dans sa poche. Voyant alors sa récompense assurée, il ouvrit avec dextérité le coffre-fort, et mit le négociant à même de

se présenter à la banque, à temps pour sauver son crédit.

A environ un mois de là, un vo' d'argent et de billets de la somme de cinquante mille piastres (250,000 fr.), fut commis à la banque de Philadelphie. On avait scié les barreaux d'une fenêtre, et l'on avait ouvert les portes des caveaux avec tant d'adresse, qu'il était évident que le voleur devait non-seulement posséder une forte dose de hardiesse et d'intrépidité, mais était aussi un habile mécanicien. La police fureta toute la ville et les environs, sans découvrir la moindre trace du criminel ni des objets volés ; l'esprit public était vivement excité. Quiconque avait quelque chose à perdre sentit qu'il y avait en campagne de hardis malfaiteurs qui probablement ne tarderaient pas à lui rendre visite. Tous avaient donc un grand intérêt à voir arrêter et condamner le coupable. À la fin, de vagues soupçons commencèrent à planer sur Sparks. Cependant sa pauvreté et sa probité bien connues semblaient leur donner un démenti suffisant. Amos avait été trop généreux pour parler de l'aventure du coffre-fort, et jusqu'à ce moment le négociant avait en honte de la publier, car c'eût été se rendre la fable de la ville ; cependant elle commença alors à circuler. Le marchand, poussé sans doute par un esprit de vengeance, en avait soufflé quelques mots aux directeurs de la banque, et l'histoire s'en était répandue, non sans commentaires charitables, comme cela se pratique assez communément. Chacun, en la racontant, ne manqua pas d'y ajouter des circonstances plus ou moins exagérées. Pendant quelques jours, Amos eut remarquer que ses voisins lui battaient froid et prenaient avec lui des manières étranges et il s'aperçut que des amis qui venaient habituellement, après dîner, causer dans sa boutique, s'abstenaient de leur visite. Mais il était à mille lieues de soupçonner la cause de cet éloignement, et il n'y fit pas grande attention. Selon l'usage, la personne intéressée était la seule qui ne fut pas dans le secret. Le premier avis qu'il eut du soupçon

o lieux dont il était généralement l'objet fut la visite d'un officier de police accompagné de constables, et porteur d'un mandat pour visiter la maison.

Pendant toute la journée, Amos et sa famille furent plongés dans un chagrin mêlé de stupeur. Pour la première fois ils succombaient sous le poids de l'adversité. Jusqu'à lors, malgré leur pauvreté, ils avaient trouvé le bonheur dans les témoignages d'estime qu'ils recevaient de tous. Leur bonne réputation était plus précieuse à leurs yeux que tous les trésors du monde, et tout d'un coup ils se la voyaient enlever! Eux qui n'auraient pas fait tort d'un sou à leur prochain, se voir accuser d'un vol de deux cent cinquante mille francs! L'énormité de la somme semblait encore ajouter à l'odieux du soupçon, et les faisait succomber à leurs angoisses mortelles. Pendant les recherches de la justice, ils se serraient les uns contre les autres, l'œil morne et la tête abattue. Mais quand le commissaire eut terminé sa visite, et déclara qu'il n'y avait rien dans la maison qui pût appuyer l'accusation, on jeta sur Amos le moindre soupçon, ce fut alors seulement qu'ils commencèrent à prendre quelque tranquillité et qu'ils purent envisager avec calme les circonstances qui étaient venues troubler leur bonheur.

Amos fut le premier à reconquer sa sérénité habituelle et à rassembler ses idées.

« Prenez courage, mes chers enfants, ne désespérons jamais de la Providence. Courage! cet odieux soupçon ne peut longtemps planer sur nous, une vie entière d'intégrité nous protégera et trouvera sa récompense. Dieu traite chacun selon ses œuvres, et s'il souffre quelquefois que l'innocent soit persécuté dans cette vallée de misère, c'est pour l'en récompenser dans l'éternité par une couronne de gloire immortelle. D'ailleurs, j'ai peut-être à me reprocher de m'être montré fier de l'habileté que le ciel m'a accordée. Orgueilleux, je suis humilié. Le monde crédule ou irréliégi a écouté facilement les propos répandus par ceux que ma vanité a pu blesser. Ne murmurons donc point contre les décrets de Dieu, sa sainte volonté soit faite.

« Les véritables auteurs du crime ne peuvent manquer d'être bientôt découverts, car un vol si considérable doit certainement donner l'éveil à tout le monde, et la vérité se fera jour. Sinon, quand nos voisins verront que nous sommes aussi pauvres et aussi restreints dans nos dépenses que par le passé, quand ils nous verront travailler et ne rien changer à notre manière de vivre, nos concitoyens auront assez de bon sens et de bienveillance pour nous rendre justice. »

Il y avait beaucoup de raison et de piété dans les consolations que donnait Amos à sa famille; il y avait même une apparence de probabilité que ses espérances se réaliseraient. Mais, hélas! il lui restait encore à supporter une longue suite d'épreuves et de calamités qu'il lui aurait été difficile de prévoir.

Les directeurs de la banque, voyant leurs recherches inutiles, députèrent l'un d'eux auprès d'Amos pour entrer avec lui en pourparlers; on lui offrait une grosse somme, on lui assurait l'impunité, on le garantissait de toutes poursuites, s'il voulait rendre l'argent et livrer à la justice ses complices, s'il en avait. En vain il protesta de son innocence, exprima l'horreur que lui inspirait l'idée seule d'un pareil crime; le banquier lui reprocha son endurcissement, et le menaça des suites de son obstination. Mais le serru-

rier n'était point habitué à des colloques qui établissent en principe qu'il était un misérable, sa dignité d'honnête homme s'offensa, et il chassa de chez lui sans cérémonie celui qui l'y venait insulter par ses suppositions injurieuses.

Le banquier se retira plein de rage et jurant de se venger. Les directeurs de la banque tinrent conseil, et il fut décidé de faire arrêter Sparks, dans l'espoir qu'en prison, au secret, séparé de sa famille et de ses complices, il serait moins sur ses gardes, qu'il deviendrait plus facile d'acquiescer des preuves matérielles, et qu'enfin l'isolement, les promesses et les menaces ne pourraient manquer de l'amener à entrer en arrangements, et peut-être à confesser son crime.

Son arrestation fut un coup de foudre pour sa famille. Rêunis, ils auraient trouvé du courage et de la force pour supporter le malheur, car les consolations mutuelles peuvent adoucir la coupe la plus amère; mais se voir séparés, être privés de cet appui dont le courage chrétien avait toujours soutenu leur faiblesse, le voir arraché de leurs bras, traîné en prison, et n'envisager de tous côtés que haine et que mépris, qu'infamie et que honte, c'était un fardeau au-dessus de leurs forces; comme le lierre privé de l'orme, ils succombaient faibles et presque désespérés. Malgré le témoignage d'une conscience pure, ils affrontaient pour la première fois les orages de la vie, eux qui n'étaient accoutumés qu'aux douceurs de la paix et de l'union. Ils supportèrent cependant avec résignation les privations, et la misère qui vint habiter leur demeure, du moment où le serrurier cessa de pouvoir subvenir à leurs besoins par son travail assidu; et du peu qu'il leur restait, ils trouvèrent encore le moyen de mettre de côté de quoi acheter quelque mets délicat qu'ils envoyaient au prisonnier pour adoucir sa captivité.

Plusieurs mois s'écoulerent sans qu'Amos fût amené à faire des confessions, ou à donner quelque indice qui pût conduire à la découverte de preuves du crime, et ses persécuteurs se virent forcés, malgré leur répugnance, à le mettre en jugement. Ils n'avaient pas la plus légère preuve du crime; les seuls indices probables de sa culpabilité étaient des serrures d'un étrange mécanisme et des outils d'une rare perfection qui prouvaient le talent incontestable d'Amos, mais non sa criminalité; mais il y en avait un si grand nombre et une si grande variété, ils avaient dû coûter tant de dépense, de travail et d'adresse, qu'il était peu de juges, de jurés ou même de témoins, qui pussent croire qu'un homme si pauvre se fût donné tant de peine et eût sacrifié tant d'argent pour les exécuter, s'il n'eût eu pour lui que de satisfaire uniquement l'amour de l'art et sa propre curiosité.

Ses amis et ses voisins donnerent des témoignages unanimes de sa stricte probité; mais, dans le contre-interrogatoire, ils avouèrent tous qu'ils l'avaient vu poursuivre avec persévérance ses recherches et ses études dans les secrets les plus cachés de la serrurerie. Et dans l'état d'irritation où était l'esprit public au sujet du vol audacieux commis à la banque, si l'on fait la part de l'influence des vagues rumeurs qui circulaient sur le compte d'Amos; si l'on y ajoute les preuves de son extrême habileté, sa pauvreté évidente, et rependant les sommes et le temps qu'il avait dû sacrifier à la poursuite de ses recherches, les nombreux chefs-d'œuvre exposés devant le tribunal, et enfin l'histoire du coffre de fer racontée avec des circonstances

pléines d'exagération et qui semblaient tenir du prodige, il est naturel de penser que toutes ces circonstances pouvaient avoir sur les jurés et les juges une influence désastreuse pour l'accusé, et qu'on se demanderait si tous ces outils n'avaient pas été fabriqués pour assurer le succès du crime. L'avocat de la partie civile appuya habilement sur toutes ces circonstances; son éloquence ébranlait les esprits, et il paraissait très-probable que le verdict serait fatal à l'accusé, et qu'il ne tarderait pas à confesser le crime. Beaucoup de jurés, entraînés par l'enchaînement de tous les faits rémis, à défaut de preuves pour l'inculper, admettaient la possibilité d'un aveu, et paraissaient disposés à le condamner pour se faire un mérite de leur pénétration. Mais les Américains n'en étaient pas encore venus comme aujourd'hui à pendre un homme sur de simples soupçons, et à acquitter un assassin, parce que la populace ne regarde pas le meurtre comme un crime.

Le président fit un résumé clair et impartial. Il convint que la manière de vivre de l'accusé et les dépenses qu'il avait faites pour la production des chefs-d'œuvre exposés devant la cour n'étaient pas en rapport avec son état de pauvre, et pouvaient l'exposer à de graves soupçons; mais de là à des preuves, il y avait une grande distance, et il ne voyait pas la plus légère preuve contre Amos. Et même les probabilités se trouvaient toutes dans les outils trouvés dans sa boutique; il ne voyait rien, outre cela, qui pût se rattacher avec le vol fait à la banque.

Sparks fut donc acquitté. Mais comme on ne trouvait personne sur qui l'on pût reporter les soupçons ils continuèrent à planer sur lui et l'envelopperent de toute part. Le négociant au coffre-fort et les directeurs de la banque n'hésitèrent pas à déclarer que le serrurier avait été acquitté faute de preuves suffisantes, mais qu'ils ne doutaient nullement de sa culpabilité. Ces propos furent répétés si souvent, que la masse, indifférente et peu soucieuse de rechercher la vérité, admit sans difficulté l'opinion qu'Amos Sparks était un fripon. Comment la réputation d'un homme pauvre pourrait-elle résister à la calomnie et aux attaques acharnées de riches persécuteurs?

Quant à lui, il reçut son acquittement comme une preuve de l'indépendance du jury de son pays, et se réjouit de voir qu'il pouvait encore compter sur la droiture et l'impartialité des tribunaux américains. Il embrassa sa femme et ses enfants avec effusion, et rentré chez lui se prosterna avec eux devant le dispensateur de tous biens, pour le remercier de sa sainte protection qui venait de l'arracher au péril et à l'infamie; ils passèrent le reste du jour autour du foyer avec la même joie et le même bonheur qu'autrefois.

Cependant Amos ne tarda pas à voir que bien qu'il fut acquitté par le jury, il ne l'était pas par l'opinion publique. Il avait lu sur la figure de plusieurs jurés, et du plus grand nombre des spectateurs, une expression qu'il ne comprenait que trop bien. Il aurait ardemment souhaité qu'il en fût autrement et s'en reposât sur l'avenir pour découvrir le vrai coupable; dans le cas contraire, il comptait sur sa vie et sa conduite irréprochables pour ramener l'opinion de ses compatriotes.

Cependant il n'avait pas songé aux moyens d'existence; il se sentait le courage de supporter la froideur, l'aversion de ses voisins et les soupçons injurieux qui le poursuivaient, parce qu'il voyait des apparences qui excusaient l'erreur populaire, mais il espérait que l'avenir le réhabiliterait. Mais l'absence des charnels lui ouvrait bientôt les yeux sur sa po-

sition réelle. Aucun ne lui apportait d'ouvrage; il fabriquait des objets que personne ne lui achetait; bientôt le peu d'argent échappé aux frais de son jugement se trouva épuisé, et il lui devint impossible, malgré toute son économie et ses efforts, de subvenir aux besoins de sa famille. Ils vendirent avec répugnance tous leurs meubles les uns après les autres, et s'imposèrent chaque jour de nouvelles privations, tout cela inutilement; au bout de quelques mois, il ne restait plus que les murs et une table, mais rien à mettre dessus. Ils en étaient réduits à mendier, mourir de faim, ou émigrer. Il avait déjà souvent pensé à ce dernier expédient, assez commun en Amérique, comme le seul remède aux situations désespérées, et la famille aurait émigré depuis longtemps sans l'espérance qu'elle nourrissait de voir le mystère éclairci, et son innocence reconnue. Enfin, il devint impossible de rester plus longtemps à Philadelphie; comme ils n'avaient pas de lourd bagage à transporter et pas plus de dettes qu'ils n'avaient de crédit depuis leur malheur, personne ne pouvait s'opposer à leur départ.

Ils s'embarquèrent dans un bateau, et allèrent s'établir à Norristown. Là comme ils étaient tous laborieux et obligés, l'abondance reentra bientôt chez eux; au lieu de regards froids et de propos insultants, les sourires et l'amitié de leurs nouveaux voisins vinrent compléter leur bonheur. Mais, hélas! ce bonheur ne devait pas être de longue durée. Un voyageur de Philadelphie, qui se rendait aux montagnes Bleues, passa par Norristown; il reconnut Sparks, et raconta l'histoire en le désignant comme un malfaiteur dangereux. Le bruit se répandit. La pauvre famille Sparks devint encore une famille de parias, et n'eut d'autre alternative que de quitter une ville dans laquelle, au moins, elle n'avait pas d'anciens amis à regretter.

Les voilà partis de nouveau; ils traversent les montagnes, et vont planter leur tente à Sunbury, dans la vallée de Susquehanna. Là ils eurent momentanément le même succès et les mêmes espérances, et se virent encore arracher le bonheur par la calomnie qui ne voulait leur laisser de repos dans aucun des Etats de l'Amérique.

Il est inutile de vous dire le noms de toutes les villes et de tous les villages où ils essayèrent de trouver le repos sans y réussir. Ils avaient déjà passé Pittsburg; ils poussaient péniblement à pied, encore plus vers l'ouest, quand, épuisés de fatigue, ils s'arrêtèrent sous un arbre, sur le plateau qui domine Middleton, et semblaient hésiter à y descendre pour faire un nouvel essai d'établissement. Toute la famille s'assit autour de Sparks, sur le gazon; tous gardaient un morne silence, et quand leurs yeux vinrent à se rencontrer, ils ne purent retenir leurs larmes. Amos, lui-même, cachant sa figure dans ses mains, donna un libre cours à ses sanglots; tous se rapprochèrent de lui, enlacés les uns dans les autres; les enfants pressaient leur père et leur mère dans une douce étreinte, essayant de consoler à leur tour ceux qui leur avaient allégé le poids des calamités dès l'aurore de la vie.

Enfin Amos, essayant ses larmes et jetant un regard d'amour sur ces êtres chéris: « La volonté de Dieu soit faite, dit-il; si nous ne pouvons nous dispenser de pleurer, au moins ne murmurons pas; et si nous sommes condamnés à errer en fugitifs sur cette terre, n'oublions jamais la divine promesse qui nous assure un refuge éternel là où les méchants ne peuvent persécuter, et où ceux qui sont fatigués trouvent le repos. Remercions Dieu des châtimens qu'il nous inflige. »

Pour dissiper la triste mélancolie qui dominait toute la famille, madame Sparks tira de sa poche un journal de Philadelphie, qu'un voyageur lui avait donné sur la route et se mit à leur lire l'article nouvelles diverses, car ils chérissaient toujours cette ville injuste qui les avait bannis. Tout à coup elle jeta les yeux sur un article; et la voix lui manqua; son émotion était si vive, qu'elle pouvait à peine respirer. Amos saisit le papier, et lut d'une voix saccadée : « Vol de la banque... Sparks n'est pas coupable... » Puis, maîtrisant les palpitations de son cœur, il lut à haute voix un long article écouté avidement par sa famille. Un malfaiteur condamné et exécuté à Albany avait confessé, parmi d'autres crimes, le vol de la banque de Philadelphie, avec des détails circonstanciés qui ne laissaient plus la possibilité de l'ombre du soupçon sur le serrurier. Tout était éclairci, une réaction s'était faite dans l'esprit public. On cherchait Sparks pour réparer l'injustice dont il avait été la victime. Mille contes absurdes circulaient sur son compte; les jour-

naux réentendaient de ses louanges; on racontait d'imagination leurs voyages et leurs souffrances; d'autres allaient jusqu'à annoncer la mort de toute la famille.

La résolution de Sparks fut bientôt prise. Il est revenu à Philadelphie, et les choses ont changé de face. Malgré sa répugnance, ses anciens amis l'ont pour ainsi dire forcé à poursuivre la banque en dommages-intérêts. Un avocat du premier ordre a voulu plaider sa cause pour l'honneur de la faire. Amos était trop heureux et trop bon chrétien pour vouloir se venger, mais on lui a persuadé que ce serait donner un exemple utile. Il a gagné le procès, et dix mille piastres (50,000 fr.) lui ont été adjugés. C'est en sortant du tribunal que vous l'avez rencontré porté en triomphe sur les épaules de ceux qui naguère le poursuivaient de leurs calomnies, et qui l'auraient vu pendre, il y a quelques années, avec autant d'enthousiasme qu'ils en mettent aujourd'hui à applaudir la justice tardive qui lui est enfin rendue.



CHRONIQUES ET LÉGENDES

DU MOYEN AGE.

COPERNIC (1).

(SUITE.)

Après avoir lu ce billet, Copernic éprouva une douleur profonde; il resta quelque temps absorbé dans ses rêveries. « Fuir, pensa-t-il; moi, fuir! ce serait lâcheté, ce serait m'avouer coupable... Et mon vieux Joseph? l'abandonner. Non, jamais!... O mon Dieu! ta sainte volonté soit faite! mais s'il faut une victime, ne frappe que moi, protège mon fidèle serviteur. Fatal aveuglement des hommes! de quoi m'accusent mes ennemis!... d'éclairer leur ignorance. O malheureux temps! misérable contrée! Ainsi toujours les faux savants, bouffis d'orgueil, obstinément attachés à

leurs vains préjugés, suivent l'aveugle routine de l'erreur, mille fois plus dangereuse que l'ignorance. Ils élèvent un concert d'anathèmes contre celui qui ose soulever le voile dont ils couvrent la vérité; ils persécutent quiconque vient porter le flambeau au milieu des ténèbres, à la faveur desquels ils règnent. Mais que peuvent-ils faire? malgré tous leurs efforts, la vérité triomphera, ma découverte me survivra en dépit de mes ennemis. »

Le front de Copernic avait retrouvé sa sérénité habituelle; il était résigné et semblait avoir pris la détermination d'attendre les événements.

Cependant la ville était dans la plus grande agitation. Des groupes sinistres parcouraient les rues, les sbires et les gardes entouraient le palais, le conseil était assemblé; de nombreuses arrestations avaient été faites, et, dans le nombre des prisonniers, se trouvaient le vieux Joseph Bertel et les étudiants Robert et Paul. On les accusait d'avoir participé à l'assassinat du duc. Nous les avons vus passer sous les fenêtres de l'appartement où Copernic était renfermé. Une populace effrénée le poursuivait de ses hurlements, et, dans sa rage insensée, voulait les décliner; car c'est

(1) Voy. numéro X, page 515.

ainsi que sont faites les masses. Pris individuellement, les hommes ne sont pas sanguinaires, mais ils sont avides d'émotions; réunis en foule, ils s'excitent les uns les autres. Qu'un ou deux énergumènes se trouvent dans une assemblée, leur voix rencontre des milliers d'échos. Ce n'est d'abord qu'un murmure; mais bientôt l'orage grossit, la foule s'enivre au bruit de ses propres clameurs, le délire s'empare de toutes les âmes, le besoin d'action enfante les crimes les plus atroces, et ces hommes d'une nature douce et tranquille deviennent bientôt cruels et furieux. L'histoire de tous les temps et de tous les peuples fourmille d'exemples de ces tourmentes populaires.

Les sbires avaient toutes les peines du monde à protéger leurs prisonniers; encore quelques instants, et la populace les arrachait de leurs mains.

Au détour d'une rue, le cortège rencontra une patrouille. L'officier qui la commandait demande quels sont les prisonniers; en apprenant leurs noms, il montra aux sbires l'ordre écrit de les lui remettre; puis s'adressant à la populace: «*Bolonais, dit-il, ces hommes sont innocents, les vrais coupables sont arrêtés. — Ou sont-ils?* » s'écria la foule. Et l'officier leur indiqua une direction opposée. Aussitôt les flots populaires s'y précipitèrent, et la rue, encombrée il n'y a qu'un instant, se trouve bientôt presque déserte. Le chef de la patrouille fait alors donner au vieux Joseph, et à ses deux compagnons, des armes et des casques semblables à celles des hommes qu'il commandait. «*A présent, dit-il, marchons, le temps presse.* » En entendant cette voix, Joseph Bartel crut reconnaître celle de... Mais retournons à Copernic.

Le conseil était dans la plus grande confusion; des ordres contraires se croisaient, de nombreux prisonniers étaient amenés et interrogés. Le professeur Robert, au milieu des scribes, présidait et cherchait à découvrir les auteurs du crime. Dans sa haine pour Copernic, il aurait voulu pouvoir l'en accuser; mais le moyen? il était prisonnier au moment de l'attentat. Au moins voulut-il l'en rendre complice; c'est pour cela qu'il avait fait arrêter tous ceux de ses amis que l'on avait pu saisir. Il espérait obtenir quelque aveu, quelque révélation qui pût l'amener à son but.

Quant à Copernic, il se promenait en long et en large dans son appartement, en proie à l'agitation et aux réflexions les plus pénibles; il ne voulait pas transiger avec ses principes, il ne voulait pas fuir. Mais ses deux vieilles cousines et sa petite nièce Sophie, fallait-il les rendre victimes de son obstination? Sa perplexité allait en augmentant par degrés dans ce combat intérieur de ses sentiments de vive tendresse avec le noble orgueil qu'excitait en lui l'amour de la science. Mais si la voix de sa conscience lui disait qu'il était innocent, il sentait qu'il était responsable du bonheur de sa famille; son cœur était ému, il commençait à fléchir, et il éprouvait un tremblement involontaire.

Tout à coup les portes s'ouvrent. Le capitaine de la garde lui ordonne de le suivre; des sbires saisissent violemment Copernic. Ventrainent et le font descendre par un escalier intérieur. «*Où me menez-vous?* demanda-t-il au capitaine. — Vous le saurez bientôt, » lui dit celui-ci d'une voix rude. Arrivés dans la cour, ils entrent dans un long corridor noir; des hommes tenaient à la main des torches allumées; les verrous, les chaînes et les serrures rouillées grincent; une porte ronde avec bruit sur ses gonds. On fait descendre au prisonnier un escalier humide et tortueux; au bas, se présente un nouveau corridor plus long encore

que le premier. «*Je vais mourir dans ces cachots, »* pensa Copernic. Il hésite un moment; puis, glissant dans la main de l'officier l'or qui avait été jeté dans sa somptueuse prison par son ami Battista, il essaye de le gagner. Mais le capitaine, tout en prenant l'or, redouble de rudesse, élève la voix de manière à être entendu des sbires, et répond qu'il remplira jusqu'au bout les ordres qu'il a reçus. Tout espoir de salut s'évanouit; Copernic reprend son calme ordinaire, et se laisse conduire en silence. Une grille s'ouvre; ils montent plusieurs degrés, et franchissent une porte lourde et massive. Un air plus vif se fait alors sentir; ils sont dans une rue écartée, une voiture les attendait. Le capitaine y monte avec son prisonnier; des cavaliers les escortent, et ils partent au grand trot. Dans un coin de la voiture était un homme enveloppé dans un manteau. Après une demi-heure de marche, une voix, dont le son fait tressaillir Copernic, lui dit: «*Enfin, mon ami, nous voici en sûreté; vous êtes sauvé!* — Jacques Battista! — Oui, mon ami, et le brave capitaine était d'accord avec nous. — Mais mes cousines, ma nièce, mon fidèle Joseph? — Vous allez les voir. Joseph fait partie de notre escorte, ainsi que Robert et Paul; vos cousines et votre nièce sont dans cette petite maison que vous voyez sur la route. — O mon ami! mon sauveur! comment acquitterai-je jamais ma dette envers vous? — Vous ne me devez rien: Bartola a tout fait. Désespérant de vaincre votre résistance, il nous a fourni les moyens de délivrer Joseph et vos amis, et de venir ensuite vous chercher. Quant à votre fuite, il l'avait concertée avec le bon capitaine qui est ici en face de vous. » Quelques instants après, la voiture s'arrêta. Copernic sera bientôt dans ses bras tous les êtres qu'il chérissait le plus au monde. Les trois femmes se placèrent dans la voiture, le capitaine monta à cheval, et les fugitifs s'éloignent au grand galop.

LE DAHLIA.

Charmante fleur, l'un des plus beaux ornements de nos jardins en automne! elle a été ainsi nommée en l'honneur du botaniste suédois André Dahl. Cette dénomination a rencontré quelque opposition, mais elle a fini par triompher.

Cette magnifique plante est originaire de l'Amérique méridionale; malgré sa beauté, elle avait à peine été remarquée jusqu'au milieu du dix-septième siècle, époque où les Espagnols commencent à y faire attention; encore ce ne fut que vers 1790 qu'elle fleurit à Madrid. Cavanilles en donna une description dans le premier volume d'un ouvrage qu'il publia en 1794. Il en envoya, en 1802, quelques plantes à Paris, et M. Thoinin les cultiva avec succès. — Les Anglais prétendent en avoir eu dès 1789. — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1802 ils n'en avaient pas, et en firent venir de Paris; on leur en envoya encore l'année suivante. Ils reçurent également des graines de Madrid en 1804; mais ils n'en surent rien faire, et ce ne fut qu'après la paix de 1814 que nous leur en envoyâmes de toutes les variétés de nuances que nous avions obtenues, et alors seulement ces fleurs furent connues et admirées des amateurs d'entre Manche.

Dès 1802, un peu après, M. Thoinin en avait publié en France une description avec des planches coloriées; il découvrit bientôt l'heureuse tendance du dahlia à prendre



Tad. di A. Bone et Cie.

FENELON.

toutes les couleurs et toutes les nuances, et il sut en profiter avec habileté. Aucune fleur n'offre un aussi grand nombre de variétés que celle-ci. Elle s'émaille tour à tour de toutes les riches teintes que Flore répand sur nos parterres. Par un heureux contraste, elle emprunte quelquefois la chaste nuance de la rose, cette reine des fleurs qui doit à son doux parfum d'avoir conservé le trône contesté par sa dangereuse rivale; elle dispute aussi, avec le pavot, l'éclat de ses teintes riches et profondes. — Comme la tulipe, elle marie avec grâce, elle harmonise avec un rare bonheur des couleurs diaprées, dont l'opposition relève encore le vif éclat; puis vous la voyez panachée comme l'aigillet à la douce senteur; enfin elle se métamorphose comme par enchantement. Quel dommage que le dahlia soit inodore! Que ne se balance-t-il gracieusement sur une tige flexible! Mais qui peut tout avoir? Il est parmi les fleurs ce qu'est le paon chez les oiseaux : — admirez leurs couleurs, ne regardez pas leurs pieds; à l'un ne demandez pas de parfum, ni à l'autre un gosier savant. Quoi qu'il en soit, le dahlia est une noble conquête de l'ancien monde sur le nouveau.

Si l'on sème la graine de bonne heure, on obtiendra des fleurs l'automne suivant. On accélère le résultat en la semant sur couche. Les racines se conservent facilement dans du sable placé dans une cave bien sèche. On peut les diviser en fendant le vieux pied, dont il faut que chaque plant conserve une portion. — C'est au mois d'avril qu'il est à propos de planter les vieilles racines; on ne laisse monter qu'une seule tige et l'on supprime tous les rejetons qui absorberaient la sève. Ces rejetons, ainsi que des boutures, viennent bien quand on les plante à l'ombre, et qu'ils sont abrités par un châssis en verre. On peut greffer les plus belles variétés sur des tiges ordinaires; il suffit de les couper en sifflet ou de les fendre, et de les lier ensemble en recouvrant la greffe d'une couche de terre glaise, avant de les mettre en pot dans du terreau; il est convenable ensuite d'enterrer les pots dans une bonne couche. La terre de bruyère empêche les excroissances, et augmente le nombre et la beauté des fleurs.

C'est, comme on le voit, une plante peu exigeante; au contraire, trop de soins la contrarie; c'est sans doute pour cela que les Anglais ont eu tant de peine à les faire réussir. Je me rappelle, à ce sujet, une anecdote qui m'a été racontée il y a quelques années, par un jardinier fleuriste des environs de Londres, dans un voyage que je fis alors en Angleterre. Il était fier de montrer à un Français ses serres et plusieurs belles plantes, et chaque fois il me disait : « En avez-vous d'aussi belles en France? » Il était fort étomé de recevoir une réponse affirmative. Je lui demandai, à mon tour, comment il se faisait qu'ils eussent en tant de peine à naturaliser le dahlia. « Oh! me répondit-il, *there you beat us* (vous nous battez en cela); mais, ajouta-t-il, c'est par excès de soin que nous avons manqué. » Un horticulteur cultivait sans succès des dahlias depuis plusieurs années; il les avait mis dans sa serre chaude, mais rien n'y faisait; ils dépérissaient en dépit de ses soins. A la fin, ennuyé de ces plantes rebelles, il les fit retirer de la serre, on elles occupaient un espace utile, et mit d'autres plantes à leur place. Les pauvres dahlias tombés en disgrâce furent relégués en pleine terre, dans un champ au bout de son jardin, et quelque temps après il vit, à son grand étonnement, qu'ils avaient repris vigueur, et portaient des fleurs magnifiques.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DU CLERGÉ DE FRANCE.

FÉNÉLON (1).

Les renommées qui ont pour base un mérite réel, loin de subir les ravages du temps, semblent au contraire revêtir un nouveau lustre à mesure que les années s'accroissent sur elles. Aussi bien sait-on que la rouille n'altère jamais les métaux riches, et que l'or trouvé dans les fouilles des antiques édifices conserve, au bout d'une longue suite de siècles, sa valeur intrinsèque et son éclat. L'illustration du génie et de la vertu est douée, comme on vient de le remarquer, d'un plus beau privilège. On ne peut la dénier au personnage dont le nom brille à la tête de cette faible esquisse, et aujourd'hui, mieux encore qu'au dix-septième siècle, le nom de Fénelon est entouré d'une rayonnante auréole.

François de Salignac de Lamoignon-Fénelon naquit au château de Fénelon en Périgord, le 6 août 1651. Son père, le comte de Lamoignon-Fénelon, n'oublia rien pour cultiver les heureuses dispositions que le jeune enfant manifestait dans un âge tendre. A douze ans, le latin et le grec étaient plus familiers à cet élève si précoce qu'on n'avait droit de l'attendre d'un âge aussi peu avancé. L'éducation publique succéda alors à celle qu'un précepteur avait si parfaitement éblouie. Il fit dans l'université de Cahors ses humanités et sa philosophie avec les plus grands succès. Paris reçut ensuite dans son collège du Plessis l'élève provincial qui devait illustrer cette maison; et des l'âge de quinze ans, Fénelon, qui avait à peine commencé ses études théologiques, y fit un sermon très-remarquable. Enfin le séminaire de Saint-Sulpice, qui venait à peine d'être inauguré, compta le jeune Fénelon parmi ses nombreux élèves, sous la direction du docte et vertueux Tronson. L'ambition du jeune séminariste commençait à se développer, mais c'était celle de saint Paul; il voulait partir pour le Canada, et s'y livrer à la conversion des sauvages. Il fallut toute l'autorité de son oncle, évêque de Sarlat, pour le ramener à Saint-Sulpice. Bientôt ordonné prêtre, l'abbé de Fénelon se livra avec ardeur aux fonctions du saint ministère pendant trois années.

En 1674, l'oncle l'appelle auprès de lui à Sarlat, et là encore, il faut user d'autorité pour l'empêcher de se livrer aux missions orientales; mais les instances du neveu deviennent si vives, que le prélat est comme forcé d'y consentir. Néanmoins la faible santé du jeune apôtre le retient dans nos climats; et alors, pour seconder son zèle, l'archevêque de Paris, François du Harlay, place l'abbé de Fénelon à la tête de la maison dite des Nouvelles Catholiques. Là, il pourra faire un grand bien en raffermissant dans la foi les femmes ou filles revenues du calvinisme. Les succès de son apostolat deviennent si éclatants, qu'on se résoudra plus tard à l'employer à la conversion des protestants du Poitou. En attendant, il occupe la place de supérieur de la susdite maison pendant dix ans.

(1. Nous suivons ici la vraie prononciation du nom de l'archevêque de Cambrai; il s'appelait Fenelon, et non point Fénelon, comme on l'écrit trop souvent.

Dans cet intervalle d'une existence assez obscure selon le monde, son oncle le marquis de Fénélon lui procura deux illustres connaissances : le duc de Beauvilliers et Bossuet. La révocation de l'édit de Nantes, en 1685 occasionna un envoi de missionnaires dans les provinces infectées de l'hérésie. La Saintonge et le Poitou éclèrent à Fénélon, sur la présentation de Bossuet. Le nouveau supérieur désigna comme ses collaborateurs l'abbé de Langeçon, le célèbre abbé Fleury, l'abbé Bertier, plus tard premier évêque de Blois, et l'abbé Milon, alors annuaire du roi et ensuite évêque de Condom. Dans les missions de ce genre, la force armée accompagnait les missionnaires ; Fénélon conjura Louis XIV d'éloigner tout appareil militaire. La foi catholique ne s'impose point, elle entre dans l'âme par la persuasion. Le roi lui permit de n'employer que cette dernière arme ; et avec elle seule, le missionnaire fit les plus belles conquêtes. Paris vit Fénélon, à son retour, reprendre son œuvre des *Nouvelles Catholiques*, et s'y consacrer avec une nouvelle ardeur. Deux ans se passent encore, et Fénélon, pendant ce temps, ne se montre pas à la cour. Toutefois il avait été question de lui donner l'évêché de Poitiers ou la coadjutorerie de la Rochelle ; mais une malveillance jalouse avait fait avorter ces projets. Les deux seuls livres qu'il ait publiés jusqu'à ce temps sont le *Traité de l'éducation des filles* et le *Ministère des pasteurs*. Le premier jouit encore d'une faveur non contestée.

Le moment est venu d'appeler à une haute charge le modeste supérieur des *Nouvelles Catholiques*. Le duc de Beauvilliers fut nommé gouverneur du duc de Bourgogne, petit-fils du roi. L'abbé de Fénélon fut choisi par le premier pour remplir les importantes fonctions de précepteur. Le voilà donc à cette cour qu'un secret pressentiment lui avait fait redouter. Avec de pareils maîtres, que ne devait-on point attendre d'un prince confié à leurs soins ! La France entière applaudit à des choix que le mérite seul avait dictés. Trop souvent la cabale des cours s'interposa dans des choix de cette nature. Fénélon était alors âgé de trente-huit ans ; mais une sagesse consommée avait dans lui perfectionné l'expérience des hommes et des choses. La faveur de sa position nouvelle ne pouvait lui faire prendre un funeste change ; car tout n'était pas fleurs et roses dans un poste semblable. Le caractère du jeune prince paraissait indomptable ; son orgueil était révoltant, sa volonté obstinée et inflexible, ses penchants à la colère fortement prononcés, son mépris pour les hommes humiliant à l'excès. Quelle tâche ! qu'il faudra d'habileté pour triompher de tant de défauts ! Il faudra des miracles de patience et de fermeté pour faire de cet élève un prince affable, doux, humain, modéré, humble, modeste. C'est le duc de Saint-Simon qui parle ainsi, et qui reconnaît dans les instituteurs le prodige qu'ils surent opérer dans cet enfant de huit ans. Le jeune prince se livrait-il à un accès de violente colère, le gouverneur et le précepteur, ainsi que les autres instituteurs secondaires, officiers et domestiques, observaient un profond silence. Nulle réponse à ses questions. Ses livres lui étaient retirés. On l'abandonnait à lui-même. Les réflexions, les regrets et les remords venaient alors assaillir le cœur du coupable ; bientôt il allait se jeter aux pieds du précepteur, et promettait de se faire désormais une juste violence. Mais sous le rapport des moyens intellectuels, le jeune duc de Bourgogne donnait les espérances les plus flatteuses. Fénélon, par une adroite direction, sut les mener à bien. A l'âge de treize ou quatorze ans, le duc de

Bourgogne avait une instruction supérieure à des adolescents de dix-huit ans dont l'éducation eût été aussi soignée. Nous ne parlons pas des frères de ce prince, les ducs d'Anjou et de Berri, dont Fénélon devint également précepteur.

Les *Fables* et les *Dialogues des morts*, composés pour l'éducation de son élève, ainsi que ses premiers ouvrages, méritèrent un fauteuil à l'auteur dans l'Académie française. Louis XIV semblait avoir oublié Fénélon dans la distribution des faveurs ; mais enfin, en 1694, le précepteur peu ambitieux fut nommé à l'abbaye de Saint-Valery ; le roi lit même entendre quelques excuses sur cette tardive rémunération. Bientôt néanmoins allait s'ouvrir pour Fénélon la carrière des honneurs ecclésiastiques : le riche archevêché de Cambrai lui fut donné le 4 février 1695. Bija pourtant un symptôme de défaveur s'était manifesté. Fénélon s'était montré partisan de la fameuse madame Guyon, dont le système de spiritualité chrétienne ne semblait pas d'une sévère orthodoxie. Bossuet avait toutefois voulu se faire honneur de serrer le nouvel archevêque, quoique, d'autre part, il eût manifesté son improbation contre Fénélon au sujet de cette doctrine. Le nouveau prélat commença son apostolat par une preuve de désintéressement, en abdiquant l'abbaye de Saint-Valery. Ce ne fut même qu'avec peine qu'il accepta l'archevêché de Cambrai, en objectant au roi l'obligation de la résidence qui ne pouvait se concilier avec les fonctions de précepteur. Louis XIV permit à Fénélon de passer neuf mois de l'année dans son diocèse, se contentant des trois autres mois pour la direction immédiate des études de son petit-fils. « Pendant les neuf mois de votre absence, lui disait le monarque, vous surveillerez de Cambrai cette éducation, comme si vous étiez à Versailles. » Ajoutons que de bien dignes coadjuteurs étaient associés à la sollicitude du précepteur principal ; il suffit de nommer les abbés de Beaumont, Fleury et de Langeçon.

Ici commence une ére des plus malheureuses pour l'illustre archevêque de Cambrai. Nous ne pouvons avoir le dessein d'entrer dans cette grave discussion, si pénible pour le cœur tendre et aimant de Fénélon. Deux antagonistes d'un rare mérite vont se mesurer dans cette arène. L'archevêque de Cambrai fait paraître un livre sous le titre de *Maximes des saints*. Il y justifiait, en partie, la doctrine de madame Guyon. Bossuet combat Fénélon. La cour est divisée en deux partis. L'évêque de Meaux pousse vivement son adversaire ; Fénélon se défend avec douceur. La cause est portée à Rome ; Louis XIV et madame de Maintenon ne peuvent dissimuler leur désir de voir le pape condamner l'archevêque de Cambrai. Enfin, après le plus sérieux et le plus long examen, l'œuvre de Fénélon est condamnée. Bossuet triomphe ; mais, disons-le sans aucune prévention, cette victoire du grand évêque de Meaux n'est pas le plus beau fleuron de sa couronne. Ce n'est pas que les vingt-trois propositions extraites du livre de Fénélon ne fussent justement condamnées par le juge suprême de la foi ; mais c'est qu'il y eut dans la poursuite de cette affaire non point un zèle calme et louable pour la vérité, mais une irritation de cabale peu honorable pour Bossuet, et principalement pour les promoteurs de ce dernier en cour de Rome. Il suffit de nommer l'abbé Bossuet neveu, qui s'avisait de traiter Fénélon de *bête féroce*. Quelles expressions pouvions-nous maintenant employer pour signaler la soumission de l'archevêque au jugement du pape Innocent XII ? Bès que Fénélon est informé de l'arrêt, il monte lui-même en

chaire pour le publier à ses diocésains. Sa plume a pu errer, mais son cœur ne fut jamais coupable. Il défend à son peuple de lire et de garder son livre. Pierre a parlé par la bouche du souverain pontife, et Fénélon y reconnaît la voix de Jésus-Christ. Il écrit à son juge pour lui témoigner la soumission la plus profonde. Mais le pape, en condamnant l'archevêque de Cambrai, et avant de recevoir une réponse de désaveu, avait appelé le *coupable* un très-pieux, très-saint et très-docte prélat (*un piissimo, santissimo, dottissimo vescovo*). Ainsi une pareille défaite, loin de l'amoindrir, exalta au contraire le noble vaincu. Déjà, avant l'arrêt du souverain pontife, Louis XIV, poussé par l'indigne cabale, avait destitué Fénélon de sa charge de précepteur; ses amis avaient été enveloppés dans la même disgrâce. La défaveur royale était le salaire du prodige opéré sur le caractère du jeune prince par la sagesse parfaite de ses inestimables instituteurs!

De nouvelles épreuves étaient réservées à Fénélon; c'est toujours son amour du bien qui les lui suscite. Il avait composé pour son auguste élève un admirable ouvrage que tout le monde connaît; nous n'aurions pas besoin de nommer le *Télémaque*. Un infidèle domestique, après en avoir fait circuler quelques copies, et encouragé par les éloges donnés à cette gracieuse composition, vendit le manuscrit à un libraire. Le *Télémaque* fut imprimé sans nom d'auteur. Le succès en fut prodigieux dans toute l'Europe. On est bientôt instruit que c'est une production de l'archevêque de Cambrai. La malveillance et la jalousie insinuent au roi que ce livre est une satire perpétuelle de sa personne et de son gouvernement; madame de Maintenon confirme le roi dans cette prévention calomnieuse. Vaine-

ment l'archevêque se disculpe et proteste de son respect pour le monarque, en repoussant une aussi outrageante imputation, Fénélon n'en est pas moins de plus en plus en disgrâce: il reste *exilé* dans son diocèse. C'est le langage du monde, qui ne voit de bonheur qu'à la cour et par la cour. Un prélat comme Fénélon ne se considère pas comme un *exilé* au sein de sa famille. Cette longue défaveur est pour son vaste diocèse un immense bien. Qui pourrait raconter toutes les merveilles de son apostolat? Il se venge en chrétien par un dévouement sans bornes à son prince et à son pays; un seul trait entre mille suffira. La garnison de Saint-Omer, en 1708, s'était soulevée, parce que, dans l'impossibilité de nourrir les soldats, le gouvernement épuisé les abandonnait à la plus désolante pénurie. L'évêque de Saint-Omer, qui avait montré tant d'acharnement contre Fénélon dans la fameuse affaire du livre des *Maximes*, ne fit point preuve de générosité dans cette circonstance; sa bourse resta fermée dans un moment aussi critique. Fénélon se dépouilla de tout l'argent qu'il possédait, en empruntant de toutes parts sur des billets signés de lui, fait passer ce trésor à Saint-Omer, et la troupe, enfin arrachée aux horreurs de la famine, rentre dans l'obéissance. Tel était cet archevêque *séductueux* que Louis XIV repoussait de sa présence!

L'auguste élève, que l'on avait voulu détacher de son amour pour son digne précepteur, conserva néanmoins avec délices l'affection filiale qu'il lui avait vouée. Mais que de précautions minutieuses furent obligés de prendre le duc de Bourgogne et Fénélon pour entretenir une assidue correspondance! Combien celle-ci honore surtout la mémoire du précepteur et de l'élève! Croirait-on, si l'histoire



n'était là, qu'une courte entrevue ne leur fut point permise, pendant le séjour du prince en Flandre durant plusieurs mois, si ce n'est en présence des officiers et des magistrats de la ville de Cambrai? En se séparant au bout de quelques instants de cette entrevue gênée (Fénélon et son élève ne s'étaient pas vus depuis cinq ans), le prince, élevant à dessein la voix, dit à l'archevêque: « Je sais ce que je vous

« dois, vous savez ce que je vous suis. » Les lettres réciproques du duc de Bourgogne et de Fénélon montrent jusqu'à quel point la confiance du premier était absolue, et la tendresse du second profonde et éclairée. Il est vraiment désolant qu'à la mort du prince, Louis XIV ait pris lui-même le déplorable soin de livrer aux flammes toutes les lettres qui se trouvent dans les papiers du défunt; ce

qui en est providentiellement échappé fera toujours regretter avec amertume une aussi précieuse correspondance.

Reposons-nous quelques instants sur la vie intime de l'archevêque de Cambrai, dans son palais et au milieu de ses diocésains. Il y vivait d'une manière calme et réglée. Comme dès sa jeunesse il avait contracté la salutaire habitude de se lever de grand matin, il la conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il n'omettait jamais de célébrer le saint sacrifice dans sa chapelle, et chaque samedi dans sa métropole; en ce jour, son confessionnal était ouvert indistinctement à tous ceux qui s'y présentaient. Son dîner à midi, selon l'usage du temps, était servi avec magnificence; mais celle-ci n'était qu'un devoir de sa haute position; personnellement il était d'une sobriété que l'on pourrait appeler excessive; c'est à elle que l'on attribuait son extrême maigreur. Sa table, qui comptait habituellement quatorze ou quinze convives, laissait à tout le monde une douce liberté: point de gêne, mais toujours un entretien paisible, des manières aisées et nobles. Fénelon ne parlait jamais qu'à son tour. Une heure d'entretien au salon complétait cette époque de la journée, et encore en employait-il une partie à la signature de diverses expéditions, sans gêner le moins du monde les douceurs de l'entretien.

PETITES MORALES.

LA PETITE PROVENCE

DU JARDIN DES TOULÈMES.

Un rayon de soleil qui ne saurait encore
Ramenner les prés ni les bois
Vous appelle au jardin que le luxe décore,
Et presque sous les yeux des rois.
Mais que vous font, enfants, les grands revêtus
De l'éclat d'un vain appareil?
Que vous font ces palais, ces marbres, ces statues?
Vous ne voulez que le soleil.
Vous ne connaissez pas les finesstes chimères
Qui sous le dais viennent peser;
Vous n'avez ni regrets, ni soucis que vos mères
Ne puissent guérir d'un baiser.
Vous n'avez à souffrir, à venger nul outrage,
Nuls droits perdus à ressaisir,
Et vous êtes encor libres: car, à votre âge,
La liberté, c'est le plaisir.
Livrez-vous à vos jeux! qu'ils servent de contrastes
A ces fêtes qu'on aime ici.
Riez, chantez, dansez; ces lieux sont assez vastes
Pour le bonheur et le souci
Vous allez croire, enfants, et devenir esclaves,
Si vous évitez le cerueil,
Et vos pieds fatigués traîneront les entraves
De l'avarice et de l'orgueil;
Toutes les passions en vos cœurs déchaînées
Ne vous quitteront que bien tard;
Et pour ces lieux charnants, durant longues années,
Vous n'aurez pas un seul regard
Mais quand le temps, vainqueur de votre résistance,
De vos ans marquera le soir,
Attablés, impuissants, ramenés à l'enfance,

Vous y reviendrez vous asseoir:
Vous y retrouverez l'innocente mémoire
D'un bonheur perdu pour toujours:
Vous leur demanderez, non pas l'or ni la gloire,
Mais le soleil de vos beaux jours.

MAXIME D'UN SAGE.

Chaque jour est un bien que du ciel je reçois.
Je joins aujourd'hui de celui qu'il me donne:
Il n'appartient pas plus à moi qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

Le sage Zénon disait que la nature nous a donné deux oreilles et une seule langue, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.

Personne, avant Scarron, gendre de Sylla, ne porta de bagues chez les Romains; les premières qui se firent furent en fer poli.

ORIGINE

DES COMPLIMENTS QUE L'ON FAIT AUX GENS QUI ÉTERNUENT.

La coutume de saluer les gens qui éternuent est très-ancienne et très-répondue. La fable nous dit que Prométhée, ayant formé le premier homme, déroba du feu du ciel, l'emporta dans un petit facon qu'il mit sous le nez de la statue pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans toutes les veines, et le premier signe de vie que donna ce nouvel être fut d'éternuer. Prométhée, ravi de ce mouvement, s'écria aussitôt: « Que les dieux te protègent! » Ce souhait fit sur l'homme une telle impression, qu'il s'en servit toujours dans la même occasion, et le fit passer à sa postérité.

FABLE.

Trêve de propos, finissez!
Pour me servir vous êtes faites,
Dit, certain soir, la chandelle aux mouchettes,
Et je vous fuis chasser, si vous n'obéissez.
Assez nettement je m'explique!
C'est entendu, je crois?... Mouchettes sans réplique
Humblement de s'en approcher,
Et de l'éteindre au lieu de la moucher.
Qui se montre impérieux maître
Dans son valet n'aura qu'un traître

LA RAISON ET LA DOUCEUR.

Le langage de la raison, s'il n'est point exprimé avec douceur, manque souvent son but, parce qu'il est sans effet sur l'esprit, faute d'avoir touché le cœur; le langage de la douceur, sans le secours de la raison, parvient rarement à persuader; il peut émonvoir le cœur, mais il n'a pas ce qu'il faut pour convaincre l'esprit. Que vos paroles soient donc en même temps empreintes de raison et de douceur; elles pénétreront l'esprit et le cœur; elles seront irrésistibles, même aux sophismes de l'orgueil et des préjugés.

LE LIVRE DES FAMILLES

OU
JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 12. — 1^{er} Volume.

1^{er} Octobre 1845.

LE MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.



SAINT DENYS

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

L'histoire a couronné d'une glorieuse aureole les législateurs des empires ; leur nom sera toujours prononcé avec honneur dans les générations les plus reculées. Qui oserait refuser cette belle prérogative à ces compérorants pacifiques accourus des plages lointaines vers des populations barbares pour les civiliser par la croix ? Telle fut la généreuse mission confiée par le pontife de Rome aux saints Denys, Rustique et Eluthère, dont l'Eglise de Paris, en particulier, célèbre au 9 octobre la solennelle festivité. Pourquoi, plutôt sur les rives de la Seine que partout ailleurs, le nom de ces illustres apôtres est-il un objet de pompe religieuse ? Voici ce que rapporte l'histoire de l'Eglise gallicane à ce sujet.

La partie méridionale des Gaules recut le bienfait de la foi chrétienne dès les premiers siècles. S'il faut en croire certains auteurs, saint Luc et saint Crescent, disciples de saint Paul, auraient évangélisé Marseille et ses alentours.

Une tradition constante dans ces contrées fait occuper le siège épiscopal de cette dernière ville par saint Lazare, que Notre-Seigneur avait ressuscité. Il est certain d'ailleurs que les villes de Lyon et de Vienne étaient chrétiennes dès le second siècle, car l'histoire de leurs martyrs, en 177, le démontre surabondamment. Le centre et le nord des Gaules devaient prendre part au bienfait de la foi. La sollicitude apostolique du pape, vers le milieu du troisième siècle, leur procura le bonheur d'y participer, par une mission qui fut confiée à sept évêques. Voici leurs noms : saint Trophime d'Arles, saint Gatien de Tours, saint Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Denys de Paris, saint Austremoine de Clermont et saint Martial de Limoges. Chacun de ces missionnaires, après avoir converti au christianisme la ville qui fut le premier but de leur zèle, étendit le règne de Jésus-Christ sur les autres cités et bourgades voisines. C'est ainsi que saint Denys ne se contenta point de conquérir à la foi la ville de Paris ; les églises de Chartres, de Meaux, de Sens et de plusieurs autres contrées du nord-est des Gaules lui furent redevables de leur établissement.

Paris n'occupait, à cette époque, que l'île connue sous le nom de Cité. Quelques habitations s'élevaient au midi de cette île, au pied de la montagne Sainte-Geneviève, et formaient dans une sorte de faubourg à cette capitale alors encore dans son berceau. A l'endroit où s'élève aujourd'hui la métropole, Notre-Dame, était un temple dédié aux impures divinités que l'Égypte avait transmises aux Romains, et que ceux-ci avaient importées dans les Gaules par eux conquises. Quels efforts de zèle ne faudra-t-il pas pour arracher à ce peuple abruti le vil objet de son adoration, et lui faire accepter des dogmes et une morale en opposition si directe avec leur abominable croyance? Saint Denys le tenta, et il y réussit. Les miracles qu'il opéra démontrèrent invinciblement la vérité de ses paroles. Bientôt une église se forma; saint Denys en est l'évêque; saint Rustique, prêtre, et saint Eleuthère, diacre, composent avec le prélat cette cathédrale naissante. Le temple des idoles est abattu, et sur ses ruines s'élève, en l'honneur de saint Etienne, premier martyr, une église chrétienne. Plus tard, lorsqu'un édifice plus somptueux remplacera la modeste église, on le placera sous le vocable de Marie.

Ce n'est donc point en vain que saint Denys et ses compagnons ont arrosé de leurs sueurs cette terre qui se présentait d'abord comme très-ingrate et inféconde. Mais, de même que les apôtres de Jésus-Christ ont dû arroser aussi de leur sang la semence de la divine parole pour qu'elle fructifiât, de même aussi ces nouveaux apôtres, envoyés par le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, devront fertiliser de leur sang la même semence. Maximilien-Hercule était alors à la tête de l'empire romain. Effrayé des immenses progrès du christianisme dans les Gaules, qui n'en étaient alors qu'une province, il envoya des ordres sévères au gouverneur de cette dernière. Fescenninus ou Sisinnius, digne délégué de l'empereur romain, fait jeter dans un cachot le saint évêque et ses deux acolytes; il essaye d'ébranler leur foi par les plus terribles menaces; mais une apostasie ne saurait souiller des cœurs aussi dévoués à la vérité. Lassé d'une constance qui est à l'épreuve de tous les genres de supplice, Sisinnius ordonne que les trois confesseurs soient décapités. Afin de dérober à la vénération des chrétiens ces précieuses détonnelles, Sisinnius ordonne qu'on les jette dans la Seine; mais une pieuse femme, nommé Catulla, parvient à retirer les trois corps, et leur donne une décente sépulture.

Telle est succinctement l'histoire de la prédication et du martyre des saints Denys, Rustique et Eleuthère.

Il y aurait maintenant bien des discussions à établir sur l'époque de la mission de saint Denys, sur son identité avec l'Aréopagite, sur le lieu même où les martyrs reçurent la mort. Un livre ou journal tel que celui-ci ne saurait admettre des dissertations scientifiques et abstruses sur des questions de cette nature, quelques mots suffiront.

L'opinion qui veut que saint Denys l'Aréopagite ait été premier évêque de Paris place nécessairement l'arrivée de ce pontife apôtre à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Qu'était l'Aréopagite? C'était un des juges d'Athènes qui, au moment où saint Paul prêchait dans le prétoire de ce tribunal, se convertit à la foi et devint premier évêque de cette ville. Il faudra, dans ce cas, que saint Denys l'Aréopagite ait quitté la brillante capitale de la Grèce et l'église qu'il y avait fondée pour venir chercher au milieu des sombres et brumeuses forêts des Gaules la chétive cité des Parisiens. Mais en lui-même le fait n'a rien d'interrogeable,

car les missionnaires de l'Évangile ne redoutent ni les périls ni les fatigues des longs voyages. Il s'agit seulement d'une lacune très-considérable qui va exister dans la succession des évêques de Paris. En admettant que saint Denys l'Aréopagite ait été martyrisé dans cette dernière ville, au commencement du deuxième siècle, quels furent ses successeurs jusqu'à la fin du troisième? Au surplus, avait le moine Hilduin, abbé de Saint-Denis, près Paris, qui écrivait en 814, personne autre n'avait regardé l'Aréopagite comme premier évêque de Paris. La vie de saint Denys, écrite en l'an 750, se conforme à saint Grégoire de Tours, qui nous montre les sept évêques dont nous avons plus haut donné les noms, arrivant en France au milieu du troisième siècle. Tous ces missionnaires étaient d'origine grecque, ainsi que l'indique leur nom; mais ce n'est point une raison pour faire de saint Denys d'Athènes le même personnage que celui de Paris.

En quel endroit reçurent la mort les trois saints confesseurs? Selon l'opinion la plus probable, c'est sur une montagne qui domine Paris, et que l'on appelle, pour cette raison, le *Mont-Martre*, c'est-à-dire, le Mont des Martyrs. Il est vrai que, selon quelques auteurs, Montmartre n'aurait ce nom que parce qu'on y honorait autrefois le dieu Mars; mais, selon d'autres, le dieu Mercure y avait un temple, et le lieu s'appelait, pour cette raison, *Mont-Mercure*. Toutes ces opinions ne peuvent se soutenir en présence d'un fait; c'est que dans la vie de saint Denys, sous le règne de Charles le Chauve, la montagne est nommée *Mons Martyrum*, le Mont des Martyrs. Aujourd'hui encore la barrière qui y conduit porte ce nom, qui n'a pas dégénéré comme celui de Montmartre. Terminons l'examen de ce point d'étymologie en disant que, d'après la règle des locutions françaises, si le nom de ce monticule lui venait de Mars, on dirait nécessairement *Montmarte*. En prononçant et en écrivant *Montmartre*, l'avant-dernière lettre du mot accuse l'origine chrétienne de ce nom. C'est donc là, ou du moins au pied de cette montagne, que les trois illustres apôtres de Paris scellèrent de leur sang la foi qu'ils y avaient prêchée. Leur supplice, loin de nuire à la propagation du christianisme, lui imprima au contraire une vigueur nouvelle, et quelques années après la mort des saints confesseurs, il n'existait plus sur le sol de Lutèce aucun vestige d'idolâtrie. Ainsi s'élevait sur une sanglante base ce bel édifice de l'Église de Paris, qui devait briller comme un soleil au milieu des autres chrétientés du royaume des Francs. Ce qui semblait devoir empêcher le développement du mystérieux germe en est, au contraire, le principe d'accroissement. Tant il est vrai, comme on ne saurait trop le redire, que dans le christianisme le progrès se trouve dans ce qui, partout ailleurs, n'est que la déchéance et la ruine!

Interrogeons maintenant la suite de la tradition. Elle nous apprend qu'une dame pieuse, après avoir retiré les corps de la Seine, où la rage païenne les avait jetés, leur procura une sépulture, ainsi que nous l'avons déjà dit. Le lieu de cette sépulture fut un hameau distant d'une lieue de la montagne où l'exécution s'était faite. Il portait le nom de *Catolacum*. Bientôt une chapelle fut élevée sur ces précieuses reliques. Les populations s'y rendaient pour implorer la puissante intercession des trois martyrs. Cette affluence incessante obligea les habitants du village à augmenter les bâtiments destinés à héberger les nombreux pèlerins. Au neuvième siècle, c'était déjà une ville entourée de murailles; son vieux nom de *Catolacum* avait

disparu pour faire place à celui de saint Denys, le premier des trois martyrs; mais avant cette époque le roi Dagobert avait remplacé la première chapelle par une riche basilique. Celle-ci fut dédiée le 24 février 653. L'histoire de cette dédicace est trop intéressante pour en frustrer nos lecteurs.

Dès la veille, une multitude innombrable s'était rendue à *Catolacum* pour assister à cette imposante cérémonie. Plusieurs fideles eussent désiré de passer la nuit en priant dans le nouveau temple; mais une mesure générale fut adoptée, d'après laquelle il fut défendu à qui que ce fût d'y pénétrer avant le matin du jour même de la dédicace. Un seul parvint à déjouer toute la vigilance des gardiens : c'était un lépreux qui s'était caché dans une obscure chapelle. Ecoutez l'historien Doublet : « Ce lépreux vit une « brillante clarté qui pénétrait par une des fenêtres et « remplissait toute l'église de splendeur, et ensuite de « lumière, notre sauveur et rédempteur Jésus-Christ, revêtu d'habits sacerdotaux et pontificaux, accompagné des « grands apôtres saint Pierre et saint Paul, et aussi du « glorieux apôtre saint Denys et ses compagnons saint « Rustique et saint Eleuthère, lesquels lui ministraient, et « pareillement d'une troupe de saints, saintes et d'anges, « lequel conserra de sa divine main, et dédia de sa sacrée « bouche, fit les cérémonies accoutumées, chemina processionnellement tout à l'entour, suivi des apôtres et « saints, arrosa le pavé d'eau bénite, imprima avec de « l'huile céleste, es parois et murailles, les marques et « caractères de consécration et dédicace. »

Pendant que le cérémonial s'exécutait d'une manière aussi merveilleuse, Jésus-Christ découvrit le lépreux et lui ordonna de « faire entendre au roi Dagobert, aux prélats et grands rassemblés pres de lui, ce qu'il avait vu, et « qu'il n'était plus besoin de dédier et de consacrer cette « église. — Comment, dit le lépreux, pourrai-je avoir accès « auprès du roi ? — Lors Jésus-Christ, prenant ce pauvre « infecté par le haut de la tête, lui ôta toute cette peau « convertie de lèpre, et la jeta contre la paroi où elle demeura attachée, représentant le visage et la face d'où « elle était sortie, le malade demeurant sain et net, et sa « chair aussi belle et plus que celle d'un jeuneveau. »

Le lépreux eut une audience de Dagobert. Ce prince aussitôt partit de son palais de Clichy, courut à Saint-Denis, et reconnut la vérité du fait extraordinaire qui lui avait été raconté; il fit transporter aussitôt les corps des saints martyrs dans la nouvelle église, lui donna pour son entretien plusieurs riches domaines, l'embellit magnifiquement, y plaça des religieux chargés d'en faire le service, et leur conféra les plus beaux privilèges. En 658, le corps de Dagobert, mort en cette année, fut déposé dans la basilique édifiée et enrichie par ses soins. C'est ce prince qui commence la longue série de ses successeurs qui ont été presque tous inhumés dans les cryptes de Saint-Denis.

Ici maintenant se présente le récit d'une horrible et lamentable profanation qui, sous le regne de la *Terreur* révolutionnaire fit frémir ceux qui avaient encore du moins conservé quelques vestiges de l'antique respect pour l'asile des morts; il appartenait aux moustres qui avaient conduit un roi à l'échafaud de surpasser en barbarie sauvage, non-seulement les païens, mais les plus stupides peuplades de l'Amérique. L'auteur de la partie religieuse du *Livre des familles*, l'abbé Pascal, qui en a en même temps la direction, ose espérer que ses lecteurs liront avec indulgence les strophes suivantes qu'il composa en mai 1850 (il prie

de remarquer l'époque), sous le titre de : *la Basilique de Saint-Denis*; elles furent imprimées et publiées dans le susdit mois de ladite année. Quelques notes explicatives suivront le texte, et fourniront de nouveaux détails sur le sujet qui nous occupe.

Sur des bords désolés, sur des plages stériles,
Où florissaient jadis cent opulentes villes,
S'il porte un regard curieux,
Immobile d'effroi, le voyageur soupire...
Ainsi, dit-il, le temps du plus brillant empire
Efface l'éclat radioux.

Un jour, vers une plaine en souvenirs féconde,
Triste, je dirigeais ma course vagabonde;
Saint-Denis m'ouvre ses tombeaux...
Les pleurs vinrent mouiller ma tremblante paupière;
Je foulais sous mes pas la royale poussière
Des monarques et des héros.

C'est donc là, me disais-je, où, pâle souveraine,
La mort des froids débris de la splendeur humaine
Reçoit les tributs solennels.
Là, sous ces noirs caveaux dormant dans le silence,
L'ères de leurs sujets, ces rois à qui la France
Voua ses regrets éternels.

Je frémis de respect sous ces voûtes gothiques,
De la foi des Français monuments magnifiques;
Ces marbres rongés par les ans
M'apparaissent empreints de dix siècles de gloire,
Et de ces murs sacrés interrogeant l'histoire,
Je crois entendre ces accents.

Du pontife martyr, dont la douce éloquence
Sous l'empire du Christ a subjugué la France,
Ce lieu recut les ossements.
De ces bords fortunés la vierge tutélaire ¹,
L'humide fille des champs, de ce grand sanctuaire
Posa les premiers fondements.

Sicambre dont Clotilde adoucit la rudesse ²,
De ce temple nouveau la jeune foi s'empresse
D'accroître la sainte splendeur.
Gloire à toi, de Clovis noble et pieuse race ³ !
Honneur à toi surtout dont le nom seul retrace
Et les vertus et la grandeur ⁴.

Sous ces voûtes brilla l'invincible oriflamme ⁵,
Qui des preux chevaliers sans peur comme sans blâme
Guidoit le courage indompté.
Les bras encor fumants de mille funérailles,
Ils venaient sur l'autel du vrai dieu des batailles
Déposer leur mâle fierté.

Saint, illustre abbé, tuteur de la couronne ⁶;
Si le sceptre des rois d'un noble éclat rayonne,
Placé dans tes babines mous,
Ce temple encor bénit ta mémoire immortelle;
Ton cœur pour le Très-Haut brûlait du même zèle
Que pour le bonheur des humains.

L'apôtre des Gaulois vit les monarques même,
Sur ses restes sacrés posant leur diadème,
Implorer son puissant secours.
Sur leur règne invoquant la céleste clémence,
Protecteur de nos lois ! tu pris pour la France,
Et le ciel l'exauçait toujours.

Non, la mort ne pouvait de ta suite poussière
Séparer ces grands rois; quand sa faux meurtrière
Faisait leurs sceptres passagers,
Tes cenotres protégeaient leurs pompes mausolées;
Qu'avaient à rebouter leurs ombres consolées ? ...
Le sépulcre a-t-il ses dangers ? ...

A ces mots, de sa voix suspendant l'harmonie,
L'histoire folle d'un grand crime affreuse ignominie !
Reculé de frémissement.
Je crois voir chanceler les superbes portiques,
S'entreouvrir ses caveaux, de ses voûtes antiques
Sortir un long gémissement ...

Jour maudit, jour fatal où la hache indumée,
Teinte du sang d'un roi, frappe une auguste reine !
O sedit ! vola ton éclat !
Ciel ! où court cette horde au massacre aguerrie ?
Barbares, venez vous effrayer ma patrie
D'un plus sacrilège attentat ?

Répudiez des rois et le sceptre et la gloire,
Régicides tribuns ! du moins que leur mémoire
Échappe à vos bras destructeurs ...
Le croira-t-on ? la mort, ô honte de mon âge !
N'a pu les dérober à l'infamale rage
De ces tigre législateurs.

Le forfait se consume, et ces dieux de la terre
Dont les bras tant de fois ont fêté le tonnerre
Sont exilés de leurs tombeaux
Ils gisent sans honneur étendus sur l'arène ...
Mais du fond du cercueil l'ombre du grand Turenne
A glacé d'effroi ces boureaux ⁸.

Eh quoi ! du Béarnais la cendre est profanée !
O Béni, de ses mains cette horde effrénée
Contraire ton bronze chréri ? ...
De ce perdue amour, princes, craignez l'hommage;
Louis fut adoré ⁹... mais... voulons cette image,
Ciel, protège le sang d'Henri ! ...

Le crime avait lassé cette horde maudite,
Quand des tyrans du jour trop digne satellite
Un Vandale élève sa voix :
« Asile trop impur d'une caste exécrable,
« Cette enceinte à mes yeux fut encore coupable
« D'accueillir les cendres des rois. »

Ces mots ont ruiné leur fureur expirante,
Sainte Stou, gémis ! la hache étincelante
Mutilé l'air de ton autel
Que devant respecter la tombe sanguinaire ?
Dieu n'est qu'un nom... le ciel un trône imaginaire...
La mort un néant éternel ¹⁰

O sacré monument ! pleure la gloire éteinte ;
Resteras-tu toujours, majestueuse enceinte,
Triste veuve de tes hommes ?
Le crime est passager; Dieu souffle sur l'ouage,
Et la paix de retour avec Louis le Sage ¹²
Viendra consoler les douleurs.

Il a brillé ce jour, tu lévis son arcure,
Auguste basilique, et la voûte sonore
Reclut le cortège du deuil ¹³,
Et ce peuple de rois, de sa tombe première
Beaucoup et les débris, a tronqué la prière,
Toujours fidèle à leur cercueil

Fallût-il qu'un poignard rouvrit ces catacombes ¹⁴ ? ...
Qu'un parricide affreux, dans ces nouvelles tombes,
Portât l'épouvante et l'horreur ?
Dors près du grand Henri, dans ce funèbre asile,
O prince infortuné ! de ta cendre fertile
Nous naquit un consolateur ¹⁵.

Des royales douleurs pieux dépositaires,
Ministres du Très-Haut, de nos vœux tributaires
Offrez à Dieu le pur encens ¹⁶.
Qu'à jamais de ces lieux l'impétée harmonie
Ne vienne profaner la touchante harmonie
De vos religieux accents.

NOTES HISTORIQUES

SUR DIVERS PASSAGES DE CETTE PIÈCE.

¹ La célèbre vierge de Nanterre, sainte Geneviève, montra le plus grand zèle pour la construction de la première basilique de Saint-Denis.

² Clovis, le premier roi chrétien, se distingua après sa conversion par son pieux empressement à embellir le sanctuaire où reposaient les restes des trois apôtres de Paris.

³ Nous avons déjà dit ce que fit Dagobert. Celui-ci fut imité par d'autres princes issus du même sang.

⁴ Charlemagne, cent vingt ans après la miraculeuse dédicace que nous avons rapportée, voulut qu'on procédât avec pompe à une cérémonie de ce genre, pour consacrer une nouvelle basilique que son prédécesseur Pepin avait élevée sur les ruines de celle de Dagobert. Cette dédicace eut lieu le 7 février 775.

⁵ L'orfiflamme, ou plutôt *aureiflamme*, était un petit drapeau rouge dont le bas était découpé en trois pointes terminées par des houppes de soie verte. Il était attaché, en forme de bannière, au bout d'une lance dont le bâton était recouvert de lames de cuir doré. Quand la guerre était déclarée, on allait en grande pompe chercher dans l'église de Saint-Denis ce drapeau, que l'on regardait comme un gage assuré de la victoire. Après la guerre, le drapeau était remis en sa place, suspendu sur le tombeau de saint Denis et de ses compagnons.

⁶ Suger, voyant que l'église bâtie par Pepin et Charlemagne n'était pas assez vaste pour contenir la foule des fidèles, la fit partiellement démolir. C'est à cet illustre abbé, qui gouverna, comme on sait, le royaume avec beaucoup de sagesse, que cette église est redevable de son portail et de ses tours. Cet abbé fit dédier la basilique agrandie le dimanche 11 juin 1144.

⁷ Le jour même où la reine Marie-Antoinette fut conduite à l'échafaud, le 16 octobre 1795, commencèrent les horribles profanations des sépultures royales. Ce jour-là et les suivants, les corps furent extraits des cercueils, et puis enterrés en masse dans une fosse commune hors de l'église.

⁸ Le grand Turenne avait été inhumé dans les caveaux de Saint-Denis avec les rois Louis XIV honora ainsi la mémoire de cet illustre capitaine. Quand les profanateurs eurent découvert sa tombe, ils s'arrêtèrent comme s'ils eussent dit : « Turenne, dit la *Gazette de France* du 29 mai 1806, resta sent comme sur un champ de bataille; les boureaux avaient respecté la gloire de son nom; ils semblaient avoir pris la lutte à son aspect. »

⁹ En 1788, les factieux prélaient aux horreurs de la révolution en forçant les passants à se découvrir devant la statue de Henri IV au Pont-Neuf!!! Jusqu'où peut aller l'hypocrisie des séducteurs novateurs !...

¹⁰ Au commencement de la révolution, Louis XVI était l'objet d'un amour fanatique. La commune de Paris avait proposé de lui élever un monument avec cette inscription : A l'honneur du père du peuple et du restaurateur de la liberté française.

¹¹ Telle fut en effet la morale de ces évergénistes. Louvel, leur digne héritier, a dit, avec une rare impudence, lorsqu'on lui parlait d'un Dieu vengeur du crime : *Dieu n'est qu'un nom*... De quelles atrocités ne sont point capables des *croquants* de cette espèce ?...

¹² Louis XVIII, à qui la charte par lui octroyée a mérité le nom de Sage.

¹³ Ce prince a fondé le chapitre royal de Saint-Denis par une ordonnance datée du 25 décembre 1815. Il doit se composer d'un primicier, de dix chanoines-évêques et de vingt quatre chanoines-prêtres. En aucune époque, depuis la fondation, le nombre des derniers chanoines n'a dépassé dix-neuf. En ce moment, il y en a à peine treize. Sur la demande de Louis-Philippe, le pape Grégoire XVI a donné une bulle d'érection canonique de ce chapitre. Jusqu'à ce moment, quoique reçue par le conseil d'État, la bulle n'est point mise à exécution. Les chanoines de Saint-Denis

sont spécialement chargés de veiller auprès des tombes royales et d'y vaquer à la prière.

13 Nous n'aurions pas besoin de rappeler que le 15 février 1820, le duc de Berry fut assassiné, et qu'il mourut le lendemain.

14 Monseigneur le duc de Bordeaux, aujourd'hui en exil sous le nom de comte de Chambord. Sa naissance fut accueillie par les plus vifs transports.

15 La fête de saint Denys a toujours été célèbre dans les diverses contrées de la France. Plusieurs églises sont placées sous son invocation, et il n'est pas un seul diocèse où il ne s'élève quelque édifice religieux en son honneur. A Paris, cette fête était jadis obligatoire comme le saint jour du dimanche. Aujourd'hui la solennité est renvoyée au dimanche suivant. C'est à la protection toute particulière de ces illustres et saints martyrs que l'Eglise gallicane croit devoir l'inappréciable avantage d'avoir constamment conservé la foi catholique dans toute sa pureté. Oh ! puisse-t-elle, surtout dans nos jours mauvais, la protection de ces généreux confesseurs, couvrir comme d'un impénétrable bouclier notre patrie, qu'un esprit de mensonge s'efforce de pervertir et de démoraliser !

LA TOUSSAINT.

N. B. Cette solennité n'appartient point au mois d'octobre ; mais comme le premier numéro du *Journal de M. le Curé*, c'est-à-dire, le *Mois du jeune chrétien* pour novembre, ne renferme aucune espèce de notion sur cette fête, nous croyons devoir en parler succinctement dans ce numéro qui termine la série d'une année. Ainsi, dans l'ouvrage composé des douze livraisons, on aura une explication complète de toutes les solennités du culte catholique.

Vingt-cinq ans avant la naissance de Jésus-Christ, Marc-Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, fit édifier à Rome un temple superbe pour le dédier à son beau-père. Au moment de procéder à cette dédicace, l'empereur decline l'insigne hommage de son gendre. Agrippa en fait honneur à Mars et à Jupiter Vengeur, en mémoire de la victoire remportée par Auguste contre Marc-Antoine et Cléopâtre. Plus tard les statues de la déesse Cybèle et celles des innombrables divinités dont on la faisait mère, peuplèrent ce somptueux édifice. On lui donnait le nom de Panthéon, terme grec qui signifie demeure de tous les dieux. Quand le christianisme vint trôner en vainqueur sur les ruines du polythéisme, on abattit les temples qui avaient été élevés aux idoles. Théodose le Jeune avait cependant respecté ce beau monument, après en avoir toutefois expulsé les idoles et en avoir défendu l'accès.

En 610, le pape Boniface IV demanda à l'empereur Phocas la jouissance du Panthéon. Sa demande fut accueillie favorablement, et le pape le dédia au vrai Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge et des martyrs. Il y fit transporter vingt-huit chariots d'ossements des confesseurs de la foi, y plaça honorablement ces saintes reliques, et enfin le 15 mai, il fit la consécration de cet édifice, sous le nom de *Sainte-Marie aux Martyrs*. C'est l'Eglise comme maintenant sous le nom de la Rotonde, parce que sa forme est ronde. L'édifice est couvert d'une coupole qui a cinquante-trois mètres de diamètre. Le centre, ou sommet, est percé d'une large ouverture qui seule éclaire l'intérieur du temple.

Mais quel rapport peut avoir cette inauguration avec la fête de la Toussaint ? Le voici. En 752, Grégoire III fit terminer dans la basilique de Saint-Pierre une chapelle en l'honneur du Christ Sauveur, de sa sainte Mère, des saints apôtres, des martyrs, de tous les justes du monde entier. Le pape Grégoire IV fixa l'anniversaire de la dédicace qui avait été faite de cette chapelle au 1^{er} novembre. Insensi-

blement, celle-ci et la Rotonde ou Panthéon, recevant les reliques des martyrs, ne firent qu'un seul et même objet de vénération publique. On solennisa en ce jour collectivement la mémoire de tous les saints. Le pape Grégoire IV se trouvant en France, en 855, engagea Louis le Débonnaire à autoriser l'établissement de cette fête dans ses vastes États. La festivité devint universelle. Le jeûne de la veille est prescrit dans un concile, depuis l'an 1022. L'octave ne fut établie qu'en 1480, par le pape Sixte IV, qui éleva la Toussaint à un plus haut degré. Le concordat de 1802 a respecté cette fête, qui est obligatoire en France comme le jour de dimanche.

Voici comment s'exprime le comte de Maistre sur le Panthéon romain, qui a donné naissance à cette solennité : « Toutes les erreurs de l'univers convergeaient vers toi, « ô Rome, et le premier de tes empereurs les rassemblant « en un seul point resplendissant, les consacra toutes dans « le PANTHÉON. Le temple de TOUS LES DIEUX s'éleva « dans tes murs, et seul de tous les grands monuments, « il subsiste dans toute son intégrité.... La capitale du « paganisme était destinée à devenir celle du christianisme, « et le temple qui, dans cette capitale, concentrait toutes « les forces de l'idolâtrie, devait réunir toutes les lumières « de la foi. TOUS LES SAINTS à la place de TOUS LES « DIEUX ! Quel sujet intarissable de profondes méditations « philosophiques et religieuses ! C'est dans le PANTHÉON « que le paganisme est rectifié et ramené au système pri- « mitif dont il n'était qu'une corruption visible. Le nom « de DIEU sans doute est exclusif et incommunicable ; « cependant il y a plusieurs DIEUX dans les cieux et sur la « terre ; il y a des intelligences, des *natures meilleures*, « des hommes *divinisés*. Les *dieux* du christianisme sont « les SAINTS : autour de Dieu se rassemblent TOUS LES « DIEUX pour le servir à la place et dans l'ordre qui leur « sont assignés : spectacle merveilleux, digne de celui qui « nous l'a préparé, et fait seulement pour ceux qui savent le « contempler. »

On pourrait demander pourquoi l'Eglise a institué une fête générale en l'honneur de tous les saints, puisqu'elle les solennise individuellement dans le courant de l'année. La question, ainsi posée, n'est susceptible, pour toute réponse, que de la question suivante ? L'Eglise connaît-elle nominativement chacun des saints qui habitent les célestes demeures ? A coup sûr, il faut répondre ici négativement. Il est indubitable que le ciel est peuplé d'un plus grand nombre d'âmes prédestinées que nous n'en connaissons ici-bas. Dans la solennité collective de tous les saints, nous honorons par notre culte les bienheureux connus et inconnus. C'est à toute l'Eglise triomphante, sans exception, que l'Eglise militante paye ce tribut d'hommages, non pas que ces hommages puissent augmenter la félicité des élus, mais parce que leur intercession puissante nous est singulièrement profitable. Ce sont les courtisans du roi des rois. Leur suffrage auprès du monarque immortel est une recommandation pour obtenir ses faveurs et ses bonnes grâces. Et quel est le souverain d'ici bas qui puisse blâmer le recours auprès de ses favoris ? L'honneur que l'on rend à ces derniers se rapporte naturellement au premier, et c'est encore un hommage médiateur qu'on lui défère. Honorer les saints est donc honorer Dieu même ; mais une piété éclairée distingue l'honneur de *latræ*, ou d'adoration, rendu au créateur seul, de l'honneur de *dulie* rendu aux créatures béatifiées.

MOIS D'OCTOBRE.

1. Mercredi. St BÉAT, évêque de Reims, apôtre des Français, mort en 555.

Il baptisa le premier roi chrétien, Clovis.

St PIER, apôtre de Tournay, martyr en 286.

2. Jeudi. Les Saints ANGES CARBONS.

St THOMAS, évêque d'Hereford, en Angleterre, mort en 1282.

St LÉGER, évêque d'Autun, martyr en 678.

3. Vendredi. St DENYS l'Aréopagite, évêque d'Athènes, martyr au 1^{er} siècle.

St OUS et St VICTOR, martyrs, patrons de Soleure, morts en 297.

St BYRAN, 5^e évêque de Toulon, mort au milieu du 6^e siècle.

St GERARD, abbé près de Namur, mort en 753.

4. Samedi. St FRANÇOIS d'ASSISES, instituteur des Frères Mineurs, mort en 1226.

St MARC, St MARCIN et ses compagnons, martyrs en Egypte vers 504.

St BERNISE et ses filles, martyrs au 7^e siècle.

5. Dimanche. St PÉLAGE et ses compagnons, martyrs en 546.

St THOMAS, évêque d'Emméne en Phrygie, martyr en 177.

St APOSTOLIN, évêque de Valence en Dauphiné, mort en 525.

6. Lundi. St BRUNO, fondateur des Chartreux, mort en 1102.

StE FOI et ses compagnons, martyrs d'Agen au 5^e siècle.

St PARDON, abbé de Guéret, dans la Marche, mort au 8^e siècle.

7. Mardi. St MAUR, pape, mort en 556.

St SERGE et St BAQUÉ, martyrs au 5^e siècle.

StE JUSTINE, martyre à Padoue, en 504.

St PALLADE, évêque de Sautes, mort à la fin du 6^e siècle.

8. Mercredi. StE BRIGITTE, veuve, morte en 1575.

StE THAIS, pénitente en Egypte, d'Antioche, vers le 5^e siècle.

9. Jeudi. St DENYS, évêque de Paris et ses compagnons, martyrs en l'an 272.

(Voyez l'article sous ce titre.)

St DONOUE, évêque de Tyr, martyr au 4^e siècle.

St GILBERT, abbé en Hainaut, mort en 681.

StE PIERRE, veuve, morte en 565.

10. Vendredi. St FRANÇOIS de Borgia, 5^e général de la compagnie de Jésus, mort en 1572.

St CLAU, 1^{er} évêque de Nantes, mort au 4^e siècle.

St PARIK, évêque d'York, mort en 644.

St GONGE, apôtre du Velay, et premier évêque de ce pays, mort au 4^e siècle.

11. Samedi. St THOUET, St PUOT et St ANTOINE, martyrs en Cible vers l'an 504.

St FINOIS, évêque d'Uzes en Languedoc, mort en 555.

St GONR, juste, mort en 774. Il était parent du roi Pepou.

12. Dimanche. St WILLIAM, évêque d'York, mort en 709.

St PASTALE, évêque de Bâle, martyr, mort vers le 6^e siècle.

LES SAINTES HERBINE et RÉMEL, abbeses, mortes en 745.

St SÉVERIN du Mont-Gebaurio, tuncastain, mort en 1604.

13. Lundi. St ÉDOU le Confesseur, roi d'Angleterre, mort en 1066.

St GUYMO, comte d'Aurillac, patron de la haute Auvergne, mort en 909.

St COLMAN, martyr en Autriche, en 1012.

LES SEPT FILLES MIVERTS, martyrs en Afrique, en 1221.

14. Mardi. St CALISTE, pape et martyr en 222.

St DORVIER, évêque de Reims, mort en 580.

StE ANSABÈME, patronne de Beauvais, morte vers la fin du 7^e siècle.

15. Mercredi. StE THÉRÈSE, vierge, fondatrice des Carmélites déchaussées, morte en 1532.

C'est une des plus illustres femmes qui aient paru dans le monde chrétien et qui marche de pair avec des plus illustres croixans de tous les siècles. Ses ouvrages sont en grand nombre et d'un rare mérite.

St LÉONARD de Gorbiguy, abbé, mort en 560.

St BERTHARD, évêque de Goumings, mort en 1125.

16. Jeudi. St GUY, abbé en Suisse, mort en 646.

St ATOU, martyr en Lorraine, en 562.

St AMMON, évêque de Cahors, mort en 740.

St MOUOLIS, évêque de Noyon, mort au 7^e siècle.

17. Vendredi. StE HEDWIG, duchesse de Pologne, veuve, morte en 1245.

StE ANASTASE, abbesse à Laon mort en 688.

St ANOÛÉ DE CUËRE, martyr, mort en 761.

18. Samedi. St LUC, évangéliste, martyr au 1^{er} siècle.

Entre l'Evangile qui porte son nom, il a écrit les Actes des Apôtres.

St JULIEN SAVAIS, anachorète en Mésopotamie, mort au 4^e siècle.

St MOÏSE, anachorète d'écoissais, massacré dans sa cellule par des voleurs, au 7^e siècle.

19. Dimanche. St BENOÎT d'AVESCHA, religieux de l'ordre de St-François, mort en 1562.

St AGNIN, évêque d'Evreux, mort à la fin du 7^e siècle.

St GUYLIER, abbé en Velay, martyr dont le vrai nom est Thibolroy, mort en 728.

StE FRADESMAIE, vierge, patronne d'Osford, morte à la fin du 8^e siècle.

20. Lundi. St ANTOINE, martyr d'Égypte en 362.

St BARDASAB, abbé, et ses compagnons martyrs en Perse, au 5^e ou 4^e siècle.

St ZENOÛE, évêque de Florence, mort au 4^e siècle.

St SERGEOUS SIVIMETRE, prêtre de Reims, mort au 7^e siècle.

21. Mardi. StE CASCIE et ses compagnons, vierges et martyrs au milieu du 5^e siècle.

On a dit, mais sans preuve positives, qu'elles étaient un nombre de onze mille. Il est toutefois certain que leur nombre était grand.

St HILARION, abbé, mort en 371.

StE GÉLINE, vierge, à Meaux, morte au 5^e siècle.

St OUFELM, soldat au diocèse de Tièves, mort à la fin du 6^e siècle.

22. Mercredi. St PHILIPPE, évêque d'Héracée, et ses compagnons, martyrs, mort en 504.

St MAUR, évêque de Jérusalem, mort en 156.

St METTOX, évêque de Rouen, mort au commencement du 4^e siècle.

St LOUVET, abbé de Javouls, en Gévaudan, mis à mort sur les bords de la rivière d'Alsou, en Picardie, vers la fin du 6^e siècle.

23. Jeudi. St THÉOPHORE, prêtre, martyr en 562.

St JEAN DE GÉNESIENS, religieux de l'ordre de St-François, mort en 1456.

St LOUVET, patriarche de Constantinople, mort en 878.

St BOMAS, évêque de Rouen, mort en 659.

24. Vendredi. StE PROCLE, archevêque de Constantinople, mort en 447.

St FÉLIX, évêque en Afrique, martyr en 505.

St MAGLOIRE, évêque régionalnaire ou missionnaire abbé de Dol en Bretagne, mort en 575.

St MARTIN, abbé de Verdun en Bretagne, mort en 601.

25. Samedi. St CÉSARIN et St CHESPIER, martyrs à Soissons en 287.

St FLOÛT, premier évêque de Trigueneux, dans les premiers siècles.

St GUYBERT, évêque de Bresce en Italie, mort en 420.

St BONIFACE, 1^{er} pape, mort en 422.

26. Dimanche. St EVANILIE, pape et martyr, en 112.

St LUCIEN et St MARCOS, martyrs, au 5^e siècle.

St ROSTANG, évêque de Narbonne, mort en 402.

Le B. BOXVENTURE de Potenza, religieux franciscain, mort en 1711.

27. Lundi. St FARDENCE, apôtre de l'Éthiopie, 6^e siècle.

St ELIASAB, roi d'Éthiopie, puis anachorète, 6^e siècle.

St ANOÛÉ, abbé en Irlande, mort à la fin du 6^e siècle.

28. Mardi. St SAOÛ, surnommé le Zélé, apôtre martyr au 1^{er} siècle.

St JEÛE, apôtre, surnommé Thadée, ou confesseur, martyr au 1^{er} siècle.

St FAVOR, évêque de Meaux, mort au 7^e siècle.

29. Mercredi. St XAVIER, évêque de Jérusalem, mort au 2^e siècle.

St CHEF, abbé à Vienne en Dauphiné, mort en 575.

StE ERMETINE, vierge du Brabant, morte à la fin du 15^e siècle.

StE ESTÈRE, vierge et martyre, à Marseille, en 751.

30. Jeudi. St MARTEL le CENTONIS, martyr en 298.

St LUCAS, martyr en Beauce, au commencement du 5^e siècle.

St GERMAIN, évêque de Cipone, mort au 6^e siècle.

St ASTEL, archevêque d'Amasie ou Anisio, docteur de l'Église, mort au 4^e siècle.

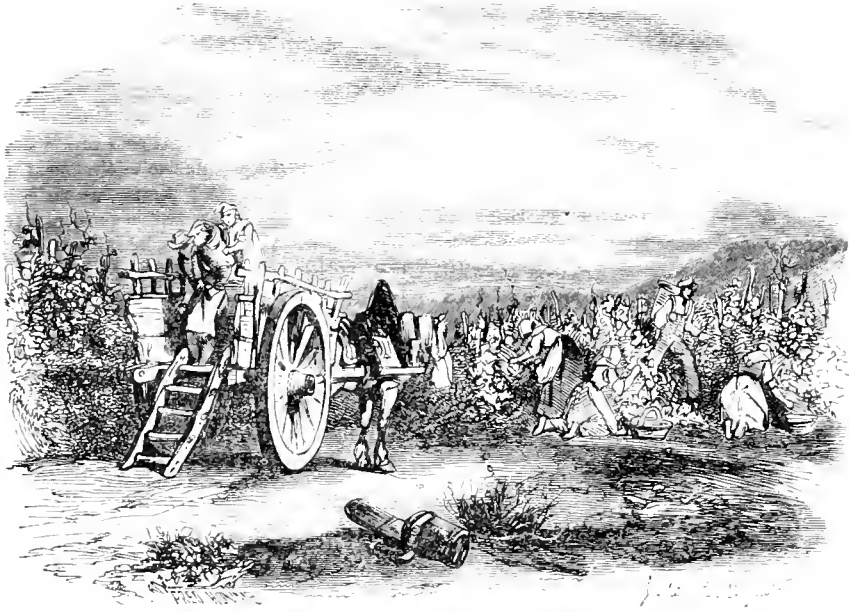
On a écrit plusieurs sermons.

31. Vendredi. StE JERSE, veille de la fête de la Toussaint (Voir l'article sur ce de fête, après celui sur St DENYS.)

St QUENIN, martyr en 287.

St WOLFRANG, évêque de Ratisbonne, mort en 934.

St FOLGAN, martyr en Irlande, en 655.



Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance,
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence.

Une troupe à leur voix répond des monts voisins,
Plus loin le tambourin, le tître et la trompette
Font entendre des airs que le vallou répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le cotéau les regards du chasseur.

Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles
S'élèvent en monceaux dans de vastes corbeilles.
Golin, le corps penché sur ses genoux frémillants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce d'un loin par des cris d'allégresse,
Tandis que le raisin sous le poutre est placé,
Qu'un ju- brillant et pur dans la cuve est lancé.

SAINTE-LAMBERT, *les Saisons*

Avez-vous remarqué comme les saisons passent vite, et surtout comme elles se tiennent par une chaîne harmonieuse et se succèdent graduellement. Voyez, ce n'est que par degrés insensibles que l'automne substitue ses journées brèves et ternes aux jours transparents et longs de l'été. Puis seul maître, un moment, de l'horizon, il le revêt encore de teintes solennelles et variées. Mais déjà se manifestent peu à peu les signes précurseurs de l'hiver; car le fruit se détache, la feuille tombe, l'air s'assombrit, et le soleil, ce magique décorateur de la terre, perd lui-même son éclat.

Or, à mesure que la force végétative se dispose ainsi au repos hivernal, observons seulement les phénomènes que

présente la feuille. C'est la feuille qui protège la venue de la plante, c'est elle, encore, qui couvre sa retraite; et comme elle fut le premier ornement de la nature, elle en est aussi le dernier. Mais si la feuille doit être verte au printemps pour faire mieux ressortir les nuances délicates, et verte encore en été pour affaiblir les reflets éblouissants, voyez au mois d'octobre, son limbe se pare comme une fleur, afin de ménager les regards de la terre qui a successivement perdu ses corolles et ses fruits.

Le feuillage des forêts étale alors une magnificence grave que semble embellir surtout un sentiment de tristesse doux au poète, doux à l'artiste. Et pour ne parler ici que des arbres de notre Europe, qui généralement plus utiles, devaient être, par conséquence, moins ornés, que de couleurs diverses, que de nuances inattendues, que d'harmonies, que de contrastes! Sans doute, le jaune domine dans les feuilles d'automne, car des deux éléments du vert, c'est le bleu, plus délicat, qui disparaît; c'est le jaune qui reste. Mais cette couleur s'y montre dans toutes ses nuances, depuis le jaune verdâtre du tilleul jusqu'au jaune doré du bouleau. Puis la couleur rouge, seule ou s'unissant aux deux autres couleurs primitives, offre aussi toutes les variétés de tons, depuis le rouge brun du hêtre jusqu'au rouge vif du sycomore. Le sol, l'exposition, l'âge, modifie singulièrement l'aspect de la feuille; il en résulte dans le même arbre une grande variété de nuances, comme dans le chêne, par exemple, le roi de nos forêts.

Cependant, aidé par le froid, le vent, qui s'irrite, dépoille enfin les rameaux. La défoliation, toutefois, n'est pas simultanée; elle s'opère, au contraire, dans un ordre admirable. En général, les arbres qui, les premiers, se sont parés de

leurs feuilles, les perdent aussi les premiers. Tel est surtout le marronnier d'Inde. Mais, dans le sureau, la feuille persiste fort tard, quoique développée de bonne heure; et dans le frêne, la feuille tardive tombe plus vite. Bien plus, il est nécessaire que, dans quelques plantes, la feuille se maintienne même jusqu'à la naissance du nouveau bourgeon surtout dans les climats excessivement rigoureux; et la feuille, alors, conserve non-seulement sa place mais encore sa couleur. Les arbres qui retiennent ainsi leur feuillage ont reçu le nom d'arbres verts: tels sont: le pin et le sapin, arbres résineux dont la feuille svelte, dure et vernie, ne laisse pas de prise à l'ouragan.

Du reste, la chute des feuilles est un phénomène de vie, et non point un signe de mort. Seulement les fonctions de la feuille étant accomplies, la force végétative se recueille dans les racines, pour agir avec plus d'intensité dès le premier rayon du printemps. Aussi quand un arbre est transplanté, ce qui s'effectue souvent dans le mois d'octobre, on ne doit pas s'inquiéter de lui voir perdre promptement ses feuilles. C'est un indice, au contraire, de l'énergie des racines qui s'approprient sans doute toute la sève, mais au profit définitif de l'arbre transplanté; car, au retour de la chaleur, les feuilles elles-mêmes se développeront avec plus d'abondance et plus d'activité.

C'est ainsi que, sous la bienfaisante main du créateur, les pertes apparentes d'une saison sont des économies réelles pour la saison qui la suit; c'est ainsi que, pour l'homme, l'hiver même est un bienfait.

FEUILLES.

ARTISTES CÉLÈBRES.

Scènes de la vie des Peintres.

PIERRE-PAUL RUBENS.

Pierre-Paul Rubens, né le 28 juin 1577, à Cologne, est mort le 30 mai 1640, à Anvers. — On voit partout l'image de ce peintre célèbre, et il est permis de penser que la grâce physique et l'extérieur dégagé de l'homme, autant peut-être que le renom du grand artiste, ont séduit le crayon des plus habiles dessinateurs. Né d'une famille noble, à la fin du seizième siècle, vingt ans après la mort de Charles-Quint, au sortir de cette époque brillante qui a laissé de si belles pages à écrire dans l'histoire de la civilisation, c'était un de ces gentilshommes dont la vie était élégante et animée, qui vivaient dans les cours et causaient avec les rois, portaient avec grâce l'épée du guerrier, les plumes et les broderies à la mode d'Italie, la barbe à la François I^{er}, le haut-de-chausse espagnol, la fraise et le manteau court. Un tel portrait est séduisant pour le burin des graveurs, qui, du reste, lui doivent hommage et reconnaissance; car c'est lui qui, le premier, leur apprit l'art d'imprimer les couleurs à moyen de tailles habilement combinées, qui aida, dirigea

et forma Pontius, Forsterman et d'autres non moins célèbres, gravant lui-même à l'eau-forte. Mais ce n'est point là son mérite particulier parmi toutes les occupations de sa vie. Suivons-le à partir du moment où, avec sa mère, il quitte Cologne pour retourner à Anvers, patrie de sa famille. Entré comme page chez la comtesse de Lalaing, et dégoûté de la mauvaise conduite de cette femme, il passa bientôt chez Adam van Port, et chez van Veen; il se livra tout entier au plaisir de manier les crayons qui avaient été les jouets de son enfance. Cette délicatesse de sentiments qui lui avait fait fuir la comtesse de Lalaing, et qu'il conservait toujours, lui acquit l'estime et l'affection de ses maîtres. Ils lui conseillèrent de se rendre en Italie; là nous voyons Rubens, après avoir été sept ans page du duc de Mantoue, visiter Rome, Venise, Gènes; étudiant partout les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et laissant partout quelques preuves de son talent, comme s'il se fût inspiré sur les traces de ses glorieux prédécesseurs, du Titien et du Véronèse. Homme de l'époque, aventureux, brillant et spirituel, en même temps que grand artiste, il fut recherché des premiers personnages de son temps. Si l'archiduc Albert le recommanda au duc de Mantoue, celui-ci, à son tour, l'envoia avec de magnifiques présents en Espagne, où notre peintre étudia cette touche vigoureuse et puissante qui caractérise l'école espagnole, et qu'il ne quitta, comblé d'honneurs et de présents, qu'après avoir fait le portrait du roi Philippe IV, et de plusieurs grands de sa cour. C'est au milieu de sa gloire naissante, c'est-à-dire, à la plus belle époque de la vie, au milieu des cours ducales et des succès de tout genre, qu'il apprend que sa mère est dangereusement malade: il quitte tout, se transporte rapidement auprès d'elle et la trouve morte.

Douloureusement affecté de cette perte, le jeune gentilhomme passa de la vie élégante à la vie ascétique d'un monastère. Pendant quatre mois il resta dans l'abbaye de Saint-Michel, et quand vint le moment de retourner en Italie, il se laissa retenir en Flandre par l'archiduc, qui l'affectionnait, et par son inclination pour Isabelle Brant. Mais comme pour se dédommager des palais de l'Italie, à laquelle il renouait, il construisit à Anvers, au milieu des maisons à demi gothiques de ses concitoyens, une magnifique habitation ornée à l'intérieur de fresques, et renfermant une précieuse collection de médailles, de vases et surtout de bustes et de tableaux. C'est à dater de cette époque que son talent est définitivement fixé. Le triple élément italien, espagnol et flamand est parfaitement rendu par son pinceau; et, devenu grand maître à son tour, il donne à la cathédrale d'Anvers le célèbre tableau de la *Descente de Croix*, aux Jacobins, les *Quatre Évangélistes*, à l'église Saint-Pierre de Cologne, le *Crucifixion de saint Pierre*, puis, au Musée de Paris, une série de vingt tableaux ou scènes de la *Vie de Marie de Médicis*, tous ouvrages dans lesquels se combinent l'énergie et l'audace vigoureuse des Vélasquez, l'aisance et la magie brillante de l'école italienne, et le caractère spécial de l'école flamande, la fécondité et l'éclat du coloris, la puissance énergique de formes et de groupes. C'est là surtout le titre de gloire de Rubens, et les amateurs ont cru devoir faire remarquer l'analogie de son nom (*Rubens*, mot latin, rougissant) avec son génie de coloriste. Mais le regarder simplement comme un grand peintre, également heureux dans les sujets d'histoire, le portrait, le paysage et tous les genres, comme un excellent graveur, ce serait n'avoir de son mérite qu'une connais-



RUBENS

18 — La lampe et le coin

1854
MAY 11
7 30 PM
NATURAL
HISTORY

sance imparfaite. C'est surtout après l'époque où il a fixé sa résidence à Anvers, que se développe toute l'énergique activité de cette nature privilégiée. Les peintres de paysages, Breguiel, entre autres, l'appellent à leur aide, et il couvre de figures leurs tableaux; les plus grands historiens, les plus illustres poètes de toutes les nations entretiennent une correspondance avec lui; Farelhiduc Albert, à son lit de mort, recommande à sa femme Isabelle ce Rubens, conseiller excellent, disait-il, dans les affaires d'État; et en 1525, le peintre diplomate ouvre des négociations de paix entre l'Espagne et l'Angleterre, et la conclut en 1650 avec le chancelier Cottington; il est créé chevalier par Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Cette rare et belle universalité était unie chez lui à une simplicité de bon goût; on découvre le secret de cette multiplicité d'occupations et de succès qu'il obtenait dans tous les genres, dans l'ordre qui simplifie, éclaircit tout, dans cette régularité active qui agrandit la vie et semble ajouter au temps, en fixant l'emploi des heures. Grâce à cette faculté, cet homme, illustre peintre, put déployer ses divers talents, sans cesser d'être un grand artiste. Ses tableaux, hardis et brillants comme sa vie, se sentant de l'Espagne et de l'Italie, sont l'expression du génie belge à cette époque, génie plus sensuel et plus fécond que délicat et exquis. Rubens dut cette magnifique existence, non-seulement aux dons naturels que Dieu lui avait donnés en partage, mais à l'élevation de ses sentiments et à son activité infatigable et réglée. Couvert de gloire et d'honneurs, il s'éteignit paisiblement en 1640, à Anvers; on voit aujourd'hui, sur le port, sa statue en bronze. Ses tableaux sont destinés à une longue existence dans la postérité; ils doivent transmettre longtemps encore aux artistes le nom glorieux de Rubens, et aussi le portrait de sa seconde femme, Hélène Formann, qu'il prit souvent pour modèle dans ses œuvres.

BEAUTÉS

DE

L'HISTOIRE DU CLERGÉ DE FRANCE.

FÉNÉLON (1).

Au milieu de ses travaux d'administration diocésaine et de ses pénibles souvenirs, Fénélon ne connaissait d'autre distraction que la promenade. Lorsqu'il rencontrait des paysans, il les questionnait sur leurs occupations champêtres. Souvent il entrait dans leurs modestes cahanes, et s'asseyait à leur table frugale, à laquelle il prenait part.

Au moment où la guerre désolait le plus son diocèse, le vigilant pontife n'interrompait jamais le cours de ses visites pastorales. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais rivalisaient d'égards pour le grand homme, et il lui arriva souvent de tromper l'empressement de ces troupes ennemies en se dérochant aux honneurs qu'elles voulaient lui rendre. Les dissidences religieuses s'effaçaient à son aspect, et ces soldats anglicans, luthériens, calvinistes s'estimaient heu-

reux quand ils pouvaient lui servir d'escorte. A l'exemple du divin Maître dont il était le digne ministre, les pas de Fénélon étaient marqués par des bienfaits, et chacune de ses visites apportait aux maux de ses diocésains un baume consolateur. Or il n'y eut pas dans ce vaste diocèse une seule paroisse, même la plus ignorée, qu'il n'ait visitée et évangélisée. Qu'on se figure donc, le précepteur des princes, l'auteur de *Télémaque*, le rival de Bossuet, l'homme dont le génie si subtil et si fécond avait popularisé la renommée dans toutes les contrées du monde civilisé; qu'on se figure, disons-nous, le grand archevêque de Cambrai, monté dans une chaire rustique, parlant à de pauvres campagnards un langage qu'il appropriait à leur intelligence, et puis descendant de cette tribune, peu halatée de tels orateurs, pour faire le catéchisme à des enfants de village.

Ici, nous ne devons point passer sous silence les avis qu'il donne dans ses *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*. Fénélon ne veut pas que les prédicateurs écrivent des discours que l'on apprend ensuite pour les débiter. Il pense que rien n'est plus nuisible à l'effet que doit produire l'orateur chrétien. Un discours appris n'est jamais débité avec ce feu qui est le caractère de la véritable éloquence. La mémoire qui travaille en ce moment paralyse l'action du débit, et trop souvent l'auditeur ne voit dans un sermon qu'un rôle plus ou moins bien appris, et rempli; la spontanéité, qui est l'âme du pathétique et de l'unction, ne s'y trouve plus. Néanmoins l'exemple de Massillon, pour ne citer que lui seul, semble faire une exception aux inconvénients que signale l'auteur des *Dialogues*. Fénélon traçait seulement des plans de sermon; il les méditait quelque temps d'avance, et puis en chaire il les développait. Il se départit de cette règle en une circonstance solennelle, lors qu'il fut chargé de prononcer le discours pour le sacre de Joseph-Clement de Bavière, archevêque-électeur de Cologne. On voit que, s'il avait voulu, sa place comme orateur chrétien aurait pu être marquée à côté de Bossuet et de Bourdaloue. Nous n'avons de Fénélon que ses *Lettres spirituelles* qui, à elles seules eussent porté son nom jusqu'à la postérité la plus reculée. C'est là que se déploie la philosophie la plus sublime, la science la plus profonde du cœur humain, dans le style le plus simple et le plus onctueux. Nous plaignons bien sincèrement les gens du monde que le seul titre de *Lettres spirituelles* dégoûterait et détournerait de cette lecture. Hélas! il n'est que trop vrai que, dans cette classe la plus nombreuse de la société, on blasphème habituellement ce qu'on ignore.

On pense bien qu'un évêque aussi avancé dans les voies de la perfection chrétienne devait supérieurement administrer le diocèse qui lui était confié. La main qui avait écrit le *Télémaque*, et donné au duc de Bourgogne les plus hautes instructions sur le gouvernement des peuples, traçait à des curés et à de simples prêtres les avis les plus sages pour le gouvernement spirituel des âmes. Il fallait principalement sur le siège de Cambrai un prélat d'une sagesse consommée, et qui ne heurtât pas trop brusquement les pratiques superstitieuses que les Flamands avaient puisées dans leur contact avec les Espagnols naguère maîtres de ces contrées. Une fermeté apostolique tempérée par la douceur, et une prudente condescendance, lui donnaient le moyen de remédier à de graves abus, et lui attiraient l'estime et l'affection de tous. Quel curé d'ailleurs eût osé résister à un évêque dont la tendresse pour ses su-

(1) Voy. numéro XI, page 549.

bordonnés était excessive. Un seul trait suffira. Le Cambraisis depuis sept ans était le théâtre de tous les maux qu'une guerre de conquête entraîne toujours avec elle. Les habitants étaient réduits à l'indigence. Les pasteurs des paroisses étaient imposés à des taxes extrêmement onéreuses. Fénelon se charge lui-même de payer de ses deniers ces impositions ruineuses. Un d'vouement de ce genre ne s'est guère vu que dans les temps apostoliques, et Fénelon les faisait reparaître dans le dix-huitième siècle!

Un trait d'un autre genre va prouver combien Fénelon, malgré la disgrâce de Louis XIV, savait défendre les lois de l'Église que le despotisme royal de cette époque essayait si souvent de violer. L'archevêque de Cambrai, et le chapitre de Valenciennes dans son diocèse, étaient en dissidence sur un point de la juridiction spirituelle. Les chanoines prétendaient ne relever que du roi dans le spirituel comme dans le temporel. La cause portée à Versailles fut décidée conformément aux vœux du chapitre. Le roi, qui se disait habituellement l'évêque *du dehors*, voulut essayer de se faire ici, comme en d'autres circonstances, l'évêque *du dedans*. Fénelon adressa au chancelier de France un mémoire sur les vrais principes. Une noble franchise et une respectueuse fermeté avaient présidé à cette rédaction, et la cour du grand roi fut contrainte de reconnaître l'exorbitance de ses prétentions sur un domaine totalement indépendant de la royauté temporelle.

On ne sera point étonné que le saint siège, qui avait condamné le livre de Fénelon, eût pour l'auteur une estime et une considération si parfaites, qu'il exerçait à Rome comme une sorte de suprématie d'opinion que ses vertus et sa haute renommée lui avaient conquise.

Le besoin d'abrégier nous force d'omettre un grand nombre de traits qui sont comme autant de perles dont sa couronne est enrichie. Nous en citerons néanmoins un qui, dans notre siècle d'indifférence, pourrait provoquer de salutaires réflexions. Le chevalier de Ramsay, Écossais était depuis longtemps agité d'une désespérante inquiétude en matière de religion. Sa haute raison lui avait montré dans l'anglicanisme qu'il avait sucé avec le lait une foule d'erreurs et d'inconséquences. Elle ne pouvait reconnaître, dans les fureurs et l'immoralité de Luther, ni dans celles de Henri VIII, roi d'Angleterre, une mission réformatrice inspirée par le ciel. Les prétendus réformateurs apparaissaient au chevalier de Ramsay dans toute leur infamie que la meilleure volonté ne serait point capable d'effacer ni même d'amoindrir. Mais à la place de cette mensongère croyance il n'avait mis que le scepticisme le plus absolu; il n'avait gardé de dogme religieux que l'existence et l'unité de Dieu. Le chevalier de Ramsay était venu en Hollande, et le désir de voir Fénelon, dont la réputation était européenne, le détermina à venir à Cambrai en 1709. L'archevêque accueillit le voyageur avec une bonté paternelle. Celui-ci montra tout son cœur, et ne dissimula pas combien il serait difficile de lui faire accepter une croyance quelconque autre que celle où il s'était fixé, et dont le symbole était fort bref : *Je crois en un seul Dieu*. Pendant six mois, Fénelon et Ramsay eurent des entretiens assidus. Il ne fallait pas moins de temps pour examiner les hautes questions controversées. Enfin Ramsay, dont le cœur était droit et sincère, s'avoua vaincu. La religion catholique lui paraît l'invincible vérité, et sur-le-champ il passe de la persuasion à la pratique. Le chevalier écossais devint un catholique aussi éclairé qu'humble et soumis.

Dans les troubles que suscita le jansénisme, on vit toujours Fénelon ne déviant sans doute jamais de la vraie doctrine, mais improuvant hautement les mesures acerbes que le gouvernement de cette époque employait contre les récalcitrants. Sa belle âme ne connaissait pour défendre la vérité que les armes d'une charité douce et patiente; mais celle-ci ne doit point se confondre avec ce que le monde appelle du nom de *tolérance*, et qui presque toujours n'est autre chose que l'indifférence en matière de religion. Oh! Fénelon avait trop d'élevation dans l'âme et de foi dans le cœur pour n'être qu'un philosophe tolérant, selon l'acception dégénérée de ce terme...

Nous ne voulons pas nous étendre sur les troubles occasionnés par les récalcitrants à la fameuse bulle *Unigenitus*. Fénelon prit une assez grande part à ces discussions religieuses, et fit toujours preuve d'un profond attachement à la saine doctrine et à la mère de toutes les Églises.

La part active qu'il prit aux affaires politiques de cette époque lit voir dans l'archevêque de Cambrai un homme sincèrement dévoué aux plus chers intérêts de la patrie et de l'humanité, ainsi qu'à la gloire du monarque dont il avait tant à se plaindre. Le duc de Bourgogne, son illustre élève, avait été placé nominativement à la tête de l'armée de Flandres, et les échecs que nos troupes y éprouvèrent furent pour ce grand prince une source d'amertumes; mais les sages conseils de Fénelon les adoucirent dans une correspondance secrète dont quelques fragments ont été conservés.

L'année 1711 vit mourir le dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne. Celui-ci devient héritier présomptif de la couronne, et le précepteur profite de cette circonstance pour adresser à son ancien élève des conseils sévères sur les devoirs qui lui sont imposés. Ces conseils passent par l'entremise du duc de Beauvilliers. On y admire surtout ces paroles : « Il faut vouloir être le père et non le maître. Il ne faut pas que tous soient à un seul, mais un seul doit être à tous pour faire leur bonheur. » Il serait bien grand et bien aimé le monarque qui se montrerait docile à de semblables prescriptions. Mais, hélas! la mort planait déjà sur la tête du nouveau dauphin; trois mois s'étaient à peine écoulés depuis que Fénelon avait rédigé pour ce prince un plan de gouvernement, que la tombe s'ouvrait pour recevoir le duc de Bourgogne, son épouse et le duc de Bretagne, leur fils aimé.

À la nouvelle de la mort de son illustre élève, Fénelon s'écria : « Tous mes liens sont rompus.... rien ne m'attache « plus à la terre. » Néanmoins, toujours fidèle aux devoirs de son apostolat, il s'occupe encore, avec un zèle que rien n'a pu affaiblir, de la propagation des vérités évangéliques. Sa correspondance avec le duc d'Orléans en est une preuve. Il y agite les grandes questions de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, du mérite des actions humaines fécondées par la foi. L'incrédulité ne peut avantageusement lutter avec un champion de cette force; mais qui ne sait que l'esprit est vainement convaincu si le cœur reste corrompu. L'impie ne dort-il pas franchement s'écrier avec le poète : *Valeo meliora probare... deteriora sequor*. Je vois le bien et je l'approuve, et pourtant j'embrasse le mal.

Cependant la santé de Fénelon, altérée par de cruelles épreuves, déclina d'une manière sensible; il s'occupait du choix d'un digne coadjuteur pour le soulager dans ses fonctions. Dans cet intervalle, une nouvelle perte, bien

crnelle à son cœur, acheva de briser cette existence épuisée. Le duc de Beauvilliers mourut, le 51 août 1714. Quatre mois de regrets et de larmes vont précéder la mort du sensible Fénélon lui-même. Le 1^{er} janvier 1715, il est attaqué de la fièvre; au troisième jour de sa maladie, on lui administre le saint viatique; le 6 de ce mois, il dicte une lettre au P. Letellier, confesseur du roi, pour qu'elle soit mise sous les yeux du monarque. On y remarque ce passage : « Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie sans avoir, « pour la personne du roi, la plus vive reconnaissance, le « zèle le plus ingénu, le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable. » L'histoire ne parle pas de l'impression que cette lettre dut faire sur Louis XIV. Ce prince dut pourtant éprouver quelques regrets du long ressentiment qu'il avait conservé contre un évêque dont les dernières paroles exprimaient avec tant de franchise ses véritables sentiments. Le 7 janvier 1715, à cinq heures du matin, Fénélon expirait doucement, après une nuit passée dans la ferveur des prières et le calme d'une conscience pure.

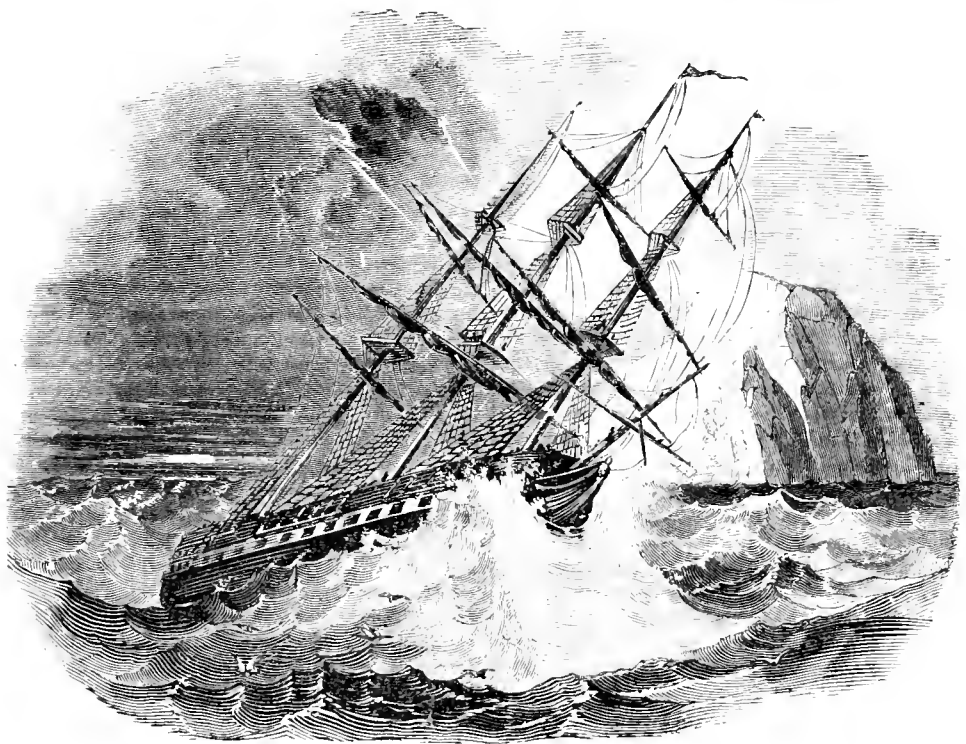
Clément XI portait alors la tiare; il manifesta son regret d'avoir craint d'offenser Louis XIV en revêtant de la pourpre romaine le digne archevêque. Le chapitre, à son tour,

craignant de déplaire au monarque absolu, ne permit point qu'on fit l'oraison funèbre de l'illustre défunt, et l'Académie française n'osa par un motif semblable, prononcer un seul mot du *Télémaque* dans l'éloge qui y fut fait de l'auteur. Un avenir prochain devait hautement venger la mémoire du grand homme, victime de petites passions ou de lâches pusillanimités.

Terminons par le portrait que nous a laissé de Fénélon la plume d'un écrivain que l'on n'accusera pas de prodigier les louanges : « Ce prélat était un grand homme, maigre, « bien fait, avec un grand nez, des yeux dont le feu et « l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie « telle que je n'en ai vu qui y ressemblât... Tout ce qui « y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la « finesse, l'esprit, les grâces, la décence et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

Fénélon n'était âgé que de soixante-quatre ans et cinq mois; mais une assiduité constante au travail, une excessive sobriété, et les peines innombrables dont sa vie fut abrégée, avaient usé, avant le temps, les ressorts de cette organisation délicate.

SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.



UNE NUIT DANS UN PHARE.

On était au temps de l'équinoxe; le vent rugissait avec fureur, et ses rafales soulevaient des vagues monstrueuses,

qui venaient, avec un fracas épouvantable, se briser contre la falaise rouge de l'ilôt sur lequel s'élevait le phare.

Depuis plusieurs jours on n'avait pas aperçu une seule voile à travers la brume épaisse de l'Océan, et le marin le plus intrépide n'eût pas osé affronter cette lutte des éléments. Rien à faire pour le pilote : tout mouvement avait cessé sur le rivage désert. Les relations de voisinage étaient interrompues, et l'ami de tout le monde, l'hôte de *L'Eau rouge* pouvait à peine recruter quelqu'un de ses compagnons habituels de veillée. De temps en temps, mais à de longs intervalles, on voyait apparaître sur les hauteurs une figure isolée. Le père ou la femme de quelque marin absent, ou bien l'un des vieux pilotes de l'île pour lesquels c'était une condition de leur existence, de lire dans le ciel le temps et les vents, de braver la violence de la tempête, et d'étudier d'un oeil calme, les bras croisés sur la poitrine, la surface bouleversée des eaux. Abrisés par les murs du fanal, ils passaient là de longues heures, assis en silence, affrontant la pluie salée que la vague envoyait en hurlant jusque sur les parois de l'édifice, dans la vaine attente d'un navire qui ne paraissait pas. Les coquillages et les algues marines, soulevés en tourbillons, étaient lancés jusque sur le haut de la plage par la main de Neptune en courroux, et venaient frapper à coups redoublés contre les portes des habitations. Héligoland, l'île des tempêtes, s'étonnait cette fois de ce déchaînement inouï de toutes les puissances de la nature : on eût dit qu'elle tremblait comme un malade sous les frissons de la fièvre.

Le gardien du phare, quoique plus exposé qu'aucun des insulaires, aux fureurs de l'ouragan, était peut-être le seul homme qui considérât ce temps effrayant avec une tranquillité impassible.

C'était un beau vieillard, tout courbé sous le poids du grand âge et des fatigues de son rude métier, ayant vu beaucoup de pays et beaucoup de choses, ses voyages avaient profité à son expérience.

Né à Héligoland de parents pauvres, que la misère avait contraints à l'abandonner encore enfant à ses propres forces, il s'était frayé un chemin dans la vie avec une persévérance de fer, une résolution intrépide et une obéissance passive, qualité principale du vrai marin ; maintenant, dans l'hiver de sa rude carrière, grâce aux petites épargnes qu'il avait péniblement amassées, il jouissait d'une indépendance durement achetée comme gardien du phare récemment élevé sur son rivage natal. De sa nature, Henrick était taciturne ; un regard, un signe de la tête ou de la main étaient le plus souvent la seule expression de ses idées. Le ciel était-il beau ? Henrick devenait muet : on eût dit alors qu'il n'avait ni le temps, ni la volonté de s'occuper des autres ; la mer absorbait toute son attention. Mais vienne l'orage, c'était un tout autre homme ; aussitôt que la lame fouettait les solides murailles de son phare, il se déridait sensiblement ; sa langue devenait agile, son esprit dispos. Alors rien ne lui plaisait tant que la compagnie des jeunes pilotes qui venaient en foule causer et trinquer avec lui.

L'ouragan durait depuis plusieurs jours, et devenait à chaque instant plus terrible. Suite naturelle de la tempête, Henrick s'était araché à ses rêveries et avait rompu le silence, qui était son état normal par les temps de bouée. Le soir du quatrième jour, plusieurs coups retentirent à sa porte : elle s'ouvrit et livra passage à une demi-douzaine de Héligolanders, la figure rongée par le vent, qui venaient faire avec lui la veillée. Le vieux marin tira l'une après l'autre ses robustes mains de ses poches et les tendit à ses

jeunes compagnons, qui les pressèrent avec une respectueuse déférence.

« Hein ! voilà un temps, garçons ! J'avais vu hier qu'il serait pire aujourd'hui, comme j'ai vu aujourd'hui qu'il sera pire demain. — Ça va mal, garçons ; le rélecteur du fanal se noircit de fumée, et je me suis lassé tout à l'heure à le fourbir pour le dégraisser et le faire reluire. Oui, oui, ce sera pire demain. » Puis Henrick s'enfonça dans son fauteuil et demanda son souper. Betzy servit le thé à son grand-père, avec des tranches de pain rôti savamment rangées en pyramide, et se mit à préparer les grogs pour les nouveaux venus.

« Comment se fait-il, maître Henrick, dit Koben, l'un des plus jeunes pilotes, que vous soyez si gai par le mauvais temps ; si taciturne, au contraire, dès que nous revoyons le bleu du ciel et que le soleil brille. Cela me semble contraire à la nature humaine.

— Halte-là, garçon ! interrompit Henrick ; en cela tu as tort. L'orage effraye les poules, les femmes et les rats de terre ; il ranime le vrai matelot. Un marin dont le cœur faiblit pendant la tempête n'a de force que pour se cramponner au plat-bord de son navire ; et ce navire-là ne tardera pas à avoir la quille en l'air. Mais par le temps calme, quel art y a-t-il à vivre sur une mer endormie ? Pourtant, soyez-en sûrs, il s'y passe en tout temps de bien étranges choses. La mer a des secrets, des terreurs mystérieuses, qu'il ne faut pas étudier seulement quand elle commence à se ficher, quand elle est en furie contre l'homme et ses œuvres. Tu as tort, Koben... Qu'en dites-vous, enfants ? ne seriez-vous pas curieux, à propos de ça, d'entendre une fameuse histoire qui se passa, il y a quelques années, près du rivage même où nous voici à cette heure ? »

Les pilotes, charmés de cette proposition, rapprochèrent leurs tabourets du fauteuil du vieillard ; Betzy remplit de nouveau les verres, et Henrick, prêtant encore une fois l'oreille aux sifflements de l'orage, sourit à l'idée que le bon vieux roc qui portait la tour pouvait défier pendant mille ans la fureur de la tourmente ; puis, se tournant vers ses visiteurs :

« Il y a environ quinze ans de cela, dit-il, je revenais des Indes à bord d'un vaisseau marchand de Hambourg. C'était précisément à cette époque-ci de l'année. Rien de remarquable ne signala notre voyage jusqu'à ce que nous eûmes doublé le cap Finistère ; mais alors apparurent tous les signes de la plus effroyable tempête. L'horizon, se rétrécissant de minute en minute, se tendit d'un voile funèbre, dont le vent déconçait à peine les lourds replis. Sur nos têtes, des nuages épais s'amoncelaient, s'élevaient en un dôme sombre pour s'érouler bientôt en trombes et en tonnerres ; près de nous, les monnettes rasaient d'un vol inquiet et effaré les flancs et les agrès du navire comme pour chercher un refuge. D'innombrables marsonius montraient leurs écailles brillantes à la surface des eaux, s'élevaient par intervalles de la vague qui s'abaissait sur celle qui montait, ce qui, soyez-en sûrs, est le signe de gros temps le plus infallible que je connaisse.

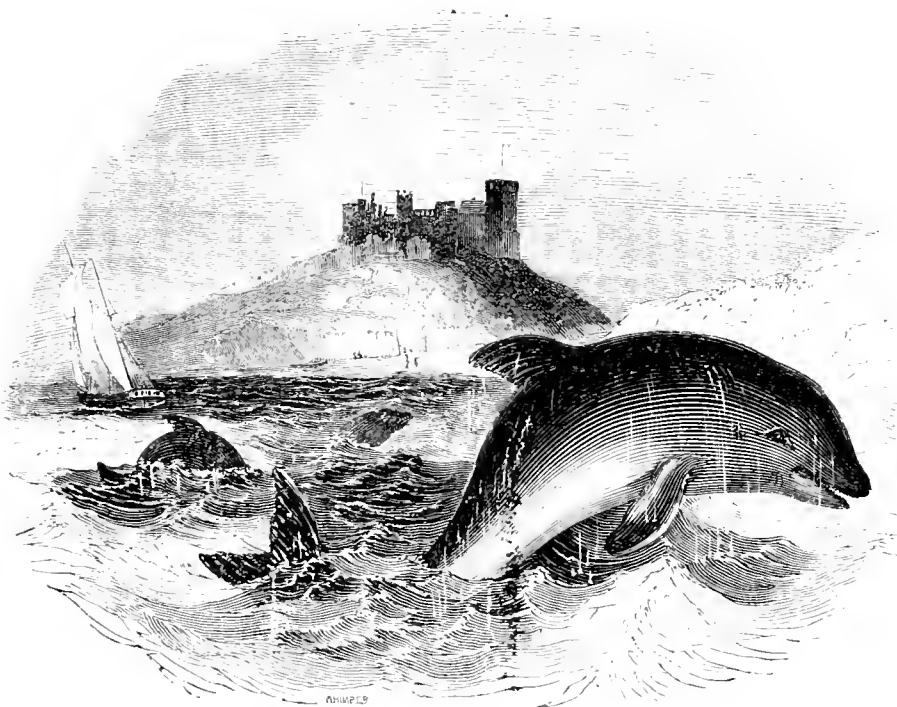
« Le vent soufflait bon frais, sud-ouest, et ce fut avec la plus grande peine que nous pûmes faire route vers le sud ; mais le nord reprit sent le dessus, et nous fit sentir son âpre haleine. Le soir, il gela ferme, et le brouillard saupoudra de blancs cristaux la mâture et les cordages. Une semaine après, nous atteignîmes la pointe nord de l'Écosse ; et, alors, louchoyant entre les îles Shetland, nous gagnâmes la mer

du Nord. Là, au contraire, calme plat; quelques rares bouffées de vent frappaient courtes et rapides. J'ai contracté l'habitude, enfants, de comparer la voix de l'Océan à celle de la nature humaine : or ces souffles de vent étaient comme les soupirs d'un malade impatient de recouvrer la santé.

« Nous pouvions aisément distinguer les dentelures des noirs et imposants rochers de la côte d'Ecosse, et la cime de ses hautes montagnes vêtues de leur manteau de neige.

Enfin une bonne brise gonfla nos voiles, et nous pûmes faire route. Tout allait pour le mieux, lorsqu'un soir, — il pouvait être environ minuit, — un cri retentit à bord; les hommes de quart y répondirent effrayés, et alors mousses et matelots, se jetant à bas des hamaes, se précipitèrent sur le pont pour s'informer de ce que c'était.

« La mer n'était pas mauvaise; seulement de sombres nuages chargeaient l'horizon, pesamment roulés les uns sur les autres, et faiblement argentés sur leurs flancs par



la lune à son déclin. Sans la lueur phosphorescente des vagues entre-choquées, l'Océan eût été enveloppé d'une profonde obscurité. Nos yeux cherchaient à percer la nuit pour découvrir la cause du tumulte étrange et du cri singulier qu'on avait entendu; et vous pouvez me croire, gargon, quand c'est moi qui vous le dis — à ce souvenir mon sang se glace encore dans mes veines, — nous restâmes tous comme pétrifiés de ce que nous vîmes.

« A peu près à trois ou quatre cents brasses au nord se dessinait la coque d'un navire de dimensions colossales, immobile et comme fixé dans les eaux. Immobile! car il n'avait pas un chiffon de toile au vent; nul bruit, nul mouvement n'y révélait la présence d'un être humain. Dieu du ciel, quel phénomène! Mâts, câbles et vergues, tout y était blanc comme la neige. Les manœuvres pendaient autour des mâts, comme des guirlandes d'allâtre.

« Est-ce de l'effroi, de l'étonnement ou de l'horreur que nous ressentîmes à ce spectacle surnaturel? Je pense que c'était tout cela à la fois, quand nous vîmes cette masse s'approcher, s'approcher... Elle n'était plus qu'à une encalure de notre bâtiment.

« — Pare à virer, pare! dit le capitaine d'une voix étranglée et les cheveux hérissés. Shh comme je suis un pêcheur, c'est le *fantôme hollandais!*

« — Non, ce n'est pas lui, répondit le maître, les lèvres blêmes et les mâchoires claquant fiévreusement; non, monsieur, ce ne peut être lui; ça n'a pas un homme d'équipage à bord, et la charpente n'est pas couverte, comme celle du *fuyard*, d'ossements humains. C'est le diable qui est à bord... C'est un vaisseau sans âme, articula péniblement le maître, la pâleur de la mort sur les joues.

« Le capitaine prit son porte-voix, et d'une voix aussi assurée que le permettait sa frayeur, il héla le vaisseau-fantôme, lui demanda son nom, sa destination, comme c'est l'usage. Pas un signe de vie ne répondit à cet appel. Seulement le monstre blanc venait sur nous; en moins de quelques minutes, il ne fut plus qu'à quelques brasses de notre navire, et nous serâmes de plus en plus près, en dépit des efforts du timonier et de tous les bras employés à la manœuvre. Il s'attachait à nous comme une pièce de fer à l'aimant. Une destruction inévitable, la mort était devant nos yeux. Nous repoussâmes le monstre, enjantant tous à la fois

un cri de terreur. Son flanc heurté résonna, sous le choc, et un cri de détresse, aigu comme celui d'un mourant, nous pénétra jusqu'au cœur. Nous nous crûmes perdus ; mais, au même instant, une soudaine rafale nous éloigna, et, Dieu soit loué ! elle nous sauva la vie.

« — Il y a du monde à bord, s'écria le capitaine encore mal remis de ce hurlement infernal que nous venions d'entendre. Regardez, regardez !

« Ciel ! quels épouvantables mystères que ceux qui se passent sur les eaux !

« Respirant alors, nous suivîmes des yeux le fantôme, l'observant avec une attention palpitante. Toujours la coque immobile ! toujours la même apparence de mort ! Point de timonier à la roue, pas de vigie, pas de matelots aux manœuvres. Mais au gaillard d'arrière nous pûmes apercevoir distinctement deux blanches figures, immobiles et muettes, appuyées sur le bastingage. De blancs manteaux flottaient autour d'elles, et témoignaient que c'étaient des créatures humaines. Notre capitaine les héla une seconde fois, et une seconde fois ce fut en vain ; le vaisseau s'évanouit silencieusement, comme il nous était apparu, dans le brouillard.

« Pendant vingt-quatre heures après cette disparition, il n'était pas un de nous qui crût à sa propre existence, après avoir été si près dans le voisinage du diable ; on s'attendait à tout instant à quelque épouvantable catastrophe. Chacun faisait là-dessus ses conjectures ; et il n'y avait rien de si improbable qui ne fût appuyé d'arguments plausibles. Tout alla bien, pourtant, jusqu'au soir ; mais la nuit un vent du nord-est souffla rudement, et nous filions rapidement, toutes voiles dehors. Tout à coup quelque chose d'informe se dessina devant nous, plus sombre que l'obscurité de la nuit. Était-ce un navire, un monstre marin ? Le timonier gouverna droit dans la direction. Tous les hommes étaient sur le pont, les yeux braqués sur ce point de mire. Le cœur frissonnant : « Cargue les voiles ! » commande le capitaine, qui se met lui-même au gouvernail, et fait porter sur le noir objet. Non, non, ce n'était pas une erreur, c'était bien lui, l'horrible spectre que nous avions vu la veille, avec cette différence, toutefois, qu'il était noir, noir comme du charbon, de la flottaison au bout des mâts. Exactement comme la veille aussi, sur le gaillard d'arrière, les deux blanches figures s'appuyaient comme deux pauvres pleureuses ; leurs robes blanches flottaient au vent de la nuit. La vague battait tristement les mornes flancs du navire. Tous les bras armaient de nouveau d'esparses pour se protéger, et deux ou trois furent brisées quand le monstre longea notre navire ; puis, glissant à la surface des eaux avec la légèreté d'un esprit, il se confondit dans le brouillard qui nous environnait.

« Le lendemain le vent sauta subitement au sud-est, et nous obligea à virer de bord, en nous poussant au large à quelque distance de la Manche. Durant la nuit, nous passâmes en vue de plusieurs bâtiments espagnols que nous interrogâmes pour obtenir des renseignements sur le vaisseau mystérieux, mais aucun n'avait rien vu de semblable. Les deux jours et les deux nuits suivantes, nous fûmes assez heureux pour ne pas le rencontrer. Mais la troisième nuit ce fut autre chose ; à environ demi-portée de canon à notre avant, le spectre était là parfaitement visible. On voyait encore à leur même place, ainsi que des sentinelles vigilantes. Les deux blanches figures de femmes.

« Nous passâmes trois jours considérablement fatigués par

le vent qui grossissait de plus en plus, sans aucun événement bien remarquable, et à la tombée de la nuit nous aperçûmes le phare de Helligoland. Savez-vous, enfants, ce que c'est que le mal du pays ? c'était mieux que le mal, ce que nous éprouvions, c'était une rage dévorante d'espérance, et ça ne doit pas vous étonner après les alarmes, les dangers auxquels nous croyions avoir échappé.

« Nos cœurs bondissaient à la vue de ces rochers, témoins des jours de notre enfance.

« Le gigantesque rocher s'élevait majestueusement au milieu de l'abîme. Dressant derrière lui son aigrette de flamme, le phare envoyait, comme aujourd'hui, par-dessus sa tête, les montantes écartés qui rayonnaient au loin sur les eaux. Nous approchions de plus en plus de la côte ; tout à coup, l'air s'ébranle et retentit d'une détonation épouvantable. Nous écoutons. Les coups se répètent une fois, puis deux, puis se succèdent avec rapidité. Cependant l'atmosphère était pure et transparente, et l'on ne voyait rien. Impossible de découvrir le point d'où partait ce tonnerre furieux. L'instant d'après Tom s'écria :

« — Le vaisseau ! le vaisseau ! Voyez ! voyez !

« Nous regardâmes dans la direction de son bras tendu, et nous vîmes la coque démesurée du vaisseau silencieux, maintenant démanté et enclavé dans une crevasse de rochers. Les vagues forienses déferlaient sur le pont, l'attaquaient de toutes parts à coups redoublés : la noire carène avait beau se cabrer, chaque fois elle retombait plus lourdement, et devait finir par s'enfoncer dans l'impitoyable gouffre de l'Océan insatiable. Et les deux formes féminines laissaient apercevoir leurs silhouettes blanches quand la lame éclatait en torrents lumineux le long du navire en débris.

« — Mouille l'ancre de bossoir, amène le grand'voile ! dit le capitaine. Nous allons aborder notre sinistre compagnon de route !

« L'équipage obéit en silence ; sur l'ordre du capitaine, six hommes sautèrent dans la voile. J'étais du nombre, et nous nous dirigeâmes sur le navire à force de rames.

« A terre tout s'agitait. Le maître pilote dirigeait en hâte les matelots vers le lieu du naufrage ; les torches sillonnaient la grève, et avant que nous fussions arrivés, une flottille d'embarcations de toutes sortes couvrait déjà les eaux. Nous fûmes cependant des premiers à aborder le navire ; nous trouvâmes sa coque défoncée, disputant aux flots les débris de sa membrure. Nous grimpâmes sur le pont. Courageux comme vous l'êtes, en toute occasion, enfants, je puis vous dire que les plus braves se sentirent glacés d'horreur au spectacle qui s'offrit à nos yeux. Il était en effet trop surprenant, trop terrible, pour ne pas exciter la plus profonde pitié.

« Contrairement à notre attente, l'équipage du vaisseau était au grand complet. Mais cet équipage ne se composait que de cadavres. Au pied du grand mât, deux hommes étaient étendus sur un tapis précieux ; ce devait être le père et le fils. Le plus âgé, enveloppé de riches fourrures, tenait de sa main droite le bras de son jeune compagnon. Il semblait lui tâter le pouls. La tête de son enfant reposait sur son cœur.

« Une jeune femme serrait son nombril sur sa poitrine glacée. Elle était héle encore sous la pâleur cadavéreuse ; elle avait conservé l'expression de la douceur et de la bonté d'un ange, même dans la mort.

« Mais la scène qui nous attendait dans la cabine était bien autrement saisissante. Tout à l'entour, sur les cous-

sus, des cadavres, toujours des cadavres. Les traits calmes des visages n'indiquaient pas que la vie s'en fût retirée par de violentes convulsions.

« Il fallait quelque sang-froid, du courage et le mépris de la mort, pour ne pas perdre la raison au milieu de telles horreurs. Plus d'un pilote devint plus pâle que les corps qu'il avait sous les yeux ; tremblant de tous ses membres, il remontait rapidement sur le pont, je vous assure, et une fois là, il s'en retournait plus vite qu'il n'était venu. Et

pas un matelot ne serait resté cinq minutes sur le pont, si notre capitaine n'eût trouvé un papier cloué sur la table, contenant une relation succincte de l'histoire du navire et de ses passagers ; il nous en donna lecture. En voici la substance :

« Le navire se nommait *Dona Isabella*, et appartenait à un marchand portugais. Le capitaine s'appelait Don Christalvo. Il faisait route pour Java. Son frêt consistait en fruits du tropique, vins de Porto et conserves, quelques tonnes



d'arsenic, des caisses de cinabre. Peu de temps avant de quitter Oporto, Don Christalvo avait épousé une jeune personne d'une grande beauté qui l'accompagnait dans son voyage à Java ; elle avait été promise d'abord par ses parents à un homme d'un caractère violent et audacieux, de manières rudes et grossières. La jeune fille s'était toujours opposée avec une respectueuse énergie à la volonté de sa famille, déclarant qu'elle ne consentirait jamais à être l'épouse d'un homme pour lequel elle ne pouvait avoir ni amour, ni estime. Don Rodrigo, c'était le nom de ce méchant homme, ne se fut pas plutôt aperçu de la passion des deux amants, qu'il résolut de s'en venger d'une manière terrible s'ils se mariaient ; et en attendant il employa de toute sorte de menaces pour empêcher leur union. Les jeunes gens, connaissant toute la noirceur de son âme, ressentirent quelques craintes, mais ils espéraient, en quittant Oporto, se soustraire à sa méchanceté. Rodrigo,

instruit de leur projet, conçut aussitôt l'idée d'un infernal stratagème. Il se déguisa fort habilement, et vint s'offrir au capitaine du beau navire *Dona Isabella* en qualité de cambusier.

« Alors ce mortel ennemi de nos jeunes épousés restant inconnu de l'un et de l'autre, tint dans sa main la vie de tous deux à la fois. Il remarqua quels mets ils mangeaient et quels vins ils buvaient de préférence ; et ce fut là-dessus qu'il basa son plan de vengeance digne du démon. Un jour il ouvrit adroitement une tonne d'arsenic et mélangea aux vins et aux aliments, une quantité de ce fatal poison, plus que suffisante pour donner la mort à tout l'équipage. Ceci se passa quelques jours après que le navire eut mis à la voile. Don Christalvo, à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance, donna une fête à laquelle il convia tous les passagers.

« Les matelots ne furent pas oubliés, heureux comme

des dauphins qui se jouent dans les vagues, ils buvaient à la santé du jeune couple ; une rasade n'attendait pas l'autre : c'était la mort qu'ils buvaient. La violence du poison fut telle, que les innocentes victimes en ressentirent presque aussitôt les terribles effets. Mais les pauvres femmes furent celles qui en souffrirent le plus, elles qui n'avaient bu de ce vin que quelques gorgées.

« Dès que Rodrigo put reconnaître les ravages produits par son incroyable atrocité, et que, de tout l'équipage et des passagers, il allait rester la seule créature vivante, l'horreur et le remords s'emparèrent de lui ; sa tête s'égara. Il fut instantanément frappé d'une démence furieuse ; et dans le paroxysme de son délire, il se précipita dans la mer, qui se referma sur lui pour toujours.

« Le capitaine conserva à peine assez de force d'esprit pour relater sommairement cette triste aventure, car peu d'heures après ce lâche assassinat, le navire n'était plus qu'un tombeau.

« Il y avait parmi les passagers, ainsi que le faisait connaître le livre du bord, deux sœurs accompagnant leur frère à Sumatra. C'étaient les deux personnages du couronnement de l'arrière qui nous avaient tant de fois effrayés. Sans doute, les infortunées n'avaient pris qu'une faible

quantité du vin empoisonné, et probablement elles avaient espéré, en montant sur l'arrière, que le grand air leur procurerait quelque soulagement. Etroitement serrées dans les bras l'une de l'autre, elles avaient attendu avec calme, dans ce touchant embrassement, la mort à laquelle tous les passagers avaient succombé.

D'après la date de cette note, l'horrible catastrophe avait dû s'accomplir la veille du jour de l'orage, dont je vous ai parlé tout à l'heure. Pour mieux résister à sa fureur, les jeunes filles s'étaient attachées sur le pont, et là elles avaient expiré.

« A peine eûmes-nous recueilli ces diverses particularités, que nous quittâmes en hâte cette scène de désolation ; et il était temps, car les vagues se ruèrent aux flancs brisés du navire avec une telle violence, qu'elles ne devaient pas tarder à le détruire entièrement. Les deux charmantes sœurs, ces deux beaux anges, nous les transportâmes dans le canot, et nous leur donnâmes une sépulture convenable à l'est de l'église. Une petite pierre que le temps et l'oubli ont presque fait disparaître montre encore l'endroit où elles reposent.

« Le lendemain, il ne restait plus le moindre vestige de ce naufrage. »

HISTOIRE NATURELLE.

LES ZÈBRES.

Sous la dénomination de zèbre, on confond ordinairement toutes les espèces de solipèdes à robe rayée trans-

versalement. On distingue trois sortes de zèbres, tous originaires du sud de l'Afrique. Ils habitent les pays qui s'étendent depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'équateur, et même au delà, et les uns peuplent les plaines



sèches et brûlantes ; les autres, de vastes plateaux presque également arides, mais élevés et froids.

On a donné des noms divers à ces trois espèces de chevaux rayés. Par le nom de *zèbre*, on désigne l'espèce zébrée ou rayée par excellence. En effet, la robe de ces quadrupèdes est marquée de larges bandes foncées sur un fond blanc grisâtre depuis la pointe des oreilles jusqu'à l'extré-

mité des pieds, comme le représente assez bien la gravure.

Les naturalistes ont donné le nom de *dau* à une espèce de plus petite taille, plus élégante de forme, présentant sur la tête, le cou et le corps, des raies alternativement larges et étroites, sur un fond couleur isabelle. Le pelage des jambes de derrière et de la queue est blanc et sans taches.

Enfin le *couagga* des Hottentots forme la troisième espèce, qui est aussi la moins élégante ; les bandes sont comparativement moins foncées, en regard au fond obscur de sa robe, et ne s'étendent que sur la tête, le cou et les épaules. La croupe est d'un gris roussâtre ; les jambes et la queue d'un blanc sale. Cette espèce est la plus docile, et il paraît qu'autrefois les colons hollandais du cap de Bonne-Espérance ont tenté de la soumettre au joug de la charrette. Mais on a abandonné ce projet depuis l'introduction de nos races chevalines, et probablement parce qu'il était difficile de la réduire à l'état parfait de domesticité.

Les habitants indigènes du Cap, les Hottentots, ont donné à cette espèce le nom de *couagga*, du cri particulier de cet animal. En effet, son cri diffère beaucoup du hennissement du cheval, et encore plus du braiment de l'âne : il consiste en une espèce d'aboïement saccadé, dans lequel on distingue fréquemment la syllabe *couah, couah*.

Le *couagga*, autrefois très-commun dans les plaines du cap de Bonne-Espérance, est très-rare aujourd'hui ; il s'est réfugié dans l'intérieur des terres, par suite de la chasse infatigable que lui livrent les colons. La chair, du reste, en

est très-recherchée. Comme le cheval sauvage d'Amérique, le *couagga* vit en troupes qui se composent souvent d'une centaine. La ressemblance de forme et de mœurs qui existe entre le cheval et les diverses espèces de zèbres fait que, dans leur jeune âge, ces animaux, au lieu d'éviter les chevaux des chasseurs, les suivent au contraire comme ils suivraient leur mère. La ménagerie du jardin des Plantes renferme un grand nombre d'animaux appartenant au genre zèbre. Plusieurs y sont même nés de parents importés ; le *couagga*, surtout, s'acclimate facilement.

Il est remarquable que, parmi toutes les espèces du genre cheval, notre race indigène est la seule qui ne présente aucune rayure constante. En effet, en commençant par le zèbre rayé sur toute la surface du corps, nous trouvons :

2° Le *daw*, rayé sur la tête, sur le corps et les jambes de devant ;

3° Le *couagga*, rayé sur la tête, sur le cou et le tronc ;

4° L'âne, avec une raie en long sur le dos, et une en travers sur les épaules ;

5° Enfin le *dâggnetaï*, qui ne présente que la raie dorsale.



CAUSERIES

AVEC MON FILS ERNEST

SUR LES INVENTIONS ET LES DÉCOUVERTES.

SIXIÈME MATINÉE.

LES LUNETTES. — LE TÉLÉSCOPE.

« Dans notre dernière conversation, mon cher Ernest, nous avons parlé de la navigation à la vapeur, cette puissance qui anime en quelque sorte la matière, cet agent prodigieux qui perce les entrailles de la terre, rapproche les distances ; dirigée par l'intelligence de l'homme, il est impossible de prévoir où s'arrêteront ses progrès.

— Quel est l'inventeur de cette belle découverte, mon père ?

— Cette question n'est pas encore bien éclaircie. Il paraît

que, dès la plus haute antiquité, l'on avait remarqué que la vapeur, sortant d'un vase où l'eau est en ébullition, avait une certaine puissance ; mais il ne semble pas que l'on ait alors songé à l'appliquer comme moteur. Nous reprendrons ce sujet, qui vaut la peine d'être étudié en détail ; vous verrez comment un Français inventa une machine à vapeur, et comment, plus tard, les Anglais ont construit un navire mù par cet agent.

— La vapeur n'est-elle pas applicable à beaucoup d'autres choses qu'à la navigation ?

— Oui, mon ami, à une foule d'autres choses : l'imprimerie, les chemins de fer, les usines, les manufactures de papier, d'étoffes de toute espèce, etc. ; l'énumération en est trop longue pour en donner ici le détail. Mais, je le répète, nous reprendrons ce sujet. Qu'il vous suffise, pour aujourd'hui, de savoir qu'il est possible de faire des machines de la force de deux ou trois cents chevaux, et même plus, et que cette force si grande, si impétueuse, se laisse conduire avec docilité par le génie de l'homme, au point qu'on l'applique aux travaux les plus délicats comme à ceux qui

demandent une force immense; à la fabrication des tissus les plus fins, des épingles, des aiguilles, comme à la propulsion des plus grands vaisseaux, que l'on dirige contre les vents furieux, à travers les courants les plus rapides!

— Que Dieu est grand! qu'il est bon, mon père, de nous avoir donné tous ces puissants auxiliaires!

— Oui, mon fils, et nous ne saurions trop nous incliner devant la majesté divine qui nous a donné d'une intelligence capable de découvrir et de nous approprier les forces de la nature.

— Je sens combien ce que vous dites m'intéresse, mon père: quand je pense à Dieu, mon âme s'agrandit et mon cœur est plein de joie.

— Voyez, mon ami, comme toutes les sciences nous ont été enseignées pour notre bonheur! Et toujours les plus grandes découvertes ont été l'effet de ce que le vulgaire nomme hasard, et que nous appelons la Providence. Sans lunettes, sans télescopes, point d'astronomie; par consé-

quent, point de navigation hors de la vue des côtes. Voulez-vous savoir l'origine de cette invention merveilleuse?

— J'en serais charmé, mon père.

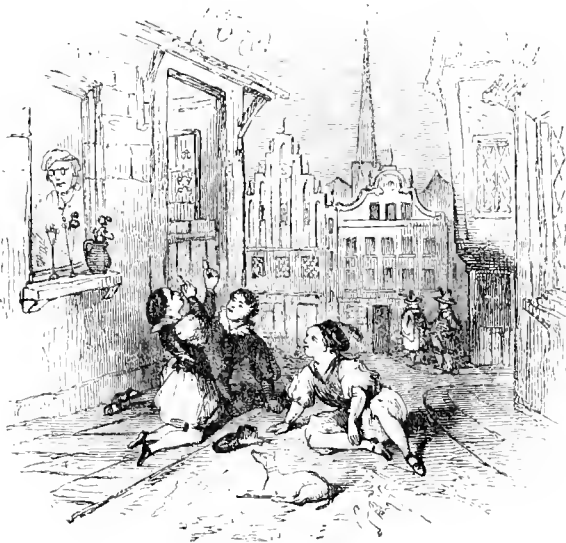
— Les lunettes étaient déjà connues depuis longtemps, quand le hasard fit découvrir le télescope... Mais d'abord, dites-moi, avez-vous jamais remarqué des verres de lunette?

— Oui, mon père; je sais qu'il y a des verres qui grossissent les objets, et d'autres qui les diminuent.

— C'est cela. Les verres bombés ou convexes grossissent les objets; ils sont utiles aux presbytes, les personnes qui ne voient que de loin. Les verres creux ou concaves diminuent les objets; ils servent aux myopes, ou aux personnes dont la vue est basse.

— Oui, j'ai remarqué cela.

— Eh bien, le fils de Jacques Métius, fabricant de lunettes à Middelbourg en Hollande, jouait un jour, à la porte de la boutique, avec ses petits camarades; il prit, pour s'a-



muser, deux verres, l'un concave et l'autre convexe, et, les plaçant à une certaine distance l'un de l'autre et dans la même direction, il fut bien étonné, lorsqu'il les dirigea sur le clocher d'une église, de voir la girouette plus grosse et plus rapprochée que d'habitude. Il fit part de son observation à son père, et celui-ci ne fut pas moins étonné que l'enfant.

Jacques Métius réfléchit sur ce phénomène, et résolut de le mettre à profit.

— Ainsi, c'est donc un enfant qui a donné l'idée du télescope?

— Oui, mon ami, cet enfant étant l'instrument que la providence avait choisi. Métius imagina de placer des verres concaves et convexes dans un tube; il chercha, par tâtonnements, quelle devait être la courbure comparative de ces verres, et à quelle distance il fallait les placer l'un de l'autre. A cet effet, dans son tube, il en introduisit un plus petit qu'il pouvait faire sortir et rentrer à volonté, et

le succès dépassa l'attente. Il put distinguer clairement des objets trop éloignés pour être discernés à la simple vue; ces objets paraissaient comme rapprochés par un pouvoir magique.

— C'est vrai, j'ai souvent vu cela avec une lorgnette de spectacle. Mais quelle différence y a-t-il, je vous prie, entre une lorgnette et un télescope.

— Mon enfant, une lorgnette sert pour les objets peu éloignés, elle est portative; il y a ensuite les longues-vues, avec lesquelles on voit à plusieurs lieues; elles servent aux marins; et, enfin, les télescopes, avec lesquels on observe les astres; il y en a même de si puissants, que, par leur moyen, on voit distinctement des étoiles si éloignées de nous, qu'elles sont entièrement invisibles à l'œil nu.

— Mais, mon père, comment se fait-il que les longues-vues, et surtout les télescopes, aient un si grand pouvoir?

— Mon enfant, ceci tient à des combinaisons d'optique, et nous commencerons l'étude de cette science l'année

prochaine; en attendant, contente-toi de savoir que chaque série de deux verres, dont l'un grossit et l'autre diminue, a la propriété de rapprocher les objets, si l'on place le verre concave près de l'œil, et au contraire de les éloigner, si c'est le verre convexe.

— Oui, j'ai observé cela.

— Eh bien, en combinant plusieurs séries. Mëtius vit qu'il obtenait un pouvoir plus grand, et c'est à ces combinaisons, sagement calculées, qu'est due l'invention du télescope.

Mëtius présenta une de ses lunettes aux états généraux de Hollande en 1609. Les savants, et entre autres Descartes, font à Mëtius les honneurs de l'invention. Avant lui on se servait de tubes à plusieurs tuyaux pour diriger la vue vers les objets éloignés, et les rendre plus nets; mais ces tubes ne renfermaient pas de verres.

— Je vous remercie. Je voudrais bien pourtant vous faire encore une question.

— J'aime à vous voir curieux de vous instruire.

— Quelle différence y a-t-il entre un télescope et un microscope ?

— La différence est immense, mon enfant : le télescope perce les profondeurs de l'espace et rapproche de nous des corps célestes dont nous ne soupçonnions pas même l'existence : le microscope, au contraire, grossit les objets les plus imperceptibles, au point que nous pouvons en distinguer toutes les parties les plus miomes. Nous irons voir ensemble une goutte d'eau avec un microscope d'un pouvoir très-grand, et vous serez étonné, mon ami, vous resterez dans l'admiration en voyant que cette simple goutte d'eau, qui paraît très-pure, renferme un monde de végétations, de plantes et d'arbres de formes fantastiques; d'animaux d'espèces bizarres se livrant à une guerre acharnée; vous verrez que l'infiniment petit n'est pas moins vaste que l'infiniment grand, et que Dieu, être sans bornes, d'une bonté, d'une puissance et d'une agesse infinies, n'est point, comme nous, assujéti aux bornes étroites de l'espace pour l'accomplissement de ses œuvres merveilleuses ! »

MERVEILLES DE LA NATURE.

LE TONNERRE.

Avant les découvertes récentes de la physique, le phénomène du tonnerre était entouré d'un voile mystérieux qui frappait également d'épouvante les hommes et les animaux. Il se présente sous trois formes bien différentes : l'éclair, la détonation, c'est-à-dire, le bruit qui l'accompagne, et la foudre, qui brise tout ce qu'elle rencontre. Tout le monde sait aujourd'hui que le tonnerre est un des phénomènes de l'électricité, ce grand agent de toute végétation, si bienfaisant dans ses effets de tous les jours, si terrible quand il sort des proportions nécessaires à la fertilisation de la terre.

Les nuages qui flottent dans l'atmosphère sont constamment chargés d'électricité. Quand deux gros nuages sont chargés, l'un d'électricité positive, l'autre d'électricité négative, ils s'attirent mutuellement, et leur contact produit une détonation proportionnée à leur volume. Lorsque l'air est rempli d'un grand nombre de gros nuages chargés d'une électricité différente de celle de la terre, les montagnes attirent ces nuages, et c'est alors que l'on voit éclater ces orages si communs dans les pays montagneux. Cependant les bois et les édifices, dans les pays plats, attirent la foudre comme les montagnes, et produisent ces effets terribles que nous voyons tous les jours. L'éclair et le bruit sont produits simultanément; mais comme la lumière parcourt l'espace avec une plus grande rapidité que le son, il en résulte que souvent nous voyons l'éclair longtemps avant d'entendre la détonation : c'est ce que l'on remarque également quand on voit tirer le canon à une certaine distance.

Souvent on entend le tonnerre rouler longuement, et l'écho répéter ce bruit dans diverses directions. Cet effet est dû aux montagnes, aux vallées, aux bois et aux édifices, mais aussi bien aux nuages et à la surface de la terre, qu'

se renvoient mutuellement le son; autrement on ne pourrait s'expliquer comment ce roulement se fait entendre en mer, où il n'y a que la surface de l'eau et celle des nuages pour produire un effet semblable.

Pour se préserver des effets de la foudre, on prend divers moyens. Les uns prétendent que, pour écarter l'orage qui les produit, il faut tirer le canon sur le nuage, afin de le diviser; d'autres, qu'il faut faire beaucoup de bruit, sonner les cloches. De nombreux accidents sont résultés de la mise en pratique de cette opinion. Le 15 août 1718, la foudre tomba, à quatre heures du matin, sur vingt-quatre églises situées sur la côte qui s'étend de Landernan, en Bretagne, jusqu'à Saint-Pol-de-Léon, toutes églises dans lesquelles on sonnait les cloches. Les églises voisines, où l'on ne sonnait pas, furent épargnées. On calcule que, dans l'espace de trente ans, dans ce canton, la foudre a frappé trois cent quatre-vingt-six clochers, et tué trois sonneurs.

D'autres s'empressent de courir pour s'abriter de l'orage, et vont souvent se placer sous des arbres élevés et touffus; un grand nombre de victimes ont été atteintes dans ces deux circonstances. On augmente le danger en s'abritant sous un arbre pendant que le tonnerre gronde; on sait, en effet, que le fluide électrique est attiré par les lieux élevés et pointus, d'où il résulte un plus grand péril dans cette situation. Nous pourrions citer de nombreuses victimes de cette coutume, trop accréditée dans les campagnes.

Tout récemment, dans une commune du département des Vosges, un journalier, père de huit enfants, tardant à rentrer par un temps d'orage, sa femme s'inquiète; quoique naturellement timide, elle n'écoute que l'élan de son cœur, et, bravant les éléments déchainés, elle court à la recherche de son mari, l'unique soutien de sa nombreuse famille. Hélas! elle ne devait plus le revoir: la foudre avait frappé celui qu'elle cherchait. Eperdue, elle suit le chemin par lequel il avait coutume de revenir. L'orage redouble.

Effrayée, elle veut se réfugier dans un bois; elle arrive essoufflée, anéantie par la frayeur. Elle s'appuie sur le tronc d'un gros arbre; à peine y est-elle, que la foudre tombe, brise l'arbre, frappe en même temps la pauvre mère, et fait huit orphelins d'un seul coup.

Les cloches des églises, les maisons isolées, à hauts pignons, offrent plus de danger que celles qui sont à peu près de même hauteur réunies dans les villes. Depuis l'invention des paratonnerres, on évite les effets de la foudre; mais le paratonnerre n'agissant pas sur le fluide électrique dans un rayon de plus de vingt mètres, il en faut plusieurs sur les édifices d'une grande étendue.

Rien de mystérieux comme l'action du fluide électrique; mais l'anecdote suivante, arrivée récemment, montre que la foudre n'est pas toujours accompagnée de détonation.

M. le docteur Regnier a, sur la demande de M. Arago, adressé à l'Académie une note sur un phénomène météorologique dont il a pu observer les singuliers et tristes résultats. Il s'agit d'une jeune fille mortellement frappée de la foudre sans que la décharge électrique ait été révélée aux personnes présentes par aucune détonation. Les circonstances au milieu desquelles l'événement a eu lieu, l'impossibilité d'expliquer par une autre cause la mort subite de la jeune fille, enfin quelques observations faites à la



levée du corps, ont convaincu M. Regnier que la malheureuse avait succombé à la commotion produite par la rencontre de deux courants électriques. En effet, par un temps très-chaud et extrêmement sec, un cultivateur des environs de Comblomiers, se trouvant avec sa femme et sa fille au milieu d'une plaine peu boisée et dont les récoltes étaient en partie enlevées, vit tout à coup s'avancer vers l'endroit où tous trois travaillaient, un nuage noir qui présageait un violent orage. Il se hâta de renvoyer sa fille en avant; la jeune fille se sauva en courant précisément dans la direction du nuage, qui marchait de l'est à l'ouest. Au bout de quelques moments, ses parents, se disposant à la rejoindre s'arrêtèrent, et l'aperçurent, à six cents pas, étendue la

face contre terre. Ils l'appellent, et ne recevant pas de réponse, ils accourent, s'approchent, et la trouvent morte; ni eux ni personne des environs n'avaient entendu la moindre détonation, aperçu le plus faible éclair. Appelé pour la levée du corps, M. Regnier constata, trois heures après l'événement, que les mains n'étaient pas étendues en avant; que le bonnet, lancé à quatre pas, était percé dans le fond d'une large déchirure, produite évidemment de dedans en dehors, puisque tous les fils du tissu lacéré s'irradiaient en dehors au pourtour de l'ouverture. Ce fait est assurément fort curieux, sous le double rapport des effets toujours si bizarres et presque inexplicables de la foudre, et surtout de l'absence de détonation.

LE LIVRE DE LA SANTÉ,

OU

ANECDOTES MÉDICALES, FAITS ET CONSEILS RELATIFS
A LA SANTÉ DE L'HOMME.

LE THÉ.

La consommation du thé est devenue en France et en Europe si considérable maintenant, que la feuille chinoise peut être classée parmi les aliments les plus usuels. La manière dont on le prépare, les modifications que le commerce lui fait subir, doivent donc éveiller la sollicitude de tout le monde. Si le thé n'avait jamais produit d'accidents, il serait inutile de se préoccuper de semblables détails; mais de tristes exemples attestent l'action pernicieuse qu'a pu exercer quelquefois l'infusion de cette plante aromatique. On n'ignorait pas, depuis quelques années, que la préparation de certaines espèces de thé se faisait avec des ingrédients de l'ordre minéral; mais on pouvait croire que c'était seulement dans des circonstances exceptionnelles.

M. Davis, voyageur anglais, vit de ses propres yeux à Hohan l'opération suivante : après avoir desséché le thé noir, qui était placé dans un mortier en fer fondu, on le colorait alors avec du curcuma, ce qui ne présente aucun danger; puis on jetait, sur les feuilles, une poussière composée de pierre gypseuse et de bleu de Prusse, à la dose d'une cuillerée ordinaire pour sept ou huit litres de thé avarié. Quand le mélange fut terminé, le thé présenta cette belle couleur verte si recherchée, et laissa même exhaler l'odeur qui caractérise le thé hyson.

M. Davis n'avait pas dit qu'il pensait que cette manipulation était appliquée sur une grande échelle à la préparation du thé; mais il existe un fait de statistique commerciale qui devrait le faire supposer. D'après Macculloch, les Anglais importaient à Canton, vers le commencement du siècle, plus de 250,000 livres de bleu de Prusse par an. Des fabriques se sont élevées, depuis, sur le territoire de la Chine, et le pays fait maintenant une consommation très-considérable de ce produit. Il est en outre de notoriété que la feuille ne saurait prendre, sans une préparation particulière, cette couleur verte et brillante qui distingue les thés verts. On a cru pendant longtemps qu'elle dépendait de la manière dont on procédait à la torréfaction; mais, d'après les renseignements les plus récents sur la manufacture de thés dans la colonie de l'Inde, on s'est assuré que les Chinois coloraient leurs produits avec le gypse et l'indigo. Une circonstance heureuse a mis enfin la science sur la trace du genre de fraude que les habitants du céleste empire exerçaient sur les consommateurs européens.

On apporta à M. Warington, de la Société chimique de Londres, pour en faire l'analyse, des thés qui avaient été saisis comme altérés; ce chimiste les examina attentivement au microscope, et il ne fut pas peu surpris de voir que les feuilles étaient recouvertes d'une poudre blanche, brillante, et semées de petits grains d'un bleu vif et de couleur orangée. Cette poudre fut isolée des feuilles, et, après l'avoir fait passer par les épreuves nécessaires pour en déterminer la composition, M. Warington trouva que la poudre blanche était du kaolin ou du talc, que les grains orangés provenaient d'une substance végétale, et enfin que

les granulations bleues étaient formées par du bleu de Prusse.

Mais ces mélanges pouvaient être accidentels, comme ils pouvaient résulter d'un mode de préparation appliqué régulièrement, comme faisant partie des procédés ordinaires de la fabrication. Il était important de s'en assurer. Le chimiste anglais alla donc recueillir, chez les marchands les plus renommés de Londres, des échantillons de thés verts de la plus belle espèce, connue sous le nom d'impérial, de poudre à canon et de hyson. Soumis au microscope, ils lui présentèrent les mêmes couleurs que les thés avariés. Soumis à l'analyse, ils contenaient aussi du kaolin et du bleu de Prusse. En s'occupant de ce travail, M. Warington apprit qu'il y avait une distinction de nom, parmi les thés verts, qui les classait en deux espèces distinctes : l'espèce des thés glacés et celle des thés non glacés. Ceux qu'il avait soumis à l'analyse et qui contenaient tous du bleu de Prusse, appartenaient à la catégorie des thés glacés. Les thés glacés étaient-ils purs ou colorés par une substance minérale? L'auteur en recueillit des échantillons qui, même à l'œil nu, n'avaient pas la moindre analogie de couleur avec les thés glacés. Au lieu d'être d'un bleu verdâtre comme ceux-ci, ils présentaient une teinte uniforme d'un jaune brun tirant sur le noir. Le microscope ne laissa voir ni grains orangés, ni grains bleus, et l'analyse ne trouva que du kaolin, qui est une matière inoffensive. La substance végétale colorante et le bleu de Prusse étaient absents.

De telles expériences sont concluantes, et condamnent, sans retour, cette couleur alléchante du thé vert qu'on croit généralement le caractère de l'excellence, de la supériorité. De quelque manière qu'on procède au grillage ou à la torréfaction, la feuille ne prend jamais cette couleur verte si estimée; c'est le commerce, ou plutôt c'est la fraude qui la lui donne. La couleur naturelle, la couleur vraie, c'est celle des thés non glacés. Mais il y a un moyen bien simple de dépouiller les thés glacés de la couleur d'emprunt qui se fait si facilement reconnaître. Il consiste tout simplement à les agiter par petites quantités dans une bouteille dans laquelle on aura mis un peu d'eau distillée. Ce liquide dissout la poudre et s'en empare entièrement au bout d'une ou deux minutes. Il n'y a qu'à jeter, après l'opération, le contenu de la bouteille sur un filtre de mousseline, pour séparer la feuille aromatique du liquide qui la purifie. D'après les expériences de M. Warington, ce lavage n'affaiblit nullement les propriétés du thé. Même en l'exposant, pour le dessécher, après le filtrage, à une température de cent degrés, on n'affaiblit ni la délicatesse de son goût, ni le parfum de son arôme.

ANECDOTES DU TEMPS PRESENT.

ORIGINE DES BALLONS.

Les découvertes de l'expérience sont souvent le fruit du hasard plutôt que le résultat des recherches. Les arts utiles doivent, la plupart, leurs inventions, moins aux spécula-

tions des philosophes qu'à la faveur de la fortune. On a trouvé la poudre en cherchant toute autre chose, peut-être sans avoir aucune vue. La boussole n'avait aucun rapport avec les autres instruments de la navigation, quand on fit cette importante découverte. Pendant combien de siècles les hommes ont-ils marché sur la soie avant d'en connaître le prix et d'en faire de si belles parures? La vapeur, cette force si puissante, qui, depuis quelque temps seulement, a pris un développement immense, fut découverte, comme tant d'autres inventions sublimes, par l'effet du hasard.

Un faiseur d'expériences est une espèce de chasseur qui suit les effets de la nature à la piste, et que les courses inutiles ne rebutent pas : un seul phénomène qu'il découvre le dédommage bientôt de son temps perdu. Y a-t-il une ambition plus belle, plus noble, que celle qui a pour but d'étendre la puissance de son génie sur les moyens de découvrir ou de perfectionner tout ce qui peut contribuer à rendre les hommes plus heureux.

Il y a de quoi s'étonner en voyant que les inventions les plus précieuses ont souvent été, à leur origine, considérées comme des choses futiles. C'est ainsi que, d'abord, les ballons furent envisagés; il n'y aurait rien de bien extraordinaire de voir un jour cette singulière invention venir prendre place parmi les plus belles découvertes faites jusqu'ici.

Vous avez souvent admiré un globe majestueux s'élevant dans les airs, emporté par une molle brise et soutenant une élégante nacelle pavoisée de laminières multicolores.

Dans cette nacelle, de hardis voyageurs agitent leurs drapeaux en prenant congé de la terre, aux yeux des spectateurs ébahis; ils vont explorer les régions de l'espace, affrontant les orages et bravant mille périls. Eh bien, mes jeunes amis, beaucoup d'entre vous sont loin de se former une idée exacte de ce que sont ces périls, et à quoi il peut servir de s'exposer à les braver.

Pour éclairer votre jeune esprit, je vais commencer par une première narration, simple et brève, sur ce sujet.

Cette machine merveilleuse, que l'on nomme ballon, est un globe creux composé d'un fort tissu de soie et recouvert d'un enduit souple et léger, impénétrable à l'air.

Ce fut Montgolfier qui inventa les ballons. Les premiers furent faits en papier. Il avait remarqué que la chaleur dilate l'air et le rend plus léger; il conçut, d'après cette observation, l'idée de faire un ballon en papier, avec une ouverture dans le bas, et de placer sous cette ouverture un réchaud. Le succès qu'il obtint de cette expérience dépassa son attente; le feu dilata l'air à l'intérieur; alors le globe de papier s'éleva facilement. Ce premier essai terminé, il en fit plusieurs autres qui tous réussirent.

Depuis, les ballons en papier et à réchaud furent abandonnés.

On imagina ensuite de construire les ballons en soie vernie au caoutchouc. On savait que le poids du gaz hydrogène est le quart de celui de l'air. Le ballon, le gaz qu'il renferme, le filet qui l'entoure, la nacelle, tout cela réuni ne pèse pas la moitié du volume d'air déplacé. Il résulte de cette observation que la machine entière est susceptible de s'élever et d'enlever avec elle plusieurs personnes, des provisions, du lest, et un câble avec son ancre. Or, un câble et une ancre; autrement l'aéronaute, quand il voudrait descendre, ne pourrait pas s'arrêter ou il voudrait; le vent l'emporterait et le briserait contre les arbres, les

maisons ou les rochers. Voilà pourquoi la nacelle est toujours munie d'une ancre et d'un câble.

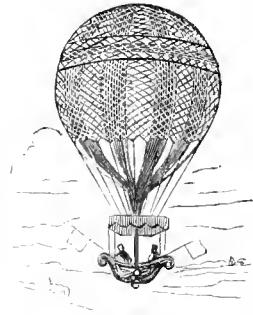
Les dangers auxquels sont exposés les aéronautes sont nombreux. En juin 1785, MM. Pilâtre de Rozier et Boinin, ayant entrepris de passer de France en Angleterre, le feu se communiqua au gaz de leur ballon, et ils périrent.

L'infortunée madame Blanchard périt aussi, il y a une vingtaine d'années, jetée hors de la nacelle par le choc d'une cheminée. Je pourrais citer bien d'autres malheurs arrivés aux aéronautes; mais à quoi servirait de mettre sous les yeux de mes jeunes lecteurs tant de tableaux pénibles?

Si l'aérostat a causé de tristes événements, il a été utile aux sciences. En 1804, Gay-Lussac fit à Paris une ascension, muni de tous les instruments nécessaires aux observations météorologiques. Il s'éleva à plus de 25,000 pieds au-dessus du niveau de Paris, et fit des découvertes précieuses.

Excepté pour des expériences de ce genre, il ne semble pas que les ballons aient été d'une grande utilité. On avait eu l'idée de le faire servir à la guerre. Une compagnie de ballonniers fut établie à Meudon pendant la révolution, et Jourdan s'en servit avec succès en 1795, à la bataille de Fleurus qu'un ballon lui fit gagner. Il ne paraît pas cependant que depuis l'on ait trouvé l'emploi de ce moyen praticable. On se servait d'un ballon captif, c'est-à-dire, retenu par des cordes à une certaine distance de la terre. Cent hommes étaient nécessaires pour tenir ces cordes. Un officier placé dans la nacelle faisait glisser, le long d'une de ces cordes, un billet pour le général, et l'instruisait des mouvements de l'ennemi. On a renoncé à ce moyen.

Beaucoup d'essais ont été faits pour diriger les aérostats contre le vent, mais tous ont été infructueux.



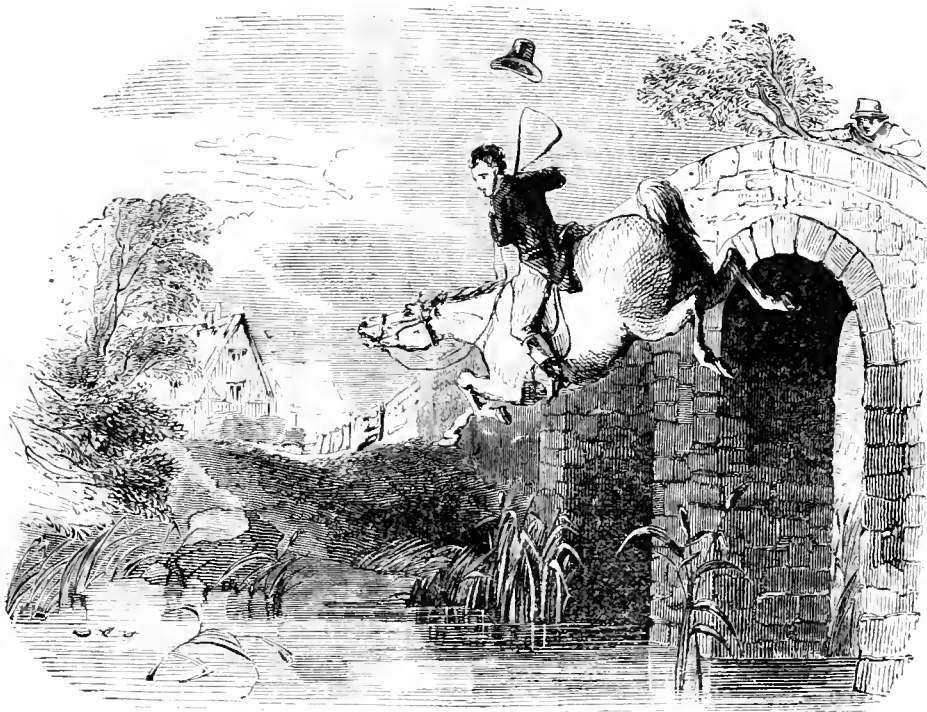
M. Green, aéronaute anglais de beaucoup de mérite, y a renoncé. Il avait remarqué dans ses nombreuses ascensions, qu'à différentes hauteurs dans l'atmosphère, il y a des courants d'air différents, dont on pouvait se servir utilement pour se diriger à volonté. Il fit construire, à cet effet, un immense ballon avec une nacelle-omnibus; son idée était d'arriver, par ce moyen, à pouvoir transporter rapidement de Londres à Paris un assez grand nombre de voyageurs. Il partit donc bravement à onze heures et demie du matin, le 7 novembre 1856, accompagné de deux *gentlemen*; mais ils manquèrent Paris dans la nuit, et furent pétrifiés d'étonnement quand, le lendemain matin, ils s'aperçurent qu'ils étaient dans le duché de Nassau, ayant fait environ deux cent cinquante lieues en dix-huit heures; près de quatorze lieues à l'heure! M. Green n'a jamais recommencé ce genre

de voyage, il savait bien que c'était l'effet du hasard ; mais d'honnêtes industriels, profitant de l'engouement général, ne craignirent pas d'annoncer une compagnie pour établir un service régulier de *ballons messagers de Londres aux grandes Indes et à toutes les parties du globe*. J'ai vu, mes jeunes amis, les affiches monstres de cette monstrueuse compagnie sur les murs de Londres. Je ne crois pas qu'elle ait trouvé beaucoup d'actionnaires.

AVENTURES DU JEUNE COMTE DE T***.

Les Anglais, qui passent pour être, de tous les peuples le plus sérieux, portent souvent aux choses les plus futiles

toute l'énergie, tous les instincts, toute la vivacité dramatique de la passion ! C'est ainsi qu'on les voit se porter en foule à un combat de coqs et engager des sommes considérables dans des paris pour le vainqueur de ces luttes magnifiques. Mais ce qui semble plaire plus encore à leur imagination ce sont les luttes de chevaux. Ainsi, dernièrement, après avoir assisté à un *steeple-chase* (course au clocher), le jeune Alfred de T***, fils unique d'une noble et riche famille, se plaisait à se faire remarquer par son extrême témérité. Un jour il faillit perdre la vie dans une chute effrayante qu'il fit, avec un cheval vigoureux, qui, en s'emportant, tomba, de plus de trente pieds de hauteur, dans une petite rivière située auprès du village de *Backwood*, dans le *Yorkshire*. Il fut assez heureux pour s'en tirer sans autre accident que quelques contusions dont il fut bientôt rétabli.



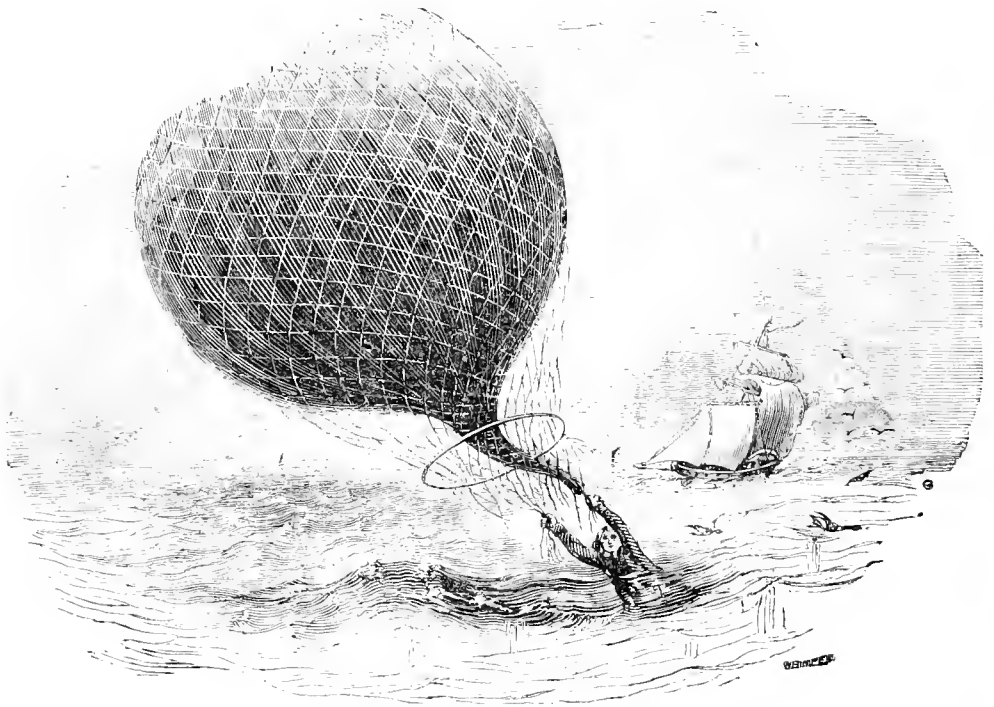
Dans une autre circonstance, il donna la preuve de son audacieuse extravagance. Il fit le pari qu'il partirait seul dans un ballon, et qu'il le dirigerait pendant trois heures au moins. On trouve toujours des fous pour soutenir des paris contre les actes d'audace et de témérité. Ses véritables amis cherchèrent à le retenir et à le ramener, par de justes observations, à des idées plus raisonnables ; plus il rencontrait d'opposition ou d'obstacle, plus il trouvait d'ardeur et de plaisir à les combattre. Enfin, le jour arriva pour mettre à exécution cette téméraire entreprise. Le ciel était pur et le vent était modéré. Il partit en emportant avec lui les vifs applaudissements de la foule qui s'était réunie pour jouir de ce spectacle ; mais à peine est-il enlevé à une certaine hauteur, qu'il trouva un vent plus fort qui l'emporta rapidement dans une direction con-

traire à celle où il voulait aller, et, lorsqu'il voulut descendre, il lâcha du gaz ; mais en trop grande quantité. De sorte qu'il ne lui en restait plus assez pour pouvoir remonter, même en se débarrassant de tout ce qu'il avait de lest. Il arriva donc qu'il tomba dans la mer, du côté de *Farmouth*, à environ dix milles (4 lieues) de terre. Il se cramponna à son ballon, qui, soutenu par le vent, l'aïda à naviguer pendant plusieurs heures jusqu'à ce qu'il fût sauvé par un cutter qui l'aperçut, et qui s'empressa de lui porter secours.

Cette dernière leçon fit sur l'esprit du jeune comte une sive impression, que, dès ce jour néfaste, il se fit dans son caractère et dans ses habitudes un changement remarquable ! Autant il était fou, extravagant dans ses plaisirs, autant il devint sage et modéré dans sa conduite. Cette force

et cette agilité remarquables que la nature lui avait données étaient nuisibles pour lui-même, lorsque ces qualités étaient mal employées; elles devinrent, au contraire, fort précieuses en sachant les utiliser à propos. C'est ce qui se

fit bientôt remarquer dans le caractère du jeune et noble comte de T***. Plusieurs jeunes gens pourraient, peut-être, dans cette aventure, trouver une bonne et utile leçon pour eux-mêmes.



FABLES.

LE LABOUREUR ET SON FILS.

Un laboureur dit un jour à son fils :
 — Cultive, mon enfant, quelques arpents stériles;
 Détruis-en les chardons, les herbes inutiles;
 Va, crois-moi, nous en saurons tirer maint profit.
 Il part. Le fils, en voyant tant d'ouvrage :
 — Je n'en viendrai jamais à bout;
 Il me faudrait un siècle! Il perd donc tout courage,
 Et n'y travaille point du tout;
 Le long du jour, il dort, s'amuse.
 Le père vient le lendemain.
 De son mieux notre fils s'exuse :
 — La tâche est par trop grande, en peut-il voir la fin?
 — Ne défriche dès lors que ce petit espace.
 Il s'y met, le cultive avec un air content.
 Autre tâche, le jour suivant;
 Il s'y prête encore avec grâce.
 De proche en proche enfin le terrain est bêché.
 Retourné, bientôt défriché.

Divisez vos travaux : patience et courage
 Vous feront accomplir le plus pénible ouvrage.

AGATHOCLE.

Agathocle, roi de Sicile,
 D'un potier de terre était fils,
 Et fit voir qu'en dépit d'une naissance vile,
 Sur le trône on peut être assis.
 Son esprit, sa valeur extrême,
 L'élevèrent au diadème,
 Et surent, sous ses lois, maintes cités ranger.
 Ce monarque vint assiéger
 Une ville assez importante.
 Le peuple en était vain, et, malgré ce danger,
 Rempli d'une audace insolente,
 Dès qu'on vit Agathocle avec ses étendards,
 Les habitants sur les remparts
 Lui criaient, en raillant, pour irriter sa bile :
 — Tyran, fils d'un pauvre potier,
 Où prendras-tu de quoi tant de troupes payer?
 — Dans vos bourses, dit-il, quand j'aurai votre ville.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.		Pages.
Anecdotes du temps présent.		Beautés de l'histoire du clergé de France.	
La Force du repentir.	4	Bossuet, son enfance et sa jeunesse.	15
Ne Désespérer de rien, ou Edouard Jeffery de Plymouth.	3	Bossuet (suite)	59
Le Prisonnier d'une bombe.	6	Un Amouïer au baigne de Toulon.	166
Le Paysan marocain.	7	Visite au faubourg Saint-Marceau.	169
Leçon commerciale, ou le Danger d'être trop habile.	9	Fénelon.	361
Les Gueux magnifiques, ou Vivre dans la splendeur sans moyens apparents.	<i>ib.</i>	Bonheur dans la vie privée, ou le	
Le Génois et le Galérien.	52	Livre des plaisirs.	68
Les Souterrains de Watling-Street.	54	Une Serre dans un salon.	69
Londres souterraine.	55	Causeries avec mon fils Ernest sur	
Dick le Désossé.	56	les inventions et les découvertes.	
Une Bataille rangée en Irlande.	<i>ib.</i>	Première Matinée : les Patins. — La Neige. — La Statue de neige. — Invention des patins. — Dessins sur la glace.	78
L'Incendie dans la neige.	58	Deuxième Matinée : La Neige et la Glace vivantes. — Le Sang de la neige. — Un Monde dans la neige.	80
La Bataille de l'Isly racontée par un Marocain.	<i>ib.</i>	Troisième Matinée : Construction d'un vaisseau. — Le Chantier. — Le Bois. — Anatomie du bois. — Un Vaisseau lancé en mer. — Vaisseaux de fer.	158
Les jeunes Sauveteurs	71	Quatrième Matinée : Les Animaux nuisibles. — La Pousière animée. — Nouveau Sucre.	255
Le Prêtre charitable.	<i>ib.</i>	Cinquième Matinée : Un Navire sur le Choquito. — Les nouveaux Sucres.	295
Les petites Baléines des îles Faroe.	<i>ib.</i>	Sixième Matinée — Les Lunettes. — Le Télescope.	519
Un Chien terrible.	72	Chroniques et légendes du moyen âge.	
La jeune Bretonne.	77	La Légende de Pierre de la Palud.	109
L'Ouragan de neige.	159	Chronique du château de Marstoke.	110
L'Orage des Highlands.	141	Un Testament supposé.	<i>ib.</i>
Le Christophe Colomb du pont Saint-Michel.	145	Chronique du château de Marstoke (suite).	150
Le Rhin gelé.	144	La Vierge de Bonmot.	198
L'Inondation en Chine.	145	Copernic.	282
L'Iliver en Algérie.	<i>ib.</i>	Copernic (suite)	545
River de 1845 dans les Grisons.	251	Copernic (suite et fin).	547
La Chartreuse de Paris.	254	Le Dalhia.	548
Un honnête Détenu.	255		
L'Arabe prisonnier.	<i>ib.</i>		
Visite chez les poètes européens.	257		
Une Page inconnue de la vie de Napoléon.	258		
Origine des ballons.	575		
Aventure du jeune comte de T***.	575		
Artistes célèbres.			
La Jeunesse de Van-Dyck.	48		
Bonvenuto Cellini, Quentin Metsys, etc.	176		
Velasquez, peintre espagnol.	757		
Pierre-Paul Rubens	560		

Courage moral dans la jeunesse.

ou Exemples de force contre le sort, de résistance et de succès dans les carrières les plus diverses.	47
Ben-Johnson, Cook, Dampier, Descartes, etc.	218
La Jeunesse de Henri IV.	297
Jeunesse des grands artistes	298

Devoir et Héroïsme chez les femmes.

L'Héroïsme guerrier chez les femmes.	41
La jeune Mère.	<i>ib.</i>
Blanche de Castille, sa vie et son influence.	114
Lettre d'une dame anglaise prisonnière à Gwalior.	117
Blanche de Castille (suite).	149
La Vie des femmes orientales, visite au harem.	221

Histoire naturelle.

Les Zébrés.	568
---------------------	-----

Illustres Français.

Le Cardinal de Richelieu.	125
Le Cardinal de Richelieu (suite).	153
Pierre Corneille.	185
Pierre Corneille (suite).	248
Jeanne d'Arc.	281

Livre de la Santé, ou ANECDOTES MÉDICALES,

FAITS ET CONSEILS RELATIFS A LA SANTÉ DE L'HOMME.	28
Influence de certaines substances sur le corps humain. — Les Narcotiques, l'Opium, etc.	29
Le Tabac.	51
L'Exercice intellectuel est nécessaire à la santé et au bonheur.	65
Bains publics pour les classes ouvrières.	123
Le Secret de vivre longtemps.	<i>ib.</i>
Des Stimulants (suite du Tabac).	249
Le Thé.	575

Merveilles de la nature.

Volcans de la mer Pacifique. — Ascension à Mouma-Loa.	517
Les Feux follets.	540
Le Tonnerre.	571

Merveilles du mois passé

Conquêtes récentes de la civilisation chrétienne, etc.	51
--	----

Mille et nue Nuits d'Europe et d'Amérique.

Première nuit : Conte du matelot Heinrich.	18
Deuxième nuit : Conte du matelot Heinrich (suite).	49
Troisième nuit : Conte de don Hallador de la Isla.	82
Quatrième nuit : Comment une femme peut être pire qu'un diable ou meilleure qu'un ange	184
Biedou-Biedou, conte picard, cinquième nuit.	255
Souvenirs de la Chine.	256
Sixième nuit : Biedin-Biedou, conte picard (suite).	304

Mois du jeune chrétien.

Les Saints du mois	2
Mois de novembre.	5
L'Avent.	55
Noël.	54
Mois de décembre.	55
La Fête de la Circoncision.	65
La Fête de l'Épiphanie.	66
Mois de janvier.	67
La Chandeleur.	97
Le Carnaval.	98
Le Carême.	99
Mois de février.	101
La Semaine sainte.	129
La Fête de Pâques.	151
Mystère de la résurrection de N.-S. Jésus-Christ.	152
Mois de Mars.	154
Les Rogations.	161
Variétés.	162
Mois d'avril.	165
L'Ascension de Notre-Seigneur.	195
La Pentecôte.	194
La Fête-Dieu.	195
Mois de mai.	196
Fête de saint Jean-Baptiste.	225
Fête de saint Pierre et de saint Paul.	227
Mois de juin.	250
Visitation de la sainte Vierge.	257
Variétés.	258
Mois de juillet.	265
Solennités du mois d'août.	289
Mois d'août.	294
La Nativité de la sainte Vierge.	521
L'Exaltation de la sainte croix.	522
Saint Michel et les saints anges.	525
Consolation chrétienne.	525
Mois de septembre.	525
Saint Denis.	555
La Toussaint.	557
Mois d'octobre.	559

Petits voyages sur les rivières de France.

La Loire, ses bords et ses souvenirs.	12
La Loire (suite).	44
Légendes des bords de la Loire.	45
La Maison d'or du diable, ou le Gerbier-de-Jour.	<i>ib.</i>
Les Fées vertes de la voûte Polignac.	118
La Loire, ses bords et ses souvenirs (suite).	178
La Loire, ses bords et ses souvenirs (suite).	199
La Loire, ses bords et ses souvenirs (suite).	505

Sujets divers.

Lettre de Claude Brady à sa sœur Claudine, qui se marie, sur les devoirs et le bonheur en ménage.	41
Faiblesse des grands esprits.	<i>ib.</i>
Bonnette au lendemain	87
La Mode en médecine.	<i>ib.</i>
Dignité du travail.	<i>ib.</i>
Coagulation du lait.	88
Les Insectes balayeurs.	<i>ib.</i>

	Pages.
Bon sens vaut mieux que science.	88
Étymologie de quelques désignations américaines. <i>ib.</i>	<i>ib.</i>
Prière.	80
Maximes de chaque jour.	126
Le Fer.	<i>ib.</i>
Vers du Persan Ilafiz.	<i>ib.</i>
La plus ancienne des horloges.	<i>ib.</i>
Un Couvent en Algérie.	127
La meilleure Pilule.	<i>ib.</i>
Origine des brouillards.	<i>ib.</i>
Le Caméléon.	<i>ib.</i>
Le Lait de chèvre en Espagne.	<i>ib.</i>
La Pêche des perles.	128
Ce qui peut arriver au globe.	171
Manger avec les doigts.	<i>ib.</i>
Le Bateau à vapeur	<i>ib.</i>
La Toilette d'une Grecque.	172
Le Frein de la médisance et le Manteau de l'ivrognerie.	175
Le Porc-Épic.	<i>ib.</i>
Ode d'un patineur.	174
Fureur des saints et des païens contre les coquettes.	<i>ib.</i>
Le Sang et les Cheveux.	175
La Chauve-Souris.	225
Le Narval ou Licorne de mer.	224
La Baleine attaquée par les poissons.	241
Pêche de la baleine.	242
L'Agile.	245
Le Boa constricteur.	244
Le Poisson volant et le Dauphin.	245
Un Avis à l'aristocratie.	246
De la Conversation.	<i>ib.</i>
Les bonnes Manières.	<i>ib.</i>
Extraits d'un vieux moraliste italien.	<i>ib.</i>
Autres Extraits de quelques écrivains catholiques étrangers.	247
Exagération des modes féminines.	<i>ib.</i>
Bruges.	281
La Petite-Provence.	552
Maxime d'un sage.	<i>ib.</i>
Origine des compliments que l'on fait aux gens qui éternuent.	<i>ib.</i>
Fable.	<i>ib.</i>
La Raison et la Bonneur.	<i>ib.</i>
Le Laboureur et son Fils.	576
Agathocle (fable).	<i>ib.</i>

Savoir-Vivre en Europe.

Simple conseil à ceux qui entrent dans le monde. — L'Affectation et la Timidité. — Le Chanteur de romances. — Toilette d'une jeune fille pauvre. — Un Monsieur qui ne sait pas sortir. — Anciens Traités du savoir-vivre. — Castiglione. — Fénelon. — La Politesse.	85
La Politesse à table. — La Conversation à table. — Le Maître de maison gastronome. — Comme tout le monde. — Avant dîner. — Après dîner. — Le Costume du dîner. — La Conversation à table. — Le Monsieur aux breloques. — La Dame trop corsée.	145

	Pages.
Mœurs américaines.	275
La Lionne.	502
Conversation des hommes de lettres.	505
Le Costume. — Les Paris. — La Politesse.	555

Scènes, Récits, Aventures, extraits, des plus récents voyageurs.

Le Trapeur des montagnes Rocheuses.	22
Une Soirée au Maroc.	25
Le Soleil à midi.	26
Le Duel dans la Forêt-Noire.	<i>ib.</i>
La Neige rouge.	56
Visite à un curé de Cordoue.	<i>ib.</i>
L'Incendie de la forêt vierge.	57
La Valise et la Bouteille, ou Aventures ceylanaises.	41
Flandres, Louvain.	89
Aventures sur les bords de la rivière de la Colombie.	92
Voyage à cheval sur un crocodile.	96
M. Thiers dans un couvent des Pyrénées.	102
Une Nuit de péril.	105
L'Homme et le Tigre.	104
Don Antonio Garcia de Aquila, curé de Pitiagna.	106
Les Torchés sur le Necker, et la Comédie sur la glace.	107
Les Chinois d'aujourd'hui.	154
Une Ascension périlleuse au Petter-Botte et sa montagne.	156
Capture d'un négrier.	187
Comme quoi vingt loups furent emprisonnés par le marquis de Lafayette.	188
Souvenirs de la Chine.	189
Incendie d'une prairie.	191
Missions de la Chine et du Tong-King.	204
La Caravane de Bagdad.	209
Panorama du haut d'une montagne.	211
Mœurs de l'Indoustan.	<i>ib.</i>
La Chasse au tigre.	215
L'Ile de Taïti en 1788 et en 1845.	215
Les Valeurs et le Guide endormi.	217
Impressions de voyages d'un jeune touriste.	267
Mœurs irlandaises.	267
La Semaine sainte à Rome.	272
La Strega, ou la Pythonisse de Bohême.	509
Taïti en 1785 et en 1845.	274
Petites visites dans quelques villes de la Suisse moderne.	515
État actuel de la traite des nègres.	542
Lettre d'un voyageur français.	545

Scènes, Récits et Aventures de la vie maritime.

Le Conteur du gaillard d'avant.	510
Une Nuit dans un phare.	565

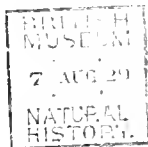
Vie privée des oiseaux.

Les Crimes d'un rouge-gorge.	20
Les Oiseaux à bord de la frégate.	22
La Caille.	61

	Pages.		Pages.
Le Merle cèlibataire.	62	La Perdrix.	529
La Gaille (suite).	90	Le Corbeau.	551
Combat d'un faucon et d'une belette.	91	Le Pèlican.	555

TABLE DES GRAVURES SÉPARÉES DU TEXTE.

BEUGES	Frontispice.
BOSSUET.	Page. 43
VAN-DYCK.	48
HÔTEL DE VILLE DE LOUVAIN.	89
LE CARDINAL DE RICHELIEU.	125
LA JOURNÉE DES DUPES.	155
CORNEILLE.	185
JEANNE D'ARC.	281
SAINTE LOUIS.	295
FENELON.	549
REBENS.	559



LE

LIVRE DES FAMILLES

JOURNAL

MORAL, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, HISTORIQUE, ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE, ETC.

DEUXIÈME ANNÉE.

1846



BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY



UN PARTI



PARIS

TH. HOUZE, DIRECTEUR DU LIVRE DES FAMILLES

9, QUAI MALAQUAIS.



LIVRE DES FAMILLES

OU

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 1. — 2^e Volume.1^{er} Janvier 1846

JANVIER.

Le nom de ce mois lui vient de Janus, personnage allégorique considéré comme le portier (*janitor*) de l'Olympe. On représentait Janus avec deux figures, l'une de vieillard, tournée vers le passé, l'autre de jeune homme, tournée vers l'avenir; l'une grave comme la réalité, l'autre radieuse comme l'espérance.

Ce fut Numa Pompilius qui décida que janvier ouvrirait la période annuelle comme Janus, auquel il était dédié, ouvrait les portes des cieux; car sous Romulus l'année commençait au mois de mars.

Le grief principal contre le mois de janvier, c'est le froid extrême qui le caractérise en effet; mais c'est par ce point surtout qu'il est utile, car le froid a son rôle aussi, et son rôle important dans l'économie providentielle de la création. D'une part, il enchaîne les forces végétatives et les tient au repos, afin qu'elles puissent, au temps convenable, se développer partout avec plus d'intensité; d'autre part, il détruit des myriades d'insectes, d'où résulte pour nous un double avantage, puisque nos fruits ainsi ne seront pas dévastés, et que la récolte sera même d'autant plus abondante que le sol évidemment aura reçu plus d'engrais. Et puis ne faut-il pas que l'évaporation de l'eau soit enfin retardée, ne faut-il pas, pour imbibber nos guérets, que les pluies y pénètrent et qu'elles y soient retenues? ne faut-il pas aussi qu'au sommet de la montagne les glaciers fassent leur réserve pour suf-

fire ensuite aux dépenses de la belle saison? ne faut-il pas que vers le pôle s'amassent et s'amoncellent des océans immobiles et solidifiés, afin que les fleuves sous-marins viennent réparer les pertes des océans équatoriaux, lorsque au printemps l'atmosphère va se détendre, et que, bientôt après, l'été va menacer de tarir les rivières, les lacs et les mers?

Sans doute janvier ne permet pas à l'horizon de revêtir ses habits de fête, mais cependant la terre n'est pas dépouillée de toute parure. Voyez: l'épine blanche montre dans les champs ses baies purpurines, et le laurier-thym déploie ses fleurs disposées en ombelles et son feuillage d'un éclat permanent; l'if dresse encore sa pyramide toujours verte et le lierre maintient contre le mur toutes ses feuilles qui résistent même à l'ouragan; l'humble buis conserve aussi toute sa verdure tandis que le sapin porte dans l'air sa tête verdoyante. Or, toutes ces nuances paraissent alors d'autant plus belles qu'elles se détachent et se relèvent sur la couche de neige qui revêt au loin tout le sol; et la perspective n'a-t-elle donc pas aussi sa magnificence lorsque le rayon solaire, qui met en mouvement la folle mésange et le gai roitelet, scintille sur les bréderies pittoresques que le givre suspend aux branches des arbres comme aux toits des maisons? Mais essayez donc de compter tous les diamants à facettes, toutes les pierrieres opalines que la gelée blanche a semés sur la plus simple

chaumière, sur le plus modeste buisson. Et tout cela peut-être ne parle encore qu'aux yeux; mais pour l'âme méditative, est-il rien de plus imposant, rien de plus solennel que l'aspect de l'horizon lorsque dans le silence mystérieux de la nuit, la lune, devenue reine du firmament, laisse tomber sa lumière douce et pure sur cette blanche tannique de la terre endormie?

Voyez aussi comme ce qui ne semble d'abord destiné qu'à l'ornement de la terre porte cependant ce caractère d'utilité que la bienfaisante main du Créateur imprime à toutes ses œuvres; cette neige, qui resplendit afin de ne pas laisser perdre un seul des rayons lumineux alors affaiblis, est en même temps le meilleur de tous les calorifères pour les plantes. Dès qu'elle couvre l'horizon, tous les germes se trouvent merveilleusement abrités contre les rigueurs excessives du froid; que maintenant, venue des pôles, la tempête passe toute glacée pour aller remplir au loin sa mission, la couche de neige interposée lui dérobe les graines que le labourer a semées, et puis, à l'époque de la germination, cette neige fondue descend jusqu'à la radicelle naissante et lui porte les principes nutritifs qu'elle a dissous et retenus.

Un esprit superficiel s'imagine peut-être que notre terre serait un paradis si partout régnait un éternel printemps. Mais la réflexion nous dit bien vite que notre globe alors serait inhabitable ou du moins deviendrait pour l'homme une fort triste demeure. Des classes entières d'animaux et de plantes disparaîtraient aussitôt. La forêt n'aurait plus sa rivière, ni le bocage, son ruisseau; l'aspect de l'horizon, partout et toujours, serait d'une fatigante uniformité; cette diversité de fleurs et de fruits qui fait

notre joie, qui fait notre richesse, se trouverait infiniment restreinte; et ce que nous apprécions tant aujourd'hui parce que nous avons le temps de le désirer, une journée fraîche et transparente du mois de mai, nous deviendrait monotone, parce que la sensation la plus suave nous importune dès qu'elle est continue.

Malheureusement nous ne savons pas réfléchir, et notre ignorance diminue sans cesse l'importance de toute chose; ainsi, pour ne pas terminer ces lignes sans en tirer au moins une leçon, dites-moi, votre attention s'est elle arrêtée jamais aux décorations charmantes que le givre dessine sur nos vitres. La physique nous enseigne que, refroidi à l'extérieur par le contact de l'air, le verre, à son tour, refroidit l'air tiède de nos appartements, qui est alors forcé de déposer, sous forme cristalline, la vapeur d'eau dont il est saturé. C'est bien; mais si vous voulez chercher la loi qui préside à la formation de toutes ces lignes géométriques qui partent d'abord d'un axe et se ramifient, comme partent de la tige d'une plume les barbes déliées d'où dérivent ensuite des barbules encore plus imperceptibles, la science humaine l'ignore encore, et c'est ainsi que ce phénomène nous paraît petit et minutieux. Mais un objet est-il donc petit parce que nous ne pouvons le comprendre, est-il minutieux quand il peut faire naître d'utiles pensées? Pour qui sait réfléchir, n'y a-t-il pas dans ce phénomène un utile enseignement? Voyez ces apparences florales qui ornent nos vitres, elles sont brillantes et variées, cependant un rayon du soleil les efface; ne sont-elles pas l'image de toutes nos illusions que dissipe si vite l'expérience?

TEULIÈRES.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS



SAINT HILAIRE,
EVÊQUE DE POITIERS.

Si nous n'avions qu'à faire le panégyrique de l'illustre saint par lequel s'inaugure le premier mois chrétien de la deuxième année de notre journal, il nous suffirait de citer deux noms qui sont d'une immense autorité dans l'Église,

saint Augustin et saint Jérôme. Le célèbre évêque d'Hippone, dans son immortelle lutte avec les hérétiques pélagiens, appelle saint Hilaire *l'illustre docteur des Eglises*. Saint Jérôme, à son tour, lui prodigue les plus glorieux éloges: il l'appelle *un homme très-éloquent et la trompette des Latins contre les sectateurs d'Arius*.

Notre patrie s'enorgueillit donc à juste titre d'avoir été

le berceau d'un personnage qu'exaltent si hautement des appréciateurs aussi *compétents*... qu'on nous pardonne la faiblesse de l'épithète, mais il est des mérites qui défient la langue humaine. Saint Hilaire naquit à Poitiers d'une des plus illustres familles des Gaules. Ses parents, comme tant d'autres maisons de cette vaste contrée, subjuguée par les Romains, avaient déserté la religion des druides pour embrasser le polythéisme des conquérants. C'était quitter la superstition pour l'erreur. Néanmoins, à cette époque, le sang des martyrs avait coulé dans les Gaules et y était devenu la semence du christianisme en plusieurs lieux. La naissance de notre saint doit être placée à la fin du troisième siècle ou au commencement du quatrième.

Dès son jeune âge, Hilaire fut imbu des doctrines du paganisme, et la religion du *Crucifié* lui apparut comme une profonde folie : *gentibus stultitiam*. Adolescent, il fit une étude particulière de l'éloquence; mais son esprit avide d'instruction ne négligea point les sources des sciences et des lettres chrétiennes, qu'il avait à sa portée dans une ville dont une bonne partie avait embrassé la loi du Christ. Déjà, par les simples lumières de la raison, il avait jugé que la destinée de l'homme sur la terre était tout autre que celle préconisée par les adorateurs de Jupiter et de Vénus. Il avait compris que l'homme, ne libre, doit diriger son cœur vers le beau moral, et que la justice, la tempérance, la longanimité, devaient être l'objet de sa poursuite. Mais cette destinée humaine doit-elle se borner ici-bas? Le polythéisme n'avait à lui offrir que ses fabuleux Champs-Élysées comme le prix de la vertu. D'ailleurs cette innombrable cohorte de divinités ne pouvait que faire pitié à une haute intelligence comme celle d'Hilaire. Il chercha dans les livres des chrétiens quelque chose de plus précis et de plus noble. Cette définition de la Divinité qu'il lut dans Moïse le frappa vivement : « Je suis celui qui suis. » C'est Dieu lui-même qui se révèle en ces termes sublimes. L'Ancien Testament devint l'objet constant et favori de ses lectures. Puis il passa aux Évangiles. De quel brillant éclair l'âme d'Hilaire ne fut-elle pas transportée, lorsque ses yeux lurent ces premières paroles de saint Jean : « Au commencement était le Verbe, » et le Verbe était dans Dieu, et Dieu était le Verbe. » Il s'opéra aussitôt dans cette grande âme une merveilleuse transformation. « Je suis chrétien, » s'écria-t-il; loin de « moi les chimères idolâtriques qui ont bercé mes jeunes années. »

Quelques jours après, un catéchumène se présentant aux fonts baptismaux pour se plonger dans le bain sacré de la régénération spirituelle.

Hilaire est chrétien.

Longtemps avant cette époque, il s'était engagé dans les liens du mariage, et l'histoire ne dit pas que son épouse ait embrassé le christianisme. Toutefois il est probable que l'exemple de son mari fit sur elle une grande impression. Toujours est-il que de cette union naquit une fille nommée *Apra* ou *Abra*, qui, d'après les pieux conseils de son père, se voua à la virginité et mourut saintement, longtemps avant l'auteur de ses jours, comme on le verra plus tard. Est-il présumable que l'épouse fût restée seule fidèle aux déplorables enseignements du paganisme?

Nous voici arrivés à une époque tristement célèbre dans les annales ecclésiastiques. Le trop fameux Arius, indigné de n'avoir point été nommé évêque d'Alexandrie, après

la mort d'Achillas, se vengea en attaquant la divinité de Jésus-Christ. Que l'on juge de la valeur intrinsèque d'une doctrine provoquée par une ambition déçue! L'histoire de toutes les hérésies est là. Les passions humaines en furent constamment les inspiratrices. Arius fut condamné plusieurs fois, et surtout en 325, par le concile de Nicée. Mais l'hérésiarque usait de si adroites menées, qu'il parvenait toujours à tromper sur son orthodoxie. Ses sectateurs, se servant des mêmes subterfuges, avaient réussi à gagner à leur hérésie un grand nombre de catholiques et même des prêtres et des évêques. Les empereurs s'étaient déclarés protecteurs de l'arianisme. Quiconque était fermement attaché à la saine doctrine encourait l'indignation des Césars.

C'est au moment où cette hérésie était à son apogée que le siège épiscopal de Poitiers était venu à vaquer, tous les yeux se fixèrent sur Hilaire pour l'y faire monter. Son humilité lui inspirait une vive résistance, mais enfin il fut obligé de céder à l'empressement des fidèles. Hilaire recut l'unction épiscopale en 333. Son épouse vivait encore. En ce temps, l'Église élevait quelquefois au sacerdoce et à l'épiscopat des hommes mariés. Ce ne serait pas une raison pour penser que la règle du célibat n'existait point alors pour le clergé. Des que ces hommes avaient reçu les ordres, ils n'habitaient plus avec leurs épouses et étaient astreints à une rigide continence. Tous les monuments de l'histoire ecclésiastique nous transmettent unanimement cette discipline. La seule Église grecque ne s'y est point montrée constante.

Hilaire, devenu évêque, se livra avec une indicible ardeur aux travaux de l'épiscopat. Que d'âmes plongées dans le désordre son zèle parvint à retirer de l'abîme! Sa plume se consacra exclusivement à la religion. C'est alors qu'il composa, sur l'Évangile de saint Matthieu et sur les Psaumes, des livres empreints de l'unction de la piété. La science et les charmes de l'élocution n'en sont qu'un accessoire, parce qu'Hilaire travaillait plutôt pour le cœur que pour le génie. A quoi, en effet, aboutissent des écrits qui ne jettent que de vaines lueurs dans les intelligences et qui ne rendent pas les hommes meilleurs?

La controverse ne devait point cependant, surtout en ce siècle, trouver le saint évêque de Poitiers indifférent. L'arianisme désolait le troupeau de Jésus-Christ, et c'est bien dans d'aussi fâcheuses circonstances qu'un pasteur doit élever la voix et se montrer disposé à mourir pour le salut de ses ouailles. La mort, en effet, loin de lui paraître redoutable, était l'ardent objet de ses vœux; il aspirait au martyre pour la défense de la vérité. La persécution viendra le trouver dans les Gaules, où l'empereur Constance n'avait point encore essayé d'imposer aux consciences la foi hérétique d'Arius.

Cet empereur, enorgueilli de la victoire qu'il venait de remporter sur le tyran Maxence, voulut inoculer à l'Occident le venin de cette hérésie dont l'Orient était infecté. Il convoqua, à Arles, un concile d'ariens, qui gagnèrent à leur cause le trop facile Saturnin, évêque de cette ville. Deux ans après, il en fit de même à Milan, et l'on y proposa d'exiler tous les évêques qui ne souscriraient point au symbole impie d'Arius et à la condamnation d'Athanas. La menace fut suivie d'un prompt effet. Hilaire ne s'en laissa point intimider. Il se sépara hautement de la communion des évêques ariens et dénonça même, dans un concile de Béziers, l'apostat d'Arles, Saturnin.

Ici va s'ouvrir pour notre saint une ère de persécutions. Constance est informé de la *hardiesse* de l'évêque de Poitiers. Il charge son collègue Julien, qui commandait dans les Gaules, d'exiler au fond de l'Asie Mineure le courageux évêque, ainsi que Rhodane, évêque de Toulouse, qui avait montré la même ardeur pour la cause catholique. Les insensés tyrans se sont figuré dans tous les temps que la vérité était vaincue lorsque ceux qui en étaient les héros étaient condamnés au silence ou effacés du nombre des vivants. Eh! Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que ses apôtres et ses ministres devaient s'attendre aux anathèmes et aux poursuites haineuses et meurtrières des ennemis de son nom? Constance et Julien fournissaient ainsi à la religion catholique un argument de plus en sa faveur.

Au milieu de l'an 356, Hilaire, fier de souffrir pour le Verbe, dont il a vengé la divinité par ses intrépides protestations, sort de la ville de Poitiers et s'achemine vers une région lointaine. La Phrygie lui est assignée comme lieu de son exil. Les fatigues d'un long voyage ne peuvent troubler sa sérénité. Certes, le cœur de ses ennemis ne jouit pas du même calme. L'exil ne sera point pour Hilaire un temps de repos et d'oisiveté; il s'y livre tout entier à la composition de divers ouvrages, et notamment sur ce qui fait l'objet de la dispute. C'est en Phrygie qu'il produit ce magnifique *Traité de la Trinité*, où, en douze livres, il prouve invinciblement la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il y montre que l'arianisme n'a point été révélé à saint Pierre, que Jésus-Christ choisit pour être le roc inébranlable sur lequel il voulait fonder son Église. Il fait voir qu'à saint Pierre Jésus-Christ a promis l'infaillibilité, et que quiconque s'écarte de son enseignement tombe dans l'erreur.

Décidément cet évêque gallican ne professait pas les doctrines qu'on a décorées plus tard du nom de gallicanes. Nous appelons l'attention des catholiques de bonne foi sur cette particularité de la vie de notre saint.

Le siège de Poitiers eut pourtant le bonheur de ne pas voir s'y installer un autre pasteur, et surtout un arien. Hilaire, du fond de la Phrygie, administra son Église par les prêtres dépositaires de son autorité. C'est dans son exil qu'il apprit que sa fille Apra, ou Abra, songeait à se marier. Il se hâta de l'engager à consacrer au Seigneur sa virginité. Nous possédons encore sa lettre, qui est un chef-d'œuvre de tendresse paternelle et de pieuse simplicité. Le grand écrivain y bégaye, en quelque sorte, pour s'accommoder à l'âge tendre de cette vierge, qui comptait à peine treize printemps. Abra, docile aux conseils de son père, renouça à ses projets et se dévoua tout entière aux exercices de la piété et à l'avancement dans les voies de la perfection chrétienne. A sa lettre, le saint exilé joignait l'envoi de deux hymnes, l'une pour le matin et l'autre pour le soir.

L'empereur n'était point encore satisfait de ses efforts pour propager l'arianisme. Il fit assembler à Sèleucie un concile composé d'hérétiques pour anéantir les décisions foudroyantes de celui de Nicée contre les erreurs d'Arius. Hilaire fut invité à s'y trouver. Un évêque qui, pour la défense de la doctrine catholique, avait choisi les persécutions et l'exil, ne pouvait faiblir dans cette nouvelle épreuve. Après y avoir défendu la bonne cause avec un zèle brûlant, il ne put se résigner à entendre les blasphèmes des évêques ariens et se retira à Constantinople.

Son séjour dans cette capitale fut mis à profit pour la bonne cause. Il offrit à l'empereur de disputer en public contre l'apostat Saturnin, auteur de son exil, ne cessant d'exhorter le prince à se déclarer courageusement protecteur de la bonne doctrine. Il attaqua en même temps, dans plusieurs écrits pleins d'une fine ironie, la secte arienne : « L'an dernier, disait-il, les ariens ont fait justice qu'à quatre symboles; la foi n'est plus dans celle des « Évangiles, mais la foi des temps, ou plutôt il y a autant « de fois que de volontés, autant de diversité dans la doctrine « trine que dans les mœurs, autant de blasphèmes que « de vices. Les ariens produisent tous les ans, et même « tous les mois, de nouveaux symboles pour détruire les « anciens et anathématiser ceux qui y adhèrent. Ils ne parlent que d'Écriture sainte et de foi apostolique, mais c'est « pour tromper les faibles et pour donner atteinte à la « doctrine de l'Église. »

Qu'on nous dise si toutes les hérésies n'ont pas un air de famille... Se passe-t-il autre chose chez les luthériens, les calvinistes et tous les mécréants de notre siècle? Le passage précité de saint Hilaire ne semble-t-il pas extrait de l'*Histoire des Variations protestantes* par Bossuet?

On ne sera pas surpris lorsque nous dirons que le défi porté à Saturnin ne fut pas accepté. Les ariens craignaient que cette dispute publique n'affaiblît leur parti. Ils avaient donc conscience de leur hétérodoxie. Ils ne formèrent plus qu'un souhait, ce fut de voir partir de l'Orient un champion aussi redoutable. La présence de saint Hilaire leur était importune. Ils étaient à la gêne, parce qu'il leur fallait tenir continuellement sur leurs yeux le bandeau de leur volontaire aveuglement. Il n'y a de pire aveugle que celui qui s'obstine à fermer les yeux, parce qu'il se complait dans cette flatteuse obscurité. Le zèle pour la foi catholique avait fait exiler au fond de l'Orient le grand évêque de Poitiers. La même cause, ô profondeur des jugements de Dieu! le ramena dans sa ville épiscopale. Le Seigneur avait eu en cela des vues de miséricorde; il avait voulu en cela que ce flambeau se promènât sur toute l'étendue de son héritage spirituel, pour le féconder de ses rayons.

Hilaire rentre triomphant à Poitiers. Ce jour fut beau pour ses brebis fidèles. Il fut bien consolant pour l'épiscopat des Gaules; il le fut aussi pour l'illustre disciple du saint évêque, le grand saint Martin, qui accourut des premiers pour reprendre ses pieux exercices sous la conduite d'un tel directeur.

L'an 361 venait de s'ouvrir. Hilaire provoqua un concile dans lequel furent condamnés les actes de celui de Rimini. On examina la cause de l'apostat Saturnin. Celui-ci fut déposé et excommunié. Les scandales cessèrent. La foi sortit radieuse d'un plus pur éclat de cette longue lutte. En cette même année, l'empereur Constance cessa de vivre, et l'arianisme perdait en lui son plus solide appui.

La Gaule ne suffit pas au zèle de saint Hilaire. En 364, il part pour Milan, y dispute avec Auxence qui avait usurpé le trône épiscopal et la force de confesser la divinité de Jésus-Christ. Mais cet hérésiarque ayant présenté une confession de foi équivoque, l'empereur Valentinien s'y laissa tromper, malgré les efforts de saint Hilaire; et les ennemis du catholicisme l'ayant dépeint comme un homme turbulent, on le contraignit de quitter l'Italie et de rentrer à Poitiers. Assez de victoires avaient signalé

son épiscopat. Dieu lui destinait la palme de tant de combats, et en 368, Hilaire alla dans le ciel la recevoir des mains du suprême rémunérateur. On ne sait au juste s'il mourut le 14 janvier, jour auquel on célèbre sa fête, ou bien le 1^{er} novembre.

Les précieux restes de saint Hilaire étaient conservés à Poitiers, mais les linguets les brûlèrent en 1561. Néanmoins il parait qu'une grande partie de ses reliques fut soustraite à la fureur des hérétiques, car à Saint-Denis, près Paris, on vénérât ces mêmes restes dans l'église abbatiale. Peut-être ces hérétiques ne purent-ils que brûler le tombeau vide ou du moins ne possédant que quelques ossements.

Un autre célèbre évêque de Poitiers, Venance Fortunat, a consigné dans la vie de saint Hilaire, écrite par un de ses prédécesseurs nommé aussi Fortunat, les nombreux miracles que Dieu opéra sur le tombeau de ce saint. Floirdard et saint Grégoire de Tours racontent aussi plusieurs prodiges opérés par l'intercession de ce saint pontife.

Plusieurs églises de France sont placées sous l'auguste patronage de saint Hilaire, et une église paroissiale de Poitiers porte son nom. Il y a lieu de s'étonner qu'elle ne soit pas mise au rang des cures titulaires.

SAINTE REINE,

VERGÉE MARYRE DE BOURGOGNE.

Au confluent de l'Ose et de l'Oseron, près de Semur en Bourgogne (aujourd'hui département de la Côte-d'Or), s'élevait, il y aura bientôt deux mille ans, une puissante cité, la principale du pays des Gaulois Mondubiens. C'est là que le vaillant Vercingétorix osa disputer à César la victoire. On sait que ce dernier rempart des Gaules contre l'invasion romaine tomba devant les aigles des légions auxquelles rien ne pouvait résister. Cette ville portait le nom d'Alise, et son origine se perdait dans la nuit des siècles. Aujourd'hui, sur ses ruines, s'élève un modeste bourg connu sous le nom de Sainte-Reine. Le nom d'une jeune et faible vierge a succédé à celui sous lequel était désignée la forte cité. Ce sont presque les paroles de l'Apôtre : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia*. « Dieu a fait choix des choses faibles pour confondre et anéantir les choses fortes. »

Vers le milieu du troisième siècle, vivait dans la ville d'Alise, ou plutôt au milieu des débris de cette cité qui n'était plus qu'une pâle image d'elle-même, un riche seigneur nommé Clément. La chronique nous le dépeint comme un homme très-cruel et grandement adonné à la superstition idolâtrique. Son épouse, dame de la première qualité, était morte en le laissant père d'une fille qui avait reçu le nom de *Regina*, Reine. Une nourrice fut chargée de soigner l'enfant au berceau, et plus tard, selon la coutume du temps, la nourrice en devint la gouvernante. A l'époque où la jeune Reine était capable d'entendre les leçons de sa nourrice, une horrible persécution arrosait du sang des chrétiens toutes les provinces des Gaules. L'empereur Décius semblait déterminé à faire un dernier effort décisif pour expulser de l'empire romain ce qu'il nommait la *peste judaïque*. La nourrice, secrètement chrétienne, entretenait sa jeune élève du récit de ces nombreuses et barbares exécutions, et ne manquait pas

de lui indiquer la source où les martyrs allaient puiser tant de courage et de résignation. Reine prenait un vif intérêt à ce que lui racontait sa nourrice, et insensiblement elle inclinait son cœur avec amour vers les dogmes d'une religion qui peut produire un semblable héroïsme. A peine âgée de dix ans, mais pouvant discerner le bien du mal, l'erreur du mensonge, elle se détermina à recevoir le sacrement de baptême, et depuis ce moment elle se sentit non-seulement animée du désir d'accomplir tous les préceptes du christianisme, mais enflammée de celui de verser son sang pour la vérité. Clément, peu soucieux, comme les parents, de l'éducation morale de sa jeune fille, et d'ailleurs plein de confiance en la nourrice, se livrait exclusivement à la bonne chère et aux plaisirs, et ne se doutait nullement que Reine appartenait à une religion pour laquelle il avait une aversion insurmontable.

Les Gaules avaient alors pour préfet Olibrius, qui faisait sa résidence habituelle à Lyon et de temps en temps parcourait les divers lieux de son vaste gouvernement. Un jour Olibrius, passant auprès d'Alise, rencontre sur son chemin une jeune bergère d'une ravissante beauté. Il découvrit en elle quelque chose qui annonçait une condition supérieure. Il n'était pas d'ailleurs, en ces temps-là, bien extraordinaire qu'une jeune personne de condition vaquât aux soins de la campagne et réunît sous sa houlette quelques timides brebis. Il questionna de suite la nourrice qui lui eut bientôt appris à quelle noble maison appartenait son aimable pupille. Epris des charmes de la jeune Reine, Olibrius se détermina sur-le-champ à la demander en mariage. La proposition en est faite en même temps par lui-même à la pieuse vierge; mais celle-ci répond naïvement qu'elle a déjà choisi un époux immortel, qu'ayant le bonheur d'être chrétienne, cet époux n'est autre que Jésus-Christ lui-même. Quand le père sut la proposition du préfet et le refus de sa fille motivé sur ce qu'elle était chrétienne, un horrible dépit s'empara de lui; il ne pouvait pardonner à la nourrice d'avoir ainsi trompé sa confiance, et se reprochait de n'avoir pas plus tôt rappelé sa fille dans le château qu'il habitait aux alentours, et que l'on croit être celui de Grignon. Il retire donc brusquement sa fille des mains de la nourrice gouvernante, et n'épargne aucun moyen de séduction pour lui persuader d'abandonner une croyance qui était l'unique empêchement à l'honorable union qui lui était proposée.

Reine, avec une héroïque fermeté, répond à son père qu'elle était disposée à lui obéir dans tout ce qui ne blesserait pas sa conscience et le respect qu'elle devait à un seul Dieu, dont elle s'honorait d'être la servante. Irrité de ce refus, le père ordonne que sa fille soit jetée dans un cachot et mise aux fers. Reine, forte de sa résolution et de la grâce du Seigneur qui la confortait, bien loin de se plaindre et de se livrer à la douleur, bénissait la main qui la frappait, s'entretenait avec son Dieu, qui tournait pour elle en saintes délices les persécutions dont elle était l'innocente victime.

Cependant Olibrius ne s'était pas découragé; la résistance n'avait fait qu'irriter ses desirs, et repassant dans la contrée il se hâta de s'informer si la jeune vierge était devenue plus docile aux ordres de son père. Quelle fut sa fureur lorsqu'il apprit que Reine était plus que jamais ferme et constante dans sa généreuse résolution! Sa passion sembla néanmoins admettre encore quelques instants

de répit. Il lui demanda sa dernière résolution, en lui représentant l'honneur qu'il lui faisait de la rechercher en mariage. Les promesses les plus séduisantes, les protestations les plus affectueuses, tout fut mis en usage. Reine resta inébranlable. Alors l'amour se change en haine, les caresses en transports de rage. Il ne peut la vaincre, mais il peut la faire mourir. Olibrius ordonne qu'elle soit juridiquement interrogée sur sa religion.

Les prêtres païens, les magistrats et les juges sont convoqués. Olibrius préside le tribunal. On amène la jeune vierge, qui est interrogée principalement sur sa croyance. « Je suis chrétienne, » s'écria-t-elle. Les questions sont multipliées. Chaque réponse ne renferme que ces paroles : « Je suis chrétienne. » Olibrius ordonne qu'on dépouille la jeune martyre et qu'on l'étende sur un chevalet pour y être déchirée de coups de foinet. L'arrêt est ponctuellement exécuté. Le sang jaillit de tout ce corps virginal, mais la foi inspire à Reine une force supérieure à toute la violence des tortures. Cette épreuve ne suffit pas aux bourreaux. On lui arrache les ongles, et des peignes de fer lui déchirent la peau de tous côtés. L'assemblée frémissait d'horreur. Le tyran lui-même était obligé de se soustraire à la vue de cette affreuse scène et se couvrait la face de son manteau. Les bourreaux se lassent de torturer plus tôt que Reine de souffrir. On la ramène en prison. Là, au lieu de se plaindre et de gémir, l'héroïque martyre emploie tous ses instants à remercier le ciel de l'avoir trouvée digne de tant souffrir, et implore un nouveau courage pour de nouveaux supplices. Au moment où sa prière était la plus fervente, Dieu daigna lui procurer une ineffable consolation. Comme Jacob, endormi sur la pierre d'Haran, elle vit une échelle qui atteignait jusqu'au ciel, et sur le haut de l'échelle une douce colombe qui semblait lui adresser ces paroles : « Reine, je te salue et viens t'apporter les consolations du Seigneur pour prix de tes ardentés prières. Sois-lui toujours fidèle; le paradis t'est ouvert, et une immortelle couronne plane sur ta tête pour récompenser tes vertus. » Après cette vision délicieuse, Reine se sentit tellement

fortifiée, qu'elle soupirait après de nouveaux et de plus cruels tourments.

Le matin de ce même jour, Olibrius fit extraire de son cachot la sainte martyre. La tragédie devait se consommer. Un prodige frappa les yeux de ces monstres sanguinaires sans pourtant les attendrir. Reine était entièrement guérie de ses affreuses plaies, et sa beauté était plus ravissante que jamais. On attribua cette guérison si prompte et si parfaite à la magie, ou bien on osa prétendre que les dieux de l'Olympe, pour convaincre l'incrédule de leur puissance, et la ramener à leur culte, avaient opéré sur elle cette merveille; ô insensés! Olibrius saisit cette occasion pour tenter un dernier effort. Il fait briller à ses yeux un avenir plein de charmes, une existence des plus fortunées, si elle consent à l'alliance proposée. Reine, indignée, proteste encore plus hautement qu'elle était l'épouse de Jésus-Christ, que les dieux, dont on exaltait la puissance et la bonté, n'étaient qu'une boue immonde ou plutôt des chimères, et qu'à son Dieu seul elle était redevable d'une aussi prompte et merveilleuse guérison.

Olibrius ne peut plus contenir sa fureur. Il la fait attacher à deux poteaux disposés en forme de croix et commande qu'on lui applique sur tout le corps des torches ardentes. Cette torture est impuissante à vaincre le courage de la jeune martyre. On la détache et elle est plongée dans une cuve pleine d'eau puante, afin que, du feu passant au froid, les douleurs soient plus aiguës. Reine entonne aussitôt ce verset des psaumes : « Mon Dieu, vous m'avez fait passer par le feu et puis m'avez conduite au rafraîchissement; que votre nom soit à jamais béni. » Toute l'assistance fondait en larmes et ne pouvait comprendre qu'une personne aussi délicate fût capable de tant souffrir ni que sa constance chrétienne pût aller si loin.

Un nouveau miracle éclata pendant que Reine était dans la cuve : ses fers se brisèrent, l'eau devint limpide, la terre trembla, et la colombe qui était apparue à la martyre, lui apporta une magnifique couronne qu'elle tint suspendue sur sa tête, en voltigeant. Puis on enten-



dit une voix qui descendait du ciel : « Venez, Reine, venez régner avec votre époux et recevoir la récompense de vos travaux. » A cette vue, plus de quatre-

vingts personnes s'écrièrent : « Nous abjurons l'idolâtrie, le Dieu des chrétiens est le seul vrai, le seul grand, nous sommes ses disciples. » Olibrius, effrayé de ce

tumulte et redoutant une sédition, ordonna que sans retard la jeune martyre fût conduite hors de la ville et qu'on lui tranchât la tête. L'arrêt fut exécuté, et l'on dit qu'au lieu où tomba ce sacré chef surgit aussitôt une fontaine où s'opèrent depuis ce temps-là les guérisons les plus étonnantes. Les chrétiens enlevèrent son corps, qui resta enseveli et inconnu pendant cinq cents ans. Au neuvième siècle vivait dans le monastère de Flavigny, non loin d'Alise, un saint abbé nommé Égil. Dieu lui révéla le lieu où reposaient les précieux restes de la martyre. On les releva, d'après l'ordre de Jonas, évêque d'Autun, et une église fut bâtie pour les y exposer à la vénération des fidèles. Cette inauguration des reliques de sainte Reine se fit avec un grand appareil, et depuis ce temps on célèbre la fête de cette bienheureuse martyre le 7 du mois de septembre. En ce jour, dans les siècles de foi vive, un nombre immense de pèlerins accourait de toutes parts pour implorer la protection de sainte Reine. Les goutteux, les paralytiques, les lépreux se baignaient dans la miraculeuse fontaine, et un grand nombre de malades recouvraient une santé parfaite.

Aujourd'hui encore l'affluence des pèlerins est assez considérable. Nous regrettons que le peu d'espace ne nous permette point de décrire la magnifique procession qui se fait tous les ans en l'honneur de sainte Reine, et qui n'est qu'un reflet de ce qui se pratiquait anciennement dans cette cérémonie.

Le bourg de Sainte-Reine, édifié sur les ruines de la célèbre ville d'Alise, est une paroisse du canton de Flavigny, arrondissement de Semur, diocèse de Dijon. Un hospice y fut fondé par saint Vincent de Paul pour y recevoir les malades qui venaient chercher un remède à leurs maux. C'est ainsi qu'une jeune chrétienne, par son héroïque constance a rendu ici-bas son nom impérissable et rayonnant de gloire, depuis le troisième siècle de l'ère de grâce, tandis que celui de ses persécuteurs n'est connu que pour être voué à l'exécration. Ainsi Dieu ne se contente pas de couronner les saints dans le ciel, mais il entoure ici-bas leur mémoire de l'hommage des mortels. Aussi l'Esprit saint nous a dit : « La mémoire du juste ne péra pas, et son nom sera célébré par mille langues, « de génération en génération. » L'abbé Pascal.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME,

SAINT-JEAN-DE-LATRAN.

Lorsqu'après de si longues et si sanglantes persécutions la paix fut enfin donnée à l'Église, l'empereur Constantin, pour proclamer le triomphe du christianisme, éleva ce temple si vénérable et si célèbre sur l'emplacement de la maison de Plantius Lateranus, au mont Cœlius. Le pape saint Sylvestre 1^{er} le dédia solennellement au Sauveur, et les souverains pontifes y placèrent leur chaire. C'est de cette chaire, en latin *cathedra*, que l'église, bâtie par ce grand empereur, prit le nom de *cathédrale* qui lui est devenu commun avec toutes les autres églises principales des diocèses ou évêchés.

C'est le 9 novembre de l'an 324 que le pape Silvestre posa la première pierre de cet édifice. Plus tard, on y déposa les reliques insignes de saint Jean l'Évangéliste et de saint Jean-Baptiste. Insensiblement le peuple se deshabituait du titre primitif d'église de Saint-Sauveur, pour lui donner celui de Saint-Jean. Pour marquer combien ce premier sanctuaire élevé au vrai Dieu dans la vieille capitale du paganisme devait être vénéré des chrétiens, on lui affecta plusieurs qualifications. On appela donc la basilique de Latran *le premier siège, l'église apostolique, la chaire de Saint-Pierre, le patriarcat, l'église épiscopale de l'évêque des évêques, l'église romaine, l'église universelle, la mère, le chef et la maîtresse de toutes les églises, le palais de Dieu, le palais suprême, etc.* Sur l'écusson de cette église on lit l'inscription : *Sacrosancta lateranensis ecclesia omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput.* « La très-sainte église de Latran, mère et maîtresse de toutes les églises de la ville et du monde. »

Ce serait donc à tort que l'on attribuerait le droit de suprématie à la magnifique église de Saint-Pierre du Vatican. Celle-ci occupe dans Rome le deuxième rang.

Après le pape saint Silvestre 1^{er}, plusieurs autres souverains pontifes s'occupèrent d'embellir et d'agrandir

l'édifice primitif. En 696, un tremblement de terre, qui occasionna beaucoup de malheurs en Italie, ruina la basilique de Latran. Le pape saint Sergius 1^{er} la reconstruisit, et après lui les papes saints Zacharie et Adrien 1^{er} y dépensèrent de très-grandes sommes. Un second tremblement de terre, en 891, sous le pontificat d'Étienne VI, détruisit ce temple. Sergius III le rebâtit avec une rare magnificence et y prodigua les plus précieux métaux. Les successeurs de ce pape montrèrent le plus grand zèle pour l'embellir à leur tour.

On raconte un trait fort curieux à propos d'une restauration que le pape Boniface VIII voulut y exécuter. Ce pape avait formé le dessin de substituer à l'image de saint Antoine de Padoue, qui y était représentée en mosaïque, une autre mosaïque retraçant l'image de saint Grégoire le Grand. Les ouvriers se mettaient à l'œuvre pour détruire à coups de marteau la mosaïque de saint Antoine, lorsqu'une main miraculeuse les frappa avec violence et les précipita de l'échafaudage. Boniface, instruit de cet événement, ordonna de suspendre les travaux.

Sous Clément V, pape d'origine française, qui résidait à Avignon, la basilique de Latran essuya encore un terrible désastre. Au mois de mai de l'an 1308, un incendie la dévora, ainsi que les bâtiments qui y étaient adossés. Le sanctuaire seul, où l'on conserve les têtes de saint Pierre et de saint Paul, échappa à cette vaste ruine. Clément envoya de suite à Rome plusieurs députés, avec de grandes sommes d'argent, pour recommencer la construction, et parvint par ses prières auprès des rois de Naples et de Sicile, à en obtenir les bois nécessaires à ce grand travail. A chaque ruine, la basilique reçut un nouvel agrandissement et une nouvelle somptuosité. On dirait que Dieu voulait faire sentir aux hommes que plus son

Église éprouvait ici-bas de revers, et plus elle en sortait brillante et comme rajeunie. Urbain V, en 1370, fit transférer de la chapelle du sanctuaire les deux têtes des princes de l'apostolat, et les plaça sur le baldaquin du grand autel, après les avoir renfermées dans deux bustes d'argent ornés de pierres précieuses. Il serait trop long de détailler les travaux qu'y firent exécuter les papes jusqu'au moment présent. Nous dirons seulement que le pape Alexandre VII fit enlever de l'église de Saint-Adrien les portes de bronze pour former la porte principale de Saint-Jean-de-Latran. Ces portes avaient appartenu précédemment à la belle basilique païenne que les Romains avaient fait ériger à la mémoire de Paul-Émile. C'est ainsi que la religion chrétienne fait servir à son triomphe les débris du paganisme vaincu.

Il est temps de donner la description de cette basilique la première et la plus auguste de l'univers chrétien. La façade principale a deux portiques superposés. Cinq arcades, soutenues par des colonnes de marbre d'ordre corinthien, forment ce double portique et correspondent à cinq portes qui donnent entrée dans le temple. Au portique supérieur est la loge du haut de laquelle le pape donna la bénédiction solennelle dans diverses circonstances.

Le vestibule est divisé par vingt-quatre pilastres de marbre blanc. Le pavé est entièrement du même marbre. A une extrémité est la porte qui conduit au palais attenant ; à l'autre, s'élève la statue du grand Constantin. Sur la corniche, ou galerie qui surmonte le portique à double étage, sont les statues de onze apôtres : celle du milieu représente le divin Sauveur.



Pénétrons dans l'intérieur de l'église. Elle est divisée en cinq nefs. Dans la grande nef, c'est-à-dire celle du milieu, l'architecte Borromini couvrit trente colonnes antiques, endommagées par les incendies, au moyen de six grands pilastres de chaque côté. Chacun de ces pilastres est orné de deux colonnes de vert antique avec une niche qui en occupe le milieu. Dans chacune de ces niches est la statue colossale d'un apôtre. Au-dessus des niches sont des bas-reliefs de forme carrée, en stuc, où sont figurés les principaux faits de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Plus haut sont d'autres bas-reliefs qui représentent les principaux prophètes. La forme de ces bas-reliefs est ovale et contraste fort heureusement avec les inférieurs. L'église est en forme de croix. Au milieu de la croisée ou transept est le grand autel papal ; aux quatre coins s'élèvent des colonnes de granit qui soutiennent un baldaquin de style gothique. Urbain V, pape d'origine française, le fit élever de concert avec Charles V, roi de France. Une balustrade de fer règne autour du tabernacle, qui est placé sur ce couronnement, et dans lequel, comme il a été dit, sont les têtes de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que d'autres reliques. Sous l'autel papal,

qui est de marbre, on conserve l'autel de bois sur lequel saint Pierre célébra la messe.

Au delà de l'autel se prolonge l'abside ; à droite et à gauche s'étendent les bras de la croisée ; au fond de l'abside est un autel où les chanoines officient en certains temps de l'année. Qui pourrait décrire les magnifiques peintures dont sont ornés les murs de ces trois branches supérieures de l'édifice ?

Dans la première nef collatérale, à droite, sont quatre chapelles sous les titres de la Conception, de Saint-Jean Népomucène, du Crucifix, et de Saint-Jean-l'Évangéliste.

Dans la seconde nef, du même côté, on remarque plusieurs mausolées et le portrait du pape Boniface VIII, peint par le célèbre artiste connu sous le nom de Giotto. Ce pontife est représenté entre deux cardinaux au moment où il publie le jubilé renouvelé par lui en l'an 1300. On y admire surtout le mausolée de Silvestre II, qui lui fut érigé par le pape Sergius IV, en l'an 1009 ; puis le mausolée de ce dernier, et enfin le tombeau d'Alexandre III.

Passons au côté gauche. Dans la première nef sont les chapelles de Saint-Hilaire, évêque de Poitiers, celle de Saint-François-d'Assise ; celle dite du Crucifix, que l'on

croit être de la main d'Étienne Maderne, et enfin la chapelle qui porte les vocables d'Assomption de la Vierge, de Saint-Dominique et de Saint-Philippe de Néri. En outre, Clément XII fit construire, de ce même côté, sur un terrain donné par le chapitre, une nouvelle chapelle, dédiée à saint André Corsini, un de ses ancêtres. Celle-ci est

bâtie en forme de croix grecque et d'une rare magnificence. Dans la seconde nef, du même côté, sont aussi quelques monuments funèbres.

L'extrémité de la croisée, du côté du nord, est percée de trois portes; c'est ce qu'on nomme le portique de Sixte, parce que Sixte V le fit édifier sur les plans de



Fontana. C'est là que s'élève la statue du roi de France Henri IV. Elle lui fut érigée par le chapitre de Saint-Jean-de-Latran. C'est l'œuvre de Cordieri dit le Franciosino. Ce monument immortalise la munificence du bon roi, qui, par un diplôme daté du 22 septembre 1604, fit don au chapitre de Saint-Jean-de-Latran de l'abbaye de Clairac, diocèse d'Agen. L'abbaye avant été supprimée, par la suite, les rois de France payaient annuellement au chapitre la somme de 24,000 francs. Depuis nos troubles révolutionnaires du dernier siècle, Saint-Jean-de-Latran a perdu cette belle dotation, en reconnaissance de laquelle les chanoines célébraient, tous les ans, une messe, le 13 décembre, jour anniversaire de la naissance de Henri IV. Sur les trois portes, dans l'intérieur, est le buffet du grand orgue.

Au fond de l'autre croisée, et vis-à-vis de l'orgue et des trois portes, est la somptueuse chapelle Borghèse, dédiée par Clément VIII au Saint-Sacrement, qui s'y garde dans un superbe *ciborium*, ou tabernacle. L'autel est décoré de quatre grandes colonnes de bronze doré; l'entablement est du même métal. Ces colonnes ont appartenu au temple de Jupiter Capitolin. Il y en a pourtant qui pensent que ces colonnes cannelées ont été faites du bronze tiré des éperons des vaisseaux égyptiens, après la bataille d'Actium, que l'empereur Auguste remporta sur ces peuples.

On conçoit, par cette description fort abrégée, combien cette basilique est remarquable dans son ensemble et dans ses détails.

C'est à Saint-Jean-de-Latran que le pape nouvellement élu va prendre possession de sa souveraineté spirituelle et temporelle. C'est du haut de la loge du portique qu'il donne pour la première fois la bénédiction *urbi et orbi*, « à la ville et au monde. » Puis, chaque année, au jour de l'Ascension, le pape se rend à Saint-Jean-de-Latran pour y remplir le même cérémonial. En la fête de la Na-

tivité de saint Jean-Baptiste, le souverain pontife va en grande pompe à cette basilique. Dès la veille, avant même, à lieu une cérémonie assez singulière : le chanoine-évêque qui y officie fait la bénédiction des *garofani*, ou clous de girofle, et autres aromates; il les distribue ensuite aux chanoines et autres membres du clergé de Latran. Quelle est l'origine de cette coutume? On pense assez généralement que c'est un souvenir du tribut que les Orientaux payaient autrefois, en cette fête, à la basilique de Latran, comme un hommage par lequel ils voulaient reconnaître en elle la première église de la catholicité. C'est peut-être aussi un vestige des superstitions païennes que l'Église a voulu sanctifier par des bénédictions, afin de donner ainsi le change à la croyance populaire. On sait que les païens considéraient, par exemple, l'ail comme un préservatif contre les génies malfaisants, et cela provenait du culte rendu en Égypte à la déesse Isis ou au dieu Osiris. Il est assez probable que l'Église, voulant détruire cette superstition, adopta le rite de la bénédiction des *garofani*, en cette fête de saint Jean-Baptiste, par des prières où Dieu est conjuré de nous délivrer du mal et de maintenir les hommes dans une santé parfaite.

Terminons par un aperçu sur le personnel de cette basilique.

Nous avons vu que le pape la considérait comme sa cathédrale, quoique généralement il remplisse les grandes fonctions du suprême pontificat dans la basilique de Saint-Pierre.

Le président ou chef du chapitre de cette église a le titre d'archiprêtre, et c'est toujours un cardinal.

Après lui est un prélat, vicaire du cardinal.

Puis viennent dix-huit chanoines, dont huit sont de l'ordre des prêtres, cinq de l'ordre des diacres, et cinq de celui des sous-diacres.

On y compte en outre vingt bénéficiers, dont douze ap-

partiennent à l'ordre des prêtres, quatre à celui des diacres, et quatre à celui des sous-diacres.

Viennent enfin les chapelains dits Clémentins, Urbains et Hilariens, et douze clercs bénéficiers. Ces détails suffisent, dans notre rapide esquisse, pour donner une idée de cet illustre chapitre, qui occupe le premier rang dans le monde catholique.

L'abbé PASCAL.

CURÉS DE CAMPAGNE.

Il est curieux et digne de remarque, que l'un des écrivains de l'école voltairienne, qui ont le plus souvent blessé les traditions religieuses et les convenances les plus sacrées, Pigault-Lebrun, ait été forcé par la vérité et sa conscience de rendre la justice la plus éclatante aux bons curés de nos campagnes.

« Le clergé en France a pour chefs, dit-il, des prélats distingués par la naissance, et qui, environnés de la pompe du luxe, jouissent paisiblement de leur opulence : ils fixent les regards ; mais qui s'occupe de l'humble curé de paroisse, du pauvre pasteur de campagne, chargé de tous les travaux apostoliques ? Jetons les yeux sur ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle est de diriger les âmes du peuple, et qui, par leur position, sont capables de seconder en tout temps les vues bienfaisantes de l'administration.

Le curé de paroisse dans les villes n'a qu'un revenu modique, et celui de village possède à peine le nécessaire ; il est une charge de plus pour les pauvres paysans dont il est appelé à être le père. Ne serait-il pas de la politique de leur accorder un peu plus d'aisance ? Le superflu d'un curé se répand toujours sur ce qui l'environne. Appelé par son ministère à des actes de charité, il résulterait un double avantage de le mettre en état de soulager lui-même ses paroissiens ; et leur reconnaissance, jointe à la vénération qu'on porte à son caractère, donnerait plus de poids à l'autorité pastorale.

L'État, en salariant davantage les fonctions des curés de campagne, serait en droit d'exiger d'eux des travaux qui s'accorderaient parfaitement avec le loisir dont ils jouissent. Instruits, ils instruiraient les autres. Ils sont lettrés parmi des hommes ignorants et grossiers ; eux seuls parlent au peuple assemblé ; ils possèdent le genre d'éloquence convenable ; quels autres organes le gouvernement pourrait-il choisir pour répandre quelque idée nouvelle, et faire adopter un projet qui aurait besoin d'être appuyé sur la base de la confiance ? Qui peut mieux préparer les esprits et les réconcilier avec l'administration, qui de loin paraît toujours effrayante, détruire enfin ces préjugés populaires dont on ne connaît ni l'origine ni le but, et qui souvent s'opposent à toute amélioration ?

Enseigner la saine morale, combattre la superstition et le fanatisme, ruiner de vieux préjugés, expliquer quelques-uns de ces phénomènes qui effrayent l'ignorant et malheureux villageois, donner quelques notions d'histoire naturelle et d'agriculture ; quel bien peut faire un bon curé de campagne, lorsqu'il réunit un esprit juste à un cœur honnête ! Il fera chérir le gouvernement ; il répandra des lumières utiles ; il formera des sujets fidèles et de bons agriculteurs.

Dans ce temps où l'on appelle de toute part les lumières les plus favorables, où l'on tend généralement au plus grand bien, les curés de campagne doivent être considérés comme les consolateurs nés du peuple ; ils peuvent lui faire aimer son état. Si le gouvernement est un pilote attentif aux moindres orages, ne lui faut-il pas des mains promptes et habiles, pour ployer au besoin les voiles et manier les cordages ? Or, les curés qui commandent par la parole aux classes laborieuses de la société, assimilés à l'esprit du bien public, peuvent contribuer dans plus d'une occasion à l'exécution des ordres les plus sages. Mais, je le répète, il faudrait que ces conducteurs spirituels fussent mieux récompensés de leurs fonctions journalières, et qu'un revenu plus ample les mit au-dessus de toute dépendance de leurs ouailles.

Je connais plusieurs de ces bons curés de campagne, qui, malgré l'extrême médiocrité de leur prébende, trouvent le moyen de faire infiniment plus de bien que des millionnaires même généreux : leur charité active, industrieuse, sait créer mille ressources. Les uns savent préparer des remèdes simples aux malades qu'ils consolent, et s'opposent aux prestiges des charlatans ; les autres, livrés aux travaux de l'agriculture, la perfectionnent par leur exemple.

En général, leur vie est innocente et leurs mœurs sont honnêtes ; il y a peu de scandale parmi eux, parce qu'ils ont besoin de l'estime de leur troupeau ; ces hommes respectables vivent loin du bruit et des regards du monde, inconnus, oubliés et contents de leur obscurité ; leur vie s'écoule dans la pratique des devoirs prescrits par l'Évangile.

Oh ! qu'il m'est doux de rendre publiquement justice à cette portion d'hommes que j'honore, et que le gouvernement pourrait choisir comme les canaux des idées les plus saines ! Toutes leurs fonctions sont paternelles et pourraient embrasser encore plus d'objets ; ils n'agissent que par la voie de la persuasion ; quel organe plus heureux et plus prompt entre l'autorité et le peuple ? »

Ainsi s'exprime, contraint par l'évidence, un des incrédules les plus endurcis de notre époque.

SONNET A L'ABBÉ L. B., DE DOUAI.

Vous souvient-il encor dans votre paradis
De ceux qui vous aimaient autrefois sur la terre ?
Et, s'il vous en souvient, pensez-vous, ô mon frère,
A ce pauvre exilé que vous aimez jadis !..

Nous nous sommes connus au pied du crucifix,
Nos deux voix s'élevaient dans la même prière :
Vous priez pour ma mère et moi pour votre mère,
Et dès ce moment-là nous fûmes deux amis !

Nos deux cœurs se fondaient en Jésus et Marie,
Vous viviez de ma vie et moi de votre vie...
Mais un jour devant moi vous montâtes au ciel !

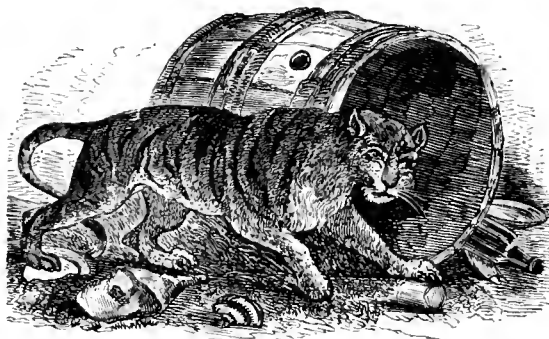
Depuis, abandonné, dans ma peine profonde,
Sans conseil, sans appui, je reste seul au monde ;
Je fus votre Tobie, et vous mon Raphaël !

MICHEL TISSANDIER.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES, EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS, ETC.

HISTOIRE D'UN TIGRE.

AVENTURE COMIQUE ARRIVÉE AU CAPITAINE MAC-CLENCHER, DANS LE DÉSERT DE HOOGHLY.



Une nombreuse réunion a coutume de se grouper chaque jour autour des tables de la taverne anglaise d'Arrowsmith, située à Paris, rue Neuve-Saint-Marc.

Parmi ces habitués, beaucoup d'artistes français, convertis à la cuisine britannique, font honneur au rosbif, que, par un échange de procédés, les naturels de la Grande-Bretagne arrosent de nombreuses libations de vins de France.

Plus d'une fois, la conversation avait roulé sur les intarissables questions de rivalités internationales, plus d'une fois, les naturels des bords de la Seine avaient lâché cette épithète sacramentelle : *la perfide Albion*... et plus d'une fois *John Bull*, appelant flegmatiquement à son aide l'épigramme, avait riposté par une de ces croquades si populaires en Angleterre, qui personnifient le peuple français dans un perruquier gascon, orné de fausses moustaches et vêtu de faux cols, de jabots et de manchettes en papier; ou bien encore, le travestissent en croquemitaine, en mangeur de peuples, ayant une indigestion des pays qu'il a conquis et qu'il est obligé de... restituer.

Plus d'une rixe sérieuse avait eu lieu; la boxe et le duel avaient plus d'une fois servi d'intermède au raout. Dans le but d'une pacification durable, on venait enfin de mettre à l'index les questions brûlantes d'amour-propre national, et on était tombé d'accord, unanimement, d'alimenter à l'avenir la conversation de tout autre propos, sous peine d'un *grog* général au genièvre payé par le délinquant.

Il arriva qu'à un mois de septembre, les tables de la taverne furent tout à coup envahies par une bande d'amateurs de chasse : c'était précisément à l'époque où le préfet de police de la capitale autorise le meurtre du lapin et de la perdrix qui ont leur domicile dans les limites de sa juridiction.

On avait apprécié l'art avec lequel l'hôtelier anglais savait cuire à point un train de derrière de lièvre, et, chaque jour, les Robins des Bois de la banlieue fournissaient des victimes à sa broche. Bientôt les chasseurs, gens à la langue aussi agile qu'au pied léger, se mirent à raconter, à qui mieux mieux, les exploits de leur vie incidérée. Dieu sait ce que leur imagination enfanta de faits surhumains.

D'abord on commença par le récit de la chasse au gibier du terroir natal... puis on s'éleva jusqu'à la chasse pyrénéenne ou alpine; on poursuivit, sans quitter la table, le chamois et l'isard à travers les précipices; on les attrapa à la course. Un convive avait tué assez d'ours pour coiffer une compagnie de garde nationale. Un autre raconta comment, avec un fusil Lefaucheur, il avait contraint une lice et ses quatre marcassins à danser devant lui, et en mesure, un galop Musard.

De tous les chasseurs... un seul était silencieux; il se nommait M. Robert. C'était un vieillard presque sexagénaire, dont le regard était narquois et l'expression de figure insouciance. Il passait pour avoir eu une existence aventureuse, mais rarement il abordait le chapitre de ses souvenirs.

« Et à vous, monsieur Robert, n'est-il pas arrivé quelque événement extraordinaire dans vos nombreux voyages outre-mer? dit un commensal, un jour que la causerie avait été plus animée que de coutume.

— Oh!... oh!... » fit le vieillard, sans paraître avoir mémoire d'aucun fait curieux... Puis, comme si le souvenir lui revenait, sa tête se releva... son regard brilla d'une flamme subite... une expression de terreur, qui fit croire un moment à un malaise qu'il éprouvait, se manifesta sur sa figure. « Ce n'est rien, messieurs, dit-il aux personnes qui se disposaient à le secourir, ce n'est rien... c'est un souvenir... un frisson qui date de trente années,

de mes veines il passera tout à l'heure dans les vôtres. La pensée seule des événements que je vais raconter fait dresser douloureusement le peu de cheveux qui me sont restés sur la tête.

Un des acteurs de l'aventure que je vais vous dire, et dans laquelle j'ai joué un rôle principal, appartenant à la nation anglaise; ainsi, messieurs, chacun ici aura le droit de frémir exclusivement pour son compatriote.

Je commence.

Vers l'an de grâce 1844, je fis connaissance du capitaine Mac-Clenchem, de l'armée du Bengale. Un long séjour dans quelques parties peu salubres de l'Inde avait détruit la santé de cet officier, et il avait obtenu de résider quelque temps au Cap, dont le climat devait lui être favorable. Ce fut là que commença avec le capitaine Mac-Clenchem une liaison qui plus tard devint une amitié dévouée. Quand le temps du congé du capitaine fut expiré et que sa convalescence lui permit de retourner à ses drapeaux, il m'arracha une demi-promesse de l'accompagner à Calcutta, la *cité des palais* , comme le nomment ses habitants, et de là à Pollyhagabad, où un de mes parents se livrait à la culture de l'indigo.

Avant de pousser plus avant, messieurs, dit M. Robert, il est convenable que je vous donne quelques détails plus précis sur mon ami le capitaine Mac-Clenchem, car ce n'était pas un homme ordinaire, quoique à l'époque dont je vous parle il ne fût plus que l'ombre de lui-même: il avait les symptômes de la décadence physique de l'athlète, avec le teint basané de l'Indien et son laisser-aller dans la démarche; ce corps, qui ne brillait plus, comme il avait brillé quelques années auparavant, par la grâce et les signes de la force, était comme ces édifices bien construits dont le temps peut emporter quelques ornements, mais dont il est encore obligé de respecter la masse. Le capitaine Mac-Clenchem, tel pris, était encore un homme d'une agilité et d'une force peu communes. Sa renommée était grande à la guerre et à la chasse. Quoique sa modestie l'empêchât de révéler ses exploits, j'en sais quelques-uns que je mettrai au défi les plus braves et les plus entreprenants de tenter.

Par exemple, un de ses passe-temps ordinaires était de suivre la trace des éléphants sauvages. Il les excitait, et, au paroxysme de leur furie, il se présentait à eux et leur arrachait avec sang-froid des poils de la queue.

Ce fait, messieurs, continue le narrateur, ne peut être mis en doute par quiconque a connu le courage méthodique de mon ami, et s'il est besoin de vous donner un autre exemple de son légèreté, je vous dirai qu'à la fameuse défense de la citadelle de Hogungher, ou quelque nom à peu près semblable, on vit le capitaine se tenir sur l'affût d'une pièce de vingt-quatre hors de service et donner des ordres à des canonniers, en leur désignant avec l'index les positions sur lesquelles il fallait faire feu. A peine avait-il fait le geste, un boulet siffla et lui emporta le doigt étendu. Le capitaine Mac-Clenchem, sans paraître ému, voulant continuer la démonstration aux soldats, lève le doigt majeur et le place dans la direction du feu... une balle frappe et emporte ce second doigt. « Je leur en donnerais bien un troisième, dit le capitaine en riant, mais ils l'emporteraient encore, et ça me gênerait pour prendre du tabac... » Et il descend en riant.

Voilà l'homme, messieurs, que je devais vous faire

connaître avant de pousser plus avant dans les détails de mon histoire.

Maintenant nous allons marcher à grands pas dans les événements.

Après une traversée assez ennuyeuse, nous parvînmes à l'embouchure de la rivière Hooghly, et, soit par le manque de vent, soit par l'absence de marée ou par toute autre chose qui manquait, nous fûmes obligés de mouiller. C'est une douce et bonne chose que le mouillage pour un être de ma nature, qui n'a pas un goût natif pour le séjour du vaisseau. La seule pensée de fouler la terre donne une joie indicible, le sol le plus aride devient un paradis, le roc le plus dur a sous les pieds l'élasticité du velours. Avec quel empressement je demandai donc à mon ami de m'accompagner à terre! avec quelle joie j'entendis son adhésion à mon offre! la côte n'avait rien de pittoresque et d'engageant: c'était une immense plaine, stérile et sablonneuse; mais mon imagination la couvrait d'arbres ombragés, la tapissait de gazons verts comme l'émeraude, la peuplait d'oiseaux au riche plumage et aux chants joyeux.

Le grand canot fut mis à la mer pour aller faire de l'eau; le capitaine Mac-Clenchem et moi, après nous être munis de provisions copieuses, nous escortâmes jusqu'au rivage les futailles vides qu'on envoyait se remplir. Il arriva qu'une d'elles se défonça et fut abandonnée à terre par les matelots.

Moi, je donnais à mes jambes toute la latitude d'exercice qu'elles voulurent bien prendre, et quand la lassitude commença à se faire sentir et que l'appétit sonna l'heure du repas, mon ami le capitaine et moi cherchâmes un site convenable à notre collation... Mais pas un arbre ne nous offrait son ombrage.

Le capitaine avisa la futaille vide... nous la roulâmes à l'endroit qui nous parut le plus propice, elle nous servit à la fois d'abri et de divan, et, protégés par son ombre, nous procédâmes aux apprêts du festin.

Dès la volaille froide avait reçu un grand échec, le jambon volait par tranches sous la lame du couteau, nous arrosions le tout d'un vin exquis, dont les douces vapeurs ramenaient à notre esprit le souvenir du pays, la mémoire des affections lointaines... nous avions chacun porté des toasts aux amis, à la famille... Après avoir épuisé la liste des parents, nous cherchions à qui porter la santé... le capitaine venait de découvrir au fond de l'Écosse un arrière-petit-cousin auquel il n'avait jamais pensé avant son voyage, nous allions boire à l'arrière-petit-cousin du capitaine Mac-Clenchem, lorsque...

Oh! ici, messieurs, dit M. Robert, il faut que je fasse une pause... Il y a trente ans que j'ai entendu le cri que je vais vous dire... et il est là... toujours là... présent; j'en ai dans l'oreille l'affreux rythme, l'infamale gamme... il n'y a pas de mots pour rendre cela, pas de phrases pour traduire ce bruit... Ouf! le frisson me court encore... dix mille diables enrhumés, ronflant, grognant soordement à trois pas... Qui pourrait l'oublier après l'avoir entendu? qui pourrait, sans l'avoir entendu, le comprendre?...

Le capitaine Mac-Clenchem domina assez son émotion pour me crier: « Regardez, Robert; par Dieu! prenez garde! »

Le capitaine fit un bond, qui eût défié en légèreté les chèvres de nos montagnes et les revenants des romans anglais, et il se trouva sur ses pieds, derrière la futaille.

Heureusement, j'eus le temps de rejoindre mon ami et de prendre position à ses côtés, avant que la cause effroyable

de notre rapide et savante manœuvre se présentât à nous à une distance de deux pas... sous la figure d'un tigre



royal, ou plutôt d'une tigresse. Nous eûmes plus tard, comme vous le verrez, le loisir de reconnaître le sexe de notre adversaire.

Voilà donc la lutte terrible commencée; le duel à trois, duel d'extermination, engagé. Aucun de nous, du capitaine Mac-Clenchem, du tigre et de moi, ne s'était encore trouvé à pareille affaire.

Pour champ de bataille le désert, pour rempart un

tonneau, pour arme notre adresse. Voilà quelle était la position.

Comment le tigre avait-il pu parvenir jusqu'à nous sans que nous eussions même soupçonné son voisinage? Une souris n'aurait pas trouvé dans ce désert un arbre, un arbuste, un sillon pour se blottir... Ce n'était pas là, non plus en ce moment, l'occasion de discourir sur la rapidité de la course de la bête féroce. Je n'ai pas encore pensé à



lire ce que les naturalistes, qui n'ont jamais vu de tigre aussi près que j'en ai vu un, ont écrit à ce sujet; plus tard, je les consulterai. Revenons à notre tonneau.

Nous étions donc, le capitaine et moi, manœuvrant autour du tonneau, dans un état d'émotion qu'il est impossible de décrire.

Une leur d'espérance nous vint. La tigresse s'emparera peut-être des débris de notre repas? elle satisfera son appétit sur les comestibles, et méprisera, en cette circonstance, la capture de l'homme. Deux minutes de halte devant nos provisions nous donneraient le temps de recueillir nos esprits et de combiner un système de défense.

Vain espoir! L'œil de la tigresse dardait d'aplomb sur nous : c'était la seule proie qu'elle ambitionnât.

Plus d'une heure s'écoula, pendant laquelle nous continuâmes à faire tous les trois le manège autour de la

tonne. C'était au delà des limites de la force humaine : un moment de plus, le capitaine et moi succombions de lassitude... Heureusement l'animal eut moins de patience que nous, et sa nature irritable ne s'accommoda pas de cette stratégie sans résultat.

Le tigre demeura un moment immobile, comme s'il eût médité une grande résolution; enfin, se repliant sur lui-même, rassemblant toutes ses forces, il prend subitement son élan, et va franchir d'un seul bond l'obstacle qui nous sépare.

Je n'eus qu'une pensée électrique, la certitude de la



mort, et je tombai à genoux. Un instant après, tout étonné de respirer encore, j'obéis à la voix de mon ami, qui me dit : « Robert, montez. »

Je compris alors : notre bonne étoile avait fait que le tonneau, placé debout sur son fond, présentait à la surface l'ouverture; il pencha quand le tigre fit un effort vers lui, et mon brave compagnon, avec ce sang-froid qui le distinguait, donna au tonneau, avec son pied, une direction telle qu'il le renversa entièrement sur la bête féroce. Le tigre se trouva alors dans une cage où la lumière ne pénétrait que par la bonde.

Mon ami avait franchi d'un saut la plate-forme du rempart, et il avait le pied sur le nouveau genre de

basse-fosse, ou d'oubliettes, que son génie et son sang-froid venaient de créer pour maintenir l'ennemi commun.

Revenu à moi, j'escaladai la tonne et je me tins près de mon ami. Le premier transport de joie fit bientôt place à une juste crainte. La réflexion nous fit voir que nous n'avions pas amélioré beaucoup notre position; nous n'avions aucun moyen de communiquer avec nos matelots restés sur la rive, nous ne pouvions longtemps vivre sur cette espèce d'esplanade en bois, sous laquelle rugissait un esclave qui serait notre maître au moment où nous quitterions le poste.

Le soleil baissait sensiblement vers le couchant; avec lui s'évanouissaient nos espérances d'être secourus.

(La suite au prochain numéro.)

BEAUX EXEMPLES DE FORCE MORALE DANS LA JEUNESSE.

LES GRANDS PEINTRES.

MICHEL-ANGE.

Dans sa jeunesse, l'amour de l'étude le jeta dans une solitude absolue. Il passa pour orgueilleux, pour bizarre, pour fou; dans tous les temps la société l'ennuya. Il n'eut

pas d'amis intimes; mais seulement pour connaissances quelques gens sérieux : le cardinal Pole, Annibal Caro, etc.

Il fut libéral : il donna plusieurs de ses ouvrages; il assistait en secret un grand nombre de pauvres, surtout les jeunes gens qui étudiaient les arts. Il donna quelque-

fois à son neveu trente ou quarante mille francs à la fois. Il disait : « Quelque riche que j'aie été, j'ai toujours vécu pauvre. » Il ne pensa jamais à tout ce qui concentre l'attention du vulgaire. Il ne fut avare que d'une chose : son attention.

Dans le cours de ses grands travaux, il lui arrivait de se coucher tout habillé pour ne pas perdre de temps à se vêtir. Il dormait peu et se levait la nuit pour noter ses idées, avec le ciseau ou les crayons. Ses repas se composaient alors de quelques morceaux de pain, qu'il mettait dans ses poches le matin, et qu'il mangeait sur son échafaud tout en travaillant. La présence d'un être humain le dérangeait ; il avait besoin de se sentir enfermé à double tour pour être à son aise, disposition contraire à celle du Guide. S'occuper des choses vulgaires était un supplice pour lui ; énergique dans les grandes affaires qui lui semblaient mériter son attention, dans les petites il lui arrivait d'être timide : par exemple, il ne put jamais prendre sur lui de donner un dîner.

Vasari, le confident de Michel-Ange, parle ainsi de son ami : « Attention principal de l'art, qui est le corps humain, il laissa à d'autres l'agrément des couleurs, les caprices, les idées nouvelles ; dans ses ouvrages on ne trouve ni paysages, ni arbres, ni fabriques ; c'est en vain qu'on y chercherait certaines gentilleses de l'art et certains enjolivements auxquels il n'accorda jamais la moindre attention ; peut-être par une secrète répugnance d'abaisser son sublime génie à de telles choses. »

De tant de milliers de figures qu'il avait dessinées, aucune ne sortit de sa mémoire ; il ne traçait jamais un contour, disait-il, sans se rappeler s'il l'avait déjà employé : aussi ne se répéta-t-il jamais. Doux et facile à vivre dans les arts, il était d'une méfiance et d'une exigence incroyables ; il faisait lui-même ses limes, ses ciseaux, et ne s'en rapportait à personne pour aucun détail.

Dès qu'il apercevait un défaut dans une statue, il abandonnait tout et courait à un autre marbre ; ne pouvant approcher de la sublimité de ses idées, une fois arrivé à la maturité du talent, il finit peu de statues. « C'est pourquoi, disait-il un jour à Vasari, j'ai fait si peu de tableaux et de statues. »

Il lui arriva dans un moment d'impatience de briser un groupe colossal presque terminé ; c'était une *pietà*.

La mère du Christ n'est certainement pas à nos yeux un modèle de beauté, et cependant quand Michel-Ange l'eut finie, on lui reprocha d'avoir fait si belle et si jeune la mère d'un homme de trente-trois ans.

« Cette mère fut une vierge, répondit fièrement l'artiste, et vous savez que la chasteté de l'âme conserve la fraîcheur des traits. Il est même probable que le ciel, pour rendre témoignage de la céleste pureté de Marie, permit qu'elle conservât le doux éclat de la jeunesse, tandis que, pour marquer que le Sauveur s'était réellement soumis à toutes les misères humaines, il ne fallait pas que la divinité nous dérobat rien de ce qui appartient à l'homme. C'est pour cela que la Vierge est plus jeune que son âge, et que je laisse au Sauveur toutes les marques du sien. »

Vieux et décrépît, il fut un jour rencontré par le cardinal Farnèse à pied, au milieu des neiges, près du Colisée ; le cardinal fit arrêter son carrosse pour lui demander où donc il allait par ce temps à son âge : « A l'école, répondit-il, pour tâcher d'apprendre quelque chose. »

Michel-Ange disait un jour à Vasari : « Mon cher

Georges, si j'ai quelque chose de bon dans la tête, je le dois à l'air élastique de votre pays d'Arezzo, que j'ai respiré en naissant, comme j'ai sucé, avec le lait de ma nourrice, l'amour du ciseau et du maillet. » Sa nourrice était femme et fille de sculpteurs.

Une personne lui reprochant de ne s'être pas marié, il répondit comme Épaninondas, et ajouta : « La peinture est jalouse et veut un homme tout entier. »

Un sculpteur, qui avait copié une statue antique, se vantait de l'avoir surpassée : « Tout homme qui en suit un autre ne peut passer devant. » C'était son ennemi, l'envieux Bandinelli de Florence, qui croyait faire oublier le Laocoon par la copie qui est à la galerie de Florence.

Un jeune homme avait fait un tableau assez agréable, en prenant à tous les peintres connus une attitude ou une tête ; il était tout fier et montrait son ouvrage à Michel-Ange. « Cela est fort bien, mais que deviendra votre tableau au jour du jugement, quand chacun reprendra les membres qui lui appartiennent ? »

Michel-Ange reçut des messages flatteurs de plus de douze têtes couronnées. Lorsqu'il alla saluer Charles-Quint, ce prince se leva sur-le-champ, lui répétant son compliment banal : « Qu'il y avait au monde plus d'un empereur, mais qu'il n'y avait pas un second Michel-Ange. »

Notre François I^{er} voulut l'avoir en France, et, quoique ses instances fussent inutiles, pensant que quelque circonstance inattendue pourrait le lui envoyer, il lui ouvrit à Rome un crédit de quinze mille francs pour les frais de voyage. Michel-Ange eût peut-être fait la révolution que ne purent accomplir André del Sarto, le Primatice, le Rosso et Benvenuto Cellini. Tous quittèrent la France sans avoir pu y allumer le feu sacré.

Il loua Raphaël avec sincérité ; mais il ne pouvait pas le goûter complètement. Il disait du peintre d'Urbain, qu'il tenait son grand talent de l'étude et non de la nature.

Le chevalier *Lione*, protégé par Michel-Ange, grava son portrait en médaille, et lui ayant demandé quel revers il voulait, Michel-Ange lui fit mettre un aveugle guidé par son chien avec cet exergue :

Doceo iniquos vias tuas, et impij ad te convertentur.

Ses restes furent déposés solennellement dans l'église des Apôtres. Le pape annonçait le projet de lui élever un tombeau dans Saint-Pierre, où les souverains seuls sont admis ; mais Côme de Medicis, qui voulait se distraire de la tyrannie par le culte de la gloire, fit secrètement enlever les cendres du grand homme. Ce dépôt révéré arriva à Florence dans la soirée ; en un instant les fenêtres et les rues furent pleines de curieux et de lumières confuses.

Les principaux événements de sa vie furent reproduits par des bas-reliefs ou des tableaux : entouré de ces représentations vivantes, Varchi prononça son oraison funèbre.

Lors de la cérémonie, on trouva le corps de Michel-Ange momifié par la vieillesse, sans le plus léger signe de décomposition. Cent cinquante ans après, le hasard ayant fait ouvrir son tombeau à *Santa-Croce*, on trouva encore une momie parfaitement conservée, complètement vêtue à la mode du temps.

PETITES PROMENADES AU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE.

INTRODUCTION.

Une science magnifique et solennelle, qui met la pensée humaine dans les secrets du Créateur, doit être pour l'homme sérieux d'un attrait d'autant plus élevé, que c'est une science aussi par laquelle le philosophe doit passer, s'il veut se comprendre lui-même. Lorsque son intelligence, fatiguée de recherches abstraites et presque découragée, demande à se reposer enfin sur des vérités moins rebelles, sur des convictions plus positives, où pourrait-il trouver un plus digne délassement que dans cette aimable étude qui raconte avec tant de splendeur la sagesse de Dieu, sa puissance et sa gloire? Un esprit vulgaire bornera peut-être ses connaissances à ne pas confondre l'air avec le ciel, à ne pas prendre l'eau pour un élément, le corail pour une plante, la baleine pour un poisson; à laisser enfin à la fantasmagorie mythologique le dard du serpent, l'incombustibilité de la salamandre, les vagissements du crocodile, la griffe du dragon. Mais le philosophe, du point qu'il occupe dans cet univers, ne doit-il pas en étudier l'ensemble et savoir jouir ainsi d'un spectacle si plein de majesté, où l'harmonie se montre jusque dans les contrastes, où chaque idée fait naître un sentiment, où le cœur est satisfait, où la pensée est ennoblie?

Que de merveilles en effet à contempler! Ici, des vallées si profondes que le soleil peut à peine y descendre; là, des forêts si élevées que les nuages s'arrêtent aux branches et tombent goutte à goutte de leur feuillage. Sous l'équateur, des îles de verdure avec leurs bouquets de fruits au milieu de vastes solitudes où l'air ne trouve pas une feuille à remuer; et vers le pôle, des îles de glace voguant avec des colonies d'ours blancs qui, jusque dans nos zones tempérées, nous apportent leur précieuse fourrure; là, de l'eau douce qui jaillit du sein de la mer, ou bien une colonne d'eau bouillante qui s'élance du milieu d'un glacier; plus loin, un lac transparent qui dort sous des îles, ou bien une rivière rapide qui bondit sur le roc et se précipite, formant une nappe écumeuse à travers laquelle le soleil vient jeter mille reflets. Sur la colline, le daim au pied léger, à l'œil alerte, flairant la brise qui le prévient du danger; sur le sable, le rusé formica-léo se tenant en embuscade dans son entonnoir géométrique; dans l'air, le brillant cobri, gracieux jusque dans sa colère, soit que, confus de trouver étiolée une fleur qu'il croyait encore fraîche, il en arrache de dépit tous les pétales, soit qu'irrité d'une offense il s'attache hardiment à son ennemi et ne le quitte qu'après avoir épuisé sa petite vengeance.

Le firmament sans doute a un aspect plus imposant, et notre planète alors n'est plus qu'un point obscur auprès de ces globes lumineux sans nombre et sans mesure, disséminés dans l'espace comme la poussière dans nos champs; mais peut-être que cette poussière dédaignée renferme plus de prodiges. Voyez, vous vous croyez ici aux limites de la création, et vous êtes sur le seuil d'un monde nouveau, de ce monde microscopique qui échappe à notre vue et n'appartient, pour ainsi dire, qu'à nos regrets! Chacun de ces atomes imperceptibles est cependant un être organisé et même parfait, car on ne pourrait lui en-

lever aucune partie qui ne lui soit nécessaire, ni en ajouter aucune qui ne lui fût inutile. Quels sont les ressorts qui mettent en mouvement leurs organes si menus, qui poussent et dirigent leurs pattes, qui étendent et agitent leurs ailes? Bien plus, ces petits êtres sont armés de tenailles, de forets, de haches, de limes, de scies, pour fendre le bois, pour ronger la pierre, pour user le granit, et tandis que l'imagination se perd à concevoir comment dans un point invisible il a pu se trouver assez de place pour une organisation si complexe, l'atome change de forme, change d'organes, change de vie pour nous prouver que Dieu est à l'aise dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand, l'infiniment petit devenant à son gré un espace sans limites, et l'infiniment grand n'étant plus qu'un point mathématique.

Et si vous pénétrez plus avant, si vous voulez connaître les lois qui président à tant de faits dont vous êtes éblouis, d'autres merveilles vous attendent encore.

S'agit-il d'un phénomène de composition? Suivez cette molécule brute qui s'élabore peu à peu, qui passe ensuite dans un végétal où elle se modifie encore pour s'animaliser enfin, mais qui bientôt est rendue, par la mort, au monde minéral, où l'organisation la reprend de nouveau, car rien ne se perd, rien ne s'arrête, tout passe et revient par de perpétuelles métamorphoses, remplissant une infinité de buts intermédiaires pour arriver au but définitif, c'est-à-dire à l'immobilité permanente des espèces au milieu des modifications continues des individus.

S'agit-il d'un phénomène de décomposition? faut-il, par exemple, qu'un tronc d'arbre abattu et sans vie n'attire plus les regards et cesse d'être inutile? Voyez d'abord les mousses y enfoncer leurs racines et retenir ainsi l'humidité qui le déchire; puis les champignons qui le dilatent, puis les larves qui le broient, puis le pic qui, venant y chercher les insectes, le pulvérise, puis enfin le vent qui le disperse; mais le pic meurt à son tour, des nuées d'autres insectes s'abattent bien vite sur ses débris, pour être dévorés eux-mêmes par d'autres animaux; ou bien de cette pourriture s'élève toute fraîche et toute parfumée, cette fleur élégante où l'abeille recueille et la cire qui nous éclaire et le miel qui nous nourrit.

S'agit-il d'une loi d'ordre et de conservation? Pour que le nombre des êtres organisés que notre globe peut nourrir ne soit pas dépassé, la vie reçoit des bornes ainsi que la fécondité; mais dans chaque espèce la famille est d'autant plus nombreuse qu'elle doit être soumise à plus de dangers. Et pour que chaque espèce puisse mieux parcourir la période de son développement, tout est disposé avec une prévoyance admirable. La noix encore informe est défendue des insectes par son brou amer, tandis que, mûrie et lustrée, la chenille, en étendant ses ailes, se couvre de bandelettes soyeuses; mais plus habile, la mite s'empare de nos draps, se fabrique une étoffe souple et solide, et donne à son vêtement la forme la plus simple, la plus sûre, la plus commode. Ne cherchez pas à tromper ses combinaisons, car elle trouverait des artifices dont vous seriez encore plus surpris.

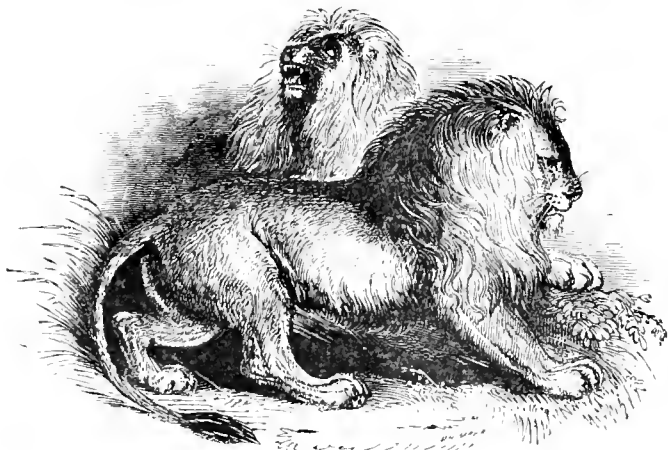
Pour que tous les climats aient leurs plantes et leurs habitants, les conditions d'existence sont distribuées à

l'infini; la libellule, délicate et le roseau flexible veulent les lieux abrités, tandis que l'aigle aux plumes robustes et le chêne aux puissantes racines aiment le séjour du vent; le saïfoin du Gange, pour se rafraîchir, agite ses folioles comme un double éventail, tandis que l'écuyer de la Norvège bat l'eau de ses ailes pour l'empêcher de se geler; enfin le chameau, dans le désert, peut vivre sans boire, comme la thalassite sous l'eau sans respirer.

Le vent du nord annonce-t-il la venue de l'hiver, les plantes se dépouillent de leurs feuilles qui donneraient trop de prise à l'ouragan, et laissent tomber leur graine qui se recèle dans le sol où la neige bientôt viendra la protéger. La chauve-souris, cachée dans sa retraite, s'endort pour n'avoir pas le souci de chercher une proie qui, elle-même, s'est retirée. Le castor se renferme dans ses magasins approvisionnés; la marmotte et le loir, la vipère et la grenouille rentrent dans le fond de leur terrier ou dans la vase de leur marais, vivant de leur graisse mise en réserve à l'arrière-saison; la cigogne et la grue émigrent en nombreuses caravanes, et gagnent sans boussole les pays lointains. Les animaux se taisent, le ruisseau n'a

plus de murmure. Tout paraît mort, car le silence règne aussi dans l'étendue de l'atmosphère et dans les abîmes de l'Océan. Eh! cependant il y a encore une beauté grave et austère dans cette vie dissimulée où l'organisation ménage ses forces et les concentre, pour les employer bientôt avec une activité toute nouvelle. Or, voici le moment, car l'hirondelle est arrivée.

Oh! que de richesses pour nous, au printemps, étalées, lorsque la terre s'éveille sous le rayon solaire, que la végétation commence sa parure et que les animaux eux-mêmes prennent leurs habits de noces. Quelle variété de franges et de parfums à toutes ces fleurs, de voix et de vêtements à tous ces quadrupèdes! Que de couleurs différentes pour chaque plante et de nuances diverses pour chaque couleur! quel luxe de panaches et de diadèmes à tous ces oiseaux, de cuirasses dorées à tous ces reptiles, d'écaillés d'argent à tous ces poissons, de reflets métalliques à tous ces insectes! Quelle profusion de topazes et de perles sur la tête d'une seule mouche! Enfin, depuis le fond des eaux jusqu'au plus haut des airs, quelle pompe partout et quelle parfaite harmonie! TEULIÈRES.



LE LION.

Le lion est aujourd'hui beaucoup moins commun qu'il n'était autrefois, et son espèce est réduite à la trentième partie de ce qu'elle était du temps des Romains, qui tiraient de la Libye, pour leurs spectacles, un plus grand nombre de ces animaux qu'on ne pourrait y en trouver aujourd'hui. Le lion, comme tous les chats, est bas sur pattes; son corps peut avoir plus de deux mètres de longueur, indépendamment de la queue, longue de plus d'un mètre. La lionne a des dimensions plus réduites, mais son corps est plus gracieux.

Le lion de l'Atlas se distingue surtout par sa magnifique crinière; les lions asiatiques en sont dépourvus; et l'Amérique ne présente ni lion, ni tigre, ni léopard. « Le lion, dit M. de Buffon, a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible; sa taille est bien prise, et si bien proportionnée, que son

corps paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité; aussi solide qu'nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et tout muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux qu'il fait aisément; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, qui est traversée de rides profondes; ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de sa fureur; et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérissé, mais se meut et s'agit en tout sens lorsqu'il est en colère. »

Le front de cet animal est presque carré; son nez est grand, large, évasé; sa gueule est fort grande et fendue; ses mâchoires sont composées de grands os extrêmement forts, et garnies chacune de quatorze dents, dont quatre sont inci-

ves, quatre canines et six molaires. Sa langue est grande, rude et parsemée de petites pointes aussi dures que la corne, longues d'environ un quart de pouce et recourbées vers le gosier : c'est cette disposition des pointes de la langue qui rend le léchement du lion extrêmement dangereux ; car il a bientôt endormi ou engourdi la chair et excorié l'épiderme. Au reste, l'on doit être en garde contre les léchements de cet animal, même le plus apprivoisé ; car, dès qu'il a senti le sang, son naturel sanguinaire s'irrite, l'excite à mordir et à faire de terribles ravages. Cependant il est susceptible d'attachement et d'amitié. On cite à cet effet un exemple fort curieux d'un lion qui eut une amitié singulière pour un petit épagneul.

Voulant faire un essai, l'on mit un jour dans la cage d'un énorme lion un petit chien épagneul qui avait été perdu. Aussitôt la frayeur s'empare de ce pauvre animal, il tremble de tous ses membres, se couche humblement, rampe, prend l'attitude la plus capable de fléchir le courroux naturel du lion et d'émuouvoir ses dures entrailles. Cette bête féroce le tourne et le retourne, le flaire sans lui faire le moindre mal. On jette au lion un morceau de viande ; il refuse de le manger en regardant fixement le petit chien, comme s'il voulait l'inviter à le goûter avant lui. L'épagneul revient de sa frayeur ; il s'approche de cette viande, en mange ; et dans l'instant le lion s'avance pour partager avec lui ; ce fut alors qu'on vit naître entre eux une étroite amitié. Le lion, comme transformé en un animal doux et caressant, donnait à l'épagneul des marques de la plus vive tendresse, et l'épagneul, à son tour, témoignait au lion la plus extrême confiance. La propriétaire de ce petit chien vint quelque temps après le réclamer. Le gardien du lion la pressa vivement de ne pas rompre la chaîne d'amitié qui unissait ces deux animaux ; elle résista à ses sollicitations. « Puisqu'il en est ainsi, répliqua le gardien, prenez vous-même votre chien. » La propriétaire de l'épagneul comprit bien qu'il fallait en faire le sacrifice. Au bout d'une année, le chien tomba malade et mourut. Le lion s'imagina pendant quelque temps qu'il dormait ; il voulut l'éveiller, et payant inutilement avec ses pattes, il s'aperçut alors que l'épagneul était mort. Sa crière se hérissa, ses yeux étincellent, sa tête se dresse, sa douleur éclate avec fureur ; transporté de rage, tantôt il s'élançait d'un bond de la cage à l'autre ; tantôt il en mord les barreaux pour les briser ; quelquefois il considère d'un oeil consterné le corps mort de son tendre ami, et pousse des rugissements épouvantables. Il était si furieux qu'il faisait sauter, par ses coups redoublés, de larges morceaux du plancher. On voulut écarter de lui l'objet de sa profonde douleur ; mais ce fut inutilement, et il garda le petit chien avec grand soin. Le gardien jeta des chiens vivants dans sa cage, il les mit en pièces. Enfin il se coucha et plaça sur son sein le corps de son ami, seul compagnon qu'il eut sur la terre. Il resta dans cette situation pendant cinq jours sans vouloir prendre de nourriture. Rien ne put modérer l'excès de sa tristesse ; il languit et tomba dans une si grande faiblesse, qu'il en mourut. On le trouva la tête allée incensément penchée sur le corps de l'épagneul. Son gardien pleura la mort de ces deux inséparables amis, et les fit mettre dans une même fosse.

Les lions n'habitent que les climats secs et brûlants de l'Asie et de l'Afrique ; et, ce qui semble prouver évidem-

ment que l'excès de leur féroce vient de l'excès de la chaleur, c'est que, dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes, où l'air est plus tempéré, sont moins forts et d'un naturel moins féroce que ceux qui demeurent dans les sables brûlants du Bildulgerid ou du Zaara.

Les lions de ces déserts sont intrépides ; et, comme ils n'ont pas éprouvé la force des armes de l'homme, ils semblent les braver ; les blessures même les irritent sans les effrayer. Un seul de ces lions du désert attaque quelquefois une caravane entière ; et lorsque, après un combat opiniâtre il se sent affaibli, il bat en retraite sans tourner le dos. Au contraire, les lions qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie, ayant connu l'homme et la puissance de ses armes, ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante, de n'oser l'attaquer, de ne se jeter que sur le menu bétail, et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfants, qui leur font, à coups de bâton, quitter prise et lâcher vivement leur proie. Le lion est susceptible d'être apprivoisé jusqu'à un certain point, et l'histoire parle de lions attelés à des chars de triomphe, de lions conduits à la guerre ou à la chasse, et qui, fidèles à leur maître, ne faisaient usage de leur force que contre ses ennemis.

Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que le lion pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques, s'accoutume aisément à vivre et à jouer innocemment avec eux ; qu'il est doux pour ses maîtres, et même caressant, surtout dans le premier âge, et que, si sa féroce naturelle reparait quelquefois, il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvements sont très-impétueux et son appétit très-véhément, on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer ; aussi y aurait-il du danger à lui laisser trop longtemps souffrir la faim, ou à le contraindre en le tourmentant hors de propos ; non-seulement il s'irrite contre les mauvais traitements, mais il en garde le souvenir, et paraît en méditer la vengeance, comme il conserve aussi la mémoire et la reconnaissance des bienfaits. On peut conclure de différents faits que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On l'a vu souvent parler à de petits ennemis des libertés offensantes, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant pour proie, et, comme s'il se fût attaché par cet acte généreux, ce lion fier et courageux semblait oublier la force qu'il tenait de la nature, pour protéger la faiblesse.

La lumière intense du soleil paraît incommoder le lion ; il voit, la nuit, comme les chats ; son sommeil est court et léger, et c'est mal à propos qu'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts. Il vit vingt à vingt-cinq ans ; il mange beaucoup à la fois, se remplit pour deux ou trois jours, brise les os et les avale avec la chair ; il lui faut environ quinze livres de chair par jour ; il boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau. Sa démarche ordinaire est fière, grave et lente, quoique toujours oblique ; sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par bonds et par sauts, et il passe presque toujours son but ; lorsqu'il s'élançait sur sa proie, il fait un bond de douze ou quinze pieds, tombe dessus, la saisit avec les pattes de devant, la déchire avec les griffes, et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de

la légèreté, il vit du produit de sa chasse et quitte rarement les déserts et les forêts, ou il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément; mais lorsqu'il devient vieux, pesant et moins propre à l'exercice de la chasse, il s'approche des lieux fréquentés et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques; seulement on a remarqué que, lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette, et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent; car alors il reconnaît à merveille celui qui vient de l'offenser, et il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux; il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphants. Ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé, et il en vient à bout aisément, à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame sont les seuls animaux qui puissent résister au lion.

Quelque terrible que soit ce quadrupède, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille et bien appuyés par des hommes à cheval; on le déloge, on le fait retirer; mais il faut que les chiens, et même les chevaux, soient aguerris auparavant; car presque tous les animaux frémissent et s'enfuient à la seule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tissu ferme et serré, ne résiste point à la balle, ni même au javelot; néanmoins, on ne le tue presque jamais d'un seul coup; on le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en les faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matières légères, au dessus desquelles on attache un animal vivant. Le lion devient doux dès qu'il est pris; et si l'on profite des premiers moments de sa surprise et de sa honte, on peut l'attacher, le museler et le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable et fort, ce qui n'empêche pas les Nègres et les Indiens de la trouver fort bonne; sa peau sert à ces peuples de manteau et de lit. Sa graisse est émoullente et recommandée, dit-on, contre la goutte. Il craint extrêmement les serpents, et c'est pour cela que, quand les Maures rencontrent quelque lion, et qu'ils sont hors d'état de se défendre, de se sauver, ils défont promptement la bande de toile qui compose leur turban et l'agitent devant lui, de manière à imiter le mouvement d'un serpent, ce qui fait fuir le lion.

La lionne ne produit qu'une fois tous les ans; c'est au printemps qu'elle met bas; elle n'a que deux mamelles, quoiqu'elle ait quelquefois jusqu'à six petits. Elle est naturellement moins forte et moins courageuse que le lion; cependant elle devient terrible dès qu'elle est mère; elle se jette indifféremment sur les hommes et les animaux qu'elle rencontre, et les met à mort; elle se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux, auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle les place dans des lieux écartés, solitaires et de difficile accès; et, lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle en efface l'empreinte avec sa queue; quelquefois même, lorsque l'inquiétude est grande, elle transporte ailleurs ses petits, et quand on veut les lui enlever, elle devient furieuse, les défend jusqu'à la dernière extrémité, et le ravisseur est presque toujours puni de sa témérité.

LE CYNIPS.



Apcevez-vous, éparés sur ces feuilles de chêne, des loupes plus ou moins volumineuses qui vous paraissent peut-être de grossières défectuosités. Eh bien! que votre admiration s'arrête un moment, car vous êtes en présence d'un phénomène merveilleux. Ces protubérances, bien improprement appelées noix de galle, puis-ju'elles ne sont pas un produit naturel de l'arbre, mais un simple accident, sont déterminées par la femelle d'un insecte exigu nommé cynips. Cette pauvre mère, destinée à ne pas connaître même ses petits qui ne doivent éclore en effet qu'après sa mort, ne quitte pas la vie du moins sans les avoir placés dans les conditions les plus propres à leur développement; armée d'une scie dont les dents échappent presque au microscope, elle blesse la feuille encore tendre et glisse son œuf dans la plaie, en y versant toutefois une liqueur qui l'irrite et qui la tuméfié. Ainsi se forme et s'accroît cette boule charnue dont l'œuf occupe le centre, et qui se solidifie par la dessiccation. La petite larve se nourrit, en naissant, de la substance même qui l'entoure et la protège, et lorsque les ailes enfin lui sont venues, le jeune cynips perce l'enveloppe et s'élance dans l'air. La feuille avait été parfaitement choisie; c'est une de celles qui persistent sur l'arbre durant tout l'hiver et qui sont, pour ainsi dire, à l'épreuve même de l'ouragan. Supposez cependant qu'elle tombe avant la sortie de l'insecte, n'avez de lui aucun souci, car tout est prévu pour qu'il n'éprouve aucun dommage: il se laisse, en effet, rouler par le vent sous une jonchée de feuilles sèches où il passe la mauvaise saison, bien abrité dans sa demeure et bien caillé; puis, au premier printemps, il se dégage de son berceau qui ne serait plus pour lui qu'une prison, et, déployant ses ailes, il entre radieux dans la pleine jouissance de sa nouvelle vie. Mais comme rien ne se perd dans l'économie admirable de la création, cet étroit domicile, à peine abandonné par l'insecte, devient le palais d'une araignée qui, sachant proportionner ses filets à la petitesse du local, y prend cependant d'imperceptibles moucherons qui viennent à plein vol y chercher aventure.

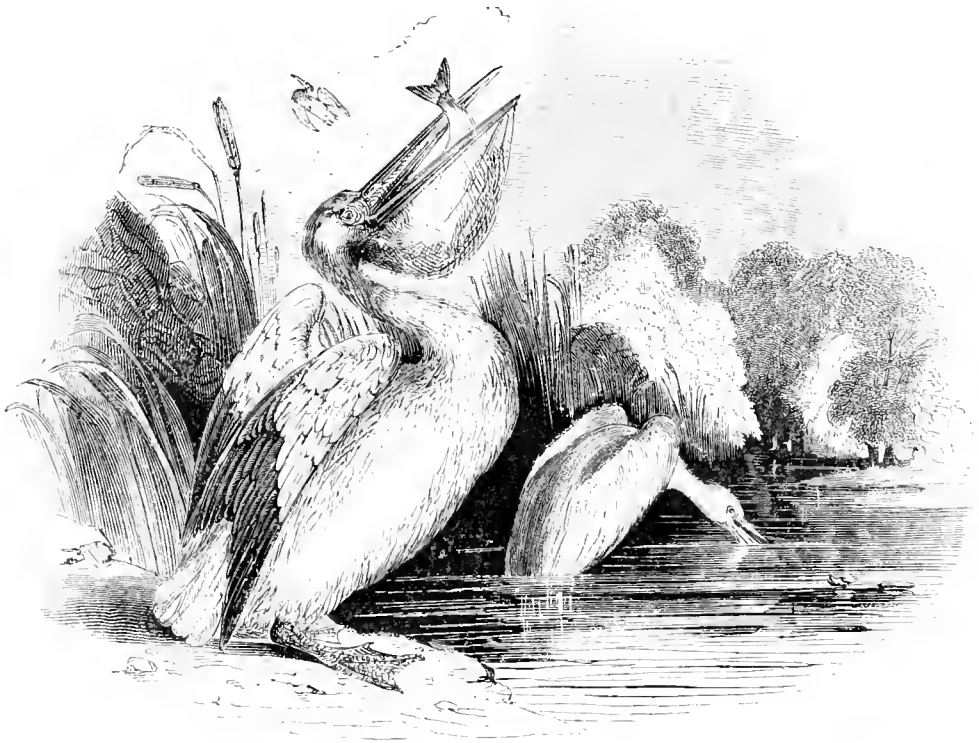
Du reste, chaque plante porte ainsi des insectes parasites qui trouvent en elle la nourriture et le logis. Vous en avez eu vous-même la preuve, car, ouvrant une noix, une aveline, vous avez dû quelquefois y rencontrer un de ces petits hôtes; peut-être même que, rejetant alors le fruit avec dégoût, vous ne vous êtes seulement pas demandé comment un être si mou pouvait se trouver sous une coque si dure. Apprenez cependant que s'étonner à propos est le privilège de l'homme instruit, mais que c'est une science si lente à venir qu'il faut, dès le jeune âge, s'y essayer. D'après l'histoire du cynips, la présence d'une larve au cœur même d'un épais noyau, ne serait plus pour personne un problème difficile. La mère-insecte, pour inoculer son œuf, a piqué l'amande à une époque

où son enveloppe n'opposait encore aucune résistance; et dès que les parois ont formé successivement une voûte solide, le vermisseau se développe tout à l'aise au sein de cette retraite où rien ne le trouble, au milieu de ces provisions qui désormais ne sont faites que pour lui; mais si l'on examine avec soin la surface de la coque, on y reconnaît l'ouverture pratiquée par la mère, et si la trace en disparaît quelquefois dans certains fruits charnus comme dans la cerise, la prune, l'abricot, c'est parce qu'ici la sève plus abondante s'accumule à l'orifice et l'oblitére peu à peu. Dans d'autres fruits, au contraire, surtout quand la piqure a été faite vers une époque plus retardée, on voit fort élargie et presque béante l'ouverture de la galerie que la larve continue de se creuser au sein même de la pulpe, comme il arrive parfois dans les poires et dans les pommes.

Sans doute, au moment de savourer un fruit délicieux,

il n'est pas agréable d'y surprendre une chenille plus ou moins développée; mais au lieu de nous irriter d'une contrariété fortuite et passagère, poussons plus loin nos recherches et voyons si cet instinct singulier qui ne nous paraît d'abord que nuisible, n'est pas utilement compensé par de précieux avantages. Or, ces petits insectes que nous appelons incommodes, comme si Dieu ne leur avait pas fait ainsi qu'à nous une place dans la création, ces petites larves qui nous semblent si rebutantes nourrissent des oiseaux délicats, qui viennent ensuite, sous le nom de gibier, varier les richesses de nos tables, ou bien encore elles fournissent à l'industrie d'inappréciables produits. Et pour ne citer aujourd'hui qu'un exemple, le cynips nous présente, sous ce rapport, un enseignement à méditer, car cet insecte ignoré forme un des principes essentiels de l'encre à écrire : un obscur insecte est donc un des éléments principaux de la civilisation!

LE PÉLICAN.



Il est aisé, parmi les oiseaux, de distinguer le pélican. Son premier aspect annonce même, dans ses moeurs, quelques détails exceptionnels. Ses habitudes aquatiques

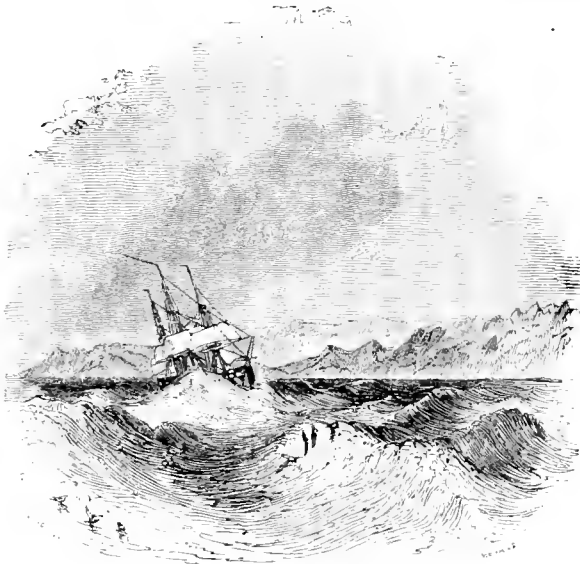
lisent tout d'abord à la palme de sa patte qui, prenant ainsi sur l'eau un large point d'appui, favorise singulièrement la natation et rend, au contraire, la marche lente et difficile. Mais voyez que d'harmonieux perfectionnements viennent ensuite s'ajouter! Le plumage est lustré pour que l'oiseau glisse mieux au sein du liquide qui ne pourra même le toucher. Puis le plumage est dense, et cette circonstance, qui est essentielle pour que le pélican puisse conserver dans l'eau sa chaleur, semble compro-

mettre la condition tout aussi essentielle de la légèreté. Elle le remplit, au contraire, d'une manière merveilleuse, car, parmi ces plumes si serrées sont retenues des milliers de bulles d'air chaud qui rendent l'animal plus léger non-seulement dans l'eau, mais encore dans l'atmosphère. Bien plus, cette densité si nécessaire du plumage se trouve presque compensée par le peu de densité des os, particularité d'autant plus heureuse que, pour le pélican, le vol doit être l'auxiliaire de la nage, car dans son mode singulier de faire la pêche en pleine mer, l'aile concourt avec la patte pour atteindre le poisson. L'oiseau s'élevant, en effet, à une assez grande hauteur pour n'être pas

aperçu de sa proie, profite de son regard alerte et pénétrant pour la guetter lui-même à travers les lames toujours agitées, souvent houleuses qui semblent l'abriter; puis, quand la foule qui passe lui présente une abondante pâture, le pélican reploie brusquement ses rémiges, et se laisse tomber de tout son poids sur les poissons petits et grands qui, déjà tout étourdis de sa chute, ne peuvent fuir, car l'aile, s'ouvrant de nouveau, les frappe à coups redoublés, et le bec est prompt à les saisir. Ce bec, aplati dans toute sa longueur, se termine par un crochet très-fort et comprimé : conformation qui le rend propre à prendre la proie d'abord, et puis à la couper. Mais ce bec nous offre un accessoire inattendu qui caractériserait seul le pélican. C'est une poche élastique, à peine visible aux heures ordinaires, mais qui s'amplifie et qui se gonfle quand l'animal revient de la pêche. On comprend, en effet, que la manœuvre du pélican est assez complexe pour n'être pas renouvelée trop souvent. Il ne fallait donc pas qu'il perdît le temps à dévorer successivement chaque poisson, car alors le moindre repas eût exigé de lui de grandes fatigues. Mais cette poche sous le bec est une réserve où la prise est introduite toute vivante et conservée, jusqu'à ce que, satisfait de sa pêche, l'oiseau se retire sur un roc escarpé, pour se repaître à loisir, ou pour alimenter ses petits. Ce n'est point sur les arbres évidemment que le pélican pouvait établir convenablement sa famille. Le nid, que les parents construisent ensemble, est vaste et profond; l'intérieur en est tapissé de mousse et de duvet. Le pélican, pendant la couvaison, porte avec soin la nourriture à la couveuse elle-même,

qui, mère dévouée, ne quitte jamais ses petits. Celle-ci ne leur donne, il est vrai, qu'une nourriture qu'elle a presque digérée, mais elle ne se déchire pas le sein pour les nourrir de sa chair. Et cette erreur ne serait point ici signalée, si elle n'était admise que par le vulgaire. Mais nous la retrouvons sur le front de presque tous nos monuments, où le pélican a le privilège d'être le symbole de la charité. On s'explique facilement l'origine de cette fable : l'observateur, placé fort loin, a pris pour une plaie les traces sanguinolentes que laisse fréquemment ce mode d'alimentation, et ces taches elles-mêmes sont d'autant plus remarquables, qu'elles se trouvent sur un plumage éblouissant, car la livrée de l'oiseau est d'un blanc parfait que relève le beau noir des rémiges. Nous devons nous attendre à l'absence de toute riche nuance; car, aux oiseaux qui lui viennent comme aux fleurs qui s'y montrent, la mer refuse toujours les vives couleurs. Il semble que, sous ce rapport, séparant nettement son domaine de celui de la terre et de celui de l'air, elle veuille que le navigateur contemple, sans être distrait, les reliefs métalliques de ses coquillages et de ses poissons. Encore un mot pour terminer. Certes, le pélican peut d'abord paraître bizarre dans son organisation et presque grotesque; mais lorsque, de ce point de vue superficiel, on sait passer à l'étude des actes que l'animal doit accomplir : alors dans cette patte si courte et si étalée, dans ce vêtement si épais et si chaud, dans ce cou si long, dans ce bec si étrange, dans ce système osseux si léger, on reconnaît avec admiration que tout est parfaitement assorti, que tout est merveilleusement calculé. TELLIÈRES.

SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.



LE CONTEUR DU GAILLARD D'AVANT.

Le père Labrague avait à peine fini son dernier récit que le vent sauta presque subitement *cap pour cap*¹. Ces sautes

de vent sont assez communes dans ces latitudes et demandent un coup d'œil expérimenté, et tout le sang-froid et

¹ D'une direction opposée. — Par exemple : du nord au sud ; de l'est à l'ouest, etc.

la vigilance d'un bon officier pour empêcher le désastre inévitable qui en serait la suite, et dont le moindre effet serait de briser la mâture au ras du pont. Elles sont communément accompagnées d'une grosse pluie qui tombe comme une avalanche et dont on ne saurait se former une idée en Europe. L'impétuosité du vent est telle, qu'il est impossible de rester debout sans se cramponner à quelque chose. Sans cette précaution un homme serait emporté comme une plume.

Pendant la tourmente le vent par court souvent toutes les pointes du compas ¹, et quand il vient à se fixer, sa force est telle, qu'il est nécessaire d'avoir fort peu de voile dehors.

Tous les phénomènes que je viens d'énumérer se succèdent en moins de temps que je n'en ai mis à les décrire. Tout l'équipage est appelé sur le pont, des ordres rapides se renouvellent. Chacun vole à son poste, tous travaillent avec courage, sang-froid, ordre et précision. Les voiles sont carguées et serrées, à l'exception des *hunières* dans lesquels nous primes trois ris ², et du petit *foe* ³.

La mer était grosse et houleuse; les vagues énormes, tourmentées par le combat des vents, s'élevaient à une hauteur prodigieuse et se brisaient en une écume blanche et salée que le vent rejetait en pluie sur le pont. Cependant toutes les manœuvres nécessaires furent bientôt exécutées, les *hunières* et le petit *foe* orientés, et le navire enlevé majestueusement sur la crête des vagues, et, retombant ensuite dans l'abîme pour s'élever de nouveau, faisait bravement tête à l'orage et traçait un sillon rapide sur les montagnes mobiles de la mer courroucée. Les manœuvres furent parées ⁴, chacun reprit tranquillement sa promenade sur le pont avec le même ordre et la même tranquillité que si le navire eût été immobile, ce qui paraît tout naturel à un homme de mer, qui à le *piéd marin*, tandis qu'un homme de terre ne pourrait faire un pas sans être lancé d'un bord à l'autre du navire par le *roulis*.

Le vent avait un peu mollifié, il paraissait fixé et nous faisons bonne route.

« Vous avez vu souvent de ces temps-là, père Labrague, n'est-ce pas ? dit Cartahu.

— Tu peux t'en vanter, répondit l'ancien, j'en ai vu que celui-ci n'est qu'une petite brise auprès.

— Et vous n'avez pas péri ?

— Le navire a péri, et il ne s'en est pas fallu de beaucoup que j'y perde le goût du pain; ça n'a pas été la faute des sauvages s'ils ne m'ont pas rôti et mangé; apparemment ils ont vu que j'étais un vieux dur à cuire; justement à bord de *la Belle-Sophie*, on m'avait donné le nom de *Père Coriandre*.

— Vous nous aviez promis de nous conter votre naufrage à bord de *la Belle-Sophie*, père Labrague, contez-nous donc ça.

— Alors attends que j'aille chercher du tabac dans mon *équipet* ⁵.

— C'est pas la peine, père Labrague, en v'la à votre service.

— Tu me raîlines, Cartahu, mais c'est égal, c'est pas

de refus, à charge de revanche. — Attention ! Cric ! Crae !

— Vous savez que *la Belle-Sophie* était un amour de trois-mâts, bien coquette, bien élancée sur l'eau avec une mâture bien droite et bien effilée; c'était léger comme une plume, ça filait sur l'eau comme un *goéland* ¹; ça nous avait des façons comme *la yole* du capitaine, ça serrait le vent comme un chasse-marée, en filant huit nœuds au plus près du vent, un vrai amour de navire, quoi !

Nous étions partis de Nantes et nous avions doublé le cap Horn avec un assez beau temps quand, contrariés par les vents, nous fûmes poussés jusqu'au soixante-deuxième degré de latitude sud. Nous vîmes des baleines en grand nombre; mais nous n'allions pas là pour les pêcher, et nous avions assez à faire d'éviter les glaces flottantes qui nous entouraient de temps en temps. Dame! nous n'étions pas à la noce. Le navire avait souffert, la moitié de l'équipage était hors d'état de faire le *quart*, nous avions le scorbut à bord et nous étions *rationnés* d'eau, réduits à une ration d'eau par homme, mais c'est égal, ça allait toujours; — tout ce qu'il y a c'est que nous avions une vingtaine de passagers parmi lesquels il y avait beaucoup de femmes. — Enfin le vent devint favorable, et nous nous crûmes sauvés. Nous fûmes tout à coup surpris par un coup de vent furieux du sud-est; nous avions nos *hunières* au bas ris et nous fuyions devant le temps, mais cela ne suffisait pas. Nous eûmes notre grand *hunière* emporté par le vent, et notre petit mât de *hune* cassé au ras du *chouquet*. Pour comble de malheur le vent nous jetait à la côte, — il était impossible de réparer nos avaries, et à tous moments nous en faisons de nouvelles. — Le troisième jour nous fûmes demâtés *ras* comme un ponton, excepté le grand mât, dont nous avions conservé une partie seulement.

— Vous étiez donc ensorcelés, père Labrague ?

— Faut le croire, toujours il y a que nous aurions bien paré ça. *La Belle-Sophie* se comportait bravement, elle ne faisait pas d'eau; tout notre mal était dans la mâture. Nous étions pourtant parvenus à installer des mâts de *hune* de rechange à la place des bas mâts.

— Sans doute, ça pouvait se réparer ?

— Oui, matelot, mais ce n'est pas tout, nous étions *affalés* sous la côte, et depuis huit jours nous n'avions pas vu le soleil; l'on n'avait pas pris hauteur, et nous ne savions pas au juste à quelle distance nous étions de terre. V'la donc qu'un matin, l'homme du *bossoir*, au point du jour, cria: Terre! Nous essayons de serrer le vent; mais, bah! en voulant mettre un peu de toile dehors, nous brisons *la vergue* du grand *hunière*. Nous nous voyions *affaler* sur la terre de plus en plus. Sur les midi, nous voilà tombés au milieu des brisants à environ deux lieues de là côte. L'écapitaine ne perd pas courage, il monte sur le banc du quart, prend le porte voix et dit au timonier: « Laisse arriver ! — Mais, dit le premier lieutenant, capitaine, nous allons au milieu des brisants. — Je le sais bien, que répond le capitaine, mais si j'ai bonne mémoire, il doit y avoir une passe au milieu, et si nous la trouvons, une fois de l'autre côté, la mer sera moins mauvaise et nous trouverons une côte de sable sur laquelle nous pourrions nous *échouer* sans danger. » Dame, c'est que c'était un vieux loup-de-mer, il avait déjà couru plus d'une *bordée* par là. — Eh oui donc !

¹ Une mouette;oiseau de mer. Il rase l'eau et a le vol rapide.

¹ Les trente-deux divisions de la bonasse.

² Les *hunières* sont des voiles carrées au-dessus de la hune, prendre des ris, c'est diminuer la surface d'une voile.

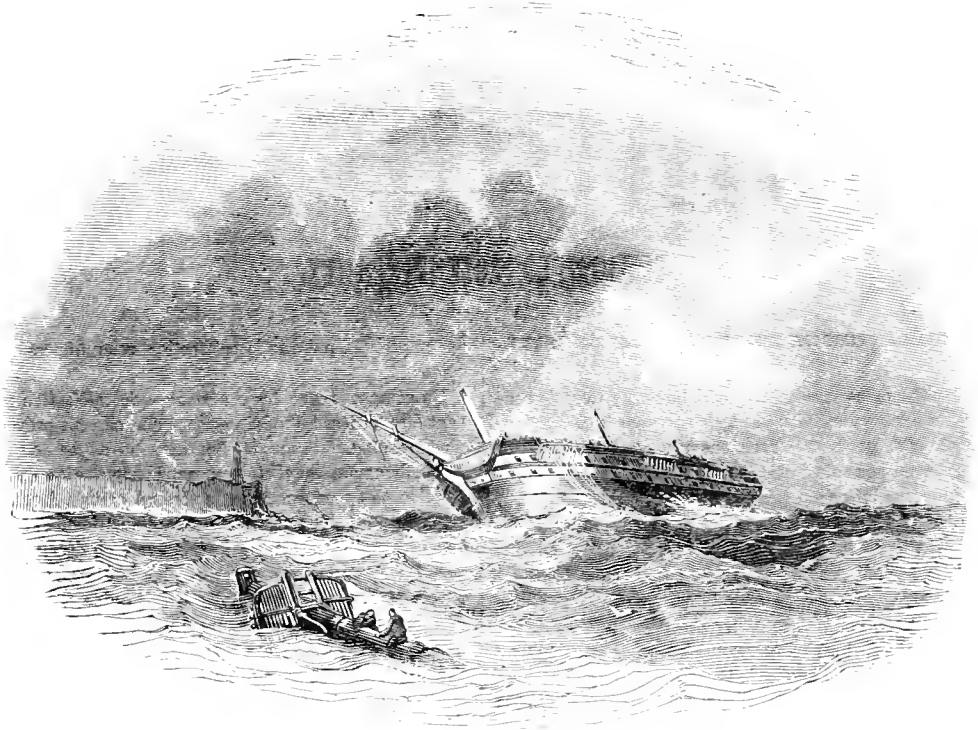
³ Les *foes* sont des voiles triangulaires sur le teneur à l'avant du navire.

⁴ Les cordages furent ployés en rond et remis à leurs places respectives.

⁵ Espèce de petite armoire sans porte.

V'la donc que le capitaine pilote *la Belle-Sophie* au milieu des *brisants*, ni plus ni moins qu'un pilote côtier. Nous rencontrons la passe et nous entrons comme une

marée. La lame était moins forte entre les récifs et la côte, et le vent avait même un peu moli. Nous mouillons par douze brasses sur un fond de sable jaune, mais à



peine mouillés, le vent fraîchit de plus belle, nous chassons, et nous *talonons* ¹. Le navire vint en travers et fut bientôt brisé comme une coquille de noix. Heureusement nous pûmes sauver tout, notre monde, même les ma-

lades. Fallait voir le capitaine Leloubi, un vieux terre-neuvier : il pensait à tout ; il ne quitta le *bord* qu'après que tout le monde fut à terre. Nous avons sauvé des vivres, des munitions et une partie de notre mâture de rechange.



Le service s'établit comme à bord, et l'on installa des tentes avec les voiles.

V'la-t-il pas que tout d'un coup une armée de sauvages ¹ Nous touchons.

tombe sur nous ! On court aux armes, mais le capitaine Lehubi dit : « C'est pas ça, roulez-moi ici des pièces d'eau-de-vie. » Eh bien, c'est ce qui nous a sauvés. Nous avons fait la paix pour de l'eau-de-vie. Pourtant nous étions prisonniers à vue; mais heureusement le capitaine a demandé à parler au chef qui demeurait dans sa capitale à plusieurs lieues au nord. Nous avons marché entouré des sauvages le long de la côte. Le chef nous a permis de passer dans une autre tribu, plus au nord, où

nous avons été bien reçus. Après nous être reposés plusieurs jours, le capitaine a appris qu'il y avait un établissement américain à soixante lieues de là. Alors nous avons pris courage, et après avoir navigué plus d'un mois dans les montagnes, nous avons trouvé un établissement où il y avait un consul français et des vaisseaux européens. Nous avons embarqué pour la France, et voilà !

C'est égal, c'était tout de même un amour de bâtiment, que la *Belle-Sophie*. »

Y. B.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

CONGÉLATION DE L'EAU DANS UN BRASIER.

Ce phénomène paradoxal, que M. Boutigny vient de rencontrer dans ses ingénieuses expériences sur la caléfaction, mérite bien que nous n'arrivions à lui que pas à pas et en suivant, pour ainsi dire, les degrés par lesquels l'expérimentateur lui-même est passé.

Et d'abord, partons d'un fait singulier, mais fondamental : l'eau surprise brusquement par une très-vive chaleur ne bout pas. Si on la jette, par exemple, goutte à goutte sur une plaque de métal fortement chauffée, elle se dispose en globules dont la température est inférieure à celle de l'ébullition ; on dirait que le liquide est ainsi tenu à distance de la plaque métallique. Mais si la plaque se refroidit, l'eau venant alors la mouiller, l'ébullition s'opère avec une extrême vitesse. L'habitude de l'opérateur consiste donc surtout à maintenir l'incandescence du récipient métallique. Quelques autres conditions secondaires sont encore indispensables, mais M. Boutigny les remplit toutes avec cette adresse facile que l'habitude seule peut donner.

Ainsi, un boulet rouge placé dans de l'eau froide écarte tout autour de lui le liquide, qui reste calme et transparent ; puis, le boulet perdant peu à peu sa haute température, le liquide s'en rapproche graduellement, et dès qu'il le touche, sa vaporisation devient fouguese tout aussitôt. Et si, au lieu d'un boulet, on plonge dans l'eau froide un godet rouge, le liquide sera puisé tout aussi paisiblement que si le godet était froid, seulement la quantité du liquide contenu doit être moindre que ne le comporte la capacité du godet, puisque le liquide n'en touche ni le fond ni les parois.

Mais voici une expérience analogue et qui frappe davantage parce qu'elle est plus extérieure, plus apparente ; l'eau froide jetée sur un crible métallique ne passe pas, de telle sorte qu'on peut recueillir de l'eau dans une écumoire, comme si cette écumoire était une cuiller ; car le liquide reste suspendu au-dessus des orifices et ne les traverse pas.

Ce que nous disons de l'eau s'applique du reste à tous les liquides.

Bien plus, si l'on verse de l'acide azotique (eau forte) sur une plaque de cuivre fortement chauffée, ces deux corps restent indifférents ; et cependant la chimie nous enseigne que l'acide azotique est celui qui attaque le cuivre avec le plus d'énergie, mais toute action chimique

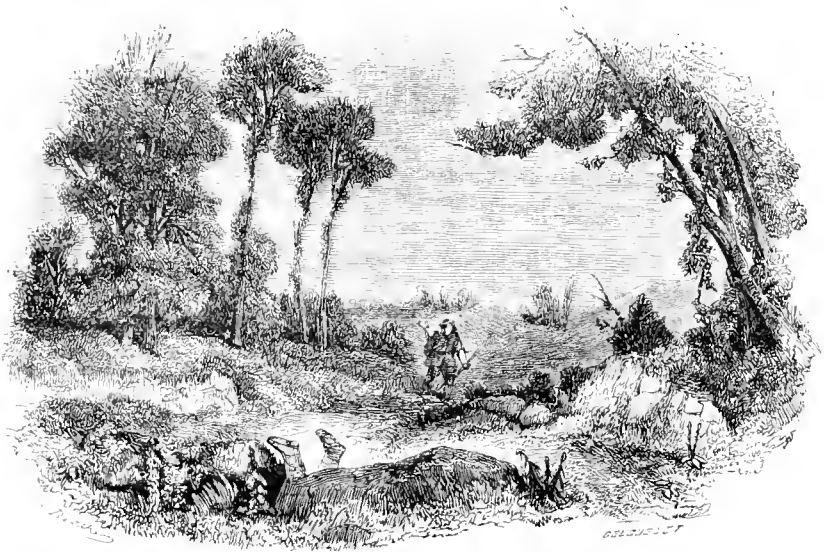
est empêchée, puisque la caléfaction rend impossible le contact.

On comprend que les expériences de caléfaction peuvent être variées à l'infini, et personne ne peut prévoir à quels résultats étranges M. Boutigny lui-même doit parvenir. Comment, en effet, soupçonner naguère qu'il serait possible de transformer en glacière un creuset incandescent, ou plutôt de produire la congélation de l'eau dans le sein même d'un brasier ? Mais avant de décrire cette dernière opération, de toutes la plus inattendue, rappelons ce principe fondamental : tout liquide caléfié (surpris par une très-vive chaleur) prend et conserve une température inférieure à son point d'ébullition. Ainsi, l'eau, qui bout à 100° au-dessus de 0, n'aura qu'une température de 96° ; l'acide sulfureux qui, liquéfié, bout à 10° au-dessus de 0, n'aura dans la caléfaction qu'une température de 12° au-dessus de 0. Ce sont précisément ces deux liquides qui vont être mis en présence et qui vont concourir au résultat. On chauffe donc à blanc un fourneau, on verse dans une longue cuiller une certaine quantité d'eau et quelques gouttes seulement d'acide sulfureux, et on enfourne le mélange. Les deux liquides se caléfiant, l'eau prend une température de 96° au-dessus de 0, l'acide sulfureux prend une température de 12° au-dessus de 0 ; et désormais, étrangers au foyer qui les entoure, ces deux liquides, qui sont en contact réciproque, vont agir mutuellement l'un sur l'autre pour mettre leur température respective en équilibre, comme ils le feraient dans les circonstances ordinaires. Ainsi l'acide sulfureux s'échauffe aux dépens de l'eau qui se refroidit, et bientôt en effet le mélange atteint un équilibre de température inférieur à 0 ; l'eau, par conséquent, se gèle dans la cuiller qui, retirée à propos, revient pleine de glace.

La caléfaction présente encore d'autres particularités qui doivent, nous l'avons, gêner quelque peu les théories actuelles de la science. Nous espérons qu'elle parviendra sans doute à tout concilier ; nous le désirons même sincèrement, bien loin de nous mêler à ces esprits inquiets, qui déjà peut-être se rient de son embarras. Mais aussi nous avouons avec franchise qu'il est utile par fois quo des faits se dressent inopinément contre lesquels le génie de l'homme se heurte et s'arrête, car ces faits lui rappellent, du moins un moment, que son intelligence est limitée, mais que les œuvres de Dieu sont infinies.

TEULIÈRES.

LES MILLE ET UNE NUITS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.



L'INGRAT.

Vitalis, noble vénitien, étant à la chasse, tomba dans une fosse faite pour prendre les animaux sauvages. Il y passa un jour et une nuit. Je vous laisse à penser quelles furent ses angoisses. La fosse était obscure; Vitalis voulait la parcourir, afin de voir s'il ne trouverait pas quelque racine à l'aide de laquelle il pût grimper et sortir de sa prison; mais il entendit des bruits si confus et si extraordinaires, des grognements si sourds, des sifflements si étouffés, de si plaintifs hurlements, que la terreur le prit, et, se tapissant dans un coin de la fosse, il resta immobile et comme anéanti par la peur. Le matin du second jour, il entendit les pas de quelqu'un qui passait près de la fosse; alors, élevant la voix d'une manière lamentable: « Au secours! cria-t-il, au secours! tirez-moi d'ici! »

C'était un paysan qui traversait la forêt. Quand il entendit cette voix qui sortait de la fosse, il fut effrayé d'abord; puis, se rassurant, il s'approcha et demanda qui était là. « Un pauvre chasseur tombé par mégarde, et qui a passé ici un long jour et une longue nuit. Tirez-moi d'ici, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ! tirez-moi d'ici, je vous récompenserai bien. — Le vais faire tout ce que je pourrai, » dit le paysan.

Alors Masaccio (c'était le nom du paysan) prit une serpe qu'il avait à sa ceinture, et, coupant une longue branche d'arbre, assez forte pour soutenir un homme: « Seigneur chasseur, dit-il, écoutez bien ce que je vais vous dire: je vais descendre cette branche dans la fosse, je l'appuierai contre les bords et je la tiendrai; de cette manière vous pourrez remonter. — Va, répondit Vitalis, demande-moi tout ce que tu voudras, et je te l'accorderai. — Eh bien, écoutez! comme je vais me marier, vous donnerez à ma fiancée ce que vous voudrez. »

À ces mots, Masaccio descendit la branche dans la fosse; il la sentit bientôt devenir pesante, et, au même moment, un singe sauta joyeusement hors de la fosse. Il était tombé comme Vitalis, et il avait lestement saisi la branche de Masaccio. « C'est le diable qui m'a parlé dans cette fosse! dit Masaccio en s'enfuyant. — Tu m'abandonnes donc? cria Vitalis d'un accent lamentable; mon ami, mon cher ami, au nom du Seigneur Jésus-Christ, au nom de ta fiancée, tire-moi d'ici! Je t'en supplie! Je te doterai, je t'enrichirai! Je suis le seigneur Vitalis, un riche Vénitien; ne me laisse pas mourir de faim dans cette horrible fosse. » Masaccio se laissa toucher, et, revenant à la fosse, jeta de nouveau la branche; il tira un lion qui fit un hurlement terrible en sautant hors de la fosse, et qui, par les caresses exprimait sa joie et sa reconnaissance à son libérateur. « Oh! pour le coup, c'est le diable, cria Masaccio, » et il s'enfuit épouvanté. Cependant, à quelques pas, il s'arrêta, entendant les cris lamentables de Vitalis. « Mon Dieu! mon Dieu! criait celui-ci, mourir de faim dans une fosse! Personne ne viendra donc à mon secours! Qui que tu sois, je t'en supplie, reviens, ne me laisse pas mourir ici, pouvant me sauver; je te donnerai une maison, un champ, des vaches, de l'or, tout ce que tu désireras; mais je t'en supplie, sauve-moi! sauve-moi de cet affreuse caveau! »

Masaccio revint et jeta la branche; il tira un serpent qui siffla gaiement en sortant de la fosse. Masaccio tomba à genoux, à demi mort de peur, murmurant les prières qu'on lui avait apprises pour chasser le démon. Il ne revint à lui qu'en entendant les cris de désespoir que poussait Vitalis. « Personne! criait-il, personne! Je mourrai donc? Ah! mon Dieu! mon Dieu! et il pleurait, il sanglotait. — C'est pourtant là la voix d'un homme, dit Masaccio. — Oh! si tu es encore là, dit Vitalis, au nom de tout ce que tu as de plus cher, sauve-moi. Veux-tu mon

palais de Venise, mes biens, mes honneurs? je te les donne; et puissé-je mourir ici si je manque à ma parole. La vie! la vie seulement! sauve-moi la vie!» Masaccio ne put pas résister à de semblables prières mêlées de tant de promesses; il jeta de nouveau la branche. «La tenez-vous, enfin? dit-il. — Oui, » répondit Vitalis. Et à cette fois, il tira l'homme. En sortant de la fosse, Vitalis, épuisé, jeta un cri de joie et s'évanouit entre les bras de Masaccio.

Masaccio le soutint, le secourut, le fit revenir à lui; puis, lui donnant le bras: «Voyons, dit-il, sortons de cette forêt.» Vitalis marchait avec peine, il était épuisé de faim. «Mangez ce morceau de pain, dit Masaccio; » et il lui donna un morceau de pain qu'il avait dans une besace.

« Mon bienfaiteur, mon sauveur, mon saint ange! disait Vitalis à Masaccio, comment pourrai-je jamais te récompenser? — Vous m'avez promis une dot pour ma fiancée, et votre palais de Venise pour moi. » Vitalis commençait à reprendre ses forces. «Oui, certes, je doterai ta fiancée, mon cher Masaccio, et je la doterai richement. Je veux que tu sois le plus riche paysan de ton village. Où demeures-tu? — A Casaletta, dans la forêt; mais je quitterai volontiers mon village pour aller m'établir à Venise dans le palais que vous m'avez promis.

— Nous voici sortis de la forêt, et je reconnais ma route; je vous remercie, Masaccio. — Quand irai-je chercher la dot et le palais? — Quand vous voudrez. » Et ils se séparèrent. Vitalis rentra à Venise, et Masaccio à Casaletta, où il raconta son aventure à sa fiancée, lui disant qu'elle aurait une belle dot et qu'il aurait un beau palais à Venise. Le lendemain, de grand matin, il partit pour Venise, demanda le palais du seigneur Vitalis, on lui indiqua. Lorsqu'il arriva, il fut étourdi du luxe et de l'opulence qui régnaient dans ce superbe palais. Il dit qu'il venait chercher la dot que lui avait promise le seigneur Vitalis, et qu'il reviendrait ensuite avec sa fiancée, dans un beau carrosse, s'établir dans le palais que le seigneur Vitalis avait aussi promis de lui donner.

Masaccio parut être fou. On alla dire au seigneur Vitalis qu'il y avait là un paysan qui demandait une dot et disait que le palais lui appartenait. «Qu'on le chasse, dit Vitalis; je ne connais point cet insensé.» Les valets chassèrent Masaccio, qui, désespéré, revint à sa chaumière les larmes aux yeux et y entra sans oser aller voir sa fiancée. Il recula épouvanté lorsqu'il vit le lion assis au coin du foyer, le singe, de l'autre côté, et sur le devant, roulé en cercle et comme un cerceau posé à terre, le serpent, les trois hôtes de la forêt. Il n'osait avancer, car il disait: «L'homme me chasse, le lion va me dévorer ou le serpent me piquer, et le singe rira!» Mais le singe lui fit une grimace amicale, le lion remua doucement la queue et vint lui lécher la main comme un chien qui veut caresser son maître, et le serpent déroula les anneaux de son corps, se promenant dans la chambre d'un air joyeux et reconnaissant qui rassura Masaccio.

« Pauvres bêtes! dit-il; elles valent mieux que le seigneur Vitalis; l'ingrat, il me chasse comme un mendiant. Oh! que je le rejetterais avec plaisir dans la fosse! Et ma fiancée; moi qui croyais avoir une si belle noce! Pas un morceau de bois dans mon bûcher; pas un morceau de viande pour le repas, et pas d'argent pour en avoir, pas même de quoi acheter une épingle d'or à ma femme...

L'ingrat! avec sa dot et son palais!» Ainsi pleurait Masaccio. Le singe se mit à grogner, le lion à remuer la queue, le serpent à se rouler et dérouler; puis le singe, s'approchant de lui comme pour le conduire, le mena dans son bûcher, où il lui montra une belle provision de bois bien raagé, pour toute son année; c'était le singe qui avait pris ce bois dans la forêt et l'avait apporté à la chaumière de Masaccio. Masaccio embrassa le bon singe. Le lion alors, hurlant doucement, le mena dans un coin de la chaumière, où il vit une énorme provision de gibier: deux cerfs, trois chevreuils, des lièvres et des lapins en quantité, et un beau sanglier, le tout proprement recouvert de branches d'arbres, afin de le tenir frais; c'était le lion qui avait chassé pour son bienfaiteur. Masaccio caressa la crinière du lion. «Et toi, dit-il alors au serpent, ne m'as-tu rien apporté? Es-tu un Vitalis ou un bon et honnête animal, comme ce singe et ce lion?» Le serpent glissa rapidement sous un tas de feuilles sèches; puis, reparaisant aussitôt, il se souleva sur ses anneaux, et Masaccio vit alors avec surprise qu'il tenait dans sa gueule un beau diamant. Les dragons et les serpents, comme on le sait, connaissent les trésors cachés. «Un diamant!» cria Masaccio, et il étendit la main pour caresser le beau serpent et prendre le diamant.

Masaccio avait du bois, du gibier; il pouvait donner un beau festin de nocces; il ne lui manquait plus que de l'argent: avec son diamant, il en pouvait avoir. Il partit donc aussitôt et arriva tout joyeux à Venise; là, il se fit enseigner la boutique d'un joaillier, et lui dit qu'il venait lui vendre un diamant. Le joaillier prit le diamant: il était de la plus belle eau. «Combien en voulez-vous? — Deux cents écus, » dit Masaccio, croyant demander beaucoup: c'était à peine le dixième de la valeur de la pierre. Le joaillier regarda Masaccio et lui dit: «A ce prix, vous êtes un voleur, et je vous arrête. — S'il vaut moins, donnez-m'en moins, monsieur le marchand, criaît Masaccio; je ne suis point un voleur, je suis un honnête homme; c'est le serpent qui m'a donné ce diamant.» La police survint, et il fut conduit devant le magistrat. Là, il raconta son histoire, qui parut une histoire de fées; mais comme le seigneur Vitalis se trouvait mêlé au récit du paysan, le magistrat renvoya l'affaire devant les inquisiteurs d'État, et Masaccio comparut devant eux. «Conte-nous ton histoire, dit un des inquisiteurs, et ne mens pas, sinon nous te ferons jeter dans les lagunes.»

Masaccio conta son histoire. «Ainsi tu as sauvé le seigneur Vitalis? — Oui, messeigneurs. — Et il t'a promis une dot pour ta fiancée et son palais de Venise pour toi? — Oui, messeigneurs. — Et il t'a fait chasser comme un mendiant? — Ah! oui, messeigneurs, comme un mendiant, moi qui l'avait tant supplié quand il était dans cette fosse avec le singe, le serpent et le lion. — Faites venir le seigneur Vitalis, » Vitalis vint. «Connaissez-vous cet homme, seigneur Vitalis? dit l'inquisiteur. — Non, je ne le connais pas, répondit Vitalis. — Il prétend qu'il vous a sauvé la vie. — Je déclare ne l'avoir jamais vu.»

Les inquisiteurs se consultèrent. «Cet homme, disaient-ils, parlant de Masaccio, est évidemment un fou ou un fripon, il faut le mettre en prison, le temps d'éclaircir l'affaire. Seigneur Vitalis, vous pouvez vous retirer.» Puis, faisant un signe à un sbire: «Mettez cet homme aux Plombs.»

Masaccio se jeta à genoux au milieu de la salle. «Mes-

seigneurs! messeigneurs! il est impossible que le diamant soit un diamant volé; je vous assure que c'est le serpent qui me l'a donné; le serpent a pu vouloir me tromper, messeigneurs. Il est possible que le singe, le lion, le serpent, tout cela soit une illusion; mais j'ai sauvé ce seigneur, je l'atteste; il n'est plus pâle, il n'est plus faible et à demi évanoui aujourd'hui comme lorsqu'il est sorti de la fosse, et lorsque je lui ai donné de mon pain; mais je le reconnais: c'est la même voix qui me criait de

lui sauver la vie, avec laquelle il dit aujourd'hui qu'il ne me connaît pas. Je ne vous ai pas abandonné dans la fosse!

— Seigneurs, dit Vitalis en s'inclinant devant le tribunal, je ne puis que répéter ce que je vous ai dit: je ne connais pas cet homme; il invente contre moi une histoire extravagante. A-t-il un seul témoin, un seul indice?»

A ce moment, il se fit un mouvement d'effroi et de surprise parmi les sbires, et le lion, le singe et le serpent entrèrent dans la salle. Le singe était monté sur le lion et



tenait le serpent entortillé autour de son bras. En entrant, le lion hurla, le singe grogna, et le serpent siffla. « Ah! ce sont les bêtes de la fosse, cria Vitalis éperdu. — Seigneur Vitalis, reprit le chef des inquisiteurs, quand le trouble qu'avait causé cette apparition fut un peu dissipé, vous demandiez où étaient les témoins de Masaccio; vous voyez que Dieu les a envoyés à point nommé à la barre de notre tribunal. Quand Dieu a témoigné contre vous, nous serions coupables devant lui si nous ne puissions pas votre ingratitude. Votre palais, vos biens sont confisqués; vous passerez le reste de vos jours dans une étroite prison; allez. Et toi, continua-t-il en s'adressant à Masaccio, qui, pendant ce temps, caressait son lion, son

singe et son serpent, puisqu'un Vénitien t'a promis un palais de marbre et une dot pour ta fiancée, la république de Venise accomplira la promesse; le palais et les biens de Vitalis sont à toi. Vous, dit-il au secrétaire du tribunal, rédigez un récit de toute cette histoire, et faites-la connaître au peuple de Venise, afin qu'il sache que la justice du tribunal des inquisiteurs d'État n'est pas moins équitable que rigoureuse. »

Masaccio et sa femme vécurent de longues années dans le palais de Vitalis, avec le singe, le lion et le serpent; et Masaccio les fit représenter sur une muraille de son palais, entrant dans la salle du tribunal, le lion portant le singe, et le lion, le serpent.

PETITS VOYAGES EN SUISSE.

GENÈVE. — BALE.

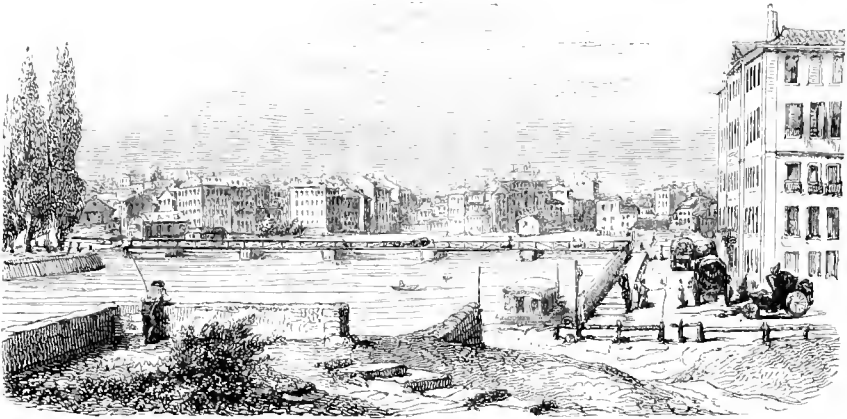
Quel est celui de nous qui, au milieu du tourbillon des affaires, ou de vous, mes jeunes amis, qui, après une année scolaire passée sur les bancs, n'a pas désiré vivre un peu de la vie libre et indépendante des bois et des montagnes, des forêts et des lacs solitaires? La Suisse est à

nos portes et d'autant plus agréable à visiter que partout les recherches et les élégances de la civilisation s'y mêlent aux beautés sauvages et fières de la nature. Ainsi de toutes parts s'élèvent des villes charmantes, habitées par des citoyens éclairés et amis des arts, telles que Lausanne,

Yevay, Fribourg, Soleure, Berne, Neuchâtel, et aux deux extrémités de la Suisse deux grands centres de civilisation et de commerce, Genève du côté de l'Italie,

Bâle du côté de l'Allemagne, l'une et l'autre contiguës à la France.

Genève, ville d'un aspect moins sévère, plus doux et



non moins pittoresque que Bâle située sur les bords du Rhin, est une ville forte de 28,000 habitants, célèbre par son histoire, par ses grands hommes, par sa belle position et tout ce qu'elle renferme. D'excellentes hôtelleries y accueillent le voyageur ; on cite spécialement l'Écu de Genève sur le lac, les Balances et l'hôtel d'Angleterre, aux Sêcherons, hors de la ville. Cette dernière est distinguée par son site et par les commodités qu'on y trouve. L'église cathédrale, l'hôtel de ville, la vieille tour de l'île, l'académie, le musée, le théâtre, et beaucoup d'instituts scientifiques, artistiques et de culture ; l'école *franche* et la fête publique de la distribution des prix qu'elle accorde ; la grande société de lecture et sa bibliothèque située dans un beau local, justifient la réputation de la vieille république. Le voyageur doit visiter aussi le jardin botanique au *bastion bourgeois* ; les bustes de J. J. Rousseau et de plusieurs autres citoyens ; la biblio-

thèque de la ville, très-digne d'être compulsée, divers cabinets d'histoire naturelle et quelques collections de minéraux ; plusieurs collections de tableaux et cabinet de curiosités ; le grand herbier de *Candolle*, celui de *Halla*, le bas-relief des Alpes jusqu'au mont Rose, par Gaudin, le cabinet de *Saussure*, où l'on montre encore les souliers qu'il a fait faire exprès et dont il s'est servi pour gravir les Alpes. Plus de trois mille ouvriers s'y occupent du travail de l'horlogerie, dont ils fabriquent annuellement soixantedix mille pièces. La fabrique de shawls de *Pictet* est célèbre. De la promenade appelée *La Treille*, de la place Maurice, de la tour du milieu de la cathédrale, de la colline de Saint-Jean, à *Grand Saconnex*, on découvre de magnifiques points de vue. Le lac de Genève est long de 202,920 p. ou de 14 l. entre Rolle et Thonon ; il est large de 3 l. carrées ; sa plus grande profondeur près de Meillière est de 949 p. et son éléva-



tion au-dessus de la mer de 4,450 p. Les bateaux à vapeur parcourent ce lac dans toutes les directions. Parmi les poissons dont il fourmille, nous citerons les grandes truites et le poisson excellent nommé ombre-chevalier.

Quant à l'histoire morale et politique de Genève, elle est une des plus intéressantes de l'Europe, et peu de villes ont produit dans un plus petit espace, en un aussi petit nombre d'années, autant d'hommes remarquables.



PPED HO MME

Typ. d'A. Reix et Co.

BAYARD

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY.

Le caractère général des mœurs genevoises est une élégance sobre et un mélange heureux de l'activité française et de la régularité allemande.

Bâle est beaucoup moins scientifique et artistique que Genève.

Cette ville, qui compte 16,609 habitants, est considérable et remarquable dans l'histoire. On doit y admirer surtout le pont du Rhin de 600 p. de longueur; la cathédrale, qui date du temps de 1010, avec la salle du concile et le tombeau d'*Érasme* et de plusieurs autres hommes célèbres; l'hôtel de ville, l'université et sa bibliothèque avec celle d'*Érasme*, les tableaux de *Holbein*, la collection de tableaux de M. Fäsch, le beau panorama de *Thun* en relief, par *Woëher*; le casino et la réunion des artistes, où les étrangers trouvent facilement accès. Dans le voisinage, on trouve les ruines romaines de *Augst*; une collection de débris antiques trouvés en cet endroit existe au jardin de *Forcard* à Bâle; il faut visiter l'hôpital et le cimetière de

Saint-Jacques nommés les *Thermopyles suisses*, à cause du combat mémorable contre les Français en 1444. Un vin appelé le sang des Suisses croit sur le champ de bataille. Un beau monument en forme d'une tour y est érigé en l'honneur des soldats tués à cette rencontre; on a aussi frappé une médaille à leur honneur, et dont il existe une belle estampe. Le quai du Rhin, qui est la partie la plus basse de Bâle, s'élève néanmoins à une hauteur égale à celle de la flèche de *Munster* à *Strasbourg*. On trouve de belles vues et des promenades magnifiques sur la place dite la *Pfalz*, sur la place *Saint-Pierre*, aux jardins *Forcard*, *Vischer*, au bois des *Frères*, au *Wartenberg*. Si les habitudes entièrement commerciales des habitants donnent à la ville un aspect sévère et un peu sombre, rien n'est beau comme le panorama du Rhin qui se déroule avec une joie magnifique en baignant les murs de la vieille ville et les pierres roses de la cathédrale.

LES FRANÇAIS ILLUSTRES.

BAYARD.

De tous les héros dont la vie a été écrite, Bayard est peut-être le seul de tous les héros du moyen âge dont la vie soit sans tache, et qu'on puisse louer sans aucune restriction. Ce court abrégé de sa vie ne peut donc être qu'un excellent exemple à suivre pour ceux qui trouveront dans le récit de ses vertus magnanimes de quoi cultiver et fortifier, en même temps, les qualités que la nature a mises en eux.

Bayard (Pierre du Terrail, seigneur de, surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche, était simple, modeste, ami sincère, pieux, humain et magnanime; son âme réunissait toutes les vertus; et telle fut la perfection de cet illustre chevalier, que, sans le témoignage unanime des historiens contemporains, la postérité n'aurait peut-être vu en lui qu'un modèle chimérique et imitable.

Il naquit, en 1476, d'Aymond du Terrail et d'Helène des Allemands, au château de Bayard, dans la vallée de Graisivaudan, à six lieues de Grenoble. La maison du Terrail, une des plus anciennes du Dauphiné, était qualifiée de noble et ancienne chevalerie, d'écarterle de la noblesse. Le jeune Bayard, élève sous les yeux de son oncle George du Terrail, évêque de Grenoble, puisa de bonne heure, à l'école de ce digne prélat, le germe des vertus qui devaient l'illustrer un jour. « Mon enfant, » lui disait ce bon évêque, sois noble comme tes ancêtres, « comme ton trisaïeul, qui fut tué aux pieds du roi Jean, « à la bataille de Poitiers; comme ton bisaïeul et ton « aïeul qui eurent le même sort, l'un à Azincourt, l'autre « à Montthéry, et enfin, comme ton père, qui fut couvert « d'honorables blessures en défendant la patrie. »

A peine Bayard eut-il atteint l'âge de treize ans, que, voué à la carrière des armes, l'évêque de Grenoble le présenta au duc de Savoie, allié de la France, qui l'admit au nombre de ses pages. Il faisait partie de son cortège lorsque ce prince vint voir Charles VIII à Lyon. Les tournois furent pour le jeune Bayard les premiers champs d'honneur

et de gloire. Des lors on demêlait dans ses traits ce qu'il serait un jour. Appelé à des combats plus sérieux, il suivit Charles VIII en Italie, fit à dix-huit ans, à la bataille de Fornoue, des prodiges de valeur, eut deux chevaux tués sous lui, et prit une enseigne qu'il présenta au roi. Vers le commencement du règne de Louis XII, il poussa avec tant d'acharnement les fuyards aux portes de Milan, qu'il entra avec eux dans la ville et fut fait prisonnier. Ludovic Sforza eut la générosité de le renvoyer sans rançon, après lui avoir fait rendre ses armes et son cheval. Pendant le séjour des Français dans la Pouille, Bayard défit un pottu espagnol et fit lui-même prisonnier le capitaine don Alonzo de Soto-Major qu'il traita généreusement; mais non content de prendre la fuite au mépris de sa parole, Soto-Major calomnia Bayard, qui, selon les mœurs du temps, l'appela en combat singulier; il tua son adversaire, et plusieurs auteurs font mention de sa victoire comme d'un prodige de force et d'adresse. Depuis, à l'exemple d'Horatius Coclès, Bayard défendit seul contre les Espagnols un pont sur le Carignano et sauva l'armée française en retardant la marche de l'ennemi victorieux. « Comme un « tigre échappé, dit Theodore Godefroi, il s'accula à la « barrière du pont et à coups d'épée se défendit si tres-« bien, qu'ils ne savoient que dire et ne envidioient point « que ce fût un homme, mais un démon. » Cette belle action lui mérita pour devise un porc-épic avec ces mots faits pour lui seul : *Vires agminis unus habet*.

Bayard suivit ensuite Louis XII lorsque ce prince marcha contre les Génois révoltés; il fut chargé de l'attaque d'un fort dont la prise décida la soumission de la ville de Gênes. La ligue de Cambrai contre la république de Venise ayant rallumé la guerre d'Italie, l'armée française rencontra celle des Vénitiens près d'Agnadel, en 1509. Bayard était à l'arrière-garde, et, marchant à travers les marais pour prendre les ennemis en flanc, il les rompit et détermina la victoire. S'étant signalé aussi devant Padoue, l'empereur Maximilien lui dit en présence de toute l'armée : « Le roi « mon frère est bienheureux d'avoir un chevalier tel que

« vous; je voudrais avoir une douzaine de vos pareils et « qu'il n'en coûtât cent mille florins par an. »

Bayard vint ensuite au secours du duc de Ferrare, qui était devenu son ennemi acharné. Le hasard fit tout échouer; mais non moins grand que Fabricius, Bayard sauva la vie à Jules II, qu'un traître offrait d'empoisonner. L'âme noble du héros français eut horreur de la trahison, et, montrant l'indignation la plus vive au duc de Ferrare, qui opinait pour l'empoisonnement, il le menaçait d'avertir le pape.

Bayard, blessé grièvement à l'assaut de Brescia, est porté dans la maison d'un gentilhomme qui venait de prendre la fuite, laissant sa femme et ses deux filles exposées à la brutalité des soldats. La mère éplorée reçoit le guerrier mourant et le conjure de sauver la vie et l'honneur de ses filles. Bayard la rassure, met sa maison à l'abri de toute insulte, et, tandis que des ruisseaux de sang inondent la ville, que des soldats féroces se livrent à tous les excès du crime, l'asile de Bayard devient le séjour de la paix, la sauvegarde de l'innocence. Guéri de sa blessure, et près de rejoindre l'armée, il refuse deux mille cinq cents ducats que cette famille reconnaissante lui offre pour rançon et partage cette somme entre les deux beautés dont il a protégé la vertu; il s'arrache, le cœur attendri, des bras de cette intéressante famille, qui le comble de bénédictions.

La joie fut générale à l'arrivée de Bayard au camp de Gaston de Foix devant Ravenne. Il opina pour la bataille, prit deux enseignes aux Espagnols et poursuivit les fuyards; Gaston, l'espoir de la France, perit pour n'avoir point suivi les conseils de Bayard. Blessé de nouveau à la bataille de Pavie, où il était resté le dernier pour faire rompre le pont, il fut transporté à Grenoble, dans la demeure de ses pères, vingt-deux ans après l'avoir quittée. Sa vie y fut en danger. « Mon regret, disait-il, n'est pas de mourir, mais de mourir dans un lit comme une femme. » Il fut bientôt rétabli.

Bayard goûta les hommages de ses concitoyens lorsque la guerre, rallumée par l'agression de Ferdinand le Catholique dans la Navarre, l'appela au delà des Pyrénées; il y déploya les mêmes talents et le même héroïsme qui l'avaient rendu si célèbre au delà des Alpes. L'armée française en vint aux mains à Guinegaste et prit honteusement la fuite sans qu'il fût possible aux chefs de la rallier. Bayard, désespéré, s'arrêta sur un pont et fait face à l'ennemi avec son intrépidité ordinaire; mais cédant au nombre, sa troupe va mettre bas les armes; Bayard, apercevant un officier anglais au pied d'un arbre, vole vers lui à cheval, et, lui mettant l'épée sur la gorge : « Rends-toi, « homme d'armes, lui dit-il, ou je te tue! » L'officier lui remet son épée; Bayard lui donne aussitôt la sienne en lui disant : « Vous voyez devant vous le capitaine Bayard « qui est aussi votre prisonnier. » Cette action ingénieuse et hardie fut rapportée à l'empereur et au roi d'Angleterre, qui décidèrent que Bayard ne devait point de rançon et que les deux prisonniers étaient quittes mutuellement de leurs paroles. Les deux monarques accueillirent Bayard avec tous les égards qui étaient dus à un tel prisonnier et le renvoyèrent comblé d'éloges. « Je crois, lui « dit Henri VIII, que si tous les gentil-hommes français « étaient comme vous, le siège que j'ai mis devant Té- « rouane serait bientôt levé. »

Parvenu au trône, François 1^{er} envoya Bayard en

Dauphiné en qualité de lieutenant général pour ouvrir à son armée le chemin des Alpes et du Piémont. Prosper Colonne l'attendait au passage et espérait le surprendre; mais Bayard enleva lui-même ce général et le fit prisonnier dans la ville de Carmagnole. Cette expédition brillante ne fut qu'un jeu pour Bayard, qui préludait ainsi à la fameuse journée de Marignano; il y fit des prodiges à côté de François 1^{er} et décida la victoire. On vit alors un spectacle digne de fixer les regards de tous les âges : un prince, vainqueur d'une nation redoutable, qui, rappelant les usages de l'ancienne chevalerie, voulut être armé chevalier de la main du plus brave, et qui fit choix de Bayard pour orner son diadème du gage de la valeur. « Bayard, mon amy, lui dit le mo- « narque, je veux aujourd'hui soye fait chevalier par « vos mains, parce que celui qui a combattu à pied et à « cheval entre tous autres est tenu et réputé le plus di- « gne chevalier. » Bayard s'excuse avec modestie : « Faites mon vouloir et commandement, » ajoute le roi. Bayard obéit, et, frappant du plat de son épée sur le col du monarque à genoux : « Sire, dit-il, autant vaille que « si c'était Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudouin, « son frere; certes, vous êtes le premier prince que onc- « ques fit chevalier. » Regardant ensuite son épée, et la basant avec une joie ingénue : « Tu es bienheureuse, « mon espee, d'avoir, à un si vertueux et si puissant roi, « donne l'ordre de chevalerie!... Ma bonne espee, tu se- « ras moult bien comme relique gardée et sur toutes au- « tres honorée! »

Cette épée devint bientôt encore plus glorieuse et redoutable dans les mains de Bayard. Jamais la patrie n'en eut un besoin si pressant. À peine François 1^{er} a-t-il vaincu au dehors, qu'il a ses propres frontières à défendre. La Champagne est menacée par les forces de Charles-Quint réunies devant Mézières, faible boulevard contre tant d'ennemis. On propose au roi de brûler Mézières et de dévaster toute la province. Ce conseil, inspiré par le désespoir et la crainte, fait fremir Bayard, qui dit au roi : « Il n'y a point de places faibles, ou il y a des « gens de cœur pour les défendre! » Il se jette dans la ville, résolu de la sauver ou d'y périr. Les ennemis osent le sommer de se rendre : « Avant de sortir de Mézières, « répond Bayard, j'espère faire dans les fossés un pont « de corps morts sur lequel je puisse passer avec ma gar- « nison. »

Cent pièces d'artillerie tonnent alors contre les remparts. Une partie de la garnison, craignant d'être écrasée sous les ruines, prend la fuite par la brèche. « Tant mieux, dit Bayard, ces lâches n'étaient pas dignes « d'acquérir de la gloire avec nous. » La ruse acheva ce qu'avait commencé la bravoure. Bayard sema la discordance parmi les généraux ennemis, qui leverent le siège. Sans cette glorieuse résistance, Charles-Quint aurait pu pénétrer au cœur du royaume.

Bayard vint à Paris et y fut reçu comme un libérateur. Le parlement lui fit une députation solennelle au nom de la nation; le roi le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Michel et lui donna une compagnie de cent hommes d'armes à commander en son nom, honneur jusque-là réservé aux princes. Il serait difficile de peindre les transports qu'écita son retour dans la province qui l'avait vu naître; ses soins et ses libéralités firent cesser le fléau de la peste qu'il avait

trouvé à Grenoble. François I^{er} envoya Bayard à Gènes soulevée de nouveau contre la France, et sa présence suffit pour réprimer les Génois. De retour à l'armée, il soumit la ville de Lodi; mais bientôt la fortune changea, et ces mêmes armées françaises, jusqu'alors triomphantes, furent classées de leurs conquêtes. L'amiral Bonivet, qui, par des mesures mal prises, avait fait battre Bayard à Rebec, près de Milan, lui remit ensuite le sort de l'armée pour la sauver, ayant été blessé lui-même dans sa retraite. « Il est bien tard, répond Bayard, encore sensible à l'affaire de Rebec; mais n'importe, mon âme est à Dieu et ma vie à l'État; je vous promets de sauver l'armée aux dépens de mes jours. » Il s'agissait de passer, à la vue d'un ennemi supérieur en force, la rivière de la Sesia, entre Romagnano et Gattinara. Bayard, toujours le dernier pour soutenir la retraite, chargeait vigoureusement les Espagnols, lorsque, vers les dix heures du matin, le 30 avril 1524, une pierre, lancée d'une arquebuse à croc, vint le frapper au côté droit et lui rompit l'épine du dos. « Jésus, mon Dieu, je suis mort! » s'écria Bayard. On court à lui pour le retirer de la mêlée. « Non, dit-il, près de mourir, je me garderai bien de tourner le dos à l'ennemi pour la première fois. » Voyant approcher les Espagnols, il ranime sa voix mourante pour ordonner d'aller à la charge et se fait placer au pied d'un arbre. « Mettez moi, dit-il, de manière que mon visage regarde l'ennemi. » Ses derniers moments portent le caractère de cette simplicité héroïque et chrétienne qui distingue éminemment ce grand homme. A défaut de croix, il baise la croix de son épée; n'ayant point de prêtres, il se confesse à son écuyer, il console ses domestiques, ses amis; et, craignant qu'ils ne tombent au pouvoir des Espagnols, il les supplie de lui épargner ce surcroît de douleur. S'adressant au brave d'Al-lègre, il dépose dans son sein ses tendres adieux à son roi et à sa patrie. Les ennemis, maîtres du champ de bataille, viennent à leur tour auprès de lui verser des larmes d'admiration et de regrets; le marquis de Pescaire oublie sa victoire pour accourir à son secours. Teint du sang des Français, le comtable de Bourbon s'attendrit à la vue de ce héros expirant. « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui dit Bayard, mais vous, qui combattez contre votre roi et contre votre patrie! » Peu de minutes après avoir proféré ces belles paroles, il expira, à l'âge de quarante-huit ans. Son corps resta au pouvoir des ennemis, qui le firent embaumer et lui rendirent les plus grands honneurs. On le transporta ensuite à Grenoble, à travers les États du duc de Savoie, qui lui fit rendre les mêmes honneurs funéraires qu'aux princes de son sang. La consternation fut générale dans toute la France; jamais deuil ne fut plus sincère; la mort de Bayard étant devenue une calamité publique. François I^{er} en marqua les plus vifs regrets. Il sentit encore plus vivement cette perte après la bataille de Pavie. « Ah! chevalier Bayard, dit-il en se voyant au pouvoir des ennemis, que vous me faites grande faute! je ne serais pas ici! »

Les restes de ce grand homme furent inhumés à une demi-lieue de Grenoble, dans une église des Minimes, bâtie par un de ses oncles, évêque de cette ville.

Bayard mourut pauvre et ne laissa qu'une fille naturelle, dont sa famille prit soin. La générosité et le désintéressement étaient ses deux vertus dominantes. Après la victoire, il distribuait tout le butin à ses soldats

et partageait entre eux la rançon des prisonniers qu'il avait faits de sa main. Un officier, envoyé pour le seconder dans un coup de main dont Bayard seul avait eu tout l'honneur, réclama la moitié des quinze mille ducats qui avaient été enlevés. Bayard soutint ses droits, et le conseil de guerre jugea en sa faveur. Il entend son camarade regretter amèrement la fortune qui lui échappe, et se fait apporter les quinze mille ducats. « Voilà de belles dragees, dit-il avec sa gaîté ordinaire, je vois bien qu'elles vous tentent; eh bien! puisqu'il vous faut de l'or, recevez-en des mains de votre ami. » Il lui donne la moitié de la somme et distribue le reste aux soldats. Dans une autre occasion, des revoltés vont se jeter aux genoux du général en chef pour implorer sa clémence et lui présentent trois cents marcs de vaisselle d'argent. Celui-ci les donne à Bayard : « Que le ciel me préserve, répond l'illustre chevalier, de laisser entrer chez moi ce qui vient des traités! Cela me porterait malheur. » Il n'accepte ce riche présent que pour le distribuer à ceux qui l'entourent.

Toujours fidèle à la patrie, Bayard refusa des places éminentes et lucratives sous des monarques étrangers. En vain Jules II, après l'affaire du Garigliano, lui fit proposer d'être généralissime de ses troupes; en vain Henri VIII espéra l'attirer à lui à force de louanges et de promesses : « Je n'ai, dit Bayard, qu'un maître au ciel, qui est Dieu, et un maître sur la terre, qui est le roi de France; je n'en servirai jamais d'autre. »

Né avec des inclinations libres et généreuses, Bayard fut étranger à la souplesse des cours et aux artifices de la politique; aussi n'a-t-il jamais commandé les armées en chef. Ce fut un malheur réel pour la France et une faute de François I^{er}, qu'il accorda plus à la faveur qu'au mérite.

Si celui qui joignait la prudence à la valeur, la sagesse à l'impétuosité, l'amour de la patrie à l'amour de ses devoirs, qui, soigneux et vigilant, fertile en ressources, également propre à la défensive et à l'offensive, ferme dans les périls, tranquille au milieu des orages, incapable de céder à l'ennemi et de plier sous le nombre; qu'on suivait dans les camps pour apprendre de lui l'art de la guerre, dont la présence rassurant tout une armée et y répandait la joie; qui était à la fois l'oracle des conseils, l'âme et le bras des généraux, la terreur des ennemis, le boucher et l'épee de l'État; si un tel homme enfin ne fut jamais général d'armée, il fut sans doute le plus digne de l'être.

MŒURS DES JEUNES GENS.

Vifs et emportés dans leurs desirs, les jeunes gens ne cherchent qu'à les satisfaire; mais, inconstants et légers, ils se dégoûtent aisément des plaisirs qu'ils ont le plus ardemment souhaités. La passion qui les touche le plus est l'amour de la gloire. Ils sont tellement éblouis de son éclat, qu'ils lui sacrifient volontiers leurs biens et leur repos. De là leur grande sensibilité sur le point d'honneur. Incapables de souffrir une injure, au moindre mépris leur colère éclate, et il n'est pas facile de la réprimer. De là, encore, cette élévation de sentiments qu'on remarque en eux. On les voit souvent, plein d'une noble émulation aspirer, aux dépens de leur vie, à l'honneur qu'ils préfèrent à l'intérêt. Aucun obstacle ne les effraie,

parce qu'ils se croient capables des plus grandes choses. Cela n'est point étonnant à un âge où l'on est sans expérience, où les disgrâces de la vie n'ont point encore lètré leur âme. Aussi ont-ils la crédulité, la franchise et la simplicité en partage. Ils s'abusent continuellement par des espérances les plus chimériques. Le court espace qu'ils ont vécu n'étant qu'un point à leurs yeux, ils voient devant eux une carrière immense à parcourir. Ils osent même se flatter qu'elle sera glorieuse. De là vient qu'il est si facile de les tromper et de les séduire. Combien de fois n'a-t-on pas vu l'artifice et la fraude se jouer de la faiblesse de cet âge? Combien de fois n'a-t-on pas profité de l'espèce d'ivresse où les tient leur vivacité naturelle? Mais si l'inexpérience rend les jeunes gens le misérable jouet de la fourberie, de combien de vertus n'est-elle pas aussi le germe? Tendres et sincères, leur amitié est d'autant plus vive, qu'elle est moins suspecte d'intérêt. Heureux s'ils étaient plus éclairés sur le choix de leurs amis. Sensibles et compatissants, ils s'attendent aisément sur les misères d'autrui; parce que, ne voyant dans les autres que les sentiments dont ils sont eux-mêmes affectés, ils ne connaissent pas toute la méchanceté des hommes. Plus malins que dépravés, la seule envie de faire un affront les fait souvent manquer aux lois de la bienséance et de la politesse. Enfin, peu jaloux des richesses, ils n'en connaissent pas tout le prix, parce qu'ils n'ont point encore essayé les caprices de la fortune.

Mais par combien de défauts ces vertus ne sont-elles pas obscurcies? Suivez les jeunes gens dans leurs différentes positions; ici vous les verrez ennemis furieux, là subtils et décidant d'un ton de maître sur les choses qu'ils n'ont jamais examinées. Sont-ils coupables de quelque faute, trop pleins d'amour-propre pour en convenir, ils la couvrent d'un nuage, car ils ajoutent à la mauvaise honte et à la vanité une inclination singulière au mensonge, et beaucoup d'opiniâtreté à la soutenir. Mais ce qui frappe le plus en eux, c'est le penchant à la raillerie, l'amour de l'oisiveté, la paresse, l'indocilité et le mépris des remontrances; défauts qu'il est aisé de remarquer, lorsque les jeunes gens font leur entrée dans le monde. Toujours contents d'eux-mêmes, ils sont parfaits, ils savent tout, ils ne déferent ni à l'âge ni à l'autorité; ils ne respectent, ils n'imitent personne; ils se suffisent à eux-mêmes pour exemple et pour règle.

Un grand philosophe les a définis en deux mots, quand il a dit qu'ils se conduisent plus par sentiment que par raison. Voilà la source des regrets qui empoisonnent souvent le reste de leurs jours.

MŒURS DE L'HOMME FAIT.

Également éloigné des mœurs ordinaires aux jeunes gens et aux vieillards, l'homme fait tient le milieu entre les deux âges. Il n'a ni l'audace des uns, ni la timidité des autres; mais il affronte les périls avec ce courage actif et tranquille qu'on ne connaît ni dans la bouillante jeunesse, ni dans l'âge glacé de la vieillesse. Il n'est point esclave de l'opinion; la vérité et la prudence régissent ses jugements. Poli envers ses égaux et respectueux jusqu'à la flatterie envers ceux dont il brigue les faveurs, il évite d'offenser personne, et il ne se fie qu'à un petit nombre d'amis. Il fait si bien allier son honneur avec ses intérêts, qu'il ne connaît ni la profusion, ni la sordide

avarice, usant de ses biens avec autant d'économie que de noblesse. Maître de ses passions, on voit briller en lui les qualités qu'on estime séparément dans les jeunes gens et les vieillards. Ainsi il a l'activité des uns et la modération des autres; tandis que, d'un autre côté, il fait ramener à un juste tempérament ce qui pèche en eux par excès ou par défaut.

MŒURS DES VIEILLARDS.

Les mœurs des vieillards, qui restent à décroître, offrent un tableau bien différent. L'homme à la fin de ses jours est, pour ainsi dire, disgracié de la nature, lui qui dans un autre temps semblaît être l'objet de ses complaisances. Cette force d'esprit, cette vivacité d'imagination, cette grandeur d'âme qui, nous le faisons admirer, sont éclipsees, et le vieillard infirme, courbé sous le poids des années, n'a plus, à la place de tant de qualités, que des défauts bien capables de l'humilier. Les mauvais succès, l'expérience d'une longue vie, et la fourberie des autres hommes rendent le vieillard timide, circonspect, irrésolu. Comme il a été souvent trompé par de fausses apparences, il n'ose prononcer affirmativement sur les choses même qu'il a examinées. S'agit-il de prendre un parti? il cherche, il tâtonne, il flotte continuellement entre la crainte et un peu d'espérance, et passe ainsi le temps à déliérer. Il ne faut pas être surpris de son irrésolution. Sa longue expérience lui fait entrevoir des difficultés que sa timidité naturelle lui grossit; aussi trouve-t-on rarement de la fermeté et de l'élevation dans son caractère. Occupé de minuties, assiégé de mille soupçons, l'homme à cet âge croit qu'on lui tend des pièges, et prend souvent en mauvaise part des choses les plus innocentes; de là, sa défiance et ses plaintes continuelles; de là son humeur brusque et chagrine; de là, cet esprit difficile et caustique qui blâme tout, qui censure tout.

Il n'ose concevoir de grandes espérances, parce qu'il serait au bout de sa carrière. S'il est sensible aux malheurs d'autrui, c'est moins par un sentiment généreux que par un secret retour sur lui-même, craignant tous les maux auxquels tous les hommes sont sujets. L'image de la mort le poursuit et l'assaille sans cesse. Voilà peut-être pourquoi le tableau de sa vie passée a pour lui tant de charmes; il s'en occupe volontiers. On peut dire de lui qu'il vit dans le passé, comme les jeunes gens vivent dans l'avenir. Ainsi, il vante le temps où il a vécu aux dépens de celui où il vit. Ce qu'il a vu, ce qu'il a fait lui paraît grand et beau, parce qu'il le voit dans le lointain. Il en fait le sujet ordinaire de ses conversations. Il faut pourtant convenir que la prudence, la sobriété et la tempérance accompagnent presque toujours la vieillesse. A cet âge où l'on se conduit plus par réflexion que par sentiment, on ne connaît guère les grandes passions. On en excepte pourtant l'avarice; c'est le tyran des vieillards, c'est l'idole à qui ils sacrifient l'honneur et quelquefois l'estime publique. Du reste, on ne doit ni craindre leur haine, ni beaucoup compter sur leur amitié. Ils regardent ces passions comme devant bientôt finir. Ainsi ils sont incapables d'un attachement solide et durable.

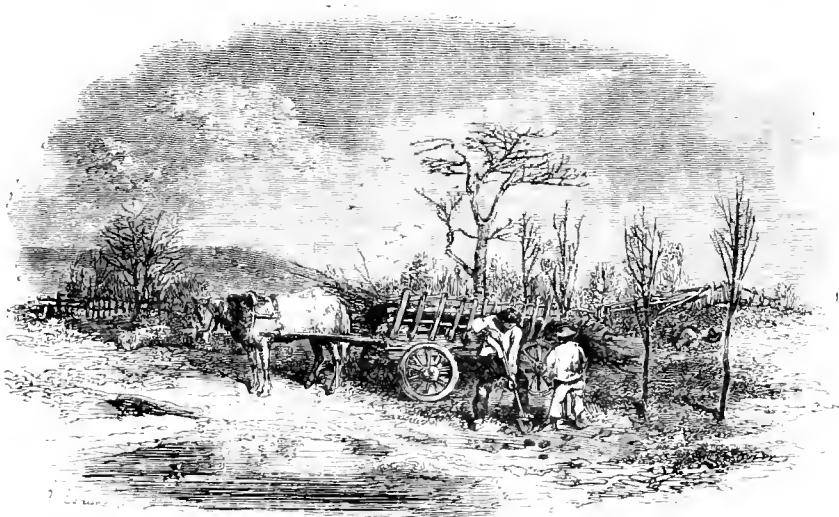
LIVRE DES FAMILLES

OU

JOURNAL DE MONSIEUR LE CURÉ.

N° 2. — 2^e Volume.1^{er} Février 1848

FÉVRIER.



Le nom de ce mois dérive de *februa*, sorte d'expiations annuelles que les Romains faisaient effectivement à cette époque. Les derniers jours en étaient consacrés à la *fête des fous*, que semblent continuer encore aujourd'hui les extravagances du carnaval. Il terminait l'année chez les Romains et chez nos aïeux. Il est devenu notre deuxième mois par l'ordonnance du roi de France Charles IX, qui décida qu'à partir de 1565, l'année civile commencerait désormais au 1^{er} janvier.

On reproche au mois de février d'être surtout pluvieux. Assurément il serait d'abord plus sage de songer que les phénomènes naturels ne sont pas livrés au hasard et que, par exemple, la main puissante qui s'ouvre pour nous verser la pluie, est cette main créatrice et providentielle qui forma la terre et qui la gouverne. Mais emportés par nos premières impressions, qui devraient pourtant nous être les plus suspectes, nous ne savons pas supposer utile ce qui semble menacer un peu notre aveugle égoïsme. Essayons cependant de raisonner.

L'eau est un des agents les plus essentiels de l'économie terrestre. La place immense qui lui est faite sur le globe l'exprime suffisamment. Elle doit, en effet, modifier à la fois l'atmosphère et le sol, passer et revenir successivement de l'une à l'autre, afin de mieux assurer partout le

travail de la végétation et le bien-être des animaux. Aussi voyez comme, sous la forme ou de glace ou de vapeur, elle quitte et reprend tour à tour ou la densité de la pierre ou la rareté de l'air. Voyez surtout, à l'état liquide, comme tour à tour elle s'étale, se promène ou s'arrête, sous la forme de mer, de rivière, ou de lac. Mais ce n'est pas encore assez pour accomplir son œuvre, car il est des plantes et même des animaux qui l'attendent au loin sur le flanc des collines, sur le front des rochers. Or, l'eau liquide n'y peut atteindre que sous une forme nouvelle, sous la forme de pluie. Bien plus, il faut qu'à une époque précise, cette pluie soit abondante et continue, car s'il est des terrains où l'eau pénètre aisément, il en est d'autres aussi où elle ne peut s'insinuer qu'avec peine. Et cette diversité des couches terrestres est elle-même parfaitement assortie à celle des plantes et des animaux qui exigent que le sol présente différents degrés de perméabilité, afin qu'ici l'évaporation s'opère vite et que là, au contraire, elle soit retardée. L'insistance de la pluie lui permettra donc d'imbiber profondément tout l'horizon, et puis chaque terrain se mettra de lui-même dans les conditions d'humidité qui lui sont propres. Car, par une admirable réciprocity, dès que le soleil se montre, l'eau est facilement abandonnée par les couches qui sont très-perméables, mais

elle est longtemps retenue par celles qui l'ont admise lentement.

Or, si la pluie continue est nécessaire dans une des parties de l'année, à quelle autre époque pourrait-elle agir plus à propos que dans ce mois. D'abord c'est la période la plus opportune pour les plantes, car la graine recueillie sous le sol a besoin que déjà commence autour d'elle l'emménagement des sucs qui doivent bientôt la nourrir. C'est aussi le temps le plus convenable pour les animaux, puisque la plupart d'entre eux ou n'existent qu'en germe, ou sont plus ou moins engourdis; et les autres, n'ayant pas encore leurs inquiétudes de famille, peuvent rester plus sécndentaires. Enfin, c'est le moment le plus commode pour l'homme; car le laboureur est alors occupé à des soins intérieurs, à des travaux abrités, et quant au citoyen lui-même, rien ne l'invite encore à porter ses loisirs dans les champs.

C'est par le dégel d'abord que février marque sa venue. La bise étant passée, l'horizon désormais peut être mis à découvert. D'ailleurs il faut que la terre soit ramollie pour être docile au labour. Mais comment va disparaître enfin cette neige épaisse et ferme qui couvre la plaine ainsi que la montagne? Certes, le problème serait fort difficile pour l'homme, qui seulement ne pourrait dire tout ce qu'il lui faudrait, pour le résoudre, d'appareils, de combustible et de temps. Et pourtant l'habitude de voir ce phénomène s'accomplir sans effort en quelques heures, ne lui laisse pas admirer à quel agent imperceptible Dieu confie l'œuvre importante du dégel. C'est un simple courant d'air, parti de l'équateur, qui, de sa tiède haleine, touche la neige et la fond; ou plutôt il la divise en deux parts: l'une qui s'élève gazeuse pour détendre l'atmosphère; l'autre, et c'est la plus grande, qui descend liquide dans le sol, de telle sorte que cette neige, qui naguère était pour les plantes la meilleure sauvegarde, devient aujourd'hui pour elles le plus riche aliment; car, en se liquéfiant, elle a dissous et leur apporte les débris de tous les corps désorganisés par le froid. Ne devrions-nous pas aussi remarquer que le fonctionnaire invisible chargé de déterminer tout cela, remplit si discrètement sa mission que l'atmosphère semble sonmeiller partout, et que vous n'apercevez émués ni la feuille déjà verte de l'aune, ni la fleur naissante du daphné.

Quand la surface du sol est ainsi déblayée, la vapeur d'eau, suspendue comme en réserve dans l'atmosphère, se refroidit, se condense et retombe: c'est la pluie. Selon les

circonstances et selon les saisons, la pluie qui traverse l'air, l'apaise, le rafraîchit ou l'épure. Mais, en ce moment, elle nous intéresse plutôt par la puissance nutritive qu'elle vient d'acquérir, car elle a dis-sous, en se liquéfiant, les principes gazeux qui s'étaient dégagés comme elle de l'horizon. Ces principes seraient inutiles dans l'air et même nuisibles; mais ramenés dans le sol, ils s'ajoutent encore aux provisions alimentaires dont la plante va bientôt profiter.

Cette restitution que l'air fait à la terre de l'eau qu'elle a perdue, est soumise à une loi d'harmonie que nous ne saurions assez admirer. C'est que la quantité de pluie que l'atmosphère nous renvoie tous les ans est toujours à peu près la même, et que l'hiver n'en fournit guère que sa part comme l'été. Seulement, dans une heure d'orage, juillet précipite plus d'eau que février dans tout un jour. Et il importe qu'il en soit ainsi; il importe, en effet, que le mois de février ait plus de journées plovieuses, c'est-à-dire que la pluie soit alors moins rapide mais plus soutenue; car, à cette époque, l'eau doit reprendre et modifier lentement les dépouilles opulentes que l'automne a laissées sur le sol.

Et maintenant est-il bien vrai que février, que nous disons si triste, soit tout à fait dépourvu d'ornement. Les scènes de la nature ne devraient-elles pas, au contraire, nous offrir le modèle de ces beautés de contraste que nous aimons à trouver dans les tableaux de nos peintres? Or voyez, après quelques heures de pluie, comme le moindre rayon du soleil vous paraît beau. Elles sont belles aussi, après l'ondée, ces pervenches et ces paquerettes que votre attention dédaignerait parmi les splendeurs du mois de mai. La violette surtout, au sortir de ce bain, semble avoir sa corolle plus pure et son parfum plus doux. Le merle en secouant les mille perles qui sont tombées goutte à goutte sur le velours de ses plumes, fait entendre au loin sa voix sonore, qui semble musicale auprès des graves clameurs de la corneille et des cris monotones du moineau. La campagne est enfin un peu plus animée, et tout déjà semble annoncer le réveil complet de la nature.

Nous dirons cependant que février, moins agréable qu'utile, s'adresse bien plutôt à la pensée qui juge qu'à l'œil qui veut être flatté; lui-même semble l'avouer. En effet, comme il satisfait moins le regard, il essaie presque de le fuir, car il maintient ses nuits longues et il est le plus court des douze mois.

TEULIÈRES.

MOIS DU JEUNE CHRÉTIEN.

SAINT GERMAIN, ÈVÈQUE D'AUVERNE.

L'ordre des temps amène dans la partie religieuse de notre publication la vie de ce grand pontife qui illustra le cinquième siècle de l'ère chrétienne, comme saint Hilaire avait été le flambeau du siècle précédent. Nous reprocherait-on d'avoir omis le célèbre et glorieux disciple de l'évêque de Poitiers? de n'avoir point consacré quelques pages à l'immortel saint Martin? Nous répondrions que,

voulant exclusivement parler de l'élite des saints dont la France a été le berceau, nous ne pouvions y classer saint Martin né dans la Pannonie, et ayant reçu sa première éducation en Italie. Il est vrai que la France fut le théâtre de ses éminentes vertus et qu'il y rendit à Dieu sa belle âme. Mais nous ne pouvions déroger au plan que nous nous sommes tracé.

Germain vit le jour à Auxerre en l'an 380. Ses parents appartenaient à la première noblesse de la province. Après

avoir fait dans sa ville natale les premières études, il partit pour Rome et y étudia l'éloquence et le droit civil. Ses brillants succès dans le barreau lui valurent la main d'une grande dame nommée Eustochia, et les faveurs de l'empereur Honorius, qui l'éleva au rang de duc ou général des troupes de sa province natale. Cette promotion le fit revenir à Auxerre. Sa religion n'était autre que celle dont s'honorent aujourd'hui plusieurs hommes sous le titre d'honnêtes gens, mais qui ne saura jamais suffire, quoi qu'on en dise, pour s'élever à la véritable vertu. Cela est trop commode et trop commun pour être grand. La vertu est un effort, un courage, une énergie pour triompher de soi-même, et la nature seule ne saurait jamais y suffire. Germain comprit ceci plus tard. En attendant, la chasse était pour lui une vive passion. Quand il avait tué une bête, il en suspendait la tête à un grand arbre qui s'élevait au milieu de la ville. C'était un usage païen. Les chrétiens s'en scandalisaient. Saint Amateur, évêque d'Auxerre, reprit fréquemment le jeune duc, mais sans succès. Enfin l'arbre fut abattu par l'ordre du prélat, et Germain ne se fit pas faute d'en témoigner sa vive indignation. Néanmoins sa colère s'apaisa.

Croirait-on que, par une vie si dissipée, on va bientôt compter cet homme mondain parmi les clercs les plus exemplaires? Saint Amateur connut dans une révélation que Germain devait lui succéder. Il obtint de Julien, préfet des Gaules, la permission de conférer la tonsure à ce jeune duc, ce qui fut exécuté. Puis saint Amateur apprit à Germain qu'il devait lui succéder sur la chaire d'Auxerre. La mort du pontife eut lieu peu de temps après, en 418. Germain n'avait donc que trente-huit ans, lorsque les vœux du clergé et l'adhésion du peuple le portèrent à l'épiscopat. Un changement complet s'opéra dans Germain. Il renonça à toute mondanité, considéra désormais Eustochia comme sa sœur, distribua ses biens aux pauvres, embrassa une vie mortifiée. Qui pourrait raconter les macérations qu'il imposa à son corps? Une simple planche était son lit, il ne mangeait qu'une fois par jour, et ne changeait d'habit que lorsqu'il s'en allait en lambeaux. Point de pain de froment, point de légumes, de sel, de vin et de vinaigre. Son palais était une sorte de thébaïde égyptienne au milieu de la Gaule. Son hospitalité envers tout le monde était admirable; il ne négligeait point, toutefois, les devoirs de sa charge. Les nombreuses fondations qu'il fit dans son diocèse attestent son grand zèle.

Un hérésiarque nommé Pélage, Breton d'origine, avait commencé à prêcher ses erreurs en 405. La Grande-Bretagne en était infectée. Rome avait envoyé un de ses diacres nommé Pallade, pour arrêter le progrès du mal. Ses efforts avaient été stériles, et il avait écrit au pape pour demander un prompt remède. Le souverain pontife ne trouva personne de plus apte à cette grande œuvre que saint Germain d'Auxerre, qui fut envoyé en Angleterre avec le titre de vicaire apostolique. Saint Loup, évêque de Troyes, lui fut adjoint. Nos deux missionnaires se mirent en route et passèrent par Nanterre près Paris. C'est là que saint Germain vit la pieuse vierge Genevève et la bénit.

Les deux évêques, après une traversée fort orageuse, abordèrent en Angleterre. Les populations s'empressèrent de les accueillir, et bientôt les églises ne furent pas assez vastes pour contenir le nombre des auditeurs qui se pres-

saient aux prédications des deux prélats. Souvent ils parlaient en pleine campagne. Les chefs des pélagiens n'osaient se mesurer avec eux. Néanmoins il fallut en venir à une conférence publique : elle eut lieu à Vêrulam.

En quoi consistait donc l'hérésie pélagienne? Son auteur niait la propagation du péché originel dans les enfants d'Adam, et ses suites; il soutenait que la grâce de Dieu, sans laquelle on ne peut observer les commandements, ne diffère point de la nature et de la loi; que l'homme peut, dès cette vie, s'élever à une si haute perfection, qu'il n'a plus besoin d'implorer le pardon de ses péchés; que les enfants ne sont point baptisés pour effacer le péché originel : qu'Adam serait mort quand même il n'aurait pas péché.

En 418, l'année même où Germain fut consacré évêque d'Auxerre, deux cent quatorze évêques réunis en concile à Carthage avaient condamné cette hérésie, professée et prêchée par Célestius, compagnon de Pélage. Saint Augustin est celui de tous les docteurs qui a le plus énergiquement combattu cette doctrine erronée et impie.

Voilà ce qu'il s'agissait de détruire en Angleterre. Les hérétiques pélagiens furent admis à parler les premiers dans la conférence dont nous avons désigné le lieu. Une grande multitude y assistait. Les deux évêques parlèrent ensuite et appuyèrent si bien leurs raisonnements sur l'écriture, que les hérétiques furent réduits au silence. Les fidèles poussèrent des acclamations et proclamèrent la victoire de la vérité sur le mensonge. Un miracle vint confirmer la doctrine des évêques gaulois. Un tribun leur présenta sa fille âgée de dix ans et aveugle. Les évêques lui conseillèrent de prier les pélagiens de lui rendre la vue que ce père implorait pour son enfant; mais ceux-ci, au contraire, pressèrent les évêques de tenter le prodige. Germain invoqua aussitôt la Sainte-Trinité, et applique sur les yeux de la petite aveugle un reliquaire qu'il portait à son cou. Celle-ci recouvra aussitôt la vue. Ce miracle excita une grande admiration, et dès ce moment tous les obstacles furent levés. Le pélagianisme disparut de la Grande-Bretagne. Pour en remercier le Seigneur, on alla au tombeau de saint Alban, le plus illustre martyr de l'Angleterre, et l'évêque d'Auxerre ayant fait ouvrir cette sépulture, y mit des reliques des saints apôtres. Puis il prit de cette terre imprégnée du sang du martyr, et l'emporta à Auxerre, où il fit bâtir une église en l'honneur de saint Alban.

Mais voici qu'au milieu des conquêtes spirituelles des deux évêques, surgit une guerre d'invasion. Les Saxons et les Pictes fondent sur la Grande-Bretagne, et y exercent les plus grands ravages. Le secours des deux saints ne pouvait qu'être utile aux opprimés, et on se hâta d'y recourir. Les Bretons réunissent rapidement une armée, et prient les évêques gaulois de se rendre dans leur camp. Ceux-ci y acquiescent à condition que les idolâtres se convertiraient, et que les mauvais chrétiens reformeraient leurs mœurs. On vit en peu de temps beaucoup de conversions. Une espèce d'église fut pratiquée au milieu du camp avec des branches d'arbres entrelacées. Les catéchumènes y reçurent le baptême, et, le temps de Pâques étant survenu, la fête y fut célébrée avec une grande édification. Il fallut s'occuper d'agir ensuite pour repousser les barbares. Germain, ennemi de l'effusion du sang, imagina un stratagème : il connaissait d'ailleurs toute la tactique militaire, puisqu'il en avait déjà fait profession.

Il se met à la tête de l'armée et la conduit dans un val-lon environné de hautes montagnes; puis il enjoit aux soldats de répéter en chœur et à très-haute voix le cri qu'ils lui entendraient pousser. En effet, les Saxons et les Pictes s'étant avancés pour attaquer l'armée de Germain, celui-ci crie trois fois : *Alleluia*. Les Bretons poussent tous ensemble le même cri, et les échos des montagnes le répercutent avec un effroyable bruit. Les barbares épouvantés se débloquent et prennent la fuite avec une telle précipitation, que plusieurs se noyèrent dans une rivière. La frayeur leur avait fait abandonner leurs armes et leurs bagages, qui tombèrent au pouvoir des Bretons. On montre encore l'endroit où ceci arriva, et on l'appelle *Maes Garmon*, c'est-à-dire le champ ou champ de bataille de Germain.

La mission des évêques était terminée en Angleterre, et chacun d'eux revint dans son diocèse. Germain, de retour à Auxerre, voyant son peuple accablé d'impôts, résolut d'en aller solliciter la diminution auprès d'Auxiliaris, préfet des Gaules, qui se tenait à Arles. Son voyage fut comme une marche triomphale, tant était grand le respect des peuples pour ses vertus. Le préfet lui-même rendit à Germain les plus grands honneurs, et lui accorda sa requête.

C'est ainsi que l'Église s'est toujours occupée du soulagement temporel de ses enfants, tout en donnant une juste préférence aux intérêts éternels. Auxiliaris fit de riches présents à l'évêque d'Auxerre, et le pria de guérir sa femme, atteinte d'une fièvre quarte. Les vœux du préfet furent accomplis.

Revenu à Auxerre, le saint pontife veilla surtout à l'amélioration des mœurs et au progrès de la piété. Son exemple était une prédication continuelle et éloquente. Néanmoins il se vit bientôt forcé de quitter de nouveau sa ville épiscopale pour retourner en Angleterre, où le pélagianisme s'était une seconde fois propagé. Ceci eut lieu en 446. Son compagnon de voyage fut, cette fois, Sévère, qui avait été disciple de saint Loup, et qui venait d'être nommé archevêque de Trèves. Les pélagiens essayèrent une dernière défaite et ne parurent plus dans cette île fameuse. Heureux eussent été les descendants de ces Bretons ramenés dans la bonne voie, si, plus tard, par l'influence d'un roi sardanapale, tel que Henri VIII, et d'une reine trop digne fille de ce prince libertin, ils n'avaient encore abandonné la vérité catholique pour se plonger dans une hérésie aussi monstrueuse ! Germain, avant son départ, guérit un jeune homme nommé Elaphius, fils d'un des principaux du pays, qui était perclus d'une jambe. Pour n'être un obstacle à la réapparition du pélagianisme, Germain créa plusieurs écoles en Angleterre, persuadé que l'ignorance est autant la mère des hérésies que la corruption morale. Ces écoles produisirent un grand nombre d'hommes illustres et de saints pontifes.

Comme Germain revenait à Auxerre, il reçut une députation des habitants de l'Armorique (aujourd'hui Bretagne), qui le conjuraient de leur accorder sa protection. Une révolte contre Aëtius, général des Romains, leur avait attiré la colère de celui-ci, qui allait cruellement les châtier. L'instrument de sa vengeance était Eocarie, roi des Allemands, prince féroce et idolâtre. Germain osa aborder ce personnage, qui refuse brusquement de l'entendre. Le saint évêque saisit la bride du cheval d'Eoca-

ric et l'arrête à la tête de ses troupes. Surpris de cette hardiesse que Germain puisait dans son zèle, il se décide à l'écouter et consent enfin à rétrograder, pourvu que les coupables obtiennent le pardon d'Aëtius ou de l'empereur.

Germain, que la fatigue ne pouvait décourager quand il s'agissait d'exercer son immense charité, part de suite pour Ravenne, où l'empereur Valentinien III résidait. Sur sa route, à l'exemple de J. C., il sème les bienfaits et les miracles. L'accueil qu'il reçoit à Ravenne est parfaitement honorable. L'impératrice lui envoie un plat d'argent couvert de mets délicats, quoique maigres, car elle savait que le saint évêque n'usait point de gras. Germain envoya, à son tour, à la princesse, une assiette de bois sur laquelle était un pain d'orge. L'impératrice fit enchâsser l'assiette dans de l'or, et conserva le pain, qui opéra plusieurs guérisons miraculeuses. Le pardon des Bretons fut généreusement accordé; mais une seconde révolte les rendit indignes de la charitable médiation de l'évêque d'Auxerre. Avant de partir de Ravenne, Germain opéra plusieurs miracles parmi lesquels il faut surtout compter la résurrection du fils du chancelier Volusien. Cet enfant était mort et déjà froid : Germain se prosterna, et bientôt il a le bonheur de rendre un fils chéri à la tendre affection de sa famille.

Germain se disposait à partir, lorsqu'un jour, s'entretenant avec plusieurs évêques, il leur dit : « Mes frères, je vous recommande mon passage. J'ai cru voir, cette nuit, le Seigneur qui me donnait une provision de voyage, en me disant que c'était pour aller dans ma patrie recevoir le repos éternel. » Quelques jours après il tomba malade. L'impératrice voulut elle-même le visiter, et il en obtint avec peine que son corps serait reporté à Auxerre. Il mourut à Ravenne le 31 juillet 448. Il avait été évêque pendant trente ans et vingt-cinq jours.

L'impératrice obtint pour elle le reliquaire que portait sur lui saint Germain. Les six évêques dont il avait fait sa société habituelle se partagèrent ses vêtements. Acholus, premier chambellan de l'empereur, fit embaumer son corps, parce que le saint avait guéri un de ses domestiques. L'impératrice fit couvrir ce corps d'habits précieux, et fournit une bière de bois de cyprès. L'empereur fournit les voitures de transport de ce corps de Ravenne à Auxerre. Le clergé de cette dernière ville vint le recevoir au passage des Alpes, et enfin, le cinquantième jour après la mort du saint évêque, sa dépouille arriva dans la ville épiscopale, où elle fut exposée pendant six jours à la vénération publique. On déposa enfin le corps dans l'Oratoire de Saint-Maurice, fondé par saint Germain, et qui devint, sous son nom, une célèbre abbaye de bénédictins. Celle-ci est actuellement l'Hôtel-Dieu d'Auxerre, et l'église en est la chapelle. Les précieux restes de saint Germain ont été profanés par les calvinistes du seizième siècle, et on ne montre plus qu'un cercueil de pierre où reposa jadis la dépouille mortelle du saint pontife. Mais il n'est pas au pouvoir des impies de faire périr sa mémoire, qui sera toujours honorée. On sait que Paris a une de ses paroisses sous l'invocation de saint Germain d'Auxerre.

L'abbé PASCAL.

SAINTE GENEVIÈVE, VIERGE ET PATRONNE DE PARIS.



A côté d'un illustre pontife dont nous avons esquissé la vie, l'ordre des temps vient placer une faible vierge dont la pieuse et sainte carrière s'associe, comme on l'a vu, à la noble mission de saint Germain d'Auxerre.

Dans les premières années du cinquième siècle vivait, dans le village de Nanterre, à deux lieues de Paris, une famille composée d'un père nommé Sévère, et d'une mère qui avait nom Géronce. Le ciel les avait dotés d'une fille prédestinée. Le nom de celle-ci était Geneviève, qui avait vu le jour vers l'an 422. Lorsque saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes passèrent à Nanterre pour se rendre dans la Grande-Bretagne, Geneviève, âgée de sept ans, reçut la bénédiction du premier de ces prélats, qui prédit la sainteté future de la jeune fille. Puis saint Germain la conduisit, au milieu d'une nombreuse assistance, à l'église où l'on célébrait l'office. Là, pendant tout le temps que dura le chant de nones et de vêpres, Germain tint la main étendue sur Geneviève, pour la consacrer spécialement au service de Dieu. Il la retint ensuite pendant le repas, et ne la renvoya qu'avec promesse de la lui ramener le lendemain matin.

A l'heure assignée, Sévère et Géronce présentèrent à saint Germain leur fille. A la question si elle serait fidèle à la promesse faite à Dieu, la jeune fille répondit : « Oui, je m'en souviens, et j'espère, moyennant sa grâce, y rester fidèle. » Charmé de la réponse, saint Germain la raffermir dans sa résolution, et lui fit présent d'une médaille de cuivre sur laquelle était gravée une croix, en lui recommandant de la porter toujours suspendue à son cou. Il finit en l'engageant à ne jamais porter des parures mondaines, telles que des bracelets et des bijoux d'or et d'argent, ainsi qu'il convient à une digne épouse de J. C. Vainement quelques auteurs déduiraient de ces paroles que Geneviève appartenait sans doute à une famille riche, puisqu'une recommandation de ce genre ne pouvait

s'adresser à une fille pauvre. Ils voudraient ainsi ravir à la patronne de Paris ce que sa légende a toujours eu de plus populaire. Saint Germain ne pouvait-il pas donner un conseil de cette nature, même à une bergère ? Or il est certain que son père était possesseur d'un troupeau, comme le sont aujourd'hui encore presque toujours les habitants un peu aisés de nos campagnes. Ne ravissons donc pas philosophiquement à notre sainte la modeste houlette que la tradition, d'accord avec les faits, a constamment placée dans ses mains, ni les brebis et les agneaux dont elle est entourée. Geneviève fut donc une fille des champs.

Son bonheur était au comble lorsqu'elle pouvait, dans l'église de son village, se livrer aux exercices de la piété. Un jour, sa mère Géronce ne voulut point conduire avec elle aux offices divins la jeune Geneviève. Celle-ci essaya inutilement de la fléchir, et ses importunités furent payées d'un soufflet. Dieu punit l'inexorable mère en la frappant de cécité. Au bout de vingt mois, Geneviève ayant tiré de l'eau d'un puits du village, fit d'abord le signe de la croix sur l'élément, et puis, en ayant lavé les yeux de sa mère, celle-ci recouvra l'usage de la vue. De là cette dévotion que l'on professe pour le puits de Nanterre, dont on croit que Geneviève avait béni l'eau.

Parvenue à l'âge de quinze ans, la jeune fille fut présentée à l'évêque, ainsi que deux de ses compagnes, pour recevoir le voile. Privée des auteurs de ses jours, Geneviève se retira à Paris, auprès d'une dame qui était sa marraine. La mortification à laquelle, depuis son vœu de virginité, elle s'était vouée, fut portée, dans cette nouvelle demeure, à un point indicible ; elle ne mangeait plus que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, et cette nourriture ne consistait qu'en quelques fèves et un peu de pain d'orge. L'eau était son unique boisson. Tel fut son régime jusqu'à l'âge de cinquante ans, où,

par ordre des supérieurs ecclésiastiques, elle usa d'un peu de lait et de poisson. Croirait-on que, dans sa vie de retraite et de macérations, elle eut des persécutions à essuyer? C'est le lot infailible de la solide vertu dans ce monde. Les chrétiens qui n'en ont que le nom ne peuvent voir sans dépit une régularité qui condamne leur lâche mollesse. On la traita dédaigneusement de visionnaire et d'hypocrite, et l'on était parvenu à faire adopter cette mauvaise opinion par un grand nombre de personnes.

Saint Germain, pour la deuxième fois, revenant en Angleterre, passa par Paris et visita Geneviève. Il put s'assurer qu'il y avait en elle une vertu solide, et confondit les jaloux calomnieux; mais une épreuve plus terrible devait exercer la magnanimité de notre sainte. Attila, roi des Huns, qui se qualifiait de *fléau de Dieu*, pénétra en France avec une formidable armée. Les Parisiens craignaient que leur cité ne fût dévastée par ces sauvages hordes de conquérants. Geneviève crut devoir rassurer ces timides habitants, en leur indiquant comme les armes les plus fortes, non les lances et les glaives, mais la prière, le jeûne et les veilles. Geneviève réunit quelques pieuses femmes, pour s'enfermer dans le baptistère de la Cité et y passer plusieurs jours dans une austère retraite, afin de fléchir la colère de Dieu. Les ennemis obstinés de la sainte crièrent contre elle, la traitant de fausse prophétesse; ils voulaient même se débarrasser de sa présence en lui ôtant la vie. Ils allaient même réussir dans leur barbare et insensée détermination, si l'archidiacre de Paris ne fût venu dans ce baptistère pour remettre à Geneviève les eulogies que saint Germain lui envoyait en signe d'union chrétienne et d'amitié fraternelle. L'eulogie était ce que nous nommons aujourd'hui le pain bénit, pour lequel on avait anciennement beaucoup plus de respect qu'en notre siècle. Cette insigne marque d'estime de la part d'un saint pontife, qui jouissait d'une très-haute vénération, fit rougir de honte les ennemis de Geneviève, et ils renoncèrent à leur projet. Le roi des Huns ne poursuivit point sa marche ou plutôt ses ravages jusqu'à Paris. On rendit alors, quoique tardivement, hommage à la piété de Geneviève, et Dieu voulut faire éclater en elle la grâce des miracles. Elle en opéra à Paris, à Meaux, à Laon, à Troyes, à Orléans, à Tours. Sa renommée de sainteté s'étendit jusqu'aux extrémités du monde, et saint Siméon Stylite, du haut de la colonne où il s'était relégué, voulut donner des preuves de sa vénération pour Geneviève, en réclamant le secours de ses prières.

Childéric assiégea, quelque temps après, la ville de Paris. Les assiégés souffraient de la famine. Geneviève se mit à leur tête pour aller chercher des subsistances jusqu'à Arcis-sur-Aube, et les ramena sains et saufs à travers les dangers les plus imminents. La ville fut prise. Childéric, quoique païen, admira la vertu de Geneviève, et, sur les instances que celle-ci lui fit, se montra élément en diverses circonstances. Clovis, fils de Chilpéric, accorda la liberté aux prisonniers chaque fois que Geneviève intercédait pour eux, tant à de puissance sur les cœurs les plus durs une vertu non suspecte, un mérite universellement reconnu.

Geneviève avait une dévotion toute particulière envers saint Martin de Tours et saint Denis de Paris; elle aimait à prier auprès de leurs reliques; elle fit même bâtir une église en l'honneur de saint Denis, à l'en-

droit même ou les restes de ce grand apôtre de Paris et ses compagnons avaient reçu la sépulture: c'est là que, plus tard, s'éleva un monastère qui devint célèbre. L'église s'agrandit et s'embellit par la munificence de nos rois qui voulurent que leurs cendres y fussent déposées. Aujourd'hui encore on ne peut admirer la grande et magnifique basilique de Saint-Denis près Paris, sans que la pensée se reporte au siècle où une simple vierge jeta les fondements de ce temple somptueux: mais le divin maître a dit que la foi pouvait transporter les montagnes d'un lieu en un autre. Pour honorer pareillement la glorieuse mémoire des deux princes de l'apostolat, Geneviève forma le dessein de bâtir à Paris, sur un monticule qui le dominait du côté du midi, une belle église en l'honneur des saints Pierre et Paul. Clovis commença cet édifice et sainte Clotilde le termina. Geneviève étant morte le 3 janvier 512, âgée de quatre-vingt-neuf ans, la nouvelle église reçut le corps de la sainte auprès de celui de Clovis, qui y avait été inhumé. Enfin, dans la suite des siècles, la vénération pour les reliques de sainte Geneviève ayant attiré un grand nombre de fidèles qui en éprouvaient de merveilleux effets, l'église reçut le nom de la sainte. Un couvent s'éleva auprès de cette église, et les religieux en portaient le titre de *génévifins*. Saint Éloi fit, pour recevoir les précieux restes de sainte Geneviève, une chaise extrêmement riche: celle-ci avait été remplacée en 1242 par une autre chaise, dans laquelle étaient entrés 193 marcs d'argent et 8 marcs d'or. Les rois et les reines de France avaient couvert ce beau monument de pierres précieuses.

Au moment où nous écrivons ces lignes, qu'est devenue la magnifique chaise? où sont les reliques de la sainte patronne de Paris? Les mains rapaces des révolutionnaires de 1793 ne pouvaient respecter ce monument, et le corps de sainte Geneviève fut livré aux flammes, en place de Grève, au milieu des chants et des danses d'une populace en délire! Il n'en reste que de très-faibles parcelles et le tombeau vide, qui attirent encore à Saint-Étienne-du-Mont un grand nombre de pieux pèlerins.

Un des plus éclatants miracles opérés par l'intercession de sainte Geneviève est celui connu sous le nom de *miracle des ardents*. Sous le règne de Louis-le-Gros, en 1329, une horrible épidémie exerçait ses ravages à Paris; c'était comme un feu secret qui brûlait et tuait ceux qui en étaient atteints. Etienne, évêque de Paris, imposa des prières et des jeûnes pour désarmer la colère céleste, mais le mal semblait s'accroître; enfin, il ordonna une procession solennelle où l'on porterait les reliques de sainte Geneviève à la cathédrale. A peine celles-ci entraient dans l'enceinte du temple, que tous les malades de l'épidémie furent guéris, à l'exception de trois qu'une foi vive n'animait point, sans doute, en ce moment. Le prodige fut vérifié par le pape Innocent II, qui vint à Paris, l'année suivante, et à la fête principale de la sainte qui se célébrait alors comme aujourd'hui le 3 janvier, le souverain pontife voulut qu'on en joignît une autre sous le titre de *sainte Geneviève des Ardents*, que l'on solennisa le 26 de novembre. Notre illustre sainte justifia de la sorte, à plusieurs titres, le nom de patronne de Paris qui lui a été décerné.

En 1823, mademoiselle Delphine Gay a publié une charmante pièce poétique en l'honneur de sainte Geneviève. Nos lecteurs nous sauront gré d'en citer quelques fragments :

Patronne de la France, amour de nos aïeux,
 Sur tes autels nouveaux daigne abaisser les yeux.
 Ce n'est point le pasteur que la foule accompagne,
 Qui, des dieux enflammés réclamant quelques pleurs,
 Promène ton image à travers la campagne,
 Pour obtenir de toi des épis et des fleurs ;
 Ce sont des rois, sainte bergère,
 Ce sont des rois qui viennent te prier ;
 Bennis-les, et devant ta houlette prière
 Leur sceptre va s'humilier.

Il est nécessaire de remarquer que cette pièce fut inspirée par l'inauguration de la belle fresque peinte sur la coupole de la nouvelle église de Sainte-Genève, par l'habile peintre M. Gros. Cette église fut visitée par le roi de France Charles X, accompagné de sa famille et de sa

cour. Depuis 1830, le monument a été découronné de son auréole religieuse. La stupide impiété lui a rendu le nom de Panthéon dont la terreur révolutionnaire l'avait jadis emphatiquement décoré. Le Panthéon! c'est-à-dire, le palais ou temple des dieux... et quels dieux te vestres y recurent les honneurs de la sépulture? il suffit d'en nommer un... Marat... le plus ignoble et le plus sanguinaire des terroristes de 1793. Espérons que le bon sens public finira par triompher des lâches préjugés des profanateurs de cet édifice, et qu'enfin la piété pourra voir reparaître sur ce dôme le signe civilisateur et réparateur de la croix, au nom et par la vertu duquel sainte Geneviève conquit l'auguste titre de patronne de Paris.

L'abbé PASCH

BASILIQUE DE SAINT-PIERRE DU VATICAN A ROME.

Au pied des collines du Vatican païen, Néron avait fait construire un immense cirque. Là, le peuple de la grande reine des cités allait se rassasier de ces spectacles qui faisaient la moitié de son existence. *Panem et circenses* « du pain et les jeux du cirque », tel était l'abject matérialisme de ce peuple dégénéré qui se pavanait du titre de *peuple-roi!* C'est là que le prince des apôtres saint Pierre fut attaché sur une croix, la tête en bas, car il s'estimait indigne de mourir comme son divin maître. En l'an 106 de l'ère chrétienne un des successeurs de saint Pierre, le pape Anaclét, éleva en ce même endroit un modeste oratoire pour abriter les restes du prince des apôtres.

Auprès du cirque existait un temple dédié à Apollon, le dieu de la poésie. Une confiance superstitieuse y réunissait plusieurs idolâtres qui venaient y consulter le sort. Les paroles des oracles étaient les *vaticinia*, parce que les *vates* ou prêtre de l'idole, agité par l'obsession divine, préconisait ou chantait, *canbat*, les arrêts du destin. La colline mystérieuse pouvait donc porter, à bon droit, le nom de *Vaticanum*, Vatican. Mais, ô profondeur des jugements de Dieu! Bientôt devait venir le temps où le véritable *vates* y rendrait de véridiques oracles, et ceux-ci, plus infailibles que ceux du dieu de Délos, devaient être accueillis par les nations civilisées et polies qui composent l'empire catholique. La colline devait donc garder son nom providentiel de Vatican, et elle le conserve depuis dix-neuf siècles.

Le petit oratoire du pape Anaclét se maintint debout au milieu d'une horrible persécution qui dura trois siècles. Quand enfin le glorieux Constantin rendit le calme à l'église, il fut aisé de reconnaître le lieu où reposaient les restes du grand apôtre.

L'histoire raconte à ce sujet un trait fort curieux. Constantin ayant accédé sans peine au désir du pape saint Sylvestre, qui voulait ériger une grande basilique sur le tombeau de saint Pierre, résolut de présider à cette inauguration religieuse. C'était en 319 ou 324. L'empereur, revêtu des habits de sa dignité, accompagné de sa brillante cour, se rendit au lieu destiné à cette construction : là, il se dépoûilla de son costume impérial, déposa sa couronne, et se prosternant à terre, il versa d'abondantes larmes; puis se relevant, il prit une pioche, se mit à creuser une partie des fondements; et, ensuite, chargeant ses

épaules d'une hotte, il retira de l'excavation douze hottes de terre en l'honneur des douze apôtres; il décrivit enfin sur le sol humecté du sang d'un si grand nombre de martyrs la place de la nouvelle église.

Au 18 novembre 325, la nouvelle basilique fut dédiée à Dieu sous l'invocation de saint Pierre. Le corps de cet apôtre avait été exhumé et placé par le pape dans une grande chaise d'argent que surmontait une croix d'or pur du poids de cent cinquante livres. L'église avait la forme d'une croix latine et l'on y avait employé des matériaux fournis par les ruines des temples païens. Au point central de la croisée s'élevait un autel environné de douze hautes colonnes que l'on croit avoir appartenu au fameux temple de Salomon. Le corps de l'édifice présentait cinq nefs formées par quatre rangées de colonnes. On peut s'en faire une idée par la cathédrale de Paris qui présente une disposition semblable. La principale façade avait cinq portes donnant entrée dans chacune des nefs : on en pratiqua plus tard quelques autres aux extrémités latérales de la croisée. Un grand nombre de papes, successeurs de saint Sylvestre, embellirent et enrichirent à l'envi ce vénérable sanctuaire, où un grand nombre de reliques d'autres martyrs avaient été déposées. Les divers autels de cette basilique répondaient par leur magnificence à celle de l'autel principal. Mais, hâtons-nous d'arriver à l'histoire de la basilique actuelle qui doit piquer la curiosité de nos lecteurs, et d'ailleurs l'espace qui nous est réservé nous impose une grande brièveté dans la description de l'antique temple constantinien.

Depuis onze siècles, moyennant des restaurations partielles, l'église fondée par le saint pape Sylvestre I et l'empereur Constantin était debout, mais elle menaçait ruine. Nicolas V, élu pape, en 1447, fut le premier qui conçut le projet d'une construction nouvelle. On démolit d'abord un édifice païen qui était derrière la tribune ou abside de Saint-Pierre, et sur ce terrain on édifia une vaste et majestueuse tribune, sans toucher, pour le moment, à l'ancien édifice. Nicolas n'en vit au surplus que quelques cordées élevées sur ce sol déblayé. Il mourut en 1455 et l'entreprise fut suspendue. Calixte III et Pie II ne s'occupèrent point de ce dispendieux travail. Paul II, devenu pape en 1464, reprit le plan de Nicolas V et y dépensa plus de cinq mille écus d'or. Quelques autres papes con-

finir d'embellir l'ancienne église. Au célèbre pontife Jules II il était réservé de donner enfin une impulsion décisive à ce grand projet. Ce pape appela à Rome les plus habiles architectes et adopta le plan de Lazare Bramante, qui donnait à la nouvelle basilique la forme d'une croix grecque à trois nefs : la grande façade devait être ornée

de deux clochers; le centre devait porter une immense coupole environnée de trois rangs de colonnes : celle-ci devait s'asseoir sur quatre gigantesques piliers. Au 18 avril 1506, le pape Jules II, malgré son grand âge, descendit dans la profonde excavation où devait être posée la première pierre d'un de ces piliers. Cette fois, le travail fut



poursuivi avec une telle ardeur que, dans peu de temps, ces quatre colosses s'élevèrent jusqu'à la corniche destinée à supporter les quatre arcades sur lesquelles le Bramante voulait appuyer la coupole. La mort enleva le pape en 1513, et l'architecte en 1514. La construction fut interrompue.

La Providence appelle au trône pontifical Jean de Médicis, sous le nom de Léon X. Ce pape, passionné, pour les beaux-arts, confia la poursuite de l'œuvre à trois illustres architectes San-Gallo, Joconde de Vérone et Raphaël d'Urbino; mais la chambre apostolique épuisée d'argent ne pouvait fournir les sommes nécessaires. Le pape a recours à la piété des fidèles et promet des indulgences à ceux qui contribueront de leurs deniers à cette magnifique entreprise. La plume tombe des mains lorsqu'elle est forcée de signaler, à cette occasion, la naissance d'une hérésie qui coûta tant de larmes à l'humanité, et dont les terribles suites se font sentir encore après trois siècles. Un moine fougueux, Martin Luther, se met à prêcher contre l'abus des indulgences. Assurément, rien de mieux : l'Église déteste les abus. Puis il attaque les indulgences elles-mêmes. Ici la logique de Luther est évidemment en défaut; parce que des hommes débauchés abusent de la liqueur qui provient du raisin, faudra-t-il maudire la vigne et la déraciner? Léon X ne saurait donc être accusé d'un zèle trop ardent pour l'édification de la basilique de Saint-Pierre et considéré comme le promoteur de cette désolante scission dans le sein de la chrétienté. Faut-il, dit-on, nous, avec l'Évangile, que le censeur ait l'œil mauvais, parce que le pontife a été bon?

L'ouvrage s'avança néanmoins, et le plan de croix grec-

que fut changé en celui de croix latine : mais, en 1520, Raphaël rendait le dernier soupir, et Balthazar Péruzzi remplaça le grand artiste. A peine celui-ci avait-il mis la main à l'œuvre que Léon X, encore jeune mourut en 1521. Il serait trop long de raconter les mille autres incidents qui, pendant plusieurs années, vinrent entraver ou modifier la grande entreprise. Nous dirons seulement que, pour ce qui regarde la coupole, l'architecte Buonarrotti, nommé par Paul III, et si connu sous le nom de Michel-Ange, éleva l'édifice jusqu'au tambour dont le dôme devait être le couronnement. Il y travailla encore sous les papes Jules III, Marcel II et Paul IV, et sous le pontificat de ce dernier, le sublime artiste paya son tribut à la mort, mais il avait laissé un modèle de la coupole. Ceci avait lieu en 1564. Hâtons-nous d'arriver à Sixte V. Sous lui, Jacques de la Porte et Dominique Fontana terminèrent cette œuvre admirable. Au 13 juillet 1588, huit cents ouvriers commencèrent le prodigieux dôme, et au 14 mai 1590, il s'élevait majestueusement dans les airs, jusqu'à la lanterne.

En 1605, le cardinal Borghèse, devenu pape sous le nom de Paul V, voyant que la partie supérieure de la basilique était terminée s'occupa de la construction de l'autre partie. Il jugea que le plan de la croix grecque ne présentait point un édifice assez vaste pour contenir le concours des fidèles dans les solennités majeures. Il revint donc à la croix latine et voulut même qu'on la prolongât plus que ne le comporte sa figure naturelle. Nous n'avons pas besoin de dire que dans la croix grecque les quatre branches sont d'une longueur égale, tandis que dans la latine la branche inférieure est beaucoup plus longue.

Une description un peu détaillée de ce somptueux monument pourra en donner une idée aux lecteurs qui ne sont point familiarisés avec cette merveille de l'architecture catholique.

Une grande place de forme elliptique se présente d'abord aux regards. Le pourtour en est formé par deux galeries à jour en demi-cercle, chacune de ces galeries, percée d'arcades a quatre rangées de colonnes qui forment deux corridors couverts, tandis que l'allée du milieu plus large est destinée aux voitures et par conséquent n'a pas de toit. Les colonnes ont soixante et un pieds de hauteur et portent un entablement sur lequel sont placées deux cent onze statues de onze pieds et demi de hauteur. Au centre s'élève un superbe obélisque égyptien qui a cent quatre-vingts pieds de haut. A droite et à gauche sont des fontaines, dont l'eau s'élevant à une grande hauteur retombe en nappes épaisses d'abord dans un premier bassin de granit oriental, et puis dans un autre bassin octogone dont la circonférence est de quatre-vingt-neuf pieds.

Le plus petit diamètre de cette place intérieurement est de cinq cent quatre-vingt-huit pieds, le plus grand en a sept cent trente-huit. Cette première place est suivie d'une seconde, ayant la forme d'un trapèze ou table qui a deux cent quatre-vingt-seize pieds de long sur trois cent soixante-six de large. Les deux côtés rectilignes de cette place sont la continuation des galeries de la première, et vont rejoindre la grande façade de la basilique.

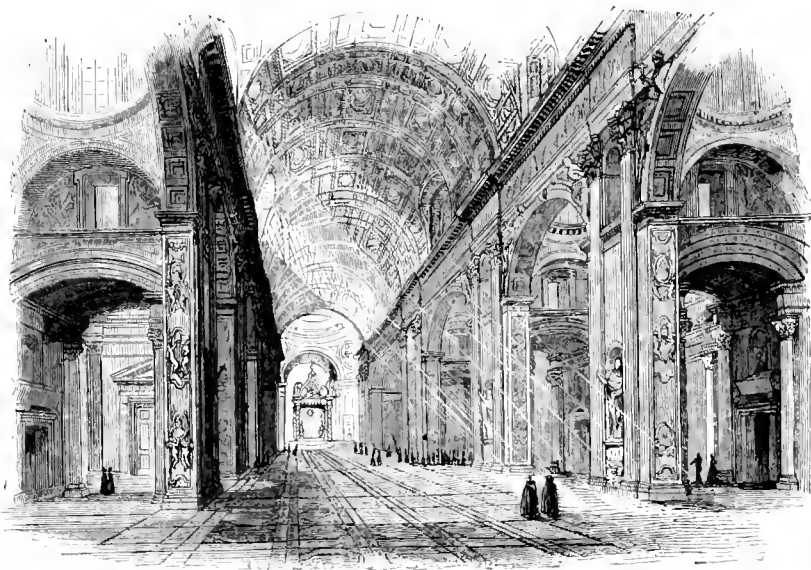
Ici commence le perron exhaussé sur vingt-deux marches à trois paliers ou repos. Aux deux côtés sont placées les statues de saint Pierre et de saint Paul que fit faire le pape Pie II, par Mhuo de Fiesola.

A la plus haute rampe du perron se déploie la façade principale de la basilique, sur un développement de cent vingt-quatre mètres environ, ou trois cent soixante-douze pieds. Sa hauteur est de cent cinquante pieds. Ce frontispice est formé de colonnes et de pilastres corinthiens soutenant une architrave avec une frise et une corniche. Sur la corniche s'élève un attique percé de fenêtres. Aux deux extrémités devaient s'élever deux clochers dont un était déjà construit, mais que l'on fut obligé d'abattre, parce qu'il offusquait la vue de la coupole. Toute cette façade est en pierre de travertin qui est une espèce de marbre. On lui reproche d'être un peu basse, proportionnellement à l'ensemble de l'édifice ; néanmoins l'architecte voulut ainsi la construire pour donner au dôme un aspect plus svelte et plus pyramidal.

Entrons dans le portique qui à lui seul forme un édifice si vaste, si riche, si imposant, qu'il a pu passer aux yeux de quelques gens simples pour la basilique elle-même. En effet, ce vestibule a quatre cents pieds de long sur plus de soixante de large. Comment décrire les peintures, les statues, et tous les ornements dont il est décoré ? Nous dirons seulement qu'à chacune de ses extrémités est placée sur un riche piédestal une statue équestre. A droite c'est Constantin, à gauche c'est Charlemagne.

Cinq portes introduisent dans le temple. Celle du milieu est en bronze. Ses bas-reliefs représentent la vie de saint Pierre et les faits principaux du pontificat d'Engène IV, qui la fit faire. La cinquième à droite est murée et ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans pour le jubilé.

Par l'une des trois autres portes on pénètre habituelle-



ment dans la basilique. Elles portent les noms des papes Paul V, Urbain VIII et Innocent X. La grande nef a de chaque côté quatre hautes et larges arcades que soutiennent de gros piliers dont chacun présente deux pilastres engagés. Entre les pilastres sont ménagées deux

niches superposées. Chaque niche est orcée de la statue colossale d'un des saints fondateurs des ordres religieux. La voûte est décorée de rosaces en stuc doré. Au centre de la croisée, sous la vaste coupole, est placé le grand autel papal. Lorsque le souverain pontife y officie, il a la

figure constamment tournée vers le fond de la nef où sont les cinq portes et conséquemment vers les fidèles. Il est important d'observer que la basilique est dirigée de l'orient à l'occident, en sens inverse de Notre-Dame de Paris et qu'ainsi placé à l'autel, le pape regarde le levant. Les principales églises de Rome ont leur axe dans cette direction. Cet autel ainsi isolé, et auquel on monte par sept marches, est couronné d'un magnifique baldaquin soutenu par quatre colonnes. Le tout est en bronze doré, et depuis la base des colonnes jusqu'au sommet de la croix qui domine, le baldaquin on compte cent trente-deux pieds. Pour se faire à Paris un objet de comparaison on doit se rappeler que la grande voûte de Notre-Dame a une hauteur de cent pieds et que le baldaquin dont nous parlons percerait cette voûte la dépasserait de trente-deux pieds... le gradin de l'autel lui-même est garni de six grands chandeliers. Au milieu, sans tabernacle est la croix. Quand le pape y officie on y met un septième chandelier dont le cierge est plus haut que les autres. Celui-ci symbolise la suprématie pontificale. Le bronze du baldaquin, dont nous avons parlé, pèse plus de cent milliers et a été tiré du Panthéon. La dorure, ainsi que la main-d'œuvre, montèrent à cinq cent trente-cinq mille francs. La basilique en est redevable au pape Urbain VIII, mort en 1644.

Au delà de l'autel s'étend la branche supérieure de la croix. Au fond on admire la *chaire de saint Pierre*. C'est une haute et large tribune de bronze dans laquelle est enfermé le siège même de bois sur lequel le prince des apôtres s'asseyait. Cette tribune est supportée par les statues colossales des quatre principaux docteurs de l'Église. En avant sont saint Augustin et saint Ambroise, derrière sont saint Jean-Chrysostôme et saint Athanase ; les deux premiers pour l'Église latine, les deux derniers pour l'Église grecque.

Si nous devions maintenant parcourir cette immense basilique, décrire toutes les magnificences des trois branches de la croisée de la grande nef et des deux collatérales, il nous faudrait, non point un simple aperçu, comme celui-ci, mais un volume entier. Arrêtons-nous à la coupole, sous laquelle est établi l'autel papal et le somptueux baldaquin dont nous avons parlé. Ce dôme repose sur les quatre piliers dont il a été parlé. Chacun de ces piliers a trois cents pieds de contour et cinq cents pieds dans les fondements. Sur les quatre grands arcs qui portent la coupole est un magnifique entablement sur la frise duquel sont inscrits, en mosaïque, les mots suivants : *Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni eorum.* « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et je te donnerai les clefs

du royaume des cieux. » Les lettres de cette inscription ont sept pieds de longueur et semblent n'avoir pas un pied. La coupole est double et les murs ont vingt-quatre pieds d'épaisseur. Les piliers ont cent soixante-huit pieds de hauteur. Depuis le pavé jusqu'au sommet de la croix, à l'extérieur, ce dôme a quatre cent vingt-quatre pieds. La lanterne seule en a cinquante-quatre et la croix en a vingt. La boule, qui a sept pieds de diamètre, peut contenir seize personnes, et un escalier en facilite l'entrée aux curieux. Ainsi l'élevation totale de ce dôme équivaut d'abord aux deux tours de Notre-Dame de Paris posées l'une sur l'autre et les surpasse de vingt-quatre pieds.

Outre la grande coupole, la basilique de Saint-Pierre en possède dix autres plus petites, quatre rondes et six ovales.

Terminons par les dimensions de l'église entière. La basilique de Saint-Pierre a six cents pieds de long, sur quatre cent quarante de largeur, à la croisée, en sorte que Notre-Dame de Paris, dans sa longueur totale, entrerait dans la largeur de Saint-Pierre du Vatican. La nef principale a quatre-vingt-six pieds de largeur, et cent quarante-quatre de hauteur. Nous n'avons en France que la cathédrale de Beauvais dont la voûte égale la hauteur de celle de Saint-Pierre de Rome.

Jusqu'à ce moment, la construction totale de ce gigantesque édifice a coûté près de trois cent cinquante millions de notre monnaie française.

L'église n'a ni chœur ni sanctuaire. Le Chapitre célèbre ses offices dans une grande et superbe chapelle qui équivaut, elle seule, à une belle église. On ne voit dans cette enceinte ni bancs ni chaises, et l'œil peut se promener à loisir sur les riches compartiments de marbre qui forment le pavé. Au dessous de celui-ci, subsiste celui de l'ancienne église de Constantin à laquelle on descend par un escalier devant l'autel principal. La voûte de ce souterrain a onze pieds d'élevation. Là, au-dessous de l'autel papal, est celui dit la confession de Saint-Pierre, où l'on conserve les insignes reliques des deux princes de l'apostolat, Pierre et Paul.

Pour se faire une idée un peu positive de ce grand édifice, il faut lire la description complète qu'en donne M. le chevalier Gaetano Moroni, un des principaux officiers du palais de sa sainteté Grégoire XVI, pape actuel. M. l'abbé Pascal, auteur de toute la partie religieuse de ce journal se propose de publier bientôt, en un fort volume in-8°, les *Basiliques de Rome*, avec des gravures. Les articles qui figureront dans cette deuxième année de notre publication en sont des résumés.

L'abbé PASCAL.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES, EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS, ETC.

HISTOIRE D'UN TIGRE.

AVENTURE COMIQUE ARRIVÉE AU CAPITAINE MAC-CLENCHAM, DANS LE DÉSERT DE HOOGHLY.

(SUITE ET FIN.)

Quoiqu'il peu d'espace dans lequel il pût s'agiter neutralisât la force musculaire de notre ennemi, nous l'entendions gronder sourdement, comme le volcan qui

menaçait d'une éruption prochaine. Nous étions là comme sur une mine qui d'un moment à l'autre allait lancer avec elle la destruction. La physionomie, jusque-là impassible,

du capitaine, prenait une expression d'incertitude qu'il s'efforçait en vain de cacher. Tout à coup ses traits se modifièrent, un sourire illumina sa pâle figure, il plaça son index sur ses lèvres, en signe du silence qu'il me commandait; je le vis s'abaisser sur lui-même, plier les genoux avec précaution, étendre le bras droit comme s'il se fût agi de prendre une truite dans un des beaux lacs de l'Amérique, et, avant que je pusse deviner ce qu'il allait faire, il se redressa sur ses pieds, et je le vis tenant et hissant à lui, comme un câble, la queue du monstre qu'il avait entrevue à l'orifice de la bonde, et qu'il avait tirée jusqu'à la racine. J'aidai autant que je pus à cette nouvelle manœuvre.

Il était démontré mathématiquement que tant que nous pourrions conserver le tonneau entre nous et la tigresse, notre salut était assuré.

Nous pouvions espérer aussi que nous traînerions l'animal jusqu'au rivage, où, à l'aide de nos compagnons, nous pourrions nous en rendre maîtres et l'amener vivant au Jardin des Plantes, à Paris, ou au Jardin zoologique de Londres, et l'exposer avec ces mots, formule habituelle d'hommage :

Tigre royal (femelle) donné par le capitaine Mac-Clenchem et M. Robert.

Peut-être avions-nous tous deux, mon camarade et moi, la même pensée sans nous la communiquer.

Nous descendîmes avec prudence.

Mais qui compte sans son tigre, compte deux fois. Nous avions mal calculé nos forces respectives, car, bien que privée de l'usage de ses jambes de derrière, la tigresse nous entraîna à sa guise et traça elle-même l'itinéraire qu'elle voulait parcourir. Tous nos efforts pour l'arrêter furent vains; elle se dirigea, et nous avec elle, vers l'intérieur des terres, continuant ses grondements sourds, et nous regardant de son œil fauve, comme si elle nous considérait comme sa propriété.

Nous parcourûmes ainsi un mille; le capitaine tenait ferme la queue de l'animal, moi, je me cramponnais de toute la force de mes phalanges à la basque d'habit du capitaine. Et ici, messieurs, je dois une confiance à la vérité du récit, je veux vous montrer ce que vaut l'espèce humaine, quand la question du salut et de l'intérêt privé est en jeu. Oui, j'avouerai qu'il me passa une idée infernale par le cerveau : j'eus la tentation de lâcher prise et d'abandonner mon compagnon.

Tout ce que je puis dire pour ma justification, c'est que si j'avais tenu la queue de la bête et que mon compagnon eût été à ma place, il aurait peut-être eu la même pensée que moi.

Peut-être aussi, messieurs, tous, tant que vous êtes ici, auriez-vous subi la même tentation en pareille circonstance; j'aime à le croire pour avoir la conscience plus légère.



Je n'ai pas cédé à la tentation. Pourquoi? Je l'ignore. Était-ce par crainte d'être rattrapé par mon ami, ou par la tigresse, ou peut-être par les deux?... Je ne sais... A ce moment, je n'avais pas l'intelligence de l'analyse, et depuis je n'ai pas cherché à me rendre compte de la position.

Quelques aspérités de terrain, des racines d'arbres à la surface du sol, rendirent un moment notre course moins rapide, et ce fut, sans doute, ce moment de répit qui permit à mon courageux et intelligent ami de concevoir une de ces pensées hardies, un de ces moyens imprévus

de salut, qui ne pouvaient être enfantés que par une imagination active comme la sienne.

Le moyen qu'il trouva, je veux, je dois même le recommander à quiconque, dans ses voyages, se trouvera dans la position critique où mon ami le capitaine et moi nous sommes trouvés.

L'expérience a été faite, le doute maintenant ne peut être que l'œuvre de la mauvaise foi.

Je vais donner la formule de sauvetage ou de salut.

Êtes-vous poursuivis par une tigresse dans un désert

quelconque, et êtes-vous parvenu, par adresse ou par force, à emprisonner la bête féroce sous un tonneau dont la partie supérieure n'est pas défoncée? avez-vous trouvé le moyen de tirer comme un câble la queue de la susdite bête féroce, et, vous cramponnant à elle, avez-vous mis le tonneau entre votre adversaire et vous?

Nous admettons, messieurs, que vous en soyez à ce

degré de succès, comme nous y étions le capitaine et moi.

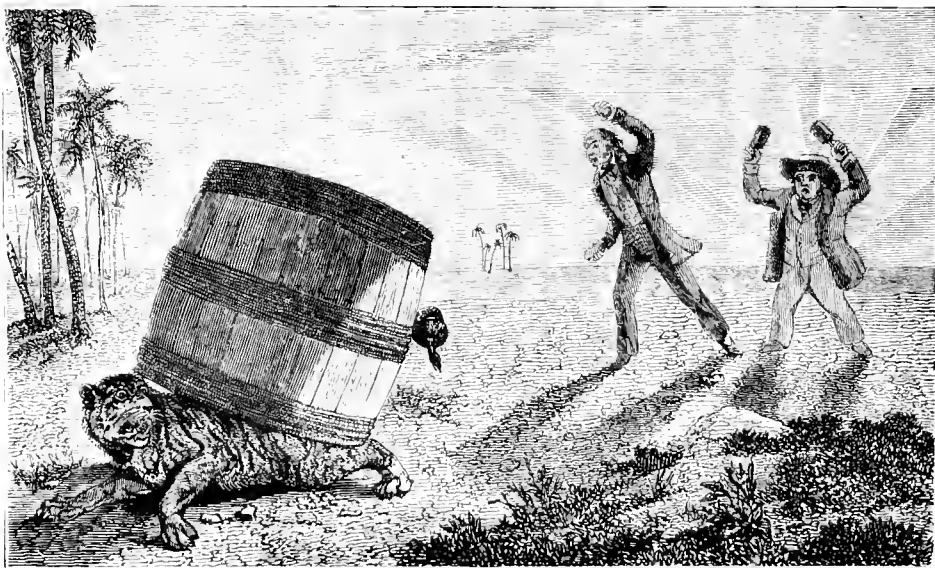
Continuons la formule.

Quand vous apercevez que l'animal furieux est doué d'une plus grande force que la vôtre, et qu'au lieu d'être mené par vous, il vous mène, et que, par conséquent, vous ne savez pas où vous vous arrêterez, parce que



vous ignorez où il s'arrêtera, prenez alors la queue dudit animal féroce, comme si vous aviez à la main un câble, une ficelle ou même un simple fil de chanvre ou de lin,

tournez la queue sur elle-même, et faites un nœud non coulant, un fort nœud à la marinère, de façon à ce qu'il ne puisse pas glisser ni passer à travers le trou de la



bonde du tonneau quand vous lâcherez prise; l'animal trainera alors sa prison après de lui, mais il cessera de vous traîner avec elle, et vous pourrez fuir.

C'est ce coup hardi, messieurs, c'est cette expérience miraculeuse que tenta avec succès le capitaine Mac-Clenchem.

A peine le nœud fut-il formé avec la queue de la tigresse, que mon ami m'enjoignit de pousser les cris les plus aigus qu'il fût possible ; les sons les plus discords sortirent de ma gorge et de celle du capitaine. A défaut d'instruments, je brisai l'une contre l'autre deux bouteilles de vieux rhum, qui par hasard se trouvaient dans mes poches, et nous parvîmes à inspirer à la tigresse l'effroi qu'elle avait longtemps su nous inspirer. Nos cris redoublèrent en raison de la vitesse de sa fuite, et bientôt elle se jeta dans un épais fourré, et nous la perdîmes de vue.

Ce coup hardi fut sans contredit le plus beau fait de la vie de mon ami le capitaine; et, malgré sa modestie, il ne put quelquefois se défendre de rappeler cet épisode de ses voyages.

Le nœud coulant est un trait d'une audace et d'une intelligence bien peu commune. « Il y eut un moment terrible à passer, m'a dit depuis mon ami; c'est celui où nous lâchâmes la queue. Qui pouvait nous dire que le nœud ne filerait pas? C'était là tout le problème de notre existence. » Et il ajoutait : « Tirer les poils de la queue des éléphants, prendre des crocodiles à la main, compter les hippopotames, tout cela n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison de notre nœud de tigre. »

Avec quelle joie, continua le narrateur, nous retrouvâmes sur le rivage nos hommes d'équipage. Les canoës étaient sur le point de pousser au large; il faisait presque nuit, et toutes les recherches pour nous retrouver avaient été vaines. En voyant sur le sable les traces du passage d'un tigre et les débris de notre repas dispersés, on conclut que nous avions été la proie de la bête féroce.

Arrivés à bord, nous racontâmes nos aventures au capitaine et aux gens d'équipage; les poils de la tigresse, dont nos mains étaient encore couvertes, donnèrent un cachet d'authenticité à notre récit.

Le capitaine Mac-Clenchem fut l'objet des compliments de tous les passagers.

Quant à moi, je ne tarlai pas à tomber dangereusement malade. Le délire me prit; on ne parvint à me calmer qu'en attachant le bout d'une grosse corde au pied de mon lit, et en me donnant à la main l'autre extrémité, que je tirai des heures entières, comme s'il se

fût agi de continuer encore l'expérience du capitaine Mac-Clenchem.

Quand je fus plus avancé dans la guérison, le docteur ordonna qu'on me mit encore entre les doigts des petites ficelles, à l'extrémité desquelles je me plaisais toujours à faire des nœuds marins.

Je me rétablis enfin, mais lentement; et depuis lors j'ai pris ce type d'insouciance que vous me reprochez quelquefois, et qui me permet de prêter à peine l'oreille aux récits habituels des chasseurs. J'avouerai que ce qui a rapport à la vie plus ou moins incitée du lapin et du lièvre me trouve peu sensible.

Cependant, continua M. Robert, pour donner conclusion complète à mon récit, je dois vous dire que la curiosité poussa le capitaine Mac-Clenchem à prendre plus tard des informations sur la tigresse et le tonneau; mais tout ce qu'il put connaître, par les naturels du pays, c'est que deux ou trois années après le passage du bâtiment qui nous portait, deux jeunes tigres furent tués dans le voisinage. Tous deux avaient une forte excroissance à la racine de la queue, a peu près de la grosseur et de la forme d'un petit baril d'huile; et quoiqu'on n'ait jamais pu se procurer, en dépit des recherches, qu'une peau de tigresse manquant de la partie la plus essentielle comme ornement, le capitaine crut pouvoir affirmer que ces jeunes tigres étaient la progéniture de la tigresse en question. Il est d'autant plus à regretter que ces petits tigres n'aient pas été pris vivants, qu'indépendamment de l'attrait qu'ils auraient ajouté à une collection zoologique, ils auraient jeté une grande lumière sur une question encore obscure malgré toutes les discussions, celle de savoir jusqu'à quel point les sensations produites sur une mère par les objets extérieurs peuvent influer sur la conformation physique du germe qu'elle féconde dans son sein.

Le récit de M. Robert mit fin aux anecdotes de vénerie qu'on débitait à la taverne d'Arrowsmith.

Depuis ce jour, quand un chasseur prélude au récit de ses expéditions, on a inventé, pour le rappeler au silence, une formule qui est devenue proverbiale : « Parlez-lui du tonneau du capitaine Mac-Clenchem, » dit-on. Et l'assemblée de rite et d'étouffer par des hurras la voix du conteur.

BIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE.

LINNÉ ET BUFFON.

Mes enfants, ne fût-ce que pour échapper à l'ingratitude, consacrons un souvenir à ces hommes de génie qui, portant devant nous la lumière, nous ont révélé la nature et nous ont presque mis dans la confiance des secrets sublimes de la création.

L'année 1707 vit naître deux naturalistes éminents, l'un en Suède, l'autre en France : Linné et Buffon.

Comme tant d'autres grands hommes, Linné reçut d'abord les dures leçons de l'adversité. Sa vie nous offre même un exemple mémorable de ce que peuvent réunir le courage et la volonté. A peine âgé de dix ans, il était déjà tellement entraîné par la passion des plantes qu'il

négligeait ses études latines pour courir dans les champs; et son père, pasteur austère d'un simple village, prit une idée si fautive de ses dispositions naturelles qu'il le mit en apprentissage chez un cordonnier. Heureusement pour Linné, heureusement pour la science, le mérite du jeune botaniste fut compris ou deviné. Linné put revenir aux études de son choix, et l'université d'Upsal le compta bientôt parmi ses élèves. Toutefois, il dut y vivre encore quelque temps entouré de privations, s'il est vrai qu'il ait été réduit à raccommoder pour son usage les vieilles chaussures délaissées par ses camarades. Cinq ans après, on lui confia la direction du jardin botanique, et puis la société royale des sciences d'Upsal le chargea d'aller en Laponie pour recueillir et pour décrire les plantes de

cette singulière contrée. A son retour de ce pénible voyage, il voulut donner des leçons publiques; mais la jalousie inquiète d'un professeur lui suscita des tracasseries qui le décidèrent à se retirer à Fahlun, célèbre surtout par ses mines de cuivre. Il chercha, par quelque pratique de la médecine et par des leçons de minéralogie, à subsister chétivement dans cette ville, et peut-être ne serait-il pas sorti de cette position critique et obscure, si une jeune personne, qui présentait mieux que lui tout

ce qu'il pouvait être, n'eût exigé, pour devenir son épouse, qu'il consacraît encore à l'étude trois années. Linné passa tout ce temps en Hollande chez un riche propriétaire, nommé George Clifford, qui lui-même était passionné pour l'histoire naturelle et qui possédait un jardin, un cabinet et une bibliothèque magnifiques. Cet excellent homme l'accueillit avec d'autant plus de cordialité que Linné lui avait été présenté par l'illustre médecin Boerhaave. Vous devez comprendre, mes enfans,



combien fut grande la satisfaction de Linné, qui jouissait ainsi avec calme et abondance de tout ce qui pouvait étendre ses connaissances et mettre à l'aise le développement de ses idées. Aussi n'a-t-il manqué jamais l'occasion de proclamer bien haut sa reconnaissance, et l'on peut dire qu'il a véritablement immortalisé son bienfaiteur par les ouvrages qu'il a publiés chez lui. C'est encore chez Clifford que Linné donna de l'ensemble à ses vues et en fit les premières applications générales. Déjà l'histoire naturelle avait été traitée sans doute dans des ouvrages nombreux et savants; mais ce n'étaient guère que des œuvres éparses, incomplètes ou confuses. On n'avait point distingué nettement les espèces, on n'avait même pas essayé d'en faire le catalogue complet; les descriptions n'en étaient point rédigées sur un plan uniforme, ni exprimées en termes d'une signification précise; les méthodes suivies pour les distribuer avec ordre n'étaient pas rigoureuses; enfin les noms assignés aux espèces variaient presque au gré de chaque auteur, et l'on était souvent réduit à se servir de phrases descriptives qu'aucune mémoire ne pouvait retenir. Linné fut frappé de tous ces inconvénients qui retardaient les progrès de la science et jugea qu'il était nécessaire d'y porter bien vite un remède. C'est alors qu'il établit cette admirable classifica-

tion qui lui a mérité dans la zoologie, mieux peut-être qu'en botanique, le titre de législateur. Sa nomenclature est commode, en effet; son langage technique est remarquable de précision et d'énergie; des idées pittoresques étincellent partout sous sa plume, qui se crée souvent des mots merveilleusement expressifs. Parfois cependant son style, trop chargé d'allusions et de métaphores, devient obscur en voulant être trop concis; enfin ses grandes divisions surtout ont été si heureusement calculées que la plupart demeurent dans la science comme un témoignage éclatant de sa perspicacité. Mais il eut dans Buffon un rival doué de trop riches facultés, dont les ouvrages étaient trop étendus et trop parfaits, pour que les siens ne tombassent pas d'abord au second rang. Toutefois le mérite prodigieux de ses travaux zoologiques s'est fait jour peu à peu; et quelque brillante qu'ait été la destinée du naturaliste français, nous devons dire, pour être juste, que Linné désormais est en zoologie le prince de tous les naturalistes. La gloire non plus ne lui manqua pas de son vivant. Toutes les académies de l'Europe s'honorèrent de l'avoir pour associé, les rois eux-mêmes lui donèrent des marques insignes de considération; il fut anobli par son souverain et décoré de l'ordre de l'Étoile polaire. Mais l'illustre Cuvier, à qui nous devons

tous ces détails biographiques, fait remarquer avec amertume que les lettres de noblesse ne lui furent pas accordées pour avoir en quelque sorte fondé la botanique, mais pour avoir découvert un moyen de faire grossir les perles que produisent certaines moules de Suède. Quoi qu'il en soit, Linné fut demandé par le roi d'Espagne et par le roi d'Angleterre; Louis XV ne dédaignait pas de lui envoyer des graines recueillies de sa royale main; mais dans la simplicité de sa vie, Linné devait être peu accessible aux honneurs du monde; sa chaire de botanique dans l'université d'Upsal suffisait à son bien-être et à son ambition; et, quoiqu'il aimât à être loué, quelque plante singulière ou quelque animal étrange pouvait seul lui faire éprouver de vraies jouissances. Vivant avec ses élèves, qu'il considérait comme ses enfants, prompt à s'émouvoir comme à s'apaiser, il ne fut guère troublé par les attaques de ses antagonistes qui le traitèrent souvent avec rigueur; et bien qu'il en ait eu de fort célèbres, parmi lesquels nous avons la douleur de trouver Buffon lui-même, il ne prit jamais la peine de leur répondre, suivant ainsi le conseil que, bien jeune encore, il avait reçu du sage Boërhaave. Seulement, profitant de l'homonymie que présentent en latin les mots *Buffon* et *crapaud* (*Bufo*), il se vengea de son puissant rival en lui dédiant, sous le nom de *Bufo*, une plante infime sous laquelle s'abrite le crapaud. Au contraire, la plus étroite amitié l'unifiait toujours à notre célèbre Bernard de Jussieu, qui fut cependant son heureux émule en botanique. Une anecdote curieuse raconte ainsi leur première entrevue. Mal

accueilli en Angleterre malgré le patronage puissant de Boërhaave et celui de sa propre renommée, Linné vint à Paris sans recommandations. Bientôt il arrive, encore ignoré, dans une de ces herborisations où Jussieu recueillait les plantes des champs et les désignait à ses élèves. Ceux-ci, qui souvent essayaient de mettre à l'épreuve son admirable sagacité en mutilant les plantes ou bien en les défigurant par l'addition de parties prises à d'autres genres, lui en présentent une composée de pièces rapportées. Le savant et modeste professeur hésitait à prononcer, lorsqu'un inconnu proclame et prouve la fraude maligne des élèves. *Linné seul ou moi pouvions la découvrir*, s'écrie naïvement Jussieu. En effet, c'était Linné. Jussieu l'embrasse avec transport, et le souvenir de leur vive affection se trouve consacré dans la science par la dédicace de tout un genre de plantes, qui porte le nom du botaniste français.

Du reste, Linné avait le caractère facile et bienveillant, ses mœurs étaient vertueuses et sa vie retirée. Fort attaché aux principes religieux qu'il tenait de son père, il ne parlait de la Divinité qu'avec respect, et saisissait avec un plaisir marqué les occasions nombreuses que lui offrait l'histoire naturelle de faire connaître toute la sagesse du Créateur. Ses dépouilles mortelles furent recueillies dans la cathédrale d'Upsal, et Gustave III composa lui-même son oraison funèbre.

La Providence, qui se cache souvent dans ce que nous appelons le hasard, enchaîna d'une manière imprévue le jeune Buffon à l'étude de l'histoire naturelle. Fils d'un



conseiller au parlement de Bourgogne, il n'était encore animé que d'un désir vague d'instruction et de renommée, lorsque sa nomination à la place d'intendant du Jardin-des-Plantes, vint donner une direction fixe à ses idées et lui ouvrir la carrière où il s'est immortalisé. Jusqu'à lui,

l'histoire de la nature n'avait été écrite avec étendue que par des compilateurs sans talent, les autres ouvrages généraux n'offraient que de sèches nomenclatures, Linné n'avait pas encore produit son œuvre et semblait ne s'occuper plus spécialement que de botanique, il existait des

observations excellentes et variées, mais isolées ou bien restreintes à des objets particuliers. Buffon, alors hostile à toute espèce de classification, résolut cependant de faire de toutes ces connaissances acquises un vaste et magnifique ensemble. N'ayant ni la patience ni les organes physiques convenables pour observer au microscope et pour décrire les détails, il confia complètement à l'habile Daubenton, alors son ami, le rôle modeste et accessoire de descripteur des formes extérieures et de l'anatomie. Il se réserva tous les morceaux d'éclat, toutes les théories générales, et surtout il voulut être le peintre des mœurs des animaux. Mais il n'a traité véritablement que de l'histoire des mammifères, car celle des oiseaux est due en grande partie à son collaborateur Guineau de Montbeillard. Il n'y a qu'une opinion sur Buffon considéré comme écrivain, car personne peut-être ne l'a égalé pour l'élevation du point de vue, pour la marche forte et savante des idées, pour la pompe et pour la majesté des images, pour la noble gravité des expressions, pour la délicate harmonie des périodes. On lui reproche parfois un certain défaut de flexibilité, et cependant il a souvent réussi à rendre les plus petits détails avec une grâce enchanteresse. Les réflexions morales par lesquelles il cherche à varier la monotonie d'un sujet quelquefois aride montrent presque partout l'exquise sensibilité de son âme. Enfin, ses tableaux de grandes scènes de la nature sont d'une vérité parfaite et empreints chacun d'un caractère propre et ineffaçable; aussi la réputation de son livre fut-elle prompte et universelle. Les hommes éminents de tous les pays rendirent à l'auteur des hommages unanimes. Linné seul, peut-être, fit exception. Mais les allusions amères du naturaliste suédois étaient encore pour le naturaliste français un nouvel hommage et le seul qu'il pût attendre d'un rival trop épris lui-même de la louange pour consentir à la partager. D'ailleurs, vous le savez, cette inimité fut réciproque, circonstance bien déplorable assurément; car la science, qui eût tant profité du concours précieux de ces deux hommes de génie, se trouve au contraire obstruée d'une foule de mots superflus introduits à l'envi par les illustres chefs de deux écoles ennemies. Pour être vrai, nous devons dire que Linné l'emporte comme classificateur et Buffon comme écrivain, que l'un a fondé la science et que l'autre l'a popularisée; qu'ils sont enfin le complément indispensable l'un de l'autre : Linné s'étant surtout distingué par la méthode et par les détails, et Buffon par les grandes vues d'ensemble et par le coloris. Mais pour être juste aussi, nous devons ajouter que Buffon, avec cette noblesse d'âme qui ne craint pas d'avouer une longue erreur, s'était rallié, dans les dernières années de sa vie, à la nécessité d'une classification;

et nous devons bien regretter qu'il ne s'en soit pas sérieusement occupé lui-même, car celle qu'il a donnée pour la nombreuse famille des singes est un véritable chef-d'œuvre. Enfin ses idées quant à l'influence qu'exercent la délicatesse et le développement relatif de chaque organe sur la nature des diverses espèces resteront comme point fondamental de toute histoire naturelle, de même que ses idées sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, sont de véritables découvertes qui se confirment chaque jour et qui ont donné aux recherches des voyageurs une base fixe, dont elles manquaient auparavant. Comme Linné, Buffon savoura longtemps la gloire qui lui était peut-être plus nécessaire, car il vivait dans tout le faste d'un grand seigneur. On dit même que, pour écrire ses ouvrages, il avait soin de revêtir d'abord ses habits les plus somptueux, comme si la solennité de son costume devait communiquer à son style plus de splendeur. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sa conversation était presque vulgaire et négligée. Quoi qu'il en soit, Buffon reçut de plusieurs souverains étrangers et notamment de Frédéric le Grand, roi de Prusse, et de Catherine II, impératrice de Russie, les témoignages de la considération la plus élevée; il vit, sous Louis XV, sa terre patrimoniale érigée en comté, et, sous Louis XVI, sa statue de marbre placée à l'entrée du cabinet du roi. Étranger aux cabales qui, au-dessous de lui, agitèrent la littérature et l'État, il ne répondit jamais aux critiques obscurs qui essayèrent vainement de gâter sa vie tranquille et douce. Et il en devait être ainsi; car, comme naturaliste même, Buffon sera toujours une de nos plus hautes sommités scientifiques; et comme écrivain, s'il n'a tracé qu'une des grandes pages de l'histoire naturelle, cette page du moins, qui resplendit d'un style magique et pur, sera toujours un des plus beaux monuments de la langue française.

Pour nous, mes enfants, ce qui dans Buffon nous étonne et nous afflige, c'est qu'à cette âme d'élite ait manqué peut-être la chaleur si suave du sentiment religieux; c'est qu'au milieu des merveilles de cette création qu'il analyse et qu'il sent, au milieu des dons et des bienfaits du Créateur, dont il tenait lui-même une si belle part, sa reconnaissance ait pu rester muette et que son admiration même soit toujours froide, métrique et sans élan. Peut-être aussi ce silence étrange peut-il s'expliquer par une faiblesse? Buffon aimait à l'excès sa renommée, il craignit de la compromettre auprès des *esprits forts* de son temps qui, voyant Dieu dignement honoré dans ses œuvres, eussent aiguisé leur critique contre l'apologiste et changé leurs éloges en dédains. TEULIÈRES.

CAUSLRIES DU PÈRE DE FAMILLE.

PETITES SOIRÉES ASTRONOMIQUES.

Mes enfants, l'astronomie a pour domaine la plus magnifique part de la création, le firmament. Sérieuse et solennelle, cette noble science n'a pas besoin d'ornemens étrangers, car elle a pour elle et la sûreté de ses méthodes et la splendeur de ses résultats. Mais par son élé-

vation même et par les connaissances premières qu'elle exige, l'astronomie ne se trouve-t-elle pas réellement trop au-dessus de votre jeune intelligence? Non, mes enfants. D'abord les notions surlissantes de géométrie, d'optique et de mécanique viendront se mettre aisément à votre disposition; et puis, quant à la science elle-même, elle se fera pour vous élémentaire, mais élémentaire seulement,

par la forme, par le choix, par la méthode, car au fond toutes les questions importantes seront posées par nous et résolues. Voyez en effet notre programme. Nous commencerons par un mot sur la lunette, puisque c'est à ce merveilleux instrument que l'astronomie doit surtout ses progrès. La lunette fut découverte par hasard. Des enfants pour s'amuser alignaient des verres, et, leur curiosité regardant au travers, ils furent bruyamment émerveillés d'apercevoir tout près d'eux le clocher du village, qui était cependant très-éloigné. Un lunetier intelligent sut profiter de ce fait; mais il eut le malheur de soumettre son œuvre aux échevins de la ville, qui critiquèrent l'instrument comme fort incommode parce qu'il n'admettait, disaient-ils, qu'un œil seulement, et l'artiste perdit le temps à lutter contre l'insoluble problème d'une lunette qui pût admettre simultanément les deux yeux. Heureusement Galilée s'empara de l'invention pour l'améliorer, et déjà, quoique aidé d'un simple grossissement de trente fois au plus, ce célèbre astronome italien acquit à la science des faits qui rendent à jamais sa mémoire illustre. Mais toute la puissance de la lunette ne fut véritablement reconnue que par Képler, une des gloires scientifiques de l'Allemagne. Képler établit en effet que l'éclat de l'image dépend du diamètre de l'un des verres appelé objectif, et que l'amplification de l'image dépend de la longueur de la lunette. Au-zou, astronome français, presque éclipsé parmi ces hommes de génie, construisit une lunette qui avait cent mètres de longueur, c'est-à-dire la hauteur du dôme des Invalides; il obtenait ainsi un grossissement de six cents fois; mais cet instrument était très-difficile à manier. Newton, l'homme le plus éminent que l'Angleterre ait donné à la science, Newton, à qui nous devons tant de faits et tant de lois, Newton, sans le vouloir, retarda le perfectionnement de la lunette en déclarant qu'il était impossible qu'une lunette à grand pouvoir amplificateur fût contenue dans des dimensions maniables; erreur déplorable, car quand un homme de génie se trompe, il arrête son siècle pour longtemps. Et pourtant Tolon, réfugié français en Angleterre, combattit victorieusement l'erreur de Newton. En réalité, le grand obstacle au pouvoir amplificateur de la lunette, c'est de fabriquer du verre sans huile, sans strie, surtout dans de grandes dimensions. Or, le moindre défaut dans la lentille rend l'image défectueuse. Un simple ouvrier vient de doter la France de ce prodige de l'art, et la France aujourd'hui fait seule des verres purs avec des dimensions inespérées, et ces verres ne produisent pas de couleurs. Près de Paris, on coule maintenant des lentilles ou objectifs d'un mètre d'ouverture, et tandis qu'hier encore nous n'avions au plus qu'un grossissement de onze cents fois, aujourd'hui le grossissement sera de six mille fois. On transportera donc ainsi la lune, par exemple, si près de la terre, que l'observateur pourra mieux examiner ce satellite, qu'il ne peut voir de Genève le mont Blanc. Or, cette cime de nos Alpes est facilement étudiée de l'observatoire de Genève. Nous pourrions donc connaître enfin la constitution physique de la lune. Je ne manquerai pas de vous donner quelques détails sur l'humble inventeur de la nouvelle lunette, car si nous devons citer avec reconnaissance les savants qui mènent la science, quoique la renommée protège leur souvenir, nous devons surtout sauver de l'oubli les artistes modestes dont les contemporains eux-mêmes ignorent le nom. En effet, l'habile opticien qui par des instruments

déliés seconde si bien les investigations de l'astronome doit partager avec lui nos hommages, puisque le génie de l'art devient ici l'auxiliaire et le complément du génie de la science. Quoi qu'il en soit, ce perfectionnement des lunettes sert admirablement au perfectionnement même de la science; mais il ajoute de nouvelles difficultés pour l'astronomie, de nouvelles fatigues, de nouveaux devoirs. L'astronomie contemplative des Chaldéens était commode, simple, facile; mais l'astronomie actuelle est soumise à une foule de détails qui épaisent sa patience et compromettent sa vue. Or, c'est par les détails qu'une théorie scientifique s'élève ou s'écroule. Des qu'un détail, quelque petit qu'il paraisse, heurte une théorie, elle doit tomber, car elle n'est pas dans le vrai. Vous comprendrez mieux, mes enfants, dans une de nos prochaines soirées, les difficultés de détail qui pèsent désormais sur l'astronomie; mais il est important que déjà vous soyez avertis sur ce point comme aussi sur une autre erreur assez ordinaire. Vous entendez dire souvent qu'on est heureux d'être astronome, parce qu'on a le privilège d'assister à l'imposante scène que présentent les profondeurs de l'espace. Assurément le monde stellaire est dans la création matérielle l'objet le plus élevé sur lequel puisse s'exercer et se complaire la pensée humaine, et l'astronomie y trouve, en effet, les plus dignes jouissances; mais personne ne songe aux mille peines qu'elles lui coûtent. Notre climat est brumeux, il faut s'exposer, immobile, à tous les caprices de l'air; le ciel est ordinairement couvert, il faut attendre avec anxiété qu'un éclairci se forme. Le fil d'araignée qui sert de point de mire est d'une extrême ténuité, et une partie de son épaisseur, si elle était négligée, entraînerait une erreur capitale. Il faut donc éclairer artificiellement l'appareil. Mais les mouvements oscillatoires de la flamme déplacent sans cesse le point de mire; puis, tandis que l'astronome se tient haletant d'attention et le regard tendu vers l'étoile, la vapeur même de son haleine se dépose sur le verre et l'obscurcit, et le voilà dans l'alternative ou de perdre, pour essayer la lentille, l'instant favorable à l'observation, ou bien de ne la faire qu'à travers un nuage. Enfin, tandis que la vision dolente amène l'œil et le repose, la vision tendue le fatigue et le perd. Si donc, mes enfants, les avantages réservés à l'astronomie sont immenses, n'oublions pas toutefois qu'il n'est pas de science où le travail soit plus laborieux et l'abnégation plus complète; car voyez comme l'astronome doit partager sa vie: il faut que la nuit il observe et que le jour il médite. Quoi qu'il en soit, nous verrons que la lunette ne se compose véritablement que de deux verres. Le plus grand est appelé *objectif* parce qu'il est tourné vers l'objet; le plus petit est appelé *oculaire* parce qu'il est placé près de l'œil. Nous verrons comment l'objectif produit l'image aérienne de l'étoile et comment l'oculaire ou loupe amplifie cette image. Quant au tube de la lunette, il ne remplit aucun rôle essentiel. Sa fonction principale ne consiste qu'à maintenir les deux verres dans une relation convenable. On pourrait donc à la rigueur se passer de ce tube qui frappe le plus les regards du vulgaire; mais l'objectif et l'oculaire sont indispensables. Peut-être cependant vous entendrez citer la lunette de Franklin comme n'ayant été formée que d'un seul verre. Le fait est vrai; mais pour ne pas laisser à votre surprise le temps de s'égarer, je dois vous dire bien vite et tout simplement que l'œil de

ce savant Américain, se trouvant confirmé en lui, ne rendait effectivement nécessaire que l'objectif. Mais avec cette lunette exceptionnelle, le grossissement ne pouvait être considérable, car comme le pouvoir amplificatif dépend de l'exigüité même de l'oculaire, vous comprenez que l'œil de Franklin ne pouvait rivaliser, sous ce rapport, avec nos loupes qui n'ont que le volume d'une tête d'épingle.

Mais continuons notre petit programme. Après avoir bien compris quel auxiliaire puissant nous trouvons dans la lunette pour explorer au loin le firmament, nous étudierons les belles lois de Képler, ces lois qui le ravinent tellement lui-même qu'il s'écria : « Je vais écrire mon livre, je ne sais ce qu'en fera la postérité; mais que m'importe ! Dieu n'a-t-il pas attendu six mille ans un contemplateur de ses œuvres ! » Parole vaniteuse, sans doute, mais que nous n'avons pas le courage de reprocher à Képler, car les éblouissements de l'amour-propre se comprennent, mes enfants, quand on est choisi de Dieu pour dévoiler au monde de si grandes vérités.

C'est sur la terre ensuite que se recueillera notre étude, d'abord parce que la terre est la demeure de l'homme, et puis parce que c'est l'astre qui nous sert d'observatoire, l'astre qui nous fournit nos points de repère comme notre point d'appui. Nous verrons alors que si le mouvement sidéral semble très-complicqué et presque irrégulier, cette confusion apparente devient une régularité parfaite si l'on tient compte du déplacement de la terre, c'est-à-dire du point même d'où se fait l'observation. La terre est isolée. Les anciens la plaçaient sur un éléphant, sur une tortue, ou bien ils la fermaient dans une sphère de cristal. Nous verrons qu'elle tourne sur elle-même et qu'elle circule autour du soleil, ce qui détermine l'alternance des jours et des nuits et la succession harmonieuse des saisons. La surface de la terre présente des aspérités qui nous paraissent prodigieuses et que nous appelons chaînes de montagnes; mais à grande distance ces inégalités s'effacent, et vue du soleil ou même de la lune seulement, la terre paraît sphérique comme les autres planètes. Bien plus, la surface de la terre est brillante comme le disque de la lune; elle doit même jeter plus d'éclat, car elle a plus de volume. Nous déterminerons la densité moyenne de la terre tout aussi bien que s'il nous était donné de pouvoir évaluer la densité spécifique des différentes substances dont notre globe se compose pour en conclure la densité moyenne de l'ensemble. Or, quoique nous n'ayons encore qu'égratigné, pour ainsi dire, la pellicule du globe, déjà nous connaissons des substances de densités bien différentes. Mais ce n'est point par la balance que, comme les physiiciens, nous apprécierons la densité moyenne de la terre; nous la déterminerons d'une manière préemptoire par des mesures de mouvement. C'est encore par des mesures de mouvement que nous résoudreons nettement la question capitale de la température terrestre; et remarquez bien, mes enfants, que les preuves vont nous venir d'où nous semblions peut-être les attendre le moins. Ainsi, c'est la lune qui nous fournira le moyen de renverser ici le système de Buffon. Ce prince des naturalistes français, qui n'eût jamais de rival pour le charme des détails et pour la magnificence du style, régnait en souverain dans le monde savant lorsqu'il annonça que nous marchions à la plus effroyable congélation. Or, la vitesse de la lune est liée à

la température de la terre, et comme cette vitesse n'a pas varié depuis deux mille ans, c'est à-dire depuis les premières observations astronomiques, il est évident que depuis vingt siècles la température de la terre n'a pas elle-même varié d'un centième de degré, car ce léger changement eût suffi pour altérer le mouvement de la lune. Si donc la terre marche vers la congélation, c'est du moins avec une bien consolante lenteur. La vitesse de la lune me rappelle une preuve remarquable de sagacité que donna l'astronome Gassendi, qui n'était alors âgé que de huit ans. Des nuages flottants s'interposaient entre la lune et l'horizon; ses camarades disaient que c'était évidemment la lune qui courait et les nuages qui étaient stationnaires. Gassendi, pour prouver que la lune ne se déplaçait pas ainsi, mais que c'étaient bien les nuages qui fuyaient, se mit sous un arbre et plaça la lune entre deux feuilles; or, la lune ne quitta pas cette position; elle était donc immobile, et le déplacement rapide était celui des nuages. La ligne visuelle ou point de mire donna raison au jeune Gassendi. Se procurer une ligne visuelle bien nette dans l'espace, c'est donc se sauver de beaucoup d'illusions, et cette ligne visuelle nous fera facilement reconnaître que si le déplacement de la lune est insensible pour un moment donné, cependant il se manifeste et se mesure dès qu'on met, par exemple, une heure d'intervalle entre les deux observations faites sur cet astre avec le point de mire.

A l'étude de la terre succédera celle du soleil. Sa distance à une base mesurable sur la terre même. Nous déterminerons que cette distance moyenne est de trente-huit millions de lieues; et, pour vous faire une idée de cette distance, donnez-vous pour mesure une vitesse qui soit familière, celle d'un boulet de canon, vitesse de projection la plus rapide que nous puissions produire. La vitesse initiale du boulet, c'est-à-dire à sa sortie même de la pièce, étant de deux cents mètres par seconde, ce boulet mettrait quarante ans pour nous arriver du soleil! Mais comme cette vitesse du boulet est un peu vague peut-être, car elle n'est pas uniforme et dépend de la qualité et de la quantité de la poudre employée, il est mieux de choisir une de ces mesures que nous voyons dans les habitudes de la vie. Nous allons donc prendre pour mesure la locomotive de nos chemins de fer, qui, du reste, est elle-même comme une sorte de projectile. Eh bien, une locomotive animée de nos plus grandes vitesses et parcourant vingt-huit lieues à l'heure emploierait cent cinquante ans pour nous arriver du soleil!!! Nous parlons de la distance moyenne de cet astre, car sa distance n'est pas toujours la même; il y a donc une saison où elle est plus grande et une saison où elle est plus petite. Or, contrairement à une hypothèse fort naturelle, le soleil est l'hiver plus près de nous et l'été, plus loin. Le volume du soleil étant 1,400,000 fois celui de la terre, vous verrez que notre planète, sur laquelle s'agitent tant d'ambitions, n'est qu'un atome par rapport au soleil, qui lui-même cependant n'est pas la plus volumineuse des étoiles. Toutefois ces dimensions du soleil sont prodigieuses, car si l'on faisait coïncider le centre du soleil et le centre de la terre en superposant les deux astres, la surface du soleil dépasserait celle de la terre non-seulement jusqu'à la distance de la lune, qui est à quatre-vingt-quinze mille lieues, mais encore une fois au delà. Les taches que présente le disque du soleil nous permet-

tent de reconnaître qu'il tourne sur lui-même; quant à l'habitabilité de cet astre, nous développerons cette question que la philosophie se posa dès la plus haute antiquité. Pythagore croyait que tous les astres étaient habités; Orphée disait que le lion de Némée était tombé de la lune; Fontenelle, dans sa *Pluralité des Mondes*, refusait des habitants au soleil. Nous ferons comme Fontenelle, mais par une autre raison. Le spirituel philosophe pensait que la chaleur excessive du soleil devait rendre cet astre inhabitable; mais la constitution physique du soleil nous est connue. Nous verrons que, dans sa partie principale, le soleil est très-probablement un corps obscur entouré d'abord d'une atmosphère nuageuse, et puis, à la surface, d'une autre atmosphère incandescente. Par conséquent, la chaleur affaiblie par l'atmosphère nuageuse interposée, ne serait pas trop intense sur le corps même du soleil. La variation qu'éprouve le poids d'un corps transporté dans les différents astres appuiera mieux notre opinion négative. Que pèserait un homme transporté dans le soleil? le poids moyen d'un homme à la surface de la terre est de 50 kilogrammes, à la surface du soleil ce poids serait vingt-huit fois plus considérable, c'est-à-dire un homme pèserait 1,400 kilogrammes. Certes, notre force musculaire, suffisante pour porter notre corps sur la terre, ne pourrait, à la surface du soleil, le soutenir, et le corps s'écraserait sur lui-même comme si 28 quintaux nous étaient en ce moment ajoutés sur les épaules. Ainsi l'homme ne pourrait habiter le soleil.

Remarquez ici, mes enfants, que l'expression *tomber* changerait singulièrement de valeur si nous passions successivement dans les différents astres. Tomber sur le soleil ou bien sur la terre, ou bien sur une petite planète comme Cérès, nous présenterait des résultats très-divers. En supposant que notre corps pût se tenir debout sur le soleil, il y serait aplati par le moindre faux pas; en tombant d'un premier étage à la surface de la terre, notre corps pourrait être blessé, mais à la surface de Cérès cette chute serait pour lui sans danger.

Je vais vous étonner peut-être, mes enfants, en vous disant que la densité du soleil est quatre fois moindre que celle de la terre. Le soleil n'a guère, en effet, que la densité des eaux du lac Asphaltite (mer Morte). Il est donc léger, mais il est considérable, et son volume énorme lui donne une telle masse, que si le soleil étant placé dans l'un des bassins de la balance, il faudrait pour lui faire équilibre mettre dans l'autre bassin trois cent cinquante-cinq mille globes comme la terre. C'est par cette masse qu'il enchaîne et maîtrise toutes les planètes. La température du soleil est-elle constante? la lumière et la chaleur qu'il rayonne vers la terre et vers l'espace ont-elles varié d'intensité? Ce sont des questions que nous devons résoudre nettement. Je ne fais aujourd'hui que les annoncer.

En quittant le soleil, notre attention se portera sur *Mercury*, planète la plus voisine de cet astre et dont l'année ne dure même pas trois mois; elle reçoit une lumière et une chaleur sept fois plus intense que celles qui nous arrivent sur la terre; *Vénus*, planète presque aussi volumineuse et presque aussi dense que la terre, reçoit encore, par sa proximité du soleil, deux fois plus de lumière et de chaleur que notre globe. Nous parlerons de ses phases faciles à observer et de ses montagnes qui sont très-élevées. *Mars* nous intéressera surtout par sa forme, par sa couleur, par une périodicité de saisons analogue à

celle de la terre. Je n'ai pas besoin de vous dire que notre étude s'arrêtera surtout sur la lune, notre satellite, dont nous sépare une distance moyenne de 95,000 lieues; nous verrons pourquoi la lune nous présente toujours la même face; nous prouverons, quant à sa constitution physique, que la lune n'a pas de mer, qu'elle n'a pas de glace, qu'elle n'a pas d'atmosphère; nous parlerons de ses prodigieuses montagnes, de ses immenses cratères; nous parlerons de son action dominatrice sur la partie liquide de notre globe, et de la nous tirerons la mesure de sa masse; mais nous verrons que la lune n'exerce pas d'influence sur l'atmosphère, et que, par conséquent, elle n'est pour rien dans les phénomènes de la pluie ou du beau temps.

Nous portant ensuite sur le disque énorme de *Jupiter*, nous y trouverons encore la confirmation de ce fait astronomique: c'est que les grands corps ont peu de densité. Celle de Jupiter est à peu près la densité même du soleil; cet astre est quatorze cents fois plus volumineux que la terre, mais il faudrait mille cinquante-cinq globes comme lui pour faire équilibre au soleil. Deux de ses quatre satellites sont plus grands que notre lune. C'est là que nous trouverons le moyen d'apprécier la vitesse de la lumière qui, parcourant 77,000 lieues par seconde, ne pouvait trouver sa mesure sur la terre, puisque, pour faire le tour de notre globe, elle n'emploierait guère plus d'un dixième de seconde.

Nous étudierons *Saturne* et son anneau, nous étudierons *Uranus*, cette planète placée sur la limite de notre système solaire; et puis, avant de passer au monde merveilleux des étoiles, nous dirons un mot des planètes télescopiques, c'est-à-dire des planètes qu'on ne peut apercevoir à l'œil nu. Hier encore elles n'étaient qu'un nombre de quatre, *Vesta*, *Juno*, *Cérès* et *Pallas*, une cinquième est venue s'ajouter aujourd'hui et former ainsi la douzième planète de notre système solaire. *Astrée* n'est certes que fort petite, mais elle nous intéressera, mes enfants, parce qu'elle vient entrelacer son orbite à celle des quatre planètes télescopiques déjà connues; et nous nous demanderons si toutes cinq ne seraient pas les fragments d'une planète primitive mise en éclats. Mais le soleil tient encore sous sa dépendance un grand nombre d'astres singuliers que nous devons étudier sous le nom de *comètes*. Enfin notre pensée, s'élevant dans les plus lointaines parties du firmament, s'arrêtera sur ces innombrables soleils que nous appelons les *étoiles*. Il en est qui se forment, il en est qui s'éteignent; il en est dont la couleur change, dont l'éclat se modifie. Tous ces faits méritent assurément d'être connus, d'être étudiés; des considérations élevées s'en déduiront naturellement.

Je ne terminerai point notre petit programme sans vous dire que nous aurons à mesurer des objets *inaccessibles*, et pourtant j'espère que nous y parviendrons. Enfin, mes enfants, nous rencontrerons parfois des questions fort délicates, nous les aborderons sans timidité, mais avec franchise, car, voyez, il n'en pourra résulter pour nous qu'un avantage; si la science nous révèle la solution désirée, nous profiterons avec bonheur de cette nouvelle perspective ouverte à notre admiration; si la science, au contraire, reste indécise ou muette, notre âme s'inclinera devant Dieu pour reconnaître que l'intelligence de l'homme est limitée, tandis que la puissance du Créateur est infinie.

ESQUISSES DE LA VIE FLAMANDE.

CHAPITRE PREMIER.

SISKA VAN-ROOSMAEL.

Les bons bourgeois de l'ancienne École. — Les chevaliers d'industrie de la nouvelle.



On voyait, il y a quelques années, dans une des rues qui bordent le cimetière d'Anvers, une ancienne et fameuse boutique d'épicerie qui s'était toujours fait remarquer par le bon marché et la bonne qualité de ses marchandises. Cette boutique avait

oujours appartenu à la même famille, dont les membres, depuis plusieurs générations, s'y succédaient de père en fils.

Le dernier propriétaire était James Van-Roosmael, fils de Franck, qui était fils de Charles, lequel était fils de



Gaspard Van-Roosmael; il avait épousé Siska Pot, des-



cendante du fameux Peter Pot, dont deux rues portent encore le nom¹.

Les deux époux, consacrés dès l'enfance au commerce, constamment occupés d'ailleurs de leurs affaires, n'a-

¹ Peter Pot était un noble qui fonda en 1133, à Anvers, le monastère de Saint-Salvador, connu généralement sous le nom du monastère de Peter Pot; en 1375, il fut brûlé par les Iconoclastes, les nombreux descendants de ce noble furent en grande partie d'humbles bourgeois appelés les Pots (Potten).

vaient pu encore trouver le temps de se mettre au niveau de la civilisation moderne; en d'autres termes de se franciser.

Leurs habits, faits d'un drap grossier, étaient fort simples et n'offraient guère de variété sous le rapport de la coupe.

Toute leur garde-robe se composait de trois habillements bien distincts: celui de tous les jours, celui du dimanche, enfin celui de Pâques; ce dernier ne sortant jamais de l'armoire que pour ce saint jour.

Il était facile de voir que ces bonnes gens, attachés comme ils étaient aux anciens usages avec leurs habits d'étoffe et de forme si simples, devaient servir souvent de jouet aux jeunes merveilleux de la ville qui, parés de ces brillants habits dont l'apparence fait tout le mérite, passaient devant leur boutique en s'amusant à leur lancer des regards méprisants ou des sarcasmes ironiques.

Pour eux, ils n'y faisaient seulement pas attention; ils savaient fort bien que chaque homme a sa valeur. « Clinquant que tout cela, disaient-ils, chez nous c'est moins brillant, sans doute, mais plus solide. »

Ils avaient conservé l'habitude de dîner à midi. Aussi, quand cette heure sonnait, la soupe était toujours sur la table.

Ils jouissaient bien aussi de quelques autres imperfections qui donnaient naissance à plus d'une attaque peu charitable. Ainsi ils ne savaient pas un mot de français, ils n'avaient jamais senti le besoin de ce perfectionnement obhgé de l'éducation des gens comme il faut; leur ignorance à ce sujet leur avait attiré bien des quolibets.

Religieux, industriels, modestes, et par-dessus tout amis de la tranquillité, ils pensaient, dans leur simplicité flamande, qu'il valait mieux mettre tous les jours de côté un sou gagné honnêtement que d'acquiescer en peu de temps une immense fortune par l'astuce et la fraude; en un mot c'était le vrai type des bons bourgeois flamands de la vieille école.

Le vieux Van-Roosmael avait une jeune fille nommée Siska, âgée de quinze ans et déjà grande pour son âge.



Elle était douée d'une figure assez distinguée, de beaux cheveux blonds, et des yeux bleus d'une expression douce et mélancolique; c'était un des jolis types des enfants du Brabant.

Elle avait reçu une sorte d'éducation à l'école de la ville, elle avait appris d'abord l'orthographe et l'arithmétique, puis à se lire toutes sortes d'ouvrages que les hommes

bourgeois apprécient sous le rapport de l'utilité; c'est-à-dire qu'elle en savait un peu plus que la servante pour tout ce qui avait rapport au ménage.

Comme ses parents, elle était simple, pieuse, de plus obéissante et affectionnée; elle ne montrait jamais le moindre signe de violence, de paresse ou d'obstination; enfin elle se maintenait toujours dans la position d'une fille soumise et respectueuse, calculant qu'avec le mari que ses parents lui destineraient, elle aurait à soutenir l'honneur et la réputation que la famille s'était acquise dans leur important commerce d'épicerie.

Or, comment se fait-il que cette même boutique, restée ouverte pendant cent ans, se trouve tout à coup fermée? Quel malheur arriva donc à Van-Roosmaël pour qu'un beau jour tous ses ustensiles, tels que pots, cuves, flacons, cruches, etc.... passassent dans la boutique d'un revendeur?

L'histoire suivante vous dira comment et pourquoi.

Il est bon de vous informer d'abord que, dans le voisinage de notre boutiquier, vivait un maître cordonnier, un des meilleurs amis de M. Van-Roosmaël, avec lequel il se promenait souvent le dimanche sur le pont de pierre à Anvers¹. Ils jouaient aux cartes ensemble, et semblaient être les deux frères, partageant leurs plaisirs et leurs peines. Tout à coup un changement notable se manifesta dans cette étroite liaison, et pour de singuliers motifs....

Le cordonnier avait mené jusque-là une vie très régulière et était parvenu, par de sages économies, à acheter la maison qu'il habitait. Un beau jour, pendant que Van-Roosmaël était retenu chez lui par le fièvre, il fit percer sur le devant de la rue, deux fenêtres, et sur les vitres il fit peindre en magnifiques lettres de couleurs, diverses recommandations en français, relatives à ses marchandises.

Dans le milieu on lisait « A la Botte sans couture, Magasin de bottes et souliers de Paris; » ce qui était un mensonge, car il fabriquait lui-même ses bottes et ses souliers, comme d'habitude. Au-dessous on voyait un dessin représentant un homme qui se regardait dans une botte bien cirée, et qui semblait ébloui par l'éclat du cirage.



Au-dessus de ce chef-d'œuvre du *puff* étaient écrits ces mots : « Véritable cirage anglais. » Ce qui était une autre fourberie, car c'était lui-même qui le fabriquait; il y avait une différence, toutefois, c'est qu'il le faisait payer quatre fois plus cher. L'enseigne du coin portait cette

¹ Promenade favorite des habitants d'Anvers.

inscription : « Souliers en caoutchouc, Poudre de savon, Semelles de liège, etc. »

Quand Van-Roosmaël eut recouvré la santé, un jour qu'il se promenait dans la rue, son regard tomba avec surprise sur la fenêtre du cordonnier; il s'arrêta subitement, puis il fixa, avec tous les signes de la stupéfaction, cette longue suite d'enseignes; il eut peine à rassembler ses idées. On eût dit un étranger égaré qui cherche à retrouver son chemin. Qu'est-ce que cela veut dire? pensa-t-il, certainement ce n'est pas là la boutique de Spinaël, à moins qu'il ait changé sa maison, sans que je le sache; il est plus probable que c'est un autre qui sera venu s'établir là dans l'intention d'escroquer le public, en lui jetant de la poudre aux yeux, dans le but de mieux l'attraper. Du reste, je m'en vais éclaircir tout cela.

Pendant que Van-Roosmaël était à faire ses réflexions, un monsieur sortit de la boutique et s'arrêta sur la porte.



Il était vêtu d'un paletot de drap à raies bariolées, d'un gilet blanc; il portait de plus une grande chaîne d'or, à laquelle étaient attachés un loignon, une montre et plusieurs cachets. Une très-belle barbe noire parfaitement frisée, entourait son visage, et ses cheveux, arrangés avec art, rappelaient exactement les figures en cire que l'on voit derrière les vitraux d'un ferruquier.

Ah! pensa Van-Roosmaël, ce doit être lui, quel beau garçon! Mais le nouveau voisin alla droit à lui, et lui frappant sur l'épaule, il lui dit : « Vous voilà donc guéri, l'ami? » Van-Roosmaël, étonné, fit deux pas en arrière, et regardant son ami de la tête aux pieds : « Comme vous êtes beau! Est-ce que vous avez gagné le grand numéro à la loterie? ou alors, vous avez donc fait quelque riche héritage? S'il en est ainsi, que Dieu vous bénisse, je vous le souhaite de tout mon cœur! C'est vraiment très-surprenant, mais c'est égal, je n'oublierai jamais qu'il y a quelque temps vous aviez les cheveux rouges. Quelle transformation!!!!... » Spinaël se mit à rire d'un air de pitié et de dédain. Il répondit avec cette aisance que l'on remarque chez un homme qui a l'habitude du monde : « Van-Roosmaël, vous ne deviendrez jamais riche en restant encroûté comme vous l'êtes dans vos vieilles habitudes; ne voyez-vous pas que le monde a changé? »

personne, aujourd'hui, ne peut gagner d'argent sans tromper; les bonnes marchandises ne se vendent plus qu'à moitié prix, et celui qui s'obstine à vouloir vivre comme un bon bourgeois, devient bientôt vieux et hors d'état de travailler, avant de pouvoir dire : « Ma fortune est faite. Ainsi vous, mon ami, vous voulez avoir, pour vos chaussures, de bon cuir, de bon ouvrage bien conditionné et surtout ne pas payer cher. C'est bien différent avec les dandys, au moins avec eux les affaires sont bien plus avantageuses; aussi, vous leur faites tous les mois une paire de bottes qui vous coûte fort peu de chose, qui n'a que l'apparence, et vous la leur faites payer très-cher : c'est donc tout bénéfice.

La stupéfaction de Van-Roosmaël était à son comble, et il se demandait s'il ne rêvait pas, en entendant Spinaël lui débiter des choses aussi étranges; il commençait à croire que celui-ci avait perdu la raison; tout à coup, l'interrompant, il lui dit : « J'ai souvent entendu dire que vos *jeune France* oubliaient souvent de payer; je vous conseille d'y prendre garde; plusieurs de ces petits messieurs sont couchés sur mes livres; et, la où il n'y a pas de laine, on ne peut pas tondre. Mon principe, à moi, est qu'il vaut mieux gagner un peu moins, mais gagner honnêtement et sans avoir rien à se reprocher, que de gagner beaucoup par des moyens qui sont loin d'être honnêtes. — Vous parlez comme on parlait anciennement, mon brave homme, dit le cordonnier en lui frappant sur l'épaule avec un air de dédain; si c'est la volonté de Dieu, dans deux ou trois ans, nous verrons qu'est ce qui aura le mieux fait son chemin. Mon fils Jules est à Paris pour se mettre bien au courant de ce genre d'affaires; c'est un garçon actif, intelligent qui va se faire aux bonnes manières, et je fonde sur lui les plus belles espérances.

— Qui? lui à Paris, dites-vous? — Jules? — Comment Jules? mais moi qui suis le parrain de votre fils, je suis certain que son nom était Jean comme le mien. — Jean, si vous voulez; Jean est à Paris, seulement il a changé son nom, si vulgaire, pour celui de Jules, qui est bien plus distingué; et ma fille Thérèse, qui est entrée en pension cette semaine, se nomme maintenant Hortense; je vous prierais donc de vous abstenir de les appeler Jean et Thérèse devant mes pratiques. » Van Roosmaël regardait alternativement les inscriptions qui étaient sur les vitres et la mise incroyable de son ami, il lui dit en remuant la tête d'une manière douteuse :

« Je ne crois pas, Spinaël, que vous preniez la bonne route; j'ai vu plusieurs fois des gens bien établis employer de tels moyens, et se voir, bientôt après, forcés de fermer boutique. Après cela, chacun voit les choses à sa manière, et vos affaires ne me regardent pas. Brisons là et ne parlons plus de tout cela. »



Quelque temps après, Spinaël vient voir l'épicier; et, après s'être vanté de la bonne tournure que prenait son commerce, il parla d'un grand achat de cuirs qu'il devait faire à un tanneur, fort embarrassé dans ses affaires, et il appelait cela « *une affaire brillante*. » Il sut si bien s'y prendre pour éloigner les soupçons qu'aurait pu concevoir le brave homme, que, grâce à une ruse qui obtint tout le succès désirable, il parvint à soustraire à Roosmaël, à titre d'emprunt, une somme de mille francs. Il prit l'engagement de la lui rendre trois mois après. En même temps, il lui prit mesure d'une nouvelle paire de chaussures qu'il devait, disait-il, le faire revenir de ses préventions. Huit jours après les avoir mises, l'épicier en perdit les semelles; et, au lieu de ses mille francs, il ne put jamais tirer de son ami, M. Spinaël, que des mots et de vaines promesses.

Cette dernière circonstance apporta du refroidissement dans les relations des deux voisins, qui, à dater de cette époque, ne se saluèrent plus quand ils se rencontraient, ce qui n'empêchait pas les enfants de continuer à se voir et de rester dans de bons rapports.

H. G.

(La suite au prochain numéro.)



LES MILLE ET UNE NUITS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.

LA PROMENADE DE SCHA-ABAS,

ROI DE PERSE.

CONTE ORIENTAL.

Scha-Abas, fatigué de l'uniformité des plaisirs de sa cour, ennuyé d'entendre dire tous les jours qu'il était grand, le seul des rois de la terre qui méritât d'être décoré de ce nom imposant, voulut enfin juger par lui-même si la voix du peuple confirmerait celle de ses courtisans. Un jour que la cour était rassemblée chez le grand

vizir pour délibérer sur la manière de pouvoir persuader au peuple qu'il était le plus heureux peuple de la terre, parce qu'un bourgeois d'Ispahan ne payait que dix tomans d'imposition, tandis qu'un Arménien en payait quinze, le sophi, qu'on croyait occupé de frivoles plaisirs sortit du palais, dépourvu de ses ornements, qui ne sont que trop souvent la seule supériorité que le grand qui domine a sur l'esclave qui le sert. Il traverse tout Ispahan sans que ses oreilles soient frappées des cris de joie dont le peuple faisait retentir les airs quand il avait le bonheur

d'apercevoir la face sacrée du roi des rois. Il a peine à s'accoutumer à ce silence et à rester confondu avec cette populace qui, la veille, avait baisé la poussière de ses pieds.

« C'est un assez bon prince que Scha-Abas, disait à son camarade un vieux soldat qui passait à côté de lui; mais mon aga, avec lequel je suis mal, je ne sais pas pourquoi, et qui est bien avec le vizir, je sais bien pourquoi... — Camarade, n'est-ce pas pour lui avoir fait présent de la riche prise qu'il a faite dans la dernière campagne? — Justement. L'aga, dis-je, est cause que je n'ai encore pu obtenir la double paye que doivent recevoir ceux qui ont versé leur sang pour la patrie. J'ai déjà voulu m'en plaindre au sophi, qui aime les bons soldats, mais je fus repoussé par les gardes, qui prétendaient qu'un ehiem comme moi n'était pas fait pour parler à un aussi grand prince que Scha-Abas. »

Abas allait l'interrompre, mais il en fut détourné par un grand bruit qui s'éleva tout à coup; c'était une femme qui s'arrachait les cheveux et vomissait mille imprécations contre le cadî Abdoul, qu'elle venait de quitter. « Le malheureux! je sais bien que si je lui avais vendu cette petite pièce de terre qui borne la vue de son jardin, je n'aurais jamais perdu mon procès, et ce misérable Nassit ne vivrait pas de ma ruine, dont sa cupidité est la cause. Ah! Abas, Abas, si tu savais comment la justice est administrée dans ta ville d'Isbahan! » Abas demanda qui était cette femme: « C'est la veuve de l'iman Marmouth, ce bon derviche qui édifiait la Perse. Il y a deux lunes qu'il est mort en laissant six enfants, avec le peu de bien que sa femme vient de perdre. Je ne sais si ses plaintes sont fondées, car je ne me mêle plus des affaires depuis que l'honnête Ogul a été exilé. — Ogul! Quoi?... Que dis-tu? » Mais l'homme s'était déjà confondu dans la foule. Ogul était un sage; ses vertus lui avaient donné la place de vizir et la confiance de son maître; mais ce furent ces mêmes vertus qui lui firent perdre l'une et l'autre. Les courtisans, indignés de ce qu'on disait toujours Ogul le sage, le sage Ogul, avinient juré de le perdre; ils réussirent, car il n'est pas difficile de perdre un sage qui, à la calomnie, à l'imposture, ne sait opposer que ses vertus.

Abas devint rêveur: on le deviendrait à moins, surtout quand on est sensible. Le prince l'était; et, à cette qualité, présent heureux de la nature, il joignait le désir le plus vif et le plus ardent pour le bonheur de ses sujets. Il en aurait vu l'accomplissement s'il eût eu plus de prudence et moins de condescendance pour ses ministres. Triste et inquiet de ce qu'il venait d'entendre, il sort de la ville, se promène le long du fleuve Zenderouth, qui en baigne les murs. Tout en marchant, il faisait des retours sur lui-même..., lorsqu'il vit un guèbre assis sur le rivage.

« Guèbre, je te salue, dit Abas en s'approchant de lui. — O serviteur d'Ali, dit le guèbre en se levant, que le feu éclaire toutes tes démarches! Si tu n'as rien d'important à me communiquer, laisse-moi, je te prie; car l'étoile brillante qui nous éclaire va bientôt disparaître et nous refusera sa lumière divine. Il faut que je parle encore, avant la nuit, à Scha-Abas, pour qu'il me fasse rendre une maison et un petit champ que j'avais près de ce bois, et que le fils du vizir vient de m'enlever pour en faire un lieu de repos après la chasse: c'est le seul bien que m'ait laissé mon père, je n'en ambitionnais pas d'autre, et je

me consolerais même de cette perte si un vertueux vieillard, qui n'a reversé que précipité dans l'infortune, ne se voyait, par cet accident, sans asile et sans ressource. Adieu! Pusses-tu longtemps encore jouir de l'étoile qui anime et féconde la nature. — Guèbre, encore un mot; je pourrai peut-être te servir auprès du prince. — Tu es donc un courtisan, un ami du vizir; en ce cas-là, je ne veux pas être servi par toi. — Je suis le capitaine de la garde du sophi. — Et pourquoi ne lui dis-tu pas ce qui se passe, puisque tu approches de sa personne sacrée? Pourquoi ne mets-tu pas au jour les exactions et les crimes des vils flatteurs qui l'entourent et l'empêchent de faire tout le bien qu'il voudrait? Pourquoi éloignes-tu de son trône la veuve et l'orphelin...? Sache qu'il ne suffit pas de ne point faire de mal, qu'il faut aussi empêcher que les autres n'en fassent. Généreux Ogul; tout est bien changé depuis que tu ne gouvernes plus la Perse! — Ne crains-tu pas la colère du sophi, si ses discours viennent à tes oreilles? — Malheur à lui, s'il punissait l'homme qui oserait lui dire une vérité utile. — Mais cet Ogul n'a-t-il pas trahi le sophi? — Le traître est celui qui l'en accuse; demande-le au peuple, qu'Ogul a rendu heureux. » Abas fut frappé; il se ressouvint dans ce moment des conseils pleins de sagesse que lui donnait autrefois le prudent et judicieux Ogul; il ouvrit les yeux; il vit la légèreté des prétextes sur lesquels il l'avait condamné. Son cœur se sera de douleur, et des larmes amères coulent le long de ses joues. « Tu pleures, lui dit le guèbre; n'aurais-tu contribué à la disgrâce d'Ogul? Viens avec moi voir l'homme extraordinaire qui partage ma solitude. » Scha-Abas le suivit sans rien dire, maudissant le moment où il avait éloigné Ogul de sa présence, et où il avait donné sa confiance à un traître... Ils s'enfoncent dans le bois; le guèbre le quitte et reparait bientôt, conduisant par la main son hôte. « Que vous-je, dit Abas, c'est Ogul! — Guèbre, s'écrie celui-ci, guèbre, prosterne-toi, c'est notre auguste souverain! » Et déjà ils sont à ses pieds. « Levez-vous, mes amis, leur dit d'une voix douce ce prince réellement grand dans ce moment: je suis coupable envers vous, et vous êtes à mes pieds... Ogul... mon cher Ogul, me par donneras-tu le mal que j'ai fait? Ah! j'en suis assez puni. — Prince trop généreux! eh! de quoi es-tu coupable envers tes sujets? Toute la Perse ne connaît-elle pas la bonte de ton cœur? Ne te chérit-elle pas comme son père? Ne verserait-elle pas tout son sang pour conserver un seul de tes jours? Ah! s'il y a des malheureux dans tes vastes États, ce n'est pas par toi qu'ils le sont, c'est... — Arrête, Ogul, je sais ce qui s'est passé: il est vrai que je n'ai point eu de part aux injustices qui se sont commises; mais elles se sont commises, et voilà mon crime. Je le réparerai, mon ami; dès ce moment, tu es vizir; suis-moi. — Magnanime Abas! s'écrie Ogul, je te prie de ne pas m'exposer une seconde fois à de nouveaux orages: je vis tranquille, content de mon sort; je n'ai plus d'ambition; tu trouveras assez de fideles serviteurs qui s'empresseront de concourir avec toi au bonheur de tes sujets. — Ogul, je te l'ordonne. — J'obéis, Abas, et te suis. » Ils prennent ensemble la route d'Isbahan, ils entrent. « Perses, s'écrie tout à coup Abas, Ogul est votre vizir. » Un cri général se fait entendre, on se prosterne; les Persans, transportés d'une joie unanime, élèvent le sophi et le nouveau vizir sur leurs mains et les portent en triomphe dans le palais des rois.

Le vizir entend les cris d'allégresse que jette le peuple : il accourt ; le nom d'Ogul frappe ses oreilles ; il frémit, il l'aperçoit, il pâlit... « Qu'on le saisisse, s'écrie Abas, qu'on le mène au supplice. » Le vizir allait périr ; mais Ogul, le généreux Ogul, intercède pour lui. « O Abas, qu'il ne soit pas dit que la première action qui s'est faite à ma rentrée dans Ispahan soit le supplice d'un homme. Dieu me préserve d'occuper une place souillée du sang de

ce malheureux. Pardonne-lui, magnanime Abas, ses remords nous vengeront. » Abas lui pardonna ; mais il n'échappa pas à la vengeance du peuple, qui le mit en pièces. Le soldat, la veuve et le guèbre eurent justice. Ogul fut toujours ce qu'il avait été, un homme vertueux ; il fit le bonheur du peuple, et mérita à son maître le surnom de Grand, et l'amour de ses sujets.

Par M. l'abbé K... de Strasbourg.

PETITES PROMENADES AU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE.

LE TIGRE.

Le *tigre* ne se trouve que dans l'Asie et dans les parties les plus méridionales de l'Afrique ; il n'est pas moucheté, mais il a de longues et larges bandes en forme de cercle. Ces bandes prennent sur le corps, se rejoignent en dessous, et forment sur la queue des anneaux alternativement noirs et blancs. Le plus grand de tous les tigres est celui qu'on appelle *tigre royal* : il est fort rare, de la hauteur d'un cheval, c'est-à-dire, qu'il a quatre ou cinq pieds de hauteur, et jusqu'à treize ou quatorze pieds de longueur ; il est plus à craindre que le *lion*. « Celui-ci, dit l'illustre M. de Buffon, oublie souvent qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué. Il ne précipite point ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le *tigre*, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches. Il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme ; il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques ; met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, quelquefois même il ose braver le lion. » C'est un tyran brutal, qui voudrait dépeupler l'univers, pour régner seul au milieu des victimes qu'il égorge. Des ongles crochus et des dents meurtrières, voilà les armes plus offensives que défensives, qui sont les instruments de son appétit sanguinaire. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, a les yeux bagards et étincelants, la langue couleur de sang et les caractères de la basse méchanceté ; sa rage lui fait dévorer ses propres enfants, et déchurer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Heureusement l'espèce n'est pas nombreuse, et paraît confinée aux contrées les plus chaudes de l'Inde orientale. Comme ce sang ne fait que l'altérer, il fréquente les eaux pour étancher sa soif et pour surprendre les animaux qui viennent s'y désaltérer ; souvent il abandonne la proie qu'il vient de mettre à mort pour égorger d'autres victimes ; il plonge sa tête dans leur corps, pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui, le plus souvent est tarie avant que sa soif s'éteigne. Lorsqu'il vient d'abattre un cheval ou un bœuf, et qu'il craint d'être inquiété, il les emporte dans les bois en les traînant avec tant de légèreté, que la vitesse de sa course en paraît à peine ralentie. Cet animal fait des bonds de plusieurs toises, et c'est l'élasticité de ces sauts qui le rend si terrible, parce qu'il n'est pas

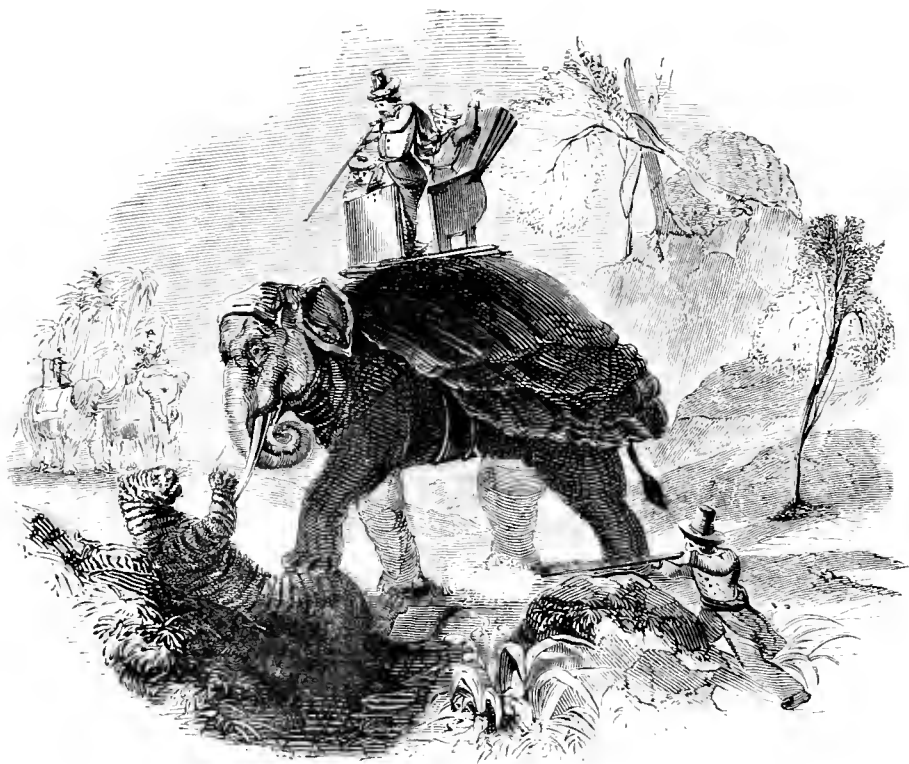
possible d'en éviter l'effet. A Sumatra et dans quelques autres pays, on élève les maisons sur des pieux de bambou, pour se mettre à l'abri des incursions de ces furieux animaux, et dans le Gange ils viennent quelquefois à la nage pour se jeter dans les petits bâtiments qui sont à l'ancre ; ce qui oblige à se tenir sur ses gardes, surtout pendant la nuit.

On rapporte le combat d'un tigre contre des éléphants. On fit entrer au milieu d'une enceinte de cent pieds en carré, formée par une haute palissade de bambous, trois éléphants destinés pour combattre le tigre : ils avaient un grand plastron en forme de masque, qui leur couvrait la tête avec une partie de la trompe. On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait combattre, mais on le tint attaché par deux cordes ; de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élaner, le premier éléphant qui l'approcha, lui donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le tigre en fut renversé et demeura quelque temps étendu sur la place, sans mouvement, comme s'il eût été mort ; cependant dès qu'on l'eut délié, quoique cette première attaque eût bien abattu sa furie, il se releva, fit un cri horrible et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper ; mais celui-ci la repliait adroitement, la mit à couvert par ses défenses qu'il présenta en même temps, et dont il atteignit le tigre si à propos, qu'il lui fit faire un grand saut en l'air. Cet animal en fut si étourdi, qu'il n'osa plus approcher ; il fit plusieurs tours le long de la palissade, s'élançant quelquefois vers les personnes qui paraissaient aux galeries. On poussa ensuite trois éléphants contre lui, qui lui donnèrent de si rudes coups qu'il contredit encore une fois le mort, et ne pensa plus qu'à éviter leur rencontre. Ils l'eussent tué, sans doute, si on n'eût pas fait finir le combat.

Un vaisseau de la compagnie des Indes rapporta, il y a quelques années, plusieurs animaux étrangers, et entre autres deux tigres destinés pour le duc de Cumberland. Ce prince voulant connaître la manière dont ces animaux chassent leur proie, fit lâcher un des tigres dans une partie de la forêt de Windsor, où l'on avait formé une enceinte avec des toiles. On y fit entrer un cerf : le tigre courut aussitôt sur lui et voulut le saisir par le flanc ; mais le cerf se défendit si bien de son bois, qu'il l'obligea de reculer. Le tigre ne renonça pas au combat, il revint à la charge et essaya de prendre le cerf au cou ; il fut repoussé avec la même vigueur ; enfin à la troisième attaque, le cerf le jeta fort loin d'un coup de son bois, et se mit à le poursuivre ; le tigre alors abandonna la partie et

se sauva dans la forêt. Il se réfugia sous les toiles, parmi un troupeau de daims, et en attrapa un, qu'il tua sur-le-champ. Pendant qu'il en suçait le sang, deux Indiens chargés de le garder, lui jetèrent sur la tête une espèce

de coiffe; et s'en étant ainsi rendus maîtres, ils l'enchaînèrent, et après lui avoir fait manger le reste du daim, le muselèrent et le reconduisirent dans sa loge. Le duc de Cumberland donna la liberté au cerf qui s'était si vail-



lâment défendu, après lui avoir fait mettre au cou un très-large collier d'argent, sur lequel on avait gravé l'aventure du combat.

On raconte qu'un jeune tigre étant dans un vaisseau qui faisait voile pour l'Angleterre, s'échappa de sa loge et grimpa sur la vergue du grand mat. Tout l'équipage en fut alarmé. Un matelot fut assez hardi pour monter à l'endroit où se tenait le tigre; il lui passa une corde au cou. Cet animal, loin d'être furieux, se laissa conduire ainsi jusqu'à sa cage. Il paraît que le trouble de ce monstre, qui ne trouvait aucune issue au milieu des eaux, avait changé ses mœurs; il était devenu presque docile, au moins souffrait-il l'approche de son libérateur. On voit aux Indes des tigres à demi privés; mais on a soin de les tenir muselés, les yeux bandés et attachés en lesse. Les seigneurs orientaux en mènent à leur suite, mais ils sont renfermés dans des cages, ou enchaînés sur de petits chariots.

La tigresse produit quatre ou cinq petits, et sa rage devient extrême lorsqu'on les lui enlève; elle brave tous les dangers et suit les ravisseurs, qui, pour l'amuser, relâchent un de ses petits; elle s'arrête, le saisit et l'emporte pour le mettre à l'abri; mais elle revient à la charge quelques moments après, et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leurs vaisseaux, à moins que tous

ses petits lui aient été rendus; et si elle perd tout espoir de les recouvrer, elle pousse des cris lugubres, des hurlements affreux qui font frémir ceux mêmes qui les entendent de loin.

Dans les Indes, lorsque le tigre se trouve environné de chasseurs qui lui présentent l'épieu, il s'accroupit sur la queue et soutient longtemps les coups de flèches qu'on lui tire; enfin sa rage s'allume, et il s'élance avec rapidité sur ceux qui le tirent; mais d'autres chasseurs tiennent la pointe de leurs épieux tournée vers lui, et le percent au moment où il est prêt à saisir leurs compagnons; si on le manque, dans un instant il étrangle, déchire et enlève les chasseurs.

Les Chinois estiment beaucoup les peaux des tigres; les mandarins militaires en couvrent leur chaise dans les marches publiques, et à la cour, les princesses en font des couvertures, des coussins pour l'hiver; mais, en Europe, ces peaux ne sont pas d'un grand prix; l'on préfère celles du léopard de Guinée et du Sénégal. Les Indiens mangent la chair de cet animal et ne la trouvent pas mauvaise. On prétend que le poil de sa moustache, pris en pilule, est un poison pour les animaux et pour les hommes. Si le fait est vrai, on doit peut-être l'attribuer à sa dureté et à sa roideur, de manière qu'une telle pilule agit sur les membranes de l'estomac de la même manière

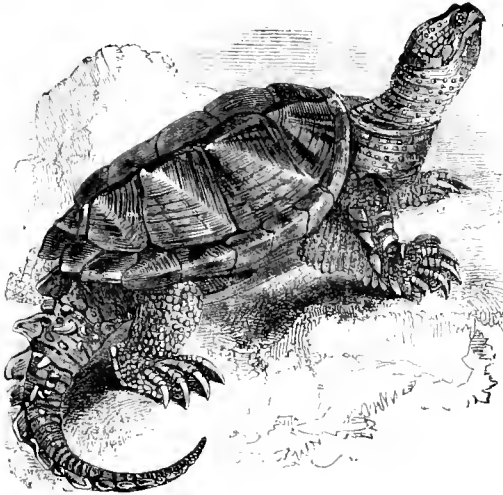
qu'un paquet de petites aiguilles. On dit même que le tigre craint tellement le poison de sa moustache, que quand il va boire dans une eau courante, il se place parallèlement au courant de l'eau, de peur d'avaler quelque'un de ses poils.

Il y a en Amérique des félions presque aussi grands et aussi beaux que le tigre. Les Indiens les combattent avec le sponton et la demi-pique. Ceux qui habitent les pays des

Amazones racontent que le crocodile de ce pays a jusqu'à vingt pieds de longueur, et qu'il met la tête hors de l'eau pour saisir le tigre quand il vient boire au bord de la rivière; alors le tigre enfonce ses griffes dans les yeux du crocodile; mais celui-ci en se plongeant dans l'eau, y entraîne son ennemi, qui se noie plutôt que de lâcher prise.

H. G.

TORTUES MARINES. — LE CARET.



Une des infirmités de notre intelligence, c'est de se laisser surprendre et dominer par les erreurs les plus vulgaires, par les préventions les plus étranges. Quelle est, par exemple, parmi les personnes sérieuses elles-mêmes, l'opinion la plus commune sur la tortue. Cette opinion se résume tristement en un proverbe injurieux qui cite la tortue comme le symbole de l'indolence. Certes les anciens, dans leur poésie mythologique, se plaçaient plus près de la vérité en la considérant comme l'emblème de la circonspection; mais ils n'étaient pas encore tout à fait dans le vrai, puisque les tortues aquatiques, qui sont les plus importantes et les plus nombreuses, nagent toutes avec une élégante vitesse. Du reste, il nous serait facile de prouver que cette locomotion si lente qu'on reproche à la tortue terrestre, est à la fois la plus commode pour l'animal, la plus conforme aux circonstances essentielles de sa vie, la plus utile pour l'homme. Mais la figure qui précède cet article nous avertit que nous devons aujourd'hui nous occuper surtout de la grande espèce marine qu'on désigne sous le nom de *caret*.

Les tortues ont un air de famille qui les sépare nettement des autres reptiles. Leur corps ovalaire est plus ou moins compris dans un double bouclier: l'un supérieur, appelé carapace; l'autre inférieur, nommé plastron. Et déjà dans ce premier caractère extérieur, dans ce tégument plus ou moins osseux, se manifeste une condition d'harmonie qui nous ferait aisément distinguer la tortue terrestre de la tortue aquatique. Celle de terre, plus exposée aux chocs ainsi qu'à la pression, devait être par conséquent mieux garantie; sa carapace forme donc une

voûte plus épaisse, plus dure, plus cintrée; et non-seulement elle abrite tout le corps, mais encore elle offre une place où se recueillent complètement la tête, les pattes et la queue. La vitesse, il est vrai, se trouve ainsi sacrifiée à ce mode souverain de protection; mais qu'importe la vitesse à un animal qui n'en a besoin ni pour atteindre une proie, ni pour échapper au danger, car la tortue terrestre se nourrit surtout de plantes, et dès qu'elle est menacée, elle se condense dans sa boîte, forteresse inaccessible. L'ennemi songerait-il, par hasard, à attendre que la tortue soit forcée de sortir pour aller paître ou se désaltérer; mais ne faut-il pas d'abord que l'assiégeant lui-même veille à sa propre sûreté, et puis quelle patience pourrait tenir contre la tortue qui supporte sans peine et durant plusieurs jours l'abstinence la plus complète. Et si l'ennemi, n'ayant pas de temps à perdre, cherche bien vite quelque point vulnérable autour de cette place toute murée, qu'il prenne garde de ne pas rencontrer du moins le bec de la tortue, car ce bec robuste et tranchant ne blesse jamais à demi.

La tortue aquatique devait être moins armée, car elle est moins menacée: d'ailleurs, elle a pour sauvegarde la vitesse; mais pour que la natation soit rapide et facile, elle exige d'autres conditions assorties; elle exige notamment que la carapace soit molle, mince, aplatie, et toutes ces conditions peuvent être accordées sans nuire à l'animal, puisque n'étant plus en contact qu'avec l'eau, il n'a même point de frottement à supporter. Mais à ces modifications, qu'il était fort simple de prévoir, s'ajoutent des perfectionnements inattendus. Son immense poumon

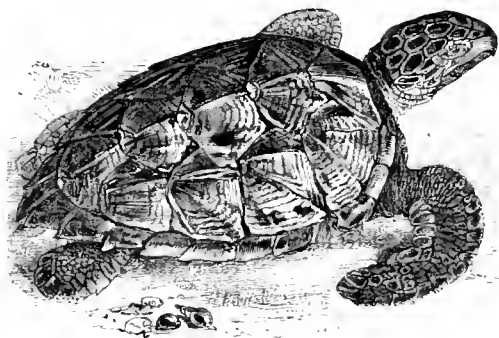
rempli d'air offre un double avantage : il rend la tortue plus légère et lui permet de rester longtemps sous l'eau sans respirer. Aussi n'est-il pas facile d'asphyxier une tortue, et la ténacité de la vie est encore un privilège remarquable de ce reptile si méconnu. Cette réserve d'air donne à l'animal la possibilité de dormir à la surface de la mer dans les conditions hydrostatiques les plus parfaites. Un autre perfectionnement très-favorable à la nage, c'est que toutes les parties du corps prennent une forme étalée. La patte surtout s'élargit en rame puissante avec ses doigts longs et palmés : cette disposition éminemment nautique se montre au plus haut degré dans le caret qui, n'ayant pour demeure que l'Océan, devait être, en effet, d'autant mieux organisé pour la natation. Cette magnifique tortue ne s'éloigne pas beaucoup du rivage, quoiqu'elle n'y vienne que rarement. Et cette émigration, si périlleuse pour elle, doit particulièrement nous intéresser, car à mesure qu'on sait mieux observer, on découvre des faits étonnants, des calculs admirables chez les animaux mêmes qui paraissent les plus stupides. Considérons seulement cette tortue marine dans la circonstance la plus difficile de sa vie, c'est-à-dire au moment où elle doit s'occuper enfin de ses œufs. Évidemment elle ne peut les conserver auprès d'elle dans le milieu mobile qu'elle habite, et ne peut non plus rester avec eux sur le sol. D'ailleurs elle est privée, comme reptile, de la calorificité nécessaire pour les couvrir. Il faut donc qu'elle aise au parti le plus sage, à l'expédient le plus sûr : or, cette tortue qu'on suppose si dépourvue d'instinct, connaît pourtant une grande fonction du soleil que la plupart des hommes ignorent peut-être ; elle sait que cet astre bien-faisant réserve quelques-uns de ses rayons pour faire éclore les milliers d'œufs que tant de pauvres mères lui confient. Suivez-la maintenant dans les plus apparents détails de l'exécution : elle quitte la mer pendant la nuit, car elle risque moins alors d'être aperçue ; elle distance ses œufs sur le point le mieux exposé du rivage et les couvre d'un peu de sable ; elle les revêt de sable pour les dérober à tous les regards, mais la couche en est légère pour ne pas gêner l'action calorifique du soleil ; toutefois elle les enduit d'une substance visqueuse qui fixe le sable et le retient, afin que si le vent vient courir sur la plage, il ne puisse les mettre à découvert. La couvée n'est cependant pas et ne devait pas être à l'abri de toute attaque, car il importe que la famille de la tortue soit limitée comme toutes les autres ; mais le grand nom-

bre des œufs compense pleinement toutes les pertes. Quoi qu'il en soit, c'est l'homme surtout que le caret doit redouter.

Pour s'emparer de la tortue de mer, le pêcheur l'attend sur le rivage, la retourne et la laisse ensuite s'épuiser en vains efforts, car elle ne peut plus se replacer sur ses pattes. Cette pêche est la plus expéditive et la plus ordinaire. Les Chinois en pratiquent une autre qui leur est propre : ils se donnent ici pour auxiliaire un singulier poisson qu'ils dressent à une manœuvre encore plus singulière. Ce poisson appelé *rémore* porte sur sa tête, fort plate, un appareil formé de lames transversales qui sont hérissées d'épines et qu'il abat ou relève à son gré ; il s'en sert habituellement pour s'accrocher au requin, par exemple, et se dispensant ainsi de nager, il profite pour ses voyages de cet excellent mode de transport, et pour sa nourriture, il n'a qu'à choisir parmi les restes de l'impitoyable tyran de la mer. Le rémore n'a guère que vingt-cinq centimètres de longueur, mais son corps, qui se termine en coin presque cylindrique, est très-résistant et couvert d'une peau dure. Les Chinois enlacent sa queue dans un anneau retenu par une corde, et puis le dirigent vers la tortue qui dort, paisible et confiante, à la surface de l'eau. Le rémore se glisse aussitôt sous le plastron et s'y fixe. La tortue emporterait aisément l'importun parasite, et instinctivement même elle plonge pour s'esquiver ; mais le rémore n'est ici qu'une sorte de crochet au bout de la corde que tire le pêcheur, et le caret se trouve entraîné jusqu'au rivage. Assurément, il a fallu beaucoup de temps et de peine pour enseigner au rémore ce rôle d'hameçon presque intelligent ; mais le pêcheur est amplement dédommagé, car la carapace du caret fournit cette substance transparente, lamelleuse et jaspée, que nous appelons l'*écaille*.

La tortue de terre n'est recherchée ni pour sa carapace, ni pour sa chair, ni pour sa graisse, et cette circonstance encore la protège ; car si, dans sa dépouille, elle offrait à l'industrie humaine quelque riche produit, elle serait bientôt, peut-être, exterminée : mais rien n'échappe aux merveilleuses prévisions de la Providence ; non-seulement elle varie pour chaque animal les chances de danger, selon ses moyens de sauvegarde, mais encore elle proportionne tout de telle sorte qu'une famille quelconque, grande ou petite, alerte ou immobile, ne peut, dans la création, ni devenir trop nombreuse, ni disparaître tout à fait.

TEULIÈRES.



SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

SMYRNE.

Une tradition semblable à celle qui a présidé à la fondation de Carthage nous a été transmise par l'histoire sur l'origine de Smyrne. Une certaine princesse d'Éphèse, Smyrna, contrainte, comme Didon, de quitter sa patrie, vint débarquer en Éolie, sur les bords de la mer Égée, au pied du mont Sipyle. La population de la cité nouvelle, reconnaissante, donna à la ville le nom de celle qui l'avait fondée, et lui dressa une statue dont un fragment a été conservé au Château-Fort. Smyrne s'éleva d'abord sur les bords du Méléès, qui, après s'être mêlé à l'Achéloüs d'Asie, sous les grottes des Nymphes, se précipite du mont Sipyle et va se jeter dans le golfe Héeracéen, après avoir coulé à travers les marbres, le granit et les lauriers-roses. Homère, surnommé Méléésigène, était né, dit-on, dans cette ville de Smyrne, la plus ancienne de toutes celles qui se succédèrent en ce lieu. C'est sur cette même partie du territoire, si heureusement située pour servir d'emplacement à une ville, que s'élève encore aujourd'hui un village où la plupart des Européens de Smyrne possèdent des maisons de plaisance avec d'admirables jardins. Cet endroit, appelé Bouroun-Abat (*Ner du vent*), et, par corruption, Bournabal, est parsemé de vieux débris de colonnes et d'autres restes fort mutilés de la belle architecture grecque. Le Méléès, à ce qu'il paraît, côtoyait les murs de Smyrne, puis faisait un circuit de deux lieues dans une petite plaine, et après avoir baigné les montagnes où se dressent encore les tombeaux de Tantale, il allait se perdre dans la mer.

Aucune ville n'a passé par autant de révolutions, en aucune contrée l'homme n'exerça plus de ravages. On peut dire que Smyrne a toujours été pillée et toujours détruite : prise et reprise par les Turcs et par les Grecs, elle était en ruines au 13^e siècle, lorsque sa citadelle fut réparée par Jean Comnène, empereur. Les chevaliers de Rhodes la défendirent avec succès contre Bajazet : mais Tamerlan s'en rendit maître quelque temps après. On conçoit qu'après tant de désastres il ne reste plus, de toutes ses antiquités, que la place du Stade et celle du Théâtre.

Turnefort, Chandler, Peyssonel, Dallaway ; et, parmi les voyageurs les plus modernes, MM. de Châteaubriand, Lamartine, M. le duc de Raguse, M. le comte de Laborde et bien d'autres encore, ont écrit sur l'Orient et sur Smyrne de belles et intéressantes pages. M. de Choiseul et M. Pouqueville nous ont transmis sur le même sujet des impressions poétiques et des détails curieux. Nous tâcherons, même après ces brillants écrivains, et malgré l'exiguïté de notre cadre, d'être aussi complets qu'il nous sera possible.

Détruite, dans une antiquité très-reculée, par les Lydiens, jaloux de sa prospérité, Smyrne fut rebâtie par Alexandre le Grand, dans une de ces situations avantageuses que les esprits supérieurs savent deviner, grâce à la perspicacité qui les caractérise. Aussi, tour à tour, grecque, gnoise et turque, Smyrne fut toujours dominante dans l'Asie-Mineure et justifia ainsi toutes les pré-

visions de son second fondateur. Pendant longtemps la France eut entre ses mains tout le commerce du Levant, et les navires étrangers naviguaient sous son pavillon. Depuis, les Anglais ont partagé avec nous cette influence due à de longs rapports d'intérêts, et Marseille a vu dépérir la prospérité du commerce qu'elle entretenait avec les échelles du Levant. L'occupation de Malte est bien pour quelque chose dans ce changement auquel Smyrne, du reste, n'a pas perdu, les Anglais, les Autrichiens, les Belges, les Américains, les Italiens et les Hollandais ayant remplacé pour elle les Français. Aussi la population s'est-elle élevée à 450,000 âmes : cette population est une espèce d'abrégé de toutes les nations du globe ; on y voit des Turcs, des Grecs, des Africains, des Arabes, des Persans, des Candiotes, des Arméniens, des Juifs, etc., etc., presque tous adonnés au commerce. Les Orientaux habitent la vieille ville, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne au bas de laquelle s'étend le quartier des Francs, dans une plaine, jusqu'au bord de la mer : la se trouvent les maisons des consuls, des négociants, celles des artisans ; enfin, des églises, des chapelles et des hôpitaux. La population franque parle toutes les langues d'Europe, mais surtout celle à laquelle elle a donné son nom et qui n'est qu'un italien corrompu. Ses mœurs et ses vêtements diffèrent essentiellement de ceux des Orientaux. Pour les Turcs, tous ces étrangers ne sont que des gïaours ou infidèles ; ils les souffrent sans les aimer, ils reconnaissent leur supériorité intellectuelle tout en la méprisant.

À la famille riche et puissante des Cara-Osman-Oglou, sous le gouvernement de laquelle Smyrne prospéra et put jouir d'une liberté et d'un bien-être précieux, succéda l'autorité brutale des pachas qui pressurent chaque année tous les riches habitants de la ville, afin de s'enrichir et de récompenser les protecteurs qui, de Constantinople, veulent bien les maintenir dans ces lucratives fonctions.

Smyrne fut pendant longtemps gardée par des janissaires et par un corps de troupes de police aux ordres du sardar. Chaque consul avait son janissaire, chargé de protéger la personne et la demeure du représentant européen et d'exécuter, au besoin, ses ordres. M. David, ancien consul général de France à Smyrne, raconte, à ce sujet, une histoire dont les détails font frémir.

« Ce corps si terrible aux sultans l'était également aux populations. Un outrage fait à un seul allumait la fureur de tous. Smyrne, à la fin du dernier siècle, en offrit un exemple effroyable. Un janissaire, de garde à la porte d'une enceinte où des bateleurs devaient danser sur la corde, fut tué par la foule qui s'y précipitait. Le corps des janissaires demanda vengeance et indemnité aux Européens. Il accorda trois jours pour en délibérer, et déclara qu'en cas de refus ou de satisfaction insuffisante, il brûlerait le quartier Franc. On eut l'imprudence de résister, les autorités étaient trop faibles pour contenir les janissaires, et le feu dévora tout ce quartier, ses richesses et plusieurs de ses habitants. Une école d'enfants devint



SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS.

— fondateur. Pendant longtemps la
— commerce du Levant,
—

Une tu
dation d
sur Fori
phèse, s
sa patrie
Égée, au
nouvelle
qui l'ava
ment a
d'abord
l'Achélo
pite du n
après av
lauriers-
dit-on, e
toutes ce
même pe
servir d'
jour d'hu
Smyrne
rables ja
rent, et
débris d
belle arc
côtoyait
deux lie
les mont
tale, il a

Aucun
cune con
dire que
prise et
en ruine
par Jean
la défend
s'en rend
près tant
quités, q

Tourne
les voyag
Lamartin
et bien d
de belles
queville
sions poé
même ap
de notre
possible.

Detruit
diens, jaloux de sa prospérité, Smyrne fut rebâtie par
Alexandre le Grand, dans une de ces situations avanta-
geuses que les esprits supérieurs savent deviner, grâce à
la perspicacité qui les caractérise. Aussi, tour à tour,
grecque, génoise et turque, Smyrne fut toujours domi-
nante dans l'Asie-Mineure et justifia ainsi toutes les pré-

— européens. Il accorda trois jours pour en délibérer, et dé-
clara qu'en cas de refus ou de satisfaction insuffisante, il
brûlerait le quartier Franc. On eut l'imprudence de ré-
sister, les autorités étaient trop faibles pour contenir les
jansénaires, et le feu devora tout ce quartier, ses richesses
et plusieurs de ses habitants. Une école d'enfants devint



BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY

le bûcher de ces jeunes victimes, et mille autres cruautés signalèrent la vengeance de ces barbares. »

La superstition la plus aveugle fut pendant longtemps en possession, non-seulement de la population musulmane mais encore de la population européenne de Smyrne. On eut à déplorer à cet égard plus d'un malheur, et il ne fallut rien moins que le zèle éclairé de quelques prêtres, vraiment apostoliques, pour faire rentrer dans la voie de la vérité et de la raison, des hommes qui appartiennent à toutes les sectes chrétiennes. Aujourd'hui la tolérance la plus complète est à l'ordre du jour. — Smyrne a trois archevêques, grec, latin et arménien, des ministres anglicans et calvinistes; deux églises, deux monastères, un couvent de Lazaristes; les Turcs y permettent l'exercice public de tous les cultes et les processions dans l'intérieur des établissements religieux. Ajoutons que cette tolérance est une des causes premières de la prospérité de cette admirable cité.

L'étranger qui aborde à Smyrne est d'abord frappé de l'aspect de cette ville, assez semblable à celui d'une cité maritime d'Italie, où se trouverait un quartier habité par des Orientaux; puis l'éclat de l'atmosphère où se répand une sorte de vapeur rougie par la lumière, les tons chauds de tous les objets, fortement colorés, l'étonnement et le charme à la fois : il se rappelle alors ces langueurs de la molle Ionie et ce dialecte si doux employé par Homère, et les chefs-d'œuvre de ces poètes, de ces écrivains éclo, ainsi que toutes les perfections d'un art resté depuis sans égal, sous l'influence du plus heureux climat. C'est que Smyrne, en effet, est, pour les marins, par exemple, l'Élysée qui les attend dans le Levant. Les vastes maisons des consuls leur sont ouvertes, partout des fêtes les attendent. A Smyrne on boit, on danse, on tire le canon, on se pavoise, on s'illumine et l'on donne des concerts pour toutes les solennités nationales, pour tous les événements politiques, en l'honneur de tous les monarques, de toutes les victoires et de toutes les révolutions. *Le Casino* est le rendez-vous de tous les gens que le plaisir sollicite; ses bals, ses cercles brillants, ses réunions variées et pittoresques en font un lieu vraiment sans exemple. Un jeu abominable, le *Pharaon*, y a fait pendant longtemps d'affreux ravages; on parvint à en chasser ce fléau. Smyrne a un journal, rédigé en français, qui, tour à tour, a été commercial, littéraire et politique.

Tous les peuples commerçants sont représentés à Smyrne : la rade, sans port, est l'une des plus belles et des plus sûres du monde. Tous les pavillons y sont mêlés; souvent elle est remplie par plusieurs escadres. Outre les tremblements de terre, la peste et les incendies ont souvent ravagé cette ville bienheureuse surnommée avec tant de raison *le jardin de l'Orient* : toutes les maisons sont en bois comme à Constantinople, où l'on redoute aussi

à chaque instant d'être enseveli sous les ruines d'un édifice qui, tout à coup, se fend et vous écrase. Au 17^e siècle, un tremblement de terre détruisit presque toute la ville, et l'on ne put jamais retrouver le corps du consul de France. La peste y est moins à redouter maintenant : frère Louis de Pavie, récollet et fondateur de l'hôpital Saint-Antoine, s'est rendu célèbre à Smyrne par le dévouement avec lequel il sauva des pestiférés. Chacun a encore présents à la mémoire les détails lamentables des navires marchands qui y sont toujours entassés. Ces bâtiments peuvent mouiller tout près des quais, les frégates même s'en approchent sans péril à deux encablures de distance.

La révolution grecque bouleversa cette ville florissante : nous ne rappellerons pas tous les maux que Smyrne eut alors à souffrir, MM. Raffenel et Pouqueville se sont chargés de les retracer; contentons-nous de dire que le pavillon français qui protégeait le consulat, l'archevêché, le couvent des Capucins et trois vaisseaux de guerre présents sur la rade, sauva les trois quarts de la population grecque vouée à l'extermination. Ces navires, ainsi que quelques bâtiments marchands, furent l'asile où se réfugia toute une population tremblante, que nos courageux marins protégèrent quelquefois au péril de leur vie.

Le dernier incendie est celui qui a dévoré tout le quartier des Arméniens, le plus riche et le plus important. Le sultan a donné des ordres pour que tous ces quartiers, jusque-là sombres et étroits, fussent rebâti dans les dimensions les plus grandioses et sur un plan régulier.

Pour se dédommager, les Smyrniotes ont pour eux tout ce que la nature peut donner, un climat charmant, un territoire fertile en toute espèce de productions : une vie confortable, des fleurs et des arbustes délicieux, les fruits du midi de l'Europe, la végétation vigoureuse des zones tropicales et les produits des zones tempérées; enfin, on y trouve tout ce qu'on peut ambitionner dans un pays et dans une ville, dont le panorama a quelque chose de magique et rappelle les compositions pittoresques du Poussin et de Claude Lorrain.

Smyrne exporte des cotons, des laines, la cire, la noix de galle, les fruits secs, l'opium, les plantes médicinales de l'Asie; les caravanes qui partent du centre de ce dernier pays y transportaient les denrées de la Perse et de l'Inde avant de les porter à Trébizonde et à Odessa. Le commerce d'importation consiste en draps légers, toiles peintes, mousselines, dorures, bonnets rouges ou *fèzes*, laine fine, horlogerie, bijouterie, quincaillerie, etc... etc... L'Orient nous donne ses fruits et ses matières premières que nous autres Européens, plus industriels, lui renvoyons manufacturés. Smyrne, en un mot, a plus d'un rapport avec Naples; celle-ci est le tombeau de Virgile, celle-là fut le berceau d'Homère.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

On peut dire que l'histoire de la Seine donne presque l'histoire de la France; en tout cas la première peut bien passer pour un abrégé, souvent développé, de la seconde. En effet, la description physique d'une localité, d'un

fleuve, d'un pays, ne rappelle-t-elle pas tous les faits, tous les événements dont ces lieux ont été le théâtre? En un mot la géographie et l'histoire d'une contrée ne sont-elles pas intimement liées et ne doivent-elles pas se compléter et s'éclairer l'une par l'autre? Qu'on ne s'y trompe pas, l'histoire de la nature est bien souvent l'histoire de l'homme.

La Seine, appelée *Sequana* du temps des Romains, a cela de remarquable, qu'elle prend sa source en France, sort de coteaux français, arrose des cités et fertilise des campagnes françaises, et se jette dans une mer française après avoir réjoui un ciel français; différente en cela du Rhin, du Rhône, de l'Escaut, de la Meuse qui traversent, il est vrai, une partie de notre territoire, mais dont les uns prennent leur source dans un pays étranger et les autres vont se perdre dans des mers étrangères. En général commode et facile, la Seine se prête volontiers à la navigation, mais ses débordements sont quelquefois désastreux bien qu'ils aient quelque chose de périodique et de régulier. Ses rives ont un aspect riant qui repose l'esprit et les yeux. Fleurie et verdoyante, elle arrose en Bourgogne des plaines couvertes d'une végétation brillante, accidentée par des coteaux et des vignobles. Puis, de Montereau et de Melun jusqu'à Corbeil, elle varie ses berges et son rivage par ces grès rougeâtres qui lui donnent alors un caractère vraiment original. A Paris, resserrée par d'admirables quais, elle coule profonde et majestueuse; cependant sa navigation, à l'époque de la crue des eaux devient, dans la capitale, d'une grande difficulté, et le sang-froid et l'audace de ses mariniers font alors l'étonnement des marins, accoutumés à naviguer autre part que sous des ponts rapprochés et sous des arches dangereuses. Plus loin, et à son entrée dans la Normandie, elle vient entourer les jolies îles de Vernou, puis commence à se ressentir, à Pont-de-l'Arche, des marées de la Manche, et à Rouen se trouve déjà assez forté pour porter des vaisseaux. Enfin, après avoir baigné les charmants jardins de Meillerie et les ruines magnifiques de Tanarville, elle se mêle, large et bondissante, aux flots de la mer sur laquelle le Havre s'élève.

Mais ce ne sont pas seulement la peinture, la poésie, les beaux-arts que la Seine a favorisés le plus; le commerce, l'industrie, l'agriculture, lui doivent aussi d'innombrables bienfaits, et tout en restant poétique la Seine a le mérite d'être utile. Elle engraisse de son limon et fertilise par ses eaux, partagées en des milliers de canaux, toutes les terres que lui confie l'agriculteur, elle nourrit toutes les provinces qui lui livrent passage; puis elle facilite tous les transports que le commerce appelle à son aide, et enfin elle ramène et fait circuler jusqu'au cœur du pays les richesses que nos vaisseaux vont ravir à des mers et à des contrées lointaines, tributs que le monde entier paye à notre activité.

La partie belliqueuse de son histoire est une des mieux remplies, et sous ce rapport ses fastes ne laissent aucune lacune à combler. Elle a vu d'innombrables faits d'armes, elle a assisté aux batailles les plus meurtrières, aux mêlées les plus sanglantes; elle a été spectatrice des exploits de Jules César, de Constantin, de Clovis, de Charlemagne, elle a assisté aux courses des Francs, aux ravages d'Attila et à ceux des Normands, et aux invasions non moins dévastatrices de 1814 et de 1815. Elle a été possédée tour à tour par les Gaulois, les Romains, les monarches mérovingiens, les seigneurs de Rollon; par les Bourguignons, par les Anglais; les Allemands ont bivouaqué sur ses bords, les chevaux des Cosaques et des Baskirs les ont foulés sous leurs pieds, et les Français eux-mêmes, à des époques de guerres civiles et de querelles religieuses, ont mêlé leur sang à ses ondes. D'Anbigné n'a-t-il pas écrit à

propres des massacres de la Saint-Barthélemy: « Le sang courait de tous côtés cherchant la rivière »? Aussi, à chaque pas, rencontre-t-on des traces de ce passé désastreux où les actions les plus glorieuses se joignent aux dévastations les plus effroyables.

La Seine a son histoire sacrée et sa mythologie, elle a des traditions religieuses et a servi de sujet à plus d'une fiction. L'abbé saint Seine, son patron, fonda au sixième siècle un monastère auquel il donna son nom, près de la source du fleuve et non loin d'un petit village qui s'appelle encore aujourd'hui comme son fondateur. Saint Seine a été le héros de plusieurs légendes, le prétexte d'une foule de merveilleux récits. Ces traditions sont répandues sur tout le littoral du fleuve.

HAUTE-SEINE.

C'est près du village de Saint-Germain-la-Feuille, dans un vallon resserré entre deux coteaux appartenant aux montagnes de la Côte-d'Or que se trouve située la source de la Seine; elle jaillit du pied d'un monticule boisé pour couler, rapide et murmurante, sur la pente de la colline au bas de laquelle elle forme une mare où elle semble se reposer un instant; puis, après avoir acquis une sorte de force d'impulsion dans ce repos momentané, elle se remet à couler et reçoit chemin faisant d'autres filets d'eau qui la grossissent; à une demi-lieue de son point de départ, à Courceaux, hameau composé de quelques maisons, elle rencontre un premier obstacle; ce n'est pas autre chose qu'un petit pont reliant la route de Paris à Dijon et à l'approche duquel elle devient torrentueuse et bruyante, quand elle est grossie par les pluies. L'unique auberge de Courceaux porte sur son enseigne ces mots pompeux: *Au premier pont de la Seine.*

Le village de Saint-Seine est beaucoup plus éloigné de la source du fleuve. Le patron du monastère de ce nom était autrefois invoqué par les habitants du pays lorsqu'arrivait une sécheresse ou une inondation.

A partir de Courceaux, la Seine promène ses eaux claires et abondantes en poissons à travers un pays d'un aspect un peu sauvage, au sein duquel elle alimente plusieurs usines. Elle commence alors à décrire ces nombreux circuits que l'on remarque dans tout son cours; ce fleuve, en effet, capricieux et vagabond, affectionne les détours et les sinuosités. A Billy, elle s'unit au Gévéron, et devient alors, comme disent les marchands de bois et les mariniers, flottable à bûches perdues. Billy est un pauvre village, le premier qui soit arrosé par la Seine, il est situé au milieu d'un pays assez pittoresque. Plus loin, elle se mêle aux eaux d'une autre source, la Verrière, et traverse Ogny. Le village d'Orrey est situé à quelques lieues de ses rives; la vieille Duesme, autrefois la capitale d'une petite contrée célèbre sous les rois de la seconde race, livre passage au cours de la rivière qui court à travers une vallée fertile, entourée elle-même d'une ceinture de rochers. A Quémigny, en Duesmois, elle franchit une gorge de montagnes dont la chaîne se continue jusqu'à une petite vallée où coulent le Revinson et l'Aigny, dont la Seine reçoit les eaux dans son lit. En cet endroit, elle commence à devenir un fleuve majestueux qui s'avance paisiblement à travers des plaines bordées de ro-

chers jusqu'à Cosne, et rencontre, à Saint-Marc, une vallée charmante.

La route de Paris, qu'elle a longtemps côtoyée pour l'abandonner brusquement, est de nouveau bordée par la rivière calme et transparente à laquelle se réunit le Brevon qui vient d'arroser Brezur, bourg situé dans une agréable position. Aisey-le-Duc, au milieu de montagnes couvertes de bois et baigné par la Seine, a un aspect encore plus pittoresque. C'est alors que le fleuve, après avoir passé à Nod, où se trouve une importante fonderie, s'écarte subitement de sa direction pour aller visiter Chamesson et la côte d'Ampilly; puis, faisant un retour sur lui-même, il vient jusqu'à Buncsey, où s'élève une délicieuse maison de campagne, et va porter le secours de ses eaux à la magnifique papeterie de M. Humbert. C'est au-dessous de cette localité que la Seine, se partageant en plusieurs bras, laisse épuiser ses ondes par les terrains spongieux qu'elle traverse, et se trouve presque à sec à l'époque des grandes chaleurs; elle cesserait même de couler, à la sortie de Châtillon, si la Douix ne venait ranimer ses eaux laries et mourantes. Aussi, sans cette rivière qui, seule, en été vient arroser Paris, la capitale serait-elle menacée à chaque instant du sort de Madrid, que la sécheresse périodique du Manzanarès condamne tous les ans au supplice de la soif. Enfin, les usines, les maisons de plaisance, les groupes de maisons que l'on rencontre à partir de Buncsey, ont annoncé une ville, et cette ville, la première qui admet la Seine dans son sein, est Châtillon.

Châtillon, autrefois capitale de l'ancien pays de la Montagne, et l'un des cinq subdivisions de la Bourgogne, est maintenant une sous-préfecture. C'est une ville propre et assez régulière, partagée par le fleuve en deux parties nommées, l'une Chaumont, et l'autre le Bourg. A l'une des portes de Chaumont se voyait autrefois, dans une niche, une statue de saint Antoine, profanée, en 1576, par quatre soldats huguenots, que le ciel, dit la chronique, frappa d'un châtement affreux, dont dont le souvenir a été conservé dans ces vers :

Car l'un brûla d'ardeur intolérable,
En même Temps l'autre moult agité
Mourut en Seine, où, comme il est croyable,
Fuyant le mal s'était precipité !

Cette maladie était probablement le *Feu saint Antoine*. Des deux autres profanateurs, l'un se fit ermite, l'autre mourut de fatigue après avoir passé huit jours à monter et à descendre avec rapidité une haute échelle.

La chronique religieuse de Châtillon est très-fertile en événements et surtout en miracles; ceux de saint Vorle, contemporain du roi Gontran, ont laissé des souvenirs dans l'esprit des habitants du pays. C'est à saint Bernard, l'un des descendants d'un comte de Châtillon, que l'image de la Vierge, placée dans la cathédrale, donna trois gouttes de lait; saint Bernard les trouva si suaves, au dire de la légende, qu'il entonna aussitôt, dans un moment d'inspiration et d'irrésistible élan, l'hymne sublime : *Ave maris stella*.

L'histoire militaire et civile de la même ville n'est pas non plus dépourvue de faits intéressants. Sous les Carlovingiens, les premiers ducs de Bourgogne se fixèrent à Châtillon, où ils occupaient un château fortifié. Prise et reprise plusieurs fois pendant des guerres longues et

meutrières, cette place fut assiégée en dernier lieu par Philippe-Auguste, qui s'en empara. Dans des temps beaucoup plus rapprochés du nôtre, Napoléon, frappé de l'importance et de la position avantageuse de Châtillon, voulut, par un décret daté de 1805, y rendre la Seine navigable. Mais le fleuve résista à tous les efforts de l'art, et ce projet de canalisation resta sans résultat. Cependant le commerce des vins, assez étendu à Châtillon, eût trouvé, dans l'exécution de cette idée, une source de développement et de prospérité qui lui échappa. En 1811, les souverains qui avaient accompagné les armées coalisées y tinrent, avec l'empereur, un congrès célèbre auquel cette ville dut l'avantage de rester calme et intacte au milieu des ravages dont les cités et les provinces voisines eurent à souffrir.

Châtillon possède une jolie promenade côtoyée par la Seine qui coule sur la droite et laisse apercevoir, du même côté, le remarquable château du duc de Raguse, embelli au prix d'énormes sacrifices. Non loin de là s'élève une colline, sur le haut de laquelle se dressait l'ancien château des premiers ducs de Bourgogne. Derrière cette hauteur se cachent des rochers couronnés par des arbres offrant aux regards du voyageur une belle perspective, et dans les flancs desquels une caverne recèle une source profonde et mystérieuse : c'est la Douix, dont nous avons déjà parlé, qui s'élance du pied de ces rocs, limpide et abondante, court l'espace d'une lieue et va se réunir à la Seine dont elle double les eaux en hiver et qu'elle remplace totalement en été. (La suite au prochain numéro.)

L'AMI DU PAUVRE.

Où naguère, ou jadis, car le temps n'y fait rien,
Près de la ville de Narbonne,
Un mendiant avait un chien
Qu'il aimait bien
Les malheureux ont l'âme bonté,
Cet animal, qui faisait tout son bien,
Des bons chiens, des bons cœurs était le vrai modèle,
Joyeux, alerte, expert en plus d'un tour,
La nuit, près de son maître, il faisait sentinelle,
Et l'amusait pendant le jour.
Oreste n'avait pas un ami plus fidèle,
Côte à côte trottant et par monts et par vaux,
Ils s'abreuyaient dans les mêmes ruisseaux
Et mangeaient à la même écuelle;
Chez eux, pain et plaisir se mettaient en commun
Quand la quête tendait, on faisait grande chère
Grande, j'eutends à leur manière,
Allait-elle mal au contraire;
Se consolant l'un l'autre, on se couchait à jenn;
Et, qui pis est, on se levait de même,
Mais, avec le sommeil secouant le chagrin,
Nos voyageurs gaîment reprenaient leur chemin.
Je conçois qu'on oublie et la soif et la faim
Avec un ami qui nous aime.
Un jour, pourtant, n'ayant point étrenné,
Surtout point de jeuné
Quoiqu'au régime des la veille,
Le pauvre maudissait son sort infortuné,
Et le chien tristement, en rêvant au diné,
Marchait baissant l'oreille,
Pendant que sans mot dire, ils cheminaient tous deux.
Ils aperçurent, non loin d'eux,
Un homme dont l'habit annonçait l'opulence
Et l'insolence;
Aussitôt chapeau bas et le regard baissé,
N'osant ouvrir son cœur à l'espérance,

Vers ce Crésus le pauvre honteux s'avance,
 Tandis que le barbet, à ce rôle exercé,
 Déjà sur ses pattes dressé,
 Les fléchit lentement et fait la révérence.
 — Que me veut ce gredin? dit d'un ton couronné
 Notre homme au bel habit que cette audace blesse.
 (Lecteur, entendez bien
 Que c'est au pauvre qu'il s'adresse,
 Et non pas à son chien.)
 Que veux-tu? reprit-il d'une voix arrogante,
 Au malheureux dont la main suppliante

Tremblait en s'étendant vers lui.
 — Hélas! je n'ai, monsieur, rien mangé d'aujourd'hui.
 — Oh! rien mangé?... voilà le refrain ordinaire
 De ces marauds.... Mais réponds-moi :
 Si tu manques de pain, si telle est ta misère,
 Que fais-tu de ce chien... qui mange autant que toi!
 Que ne t'en dé-fais-tu? — Qui! moi, moi, m'en défaire!
 Oh! non, le ciel m'en punirait.
 — Cet animal, enfin, t'est donc bien nécessaire?
 — Hélas, monsieur, sans lui, qui m'aimerait!

Par M. TIBÉ. de C

BEAUTÉS DU CLERGÉ DE FRANCE.

LE BON ABBÉ PERRIN.



Nos jeunes lecteurs ne contempleront pas sans attendrissement cette charmante et bonne figure de l'un des hommes qui ont représenté la vertu chrétienne et le dévouement héroïque dans leurs formes les plus aimables et dans leur plus touchante, leur plus complète abnégation. Dans cette physionomie calme et résignée, on croit lire une succession d'actes vertueux et de sacrifices faits à l'humanité. En effet, l'abbé Perrin est mort à quatre-vingt-onze ans, calme et heureux, après une existence dont toutes les heures avaient été marquées par des bienfaits, et dont la plus vive activité n'avait pas attiédi la charité et le zèle.

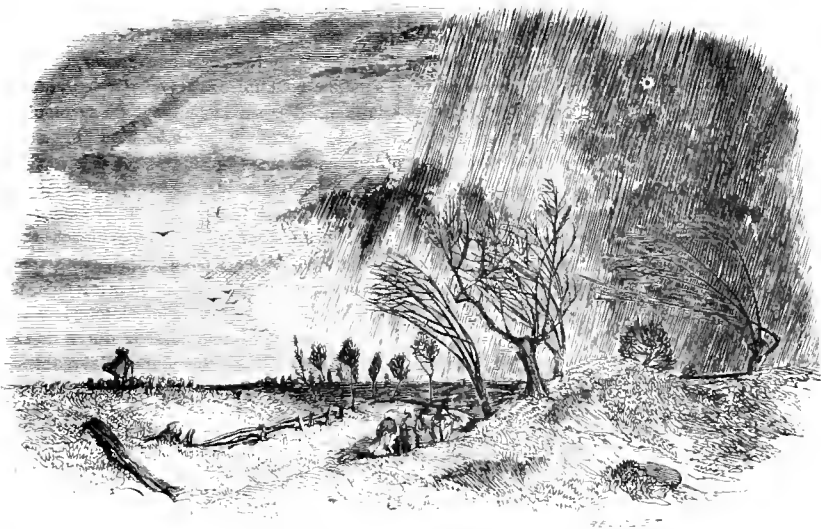
Né le 24 juillet 1733, à Fours, dans le département de la Loire, il était déjà connu et adoré comme la providence des malheureux et des pauvres lorsque la révolution éclata. Il ne crut pas pouvoir prêter serment à la nouvelle république et fut forcé de s'exiler en Savoie. Il y avait alors en France, surtout dans les classes secondaires et dans le peuple, une animosité furieuse contre les ecclésiastiques. Au moment où l'abbé Perrin venait de faire visiter ses malles par la douane, un soldat passa, sans doute exalté de tous les sentiments violents qui ferme-

taient à cette époque, et tira son sabre en s'écriant : *Voilà un bon cou à couper!* L'abbé se retourna, et la mansuétude presque divine de ce regard calme désarma le soldat.

De retour en France après de longs voyages, il continua la vie d'abnégation qu'il avait menée à l'étranger. On l'avait vu sur le pont de Tilsitt, en Allemagne, échanger ses souliers contre les lambeaux dont un mendiant avait entouré ses pieds. Parmi les œuvres de charité, il choisit, en France, la plus pénible et la plus amère, le service des prisons, et, placé par son choix au milieu de ces natures dépravées et féroces, il appliqua toutes les forces de son âme, tout son temps et toutes ses ressources, à racheter les âmes, à consoler et à soulager les autres. Souvent dans ces pérégrinations dangereuses, il était volé : « Mes amis, dit-il, celui qui m'a pris ma tabatière doit avoir le soin d'argent; voici cinq francs pour celui qui me la rapportera. Je ne veux pas connaître le coupable. » Les détenus cédant à tant de honte et tombaient à genoux devant lui. Ce héros chrétien est mort le 4 mars 1814, au milieu des bénédictions et des regrets, après avoir reçu des mains du roi la croix d'honneur, récompense si méritée.

CHRONICLE DES MOIS.

MARS.



Mars était le premier mois de l'année sous Romulus, qui lui donna même le nom du dieu de la guerre, dont il se disait fils. Ce fut le troisième dans le calendrier de Numa, comme il l'est encore aujourd'hui dans notre calendrier grégorien.

De nombreuses fêtes signalaient ce mois chez les anciens, et cela devait être, mars se caractérisant en effet par une circonstance remarquable : l'équinoxe du printemps. A Rome, pour inaugurer le retour du soleil, on renouvait sur l'autel de Vesta le feu sacré pris, au foyer même de cet astre, par le moyen d'un miroir. Des cérémonies significatives marquaient aussi cette époque chez les peuples du Nord comme dans les villes de la Grèce ; sur les rives de l'Euphrate comme sur les bords du Nil. Maintenant encore, dans la Chine, les premiers jours de mars sont consacrés à l'agriculture, et le souverain de cet empire, afin d'honorer le plus utile de tous les arts, trace lui-même un sillon et fait un semis. L'Eglise enfin célèbre, dans ce mois, une de ses plus grandes solennités, le mystère de l'Incarnation.

Le vent domine au mois de mars. Certes il doit intervenir toujours, plus ou moins, aux différentes périodes de l'année ; mais son rôle est ici plus nécessaire et plus grand, car l'heure est venue de remplacer peu à peu cette atmosphère humide et froide ; d'exclure ces nuages permanents qui gênaient désormais les rayons du soleil ; d'émonder les bois, les collines et les plaines, d'abattre partout les branches mortes pour faire place aux jeunes rameaux ; d'aller semer au loin les graines sauvages ; de distribuer dans les champs que l'homme cultive les germes nutritifs que recèle la vase des marais, d'enlever enfin de l'horizon tout ce qui a péri par le froid et que la pluie n'a pu dissoudre. Or, entendez la forêt qui frémit et qui plie sous l'invisible agent qui, du même souffle, balaye la surface du sol et pousse devant lui les flots de l'Océan. C'est ainsi que dans l'air et dans l'eau

s'établissent en parfaite harmonie deux courants parallèles et superposés : l'un, atmosphérique, qui rend plus facile le vol des oiseaux voyageurs, l'autre, marin, qui favorise aussi la nage des poissons émigrants. Remarquez bien que ces habitants de l'air et de l'eau nous arrivent ainsi de fort loin pour varier à la fois les mets de nos tables et les richesses de notre industrie. Assurément nous ignorons encore, et nous ignorerons peut-être toujours, la loi qui gouverne le vent ; nous ne pouvons prévoir ni sa venue ni sa durée, nous ne pouvons rien dire d'avance ni de sa force ni de sa direction ; mais nous savons du moins que, pour le faire naître, il suffit que l'air change un peu de densité : de telle sorte que c'est une cause bien minime qui vient déterminer ici de prodigieux résultats. Nous savons aussi que, depuis les ondulations légères du zéphyr jusqu'aux fureurs formidables de la tempête, tous les mouvements de l'atmosphère doivent remplir une fonction, et que tous ont pour but définitif le bien-être de l'homme ; car si notre intelligence pouvait suivre tous ces débris qui semblent emportés au hasard par le vent, nous serions ravis des merveilles ignorées qui s'accomplissent sans cesse autour de nous ; nous admirerions l'infinie sollicitude de la Providence pour nous d'abord, mais aussi pour les êtres les plus infimes. C'est qu'en effet chacun de ces brins de paille a sa destination, sa place, son emploi. Ceux que le tourbillon enlève jusqu'au sommet des arbres seront de commodes logis pour une foule de chenilles aériennes qui ne peuvent se filer un abri. Ceux qui tombent dans l'eau seront des nacelles toutes prêtes pour des milliers de larves aquatiques ; ceux que retient l'épine du buisson seront des matériaux bien utiles au nid de la fauvette. Et voulez-vous reconnaître comme les plus petits riens concourent cependant à notre utilité ? Voyez ce fétu resté sur le sable, il servira bientôt comme bois de charpente à ces fourmis industrielles, dont les œufs, recherchés du faisán, donnent à sa chair

une saveur plus délicate. Voulez-vous mieux encore, voulez-vous que cet autre fêtu qui paraissait égaré sur la colline nous revienne métamorphosé en denrées riches produits? voyez comme il devient un engrais excellent pour la plante aromatique où l'abeille ira chercher le miel parfumé de nos ruches et la cire resplendissante de nos salons.

Quant à ces révolutions de l'atmosphère qui parfois nous épouvantent, une simple réflexion les explique et les justifie. Les scènes si variées de la nature nous émeuvent très-diversément : toutes nous parlent du Créateur; mais chacune d'elles semble chargée de nous en révéler plus spécialement un attribut. Le ciel étoilé raconte sa gloire; la rénovation perpétuelle de la terre symbolise son éternité; l'harmonie des saisons publie sa sagesse; les fleurs célèbrent sa magnificence; les fruits manifestent sa bonté; la tempête et la foudre proclament sa puissance. Ainsi, quand l'ouragan bouleverse l'horizon, et, dissipant comme la poussière du chemin les débris de nos moissons, de nos palais et de nos flottes, mêle son immense mugissement aux plaintes de la mer qu'il irrite et qu'il soulève, alors il se fait dans notre âme un silence profond, et cette frayeur salutaire nous fait mieux comprendre que l'homme n'est rien sous la volonté souveraine qui d'un mot, en effet, peut le briser. Mais Dieu nous abrège l'épreuve, et même il a prescrit que l'ouragan, dans sa colère, fit encore plus de bien que de dégât, car pour quelques pertes partielles, voyez comme après la tempête l'air est transparent, la mer calme et le sol épuré. Or, ces conditions favorables ne pouvaient arriver plus à propos; car autour de nous tout change et se

transforme, tout s'élabore et tout s'aime. Sous le rayon presque chaud qui l'excite, la feuille sur l'arbre dépile son limbe et le bourgeon prépare sa fleur, tandis que l'herbe, dans la vallée, se dispose en pâturage pour rendre plus abondant et plus doux le lait de la vache, de la chèvre et de la brebis, qui vont avoir bientôt leurs nouveaux-nés. Déjà dans l'air l'hirondelle décrit ses courbes gracieuses tout près du marronnier, dont la feuille étalée s'incline pour mieux laisser voir la pyramide élégante de la fleur; déjà sur le feuillage du sycomore le vert étend sa plus belle teinte, et le bleu pur, dans l'hépatique, commence même à se montrer déjà; le pinson, dans la charmille, incite de son cri jovial cette foule de petits oiseaux qui semblent, en effet, préluder à leur chant par des notes encore faibles, brèves, inachevées.

Le mois de mars paraît capricieux parce que, formant le passage entre l'hiver et le printemps, il oscille entre ces deux saisons et revêt tour à tour le caractère de l'une et de l'autre, comme aussi la durée de ses nuits se balance avec celle de ses jours. D'agréables journées s'interposent donc parmi ces températures brusques, variables, intermittentes. L'agriculteur en profite pour terminer quelques labours, faire quelques semis, rétablir quelque fossé, rectifier quelque clôture. Même dans cette période transitoire, toute satisfaction n'est donc pas refusée à nos regards, qui peuvent surtout remarquer que, sous ces alternatives qui semblent irrégulières, s'accomplit cependant un progrès gradué vers la belle saison; de telle sorte que l'hiver, s'effaçant peu à peu, laisse au printemps les derniers jours de ce mois. P. TEULIÈRES.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.



SAINT MARCEL, ÈVÈQUE DE PARIS.

Le cinquième siècle, très-fécond en illustrations religieuses, vit placer sur la chaire épiscopale de Paris un prélat auquel cette ville s'honore d'avoir donné le jour. Depuis la mort de saint Denis, qui fonda, au prix de son sang, cette église, dans la cité qui devait un jour figurer parmi les plus célèbres du monde, la religion chrétienne n'avait cessé d'y prendre de nouveaux accroissements. Le sang de saint Denis et de ses deux compagnons, Rustique et Eleuthère, avait été pour les rives de la Seine une riche semence : l'héritage de mort n'avait point été répudié. Après saint Denis, premier évêque, la chaire épiscopale fut occupée, malgré la terreur qu'aurait pu inspirer le

supplice du saint fondateur. On y vit monter successivement, et dans l'ordre des temps, Mallon, Massus, Marc, Aventin, Victorien, Paul, Prudent et Marcel, qui fait l'objet de cette notice hagiographique.

L'histoire des évêques de Paris nous apprend que Marcel naquit de parents d'une condition médiocre qui habitaient, comme il a été dit, la cité parisienne. Il est à peu près certain que les auteurs de ses jours étaient non-seulement chrétiens, mais doués d'une piété qui seule, à dire vrai, peut glorieusement caractériser cet auguste titre. Aussi le jeune Marcel puisa dans cette famille le germe des vertus qui se développèrent en lui, des qu'il eut atteint l'âge de discrétion. La pureté, la modestie, la charité, l'esprit de mortification, distinguaient ce jeune enfant. Il était l'exemple,

non-seulement des enfants de son âge, mais encore les personnes parvenues à l'âge mûr pouvaient s'élever en voyant éclater dans Marcel, d'une manière si précocce, toutes les vertus du christianisme. A peine eut-il atteint l'adolescence, que l'évêque, nommé Prudens, voulut l'attacher à sa cathédrale en qualité de lecteur. Peu de temps après, il fut élevé au sous-diaconat. Un jour qu'il remplissait les fonctions de ce dernier ordre auprès de son évêque, c'était en la grande fête de l'Épiphanie, comme il puisait de l'eau dans la Seine pour donner à laver les mains au pontife, un miracle s'opéra. On reconnut que cette eau avait le goût d'un vin excellent. L'évêque, frappé d'un si grand prodige, voulut que ce vin miraculeux fût versé dans le calice, et c'est avec ce vin que le peuple fit la communion après la messe. Nouveau miracle! Le vase resta toujours plein, quoique la multitude des communicants eût fait une grande consommation de cette liqueur. On fit boire de ce vin à une certaine quantité de malades qui y trouvèrent la guérison.

Un autre jour que Marcel remplissait la même fonction auprès de l'évêque, celui-ci sentit ses mains répandre une odeur exquise à tel point, qu'il demandait de nouvelle eau pour faire disparaître ce parfum liquide dont ses mains avaient été inondées. On conçoit de quelle grande vénération ces prodiges durent entourer le jeune lévite. Aussi l'évêque s'empressa-t-il d'élever à la prêtrise le jeune Marcel. Or, en ce temps-là, on ne pouvait être prêtre avant d'avoir passé trente ans; mais dans Marcel la dignité personnelle avait devancé l'âge canonique. Quoique l'histoire de sa vie n'entre pas dans des détails sur ses actions pendant qu'il était simple prêtre, il est indubitable qu'il fit tous les jours de nouveaux progrès dans la sainteté. Ce qui le prouve évidemment, c'est qu'après la mort de l'évêque Prudens, le clergé et le peuple, d'une voix unanime, le proclamèrent évêque de Paris. Il fallut vaincre son humilité pour lui faire accepter un honneur qu'il considérait plutôt comme un pesant fardeau. Comme Marcel n'avait accepté cette dignité qu'en tremblant, il redoubla sa vigilance sur lui-même et déploya un zèle infatigable dans tous les devoirs de l'épiscopat.

On raconte un trait de la vie épiscopale de Marcel. Un homme du peuple, dont les mains lui parurent hees derrière le dos, ne pouvait arriver auprès de l'autel pour y recevoir la communion. Tandis que tout le monde s'avancçait, lui seul restait immobile comme une borne. Le saint pontife s'en aperçut et alla lui demander la cause de cette singularité. Cet homme répondit qu'il avait péché. Alors Marcel lui dit : « Viens, approche-toi et ne pêche plus. » Mais auparavant, cet homme avait fait sa confession, et sur l'ordre de l'évêque, il s'avança comme les autres, sans éprouver le moindre obstacle et communia. Image du péché qui enchaîne et rend immobile le pécheur qui ne peut reconquérir sa liberté qu'en l'avouant et en obtenant le pardon.

Voici encore ce que nous apprend la légende de saint Marcel dans l'office. Une grande dame avait commis une faute grave contre la sainteté du mariage. Elle mourut, et dans la tombe le serpent qui l'avait poitée au péché exerçait encore sur ce corps inanimé sa cruelle rage et la déchirait par ses morsures. Tous les voisins épouvantés avaient abandonné les maisons situées auprès de ce tombeau. Marcel fut instruit de cela. Il rassembla le peuple, et voulut en être accompagné, hors de la ville, vers le

lieu où cette dame était inhumée. Pourtant, il tint tout ce monde à un certain éloignement de l'endroit, et s'y avança tout seul. Le serpent sortait en ce moment de la forêt et revenait au tombeau. Marcel le frappa trois fois de sa crosse la tête du reptile, et puis l'entortillant de son étole, il le conduisit ainsi, comme pour en triompher, en présence de toute cette multitude émerveillée. Tout le monde se mit à la suite de l'évêque, qui traîna ainsi le serpent pendant trois milles de chemin, puis il le lâcha. Depuis ce moment, on ne vit plus reparaître le reptile au tombeau de cette dame, ni ailleurs.

On voit que la vie de ce saint, écrite par Fortunat, évêque dans la Lombardie, et qui mourut à Paris sous l'épiscopat de saint Germain, fut une suite de prodiges auxquels on peut joindre le suivant qui est raconté par saint Grégoire de Tours. Il est encore ici question d'un serpent. Il faut convenir que ceci ressemble fort au miracle qui vient d'être rapporté, et se borne à un récit fort court. Selon saint Grégoire, Marcel délivra la ville d'un immense serpent qui la desolait. Sans vouloir prétendre enlever à ce saint évêque le don des prodiges dont il fut gratifié pendant sa vie, il est permis de penser, avec quelques écrivains, que, sous le nom de serpent, on a voulu désigner, en style figuré, le démon que saint Marcel et d'autres évêques de cette époque vainquirent et rendirent captif en renversant les autels sur lesquels il se faisait adorer par les malheureux païens.

Ce saint évêque mourut le 1^{er} novembre, vers le commencement du cinquième siècle. On fixe l'année 436 dans le catalogue des évêques de Paris, mais on ne peut affirmer que cette date soit exacte. Son corps fut déposé dans un village à un quart de lieue de Paris. Ce village est devenu par la suite une partie intégrante de la capitale, sous le nom de faubourg Saint-Marcel, vulgairement Saint-Marceau. Sous le règne de Louis le Debonnaire, une église fut construite sur le tombeau du saint, et devint plus tard une collégiale qui a été détruite dans la révolution. Le corps de saint Marcel fut extrait de la crypte de cette église, il y a plusieurs siècles, et transféré dans la métropole de Notre-Dame. La fête a lieu le 3 novembre et la translation se célèbre le 26 juillet. Tel est en abrégé l'histoire de ce huitième successeur de saint Denis. Son épiscopat ne se fit point remarquer par de grands événements, et pourtant, depuis plus de quatorze cents ans, sa mémoire a été l'objet d'un culte solennel, tant l'image de ses vertus avait fait sur les peuples une vive impression que la rouille des siècles n'a pu parvenir et ne parviendra jamais à consumer et détruire.

L'abbé Pascal.

SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE.

Notre biographie retraçait pour le mois dernier la vie humble et paisible d'une sainte fille des champs, que ses éclatantes vertus élevèrent à la dignité de patronne d'une grande capitale. Aujourd'hui nous présentons à l'admiration de nos jeunes lecteurs et lectrices une princesse qui se sanctifia sur le trône, et qui parvint par une route tout à fait différente de celle suivie par Geneviève à la même immortalité. La vierge de Nanterre et l'épouse du roi Clovis sont couronnées d'un diadème que les hommes ne donnent pas, mais qui est aussi hors de leurs capricieuses

atteintes. Ce diadème ne peut se conquérir que par la vertu, et celle-ci est accessible à toutes les conditions et à toutes les positions de la vie.

Gondebaud, roi des Bourguignons, avait un frère nommé Chilpéric. Ce monstre couronné, afin d'écarter de lui des rivalités, immola à son ambition son frère, sa belle-sœur, mère de notre sainte, et les princes frères de Clotilde. Celle-ci et sa sœur encore très-jeunes, et d'ailleurs peu redoutables à cause de leur sexe, furent épargnées. L'aînée fut confinée dans une communauté religieuse, et Clotilde seule vécut à la cour du meurtrier de sa famille. Gondebaud était sectateur de l'arianisme, hérésie qui ravageait l'Église en ce malheureux siècle, et dont on a vu que saint Hilaire de Poitiers avait été l'impétueux et éloquent antagoniste.

Clotilde, quoique née au sein de cette funeste hérésie, avait eu le bonheur d'être élevée, presque dès le berceau, dans les principes de la religion catholique. Vivant au milieu de la cour, et entourée de mille objets de séduction, Clotilde sut conserver une âme pure. La modestie, une solide piété, le mépris du monde, devinrent la sauvegarde de son innocence. Ses vertus rehaussaient admirablement une rare beauté; mais elle en sentait la fragile mérite, et lui préférait la délicieuse satisfaction d'une conscience qui n'a rien à se reprocher. En effet, la beauté sans la vertu, c'est une jolie fleur sans parfum, ou plutôt une fleur qui exhale une odeur mortelle à elle-même et à ceux qui ont l'imprudence de la respirer.

La réputation de la jeune Clotilde se répandit bientôt dans les royaumes qui avoisinaient celui de Bourgogne. Le roi des Francs, qui avait sa cour à Soissons, était, à cette époque, Clovis, que l'histoire a surnommé *le grand*. Celui-ci envoya des ambassadeurs en Bourgogne pour demander la main de la jeune princesse à Gondebaud, son oncle. Clovis était païen. Clotilde n'accepta qu'à condition qu'elle jouirait de la liberté de suivre sa religion. La condition fut acceptée, et le mariage fut célébré à Soissons en 493. Voici donc Clotilde assise sur le premier trône des Gaules. Elle fit construire dans le palais de son époux un petit oratoire; c'était pour elle une douce consolation de s'y retirer fréquemment pour se livrer à la prière et obtenir du ciel les consolations dont elle avait besoin au milieu d'une cour barbare. La prière ne lui suffisait pas. Elle se livrait secrètement à des mortifications, mais avec une prudence telle, que jamais elle ne manquait aux devoirs de bienséance et de représentation que lui prescrivait son état. Toute la cour était singulièrement éduquée de la conduite de la reine, et les païens, dont elle était environnée, étaient bien en peine de découvrir le principe fécondant qui produisait de si rares vertus dans une jeune princesse. L'aumône faisait les délices de Clotilde; aucun pauvre ne tendit jamais vainement vers elle ses mains suppliantes. Nouveau sujet d'admiration pour des idolâtres, qui ne connaissaient pas même le nom de la charité. C'est ainsi que Clotilde préparait les voies à la conversion de son époux et de tout le royaume.

Quand la reine jugea que le cœur de Clovis lui appartenait, et que cet amour lui promettait un heureux succès pour l'entreprise, assurément fort difficile, qu'elle projetait, elle essaya d'abord de faire comprendre à Clovis la vanité des idoles qu'il adorait, et l'excellence de la religion de Jésus-Christ. Le roi prêtait volontiers l'oreille aux paroles d'une épouse qui le charmait. Néanmoins

l'heure de la conversion n'était point arrivée. Clotilde était enceinte de son premier enfant. A ses instantes prières, le roi consentit à ce que ce premier fruit de leur mariage reçût le sacrement du baptême. Quelle joie pour cette mère chrétienne! mais Dieu voulait l'éprouver. L'enfant était à peine baptisé qu'il mourut. Dououreux triomphe pour les préventions de Clovis! « Je l'avais bien pensé, s'écriait-il, qu'il en arriverait ainsi; cet enfant n'est mort que parce qu'il a été baptisé au nom du Dieu que vous adorez. Ah! si je l'avais placé sous la protection de mes divinités, certainement il serait plein de vie. » Clotilde lui répondit: « Je rends grâce au Dieu tout-puissant qui a bien voulu me juger digne d'enfanter pour son royaume céleste un fils qu'il a bien voulu faire participant de sa royauté éternelle. » Bien loin d'être ébranlée par cette épreuve, Clotilde espérait que de ce mal Dieu saurait sagement tirer un grand bien. En considérant en effet la mort de cet enfant avec des yeux simplement terrestres, on serait tenté d'accuser la sagesse éternelle; car une pareille mort, loin d'attirer Clovis au christianisme, semblait au contraire devoir plus que jamais l'en détourner; mais les conseils du Tout-Puissant ne sont pas semblables aux voes étroites des mortels.

Un second enfant vint au monde une année plus tard. Clotilde lui fit donner le baptême et le nom de Clodomir. Quelque temps après, l'enfant tomba dangereusement malade. Cette fois, Clovis ne pouvait contenir son indignation; il s'abandonna tout ensemble à la colère et au désespoir. La confiance de Clotilde n'en était pas moins calme et assurée; elle se mit en prières. Dieu se hâta de l'exaucer, et la guérison du jeune Clodomir fut si prompte, qu'on la regarda comme miraculeuse. Cette fois, Clovis se calma et reconnut combien était grande la puissance du Dieu des chrétiens. La vertueuse épouse mit à profit cette circonstance pour le presser de plus en plus à renoncer aux idoles. Le silence fut la seule réponse du roi. Un autre jour que Clovis avait témoigné à son épouse une grande tendresse, celle-ci saisit encore l'occasion de lui montrer l'excellence de l'Évangile, et de lui rappeler que dans certaines circonstances il ne s'était pas montré éloigné d'abandonner le paganisme. Cette fois encore, Clotilde ne put réussir, et Clovis objecta qu'en se faisant chrétien, ce serait exciter la révolte de ses sujets. Il n'y a donc plus dans son cœur de véritable répugnance pour le christianisme. Le paganisme n'y vit déjà plus, mais il faut encore quelque temps pour que cette terre, purgée des mauvaises racines qui l'infestaient, soit suffisamment préparée pour recevoir la bonne semence et la faire lever.

Le moment est enfin venu où les sollicitations de Clotilde vont être couronnées d'un heureux succès. Clovis était en guerre avec les Allemands ses voisins. Il leur livra bataille auprès d'un lieu nommé Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, à huit lieues de Cologne. Le désordre se mit dans l'armée des Francs. Le roi ne peut ramener les fuyards et se voit sur le point de tomber entre les mains des ennemis. Il invoque avec ferveur ses dieux; mais ceux-ci n'ont point d'oreilles et ne pourraient entendre ni exaucer les prières qu'on leur adresse. Tout à coup il se souvient de Jésus-Christ, dont Clotilde lui a parlé tant de fois. Il promet de s'en déclarer le disciple si la victoire vient se déclarer en sa faveur. Aussitôt le sort des armes change; les Allemands, saisis d'une frayeur panique, se débandent, et Clovis, marchant sur eux avec toute son ar-

mée, les met en une dérouté complète. Clotilde apprit cette heureuse nouvelle par des courriers qui lui furent aussitôt expédiés, et qui portaient à cette heureuse épouse, de la part du roi, l'assurance qu'il allait se faire chrétien. Le miracle était en effet incontestable, et Clovis d'ailleurs, intérieurement touché de la grâce que lui avaient obtenue les ferventes prières de Clotilde, ne fit plus aucune résistance. Aussitôt la reine rendit à Dieu de solennelles actions de grâces avec toute sa cour; ensuite toute sa sollicitude se tourna vers le grand acte que devait accomplir Clovis, pour entrer dans le sein de l'Église.

En ce temps-là, l'église de Reims était gouvernée par un prélat doué des plus éminentes vertus, et que nous honorons sous le nom de saint Remi. Le soin d'instruire Clovis fut confié à ce grand évêque. Le jour arriva enfin où ce prince, suffisamment éclairé des dogmes du christianisme, devait recevoir le baptême. Cela eut lieu en 496, dans la cathédrale de Reims. On fait monter à plus de trois mille, tant hommes que femmes, le nombre des personnes de l'armée ou de la cour de Clovis, qui reçurent avec lui, de la main de saint Remi, le baptême. On vit éclater un miracle dans cette cérémonie. Comme la foule compacte qui se pressait autour du pontife empêcha que l'huile des onctions baptismales ne lui parvint, au moment manqué, un ange, d'autres disent une colombe, apporta une fiole qui en était pleine, et la remit à l'évêque. Cette fiole, dite *ampoule*, avait été religieusement conservée à Reims dans l'église de Saint-Remi, et c'est avec l'huile miraculeuse de cette fiole que les rois de France étaient sacrés.

Nous croyons pouvoir ici interrompre quelques instants notre notice géographique sur sainte Clotilde, pour laisser parler saint Grégoire de Tours sur le baptême de Clovis : « Saint Remi fit préparer un bassin suivant le mode de l'immersion. Le baptistère est disposé et muni de baume par son ordre. L'église est tapissée de courtines blanches, c'est la couleur des caécumènes, et la décoration propre à la cérémonie du baptême. Nouveau Constantin, Clovis se présente au bain sacré pour y laver sa vieille lèpre, et se purifier dans la source de la vie. Là, confessant un Dieu en trois personnes, il est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; il reçoit enfin l'onction du Saint-Chrême, et plus de trois mille Français participent aux mêmes sacrements, dans la même cérémonie. » On voit qu'ici il n'est pas question de l'ampoule portée par un ange ou par une colombe, mais une tradition non interrompue nous a transmis ce prodige. En 1793, la fiole ou ampoule fut brisée par le conventionnel Prieur, dans une sacrilège orgie, mais quelques fragments du baume furent recueillis par des hommes pieux, et ce baume fut remis en 1819 dans une autre fiole. C'est celle-ci qui a servi au sacre du roi Charles X en 1825.

Reprenons notre récit. C'est ainsi que Clovis devint le seul roi catholique qui vécût, en ce temps, dans toute l'étendue de l'ancien empire romain, car les autres princes qui se disaient chrétiens professaient la secte arienne, au sein de laquelle, sans y participer, était née la princesse Clotilde.

Clovis ouvre donc cette longue et glorieuse série de monarches qui, par leur attachement inviolable à la chaîne apostolique, ont mérité le titre de rois très-chrétiens et de fils aînés de l'Église. A partir de ce moment, la reine ne cessa de porter son époux à des actes qui avaient pour

but l'accroissement de la doctrine évangélique; c'est ainsi que ce prince, à la sollicitation de son épouse, fit élever à Paris, qui dès ce temps devint la capitale de la France, une grande église en l'honneur des deux saints apôtres Pierre et Paul. C'est celle qui, plus tard, porta le nom de Sainte-Genève du Mont, dont il ne subsiste plus que le clocher au milieu du collège actuel, dit de Henri IV. On a déjà vu, dans le numéro précédent, que ce temple fut remplacé, dans le siècle dernier, par une nouvelle et magnifique église, nommée aujourd'hui le Panthéon, mais qui a été indignement profanée par la révolution de juillet...

Ce premier roi chrétien professait une grande dévotion pour saint Martin, dont il allait quelquefois visiter le tombeau, à Tours, pour y adresser au véritable Dieu, ses prières. Pénétré d'un grand respect pour le pape, vicaire de Jésus-Christ, il envoya à Hormisdas, qui était alors souverain pontife, une magnifique couronne d'or, comme hommage de son royaume à Dieu, dont le pape est le représentant sur la terre. Il est extrêmement édifiant de voir, dès l'origine de la monarchie française, nos rois s'unir ainsi à la chaire de la vérité catholique, à laquelle ils devaient dans la suite des siècles donner de hautes preuves de leur attachement filial. Malheureusement Clovis éleve d'une manière barbare ne put jamais entièrement maîtriser son caractère fougueux et brutal, et causa ainsi à sa sainte épouse beaucoup de chagrins. Il mourut le 27 novembre 511, à l'âge de quarante-cinq ans, après avoir régné trente années.

Clotilde resta veuve avec trois enfants qu'elle avait de Clovis, et un fils naturel que son époux avait eu avant son mariage. Celui-ci nommé Théodoric ou Théri, régna sur l'Austrasie, dont la capitale était Reims, et plus tard Metz. Des trois fils de Clovis et de Clotilde, le premier, Clodomir, fut roi d'Orléans; le second, Childebert, fut roi de Paris; le troisième, Clotaire, régna à Soissons. Ces partages ne furent point paisibles. Clotilde fut obligée des divisions que l'ambition suscita entre ces quatre rois. Vainement elle s'efforça de les concilier. Clodomir, son fils, mit à mort Sigismond, roi de Bourgogne, et le meurtrier fut tué, à son tour, par Gondemar, héritier de Sigismond. Gondemar fut tué par Childebert et Clotaire, qui réunirent la Bourgogne à la France. Il faut se reporter à ces siècles barbares pour se faire à d'aussi sanglants récits. Avouons pourtant que nos temps modernes, que nous estimons beaucoup plus civilisés, présentent, à notre honte, des scènes de meurtre qui doivent nous rendre très-circospects dans l'appréciation de ces mœurs anciennes. Nous sommes presque contemporains d'une époque où l'on a vu aussi des trônes ensanglantés. Dans tous les siècles, les mêmes causes doivent produire des effets pareils et les passions mauvaises ne se dépouillent jamais de leur feroce nature.

Quelle impression douloureuse devaient faire à une âme aussi douce que celle de Clotilde ces épouvantables spectacles! Aussi elle ne cessait de soupirer après l'heureux moment où elle pourrait quitter cette vallée de larmes et goûter, dans le sein de son Dieu, un éternel repos. En 526, une dernière catastrophe dégoûta du trône la sainte princesse. Ses deux fils Childebert et Clotaire firent périr les deux premiers fils de Clodomir, pour s'emparer du royaume d'Orléans. Le monde ne fut plus tolérable à cette mère infortunée. Elle se retira à Tours, auprès du monastère de saint Martin, pour y terminer sa vie dans la

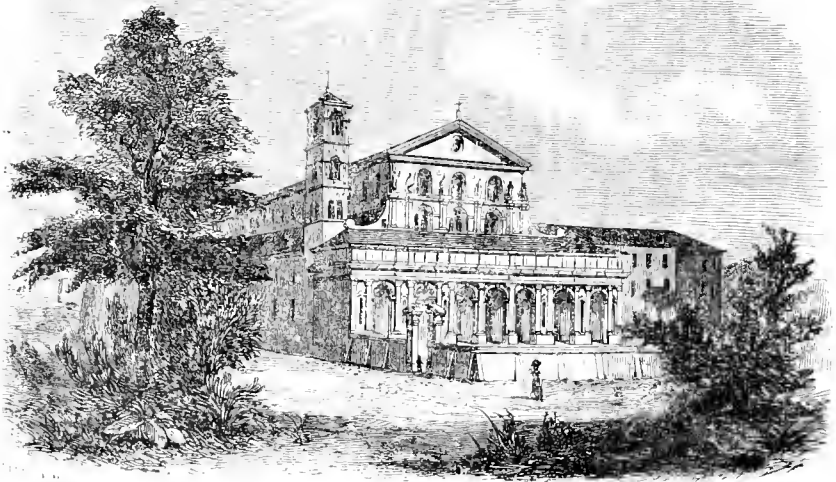
rière et la pratique de toute sorte de mortifications. Trente jours avant sa mort, elle la prêta. Dans cet intervalle, elle manda ses deux fils, meurtriers de leurs propres neveux. Ils reçurent de sa bouche les instructions les plus capables de les faire rentrer en eux-mêmes. Elle les engagea, de la manière la plus touchante, à gouverner paternellement leurs peuples, à vivre ensemble dans une parfaite union, à faire oublier par une excellente conduite leurs excès, et à s'occuper par-dessus tout de mériter des couronnes immortelles. Clotilde avait pratiqué si constamment la charité, que ses ressources étaient très-modiques, elle voulut encore que son héritage devint le patrimoine des pauvres. Quand toutes ses dispositions furent faites, elle ne pensa plus qu'à Dieu. Au trentième jour, les derniers sacrements lui furent administrés, et après avoir fait une profession publique de sa foi, elle rendit au Seigneur sa belle âme, le 3 juin 545. Ses dépouilles furent portées dans l'église de Sainte Geneviève et placées à côté du corps de cette bergère, patronne de Paris. C'est ainsi, disions-nous en commençant, que l'immortalité leur fut commune au delà de la tombe, car au séjour des élus la sainteté place au même niveau les conditions qui sur la terre furent si dissemblables. Mais est-ce que même ici bas, le culte de Dieu ne les met pas au même rang ?

Sainte Clotilde n'avait jamais eu, dans la capitale de la

France, une église dédiée à Dieu pour son invocation. La ville de Paris a voté tout récemment une somme de plusieurs millions, pour construire, dans le faubourg Saint-Germain, un magnifique temple qui popularisera le culte de cette sainte reine des Français. Dans quelques années, le nom de Clotilde viendra se joindre aux autres saintes illustres, telles que sainte Magdeleine, sainte Élisabeth de Hongrie, sainte Marguerite, patronnes des églises paroissiales sous ce titre. Espérons fermement que sainte Geneviève ne restera pas toujours dépossédée du somptueux temple dont la coupole reste encore, dans son intérieur, consacrée à la BERGÈRE de Nanterre, qui y voit dans cette admirable fresque, les rois prosternés à ses pieds. Dieu ne permettra pas que le délire des peuples se perpétue indéfiniment. On dit qu'une statue de l'immortalité va couronner le sommet de ce dôme. Il ne peut en exister que d'une espèce; c'est celle que l'Immortel seul peut départir. Personne ne donne ce qu'il n'a pas, et la mortalité ne peut engendrer l'immortalité. Laissons faire les hommes, ils exécutent fort souvent à leur insu les desseins de Dieu. Qui aurait prédit à Agrippa, gendre de l'empereur Auguste, qu'il édifierait dans Rome païenne, en élevant le Panthéon, un sublime temple à la glorieuse vierge Marie, mère de Jésus-Christ?...

L'abbé PASCAL.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.



SAINT-PAUL.

Sur la voie qui conduit de Rome à l'antique cité d'Ostie, et hors des murs de la première de ces deux villes, le cruel Néron fit trancher la tête à l'apôtre saint Paul. Ceci eut lieu le même jour que l'apôtre saint Pierre subit le supplice de la croix sur le mont Vatican, d'autres disent sur le mont Janicule. Le corps de saint Paul fut recueilli par Timothée, son disciple, et par Lucine, illustre dame romaine, et inhumé dans le même endroit. Le pape saint

Anacle, en l'an 103, érigea une chapelle sur ce tombeau, et celui-ci devint le but d'un pieux pèlerinage.

Ce modeste édifice était comme la première pierre de la grande basilique dont l'empereur Constantin devait plus tard honorer la mémoire du saint apôtre des nations. Ce fut en 324, que, la pai. ayant été rendue à l'Église, fut construit le temple dont nous donnons la description. Le nombre des chrétiens s'étant accru considérablement et les pèlerins visitant en plus grand nombre ce lieu consacré par l'effusion du sang et les reliques de saint Paul,

l'empereur Valentinien II, Théodose et son fils Arcade, écrivirent, en 386, une lettre à Salluste, préfet de Rome, pour lui ordonner l'agrandissement de cette basilique. En 388, ce préfet travailla activement à cette construction, et en 395, Honorius, fils de Théodose, la fit terminer. En 425, l'empereur Valentinien III fut le premier qui s'occupa d'embellir la Confession, c'est-à-dire la crypte qui contenait le corps du saint, et l'orna de deux cents livres d'or. Eudoxie, épouse de ce prince, y fit faire de nouveaux embellissements en 440; enfin Placidia, sœur d'Arcade et d'Honorius, compléta l'édifice et ses décorations.

Il est beau et singulièrement édifiant de voir tant d'augustes mains se plaindre avec une pieuse émulation à enrichir ce sanctuaire qui recelait pourtant les restes d'un pauvre apôtre dont l'existence avait été si outrageusement méconnue par un devancier de toutes ces têtes couronnées. Aussi leurs noms reflètent dans la postérité l'éclat de l'apôtre glorifié, tandis que le nom de son bourreau est une cruelle injure. Au christianisme seul il appartient de montrer de puissants princes se faire honneur de décorer la sépulture de certains hommes qui, tels que saint Paul, furent considérés, pendant leur vie, comme la *balayure de ce monde*. Ce sont les termes de cet apôtre.

Il serait beaucoup trop long d'énumérer ici les divers travaux que firent exécuter dans cette basilique les pontifes romains de tous les siècles. Nous nous contenterons de rappeler que Étienne III, créé pape en 752, donna à cette église une croix de métal, qui portait d'un côté l'inscription suivante : *Cruz Romanorum victoria, Romanorum arma, Romanorum fortitudo*, et de l'autre : *Imperat in secula, regnat in aeternum Christus Dei filius, vicit jubar regni Romanorum*. Une traduction littérale en français est impossible; nous nous contentons d'en donner le sens : « La croix est la victoire des Romains, la croix est l'armure et la force des Romains; Christ, fils de Dieu, brillant soleil du royaume des Romains, commande dans tous les siècles, règne dans l'éternité, est triomphateur. »

L'affreux tremblement de terre de l'an 801, qui causa tant de désastres dans l'Italie, ruina presque complètement cette basilique. Léon III, aidé par notre glorieux empereur des Français Charlemagne, la rétablit. Celui-ci y employa le butin qu'il avait pris sur les Huns, par lui vaincus. La plus magnifique décoration qui y fut alors exécutée était un baldaquin dont l'autel était couronné. Ce baldaquin était formé de cinquante-cinq colonnes d'argent pur, du poids de plus de deux mille livres. On y voyait trois statues représentant le Sauveur, et les deux apôtres saint Pierre et saint Paul, en or massif. Il paraît que ces siècles barbares ne connaissaient point le carton pâte ou le carton pierre du dix-neuvième siècle, qui étaient leur brillante magnificence dans quelques-unes de nos églises, telles que Saint-Roch!!!... Le grand arc de cette basilique fut décoré d'ornements d'argent, du poids de treize cent cinquante-deux livres. Nous serions trop longs si nous voulions relater tout ce que la piété de ce temps fit d'admirable pour cette église. N'omettons pas pourtant un crucifix d'or massif qui pesait cent cinquante-deux livres et qui ornait le maître-autel.

Retraçons maintenant un fait assez intéressant. Aux richesses que nous venons d'énumérer, le pape saint Grégoire IV, élu en 827, avait joint des dons extrêmement précieux en habits sacres, tels que chasubles, dalmatiques, courtines et autres objets de ce genre où les pierres

abondaient. Sous le pontificat de son successeur Sergius II, les Lombards et les Sarrasins avaient dépouillé la basilique de toutes ces richesses. En 849, le pape saint Léon IV partit à la tête d'une armée, vainquit les spoliateurs et puis avec le butin qu'il avait fait sur eux releva l'autel principal et ajouta de nouveaux dons aux premiers. Pour ne pas dépasser les bornes d'une notice succincte, nous omettons tout ce qui tient à la partie historique de cette église, pendant le moyen âge. Il nous suffit de dire que chaque pape y fit successivement des embellissements ou des restaurations. Le grand Benoît XIV a fait, dans le dernier siècle, renouveler toutes les mosaïques de cet auguste temple, et Pie VI ne se montra pas moins zélé.

Nous voici arrivés à la déplorable catastrophe qui détruisit presque entièrement cette basilique, la seule qui eût conservé la forme de sa fondation primitive par l'empereur Constantin, ce qui la rendait un monument très-précieux. Le 16 juillet 1823, deux ouvriers qui réparaient la toiture de cet édifice y laisserent imprudemment du feu, exactement comme à Chartres, il y a quelques années. Le vent porta des étincelles dans la charpente et y alluma un épouvantable incendie. Les marbres, les bronzes, les mosaïques furent calcinés par la violence du feu. Cinq heures suffirent pour ruiner un édifice qui comptait quinze siècles. Le grand autel dit papal, les deux chapelles du Saint-Sacrement et du Saint-Crucifix, les nombreuses reliques, furent providentiellement préservés de l'incendie. Le pape Pie VII, qui avait été religieux du couvent des Bénédictins annexé à cette église, était alors frappé de la maladie dont il mourut un mois après, et on eut soin de lui cacher ce grand désastre qui aurait avancé la fin de sa vie. On ne s'était aperçu de l'incendie que lorsqu'il était impossible de l'arrêter. Cependant les pompiers romains parvinrent à sauver de la destruction le monastère contigu et les parties dont nous avons parlé.

Au pape Pie VII succéda le cardinal Della Genga, sous le nom de Léon XII. Le soin de rebâtir cette magnifique basilique agrava considérablement la sollicitude universelle du suprême pontificat. Le trésor romain était épuisé. Le pape fit un appel à la pieuse générosité du monde catholique qui ne lui fit point défaut. La France, disons-le avec un juste orgueil, se montra, sous ce rapport, la fille aînée de la sainte Église romaine. Dans les États pontificaux on vit se déployer un zèle admirable à contribuer à cette grande œuvre. Le pape ordonna que son trésor y consacra annuellement cinquante mille écus (plus de 250 mille francs, car l'écu romain vaut plus de 5 francs). Une commission spéciale fut chargée de la réédification de la basilique de Saint-Paul. Ce qui fait un grand honneur au goût romain, c'est qu'on prit la résolution de suivre scrupuleusement les plans de l'ancien édifice, ce qu'on n'a pas fait, à beaucoup près, en rebâtissant l'auguste basilique de Saint-Pierre du Vatican et plusieurs autres. La célèbre académie de Saint-Luc, où l'amour de l'antiquité compte un si grand nombre d'érudits zélés, fut chargée de presider aux travaux. Léon XII étant mort en 1829, Pie VIII, qui lui succéda, n'eut guère le temps de s'occuper de ce travail, puisque la mort le ravit à l'Église en moins de deux ans. Le cardinal Capellari lui ayant succédé, en février 1831, sous le nom de Grégoire XVI, les travaux de cette restauration ont été poussés avec beaucoup de vigueur. C'est encore ici le cas de dire que Dieu sait tirer du fond du mal le plus grand bien dans sa sa-

gesse éternelle. La basilique de Saint-Paul a surgi de ses cendres beaucoup plus belle. Il serait impossible dans une courte notice de détailler tout ce qui s'est fait de prodigieux dans cette réédification. Déjà le 5 octobre 1840, le pape régnant put consacrer la nef transversale ainsi que le grand autel papal. Un fait curieux ne doit pas être omis. C'est que le pacha d'Égypte Méhémet-Ali a contribué à cette restauration, par le don de treize blocs gigantesques d'albâtre oriental dont on a fait des colonnes d'un seul morceau. Le pape lui envoya en échange plusieurs magnifiques dons, et le pacha d'Égypte l'en remercia par une lettre fort remarquable. La suscription est ainsi conçue :

« A l'éminence du successeur du prince des apôtres, lieutenant de la succession des Césars romains, le souverain pontife glorieux, auguste, magnifique, pape de Rome la grande.

La lettre commence ainsi : « Les doux souffles du zé-
 « phir sont chargés de transporter d'Orient en Occident
 « notre reconnaissance. Nous voudrions l'exprimer avec les
 « plus splendides paroles dont jamais aient pu se servir avec
 « vérité les plus subtils génies, avec les phrases les plus
 « magnifiques qui soient jamais tombées de la plume des
 « plus sublimes écrivains et les accompagner des cantiques
 « des jubilantes colombes, afin de vous marquer la gran-
 « deur toujours croissante de notre amitié..... Nous vous
 « prions avec anxiété de ne jamais nous priver des fa-
 « veurs de l'Océan regorgeant de votre magnanimité, etc. »
 La lettre est datée de l'an 8642 de la création du monde.

L'intérieur de la basilique de Saint-Paul a la forme de la croix latine. Sa longueur est de 603 palmes, et sa largeur de 308. Le palme romain fait un peu plus de 8 pou-



ces 3 lignes, ou 223 millimètres. Elle a donc à peu près 407 ou 408 pieds anciens de longueur, c'est-à-dire quelques pieds de plus que Notre-Dame de Paris. Sa largeur est donc aussi de plus de 200 de nos anciens pieds français. Elle a cinq nefs, outre les deux qui se prolongent à droite et à gauche pour former le croisillon. Quatre-vingts colonnes, en quatre rangées, soutenaient les voûtes de ces nefs et étaient formées de très-beaux marbres. Tout cela a disparu dans l'incendie pour être remplacé, sur un pareil plan, par des colonnes encore plus riches. Les cha-

pelles répondaient par leur magnificence à la beauté de l'édifice. Mais pour remplacer les peintures de tout genre soit mosaïques et fresques, soit tableaux sur toile, on conçoit combien ce sera difficile pour ne pas dire impossible.

La principale entrée de cette basilique reçoit de très-considérables améliorations. Un portique superbe s'élève devant la porte latérale qui regarde la ville de Rome. Douze colonnes d'ordre corinthien en marbre grec forment cette majestueuse entrée à laquelle on doit arriver de Rome par une large rue. La mémoire du grand apôtre

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY



TURENNE.

des nations qui évangélisa principalement, de concert avec saint Pierre, la ville maîtresse du monde connu, mérite bien, sans nul doute, d'aussi solennels hommages. Tout fait espérer que l'œuvre de la réédification complète arri-

vera, sous peu de temps, à bonne fin, et comme nous l'avons déjà dit, l'état de ce temple sera plus brillant qu'il ne l'était avant le terrible désastre de 1823.

L'abbé PASCAL.

LES FRANÇAIS ILLUSTRES.

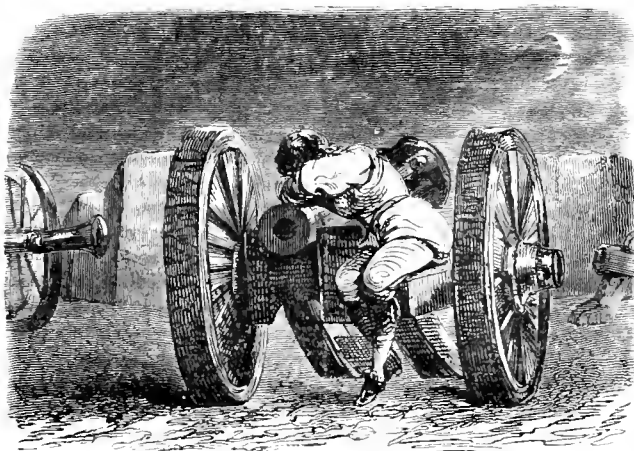
TURENNE.

Henri de La Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, né à Sedan le 11 septembre 1641, était le second fils de Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon et d'Élisabeth de Nassau, fille de Guillaume I^{er}, prince d'Orange. Issu d'une famille calviniste, dont tous les membres avaient pris une part fort active à toutes les agitations du seizième siècle, Turenne annonça de bonne heure un caractère froid, réservé, une raison supérieure, qualités qui le distinguaient de tous les siens, gens passablement turbulents, et qui le garantirent de tout excès.

Il se développa assez tard; son intelligence était lente,

difficile, il n'avait guère de goût que pour les récits de guerres et de combats; il lisait César et Quinte-Curce, et trouvait dans ces lectures un puissant intérêt. On raconte même qu'à dix ans il proposa un cartel à un vieil officier parce que celui-ci accusait Quinte-Curce de n'être qu'un faiseur de romans. Cependant, faible et chétif comme il l'était, il donnait un démenti à son goût pour les armes; aussi se dispensa-t-on de le destiner à ce noble métier. Mais il ne se tint pas pour battu, et, pour prouver qu'il était capable de supporter la fatigue, il passa une nuit entière sur les remparts de Sedan, où on le trouva endormi sur l'allût d'un canon.

À l'âge de douze ans, il eut le malheur de perdre son



père; il partit quelques années après pour la Hollande, où il alla apprendre le métier des armes sous Maurice de Nassau, son oncle; il voulut commencer par être simple soldat, et supporta ainsi bravement une multitude de fatigues et de privations. Enfin il obtint une compagnie qu'il commanda contre le fameux Spinola et fit preuve, en plusieurs circonstances, d'un courage qu'on dut remarquer. Il avait passé cinq ans en Hollande, où il reçut les meilleurs principes en stratégie et apprit la science des sièges. Certains arrangements de sa mère avec le cardinal de Richelieu au sujet de la principauté de Sedan avaient nécessité le voyage du jeune Turenne à Paris; il fut bien reçu à la cour. Nommé colonel d'infanterie, il servit en Lorraine sous le maréchal de la Force; bientôt, devenu maréchal de camp, il se rendit avec le cardinal de la Valette au secours de Mayence et fit cette retraite célèbre par *les Trois-Évêchés*. Le manque de vivres avait forcé le cardinal de rétrograder. Ce fut pendant ces marches difficiles qu'éclatèrent cette humanité et cette bienfaisance qui firent toujours idolâtrer Turenne des soldats. Voyant un homme étendu au pied d'un ar-

bre succomber à la faim et à la fatigue, pour empêcher ce malheureux d'être massacré par l'ennemi, il le mit sur son cheval jusqu'à ce qu'il eût rencontré un de ses chariots, sur lequel il déposa l'infortuné. Il abandonna ses équipages sur la route afin de laisser ses fourgons aux blessés et aux malades.

L'année suivante l'armée française reprit sa revanche à Saverne, qui fut emportée après un sanglant assaut. Turenne y fut blessé si grièvement au bras, que les chirurgiens ordonnèrent d'abord l'amputation; il guérit heureusement sans recourir à cet expédient cruel. Sa carrière militaire continuait à être bien remplie; à cette époque Richelieu l'envoya conduire des troupes au duc de Weymar, et il concourut à la prise de Brisach. Passé dans le Piémont, il y fit toute la besogne du duc d'Harcourt, son général. A Quiers, il soutint avec 2,000 hommes une retraite contre 9,000 Espagnols. La série de ses exploits en Piémont fut close par la prise de Turin.

Nommé lieutenant général, il fit la campagne du Roussillon sous Louis XIII. A son arrivée à Paris, Richelieu lui demanda son amitié et lui offrit la main de sa nièce.

Turenne s'excusa sur la différence de religion, et, malgré cette excuse et les liaisons de son frère le duc de Bouillon avec Cinq-Mars et de Thou, il conserva l'estime du cardinal. Néanmoins il ne fut maréchal qu'après la mort de Richelieu et celle de Louis XIII, quand la reine-mère et Mazarin voulurent l'attacher plus encore à la cause du jeune roi. Il avait alors trente-deux ans. Son frère, toujours remuant, était l'ennemi du nouveau ministre comme il avait été celui de l'ancien, et il était allé à Rome commander les troupes du pape. Dans ces circonstances délicates, Turenne fit preuve d'une grande prudence; il resta l'ami de son frère et refusa le titre de duc de Château-Thierry, parce que cette faveur aurait préjudicié aux intérêts du duc de Bouillon, à qui ce duché avait été promis; mais aussi, pendant toute cette phase de sa vie, il n'entretint aucune espèce de communication ou de correspondance avec son frère. Néanmoins Mazarin, toujours méfiant, voulut l'éloigner de l'Italie et l'envoya en Allemagne. C'était une sorte de disgrâce.

Arrivé en Alsace, Turenne organise une armée et avec 10,000 hommes bien armés et bien équipés, il va s'opposer au comte de Mercy, qui s'était approché de Fribourg. Au moment où il allait attaquer, il est rejoint par le duc d'Enghien, qui lui amène de nouvelles troupes et prend le commandement général. Ce fut la première rencontre de ces deux grands capitaines: l'un bouillant, impétueux, voulant tout emporter de haute lutte, comme dit Bossuet; l'autre calme, impassible, calculant tout et ne donnant rien au hasard. A Fribourg, on vit bien la différence. Turenne voulait tourner l'ennemi, le duc d'Enghien s'y opposa et prodigua le sang des soldats en face de retranchements inexpugnables; le troisième jour le prince renouça à son projet et fit attaquer par les derrières le comte de Mercy, qui battit aussitôt en retraite, ce qu'il aurait fait indubitablement le premier jour.

A Mariendal, Turenne, avec des troupes exténuées de fatigue, épuisées par la faim, avec une cavalerie qui manquait de fourrage, fut forcé lui-même cette fois à la retraite par le comte de Mercy et ses Bavaois bien supérieurs en nombre; mais il exécuta son mouvement rétrograde avec un ordre et un sang-froid admirables. Il fut très-sensible à cet échec dont l'ennemi d'ailleurs ne sut pas tirer parti. Aussi, voyant que les Bavaois ne profitaient pas de leur avantage, Turenne resta en Franconie. On lui apprit alors que le prince de Condé allait arriver pour prendre le commandement; c'était encore la une preuve des mauvaises intentions de Mazarin; c'était, après lui avoir refusé des renforts nécessaires, le priver de l'honneur de réparer sa défaite. Modeste et soumis, il ne se plaignit jamais tant qu'il resta sous les ordres d'un prince qui ne pouvait que l'éclipser. Ce fut lui qui remporta réellement la victoire à Nordlingen, où la bataille fut livrée contre son avis; l'aile gauche qu'il commandait culbuta l'aile droite de l'ennemi, prit le reste en flanc et le mit en déroute pendant que le centre et la droite des Français avaient été repoussés. Condé, avec une franchise et une générosité fort louables, félicita et remercia Turenne sur le champ de bataille et envoya à la reine que le succès étant dû tout entier au vicomte.

Condé partit pour se rendre à la cour; Turenne resta seul rétablir l'électeur de Trèves dans ses États et vint après cela à Paris, où Mazarin lui fit très-bon accueil. Turenne fit adopter alors au cardinal son plan de jonc-

tion, depuis longtemps médité, avec les Suédois. Les Impériaux et les Bavaois tiraient de leur position centrale un avantage immense, ils pouvaient opérer ensemble tandis que les Suédois et les Français, toujours séparés, n'avaient jamais agi que successivement. Mais le duc de Bavière, rusé et déloyal par excellence, parvint à tromper Mazarin par de belles promesses, et la jonction ne se fit point. Malgré cela Turenne passa le Rhin et pénétra dans la Hesse, où il atteignit Wrangel et ses Suédois qui allaient succomber devant un ennemi beaucoup plus fort. Les alliés se retirèrent dans un camp retranché, et les deux généraux, maîtres du pays, parcoururent la Franconie, la Souabe et la Bavière, où ils s'emparèrent des places et des magasins. Le duc de Bavière fut forcé de demander la paix. Ainsi, par une marche aussi savante que hardie, Turenne avait fait cent cinquante lieues en quinze jours et avait, sans combattre, changé la face des affaires.

Cependant Mazarin se laissa tromper encore une fois par ce duc astucieux et ordonna à Turenne de quitter les Suédois; aussitôt les Bavaois attaquent Wrangel; mais Turenne accourt une seconde fois à son secours. La Bavière est envahie et le vieux duc s'enfuit en Autriche. Vienne était déjà menacée lorsque les plénipotentiaires, qui depuis cinq ans étaient assemblés à Munster, signèrent la paix (24 octobre 1648). Chacun resta persuadé en Europe que le fameux traité de Westphalie, si avantageux et si attendu, était dû surtout à Turenne. Partout on le félicita, et en l'honneur de ses dernières victoires qui avaient triomphé de la mauvaise foi du Bavaois, on frappa une médaille avec ces mots: *Victoria fractæ fidei ultrix*.

Depuis vingt-cinq ans, Turenne faisait la guerre et la paix était conclue; mais le repos était peu de son goût. Alors survinrent en France des dissensions intestines qui lui procurèrent encore de nouveaux, mais de déplorables combats. Les finances étaient ruinées; un ministre étranger, haï généralement; un roi mineur; tout cela n'était guère en état de rétablir les affaires; des prétentions, des partis puissants divisaient l'État; les princes et le parlement, le peuple et les grands étaient révoltés contre la cour. Le duc de Bouillon, un des chefs de la Fronde, de ce parti qui manqua de détruire la monarchie naissante de Louis XIV, rendait la position de Turenne fort difficile. Ce dernier était encore en Allemagne quand eut lieu à Paris la journée des Barricades. A l'instant même, il se vit disputé par tous ces faiseurs de révolutions et de coups d'État; c'était à qui le gagnerait. Mazarin lui envoya sa nomination de gouverneur de l'Alsace et lui offrit la main de sa nièce; la reine-mère lui écrivit une lettre des plus flatteuses; d'un autre côté, le duc de Bouillon, sa femme et la duchesse de Longueville le pressaient d'entrer dans les rangs des frondeurs. Turenne, toujours réservé, fut franc avec tout le monde. Il ne voulut pas agir pour la cour, dont il trouvait la conduite déraisonnable, et il se déclara contre le cardinal sans toutefois se poser en ennemi. Alors Mazarin fait travailler son armée, dont une partie l'abandonne, et Turenne se retire en Hollande. La convention de Ruel ayant arrangé les intérêts de la maison de Bouillon, il revient à Paris, où la reine et le cardinal le reçoivent avec beaucoup d'empressement.

Tout se brouille une seconde fois. Mazarin, par un coup d'État audacieux, fait emprisonner à Vincennes les

princes de Condé et de Conti avec le duc de Longueville. La Fronde renait avec plus de fureur que jamais. Turenne quitte encore la cour, malgré les lettres charmantes du cardinal et de la reine-mère. Il vend son argenterie, fait un traité avec l'Espagne, lève une armée et commence une guerre déplorable. Il veut s'avancer dans l'intérieur du pays, pousser jusqu'à Vincennes pour délivrer les princes, mais les Espagnols refusent de le suivre. Son armée se dispersait déjà, tous ces aventuriers recrutés partout étant déjà las du service quand le duc de Praslin s'avance vers Thel. Turenne était parvenu à réunir 8,000 hommes tant Allemands que Lorrains et Français quand il se trouve en présence d'une armée de 20,000 combattants. Il veut se retirer; mais à travers un pays découvert la retraite est difficile, et l'ennemi suit tous ses mouvements. Obligé de s'arrêter et de combattre, il charge avec ses escadrons la cavalerie des Français; se jette, l'épée à la main, au plus fort de la mêlée, et, entouré deux fois, il échappe à l'ennemi par son courage et sa présence d'esprit. Cette défaite, où il perdit la moitié de son armée, ne fit qu'ajouter à sa gloire et porta un coup fatal à la Fronde.

Turenne ouvrit enfin les yeux; il vit combien peu de fonds il fallait faire sur ces Espagnols, ces femmes intrigantes ou ces jeunes gens étourdis qui avaient soutenu ce parti; et, convaincu désormais qu'il avait eu tort de se mêler imprudemment à toutes ces querelles, il se prêta aux tentatives que fit la cour pour le ramener. Le jeune roi lui avait écrit une lettre très-flatteuse; de plus on avait accordé à son frère tout ce qu'il demandait; Turenne revint à Paris, où il fut parfaitement accueilli. Condé le rechercha beaucoup, mais le vicomte vit bien qu'on ne faisait ainsi attention à lui que pour le retenir dans un parti tombé désormais en discrédit. Il était trop sage d'ailleurs pour servir un homme aussi exigeant, un emporté qui ne menageait ni ses amis ni ses ennemis. La régence confiée aux soins d'un prelat et d'une femme lui était bien plus avantageuse, il devenait des lors indispensable; en cas de guerre, c'était à lui qu'était dévolu le plus beau rôle. Tous ces motifs le déterminèrent, et à partir de ce moment son devouement au jeune roi fut sincère. Aussi montra-t-il beaucoup d'empressement à accepter une partie de l'armée, seulement, à commander et à partager ce commandement avec le maréchal d'Hocquincourt, qui pourtant était moins ancien que lui.

D'abord il remporta à Gergeau l'honneur si décisif que la reine-mère lui attribua l'honneur d'avoir *sauvé l'État*; ce furent ses expressions. Turenne, toujours très-modeste, dit que ce n'était qu'un avantage de peu de considération. Les troupes de Condé avaient été sur le point d'enlever la cour à Gien. L'épouvante était grande, on parlait d'emmener le roi à Bourges; Turenne le vouut pas, parce qu'il était toujours dangereux, disait-il, de fuir devant des rebelles. Il prit tout sur sa responsabilité; néanmoins il sentit tout ce que la position avait d'effrayant. Condé, après avoir battu Hocquincourt, marcha contre lui avec 14,000 hommes, il n'en avait que 4,000 à lui opposer. *C'est ici qu'il faut périr*, dit-il froidement à son capitaine des gardes. Il avait déjà choisi une place favorable pour y attirer son imprudent rival; il feignit une terreur panique, et dès que Condé fut engagé dans un défilé, il fit volte-face et le foudroya avec son artillerie; la colonne ennemie, qui n'avait pas eu le temps de se de-

ployer, éprouva des pertes sérieuses et se retira en désordre pendant que le vicomte retournait tranquillement à Gien, où il rassura la cour.

Jamais Turenne ne s'était montré si habile, si bon tacticien, si courageux, si grand, si supérieur à tous les événements. Il avait rendu un immense service à la royauté; aussi la reine-mère s'écria-t-elle en le voyant : « *Vous venez de mettre une seconde fois la couronne sur la tête de mon fils.* » Il arrive jusque sous les murs d'Étampes, bat de nouveau les troupes de M. le prince, et au moment où il allait s'emparer de la ville, il est obligé de se détourner pour marcher à la rencontre du duc de Lorraine, qui venait au secours des frondeurs. Par ses habiles manœuvres, il force les Lorrains à rebrousser chemin et serre de si près l'armée des princes qu'il la force à combattre dans un des faubourgs de Paris. Condé n'échappe que parce que les bourgeois, après avoir d'abord fermé les portes pour rester neutres, se décident à les ouvrir dans la seule intention de sauver le prince. C'est alors que Mademoiselle tire le canon de la Bastille sur l'armée royale; sans cela l'armée de la Fronde eût été anéantie, et la guerre eût fini là. Ce combat du faubourg Saint-Antoine avait duré un jour. On vit plus d'une fois les deux chefs, l'épée à la main, se jeter au milieu de la mêlée tout couverts de sueur et de sang et charger comme de simples soldats.

Peu de temps après, Turenne, entouré par des forces supérieures, fut très-inquiété dans son camp de Corbeil; la cour parlait déjà d'aller à Lyon; le vicomte s'y opposa vivement. Il sortit de cette position critique presque sans combattre, et marcha droit sur Paris, où il entra avec la cour sans coup férir. Condé sortit de France.

Il avait assuré le règne de Louis XIV à la France; il jouissait alors d'un crédit sans bornes, il avait le commandement des armées sans partage, c'était la seule chose dont il fût jaloux, c'était la sa seule ambition, et c'était une ambition légitime, puisqu'elle résultait de la conscience qu'il avait de son immense capacité. Il ne faisait aucun cas des richesses et consacra souvent ses traitements et les bienfaits du roi au service de l'État ou au soulagement de ses soldats. Au siège de Saint-Venant, il coupa sa vaisselle d'argent et la distribua en paye à ses troupes, qui ne touchaient point de solde. Il prêta des sommes considérables aux Stuarts, dont il avait embrassé la cause avec beaucoup de chaleur et une conviction profonde; il ne se plaignit jamais de n'avoir pas été remboursé. Cependant ses charges et ses emplois constituaient toute sa fortune. Les habitants d'une ville lui offraient 300,000 francs pour qu'il ne fit point passer son armée sur leur territoire. « Gardez votre argent, leur dit-il, votre ville n'est pas sur mon chemin. » En 1653 il avait épousé la fille du duc de la Force, riche héritière, non pas pour s'enrichir, mais par estime et par reconnaissance pour le père. Après la mort de sa femme, qui arriva au bout de quelques années d'une union fort heureuse, il rendit la dot à son beau-père.

En 1654 on l'envoya contre les Espagnols, dont Condé était l'auxiliaire; Turenne trouva en Champagne un ennemi supérieur en nombre dont il vint à bout cependant par des marches admirables qu'on a comparées avec raison à celles de Fabius devant Annibal. Puis il fit lever le siège d'Arras aux Espagnols, qui s'y étaient enfermés dans une double circonvallation. Malgré La Ferté et d'Hocquincourt qui voulaient l'en dissuader, il emporta les

lignes ennemies au premier choc. En vain Condé fit-il tous ses efforts pour arrêter le désordre, l'ennemi se retira précipitamment sur Cambrai. L'expérience venait de prouver que, en face d'un ennemi retranché dans ses lignes, l'initiative du mouvement et le choix d'une place favorable pour l'attaque donnaient un grand avantage aux assaillants. Plus tard, à Valenciennes, par l'ignorance et l'entêtement du maréchal de la Ferté, les Français tombèrent dans la même faute que les Espagnols au siège d'Arras. Ils s'établirent dans de vastes lignes de circonvallation, dont ils furent obligés de garder tous les ponts, les fronts et les derrières, ce qui disséminait leurs forces. La Ferté, surpris, fut battu et fait prisonnier. Turenne se mit en retraite sur le Quesnoy avec un calme parfait et un magnifique ensemble. Depuis cet événement, il y eut des sièges de peu d'importance, des marches et des contre-marches, qui prouvèrent une grande habileté chez les chefs sans amener aucun résultat.

C'est à cette époque que les deux héros du siècle, jusque-là fort polis entre eux, même en se combattant, se piquèrent vivement par suite d'une dépêche interceptée et dans laquelle Turenne blâmait fort sévèrement les manœuvres de Condé. Celui-ci répondit par une lettre fort dure, et l'inimitié qui résulta de tout cela s'envenima tellement que les deux rivaux ne furent guère réconciliés qu'après la paix des Pyrénées, lors de leur entrevue à Saint-Maur. Néanmoins il est permis de croire que cette réunion fut très-embarrassante et qu'ils ne furent jamais sincèrement unis, surtout à cause de la confiance exclusive de la cour en Turenne, ce qui ne devait pas peu contribuer à entretenir cet éloignement.

La paix des Pyrénées avait été déterminée par les victoires de Turenne et notamment par celle qu'il avait remportée à la bataille des Dunes, près de Dunkerque. Attaqué comme il l'avait été à Valenciennes, il ne commit pas la même faute; il sortit de ses lignes pour marcher aux Espagnols et battit Condé à la tête des meilleures troupes de l'armée ennemie. Le danger des circonvallations pour une armée assiégée fut suffisamment démontré par trois exemples successifs. Le jour même il écrivait à sa femme : « Les ennemis sont venus à nous; ils ont été « battus, Dieu en soit loué. J'ai un peu fatigué toute la « journée. Je vous donne le bonsoir et je vais me coucher » Il disait quand il s'agissait d'une victoire, *Nous l'avons remportée*, et quand c'était une défaite, *J'ai été battu*.

Après la paix de 1659, il trouva enfin un peu de repos. Depuis trente ans il faisait la guerre, et sa santé n'avait fait que se fortifier au milieu de fatigues sans nombre. Sa considération égalait sa renommée. Une seule démarche de sa part ramena les chefs du parlement, prêts à se révolter contre la cour, à de meilleurs sentiments. C'était lui qui avait le premier et le plus beau rôle qu'il y eût en France. Nommé colonel général de la cavalerie en 1657 et maréchal général des armées en 1660, au mariage de Louis XIV, il eût été connétable s'il eût consenti à abjurer le protestantisme.

Néanmoins il s'éclaircit déjà à cette époque sur toutes les matières de religion et tendait de plus en plus à s'éloigner de l'Église protestante, tendance contre laquelle luttait vivement sa femme. Ce fut exprès pour hâter sa conversion que Bossuet composa son *Exposition de la Foi*; mais cette conversion n'eut lieu qu'à la mort de sa

femme, qui ne lui laissa pas d'enfants. L'an 1668 il abjura solennellement entre les mains de l'archevêque de Paris. Ce fut le sujet d'un grand triomphe pour le catholicisme; les protestants, au contraire, ne virent là qu'un calcul d'ambition et de politique, et Voltaire accrédi-ta plus tard cette opinion dans son *Siècle de Louis XIV*. A partir de cette époque, il fut toujours très-occupé de sa nouvelle religion. Vivant dans un cercle d'amis fort étroit, il parut rarement à la cour, ou on le demandait néanmoins fréquemment pour avoir son avis sur toutes sortes de questions, principalement au sujet des affaires de Suède, d'Angleterre et de Portugal. Il rédigea plusieurs mémoires et des instructions diplomatiques pleines de vues sages et profondes; il était surtout parfaitement au courant de tout ce qui concernait la France et le Portugal. Ce fut par ses conseils que le maréchal de Schomberg alla défendre la maison de Bragance contre l'Espagne. L'Angleterre, d'accord avec la France, soutint l'indépendance du Portugal. Tout cela se faisait au grand déplaisir des ministres du roi, jaloux de voir accorder à un autre une confiance qui semblait leur revenir de droit. Son zèle pour les Stuarts ne se ralentit jamais; mais ce fut à leur sujet qu'il commit, par faiblesse, une indiscrétion des plus graves sur les instances de madame de Coëtquen. Il livra à cette jeune dame le secret du voyage de Madame en Angleterre, que Louis XIV n'avait confié qu'à lui et à Louvois. Le roi, instruit de l'indiscrétion, en accusa Louvois, mais Turenne avoua sa faute et justifia le ministre, qui pourtant avait été toujours fort mal disposé pour lui. Quoiqu'il en soit, il éprouva de grands regrets de ce qu'il avait fait; et longtemps après, comme le chevalier de Lorraine lui en parlait : *Anparavant*, dit Turenne, *écignons les bougies*.

En 1661 Mazarin mourut et eut Louvois pour successeur. Des l'origine, celui-ci se montra très-jaloux de la confiance témoignée par le roi à Turenne, auquel il chercha toujours à nuire. Louis XIV s'honora en donnant publiquement à Turenne des marques d'estime et de confiance et en gardant cependant les services de Louvois, dont il appréciait tout le mérite. Ainsi ce prince judicieux savait conserver à chacun sa place et profiter des opinions et des caractères les plus opposés. Du reste, à partir de la guerre de la Fronde, soumis et dévoué, Turenne ne mit jamais ses passions à la place de ses devoirs; seulement, dans ses démêlés avec le premier ministre, il écrivit quelquefois que M. de Louvois *ne connaissait pas assez la guerre*, quand les instructions étaient contraires à ses plans. L'autorisation d'agir d'après ses propres idées ne tardait jamais à venir. Dans ses dernières campagnes, il eut toujours carte blanche. C'était le seul général à qui Louis XIV eût accordé une telle liberté; mais le roi pensait qu'en fait de guerre Turenne ne devait recevoir d'ordres et d'avis de personne. En 1672 il lui donna la direction du corps d'armée qu'il commandait en personne et exila plusieurs des maréchaux qui avaient refusé d'obéir à Turenne parce qu'il n'était que leur égal.

On connaît cette campagne de Hollande après laquelle une nuée d'historiens, de poètes et de flatteurs célébrèrent ces prises de villes rendues sans combats et ce passage du Rhin effectué si glorieusement sans dangers. Ce fut une guerre d'apparat où il n'y eut rien à faire pour Turenne. Mais après le départ du roi, la position devint

digne de lui. Les Hollandais, sous le commandement du prince d'Orange, venaient de se relever : réunis aux Impériaux et à l'Électeur de Brandebourg, ils avaient contraint les Français à abandonner leurs conquêtes. C'est en Westphalie que Turenne fit face à cette coalition, et c'est là que pour la première fois il eut en tête le célèbre comte de Montecuculli, tacticien consommé, le seul qui put lutter contre Turenne et que Vienne venait d'envoyer exprès. Néanmoins le comte ne put passer le Rhin, Turenne sut l'en empêcher avec une armée de beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis. Après de longues marches, les coalisés se retirèrent sans avoir osé livrer la bataille, et l'électeur de Brandebourg signa la paix. Pendant ces belles mais pénibles campagnes à travers les plus riches pays, et tout en s'emparant d'une foule de places et de magasins, Turenne s'était montré comme toujours généreux et désintéressé. Comme son absence s'était prolongée, et qu'il s'était avancé plus loin qu'on ne le lui avait mandé, ses envieux forgèrent contre lui des accusations absurdes que sa présence à la cour suffit d'ailleurs pour détruire; le roi le combla de témoignages d'estime; mais sa présence fut jugée de nouveau nécessaire à l'armée.

L'Allemagne avait été abandonnée à l'ennemi; une puissante ligue, dans laquelle était entré l'électeur de Brandebourg après une défection nouvelle, s'y était organisée. L'armée française ne comptait que 10,000 combattants, mais Turenne la commandait! On se trouvait en Alsace, où les alliés s'étaient divisés en deux corps. Turenne marche droit au duc de Lorraine avant qu'il ne soit réuni au comte de Bournouville; il passe le Rhin brusquement, fait quarante lieues en quatre jours, et son armée, harassée de fatigue, mais bouillante d'ardeur et pleine de confiance dans son chef, rencontre l'ennemi à Sintzheim. Les Allemands occupaient une position formidable; leurs ailes s'appuyaient sur des montagnes et des forts inaccessibles, leur front était couvert par une rivière et une ville fortifiée; il fallait arriver par un étroit défilé. C'était une véritable témérité que d'attaquer un ennemi ainsi retranché, mais on avait besoin d'une victoire. Les positions sont enlevées l'épée à la main. Turenne est partout; légèrement blessé, et après avoir eu un cheval tué sous lui, il force enfin les alliés à se réfugier auprès de Bournouville. Mais ne se croyant pas encore en sûreté, l'ennemi se retire derrière le Mein. On était maître du Palatinat, et l'armée, après tant de marches et de privations, avait besoin de se reposer et de se refaire. Turenne répartit ses soldats et les fit vivre à discrétion chez les habitants; c'était une mesure inusitée surtout dans un pays neutre, mais elle avait été autorisée par le roi et par Louvois, s'il faut en croire certains mémoires. Ce qu'il y a de certain, c'est que Turenne la provoqua en écrivant qu'il était nécessaire que tout le pays entre Heidelberg et Manheim fût mangé. Le roi seul hésita. Cependant l'ordre de ruiner et de manger n'était pas de sa nature; il ne voulait pas dire qu'il fallait le réduire en cendres. Mais arrêtez donc des soldats ainsi poussés? Les premiers excès amènent toujours des représailles suivies à leur tour du meurtre et de l'incendie. Trente villages furent consumés par les flammes en présence de l'électeur palatin. Ce prince eut ce spectacle affreux de son palais de Manheim; indigné, il écrivit une lettre excessivement vive à Turenne, qui était son oncle, et finit par lui proposer un duel.

Le Palatinat une fois mangé et ruiné, il fallut bien revenir sur la rive gauche du Rhin; d'ailleurs les Impériaux venaient de s'unir aux Hessois, aux Saxons, etc., et cette coalition prodigieuse empêchait de tenir la campagne. Louvois, effrayé, voulait qu'on se retirât sur la Lorraine; Turenne, avec ce ton de supériorité et d'assurance auquel on était habitué, répondit qu'il n'en ferait rien, que c'était un parti trop dangereux, et que d'ailleurs il prenait tout sur lui. Il n'avait que 20,000 hommes à opposer à 60,000, et malgré cela il fit la campagne la plus savante de toutes celles qu'il avait accomplies jusque-là, celle qui est la plus admirée des tacticiens (1674). Par des mouvements aussi habiles que hardis, il attirait l'ennemi sur un terrain favorable et le bat à Insheim; puis il se retire en bon ordre sur la Lorraine, abandonnant l'Alsace, où les coalisés devaient se cantonner pour passer l'hiver. Turenne, qui, selon Bonaparte, crût toujours d'audace en vieillissant, méditait un plan des plus hardis. Il avait reçu quelques renforts. Quand les alliés furent dispersés par toute l'Alsace, il met en mouvement ses troupes qui filent derrière les Vosges, s'avancent secrètement par divers chemins à la fois et vont surprendre l'ennemi à Colmar; il bat les coalisés à Mullaussen, il les bat à Turekein et les force à repasser le Rhin.

C'étaient là d'admirables opérations. Une fois qu'elles furent terminées, le roi lui adressa les choses les plus flatteuses et l'appela à la cour. Son passage à travers les provinces fut vraiment une marche triomphale; partout la foule se portait à sa rencontre, le saluant du nom de libérateur. A la cour, l'empressement fut encore plus grand. Le roi et les courtisans, Louvois lui-même, vinrent à l'envi féliciter le héros. Calme et impassible, Turenne n'eut pas un seul mouvement de vanité. C'est même à cette époque qu'il forma le projet de mourir dans la retraite chez les pères de l'Oratoire. L'arrangement qu'il fit avec eux est resté aux archives de la maison de l'ordre de la rue Saint-Honoré jusqu'à sa suppression en 1792.

Sur les instances très-pressantes du roi, qui voyait encore la France en danger, Turenne reprit le commandement et commença sa campagne de 1675, qui fut la dernière. Il avait en tête le comte de Montecuculli. Pendant deux mois les deux adversaires furent en présence, calculant leurs mouvements, ne donnant rien au hasard et n'engageant aucune affaire. Jamais on n'avait montré un art si bien entendu, une expérience aussi consommée de la stratégie et de toutes ses ressources. Enfin Turenne venait d'amener l'ennemi sur un terrain favorable. « *Je les tiens, s'écrie-t-il, ils ne pourront plus m'échapper.* » Au même instant, un boulet, tiré au hasard, le frappe en pleine poitrine (27 juillet 1675). Le même coup avait emporté le bras du général de Saint-Hilaire, qui avait conduit le maréchal sur ce terrain pour y reconnaître une batterie; comme son fils fondait en larmes : « *Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer,* » répondit Saint-Hilaire, *c'est votre grand homme.* »

Les lieutenants généraux qui prirent le commandement après lui ne purent suivre ses plans, et d'ailleurs ils n'inspiraient pas de confiance aux troupes; ils se trouveraient bientôt dans un grand embarras. Les soldats, voyant leur embarras, s'écriaient : « *Lâchez la Pie* » (c'était le cheval de Turenne), *elle nous conduira.* » On repassa le Rhin, triste résultat de la mort d'un seul homme.

Turenne était de taille moyenne, il avait les épaules très-larges ; ses sourcils, gros et presque unis, lui donnaient un air dur. Simple et modeste dans ses habits comme dans ses désirs, il avait plus d'une bizarrerie dans le caract-

tere ; ainsi il attachait plus de prix à l'illustration de sa race qu'à la sienne ; il était très-honoré d'être issu d'une maison souveraine. A la mort de son frère, il céda le pas à l'aîné de ses neveux encore enfant, parce qu'il était de-



venu chef de la famille. Sa première éducation avait été très-négligée pour tout ce qui concerne les belles-lettres et les arts. Plus tard, il sentit le besoin d'acquérir plus d'instruction, surtout d'instruction militaire. Il écrivait médiocrement en français, aussi Voltaire a-t-il dit qu'il n'était ni un Xénophon ni un César. Il parlait fort peu. « Il a toujours eu en tout, dit le cardinal de Retz, comme « en son parler, de certaines obscurités qui ne se sont « développées que dans les occasions, mais qui ne s'y « sont développées qu'à sa gloire. » Doué d'un grand sens et d'un esprit très-juste, il n'avait ni ces élans de génie ni ces illuminations subites qui étonnent et bouleversent tout et quelquefois causent la perte de ceux qui s'y sont livrés. Dans les succès comme dans les revers, il avait un calme stoïque, un sang-froid imperturbable ; il ne s'emportait jamais. Chacun connaît cette anecdote. Un domestique, par méprise, lui appliqua un jour par derrière un vigoureux coup de main ; aussitôt il reconnait le vicomte, et se jetant à genoux, il lui demande pardon en lui donnant pour excuse qu'il l'avait pris pour son camarade Georges. « Quand eût été Georges, répondit tranquillement le maréchal en frottant la plaie, *il ne fallait pas frapper si fort.* » Tout ce qui lui arriva avec le maréchal de la Ferté, homme brutal et jaloux, mit à l'épreuve en plus d'une occasion les qualités rares dont il était pourvu.

Il était arrivé lentement et par une longue suite d'expériences à un si haut degré d'habileté militaire, qu'à la fin de sa vie il avait réduit la science de la stratégie à des principes à peu près fixes. Il prétendait qu'une armée de plus de cinquante mille hommes était incommode et pour le général et pour les soldats. Aujourd'hui tout est bien changé ! Ce n'est pas qu'il eût été embarrassé de

faire mouvoir de grandes masses ; mais les convois, les équipages, les transports, les approvisionnements et les magasins destinés à une grande quantité de troupes eussent été alors autant d'impossibilités réelles. Dans les plans de Turenne, tout était prévu et préparé longtemps à l'avance, avec la connaissance approfondie des lieux et des ressources qu'ils pouvaient présenter, de la nature de l'ennemi et du caractère de son général. A la fin de sa carrière, il était devenu plus hardi et plus entreprenant en même temps qu'il était plus habile et plus expérimenté ; à l'inverse du grand Condé qui, ardent et audacieux dans sa jeunesse, devint plus tard prudent et presque timide.

La France entière et le roi pleurèrent en lui le sauveur du royaume. Ses restes furent inhumés à l'abbaye de Saint-Denis, dans la chapelle réservée à la sépulture des rois, ou ils furent gardés jusqu'à la révolution de 1793. Alors ses dépouilles glorieuses ne furent épargnées que parce qu'un savant réclama, pour le cabinet national d'histoire naturelle, le corps qui se trouvait mieux conservé que les autres ; il fut mis ainsi sous les yeux du public parmi des quadrupèdes et des cétacés. En 1796, le député Dumolard, indigné d'une semblable profanation, la dénonça au corps législatif ; et Turenne fut porté au musée des monuments, où il resta exposé aux regards des antiquaires, après avoir été exposé aux regards des naturalistes. Le 23 septembre 1800, le consul Bonaparte, qui avait senti que la première gloire militaire de la France ne pouvait pas rester ainsi plongée dans l'avilissement, fit transporter solennellement ces cendres illustres à l'église des Invalides. Le cœur avait été donné par le cardinal de Bouillon à l'abbaye de Cluny, où il fut conservé jusqu'à la révolution. A cette époque, il disparut

comme le corps; mais il fut retrouvé et remis à la famille.

Plusieurs orateurs ont prononcé l'éloge de Turenne. Madame de Sévigné a écrit une lettre fort touchante sur la mort de ce grand homme. Mascarón et Fléchier ont composé chacun à son sujet une oraison funèbre. « *La France*, dit Montecuculli lui-même en apprenant le fatal événement, *a perdu un homme qui faisait honneur à*

l'homme. » Les paysans de la Souabe laisserent en friche pendant longtemps la place où il avait péri et l'arbre sous lequel il s'était assis un instant avant fut respecté jusqu'à ce qu'il plut à de trop pieux visiteurs d'en arracher les dernières branches qu'ils emportoient comme souvenirs. A Saltzbach, un monument commémoratif avait été élevé par le cardinal de Rohan; il fut plus tard rétabli par le général Moreau.

ESQUISSES DE LA VIE FLAMANDE.

CHAPITRE II.

SISKA VAN ROOSMAEL.

Bon conseil, mauvaise résolution.



Depuis que la fille de Spinael était revenue de pension, Siska avait beaucoup perdu de son bon naturel: elle voyait souvent, dans la boutique de son père, des jeunes gens qui ne cessaient de dire des frivolités à son amie. Comme elle était trop ingénue pour comprendre la fausseté de leurs discours, Siska rougissait quand un de ces jeunes étourdis lui adressait quelques compliments en mauvais français; et, ce qui lui était désagréable surtout, c'était de ne pouvoir répondre comme son amie. Pour

ne pas souffrir plus longtemps de sa situation, elle employait tous les moyens possibles pour que sa mère la mit dans la même pension que Thérèse.

M. Van Roosmael, qui aimait bien tendrement sa fille, s'apercevait aussi, et non sans quelque envie, qu'Hortense, ou pour mieux dire Thérèse Spinael, quoique peu favorisée de la nature, était recherchée, tandis que la pauvre Siska faisait triste mine près de la fille du cordonnier. L'orgueil de la mère ne pouvait voir sans dépit son enfant éclipsé par une rivale, et surtout par une personne qui, à son avis, ne la valait pas.

Après avoir, à ce sujet, souvent importuné son mari de ses réflexions pendant plus de trois mois, il fut décidé qu'on enverrait Siska à la pension, mais non sans avoir consulté, avant, le vieux Pelkmans sur cette importante matière.

Ce Pelkmans était le médecin de la famille; son père avait



été celui du père de Van Roosmael, qui, dans les circonstances difficiles, avait donné à l'épicier de sages conseils; et ce qui l'avait rendu si cher à la famille, c'était d'avoir

sauvé trois fois Siska d'une mort certaine. Dans leur reconnaissance, ils avaient donné au docteur des droits sur la vie et l'avenir de leur fille, et ils s'étaient engagés à ne rien

faire pour elle sans prendre d'abord, son avis; ils avaient raison, car le vieux Pelkmans était un homme plein d'expérience, qui connaissait le monde, qui examinait et raisonnait toutes choses avec une circonspection toute flamande.

Le jour de la consultation, le docteur, le père et la mère Van Roosmaël, étaient dans une chambre sur le derrière de la maison. Van Roosmaël entama la conversation de la manière suivante :

« Docteur Pelkmans, ma femme veut absolument envoyer Siska dans une pension française; pour moi je vous dirai que je m'y suis toujours vivement opposé; mais les larmes de ma fille ont à la fin fléchi mon cœur.

— Dans une pension française? demanda le docteur avec surprise; pourquoi dans une pension française? il y en a tant dans la ville où vous êtes à même de veiller sur votre enfant, afin de l'aider de vos sages et utiles conseils.



— Bah! bah! s'écria la mère avec un sourire de mépris; qu'est-ce que l'on apprend dans ces écoles-là?

— Mais on y apprend à tricoter, à marquer le linge, à faire des chemises; on y apprend l'arithmétique et le flamand; ce que tout le monde doit savoir.

— Maintenant, regardez la fille à Spinaël; elle a quitté la maison comme une fille vulgaire, elle y est revenue comme une grande dame; elle parle facilement le français, elle est regardée par tout le monde, et recherchée par tous les jeunes gens comme il faut; elle n'a qu'à choisir celui qui lui conviendra le mieux pour faire une union honorable. »

Le docteur leva les épaules, et remuant la tête d'un air de doute : « Vous m'affligez, madame Van Roosmaël; je ne sais réellement pas quel mauvais esprit vous fait perdre tout d'un coup votre bon sens; vous ne savez donc pas que tous ces beaux jeunes gens, qui font l'objet de



votre admiration, ne sont que des tailleurs, des acteurs ou de jeunes folliculaires qui meurent de faim, et qui s'abattent sur la boutique du hottier comme des mouches sur du sucre. Je connais Hortense Spinaël, et je vous

assure que je donnerais bien la moitié de ma fortune pour que ma fille ne lui ressemblât pas. Voudriez-vous perdre cette charmante et innocente enfant, voudriez-vous lui faire oublier, et la religion, et la vertu, et la probité flamande pour en faire.... une insipide coquette? Prenez-y garde, mon avis a plus de valeur que vous le pensez, et un jour viendra, si nous vivons assez longtemps pour le voir, où vous vous repentirez de la route que vous lui aurez fait suivre »

Les parents furent frappés, chacun dans un sens différent des paroles sérieuses du docteur; le père souriait, espérant que sa femme se rendrait aux excellentes raisons du docteur, et la mère était indignée de voir que celui-ci n'étant pas entré dans ses vues; ne sachant trop quoi dire, elle s'écria : « Vous exagérez, docteur; je sais, du reste, que vous avez une grande aversion pour tout ce qui est français; c'est bon pour nous qui avons été élevés à l'ancienne mode, mais je désire que ma fille soit de son siècle.

— Madame Van Roosmaël, dit le docteur en l'interrompant, vous ne me comprenez pas; mon intention n'est pas d'empêcher votre fille d'apprendre les langues étrangères, puisque mon fils lui-même est maintenant à l'université et qu'il parle le français; je vous dirai même qu'il l'entend bien mieux que les jeunes fats qui fréquentent Thérèse Spinaël, et qui vous éblouissent tant; débarrassez-vous donc de cet air de défiance.

— Dites-moi donc, je vous prie, en quoi consiste leur savoir?

— Dans quelques mauvaises phrases françaises assez vulgaires et qu'ils répètent en les écorchant d'une manière pitoyable; ils ne savent seulement pas leur langue maternelle et ils ignorent même les premières notions des sciences utiles; toutes leurs connaissances consistent à nous répéter constamment des mots et des phrases empruntés à des feuilletons. Du reste, entendons-nous et prêtez-moi toute votre attention. Il y a, sans aucun doute, ici, de bonnes maisons d'éducation; mais il y en a malheureusement plus encore de mauvaises. Les meilleures sont celles qui, dirigées par des dames à la hauteur de leur mission, enseignent aux jeunes filles à se mettre en garde contre la vanité et l'orgueil; elles les élèvent pour en faire des femmes bonnes et utiles dans leur ménage, et non des femmes coquettes et frivoles. Si vous me proposiez d'envoyer Siska dans un de ces établissements, je serais le premier à vous y encourager, j'en serais même bien satisfait. Ainsi tout dépend du choix que vous ferez. J'en connais un où vous pouvez la mettre en toute sûreté, et je vais vous le nommer : c'est la pension Van-Reck.

— Ah! la pension Van-Reck, dit la mère d'un air de dérision; oh! non jamais, je préférerais cent fois voir ma fille rester à la maison. C'est de cette pension qu'Anna Van Staten est sortie au bout de trois ans, sans en savoir plus long que quand elle y est entrée; sans doute c'est une charmante fille qui se connaît bien aux affaires de ménage, mais rien de plus; on acquiert d'ailleurs ces qualités-là partout, et je trouve bien inutile d'aller en pension pour cela.

— Votre intention est donc de l'y envoyer dans le but d'en faire une femme du monde, et pour qu'elle apporte dans son intérieur la coquetterie et la dissipation comme Thérèse Spinaël; vous voulez donc lui apprendre à se parer comme une figure de modes, et l'élever dans des habitudes d'élégance et de frivolité?

— Mais si ces établissements sont la perte des enfants, comment se fait-il alors que la plupart des gens comme il faut y envoient les leurs ?



— Entendons-nous bien, mon amie, dit le vieux docteur en continuant avec beaucoup de calme ; chaque classe de la société a ses usages : ce qui est bon pour les enfants de la noblesse est souvent mauvais pour ceux de la bourgeoisie ; car il est fort nuisible de donner les mêmes idées à la fille d'un gentilhomme qu'à celle d'un boucher ou d'un bottier, et réciproquement. Celles qui sont destinées à travailler, à mener une vie active et qui n'ont pas été élevées pour cela, ne sont, dans la suite, occupées qu'à chasser l'ennui qui les accable, résultat inévitable d'une vie passée dans les plaisirs et l'oisiveté. La société est tellement corrompue, que les jeunes filles veulent paraître des dames du monde, et de ces habitudes d'élégance et de coquetterie résultent l'indolence, la paresse, l'extravagance dans la conduite, et quelque chose de pire encore. Aussi ne sort-il ordinairement de ces établissements que des coquettes et rarement une femme simple, modeste et laborieuse. »

Là-dessus Van Roosmael se leva, et dit au docteur : « Assez, assez, mon ami ; vous êtes bien bon de nous aider ainsi de vos sages conseils. Siska ira à la pension Van-Reek ou restera à la maison, à moins cependant que je ne sois pas le maître chez moi. Se tournant vers sa femme : Je pense bien que maintenant vous êtes de mon avis ; sommes-nous donc si ridicules parce que nous ne parlons que notre langue ? ce qui est bien est bien, mais celui qui veut faire encore mieux manque de bon sens ; je désire donc que Siska reste à la maison au moins pour quelque temps. » Mais le brave homme avait compté sans son hôte, ou plutôt sans sa femme ; car celle-ci, loin d'avoir, comme son mari, compris les bons conseils du docteur, lui dit de son ton le plus aigre : « Oh ! pas si vite, Van Roosmael ; asseyez-vous, mon ami, et ne vous emportez pas ainsi. Maintenant, docteur, dites-moi, je vous prie : serait-il donc si fâcheux que notre Siska fût ainsi bien élevée et parlât français comme une femme du monde ? Il me semble qu'il n'y a aucun inconvénient à cela. »

D'après cette question, le docteur vit qu'il avait à combattre une femme passablement entêtée ; il changea de ton et reprit avec chaleur : « Il n'y aurait là certainement aucun inconvénient si votre fille n'acquiescât que

de bonnes manières et des connaissances utiles ; mais je vois bien, pauvre femme, que vous n'avez aucune idée de ce que les jeunes filles, placées dans de tels établissements, apprennent de leurs maîtresses ou s'enseignent l'une à l'autre. Écoutez-moi bien, et soyez sûre que ce que je vais vous dire est malheureusement la trop exacte et trop triste vérité. Ainsi, votre fille apprendra, comme celles qui sont appelées à vivre dans le grand monde, les secrets qui consistent à connaître la meilleure manière de tourner ses yeux, de sourire en pinçant la bouche, pour paraître plus aimable ; à se composer devant ses parents ; à se donner l'air le plus romanesque possible ; elle apprendra la manière d'user de tel ou tel cosmétique, de s'arranger les cheveux en nattes ou à la chinoise, à l'anglaise ou en tire-bouchon :



à s'habiller en négligé, en robe de ville ou en toilette de bal ; elle apprendra de ces romances sentimentales qui montent l'imagination des jeunes filles, et tant d'autres choses inutiles ; franchement, est-ce là ce que doit savoir l'enfant d'un modeste bourgeois ? »

Le docteur s'aperçut, non sans quelque plaisir, que ces dernières paroles avaient produit une profonde impression sur ses vieux amis, car ces braves gens l'avaient écouté attentivement sans l'interrompre une seule fois, et ils semblaient vouloir se rendre enfin à ses conseils.

Bien déterminé à arracher cette enfant qu'il aimait tant au danger qui la menaçait il continua, avec plus d'ardeur encore à battre en brèche l'idée de ces bons parents.

« Une fois arrivée à un certain âge, dit-il, avec l'éducation qu'elle aura reçue, elle se croira supérieure à ses parents ; elle les considérera comme de vieux radoteurs ; prendra leurs observations pour autant de persécutions si elle se marie, le mariage lui deviendra insupportable fatigant, monotone, parce qu'elle comparera son mari aux grands personnages que son imagination lui aura représentés, et la différence sera au détriment du mari ; occupée de frivoles désirs, elle s'écartera bien vite des principes de la vertu et de l'honnêteté ; voyez Hortense Spinael, où en est-elle maintenant ? Constamment en butte aux fades compliments de cinquante jeunes gens, qu'elle écoute sans être blessée de l'inconvenance de leurs paroles, elle ne fera jamais rien de bon ; elle joue trop avec le feu pour ne pas s'y brûler, et c'est ce qui lui arrivera avec les habitudes que l'on lui a laissées contracter ; qu'arrivera-t-il encore ? n'est-ce que ce monde qu'elle aime tant l'aban-

donnera bientôt, et la calomnierait ensuite. Elle finira sa misérable existence dans les pleurs et dans les remords ;



alors elle regrettera trop tard, sans doute, et son repos et son honneur imprudemment compromis ; hélas ! mes amis, voilà pourtant l'avenir que vous voudriez préparer à votre chère Siska. Persisteriez-vous encore dans vos tristes projets ? Oh ! vous me répondrez non, j'en suis sûr. »

Les yeux de Van Roosmaël se remplirent de larmes, il essaya encore de parler, mais son cœur était plein d'inquiétudes, il suffoquait d'émotion, il put à peine articuler quelques paroles. Il se leva, et prenant la main du vieux Pelkmans : « Merci, mille fois merci, mon bon ami, vos conseils porteront leurs fruits, du moins je l'espère ; je vois bien que ma femme tient absolument à ses idées. Et s'adressant à elle, il lui dit : Je ne veux plus écouter un seul mot à ce sujet ; seulement si vous persistez, vous aurez à vous repentir de votre obstination. »

Sa voix trahissait l'émotion dont son cœur était agité. Sa femme lui répondit :

« Tout ce que je puis faire, c'est de consentir à laisser quelque temps Siska à la maison, et nous verrons alors ce qu'il conviendra d'en faire. »

Ces mots choquèrent vivement le docteur ; il s'aperçut que Van Roosmaël n'était pas assez résolu, et essaya de nouveau, par de nouvelles observations, à changer la dangereuse détermination à laquelle il semblait vouloir se rendre ; pensant qu'il ne pouvait rien faire de plus, et croyant enfin que Van Roosmaël était de son avis, il se retira avec un air de satisfaction, et tout glorieux de la victoire qu'il venait de remporter sur son vieil ami.

Trois mois se passèrent ; quand un beau jour le docteur rencontra Van Roosmaël, le pauvre homme le regarda d'une manière singulière, il semblait tout découragé ; on eût dit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé en lui ; il marchait lentement, comme un homme qui sort de son lit et qui vient d'être malade.

Le docteur s'avança vers son vieil ami, puis il lui tâta le pouls en lui disant : « J'espère bien que vous n'êtes pas

malade, mon ami ; vous n'êtes cependant pas bien, votre pouls est faible, qui y a-t-il donc ? »

Le bon Van Roosmaël, levant ses yeux remplis de larmes, lui répondit : « Siska est en pension. »

— Eh bien ! mais je ne vois pas là de quoi se désoler, dites-moi seulement dans quelle pension ? — Dans celle d'Hortense Spinaël ; ne vous fâchez pas contre moi, mon cher et bon ami, ce n'est pas de ma faute ; voyez-vous, il m'a été impossible d'endurer plus longtemps les bouderies et les pleurs de ma femme et de ma fille ; j'ai donc cédé. » Le docteur eut pitié de son ami, et lui dit en souriant : « Les anciens Grecs ont parlé d'un héros fabuleux qu'ils appelaient Hercule. Ce héros exécuta des travaux gigantesques, il roulait des rochers, détournait les fleuves de leur lit, étranglait des serpents, et tua un dragon à sept têtes appelé l'hydre de Lerne. Il assomma des taureaux, et



faisait mille autres choses non moins merveilleuses. Eh bien ! ce prodige de force et de courage, qui vainquit le monde, ne put jamais parvenir à dominer une femme. Comment donc, mon brave ami, serions-nous capables de le faire ?

— Espérons que le mal ne sera pas si grand que nous le redoutions ; et, d'ailleurs, puisque Siska viendra à la maison deux fois par an, nous verrons alors à réformer ses mauvaises idées, si elle en avait. »

Le père Van Roosmaël, d'un air plus satisfait, remercia le docteur, lui serra la main et continua tranquillement sa route.



(La suite à un prochain numéro.)

PETITES PROMENADES AU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE.

L'ordre des rongeurs est nettement caractérisé par les deux grandes dents que chaque mâchoire porte à la partie antérieure. Ces dents sont taillées en biseau, et vous allez facilement comprendre d'où leur vient cette forme particulière. Une dent se compose en général de deux

substances différentes : l'ivoire, qui en constitue la masse, et l'émail, qui la recouvre. L'émail est plus dur que l'ivoire, de telle sorte que si, par un mouvement spécial des mâchoires, il y a frottement entre la partie émaillée d'une dent et la partie eburnée de l'autre, celle-ci seule

doit s'user. C'est précisément ce qui se réalise dans les rongeurs, où vous voyez que le frottement alternatif des dents opposées a pour résultat inévitable la forme en biseau qui les termine et les aiguise. Mais ne craignez pas que ces dents finissent ainsi par se détruire réciproquement, car la couche qui se reproduit étant proportionnelle à celle qui s'use, chaque dent conserve toujours ses mêmes proportions. Vous presentent aussi, mes enfants, que par cela même que la reproduction dentaire est continue, afin de compenser l'usure qui est incessante comme elle, s'il arrive qu'une de ces dents se casse ou plutôt soit arrachée, celle qui lui correspond, ne trouvant plus à s'user par le frottement, peut se développer d'une façon monstrueuse, au point de décrire une spirale et de blesser même l'animal par sa longueur démesurée.

Les autres dents des rongeurs offrent encore une particularité remarquable; leurs crêtes se disposent d'une manière transversale, et cette circonstance devient importante en ce qu'elle se lie merveilleusement à une exception que présente aussi la mâchoire elle-même. Chez les autres mammifères, en effet, la mâchoire est limitée dans son mouvement et ne peut agir que de bas en haut, que verticalement. Chez les rongeurs, elle jouit encore de la faculté de se mouvoir horizontalement, d'a-

vant en arrière et d'arrière en avant. Or, quand elle opère ce mouvement, les deux séries de dents faisant l'office d'une double lime, il en résulte une puissance d'action qui explique fort bien, par exemple, comment l'animal, quoique petit, peut ronger un gros arbre en quelques minutes.

Le régime végétal prédomine dans les rongeurs. Chez tous, l'instinct est admirable, mais ne tend qu'au bien-être, qu'à la conservation de l'animal; de telle sorte qu'aucun d'eux n'est susceptible ni de sentiments affectueux ni d'éducabilité.

En tête de cet ordre se trouvent placés d'abord l'écureuil et la marmotte, et puis le castor. Peut-être vous paraît-il singulier de voir réunis dans la même famille deux animaux qui semblent aussi inverses que l'écureuil et la marmotte; l'un, svelte, léger, vivant au sommet des arbres, l'autre, massif, lourd et vivant sous le sol; mais l'observation vous fera reconnaître que peu de nuances intermédiaires suffisent cependant pour passer des formes semi-aériennes de l'écureuil aux formes subterranéennes de la marmotte, comme aussi quelques degrés insensibles ménagent la transition entre l'organisation terrestre de la marmotte et l'organisation aquatique du castor.



L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est de tous les rongeurs le plus svelte, le plus rusé, le plus vif, le plus gracieux.

Ses oreilles sont terminées par un long pinceau de soie, qui les rend plus élégantes et mieux ornées. Sa queue touffue, qu'il ramène sur sa tête en forme de panache, de parapluie, de parasol, lui sert tour à tour de balancoire dans ses évolutions et de point d'appui dans le repos. Sa robe est toujours d'une propreté remarquable. Il met une sorte de coquetterie à la lustrer sans cesse, et ne néglige rien pour la préserver de toute souillure et même du simple contact de l'eau. Doux et timide, il ne mord

que dans ses moments d'impatience et n'a d'autre sauvegarde que la fuite. Mais pour que l'ennemi dont il a peur ne songe pas à l'attaquer, il prend aussitôt un air fanfaron qui est, en vérité, fort comique.

Il conserve dans toutes ses poses comme dans tous ses mouvements un mélange de gentillesse et d'espièglerie qui intéresse et qui plaît. On aime à le voir surtout lorsque, vivement préoccupé, dressant l'oreille et dardant ses regards, il semble flairer la brise qui doit le prévenir du danger. Il s'assoit pour le repas, et son corps se trouvant dans une position verticale, ses pattes antérieures, devenues libres, lui servent comme deux mains pour porter l'aliment à sa bouche et pour l'y maintenir. Del-

eat pour sa nourriture, il n'accepte jamais le fruit qu'un autre a entamé. Économe, même en captivité, il n'abandonne pas le fruit qu'il tient pour prendre celui qui lui est offert, mais il va d'abord le déposer dans sa cachette et s'empresse ensuite de revenir. Il boit la rosée que la nuit dépose sur les feuilles; car s'il devait, pour se désaltérer, quitter l'arbre qu'il habite, il perdrait trop souvent sa sécurité; aussi n'en descend-il que rarement et lorsque la nécessité l'y contraint, par exemple, lorsque l'ouragan qui secoue l'arbre et le déracine ne lui laisse désormais que ce moyen de salut. Son ongle long et effilé lui rend très-facile l'action de grimper, mais lui refuse la possibilité de courir sur le sol autrement que par une série rapide de petits sauts. Il n'entre dans l'eau que par force, mais il nage sans peine, quoiqu'il préfère toutefois s'embarquer au besoin sur un fragment d'écorce ou de bois. Sa queue lui devient, dans les deux cas, d'une utilité remarquable, car elle lui sert de gouvernail quand il nage ou bien de voile sur son radeau. Ceci doit vous surprendre sans doute, et nous avouons que pour y croire nous-même, nous avons besoin de toute l'autorité d'un naturaliste comme Linnée qui rapporte, en effet, que lorsque l'écureuil veut traverser un fleuve sur un corps flottant, il relève sa queue et l'étale à l'action du vent, de telle sorte qu'il est poussé bien vite à l'autre rive.

Son nid est un modèle d'art et de propreté. La charpente en est formée de petites bûchettes qui s'ajustent avec symétrie; à l'extérieur, il est recouvert d'une mousse épaisse qui le rend imperméable à l'air comme à l'eau; l'intérieur, tapissé de substances molles, est large et commode, tandis que l'entrée, au contraire, en est fort étroite. Ce nid s'ouvre à la partie supérieure, circonstance qui peut paraître défavorable, mais il est surmonté d'un petit dôme qui l'abrite de la pluie et ne laisse même pénétrer qu'un demi-jour. L'écureuil dort, en effet, presque tout le temps que le soleil occupe l'horizon et ne commence guère à se mettre en activité qu'au crépuscule. Au moindre bruit, il est sur pied; mais sachant fort bien distinguer si l'arbre qui remue n'est agité que par le vent, il ne se met en fuite que lorsqu'il se sent véritablement menacé. Quand il est poursuivi, sa tactique est assez ingénieuse: il court de branche en branche, par lignes brisées et dans toutes les directions, et comme la forme acérée de ses ongles lui permet de se tenir en sens inverse de la pesanteur sur l'écorce même la plus lisse, il a soin de placer successivement chaque branche entre lui et l'agresseur.

Dans les environs de sa demeure et presque toujours sur le même arbre, l'écureuil se ménage des greniers d'abondance pour l'hiver, car il n'est pas soumis, comme le loir et la marmotte, au phénomène de l'hibernation. Ces magasins d'approvisionnement sont tout simplement des cavités qu'il dissimule avec de la mousse, et dans lesquelles il recueille à l'arrière-saison une quantité considérable de noisettes, de glands, d'amandes de pin. Mais ne pensez pas qu'il les prenne au hasard, il les choisit, au contraire, avec une sagacité surprenante, n'admettant dans sa réserve que des fruits sains, les seuls qui puissent en effet se conserver. Il semble avec ses pattes antérieures faire essai de leur poids pour mieux les reconnaître; et il ne manque pas de rejeter au loin l'amande même qui lui paraît suspecte, comme s'il comprenait que celle-là seule suffirait pour gâler toutes les autres.

Quant à sa distribution géographique, l'écureuil s'étend dans toutes les contrées du globe, excepté la Nouvelle-Hollande, qui, du reste, se distingue par une zoologie exceptionnelle, et partout il nous offre une nouvelle preuve de l'influence modificatrice des climats; car, à mesure que nous le suivons de plus en plus dans les régions froides, nous lui voyons une fourrure dont la finesse augmente et dont la nuance s'éclaircit. Dans le commerce, les fourrures des écureuils du nord portent toutes le nom de *petit-gris*; mais ce titre ne convient qu'à celle de l'écureuil de la Caroline, qui se trouve cependant dans presque toute l'Amérique septentrionale. Cette fourrure est, en effet, plus abondante que les autres, plus brillante et plus soyeuse.

C'est de l'Inde que nous viennent deux espèces d'écureuils bien distinctes: l'une à plaques noires et rougeâtres en dessus, à nuance jaune en dessous, l'autre à couleur de rouille presque uniforme avec le bout de la queue tout à fait blanc.

Notre écureuil commun est en dessus d'un roux plus ou moins ardent et d'un blanc net en dessous; sa chair est assez savoureuse, mais de toute sa déponille on n'emploie guère que la queue pour faire des pinceaux. Il offre donc jusqu'à présent peu de ressources à l'industrie.

Dans quelques contrées on s'en sert à l'extrême pénitance pour lui imposer le travail, et, en quelque sorte, l'obligation de gagner sa vie. On le renferme, en effet, dans un tourniquet qu'il met en mouvement pour se donner de l'exercice, et c'est ainsi qu'on lui fait mouvoir chaque jour une quantité considérable de poivre ou de café.

T.

LA MARMOTTE.



Passons maintenant à la marmotte que vous apercevez ici avec ses longues moustaches et sa robe gris sombre en dessus et fauve en dessous. Elle a le corps trapu, la jambe courte, l'ongle puissant. Sa patte seule suffirait pour indiquer un animal essentiellement fouisseur. C'est en effet dans un terrier profond que se tient la marmotte, aux flancs des hautes montagnes, sur les limites de la ré-

gion boisée. Ce terrier s'ouvre par une galerie peu déclive qui sert d'entrée et de sortie; l'intérieur est spacieux, propre et chaud, car celles qui doivent l'occuper en commun le tapissent de mousse et de foin et creusent une galerie latérale pour porter au loin tout ce qui pourrait le salir.

Ce domicile, si différent de celui de l'écureuil, devait amener dans les formes de la marmotte des modifications correspondantes pour la rendre propre à la vie souterraine. C'est aussi vers ce but que concourent et l'aplatissement de sa tête et le raccourcissement de sa queue; car vous comprenez qu'une tête arrondie serait gênante pour pénétrer sous le sol, comme une queue longue pour s'y mouvoir. Cependant la marmotte n'est pas encore tellement éloignée de l'écureuil, qu'elle ne conserve avec lui quelques rapports, quelques traits de famille. Ainsi elle s'assoit comme lui pour manger et elle boit peu, elle grimpe assez vite, mais seulement entre les fentes des rochers, s'aidant alors de son dos comme font nos petits ramoneurs, qui paraissent même lui avoir emprunté cette manière de s'élever entre les parois abruptes mais étroites de nos cheminées. Enfin elle s'apprivoise facilement et peut être dressée à quelques exercices qu'elle n'exécute, du reste, qu'avec une sorte de mauvais vouloir, car la captivité, comme à l'écureuil, lui est si dure qu'elle cesse d'avoir des petits dès qu'elle a perdu son indépendance. Mais une particularité bien remarquable et jusqu'à présent inexplicquée, c'est son aversion instinctive contre le chien, aversion qui est encore plus profonde peut-être que celle du chat et plus difficile à corriger.

La distribution géographique de ce rongeur est infiniment plus restreinte que celle de l'écureuil. On peut même dire que la marmotte ne se trouve guère que dans les Alpes. Cependant l'Inde en présente une espèce dont la fourrure est toute noire, mais la marmotte proprement dite est fort commune dans nos Alpes françaises. On lui fait toutefois une chasse peu active, d'abord parce qu'il est difficile de la surprendre, et puis parce que l'industrie en retire peu de profit. Sa chair peut être mangée, mais elle retient toujours un saveur sauvage; sa fourrure, quoique grossière, peut être mise en œuvre.

Aristote, le naturaliste de la Grèce, n'a pas connu la marmotte; Pline, le naturaliste de Rome, n'en parle sous le nom de *rat-ours* qu'avec peu d'intérêt, parce qu'il ignorait les détails qui nous sont acquis aujourd'hui. Nous-mêmes, si nous n'en pouvions juger que par les marmottes engourdies qu'on traîne dans nos rues sans tenir compte des saisons, nous la croirions privée de tout instinct. Eh! combien d'autres préjugés que viennent ainsi rectifier les progrès de la science! car nous ne connaissons, pour ainsi dire, que les animaux domestiques, ou bien ceux qui, restés encore dans la vie sauvage, vivent assez près de nous pour que notre observation puisse quelquefois les attendre.

Les mœurs de la marmotte méritent, en effet, d'être étudiées. Ne pouvant fuir sur le sol que très-lentement, elle s'écarte peu de sa demeure, afin d'y rentrer au moindre bruit; elle y reste même tout le jour, quand l'air est seulement humide ou froid. Lorsqu'elle sort avec ses compagnes pour chercher sa nourriture ou pour prendre sur l'herbe quelque loisir; elle pourvoit d'abord à sa sécurité. Vous no vous en douteriez peut-être pas en

apercevant de loin la petite troupe, plus joyeuse assurément que ne permet de le supposer la morosité proverbiale des marmottes que nous amènent dans nos villes les enfants de la Savoie; mais si vous faites encore quelques pas, vous entendez un cri très-aigu, espèce de sifflement par lequel l'animal exprime sa frayeur comme sa colère, et aussitôt toute la caravane se met en fuite vers le terrier. Le cri d'alarme a été jeté par une d'elles qui, placée à l'écart, faisait le guet sur un point élevé. Ce rôle de sentinelle avancée, que chaque marmotte remplit à son tour, vous étonne moins sans doute depuis que je vous ai prévenus de tout l'instinct de conservation qui se manifeste dans les rongeurs. Mais vous ne vous attendez guère à l'office qui leur est encore successivement imposé quand l'heure est venue de se préparer à l'hibernation, c'est-à-dire à cette léthargie annuelle qui semble suspendre dans l'animal toutes les fonctions de la vie. Il faut, en effet, qu'elles amassent avant l'hiver une grande quantité de plantes, non pour s'en nourrir puisque leur abstinence doit être complète, mais pour cauteuler leur domicile et s'y coucher plus mollement. Elles s'empressent donc, au mois de septembre, de faire à l'envi ces provisions; mais pour les transporter plus vite, chacune d'elles tour à tour, se mettant sur le dos et tenant haut les pattes, forme ainsi comme une espèce de traîneau, de charrette que les autres chargent et tirent adroitement; et, ce qui est plus merveilleux encore, celle qui rend ce pénible service a le soin de se placer la tête en avant, disposition qui a le double avantage d'atténuer pour elle et pour ses compagnes les effets du frottement, car le corps glissant ainsi dans le sens même de la fourrure, la traction en est d'autant moins douloureuse, et comme le frottement est moins rude, la charge est par conséquent plus légère. Cependant la fourrure finit par s'user sur le dos, mais elle se renouvelle pendant l'hiver, et cet accident ne laisse au printemps plus de trace.

Leur manière de s'établir dans leur séjour hivernal n'est pas moins singulière: après y avoir recueilli la quantité d'air qui doit suffire durant plusieurs mois à leur respiration si lente, elles en ferment l'ouverture avec une terre si fortement gâchée, qu'il serait plus facile de forer le sol partout ailleurs que sur le point qu'elles ont ainsi muré. Puis chacune d'elles se fait une houle de foin où elle se met comme dans une pelote, et ce surcroît de précaution est surtout nécessaire dans la marmotte, car c'est en elle que le phénomène de l'hibernation s'accomplit avec le plus d'intensité.

Mais, direz-vous peut-être, pourquoi donc la marmotte, que le froid engourdit si facilement, va-t-elle se placer dans le voisinage des neiges éternelles, c'est-à-dire dans les conditions qui doivent le plus restreindre sa vie active et prolonger sa vie léthargique? Je vais essayer de vous répondre, et, bien loin de rencontrer ici des faits contradictoires, inharmoniques, nous y trouvons, au contraire, l'application d'une des plus belles lois de l'histoire naturelle.

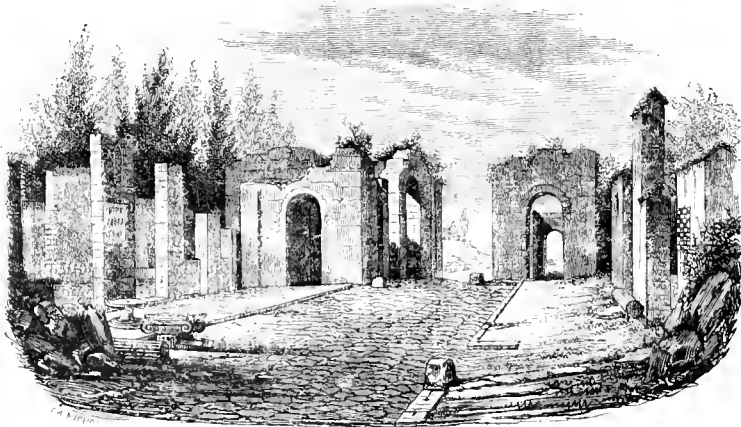
Certes, mes enfants, je ne veux ni ne dois traiter d'une manière subsidiaire une question aussi capitale que celle de la distribution géographique des plantes et des animaux, car ce ne sera pas trop, je pense, d'y consacrer une de nos leçons. D'ailleurs un mot doit suffire quant à présent, afin de ne pas perdre de vue le phénomène de l'hibernation, qui, spécial à quelques animaux seulement,

n'en est pas moins fort important sous le rapport scientifique.

Pour que chaque zone de la terre, pour que chaque climat ait ses habitants, les conditions d'existence sont variées à l'infini. Ainsi, le daim bondit tout à l'aise sur la pointe des rochers, et le bœuf se promène gravement parmi les pâturages, tandis que le dramadaine se plaît au milieu des sables et que la baléine se joue au sein des eaux, la marmotte, destinée à vivre près des glaces et sous le sol, a dû recevoir aussi une organisation assortie à ce mode d'existence et le préfère même à celui de tous les autres animaux. Et puisque la région qu'elle habite ne pouvait lui offrir aucune ressource alimentaire, il fallait bien qu'elle pût résoudre le problème de passer tout ce temps sans nourriture et sans douleur. Mais la possibilité de vivre ne se concilie avec l'abstinence complète qu'à une seule condition, c'est que toute cause de déperdition soit momentanément suspendue, de telle sorte que les forces ne s'épuisant pas n'aient pas besoin d'être par conséquent renouvelées. Or, l'hibernation produit d'autant mieux ce résultat, qu'elle semble arrêter même les fonctions qui ne doivent cesser qu'avec la vie. Du reste, le sommeil, qu'il ne faut pas confondre avec elle, nous en fait cependant entrevoir et comprendre les effets, car par lui nous pouvons, après le dernier repas de la veille, attendre sans peine le premier du lendemain, supportant ainsi, sans même y prendre garde, une diète assez prolongée. C'est dans ce sens que le proverbe *qui dort dine* exprime une vérité, car n'allez pas croire que le sommeil puisse véritablement faire ellipse du dîner; seulement il rend

l'alimentation moins nécessaire en diminuant les pertes que l'exercice fait éprouver; mais comme il ne suspend pas la digestion, l'estomac s'émeut bientôt et détermine le réveil. La torpeur hibernale a une action infiniment plus profonde, car elle va presque jusqu'à paralyser le cœur et les poumons. Cependant comme la vie continue lentement sous les apparences de la mort, comme les fonctions essentielles ne sont pas tout à fait éteintes, il y a nécessairement une légère déperdition que répare peu à peu la graisse amassée dans l'animal à l'arrière-saison. Du reste, pendant sa période d'activité la marmotte éprouve le sommeil comme tous les animaux, quoiqu'elle soit plus que tous les autres soumise à l'hibernation. Considérés donc en elle seulement, ces deux phénomènes ont des différences caractéristiques: l'un se reproduit chaque jour et ne prend que quelques heures, l'autre n'a lieu qu'une fois l'an et dure plusieurs mois. Et s'il fallait les distinguer encore sous un rapport plus important, par exemple dans leur résultat, je vous dirais: la marmotte trouve dans le sommeil un refuge contre la fatigue et dans l'hibernation un préservatif contre la faim. Ainsi, mes enfants, cet engourdissement hibernale, qui vous paraissait peut-être une condition fâcheuse pour la marmotte, est pour elle au contraire un plaisir salutaire, un indispensable bienfait. Remarquons même que ce phénomène étrange est lié d'une manière si intime aux circonstances dans lesquelles l'animal se trouve naturellement placé, qu'il ne se manifeste plus dès que la marmotte, devenue captive, n'a plus de diète à supporter.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES, EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGEURS, ETC.



POMPEÏA ET HERCULANUM.

En 1713 un ouvrier de Portici, qui creusait un puits, vint de la résistance sous la pierre dont il se servait; c'étaient des fragments de marbre qui amenèrent à découvrir un petit temple et quelques statues. On ne donna aucune suite à cette découverte; seulement, vingt-cinq

ans plus tard, le roi de Naples acheta ce terrain pour y bâtir son beau palais de Portici, et c'est alors que les travaux nécessités par les fondations révélèrent l'existence de toute une ville souterraine. Des fouilles furent ordonnées, à l'aide desquelles on put se mettre sur la trace des mœurs, des arts, des habitudes et de la civilisation des habitants de cette ancienne cité.

C'était bien là, en effet, qu'existaient dans l'antiquité trois villes, Herculanium, Stabia et Pompeia, ensevelies sous les cendres, le gravier et les pierres lors de l'éruption du Vésuve qui eut lieu l'an 79 de J. C., sous l'empereur Titus, et pendant laquelle Pline l'ancien périt victime de sa curiosité. Seize ans avant, ces mêmes villes avaient beaucoup souffert d'un tremblement de terre; les traces en sont encore très-apparentes à Pompeia, où l'on a retrouvé des monuments qui n'étaient pas entièrement réparés. Il est impossible de rendre les impressions qu'on éprouve devant les restes de ce grand désastre. Ces villes célèbres et malheureuses ont fourni au musée Bourbon, à Naples, d'immenses et inappréciables richesses. Tout cela y est entassé; les peintures à fresque, enlevées à ces cités détruites, emplissent deux salles de cette vaste collection.

Herculanium était une jolie ville de la Campanie, à une lieue et demie à l'est de Naples, où brillait tout ce que l'art antique avait de plus gracieux, de plus exquis. Puis, quand d'autres temps furent venus, et que le souvenir de la catastrophe fut oublié, sur ce sol calciné qui recouvrait la ville ensevelie s'élevèrent deux villages, Portici et Resina, dont les premiers habitants ne se doutèrent jamais que sous leurs maisons, à une profondeur de quatre-vingts pieds, avait existé autrefois une cite riche, brillante et luxueuse. Les fouilles, commencées à la fin du dernier siècle, furent abandonnées puis reprises, et, en 1828, elles étaient déjà fort avancées. Seulement, comme la ville enterrée se trouvait sous des habitations et sous un palais, elle n'a pu être déblayée entièrement; à mesure qu'on faisait des fouilles, on comblait les excavations après avoir enlevé les objets d'art. Aussi, il y a quelques années, il n'y avait plus qu'un seul théâtre de visible. Le même fait s'est reproduit pour les ruines de Stabia, dont on ne voit plus rien.

Néanmoins on a pu s'assurer que les rues d'Herculanium étaient tirées au cordeau et pavées avec des laves du Vésuve; elles étaient garnies de trottoirs, quelques-unes étaient ornées de colonnades. On a découvert jusqu'ici à Herculanium trois temples, parmi lesquels deux possédaient des fresques et des bronzes précieux avec des inscriptions; un monument funéraire avec piédestaux; le théâtre, dont nous avons parlé, situé sous Resina, orné intérieurement de marbres de diverses couleurs et de statues de bronze représentant des hommes et des chevaux: ce théâtre est fort curieux en ce sens qu'il présente le seul exemple d'un théâtre couvert dans l'antiquité; un forum construit en rectangle avec des portiques élégants, pavé en marbre, orné d'une foule de statues, parmi lesquelles deux statues équestres en marbre et des statues en bronze de Néron et de Germanicus; des maisons riches et somptueuses, avec des pavages en mosaïque et en marbres de couleur et des fresques nombreuses. C'est parmi ces ruines d'une ville qui n'est plus que l'on a retrouvé la maison la plus grande qui ait été habitée en Italie par de simples particuliers; elle se compose de beaucoup de chambres disposées autour d'une cour intérieure, d'un gynécée ou appartement des femmes, d'un vaste jardin qu'entourent des arcades et des colonnes, et des salles hautes et larges où se réunissait probablement la famille.

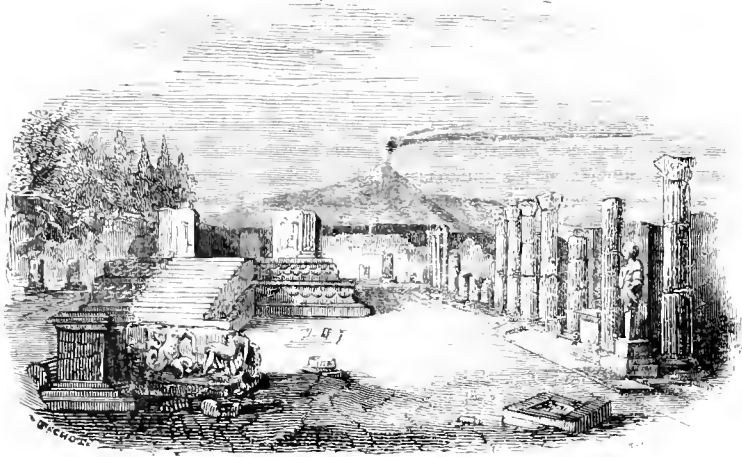
Dans les villes de l'antiquité, bien plus encore que dans nos villes modernes, on était exposé à voir à côté des

palais de fort modestes masures; c'est dans un pareil voisinage que l'on apercevait, à Herculanium, la boutique d'un barbier avec tous les instruments de sa profession, les bancs où l'on s'asseyait en attendant son tour, l'étuve, et les épingles dont on se servait pour coiffer les dames; plus loin la maison d'un chirurgien garnie de plusieurs instruments de l'art. Dix-huit siècles se sont écoulés depuis la catastrophe, et la ville semble avoir été désertée la veille; les objets sont presque tous dans un état de conservation merveilleux. Des choses parfaitement vulgaires confirment à chaque pas cette opinion. Dans une des maisons on a retrouvé de la farine à l'état de pâte, un torchon plié, et dans des vases de terre cuite des graines, du blé, des lentilles, du gruau, une carafe avec de l'huile (elle-ci était desséchée), un pot à onguent et un vase de verre contenant le rouge dont les dames se servaient pour leur toilette.

On n'a encore trouvé dans Herculanium que quelques squelettes. Ce fait donne lieu de croire que la majorité des habitants qui, selon toutes les probabilités, se trouvait là au moment de l'éruption, aura pu se soustraire à la mort. — Les plus précieux de tous les objets découverts sont, sans contredit, des manuscrits dont la matière se compose de feuilles de cannes de jonc, collées les unes à côté des autres, et roulées sur un cylindre de bois, placés dans une armoire en marqueterie; quelques-uns avaient été pourris par l'humidité, et, à peine exposés à l'air, ils tombèrent en poussière; d'autres étaient réduits en charbon. Cependant, grâce à l'emploi d'un procédé ingénieux, on put en dérouler plusieurs. Les premiers manuscrits grecs ainsi déroulés furent: un Traité de la philosophie d'Épicure, un ouvrage de morale, un poème sur la musique, et un Traité de rhétorique. D'autres textes sont peut-être destinés à revoir le jour, peut-être une œuvre inconnue, égale en mérite à celles des Tacite, des Cicéron, des Démosthènes et des Virgile, va-t-elle occuper au premier jour tout le monde savant.

Pompeia, ville située au pied du Vésuve, était autrefois célèbre par son commerce; elle fut découverte en 1748. Les points les plus élevés des bâtiments étaient couverts d'une lave de plus de dix-huit pieds d'épaisseur. Quoique moins spacieuse qu'Herculanium, elle est néanmoins fort bien décorée: elle est d'ailleurs plus avantageusement située, attendu qu'il ne se trouvait au-dessus que des vignobles ou des terres cultivées. Depuis 1812, les travaux de déblaiement permirent de pénétrer dans l'intérieur, et l'on y trouva d'anciens édifices parfaitement conservés. La ville offre à découvert toute son enceinte de murailles; de sorte que l'on connaît toute l'étendue qu'elle avait en réalité et tout ce qui reste à faire pour achever de découvrir et de déblayer l'intérieur. Il résulte qu'il y a encore cinq sixièmes de la ville à désencombrer. Que de richesses doit-on trouver encore!

Les rues de Pompeia sont étroites, les maisons fort petites aussi, à l'exception de quelques monuments publics qui ne manquent ni de richesse ni d'élégance, à savoir: huit temples, deux théâtres, un amphithéâtre magnifique, deux places ornées de portiques, d'un forum, d'une basilique et des thermes. L'ensemble est mesquin et est loin de l'idée qu'on se fait toujours d'avance des habitations romaines. Les chambres des maisons ne sont guère en général plus grandes que des alcôves; les boutiques sont également très-petites, mais les peintures, les ensei-



gnes et les inscriptions, encore très-lisibles, sont des objets vraiment dignes de remarque. Les tableaux qui ornent l'intérieur des habitations sont d'une fraîcheur remarquable. C'est en 1825 que l'on découvrit la belle maison particulière appelée *Casa del poeta tragico*, longue de trente mètres et large de quinze, contenant dix-neuf chambres, un atrium et un péristyle avec force tableaux et mosaïques de la plus grande magnificence.

Par un ordre du roi régnant, tous les objets antiques, statues, meubles, ustensiles, etc., etc..., qui seront trouvés à l'avenir, devront être laissés et conservés en place. Cette mesure paraît d'abord sage et raisonnable; mais quand on considère que tous ces objets précieux, placés directement au pied du Vesuve et à la portée de la lave en fusion, se trouveront encore exposés à un nouveau dé-

sastre, semblable à celui qui les a enfouis il y a dix-huit cents ans, on se demande s'il ne vaudrait pas mieux les voir transporter au Musée, comme cela a eu lieu dans l'origine, sauf à laisser à leur place des imitations, ainsi qu'on l'a fait pour certaines statues.

En somme Pompeïa, quoique ensevelie subitement sous une pluie de cendres et de pierres, ne l'a pas été assez vite cependant pour que les habitants n'aient pu se sauver en emportant sans doute leurs effets les plus précieux. Le peu de cadavres qui a été trouvé jusqu'à présent (il n'y en eut que cent soixante-dix victimes) vient à l'appui de cette assertion. Il paraît également prouvé qu'après l'événement les malheureux habitants revinrent fouiller les décombres : ce fait est appuyé sur plus d'une observation.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

En sortant de Châtillon, la Seine se jette sur la gauche, fait un grand détour et coule à travers des lieux solitaires; puis elle revoit à Sainte-Colombe un endroit habité et regagne à Courcelles la grand' route de Paris. Alors ses flots vont caresser, du côté de sa rive gauche, les abords de Pothières, où s'élève une antique abbaye, et reçoivent à droite un petit ruisseau qui entoure, conjointement avec le fleuve et la grand' route, le village de Charey, placé ainsi d'une manière pittoresque comme au sein d'une presqu'île. C'est au-dessous de Gommenville que la Seine quitte le département de la Côte-d'Or pour entrer dans celui de l'Aube.

La première ville qu'elle arrose alors est Mussy, dont les vins sont célèbres et qui possédait autrefois un château appartenant aux évêques de Langres, seigneurs temporels de la contrée. Ce château, dont on voit encore

les ruines, fut détruit en 1793, mais la ville a gardé le nom de l'évêque. Située sur les confins autrefois de deux provinces, maintenant de deux départements, Mussy a été tour à tour rangée par les géographes dans le pays dit de la Montagne et de la Champagne. Unie par sa destinée à celle du comté de Bar, elle en suivit toutes les vicissitudes; or, le comté de Bar, quoique enclavé dans la Champagne, resta toujours réuni au duché de Bourgogne, depuis le traité d'Arras, en 1435, en vertu duquel Charles VII fut obligé de racheter, par la donation du Barrois, l'alliance et la fidélité intéressée de Philippe le Bon vendu à l'Angleterre.

En quittant Mussy, la Seine laisse à sa droite une colline dont la cime est couronnée d'arbres magnifiques; c'est une promenade plantée par les évêques de Langres et qui était attenante au château; maintenant elle appar-



Châtillon-sur-Seine.

tient à la ville, qui en a fait un emplacement réservé à ses fêtes. Du haut de cette promenade, on voit toutes les sinuosités que décrit la Seine, parcelle à un long ruban argenté, en entrant dans le département de l'Aube. La route qui passe au pied de la colline dont nous avons parlé est assez égale, mais elle devient bourbeuse par suite de la mauvaise qualité des matériaux employés à la construction et parce qu'elle sert à un roulage très-considérable. C'est en effet la route qui mène de Paris à Dijon, à Besançon et à Genève, et qui est d'une extrême importance, bien qu'elle ne soit que de troisième classe. A partir de ce point, les collines qui bordent le fleuve ne sont plus couvertes de bois et de vignobles; le sol, qui est de nature calcaire dans la Côte-d'Or, est alors composé de craie et devient stérile; néanmoins le pays trouve encore là une grande ressource, et cette craie, appelée communément blanc d'Espagne et dans le pays blanc de Troyes, se débite par toute l'Europe.

Courteron, Gyé, Neuville, traversés par la route de Paris, se touchent sur la rive droite de la Seine; sur la gauche s'élèvent Buxeuil, Polzy et Polizot; Polzy possède des vins et des fromages estimés, de plus un superbe château qui se dresse, au confluent de la Laigne et de la Seine, dans une position charmante au bout d'une avenue d'un quart de lieue de longueur. A Polizot, la Seine vient baigner le pied du mont Chavet et devient flottable pour les trains et les radeaux; puis elle alimente une belle papeterie et passe sous un pont que traverse la grand' route de Paris; celle-ci se met alors à côtoyer la rive gauche du fleuve qu'elle suit pendant trente lieues jusqu'à Montereau. Avant d'entrer à Bar, la Seine se grossit, sur la gauche, de toutes les petites rivières que l'Ource, alors assez forte, lui apporte près de Ville-neuve. L'Arce vient aboutir au même confluent après avoir descendu les mêmes pentes, d'où vient le dicton populaire :

Ource, Arce, Laigne et Seine
Abordent au pont Bar-sur-Seine.

Enfin le fleuve entre dans cette ancienne capitale d'un comté devenue modestement une sous-préfecture. La Seine rencontre à gauche, dans la ville de Bar, une belle promenade dont elle arrose les abords, et se contente de franchir la partie orientale de la cité divisée par une rue d'une extrême longueur. Bar est située dans une vallée étroite, entre deux coteaux escarpés, et était autrefois d'une grande importance dans des temps de guerre. Ses comtes, heureux de posséder une ville ainsi favorisée, l'avaient fortifiée avec soin; aussi, à l'époque de Louis le Débonnaire, joua-t-elle un grand rôle pendant les guerres dont la Bourgogne et la Champagne devinrent le théâtre. Nitard, le chroniqueur du prince dont nous avons parlé, la cite fort souvent dans ses récits. Souvent assiégée et même prise d'assaut, elle eut surtout beaucoup à souffrir des ravages des Anglais en 1359, alors que le roi Jean était captif en Angleterre. L'ennemi s'empara de la ville, la bouleversa et en égorgea presque tous les habitants. « Il y eut, dit Froissard, plus de neuf cents hostels brûlez, et la Seine fut couverte de cadavres. » Sous Charles VI, Charles VII et à l'époque de la Ligue, Bar eut à subir encore bien d'autres vicissitudes.

Rendus plus pacifiques par cette triste expérience du passé, les habitants abattirent d'eux-mêmes, et sans en demander la permission à personne, ces remparts si redoutables et si funestes à la fois et ne furent pas longtemps à obtenir, après ce coup de tête raisonnable, le pardon du roi Henri IV. C'est de cette période de son histoire que date, dit-on, l'horreur de cette ville pour les armes et par suite la décadence de la coutellerie, dans la fabrication de laquelle elle avait eu jusque-là une certaine célébrité. Depuis elle s'adonna au commerce beaucoup plus tranquille des vins.

Bar se trouve enserrée entre deux coteaux; celui qui borde la rive droite de la Seine est aride, l'autre est accidenté par des bois et des vignobles. C'est là que la chapelle pittoresque de Notre-Dame produit un effet si délicieux au sein du bosquet qui l'entoure. Elle fut fondée

après un miracle dont il a été longtemps parlé dans le pays et au sujet duquel la tradition raconte ce qui suit. Derrière l'ancien château, à *la Garenne des comtes*, et au milieu du bois, s'élevait jadis un vieux chêne dans le tronc duquel, au milieu d'une cavité que le temps y avait creusée, un bûcheron trouva une petite image de la Vierge grande comme la main et représentant Notre-Dame de Pitié. Le pauvre homme l'emporta chez lui, où sa fille, souffrant d'une maladie dangereuse, était toute languissante, abandonnée par les médecins. A partir de ce jour, la malade alla beaucoup mieux et fut bientôt rétablie. Ce miracle fut tout naturellement attribué à l'image, et le comte, averti par le bruit public, ordonna au bûcheron de replacer le précieux talisman dans le chêne où il l'avait trouvé. La nouvelle de cette guérison miraculeuse avait été répandue en tous lieux par la renommée, et les pèlerins accoururent en foule pour implorer la faveur de la Vierge secourable. Avec les offrandes qui abondaient, on bâtit une chapelle adossée au tronc du chêne, et le bosquet qui l'environne, devenu sacré comme ces bois mystérieux de l'antiquité, fit toujours respecter ce simple monument, même en 93, au plus fort de la terreur.

La même tradition subsiste dans plusieurs autres villages de France, un miracle analogue y a donné lieu très-probablement. En tout cas c'est là une tradition fort con-

solante. La Champagne possède une chapelle de Notre-Dame de l'Épine, dont l'histoire n'offre guère que cette seule variante, à savoir que l'image sacrée est trouvée sous un buisson odorant d'ambépine.

Plus bas et sur une colline s'élevait autrefois le château des comtes de Bar, au bout d'une longue pointe de terre, et dans une position charmante qui ne l'en rendait pas moins imprenable. Ce château, de forme triangulaire, dominait Bar-sur-Seine. A la fin du dix-huitième siècle, le seul reste qu'on en pût voir était une tour où l'on avait encadré une grosse horloge; mais, depuis, la tour et l'horloge n'ont pas été plus respectées que l'édifice lui-même.

Après avoir quitté Bar, la Seine, qui a coulé jusque-là au Nord, se dirige vers l'ouest comme pour se rapprocher plus vite de Paris. A gauche, on voyait autrefois au milieu d'une plaine une chapelle appelée *Céré*, bâtie, disait-on, sur les ruines d'un temple de Cérès; ce petit monument fut détruit en 93. Après avoir laissé derrière elle Courtenot et Fouchères, la Seine reçoit dans son sein, à gauche, les eaux de la rivière de Sarce. Les montagnes et les hauts escarpements dont elle a été jusqu'ici accompagnée s'inclinent et viennent mourir dans cette localité. La vallée se trouve élargie et traverse un bon territoire pendant toute la durée du cours de ce fleuve bien-faisant. Alors même qu'on est entré dans cette partie de



Bar-sur-Seine.

la Champagne surnommée *Pouilleuse*, la Seine est entourée d'une lisière de terre végétale riche de fertilité et de culture et dont la largeur est toujours d'une demi-lieue pour le moins. Le pays ressemblerait à la Brie si à chaque sinuosité du fleuve on n'apercevait des craies et des terres stériles, qui ne sont pas fécondées par le limon dont les campagnes de la vallée sont inondées en hiver.

La Seine, qui appartient pour quelque temps à la Champagne, devient alors la compatriote de Racine, de la Fontaine, des frères Mignard et de plusieurs autres esprits d'élite, bien capables de donner un éclatant démenti au vieux proverbe. Or, il n'est pas inutile de raconter ici l'origine de ce dicton dont l'étymologie, à tort insultante, est en général peu connue. Il y a bien longtemps, les seigneurs

du pays, pour aider le commerce des moutons, exemptèrent du droit de passage sur leurs terres tous les troupeaux qui seraient inférieurs à cent têtes de bétail. Aussitôt les bergers se concertèrent entre eux pour réduire leurs troupeaux au-dessous du chiffre fixé et ne pas payer. Bientôt on eût cherché en vain dans toute la province cent moutons réunis. Un berger qui en menait quatre-vingt-dix-neuf se présenta pour passer; le seigneur l'arrêta; le paysan prétendit qu'il ne devait pas le péage; une dispute s'éleva; le seigneur, impatienté de voir qu'un manant ne voulait pas lui céder, déclara que *quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes*, et fit jeter, dit-on, dans le fleuve le rusé et opiniâtre berger.

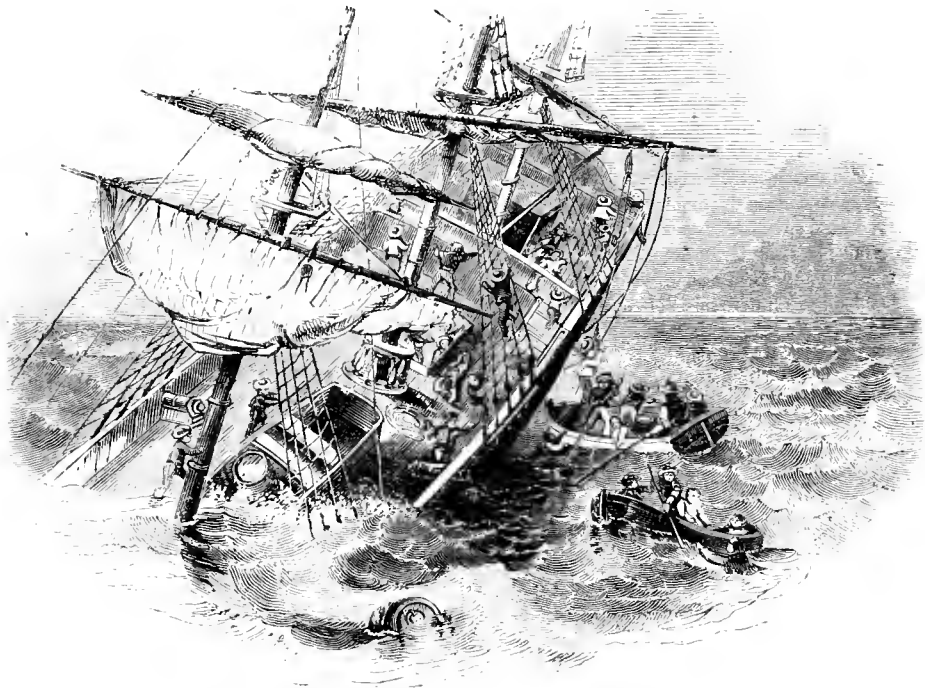
Le premier boug qu'arrose la Seine en Champagne

est Saint-Parre, qui s'étend en ligne droite sur la grand-route voisine de la rive gauche. Près de Villemoyenne, le même fleuve entoure un terrain assez vaste pour en faire une île, la plus importante de toutes celles qu'il ait formées jusque-là. Ses deux bras se rejoignent à Clerey, puis il passe devant Saint-Aventin, village d'origine romaine comme le nom semblerait l'indiquer, si l'on s'en rapporte à la tradition. Or, il est bon de remarquer que tout monument antique, en France, remonte, d'après la croyance du peuple, au temps de César et à l'époque de la conquête des Gaules. Enfin la Seine arrive à Verrières pour pénétrer dans cette campagne bien cultivée, mais basse et sujette aux inondations, où s'élève la ville de Troyes.

RAVERGIE.

(La suite au prochain numéro.)

SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.



NAUFRAGE DE LA LÉOPOLDINE ROSA.

Depuis plusieurs années, la tempête semble avoir pris possession des mers. Ses fureurs se signalent chaque fois par des désastres dont la lamentable nouvelle va jeter la consternation dans les innombrables familles de nos villes maritimes. L'année 1842 a été la plus malheureusement fertile en sinistres de ce genre; le plus effroyable est le naufrage de *la Léopoldine Rosa*, dont des témoins oculaires nous ont tracé l'horrible détail.

Dans les premiers jours de mai, ce navire partit de Bayonne pour Montévidéo, sous le commandement du brave et infortuné capitaine Frappaz. Il avait à son bord, outre son équipage, trois cent trois personnes, hommes, femmes, enfants du pays des Basques, laborieux émigrants que l'espoir d'un avenir meilleur entraînait hors de leur patrie, vers les plaines incultes de l'Uruguay.

La traversée avait été longue, mais la terre était proche, et déjà l'attente d'une heureuse traversée faisait oublier les privations du voyage, quand, à l'atterrissage, *la*

Léopoldine Rosa fut assaillie par une tempête Sud-Sud-Est, qui la portait en côte, vers laquelle la dressaient aussi les courants. Après trois jours de lutte et à la fin d'une nuit dont l'obscurité doublait encore les dangers, sans même avoir eu connaissance des brisants, le bâtiment toucha. Il était alors cinq heures du matin. Au jour, on reconnut la terre; la *Léopoldine Rosa* était engagée sur les récifs nommés *Los Castillos* 1.

Le navire était perdu sans ressources; on s'occupa de sauver les hommes. Porté en côte par le ressac, le navire n'avait entre la terre et lui que la distance d'une enclature et demie (environ 250 mètres). Les embarcations furent successivement mises à la mer, toutes furent brisées. Sans perdre courage, le capitaine ordonne d'établir un *ra et vivient*. Un homme se jette à l'eau et parvient à gagner la terre, tandis qu'éperdus, tremblants, osant à peine espérer, les passagers silencieux épient chacun de ses mouvements. Seul, il ne peut suffire à la violence des flots. Sur un ordre du capitaine, trois matelots s'élançant, arrivent à terre après mille efforts, vont en aide à leur compagnon; mais à peine ont-ils filé quarante brasses du gros grélin qui doit servir au salut commun, que le courant lui fit faire un cercle si grand, que les quatre matelots, entraînés par la force du grélin, lâchèrent prise en se voyant dans les brisants et cherchent à se soustraire à la mort. Pas un caillon, pas un arbre, pas le plus simple pieu pour amarrer le bout sauveur. Un autre moyen de salut se présente: un radeau est construit, les passagers refusent d'en faire usage; trois d'entre eux ont seuls le courage de s'y exposer; mais conduits par le courant sous le couronnement du navire, où les vagues s'élevaient effrayantes comme des montagnes, les trois passagers et le radeau disparaissent dans l'abîme. A cette vue, l'espérance fait place au désespoir, le désespoir produit de nouvelles résolutions. Plusieurs se jettent dans la mer; mais inhabiles à lutter, saisis et roulés par le ressac qui brisait avec fureur sur les rochers, la plupart se débattaient péniblement et périsaient sous les yeux de leurs compagnons. Ceux-ci s'arrêtèrent indécis et épouvantés; ne sachant pas nager, ils redoutent un pareil sort; mais eussent-ils su nager, eussent-ils eu plus de courage, pouvaient-ils abandonner sans secours cette foule de femmes et d'enfants auxquels ce moyen de sauvetage était interdit? Pouvaient-ils livrer à une mort certaine et affreusé les êtres pour l'amour desquels ils avaient affronté l'Océan et l'exil? Effrayés du spectacle qui se déroule à leurs regards, embrassant leurs familles éplorées, ils se replient sur le navire, qui du moins leur promettait encore quelques heures d'existence.

Une circonstance servit encore à les retenir à bord, c'était la scène lamentable qu'offrait le rivage. Le sinistre avait attiré sur la plage une foule de ces misérables *Gauchos*, race immonde et sanguinaire, qui, parcourant la côte, s'emparaient des débris, brisaient les malles, pillaient leur contenu et menaçaient de leurs armes quiconque paraissait vouloir s'opposer à leurs rapines. Trois périls imminents s'offraient aux passagers: la submer-

sion du navire, les brisants en fureur et l'avidité des *Gauchos*. Les malheureux naufragés choisirent celui qui leur laissait encore un rayon d'espérance, ils restèrent. Cependant, avec le jour, la tempête augmentait de violence; la mer, qui venait se briser sur les flancs du bâtiment en lui imprimant d'effroyables secousses, déferlait sur le pont et le balayait d'un bout à l'autre. Tout ce qui restait à bord chercha un refuge sur l'arrière, et là, serrés l'un contre l'autre, attendant la mort, les infortunés ne donnaient signe de sentiment qu'alors que la voix du capitaine faisait entendre des paroles de confiance et de consolation. Il était du reste à son poste, jaloux de mourir avec son bâtiment, amarré sur la dunette, infatigable, observant le temps, qui paraissait vouloir se calmer en faisant espérer un changement au coucher du soleil. Sa prévision s'accomplit; le vent se calma au large, mais comme il arrive après la tempête, la lame devint plus forte à terre, et les brisants n'en mugirent qu'avec plus de fureur.

Pendant cet horrible jour, la *Léopoldine Rosa* avait résisté, mais vers cinq heures du soir un craquement sourd se fait entendre: l'arrière céda. La dunette à l'instant s'ouvre et la mer l'envahit. Alors, ô douleur, ô scène déchirante! plus de soixante individus, hommes, femmes et enfants, entassés pêle-mêle dans cet étroit espace, se trouvent en un moment submergés! La terreur, la douleur, la prière, dans leur plus poignante expression, élevant leurs cris du milieu de cette foule qui se débat dans une indicible agonie... Bientôt on n'entendit plus rien que le clapotement de la lame sur les parois de la dunette. Tout avait péri à l'exception de quelques personnes qui, restées sur le pont, parvinrent à se liasser sur le capot. Il était alors nuit close. Une partie du pont, rompu par la moitié, était séparée de l'arrière, où résistaient encore les survivants; la mer couvrait incessamment ce dernier asile, et chaque lame emportait quelqu'un de ces infortunés. Bientôt le malheur est à son comble, le navire s'entr'ouvre de toutes parts; ses diverses parties roulent éparées dans les flots, et il ne reste plus aux naufragés que la triste ressource de se cramponner à l'un de ses débris, dans l'espoir de gagner la terre avec lui.

Le cœur se resserre en dépeignant des scènes qui, dans l'espace de quelques heures, rassemblent tout ce que la souffrance humaine a de plus lamentable et de plus horrible. Qu'est-ce que l'homme? De cette multitude en lutte avec la mort, quelques-uns se sauvent, le plus grand nombre périt; il en est qui touchent la terre et expirent en la touchant. De ce nombre fut le jeune et malheureux capitaine Frappaz. Jeté vivant sur la plage, il ne survécut que quelques instants à la perte de son navire; il expira sans secours, glacé par le froid, brisé par les contusions reçues à bord pendant les dix-huit heures de l'agonie de son bâtiment. Sa mort fut le prix de son dévouement.

On rendit à son corps les honneurs de la sépulture; une main amie plaça sur la terre qui couvre ses restes une croix de bois, deux simples branches d'arbre, signes de sa foi comme de son espérance.

L'abbé F.

1 Récifs dangereux situés sur la côte orientale de l'Uruguay, à six heures environ du cap Sainte-Marie, qui forme un des côtes de l'embouchure de *Rio de la Plata*, et à quarantelleues de Montevideo.

FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE.



JEANNE D'ARC.

Après avoir délivré Orléans, après avoir fait sacrer à Reims le roi Charles VII, Jeanne d'Arc, sachant que sa mission était terminée, voulait retourner dans son village; on ne le lui permit pas. En défendant Compiègne, elle tomba au pouvoir des Bourguignons, qui la livrèrent aux Anglais. Ceux-ci, toujours battus par une femme, humiliés, par conséquent, voulaient se venger; leur vengeance fut une lâcheté, ils firent le procès à celle dont le seul crime était d'avoir sauvé son roi et son pays.

Aussi, à peine l'affaire fut-elle instruite, qu'on prodigua l'argent et les menaces afin d'en hâter la conclusion; mais un obstacle s'opposait au prompt accomplissement de cette iniquité, c'était l'intérêt que l'accusée avait su inspirer à ses juges eux-mêmes. Cependant ceux-ci avaient été choisis parmi ses ennemis. Jeanne eut à répondre dans les interrogatoires qu'on lui fit subir plusieurs fois sur sa première entrevue avec Charles VII; elle refusa toujours de s'expliquer sur ce qu'elle lui avait révélé pour lui prouver qu'elle ne voulait pas lui en imposer. Quand elle fut contrainte de s'expliquer, elle le fit d'une manière à peu près inintelligible, et en employant l'allégorie; elle raconta avec beaucoup de détails tout ce qui concernait ses apparitions et les voix qui la conseillaient; elle rapporta, avec la plus grande ingénuité, tout ce qu'elle avait vu, entendu ou dit dans ses entretiens secrets avec les saintes qui, tous les jours, voulaient bien lui apparaître pour l'engager à répondre hardiment.

Elle ne pensa jamais à nier les prédictions qu'elle avait faites dans ses lettres; bien plus, elle annonça à ses juges qu'avant sept ans les Anglais abandonneraient un gage beaucoup plus important que la ville d'Orléans. Or il faut remarquer que Paris fut repris par les Français, le 13 avril 1416, c'est-à-dire six ans après que l'on eut parlé de cette prédiction pendant le procès de Jeanne. Les interrogatoires devenaient chaque jour plus fréquents et le procès ne faisait pas un pas. Les

reponses de l'accusée, le résultat des visites auxquelles on l'avait soumise, les renseignements pris dans le village où elle était née, tout tendait à prouver son innocence. Tous les lâches artifices dont on se servit pour établir sa culpabilité restèrent sans effet, il y eut même dans son tribunal plusieurs assesseurs qui, indignes de l'iniquité de tous ces moyens, cessèrent de prendre part au procès.

L'évêque de Beauvais ne savait plus que faire, lorsqu'elle tomba malade; on soupçonna d'abord le prelat d'avoir voulu empoisonner la prisonnière. Cependant le projet du duc de Bedford échoua si Jeanne mourait d'une mort ordinaire; des ordres furent donnés en conséquence, et les Anglais eurent d'elle le plus grand soin pendant tout le temps de sa maladie. On finit par se décider à réduire tous les chefs d'accusation à douze seulement; puis on écrivit à l'université de Paris pour avoir son avis sur les questions générales. L'université envoya une opinion conforme aux espérances du tribunal de Rouen, et la procédure fut poussée activement; elle ne fut pas même interrompue pendant la quinzaine de Pâques. Les Anglais poursuivaient de leurs menaces les juges et l'évêque de Beauvais lui-même, qui n'en finissaient pas assez vite. On mit en usage la ruse la plus infâme.

Jeanne se laissa tromper par les perfides conseils d'un nommé l'oyseleur. On l'avait persuadée que si elle reconnaissait l'autorité de l'Église terrestre ou militante, ses juges, qui se prétendaient investis de tous les pouvoirs de cette Église, la condamneraient aussitôt à mort. Aussi, quand on l'interrogea sur cet article elle ne voulut pas répondre et se contenta de dire: « Je crois bien que l'Église militante ne peut errer ou faillir, mais quant à mes dis et ens, je m'en rapporte à Dieu qui me a fait faire ce que j'ay fait. » Alors on lui annonça que si elle ne faisait amende honorable à l'Église, elle s'exposait aux peines du feu et cruel quant à l'âme, et aux peines du feu corporel quant au corps. « Vous ne savez ja ce

que vous dictes, contre moy, reprit-elle, qu'il ne vous en prenne mal au corps et à l'âme. » Le lendemain, l'évêque de Beauvais se transporta dans sa prison; elle protesta courageusement contre tous les aveux qu'on pourrait lui arracher par la violence. C'est alors qu'on parla de lui faire donner la question; mais on craignit qu'elle ne succombât, et ce projet affreux fut abandonné.

Le 24 mai 1431, Jeanne d'Arc fut amenée sur la place du cimetière de Saint-Ouen, pour y écouter sa sentence. Deux échafauds étaient dressés; sur l'un siégeaient le vicamequisiteur, le cardinal d'Angleterre, l'évêque de Noyon, l'évêque de Boulogne et trente-trois assesseurs; sur l'autre se trouvaient Jeanne et Guillaume Érard qu'on avait chargé de la prêcher. Le bourreau, qui avait amené un chariot à quatre chevaux, se tenait prêt à enlever la victime et à la conduire à la place du Vieux-Marché où était le bûcher. La place était pleine de peuple. Guillaume Érard, dans un discours violent, proféra les invectives les plus grossières contre l'accusée, contre les Français restés fidèles à Charles VII, enfin contre le monarque lui-même : « C'est à toi, Jeanne, lui dit-il, que je parle et te dis que ton roy est hérétique et schismatique. » Jeanne fut encore assez courageuse pour interrompre ce forcené. « Par ma foy, sire, répondit-elle, révérence gardée, car je vous ose bien dire et bien jurer, sur la peine de ma vie, que c'est le plus noble chrestien de tous les chrestiens, et qui mieux aime la foy et l'Église, et n'est point tel que vous dictes. » Alors le prédicateur cria à l'appariteur Massieu : « Faites la taire ! »

Ce sermon achevé (on l'appelle dans le procès prédication charitable), Massieu lut une cédule d'abjuration et, après la lecture, on somma Jeanne d'abjurer; elle répondit qu'elle ne comprenait pas ce mot et demanda conseil. L'appariteur Massieu se chargea de ce soin. Cet homme, qui avait pour métier de conduire les condamnés en prison, au tribunal ou à l'échafaud, se sentait ému de compassion en faveur de Jeanne; il lui fit comprendre ce qu'on voulait d'elle, et lui conseilla de s'en rapporter à l'Église universelle : « Je me rapporte, dit Jeanne, à l'Église universelle si je dois abjurer ou non. » — « Tu abjureras, s'écria l'odieux Érard, ou tu seras arse (brûlée). » Elle déclara de nouveau qu'elle se soumettait à la décision du pape, en répétant toutefois qu'elle n'avait rien fait que par les ordres de Dieu; que son roi ne lui avait rien fait faire, et que s'il y avait eu quelque mal dans ses actions ou dans ses paroles, il venait d'elle seule et non d'autre. Alors l'évêque de Beauvais se leva et lut la sentence rédigée des la veille. Il eut l'impudence de dire que l'accusée refusait de se soumettre au pape, bien qu'elle eût, un instant auparavant, affirmé le contraire.

Cependant les témoins manquaient, Jeanne avait récusé plusieurs chefs d'accusation, et la procédure se trouvait ainsi entachée de nullité; la responsabilité devenait terrible. Aussi les juges, fort inquiets, tenaient beaucoup à l'abjuration; menaces et prières, tout était mis en usage. Pour arriver à son but, l'évêque de Beauvais ne craignit pas de remettre à un autre jour la lecture de l'acte de condamnation; aussi fut-il injurié par les Anglais indignés de ce retard; mais il préférait aux injures et à la colère cette abjuration si désirée. Enfin, succombant à tant d'instances, Jeanne annonça qu'elle s'en rapportait sur le tout à sa mère sainte Église et ses juges. Guillaume Érard lui dit alors : « Signe maintenant, autre-

ment tu finiras aujourd'hui tes jours par le feu. »

La cédule dont on lui donna lecture contenait seulement la promesse de ne plus porter les armes, de laisser croître ses cheveux et de quitter les habits d'homme. Elle avait été entendue par une foule de témoins, et n'avait que huit lignes, comme plusieurs personnes l'affirmèrent. Or la pièce que Jeanne signa après qu'elle eut été présentée, non par le greffier du tribunal, mais par Laurent Gallot, secrétaire du roi d'Angleterre, était longue de plusieurs pages. Elle s'y reconnaissait dissolue, hérétique, séditieuse, invocatrice de démons, coupable enfin des forfaits les plus contraires et les plus abominables. Cette infidélité fut reconnue, on en trouva les preuves les plus évidentes dans les déclarations du greffier qui avait lu la première cédule dans les dépositions de l'appariteur Massieu et de plusieurs autres témoins. Enfin l'évêque de Beauvais lut la sentence qui condamnait Jeanne d'Arc, pour réparation de ses fautes, *au pain de douleur et à l'eau d'angoisse*, pour le reste de ses jours.

Jeanne pensa que désormais condamnée, elle allait être livrée à l'Église qui avait obtenu sa condamnation : « Menez-moi en vos prisons, disait-elle, et que je ne sois plus en la main de ces Anglois. » Mais l'évêque de Beauvais était impuissant pour donner satisfaction à une si juste requête, Jeanne fut ramenée au château de Rouen.

Les chefs anglais devinrent furieux quand ils virent leur victime leur échapper; quelques-uns d'entre eux voulurent frapper de leur épée l'évêque et les juges. Le comte de Warwick déclara à ces derniers qu'il était extrêmement préjudiciable aux intérêts du roi d'Angleterre de sauver Jeanne du supplice : « N'ayez cure, dit l'un d'eux, nous la retrouverons bien. » Les Anglais ne s'en vengèrent pas moins sur elle et accoururent pour la malheureuse les horreurs de la prison. Elle avait pour gardiens cinq archers dont deux ne quittaient pas la porte, et les trois autres l'intérieur du cachot où ils s'étaient établis. Pendant la nuit on l'attachait par deux chaînes de fer fixées au pied de son lit, et pendant le jour à un poteau par une autre chaîne qui lui passait autour du corps.

Elle avait repris ses habits de femme et subissait toutes les conséquences de sa condamnation. On cherchait en vain un prétexte pour une sentence plus sévère; on finit par arriver au but qu'en se proposait. Dans son sommeil on lui enleva ses vêtements, et l'on mit à la place des habits d'homme. Elle supplia ses gardiens de lui rendre ses vêtements de femme; on fut inflexible, elle fut forcée de rester vêtue en homme. A l'instant même plusieurs témoins, postés là à dessein, se montrèrent pour se porter garants de cette infraction prétendue aux ordres de l'Église. L'évêque de Beauvais et quelques-uns des juges entrent aussitôt dans la prison, et font dresser procès-verbal. En sortant l'évêque prend à part le comte de Warwick, et lui dit en riant : « *Fare well, fare well*, faites bonne chère, il en est fait. » Le lendemain le tribunal, pour conserver encore une apparence de forme, interroge la prisonnière, délibère et rend un arrêt qui condamne Jeanne d'Arc « *comme relapse, excommuniée, rejetée du sein de l'Église et jugée digne par ses forfaits d'être abandonnée à la justice séculière.* »

Dans la matinée du jour fixé pour le supplice (31 mai 1431), l'évêque de Beauvais chargea frère Martin l'Advenu de donner lecture à Jeanne d'Arc de la sentence qui la condamnait à mort; d'abord elle témoigna la plus pro-

fonde douleur, et s'écria avec des sanglots : « Dieu le grant, juge des grans toits et ingravances qu'on me fait. » Bientôt elle se confessa à frère Martin, et demanda instamment à communier. Mais il se présentait une difficulté : Jeanne avait été déclaré hérétique, excommuniée et retranchée du nombre des fidèles, pouvait-on, devait-on lui administrer le saint sacrement de l'Eucharistie ? Frère Martin dépêcha l'appariteur Massieu vers l'évêque de Beauvais pour l'informer du désir de Jeanne. Alors se passa quelque chose d'inouï, quelque chose qu'on ne voudrait pas croire si cela n'était pas consigné dans le procès ; l'évêque de Beauvais, après avoir consulté quelques-uns des juges, fit répondre à frère Martin, qu'il pouvait donner à Jeanne d'Arc « le sacrement de l'Eucharistie et toutes choses quelconques qu'elle demanderait. »

Ainsi l'évêque de Beauvais, dans un moment de compassion, se laissa fléchir, malgré la cruauté dont il avait fait preuve jusque-là, et ne réfléchit pas qu'il annulait ainsi sa propre sentence et proclamait l'innocence de celle qu'il avait condamnée. D'après l'autorisation de l'évêque, frère Martin l'Advenu fit communier Jeanne, qui reçut ce saint sacrement avec une grande humilité et des larmes abondantes. Son courage et sa fermeté parurent se ranimer ; elle aperçut en ce moment l'évêque de Beauvais : « Evêque, lui dit-elle, je meurs par vous ; si vous m'eussiez mise aux prisons de court de l'Eglise, cevy ne me fût pas advenu : pour quoy je appelle de vous devant Dieu. »

A neuf heures du matin Jeanne, revêtue des habits de son sexe, monta dans le chariot du bourreau, assistée de frère Martin l'Advenu et de frère Isambard de la Pierre. Le chariot était entouré de huit cents soldats anglais, armés de haches, d'épées et de lances. La place était remplie d'une multitude immense. Soudain on aperçoit un homme, les traits bouleversés, la figure baignée de larmes, pénétrer à travers la foule et les Anglais surpris, puis monter sur le chariot de Jeanne : cet homme n'était autre que l'Oyseleur ; les remords l'avaient mis en cet état, et il accourait pour supplier Jeanne de lui pardonner. Sans le comte de Warwick, il eût été massacré à l'instant par les soldats anglais. Il ne dut la vie qu'à l'ordre donné par le comte de le chasser aussitôt de la ville.

Cependant les lamentations de Jeanne, sa douleur navrante, la piété qui respirait dans ses paroles et dans son maintien, avaient touché tous les assistans. A son arrivée sur la place du Vieux-Marché, le peuple avait déjà laissé échapper des larmes. Le bûcher s'élevait sur une plate-forme, non loin de laquelle étaient dressés deux échafauds. Sur l'un siégeaient les juges ecclésiastiques et civils, le bailli de Rouen et son lieutenant Laurent Quesdon ; sur l'autre étaient les prélats. Nicolas Midy, docteur en théologie, adressa d'abord à la condamnée un discours d'admonition : après quoi Jeanne s'agenouilla pour prier ; elle déclara de nouveau que son roi ne l'avait pas induite aux choses qu'elle avait faites, répréhensibles ou dignes de louanges ; puis elle se recommanda à la pitié de tous ceux qui étaient présents, et pria les prêtres qui étaient là de dire une messe pour elle. A cet instant non-seulement le peuple, mais les juges, les soldats anglais, tous enfin étaient attendris et fondaient en larmes.

L'évêque de Beauvais se levant lut la sentence qui, comme la première fois, renfermait pour Jeanne des exhortations mêlées de calomnies et d'injures ; elle finissait ainsi : « Nous vous déclarons relapse et hérétique par

notre présente sentence ; nous vous livrons à la puissance séculière en la priant de modérer son jugement à votre égard, en vous évitant la mort et la mutilation des membres. » Formule pleine d'hypocrisie, car déjà le bourreau tenait la torche. Encore fallait-il que la justice séculière prononçât l'arrêt de mort, et se chargât d'ordonner l'exécution. Or le bailli de Rouen et ses officiers ne prononcèrent aucune espèce de sentence, et ne donnèrent aucun ordre.

Quand l'évêque de Beauvais eut fini sa lecture, deux sergents s'avancèrent pour faire descendre Jeanne de l'échafaud. Elle embrassa ardemment une croix qu'elle avait demandée et qu'on lui avait apportée d'une église voisine, et se laissa conduire par frère Martin l'Advenu : mais elle fut saisie et entraînée au supplice par les soldats anglais furieux. Elle s'écriait en invoquant le ciel : « Ah ! Rouen ! Rouen ! seras tu ma dernière demeure ? » Quand elle fut au pied du bûcher, on la coiffa de la mitre honteuse de l'inquisition, on y avait écrit ces mots : « Hérétique, relapse, apostate, ydolastre. » En face du bûcher était un tableau avec cette inscription : « Jeanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, menteresse, pernicieuse, abuseresse de peuple, divineresse, superstitieuse, blasphemeresse de Dieu, mal créant de la foy de Jésus-Christ, vanteresse, ydolastre, cruelle, dissolue, invocateresse de diables, scismatique et hérétique. » Jeanne supplia qu'on lui donnât un crucifix : un soldat anglais rompit un bâton qu'il trouva et en fit une sorte de croix ; elle la prit, la baisa et la mit dans son sein.

Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents ;

Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,

Elle s'avancait à pas lents.

Tranquille elle y monta : quand, debout sur la faite,

Elle vit ce bûcher qui fallait dévorer,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,

Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,

Et se prit à pleurer.

C. DELAVIGNE.

Une fois montée sur le bûcher, on la lia à une colonne en plâtre, construite à ce dessein, et on mit le feu au bois amoncelé. Frère Martin l'Advenu, tout entier aux soins qu'il donnait pieusement à Jeanne, ne voyait pas la flamme qui s'approchait de lui ; mais Jeanne s'en était aperçue et l'avertit ; elle lui dit de se reculer en la priant de rester au pied de l'échafaud et de lever sa croix devant elle en lui parlant assez haut pour qu'elle pût entendre. Il obéit avec ce zèle et ce dévouement dont il avait donné déjà plusieurs preuves. Pour que personne ne pût douter de sa mort, on avait élevé le bûcher à une très-grande hauteur ; de cette manière tout le peuple pouvait apercevoir la victime. Or l'élévation du bûcher rendit son embrasement plus difficile et le supplice plus long et plus cruel. Tant que l'infortunée conserva un peu de vie, on l'entendit prononcer, du milieu des flammes et parmi les gémissements et les sanglots, le nom de Jésus. Quand elle eut été consumée, le cardinal de Winchester fit ramasser ses cendres et ordonna de les jeter dans la Seine. Celle qui mourut ainsi après douze mois de captivité, avait sauvé son roi et la France ; son roi et la France ne firent aucun effort pour la sauver à son tour.

On assure qu'au moment où les flammes étouffèrent le nom de Jésus dans sa bouche, une colombe s'éleva du bûcher, en présence des Anglais épouvantés, et s'envola vers le ciel. Telle fut du moins l'illusion produite, par le remords, dans l'âme des bourreaux.

RAVERGIE.

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

INFLUENCE DE LA LUNE SUR LE TEMPS

M. Arago a observé que dans la question de savoir si la lune a une influence sur le temps, il y a deux opinions opposées. La majorité des hommes ne doute pas de cette influence, et dans ce nombre se trouvent : les marins, les bateliers et les laboureurs ; mais très-peu hasarderaient à prédire si le changement de temps aura lieu à la pleine ou à la nouvelle lune, ou aux quartiers, s'il y aura du beau ou du mauvais temps ; la plupart pensent cependant qu'un changement de quelque espèce aura lieu à l'une de ces époques. De l'autre côté les astronomes et les savants en général attribuent cette opinion à un préjugé populaire, et ils ne voient pas de raison dans la nature des vicissitudes de l'atmosphère pour croire qu'elles doivent avoir lieu un jour de la lune plutôt que l'autre.

Dans cet état de choses M. Arago et d'autres savants ont examiné avec attention les observations météorologiques faites dans des années différentes, afin de voir quel changement pouvait opérer la nouvelle et la pleine lune. Le premier état atmosphérique auquel ils ont dirigé leur attention est celui de la pluie.

Il y a trois *comptes* de périodes (si nous pouvons employer l'expression dans lesquelles on peut comparer l'influence de la lune : 1^o La nouvelle et la pleine lune, c'est-à-dire les époques où la lune est alternativement plus près et plus loin du soleil ; 2^o le périgée et l'apogée, c'est-à-dire les moments où elle est le plus près et le plus loin de la terre dans le cours de sa révolution mensuelle ; 3^o la déclinaison nord et la déclinaison sud, époques où la lune reste plus ou moins longtemps au-dessus de l'horizon dans la durée d'un jour. Les savants ont tiré leurs conclusions principalement de l'état du temps à ces phases. Le docteur Miller de Berlin a fait, pendant seize ans, des observations six fois par jour ; et il a trouvé qu'à Berlin il avait tombé un peu moins de pluie et de neige, quand la lune est à son apogée, que lorsqu'elle est à son périgée.

Le professeur Schüller, de Tubingen, a fait une série d'observations sur le temps pendant le long espace de vingt-huit ans. Il a trouvé, qu'en vingt ans, il y avait eu 3066 jours de pluie dont 1609 avaient eu lieu pendant que la lune était émissante, c'est-à-dire dans le passage de la nouvelle à la pleine lune, et 1457 dans le décroissant, c'est-à-dire pendant le passage de la pleine à la nouvelle lune. Le plus grand nombre de jours pluvieux fut entre le premier quartier et la pleine lune, et le plus petit nombre entre le dernier quartier et la nouvelle lune ; les deux autres époques eurent de la pluie à peu près le même nombre de jours. Comme la plupart des années prises individuellement s'accordaient assez bien avec le résultat total, cette observation conduisit à une conclusion assez satisfaisante, que dans l'Allemagne, il y a plus de pluie un peu avant la pleine lune qu'un peu avant la nouvelle lune dans la proportion de six à cinq. Schüller varia ensuite ses calculs ; il prit un à un les jours de la lune au lieu de réunir sept à huit jours. Il trouva que dans vingt-

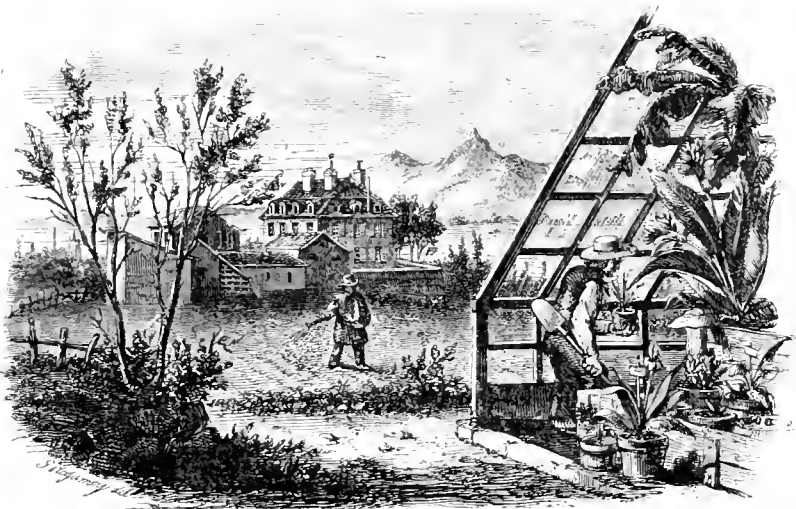
huit ans il y avait eu 148 jours pluvieux à la nouvelle lune, 456 au premier quartier, 162 à la pleine lune, et 130 au dernier quartier ; d'où il paraît résulter que le jour de la pleine lune a été, des quatre phases, le plus sujet à la pluie ; mais il trouva aussi que la chance de pluie était encore plus grande, trois jours environ avant la pleine lune.

A Montpellier, M. Poitevin est arrivé à des résultats différents de ceux que nous venons de rapporter. Il a trouvé, en dix ans d'observations, qu'à la nouvelle lune il y avait un jour de pluie sur quatre ; au premier quartier un sur sept ; à la pleine lune un sur cinq ; et au dernier quartier un sur quatre. Nous voyons ici qu'à Montpellier il est tombé de l'eau plus souvent à la nouvelle qu'à la pleine lune ; tandis qu'un résultat contraire a été observé en Allemagne. D'après les observations qu'il a faites à Vienne, M. Pilgrim a trouvé que, s'il y avait vingt-six jours pluvieux à la nouvelle lune, il y en aurait vingt-neuf à la pleine lune, résultat qui s'accorde assez bien avec celui de M. Schüller. Un grand nombre d'observations faites à Genève pendant une période de trente-trois ans, montre que le nombre des jours pluvieux dans cette ville aux quatre phases de l'âge de la lune sont : nouvelle lune 123 jours, premier quartier 122, pleine lune 132 jours, et dernier quartier 128 jours. Ici le nombre est plus grand pour la pleine lune que pour la nouvelle, comme dans presque toutes les autres suites d'observations. Mais si l'on prend la quantité positive de pluie qui est tombée, au lieu du nombre de jours seulement, on trouve un résultat qui renverse toutes les conclusions précédentes ; car, si la quantité de pluie tombée les jours de nouvelle lune est représentée par 432, celle du premier quartier sera de 430 ; à la pleine lune 416 ; et dernier quartier 369 ; ce qui montre qu'il tombé plus de pluie à la nouvelle qu'à la pleine lune, quoiqu'il semblât y avoir plus de probabilité de pluie à la pleine lune qu'à la nouvelle.

On a encore considéré la lune, non plus sous le rapport de la quantité de pluie réellement tombée ; mais de l'état nébuleux du ciel. M. Arago appelle une belle journée celle où le ciel est clair à sept heures du matin, deux heures après midi et à neuf heures du soir. Il appelle nébuleux les jours dans lesquels, à ces heures, le ciel est obscurci de nuages. Il a examiné les observations faites pendant seize ans à Augsbourg, et il a vu qu'il y avait en :

	Jours clairs.	Jours nébuleux.
A la nouvelle lune.	34	61
Au premier quartier.	38	57
A la pleine lune.	26	61
Et au dernier quartier.	41	53

Ces résultats s'accordent assez bien avec ceux que nous avons cités de Schüller, dans lesquels on trouve plus de jours pluvieux dans la semaine qui précède la pleine lune que dans les trois autres semaines du mois lunaire, et ils s'accordent également pour la quantité absolue de pluie.



AVRIL.

Qui de vous, mes enfants, aux jours froids et neigeux d'hiver, n'a soupiré pour le retour de ce mois fortuné? Mars a beau vous dire, par l'organe du calendrier, qu'il préside à la renaissance du printemps, au lieu du riant berceau qu'il vous annonce, vous ne voyez, hélas! que des givres et des brouillards; il a beau vous présenter un odorant bouquet de violettes et d'hyacinthes des bois, ou une fraîche guirlande de paquerettes et de primevères, toutes fleurs venues aux rayons d'un doux soleil, vous n'en avez pas moins la sage précaution de garder votre manteau, car vous savez trop bien que la bise et la gelée sont comme certains oiseaux de passage, elles s'en vont et reviennent plusieurs fois avant leur dernier départ.



Mais en avril vous assistez au véritable réveil du printemps; le soleil, dégagé des vapeurs pluvieuses de l'équinoxe, monte plus brillant sur l'horizon, les collines et les plaines, les rives des ruisseaux et les rivières des chemins; tout reverdit à perte de vue; des vents tièdes et parfumés frémissent dans les feuilles naissantes, entre les blancs rameaux de l'amandier et les houtons de roses qui s'ouvriront plus tard pour former la couronne de mai.

Déjà la fauvette, la mésange et le chardonnet gazouillent dans les buissons, tandis que l'hirondelle bâtit son nid sous l'avant-toit des villas et des chaumières; le souffle de la vie fait bruire l'insecte sous l'herbe, chanter l'alouette dans la nue, folâtrer le poisson dans les ondes; la nature, naguère engourdie, se réveille fraîche et brillante comme la chrysalide devenue papillon, ou, si vous aimez mieux, comme la Belle au Bois dormant, après un long et magique sommeil.

Quel bonheur pour vous, mes enfants! voici revenir la douce saison des promenades à la campagne, autour des haies, au milieu des bois, où l'on fait de si délicieux goûters, de si aimables causeries; plus tard, sous les mêmes ombrages, vous ferez peut-être des rêves sérieux, inquiets... mais ne troublons pas la félicité de votre bel âge...

Le mois d'avril, que nous comptons le quatrième dans notre année, était seulement le deuxième dans l'ancienne année de Romulus, laquelle n'avait que dix mois et commençait avec mars. Environ 600 ans avant notre ère, Numa, second roi de Rome, retrancha quelques jours à chacun de ces dix, alors très-longs, et en forma janvier et février.

Il sera bon de savoir aussi que, sous la première race de nos rois, le mois d'avril terminait l'année civile, qui, de la sorte, commençait avec le mois de mai. Nous trouverons dans ce fait l'explication la plus satisfaisante que l'on puisse donner sur l'origine du fameux poisson d'avril.

La voici en peu de mots. Nos bons aïeux étaient comme nous dans l'usage de se faire des cadeaux au renouvellement de l'année, seulement ces cadeaux consistaient d'ordinaire en poisson, lequel est excellent à la fin d'avril, surtout la sole et le maquereau; or, par une ordonnance d'un roi de la deuxième race, le premier mai ayant cessé d'être l'ouverture de l'année, les présents de poissons cessèrent aussi, au grand désappointement des personnes accoutumées à de pareilles aubaines. Depuis lors compter sur une chose qui ne devait pas se réaliser était comme si l'on avait continué de compter sur un poisson d'avril donné en étrennes, et, par extension, donner un poisson d'avril a signifié attraper quelqu'un en lui faisant accroire ce qui n'est pas.

Les Romains, qui avaient placé chacun de leurs mois sous les auspices de quelqu'une de leurs divinités, consacrèrent le mois d'avril à Vénus; c'est aussi pendant ce mois qu'ils célébraient les céréales, les floréales et autres

fêtes en l'honneur de la terre, comme féconde nourrice des peuples. Ils le nommèrent *aprilis*, du verbe *aperire*, ouvrir, pour faire entendre qu'en avril le sol, purgé de frimas, s'ouvre aux douces influences de la chaleur, ou encore que ce même mois *ouvre* pour le cultivateur le cercle des travaux et le trésor des espérances.

En effet, c'est en avril, et sous le signe du faureau, emblème du labourage, que commence l'année agricole. Malheur à l'homme des champs qui, pendant la durée de ce mois précieux, s'endormirait dans une coupable négligence! il perdrait le fruit de ses peines, ou du moins tout espoir d'une abondante récolte, car pour recueillir avec usure, il est indispensable de semer et de planter.

Avril est l'image fidèle du temps de la jeunesse pendant lequel il importe de jeter dans les esprits et dans les cœurs la semence des bonnes choses, les principes du savoir et de la sagesse; plus tard viendra la moisson, douce récompense des peines qu'on aura prises.

Malheur à celui qui ne comprend pas de bonne heure une vérité aussi claire et se laisse aller à une pernicieuse paresse! L'insensé! Il s'imagine ne perdre qu'un mois, qu'une année, et c'est sa vie entière qu'il perd; quelle que soit la bonté de son fonds, il n'a pas semé à temps, la récolte est manquée, incomplète, insuffisante. Que d'êtres doués des plus heureuses dispositions se sont ainsi voués volontairement à une infériorité qui doit durer toute leur vie!

Prévenons de stériles regrets, travaillons ardemment lorsque nous le pouvons encore, travaillons comme le cultivateur attentif à faire chaque chose en son lieu, en son temps, selon le climat qu'il habite ou le terrain qu'il exploite.

Observez-le cet homme laborieux: dès que les brises d'avril ont caressé les jeunes blés, il s'arme de la pioche ou de la pelle, de la faucille ou du sécateur, parque son troupeau ou attelle ses bœufs.

Dans certaines provinces, il sème l'orge ou l'avoine dernière, il repique les choux à grande dentelure en planche et en ligne pour la facilité du labour; il sarcle les lins, les garances, les montardes, les pastels, les camelines, les colzas et les pavots.

Ailleurs il bine les vignes, les oliviers et les orangers, découvre les câpriers, sème les melons et les pastèques, herse le froment, fauche les vesces en herbe, fait produire la brebis et la chèvre et éclaire les vers à soie.

S'il est jardinier potagiste, voyez le comme il prépare ses planches pour les hortolages, comme il repique avec dextérité les aubergines, les tomates, les laitues et mille autres plantes qui figureront sur nos tables; comme il sème avec soin ses légumes et surtout des pommes de terre, aliment aussi précieux que le pain, et que l'Europe doit à Parmentier.

S'il est arboriste, vous admirerez son adresse à tailler les arbres fruitiers depuis le pêcher précoce jusqu'au pommier tardif; espaliers, plein-vents, quenouilles, pyramides, il sait tout disposer avec grâce et cependant avec avantage.

Enfin s'il est fleuriste, c'est alors qu'il vous étonnera par son habileté à dresser ses jeunes plantes, à obtenir chaque année de nouvelles merveilles que les amateurs vont se disputer au prix de l'or; il ne dédaigne rien de ce qui peut être utile; et tandis que la serre protège encore les plantes rares de toutes les zones habitées, il n'en sème pas moins les balsamines, les reines-marguerites, les modius, les coriopes, les belles giroflées; il s'applique à former de gracieux treillages où grimperont les ipomées, les liserons, les climatis, charmants berceaux qui bientôt se pareront de fleurs et d'ombre.

Saluons donc avec transport ce mois si plein de doux soleil, d'espérances dorées et de salutaires leçons! Reconnaissons que par le travail tout progresse, tout s'harmonie.

C'est du sein du travail comme de celui d'une prière que l'âme intelligente, dominant l'inerte matière, élève son regard vers l'auteur de tout ordre et de toute sagesse; c'est de ce sanctuaire que, fortifiée contre les orages des passions humaines, elle s'explique mieux la grandeur de sa mission et le terme consolateur révélé par le christianisme.

CHARLES CHAUBET.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT GRÉGOIRE DE TOURS.

17 novembre.



ENCORE un évêque qui ouvre la partie religieuse de notre quatrième mois. Ici nous trouverons unis et marchant de front les labours de l'apostolat chrétien et ceux de l'intelligence, l'homme qui civilise tout à la fois par la croix et par la plume. Sans cette dernière, que mania l'illustre pontife dont nous essayons d'esquisser la biographie, l'histoire des premiers temps de notre monarchie serait plongée dans les plus profondes ténèbres. Grégoire est donc ceint d'une double aureole d'immortalité.

George Florentius naquit d'une des plus riches et des plus nobles familles de l'Auvergne, le 30 novembre 539. Sa mère Armentaria était petite-fille de saint Grégoire de Langres, et c'est par respect pour cet illustre bisaïeul, dont il chérissait si justement la mémoire, que George Florentius prit par la suite un nom qu'il glorifia à son tour. Saint Gal, évêque de Clermont, frère de son père, fut son instituteur. Sous la conduite d'un maître si sage, le neveu s'appliqua principalement à l'étude des sciences ecclésiastiques, et fut bientôt promu au diaconat. Grégoire, c'est le nom que nous lui donnerons désormais, fut guéri d'une grave maladie par l'intercession de saint Martin. Le désir de témoigner sa reconnaissance à ce saint le conduisit à Tours, pour y visiter son tombeau. Ses qualités éminentes lui acquirent pendant un assez court séjour l'estime du clergé et du peuple de cette ville, et après la mort de saint Euphrone les suffrages

des Tourangeaux le désiguèrent pour occuper le siège métropolitain ¹. Grégoire était déjà parti de Tours. Les députés allèrent à la cour d'Austrasie, où il était en ce moment, pour lui notifier son élection. Il n'accepta qu'a-

près une longue résistance, et Gilles, évêque de Reims, le sacra le 22 août de l'an 573. Il n'avait que trente-quatre ans.

Sa présence dans la ville épiscopale fut bientôt signalée



par des actes importants. Son premier soin fut de rebâtir la cathédrale fondée par saint Martin, ainsi que plusieurs autres églises; il sut braver les prétentions tyranniques du roi Chilpéric, qui voulait s'emparer de la personne du duc Gontran, auquel l'église de Saint-Martin avait ouvert un asile tutélaire. En ces temps à demi barbares, les églises offraient un refuge assuré à ceux que poursuivait la vengeance et l'injustice. Violent cet asile, c'était aux yeux des peuples offenser gravement Dieu et le saint sous le nom duquel l'église était dédiée. Quatre ans après son intronisation, Grégoire fut appelé à un concile tenu à Paris contre Prétextat, évêque de Rouen, que la vindicative Frédégonde, épouse de Chilpéric, voulait absolument perdre. Le crime qu'on imputait à cet évêque était d'avoir marié Mérovée, fils du roi Chilpéric, avec Brunehaut, veuve de Sigebert, roi d'Austrasie, que Frédégonde avait fait assassiner pour délivrer son mari assiégé dans la ville de Tournay. On accusait Prétextat d'avoir agi, en cette circonstance, surtout contre les canons qui défendaient l'alliance matrimoniale d'un neveu avec son oncle. Or, l'évêque de Rouen n'avait célébré ce mariage que pour éviter un commerce scandaleux. On cachait le vrai motif de la haine contre l'évêque sous cette apparence de respect pour les lois de l'Église. Le principal motif de la haine de Frédégonde était la jalousie que ce mariage lui inspirait, puisque cette union mettait dans la maison royale une princesse qui pouvait contre-balancer l'influence de l'épouse de Chilpéric.

Le concile était composé des évêques de Tours, de Nantes, du Mans, d'Amiens, de Lisieux, de Chartres, de Paris, de Bayeux, de Coutances, de Poitiers, de Senlis et

de Bordeaux. Celui-ci présidait l'assemblée, qui se tenait dans l'église des saints apôtres Pierre et Paul, plus tard Sainte-Geneviève. Un appareil militaire entourait l'enceinte sacrée. Chilpéric et surtout Frédégonde avaient appelé ces prélats plutôt pour prononcer une condamnation que pour délibérer avec maturité. Presque tous ces évêques étaient sous l'impression d'une vive frayeur. Grégoire de Tours, indigné de la pusillanimité de ses collègues, et décidé à juger la cause avec impartialité et sans acception de personne, prit la parole : « Très-saints pères de Dieu, « leur dit-il, surtout vous qui êtes admis dans l'intimité « familiarité de notre roi, faites attention à ce que je vous « propose. Donnez à ce prince des conseils de miséricorde et dignes du caractère dont vous êtes revêtus. « Songez bien qu'il est à craindre que son acharnement « contre un ministre du Seigneur n'attire sur lui la colère divine et ne lui fasse perdre son royaume et sa « gloire. » Les évêques cependant gardaient un morne silence, qui n'était pas de bon augure pour les intentions droites de l'évêque de Tours. Celui-ci, loin de se décourager, reprend la parole : « Seigneurs et confrères, souvenez-vous de ce qu'a dit le prophète Ezéchiel : Si la sentinelle, « voyant le glaive approcher, ne sonne point de la trompette, et si le glaive arrive et enlève la vie à quelqu'un, je redemanderai le sang de l'homme immolé à la sentinelle. Ne gardez point le silence dans lequel « vous semblez vous obstiner. Parlez haut, et mettez devant les yeux du roi son injustice, de peur qu'il ne lui « arrive malheur et que la responsabilité n'en pese sur « vous. »

Un discours si apostolique ne fit aucune impression sur les évêques. Nul ne se hasarda néanmoins à répondre. Les évêques de Bordeaux et de Paris, Bertramne et Ra-

¹ Le titre d'archevêque n'était point encore usité en France; ce n'est guère qu'au huitième siècle qu'on le trouve appliqué aux évêques métropolitains, comme ceux de Tours, de Besançon, de Reims, etc.

noncèrent qu'il n'avait point dans l'assemblée de plus dangereux ennemi que Grégoire. Le roi, saisi de colère, ordonne qu'on lui amène l'évêque de Tours. Un courtisan, chargé de la commission, enjoint à Grégoire de le suivre, et celui-ci, toujours calme et assuré, obéit. Il trouve Chilpéric sous une hutte construite en branchages, au milieu des baraquas et des tentes de ses soldats ; à droite et à gauche de lui étaient les deux évêques dénonciateurs de leur collègue. Chilpéric, affectant un air facétieux, dit à Grégoire : « O évêque, ton devoir est de dis-
« penser la justice à tous, et voilà pourtant que je ne
« puis l'obtenir de toi. Au lieu de cela, tu es en con-
« venance avec l'iniquité et tu donnes raison au proverbe :
« Le corbeau ne crève pas l'œil du corbeau. » Grégoire répliqua avec dignité : « Si quel'un de nous, ô roi,
« s'écarte du sentier de la justice, il peut être corrigé
« par toi, mais si c'est toi qui es en faute, qui est-ce qui
« te reprendra ? Nous te parlons, et si tu le veux, tu nous
« écoutes ; mais si tu ne le veux pas, qui te condamnera ?
« ce sera celui-là seul qui a prononcé qu'il était la jus-
« tice même. » Le roi l'interrompt en s'écriant : « La
« justice, je l'ai trouvée auprès de tous, et je ne puis la
« trouver auprès de toi ; mais je sais ce que j'ai à faire
« pour que tout le monde sache que tu es injuste ; j'assem-
« blerai les habitants de Tours et je leur dirai : Elevez la
« voix contre Grégoire, criez qu'il est injuste et ne fait
« justice à personne. Pendant qu'ils crieront, j'ajouterai :
« Moi qui suis roi, je ne puis obtenir justice de lui, com-
« ment, vous autres qui êtes au-dessous de moi, l'obtien-
« drez-vous ? » Grégoire, semblable au rocher que la
« tempête bat vainement, répliqua aussitôt : « Si je suis
« injuste, ce n'est pas toi, ô prince, qui le sais, c'est ce-
« lui qui descend dans ma conscience et auquel on ne
« saurait dérober les secrets du cœur. Quant aux cla-
« meurs populaires que tu veux exciter, elles ne produi-
« ront aucun effet, car on saura bien que tu en es le pro-
« vocateur. Mais cela suffit ; tu possèdes les lois et les
« canons, interroge-les avec soin, et si tu ne les observes
« pas, sache que le jugement de Dieu est sur ta tête. » Chilpéric fit semblant de ne pas éprouver un mouvement de colère et invita l'évêque à prendre des viandes qui étaient étalées sur une table. Grégoire fit un signe de refus et répondit : « Notre nourriture doit être de faire
« la volonté de Dieu et non de prendre plaisir à une
« chère délicate. Toi qui accuses les autres d'injustice,
« promets d'abord que tu ne mépriseras pas les canons et
« les lois de l'Église, et alors nous pourrons croire que
« c'est la justice que tu poursuis. » Chilpéric, qui était intéressé à ne pas rompre entièrement avec l'évêque de Tours, leva la main et jura, par le Dieu tout-puissant, de ne point transgresser les canons. Alors Grégoire accepta un peu de pain et de vin pour ne pas manquer au devoir de la politesse et se retira dans son logement auprès de l'église de Saint-Julien-le-Pauvre (aujourd'hui chapelle de l'Hôtel-Dieu).

Chilpéric n'avait pu vaincre l'évêque de Tours ; Frédégonde essaya, de son côté, de se le rendre favorable, mais rien ne put fléchir la droiture du pontife. Nous ne pouvons raconter ici en détail toute l'affaire de l'évêque Prétextat qui, trompé par ses collègues, s'étant reconnu coupable, avait été condamné. Mais après cette décision, qui était le fruit d'une ruse infâme à laquelle Grégoire n'avait pas pris part, comme on voulait aggraver la peine,

en dépit des canons, notre saint pontife éleva la voix avec sa fermeté tranquille, s'opposa à cette nouvelle injustice, et du moins cette fois le concile se rendit à ses avis. Quant à Prétextat, comme ces débats se prolongeaient, l'impatiente Frédégonde envoya des gens armés dans l'église. Ils enlevèrent l'évêque de Rouen et allèrent l'enfermer dans une étroite prison, au dedans des murs de la ville. On sait que plus tard cet évêque, ayant été réintégré avec honneur sur son siège, l'implacable Frédégonde le fit assassiner dans sa propre cathédrale.

Nous avons insisté un peu longuement sur cette circonstance de la vie de l'évêque de Tours, parce que là se montre dans tout son jour la magnanimité de ce grand homme. Mais il fallait encore qu'il fût lui-même victime de la vengeance de Frédégonde pour faire ressortir tout ce qu'il y avait de grand et de noble dans Grégoire. Frédégonde avait suborné Lendaste, comte de Tours, afin qu'il accusât l'évêque de différents crimes. Chilpéric convoqua une assemblée d'évêques à Berny, près de Compiègne. Grégoire y comparut. La calomnie fut découverte, l'innocence de Grégoire fut hautement proclamée, les accusateurs furent traités comme ils le méritaient, et Lendaste, qui en était le promoteur, périt misérablement quelques années après.

Les travaux de son épiscopat, au milieu de tant d'événements funestes qui signalent ce siècle de fer, assignent à Grégoire une place distinguée dans l'histoire de l'Église gallicane. Il y avait en ce temps-là un très-grand nombre de juifs, dont l'acharnement contre la divinité de Jésus-Christ ne laissait aucun relâche aux défenseurs du christianisme. Les ariens, quoique depuis longtemps condamnés, levaient encore la tête et se joignaient aux implacables ennemis du divin Sauveur ; d'autres hérésies pullulaient comme une pernicieuse ivraie dans le champ du père de famille. Grégoire confondit tous ces ennemis de la saine doctrine et en ramena plusieurs au bercail du bon pasteur. Chilpéric lui-même, se piquant de théologie, s'était avisé d'écrire sur les dogmes de la foi catholique et était tombé dans plusieurs erreurs. Grégoire le reprit et sut résister avec courage au mécontentement que le prince lui exprimait. Celui-ci voulut étayer de l'autorité de son glaive la doctrine hétérodoxe dont il professait les dogmes et réléga en édit qui enjoignait de les adopter. Grégoire, aidé puissamment par saint Salvi, évêque d'Albi, parvint à détourner le roi Chilpéric d'un projet aussi désastreux dans ses conséquences que déraisonnable et même ridicule dans son principe. Ce n'est point aux rois de la terre que Jésus-Christ a confié le dépôt de la foi. L'autorité des princes ne peut s'exercer sur les choses spirituelles. C'est bien pourtant une absurde anomalie de cette espèce qui, dans le siècle où nous vivons, et avec les prétendues lumières dont nous sommes si fiers, se fait remarquer dans la Russie, dans la Grande-Bretagne, dans la Prusse. C'est dans la seconde de ces monarchies que l'on voit surtout une femme jouer le rôle de pontife suprême de l'Église établie et s'arroger la prérogative de donner la mission spirituelle aux archevêques, évêques et autres pasteurs de son empire. Le dix-neuvième siècle ne peut donc s'égayer aux dépens du sixième où nous venons de voir un roi qui dogmatise l'épée à la main... Chilpéric n'est pas aussi suranné qu'on se l'imagine...

Grégoire, en résistant aux prétentions du prince et en défendant la foi, montrait néanmoins, en beaucoup de

circonstances, une charité vraiment évangélique. Des voleurs avaient pillé l'église de Saint-Martin. Ils furent arrêtés et condamnés à mort. On croirait que Grégoire devait laisser à la justice un libre cours, afin d'intimider, par une exécution capitale, ceux qui seraient tentés d'imiter ces sacrilèges spoliateurs. Ce fut pourtant lui qui demanda leur grâce au roi Chilpéric et qui l'obtint. Il sut mériter la confiance des rois Childébert et Gontran ; dans toutes les missions importantes dont il fut chargé, Grégoire, en servant l'intérêt public de la société civile, n'en sépara jamais les intérêts de la religion, toutes les fois qu'il y eut conflit entre ces deux causes. Ce qui honore beaucoup Grégoire, c'est l'estime qu'eut pour lui sainte Radegonde, dont nous avons à décrire la vie. Ce fut Grégoire qui fut chargé d'offrir aux obsèques de cette illustre reine, décédée au couvent de Poitiers. Il eut le don des miracles dès son vivant. Mais sa modestie les lui faisait attribuer aux reliques de saint Martin et d'autres saints dont il portait sur lui constamment des parcelles. Après un épiscopat de vingt ans dans un siècle agité par tant de commotions, et au milieu des épreuves les plus fâcheuses, Grégoire rendit son âme à Dieu, le 17 novembre de l'année 595. Il avait ordonné que son corps fût inhumé dans le lieu que les pas des fideles foulaient le plus fréquemment, en entrant dans l'église. Son humilité lui avait inspiré cette disposition testamentaire, afin que son souvenir s'effaçât de la mémoire des hommes. Mais après sa mort, le clergé de Tours n'eut point égard à ces intentions, et sa dépouille mortelle fut placée auprès du tombeau de saint Martin.

Si le corps de Grégoire de Tours avait pu être soustrait au souvenir et à la vénération de ses diocésains, sa mémoire, d'autre part, ne pouvait se perdre dans le pays qui s'honore de l'avoir vu naître. Ses ouvrages ont rendu son nom immortel. Nous avons de lui deux livres de la *Gloire des Martyrs*, un livre de la *Gloire des Confesseurs*, quatre livres des *Miracles de saint Martin*, un livre des *Vies des Pères*, et enfin le plus important de tous, l'*Histoire des Francs*, qui est divisée en seize livres. La partie ecclésiastique y marche de pair avec la partie civile. Sous cet ouvrage, ainsi que nous l'avons dit, il serait impossible de connaître l'origine de notre monarchie. On accuse l'auteur de peu de méthode dans son plan et de beaucoup de barbarie dans son style. Pour être justes, il faut se reporter à l'époque où il écrivait. La langue latine avait dégénéré. Il s'y était introduit une foule de termes celtiques, allemands, etc. On a dit, avec raison, que l'outil manquait à l'ouvrier. On l'accuse encore d'une excessive crédulité dans les miracles qu'il rapporte et d'un manque total de critique. Mais ne pourrait-on pas aussi bien accuser d'une systématique exigence certains hagiographes qui prétendent mesurer les temps anciens sur les temps modernes. Un rationalisme outré n'entrerait-il pas pour une bonne part dans ces appréciations sévères? N'est-il pas certain que dans ces siècles plus rapprochés du berceau du christianisme, les miracles étaient beaucoup plus fréquents que de nos jours? Et puis encore aujourd'hui même, lorsqu'il survient des prodiges bien réels, n'est-il pas trop ordinaire au scepticisme de notre époque, de les attribuer, quand ils ne sont pas contestables, à d'autres causes qu'à la puissance divine? Nous ne voulons pas dire qu'on soit strictement obligé de croire, sans exception, toutes les merveilles que raconte saint Grégoire de Tours. Sa bonne foi a pu être surprise en certaines oc-

currences. Mais nous combattons cette tendance trop commune à rejeter universellement tout ce que les anciens historiens nous racontent des prodiges de leur temps. On peut être croyant sans être crédule, et, en somme, l'incrédulité absolue, loin d'être une preuve de la force d'esprit, n'en accuse que l'extrême faiblesse.

En un siècle où de toutes parts on érige des statues aux personnalités qui ont illustré une contrée, il est peu de villes qui soient favorisées comme celle de Tours. Saint Martin et saint Grégoire méritent, certes, à tous égards, des monuments dans la cité sur laquelle la gloire de ces deux grands pontifes a jeté un éclat si durable et si pur : le nom seul de ces éminents évêques a contribué plus que tout autre chose à porter le nom de cette capitale de la Touraine aux extrémités du monde catholique. L'abbé PASCAL.

SAINTE RADEGONDE

REINE ET FONDATRICE D'UN MONASTÈRE.



On ne saurait préciser l'année où Radegonde vit le jour. L'histoire, assez obscure de cette époque, la fait naître de Berthaire, roi d'une partie de la Thuringe, en Germanie. On pourrait nous demander pourquoi, dans ce cas, nous plaçons au rang des saintes nées dans la France celle qui fait le sujet de cette biographie. On va voir si notre patrie n'est pas en droit de la revendiquer. Qui ne sait qu'en ces temps reculés la race franque regardait comme son berceau natal les rives du Rhin, et que la fusion ne s'était point encore accomplie avec la race gauloise? Berthaire, roi païen, ayant été assassiné par son frère Hermanfride, et Thierry, roi d'Austrasie, avec Clotaire, roi de Soissons, ayant défait le meurtrier, emmenèrent en France, comme prisonniers, les membres de la famille de Berthaire. Radegonde, encore dans un âge tendre, fut donc au nombre des captifs, et le sort la fit tomber en partage au roi de Soissons, qui professait la religion chrétienne. Il est donc permis, sous ce double rapport, de considérer Radegonde comme appartenant à la France.

Très-jeune encore, Radegonde suçant, pour ainsi parler, avec le lait, la doctrine de l'Évangile, donnait des preuves non équivoques des vertus dont elle devait être un jour le modèle. Venance Fortunat, évêque de Poitiers, nous la montre, à cet âge, vacant déjà à l'exercice d'une pieuse charité envers les pauvres. De concert avec un jeune clerc et plusieurs autres enfants de son âge, la jeune princesse se plaisait à former des processions précédées de la croix, et l'on y chantait avec une précoce gravité des psaumes et des cantiques. Radegonde portait même sa piété jusqu'à nettoyer, avec ses vêtements, le parvis du petit oratoire où l'assemblée enfantine se réunissait, et puis, recueillant la poussière dans son mouchoir, elle allait la déposer hors du modeste sanctuaire. Que l'on ne s'étonne point de nous voir mentionner ces traits si minutieux dont l'historien précité n'a pas dédaigné d'embellir

la vie de cette illustre princesse, quoiqu'on l'accuse quelquefois lui-même d'inexactitude et de puérilité. C'est dans le domaine d'Aties, sur la Somme, qu'elle était élevée avec soin par les ordres de son futur époux. Aux enseignements religieux on joignait l'étude des lettres romaines et des grands poètes de l'Italie; néanmoins un attrait invincible la portait à lire les divines Écritures et les vies des saints. Le récit des tortures que les martyrs avaient endurées pour la foi de Jésus-Christ lui inspirait un ardent désir de répandre son sang pour la même cause, et tandis que les larmes coulaient de ses yeux, son cœur se sentait vivement pressé d'imiter ces héros de la magnanimité chrétienne; du moins, quoiqu'au sein des délices, elle avait soin de mortifier son corps en se livrant à des jeûnes rigoureux, et en portant, durant tout le carême, un rude cilice sous ses vêtements de princesse. Vivant,

de plus en plus, dans un entier détachement des pompes de ce monde, et nourrissant le désir de consacrer au Seigneur sa virginité, Radegonde voyait avec terreur approcher le moment où elle allait devenir la femme du roi Clotaire son maître.

L'ordre arriva enfin au royal domaine d'Aties de conduire la princesse à Soissons. Plusieurs fois on se vit obligé de lui répéter une injonction à laquelle elle désirait ardemment de se soustraire. Enfin, voyant qu'il n'y avait plus de prétextes à alléguer pour se dispenser d'obéir, elle se détermina à la fuite. Mais bientôt elle est ramignée et forcée de donner sa main à un roi qui, selon la coutume de ces princes de race franque, vivait dans un état de polygamie. Clotaire voulut en vain, par les hommages dont il ne cessait d'entourer sa jeune épouse, captiver ce cœur où dominait une passion plus noble, celle qui, par



la pureté, nous rapproche de la divinité. Radegonde ne pouvait surmonter la répugnance qu'elle éprouvait pour une union que son âme repoussait. L'heure des repas qu'elle devait prendre en société avec son époux la trouvait presque toujours en retard. Les lectures instructives et les exercices de piété absorbaient presque tous les moments de Radegonde. La nuit, sous divers prétextes, elle quittait la couche de Clotaire et allait reposer sur une simple natte ou un cilice. Longtemps, Clotaire montra assez de patience, mais enfin, vaincu par tant de contrariétés, il lui échappait quelquefois de dire : « Ce n'est point une reine que j'ai, mais une véritable nonne. » En effet, ce que le dépit faisait dire à Clotaire n'était qu'un hommage à la vérité. Radegonde ne soupirait que pour le cloître. Mais comment rompre son union avec un prince qui, au milieu de ses traverses conjugales, ne pouvait s'empêcher d'estimer et d'aimer son épouse. Six ans s'écoulèrent avant que le projet de quitter le monde pût s'effectuer. Un tragique événement vint enfin lui offrir une occasion de rompre ses chaînes. Le frère de Radegonde, qui avait grandi dans la cour de Clotaire en qualité d'otage de la nation thuringienne, fut mis à mort par les ordres

du roi. Peut-être avait-il tenu quelques propos inconsidérés qui faisaient craindre de trop justes représailles, ce qui, toutefois, ne pouvait justifier la barbarie du roi de Soissons. A cette terrible nouvelle, Radegonde, après avoir en secret donné des larmes de regret à la perte d'un frère que sa piété lui rendait cher, crut devoir user de dissimulation pendant quelque temps. Enfin, un jour elle se rend à Noyon auprès du saint évêque Médard, comme pour y puiser les consolations dont elle éprouvait le besoin. Clotaire, loin de s'opposer à ce voyage et d'en soupçonner le but principal, avait donné l'ordre de conduire à Noyon son épouse. Dès qu'elle fut arrivée dans cette ville, son premier soin fut de se rendre à l'église. Elle y trouva Médard officiant à l'autel. Aussitôt les sentiments dont son cœur était plein depuis longtemps débordèrent : « Très-saint prêtre, s'écria-t-elle, je veux quitter le siècle et changer d'habit. Je t'en supplie, très-saint prêtre, consacre-moi au Seigneur. » Le pontife, à cette demande, montra de l'hésitation. Il ne pouvait ignorer que Radegonde était l'épouse du roi. Vaincu enfin par les supplications de la princesse, il se rendit à ses instances réitérées et la fit diaconesse. Aussitôt la reine couvrit l'autel

de ses ornements de tête, de ses bracelets, de ses agrafes enrichies de pierreries, de ses franges de robe tissées de fils d'or et de pourpre. De sa propre main, elle brisa sa ceinture d'or massif en disant : « J'en fais don aux pauvres. » Il fallait maintenant se soustraire au danger d'être encore forcée de revenir auprès de son époux. Elle dirige aussitôt ses pas vers le midi de la France, arrive à Orléans, s'y embarque sur la Loire et la redescend jusqu'à Tours. Là, plongée dans de vives trames sur la détermination que prendrait Clotaire à son égard, elle cherche un refuge dans les nombreux asiles que la piété si populaire envers saint Martin avait ménagés autour de la basilique qui lui était consacrée. Elle envoyait cependant au roi des dépêches pour le conjurer d'agréer sa fuite et de lui laisser la liberté d'embrasser le genre de vie qui avait toujours été l'objet de son unique ambition.

Clotaire fit d'abord la sourde oreille aux prières de son épouse. Il menaçait de temps en temps d'aller lui-même la saisir de vive force et la ramener dans son palais de Soissons. Radegonde n'opposait d'autre résistance à ces menaces qu'un redoublement de ferveur. Elle macérait de plus en plus son corps pour achever de perdre les charmes qui avaient captivé le cœur du roi. Celui-ci, apprenant que Radegonde, pour mettre entre le prince et elle une plus grande distance, s'était réfugiée à Poitiers dans l'asile de saint Hilaire, partit aussitôt et se rendit à Tours. Le saint évêque de Paris, Germain, parvint à l'empêcher de passer outre, et, enfin, de guerre lasse, il finit par consentir à ce que Radegonde fondât un monastère à Poitiers. L'auguste fondatrice n'en fut pas néanmoins la supérieure : une vierge pieuse nommée Agnès fut mise à la tête de la communauté, et l'on vit une reine se plier, avec la plus parfaite humilité, aux exigences de la soumission. Néanmoins, son influence sur le nouveau monastère était digne de la royale fondatrice. Comme elle désirait perpétuer l'œuvre qui avait été le rêve ou toute sa vie, elle pria les évêques réunis en concile, à Tours, en l'année 566, de confirmer la fondation de cette communauté pieuse. Le concile obtempéra à ses désirs. L'œuvre de Dieu se fortifia. Radegonde raffermisit les vocations incertaines autant par ses exemples que par ses leçons. Comme elle était profondément versée dans les divines Écritures, elle en expliquait les beautés et en développait le sens moral et l'onction sacrée à ses chères compagnes. « C'est moi, » leur disait-elle quelquefois, avec une effusion touchante, « c'est moi qui vous ai choisies, mes chères filles, vous mes yeux, vous ma vie, vous mon repos, vous tout mon bonheur, vous le parterre planté de mes mains. » Clotaire avait cessé toute instance. Radegonde jouissait pleinement de sa liberté, et l'on voit quel usage elle en savait faire. Le monde de nos temps modernes ne sait point apprécier un dévouement si sublime, parce qu'il est étranger aux véritables jouissances de l'âme, telles que les sait créer un amour ardent pour le Dieu qui en est si prodigue, quand on les cherche dans son sein.

Depuis quinze ans, le monastère de Poitiers était en possession de l'estime générale. Sa renommée s'étendait au delà des frontières du royaume des Francs. En ce temps-là, un homme distingué arriva du fond de l'Italie, où il avait fait de brillantes études, et visita les contrées de la Gaule. C'était Venantius Fortunatus, né à Ravenne, d'une noble famille. Il vint à Tours et fut bientôt lié d'amitié avec saint Grégoire, l'honneur de l'épiscopat dans

ces temps où la civilisation était encore si arriérée en deçà des Alpes. Après un séjour assez long dans la ville que les reliques de saint Martin avaient tant illustrée, Fortunat s'achemina vers Poitiers, et son premier soin fut de visiter le royal monastère. Radegonde l'accueillit avec une distinction flatteuse, elle que la culture des lettres romaines avait passionnée pour les poètes du Latium, dont Venance était l'admirateur et l'heureux émule. Il faudrait reproduire les pages où cet illustre Italien décrit tous les agréments que sut lui procurer Radegonde. Les semaines, les mois s'écoulaient avec rapidité, et enfin le voyageur si splendidement traité dut songer au départ. Mais la reine lui dit : « Pourquoi vous éloigner, pourquoi ne pas rester près de nous ? » Fortunat ne put résister à une aussi gracieuse invitation. Aussi, dans un endroit de ses poésies, il dit : « J'étais venu dans les Gaules pour visiter saint Martin, et Radegonde m'a retenu auprès d'elle. Radegonde que la terre de Thuringe a en fantée pour le ciel. »

Des ce moment, Fortunat devint le conseiller, l'intendant, nous pourrions dire même le protecteur du monastère de Poitiers. Pour peu que l'on connaisse les mœurs rudes de ces temps si féconds en oppressions et en rapines, on comprendra qu'il fallait une fermeté toute virile pour soustraire les propriétés à l'invasion des seigneurs toujours armés et en course pour se livrer aux plus iniques spoliations. C'était principalement aux propriétés de l'Église qu'en voulaient ces fiers comtes dont plusieurs ne connaissaient de la religion chrétienne que le nom.

Au siècle où vivait Radegonde, on avait une grande vénération pour les reliques des saints. Notre pieuse reine parvint à en recueillir un grand nombre dont elle enrichit l'église qu'elle avait fait bâtir. Mais elle éprouvait un grand désir de posséder un fragment de la vraie croix. Pour cet effet, elle députa à Constantinople, auprès de l'empereur Justin, quelques ecclésiastiques. Ceux-ci furent accueillis avec faveur par le religieux prince qui accueillit les demandes de Radegonde. Elle en reçut un morceau de la vraie Croix enchâssé d'or et orné de pierres précieuses. En outre, Justin lui envoya des reliques de plusieurs saints et un livre d'Évangiles du plus magnifique travail. Quand ces objets vénérés furent arrivés à Poitiers, dans le monastère de Radegonde, l'archevêque de Tours s'y rendit pour en faire la translation solennelle. On croit que c'est en cette circonstance que Fortunat composa l'hymne : *Vexilla regis prodeunt*, que l'on chante encore dans le temps de la Passion. Ceci eut lieu vers 567. Radegonde avait alors atteint un âge assez avancé. Elle se ressouvait des temps de son enfance avec une certaine amertume que venait tempérer les sentiments de sa piété : « Je ne suis, disait-elle souvent, qu'une pauvre femme enlevée. » Le poète Fortunat, dépositaire des chagrins de cette princesse, les a consignés dans les ouvrages que nous avons de cet écrivain. On nous saura gré de transcrire quelques fragments de ces Élégies, traduites par M. Amédée Thierry :

« J'ai vu les femmes traînées en esclavage, les mains liées et les cheveux épars ; l'une marchait nu-pieds dans le sang de son mari, l'autre passait sur le cadavre de son frère. Chacun a eu son sujet de larmes, et moi j'ai pleuré pour tous. J'ai pleuré mes parents morts, et il faut aussi que je pleure ceux qui sont testés en vie. Quand mes larmes cessent de couler, quand mes sou-

« pirs se taisent, mon chagrin ne se tait pas. Lorsque le « vent murmure, j'écoute s'il m'apporte quelque nou- « velle, mais l'ombre d'aucun de mes proches ne se pré- « sente à moi. Tout un monde me sépare de ceux que « j'aime le plus. En quels lieux sont-ils ? Je le demande « aux nuages qui passent ; je voudrais que quelque oi- « seau vint me donner de leurs nouvelles. Ah ! si je n'é- « tais retenue par la clôture sacrée de ce monastère, ils « me verraient arriver près d'eux au moment où ils m'at- « tendraient le moins. Je m'embarquerais par le gros « temps ; je voguerais avec joie dans la tempête. Les va- « telots trembleraient et moi je n'aurais aucune peur. Si « le vaisseau se brisait, je m'attacherais à une planche, « et je continuerais ma route, et si je ne pouvais saisir « aucun débris, j'irais jusqu'à eux en nageant. »

Le monastère fondé par Radegonde, quoique confirmé par le concile de Tours, n'avait point encore une règle fixe. La fondatrice écrivit à l'abbesse de Saint-Jean-d'Arles pour la prier de lui envoyer une copie des réglemens observés dans cette communauté, afin de l'établir dans son monastère de Poitiers, qu'elle avait dédié sous l'invocation de la Croix, à cause des reliques dont nous avons parlé. L'abbesse Césaire, qui avait succédé à la sœur du célèbre saint Césaire, s'empressa de satisfaire à la demande de Radegonde. Outre une copie des règles du monastère d'Arles, elle lui envoya une lettre pleine d'excellents conseils. Il y est dit que les personnes vouées à l'état religieux doivent beaucoup aimer la prière, méditer la parole sainte, chanter incessamment les louanges du Seigneur, faire l'aumône selon leurs facultés, et pratiquer l'austérité avec discrétion et en observant le précepte de l'obéissance. Mais Radegonde voulut recevoir de la propre bouche de cette sainte abbesse des instructions plus intimes, elle partit donc pour Arles, accompagnée d'Agnès, qui était l'abbesse du monastère de Poitiers. Lorsqu'elle fut de retour dans son couvent, elle y établit la discipline la plus exacte.

On voit qu'enfin Clotaire avait entièrement condescendu aux vœux de son épouse, et que bien loin de la troubler dans son nouveau genre de vie, il avait, au contraire, autant qu'il était en lui, concouru à la fondation du monastère que Radegonde préférait aux délices de la cour. Délices ! est-il bien permis de donner ce nom aux plaisirs d'une cour barbare, et où elle ne pouvait voir que les assassins de sa famille ? D'ailleurs la piété si tendre de l'auguste reine l'avait toujours portée invinciblement à cette vie de mortification et de retraite qui était pour elle la voie la plus sûre pour arriver à un royaume dont les larmes sont bannies, et même à une immortalité mondaine que son séjour à la cour de Clotaire ne lui aurait jamais procurée.

Quel contraste entre Radegonde et Frédégonde ! Aucune langue humaine ne serait capable de l'exprimer. Les prières de Radegonde avaient sans doute obtenu du ciel, en faveur de son époux, les grâces du repentir. On vit ce prince, sur la fin de son règne, partir pour la ville de Tours, afin d'y honorer saint Martin et de combler la célèbre basilique des plus riches présents. Là, il implora la miséricorde céleste, après avoir fait un humble aveu de tous ses péchés. Puis il fonda à Soissons le monastère de Saint-Médard, et enfin, réconcilié avec le ciel, il mourut en 564, longtemps avant l'illustre reine dont nous retraçons la vie. Les successeurs de Clotaire se déclarèrent les

protecteurs et devinrent les bienfaiteurs du monastère de Sainte-Croix de Poitiers, où l'on comptait deux cents religieuses, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs filles de sénateurs et des princesses du sang royal. Cette pieuse demeure était comme un paradis terrestre planté sur un sol que ravageaient partout ailleurs les guerres civiles, les déprédations, les monstruosités de tout genre. De ce port de salut, la reine contemplant avec sécurité les agitations de cette mer orageuse auxquelles elle avait en le bonheur de se soustraire. Enfin l'heure d'aller dans le ciel prendre possession d'une couronne si bien méritée arriva. En 587, le 13 août, le divin époux auquel Radegonde avait été si fidèle, reçut cette belle âme. Nous avons vu, dans la vie précédente, que saint Grégoire de Tours fit la cérémonie des funérailles de notre sainte, en l'absence de l'évêque de Poitiers. Dieu voulut illustrer par un miracle ces obsèques. Un aveugle qui avait imploré l'intercession de Radegonde recouvra la vue. Plusieurs autres miracles s'opérèrent à son tombeau. L'église Notre-Dame de Poitiers conserva ses reliques jusqu'au XVI^e siècle, où les protestants violèrent indignement cette sépulture et brûlèrent ces restes sacrés, ainsi que le corps du grand saint Hilaire. C'est ainsi que dans tous les temps les hérétiques ont pris à tâche de s'acharner, avec une fureur fanatique, sur tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus vénérable. Toutefois, leur rage n'a pu et ne pourra jamais ravir à sainte Radegonde cette auréole de gloire dont son nom est couronné, et qui perpétuera la mémoire de ses éminentes vertus jusqu'aux dernières générations. Plusieurs églises sont placées sous l'invocation de sainte Radegonde, principalement dans le diocèse de Poitiers, où l'une des paroisses de la ville l'honore comme sa patronne.

APPENDICE

SUR

SAINTE ÉNIMIE, FILLE DE CLOTAIRE II.

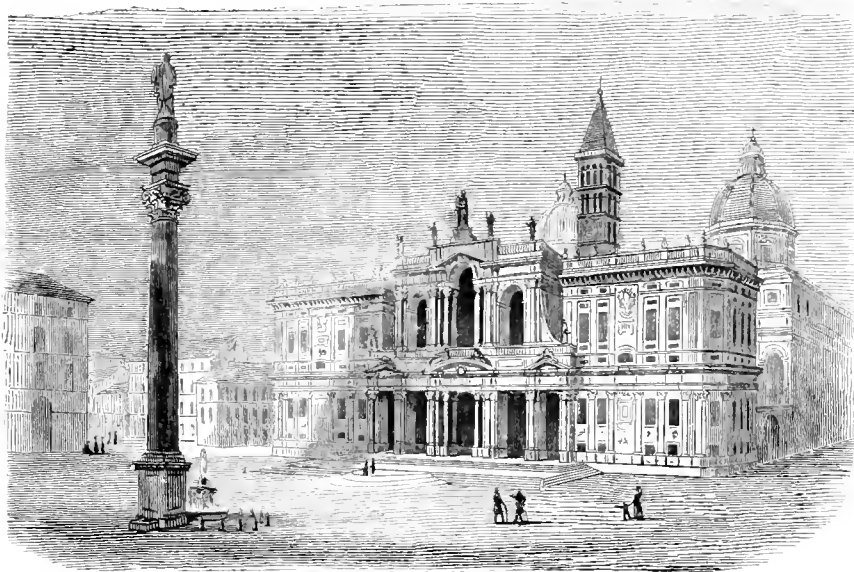
Nous pensons qu'il ne sera pas hors de propos d'ajouter, à la précédente biographie de sainte Radegonde, quelques notions sur une princesse qui foudra aux pieds, elle aussi, les pompes royales pour aller s'ensevelir dans un monastère. — Énimie eut pour père Clotaire II, petit-fils de l'époux de sainte Radegonde. Elle était fille de Bertetrude, une des femmes de ce prince. Douée d'une rare beauté et recherchée en mariage, Enimie, qui avait consacré au Seigneur sa virginité, lui demanda comme une précieuse faveur d'être délivrée de ces charmes extérieurs auxquels tant d'autres attachent leur première estime. Dieu l'exauça, et bientôt Énimie fut atteinte d'une hideuse lèpre. Un jour qu'elle était en prière, un ange rayonnant de splendeur s'offrit à ses regards. Le céleste messager lui conseilla de partir pour les contrées méridionales, où elle découvrirait une fontaine dont les eaux lui rendraient la santé. Fidèle aux paroles de l'ange, Énimie partit. Elle arriva dans une région couverte de hautes et rudes montagnes. C'est le pays qui portait alors le nom de *Gabulani*, que l'on nomma plus tard le Gévaudan, et qui forme aujourd'hui le diocèse de Mende et le département de la Lozère. C'est dans cette dernière montagne que prend sa

source le Tarn, un des principaux affluents de la Garonne. Cette rivière coule avec fracas dans un lit extrêmement resserré, surtout à l'endroit où est la fontaine dont les eaux devaient guérir la princesse Énimie. Après avoir traversé une haute plaine à laquelle on donne le nom de Sauvetterre, on aperçoit, tel qu'une immense crevasse, un profond vallon dans lequel coule la rivière du Tarn. Les deux monts qui le bordent sont taillés presque à pic, et il faut descendre à une profondeur de plus de cinq cents mètres. Énimie fit cette descente périlleuse et découvrit la fontaine de Burlle, où elle ne se fut pas plutôt baignée que sa lèpre disparut. Après avoir rendu grâces au Seigneur, elle remonta cette àpre et rude côte, mais à peine arrivée au sommet, elle fut atteinte du même mal. Énimie redescend et est de nouveau guérie. Elle se disposait au retour, lorsque la lèpre reparut. Alors elle s'écria : « C'est « en vain, ô mon divin époux, que je voudrais résister à « votre douce voix qui m'appelle, je sens que vous m'in-
« vitez à vous servir dans ce lieu. » Elle se baigna dans les eaux limpides de Burlle et recouvra encore la guérison. Le roi Clotaire II, de concert avec son fils Dagobert, frère d'Énimie, étant instruit du vœu de sa fille, lui en-

voya des députés chargés d'or. Énimie y fit l'acquisition de vastes propriétés pour en doter le monastère qu'elle fit bâtir auprès de la fontaine de Burlle. Saint Ilère, alors évêque du Gévaudan ou de Mende, la consacra abbesse du nouveau couvent, et elle y termina ses jours dans l'exercice des vertus du cloître. Le petit village qui existait en ce lieu, sous le nom de Burlatis, s'agrandit et devint par la suite une petite ville, sous le nom de Sainte-Énimie. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Florac, dans le département de la Lozère. La mémoire de sainte Énimie y est honorée le 6 du mois d'octobre, et l'on accourt de pays très-éloignés à une chapelle construite sur la Buume ou Caverne où sainte Énimie se retirait souvent pour y vivre d'une manière plus solitaire que dans sa pieuse communauté. Énimie alla, comme Radegonde, recevoir la palme de ses mérites dans le séjour des élus, vers le milieu du vi^e siècle. Ses reliques sont conservées dans l'église de la paroisse. Cette vie, moins féconde en événements que celle de sainte Radegonde, n'en fut pas moins agréable aux yeux du Seigneur.

L'abbé PASCAL.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME,



SAINTE MARIE MAJEURE.

Cette magnifique basilique, qui s'élève sur le mont Esquilin, au quartier dit de *Rioui*, est connue sous divers noms. On lui donne les titres de *Basilique libérienne*, de *Sainte-Marie-de-la-Crèche*, de *Sainte-Marie-des-Neiges*, mais elle est plus habituellement connue sous celui que nous avons d'abord indiqué. Comme c'est le principal

temple de Rome édifié sous l'invocation de la Sainte-Vierge, le nom de Sainte-Marie-Majeure lui convient très-éminemment.

Une tradition constante rapporte ce qui suit. Vers le milieu du iv^e siècle, sous le pontificat du pape Libère, un noble et riche Romain nommé Jean, duquel on croit que

descend l'illustre famille de Patrizi, était profondément affligé de se voir sans enfants. Jean et son épouse s'adressèrent avec ferveur à la Sainte-Vierge, et la prièrent de leur indiquer une bonne œuvre à laquelle ils avaient intention d'employer leurs grands revenus. Leurs prières furent exaucées, et dans la nuit du 4 août 352, les deux époux, ainsi que le pape, eurent la même vision. Marie leur ordonnait de lui bâtir une église sur le lieu où, dans la nuit même de ce même jour, ils verraient le sol couvert de neige, quoiqu'on fût à cette époque, et sous le ciel de l'Italie, au milieu des plus ardentcs chaleurs. En effet, à la première aube du 5 de ce mois, il tomba sur le mont Esquilin une grande quantité de neige. Le bruit de cette merveille se répandit aussitôt dans toute la ville. Le pape se rendit processionnellement sur le lieu, étant accompagné de Jean et de l'épouse de ce dernier. Il prit une pelle afin de diviser la neige, mais aussitôt un nouveau miracle s'opéra. La neige se partagea d'elle-même comme en un large canal qui environnait, en la circonscrivant, l'enceinte de l'église à édifier. Les deux époux accomplirent leur vœu, et en 353, le saint pontife Libère consacra cet auguste temple. La durée de ce premier édifice ne fut pas longue, car 70 ans après, le pape Sixte III en reconstruisit la plus grande partie, et très-probablement se conforma au plan primitif. C'était un quadrilatère à trois nefs. Rien n'égale la magnificence des dons que ce dernier pape fit à la nouvelle basilique. Il y érigea un autel d'argent pur, ou comme certains auteurs l'expliquent, un autel recouvert de lames d'argent du poids de trois cents livres. Mais l'ornement sans contredit le plus précieux de cette église consacrée à Marie, fut le portrait de cette reine des anges et des saints peint par saint Luc, et apporté de Jérusalem ou de Constantinople à Rome. Marie y est représentée tenant dans ses bras son divin fils. Cette image fut, dans ces temps reculés, l'objet d'une très-grande vénération, et on la portait processionnellement avec celle du Sauveur.

Il y a dans cette basilique un autre monument qui est digne de la vénération des anges et des hommes. Nous voulons parler de la Croche sur laquelle le Fils de Dieu vint au monde. On la porte en procession le saint jour de Noël, et le lendemain elle est exposée aux hommages publics. On y conserve des pierres de l'étable de Bethléem, du foin et des draps sur lesquels fut placé le corps de l'Enfant-Jésus après sa naissance. Il serait trop long d'énumérer les reliques des saints que possède cette église. Nous citerons seulement le corps de saint Jérôme, de saint Mathias, apôtre, de saint Marcellin, pape et martyr, un bras de saint Mathieu, apôtre et évangéliste, un autre de saint Luc, évangéliste, des fragments considérables de la vraie Croix et une portion du Saint-Sépulchre.

L'édifice construit avec magnificence par le pape Sixte III, au v^e siècle, reçut une importante modification au commencement du ix^e. Pascal I fit élever une abside ou sanctuaire auquel on montait par onze marches. Il en enrichit le mobilier au point que l'historien Anastase porte à cent quarante-neuf livres d'or et à douze cent vingt-cinq livres d'argent le poids de ces métaux que Pascal I employa à la décoration de cette basilique.

Dans les siècles suivants, on y a élevé de magnifiques chapelles. En 1376, Grégoire XI fit construire le superbe clocher de Sainte-Marie-Majeure. Cancellieri dit que c'est bien le plus grand clocher de Rome, mais que ce n'en

est pas le plus élégant. Nous souscrivons à son opinion, et, sans vouloir déprécier le goût romain, il nous sera permis, à nous Français, de considérer comme très-supérieurs en hardiesse nos merveilleux clochers de Strasbourg, de Chartres, nos tours de Reims, de Paris, d'Orléans, etc. Les sommes considérables qui ont été dépensées pour construire la grande façade de ce temple n'ont produit rien qui puisse se comparer au portail de Reims. Au premier abord on croit voir un somptueux palais à plusieurs étages, et cet aspect ne retrace à l'œil français rien qui puisse annoncer une église. La principale façade est composée d'un péristyle inférieur formé de cinq arcades qui conduisent à autant de portes; ce qui est le caractère des basiliques patriarcales de Rome. Une de ces entrées est la *porta santa* du jubilé. Au-dessus des frontons qui ornent les corniches de ce péristyle s'élève un autre ordre d'architecture, présentant une grande niche flanquée de deux moindres. Cinq statues surmontent ce portail auquel sont très-certainement supérieures, à Paris, dans le même style gréco-romain, les façades de Saint-Sulpice, de Saint-Gervais, de Saint-Paul, rue Saint-Antoine. Nous ne voulons pas cependant lui préférer la façade de la nouvelle église de Saint-Vincent-de-Paul, qui se fait remarquer par son excessive maigreur. Ce portail de Sainte-Marie-Majeure est accompagné à droite et à gauche de deux corps de bâtiments qui offrent l'aspect d'un palais percé de fenêtres carrées, et dont chacun de ces côtés ressemble assez au garde-meuble de la couronne ou au ministère de la Marine, à Paris.

L'intérieur de l'église est formé de trois nefs séparées par deux rangs de colonnes ioniques, avec plates-bandes intermédiaires couronnées d'une large corniche, que surmonte un attique percé de grandes fenêtres dont le soubassement est orné de reliefs. Pour se faire une idée assez exacte de cet intérieur, il suffit d'entrer dans l'église de Notre-Lame-de-Lorette à Paris. Ce temple si coquet est une imitation, en petit, de la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Nous conviendrons néanmoins que la France ni sa capitale n'offrent aucun édifice sacré aussi riche de marbres, de sculptures, de peintures de tout genre, et surtout de si somptueuses chapelles. On y admire ses fonts baptismaux. Léon XII, élu pape en 1825, a voulu faire éclater sa magnificence dans ce baptistère. Il serait trop long d'en donner une description détaillée.

Le grand pape Benoît XIV voulut aussi largement contribuer à l'embellissement de cette basilique. Caraccioli, dans la vie de cet illustre pontife, raconte que l'on employa un grand nombre d'ouvriers pour les travaux projetés. Mais quand le travail fut terminé et que le pape eût été prié de venir admirer les fruits de son zèle, il dit à l'architecte : « Ne nous vantons pas d'avoir fait cet ouvrage, on nous prendrait pour des entrepreneurs d'opéra; elle a réellement l'air d'une salle de bal. » N'en a-t-on pas dit autant de Notre-Dame-de-Lorette de Paris? N'est-ce point avec autant de raison? Sans doute, la maison du Seigneur mérite à tous égards que l'on y déploie les richesses que la libérale munificence de l'auteur de tout bien a mises à la disposition des hommes. Il est vrai pourtant aussi qu'une église doit admettre un genre de décoration qui la distingue d'un lieu profane. Tout doit y parler le langage du christianisme, qui est destiné à isoler l'homme des objets terrestres, surtout quand il vient prier et assister à la rénovation du sacrifice du cal-

vaire. On ne parviendra par ces décorations mondaines, par des chants d'orchestre théâtral, par un luxe, en un mot, qui ressemble de tout point aux recherches coquettes et fashionables des salons de la haute finance ; on ne parviendra, disons-nous, qu'à produire une sorte de religiosité prétentieuse qui laisse le cœur sec et qui ne saurait y enfanter ce détachement intérieur que la véritable piété est seule habile à produire.

Les grandes basiliques de Rome ont toutes, par privilège, un autel dit papal, parce que le souverain pontife peut seul y célébrer. Sainte-Marie-Majeure a deux de ces autels, d'abord l'autel principal de l'abside et puis celui qui s'élève dans l'admirable chapelle que Sixte V fit construire, et où l'on conserve la sainte crèche dont nous avons parlé. C'est dans cette basilique que fut chantée pour la première fois, en 1034, l'antienne *Alma redemptoris*, qui est affectée aux temps de l'Avent et de la Nativité de Notre-Seigneur ; elle est de la composition du moine

Hermann. Cette église est encore, pour ainsi dire, le berceau de l'antienne du temps pascal : *Regina caeli*, et voici à quelle occasion. En 593, une terrible peste affligea la ville de Rome. Le pape saint Grégoire le Grand, réunit dans la matinée du saint jour de Pâques, le peuple romain dans cette église, d'où l'on partit processionnellement, en portant l'image sacrée de la sainte Vierge. Au moment où le pieux cortège passait devant le môle d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange, le pape vit au sommet de cet édifice un ange qui rengainait une épée, et aussitôt on entendit un céleste concert faisant résonner dans les airs les paroles : *Regina caeli letare, Alleluia. quia quem meruisti portare, Alleluia, resurrexit sicut dixit, Alleluia*. Le pape, frappé de ce prodige, ainsi que tout le peuple, s'écria : *Ora pro nobis Deum, Alleluia*. Aussitôt la peste cessa, et, depuis ce temps, on a chanté cette miraculeuse antienne pendant tout le temps pascal.

L'abbé PASCAL.

ESQUISSES DE LA VIE FLAMANDE.

CHAPITRE III.

QUI VEUT TROP S'ÉLEVER, TOMBE SOUVENT BIEN BAS.



Siska était entrée dans le pensionnat français avec un assortiment de robes, toutes en fort bon état, et une malle pleine de linge neuf ; néanmoins, il ne se passa pas longtemps avant que la jeune fille commençât à adresser à ses parents, sous divers prétextes, des demandes d'argent.

Sa première lettre était ainsi conçue :

« Ma très-chère maman,

« Je suis la plus mal vêtue de toutes les pensionnaires de cet établissement ; aussi mes compagnes se moquent de moi et m'appellent *paysanne*. Cela me cause tant de chagrin, que je ne fais que pleurer, et certainement je finirai par tomber malade, si vous, mon excellente maman, ne prenez pitié de votre enfant. La fille du barbier, qui rase papa, est dans cette pension ; mais elle a, comme les autres élèves, de beaux ajustements en étoffe de soie. Je suis la seule ici qui aille à la promenade avec une simple robe de percale et qui n'aït point de chapeau ni de hottines. Cela me rend tellement honteuse que je marche toujours la tête baissée, et, si cela continue, je deviendrai courbée comme une vieille femme. Je pâlis et maigris à vue d'œil. Je vous le répète, chère maman, je ne tarderai pas à tomber malade, si cette situation humiliante dure encore longtemps.

« Je lis Télémaque, et je danse déjà avec tant de grâce, que mes compagnes deviennent jalouses de moi.

« Mes compliments bien respectueux à papa.

« Jusqu'à la mort, votre fille dévouée et fidèle,

« EUDOXIE VAN ROOSMAEL. »



Madame Van Roosmael n'osa pas montrer cette lettre à son mari. Elle voyait clairement que les fâcheuses prévisions du docteur Pelkmans commençaient à se réaliser. Le ton de frivolité qui dominait dans la missive de la jeune pensionnaire était d'un mauvais augure, et la phrase par laquelle elle se terminait semblait avoir été empruntée à un billet d'amour. Quant à la signature d'Eudoxie, la bonne femme en cherchait vainement l'explication, et elle ne put sortir d'embarras à cet égard qu'en se disant que c'était sans doute la traduction en français du nom de baptême de sa fille, Siska.

Touchée cependant des plaintes de son enfant, cette tendre mais trop faible mère lui envoya une somme d'argent double de celle que la jeune personne pouvait s'attendre à recevoir. Ces envois se renouvelèrent plus d'une fois. Siska connaissait déjà l'art de fabriquer ce qu'on appelle des mensonges *innocents* et de pressurer, par ce moyen blâmable, la bourse de sa mère comme on fait d'une dupe. On s'étonnera sans doute de la rapide transformation du caractère de cette jeune fille... Pourtant, cela était-il réellement si étrange? Siska n'avait-elle pas, parmi ses camarades de pension, plus d'une centaine de pemicieuses amies qui, par leurs paroles et leur exemple, lui donnaient le goût de la dépense et du luxe? Hélas! la fille de l'honnête et simple Van Roosmâel ne profita que trop de son éducation à la française. Le premier mois qui suivit son entrée au pensionnat, elle eut une robe de soie à la mode la plus nouvelle; le second, un chapeau d'étoffe orné de fleurs artificielles; le troisième, une élégante ombrelle; le quatrième elle porta des fichus qui laissaient à découvert son col et une partie de ses épaules; le cinquième elle commença à faire usage de *cold-cream* et autres cosmétiques... Était-ce là l'éducation qui convenait à la fille d'un bon bourgeois?

Le sixième mois s'approchait, et avec lui les premières vacances. Que dira le docteur, en voyant Siska avec son élégante parure, son maintien prétentieux et maniéré?

Les regards pénétrants du judicieux praticien ne pénétreront-ils pas jusqu'au fond du cœur de la jeune fille, et n'y découvriront-ils pas le germe d'une effrayante dégénération morale? Mais madame Van Roosmâel, qui redoutait les observations du docteur, prit un jour Siska à part, et lui donna l'avis suivant :

« Mon enfant, sois prudente, et quand tu viendras passer les vacances auprès de nous, ne te montre pas trop élégante ni trop fière, car si le docteur Pelkmans remarquerait le changement qui s'est opéré en toi, il influencerait ton père, qui ne te laisserait probablement pas retourner à la pension. »

Ces paroles ne furent point perdues pour Siska.

Donc une après-midi, elle descendit de voiture avec sa mère (qui était allée la chercher à sa pension) devant la demeure de ses parents. Mais ce n'est plus cette Siska coquette, minaudière et pimpante, que nous avons dépeinte tout à l'heure à nos lecteurs... En vérité, on ne saurait être plus simplement et plus modestement habillée; ses cheveux, naguère parfumés etfrisés, se partagent en deux bandeaux sur son front; elle marche les yeux baissés, et, à la voir s'avancer ainsi dans la boutique de son père, on croirait qu'il n'y a pas au monde de jeune fille plus timide et plus réservée. Le docteur lui-même le pense ainsi, et quand il lui adresse quelques questions pour l'éprouver, elle lui répond avec tant de convenance, que les paroles de blâme expirent sur les lèvres du bon médecin.

La conséquence de cette petite comédie fut que Siska eut la permission de retourner à son pensionnat, qu'elle eût été désolée de quitter avant de s'être tout à fait *francisée*.

Tandis que la fille de l'épicier Van Roosmâel recevait cette déplorable éducation, les affaires de Spinaël ne marchaient pas très-bien. Les jeunes *fashionables* français ne lui soldaient que très-rarement leurs mémoires, et à la clôture de chaque saison théâtrale, les comédiens décamaient,

bien pourvus de bottes et de souliers non payés. Hortense, de son côté, gaspillait beaucoup d'argent pour sa toilette et pour la satisfaction de ses goûts frivoles. Le pauvre Spinaël se trouvait horriblement endetté, et sa maison était grevée de fortes hypothèques. Dans cette triste position, les yeux du cordonnier se dessillèrent graduellement. Le tableau que nous avons précédemment décrit fut relégué au grenier, et il ne resta sur l'enseigne de la boutique que cette seule inscription, en français et en flamand : Dépôt de souliers.

Malheureusement les pratiques flamandes avaient oublié le chemin de ce magasin si brillant; et Spinaël, avec son paletot, ses pantalons bariolés et sa chaîne de chrysole, ne sut bientôt plus de quel bois faire flèche... Au fait, c'était un homme ruiné.

L'esprit du mal est par sa nature envahissant et despotique; lorsqu'une fois il s'est glissé dans un cœur qui a manqué d'énergie pour le repousser, il veut en être le seul maître et en chasse bientôt toutes les vertus qui y régnaient avant lui. Rien ne peut résister à ses attaques incessantes; l'homme qui tombe en son pouvoir devient son esclave. Spinaël en fit la triste expérience.

Le pauvre cordonnier, tombé par sa faute dans la misère et l'isolement, espérait trouver quelque consolation dans l'affection et la sympathie de sa fille; mais il ne reçut d'elle que des reproches injurieux, et malgré le dénuement dans lequel cette perverse enfant vit son père, elle n'en continua pas moins à se livrer à son goût pour le luxe et alla même jusqu'à contracter des dettes.

Peu de temps après, Jean, ou si l'on veut, Jules Spinaël revint de Paris. Mais au lieu de prendre place dans le comptoir de son père, et de venir en aide à ce dernier par son travail, ce malheureux jeune homme ne voulut s'occuper d'aucune autre chose que de s'habiller avec recherche, de flâner dans les cafés, de jouer au billard, de fumer des cigares et de parler, d'un ton haut, en français. Il se ligua avec sa sœur contre le faible et malheureux cordonnier, et lorsque celui-ci eut vendu sa maison, ils n'éprouvaient pas le moindre scrupule à dissiper sous ses yeux, en dépenses frivoles, la légère somme que l'acquéreur eut à lui compter, après que les créanciers hypothécaires furent payés.

La situation de Spinaël devint si misérable, que sa vue suffisait à inspirer la pitié. Ses habits râpés, sa chevelure en désordre, et la malpropreté de sa personne, prouvaient, non moins que sa figure, ainsi que sa démarche incertaine, qu'il n'avait même plus assez de force et de courage pour essayer de cacher l'excès de son indigence. Néanmoins, ses enfants étaient toujours élégamment vêtus et continuaient leur train de vie habituel avec une révoltante impudence. Sans doute ils avaient mis autrefois de côté une partie de l'argent que leur père leur prodiguait pour leurs dépenses particulières; et, dénaturez comme ils l'étaient, ils refusaient maintenant de partager leurs épargnes avec le pauvre homme. Cependant, il ne fallait qu'une occasion pour que l'indignation que Spinaël ressentait d'une si abominable conduite, et qu'il renfermait au fond de son cœur ulcéré, éclatât terrible comme doit l'être la juse colère d'un père offensé.

Un dimanche, Spinaël, qui n'osait pas se montrer avec ses misérables vêtements, était resté chez lui. Homobile et sombre, il se livrait aux tristes réflexions que lui suggéraient les chagrins du présent et les inutiles

regrets du passé... Tout à coup un jeune *merveilleur* entra dans la chambre dont la porte se trouvait ouverte, et prenant ce père affligé pour un domestique de la maison, il lui dit en mauvais français :



« Allons, drôle, levez-vous et courez avertir M. Jules et mademoiselle Hortense que nous sommes prêts à partir. »

Le cordonnier, stupéfait, regarda sans bouger de sa place l'étranger qui lui cria durement :

« Ne te décideras-tu pas à m'annoncer, faquin ? »

Une pâleur livide se répandit alors sur les traits de Spinaël, et ses yeux étincelants fixèrent hardiment ceux de l'inconnu, qui, violemment irrité, leva sa canne sur ce malheureux père, en accompagnant ce geste des paroles suivantes :

« Misérable ! il ne tient à rien que je te bâtonne. »

A cette menace, un cri de fureur sortit de la poitrine de Spinaël. Il se leva brusquement, saisit une courroie



qui se trouvait à sa portée et en frappa au visage cet audacieux insolent, qu'il poussa dans la rue, sans lui laisser le temps d'articuler un mot. Ensuite, il ferma la porte de sa demeure, et, encore tout tremblant de la violente et pénible émotion qu'il venait d'éprouver, il se précipita dans l'escalier et monta chez ses enfants. Depuis long-

temps, le malheureux père avait perdu jusqu'à la force de leur faire aucun reproche ; mais, en ce moment, l'indignation dont il était transporté lui rendit assez de hardiesse pour qu'il osât représenter à ces ingrats toute l'infamie de leurs procédés envers lui.

Le frère et la sœur étaient en *grande tenue* et se disposaient, dirent-ils, à aller joindre une société de jeunes gens et de jeunes dames avec lesquels ils avaient formé un projet de voyage dont Bruxelles était le but. La réprimande que leur adressa leur père fut vive et amère ; mais ils l'écoutèrent avec une dédaigneuse indifférence. Enfin, profitant d'un instant où Spinaël s'arrêta, oppressé par le chagrin jusqu'alors refoulé au fond de son cœur, ils lui souhaitèrent le bonjour d'un air ricaneur, et se dirigèrent vers la porte. Exaspéré par ce nouveau manque de respect, le cordonnier se jeta entre eux et la porte, afin d'empêcher leur sortie, et s'écria :

« Infâmes que vous êtes ! n'est-ce donc pas assez que vous ayez réduit votre père à la mendicité, sans que vous l'accabliez de votre dédain ? N'est-ce pas assez que, par faiblesse pour vous, j'aie dissipé ma modique fortune, fruit d'un travail assidu, tandis que j'endurais pour moi-même toute sorte de privations ? N'est-ce pas assez enfin qu'un fat impudent, me prenant pour votre laquais, ait osé lever sa canne sur moi ?... Faudra-t-il encore, qu'à cause de vous je descende dans la tombe sans qu'il me reste un ami pour me plaindre et me pleurer ?... Mais sachez, enfants dénaturés, que la mesure de vos torts envers moi est comblée... Désormais, j'userai de mon autorité paternelle... Je vous défends de sortir, et vous ordonne de quitter immédiatement ces habits dont l'élégance ne convient plus à votre position. »

Un sourire ironique fut la réponse de Jules et d'Hortense à l'admonition de ce père irrité, qui comprit que ses enfants n'avaient point de foi en son pouvoir non plus qu'en sa volonté de les punir. Le fils continua de se diriger vers la porte, repoussa rudement son père, qui voulait l'empêcher de l'ouvrir, et descendit rapidement l'escalier. La fille suivit l'exemple de son frère... Leur départ jeta le malheureux cordonnier dans un sombre désespoir.

Un mois après cette déplorable scène, le père Van Roosmaël s'occupait dans son arrière-boutique à faire ses calculs sur son grand livre. Pour établir la balance de ses comptes, il lui manquait une somme dont, depuis plus d'une heure, le brave homme s'efforçait vainement de retrouver l'emploi.

« En vérité, s'écria-t-il avec un mouvement d'impatience, il faut que ces chiffres soient ensorcelés !... C'est incompréhensible !... Voyons, essayons encore une fois. »

Et Van Roosmaël allait consulter de nouveau ses livres, afin de retrouver ce qui manquait à son compte, lorsque la porte de l'arrière-boutique s'ouvrit et livra le passage à un individu dont la démarche était lente et le maintien humble.

L'épicier, surpris de cette intrusion, tressaillit et examina attentivement le visiteur, sans toutefois lui adresser un seul mot. Cet homme, qui s'était arrêté après avoir fait quelques pas dans la chambre, avait l'aspect d'un mendiant. Une rougeur passagère colora son visage pâle et amaigri, et deux grosses larmes tombèrent de ses paupières, quand le regard scrutateur de Van Roosmaël, qui ne l'avait pas d'abord reconnu, se fixa sur lui :

« Maître Spinaël, s'écria soudain le boutiquier d'un

ton de confiance, si vous venez ici pour m'emprunter de nouveau de l'argent, vous pouvez vous en retourner de suite, car je ne suis pas chez moi pour ceux qui ont à me proposer des affaires de ce genre.

— Monsieur Van Roosmaël, répondit l'autre d'une voix entrecoupée de sanglots, je ne viens pas vous demander de l'argent. Si vous saviez combien je suis à plaindre, vous ne me repousseriez pas ainsi... Tout le monde m'abandonne, et je n'ai pas même le soulagement de raconter mes chagrins à personne. Je sais bien que je vous ai trompé, Van Roosmaël... mais au nom de notre ancienne amitié, je vous conjure de ne pas me refuser maintenant votre pitié. »

La voix suppliante de Spinaël attendrit l'honnête commerçant. Aucune idée intéressée ne paraissait avoir suggéré cette visite au pauvre cordonnier, et évidemment aussi le poids d'une douleur, d'autant plus amère qu'il sentait qu'elle était peut-être méritée. Écrasait mainte-



nant l'homme qui avait été jadis son intime ami. La générosité naturelle de Van Roosmaël l'emporta dans son âme sur tout autre sentiment. Les larmes de la compas-

sion mouillèrent ses paupières. Approchant un siège du sien, et prenant la main de Spinaël, il lui dit :

« Ami, je vois que vous êtes malheureux... Que tout soit donc oublié ! Asseyez-vous et parlez... Que puis-je faire pour vous être utile ? N'hésitez pas à me le dire ? Je suis résolu à vous venir en aide, quoi qu'il m'en puisse coûter.

— Mon bon Van Roosmaël, répondit l'artisan à demi consolé par cet accueil cordial, je ne vous demande qu'une grâce, celle de vous faire le récit de mes infortunes et de verser ainsi mes chagrins dans le cœur du seul ami sincère que j'aie jamais eu. Pendant plusieurs années, je vous ai fui, parce que ma conscience me reprochait ma coupable conduite, et que je n'osais pas braver les regards désapprobateurs des gens honnêtes et vertueux... Mais aujourd'hui que je me vois réduit à quitter mon pays natal, pour aller cacher mes souffrances et ma pauvreté dans une contrée étrangère, je viens vous prier, mon ami, de me pardonner mes torts envers vous. »

Ces humbles paroles, prononcées d'une voix brisée, affectèrent profondément Van Roosmaël, et ce fut avec une sympathie plus marquée encore qu'auparavant qu'il reprit :

« Je ne doute pas que vous soyez malheureux, mon cher Spinaël ! mais pourquoi voulez-vous quitter votre pays ? Non, non ! cela ne sera pas... Ne désespérons de rien... ce serait offenser Dieu, dont la bonté pour ses enfants, un moment égarés, mais ramenés à lui par le repentir, est immense. Quant à moi, quoique dans mes affaires de commerce, je tiens à me rendre compte de l'emploi d'un simple *stéer*, parce que sans ponctualité rien ne saurait bien marcher, je n'abandonnerai assurément pas l'homme auquel j'avais donné toute mon affection, maintenant qu'il se trouve dans la détresse. Parlez donc, Spinaël, parlez ouvertement et comptez sur votre ami. »

(La suite au prochain numéro.)

LES FRANÇAIS ILLUSTRES.

BERTRAND DUGUESCLIN.



En 1338 fut célèbre en Bretagne pour les fêtes pompeuses qui eurent lieu à l'occasion du mariage de Joane, comtesse de Penthièvre, avec Charles de Châtillon, comte de Blois. Ces fêtes, reflet des mœurs de l'époque, consistaient plutôt en tournois et carrousels qu'en danses et divertissements. Tout ce que la Bretagne avait de chevaliers s'étant rendu à l'appel du comte de Blois pour soutenir contre les étrangers l'honneur et la bravoure des Bretons. Parmi ceux

qui s'y étaient rendus avec le plus d'empressement, on remarquait comme un des plus illustres en bra-

voure et en naissance messire Duguesclin, haut-bers du château et de la seigneurie de la Motte-Broon près de Rennes. Père de dix enfants, auxquels il avait donné l'éducation militaire de ces temps-là, ce seigneur avait fait germer dans leur âme le courage héréditaire de la famille. Son fils aîné, Bertrand, alors âgé de dix-sept ans, étonnait tout le pays par sa force corporelle, son adresse et son audace à la chasse et dans tous les exercices militaires. Dès qu'il avait connu l'intention de son père de se rendre aux tournois donnés par le comte de Blois, il l'avait supplié de l'emmener avec lui ; mais le père, craignant une défaite pour son fils si jeune et si inexpérimenté, eu égard aux vaillants chevaliers qui devaient entrer en lice, non-seulement avait refusé, mais lui avait défendu de s'y rendre même spectateur. Duguesclin se présenta donc seul pour soutenir l'honneur et la vaillance de son blason et entra un des premiers dans le champ clos.

Jamais tournoi n'avait été plus magnifique. La jeune comtesse et son mari, entourés d'une cour brillante, ex-



DUGUESCLIN

DIPTERIS
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY

citaient par leurs encouragements l'ardeur des combattants plus nombreux que de coutume, et le peuple poussait des cris de joie et d'admiration à chaque succès remporté. Le tournoi durait déjà depuis une heure, lorsque les trompettes se firent entendre au bout de la lice annonçant un nouveau champion. Les barrières s'ouvrent, et un chevalier, visière baissée et la lance en arrêt, se présente dans le champ. Aussitôt un adversaire se pose devant lui; le combat commence, et du premier coup de lance le chevalier inconnu renverse le champion.



Un second lui succède, il a le même sort; un troisième, un quatrième, mordent la poussière; enfin, sans prendre ni trêve ni repos, le nouveau venu abat de douze coups de lance les douze champions qui viennent le combattre. Cet exploit rapide comme l'éclair porte l'enthousiasme dans la foule à un tel point, que les barrières sont franchies à l'instant; la cour, le peuple, les juges du camp se précipitent vers le chevalier inconnu, demandant tout d'une commune voix qu'il lève sa visière et se fasse connaître. Duguesclin, plus empressé que les autres, arrive

le premier auprès de lui et le supplie de déclarer son nom. Alors, courbant la tête et tombant à genoux, le chevalier dit d'une voix émue : « Mon père, j'ai enfreint votre défense; pardonnez-moi. » Au même instant, il ôte sa visière, et l'on reconnaît Bertrand Duguesclin. Le père, ému jusqu'aux larmes, relève son fils, l'embrasse, le presse sur son cœur et le conduit en triomphe devant le trône de la comtesse, qui brûlait de voir de près un si brave champion, et, ayant détaché une fleur de sa couronne d'or, l'attendait pour la lui offrir. Mais à sa vue, la comtesse s'arrête étonnée et reste immobile. C'est qu'en effet, on croit toujours à l'alliance de la beauté et du courage, et Bertrand Duguesclin n'avait que la dernière qualité. Grand, bien fait, souple et fort, il avait sur ses larges épaules, une tête démesurée, de gros traits, une physionomie âpre et sauvage. Il s'aperçut de l'effet que sa figure produisait sur la comtesse, et, prenant aussitôt la parole sans se déconcerter, il s'écria : « Je suis fort laid; je ne serai jamais bien venu des dames, mais en revanche, je saurai toujours me faire craindre de mes ennemis. » En disant ces paroles, ses yeux s'animent à tel point que sa figure parut illuminée d'une auréole de génie; sa laideur avait disparu, et ce fut avec son sourire le plus aimable que la comtesse lui offrit la fleur d'or, prix du vainqueur du tournoi. En reconnaissance de ce don, le jeune chevalier prit pour son cri de guerre *Notre-Dame Duguesclin*.

Telle fut la première révélation du courage et du génie de celui qui porta si dignement l'épée de connétable de France.

Duguesclin commença sa carrière à une époque favorable à ses goûts, à ses talents et à son courage. Bientôt la guerre éclata entre Jean de Montfort et Charles de Blois pour la possession de la Bretagne. Sensible au premier triomphe qu'il avait obtenu sous ses yeux, Duguesclin prit parti pour ce dernier. La France était alors ravagée par les Anglais; Bertrand se porta à leur rencontre partout où il put les surprendre, faisant des coups de main hardis et adroits à chaque occasion, *guerroyant* en un mot, selon l'expression employée à cette époque, et remportant toujours des avantages marqués. Parmi ses actions les plus saillantes dans cette petite guerre, on cite le siège de Vannes, qu'il soutint toute une nuit avec vingt hommes contre deux ou trois mille Anglais, et le château de Fougeray, qu'il enleva par surprise en 1356.

Pendant le siège de Rennes que faisaient les Anglais, il sort un matin de la ville à la tête d'une faible troupe de cent hommes, mais tous déterminés comme lui. Il pénétra dans le camp, culbutant, tuant tout ce qu'il rencontre sur son passage, s'empare aux yeux de l'armée d'un convoi de deux cents chariots et rentre triomphant dans la ville avec son butin. Frappé de ce trait d'audace et de témérité, le duc de Lancastre, qui commandait le siège, fut curieux de le voir et lui envoya un héraut

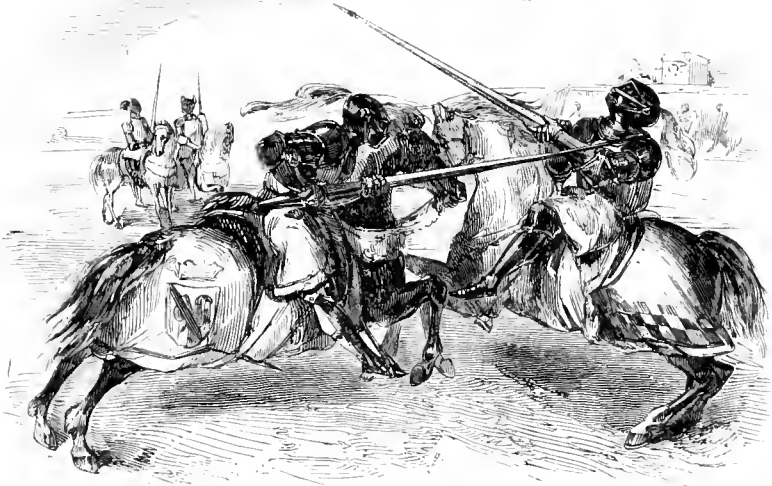
pour le faire venir dans sa tente. Duguesclin, flatté de cette invitation, s'y rendit sur-le-champ. Là se trouvaient parmi les guerriers qui jalouaient déjà Duguesclin un chevalier nommé Bembro, le plus remarquable de toute l'armée par sa force et son adresse à manier les armes. Il s'approcha insolemment de Bertrand, et, après lui avoir reproché en style railleur d'avoir tué un de ses parents lors de la surprise de Fougeray, il demanda à faire contre lui trois coups d'épée. « Six et plus, si voulez, répondit Duguesclin en lui serrant la main de manière à le faire crier ; à demain, devant monseigneur et les deux armées. »

Le lendemain, en effet, le combat eut lieu entre la ville et le camp au lever du soleil. Bembro était un rude adversaire, mais Bertrand, plus fort et plus de sang-froid que lui, le renversa expirant d'un coup de lance, aux yeux des Anglais consternés et aux applaudissements des assiégés. Les Anglais, voulant venger cette espèce de défaite dans la personne de leur plus redoutable combattant, résolurent de tenter un assaut ; mais Duguesclin se mit à la tête des troupes, fit trois sorties meurtrières aux ennemis, les mit en déroute et les contraignit de lever le siège. Il se montra ainsi dans cette journée aussi intrépide en champ clos que bon général sur un champ de bataille. Ce furent toujours les deux caractères distinctifs

de notre héros, comme nous le verrons par la suite.

Après ces exploits, il obtint du roi de France Jean, forcé de retourner à Londres, d'où il n'avait été relâché que sur parole, le gouvernement de Pontorson et une compagnie de cent lances. Il reconnut cette faveur en chassant entièrement les Anglais de la Normandie. De là il se rendit à Nantes pour se reposer des fatigues de la guerre, et il épousa en premières noces Stéphane de Ragueneil, héritière d'une illustre maison. A la mort de cette femme, il se maria avec Jeanne de Laval, fille de Jean de Laval, seigneur de Châtillon.

Mais la Normandie fut de nouveau envahie par les Anglais à la rupture du traité par Charles de Blois. Duguesclin s'y porta aussitôt, les battit et leur reprit les places fortes dont ils s'étaient emparés. Peu après, il fut nommé commandant de l'armée bretonne par Charles de Blois, qui lui envoya comme insigne de ce grade un bâton d'argent semé d'hermine. Duguesclin se porta aussitôt sur Bêcherel, dont il poussa vigoureusement le siège, et défit entièrement Montfort, qui avait eu l'imprudence de venir l'attaquer dans ses lignes. La guerre en était là, lorsque, par l'entremise des évêques, les deux prétendants consentirent à partager entre eux cette province. Duguesclin fut donné en otage à Montfort, qui, lorsque la trêve fut



rompue, refusa de le rendre, mais celui-ci parvint à s'échapper et se rendit à la cour de Charles V, qui venait de succéder au roi Jean sur le trône de France. Duguesclin arriva au moment où le roi de Navarre, Charles le Mauvais, venait d'envahir la Normandie. C'était en 1364. Cette année vit élever le héros breton à un rang digne de son génie : Charles V lui donna le commandement en chef de toutes ses troupes avec mission de reconquérir la Normandie.

Louis de Navarre, frère de Charles le Mauvais, avait été laissé dans ce pays à la tête des troupes. A la nouvelle du commandement confié à Duguesclin, il se crut trop faible pour lui résister et demanda du secours aux Anglais. Ceux-ci lui envoyèrent une armée qui avait pour chef un homme célèbre, Jean de Grailli, capitaine de Buch.

Les deux armées se rencontrèrent près du village de Cocherel, à trois lieues d'Évreux. L'armée anglaise, outre sa supériorité en nombre, avait encore l'avantage de la position. Elle était campée sur une montagne et presque inattaquable. Duguesclin, par une ruse de guerre, l'attira dans la plaine en feignant de fuir. Une fois qu'il vit les Anglais volontairement débusqués de la position, il fit faire volte-face à son armée en s'écriant : « Le filet est bien tendu, nous aurons les oiseaux. » Puis, encourageant ses soldats, il leur dit : « Or, avant, mes amis, la journée est à nous. Pour Dieu serviégnous que nous avons un nouveau roi en France et que sa couronne soit éternnée par vous. »

Et donnant aussitôt le signal de la charge, il se précipita sur les Anglais, qu'il ne tarda pas à mettre en dé

route en faisant prisonnier le fameux captal de Buch, qu'il envoya en effet en étreintes à Charles V pour le jour de son sacre. Tout aussi magnifique, le roi, en souvenir de la victoire de Cocherel, lui conféra le titre de maréchal de Normandie et lui fit don du comté de Longueville.

Jusqu'ici la carrière de Duguesclin n'avait été traversée par aucun revers. Cette carrière, pour être complète, devait se ressentir des malheurs inhérents à l'humanité, qui prouvent la fragilité de ce monde et font sentir la puissance surnaturelle de Dieu, qui arrête l'homme dans son orgueil. La bataille d'Auray, livrée le 29 septembre 1364, contre Montfort et les Anglais, fut entièrement perdue par Duguesclin. Deux guerriers célèbres dans ces temps combattaient dans les rangs ennemis : c'étaient Chandos et Olivier de Clisson, dont le courage et l'audace hâtèrent la victoire. Charles de Blois fut tué, et Duguesclin resta seul à ranimer le courage des troupes qu'il voyait décamer autour de lui. Lui-même, armé de cette terrible masse qu'aucun homme n'avait la force de soulever, faisait dans les rangs ennemis des ravages effrayants, et laissait autour de lui des traces sanglantes de son passage. Enveloppé, pressé de tous côtés, il s'était fait un rempart des morts que sa terrible masse d'armes avait fait tomber devant lui. Soutenu par six chevaliers qui ne l'avaient pas voulu quitter, il tenait encore avec autant d'audace et de sang-froid que s'il touchait à la victoire. Chandos, qui le vit en si grand péril, s'approcha de lui à la portée de la voix, et lui dit : « Rendez-vous, messire Bertrand, cette journée n'est pas la vôtre.

— Voici ma réponse, » répliqua Duguesclin en levant sa massue, qui d'un seul coup abattit deux hommes qui venaient vers lui ; les deux hommes tombèrent, mais la

massue vola en éclats, et, désarmé, ne possédant pour se défendre que des gantelets de fer, Duguesclin fut obligé de se rendre prisonnier à Chandos. Il fut traité comme devant l'être un homme de son importance et de son mérite. La paix suivit la victoire d'Auray. La rançon de Duguesclin fut portée à cent mille francs. Ses amis se cotisèrent à l'envi pour faire cette somme, et il fut promptement délivré. A son retour en France, le pays était désolé par les *grandes compagnies*. Charles V chargea Duguesclin de délivrer la France de ce fléau soit par la paix, soit par la guerre, comme il le jugerait convenable, et mit à sa disposition les trésors de l'Etat. Duguesclin entraîna les grandes compagnies en Castille pour combattre Pierre le Cruel, et soutenir Henri son frère. Dans peu, en effet, il reprit toutes les places fortes qui étaient au pouvoir de Pierre le Cruel, le vainquit dans toutes les rencontres, le chassa du royaume, salua, le premier, Henri roi d'Aragon, de Séville et de Léon, et le fit ensuite couronner à Burgos. Pour prix de ces exploits, Duguesclin reçut les titres de duc de Molina et de connétable de Castille, avec les comtés de Transtamare et de Sorie.

C'est surtout dans cette campagne que Duguesclin put déployer son génie militaire et ses talents de tacticien. Avant lui la guerre se faisait sans précision et se terminait par la destruction d'une armée en bataille rangée. Il fut le premier qui songea à mettre et maintenir garnison dans les villes conquises et à protéger les derrières ; sous ce rapport surtout Duguesclin restera comme un de nos plus grands capitaines. Il a le premier changé l'art de la guerre et posé les principes de la tactique militaire.

Pierre le Cruel s'était réfugié à Bordeaux, auprès du prince de Galles, aux secours duquel il en avait appelé. Celui-ci avait passé les monts avec une puissante armée pour le rétablir sur son trône. En outre, Pierre, avec



For des Anglais, avait détaché du parti de son frère les grandes compagnies et les avait prises à sa solde. A peine

de retour en France, Duguesclin apprit tout ce qui se passait, et, réunissant à la hâte tout ce qu'il put ras-

sembler de soldats, court de nouveau au secours de celui qu'il avait fait roi.

Les deux armées, fortes chacune de cent mille hommes, se rencontrèrent en 1367 dans les plaines de Navarette. L'armée de Pierre avait besoin de combattre parce que les vivres commençaient à manquer et que la famine menaçait le camp; celle d'Henri, au contraire, était bien alimentée. Dans cet état, l'avis de Duguesclin, pour ce motif et pour d'autres encore, fut de ne pas livrer bataille, mais l'ardeur et la morgue castillanes l'emportèrent. En effet, la bataille fut livrée; mais l'expérience de Duguesclin et son instinct d'homme de guerre obtinrent un triomphe fatal aux armes d'Henri. Le combat fut sanglant et acharné. Henri fit des prodiges de valeur, rallia trois fois les siens qui commençaient à fuir et les ramena à la charge. La quatrième fois, il se précipita en désespéré dans la mêlée et allait succomber, lorsque Duguesclin accourut auprès de lui, et, renversant tout ce qui s'opposait à son passage, le dégaa et lui dit : « Sire, otez-vous d'ici; votre honneur est sauf; sauvez votre fortune. Nous combattrons une autre fois plus heureusement. » Lui présentant aussitôt un cheval, il le força de quitter le champ de bataille et resta presque seul exposé aux attaques de nombreux assaillants. La foule des combattants, l'ayant reconnu, se porta vers lui et l'attaqua avec furie. Duguesclin, adossé à un mur, se défendait avec une énergie qui faisait parfois reculer ceux qui l'assaillaient, lorsque Pierre, accourant tout à coup, s'écria : « Point de quartier pour Duguesclin. » Celui-ci l'entendit et, quittant le mur contre lequel il s'appuyait, se fraya un passage jusqu'à lui, le frappa d'un coup d'épée et le renversa sans connaissance; puis, regagnant le mur protecteur, il continua de combattre, déclarant qu'il ne se rendrait qu'au prince de Galles en personne. Le prince vint en effet lui-même recevoir son épée.

Duguesclin fut donc prisonnier pour la seconde fois.

Cette fois encore il fut traité avec honneur et respect; mais le prince de Galles, qui résidait à Bordeaux, ne voulait à aucun prix le relâcher. Cependant le secours de Duguesclin était plus que jamais nécessaire à Henri. Pierre le Cruel, rétabli sur le trône de Castille, avait redoublé de tyrannie et s'était aliéné le prince de Galles lui-même. Henri parvint, déguisé en pèlerin, à avoir une entrevue secrète à Bordeaux avec Duguesclin et l'instruisit de toutes ces circonstances. Il s'agissait d'obtenir la liberté du captif pour lequel le prince refusait toute rançon. On avisa alors un moyen qui réussit, parce qu'il touchait à l'amour-propre du prince de Galles. On répandit dans l'armée et dans la ville le bruit que c'était par la crainte seule que ce dernier ne voulait pas rendre la liberté à Duguesclin. Piqué de ces propos injurieux pour son courage, le prince consentit à rendre la liberté au Breton moyennant rançon.

Une fois libre, Duguesclin entra en campagne pour rétablir Henri sur le trône de Castille. Il y parvint avec la rapidité de l'éclair. Il défit les rois maures qui soutenaient Pierre le Cruel, le vainquit lui-même et le fit prisonnier à la bataille de Montiel. De retour en France, il reçut des mains du roi l'épée de connétable, première dignité militaire. Sa carrière n'était pas encore terminée et fut peut-être plus glorieuse que jamais. Mais l'espace nous manque pour la suivre dans tous ses détails.

Nous nous bornerons à dire qu'après avoir chassé les Anglais de la Normandie, il reprit la Guyenne, le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Limousin, etc. Les Anglais étant revenus de nouveau à la voix de Montfort, Duguesclin les poursuivit et les battit, les chassa jusqu'à Bordeaux, où il avait réduit leur armée de soixante mille hommes à six mille; enfin la prise de Lourdes, en 1373, dans le comté de Foix, qu'il conquit, força Montfort à demander la paix.

A cette époque, le connétable était parvenu à l'apogée de sa gloire. Aimé du roi, adoré de ses soldats, admiré



de toute l'Europe, revêtu de la première dignité, il était arrivé à un point où, selon les règles de notre triste hu-

manité, il ne pouvait éprouver qu'un malheur. Ce malheur ne lui manqua pas. Charles V s'empara de la Bre-

tagne, détruisant ses privilèges et son ancien gouvernement ducal. Tous les nobles bretons se soulevèrent avec le peuple et rappellèrent Montfort, qu'ils avaient chassé peu de temps avant. Duguesclin, sollicité de prendre parti pour le roi contre ses compatriotes, refusa et resta neutre. Cette neutralité fut mal interprétée; ses actions et ses sentiments furent calomniés, et il reçut du roi une lettre de reproches. Indigné, Duguesclin lui renvoya l'épée de connétable, en jurant de ne la reprendre jamais, et résolut de se retirer en Castille. Il était déjà en route, que Charles V, revenu à de meilleurs sentiments, envoya auprès de lui le duc d'Anjou. « Veez-ci l'épée d'honneur de votre service, lui dit le duc; reprenez-la, le roi le veut, et vous en venez avec nous. » Duguesclin se laissa entraîner et reçut de Charles V le meilleur accueil et la mission de purger les provinces méridionales des Anglais. Satisfait de voir que le roi lui épargnait le déplaisir de combattre contre les Bretons, il accepta, et lui dit avant de partir ces paroles, qui annonçaient sa fin prochaine : « Je ne sais si je retournerai du lieu où je vais : je suis vieilli et non pas las. Je vous supplie très-humblement que vous fassiez la paix avec le duc de Bretagne, et ainsi que vous le laissiez en paix, se soumettant à son devoir; car les gens de guerre du pays vous ont très-bien secouru à toutes vos conquêtes et pourront encore faire s'il plaît de vous en servir. »

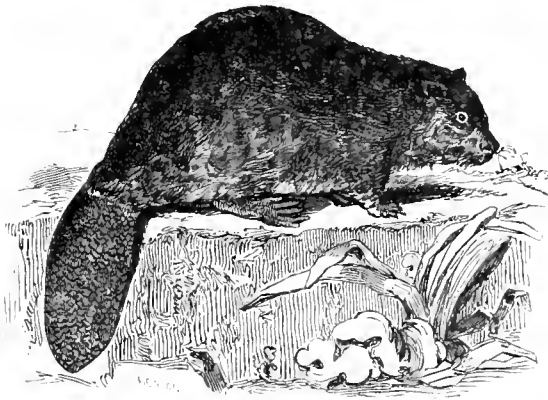
Ces nobles paroles, dans lesquelles respire l'amour du pays, furent les dernières du connétable au roi de France. Après plusieurs exploits, il arriva devant Randon dans le Gévaudan, dont Clisson faisait le siège. Il prit des mesures telles que les Anglais promirent de se rendre si dans quinze jours ils n'avaient pas de renforts. Avant l'expiration de ce terme, Duguesclin mourut sous sa tente entouré des guerriers ses amis. C'était le 13 juin 1380. Il était âgé de soixante-six ans. Son dernier conseil à ses amis fut d'épargner dans la guerre les gens d'Église, les femmes, les enfants, les vieillards et tout le pauvre peuple innocent de ces querrelles. Donnant ensuite l'épée de connétable à Clisson, il lui dit en le regardant fixement : « Rendez-la au roi de ma part, il saura bien la donner au plus digne. » Puis il expira.

Au jour marqué, les Anglais rendirent la ville et voulurent en déposer les clefs sur le cercueil de Duguesclin, dernier et éclatant hommage rendu au grand homme.

Le roi voulut qu'il fût en erré à Saint-Denis, au milieu des tombeaux des rois, au pied de celui qui devait le recevoir lui-même; il fit élever le mausolée du connétable avec cette inscription : *Ci git le connétable Duguesclin.*

Telle fut l'existence de ce grand capitaine, l'une des plus glorieuses des temps passés.

PETITES PROMENADES AU MUSÉE D'HISTOIRE NATURELLE.



LE CASTOR.

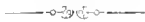
Le castor se distingue aisément des deux autres rongeurs. D'abord ses dents antérieures, plus vivement taillées en biseau, sont par conséquent plus tranchantes. L'émail en est d'une belle couleur orangé, d'une épaisseur remarquable, et surtout d'une dureté qui prouve qu'elles ne sont plus faites seulement pour écorcer des fruits ni couper des racines, mais bien pour user le bois le plus résistant, pour abattre les plus gros arbres; ensuite la palmure de ses pattes postérieures annonce un animal

nageur, car la membrane qui s'étend entre les doigts, donnant au pied plus de surface, lui permet ainsi de s'appuyer sur l'eau; mais les pattes antérieures sont restées des organes de préhension, les doigts y sont libres, et chacune d'elles forme une sorte de main dont l'animal se sert avec une adresse merveilleuse. Enfin de ses habitudes aquatiques résultent d'autres caractères qu'il suffit d'énoncer. D'après la loi qui régit les mammifères plus ou moins destinés à vivre dans l'eau, le castor doit avoir des

formes amplifiées, et, en effet, vous voyez que ses proportions sont grandes relativement à celles de la marmotte et de l'écreuil. Deux conditions encore doivent être remplies : il faut que l'orifice nasal et le conduit auditif soient fermés au liquide et que la fourrure soit imperméable. Or, par une simple contraction musculaire, l'oreille et le nez s'oblitérent complètement, et l'eau glisse sur tout le corps sans le mouiller. C'est ainsi, mes enfants, qu'il y a toujours harmonie parfaite entre l'organisation et les mœurs, c'est ainsi que, dans les plus petits détails, les formes sont toujours admirablement appropriées aux circonstances extérieures.

Nous devons étudier le castor avec d'autant plus de soin que, dans la biographie de ce célèbre rongeur, l'exagération ou même l'hypothèse s'est souvent mise à la place de la vérité.

Son corps est épais et court, sa fourrure fine et douce, ses membres robustes, ses ongles longs et forts. Si vous voulez juger de la puissance de sa mâchoire et de la dureté de ses dents, il me suffira de vous dire que celui que possède le Muséum use les plaques de fer qui protègent le grillage et la porte de sa demeure. Tous les os du castor sont également d'une extrême dureté; leur poids est aussi considérable. Mais ce qui le caractérise nettement parmi les mammifères, c'est la constitution tout exceptionnelle de sa queue. On la prendrait, en vérité, pour un fragment de poisson tant elle est couverte d'écaillés imbriquées, c'est-à-dire disposées comme les ardoises de nos toits. Elle paraît même d'abord faire une disparate bizarre avec tout le reste du corps; mais quand on songe à l'office essentiel qu'elle doit remplir tour à tour sur le sol et dans l'eau, on admire toutes ces modifications qu'elle a subies en se revêtant d'écaillés au lieu de soies, en prenant une forme aplatie, en devenant large et musculeuse, car dans l'eau c'est une rame vigoureuse qui ment le corps.



LE HANNETON.

Le hanneton est un coléoptère presque massif, qui ne se met guère en mouvement qu'après le coucher du soleil. Sa marche est lente et difficile, son vol lourd, roide et bruyant. Lorsqu'il veut prendre son essor, les élytres s'ouvrent et se soulèvent pour laisser libre le jeu des ailes membranées. Mais cette disposition, avantageuse comme moyen de protec-

tion, est défavorable pour le vol. Il mange le matin, le soir et même la nuit; mais, durant le jour, il reste immobile sur les plantes et comme endormi, s'abritant sous les feuilles qui le cachent, ou bien dissimulé

sur le rameau par sa propre couleur. Il se nourrit exclusivement de feuilles tendres, et c'est ainsi qu'il dépouille les arbres et surtout les arbrisseaux. Du reste, il préfère certains cantons, et ne les quitte que réduit enfin à porter ailleurs ses ravages. Les migrations de l'insecte sont parfois si nombreuses qu'elles forment comme un nuage épais et tumultueux. Et ce n'est pas cependant à l'état d'insecte parfait, c'est-à-dire pendant sa vie aérienne, que le hanneton commet le plus de dégâts, mais bien à l'état de larve; car alors, caché sous le sol durant près de trois années, il fait périr la plante dont il ronger les racines les plus délicates. Au contraire, devenu insecte parfait, il ne vit guère qu'une vingtaine de jours, et si la famille se montre pendant cinq ou six semaines, c'est parce que tous les hannetons n'éclosent pas ensemble, mais successivement : prevoiance admirable pour le maintien de l'espèce, qui peut échapper ainsi aux caprices même de la saison, puisque, précoce ou tardive, la chaleur doit évidemment favoriser ou ceux qui sont les premiers éclos ou ceux qui naissent les derniers. La femelle ne survit au mâle que deux ou trois jours, c'est-à-dire le temps nécessaire pour placer ses œufs dans les conditions les plus convenables à leur développement. La larve, naissant un mois après, trouve à sa portée les radicules des plantes qui croissent alentour; et quand, déjà froides, les soirées d'octobre lui annoncent la venue prochaine de l'hiver, elle s'enfonce bien vite sous terre; car elle sait, à sa naissance, ce que la physique du globe ne nous enseigne que bien tard : qu'à une certaine profondeur, la couche souterraine demeure étrangère aux changements atmosphériques, et que, par conséquent, dans toutes les saisons, sa température est uniforme et modérée. La larve passe ainsi toute l'époque rigoureuse sans se nourrir, sans se mouvoir; mais le retour du printemps la rappelle vers la surface du sol, auprès des nouvelles radicules qu'elle mange encore à loisir, jusqu'au moment où elle devra redescendre de nouveau pour éviter les atteintes mortelles de l'hiver. Cependant, à travers cette vie qui se déroule périodiquement sous les apparences d'une complète léthargie, le développement de la larve ne s'arrête point, et des métamorphoses successives la rapprochent de plus en plus de l'état parfait qu'elle acquiert enfin à son troisième printemps; de telle sorte que les hannetons qui doivent se montrer en 1846 sont déjà nés depuis 1843.

Pour ne pas retarder, par une remarque anticipée, la biographie succincte du hanneton, nous avons dû parler de ses ravages, comme si l'insecte était essentiellement nuisible. Or, il n'y a pas d'animal nuisible d'une manière absolue; et, par exemple, le hanneton ne le devient que dans une seule circonstance, et cette circonstance ne se réalise même que par l'intervention malencontreuse de l'homme, qui se plaint ensuite des maux qu'il doit le plus souvent se reprocher. Et d'abord, un animal n'est pas nuisible lorsqu'il ne détruit que pour se nourrir, et dans la limite même de ses besoins. Car une place lui ayant été faite dans la création, il doit, comme tous les autres convives, prendre sa part au banquet de la vie; et notons même ici, en passant, que, quoique le repas soit servi pour ainsi dire à discrétion, l'animal, laisse à lui-même, ne commet jamais d'excès, et, jusqu'au milieu de la profusion, un instinct suffisant de tempérance le gouverne encore et le retient. C'est quand il est domestique,

c'est-à-dire quand les habitudes naturelles sont profondément modifiées par l'influence de l'homme, c'est alors seulement que l'animal se laisse aller à des écarts. Ainsi le hanneton ne mange que dans la mesure de sa faim, et, en restant dans cette limite, il nous est fort utile, car il empêche la trop grande multiplicité de certaines plantes, dont il est chargé, en effet, de détruire les feuilles et les bourgeons. Il ne peut donc être nuisible que s'il devient à son tour trop nombreux; mais cet équilibre n'est troublé que par la faute de l'homme, qui détruit lui-même les animaux destinés à circonscrire la propagation de l'insecte. Ainsi sans parler de cette foule de petits oiseaux insectivores que le chasseur n'épargne guère, le cultivateur lui-même poursuit à outrance la taupe, qui le débarrasserait d'une énorme quantité de larves du hanneton. Il extermine aussi sans pitié le carabe doré, actif coléoptère qui respecte toutes les plantes et les protège surtout contre l'insecte parfait, sans se faire payer, comme la taupe, de ses discrets services.

Enfin, l'insecte est calomnié par le proverbe qui dit : *Etourdi comme un hanneton*. Ce proverbe, en effet, ex-

prime tout simplement une erreur. Le hanneton, qui a le vol laborieux, sait assez de géométrie pour essayer toujours d'exécuter son trajet en ligne droite; et si, le jour, dans sa frayeur, il se heurte parfois contre les obstacles, c'est que la disposition de ses ailes ne lui permet point d'avoir de la souplesse dans le vol; mais, dans une lumière affaiblie, comme son regard est plus à l'aise, il peut alors diriger mieux ses élans.

Insecte crépusculaire, le hanneton ne devait intéresser ni par la grâce de sa forme, ni par l'éclat de sa livrée, ni par l'élégance de ses mouvements. Il fut surtout l'od de l'homme, comme s'il pressentait que son plus grand danger, peut-être, c'est de tomber aux mains de ces enfants mal élevés qui, par une ignorance coupable, s'amusent à tourmenter sa courte existence et à prolonger son agonie. Nous disons *mal élevés*, car comment ne pas avertir l'enfance et l'empêcher ainsi de prendre pour loisir la souffrance muette d'un insecte qui, exténué par la diète et alourdi par le lien qui comprime sa patte et zèbe son aile, ne peut se mouvoir et moins encore voler.

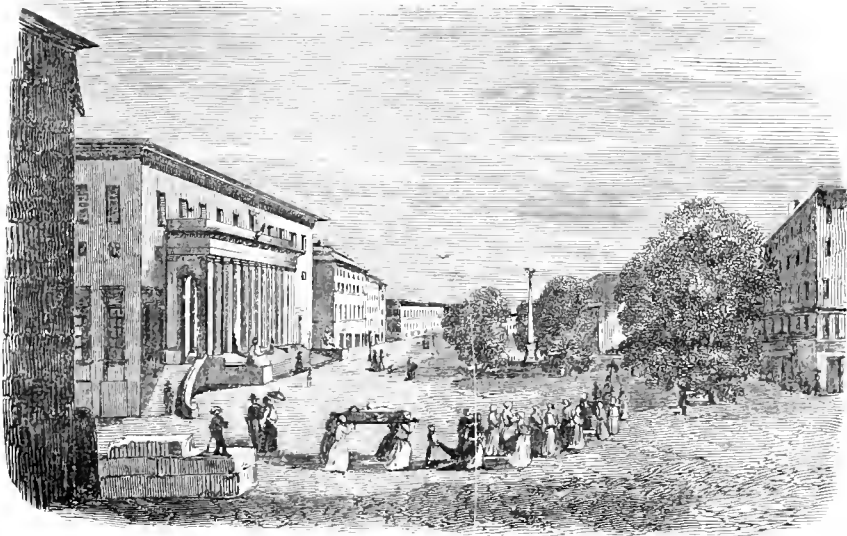
TELLIÈRES.

LA PROVENCE.

UN JEUNE PARISIEN A UN DE SES AMIS.

Mon cher Auguste, voici près de six semaines que je suis en Provence; à ma sortie d'Avignon, j'ai suivi les bords charmants du Rhône aux verts rideaux de peupliers; j'ai vu Tarascon et les ruines séculaires de son

château; Arles encore grecque par le costume de ses femmes et romaine par ses monuments; Marseille, reine orientale du Midi, assise au bord d'une mer tiédie par le soleil, et fière de compter plus de mâts dans son port que d'étoiles au ciel de ses belles nuits. Je me réserve de te faire plus tard la description de cette ville.



Maintenant je suis à Aix, splendidement logé sur la place des Prêcheurs; de ma fenêtre je vois s'élever devant moi le beau péristyle du nouveau Palais de justice,

orne des statues de Portals et de Simeon; au milieu de la place, entre des ornements séculaires, surgit l'obélisque d'une magnifique fontaine surmontée d'un aigle qui v

prendre l'essor. Quatre blocs de pierre, couchés sur le socle du monument, regardent quatre belles nappes d'eau tomber à flots d'écume dans un large bassin. J'ai, d'ailleurs, visité dans ses détails la ville antique et sévère d'où je t'écris; j'ai fait connaissance avec son cours et ses boulevards, qui sont dignes d'une ancienne capitale de la Provence; avec les Thermes de Sextius, cause première de la fondation de la ville; surtout avec la bibliothèque Mejanès, qui ne contient pas moins de cent mille volumes et douze mille manuscrits. J'ai vu dans la paisible cité du roi René d'Anjou de magnifiques églises, de grands palais, un assez riche musée, des fontaines d'eau chaude et le fameux autel de la Tarasque, atteint naguère par la foudre.

Cependant rien de tout cela ne sera l'objet spécial de ma lettre; je veux t'entretenir, pour aujourd'hui, d'une excursion que j'ai faite dans les environs de cette ville. Je te parlerai de la montagne de la Victoire, de Marius, des Ambrons et des Teutons, de Teutobochus, de la vallée de Vauvenargues, du *Garagnai*, de Roquevaour.

A la seule énumération de ces titres, je crois d'ici te voir sourire et douter quelque peu d'une érudition si subitement acquise. Je t'excuse, cher ami, tu n'as pas voyagé, toi, tu ne sais pas combien on apprend vite et beaucoup en voyageant; il suffit pour cela d'un peu d'attention; un jour sans doute tu l'éprouveras; en attendant, écoute mon récit; je te le fais pour t'instruire et pour t'amuser selon le principe d'Horace : *utile dulci*.

Un jour que, pour jouir de la fraîcheur et de l'ombre, je descendais vers le délicieux vallon de la *Torse*, située à un petit quart d'heure d'Aix, j'aperçus du côté du levant un bleuâtre piton de montagne, plongeant alors sous un

ciel sans nuées et dominant avec majesté sur un groupe de collines agrestes, rocheuses, entrecoupées de vallées profondes. Un pâtre qui se rencontra sur mon chemin, et auquel je demandai le nom de ce roc gigantesque, me répondit en provençal que c'était *lou Délabré de la Victoire*; je compris que ces mots signifiaient la *Montagne* ou plutôt le *Temple de la Victoire*.

Je me souvins alors d'avoir lu dans mes livres au collège que Marius, revenu d'Afrique et consul pour la seconde fois, avait défait les barbares dans la province romaine et sauvé la république du plus grave péril qu'elle eût couru depuis Annibal. J'eus la curiosité de voir de mes yeux le théâtre de ce mémorable événement, qui valut à la montagne dont j'apercevais le sommet le nom de *Montagne de la Victoire*.

Pour exécuter mon dessein, je me munis de quelques provisions de voyage, pris un guide avec moi (car un guide est nécessaire pour ne pas s'égarer dans les gorges profondes de la montagne) et me mis en route pour le pittoresque hameau de Beaurcueuil, bâti sur les premières assises de la montagne de la Victoire. Il me serait impossible de te dire combien j'ai trouvé charmante cette promenade dans la campagne d'Aix. Aussi loin que pouvait s'étendre ma vue, des centaines d'habitations blanches ou jaunes pointaient sur les hauteurs, ou se dérobaient dans des vergers d'oliviers et d'amandiers; partout de jolies tonnelles de mûriers, de longs cordons de figuiers et de vignes, de verts cerisiers chargés de leurs fruits rouges et projetant leur ombre sur les vieilles tours des puits.

Ce qui attirait surtout mon attention, c'était des sortes de maisonnettes en bois ou en bûche que j'apercevais sur presque toutes les hauteurs où se trouvait



un bouquet de pins ou de chênes; autour de ces maisonnettes des branches mortes étaient hissées au bout des arbrues ou de quelques ligues fichées en terre.

Mon guide m'apprit que c'était ce qu'on appelle dans le Midi des *postes à feu*.

« La chasse au poste, me dit-il, est ici un des plaisirs que les bourgeois recherchent le plus à la campagne; dès les premiers jours d'octobre, ces maisonnettes, que vous voyez nues à présent, sont revêtues de verdure; ces branches mortes, qu'on appelle *cimcaux*, sont fortement

consolidées : on dispose çà et là des appeaux vivants de grives, de seires, de merles, de gros-bees et autres oiseaux. A la naissance de l'aube, le chasseur est à son poste, et quand la matinée est belle, c'est-à-dire seraine avec un petit souffle de mistral, la chasse est ordinairement assez bonne. »

Cependant, nous arrivâmes à Beaurecueil, où je me couchai de bonne heure après un souper champêtre, arrosé de quelques verres de vin cuit de Langesse.

Le lendemain dès la pointe du jour nous commençâmes notre ascension, et c'est alors seulement que je pus voir le front majestueux de la montagne. Figure-toi une masse de granit d'une hauteur gigantesque et de plusieurs lieues de long, taillée à pic comme un rempart ; le cratère chauve et dénudé court vers le levant pour se relier aux lointaines racines des Alpes.

Après plusieurs heures d'une marche toujours ascendante sur le côté ouest de la montagne, nous atteignîmes enfin à un endroit où la crête rocheuse s'abaisse considérablement. Après l'avoir franchie, nous nous trouvâmes sur le versant septentrional, qui, par une pente insensible, descend vers la vallée de Vauvenargues. Nous voyions sous nos pieds le château carré de ce charmant village, tandis que, au-dessus de nos têtes, s'élevait encore le sommet que nous voulions gravir et qui semblait s'éloigner à mesure que nous avançons. Il ne nous fallut pas moins de trois heures pour y arriver.

Nous y parvînmes pourtant au moment même où la lumière naissante commençait à safraner les cimes échelonnées du piton ; rien de solennel, de radieux comme le soleil se levant dans les embrasures bleuâtres des hautes montagnes ; des rubans vermeils et roses sillonnaient les nues qui voltigeaient dans l'azur, le ciel resplendissait comme une tente dorée, et la terre, tout à l'heure inerte et muette, offrait le tableau d'une sublime résurrection.

Ce spectacle me fit oublier ma lassitude, et tandis que mon guide songeait à préparer le déjeuner, appuyé contre la saillie d'un rocher, je ne pouvais me lasser de promener mes regards sur le ciel, sur la montagne et l'immense plaine déployée à nos pieds.

Quelques personnes arrivées avec moi me dirent que l'esplanade où je me trouvais s'appelait *la Brèche* ; on y arrive par le nord-ouest, et au midi elle se termine brusquement à la roche taillée à pic ; une balustrade en maçonnerie y forme une barrière de sûreté.

À droite et à gauche surgissent deux pointes gigantesques au sommet desquelles on peut parvenir en grimpaient dans les déchirements de leurs flancs. Sur le point le plus rapproché du ciel apparaît une croix, doux symbole d'espérance qui semble placé là pour conjurer la foudre et apaiser la tempête.

Il n'y a dans ce lieu d'autres ouvrages de la main des hommes qu'un ermitage ruine, une chapelle aujourd'hui restaurée, et une petite citerne au milieu de l'esplanade.

Après avoir, ainsi que mon guide, réparé nos forces au moyen du havre-sac que nous avons apporté, je m'avançai du bord de la *Brèche*, où je trouvai quelques personnes qui venaient comme moi visiter ces lieux sauvages.

C'était pour la plupart de bons cultivateurs, des ouvriers et quelques enfants, venus de Vauvenargues avec l'instituteur et le curé du pays. Le vénérable pasteur, qui avait l'air d'être un homme solidement instruit, don-

nait aux gens qui étaient autour de lui quelques explications sur les faits importants autrefois accomplis dans cette plaine de l'Arc, déroulée maintenant à leurs yeux comme une carte géographique.

« Mes amis, leur disait-il, vous voyez devant vous un ancien champ de bataille où les Romains dont je vous ai parlé quelquefois, et les Teutons, nation barbare venue du Nord, se disputèrent l'empire du monde.

« Il faut, mes enfants, que vous sachiez d'abord qu'à cette époque les barbares commençaient à se rendre redoutables à la république romaine. Les Gimbres, les Teutons, les Ambrons et autres nations sorties des forêts de la Germanie, aujourd'hui l'Allemagne, se jetèrent en masse sur l'Italie, défirent une armée romaine et auraient probablement détruit Rome si, par un décret de la Providence, ces barbares, au lieu de continuer leur route, ne s'étaient portés dans la péninsule ibérique, autrement l'Espagne, ou ils étendirent leurs ravages.

« Cependant, harcelés par les habitants de cette contrée, ils revinrent vers l'opulente Italie, et taillèrent successivement en pièces dans les Gaules trois armées romaines envoyées pour les combattre. Il arriva, dans ces circonstances, deux choses sans lesquelles Rome eût été perdue : la première est que les barbares se divisèrent en deux bandes. L'une gagna la Suisse pour entrer en Italie par les frontières du nord, tandis que l'autre s'avançait à travers la province romaine, marchant également vers l'Italie. La seconde chance qui sauva Rome fut que le fameux Marius était revenu d'Afrique, où il avait capturé Jugurtha, l'Abd-el-Kader de cette époque. Marius, envoyé dans les Gaules à la tête d'une nouvelle armée romaine, se garda bien d'engager de suite la bataille avec des ennemis exaltés par leurs victoires.

« En habile général, il forma ses troupes à l'art de la guerre et leur apprit à supporter les fatigues, la soif et la faim ; il s'était retranché dans un camp inexpugnable, au quartier, voisin du Rhône, appelé aujourd'hui la Camargue.

« A la fin, les barbares, ennuyés de ne pouvoir en venir aux mains, laissèrent Marius derrière eux et prirent la route de l'Italie, demandant aux Romains *s'ils n'avaient rien à envoyer dire à leurs femmes*.

« Ils mirent six jours à défilé. Quand ils eurent passé, Marius leva son camp et les suivit. Les deux armées arrivèrent pres de la colonie d'Aix appelée alors les *Eaux de Sextius* ; les Romains occupaient les hauteurs qui sont à la droite du Cinus, aujourd'hui l'Arc ; les barbares étaient à cheval sur le petit fleuve.

« Comme les Romains mouraient de soif, une partie d'entre eux descendirent des hauteurs pour en puiser dans la rivière. Il y eut là un combat terrible où les Ambrons furent maltraités, et qui ensanglanta les eaux de l'Arc au point que les soldats qui s'y désaltèrent buvaient plus de sang que d'eau.

« Cependant le gros de l'armée des barbares s'était porté dans les plaines de Pourrières, là-bas dans ces champs de vignes et de blés à perte de vue. Marius rangea son armée en bataille en s'appuyant toujours sur les hauteurs pour n'être pas enveloppé. Les Teutons, brûlant de venger leurs alliés, attaquèrent en masse les soldats romains descendus dans la plaine par une habile tactique de leur général, car à mesure que les légions, faisant semblant de plier, regagnaient les collines, le terrain devenait dés-

avantageux pour les barbares, et leurs coups n'avaient plus de vigueur. Toutefois la victoire était vivement disputée, et l'on ne sait ce qui serait arrivé, si un corps de troupes romaines, placé en embuscade, n'eût fondu tout à coup sur les derrières des ennemis; ceux-ci, frappés d'une terreur panique, se débandent de toutes parts et les Romains en font un effroyable massacre. Trois cent mille barbares restèrent, dit-on, sur la place.

« Les femmes des vaincus combattirent elles-mêmes avec une héroïque valeur, et, voyant que tout était perdu, elles se firent écraser, elles et leurs enfants, sous les roues de leurs chars.

« L'armée romaine, qui avait peu souffert dans la bataille, éleva un trophée à son général, et il en reste encore quelques vestiges sur la rive gauche de l'Arc, près le pont de la Pugère.

« La quantité de cadavres ensevelis dans ces plaines fut si considérable qu'elles leur firent donner le nom de *Campi putridi*, d'où est venu celui du village de Pourrières. »

Le curé ayant cessé de parler, chacun se mit en frais de réflexions sur les événements dont il venait de faire le récit, et j'adressai moi-même quelques questions au pasteur sur l'histoire de Teutobochus, roi des Teutons.

« On ne sait presque rien de ce personnage, me répondit-il; les uns prétendent qu'il fut tué dans la bataille comme semble l'attester une inscription trouvée à

Tretz; d'autres, s'appuyant sur l'autorité de l'histoire, soutiennent qu'il fut conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur, et qu'il était de si haute taille qu'il dépassait de toute la tête les trophées de Marius. »

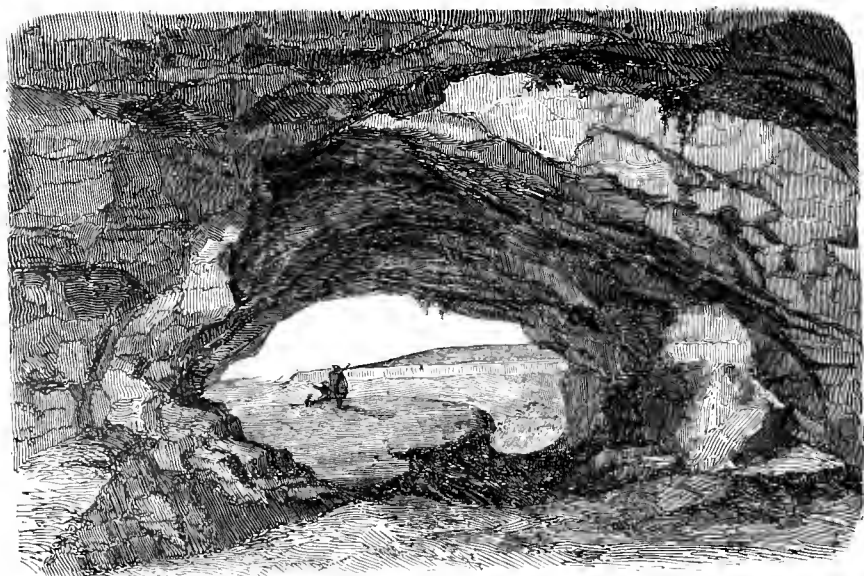
J'étais si charmé de l'érudition toute locale du bon curé, que j'acceptai avec plaisir l'offre qu'il me fit de parcourir une partie de la montagne pour m'en expliquer les curiosités.

Nous montâmes donc sur la crête en nous dirigeant vers le levant, promenant nos yeux sur un des plus vastes panoramas qui puisse charmer les regards du voyageur; des plaines accidentées, de vertes collines, des forêts de pins et de chênes verts, la vallée de la Durance avec sa rivière large et turbulente, l'étang de Berre et les plus bizarres horizons se déroulaient devant nous.

A nos pieds du côté du nord apparaissait un charmant village avec un château de forme carrée.

« Vous voyez Vauvenargues, dit mon cicerone; c'est par cette vallée que Marcellus conduisit un détachement romain pour se mettre en embuscade dans le bois de la Peyrote, à une lieue d'ici, et pour tomber ensuite sur les barbares. Plus tard, Marius distribua ces terres à ses vétérans, d'où est venue la dénomination latine de Vauvenargues, *vallis veteranica*, vallée des vétérans. »

En parlant de la sorte, nous arrivâmes à un endroit où la roche se creuse et s'ouvre en immense portique; nous descendîmes dans un enfoncement semblable à une large



chaudière. Parvenus à une profondeur assez considérable, le gouffre se rétrécit et devient inaccessible en plongeant dans les entrailles de la montagne.

L'imagination poétique des Provençaux a inventé mille fables au sujet de cet abîme, qu'ils appellent Garagay ou Gallagay. La plus ancienne tradition dit que Marius, voulant s'attirer les bonnes grâces de la druidesse Galla, fit immoler et précipiter dans ce gouffre trois cents prisonniers ambrons; mais Marius a bien assez de ses sanglantes

proscriptions sans lui attribuer des crimes imaginaires.

Le fait est qu'on n'a jamais pu connaître le fond du Garagay, bien que quelques personnes s'y soient fait descendre avec des cordes; la fraîcheur du lieu et plus encore une secrète émotion de terreur les ont empêchées d'aller jusqu'au fond.

« Ce gouffre, comme quelques-uns l'ont prétendu, n'est pas le cratère éteint d'un ancien volcan; il n'existe par toute la montagne aucun débris de matières calcinées;

d'ailleurs, la seule inspection de son embouchure suffirait à prouver qu'il n'a jamais vomi de flammes ni de laves. Son origine ne peut être raisonnablement attribuée qu'à l'évaporation de l'air central, à une époque où l'écorce du globe en feu commençait à se refroidir et à passer de l'état de liquide à celui d'une pâte de plus en plus consistante. Telle est, du moins, l'opinion du savant curé, et tu penses bien que c'est aussi la mienne. »

Cependant le jour baissait, il était temps de regagner la ville. Nous nous mîmes donc à descendre en prenant la direction de Vauvenargues, par où le chemin devait être plus facile, à ce que nous dit le curé, que nous accompagnâmes jusqu'à l'entrée du village.

Là, ayant pris congé de lui, nous nous dirigeâmes à travers les collines qui nous séparaient d'Aix du sommet desquelles mon guide, avant d'arriver à cette ville, me fit remarquer les hauts piliers qui soutiennent, à trois lieues de là, le beau viaduc de Roquefavour. C'est un magnifique travail que vont admirer tous les voyageurs qui passent à Aix. J'y suis allé moi-même et l'ai trouvé digne de sa renommée. Quinze pilastres, d'une masse prodigieuse, y forment quatorze grandes arches, sous l'une desquelles passe l'Arc tel qu'un faible ruisseau; puis, les pilastres continuent à s'élever comme des géants

pour atteindre au niveau de deux montagnes, et faire passer de l'une à l'autre, dans les airs, le canal qui doit conduire à Marseille une partie des eaux de la Durance.

Quant au site de Roquefavour, il est tout à fait pittoresque; il y avait là dans le moyen âge un monastère ou saint Honorat, évêque d'Arles, s'arrêtait souvent dans ses voyages à Lérins. Dans la suite la piété des fidèles lui a dédié un ermitage dans ce même lieu. Complètement ruiné par le temps ou la main des hommes, il a été restauré depuis peu par un prêtre espagnol et par les sacrifices de pieux chrétiens.

Voilà, mon cher Auguste, ce que j'avais à te dire sur la plus agréable journée que j'ai passée en Provence; ma pensée s'est électrisée à l'aspect de lieux si riches en souvenirs, et il est probable que l'image de Marius et des Teutons me suivra jusque sur les bords de la Seine.

Aix, 15 mars 1846.

P. S. On me propose à l'instant d'aller visiter le riant Gémenos, chanté par Delille, et la belle vallée de Saint-Pont; comme je sais que tu y tiens beaucoup, je te rendrai compte prochainement de mes impressions de voyage.

Charles CHAUBET.



CONSCIENCE.



Quel trésor plus doux que celui d'une bonne conscience qui, comme un miroir fidèle, ne nous répète rien dont nous puissions souffrir! Quelle délectation intime et victorieuse, d'apercevoir toute sa vie en un seul et même point, et de n'avoir pas à se reprocher le malheur ou les larmes d'autrui! Il est sans doute des faiblesses inséparables de l'humanité; mais le souvenir de ces fautes ne détruit pas la paix intérieure, lorsqu'on peut se dire n'avoir offensé ni les autres ni soi. L'homme de bien s'absout et forme le dessein de se perfectionner. Comparez cet état heureux à la tempête des remords, à la crainte, à l'effroi qu'ils entraînent après eux; et l'on verra se réaliser l'image vraie et terrible des furies qui poursuivent le scélérat, et qui jettent le désespoir de l'enfer dans son cœur.

Conscience dérive de *cum* et *scire*, savoir avec ou dans soi. En effet, la conscience est ce retentissement intérieur qui nous indique qu'une action est juste ou injuste, bonne

ou mauvaise. Une des propriétés les plus éclatantes de la nature de l'homme, qui attestent sa haute prérogative au-dessus des animaux, est celle de la connaissance du bien et du mal moral par rapport aux autres êtres et à ses semblables. C'est un besoin de la vie intellectuelle d'exister sans reproches ni remords de la conscience pour être heureux.

Nil conscire sibi, nullâ pâllescere culpâ.

« Conscience! conscience! s'écrie J. J. Rousseau, instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions; sans toi, je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. »

L'OPTIMISME.

SONGE.



J'avais réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, et sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux; la nuit déployait ses voiles; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, et que ses gémissements plaintifs accusent notre repos et réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié? Ce n'est point le philosophe, ou, pour mieux le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes: son âme sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle

du méchant. L'âme de l'homme vertueux ne veut point être heureuse, on veut l'être avec l'univers.

Mes sens affaiblis avaient cédé aux pavots du sommeil; mais ma pensée, libre et puissante, n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné, mon cœur veillait et s'intéressait pour lui. J'étais encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offrait cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie, persécutée. J'éprouvais ces tourments, dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé, je traversais d'un pas lent les belles campagnes d'Azora, mais la tranquillité qui régnait sur la face riante de la nature ne pénétrait point jusqu'à mon cœur. Toutes les scènes d'injustice, de forfaits, de tyrannie, s'offraient vivement à ma pensée. D'un côté, j'entendais les cris de l'indigence affamée, qui se perdaient dans les airs; de l'autre, la joie folle et bruyante d'hommes insensibles et barbares, regorgeant de superfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent et la dévorent, se retracèrent en foule à ma mémoire; je soupirai, et la pointe douce et amère de la pitié blessa délicieusement mon cœur. Des larmes brûlantes ruisselèrent sur mes joues: j'exhalai mes plaintes, et j'oubliai la sagesse jusqu'à murmurer contre la main puissante qui



arrangea les événements du monde. « Dieu! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les soupirs de la misère et les gémissements du désespoir; que mes yeux ne tombent plus sur l'homme égorgé par son semblable; que je

ne sois plus témoin du glaive étincelant du despotisme et des chaînes honteuses de l'esclavage; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne souffre plus avec un monde de malheureux. Hélas! tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandaient pas! Était-ce seulement pour les voir naître, souffrir et mourir? La douleur parcourt ce triste univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaisir est aussi rare et aussi léger que l'aile inconstante du zéphyr. »

J'allais continuer mes plaintes, lorsque je me sentis enlevé dans les airs par une force inconnue: la terre tremblait; le ciel s'allumait d'éclairs, et mon œil mesurait



avec effroi l'espace immense qui se découvrait sous mes pieds. Je reconnus que j'avais péché; je criai: « Grâce, ô mon Dieu, grâce à une faible créature qui t'adore, mais dont le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité! » Tout à coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu; je me trouvais dans une obscurité profonde, j'y restai plongé quelque temps, et voici qu'un rayon plus rapide et plus perçant que l'éclair vint dissiper les ténèbres qui m'enveloppaient. Un génie, revêtu d'ailes brillantes, se présenta devant moi: à la flamme céleste qui luisait sur sa tête, aux caractères de la Divinité empreints sur son visage lumineux, je le reconnus pour un des anges de l'Éternel. « Écoute, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, écoute, et ne censure pas plus longtemps la Providence, faute de la mieux connaître: suis-moi. » Je le suivis au pied d'une montagne dont le sommet fendait les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, suspendus les uns sur les autres, qui à chaque instant menacent de tomber et d'écraser les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayants, l'œil cherchait en vain un arbre ou une plante qui lui rappelât la nature animée.

des rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je suivais en tremblant mon conducteur; et les hurlements des tigres et des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantaient mon oreille : à chaque pas j'avais besoin du bras de cet ange secourable pour me soutenir, et je voyais à mes côtés, ô spectacle terrible! des compagnons malheureux qui, voulant escalader ces rochers élevés, se tenaient suspendus à leurs pointes, mais qui, bientôt lassés de l'effort, chancelaient, appelaient en vain à leur secours, roulaient, tombaient écrasés, et devenaient la proie des tigres qui se disputaient dans les vallons leurs membres palpitants.

Je crus qu'un pareil sort m'attendait, lorsque l'ange me dit : « Ainsi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui est impenétrable? Son premier devoir est de reconnaître sa faiblesse. Tout roule invisiblement sous la main d'un Dieu; ce Dieu veut te pardonner; il veut plus, il veut t'éclairer. » A ces mots, il me toucha la main, et je me trouvai au sommet de la montagne. Quelle douce surprise! Le penchant opposé où nous descendîmes, était un jardin tout à la fois agréable et magnifique, où la verdure, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, enchantaient tous les sens; un charme supérieur y passionnait l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me mou-



tra dans l'éloignement un temple d'étonnante structure; la route qui y conduisait était si mystérieuse, que sans guide il était impossible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent; nous entrâmes, et soudain elles se refermèrent avec un bruit de tonnerre sous une main invisible. « Personne ne peut les ouvrir, personne ne peut les fermer si ce n'est la voix puissante de Dieu, » me dit mon protecteur auguste. Saisi de respect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : « Dieu est juste, sa voie est cachée; qui osera vouloir approfondir ses décrets? » Je jetai un coup d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposait sur trois colonnes de marbre blanc; au milieu s'élevait un autel; à la place de l'image de la Divinité, montait une fumée odoriférante, dont la douce vapeur remplissait le temple. A droite de l'autel était suspendu un tableau de marbre noir, et vis-à-vis était un miroir composé du plus pur cristal. L'ange me dit : « C'est ici que tu vas apprendre que si la Providence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'est pour le conduire plus sûrement au bonheur. » Il dit, et disparut. Ce n'est plus la froide terreur qui glace mes

sens; c'est une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon âme. Je versai des pleurs d'attendrissement, mes genoux fléchirent, mes bras se levèrent vers le ciel, et je ne pus qu'adorer en silence la bonté suprême. Une voix majestueuse, qui n'avait rien de terrible, me dit : « Lève-toi, regarde et lis. »

Je portai les yeux sur le miroir, et j'y vis mon ami Sadak, Sadak, dont la vertu constante et courageuse m'avait souvent étonné, qui savait braver l'indigence et même la faire respecter. Je le vis assis dans une chambr-



dont les murs étaient dépouillés, il appuyait sa tête languissante sur le dernier meuble qui lui restait, le cœur consumé par la faim, et par le désespoir plus cruel encore. Une seule larme s'échappait de sa paupière, larme de sang! Malheureux, il n'osait pleurer. Quatre enfants criaient à leur père et lui demandaient du pain; le plus jeune, faible et languissant, couché sur un reste de paille, n'avait plus la force de gémir; il exhalait les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné, aigrie par le malheur, oubliait sa tendresse et sa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur misère. Ces plantes cruelles déchiraient son cœur, et ajoutaient à son supplice. Sadak se leve, détourne la vue de ses enfants, et, tout malade qu'il est, se traîne pour leur chercher quelque secours. Il rencontre un homme, auquel il avait autrefois rendu les plus grands services; cet homme lui devait l'emploi honnête dont il jouissait. Sadak lui expose l'état déplorable où il se trouve; il lui peint ses enfants pres d'expirer dans ses bras faute d'un peu d'aliments... Celui-ci rongit d'être forcé de le reconnaître, regarde d'un œil inquiet si on ne l'observe point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence; il se débarrasse du pauvre suppliant par de vagues promesses, des politesses froides, et tout à coup s'écarte à grands pas. C'était au moins pour la dixième fois qu'il traitait avec inhumanité celui de qui il tenait tout. Sadak, désespéré, poite ses pas au hasard, lorsqu'un de ses créanciers l'arrête, le charge d'injures, rassemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, et est prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main suppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achète un pain, le porte, le partage à ses enfants, pleure de joie en apaisant leur faim, et remercie

à genoux la providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre sur lui.

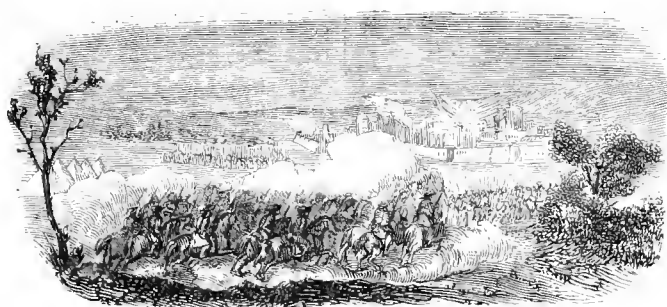
Je jetai un cri de douleur, d'étonnement et d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, se tournèrent sur le tableau de marbre noir, et une main invisible y traça ces mots : « Achève de contempler Sadak, et condamne, si tu l'oses, la Providence qui règle tout. » Je reportai la vue dans le miroir, et j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il était changé ! que la scène était différente ! Ce n'est plus l'indigent Sadak, pauvre, il est vrai, mais tendre, vertueux, compatissant, plein d'honneur et d'humanité ; c'est Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu ; c'est Sadak qui, dans le sein corrompateur des ri-



chesses, a mis en oubli les vertus qui lui étaient chères. Assoupi dans le luxe, il est dur, il commande avec ai-

greur, et ne souffrant plus, il ne se souvient point qu'il est des malheureux, et que lui-même l'a été. Je lus aussitôt avec une admiration respectueuse ce que le tableau mystérieux m'enseignait. « Souvent la vertu souffre, parce qu'elle cesserait d'être vertu si elle ne combattait pas. Lorsque l'auguste Providence fait descendre la misère sur la tête d'un mortel, la patience sa sœur l'accompagne, le courage la soutient, et c'est par ce don que la vertu se sult à elle-même, et qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler. »

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur ! C'est ma patrie que j'aperçois, ma chère patrie, la ville heureuse où j'ai pris naissance ! Mais, ciel, que vois-je ! Tout à coup une armée formidable a inondé ses campagnes, a environné ses fortes murailles, a préparé pour sa ruine les machines infernales de la destruction. Le fer est prêt, la vengeance et la rage allument leurs flambeaux. O superbe ville ! tu trembles, malgré tes fiers défenseurs. Tes trésors enflammés dans le cœur de l'ennemi la soif du pillage. Tu veux lui opposer une courageuse résistance. Vains efforts ! il monte, il escalade tes orgueilleuses tours ; le sang coule, la mort vole, la flamme ravage ; tu n'es plus qu'un triste monceau de pierres que couvre une épaisse fumée. Mes malheureux concitoyens, échappés à l'embrasement, errent dans les bois ; mais l'horrible famine les attend dans ces déserts ; elle les dévore lentement, et prolonge leur supplice et leur mort. Dieu juste ! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux, les enfants seront égorgés sur le sein de leurs mères, les cheveux blanchis des vieillards sero-



traînés dans le sang et la poussière, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtrière, une ville entière disparaîtra, parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses ! « Un pays rempli de prévaricateurs, répondit le tableau, mérite le châtiement d'une Divinité trop longtemps méprisée. Ceux qui n'étaient point coupables sont arrachés au danger de le devenir ; et si la main de la Providence les a frappés, c'était pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagère : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel. »

Le palais du ministre Aliacin, dont les pyramides dotées percent la nue, s'élevait avec trop de magnificence, pour qu'il ne vint point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avait saisi mon cœur à l'aspect de ce monstre heureux qui, avec une âme vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées et un génie despotique, avait

comme enchaîné la fortune à son char ! Son élévation était le fruit de ses bassesses, ses trésors le prix de sa trahison. Il avait vendu sa patrie pour de l'or. Une province entière gémissait sous son oppression. Tantôt il riait du faible murmure d'un peuple ployé à l'esclavage ; tantôt il traitait de cris de révolte ses gémissements étouffés. Chaque jour il commettait un nouvel attentat, et chaque jour le succès couronnait son audace.

Cependant l'intérieur de son palais n'offrait, tant sur la soie que sur la toile, que des traits de générosité et des exemples de vertus. Les bustes des grands hommes de l'antiquité ornaient la maison du plus lâche scélérat ; et ces marbres muets, loin de parler à son cœur, ne le faisaient pas même frémir lorsqu'il les regardait. Je considérai ce méchant, revêtu de puissance, entouré de flatteurs, redouté de ses ennemis, encensé publiquement, et maudit, mais seulement tout bas. Mille raretés précieuses

décoraient son cabinet, et chacune d'elle ne lui avait coûté qu'une injustice.

La pourpre le couvrait aux dépens de ceux qui allaient nus, et le vin qu'on lui versait dans une coupe ornée de pierres, pouvait être considéré comme un extrait des pierres qu'il faisait répandre.

Il sort d'une table fastueuse, et va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il se tient avec elle à la fenêtre, et de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen sensible et courageux qui a osé lui représenter l'abus de son pouvoir. On étrangle l'homme de bien, et un courrier vient une heure après annoncer au ministre que le Sultan, pour reconnaître ses services signalés, lui fait présent d'une terre considérable. Le monstre sourit, et, devenu plus puissant, il songe à se rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint si forte, qu'impatient, je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devait prononcer; mais rien n'y paraissait encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le cristal merveilleux. J'aperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux et la terre sont vengés. Cet homme puissant, qui semblait le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe son front de cette même main dont il égorgeait l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de sa dignité, les foule aux pieds, et dans sa rage il pleure comme un enfant. Je cherchais à deviner le sujet de sa fureur, lorsqu'un de ses favoris, plus vil que son maître, perce jusqu'à son cabinet; et j'apprends la cause de son désespoir. Un de ses confidents, espion à la cour, venait de lui écrire qu'un orage nouveau s'était formé; qu'il allait perdre son rang et son crédit, s'il ne possédait pas assez d'adresse pour détourner le coup. Aussitôt ce honteux favori conseilla d'une voix ferme à son maître ce que tout autre n'aurait pu lui dire impunément. Ce conseil atroce plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât sa fille en sa présence. Nourémi parut. Elle était belle, et elle avait des vertus. Dieu! avec quelle horreur elle entendit que son père voulait la livrer au Sultan, comme une victime immolée à son insatiable ambition! Elle tombe presque sans sentiment aux genoux de son père; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence.... Un regard sévère lui commande d'obéir; elle obéit et meurt.



Aliacin en devint-il plus heureux? Je le vis dans l'asile du repos, étendu sur le duvet, ou plongé dans un bain

délicieux. On le croirait couché sur des épines. Il craint pour sa vie, il se lève, il parcourt à pas tremblants son palais; il trouve ses esclaves endormis, et envie leur paisible sommeil. Le jour luit: toujours inquiet, toujours soupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorsqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans son sein. Si quelqu'un s'élève, mille serpents rongent son sein: c'est l'adversaire qui doit un jour le renverser; c'est l'homme redoutable qui doit s'asseoir à sa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugements de l'Éternel, et je lus: « La vérité est terrible au méchant; elle est sans cesse présente à ses yeux; c'est elle qui fait son supplice; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice et la difformité de son âme. »

Tout à coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre; je tourne la vue sur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui-même, tout était disparu. A la place de ce séjour, ou tous les plaisirs étaient rassemblés, on ne voyait plus



qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivants, gravés sur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin était devenu: « Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussière, et les races futures douteront s'il a existé. »

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire, et depuis ce temps je gemis en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses, moi je le vois exposé au bras de la justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir, et j'aperçus Mirza et Fatmé, amants tendres, généreux, et dans cet âge où l'on connaît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venait de les unir, et leur tendresse mutuelle leur promettait une longue suite de jours aussi fortunés. La douce ivresse du bonheur brillait dans leurs regards, et leurs sentiments se confondaient avec une douceur touchante. Fatmé avait la beauté d'une vierge, sa pudeur, ses grâces, et ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau corps renfermait le cœur le plus noble. Fatmé récompensait la tendresse de son époux d'un aimable sourire; son front rougissait, et ce rouge adorable était l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimait bien ce que leur langage ne pouvait rendre! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu récompensée. Comment l'ami de l'homme pourrait-il voir deux cœurs heureux, sans être ému de plaisir et sans applaudir à leur bonheur!

Ces deux époux se félicitaient d'être unis, parce qu'ils

pouvaient faire le bien ensemble. Ils étaient riches et satisfaisants de l'être, parce qu'ils pouvaient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulaient que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtassent la même félicité : ils marièrent de jeunes filles à leurs jeunes amants, lorsque l'infortune était le seul obstacle qui s'opposait à leur union. Mirza veut que tous les cœurs soient à l'unisson du sien ; son âme sublime voudrait souffler sur la nature entière un bonheur universel et inaltérable. « Chère Fatmé, disait-il, nous ne sommes pas les seuls « heureux, et dans ce moment quelqu'un nous bénit ; « nous avons fait descendre l'hymen dans de tristes chaumières ; des cœurs innocents se sont ouverts à la joie ; l'amour consolateur a effacé l'image de leur misère ; et nous, nous verrons leurs enfants sourire à notre approche. Fatmé, leurs caresses seront notre plus douce récompense ! »

Ces âmes tendres et vertueuses formaient le plan d'une vie utile et bienfaisante : leurs enfants devaient être élevés dans les saintes maximes de la sagesse et de la religion, qui leur enseignera, avant tout, à être simples et bons, parce que la simplicité et la bonté sont le principe de toutes les vertus ; on nourrira dans leur âme flexible et tendre les impressions d'humanité et de commisération, parce qu'il faut être sensible, afin d'être homme. Ce couple charmant et respectable, s'enflammant aux transports de leurs cœurs, voyait déjà leur postérité hériter du sang généreux qui coulait dans leurs veines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être suprême. « Grand Dieu ! s'écriaient-ils, donne-nous des enfants dignes de toi ! Qu'ils soient humains ; qu'ils marchent dans les voies de ta justice et de ta bonté suprême ; ou s'ils doivent s'écarter des lois saintes que nous chérissons, qu'ils ne reçoivent pas une existence qu'ils aviliraient à nos yeux comme aux tiens ! » Leurs bras suppliants étaient entrelacés, lorsque le plafond de la chambre criait, s'ébranle. Fatmé s'évanouit de frayeur, Mirza pouvait encore se sauver ; mais comment abandonner sa chère Fatmé ? Il veut l'enlever dans ses bras ; le mur chancelé,



tombe, écrase et ensevelit ces deux époux. Le monde perd son plus digne ornement, et le genre humain, l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon visage pour pleurer librement. Je souhaitais d'être accablé sous ces tristes ruines avec Mirza et Fatmé. Longtemps immobile, je n'osai hasarder mes regards sur le tableau ; je levai enfin un œil tremblant, et je lus : « L'aveugle esprit de l'homme ne voit rien que dans le présent ; la Providence seule connaît l'avenir : la mort la plus soudaine a été la récompense des vertus de Mirza et de Fatmé ; elle les a fait passer à un état de délices

lequel ce monde n'offre point d'idée, en même temps qu'elle les a sauvés de l'erreur de mettre au jour des descendants indignes d'eux. »

Je conclus que je ne devais rien décider désormais, moi, faible atome, dont la vue bornée ne pouvait embrasser ma propre existence. En regardant encore l'incompréhensible miroir, j'eus un nouveau sujet d'étonnement : j'aperçus Agénor, malheureux jeune homme adonné à toutes sortes d'excès, et le dissipateur le plus effréné d'une ville dissolue. Il était pâle, défait, violemment agité ; il se promenait à grands pas dans sa chambre, portant en fureur la main à son front, et prononçant à voix basse



quelques imprécations. Il reste un moment comme irrésolu. Bientôt toute sa rage éclate : il court à une armoire secrète, en tire un papier, verse dans une tasse d'une certaine poudre... « Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poison sera l'unique ressource que j'embrasserai : il me sauvera de l'opprobre qui m'attend. Mon père ne veut plus payer mes plaisirs ; mes créanciers me menacent chaque jour de la prison : vengeons-nous à la fois de mon père et de mes créanciers. » Il portait la tasse à sa bouche, et j'étais peu alligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorsque tout à coup il s'arrête. « Quoi ! s'écrie-t-il d'un ton sourd et étouffé, je mourrais, et sans être vengé ! Perfides ennemis ! ah ! je veux rougir la terre de votre sang ; vous tombez sous ma main, et votre mort doit satisfaire à ma fureur ! » Il dit, pose la tasse, prend son cimetière et sort. A peine est-il dans la rue, que son père, vénérable vieillard, monte à la chambre de son fils. Hélas ! il eût été heureux sans ce fils. On lisait sur son front cette douleur vive qui abat une âme paternelle. Il venait représenter à ce fils ingrat les lois de l'honneur, celle de la probité et du devoir. Il espérait toucher son cœur, le ramener à la vertu. Ses rides, ses nobles rides et ses cheveux blancs, les larmes qui baignaient son visage, tout inspirait le respect et la pitié. En le voyant, l'âme la plus dure se serait émue. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvements qu'il s'était donnés, était altéré. Il aperçoit la tasse fatale : il but, tombe à terre, et rend l'âme dans



les plus horribles convulsions. J'osai confier ma surprise

à la Justice suprême, et elle traça de son doigt invisible les mots suivants sur le tableau redoutable : « Le père d'Agénor s'était rendu, par sa coupable négligence, la cause de la perte de son fils : il était juste qu'Agénor devint à son tour l'instrument de son supplice. O pères ! connaissez toute l'étendue de vos devoirs, et frémissez ! Tolérer le vice, c'est le commettre. »

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils disparurent, et ceux-ci prirent leur place : « Considère le tout, afin de ne point errer. » Aussitôt j'aperçus dans le miroir une grande île, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formait une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques : elle était peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentait un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissaient voir les indigents qui y menaient une vie obscure et pénible. Cette île pouvait être considérée comme une image du globe de la terre. On appelait le pays à droite, le pays des Heureux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles, semblaient leur unique occupation : le plaisir se peignait dans les yeux des beautés tendres qui les accompagnaient ; elles se laissaient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimaient heureux qu'autant qu'ils étaient aperçus des gens qui habitaient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides, ils paraissaient d'une joie extrême ; mais, moi, qui découvrais leur cœur à nu, je le voyais dévoré de vers rongeurs. Ils semblaient à la table des dieux boire le nectar, et l'enfer était dans leur âme. Quoique au sein de l'abondance, leurs désirs étaient loin d'être satisfaits : ils n'avaient qu'une bouche pour savourer les aliments, et leur imagination active et insensée dépeuplait la terre et les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en était qui quittaient tout à coup les plaisirs, pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours et du canon. Ils revenaient tout sanglants, quelquefois mutilés, et alors ils se faisaient appeler *héros*. D'autres faisaient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui était occupé ; tandis qu'un peu plus bas ils auraient pu trouver une place fort commode. Ils se tourmentaient d'une manière étrange. Quelquefois on se moquait d'eux, et le plus souvent on les jetait au dernier rang. Rien ne les rebutait : ils remontaient ; et s'ils réussissaient, soit par adresse, soit par importunité, alors ils n'avaient seulement pas le temps de s'asseoir, assez embarrassés, assez occupés à repousser l'ambitieux qui à son tour voulait usurper leur place. Plus loin j'apercevais des têtes légères qui couraient çà et là, sans occupation comme sans affaires, semant des pièces d'or sans plaisir, et finissant par mettre le feu à leur palais, pour réjouir un instant les yeux d'une femme capricieuse. Ensuite ils regagnaient à force de bras le pays désert, dit le pays des Malheureux. Dans ce misérable séjour on n'entendait que des plaintes et des cris ; tous les habitants marchaient courbés sous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimait le derrière de leur cou. C'était d'un regard triste et envieux qu'ils contemplaient le pays de la félicité. Qu'obtenaient-ils par ces vains désirs ? La bosse qu'ils portaient devenait beaucoup plus pesante. S'ils s'approchaient de ces hommes fortunés, ils entendaient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de

l'autre contre les misérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'était pas facile, mais il n'était pas absolument défendu aux habitants du pays malheureux de traverser le fleuve à la nage, et de s'établir dans le pays des riches ; mais après avoir essayé quelque temps de l'air du canton, ils revenaient presque tous volontairement, aimant mieux encore porter une bosse pesante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conscience. Si quelqu'un se plaignait de ce que sa loupe était beaucoup plus lourde que celle de son confrère, il avait le pouvoir de l'échanger ; mais il se repentait ordinairement du troc, et reprenait son premier fardeau. Ces masses de chair ne me parurent point aussi insupportables que le porteur l'assurait. En général, il me sembla que, si dans le pays de félicité l'on exagérait par air le sentiment du plaisir, dans le pays de misère on exagérait par faiblesse le sentiment de la douleur ; car c'est une ancienne manie, et toujours subsistante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la maladresse de ces derniers rendait le fardeau beaucoup plus difficile qu'il n'était. Ceux qui savaient le porter légèrement paraissaient contents et dispos : l'habitude leur rendait à peine le poids sensible ; au lieu que ceux qui ne s'étudiaient pas à savoir maintenir un juste équilibre chancelaient à chaque pas, et rendaient leur marche trop pénible. Un autre avantage du pays de misère, c'est que les habitants se confiaient en assurance aux vagues irritées. Leur bosse les soutenait toujours sur la surface des flots ; ils avaient beau être ballottés ; les plus rudes secousses de la tempête n'apportaient aucun dommage à leur situation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyaient souvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout à coup bouleversées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes, emportés par les courants, ne pouvaient surmener, et l'or qui couvrait leurs habits ne contribuait pas peu à les engloutir. J'observai aussi que, dans le pays fortuné, on était bien moins habile, bien moins industrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchait quelque autre objet de comparaison, lorsque le ciel de l'île se couvrit de sombres nuages : le tonnerre se fit entendre ; des éclairs furieux déchirèrent la nue ; une grêle effroyable fondit sur la terre.

Tous les cœurs furent consternés : mais soudain la mer souleva ses abîmes ; ses vagues impétueuses s'élevèrent jusqu'au ciel, assiégerent la double île, et bientôt l'engloutirent avec tous les habitants. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre et pâle obscurité, qui couvrait un amas immense d'eau, d'où perçaient quelques gémissements confus. A l'instant même, une lumière surnaturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumait sur l'autel se transforma en une colonne de flamme ; et la voûte de l'édifice, subitement enlevée, m'offrit le spectacle d'un trône lumineux qui descendait lentement au bruit majestueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, et je revis auprès de moi l'ange qui m'avait servi de guide. Sa voix me rendit le courage ; je lus ces mots écrits, en traits de flamme, sur le marbre mystérieux : « La mort rend les hommes égaux. C'est l'éternité qui assigne à l'homme son véritable partage. La justice est tardive ; mais elle est immuable : l'homme juste, l'homme

bon se trouve à sa place, et le méchant à la sienne. Mortels! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abîmes de l'éternité. » Alors le miroir redevint parfaitement clair, et je vis une grande et belle femme, revêtue d'une majesté céleste, assise sur une demi-colonne : elle tenait d'une main une balance, et de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation et de tout âge, étaient rassemblés autour d'elle. Elle pesait les vertus et les vices, pardonnait aux défauts, enfants de la faiblesse : la patience et la résignation étaient récompensées, et les murmures indiscrets étaient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux se séchaient sous sa main bienfaisante. Ces infortunés bénissaient leurs maux passés, source de leur bonheur présent. Plus ils avaient souffert, plus grande était leur récompense. Ils entraient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté se plaît à exercer sa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ses attributs. Tous ceux que l'Éternel avait daigné animer de son souffle divin, étaient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'âme le vilimon du corps disparaissaient devant l'éclat du vrai soleil : sa splendeur absorbait ces ombres passagères. Le Créateur de ce vaste univers était un père tendre qui recueille ses enfants après un long et triste pèlerinage, et qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avaient ouvert leurs cœurs à la justice, à la douce pitié, qui avaient secouru l'innocent, soulagé le pauvre, recevaient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entière des hommes, annonçait la réparation des choses.

Les temps de la douleur, de la crainte, du désespoir, étaient à jamais écoulés ; les beaux jours de l'éternité s'ouvraient ; la figure de ce monde était évanouie ; aucun gémissément ne devait troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature, qui a embelli jusqu'au

lieu de notre exil, embrassait dans son sein toutes ses créatures : le père et les enfants ne faisaient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre. « Va, faible mortel, esprit audacieux et borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paraîtrait injuste. Dieu a prononcé un seul et même décret : il est éternel, il est irrévocable ; il a tout vu avant de le porter. Êtres finis ! vos systèmes, vos vœux, vos pensées entraient dans son plan : soumettez-vous, espérez, et n'accusez point son ouvrage. » Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai, incertain si ce que j'avais vu était une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la prospérité du méchant ? Dois-je murmurer du malheur de l'homme juste ? Ou plutôt, ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu sur l'univers soit tiré à nos yeux par la main de la mort ? C'est elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la Vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événements pour sa plus grande gloire, et pour la plus grande félicité de l'homme.



MAXIMES, PENSÉES, SENTENCES ET RÉFLEXIONS

EXTRAITES DES MORALISTES ET DES ÉCRIVAINS ANCIENS ET MODERNES.

La première et la plus rare des qualités sociales est l'abnégation de soi-même.

L'excès des abus est prouvé par l'excès des efforts que l'on fait pour les cacher.

On s'étonne presque autant d'une bonne action, que si elle n'était pas dans la nature.

Une bonne action est une leçon insolente pour ceux qui n'ont pas le courage de la faire.

Ne fais pas toi-même ce qui te déplaît dans les autres.

Une âme basse suppose toujours de vils motifs aux actions les plus nobles.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

Il est plus facile de jeter du ridicule sur une belle action que de l'imiter.

C'est en quelque sorte participer à une bonne action que de la louer de bon cœur.

Louer une mauvaise action, c'est la commettre.

Une bonne action se passe de confident ; une mauvaise action ne saurait se passer de complices.

Il faut louer une bonne action abstraction faite des motifs.

Le fruit des belles actions est de les avoir faites.

Ceux qui savent beaucoup admirent peu, et ceux qui ne savent rien admirent tout.

Admirez un guerrier dans l'action, un pilote dans la tempête, et la vertu dans les revers.

L'adversité conduit les esprits faibles au désespoir, elle fortifie les âmes élevées.

Quand l'adversité ne servirait qu'à nous faire connaître les faux amis des véritables, elle aurait bien son côté utile.

CHRONIQUE DES MOIS.



MAI.

Maï s'avance frais et riart sous les auspices des Gêmeaux; il vient, dans nos climats, donner à la nature sa robe de fête, et, pour terminer les luttes rivales de l'hiver et de l'été, jeter entre eux un bouquet de fleurs sur la terre. Comme la folâtre jeunesse il est riche de couleur et de vie, comme elle, il a devant lui de ravissants lointains, des espérances non encore déçues... nul



autre mois n'aime autant que lui la verdure et les ombres dans les champs, au bord des lacs, sur les hauts sommets des montagnes; à lui les guirlandes du rosier d'amour, les blanches haies d'aubépine, les rives bordées d'iris et de marguerites, les blés et les seigles semés de bluets; à lui les petits nids d'oisillons cachés sous la feuillée, les belles aurores sur la colline, les limpides rosées dans la plaine; à lui ces bruits harmonieux d'ailes, de vents et de soupirs dans les oseraies.

Aussi lorsque les chaudes haleines de mai viennent adoucir les dernières rigueurs d'avril, l'hôte des cités se dégoûte des plaisirs monotones de l'âpre saison, il sent une voix intérieure qui l'appelle aux champs; il veut y

voir le mois des fleurs; ou si l'obligation du travail le retient à la ville, il soupire après le jour du Seigneur, qui est aussi le jour des joies de la famille et des promenades champêtres. Alors, comme le papillon aux ailes d'azur qui perce sa coque et voltige de la rose au serpolet, il s'ébat, lui, dans son allégresse, par les mille labyrinthes de l'ombreuse et verte campagne.

A ce mortel fortuné n'allez pas maintenant parler politique, concert ou théâtre, car il vous répondrait arrosoir, râteau ou serpette. Tandis qu'il est à examiner ses pois fleuris, ses fraises à demi colorées, ses asperges naissantes, ou qu'il se promène délicieusement autour de ses giroflées d'or ou de pourpre, de ses lis resplendissants, de ses tajètes veloutés, asseyez-vous au bord de ces quelques pieds de prairie bordés de si beaux hortensias et de géraniums éclatants, ou mieux encore sur ce siège de gazon, près de ce filet d'eau fraîche qui tombe, murmure et disparaît sous un massif de pavots superbement panachés... Écoutez!... vous allez entendre dans la haie voisine un musicien ailé, venu tout exprès de l'orient pour charmer vos oreilles. Le voilà qui prélude... quelles suaves modulations! quelle douceur plaintive dans ses accords! C'est un rossignol; non pas celui que la flûte de quelque Tulon s'est imaginé de parodier, mais le vrai rossignol, le bulbul des Arabes.

Le mois de mai a d'autres privilèges encore. Sous son influence l'air est plus pur, les herbages plus abondants, le lait meilleur; pendant ce mois les agneaux bondissent dans l'étable; les jeunes essaims quittent la ruche mater-

nelle pour aller au loin, comme jadis les peuplades hel-lènes, fonder de brillantes colonies; alors encore les foins tombent sous la faux, et les faneurs viennent après avec leurs chants rustiques et leurs danses, tandis que d'un œil inquiet (car il faut bien un peu de souci au milieu de tant de bonheur), le maître du pré observe ces noirs nuages qui montent de l'est et menacent d'une averse.

C'est encore la saison bénie où éclosent les vers-à-soie; le mûrier, arbre privilégié du centre et du midi de la France, développe ses bourgeons; bientôt ses tendres feuilles seront cueillies et données en pâture à ces imperceptibles vers qui vont grandir à vue d'œil; distribués dans de spacieuses magnaneries sur des claies d'osier ou de roseau, ils vont depuis Lyon, jusqu'à la mer, depuis les Pyrénées jusqu'au Var occuper des milliers de bras, faire l'espérance ou le désespoir de milliers de familles.

Quelques-uns font venir de *Maïa*, mère de Mercure, l'étymologie de *mai*; de là vient qu'aujourd'hui encore en Espagne aux premiers jours de ce mois, en habille de blanc et l'on pare de fleurs une jeune villageoise qui représente *Maïa*, puis on fait une quête pour fêter la renaissance des beaux jours. Il est plus raisonnable de tirer cette étymologie de *majores* ou *majores*, les anciens com-

posant le sénat romain, dont les séances s'ouvraient au mois de mai; aussi Rome l'avait-elle consacré spécialement à la vicillesse, et pendant sa durée il était défendu de se marier.

Mai n'en était pas moins sous la protection d'Apollon, dieu du soleil et des beaux-arts; on célébrait alors les fêtes de Cybèle, la mère des dieux, appelée la Bonne déesse, celle des Larès ou dieux pénates; de Flore et de plusieurs autres dieux.

Le christianisme, qui a changé la face du monde et fait disparaître les superstitions païennes, est aussi intervenu dans ce beau mois pour appeler plus dignement les bénédictions du ciel sur les fruits de la terre, échappés à peine aux gelées d'avril; rien de plus naïvement religieux que la procession qui se fait à cette occasion dans les campagnes; c'est la voix de la prière et de l'espérance, c'est à-dire de deux sœurs, s'adressant à Dieu pour le conjurer de donner la rosée et le soleil aux moissons et d'écartier de nos champs les ravages de la grêle et de la tempête; en même temps la piété des fidèles a consacré le mois de mai à la Vierge, comme pour le mettre sous sa puissante protection, et parce que la suave parfum des fleurs est un emblème bien poétique de ses douces vertus.

Charles CHAUBET.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT SULPICE,

SURNOMMÉ LE DÉBONNAIRE OU LE PIEUX,
ÉVÊQUE DE BOURGES.



Les annales chrétiennes reconnaissent deux saints du nom de Sulpice, tous deux évêques de Bourges. — L'un fut nommé le Sévère, l'autre le Pieux ou le Débonnaire; c'est la vie de ce dernier que nous allons essayer de retracer.

Il naquit vers la fin du VI^e siècle dans la petite ville de Vatan en Berry. Sa famille, l'une des premières de la province, l'envoya tout jeune encore à la cour de Thierry II, roi de Bourgogne. C'était alors un cloaque de corruptions

et de débauches que le palais d'un souverain. Les femmes y étaient sans pudeur et les hommes sans honte. Le meurtre y dormait à côté de l'adultère. — Sulpice promena son regard autour de lui, et voyant tant d'infamie, il en eut horreur; néanmoins, nouveau croyant d'Israël, il fallait qu'il restât dans cette fournaise. — Pour lutter contre la licence qui menaçait de le souiller, il appela à son secours la prière, et quand, malgré cela, il sentit monter jusqu'à lui les exhalaisons d'un siècle corrompu, il eut recours aux macérations austères qui domptent l'esprit par le corps. Sorti toujours victorieux de ces luttes intérieures, il forma le projet de se consacrer à Dieu. — Il abandonna

la cour du roi Thierry II et revint dans la province du Berry, chercher non une solitude monastique, mais une retraite dans sa maison, où en s'appliquant à toutes les vertus dignes d'un disciple du Christ, et en pratiquant les mortifications qui avaient maintenu son cœur dans la voie de la perfection, il pourrait sortir de son silence pour nourrir les pauvres, bâtir des églises, meubler des hôpitaux, délivrer les prisonniers et catéchiser les idolâtres de la campagne.

Austregisile, devenu évêque de Bourges après la mort d'Apollinaire, reconnut bientôt les vertus éminentes de Sulpice. — Sans lui demander son consentement il s'adressa au roi Thierry, pour obtenir la permission de le faire entrer dans le sein de l'église. — En peu de temps Sulpice passa par tous les degrés de l'ordination sacrée et fut admis au sacerdoce. — Alors sa vie s'écoula plus que jamais dans tous les lieux où la charité pouvait trouver quelques larmes à essuyer, quelque secours à prodiguer, et le clergé de Bourges, stimulé par l'exemple de son zèle, s'empressa de l'imiter.

Ses jours fuyaient paisibles comme ces voix mélodieuses que vous avez entendues chantant des hymnes au Seigneur; de même ils passaient, de même ils montaient vers Dieu. Clotaire II, alors seul roi de France, vint pour quelque temps arracher aux pauvres du Berry leur digne consolation.

Pendant les vieux siècles de notre époque, les rois avaient une singulière manière de se faire pardonner leurs désordres par les sentiments religieux qu'ils affectaient. — La vengeance de Dieu leur apparaissait terrible et menaçante; pour la conjurer, ils employaient les prières; mais leurs lèvres salies par la débauche ne pouvaient murmurer des

paroles de miséricorde, leurs cœurs remplis par le vice ne trouvaient aucune pensée à adresser au Créateur. Ils s'imaginèrent que pour leur argent on pouvait prier pour eux, et adjoignirent à leur maison une sorte de monastère qu'ils menaient à leur suite dans les armées ou dans leurs excursions lointaines. Ce monastère, composé de clercs ou de moines, avait pour mission de célébrer l'office divin dans le palais et de demander à Dieu les grâces dont le roi pouvait avoir besoin.

Clotaire II eut connaissance de la sainteté de Sulpice. Il manquait un chef au monastère de sa maison. Il demanda à Austregisile de lui envoyer ce saint pour en faire l'aumônier de son palais et l'abbé de sa chapelle royale.

Sulpice, connaissant la cour et se souvenant encore des vices qui y régnaient, voulut refuser le titre et les honneurs qu'on lui offrait, mais le désir d'un roi est une volonté. Il fut forcé d'accepter.

Revêtu d'une nouvelle charge, sa piété toujours austère, uniforme, sa vertu constante et pure, son évangélique humilité, vinrent contraster avec la dépravation des courtisans. Bientôt ses discours et ses actions firent tant d'impression sur les esprits, que la cour sembla comprendre un instant ce qu'était la vertu. — Le roi professait hautement son admiration pour Sulpice. — Ce dernier devint un modèle pour les courtisans. — Sulpice était doux et humble, les courtisans firent abnégation de leur orgueil et de leur dureté. — Sulpice donnait aux pauvres les deux tiers des sommes qu'il recevait du roi, les courtisans donnèrent aussi. — Sulpice jetait sa bourse au misérable ivrogne qui l'avait insulté, les courtisans pardon-



nèrent les injures, et soit par imitation seulement, soit de bonne foi, ces derniers étaient devenus chrétiens parce que Sulpice était à côté d'eux.

Pendant qu'il se trouvait à la cour, le roi tomba dangereusement malade. — La science médicale, qui n'était pas très-grande alors, épuisa tout ce qu'elle avait de profondeurs; tous les remèdes furent employés, tous furent impuissants. — Le roi allait mourir. — Il vint à la pensée des courtisans que les prières de Sulpice pouvaient mieux faire pour le malade que les remèdes de tous les médecins du monde. On lui demanda d'adresser à Dieu, au nom de la France, des prières pour le roi.

Sulpice passa cinq jours en oraison, n'accordant à son corps ni nourriture ni sommeil, et lorsqu'à la fin du cinquième jour on vint lui dire que le roi mourait : Allez,

répondit-il, celui que vous croyez mort sera en état de santé avant que le soleil se soit levé sept fois ! — Sa priédiction fut accomplie.

Peu de temps après cet événement, saint Austregisile mourut. L'évêché de Bourges devint l'objet de bien des intrigues et bien des ambitions. Les personnes pieuses qui habitaient cette ville firent demander secrètement à Clotaire de leur donner pour prélat le saint homme qu'il avait attaché à sa cour. — Le roi, quoique déjà prévenu en faveur d'autres sollicitants, n'eut pas de peine à se déterminer dans son choix.

Sulpice fut nommé évêque de Bourges, et à peine fut-il investi de sa prélature, que tous les habitants de son diocèse, même ceux qui avaient lutté contre son élection, rendirent grâce à Dieu de leur avoir donné cet excellent pasteur. Sulpice accepta avec empressement la dignité qu'on lui conféra; et non pas parce qu'il devenait primat d'Aquitaine, mais parce qu'il voyait dans sa nouvelle grandeur une source de bienfaits pour ses pauvres, qu'il aimait comme Jésus-Christ a dit de les aimer. A la cour, il vivait avec bonheur dans les privations et les souffrances; devenu évêque, sa vie fut la même, seulement il redoubla ses austérités.

Son mobilier se composait à peine du nécessaire. — Son lit n'était qu'un peu de paille, et sous ses vêtements il y avait un cilice. Tout ce qui selon lui n'était dans le palais épiscopal qu'un luxe inutile fut vendu et le prix distribué aux pauvres. Ensuite, joignant à ses œuvres une persévérante prédication, il s'efforça de convertir les juifs de son diocèse. Son éloquence, ardente expression de sa foi, sut toucher le cœur des descendants d'Israël. Bientôt dans la ville de Bourges, il n'y eut pas un juif qui n'eût reçu le baptême et abjuré l'erreur.

Ce fut une grande consolation pour Sulpice que de voir ainsi ses efforts bénis par le Seigneur. Son humilité ne fit que s'en accroître, et pour éviter les marques de vénération que la foule lui témoignait, il allait par les rues, la tête baissée, comme un homme qui aurait eu pour lui-même grande miséricorde à demander à Dieu.

Sa bonté et sa douceur envers tout le monde étaient telles, que ce fut d'un élan unanime que son diocèse lui donna le nom de *Débonnaire*. Les traits suivants feront mieux encore comprendre son caractère.

Pendant les nuits d'hiver, lorsque la neige couvrait le sol, Sulpice sortait de son palais et, s'enfonçant dans les plus petites rues de la ville, il allait frapper aux cheminées à la cheminée desquelles il ne voyait point de fumée; les pauvres qui le reconnaissaient se prosternaient pour le recevoir, ceux qui ne l'avaient jamais vu le devenaient bientôt à la générosité de ses dons et aux paroles pieuses et consolantes qui sortaient de ses lèvres. — Un soir qu'il revenait de faire une excursion de ce genre, il s'aperçut que deux hommes le suivaient, et au moment où il allait ouvrir la petite porte qui l'introduisait dans l'évêché, ces malheureux, la dague au poing, se précipitèrent sur lui en proférant ce cri de cruelle exigence que les bandits nocturnes ne disent plus aujourd'hui. — Mes enfants ! leur répondit Sulpice, vous êtes donc bien pauvres pour être si méchants ! Les voleurs ne surent que répondre; enfin l'un d'eux hasarda ces mots qui n'étaient, hélas ! que trop vrais : — Nous n'avons pas mangé depuis deux jours ! — Pauvres gens, dit Sulpice, venez chez moi. Il y avait tant de douceur dans la voix de l'évêque, tant de vertu empreinte s^{ur} sa

physionomie, que les bandits se rendirent à sa charitable invitation. En reconnaissant la maison dans laquelle ils entraient, ils s'arrêtèrent subitement. — Mais, s'écrièrent-ils, c'est chez Sulpice le Dëbonnaire que vous nous conduisez. — Ne vous ai-je pas dit que c'était chez moi ? et il les invita de nouveau à le suivre. — Quoi ! vous êtes... vous êtes notre père !... le père des pauvres ! Oh ! pardon ! Monseigneur, si nous vous avions connu, nous n'aurions pas commis un si grand crime. Et ils tombèrent à genoux en versant des larmes. Sulpice les contempla un instant, puis tendant une de ses mains à chacun d'eux : — Relevez-vous, dit-il, car non-seulement je vous pardonne; mais je vous bénis, à la seule condition que vous ferez pénitence. Le saint évêque conduisit ces pauvres gens dans sa maison, et après leur avoir donné des vivres et un peu d'argent, il les congédia.

Il fut nommé le père du peuple, et ce fut sa conduite énergique alliée à sa grande douceur qui lui valut ce titre précieux. Dagobert I^{er} venait de succéder à son père Clotaire II. Ce roi marqua son avènement au trône par de cruels impôts établis sur le peuple. Il dépêcha un officier pour lever sur les pauvres habitants de Bourges une contribution énorme, vu l'état de misère où ils se trouvaient. Sulpice, au nom du peuple, déclara à l'envoyé de Dagobert que la détresse générale ne permettait pas l'exécution des ordres du roi. Mais voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de l'officier, qui au contraire devenait plus intraitable, il envoya dire à Dagobert : « Les larmes des pauvres que

vous faites si cruellement couler attireront sur vous la



vengeance de Dieu ! » Puis de son côté, se renfermant dans sa chambree et se prosternant, il demanda au Seigneur ce que les hommes lui refusaient. — Le lendemain la ville fut délivrée de l'impôt qui la menaçait. Et Dagobert, loin de songer à de nouvelles exactions, commença à faire pénitence de ses péchés. Dieu accorda à ce vénérable prélat le don des miracles, même de son vivant; un jour il ressuscita un pauvre homme qui venait de se noyer.



5. Sa sainteté attirait auprès de lui beaucoup de chrétiens repentants et d'idolâtres convertis; la vue de l'évêque était pour eux un motif de persévérance dans de bons sentiments; aussi redoutaient-ils l'absence de cet homme si vertueux. Sulpice réfléchit au moyen de mettre ces âmes touchées de Dieu à l'abri de toute crainte. Il établit quelques communautés de clercs et quelques monastères religieux, dont il prit la conduite spirituelle.

Par ce moyen, il délivra des embûches du monde un grand nombre de personnes qui, en se consacrant à Dieu, donnaient aux pauvres tous leurs biens. — Nouveau bienfait que reçut le peuple, et nouvelle cause de bénédiction pour Sulpice !

Ses travaux apostoliques et surtout les privations qu'il s'était toujours imposées afin de pouvoir donner, n'avaient point affaibli sa santé. Mais la vieillesse, ce mal précurseur

de la mort, vint lourdement s'abattre sur lui. Sa grande activité d'autrefois, brisée par le manque de forces, ne lui permit plus de vaquer en même temps aux fonctions de sa charge et aux devoirs incessants que lui imposait sa charitable sollicitude. On lui donna un coadjuteur. Il fit entre ses mains une démission générale, ne se réservant que le soin de ses pauvres. — Vieillard infirme, pouvant se traîner à peine, on lui vit continuer ses visites chez les

indigents. Il s'asseyait à leur table qu'il avait enrichie d'un peu de pain, et lorsqu'il les quittait il leur laissait un adoucissement à leur misère et l'es-pérance en Dieu.

Enfin parvenu à l'âge le plus avancé, il mourut en l'année 617.

Le peuple pleura sa mort comme un fils pleure son père.

J. B.

SAINTE BATHILDE.



Originnaire de la Saxe, elle appartenait par la naissance à une famille royale de Saxons. Elle naquit dans la Grande-Bretagne, où bien jeune encore elle fut enlevée par des pirates qui la vendirent en France. Cet événement, quel que malheureux qu'il fût, devint pour Bathilde le signal d'un brillant avenir.

Elle fut achetée par Archambaud, honoré peu de temps après de la charge de maire du palais, sous le règne de Clovis II. Cet homme avait été touché de l'ex-

trême jeunesse et de l'air de douceur de la petite esclave, il crut voir un excellent naturel dans son aimable figure et se fit un plaisir d'offrir à sa femme une si gentille servante.

Sa raison et son esprit se lisaient dans ses regards. Elle parvint bientôt à oublier ses habitudes étrangères et même son langage pour prendre celui de ses maîtres, qu'elle parla en très-peu de temps aussi bien qu'eux. — Cette preuve d'intelligence jointe à la douceur qu'elle mettait en toute chose et jusque dans les moindres actes de la vie, sa profonde sagesse qu'on eut occasion de remarquer en bien des circonstances, sa modestie surtout et la grâce infinie qu'elle savait employer pour obliger tout le monde, lui gagnèrent l'estime de tous ceux qui la connurent et principalement de sa maîtresse.

Archambaud, devenu maire du palais et par conséquent l'un des plus grands seigneurs du royaume, eut pour Bathilde plus que de l'estime et de l'amitié. Sa femme mourut presque subitement. Il forma la résolution d'épouser la jeune esclave. Mais celle-ci, dont l'âme noble et délicate répugnait à remplacer dans le cœur d'Archambaud une épouse qui avait été sa protectrice et son amie, refusa le grand honneur que voulait lui faire le maire du palais, et, pour ne lui laisser aucun espoir, elle entra dans un couvent. — Quelque temps après, Archambaud épousa une autre femme. Ce qui permit à Bathilde de sortir de sa retraite.

Mais si Dieu avait permis que cette jeune fille refusât l'honneur que lui offrait le maire du palais, ce n'était que pour lui réserver un sort encore plus brillant. — Elle venait de rentrer dans la maison d'Archambaud pour y reprendre les fonctions qu'elle remplissait auprès de la femme de ce dernier, lorsque le mariage du jeune roi Clovis II devint une nécessité. Les seigneurs qui connaissaient Bathilde, persuadés qu'elle était la personne la

plus sage et la plus vertueuse d'alors, conseillèrent au roi de la prendre pour épouse. Elle était belle de cette pudique beauté que donne la modestie, Clovis l'aima en la voyant.

Ce roi, malgré ses vices, peut bien passer pour le meilleur de tous ceux qui le précédèrent sur le trône des Franks. Sa vie, de courte durée il est vrai, ne fut pas souillée par le crime comme celle de tous ses devanciers. Il avait une sensibilité remarquable pour toutes les souffrances de son peuple. Pendant une affreuse disette qui vint accabler la plus grande partie de son royaume, il épuisa ses trésors pour secourir les malheureux, et, ce généreux sacrifice étant insuffisant, il fit enlever les lames d'or et d'argent dont son père avait recouvert l'église de Saint-Denis et il en distribua la valeur aux plus nécessiteux. Cette seule action lui valut à jamais l'estime et l'affection de ses sujets.

Dès qu'on apprit à Bathilde qu'il ne dépendait plus que d'elle d'être reine de France, sa modestie conçut de vives alarmes. Ce ne fut qu'en lui représentant tout le bien qu'elle pouvait faire qu'on put la décider à accepter une aussi haute position.

Les noces du roi furent célébrées avec tout l'appareil et la magnificence possibles, il y eut pour la mariée, quoique prise dans une condition obscure, des honneurs semblables à ceux que recevaient les riches filles des rois goths lorsqu'elles venaient s'unir à quelque prince mérovingien. Tous les seigneurs et guerriers franks ou neustriens lui jurèrent fidélité comme au roi ; rangés en demi-cercle, ils tirèrent tous à la fois leurs



épées et les brandirent en l'air en repétant une vieille

formule qui dévouait au tranchant du glaive celui qui violerait son serment. Ensuite le roi Clovis prononça solennellement sa promesse de constance et de foi conjugale : posant sa main sur une châsse qui contenait des reliques, il jura de ne jamais répudier l'épouse qu'il recevait de Dieu, et, tant qu'elle vivrait, de ne prendre aucune autre femme. Ce serment avait encore son mérite à être fidèlement tenu dans un temps où la barbarie des coutumes se joignait à une profonde dissolution morale. Il n'était pas rare de voir les rois épouser plusieurs femmes en une seule année, soit en répudiant celle-ci, ou en faisant poignarder celle-là.

Bathilde se fit remarquer durant les fêtes de son mariage par la bonté gracieuse qu'elle témoignait aux concubines ; elle les accueillait tous comme si elle les eût connus depuis longtemps : aux uns elle offrait des présents, aux autres elle adressait des paroles douces et bienveillantes ; tous l'assuraient de leur dévouement, et lui souhaitaient une longue et heureuse vie. Ces vœux l'accompagnèrent jusqu'à la chambre nuptiale, et le lendemain à son lever elle reçut le *présent du matin*, avec la cérémonie prescrite par les coutumes d'alors. En présence de témoins choisis, le roi Clovis II prit dans sa main droite la main de sa nouvelle épouse, et, de l'autre, il jeta sur elle un brin de paille, en prononçant à haute voix les noms des villes qui devaient à l'avenir être la propriété de la reine ; l'acte de cette donation perpétuelle et irrévocable fut aussitôt dressé en langue latine ; en voici la traduction :

« Puisque Dieu a commandé que l'homme abandonne
« père et mère pour s'attacher à sa femme, qu'ils soient
« deux en une même chair et qu'on ne sépare point ceux
« que le Seigneur a unis, moi, Clovis II, roi des Franks,
« homme illustre, à toi Bathilde, ma femme bien-aimée
« qui j'ai épousée suivant la loi salique, par le sou et le
« denier, je donne aujourd'hui, par tendresse d'amour
« sous le nom de dot et de *morganeghin*, les cités de
« Bordeaux, Cahors, Limoges, Bearn et Bigorre, avec leur
« territoire et leur population ; je veux qu'à compter de
« ce jour tu les tiennes et possèdes en propriété perpé-
« tuelle, et je te les livre, transfère et confirme par la
« présente charte comme je l'ai fait par le brin de paille et
« par le *handelang*. »

A cette époque de notre ère encore toute barbare, la foi chrétienne s'élançait par les mondes, laissant partout pour preuve de son passage des monuments dont l'architecture gigantesque et élégante à la fois devait servir de modèle à toutes les générations ; mais comme elle luttait contre les vices des rois, elle ne pouvait que faiblement opérer sur les peuples. Bathilde, en devenant reine, devait être pour la religion une arche d'espérance et de salut.

Clovis II n'ayant pas atteint sa dix-septième année régnait en France depuis douze ans ; il avait déjà affaibli sa force intellectuelle par des débauches que ses courtisans favorisaient. Les affaires publiques se trouvaient dans une grande détresse, et tout le soin en était laissé aux maires du palais ; aussi le choix qu'il fit en épousant Bathilde fut un événement heureux pour le peuple. — Clovis n'était pas cruel, mais sa douceur était moins une vertu que de la mollesse ; car s'il ne persécutait pas les gens de bien, il laissait aux méchants la liberté de faire le mal. Bathilde sut empêcher les désordres qui avaient eu lieu jusqu'alors. Elle mit toute sa sollicitude à établir une harmonie parfaite entre les seigneurs et le roi, et par

ses exhortations pleines de bonté elle réussit à inspirer aux grands du royaume un peu de compassion pour le pauvre peuple qui n'avait été regardé par eux que comme *gnet taillable et corvéable à merci*.

Les évêques trouvèrent en elle un appui contre les empiétements des nobles sur leurs droits. — Des églises furent bâties sous son patronage et la religion commença à prendre son glorieux essor.

Une chose encore plus difficile à obtenir, c'était l'esprit de paix parmi les nombreux seigneurs du royaume. Pour la moindre question d'intérêt ou d'amour-propre ils mettaient à feu et à sang des contrées entières. La nouvelle reine réussit à faire changer leurs barbares habitudes.

Bathilde s'était proclamée la mère des pauvres ; c'était principalement sur ces derniers sujets qu'elle exerçait son affection. Ses richesses, qui lui venaient du roi et que tant d'autres reines avaient consacrées au luxe de la cour, furent employées au soulagement des misères publiques. Les impôts ne frappaient que la classe laborieuse et indigente ; cette vertueuse femme les fit diminuer. Un grand nombre d'enfants abandonnés, ou privés de leurs parents par la mort, couraient par la ville cherchant pour chaque jour un asile et un peu de pain ; Bathilde fit construire une maison où ils étaient reçus. — Beaucoup de pauvres filles sans talent ni fortune se trouvaient exposées au déshonneur et à la séduction ; les soins et les sacrifices de la reine leur ouvrirent un abri contre la misère et la tentation. — Sur toutes les grandes souffrances de son peuple, ange consolateur, elle versa le baume de la charité.

De son mariage avec Clovis II elle eut trois enfants, Clotaire III, Childéric II et Thierry III qui régnèrent successivement sur la France. Le roi Clovis, son époux, mourut encore bien jeune : elle devint tutrice des trois princes et régente de la couronne. — Elle avait su être esclave et obéir, elle sut être reine et commander. — C'était un poids énorme que de mener un empire convoité par chaque seigneur, dès qu'il devenait tant soit peu puissant, souvent envahi par des peuples ennemis qui s'abattaient alors sur la France comme une nuée d'oiseaux de proie. Il fallut à Bathilde toute sa sagesse et son énergie pour non-seulement gouverner la nation, mais inspirer à la cour une admiration sans bornes pour son gouvernement.

La minorité des rois est ordinairement pour les sujets une époque de souffrance et de vexation ; la régence de Bathilde fut au contraire un moment de prospérité et de paix générale.

Son premier acte comme régente fut un trait d'habileté en même temps que de pacification. Elle sut réunir aux Français les Bourguignons et les Austrasiens, dont la division, arrivée après la mort du maire Archaubaud, avait causé au royaume des maux aussi grands que déplorables. — Rétablissant partout l'union et la bonne intelligence, elle voulait voir en ses sujets plutôt des frères qu'un peuple ennemi dans le même pays.

Son âme grande et sensible s'émut au souvenir de l'esclavage. Elle avait été esclave, mais Dieu lui avait donné des maîtres humains, tandis que tant d'autres pauvres victimes, arrachées par la violence ou la ruse de leur pays natal, se trouvaient exposées à la cruauté des gens barbares qui s'en étaient rendus possesseurs. Elle ordonna que désormais il n'y aurait plus d'esclaves chrétiens et que nul n'aurait le droit d'acheter la vie et la

liberté de ses frères. Il y avait sur les côtes de France un grand nombre de malheureux amenés par les pirates; elle employa des sommes considérables à leur rendre la liberté.

Un nouveau trait, et qui mérite d'être mentionné, fera comprendre tous les efforts de Bathilde contre l'esclavage, qu'elle considérait comme une violation de la loi chrétienne et une affreuse inhumanité.

Les Gaulois étaient encore à cette époque distingués des Franks leurs vainqueurs, et ils étaient soumis envers ces derniers à un impôt qu'on nommait capitation. Cette charge pesait sur tous les membres de la famille et réduisait souvent les vaincus à vendre un ou plusieurs de leurs enfants pour se libérer.

La reine vit avec horreur ce trafic rendu quelquefois nécessaire par la détresse du tributaire; elle racheta pour toujours les Gaulois et abolit l'impôt qui les accablait.

Combien sa récompense dut être grande même en ce monde! que de larmes elle avait tariées, que de bénédictions durent monter jusqu'à elle!

La simonie s'était introduite dans l'Église, elle sut remédier à ce mal et le faire disparaître totalement de la France.

Elle fonda ou rétablit les monastères de Corbie, Saint-Vandrille, Luxeu, Jouarre, Faremontier, Corbion et Jumiège; l'abbaye de Chelles fut tellement enrichie par ses libéralités et réédifiée par cette magnificence nouvelle, qu'elle en est regardée comme la fondatrice, quoique sainte Clotilde, épouse de Clovis I^{er}, ait protégé cette communauté alors naissante.

Bathilde, tant que son énergie fut utile à la France, conserva le pouvoir; mais dès qu'elle put renoncer à ce surcroît de charges et de grandeurs, elle le fit avec plaisir. — Par devoir elle avait été reine, par goût elle se fit religieuse; et ce fut l'abbaye de Chelles qu'elle choisit pour passer les années que Dieu lui accorderait encore.

Dans la solitude du cloître, sa première prière fut pour ses enfants, puis ses premiers soins pour les jeunes vierges qui l'entouraient. — Quelques-unes d'entre elles, effrayées de la couronne que Bathilde venait de quitter, craignaient que sa présence ne vint troubler leurs pieux exercices par les visites de grands seigneurs qu'elle pouvait recevoir. Bathilde les rassura, et pour prouver qu'elle renonçait à jamais à toute sorte de grandeurs, elle prit le voile de simple religieuse, et voulut se conformer aux ordres de Bertile, l'abbesse du monastère, aussi bien que la moindre habitante de la maison.

Elle se trouva plus heureuse de passer de la souveraineté à la soumission et à l'obéissance, qu'elle ne l'avait paru aux yeux du monde, en passant de l'esclavage au trône. — Son humilité si parfaite était accompagnée d'une tendresse officieuse qui la portait à se faire la servante de toutes les sœurs et principalement de celles qui étant malades avaient le plus besoin de soins et de services.

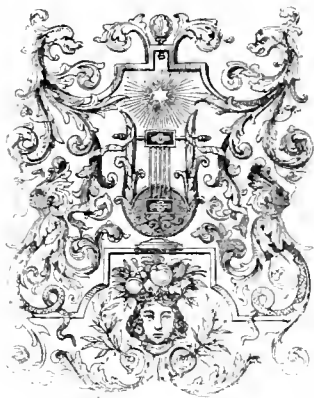
Dieu voulut l'éprouver et lui envoya de longues maladies. Bathilde accepta ces épreuves avec une douceur et une résignation admirables. — Elle se fit un bonheur de souffrir; car elle offrait ses souffrances au maître de toute chose; elle n'en n'eut que plus de confiance en lui.

Ce fut au milieu de ces douleurs qu'elle endura avec tant de patience que la mort vint lui ouvrir les portes de la béatitude céleste.

En se félicitant d'avoir fui le monde et les splendeurs et en remerciant ses compagnes de l'hospitalité qu'elles lui avaient accordée dans leur monastère, elle mourut, à la fin du mois de janvier de l'année 680.

Quelques jours avant sa mort, elle eut une vision qui la combla de joie et d'espérance: elle vit une échelle mystérieuse qui semblait lier la terre au ciel. Des anges descendaient par les degrés de cette échelle, et, venant au-devant d'elle, l'invitaient à monter avec eux.

Les reliques de cette sainte ont été conservées à l'abbaye de Chelles. J. B.



HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.

SAINTE-CÉCILE EN TRANSTEVÈRE.

Cette église est une des plus anciennes qu'on puisse voir dans Rome. Elle fut bâtie sur l'emplacement où exista jadis la maison de sainte Cécile. Cette illustre sainte avait été forcée par ses parents d'épouser un païen, sans respect pour le vœu de virginité qu'elle avait fait dès sa plus tendre jeunesse. Ce mariage aurait fletri la pureté de ce vœu, si Dieu n'eût permis que, dès la première nuit de ses noces, ses prières touchassent profondément le cœur de Tiburce son époux. Il se convertit

tout à coup à la religion chrétienne, et cet acte, signalé à la fureur du peuple, devint la cause du martyre, non-seulement de sainte Cécile, mais aussi de Tiburce et de Valérien, frère de ce dernier. Almaxe, alors préfet de Rome, fit trancher la tête à la jeune vierge dans sa salle de bains; Tiburce et Valérien éprouvèrent le même sort. Peu de temps après cette cruauté, saint Urbain, pape, fonda une église sur les débris de la maison où le martyre avait eu lieu. Mais il faut croire que ce monument de

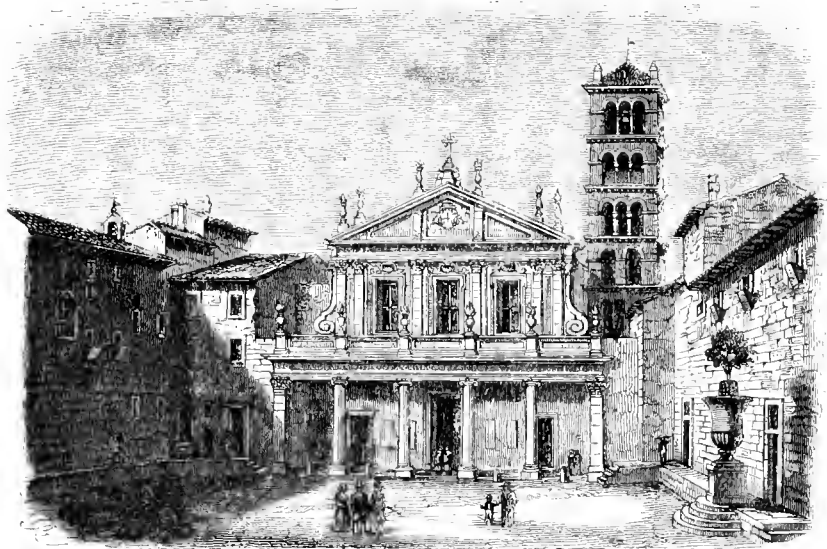
piété eut encore à subir la dévastation des idolâtres, car il est dit qu'en 817, Pascal I^{er}, successeur d'Étienne IV, fit reconstruire l'église de Sainte-Cécile, parce que, pendant l'office de nuit, il avait eu une vision qui lui révélait le lieu où étaient cachées les reliques de Cécile, de Tiburce et de Valérien. Ce fut dans le cimetière de Calixte que ces saints ossements furent trouvés. On les apporta dans l'église placée déjà sous l'invocation de la jeune martyre. Le pape Pascal I^{er} y fit également transporter les corps de Tiburce et de Valérien, ainsi que ceux de neuf cents victimes de la cruauté païenne, qu'on découvrit dans le cimetière de Prétexat. Clément VIII donna cette église aux religieuses bénédictines, qui y firent construire un magnifique couvent. Le cardinal Georges Doria a sacrifié des sommes considérables à son embellissement.

Dans la cour qui se développe devant l'église on voit un ancien vase de marbre, très-remarquable par sa grandeur et par sa forme élégante. Le portique est d'un aspect superbe; il est soutenu par quatre colonnes, dont deux sont de granit rouge.

Des colonnes divisent l'intérieur en trois nefs.

La voûte est enrichie de peintures à fresque de Pierre Cavallini; elles représentent différentes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; on y voit des anges qui déploient leurs blanches ailes au-dessus de la porte principale; ils ont été peints par Maccio Collantonio. Les paysages qui remplissent le reste de la voûte sont dus au pinceau de Fabrice Parmesan.

La muraille de la nef gauche est revêtue de fresques éclatantes, attribuées à différents artistes, parmi lesquels



Vue de la Basilique de Sainte-Cécile.

on cite Tarquin, Viterbe et Jean Zanna dit le Pizzica. C'est ce dernier qui a également peint les ermites au-dessus de la grille des bénédictines; à côté, les papes Urbain et Benoît, œuvre de Vincent Conti.

Le maître-autel, d'une rare magnificence, est orné d'un baldaquin de marbre qui repose sur quatre belles colonnes antiques de marbre blanc et noir.

Près de cet autel s'élève le tombeau qui renferme la dépouille mortelle de sainte Cécile; c'est le plus beau qu'on voit à Rome après celui de saint Pierre. Il est enrichi d'albâtre, de lapis-lazuli, de jaspe, d'agate et de figures en bas-relief de bronze doré. Au milieu, s'élève la statue de la sainte en marbre blanc, sculptée par Étienne Maderne; elle est couchée, et dans la même posture on elle fut trouvée par Pascal I^{er}. Cette chapelle est fermée d'une grille de fer à balustres dorés; des lampes d'argent brûlent sans cesse autour du tombeau.

A chaque pas on rencontre dans cette église des chefs-d'œuvre de l'art; à la tribune on voit de magnifiques peintures de Nicolas Pomarancio.

Après la première chapelle du Crucifix, située à droite

en entrant dans l'église, on voit la chambre où sainte Cécile reçut le martyre. Cette chambre servait aux bains de suen en usage chez les Romains. Les tuyaux qui conduisaient la vapeur existent encore; ils ont été conservés comme un précieux indice de la sainteté de ce lieu. Sur les côtés, le martyre de la jeune vierge a été peint par le Zanna; au milieu, dans une petite niche, on voit une image de Notre-Dame, qu'a produite l'immortel pinceau d'Annibal Carrache.

Dans une autre chapelle, à droite, les tableaux de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que le martyre de sainte Agathe sont attribués au Baglioni.

Le tableau de saint Benoît, sur l'autel de ce nom, est de Gozzi, qui a également peint le saint Étienne du dernier autel du même côté.

Après de la grande porte, se trouve une chapelle fermée. C'est là qu'est le trésor de l'église: des reliques enchaînées dans l'or et l'argent, des vêtements d'autel et un grand nombre d'ornements sacerdotaux, de la plus grande richesse; la plupart sont des étoffes relevées en broderies d'or, et même d'argent massif à feuillage.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY



JEAN SANS PEUR.

Cet édifice présente le modèle le mieux conservé de la disposition des premières basiliques. Combien le christianisme, à sa naissance, paraît grand et populaire, par cette grave disposition qui offre une double chaire pour la lecture publique de l'épître et de l'évangile ! On sent une religion morale, positive, enseignante, dont les préceptes obligent tous et commandent à tous indistinctement. Quelque chose de cette primitive égalité religieuse semble s'être perpétué à Rome dans la pratique du culte ; tout le monde s'y prosterne sur le pavé même des temples, le pauvre à côté du riche, le noble seigneur à côté du plébéien. On n'y remarque point ce *confortable* dévot de quelques paroisses qui indique la différence des rangs. Seulement on voit par la disposition des différentes parties d'une église, qu'il existait une distinction purement morale entre les divers assistants à la même cérémonie.

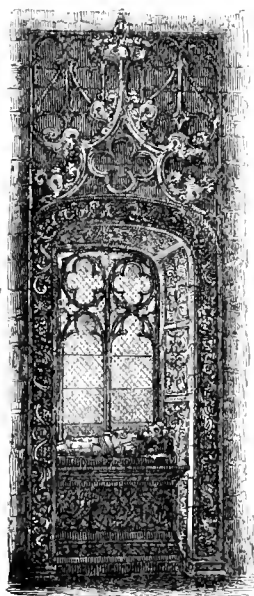
Chaque église avait toutefois son *atrium*, sorte de cour environnée d'un petit portique soutenu par des colonnes. C'est là que se tenaient les pénitents et les pécheurs en récidive ; ils étaient à genoux et se recommandaient aux prières des pasteurs. La nef latérale la plus grande était destinée à recevoir les hommes, puis les catéchumènes (ceux qu'on instruisait pour les disposer au baptême) et

les nouveaux convertis. L'autre nef latérale, ordinairement plus petite, était destinée aux femmes ; l'espace clos d'un petit mur de marbre était occupé par les acolytes, les exorcistes et autres clercs des ordres mineurs. Dans le sanctuaire en demi-cercle, il y avait des bancs pour les prêtres et le siège de l'évêque.

C'est pendant les jours de grande fête qu'il faut voir les Transtévérins peupler l'église de Sainte-Cécile. Le quartier Transtévère, sur la rive gauche du Tibre, est renommé par le caractère original de ses habitants. Il n'est pas rare de les voir passer subitement de la plus folle gaieté à la tristesse la plus morne et la plus affreuse. C'est ainsi qu'après s'être, pendant le carnaval, voués à l'orgie la plus échevelée, ils entrent subitement, et avec une piété exemplaire, dans les abstinences du carême. Autant ils auront été cyniques et intempérants pendant les jours de février, autant ils seront pénitents et dévotement courbés sur les pavés de l'église pendant la semaine sainte. Pas un des Transtévérins des deux sexes ne manquera à la cérémonie ; pas un mendiant, pas un estropié, gens plus hideux en Italie que partout ailleurs, qui fassent défaut à la lecture de l'office.

J. B.

JEAN SANS PEUR.



C'est avec du sang qu'ont été écrites ces pages de notre histoire ; on y lit tout ce qu'il y a eu de plus honteux, de plus déplorable dans ces luttes intestines qui au XV^e siècle ont bouleversé notre beau pays.

Un roi en-ense, qui ne retrouve rarement l'usage de ses facultés que pour sentir profondément l'abjection où il a été plongé ; une cour corrompue, habitée par des seigneurs depravés ; une nation avilie, tyrannisée, qui se plaint en vain et souffre, la plupart du temps en silence, les odieuses exactions d'un fisc insatiable et brutal ; une princesse trahissant ses devoirs d'épouse et de mère,

sans pitié, sans cœur et sans entrailles, vendant à l'étranger la couronne de son époux, l'honneur de sa patrie, et les droits de son enfant ; le frère d'un roi malheureux, jeune et insolent, ambitieux et immoral, perdu dans l'opinion ; un seigneur tout-puissant, d'abord valeureux et chevaleresque, sage et de bon conseil, sincère dans sa piété comme dans son amour filial, commettant tout à coup, dans un seul jour, un sacrilège, un parjure et un

assassinat ; devenant tour à tour l'ennemi ou l'allié de l'étranger ; en tout cas combattant toujours contre un monarque et un pays que ses serments, son honneur et sa religion auraient dû l'engager à défendre ; voilà les principaux personnages de ce drame épouvantable, et que nous n'avons pas besoin de nommer : on a reconnu Charles VI, Isabeau de Bavière, le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne.

Voici où en étaient Paris, la cour et la France, quand le duc Jean régnait en Bourgogne. Lorsque Philippe le Hardi, son père, vint à mourir en 1404, Jean avait déjà trente et un ans. On l'avait surnommé *sans peur* à cause de l'impétuosité avec laquelle il s'était conduit à Monténi. Marguerite de Bavière, qu'il épousa en 1385, lui avait apporté en dot les comtés de Hainaut, de Hollande et de Zélande. La Bourgogne put espérer d'abord la paix et la justice sous un règne qui s'annonçait bien. Il avait payé les dettes les plus importantes de son père, il avait allégé le fardeau des impôts, jusque-là écrasant, et il avait promis de nouveau l'exportation des vins et des céréales. Enfin il avait forcé les Anglais à lever le siège de l'Écluse, il leur avait pris Gravelines et il leur eût même enlevé Calais, si de misérables intrigues, ourdies à la cour, ne l'eussent tout à coup rappelé. Un changement funeste ne tarda pas à s'opérer en lui. Neveu du roi de France, premier pair du royaume, possesseur de plusieurs grandes provinces, il était humilié quand il songeait que dans le conseil il n'occupait que la cinquième place. Sa susceptibilité en fut cruellement blessée.

D'un autre côté, un motif plus sérieux lui inspira une haine implacable contre le duc d'Orléans. Et à ce sujet

il est bon de rappeler que l'ambition ne fut pour rien dans la rivalité qui éclata entre ces deux princes. Le duc d'Orléans avait fait au duc Jean un de ces affronts qui ne se pardonnent pas. Jean aimait tendrement sa femme, et



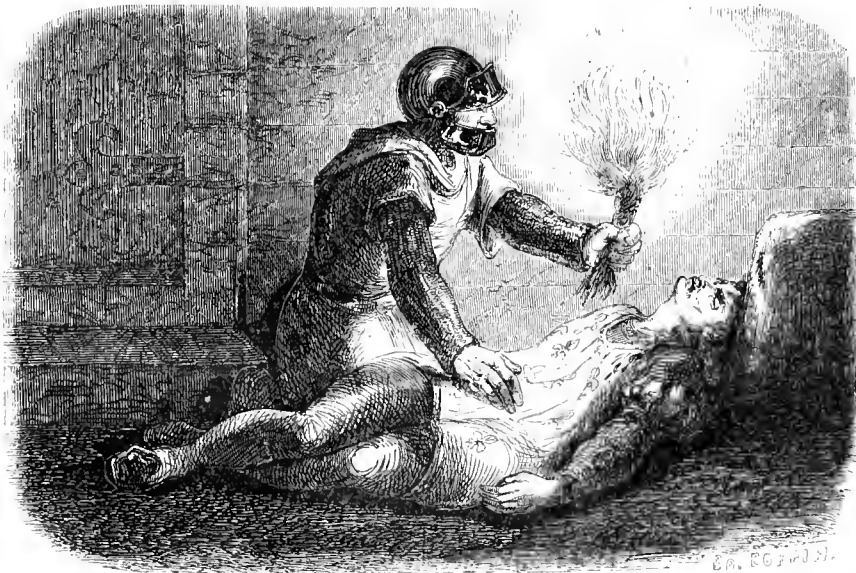
les calomnies ou les indiscretions de son rival devaient exciter sa colère. Un portrait montré publiquement, des couplets chantés, furent les motifs du projet conçu par un époux furieux et jaloux. C'en est fait, Jean sans Peur a fait le serment que le duc d'Orléans allait mourir, et il s'apprête, par la dissimulation et la feinte, à préparer les voies aux exécuteurs de ses sinistres volontés. Une maison voisine de l'hôtel de Nemours, le petit séjour de la reine, a reçu un nouvel hôte clandestinement, c'est un gentilhomme normand, le capitaine d'Octonville, homme peu scrupuleux; avec lui ont été embusqués les frères

Guillaumo de Scas, de Courteheuse, de Guines, Courtensi, valet de chambre du roi, et d'autres gens, plus ou moins ennemis de la famille d'Orléans. De la rue Barbette, d'Octonville allait communiquer fréquemment à l'hôtel de Bourgogne avec Jean sans Peur.

Cependant le duc de Berry avait fait tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux; il était même sûr d'avoir réussi, puisqu'un acte dans ce sens avait été signé par l'un et l'autre; ils avaient couché une nuit ensemble dans le même lit; le lendemain ils avaient communiqué encore ensemble, avec une même hostie partagée en deux; la même table les avait réunis chez le duc de Berry, à l'hôtel de Nesle. Le duc d'Orléans vivait dans la sécurité la plus profonde; le mardi 22 novembre 1407, il se rendit au petit séjour de la reine et y passa la soirée. Toute sa suite était partie, avec l'intention de revenir le chercher à minuit. Mais à neuf heures, Courtensi, qui se prétend chargé d'un ordre du roi, survient et prie le duc d'Orléans d'aller sur-le-champ à l'hôtel Saint-Pol, où sa présence est nécessaire, il s'agit d'une affaire imprévue, urgente et grave. Le duc se fait seller une mule et part en compagnie de deux gentilshommes et de trois pages portant des flambeaux. Prévenu par Courtensi, d'Octonville a embusqué ses hommes dans plusieurs renforcements de la rue Barbette; tous sont armés jusqu'aux dents.

A peine est-il arrivé au milieu de la rue, que le duc est abandonné par ses deux gentilshommes, il n'a plus avec lui que ses pages qui, avec leurs torches, guident la marche de leur maître.

Tout à coup d'Octonville et ses complices s'avancent; le duc les prend pour des voleurs et leur crie: — Je suis le duc d'Orléans! — C'est à toi que nous en voulons, — répond d'Octonville, et d'un coup de sa hache d'armes, il coupe la main que le prince appuyait sur le pommeau de sa selle; puis il lui assène un coup sur la tête; le duc tombe



alors; un troisième coup lui fend le crâne et fait jaillir la cervelle. En ce moment un des trois pages ose prendre la défense de son maître, il tombe près de lui mortelle-

ment blessé. D'Octonville traîne le corps du duc auprès d'une borne, et, allumant une torche de paille à un falot, il s'assure que le malheureux est bien mort et s'éloigne

avec sa bande. — Des voisins étaient accourus aux cris du page qui se mourait ; mais des chausse-trappes, dressées à l'avance et à dessein, avaient ralenti leur course. Les meurtriers purent s'éloigner ; on n'en reconnut qu'un.

Le roi jouissait alors d'un de ces rares instants où la raison remplaçait la démence dans son esprit affaibli ; il aimait avec tendresse son frère, le duc d'Orléans. Aussi, à la nouvelle de sa mort, événement inouï et si déplorable, il fut en proie à la plus violente douleur. Il ordonna à toute sa maison de se tenir sous les armes ; la reine Isabeau, épouvantée, s'enfuit à l'hôtel Saint-Pol près de son époux. Les assassins, tout en fuyant, avaient mis le feu à plusieurs maisons de la rue Barbette pour occuper les habitants du quartier et gagner de l'avance ; toute la population du Marais et de Saint-Antoine était sur pied et se pressait sur le lieu de l'événement. Tous les seigneurs présents chez le roi ou chez eux, dans leurs hôtels, avaient armé tous leurs gens.

Jean sans Peur nia tout d'abord ; il avoua ensuite, et prétendit qu'il n'y avait là que la juste vengeance de l'affront fait à son honneur ; enfin la chose fut célébrée comme une action méritoire par le cordelier Jean-Petit, qui appartenait à la maison du duc de Bourgogne ; en tout cas cet assassinat ne fut que le prélude des plus épouvantables excès. Les deux partis, c'est-à-dire les deux factions d'Orléans et de Bourgogne, s'entre-tuèrent dans la capitale et dans les provinces. On avait d'abord soupçonné le sire de Cani que le duc d'Orléans avait cruellement outragé, mais ce seigneur avait été bien vite reconnu innocent.

Jean sans Peur poussa l'audace jusqu'à se présenter dans la chambre ardente, où gisait le corps du défunt ; bien plus, il n'avait pas hésité à porter un des coins du poêle quand le cadavre fut transporté de l'église des Blancs-Manteaux à la chapelle des Célestins, construite par les ordres du feu duc ; après ce bal funeste où le roi avait failli perdre la vie. Ce fut le prévôt de Paris, Tignonville, qui découvrit le vrai coupable ; le duc de Bourgogne était au conseil quand on vint avertir les ducs de Berri et de Bourbon. Aussitôt le roi et tous les membres du conseil se retirèrent. Le lendemain Jean sans Peur revint ; le duc de Berri remplaçait le roi, comme président du conseil. On



refusa l'entrée de la salle au duc de Bourgogne, et on l'accorda au comte de Saint-Pol, qui l'accompagnait, mais

c'était pour lui ordonner d'arrêter l'assassin. Furieux de ce qu'il regardait comme un affront, Jean sans Peur s'éloigna à grands pas de l'hôtel de Nevers. Il arrive à son hôtel, se fait amener un cheval sur lequel il s'élance, et se fait suivre de d'Octonville et de ses hommes ; il passe les barrières, galope sans s'arrêter, et, après une course de trente-cinq heures, se trouve en sûreté dans ses états du Nord. Brébant et plusieurs gentilshommes de la maison d'Orléans l'avaient vivement poursuivi ; ils l'eussent même rejoint et pris s'il n'eût eu la précaution de rompre le pont de Saint-Maxence, ce qui arrêta la poursuite. A une heure il arriva à Bapaume, et, enchanté de se voir à l'abri, il ordonne que désormais on sonnera l'Angelus dans cette ville, tous les jours à la même heure, à perpétuité. De plus il y fait une fondation religieuse pour consacrer la mémoire de cet événement heureux et inespéré.

Le château de Lens, protégé par une nombreuse garnison, reçut dans ses murs d'Octonville et ses complices, qui trouvèrent là un refuge. Jean n'avait séjourné que quelques heures à Bapaume ; il se rendit en toute hâte à Arras, puis à Lille. C'est là, qu'à l'issue d'un conseil où s'étaient réunis les principaux seigneurs de sa cour, il résolut d'avouer hautement l'assassinat du duc d'Orléans. Peu de temps après, dans le discours prononcé en son nom à l'assemblée des états de Flandre, il fit représenter le duc d'Orléans comme un tyran, dont lui, duc de Bourgogne, avait cru, autant par justice que par pitié, devoir délivrer le pays. Il n'en resta pas là ; il se fit donner par les états de l'argent et des hommes. La cour de France ne se crut pas en état de lutter.

Jean sans Peur s'était avancé jusqu'à Amiens. Là, il reçut les envoyés qui venaient lui apporter la promesse qu'on oublierait le passé, et des propositions de paix ; on exigeait seulement qu'il livrât les assassins. Il répondit par un refus. Les conférences durèrent dix jours, puis on accorda les lettres d'abolition ; il se rendit au conseil, et le moine Jean-Petit fit son apologie : il eut l'audace de soutenir cette thèse, à savoir que Jean sans Peur n'avait été qu'agréable au Seigneur et utile à la France en débarrassant la terre d'un tyran, et qu'il avait droit, de la part du roi, à toutes sortes de récompenses, « à l'exemple, dit-il, des rémunérations qui furent faites à monseigneur saint Michel, pour avoir tué le diable, et au vaillant homme Phinées, qui perça Zambri. » L'assassin fut absous ; il était le plus fort.

Il marcha aussitôt au secours de son beau-frère, Jean de Bavière, contre lequel les Liégeois, depuis longtemps écrasés d'impôts, s'étaient révoltés. Ils l'assiégeaient dans Maëstricht. Jean de Bourgogne tombe sur eux et les met en déroute. Vingt mille Liégeois restent sur le carreau, et le vainqueur ramène dans Liège l'évêque délivré. Le prince-évêque « déshonora, dit Mezerai, sa victoire et son caractère, en faisant jeter dans la Meuse des milliers de ses diocésains, liés deux à deux, et en élevant autour de Liège des forêts de roues et de gibets. » Cependant, la duchesse d'Orléans, forte de l'absence du duc Jean, l'avait fait déclarer ennemi de l'Etat. Toute la France s'était partagée en deux camps, les Bourguignons et les Orléanais. Ces derniers prirent le nom de d'Armagnac, qui s'était placé à la tête de ce parti. Le signe de ralliement des Armagnacs était une croix blanche à angles droits ; leur enseigne, un bâton noueux. Le signe des Bourguignons était une croix rouge, oblique, nommée

croix de saint André; leur enseigne, un *rabot*. La Franco fut ravagée en tout sens par des bandes féroces, composées de brigands, servant indistinctement tous les partis, répandant sur leur passage le meurtre, l'incendie, et cachant après ces crimes, toujours impunis, leurs victimes et leur butin dans des châteaux où personne ne songeait à les poursuivre.

La France était donc menacée d'une perte inévitable; la guerre civile et la guerre étrangère s'unissaient pour dévorer ce malheureux pays. Jamais, dans aucun temps, chez aucun peuple, l'histoire n'offrit une pareille succession de crimes et de malheurs. Le désastre d'Azincourt avait enlevé à la France sa dernière armée; les Anglais parcouraient victorieusement toutes nos provinces, et au milieu des calamités de la patrie, une odieuse princesse se plongeait dans tout ce que le vice et le crime ont de plus scandaleux et de plus immoral. Désespérée de la mort de Boisbourdon, la reine Isabeau avait décidé, dans son exaltation, la ruine de la France et la perte de sa famille; elle avait aussi empoisonné le dauphin Louis et son frère Jean; et toute la race royale se fût trouvée anéantie, si le troisième prince, à la connaissance de ce double crime, ne se fût enfui. Néanmoins Isabeau, à qui le nom seul du duc de Bourgogne inspirait une terreur indéfinissable, se rapprocha de lui pour avoir son appui dans l'exécution de ses plans de vengeance et d'ambition.

Ainsi, la France semblait toucher à son dernier moment, recelant un traître dans son sein et foulée aux pieds par un ennemi redoutable; peut-être allait-elle cesser d'exister comme État. Sans doute elle a trouvé des ressources imprévues aux époques les plus désastreuses, et des grands hommes, dans des temps où ils paraissent impossibles. Mais contre la trahison, le patriotisme, le courage et le talent sont impuissants. La France rassembla donc une armée presque égale à celle des Anglais. Toutes les provinces de Bourgogne s'étaient levées contre l'ennemi commun. Les Bourguignons marchaient sous les ordres des deux fils de Jean sans Peur. Henri V, roi d'Angleterre, effrayé à la vue de forces aussi considérables, ne songeait plus qu'à la retraite. Déjà même il gagnait la ville de Calais; la famine et la contagion désolaient son armée. Bientôt il n'allait plus rien en rester, et elle n'avait pas encore combattu.

Le conseil de la cour de France avait décidé qu'on n'attaquerait pas; on voulait laisser se consumer en détail l'armée anglaise affaiblie de plus en plus chaque jour. Mais le connétable Charles d'Albret s'indigna contre ce qu'il appelle une lâcheté; il s'écria « que c'est le faire de lâches hommes que surmonter une armée par famine et non par armes. » Par malheur il entraîna la majorité du conseil, et la même imprudence, commise à Poitiers et à Crécy, produisit la même catastrophe. Les Anglais soutinrent l'attaque avec sang-froid; le désespoir leur tint lieu de force et d'ardeur. La mêlée devint furieuse; dix-huit chevaliers s'étaient dévoués; ils avaient fait le serment de mourir ou d'abattre sous leurs coups Henri V au milieu des siens. Ils se lancent contre les bataillons anglais; Henri est renversé de son cheval; il va périr, quand le fidèle David Game vole à son secours avec une troupe d'élite et le dégage. Les dix-huit braves succombent. Les deux frères du duc de Bourgogne périrent dans la bataille. Jean les vengera!

Bientôt, Châtillon vait se réunir sous ses murs une ar-

mée nouvelle, aussi nombreuse que la première, et composée presque tout entière de Bourguignons. Elle se propose de se joindre à l'armée du roi pour marcher aux Anglais; mais la maladroite et impolitique conduite de la faction d'Orléans rendit inutile ce dernier et admirable effort.

Peu importait à ce parti le malheur de la France, si le duc Jean était encore battu. Le roi envoya un ordre qui dut arrêter dans sa marche l'armée coalisée. Mais Jean sans Peur, trop courageux et surtout trop indocile pour obéir, marcha encore jusqu'à Lagni, où il s'arrêta cependant: mais il y resta deux mois sans recevoir l'autorisation d'avancer.

Déjà le parti anglais dominait à Paris et jusque dans le conseil du roi. La halte forcée du duc Jean à Lagni lui avait valu le surnom de *Jean qui n'a hâte*. La faction d'Orléans triomphait à la cour et dans le parlement de Paris. Le duc de Bourgogne n'était plus considéré que comme l'assassin du frère du roi. Il eut l'audace, affrontant l'indignation générale, de donner publiquement sa protection au duc de Lorraine, exilé pour cause de *félonie*, et de se présenter avec lui devant Charles VI, en plein parlement et devant les pairs de France. A sa vue, l'avocat général, Juvénal des Ursins, s'écria: « De par le roi, que tous ses bons et loyaux serviteurs se rangent de son côté! et que les ennemis du bien public se joignent au duc de Lorraine! Aussitôt, tous les seigneurs allèrent se ranger autour du roi; Jean sans Peur lui-même, entraîné par leur exemple et obéissant à la force des choses, suivit les autres; et le duc de Lorraine, resté seul, n'eut d'autre ressource que de se jeter aux pieds du prince et d'implorer son pardon.



Pour plaire à leur souverain, les courtisans avaient fait à Jean sans Peur toutes sortes d'outrages. Le traité d'Auxerre, qui avait réconcilié les deux factions, est annulé. Dès lors, le duc de Bourgogne ne songe plus qu'à punir tant d'insolence et qu'à venger tant d'affronts. Il brûlait de combattre les Anglais; il s'unit à eux dès lors; il part pour Calais et y conclut cet odieux traité de 1416 qui fut le prélude d'autres traités plus odieux encore. Cette affaire de Calais resta d'abord secrète; le duc de Bourgogne dissimulait; avant de se séparer du roi, il ne voulait compromettre ni son influence ni son crédit; il voulait avant

tout se conserver les moyens d'ouvrir à l'armée anglaise les portes de Paris.

Guy, seigneur de Presle, et l'Isle-Adam, secondés par des traitres achetés dans la capitale avec l'argent du duc Jean, s'introduisent de nuit dans Paris le 29 mars 1418. C'est Périnet Leclerc, qui avait dérobé à son échevin les clefs de la porte de Bussi qu'il avait livrées. Ils s'emparent de la ville, assemblent leurs complices et ameutent cette foule de gens sans aveu, d'étrangers sans foi qui pullulent dans toutes les grandes villes et qui prennent part à toutes les révoites. Bientôt, on voit entrer dans Paris les troupes bourguignonnes. Alors commence un épouvantable massacre, une horrible boucherie qui dure trois jours.

On égorge le connétable d'Armagnac, le grand maître des arbalétriers, le maréchal de Rieux, le chancelier de Morle, deux archevêques, dix évêques, trente seigneurs de la cour, des présidents, des conseillers du parlement, et une multitude de bourgeois. « Il en fut tué, dit Fabert « dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, plus de mille, « incisés sur le dos en forme de bande, en haine du parti « d'Armagnac. » Certains auteurs portent ce chiffre à trois mille. On en jeta une foule d'autres en prison.

A son entrée, Jean sans Peur fut accueilli par le cri de : *Noël au noble duc qui abolit les impôts!* Les rues, encore rougies par le sang, étaient jonchées de fleurs. Il se rendit à Saint-Eustache, où l'on chanta solennellement le *Te Deum*. Il prit en main les rênes du gouvernement, rendit à Eustache de Laistre les fonctions de chancelier, imposa au parlement comme premier président Morvilliers, nomma l'Isle-Adam et Chambord maréchaux de France, et Pierre de Nédonchel grand veneur; il donna une somme énorme au boucher Caboché, chef des écorcheurs,



et une poignée de mains au bourreau de Paris, Capeluche, qui lui rendit soudain cette marque d'affection, touchante intimité! Mais ces hommes ignobles lui étaient indispensables.

Néanmoins il n'eut pas longtemps besoin de ces odieux instruments, et quand ils devinrent inutiles il sut les briser. Ces assassins et ces bandits ne pouvaient long-

temps dominer; Jean sentit que la modération devait avoir son tour, mais la modération ne convenait pas à ceux que le pillage et l'assassinat faisaient vivre. Les égorgeurs se plaignirent, et reprochèrent publiquement au duc de Bourgogne de ménager à dessein les Armagnacs. Une émeute était imminente, lorsque Jean fit avancer de nouvelles troupes qui en eurent bientôt fini avec ces bandes d'assassins. On pendit Capeluche, Caboché et vingt-six chefs des émeutiers. Le reste ne bougea plus. Le lendemain de cette scène, la corporation des bouchers, qui s'était signalée par sa violence et sa cruauté, demanda grâce et s'empressa de se soumettre au duc de Bourgogne.

Jean et Isabeau étaient désormais alliés, mais ils agissaient sans but déterminé, sans aucune espèce de plan, leur seule pensée était celle de la vengeance. Et quelle était la cause de tous les crimes, de tous les désordres commis à Paris comme dans les provinces? L'état de démeure d'un monarque qu'une femme perdue et né prince orgueilleux et vindicatif menaient alors comme un enfant. Or cette femme était reine et régente, et ce prince était plus riche et plus puissant que son roi. D'ailleurs peut-on s'arrêter dans la carrière du crime? Le duc Jean, après avoir assassiné le frère de son souverain, devenait traître à son pays, il allait livrer la France et ses propres États à l'étranger, et la reine elle-même la secondait dans tous ces forfaits! Une pareille habitude du crime devait dépasser toutes les limites du possible.

Pendant entre Jean sans Peur et sa complice il n'y avait aucun point de contact, aucune sympathie, aucune conformité d'instincts et d'idées; cette alliance monstrueuse n'était fondée que sur une seule base trop fragile pour pouvoir durer. Quand le ressentiment de Jean fut calmé et qu'il vit qu'au lieu d'un allié il avait un maître, quelque reste d'un ancien sentiment de pudeur lui venant en aide, il se ressouvint qu'il était Français: bientôt il ne dissimula point son désir de se rapprocher du roi et de revenir au sentiment de ses devoirs. Il vit le dauphin dans une première entrevue à Poissi-le-Fort près Melun, en juillet 1419. Il baisa la main du jeune prince, qui l'embrassa ensuite. On convint d'un second rendez-vous qui fut fixé à Montereau au 26 août.

Le dauphin avait été exact au rendez-vous, il s'était arrêté dans la ville où il attendait. Jean sans Peur ne partit de Paris que le 40 septembre. L'entrevue devait avoir lieu sur le pont de Montereau. On avait mis le château à la disposition du duc de Bourgogne; chacune des extrémités du pont devait être gardée, l'une par des soldats du roi, l'autre par des soldats bourguignons; l'entrée du côté du château était au pouvoir de ceux-ci, celle du côté de la ville était aux hommes du dauphin; chaque prince ne devait avoir pour suite que dix gentilshommes. A son départ de Paris, Jean sans Peur y avait laissé une nombreuse garnison commandée par Saint-Pol et l'Isle-Adam; puis il avait fait mener à Troyes Charles VI, la reine Isabeau et la princesse Marguerite. Enfin il prévint le dauphin de son arrivée au château de Montereau. — On plaça les gardes comme on en était convenu, et chacun des deux princes arriva de son côté avec ses dix gentilshommes. Le dauphin avait avec lui Tannegny-Duchâtel, Louvet, les sires de Barbasan, de Courvillon, le viconte de Narbonne et six autres seigneurs. Comme le duc Jean se levait pour partir, ses familiers insistèrent pour qu'il n'allât pas à ce rendez-vous: — Allons, leur

dit-il, il faut marcher où il plaira à Dieu de nous conduire; je ne veux point qu'on me reproche que la paix ait été rompue par ma lâcheté.

Et il marcha vers le pont, accompagné des sires de Massorat, Saint-Georges, Thoulangeon, Montaigu, Noailles et cinq autres officiers de sa maison. Un espace restait libre au milieu du pont, fermé par une double barrière. Les deux princes furent en présence; le duc s'agenouilla et dit : — Monseigneur, je suis venu à votre commandement; vous savez la désolation de ce royaume, votre domaine à venir, et quant à moi, je suis prêt et appareillé d'y exposer les corps et les biens de moi et de mes vassaux, alliés et sujets. — Le dauphin, se découvrant alors, le remercia et l'aïda à se relever. — Beau cousin, lui dit-il, vous savez que, par le traité de paix naguère fait à Melun (lors de l'entrevue de Poissy-le-Fort), entre nous, fûmes d'accord que, au dedans d'un mois, nous nous assemblerions en quelque lieu pour traiter des besognes (affaires) du royaume, et pour trouver manière de résister aux Anglais, anciens ennemis du royaume, et jurastes et promistes, et fut élu ce lieu où nous sommes venus au jour diligemment, et nous avons attendu quinze jours entiers; si vous prie que nous advisions, ainsi que nous l'avons là juré et promis, si nous trouvons moyen de résister aux Anglais.

Jean sans Peur répliqua qu'on ne pouvait rien *adviser ou faire sinon en la présence du roi son père et qu'il fallait qu'il y vint.* * Et le dit seigneur (le dauphin) très-doucement lui dit : — Qu'il irait vers monseigneur son père quand bon lui semblerait, et non mie à la volonté du duc de Bourgogne, et qu'il sçavoit bien que ce qu'ils feroient tous deux, le roi en seroit content.

Et y eut aucunes paroles, et s'approcha ledit Nouailles dudit duc, qui rougissait, et dit : Monseigneur, quiconque le veuille voir, vous viendrez à présent à votre père; en lui cuidant mettre la main sur lui, et de l'autre tira son épée comme à moitié. Et lors ledit messire Tanneguy-Duchâtel prit monseigneur le dauphin entre ses bras et hors de l'huïs de l'entrée du parc (enceinte réservée au milieu du pont), et y en eut qui frappèrent sur le duc de Bourgogne et sur ledit Nouailles, et allèrent tous deux de vie à trépasement. ¹

Maintenant est-il vraisemblable que le dauphin ait été l'auteur ou même simplement le complice de ce meurtre qu'on peut regarder, du reste, avouons-le, comme une représaille de celui du duc d'Orléans? non, évidemment non. D'ailleurs le dauphin avait un intérêt majeur à faire alliance et cause commune avec le duc de Bourgogne. Aussi Juvénal des Ursins, écrivain contemporain, étranger à toutes les intrigues, et qui n'était d'aucun parti, est-il le plus digne d'inspirer quelque créance parmi tous ceux qui, souvent par passion, quelquefois par intérêt, n'ont pas craint de publier au sujet de ce sinistre événement les versions les plus contradictoires. Il ne faut ajouter que médiocrement foi à ces récits, fabriqués longtemps après, sur des traditions erronées. On ne sait même pas si Tanneguy-Duchâtel, bien loin d'avoir frappé lui-même Jean sans Peur, n'était pas rentré de suite dans Montereau avec le dauphin. Du reste celui-ci fut aussitôt accompagné, en s'en allant, du président Louvet, Robert-Loiré, François de Grimaux, Pierre Frottier, Olivier Cayet et Pou-

chant de Namae, sénéchal d'Auvergne, tous venus avec lui. Les quatre autres étaient restés sur le pont. Quand aux seigneurs du duc Jean, Nouailles seul avait osé le défœdre. Ses compagnons cependant étaient en nombre suffisant pour le venger, or ils rentrèrent tous au château de Montereau. Toute la suite et l'escorte de Jean sans Peur s'en retournèrent aussitôt.

Le corps du duc de Bourgogne était resté sur le pont,



des valets l'avaient dépouillé! On ne l'enleva qu'à miuit pour le déposer dans un moulin. Le lendemain on le porta à l'hôpital de Montereau, où il fut enseveli dans une des bières destinées aux pauvres et enterré dans l'église paroissiale avec son *jupon, ses housseaux et sa barrette*. Un an après, par ordre de son fils Philippe, il fut transféré à Dijon et inhumé à la Chartreuse dans un tombeau splendide. Sa veuve, la duchesse douairière de Bourgogne, distribua aux pauvres 3,000 livres, *attendu que le duc n'avait pu pourvoir à ce legs par son testament*.

Bientôt surgirent de toutes parts des accusations. On mit d'abord l'assassinat sur le compte de la dame de Giac, dont les instances, disait-on, avaient décidé Jean à se rendre à l'entrevue. Puis on accusa Philippe Jossequin, favori du défunt. Ils avaient été achetés tous deux, disait-on, par les Armagnacs. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Dijonais rasèrent la maison de Jossequin sur la place Saint-Jean, qui était *moult notable*. Il se réfugia dans le Dauphiné, où il mourut d'une manière misérable. Ses biens avaient été confisqués, vendus, et avec le prix la duchesse avait acheté la châtellenie de Nevers. Quant à la dame de Giac, elle donna plus de créance encore aux bruits accusateurs en se réfugiant auprès du dauphin; c'était au moins une maladresse.

Jean sans Peur était partout *détesté et maudit*, excepté en Bourgogne; à Paris comme dans ses États du Nord, il s'était conduit comme un tyran, impitoyable et cruel. Avec ses Bourguignons il était affable et libéral. La reine Isabeau en avait peur et l'Anglais le redoutait. Quoiqu'il en soit, sa mort ne servit à personne en France, elle ne fut utile qu'aux ennemis du pays.

A.-L. RAVERGIE.

¹ Histoire de Charles VI, Juvénal des Ursins, p. 150.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.



En présence de la ville de Troyes, la Seine reçoit, à sa droite et à sa gauche, une foule de ruisseaux, alimentés par des sources voisines, et de petites rivières qui se dispersent à travers les prairies pour les arroser. Dans ce nombre il faut noter le Lozain, la Magre, l'Hurande et la Profonde. Le fleuve se divise en outre en une foule de bras dont le plus gros se porte à droite et, se détournant de la ville, va baigner Pont-Saint-Hubert et Pont-

Sainte-Marie, un des faubourgs de Troyes. De nombreux courants pénètrent dans la ville, la ceignent de toutes parts et alimentent ses usines. Ces canaux furent creusés à grands frais par Thibaut IV, comte de Champagne, moins pour seconder l'industrie et l'activité de la cité, que pour la fortifier et l'embellir.

Autour des remparts, des allées d'arbres forment une double enceinte de promenades qu'on appelle le *Mûil*. Dans les fossés, attenants aux promenades du faubourg Saint-Jacques, sont d'autres allées basses en forme de berceaux, arrosées non pas par ces eaux bourbeuses et stagnantes qui croupissent au pied de beaucoup de nos cités, mais par une onde limpide et courante formée encore par un bras de la Seine. Ces fossés présentent l'aspect d'un petit vallon dont les coteaux sont des talus verdoyants. On peut dire que les abords de Troyes sont charmants, et ses longs faubourgs contribuent à lui donner l'apparence d'une belle ville. Mais l'espoir qu'on a pu concevoir un moment est bientôt déçu.

Des rues sales et étroites, des maisons de bois petites, noires et mal bâties, voilà ce qui frappe la vue; néanmoins on y entrevoit certains édifices qui, tels que des églises nombreuses, un Hôtel-Dieu remarquable, une maison de ville avec une façade fort curieuse, constituent des monuments dignes d'examen. Mais tout cela est perdu au milieu d'une foule de maisons irrégulières et disgracieuses. Comme il n'y a pas de carrières dans la localité et qu'on ne peut faire venir de la pierre que de Châtillon avec les plus grandes difficultés, puisque la Seine, en cet endroit, n'est pas encore navigable, il en résulte que l'on n'emploie guère pour construire que la charpente et la pierre de craie, ce qui donne aux maisons un aspect noirâtre et sale.

La boucherie de Troyes est remarquable en ce qu'on n'y voit jamais de mouches; il ne faudrait pas se hâter cependant d'attribuer ce phénomène ou à des miracles ou aux prières de saint Loup, mais bien plutôt à l'obscurité et à la fraîcheur du lieu où un courant d'air est sans cesse entretenu.

Nommée d'abord *Augusto-Bona*, puis *Trecassis*, enfin *Civitas Tricassinorum* sous Jules César, Troyes était dans l'antiquité la capitale des *Tricasses*. Ce peuple, dans la division romaine des Gaules, fit partie tour à tour de la

Celtique, puis de la deuxième et de la cinquième Lyonnaise; sous les Francs, il composa la Champagne, ainsi nommée de ses vastes plaines. Ce nom de *Trecassis* ou de *Treca*, d'où on a fait Troyes, remonte, s'il faut en croire certains étymologistes hasardeux, à une colonie de Troyens; selon d'autres savants, à l'existence de trois châteaux anciens, dont le principal était celui des comtes; le deuxième s'élevait derrière le couvent des Cordeliers; le troisième, ruiné par un incendie en 1324, était situé entre Saint-Nicolas et l'ancienne porte du Beffroi. C'est là que l'empereur Louis le Bègue traita le pape Jean VIII, après avoir reçu de ses mains la couronne impériale, au concile qui se tint dans la cathédrale de Troyes.

Tous ces châteaux étaient reliés les uns aux autres par une suite de remparts avec bastions, et de forts très-rapprochés. On attribue une origine antique à ces fortifications, comme l'attestent les noms de *Tours de Paris*, *d'Hector* et *d'Andromaque*, de *Porte de Jules-César*, qui leur furent donnés sous François I^{er}, quand elles furent reconstruites ou réparées dans l'intention de repousser l'invasion menaçante de Charles-Quint. Ces dénominations, tout à fait dans le goût de la renaissance, montrent que les beaux esprits du temps aimaient à rappeler la parenté fabuleuse de la capitale de la Champagne; cela était conforme d'ailleurs au goût général de la nation qui faisait remonter son origine à Francus ou Francion, fils d'Hector.

Dès le cinquième siècle, Troyes joue un grand rôle dans l'histoire. En 451, Attila se trouve en face de ses murs, après avoir ravagé la Bourgogne. Saint Loup, évêque de cette ville, voulant la sauver, va au-devant du barbare avec tout son clergé. On arrive au camp ennemi; tout à coup le cheval d'un chef des Huns, effrayé par les rayons lumineux du soleil qui relèvent les habits pontificaux de l'évêque et les ornements sacrés qu'on avait apportés en grand nombre, se cabre et se renverse sur son maître qu'il écrase dans sa chute. Furieux de cette catastrophe, Attila allait ordonner le massacre de la députation, quand un sentiment soudain de respect le saisit: il promit à saint Loup d'épargner la ville, qu'il visita seulement comme ami; puis il descendit le fleuve jusqu'à Méry et Pont-sur-Seine.

Plus sauvages que les Huns, les Normands ravagèrent Troyes au neuvième siècle. En 1228, Thibaut, comte de Champagne, y soutint un siège contre les barons qui voulaient ravir la régence à Blanche de Castille, dont il était le courtois chevalier. Saint Louis vint à son secours, et fit en cette occasion ses premières armes. En 1413, Troyes fut prise par le duc de Bourgogne, et reprise, treize ans après, par Charles VII et Jeanne d'Arc.

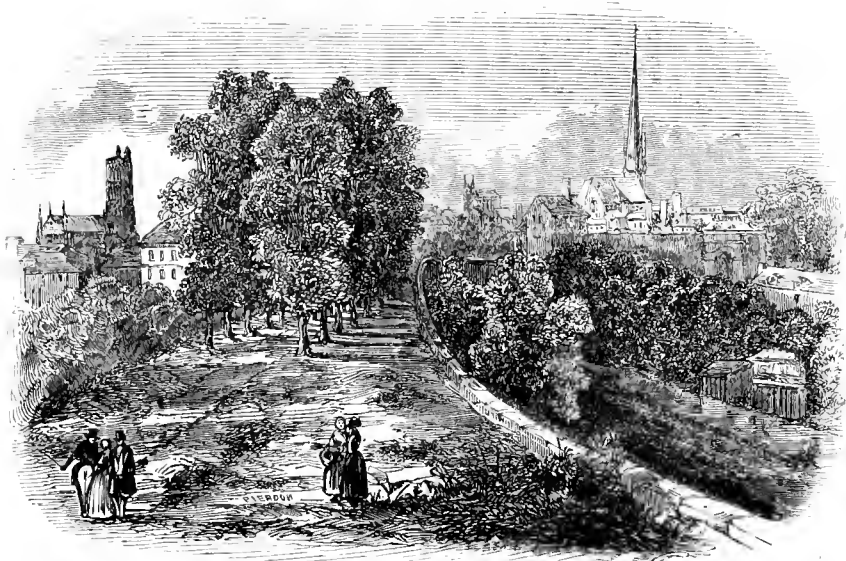
Sous le règne et par les ordres d'Isabeau de Bavière, le parlement y fut transféré, en 1420; ce fut là que cette reine maria sa fille Catherine à Henri, roi d'Angleterre, après le traité infâme qui livrait la France aux Anglais. Charles VIII, à son départ pour l'Italie qu'il allait conquérir, fit à Troyes une entrée solennelle. Sous Charles IX,

la Saint-Barthélemi y laissa des traces cruelles. Enfin Napoléon y établit à trois reprises son quartier général et le centre des opérations par lesquelles il repoussait l'invasion des coalisés. Attila et Napoléon sont le premier et le dernier de ces personnages fameux dont nous venons de donner la liste et dont l'histoire vient se lier à celle de la cité Champenoise.

A Troyes, deux choses sont dignes d'observation : d'abord c'est la singularité remarquable d'une ville bâtie au milieu des eaux et qui n'a pas une seule fontaine, les habi-

tants préférant l'eau de puits à celle de la Seine, pourtant plus salubre, et qui leur épargnerait les fièvres dont ils sont atteints. Ensuite c'est la fréquence des incendies ; il n'y a pas de ville en France qui ait passé plus souvent par l'épreuve du feu : en 1488 et en 1524, elle a été brûlée. Le clocher de la cathédrale a été foudroyé huit fois, et chaque année la ville est ravagée par les flammes. Heureusement que le nombre des pompiers y est considérable et leur zèle excessif.

Jadis la Seine était navigable à la hauteur de Troyes ;



Vue de Troyes.

elle ne jouit plus de cet avantage à cause des nombreuses tranchées qui arrosent la ville et y alimentent une foule d'usines. Depuis quelques années Troyes possède un canal qui sert à la navigation depuis Marcilly et est d'un prix inappréciable pour le commerce et la richesse de la basse Champagne ; la contrée a maintenant un aspect animé qui n'attriste plus le voyageur quand il suit la vallée de la Seine depuis Troyes jusqu'à Méry. Là se trouve un petit port qui donne au paysage du mouvement et de la vie. On y aperçoit très-souvent une barque de pêcheurs ou une légère nacelle, chargée de promeneurs, dont l'aspect réjouit le regard qu'attristaient autrefois des prairies monotones et des îles marécageuses.

De nombreux canaux de dérivation pénètrent de toutes parts, nous l'avons dit, dans la ville de Troyes ; ils se réunissent après la porte du faubourg Saint-Jacques, nommée aussi porte de Jules-César. Mais ils se divisent en une foule d'autres ramifications auxquelles se rattache le bras qui s'est éloigné de la ville et s'est grossi, en se détournant, des eaux de la petite rivière de la Barse, dont la source se trouve sous le château de Vendœuvre. Parmi ces bras, les principaux ont des noms particuliers. Dans la ville il y a le *grand* et le *petit rd*, nom générique des ruisseaux dans la Champagne et la Brie. Sur la rive droite de la Seine, au-dessous de Troyes, la Melda va arroser Sainte-Maure, Saint-Benoît et Villecerf, prend à Chauchigny le nom de Noue-des-Rondes et s'écarte d'une demi-

lieue du fleuve. La Seine laisse échapper, dans tous les sens, une foule de courants qui forment un long archipel et arrosent un grand nombre de villages, dont le plus important possède au plus quelques centaines de chaumières d'un aspect chétif et pauvre, sale et repoussant.

C'est qu'on ne possède dans cette localité aucune espèce de bois de charpente, ces matériaux ne sont abondants qu'à l'extrémité sud du département de l'Aube. On en est réduit à construire les maisons avec des carreaux de terre préparés à l'avance et durcis à l'air, que l'on assèche sur une maçonnerie de blocailles ou de craie élevée d'un pied au-dessus du sol. Dès lors ces cabanes peuvent s'enlever facilement de leurs bases et deviennent pour ainsi dire transportables. Aussi un plaisant proposait-il la formation d'une compagnie pour monter à Troyes une fabrique et un entrepôt de maisons ; de cette façon chaque habitant pouvait choisir sa demeure et se la faire expédier à domicile. En tout cas les possesseurs de ces maisons auraient été forcés de renouveler souvent leurs achats, car, en dépit des précautions prises contre les invasions du fleuve, et l'attention que l'on a de ne construire les fondations qu'avec la craie la plus dure et la plus solide, les pluies et les inondations ont miné bien vite les constructions les mieux faites en apparence, et celles qui durent une centaine d'années ont considérées comme de respectables reliques.

A gauche de la Seine, entre le fleuve et la route de

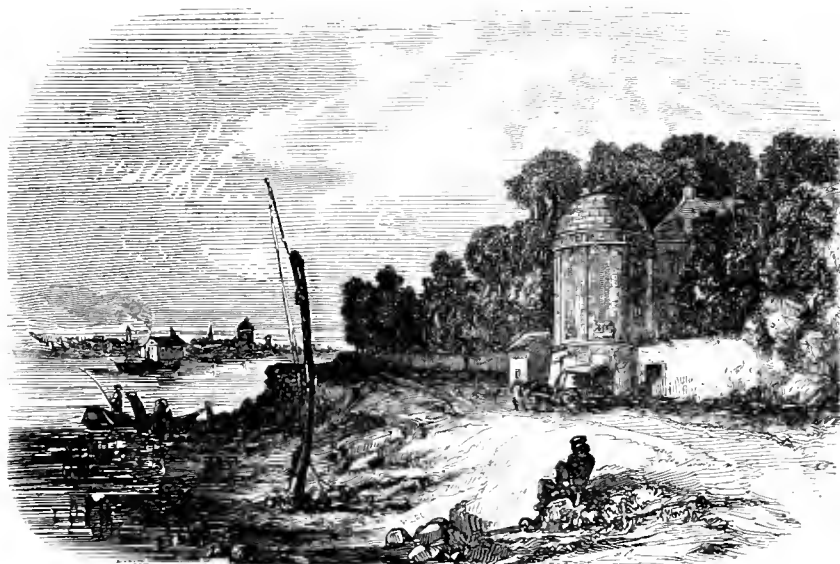
Paris qui côtoie la vallée et s'élève sur le haut des collines en commandant la plaine, coulent plusieurs petits ruisseaux, et se trouvent des étangs parmi lesquels on remarque celui de Mégrigny. En cet endroit le fleuve concentre ses eaux, son lit devient plus large, plus profond; il entre enfin à Méry pour y devenir navigable, en vertu d'une ordonnance royale. Mais les bateaux ne remontent la Seine jusqu'à Méry que dans la saison des hautes eaux.

Méry, chef-lieu de canton, est d'un agréable aspect; son petit port a du mouvement, il est le premier qui ait été ouvert à la navigation sur la Seine; on y embarque les produits qui arrivent de tous les points du département de l'Aube. Dans la ville on ne remarque guère qu'un pâté de maisons qui, sans être mieux construites, sont cependant plus neuves et plus propres que les maisons de Troyes; ceci est le résultat du désastre qu'éprouva cette ville au mois de février 1814. Blücher

et ses Prussiens avaient été battus à cette époque par les Français dans les plaines de Méry. Furieux de sa défaite, Blücher jura de s'en venger: il mit le feu à la ville et ne laissa pas une seule de ses maisons debout.

La grande route de Paris passe assez loin de Méry et s'éloigne encore, au delà de cette ville, de Romilly et de Pont-sur-Seine. Elle eût traversé ces deux cités si l'on n'eût consulté pour cela que l'intérêt des habitants et la curiosité des voyageurs; mais les inondations eussent rendu la route impraticable pendant l'hiver. Aux environs de Méry sont des pépinières magnifiques; on y élève les abeilles avec succès. Le terrain commence à devenir meilleur, on s'aperçoit que le plateau fertile de la Brie n'est pas loin. Le bassin de la Seine, plus étendu, s'élargit et s'entoure d'épaisses moissons réservées à la capitale. La pêche y est aussi plus abondante, on y trouve tous les poissons d'eau douce, jusqu'à la truite.

A la sortie de Méry, la Seine se dirige directement



Vue de Conflans.

l'est à l'ouest; elle évite d'entrer dans le département de la Marne, le côtoie seulement un peu sur la droite et détache le canal Sauvage, celui des moulins et d'autres bras qui s'avancent au-devant de l'Aube pour la recevoir. Le terrain, incliné, entraîne l'Aube qui va se jeter dans la Seine à l'extrémité sud du département de la Marne, près de Saron et de Marcilly; c'est ce que disent les paysans de la contrée dans une de ces phrases rimées qui semblent avoir inspiré au père Buffier sa géographie technique:

Entre Marcilly et Saron

Le fleuve d'Aube perd son nom.

L'Aube a eu jusqu'ici un cours beaucoup plus étendu que celui de la Seine, et depuis longtemps s'est trouvée navigable; aussi a-t-elle pu, en raison de son importance, donner son nom à un département. Mais elle se réunit

d'une manière trop évidente à la Seine pour qu'on hésite à croire que ce soit elle qui doit perdre et son nom même et son existence.

Tout en recevant l'Aube à Marcilly par l'intermédiaire de ses canaux, le bras principal du fleuve court toujours en appuyant sur la gauche, et laisse échapper plusieurs autres ramifications qui se rejoignent à l'un de ces nombreux confluent dont la contrée est parsemée. Romilly, bourg important, s'étend sur la rive gauche dans la longueur d'une lieue. La principale source de sa richesse et la plus importante branche de son commerce consistent dans la fabrication des aiguilles et de la bonneterie. Son château, vraiment remarquable, est entouré de beaux peupliers et possède un parc coupé par des canaux richement ombragés. Un riche banquier en est le propriétaire.

La Seine se dirige ensuite vers l'abbaye de Sellières, où les cendres de Voltaire furent transportées en 1778

par les soins de M. Mignot, son neveu, alors abbé du lieu. Treize ans après, l'assemblée nationale, jalouse de posséder les restes du philosophe, les fit exhumer et transporter à Paris au Panthéon. A. L. RAYERGIE.

ESQUISSES DE LA VIE FLAMANDE.

CHAPITRE III.

QUI VEUT TROP S'ÉLEVER, TOMBE SOUVENT BIEN BAS.

(Suite.)

Un sourire de gratitude éclaira la physionomie soucieuse du cordonnier, qui s'écria en levant les yeux au ciel :

« Je dois remercier Dieu de m'avoir inspiré la pensée de venir chercher auprès de vous, Van Roosmael, ma dernière consolation! Voici le seul moment heureux dont j'aie joui depuis plus d'un an... Que Dieu vous récompense, ami, de me l'avoir procuré! Mais écoutez-moi attentivement, et vous reconnaîtrez qu'il est impossible de soulager les maux qui m'oppressent, autrement que par une affectueuse compassion! Vous savez déjà quelle étrange folie me saisit tout à coup et me poussa à vouloir copier les manières françaises. En renonçant ainsi aux coutumes de mon pays pour celles de contrées étrangères, j'ai basardé les bénéfices certains de ma première industrie contre des apparences trompeuses. Le proverbe qui dit : *« mieux vaut un oiseau dans la main que deux dans le buisson »* est une vérité irrécusable... Que n'en ai-je été convaincu plus tôt! Mais le plus grand mal dans tout cela, c'est que mes propres enfants ont partagé mon erreur et succé le poison d'une éducation vicieuse. Ce fut la principale source de mon extrême misère. Si je n'avais pas mis ma fille dans un pensionnat français, je serais encore maître Spinael... Mais que vous-je? Van Roosmael, vous pâlissez!... vous tremblez!

— Ne vous préoccupez pas de moi... continuez, je vous prie... Je pensais à Siska, qui est aussi dans une institution française.

— Rappelez-la, Van Roosmael... rappelez-la! A peine pourriez-vous la reconnaître maintenant!

— Peut-être avez-vous raison, mon ami; mais de grâce, continuez! Je suis impatient de savoir si je puis vous servir en quelque chose.

— Eh bien! donc, Van Roosmael, lorsque le danger, au-devant duquel j'avais aveuglément couru, fut si proche de moi, que je ne pouvais faire autrement que de l'apercevoir, il me restait encore assez de bon sens pour que je fusse capable d'esquiver une ruine totale. Mais l'éducation à la française qu'avaient reçue mes enfants, ayant étouffé dans leur cœur tout sentiment filial, ils devinrent bientôt les maîtres dans ma maison, et moi, je fus leur serviteur... Ils ont joué, dansé, festoyé, jusqu'à ce qu'il ne me restât absolument rien, et alors ils ont continué leur vie de plaisirs, contracté des dettes, vendu mes biens et mes meubles. Pour mettre le comble à leurs affreux procédés, ils ont affecté de me regarder comme un imbécile et se sont raillés de moi quand j'ai essayé de les rap-

peler à leur devoir. Enfin, Van Roosmael, ils m'ont si indignement traité que je suis tombé malade... Alors, ils m'ont abandonné à mon malheureux sort, comme s'ils eussent voulu hâter ma mort par l'horreur de l'isolement où ils me laissaient.

A cet endroit de son récit l'artisan se tut; sa voix, en prononçant la dernière phrase que nous venons de rapporter, avait pris des intonations sourdes qui trahissaient la souffrance morale que lui causait le souvenir de la conduite dénaturée de ses enfants. Son ami, lui aussi, demeura silencieux... Il était comme atterré par cette triste révélation. Cependant, après une pause de quelques minutes, Spinael reprit :

« Et maintenant, ma maison est entièrement vide... Ils ont emporté tout ce qu'elle contenait, tout jusqu'à la couverture de mon lit. Ma fille! que j'aimais si tendrement et qu'en dépit de sa coupable conduite, j'aime toujours, ma Thérèse est allée vivre à Bruxelles! Mon fils John, votre filleul, est retourné à Paris... Et à mon tour, je vous le répète, ami Van Roosmael, je dois quitter Aovers, où chaque visage en face duquel je me trouve, me semble devoir être celui d'un créancier prêt à m'appeler fripon ou mendiant. Avec la pauvreté, mes sentiments d'honneur me sont revenus... Je ne saurais continuer de vivre ainsi... Et pourtant comment améliorerai-je ma situation?... Personne ne voudra m'employer; aucun maître cordonnier ne me prendra comme simple ouvrier. Je n'ai plus d'habits propres pour me vêtir, ni de couverture pour me garantir du froid dans mon lit. Il ne me reste plus d'argent pour me nourrir et la chambre que j'occupais est louée à un étranger... il faut que je la quitte après-demain... hélas! Van Roosmael, j'ai voulu prendre un essor trop élevé et je suis tombé bien bas, comme vous voyez. »

L'épicier avait écouté, la larme à l'œil, l'histoire de son ancien ami; et quand ce dernier se tut pour la seconde fois, il lui dit d'un ton fâché :

« Spinael, je ne comprends pas pourquoi vous me cachez ce que je suis le plus curieux de savoir. Vous prétendez qu'il faut que vous quittiez le pays... Je n'en vois pas du tout la nécessité. Un véritable ami peut faire beaucoup, lorsqu'il en a la ferme volonté. Apprenez-moi donc le chiffre auquel montent vos dettes.

— Je devine! s'écria l'artisan, pénétré d'admiration et de reconnaissance, je devine vos intentions charitables... Mais je n'accepterai pas le sacrifice que vous méditez. Je suis assez heureux d'avoir trouvé un honnête homme qui ne me regarde pas comme indigne de sa sympathie et de son assistance. Séparons-nous, Van Rosemael. Je travaillerai désormais sans relâche, et si je ne réussis pas à payer toutes mes dettes avant de mourir, ce ne sera pas du moins la bonne volonté qui m'aura manqué. Donnez-

moi votre main, mon bon ami, en signe de parfaite réconciliation et de consolant adieu, et priez quelquefois pour mes enfants! »

En voyant Spinael s'opiniâtrer ainsi dans sa résolution, l'épicier parut renoncer à son projet. Il quitta son siège en disant :

« Je ne puis vous forcer à accepter mon assistance... Mais vous ne refuserez pas, j'espère, de prendre un verre de vin avec moi avant de vous en aller. J'ai encore dans ma cave une bonne bouteille qui date de l'année de la comète. Rasseyez-vous dunc, Spinael, et ne perdez pas courage, je vous le répète encore une fois. Le malheur ne vient toujours que trop vite, mais souvent aussi la fortune arrive inopinément. »

En achevant ces mots, Van Roosmael sortit de la chambre et descendit dans sa cave. Lorsqu'il reparut, peu d'instants après, dans l'arrière-boutique, il tenait, outre



la fameuse bouteille de vin de la comète, deux gobelets qu'il posa sur la table et emplit jusqu'au bord, en s'écriant :

« Allons Spinael, puisqu'il faut absolument que nous nous séparions, buvons à votre santé et à votre bonne chance! Et, ajouta-t-il, après que le cordonnier eut, à son exemple, avalé le contenu de son verre, puisque vous ne voulez en aucune manière accepter mes services, vous pouvez bien au moins me dire à combien se montent vos dettes, et de quelle façon vous comptez vous y prendre pour les acquitter. Le travail manuel ne rapporte pas beaucoup, ainsi que vous le savez vous-même, et si vous n'y joignez quelque petit négoce, vous parviendrez difficilement à amasser une somme suffisante pour vous liquider.

— Cela n'est que trop vrai, dit Spinael avec un soupir. Mais pour la satisfaction de ma conscience, j'économiserai sur mon pain quotidien, pour payer, chaque année, une partie de mes dettes; et, qui sait? si Dieu m'accorde une longue vie, peut-être réussirai-je à m'acquitter entièrement envers mes créanciers, car enfin il n'est pas impossible d'épargner, je suppose en vingt années, une somme de six cents florins.

— Six cents florins, répéta le boutiquier. Des florins de Hollande?

— Non, de Brabant. Je devais beaucoup plus que cela; mais lors de la vente de ma maison, ceux de mes créan-

ciers qui avaient pris leurs hypothèques sur cette propriété ont été soldés.

— Ah!.. Au reste six cents florins de Brabant, ce n'est pas une énorme somme. Allons, Spinael, buvons un autre verre de vin. Comme vous le disiez tout à l'heure, il n'est nullement impossible de mettre de côté une semblable somme... Quant à vos enfants, il faut espérer qu'ils se réformeront... Nous avons été jeunes, nous aussi Spinael, et « *l'on ne peut placer une vieille tête sur de jeunes épaules*, » dit le proverbe. Mais je m'aperçois que nous n'avons rien à mettre sous la dent, en dégustant notre vin... Attendez-moi une minute, je vais chercher quelques biscottes. »

Van Roosmael, resta absent beaucoup plus longtemps qu'il n'était nécessaire pour s'acquitter de la commission qu'il venait de se donner à lui-même. Quand il rentra, il tenait effectivement une assiette de biscottes, qu'il posa sur la table avec une distraction visible; après quoi, se tournant vers le cordonnier, il lui dit d'un ton sérieux :

« Spinael, votre père était le meilleur ami et le plus proche voisin du mien, nous avons grandi, vous et moi à côté l'un de l'autre, nous avons joué ensemble, et nous avons été inséparables, non moins que si nous eussions été frères, jusqu'à l'âge de quatorze ans. Vous n'avez jamais été mon ennemi, autrement vous ne m'eussiez pas aujourd'hui confié vos peines; moi, je suis toujours resté votre ami, et la preuve c'est que le récit de vos chagrins m'a arraché des larmes; je pense donc avoir le droit de vous assister dans votre détresse et de vous prêter au moins un peu d'argent pour le voyage que vous allez entreprendre. Toutefois, comme les bons comptes font les bons amis, je vous demanderai de me donner un reçu de la petite somme que je vais vous remettre: voyez, il est tout prêt; signez-le sans le lire; c'est une marque de confiance que j'ose attendre de mon meilleur ami, et qui m'épargnera toute nouvelle objection de votre part à ce prêt indispensable; car vous ne pouvez réellement vous mettre en route avec huit ou dix florins que vous avez peut-être dans votre poche... Toujours est-il que je ne le souffrirai pas. »

Spinael, qui ne possédait pas seulement un cens, fut intérieurement charmé de cette offre généreuse; il serra la main de l'épicier, prit la plume et signa. A peine eut-il achevé d'écrire son nom au bas du papier que lui avait présenté Van Roosmael, que celui-ci s'en empara. Puis, élevant son verre, il s'écria gaiement :

« A vos succès dans notre chère patrie, ami! et à la prospérité de votre nouvelle boutique! Allons, répondez donc à ce vœu sincère, et ne me regardez pas de cet air effaré... Spinael, mon ami, il faut en prendre votre parti; vous êtes attrapé, attrapé, attrapé! Hourah! hourah!

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, murmura l'artisan, stupéfait de cet accès d'hilarité. Cependant vous riez de si bon cœur, que je ne puis faire autrement que de me réjouir avec vous. Mais voyons, dites-moi, qu'y a-t-il?

— Ce qu'il y a? Regardez le reçu que vous venez de me donner. »

En parlant ainsi, le boutiquier, tout en tenant le papier à quelque distance de Spinael, lui montrait du doigt la ligne où était écrit en gros caractère le nombre « mille. »

« Mille florins! s'écria Spinael en essayant de saisir le papier, ce à quoi il ne put réussir.

— Oui vraiment ! reprit Van Roosmael d'un air de triomphe, oui vraiment ! mille florins, et les voici ! ajouta-t-il en jetant sur la table quelques lettres de change, et un sac d'argent.

— Je ne les prendrai pas ! dit le cordonnier en pleurant d'émotion. Je ne les prendrai pas ! vous pourriez croire que tel était le but secret de ma visite.

— Cependant, objecta l'épicier, vous ne ferez pas la sottise de me laisser l'argent dont vous m'avez donné le reçu... Je vous en prie, Spinael, causons sérieusement et raisonnablement. Écoutez : je suis riche ; Siska, mon unique enfant, ne connaîtra jamais le besoin, ou ce sera assurément sa faute. Notre commerce nous rapporte annuellement plusieurs milliers de florins ; outre cela nous avons le revenu de nos propriétés... Qu'est-ce donc pour nous, je vous le demande à vous-même, la petite somme que vous vous obstinez à refuser ? Une bagatelle. Nous voilà d'accord là-dessus, n'est-ce pas ? A présent, comprenez bien la marche que vous allez suivre. Vous satisfaites immédiatement vos créanciers. Ce sont autant d'ennemis que vous aviez et qui deviennent vos amis. J'ai une petite maison en ce moment inoccupée, où vous allez vous établir, vous achetez une provision de cuirs ; vous engagez des ouvriers ; je vous aiderai jusqu'à ce que votre travail suffise à vos dépenses. Au-dessus de votre boutique, écrivez simplement : — Jean Spinael, cordonnier. Confectionnez des chaussures solides ; je vous recommanderai à toutes mes pratiques, et comme il n'y a point sur le reçu que vous avez signé, d'époque fixe pour le remboursement du prêt que je vous fais, vous l'effectuerez à votre aise. Si ensuite, les leçons de l'adversité rendent vos enfants plus sages et ouvrent leur cœur au repentir, ils viendront, de leur propre mouvement, implorer votre pardon. Et maintenant, ami Spinael, procurez-vous des habits simples mais propres, car dimanche prochain, après vêpres, nous irons ensemble au pont de pierre, boire une bouteille de forte bière et jouer aux cartes une heure ou deux.



— Dois-je profiter de sa généreuse bonté ? disait Spinael en se parlant à lui-même.

— Ne m'offensez point par votre hésitation prolongée, répliqua Van Roosmael. Soyez persuadé que la joie que j'éprouve aujourd'hui en me voyant en état de vous rendre service est bien supérieure à celle que me causerait un bénéfice de dix mille florins. Embrassons-nous, Spinael, et demeurons toujours amis. »

Les deux hommes se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, sans prononcer un mot. Leur extrême émotion les privait momentanément de l'usage de la parole. Enfin Van Roosmael, ayant recouvré le calme qui lui était habituel, reprit :

« Vous me ferez plaisir, Spinael, de ne point parler de cette petite affaire à madame Van Roosmael ; sans doute, les femmes sont, elles aussi, obligantes, même généreuses, mais à leur manière et suivant leur fantaisie, et rarement permettent-elles à leurs maris de l'être selon leurs idées... Et permettez-moi de vous donner encore un autre avis... Gardez-vous à l'avenir des jeunes *gentilshommes* français !

— N'avez point de crainte sur ce chapitre, mon bon ami. Je connais ces oiseaux-là... et dorénavant si un Français me commande une paire de souliers, je refuserai de la faire.

— Arrêtez Spinael ; ne vous jetez pas toujours dans les extrêmes : les Français, commerçants ou bourgeois qui se sont fixés dans notre bonne ville d'Anvers, sont, à ma connaissance, de très-bonnes gens, et je compte même plusieurs d'entre eux parmi mes meilleures pratiques. Allons, mon ami, mettez dans votre poche votre argent et vos billets, et venez avec moi visiter votre nouveau logement. »

Peu de jours après celui où avait eu lieu cette scène touchante, Spinael prit possession de la maison que lui avait louée Van Roosmael. Déjà la nouvelle boutique du cordonnier était bien approvisionnée de cuir et bien garnie de souliers. Deux ouvriers compagnons travaillaient, assis à côté du maître. En quelques mois, Spinael parvint à se faire une bonne clientèle, grâce aux pressantes recommandations de Van Roosmael, et aussi à l'excellente qualité des chaussures qu'il confectionnait. Tous les dimanches, les deux amis allaient après les offices se promener jusqu'au pont de pierre ; là ils buvaient ensemble une bouteille de bière, et dans la soirée, ils faisaient leur partie de cartes, soit dans un café, soit dans leur propre logis. En un mot, ils avaient repris toutes leurs anciennes habitudes, et sans la déplorable conduite des enfants de Spinael, ils ne se seraient souvenus du passé que pour se réjouir doublement de leur bonheur actuel.



HISTOIRE NATURELLE.

LE CHEVAL.



On ne saurait écrire une histoire complète ou abrégée du cheval sans la faire précéder du magnifique exorde de Buffon dans la description de cet utile et brillant quadrupède.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats :

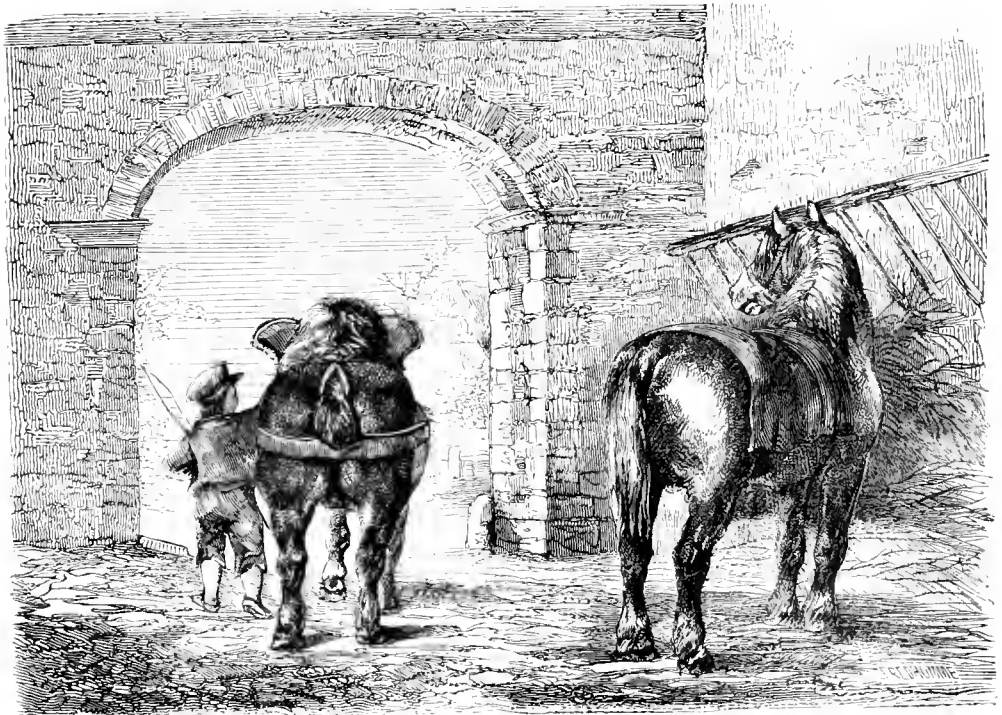
« aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur ; il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements ; non-seulement il fléchit sous la main

« de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, et obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire ; c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui par la promptitude et la précision de ses mouvements l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire et ne tend qu'autant qu'on veut, qui se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'exécute et même meurt pour mieux obéir. »

A ces qualités brillantes développées avec tant de charme par le célèbre naturaliste se joignent d'autres avantages qui frappent moins les yeux et qui ont un haut degré d'utilité.

Le cheval de labour, celui qui traîne nos diligences ou les lourdes voitures de roulage, ont des qualités moins éclatantes, il est vrai, mais ils possèdent une grande force musculaire, une grande patience à supporter les plus rudes travaux et le plus vif attachement pour leur maître.

On voit souvent, dans les campagnes, ces colosses de l'espèce obéir, avec une docilité parfaite, à un enfant qui les guide. C'est un véritable triomphe de la force de l'intelligence dominant celle de la matière.



Le cheval, comme tous les animaux les plus utiles à l'homme, est naturellement doux et disposé à vivre en société avec lui ; on le dresse facilement à tous les usages,

ses qualités naturelles se perfectionnent par l'éducation et il accepte avec plaisir l'autorité d'un maître, lorsqu'il trouve en lui douceur et protection.

Il est très-rare qu'un cheval abandonné à lui-même ne revienne pas à la maison d'habitation ; il y trouve, il est vrai, la nourriture et le couvert ; mais ne trouverait-il pas l'un et l'autre dans la profondeur des forêts s'il s'y jetait ? Il y a dans ce seul fait plus que de l'instinct, plus que de l'habitude, il y a de l'attachement pour le lieu et les personnes.

Depuis les temps primitifs il y a eu des chevaux dans presque toutes les contrées de l'ancien monde et sous toutes les latitudes ; il semble que la Providence, considérant son utilité pour les établissements des hommes, l'ait multiplié à dessein sur la surface du globe, ainsi que l'espèce canine que l'on rencontre du pôle nord au pôle sud avec des qualités et des instincts appropriés à tous nos besoins.

Cependant le continent américain, dont les savanes sont peuplées aujourd'hui de chevaux sauvages, n'en possédait pas lorsque les Espagnols en firent la facile conquête. Les auteurs de cette époque peignent en couleurs énergiques l'effroi dont furent frappés les Péruviens et les Mexicains lorsqu'ils virent les cavaliers espagnols montés sur ce qu'ils prenaient pour des monstres, s'élançant dans leurs rangs pressés. Les armes à feu, ce tonnerre de l'homme blanc, ne produisirent pas un effet plus terrible sur ces inoffensives populations, que les chevaux ardents et rapides qui étaient à leurs yeux les ministres des divinités infernales. On comprend facilement par la terreur que causaient ces êtres surnaturels quels durent être les massacres qui signalèrent les premiers pas des Européens en Amérique.

Maintenant les chevaux s'y sont tellement multipliés qu'ils y vivent à l'état sauvage et par troupes innombrables dans les vastes pampas et les forêts encore inexplorees.

Buffon se plaint des effets de la servitude sur les chevaux qui non-seulement y perdent une partie de leur fierté, mais ont la bouche déformée par le mors et sont quelquefois blessés par les harnachements qu'on leur impose ; malheureusement il est impossible de les dompter, de les guider, d'en tirer les bons services qu'on en exige sans employer ces moyens. Le cheval sauvage peut avoir quelque chose de plus fier, mais aussi plus farouche que le cheval privé, traité dans de bonnes conditions ; mais il n'en possède ni la grâce, ni l'élégance, car le hasard seul préside à sa reproduction. De tous les animaux, le cheval bien conformé est celui qui offre les proportions les plus parfaites, sa taille est élevée, il n'a ni la courte grosseur du bœuf, ni la grosse tête de l'âne ; tout indique chez lui l'agilité ainsi que la vigueur : il a la tête haute, l'œil intelligent et vif, des oreilles petites et mobiles qui ajoutent une nouvelle expression à sa physionomie ; une longue crinière orne son cou ; sa queue trainante et touffue est un utile et magnifique ornement.

C'est au mouvement des oreilles d'un cheval que l'on peut juger le plus sûrement des sentiments qui l'animent ou des passions qui l'agitent. Lorsqu'il marche, surtout avec rapidité, ses oreilles se tournent en avant comme pour percevoir les sons et pressentir ce qu'il doit rencontrer ; dans la colère il porte les oreilles en arrière, ensemble ou alternativement ; lorsqu'il est fatigué, les oreilles s'abaissent.

Lorsqu'un cheval éprouve quelque forte passion, quelque désir violent, il montre quelque fois les dents, surtout quand la colère l'anime et qu'il a la volonté de mordre.

M. de Buffon dit que le cheval a cinq sortes de hennissements différents, relatifs à différentes passions : l'allégresse, l'amour ou l'attachement, la colère, la crainte et la douleur : il fait remarquer aussi, que les chevaux qui hennissent le plus souvent, surtout d'allégresse et de désir, sont les meilleurs et les plus généreux.

Les chevaux dorment peu, quatre à cinq heures de sommeil leur suffisent ; encore après être restés deux heures couchés, se relèvent-ils pour manger.

Quoique le cheval soit d'un naturel très-doux, il est cependant sensible à l'outrage et s'il supporte longtemps des mauvais traitements injustes, il n'en conserve pas moins le souvenir, et il se venge cruellement lorsqu'il en trouve l'occasion favorable. C'est une des preuves les plus péremptoires de son intelligence ; car s'il accepte une tâche juste et modérée, il ne supporte pas passivement une injustice répétée.

Nous voyons chaque jour un cheval attelé à une charrette lourdement chargée faire tous ses efforts pour la faire marcher, il ne s'arrête épuisé et harassé que lorsqu'il a reconnu l'impossibilité absolue d'avancer, muette protestation contre la cruauté intéressée de son maître ; et presque toujours le charretier, plus brute que son cheval, au lieu de comprendre la leçon, jure, crie, frappe cruellement la pauvre bête et donne à la foule assemblée le hideux spectacle de la force brutale venant en aide à la stupidité. Comment serait-on étonné après cela si le cheval ainsi maltraité se venge de son bourreau ? Et c'est à Paris surtout, dans la capitale du monde civilisé, que les charretiers et les cochers offrent sans cesse aux regards ce hideux et dégradant spectacle, que l'autorité pourrait faire cesser.

Une qualité que les chevaux possèdent, c'est d'être sensibles aux charmes de la musique. Les chevaux aiment le son de la trompette, elle les anime, les excite et les pousse en avant en leur communiquant une ardeur nouvelle ; on voit dans les cirques où se font des exercices équestres, des chevaux qui marchent et évoluent en mesure ; la main qui les guide y est sans doute pour quelque chose, mais le sentiment musical ne doit pas y être étranger.

Il existe une loi à peu près générale parmi les animaux, c'est qu'ils peuvent vivre six ou sept fois le temps qu'ils mettent à opérer leur croissance ; celle du cheval s'effectuant en quatre ans, il vit ordinairement de vingt-cinq à trente ans.

La connaissance de l'âge d'un cheval est une chose très-importante, mais des plus difficiles à acquérir, et qui exige une assez grande habitude, par suite des ruses sans nombres dont se servent les maquignons pour dissimuler tous les vices et les défauts des chevaux qu'ils mènent en foire. Les salières du cheval se creusent lorsqu'il vieillit, mais c'est un indice insuffisant ; on arrive plus positivement à la connaissance de son âge par l'inspection des dents. Il en a quarante : vingt-quatre mâchelières, quatre canines et douze incisives ; les juments n'ont pas de dents canines ou les ont très-courtes. On juge de l'âge en examinant avec attention les incisives et les canines qui sont plus ou moins usées, le palais dont les rides s'effacent, et les sourcils dont les poils blanchissent avec le temps.

Hérodote, Pline et d'autres anciens auteurs parlent des nombreuses troupes de chevaux qui vivaient en pleine

liberté dans plusieurs contrées de l'Europe et de l'Asie où il n'y a ni tigres, ni lions, ni carnassiers assez forts pour les mettre à mort et s'en repaître. Les loups sans doute et les ours pouvaient bien saisir de jennes poulains, mais ils y regardaient à deux fois avant que d'attaquer un cheval sauvage, vif, ardent, impétueux et très-capable de se défendre. D'ailleurs ces animaux vivaient alors en société, comme ils le font aujourd'hui lorsqu'ils sont à l'état de liberté, et ils savaient parfaitement bien s'entresecourir.

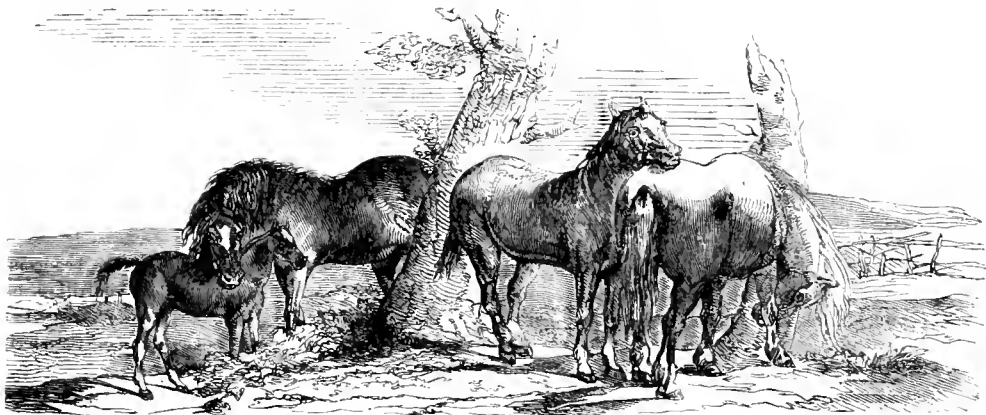
En Ukraine et chez les Cosaques du Don, ainsi que dans les plaines de la Tartarie, on voit de très-nombreuses troupes de chevaux sauvages qui vivent et s'ébattent dans des prairies sans bornes. A en juger par ceux que montent les cosaques russes, ces chevaux sont petits, laids, mais ardents, infatigables et sobres. Ils paraissent être doués d'une intelligence très-développée, marchant en troupes, et reconnaissant entre eux la suprématie d'un chef, qui est ordinairement le plus vigoureux; ce chef com-

mande une troupe qu'il dirige et guide avec soin, et qui lui obéit avec docilité. Ce que l'on en raconte ne paraît pas improbable, quand on songe à la société des castors et des abeilles, ou à l'intelligence du chien de berger, animaux qui ne sont pas plus élevés que le cheval dans l'échelle des êtres.

En général les chevaux recherchent la société. Lorsqu'ils ont cessé de paître dans les champs, ils se rassemblent volontiers en groupes, en attendant l'heure de rentrer à la ferme.

Les jeunes chevaux aiment à courir, à bondir sur la pelouse, mais ils s'éloignent peu de leurs mères, qui suivent du regard leurs ébats, et dont ils comprennent que la protection leur est indispensable.

Dans le Léonnais, en Bretagne, où on élève de nombreux chevaux, on se sert de juments pour les charrois, mais on en met trois ou quatre à une petite charrette pour ne pas les fatiguer; on les voit alors suivies par un même nombre de poulains qui trottent à leur côté.



L'Amérique méridionale, surtout les rives de l'Uruguay et les contrées habitées par les Patagons sont peuplées de chevaux sauvages que les naturels prennent à l'aide du lasso, dont ils se servent avec une merveilleuse adresse. Là, dès qu'un cheval est fatigué, on l'abandonne; il se sauve dans la plaine, et on en saisit un autre pour continuer la route jusqu'à ce qu'il soit aussi rendu de fatigue.

En France même, il y a peu de siècles, il y avait aussi des chevaux sauvages. Dans les vastes domaines des vicomtes de Rohan, au milieu des solitudes de la Bretagne, il existe une sombre et vaste forêt qui était encore plus étendue aux quinzième et seizième siècles; sous l'ombrage de ces vieux chênes, qui avaient peut-être vu les mystères des druides, dans les petites vallées fraîches et arrosées par de clairs ruisseaux, vivaient près de mille chevaux et cavales dont on ne connaissait jamais bien exactement le nombre, et qui, comme les cerfs et les daims, fuyaient la présence de l'homme. Lorsque le cor des chasseurs faisait retentir les échos de la forêt, on voyait se précipiter dans une course rapide, non-seulement les sangliers nombreux et les loups, mais aussi ces chevaux, dont on avait peine à dompter l'humeur fa-

rouche et indépendante quand on réussissait à s'en emparer.

Mais quittons ces fougueux habitants des steppes et des pampas, pour nous occuper des races diverses qui ont accepté le protectorat de l'homme, et qui en ont reçu de grands perfectionnements dans la taille, la force ou la rapidité, suivant les usages auxquels on les destine.

Les chevaux arabes ont été de tout temps réputés les meilleurs et les plus intelligents; ils sont de taille médiocre, fins, vifs, plutôt maigres que gras, et d'une admirable vitesse à la course. Il faut qu'un Arabe soit bien pauvre pour ne pas avoir un cheval, qu'il regarde comme un véritable ami, qu'il traite avec douceur, et qui lui rend attachement pour attachement. Peuple éminemment pasteur et guerrier, l'Arabe, n'ayant pour s'abriter que sa tente, il y fait entrer ses chevaux qui y vivent avec sa famille, y couchent, y mangent, sans jamais faire de mal à qui que ce soit, même aux plus petits enfants, qui vont souvent jouer avec eux, et très probablement ne leur épargnent pas les espiègleries.

Nous connaissons aussi certaines parties de la France où les gens de la campagne aiment passionnément les chevaux, les traitent avec beaucoup de douceur, et en

ont les plus grands soins. Ce sont ordinairement les pays de production, et leur intérêt bien entendu fait comprendre aux cultivateurs que l'excès de la fatigue et les mauvais traitements font dégénérer les races.

Après le cheval arabe, les plus estimés comme chevaux de selle sont les barbes, ils sont aussi très-propres à la course; mais il n'y a que ceux de premier choix qui aient autant de nerf que les arabes.

Les chevaux d'Espagne, les andalous particulièrement, forment une magnifique famille ayant beaucoup de souplesse, de feu et de fierté, leur robe est ordinairement noire ou marron foncé; on prétend que ce sont les meilleurs pour la guerre, et ceux dont l'allure majestueuse prête le plus aux grandes cérémonies.

Les chevaux anglais, qui procèdent en ligne directe des arabes et des barbes, ont aussi une grande réputation; ils sont forts, vigoureux et hardis, mais ils laissent à désirer du côté de la grâce. Les Anglais ont d'ailleurs apporté une intelligence parfaite à croiser les races de manière à les perfectionner; ils aiment les chevaux et les traitent avec beaucoup de douceur, leur épargnant les fatigues excessives et les brusques changements de température, cause d'une grande quantité de maladies qui font périr ces animaux. C'est à ces soins minutieux, à ces habitudes de confort qu'ils étendent jusqu'aux animaux domestiques, que nos voisins doivent leur belle espèce chevaline, plus encore qu'à l'usage des courses, qui les passionnent et les intéressent au plus haut point.

Ces courses, dont les plus célèbres ont lieu à Epsom, nous semblent peu propres à révéler les qualités réelles des chevaux; ils y déploient il est vrai une vitesse extraordinaire dont l'utilité est fort contestable; mais cette vitesse même n'est pas l'état normal; c'est l'exception, c'est la suite d'un régime en dehors des lois de la nature, et que l'on nomme *entraînement*. L'amélioration des races est le prétexte, les paris sont le but; c'est un moyen de se ruiner en éreintant de pauvres bêtes.

Nous ne parlons pas des steeple-chase ou courses au clocher, il ne s'y trouve rien pour l'utilité, ni pour le cœur, ni pour l'esprit. Le plus clair des résultats ce

sont des bras cassés et des côtes enfoncées! pauvres gens!

Les Turcs et les Persans surtout ont de magnifiques chevaux de selle, qu'ils laissent à l'air dans les campagnes la nuit comme le jour, mais en ayant le soin de les couvrir de tapis, surtout en hiver, pour éviter le trop grand refroidissement.

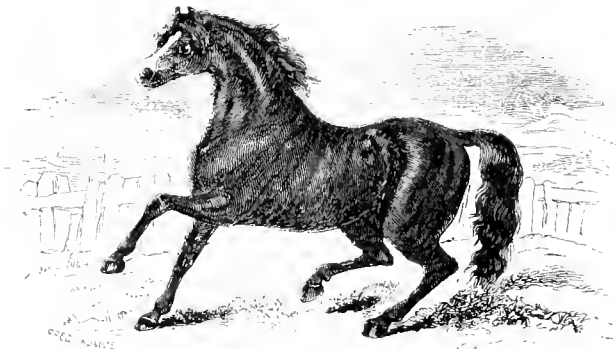
Les chevaux que l'on préfère pour les équipages viennent de la Hollande, et surtout de la province de Frise. Les danois sont généralement de forte taille et largement étoffés, excellents surtout pour les attelages et pour la guerre. Ils sont de ces races vigoureuses que devaient rechercher les anciens chevaliers, lorsque, chargés de fer, ils entraient en campagne.

La France possède aussi une grande variété de chevaux; mais elle a beaucoup à faire pour généraliser les belles et bonnes races, pour s'affranchir du tribut qu'elle paye à l'étranger. Malheureusement on n'y comprend pas assez que la bonne production est insuffisante, si les soins hygiéniques et les bons traitements ne viennent pas la seconder. Nos meilleurs chevaux de guerre et de carrosse viennent du Limousin et de certaines parties de la Normandie; la Bretagne, l'Auvergne et le Morvan ont de bons chevaux de trait, et des bidets, race peu distinguée, mais trapue, vigoureuse et remplie d'ardeur.

Le cheval est herbivore et granivore; il mange du pain avec plaisir, se montre très-friand de sucre et boit volontiers du vin. Les chevaux que les Arabes destinent à être des coureurs rapides pour la chasse, ne mangent que rarement de l'herbe et du grain; on les nourrit plus particulièrement de dattes et de lait de chameau, qu'on leur donne le matin et le soir.

En Basse-Bretagne, contrée où on élève beaucoup de chevaux, les paysans, pour varier leur nourriture, pilent et mélangent avec l'orge les bourgeons tendres de l'ajonc marin; ils prétendent que les chevaux nourris ainsi ont le poil plus lisse et plus brillant.

S'il existe parmi les chevaux de véritables colosses, comme ceux dont se servent nos brasseurs, il y en a aussi de très-petits, de véritables lilliputiens de l'espèce; les Anglais les nomment poney. Une chose digne de remar-



que, c'est que ces petits chevaux naissent presque tous dans des îles. Ainsi on en voit dans les Orcades, en Corse, et dans l'île d'Ouessant. Quelquefois ils ne sont pas plus grands qu'un gros chien de Terre-Neuve; mais ils ont en général beaucoup de feu.

Nous avons dit que les chevaux avaient plusieurs sortes

de hennissements, ils ont aussi plusieurs allures, le galop, le trot, le pas et l'amble.

En général on parvient par l'éducation à corriger les défauts naturels d'un cheval, et à développer les qualités cachées qu'un habile écuyer sait découvrir. Nous en avons la preuve acquise et pour ainsi dire palpable par

les résultats auxquels parvient M. Baucher. Ainsi un cheval de lourde encolure peut acquérir de la légèreté; un cheval rétif devient docile; un cheval ombrageux entend sans sourciller les coups de feu que l'on tire près de lui. Il existe cependant une chose que l'on ne peut prévoir, que l'on ne peut maîtriser, ce sont ces paniques subites que rien ne présage, ces vertiges nommés mors aux dents, qui saisissent un cheval quand on y pense le moins, qui se communiquent même avec la rapidité de l'éclair et causent de cruelles catastrophes. Combien de familles ont vu transporter près d'elles, sanglants et mutilés, un fils, un père, une mère, sortis peu d'heures avant pour une joyeuse promenade! Un récent événement de cette nature a prouvé que nul n'était à l'abri, et qu'il frappait les plus élevés comme les plus humbles. Chaque jour nos feuilles publiques enregistrent ces malheurs; on en parle pendant quelques jours, puis on les oublie. Non-seulement aucune mesure n'est adoptée pour les prévenir,

mais les moyens proposés ne sont pas expérimentés; cela cependant en vaudrait bien la peine.

L'un a proposé un appareil qui détache le timon de la voiture, ce qui ne garantit pas les passants; l'autre offre une bride qui peut resserrer instantanément les narines du cheval et l'arrêter faute d'air; l'autre, se fondant sur ce qui se pratique dans les incendies pour faire sortir les animaux indociles, dans les ports de mer pour embarquer les chevaux, en Espagne pour maintenir les mules effrayées par l'orage, propose une visière mobile qui puisse à volonté couvrir les yeux du cheval, et lui dérober la vue de l'objet qui l'effraie: on leur met déjà des visières latérales.

Enfin nous croyons que cette question intéresse assez l'humanité et la sûreté publique pour attirer l'attention des personnes qui ont le devoir et le pouvoir d'y veiller.

OLIVIER LE GALL.

LE BOA CONSTRICTOR.



Un voyageur que l'amour de la science conduit dans les profondeurs des déserts de l'Afrique, dans les parties les plus brûlantes de l'Afrique, accablé de fatigue et de chaleur, croit quelquefois trouver un instant de repos lorsqu'il arrive dans une vallée où végètent quelques arbustes à la verdure douteuse,

De hautes herbes, des joncs indiquent une rivière ignorée, un ruisseau caché, dont un soleil dévorant n'a pas encore desséché le lit; quelle place plus propice pour dresser une tente et passer la nuit? A l'aide de grands feux allumés on éloignera les bêtes féroces et les myriades d'insectes aux piqures cruelles.

On prend des dispositions, on forme le petit camp provisoire; tout à coup un cri d'effroi se fait entendre: un indigène a aperçu parmi les broussailles un immense serpent boa qui se reveille, déroule ses spirales d'acier, lève la tête, lance des regards flamboyants et se dispose à attaquer ceux qui sont venus troubler sa solitude; alors, ce n'est qu'en mettant le feu aux arbustes et en tirant sur le monstre de nombreux coups de feu que l'on parvient à le déterminer à la retraite, et longtemps on peut suivre du regard sa marche rapide en voyant les ondulations des herbes sèches et des roseaux.

On comprend facilement les chaudes alarmes que doit causer ce dangereux voisin, quand on songe à sa puissance, à sa force irrésistible, à son agilité sans égale.

Le serpent boa a communément de sept à huit mètres de longueur; quelquefois même il parvient à un dévelop-

pement plus considérable, mais ce sont des exceptions.

Son museau allongé offre, pour la forme, quelque ressemblance avec la tête du chien couchant; le sommet de la tête est élargi, il a les yeux très-gros et les orbites saillantes, l'ouverture de sa gueule est énorme, elle est garnie de dents nombreuses et tranchantes.

Mais si le boa joint à la plus grande force musculaire la facilité de s'élever, de nager ou de grimper pour saisir sa proie, la nature lui a refusé les vésicules empoisonnées et les crochets mobiles qui rendent si redoutables d'autres serpents des contrées tropicales. Qu'en aurait-il besoin d'ailleurs? Quel animal féroce pourrait résister à ses vigoureuses étreintes?

Cet énorme serpent est aussi remarquable par les vives couleurs de ses écailles que par sa prodigieuse longueur; il ne le cède, sous ce rapport, qu'au serpent *Boiga*, qui, pour l'éclat et la beauté, est dans l'ordre des reptiles, ce que l'oiseau-mouche et les colibris sont parmi les oiseaux.

Les couleurs de ces écailles ne sont pas les mêmes dans toutes les contrées où vivent les boas; habituellement elles sont d'un fauve doré, avec des taches noires ou rouges et bordées de blanc, ou bien d'un châtain de diverses nuances, quelquefois même d'un rouge très-vif semé de points noirs ou roux: cela dépend des variétés. Leur forme varie peu.

Les plaques sont luisantes, ovales, de deux ou trois pouces de longueur, échancrées à chaque extrémité en forme de croissant et entourées de plusieurs petites taches symétriques de différentes couleurs vives et diaphres.

Le dessous du corps est d'un cendré jaunâtre avec des taches d'un beau noir.

Lorsque l'énorme serpent boa s'avance dans les déserts brûlants où il a établi sa domination, on voit fuir des troupes de gazelles, d'antilopes et même de singes qui se précipitent épouvantés dans les taillis les plus fourrés où ils espèrent vainement échapper.

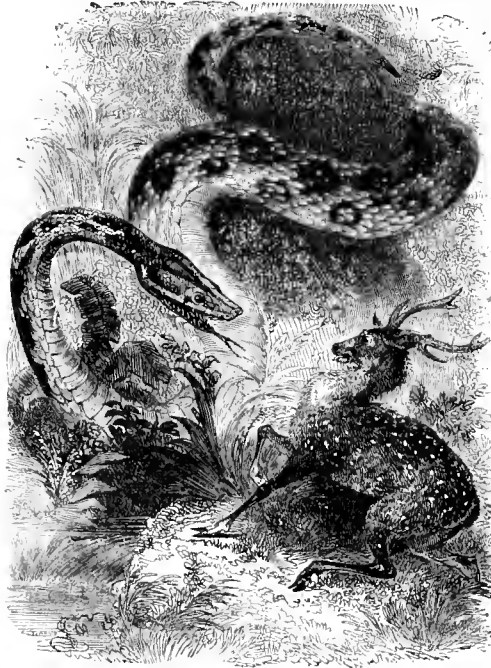
Il ne s'arrête que lorsqu'il est parvenu à saisir une victime destinée à assouvir sa faim, et il préfère en général

les petits animaux, qui sont plus faciles à atteindre, à vaincre et à dévorer.

Cependant, lorsque c'est un gros animal qui se trouve à sa portée, s'il craint une résistance sérieuse, au lieu de le saisir avec la queue, il l'enlace de tant de contours, il le presse avec tant de violence, qu'il lui brise les os et l'étouffe en même temps en lui saisissant les narines avec les dents; son haleine d'ailleurs, empestée et putride comme celle de tous les serpents, suffirait pour asphyxier son ennemi.

Mais ce n'est pas le tout que de saisir sa proie, il faut la dévorer; et comme il n'a pas, ainsi que le tigre et le lion, des griffes et des dents capables de dépecer un animal trop gros, il l'entraîne contre le tronc d'un gros arbre qui sert de base pour le presser, jusqu'à ce qu'il ait allongé cette masse inerte et informe; puis, lorsqu'il en a diminué la grosseur, il l'imbibé d'une salive visqueuse et l'avale par de puissantes aspirations souvent répétées; c'est de là que lui vient le nom de constrictor.

Alors, le boa, perdant momentanément sa force et son



activité, tombe pour cinq ou six jours dans une sorte de sommeil léthargique. Les nègres et les sauvages profitent de cette circonstance favorable pour l'étrangler ou l'assommer; ils y sont poussés par le désir naturel de se débarrasser d'un aussi dangereux voisin, et par celui de manger sa chair, qu'ils trouvent sans doute savoureuse et délicate.

Le serpent boa est d'autant plus à craindre pour les animaux qu'il veut atteindre, que sa locomotion est d'une extrême rapidité, malgré son énorme masse. Roulé en spirale sur lui-même, il se détache avec vigueur comme un ressort d'acier, et s'élance à leur poursuite; comme il nage avec facilité, il ne peut être arrêté par un fleuve ou un bras de mer, il se roule avec promptitude jusqu'à la cime des arbres les plus élevés, et lorsqu'il veut franchir une grande distance qui le sépare d'un autre arbre, il entortille sa queue autour d'une forte branche, et se maintient ainsi en suspens; puis, se balançant par un mouvement nerveux, rapide comme la pensée, il se jette sur l'arbre voisin et s'y accroche.

Il n'est donc pas surprenant que ce monstrueux serpent ait inspiré une profonde terreur à quelques peuplades sauvages de l'Afrique, et aux habitants du Nouveau-Monde avant sa découverte. Dans plusieurs endroits même, on lui voua une sorte de culte, on lui dressa de grossiers autels, et, comme à une divinité maléficiente, on

alla même jusqu'à lui sacrifier des hommes. Alors on prétendait que le serpent boa, ou devin, annonçait par des mouvements plus rapides et par des sifflements plus aigus les grandes catastrophes qui menaçaient les peuples. Il est fort possible, en effet, que l'air très-chargé d'électricité, avant les trombes, les tremblements de terre ou les orages, influe puissamment sur les organes des serpents, et leur cause des mouvements désordonnés.

On entoure volontiers de merveilleux tout ce qui est grand, fort, cruel et en dehors des lois ordinaires de la nature; le boa ne pouvait y échapper.

Les historiens et les voyageurs, frappés par sa grandeur et sa puissance, ont souvent exagéré l'un et l'autre, soit pour émuover les imaginations, soit pour relever leur témérité en exagérant les dangers qu'ils ont surmontés. Sur ce point, on ne doit adopter leurs récits qu'avec une grande circonspection.

Plinie raconte que l'armée conduite par Régulus sur la côte septentrionale de l'Afrique rencontra, près du fleuve Bagrada, entre Utique et Carthage, un énorme serpent ayant cent vingt pieds de longueur; ce monstre surprit et dévora plusieurs soldats romains qui s'étaient écartés du gros de l'armée pour se baigner ou se désaltérer dans ce fleuve. On le combattit, mais les traits s'émooussaient contre ses impénétrables écailles; on ne parvint à le tuer qu'en lui lançant une énorme pierre à l'aide d'une ma-

chine de guerre; alors il eut le dos brisé et expira. La dépouille de ce redoutable ennemi fut suspendue dans un temple à Rome.

Tout porte à croire qu'il s'agit dans ce récit d'un serpent boa, particulièrement la circonstance de l'haleine empestée dont il y est parlé. Quant à la longueur du reptile, on peut raisonnablement penser que Plinè l'aura doublée, ce qui lui laisse encore une dimension capable de satisfaire les amis du merveilleux. N'en est-il pas de même de l'énorme serpent dont parle Diodore de Sicile, et qui fut tué en Égypte, non sans beaucoup de peine et de dangers?

On peut placer au rang des fables le serpent dont parle le père Gumilla dans l'histoire naturelle de l'Orénoque. Ce serpent, dit-il, était tellement grand, que dix-huit Espagnols s'assirent sur lui sans s'en apercevoir, le prenant pour une longue et grosse poutre.

Owen prétend qu'il y a près de Batavia des serpents dont la longueur ne s'éloigne pas beaucoup de cinquante pieds. Ceci se rapproche davantage de la vérité.

Stedman, dans son expédition à Surinam, eut l'occasion de reconnaître par ses yeux toute la puissance et l'activité du serpent boa. En suivant les bords d'une rivière il rencontra un serpent enroulé sur lui-même, et qu'il ne reconnut parfaitement que lorsqu'il en fut à quinze ou dix-huit pieds. Celui-ci releva vivement la tête, agitant sa langue avec rapidité et fixant sur Stedman des regards flamboyants.

Ce dernier saisit son fusil et fit feu sur le serpent, qu'il atteignit de sa balle. A ce choc inattendu, il s'agita avec violence, brisant et coupant tous les arbustes qui se trouvaient à sa portée. Stedman, enhardi par le succès de sa première attaque, fit feu une seconde fois sur l'animal, dont la fureur et l'agitation devinrent extrêmes; ce ne fut qu'au troisième coup que le serpent, atteint dans une partie plus vulnérable, expira.

On lui trouva vingt-deux pieds de longueur, et les nègres déclarèrent que c'était un jeune serpent âgé tout au plus de douze ans.

La femelle du boa coiffe au sable ses œufs, qui n'ont que deux ou trois pouces dans leur plus grand diamètre; c'est la chaleur de l'atmosphère qui les fait éclore. Mais il est hors de doute qu'une grande partie de ces œufs sont détruits par de petits animaux qui s'en nourrissent, et que plusieurs des jeunes serpents abandonnés ainsi sans défense périssent, ou sont dévorés par des oiseaux de proie et des animaux carnassiers.

Ces causes destructives empêchent la trop grande multiplication de ces énormes reptiles qui seraient si dangereux pour les populations. D'ailleurs, il en est des grands serpents comme des crocodiles, des lions, des tigres et autres bêtes féroces : la civilisation les refoule peu à peu loin des habitations des hommes, dans les profondeurs des déserts ou des montagnes inaccessibles.

Olivier LE GALL.

LE CHASSEUR DE CHAMOIS.



J'avais fait un jour, dans mes voyages, la rencontre d'un Syrien, chasseur de chamois. Pendant la route, il m'avait raconté plusieurs aventures fort intéressantes qui lui étaient arrivées en chasse. Il remarqua par hasard que je prenais des notes et l'écoutant :

« Parbleu! me dit-il tout à coup en s'interrompant, faites mieux; écrivez en entier l'histoire que je vais vous conter, et soyez persuadé que personne, avant vous, n'aura entendu un pareil récit. »

J'acceptai avec empressement et je m'estimai bientôt très-heureux d'avoir recueilli une des histoires les plus merveilleuses que j'aie jamais entendues et que je livre, en substance, à la curiosité des lecteurs :

L'année précédente, c'est-à-dire un an avant notre rencontre, mon chasseur avait découvert une femelle de chamois prête à mettre bas. Pendant huit jours, il la suivit avec une persévérance inouïe pour découvrir l'endroit où elle déposerait ses petits. Parfois, pour éviter tout bruit qui eût pu trahir sa présence, il était obligé d'ôter ses bottines et de marcher pieds nus; une fois même, forcé de gravir un rocher à pic, il coupa tous les boutons de ses habits, afin d'éviter le léger frôlement qu'ils auraient produit sur la pierre. Enfin il découvrit que les deux petits, mis au monde par la femelle, nichaient dans une espèce de grotte naturelle que le hasard avait placée

sur le sommet d'un rocher escarpé, pour ainsi dire inaccessible.



Des deux côtés du roc s'ouvraient deux précipices profonds, effrayants, dont l'œil ne pouvait sonder l'immensité! Une espèce de pont naturel, formé par d'étroits fragments de rochers réunis, s'élevait au-dessus de la grotte, asile des jeunes chamois; passant au-dessus de l'abîme, ce pont rattachait ce rocher à d'autres masses de pierres aussi énormes. Ce passage naturel était trop élevé pour que les jeunes chamois pussent y monter; il

n'offrait un moyen de salut qu'à leur mère. Le chasseur était enchanté de cette disposition des lieux, si favorable à ses projets. Il s'avança pour prendre les petits, qui



semblaient ne pas pouvoir lui échapper. Tout à coup la mère, qui l'avait aperçu, se précipita sur lui avec cette furie aveugle que l'amour maternel inspire quelquefois aux plus faibles créatures.

Le danger qu'on peut courir dans ces attaques ne résulte pas tant du choc lui-même, qui est peu violent, que de l'adresse avec laquelle ces animaux essayent de faire entrer leurs cornes aiguës et recourbées en hameçon dans les jambes du chasseur, pour le faire tomber dans les

précipices. Souvent même il arrive que l'homme et l'animal, attachés ainsi l'un à l'autre, roulent ensemble au fond de l'abîme.

Notre chasseur ne pouvait tirer sur le chamois; il n'avait pas trop de ses deux mains pour se soutenir au-dessus du gouffre qu'il traversait. A peine eut-il le temps de parer avec ses pieds et le mieux qu'il put cette brusque attaque, et il continua d'avancer. Alors l'angoisse de la mère fut à son comble; elle se précipita vers ses petits et se mit à courir autour d'eux comme pour les préserver de toute atteinte. Peu de temps après, elle sauta en bondissant sur le fragment de rocher en plate-forme auquel s'appuyait le pont naturel dont nous avons parlé, et voisin de la grotte; puis, du haut de cette position, elle appela à elle, par des cris plaintifs, ses deux petits.

Mais les deux pauvres chamois essayèrent en vain de gravir le rocher, leur faiblesse les en empêchait; ils déchiraient inutilement leurs jambes faibles et délicates contre les aspérités de la pierre. Leur mère les encourageait par des bonds et des sauts qu'elle paraissait leur donner en exemple, mais les infortunés ne pouvaient franchir un obstacle infranchissable pour eux. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi; le chasseur avait gagné du terrain. Quelques pas seulement le séparaient de sa proie, et il allait faire un nouvel effort pour s'en approcher et la saisir, quand un spectacle vraiment extraordinaire s'offrit à ses yeux.



Descendue de son rocher, la femelle avait appuyé fortement ses pattes de devant sur les parois du roc, tandis

que celles de derrière paraissaient entrer dans le sol, tant elle y mettait d'énergie. Dans cette position, elle formait

une espèce de pont qui permettait à ses petits d'arriver enfin à la plate-forme, d'où ils pouvaient s'échapper par une de ces arcades naturelles ménagées dans les rochers et qui traversaient le précipice. Les chamois semblèrent comprendre le danger qui les menaçait et l'intention de leur mère. En effet, en moins d'une seconde, ils grimperent le long de ce corps protecteur, ainsi que

Peussent fait des chats, et furent bientôt en lieu sûr. Au même instant, le chasseur mettait le pied sur la plate-forme abandonnée; il trouva la grotte également déserte. Deux coups de fusil partirent avec un fracas que l'écho répéta de rocher en rocher; mais le bruit sec de deux balles qui vinrent s'aplatir inoffensives sur la pierre annonça que le chasseur avait manqué sa proie.

LE CHATEAU DE VEAUCE.

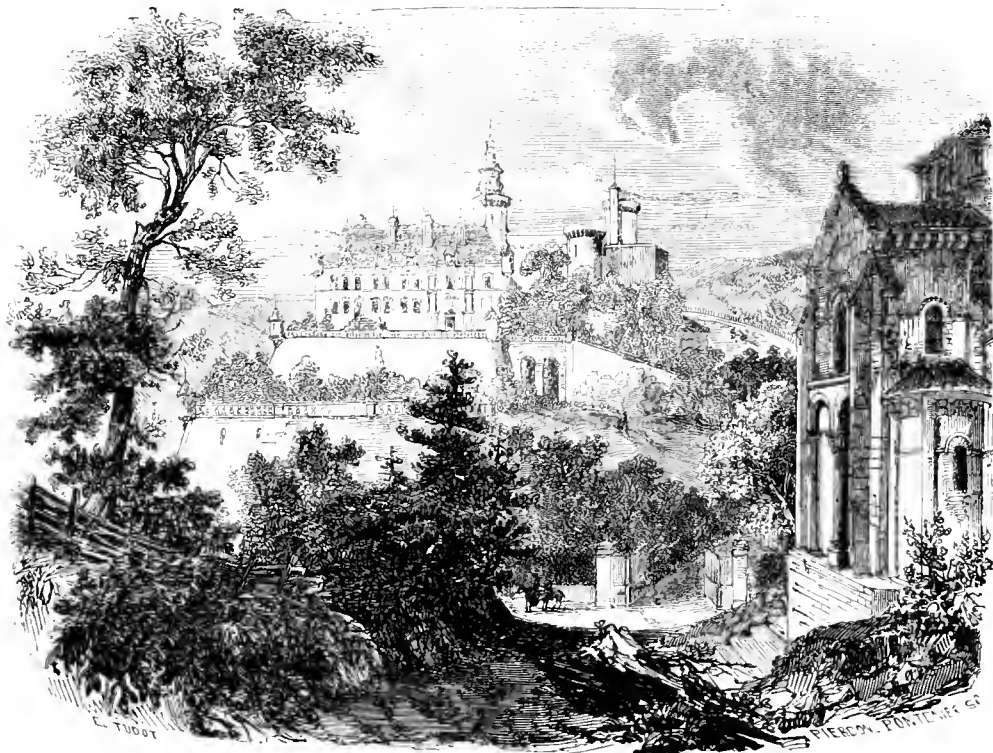
L'ancienne province du Bourbonnais, située au centre de la France, a formé le département de l'Allier. Cette portion de notre territoire fut habitée, dans l'antiquité, par les Eduens, les Arvernes et les Bituriges. A l'époque de la guerre des Gaules, les Boïens, avec la permission de Jules César, vinrent s'y établir; leur capitale, nommée Gergovie, *Gergovia*, a été confondue par quelques

savants avec la Gergovie des Arvernes, *Gergovia Arvernorum*, assiégée par Vercingétorix et délivrée par César.

Plus tard, sous les empereurs, le Bourbonnais fut en-

clavé dans la première Aquitaine; puis, au cinquième siècle, il devint la propriété des Visigoths et des Bourguignons, auxquels les Francs le ravirent après la bataille de Vouillé et la mort d'Alaric. Les sires de Bourbonnais restèrent les maîtres pendant tout le moyen âge. Moulins est le berceau de cette illustre maison. Louis I^{er} transmit cette province à son successeur, et leur postérité en conserva la domination. Ainsi les Bourbons y furent tout-puissants jusqu'à la mort du fameux connétable tué en 1327 au siège de Rome. A cette époque, le Bourbonnais fut confisqué et réuni à la couronne; depuis, il fut donné en apanage ou en douaire à des princes ou à des princesses du sang.

Le costume des habitants de l'Allier est pittoresque; leurs longs cheveux, qui tombent sur leurs épaules, leurs larges chapeaux, leurs pantalons flottants, tout cela ne



manque ni d'imprévu ni d'originalité. Le patois parlé dans ce pays, qui sépare ceux où la langue d'oïl et la langue

d'oïl étaient usitées, n'offre rien de remarquable, si ce n'est la manière dont les paysans font traîner dans la pro-

nonciation les syllabes finales. Parmi les grands hommes auxquels le Bourbonnais a donné le jour, il faut compter le maréchal de Berwick, le maréchal de Villars et le trop célèbre connétable dont nous avons parlé. — Une célébrité non moins grande, mais d'une autre nature, s'attache dans le même pays aux eaux minérales de Vichy, de Néris et de Bourbon-l'Archambault.

L'Allier possède peu de monuments druidiques, mais beaucoup d'antiquités romaines. On en voit de remarquables à Néris. Le moyen âge y a laissé des traces encore vivantes, une foule de châteaux, de forteresses, de moustiers, d'églises, d'abbayes; la révolution en a détruit une grande partie, mais elle n'a pu tout abattre. Le voyageur admire encore le château de Moulins, celui de Bourbon-l'Archambault, l'église d'Yseure, l'*Ecce homo* de Saint-Pourçain, etc... Le château de Veauce, près d'Ébreuil, dans le canton de ce nom, l'un des cinq dont se compose l'arrondissement de Gannat, est un monument digne d'observation. Gannat fit autrefois partie de l'Auvergne et en fut démembrée avec son territoire par Philippe-Auguste, qui donna la ville et le pays à Guy de Dampierre, pour avoir vaincu le comte d'Auvergne, révolté contre l'autorité royale. La vallée qui l'entoure, agréable et fertile, est appelée la Limagne du Bourbonnais.

¶ C'est dans la vallée d'Ébreuil que se trouve le château de Veauce, dont nous donnons le dessin.

Bâti en 1080, il est majestueusement assis sur une masse de roches très-élevées, près desquelles viennent aboutir plusieurs collines rangées en demi-cercle; la partie de cet arc, ouverte aux regards, laisse apercevoir une campagne admirable dont l'horizon s'étend au loin jusqu'à l'immense chaîne des montagnes de l'Auvergne. Cette belle vallée d'Ébreuil, ainsi nommée de la petite ville dont nous avons parlé, et qui est un chef-lieu de canton, fut, comme Gannat, enclavée dans la province d'Auvergne; elle est arrosée par la Sioule, un des affluents de l'Allier. La Sioule, après avoir traversé un pays fort accidenté, va se jeter sur la gauche dans la rivière qui donne son nom à tout le département.

Au pied du château s'entr'ouvrent de profonds ravins où la Veauce se brise en grondant à travers des rochers dont les formes pittoresques engagent l'artiste à s'arrêter. Restauré en 1844 et décoré dans le style de la renaissance, Veauce se trouve placé au nombre des châteaux de France qui se font remarquer autant par l'intérêt historique qui s'y rattache que par le mérite et la beauté de leur architecture. Il a inspiré à un poète, M. Tudot, les vers suivants :

Riche et noble castel où la Veauce fougueuse
Fait monter le bruit sourd de son onde écumeuse
Luttant dans le ravin,
Tu fais bien d'être assis sur la roche sublime,
Commandant à la plaine et dominant l'abîme
De ton front souverain.
Riche et noble castel! d'où la belle nature
Apparaît imposante et pleine de verdure,
Quand sur la terre en deuil
Le dieu du printemps souffre, et, réchauffant les branches,
Jette des papillons, des chants et des fleurs blanches
Dans la plaine d'Ébreuil!
On aime autour de toi ces côtes escarpées,
Par la main d'un géant subitement coupées,
Cet espace où l'œil fut
Jusqu'à ces monts lointains, horizon de mystère,
Volcans morts qui jadis firent trembler la terre
Et qui n'ont plus de bruit;
On aime devant toi cette jeune rivière
Festonnant la prairie et la campagne entière
De son filet d'argent,
Cet espace fertile où des zones rayonnent,
Ces clochers et ces toits auxquels les heures donnent
Un aspect si changeant.
Dans tes jardins, la vie est parfumée et douce :
On est heureux et calme au milieu de la mousse
Et des arbres joyeux;
Et comme les jets d'eau qui s'élancent sans trêve
Loin du gazon, en jets de cristal, on élève
Son âme vers les cieux.
Le beffroi des vieux temps et les tours crénelées,
Que le passé rongea mais n'a point ébranlées,
Sur les murs gracieux
D'un moderne castel, fils d'une main savante,
Projetent la noirceur de leur masse éloquentes
Et l'ombre des aïeux.
Les deux châteaux sont là, hardis et magnifiques,
Avec les vieux sommets et les jeunes portiques
Qui n'ont point de passé:
Celui-ci souriant dans sa fraîche parure;
Celui-là recueilli dans sa gothique armure
Comme un vieillard lassé.
Et la vieille tour dit tout bas : Chevalerie!
Croisades! vieux blason! religion! patrie!
Et sainte loyauté!
Et le jeune castel dit : Noblesse, élégance,
Art moderne et savant, richesse, bienfaisance,
Noble sécurité!
Et tous ces souvenirs, ce beau ciel, ce beau site.
Font de ces lieux rians, où le bonheur s'abrite,
Un séjour enchanté,
Séjour rempli d'ivresse, et de calme et de joie!
Un vieillard, qui vit naître et mourir sur sa voie
La grâce et la beauté,
Disait de ce castel : « Oh! la première pierre
« C'est Dieu qui la posa dans un jour de lumière
« Et dans un jour d'amour,
« Et depuis ce temps-là, non pas des châtelaines,
« Mais des anges d'en haut, sous des formes humaines,
« L'ont habité toujours! »

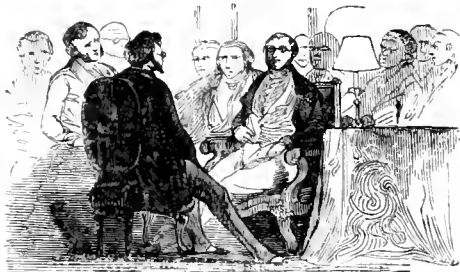
LE JEU DES VINGT QUESTIONS.

M. Rusch, un des agents diplomatiques des États-Unis qui résidèrent à Londres, de 1819 à 1825, était reçu dans les cercles les plus distingués de cette capitale. Il a publié une narration des principaux événements publics ou privés qui ont eu lieu pendant son séjour en Angleterre; nous en extrayons l'anecdote suivante, en laissant parler l'auteur : il s'agit d'un dîner donné par Canning.

Il n'aurait pas été facile de réunir une compagnie qui

pût rendre un dîner aussi attrayant, ni de choisir un moment plus propice. Le parlement venait d'être prorogé; M. Canning et ses deux co-ministres, M. Huskisson et M. Robinson, ressemblaient à des oiseaux dont on vient d'ouvrir la cage. Une aimable et piquante causerie nous avait retenus à table jusqu'à dix heures, et M. Canning, voyant que nous ne témoignions aucun désir de lever la séance, nous proposa de jouer *aux vingt questions*. Ce

jeu était nouveau tant pour moi que pour mes autres collègues du corps diplomatique, bien que nous fussions déjà depuis longtemps en Angleterre. Il s'agissait de deviner la pensée de quelqu'un au moyen de vingt questions. Les questions, de même que les réponses, devaient être simples et directes. La pensée ne devait avoir pour objet ni une idée abstraite, ni une chose occulte, ni un mot scientifique ou technique; il fallait que ce fût un sujet bien connu de tout le monde ou se rattachant à l'histoire universelle. Ce pouvait être un nom célèbre d'homme ou de femme, ancien ou moderne, ou bien quelque œuvre d'art ou quelque souvenir, généralement connus, mais on ne devait penser aucun événement isolé, comme une bataille, par exemple. Telles étaient les principales règles de ce jeu original. Il fut convenu que ce serait



M. Canning, assisté du chancelier de l'échiquier, son voisin, qui adresserait les questions, et que je ferais les réponses, en consultant également mon voisin, qui était lord Granville. Lui et moi, en conséquence, nous devions avoir en commun la pensée qu'il s'agissait de deviner au moyen d'inductions tirées de nos réponses. Ces préliminaires arrêtés, le jeu commença :

Première question (par M. Canning) : Ce que vous avez pensé appartient-il au règne animal ou au règne végétal? — Réponse : Au règne végétal.

Deuxième question : Est-ce manufacturé ou non? — Manufacturé.

Troisième question : Est-ce un solide ou un liquide? — Un solide.

Ici, un plaisant s'écria : Comment ce pourrait-il être un liquide, à moins que ce ne fût une soupe aux légumes?

Quatrième question : Est-ce une chose qui soit une, ou qui soit composée de parties? — Une.

Cinquième question : Est-elle d'un usage particulier ou public? — Public.

Sixième question : Existe-t-elle en Angleterre ou hors l'Angleterre? — En Angleterre.

Septième question : Est-elle unique, ou y en a-t-il plusieurs de la même espèce? — Unique.

Huitième question : Appartient-elle à l'histoire, ou n'existe-t-elle que de nos jours? — L'un et l'autre.

Neuvième question : Est-ce un objet d'ornement ou d'utilité? — L'un et l'autre.

Dixième question : A-t-il quelque contact avec la personne du roi? — Non.

Onzième question : Le porte-t-on, ou se soutient-il de lui-même? — On le porte.

Douzième question : se transmet-il par succession? — (Comme lord Granville et moi nous l'ignorions nous-

mêmes, nous ne répondimes pas à cette question; mais comme, d'un autre côté, notre hésitation même pouvait jeter quelque lumière sur notre secret, il fut convenu que la question compterait comme si l'on y eût répondu.)

Treizième question : S'en sert-on au couronnement? — Oui.

Quatorzième question : Dans la salle ou dans l'église? — Probablement dans toutes deux, mais à coup sûr dans la salle.

Quinzième question : N'emploie-t-on cette chose que dans la cérémonie du couronnement, ou bien s'en sert-on à d'autres occasions? — On s'en sert également à d'autres occasions.

Seizième question : Est-elle exclusivement végétale de sa nature. Ou bien est-ce un composé de végétal et de minéral? — Elle est exclusivement végétale.

Dix-septième question : Quelle est sa forme? (Nous repoussâmes cette question comme trop directe, et la compagnie nous approuva; mais alors M. Canning se plaignit de l'injustice dont il serait victime, si l'on comptait cette question au nombre des vingt; et, à cet égard, la compagnie se prononça en sa faveur.)

Seconde dix-septième question : Est-elle ornée ou simple? (Nous nous défendîmes également de répondre à cette question comme trop précise; mais nous ne fûmes soutenus de personne.) Je répondis alors : Simple.

Dix-huitième question : S'en sert-on dans le cérémonial ordinaire de la chambre des Communes ou de la chambre des Lords? — Non.

Dix-neuvième question : L'une ou l'autre de ces chambres s'en sert-elle? — Non.

Vingtième question : Est-elle immobile ou mobile? — Mobile.

La liste des vingt questions se trouvant épuisée, il y eut une pause solennelle. L'intérêt avait crû prodigieusement à mesure que le jeu approchait de sa fin; et, quand on en fut à la vingtième question, on eût dit d'une course où deux chevaux rivaux approchent du bat poitrail à poitrail. M. Canning était visiblement inquiet; on s'apercevait qu'il craignait de perdre la partie, ce qui devait arriver s'il ne devinait pas l'énigme. Il garda le silence pendant environ deux minutes, puis, promenant sur la compagnie son œil perçant où étincelait tant d'esprit, il s'écria, mais d'un ton qui n'était pas trop assuré : *Je pense que ce doit être LA BAGUETTE DU GRAND-SÉNÉCHAL.* — Et vraiment c'était le mot que nous avions pensé. Cette baguette est une sorte de bâton blanc, long et sans ornement, à peine plus gros que le doigt du milieu; elle justifiait parfaitement les réponses que nous avions faites. En répondant à la neuvième question, lord Granville et moi, qui nous concertions à voix basse quand il s'agissait d'une réponse qui n'était pas toute simple, nous nous rappelâmes que certains vieux auteurs ont écrit que le lord Grand-Sénéchal portait un bâton pour chasser les intrus qui voudraient pénétrer dans le trésor de Sa Majesté. Quand on en vint à la douzième, M. Canning expliqua la nature de sa question en citant la verge de lord Chambellan, laquelle, dit-il, ne se transmet point héréditairement, chacun de ces fonctionnaires ayant à se procurer cette verge à ses frais. Je dis alors qu'il ne s'agissait pas de la verge de lord Chambellan; mais, comme disent les enfants, nos adversaires *brûlaient*, et je dus prononcer ma réponse négligemment, de crainte d'y fixer l'attention. Les questions

ne furent point faites aussi rapidement qu'on pourrait le supposer en les lisant : il y eut quelquefois d'assez longs intervalles entre elles, lesquels furent égayés par les saillies des convives. Le jeu dura en tout une heure, et il absorbait tellement l'attention de tout le monde, que le vin cessa de circuler. Le succès de M. Canning, qui était un

des hommes les plus habiles que j'aie jamais connus, fut accueilli par des applaudissements nombreux ; nous autres diplomates lui dimes alors que cette épreuve nous servirait de leçon, et que nous aurions soin de bien cacher nos secrets pour qu'un observateur si sagace ne les découvrit pas.

L. M.



La faisait ressembler à ces beautés qu'on rêve
Quand on est amoureux....

Oh ! Je la vois encor dans la sainte chapelle,
Écartant des chrétiens les flots silencieux ;
J'entends encor son nom : elle avait nom Angèle,
Et comme moi, chacun se disait : « Qu'elle est belle !
« C'est un ange des cieux ! »

Oui, je la vois encor, quand sur l'humide pierre,
En croisant ses deux mains elle s'agenouilla ;
Je vois son œil briller sous sa chaste paupière,
Je vois battre son cœur sous sa robe légère,
Pendant qu'elle pria !

Bientôt le vieux pasteur, pour se rendre auprès d'elle,
Descendit les degrés que lui seul peut franchir,
Et trois fois il bénit le vrai pain du fidèle,
Qui, nous rendant à Dieu, doit d'une fin cruelle
Plus tard nous affranchir.

Et la timide Angèle unissait sa prière
A celle qu'adressait le prêtre du Seigneur ;
Et levant ses beaux yeux, qu'elle fixait à terre,
Elle sentit soudain un rayon de lumière
Se glisser dans son cœur.

L'homme de Dieu la vit, et dans sa bouche pure
Il déposa l'hostie, emblème de ferveur ;
Puis il lui dit tout bas : « Que cette nourriture
Te conserve, ma fille, exempte de souillure,
L'amante du Sauveur ! »

Et vers sa mère, alors, elle revint émue,
Cachant dans ses deux mains son beau front virginal.....
Moi, bientôt je sortis en détournant la vue,
Et mon âme, un instant au doux espoir rendue,
Ne sentait plus de mal.

Alexandre S....

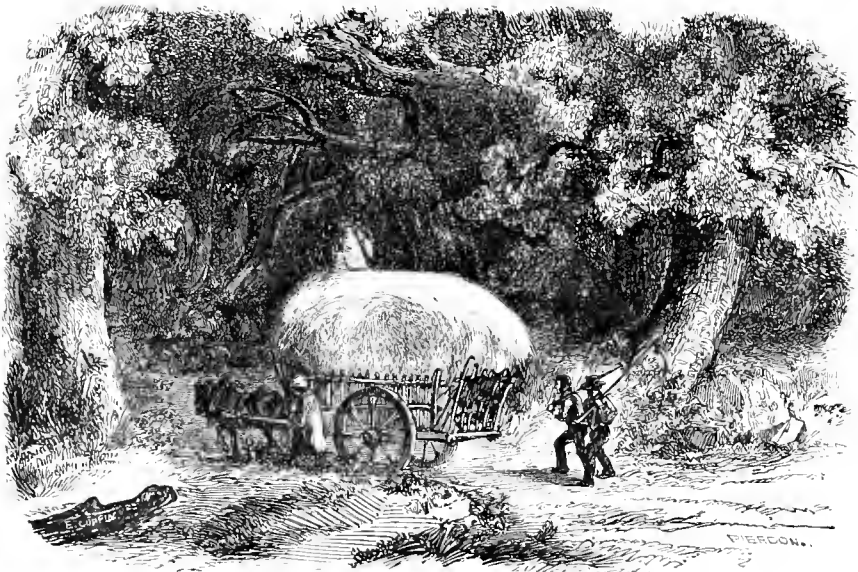
Un jour, le cœur brisé par la douleur amère,
J'avais porté mes pas dans cet auguste lieu
Où l'âme, recueillie en face du mystère,
Déchire le lien qui l'attache à la terre,
Pour s'envoler à Dieu.

Et seul je contempiais dans un pieux silence
Cette foule à genoux, levant les mains au ciel ;
Seul aussi j'écoutais la voix de l'innocence
Qui traverse la voûte et dans les airs s'élançe,
Douce comme le miel.

Et malgré moi, mes yeux étaient mouillés de larmes,
Et sous ma faible main mon cœur battait plus fort,
Et tout mon être entier, vaincu par tant de charmes,
Implorait le Très-Haut de calmer mes alarmes,
Où d'ordonner ma mort.

Tout à coup dans la nef une vierge se lève,
Et vers les saints autels marche en baissant les yeux.
Elle était jeune et belle, et sa démarche brève

CHRONIQUE DES MOIS.



JUIN.



La cigale chante, — les bons paysans sont heureux si cette douce harmonie est vive et continuelle, car c'est pour eux le présage d'une abondante moisson. Les champs étalent aux brûlants regards du soleil tout ce qu'ils ont de richesses célestes. Le plus petit arbrisseau se hâte de prendre sa plus belle parure et de mélanger

sa fleur à toutes celles qui couvrent la terre. La rose s'épanouit, on dirait qu'à tous les yeux elle jette un gros rire. L'œillet de l'Inde, avant de s'élançer, regarde par une faible ouverture si le jour est assez beau pour se faire voir ; puis, percant sa corolle, il surgit rouge de sang ou blanc de neige. Le chèvre-feuille se tord autour du treillage ; il va ci et là, capricieux ou vagabond ; — le soir, à toutes ces filles du printemps coquettement écloses, la brise vient dérober le parfum qu'elle vous apporte en vous caressant. — Et alors le fleuve roule nonchalamment sur sa couche de sable ; le ciel purpuré par le soleil couchant se reflète dans son sein ; de loin en loin sur la limpide surface sautillent les carpillons ; une moite vapeur

blanchâtre se dégage des ondes, comme du bain ambré d'une sultane, si bien que tout cela vous donne l'insurmontable désir de briser l'humide miroir, et, plongé dans la masse diaphane, de laisser l'eau se jouer dans vos cheveux épars en faisant des perles sur votre front, — et, comme un triton folâtre, vous environner de l'écume argentée, au risque d'effaroucher un peu des myriades de petits poissons. — La colombe altardée passe silencieusement au dessus de votre tête, elle se hâte de gagner le vieux chêne sur les branches duquel sa compagne l'attend ; — le rossignol, au contraire, gazouille joyeusement et semble rechercher avec une artistique fatuité la charmille où il pourra trouver quelque admirateur ; les cloches sonnent pieusement l'angélus, que l'air balance jusqu'à vous ; — et cette sublime poésie ne se termine qu'au moment où, calme et majestueux, l'astre des nuits, montant à l'horizon, semble venir dire : Silence, me voici ! — Oh ! quand vous avez vu ces belles soirées de juin, vous avez rendu grâce à Dieu de deux choses, n'est-ce pas : de vous avoir entouré d'une si merveilleuse création, et puis de vous donner pour l'admirer le silence méditatif qu'on ne rencontre que loin des cités.

Mais voici la fête de saint Jean-Baptiste ; — dès que la nuit est venue, vous pouvez voir, pour peu que votre perspective ait quelque étendue, les feux de joie allumés par chaque village et même chaque hameau. — C'est une belle et ancienne coutume que celle-ci. M. Court de Gébelin, dans son histoire du calendrier, dit qu'elle a remplacé les feux sacrés que les Orientaux allumaient à

minuit au moment du solstice d'été, alors qu'ils commençaient le renouvellement de leur année par un sacrifice à leur divinité.

Les feux de joie étaient accompagnés en même temps de vœux et de prières pour la prospérité des peuples et des biens de la terre ; on dansait alentour comme on le fait encore, car il n'y a pas de fête sans danse, et les plus agiles sautaient par-dessus, absolument comme vous pouvez l'avoir vu dans tout village du midi. En se retirant, chacun emportait un tison, et le resto était jeté au vent, afin qu'il balayât tous les malheurs qui pouvaient menacer le pays — comme il balayait ces cendres.

Plusieurs siècles après, lorsque le solstice ne fut plus l'ouverture de l'année, on continua également l'usage des feux dans le même temps, par une suite de l'habitude et des idées religieuses qui s'y étaient attachées. D'ailleurs, il eût été bien triste d'anéantir un jour de joie pour le pauvre peuple, surtout dans une époque où il y en avait si peu ; aussi cet usage s'est-il maintenu jusqu'à nous.

On trouve ces étincelantes manifestations jusque dans le fond de la Russie. Les habitants de ces froides contrées, dans les erreurs du paganisme, célébraient le 24 juin la fête de la déesse des fruits qu'ils appelaient Rupal. Aujourd'hui encore, ils passent la nuit qui précède la Saint-Jean dans les divertissements et les festins ; comme nous, ils allument des feux de joie autour desquels ils dansent. Et sans doute parce que l'esprit épais du vulgaire n'a pu abjurer tout d'un coup les croyances superstitieuses qu'il s'était faites, il a donné le nom de Rupal-Niza à la bienheureuse sainte Agrippine, dont la fête se célèbre à cette époque.

Les jours de Juin sont les plus longs de toute l'année. Il est des pays où, pendant ce mois, la nuit dure à peine quatre heures. — En Islande, un phénomène remarquable se produit tous les ans à cette époque : le soir de ce jour, le soleil ne fait que toucher à l'horizon et il reprend aussitôt sa course dans le ciel, ce qui fait que pendant vingt-quatre heures il n'y a pas de nuit. C'est de là que ce mois est appelé *Nott Lapa Manudr*, mois sans nuit. Le mouve-

ment du soleil doit être curieux à voir ; Platon fit un premier voyage en Sicile pour jouir, sur la hauteur du mont Etna, du spectacle du soleil levant ; moi je serais bien capable d'aller en Islande, quelque beau jour de juin, — pour voir le solstice d'été.

Dans toutes les contrées de la France, depuis la fin de Juin jusqu'en Novembre, on fait parquer les brebis sur les terres qu'on veut engraisser ; c'est-à-dire qu'on leur fait passer la nuit au milieu des champs, dans une enceinte formée de claies, que l'on transporte où l'on veut. Les bergers ont alors une cabane posée sur des roulettes. Ils la placent hors du parc, et pendant leur sommeil les chiens font la garde autour du troupeau. Ce moyen d'engrais est généralement employé comme un des plus puissants.

Quant à l'histoire de ce mois, elle est peu longue. De même qu'avant la fondation de Rome, le mois de mai, *maior*, était le dernier de l'année, juin, *junius*, était le premier ; il était consacré à la jeunesse, comme mai à la vieillesse et aux décrépitudes. Les fêtes qu'il ramenait s'ouvraient par celle d'une déesse, dont le nom, *Cerne* ou *Crâne*, signifie : tête, commencement ; elle était femme de Janus, dieu du Temps. La constellation de ce mois est l'écrevisse ; ceci avait fort bien son sens, dans le langage des signes ; car, pendant ce mois, le soleil retourne du solstice à l'équateur, et cette marche, pour ainsi dire rétrograde, imite celle de l'animal de ce nom.

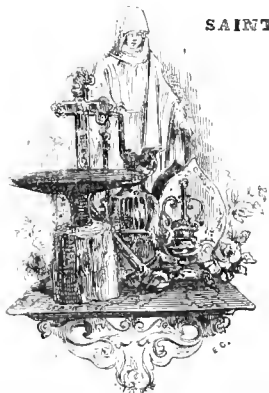
En 1745, l'année à Pise commençait au 25 juin. Cet usage remontait aux temps des Étrusques, de qui les Romains l'avaient emprunté. Ce n'est que depuis 1746 que les Pisans nous imitent ; ce fait est attesté par une longue inscription qu'on lit gravée en lettres d'or sur la rive gauche de l'Arno ; il y est dit que le grand-duc de Toscane ordonna ce changement par un édit.

Les travaux d'agriculture de juin consistent principalement dans le fauchage des foins et le fanage des prairies.

André THOMAS.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT ÉLOI, ÉVÊQUE DE NOYON ET DE TOURNAY.



longs veilles d'hiver, la grand-mère raconte à ses

Je veux raconter l'histoire d'Eloi, de l'illustre patron des forgerons et des orfèvres, de ce grand saint dont l'esprit de critique judicieux a passé à la postérité sur les ailes d'une tradition populaire. Son nom est un de ceux dont on garde la mémoire ; dans les

petits-enfants les épisodes de sa vie, et on le voit gravement apparaître dans les légendes mérovingiennes. Son existence est empreinte d'une certaine couleur romanesque qui plaît à l'esprit, sa figure se pose largement au milieu de celles de ces premiers Gaulois qui venaient d'abandonner le gni de Teutates pour la croix de Jésus Christ.

Au nord de Limoges est un petit village perdu dans les bruyères, et qu'on appelle Cadailiac. En 588, vivaient dans cette contrée Encher et Terrige, simples bourgeois craignant Dieu et répandant autour d'eux d'abondantes aumônes. Une nuit que Terrige était endormi, il lui sembla voir un aigle planant dans les airs et fondant sur elle à trois reprises différentes. Elle rapporta ce songe à

un bon prêtre, qui lui prédit qu'elle aurait un fils qui s'élèverait dans les voies du Seigneur, et serait appelé à une grande sainteté. Aussi l'enfant que Dieu lui envoya fut-il nommé *Eligius*, ce qui veut dire *choisi de Dieu*. Ses parents ne négligèrent rien pour lui procurer une éducation chrétienne, et ils l'élevèrent dans les exercices d'une piété qui d'ailleurs lui était naturelle. Vers l'âge de quinze ans, on songea à lui faire embrasser une carrière. Remarquant son adresse extrême, son père le confia à un orfèvre de Limoges, nommé *Abbon*, qui consentit à l'instruire dans son état. La docilité et les charmantes qualités du jeune apprenti lui gagnèrent tous les cœurs; pendant qu'il devenait habile dans l'art de travailler les métaux, il suivait avec une assiduité rigoureuse les instructions de l'Eglise, et ses longues méditations les gravaient à jamais dans sa mémoire.

A trente ans, Éloi se décida à quitter sa terre natale et se rendit à Paris, où régnait le roi Clotaire. *Bobbon*, trésorier de l'épargne royale, étant informé de son habileté, l'employa à frapper la monnaie et à divers ouvrages de son ressort. C'est à cette époque qu'un concours fortuit d'événements vint mettre en relief le talent et la haute probité du saint orfèvre.

Le roi Clotaire, qui se passait maintes fantaisies, avait imaginé une chaise bizarre, ou plutôt un trône splendide composé d'or et de pierreries. Il s'agissait de faire exécuter ce projet. Les ouvriers de Paris, consultés par ce prince, avaient déclaré l'œuvre, sinon impossible, du moins au-dessus de leur talent. Sur ces entrefaites, *Bobbon* eut l'idée de parler à Éloi du caprice royal, et de savoir s'il oserait se charger de le satisfaire. Éloi demanda



Éloi présente à Clotaire la seconde chaise.

que les matériaux nécessaires lui fussent remis, et se mit sur-le-champ à l'ouvrage. Au bout de quelques semaines, il fit prévenir le roi qu'il était prêt à livrer la chaise commandée. Clotaire, surpris et charmé de cette diligence, se rendit chez lui et se montra enthousiasmé de la beauté de l'ouvrage. « Comment pourrai-je te récompenser, lui dit-il, si je proportionne le salaire au mérite du travail? — Attendez, répondit Éloi, il me reste, sire, quelque chose à vous montrer. » En disant ces mots, il présenta à l'assemblée une seconde chaise, absolument

semblable à la première, et fabriquée avec l'or et les pierreries qu'il avait eus de reste. L'étonnement du roi fut à son comble, il se refusa à croire que les deux sièges eussent été formés avec les matières fournies. On fit apporter des balances, et leur poids seul parvint à le convaincre de la vérité. Le prince rendit solennellement hommage à la délicatesse d'Éloi, et déclara qu'une pareille conduite dans les petites choses témoignait de ce qu'il pourrait faire dans un poste plus élevé.

A partir de ce jour, Éloi fut attaché à la cour du roi de France. Il établit son atelier dans le palais même, et devint l'orfèvre à la mode. Ses qualités et sa modestie, encore plus que son talent, le faisaient rechercher des grands et lui méritaient la considération générale. Clotaire passait auprès de lui ses moments de loisir et se divertissait à le voir travailler en causant des affaires de son royaume. Il lui devint bientôt si nécessaire qu'il craignit de le voir s'éloigner et qu'il voulut se l'attacher par des liens indissolubles. Les promesses qu'Éloi lui fit de ne pas le quitter ne purent lui suffire; il voulut l'engager par serment. Pour cela, il le pria de venir à sa maison de plaisance de *Rueil*, à deux lieues de Paris, et là, il le pressa de lui jurer fidélité sur une caisse remplie de reliques. Éloi, se souvenant de la parole de Jésus qui proscribit tout jurement dans la bouche de ses disciples, se défendit humblement d'obéir, tout en protestant qu'il consacrerait à Clotaire tous les jours de sa vie. Mais comme celui-ci, qui ne cédait pas facilement, le pressait de plus en plus, le saint homme, retenu par le devoir et sollicité par l'amitié, finit par fondre en larmes sans vouloir s'expliquer. Le roi vit alors ce qui se passait dans son esprit, et, n'attribuant sa résistance qu'aux scrupules de sa conscience, il prit autant de soin de le consoler qu'il en avait mis à l'embarrasser d'abord. « Une simple parole de toi, dit-il, vaut mieux que le serment d'un autre. »

C'est vers ce temps que se forma la liaison de saint Éloi avec le jeune *Dadon*, plus tard évêque de Rouen, et connu sous le nom de saint *Ouen*. Malgré leur différence d'âge, car Éloi avait une vingtaine d'années de plus qu'un ami, leur union fut toujours sincère, et, fondée sur une estime réciproque, elle ne s'éteignit qu'avec leur vie.

Quoique son existence s'écoulât au milieu de la cour, il ne faut pas croire qu'Éloi en adoptât les habitudes corrompues; il entreprit au contraire d'y mener une vie plus réglée qu'auparavant, et s'astreignit à des pénitences austères. La pureté de ses mœurs, ses dévotions continuelles faisaient l'admiration de ceux parmi lesquels il vivait, et dont il était à la fois la critique et l'exemple.

Clotaire étant mort, son fils *Dagobert*, roi d'Austrasie, réunit à sa couronne celle de France et vint s'établir à Paris. Éloi, qu'il estimait beaucoup, garda dans sa maison la place que Clotaire lui avait donnée, et le nouveau souverain se montra également fort désireux de suivre ses conseils. Ce fut en vain que des envieux, jaloux de cette faveur croissante, cherchèrent à le perdre dans son esprit; les calomnies tombèrent d'elles-mêmes, et ce prince continua à hanter son orfèvre et à le consulter dans les affaires les plus importantes. — On assure que saint Éloi contribua à corriger *Dagobert* de certains penchants pervers, et le détermina à vivre d'une manière chrétienne. Il est étonnant, dit la chronique, que ce roi, qui ne pouvait souffrir les remontrances des grands ni des

évêques, ait écouté aussi patiemment et ait suivi les leçons d'un simple ouvrier. — Aussi les noms de Dagobert et d'Éloi resteront-ils liés ensemble jusqu'à la fin des siècles. Qu'on nous permette une figure :

Le bon roi Dagobert
Mettrait sa culotte à l'envers.

Le roi, en effet, menait une conduite désordonnée, à l'envers du bon sens et de la raison. Mais un réformateur s'avance :

Le grand saint Éloi
Lui dit : « O mon roi ! »

Il indique le mal et ne cèle point sa pensée :

« Votre Majesté
« Est mal culottée. »

Le roi, surpris d'abord, consent à revenir sur ses fautes, et annonce docilement sa louable détermination :

« Eh bon ! lui dit le roi,
« Je vas la remettre à l'en droit. »

C'est ce qui prouve qu'il se cache presque toujours un peu de vérité sous les fictions les plus plaisantes et les plus grossières.



Éloi se défend habilement de prêter serment.

Éloi continua sous Dagobert ses travaux d'orfèvrerie, et sa renommée devint immense. Il puisait à pleines mains dans les trésors de l'État, sauf les ouvrages destinés au roi, il ne travaillait exclusivement qu'aux ornements d'église, et avec les libéralités de son maître il eût pu facilement amasser une fortune, si sa charité le lui eût permis. Mais tout ce qu'il avait dans les mains passait aussitôt dans celles des pauvres, ou était destiné à racheter des captifs et des prisonniers. Il fonda en outre de ses propres deniers plusieurs monastères, qui devinrent célèbres par leur discipline ; entre autres, l'abbaye de Solignac, près Limoges, qui fut placée sous la règle de saint Colomban, et le cloître de saint Martial, où il reçut trois cents religieuses, dont il confia la conduite à l'abbesse sainte Aurore. Pour aider à l'établissement de cette dernière maison, le roi lui avait accordé un certain espace de terrain ; les constructions étant avancées, Éloi s'aperçut qu'on avait empiété au delà de la donation. Cela l'affecta tellement qu'il courut sur l'heure au palais et se jeta aux

pieds de Dagobert pour lui en demander pardon. Celui-ci se montra fort touché d'un pareil scrupule, et le donna pour exemple aux seigneurs de sa suite. « Voyez, dit-il, quelle est la fidélité de ceux qui sont à Jésus-Christ ! mes gouverneurs et mes officiers ne se font guère scrupule de m'enlever des terres et des seigneuries entières, et ce serviteur de Dieu n'a osé nous céler un pouce de terre au delà de ce que nous lui avons donné. » En finissant, il le releva affectueusement, et, non-seulement il lui pardonna, mais il doubla la concession qu'il lui avait faite.

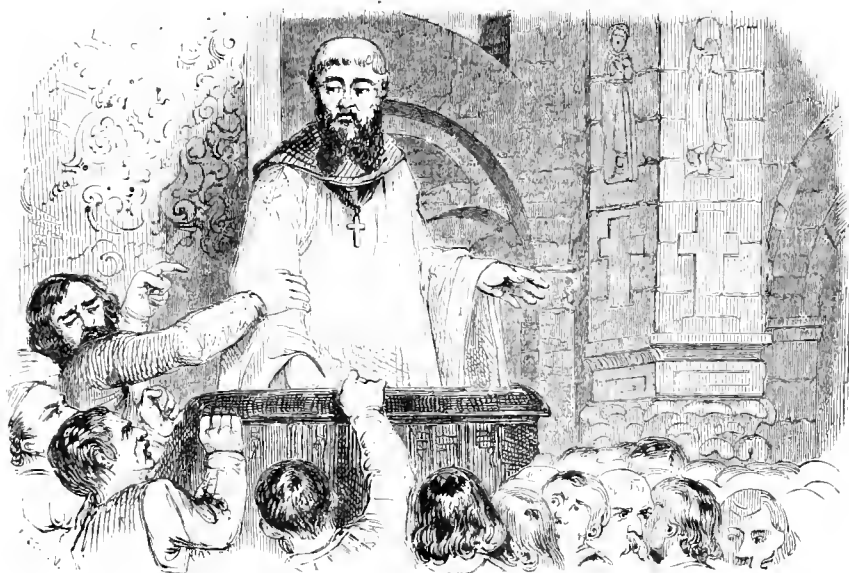
Éloi fit aussi bâtir à Paris l'église de Saint-Martial, et envoya chercher des reliques à Limoges pour la consacrer. Saint Ouen, son ami, raconte que, pendant qu'il les portait au temple, il se sentit illuminé par la foi, et fit un long détour qui le conduisit devant les prisons de la ville. Au moment où il passait, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les prisonniers virent leurs fers tomber à leurs pieds.

Bien que saint Éloi ne se sentit pas appelé à vivre dans la retraite, il avait pour les religieux disciplinés une vive estime et une grande considération. Il tâchait de porter à la vie intérieure ceux qui l'entouraient, et ceux qui, pour la plupart, étaient sans feu ni lieu. Sa maison était celle de tout le monde en général, et des malheureux en particulier. Dès qu'il savait qu'un esclave était à vendre, il l'envoyait de suite acheter et l'instruisait dans la vraie religion. On lui en offrait quelquefois de si grands nombres, qu'il épuisait ses ressources avant de les avoir tous libérés. Alors il avait recours aux grands moyens, c'est-à-dire qu'il faisait argent de tout, et vendait jusqu'à ses souliers. Puis, il offrait à ses affranchis, ou de retourner dans leur pays, ou d'entrer dans des monastères, ou de rester chez lui en qualité de compagnons de travail. La règle de son logis équivalait à celle d'une communauté, et on s'y instruisait par l'exemple. Cette sainte école forma d'admirables sujets; on en vit sortir le bienheureux Bou-

chain, abbé de Ferrières en Gâtinais, et saint Théau, qu'Éloi prit plaisir à rendre habile dans l'orfèvrerie.

Du reste, jamais il n'abandonna son métier favori; même après sa nomination à l'épiscopat, l'evêque de Noyon maniait le marteau et la lime; il fabriqua ainsi les châsses de saint Quentin de Vermandois, de saint Piat de Tournay, de saint Lucien de Beauvais, de saint Crépin et de saint Crépinien de Soissons. Il avait fait auparavant celles de saint Martin de Tours, de saint Denis, de saint Germain de Paris, de saint Severin, de sainte Geneviève et de sainte Colombe.

La tradition rapporte qu'Éloi était un des hommes les mieux faits de son temps; il avait un air de dignité naturelle qui lui servait admirablement et un port majestueux qui imposait au premier abord. Suivant l'usage des seigneurs de la cour, il portait dans les commencements de magnifiques vêtements de soie brodés d'or et de pierres, et sa chevelure bouclée se déroulait en longs anneaux



Saint Eloi insulté en chaire.

sur ses épaules. Il crut devoir sacrifier à la mode plutôt que de heurter de front les usages établis depuis longtemps. Mais sous ses riches habits se cachant un rude cilice qui mortifiait ses sens et le rappelait à l'humilité chrétienne. Lorsqu'il vit son crédit à la cour assez affermi pour se permettre d'agir à sa guise, il abandonna tous ses colifichets et vendit ce qu'il avait de précieux pour l'employer en œuvres de charité. Il parut désormais habillé avec une simplicité modeste et sévère. Et cette singularité ne déplut pas autant qu'il l'avait craint. Tout au contraire, quelques seigneurs avisèrent de le prendre pour modèle, et au bout de quelques années, il se trouva avoir introduit une réforme complète dans la parure des courtisans, vrais moutons de Panurge.

La réputation de sagesse du conseiller de Dagobert devint bientôt universelle. Les ambassadeurs des princes étrangers sollicitaient une audience de lui avant de se

présenter au roi et s'en trouvaient toujours bien. Le souverain l'employa plusieurs fois à des négociations difficiles dont il sut se tirer avec honneur. C'est ainsi qu'il fut envoyé comme ambassadeur au comte Judicaël, roi de Bretagne, qui s'était emparé de la couronne après la mort de son père et avait méconnu l'autorité de Dagobert. Éloi conduisit cette affaire avec tant de prudence et d'habileté qu'il désarma complètement les esprits irrités. Il répandit le long de sa route des aumônes considérables, et sut porter tous les cœurs vers la paix. Judicaël, pénétré de repentir, accompagna le saint homme jusqu'à Paris et fut reçu par Dagobert, non comme un suppliant, mais comme un allié. Ce prince lui accorda le pardon des Bretons et ne le renvoya que comblé de présents.

De même, dit saint Ouen, qu'on voit autour des riches bourdonner et s'agiter un essaim d'abeilles, de même Éloi ne pouvait sortir sans se voir aussitôt en-

touré d'une troupe de mendians. Il avait toujours a son côté une large bourse destinée à subvenir à ses libéralités. La stricte économie qu'il apportait dans les autres dépenses lui permettait de se montrer prodigue dans ces occasions. La frugalité de sa table était extraordinaire, et le tempérament de fer qu'il possédait lui donnait la liberté de rester quelquefois trois et quatre jours sans rompre le jeûne. Ses aliments ordinaires étaient le pain et l'eau. Ses domestiques ou plutôt ses compagnons avaient ordre d'aller prendre, sur les chemins, les vagabonds et les pauvres, et de les lui amener. Il les faisait asseoir à sa propre table, les servait lui-même, et attendait souvent qu'ils eussent fini pour manger leurs restes. Cela se renouvelait journellement et ne laissait pas que d'embarasser de temps en temps le pieux pourvoyeur. A l'heure de midi, lorsque ses convives déguenillés s'apprétaient à faire honneur à son hospitalité, il s'aperçut plus d'une fois qu'il ne pouvait les satisfaire, et que le pain et l'argent manquaient également dans sa maison. Il ne perdit pas confiance, et pendant qu'il leur faisait une instruction pour tromper leur faim, le roi ou quelque seigneur, informé de sa pénurie, venait à son secours et lui adressait les provisions nécessaires. On le vit un jour arriver au palais sans manteau et sans veste; il venait de vendre, pour nourrir ses pauvres, les vêtements qui ne lui paraissaient pas complètement indispensables. Dagobert, touché de ce trait, lui donna son manteau royal et sa ceinture, et l'obligea à retourner chez lui dans ce splendide équipage.

Éloi consacrait beaucoup de temps à l'oraison; il avait reçu du ciel le don des larmes et passait de nombreuses nuits à pleurer sur les péchés de ses frères. Il n'a laissé que peu d'écrits, il se contentait de faire des extraits de l'Écriture sainte et de rassembler les passages qui le frappaient davantage. Sa voix était sonore et retentissante; lorsqu'il travaillait à l'orfèvrerie, il plaçait auprès de son établi un lutrin et un psautier et il chantait avec ses ouvriers les louanges de Dieu.

Son fidele ami, saint Ouen, mort vingt-quatre ans après lui, nous a laissé l'histoire de la vie d'Éloi, rapportant avec détail un grand nombre de guérisons miraculeuses qu'il a opérées devant une multitude de témoins. Mais sa modestie naturelle lui faisait craindre la reconnaissance trop vive des populations; aussi avait-il coutume d'employer un pieux artifice et d'attribuer le miracle à l'intercession d'un saint ou à l'emploi de quelque remède matériel.

Bien qu'à cette époque il n'eût pas encore reçu les ordres, Éloi ne s'en montra pas moins le zélé défenseur des intérêts du catholicisme, et il employa son crédit à poursuivre les hérétiques qui cherchaient à introduire le monothélisme en France et à égarer la bonne foi des peuples. Il parvint à neutraliser leurs efforts, et fit ordonner, en 638, le sixième concile d'Orléans, qui les excommunia. Il traqua de même les léonistes qui infestaient l'Église française depuis le règne de Brunehaut, et ses travaux furent couronnés de succès.

C'est alors que mourut le maître, ou plutôt l'ami d'Éloi, le roi Dagobert, laissant la couronne à son fils Clovis. Les conseils de l'orfèvre eussent été sans doute d'un grand prix pour le jeune prince; mais Dieu en ordonna autrement, et le vénérable orfèvre dut dire adieu à la cour où il avait passé ses plus belles années.

Saint Romain, évêque de Rouen, et saint Acaire, évêque de Noyon et de Tournay, venaient de mourir. Les besoins de l'Église appelaient dans ces diocèses des hommes capables et éprouvés; on jeta les yeux sur Éloi et Oaen, qui durent accepter ces pesantes charges. Mais ils ne voulurent mettre aucune précipitation dans cette affaire, et d'après la discipline des saints canons, ils prirent successivement tous les degrés des ordres, depuis la tonsure cléricale jusqu'à la prêtrise. Ils se rendirent ensuite à Rouen, où ils arrivèrent le dimanche 44 mai 640, et ils reçurent ensemble l'ordination épiscopale, le dimanche avant celui des Rogations, Clovis II étant dans la troisième année de son règne.

Éloi, des sa consécration, quitta son ami pour se rendre au siège de son église. Le diocèse de Tournay s'étendait jusqu'en Frise, et une partie de ses habitants étaient complètement idolâtres. Le digne évêque n'épargna rien pour ramener ses brebis dans le bercail; à l'exemple héroïque de ses vertus, il joignit une vigilance et une persévérance à toute épreuve. Il se fit accompagner d'un grand nombre d'ouvriers évangéliques, entre autres de Théau, son ancien élève, et entreprit de saintes expéditions en Flandre et en Tournesis jusqu'à la Zélande et le Brabant. Sa charité ne s'arrêtait même pas aux peuples placés sous sa direction; il cherchait à gagner à la vraie religion les Frisons et les Saxons qui venaient trafiquer sur les côtes de France. Les barbares, gouvernés par leurs passions, accueillirent d'abord avec mépris un culte qui enseignait à les combattre et à les dompter. Mais la douceur et la patience d'Éloi triomphèrent bientôt de leur obstination et finirent par les arracher aux grossières erreurs du paganisme.

Pour affermir les conversions nouvelles et les rendre durables, il fonda des églises et donna des pasteurs aux pays convertis. Puis, dans le but de prévenir un retour aux anciennes croyances, il fit disparaître tous vestiges des temples et des idoles. — Mais cela ne suffit pas, et quelques habitants endurcis restèrent sourds à la voix qui leur annonçait la vérité.

Malgré l'inclination qui portait Éloi à n'agir que par des voies d'indulgence et de persuasion, il possédait dans le caractère une fermeté qu'il montra dans quelques occasions difficiles. Ébroïn, maire du palais, s'étant permis d'usurper un domaine de l'Église, au mépris des remontrances du saint évêque, celui-ci le frappa d'excommunication, et la fin tragique de ce ministre fut considérée comme l'effet des foudres appelées sur sa tête.

Jamais, par une lâche faiblesse, Éloi ne transigea avec lui-même, et il le montra bien davantage dans une autre occurrence. Le jour de Saint-Pierre, prêchant dans une paroisse de Noyon, il s'éleva contre les danses désordonnées auxquelles se livrait la jeunesse, danses instituées par le paganisme et que le culte du vrai Dieu n'avait pu faire abandonner. Au lieu d'écouter tranquillement ses remontrances, les habitants se révoltèrent et ne répondirent que par de violents murmures. Il fut arrêté de cette effervescence et du danger qu'il courrait s'il persistait dans sa proscription. Loin d'hésiter, il monta en chaire dès la première fête et parla avec véhémence de l'horreur que devaient inspirer de pareils plaisirs. Aussitôt il s'éleva un concert d'injures et on se précipita vers la tribune pour s'emparer de lui afin de le massacrer. Mais devant la sévérité de son regard les mutins recu-

lèrent en pâliissant. Poussé par un esprit de sainte vengeance, Éloi livra au démon les plus endurcis pour que leur âme fût sauvée au jour du Seigneur et que leur punition répandit dans le cœur de tous une terreur salutaire. Près de cinquante auditeurs firent ainsi à la discrétion de l'esprit du mal, qui pendant un an exerça sur eux un pouvoir absolu. Au bout de ce temps, le saint évêque, ayant vu revenir leurs compatriotes à de meilleurs sentiments, accorda aux possédés la grâce de leur délivrance.

Saint Éloi reçut du ciel à un très-haut degré le don de prophétie; il est constant, d'après les historiens, qu'il prédit avec beaucoup d'exactitude la mort de divers personnages, entre autres celles d'Archambaud, maire du palais, de Simplicie, évêque de Limoges de Dagobert, de son fils Clovis II, et du roi d'Aquitaine, Charibert. Il prédit enfin la sienne, qu'il vit s'avancer avec le calme et la paix d'une conscience satisfaite. Pendant son épiscopat, qui avait duré dix-neuf ans, les fatigues et les souffrances de toutes sortes s'étaient enchaînées pour lui faire une vie de pénitence et de mortifications continuelles. — Il assista comme évêque au concile de Châlon-sur-Saône, assemblé en 644 sous le règne de Clovis.

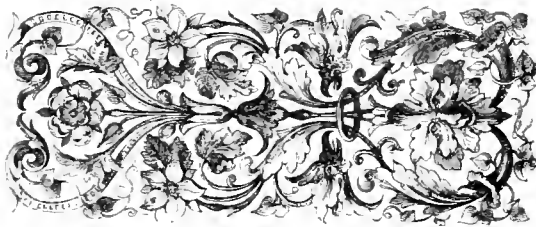
On conserve quelques homélies que certains auteurs

lui attribuent, mais dont l'origine n'est pas bien prouvée. Il était en relation avec les premiers hommes de son temps et montait une aptitude merveilleuse pour les travaux manuels et les affaires les plus compliquées. La veille de sa mort, il rassembla ses disciples et les conjura de persévérer dans les sentiments religieux qu'il leur connaissait à tous. Enfin le 1^{er} décembre 659, il mourut paisiblement au milieu des larmes et des regrets de tous ceux qui l'avaient connu.

Son fils leu Clotaire, fils de Clovis II, régnait alors depuis trois ans sous la tutelle de sa mère Bathilde, reine régente. Cette pieuse princesse, des qu'elle eut connaissance de la fin prochaine de l'évêque, se mit en route avec ses enfants pour le voir une dernière fois. Elle arriva un jour trop tard et ne put que verser des larmes sur sa tombe. Le corps de saint Éloi fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Loup, à Noyon, et le culte qu'on lui rendit devint si populaire que ce temple finit par prendre son nom.

Telle est la vie laborieuse et bizarre de cet homme remarquable, à la fois orfèvre, évêque et ministre, et qui montra dans ces divers états la vertu la plus éminente et la plus inépuisable charité.

DE LA FREDIERE.



SAINTE ULPHE.

Ce fut dans le Soissonnais et vers le commencement du huitième siècle que naquit sainte Ulphe. On ignore si sa



famille était noble; on sait seulement que dès sa plus tendre enfance cette jeune fille consacra sa virginité à

Jésus-Christ, et fit vœu de n'avoir d'autre époux. Elle sut trouver un bonheur réel dans le sacrifice qu'elle faisait, et sa jeunesse se passa dans la retraite, car elle fuyait avec empressement tout ce qui eût pu lui faire oublier la résolution qu'elle avait formée. La douceur de ses mœurs, l'affabilité de toutes ses paroles et la modestie de sa conduite, signalèrent bientôt sa haute perfection. La pudeur était dans ses yeux, la vérité dans sa bouche, la bienfaisance dans ses mains, et la pureté dans son âme. Avec toutes ces vertus, elle était belle, belle comme une blanche fleur des champs qui vit des rayons du soleil — comme elle vivait de l'amour de Dieu.

Ces précieuses qualités ne sont pas ordinairement estimées à leur juste valeur par les gens du monde; ils semblent même ne pas les rechercher; mais la vertu est un de ces astres qui ne peut briller sans fasciner de ses rayons tous les yeux qui l'environnent. Plusieurs jeunes gens concurent une grande admiration pour la jeune sainte, et tous sollicitèrent le bonheur de lui donner le titre d'épouse. L'un d'eux la demanda avec plus d'instances que les autres, et il peignit si bien la violence de son affection aux parents de sainte Ulphe, que sa main lui fut promise. Mais lorsqu'ils sollicitèrent leur fille de répondre à l'engagement qu'ils avaient pris, elle leur révéla le vœu

qu'elle avait fait. La crainte de Dieu était profondément gravée dans leurs cœurs; aussi retirèrent-ils la parole qu'ils avaient donnée, en déclarant que jamais ils ne lutteraient contre les saintes volontés de leur enfant.

Jusqu'à-là, Ulphe avait trouvé dans la retraite qu'elle s'était ménagée chez son père une solitude précieuse ou rien ne troublait la douce continuité de ses prières et de son amour pour le Créateur; mais, en apprenant les projets qui avaient été faits pour elle, sa piété s' alarma des instances qu'on pouvait lui adresser, quoique le motif de son refus eût été considéré comme très-respectable par les personnes qui avaient sur elle quelque autorité. Craignant aussil'influence d'un monde où malgré ses efforts elle n'avait pu passer sans éveiller des affections, sa détermination fut aussi énergique que le but qu'elle se proposait était difficile à atteindre. Elle quitta secrètement ses parents et son pays ainsi que tous les avantages que le monde pouvait lui offrir; il lui sembla que la voix du Christ l'appelait, et après avoir longtemps marché à l'aventure, elle ne

s'arrêta qu'auprès d'Amiens, sur les bords frais et verts d'un limpide ruisseau où se trouvait une belle fontaine qu'aujourd'hui on voit encore dans le jardin de l'ancien couvent du Paraclet, fondé depuis par Abeilard. Ce lieu entouré de taillis épais parut à sainte Ulphe renfermer toutes les conditions qu'elle désirait trouver pour y établir sa retraite. Son âme reconnaissante adressa au Seigneur une prière de remerciement, et après s'être désaltérée à l'eau de la fontaine, elle s'endormit dans l'endroit du bois le plus couvert.

C'est une œuvre sublime de la création qu'une forêt; et l'on comprendra que rien ne pouvait charmer une âme vraiment chrétienne autant que cette immense solitude, si l'on songe à tous les éléments d'admiration que devait renfermer ce lieu: des arbres dont la cime orgueilleuse semble s'élever pour rendre gloire au Seigneur, et sur leurs rameaux, asile chéri des blanches colombes, des nids suspendus comme les hamacs de l'Indien; çà et là, des buissons sous lesquels se cache la violette, modeste



Songe de sainte Ulphe.

fleur, qui ne révèle sa présence que par son suave parfum; et puis, au tronc du vieil ormeau, le lierre qui serpente, fidèle image du cœur de l'homme: pour vivre, il faut qu'il s'attache; sous vos pieds, l'immense tapis de velours vert, la mousse; et comme enchaînées dans ce gazon des forêts, quelques fleurs dont les tendres corolles se referment au moindre rayon du soleil. Le jour, c'est un harmonieux concert où le gazouillement des oiseaux se mélange au bourdonnement des insectes. L'air emport de suaves senteurs y circule pur et frais.

La, loin des tentations du monde et dans le silence de la solitude, sainte Ulphe comprit que ses prières seraient plus vives, et que Dieu seul deviendrait l'unique pensée de sa vie. Il fallait un effort sur elle-même pour

renoncer au souvenir de ses parents et de sa patrie; elle trouva dans son âme assez de force pour triompher de toute faiblesse humaine. Chaste créature, l'amour de Jésus-Christ avait tellement embrasé son cœur qu'il lui semblait que toute autre affection en devait être à jamais bannie. La muette contemplation des œuvres du Créateur devenait pour elle une source de délices, de même que pour les esprits célestes la vue de Dieu est une ineffable félicité.

Un songe vint heurter le sommeil de sainte Ulphe: la reine des vierges, parée de ses attraits divins, lui apparut et lui promit que le lieu même où elle s'était arrêtée serait bien par la fondation d'un monastère de filles chrétiennes. A son réveil, sans bien comprendre l'inspiration qui la

faisait agir, elle marcha dans un sentier, où Dieu lui fit rencontrer le saint prêtre Domice, homme que ses vertus rendaient aussi vénérable que son âge. Il se rendait à l'office de la cathédrale d'Amiens, et il quittait pour ce pieux devoir le refuge qu'il s'était érigé dans la forêt. Sainte Ulphe comprit alors le sentiment secret qui l'avait conduite, et se jetant aux pieds du vieillard elle le supplia de bien vouloir devenir son père spirituel. Domice, un peu surpris de cette apparition, et ne connaissant pas la jeune vierge, lui répondit que le lendemain il lui ferait savoir la volonté de Dieu. Rentré dans sa cellule, il pria et il ne tarda pas à reconnaître par l'inspiration du Saint-Esprit tous les mérites de sainte Ulphe.

A peine le soleil avait-il doré les plus hautes feuilles des grands chênes où les oiseaux semblaient chanter un hymne à Dieu, que Domice se rendit vers la fontaine voisine de la retraite de la sainte; il la trouva en prière, et sans doute attristée par la solitude, car elle versait des larmes. Il la consola, lui donna quelques livres et lui enseigna l'église de Saint-Acheul comme un lieu où elle pouvait aller faire ses oraisons.

Quelque temps après, l'évêque d'Amiens venait de célébrer l'office des vierges; Sainte Ulphe et son vénérable protecteur se trouvaient dans l'église. L'évêque, avant de célébrer le saint sacrifice de la messe, se retira dans la sacristie et se mit en prières. Tout à coup il eut une de ces visions que Dieu accorde à ses serviteurs pour leur manifester sa volonté. Il vit Domice conduisant par la main une jeune fille et venant lui demander sa bénédiction. Il fit alors appeler le saint prêtre, qui lui raconta l'histoire de sa rencontre dans la forêt. Le prélat voulut voir la jeune fille, et ayant admiré la fermeté de ses grandes résolutions, il lui donna l'anneau et le voile de virginite; après quoi, l'ayant fait commuer solennellement, il lui fit élever une petite cellule auprès de la fontaine, au lieu même où elle s'était arrêtée dans la forêt.

La jeune solitaire commença dès lors à recueillir le paisible fruit de sa piété. Les prières qu'elle adressait au Seigneur devinrent pour elle une source de joies aussi grandes qu'incompréhensibles pour les personnes qui ne goûtent pas cette divine consolation. Sa vie s'écoulait silencieusement comme le petit ruisseau qui passait auprès de sa cellule; et de même qu'il savait trouver des fleurs sur son passage, elle trouvait des jours pleins d'allégresse et de

bonheur. Un seul événement vint mettre un nuage de tristesse à son beau ciel d'azur. Le pieux Domice, son directeur, remonta vers Dieu; elle lui ferma les yeux, et pleura sur le modeste mausolée qui lui fut élevé.

Privée des conseils de ce saint homme, elle redoubla d'austérité et de zèle, se croyant d'autant plus obligée de veiller sur elle-même qu'elle ne pouvait plus se fortifier des conseils salutaires de son guide. Dieu, pour la consoler de la perte qu'elle avait faite, toucha le cœur d'une jeune fille d'Amiens, nommée Aurée, et lui inspira le désir d'imiter les vertus de sainte Ulphe. Elle vint donc trouver la jeune vierge et la supplia de lui laisser partager sa solitude. Ulphe remercia le ciel de l'envoi qu'il lui faisait d'une compagne et d'une amie, et embrassant Aurée, elle lui ouvrit la porte de sa chaste retraite. Elles vécurent ensemble quelques années dans les exercices de la dévotion et de la pénitence.

Le bonheur que ces deux femmes goûtaient dans la vie religieuse ne tarda pas à être connu et véritablement envié. Plusieurs jeunes filles d'Amiens s'adressèrent à sainte Ulphe afin qu'elle les dirigeât dans la voie du salut. Elle ne put entièrement s'y refuser, et bientôt elle se vit malgré elle à la tête d'une assez nombreuse communauté. Dans un quartier d'Amiens, elle fit construire de petits logements séparés, et comme elle ne voulait pas quitter une solitude chère à son cœur, ce fut la bienheureuse Aurée qui se chargea de la conduite de ce monastère, à la seule condition qu'elle l'aiderait quelquefois de ses sages conseils.

Notre jeune vierge avait édifié le monde. Les desseins de Dieu à son égard étaient remplis. Une fièvre très-forte fut l'avertissement de sa mort prochaine, et pour ne pas affliger des religieuses qu'elle regardait comme ses sœurs, elle voulut mourir dans cette cellule solitaire où sa vie s'était passée à aimer et servir le Seigneur.

Le lendemain, Aurée et ses compagnes vinrent pour visiter leur amie; elles trouvèrent un corps inanimé; mais à la fraîcheur et à la sérénité de son visage, on eût dit qu'un paisible sommeil était la seule cause de son immobilité. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et son front semblait orné d'un nimbe céleste. On l'enterra dans le lieu qu'elle avait tant aimé. Plus tard, ses reliques furent transportées, avec celles de saint Domice, dans la cathédrale d'Amiens.

J. B.



Sainte Ulphe trouvée morte dans sa cellule.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.



SAINTI-SUZANNE.

Sur le mont Quirinal, au lieu où étoit autrefois le vieux Capitole et le cirque de Flore, se trouve aujourd'hui la place de Termini, Via Pia. Trois superbes monuments s'élevaient à cet endroit : l'église Notre-Dame-de-la-Victoire, Sainte-Suzanne, autre basilique dont nous allons parler, et le palais Barberini, construit sous le pontificat d'Urbain VIII de la famille Barberini, avec une telle magnificence qu'après le Vatican c'est le plus beau des palais de Rome. Il est formé de deux corps de logis en ligne parallèle et joints ensemble par un troisième. On y compte jusqu'à quatre mille chambres, et parmi les chefs-d'œuvre qu'il renferme on remarque : — la voûte d'une grande salle enrichie par la brosse de Pierre de Cortone de l'histoire d'Urbain VIII, — sur l'un des escaliers un lion en pierre si bien exécuté qu'on le croirait vivant, — et dans un salon la statue de Brutus tenant dans ses mains les têtes de ses deux fils, qu'il a lui-même condamnés à la peine de mort.

L'église de Sainte-Suzanne est très ancienne. C'est encore un de ces monuments dont les pierres noircies par le temps redisent la foi des siècles passés. Sur l'emplacement où elle a été bâtie s'élevait anciennement la maison de saint Gabin, frère du pape Capius et père de sainte Suzanne, que Lafosse a nommée Gabinie dans la tragédie dont il a tiré le sujet du martyre de cette sainte.

Cette jeune vierge eut la tête tranchée dans la maison de son père par ordre de Dioclétien, parce qu'elle refusait de rompre en se mariant son vœu de virginité. L'an 270,

saint Capius fit transformer ce lieu en chapelle, qu'il plaça sous l'invocation de sainte Suzanne. Leon III la restaura au commencement du neuvième siècle, et il y fit transporter le corps d'une mère bien saintement célèbre aussi que ceux de ses sept enfants. Cette mère qui, après avoir vu verser pour le triomphe de la foi tout le sang de sa famille, s'estima heureuse et fière d'offrir aussi le sien à Jésus-Christ, c'est sainte Félicité ; elle vivait sous l'empereur Marc-Aurèle. Son mari, quoique païen, ne s'opposait pas à ce qu'elle professât la religion chrétienne. Demeurée veuve, elle consacra à Dieu tous les instants que ne réclamait pas sa tendre sollicitude pour ses sept enfants : Janvier, Félix, Philippe, Silanus, Alexandre, Vital et Martial. Elle les avait élevés dans la voie du christianisme et elle eut la consolation de leur voir embrasser avec ardeur les saintes lois de l'Évangile. — Sa vie s'écoula calme et heureuse, et Dieu voyant tant de vertus voulut mettre le comble à la gloire de cette famille en lui donnant la couronne du martyre. — Les pontifes païens, craignant que bientôt la religion chrétienne ne chassât à jamais les faux dieux de chez les Romains, se soulevèrent contre ceux qui en faisaient profession et résolurent d'employer les moyens les plus terribles pour empêcher la chute du paganisme. — Il s'adressèrent à l'empereur Marc-Aurèle, lui représentant qu'il y allait de son honneur et du salut de l'empire que les chrétiens n'insultassent pas plus longtemps à la religion publique, et ajoutant que, pour apaiser la colère des dieux, il était indispensable d'obliger tous ceux qui croyaient en Jésus-Christ à

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY



JEAN BART.

leur sacrifier publiquement. — Ils avaient en outre signalé Félicité comme l'une des plus coupables parmi les nouveaux prosélytes de la foi. Cette vertueuse femme fut arrêtée avec ses sept enfants et mise au pouvoir de Publius, préfet de Rome. Après avoir employé les prières et les promesses de récompenses, ce magistrat, qui tenait à honneur de rendre Félicité à la religion de la patrie, lui fit entendre qu'il fallait obéir ou périr. Elle répondit que, tant que Dieu lui conserverait la vie, elle resterait victorieuse; mais que par sa mort elle vaincrait encore plus glorieusement. Le préfet monta le lendemain sur un tribunal dans la place de Mars, et fit comparaître Félicité avec ses enfants. Il lui dit que, si elle était aussi indifférente qu'elle lui avait paru la veille pour ce qui la regardait, elle devait au moins avoir compassion de l'état de sa famille, dont la jeunesse florissante promettait beaucoup pour la patrie. Félicité se tourna vers ces angéliques créatures, et aux menaces de Publius elle ne répondit que par ces mots : « Levez vos yeux au ciel, mes fils, et regardez là-haut, Jésus-Christ vous y attend avec ses saints ! »

Le préfet, devenu furieux, condamna cette pieuse famille à la mort, et pour punir la sublime femme, il ordonna qu'elle ne subirait son supplice qu'après avoir été témoin de celui de chacun de ses enfants. Au milieu des souffrances les plus atroces qui précédèrent sa décapitation, on put entendre sortir de sa bouche des actions de grâces adressées à Jésus-Christ. — Qu'on nous pardonne cette petite digression, mais nous n'avons pu résister au désir de parler d'une sainte dont les reliques seules rendraient à jamais célèbre le lieu qui les contient.

L'an 475, Sixte IV fit réparer l'église de Sainte-Suzanne; et, depuis, la princesse Camilla Peretti, sœur du pape Sixte V, y fit transporter de Saint-Jean-de-la-Regne la moitié des corps des saints martyrs Genèse et Eleuthère. — On voit encore sous le maître-autel les précieux ossements de saint Gabin et de sainte Suzanne, enfermés dans une urne en stuc enrichie de mosaïques.

Le cardinal Rurbiencio fit enfin rebâtir cette église sous le pontificat de Clément VIII, dont il était vicaire.

— Charles Maderne fournit le dessin d'après lequel elle fut exécutée.

Deux rangées de colonnes en pierres tiburtines soutiennent le portail, qui, sans être d'une grande magnificence, est cependant remarquable par la régularité de son architecture.

Dans l'intérieur, les murs sont couverts de superbes fresques dues au pinceau de Balthazar Croce, qui s'est acquis par ce travail une réputation immortelle. Elles représentent l'histoire de la chaste Suzanne, la plus belle des femmes de Babylone, celle qui, placée entre le déshonneur et la mort, répondit à deux infâmes vieillards : « Je ne vois que périls de toute part, car si je fais ce que vous désirez je suis morte devant mon Dieu; si je ne le fais pas, je ne puis m'échapper de vos mains. Mais il vaut mieux que je succombe sans avoir commis le mal que de pécher en la présence du Seigneur. » — Sa mise en accusation, son jugement, sa condamnation, et son innocence miraculeusement prouvée par le jeune Daniel, tous ces différents traits de sa vie sont développés avec une admirable vérité de physionomie et de costumes. On voit sur la colonnade qui est au-dessous, après la bordure dorée par le théatin Pierre-Mathieu Zoccolone, des statues en stuc de Valsoldo.

Un grand tableau à l'huile représentant sainte Suzanne dans la béatitude céleste et plusieurs autres figures toutes dues au Sicilien Thomas Lametti, décorent le maître-autel. César Nebbia a également jeté quelques peintures sur la tribune; on y remarque principalement son assumption de la Vierge. — Dans le chœur à droite, Paris Nogari a exécuté à fresques le martyr de sainte Suzanne pour faire pendant au martyr de sainte Geneviève de Balthazar Croce, qui a également fait les autres peintures sur l'arcade de la chapelle de saint Laurent. Sur l'autel de cette dernière chapelle, César Nebbia a peint un tableau de saint Laurent sur le gril. L'effet de cet ouvrage est aussi affreux que son exécution est belle; mais il est de ces tableaux, comme dans celui-ci, où la vérité ne peut que faire frémir, et l'on saurait presque gré à l'artiste d'avoir fait la part du cœur avant celle de l'art. J. B.

LES FRANÇAIS ILLUSTRES.

JEAN BART.

Jean Bart, fils de Cornel Bart, corsaire de Dunkerque, naquit en cette ville, le 21 octobre 1639, et non le 20, comme le disent tous les auteurs, excepté M. Vanderest, qui a produit à l'appui de ses recherches l'extrait de baptême de cet illustre marin.

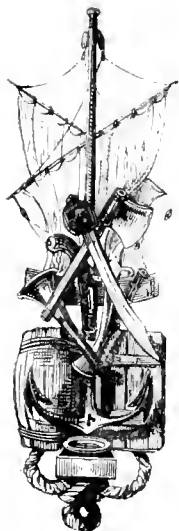
Il n'avait pas encore treize ans lorsqu'il s'embarqua à bord d'une pinque, commandée par Jérôme Valbué, puis ensuite sur une caravelle montée par ce contrebandier, devenu pilote

hauturier royal, grade équivalent à celui de capitaine au long cours.

Au commencement de 1666, Valbué obtint le commandement du *Cochon gras*, brigantin servant de garde-côte dans la Manche. Jean Bart, quoiqu'il n'eût encore que quinze ans, y éut second maître, et l'équipage, outre le capitaine ou maître, et le second, était composé de trois mariners, de cinq matelots et d'un mousse.

Dans l'intervalle des trois années qu'il passa sur ces divers navires, Jean Bart, alors apprenti lamaneur, remporta le prix décerné aux meilleurs pointeurs d'artillerie du port de Calais.

Le service de croiseur ne pouvant satisfaire sa bouillante ardeur, il sollicita et obtint de sa famille, vers le



mois de juillet 1666, on le suppose, la permission de passer en Hollande, où il s'embarqua sur un vaisseau commandé par Ruyter ; et l'on est fondé à croire qu'il dut prendre part aux célèbres combats de retraite des 4, 5 et 6 août qui immortalisèrent l'amiral hollandais.

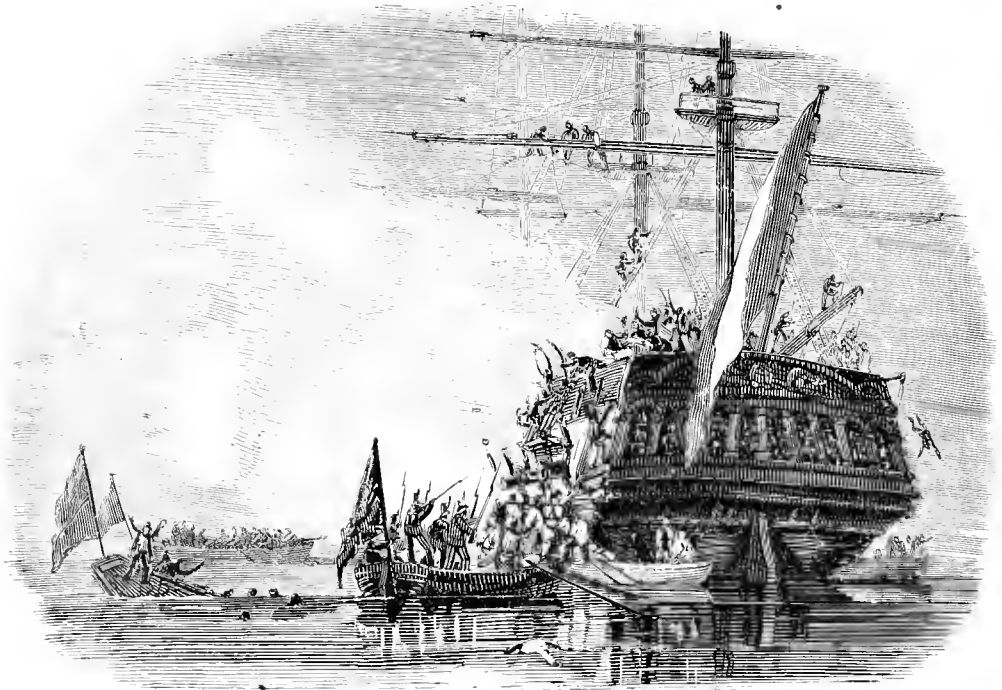
La paix signée à Breda, le 31 juillet 1667, Jean Bart continua de servir la Hollande jusqu'au mois d'avril 1672, où la France et l'Angleterre déclarèrent la guerre à cette puissance. Il était alors second lieutenant du brigantin flessinguois *le Canard doré* ; le premier lieutenant était Charles Keyser, son compatriote. Fidèles à la voix de la patrie, et sourds aux offres brillantes que leur firent les Hollandais de rester au service des Etats comme lieutenants de brûlot les deux Dunkerquois s'évadèrent, et arrivés dans leur ville natale, ils servirent quelque temps comme seconds maîtres et maîtres d'équipage ; mais les preuves qu'ils ne tardèrent pas à donner de leur intrépidité les élevèrent promptement au-dessus de ces emplois subalternes. Nommés, Jean Bart, au commandement de la galiote *le Roi David*, et Keyser à celui de

l'Alexandre, à leur première sortie ils firent en-semble une première prise, et trois mois ne s'étaient pas écoulés que Jean Bart, naviguant isolément, avait ramené dans le port de Dunkerque cinq navires successivement capturés.

Passé au commandement de la frégate *la Royale*, armée de 10 canons, il remit à la mer, de conserve avec *l'Alexandre*, alors monté par William Doorn. Cette nouvelle croisière ne fut pas moins heureuse que la première ; deux flûtes tombèrent en son pouvoir.

Stimulé par ces succès, Jean Bart sillonnait la Manche, où depuis huit jours il avait pris deux bâtiments hollandais, lorsque le 21 janvier 1675, il rencontra *l'Espérance*, de 10 canons, qui convoyait trois navires marchands. Aussitôt il disposa tout pour le combat, qui fut très-vif et qui ne dura pas moins d'une heure, au bout de laquelle il s'empara de la frégate, qu'il emmena à Dunkerque. *L'Espérance* fut comme le présent de noces qu'il fit à Nicole Gontier, qu'il épousa le 3 février suivant, étant alors âgé de vingt-cinq ans quatre mois.

Jean Bart savoura pendant six mois environ les douceurs



Frise du *Neptune*.

de la lune de miel, après lesquels il se remit en campagne avec la frégate *la Royale*. Treize busses¹ et deux frégates furent cette année prises encore par lui seul ou de conserve avec Keyser ou autres.

L'année 1676 ne fut pas moins féconde en exploits pour notre héros. Monté sur la frégate *la Palme*, de 24 canons, il s'empara le 26 mars d'une pinasse de 10 canons ; le lendemain 27, il aperçut à la hauteur d'Ostende une flotte convoyée par trois frégates. Jean Bart soutenu par Keyser et quelques autres corsaires, se décida au combat, qui fut

très-chaud et qui ne dura pas moins de trois heures. De part et d'autre les pertes furent considérables ; mais la victoire demeura aux Dunkerquois, qui s'emparèrent d'une des frégates et de huit autres navires du convoi. Le 3 septembre suivant il captura, à la hauteur d'Ostende une flûte, *l'Espérance de Brême*, et, quatre jours après, une frégate hollandaise, *le Neptune*, de 30 canons.

A cette époque son nom commença à fixer sérieusement l'attention de la cour. Louis XIV lui envoya une médaille et une chaîne d'or en récompense de ses beaux faits d'armes et des services qu'il avait rendus.

L'année 1678 fut aussi témoin de plusieurs exploits,

¹ Bâtiment à trois mâts et à trois voiles carrées, fort renforcé de l'avant, en usage pour la pêche du hareng sur la mer du Nord.

dans l'un desquels Jean Bart eut le visage et les mains brûlés, et les gras des jambes emportés d'un coup de canon.

A cette époque, le célèbre Vanban ayant conçu une haute idée du mérite de notre marin, le recommanda vivement au roi, qui le nomma le 8 janvier 1679, lieutenant de vaisseau, et deux ans après le chargea d'une croisière contre les pirates de Salé. Jean Bart s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès, reprit plusieurs bâtimens qu'ils avaient capturés et s'empara d'une de leurs corvettes, armée de 16 canons et ayant cent cinquante hommes d'équipage.

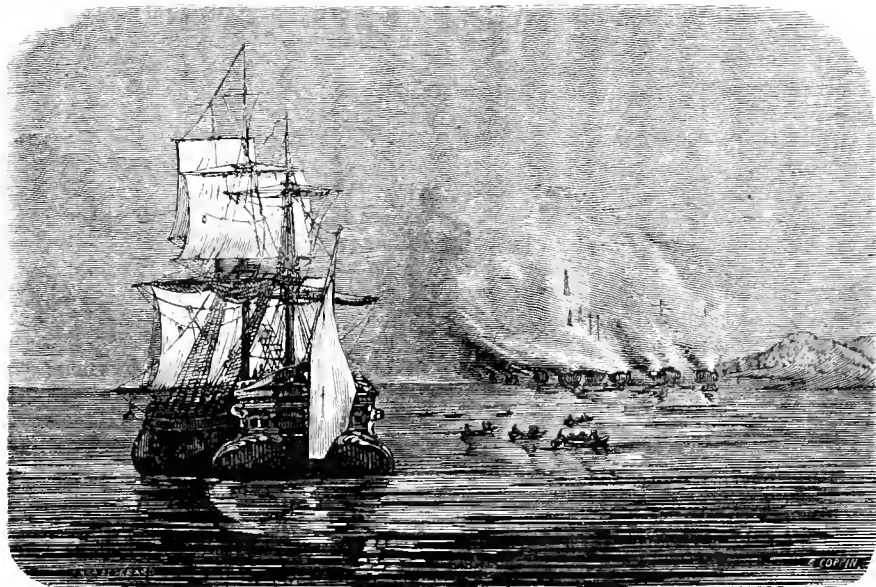
En 1683 la guerre éclata entre la France et l'Espagne. Il obtint alors le commandement de *la Serpente*, avec l'ordre de croiser dans la Méditerranée. Il fit bientôt la rencontre d'un vaisseau espagnol chargé de trois cent cinquante soldats, l'attaqua, le prit et le conduisit à Brest. A son retour, il passa sur le vaisseau le *Modéré*, pour la campagne de Galix, dans laquelle il contribua à enlever deux vaisseaux espagnols. Jean Bart fit, dans cette occasion,

des prodiges de valeur et fut grièvement blessé à la cuisse.

Au mois de septembre 1688, la guerre ayant éclaté de nouveau, Jean Bart reçut le commandement de *la Railleuse*, de 24 canons, avec laquelle il captura d'abord, le 26 octobre suivant, une flûte hollandaise; puis, accompagné du comte de Forbin, qui commandait une corvette de 16 canons, il escorta un convoi destiné pour Brest. Ils firent en chemin la rencontre d'un corsaire hollandais de 14 canons, dont ils s'emparèrent après un vif combat, dans lequel ce navire perdit plus de la moitié de son équipage.

L'année 1689 fut l'une des plus riches en faits divers dans la vie de notre héros; car elle le vit à la fois combattre avec le plus intrépide acharnement, faire des prises, recevoir des blessures, être fait prisonnier pour la première et la dernière fois, s'évader de sa prison et puis se remarier après sept ans de veuvage.

A cette époque, la réputation de Jean Bart, dit son historien Vandereet, que nous nous plaisons à suivre souvent, avait tellement grandi à la cour que lorsqu'il s'agissait de



Jean Bart incendie une flotte de quatre-vingts navires.

quelque expédition aventureuse et téméraire où le génie et la bravoure formaient les premières conditions de succès, on chargeait de préférence l'intrépide roturier de pareilles exécutions, quoique alors la noblesse eût déjà produit une foule de marins aussi braves qu'expérimentés.

Au mois de mai 1689, Jean Bart et Forbin eurent ordre d'escorter un nouveau convoi du Havre à Brest. Le premier montait une frégate de 28 canons et le second une de 16. Le 22, à la hauteur de l'île de Wight, ils eurent connaissance de deux vaisseaux anglais, l'un de 48, l'autre de 12 canons. Jean Bart fit alors ses préparatifs pour le combat. Il se chargea d'attaquer le plus fort avec Forbin, et ordonna à trois autres navires marchands les mieux armés de combattre l'autre vaisseau. Son dessein était de

s'emparer du premier et de s'en servir pour attaquer le second. La partie n'était pas égale, mais l'audace suppléant à la force, la frégate et la corvette française se trouvèrent bientôt bord à bord et le combat s'engagea. L'action fut des plus chaudes. Déjà nos deux intrépides capitaines avaient forcé l'ennemi à coups de mousquets et de grenades à quitter ses ponts et ses guillards, ils allaient se rendre maîtres du vaisseau, quand les trois navires marchands prirent la fuite au lieu d'attaquer le second. Les Anglais réunirent alors leurs forces, et les deux petites frégates françaises perdirent toute chance favorable. Néanmoins nos vaillants marins ne perdirent pas courage, ils se battirent comme des lions pendant deux grandes heures. A la fin, blessés l'un et l'autre et ne

pouvant plus donner des ordres, les deux frégates furent prises après avoir perdu les deux tiers de leurs équipages; quand elles tombèrent entre les mains de l'ennemi, elles étaient rasées de l'avant à l'arrière et presque entièrement fracassées. Les Anglais firent en hommes des pertes bien plus considérables. Pendant ce combat, le convoi fit bonne route et parvint à se mettre en sûreté.

Conduits à Plymouth, nos deux héros ne tardèrent pas, aidés par un matelot d'Ostende, à s'échapper dans un canot norvégien avec lequel ils gagnèrent un village situé à six lieues de Saint-Malo, où ils apprirent que le bruit de leur mort était généralement répandu.

Quinze à seize jours après leur évasion, Jean Bart et Forbin furent nommés par le roi capitaines de vaisseau. Cette nouvelle nomination de Jean Bart et ses exploits le firent naturellement jouir de grands honneurs dans sa ville natale et lui inspirèrent probablement la pensée de contracter un nouvel hymen. Le 46 octobre 1689, il épousa après sept années de veuvage Jacqueline-Marie Tugge, issue d'une des premières familles de Dunkerque. Il ne goûta pas longtemps les joies de son nouveau mariage, car un mois après, il était déjà en mer, et captivait le 49 décembre une flûte et une galiote chargée de soldats. Quelques jours après, les 23, 24 et 25 du même mois, il prit trois dogres hollandais qu'il rançonna.

Tourville ayant été chargé en 1690, du commandement en chef de l'armée navale destinée à agir contre l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, Jean Bart fit partie de la flotte avec la frégate *L'Ucyon* qu'il montait. Il fut donc acteur dans la célèbre bataille du cap de Bévezier, que Tourville gagna le 40 juillet. Il prit également part à la fameuse campagne du *Large* de cet illustre amiral, en 1691.

Jean Bart avait soumis, depuis déjà deux ans, un projet d'expédition pour ruiner le commerce des Hollandais dans le Nord, quand il reçut l'autorisation d'agir. A cette nouvelle, trente-deux vaisseaux anglais et hollandais vinrent bloquer le port de Dunkerque. Notre intrépide marin n'en sortit pas moins, de nuit, le 26 juillet 1692, avec sept frégates et un brûlot. Le lendemain, il enlevait quatre navires anglais richement chargés, qui allaient en Moscovie. Quelques jours après, il mettait le feu à quatre-vingts busses, dogres et autres navires de commerce. Il fit ensuite une descente en Angleterre, vers Newcastle, où il brûla environ deux cents maisons, et le 24 novembre, il amena à Dunkerque pour cinq cent mille livres de prises.

Jean Bart ne fut pas plus tôt arrivé qu'il fit mettre en état les trois meilleurs vaisseaux de son escadre, avec lesquels il alla croiser dans le Nord, où il fit la rencontre d'une flotte hollandaise venant de la mer Baltique, escortée par trois navires de guerre. Il attaqua les convois, et s'étant rendu maître du plus grand navire, les deux autres s'enfuirent; ce qui lui donna lieu de prendre les vaisseaux de la flotte, chargés de blé, de goudron et d'autres marchandises qu'il amena à Dunkerque.

Le moment est arrivé maintenant de renverser l'échafaudage sur lequel reposent les quelques anecdotes absurdes que, sorvante à quatre-vingts ans après la mort de notre célèbre héros, d'ignares faiseurs de romans historiques ont forcées sur son compte. Nous les passerons toutes sous silence, nous contentant d'en citer une seule, qui semble avoir un peu de vraisemblance « Pendant que

Jean Bart, dit Richer, était à Bergen, un Anglais qui commandait deux vaisseaux y aborda, alla dans un lieu public, où les étrangers avaient coutume de se rendre pour se rafraîchir. Apercevant un homme dont l'air fier et déterminé, la taille haute et robuste le frappèrent, et l'entendant parler facilement anglais, il eut la curiosité de savoir qui il était. Les gens auxquels il le demanda lui répondirent que c'était Jean Bart. « *C'est lui que je cherche*, dit-il. — *C'est lui-même*, » lui répondit-on. Cet Anglais lia conversation avec lui. Après un entretien assez court, il lui dit qu'il le cherchait, qu'il avait envie d'en venir aux mains avec lui. « *Cela est très facile*, lui répondit Jean Bart, *j'ai besoin de munitions et partirai aussitôt que j'en aurai reçu*. — *Je vous attendrai*, » lui répondit l'Anglais.

« Lorsque Jean Bart eut tout préparé pour son départ, il avertit le capitaine anglais qu'il mettrait à la voile le lendemain. L'Anglais répondit qu'ils se battraient quand ils seraient en pleine mer, mais qu'étant dans un port neutre, ils devaient se traiter réciproquement avec amitié, et l'invita à déjeuner le lendemain à son bord, avant de partir. Jean Bart lui répondit : « *Le déjeuner de deux ennemis comme vous et moi qui nous rencontrons, doit être des coups de canon, des coups de sabre*. » Le capitaine anglais insista. Jean Bart était brave, par conséquent incapable de bassesse. Il jugea du capitaine anglais par lui, accepta son déjeuner, se rendit à son bord, prit un peu d'eau-de-vie, fuma une pipe et dit au capitaine anglais : « *Il est temps de partir*. » L'Anglais lui repartit : « *Vous êtes mon prisonnier, j'ai promis de vous prendre et de vous amener en Angleterre*. » Jean Bart jeta sur lui un regard qui annonçait son indignation et sa fureur, alluma sa pipe, cria : *A moi!* renversa quelques Anglais qui étaient sur le pont, et dit : « *Non, je ne serai pas ton prisonnier, le vaisseau va sauter*. » Tenant sa pipe allumée, il s'élança vers un baril de poudre qu'on avait, par hasard, tiré de la sainte-barbe. Tout l'équipage anglais, se voyant près de périr, fut saisi d'effroi. Les Français qui étaient dans les vaisseaux de Jean Bart, l'ayant entendu, se mirent promptement dans des chaloupes, montèrent à l'abordage du vaisseau où il était, taillèrent en pièces une partie des Anglais, firent les autres prisonniers, s'emparèrent du vaisseau. En vain le capitaine anglais représenta-t-il qu'il était dans un port neutre, Jean Bart l'enleva et le conduisit à Dunkerque. Il laissa au port de Bergen l'autre vaisseau anglais qui n'était pas complice de la trahison du capitaine »

Il est bon d'observer cependant que pour tout marin *le baril de poudre qu'on avait, par hasard, tiré de la sainte-barbe, est une absurdité*. Car il faudrait admettre que ce baril fût découvert, ce qui serait une absurdité plus grande encore. Une autre version prétend avec plus de vraisemblance que Jean Bart s'élança à l'eau, et qu'à ses cris ses fidèles matelots accoururent. Quoi qu'il en soit, cette seule anecdote semble tout à fait, quant au fond, dans les limites de la possibilité. Il n'en est pas de même pour toutes les autres plus ou moins burlesques que cite Richer, et qui tendent, à faire de Jean Bart un personnage bouffon et grossier.

En 1693, il se trouva commander le vaisseau *le Glorieux*, de 62 canons, sous les ordres de Tourville, et assista à la brillante affaire de Lagos, qui vengea la marine française du désastre de la Hogue. Il

se sépara ensuite de la flotte, et ayant fait, près de Faro, la rencontre de six navires hollandais, il les fit échouer et les brûla.

Retré à Toulon, il reçut bientôt l'ordre de venir à Dunkerque prendre le commandement de six frégates destinées à ramener de Vlerker en France une flotte chargée de blé. Il fut aussi heureux qu'en 1691 et conduisit heureusement son convoi à sa destination au travers de nombreux vaisseaux ennemis. Le 15 décembre de la même année, il prit encore près des bancs de Flandre trois frégates anglaises qui escortaient des bâtiments portant des munitions de guerre de Norwége en Angleterre.

Le 28 juin de l'année 1694, Jean Bart partit de Dunkerque pour aller au-devant d'une flotte chargée de blé. Le lendemain, entre le Texel et la Meuse, il rencontra, à douze lieues au large, huit navires de guerre hollandais dont l'un portait le pavillon de contre-amiral. La flotte de grains était tombée entre leurs mains et déjà ils avaient amariné tous les vaisseaux qui la composaient. Jean Bart assembla son conseil à deux portées de canon des vaisseaux ennemis; le combat fut décidé, bien que les chances ne fussent pas égales, et lui-même aborda le contre-amiral Hyde de Frise monté de 58 pièces de canon. En une demi-heure il enlève ce navire après lui avoir tué ou blessé cent cinquante hommes. Le contre-amiral reçut dans cette action un coup de pistolet dans la poitrine, un coup de mousquet dans le bras gauche, et trois coups de sabre à la tête. Deux autres navires de 50 et de 30 pièces de canon tombèrent en son pouvoir; les autres prirent la fuite. Notre intrépide marin s'assura aussitôt du convoi, amarina ses prises et rentra glorieusement dans les ports de France.

Le roi, pour récompenser Jean Bart de cette action, lui accorda des lettres de noblesse et lui permit de placer une fleur-de-lis d'or dans l'écusson de ses armes. Il fit aussi frapper une médaille pour transmettre à la postérité le souvenir du combat du 28 juin 1694. On y voit la proue d'un navire qui est au bord de la mer, et Cérès sur le rivage, tenant des épis. Après la prise du convoi, le blé, qui valait trente livres le boisseau, tomba à trois livres. C'est ainsi qu'un seul homme fit renâître par sa bravoure la joie dans sa patrie, qu'une disette mouïe avait plongée dans la désolation.

Voici un trait qui prouve le degré d'exaltation qui régna durant cette célèbre bataille; nous le rapporterons d'après Richer.

« Un jeune marin provençal fit, dit-il, une action qui mérite d'être rapportée. Jean Bart dit, en abordant le vaisseau contre-amiral des Hollandais, qu'il donnerait dix pistoles à celui qui lui apporterait le pavillon de contre-amiral, et six à celui qui lui apporterait le pavillon de poupe. Ce marin s'élança avec les autres sur le vaisseau ennemi, monta au grand mât pour enlever le pavillon; le contre-mâitre l'aperçoit, et lui tire deux coups de fusil dont l'un lui perce la main, l'autre la cuisse. Le marin d'un sang-froid presque incroyable enveloppe sa main avec son mouchoir, et sa cuisse avec sa cravate, continue de monter, enlève le pavillon, s'en fait une ceinture, descend et va sur la dunette pour enlever le pavillon de poupe. Il l'a déjà détaché à moitié, le contre-mâitre l'aperçoit encore et lui porte un coup d'esponton. Le marin se retourne, prend une hache d'armes qu'il

porte à son côté, en donne un coup du pic au contre-mâitre, lui crève un œil, le renverse par terre, continue de détacher le pavillon, l'ajoute à sa ceinture et va le porter tous deux à Jean Bart, qui lui donne la récompense promise. »

Au mois de novembre suivant, Jean Bart partit de nouveau avec son escadre pour aller en Norwége chercher un convoi de blé qu'il ramena à Dunkerque, sans rencontrer dans sa route un seul vaisseau ennemi.

Les Anglais et les Hollandais ayant, en 1695, fait des préparatifs immenses pour renouveler leur tentative de détruire quelques-uns des ports français, leur armée navale parut le 14 juillet devant Saint-Malo, qui lançait chaque jour sur eux tant d'intrépides corsaires. Le lendemain, elle jeta sur la ville neuf cents bombes, dont cinq cents portèrent. Dix à douze maisons seulement furent brûlées, et trente-cinq à quarante endommagées. Jugeant alors l'impossibilité de recueillir des résultats plus importants, l'escadre mit à la voile le 15 et vint mouïler devant Dunkerque. Mais Jean Bart était là, qui par ses habiles manœuvres et le feu bien nourri qu'il entretenit dans l'un des forts, obligea bientôt l'ennemi à se retirer, après avoir jeté dans Dunkerque douze cents bombes et tiré deux mille coups de canon qui ne firent pas pour cent pistoles de dommage.

Tel est le triste résultat que recueillirent, après des frais immenses, les Anglais et les Hollandais pour se venger de la ville célèbre dont les héroïques et terribles corsaires leur avaient causé tant de désastres depuis trois siècles.

Louis XIV, pour récompenser ses nouveaux services, accorda à Jean Bart une pension de deux mille livres, et éleva son fils au grade de lieutenant de vaisseau, quoiqu'il n'eût alors que dix-huit ans.

A cette époque, Louis XIV voulut faire quelque diversion en Angleterre en faveur de Jacques II; mais l'expédition échoua. Jean Bart reçut l'ordre d'aller croiser avec son escadre dans le Nord. Il sortit de la rade de Dunkerque, le 17 mai, à dix heures du soir, malgré quatorze vaisseaux qui s'y trouvaient pour empêcher sa sortie. Après trente et un jours de croisière, il joignit une flotte hollandaise de quatre-vingts bâtiments, escortée par cinq vaisseaux de guerre qu'il attaqua aussitôt et qu'il enleva après un combat très-opiniâtre. Il était occupé à capturer le convoi, lorsqu'une escadre de douze vaisseaux de guerre hollandais arriva vent arrière. Jean Bart retira alors ses équipages des prises qu'il avait amarînées, fit passer tous ses prisonniers dans l'un des vaisseaux de guerre qu'il renvoya en Hollande, mit le feu aux quatre autres; et ce ne fut que lorsqu'il eut vu la dernière de ses quatre prises consumée jusqu'à la quille qu'il mit à la voile devant l'ennemi confondu d'une telle audace. Pour rentrer dans les ports de France, il lui fallut encore passer à travers trente-trois vaisseaux anglais et hollandais. Louis XIV, digne appréciateur des hommes qui illustrèrent son règne, éleva Jean Bart, à la suite de cette campagne, au grade de chef d'escadre. Il était alors âgé de quarante-six ans et demi.

On a prétendu à tort ou à raison que ce fut Louis XIV lui-même qui apparut à Jean Bart cette nomination en lui disant : « Jean Bart, je vous ai fait chef d'escadre, » et que l'intrépide marin lui fit cette réponse devenue célèbre : « Sire, vous avez bien fait. » Si Jean Bart a réelle-

ment fait cette réponse, cela prouve qu'en homme supérieur, qui a la conscience de ce qu'il vaut, il a exprimé avec une belle naïveté l'intime pressentiment de ses forces.

Quelques mois après, le prince de Conti ayant été élu roi de Pologne, Jean Bart seul fut jugé capable de la périlleuse mission de faire passer le prince à travers une mer couverte d'ennemis. A cet effet, il fit armer six frégates, les plus fines voilières qu'il put trouver, mit à la voile dans la nuit du 6 au 7 septembre, et, le 26 du

même mois, entra en rade de Dantzick. A son arrivée, le prince de Conti apprit que son compétiteur avait déjà été couronné ; il crut alors ne pas devoir pousser plus loin ses prétentions, et fit immédiatement remettre à la voile. Jean Bart le ramena en France avec autant de bonheur qu'il l'avait conduit.

La paix signée à Riswick, en 1697, termina la carrière maritime de notre héros, qui n'avait été qu'une longue suite d'exploits. Il en profita pour se reposer, au milieu de sa famille, des fatigues qu'il essayait depuis



Jean Bart s'élance vers un baril de poudre.

un temps considérable. Mais la mort du roi d'Espagne, Charles II, qui nomma par son testament le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, unique héritier de la monarchie espagnole, amena une conflagration générale. • Le roi, dit Faulconnier, qui s'attendait bien à une rupture, avait envoyé des ordres dans les ports de France d'armer les vaisseaux de guerre qui y étaient, et particulièrement à Dunkerque. L'on y travailla aussitôt à armer une escadre qui devait être commandée par M. Bart, à qui le roi avait envoyé un fort beau vaisseau de 70 pièces de canon, appelé le *Fendant*, fort bon voilier, nouvellement construit au Havre, et sur lequel notre illustre marin devait se mettre à la tête de cette escadre. Ce brave officier, ravi de monter ce navire, travailla avec tant d'activité à mettre ses vaisseaux en état d'aller en mer, qu'il fut surpris d'une pleurésie qui le mit au tombeau, le 27 avril 1702, à l'âge de cinquante-deux ans, regretté généralement de tout le monde et particulièrement du roi, qui savait bien qu'il ne trouverait qu'avec peine un officier de sa capacité, pour remplir un poste aussi difficile que celui de ce port. •

Telle fut la fin de cet homme célèbre qui, après avoir été respecté par le canon des batailles, mourut au foyer domestique. • Il avait, dit Faulconnier, son contemporain, la taille au-dessus de la médiocre ; le corps bien fait, robuste et capable de résister à toutes les fatigues de

la mer. Il avait les traits du visage bien formés, les yeux bleus, le teint beau, les cheveux blonds, la physionomie heureuse et tout à fait revenante. Il avait beaucoup de bon sens, l'esprit net et solide, une valeur ferme et toujours égale. Il était sobre, vigilant et intrépide : aussi prompt à prendre son parti, que de sang-froid à donner ses ordres dans le combat, ou on l'a toujours vu avec cette présence d'esprit si rare et si nécessaire en de semblables occasions. Il savait parfaitement son métier, et il l'a fait avec tant de desintéressement, d'approbation et de gloire, qu'il n'a dû sa fortune et son élévation qu'à sa capacité et à sa valeur. »

Le corps de Jean Bart fut enterré dans le chœur de la paroisse de Saint-Éloi de Dunkerque ; on y lit encore cette épitaphe sur la pierre tumulaire qui est adossée contre la muraille latérale de cette église :

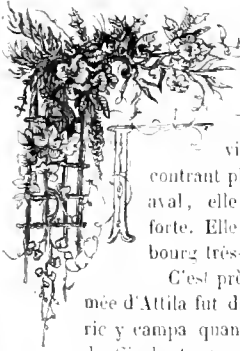
D : O : M.

*Cy gist messire JEAN BART,
en son vivant chef d'escadre des armées navales du roy,
chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis,
natif de cette ville de Dunkerque,
décédé le 27^e d'avril 1702, dans la 52^e année de son âge,
dont il a été employé vingt-cinq ans au service de sa Majesté.*

*et
DAME MARIE LACQUELINE TUGGE sa femme
aussi native de cette ville,
qui mourut le 5 février 1719, âgée de 55 ans.
Priez Dieu pour leurs âmes.*

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

(SUITE.)



Tout à coup, après avoir dépassé Crancey, la Seine réunit tous ses bras dispersés et devient un fleuve imposant, dès lors navigable; son courant ne rencontrant plus d'obstacle devant elle en aval, elle coule désormais libre et forte. Elle baigne, après Crancey, le bourg très-antique de Pont-sur-Seine.

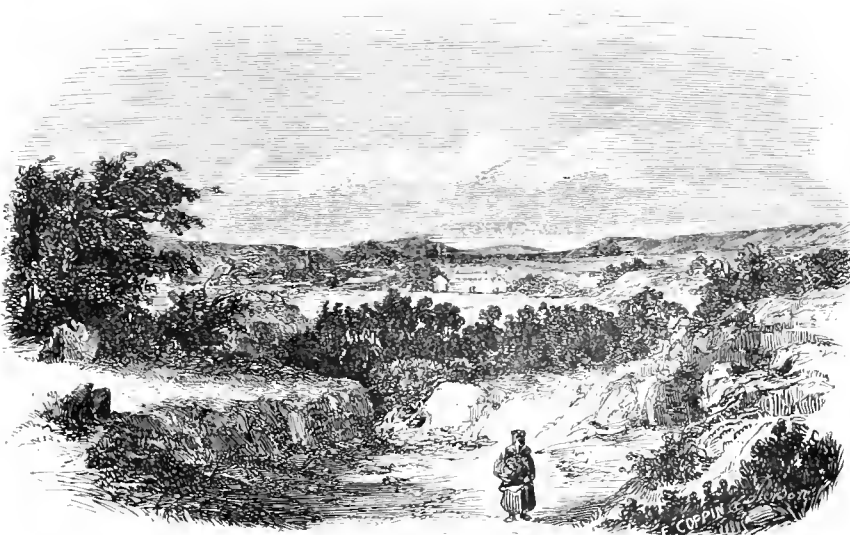
C'est près de cette localité que l'armée d'Attila fut détruite par Aetius. Chlèpéric y campa quand il marcha à la rencontre de Sigebert, campé lui-même à Arcis-sur-Aube. Pont-sur-Seine fut donné par Louis XIII à Louise

de Guise, veuve de François de Bourbon, prince de Conti; elle le vendit au surintendant Bouthillier de Chavigny, qui y fit bâtir un château magnifique sur les plans de Lemucé; il se composait de quatre corps de bâtiment à deux étages symétriques, ayant aux angles des pavillons carrés. Sous l'empire, ce château appartenait à la mère de Napoléon; cet honneur causa sa ruine; il fut brûlé et détruit par les alliés, et le bourg n'échappa point aux fléaux de l'invasion. Mais, comme Méry, il put se relever de ses ruines.

Pour réparer tant de malheurs, Louis XVIII donna à ce bourg important le titre de ville, et lui imposa le nom de Pont-le-Roi. Mais, en dépit de la volonté royale, Pont-sur-Seine retint son ancien nom, dont il était si fier, et n'en conserva pas moins, du reste, le titre de ville.

Non loin de la Seine, à l'est de Pont-le-Roi, se trou-

Aube. Pont-sur-Seine fut donné par Louis XIII à Louise



Vue du Paraclet.

vent de grosses pierres brutes dont quelques-unes ont jusqu'à vingt-quatre pieds de circonférence. Ce sont ou des autels druidiques, ou des monuments élevés par Attila sur le champ de bataille pour y faire des sacrifices. On rencontre encore dans les environs des monuments que l'on a prétendu faire passer pour des tombeaux romains; mais les armures et les médailles qu'on y a trouvées n'attestent pas une origine aussi reculée. Après le village de Marnay, la Seine envoie vers la droite le canal de Courtavault, qui permet à la rivière de Villeneuve d'être navigable. Puis, se partageant en deux bras dont le moins important prend le nom de Vieille-Seine, elle se divise encore en plusieurs branches et inonde les vastes prairies qui s'étendent au nord de Nogent et de Bray; l'autre se di-

rige vers Nogent et reçoit l'Ardusson, petite rivière pleine de souvenirs.

C'est sur les bords de ces eaux tranquilles que trouva un asile, après ses malheurs, le célèbre Abelard, qui fut l'objet de tant de persécutions. Il s'y bâtit une petite chapelle en feuillages qu'il appela le *Paraclet*, soit en l'honneur du Saint-Esprit auquel on l'accusait injustement de ne pas croire, soit par allusion au mot grec *paraclesis*, consolation, parce que c'était le premier lieu où il eût pu trouver un refuge contre les poursuites de ses ennemis. Mais la haine et la méchanceté vinrent encore le tourmenter dans cet endroit, ou son talent, d'ailleurs, n'avait pas tardé à lui attirer une foule de disciples.

Obligé de quitter sa retraite, il appela Hélyse, qui accourut avec ses religieuses et y fonda la célèbre abbaye du Paraclet. Après la mort d'Abeillard, Hélyse obtint le corps de son époux, qu'on lui rapporta de Châlons, et un même tombeau réunit enfin après leur mort deux infortunés que la fatalité avait toujours, pendant leur vie, tenus séparés.

Nogent-sur-Seine nous offre bien d'autres souvenirs. C'est une petite ville, sur les confins de la Champagne, qui appartient au neuvième siècle aux abbés de Saint-Denis, puis passa au domaine royal, dont elle fut distraite par le surintendant Bouthillier de Chavigny, qui la vendit à la famille de Noailles, dont le chef fut le dernier propriétaire de cette cité.

Napoléon était à Nogent en 1814 lorsqu'il apprit que, dédaignant les négociations qui devaient servir de base aux négociations du congrès de Clâtillon, les alliés, à l'instigation de l'Angleterre, voulaient que la France rentrât dans ses limites de 1792. Irrité de prétentions si exorbitantes, Napoléon reprend l'offensive, défait l'ennemi dans cinq affaires, le culbute partout, car à chaque endroit où il était, dans cette dernière et douloureuse lutte contre la fatalité, la victoire lui restait fidèle, ou plutôt semblait être son esclave. Mais il ne pouvait pas se multiplier, et l'ennemi, repoussé sur un point, revenait sur un autre.

Avant de quitter cette ville pour secourir une autre position menacée, Napoléon la mit à l'abri d'un coup de main. Les maisons qui regardaient la campagne furent crénelées, des artifices furent préparés pour faire sauter les ponts au besoin. Le général de Bourmont fut chargé de la défense et s'en acquitta honorablement. Pendant trois jours Nogent résista à l'armée du prince de Schwartzemberg, et ses défenseurs ne l'abandonnèrent qu'à la dernière extrémité, c'est-à-dire après avoir fait sauter les ponts, quand les maisons étaient criblées de boulets et que la ville n'était plus qu'un monceau de ruines.

Les ponts de Nogent, élevés sur les dessus de Péronnet, étaient remarquables par la beauté de leur construction et la hardiesse de leurs voûtes : on y voyait une arche admirable, de trente-trois mètres d'ouverture. — La ville a été rebâtie entièrement, elle n'offre plus de traces des ravages qu'elle a soufferts. Elle a de jolies promenades sur les bords de la Seine, et un petit port plein d'activité. Les deux bras du fleuve sont bordés de bois, de jardins, de villas; la verdure, les arbres et les maisons de plaisance abondent surtout dans une petite île entourée par ces eaux riantes et calmes.

Après Nogent, la Seine présente le même aspect; à gauche ce sont des collines qui la rétrécissent, à droite ce sont des plaines basses et aqueuses qui s'étendent jusqu'à Bray, et à travers lesquelles elle continue à se répandre sans obstacles. Ces terres d'alluvion, larges de plusieurs lieues, produisent de très-bons fourrages dont l'excédant est expédié par eau à Paris.

C'est à Nogent même que la grande route de Dijon à Paris s'écarte du fleuve pour traverser Provins et le plateau de la Brie. Mais la route royale de Mézières à Orléans suit toujours la rive gauche de la Seine jusqu'à Montereau, et sert de lisière à une chaîne de collines qui borde la vallée sans interruption.

La Seine arrose ainsi la Motte-Tilly et Courceroy, quitte à Villiers la Champagne et le département de l'Aube pour entrer dans la Brie et dans le département de Seine-

et-Marne. La petite rivière de Lorrain sert de limites à ces divisions géographiques et se jette dans la Seine par une double embouchure; l'un de ses bras arrose l'extrémité de Villiers. A la hauteur de Noyen, le fleuve forme une île immense, ombragée par des bois, et s'élevant au sein de prairies qui, comme toutes les plaines d'alentour, sont exposées aux inondations. Quelquefois même, la vallée, large de plus de trois lieues, offre l'aspect d'un grand lac dont la surface est dominée par la cime des arbres submergés.

La Seine va baigner ensuite le village de Jaulnes, dont le nom indique peut-être la couleur du terrain où il est situé. C'est là, disent les historiens, que se livra une grande bataille entre Charles le Chauve et Louis le Germanique d'un côté, et Lothaire, leur frère aîné, de l'autre. Cette bataille fut suivie du combat de Fontenay qui finit la querelle. Le carnage fut horrible dans ces deux journées; on porte à cent mille hommes le nombre des morts. La noblesse de Champagne y fit des pertes énormes, elle y périt presque tout entière. Aussi est-ce depuis cette époque que fut introduite en cette province la coutume que le ventre *anoblit*, bizarrerie assez choquante au point de vue légal, mais qui avait ici une cause et une application glorieuses.

Après avoir quitté Jaulnes, la Seine entre à Bray, la première ville qu'elle ait rencontrée depuis sa sortie de la Champagne. La Brie, par laquelle elle passe, vers le sud, était rance par les Romains dans la quatrième Lyonnaise. C'était un pays rempli de forêts, qui donnait une grande quantité de bois de construction pour les navires, et s'étendait du confluent de la Seine et de la Marne jusqu'au duché de Bourgogne. Certains étymologistes ont reconnu avec Ducange que le pays de Bray et de Brie venait du latin corrompu *Braia* ou *Braïum*, qui désigne le limon fertile déposé par des eaux abondantes sur leur passage; mais il n'est pas possible de faire dériver ce même nom d'*Abri*, par allusion aux forêts qui couvraient le pays, et par opposition au nom de la Champagne, qui signifie terre basse et ouverte. Cette seconde étymologie n'est pas plus applicable à la ville de Bray, qui a le même nom latin que Brie-Comte-Robert, situé au pied d'une petite colline, aujourd'hui comme autrefois de tout ombrage.

Cette ville, dont l'origine remonte aux Romains, faisait partie du domaine des comtes de Champagne, et dépendait de la Brie champenoise. Thibault, le quatrième comte de ce nom, la céda à saint Louis, aux successeurs duquel elle appartient ensuite, jusqu'en 1404, où elle fut achetée par le roi de Navarre à Charles VI. Puis, par une autre vente, elle passa au comte de Dunois, et échut par un mariage à la maison de Nemours; enfin, elle fut vendue au président de Mesme, et passa par une alliance à la famille de Mortemart.

Après la ville de Bray, la Seine arrose Moxy, où elle réunit tous les bras qui, avant Nogent, s'étaient échappés de sa rive droite. A ce confluent arrive la Vouzize, petite rivière qui n'est pas sans mouvement, et qui alimente un grand nombre d'usines à Provins et aux environs. La vallée du fleuve, moins marécageuse en cet endroit, est aussi moins large. Entre la Tombe et Marolles, la Seine reçoit la petite rivière appelée la *Vicille-Seine*, puis roule ses flots dans un lit bordé à droite de collines, et à gauche de prairies assez étendues.

Enfin, nous entrons à Montereau, où l'Yonne vient se réunir à la Seine; aussi la ville reçut-elle le surnom de *Faut-Yonne*, du mot *fant*, troisième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *faillir*; en effet, c'est là que l'Yonne vient à manquer. Quant au nom de Montereau, on le fait dériver de *Monasteriolum*, petit monastère; telle est la double dénomination de la ville, qui avait un couvent à l'embouchure de l'Yonne. Cette rivière, qui descend de la partie orientale du département de la Nièvre, est déjà flottable en trains depuis Clamecy, et navigable depuis Auxerre; elle baigne Joigny, Sens, et entre à Villeneuve-la-Guiard, dans le département de Seine-et-Marne, où elle n'a pas cinq lieues de cours.

Les environs de Montereau offrent un beau pays de chasse: les rois de la première race y venaient très souvent pour se livrer à ce divertissement. Ils y avaient en outre une maison de plaisance. Moret et Fontainebleau ont ravi depuis longtemps tous ces honneurs à Montereau, qui a conservé une autre espèce de célébrité.

C'est, en effet, sur le pont de cette ville, terrain ensablant plusieurs fois par de tragiques souvenirs, qu'eut lieu la trop fameuse conférence entre le dauphin (Charles VII) et Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Craignant quelque embûche, ce dernier hésita longtemps à quitter Bray et à se rendre à Montereau. Mais les conseils de la dame de Giac et les sollicitations pressantes du dauphin surmontèrent ses scrupules, et il vint à l'entrevue. Il y fut assassiné perfidement par Tanne-guy Duchâtel, loi qui n'avait pas craint d'en finir par le même moyen avec le duc d'Orléans. Tanne-guy Duchâtel lui chercha querelle à l'instigation de Charles, et lui fendit le crâne d'un coup de hache.

Pendant longtemps l'épée du prince resta suspendue dans l'église de Montereau; elle disparut à la révolution, et depuis cette époque elle a été remplacée par une autre épée en bois. Les restes du duc furent portés à la chartreuse de Dijon, et sa tête, dont le crâne moulé figure au musée ou aux archives de cette ville, offrait encore au siècle dernier les traces de son épouvantable blessure. François I^{er}, en la voyant, remarqua, dit-on, que *le trou semblait bien grand*. « *C'est par ce trou-là,* » répondit un moine, *que les Anglais sont entrés en France.* » En effet, ce meurtre n'eut d'autre résultat que de ranimer la fureur des guerres civiles et d'amener une nouvelle invasion étrangère.

Le pont de Montereau a été en quelque sorte purifié par Napoléon. C'est là que le grand capitaine accomplit un de ses actes les plus glorieux, et foudroya d'une manière terrible les ennemis du pays, qu'il écrasait presque en même temps sur les bords de l'Yonne et sur ceux de la Seine. Déjà vainqueur à Mormant et à Nangis, il voulut pousser plus loin ses succès, et il attaqua à Montereau le prince de Wurtemberg, qui, après la prise de Moret, avait concentré ses forces dans les plaines situées sur le confluent de l'Yonne et de la Seine. L'ennemi recula étonné et demanda la paix. Mais la mauvaise étoile qui présidait depuis trois ans à sa destinée engagea Napoléon à rejeter ces propositions qui pouvaient tout sauver peut-être.

Quoique la Seine soit navigable depuis Méry, et bien qu'elle ait reçu l'Aube et la Voulzie, elle a encore si peu d'importance qu'on la nomme dans ces localités *Petite-*

Seine, et que la navigation s'y trouve souvent interrompue à l'époque de la sécheresse. Elle ne devient réellement importante que par sa jonction avec l'Yonne. En cet endroit, sa rive droite est bordée de collines qui cachent aux yeux les plaines fertiles de la Brie, couvertes de moissons jaunissantes. La rive gauche a un aspect tout différent. Le sol y est aride, plein de rochers et de broyères. De là le nom de *Gâtine*, donne anciennement à la contrée; Gâtine dériverait, dit-on, par corruption, du mot *vasto*, *vastare*, ravager. Mais le travail et l'industrie de l'homme ont vaincu cette stérilité funeste, et sur les coteaux qui se succèdent depuis Varennes et la Grande-Paroisse, et qui semblent destinés par la nature à ne produire que des ronces et des plantes sauvages, on voit s'élever des treilles magnifiques dont les fruits exquis vont couvrir nos tables les plus recherchées.

A trois lieues au-dessous du confluent de l'Yonne, la Seine reçoit le Loing, petite rivière qui vient de Saint-Sauveur, dans le département de l'Yonne, et dont le cours est de trente lieues; elle alimente le canal de Loing, qui joint la Seine à la Loire. Ce canal fut creusé sous Henri IV, qui en conçut lui-même le projet. Il commence à Buges, au-dessous de Montargis, et se forme de la réunion des canaux de Briare et d'Orléans, qui viennent de deux points différents de la Loire; il suit le cours de la rivière du Loing, qui s'avance à droite ou à gauche, et avec laquelle il se confond souvent; puis il entre dans le département de Seine-et-Marne; tous deux passent ensuite à Nemours et à Moret, et se jettent ensemble dans la Seine vis-à-vis de Saint-Mammès.

Près de leur confluent on voit des fondations appelées le Vieux-Moret, sur les anciennes limites du Gâtinais et du Hurepoix. Ces ruines sont peu apparentes, elles remontent à plus de douze siècles. C'est là peut-être qu'était la ville, le bourg ou le hameau de Luto-Fao ou Leucofao, effacé maintenant de la carte et presque des souvenirs de l'histoire. Cette localité a été confondue avec Dormelles-sur-Orvanne, où Théodoric, roi de Bourgogne, et Theodebert, roi d'Austrasie, livrèrent une bataille à Clotaire, roi de Paris.

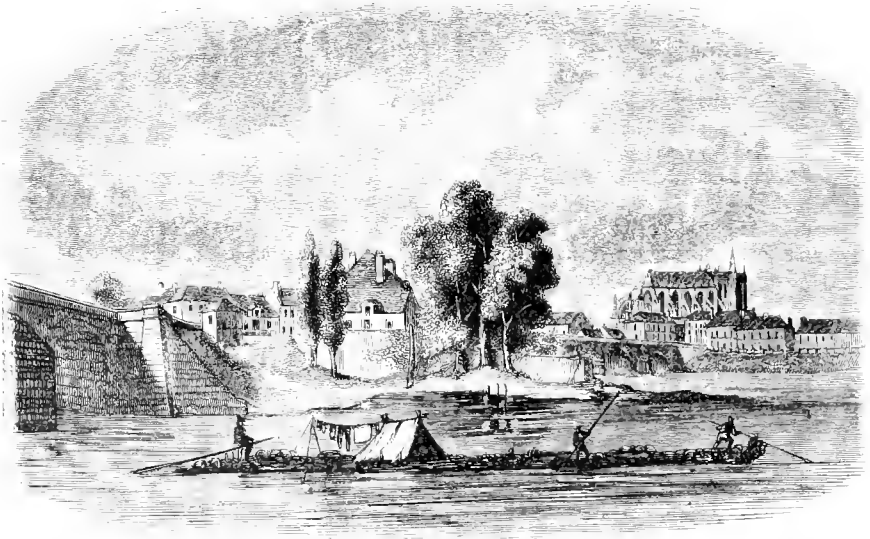
La Seine, grossie par le Loing, coule à travers une vallée étroite bordée de coteaux dont la cime se couronne de bois. A gauche apparaît la forêt de Fontainebleau, à droite s'élèvent celles de Valence et de Champagne, vieux restes de ces forêts primitives dont jadis furent couvertes les Gaules, principalement la Brie et le Gâtinais. Sur la lisière de ces forêts sont les villages de Champagne, de Thomery, qui possède d'admirables treilles, et de Samoreau, qui domine le fleuve. En face de ce dernier, la rive va en s'élargissant sur la gauche, et il s'en échappe une étroite vallée qui semble d'abord se perdre au sein de la forêt, puis se prolonge et court jusqu'à Fontainebleau, qu'on distingue dans le fond, entre deux coteaux couronnés de vignes.

L'horizon devient plus borné sur la Seine; il se resserre encore quand le fleuve passe sous le pont de Valois, monument dû presque entièrement à la munificence de Louis XVIII, qui fournit tous les bois nécessaires à sa construction. Ce pont en a remplacé un plus ancien dont les ruines apparaissent plus bas, sous Samois et Hericy, villages situés à mi-route de Moret à Melun. L'importance de leur position sur les deux rives du fleuve s'était fait sentir avant la fondation de Fontainebleau; elle

fut perdue quand cette dernière ville sortit de terre. On a donné le nom de Samois à la plus ancienne porte de Moret, ce qui a fait supposer à ce village une antiquité fort reculée. Quand Louis le Jeune fit bâtir la chapelle de Saint-Saturnin, qui fut l'origine de Fontainebleau, il accorda à cette fondation, par une charte de 1169, six muids de vin, mesure de Samois, à prendre dans son clos d'Héricy. Si le vin *y défaut*, dit la charte, il sera suppléé par celui d'Héricy. Cela prouve en tout cas combien est ancienne la réputation de ces vignobles.

C'est près de Samois que se noyèrent en se baignant les deux comtes de Sancerre, frères jumeaux de la race royale, nés le même jour, morts dans la même journée, et inhumés dans la même tombe, à l'abbaye de Barbeau.

Le village d'Héricy fut autrefois une petite ville ornée de murs dont il reste quelques traces. Il communiquait avec Samois par un beau pont de pierre dont les ruines subsistent encore. La construction en est attribuée aux Romains, et la démolition à Louis XI, qui l'aurait fait détruire dans le but de se garantir des invasions des Bour-



Vue de Montecour

guignons, avec lesquels il était en guerre. L'ancien château d'Héricy appartenait à la famille d'Henriette d'Entraignes, qui possédait aussi dans les environs le château de Gravelle. On trouve dans ce dernier un tour de lit et quelques meubles du temps.

Sur la rive droite de la Seine, à l'angle formé par deux coteaux, dont l'un suit le fleuve et l'autre un petit ruisseau qui s'y jette, s'élevait autrefois la célèbre abbaye de Barbeau, fondée par Louis VII à Seine-Port, au-dessous de Melun, et transférée en cet endroit sur les limites du territoire d'Héricy et de Fontaine-le-Port. On ignore le véritable motif de cette fondation, qui fut faite avec une magnificence toute royale. On a dit que Louis VII avait élevé cette abbaye en mémoire d'un barbeau pêche en cet endroit et dans les intes-tins duquel on trouva une pierre précieuse. On a prétendu, d'un autre côté, qu'il avait fait bâtir Barbeau sur les instances d'Alix de Champagne, sa seconde femme, pour remercier Dieu de lui avoir donné un fils, Philippe-Auguste; mais il y a là une erreur, puis que ce prince est né en 1165, c'est-à-dire vingt ans après la fondation de Barbeau.

L'église de l'abbaye posséda le corps de Louis VII, qui avait demandé à être enterré. Charles IX eut la curiosité de faire découvrir sa tombe, et on trouva le corps assez bien conservé. Le cardinal de Furstemberg restaura

le tombeau avec le plus grand soin; l'abbé de Rastignac, dernier titulaire de cette abbaye, qui possédait bien d'autres monuments remarquables, le fit reconstruire ensuite en entier. Mais, depuis, tout a été détruit et nivelé. L'église a été démolie, et les bâtiments du cloître furent donnés, sous le régime impérial, à la Légion d'honneur pour en faire une maison d'éducation destinée aux orphelins de cet ordre glorieux. Tout cela est devenu la propriété d'un simple particulier.

Au nord de Barbeau commence la forêt qui couronne la colline et s'étend jusqu'à Fontaine-le-Port, village situé, comme l'abbaye, à l'embouchure d'un petit ruisseau.

En cet endroit le fleuve change de direction; il court vers l'ouest, passe au hameau de Massoury, sur la lisière du *Buisson* du même nom, et va arroser Chartrettes. On s'est basé sur une prétendue étymologie fort peu euphonique pour avancer que ce nom, qui signifiait tout simplement *petit château*, s'était formé des deux mots *chère retraite*; ce qu'il y a de vrai en cela, c'est que rien n'est plus agréable que ce village. De sa position élevée sur la rive droite de la Seine, on jouit d'une vue délicieuse qui s'étend jusqu'à la partie nord de la forêt de Fontainebleau. A Chartrettes, on voit le château du *Pré*, une des nombreuses maisons de plaisance que posséda Gabrielle d'Estrees.

A. L. RAVERGIE.

LES AVENTURES BIZARRES DE M. DE COGNE-FÊTU.

(CONTE MORAL.)

CHAPITRE I.

La famille Cogne-Fêtu. — M. de Cogne-Fêtu.

Je vous présente M. de Cogne-Fêtu père.

C'est un petit homme qui grisonne et qui pétille; il court, il va, il vient comme une toupie, — et il porte une grosse canne sous le bras.

Rentier depuis trente ans, il s'est trouvé fort embarrassé du besoin d'activité qui le dévore. Il a fini, faute de mieux, par l'appliquer aux choses les plus communes de la vie: — s'il sort pour se promener, il rentre après avoir fait dix lieues; — s'il gratte la terre avec sa canne, il finit par y pratiquer une fosse de six pieds.

Une fois, il a essayé d'un emploi quelconque dans un ministère. Il brisait par jour deux paquets de plumes, rossait trois garçons de bureau et broillait tous les folios des registres. — Au bout d'une semaine, il avait offert sa démission.

Du reste, c'est le meilleur homme du monde; il a été élevé dans d'excellents principes. — Il se trouvait avec l'oncle Fréjus. Un pauvre diable les accoste. M. de Cogne-



M. de Cogne-Fêtu père.

Fêtu avait oublié sa bourse, et, comme l'oncle Fréjus n'a jamais d'argent, — il lui donna le chapeau de l'oncle Fréjus.

Par exemple, si vous le regardez d'un air méchant, il vous passera sa carne au travers du corps.

Je vous en avertis.

Madame de Cogne-Fêtu.

Madame de Cogne-Fêtu est devant vos yeux.

M. de Cogne-Fêtu l'a épousée l'hiver dernier, parce qu'il n'avait pas autre chose à faire, — et qu'elle-même l'avait défié de lui offrir sa main.

C'est une femme de taille ordinaire. Henry Monnier a fait d'elle vingt portraits. Elle se tient la tête haute et les pieds en dehors. Elle porte un chapeau à plumes les

dimanches et sait bon nombre de recettes contre les brûlures.

Sa vivacité est pour le moins aussi grande que celle de son époux. Si bien que lorsque monsieur et madame de Cogne-Fêtu se promènent ensemble, l'oncle Fréjus a toujours le soin de se tenir à distance, de peur qu'en se choquant ils ne viennent à prendre feu l'un l'autre et que l'incendie ne se propage jusqu'à lui.

Or, l'oncle Fréjus craint extrêmement les incendies.

Cette respectable dame, qui ne compte pas moins que quarante printemps, est sur le point de donner un héritier au nom des Cogne-Fêtu.



Madame de Cogne-Fêtu.

L'oncle Fréjus.

Voici venir l'oncle Fréjus.

L'oncle Fréjus est le personnage le plus vertueux qui se puisse extraire des mélodrames de l'empire. Il a beaucoup connu M. Marty, et il fait ses délices de la société de M. Moëssard, — artiste de la Porte-Saint-Martin et prix Montyon.

L'oncle Fréjus est grand et sec. Il porte une perruque blonde qui lui descend sur les yeux. — En revanche, sa physionomie respire l'unction et la mansuétude.

L'oncle Fréjus ne manque jamais d'aller voir lever l'aurore. — Il fait peu de bien, mais il pourrait en faire davantage. Malheureusement il ne met jamais d'argent dans ses poches, il craint les voleurs. Les voleurs respectent si peu la vertu, — quand elle est riche!

L'oncle Fréjus n'a jamais contredit personne. Il est toujours de l'avis de son beau-frère contre sa sœur, ou de sa sœur contre son beau-frère, à moins cependant qu'il ne soit de leur avis mutuel sur chacun d'eux; ce qui lui arrive maintes fois dans la même journée.

L'oncle Fréjus a le nez barbonillé de tabac, ce qui est le propre des gens vertueux. Il est éternellement muni d'une tabatière de corne, qui lui vient en ligne directe du valet de chambre de l'abbé de l'Épée. — Il ne lit aucun journal, dans le but de conserver sa vue.

L'oncle Fréjus n'a pas d'âge.

Explications, que plusieurs jugeront nécessaires, sur l'origine du mot Cogne-Fétu.

Maintenant que vous connaissez les personnages de cette véridique histoire qui va se dérouler sous vos yeux, — je puis entrer librement en matière.

Car je ne suis pas de ces auteurs qui vous racontent tout simplement l'histoire de Pierre ou de Stanislas, sans vous dire au juste de quel Stanislas ou de quel Pierre il s'agit. Loin de là.

Imaginez donc avec plaisir que lorsque vous verrez passer mes acteurs dans la rue, vous n'éprouverez aucune hésitation à dire :

Voici monsieur de Cogne-Fétu ;

Voici madame de Cogne-Fétu ;

Voici l'oncle Fréjus ;

Bien qu'ils aient peu vieilli depuis ce temps-là ;

Car mon histoire date — de ce temps-là.

Un mot encore, je vous prie. Il y aura des gens assez taquins pour prétendre qu'on ne s'appelle pas Cogne-Fétu. C'est parce que je connais la malice humaine que je dois m'attendre à tout de sa part ; — aussi vais-je détruire cette objection avant qu'on ne l'ait soulevée.

On ne s'appelle pas Cogne-Fétu, grand Dieu ! Mais comment s'appellerait-on, de grâce ? Cogne-Fétu a-t-il quelque chose de déplaisant en soi ? Au contraire. Ce nom sent la bonne compagnie à une lieue, et la particule qui le précède en relève merveilleusement le goût. Il n'est pas vraisemblable, dites-vous. Allons donc ! Et que diriez-vous, s'il vous plaît, si je m'avisais de marcher sur les traces de Voisenon, qui raconte avec un grand sérieux les aventures du prince *Je ne sais comment* avec la princesse *Ne vous y fiez pas*, dans le royaume de *N'importe où* ? Voilà qui est bien autre chose. Cogne-Fétu est, ce me semble, infiniment plus présentable que ces noms-là.

D'ailleurs, pour achever de vous convaincre, je vous dirai que Cogne-Fétu prend son origine d'une terre sise dans le Gévaudan.

Ceci posé, — va donc pour Cogne-Fétu.

Où l'intérêt commence.

Depuis quelques mois, M. de Cogne-Fétu se laissait bercer par les doux rêves que faisait naître dans son âme l'approche de la paternité. Il regardait complaisamment sa femme et causait avec l'oncle Fréjus en lui épargnant les invectives dont il Parcablait d'ordinaire, — ce qui fait que celui-ci ne laissait pas que d'être visiblement embarrassé de sa personne. Lui, l'éternel visiteur des deux puissances conjugales, se trouvait chômeur d'emploi. Il écoutait benoîtement les louanges adressées de part et d'autre au futur nourrisson, et, dans un moment d'entraînement, il avait été jusqu'à promettre de lui acheter une carriole et un cheval de bois. — En vérité, il ne pouvait faire moins pour sa filleule.

Je dis sa filleule, — parce que M. de Cogne-Fétu avait décidé que son héritier serait une héritière ; et comme sa femme, par extraordinaire, avait été de son avis, l'oncle Fréjus s'était rangé vivement à leur opinion. Il était prêt à le soutenir devant le monde entier.

— C'est une fille, avait dit M. de Cogne-Fétu, et comme nous nous y attendons, elle sera la bienvenue. Ah ! si c'était un garçon, cela me plairait infiniment davantage. Mais je tiens à ne pas être désappointé ; je vous

répète donc, Fréjus, que c'est une fille et pas autre chose.

Et lorsque l'oncle Fréjus, qui n'avait jamais compris ce raisonnement, voulait hasarder la moindre réflexion, M. de Cogne-Fétu ajoutait d'une voix terrible :

— Une fille, Fréjus, d'une fille !

Et l'oncle pacifique se taisait, en jouant avec sa tabatière de corne.

Tous les soirs, auprès du feu, se bâtaient pour le marmot d'innombrables châteaux en Espagne.

— Ma fille, disait le père, ne fera point une petite-maitresse comme l'on en voit tant ; ce sera une femme de tête, et je veux lui montrer la géométrie.

— Pour moi, dit l'oncle Fréjus, si elle se conduit bien, je lui achèterai un cheval de bois et une carriole, vers l'âge de trois ans.

— Je prétends, disait la mère, qu'elle soit gracieuse comme une grande dame et qu'elle fasse la révérence comme une maitresse de piano.

— Pour moi, dit l'oncle Fréjus, je lui achèterai une carriole et un cheval de bois, si elle se conduit bien, vers l'âge de quatre ans.

— Elle n'aura point de vapeurs, ajoutait le père ; une éducation virile me plaît ; je lui ferai faire des armes, et elle tirera le pistolet comme Saint Georges.

— La broderie, répliquait la maman, si on ne peut mieux aux jeunes filles. Je lui montrerai le crochet et le plumetis.



L'oncle Fréjus.

— Pour moi, dit l'oncle Fréjus, vers l'âge de cinq ans, si elle se conduit bien, je lui achèterai une carriole et un cheval de bois.

— J'aime à voir une jeune personne s'élever au-dessus de son sexe. Elle expliquera Vauban à livre ouvert et elle sautera les fossés sur un bâton.

— Je serai sa première maitresse. Je suis sûre qu'elle mettra tous ses soins à m'obéir. Pauvre ange ! chère *Nathalie* !

— Pour moi, dit l'oncle Fréjus, je lui achèterai, vers l'âge de six ans....

Mais il fut interrompu par un soubresaut de M. de Cogne-Fétu.

— *Nathalie* ! *Nathalie* ! s'écria-t-il ; et pourquoi *Nathalie* plutôt que *Frétilgonde*, madame ? Me ferez-vous l'amitié de me le dire ? *Nathalie*, un nom de sauteuse....

— Hé ! de grâce, fit l'oncle Fréjus.

— Et pourquoi, dit madame de Cogne-Fêtu en s'animant, ne s'appellerait-elle pas Nathalie? En quoi ce nom est-il si malsonnant, je vous le demande?

— Doucement, ma sœur.

— Je trouve assez étrange, continua M. de Cogne-Fêtu, la prétention de disposer de ma fille sans mon consentement; sans doute, ce n'est rien encore de la nommer, vous l'éleverez dans vos principes et vous la marierez à votre guise.

— Précisément, répliquait madame; Nathalie épousera un avocat, et c'est moi qui ferai le mariage.

— Un avocat! Fréjus, l'avez-vous bien entendue? un avocat! ô extravagance des femmes! Mon gendre sera banquier ou je perdrai mon nom.

— Un banquier! Fréjus, comprenez-vous bien? Homme intéressé! il trafique de sa fille pour de l'argent, il la sacrifie au veau d'or.

— Holà! criait l'oncle Fréjus, la paix, la paix!

— Madame de Cogne-Fêtu, je vous montrerai que je suis le maître à la fin.

— Mon cher beau-frère!

— Monsieur de Cogne-Fêtu, je vous ferai voir que ma fille est à moi.

— Ma chère sœur!

L'oncle Fréjus courait, essoufflé, de l'un à l'autre, comme un volant entre deux raquettes.

— Ah! s'écria madame de Cogne-Fêtu, peut-on traiter ainsi une femme dans un état semblable au mien! Quand je pense, Fréjus, que c'est vous qui m'avez conseillé ce mariage!

— Peut-on se montrer déraisonnable à ce point! Fréjus, je vous en voudrai toute ma vie!

— Quelle union pesante! Fréjus, le ciel vous en demandera compte.

— Vous qui me vantiez sa douceur, Fréjus!

— Vous ne tarissiez pas sur son caractère. Voyez maintenant quelle tyrannie! quelle cruauté! Ah! monsieur, il faut que vous n'ayez point de pitié dans l'âme.



L'attaque de nerfs.

Une pareille scène, dans ma position... Je vais avoir des attaques de nerfs, c'est sûr... Ah!

— Au nom du ciel, dit l'oncle Fréjus, ne vous en avisez pas!

— Aïe... oh! ah! ah!

Et madame de Cogne-Fêtu, en se débattant, allongea plusieurs coups de poing dans le visage de l'oncle dé-

bonnaire. M. de Cogne-Fêtu se pendit à tous les cordons de sonnette en gémissant.

— Qu'ai-je fait? s'écria-t-il; mon naturel m'a encore emporté. Pauvre petite femme! Adèle, Joséphine, délaçez votre maîtresse.... Ah! Fréjus, c'est vous qui êtes cause de cela. Soignez votre sœur, mon ami, et faites ma paix avec elle. Je vais aller me promener. Ces scènes me font trop de mal.

On emporta madame de Cogne-Fêtu. — Son bouillant époux, resté seul sur le champ de bataille, jeta une dernière fois autour de lui un regard où le repentir le disputait à la victoire, et après s'être muni de sa canne, il quitta d'un air pourfendeur le théâtre de ses exploits.

Une heure après cette crise, madame de Cogne-Fêtu mettait au monde le héros de notre livre.



Le héros.

Votre héros uait trop tôt.

Il naquit trop tôt, — ce fut son premier tort.

Jamais enfant ne s'annonça par de plus féroces piaillements. Jamais Jupiter n'ébranla de plus de cris la voûte azurée.

L'oncle Fréjus en fut abasourdi.

Néanmoins, il le trouva charmant.

M. de Cogne-Fêtu se dispute avec un cocher. — Il est rejoint par l'oncle Fréjus. — Ce qui s'ensuit. — Épanchement du cœur. — Reprise des hostilités.

L'oncle Fréjus courut toute la journée à la recherche de M. de Cogne-Fêtu, pour lui apprendre l'événement heureux qui perpétuait sa race. — Il le trouva se disputant dans la rue avec un cocher de lutécienne auquel il reprochait impétueusement de lui avoir crié *gare* sans ajouter l'épithète de *monsieur*.

— Conçoit-on cela, Fréjus, et avez-vous jamais rien vu de comparable à l'impudence de ce drôle?

— Ah! Dieu soit loué, je vous trouve enfin.

— Laissez-moi lui donner de ma canne sur les reins. C'est l'affaire de deux secondes.

— Si vous saviez....

— Le marouille! le rustre! le bêtâtre!

— C'est à ne pas y croire....

— Mais je le retrouverai... numéro 312... retenez-le bien, Fréjus.

— Je suis oncle!

— Hein? fit M. de Cogne-Fêtu en le regardant de la tête aux pieds; qu'est-ce que vous dites donc? oncle de qui, oncle de quoi?

— Parbleu! de l'enfant que le ciel vient de vous envoyer.

— Déjà! dit M. de Cogne-Fêtu stupéfait; diable d'attaque de nerfs!

— Rassurez vous, tout le monde se porte à merveille.

— Ah! Fréjus, ah! mon ami! l'émotion me suffoque. Comment, je serais père! Courons! vite. Fendez-vous, fendez-vous, Fréjus, vous allez comme un hanneton.

— Un hanneton, un hanneton... nous courons comme des gendarmes.

— Préparez-moi l'esprit. Il faut vous arracher les mots de la bouche. Quel homme terrible vous faites! Vous ne m'avez rien dit encore de cet enfant. Est-ce une fille?

— Non.

— Un garçon?

— Non.

— Comment, non? serait-ce un enfant à deux têtes?

— Non, mille fois non!

— Quoi donc? Quoi donc? Quoi donc? fit M. de Cogne-Fêtu en piétinant d'impatience.

— C'est un fils! — Vous m'ahurissez, vous ne me laissez pas le temps de parler. Hélas! oui, c'est un fils, et vous vouliez une fille. C'est un malheur.

— Mais au contraire, vivent les fils!... Fréjus, en êtes-vous bien sûr?

— Sans doute.

— Vous me le jurez?

— Certainement.



Ils pie sent le pas.

— Ah! courons. Mon cher Fréjus, pressez le pas. Un fils, quel bonheur! Chère femme! Cher oncle! — Je l'appellerai Clotaire.

— Aie! aie!

— Qu'est-ce donc?

— Ne contrariez pas ma sœur, elle veut le nommer Alphonse.

— Alphonse? jamais.

— Songez à son état.

— Vous avez raison. J'aurai l'air de céder, — mais je l'appellerai Clotaire.

On était arrivé. M. de Cogne-Fêtu ne fit que trois enjambées de l'escalier. Une fois chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil, dominé par l'explosion des sentiments paternels, jusqu'alors inactifs dans son cœur.

Tout à coup une porte s'ouvrit — et Joséphine apparut tenant dans ses bras, enveloppe de langes, l'héritier des Cogne-Fêtu. Dissimulant sa joie sous une apparence digne et réservée, l'heureux père s'avança vers le marmot.

Puis il le considéra longuement.

— Fréjus, ne trouvez-vous pas qu'il me ressemble?

— Il y a le nez, dit l'oncle avec bonhomie.

— Et la bouche?

— La bouche aussi.

— Et le menton?

— Le menton encore.

— N'est-ce pas?

— Il y a même les yeux, ajouta l'oncle Fréjus.

— Les yeux! les yeux! le pauvre petit ne saurait les ouvrir. Voilà comme les flâteurs égarent les hommes. Joséphine! allez me chercher du vin et une gousse d'ail.

— Qu'en voulez-vous faire?

— Fréjus, si vous aviez lu la vie d'Henri IV, vous m'expargneriez cette question. — Venez le tenir un peu.

L'oncle Fréjus s'avança avec précaution et reçut à son tour le précieux fardeau. — M. de Cogne-Fêtu, ayant pris un air solennel, frotta d'ail les lèvres du nourrisson. Il voulut ensuite le faire boire, mais ce fut plus difficile, et il ne réussit qu'à l'inonder de vin. L'enfant, trouvant la sensation désagréable, se mit à beugler avec fureur. De plus, et faisant preuve d'une vigueur peu commune dans un âge aussi tendre, il donna du revers de la main dans le verre que tenait son père et le fit choir sur le plancher, où il se brisa en plusieurs morceaux.

— Le petit diable aura du caractère! s'écria M. de Cogne-Fêtu enchanté!

— Oui, il est joli le caractère! murmura sourdement l'oncle Fréjus, qui avait reçu sa part du vin renversé.

En ce moment, madame de Cogne-Fêtu ayant envoyé réclamer son fils, on se rendit dans sa chambre et l'on fit cercle autour de son lit. — L'oncle Fréjus raconta l'épisode du verre, en épongeant son habit marron avec un mouchoir.

— Pauvre enfant! dit la mère. Cher Alphonse! que cela est bien de sa part!

M. de Cogne-Fêtu pâlit.

— Ne la contrariez pas, lui dit l'oncle Fréjus en le tirant à part.

— Soit, répondit-il; mais vous, qui serez son parrain, promettez-moi de le nommer Clotaire.

— Eh bien... je vous le promets.

— Je compte sur votre parole.

— Ah! mon Dieu! dit madame de Cogne-Fêtu en sursaut; mais j'y pense, rien n'est prêt, rien n'est disposé pour cet amour... nous n'avons pas même de nourrice. Fréjus, mon bon frère, il faut que vous nous trouviez cela.

— Il y a, dit M. de Cogne-Fêtu, des biberons fort commodes qui sont recommandés par tous les journaux.

— Voulez-vous un biberon? demanda l'oncle Fréjus.

— Point du tout, répondit la mère, une nourrice, une bonne nourrice jeune et bien portante, rien qu'une nourrice.

— Remus et Romulus, observa M. de Cogne-Fêtu, furent allaités par une louve.

— Préférez-vous la louve? dit l'oncle.

— Mon frère, ne l'écoutez pas. Nous n'avons que faire de tous ces animaux. Une nourrice, je vous prie.

— Allons, Fréjus, ce que femme veut, je le veux. Allez chercher une nourrice et promettez-lui de bons gages. Rien n'est trop cher pour Clotaire.

Ici madame de Cogne-Fêtu s'agita sous ses couvertures.

— De quel Clotaire parlez-vous? dit elle.

— Parbleu! de notre fils.

Mais un coup d'œil de l'oncle Fréjus arrêta l'indiscret beau-frère, qui, pour ne point sortir des gonds, s'esquiva prudemment de la chambre.

— Fréjus, dit gravement madame de Cogne-Fêtu, avant de partir il faut me promettre une chose. Vous serez le parrain de mon enfant, jurez-moi que vous le nommerez Alphonse.

— Je vous le promets, répondit-il.

— C'est bien, je suis tranquille, allez maintenant.

Et le congédiant d'un air majestueux, madame de Cogne-Fêtu tira ses rideaux.

— Diable ! dit l'oncle Fréjus, en se grattant l'oreille, j'aurais pourtant bien voulu l'appeler Magloire.

Comment l'oncle Fréjus sortit d'embarras.

Tout était préparé pour la solennité du baptême.

La matinée qui précéda ce grand acte religieux vit l'oncle Fréjus tout à fait en dehors de son assiette habituelle. Il semblait dominé par une préoccupation puissante qui l'isolait des événements ambiants. On eût dit un savant accablé par l'obscurité d'un problème et s'aventurant au milieu de diverses routes pour en découvrir la solution. — Quelquefois un éclair illuminait son regard : il croyait entrevoir le biais désiré, mais un nuage obscur lui succédait rapidement et le replongeait dans d'épaisses ténèbres. Les voitures arrivaient.

Il se laissa conduire dans l'une d'elles. Mais à mesure qu'on approchait de l'église, il était facile de voir que son inquiétude allait en augmentant.

La cérémonie commença.

L'oncle Fréjus faisait passer sa tabatière de sa main droite dans sa main gauche, et *vice versa*. Il marmottait

quelques mots de latin d'un air plein d'effroi et s'effaçait autant que possible derrière un pilier.

Le prêtre lui demanda :

— Comment nommez-vous l'enfant ?

L'oncle Fréjus jeta les yeux autour de lui. Son beau-frère priaît dévotieusement. Il se remit un peu et s'empressa de répondre :

— Je ne sais pas.

— Comment, dit le prêtre, vous ne savez pas ?

— Non, je vous assure.

— N'êtes-vous pas son parrain ?

— Il est vrai.

— Quel est votre nom alors ?

— Magloire... mais...

L'oncle Fréjus se pencha à l'oreille du prêtre, et lui parla bas.

— Bon ! c'est facile à arranger.

Et il baptisa l'enfant.

M. de Cogne-Fêtu arriva trop tard pour entendre le nom qui lui avait été donné. Mais quand, rentré chez lui, il interpella l'oncle Fréjus d'un :

— Eh bien ! comment s'appelle-t-il ?

Celui-ci répliqua sans hésiter :

— Clotaire.

Il est vrai que lorsque sa sœur lui fit la même question, il ne manqua pas de répondre avec aplomb :

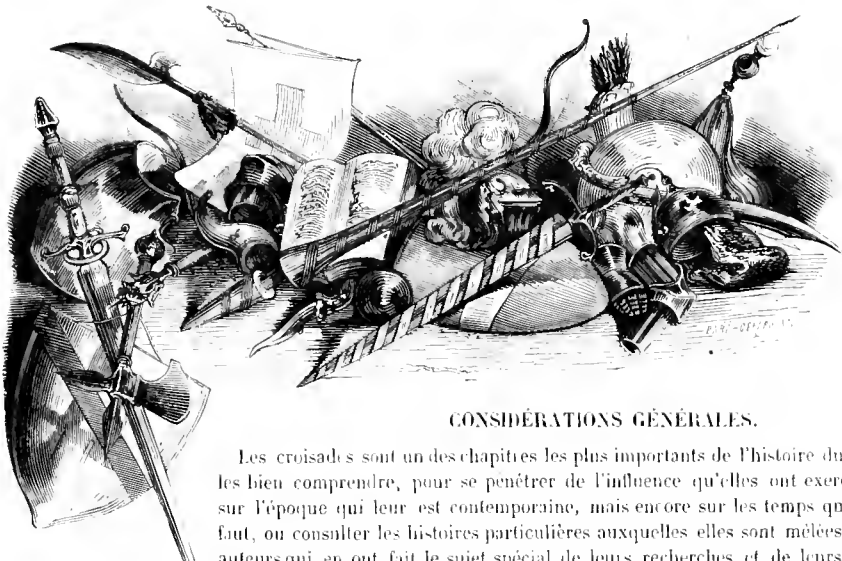
— Alphonse.

En cela, le cher oncle n'avait menti à personne.

L'enfant s'appela **CLOTAIRE-ALPHONSE-MAGLOIRE DE COGNE-FÊTU**. Charles MONSELET.

ÉTUDES SUR LE MOYEN ÂGE.

LES CROISADES.



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Les croisades sont un des chapitres les plus importants de l'histoire du moyen âge. Pour les bien comprendre, pour se pénétrer de l'influence qu'elles ont exercée non-seulement sur l'époque qui leur est contemporaine, mais encore sur les temps qui les ont suivies, il faut, ou consulter les histoires particulières auxquelles elles sont mêlées, ou compiler les auteurs qui en ont fait le sujet spécial de leurs recherches et de leurs ouvrages. Dans le premier cas, examinées au point de vue de l'histoire des pays qui y ont pris part, les croisades revêtent des aspects contradictoires, et elles ne deviennent que l'accessoire du sujet principal auquel elles se rattachent : dans le second cas,

l'immensité des détails dans lesquels les historiens spéciaux des croisades ont cru nécessaire d'entrer, effraie le commun des lecteurs, et, quel que soit le talent reconnu des auteurs, empêche qu'une intelligence peu exercée ne saisisse les causes, les effets et les événements principaux des guerres saintes. C'est en vue d'éviter ce double écueil que nous avons entrepris ces premières études sur le moyen âge.

Les dissentiments religieux ont entraîné hors des limites du vrai tous les auteurs qui se sont occupés de l'appréciation des croisades. Les catholiques ont loué l'esprit et les résultats de ces pieuses entreprises; ils n'ont vu, dans l'impulsion donnée par les papes et dans le dévouement passionné des princes d'Europe, qu'une sainte exaltation dégagée de tout mobile mondain. Les protestants, au contraire, et avec eux les écrivains appartenant à l'école de Voltaire, ont mis tout ensemble en question la sincérité et le désintéressement des uns et des autres. Ceux-là font dériver des croisades une foule d'avantages que rien ne contrebalance; ceux-ci leur dénie toute influence favorable sur les temps qui les ont suivies. Il est malheureusement dans la nature de l'homme d'exagérer tout, le bien comme le mal, de mesurer à l'échelle de ses préventions ou de ses préjugés les causes et les effets, d'exalter le principe qu'il défend, de rabaisser celui qu'il attaque. Ne reverrons-nous donc jamais apparaître un historien candide qui pèse d'une main loyale le pour et le contre, qui, ne se préoccupant que de la vérité, marche d'un pas ferme dans le droit chemin qui y conduit, donne tort à ceux qui ont tort, raison à ceux qui ont raison, sans acception des personnes, sans acception des croyances? Au défaut d'un plus digne, nous essaierons, dans les esquisses que nous tracerons, de tenir la balance entre les divers auteurs que nous avons consultés¹ et mis plus d'une fois à contribution.

Lorsque l'étendard de Jésus-Christ se déploya pour la première fois, un saint enthousiasme fut le seul mobile des chefs et des soldats. Aucune préoccupation mondaine ne se joignit à la pieuse exaltation des premiers croisés. L'Occident ne se précipita point sur l'Orient pour obtenir quelques avantages matériels, pour obéir à quelque nécessité politique: délivrer le tombeau du Sauveur, ouvrir aux pèlerins le libre accès des lieux saints, telle fut l'unique pensée de la première croisade, de l'ermite qui l'inspira comme du pape qui la prêcha, des princes qui la guidèrent comme de la multitude qui les suivit en arborant sur l'épaule le signe de la Rédemption. **DIET LE VEUR!** tel fut le véhicule, le cri de guerre, le mot de ralliement de tous. Mais si le désir de délivrer la Terre-Sainte anima et domina exclusivement le premier et le dernier des glorieux champions de la Croix, Godefroi de Bouillon et saint Louis, d'autres mobiles moins purs dirigèrent la plupart des chefs qui prirent part aux croisades intermédiaires. Pour beaucoup d'entre eux, le Saint-Sépulchre fut le prétexte plutôt que le but de leur dévouement. L'ambition pour les uns, l'avidité désir de la gloire pour les autres; la soif des richesses pour ceux-ci, ou des honneurs pour ceux-là; une arrière-pensée pour

tous: voilà à quoi fut dû cet ardent enthousiasme qui, depuis la seconde croisade jusqu'à la dernière exclusivement, couvrit de tant d'ossements les rives du Jourdain.

En faisant abstraction des principes d'une saine politique, d'après lesquels les croisades, considérées comme entreprises militaires, étaient une lourde faute, un déplacement inutile, une stérile dépense d'hommes et d'argent, reconnaissons donc que le sentiment religieux, poussé à ses plus extrêmes limites, guida seul les compagnons de Godefroi de Bouillon et ceux de saint Louis. Les premiers atteignirent le but: Jérusalem fut délivrée, l'étendard de la Croix flotta sur ses murailles, le tombeau du Sauveur fut rendu à l'adoration des Fidèles. Mais ce qui devait assurer le triomphe de la sainte cause, fut précisément ce qui en prépara la ruine. Godefroi, dans la pureté de son zèle, se refusa à porter la couronne royale dans les lieux où Jésus avait porté la couronne d'épines. Cette sublime abnégation, ce noble désintéressement, ne furent point imités par ses successeurs. Godefroi ne s'étant occupé que d'un tombeau; les Baudouin, les Amaury, les Lusignan ne se préoccupèrent que d'un royaume: le Saint-Sépulchre ne fut plus pour eux qu'un accessoire de leur couronne. Voyez quelles furent les conséquences de ce changement dans les idées: les croisés avaient triomphé des Musulmans lorsqu'il ne s'était agi que de délivrer la Palestine; ils succombèrent à diverses reprises lorsqu'ils ne furent plus conduits en Asie que par le désir d'y maintenir un royaume.

Quant les ambitions personnelles eurent été mises en mouvement par la fondation du royaume de Jérusalem, de la principauté d'Antioche, des comtés d'Édesse, de Tripoli, etc., les croisades cessèrent d'obéir à une impulsion unique. Des partis se formèrent, la division se mit entre les chefs, chacun voulut travailler pour soi, tout en feignant de travailler pour la Religion. La soif des honneurs et des richesses enfanta des trahisons. Après s'être cru dispensé de tenir parole aux infidèles, on en vint à manquer de foi aux fidèles. Alors, malgré les renforts amenés par de nouveaux croisés — et, peut-être même, à cause de ces renforts, — chaque jour on perdit quelque portion du territoire si chèrement payé. Jérusalem retomba au pouvoir des Sarrasins; et, au point de vue du but primitif, tout le sang chrétien dont s'était abreuvé le sol de la Palestine, se trouva avoir coulé sans résultat, sinon sans gloire. Puis, lorsque animé des mêmes sentiments qui avaient conduit Godefroi de Bouillon à la victoire, saint Louis s'élança pieusement, mais impolitiquement, sur les traces des premiers Croisés; lorsque, à deux reprises différentes, il conduisit à la mort l'épée de ses nobles et de ses soldats, il se trouva qu'il était trop tard pour que la sainteté du but assurât le triomphe de l'entreprise. Le prestige était détruit: les infidèles avaient appris à vaincre les chrétiens, et le saint roi paya de sa vie les fatales erreurs de ses devanciers.

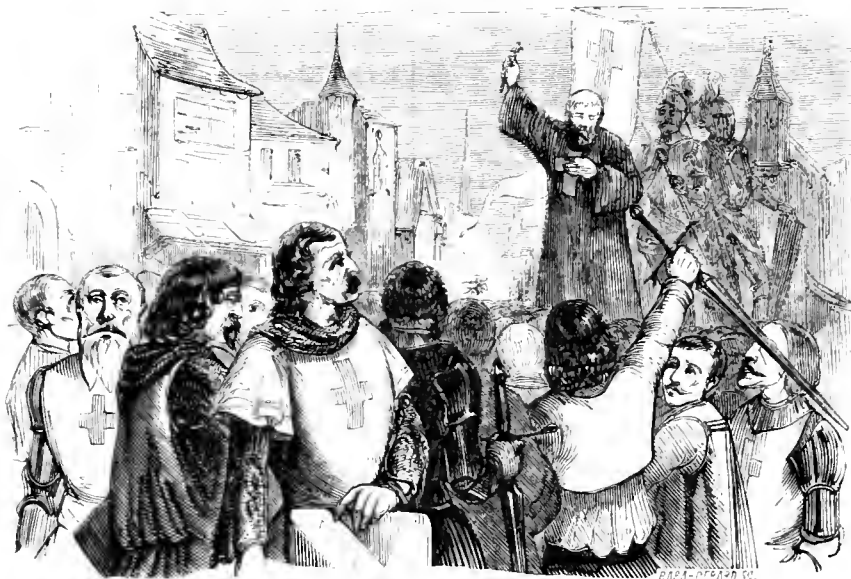
Toutefois, on voudrait en vain le nier, si la cause chrétienne était perdue en Asie, si le but des croisades ne fut pas atteint, d'immenses, d'inappréciables avantages découlerent des guerres saintes: on avait semé en Asie, on recueillit en Europe.

À l'époque où, à la voix de Pierre-l'Ermitte, les populations se pressèrent sous l'étendard de la Croix, les habitants de la vieille Europe étaient plongés dans les ténèbres de l'ignorance, se débattaient sous l'étreinte de la misère et

¹ Nous citerons entre autres: Michaud, Histoire des croisades; Mills history of the Crusades; Wilken's Geschichte der Kreuzzüge; Becker's Weltgeschichte; Rehm's Atlas der Geschichte des Mittelalters; Mallan's View of the state of Europe during the middle ages; Gibbon's Decline and fall of the roman empire; Guizot, Essais historiques; Heeren, Voltaire, Daniel, Montaigne, Capetagne, Sismonde de Sismondi, Cantu, Robertson, Machiavel, Art de vérifier les dates, etc., etc.

gémissaient sous le poids de leurs chaînes. Le commerce languissait, ou plutôt le commerce n'existait pas. Venise seule, grâce à ses relations avec le Levant, concentrait dans son sein et répandait parcimonieusement le peu qu'elle possédait de cette source de la prospérité des États. Le réseau féodal, qui avait fini par s'étendre sur

toute l'Europe, livrait à la rapace ambition des grands feudataires, d'un côté, le pouvoir impérial, d'un autre, le pouvoir royal, partout, enfin, cette multitude qui s'appelle le peuple. L'autorité des papes, après avoir servi d'utile frein à cette licence, s'était tellement accrue dans la puissante main de Grégoire VII, qu'aucune li-



mite ne semblait plus la devoir borner. Placés entre les exigences toujours croissantes du Saint-Siège et les empiètements successifs des grands vassaux, les monarques voyaient se rétrécir de jour en jour davantage le cercle de leur influence. Les choses en étaient au point que tout semblait près de périr en Europe, et que, s'appuyant d'une fausse interprétation d'un passage des Écritures, chacun annonçait la fin prochaine du monde. Les croisades opérèrent seules le mouvement qui sauva la société en la renouvelant tout entière.

Au son de la trompette sacrée, voyez la vieille Europe sortir de sa léthargie, briser l'entrave féodale et se précipiter sur les pas de Godefroi. Toutes ces populations qui ne reveraient plus leurs foyers appauvrirent momentanément, il est vrai, le sol de la patrie, qu'elles laissent sans culture; mais qu'importe où le fer les moissonne, puisqu'elles sont précondamnées à périr par la guerre. Mieux vaut encore que ce soit en Syrie, en Palestine, plutôt que dans les champs de leur pays, dans ces champs devenus, depuis l'établissement de la féodalité, le théâtre des guerres qui ont désolé chaque royaume, chaque province, chaque ville, chaque bourgade. Au moins la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre se reposeront de leurs longues querelles, d'incessants brigandages ne les ouvriront plus de sang et de ruines. Si les épis sont plus rares, on les laissera du moins mûrir, et aux propriétaires des semailles appartiendront les moissons. Cette

foule qui part pour la croisade, cette foule systématiquement abruti par l'oppression, va trouver son affranchissement sous la bannière de la Croix. En passant à Byzance, elle rougira de son ignorance; en abordant les splendides rivages de l'Euphrate, elle aura honte de sa pauvreté; à l'aspect des infidèles, elle sera fière d'être chrétienne, fière de tirer l'épée pour la cause du Christ. Les *villains* deviendront des guerriers invincibles; les chevaliers, des héros. Et, pendant que le sang des croisés coule sur les bords du Jourdain; pendant qu'un grand nombre de leurs chefs succombe devant Solyme, le réseau féodal voit ses mailles se briser l'une après l'autre en Europe. Cette multitude de petits fiefs que leurs propriétaires ont été forcés d'aliéner ou d'engager pour se mettre en état de figurer dans les rangs des croisés, les voilà qui font successivement retour à la couronne, car leurs anciens possesseurs sont morts en Palestine. La féodalité jette d'éphémères racines dans l'éphémère royaume de Jérusalem, et voilà qu'en Europe ses vieilles racines se dessèchent faute de sève, et meurent: l'autorité royale s'enrichit de ses dépouilles. Puis, lorsque les débris de l'armée sainte reverront leur patrie, les seigneurs échappés au fer des Sarrasins seront animés d'un nouvel esprit. Encore enivrés des parfums de l'Orient, des délices éternelles de cet heureux climat, ils auront honte de leurs vieux châteaux crénelés, des maigres arbres de leurs forêts; c'est de l'or qu'il leur faudra, de l'or pour retrouver leurs

déliées et leurs voluptés d'Asie ; et, pour se procurer cet or, ils vendront aux communes leur affranchissement, aux serfs leur liberté. Les comtes, les barons, ces adversaires redoutables du trône, tendront maintenant les mains aux chaînes royales : à leurs vassaux ils ont vendu l'indépendance, et les rois leur achèteront la leur.

À côté de ces avantages incontestables dus aux croisades, plaçons les développements donnés au commerce et à la marine, l'amour des beaux arts, que Constantinople inspira aux croisés, en même temps qu'elle faisait briller à leurs yeux les lumières des sciences et des lettres. Les nations de l'Occident, séparées depuis la chute de l'empire carolingien, se retrouvèrent en Asie, s'y rapprochèrent et renouèrent les liens brisés d'une commune origine. Ce furent les croisades qui enfantèrent la chevalerie, sublime institution, grâce à laquelle la bonne foi, la loyauté, la générosité devinrent les fidèles compagnons de la valeur : désormais les faibles ne seront plus sans défenseurs. Ce fut à l'Orient que l'Occident dut les progrès de sa civilisation : les chevaliers en rapportèrent la semence en Europe, et la répandirent dans les manoirs et dans les châteaux ; de là elle descendit parmi le peuple, et, en s'y développant, enta l'élément démocratique sur l'élément monarchique et aristocratique, seul, jusqu'alors, en possession du pouvoir. Les antiques libertés communales reçurent une nouvelle existence, crûrent et fleurirent à l'ombre des villes, grâce aux progrès merveilleux du commerce et de l'industrie. La propriété foncière, acquise et défendue par l'épée, cessa d'être l'unique source du pouvoir et de la liberté : l'argent entra en partage avec elle et lui fit équilibre.

Toutefois, on doit convenir que les avantages qui résultèrent plus tard des croisades ne s'obtinrent qu'au prix d'abus bien regrettables. Les générations qui prirent part aux guerres saintes s'habituerent à répandre le sang ; et une certaine férocité s'introduisit dans les mœurs européennes : après avoir fait bon marché de la vie des

musulmans, on en vint à ne pas ménager davantage l'existence des chrétiens ; et, soit dans les guerres de nation à nation, soit dans les guerres intestines, la civilisation qui s'infiltra graduellement en Europe ne suffit pas à neutraliser la barbarie des combattants. D'un autre côté, l'amour des richesses et des plaisirs descendit de la haute classe dans la basse, et les tristes exemples de débauches que les croisés rapportèrent d'Asie, exercèrent une funeste influence sur les mœurs de l'époque, voire même sur celles des époques suivantes. L'agriculture eut surtout à souffrir de ces guerres éloignées qui se prolongèrent en Asie pendant près de deux siècles. On s'habitua à préférer l'épée à la charrue ; et ces habitudes belliqueuses nuisirent plus qu'elles ne furent utiles au développement de la prospérité publique. Il fallut de longues années avant que l'Europe se remit du terrible ébranlement causé par les croisades. Pendant bien des siècles encore, la carrière des armes eut le dessus sur toutes les autres, et le farouche soldat se crut bien supérieur à l'humble et utile laboureur, au paisible marchand et à l'habile artiste. Disons donc que les croisades ont fait beaucoup de bien et beaucoup de mal ; mais que le mal fut passager et que le bien fut durable.

Quelle différence entre ce que l'homme sème et ce que Dieu lui fait récolter ! Pour étendre leur influence, déjà si prodigieuse, les papes ont tenté d'assujettir l'Asie à leur domination ; et voilà que, dans le million d'héroïques défenseurs qu'ils ont livrés au glaive musulman, ils perdent les plus fermes soutiens du siège pontifical. — Après avoir été chercher sur des bords lointains les moyens de peser plus lourdement sur le trône, les grands vassaux rapportent à leur suzerain un cœur docile et des genoux obéissants. — Pour obtenir la rémission de leurs péchés, d'humbles serfs s'étaient croisés et avaient couru délivrer le Saint-Sépulchre ; et voilà qu'ils trouvent en Asie leurs lettres d'affranchissement, et qu'ils rapportent en e le germe de la liberté !

CYRIEN DE LESPAN.

HISTOIRE NATURELLE.

BOEUF, TAUREAU ET VACHE.

Moins vig, moins élégant, moins intelligent surtout que le cheval, le bœuf est, sans contredit, pour l'homme, le plus utile de tous les animaux, en comprenant la vache qui est sa femelle.

Le bœuf et la vache font la richesse de nos campagnes ; ils sont les plus puissants auxiliaires de l'agriculture, seule base d'une prospérité solide.

Pastourage et labourage sont les mamelles de l'État.
— Cette maxime de Sully ne saurait être trop méditée par les hommes politiques ; elle est la règle de la sagesse ; elle crée la puissance fondée sur le travail.

Malgré leur allure lourde et rustique, peut-être même à cause de cette allure, les bœufs et les vaches donnent aux paysages une grâce toute particulière : soit que, calmes dans leur force, ils cheminent lentement dans les gras pâturages où l'herbe s'élève à mi-jambe ; soit

quo, couchés à l'ombre des grands hêtres, pendant les ardeurs du jour, ils ruminent avec impassibilité, tandis qu'un petit pâtre, un faible enfant, armé d'un sceptre de coudrier, veille sur ces redoutables sujets toujours dociles à sa voix.

Les vieux tableaux de Wouwermans et de Paul Potter, ceux de Brascassat, qui affectionnent surtout ces animaux, sont généralement recherchés.

De tous les quadrupèdes de nos climats tempérés, le bœuf est celui qui possède au plus haut degré la force de traction ; son cou musculeux et court, sa large poitrine, sa masse énorme, lui donnent une force irrésistible, d'autant plus puissante qu'il est plus patient et qu'il ne se décourage jamais. Attelé à une charrette ou à la charrue, il avance sans cesse et continue ses efforts avec persévérance jusqu'à ce que l'obstacle soit surmonté ; son seul défaut est dans la lenteur de ses mouvements.

Cependant, aux époques patriarcales on s'en servait pour voyager ; les rois de France eux-mêmes, dans les an-

ciens temps, les employèrent à cet usage. Tout le monde connaît les vers de Boileau :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tardif et lent,
Pronoçaient dans Paris le monarque indolent.

En général, le joug que l'on impose au bœuf est placé sur le dos à la naissance du cou; c'est là que réside sa plus grande force, et c'est ainsi qu'il tire le plus utilement. Il existe cependant plusieurs provinces où on place le joug sur la tête, ce qui oblige le bœuf à tirer par les cornes.

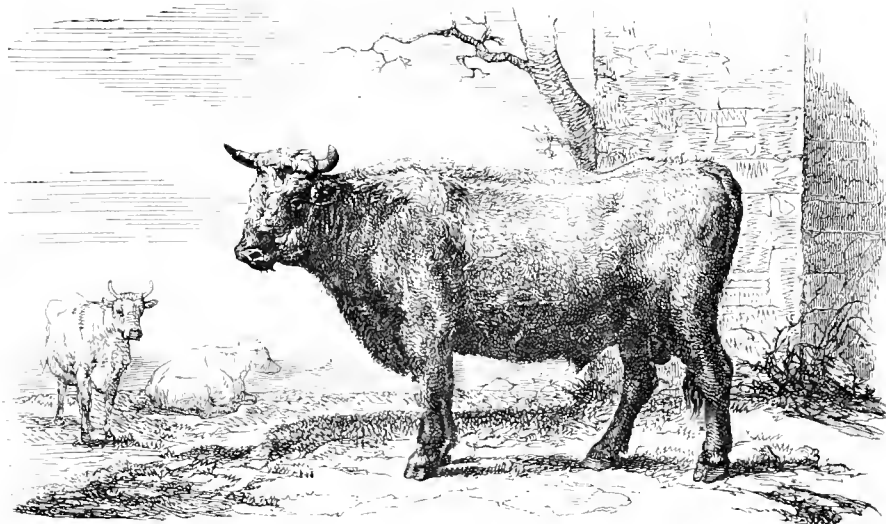
Le bœuf a moins de docilité que le cheval, et il faut bien se garder de le traiter avec rigueur lorsqu'on veut l'habituer au labour; on doit, au contraire, le flatter de la voix et de la main, lui donner une nourriture bien à son goût, de l'orge bouillie, des fèves, en y mêlant du sel, dont il est très-friand; puis l'atteler près d'un bœuf déjà dressé, égal en force, avec lequel on l'habitue à vivre à la même mangeoire. Sans ces précautions, il deviendrait farouche

et indomptable, ce qui arriverait également si on se servait trop tôt de l'aiguillon.

Les bœufs destinés à la charrue ne doivent pas être trop gras; on préfère ceux qui ont la tête courte, les cornes fortes, les yeux gros et noirs, le museau camus, le front large, la croupe épaisse, la poitrine très développée, les jambes nerveuses. On s'en sert depuis trois ans jusqu'à dix, puis on les nourrit très-largement pour les engraisser.

Le taureau que l'on conserve pour la reproduction de l'espèce est fier, courageux, mais d'un caractère farouche; il faut éviter de l'irriter par de mauvais traitements et même de se présenter à lui avec des couleurs qui lui déplaisent, parmi lesquelles le rouge tient le premier rang. On sait qu'en Espagne et en Portugal le peuple est passionné pour les combats de taureaux, exercices sanglants qui ont lieu dans de vastes cirques et qui offrent de grands dangers pour les combattants.

Le taureau se développe moins que le bœuf; il est



moins chargé de chair; mais sa force musculaire est encore plus grande, de même que ses mouvements sont plus rapides et plus brusques.

Les vaches sont beaucoup moins fortes et plus dociles; on les attelle très-rarement à la charrue; il faut pour cela une nécessité absolue. On prétend que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, et les blanches celles qui en produisent la plus grande quantité; mais il y a lieu de faire des réserves à ce sujet. Les bonnes vaches laitières se rencontrent sous toutes les couleurs, lorsque la nourriture est saine et abondante, surtout quand on peut y mêler un peu de sel, que ces animaux aiment passionnément, ainsi que le vin et le vinaigre.

Une seule vache est quelquefois la providence d'une pauvre famille, comme un nombreux troupeau est la vraie source de richesse pour une ferme. A combien d'usages en effet peut servir le lait que l'on trait deux fois par jour! Non-seulement, saine et douce liqueur, il rafraîchit et nourrit, mais un morceau de présure le transforme en

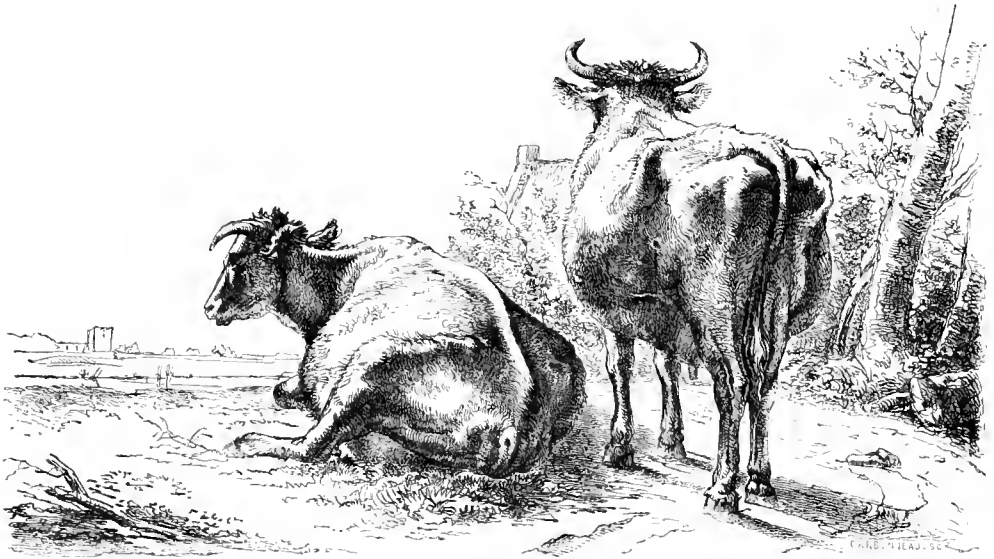
caillés qui laissent pour résidu le petit lait employé dans la médecine; la crème devient un beurre exquis comme ceux de la Prevalais et d'Isigny; si l'on veut, elle se transforme en jonchées et en fromage à la crème; et les fromages aussi, quelle variété, depuis celui qu'on fabrique dans les gras pâturages de la Hollande jusqu'à celui qui nous vient des vallées de la Brie! Il faudrait des volumes pour énumérer tous les biens qui découlent de la possession de nombreux troupeaux.

La chair de la vache, moins recherchée que celle du bœuf, n'en est pas moins un aliment très-sain. Personne n'ignore la délicatesse de celle du veau. La peau de ces animaux, tannée et corroyée, sert à mille usages dans le commerce et dans les arts; de leurs cornes on fait une écaille grossière comme on en fit les premières vitres avant que l'usage du verre se fût généralisé; les os servent à faire du noir animal, si utile pour les raffineries et l'agriculture; l'huile de pieds de vache est du meilleur emploi pour les mécaniciens qui travaillent le fer.

Ces animaux sont de l'ordre des ruminants, c'est-à-dire qu'ils ont plusieurs estomacs. Contrairement au cheval, ils mangent très-vite, et lorsqu'ils ont rempli le premier estomac, qui se nomme *panse*, ils se couchent et ruminent; c'est-à-dire que par une opération interne ils font passer successivement les aliments au deuxième estomac, nommé *bonnet*; au troisième, nommé *feuille*; et enfin au qua-

trième, nommé *caillette*, où la digestion se trouve parfaite.

Ils affectionnent, outre l'herbe ordinaire des champs, la luzerne, le sainfoin, la vesce, les navets, la pomme de terre, l'orge bouillie, etc. On doit leur donner de l'eau bien claire, car ils n'aiment pas, comme les chevaux, celle qui est trouble. La forte chaleur les incommode



beaucoup plus que les grands froids; aussi, vers le milieu du jour, les voit-on en général rechercher un abri pres des haies et sur la lisière des bois. Pour les maintenir en bon état, il faut leur donner de nombreux soins de propreté.

C'est particulièrement dans nos climats tempérés, où les pâturages sont abondants et gras, que les bœufs et les vaches se sont multipliés; cependant, il y en a eu depuis les époques les plus reculées dans les pays les plus chauds. La vieille Égypte, non-seulement possédait de nombreux troupeaux dans la vallée de Nil, mais les rois-prêtres divinisèrent même l'espèce en adorant le bœuf Apis dans les temples de Memphis et de Thèbes; une procession solennelle avait lieu avec pompe à l'équinoxe du printemps; probablement ils l'adoraient comme une image de la fécondité bienfaisante, de même qu'ils s'inclinaient devant le crocodile, qui représentait à leurs yeux le mauvais génie.

Et comme les anciens usages se perdent rarement, quoique changeant d'objet ou de formes, plus tard, les saturnales signalèrent les mêmes époques à Rome; et enfin, les jours gras furent adoptés chez les peuples chrétiens comme pour saluer par les éclats de la joie le réveil de la nature sous les rayons vivifiants du soleil. C'est ainsi que la corporation des bouchers promène avec pompe, dans les rues de Paris, le bœuf gras, élevé dans la vallée d'Auge, et que suit un cortège historico-mythologique.

Cette fête populaire, qui cause tant de joie aux habitants, fut rétablie le 23 février 1805 après une longue in-

terruption; c'est à peu près tout ce qui nous reste des folles mascarades qui autrefois encombraient les boulevards de la grande ville. Aujourd'hui, les curieux seuls y abondent et s'y coudoient à l'envi; mais chacun semble dire à son voisin : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Mais laissons là l'équinoxe du printemps pour revenir à nos bœufs.

Buffon n'en signale que deux espèces : celle du taureau et celle du buffle; Pallas en trouve quatre, et Cuvier étend à plus de huit les races primitives.

Le *buffle*, originaire de l'Asie méridionale, est aujourd'hui, et depuis un grand nombre de siècles, naturalisé dans les *maremme*, vaste étendue de côte qui s'étend pendant plus de cent lieues en Toscane et dans la campagne de Rome où se trouvent les *marais pontins*. Ces vastes solitudes sont inhabitables pour les hommes, par suite du *mal-aria* qui y cause des fièvres souvent mortelles. La *maremme*, lorsque l'époque des fièvres est passée, se voit envahie par la population des montagnes, qui cultive, sème et recolte en peu de temps, puis regagne les hauteurs où elle est à l'abri de la pernicieuse influence du climat. Ce pays est cependant le plus favorable pour élever les buffles; ils s'y trouvent en troupes innombrables, mais à l'état presque sauvage. Cependant on parvient à les dompter au point d'en atteler trois ou quatre paires à une seule charrue, qui, tirée par une aussi grande puissance, déchire profondément le sein de la terre.

Les buffles sont d'une force extrême; leurs cornes sont

très-longues et acérées; ils sont d'un naturel brutal et capricieux. Leurs gardiens, afin de les mieux diriger, les attachent par les cornes, deux à deux, et même quatre à quatre; dans cette situation, l'un est maîtrisé par l'autre. Lorsque quelque bœuf rebelle s'écarte du troupeau, un pâtre ou contadino, monté sur son cheval barbe et la lance au poing, poursuit le fugitif, le pique jusqu'à effusion de sang, et lui fait ainsi rejoindre le troupeau.

On passe quelquefois un anneau de fer dans les naseaux de ce redoutable animal. C'est un des meilleurs moyens de le maîtriser.

Les immenses troupeaux de bœufs qui se rencontrent dans l'Amérique méridionale et surtout dans les parages de Montévidéo, sont aussi gardés par des pâtres à demi barbares, toujours à cheval, et que l'on nomme des *Péons*.

Les bœufs sauvages qui résident dans les marais du Bengale et dans d'autres parties des Indes orientales, sont extrêmement dangereux par leur taille, qui s'élève quelquefois à plus de six pieds, et par leur caractère irritable. Les vieux surtout recherchent les retraites les plus cachées, où ils vivent dans une absolue solitude; malheur à l'imprudent qui vient les y troubler, car il est rare qu'il n'y laisse pas la vie.

L'auroch est très-grand, très-fort et très-farouche; sa tournure ne dément nullement son naturel; il a la tête large et courte, l'air sauvage, une longue et rude crinière qui lui pend sous le col, et une taille qui s'élève quelquefois jusqu'à six pieds. Cet animal devient rare; cependant on en trouve encore dans les vastes forêts de la Prusse ducale et de la Lithuanie.

Bory de Saint-Vincent raconte que la ménagerie de Vienne ayant été incendiée, presque tous les animaux périrent dans l'enclos qui les contenait; un auroch redouté par sa force brutale avait été mis dans une enceinte que l'on croyait à l'épreuve; mais, effrayé par les flammes, il fit des efforts si violents, si désespérés, qu'il brisa tous les obstacles, et qu'il se réfugia dans les marais du Danube. Son gardien fut très-surpris lorsque ayant été à sa recherche il le vit revenir à lui avec une docilité qui ne l'abandonna plus.

Le *yack* est une variété de l'espèce du bœuf, originaire de la Tartarie et du Thibet; il est de petite taille, remarquable par une crinière ondoyante qu'il porte sur le dos, et une queue pareille à celle du cheval. On le voit également dans quelques parties de l'Amérique du Nord.

Le *bœuf des jungles* est une espèce réduite à l'état de

domesticité dans les contrées du nord-est de l'Inde. Il a tous les caractères du bœuf domestique, excepté les cornes, qui sont longues et aiguës comme celles des buffles. Sa robe est noire, excepté les jambes, qui sont blanches.

Le *buffle du Cap* est très-grand, indomptable, armé de formidables cornes, tellement larges à la base, qu'elles lui couvrent et garantissent presque le front.

Le *bœuf musqué d'Amérique* a des cornes également fortes à la base, au point de n'avoir entre elles qu'une ligne extrêmement étroite; il habite les parties les plus froides de l'Amérique septentrionale, et passe d'une île à l'autre lorsque les lacs et la mer même sont pris par les glaces. En été, on le voit presque toujours se diriger vers le nord. La nature, en mère prévoyante, lui a donné une toison extrêmement fournie, qui lui permet de supporter sans trop de malaise les froids les plus violents des régions polaires. Les Espagnols, frappés de la forme de ses cornes et de son épaisse toison, le nommèrent bœuf-mouton.

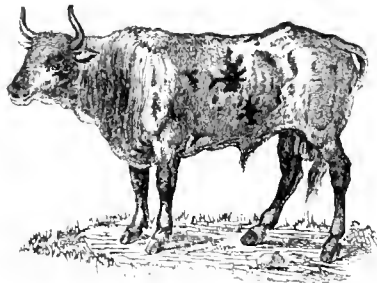
Il existe à Madagascar une espèce de bœuf ayant sur le dos une protubérance très-prononcée. Ce sont ces animaux qui, exportés aux îles de France et de Bourbon, forment la base de l'alimentation des habitants de ces deux îles; ils sont généralement très-hauts sur jambes, et de couleur blanche.

Dans l'Inde, si le bœuf n'est pas adoré dans des temples comme dans la vieille Egypte, il y en a cependant qui sont l'objet d'une espèce de culte; quelques-uns sont consacrés et on les nomme bœufs brahmines; ils circulent libres et sans frein dans les villages, prennent et mangent ce qui leur convient, sans que les indigènes y trouvent à redire; souvent même ceux-ci s'en approchent et leur offrent les aliments les plus propres à flatter leur goût.

Le *bison*, qui se trouve dans l'Amérique, est regardé par la plupart des naturalistes comme faisant partie de la famille des bœufs par suite de sa ressemblance avec l'auroch. Cependant, il y a des caractères très-tranchés qui forment leur différence. L'auroch a quatorze paires de côtes et le bison quinze; le premier est brutal, solitaire et triste, tandis que le second aime la société; aussi le rencontre-t-on en troupes nombreuses dans la Louisiane, et jusqu'au cercle polaire.

Nous avons aussi en France des bœufs presque sauvages; on les trouve dans les solitudes de la Camargue, en Provence.

OLIVIER LE GALL.



L'AUTRUCHE.

L'autruche est un oiseau des contrées les plus chaudes de l'Afrique et de l'Amérique, si toutefois on peut nommer oiseau un animal qui a des plumes qui ne lui servent que d'ornement et des ailes avec lesquelles il ne peut pas se détacher du sol. On la classe dans la famille des brévipennes échassiers; elle a des jambes, en effet, d'une grande longueur, des ailes courtes, des plumes lâches et flexibles, qui ne s'accrochent pas entre elles comme celles des autres oiseaux.



L'autruche, qui pèse jusqu'à cent livres, a de sept à huit pieds de hauteur; elle a le cou très-long, la tête petite, les yeux grands et vifs avec de longs cils aux paupières supérieures, les pieds charnus comme ceux du chameau; ce qui, joint à d'autres traits de ressemblance, la fait nommer par les Arabes *Poisseau-chameau*.

L'espèce autruche n'a pas ces subdivisions infinies qui rendent difficiles les classifications d'un grand nombre d'animaux; on en connaît deux espèces, celle d'Afrique, qui est la plus grande, et celle que Buffon nomme *touyou*, qui habite l'Amérique méridionale; elles représentent la branche aînée et la branche cadette, rien de plus.

Les autruches ont de très-nombreux rapports d'organisation avec les quadrupèdes. On les trouve en troupes nombreuses sur plusieurs points de l'Afrique et surtout en Arabie. Quelquefois les voyageurs qui profitent des caravanes pour traverser le désert, croient apercevoir à l'horizon un gros de cavalerie de ces Arabes pillards dont la rencontre est si dangereuse; ils préparent leurs armes et s'avancent avec circonspection; tout à coup cette cavalerie s'ébranle, fuit avec rapidité et disparaît à l'horizon en élevant un long nuage de poussière. Ce sont des autruches qui, elles-mêmes effrayées, ont fui vers quelque oasis de ces contrées brûlantes.

On a fait plusieurs contes ridicules sur les autruches: par exemple, on leur a attribué à tort la faculté de digérer le fer, les cailloux et d'autres corps durs; on a

prétendu qu'elles lançaient des pierres, en se sauvant, contre le chasseur qui les poursuit; et l'on a exagéré leur stupidité en disant qu'elles se figurent ne pas être vues du chasseur lorsqu'elles ne l'aperçoivent pas. Rien de cela n'existe.

Quelques-unes vivent solitaires, d'autres forment des troupes nombreuses, de trente, quarante et même cinquante individus. Avant la ponte, elles forment leur nid, qui est une espèce d'aire creusée dans la terre et dont les rebords sont formés des produits de l'excavation; elles y déposent les œufs de manière que le petit bout est dirigé vers le centre; quelquefois le même nid en contient jusqu'à soixante qui constituent le produit de la ponte de quatre ou cinq femelles; mais habituellement ce dépôt varie de vingt-quatre à trente-deux; la durée de l'incubation est de trente-six à quarante jours, suivant la chaleur de l'atmosphère. Dans certaines contrées de la zone torride, les rayons du soleil suffisent pour l'éclosion des œufs déposés dans le sable; mais pendant les nuits humides ou fraîches les autruches viennent couvrir.

« Un jour, dit le voyageur le Vaillant, je me plaçai dans « un buisson pour observer un nid d'autruche qui avait « été découvert et d'où on avait vu sortir une femelle. « Trois autres femelles se rendirent au même nid; elles « se relevaient l'une après l'autre; une seule resta un « quart d'heure à couvrir, tandis qu'une nouvelle venue « s'était mise à côté d'elle; ce qui me fit penser que quel- « quefois et pendant les nuits fraîches et pluvieuses, « elles s'entendent pour couvrir à deux et même davan- « tage. Le soleil touchait à son déclin, un mâle arrive « qui s'approche du nid pour y prendre sa place, car les « mâles couvent aussi bien que les femelles. » (1^{er} voyage, folio 374.)

Les Africains recherchent les œufs d'autruche, qui sont, dit-on, assez délicats; lors qu'ils sont vides, on les enfile pour former des guirlandes que l'on suspend comme ornements aux voûtes des églises et des mosquées en Orient.

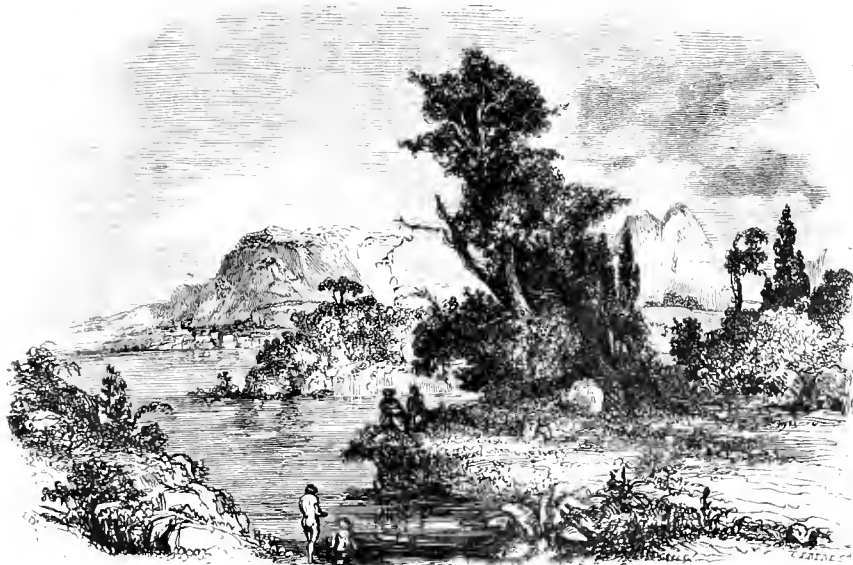
Lorsque l'autruche est prise jeune, on l'apprivoise facilement. Les habitants du Bahra et de la Libye en possèdent de nombreux troupeaux qui sont leur plus grande richesse; c'est d'ailleurs un animal inoffensif, qui ne se défend qu'à la dernière extrémité contre un agresseur injuste; alors elle l'accueille à grands coups de bec et à coups de pieds.

La jeune autruche a les plumes d'un gris cendré, mais après la première année ces plumes tombent, et il n'en repousse plus sur la tête, les cuisses et le haut du cou; alors elles sont alternativement blanches et noires: les plus belles, celles enfin qui sont recherchées dans le commerce, sont les plumes des ailes et surtout celles de la queue.

L'autruche d'Amérique a des plumes de couleur grise, beaucoup moins précieuses que celles de la grande autruche; elle en diffère aussi par les plumes qui lui garnissent la tête et par ses doigts au nombre de trois, tandis que l'autre n'en possède que deux.

Du reste, elles ont la même force musculaire dans les cuisses, la même rapidité dans la course, le même aspect, les mêmes mœurs et les mêmes habitudes.

Olivier LE GALL.



JUILLET.



Lors de la fondation de Rome, ce mois reçut le nom de *quintilis*, c'est-à-dire le cinquième ; et il fut ainsi dénommé jusqu'à la fin de la république. Jules César ayant corrigé les erreurs du premier calendrier, Marc Antoine, consul, ordonna, pour perpétuer la mémoire de ce bienfait, que ce mois s'appelât désormais *Julius*, du nom de son réformateur.

Chez les Athéniens il commençait l'année, et

ramenait tous les quatre ans les jeux olympiques, la plus grande solennité de toute la Grèce, dont nous n'avons pu avoir qu'une faible idée par les récits refroidis de l'histoire. Les Égyptiens célébraient en juillet la fête de l'inondation du Nil, demandant au ciel un grand débordement, gage certain d'une superbe moisson. Ce mois, comme tous ceux de l'année, donnait aussi un jour de réjouissance aux Romains. C'était le jour des *ambarvales*. Cette fête, qu'on avait instituée en l'honneur de Cérès, est magnifiquement décrite par Virgile dans le premier livre des *Géorgiques* : on faisait d'abord des libations de lait, de vin et de miel, qu'on mêlait ensemble ; puis une truie étant sacrifiée après avoir été promenée trois fois en triomphe autour des blés que bientôt on allait conper.

II.

Un homme, le front ceint d'une branche de chêne, précédait la victime en exécutant force gambades et soubresauts pendant que la foule chantait les louanges de Cérès. Le reste de la journée était consacré à la joie et aux divertissements.

La constellation de juillet se compose de dix-huit étoiles. Son signe est le lion, allégorie au soleil, dont la force dompte tout sur la terre.

Le calendrier indique vers la fin de ce mois le commencement des jours caniculaires, parce qu'à cette époque reparait sur l'horizon la plus brillante des étoiles, appelée *canis*, ou chien ; anciennement on lui sacrifiait un de ces animaux. On l'a nommée ainsi probablement parce que cette étoile se lève quelques instants avant l'homme, et semble par là protéger son dernier sommeil.

Pendant les chaleurs de la canicule, la sève reçoit de la nature une commotion extraordinaire. Elle est si fortement agitée que, n'ayant pas le temps de s'arboriser, la verdure se flétrit, et plusieurs tiges sèchent et meurent ; mais vers la fin de ces jours où

Sous les feux que vomit l'ardente canicule,
Le fleuve resserse plus lentement circule,

la sève reprend un cours plus tranquille, ranime les plantes, les fleurs, et fait à vue d'œil reverdir la vigne et les arbres.

Juillet, avec ses grandes chaleurs, n'a de vraiment agréable que ses nuits. Autant, pendant le jour, le ciel embrase à lourdeur pesé sur la terre, autant, dès que vient la nuit, la brise court fraîche et douce jusqu'à ce que l'aurore soit saluée par le gazouillement des petits oiseaux. Alors les villes deviennent presque désertes, les berlines

de voyage emportent l'aristocratie vers la Suisse ou les Pyrénées; à peine s'il reste quelques habitants qui se contentent de l'ombre des jardins du Luxembourg et du médiocre bain d'eau de Seine, et c'est une triste saison que celle-ci pour le Parisien; il reste tard au sommeil, parce que la chaleur du jour passé ne lui a laissé d'autre repos que la somnolence du matin, et au moment où il s'éveille, le soleil, déjà monté à l'horizon, semble lui défendre la moindre promenade sur les pavés déjà brûlants; — il est prisonnier, véritablement prisonnier, et pour lui les beaux jours de juillet sont une véritable dérision.

Cependant à quelques lieues de cette grande ville on trouve des bosquets où l'ombre se plaît à dormir éternellement, de beaux papillons aux ailes diaprees parcourent en tous sens l'air en altérée que le soleil brûle de ses rayons. Les moissonneurs chantent gaiement en recueillant le fruit de leur travail et d'une longue sollicitude. De jeunes filles tressent des couronnes de bluets pour leur blanche madone, tandis que de gros garçons conduisent les bœufs lourdement attelés au char sur lequel sont entassées les richesses du cultivateur, et puis ça et là une perdrix au cou de lapis-lazuli, court épouvantée, cherche à soustraire ses pauvres petits à l'avidité du jeune gars. — On vient de la chasser de son nid qu'elle avait caché dans le fond d'un sillon; maintenant où va-t-elle trouver un gîte pour elle et sa tendre nichée?

Juillet voit encore recueillir le miel dans les ruches, au grand désespoir des laborieuses abeilles, dont on brûle souvent l'asile pour les dépouiller du fruit de leur travail.

Lorsque les chaleurs de l'été sont fortes, c'est pendant ce mois qu'ont lieu les grands phénomènes électriques de la nature. Les orages sont parfois épouvantables; en quelques minutes le cultivateur se voit arracher une récolte magnifique, — la grêle a tout brisé. Puis c'est un vent qui déracine les arbres centenaires, ou des coups de foudre qui jettent à bas le clocher du village; heureux encore si ce n'est pas sur vos propres maisons que s'abat le fluide destructeur.

Je me trouvais l'année dernière dans les Pyrénées pendant le mois de juillet; mes compagnons de voyage et

moi laissons aller librement nos petits chevaux, tandis que toute notre admiration s'attachait sur les cimes escarpées des montagnes que blanchissent des glaces éternelles. Tout à coup nous entendîmes un bruit effroyable, pareil à l'éclat d'un fort coup de tonnerre. Notre surprise fut d'autant plus grande que le jour était un des plus beaux de l'été, et qu'on ne voyait pas au ciel le plus léger nuage. Ce bruit ayant duré quelques instants et étant répété par les échos, je crus devoir m'en tenir à la première pensée que j'avais eue: ce devait être un effet de tonnerre renvoyé et répété par les montagnes. Tandis que je regardais autour de moi avec une surprise que je ne pourrais bien définir sans y mettre un peu de frayeur, je vis de la cime la plus élevée se détacher une masse de neige. — Une partie s'éleva comme une poussière, l'autre se précipita comme un rapide torrent sur un rocher qui s'avancait en saillie. Ce choc fit élever encore une espèce de brouillard, et le reste de cette masse énorme tomba aux pieds de la montagne; la vapeur qui s'en éleva pour la troisième fois, ainsi que l'ébranlement de l'air, se fit sentir jusqu'à moi et à mes compagnons de voyage, quoique nous en fussions à un quart de lieue. Ce phénomène se répéta durant plusieurs minutes, avec le même bruit et les mêmes circonstances. Nos guides nous dirent que ces lavanges de poussière (c'est ainsi qu'ils nomment ces brouillards de neige) tombent souvent au mois de juillet. Ils s'empressèrent en même temps de nous assurer que si nous eussions été à deux cents pas plus près ou directement devant la chute, l'ébranlement de l'air aurait pu nous renverser, ou du moins nous donner une forte secousse, pour peu que nous ne nous fussions promptement détournés. — A leur manière de parler je compris que ces gens-là aimaient tant leur pays, que même ses phénomènes les plus dangereux leur causaient quelque satisfaction; et si jo n'eusse aperçu le petit clocher de Bagnères, j'aurais craint que nos guides, pour nous faire admirer leurs montagnes, ne nous fissent passer dans un sentier où nous aurions été sûrs de rencontrer une avaloche.

ANDRÉ THOMAS.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT LÉGER.



Ce saint évêque est diversement nommé par les Bollandistes, Mabillon, Ursin et les autres historiens qui ont écrit sa vie. En latin, on l'appelle Leodegarius; en français, Leutgar, Lutger, Léguier et Léger.

Il naquit en Neustrie, de parents nobles et vertueux; sa mère, Sigrade, devenue veuve, se fit religieuse dans l'abbaye de Notre-

Dame de Soissons. Il fut amené dès sa plus tendre en-

fance à la cour de Clotaire II; ce roi était encore fort jeune; il avait succédé à son père Chilpéric I^{er} en 584, alors qu'il n'était âgé que de quatre mois. Sans l'énergie intéressée de sa compable mère, Frédégonde, la faiblesse de son âge et de ses acles aurait mis son royaume à la merci de la branche royale d'Austrasie, qui avait juré sa perte en contestant même sa légitimité. Mais après une bataille sanglante livrée à Droissy, dans le Soissonnais, où Vintran, duc de Champagne, que Childébert avait envoyé contre son neveu, fut entièrement défait, et son armée massacrée, Clotaire II, porté par sa mère, prit possession de Paris et de la Bourgogne. A la mort de Frédégonde, qui arriva vers 597, il fut bien obligé de restituer une partie de ses conquêtes; mais Thierry, roi d'Austrasie, étant mort également, les seigneurs austrasiens se déli-

rent de Brunehaut et des fils de leur roi pour se mettre sous la puissance de Clotaire, qui ainsi se trouva possesseur de la France entière.

Ce Mérovingien est un de ceux qui ont mérité l'estime et l'affection de leurs peuples; il maintint une stricte observation des lois sans affaiblir les droits de l'autorité royale, et favorisa le clergé en assurant son sort.

Léger, élevé à cette cour, fuyait avec une sainte persévérance toutes les fêtes et tous les plaisirs qui eussent pu séduire son jeune âge. A peine avait-il fait ses premiers pas dans la vie, que déjà il avait eu le bonheur de comprendre que sur cette terre il ne pouvait y avoir de réelles voluptés; Dieu seul devint l'objet de son culte fervent, et la prière son unique bonheur. Il fut envoyé à Didon, son oncle maternel, évêque de Poitiers; ce prélat le mit sous la conduite d'un prêtre vertueux et savant, et pour achever ensuite son éducation, il le fit venir dans son palais, où il remarqua avec plaisir ses dispositions religieuses.

La pratique du renoncement à toutes les choses et la profonde humilité que Léger exerçait continuellement confirmèrent Didon dans l'opinion qu'il avait du mérite extraordinaire de son neveu, aussi l'éleva-t-il au diaconat, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, en le dispensant de l'observation des canons de l'Église. Peu de temps après, il lui conféra l'archidiaconat, et lui confia le gouvernement de son diocèse. La sagesse, l'éloquence et les vertus de Léger lui attirèrent bientôt l'estime et l'amour de tous ceux qui le connurent; à la mort de l'abbé de saint Maixent, directeur du monastère de Saint-Maixent, Didon ne crut pouvoir lui donner un meilleur successeur que son propre neveu; et pendant six ans, Léger consacra son zèle et même sa fortune à la prospérité de cette communauté.

Pendant ce temps, Clovis II, roi de Neustrie et de Bourgogne, avait succédé à Clotaire II; en mourant, il laissa trois enfants en bas âge sous la tutelle de sainte Bathilde leur mère, instituée régente du royaume. Cette vertueuse reine n'osa porter seule le fardeau du gouvernement de l'État, et elle s'environna d'hommes capables de lui donner de sages conseils, tels que saint Éloi de Noyon, saint Ouen de Rouen. Un autre prêtre qui avait acquis une grande réputation de sainteté fut appelé à la cour; c'était saint Léger.

L'évêché d'Autun devint vacant en 659. Nul mieux que lui ne pouvait remplacer le prélat qui venait de mourir; aussi fut-il, à cette époque, investi de la plénitude du sacerdoce qu'il devait exercer dans cette ville.

Quelques troubles s'étaient élevés à la mort de l'évêque. La présence de Léger eut bientôt ramené la paix dans tous les cœurs. Il prodigua toute sorte de secours aux pauvres de son diocèse; il instruisit le peuple, décora les églises, et les enrichit de vases précieux et d'ornements. Le baptistère de la cathédrale était assez délabré, il le fit réparer avec magnificence; et, grâce à ses soins, les reliques de saint Symphorien y furent transférées. Enfin, il assembla un synode à Autun, en 670, qui donna lieu à divers canons concernant la réformation des mœurs; la plupart eurent principalement pour objet l'ordre monastique; il nous en reste encore plusieurs.

En 669, apprenant que Clotaire III était mort, il se rendit promptement à la cour. Le gouvernement que Childéric exerçait avec beaucoup de prudence sur l'Austrasie

lui avait gagné une partie de la noblesse. Mais, d'un autre côté, Ébroïn, se faisant de sa propre autorité maire du palais, prit le parti de Thierry qu'il fit proclamer roi. Ce règne n'eut pas longue durée; les cruautés exercées par ce ministre eurent bientôt renversé le faible parti qui le soutenait. Childéric, devenu seul maître, l'eût fait mourir sans Léger et quelques autres évêques qui obtinrent par leurs prières qu'il lui laisserait la vie. Il fut enfermé dans le monastère de Luxeuil après avoir été rasé, et Thierry fut envoyé à l'abbaye de Saint-Denis.

Childéric II mit toute sa confiance en saint Léger pendant les premières années de sa puissance, et ce pieux évêque prit alors tant de part aux affaires civiles, que quelques historiens lui ont donné le titre de maire du palais. Mais le roi, qui joignait à son jeune âge un caractère ardent et impétueux, s'abandonna bientôt à toutes sortes de voluptés et poussa le désordre jusqu'à épouser sa propre nièce.

Saint Léger lui adressa d'abord des reproches secrets; puis, voyant l'inutilité de ses tentatives, il eut la magnanime hardiesse de condamner publiquement la conduite coupable du roi. Les calomnies de Wulfand, depuis quelque temps maire du palais, jointes aux rigueurs employées par saint Léger, perdirent ce dernier dans l'amitié du roi, et au lieu d'écouter ses sages réprimandes, il l'exila à Luxeuil, où était enfermé Ébroïn.

Cependant en 673, Childéric mourut assassiné par Boddillon, qui s'était mis à la tête d'une conspiration, et qu'il avait fait publiquement fouetter. Dagobert, fils de Sigebert II, fut rappelé d'Irlande, où il avait été banni, et on le proclama roi. Ces événements couvrirent les portes de la prison de Luxeuil, et saint Léger s'empressa de retourner à Autun, où il fut reçu par ses diocésains avec les plus vives démonstrations de joie. Ébroïn, également délivré, ne revint à la cour de Dagobert que pour causer de nouveaux troubles; irrité de voir Leudese maire du palais, il lui ôta la vie par trahison et fit reconnaître pour roi un prétendu fils de Clotaire III, qu'il nommait Clovis. — En même temps il fit avancer en Bourgogne une armée qui marcha d'abord contre la ville d'Autun.

Certes, si Léger eût eu le moindre sentiment de crainte ou de faiblesse, rien ne lui était plus facile que de fuir; mais il pensa que sa présence était nécessaire, et d'ailleurs il ne redoutait pas la mort. Néanmoins il fit un testament que l'on peut voir dans Mabillon (Annal. l. 16, n° 26); il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et le reste de ses biens était donné à l'Église. Pour conjurer le ciel sur les malheurs qui s'amassaient sur la ville, il ordonna un jeûne de trois jours, et une procession générale qui précédât les reliques des saints portées autour des remparts. A chacune des portes, Léger se prosterna, priant le Seigneur avec larmes d'épargner le troupeau dans le cas où le pasteur viendrait à être frappé. Puis, ayant fait assembler le peuple dans l'église, il demanda pardon à tous ceux qu'il pouvait avoir offensés. — Le lendemain l'ennemi se présenta; les assiégés fermèrent les portes de la ville et couvrirent le plan d'une vigoureuse résistance. Mais, hélas! leurs efforts ne pouvaient qu'entraîner leur perte, et la victoire leur était impossible. Alors Léger, sachant que c'était contre lui principalement que se dirigeait la colère de l'armée ennemie: « Ne combattez pas plus longtemps, dit-il à ses

diocésains : si c'est à cause de moi que les ennemis sont venus, je suis prêt à leur donner satisfaction. Envoyons quelqu'un de nos frères savoir ce qu'ils demandent. »

Vaimer, duc de Champagne, commandait les assiégeants ; il répondit que, si on ne lui livrait Léger, il allait renverser la ville de fond en comble. Alors le saint évêque prit congé de son peuple, et, après avoir reçu la communion, il sortit de la ville et alla se présenter à ses farouches ennemis. Ces misérables lui crevèrent les yeux, et pendant tout le temps que dura cet affreux supplice il ne cessa de chanter les louanges de Dieu. — Les habitants

d'Autun, pour sauver leur fortune et leur liberté, promirent d'obéir à Clovis sur l'assurance qu'on leur donna que Thierry était mort. Quant à Léger, les menaces ni les tortures ne purent le faire manquer de fidélité envers son roi légitime.

Ébroïn, qui se trouvait alors en Neustrie, envoya ordre de l'abandonner dans un bois, après avoir pris les précautions nécessaires pour qu'il y mourût de faim. Mais Vaimer, un peu moins cruel que celui qui le faisait agir, le fit porter dans sa propre maison, et, profondément touché de ses pieux discours, il lui restitua les



Léger présente à Didon, évêque de Poitiers.

sommes qu'il avait enlevées à l'église d'Autun. Cet argent fut renvoyé dans cette ville pour qu'on le distribuât aux pauvres. — Par malheur, Ébroïn, craignant que Vaimer n'usât du pouvoir que lui donnait le commandement de nombreuses troupes, le fit assassiner. Léger, tombé entre ses mains, eut alors un affreux martyre à subir. D'abord il fut traîné par des chemins rudes et difficiles dont les pierres aiguës lui déchiraient les pieds. Puis il eut les lèvres et une partie de la langue coupées, et le comte de Vaneng fut commis à sa garde. Ce seigneur, qui aimait la religion chrétienne, eut pitié de ses souffrances et le plaça dans un monastère dont il était le fondateur. Dans cette retraite bien douce pour lui, le saint évêque passa trois ans. Ses plaies se guérirent, et, ce qui fut regardé comme un grand miracle, il recouvra l'usage de la parole.

Mais la cruauté d'Ébroïn n'était pas assouvie : il s'était fait rendre par Thierry la dignité de maire du palais, et, feignant de vouloir venger la mort de Childéric, à laquelle il accusait fausement saint Léger d'avoir concouru, il le fit paraître devant le roi et les seigneurs du royaume pour l'accabler d'insultes et de reproches. Léger se contenta de répondre à son infâme calomniateur qu'il ne conserverait pas longtemps l'autorité qu'il avait usurpée. — Sa condamnation fut différée jusqu'à ce qu'il eût été déposé dans un synode. Il profita de cet intervalle pour écrire à sa mère. Dans cette lettre que nous avons en-

core, on voit bien l'effusion d'un cœur brûlant d'amour pour Dieu, le style en est vraiment digne d'un martyr prêt à offrir à Jésus-Christ la consommation de son sacrifice. — Il félicite sa mère sur l'heureuse détermination qui lui a fait préférer la retraite religieuse à toute autre existence. Il l'entretient de la disposition où il est de souffrir avec courage ; et afin qu'elle ne soit accessible à aucun sentiment de haine ou de vengeance contre ses persécuteurs, il s'étend sur la nécessité où nous sommes de pardonner à ceux qui nous font du mal, et sur le bonheur que l'on trouve à imiter Jésus-Christ priant pour ses bourreaux.

Enfin, Ébroïn, ayant gagné quelques évêques, fit conduire saint Léger dans le lieu où ils s'étaient assemblés. Il avait conçu le dessein de le faire déposer par une sentence, quoique cette assemblée ne pût être réellement regardée comme un synode, n'ayant pas été convoquée par le métropolitain. Les tortures qu'on employa de nouveau pour lui faire avouer qu'il était complice de la mort de Childéric, n'excitèrent que sa dévotion et son amour pour Dieu. Les assistants lui déchirèrent sa tunique du haut en bas, ce qu'on était convenu de regarder comme une marque de déposition. Ensuite on le livra aux mains de Chrodebert, comte du palais, pour le mettre à mort.

C'est dans la forêt dite aujourd'hui de Saint-Léger, dans le diocèse d'Arras, sur les confins de celui de Cambrai, que ce saint homme termina sa glorieuse vie.

D'après les ordres d'Ébroïn, ce devait être dans un lieu secret que Léger serait exécuté, et son corps bien caché, de manière à ce que les chrétiens ne pussent l'honorer comme celui d'un saint martyr. Chrodobert, touché de sa conduite et de ses discours, ne put se résoudre à le faire mettre à mort en sa présence; il chargea quatre soldats de ce crime. La femme du comte pleurerait amèrement; Léger la consola. Les quatre soldats le menèrent dans la forêt dont nous avons parlé, et après s'être jeté à ses pieds dans lui demandant pardon de l'ordre

affreux qu'ils allaient exécuter, ils lui coupèrent la tête. — Ce trait de cruauté d'Ébroïn eut lieu en 678.

La femme du comte Chrodobert fit enterrer le corps du saint à Sarcin en Artois. Trois évêques, ceux d'Arras, d'Autun et de Poitiers, se disputaient ses reliques, on mit trois billets couverts d'un voile sur un autel, et l'on convint que celui dont le nom viendrait le premier serait possesseur des précieux ossements. Le sort fut favorable à l'évêque de Poitiers; et les reliques de saint Léger furent transportées dans le monastère de Saint-Maxent.

JOEL.



Les soldats demandant pardon à saint Léger.

SAINTE COLETTE.

C'était une jeune fille de Picardie, née vers la fin du quatorzième siècle. Ses parents jouissaient d'une honnête aisance, et l'avaient nommée Colette, en raison de la dévotion particulière qu'ils avaient en saint Nicolas. C'est ce qui fait que plusieurs historiens l'ont aussi appelée Nicole.

Il eût été difficile, au dire des contemporains, de trouver un

plus charmant visage, une grâce plus angélique. Jamais âme n'eut enveloppe plus suave. Quand elle passait, l'œil modestement incliné vers la terre, le missel sous le bras, dans une rêverie céleste qui la faisait semblable aux vierges des peintres italiens, il n'était personne qui ne s'arrêtât pour la regarder. Colette était belle, mais de cette beauté sereine qui traîne toujours à sa suite le respect et l'admiration sanctifiés. Il semblait qu'elle n'appartint pas à ce monde lorsque, dévotement agenouillée sur les dalles des sombres cathédrales, on la voyait s'oublier dans les extases sans fin d'une foi ardente. Sa voix s'élevait alors, fraîche et mélodieuse, dans les fumées odorantes de l'encens, et l'on eût cru voir quel-

quefois, au son de cette harmonie nouvelle, s'agiter les ailes dorées des grands anges qui planent sur l'orgue. Colette, que ses attraits semblaient appeler à briller dans un monde de fêtes, de joies brillantes, de parure splendides, de plaisirs sans fin, mettait son unique bonheur dans la solitude. Au fracas de la cour elle préférait le silence de la province; au luxe des tournois, la simplicité majestueuse des cérémonies du catholicisme. Lui parlait-on du cortège étincelant de soldats et de seigneurs qui venait d'accompagner la rentrée de madame la reine dans sa bonne ville de Paris, des fanfares qui sonnaient en tête, des mules richement caparçonnées, des bannières qui étalaient dans les airs leurs diverses couleurs, — Colette secouait la tête, et répondait en souriant par le récit d'une blanche procession qu'elle avait rencontrée l'autre jour sur son chemin; le pavé était jonché de fleurs, les mères et les enfants priaient sur le seuil des portes. Ses compagnes lui dépeignaient-elles minutieusement le costume des pages avec leurs crevées de satin et leurs toques de velours, ou celui des chevaliers dont les armures reluisent au soleil en s'entre-choquant, — Colette ouvrait de grands yeux, et d'un air incrédule demandait si rien était comparable à la chape que monseigneur l'évêque met au jour de Pâques.

Je vous le dis en vérité, c'était une sainte et belle jeune fille, sainte autant que belle — et que sans doute en naissant, Dieu le père avait marquée du séséau de sa grâce.

Ce qui la sauva tout d'abord des séductions du monde, ce fut son pieux amour pour la lecture. La chaste enfant s'isolait au sein de sa famille pour appliquer son esprit



plus charmant visage, une grâce plus angélique. Jamais âme n'eut enveloppe plus suave. Quand elle passait, l'œil modestement incliné vers la terre, le missel sous le bras, dans une rêverie céleste qui la faisait semblable aux vierges des peintres italiens, il n'était personne qui ne s'arrêtât pour la regarder. Colette était belle, mais de cette beauté sereine qui traîne toujours à sa suite le respect et l'admiration sanctifiés. Il semblait qu'elle n'appartint pas à ce monde lorsque, dévotement agenouillée sur les dalles des sombres cathédrales, on la voyait s'oublier dans les extases sans fin d'une foi ardente. Sa voix s'élevait alors, fraîche et mélodieuse, dans les fumées odorantes de l'encens, et l'on eût cru voir quel-

aux faits merveilleux des légendes chrétiennes; elle recherchait particulièrement les livres qui parlent des martyrs, et sa jeune pensée s'exaltait en songeant aux palmes glorieuses cueillies dans l'ancienne Rome. — Penchée sur un missel patiemment mis en peinture par un de ces moines solitaires qui font de leur vie un perpétuel hommage au ciel, Colette se dégageait peu à peu des liens qui la retenaient encore au monde et obéissait à la voix secrète qui l'appelait vers les choses de la religion. On vit alors l'étrange spectacle d'une jeune fille assemblant ses amis autour d'elle, chaque soir, aux lueurs de la lampe, pour leur faire partager le fruit de ses lectures. La nuit entière s'écoulait souvent dans ces graves récréations. Colette lisait à voix haute, s'arrêtant parfois pour commenter les passages profonds et en découvrir le sens, appelant toutes les intelligences à son aide, cherchant assidûment à chaque pas les sources de la vraie lumière, puisant dans la tradition un zèle infatigable, une force constante, un espoir invincible, et pénétrant ainsi chaque jour davantage dans les voies tracées par l'Esprit-Saint.

Dirons-nous combien était grande sa charité? Colette savait mieux que personne la manière de faire le bien et de rester inconnue. La main de dieu ignorait toujours ce que

la gauche avait donné, et la gauche elle-même n'avait pas de mémoire. Sainte fille, couverte d'un long voile, elle venait se courber sur le grabat du pauvre; bravant l'aspect de la misère, elle s'asseyait au milieu des haillons et des meubles vermoulus; sa parole avait d'ineffables trésors d'espérance et de consolation, et jamais elle ne se retira sans être suivie des bénédictions de chaque famille. — Colette avait alors dix-huit ans; c'est d'un âge aussi tendre que commence à dater sa carrière évangélique.

A cette époque, elle prit en haine sa beauté, qu'elle entendait à chaque instant vanter devant elle; et afin de mieux se séparer du commerce de la société, elle s'appliqua à la détruire par une longue série de mortifications. Rien ne lui coûta pour arriver à ce but, ni le jeûne, ni les veilles, ni la discipline; elle employa tout. Elle se fit lentement, sourdement, le bourreau de son propre corps, consultant chaque jour son miroir par un raffinement de cruauté, pour suivre sur son visage les traces rapides de la pénitence. Pâle fiancée du Christ, elle se dépouillait graduellement de sa robe de beauté; et comme ceux qui, pour être agréables au Seigneur, rejettent loin d'eux les ornements profanes, les colliers, les pierres, les den-



La lecture de Colette.

telles, les habits de soie, Colette regardait les charmes de son visage comme une parure immodeste à laquelle elle avait hâte de dire adieu. — Aussi sa joie fut sans égale lorsqu'un matin elle put offrir au ciel des traits amaigris, un teint sans couleur, un regard creux et qui ne brillait plus que d'un feu intérieur.

C'était là un affreux courage. Désormais, elle pouvait passer dans la rue sans entendre sur son chemin ce murmure d'admiration qui l'inquiétait moins pour elle que pour ceux qui le soulevaient. Elle pouvait ployer à présent ses deux genoux sur la pierre des églises sans rencontrer un regard attaché sur le sien. Elle avait cessé d'être la cause involontaire d'une distraction, d'une pensée frivole, d'un désir coupable. Ce n'était plus cette Colette la belle, comme on l'appelait autrefois; ce n'était

maintenant qu'une pauvre fille, humble, défaite, malade, la première venue d'entre les filles du peuple, qui n'était plus montrée au doigt quand elle se mettait à sa fenêtre en ogive, qui pouvait impunément passer au milieu du monde sans y laisser d'autres traces que celles de sa piété et de sa bienfaisance. Certes, ce bonheur, tous le comprendront; mais en est-il beaucoup qui consentissent à l'acquiescer à un semblable prix?

Ses parents vinrent à mourir sur ces entrefaites, en lui laissant un peu de bien. Elle le distribua presque tout entier entre les nécessiteux et les souffrants, et, se trouvant absolument seule sur la terre, elle songea plus que jamais à réaliser son vœu de toutes les heures, celui de se vouer éternellement au culte de la Divinité.

Colette se retira en premier lieu dans une maison de re-

ligieuses, appelées Bèguines, qui vivaient sous la direction des disciples de l'ordre de Saint-François. Mais elle n'y resta pas longtemps. Ce n'était pas là ce qu'il lui fallait : la règle était trop douce, trop simple, trop relâchée pour elle, l'austère pénitente; les bruits du dehors n'expiraient pas suffisamment sur le seuil, Dieu n'y parlait pas assez du haut de son ciel étoilé. — Elle entra chez les Urbanistes, ainsi nommées du pape Urbain IV, qui avait rédigé leurs statuts. Mais là encore, elle ne trouva point ce qu'elle cherchait, et elle en sortit au bout de quelque temps comme elle était sortie de chez les Bèguines. — Elle passa successivement dans quelques maisons de Bénédictines, sans plus de succès.

Ce qu'il lui fallait, c'était la règle étroite, sévère, implacable, la méditation sans fin, le perpétuel tête-à-tête avec l'ange de la mort; c'était la couronne d'épines sans cesse enfoncée dans le front.

Pourtant elle se décida à revêtir l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Il n'était point de monastères pour les personnes de cette institution; elles se retiraient où elles voulaient, chacune à leur guise, les unes au milieu du monde, les autres dans les profondeurs des bois; leur règle consistait seulement dans quelques-pratiques au-dessus de celles qui sont imposées au commun des chrétiens. Une fois sous cet habit pénitent, Colette obtint de l'abbé et des habitants de Corbie, sa ville natale, une retraite obscure qu'ils lui firent bâtir dans les environs, et où elle se reuferma pour vivre dans un état de réclusion parfaite.

Elle n'avait alors que vingt-trois ans elle avait prononcé, outre les trois vœux ordinaires de religion, celui de clôture éternelle. Son désir le plus cher se trouvait donc enfin exaucé. Oubliée de l'univers, seule en contemplation devant le ciel, que de vives extases venaient parfois lui entrouvrir, agenouillée vis-à-vis une sainte image, les lèvres toujours collées sur le jaune ivoire d'un crucifix, ses jours s'écoulaient dans leur uniforme bonheur comme les grains d'un rosaire; sa vie n'était qu'un long elancement, une suprême aspiration vers les béatitudes divines. Dans les intervalles de ses prières, elle déchirait son corps à coups de lanières de cuir jusqu'à ce que sa main s'arrêtât, et, vaincue par l'épuisement et toute ensanglantée, elle le recouvrait ensuite d'un rude cilice. Ses jeûnes étaient continus; la ferveur dont elle était animée ne manquait jamais de prolonger ses veilles fort avant dans la nuit; on eût dit que son âme était une lampe à l'entretien de laquelle il lui avait été prescrit de veiller incessamment. Elle ne marchait qu'en traînant de pesantes chaînes de fer. Elle couchait sur la dure, avec une pierre pour oreiller. Jamais criminel ne subit de pareils châtimens, réunis, assemblés avec un art plus sanguinaire; et cependant c'était une jeune fille, pure, douce, innocente, blanche comme l'agneau des prairies, humble comme la fleur des champs, dont les jours n'avaient été jusqu'à qu'une longue suite de vertus paisibles et de bienfaits mystérieux, qui s'offrait ainsi en holocauste, à la fois victime résignée et bourreau inflexible. Tout ce qu'une industrieuse barbarie peut inventer de ressources nouvelles, étranges, terribles, était aussitôt mis en œuvre par elle pour mortifier ses sens et exalter son esprit.

Avec quelle mansuétude infinie Dieu ne devait il pas abaisser ses regards sur cette sublime enfant! — Sans doute que pendant son rare sommeil il envoyait un de

ses anges pour panser ses blessures et lui montrer en rêve la récompense de son noble sacrifice. C'était devant ce touchant tableau, j'imagine, qu'il venait se reposer du spectacle irritant des passions humaines et des erreurs de la multitude. Une larme de femme, une prière inconnue, un dévouement ignoré, ont peut-être arrêté bien des fois la foudre entre ses mains!

Colette demeura trois ans au fond de la solitude de Corbie. Au bout de ce temps, elle ne put résister aux supplications de tout le monde; malgré ses sentiments d'humilité profonde et le souverain mépris qu'elle avait toujours eu pour elle-même, elle se vit tellement engagée à travailler à la réformation de l'ordre des religieuses de Saint-Claire, qu'elle dut céder aux instances générales. En conséquence on obtint pour elle dispense de sa clôture, et elle se mit immédiatement en route pour aller trouver le pape Benoît XIII. — Elle avait commencé par le mariyre, elle devait finir par l'apostolat.

Le pontife, qui avait entendu parler de son ascétique vertu, la reçut avec une bonté toute paternelle, et lui accorda sans difficulté la permission de prendre le costume des Clarisses, c'est-à-dire des religieuses de Sainte-Claire, de l'ordre de Saint-François, avec obligation d'en observer la règle à la lettre. Mais on sait que Colette ne désirait pas autre chose. Il l'autorisa donc à entreprendre la réforme de toutes les maisons des filles de Saint-François qui ressentiraient le désir de rentrer dans l'esprit de leur première institution. — Munie de ces pouvoirs, Colette passa sur-le-champ en Savoie, où elle jeta les fondemens de sa réforme avec le plus grand bonheur, appelant sous sa discipline des filles de toute condition, et beaucoup d'anciennes sœurs de son ordre. En peu de temps, son zèle eut rallié les pieuses âmes de la contrée sous sa nouvelle bannière. Autant elle avait vécu jadis à l'écart, autant son ardent prosélytisme allait maintenant recruter pour la foi chrétienne; devant elles, point de portes qui ne s'ouvrirent, point de visages qui ne lui fissent bon accueil; elle avait la patience et la douceur au plus haut degré; c'était vraiment l'envoyée de Dieu.

Ses efforts méritaient d'être couronnés, ils le furent. De la Savoie sa réforme s'étendit en Bourgogne, et gagna graduellement plusieurs autres provinces de France, qui avaient dès l'origine montré quelque éloignement pour ses desseins. Mais que ne peut une conviction sincère, unie à la plus infatigable activité? — Colette, comptant beaucoup plus sur le ciel, d'où lui venait toute sa force, que sur les secours de la terre, réussit à lever les obstacles qui s'élevaient devant son œuvre et à dissiper les sophismes de ses adversaires. Elle eut la satisfaction de voir sa règle s'établir encore dans les Pays-Bas et l'on sait qu'elle fut portée depuis au delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées.

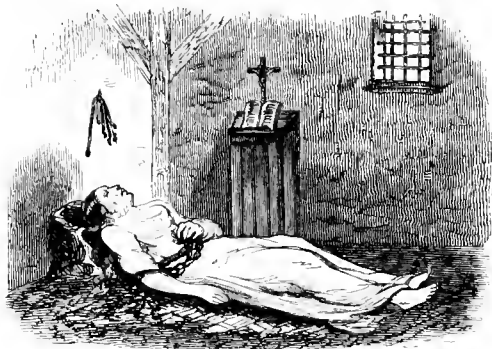
Ainsi fut partagée en deux sa vie exemplaire. D'un côté, l'extrême solitude; de l'autre, l'extrême agitation des cités. D'abord la retraite; ensuite le voyage. Après le combat avec soi-même, le combat avec le monde; après son propre triomphe, le triomphe de l'Église et de l'Évangile. Colette doit être regardée comme une de ces saintes personnes qui ont le plus fait pour la propagande catholique, et qui se sont le plus élevées au-dessus de la faiblesse de leur sexe par le courage moral et l'exemple des vertus héroïques. — C'est surtout un modèle à mettre sous les yeux des jeunes personnes dont la vie s'écoule

au sein des frivolités, et que le tourbillon des plaisirs mondains empêche de descendre plus souvent au fond d'elles-mêmes. Peut-être alors l'image de sainte Colette sur le lit de pierre de sa cellule viendra-t-elle les surprendre quelquefois parmi le bruit et les fêtes, et les faire réfléchir salutairement sur le néant des choses humaines.

Ce fut en l'an 1447 que Dieu rappela vers lui sa ser-

vante. Colette mourut en grande odeur de sainteté, au milieu de ses compagnes, pleurée de tout le monde, et surtout des malheureux, qui connaissaient son cœur par ses aumônes.

Elle fut enterrée à Gand, où l'on rapporte que beaucoup de miracles eurent lieu depuis sur son tombeau, sans doute pour récompenser la foi de ceux qui avaient eu confiance en son intercession. DE LA FREDIÈRE.



Colette dans sa cellule.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.



SAINT-ANDRÉ DE-LA-VALLE.

Cette église fut d'abord dédiée à saint Louis de France. Elle appartient ensuite aux Piémontais jusqu'en 1600, époque à laquelle la signora Constanza Piccolomini, duchesse d'Amalfi, donna aux pères théatins le palais De-la-Valle avec une magnifique chapelle en l'honneur de saint André. — Depuis elle est revenue en la possession

du couvent des clercs réguliers théatins, fondé par saint Gaétan et par le pape Paul IV, de la maison Caraffa.

Le cardinal Alphée Geualdo, Napolitain, en fit jeter les fondements d'après les plans de l'architecte Pierre-Paul Olivieri. Elle fut continuée par le cardinal Alexandre Montalto, et terminée par le cardinal François

Perretti, son neveu. Paul Olivieri, comme nous l'avons dit, avait élevé le bâtiment à une certaine hauteur, lorsque la mort le surprit. Charles Maderno fit le chœur, la voûte et le dôme; et enfin le cavalier Charles Rainaldi exécuta la façade, qui est une des plus belles de Rome. — Elle est toute de travertin à deux rangs de colonnes corinthiennes, d'ordre composite. Les entre-colonnements sont remplis par des niches garnies de statues de la plus grande beauté; celles de saint Gaëtan et de saint Sébastien sont sorties des mains de Dominique Guidi; celles de l'apôtre saint André et du bienheureux André d'Avellino ont été faites par Hercule Ferrata. Au-dessus du portique on remarque deux anges du Fancelli.

L'intérieur de l'église est magnifique. La première chose qui frappe les regards c'est le maître-autel; il est isolé et n'a qu'un tabernacle avec des chandeliers de bronze doré. Derrière se trouve le chœur, dont les murailles peintes à fresque par le cavalier Preti, dit le Calabrois, représentent l'histoire de l'apôtre saint André. La voûte du chœur se divise en plusieurs compartiments: on y voit six Vertus, plus grandes que nature, peintes à fresque par le célèbre Dominique Zampieri, connu sous le nom du Dominiquin; les quatre évangélistes dans les quatre coins du dôme sont également sortis de son pinceau, et, avec les peintures de la voûte, ce sont les plus estimés de tous ses ouvrages. La coupole, entièrement peinte par Lanfranc, représente les saints dans la gloire. — Le même sujet a été gravé en huit feuilles par Charles Cesi.

Après avoir admiré cette superbe partie de l'intérieur, on ne peut résister au désir d'examiner en détail les riches chapelles qui s'élèvent des deux côtés.

La première à gauche appartient à la famille Ginetti, qui a dépensé quatre-vingt mille écus pour la faire bâtir. Elle est revêtue de marbre, jaspe, agate et autres pierres précieuses. Le chevalier Carlo Fontana en a fourni l'admirable dessin. Le bas-relief de l'autel, taillé par Antoine Roggi, représente un ange avertissant saint Joseph de fuir en Égypte; on s'extasie autant devant la sollicitude peinte sur les traits du messager céleste que sur l'air de confiance divine qui colore la figure du vieillard. Le même sculpteur a fait le buste du cardinal Ginetti, ainsi que la Renommée portant les armes de cette famille. — Alexandre Rondoni a taillé les quatre statues qui décorent les quatre coins de cette chapelle.

L'illustre maison Strozzi fit bâtir la chapelle suivante sur le plan donné par l'immortel Michel-Ange Buonarotti. La Notre-Dame-de-Pitié tenant Notre-Seigneur mort sur ses genoux est un de ses chefs-d'œuvre. Sur chaque côté de l'autel il y a une statue et un candélabre coulé en bronze. On y remarque, en outre, douze colonnes en marbre dit *pidocchiro* et *granitello* oriental. Un descendant de la famille Strozzi a fait élever les quatre tombeaux de basalte qui décorent l'intérieur; ils renferment les dépouilles mortelles des quatre fils de Philippe Strozzi, maréchal de France, c'est-à-dire du cardinal Laurent Strozzi, de Léon Strozzi, général des galères de France et de Naples, Pierre Strozzi, général d'armée d'Henri II, et de Robert Strozzi.

Les petites chapelles avoisinant le chœur possèdent des tableaux de la plus grande beauté: ici un saint Charles-Borromée peint par Barthélemi Crescenti; là un André d'Avellino disant la messe, exécuté par le cavalier Lanfranc; puis dans celle du Crucifix une Assomption d'Antoine Barba Longa, Messinois, élève du Dominiquin; l'autre à côté de la sacristie possède un tableau de la Sainte Famille et des anges peints par le même Lanfranc. Seulement il est à regretter que cette dernière production de cet artiste ne soit pas comparable à celles qu'il offre dans cette église à l'admiration de la postérité.

Un grand tableau de saint Gaëtan a été peint par André Camassei dans la chapelle dédiée au saint de ce nom; c'est ce qu'on y voit de plus remarquable avec la bordure de fleurs de Laura Bernasconi.

À côté de la porte latérale se trouve le tombeau du comte Tieni Vicentin, en marbre noir. Deux statues sculptées par Dominique Guidi portent le buste du comte, au-dessus du monument.

La chapelle de saint Sébastien est également dotée de plusieurs chefs-d'œuvre: le portrait de ce saint, l'un des meilleurs ouvrages de Jean de Vecclii, et le tableau de la Vierge avec le petit Jésus mettant un anneau au doigt de sainte Catherine. Cette toile, où l'on retrouve toute la grâce et la vérité que Raphaël savait donner à ses œuvres, est de Jules Romain, l'un de ses meilleurs élèves et celui qui a su l'imiter avec le plus de bonheur.

Non loin de cette dernière chapelle on voit celle qu'a fait ériger la famille Oricellai de Florence. Elle est tout incrustée de marbre et de pierres fines. Matteo de la cité de Castello en fut l'architecte. On y voit un tableau de saint Michel chassant les démons; il est d'une remarquable beauté.

Le cardinal Maffei Barberini, depuis pape sous le nom d'Urbain VIII, voulut aussi avoir sa chapelle dans cette église où de si illustres familles en possèdent déjà. Il la fit ériger par le même Matteo de la cité de Castello; sur l'autel est un magnifique tableau représentant l'assomption de la Vierge. Sur les côtés, la présentation au temple et la visitation de sainte Elisabeth revêtent les murailles. Ces ouvrages, ainsi que les peintures de la voûte, sont dus au pinceau du cavalier Dominique Passignani. On y remarque encore plusieurs belles statues de marbre: sainte Marthe de François Mocclii, saint Jean l'évangéliste d'Ambroise Malvieino, saint Jean-Baptiste de Pierre Bernino, et sainte Madeleine de Christophe de Bracciano, qui a également sculpté en marbre un prélat de la famille Barberini, qu'on voit à main gauche au-dessous d'un saint Sébastien peint à l'huile par le cavalier Passignani.

Il existe du même côté une chapelle très-obscur et presque souterraine; on l'a dédiée à saint Sébastien, parce que son corps fut trouvé dans ce lieu, où le farouche Dioclétien l'avait fait jeter.

Pasquin de Montepulciano a fait les deux sépulcres qui sont sur les arcades vis-à-vis des portes de cette église: l'un est le tombeau du pape Pie II Piccolomini; l'autre, de Pie III, son neveu. Ils furent élevés en ces lieux par les soins du cardinal Alexandre Peretti.

J. B.



LES FRANÇAIS ILLUSTRÉS.

MOLIÈRE.



C'est une histoire qui commence à la manière d'un roman de Scarron, et qui finit comme un drame mélancolique.

Molière, ce grand poète, ce grand philosophe, ce grand honnête homme, — comme l'appelle M. Villemain, — naquit sous les piliers des Halles, d'une famille de valets de chambre tapissiers du roi Louis XIII. Son père obtint pour lui la survivance de sa charge, et, jusqu'à l'âge de quatorze ans, celui qui devait fonder la

comédie parmi nous ne fut occupé que des soins d'un apprentissage manuel.

On sait que son vrai nom était Poquelin.

Son grand-père avait l'habitude de le mener voir souvent les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, — et il est probable que c'est là que se développa son goût naturel pour les spectacles. Toutefois est-il qu'il demanda instamment à ses parents, et qu'on lui accorda avec peine, la permission d'aller faire ses études chez les jésuites du collège de Clermont.

Pendant les cinq années qu'il y demeura, le jeune Molière contracta une étroite amitié avec le poète anaacronistique Chapelain, et ce joyeux matamore, capitaine de comédie italienne, Cyrano de Bergerac, l'auteur du *Voyage dans la lune*. — Tous les trois avaient le même précepteur, qui était Gassendi; et c'est sans doute aux leçons du philosophe que l'écrivain dramatique doit cette rectitude de jugement et cette raison profonde qui se retrouvent dans ses moindres œuvres.

Il suivit ensuite la cour, en qualité de tapissier, dans son voyage à Narbonne, et cette époque ne fut absolument remplie que par les devoirs de sa charge, — qu'il exerça du reste jusqu'à sa mort, en dépit de ses autres travaux. On a prétendu qu'à son retour à Paris il avait étudié pour être avocat.

La protection dont le puissant cardinal de Richelieu entourait alors les auteurs portait à un très-haut degré le goût de la nation vers l'art dramatique. Ce goût s'étant introduit jusque dans plusieurs sociétés particulières, qui jouaient de temps en temps quelques pièces sous le manteau, Molière se trouva, je ne sais comment, présenté dans l'une d'elles, et au jour qu'il sentait en lui vibrer plus fortement la fibre comique, il s'essaya dans un divertisse-

ment. De ce jour, sa vocation fut décidée. — Il quitta le nom de sa famille, plus sans doute par égard pour elle que pour suivre l'exemple des premiers acteurs de l'hôtel de Bourgogne, qui avaient des noms particuliers pour chaque espèce d'emploi qu'ils représentaient. C'est ainsi que Tur-lupin s'appelait Pelleville dans les rôles sérieux, que Fléchelle n'était connu dans la farce que sous le sobriquet de Gautier Garguille, et que Robert Guérin prenait tour à tour les deux pseudonymes de La Fleur et de Gros-Guillaume.

Cette société acquit une sorte de réputation sous le nom de *l'Illustre théâtre*; elle parut d'abord sur les fossés de Nesle et ensuite au quartier Saint-Paul. Le prince de Conti la fit mander deux ou trois fois dans son hôtel et s'amusa beaucoup de ses représentations. Bientôt ces comédiens improvisés voulurent tirer de l'argent de leurs succès, et ils s'établirent dans le jeu de paume de la Croix-Blanche, au faubourg Saint-Germain. Mais leur espoir ne fut pas rempli.

Les guerres civiles qui vinrent agiter Paris dans ce moment font perdre Molière de vue jusqu'en 1652. Il est à supposer qu'il employa ce temps à composer ses premiers ouvrages.

Résolu enfin à tout sacrifier pour entrer dans une carrière où l'appelait une voix irrésistible, — celle du génie, — il secoua les entraves qui le retenaient dans la capitale, et, s'arrachant aux supplications de ses parents, il partit pour la province, après s'être mis à la tête de quelques comédiens de campagne. La commence cette éternelle odyssée de la Thalie ambulante, qui a de tout temps inspiré des peintures si bouffonnes et si tristes, des pages pleines de fantaisie et de douleur. J'imagine un grand chariot traîné à grand-peine par deux rosses efflanquées, couvert de mille choses sans nom, de décors, de paille, de costumes; portant cinq ou six pauvres diables chantant et déclamant, hommes et femmes, le Trivelin avec la Colombe, Mascarille et Lèche, Jodelet enveloppé dans le manteau du Docteur, tout un peuple semi-français, semi-italien, semi-espagnol, Babel dramatique. Devant eux s'allonge une route poussiéreuse, longue, pleine de soleil, semée de rares villages qui, tous, viennent se mettre aux portes pour les voir passer. Les enfants se cachent sous le tablier de leur mère, effrayés par le masque d'Arlequin: les chiens aboient après les longues manches blanches de Pierrot. C'est une toile de Callot. — Seulement, dans un coin de la charrette il y a un homme qui rêve: c'est Molière.

Il parcourut surtout le midi de la France. A Lyon, il joua sa première pièce, *l'Etourdi*, et y obtint un succès qui enleva presque tous les spectateurs au théâtre d'une



MOLIERE.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY

troupe rivale. Dans ses pérégrinations à travers le Languedoc, il retrouva le prince de Conti, qui tenait à Béziers les états de la province, et qui, se rappelant les débuts de Molière sur l'*Illustre Théâtre*, le reçut avec bonté et lui fit donner des appointements, ainsi qu'à ses camarades.

La halte de Béziers fut signalée par les représentations du *Dépit amoureux* et des *Précieuses*. On voit que Molière commençait déjà à pousser la comédie dans une voie nouvelle, abandonnant les canevas chargés d'intrigues pour entrer dans la peinture des caractères et des

mœurs. Cette tentative lui réussit. — Néanmoins il sacrifiait au goût de la multitude, écrivant des farces ou bastonnades qui n'ont jamais été imprimées, telles que le *Maître d'École*, le *Docteur amoureux*, les *Trois Docteurs rivaux*, le *Médecin volant*, la *Jalousie de Barbouillé* et *Barbouillé dans le Sac*. Ces trois dernières renfermaient, dit-on, le germe du *Médecin malgré lui*, un canevas informe du troisième acte de *Georges Dandin* et une scène des *Fourberies*.

Quant au *Docteur amoureux*, dont Boileau lui-même regrettait la perte, on se souvient de la découverte mira-



Le chariot de Molière.

culieuse que le théâtre de l'Odéon prétendit en avoir faite et de la représentation qui s'ensuivit au mois de mars 1845. Le manuscrit, qu'on affirmait avoir été retrouvé dans les papiers du comédien Lagrange, était déposé au foyer, où chacun pouvait venir en prendre connaissance. Malgré cela, il s'est trouvé des critiques pour nier l'authenticité de cette découverte et traiter de pastiche le *Docteur amoureux* de l'Odéon. Nous laissons à de plus compétents que nous le soin de se prononcer sur une question si délicate.

Ces pièces, et quelques autres empruntées aux Italiens, formaient le répertoire de Molière. De Béziers, on ne sait trop où il dirigea sa troupe. On a prétendu qu'il avait donné quelques représentations à Bordeaux, dans une salle située rue Montméjan, aujourd'hui démolie. — Dans ce temps-là, le tambour annonçait le spectacle par les rues de la ville, et la représentation ne pouvait se prolonger plus tard que sept heures du soir. Les honnêtes femmes ne s'y montraient guère et l'on n'y souffrait pas de juifs. Le parterre ne coûtait alors que six sous.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ses voyages dans la province furent coupés par de fréquentes excursions à Paris, où il avait l'ambition de s'établir. — Sur la fin de 1657, nous le retrouvons à Grenoble, où il demeura pendant le carnaval de l'année suivante. — Il vint ensuite se fixer à Rouen et y passa l'été, sans doute dans le but

de se rapprocher de la capitale. A cette époque, en effet, ses démarches devinrent plus actives, plus pressantes que jamais; d'après l'opinion de ses camarades eux-mêmes, il avait des formes insinuantes et une sorte d'habitude innée des manières de la cour; nul mieux que lui ne savait concilier les qualités si opposées de l'homme de cœur et du courtisan. Dans sa troupe, il s'était réservé l'emploi de faire l'annonce des pièces et de haranguer le public à l'occasion, emploi souvent difficile et dont il se tirait toujours à son honneur. — Il n'eût donc pas de peine à se créer de puissantes protections et à gagner bientôt les bonnes grâces de Monsieur, qui lui fit avoir accès auprès du roi et de la reine-mère. Ce tact parfait dans les diverses circonstances de sa carrière multiple n'est pas un des côtés les moins curieux de ce grand caractère.

Il devait en venir à ses fins. Le 24 octobre 1658, sa troupe fut admise à jouer la tragédie de *Nicomède* devant toute la cour, sur un théâtre élevé dans la salle des gardes du vieux Louvre. — A la fin de la pièce, dans un remerciement au roi, il demanda la faveur de représenter un de ses divertissements, et il l'obtint. Le *Docteur amoureux*, qu'il avait choisi, excita la gaieté la plus franche parmi la noble assemblée.

De ce jour, il fut accordé à ces nouveaux acteurs de s'établir à Paris sur le théâtre du Petit-Bourbon, et de

jouer alternativement avec les comédiens italiens, sous le titre de *troupe de Monsieur*, — comme l'indiquent ces deux vers de la *Muse historique* de Loret :

Cette troupe de comédiens
Que Monsieur avoue être siens.

Le premier pas était fait, Molière ne tarda pas à se révéler par ses œuvres sublimes; il sentit que la scène française allait lui appartenir, et il résolut d'en faire une école de philosophie. On sait comment il y parvint, et les noms de ses chefs-d'œuvre sont aujourd'hui dans toutes les bouches. — Ce furent en premier lieu les *Précieuses ridicules* qui l'annoncèrent aux Parisiens; jamais succès ne fut si marqué; l'affluence des spectateurs l'obligea dès la seconde représentation à doubler le prix des places. La pièce se soutint ainsi pendant quatre mois de suite. Le monde vint au Petit-Bourbon se reconnaître dans ses façons de bel esprit et dans son langage emprunté au style guindé des romans. Cela porta un coup funeste aux Clélie, aux Alcandre, aux Mandane, aux Climanthor, aux Artamène; et l'astre de la mythologie en houlette menaça d'être un instant obscurci par l'épaisse bedaine de Gorgibus : — « Courage, Molière! loi cria-t-on du fond du parterre; voilà la bonne comédie. »

Vraiment la réforme produite par cette pièce est plus grande qu'on ne saurait le croire. Ménage, qui assistait à la première représentation, dit en sortant à Chapelain : — « Nous approuvons, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé. » Ce fut à cette occasion aussi que Molière essaya le premier feu de la critique. On fit plusieurs parodies de sa pièce, parmi lesquelles Saumaise doit être inscrit pour trois, qui sont : — les *Véritables Précieuses*, le *Procès des Précieuses* et la *Pompe funèbre d'une Précieuse*. Ce qui devait toutefois atténuer la portée de ces diatribes aux yeux du public, c'est que ce même Saumaise, chose singulière, avait mis en fort mauvais vers les *Précieuses ridicules*, tout en décrivant l'auteur de la façon la plus injurieuse dans sa préface.

Sganarelle vint ensuite et fut plus généralement apprécié des littérateurs. Depuis son séjour à Paris, Molière avait corrigé son style, — et l'on s'en aperçut. Ce nouvel ouvrage d'un auteur que les *Précieuses* avaient rendu désormais célèbre, attira la foule pendant quarante soirées, bien que le mariage du roi retint la cour hors de Paris. — Jusqu'à présent, Molière s'était refusé à livrer aucun de ses manuscrits à l'impression. On fut obligé de recourir à un subterfuge pour obtenir son consentement, et *Sganarelle* fut imprimé pour la première fois, sans privilège et sans nom d'imprimeur, par le sieur de Neufvillenaime, qui l'avait retenu en entier après en avoir vu les cinq ou six premières représentations, et qui le dédia à Molière. — Cette édition est extrêmement curieuse par la peinture qu'il y donne de la manière spirituelle dont le principal rôle était rempli par l'auteur-acteur.

Vers ce temps, le théâtre du Petit-Bourbon ayant été démolí pour construire la façade du Louvre qui est du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, Louis XIV donna à Molière et aux comédiens italiens la salle que le cardinal de Richelieu avait fait bâtir dans son palais, et qui prit

le nom de théâtre du Palais-Royal. — *Don Garcie de Navarre* y fut représenté en 1664. Ce fut sa première chute. Il courba la tête sans murmurer et se contenta plus tard d'en faire passer les traits les plus dignes dans plusieurs autres de ses comédies. — *L'École des Maris*, qu'il donna peu de temps après, lui fournit l'occasion d'une revanche brillante.

Cette époque peut être regardée comme la plus heureuse de sa vie. Il voyait naître sa gloire et ne pressentait point encore les persécutions dont il devait bientôt être l'objet; la ville et la cour avaient les yeux sur lui; le roi venait de l'admettre récemment dans son intimité, et parmi les courtisans, c'était à qui s'exprimerait de suivre l'exemple du roi. Les gens de qualité, trouvant sans doute qu'il était de bon goût de faire rire à leurs dépens, faisaient pleuvoir chez lui des mémoires de toute espèce, pour l'instruire du caractère de tel et tel, afin qu'il s'en servit dans ses cadres et pour que ses tableaux fussent des portraits. On le voyait souvent, après le spectacle, entouré d'une multitude de gentilshommes, occupé à chercher partout des tablettes pour recevoir leurs communications. — « Ces messieurs lui donnent souvent à dîner, dit un critique contemporain¹, pour avoir le temps de l'instruire en dinant de tout ce qu'ils veulent lui faire mettre dans ses pièces; mais comme ceux qui croient avoir du mérite ne manquent jamais de vanité, *il rend tous les repas qu'il reçoit*, son esprit le faisant aller de pair avec beaucoup de gens qui sont beaucoup au-dessus de lui. L'on ne doit point après cela s'étonner pourquoi l'on voit tant de monde à ses pièces; tous ceux qui lui donnent des mémoires veulent voir s'il s'en sert bien; tel y va pour un vers, tel pour un demi-vers, tel pour un mot, et tel pour une pensée dont il l'aura prié de se servir : ce qui fait croire justement que la quantité d'auditeurs intéressés qui vont voir ses pièces les font réussir, *et non pas leur bonté toute seule, comme quelques-uns se le persuadent.* »

D'après ces quelques lignes, on voit que Molière se trouvait dans une position de fortune honorable, puisqu'il rendait aux gentilshommes *tous les diners qu'il en recevait*. Combien d'hommes de lettres, dans ce temps-là, n'en eussent pu faire autant? Sa comédie des *Fâcheux* est le résultat de cet amas de notes, et l'on peut dire que tout le monde y a travaillé. Elle fut représentée à Vaux, chez Fouquet, en présence du roi et de la cour, avec un prologue de Pélisson. Plus tard Louis XIV donna à Molière l'idée de la scène du *Classique*, qui fut ajoutée aux représentations de Saint-Germain et du Palais-Royal. — Les personnages qui y étaient raillés en prirent si bien leur parti « qu'il s'en trouvait qui faisaient en plein théâtre, lorsqu'on les jouait, les mêmes actions que les comédiens faisaient pour les contrefaire. » Le public de Paris eut beaucoup d'indulgence pour un ouvrage conçu, appris et représenté en quinze jours.

Mais Molière n'était pas fait seulement pour ce métier de courtisan rimeur. Il sentait sourdre dans sa tête autre chose que des intermèdes et des ballets. Le cœur humain offrait un plus vaste champ d'étude à son regard profond; l'homme, et non l'homme de la cour ou de la ville, voilà ce qu'il voulait peindre. Au lieu de ces bizarreries, de ces coutumes, de ces singularités, de ces manies, de ces travers particuliers à son époque, qu'il a

¹ Donneau de Vixé.

étalés dans les *Fâcheux*, c'étaient les bizarreries, les coutumes, les travers de toujours qu'il voulait reproduire, c'étaient les mœurs éternelles, les grandes passions au lieu des petits vices. Il voulait que son théâtre s'appelât théâtre du cœur, et non théâtre du Palais-Royal. — Cette

idée, il la réalisa d'une façon aussi large que sublime dans l'*École des Femmes*, pièce qu'il eut tout le temps de parfaire, dans l'espace de dix-huit mois que sa troupe fut délaissée pour les représentations de Scaramouche, récemment arrivé d'Italie.



Tarle à la créme.

Scaramouche parti, Molière eut son tour.

L'*École des Femmes* fit beaucoup de bruit, quoique à la première représentation elle eût été généralement condamnée par les gens du monde. Pour moi, je pense qu'elle fut trouvée trop vraie, que le rire qu'elle cherche parut trop douloureux, que les plaies qu'elle expose semblèrent trop saignantes. On n'était point habitué à voir dans la comédie un si fidèle tableau de la misère morale; on en fut effrayé. Jamais poète n'avait poussé plus avant ses explorations dans la vie intime; nul autre que lui n'avait mis l'âme plus à nu. C'est que Molière écrivait alors avec son âme et avec son sang, c'est qu'il s'est représenté longuement, patiemment, cruellement, dans le rôle d'Arnolphe; c'est que ce drame est son histoire, l'histoire de sa vie conjugale avec la comédienne Bèjart, cette femme de si peu de cœur qu'il avait épousée par amour et qui le trompa par vanité. Pauvre grand homme! quel courage il lui a fallu pour se mettre lui-même en scène et pour servir en pâture à la foule assemblée le propre spectacle de ses tourments, de ses inquiétudes, de ses soupçons, de son supplice de tous les jours et de toutes les nuits! — Ainsi fait le pélican lorsqu'il déchire ses entrailles et qu'il les partage à ses petits affamés :

Les declamations sont comme les épées :
Elles traient dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

On a dit que la malignité infâme abusa de ses infortunes domestiques pour jeter sur lui le ridicule qu'il avait si souvent joué dans les autres. S'il en est ainsi, la postérité

l'a bien vengé maintenant. Elle n'a laissé que la honte à la Bèjart. — Comme toutes les plus admirables de ses pièces, l'*École des Femmes* souleva une nuée de critiques dont pendant six mois entiers l'horizon littéraire fut obscurci. C'est ce qui fait que Loret en parle de la sorte dans sa gazette :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde
Que jamais sujet important,
Pour le voir, n'en altira tant.

Toutefois Molière céda au désir de répondre à ses adversaires, et ce fut ce qui le perdit. Dès lors commença pour lui une lutte mesquine, incessante, acharnée, à laquelle il laissa son repos, et qui ne contribua pas peu à répandre sur ses jours cette teinte de mélancolie qui depuis ne l'abandonna jamais. Sa *Critique de l'École des Femmes* ouvrit le feu, et bientôt il se vit bafoué par Bourgeois dans une comédie représentée à l'hôtel de Bourgogne sous le titre du *Portrait du Peintre* ou la *Contre-Critique*. — Molière répliqua par l'*Impromptu de Versailles*; mais sa colère étant tombée en même temps sur les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et sur les marquis, la guerre ne tarda pas à être déclarée et à devenir générale. L'hôtel de Bourgogne fit coup sur coup représenter l'*Impromptu de l'Hôtel de Condé* et la *Vengeance des marquis*, l'une en vers et l'autre en prose, l'une de Montfleury et l'autre de de Villiers, qui tous les deux avaient été tournés en ridicule dans l'*Impromptu de Versailles*.

Mais un trait qui est oublié peut-être et qui doit vivre éternellement pour la honte de son auteur, c'est celui que

je vais rapporter. — Le duc de *** s'était montré un des plus impitoyables censeurs de l'*École des Femmes*. — « Qu'y trouvez-vous à redire? » lui demanda un connaisseur. — Ah! parbleu, ce que j'y trouve à redire est plaisant : *Tarte à la crème!* — Mais *tarte à la crème* n'est point un défaut, répondit le bel esprit, pour le décrier comme vous faites. — *Tarte à la crème* est exécrable, répondit le courtisan; *tarte à la crème*, hon Dieu! Avec du sens commun, peut-on soutenir une pièce où l'on a mis *tarte à la crème!* — Cette conversation, s'étant répandue, fut bientôt dans toutes les bouches, et dans sa *Critique de l'École des Femmes*, Molière n'eut garde d'oublier le *tarte à la crème*, qui était passé en proverbe. Le duc fut si vivement piqué d'être mis sur le théâtre, qu'il s'avisa d'une vengeance indigne d'un homme de son rang. Un jour qu'il vit passer Molière, il l'aborda avec les plus affables démonstrations, et, profitant du moment où celui-ci s'inclinait, il lui prit la tête entre des mains et lui frotta le visage contre les boutons de son habit, qui étaient durs et tranchants. — Molière eut la figure ensanglantée. — On ne peut trop s'indigner d'une atrocité pareille, et l'expression manque pour flétrir une aussi stupide lâcheté.

On comprend dès lors combien sa position dut être difficile, et combien elle l'eût encore été davantage sans la puissante protection dont Louis XIV l'entourait hautement. Il semblait que le grand roi eût pris à tâche de faire oublier au grand écrivain les injures de ses ennemis en le comblant de bienfaits et d'honneur. — Nul doute que ce ne fût pour reconnaître cette auguste amitié que Molière composa la *Princesse d'Élide* et le *Mariage forcé* ou *Ballet du Roi*, ainsi nommé parce que le roi y dansa une entrée dans la représentation qui en fut faite au Louvre.

Deux ans après l'*École des Femmes*, Molière revint à des travaux plus sérieux et plus dignes de son génie. Il donna le *Festin de Pierre*. L'étrangeté du sujet, la hardiesse des moyens dramatiques, l'intérêt d'un genre tout nouveau, ne trouverent point grâce vis-à-vis le public. Le *Festin de Pierre* tomba. — Louis XIV choisit ce moment pour venger son poète de l'opinion et devancer le jugement de la postérité. De même qu'après l'*École des Femmes* il s'était empressé de le comprendre dans l'état des gens de lettres qui eurent part à ses libéralités, de même, après l'insuccès du *Festin de Pierre*, il autorisa ses comédiens à prendre le titre de Comédiens du Roi et leur accorda une pension de sept mille livres. — Pendant ce temps, Molière était outrageusement traité de corrupteur de la jeunesse et d'athée, dans un écrit signé du sieur de Rochemont.

Je passe rapidement sur l'*Amour médecin*, fait et représenté dans cinq jours, et qui commença la croisade contre la Faculté, — pour arriver plus tôt au *Misanthrope*, ce cri sublime d'une tristesse amère, cette ardente satire de la société, cet honnête courroux d'un homme blessé au cœur. Sous l'habit aux rubans verts d'Alceste comme sous le manteau d'Arnolphe, qui ne reconnaîtrait encore Molière? — Le croirait-on? le *Misanthrope* eut à peu près dans le principe le même sort que le *Festin de Pierre*. A la quatrième représentation, il n'y avait déjà presque plus personne.

Il est vrai que le *Jodelet* de Scarron faisait alors fureur.

Le grand homme ne se rebuta point. Il essaya de rap-

pelez les spectateurs par un ouvrage de moindre portée, — par une farce. Au *Misanthrope*, il joignit le *Médecin malgré lui*, et de cette façon Alceste put passer à la faveur de Sganarelle. — Il supprima ensuite cette dernière pièce, quand le mérite de la première fut suffisamment reconnu.

Mais nous voici arrivé à l'épisode le plus orageux de sa laborieuse carrière. Laissons de côté *Mélicerte* et le *Sicilien*, et venons-en de suite à ce drame de *Tartufe* qui souleva, avant et après son apparition, tant de déclamations et tant de haines. Bien que des prélats et le légat lui-même en eussent jugé favorablement à la lecture, il n'en eut pas moins à essayer tout ce que le zèle exagéré et une dévotion mal entendue ont de plus dangereuses. Ce n'était cependant que sous le titre de *l'Imposteur* qu'il s'était hasardé à le produire sur la scène, et en dénigra le principal personnage sous l'ajustement d'un homme du monde, c'est-à-dire en lui donnant un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur l'habit. Toutes ces précautions furent inutiles. Le lendemain de la première représentation, ordre lui fut envoyé de suspendre les suivantes. — En vain dépêcha-t-il sur-le-champ ses camarades La Grange et La Thorillière au camp devant Lille où était le roi, afin de révoquer cet arrêt; le fanatisme devait triompher. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que Louis XIV, désabusé, donna une permission authentique de remettre cette pièce au théâtre. Il avait enfin compris que c'était rendre service à la religion elle-même que de démasquer ses faux serviteurs. — En récompense des peines qu'il s'était données et des tracasseries sans nombre qu'il avait eues à subir, les camarades de Molière voulurent absolument qu'il eût double part, sa vie durant, toutes les fois qu'on jouerait *Tartufe*.

Dans l'intervalle compris entre la défense et la reprise, au milieu de ses démarches et de ses sollicitations, il ne s'en était pas moins remis à l'ouvrage avec un ardeur nouvelle. Il semblait que les persécutions n'eussent d'autre effet en ce moment que d'allumer sa verve. La même année vit paraître successivement *Amphitryon*, *Georges Dandin* et *l'Avare*, — trois chefs-d'œuvre. Le dernier céda toutefois pour quelque temps à la prévention générale. C'était alors une singularité, un défaut même pour une comédie en cinq actes, que d'être écrite en prose. Aussi l'*Avare* partagea-t-il la mauvaise fortune du *Festin de Pierre*. Il fut retiré à la septième représentation.

Qu'on ne s'étonne donc pas si Molière y fit succéder immédiatement *M. de Pourceaugnac*. Il ne serait pas descendu à un pareil comique s'il n'avait eu jamais pour spectateurs que des Condé, des La Rochefoucauld, des Montausier, des Beauvilliers, des dames de Montespan et de Thianges. Mais le peuple exigea de lui des Sbrigani et des Scapin, et ses occupations de directeur de troupe l'empêchèrent de porter plus loin qu'il l'aurait voulu les bornes de l'art dramatique.

Néanmoins, cette année vit l'association de Molière et de Corneille dans la tragédie ballet de *Psyché*. L'auteur du *Cid* voulut bien s'assujettir au plan de l'auteur de *M. de Pourceaugnac*. Quinault se joignit à eux pour tourner les couplets que Lu'li mit en musique. La magnificence déployée dans la représentation qui eut lieu au palais des Tuileries pendant le carnaval, et le concours de ces quatre hommes célèbres, ajoutèrent un nouveau

lustre à cette pièce, qui sera toujours renommée pour un grand nombre de traits, et surtout par le tour neuf et délicat de la déclaration de l'Amour à Psyché.

Louis XIV donna ensuite à Molière le sujet des *Amants magnifiques*, qui ne furent représentés qu'à Saint-Germain-en-Laye, et qu'il s'obstina toujours à garder en manuscrit malgré les éloges des courtisans. Ceux-ci, piqués sans doute du peu de succès de leurs instances, furent moins favorables au *Bourgeois gentilhomme* : mais Paris applaudit à la vérité du tableau qu'on mettais sous ses yeux, et la foule imposa bientôt silence aux détracteurs.

Les *Fourberies de Scapin* et la *Comtesse d'Escarbas-gnas*, — cette peinture des ridicules de la province, — furent suivies des *Femmes savantes*, qu'il travailla plus à loisir. L'aridité apparente du sujet nuisit d'abord au succès de la pièce, mais le public ne tarda pas à revenir de son indifférence. L'actualité de quelques scènes, entre autres celle de Trissotin et Vadius, — qui fut vraiment écoutée aux portes du cercle de Mademoiselle, au Luxembourg, — lui fit obtenir une vogue dont elle est toujours restée en possession. C'est évidemment une de ses œuvres les plus châtiées et les mieux conduites.

La dernière comédie de Molière fut le *Malade imaginaire*, — ce fut aussi son dernier soupir. C'est un triste récit. A la troisième représentation, il se sentit plus souffrant que d'habitude. — Molière était poitrinaire. Depuis longtemps il suivait un régime et était astreint à l'usage fréquent du lait. — Il pria ce jour-là ses camarades de commencer le spectacle à quatre heures précises. Vainement sa femme et Baron le pressèrent de prendre du repos et de ne point jouer. — Eh ! que feront, dit-il, tant de pauvres ouvriers ? Je me reprocherais d'avoir négligé un seul jour de leur donner du pain. — Ayant dit cela, il entra dans sa loge et s'abilla. A peine se fut-il montré sur les planches, qu'un boquet violent vint lui couper la parole. Il s'arrêta, et poursuivit au bout de quelques minutes ; on savait que cette infirmité lui était habituelle. De temps en temps il se détournait pour cracher le sang. Il vint ainsi à bout des deux premiers actes. — Au troisième, les efforts qu'il fit pour achever son rôle augmentèrent son oppression, et l'on s'aperçut au divertissement qu'en prononçant le mot *jurò* il lui prit une convulsion qu'il tâcha en vain de déguiser aux spectateurs par un rire forcé. Il tomba dans les bras de ses camarades.

On le porta chez lui, dans sa maison rue de Richelieu.



Molière mourant.

— du côté qui donne sur le Palais-Royal. Là, sa toux augmenta considérablement et fut suivie d'un vomissement de sang qui le suffoqua. Il mourut entre les bras de deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il avait retirées chez lui.

Pauvre comédien !

Louis XIV fut vivement touché de cette perte. Il engagea l'archevêque de Paris à ne pas lui refuser la sépulture dans un lieu saint. Ce prélat, après une enquête exacte sur la religion et la probité de Molière, permit qu'il fût enterré dans le cimetière de la petite chapelle de

Saint-Joseph, au faubourg Montmartre. — Le convoi se fit tranquillement, le mardi, 21 février 1673, à la clarte de plus de cent flambeaux portés par ses amis.

Molière avait vécu cinquante-trois ans.

Il avait trente-huit ans lorsqu'il commença à écrire.

Après sa mort, le théâtre resta fermé pendant quinze jours. — Peu de temps ensuite, Lulli obtint la salle du Palais-Royal pour la faire servir au spectacle de l'opéra.

Mademoiselle Poisson, fille de Du Croisy, nous a laissé ce portrait de Molière : « Il n'était ni trop gros, ni trop maigre ; il avait la taille plus grande que petite, le port

noble, la jambe belle ; il marchait gravement, avait l'air sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. A l'égard de son caractère, il était doux, complaisant, généreux. Il aimait fort à haranguer, et quand il lisait ses pièces aux comédiens, il

voulait qu'ils y amenassent leurs enfants, pour tirer des conjectures de leurs mouvements naturels. »

On a prétendu également qu'il lisait ses pièces à sa servante, nommée Laforêt, pour juger, par l'impression qu'elle en recevait, des passages accessibles aux intelligences les moins cultivées. — Jo me représente aisément les grands éclats de rire de la servante aux dialogues



La servante Laforêt.

énormes de M. Jourdain et de Nicole, — et peut-être aussi une larme furtive au sombre désespoir du tuteur d'Agnès.

Je ne m'étendrai pas sur le génie de Molière. Il respire à chacune de ses pages ; personne encore ne l'a remplacé. — Molière n'est pas Français, disait un Anglais ; il est de tous les pays.

Malgré une voix sourde et une certaine volubilité de langue, c'était un comédien consommé dans les rôles de haut comique, tels que ceux d'Harpagon, d'Orgon, de Mascarille, d'Arnolphe. — Il jouait avec une telle vérité, que le public ne distinguait plus l'acteur du personnage qu'il représentait. Le sieur de Vizé lui-même, qui ne le trouvait qu'une « copie de Trivelin et de Scaramouche, » ne laisse pas que de dire en parlant de l'*École des Femmes* : « Jamais comédie ne fut si bien représentée, ni avec tant d'art ; chaque acteur sait combien il y doit faire de pas, et toutes les œillades sont comptées. Après le succès de cette pièce, on peut dire que son auteur mérite beaucoup de louange pour avoir si bien joué son rôle, pour avoir si judicieusement distribué tous les autres, et pour avoir enfin pris le soin de faire si bien jouer ses compagnons, que l'on peut dire que tous les acteurs qui jouent dans sa pièce sont des originaux que les plus habiles maîtres de ce bel art pourront difficilement imiter. »

Molière était adoré de ses camarades. On a vu qu'il était mort pour n'avoir pas voulu leur faire perdre le produit d'une représentation. — Ce fut lui qui servit de père à Baron, resté orphelin à l'âge de douze ans. —

S'il poursuivait les médecins au théâtre, dans la vie privée il lui arrivait de leur rendre d'importants services, comme le prouve le canonicat qu'il fit obtenir au fils du docteur Mauvilain. — Chéri de ses plus illustres contemporains, de Boileau, qui l'appelait le *contemplateur*, de Chapelles et de Lafontaine, il n'était pas moins estimé des grands ; il vivait avec le maréchal duc de Vivonne dans cette familiarité qui égale le mérite à la naissance, et le grand Condé assurait que sa conversation lui apprenait toujours quelque chose de nouveau.

Nous avons écarté à dessin de ces pages les anecdotes trop connues et celles dont l'authenticité nous a semblé contestable. — C'est un travail sérieux que nous avons voulu faire, et non un *Moliérana*.

L'Académie française, pour se consoler, par une espèce d'adoption posthume, de ne l'avoir pas admis au milieu d'elle pendant sa vie, fit placer son buste dans la salle de ses séances, avec cette inscription :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

Une souscription nationale lui a élevé en outre, dans ces derniers temps, un monument digne de son génie, dû aux ciseaux de Pradier, au coin de la rue Richelieu et de la rue de la Fontaine-Molière, — presque en face de la maison où il est mort.

Il n'a laissé qu'une fille ; — et sa veuve épousa en secondes noces le comédien Eustache-François Détriché, plus connu sous le nom de *Guérin*.

Charles MONSELET.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(SUITE.)

Quand nous avons passé Chartrettes et le château du *Pré*, nous apercevons plus loin, toujours sur la même hauteur, le village de Livry, dont le château a eu pendant quelque temps pour propriétaire la famille de la Ferronnays. En face de Livry, et sur sa rive gauche, la Seine baigne la longue terrasse d'un autre château ; c'est celui de la Rochette, village dont le nom significatif annonce combien le terrain en est aride. En effet, le sol était couvert uniquement de bruyères stériles, quand M. Moreau forma le projet, en 1760, d'en opérer le défrichement. Le gouvernement lui confia pour ce travail les enfants des hospices, et bientôt ces landes infertiles disparurent sous des bois magnifiques. Aujourd'hui les promeneurs de Melun se donnent rendez-vous à la Rochette.

Puis, quand nous arrivons à Melun nous voyons, sur les collines qui dominent la rive droite de la Seine, le château de Peny, qui jadis fut le tef seigneurial du village de Vaux ; le village a pris son surnom du château. Cette propriété resta longtemps dans la possession d'une famille du même nom qui se trouva éteinte au milieu du quinzième siècle, en la personne de Pierre ou Perrinet de Peny. Alors la seigneurie passa, par suite d'un mariage, dans la maison de Guerchy et devint, en 1558, l'acquisition de Tristan, marquis de Rostaing, gouverneur de Melun. Le marquis aimait beaucoup sa terre de Vaux-le-Pény, à laquelle il fit des additions considérables. Après la mort du dernier enfant mâle de cette race, tué dans le duel malheureusement célèbre du duc de Nemours contre le duc de Beaufort, le domaine échet à madame de Lardin, illustrée par l'amitié de madame de Sévigné. Enfin, en 1728, cette terre fut achetée par M. Fréteau, secrétaire de la grande chancellerie ; son fils fit abattre l'ancien château et éleva en 1766 celui qui se voit maintenant.

C'est là que M. Fréteau de Saint-Just, conseiller au Parlement de Paris, fut exilé à sa sortie de la citadelle de Doullens où on l'avait enfermé. C'est encore en ce lieu qu'il se retira après la dissolution de l'assemblée constituante, où il avait été envoyé, comme député, par la noblesse de Melun et de Moret, et où il remplit à deux reprises les fonctions de président ; c'est de là enfin qu'il sortit pour entrer dans les prisons de la terreur, qu'il ne quitta ensuite que pour monter sur l'échafaud.

Le propriétaire actuel du château de Pény est M. Fréteau, baron de Pény, pair de France, conseiller à la cour de cassation. Cet édifice s'élève au milieu d'un parc immense que M. Fréteau a embelli d'après les dessins des plus habiles paysagistes ; il domine tous les environs. Des fenêtres du salon et de la terrasse, qui sert de toiture en quelques endroits, on jouit d'un des plus beaux coups d'œil que présente la Seine dans son cours. On aperçoit le fleuve, à gauche, qui sort des profondeurs de la forêt de Fontainebleau, puis qui coule à travers d'agréables

prairies encadrées dans des collines que couronnent des bois et des vignes, ou que parsèment de charmantes maisons. Vis-à-vis, les rives de la Seine, plus basses, laissent à découvert une plaine immense couverte çà et là, aussi loin que le regard peut s'en assurer, de hameaux et de villas. Sur la droite on voit le fleuve s'enfoncer, à Melun, sous les arches de son double pont, et reparaitre encore au sortir de la ville pour s'enfuir vers Paris.

A son entrée dans Melun, la Seine se divise en deux bras et partage cette ville, comme la capitale, en trois parties : la Cité, le quartier Saint-Ambroise et le quartier Saint-Aspais. Aussi certaines personnes ont-elles la prétention de prouver que Paris a été construit sur ce plan et citent-elles à tout propos le proverbe assez impertinent : *Après Melun, Paris*, qui ne tendrait à rien moins qu'à faire du chef-lieu de Seine-et-Marne la première des villes de France.

Il est vrai de dire que l'origine de Melun remonte à une antiquité reculée ; César, qui, dans le septième livre de ses commentaires, l'appelle *Melodunum*, y établit pendant un certain temps le centre de ses opérations militaires. Du mot latin *Melodunum* est dérivé le nom français Melun. On n'a aucun document certain sur les commencements de son histoire ; il serait absurde de répéter avec conviction qu'une reine d'Égypte, nommée Io, se serait arrêtée, dans ses voyages à travers le monde, dans l'île formée par la Seine en ce lieu pour y fonder une ville qui se serait appelée d'abord Isis, nom sous lequel on l'avait déifiée. — Comme on pensait que cette déesse égyptienne avait obtenu autrefois des anciens habitants de Melun les honneurs d'un culte spécial, on voulut s'assurer s'il n'y avait pas quelques traces d'édifices construits dans cette intention. On pensa que ces vestiges étaient les restes mêmes d'un bâtiment situé près de Notre-Dame. Mais ce n'étaient tout simplement que des ruines du dixième siècle.

Autrefois Melun était une ville fortifiée que défendait un château situé au nord de l'île. Ce château servit souvent de résidence à nos rois ; ses murs furent témoins de bien des événements graves enregistrés par l'histoire. C'est là que se réfugia Isabelle de Bavière, de déplorable mémoire, quand l'approche des Armagnacs la contraignit de quitter Paris. Le château-fort, en dépit du rôle important qu'il joua à plusieurs reprises, a eu le sort de tant de monuments élevés par la féodalité. Le dernier roi qui l'aît habité est Charles IX. Depuis le règne de ce prince, l'entretien de cette forteresse fut négligé. Lors du séjour de Louis XIV à Melun, elle fut regardée comme inhabitable, et le monarque fut obligé d'aller chercher un asile dans une maison de Fouquet, alors vicomte de Melun. Les dernières traces de ce monument ont disparu il y a quelques années, on n'y voit plus que le bas d'une

tour qui sert maintenant au bureau de l'administration des coches.

Melun fut plus d'une fois assiégé. On cite les combats que cette ville eut à soutenir, en 1419, contre le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne trahissant avec eux le pauvre roi de France Charles VI, quand ils entreprirent leur guerre infâme contre le Dauphin. La ville, bien défendue par Barbazan qui n'avait avec lui qu'une faible garnison, sut résister pendant six mois à tous les efforts de l'armée coalisée. Ce siège eut un intérêt tout particulier. Juvénal des Ursins nous a raconté ces combats corps à corps que se livraient les chevaliers anglais et français dans les mines pratiquées sous le faubourg de Bièvre. A l'époque de la Ligue, Melun resta fidèle au roi et eut alors à repousser plusieurs fois les attaques des ligueurs. En 1814, le canon des armées étrangères tonna à ses portes.

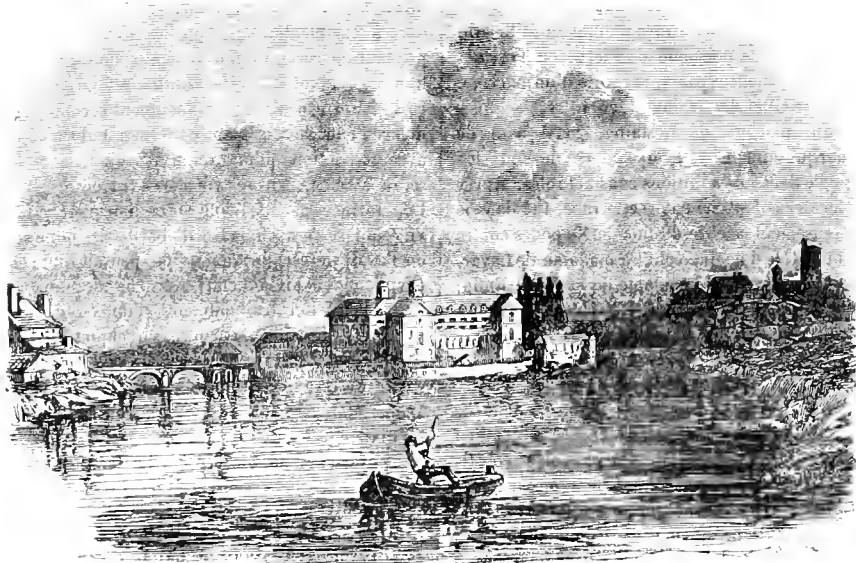
Pepuis un demi-siècle, la population de Melun, qui s'accroît rapidement, a presque doublé. Une administration active et intelligente a doté la ville de quais magnifiques, de rues larges, de vastes places, qui ont remplacé des ruelles où l'air pénétrait à peine, où la circulation était difficile et que d'ignobles masures avaient encombrées jusque-là. C'est dans cette ville que se croisent les deux grandes routes de Genève et d'Italie, qui viennent la vivifier et donner une facilité et une activité nouvelles à son commerce.

Melun a deux ponts sur la Seine et une préfecture d'un

bel aspect, qui n'est autre qu'une ancienne abbaye de bénédictins dont le dernier titulaire fut l'abbé de Calonne, le frère du ministre de Louis XVI. On y voit en outre un hôtel de ville, une bibliothèque assez riche, un tribunal, autrefois couvent des Carmes, une salle de théâtre, un hôpital, une maison de reclusion où peuvent être renfermés douze cents condamnés, une fabrique de sucre de betteraves, une caserne de cavalerie et deux églises : Notre-Dame et Saint-Aspais. Cette dernière possède de très-beaux vitraux et des sculptures remarquables par leur goût et leur légèreté.

Entre la ville et le faubourg Saint-Liesne coule l'Ahnonn qui, venant de Nangis, va se jeter dans la Seine à l'angle du parc du château du Pény. Cette rivière, peu importante d'ailleurs, se trouve néanmoins, quand elle arrive à Melun, augmentée des eaux des canaux et des cascades du célèbre château de Vaux (maintenant Vaux-Praslin), bâti par Fouquet, et que La Fontaine a célébré dans son élégie adressée aux *nymphes de Vaux*; moreover supérieurement écrit, où respire, à côté d'une philosophie douce, un sentiment profond, et qui d'ailleurs était presque un acte de courage.

On peut être sûr de faire froncer les sourcils au premier habitant de Melun auquel on s'adressera, si on lui demande à manger une anguille; ce mouvement d'irritation nous est expliqué, dit-on, par l'origine de l'existence d'un ancien proverbe. Mille versions ont circulé à ce



Vue de Melun.

sujet, voici la plus vraisemblable : Un nommé Languille, de Melun, avait été chargé de jouer le rôle de Saint-Barthélemy dans un mystère qu'on représentait. A la vue du couteau et des pinces dont on allait se servir pour donner une idée, par imitation, du supplice du saint homme, notre pauvre acteur, effrayé, prit la fiction pour la réalité et se mit à pousser des cris effroyables.

De là vint le dicton populaire : « *Il est comme Languille de Melun qui crie avant qu'on l'écorche.* »

En sortant de Melun, le fleuve arrose le hameau des Fourneaux, qui se trouve contigu à la ville et possède plusieurs maisons de plaisance très-agréables, ainsi qu'une superbe manufacture de faïence. Ce hameau est dépendant du Mée, village placé comme lui sur la rive

droite de la Seine, quoiqu'un peu au dessous. Le Mée, jadis le *Mas*, veut dire métairie. La terrasse du parc et celles des autres jardins qui dominent le fleuve présentent le plus charmant coup d'œil.

A une certaine distance de la Seine, à gauche, on voit, adossés aux bois, deux agréables villages, Dammerie-les-Lys et Farcy, peuplés d'une foule d'élégantes demeures. Le premier de ces villages tire son nom de l'abbaye du Lys, fondée par la reine Blanche, dont le cœur y fut longtemps conservé. Cette abbaye, renommée par les dévègements de ses religieuses, et où des réformes devinrent souvent nécessaires, exista jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Elle fut détruite à l'époque de la terreur. Aujourd'hui on voit à la place une jolie villa dont le parc s'est enrichi des ruines de l'ancienne abbaye ; son propriétaire actuel est M. le marquis de Latour-Maubourg, pair de France, ancien gouverneur des Invalides, dont le nom évoque les souvenirs les plus chevaleresques et les vertus les plus pures ; il se repose dans cet agréable séjour de ses fatigues et de ses combats en cultivant les fleurs. Ses serres et ses jardins, soignés à la manière des Hollandais, sont admirables et dignes de toute l'attention des connaisseurs.

Entre le Lys et la Seine se trouve Belle-Ombre, située fort agréablement. Vis-à-vis est Boissette, village dont le nom est un diminutif, par contraction, de Boississe ; voilà pourquoi ce n'était jadis qu'un hameau dépendant de Boississe-la-Bertrand, placé à l'ouest, sur le même coteau. Ces deux villages sont situés près de plusieurs bois ; l'étymologie de leur nom n'a donc rien de surprenant : cela signifie un lieu d'habitation sise dans une localité plantée de bois. Boississe-la-Bertrand est un des plus charmants villages de Seine-et-Marne, grâce à sa situation sur le fleuve et surtout à l'agréable aspect de ses nombreuses et jolies maisons qui, groupées en amphithéâtre, offrent une vue des plus remarquables. A l'opposite s'élèvent deux jolies habitations, les Vives-Eaux et Vauves. Le château et le parc des Vives-Eaux ont été construits et dessinés par Gondoin, l'architecte qui a élevé la colonne de la place Vendôme et l'école de Médecine. Les Vives-Eaux sont entourées d'admirables futaies ; les arbres qui bordent la propriété en face de la Seine sont également d'une magnifique végétation et offrent des masses de feuillage les plus belles.

En face du hameau de Larré, qui dépend de la commune de Boississe-la-Bertrand, et un peu au-dessous de Vauves, s'élève Boississe-le-Roy. Situé sur le penchant de la colline qui domine la Seine, Boississe-le-Roy est un séjour charmant, grâce aux sources d'eaux vives qui vont porter la fertilité dans une bonne partie de son territoire, grâce surtout à la culture de sa vigne, à laquelle la bonté du terroir donne une qualité très-estimée.

Un peu au-dessous de Beauheu, petit village qui dépend encore de Boississe-la-Bertrand, nous apercevons le château et le parc de Seine-Assise (par corruption Sainte-Assise). Cette magnifique demeure est pour propriétaire le duc d'Orléans, grand-père du roi actuel ; c'est là que ce prince, en compagnie de madame de Montesson, passa les dernières années de son existence. A partir de cette époque, Sainte-Assise a été la propriété de plusieurs personnes, qui toutes l'ont embellie au prix d'énormes sacrifices. Maintenant, elle appartient au prince Charles de Beauveau, qui y réside habituellement et se plaît à l'entretenir avec un goût exquis et une attention remarquable.

Seine-Assise est située dans la commune de Saint-Port, où le courant va bientôt nous porter. Ce beau château, bâti en amphithéâtre à l'extrémité d'une vaste pelouse, apparaît de très-loin, avec sa façade blanche, et se montre pendant longtemps au voyageur qui navigue ou passe par la rive gauche sur la route de Pont-Thierry.

Sur cette même rive gauche et vis-à-vis de Sainte-Assise on rencontre l'embouchure de l'Érolle. Avant de se perdre dans la Seine, cette petite rivière alimente plusieurs moulins. Bientôt nous allons découvrir, toujours à gauche, le hameau de Tilly, tout près de Maison-Ronge, où l'on voit encore les ruines des anciens bains de la charmante et historique Gabrielle. Ce qui en est resté peut donner une idée de ce qu'était cette ravissante habitation. En avant subsiste encore une terrasse soutenue par des épérons dignes d'attirer l'attention. Tilly, Maison-Ronge et Sitanguette, que nous voyons auprès, sont des dépendances du village de Saint-Fargeau où nous sommes enfin, et dont le clocher nous apparaissait depuis longtemps.

En face, c'est-à-dire sur la rive droite, à une lieue environ de Sainte-Assise, se trouve Saint-Port ou mieux Seine-Port (port sur la Seine), couvert de maisons délicieuses, parmi lesquelles il en est dont les jardins se prolongent jusque sur les bords du fleuve et se continuent jusque dans les îles qui bordent la rive.

En haut de Saint-Port on voyait se dresser, au dernier siècle, le fameux pavillon Bouret, construit par le fermier général du même nom pour y recevoir Louis XV. Un de nos plus élégants écrivains, M. Léon Gozlan, nous a raconté dans une charmante nouvelle, intitulée *Ce que coûte une pêche*, les tribulations et la ruine de cette espèce de bourgeois-gentilhomme à qui un caprice royal fit perdre sa fortune et presque la raison. Cette somptueuse demeure eut ensuite pour propriétaires le duc de Bassano et M. Moreau, de Paris, qui l'ont fait démolir. Il en reste seulement deux cavaliers, en avant de la forêt de Rougeaux d'où l'on a une admirable vue.

Vis-à-vis la ferme de Villers, un peu au dessous de Saint-Port, se trouve Croix-Fontaine, charmante habitation, la dernière que nous rencontrerons dans le département de Seine-et-Marne. En effet, c'est là que nous quittons ce territoire fertile et riche, parsemé de tentes les constructions qu'une aristocratie opulente a su y relever ou y créer depuis peu.

Bientôt nous entrons dans Seine-et-Oise. Le premier village qui s'offre à nous est celui du Coudray, dont le célèbre château, au milieu d'un parc immense, fut quelque temps en la possession du maréchal Jourdan. Plus bas, le Plessy-Chenet livre passage à la route de Fontainebleau. Sur la rive droite, nous voyons se déployer la ferme de Saint-Guilard et le village de Moysans-sur-Seine, vis-à-vis duquel se trouve la ferme de Pressoir-Pont. Puis, après avoir côtoyé Sainty et le magnifique château de Champlâtreux, séjour de M. le comte Molé, qui eut l'honneur d'y recevoir le roi il y a quelques années, nous arrivons en vue de Corbeil.

La Seine partage en deux cette petite ville, chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Oise et siège d'un tribunal de première instance. Il y a à Corbeil une bibliothèque publique, un petit théâtre, un hospice civil, un dépôt de farines considérable, et de magnifiques moulins mis en mouvement par la charmante rivière d'Essonne, que forment celles de Juignes et d'Étampes.

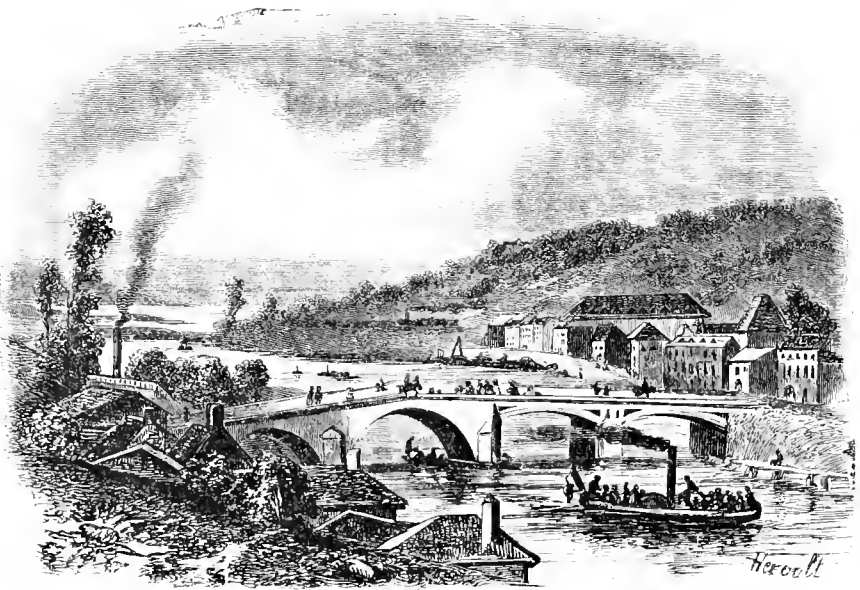
Un pont moitié en pierre et moitié en fer relie les deux quartiers l'un à l'autre. Le vieux Corbeil, ou quartier Saint-Léonard, doit son nom à une église qui mérite peu de fixer les regards ; il se trouve sur la rive droite et fait partie de la Brie française. Le nouveau Corbeil, ou quartier Saint-Spire, est divisé en deux parties par la rivière d'Essonne. On y voit une église sous l'invocation de saint Spire, que fonda, dit-on, au onzième siècle, Aimon, le premier comte de Corbeil. Détruite entièrement par un incendie en 1140, on la reconstruisit depuis, mais les derniers travaux ne furent achevés qu'en 1437.

L'origine de Corbeil remonte à une haute antiquité. Ce fut une place de guerre, importante par sa position. Néanmoins, et en dépit de son ancienneté, nous nous dispenserons de faire dériver son nom de celui de Corbuton, gouverneur des Gaules, ainsi que l'ont fait certains

étymologistes pour le moins aventureux. Cette ville fut assiégée en vain par les Bourguignons et les Anglais à l'époque de leur ligue contre le dauphin, depuis Charles VII. Sous le règne de Charles IX, les catholiques surent s'y défendre avec courage contre les huguenots, dont ils repoussèrent les attaques. Plus tard, devenue huguenote par un de ces retours dont la fortune possède seule le secret, elle se laissa prendre par le duc de Parme, qui vint l'attaquer avec les ligueurs et les Espagnols.

A l'époque de l'invasion étrangère, le pont de Corbeil fut coupé pour arrêter les alliés dans leur marche sur Paris. Les deux arches qui sautèrent ont été remplacées, le fer y tient lieu de la pierre.

Aujourd'hui, Corbeil a perdu sa gloire militaire et s'en console en augmentant chaque jour son importance commerciale. N'oublions pas que la création d'un chemin



Vue de Corbeil.

de fer a été pour cette ville une source nouvelle de mouvement et de prospérité.

A la sortie de Corbeil commence pour nous une charmante navigation au milieu de villages agréables et de châteaux magnifiques. Sur la gauche, nous laissons les châteaux de Lagrange-feu-Louis et de Mousseaux, le village d'Ery et le château de Petit-Bourg, bâti par le duc d'Antin, qui y reçut fréquemment Louis XIV et madame de Montespan. Petit-Bourg devint sous Louis XV un rendez-vous de chasse, qui eut tour à tour pour habitants, depuis cette époque, la duchesse de Bourbon, Perrin, administrateur des jeux, et, il y a quelques années, un riche banquier espagnol, M. Aguado ; c'est maintenant le séjour d'une colonie d'enfants, analogue, sous quelques rapports, à la colonie agricole de Meltray.

Vient ensuite les châteaux de Grand Bourg, de Trousseau et de Fromont, dont les jardins, de caractère si romantique, viennent finir sur les bords du fleuve ; à

droite, nous voyons s'étendre le village d'Étiolle, dont le château fut la propriété de M. Lenormant, le mari de la célèbre madame de Pompadour ; enfin le château de Bourlanger et Soisy-sous-Étiolle.

Depuis quelques instants nous apercevons un pont magnifique suspendu sur la Seine ; c'est le pont de Ris, superbe ouvrage qui a pris la place du bac et a été bâti par l'ancien et généreux propriétaire de Petit-Bourg, feu M. le marquis de Las Marismas. Il relie le charmant village de Ris, que nous laissons à gauche dans l'intérieur des terres, ainsi que le hameau de Laborde, au village de Champrosay, que nous voyons à droite à une petite distance, et qui renferme un grand nombre de maisons de plaisance. Bientôt nous avons dépassé à gauche le hameau du Petit-Châtillon et celui du Grand-Châtillon ; alors nous découvrons à droite, au sein de la plaine et au bas d'un groupe de collines, le joli village de Draveil.

A une lieue de Ris et au-dessus d'Athis, avant Ablon,

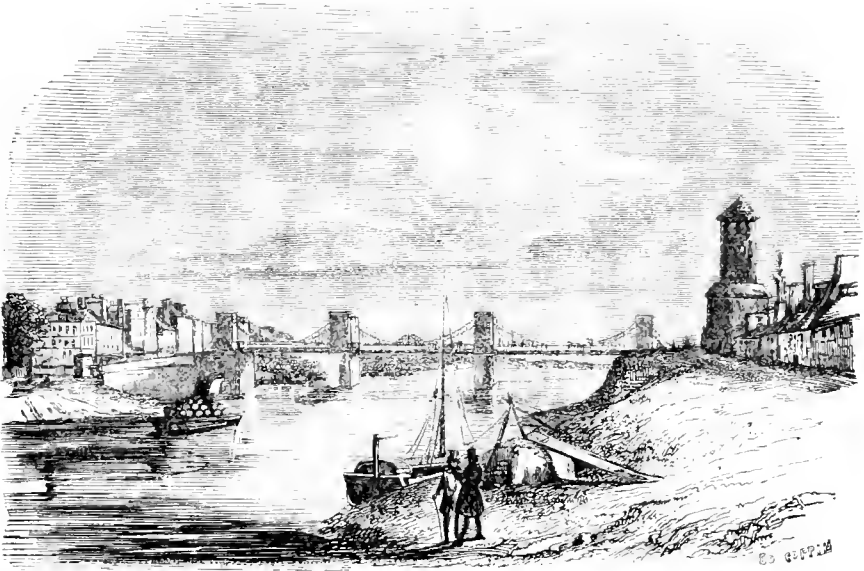
nous voyons une petite rivière, l'Orge, se jeter dans le fleuve après avoir arrosé Dourdan et Monthéry, deux villes qu'ont rendues illustres les ruines respectables de leurs châteaux féodaux. Située sur une hauteur dont elle occupe le sommet, la tour de Monthéry, semblable au plumet qui orne le bonnet d'un grenadier, attire les regards du voyageur. Des hauteurs qui entourent Corbeil, on l'aperçoit comme on peut la voir, à Paris, du haut de la coupole de Sainte-Geneviève; cette tour, que M. Viennet a pris pour sujet d'un roman historique à la fois intéressant et sérieux, embrasse un horizon d'au moins quinze lieues.

Depuis les guerres religieuses, Ablon occupe un rang important parmi les villes des environs de Paris. Les huguenots y eurent un temple où ils exercèrent leur culte librement, en vertu des ordres de Henri IV et en dépit des clauses du traité qui avait présidé à la reddition de Paris, clauses par lesquelles on exigeait au moins une distance de cinq lieues; or, Ablon ne se trouve qu'à quatre lieues et demie de la capitale.

La Seine ne tarde pas à recevoir l'Yonne, dont les sources sont à Villegagnon, non loin de Provins, près de

celles de la Voulzie. Cette rivière coule sur un terrain si poreux et y décrit tant de détours que, bien qu'elle soit alimentée par de nombreux ruisseaux, assez abondants pour mettre des moulins en mouvement, elle reste à sec pendant les trois quarts de l'année dans presque toute son étendue. Seulement, au-dessus de Brie-Comte-Robert, grâce à des sources importantes, elle devient assez forte pour alimenter un grand nombre d'usines qui ne s'arrêtent jamais, quelle que soit la saison. La route de Melun à Paris traverse l'Yonne sur un charmant petit pont, puis entre à Villeneuve-Saint-Georges, placé sur la rive droite du fleuve, au confluent des deux cours d'eau. Un grand nombre de jolies maisons donnent à ce village quelque chose d'attrayant.

Arrivé à Choisy-le-Roi, la Seine passe sous un pont large et splendide dont la construction remonte à l'année 1610. Ce bourg renfermait jadis une maison de plaisance construite pour mademoiselle de Montpensier. A la mort de cette princesse, la maison appartint au dauphin, fils de Louis XIV; on l'échangea alors contre le château de Meudon, que madame de Louvois possédait. Toute trace de ce château a disparu. C'est là que Louis XV faisait de



Vue de Bercy.

si fréquents voyages avec madame de Pompadour. Les bosquets et les jardins délicieux n'ont pas laissé de vestiges, la charrue a tout bouleversé. Sur cette terre, naguère consacrée au plaisir, on a établi des fabriques de maroquin, de faïence et d'acides minéraux. Au-dessus de ce bourg est une petite île d'un effet charmant, qui entre bien pour quelque chose dans la splendeur du panorama offert par la Seine en cet endroit.

Nous laissons sur la gauche Vitry et ses riches pépinières, puis nous apercevons deux îles assez importantes et le Port-à-l'Anglais, derrière lequel se déploie une immense plaine. Le nom de ce petit village indique sa triste origine. Pendant le règne de Charles VI, les Anglais, que

la trahison avait rendus maîtres de Paris, établirent en ce lieu un camp pour surveiller la capitale et pour couper les communications que le dauphin aurait été tenté de nouer par le moyen de la Seine avec les Parisiens. A l'extrémité de la plaine, sur le penchant d'une petite colline qui dérobe à nos yeux l'affreux Bicêtre, nous voyons un village : c'est Ivry avec ses jolies maisons de plaisance, au nombre desquelles il faut citer celle de M. le comte Jaubert. Le territoire d'Ivry s'étend jusqu'aux murs de Paris et renferme les hameaux de la Gare et d'Austerlitz.

Devant nous s'élève, sur une chaîne de collines, le triple bourg de Charenton, au pied duquel passe la

Marne, dont nous n'avions pas encore soupçonné le voisinage, car jusqu'ici elle s'est cachée derrière les nombreuses îles qu'elle forme à l'extrémité de son confluent avec la Seine. La Marne prend sa source dans le département de la Haute-Marne, aux environs de Langres (à la Marnotte), arrose l'extrémité sud du département de l'Aisne, pénètre dans celui de Seine-et-Marne près de la Ferté-sous-Jouarre, baigne Meaux et Lagny, et sans s'arrêter dans le département de Seine-et-Oise, elle atteint celui de la Seine, où elle se joint à ce dernier fleuve au pied des carrières de Charenton. La Marne a un courant rapide qui rend sa navigation difficile; dans plusieurs localités il a fallu établir des pertuis et des barrages pour diviser et affaiblir son cours. Après sa réunion à la Seine, on distingue longtemps encore ses eaux, à leur rapidité, à leur nuance jaunâtre, et au loison épais qu'elles charrient avec elles.

Au quatorzième siècle, les rois de France possédaient un château à la pointe de ce confluent. C'est là que Jeanne de Navarre fut mariée à Philippe, comte d'Évreux; cette princesse habita ce château jusqu'à sa mort. On appelait alors cet endroit *le Séjour du roi ou les Carrières*; c'est ce dernier nom qui est resté à la localité après la destruction de la royale demeure. À l'époque des troubles qui suivirent la captivité du roi Jean, son fils, le Dauphin, jeta là un pont de bateaux sur la Seine pour aller assiéger Paris. C'est à l'extrémité de ce pont, du côté de la plaine d'Ivry, qu'il fut forcé de livrer aux révoltés, venus à sa rencontre, un sanglant combat.

À gauche des carrières de Charenton nous voyons les premières maisons du village de Conflans, contigu au premier. Pendant longtemps les ducs de Bourgogne y possédèrent un beau château. À l'issue de la guerre à laquelle donna lieu, sous Louis XI, *la Ligue du bien public*, il y eut un traité conclu à Paris, qui porte le nom de traité de Conflans, parce que la négociation s'ouvrit dans le château des ducs de Bourgogne, où le comte de Charolais (depuis Charles le Téméraire) s'était retiré avec ses partisans, pendant que le roi était maître de la plaine d'Ivry.

Le ministre Villeroy a fait construire une superbe maison de plaisance sur l'emplacement de ce château; depuis près de deux siècles elle est la propriété des archevêques de Paris, qui, dans la belle saison, y vont chercher la solitude et le repos. Sur la hauteur se trouvent des réservoirs dans lesquels une machine hydraulique fait monter l'eau du fleuve, qui, de là, se répand par des canaux multipliés dans les bassins du parterre, puis s'échappe encore pour alimenter les fontaines du voisinage.

Une petite plaine de quelques arpents sépare seule la maison de l'archevêque de Bercy. Le château des seigneurs de ce nom, que l'on voit de la rive, fut réparé et embellit sous Louis XIV, et c'est d'après les dessins de Le Nôtre que l'on arrangea les jardins. Dans cette admirable propriété le botaniste trouverait d'inappréciables trésors; mais il y a là un garde impitoyable qui en dé fend l'entrée à tous, excepté aux industriels riverains qui ont acquis à prix d'argent le droit d'y faire des dépôts. La terrasse longe la Seine pendant un quart de lieue à peu près, et l'on y jouit d'un point de vue magnifique.

Le village de Bercy, qu'on peut considérer comme un des faubourgs de Paris, consiste en une longue suite de bâtiments vastes et uniformes qui bordent le fleuve; ce sont

des entrepôts pour les vins. Jadis on passait la Seine dans un bac, aujourd'hui on la traverse sur un pont construit en cet endroit, et appelé pont de Bercy. Nous laissons sur la rive gauche le hameau d'Austerlitz, qui tire son nom d'un des évènements les plus glorieux de notre histoire, et celui de la Gare, qui possède une importante verrerie, et nous pénétrons enfin dans Paris, entre le quai de la Râpée à droite, et le lugubre édifice de la Salpêtrière à gauche, pour passer plus loin, en face de l'Arsenal.

Laissons le bateau qui nous porte descendre le courant du fleuve aux eaux vertes, et résumons un peu la partie de notre voyage qui se trouve ici terminée. Sans doute nous aurions pu désirer de passer à travers des villes plus riches et plus étendues, de traverser des contrées plus pittoresques et plus variées; mais, en somme, nulle part l'imagination n'aurait orné de souvenirs plus charmants les rives d'un fleuve; nulle part elle n'aurait pu retracer des bords qui excitassent autant d'émotions profondes, autant de sentiments graves ou touchants. Pour qui voyage dans la haute Seine tout a un charme surprenant, on ne résiste pas à l'attrait de ces rives, à leur grâce indéfinissable; mais jusqu'ici rien n'indique encore l'importance et la majesté que doit acquérir plus tard ce fleuve puissant, et pourtant on doit avoir déjà deviné sa grandeur future.

Les premiers, parmi les voyageurs qui ont exploré le cours de la Seine, nous l'avons prise à sa source; nous avons observé peu à peu son accroissement, à chaque pas nous avons noté l'augmentation de son lit, de ses ondes; nous avons vu, pour ainsi dire, nous servant d'une figure du bon vieux temps, cette nymphe, d'abord enfant, grandir et devenir une femme accomplie, aux formes arrêtées. Maintenant la Seine va nous présenter le spectacle d'une bien autre activité; devenue large et forte, elle traversera des cités puissantes, riches et peuplées, et sèmera sur ses bords un mouvement et des incidents mille fois plus variés; les souvenirs historiques vont surgir en foule; cependant elle va perdre ce charme attaché aux essais et aux efforts d'une jeunesse qui travaille et qui lutte.

Les rives que nous allons voir sont partout étudiées et reproduites; ces villes que nous allons traverser ne sont plus de celles où le voyageur ne s'arrête que s'il y passe une grande route. Nous voyons un fleuve sans cesse sillonné par des embarcations ou par des bateaux à vapeur chargés de curieux ou d'artistes; un fleuve qui a une histoire, chronique vivante en mille et mille volumes. En un mot, la basse Seine est en quelque sorte, comme disait Napoléon, la grande rue d'une ville immense, dont les trois quartiers principaux seraient Paris, Rouen et le Havre.

Cependant notre embarcation a franchi le Pont-Neuf, et nous cherchons en vain sous la deuxième arche, du côté du quai de l'École, ce petit château qui avait son gouverneur, et qui s'appelait la Samaritaine, nom chéri pendant longtemps des Parisiens, toujours rassemblés sur le pont pour écouter les sons aigres et perçants de son carillon. Le bâtiment tombait de vétusté, la pompe avait été reconnue inutile, on se décida à tout abattre en 1813.

Mais nous voici au sein de la capitale, abordons un instant, et examinons un peu le vieux Paris du haut de ce terre-plein sur lequel s'appuie le Pont-Neuf.

ESQUISSES DE LA VIE FLAMANDE.

CHAPITRE III.

QUI VEUT TROP S'ÉLEVER, TOMBE SOUVENT BIEN BAS.

(Suite.)



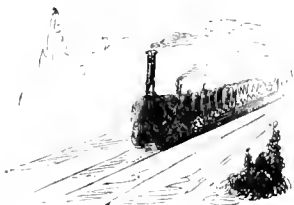
Le père Van Roosemael profita du triste exemple d'Hortense Spinael pour déclarer à sa femme la ferme volonté où il était de retirer Siska de pension. Le docteur Polkmans se joignit à lui pour faire sentir la nécessité d'une telle résolution. Comme trois ans s'étaient écoulés depuis qu'elle n'avait vu sa fille, madame Roosemael se rangea plus facilement à leur avis qu'ils ne s'y attendaient.

En conséquence, une lettre fut écrite à la directrice de pension pour la remercier des soins donnés à Siska, et pour prévenir cette dernière que le 15 courant, à quatre heures de l'après-midi, madame Van Roosemael l'attendrait à la station du chemin de fer.

Ce jour-là, en effet, une demi-heure environ avant l'arrivée du convoi, on vit entrer dans le débarcadère une dame d'un âge mûr et d'un air respectable. Elle avait un manteau de drap fin, et son bonnet, à la vérité, de forme un peu antique, était garni d'une dentelle de prix. A coup sûr ce devait être la femme de quelque bon bourgeois qui avait profité du beau temps pour se parer de ses habits du dimanche. Néanmoins elle s'était munie d'un immense parasol qui pouvait lui servir de parapluie en cas d'orage.

Le cœur de madame Van Roosemael, — nos lecteurs l'ont sûrement déjà nommée, — battait bien fort en ce moment, car elle allait presser sur son sein maternel sa Siska, son enfant chérie, et trouver dans ces tendres embrassements la compensation de toutes les querelles, de tous les ennuis, de tous les chagrins qu'elle avait supportés dans son ménage pour parvenir à lui donner une brillante éducation... Quelle joie elle allait éprouver!

Mais voilà qu'on entend les rugissements du convoi qui approche. Les employés de l'administration se pré-



écipitent hors des bureaux et des magasins, et accourent au débarcadère. Le bruit succède au silence, et c'est au milieu d'une foule tumultueuse que s'arrête la machine monstre. La bonne dame, tremblante d'émotion, va se

poster alors sur le passage des voyageurs, et elle examine curieusement chaque visage de femme...

Déjà les brillants équipages sont partis, les lourds omnibus se mettent en mouvement; en moins de cinq minutes la voie de fer se trouve libre; les employés retournent à leurs bureaux; la foule se disperse. La mère Van Roosemael voit les portes se fermer; l'inquiétude s'empare de son âme; elle reste immobile à l'entrée de la station, comme si un pouvoir occulte la clouait à cette place. Tout à coup elle tressaille; elle vient d'apercevoir à quelque distance, près d'un cabriolet de louage, une jeune personne debout, dans l'attitude d'une personne qui en attend une autre. — Serait-ce Siska?... Oh! non, c'est impossible!... A l'élégance de sa toilette, on juge que cette jeune dame appartient à la haute classe de la société. Sa robe de soie, d'une couleur éclatante, laisse à découvert une grande partie de son cou qu'un châle de barège ne suffit pas à cacher. Le long de ses joues tombent des grappes de cheveux, et deux plumes se balancent sur son chapeau. Elle tient à la main une jolie petite ombrelle; à ses pieds sont entassés deux grandes malles et une douzaine de cartons. Ce ne peut être son enfant!

Telle était la conclusion des remarques de madame Van Roosemael, lorsque la jeune fille, étant venue à se retourner avec un mouvement d'impatience, elle reconnut alors parfaitement les traits de Siska.

— Ma fille! s'écria-t-elle; et en prononçant ce peu de mots elle s'élança avec la vivacité de la jeunesse. Des larmes de joie mouillèrent ses paupières; un sourire éclaira sa physionomie, elle ouvre les bras, et s'écrie de nouveau avec l'accent du barbare: « Siska! mon enfant! »

La jeune personne parut bien un peu mécontente de s'entendre appeler de ce nom vulgaire; mais, cédant promptement à l'impulsion de son cœur, elle se précipita vers sa mère en s'emparant de ses mains, et, les pressant fortement entre les siennes, elle lui dit d'un ton étrangement dégagé:



— Bonjour, maman, comment va votre santé? et papa se porte-t-il toujours bien?... Oh! prenez garde! vous allez

écraser mes cartons... Savez-vous que je vous attends ici depuis fort longtemps?

Dans d'autres circonstances, ces paroles n'eussent peut-être point laissé de trace sur l'esprit de cette mère indulgente; mais en ce moment, elles blessèrent son cœur, comme autant de coups de poignard. Étant-ce là, en effet, le langage qu'elle avait le droit d'attendre de sa fille, après une aussi longue séparation? Quoi! pas un baiser, pas un élan de tendresse pour celle qui, afin de satisfaire ses désirs, avait non-seulement repoussé les conseils, mais encore lutté avec la volonté de son époux? Combien cette froideur imméritée devait l'affliger! Elle s'efforça pourtant de contenir sa douleur.

Pendant ce temps, les valises et les cartons avaient été placés dans le cabriolet, qui se trouvait maintenant si encombré, qu'il n'était plus possible que deux personnes pussent s'y assoir. Mademoiselle Van Roosemael ordonna au cocher de partir devant, parce qu'elle préférait, dit-elle, se rendre à pied chez son père. Nous ne nous tromperons certainement pas en affirmant que la vanité eut une grande part dans cette détermination, et que la coquette jeune fille était surtout désireuse de se montrer avec son élégante toilette aux Anversois de sa connaissance qui habitaient le même quartier que sa famille.

Siska ouvrit donc son ombrelle, et d'un pas léger elle se mit en marche sans accorder aucune autre marque d'affection à sa pauvre mère. Celle-ci ne pouvait s'empêcher de sentir maintenant la justesse des avis du docteur. L'esprit absorbé par ces tristes réflexions, elle semblait plutôt une servante qui suit sa maîtresse, qu'une mère qui accompagne sa fille.

Les deux femmes cheminaient depuis quelque temps en silence, lorsque mademoiselle Van Roosemael, examinant sa mère de la tête aux pieds avec la plus inconvenante curiosité, lui dit tout à coup :

— Mais, maman, comme vous êtes étrangement habillée avec cet affreux bonnet et ce manteau à la vieille mode! on vous prendrait pour une femme du peuple. Je vous en prie, cachez ce parasol campagnard, car nous avons absolument l'air de paysannes arrivant de leur village.

Madame Van Roosemael répondit d'une voix brisée qui trahissait sa souffrance :

— Mon enfant, je suis habillée comme ma mère s'habillait avant moi, et on ne peut s'attendre à ce qu'à mon âge je change ma manière de me vêtir.

Mais Siska n'avait pas attendu sa réponse; elle s'occupait en ce moment à regarder les passants, afin de jouir de l'effet qu'elle produisait sur eux. Comme on traversait le marché de la ville, un jeune homme s'approcha d'elle avec un visage si riant et un air de si parfaite intimité qu'on les aurait volontiers pris pour la sœur et le frère. Madame Roosemael ouvrit ses yeux aussi grands que possible, pour tâcher de le reconnaître. Quant à lui, loin de se laisser déconcerter, il se mit à marcher à côté de Siska et lui dit en français d'un ton cavalier :

— Eh! bonjour, mademoiselle Eudoxie! Vous voilà donc sortie de pension!... Anvers aura le bonheur de posséder dans ses murs une personne aussi accomplie! En vérité, c'est une bonne fortune pour nous autres jeunes gens, qui rencontrons rarement un tel assemblage de perfections.

A ce compliment emphatique, Siska répondit en affectant une confusion qu'elle n'éprouvait pas :

— Vous plaisantez, monsieur Georges... Mais comment se porte votre sœur Clotilde?

— Oh! très-bien, dit-il négligemment. Puis il ajouta avec une expression ironique et en désignant madame Van Roosemael :

— C'est sans doute votre femme de chambre?

A cette question, Siska devint toute rouge, moins de colère peut-être que de honte, et l'excès de son embarras lui ôta pendant quelques instants l'usage de la parole; enfin, faisant un effort sur elle-même :

— Non... c'est ma mère, dit-elle.

— Ah! vraiment! s'écria le jeune homme. Et se retournant vers la bonne dame : Permettez-moi de vous faire mon compliment, madame. Vous avez là une adorable fille!

En achevant ces mots, il salua l'épicière avec une politesse si exagérée, qu'elle touchait de bien près à l'impertinence. Madame Van Roosemael avait assez de bon



sens pour le comprendre; aussi ne répondit-elle que par une légère inclination. Encore tout émue de cette scène inconvenante, elle demanda à sa fille :

— Pour qui donc nous prend ce jeune Français? Il a certainement cru s'adresser à quelque autre, car il vous a appelée Eudoxie; comment pouvez-vous écouter les sots propos d'un freluquet qui vous est inconnu?

Ces observations ne parurent nullement du goût de Siska, qui prit un air renfrogné.

— Vous imaginez-vous par hasard, maman, qu'après avoir passé trois ans dans un pensionnat français, j'en sortirais aussi gauche et aussi sauvage que lorsque j'y étais entrée? Ce jeune homme ne m'est pas inconnu... Il venait voir fréquemment à ma pension sa sœur Clotilde, qui est mon amie d'enfance.

— Quoi! s'écria la mère étonnée, serait-ce Pierre Vandertangen?

— Eh! oui, maman, c'est M. Vandertangen.

— Et tu n'es pas bonteuse, ma fille, de faire tant de bruit avec un fainéant qui ne sait que gaspiller l'argent de sa famille!

— Mais, maman, cela n'empêche pas qu'il ait acquis à Paris, où il a vécu, de fort bonnes manières; c'est un jeune homme qui connaît les usages du monde.

— Est-ce donc pour suivre les usages du monde qu'il passe son temps à baguenauder dans les rues et à vexer, par ses impertinences, des personnes respectables?... Quo! que vous en pensiez, je vous défends de hier désor-

mais conversation avec des drôles aussi impudents. Je vous dirai encore que vous vous appelez Siska et non Eudoxie.

Très-mortifiée de cette réprimande, Siska repartit avec un pen d'aigreur :

— Est-ce ma faute si les dames de ma pensiou ont jugé à propos de changer mon nom bourgeois contre un plus convenable?

En entendant sa fille s'exprimer de la sorte, la malheureuse mère songea involontairement à Hortense Spinael, et, sous l'impression d'une si fâcheuse pensée, elle lui eût assurément dit quelques dures vérités, si elles ne fussent alors précisément arrivées devant la porte de leur boutique, où Van Roosemael était occupé à moudre du café. Comme il ne se trouvait là aucun étranger, la jeune fille n'hésita pas à embrasser affectueusement son père; le brave homme était ravi de revoir son enfant brillante de santé et de grâce, et il en témoignait assez bruyamment son allégresse, lorsque ses démonstrations furent interrompues par Siska, qui s'écria en français :

— Mes cartous ne peuvent rester ici... Il faut que je les fasse monter dans ma chambre... — Cocher! ajouta-t-elle, prenez-les et suivez-moi dans l'escalier.

Une heure après qu'elle se fut ainsi retirée dans sa chambre, elle était encore occupée à déballer ses chapeaux et ses robes, à ranger ses flacons de cosmétiques et à mettre ses cheveux en papillotes. Pendant qu'elle se livrait à ces travaux importants, elle chantait le refrain d'une romance française :

« O ma belle,
« Sur-moi fidèle!

et autres du même genre, d'une voix si éclatante qu'on l'entendait dans la boutique.

Le père Van Roosemael restait immobile d'étonnement derrière son comptoir; sa main droite se reposait sur la manivelle de son moulin à café, tandis que de la gauche il se grattait, ou plutôt s'ecorçait la tête avec la distract-



tion d'un homme dont les idées sont toutes bouleversées. Ses yeux erraient vaguement dans la boutique, et de tristes prévisions assombrissaient son esprit. Lui aussi pensait en ce moment à Hortense Spinael, tout en murmurant de temps en temps :

— Quel imbécile ai-je été de céder aux volentes obsti-

nées de ma femme! Le docteur Pelkmans avait raison quand il disait qu'un jour je m'en repentirais...

La situation de la pauvre mère était aussi bien digne de pitié. Torturée par ses craintes malheureusement trop motivées, et par les reproches de sa conscience, elle s'était assise dans un coin obscur de la cuisine et pleurait solitairement.

Les pleurs et les plaintes ne produisirent pas plus d'effet sur Siska que les remontrances et les prières. Rien ne pouvait la détourner de la mauvaise voie dans laquelle elle était entrée, si bien que la tendresse maternelle de l'épicière finit un beau jour par l'emporter dans son cœur sur son juste mécontentement, et qu'à force de chercher des subterfuges pour apaiser l'irritation de son mari, elle en vint à ne rien voir de répréhensible dans la conduite de sa fille : « — Tout au plus pouvait-on lui reprocher quelques caprices, un peu d'obstination; mais voilà tout. D'ailleurs l'enfant était encore bien jeune... avec le temps, elle se corrigerait. »

Par cette excessive indulgence, madame Van Roosemael obtint quelques marques de tendresse de la part de Siska, qu'elle ne cessait de vanter à ses pratiques :

— Notre fille, leur disait-elle, est fort instruite... Elle comprend le français mieux que le flamand... elle danse comme une Parisienne... elle chante comme au théâtre... enfin, c'est un vrai bijou.

Effectivement, Siska avait reçu une fort jolie éducation. Elle savait assez de français pour être en état d'échanger dans cette langue de fades compliments; à la vérité, elle commettait dans la conversation plus d'une faute grossière contre les règles; mais son assurance et sa vivacité empêchaient ses auditeurs de s'en apercevoir. Elle avait bien oublié d'apprendre l'arithmétique, science d'ailleurs trop aride pour une jeune personne délicate et nerveuse; mais quoiqu'elle fût incapable de dresser une facture, elle était en état de calculer que si sur trois prétendants elle venait à en perdre un, il lui en resterait encore deux.

De ses leçons de géographie elle n'avait retenu qu'une chose, à savoir, que Paris est la plus belle ville du monde, le paradis terrestre des femmes, qui y passent leur vie dans des fêtes continuelles. Quant à la mythologie grecque, elle se souvenait fort bien que Vénus était la déesse de la beauté et que Cupidon était son fils. De



plus, elle connaissait tous les noms français des différentes espèces d'étoffes, des diverses façons de robes, des nombreux genres de coiffures dont se servent les

grandes dames. — Voilà en quoi consistait la belle éducation de la fille de l'honnête épicier anversois. Et maintenant, nous le demandons, était-elle un vrai bijou, comme sa mère cherchait à se le persuader, ou seulement une poupée habillée à la mode du jour ?

Il est vraisemblable que le père Van Roosemael n'aurait pas répondu à la question que nous venons de poser de manière à satisfaire l'orgueil maternel de sa femme. On doit du moins le supposer, d'après les réflexions suivantes que vers ce temps-là il communiqua à son confident, le docteur Pelkmans :

— Si nous avions profité de vos avis, docteur, notre Siska serait à présent installée à notre comptoir, également satisfaite de sa position et de la nôtre. Elle aurait pour nous autant de tendresse que nous lui en portons, et nous serions à peu près certains de lui laisser, à notre mort, une belle fortune et des affaires florissantes. Au lieu de cela, voyez où en sont les choses aujourd'hui ! Notre fille est assise, il est vrai, dans la boutique ; mais évidemment elle ne prend nul intérêt à notre commerce. Elle a devant elle un tablier de soie qui lui tombe à peine jusqu'aux genoux ; quant aux bonnets, elle n'en porte jamais, et persiste à se coiffer en cheveux comme si elle devait paraître à quelque assemblée. Toute la journée, elle ne fait que rire et babiller avec un tas de freluquets qui n'ont pas un sou dans leur poche, et qui, sous prétexte d'essayer des cigares, envahissent mon magasin et en éloignent les honnêtes bourgeois. J'ai déjà perdu la moitié de mes pratiques... Ami Pelkmans, quand je ne serai plus de ce monde, cette maison que je tiens de mon père, et que je comptais transmettre à ma fille, sera promptement ruinée, car elle ne consentira pas à épouser un homme de notre classe ; et à quoi sont bons les frivoles jeunes gens dont elle recherche la société ? Ah ! vous aviez raison, docteur ! Une éducation solide, mais simple, eût fait de ma Siska une bonne ménagère, une femme d'intérieur. Elevée dans la crainte de Dieu, elle aurait pris le goût des occupations utiles et de la vie domestique. Hélas ! c'est ainsi que l'on raisonne toujours, docteur, et que les sages réflexions n'arrivent qu'après l'infortune : — C'est quand le veau est noyé qu'on couvre le puits.



CHAPITRE IV.

MIEUX VAUT TARD QUE JAMAIS.

Depuis le premier jour de son retour sous le toit paternel, Siska désapprouvait, ou pour mieux dire critiquait tout ce qui s'y faisait. Pas une seule habitude de ses parents ne trouva grâce à ses yeux ; tout lui paraissait vul-

gaire ou inconvenant. D'abord elle s'étonna qu'on pût dîner avant trois heures. Quant à elle, ce lui serait tout à fait impossible. Elle n'avait pas un appétit de paysanne. A cette déclaration, le père se fâcha, la mère se désola. Alors Siska eut des violentes attaques de nerfs ; même elle tomba en syncope. Un médecin français, très-expert dans l'art de guérir les maladies de fantaisie, ayant été appelé par la famille, raconta tant d'effets étranges et effrayants produits par la surexcitation des nerfs, que ces bons parents demeurèrent persuadés de la nécessité de dîner seulement à trois heures. Leur estomac dut pourtant souffrir de ce retard, car ils se levaient régulièrement tous les matins à quatre heures, au lieu que la paresseuse Siska ne descendait jamais dans la boutique et ne sortait pas souvent de son lit avant neuf.

Après la critique de l'heure des repas vint celle des mets dont ils se composaient. Il fallait absolument mettre exprès pour elle à la broche, tantôt un pigeon, tantôt un poulet. Ses poches étaient toujours pleines de pastilles au citron, et d'autres bonbons pectoraux. Elle ne voulait pas non plus consentir à aller le dimanche avec sa mère à la messe de six heures ; dans l'hiver, elle se serait enrhumée ; dans l'été, elle ne pouvait rester au milieu de gens du peuple sans en être malade. La grand-messe durait trop longtemps ; on gagnait froid aux pieds sur les dalles. Mais la messe de midi, à la bonne heure. Là, on voit de belles toilettes, et, après le service divin, on peut faire un tour de promenade sur le gazon du cimetière afin de montrer son mantelet neuf.

Voyez ! elle a décidé sa mère à quitter son bonnet garni de dentelle pour mettre un chapeau d'étoffe, et ses souliers à double couture pour des bottines lacées ; autrement la vaniteuse enfant eût refusé de sortir en sa compagnie. Mais comme la mère Van Roosemael paraît mal à l'aise



dans son nouvel accoutrement ! Son chapeau lui écorche les oreilles, et de plus la rend à moitié sourde. A peine fait-elle trois pas de suite sans s'arrêter pour secouer son pied, comme s'il se trouvait embarrassé dans un filet, tant les lacets qui serrent sa chaussure à la mode lui engourdissent le bas de la jambe. Pauvre femme ! sa contrariété est si vive en voyant les passant se moquer d'elle, que des gouttes de sueur perlent sur son front.

Le brave épicier n'était pas moins tourmenté que sa femme par la fantasque Siska. Jusqu'alors, il avait été le maître dans son intérieur et avait gouverné ses affaires avec tant de prudence que son commerce prospérait admirablement. Maintenant il n'en était plus ainsi. Le désordre régnait dans la maison, tout ce qu'il considérait et

proposait comme convenable et utile, était dédaigneusement rejeté par sa fille; souvent même, cette dernière lui donnait à entendre qu'elle trouvait ses idées étroites et stupides. Si alors le bonhomme se mettait en colère, la discorde éclatait aussitôt dans cette famille. Siska et sa mère se tenaient d'un côté; le père restait seul de l'autre. Quant au docteur Pelkmans, il se vit si mal accueilli par les deux femmes, qu'il prit bientôt en dégoût leur maison au point de n'y plus vouloir mettre les pieds.

Cependant, le père Van Roosemael, qui n'avait pas été élevé au milieu des dissensions domestiques, et qui, par nature non moins que par habitude, aimait à voir régner autour de lui la paix et le contentement, se résigna à tolérer une infinité de changements dont la plupart lui étaient fort désagréables. Mais il souffrait beaucoup de ce bouleversement subit dans sa manière de vivre. Aussi s'entendait-il dire plus d'une fois par ceux de ses anciens amis qui le rencontraient dans la rue :

— Comme vous maigrissez, Van Roosemael! Seriez-vous malade?

Sur un seul point, le bonhomme n'avait point voulu céder, à savoir : les attaques dirigées par Siska contre la boutique même de son père. Selon elle, cette boutique ne devait, ne pouvait pas rester comme elle était. Mais pour en venir à ses fins, la jeune fille comprit qu'il lui fallait beaucoup de persévérance et de ruse. En effet, c'était derrière ce comptoir que Van Roosemael avait grandi. Au fond du magasin, on voyait le vieux fauteuil sur lequel s'asseyait sa grand-mère. En un mot, cette boutique, etait son pays natal, son univers, et à la conservation de toutes les choses qui s'y trouvaient semblait être attachée une partie de son existence. Aussi, pour vaincre l'obstination de son père à ne point vouloir décorer sa boutique à la française, Siska eut non-seulement recours aux larmes, aux crises de nerfs; mais encore elle feignit d'avoir perdu l'appétit et le sommeil. Tout ce manège dura un an, oui, un an, au bout duquel Van Roosemael, à la fois fatigué et alligé de cette incessante persécution, dit enfin d'une voix aussi triste que sa physionomie :

— Eh bien! donc, faites ce que vous voulez.

Hélas! ces paroles, que d'importunes instances lui avaient arrachées, retentirent à son oreille aussi lugubrement que si on l'eût forcé de prononcer lui-même sa sentence de mort. Il se sentit physiquement et moralement brisé. Des lors il commença à dépérir et à s'acheminer lentement vers la tombe.

Plus d'une fois, Siska, en rencontrant son regard, éprouva un trouble indéfinissable, une sorte de vague pressentiment de malheur. Mais le mouvement de repentir dont elle se sentait alors comme invinciblement saisie traversait son esprit comme un éclair. Van Roosemael, morne et abattu, ne lui adressait nul reproche; silencieux et immobile, il suivait des yeux les ouvriers occupés à mettre sans dessus dessous sa vieille boutique, et à anéantir ses plus chers souvenirs. Les étroits carreaux du vitrage cédèrent la place à des glaces magnifiques, et les lampes furent remplacées par de brillants bees de gaz. Deux garçons de boutique se tenaient les bras croisés derrière le comptoir, tandis que Siska, ou plutôt mademoiselle Eudoxie Van Roosemael, dont la chaise était placée sur une petite estrade, pres de la fenêtre, lisait des romans français.

Le malheureux vieillard en était venu à un tel degré d'accablement que toutes choses, sans en excepter la société et la conversation de Spinael, semblaient lui être devenues indifférentes.



L'honnête cordonnier avait fait quelques spéculations sur les peaux, qui l'avaient mis en position de pouvoir lui rembourser le prêt de mille florins.

Cependant, la négligence et le désordre régnaient plus que jamais dans la boutique de Van Roosemael, qui, de plus en plus souffrant, se vit enfin forcé de garder d'abord sa chambre, puis son lit. Comme il ne se plaignait que d'un grand affaiblissement, sa famille, persuadée qu'il n'avait besoin pour se rétablir que d'un profond repos, se borna à l'entourer d'attentions et de soins. Un matin pourtant le malade manifesta le désir de voir le docteur Pelkmans et son voisin Spinael. Madame Van Roosemael les envoya chercher tous les deux.

Le médecin arriva le premier. Il demeura longtemps seul auprès de son ancien client. Quand il redescendit, il était pâle et tremblant. Du moment où il se trouva en présence des deux femmes, il fixa ses regards courroucés sur Siska, et s'avança vers elle d'un air sombre.

Torturée par les angoisses de l'inquiétude, et dominée par un indicible sentiment de terreur, la jeune fille étendit ses mains devant elle, comme pour repousser cette sinistre apparition. Le docteur saisit son bras, et, le pressant fortement, s'écria d'une voix sourde :

— Votre père se meurt, perverse enfant! et sans les chagrins dont vous avez abreuvé sa vie, il aurait peut-être encore bien des jours à vivre!...

En achevant cette interpellation foudroyante, il rejeta Siska à demi évanouie sur son siège et sortit précipitamment pour aller chercher un prêtre, avec lequel il ne tarda pas à revenir.

Après que le mourant eut reçu les consolations de l'Église, il murmura d'une voix gémissante :

— Où sont ma femme et ma fille?... Je voudrais les voir l'une et l'autre, docteur... Mais, je vous en prie, soyez indulgent pour la pauvre Siska... Ne l'accablez pas de reproches trop sévères!

— Je vais la chercher, répondit simplement le docteur.

Assises à côté l'une de l'autre dans l'arrière-boutique, la tête cachée dans leurs mains, les deux femmes san-

glotient convulsivement. Le désespoir auquel Siska était en proie aurait attendu un cœur de pierre. Les paroles accusatrices du docteur résonnaient encore à son oreille comme une malédiction divine, elles avaient déchiré le voile qui lui couvrait les yeux... Siska se reconnaissait coupable ; mais, hélas ! il était trop tard, le mal qu'elle avait fait ne pouvait plus être réparé.

A ce spectacle deux larmes roulaient sur les joues de Pelkmans, sa physionomie perdit un peu de son expression de sévérité pour prendre celle d'une affliction profonde, et s'approchant de la repentante jeune fille :

— Malheureuse enfant ! vous avez péché contre la loi de Dieu... Au lieu de suivre ce saint commandement : *Tes père et mère honoreras....* qu'avez-vous fait?... Mais je ne veux pas vous jeter dans le désespoir. Il vous reste encore un moyen de salut... Repentez-vous et amen-



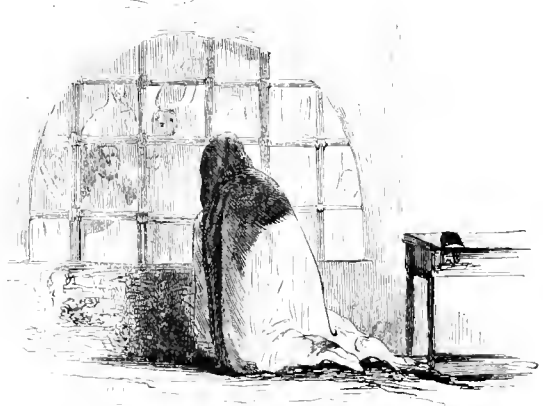
dez-vous ! Tâchez de vous réconcilier avec Dieu et avec votre père mourant qui vous appelle... Allez vers lui... Mais prenez garde ! s'il quitte ce monde terrestre sans être convaincu de votre repentir, s'il meurt sans cette dernière

consolation, la malédiction de Dieu vous poursuivra éternellement dans cette vie et dans l'autre.

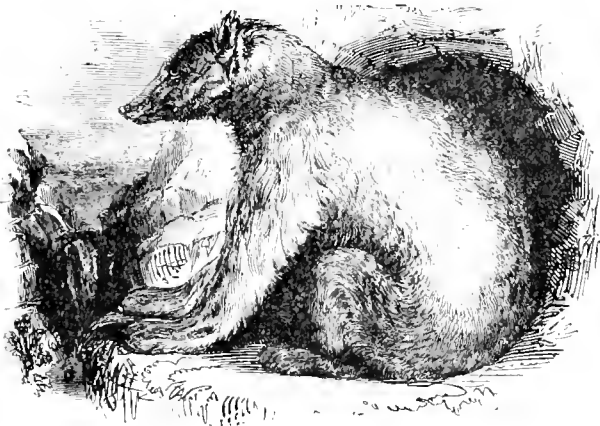
Siska baisa en pleurant les mains du docteur, et se rendit en toute hâte dans la chambre de son père. Maintenant assistons aux derniers moments du malheureux Roosemael. Au chevet de son lit, nous voyons, tremblants d'émotion, Spinael et le docteur. A l'extrémité opposée, Siska, agenouillée, entoure sa mère de ses deux bras, et supplie le vieillard de lui accorder son pardon. Le moribond, dont la figure s'éclaire soudainement d'une expression de béatitude céleste, lève sa faible main, l'étend sur la tête de son enfant, puis il murmure d'une voix faible : « Te te bénis, ma fille. » Et aussitôt son âme, déployant ses ailes, prend son essor vers les cieux...

Aujourd'hui, la boutique d'épicerie que les Roosemael avaient tenue de père en fils depuis près d'un siècle, est fermée. En se retirant du commerce, la mère et la fille ont également renoncé à tout plaisir, à tout amusement. Leur vie solitaire est entièrement consacrée à des exercices de piété et à des actes de charité. — Et si vous visitez, un vendredi matin, l'église des Dominicains, ouvrez la porte à droite et pénétrez dans le vieux cimetière, jusqu'à la muraille sur laquelle se trouvent représentés les tourments des âmes qui sont dans le purgatoire, là vous verrez une jeune femme prosternée, enveloppée dans un manteau brun et le visage couvert d'un voile. Si vous l'examinez attentivement, vous remarquerez les grains d'un rosaire que font glisser ses doigts, et de temps en temps vous entendrez un soupir de contrition sincère sortir de sa poitrine oppressée. Toutefois, son immobilité est telle que, dans le demi-jour où elle se trouve, vous la prendriez pour une statue. Et si ensuite vous la voyez se lever, s'incliner respectueusement devant un tombeau placé en ce lieu, et s'éloigner à pas lents sans vous avoir seulement aperçu, vous pouvez être sûr que cette jeune femme est Siska Van Roosemael.

Nous n'osons plus vous entretenir, des enfants de Spinael, qui continue à prier Dieu chaque jour de les retirer de l'abîme du vice où ils se sont volontairement plongés. Espérons toutefois que les prières de l'honnête artisan seront enfin exaucées.



HISTOIRE NATURELLE.



L'OURS.

Qui n'a vu dans nos villages, surtout à l'approche des foires, un animal de grande taille, couvert d'une épaisse fourrure brune ou noire, d'apparence fort lourde, et dont le grognement sourd indique assez que la muse-lière n'est pas une garantie inutile?

Un homme cependant guide, à l'aide d'une chaîne, ce sauvage compagnon, qui à sa voix se redresse sur ses pattes de derrière, étale de larges griffes et s'appuie d'une manière grotesque sur un long bâton qui lui sert dans ses exercices. Le son d'un tambourin et d'un fifre aigu lui donne une cadence douteuse; il saute pour le roi, il saute pour la ligue, absolument comme un civilisé; il tient un chapeau et salue la compagnie en lui montrant les dents.

Ce danseur récalcitrant est un sauvage habitant des montagnes, un ours, puisqu'il faut le nommer par son nom, qui déploie ses grâces douteuses devant une réunion où les enfants sont toujours en majorité.

La famille des ours est répandue dans toutes les hautes montagnes de l'Europe, de l'Asie et du nord de l'Amérique; on en trouve aussi dans certains pays de plaine où il y a de grandes forêts qui lui servent de retraite.

On connaît l'ours gris, le brun, le noir, et le blanc, qui ne se trouve que dans les régions polaires et habite sur le rivage de la mer.

L'ours gris est le géant de l'espèce; on le rencontre dans les forêts les plus profondes de l'Amérique du Nord, près des lacs; aussi féroce que fort, il attaque intrépidement les plus grands animaux, le bison même, qui souvent succombe après une vigoureuse défense. Aucun ours n'est d'une humeur plus insociable que l'ours gris; il aime la solitude, et malheur à qui passe à la portée de sa griffe! Il faut une grande résolution aux chasseurs pour l'attaquer, car les blessures l'irritent et, quel que soit le nombre de ses agresseurs, loin de fuir, il s'avance bravement contre eux.

L'ours brun est le plus commun dans les montagnes de l'Europe; sans être aussi redoutable que l'ours gris, il faut prendre de grandes précautions pour le chasser, car c'est un animal adroit, qui ne manque pas d'agilité et qui est doué d'une grande finesse; c'est un rusé montagnard qui a plus d'un tour dans son sac et qui est d'autant plus dangereux qu'il cache sa ruse sous une apparence de lourde bonhomie. Comme ces animaux habitent les sommets les plus inaccessibles, ils ne descendent dans les vallées que lorsqu'ils sont pressés par la faim; et ils regagnent promptement leurs tanières après avoir ravagé les parcs de moutons ou enlevé quelque jeune veau. Les montagnes où ils se retirent dans des cavernes sont ensevelies sous la neige pendant les trois quarts de l'année; les sentiers, à peine tracés, y sont peu sûrs, même pour les chamois, et longent des précipices sans fond; il faut donc prendre des guides et s'aventurer au risque de s'égarer, de périr sous des avalanches, de rouler dans un gouffre; et lorsqu'à la suite de ces dangers, qui naissent de la nature des lieux, on se trouve en face d'un ou de deux ours affamés, il faut encore un admirable sang-froid pour ne pas les manquer, car ils marchent volontiers sur le feu.

On prétend que dans le Nord, en Lithuanie et en Samogitie, quelques paysans les chassent d'une manière qui exige une grande résolution, mais à laquelle ils sont portés par le désir de soustraire leurs troupeaux et leurs ruches à ces redoutables déprédateurs. L'un d'eux armé d'une hache tranchante se hasarde en avant des autres chasseurs vers les lieux où l'ours doit se trouver; il s'avance avec précaution, retient même son haleine et marche comme un éclaircur en pays ennemi, de crainte d'une surprise qui lui serait fatale. Lorsqu'il aperçoit l'animal, qui l'a senti de loin, surtout s'il est au vent, il grimpe avec agilité dans un pin ou tout autre arbre. L'ours arrive à son tour, alléché par la proie qu'il con-

voite, il tourne autour de l'arbre, se dresse sur ses pattes de derrière, lève le museau et examine le terrain de tous les côtés ; car sa méfiance habituelle est éveillée et combat son naturel carnassier ; enfin il se décide et monte à l'arbre assez péniblement jusqu'au moment où il atteint les premières branches. C'est alors que l'homme assène vigoureusement des coups de hache sur ses pattes, coups qui le font rouler à terre ; puis, au signal convenu, les chasseurs accourent et achèvent leur ennemi désormais sans défense.

Les pieds de l'ours sont un mets assez estimé par quelques habitants du Nord ; mais la chair en est mauvaise ; ce que l'on recherche le plus, c'est sa fourrure, qui se place très-facilement dans le commerce et sert particulièrement à confectionner des coiffures militaires, kolbacks et bonnets d'ourson.

Les ours ne mangent pas seulement de la chair, ils sont aussi très-friands de fruits, de châtaignes et surtout de miel ; lorsqu'ils trouvent une ruche, ils la dévorent avec tant d'avidité que tout y passe, miel, cire et même les abeilles, qui ne sont pas toujours assez alertes à prendre leur vol. Que pourrait l'aiguillon de ces insectes contre leur impénétrable toison ? Les yeux et le nez peuvent seuls en être atteints.

Pendant une grande partie de l'hiver, l'ours, réfugié dans sa caverne, après s'être bien engraisé, y passe le temps à dormir ou à se lécher la plante des pieds, ce qui l'aide, à ce qu'il paraît, à supporter ces mois d'abstinence.

Dans quelques contrées des Indes orientales il existe de petits ours noirs, qui ne sont pas plus gros qu'un bouledogue et qui ne manquent pas de vivacité.

L'ours blanc, qui, comme nous l'avons dit, habite les régions polaires, est incontestablement le plus grand du genre. En 1396, le voyageur Barents, qui, le premier, a fréquenté les régions rapprochées du pôle, emporta comme trophée de son voyage les peaux de deux de ces animaux qu'il avait tués : l'une avait douze pieds de long, l'autre plus de onze. Quoique l'ours blanc se nourrisse particulièrement de phoques et de poissons qu'il parvient à saisir, il n'en est pas moins un objet de terreur pour les insulaires et les habitants du littoral, dont il décime les troupeaux lorsqu'il peut arriver parmi eux sans être aperçu.

Sa subsistance est encore plus précaire et soignée à plus d'incertitudes que celle de l'ours des montagnes. Les phoques, toujours sur la défensive, se précipitent à l'eau du

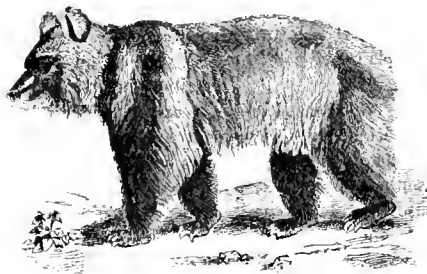
plus loin qu'ils l'aperçoivent ; les poissons lui sont encore plus difficiles à saisir ; et rarement il se risque à attaquer les habitations des hommes. Cependant il est arrivé que des navires détenus par les glaces se sont vus littéralement assiégés par des ours blancs affamés dont la faim doublait l'intrépidité. Les coups de feu ne les arrêtaient pas, et les matelots étaient réduits à les combattre de la hache et de la pique. Dans un des derniers salons, le peintre Biard a exposé un tableau saisissant de vérité, représentant une barque attaquée par une troupe d'ours blancs.

Les matelots des équipages baleiniers, lorsqu'ils se barrantent sur les glaces, ont quelquefois à se défendre de ces rudes assaillants ; on en cite un qui, se trouvant face à face avec un ours blanc dont l'aspect était terrible, pensa que la retraite était chose des plus prudentes ; mais il n'osa pas engager une fuite précipitée sur un terrain où le moindre faux pas pouvait lui devenir fatal en déterminant une chute. Il se retira donc pas à pas, mais suivi de près par l'ours ; alors il eut la pensée de jeter la gaffe qu'il portait : l'animal s'en empara, la tourna et la retourna entre ses pattes avec curiosité, puis, la laissant à terre, continua sa poursuite plus rapidement, car le matelot avait gagné pied. Celui-ci sacrifia successivement ses grognats de laine et son chapeau, chaque fois avec le même succès, car l'ours s'arrêtait pour les examiner en tout sens et les flairer. Ce manège donna le temps aux hommes de l'équipage de venir à son secours et de le débarrasser de son importun compagnon.

On cite plusieurs traits de la sagacité des ours blancs ; en voici un entre autres : un phoque se reposait sur la glace près d'un trou destiné à assurer sa fuite s'il apercevait quelque dangereux ennemi. Un ours, qui l'avait vu, s'en approcha le plus doucement possible, puis, à une certaine distance, plongea dans la mer, gagna la retraite sur laquelle il se fiait et s'empara de lui.

Il arrive quelquefois qu'un ours imprudent, allant d'îlot en îlot et de glaçon en glaçon, se trouve compromis lorsqu'une débâcle arrive ; emporté tout à coup, il voit fuir au loin le rivage d'où il était parti, et s'il ne succombe pas à la faim, plus il s'avance vers le sud, plus il voit le glaçon qui le porte se fondre et disparaître, jusqu'à ce qu'enfin, entraîné par une vague, il aille finir au fond de la mer son aventureuse odyssée.

OLIVIER LE GALL.



LA MORT D'UN ANGE.



Le plus tendre, le meilleur de tous les anges, auquel nous avons donné l'horrible nom de LA MORT, a pour mission d'enlever doucement notre cœur au moment où il se brise dans notre poitrine et de le porter d'une main légère dans ce chaud et délicieux Eden qui fleurit par-delà les nues : c'est l'ange de la dernière heure. Il a pour frère l'ange de la première heure, qui donne à l'homme deux baisers : le premier, pour qu'il commence la vie ; le second, pour qu'il se réveille là-haut sans blessure, et qu'il entre en souriant dans la vie nouvelle, comme il est entré en pleurant dans l'autre.

Alors que les champs de bataille se trempaient de sang et de larmes, et que l'ange de la dernière heure y faisait une riche moisson d'âmes, son œil se mouilla, et il dit : « Ah ! je veux aussi mourir une fois comme meurent les hommes, afin de connaître leur dernière douleur, et de pouvoir l'adoucir quand je trancherai le fil de leur vie. » L'incommensurable cercle des anges qui s'entraînaient là-haut se resserra autour de l'ange compatissant, et ils promirent à leur ami de l'entourer de leurs rayons de feu à son dernier moment, afin qu'il fût bien sûr que ce serait la mort. — Et son frère, dont le baiser entr'ouvre nos lèvres glacées, comme l'aurore entr'ouvre le calice glacé des fleurs, appuya tendrement son visage contre le sien, et s'écria : « Quand je t'embrasserai de nouveau, « ô mon frère, tu seras déjà mort là-bas, et tu habiteras de nouveau parmi nous. »

Tout palpitait d'émotion et d'amour, l'ange de la dernière heure descendit sur un champ de bataille où, seul, respirait encore un jeune et beau soldat dont la poitrine mutilée ne se soulevait plus que faiblement. Le héros n'avait auprès de lui que sa fiancée qui pleurerait ; mais ses larmes brûlantes qui tombaient sur son visage, il ne les sentait plus ; et ses gémissements n'arrivaient à son oreille que comme un bruit lointain du combat. L'ange se pencha sur lui, et aspira dans un long baiser son âme, qui s'échappait de sa poitrine brisée ; il confia cette âme à son frère, qui la baisa une seconde fois, — et elle sourit.

L'ange de la dernière heure, pénétrant comme un rapide éclair dans cette demeure inhabitée, réchauffa le cadavre, rendit le mouvement au cœur et lui insuffla une nouvelle vie. Mais combien il eut à souffrir de cette fatale incarnation ! Le tourbillon du nouveau fluide nerveux submergeait la lumière si vive et si puissante qui brillait naguère dans ses yeux ; — ses idées, si vastes, si libres tout à l'heure, se traînaient, lourdes et lentes, dans

l'étroite et brumeuse enceinte du cerveau ; — tous les objets extérieurs avaient perdu leurs formes vaporeuses, leurs couleurs suaves et veloutées ; ils arrivaient à lui, secs, anguleux, difformes, tachetés de couleurs sales et ternes, pénibles à voir, plus pémibles à toucher ; les sensations s'abêtraient à son *moi*, plus obscures, plus intimes, plus bruyantes ; — la faim commençait à le ronger, la soif à le brûler ; — la douleur mordait ses nerfs.

— Alors, sa poitrine sanglante et brisée se souleva péniblement ; il respira, et sa première aspiration fut un premier soupir d'angoisse vers le ciel qu'il avait quitté. « Ne serait-ce pas ce que l'homme appelle la mort ? » pensa-t-il. Mais comme il n'aperçut point de rayon de feu, comme il ne sentit point le baiser de son frère, il vit qu'il se trompait, et que c'était ce que l'homme appelle la vie.

Le soir vint. L'ange perdit ses forces et sentit comme un voile de plomb descendre et poser sur sa tête : — c'étaient les avant-coureurs du sommeil. De leur clarté solaire, les images extérieures passèrent dans une étouffante atmosphère de feu, — les ombres projetées dans le cerveau par le jour se divisèrent et revêtirent des formes colossales ; un nouveau monde sensuel s'ouvrit devant lui, bizarre et fantastique : — c'étaient les avant-coureurs des songes. Enfin, le froid linceul du sommeil l'enveloppa dans ses plis ; et, plongé dans une épaisse nuit, il demeura engourdi et seul comme nous autres hommes. Mais, alors aussi, vous voltigeâtes devant son âme, songes, enfants du ciel, avec vos mille prismes capricieux, et dans l'un de ces prismes vous lui montrâtes un cercle d'anges et de cieux rayonnants. Il lui sembla que de son corps se détachait, l'une après l'autre, les épines de la douleur. — « Ah ! s'écria-t-il dans l'élan d'une trompeuse « joie, mon sommeil était donc la mort ! » — Mais, lorsque, le cœur oppressé, les veines chargées d'un sang épais et lourd, il se réveilla ; lorsqu'il aperçut la terre et la nuit ; — « Hélas ! dit-il, ce n'était pas encore la mort, ce « n'en était que l'image, quoique j'aie entrevu les anges « et les rayons de feu ! »

La fiancée du soldat ne s'était point aperçue qu'un ange avait pris les traits de son amant. Elle continua d'aimer cette statue vivante dont l'âme s'était envolée ; et, joyeuse, elle serrait dans sa main la main de celui qui était déjà si loin d'elle. Mais l'ange, à son tour, ama, de toute l'énergie d'un cœur d'homme, ce cœur abusé ; puis, devenu jaloux du corps qu'il aimait, il se prit à souhaiter de ne point mourir avant elle, afin de pouvoir l'aimer assez longtemps pour qu'elle lui pardonnât plus tard, dans le ciel, de lui avoir fait presser dans ses bras un ange et un amant tout ensemble. Hélas ! elle mourut la première ! Sa dernière douleur avait courbé trop bas le calice de cette fleur ; la tige s'était brisée, et elle ne pouvait plus se relever. Elle se coucha, la tendre fleur, non comme le soleil, qui se plonge dans la mer en semant pour adieux des flocons de pourpre dans les nuées ; mais comme la chaste lune, qui, à minuit, argente le firmament, et se couche en se dérobant modestement à nos

yeux dans les longs plis de son voile blanc. La Mort se fit précéder de sa sœur, plus tendre qu'elle, — la Défaillance. — Celle-ci toucha le cœur de la fiancée, et son visage brûlant se glaça, — les roses de ses joues se fanèrent, — la pâle neige de l'hiver, sous laquelle verdit le printemps de l'éternité, couvrit son front et ses mains.... Une larme d'amour s'échappa alors de l'œil attendri de l'ange, et il lui sembla que son cœur était passé dans cette larme, comme la perle qui se détache du coquillage trop mûr. — Puis, la bien-aimée, se réveillant encore une fois avant de se rendre immortel pour toujours, ouvrit les yeux, allra l'ange vers elle, l'embrassa.... et mourut en disant : « Maintenant, je suis avec toi, frère ! » — Lui, alors, s'imagina que c'était son frère céleste qui lui avait donné dans ce baiser le signal de la mort ; — mais il ne vit point de rayons de feu, et il soupira en pensant que ce n'était pas encore la mort, mais bien l'ineffable douleur que cause à l'homme la perte d'un être aimé.

« Pauvres humains que la souffrance accable, s'écria-t-il, comment, fatigués que vous êtes, pouvez-vous atteindre la vieillesse, après avoir vu disparaître, l'un après l'autre, tous ces jeunes et frais visages qui vous entouraient au printemps de votre vie ; après avoir vu les tombeaux de vos amis se poser devant vous comme autant de marches de l'escalier funèbre que vous aurez un jour à descendre ? Et, après tout, cette vieillesse, qu'est-elle autre chose que la muette et morne soirée qui éclaire un champ de bataille jonché de cadavres glacés ? Pauvres humains, comment votre cœur peut-il porter ce fardeau sans se briser ? »

Le corps auquel avait appartenu l'âme du soldat qui habitait les nuages, conduisit l'ange parmi les hommes, si froids, si durs, et le mit en contact avec leurs injustices, avec leurs vices, avec leurs querelles, avec leurs passions. Autour de ce corps se serra la ceinture d'épines que tressent les rois, et dont ils étouffent les peuples pour que les grads en enfoncent chaque jour les pointes plus avant. — Il vit les talons aigus des aigles armoriales déchirer le flanc déplumé de leur proie ; et il entendit celle-ci gémir en battant faiblement de l'aile. — Il vit le vice, tel qu'un gigantesque serpent, envelopper le monde de ses souples et noirs anneaux ; il vit sa langue empoisonnée s'insinuer dans le sein de l'homme et y déposer son venin. — Le tendre cœur de l'ange, qui, pendant toute une éternité, avait battu contre les cœurs aimants des autres anges, sentit alors pour la première fois l'aiguillon de la haine ; et cette blessure fut si douloureuse pour cette âme toute remplie d'amour, qu'il en eut peur, et qu'il dit : « Comme l'homme souffre à mourir ! » — Mais ce n'était point la mort, car il ne parut pas d'ange ni de rayons de feu.

Au bout de peu de jours, il fut démesurément las d'une vie que tant d'hommes supportent pendant plus d'un demi-siècle, et il soupira ardemment après sa céleste patrie. — C'était le soir, et son âme se sentait sympathiquement attirée vers le soleil couchant. Les poignantes douleurs qui déchiraient sa poitrine blessée pesaient sur son cœur et l'opprimaient. Les joues colorées d'une rougeur fébrile, il gravit lentement la colline qu'occupait le cime-

tière, ce vert arrière-plan de la vie, — asile où dormaient tant de corps dont il avait libéré les âmes. Il s'assit sur la tombe froide et nue de la fiancée qu'il avait si tendrement chérie, et, de cette tombe, ses yeux se reportèrent sur l'astre du jour qui s'éteignait. Puis, ramenant son regard sur son corps amaigri : « Poitrine mutilée ! s'écria-t-il, tu ne souffrirais plus maintenant, tu dormirais aussi là, près d'ELLE, si je ne t'avais pas forcée de continuer à vivre ! » — Ses pensées se reportèrent alors sur l'existence si tourmentée de l'homme ; et les angoisses de sa blessure lui rappellèrent celles au prix desquelles l'homme achète la vertu et la vie, et qu'il avait épargnées à l'âme qui naguère habitait son corps. La vertu lui sembla un effort tellement sublime, qu'il ne put se défendre de verser des larmes de compassion sur ces hommes d'élite qui, nonobstant les exigences de leurs besoins, nonobstant les tentations semées à plaisir devant eux, nonobstant l'épais brouillard qui couvre la route de la vie, marchent d'un pas ferme, les yeux sans cesse fixés sur l'étoile polaire du devoir, étendant leurs bras au milieu des ténèbres pour attirer sur leurs cœurs les cœurs qui souffrent, et n'ayant pour éclairer leurs pas que la pâle et vacillante flamme de l'espérance, semblable au soleil qui se couche dans une partie du monde pour se lever dans l'autre.... La force de l'émotion ouvrit sa blessure ; et son sang, — ces larmes de l'âme, — arrosa l'herbe de la colline ; — son corps défaillant chancela, puis tomba, toujours saignant, sur la tombe de la fiancée. — A travers les pleurs qui voilaient ses yeux, le soleil couchant lui apparaissait comme une flottante mer toute rose ; — de lointains échos bourdonnaient à son oreille comme le murmure de voix aimées ; — puis, un sombre nuage passa devant ses yeux, — il lui sembla que la nuit venait, et avec elle le sommeil... Soudain, un ciel resplendissant s'ouvrit devant lui, et il aperçut des milliers d'anges aux ailes étincelantes : — « Ah ! s'écria-t-il faiblement, c'est encore toi, songe trompeur !... » Mais l'ange de la première heure parut entouré de rayons de feu, et, lui donnant le baiser libérateur, lui dit : « Non, c'est bien la mort, cette fois, ô mon frère ! » — Et le jeune soldat et sa fiancée sourient en répétant : « Oh ! oui, cette fois c'est bien la mort ! »

JOSEPH BERNIER.





AOÛT.



La terre voit jaunir sa robe de verdure. Le soleil semble épuiser tout : la force de ses rayons pour accomplir l'œuvre de la maturité. A la place des épis qui formaient sur les champs un océan doré, on ne voit plus que quelques ronces se traînant épuisées et privées de l'ombre qui protégeait leur existence. Les bluets sont tombés, l'ardent coquelicot a laissé faner ses quatre feuilles! — La petite glaneuse parcourt seule l'arène isolée, sa main forme un

anneau aux maigres épis qu'elle peut recueillir; triste, elle revient vers sa chaumière, car les moissonneurs l'ont oubliée et les oiseaux du ciel ont dérobé la moitié du peu qu'elle pouvait amasser. « Oh! pense-t-elle, les hommes ne m'ont rien laissé, ils n'ont pas eu pitié de moi dans leur abondante moisson. Combien il y a plus de bonte dans le cœur de ces petites fourmis que je vois sur ce sillon! L'une d'elles traîne une énorme provision vers son asile souterrain, mais tout à coup elle s'arrête haletante, les forces manquent à son courage; alors une de ses compagnes accourt vers elles, et, prenant la moitié du pesant fardeau, elles le transportent ensemble vers le logis commun. »

T. II.

Les arbres commencent à laisser voir leurs fruits vermillonnés; la pêche veloutée échange sa couleur vert pâle contre une nuance jaune et pourpre, il semble que, faite pour l'homme, elle veuille attirer ses regards par une belle apparence. La poire jaunit aussi son satin, et la pomme choisit une des trois couleurs, rouge, blanche ou verte, pour s'en parer.

Pendant ce mois, les villes perdent tout ce que la bonne société compte d'habitants. Il est de mode, lors même que ce ne serait pas par santé, d'aller chercher au loin les bains de mer. On va à Dieppe ou à Boulogne, d'autres se hâtent de gagner la Suisse ou l'Allemagne. Les routes du nord comme celles du midi sont sillonnées par de brillantes chaises de poste.

Ce qu'on appelle simplement le bourgeois de Paris ne fait pas d'aussi lointaines excursions. Il se contente d'aller le dimanche ouvrir les volets verts de sa blanche maison d'Anteuil ou de Romanyville, et muni d'un chapeau de paille ainsi que de l'inéparable gilet rond de toile grise, il fait mille fois le tour de son petit jardin, qu'il prend pour un manoir seigneurial. Il est alors fort rare que sur les piliers qui forment sa porte d'entrée on ne voie pas deux lions ou deux chiens en farinée.

Après le bourgeois, le prolétaire prend ses plaisirs d'été d'une autre façon. Il aime les promenades aux bois de Boulogne et de Vincennes, les voyages à Saint-Cloud et à Meudon. Ne parlons pas ici de ceux qui s'arrêtent à la verdure poussiéreuse des boulevards extérieurs, ni de ceux qui cherchent un adoucissement à la brûlante tem-

pérature dans le cloaque boisé qu'on est convenu de nommer les bains à quatre sous !

Le quinzième jour du mois d'août est une des plus grandes fêtes chrétiennes, c'est l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie. L'Église célèbre alors la mort de la mère de Jésus-Christ et son glorieux enlèvement dans le royaume céleste, où elle règne au-dessus de tous les chœurs des anges et des saints. C'est la plus belle des fêtes instituées en son honneur, la consommation de tous les mystères de son admirable vie ; c'est enfin là que commence pour elle sa véritable gloire éternelle.

Le mois d'août, appelé anciennement *sextilis* ou le sixième, parce que tel était son rang dans le calendrier de Romulus, reçut sous le onzième consulat d'Auguste une autre dénomination. Macrobe nous a conservé, dans le premier livre des *Saturnales*, l'édit suivant publié par le sénat : « Parce que, dans le mois sextilis, César Auguste a commencé son premier consulat, a eu trois fois les honneurs du triomphe, a vu marcher sous ses auspices les légions du Janicule, a réduit l'Égypte sous l'obéissance du peuple romain et terminé la guerre civile, il plaît et il plaira au sénat que ce mois, le plus heureux pour l'empire, soit désormais appelé Auguste. »

C'est de ce mot que nous avons fait août, nom aussi lourd et barbare que le premier est noble et harmonieux.

Le soleil entre alors au signe de la Vierge, composé de vingt-huit étoiles. Les peintres et les poètes figurent cette constellation sous les traits d'une jeune fille qui porte en ses mains des épis.

Les Égyptiens célébraient pendant ce mois la fête de Néphytis.

Les Grecs, sans doute par imitation, y avaient une fête semblable à celle des Tabernacles chez les Hébreux. Les uns et les autres élevaient des tentes couronnées de feuillage et y vivaient comme dans un camp. On y remarquait cependant quelque différence. Chez les Juifs, toute la nation était obligée à ce genre de vie, et chez les Grecs il n'y avait que neuf tentes destinées à des députés de chaque tribu ; cette solennité durait neuf jours chez les Grecs, tandis que pour les Juifs elle finissait au bout du septième.

Dans la Provence et le Languedoc, l'arbonsier se cou-

vre au mois d'août d'un grand nombre de fleurs blanches et de gros fruits couleur de pourpre ; mêlés à sa feuille d'un beau vert et élégamment dentelée, ils offrent un aspect brillant. Dans certains villages voisins de Montpellier, les paysans appellent ces fruits fraises des montagnes, à cause de leur ressemblance avec les fraises ordinaires.

Ce n'est pas de la même manière ni à la même époque qu'on bat le blé dans toute la France. Dans le Midi on le bat, au mois d'août, dès qu'il a été coupé, sur une grande aire établie en plein champ et qui se renouvelle chaque année. C'est un terrain qu'on prend soin d'aplanir et de consolider pour en fermer les fentes où le grain pourrait se perdre et les insectes se cacher. On y étend une couche de gerbes qu'on frappe avec des fléaux. — Les Grecs pratiquaient cet usage ; seulement, au lieu de battre les gerbes, ils faisaient passer sur l'aire des chevaux dont les pieds détachaient le grain en le foulant. Homère parle de cette coutume dans l'une des plus belles pages de l'*Illiade*. En voici la traduction par Cabanis :

... Dans les jours qui suivent les moissons,
Le citoyen rustique, enrichi de leurs dons,
Sous les pieds des chevaux sépare dans une aire
L'orge et le pur froment de la paille légère.

Nous devons à ce mois des fleurs aussi nombreuses que celles du printemps, comme la tubéreuse et les roses musquées ; mais, il faut l'avouer cependant, l'arrière-saison ne donne guère que des fleurs inodores ; on dirait que la terre s'est épuisée en faveur du printemps de tous les sucs dont elle compose ses parfums. Les principes colorants eux-mêmes sont moins vifs et moins animés. Les rayons affaiblis du soleil n'auraient-ils plus la force de les mûrir, et la terre le pouvoir de les élaborer ? Nous voyons du moins que les fleurs d'automne sont beaucoup moins riches en couleurs que celles du mois de mai.

C'est à cette époque qu'on achève la moisson des diverses céréales et qu'on recueille les graines. — Vers les derniers jours il n'est pas mal de rentrer les orangers afin d'éviter les pluies de septembre qui sont longues et froides.

ANDRÉ THOMAS.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT BERNARD.



sans d'guite, revêtu d'une laine grossière et ceint d'une

corde de chanvre, il fit retentir sa parole dans toute la chrétienté et trembler les rois de la terre. Le défaut d'espace nous oblige à tracer à traits rapides l'histoire de sa vie. Regardez comme l'un des plus grands hommes de son siècle, dans les pages de l'histoire est consigné le nom du redoutable abbé de Clairvaux.

Bernard descendait d'une famille noble ; son père, Teccin Sorus, portait un nom célèbre et respecté, et sa mère, Alix de Montbard, était alliée aux ducs de Bourgogne. Quelque temps avant sa naissance, elle eut entendre dans son sein un chien qui aboyait et elle révéla ce fait à son confesseur, qui lui prédit que l'enfant qu'elle mettrait au monde

se distinguerait par sa fidélité religieuse et par l'énergie avec laquelle il répandrait les doctrines évangéliques. Cette vertueuse mère nourrit avec amour ce fils prédestiné, et ne permit pas que, comme ses deux aînés, il embrassât la carrière des armes. Elle le plaça chez les moines de Châtillon-sur-Seine, où il se forma dans les sciences et dans la piété. Sa pénétration était si remarquable, qu'il dépassa bientôt tous ses condisciples et fit l'admiration de ses maîtres eux-mêmes. Il était pour chacun d'une affabilité et d'une complaisance à toute épreuve, et montrait une vive aversion pour les choses terrestres qui plus tard devaient, malgré lui, occuper ses instants.

Au sortir de l'école, Bernard perdit sa mère; il avait dix-neuf ans à peine et les occupations de son père lui donnaient entière liberté. De faux amis cherchèrent à l'entraîner dans les égarements communs à la jeunesse; il leur résista et compt avec ceux qui lui avaient adressé de perfides conseils. Dès lors il se consacra intérieurement à Dieu et lui fit un vœu de chasteté inviolable. C'est au point qu'ayant un jour arrêté ses yeux sur une femme avec trop de curiosité, il fut animé d'un tel repentir, qu'il alla se plonger dans un étang jusqu'à ce que le froid l'eût engourdi d'une manière complète. Craignant de nouvelles tentations, il abandonna sa famille et se rendit à la maison de Cîteaux qui venait d'être fondée à Châlons-sur-Saône par le bienheureux Robert, abbé de Molesme. Ne pouvant y être admis de suite comme il l'aurait désiré, il travailla à gagner des prosélytes à la vie monastique. Il lui avait été accordé à un si haut degré le don de l'éloquence et de la persuasion, que la plupart de ceux qui l'écoutaient ne pouvaient plus se détacher de lui, et le suivaient comme des disciples. Aussi, lorsque Bernard s'approchait d'un village ou commençait un discours, on voyait les femmes entraîner leurs maris, et les mères leurs fils, dans la crainte qu'ils ne les abandonnassent après l'avoir entendu. Ses frères eux-mêmes, étant venus le voir, subirent cet ascendant et renoncèrent d'un commun accord à tous leurs biens temporels. Ils se rendirent ensemble auprès de leur père, et, les larmes aux yeux, le vœux Tecein leur donna sa bénédiction, ne gardant auprès de lui que sa fille Humbeline et son plus jeune enfant Nivard. Gui, l'aîné de la famille, ayant dit à ce dernier, en le quittant, qu'il aurait tous les biens de la maison : « Vous prenez donc le ciel pour vous, répondit l'enfant, et vous ne me laissez que la terre? » Peu de temps après, il suivit leur exemple, et rien ne fut capable de le retenir dans le monde. Quant à Bernard, il se vit abordé à Châtillon par une députation de femmes auxquelles ses exhortations avaient enlevé leurs époux. Il les engagea à se cloître, et fonda pour elles le monastère des Billettes dans le diocèse de Langres. N'ayant plus aucun intérêt que celui du salut, il conduisit ses frères et ses prosélytes à Cîteaux, où l'abbé saint Étienne les reçut avec une sainte effusion.

Bernard avait alors vingt-deux ans. La vie de mortifications qu'il adopta, et qui paraissait être au-dessus des forces humaines, lui fit perdre à peu près l'usage de ses sens; son esprit s'isola tellement de ses impressions corporelles, qu'il voyait sans regarder, et mangeait sans goûter les aliments. Le silence et l'obéissance, ces deux puissantes vertus, furent toujours pratiqués par lui avec la plus austère sévérité. Les travaux utiles et pénibles auxquels se livraient les moines de l'abbaye, ne pouvaient lasser son courage infatigable, et ce n'était pas sans afflic-

tion qu'il voyait quelquefois l'abbé réprimer son ardeur et lui ordonner le repos. A ces exercices il joignait sans cesse la prière et la méditation, et il a plus tard avoué que c'était dans les champs qu'il avait reçu du ciel ses principales lumières et sa haute intelligence des écritures sacrées.

L'exemple de Bernard et de ses compagnons attira tant de monde à Cîteaux, que l'abbé de cette maison songea à lui donner des succursales. Il dirigea un premier essaim de religieux sur la Ferté-sur-Gironde, l'autre sur Pontigny, et le troisième, sous la conduite de Bernard, sur Langres. Sans argent et sans protection, le nouvel abbé et les douze frères qui l'accompagnaient, partirent à la garde de Dieu dans la direction qu'on leur avait indiquée. Ils arrivèrent dans un véritable désert, qu'on appelait la vallée d'Absinthie, et qui était célèbre par les vols et les brigandages qui s'y commettaient. Résolus à s'y établir, ils firent leurs préparatifs en conséquence. Pendant que les uns défrichaient les champs, les autres coupaient du bois pour construire de petites cellules. Les habitants du pays, touchés de leur pauvreté, les assistèrent de leurs aumônes. Bernard nomma son frère Gérard cellérier, son frère André portier, et alla se faire bénir à Châlons-sur-Marne, par l'évêque Guillaume, comme premier abbé de Clairvaux, nom qu'il donna à son naissant monastère. Ce ne fut point sans entraves que cet établissement s'affermît. La misère des moines fut souvent si affreuse, que, dénués de tout, ils fortoient le projet de rentrer dans le monde. Les pressantes sollicitations de l'abbé les ramenèrent à de meilleurs sentiments, et vers l'année 1116, de grands secours d'argent mirent Clairvaux en état de fournir désormais aux besoins de ses religieux. Sa prospérité devint avec le temps si considérable, que du vivant de son fondateur, on vit se fonder cent soixante succursales de cette abbaye.

Lorsque Bernard se vit supérieur d'une communauté, son inclination pour les austérités se satisfît tellement, qu'il fut atteint d'une maladie cruelle et désespérée. On le mit entre les mains d'un charlatan, soi-disant médecin, qui le soumit à un traitement absurde. Il ne se contentait pas de le médicamenter à tort et à travers; il le nourrissait de viandes malsaines et se faisait rendre par lui les plus ignobles services. Guillaume, abbé de Saint-Thierry de Reims, s'en étant aperçu, fit éclater son indignation et demanda au malade s'il ne songeait pas à se plaindre : « Je vis parfaitement bien, répondit-il, et je suis traité selon mon mérite. Car auparavant des hommes raisonnables m'obéissaient, et maintenant je suis réduit, par un juste jugement de Dieu, à obéir à une bête qui est sans raison. » Il avait coutume de dire que si les moines savaient à quelles obligations Dieu les astreint, ils ne mangeraient pas un morceau de pain qui ne fût trempé de leurs larmes. Ce qu'il aimait dans la pratique des mortifications, c'était le mystère dont elles devaient être entourées. Aussi répugnait-il à se distinguer des autres, et lorsqu'on sut qu'il portait un cilice, il le quitta pour ne point s'en faire un mérite aux yeux de ses disciples.

Bernard rentra dans sa communauté après un an de souffrance; il eut le bonheur d'y recevoir son propre père, qui suivit l'exemple de ses enfants en embrassant la vie intérieure. Il fonda vers cette époque le monastère des Trois-Fontaines dans le diocèse de Châlons, et en-

voya en 1119 une colonie de moines en Portugal, où ils établirent l'abbaye de Tarouca. Il fut convoqué par saint Étienne, abbé de Cîteaux, à une assemblée générale dans laquelle il rédigea avec lui le détail des coutumes de leur ordre sous le nom de *Livre des Us*, — modèle de législation religieuse.

À la prière de ses amis, et mû par un vif sentiment d'amour divin, Bernard prit la plume et composa divers ouvrages qui eurent beaucoup de retentissement dans l'Église. De ce nombre, on cite les *Douze degrés d'humilité* et les *Homélies de l'Incarnation du Verbe*. Le don des miracles ne lui fut pas non plus refusé, et l'un des plus célèbres fut celui de la malédiction des mouches de

Poigny. Les libéralités d'Enguerrand de Coucy lui ayant permis de bâtir un cloître dans ce village, cet édifice fut envahi dès les premiers jours par une innombrable quantité d'insectes bourdonnants qu'on ne pouvait parvenir à disperser. Bernard les excommunia publiquement, et le lendemain on les trouva jonchant le pavé et en si grand nombre, qu'il fallut les ramasser avec des pelles et des chariots.

Clairvaux reçut une fois la visite d'une troupe de gentilshommes qui se disposaient à courir les fêtes, les tournois et les passes d'armes. Bernard les engagea à s'arrêter, mais ils refusèrent et repartirent aussitôt, craignant de se laisser séduire par ses discours. L'abbé les suivit et



Saint Bernard et ses disciples.

se présenta à eux comme ils avaient le pied sur l'étrier. Il leur offrit de la bière en leur disant : « Buvez à la santé des âmes ! » Puis, il les laissa aller. — À quelques lieues de là, les voyageurs sentirent dans leurs cœurs des mouvements si extraordinaires, qu'ils rebroussèrent chemin et vinrent se jeter aux genoux du saint homme, qui reçut leur serment de vivre désormais au service de Dieu.

Bernard fit un voyage à Paris en 1122, et y prononça son sermon sur la *Concession des moines*, qui passe pour un chef-d'œuvre. Il revint au couvent suivi des plus illustres membres du clergé et de l'université qu'il avait subjugués par son éloquence. Il parvint en outre à ramener à la vie apostolique quelques prélats puissants qui, jusqu'alors, avaient mené une conduite peu régulière. Suger, abbé de Saint-Denis, Étienne, évêque de Paris, et Henri, archevêque de Sens, abandonnèrent la cour d'après ses conseils, et devinrent l'édification de l'Église.

La réputation de l'abbé de Clairvaux commençait à se répandre; Rome elle-même avait entendu retentir

son nom, et il était en correspondance réglée avec les plus grands cardinaux du siècle. C'est alors, en 1127, qu'il commença à jouer un rôle actif dans les affaires publiques. La retraite de l'évêque de Paris, dont nous venons de parler, avait fort indisposé le roi Louis le Gros, qui aimait cet ecclésiastique et son humeur enjouée. Bernard, acteur de sa conversion, fut chargé d'apaiser le ressentiment de ce prince, auquel il remit une lettre d'excuses du chapitre général de Cîteaux. Il ne craignit pas de se prosterner à ses pieds, en le conjurant d'oublier sa colère. Mais Louis restant inflexible, l'ambassadeur changea de ton, et, au nom du sacerdoce qu'il représentait, il lui fit entendre de sévères et menaçantes paroles. Le pape Honorius II, obligé d'intervenir, envoya en France son légat, le cardinal Mathieu, qui convoqua un concile à Troyes, en Champagne. Le roi fut condamné par l'assemblée, et se soumit à sa décision.

Bernard composa, pendant ces débats, son *Traité de la Grâce et du Libre Arbitre*, et le concile le chargea de donner une constitution au nouvel ordre des Templiers,

qui en avait fait la demande par l'entremise de son grand maître, Hugues de Paganis, et du patriarche de Jérusalem. L'estime qu'on faisait du saint abbé lui suscita de nombreux ennemis, au nombre desquels on place Henri, évêque de Verdun, qui, pour le noircir auprès de la cour de Rome, ne craignit pas d'employer les plus noires calomnies. Sans examiner la validité de ses accusations, un bref arriva d'Italie, signé du cardinal Haimery, qui condamnait Bernard sans explications. Celui-ci, entraîné par l'amour de la vérité, répondit d'une manière si claire et si précise, que son innocence fut glorieusement reconnue, et que la honte des outrages qu'on lui avait faits retomba sur ses calomnieux.

Le siège de Châlons étant vacant, on choisit pour pasteur le saint fondateur de Clairvaux. Mais son humilité naturelle ne s'accommodant pas de cette charge, il la refusa comme il le fit plus tard à Langres, à Reims, à Milan et à Gènes.

Honorius II étant mort le 14 février 1130, le sacré conclave se réunit, et élut pour pape Grégoire de Saint-Ange sous le nom d'Innocent II. Le cardinal Pierre de Léon, dont l'ambition aspirait au trône pontifical, fit agir ses amis qui protestèrent contre l'élection de Grégoire, et le proclamèrent à son tour. Il prit le nom d'Anaclet II, et sut attirer dans son parti Rome, le Milanais, la Guyenne et la Sicile. Ayant un pouvoir plus étendu que celui d'Innocent, il le força à se réfugier en France, et le poursuivit de ses décrets et de ses anathèmes. Le pape fugitif s'arrêta à Etampes, où il convoqua un premier concile. Le roi Louis le Gros y assista, et Bernard, à la demande des princes de l'Église, fut forcé de s'y rendre. Comme il demandait ce qu'avait à faire un pauvre moine comme lui dans une si noble réunion, on décida que le choix du pape régnant serait remis à sa seule sagesse. Effrayé d'une telle permission, il fit de vains efforts pour s'en dispenser; mais, contraint d'obéir, il se prononça en faveur d'Innocent. Le concile proclama aussitôt ce dernier pape légitime; le roi et les évêques de France se rangèrent de cet avis, et le roi Henri d'Angleterre suivit le mouvement général.

La voix du saint abbé donnait donc un pape au monde. A partir de ce jour, il devenait l'homme le plus influent de la chrétienté. Le duc de Guyenne, Guillaume, prince violent et débauché, persistait à mépriser le jugement de l'assemblée. Bernard entra dans ses terres, et le fit venir au monastère des Châtelliers, où il le guida huit jours pour lui faire abjurer ses erreurs. Il y fut parvenu sans les événements qui le ramenerent prématurément à Clairvaux.

Innocent II, pendant le carême de 1134, se disposa à visiter la ville de Liège, où Lothaire, roi des Romains, devait le recevoir. Il n'est sorte de complaisances que ce prince n'employa pour s'attacher le cœur du souverain pontife. Lorsqu'il eut y avoir réussi, il le pria de lui rendre les investitures des évêques que son père avait cédées à la cour de Rome. Le pape, entouré d'étrangers, craignait de les irriter par un refus; Bernard, qui l'accompagnait, voyant son embarras, prit sur lui de rejeter la demande de la façon la plus formelle. Lothaire n'osa pas insister, et Innocent l'en récompensa en le couronnant quelques jours après roi de Rome et de Germanie.

De retour dans son monastère, l'abbé de Clairvaux eut l'honneur d'y recevoir Innocent lui-même et les cardi-

naux les plus éminents. A l'aspect des murs de l'abbaye, ils se sentirent tous attendris. Ils virent s'avancer au-devant d'eux la sainte compagnie, portant une croix de bois grossièrement équarrie, et chantant de pieux cantiques. Vêtu de bure comme ses frères, l'abbé n'avait rien qui pût le distinguer. Les grands dignitaires reçurent une leçon profitable en voyant la misère et la vie laborieuse de ces pauvres moines, et en faisant dans leur esprit la comparaison de leur état et de leur faste.

Le pape, en partant, emmena Bernard au concile de Reims, où fut couronné Louis le Jeune. Le saint abbé dirigea vers ce temps, en Angleterre, une colonie de religieux qui fondèrent les abbayes de Revesley et de Fontaines, dans le diocèse d'York. — Innocent le conduisit ensuite à Plaisance, et le chargea de pacifier les Génois et les Pisans qui étaient en désaccord. Après avoir rétabli la bonne harmonie entre ces peuples, il accompagna le pontife à Rome, où l'ambitieux Anaclet s'était retiré dans le château de Saint-Ange. Il écrivit au roi d'Angleterre pour lui demander des secours, et ce monarque se hâta de lui envoyer des troupes et de l'argent. Mais ces forces ne suffirent pas à réduire l'antipape, qui demeura enfermé dans sa forteresse.

De graves dissensions s'étaient élevées entre l'empereur Lothaire et le duc de Souabe, Conrad, Bernard se rendit en Allemagne comme légat, et parvint à calmer le ressentiment mutuel de ces princes. Il convertit en passant la duchesse Alcide de Lorraine, et revint à Pise, où le pape convoquait un concile nouveau. On le reçut avec de si grands honneurs, qu'on eût dit que c'était lui qui commandait à la chrétienté et qui présidait cet auguste conseil.

Anselme, archevêque de Milan, s'était déclaré pour Anaclet, et avait attiré cette ville dans son hérésie. L'abbé de Clairvaux fut chargé de la tirer d'erreur et de la réconcilier avec le pouvoir spirituel. Il partit, accompagné des cardinaux légats Guy de Pise et Mathieu d'Albe, et de l'évêque de Chartres, Geoffroy. A deux lieues et demie de la cité, ils virent arriver une foule de citoyens qui poussaient des cris de joie. Chacun voulait baiser les pieds du saint homme ou couper un morceau de sa robe. Les autorités reçurent en grande pompe la députation, qui fit son entrée au milieu d'un peuple enthousiaste et des acclamations universelles.

Il ne fut plus question d'hérésie. L'archevêque reconnut sa faute et la pleura sincèrement. Bernard, touché de son repentir, le rétablit sur son siège, et, pour échapper aux honneurs qu'on lui rendait de tous côtés, il revint dans son couvent, après avoir fondé, dans le Milanais, un cloître où il laissa quelques-uns de ses disciples.

Les intérêts de l'Église ne lui permirent pas de mener longtemps une vie obscure. Le duc de Guyenne, Guillaume, séduit par l'évêque d'Angoulême, chaud partisan d'Anaclet, commença à persécuter sans mesure les prélats qui reconnaissaient Innocent. Il donna un libre cours à sa fureur, lorsque Bernard lui assigna un rendez-vous à Parthenay, en Poitou. Là, dans la conférence qu'il eut avec lui, il brava fortement son cœur, mais comme l'esprit faible de ce prince n'osait pas embrasser les intérêts de la vérité, il l'en punit d'une manière terrible. Après avoir célébré le saint sacrifice, il plaça sur la patène une hostie consacrée, et prononça un anathème contre sa désobéissance. Au même instant, le duc, frappé de

vertiges, mesura la terre et se roula comme un frénétique avec de grandes convulsions. Bernard lui ordonna de se lever, et lui prescrivit un plan de conduite. Guillaume montra la plus grande soumission, et promit de demeurer fidèle à l'avenir. Mais, dès le départ du saint homme, il retomba dans ses égarements. Du fond de son monastère, celui-ci lui adressa une lettre foudroyante. La mort subite de l'évêque d'Angoulême, son mauvais génie, qui arriva en même temps, décida de son entière conversion. Pour expier ses péchés, ce seigneur renonça à tous les biens de la terre et entreprit un pèlerinage au tombeau de saint Jacques, en Galice. Pendit le trajet, il disparut, et jamais on ne sut ce qu'il était devenu.

‡ Bernard publia en 1136 ses *Dissertations sur le Cantique des Cantiques* qu'il dedica au prieur de la chartreuse des Portes. Mais le schisme qui divisait l'Église vint troubler sa tranquillité; il se mit en route pour l'Italie et fulmina contre Anaclet dans ses prédications. Roger, roi de Sicile, qui soutenait ce dernier, avait plusieurs fois

ravagé les terres du saint-siège, il lui prédit qu'il serait battu par le duc Ranulfe, et le fait arriva comme il l'avait annoncé. Ce prince, afin de fixer ses irrésolutions, voulut voir plaider devant lui la cause de la papauté; Anaclet lui envoya pour légat le cardinal Pierre de Pise, qui se faisait fort de terrasser Bernard par ses arguments. Mais celui-ci lui donna de telles raisons, qu'il lui fit abandonner le parti dont il était l'avocat et reconnaître la souveraineté du véritable pontife. L'anti-pape mourut sur ces entrefaites, et cet événement semblait devoir tout concilier lorsque les schismatiques lui donnèrent un successeur dans la personne de Victor IV. Fatigué de cette persistance, l'abbé de Clairvaux se rendit auprès de Victor lui-même et le conduisit aux pieds d'Innocent qui lui pardonna son éphémère rivalité.

Le saint homme commençait à être si connu et si vénéré qu'il ne pouvait faire un pas sans s'y voir accueilli par des acclamations générales. Son crédit n'avait pas de bornes, et il en usait avec fermeté quand il croyait agir



Saint Bernard dans son monastère.

pour la gloire de Dieu. Ayant appris qu'on sacrerait un évêque de Langres qu'il jugeait indigne de cet honneur, il traversa son élection. Le duc de Bourgogne et l'abbé de Cluny la soutinrent; il en écrivit au pape, qui déposa sur-le-champ ledit évêque et le remplaça, d'après ses conseils, par Godefroy, prieur de Clairvaux. — Innocent lui-même ne fut pas à l'abri de ses censures. Bernard le fit ployer dans les discussions qu'il eut avec lui, et l'obligea à rétablir dans la charge de cardinal Pierre de Pise, qui avait perdu ses titres et ses dignités par son attachement passager à l'hérésie.

Un célèbre docteur contemporain, dont le nom et l'histoire sont devenus populaires, Pierre Abailard, à la suite des malheurs qu'il avait éprouvés dans le monde, se retira dans le diocèse de Troyes, et y fonda l'ermitage du Paraclet. Beaucoup de facilité et une érudition superficielle lui parurent suffisants pour justifier les dogmes bizarres qu'il pronça dans ses écrits. Bernard alla le voir

dans sa retraite pour l'engager à révoquer ses propositions: Abailard demanda au contraire à les exposer dans un concile qui fut convoqué à Sens. La dispute fut vive et se termina par la condamnation du novateur, qui en appela au siège apostolique. Le pape, instruit de cette affaire, ordonna que les livres incriminés seraient jetés au feu, et que l'auteur serait enfermé dans un monastère. Mais Bernard tempéra une pareille rigueur; il sut toucher par la persuasion l'esprit du savant rebelle, et se fit de son adversaire l'ami le plus dévoué. Abailard entra de plein gré dans le cloître de Cluny, où il passa le reste de ses jours.

Le fondateur de Clairvaux joua dans bien d'autres circonstances le rôle de médiateur; le roi de France, le pape et le comte de Champagne ayant vu s'élever entre eux de graves difficultés causées la plupart par de simples affaires de famille se mêla de pacifier les trois puissances, et n'y réussit qu'après des peines incroyables.

Ses efforts furent pourtant couronnés de succès, et Louis VII conclut avec le comte un traité qui fut ratifié par son mariage avec Alix de Champagne.

Le pape Innocent II mourut en 1133 et ses successeurs Célestin II et Lucie II n'ayant gouverné l'Église qu'un an et demi à peu près, le sacré conclave plaça sur le trône pontifical un disciple de l'illustre moine, **Mérier Bernard de Paganelles**, abbé des Trois-Fontaines, qui prit le nom d'Eugène III et donna l'ordre à son ancien maître de prêcher en tous lieux une croisade que méditait le roi de France. Bernard obéit avec ferveur et engagea dans cette entreprise l'empereur d'Allemagne, Conrad, et les principaux seigneurs d'Italie. Le troisième dimanche après Pâques de l'année 1147, le concile de Chartres se réunit et nomma le pauvre et puissant religieux chef suprême de la croisade. Il n'accepta ce titre qu'en ce qui regardait la préconisation de cette guerre sainte, et dès le départ des troupes pour l'Orient il l'abandonna tout à fait.

Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, ayant voulu joindre à l'explication des Écritures des vaines subtilités théologiques, Bernard l'appela au concile de Reims, où il confondit ses fausses connaissances. — Plus tard au concile de Trèves, le saint abbé défendit la vertu de l'abbesse sainte Hildegarde qui avait été injustement accusée. — En le quittant, le pape Eugène I^{er} pria de lui faire un don utile qu'il pût garder pour l'amour de lui. Il écrivit alors

les cinq livres *de la Considération* que l'on regarde comme le meilleur de ses ouvrages, et les lui dédia. La croisade ayant eu des suites désastreuses, le crédit de Bernard en fut vivement ébranlé. Il ne se vengea des invectives dont on l'accabla que par le plus rigoureux silence. Sa vie active et ses austérités avaient ruiné son corps, et vers la fin de 1152, il annonça à ses disciples sa mort prochaine. Il eut cependant la force de faire un voyage à Metz, à la prière d'Hlin, archevêque de Trèves, et il reconcilia cette ville avec quelques princes qui la menaçaient. Le roi de Sardaigne, Gouard, apprenant son état dangereux, vint à Clairvaux pour l'entretenir encore. Bernard le pressa de renoncer à son royaume et de prendre l'habit de son ordre. Comme ce prince résistait, il n'insista pas; mais il lui dit qu'un jour il revieudrait prononcer ses vœux dans son monastère. La prédiction se vérifia.

Après avoir fourni la carrière la plus méritoire et la plus glorieuse, après avoir pacifié l'Église et les rois, — Bernard mourut le 20 août 1153, à l'âge de soixante-deux ans. Les nombreux miracles qu'il avait opérés lui valurent de son vivant une renommée de sainteté qui s'étendit par toute l'Europe. Ce moine misérable, expirant sur un grabat, avait tenu dans sa main les destinées des royaumes; son génie est de ceux que l'on admire et qu'on ne remplace pas; — on dit le *siècle de saint Bernard* comme on dit le siècle de Louis XIV.

LE LA FREDIÈRE.

SAINTE ISABELLE.

Fille, sœur et tante de rois, la pieuse et modeste Isabelle se cache au milieu de ces grandeurs comme une simple violette égarée dans un champ de lis. Fille de Louis VIII, ce monarque au cœur de lion, et de madame Blanche de Castille, — sœur de saint Louis et petite-fille de Philippe-Auguste, — Isabelle reçut du ciel, avec la plus haute naissance, tous les dons et toutes les qualités que l'on admire sur la terre. Comme les filles des fées des légendes, elle joignit aux trésors du cœur et de l'esprit une beauté qui n'avait point d'égale. Cette fille unique de la famille eut sept frères, tous plus âgés qu'elle, et devint l'objet commun de l'affection de ses parents et de tous ceux qui l'entourèrent. — Elle naquit en mars 1225, pour la gloire de Dieu et l'édification de la France.



L'éducation de la princesse fut confiée à madame Louise de Boissemont, gouvernante d'une piété et d'une sagesse admirables. Blanche ne cessa pas pour cela de surveiller la jeunesse de sa fille, et l'instruisit elle-même des principes et des devoirs sacrés de la religion. Sous de pareilles institutrices, l'enfant vit se développer dans son

âme les inclinations les plus pures. Ses seuls penchans terrestres avaient pour objet les sciences abstraites, et à quinze ans elle parlait le latin comme les docteurs les plus renommés. On la vit souvent comparer les manuscrits des saintes Écritures, lorsqu'ils avaient été transcrits par des copistes inexpérimentés. Elle acquit en même temps une grande habileté dans les travaux d'aiguille, et consacra les ouvrages de ses mains à l'ornement des églises. A peine dans l'adolescence, elle prit la résolution d'appartenir éternellement à Dieu et de ne jamais s'attacher à la terre par les liens du mariage. Dès la mort du roi son père, la princesse, âgée de vingt ans, se fit une règle immuable de conduite qui peut se résumer en trois mots : la prière, l'étude et le travail.

Sa position à la cour l'obligea, pendant un temps, à garder un certain décorum et à se vêtir d'habits conformes au rang qu'elle occupait. Mais elle ne faisait cela que pour obéir à sa mère, et montrait l'éloignement qu'elle avait pour le monde en refusant de prendre part aux divertissemens et aux fêtes où paraissaient ses belles-sœurs et les dames de haute naissance.

Le projet qu'elle avait formé de ne point contracter d'alliance lui valut, non pas des persécutions, mais des importunités sans nombre, auxquelles elle eut beaucoup de peine à résister. Sa beauté célèbre, et ce que l'on racontait de ses rares vertus, attirèrent une foule de prétendants, qui se flattèrent au-dessus de vaincre sa répugnance. Frédéric II, empereur d'Allemagne, demanda sa main en 1241 pour son fils, le prince Conrad, alors

âgé de seize à dix-sept ans, et souverain des royaumes de Sicile, de Jérusalem et de Souabe. Le roi Louis IX se rendit auprès de sa sœur pour intercéder en faveur du jeune homme, et le pape Innocent IV lui écrivit pour l'engager à souscrire à un hymen qui donnerait la paix à l'Europe. Mais Isabelle demeura inébranlable, et répondit à ceux qui la sollicitaient que la dernière des vierges chrétiennes était au-dessus de la première femme du monde. Son irrévocable décision étant connue, on cessa de la presser, et le souverain pontife lui adressa une seconde lettre, où il l'affermisait dans sa résolution, et lui demandait pardon d'avoir cherché à l'en détourner dans un but temporel.

La princesse, étant sortie victorieuse de cette redoutable épreuve, continua à vivre dans le palais de son frère comme sous les grilles d'un cloître, s'entourant de filles

sages qu'elle dirigeait par ses conseils et par ses exemples, montrant pour elle-même une rigueur extrême, jeûnant continuellement, ou prenant si peu de chose qu'on ne pouvait comprendre comment elle avait la force de se soutenir. Ses austérités ne s'arrêtaient point là; elle se frappait journellement avec une discipline, se levait avant l'aurore et s'imposait de longs silences qu'elle ne rompait sous aucun prétexte. Lorsque sa table était garnie, elle en faisait enlever les plats les plus délicats et les adressait à quelque hôpital ou quelque couvent sans revenus.

Le roi Louis, la voyant un jour occupée à coudre un bonnet de lin qu'elle avait filé, l'engagea à lui en faire présent, ajoutant que toutes les fois qu'il s'en coifferait il se rappellerait sa complaisance. Isabelle hésita, et, voyant qu'il insistait, elle lui avoua qu'elle le destinait à Jésus-



Isabelle et Louis IX.

Christ. Le roi ne la pria pas davantage. Lorsqu'il fut parti, elle envoya son ouvrage à une pauvre femme qui vivait de ses charités.

— Ce que vous ferez pour les pauvres, avait dit son divin maître, c'est pour moi que vous le ferez. — Mesdames de Montfort, qui avaient assisté à cette scène, se rendirent sur le-champ auprès de la pauvre et lui achetèrent ce bonnet pour une somme considérable. Il fut plus tard conservé comme une relique par les religieuses de Saint-Antoine.

La fortune de la princesse, quoique fort élevée, ne laissait pas que de diminuer beaucoup par l'abondance de ses libéralités. Parvenue à un certain âge et voulant se préparer une retraite paisible, d'après le conseil de son confesseur Héneri, chancelier de l'Université, elle jeta les fondements du monastère de Longchamps, destiné à

des filles de l'ordre de Sainte-Claire. Pendant les travaux, elle réunit six docteurs en théologie, au nombre desquels était saint Bonaventure, et les pria de lui composer une règle. En 1260, elle fit son entrée dans la sainte maison avec vingt religieuses qu'elle devait diriger dans les voies spirituelles. La pieuse fondatrice donna d'abord au couvent le nom de l'*Humilité Notre-Dame*, qui fut plus tard remplacé par celui de Longchamps. Cet établissement se trouvait à une lieue et demie de Paris, du côté du couchant. La pompe des cérémonies qui s'y pratiquaient pendant l' semaine sainte y attira longtemps la ville et la cour.

La ferveur des disciples d'Isabelle ne put longtemps s'accommoder de la règle trop austère qu'elle avait établie, et elle se lui avouèrent franchement. Isabelle en donna avis au roi saint Louis, qui en référa au pape Urbain IV, et celui-ci y apporta de majeures modifications. C'est

depuis ce temps que les filles de Sainte-Claire se sont appelées Urbanistes.

Il est à remarquer que la princesse, quoique retirée dans le cloître et y pratiquant les plus rudes austérités, ne voulut pas prendre l'habit ni faire profession de la vie monastique. Elle donna pour raison les nombreuses infirmités auxquelles elle était sujette, et qui l'eussent obligée d'user de dispenses fréquentes. Ses six dernières années furent en effet remplies par de cruelles maladies et de continuels souffrances. Après avoir purifié une dernière

fois sa vertu dans ce purgatoire anticipé, Dieu la rappela à lui, et le 22 février 1270, elle mourut au milieu de la communauté réunie. Saint Louis, en revenant du parlement de Tours, voulut assister à la cérémonie de sa sépulture. — Revêtue de l'uniforme du couvent, elle fut déposée dans les caveaux funéraires, et le roi adressa aux religieuses un discours plein d'unction pour les consoler de cette perte.

Agnès d'Harcourt, qui fut depuis abbesse de Longchamps et qui vécut dans l'intimité de la princesse,



Sainte Isabelle au milieu de ses religieuses.

écrivit l'histoire de sa vie à la prière du roi de Sicile. Elle y parle d'un grand nombre de miracles, attestés par des témoins dignes de foi, et dus à son intercession. Leur éclat et leur multitude ayant rempli bientôt le pays de la renommée d'Isabelle, le pape Léon X, sollicité de toutes parts, rendit un bref par lequel il la déclara *bienheureuse* et permit de lui rendre un culte religieux.

Isabelle semblait depuis son enfance avoir été prédestinée à une pareille gloire. Sa piété était tellement admi-

rée, que lorsqu'on la peignait, ses demoiselles d'honneur ramassaient ses cheveux et les gardaient précieusement. — Pourquoi de semblables soins ? leur demanda-t-elle un jour. — C'est, répondirent-elles, que nous voulons avoir de vos reliques lors que vous serez sainte. — Isabelle, dit Agnès, rit beaucoup de la réponse et plaisanta de bon cœur sur cette précoce vénération.

DE LA FREDIÈRE.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.

SAINT-JEAN DES-FLORENTINS.

Florence, cette ville des nobles et de la force individuelle, ainsi que l'appelle M. de Sismondi, fut autrefois la cité du pillage et en même temps de la dévotion, comme elle est aujourd'hui l'asile des arts et des plaisirs, ou, si vous préférez, la ville des fleurs, pour parler le langage gracieux de l'un de nos meilleurs écrivains. — Située à une petite distance des Apennins, elle semble reposer sur des coussins de verdure.

Anciennement, ce fut une ville bien malheureuse, tou-

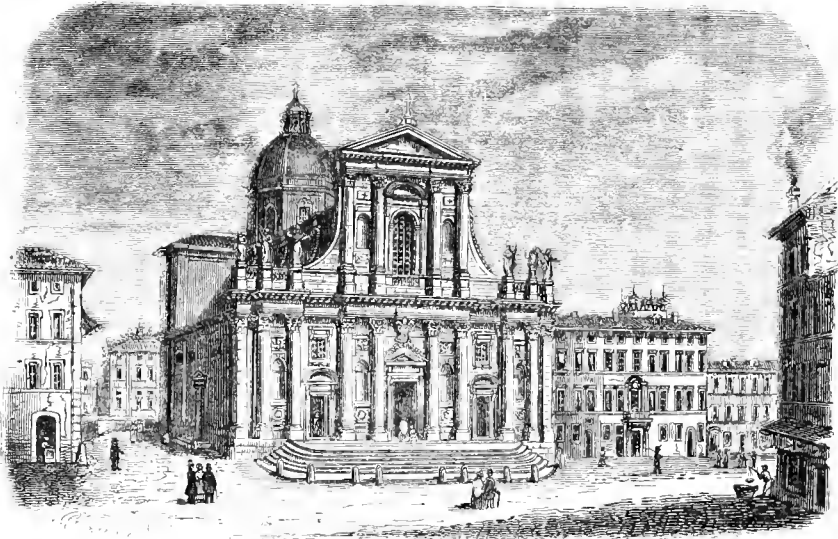
jours tyrannée par les Médicis ou menagée par des bandes de bravi qui prenaient le nom de Gibelins, et lorsqu'elle pouvait échapper à l'une et l'autre de ces persécutions, ravagée par la peste, ce fléau terrible que Dieu créa dans un jour de colère contre les hommes.

Florence, qui, un beau jour du quinzième siècle, déclara Jésus-Christ son roi perpétuel, et dans un enthousiasme guelfe fit placer sur la porte du *Palazzo Vecchio* une inscription constatant cette élection, a toujours

eu une grande dévotion pour saint Jean l'évangéliste. C'est à saint Jean qu'un Florentin demande protection, c'est par lui que se fait un serment. Charles VIII a, dans cette ville, juré par ce saint, laissons parler Philippe de Comines :

« Le roi entra en la cité de Florence ; et luy avoit ledit Pierre fait habiller sa maison, et ja estoit le seigneur de Balasat (de Balzac) pour faire ledit logis : lequel quand il sceut la suite dudit Pierre de Médicis, se prit à piller tout ce qu'il trouva en ladite maison, disant que leur banque à Lyon lui devoit grande somme d'argent ; et entre autre chose il prit une licorne entière (qui valoit six ou sept mille ducats), et deux grandes pieces d'une autre, et plusieurs autres biens. D'autres firent comme luy : en

une autre maison de la ville y avoit retiré tout ce qu'il avoit vaillant : le peuple pillá tout. La seigneurie eut partie des plus riches bagues, et vingt mille ducats contans, qu'il avoit son ban a la ville et plusieurs beaux pots d'agate et tant de beaux camayeux bien taillés, que merveilles, qu'autre fois j'avois veus, et bien trois mille médailles d'or et d'argent, bien la pesanteur de quarante livres : et crois qu'il n'y avoit point tant de belles médailles en Italie. Ce qu'il perdit ce jour en la cité valoit cent mille écus, et plus. Or, estant le roy en la cité de Florence, comme dit est, se fit un traiste avec eux, et crois qu'ils le firent de bon cuer. Ils donnerent au roi six mille vingt ducats, dopt ils emportèrent cinquante mille contant et le reste en deux payemens assez brefs :



Saint Jean-des-Florentins.

et portèrent au roy toutes les places dont j'ai parlé : et chargèrent leurs armes, qui estoient la fleur du lis rouge et en prirent de celles que le roy portoit, lequel les prit en sa protection et garde, et leur promit et jura *sur l'autel saint Jehan*, de leur rendre leurs places quatre mois après qu'il seroit dans Naples, ou plus tost s'il retournoit en France : mais la chose prit autre tram, dont sera parlé cy après. »

Afin de ne pas laisser en pays étranger un roi auquel nous devons nous intéresser comme Français, je dois vous dire que son expedition fut assez malheureuse. Ses prétentions au royaume de Naples n'eurent aucun bon résultat pour lui. A son retour il s'était formé une confédération pour l'empêcher de rentrer dans ses États, et la douteuse victoire qu'il gagna dans la plaine de Fornone ne put que lui ouvrir le passage qu'on lui disputait. — C'est à l'égard de cette bataille que Comines nous fait de Charles VIII un portrait qui ne sent en rien la flatterie du courtisan :

« Je le trouvai armé de toutes pieces et monte sur le plus beau cheval que j'en vu de mon temps, et sembloit que ce jeune homme fust tout autre que sa nature ne portoit en sa taille et sa complexion. Il étoit très craintif a parler, et l'est encore aujourd'hui ; aussi avoit-il été nourri en grande crainte et avec petites personnes, et le cheval le montoit grand et avoit le visage de bonne couleur et la parole audacieuse et sage. » (Si ce n'étoit, M. de Comines, on pourroit croire que c'est le cheval qui parle.)

Jacques de Pergame raconte la harangue qu'il fit à ses soldats : « Chevaliers, soldats, considérez que vous êtes Français, desquels la nature et propriété est de souffrir force choses comme les Gaulois, ayant toujours tenu être plus glorieux de mourir en bataille que d'être pris. Si nous vainquons, tous les Italiens sont à nous, et si nous sommes vaincus, ne vous chaille, France nous recevra qui défendra assez son pays. Bref notre cas seurement : si vous avez autre courage qu'à vaillamment combattre et qu'aimiez mieux honteusement par fuite vous retirer et

voir votre roi et naturel seigneur dolent et captif ès-mains de ses ennemis, dites-le de bonne heure. »

Quittons Florence et Fornoue, où nous nous sommes peut-être arrêtés trop longtemps, et rentrons à Rome par la Strada Giulia.

La *Strada Giulia* est une très-belle rue, tirée au cordeau à porte de vue jusqu'au *Ponte Sisto*, elle parcourt l'espace d'un mille environ. On y voit de beaux édifices, notamment le palais des Sàchetti, où l'on admire une Vierge du Titien, et l'église de Saint-Jean-des-Florentins, bâtie sur les bords du Tibre, à côté de l'ancien pont Janiculanus refait par Sixte IV.

C'est en 1488 que fut construite aux dépens de la nation florentine, sur les dessins de Jacques de La Porte, l'église dont nous avons à parler. Le portail qui, dans l'origine, n'avait aucun ornement, fut réédifié par Alexandre Gahleé, qui orna également la façade de colonnes d'ordre corinthien. — Les pères de l'Oratoire de *Saint-Philippe Neri* en ont eu longtemps la desservance; c'est aujourd'hui une paroisse de Rome.

L'intérieur est divisé en trois nefs avec de petites chapelles oroades de marbres et de très-belles peintures.

Le maître-autel fut élevé aux frais de la famille Falconieri par Pierre de Cortone, les sculptures qu'on y remarque sont toutes dues à d'excellents artistes. Celle de marbre blanc, représentant le Baptême de notre Seigneur Jésus-Christ, a été taillée par Antoine Raggi; celle de la Foi, par Hercule Ferrata; et celle de la Charité, par Dominique Guidi. Les médaillons et Vertus en stuc, qui garnissent les côtés, sont d'une belle exécution. On y voit deux sépulcres: l'un, celui de M. Corsini, fait par l'Algaridi, et celui de M. Acciaion, par Hercule Ferrata. Les peintures du maître-autel ont été tracées par Lanfranc et Baccio Ciampi. Dessous reposent les saints martyrs Proté et Jacinthe. Leur fête se célèbre dans cette église le 11 septembre, et leur translation le 21 juin.

Sur l'autel, à droite, dans la chapelle dite de la Croisée, on voit un tableau de saint Gôme et saint Damien condamnés aux flammes; il fut peint par Salvator Rosa, cet homme peintre et poète dont on a dit que l'existence romanesque avait commencé parmi les brigands des Abruzzes et qui, arrivé à Rome, où l'appelaient Lanfranc, cloué sur un grabat par la misère et la fièvre, s'écriait: « Point de trêve avec le souci! Point de relâche à la douleur! La fortune, toujours mon ennemie, semble avoir oublié que je vis, que je sens dans chacun de mes membres des nerfs, des muscles; que j'ai un esprit, un poulx, un cœur, que je fremis et souffre dans chaque pore. Des le premier soupir que j'exhalai en cette vie, je fus en butte aux éternelles injures du sort. Soumis à de rudes travaux sans récompense, j'ai courusé les arts; car, tandis que je m'attache à un lointain espoir, je puis à peine gagner mon pain journalier. Pour moi, vainement le soleil brille, et la terre fertile donne du blé et du vin. Si je

lance à la mer ma barque fragile, la tempête vient l'assaillir; si, pour sécher mes voiles, je les déploie, le ciel envoie un nouveau deluge. Si j'allais chercher ces campagnes de l'Inde ou les sables mêlés d'or, sans doute, pour prix de mes peines, je les trouverais transformés en plomb! — Éveillé, mes pensées sont amères; endormi, mes rêves sont des châteaux en l'air. — Ma richesse est seulement en espérances, et, quand elles seront évanouies, un hôpital me réserve le lit de l'indigence! — Grand Dieu! cependant, et moi aussi je suis peintre! Ne pourrai-je donc trouver une riante couleur pour raviver la teinte sombre de ma vie, où tout est effort, malheur et combat! — Des voix amies me crient encore: « Espère » et travaille! » Toujours travailler et toujours mourir de faim! » Oh! que l'on comprend bien, après avoir lu ces lignes traduites d'une cantate composée dans des jours de malheur, la tristesse profonde et même l'amer desespoir que, dans toutes ses œuvres, il a laissé paraître comme la pensée constante ou le souvenir affreux qui frappait son cœur! — Son tableau de saints Gôme et Damien est un chef-d'œuvre.

Sous la nef droite, à l'autel de la première chapelle, il y a un tableau de saint Antonin, qu'on attribue au Passignani. A côté, on en voit un autre où saint Jean-Baptiste plane dans les airs, au-dessus de la ville de Florence; Pieri en est l'auteur.

La deuxième chapelle possède une Notre-Dame, de Charles Marata.

La troisième, un saint Jérôme, avec paysages et plusieurs figures, du Florentin Toussaint Titi; puis, quelques fresques assez peu gracieuses d'Etienne Pieri.

La quatrième renferme une Notre-Dame-de-Pitié, de Jérôme Sermonette.

Fontebuoni et Augustin Ciampelli ont décoré la chapelle de la Vierge, d'une Nativité et d'une Assomption.

Sous la nef gauche, le premier autel érigé par la famille Sàchetti renferme un crucifix modelé par Prosper Besciano, et jeté en bronze par Paul de Saint-Quinis, le Parmesan. Dans la voûte, la vie de Notre-Seigneur, peinte par Lanfranc.

De ce côté, l'autel de la croisée offre un tableau de sainte Marie-Madeleine portée par des anges. Cette œuvre est de Baccio Ciampi, maître de Pierre de Cortone et élève de Toussaint Titi, qui a décoré la chapelle suivante d'un tableau de saint François. Nicolas Pomarancio a aussi travaillé à ces autels.

Les deux dernières chapelles, l'une dédiée à saint Antoine, abbé, l'autre à sainte Anne, sont enrichies de fresques et peintures de Ciampelli, d'Antoine Tempête, de Colei et de Jean-Baptiste Vanni, Florentin.

Le grand tableau de la prédication de saint Jean-Baptiste au désert, qui avoisine la petite porte latérale, est signé Nardini.

J. B.



LES FRANÇAIS ILLUSTRÉS.

LE GRAND CONDÉ.

I.



Une illustre naissance, un courage indomptable, une compréhension sûre et rapide, un cœur magnanime et chevaleresque, — tout sembla se réunir pour donner un illustre capitaine au siècle de Louis XIV. Tantôt combattant pour défendre ou glorifier la France, tantôt allumant dans son pays une guerre civile et désastreuse, Louis de Bourbon, par ses talents militaires, acquit des titres incontestables à l'admiration de la postérité. Heureux si, modérant la fierté de son caractère, il n'eût point demandé à l'étranger des armes contre sa patrie ! Rival et compagnon d'armes de Turenne, s'il marcha souvent à ses côtés, il le vit souvent à la tête des Français lui disputer le champ de bataille. Presque aussi célèbre par ses erreurs que par son génie, il remplit de son nom l'histoire du dix-septième siècle, et, pour le distinguer des princes de sa famille, on dit — le grand Condé.

Louis de Bourbon, duc d'Enghien, et plus tard prince de Condé, vint au monde à Paris vers l'année 1621. On le plaça tout enfant chez les jésuites de Bourges, où son père surveilla d'un œil sévère les progrès de son éducation. Astreint à la ponctualité universitaire, et n'ayant rien qui le distinguât de ses condisciples, le jeune élève fit à l'école l'apprentissage de l'égalité des camps, où devait s'écouler sa vie. Mais ses dispositions brillantes l'élevèrent bientôt au-dessus de la foule ; à huit ans, il termina ses classes de latin ; à onze, il composa un traité de rhétorique et soutint des thèses de philosophie, à dix-sept, il fit son entrée à la cour.

C'était un beau jeune homme à l'œil impétueux et à la démarche fière. Il accueillait avec reconnaissance les avances du monde qui le réclamait, mais son âme indépendante fut violemment choquée du despotisme de Richelieu ; la princesse sa mère évita de l'exposer à la colère du vicé-roi cardinal et l'introduisit à l'hôtel de Rambouillet, où régnaient le bel esprit et la quintessence des modes.

Dès l'année suivante, le duc d'Enghien partit et fit sa première campagne sous le maréchal de la Meilleraye. Il se distingua aux sièges d'Arras, de Collioure, de Perpignan et de Salce. Pendant qu'il travaillait ainsi à sa renommée, son père le fit mander pour épouser la niece de Richelieu, mademoiselle Claire Clémence de Maille-Brézé. Malgré l'éloignement profond qu'il ressentait pour cette jeune personne et pour sa famille, le duc n'osa résister et conclut cet hymen par obéissance filiale.

Richelieu meurt ; — Louis XIII nomme le duc d'En-

ghien général de l'armée de Champagne et de Picardie ; — les Espagnols entrent dans la première de ces provinces et mettent le siège devant Rocroi ; — le roi suit au tombeau le cardinal-ministre ; — on presse le duc d'abandonner la frontière et de marcher vers Paris pour s'emparer de la régence ; — il sacrifie son ambition à l'intérêt du pays, et vole au secours de la ville assiégée. L'armée qu'il conduit à marches forcées traverse un défilé, et dans la nuit se range en bataille devant les ennemis. La journée de Rocroi fut inscrite dans les fastes glorieux de la France : seize mille Espagnols y perdirent la vie, et le vieux comte de Fuentes, qui commandait leur infanterie, périt sur le brancard qui servait à le transporter. — A genoux, au milieu de l'armée, le général de vingt ans rendit grâce à Dieu de sa première victoire.

Après avoir chassé l'étranger, le duc d'Enghien voulut le punir ; et, se dirigeant vers la Moselle, il s'établit devant Thionville. La résistance héroïque des assiégés toucha son cœur, il manda le commandant de la place et le conduisit aux remparts extérieurs. « Voyez ! » lui dit-il en lui montrant les mineurs prêts à faire sauter les fortifications. Le gouverneur se rend et d'Enghien entre dans la ville, à qui il a su épargner les horreurs d'un assaut. — De retour à Paris, il reçoit le gouvernement de Champagne, et Stenai pour récompense.

Au commencement de la campagne de 1644, le duc fut adjoint à M. de Turenne, qui commandait l'armée du Rhin opposée aux Bavaurois. Le général Mercy venait à leur tête de s'emparer de Fribourg, et il s'était fortifié dans une position auprès de ses murs. Le pays, couvert de bois, de rochers et de ravins, lui paraissait devoir arrêter l'intrépidité française. Mais il comptait sans nos généraux. Au moment où il y songe le moins, il entend battre la charge ; il court aux armes et sa vigoureuse résistance ne permet pas de prévoir l'issue du combat. Les Français, fatigués, hésitent et se replient, lorsque le duc arrive à la tête du régiment de Conti, et jette dans les rangs étrangers son bâton de commandement. Ses troupes exaltées poussent de nouvelles forces dans leur enthousiasme, et se précipitent comme la foudre. — Mais le soleil, tombant sous l'horizon, mit un terme à la bataille, et ce n'est que trois jours après qu'une nouvelle attaque, en débusquant Mercy, le plus illustre général du temps, fit passer ce titre à son vainqueur.

Jaloux de profiter de cet avantage, d'Enghien marche vers Philipsbourg et enlève cette place après onze jours de tranchée ouverte, avec cinq mille hommes et dix pièces de canon. Cet événement incroyable lut à Paris le plus grand retentissement. « La chose est vraie, dit madame de Sévigné, mais elle n'est pas vraisemblable. »

Cette conquête fut suivie de celles de Guermesheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Mayence, de Creutznach, de Landau et de Manheim. Suivant l'habitude



LE GRAND CONDE.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY

du temps, l'armée rentrait en France passer les quartiers d'hiver, et ce n'était qu'à la belle saison que l'on reprenait les hostilités.

En 1655, le duc d'Enghien entra en Allemagne, où l'attendaient Mercy et les Bavarois. Après quelques affaires d'avant-garde, les deux armées se trouvèrent en présence devant Norlingue. L'ennemi occupait un village où il avait pris une position formidable. Le duc veut attaquer; — c'est en vain que Turenne l'arrête; l'audace fut cette fois mieux inspirée que la prudence. — Après avoir fait des pertes considérables, Mercy bat en retraite, et les Français s'emparent de Norlingue, de Dunkespiel et d'Heilbron. D'Enghien commençait déjà à être populaire; une grave maladie qui pensa l'enlever lui montra à quel point il était aimé, par les transports que l'on fit éclater à sa convalescence.

Le cardinal Mazarin, qui dirigeait alors les affaires publiques, voulut donner au duc le commandement de l'armée de Flandre; mais Gaston d'Orléans, qui par parenthèse, la conduisait assez mal, ne voulut point céder ce qu'il ap-

pela ses droits. Le vainqueur de Rocroi trouva un biais pour arranger l'affaire, et offrit à ce prince de servir sous ses ordres. Sa proposition fut acceptée avec empressement, et l'illustre capitaine donna à l'armée l'exemple de la soumission et du respect dus à la hiérarchie militaire. Il prit part au siège de Courtrai, et maudit plus d'une fois les éternelles indécisions de son général, qui se laissait mener par l'albe de La Rivière. C'est par cette faiblesse de caractère et par cette hésitation que fut manqué l'engagement de Bruges. Les armées française et espagnole s'étant rencontrées dans la plaine de ce nom, la bataille fut renvoyée au lendemain par l'ordre du duc d'Orléans. Pendant la nuit, les ennemis apprirent que d'Enghien commandait l'avant-garde, et, profitant des ténèbres, ils battirent en retraite pour éviter le combat. — Au lieu de les poursuivre, les Français mirent le siège devant Mardick; une vigoureuse sortie les surprit et leur enleva beaucoup de monde; d'Enghien accourut aussitôt, rallia les troupes et repartit échec. — La place s'étant rendue, d'Orléans rendit justice



Condé jette dans les rangs ennemis son bâton de commandement.

à son valeureux subalterne, et le remplaça au poste suprême, qu'à tant de titres, il était digne d'occuper.

Malgré la saison avancée, le nouveau général conçut une entreprise inspirée par son génie hardi et aventureux. Dunkerque passait pour une des plus importantes forteresses de l'Europe. Avec une armée épuisée et réduite à dix mille hommes environ, il résolut de s'en emparer. Ranimant par son assurance la confiance de ses soldats, il repousse les Espagnols et s'empara de Furnes en deux heures. Il établit ses magasins dans cette ville; et, pour la mettre à l'abri d'un coup de main, il la fortifia en moins de quinze jours; — bizarre occupation d'un conquérant qui, pour parvenir à détruire une place, et il obligé d'en construire une autre. — L'ennemi

s'inquiète d'une pareille activité, et s'avise d'assiéger l'assiégant lui-même; — mais il est forcé de se repêcher, et Dunkerque abandonnée ouvre ses portes au vainqueur.

Quinze jours après ce triomphe, Henri de Bourbon, prince de Condé, expirait à Paris dans les bras de son fils. Le duc d'Enghien, cruellement éprouvé par cette perte, lui succéda dans ses charges de chef du conseil de la régence, de grand maître de France et de gouverneur de la Bourgogne et du Berry. D'après la coutume de sa famille, il échangea ses titres contre ceux de son père, et fut connu depuis sous le nom de M. le Prince.

La campagne de 1647 venait de s'ouvrir, Mazarin offrit à notre héros la conduite de l'armée de Catalogne. — Confiant en son étoile, le grand Condé partit pour l'Es-

pagne et fut reçu par ses troupes avec acclamation. Mais, trop enfant gâté de la victoire pour ne pas être présomptueux, il crut n'avoir qu'à se baisser pour récolter de nouveaux lauriers. « Ça! qu'on appelle les violons, et qu'en me prenne Lérída en mesure! » Sur un air de sarabande et musiciens en tête, les Français ouvrent la tranchée. Mais ils se lassent de chanter. André Britt, gouverneur de la place, se défendit avec une telle opiniâtreté, que la fanfaronnade resta sans résultat, et que les danseurs payèrent eux-mêmes les violons. — Le prince abandonna l'expédition sur ces entrefaites, et revint à la cour, où commençaient à s'agiter d'étranges intérêts.

Les vexations du cardinal-ministre avaient créé à Paris un parti de mécontents qui fomentaient la discorde et qui devinrent le noyau de la Fronde. Condé employa son influence à calmer les troubles civils, mais avant qu'il eût pu y réussir, les intérêts de l'État l'appelèrent en Picardie. — A la tête de trente mille hommes, il met le siège devant Ypres, et repousse l'archiduc, qui le voit entrer dans cette ville sans pouvoir l'en empêcher. En guise de représailles, celui-ci s'empare de Lens. Le prince le poursuit et le joint sous les murs de cette cité, dans la plaine du même nom. L'esprit entreprenant du général ennemi rendait l'affaire décisive; une défaite perdait la France et entraînait l'invasion. Condé, pénétré de la gravité des circonstances, joignit à son intrépidité ordinaire les conseils de la prudence. — Au milieu de la nuit, il ordonne la retraite; l'archiduc s'émue du mouvement qui règne dans le camp français et, dès l'aurore il s'aperçoit de cette marche rétrograde. Le général Bock s'ébranle avec la cavalerie lorraine, se précipite sur les fuyards; mais, en un clin d'œil, une conversion s'opère, et l'armée française se trouve ralliée sur une éminence qui commande la campagne. Les Lorrains, attirés dans la plaine, combattent avec une énergie qui rend la victoire douteuse; l'infanterie espagnole, immobile comme un rocher, résiste à toutes les attaques; — mais, enivrées de gloire et rapides comme les balles, les troupes de Condé finissent par entamer leurs bataillons et les battent sur tous les points. Dans cette mémorable journée, qui coûta cinq cents hommes à la France, l'ennemi perdit cent vingt drapeaux et laissa dix mille corps sur le champ de bataille. — Deux heures avaient suffi pour tout décider.

M. le Prince, rappelé à la cour, y fut reçu en triomphateur; la reine lui donna, comme témoignage de satisfaction, le pays du Clermontois à titre de possession héréditaire.

Ici s'arrête la première période de la vie du grand Condé. Nous allons maintenant le voir jouer un rôle actif dans les troubles intérieurs du royaume et dans les guerres civiles de la Fronde.

II.

Madame de Longueville, la belle et galante duchesse, l'intrépide frondeuse, reçut M. le Prince, son frère, avec un étalage de sentiments qui n'étaient pas désintéressés. Mais c'est en vain qu'elle chercha à le gagner au parti des rebelles; il répondit à toutes ses prières: « Je m'appelle Louis de Bourbon, et je ne veux pas ébranler la couronne. »

La reine, de son côté, employa les supplications les

plus pressantes pour le décider à appuyer le ministère. Condé ne sut point lui résister; et, abandonnant son personnage de médiateur, il se déclara pour la cour et porta ainsi un coup terrible à sa popularité. Les ennemis du cardinal occupaient la majeure partie de la capitale; — le prince dresse un plan de campagne, et veut faire investir la ville par l'armée. La maison royale se réfugia à Saint-Germain, et l'on commença le blocus de Paris. — Les Parisiens, à cette nouvelle foudroyante, maudissent mille fois le nom du héros et nomment le prince de Conti généralissime de la Fronde, à l'instigation de sa sœur, madame de Longueville. Ainsi, ces dissensions intestines, appelées avec raison *la guerre des femmes*, commençaient par mettre en présence les deux frères dans les camps opposés.

Le projet d'affamer la capitale rencontra des obstacles insurmontables, vu l'insuffisance des ressources des assiégés. Pendant qu'ils s'occupaient à des misères, la Fronde recrutait des défenseurs en province, et faisait tous les jours de nouveaux prosélytes. Le duc de Longueville, à la tête de dix mille hommes, le duc de la Trémoille et le vicomte de Turenne se joignirent aux rebelles; — Mazarin commença à trembler. — Dans cette situation désespérée, Condé prend la plume; — à sa voix, Longueville, la Trémoille et Turenne rentrent dans le devoir. — Il ne se contente pas de cette victoire, et fait conclure le traité de Saint-Germain qui met un terme à ces premières hostilités.

Le peuple a la mémoire courte. — Le prince ramène au Palais-Royal, la reine et son ministre, et la foule salue d'acclamations celui qui venait de l'exposer aux horreurs d'un pillage. — Une telle affection parut dangereuse à Mazarin, et dès ce jour, le perfide Italien entoura Condé d'un épais réseau d'intrigues et le mit au ban de sa politique astucieuse.

L'âme noble et généreuse du prince ne pouvant pénétrer les ruses du cardinal, il crut à ses protestations, et par l'appui qu'il lui fournit, il se fit détester des chefs principaux de la Fronde. Ce ministre ne fut content que lorsqu'il vit le grand capitaine en guerre ouverte avec tous ses amis; il ne craignit point alors de le faire tomber dans le piège qu'il lui préparait depuis longtemps.

Le lundi, 18 janvier 1649, Condé se rend au conseil de régence qui se tenait au Palais-Royal. Le capitaine des gardes de la reine, Guitaut, le salue profondément et lui réclame son épée. Le prince devine tout et sourit amèrement: — C'est donc là le prix de mes services! — Il demande à voir Anne d'Autriche; on ne le lui permet pas. — Mes amis, dit-il aux soldats qui l'accompagnent, ce n'est pas ici la bataille de Lens. — Plus loin, on rencontre un couloir obscur. La trahison insigne dont il est victime lui fait craindre qu'on n'en veuille à ses jours. — Guitaut, dit-il à son guide, ceci ressemble bien aux états de Blois. — Ne craignez rien, monsieur, répond le capitaine, je ne m'en serais pas chargé. — Le prisonnier étant arrivé au passage Ru helien, une voiture se présente. Condé reconnaît son frère de Conti et son beau-frère de Longueville. Il les complimente sur cette réunion de famille, et l'on se met en route pour Vincennes.

Tout à coup, la voiture se brise; grande rumeur. M. le Prince, l'homme le plus lesté de son temps, enjambe la portière et prend ses jambes à son cou. Mais il

s'enfraye, un soldat le rejoint, et il est ramené vers ses compagnons, le pistolet sur la gorge. — On entre dans la forteresse; Conti demande une imitation de Jésus-Christ. — Donnez moi, dit Condé, l'imitation de M. de Beaufort, qui s'est évadé l'autre semaine.

Ce n'était point assez pour Mazarin de s'être emparé des princes, il voulut avoir en son pouvoir la princesse de Condé, la princesse mère et le jeune duc d'Enghien. Mais, prévenues par un avis fidèle, elles trompent la surveillance de ses espions et se réfugient à Montrond. Poursuivies de près par ses agents, elles traversent la France, et, le 31 mai, font à Bordeaux une apparition solennelle. — Le chirurgien de M. le Prince, à qui l'entrée de Vincennes était permise, alla lui porter cette nouvelle et le trouva qui arrosait des œillets et des giroflées. — Mon ami, répondit le prisonnier, aurais-tu jamais pensé que j'arroserais mon jardin pendant que ma femme ferait la guerre?

Le ministre, apprenant que le parlement de Bordeaux venait de rendre un arrêt en faveur des prisonniers, assiégea cette ville qui résista opiniâtrément. Pour détourner les projets d'évasion que formaient les amis des captifs, il les transféra pendant ce temps au château de Marcouffy, et de là au Havre-de-Grâce. Le comte d'Harcourt ayant été chargé de les escorter pendant la route, Condé, que sa gaieté n'abandonnait jamais, fit sur lui cette chanson qui courut bientôt par les rues :

Cet homme gros et court,
Si fâmeux dans l'histoire,
Ce grand comte d'Harcourt,
Tout rayonnant de gloire,

Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
Est maintenant recouru de Jules Mazarin.

Anne de Gonzague, princesse palatine et amie du grand Condé, parvint à lui gagner la Fronde, qui réclama sa mise en liberté. Le parlement de Paris agit dans le même sens, et le chef des factieux, Paul de Gondy, cardinal de Retz, appelé communément le Coadjuteur, y travailla de tout son pouvoir en excitant le peuple contre le ministre. Le duc d'Orléans et la noblesse, indignés à la fin de l'injure faite par un Italien sans nom au premier prince du sang, exigèrent une délivrance immédiate. Ce déchaînement général terrifia Mazarin qui voulut du moins avoir l'air de céder de bonne grâce. Il se fit ouvrir la prison d'État et se jeta aux genoux de Condé, dont il baisa la botte en le conjurant d'oublier le passé. — Le prince sortit sans le regarder en lui jetant un : — Adieu, monsieur le cardinal.

La reine reçut le prisonnier avec une amabilité sans égale; elle lui fit la réparation la plus éclatante et le rétablit dans ses biens, ses charges et ses gouvernements. Pendant qu'il remontait au faite de la puissance, son persécuteur, honni et bafoué, était chassé de Paris et pressait dans l'ombre les plans de ses intrigues prochaines.

La fierté de notre héros fut la première cause de ses nouvelles disgrâces; elle le brouilla avec le Coadjuteur, l'âme de la Fronde. D'un autre côté, Anne d'Autriche, secrètement dominée par le cardinal, ne rêvait que la perte de son ennemi. — Pendant la nuit du 3 au 6 juillet, l'hôtel de Condé est cerné par les gardes-françaises; le prince leur échappe par une fuite précipitée et se réfugie

à Saint-Maur. — Le levain qui, depuis sa captivité, s'était amassé dans son cœur, y avait fait germer de vifs ressentiments contre une patrie qui reconnaissait si mal ce qu'il avait fait pour elle. Comme le Romain Coriolan, il demanda à des étrangers vengeance de l'affront qu'il avait reçu, oubliant qu'un enfant doit tout savoir souffrir de sa mère!

III.

Il y a dans les jardins de Versailles une blanche Renommée qui inscrit les faits d'armes de Condé au livre de l'histoire. A ses pieds sont épars des feuillettes arrachées; — ils portent des noms glorieux; ils parlent des victoires de l'Espagne; — et c'est Condé qui les a remportées, — et c'est la France qui les a perdues.

M. le Prince, rappelé à Paris, crut devoir y reparaitre avec une cour très-nombreuse.

Dès son arrivée, la reine rend contre lui une déclaration foudroyante.

Ce prince se justifie et autorise en secret son ami Silbery à traiter avec les Espagnols. Le parlement débattit et somma Condé et le Coadjuteur de comparaître devant lui. — Les deux adversaires se rendent au Palais-Royal avec une suite de mille hommes chacun. Une querelle s'engage entre leurs gens; Paul de Gondy, effrayé du tumulte, prend la fuite; il est surpris par La Rochefoucauld qui le saisit par le cou entre les deux battants d'une porte, et ne le lâche qu'au moment où il allait être assassiné. — La bataille s'arrête et le conseil donne gain de cause à Condé. — Quelques jours après, son carrosse se trouve arrêté par une procession. Il met la tête à la portière, reconnaît Gondy, se jette à genoux dans la rue et lui demande sa bénédiction. Le cardinal le bénit fort gravement et continue sa route; — le peuple, touché de cette humilité envers un prélat dont on connaissait les excès, crie bravo pour M. le Prince et s'uit M. de Retz en l'apostrophant et en l'accablant d'injures.

Les cérémonies de la majorité de Louis XIV se préparaient, et M. le Prince fut prévenu qu'il y serait arrêté. Il prit la fuite sans retard après avoir vainement cherché à s'accorder avec la reine; et comme il apprit qu'elle envoyait contre lui d'Aumont avec les ordres les plus rigoureux, il se décida à soutenir la guerre civile. — Il leva dix mille hommes en Guienne et s'empare de l'Angoumois, du Périgord et de la Saintonge. — Le comte d'Harcourt, général de l'armée royale, entre dans Bourges et fait prisonnier le prince de Conti. — Mazarin profite de ces troubles pour rentrer publiquement au ministère. — Le duc d'Orléans lève une armée et s'allie à Condé; le duc de Nemours et le duc de Rohan-Chabot, gouverneur d'Anjou, suivent son exemple; — l'Espagne fournit des hommes et de l'argent.

Mademoiselle d'Orléans fait déclarer contre le roi la ville qui porte son nom. — A son tour, l'armée de la cour s'empare d'Angers, et le général Turenne bat à Gerzeau Sirot et le duc de Beaufort.

M. le Prince, en apprenant ces nouvelles, abandonne le camp d'Agen en Guienne, où il s'était retiré; — sous l'habit d'un simple courrier, et sous le nom de Motteville, il traverse sans escorte une partie de la France, passe à travers les troupes ennemies et rejoint son armée

à Lorrain. — Il s'empare de Montargis et de Château-Gaillard ; — il bat le maréchal d'Hocquincourt à Bleneau et le poursuit jusqu'à Auxerre. — Mais il est obligé d'abandonner ses soldats pour se rendre à Paris.

Interrogé par le parlement, Condé consent à se soumettre, si Mazarin quitte le royaume. — Cependant son général, Tavannes, s'empare d'Étampes. — On lui offre d'assassiner le Coadjuteur et le cardinal ; il refuse avec horreur. — Son armée reçoit en triomphe mademoiselle d'Orléans et mesdames de Fiesque et de Fontenac ; ces deux dernières dames sont créées militairement *marécales de camp* devant les troupes assemblées.

Pendant que Turenne bat Tavannes aux portes d'Orléans, Condé prend Saint-Denis, qu'il ne garde que quelques jours. — Mademoiselle d'Orléans fait une levée de troupes. — Turenne, à la tête de soldats éprouvés, marche sur Paris, et Condé, retranché dans cette capitale, se range en bataille le long du faubourg Saint-Antoine ; — les deux armées fondent l'une sur l'autre ; — après un horrible carnage, les régiments de M. le Prince se replient ; — mais les Parisiens se harricadent et leur coupent la retraite ; — Turenne lève l'enveloppe, les accule contre les remparts et va les tailler en pièces, lorsqu'on entend retentir le canon de la Bastille...

Au même instant, la porte Saint-Antoine roule sur ses gonds ; l'armée de Condé rentre dans la ville et sur les remparts de la vieille prison d'État, mademoiselle d'Orléans, nouvelle providence, dirige un feu soutenu contre les soldats du roi.

Turenne, trompé par la fortune, ordonne la retraite, et Condé, reçu par sa libératrice, ne peut que s'écrier en versant un torrent de larmes : « Ah ! Mademoiselle, j'ai perdu tous mes amis. »

C'est alors que quelques partisans pressèrent vivement le prince de s'emparer de l'autorité souveraine ; il rejeta cette idée avec indignation ; — il refusa en même temps le trône de Naples, qu'on lui offrait avec instance. — Le besoin de la paix se faisant sentir, des tentatives de conciliation furent faites, et le renvoi de Mazarin décidé ; — Condé demanda à négocier : « Il n'est question que de vous soumettre, » répondit la fière Anne d'Autriche ; — et le sujet révolté se jeta dans les bras de l'étranger.

Allié à Charles de Lorraine, M. le Prince chassa Turenne de son camp de Villeneuve Saint-Georges, et s'empare de Château-Portien, de Rhétel, de Mouzon, de Saint-Ménehould, de Ligny, de Bar-le-due, de Void et de Commercy. Il est nommé généralissime des armées d'Espagne. — Les troupes royales lui reprennent le Barrois, et une partie de la Champagne. — L'archiduc lui accorde des secours, mais la lenteur et l'hésitation des généraux placés sous ses ordres compromettent gravement ses intérêts. La Bourgogne et la Guienne lui sont à peu près enlevées, et Mazarin en plein conseil le fait déclarer traître et privé de ses biens, de ses honneurs et du droit de succéder à la couronne.

Battu par Turenne dans les plaines de Picardie, Condé se retire à Cambrai, après avoir opéré une glorieuse et savante retraite. — L'armée du roi s'empare du Quesnoy et ravage le Hainaut. — Il la chasse de cette province, mais il éprouve des revers dans les plaines de Bouclain.

L'Espagne nomme don Juan d'Autriche général de ses armées. — Turenne investit Valenciennes ; — M. le Prince délivre cette ville et bat complètement les Français, qu'il

poursuit jusqu'en Artois. A la tête de quatre mille cavaliers, il défait quatorze mille paysans attroupés dans les Pays-Bas et s'empare de Saint-Guillaïn. — Au milieu des travaux de la guerre, il trouve le temps d'accueillir le roi Charles II détrôné par Cromwell, et rend hommage à sa noble misère. — Il se porte ensuite sur Cambrai, assiégé par Turenne, et le débusque ; — mais il perd Montmedy, par la négligence de ses subalternes. Comme le duc d'York, qui suivant le roi d'Angleterre, lui témoignait sa surprise à ce sujet : — Ah ! vous ne connaissez pas les Espagnols, lui répondit Condé ; pour voir des fautes à la guerre, c'est avec eux qu'il faut la faire ! — Les succès de Turenne continuant par la prise de Saint-Venant et de Mardick ; il met enfin le siège devant Dunkerque. — Condé et don Juan d'Autriche s'avancent vers cette ville ; ce dernier propose de s'engager dans les dunes et de présenter le combat. Le prince s'y oppose de toutes ses forces, mais voyant que don Juan ne tenait aucun compte de ses remontrances, il demande au duc de Gloucester s'il a jamais vu de batailles. — Non, répond le jeune homme. — Eh bien, poursuit-il, vous allez en voir perdre une sous une demi-heure. — Comme il l'avait prédit, les Espagnols furent repoussés, et cette défaite entraîna la prise de Dunkerque, de Bergues, de Furnes et de Dundermonde. — Don Juan se retira à la suite de cet échec, après avoir dispersé son armée dans les places de la Flandre. — Les troupes royales s'emparèrent aussitôt de Gravelines, d'Oudenarde, de Menin et d'Ypres. — Le roi d'Espagne, Philippe IV, se résolut enfin à proposer la paix.

Elle fut débattue dans les conférences de l'île des Faïsans, entre Mazarin et don Luis de Haro. — Pendant que le prince, si vivement intéressé à la question, en attendait l'issue, des ambassadeurs lui vinrent offrir le trône de Pologne, qu'il ne voulut point accepter sans le consentement de son souverain.

Le traité des Pyrénées, en pacifiant l'Espagne et la France, remit Condé en possession de tous ses biens et de tous ses titres. Il fut reçu par la cour et par le roi avec la bienveillance la plus affectueuse, et la satisfaction qu'il en ressentait ne lui permit pas de refuser l'accablade de Mazarin.

Ici se termine l'histoire de la rébellion de ce grand homme. La mort du cardinal ministre, arrivée quelque temps après sa rentrée à Paris, lui le comble des bienfaits célestes et le débarrassa de son plus cruel ennemi.

IV.

Nous voici arrivés à la dernière phase de l'existence du vainqueur de Rocroi. Son esprit aventureux s'accordait tout à fait avec l'amour des conquêtes qui dévorait Louis XIV, et le jeune roi s'entendit à merveille avec le vieux général.

En 1667, M. le Prince, depuis quelques années dans l'inaction, forma le projet de soumettre la Franche-Comté et le présenta à Louvois, qui l'appuya vivement. Il partit au commencement de 1668 et s'empara de Besançon, de Salins et de Dôle, il traversait les champs de bataille et s'aventurait dans la mêlée, conduisant son fils par la main et lui expliquant la tactique militaire. Noble et touchant spectacle qui montre comment on peut unir au plus mâle

courage les plus tendres sentiments de la nature. — En quatorze jours, la conquête fut terminée et Condé nommé gouverneur de la province qu'il avait soumise.

A cette époque, la couronne de Pologne lui fut offerte de nouveau; mais, sur l'ordre du roi, il la refusa, sacrifiant son ambition aux devoirs de l'obéissance. — C'est vers ce temps qu'il se sépara publiquement de madame de Condé, nièce de Richelieu, pour laquelle il avait toujours éprouvé une aversion insurmontable.

Louis XIV, se plaignant un jour des outrages de la Hollande et cherchant le moyen de la punir : — Je n'en connais qu'un, sire, lui dit Condé, c'est de la soumettre. — Il n'en fallut pas davantage et la guerre fut résolue. — On se mit en marche à la tête de cent dix mille hommes. — Pendant que le roi et Turenne agissent de leur côté, Condé prend Wesel, réprime la révolte des Suisses, et s'empare successivement d'Emmerick, d'Hults, de Dorkel, d'Huessel et de Réns. — Le prince d'Orange défendait l'Issel. Pendant qu'on l'occupe par des escarmouches,

Condé ordonne le passage du Rhin, et cette habile manœuvre est couronnée de succès. Le héros reçoit à cette occasion une halle dans le poignet; cette blessure l'oblige à abandonner le commandement et à subir une retraite momentanée.

Mais les prospérités de la France nous susciterent de nombreux ennemis, et les frontières furent envahies. — Le prince, encore souffrant, vint à la défense de sa patrie, ravage l'électorat de Trèves, et fait lever le siège de Charleroi.

Il ouvrit la campagne de 1673 en parcourant la Hollande, qu'il était chargé de contenir; la négligence du ministre Louvois le plaça dans une situation critique, et ce ne fut qu'à l'aide de savantes manœuvres qu'il échappa aux coups du prince d'Orange.

La Franche-Comté, qu'un traité de paix avait remise à l'Espagne, redevint l'objet de la convoitise du roi de France. En 1674, ce prince marcha à sa conquête; — Condé occupe les Pays-Bas et opère devant les Impériaux



Condé à Charleroi.

sa jonction avec le maréchal de Bellefonds. — Le prince d'Orange rassemble les alliés et les décide à attaquer le grand capitaine, qui avait pris position près de Charleroi. — Le 11 août, les ennemis présentent la bataille; les Français les prennent en flanc, et les taillent en pièces en leur enlevant cent cinq étendards. — On raconte néanmoins que les Hollandais chantèrent un *Te Deum* à la Haye, s'attribuant quand même l'honneur de la victoire.

Après avoir fait lever le siège d'Oudenarde, le prince retourna à la cour de Versailles pour rendre ses respects à Louis XIV; mais comme la goutte et les rhumatismes le retardèrent et qu'il voulait s'en excuser auprès de lui : — Mon cousin, répondit le roi, ne vous pressez pas; quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes, il est tout simple que l'on ait de la peine à marcher.

En 1675, le grand Condé partit pour sa dernière campagne à la tête de soixante mille hommes. — Il entre dans les Pays-Bas, s'empare de Tirmont et de Saint-Tron, bat les alliés sur tous les points, et prédit par ce mot la

destinée de Grépiq, qui venait d'être défait à Consrbruck. — Il ne lui manqua que l'être battu pour être un grand capitaine. — Il entre enfin en Alsace et prend position en face de Montéculli après l'avoir obligé à lever le siège d'Hagueneau. — L'ennemi repasse le Rhin, et M. le Prince rentre à Paris, après avoir ravagé le Brisgau.

Condé ne reprit plus les armes. — Ici se termine la brillante carrière qui le place au rang des plus grands capitaines connus, et assure à son nom une immortalité glorieuse. — Après avoir quelque temps aidé de ses conseils l'expérience du monarque, il abandonna tout à fait la cour et se retira à Chantilly. Cet asile champêtre devint le rendez-vous des hommes les plus remarquables du temps. — D'Estrade, Barillon, Polignac, Boucherat, Le Nôtre, Bossuet, Bourdaloue, Labruyère, La Rochefoucault, Boileau, Racine, Santenot, Lafaire, mesdames de Soudéry et de Lafayette y avaient leurs grandes entrées.

L'esprit du prince, naturellement vif, se permettait quelquefois l'épigramme. — Comme un grimaud vint un

jour lui présenter l'épître de Molière : « Ah ! mon ami, lui dit-il, je l'avouerai franchement que j'aimerais bien mieux que Molière me présentât la tienne ! »

A soixante-quatre ans, le vieux général, trop longtemps oublieux des devoirs de la religion, modifia ses principes et embrassa avec fermeté la pratique de ses croyances. Vers la fin de 1686, il sentit à la faiblesse de ses organes qu'il allait bientôt quitter la terre. — Comme le père Bergier l'assistait et l'engageait à pardonner à ses ennemis : « Ah ! pourquoi me parlez-vous de pardon ? lui dit-il. Vous savez que je n'ai jamais conservé le plus léger ressentiment contre personne. » Le duc d'Enghien entre et

se jette dans ses bras. « Mon cher fils, lui dit-il, vous n'avez plus de père ! » Le 11 décembre, à midi, il rendit le dernier soupir.

Louis XIV, en apprenant cette funeste nouvelle, s'écria : « J'ai perdu le plus grand homme de mes États ! » Et Bossuet le répéta dans un panégyrique célèbre.

C'est ainsi que mourut le grand Condé, ce guerrier illustre qui fut, d'après l'expression du philosophe de Ferney,

Tout à fait à l'enfant et l'oppa de son maître.

GABRIEL RICHARD.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(SUITE.)

Une foule de souvenirs historiques et illustres ont déjà accompagné la Seine jusqu'à Paris ; une fois parvenue à cette immense cité, elle réveille partout de nouvelles idées, de nouvelles impressions.

Tout en traversant le centre de notre capitale, le fleuve se divise en deux bras pour envelopper trois îles, voisines les unes des autres ; ces trois îles ont été réduites à deux depuis que le bras qui séparait l'île Louviers du quai de l' Arsenal a été comblé. Plus de vingt ponts, presque tous d'une admirable construction, font communiquer ces quartiers dont la population est immense. Les arches de quelques uns d'entre eux ne sont plus surchargées de ces maisons gothiques dont les habitants vivaient au milieu d'incessants dangers. C'est Louis XVI qui a commencé cette destruction si utile ; il fit d'abord démolir les bicoques dont le pont Marie était encombré ; le pont Saint-Michel vint disparaître, en 1811, ses dernières maisons. Depuis le jardin du Roi jusqu'au champ de Mars, on compte quarante-neuf quais spacieux, ombragés presque tous d'arbres nouvellement plantés ; les quais se prolongent sur les bords du fleuve dont ils emprisonnent les eaux pendant deux lieues, et dont ils encaissent le lit.

La Seine baigne les pieds d'une foule de monuments que nous ne décrivons pas minutieusement ; tous les Indicateurs se gorgent de ces descriptions. Neanmoins nous allons jeter un regard en arrière et fouiller un peu l'histoire de la grande ville pour y retrouver l'origine des changements qu'elle a subis, et y relire les événements importants dont le fleuve qui la traverse a été le témoin.

Ce qu'on appelait le vieux Paris comprenait, au moyen âge, trois quartiers bien distincts : au nord la ville, au centre la Cité, et au sud de la Seine l'Université. L'enceinte des murs commençait à la hauteur du canal de l'Ourcq, au-dessous du pont d'Austerlitz. A droite, le fleuve laissait échapper un embranchement qui affluait dans les fossés de la ville, et venait baigner les murs de la Bastille. Ce lugubre édifice, élevé pendant le règne de Charles V, par le prévôt des marchands Aubriot, fut le

théâtre d'événements remarquables ou sanglants ; sa plus grande célébrité et sa ruine appartiennent à l'histoire de notre première révolution.

Il y a dix ans, les fondations de cette ancienne forteresse, qui servit aussi de prison d'État, existaient encore ; l'œil pouvait pénétrer dans ces caves obscures où s'accomplirent des crimes nombreux que les exagérations et la crédulité populaires ont su rendre encore plus affreux. Sur son emplacement s'est élevée la colonne de Juillet et s'est ouverte une gare ; cette gare, ainsi que le commencement du canal de l'Ourcq, ne sont que les anciens fossés du château. Un terrain assez étendu et inhabité le séparait de la ville ; ce terrain, appelé Champ au Plâtre, s'étendait de la rue Saint-Antoine à la rivière. L'an 1396, le duc d'Orléans fit bâtir, au bout de ce champ, vers la rive du fleuve, un superbe hôtel, acheté plus tard par la ville, qui y logea son artillerie. Il fut emprunté à diverses reprises par François I^{er}, qui y fit fondre des canons. Voyant combien ces bâtiments étaient commodes, il finit par les conserver en dépit des réclamations des Parisiens, qui ne manquaient pas de justice. Une partie du jardin, celle du sud, était occupée par le mail qu'on voyait se développer le long de la Seine dans la direction du quai Morland.

A l'angle décrit par les fossés de Paris, se dressait la tour de Billy, semblable à la garde avancée de la Bastille. En 1538 elle fut détruite par le tonnerre. Sous Charles IX les granges d'artillerie furent elles-mêmes détruites par un terrible incendie. La poudrière fit explosion ; des pierres, lancées dans les airs, retombèrent jusque dans le faubourg Saint-Marceau ; des poissons, si l'on en croit la chronique, furent atteints dans la Seine et reparurent sans vie à la surface de l'eau. On s'empressa, bien entendu, de faire retomber la cause de cet affreux événement sur les huguenots. Rebâti sous le règne d'Henri III, l' Arsenal fut, à partir de ce moment, la résidence du grand maître de l'artillerie ; c'est en cette qualité que Sully l'habitait. Les curieux ne manquent pas de visiter le cabinet où ce grand ministre recevait Henri IV. Les bâtiments furent augmentés par le régent ;

c'est lui qui leur a donné la forme qu'ils ont actuellement : nous nous garderons bien de lui en faire notre compliment. L' Arsenal contient aujourd'hui une bibliothèque dont Charles Nodier, cet aimable penseur et ce charmant écrivain, était un des conservateurs. C'est sous la régence que le mail fut remplacé par un quai large et vraiment utile.

N'oublions pas de mentionner en cet endroit l'existence de ces vastes bâtiments, construits par Napoléon, et connus aujourd'hui sous le nom de Grenier d'abondance; constructions énormes restées sans but et sans destination, qui prouvent seulement combien les idées changent en politique comme en économie. En face du quai dont nous parlons existait, comme nous l'avons dit, une île, nommée l'île Louviers, couverte de chantiers, et qui s'est trouvée réunie à la terre ferme; le bras du fleuve qui la séparait du quai, et où séjournaient des eaux vives et croupissantes, a été comblé, ce qui a rendu à la ville un immense terrain qu'on n'a pas encore employé.

L' Arsenal touchait jadis au vaste et trop fameux hôtel Saint-Paul, acheté par Charles V, alors dauphin, pendant la captivité de Jean, son père; on tient à conserver à ce prince le magnifique surnom de *Sage*, et cependant il n'est pas de folies qu'il ne fit pour embellir son nouveau séjour, qu'il nomma l'*Hostel des grands Esbattements*. C'est là qu'Isabeau de Bavière, d'odieuse mémoire, termina ses jours dans la douleur et dans les remords, à ce qu'ont dit quelques chroniqueurs; réduite, par les insultes de la populace et des Anglais eux-mêmes, à passer ses journées loin des fenêtres de son hôtel, auxquelles il lui était interdit de se montrer, elle comprit, mais trop tard, qu'un traitre est toujours méprise, et de ceux qu'il a vendus et de ceux qu'il a servis. Quand elle mourut, son corps fut descendu en secret dans une modeste embarcation, et deux moines de Saint-Denis vinrent recevoir ses dépouilles près du pont au Change.

Non loin de l'hôtel Saint-Paul s'élevait une masse d'édifices qui ne déparaient nullement ce dernier : nous voulons parler des monumens religieux de l'*Ave-Maria* (celui-ci est aujourd'hui une caserne d'infanterie), et de l'église Saint-Gervais, refaite au siècle dernier dans le plus affreux de tous les styles. Ces édifices étaient mêlés à de magnifiques hôtels au nombre desquels on distinguait l'hôtel de Seus, habité par le chancelier Duprat, aujourd'hui envahi par une entreprise de roulage et recouvert d'un baugeon aussi blanc que ridicule.

Les rives du fleuve ont offert pendant longtemps en cet endroit une pente naturelle qui exposait fréquemment les quais et tout le quartier aux dégâts causés par les débordemens à l'époque de la fonte des neiges; nous avons vu des bateaux, seul moyen de circulation alors possible, sillonner bien souvent les abords de ces rives si longtemps oubliées. Après plusieurs siècles d'une expérience déplorable, on s'est décidé, il y a dix ou douze ans, à élever ces terrains et à les protéger par d'admirables quais.

Ensuite les regards du voyageur embrassant la place de Grève aux sanglants souvenirs, ou les bourgeois de Paris élevèrent, au quatorzième siècle, leur hôtel de ville. Jusque là ils n'avaient eu qu'un parler, un maison commune, dans la *calle de Misère* où se trouve l'ancien quai de la Ferraille. A partir de cette place, les bords de la Seine ne constituaient encore, au commencement

du règne de Louis XIV, qu'un terrain incliné sur lequel s'élevaient deux ignobles ruelles, souvent inondées, et où se cachaient des écorcheries. On donna au marquis de Gèvres la permission d'y établir des maisons jusqu'à la première pile du pont Notre-Dame et du pont au Change, à la condition que ces constructions auraient pour assises des voûtes percées par des arcades.

C'est au milieu de ce pâté repoussant de quelques demeures que s'élevait le grand Châtelet, fermant l'entrée du pont au Change par sa vaste et épouvantable masse. A la place de cette forteresse se dressant, au douzième siècle, une tour de bois construite, dit-on, par Jules César, où demeurait le prévôt de Paris, et où l'on emprisonnait les scélérats qui devaient monter sur l'échafaud à la Grève. C'est par une fenêtre de ce monument qu'on jeta dans la Seine Bois-Bourdon, l'amant d'Isabeau de Bavière, après l'avoir enfermé dans un sac, sur lequel avait été écrite la formule judiciaire : *Laissez passer la justice du roi*.

Ce qu'on appelait la Vallée de Misère commençait au Grand-Châtelet et allait aboutir au Louvre. Couvert d'abord de marais, ce terrain fut bientôt occupé par des maisons; puis, sous Charles V, on se mit à construire le quai de la Ferraille ou de la Mégisserie, afin que le Louvre pût communiquer avec le reste de la ville. Philippe-Auguste s'était fait bâtir, hors des murs d'enceinte, un château appelé *Lupara*, dont on a fait le Louvre. Cette demeure, comme tous les châteaux d'alors, servait à la fois de résidence, de forteresse et de prison. On y tint enfermé pendant longtemps Ferrand, comte de Flandre. Ce fut, dans l'origine, un parallélogramme ayant à ses côtés et à ses angles vingt-trois tours reliées ensemble comme en faisceau. Une d'elles était appelée la tour de la Librairie; Charles V y avait réuni quelques livres, et ce noyau a servi à fonder la bibliothèque Royale.

On a démoli successivement les diverses parties de ce vieux Louvre pour le reconstruire comme il est aujourd'hui. Ces travaux commencèrent sous François I^{er} et se continuèrent jusqu'à Louis XIV, qui avait conçu le projet de réunir ce palais à celui des Tuileries. Ces travaux furent abandonnés à diverses reprises, mais Napoléon les fit pousser activement; espérons que dans peu d'années tout sera terminé.

C'est une ordonnance de Charles VI qui fait, pour la première fois, mention des Tuileries; cette ordonnance déclare que les tueries et écorcheries devront être transportées au delà des fosses du Louvre, hors Paris, près d'une fabrique de toiles, nommée la Sablonnière, située au bord de l'eau. Cent ans après, Nicolas de Neufville de Villeroy avait fait élever un petit château sur cet emplacement. François I^{er} voulut l'acheter et le donna à sa mère, Louise de Savoie, qui avait reconstruit dans le château des Tournelles, Catherine de Médicis, trouvant cet hôtel au-dessous d'une reine, le fit abattre, et l'on commença à construire à sa place le château des Tuileries.

Dans l'origine, l'édifice était séparé du jardin par une rue; Lenôtre bouleversa tout le plan des bosquets et du parterre; la rue disparut et on construisit deux terrasses magnifiques, depuis la place des Bastions, située aux portes du jardin, jusqu'aux ailes du château. Si l'on sortait par la porte de la Condamne, qui s'ouvrait du côté du quai et où aboutissent l'enceinte septentrionale de la ville, on entrait dans le Cours-la-Reine; cette prome-

nade fut pendant longtemps fermée au public ; c'est pour son agrément personnel que Marie de Medicis l'avait fait planter.

Deux îles seulement sont comprises aujourd'hui dans le milieu de la Seine et au centre de Paris ; jadis on en comptait six. L'île Louviers dépendait autrefois de l'hôtel Saint-Paul, en face duquel elle était située ; ombragée d'abord par des arbres magnifiques, elle avait été plus tard occupée par des chantiers de bois. Plus loin, on voyait l'île aux Vaches, fameuse par ses excellents pâtura-

ges et séparée, par un petit bras du fleuve, de l'île Notre-Dame, qui appartenait aux évêques de Paris. Henri IV avait conçu le projet de joindre ces deux îles ; ce fut Louis XIII qui l'exécuta, et le terrain, nommé alors l'île Saint-Louis, se couvrit en peu de temps d'ateliers, de maisons, et prit l'aspect sous lequel nous le voyons aujourd'hui. Par le moyen de deux ponts, on établit une communication de cette île avec les deux rives ; un troisième pont, qui s'éleva à l'extrémité occidentale, vint gagner la Cité.



Le Grand-Châtelet.

L'île de la Cité, plus étendue que les trois autres, a été, en quelque sorte, le berceau de Paris. A ses rues tortueuses et sales, on reconnaît l'antique *Lutetia*, la ville de boue. La forme de la Cité représente assez bien celle d'un navire enfoncé dans des sables et amarré au bord par des ponts nombrés. C'est là probablement l'origine du vaisseau que la ville de Paris porte dans ses armoiries.

Il y a trois siècles, la Cité offrait un bizarre aspect. Cette masse compacte, sans quais ni place publique, était hérissée de tours et de clochers ; la Cité a renfermé jusqu'à soixante-dix-sept églises ou chapelles ; une population, trop nombreuse pour un si petit espace, y étouffait ; la Seine y était couverte de ponts, les ponts étaient sur-

chargés de maisons, et le voisinage du fleuve était seulement annoncé par des exhalaisons infectes qui s'échappaient par de dégoûtants abreuvoirs.

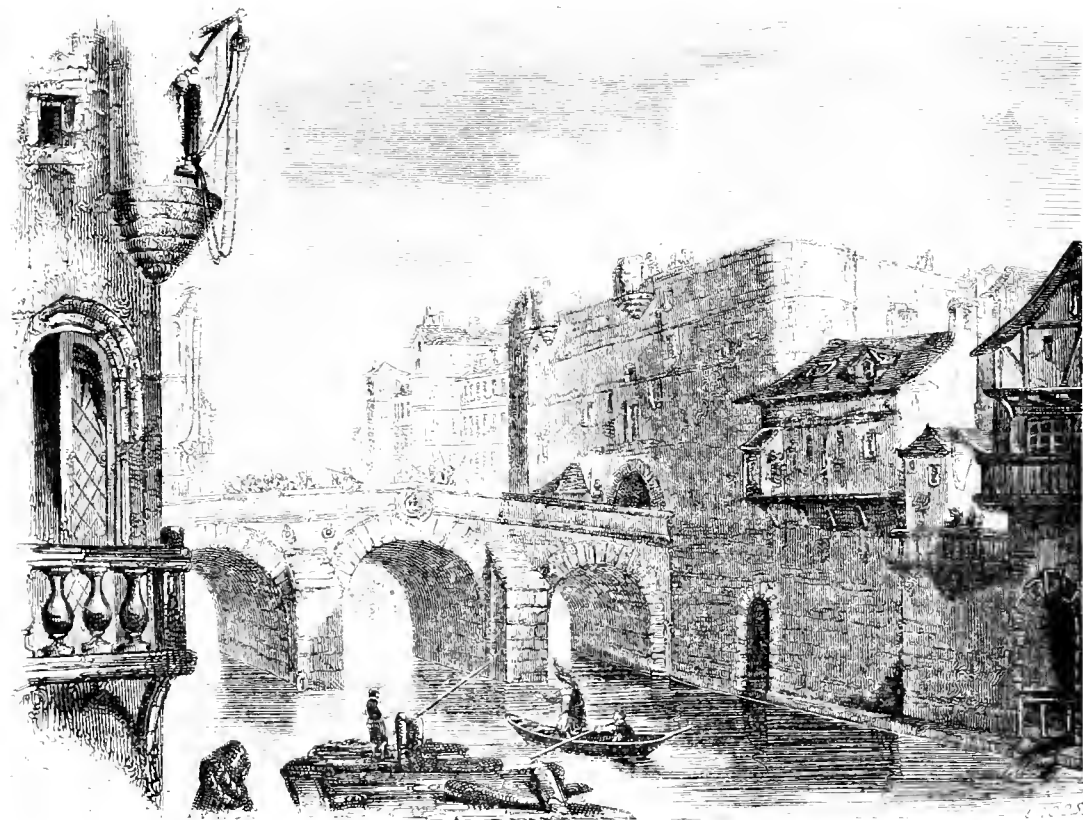
A l'est, on voyait l'Hôtel-Dieu, la basilique de Notre-Dame, et comme une gerbe de monuments religieux, dont la forêt de clochers et de clochetons semblait ombrager l'île entière ; dans la partie occidentale, on voyait l'antique palais habité successivement par les rois Mérovingiens, les comtes de Paris et par les premiers princes de la dynastie Capétienne. En rendant le parlement sédentaire, Philippe le-Bel lui fit cadeau de la moitié de son palais ; Charles V, lassé de l'affluence des gens à procès, quitta ce séjour pour celui de l'hôtel Saint-Paul. Les plus vieilles constructions que l'on puisse reconnaître encore aujourd'hui

d'hui, dans le palais de Justice, remontent au roi Robert. A l'angle de la rue de la Barillerie et du pont au Change, s'élève encore la tour où l'on plaça, en 1370, la première grosse horloge qu'on ait vue à Paris. Au-dessus du lantermin se trouvait, avant la révolution, la cloche du palais, qui ne sonnait que pour annoncer la naissance ou la mort des rois et des dauphins. Elle eut la triste mission de donner le signal pour la Saint-Barthelemi.

A une certaine distance se dressait la tour de Montgommery, où l'infortuné gentilhomme de ce nom alla expier,

dans une longue captivité, la mort qu'il avait involontairement donnée à Henri II; c'est aussi là que Ravallac fut enfermé avant son supplice.

Derrière le palais de Justice, et dans une île qu'un canal, creusé exprès, séparait de la Cité, se trouvaient les jardins où les magistrats, après de fatigants travaux, venaient souvent se reposer. Le terre-plein du pont Neuf, cette langue de terre où s'élève la statue d'Henri IV, était une île habitée par des juifs et occupée par un moulin qui leur appartenait. Après leur expulsion du royaume



Le Petit-Châtelet.

par Philippe le Hardi, l'île et le moulin des juifs prirent le nom de Bussy ou de l'île du Pasteur. Ils s'abîmèrent tous deux sous le terre-plein du pont Neuf quand Henri III, à la saison des basses eaux, ordonna de combler le bras de fleuve qui les séparait de l'île du Palais, afin de commencer la construction du pont. Ces travaux furent interrompus pendant les guerres de la Ligue; on ne put les achever que vers la fin du règne d'Henri IV, dont la statue fut érigée, quelques années après la mort de ce prince, sur le milieu du pont. C'est non loin de là que se trouvait la *Samaritaine*, dont nous avons parlé.

Avant que le pont Neuf existât, la Cité communiquait par le moyen de six ponts avec les autres quartiers de Paris. Au nord se trouvait le pont Notre-Dame, construit

en bois d'abord, puis rebâti en pierre il y a trois siècles. Le pont aux Changeurs ou au Change, et le pont aux Menniers, venaient ensuite, si proches l'un de l'autre, que, sous le règne de Louis XIII, ils furent consumés par le même incendie. Le pont aux Menniers ne fut pas rebâti, il était devenu inutile depuis la construction du pont Neuf, et il obstruait d'ailleurs la navigation à cause des bateaux de moulin amarrés à ses arches. Au sud se trouvait le pont aux Doubles, nom d'une petite monnaie donnée à cette époque comme péage. Ce pont, nommé aujourd'hui petit pont de l'Hôtel-Dieu, a été débarrassé, il y a quelques années, des constructions dépendantes de l'hôpital, qui ne laissaient aux piétons qu'un passage fort étroit. Maintenant les voitures y circulent.

Au-dessous du pont Saint-Charles, construit pour le service particulier de l'hôtel-Dieu, le Petit-Pont aboutissait à la rue Saint-Jacques pour aller s'enfoncer sous le porche entr'ouvert et hâléux du petit Châtelet. Depuis le troisième siècle le fut emporté douze fois par les inondations, et deux fois il fut reconstruit. C'est en 1720 qu'on l'a rebâti comme il est aujourd'hui. Enfin, il y avait le pont Saint-Michel, ainsi nommé de l'antique chapelle située dans le voisinage, et où Philippe Auguste avait reçu le baptême. Cette chapelle s'élevait à l'angle de la rue de la Birillerie, et fut abattue après le fameux incendie de 1776, quand on voulut dégager et embellir les abords du Palais.

Mais nous n'avons encore rien dit de la rive gauche, où nous allons faire cependant, en faits et souvenirs intéressants, une moisson non moins abondante que sur la rive droite.

De ce côté l'enceinte de Paris commençait à la hauteur de la rue des Fossés-Saint-Bernard et des Fossés-Saint-Victor, qui, comme leur nom l'indique, étaient voisines des remparts de la capitale. Sur le bord de la Seine, en face l'hôtel Saint-Paul et la forteresse Barletta, on voyait la Tournele, qui défendait l'entrée de la ville et protégeait la navigation du fleuve. Sur l'emplacement de la barrière qui s'y trouvait adossée, Louis XIV avait fait édifier un arc de triomphe analogue à celui de la porte Saint-Denis, plus petit seulement. Mais les arcs de ce monument, étroits et basses, étaient incommodes et quelquefois même dangereuses pour les piétons et les gens en voiture; Louis XVI prit le parti de le faire démolir; néanmoins, l'usage s'est maintenu d'appeler porte Saint-Bernard l'emplacement de cet édifice.

Un peu plus loin se trouvait la Tournele des Bernardins, ou tour Saint-Bernard, dont l'origine était plus ancienne que celle du bord de l'eau. C'est là que commençait le quai de la Tournele, au bout duquel, vers la rue des Grands-Degrés, la petite rivière de la Bièvre se jetait dans la Seine. Les moines de Saint-Victor, qui voulaient amener cette petite rivière dans l'intérieur de leur abbaye, avaient acheté ce droit au couvent de Sainte-Étienne, dont elle baignait les terres. En construisant un certain nombre de digues, ils détournèrent la Bièvre de son lit; mais, par malheur, cette petite rivière est sujette à des inondations qui rendent son voisinage fatal; on lui permit de revenir à son ancien lit, et elle alla reprendre son embouchure au-dessus de Paris.

Ce ruisseau, peu considérable d'ailleurs, n'est important que parce qu'il met en mouvement de nombreuses usines qui constituent les ressources du faubourg Saint-Marcel. Parmi ces manufactures, la plus considérable, comme la plus renommée, car sa célébrité est européenne, est celle où se fabriquent ces magnifiques tapisseries dites tapis des Gobelins, nom que prend la Bièvre en cet endroit.

Après les lieux que nous venons de décrire, on trouvait au bord de l'eau une greve où l'on voyait, amoncelées sans ordre, sans régularité, des maisons que les grosses eaux envahissent à chaque instant, puisque rien ne les protégeait, jusqu'à l'endroit où les fondations des bâtiments de l'hôtel-Dieu ont resserré ce bras de la Seine.

Ensuite s'élevait le petit Châtelet, aussi ancien que le grand. Ces deux monuments, selon toute probabilité, étaient deux châteaux forts bâtis sur chacune des deux

rives par les Romains pour protéger la Cité; on ne pouvait pénétrer dans l'île que par les deux ponts dont ces forteresses étaient les gardes avancées. Pendant long temps le petit Châtelet fut une prison où l'on renfermait les galériens et on legeait le prévôt des marchands; on y payait un droit avant d'introduire n'importe quelle denrée dans Paris. Ce château était moins vaste et moins allieux à voir que le grand Châtelet, mais il était encore plus incommode; le seul chemin qu'il laissât libre aux passants était une arcade étroite et obscure, et qui devint tout à fait impraticable pour les piétons quand Paris eut vu les voitures se multiplier; aussi, à la fin du dernier siècle l'avaient-on abattu.

A partir du petit Châtelet s'étendait le quai de la Gloirette, construit par les galériens renfermés dans ce fort. On le bâtit pour donner un support aux fondations des bâtiments qu'on éleva plus tard entre la Seine et la rue de la Harquette. On a détruit une partie des maisons, et le quai s'est élargi en prenant le nom de Saint-Michel.

Nous arrivons ensuite au quai des Augustins, le plus ancien de tous ceux qui sont à Paris. Sous le règne de saint Louis, ce quai n'était pas autre chose qu'une petite place où croassaient des saules, et où, pendant l'été, on voyait les bourgeois se promener. Dans les autres saisons cet endroit était toujours fangeux. Chaque hiver les maisons du voisinage étaient envahies par les inondations, qui dégradaient leurs fondations et les menaçaient toujours de ruine. Ce fut par ordre de Philippe le Bel que fut construit le quai actuellement existant et qui côtoyait le couvent des Augustins pour aboutir à la porte Dauphine.

En face de la rue Guénégaud se trouvait le château Gaillard, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la descente et l'église de l'abbaye. Cette construction isolée était garnie d'une tour ronde dont les fondations plongent dans l'eau; long temps on hésita à détruire ce monument inutile; c'est à ce sujet que l'auteur de la *Chronique burlesque* dit quelque part :

J'aperçois l'édifice sur la rive
Le beau petit Château-Gaillard.
.....
A quoi sert-il dans ce boulevard ?
Est-ce à l'abri, de columbiel ?
Est-ce de phare ou de lanternel ?
De quoi ? de pont ou de soubrel ?
Ma foi, si bon, c'est de servir,
De rien qui lui ne sert à rien.

C'était là, ne l'oublions pas, que Brioché montrait ses marionnettes; cette construction fut abattue sous Louis XIV. Il est possible, en tout cas, qu'elle ait fait partie de l'ancien hôtel de ville, qui s'étendait depuis cet emplacement jusqu'à la porte de Nesle, et s'élevait par conséquent à l'endroit où se trouvent maintenant l'hôtel des Monnaies, la bibliothèque Mazarine et l'Hotel.

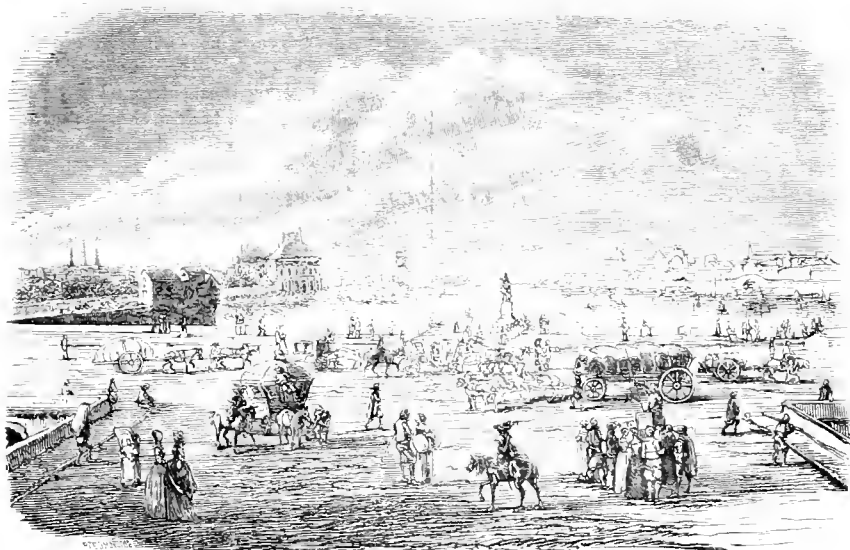
C'est encore là qu'on remarquait cette tour avancée, baignée par la Seine, en un mot, cette trop fameuse tour de Nesle qui, si l'on en croit la chronique, fut témoin des crimes les plus effroyables et des désordres les plus honteux; repaire dans lequel Marguerite de Bourgogne et Jeanne de Navarre faisaient venir, en les y attirant perfidement, les passants, qu'elles faisaient, après une nuit d'orgie, précipiter dans la Seine. Ces deux femmes regu-

rent enfin le châtiment de leurs infamies; on les jeta dans une basse-fosse de la prison des Andelys, puis on les enferma ensuite dans le bourg voisin, au château Gaillard, en Normandie; Marguerite y fut étranglée avec ses propres cheveux, et Jeanne de Navarre ne sortit de prison que pour entrer dans un cloître.

Les fossés du château de Nesle occupaient le terrain qui a été percé la rue de Seine; puis, en partant de là, on rencontrait de vastes prés qui s'étendaient depuis l'abbaye Saint Germain jusqu'à l'esplanade des Invalides. Les prairies étaient coupées en deux par un bras du fleuve pour

former le grand et le petit Pré-aux-Cleres. Ce dernier, situé entre la rue de Seine et celle des Saints-Pères, fut couvert, au seizième siècle, de maisons, et le canal fut comblé. Sur cet emplacement, Marguerite de Navarre, femme de Henri IV, s'était fait bâtir un grand et magnifique hôtel, l'exécédent et insensé que son mari lui reprocha si souvent. Les jardins qui en dépendaient se déployaient le long du quai Malaquais jusqu'au bord de la Seine.

Dans la vue de Paris, prise du pont Neuf, tel qu'il existait en 1663, et qu'on a eu soin de joindre à cet ar-



Vue de Paris prise du Pont-Neuf, en 1663.

tielle, on peut voir reproduits la plupart des lieux et des monuments dont nous avons parlé.

Le grand Pré-aux-Cleres obtint une renommée plus durable; hâtons-nous de dire que son histoire est suffisamment originaire. A partir du treizième siècle, ce fut le rendez-vous des étudiants de l'université de Paris. D'abord on s'y rendit pour s'y promener; le nombre des promeneurs s'accrut, et dans cette foule ardente, les querelles ne tardèrent pas à devenir quotidiennes. En vain on essaya d'arrêter des excès devenus intolérables, les habitants du bourg Saint-Germain et les moines de l'abbaye essayèrent d'introduire au public l'aspect de cette promenade; l'Université leur intenta un procès. On en appela au saint-père, mais la justice papale n'allait pas assez vite au gré des parties; on eut recours à la force, on en vint aux mains; les évêques, avec leurs poings, soutinrent l'arrêt du souverain pontife et durent se maintenir par ce mo en dans les droits qu'ils réclamaient. Depuis cette époque, ce fameux pré fut constamment le témoin des émeutes populaires ou le théâtre des tumultes universitaires; on s'y donna aussi des rendez-

vous galants, on y vida des affaires d'honneur, on y fit des orgies, et les protestants y tiennent leurs assemblées bruyantes.

Ce ne fut que sous Louis XIV que cet emplacement se convint de constructions; on abandonna la promenade; puis on sentit le besoin d'avoir de nouvelles communications. Alors on construisit différents ponts, le pont Royal, le pont Louis XV et le pont des Arts; jusque-là il n'y avait que le pont du Louvre ou pont Rouge, situé à peu près au même endroit que le pont des Saints-Pères. On se rappelle le meurtre du maréchal d'Anre, accompli sur ce pont, le capitaine des gardes, Vitry, n'hésita pas à tuer d'un coup de pistolet le favori qui refusait de lui rendre son épée.

C'est au coin de la rue de Beaune et du quai auquel il a donné son nom, que se trouve la maison de Voltaire; elle est aujourd'hui méconnaissable à cause des réparations qu'elle a subies et de l'élevation du sol.

La construction du quai d'Orsay remonte au commencement du dix-huitième siècle; seulement elle fut plusieurs fois commencée pour être presque aussitôt aban-

donnée. C'est en attendant sa construction prochaine, que de beaux hôtels s'étaient élevés régulièrement sur la ligne que forment les bords de la Seine.

Or, en 1801, il n'y avait encore là qu'une berge fangeuse, nommée la Grenouillère, accidentée par les tranchées de quelques égouts à découvert, qu'on ne pouvait traverser que sur des planches glissantes, qui tremblaient au moindre mouvement du passant sur leurs assises imparfaites; puis, çà et là, s'élevaient de méchantes auberges, aux abords périlleux, qui avaient cependant le privilège d'attirer les promeneurs les jours de fête.

Aujourd'hui Paris possède là un de ses quais les plus magnifiques, remarquable autant par ses belles proportions, que par la suite d'élégants édifices qui s'étendent depuis la caserne d'Orsay jusqu'à l'esplanade des Invalides et l'École Militaire.

A son entrée dans la capitale, la Seine a confié à la gare de Bercy une partie des arrivages nombreux que le commerce lui envoie; à sa sortie de Paris, elle s'avance dans la gare de Grenelle, pour y prendre d'autres fardeaux dont elle va enrichir toutes les parties du monde. Cette gare, de construction toute récente, fut cependant brisée par les glaçons dans l'hiver si rude de 1829 à 1830; elle a été reconstruite aussitôt; un pont, appuyé sur l'île aux

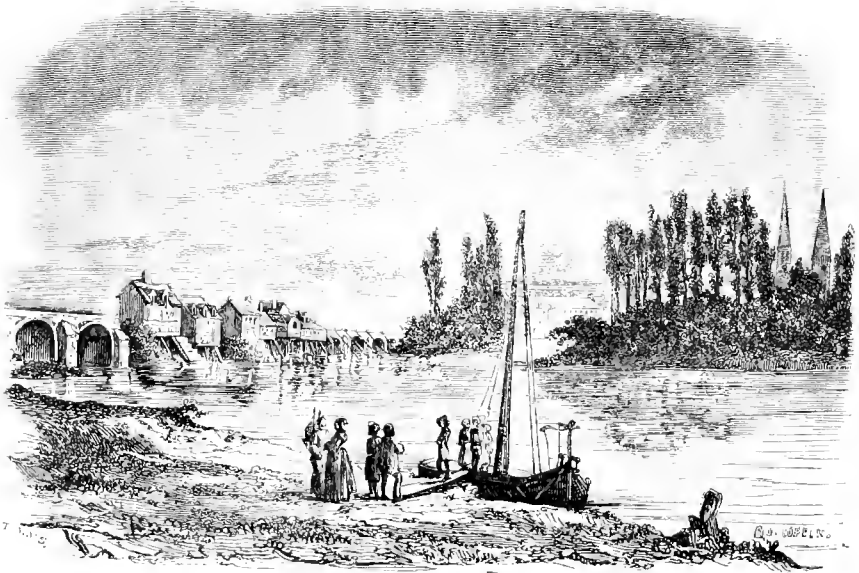
Cygnes, fait communiquer la plaine de Grenelle avec les villages de Passy et d'Auteuil, que l'on voit tous les deux se dresser sur une hauteur, entre Chaillot, le bois de Boulogne et la route de Versailles qui côtoie la Seine.

Ces deux villages renferment une quantité immense de maisons de campagne; parmi elles, il en est qui rappellent d'historiques souvenirs; en effet, elles servent d'habitations à Boileau, Helvétius, Franklin, Lafontaine, Molière, Racine et d'Aguesseau.

La Seine arrose ensuite le village d'Issy, qui s'élève, à peu de distance de la rive gauche, sur une colline; on y trouve de charmantes maisons de plaisance avec des jardins régulièrement dessinés, des eaux limpides et délicieuses.

La maison habitée maintenant par les élèves du séminaire Saint-Sulpice eut autrefois pour habitante la reine Marguerite. Ses caves nous offrent encore les restes d'un édifice que l'on a pris, à tort, pour les restes d'un temple d'Isis d'où quelques savants ont tiré l'étymologie d'Issy. Or, jamais on n'adora Isis dans les Gaules.

La Seine va servir ensuite de limite aux deux départements de la Seine et de Seine-et-Oise. Elle semble quitter Paris à regret; aussi la voit-on ralentir sa course et décrire ces contours multipliés qui font qu'elle parcourt une longueur de trente lieues pour arriver à Poissy, qui



Vue de Poissy.

n'est pourtant qu'à six lieues de la capitale. Sur la carte, elle ressemble à un serpent nouant et dénouant ses replis tortueux, dont la tête serait de Poissy à Rolle-boise et la queue à Paris.

Arrivée au Pas-Meudon, la Seine se divise en deux bras et forme plusieurs îles couvertes d'ombrages où descendent, pour y manger de très-bonnes matelotes, les Parisiens qui navigent l'été sur le fleuve. Sur la rive

gauche s'élève la fabrique d'où sortent les bouteilles dites de Sèvres.

Sur ces éminences, qui se déroulent toujours à l'occident, apparaît une suite de charmants paysages. Nous avons d'abord Meudon, avec ses immenses bois et son château bâti pour le fameux cardinal de Lorraine, par Philibert Delorme, et que Louis XIV échangea pour Choisy-le-Roi. Du haut de cette belle terrasse, nous plongeons du

regard sur Paris, sur le bois de Boulogne et sur le fleuve dont les sinuosités, ornées sur leurs deux rives de prés en fleur, de campagnes fertiles, de villas, de châteaux et de superbes jardins, rappellent à l'amateur de souvenirs classiques la célèbre vallée de Tempé.

Toutefois, il ne faut pas quitter Meudon sans avoir vu l'humble église, dont Rabelais fut le curé; nous verrons ensuite Bellevue, sur la même éminence; Bellevue eut aussi son château, con-truit pour madame de Pompadour et dont les restes ont survécu à la destruction. Redescendons à Sèvres pour visiter ses manufactures, ses porcelaines, ses émaux, ses faïences, ses vitraux, et admirons son pont si solide. C'est là qu'en 1814, une poignée de Français battirent les Prussiens qui avaient pour eux le nombre et l'avantage de la position.

Enfin nous voilà en face d'un parc admirable qui s'étend sur la rive gauche du fleuve et s'élève en un amphithéâtre verdoyant jusqu'au sommet des collines que nous avons parcourues: c'est le parc de Saint-Cloud avec sa charmante cascade, ses gerbes jaillissantes et son gracieux belvédère, nommé la lanterne de Diogène. Ses eaux vives, ses bassins et leurs groupes, ses statues et ses bosquets, ses massifs, ses pentes et ses pelouses, tout y présente un délicieux coup d'œil; il est à remarquer que la symétrie de ce parc n'engendre pas, comme ailleurs, l'uniformité et l'ennui.

Le château de Saint-Cloud, toujours décoré d'une ma-

nière somptueuse, a successivement servi de maison de campagne aux Gondi et de palais aux princes du sang; c'est dans ses murs qu'Henri III fut assassiné, à l'endroit même où l'on avait décidé le massacre de la Saint-Barthélemy. C'est par les fenêtres de son orangerie, alors disposée en salle des séances législatives, que les membres du conseil sautèrent pour la plupart afin d'éviter les baïonnettes et les grenadiers du général Bonaparte.

À l'extrémité de ce parc magnifique, le pont de Saint-Cloud, dont une arche a été reconstruite en fer, sert de communication avec Paris, par le village et le bois de Boulogne. C'est un spectacle curieux à voir pour l'étranger que les masses de cette population parisienne qui roule ses flots sur ce chemin, au mois de septembre, à l'époque de la foire célèbre.

En lui-même le bourg n'est pas sans intérêt au point de vue de l'histoire. Sous nos premiers rois, il s'appela d'abord Nogent-sur-Seine, il renfermait un monastère qu'y avait fondé Clodoald, ce jeune et infortuné prince qui se fit tonsurer et se laissa déclarer incapable de régner, pour éviter le poignard de ses oncles Childébert et Clotaire. Après sa mort, on rendit à Clodoald les honneurs qu'on rend à un saint; désormais on l'appela saint Cloud, nom qui resta celui du bourg dont le jeune prince devint le patron.

A. L. RAVERGIE.

LES AVENTURES BIZARRES DE M. DE COGNE-FÊTU¹.

CHAPITRE II.

De l'influence de l'amour paternel sur la prospérité des tignes d'omnibus.

De même que Dieu se reposa après avoir créé le monde, lorsque M. et madame de Cogne-Fêtu se virent à la tête d'un fils, ils se croisèrent les bras et ils attendirent. Ce bambin au maillot résumait leur orgueil, leur joie, leur espérance. L'amour des parents est quelque chose de si puissant que dans cette commune affection ils oublièrent souvent leurs discordes intestines. Tous les regards étaient attachés sur la frêle créature, et l'on débattait la forme de ses bonnets ou de ses bavettes de

l'air dont on eût discuté les intérêts d'un empire.

L'oncle Fréjus avait trouvé une nourrice qui s'appelait

Martine. Elle fut très-bien accueillie par la famille, — et mieux encore par le nourrisson. La manian lui fit mille recommandations intimes, et le papa lui fit entendre un discours sur les devoirs de son état et les obligations qui lui étaient imposées.

Un moment avant la séparation, l'oncle Fréjus, se sou-



venant encore de la gousse d'ail et du vin d'Henri IV, voulut se distinguer par un acte analogue. Dans le but

¹ Voir la page 154.

d'éclaircir de bonne heure les idées de son neveu, il lui mit le nez sur sa tabatière, et le maintint dans cette position jusqu'à ce que l'on fût accouru aux étrennements réitérés du pauvre petit.

Ce fut en vain que le coupable dissimula sa monstrueuse boîte sous un pan de sa redingote, son irascible beau-frère le secoua par la cravate et lui prédit — qu'il finirait mal.

Martine demeurait hors barrière. — On n'avait point voulu priver l'enfant de l'air pur de la banlieue. Mais tous les matins, le père, la canne au port d'armes, dévorait la petite lieue qui le séparait de sa progéniture. — Le soir, la famille au complet faisait le même pèlerinage, et revenait ensuite au logis après avoir enregistré les faits et gestes de notre héros.

Ce que voyant, — un voiturier, qui demeurait sur la route, demanda l'autorisation d'y établir une ligne d'omnibus. Les voyages des Cogne-Fétu devinrent alors plus fréquents. L'entrepreneur y gagna quelque argent, se lança dans les spéculations, fit d'excellentes affaires et plus tard fut nommé membre du conseil municipal de la Seine.

Mais là n'est pas la question.

Notre héros parle trop tôt.

La vivacité de l'héritier présomptif des Cogne-Fétu donna bientôt les plus belles espérances. Dès qu'il eut la conscience des sons, il se livra à des fredouillages impetueux, capables de mettre un avocat sur les épines.

Ses premières dents lui vinrent avant l'âge, et il s'en servit pour mordre cruellement sa nourrice.

A peine sevré, il manqua s'étouffer par la précipitation qu'il mit à dévorer les choux du jardin.

Il lança d'indécibles soufflets à son frère de lait Blaise, un gros garçon rond comme une boule et rouge comme un coq. De là naquit entre eux une étroite amitié.

Blaise et Clotaire mangeaient la même bouillie et se roulaient sur le même gazon. Mais si leurs sentiments étaient réciproques, leurs caractères ne s'accordaient nullement. Pour un rien, pour une faiblesse, pour une mouche envolée, Clotaire tombait à coups de poing sur son camarade, — stupéfait.

Il est vrai que dès qu'il le voyait pleurer, ses paupières s'humectaient d'elles-mêmes, — et bientôt les deux marmots, se frottant les yeux, faisaient chorus de la-



mentations, sans savoir au juste le motif de leur douleur.

Histoire du chariot de l'oncle Fréjus.

..... Pour moi, vers l'âge de trois ans, je lui achetai une carriole et un cheval de bois.

L'ONCLE FRÉJUS. Chap. I.

Mais il faut absolument que je vous raconte l'histoire du chariot de l'oncle Fréjus.

• Il ne faut rien promettre que l'on ne veuille tenir • a dit la sagesse des nations. Le moins riche des oncles faisait journellement d'amères méditations sur cette maxime. Lui qui avait un compte ouvert chez les fournisseurs de son beau frère, et qui ne fermait jamais ledit compte, pouvait-il sérieusement se livrer à l'achat d'une carriole et d'un cheval de bois? Un homme d'âge peut s'endetter chez un tailleur, chez un marchand de tabac; — mais chez un fabricant de joujoux, quelle apparence!

Aussi avait-il cherché d'abord à étouffer le souvenir de sa promesse. Par malheur, son malicieux ennemi, M. de Cogne-Fétu ne l'avait pas souffert, et chaque fois qu'ils passaient ensemble devant un étalage il ne manquait jamais de lui crier d'une voix perçante :

— Eh bien! Fréjus, et ce cheval de bois? et cette carriole?...

Le plus sourd des oncles entamait aussitôt une dissertation sur l'agriculture comparée.

Mais si son terrible adversaire le poussait à bout :

— Soit, disait-il, je ne demande pas mieux que de faire les frais de ce véhicule enfantin. Pourtant, mon neveu connaît-il bien encore la valeur des choses, et moi-même devais-je lui faire ce présent avant quatre ans révolus?

— Quatre ans? vous avez dit trois.

— Point du tout.

— Vous avez même dit deux. J'en suis sûr, ne répliquez pas. Mais vous n'avez rien dans l'âme! Vous riez des devoirs les plus sacrés. Vous verriez votre filleul, au fait de l'hiver, courant par les chemins, — nu, pieds nus! que vous ne quitteriez pas pour lui votre enveloppe marron. Que dis-je? vous lui ôteriez le pain de la bouche!... Allez, Fréjus, vous êtes un méchant homme. Tenez, vous me faites horreur!...

Et le plus conspué des oncles n'osait répliquer à ces violentes philippiques.

Enfin, il s'arma de résolution.

Il sortit un matin et pénétra dans diverses boutiques, afin de se fixer sur le prix des équipages de carton. Il les examinait longuement, sous toutes les faces, s'en faisait expliquer le mécanisme; et, lorsque le marchand, après avoir coté l'article, attendait obsequieusement sa réponse, — il ouvrait sa tabatière, humait une large prise et sortait silencieusement.

On courait après lui, — il pressait le pas.

Un commis l'appela melon. Il ne se détourna pas, il aimait ce légume.

Pendant une semaine, il poursuivit ses pérégrinations à travers les magasins de jouets d'enfants.

A la fin, sans en rien dire à personne, on le vit s'enfermer dans son appartement. Quand il en sortit, son regard était gros de mystères, ses paroles trahissaient une préoccupation évidente.

Ce manège dura trois jours, — pendant lesquels le plus discret des oncles ne cessa de se barricader chez lui.

On l'épia.

Le premier jour, on entendit le bruit d'une scie.

Le second jour, on distingua le son d'un marteau.

Le troisième jour, on sentit l'odeur de la peinture.

Mais il fut impossible de rien voir, — les trous de toutes les serrures ayant été hermétiquement bouchés.

Enfin le soir du quatrième jour, le plus triomphant des oncles offrit en grande pompe, à son filleul Magloire, — un chariot, — un véritable chariot, avec roues, brancard et tout ce qui s'ensuit.

Un chariot qu'il avait fabriqué — lui-même.

Un beau chariot, vraiment!

Le jeune Cogne-Fêtu ne put s'empêcher de faire éclater sa joie, et cassa plusieurs assiettes à cette occasion.

Puis, il s'empara de Toutou, le chat de la maison, et l'attela de vive force au petit carrosse. Enfin, et pour couronner l'œuvre, voulant se faire traîner par ledit Toutou, il s'assit lourdement sur la machine, — qui s'aplatit et se brisa en mille morceaux.

Toutou s'enfuit à toutes pattes; Clotaire versa une cruche de larmes, — et le plus industrieux des oncles, dont les idées étaient complètement bouleversées, fourra dans sa bouche la prise de tabac qu'il destinait à son nez.

Le lendemain, il ne craignit pas de dire à M. de Cogne-Fêtu lui-même :

— Eh bien! vous avez absolument voulu que je donne une carriole à Magloire, et vous avez vu ce que Clotaire en a fait. Je ne le lui reproche pas, — certes, non, — mais je ne lui en achèterai d'autre maintenant que lorsque je le verrai raisonnable et capable de l'apprécier.

— Vive Dieu! et à quel âge, s'il vous plaît?

— Nous verrons, beau frère.

— A sa majorité?

— Peut-être.

Là dessus, le plus renommé des oncles sortit en poussant un profond soupir d'inventeur méconnu.

Telle est l'histoire du chariot de l'oncle Fréjus.

Un roman vacciné.

Je ne m'entendrai pas davantage sur les premiers ans de mon héros, — non plus que sur les traits piquants qui révélèrent sa brillante et précoce intelligence. Quelque intérêt que présentent les exploits d'un bambin qui a eu plusieurs maillots liés sous lui, et si ingénieuses que soient les inductions qu'on puisse tirer de son héroïsme à montrer la langue aux *étrangers*, — on m'excusera de ne point m'attarder sur cette phase première de l'existence encombrée du jeune Cogne-Fêtu.

D'autres événements plus importants attendent notre plume, événements dont la bizarrerie n'aura d'égale que l'authenticité. Il serait donc parfaitement ridicule de tarder plus longtemps à vacciner ce roman afin de le faire entrer dans la catégorie des *in-octavo* en âge de raison.

En conséquence, et par toutes ces causes, — suppliait néanmoins le lecteur de vouloir bien un peu fermer les yeux sur la hardes de ce pas de géant, —

Je donne, sans transition, sept ans à mon héros.

Nouveaux personnages.

A cette époque, la famille Cogne-Fêtu se réunit en assemblée solennelle, dans le but de débattre la question

d'avenir de son unique héritier. — Comme on l'a déjà vu, madame en voulait faire un avocat; monsieur penchait pour la laque; et l'oncle Fréjus préférait le voir rester — célibataire.

C'est ce qui fit qu'on décida de le mettre à l'école.

Naturellement ce fut l'oncle Fréjus qu'on chargea de trouver une institution convenable. Il se souvint par hasard d'un de ses anciens amis, nommé Traquenard, lequel remplissait depuis trente années l'office de surveillant dans la pension Benoit. Il alla lui rendre visite, et après une heure d'entretien l'affaire fut terminée.

Voici les diverses recommandations que l'oncle Fréjus crut de son devoir d'adresser au professeur :



Bien! que a son filleul des principes vertueux, — et lui donner un accent comme il faut,

Ne pas lui laisser faire de mauvaises connaissances, — et lui apprendre les fables de Ginguené;

Veiller à ce qu'il mette l'orthographe — et son bonnet sur les yeux en se couchant;

Enfin, le rendre à la fois très savant et très heureux.

Sur quoi, le jeune Clotaire de Cogne-Fêtu fut inscrit en qualité de pensionnaire, et placé sous la surveillance immédiate du bonhomme Traquenard, — avec la permission de tout apprendre et n'être de tout savoir.

Chers lecteurs, — car la reconnaissance m'unit profondément à ceux qui me font l'honneur de me lire, — je puis vous parler savamment de cette maison d'éducation où moi-même j'ai passé ce qu'on est convenu d'appeler *les plus belles années* de ma vie. J'ai connu ce Cogne-Fêtu, je lui ai parlé, — je l'ai vu comme je vous vois. Et si ce conte arrive tôt ou tard sous les yeux de mon ancien maître, qu'il me pardonne mon indiscretion à l'endroit d'un de ses élèves et qu'il agisse le souvenir que je lui consacre ici comme le témoignage de ma reconnaissance sincère.

Passons.

Dès son installation dans la pension Benoit, Clotaire remarqua à quelque distance de son banc un enfant du même âge que lui, réfléchi et studieux, et dont la figure lui plut particulièrement. On l'appelait Sanche. Il l'aborla pendant la récréation et le trouva fort disposé à accueil-

hr ses avances. Ils ne se dirent point : « Soyons amis, » mais ils se prirent par le bras et devinrent inséparables.



Sanche était un très-bon enfant, d'une famille aisée et respectable. Il était, non pas l'opposé de son nouvel ami, mais son édition revue et corrigée. Il savait comme lui de temps en temps jeter son chapeau par-dessus les moulins et faire au besoin du bruit comme quatre ; — mais il réfléchissait quelquefois, et avant de sauter les fossés il n'était pas rare de le voir s'enquérir de leur largeur afin de ne point se rompre le cou.

Déjà sa prudence et sa raison commençaient à exercer une influence salutaire sur Cogne-Fétu, — lorsqu'un nouveau venu pénétra dans leur classe et attira bientôt tous les regards.

C'était Titube.

Titube, — vous n'en connaissez pas d'autre, — était le plus intrépide *loustic* du pensionnat, la personnification du tapage, de l'espégleterie et de la faiblesse ; — la *niche* incarnée, le *complot* en chair et en os. Il jonglait à trois et fabriquait des *corottes* les yeux fermés. Il était le plus *fort* à tous les jeux et le *raisonneur* le plus imperturbable qui se pût voir de neuvième en seconde, depuis l'*E-pitome* jusqu'aux harangues de Cicéron. Aussi ne l'aborlait-on qu'avec ces paroles sacramentelles : « Titube ! fais-nous rire. »

La diversité de ses talents frappa d'admiration notre héros, qui se prit d'abord à tourner autour de lui avec une avide curiosité. Titube s'en aperçut, et se proposa d'en faire son second, son arolyte, son claqueur en chef. Mais Cogne-Fétu ne tarda pas à lui montrer qu'il était digne de figurer au premier plan, et il le dépassa même dans plusieurs circonstances. Alors Titube lui offrit son amitié, — et le cœur de Clotaire se trouva dès lors partagé entre Sanche et Titube, c'est-à-dire, entre l'étude et la dissipation.

Profond symbole !

Perplexités de Traquenard. — Le jeune Cogne-Fétu reçoit diverses routes.

Le caractère du jeune écolier ne laissait pas que de surprendre un peu ses maîtres. Dès qu'une nouvelle étude lui était proposée, il l'embrassait immédiatement avec tant d'ardeur, qu'il faisait d'incroyables progrès, et laissait bien loin derrière lui la totalité de ses condisciples. — Mais, au bout de quelques semaines, cette ferveur tombait d'elle-même, et l'ouvrage était abandonné pour un caprice imprévu ou quelque travail nouveau. En se con-

duisant de la sorte, il était clair qu'il ne pouvait acquérir de solides connaissances, — et c'est ce que Traquenard, excellent homme du reste, lui représentait cordialement. Clotaire s'armait alors d'une ferme résolution, — qui pouvait durer de vingt-quatre à quarante huit heures.

Mais Titube faisait si bien les grimaces ! — Il avait dans la tête des idées si bouffonnes, des tours si curieux ! — Abandonnant Sanche, qui travaillait comme un brave esprit qui sait la valeur du temps, Clotaire se rapprochait peu à peu de son espégle confrère, et concertait avec lui de perpétuelles machinations destinées à jeter la venette au cœur du surveillant infortuné.

Cette spontanéité qu'il appliquait aux choses les plus ordinaires de la vie lui avait néanmoins suscité quelques désagréments. Pour un mot, pour un sobriquet, le bouillant pensionnaire administrait des claques à tort et à travers, sans distinction de force ni égalité de taille. Aussi rentrait-il le plus souvent en classe avec un bleu sur l'œil ou une bosse au front.

Et lorsque ses excellents parents, — qui ne s'étaient point séparés de lui sans un grand déchirement de cœur, — venaient lui rendre visite sur ces entrefaites, il en était quitte pour incliner sa casquette sur la bosse ou pour blanchir son bleu avec la craie, — tous moyens indiqués par Titube pour l'assurance contre les coups de poing et les risques et périls des dommages physiques.

On s'étonnera peut-être que Sanche n'adressât pas quelques remontrances à son ami. — Je dirai d'abord que dans les républiques enfantines on souffre rarement la censure d'un camarade ; ensuite Sanche, pour être studieux, n'en sacrifiait pas moins à la faiblesse humaine, et les extravagances de Clotaire, bien qu'il y trempât rarement et toujours presque malgré lui, le faisaient souvent rire aux larmes.

Ce fut ainsi que ces messieurs imaginèrent tour à tour :

Un projet de friture dans leurs pupitres ;

Un concert au moyen d'une ligne de fil d'archal, — avec embranchements ;

Une illumination fantastique du dortoir, par le phosphore ;

Un vol de hannetons en pleine classe ;

Une fiole de puces dans le lit de Traquenard ;

L'équilibre de la chaise de Traquenard sur quatre pois fulminants ;

L'assujettissement de la même chaise au séant de Traquenard par une décoction de glu ;

Le rembourrage de la même chaise en épingles d'Allençon ;

Le sciage — et l'éroulement de la susdite chaise ;

Et finalement une corde tendue, dans un but gymnastique, sur le passage du malheureux Traquenard.

Cet âge est sans pitié ! a dit La Fontaine ; et nous verrons plus tard Cogne-Fétu porter la peine de ses premières dissolutions, qui, malgré leur frivolité apparente, n'en doivent pas moins exercer une grande influence sur sa vie future.

Ici se place naturellement une des premières aventures de notre héros, — aventure bizarre, s'il en fut jamais, — et qui mit en rumeur ses camarades et sa famille.

Il faut dire que le chef de l'institution possédait à quelques lieues de Paris une très-belle propriété, où il se plaisait de temps à autre à conduire ses élèves pendant la belle saison.

Première aventure bizarre de Cogne-Fêtu.

Or, depuis quelques jours, le jeune Cogne-Fêtu se montrait visiblement occupé d'une idée secrète qui le ta-lonnait en tous lieux. Sanche et Titube avaient en vain essayé d'obtenir de lui des éclaircissements à cet égard. Il était sombre, inquiet, soupçonneux, — et empruntait de l'argent à droite et à gauche.

Cogne-Fêtu thésaurisait.

Le jour de sortie où l'on devait se rendre à la campagne étant arrivé, il ne crut pas devoir néanmoins hésiter plus longtemps.

Il prit Titube à part :

— As-tu lu *Robinson Crusôé*? lui demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien! j'ai eu une idée.

— Laquelle?

— C'était un fameux homme, celui-là. Il se lâttissait des maisons, il coupait son ble, il élevait des perroquets, il allait à la chasse....

— Après?

— Après?... Comment tu ne devines pas?

— Quoi?

— Je fais comme Robinson.

— Tiens! tiens! dit Titube en le regardant d'un air étonné.

— Demain, à la campagne, je m'esquive et je me construis une cabane. J'ai beaucoup d'argent : trente sous. J'achèterai en passant des provisions pour les premiers jours...

— De la galette?

— Je verrai. Cela ne te regarde pas. Il faut que je sois seul. Robinson était seul.

— Et Vendredi?

— Vendredi était un nègre.

— Cela ne fait rien.

— Tu crois?

— C'est moi qui suis Vendredi. C'est convenu.

— Soit. Il faut maintenant découvrir une île dés. rte.

— Nous en trouverons.

— Et des perroquets?

— J'emporterai celui de la portière, fit Titube. Mais voilà le maître. N'ayons pas l'air.

— A demain!

— A demain!

Et la récréation finissant, les deux interlocuteurs regagnèrent leurs places respectives.

Le lendemain fut vraiment un beau jour; sous un chaud soleil de printemps, l'école se mit en marche en poussant des cris joyeux. Titube et Cogne-Fêtu échangeaient des signes d'intelligence, — et lorsqu'il leur devint possible de se rapprocher, celui-ci remarqua que le chapeau de son complice s'agitait sur sa tête d'une singulière façon, et qu'il semblait en sortir parfois d'étranges croassements.

— Que portes-tu là? lui demanda-t-il.

— Le perroquet de la loge. Il est pié dans mon mouchoir, au fond de ma coiffe.

— Mais il étouffe.

— Non, puisqu'il crie.

Ils continuèrent à marcher. Au bout de quelque temps, Titube examina à son tour Cogne-Fêtu de la tête aux pieds.

— Qu'as-tu sous ton habit?

— Du pain d'épice.

— Je ne l'aime pas, dit Titube en faisant la moue.

— N'aie pas peur, je le mangerai.

— Et moi, de quoi vivrai-je?

— Tu iras à la chasse.

— Avec quoi?

— Avec un arc et des flèches.

— Hum!

— Motus. On nous espionne.

Les élèves arrivèrent à la propriété. La journée se passa en fêtes et en divertissements de toutes sortes : barres, paume, cheval fondu. Ce ne furent jusqu'au coucher du soleil que folles courses, éclats de rire et gambades.



A la tombée de la nuit, le directeur rassembla tout le monde pour le retour. Mais deux noms manquaient à l'appel : — Titube et Cogne-Fêtu. — On les chercha dans toutes les directions, on battit les allées, on les appela. Personne. Sanche était désolé de cette nouvelle escapade. Quelques-uns se souvirent de les avoir vus disparaître subitement au milieu de la journée, depuis on ne savait ce qu'ils étaient devenus. — L'heure s'avancait, on fut obligé de partir; mais le jardinier reçut des ordres explicites touchant les deux fugitifs.

Vers deux heures, en effet, Titube et Cogne-Fêtu, voyant régner autour d'eux l'animation la plus complète, crurent l'instant favorable et decampèrent. Ils coururent une grande heure sans regarder derrière eux, — et s'arrêtèrent fort essouffés. Pour se remettre le moral, Clotaire tira de sa poche un volume de *Robinson*, et en parcourut quelques pages. Il sentit renaître son ardeur, et essaya de ranimer celle de Titube, qui semblait ne poursuivre la route qu'à regret.

— Vois, lui disait-il, quel plaisir est le nôtre! le chemin tourne après ce grand chêne; où va-t-il nous conduire? Que verrons-nous après l'avoir dépassé? Et cet arbre... Oh! regarde cet arbre! Et ce mur... Oh! le beau mur! C'est ainsi qu'on fait des découvertes en voyageant.

— Tant pis, dit Titube, fatigué, en se laissant tomber sur un tas de pierres. Je n'irai pas plus loin.

— Parbleu! puisque nous sommes arrivés, dit Cogne-Fêtu en regardant à travers une haie.

— Comment?

— Porte les yeux autour de toi. Que vois-tu?

- Un fossé plein d'eau.
- Eh bien ! c'est une île.
- Des broussailles, des arbustes... voilà tout.
- Une île déserte. Que te disais-je ? Entrons.

Une bêche facilita le passage de nos aventuriers. Ils visitèrent aussitôt leur possession. C'était une pièce de terre mal close et depuis longtemps négligée par son propriétaire. — Elle leur parut tout à fait convenable à leurs desseins.

— Maintenant, dit Cogne-Fêtu à son compagnon, tu es chez moi ; tu l'appelles Vendredi, et je suis ton maître. — Vendredi !

— Que me veux-tu ?

— D'abord Vendredi ne tutoie pas Robinson ; ensuite il lui parle nègre. — Vendredi ?

— Maître ?

— Il s'agit de bâtir notre maison.

— Il est trop tard. Il vaut mieux manger quelque chose. Nous bâtirons demain.

— Soit. Veux-tu du pain d'épice ?

— Non. Robinson n'en avait pas.

— Je le sais bien, dit Clotaire ; mais il en aurait mangé s'il en avait eu. D'ailleurs, je n'ai pas autre chose.

— Il faudra donc que je meure de faim ?

— Une idée !... mange le perroquet.

— Le perroquet de la portière ?

— Qu'est-ce que cela fait ? L'île est à moi, donc le perroquet m'appartient. Mange le perroquet.

— Je n'aime pas le perroquet cru.

— Alors fais-le cuire.

— Avec quoi ?

— Infernale ! avec du feu.

— Où est le feu ?

— Puisque tu fais Vendredi, tu devrais le savoir. Prends deux morceaux de bois.

— Les voilà.

— Frotte.

— Eh bien ! quoi ? dit Titube en frottant.

— Frotte toujours—et longtemps. Ils finirent par s'enflammer.

— Ah ! ma foi, j'y renonce, dit Vendredi, après s'être hyré pendant un quart d'heure à cet exercice. — A la guerre comme à la guerre ! Donne-moi du pain d'épice.

— Il n'y en a plus, dit Robinson, la bouche pleine.

— Comment ! tu as tout mangé ?

— Tu n'en as pas voulu.

— Sans boire ?

— Le fait est que la soif me dévore.

Il s'avança vers le fossé pour se désaltérer. Mais quelques grenouilles effrayées par son approche, du gazon ou elles étaient recueillies s'élançèrent la tête première dans l'eau verte, qui se referma sur elles en bouillonnant. Ce tableau champêtre le fit reculer de deux ou trois pas, — et il ne put se résoudre à étancher sa soif dans un liquide aussi habité.

Le soleil tombait sous l'horizon. Le vent fraîchissant, et le ciel assombri commençait à se piquer d'un million d'étoicelles. — Le goster en feu et l'esprit découragé, Cogne-Fêtu écartait d'un air contrit les jérémiades de Titube, qui craint famine et ne pouvait envisager sans effroi l'idée de passer la nuit sur un arbre. Dans le cœur des deux coupables se glissait déjà le repentir. Et Clotaire, saisissant tout à coup le volume de *Robinson Crusôé*, le lança avec colère dans le fossé, où il disparut en un clin d'œil.

En ce moment, un bruit de pas et de voix se fit entendre derrière la haie.

— Alerte ! alerte ! s'écria Titube, ce sont les caennales !

— Défendons-nous ! dit Cogne-Fêtu.

Mais avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître, ils se sentirent vigoureusement empoignés par quatre bras robustes, ornés de parements jaunes.

Ils rêvaient de carabes, — c'était des gendarmes qu'ils avaient sous les yeux.

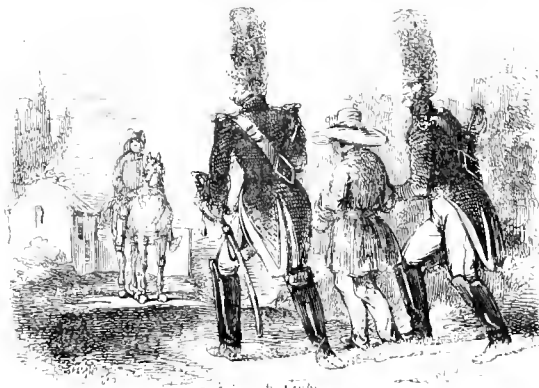
O civilisation ! voilà de tes coups !

Malgré leurs larmes et leurs supplications, force leur fut de suivre les représentants de la loi. Heureusement qu'à moitié chemin ils rencontrèrent Pierre le jardinier, qui, se portant caution pour eux, obtint leur délivrance et les ramena au château. Titube et Cogne-Fêtu ne se le firent pas dire deux fois et revinrent à grands pas, l'un pour manger, l'autre pour boire, — et tous les deux pour dormir.

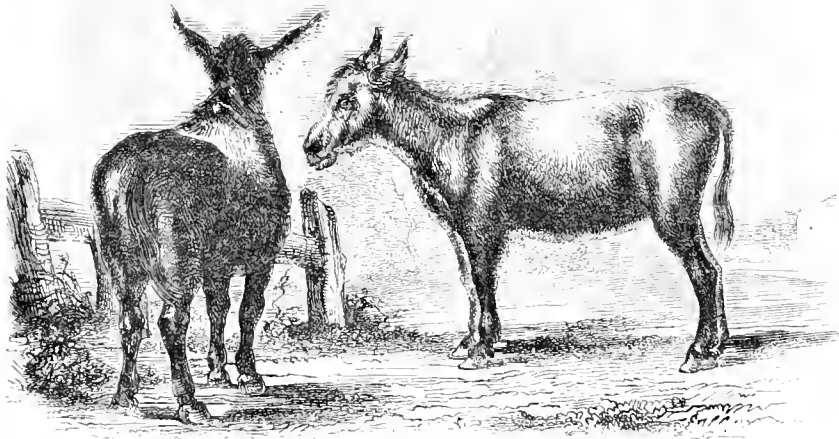
Le lendemain, ils furent reconduits à la pension, ou leurs ramarades les considérèrent avec un profond ébahissement. Clotaire sentit son cœur se serrer au regard de reproche que lui adressa Sanche. — Le directeur les fit appeler, et sans autre forme de procès les condamna à huit jours de cachot.

Chaque cachot était une petite chambre nue, dont la fenêtre, soigneusement grillée, donnait à une grande hauteur sur la cour des récréations. Sauf quelques gamins ignorants du respect que l'on doit à l'infortune, la plupart de leurs condisciples plainrent leur sort malheureux et admirèrent la résignation héroïque que maintenaient dans les fers ces deux illustres voyageurs.

CHARLES MONSIEY.



HISTOIRE NATURELLE.



L'ÂNE.

On a longtemps discuté la question de savoir si l'âne est de la même famille que le cheval.

Buffon lui-même, après l'avoir assez longuement agitée, est conduit à conclure que l'âne est une espèce bien distincte et non un cheval dégénéré. En effet il diffère essentiellement de cet animal par la taille qui est plus petite, la tête qui est plus grosse, les oreilles qui sont plus longues; d'ailleurs il est plus patient, moins fier, moins ardent, moins impétueux, mais aussi plus obstiné.

Il existe encore entre ces deux espèces d'animaux des différences plus tranchées. Le cheval hennit et l'âne braie; tout le monde connaît ce cri aigre, discordant, passant du grave à l'aigu sans la moindre transition, et qui pour nos oreilles est excessivement désagréable. L'âne cependant paraît s'y complaire, et lorsque levant le museau et rabattant en arrière ses longues oreilles, il répète ce cri, il semble le faire avec complaisance et s'écouter.

Ainsi que le baruf, l'âne ne boit que l'eau la plus claire; on a prétendu qu'il n'enfonçait pas son nez dans l'eau, parce qu'il avait peur de ses oreilles; c'est encore là un conte fait à plaisir et adapté avec empressement comme tout ce qui est absurde; le fait est qu'il craindrait en enfonçant son museau de troubler l'eau de la fontaine ou du ruisseau où il se désaltère. Sa sobriété est aussi proverbiale que son obstination, il se contente de la nourriture la plus grossière et mange avec plaisir des chardons, ce que le cheval se garde bien de faire, car il

choisit même l'herbe la plus tendre et la plus délicate des pâturages.

Les ânes ont été calomniés, et c'est à tort qu'on les représente comme des animaux stupides; ils sont au contraire doués d'une intelligence assez développée et susceptibles d'attachement pour le maître qui les traite avec douceur. Ce qui, par malheur, arrive rarement pour eux comme pour le cheval.

Lorsqu'on voit un âne se rouler sur le gazon ou la fougère, même quand il est chargé de quelques objets, on est disposé à attribuer cet acte à la stupidité de son caractère, tandis qu'il ne le fait en réalité que parce qu'on néglige de l'étriller et de le mener à l'abreuvoir comme les chevaux. Il supplée donc comme il le peut au manque de soins de son maître.

C'est le souffre-douleur de la ferme et du moulin, ou il rend cependant les plus utiles services. Plusieurs fois notre grand fabuliste a laissé percer dans ses ingénieux apologues ce qu'il pensait du caractère de l'âne, et il a parfaitement distingué la différence qui existe entre l'ineptie et la bonté jointe à trop de candeur. Qui ne s'est intéressé au pauvre âne des *Animaux malades de la peste*, lorsque

Un loup, quelque peu ébrié, prouva par sa lecture

Qu'il fallait devenir ce maudit animal,

Ce pelet, ce zabeus, cause de tout le mal.

Toutes proportions de taille gardées, l'âne possède autant de force musculaire que le cheval; il a l'œil bon, l'odo-

rat excellent et l'ouïe d'une extrême délicatesse, ce que la conformation de ses oreilles explique parfaitement. Une de ses qualités les plus remarquables, c'est d'avoir le pied très-sûr, de ne pas broncher et de passer sans hésiter dans des chemins bordés de précipices où un cheval ne se hasarderait pas. Cette faculté existe aussi chez le mulet, produit de l'âne et de la jument, qui possède d'excellentes qualités pour le transport des fardeaux, lequel toutefois ne peut se reproduire : preuve que le cheval et l'âne sont deux espèces bien distinctes.

Les ânes originaires de l'Arabie sont d'une taille beaucoup plus grande que dans nos climats; ils ont plus de fierté, marchent la tête haute et ne sont pas sans grâce dans leurs allures. Cela provient sans doute de ce que les pays chauds leur sont favorables et de ce que les Arabes, les Égyptiens et d'autres peuples pasteurs les traitent avec douceur, les soignent bien et ne les excèdent pas comme le font beaucoup de paysans en Europe.

Le voyageur Chardin dit : « Il y a deux sortes d'ânes en Perse : les ânes du pays, qui sont lents et pesants, et dont on ne se sert que pour porter des fardeaux ; et une race d'ânes d'Arabie, qui sont de fort jolies bêtes et les premiers ânes du monde : ils ont le poil poli, la tête haute, les pieds légers ; ils les lèvent avec action, marchant bien, et l'on ne s'en sert que pour monter. Les selles qu'on leur met sont comme des bâts ronds et plats par-dessus ; elles sont de drap ou de tapisserie avec les harnais ou les étriers ; on s'assied dessus, plus vers la croupe que vers le cou. »

Nous avons vu des peintres qui, voulant représenter l'entrée du Christ à Jérusalem, le peignaient monté sur un âne, chétif animal, la tête et l'oreille basse. C'était un véritable anachronisme de heu ; car l'âne de Judée est un animal qui ne manque ni de fierté ni de distinction.

C'est au commencement de cette entrée solennelle et de la fuite en Égypte, que nos bons aïeux instituèrent la fête de l'Âne, qui se célébrait avec une naïveté digne de la fête des Fous, dont elle faisait partie, assemblage grotesque de choses sacrées et bouffonnes.

L'âne qui avait porté le Christ, disait la tradition, ayant fui la Juée, passa la mer comme sur un pont, à pied sec, vint prendre terre à Aquilée, et mourut à Vérone, où la fête de l'Âne fut établie. — Dans quelques villes on conduisait à l'église un âne revêtu d'une chape et d'un surplis ; dans d'autres, comme Beauvais et Autun, une jeune fille belle et bien apparentée, vêtue des plus beaux atours, était montée sur un âne richement caparotonné ; elle tenait un joli enfant entre ses bras, et le cortège, composé de prélats, prêtres et habitants, musique en tête et bannières déployées, partant de la cathédrale, se rendait à l'église destinée. L'âne alors était placé du côté de l'évangile à l'autel ; on disait la messe, et à certains endroits comme le Gloria, le Credo, etc., le prêtre s'écriait : *hi han ! hi han !* Puis, le peuple répétait en chœur le même cri. — La prose de cette messe fut composée par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens. Chaque strophe finissait ainsi :

Heer sire asne, car chantez
 Belle boucler reboutez ;
 Ou ama du foïn assez
 Et de l'avoine a plante (en abondance).

Ces fêtes furent en vogue aux treizième, quatorzième et quinzième siècles ; elles étaient suivies de folies indécentes, qui les firent condamner par les Pères et les conciles. La dernière eut lieu à la naissance de Louis XIV.

Il existe en Asie, depuis le Sénégal jusqu'en Chine, des ânes sauvages qui vivent en troupes assez nombreuses et que les anciens nommaient *onagres* ; ils sont vifs, légers à la course, et ordinairement d'une robe un peu plus claire que l'âne domestique.

Avant la conquête du nouveau monde par les Espagnols on n'y connaissait pas plus les ânes que les chevaux ; aujourd'hui ils y sont très-multipliés, surtout dans les contrées les moins habitées de l'Amérique méridionale, où ils marchent en troupes et repoussent les autres animaux qui cherchent à se mêler parmi eux.

Le lait d'ânesse est réputé comme un excellent spécifique dans certaines maladies, et ce remède était connu des anciens Grecs ; mais on l'avait complètement oublié, lorsqu'une circonstance vint le remettre en vogue. François I^{er} se trouvait réduit à un état de marasme et de langueur, suite des fatigues de la guerre et encore plus des excès auxquels il se livrait. Toute la science des médecins était impuissante pour combattre ce mal qui menaçait la vie du roi. Alors on lui apprit qu'un juif de Constantinople, plus habile que les médecins de l'Occident, traitait avec succès ces maladies et obtenait des guérisons merveilleuses. On fit venir ce médecin, qui ordonna l'usage du lait d'ânesse, remède doux, qui joint à un régime sévère, rendit au roi la santé ; il n'en fallut pas davantage pour mettre en honneur le médecin et le remède. L'exemple venait de haut, la mode s'en empara, et, depuis cette époque, on a toujours ordonné l'usage du lait d'ânesse dans les maladies de poitrine et de langueur.

Pour avoir ce lait de bonne qualité, il faut que l'ânesse soit jeune, saine, tenue très-propre, nourrie de foin, d'avoine, d'orge et des herbes les plus efficaces à combattre les funestes influences de la maladie ; il faut aussi éviter que le lait se refroidisse et autant que possible ne pas le laisser exposé à l'air. Dans les grandes villes, nous voyons des âmes conduire au pas de course des troupeaux d'ânesses qui sont nourries de manière à produire la plus grande quantité mais non la meilleure qualité de lait, et qui, échauffées par de longs trajets, remplissent mal l'objet auquel on les destine.

Un malade guéri par ce remède naturel témoigna sa reconnaissance par les vers suivants que l'on a dernièrement rajournés :

Par sa bonté, par sa substance,
 D'une ânesse le lait m'a rendu la santé ;
 Et je dois plus en cette circonstance
 Aux ânes qu'à la Faculté.

La peau de l'âne est très-dure, serrée et en même temps élastique ; les Orientaux en font le *sagri*, que nous nommons chagrin ; on en fait aussi de très-bonnes tablettes de portefeuille et d'excellentes peaux de tambour, car elle possède plus de sécheresse et de sonorité que toutes les autres.

Olivier LE GALL.



SEPTEMBRE.

Plus de fleurs! — L'orange montre son enveloppe d'or par, la grenade en s'ouvrant étale aux yeux de l'homme ses symétriques rangées de rubis, l'arbre dont la feuille fit le premier vêtement d'Adam se charge de fruits, le noyer jette ses richesses sur la terre, et l'orme se dépouille de sa verdure au souffle impétueux du vent, tandis que sur le ciel courent de blancs nuages, étrange

veau; l'air de quelque province que ce soit est au moins un parfum en comparaison de celui qu'on respirait naguère; les arbres du jardin paternel, fussent-ils souffreteux et bientôt morts, deviennent admirables dès qu'on se rappelle ceux de la cour du collège; les pavés d'une rue, enfin, si l'on ne voit que cela, prennent quelque chose du jaspé et du porphyre. — O liberté! ton prestige n'existe pas pour ceux qui te possèdent toujours, et ceux que tu ne visites que rarement te goûtent avec délices; — ce serait à vous donner envie d'être prisonnier quelque temps pour bien sentir, après, les charmes d'être libre!

Ce mois portait, chez les Égyptiens, le nom de *Pao-phi*; chez les Grecs, celui de *Brododion*: ces deux mots étaient, l'un et l'autre, une allégorie.

C'est pendant l'équinoxe que la mer se déchaîne avec le plus de fureur. Combien de frères barques brisées par sa colère ou de vaisseaux engloutis dans son immensité! Pauvres pêcheurs! pauvres matelots! Les uns ont embrassé leurs enfants le matin, ils sont partis le cœur plein d'espérance, et le lendemain on n'a trouvé que leur cadavre sur la grève; les autres ont dit adieu à leurs vieux pères, et cet adieu est devenu éternel; pas même une tombe pour eux, pas une petite croix noire, pas une fleur plantée sur le vert mausolée par la famille en pleurs, ou l'amitié en deuil.

Septembre était le second mois de l'année égyptienne, et le troisième du calendrier des Grecs; chez ces derniers, à cette époque, se célébraient tous les ans les petits



cohorte de corps vaporeux, se poursuivant et se heurtant, parfois aigus et gigantesques, puis ronds et disséminés en lacs de neige et d'azur! — C'en est fait de l'été; il passe, mais, à ses derniers instants, pour se faire regretter davantage, il nous donne, à de rares intervalles, quelques beaux jours avec un soleil si doux qu'un croirait au retour du printemps.

Le 1^{er} septembre, époque ordinaire des vacances, est impatiemment attendu par les jeunes habitants du collège. — Alors, la porte de fer s'ouvre. Ah! comme on s'élançait joyeux au-devant d'une tendre mère! honteuse de vos succès, elle s'empresse de compter vos couronnes et d'admirer les *magnifiques* volumes si bien disputés à maint camarade et si bien remportés par vous, à son grand dépit. — Alors, tout semble beau et nou-

mystères, et tous les cinq ans les grands mystères d'É-lensis. Romulus lui assigna une autre place; il en fit le septième mois de son année; de là, cette désignation numérique de *September*, qui lui fut conservée par César.

De même qu'ils avaient changé le nom de *Scætilis* et de *Quintilis*, le sénat et les empereurs tentèrent plusieurs fois de changer celui de *September*. — Du nom de Tibère on le nomma *Tiberius*, puis *Germanicus* en l'honneur de Domitien qui avait adopté ce surnom; *Antoninus*, en mémoire d'Antonin le Pieux; *Hercules*, pour flatter Commodus, qui aimait à prendre le nom et la parure d'Hercule; enfin *Tacitus*, sous l'empire de Tacite. — Ces différentes tentatives furent inutiles; le peuple romain avait en horreur les noms de tant de monstres couronnés, et ce n'était qu'avec dégoût qu'on se les rappelait. Antonin seul, entre tous, méritait une exception; on ne la fit pas, tandis que le lâche Octave, parvenu, à force de politique, à faire oublier le triumvir, avait en l'honneur de placer son nom d'Auguste dans le calendrier. Que conclure de cette injuste préférence, sinon que la gloire se distribue souvent comme la fortune: — au hasard?

A Rome, septième était consacré à Vulcain, dieu des forgerons, à qui le laboureur, dont l'année recommence, est redevable du soc et des autres instruments nécessaires à l'agriculture. De plus, il ramenait tous les ans la cérémonie du clou sacré, que le grand préteur, magistrat qui rendait la justice, plantait au Capitole, dans le temple de Minerve.

Rome chrétienne renouvelle cette cérémonie toutes les fois que le pape fait l'ouverture de l'année sainte ou d'un jubilé. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Pluie nous enseigne que les Romains l'avaient reçu des premiers habitants de l'Italie, des Volsiniens, qui plantaient annuellement un clou dans le temple de la déesse Nortia. On pourrait supposer que ce clou était fait, dans son origine, pour marquer le nombre des années, d'autant plus que plusieurs nations plaçaient à l'équinoxe d'automne la

création de l'univers. Les Romains l'attestaient eux-mêmes, puisqu'en 23 de septembre ils célébraient la fête de Vénus génératrice, de Vénus, le symbole de la puissance qui crée. — Une autre observation, non moins curieuse, c'est que l'ancien calendrier de Rome marque, au 13 septembre, le départ des hirondelles, tandis que dans nos contrées, bien plus froides que l'Italie, nous voyons ces oiseaux plus tardifs à partir. Ils ne s'éloignent de France que vers la fin de septembre.

On a souvent révoqué en doute ce fait de l'émigration des hirondelles, et parmi les naturalistes modernes deux opinions tout à fait contraires, émises par les anciens écrivains, trouvent encore des partisans. Olaus Magnus crut avoir découvert et s'empessa de constater que ces insectivores passaient la saison rigoureuse dans un état d'asphyxie au fond de l'eau des marais. L'hypothèse du savant évêque d'Upsal semble avoir été partagée par Linnæus et même par Klein, dans sa dissertation de *hibernaculis hirundinum*; Cuvier lui-même, dans son histoire du *Règne animal*, dit, en parlant de l'hirondelle: « Il paraît certain que cet oiseau s'engourdit en hiver, et passe cet état au fond de l'eau des marais. » Mais Mauduyt, Spallanzani et Nattères, ont prouvé, par une expérience d'observation, que cette hypothèse n'était nullement fondée. L'émigration des hirondelles, tout inexplicable qu'elle soit, est encore l'opinion qui compte le plus de partisans en histoire naturelle.

Septembre, enfin, voit récolter le sarrasin, espèce de blé noir qui nourrit le pauvre de quelques provinces du Nord, et le maïs, destiné à engraisser le fin chapon du Maine. — Après avoir planté les fraisiers, écusonné les jeunes pêchers et les amandiers, on récolte encore, pendant ce mois, un autre aliment du pauvre, la pomme de terre, vulgaire mais utile tubercule que planta Parmentier.

ANDRÉ THOMAS.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT REMI.



Vers le milieu du cinquième siècle, les affaires de l'Église se ressentaient dans les Gaules de la décadence de l'empire romain; mais la Providence qui sait tirer le bien du mal par des ressorts inconnus à la prudence humaine, disposait une éclatante révolution, qui contribuait également à l'honneur de la religion et à la civilisation d'une des plus belles parties du globe terrestre.

Pour cela elle se servit des Français, peuple belliqueux qui se fixait dans les

Gaules après de longues excursions sur les bords du Rhin, et qui jetait ainsi le germe de la monarchie française. Remi, archevêque de Reims, fut le principal instrument de ce bienfait providentiel, et c'est avec raison que nous, enfants de ces vieux Gaulois et de ces braves Franks, nous le vénérons comme notre apôtre.

De fréquentes inondations jointes aux dévastes des Barbares avaient ravagé le sol gaulois. Trèves avait été prise et sacagée plus d'une fois. Reims avait vu tous ses habitants dispersés par la fuite ou massacrés par les Huns et les Vandales. Cette dernière ville, que saint Jérôme appelle une puissante cité, avait en ce temps-là un saint évêque, nommé Nicaise. Ce bon pasteur, dans cette extrémité, n'abandonna pas son troupeau; il résolut, s'il ne pouvait le défendre, de mourir pour lui ou avec lui: il sut inspirer à tout le monde le courage de mourir pour

Jésus-Christ, et il y eut dans une seule rue un tel carnage, que tous ses habitants furent égorgés. De là le nom de la rue des Martyrs que portait cette rue. Baruch, successeur de saint Nicaise, recueillait avec peine les débris de cette église désolée, quand le Seigneur vint mettre un terme à tant de maux par la naissance de saint Remi. Cet événement eut quelque chose de miraculeux. Un solitaire, nommé Montan, s'était fait un lieu de retraite aux environs de Laon. Ce saint homme était aveugle, mais dans cette épreuve, parfaitement soumis à la volonté de Dieu, sa charité le rendait plus sensible aux calamités publiques qu'à ses propres maux ; il ne cessait de conjurer le Seigneur, avec larmes, de se laisser enfin toucher des misères de son peuple. Un jour, entre autres, que dans la ferveur de son oraison il se plaignait avec douleur de l'état pitoyable où se trouvait la religion dans les Gaules, il se sentit doucement assoupi, et Dieu, qui, comme on le voit dans les saintes Écritures, se communique parfois dans les songes, lui fit connaître pendant son sommeil le dessein qu'il était de soulager son peuple en lui envoyant un évêque, nommé Remi, qui, devenu l'honneur de la religion, réduirait la nation des Francs sous le joug de l'Évangile ; que Clélie était destinée à mettre au monde ce nouvel apôtre, et qu'il eût à l'aller incessamment trouver pour lui apprendre cette heureuse nouvelle.

Clélie était une charitable dame qui habitait le château de Laon, elle servait Dieu de concert avec son époux Emilius, seigneur de haute qualité et de mérite reconnu, ainsi que le dit Sidoine Apollinaire dans une lettre qu'il écrivit à Principe, évêque de Soissons, également fils d'Emilius et de Clélie.

Ces vertueux époux étaient avancés en âge lorsque Montan vint leur révéler la vision qu'il avait eue, et de même que Sara, la femme d'Abraham, Clélie se prit à rire en refusant d'ajouter foi à une semblable nouvelle. — Les événements justifèrent la prédiction ; au bout de neuf mois, elle mit un enfant au monde, et on le nomma Remi.

Montan ne fut pas le seul qui concourut aux desseins de Dieu sur Remi. Toute sa famille fut remplie des bénédictions du ciel. On lui donna pour nourrice une femme nommée Balamie. Celsin, fils de cette dernière, frère de lait et par la suite disciple de saint Remi, Principe son frère, Loup son neveu, l'un et l'autre évêques de Soissons ; sa mère, Clélie, sans parler de son père Emilius, étaient d'une rare vertu ; tous sont reconnus par l'Église comme jouissant de la céleste béatitude.

Les parents de Remi n'eurent rien plus à cœur que de seconder par leurs soins les vues que le ciel avait sur lui. Ils n'épargnèrent rien pour cela, et Remi, répondant parfaitement aux soins de ses parents, croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Hincmar dit que ses progrès dans la vertu étaient l'effet de la sanctification qu'il avait reçue dès le ventre de sa mère. Il s'instruisit dans les sciences et belles-lettres avec un succès qu'on ne pouvait attendre de son jeune âge, et pour prouver que son éducation fut soignée sous tous les rapports, je crois devoir rappeler qu'il existe encore des vers de sa façon. Son esprit naturel, la capacité qu'il avait acquise, sa douceur, la sainteté de ses mœurs, et enfin son extrême politesse jointe à une sagesse extraordinaire, lui gagnaient l'estime et l'amitié de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître.

Mais Remi ne se sentait pas appelé à vivre pour le monde. Docile aux impressions du Saint-Esprit, il chercha dans la solitude ces célestes voluptés qui vous dégoûtent si vite des plaisirs de la terre. On voyait encore, du temps de l'archevêque Hincmar, un endroit solitaire à côté du château de Laon, où il aimait à se retirer pour prier.

C'est par ces exercices de la retraite que Dieu forme ses saints aux fonctions apostoliques jusqu'au jour de leur manifestation. Remi ne put si bien se cacher que l'éclat de sa vertu ne se répandit bientôt au dehors, et le temps marqué par le Très-Haut pour la consolation des Gaules arrivé, on offrit à notre jeune saint l'archevêché de Reims devenu vacant.

L'usage des premiers siècles était que les évêques des métropoles civiles fussent ordinairement honorés dans l'administration ecclésiastique du titre de métropolitain. Celui de Reims a joui de ce privilège avec une distinction qui lui donnait un plus grand nombre de suffragants qu'à l'évêque de Trèves. Hincmar fixe à douze le nombre des villes qui lui étaient subordonnées.

Remi ne voulut point d'abord accepter les hautes fonctions qu'on lui offrait, et il fallut tout l'empire que pouvaient avoir sur lui ses directeurs spirituels et les pères de tous les habitants de la ville pour le contraindre à revenir sur sa résolution.

La grâce et la nature avaient concouru à former ce nouvel apôtre : il était d'une haute taille qui aurait paru excéder la grandeur naturelle, si cette taille n'eût été tout à fait proportionnée en toutes ses parties ; c'est ce qu'a justifié, au milieu du dix-septième siècle, l'ouverture de sa chaise. Il avait le front large et élevé, le nez aquilin, les yeux vifs, la barbe longue, les traits du visage beaux et réguliers. Enfin tout son extérieur avait quelque chose de grave et de doux qui inspirait de l'amour et de la vénération pour sa personne. Les qualités de son âme répondaient parfaitement à celles du corps : à un esprit vaste, éminent, solide et délicat tout ensemble, il joignait une profonde sagesse et un héroïque courage qui le mettait en état d'exécuter avec succès les grands desseins qu'il formait pour la gloire de Dieu.

Devenu archevêque, il trouvait dans la méditation des saintes Écritures ces grands sentiments qui opéraient des changements merveilleux dans son diocèse par le ministère de la parole ; on bien il arrachait à l'arianisme ou au paganisme les Gaulois et les Francs. Grégoire de Tours fait l'éloge de son éloquence ; Sidoine Apollinaire (lib. 9, ep. 7) le compare tantôt à un fleuve, tantôt à la foudre ; il ne juge de cette éloquence que par ce qu'il en avait vu dans quelques-uns de ses ouvrages ; que devait-ce être quand elle était animée de cette action vive, et de cet air de majesté dont les rois même ne pouvaient soutenir tout l'éclat ?

Persuadé, suivant la maxime du Sauveur, que plus il était grand, plus il devait s'humilier, il s'adonna à une parfaite humilité ; il entretenait le mépris qu'il faisait de lui-même par les hautes idées qu'il tirait de la grandeur de Dieu dans la prière. Et là étaient toutes ses jouissances. On raconte que l'apôtre saint Paul apparaissait à saint Jean-Chrysostome, pour lui expliquer les passages de l'Écriture les plus obscurs. Remi jouit d'une semblable faveur, car plus d'une fois il fut, dit-on, honoré pendant ses ferventes oraisons de la visite des princes des apû-

tres saint Pierre et saint Paul. La tradition a conservé l'idée de cet insigne privilégié ; on le voit représenté dans le tableau de la belle chapelle de Saint-Remi au monastère de Sainte-Claire.

Soigneux d'assujettir la chair à l'esprit, c'était par le jeûne, les veilles et de continuelles mortifications qu'il s'en rendait maître absolu.

Les pauvres et les malades le trouvaient toujours disposé à les assister, les consoler et les soulager par l'aumône, qu'il accompagnait de salutaires instructions. A l'exemple du saint patriarche Joseph, il amassa du grain dans les années d'abondance pour le distribuer aux pauvres dans les jours de disette et de stérilité.

En outre des prédications qu'il faisait tous les jours aux païens, Dieu avait accordé par des miracles la confirmation des saintes vérités qu'il annonçait, et la plupart des gentils qui l'avaient entendu ne pouvaient ré-

sister à la grâce. Le seigneur de Rothel eut un jour l'avantage d'assister avec son épouse à une prédication du saint évêque. Ils furent l'un et l'autre si fort touchés de ses paroles, qu'ils résolurent de renoncer à l'idolâtrie, et d'embrasser la religion chrétienne. Ils vinrent le trouver dans cette intention et lui demandèrent le baptême. Le saint, après les avoir instruits, leur conféra ce sacrement. Et ces nouveaux chrétiens conçurent tant de confiance en ses prières, qu'ils le supplièrent de demander pour eux une grâce à Dieu. Depuis plusieurs années qu'ils étaient mariés ils n'avaient point d'enfants, et cependant ils souhaitaient ardemment d'en avoir : « Saint père, dirent-ils à Remi, vous voyez notre affliction, il ne tient qu'à vous de nous consoler ; employez vos prières auprès du Seigneur, si vous nous obtenez un enfant, nous vous l'abandonnerons, vous en serez le père en esprit, et vous l'élèverez vous-même dans la religion de Jésus-



Saint Remi prêchant le christianisme aux Gaulois.

Christ. » Remi, sensible à leur peine, offrit ses vœux au ciel pour obtenir ce qu'ils désiraient, et il fut exaucé : ils eurent un fils l'année suivante, ils lui donnèrent le nom d'Anoul, et Dieu l'appela par la suite à la vie apostolique, à l'épiscopat, et même à la couronne du martyr.

En ce temps-là, Clovis, jeune prince en qui la nature avait réuni toutes les qualités propres à former un de ces héros que le ciel destine aux plus glorieux événements, résolut dans la vingt-cinquième année de son âge de franchir enfin la barrière qui avait arrêté jusque-là les rois ses prédécesseurs. Honteux des vaines tentatives que quatre de ses devanciers avaient faites dans les Gaules, il s'avança des environs du Rhin, à la tête d'une armée formidable, jus qu'au milieu de la Gaule-Belge. Son projet était d'exterminer ce qui pouvait rester de l'empire romain dans ces belles contrées et d'y établir son trône sur ses ruines. La fortune seconda ses projets, il poussa ses conquêtes jusqu'à Soissons, lieu de résidence ordinaire

de Syagrius, chef des armées romaines, il mit ses soldats en fuite, obligea Alaric, roi des Visigoths, chez qui il s'était réfugié, à remettre entre ses mains cet infortuné général, qu'il immola à la gloire de ses armes et au salut de sa conquête. Clovis avait d'abord fixé sa résidence dans Soissons ; mais comme il écoutait autant la prudence que la hardiesse, il résolut de gagner le cœur des peuples qu'il venait d'assujettir, et pour cela, sans alourdir encore ses erreurs en matière de foi, il voulut respecter la religion des Gaulois. Et, à l'exemple des rois visigoths et bourguignons, non-seulement, il laissa une entière liberté à ses nouveaux sujets en matière de croyance ; mais encore, il montra et exigea de tous le plus profond respect pour les évêques catholiques. Cela est encore prouvé par ce trait que racontent tous les historiens : Le roi frank se servait de la victoire avec toute la modération possible et faisait tout ce qu'il pouvait pour réprimer la licence et l'avidité de ses soldats ; mais ces derniers, habi-

tués au pillage et à la dévastation, ne comprenaient nullement les politiques intentions de leur chef, et partout où ils passaient ils laissaient quelque trace de leur naturel vandale. Pour éviter ces violences, Clovis imagina de ne plus leur faire traverser les villes; c'est ainsi qu'à la considération de saint Remi, il en usa à l'égard de Reims; il marcha le long de la ville, par le chemin intérieur que, du temps d'Hinemar on nommait encore *chemin barbaresque*. Cependant malgré les ordres qu'il avait donnés, quelques soldats qui étaient sortis des rangs trouvèrent moyen d'entrer dans la ville; ils y pillèrent une église, emportèrent ses ornements et ses vases sacrés. Parmi les objets enlevés par ces pillards, il y avait une coupe d'une beauté extraordinaire. Saint Remi, connaissant les bonnes dispositions de Clovis, la lui fit redemander par quelques-uns de ses ecclésiastiques. Il les reçut avec beaucoup de bonté: « Saivez-moi,

leur dit-il, jusqu'à Soissons, c'est là que je dois faire le partage du butin; je ferai en sorte que le vase tombe dans mon lot, et je vous le remettrai en main, pour le rendre à l'évêque Remi. » Il exécuta tout ce qu'il venait de promettre; mais lorsqu'on fut sur le point de tirer au sort tout ce qui devait se partager du butin, il témoigna le désir qu'il avait de voir mettre de côté le vase qu'on lui réclamait. Tous les soldats se firent un plaisir de contenter le prince; mais un seul exprima sa cupidité par une brutale exclamation, disant insolemment que le roi n'aurait que ce que le sort lui donnerait. L'armée entière fut surprise de cette grossièreté. Clovis se contenta de prendre le vase et de le remettre entre les mains d'un des envoyés de saint Remi, pour qu'il lui fût rendu de sa part. On sait comment, l'année suivante, Clovis fit au malheureux soldat un sanglant souvenir du vase de Soissons. (Greg. Tur., Hist. franc. liv. 2, ch. 27.)



Saint Remi baptisant Clovis.

Clotilde, fille de Chilpéric, nièce de Gondbaud, qui avait le bonheur d'être chrétienne, était devenue l'épouse de Clovis, et son désir le plus vif était de faire embrasser sa religion à son époux. Deux choses vinrent lui donner espoir de voir réaliser ce désir : Clovis avait assez de lumières pour reconnaître que la multiplicité des dieux en détruisait la nature et que les vices infâmes dont ils se faisaient honneur étaient incompatibles avec la sainteté qui est inséparable de la divinité. D'un autre côté, elle s'était liée avec le vénérable évêque de Reims, dont les vœux les plus ardents s'adressaient au ciel, pour la conversion de Clovis.

Clotilde ne fut pas longtemps sans parler du christianisme au roi son époux, avec le succès qu'on pouvait attendre d'une jeune femme, tendrement chérie et pleine de mérite. Le roi fut d'abord ébranlé et conçut la plus haute estime de la foi chrétienne; mais il ne parlait pas de changer, ces grandes œuvres n'étant pas le pur effet de la conviction et ne s'opérant qu'avec les grâces victorieuses que le Seigneur donne quand il lui plaît; Clovis permit cependant

à la reine de faire baptiser ses enfants. Malheureusement le premier, nommé Ingomer, mourut dans la semaine même de son baptême. Le roi éclata en reproches et ne manqua pas d'attribuer cette mort à la colère de quel'un de ses dieux. La reine, aidée des exhortations de saint Remi, soutint cette épreuve avec un courage digne de la foi qui l'animait. Dès l'année suivante, elle mit au monde un second enfant, qu'elle fit encore baptiser. Il tomba aussitôt dangereusement malade, et déjà, le roi, outré de colère, menaçait de chasser tous les chrétiens de son royaume, quand cette fois Dieu, touché des prières de la vertueuse mère, rendit la santé à l'enfant; les préventions du roi se dissipèrent avec son chagrin, et il commença d'avoir quelque confiance au Dieu de Clotilde. Cette dernière, qui n'avait d'autre ambition que d'étendre le règne de Jésus-Christ, vit avec joie les nouvelles dispositions de son mari, et lorsqu'il voulut, dans un de ses moments d'amour et de libéralité, lui assurer un douaire digne d'elle et de lui: « Seigneur, lui dit-elle, le bonheur d'une chrétienne est pour la vie future; je ne vous demande d'au-

tre faveur que la liberté de vous entretenir souvent de cette félicité suprême que je ne désire pas moins pour vous que pour moi. »

Elle ne cessa plus de l'exhorter à quitter les idoles pour adorer le Dieu véritable; le seul, lui répétait-elle, qui, d'une parole, a tiré la terre et la mer du néant.

Un jour qu'il partait pour aller faire la guerre aux Allemands, nation redoutable de la Germanie, et dont toutes les autres ont depuis pris le nom : « Seigneur, lui dit-elle, si vous voulez vous assurer la victoire, invoquez le Dieu des chrétiens; c'est le dieu des armées, le maître des succès et des revers! N'oubliez pas la parole qu'à ce moment je vous engage en son nom : si vous recourez à lui, rien ne pourra vous résister. » Clovis s'en souvint un peu tard. Ses troupes fléchissaient de tous côtés, et il se voyait au moment d'une déroute complète, quand il s'écria, en gémissant et en se prosternant à la vue de toute son armée : « Dieu de la vertueuse Clotilde, c'est à toi que j'ai recours. Fais-moi vainqueur, et je n'aurai plus d'autre Dieu que toi! » Tout change à ces mots; un courage imprévu et tout divin anime les Francs. Les Allemands, frappés d'une terreur panique, lâchent pied de toute part, leur roi tombe entre les morts, et le champ de bataille reste à Clovis. — Ce glorieux événement se passa dans la plaine de Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, entre Bonn et Juliers.

Clovis tint parole. Dans la route même, en repassant par Toul, il emmena avec lui un saint et savant prêtre nommé Vulaste, depuis évêque d'Arras, afin de se faire instruire. Saint Remi joignit ses soins à ceux de saint Védaste; et bientôt le baptême du roi dut être célébré.

Le jour de Noël de l'année 496, les rues de Reims étaient tapissées depuis le palais jusqu'à l'église, le baptistère magnifiquement orné, les cloches sonnaient à toutes volées; les cierges jetaient dans le temple des flots de lumière, et l'encens embaumait les airs. — Clovis, le roi des Francs, marchant au baptême, entraînait à sa suite toute une hiérarchie de rois dans la religion chrétienne.

Sa femme, ses sœurs, les officiers de sa maison, ses soldats et le peuple le suivaient. Ce fut une de ces fêtes dont les cris d'allégresse devaient monter jusqu'au ciel pour se mêler aux chants de gloire des archanges.

Mais ce qui frappa surtout ces barbares idolâtres, ce fut surtout le nombre et la modestie des ministres sacrés et l'appareil majestueux des cérémonies catholiques. Le roi, transporté d'admiration et comme hors de lui-même, dit à saint Remi qui le conduisait par la main : « Mon père, est-ce là le royaume de Dieu que vous m'avez promis? — Mon prince, répondit l'évêque, ce n'en est que l'ombre; et, lui montrant les flots sacrés : Voilà, poursuivit-il, la porte qui vous y conduit. » (Hincmar, *Vit. S. Remig.*, t. 1, p. 327.)

Clovis demanda le baptême avec empressement; alors, Remi prenant ce ton d'éloquence qui faisait si bien entrer chaque de ses paroles dans le cœur de la multitude : « Courbez la tête, fier Siambre, sous le joug du Tout-Puissant; adorez ce que vous avez blasphémé, et foutez aux pieds ce que vous avez adoré jusqu'ici. » Lui ayant fait ensuite confesser la foi de la Trinité, il le baptisa. Trois mille Français voulurent aussi recevoir l'eau sainte des mains du vertueux évêque. Allobède et Lentille, sœurs de Clovis, suivirent cette religieuse impulsion. Quelle joie durent éprouver les principaux au-

teurs de cette régénération des Gaules : Clotilde et Remi!

Après le baptême de Clovis, notre vertueux prélat continua d'instruire le premier roi chrétien qui entra dans le catholicisme avec toute l'impétuosité de son imagination de feu. Un jour qu'il lui faisait lecture de la passion du Sauveur : « Ah! s'écria le prince, que n'étais-je là avec mes Français! » (Fredeg. ep. c. 21.)

Depuis cette époque la religion chrétienne se répandit avec une merveilleuse rapidité dans toutes les Gaules, et Clovis, prodigeant plus que jamais une loi qu'il avait adoptée, se laissa diriger par saint Remi dans presque toutes ses actions. A propos de la guerre qu'il venait de déclarer à Alarie, nous voyons cette lettre que lui écrivit le saint : « Une grande nouvelle, seigneur, est venue jusqu'à nous, c'est celle de votre seconde expédition; elle ne m'a point surpris et je vois par là que vous ne dégénérez pas de la vertu de ces généreux ancêtres dont vous sortez. »

Puis continuant avec cette autorité que son âge, son mérite et son caractère lui donnaient à l'égard de ce prince : « Prenez, dit-il, la crainte de Dieu pour principe et pour base de votre conduite, soutenez, par votre constance dans le bien, ce que le Seigneur attend de vous après vous avoir porté au degré de l'honneur où vous vous trouvez élevé. Choisissez ensuite des conseillers et des ministres qui fassent honneur à la dignité royale dont vous êtes revêtu, dignité que vous devez remplir avec une certaine grandeur d'âme et qui vous mette au-dessus de tout intérêt. Jamais vous ne saurez trop honorer les prêtres du Seigneur, écoutez donc leurs conseils avec plaisir, persuadé que le bien de l'État proviendra toujours de la bonne intelligence que vous entretiendrez entre le sacerdoce et l'empire. — Soulagez, protégez votre peuple, étendez spécialement votre charité sur les veuves et les orphelins et comportez-vous de telle manière que tous vos sujets vous regardent comme un père plutôt que comme un maître; ce qui arrivera si on voit que vous aimez la justice et qu'elle sort de votre bouche; que la porte de votre palais soit ouverte à tout le monde, puisque vous devez la justice à tous, qu'ainsi personne ne sorte mécontent d'auprès de vous. N'employez les grands biens que vous avez reçus de la main de Dieu que pour les répandre avec joie sur ceux qui ont droit d'attendre ce soulagement de vous dans leurs besoins; que cette générosité éclate surtout dans la délivrance des captifs en les affranchissant du joug de la servitude. Enfin, si vous voulez régner en grand roi et passer pour être véritablement et noble et magnanime, admettez votre jeune noblesse à vos plaisirs; par là vous l'affectionnerez à votre personne, et vous vous l'attacherez toujours davantage; mais ne traitez d'affaires qu'avec ceux qui ont mérité votre considération par leur âge et leurs services. » (Sirmond, t. 4, Concil. Gallic.)

De si hautes, de si grands sentiments furent reçus de Clovis avec tout le respect qu'il avait pour le saint qu'il considérait comme un maître et un père en Jésus-Christ, et tant qu'il les suivit on put dire que la main de Dieu le conduisait pour la gloire de l'église et de la nation.

Saint Remi avait accompli la grande œuvre de conversion qu'il méditait depuis longtemps et qu'il avait demandée au Seigneur avec tant d'instance; il s'occupa après cela d'étendre le bienfait du catholicisme à tous les peuples des environs. Dans la première Belgique, à Metz, à Toul, à Trèves, dans les Vosges, sa charité et ses prédications laissent de tels souvenirs, qu'aujourd'hui encore

on trouve dans ces différents pays un culte très-fervent pour ce saint. M. Dussaussoy, dans son histoire de saint Remi, affirme ce fait et place au nombre de huit cents les chapelles qui, dans ses contrées, lui sont dédiées.

Remi vécut très-longtemps, et cependant on l'entendait s'écrier avec le prophète : « Mon âme ne peut plussoutenir l'ardeur avec laquelle elle soupire après la demeure du Seigneur ! — Mon âme languit à force d'attendre que vous la délivriez de ses peines, ô mon Dieu ! — Mon âme, enflammée du divin amour, soupire après vous avec ardeur, ardeur si violente, qu'elle se répand souvent jusque sur mon corps ! » — Il avait près de quatre-vingt-seize ans lorsque le Seigneur accomplit les vœux de ce grand saint. Ce moment qui le fit passer de son exil dans la céleste patrie fut pour lui un instant de paix et de béatitude, il avait perdu la vue depuis quelques jours, mais avant de mourir il la recouvra miraculeusement ; on eût dit qu'avant de l'attirer à lui Dieu voulut qu'il sentît et vît une dernière fois le bonheur qu'il avait su répandre autour de lui. Il venait de s'écrier : « Quand, Seigneur, irai-je au-devant de

vous ? il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez remplir la capacité de mon cœur et me rassasier. » La parole expira sur ses lèvres décolorées, et la mort en passant laissa toute l'empreinte du bonheur sur la figure vénérable de ce serviteur de Dieu.

Ses funérailles se firent avec grande pompe ; d'abord il fut enterré dans le cimetière de Saint-Christophe dans la chapelle. De grands miracles se firent sur son tombeau et pendant la translation de ses cendres qui a été opérée plusieurs fois. — Hincmar lui fit faire cette inscription :

*Hoc tibi, Remigî, fabricavit,
magis, sepulchrum
Hincmarus, præsul ductus amore
tui.
Et requiem Dominus tribuat
mihî, sancte, precato,
Et dignis meritis, mi venerande,
tuis.*

J. B.

SAINTE ADÉLAÏDE.



On dit qu'elle descendait de Charlemagne, par les femmes ; son père était Rodolphe II, roi de la Bourgogne supérieure, qui la fiança de bonne heure au fils du roi d'Italie, vers le commencement du dixième siècle. Les traditions manquent sur ses premières années, mais les preuves d'ardente piété et d'énergie morale qu'elle donna dans la suite font supposer qu'elle reçut une éducation en harmonie avec les dispositions religieuses que le ciel semblait avoir mises au fond de son âme.

Ce fut en 947 qu'eut lieu son mariage avec Lothaire. Adélaïde n'avait alors que seize ans, mais déjà ses vertus lui avaient concilié le cœur de son peuple. Devenue reine d'Italie, elle ne fit emploi de la toute-puissance que pour étendre davantage ses bienfaits ; son influence s'exerçait de la façon la plus heureuse sur le caractère de son époux. Il fallut que les sourdes menées d'un ambitieux vissent troubler la paix de ce règne. Berenger, marquis d'Yvrée, convoitait depuis longtemps le trône de Lothaire ; une goutte de poison versée dans la coupe de ce dernier favorisa son désir. Il se fit donner à sa place par la force des armes ; et, comme pour revêtir son usurpation d'un semblant de légalité, il demanda pour son fils Adalbert la main d'Adélaïde, la jeune veuve.

Celle-ci ne put s'empêcher de montrer son indignation. Le meurtrier de son époux lui faisait horreur. Ne pouvant espérer de jamais vaincre sa résistance, il la fit jeter, elle et sa fille Emma, pauvre petite creature, âgée de

trois ans à peine, dans un affreux cachot de la forteresse de Garda, au bord du lac du même nom. La, privée de tout, sans communication, sans espoir, objet d'une cruauté jalouse et inventive, Adélaïde attendait la mort avec l'angélique résignation des âmes pures.

Deux hommes cependant veillaient sur elle et songaient aux moyens de la délivrer. C'étaient l'évêque de Reggio et Alberto Azzo, seigneur de Canossa, taillé à Forqu'ils firent retenir aux yeux des gardes, ils venaient à bout de se créer des intelligences dans la place et à creuser au souterrain aboutissant de la campagne à la tour où était renfermé leur ex-souverain. Par une nuit obscure, Adélaïde s'évada, non sans passer à travers mille dangers. Elle attendit le jour, cachée dans les roseaux du lac, et rejoignant, dans une barque de pêcheurs, ses protecteurs qui l'attendaient sur l'autre rive.

Malheureusement l'aveil n'avait pas tardé à être donné à la forteresse, des cavaliers venaient d'être lancés dans toutes les directions. Berenger lui-même s'était mis à la tête d'une escorte nombreuse. On ra conte que, blottie dans un champ de blés, Adélaïde l'entendit passer à vingt pas d'elle. Un cri, un geste, un mouvement, eussent suffi pour la trahir et causer sa mort peut-être. Après mille dangers, mille angoisses, elle parvint cependant à se réfugier chez le fidèle Alberto Azzo, qui la reçut dans son château de Canossa, dont la position, sur un roc inaccessible, la mettait à l'abri des atteintes de son persecuteur.

Peu de temps après, Dieu lui envoya un partisan dans la personne d'Othon de Saxe, que les seigneurs italiens, lassés de la tyrannie de Berenger, avaient appelé à leur secours. Othon déposa l'assassin de Lothaire, et, touché des vertus et des malheurs d'Adélaïde, il la supplia de venir partager son trône. Le mariage fut célébré avec pompe pendant les fêtes de Noël de l'année 951, et

les deux nouveaux époux partirent pour l'Allemagne.

Dans son nouvel empire, Adélaïde n'eut pas d'efforts à faire pour s'attirer les bénédictions qui accompagnaient ses pas. Son inépuisable charité fit le bonheur de ses sujets; aussi les plus sincères manifestations éclatèrent-elles à la naissance de son fils Othon II. Elle s'appliqua à l'entourer des meilleures leçons, et à faire germer dans son jeune cœur les principes immuables de l'amour divin.

Ce fut à cette époque que son époux fut nommé empereur d'Occident et reçut la consécration des mains du pape Jean XII. Parvenue au faite de la grandeur humaine, elle fit régner la paix et la foi au sein de son royaume. Les historiens contemporains affirment qu'elle s'entendait parfaitement aux affaires difficiles de l'État, et que son administration laissa de fécondes traces de progrès sur le sol germanique.

A onze ans, Othon II, que ses qualités studieuses sem-

blaient recommander, fut jugé digne d'être associé à l'empire, et, bientôt après, il épousa la fille de l'empereur de Constantinople, belle et vertueuse princesse, mais à qui l'on a reproché un peu de hauteur à l'égard de sa sainte belle-mère.

Les choses en étaient là, lorsque le vieil Othon descendit au tombeau, après avoir mérité, par sa sagesse et l'éclat de ses armes, le surnom de Grand. Cette perte laissa un vide immense dans l'Allemagne, et Adélaïde n'eut pas trop de toute sa puissance et de tout son zèle pour le combler. Ses pieux conseils parvinrent cependant à guider l'inexpérience de son fils; mais, au bout de quelque temps, celui-ci, égaré par des flatteurs, séduit par des courtisans qui firent briller à ses yeux les splendeurs mondaines d'un pouvoir absolu, essaya de secouer le joug de l'autorité maternelle. Adélaïde supporta tout : la désobéissance, le mépris et, graduellement les traite-



Sainte Adélaïde cachée dans les bois.

ments odieux. Elle passait ses jours à prier le ciel pour la conversion de son fils; puis, enfin, forcée de quitter une cour que menaçait d'invasion les départements et l'impunité, elle se retira chez Conrad, son frère, roi des deux Bourgognes.

Othon II reconnut trop tard la faute qu'il avait commise, et bientôt la voix publique, qui est presque toujours la voix de Dieu, se déclara hautement contre lui. Les affaires du royaume se ressentirent de l'absence d'Adélaïde, et les grands dignitaires commençaient à se plaindre. L'empereur vit tomber entièrement le voile qui couvrait sa raison, et fit faire des démarches pressantes auprès de sa mère, dans le but d'obtenir d'elle qu'elle rentrât à la cour, pour y occuper le rang qu'elle tenait de Dieu et du vœu de l'Allemagne tout entière. Adélaïde ne crut pas devoir sacrifier d'aussi grands intérêts au douloureux souvenir des offenses qu'elle avait reçues; elle céda donc. L'entrevue et la réconciliation se firent dans Pavie, en présence de saint Mayeul, abbé de Clugny, et du roi Conrad. L'empereur, gagné par le repentir, se jeta

à ses genoux; elle le releva en l'embrassant, et tout fut oublié.

Mais le ciel voulut sans doute le punir d'un moment d'erreur, en abrégant la durée de son règne. Il mourut trois ans après, laissant l'empire à son fils, sous la double tutelle de sa femme et de sa mère. Malgré cette précaution, la minorité d'Othon III fut marquée à son début par d'orageuses dissensions, qui faillirent ébranler son trône; la prudence de sa mère les dissipa heureusement. Ses premières années annonçaient des qualités éminentes; elle les développa avec un soin tout particulier. Les sciences et les lettres captivaient principalement l'esprit du jeune monarque, qui fit venir auprès de lui le moine Gerbert, lorsque la persécution l'eut obligé à quitter le diocèse de Reims.

Ses premiers pas dans la carrière des armes ne furent pas moins couronnés de succès. Les hordes barbares de l'Elbe et de l'Oise furent repoussées par lui jusqu'au fond de leurs marécages, et il prêta au pape l'appui de son épée pour le délivrer des obsessions de ses voisins. Enfin,

à l'âge précoce de seize ans, il reçut la couronne impériale aux acclamations unanimes de son peuple.

L'heure était sonnée pour Adélaïde de recueillir maintenant le fruit de ses travaux et de ses peines. Tranquille, heureuse, honorée, elle ne s'occupait plus qu'à répandre le bien autour d'elle et à faire éclore les fleurs de religion sur cette terre allemande que l'on a nommée terre de mysticité. Quoique dans un âge assez avancé, sa charité ne fut jamais trouvée en défaut. Elle institua des monastères, décora les églises, envoya des missionnaires sur les frontières septentrionales de l'empire. Attentive aux moindres souffrances, elle allait humblement vêtue, et observait rigoureusement les pratiques des jeûnes et des veilles.

On raconte que, de son vivant, Dieu lui accorda le privilège d'opérer des miracles, et il en est plusieurs que l'on cite à l'appui de cette assertion. Un religieux avait reçu d'elle une certaine somme pour être distribuée aux pauvres, sur le seuil de son palais. Au moment de la répartition, il s'aperçut que le nombre des pauvres était beaucoup plus considérable que le nombre des pièces d'argent, et il jugea à propos de l'en informer. — Allez, lui répondit Adélaïde, et ayez confiance en Dieu. — Le frère, connaissant la haute sainteté de l'impératrice, sortit sans répliquer, et dans ses mains il vit alors se renouveler le prodige de la multiplication merveilleuse dont parle l'Évangile. Chaque pauvre se retira avec une pièce d'argent.



Sainte Adélaïde pardonnant à son fils.

Une autre fois, ce fut un paysan boiteux qu'elle guérit avec le seul secret d'une oraison. Chaque matin, il avait l'habitude de venir lui offrir une corbeille de fleurs et de fruits, et elle le recevait avec cette aimable bonté qui rendait son approche si facile. Un jour, entre autres, qu'il avait laissé échapper ses béquilles, elle lui ordonna, après s'être prosternée devant les reliques de son oratoire, de les ramasser et de se mettre à marcher sans leur appui. Dieu exauça son désir, et le premier usage que le pauvre homme fit de ses jambes fut de se prosterner aux genoux de sa libératrice.

L'avenir, dit-on également, n'avait pas de voiles à ses regards. A un grand festin, où se trouvaient rassemblés les principaux seigneurs de la cour, elle se prit tout à coup à annoncer les malheurs du royaume et la mort prochaine de l'empereur. « Hélas ! hélas ! s'écria-t-elle, beaucoup mourront bientôt ; Othon lui-même sera du nombre. Ah ! enlevez moi aux douleurs de cette vie ! » Les événements justifèrent plus tard sa prédiction, mais le ciel lui accorda la faveur de n'en pas être témoin.

Dans la dernière période de sa vie, elle accomplit de nombreux pèlerinages, afin de se préparer à la mort. Elle contribua puissamment à la réédification de l'église de Saint-Martin de Tours, et y fit don d'une partie du magnifique manteau d'Othon le Grand. Saint Adelbert, saint Mayeul et saint Odilon furent tour à tour les directeurs de cette âme pieuse, et sa reconnaissance pour eux ne connut point de bornes. Le dernier a écrit l'histoire de sa vie, qui a été rapportée ensuite par Canisius et par Leibnitz.

Un dernier éclair signala la fin de cette existence si bien remplie. Un de ses neveux, roi de Bourgogne, avait perdu l'affection de ses sujets qui s'étaient soulevés contre son autorité, et menaçaient de s'allier aux Sarrasins qui s'avançaient du côté des Alpes. N'écoutant que son zèle, malgré son grand âge et la longueur de la route, Adélaïde se rendit dans le camp des rebelles, et déployant cette énergie dont elle avait jadis donné tant de preuves sur le trône d'Allemagne, elle fit rentrer dans le devoir ces farouches révoltés. Une faible femme fit ce que la force des

armes n'avait pu faire. Il est vrai que cette femme était femme et mère d'empereur.

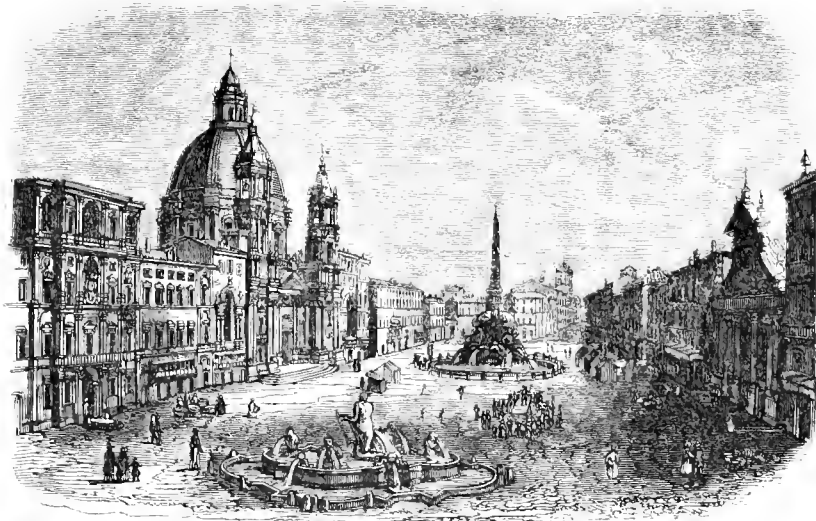
Mais cet effort avait épuisé ses forces, et sa fin devait être prochaine. Au jour de l'anniversaire de la naissance de son fils, en dépit des souffrances aiguës qu'elle ressentait, elle voulut sortir pour distribuer elle-même ses aumônes. Ce fut ce qui l'acheva. La mort vint étendre ses deux ailes noires sur sa couche. Jamais derniers moments ne furent empreints d'une plus divine sérénité ; un sourire qui n'appartenait déjà plus aux sensations de ce monde flottait sur ses lèvres pâles ; sa pensée s'éclairait

intérieurement ; un feu céleste animait son regard, elle avait de ces paroles pleines de béatitude et d'aspiration qui sont le produit de la seconde vue que Dieu donne à ses serviteurs aux portes de l'éternité. Un ange prit son âme au sortir de son corps, et l'alla porter immédiatement aux régions des splendeurs sans fin.

Ainsi s'éteignit sainte Adélaïde, impératrice d'Occident, le 16 décembre 999, dans son monastère de Seitz, sur les bords du Rhin.

DE LA FRIEHEPE.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.



SAINTE-AGNÈS.

C'est une belle place que celle de Navone. Elle est bâtie sur les ruines du cirque Agonalis de l'empereur Alexandre Sévère; ici l'église Sainte-Agnès, la le palais du prince Pamphile, puis celui des seigneurs de Cupis, et enfin dans le lointain la tour du palais d'Altemps. — Au milieu, devant Sainte-Agnès, se trouve une admirable fontaine qui est regardée comme le chef-d'œuvre du cavalier Bernin. C'est un grand rocher percé à jour, d'où l'eau sort en abondance par plusieurs ouvertures et se répand en un grand bassin. Quatre statues de marbre étalent leurs formes colossales sur ce rocher : ce sont les quatre principaux fleuves du monde : le Gange de François Baratta, le Nil d'Antoine Fancelli, le Danube de Claude Franc et le Rio de la Plata d'Antoine Raggi. — Sur ce rocher s'élève encore un obélisque de pierres égyptiennes semé d'hieroglyphes ; ce monolithe fut trouvé dans le cirque de Caracalla sous le

pontificat d'Innocent X ; il a quatre-vingts palmes de haut, sans compter sa base ni sa pointe de bronze doré où se trouve une croix surmontée d'une colombe. — Aux deux bouts de la même place deux belles fontaines à plusieurs jets versent l'eau de la Trevi dans deux grands bassins de forme octogone. La plus proche de Saint-Jacques est enrichie d'un triton et d'un dauphin de marbre taillés par Michel-Ange à côté de la belle statue de Neptune par Bernin. — C'est au pape Grégoire XIII que sont dues ces fontaines.

L'église Sainte-Agnès est d'une magnificence bien rare quoique d'une médiocre grandeur. Elle fut construite par ordre du pape Innocent X. Le cavalier Barremini fut l'architecte de la façade et de la coupole, le reste avait été précédemment construit sur les dessins de Jérôme Rainaldi. Elle est surmontée de deux clochers dont l'un possède une horloge d'un singulier travail faite par M. Rio-

ché, prêtre savoyard. — Le portique a trois portes auxquelles on monte par un magnifique escalier. Un grand nombre de colonnes, en pierre de taille, d'ordre corinthien, ornent cette partie de l'extérieur.

L'intérieur est en forme de croix grecque; huit colonnes corinthiennes tout incrustées de beaux marbres, soutiennent la voûte de stucs dorés et de peintures de Baccio.

Sous les quatre arcs qui forment la croix grecque, il y a trois grandes chapelles ornées de bas-reliefs et de statues des meilleurs sculpteurs. — Tous les sept autels que renferme cette église ont un grand tableau de relief en marbre blanc très-fin, ciselé par l'élite des artistes.

Le maître-autel est tout incrusté d'albâtre et orné de quatre colonnes de vert antique, supportant un baldaquin. Le bas-relief, de Dominique Guidi, représente une Sainte famille.

À droite, en entrant, le premier autel a un bas-relief de François Rossi, dont le sujet est tiré de l'histoire de saint Alexis trouvé mort sous un escalier, ayant encore dans la main le billet qui le fit reconnaître et qu'il ne se laissa arracher qu'aux pieds du pape Innocent I.

Hercule Ferrata a exécuté en marbre blanc dans la chapelle suivante la statue de sainte Agnès, sous une perspective en forme de niche. Le bas-relief de l'autel Sainte-Emerantiane représentant le martyr de cette sainte est aussi du même auteur.

Celui de l'autel suivant a été taillé par Antoine Raggi : on y voit sainte Cécile en conférence avec le pape saint Urbain en présence de Tiburce son mari et Valérien son beau-frère.

Le Saint Sébastien que renferme la chapelle consacrée au saint de ce nom était une statue antique que Paul Lampi métamorphosa en saint. On voit à côté un bas-relief de marbre blanc qui reproduit le martyr de saint Eustache et de ses compagnons. Ce travail, commencé par Melchior Maltais, fut terminé par Hercule Ferrata.

Le tombeau qui s'élève au-dessus de la porte principale de l'église est celui d'Innocent X. Il a été sculpté par Jean-Baptiste Maini. Du côté gauche de la chapelle Sainte-Agnès est un escalier par lequel on descend dans les souterrains, ou corridors qui soutenaient les gradins de l'ancien cirque d'Alexandre Sévère; c'est là que la sainte dont cette église porte le nom fut exposée; mais, pour satisfaire à cet égard la curiosité du lecteur, nous allons lui raconter un peu en quelles circonstances.

Sainte Agnès était citoyenne de Rome. Sa rare beauté la fit rechercher des l'âge de treize ans par les jeunes gens des premières familles de la ville. Mais elle répondit que son cœur appartenait à un époux invisible qu'ils ne con-

naissaient pas. Cette réponse et la profession publique qu'elle faisait du christianisme, alors que les empereurs romains avaient déclaré la guerre à l'Église, servirent de prétexte aux plus passionnés de ces jeunes gens pour la faire arrêter. — Son plus cruel accusateur fut celui qui avait témoigné l'aimer davantage.

Conduite devant le juge, elle fut trouvée si jeune et si délicate, que le magistrat crut pouvoir se flatter de la séduire par des caresses. Mais il trouva dans Agnès un cœur ferme, impenétrable, et une force d'âme qui n'est pas toujours donnée à l'âge mûr!

Les menaces succédèrent aux caresses, on crut qu'on pouvait effrayer celle qu'on ne pouvait émouvoir. On lui fit voir d'impitoyables bourreaux qui portaient à leurs mains des instruments de mort. Agnès à leur aspect demeura inébranlable. Les chaînes les plus lourdes, les tortures, les supplices n'eurent pas plus d'effet que les séductions.

Le magistrat, confondu par tant de fermeté dans un cœur qu'il avait cru facile à vaincre, jugea que cette sainte enfant serait plus sensible aux outrages faits à sa pudeur qu'à la perte de la vie. Il la menaça de la conduire dans un lieu infâme pour punir, par la plus barbare prostitution, l'affront qu'elle faisait à Diane et à Minerve, dont elle refusait de reconnaître la virginité.

Agnès fut plus épouvantée à cette menace qu'à toutes les autres; néanmoins sa confiance en Dieu, loin de l'abandonner, lui dicta cette réponse : Jésus-Christ est trop jaloux de la pureté de ses épouses pour souffrir que je sois déshonorée! — Offensé de cette nouvelle hardiesse, le juge la fit à l'instant conduire dans un lieu de débauche où on la dépoilla de ses vêtements. — Aussitôt Dieu permit qu'elle fût entièrement couverte de ses cheveux et imprima dans l'esprit de ceux qui assistaient à cette horrible scène un si grand respect pour elle, qu'ils n'osèrent la regarder sans une sorte de frayeur. — Un jeune débauché eut la hardiesse de fixer sur elle des regards immodestes; aussitôt on vit briller le feu du ciel, qui, semblable à un éclair, vint frapper ses yeux, et le renverser par terre, après l'avoir aveuglé.

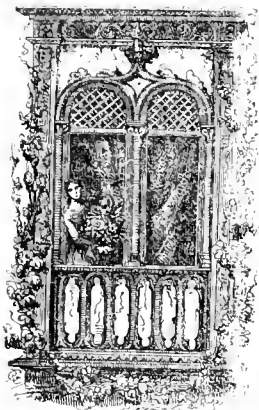
Tant de merveilles parurent au juge de la sainte autant de sujets de confusion et de honte. Transporté de colère, il condamna Agnès à avoir la tête tranchée. — On voit sur l'autel de cette jeune vierge un bas-relief où elle est représentée nue et miraculeusement couverte de sa chevelure, c'est un des plus beaux ouvrages de l'Algard.

A. B.



VARIÉTÉS HISTORIQUES.

MARIE DE MÉDICIS.



Voici un de ces singuliers caprices du sort qui fait commencer une vie dans un palais, sur un trône, et qui veut qu'on l'achève dans une chaumière, sur un grabat. — Marie de Médicis a été reine, puissante, et heureuse; elle est morte ignorée, pauvre, et abandonnée. — Henri IV venait de répudier Marguerite de Valois, et vous savez le peu de chagrin que cette dernière ressentit de cette séparation.

Le roi n'avait pas d'héritier, les intérêts de la France le forcèrent à se remarier, il jeta les yeux du côté de la Toscane, et là il vit la fille du grand duc François II et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Elle était née le 26 avril 1573. Il l'épousa au mois de décembre 1600. Le traité de mariage fut commencé par M. de Silly, et conclu par le duc de Bellegarde, qui était porteur de la procuration d'Henri IV.

Ce fut à Lyon que les deux époux s'entrevinrent pour la première fois.

Marie était belle. « A Paris, dit un auteur contemporain que j'accuserai peut être d'un peu de flatterie, elle est admirée, sa maesté y triomphe, elle y fait voir autant de vertus que sa corone a de fleurons, une dévotion sans feinte, une gravité sans orgueil, une modestie sans contrainte, une magnificence sans dissolution, une beauté sans artifice, une bonté qui rait et emporte les cœurs, une pudicité qui ne peut souffrir autour d'elle que ce qui a de l'amour pour la vertu, de la haine pour le vice : rien de souillé n'approche l'autel de l'union. La première année de son mariage porte aux François une joye si rare qu'ils n'en ont eu qu'une pareille en un siècle, et qui mérite que le mois qui la leur a donnée change le nom de septembre en celui de dauphin. Comme elle n'a voulu être femme qu'en portant le nom de Roïne, elle a trop de courage pour vouloir estre mère à moindre titre que d'un dauphin. »

Comme on le voit, la première année de cette union fut bénie par la naissance d'un enfant qui devait être plus tard Louis XIII. A cette occasion, et pendant quelque temps, le roi, à qui elle donna cinq autres enfants, ne cessa de répondre aux sentiments d'affection que lui témoignait sa femme, et vraiment leur amour réciproque était grand.

Un jour allant à Saint-Germain avec Henri IV, le cocher fut assez maladroit pour faire verser la voiture dans la rivière, à l'endroit d'un bac. Sans M. de la Chataigneraie, qui, au peril de sa propre vie, se précipita dans

l'eau et en retira la reine par les cheveux, c'en était fait de Marie de Médicis; mais à peine put-elle prononcer une parole que sa première inquiétude fut pour le roi, — et elle ne voulut en croire que ses yeux lorsqu'on lui affirma qu'il était sauvé.

Malheureusement son époux n'était pas constant dans ses affections; elle, s'adonnant à son caractère jaloux, laissait paraître dans ses moindres actions les chagrins que lui causaient ces infidélités. Peut-être avec plus de douceur, elle eût pu rappeler le roi à de meilleurs sentiments; mais sa nature italienne était incompatible avec cette vertu. — Henri fit partir de Paris la marquise de Verneuil, sur l'avis qu'il avait reçu des tentatives que la reine devait faire contre la liberté et la vie de cette femme.

Le duc de Sully affirme qu'à partir de cette époque il n'avait jamais vu les deux époux vivre huit jours sans se quereller. Une fois même, au comble de l'irritation, Marie, levant la main, aurait frappé le roi, — si le vénérable ministre n'eût arrêté son bras. — Ces moments de colère n'étaient, il est vrai, causés que par les désordres d'Henri IV; mais néanmoins ils ne pouvaient qu'exercer le scandale. Aussi après un nouvel accès de fureur qu'elle eut le matin avant de partir pour Fontainebleau, le roi lui fit dire que si elle ne voulait vivre avec plus de douceur et changer totalement de conduite à son égard, il serait contraint de la renvoyer à Florence avec tous ceux qu'elle avait amenés de ce pays. — Par ces derniers mots il voulait sans doute parler de la maréchale d'Ancre et de Concini, pour qui la reine avait témoigné une vive amitié. — Comme on le pense bien, cette menace n'eut aucune suite; ces instants de trouble écoulés, le ciel redevenait toujours calme pour les deux époux, et même après la mort d'Henri IV, la reine rappelait avec des larmes de regret les jours heureux qu'elle avait passés auprès de lui. Tant il est vrai que l'on se rappelle les instants de bonheur plus facilement encore que les heures de souffrance.

On reproche à Marie de Médicis d'avoir conservé tous les défauts des femmes de sa nation : on a dit qu'elle était altière, entêtée, grondeuse, irascible, violente même et jalouse à l'excès; on a oublié de dire qu'elle était sensible et bonne; il semble cependant qu'un milieu de tant de défauts il devait bien y avoir quelques qualités! Dans un ouvrage publié sous le titre *Histoire de la mère et du fils*, et que Voltaire affirme avoir été fait par Richelieu, il est dit qu'elle a demandé au roi la grâce du maréchal de Biron, et cependant ce dernier avait manifesté l'intention de la chasser du trône et d'arracher le sceptre à son fils; il raconte la réponse d'Henri en ces termes : « Les crimes du maréchal sont trop avérés et de trop grande conséquence pour l'Etat pour que je puisse le sauver. Si j'étais assuré de vivre autant que ce maréchal, je lui accorderais volontiers sa grâce, parce que je saurais me garantir de ses mauvais desseins; mais j'ai trop

d'affection pour vous et pour mes enfants, pour que je vous laisse une telle épine au pied, dont je pouvais vous délivrer avec justice. Il a osé conspirer contre moi, dont il connaît le courage et la puissance, il le ferait bien plus volontiers contre mes enfants! »

Lorsque le roi avait quelque affliction, il aimait souvent à s'en entretenir avec la reine, quoiqu'il ne pût rencontrer en elle toutes les consolations qu'il eût reçues d'un esprit expérimenté dans les affaires; il lui trouvait parfois tant de douceur et de complaisance, qu'il parlait longtemps avec elle de choses que probablement elle ne comprenait pas. Ce fut à la suite de l'une de ces conversations que, lui témoignant de la douleur de ce qu'il l'appelait madame la régente, — « Vous avez raison, dit-il, de désirer que nos ans soient égaux, car la fin de ma vie sera le commencement de vos peines; vous avez pleuré de ce que je fouettais votre fils avec un peu de sévérité, mais quelque jour vous pleurez beau-

coup plus du mal qu'il aura ou de celui que vous recevrez vous-même D'une chose vous puis-je assurer, qu'étant de l'humeur que je vous connais, et prévoyant celle dont il sera, vous entière, pour ne pas dire têtue, madame, et lui, opiniâtre, vous aurez assurément maille à partir ensemble. »

Certes on serait tenté de croire que le monarque lisait dans l'avenir; — sa prophétie ne devait que trop recevoir un accomplissement.

Marie était avide de gloire et de triomphe, elle eut la faiblesse de solliciter avec chaleur son couronnement à Saint Denis. Le roi s'y était longtemps refusé, car il ne voulait pas arracher au trésor les sommes immenses que coûtait les fêtes publiques en pareille occasion; il se laissa vaincre enfin, et cette cérémonie eut lieu le 13 mai de l'année 1610.

« Jamais, dit Mezeray, assemblée de noblesse ne fut si grande qu'en ce sacre, jamais de princes mieux parés.



Marie de Médicis veut porter la main sur Henri IV.

jamais les dames et les princesses plus riches en pierres, les cardinaux et les évêques en troupe honorant l'assemblée, divers concerts remplissant les oreilles et les charmes, on fit largesse de pièces d'or et d'argent, avec la satisfaction de tout le monde. Cependant on prépare son entrée pour le dimanche suivant avec une grande magnificence, on ne voit qu'arcs triomphaux, que devises, que figures, que trophées, que théâtres qui doivent retentir de concerts. Partout on trouve des fontaines artificielles pour marque de grâces représentées par les eaux, grand nombre de harangues se préparent, les cours se disposent à parler plus que les langues, tout Paris se met en armes, nul n'épargne la dépense pour se rendre digne de paraître devant cette grande princesse, qui, vraiment triomphante pour être femme d'un roi revêtu et re-

douté de tout le monde, doit entrer en un char de triomphe. »

Oui, tous ces préparatifs de fêtes se font dans l'immense cité, — toutes les bannières se déploient, — et les cloches vont sonner des volées de fête, — lorsque tout à coup un cri de deuil retentit dans toute la France, — Henri le Grand vient d'être assassiné!

Cet horrible événement jeta partout l'effroi et la consternation. Il y eut dans l'âme de quelques hommes un de ces soupçons affreux qu'on ose à peine écrire. Sully s'enferma dans son arsenal, et ne fut point voir la reine, ce qui est expliqué par les insinuations qu'il a glissées dans ses mémoires et par celles de ses secrétaires. — Il crut que Marie de Médicis avait trempé ses mains dans le sang de son époux.

Cela, peut-être, parce que la pauvre femme eut dans cet affreux moment toute l'énergie qu'il fallait avoir pour maîtriser les larmes de la veuve et se sacrifier à son triple devoir de reine, de mère et de régente.

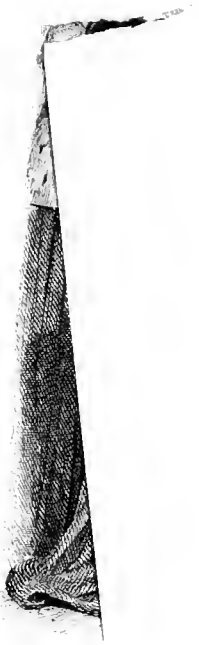
« Il y avoit, dit l'auteur de l'histoire de Marie de Médicis, partout tant d'étonnement, que si elle, par son courage, n'eût relevé les autres, la tourmente faisoit flotter les plus fermes. L'esprit de Dieu donne de la lumière à son entendement et de la force à sa constance pour la résoudre à faire revivre le père en son fils. Passant courageusement et prudemment sur les formes scrupuleuses du ducel des reines et de la solitude des quarante jours, elle conduisit le roy au parlement, la puissance pour lors la plus entière de l'État. Quand il sortit du Louvre pour y aller, on avoit commandé aux gardes de crier vive le roy! mais il n'y avoit partout que des pleurs, et néanmoins ce jeune prince remarqua bien que de Vic, enseigne des gardes, avoit crié le premier. Sur les dix heures, le roy vestu de violet, monté sur un petit cheval blanc, vint aux Augustins : tous les princes, seigneurs et officiers de la corone estoient à pied, il fut reçu à la porte par deux présidents et quatre conseillers. Il est assis au throne de la justice souveraine des roys, en l'auguste temple de leur majesté. Il est reconnu roy, et elle priée par les princes, pairs et officiers de la corone de mettre la main au timon du vaisseau si sérieusement battu et agité, prendre la regence et administration du royaume durant le bas aage du roy son fils. — Le mesme bruit qui porte par le monde la mort du père assure le règne du fils, le pouvoit de la mère! »

La conduite de la reine, dans ces circonstances, étoit d'autant plus justifiée, que l'Espagne alors avait fait secrètement offrir au prince de Condé, qui se trouvoit à Milan, un chemin facile pour arriver à la royauté en France; on n'en resta même pas là, l'ambassadeur d'Espagne essaya de pénétrer à cet égard les sentiments du pape Paul V, et, quelque fou que pût être le projet de détrôner la dynastie de Henri IV, toujours est-il que de grands troubles auroient pu naître d'un manque d'énergie et de promptitude dans l'accomplissement des premiers actes de la régence; car si, depuis le traité de Ver vins, la France goûtoit une paix qu'elle n'avait jamais connue, les factions catholiques et protestantes n'étant plus contenues par un roi ferme et puissant, pouvoient de nouveau se heurter au pied du trône et peut-être l'ébranler. Le prince de Condé, irrité contre la France, parce qu'il avoit à se plaindre d'Henri IV et du parlement, l'Autriche, blessée de la protection accordée aux petits États d'Allemagne et d'Italie, l'Espagne encore furieuse des desseins, pour elle hostiles, du monarque défunt, tout cela n'étoit que trop de motifs pour hâter l'établissement de la régence. Du reste, le parlement avoit compris l'urgence d'une prompte décision, et quoiqu'il ne fût pas accoutumé à l'honneur de juger des questions de cette importance, il sut encore s'entendre assez pour n'obéir qu'à ses réflexions, et non, comme on l'a dit, aux impertinentes boutades du duc d'Épernon. Toutefois, rendons justice à ce dernier : il étoit de son intérêt de voir nommer Marie de Médicis à la régence, et il a pu manquer de respect à une assemblée prête à statuer sur de semblables questions, mais il dit, au milieu de ses sottes declamations, une chose qui prouveroit encore l'intérêt qu'il prenoit à la patrie : « Ce qui peut se faire aujourd'hui

sans péril ne se fera peut-être pas demain sans carnage! »

La reine, devenue régente, fut la cause de bien des malheurs,—cela est vrai,—mais, il faut le dire, le parlement, la noblesse, les princes du sang et les ministres contribuèrent beaucoup au désordre qui signala l'époque de sa puissance.

Henri IV avoit dit à son épouse :—La fin de ma vie sera le commencement de vos peines!—En effet, à peine les funérailles du grand roi eurent été faites, qu'une confusion inexprimable et tumultueuse devint le fruit d'un gouvernement inhabile à reprimer les machinations des principaux corps du royaume. Marie de Médicis étoit faible de caractère; ou l'égara davantage en lui faisant entrevoir des complots et des crimes qui n'existaient pas. Elle éloigna les ministres sur lesquels elle devoit s'appuyer : Sully, Jeannin et Villeroy furent disgraciés; tandis qu'elle prodigua sa faveur au duc d'Épernon, au nonce du pape, au père Cotton, et surtout aux époux Concini, couple italien, dont le mari devenoit maréchal de France sans avoir jamais commandé une bataille, et dont la femme savoit, au milieu de la détresse générale, amasser deux fois plus d'or que n'en possédaient alors les différents rois d'Europe.—Les trésors mis en réserve par l'auguste victime de Ravallac furent bientôt épuisés. — Il fallut multiplier les impôts et rendre ainsi le peuple responsable des malheurs de la régence et des dilapidations commises par Concini.—C'étoit en servant l'honneur jaloux de la reine que ce dernier et sa femme s'étoient élevés, ce fut en l'irritant contre les princes et les ministres qu'ils conservèrent leur autorité.—Partout ils lui avoient fait entrevoir des conspirations et des attentats contre son gouvernement; tout seigneur qui n'étoit pas leur ami devenoit un ennemi de la reine. La pauvre femme, trahie ainsi par tout le monde, faible dans les moments où il falloit le plus de force, et exerçant la rigueur lorsqu'il eût fallu employer tout autre moyen, vit bientôt son royaume tomber dans un état de désordre et de déprédation universelle.—Les Concini mettoient tout à prix; les grâces, les privilèges, les différentes charges du royaume furent vendus au plus offrant et dernier enchérisseur. Au milieu de ce bouleversement général, la reine se vit forcée d'acheter ses sujets plutôt que réprimer leur révolte. M. le prince de Condé étoit arrivé à Paris accompagné d'une nombreuse escorte de princes, seigneurs et gentilshommes, la plupart ayant abandonné la cour pour venir au-devant de lui; ce ne fut qu'au moyen d'une forte pension à lui donnée qu'elle crut apaiser son attitude menaçante.—Le même procédé fut employé envers le prince de Conti, le comte de Soissons, les ducs de Guise, de Mayenne et plusieurs seigneurs et officiers de la couronne.—Néanmoins elle ne put empêcher que les nobles désertassent de nouveau la cour pour aller se joindre aux membres de la famille royale armés contre elle, et pour empêcher la coalition de la révolte elle descendit jusqu'à la prière; ainsi, apprenant que le prince de Condé et le comte de Soissons s'étoient réunis à Dreux, où ils parlaient hautement des torts de la reine et de leurs mécontentements personnels, elle leur dépêcha le marquis d'Ancre pour les supplier de vouloir bien revenir à Paris, où elle se défendrait de les satisfaire en tout ce qu'ils pourroient demander raisonnablement.—Ces messieurs se rendirent à ses supplications, et elle regarda cet acte de soumission intéressée comme une heureuse circonstance.



Cela, peut-être, parce que la pauvre femme eut dans cet affreux moment toute l'énergie qu'il fallait avoir pour maîtriser les larmes de la veuve et se sacrifier à son triple devoir de reine, de mère et de femme.

« Il y avait, dans Marie de Médicis, partout rage, n'eût r les plus ferm son entendre résoudre à f rageusement du ducil de- elle conduisi la plus entiè aller, on av mais il n'y ce ieune pr gardes, au vestu de v aux Augus- la corone présidents la iustice maiesté. pairs et mon du la regenc aage du monde k uoir de

La co d'antau' crêteme Milan, France pagne pape l' détron grand gie et miers vins, com plus nour brai pari mei pet rier fu l'é con. ne fut de cette importance, il succéda

n'obéir qu'à ses réflexions, et non, comme on l'a dit, aux impertinentes boutades du duc d'Épernon. Toutefois, rendons justice à ce dernier : il était de son intérêt de voir nommer Marie de Médicis à la régence, et il a pu manquer de respect à une assemblée prête à statuer sur de semblables questions, mais il dit, au milieu de ses sottes declamations, une chose qui prouverait encore l'intérêt qu'il prenait à la patrie : « Ce qui peut se faire aujourd'hui

sans péril ne se fera peut-être pas demain sans carnage! »

La reine, devenue régente, fut la cause de bien des malheurs,—cela est vrai;—mais, il faut le dire, le parlement, la noblesse, les princes du sang et les ministres contribuèrent beaucoup au désordre qui s'en

l'oumeur jalous- taient élevés, ini-tres qu'ils vaient fait en- ntre son gou- eur ami deve- femme, trahie moments où il gueur lorsqu'il vit bientôt son e et de dépréda- tout à prix; les rges du royaume er enchi risseur. l, la reine se vit réprimer leur ré- é à Paris accom- nces, seigneurs et lonné la cour pour qu'au moyen d'une t apaiser son atti- t employé envers les ducs de Guise, iciers de la couronne. e les nobles de-et las- joindre aux membres le, et pour empêcher dit jusqu'à la prière; Conde et le comte de où ils parlaient haute-

ment des torts de la reine et de leurs mécontentements personnels, elle leur dépêcha le marquis d'Acere pour les supplier de vouloir bien revenir à Paris, où elle s'efforceraient de les satisfaire en tout ce qu'ils pourraient demander raisonnablement.—Ces messieurs se rendirent à ses supplications, et elle regarda cet acte de soumission intéressée comme une heureuse circonstance.



LOUIS XIII

RECEIVED
MUSEUM
7 10/4 20
NATURAL
HISTORY

Ce fut à cette époque (1610) que, profitant d'un moment de calme, elle fit ordonner le sacre et le couronnement de son fils Louis XIII. On donna à cette cérémonie toute la magnificence qu'elle avait eue sous les règnes passés. Elle eut lieu le 17 octobre, un dimanche. Le cardinal de Joyeuse faisait fonction d'archevêque de Reims et pair de France; après lui venaient tous les autres pairs ecclésiastiques. — M. le prince de Condé, de Conti, le comte de Soissons, les ducs de Nevers et d'Epéron y représentaient les pairs laïques. — M. le maréchal de la Clâtre faisait l'office de connétable; M. le maréchal de Lavardin celui de grand maître; — le duc d'Aiguillon, grand chambellan, et M. de Bellegarde, grand écuyer, remplissaient leurs fonctions de premiers gentilshommes de la chambre. — La grande couronne du roi était portée par M. de Moulbazon, le sceptre par M. le duc de Roanez, la main de justice par M. de Créquy; — le chevalier de Vendôme portait la queue du manteau royal. Les barons qui allèrent chercher la Sainte-Ampoule, étaient le marquis de Sablé, fils de M. le maréchal de Bois-Dauphin, le comte de Chéboutonne, de Brun et M. de Nangis. — M. de Rambouillet présentait la bourse qui contenait les treize bezans d'or, de l'eau-de-vie-Nangis le pain d'or, M. le vicomte d'Auchy les pièces d'argent, et M. de Montigny le verre qui doit contenir le vin. — Les ducs, comtes, marquis, chevaliers du Saint-Esprit, archevêques, évêques, prélats, et enfin presque toute la noblesse du royaume assistaient à cette solennité, qui excita les acclamations et les enthousiastes applaudissements de la foule.

Quelque temps après cette majestueuse cérémonie le bruit courut dans la province de Guienne que le roi et la reine étaient morts. — Cette fausse nouvelle fut suscitée par les partisans de la religion réformée, pour favoriser un mouvement qu'ils firent en Albigeois. Mais elle n'eut aucune suite. — La reine fit preuve d'un peu d'auto-rité, et même nous ne pourrions affirmer qu'elle ne la poussât alors presque jusqu'au ridicule; car, sur le refus que fit Sully de reprendre le ministère des finances et la capitainerie de la Bastille, où étaient renfermés les trésors de la France, Marie s'en déclara elle-même capitaine, nomma, pour son lieutenant, M. de Chateaurieux, et donna la direction du trésor aux trois principaux conseillers d'Etat, Chateauxvieux, Jony et de Thou. Pourquoi se faisait-elle capitaine de la Bastille, lorsqu'elle ne conservait pas la charge qui de tout temps avait été jointe à ce grade?

Un seul acte de rigueur inutile faillit lui attirer la redoutable colère des Guises, au moment où le prince de Condé s'irritait du refus qu'elle avait fait de lui donner à Bordeaux le château Trompette. — M. de Lus, sortant du Louvre à l'heure de midi et retournant en carrosse à son hôtel, fut rencontré par M. le chevalier de Guise dans la rue Saint-Honoré. Celui-ci le pria de mettre pied à terre, disant qu'il désirait s'entretenir avec lui. M. de Lus se rendit au désir du chevalier, mais après quelques propos injurieux, échangés de part et d'autre, ils mirent tous deux l'épée à la main, et le bœuf fut étendu mort sur la place. Marie de Médicis exigea que le parlement fit justice de ce meurtre que tout le monde regardait comme le résultat d'une rencontre fortuite, et ce ne fut que sur les représentations que lui firent quelques personnes qu'elle comprit le danger de lutter sans motif contre une aussi puissante famille.

Le jeune roi, d'un naturel sombre et méfiant, entraînait dans cet âge où il pouvait comprendre les fautes de sa mère, surtout lorsque des courtisans, habitués à la calomnie, glissaient dans son cœur faillie et craintif toute sorte de soupçons contre sa manière de gouverner. Elle était, disaient-ils, avide de puissance, et cependant incapable de diriger l'Etat; c'était pour s'assurer la haute main dans les affaires du royaume qu'autant que possible elle en éloignait le roi; et enfin, ils l'accusaient, non entièrement sans motifs, de toute l'ambition et de toutes les intrigues qu'on avait reprochées à une autre femme de la maison Médicis, — malheureusement célèbre pour la France.

En 1611, au moment où la régence allait finir, tout le royaume était en état de révolte. Les princes du sang qui auraient dû en être les soutiens, employaient au contraire tous les moyens possibles pour bouleverser leur patrie. Ils avaient levé des troupes et s'étaient emparés de plusieurs places, surtout en Bretagne où MM. de Vendôme et de Retz faisaient fortifier Blavet; puis, pour mieux troubler les provinces, ils répandirent des bruits alarmants sur la santé du roi. Selon eux il était d'une complexion délicate. Il avait continuellement besoin de remèdes, et à cause de cela il ne pouvait s'éloigner d'un palais où il ne vivrait pas longtemps. Ces perfides insinuations s'accordaient avec les meurtres et méchantes prophéties de l'*Almanach de Mauvegard*. Louis XIII eut beau traverser les rues et les villes à cheval et en bonne santé, on se figurait voir un spectre qui regagnait sa tombe. — Les huguenots et les seigneurs du royaume annonçaient ouvertement l'intention ou ils étaient de rallumer la guerre civile. — A Paris, l'état des esprits n'était guère plus rassurant; il se tenait des assemblées secrètes en divers endroits de la ville. Le maréchal de Bouillon, MM. de Nevers, de Lougueville, de Vendôme et du Maine, ne rougis-saient pas de prêter eux-mêmes leurs propres maisons à ces conciliabules de conspirateurs. On murmurait publiquement contre le roi, la reine et leurs conseillers; l'esprit d'effervescence fut à tel point, qu'un historien raconte que M. de Luxembourg tira le poignard contre un maître des requêtes, à l'occasion d'un procès qu'il était menacé de perdre, et que M. de Nevers, en Champagne, fut enfermé comme fou un trésorier qui lui avait refusé d'exercer d'ignobles concussion sur sa province.

Pour empêcher la guerre civile d'éclater, Marie de Médicis conclut le traité de Sainte-Mencheould, et ce fut pour ainsi dire le dernier acte de sa régence, car, quelques mois après, Louis XIII faisait reconnaître sa majorité par le parlement.

La reine veut conserver son pouvoir; Richelieu, alors simple évêque de Luçon, chargé par les états généraux de haranguer le roi, se fait adroitement aimer de la mère et du fils, il supplie le jeune monarque de persévérer dans sa sage conduite et d'ajouter au titre auguste de mère du roi, le nom de mère du royaume. Marie se laisse prendre à ces démonstrations, et elle crut trouver en Richelieu un soutien ferme et éclairé. De son côté, le roi dut prendre à son profit la même opinion. — Le maréchal d'Ancre et sa femme étaient encore dans toute leur puissance. Richelieu sut les flatter; — Concini fut nommé secrétaire d'Etat de la guerre et des affaires étrangères celui qui, par la suite, devint son ennemi mortel.

La reine avait été jalouse de son mari, elle fut jalouse

de son fils. Les actes d'autorité que ce dernier devait faire comme roi lui semblaient autant d'arraché à sa puissance. Dès lors, il faut l'avouer, son humeur devint insupportable à Louis XIII, qui déjà n'avait aucune amitié pour elle.

La chute ou plutôt l'assassinat du maréchal d'Ancre fut le signal de la grande défaveur de la reine mère. Ce malheureux ministre auquel on ne pouvait reprocher aucun crime capital, fut tué par de Vitry, capitaine des gardes, et sur le récit de ce crime, Louis XIII, dit le Juste, s'écria : Dieu soit loué, mon ennemi est mort ! Et un même instant il envoya prendre la maréchale pour la faire conduire dans l'une des chambres grillées du Louvre. Un historien, qui semble partisan de ces actes d'iniquité, ose même avouer que le roi « fit avertir sa mère, qui étoit encore dans le lit, parce que comme elle se vouloit lever, on lui vint dire la mort du maréchal, ce qui la fit remettre au lit pleurant et soupirant (*Mémoires concernant la régence de Marie de Médicis*, t. 2. p. 499). »

Vous savez comment la malheureuse Léonore Galigai, veuve du maréchal d'Ancre, fut accusée de magie et de sorcellerie et sur quelle place ses membres brisés furent liés au bûcher de l'infamie et de la cruauté !

Le jour même où ces événements avaient eu lieu, on fit, par ordre du roi, sortir les gardes de la reine mère du Louvre, et on lui donna quelques gardes de son lits avec ordre de ne laisser entrer ni sortir personne qui ait pu voir Marie de Médicis, sans une permission expresse du roi. — Les portes de ses appartements furent murées ; on lui ôta même le droit d'aller se promener dans les jardins du Louvre.

Cette journée changea totalement la face des choses ; la régente n'existait plus ; et si elle parvenait à apaiser la cruauté du roi, ce ne pouvait être que pour sortir de la prison où elle étoit renfermée.

Sans doute pour récompenser leur manière d'exécuter ses ordres, le roi donna à de Vitry la charge de maréchal de France et à M. de Luynes le poste de premier gentilhomme du roi ; c'étoit juste, les assassins se sont de tout temps partagé les dépouilles de leur victime !

La reine mère ne put souffrir longtemps l'état de captivité dans laquelle on la tenait ; elle demanda la permission de se retirer au château de Blois. Louis XIII lui accorda ce lieu de détention ; mais ce fut à peine s'il voulut la voir un seul instant avant son départ, et s'il permit à ses sœurs d'embrasser leur mère.

Richelieu, soit pour servir une reine qu'il pensait devoir rentrer en faveur, soit pour plaire au roi en adoucissant par là les rigueurs qu'il croyait utiles envers sa mère, suivit Marie de Médicis à Blois ; il y resta peu de temps. — On le reléqua dans les États du pape à Avignon, où il écrivit son livre de la Perfection du chrétien.

La prisonnière du château de Blois ne put voir tomber ainsi le sceptre de ses mains sans s'efforcer de reprendre par tous les moyens ce que ses ennemis lui faisaient perdre. Trompant le roi sur ses véritables intentions, pour obtenir plus de liberté, elle feignit de désavouer ceux qui travaillaient à sa cause. Puis demandant la permission d'aller à Moulins, elle se prépara à ce voyage, qui en réalité n'étoit qu'une fuite dissimulée ; mais on découvrit son projet, et sa captivité n'en devint que plus étroite. Alors elle eut recours à un moyen énergique et dangereux : la nuit

du 21 février 1619, elle s'évada du château par une fenêtre. Ce fut M. le duc d'Épernon qui la reçut dans ses bras et qui la conduisit immédiatement à Loches, où l'attendait une escorte de gentilshommes et d'archers.

Cet événement causa à la cour de Louis XIII une grande rumeur ; on supposait que de hautes intelligences existaient entre Marie de Médicis et les ennemis du roi, — on crut dès lors que la guerre civile si longtemps contenue allait dévorer la France.

La fugitive pour justifier sa conduite se plaignit dans ses écrits des mauvais traitements qu'on lui avait fait subir et de l'intention où avoit été le roi de resserrer encore sa captivité. Maintenant, ajoutait-elle, son fils pouvoit traiter avec elle, ce qui n'avait pu être fait jusqu'alors.

C'est à compter de ce moment, qu'on peut reprocher à cette reine d'avoir armé des soldats contre son fils et de n'avoir pas songé que, pour le salut de la France, elle devait oublier ses rancunes personnelles. Le roi avança avec une armée formidable ; on se battit au pont de Cé, et la France sembla vouloir se détruire elle-même. — Cette affreuse discordance eut de résultats avantageux que pour Richelieu, qui ménageant un accommodement entre la mère et le fils, réussit à faire signer un traité, le 16 août 1620. La reine revenait enfin à la tête du conseil ; elle employa tout son pouvoir à y faire entrer l'évêque de Luçon, qu'elle venait de créer cardinal, et parvenant à son but, elle eut un accès de joie comme si ce devait être pour elle le commencement d'un avenir plus heureux. Le cardinal devint ministre, Marie le favorisait toujours ; — elle crut qu'elle allait gouverner par lui, jusqu'au moment où elle s'aperçut qu'il exécutait régulièrement tout ce qu'elle pouvoit exiger, mais qu'il savoit aussitôt, par des moyens imprévus, atténuer l'effet de ses volontés. — Louis XIII devoit avoir un maître : dès que ce n'étoit plus sa mère, ce ne pouvoit être que Richelieu. — Au retour de l'expédition de La Rochelle tout le monde put s'apercevoir de la mésintelligence qui commençait à séparer le cardinal de la reine, et lorsque des lettres patentes le nommèrent premier ministre, un ordre de la reine lui ôta la surintendance de sa maison. Quelques années après, Marie, qui haïssait le rival qu'elle s'étoit donné auprès du roi, obtint de celui-ci une promesse de défaveur pour Richelieu, il devoit être renvoyé de la cour pour n'y plus reparaitre ; mais au moment où tout le monde croyait à la chute de l'ancien évêque de Luçon, il y eut, au contraire, une nouvelle fortune pour lui. Son pouvoir sur le roi fut à jamais assésé, et Marie, l'une des premières victimes de cette journée qu'on appela celle des Dupes, fut arrêtée de nouveau par ordre de son fils et conduite à Compiègne, pour y être détenue dans le château.

Le malheur qui la frappait s'appesantit sur tous ceux qu'elle avoit protégés jusqu'à ce jour, et la Bastille ou d'autres prisons s'ouvrirent pour tous ses amis et serviteurs.

Pendant longtemps la veuve d'Henri IV avoit été la maîtresse du royaume. A la tête d'une armée à Angers, à Angoulême, à Tours ou à Loudun, donnant des ordres à ses généraux Mayenne et d'Épernon, ou bien dirigeant les volontés de son fils et même celles de ses ministres, elle avoit jusque-là, excepté pendant son court séjour à Blois, senti ployer sous sa main les destinées de la France ; mais à compter de ce jour où celui qu'elle avoit élevé venait

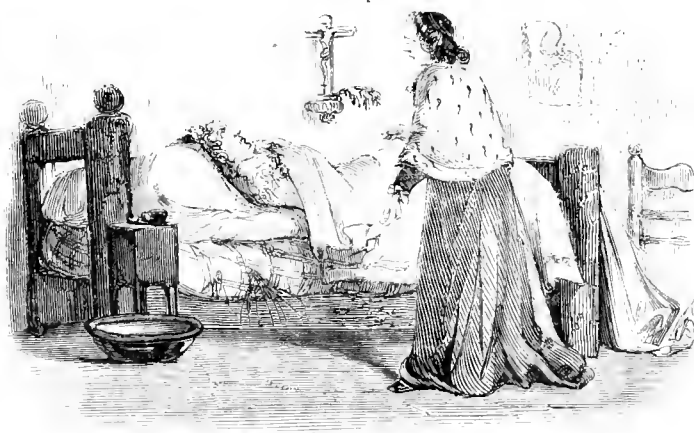
d'abjurer à tout jamais la gratitude qu'il lui devait et d'exiger du roi une ordre d'incarcération, la pauvre reine commença cette triste existence qui descend peu à peu au milieu des souffrances et des humiliations jusqu'au grabat qui la vit mourir.

De même qu'elle s'était évadée de sa prison de Blois elle réussit à s'ouvrir les portes du château de Compiègne, et ne se trouvant pas en sûreté dans le royaume commandé par son fils ou plutôt par son rival auprès de lui, elle se rendit à Bruxelles.

A la même époque, Gaston, frère unique du roi, mécontent de Richelieu et de Louis XIII, quitta la France et se retira en Lorraine. Alors le cardinal ministre publia une déclaration dans laquelle tous les amis et les domestiques de Monsieur, qui l'avaient suivi dans son lieu de retraite, étaient regardés comme criminels de lèse-majesté. En en-

registrant cet édit, le parlement crut trouver au moins de la sévérité dans cette mesure, et, après avoir longtemps débattu la question, il y eut un arrêt de partage. Le roi, indigné de ce qu'on avait osé s'établir juge de ses propres volontés, manda le parlement au Louvre et lui ordonna de venir à pied. Tous les membres humblement prosternés reçurent la royale réprimande. M. de Châteaufort, garde des sceaux, leur dit qu'ils étaient sortis des bornes de leur juridiction, et quant à tout cela le roi leur eut ajouté un reproche outrageant sur leur désobéissance, il prit l'arrêt qu'ils avaient rendu et le déchira. — On comprend alors le peu de cas que durent faire ces mêmes hommes des lettres, requêtes, et suppliques que leur adressait Marie de Médicis contre le même Richelieu, — l'une de ces requêtes commençait :

« Supplie Marie, reine de France et de Navarre... disant



Marie de Médicis, dans un grabat à Cologne, reçoit le nonce du pape.

qu'Armand Jean Du Plessis, cardinal de Richelieu, par toutes sortes d'artifices et de malices étranges, tâche d'altérer, comme il avait fait déjà l'année passée, la santé du roi, l'engageant par ses mauvais conseils dans la guerre, l'obligeant à se trouver en personne dans les armées pleines de contagions, aux plus grandes chaleurs, et le jetant tant qu'il peut dans des passions et appréhensions extraordinaires contre ses plus proches, et contre ses plus fidèles serviteurs, ayant dessein de s'emparer d'une bonne partie de l'état, remplissant les charges les plus importantes de ses créatures, et étant sur le point d'ajouter un grand nombre de places maritimes et frontières au gouvernement de Bretagne et de Provence, pour tenir la France assiégée par ces deux extrémités et pouvant par ce moyen avoir le secours des étrangers chez lesquels il a des intelligences secrètes. »

Cette requête finissait ainsi : « Ladite dame reine vous supplie de faire vos très-humbles remontrances, tant sur le scandale que produisent les violences qui sont et pourront être faites à la personne de ladite dame reine, contre l'honneur dû à son mariage et naissance du roi, par un serviteur ingrat, que sur tout ce qui est contenu en la présente requête sur la dissipation des finances et achats d'armes,

places fortes et provinces entières, violemens des lois de l'état, et autres faits qui vous sont connus et publics à tout le royaume, et vous ferez bien.

MARIE. »

Non-seulement le parlement venait de recevoir un affront pour s'être occupé de semblables affaires, mais encore la reine, qui alors le suppliait en femme infortunée, avait jadis usé de rigueur envers lui et l'avait insulté au moins aussi bien que Louis XIII.

Les plaintes réitérées qu'elle avait adressées au roi contre le cardinal Richelieu contenaient des accusations fondées, mais malheureusement les personnes qui les rédigeaient y glissaient, avec une haine aveugle, des mensonges qui annulaient la force des assertions sérieuses. De là le mépris que fit Louis XIII de toutes celles qu'elle lui envoyait, et l'animosité de Richelieu contre cette pauvre reine désormais obligée de chercher un refuge comme un vagabond cherche l'hospitalité. Dans les Pays-Bas, la bienséance et un reste d'amour pour la France la forent à quitter Bruxelles parce que la guerre vient d'éclater entre l'Espagne et le royaume de son fils; elle va en Angleterre, et, si elle n'y est pas repoussée sans secours et sans pitié, c'est que Charles 1^{er} n'a pas écouté les barbares conseils de Richelieu. Touché de com-

passion pour sa belle-mère, non-seulement il lui donna une retraite dans ses États, mais encore il adresse les instances les plus pressantes pour que le peu qu'elle demande à Louis XIII lui soit accordé. Ce dernier fit répondre qu'il s'en rapportait à la décision de son conseil, et comme son conseil obéissait à Richelieu, ce fut à cet impitoyable ministre que le sort de la veuve d'un grand roi fut encore une fois confié. Vous devinez ce qu'il advint, il n'y eut pas une voix pour elle. Tous voulaient qu'elle fût reléguée en Toscane, comme si ce n'eût pas été pour Marie une horrible humiliation que d'être renvoyée du pays où elle avait droit de demeure.

Les troubles qui régnaient en Angleterre ne permettaient plus à Charles de continuer l'hospitalité qu'il lui avait accordée. Elle se réfugia à Cologne, et, cette fois, ce ne fut plus du manque d'égards et de faste qu'elle eut à se plaindre, mais bien de la misère. — Elle se vit forcée de congédier ses valets un à un jusqu'au dernier. — Pour vivre, elle vendit son argenterie, ses meubles, même ses

hardes, et quand elle ne posséda plus rien, la fille du grand duc de Toscane, la veuve d'Henri IV, la reine de France, la mère de Louis XIII connut la faim, car le pain lui manqua ! Le nonce du pape vint la voir à Cologne ; il l'avait presque réconciliée avec son fils, il la trouva malade et dénuée de tout ; alors il la supplia de pardonner à Richelieu ; elle y consentit ; mais lorsque, pour gage de ce pardon, l'envoyé demanda le bracelet qu'elle portait toujours à son bras : « Ah ! c'en est trop ! » dit-elle ; et elle ne voulut plus revoir le nonce.

Quelques heures après, elle succomba à une maladie de langueur. Son dernier soupir s'exhala dans une ébaumière, sur un lit qu'eût refusé le moindre de ses valets.

Pauvre reine ! malgré tout, le blâme trouve une large place dans votre histoire ; mais, quand on a suivi le noir sentier que vous avez parcouru, depuis le trône jusqu'au grabat de Cologne, on s'arrête sur votre tombe pour plaindre et non pour maudire !

André THOMAS.



PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(SUITE.)

À un quart de lieue environ, plus loin que Saint-Cloud, on voit se détacher, sur le fond de l'horizon, le mont Valérien. Cette montagne, qui s'élève comme un dôme à travers les airs, possédait jadis un humble ermitage que les missionnaires surent toujours enlaidir. Ce fut longtemps le rendez-vous des pèlerins qu'une curiosité peu évangélique attirait en ce lieu tant pour leur plaisir que pour leur salut.

Au bas du mont consacré, le village de Surène donnait aux baveurs peu difficiles son petit vin rendu célèbre par un proverbe ; c'est là que s'arrêtaient, à moitié chemin, ceux qui, d'abord ardents à accomplir le pèlerinage, sentaient leur enthousiasme décroître à l'aspect d'une côte rapide où il fallait réellement porter sa croix pour atteindre son calvaire. On a vendu à l'encan ce lieu vénéré, mais Surène n'a rien perdu de son antique réputation. Bien des curieux et des promeneurs vont visiter les lieux où s'accomplit la conversion du protestant Henri IV ; et l'on aime à se rappeler l'anecdote de Sully faisant cadeau à son souverain et ami de quelques bouteilles de son bon vin de Surène.

Surène a conservé cette cérémonie, autrefois touchante

et gracieuse, de la rosière qui a immortalisé Salency. Sur la rive droite, avec laquelle on communiquait autrefois par un bac, remplacé depuis quelques années par un pont de fer, s'élevait jadis l'abbaye de Lonchamps dont il ne reste plus qu'un vaste bâtiment servant de grange. C'est là qu'une musique religieuse et des voix de femmes, dont tous les mémoires du temps ont parlé, attireraient à l'office des ténèbres, pendant toute la durée de la semaine sainte, le peuple de Paris.

La promenade qu'on suit maintenant pour se rendre en cet endroit est parfaitement mondaine ; on y rencontre d'élégants cavaliers qui galopent sur la chaussée et les avenues du bois, au milieu de somptueux équipages. Plus modeste, la bourgeoisie s'en va errer à pied le long des contre-allées, à travers les taillis ou sous les rares futaies. Il faut dire que si le nombre de rendez-vous de chasse donnés dans cette partie du bois n'a pas diminué, en revanche celui des rencontres beaucoup plus sérieuses qui jadis y avaient lieu si fréquemment a de beaucoup décréu.

Au-dessous de l'ancienne abbaye de Lonchamps, et à l'endroit où se trouvait l'ancien bac, la Seine se par-

tage en deux bras, dont l'un passe devant le village de Putvaux, qui traverse la route de Normandie, et qu'embellissent une foule de maisons de campagne toutes plus splendides les unes que les autres. La plus digne d'attention, peut-être, appartient à madame de Coislin. L'autre bras de la Seine s'avance parallèlement au bois de Boulogne pour passer devant Bagatelle. Ce petit château où plusieurs de nos princes se livrèrent, soit à toutes les folies de la jeunesse, soit aux amusements plus innocents de l'enfance, resta longtemps en vente faute d'acquéreur. Il a été enfin acheté, il y a quelques années, par lord Yarmouth, qui a fait d'énormes dépenses pour son embellissement.

Nous arrivons à Neuilly, où un pont magnifique de cinq arches, aussi élégant que solide, se fait remarquer par sa hardiesse. On se rappelle qu'Henri IV et sa famille furent sur le point d'être noyés dans la Seine en la traversant dans un bac ; c'est au malheur qui faillit menacer la France en cette circonstance qu'on doit la construction du pont de Neuilly.

Au bas de ce pont, en aval, on voit une île magnifique se mirer dans les eaux du fleuve ; cette île dépend du parc de Neuilly et du château, appartenant à la famille d'Orléans, qui s'étend sur la rive droite de la Seine.

Vis-à-vis de ce charmant séjour, nous apercevons, sur une hauteur, Courbevoie et ses immenses casernes ; nous laissons tout cela sur la gauche et nous arrivons à Clichy-la Garenne, village dont l'existence remonte à une haute antiquité. Dagobert y avait un château qu'il aimait habiter, où son mariage fut célébré, et où se tint un concile provincial en sa présence. Le prétendu primat d'une certaine Église française, l'abbé Châtel, n'avait pas craint d'installer son collègue, Auzou, dans cette cure de Clichy, et de choisir pour patron saint Vincent de Paul, l'ancien pasteur de ce village.

Autrefois, pour se rendre à Asnières, il fallait traverser la Seine dans un bac ; à la place de ce transport, souvent dangereux, on a construit un pont à la pointe de deux petites îles où se trouvent quelques pâturages. Dans une situation agréable, et l'un des rendez-vous des canotiers parisiens, ce village d'Asnières possède plusieurs maisons de campagne de belle apparence, et un château dont M. le comte d'Argenson fut le propriétaire.

Au-dessous de Clichy et du même côté, se trouve Saint-Ouen, où l'administration a fait construire une gare importante il y a quelques années ; ce village possède deux puits artésiens, de nombreuses et splendides maisons de campagne, au nombre desquelles on distingue celle de M. Ternaux, bâtie sur un terrain occupé autrefois par un palais de nos premiers rois. Ce village fut le siège de l'ordre de l'Étoile, créé par Jean le Bon ; malgré sa devise si pompeuse, *monstrant regibus astru viam*, cet ordre tomba dans un tel discredit, qu'on l'abandonna exclusivement aux chevaliers du Guet. En cet endroit, l'île Saint-Ouen, l'île Saint-Denis et quelques autres forment un petit archipel qui ne manque pas d'agrément, et à travers lequel les canotiers parisiens vont errer à la belle saison.

Au milieu de ces îles on distingue, vers la droite, la ville et le clocher de Saint-Denis ; son antique abbaye, où nos rois reçoivent la sépulture, possède une admirable collection des plus curieux monuments. Son église, dévastée pendant la révolution, resta quelque temps sans

autel et sans toit ; elle a été restaurée, et depuis les derniers travaux accomplis, jamais elle n'a été aussi magnifique, aussi attrayante pour l'antiquaire que pour le curieux.

L'église de Saint-Denis est desservie par un chapitre de dix chanoines, que l'on choisit parmi des anciens évêques. Ajoutons que l'ancienne abbaye sert maintenant de maison d'éducation aux filles des membres de la Légion d'honneur.

La ville, qui est une des deux sous-préfectures du département de la Seine, est arrosée par plusieurs petits ruisseaux qui, après avoir réuni leurs eaux, se rendent, sous le nom de Rouillon dans la Seine, à l'embouchure ou va aussi s'embrancher le canal de l'Ourey, nommé en cet endroit canal Saint-Denis.

Arrivés au pont de la Briche, il nous faudra visiter son château, qu'habita jadis Gabrielle d'Estrees.

Le hameau de la Briche dépend, à vrai dire, du village d'Épinay que nous voyons devant nous, entre la grande route de Rouen et le fleuve. Épinay était une ville du temps des rois de la première race, qui y avait un château. Dagobert y avait tenu une assemblée de seigneurs ; c'est là qu'il fit son testament et qu'il finit ses jours peu de temps après. Il ne reste plus aucune trace de l'ancienne splendeur de cette ville effacée ; on y voit seulement un assez grand nombre de belles maisons de plaisance qui longent la Seine, parmi lesquelles on remarque celle de madame de Montmorency-Luxembourg, et une autre construction qui a la forme d'un T ; c'est probablement la lettre initiale du nom de son premier propriétaire.

Plus bas, après Épinay, la Seine réunit tous ses bras et fait un coude pour servir de limite, jusqu'à Chatou, au département de Seine-et-Oise, comme elle a déjà fait depuis Meudon jusqu'à Surène.

Le fleuve va baigner d'abord Argenteuil que ses vins et ses plâtrières ont rendu populaire, et où sont les ruines de l'ancien prieuré, refuge d'Héloïse, épouse infortunée d'Abelard, avant son départ pour le Paraclet. Sur le territoire d'Argenteuil s'élève le château du Marais, où l'on admire ces jardins, si bien distribués, si bien partagés pour les irrigations, qu'on voit se développer jusque sur la rive du fleuve, en face des deux petites îles et de la charmante propriété nommée le Moulin-Joly. La Seine passe ensuite à Bezons, où la grande foire de Saint-Fiacre réunit la foule chaque année ; ce village a libre passage à la nouvelle route de Paris à Maisons.

La Seine va baigner alors les carrières de Saint-Denis, puis, après avoir passé sous le pont de Chatou, charmant village que l'on rencontre sur la nouvelle route de Saint-Germain, par Nanterre, elle va arroser, de sa rive droite, la belle forêt de Vésinet, nommée autrefois *bois de la Trahison*, à cause des horribles perfidies des Anglois et des Normands ; laissant Ruel et sa grande caserne sur sa gauche, puis le château de la Malmaison, ce charmant séjour si aimé de l'impératrice Joséphine, elle coule au pied d'une suite de collines qu'elle avait quittées à la hauteur de la route de Normandie.

C'est sur le penchant de ces coteaux que sont situés le château de la Foncière et le hameau de Bouzival. Au-dessous se trouve le village de la Chaussée qu'on appelait Charlevanne sous les Carolingiens. On y avait établi une pêcherie par les ordres de Charles Martel ; après s'en être

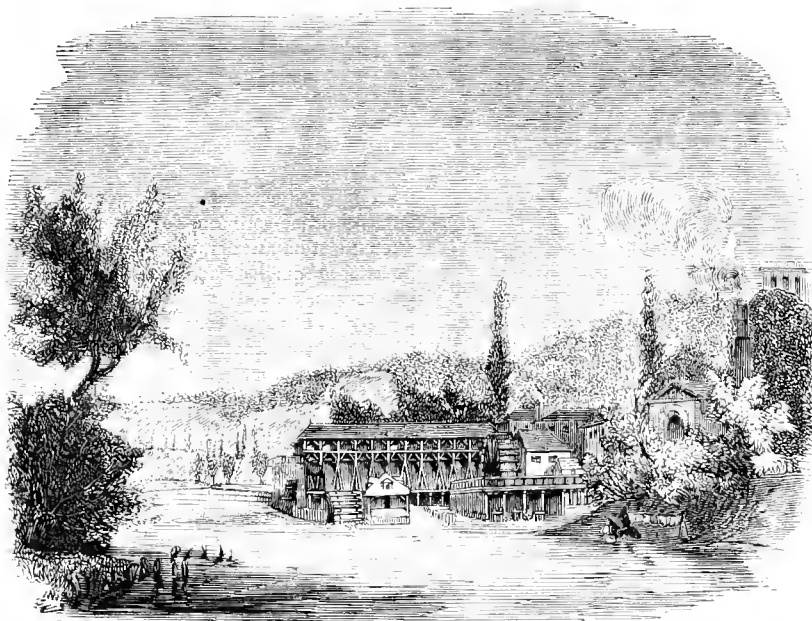
emparés, les Normands en firent une place fortifiée d'où Charles le Chauve les chassa à grand'peine.

Toutes les îles qui, depuis Bezons jusqu'à Marly, parsèment en grand nombre le cours de la Seine, furent aussi, pendant longtemps, des points de ralliement, des refuges où les pirates normands allaient passer l'hiver.

Les eaux du fleuve étaient amenées, au port de Marly, à une hauteur de six cents pieds par une machine célèbre qu'un homme ingénieux, du nom de Rennequin Saalem, avait inventée; elle passa pour un chef-d'œuvre, quoique très-compiquée, jusqu'à ce que la vapeur et la science hy-

draulique eussent accompli leurs progrès récents. Cette machine coûtait fort cher à entretenir; aussi lui a-t-on substitué une pompe à feu. Une fois sur la hauteur, les eaux passent par le magnifique aqueduc, d'une longueur de 380 toises, et dont les arches sveltes et élégantes commencent à se montrer à partir d'Argenteuil. De là elles se répandent dans les réservoirs du parc de Marly pour se rendre à Versailles.

Sur une hauteur voisine on aperçoit Saint-Germain-en-Laye, agréable ville, bien peuplée, que le voisinage de la capitale et la création d'un chemin de fer ont dotée de la plus charmante société; des environs magnifiques, la



Vue de Marly.

proximité d'une forêt, des sites admirables, un air pur, feront toujours de cette ville un des séjours les plus attrayants de notre pays. Louis le Gros et les rois qui le suivirent y avaient une résidence où on les vit souvent. C'est ce que prouvent plusieurs chartes datées de Saint-Germain. François I^{er} y avait fait bâtir ce qu'on appelle le vieux château, à la place où s'élevait la maison du médecin de Louis XI, Jacques Coitier. C'est ce palais que les curieux vont visiter sur le haut de la montagne, qui cacha les amours de la belle La Vallière et servit d'asile aux Stuarts proscrits : aujourd'hui il se trouve converti en pénitencier militaire.

Ce qu'on appelle le château Neuf, construit par Henri IV, sur le penchant de la colline, n'existe plus, ou plutôt quelques débris des fondations ont seuls survécu. On trouve une magnifique promenade sur la terrasse qui longe la forêt; le panorama qu'on découvre de cette position est d'une étendue et d'une richesse remarquables. On raconte que Louis XIV se décida à quitter le château

de Saint-Germain à cause de l'impression désagréable qu'il éprouvait chaque fois qu'il apercevait, du haut de la terrasse, le clocher de Saint-Denis où sont inhumés les corps de nos rois : l'auteur des *dragonnades* était bien capable d'avoir de semblables faiblesses.

La Seine n'arrose que la ville basse, ce faubourg appelé communément le Pec, où passe, sur un pont élevé il y a quelques années, la nouvelle route de Paris qui commence au château et descend en serpentant le long de la montagne.

Puis elle va longer la terrasse du parc et la forêt; de Saint-Germain à Maisons, elle n'a pas rencontré d'autre village que le dernier dont nous parlons, célèbre par son château construit, au commencement du règne de Louis XIV, sur les dessins de Mansard. Dans l'origine, une route devait partir de Maisons pour aller communiquer directement avec la route de Neuilly, ce qui évitait un détour de trois lieues. Mais cette route fut à peine commencée qu'on l'abandonna. Un bateau à va-

peur allait de Maisons à Rouen, et procurait un moyen de transport aussi facile que peu coûteux, entre Paris et le Havre. M. Parquin, qui entreprit cette affaire, n'avait rien négligé pour rendre ce voyage agréable aux touristes et aux artistes qui aiment à faire ce trajet à la belle saison, alors que les rives de la Seine sont parsemées des plus jolis points de vue. Les chemins de fer ont bouleversé tous ces modes de communication.

Nous apercevons ensuite sur la rive droite du fleuve Sartrouville, la Frette et Herblay, puis, nous arrivons à Conflans-Sainte-Honorine. Ce village renfermait jadis un couvent où étaient conservés les restes sacrés de sainte Honorine, dont la vie et les actes sont restés parfaitement inconnus. Mais quand apparurent les pirates normands, naviguant sur Paris en longeant les bords de la Seine, la terreur fut grande parmi les moines du monastère; ils prirent la fuite, emportant les reliques de la Vierge-martyre, qu'ils confièrent, comme un précieux dépôt, aux habitants de Graville près de Harfleur.

Bientôt, grâce à la présence de la sainte, des miracles se manifestèrent; elle rendait, si l'on en croit une ancienne chronique, la liberté aux captifs; aussi les pala-

dins, les archers, les gens d'armes y venaient-ils en grand nombre. Le diocèse de Paris devint jaloux de la prospérité de Graville, et il voulut avoir pour lui les reliques, que l'on rapporta très-pompeusement à Conflans; mais bien que le sarcophage fût resté seul à Graville, la multitude continua d'y ailluer.

Le village, dont nous avons parlé, s'appelle Conflans à cause du *confluent* de l'Oise; cette tranquille rivière, qui prend sa source dans les Ardennes, va baigner Guise, devient flottable à La Fère, et, navigable à son point de jonction avec l'Aisne, plus haut que Compiègne, arrose Pont-Sainte-Maxence, Creil, Beaumont et Pontoise, et vient mêler ses eaux à celles de la Seine, au-dessous de Conflans-Sainte-Honorine, après avoir décrit des circuits multipliés entre deux côtes qui la bordent et sur lesquelles on trouve quelquefois de bons vignobles.

Vis-à-vis Conflans, sur l'autre rive de l'Oise, nous apercevons, sur la pente de la colline, le village d'Andrésy, occupé tour à tour par Jules César, les Normands et les Anglais, qui en firent tous un poste fortifié qui leur assurait la navigation de la Seine, de l'Oise, de la Marne et de tous les affluents qui se réunissent dans ces bassins.



Vue de Mantes.

Derrière Andrésy, sur la côte, se trouve un vignoble qui produit le meilleur vin du canton et dont la réputation est loin d'être usurpée. Nous serions bientôt arrivés à Triel, mais la Seine, toujours fidèle à ses habitudes de vagabondage, décrit, avant d'arriver là, un immense détour pour aller visiter Poissy.

Poissy, petite ville fort ancienne, placée entre la forêt de Saint-Germain et la rive gauche du fleuve, n'est qu'à une distance de six lieues de Paris, et cependant on en

fait trente, si l'on veut arriver par eau. Les premiers souverains capétiens y possédaient un palais où saint Louis vint au monde et fut baptisé; ce prince se plaisait à se faire appeler Louis de Poissy. A la place de ce château, Philippe le Hardi fit élever une église magnifique et placer le maître-autel à l'endroit même du lit sur lequel la reine Blanche donna le jour à son illustre fils. Voilà pourquoi, contre une coutume, autrefois générale, le chevet de l'église ne se tourne pas vers l'Orient.

Poissy a joué un rôle important dans l'histoire à l'époque où le cardinal de Lorraine plaida la cause des catholiques, et le fameux Théodore de Bèze celle des protestants (colloque de Poissy). Mais ce fut en vain qu'on déploya la plus admirable éloquence ; le résultat de cette entrevue fut d'aigrir deux partis déjà fort animés l'un contre l'autre, et qu'on avait espéré concilier.

Chaque semaine il y a à Poissy un marché de bestiaux destiné à approvisionner Paris. Il y existe aussi une caisse commerciale à l'aide de laquelle les bouchers peuvent acheter à crédit, moyennant un modeste intérêt, et sous la responsabilité de tous les membres de la corporation qui deviennent solidaires.

Placé à l'extrémité de la ville, le pont est d'une longueur remarquable et présente une vue non moins digne de fixer l'attention. Il est à regretter que, depuis des années, on n'ait pas enlevé les mesures qui surchargent les arches du milieu.

Autrefois, une galiote partait du bout de ce pont pour aller à Rolleboise, et était au nombre de ces transports à bon marché qui vous menaient, par le moyen des batelets et des mazettes, de Paris à Rouen.

Sur la gauche, nous laissons les villages de Villaine, de Verneuil, et une multitude d'îles couvertes de pâturages; le fleuve se partage continuellement, jusqu'à Rouen, en plusieurs bras.

Nous apercevons, à droite, Triel, qui s'élève sur le penchant d'une colline. Si nous pénétrons dans l'église, nous y verrons un tableau du Poussin, original, dont le sujet est l'Adoration des Mages; ce tableau avait été donné par le pape à la reine Christine de Suède, pendant le séjour de cette princesse à Rome; à la mort de Christine, un de ses valets de chambre, nommé Poilinet, en fit hommage à Triel, où il était né. Nous remarquerons encore le chœur de cette église, construit, dit-on, par François I^{er}, et sous lequel on a fait passer une rue, par le moyen d'une voûte servant de support à cette construction.

Puis, la Seine, suivant son cours, va baigner Vaux-les-Moustiers, où Caillault, l'agriculteur, a fait, il y a quelque temps, des essais qui intéressaient presque toutes les branches de l'économie agricole. Le nom de ce village a fait faire un jeu de mots fort répandu dans la contrée, et qui consiste à dire : Triel, *Vaux*, Meulan; d'après cette énumération, il semblerait que Triel a beaucoup d'importance.

Nous remarquerons, en vue de Meulan, parmi toutes les îles dont la Seine est couverte, celle qu'on nomme l'île du Fort, où s'élevait jadis une tour dont il reste quelques débris; au delà du pont, nous verrons l'île Belle, nommée encore île de Dèlos, à laquelle un membre savant de l'Académie, M. Rignon, ajouta tant d'embellissements au dernier siècle; constructions élégantes, admirables plantations, rien n'y manque.

On peut visiter, dans cette île curieuse, une maison de plaisance dont la situation excite l'attention et dont les appartements sont distribués d'une manière originale et nouvelle; chacun d'eux a reçu le nom du sujet qui s'y trouve représenté. On voit se dresser du milieu des jardins, à travers des rideaux de feuillage, des pavillons légers et coquets qui contribuent à faire de ce coin de terre quelque chose de vraiment charmant. Par malheur cette délicieuse propriété est bien déchue de sa splendeur d'autrefois.

Construite en amphithéâtre sur la rive droite de la Seine, la ville de Meulan fut jadis une place très-forte, dont les maîtres étaient comtes. Quand le comté de ce nom fut réuni à la couronne sous Philippe-Auguste, Meulan n'en resta pas moins la capitale du Pincerais, contrée comprise entre Poissy et Mantes. Meulan fut souvent ravagée par les Normands, qui la prirent, égorgèrent le comte et les seigneurs du pays, et massacrèrent la garnison; ses malheurs ont inspiré les poètes de l'époque; Wace a dit dans son roman du Rou :

Donc ont porpris Meullent et toute la contée,
Les barons ont occis et la terre gastée...

La ville de Meulan est traversée par une petite rivière nommée la Viourne qui, au sortir des murs de la cité, va se réunir à la Seine. Puis le fleuve va baigner, pendant plusieurs lieues, des îles nombreuses au riant aspect, et nous conduit à Mantes, dont nous avons vu de loin les tours imposantes; jusque-là nous n'avons rencontré que deux villages sur la droite, Jusiers et Porcheville, et Mézy sur la gauche.

Mantes, grâce à sa charmante position, a mérité le surnom de Jolie : ses environs, avec leurs maisons de campagne, sont tout à fait attrayants. A son entrée dans Mantes, la Seine reçoit la petite rivière de Vancoeurs, et forme plusieurs îles dont la plus gracieuse s'appelle l'île d'Amour, nom qu'elle mérite sous tous les rapports. Des allées plantées d'ormes y dessinent une sorte de cours ou promenade qui ne manque pas d'agrément, et vont aboutir à l'un des ponts les plus remarquables France. Il se compose de trois arches longues chacune de cent vingt pieds, et conduit, sur la rive droite, à Limay, qui n'est pas autre chose qu'un faubourg de la ville.

Mantes était jadis protégée par une forteresse qu'Henri IV fit démolir sur la prière des habitants; le curieux ne manquera pas de visiter les ruines de certaines fortifications et celles de quelques vieux murs dont se composait autrefois son enceinte; Mantes fut fondée, au dire de la chronique, au temps des druides; pour donner une certaine apparence historique à cette tradition, on rappelle ses anciennes armoiries, où figurait le guy de chêne auquel le roi Charles VII voulut ajouter la moitié de ses armes, composées d'un fleur de lis.

Mantes fut incendiée par Guillaume le Conquérant, prise par Charles le Mauvais, reprise par Duguesclin; elle a joué un rôle important à l'époque des guerres de la Ligue.

La Seine, en sortant de Mantes, se met à côtoyer ces bois immenses vendus par Sully, qui sacrifiait tout pour aider son noble maître à affermir son trône. C'est au sein de ce pays boisé que se cachent le village et le château de Rosny, possédé d'abord par M. Auchambaut de Périgord, puis par la duchesse de Berri. Madame n'épargna rien pour embellir cette propriété; elle y fit bâtir une église où a été déposé le cœur de l'infortuné duc, et éleva à côté un hospice. Il y a dans ce rapprochement, avouons-le, quelque chose de touchant et de sensé à la fois; car y a-t-il un meilleur moyen de se consoler que de faire le bien?

A peu de distance de Rosny se trouve Rolleboise; autrefois sa galiote faisait le service jusqu'à Poissy, et ses

putaches menaient à Rouen; aujourd'hui on admire l'étonnante longueur de son tunnel, sous lequel les convois du chemin de fer restent ensevelis si longtemps dans une obscurité profonde. De la route ordinaire qui mène de Mantes à Vernon, sur les bords du fleuve, on jouit d'un admirable panorama.

La Seine s'est écartée de la route de Normandie, qu'elle avait longée depuis Poissy; elle a fait un immense détour pour revenir côtoyer cette même route à Bonnières, qui n'est qu'à une lieue de Rolleboise. Elle se trouve forcée de décrire cette sinuosité à cause d'une roche élevée à laquelle on parvient

Sur un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

comme a dit La Fontaine.

Du haut de la montagne, on aperçoit la plaine qui s'étend, depuis Mantes et Rosny, jusqu'à la Roche-Guyon, placé à l'extrémité de la presque île formée en cet endroit par un détour de la Seine, qui revient sur elle-même, laissant sur sa gauche Mousseaux et Moisson, et sur sa droite Saint-Martin et Verneuil; enfin, nous apercevons Haute-Île, dont Boileau nous a donné la description dans ces vers :

C'est un petit village ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'élève au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre;
L'habitant ne connaît ni la charr ni le plâtre,
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément
Chacun sait de sa main creuser un logement.

On a encore quelques restes de la maison seigneuriale de Haute-Île, qui eut pour propriétaire un neveu de Boileau; cet écrivain, qui y résida souvent, ne pouvait manquer d'en parler.

A une demi-lieue de distance, sur la pente de la colline, nous voyons apparaître la Roche-Guyon, bourg charmant qui s'élève en forme de croissant et s'appuie sur la rive même du fleuve. Construit avec solidité au pied de la roche, son château est fortifié par des tours, et entouré par des fossés. Il est fort irrégulier; on y voit des constructions anciennes et des corps de bâtiments modernes élevés à trois ou quatre époques différentes.

Sur le haut de la roche, et bâtie dans le roc vif, on voit se dresser, au-dessus du château, une grosse tour; c'est une forteresse dont un capitaine anglais, le comte de Warwick, s'empara sous le règne de Charles VI. François de Bourbon, comte d'Enghien, qui triompha à Cerissoles, y périt, assommé par un coffre que ses ennemis, envieux de sa gloire, firent tomber sur sa tête du haut d'une fenêtre du château. Un seigneur italien fut soupçonné d'avoir commis ce meurtre abominable; mais, comme le Dauphin et le marquis d'Aniane, de la maison de Lorraine, auraient pu figurer dans cette affaire, le roi François I^{er} se garda bien d'autoriser des poursuites.

La Seine, revenant alors sur elle-même, va baigner Frencuse, qui s'est illustrée par ses excellents petits navets, dont l'écorce jaune rappelle la couleur de son sol sablonneux; puis, nous passons à Bonnières, dont l'im-

portance, qui ne consistait guère autrefois que dans l'existence d'un relais de la route de Rouen, s'est accrue depuis l'établissement d'une station du chemin de fer. C'est à Bonnières qu'on prend maintenant, par correspondance, la voiture d'Evreux. Nous apercevons ensuite Jeufosse, où les Normands ont campé plus d'une fois; en cet endroit, c'est-à-dire à Limets, le fleuve reçoit l'Epte, qui va s'y précipiter par une double embouchure, en face de Port-Villez.

Cette petite rivière de l'Epte prend sa source dans les montagnes situées entre Neufchâtel et Gournay; elle passe par cette dernière ville, puis par Gisors, et limite, dans presque toute sa longueur, la Normandie et le département de l'Eure.

Augmentée par l'Epte et devenue normande, la Seine arrose d'abord Giverny; c'est le premier village qu'elle trouve sur sa route, depuis sa sortie de l'ancienne province de l'Île-de-France. Nous entrons, après, dans la petite ville de Vernon, remarquable par son ancienneté et son commerce, et qui communique avec Vernonnet, un de ses faubourgs, par un pont de vingt-deux arches.

La ville de Vernon était jadis très-forte; il lui reste encore une grosse tour où sont conservées les archives. Située juste sur la limite du territoire des rois de France et de ceux d'Angleterre, elle eut beaucoup à souffrir pendant tout le temps de ces interminables rivalités. C'est sous le règne de saint Louis que fut rendu, contre un seigneur de Vernon, cet arrêt célèbre par lequel le sire de cette ville était condamné à désintéresser un marchand qu'on avait, en plein jour, volé dans le ressort de sa juridiction seigneuriale. Une loi, dont l'origine remonte aux capitulaires de Charlemagne, ordonnait aux seigneurs de garder les chemins, depuis l'aurore jusqu'à la tombée du jour, en considération du droit de péage qu'ils percevaient.

Le fleuve suit la grande route pendant plusieurs lieues, puis il la quitte tout à coup au Goulet, et il se remet à serpenter comme à sa sortie de Paris.

Nous distinguons sur sa rive droite plusieurs villages: Pressaigny, Courcelles et Bouaffe, et entre les deux premiers Port-Mort, le seul remarquable. C'est dans son église que se célébra le mariage de Louis VIII et de Blanche de Castille; les États de son père, frappé d'une interdiction, ne pouvaient lui fournir un lieu plus propice pour accomplir cette union, à laquelle étaient également intéressés la France et l'Angleterre.

Nous laisserons sur la gauche Thony ou Tocny, où résida jadis Bertrade de Montfort, l'une des quatre femmes de Foulques, que sa laideur fit surnommer le Rechin ou le Recligné; cet homme, peu scrupuleux et très-complaisant mari, céda Bertrade à Philippe le Gros, roi de France, qui l'avait enlevée.

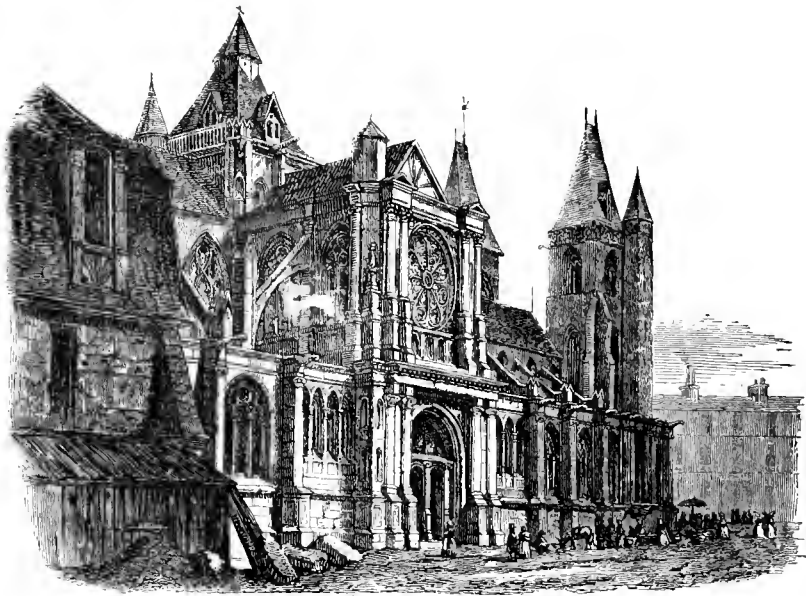
En cet endroit, nous découvrons bien distinctement, devant nous, la masse si imposante des ruines de Château-Gaillard, dont le nom indique une place forte et audacieusement située. Construit par Richard Cœur-de-Lion, qui voulait avoir dans sa main la navigation de la Seine et protéger sa province de la Normandie, ce château a joué un rôle important dans nos annales civiles et militaires. Le sang de braves guerriers arrosa ses murs bien souvent, et de royales victimes versèrent le leur dans ses fossés profonds et ses obscurs cachots.

C'est là qu'on étrangla, avec ses cheveux, une reine de

France, Marguerite de Bourgogne; on prétend aussi que les bourreaux employèrent un linceul. Quoi qu'il en soit, l'époux de cette femme dépravée, Louis le Hutin, put se croire suffisamment vengé. La rancune du cardinal de la Ballue, qui ne pardonna jamais à ses protecteurs de

l'avoir aidé à grandir, y poursuivit également Charles de Melun, qu'elle tortura par les plus horribles supplices.

Quand vous descendez les hauteurs de Château-Gailard, vous apercevez les Andelys, dans une plaine charmante arrosée par le Gambon. Il y a dans cette ville,



Eglise des Andelys.

plus agréable à voir à l'extérieur qu'à visiter intérieurement, deux parties bien distinctes, encadrées chacune dans un beau paysage : le petit Andelys, sur le bord du fleuve, au confluent du Gambon, et le grand Andelys; une chaussée d'un quart de lieue les fait communiquer tous deux. Les Andelys ont donné naissance à plusieurs grands hommes, entre autres à l'arçonneute Blanchard, au Poussin, dont on y voit plusieurs pages magnifiques; Thomas Corneille, le frère de l'illustre tragique, y résida

souvent; on montre toujours aux curieux une maison qui lui a, dit-on, appartenu.

Dans le voisinage des Andelys se trouve la source miraculeuse de Sainte-Clotilde, à laquelle on a voué pendant longtemps un culte vraiment religieux. L'eau de cette source avait, dit-on, la propriété de guérir toutes sortes de maux.

A. I. RAVERGIE.

LES AVENTURES BIZARRES DE M. DE COGNE-FÊTU ¹.

CHAPITRE III.

Un peu de morale, s'il vous plaît.

Ne vous y trompez pas, — cette histoire cache un haut enseignement sous une forme badine et quelque fois railleuse. C'est la sagesse en habit couleur de rose. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela. — Laissez faire

le temps, et Cogne-Fétu portera cruellement la peine de la dissipation de ses premières années, si folles, si joyeuses, si étourdies — et en même temps si vives. L'éclat de rire d'à-présent sera bien expié par la larme de plus tard. Aujourd'hui, le chemin est fleuri, feuillé, gazouillant, plein de chansons et de couleurs; c'est que c'est le printemps. Repassez dans six mois; il n'y aura plus que des ronces là où il y avait des roses, de la neige à la place du gazon, des rameaux noirs, séchés, désolés. — Pourtant c'est le même chemin; mais ce n'est plus la même

¹ Voir les pages 181 et 294.

saison : l'hiver est venu après le printemps ; mai s'est fané devant l'haleine de décembre.

Mon roman est au mois de mai.

La pétulance irréféchie de Cogne-Fêtu sera la cause première de ses tribulations. La vivacité n'est pas un défaut bien horrible, elle est même préférable à certaines torpeurs ; mais son excès peut avoir des suites funestes, et c'est l'exemple que j'en offre dans ces pages. Je sais bien que les enfants éprouvent un certain plaisir à entendre dire d'eux : C'est un papillon ! c'est un orage ! il est vif comme l'éclair ! — Sans doute leurs têtes blondes auraient mauvaise grâce à montrer de bonne heure une gravité qui ne peut exister réellement dans leurs esprits ; j'aime à les voir battre les champs dans quelque bruyante partie de course ou de paume ; la blouse et la colerette s'accordent mal avec la raison, et les enfants pédants sont de tristes enfants, sur ma parole. — Mais de ce qu'il est bon pour eux de céder parfois au vœu de la nature qui semble avoir gonflé leurs veines d'une mousse pétillante, ils ne doivent point pour cela se faire une habitude d'un laisser-aller qui devient dangereux avec l'âge, — sous peine de vivre, d'agir et de raisonner comme un Cogne-Fêtu.

— Avez-vous compris déjà ce que c'est qu'un Cogne-Fêtu ?

Un Cogne-Fêtu, — c'est-à-dire un excellent cœur, un cœur d'or comme dit le bon peuple, un cœur pavé du haut en bas des meilleures intentions, — mais également impressionnable au bien comme au mal.

Un Cogne-Fêtu, — c'est-à-dire un caractère généreux mais inconstant, sensible mais emporté, doué d'une compréhension ardente, d'un amour subit, — chez qui la réflexion ne précède jamais l'action.

Un Cogne-Fêtu c'est-à-dire une intelligence éprise de toute folie, de toute nouveauté, de tout appan ; qui s'en va donnant de tête, comme une abeille, contre tous les usages, les mœurs, les évènements ; un moucheron qui se brûle à la flamme ; une alouette qui se prend au miroir.

Un Cogne-Fêtu, — c'est-à-dire un hurluberlu, qui ferait peut-être un excellent garçon et un homme de mérite, s'il voulait être auparavant un homme d'étude et un homme de sens.

Un Cogne-Fêtu, — c'est-à-dire.....

Un Cogne-Fêtu, enfin !

Franchement, si j'avais eu quelque autorité sur mon héros, je me serais plu à lui adresser de ces conseils sur lesquels je viens de m'étendre avec une complaisance digne des moralistes *qui en font leur état*, — et qui me vaudront, je l'espère, un reste d'indulgence pour le récit de ses dernières escapades à la pension.

Mais s'il m'eût écouté, — que serait devenue la présente histoire !

Cette idée, — en me consolant un peu, — me donne la force de reprendre le fil de ses aventures.

Nous l'avons laissé en prison.

Réminiscences à Henri Masers de Latude, de Silvio Pellico et du baron de Trenck.

Il gémissait sous les verrous. Il suivait d'un œil pensif le vol des hirondelles, à travers les barreaux de sa fenêtre. C'est ainsi que l'on nous représente les plus illus-

tres captifs de l'histoire. C'est ainsi que Vincennes, — la Bastille, — les plombs de Venise et les citadelles du Spitzberg enfermaient des souffrances inconnues, des douleurs impuissantes. Il mangeait un pain mouillé de ses larmes.



En vain, pour tromper les ennuis de la captivité, avait-il essayé d'apprivoiser une araignée, — à l'exemple de Péllisson ; — les araignées sont bien déchues depuis ce temps-là.

Il évoquait avec effroi le souvenir d'Ugolin dans sa tour, d'Arthur de Bretagne et de Richard Cœur-de-Lion, musique de Grétry. Sa douleur ne faisait que s'en accroître. Alors il tenta de s'évader, et il se prit à songer sérieusement aux moyens de mettre son projet à exécution. Cette idée, une fois accrée dans sa tête, lui sourit tellement qu'il finit par s'en enthousiasmer et à ne plus rêver qu'à cela, — à ce point qu'on lui eût, je crois, causé un très-sensible déplaisir en lui annonçant sa délivrance.

Il avait commencé à sonder les murs, — le plancher, le plafond ; à inspecter minutieusement la serrure et les ferrements de la porte. Il s'était mis en quête d'un clou, pour creuser un souterrain, — à l'instar de Cervantes. Il avait effilé les draps de son lit pour en faire des échelles de corde, et il se proposait de soulever une dalle dans le but de les soustraire aux visites du porte-clefs ; en attendant il les cachait dans sa paille.

— Je choisirai une nuit bien sombre pour mon évasion, s'était-il dit, une nuit pluvieuse. Quand tout le monde sera endormi, je descendrai un des barreaux de la fenêtre qui est déjà fortement ébranlé ; aux autres, j'attacherai mon échelle de corde. Sur la plate forme, pas de sentinelles. En bas, un fossé à franchir. C'est bien. Il ne me reste plus ensuite qu'à passer devant la loge de la portière. Là est l'obstacle ; mais je le franchirai avec de l'audace....

Tel était le plan de Cogne-Fêtu, lorsqu'un évènement imprévu vint tout à coup en varier quelques dispositions.

Un matin, à l'heure du déjeuner, comme il entendait grincer sur ses gonds la porte de son cachot, — à la place de la portière préposée aux soins de sa subsistance, il ne fut pas peu surpris de voir apparaître une figure placide et rougeande.

— Blaise ! s'écria-t-il.

Blaise, — c'était lui en effet, — laissa tomber le panier qu'il avait au bras.



— Fêtu! dit-il pétrifié. Comment! c'est vous qu'ils enferment!

— Hélas! mais que viens-tu faire ici?

— Je suis commis à la cuisine.

— Marmiton? tu m'apporteras des cerises.

— Faudra donc les voler, Cogné?

— Tu ne les voleras pas, Blaise; tu les prendras seulement.

— Alors, je veux bien.

En ce moment une idée perça subitement l'esprit de Cogné-Fêtu, — qui faillit en sauter de joie.

— Tu m'es dévoué, n'est-ce pas?

— Oui.

— Donne-moi ton bonnet.

— Oh! oh! fit Blaise, avec un gros rire.

— Donne donc.

— Le voilà, Fêtu.

— Et tes sabots!

— Oh! oh! — les voilà, Cogné.

— Et ta blouse! et ta culotte! et ton panier! je m'en vais! je décampe! je me déguise! Prends mes habits!

— Et moi, Fêtu?

— Tu prends ma place.

— Non pas.

— Si fait! C'est un beau trait. On te mettra dans la *Morale en action*.

— Mais, Fêtu...

— Fêtu, Fêtu, dépêche-toi; tu raisonneras plus tard. Adieu. Ne t'impatiente pas, je reviendrai tout à l'heure.

— Mais, Cogné...

Et sans donner audience aux scrupules du marmiton, le prisonnier disparut dans le corridor, — emportant le trousseau de clef, oublié à terre.

Il était libre!

Blaise se mit tranquillement à pleurer.



Suite du précédent.

A peine le fagitif était-il parvenu au bout du corridor, qu'il fut pris en même temps d'un remords et d'une bonne pensée. Il songea que pour s'épargner quelques jours d'ennui, il compromettait l'avenir de son frère nourricier, en risquant de le faire renvoyer pour abus de confiance. Il hésita, fit un pas en arrière, — et la raison allait l'emporter, lorsqu'il entendit résonner une voix bien connue. C'était celle de l'ex-Vendredi qui fredonnait un motif fantaisique sur des paroles de sa composition.

Alphonse bondit, — il essaya une clef dans la serrure, — puis une autre, — puis une troisième, et enfin il se trouva dans les bras de son lamentable ami Titube, — en compagnie duquel il se prit à exécuter une danse pleine d'ivresse.

Lorsqu'il lui eut raconté les circonstances de son évasion:

— Ah çà! lui dit Titube, il faut que tu me fasses sauver, à mon tour.

— Comment cela?

— Je ne sais pas, ça te regarde. Je m'en vais sortir avec toi.

— Du tout. On nous remarquerait.

— Je vois ce que c'est: tu es un égoïste; tu m'abandonnes.

— Si l'on peut dire!

— Eh bien! reprit Titube, partageons le déguisement. Donne-moi la blouse et le bonnet, et garde les sabots. Nous sortirons l'un après l'autre. Je pars le premier.

— Non, non, c'est moi.

— C'est moi!

— Alors, dit Cogné-Fêtu, tirons au sort.

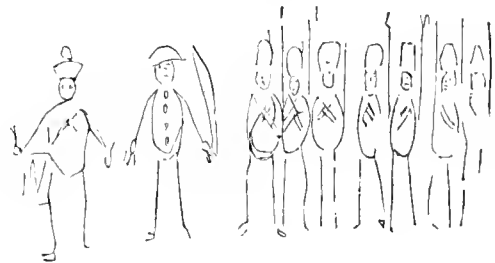
Un sou fut jeté en l'air.

— Je demande pile! cria Titube.

Le sou tomba pile.

Titube était déjà hors de son cachot.

Ainsi qu'il était convenu, Cogné-Fêtu devait laisser écouler quelques instants avant de le suivre. Il les employa avec résignation à parcourir la superbe collection de bonshommes dont son ami avait décoré la muraille.



Pendant ce temps, Titube avait gagné d'un bond le palier voisin, — et il se disposait à le franchir, lorsque la curiosité le fit s'arrêter devant une porte d'où s'échappaient d'énormes gémissements.

— Encore une victime de la tyrannie des maîtres, se dit-il.

Puis, prêtant de nouveau l'oreille:

— Ma foi! voyons qui ce peut être.

Et il entra.

Mais il ne fut pas plutôt en présence de Blaise, — car on l'a déjà reconnu, — que celui-ci lui sauta à la gorge.

— Ousque vous avez pris ce bonnet et cette blouse? cria-t-il?

— Tais-toi, brute, tu vas me faire découvrir, dit Titube en se débattant.

— Rendez-moi mon bonnet et ma blouse!

— Veux-tu bien me lâcher...

— Nenni!

Aux cris poussés par le paysan, la portière accourut et sépara les deux champions. Après quoi, elle ordonna une visite exacte de toutes les cellules du corridor, — enfermant soigneusement Titube dans celle de Cogne-Fêtu et Cogne-Fêtu dans celle de Titube.

Le lendemain, Traquenard, en faisant sa ronde accoutumée, crut s'apercevoir que quelque chose avait été changé dans les prisons de l'école. Mais ce fut vainement qu'il se creusa la tête : il ne put jamais se rendre compte de la cause d'une pareille impression.

Bulletin de la famille Cogne-Fêtu.

Pendant que ces choses se passaient à la pension Benoît, la famille Cogne-Fêtu nourrissait les rêves les plus éclatants à l'égard de son héritier.

M. de Cogne-Fêtu, — qui voulait en faire un banquier, — lui meublait déjà un comptoir avec grillages verts, cartons verts et registres verts.

Madame de Cogne-Fêtu, — qui persistait à le voir avocat, — lui achetait des livres de droit en cachette.

L'oncle Fréjus, — qui ne désirait rien tant que de le vouer au célibat, — occupait ses loisirs à lui confectionner une tabatière-modèle.

Du reste, aucun d'eux ne mettait ses progrès en doute.

— Ce cher Clotaire! disait M. de Cogne-Fêtu.

— Ce cher Alphonse! disait madame de Cogne-Fêtu.

— Ce cher Magloire! murmurait l'oncle Fréjus.

Et c'était ainsi que la famille Cogne-Fêtu descendait le fleuve de la vie.

Phases littéraires de Cogne-Fêtu.

Ce fut au milieu de ces divers incidents, qu'Alphonse de Cogne-Fêtu entra dans la classe de rhétorique française et fut initié aux beautés de nos meilleurs écrivains.

Selon son habitude, — le petulant garçon fut atteint d'un violent accès de littérature.

Il prépara une douzaine de plumes, se munit d'une bouteille d'encre, et commença un roman en 4 vol. in-12, — comme c'était alors la mode. Le sujet était emprunté à l'histoire de France, et l'action se passait au temps des croisades. Rien de plus clair que l'intrigue : — Un chevalier partait pour la terre-sainte; — pendant son absence, un seigneur félon pénétrait dans ses domaines et faisait main-basse sur sa famille, ses biens et ses vassaux; — au bout d'un certain temps, revenait le brave châtelain; il rossait comme il faut le ravisseur, et passait le reste des ses jours dans une tranquillité parfaite.

Tel était le plan de l'auteur. Pour animer ce canevas, il se proposait d'y introduire bon nombre d'ermites, de pages et fauconniers. Il se mit à l'œuvre avec courage, —

mais vers la seconde feuille un scrupule l'arrêta. L'épouse délaissée s'adressait à son mari :

« Pourquoi, lui disait-elle, m'abandonner seule dans ce pays?... Au lieu d'aller combattre sur de lointains rivages, pourquoi ne pas rester au milieu de nous pour nous défendre et pour nous protéger? Ah! crois-moi, « le... »

— Le fait est, dit l'écrivain en interrompant son récit, que cette pauvre femme a raison. Que peut lui répondre le chevalier? Rien qui vaille. Il ne sera pas plutôt parti que le féroce Bruckaërt va tomber sur tout ce monde. Et alors, Dieu sait où cela nous conduira!... Tandis que s'il ne partait pas, rien de tout cela n'arriverait. Il ne partira pas. L'histoire est finie, cela m'est égal. »

Et, pour l'acquit de sa conscience, Alphonse de Cogne-Fêtu continua de la sorte :

« Il est vrai, ma chère Bathilde. Allons, je me rends à tes vœux.

« Le châtelain ne songea plus à quitter son épouse, et il vécut heureux avec elle pendant de longues années. »

Après ce corollaire, l'auteur écrivit en grosses lettres le mot FIN, — et l'orna d'un paraphe qu'il trouva de fort bon goût.

Il fut guéri du roman.

Son deuxième accès littéraire se manifesta à la lecture des tragédies de Racine, — que commentaient vers ce temps-là les élèves de la division Traquenard. Vivement impressionné par les splendeurs de la scène, et le cerveau rempli de coups de théâtre, — il entreprit un mélodrame du plus grand effet, qu'il décora d'un titre pompeux, dans le goût du jour :

MORBACK, CHIEF DE BRIGANDS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

Au lever du rideau, on apercevait une forêt, — où rôdaient plusieurs figures à potence. — Morback, enveloppé dans un manteau rouge, avec un arsenal de poignards et de pistolets à la ceinture, arrivait en jetant des regards sombres autour de lui; — et, après un instant de silence, il disait d'un ton sinistre :

« Amis, il fait beau ce matin. »

A quoi il était naturel que les voleurs répondissent oui ou non, selon l'état de l'atmosphère ou leurs impressions personnelles. — Mais le dramaturge, ne trouvant pas sans doute cette réponse à la hauteur des circonstances, mit dans la bouche de l'un d'eux l'expression d'un doute narquois :

« Tu crois? » demandait Bras-de-Fer.

Morback repartait : « Oui. »

Son interlocuteur disait : « Ah! »

Ici, l'auteur ne trouvant plus rien à ajouter, laissa ces messieurs fort satisfaits d'avoir constaté la beauté de la température.

Il fut guéri du drame.

Enfin, un cours de versification vint encore faire tourner cette bonne tête d'étourdi. A peine connut-il les premières règles de la poésie, qu'il résolut de mener à fin un poème épique en l'honneur de Napoléon. — Le premier vers lui arriva si vite; qu'il crut déjà l'avoir lu quelque part. Nonobstant cette considération, il écrivit au haut de son papier :

CHANT PREMIER.

Et il commença de la sorte :

J'ai chanté ce héros qui régna sur la France...

La suite n'arrivait pas aussi facilement. — Il passa une heure à se gratter le front et à murmurer entre ses dents : « Qui régna sur la France... sur la France... Qui fit... qui dit... qui... » Rien ne vint. — Sanche s'était approché de lui depuis quelques moments, et le regardait d'un air doucement moqueur :

— Voilà une heure que tu chantes, lui dit-il ; as-tu bientôt fini ?

— Tout à l'heure, répondit le poète qui venait de découvrir un biais pour en sortir à son honneur.

Et, mettant un point après *France*, sous cet unique vers il écrivit :

FIN DU CHANT PREMIER.

Puis, sous le regard souriant de Sanche, — il continua immédiatement à la suite :

CHANT SECOND.

A la fin, impatient de n'être pas plus fécond que pour le précédent, — il griffonna :

J'ai chanté ce héros qui régna sur la France.

Et il termina par de superbes majuscules.

FIN DU POÈME.

Il fut guéri de la littérature en général, — et des poèmes épiques en particulier.

En se jetant ainsi à corps perdu dans le trop ou dans le trop peu, Alphonse gâta, gaspilla, ruina complètement ses plus heureuses qualités et ne put acquérir que des connaissances superficielles, les pires des connaissances. L'exemple de Sanche fut impuissant à le ramener ; l'amitié, qui les unissait tous les deux, lui faisait rendre justice à sa persévérance et prendre part à ses succès ; mais s'il l'admirait sincèrement, il ne sentait pas la force de marcher sur ses traces.

Première représentation de SAINT-ANGE ET VALINCOURT
OU LES EFFETS DE LA FORTUNE.

Il lui arriva peu de temps après une autre aventure.

Le professeur Traquenard, qui, sous de modestes dehors, cachait de hautes prétentions, conçut le projet de faire représenter à l'une des distributions de prix — une pièce de sa composition. Le directeur y donna les mains. Les élèves acceptèrent la proposition avec enthousiasme, et Cogné-Fétu avec frénésie. Pour obtenir du bonhomme un rôle important dans l'ouvrage, il lui vota subitement un culte fanatique, ramassa cent fois son mouchoir et veilla avec un soin scrupuleux à la netteté de ses verres de lunette. — Sa flatterie fut récompensée. Traquenard lui confia le personnage d'un muscadin de l'empire, supérieurement frisé et l'esprit empanaché des fleurs les plus superbes du jardin de rhétorique, telles — que métaphores, apostrophes, catachreses, synecdoques, litotes, antithèses, métonymies, etc. La charpente du drame était du reste d'une simplicité extrême et d'une moralité

à l'avenant. — Cogné-Fétu, sous le nom de Saint-Ange, s'était lié au collège avec le jeune Valincourt, représenté par Sanche ; il le retrouvait plus tard dans le monde, et, remarquant sa position précaire, feignait de ne point le reconnaître. La roue de la fortune tournait sur ces entre-faites, et Valincourt, possesseur d'une brillante fortune, venait finalement au secours de Saint-Ange, plongé dans une affreuse misère.



Cette vertueuse péripétie était d'un excellent exemple, et Traquenard comptait beaucoup sur un succès.

Alphonse mangeait et dormait en répétant les scènes de son emploi. Non seulement il ne se contenta pas d'apprendre son rôle, mais il apprit aussi la pièce entière, afin, disait-il, de se bien pénétrer des situations. — Le vieux surveillant était évidemment flatté d'un tel zèle. — Les répétitions se succédèrent rapidement. Cogné-Fétu soufflait à gauche ; à droite ; il soufflait toujours, il soufflait partout, — il soufflait le souffleur lui-même.

Enfin, le grand jour apparut.

Un théâtre avait été dressé dans la cour de l'établissement. Des guirlandes, mêlées aux draperies, lui donnaient un aspect coquet et de fort bon goût. Les parents se pressaient en foule. Il y avait là un véritable public, — mais



un public indulgent et sans façon, qui arrivait les mains pleines de bravos et qui avait oublié les sifflets à la porte.

Heureusement pour Cogné-Fétu !

Mais n'anticipons pas. — Notre héros, à la vue de cette multitude de têtes curieuses et attentives, sentit naître en lui une émotion qu'il ne put maîtriser. Incapable de se roidir contre un sentiment quelconque, il s'abandonna au découragement et s'exagéra les difficultés de sa position. — Ce fut avec un tressaillement nerveux qu'il entendit commencer l'ouverture. — Il fallut que Sanche l'entraînât sur la scène ; il sentit en entrant ses jambes flageoler sous lui.

La toile se leva,
Le silence le plus parfait régnait dans l'assemblée.
Le modeste Valincourt abordait le brillant Saint-Ange,
et cherchait vainement à s'en faire reconnaître.



— Comment te portes-tu ? lui demandait-il.

Un *plait-il* dédaigneux était la réponse de Cogne-Fêtu ; — mais il se trouvait alors tellement bouleversé que, roulant des yeux effares autour de lui, il répondit sans savoir ce qu'il disait :

— Pas mal, et toi ?

Traquenard bondit sur son siège et, de la coulisse où il se tenait dans l'anxiété d'un auteur que l'on joue, — il lui envoya un *plait-il* furibond.

— *Plait-il* ? lui dit également Sanche tout bas.

Et le souffleur répéta à diverses reprises, sur divers tons :

— *Plait-il... Plait-il... Plait-il...*

Cogne-Fêtu se retourna en même temps vers la coulisse, vers Sanche et vers le souffleur. Il ne comprenait rien. Tout à coup, poussé par le comte de Sanche, la mémoire lui revint, et il s'écria avec volubilité :

— Eh quoi ! mon cher Saint-Ange, tu ne me reconnais pas, tu ne reconnais pas Valincourt, ton camarade, ton ami, ton Pylade ? Est-ce ma mauvaise fortune qui en est cause ? Tu sais quelle fut ma destinée : je suis né de parents pauvres, mais honnêtes ; à quinze ans...

Traquenard tomba anéanti.

— Mais tu n'y penses pas, dit Sanche en le tirant par l'habit, c'est mon rôle que tu déclames. C'est moi qui suis Valincourt, c'est toi qui es Saint-Ange ; c'est moi qui dois te conter cette histoire.

Cogne-Fêtu resta — bouche béante.

On fut obligé de passer la scène première ; cela lui donna le temps de se remettre pour les suivantes, — et, sauf quelques empiétements sur les rôles de ses camarades, il put enfin achever le sien d'une manière à peu près convenable. — Lorsque Traquenard vit son œuvre marcher à la satisfaction générale, il se remit un peu de ses alertes, et les braves qui accompagnèrent le dénouement lui firent entièrement oublier ses angoisses des premières scènes.

Alphonse de Cogne-Fêtu fut plusieurs fois couronné. Son père et sa mère, de concert avec l'oncle Fréjus, en pleurèrent d'attendrissement.

Pendant les dernières vacances qu'il passa au sein de ses parents, — il lut attentivement une feuille progressive à laquelle ils s'étaient récemment abonnés.

Pour son malheur !

Cogne-Fêtu fonde un journal révolutionnaire. — Il demande la tête de Traquenard. — Il peint à fresque. — Violente péripétie.

L'année suivante devait voir se terminer l'éducation de notre héros. On remarqua, dès sa rentrée, qu'il apportait une certaine arrogance dans ses actions, et qu'il se montrait plus rétif à l'endroit de la discipline. — Le vieux Traquenard crut alors devoir redoubler de sévérité, et se montra d'autant moins indulgent, que son élève avançait d'autant plus en âge. Pour la première fois de sa vie, Cogne-Fêtu apprit l'art de dissimuler, il se soumit aux punitions, il alla même jusqu'à sourire à son persécuteur. — Mais, quelques jours après, de sourdes rumeurs semblèrent agiter l'école. On se faisait passer de petits papiers, on en prenait des copies, on fomentait évidemment quelque machination. — Alphonse de Cogne-Fêtu venait de publier le premier numéro d'un journal qu'il intitula :

L'INDÉPENDANT !

Ce spécimen ne contenait que deux articles. Le premier, du rédacteur en chef : — *Mort aux professeurs!* — et le second, du jovial Titube : — *A bas Traquenard!*

Alphonse, poussé à bout, ne gardait aucune mesure. Il comparait le respectable surveillant à Éson, et émettait l'avis de le faire bouillir avec de certaines herbes, sous le spécieux prétexte de le rajeunir. — Titube proposait des moyens plus doux : il s'agissait de garrotter la victime et de lui chatouiller la plante des pieds jusqu'à ce qu'elle mourût de rire, — trépas excessivement plaisant et qui n'a rien de cruel en lui-même. Mais un hasard, le plus funeste des hasards, fit tomber cette proclamation incendiaire dans les mains de Traquenard en personne.

Il en fut atterré, — et courut auprès du directeur, — qui décida sans délai le renvoi des agitateurs et fit prévenir leurs parents. En pleine classe, et d'une voix formidable, le vieux professeur interpella les deux publicistes, et leur fit connaître l'arrêt par lequel ils étaient chassés de la maison.

CHASSÉS !!!

Cogne-Fêtu pâlit. — Titube ricana.

— Dans une heure, ajouta le professeur, vous ne serez plus ici. Voici l'instant des récréations ; vous allez rester enfermés dans la salle. Vos familles sont prévenues. Adieu, messieurs ; tâchez de profiter de cette leçon.

Les élèves sortirent en silence, frappés de stupeur.

Seul, en passant auprès de son ami, — Sanche se jeta dans ses bras, fondant en larmes. Forcé de suivre ses condisciples, il ne le quitta qu'après lui avoir longuement serré la main.

Lorsque les deux complices se trouvèrent seuls, — Alphonse secoua la tête, comme pour chasser les tristes pensées qu'il assiégeaient.

— Titube ! s'écria-t-il, une dernière vengeance !

— Ça va.

— Donne-moi du charbon.

— En voilà.

— Et maintenant, prends garde !

Une heure après, l'oncle Fréjus arrivait, épouvanté ; — et, à la suite d'une longue altercation avec Traquenard, — il partit avec son neveu, vis-à-vis duquel il se renferma dans un morne silence.

Un roulement de tambour rappelle les écoliers en classe. Le front baigné de sueur, ils rajustent leurs vêtements et s'appêtent à reprendre leurs études. — Tout à coup, les premiers arrivés font retentir un grand éclat de rire. On se presse, on se bouscule, on pénètre dans la salle, et l'hilarité devient générale. — Traquenard arrive avec un visage inquiet. — A sa vue, les éclats de rire redoublent ; on se pâme, on se roule, on se tord sur les bancs. — Il jette les yeux autour de lui. Sur les murs blanchis à la chaux, des fresques au charbon forment une galerie fantastique. — C'est bien lui, Traquenard, avec son nez à corbin, sa perruque et son habit vert-pomme. Le dessinateur n'a point permis d'équivoque : on lit en gros caractères :

Existence scolastique et mythologique de Traquenard.

Puis on distingue successivement de rapides ébauches, — avec ces inscriptions :

Traquenard sort du sein des ondes.
Traquenard est bercé par les Muses.
Traquenard est nourri par la chèvre Amalthee.
Traquenard joue avec un pantin.
La première dent de Traquenard.
Les inconséquences de Traquenard.

Et finalement :

Traquenard est placé au rang des constellations.



Le professeur s'affaissa sur une chaise. Tant de secousses avaient ébranlé sa constitution. On le mit au lit, et quinze jours durant il fut très-gravement malade.

Cogne-Fétn s'était trop vengé.

CHARLES MONSELET.



SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.

LA FRÉGATE L'URANIE.

I.

Le château de Penmarek est une vieille demeure féodale, située près de la côte en Basse-Bretagne ; malgré plusieurs dégradations qu'il a subies pendant les guerres de la ligne et des factions qui signalèrent la minorité de Louis XIII, il conserve encore un aspect assez imposant.

On voit avec intérêt ces tours mutilées, la guelte qui domine le donjon, et la chapelle, qui seule rappelle des idées de grâce et d'élégance au milieu de cet appareil de force.

C'est là, que vivait dernièrement, dans une solitude presque absolue, M. Penmarek qui s'y était retiré après

la perte cruelle de sa femme, morte à Saint-Pol de Léon quelques années auparavant.

M. Penmarek avait deux fils, son espérance et sa consolation, et il avait reporté sur eux toute la tendresse qu'il avait vouée à leur mère ; de leur côté Arthur et Bertrand se montraient dignes en tout de l'amour de leur père, par leur passion pour le travail, leurs prévenances et la docilité avec laquelle ils écoutaient et suivaient ses avis.

Arthur, l'aîné, avait toujours témoigné la volonté de devenir marin, ce qui allait bien avec son caractère ferme

et résolu; Bertrand, au contraire, rêveur et contemplatif voulait être médecin. Comme rien ne s'opposait à ce qu'ils suivissent ces deux honorables carrières, M. Penmarek y consentit facilement.

Pendant une belle soirée du mois de juin, les deux frères assis près de la barrière verte qui ferme l'avenue étaient occupés à trier des champignons, des ceps et des mousserons qu'ils avaient cueillis dans le bois; leur père marchait lentement enlisant un ouvrage qui paraissait beaucoup l'intéresser.

Tout à coup Arthur pousse un cri, se lève précipitamment et s'élance sur la route où il venait de voir un jeune marin trébucher et tomber, son frère le rejoignit rapidement ainsi que M. Penmarek, et ils transportèrent sur un banc le jeune homme, qui dans sa chute s'était foulé le pied droit.

Une foulure sans doute est rarement dangereuse, mais elle fait éprouver de vives douleurs, rend la marche impossible et nécessite un repos absolu pendant plusieurs jours.

Lorsque M. Penmarek se fut assuré qu'il n'y avait pas de fracture, aidé de quelques paysans qu'il avait appelés, il plaça sur une civière le jeune homme, qui lui exprimait

avec vivacité sa reconnaissance, et il le fit transporter au manoir, où des soins empressés lui furent prodigués; pendant ce temps, Arthur, montant sur Favori, son cheval, s'était élancé brido abattue vers Lannilis, d'où il revint deux heures après, avec le docteur Guillou.

La réponse du médecin fut des plus tranquillissantes: il annonça un peu de fièvre, mais une prochaine guérison. Il exigea le repos le plus complet pendant quelques jours.

Cette fâcheuse circonstance avait rompu la monotonie de la vie de famille chez M. Penmarek; c'était tout un événement. Les jeunes gens, avec cette curiosité inquiète qui est presque toujours l'apanage de la jeunesse, auraient voulu aller faire de longues causeries avec leur nouvel hôte, Arthur surtout, dont le costume du jeune marin avait réveillé toutes les émotions et les espérances.

Mais leur père s'y opposa, afin de ne pas fatiguer ce jeune homme; seul il le vit et apprit de lui qu'il était novice à bord de la frégate l'Uranie qui avait péri dans la Méditerranée, qu'à la suite de cet événement il avait été embarqué sur un brick de Saint-Malo et dirigé de ce port sur Brest, où était sa famille; il s'y rendait, lorsque déjà fatigué d'une pénible journée de marche, il heurta une pierre, tomba et se démit le pied.



Vue de Brest.

Ses papiers, qu'il tira de l'étui en fer-blanc où ils étaient roulés, confirmèrent pleinement son récit.

Comme il paraissait être d'un caractère fort doux et qu'il témoignait beaucoup de reconnaissance des bons procédés que l'on avait pour lui, M. Penmarek écrivit à sa famille et obtint qu'il passerait quinze jours de convalescence au manoir. Lui-même, n'ayant à Brest que quelques parents éloignés, y adhéra facilement, quelques jours de plus ou de moins n'avaient pas la même importance que s'il eût été attendu par un père et une mère.

Enfin après une semaine de souffrances qu'il sup-

porta avec courage, le jeune homme se trouva assez bien rétabli pour pouvoir descendre au jardin et s'y promener en s'appuyant sur une canne. Alors commencèrent les longues causeries et les interminables interrogations sur la mer, les vaisseaux, les événements maritimes, enfin tout ce qui peut frapper et saisir des imaginations jeunes, avides de récits merveilleux.

M. Penmarek, voulant arrêter cet élan auquel du reste son hôte se prêtait avec une parfaite complaisance, témoignait quelque mécontentement, lorsque ce dernier prit l'engagement de raconter ses aventures de mer à ses deux jeu-

nes amis, au jardinier Jean et au fils du fermier, Yvon Braouëzec, qui savait assez de français pour pouvoir comprendre et suivre avec intérêt ses récits.

Le lendemain pendant la soirée, toute la famille étant réunie au salon, le jeune homme prit la parole en ces termes :

VISITE AU PORT, CONSTRUCTION ET LANCEMENT.

Je vous ai déjà dit, messieurs, que je me nomme Yves Thalouarn et que je suis fils unique d'un brave officier que j'ai eu le malheur de perdre, il y a quinze mois.

Mon père, qui est mort capitaine de vaisseau, était dans toute l'acception du mot ce qu'on appelle un officier de fortune : sorti des rangs les plus humbles de la marine, il avait commencé par être mousse, et, très-probablement sans la révolution il ne se fût jamais élevé au delà du grade de chef de timonnerie ; mais les circonstances vinrent seconder son calme courage et développèrent des qualités qui le placèrent au premier rang parmi nos officiers pratiques. Je ne puis mieux couronner son éloge qu'en vous disant que l'amiral Williaumez l'avait en considération toute particulière et que le commandant le Bozec le reconnaissait comme un digne rival dans la science du pilotage ; il faisait passer un convoi et sa frégate dans les sinuosités des écueils où un chasse-maréé ne s'aventurerait qu'en tremblant.

Mon père possédait une embarcation dans laquelle nous faisons tous deux de véritables voyages de long cours ; car nous allons dans cette coquille de noix visiter Quessant, Camaret et l'île de Sein, en bravant les redoutables courants du Raz et les milliers de rochers qui hérissent les abords de la baie des Trépassés. Nous pouvions dire à juste titre comme les pêcheurs de la côte lorsqu'ils se trouvent dans ces redoutables parages :

*Va Doue ! va z'écrouit da tremenat ar Raz.
Roc va leotr a zo bhan, hag ar mor asobras*

*O mon Dieu ! aidez-moi à passer le Raz,
Car mon navire est petit, et la mer est bien grande.*

Nos amis regardaient comme des imprudences ces sorties qui nous conduisaient même jusqu'à Lorient et à Saint-Brieuc ; mais mon père trouvait du charme à braver le danger et à m'habituer à voir la mort face à face sans baisser les yeux : c'est nécessaire dans notre état.

¹ Petit navire de commerce en usage sur les côtes de Bretagne ; sa mâture et sa voilure sont tout ce qu'il y a de plus simple, n'ayant ni haubans, ni lunnés, ni perroquets. Souvent les voiles sont teintées d'une couleur rougeâtre.

Lorsque nous restions en ville, il me conduisait dans le port et me faisait suivre pas à pas les travaux de construction des vaisseaux et les réparations de ceux qui entraient dans les formes¹ pour être refondus² ; nous allions dans les corderies voir commettre³ les nombreux cordages nécessaires en marine depuis les plus gros câbles jusqu'au bitord.

Nous allions d'autres fois à l'atelier des boussoles, à la sculpture, à l'avironnerie, à l'arsenal, dans les magasins généraux et jusqu'à la manutention où se confectionnent les masses énormes de biscuit nécessaires aux équipages. Il voulait m'initier de bonne heure aux plus petits détails d'une carrière à laquelle il me destinait et pour laquelle je montrais une vocation décidée. Je n'éprouvais pas de plus grand plaisir qu'à voir exécuter les manœuvres des voiles, passer ou dépasser les mâts, manœuvrer le canon de mer ou le mettre à la serre⁴.

Quelquefois, dans nos excursions, nous suivions le cours d'Ajot dans toute sa longueur en admirant cette magnifique promenade ; puis, traversant les cours du sombre et vieux château qui domine l'entrée du port, nous ne tardions pas à y rejoindre quelques anciens amis de mon père installés sur cette partie du rocher, que les Brestois nomment la pointe aux Blagueurs, expression moins élégante que pittoresque. De là la vue plane, vous le savez, sur la rade immense si bien défendue par l'art et la nature ; on découvre le goulet⁵, les galeries de la pointe espagnole, le fort Berthoume sur son rocher d'un aspect étrange, et au loin les eaux bleues de l'Océan. Ce spectacle, que nos vieux marins contemplant avec bonheur, y attire tous les jours ces invalides de la mer. De là, à l'aide d'une longue-vue, ils suivent du regard les navires qui paraissent à l'horizon ou qui s'engagent dans les passes du goulet : longtemps avant leur arrivée ils les nomment par leurs noms, car un marin expérimenté reconnaît non-seulement la classe d'un navire, mais son nom ou celui de son capitaine à la hardiesse, l'habileté ou la timidité d'une manœuvre, ainsi qu'à sa manière ou à sa marche.

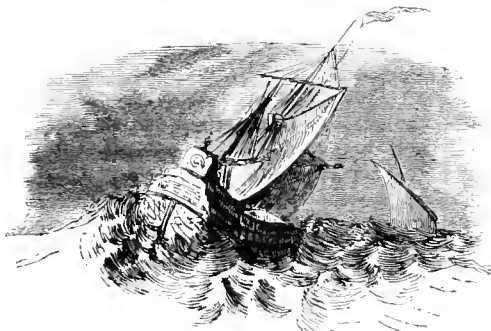
¹ *Formes*, bassins revêtus en pierre de taille où l'on fait entrer un vaisseau pour l'inspecter, le réparer ou le refondre. — Quand il y est entre ou ferme les portes d'écuse, et à l'aide de pompes on retire l'eau.

² *Refondre* un vaisseau, c'est retirer les parties qui le composent et les replacer successivement afin de conserver son gabarit.

³ *Commettre*, terme de corderie. Faire les cordages, aussières, câbles, grolins, drosses, taques, etc., etc.

⁴ *Serre*. C'est un amarrage à l'aide de la brague, des palans, de l'azoulette fortement serrés ou serrés, pour maintenir les canons pendant le mauvais temps. On met à la serre comme première et deuxième batterie.

⁵ Entrée de la rade de Brest, longue, étroite et protégée par de nombreuses batteries.





OCTOBRE.



Le ne fait plus chaud et il ne fait pas encore froid. Voilà le mois d'octobre. C'est un mois de transition, tout simplement. Il achève et il commence; il achève de cueillir ses fruits et il commence à labourer ses terres arables. Il coupe les vendanges en deux. Il jette sa ligne à pêcher dans un coin et arme son fusil Lefauchaux pour la chasse à travers bois.

Cà, mon gentilhomme, mettez votre habit anglais, votre casquette anglaise, vos bottes anglaises, et montez sur votre cheval anglais, avec votre cravache anglaise à

la main. Voici la meute qui jappe, qui tourne, qui aboie; voici les piqueurs, les veneurs et toute cette bande bruyante qui n'attend plus que votre signal pour s'élancer comme un cauchemar poursuivi par une fanfare. Les poètes nous ont chanté bien souvent les plaisirs de la chasse, et à mon avis ils ne l'ont pas fait encore autant qu'elle le mérite. Songez donc quels grands souvenirs historiques réveille le son fièrement mélancolique du cor dans les forêts! L'avez-vous jamais entendu sans vous rappeler le cortège éblouissant des dames de haut lignage posées sur de blanches haquenées, des fauconniers avec la plume à la toque et l'oiseau sur le poing, de *l'hallali* furieux et des torches flamboyantes, semant derrière elles des sillons d'étincelles? Un beau et splendide spectacle que



celui-là et dont le Jockey's-club devrait bien un jour ou l'autre, dans un de ses caprices princiers, ressusciter la pompe toute royale!

La chasse nous fait tomber dans le banquet, et le banquet c'est surtout et principalement le mois d'octobre. On goûte alors cette boisson qui n'est plus du raisin et qui

n'est pas encore du vin. C'est à qui s'en ira tourner le robinet de la cuve, ou de sourds grondements annoncent une fermentation d'heureux présage; et il n'est pas rare, dans ce cas que le choc des verres ne devienne le prologue d'une de ces conversations pétillantes et enjouées, où l'esprit fait lui aussi sa vendange. Grâce à l'édit

préfectoral, le giber se promène impunément sur les tables, narguant le corps entier de la gendarmerie.

Après le banquet, la danse; après le flacon, la musette. Mais la danse au grand air, avec la lune pour lustre unique, ou, à défaut de lune, un quinquet entre les feuilles d'un arbre; un piquant mélange des kermesses de Teniers et des bergeries de Boucher: la ferme et le château qui se donnent la main. Le classique tonneau de l'orchestre est dressé dans le fond; le ménestrier joue en aveugle et comme doivent jouer bien certainement les musiciens damnés de l'*Enfer* du Dante. Mais qu'importe à ce monde joyeux qui saute plutôt qu'il ne marche, qui bondit plutôt qu'il ne saute? La joie éclate dans tous les yeux, et c'est sans nul souci de la mesure que les groupes se croisent et s'entrelacent. La ronde est le dénouement du banquet, comme le banquet est la suite de la vendange et de la chasse.

Mais qui sera le dénouement de la ronde maintenant? Etendez un peu la main et écoutez le vent se taire. C'est la pluie, la pluie qui procède d'abord par larges gouttes, puis par gouttes plus fines et plus serrées, et enfin par un abat d'eau violent, général. En peu d'instants, l'alarme est au milieu des danseurs, et c'est aussitôt un saute-qui-peut effroyable parmi la *salle* de hal. Les granges sont envahies de même que les hangards; tout est bon pour les jeunes filles qui abritent leurs charmants visages sous leur mouchoir ou leur tablier. Le plaisir n'a que le temps d'ouvrir ses ailes et de s'envoler vers nos antipodes. Chacun ne songe plus qu'à regagner sa maison, à travers les flaques récentes du chemin et les sentiers boueux qui conduisent au village; heureux encore si l'on y arrive sans autre inconvénient que celui d'être mouillé jusqu'aux os, et si un bon feu de sarments peut conjurer à temps les symptômes d'une fluxion ou d'un rhumatisme!

La pluie! — c'est une des pages les plus tristes du mois d'octobre. La pluie, qui scintille à travers les derniers rayons du soleil, comme une larme dans un regard! Avec la pluie, gémissent les girouettes au bord des toits d'ardoises; avec la pluie tombent aussi les sapins de nos belles montagnes sous le fer de la hache. Pauvres arbres, ils espéraient long-temps encore sans doute voir des oiseaux suspendus à leurs branches et des rêveurs assis à l'ombre de leurs vieux troncs!

Les superbes rhétoriciens de la révolution avaient débaptisé le mois d'octobre pour lui donner le nom de vendémiaire, qu'il partageait avec le mois de septembre; et si nous remontons dans le passé, nous lui verrons bien d'autres transformations et bien d'autres baptêmes encore. Laissez-moi donc déshabiller ce mot, essayer la poussière des siècles qui le recouvre et vous le montrer dans son enfance romaine, tout hérissé de piques et de faisceaux. Alors il s'appelait *octo imber*, le huitième dans le calendrier de Romulus et le dixième depuis Numa. C'est à ce dernier rang qu'il s'est définitivement maintenu, sans

qu'aucun almanach légeois ait essayé de le lui contester, mais non sans avoir failli bien des fois perdre son nom à défaut de son rang. Ce fut ainsi qu'Antonin l'appela *faustinus*, en l'honneur de sa femme Faustine; Commodus, *invictus*, en l'honneur du dieu de la guerre; et Domitien, *domitianus*, en son propre honneur. Comme on le voit, ce n'est pas la faute des empereurs romains si octobre s'appelle encore octobre aujourd'hui, et continue à s'appeler octobre jusqu'à la fin des siècles.

Des fêtes presque aussi nombreuses que ses jours le signalaient dans la ville païenne. C'étaient celles de Bacchus, le dieu couronné de pampres; et, par un bizarre rapprochement, celles des morts ou *éleuthériques*. Les cyprès se mélangeaient ainsi fatalement avec les roses, et les larmes de deuil ne servaient qu'à faire grésiller davantage le feu de joie. Mais le paganisme aimait, on le sait, à s'entourer de pareils contrastes, et il y avait toujours un de ses yeux pour la gaieté et un autre pour la tristesse.

De ces fêtes nous n'avons conservé que la danse en l'honneur des vendanges, sans les bacchanales pourées qui l'accompagnaient chez les anciens. Les tarentelles des Napolitains et les valaques des Grecs modernes ont perpétué jusqu'à présent cet usage immémorial, qui est loin de menacer de s'éteindre et qui durera sans doute autant que les vignes du Pausilippe et de la Bourgogne, autant que les frais Champenois et les brunes villageoises du Médoc. C'est là une sorte de joyeux remerciements adressés à la nature, et un devoir dans un plaisir.

Donc, Mathurine, et vous, Gros-Pierre, fermez les contrevents et mettez la première bûche au feu; que le chêne vienne changer sa robe de verdure pour une autre de braise; et tenez bien surtout la porte close, afin que l'humidité du dehors ne pénètre pas ici. Nous ne nous chauffons pas encore à cause du froid, mais seulement à cause de la pluie. Entendez-vous comme elle bat aux vitres de la fenêtre? Allons, grand'mère, approchez votre rouet de l'âtre qui flamboie, et dites-nous un de ces récits d'autrefois que vous savez si bien, pendant que, groupés autour de vous, nous murmurerons ces deux vers du chantre d'*Eloa*:

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires.
Des histoires du temps passé!...



L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT ELZÉAR, comte d'Arian, et SAINTE DELPHINE, sa femme.



Le saint personnage dont nous allons retracer la vie fournira une preuve irréfragable de la possibilité du salut dans les hautes positions du monde, après surtout que le divin Sauveur a déclaré dans son Évangile, qu'il était plus difficile à un riche de se sauver qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Mais, comme on voit, la difficulté n'est point une impossibilité, quoique trop souvent les gens du monde confondent l'une avec l'autre.

Elzéar, dont le véritable nom est Augias, sortait de l'illustre et ancienne famille de Sabran, en Provence. Son père avait été créé comte d'Arian dans le royaume de Naples. Sa mère, Laudune d'Albes, sortait pareillement d'une maison distinguée. Notre saint naquit en 1285, à Robians, près du château d'Ansois, au diocèse d'Apt. Après son baptême, telle que la mère de saint Louis, la bonne comtesse d'Arian (c'est le titre que le peuple se plaisait à lui donner), prit dans ses bras le jeune Elzéar, et l'offrant à Dieu, elle le pria de le lui enlever plutôt que de jamais le voir souillé d'un péché mortel.

L'enfant parut en effet singulièrement prédestiné à tous les genres de vertus. La vue d'un malheureux excitait vivement la commisération de ce jeune cœur, et il ne se bornait pas à une pitié stérile, tant que les personnes chargées de son éducation lui accordaient la facilité de se livrer à cette inclination de bienfaisance. Guillaume de Sabran, son oncle, abbé du célèbre monastère de Saint-Victor à Marseille, fut chargé de compléter cette éducation si bien commencée. Des ce moment, et à peine âgé de neuf ans, Elzéar portait une ceinture armée de pointes aiguës sur la chair. Son oncle, en blâmant cet excès d'austérité, ne put s'empêcher d'admirer un zèle si vif et si précoce pour la mortification, dans un âge aussi tendre. L'année suivante, Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, voulut qu'on fiançât Elzéar avec Delphine de Glandèves, qui avait à peine douze ans. Le père de celle-ci était Sinba, seigneur du Puy-Michel, dont la fortune égalait la noblesse, et puis Delphine était fille unique. Celle-ci méritait à tous égards, par ses qualités excellentes, d'avoir un époux aussi accompli. Au bout de quatre ans, le mariage fut célébré dans le château de Puy-Michel. On ne pouvait se lasser d'admirer ce couple qui semblait ne s'être uni que pour s'édifier, dans une sainte émulation, par les pratiques de l'austérité chrétienne. C'étaient deux anges qui, sous une forme mortelle, et foulant aux pieds les plaisirs même permis, n'avaient d'autre sollicitude que de marcher constamment dans la route qui devait les reconduire à la céleste patrie dont ils étaient momentanément exilés. Elzéar et Delphine passèrent ainsi sept ans dans le château d'Ansois, qui appartenait au comte d'Arian, et se retirèrent ensuite, afin d'être plus libres dans leur goût pour la solitude, dans celui du Puy-Michel.

Leur vie commune était celle d'un frère avec sa sœur.

Elzéar n'avait que vingt-trois ans quand il perdit son père et sa mère. Maître absolu d'une grande fortune, au lieu d'y attacher son cœur, il n'y vit qu'un moyen de plus pour secourir les indigents et se livrer plus largement aux bonnes œuvres de tout genre. A force de méditer la loi du Seigneur, il conçut un si grand mépris pour tout ce qui passe et un amour si ardent pour les biens impérissables de l'éternité, qu'il semblait ne plus tenir à la terre. La journée était, en très-majeure partie, employée à la prière et à la récitation de l'office de l'Eglise, et pendant la semaine il participait souvent à la sainte eucharistie. Une grande partie de la nuit se passait dans l'oraison mentale, et pendant tout ce temps il se tenait à genoux. On croirait qu'une vie pareille devait rendre Elzéar morose, de mauvaise humeur, incommode aux personnes qui l'environnaient : on serait dans l'erreur. La vraie piété est toujours gaie, accessible, douce, accommodante. Elzéar était d'une conversation aimable, sans aigreur en reprimant, et faisant toujours éclater dans ses paroles cette charité qui, selon l'Apôtre, est patiente, humble, tolérante, bénigne. Il donnait pareillement à la gestion de ses affaires temporelles le soin qu'elles exigeaient. A la guerre, il déployait une grande bravoure : l'époque où il vivait lui en fournit trop fréquemment l'occasion. C'est encore à tort qu'on se figurerait impropre aux combats ou au gouvernement d'une maison considérable et d'une grande fortune, l'homme voué à la plus tendre piété. Il faut ici rappeler les paroles de l'Apôtre. La piété est utile à toutes choses. Un règlement que le comte Elzéar fit pour sa maison est une preuve éclatante de la haute sagesse que peut inspirer à un chrétien la profonde piété dont il fait profession. Nous devons ici le transcrire, parce qu'il peut servir de modèle, et qu'il est d'ailleurs une éloquente preuve de ce qui veut d'être dit sur les effets d'une dévotion tout à la fois sincère et éclairée.

« 1^o Que tous ceux qui composent ma maison assistent à chaque jour à la messe quel que affaire qu'ils puissent avoir. Si le Seigneur est bien servi chez moi, rien n'y manquera.

« 2^o Si quelqu'un de mes domestiques jure ou blasphème, il sera sévèrement puni et puis honteusement expulsé. Je ne puis espérer que Dieu répande sa bénédiction sur ma maison, s'il s'y trouve des hommes qui se dévouent au démon. Pourrais-je souffrir chez moi des bouches infectes qui portent le poison dans les âmes ?

« 3^o Que la pudeur soit respectée. La moindre atteinte qu'elle pourrait souffrir ne saurait rester impunie dans la maison d'Elzéar.

« 4^o Les hommes et les femmes doivent aborder le tribunal de la pénitence une fois par semaine. Que personne ne soit assez malheureux que de ne pas communier aux principales solennités de l'année.

« 5^o L'oisiveté sera bannie de ma maison. Le matin, chacun élèvera son cœur à Dieu par une fervente prière et lui offrira toutes les actions de la journée. Les hommes

et les femmes iront ensuite à leur ouvrage. Dans la matinée, ils auront quelque temps pour vaquer à la méditation, mais je ne veux pas de ceux qui sont perpétuellement à l'église. Ils agissent ainsi, non par amour de la contemplation, mais par répugnance pour le travail. L'Esprit saint, en nous décrivant la femme pieuse, nous apprend que, non-seulement elle prie, mais encore qu'elle est modeste, docile, assidue au travail, et qu'elle prend soin de sa maison. Les femmes de mon service prieront le matin, et emploieront le reste de la journée au travail.

« 6° Je ne veux pas que l'on joue à des jeux de hasard; il est facile de prendre une récréation innocente, sans se livrer à la paresse. Je ne veux pourtant pas que mon château ressemble à un monastère, et que mes gens vivent comme des ermites. Je ne leur défends pas de se réjouir, mais j'entends qu'ils ne fassent rien contre leur conscience, et qu'ils ne s'exposent point à offenser Dieu.

« 7° Que la paix ne soit jamais troublée dans ma famille; là où règne la paix Dieu habite. Une famille est divisée par l'envie, la jalousie, les soupçons et les rapports, comme en deux armées qui cherchent continuellement à se surprendre, et qui, après avoir assiégé le maître, le blessent et le dévorent. Je chérirai ceux qui seront fidèles au service de Dieu, mais je ne souffrirai pas ceux qui s'en déclareront les ennemis. Ceux qui ne craignent pas Dieu ne peuvent acquérir la confiance de leur maître, et ils dissiperont sans scrupule sa fortune. Un maître entouré de pareils domestiques est, dans sa maison, comme dans une tranchée assiégée par les ennemis de toutes parts.

« 8° Quand une dispute s'élèvera, je veux qu'on observe inviolablement le précepte de l'Apôtre, qui veut que la réconciliation se fasse avant le coucher du soleil. Qu'on oublie, à l'instant même, la faute commise, et que l'on étouffe toute espèce d'aigreur. Je sais qu'il est impossible de vivre avec les hommes sans avoir quelque chose à souffrir. Rarement un homme est d'accord avec lui-même pendant un jour. Qu'il ait un accès d'humeur, il ne sait plus ce qu'il veut. Ne pas condescendre à pardonner à son prochain est une conduite diabolique; mais aimer ses ennemis et leur rendre le bien pour le mal, est le caractère distinctif des enfants de Dieu. Si je rencontre de tels domestiques, mon cœur, ma bourse et ma maison leur seront toujours ouverts; je les considérerai comme mes maîtres.

« 9° Tous les soirs, ma famille se réunira pour assister à une conférence où l'on parlera de Dieu, du salut, des moyens de gagner le ciel. Il est bien honteux pour nous que placés sur la terre pour mériter le Paradis, nous y pensions si peu, et que nous n'en parlions jamais que d'une manière superficielle. O vie de l'homme, comme tu es employée! ô travaux, que votre objet est peu digne d'une âme immortelle! Que de fatigues, que de sueurs pour des folies! Les discours sur le ciel nous excitent à la vertu et nous inspirent du mépris pour les plaisirs dangereux du monde. Comment apprendrons-nous à aimer Dieu, si nous ne parlons jamais de lui? Que personne, parmi mes domestiques, ne s'absente de cette conférence, sous prétexte de vaquer à mes affaires. Il n'y a point d'affaires qui me soient aussi précieuses que le salut de ceux qui sont attachés à mon service. Ils se

« sont donnés à moi, et je mets tout à Dieu, maîtres et domestiques, et généralement tout ce qui est en mon pouvoir.

« 10° Je défends à tous mes officiers, sous les peines les plus sévères, de causer le moindre tort à qui que ce soit, dans ses biens et dans son honneur; d'opprimer les pauvres et de ruiner le prochain, sous prétexte de maintenir mes droits. Je ne veux point m'enrichir de la substance de l'indigent. Des officiers cruellement zélés pour leurs maîtres se damnent et les damnent avec eux. Comment peut-on s'imaginer que quelques légères aumônes effaceront les crimes des officiers qui déchirent les entrailles des pauvres dont les cris montent au ciel pour demander vengeance? J'aime mieux aller nu en paradis, que de tomber dans l'enfer avec le mauvais riche couvert de pourpre et d'or: la crainte de Dieu est une richesse suffisante. Les richesses acquises par l'injustice et la fraude sont comme un feu caché sous la terre et qui tôt ou tard fera éruption et dévorera tout. S'il arrive qu'on ait enlevé quelque chose au prochain, je veux qu'on lui rende quatre fois autant. Je prétends que tous les torts faits à mon occasion soient réparés. Un homme qui place dans le ciel ses trésors pourrait-il se passionner pour ceux de la terre? Je suis sorti nu du sein de ma mère et nu je rentrerai dans le sein de la terre, notre mère commune. Serait-il possible que pour un moment de vie que je passe entre ces deux tombeaux, je voulusse hasarder mon salut éternel? Pour agir de la sorte, il faudrait que j'eusse perdu l'usage de ma raison, que je ne connusse pas ce que c'est que la vertu et que j'eusse renoncé à la foi. »

Tel est ce règlement, que l'on peut considérer comme un vrai chef-d'œuvre de sagesse chrétienne, digne d'être présenté aux chefs de famille qui ont un grand état de maison. Les prescriptions qu'il renferme sont marquées au coin des vrais principes du christianisme, et si elles étaient observées avec ponctualité, nous demandons si on verrait souvent ce qui aillie le siècle actuel dans un trop grand nombre de familles où la foi n'est pas la première régulatrice de l'ordre qui doit y régner. Le règlement d'Elzéar tirait surtout sa force de l'exemple que donnait celui qui l'avait rédigé et imposé. Un maître aura beau prodiguer les plus excellents conseils à ses domestiques, s'il se met dans le cas de se faire appliquer ces paroles: « Médecin, commence par te guérir toi-même... » ses avis et ses ordres ne seront qu'un vain son.

Delphine secondait admirablement son époux et se faisait gloire de lui obéir en toutes choses. Jamais la plus légère désunion ne vint troubler cette harmonie, qui, même humblement parlant, est le premier charme du mariage; la pieuse comtesse savait très-bien que la femme mariée ne doit pas exclusivement vivre en religieuse, et que le soin de son ménage entre pour une bonne part dans l'économie de sa sanctification. Elle avait avec elle une sœur nommée Alasia, qui entraînait dans toutes ses vues de pitié et de bonnes œuvres.

Que dirons-nous surtout de la charité du comte d'Arrian? Ses visites les plus douces étaient celles qu'il faisait dans les hôpitaux, surtout dans ceux qui étaient peuplés de lépreux, dont le nombre était si grand dans ce siècle. Chaque jour, il lavait les pieds à douze pauvres et les servait fréquemment à table. En 1310, survint une cherté extraordinaire. C'était pour Elzéar une occasion de dé-

velopper l'immense amour dont son cœur était embrasé pour le prochain. Aussi il versa de très-abondantes aumônes dans le sein de l'indigence. Comme on s'étonnait

de cette tendresse pour les pauvres, il répondait : « Comment pouvons-nous demander à Dieu son royaume si nous lui refusons un verre d'eau, dans la personne de ses



amis les plus chers? Ne nous fait-il pas trop d'honneur en daignant recevoir quelque chose de notre part?»

Après la mort de son père, Elzéar fut obligé de passer dans le royaume de Naples pour prendre possession du comté d'Arrian. Il n'y trouva qu'un peuple rebelle qui prenait parti pour la maison d'Aragon, contre les Français. Il n'employa d'autres armes que la douceur et la patience pour vaincre ses résistances. Son parent, le prince de Tarente, lui disait : « Laissez-moi châtier les revoltés; j'en ferai pendre un certain nombre et leur exemple produira son effet. Contentez-vous de prier pour moi; je ferai le reste. » Elzéar lui répondait : « Eh quoi! vous voudriez que je prisse possession de mon gouvernement par des massacres? Les bons offices produiront plus d'effet. Il n'y a pas de gloire pour un lion de mettre en pièces des agneaux. Mais il y a quelque chose de véritablement grand à voir un agneau triomphant des lions. » Le peuple, émerveillé d'une douceur si extraordinaire, eut honte de sa rébellion, se soumit et invita le comte à prendre possession de son autorité.

Un exemple suffira pour prouver combien l'âme de notre saint était grande. En parcourant divers papiers, il trouva des lettres qu'un officier servant sous ses ordres écrivait à son père. Elzéar y était traité de la manière la plus

indigne. L'officier s'efforçait de persuader au père qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à déshériter un fils plus propre à faire un moine qu'un guerrier. Delphine elle-même était indignée et disait à son mari qu'il était



impossible de pardonner un fourbe qui cachait une haine aussi violente sous un dehors d'attachement et de fidélité.

Elzéar répondit que Jésus-Christ prohibait la vengeance et ordonnait de pardonner les injures, et qu'en conséquence il allait jeter ces lettres accusatrices au feu. Il n'hésita pas à le faire, et le coupable ne reçut jamais aucun reproche. L'histoire de la vie de saint Elzéar ne dit point si jamais l'officier fut informé de cette admirable générosité de son maître.

Elzéar fit administrer exactement la justice dans son comté et les officiers coupables n'eurent point à se féliciter de sa condescendance, qui en ce cas aurait été blâmable. Mais quand les malfaiteurs étaient condamnés à mort, il allait les visiter, les consoler, les exciter au repentir. Quand des biens avaient été confisqués, il les rendait secrètement aux veuves et aux enfants. Après avoir été, pendant cinq ans, en Italie, il obtint du roi Robert, frère de saint Louis évêque de Toulouse, la permission de retourner en Provence. Ses vassaux du château d'Ansois lui firent une brillante réception, dont il était si digne. Quelque temps après, Elzéar et Delphine se firent recevoir dans le Tiers Ordre de saint François, en s'engageant à porter sous leurs habits du monde ceux de cette congrégation, et à réciter certaines prières, sans toutefois que leur omission les rendit coupables de péché.

Depuis deux ans, Elzéar était en Provence, lorsque le roi Robert le rappela en Italie, où il le créa chevalier d'honneur, titre qu'on réservait aux plus braves et aux plus méritants. La veille de sa réception, il passa la nuit en prières, et le jour même il communia avec un ferveur si touchant que tout la cour en fut singulièrement édifiée. Robert donna à notre saint une éclatante marque de sa confiance, en le choisissant pour présider à l'éducation de Charles son fils, duc de Calabre. Elzéar dissimula, pendant quelque temps, les défauts de son élève, afin de bien connaître la trempe de son caractère ; puis, il l'avertit avec douceur, en lui faisant envisager la nécessité d'acquiescer les vertus auxquelles l'obligeaient sa haute naissance et son avenir de prince et surtout de chrétien. Le jeune prince, touché des discours de son saint précepteur, se jeta à son cou en lui disant : « Il est temps encore de commencer, dites-moi ce que je dois faire. » Dès ce moment le royal disciple fit des progrès rapides dans les sciences et dans la vertu, et devint plus tard un prince recommandable par ses excellentes qualités.

Le roi Robert, voulant passer en Provence, laissa la régence de son royaume à son fils Charles, sous la conduite d'Elzéar, qui devint chef du conseil. Voyant les pauvres dans l'abandon, notre saint postula comme une grâce la charge d'être fait leur avocat. « Quel office me demandez-vous là ! dit le prince en riant, vous n'avez pas à craindre des compétiteurs ; je mets sous votre protection tous les pauvres de mes États. » On vit alors Elzéar chargé d'un sac et parcourant les rues de Naples pour recevoir les requêtes des malheureux si légitimement placés sous son patronage. Il écoutait leurs plaintes, leur distribuait des aumônes, et ne laissait personne sans consolation. Comme le haut poste qu'il occupait faisait nécessairement passer par ses mains les nominations aux places et les faveurs qui découlaient du trône, les ambitieux voulaient

acquiescer son amitié par des présents. Elzéar les refusa toujours. « Il n'est pas, disait-il, facile à un homme qui a commencé à prendre, de savoir où il convient de s'arrêter. Les présents enflamment la cupidité. »

Une occasion mémorable fit surtout éclater la valeur et la prudence guerrières d'Elzéar. L'empereur Henri VII, malgré l'opposition du pape Clément V, résolut d'envahir le royaume de Naples. Robert envoya contre lui son frère Jean et le comte Elzéar. En deux batailles, Henri VII fut complètement battu, et les Napolitains firent honneur de la victoire surtout au comte d'Arian. Le roi Robert dota le vainqueur de riches présents, qu'il accepta par bienséance, et qui aussitôt devinrent le domaine des pauvres, auxquels il les distribua.

En 1323, Elzéar, accompagné d'un grand nombre de seigneurs, vint à la cour de France en qualité d'ambassadeur extraordinaire pour demander Marie, fille du comte de Valois, destinée à épouser le duc de Calabre. La négociation réussit pleinement, et Elzéar fut comblé d'honneurs à Paris. Mais ce devait être le terme de sa carrière mortelle. Il y tomba dangereusement malade. Depuis longtemps il avait fait son testament, par lequel il léguait ses biens-meubles à sa digne épouse Delphine, et ses terres à Guillaume de Sabran, son frère. On peut bien penser que les pauvres n'y étaient point oubliés, non plus que les monastères, les hôpitaux et ses domestiques. Quoique sa vie eût été celle d'un saint, il voulut, en ce moment solennel, faire une confession générale. Il reçut le saint viatique et l'extrême-onction avec un ferveur digne de sa foi, et enfin, étant tombé dans une pénible agonie, il rendit à Dieu sa belle âme, le 27 septembre 1323, n'étant encore âgé que de trente-huit ans. Les cours de France et de Naples témoignèrent à l'envi leur douleur de la perte d'un homme aussi éminent sous tous les rapports. Pour se conformer à ses dernières volontés, on transporta son corps en Provence, où il fut inhumé dans l'église des Franciscains de la ville d'Apt. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession sur son tombeau. Le pape Clément VI les fit constater, Urbain V signa le décret de sa canonisation, et Grégoire XI le publia en 1369.

Delphine survécut longtemps à son époux, et elle eut le bonheur bien rare de pouvoir l'invoquer comme saint, du moins la dernière année de sa vie, puisqu'elle mourut le 26 septembre, en ladite année 1369. Cette veuve était restée à la cour de Naples jusqu'à la mort du roi Robert arrivée en 1343. Alors la reine, nommée Sancia, renonçant aux grandeurs humaines, s'était retirée au couvent des Clarisses de Naples, accompagnée de sa chère Delphine. Cette reine étant morte, Delphine revint dans le château d'Ansois en Provence, où elle vécut dans la pratique des plus héroïques vertus jusqu'à sa mort, arrivée, comme il a été dit, en 1369, dans la soixante-seizième année de son âge. Ses reliques se gardent avec celles de saint Elzéar son époux. Ainsi la mort ne sépara ni leurs corps ni leurs âmes. Il est difficile de trouver dans l'histoire des saints de la France, un couple pareil à celui dont nous venons de retracer succinctement la vie. Aussi leur mémoire y est-elle honorée des bénédictions les plus méritées. L'abbé PASCAL.

LA

BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION

connue, dans le monde, sous le nom

DE MADAME ACARIE, VICOMTESSE DE VILLEMOR.



Vers le milieu de la seconde moitié du seizième siècle si tristement fameux par les déchirements religieux et politiques, au moment où la perniciose ivraie de l'hérésie croissait dans le champ mystérieux du *père de famille* avec une telle vigueur, que le pur froment semblait devoir en être complètement étoffé, Dieu suscita des âmes remplies de son esprit qui,

par une éminente piété, protestaient contre les honteuses déflections dont l'Église catholique était affligée. C'est surtout dans le sexe faible que se manifesta cet héroïsme de la foi, et il fut vrai de dire avec l'Apôtre :

Dieu a choisi ce qu'il y a de plus débile dans le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Trois femmes illustres étonnèrent alors le monde par une sainteté d'autant plus admirable et méritoire, qu'elles occupaient dans la société un rang distingué, et que leur état d'épouses et de mères de famille semblait devoir les détourner, non pas de l'observation des préceptes chrétiens, mais des voies de la perfection évangélique. Ces trois femmes furent madame Acarie, vicomtesse de Villemor, madame la baronne de Chantal et madame Le Gras, née Louise de Marillac, dont un des oncles était garde des sceaux, et l'autre maréchal de France.

Nous avons à retracer aujourd'hui la vie de la première.

Barbe Avrillot, connue sous le nom de bienheureuse Marie de l'Incarnation, naquit à Paris le 1^{er} février 1566. Son père, Nicolas Avrillot, était maître des comptes de la chambre de Paris (aujourd'hui Cour des comptes) et chancelier de la reine de Navarre, première épouse de Henri IV. Par son père elle tenait aux maisons des Huraut de Chevigny, des Vaudelard, des Brusart, des Sillery, et par sa mère Marie Lhuillier, aux familles de Vignacourt.



des Menin, des Mesgrigny, des Brochart, des Nicolai, des Longueil. Dans la suite, la famille Avrillot s'allia à la maison des Molé de Champlatreux, dont un descendant est aujourd'hui pair de France et a occupé avec distinction un ministère. Certes, nous savons bien que tous ces honneurs ne peuvent ajouter un rayon de plus à l'aureole d'immortalité chrétienne dont est ceint le front de la bienheureuse Marie de l'Incarnation. Mais ceci corrobore ce qui a été dit sur le choix que fit le Seigneur de cette illustre dame, pour édifier ses contemporains placés au sommet de la société. La maison paternelle de notre bienheureuse offrait le modèle des vertus chrétiennes, et se distinguait surtout par un attachement inviolable à la re-

ligion catholique, en un moment où, comme nous l'avons déjà exprimé, l'hérésie de Luther et de Calvin recrutait un trop grand nombre de zélés fanatiques. La jeune Barbe Avrillot vint au monde après plusieurs enfants que ses parents perdirent au berceau. Sa mère la plaça sous la protection de la sainte Vierge, et quand sa fille eut sept ans, elle la présenta à Notre-Dame de Liesse, célèbre pèlerinage de la Picardie.

En ce temps existait sur les bords de la Seine, aux portes de Paris, une illustre abbaye connue sous le nom de Long-Champ, et dont il ne subsiste en ce moment d'autre souvenir que la promenade fréquente, dans la semaine sainte, par les personnes d'un certain monde dit

fashionable, et qui assurément n'a rien de commun avec la perfection évangélique. C'est dans ce couvent que Barbe fut placée, à l'âge de onze ans, pour y être élevée sous les yeux de sa tante maternelle, Élisabeth Lhuillier, religieuse d'une grande vertu. La jeune pensionnaire se fit bientôt distinguer par sa douceur, sa docilité envers les institutrices et son amabilité envers ses compagnes. Quoique dispensée des austerités des religieuses, elle se livrait déjà à certaines pratiques de mortification que son âge semblait devoir lui interdire. Souvent on dut la réprimander sur cet excès d'amour et de zèle pour la pénitence. Il est aisé de comprendre combien fut fervente la première communion à laquelle elle fut admise. Ce jour devint pour elle le plus mémorable et le plus fortuné de sa vie, bien différente en cela de tant de jeunes personnes qui oublient si facilement, dans la dissipation de leur jeunesse, cet acte dont le précieux souvenir devrait à jamais vivre dans leur cœur.

La pieuse pensionnaire aurait très-volontiers consenti à consacrer toute sa vie au service de Dieu dans cette communauté, auprès d'une si vertueuse tante et dans une maison qui avait pour elle tant d'attraits. Il lui fallut néanmoins rentrer dans le sein de sa famille, à l'âge de quatorze ans. L'on vit dans le monde une jeune personne riche des dons de la nature, de la naissance et de la fortune soupirer, avant tout, pour la retraite, ne vivre dans une brillante société qu'à regret, et importuner continuellement sa mère pour en obtenir la permission de se dévouer aux soins des malades. L'Hôtel-Dieu de Paris était le sujet favori de son ambition, et elle brûlait de s'associer aux humbles servantes des pauvres qui, dans cette maison, trouvent leur bonheur à soigner les malades les plus dégoûtants. Mais Barbe était fille unique ; lui laisser embrasser l'état religieux semblait à ses parents, quoique très-pieux eux-mêmes, un sacrifice totalement impossible. La mère combattait les penchans de sa fille avec une obstination telle, que trop souvent elle alla jusqu'à la dureté. On eût dit qu'elle souffrait de se voir surpassée en piété par sa fille, et Barbe était accablée de mauvais traitements. On a peine à comprendre un semblable travers d'esprit. Dans le grand hiver de 1581 à 1582, il ne fut pas permis à la jeune personne de s'approcher du feu. Elle en eut les pieds gelés, et, pour la guérir, il fallut extraire des os caries par le froid. Barbe supporta tout avec une patience admirable, et c'était la servir à son goût que de lui procurer le moyen de souffrir beaucoup pour son Dieu. Elle aurait consenti à vivre ainsi, dans une gêne continuelle, plutôt que d'être obligée de céder à des sollicitations d'une autre nature, et qui, pour tout autre, auraient semblé, en y accédant, un moyen sûr de s'affranchir de cette tyrannie maternelle. On voit que nous voulons parler de son établissement, mais le mariage lui répugnait infiniment plus que tout autre chose. Il fallut néanmoins écouter les propositions qui lui furent faites à cet égard.

Pierre Acarie, vicomte de Villenor et seigneur de Monberrault, fut l'époux proposé par les parents de notre bienheureuse. Il avait fait ses études dans le célèbre collège de Navarre, à Paris, et y avait puisé les principes de foi sans lesquels la science ne sert qu'à enfler ou à perdre. Sa mère venait d'acheter pour lui, comme cela se pratiquait alors, une charge de maître des comptes, qui lui assurait un état distingué dans la haute magistrature.

Le mariage fut célébré, à Paris, le 24 août 1582. La nouvelle épouse eut bientôt conquis l'estime de tout le monde par les belles qualités dont elle était douée. On la nommait ordinairement : *la belle Acarie*. Néanmoins, toujours éloignée du faste mondain, elle négligeait la parure et les nouvelles modes, et il semblait que son rang en souffrait. Sa belle-mère et son époux, quoique eux-mêmes remplis de piété, furent obligés de la conjurer de se rendre aux exigences de sa position. La jeune vicomtesse crut devoir accéder à leurs désirs, tout en gémissant en elle-même de ne pouvoir suivre ses inclinations de simplicité. Il serait impossible d'énumérer en détail les bonnes œuvres auxquelles elle se livrait. Qui pourrait peindre surtout la charité dont elle était remplie pour les indigents, et son zèle à secourir toutes sortes d'infortunes ? On avait en elle une confiance si grande qu'en peu de temps elle se vit comme la distributrice officielle des aumônes des personnes charitables. Henri de Navarre lui-même, à qui l'on avait très-avantageusement parlé de madame Acarie, lui envoyait vingt-cinq écus, chaque fois qu'il faisait sa partie de jeu, pour être distribués par elle. Les hôpitaux étaient pour elle des lieux de délices. Elle y faisait en même temps les fonctions d'apôtre par ses exhortations aux malades, qu'elle finissait par convertir, s'ils avaient eu le malheur de vivre jusqu'à ce moment dans l'oubli de Dieu. On calcule que son zèle a converti au moins dix mille pécheurs obstinés. On cite surtout un gentilhomme de province, vrai barbare, tyran de son épouse qu'il avait forcée de se confesser à un garçon d'écurie déguisé en prêtre. Il avait envoyé à Paris cette malheureuse épouse pour y suivre un procès. Madame Acarie, ayant eu occasion de la connaître, répandit dans cette âme les plus douces consolations. Bientôt le gentilhomme arriva, et dut faire connaissance avec la nouvelle amie de sa femme. Il fut tellement touché de la vertu si aimable de madame Acarie qu'il devint un tout autre homme. Il abjura complètement sa perversité, se convertit, et ne cessa, jusqu'à son dernier soupir, de parler avec admiration de cette femme bénie dont la charité l'avait retiré d'un si profond abîme.

M. Avrillot, père de notre bienheureuse, était déjà vieux et éloigné de sa fille ; il vivait dans sa terre de Monberrault, en Champagne. Madame Acarie l'appela dans sa maison d'Ivry, près de Paris, et lui prodigua les soins les plus tendres et les plus pressés. Elle eut la consolation de le voir rempli des sentiments les plus chrétiens, dans les derniers jours de sa vie, qu'il termina dans ce village.

Notre bienheureuse ne comptait encore que dix-huit ans, et en avait passé deux dans l'état de mariage, quand son mari entra dans le parti de la Ligue. Mais, en 1591, lorsque Henri IV se fut rendu maître de Paris, il exila M. Acarie de la capitale, sans le priver de la liberté. Sa charge de maître des comptes lui fut enlevée. Il avait contracté des dettes immenses en faveur de son parti. Ses créanciers, sans égard pour sa jeune femme, qui avait pu rester à Paris pendant que son époux vivait auprès de Villers-Cotterets, firent tout saisir dans le domicile conjugal. Tandis que, entourée de ses six enfants, elle était à table, les huissiers pénétrèrent dans la maison, lui enlevèrent tout son mobilier, jusqu'à la chaise sur laquelle elle était assise. Ce cruel événement ne put altérer la tranquillité de cette belle âme. Livrée au besoin, et pouvant à peine procurer un morceau de pain à ses en-

fants, elle se soumit, sans murmurer, à une position si pénible. Après être parvenue, avec des peines inouïes, à placer ses enfants, deux au collège, deux au couvent de Long-Champs, et les deux plus jeunes chez des parents, elle trouva un asile chez madame de Bérulle, mère du saint cardinal de ce nom. Ses ennemis l'avaient impliquée dans un procès criminel où son honneur et sa vie, ainsi que ceux de son époux, étaient gravement menacés. On la vit se renfermer dans un cabinet, compulsant des papiers, réglant des mémoires, puis sollicitant auprès des magistrats, dévorant les refus et les humiliations, se trouvant quelquefois mise à la porte par d'insolents valets, et toujours calme, patiente, résignée. Que l'on se figure dans une position pareille une dame naguère riche et n'ayant point un moyen de ressource dans la foi qu'elle aurait répudiée, et l'on sera convaincu que le plus violent desespoir serait la seule consolation qui lui resterait. Oh ! que la *piété est utile à tout !* selon les paroles de l'Apôtre, déjà citées!!!

Ces terribles épreuves devaient être accompagnées de nouveaux malheurs. En 1596, comme elle revenait de Luzarches, où son mari avait obtenu la permission de résider, elle se cassa la cuisse, et deux fois encore le même accident devait se renouveler en d'autres circonstances. M. Acarie avait été enfermé dans la forteresse de Pierrefonds. Son épouse, en revenant de lui faire visite, tomba de cheval et se cassa pour la deuxième fois la cuisse. Elle resta deux heures étendue sur la terre sans aucun secours. Deux villageois, enfin, la placèrent sur une mauvaise charrette, et la ramenèrent à Paris dans ce triste équipage. Un élève en chirurgie manqua la première opération de la cure. Pendant deux heures que dura la seconde, elle ne poussa pas un seul cri, à tel point que l'opérateur fut obligé de lui demander si elle était morte... Quatre mois de souffrance la retirèrent au lit. Enfin, l'année suivante, revenant de voir son fils aîné au collège, elle se cassa encore le même membre. Trois nouveaux mois de vives douleurs la clouèrent sur son lit, et ne purent point altérer la sainte résignation de cette victime éprouvée par les souffrances morales et physiques.

Enfin M. Acarie, à force de sollicitations, obtint de se rapprocher de sa sainte compagne et vint habiter Ivry. Plus tard, il reconquit une partie de sa fortune, et les deux époux purent s'occuper d'établir leurs enfants. L'aîné fut attaché, dans la suite, à la cour de Louis XIII. Le second embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Rouen et grand vicaire à Pontoise, qui appartenait alors à ce diocèse. Le troisième fut un militaire de distinction, et un de ses descendants est mort, il y a quelques années, à Strasbourg. Les trois filles se firent carmélites. Nous verrons que la mère avait fondé cet ordre en France.

Les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer nous empêchent de raconter les démarches innombrables que madame Acarie dut faire pour arriver à fonder cet établissement. La vertueuse Catherine d'Orléans, duchesse de Longueville, fut choisie par la Providence pour s'associer au zèle de notre bienheureuse. Celle-ci fut appelée à communiquer ses plans d'institution dans une assemblée de grands et pieux personnages. Saint François de Sales examina le projet et l'approuva. L'autorisation fut demandée au pape, et l'on décida qu'il fallait sans relâche s'occuper de la fondation des Carmélites, sur les-

quelles sainte Thérèse, en Espagne, avait fait rejaillir un si grand éclat. On choisit l'emplacement de Notre-Dame-des-Champs, dans le faubourg Saint-Germain, lieu isolé beaucoup plus encore à cette époque que de nos jours. Le local était trouvé, mais il fallait le peupler, et ce n'était pas la moindre difficulté. On avait jeté les yeux sur les carmélites d'Espagne, et l'on voulait que quelques-unes de ces saintes filles vinssent à Paris inaugurer la fondation. Les supérieurs s'y opposèrent. En attendant, madame Acarie réunissait chez elle plusieurs dames et filles pieuses pour préluder à l'installation de la nouvelle communauté. La duchesse de Longueville établit enfin, auprès de Sainte-Geneviève, une communauté qui devint, pour ainsi dire, le germe de l'institution naissante. Madame Acarie en était la directrice, l'âme et le modèle, quoique encore ce ne fût point un vrai couvent de carmélites.

On négociait toujours pour obtenir des carmélites espagnoles. Henri IV lui-même avait vu ses instances repoussées. Il fallut menacer d'excommunication le supérieur général de ces carmélites pour obtenir quelques sœurs qui vinssent à Paris. On parvint enfin, avec des peines incroyables, à en faire arriver quelques-unes, qui furent installées dans le nouveau couvent du faubourg Saint-Germain; encore même elles ne s'étaient décidées qu'à condition de pouvoir revenir en Espagne lorsque la communauté serait enfin constituée et qu'elle aurait réuni un assez grand nombre de religieuses françaises. Nous ne pouvons dire l'accueil qu'elles reçurent et raconter la pompe de leur installation. Madame Acarie jouissait enfin de la récompense de tant de peines qu'elle s'était données. Quel bonheur pour elle de visiter cette communauté, qui en peu de temps était devenue florissante !

Le zèle de madame Acarie ne se borna pas à Paris; elle voulut encore fonder une maison pareille à Pontoise, et elle y réussit. Le 14 janvier 1605, le nouveau couvent s'ouvrit en présence de la sainte fondatrice accompagnée de ses trois filles, de M. de Bérulle, de sa mère, qui avait jadis recueilli madame Acarie dans l'infortune, de plusieurs autres personnages et de dames pieuses. Dijon, Amiens, Tours, Rouen, etc., virent surgir dans leur sein des communautés du même ordre, et toujours on voit madame Acarie à la tête de ces fondations. Ce fut encore elle qui provoqua l'institution des religieux oratoriens, dont M. de Bérulle, depuis cardinal, fut le premier supérieur.

L'époux de notre bienheureuse descendit dans le tombeau le 17 septembre 1613. Dégagée du lien conjugal, la veuve ne s'occupa plus, comme on le pense bien, que de se retirer dans le cloître. Après s'y être préparée, quoique toute sa vie eût été si pure, si pleine de dévouement à toutes les bonnes œuvres et de renoncement à sa volonté, elle entra dans le monastère d'Amiens, y fit son noviciat, sans vouloir se dispenser des exigences d'un règlement qui est fait surtout pour éprouver les vocations, et le 7 avril 1614 elle prit l'habit sous le nom de *Marie de l'Incarnation*. Ici il faudrait beaucoup plus d'espace que celui qui nous est fourni par un simple précis de cette belle vie, pour décrire toutes les merveilles dont l'histoire nous présente le détail, au sujet de la nouvelle carmélite du couvent d'Amiens. Madame Acarie était enfin arrivée au terme des vœux qu'elle avait formés dès sa plus tendre enfance. La maladie vint fréquemment éprouver de plus

en plus cette âme absorbée en Dieu et la trouva de plus en plus fidèle. Son état faible et languissant avait effrayé ses amis, qui la déterminèrent enfin à se rapprocher de la capitale pour y recevoir plus facilement les secours de l'art. Elle fut donc transférée au couvent de Pontoise. En arrivant dans cette communauté, le 7 décembre 1616, elle se jeta aux pieds de la supérieure : « Ma mère, s'écria-t-elle, je viens ici vous donner bien de la peine, car j'en donne beaucoup partout où je vais. »

Le séjour de la mère Marie de l'Incarnation fut très-utile à la communauté de Pontoise. Elle en termina la construction et enrichit la chapelle des plus riches ornements. Néanmoins les carmélites de Pontoise ne joindrent pas longtemps du bonheur de posséder la sainte fondatrice de leur ordre en France. Le 7 février 1618, elle tomba malade pour ne plus se relever. Les souffrances les plus aiguës pendant deux mois firent éclater de plus en plus la haute piété de cette illustre carmélite. Enfin le 48 avril de la même année, elle échangea une vie d'amertume contre les joies ineffables du ciel pour lequel elle avait constamment soupiré. Elle était âgée de cinquante-deux ans et deux mois. Son corps fut inhumé dans la chapelle du couvent, et un peuple innombrable ne cessait de s'écrier : « La sainte est morte, la sainte est morte ! » On se disputait le moindre objet qui avait pu lui appartenir. On a vu saint François de Sales, sainte Jeanne de Chantal, Marie de Médicis, la reine Marie Thérèse d'Autriche et une foule de nobles personnages venir humblement prier auprès du tombeau qui recélait ses pieuses dépouilles. M. le garde des sceaux Michel de Marillac, qui avait si bien connu notre bienheureuse, obtint de Louis XIII l'autorisation de prendre dans les ateliers de l'Etat les marbres nécessaires pour lui ériger un mausolée. Mais comme ce monument était plutôt considéré comme une châsse que comme un tombeau, il fallait l'autorisation du souverain pontife pour y déposer le corps de Marie de l'Incarnation. Il était réglé à Rome qu'on ne rendrait un honneur religieux aux corps des personnes

mortes en odeur de sainteté que cinquante ans après leur décès. Il fallait cet intervalle avant de procéder aux informations relatives à la béatification. Néanmoins il fut



permis de placer ce corps dans le mausolée en 1642, mais ce n'a été que le 21 mai 1791 que le pape Pie VI, après un mor examen des miracles opérés par l'intercession de Marie de l'Incarnation, la déclara BIENHEUREUSE. Il ne manque plus qu'une canonisation pour la mettre au rang des SAINTES.

Pendant les troubles révolutionnaires de 1793 et 94, le corps de cette bienheureuse fut soustrait presque miraculeusement à la profanation. Ses reliques furent réintégréées au couvent de Pontoise le 7 mai 1822. Le comte de Monthiers avait jusqu'à ce jour conservé précieusement ce saint dépôt. Une partie cependant fut remise à l'évêque de Versailles, qui en enrichit la paroisse de Saint-Merri, à Paris, où tous les ans on célèbre en l'honneur de la bienheureuse Marie de l'Incarnation une solennité qui y attire beaucoup de monde. L'abbé PASCAL.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.

BASILIQUE DU PANTHÉON, A ROME,

NOTRE-DAME DE LA ROTONDE.

Lorsque le voyageur croit, après avoir admiré Saint-Pierre du Vatican, ne plus devoir rencontrer dans Rome rien autre chose qui soit capable de l'étonner, il est le jouet d'une grande erreur. Qu'il repasse le pont Saint-Ange, et bientôt ses yeux seront frappés, au milieu du *riion Pigna*, d'un vaste dôme qui lui donnera une haute idée de l'ancienne grandeur romaine. C'est en effet le plus magnifique vestige qui reste sur les bords du Tibre de tant de merveilles architecturales dont le sol romain se couvrait sous le règne d'Auguste.

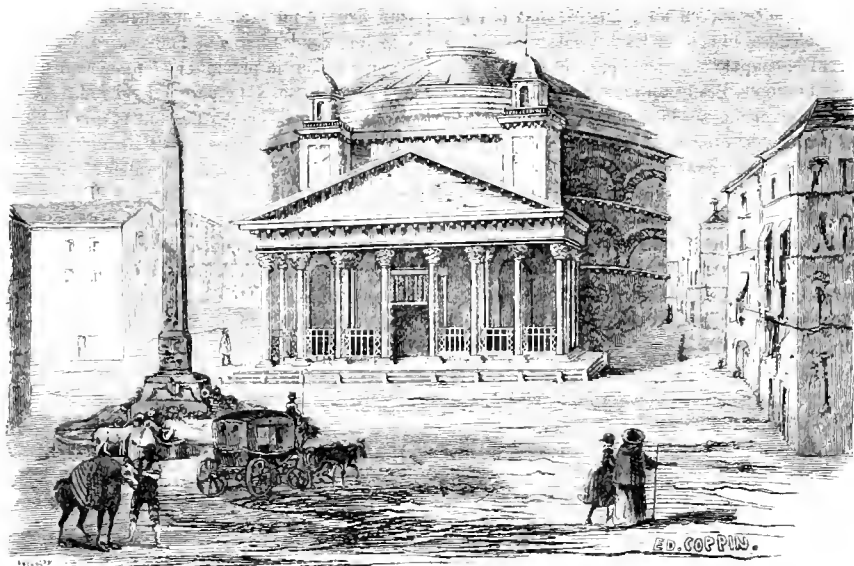
Un quart de siècle avant la naissance de Jésus-Christ, Marc Agrippa, qui avait épousé la fille de l'empereur que

nous venons de nommer, érigea ce somptueux monument à la gloire de son beau-père. Quand il fut terminé, Auguste n'en voulut point accepter la dédicace. Alors il le consacra au dieu Mars et à Jupiter vengeur, en mémoire des victoires remportées sur Marc-Antoine et Cléopâtre. Plus tard, la destination en fut changée. Cybèle, la mère des dieux, en devint la principale divinité. On y érigea une statue en l'honneur de chaque dieu de l'Olympe. Chacun y avait son effigie soit en bronze, soit en argent, soit en or, et quelques-unes de ces statues étaient même de pierres précieuses. C'est pour cela que les Romains, empruntant à la langue grecque une harmonieuse dénomination, donnèrent à cet édifice le nom de *Panthéon*, qui signifie le temple de *tous les dieux*. Au moment où toute la splendeur païenne était inaugurée dans ce riche monument qui sortait à peine des mains des habiles architectes qui l'avaient élevé, naissait au fond de la Judée,

dans une pauvre étable, un débile enfant qui venait renverser la superbe idolâtrie et se préparait à faire servir le Panthéon à son propre culte. Il est extrêmement digne de remarque, en effet, que ce grand monument soit le seul

qui ait survécu aux ruines dont le christianisme triomphateur couvrit le sol de l'ancienne capitale du monde païen.

On montait primitivement au parvis ou portique de ce



temple par sept marches : cinq d'entre elles sont aujourd'hui cachées sous le pavé. Le portique est soutenu par seize énormes colonnes d'une seule pièce de granit oriental. Huit sont rangées de front sur le devant et portent la corniche, sur laquelle était un bas-relief représentant Jupiter foudroyant les géants. Les huit autres colonnes soutiennent l'intérieur du portique ; toutes ont des bases et des chapiteaux de marbre blanc, d'ordre corinthien. Les solives qui portaient le plafond du portique étaient couvertes d'épaisses lames de bronze. A la suite de ce parvis grandiose s'élève l'édifice, qui est de forme ronde et surmonté d'un dôme. A Paris, on peut s'en faire une idée en considérant la halle aux farines dans le quartier Saint-Eustache ; mais il n'existe aucune parité entre les deux édifices sous le rapport de la magnificence. La coupole est percée à son centre d'une grande ouverture qui donne le jour dans l'intérieur du monument. Cette coupole est la plus grande qui existe dans le monde, puisqu'elle a une circonférence supérieure, il est vrai de très-peu, au dôme de Saint-Pierre du Vatican. Le célèbre architecte Bramante, qui fit le premier plan de Saint-Pierre, disait, en montrant le Panthéon : « Je veux le placer en l'air sur « ma nouvelle église. » Le diamètre de cette coupole est de cent trente-quatre pieds, soit quarante-cinq mètres à peu près. Le dôme de Sainte-Geneviève à Paris (connu aussi sous le nom de Panthéon), n'a qu'un diamètre de soixante pieds environ. Mais ici, comme à Saint-Pierre, le génie chrétien a montré une hardiesse très-supérieure à celle des païens. Le Panthéon d'Agrippa est lourdement posé sur le sol, tandis qu'à Rome et à Paris la coupole des deux édifices est lancée dans les airs. A Rome, les

quatre grands piliers qui soutiennent la coupole du Vatican ont une hauteur de cinquante-six mètres.

Avant de passer à une description plus détaillée de ce monument, nous devons faire l'histoire de sa destination chrétienne.

Quand la liberté eut été rendue à l'Église par le grand empereur Constantin, et qu'après trois siècles de persécutions affreuses la croix eut enfin triomphé, les temples du paganisme furent de toutes parts renversés. Constantin fit bâtir à Rome plusieurs églises, et ne voulut point faire servir au culte catholique les somptueux monuments de l'idolâtrie. Il empêcha néanmoins la destruction du Panthéon d'Agrippa. Les papes, comme on sait, n'étaient point encore maîtres de la ville de Rome. Au commencement du *xvii*^e siècle, le pape saint Boniface IV demanda à l'empereur Phocas l'autorisation de consacrer au vrai Dieu ce monument, qui était resté à peu près intact. Il obtint la faveur qu'il sollicitait. Les statues des divinités païennes furent enlevées. Boniface y fit ériger un autel à Dieu, sous l'invocation de la sainte Vierge et de tous les martyrs. Il fit creuser une vaste crypte sous cet autel, et y fit porter plus de vingt charretées d'ossements des saints confesseurs de la foi, dont il avait fait exhumer les restes dans les divers cimetières de Rome. C'est alors que le Panthéon prit le nom de *Sainte-Marie-aux-Martyrs*. Saint Gregoire IV, en 834, ayant établi la fête de tous les saints, qu'il fixa au 1^{er} novembre, et que Boniface IV avait bornée à la ville de Rome et dans le Panthéon purifié, cette église devint comme le berceau de la solennité connue sous le nom de la Toussaint. Plus tard, *Sainte-Marie-aux-Martyrs* devint un titre cardinalice. Un chapitre

y fut établi, et l'on estime que c'est le plus ancien de Rome.

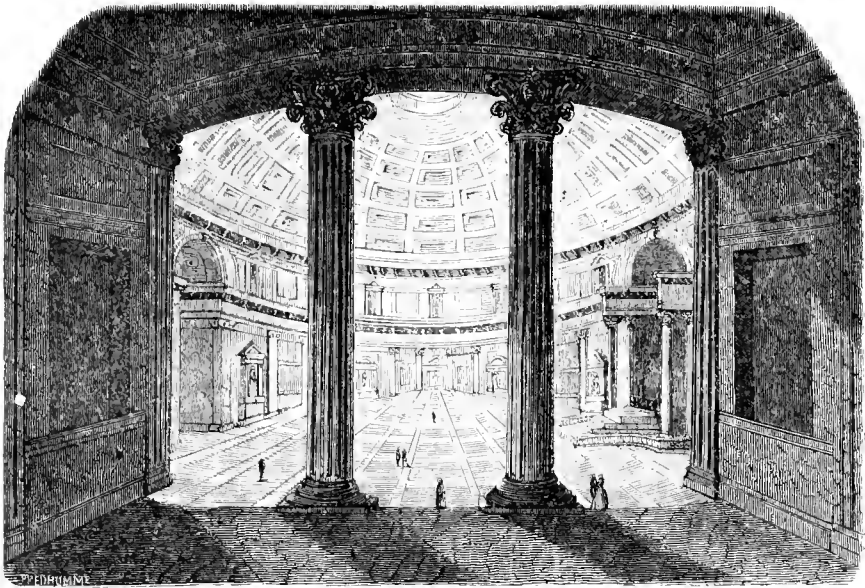
Avant la consécration de cet édifice au vrai Dieu, il s'y était fait quelques changements. Caracalla avait remplacé par des pilastres de marbre les cariatides de bronze qui existaient à l'intérieur dans les espaces qui séparaient les quatorze fenêtres, depuis très-longtemps murées. L'empereur Constance II, en 663, lorsque déjà le Panthéon était une église, fit enlever les tuiles de bronze doré qui couvraient la coupole et le portique, et les fit transporter à Constantinople. Beaucoup plus tard, au commencement du dix-septième siècle, le pape Urbain VIII fit enlever les plaques de bronze qui recouvraient les grosses poutres du portique, pour en faire le superbe baldaquin de l'autel papal de Saint-Pierre. Mais, en compensation, ce pape y fit construire deux clochers qui ornent les extrémités du portique. Avant ce pontife et depuis ce temps, on a fait plusieurs réparations à cet édifice.

Au sujet de la coupole on raconte un fait curieux.

Lorsque l'empereur Charles V visita, en 1536, la ville

de Rome que ses troupes avaient si horriblement saccagée en 1527, il voulut monter sur cette coupole accompagné seulement d'un chevalier romain nommé Crescentius. Le monarque étant arrivé sur les bords de l'ouverture qui éclaire l'église se pencha pour en voir l'intérieur, sans qu'il lui arrivât aucun mal. Quand on fut descendu, Crescentius rapporta à son vieux père ce qui venait d'avoir lieu et lui dit : « Au moment où l'empereur était « incliné sur les bords de l'ouverture, j'ai été tenté de le « pousser pour le précipiter et venger ainsi l'affreux pillage de Rome. » Le père lui répondit : « Mon fils, ce « sont de ces choses que l'on fait et que l'on ne dit pas. » Nous lisons ce fait dans le *Dizionario di erudizione*, nouvellement publié par le chevalier Moroni, et dont plus de trente volumes ont déjà paru.

Il est temps de faire la description de cette somptueuse basilique nommée aujourd'hui vulgairement *Notre-Dame de la Rotonde* ou la *Ronde*, à cause de sa forme. On a vu que la sommité de cette coupole était percée d'une large ouverture qui n'est surmontée d'aucun toit. Au



milieu du pavé qui correspond à cette ouverture est un bassin du même diamètre destiné à recevoir les eaux pluviales. Le grand autel est dans un enfoncement semi-circulaire, qui a été pratiqué dans l'épaisseur du mur, vis-à-vis de la porte d'entrée. L'arcade qui y donne accès est soutenue par deux grosses colonnes de marbre jaune antique. D'autres enfoncements creusés dans les murs prodigieusement épais de cet édifice forment autant de chapelles qui sont au nombre de six, trois à droite et trois à gauche de l'autel principal. Chacune de ces chapelles est ornée de deux colonnes de marbre antique et de deux pilastres. Ces colonnes, également espacées dans le pourtour, soutiennent une magnifique corniche de marbre blanc, qui règne sans interruption autour du mur circulaire sur lequel s'appuie la voûte de la coupole.

Celle-ci est décorée de cinq rangées de caissons encadrés. Entre les autels creusés dans le gros mur, on remarque huit autres autels adossés à ce mur et décorés de colonnes corinthiennes d'un seul morceau, en divers marbres antiques. Enfin le mur, aux endroits unis, est recouvert de riches marbres jusqu'à la corniche, ainsi que le pavé de la basilique.

Jusqu'au pontificat de Pie VII, un grand nombre de petites niches ovales, dans le pourtour de l'église, étaient ornées des bustes d'artistes célèbres qui y avaient leur sépulture, ou dont on avait voulu honorer ainsi la mémoire. En 1820, tous ces bustes et plusieurs portraits peints furent honorablement placés dans une galerie du Capitole. Nous ne voulons nommer que quelques artistes fameux inhumés dans ce temple. Le grand Raphaël y

repose. Par son testament, il avait réglé que sur sa tombe on élèverait un autel décoré d'une statue de la Vierge, sculptée par Laurent Lotti. Ces dispositions furent exécutées en 1520, époque de sa mort. Le cardinal Bembo fit graver le distique suivant sur le côté droit de cet autel :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens et moriente mori.

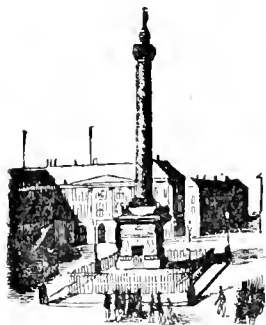
« Ci-gît Raphaël, par qui la nature craignit d'être vaincue « pendant qu'il vivait, et de s'étendre quand il mourut. » On a critiqué avec juste raison cet éloge du cardinal Bembo, à cause de son extrême exagération. En 1833, la confrérie dite des *Virtuosi*, dont font partie les chanoines qui desservent cette basilique, voulut s'assurer si les cendres de l'illustre Raphaël reposaient dans le Panthéon. On fit des fouilles le 14 septembre de ladite année, et l'on trouva en effet les ossements de Raphaël dans une bière de bois, sous l'arc que surmontait la statue de la vierge de Lotti. On les déposa dans une belle urne de

marbre. A côté de Raphaël repose Mengs, autre fameux artiste qui, néanmoins, ne mérite pas les pompeux éloges par lesquels on a cherché à le comparer à Raphaël. Le célèbre compositeur Sacchini, qu'immortalise son *OEdipe à Colonne*, repose dans la même basilique. Nous ne pouvons omettre un tombeau qui doit singulièrement intéresser les Français. On y lit : « Nicolas Poussin, *peictor gallicus*. » Les Romains revendiquent pour leur patrie ce grand peintre, parce qu'ils prétendent que, quoique né en France, c'est en Italie qu'il s'est formé. Honneur au Français qui a gravé ce démenti sur les murs d'un des plus magnifiques monuments de la ville éternelle !

Au maître autel de cette église on vénère une image de la sainte Vierge, qui fut portée de Jérusalem à Rome, et que l'on croit peinte par saint Luc.

Tels sont les documents qu'il nous est permis de fournir sur cet édifice, dans une simple esquisse qui suffira peut-être pour en donner une idée aux personnes qui n'ont pu l'admirer de près.

L'ABBÉ PASCAL.



NAPOLÉON.

I.

Il était une fois.... — ainsi doit, en effet, commencer cette merveilleuse histoire, qu'on ne se lassera jamais de redire et d'écouter.

Peut-être est-ce une grande hardiesse à nous de prendre la plume, — pour retracer cette page éclatante, au bas de laquelle s'étaient les glorieuses signatures de Béranger, de Victor Hugo et de tant d'autres encore qui ont fait de leur gloire — un bouquet à Napoléon.

N'importe. Plus d'un humble ouvrier a mis les mains à l'œuvre sublime de la Colonne ; plus d'un artiste obscura taillé un chant de ce poème en bronze, — qui, de sa base colossale, tournoyant sans relâche à travers les canons, les chevaux, les tambours, les ponts renversés, les villes en flammes, les rois vaincus, le monde ébloui — s'en vient abouir à une capote grise et à un petit chapeau.

Poème splendidement populaire !

Il est des mesures de village qui ne connaissent la figure de celui qu'ils appellent tout simplement l'empereur, — que par une lithographie ou une statuette en plâtre. L'homme des champs ne l'en regarde pas moins avec émotion et respect, non pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle lui rappelle. — N'est-ce pas son cœur qui fait la ressemblance ?

Ceci posé, — entrons dans notre récit.

Il était une fois un enfant qui naquit sur un tapis de batailles, dans une île de rochers et de taillis, d'un père orateur et d'une mère *qui avait fait la guerre*, selon l'expression de M. de Las-Cases ; cet enfant ne marqua ses premières années par aucun de ces traits qui font crier au prodige et au phénomène ; il fut au contraire silencieux et

réfléchi, et, dans son séjour à l'école, préféra toujours sa seule société, si je peux m'exprimer ainsi, à celle des camarades. On eût dit, à le voir se promener, rêveur, dans le jardin de Brienne, qu'il s'occupait déjà à fouiller sa jeune pensée et à la tourner vers les choses profondes de l'avenir ; ses paroles avaient cette fièvre brièveté qui fut plus tard le signe distinctif de son éloquence. Le mot jaillissait avec l'idée.

Cet enfant fut vite un homme. — Tout en mangeant des cerises à Valence avec une jeune fille, il remporta un prix de philosophie au concours de l'académie de Lyon. La révolution grondait alors sourdement comme un tonnerre lointain, et sans doute il l'écoutait venir en comprimant les battements de sa poitrine. Sans doute il se disait que son heure était près de sonner, et que c'est dans ces tourmentes populaires qu'un homme fort peut trouver place à se produire — ou jamais. Il vit donc, avec ce pâle sourire qui lui était habituel, planter le premier arbre de la liberté. Il entendit donc arriver la voix terrible de Mirabeau, avec ce regard froidement ardent qui ne l'a jamais quitté. Mais quand un homme du peuple s'en vint poser un bonnet rouge sur la tête du roi Louis XVI, il fronça le sourcil — et il attendit.

Napoléon retourna en Corse. Il laissa faire la grosse besogne de la République à ceux qui s'appelaient des noms de Robespierre, Marat et Danton, remettant à un autre moment son voyage à Paris. Il laissa passer la trombe, sans vouloir ni la pousser ni l'empêcher. Seulement, comme il fallût un aliment à cette âme de feu, à la tête d'une poignée de ses compatriotes il s'essaya énergiquement à repousser l'invasion anglaise. Le premier adversaire avec lequel il se mesura fut Puoli, — un adversaire à sa taille, celui-là, et qui avait été sa première idole. Un jeune

homme contre un vieillard. Mais quel vieillard, et surtout quel jeune homme !

L'heure avançait cependant où son génie allait enfin pouvoir se révéler. Toulon était à prendre. On jeta les yeux sur lui et on en fit un commandant d'artillerie. Il n'est personne qui ne sache par cœur ce premier feuillet de son histoire, qui décida de son avenir et que lui-même aimait tant à se rappeler plus tard. La gravure a maintes fois retracé l'arrivée de ce Corse maladif, — aux cheveux longs et plats, la main dans son large habit républicain,

— parmi les représentants du peuple et les généraux, subjugués par son audace. Dédaigneux et ferme, il balaya l'ineptie et força ses chefs à lui laisser *faire son métier*, comme il disait ; on fit alors un cercle autour de son sang-froid, et le premier boulet qui s'élança du canon pointé par lui fut le signal qui l'annonça au monde.

Son prestige venait de commencer. — Il forme son état-major à la batterie des hommes sans peur. Ce simple officier dont il serre la main, c'est Duroc ; ce sergent qui sable une lettre avec les éclats d'un obus, c'est Junot. Il



en fera des ducs et des princes avant peu. « Avancez ce jeune homme, écrit le général Dugommier au comité de salut public, ou bien il s'avancera tout seul. » Cette parole fut retenue par le comité, qui essaya deux ou trois fois de faire couper la tête à Napoléon, mais toujours en vain. Il n'était plus temps.

Après une première excursion en Italie, il rentre à Paris et refuse un commandement en Vendée. Il ne veut pas faire la guerre civile. Dans un petit logement de la rue de la Michodière, seul avec Junot et Sébastiani, celui qui doit être empereur et roi, la clef de voûte d'un siècle nouveau, l'arbitre des souverains de l'Europe, est en ce moment accoudé sur une table grossière, l'œil fixé sur des plans et des livres de tactique, l'esprit nageant en pleine conquête — et n'attendant qu'une seconde occa-

sion pour remonter sur la scène. Attendre, ce fut là le premier secret de Napoléon.

Il n'attendit pas longtemps cette fois. Un jour qu'il fallait écraser une émeute et défendre le grand principe révolutionnaire, la Convention le nomma général de l'armée de l'intérieur. Ce fut dans ce poste important qu'il s'occupa d'organiser l'armée parisienne et qu'il put étudier de près la population des faubourgs, dans les relations directes qu'il eut souvent avec elle. — Plusieurs de ses harangues, et même de ses saillies, sont encore restées dans la mémoire de quelques bonnes gens. A cette époque il épousa Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve du comte de Beaubarnais, général en chef de l'armée du Rhin, une des femmes les plus belles et les plus aimables de son temps, et la seule qui lui ait donné ces instants heureux qui

étaient pour lui comme les entrées de sa gloire. — Et quelque temps après son mariage, il partait pour cette immortelle campagne d'Italie, où il devait jeter les fondements de sa domination, et où devaient être aussi renouvelés et surpassés les prodiges les plus fameux de l'antiquité guerrière.

Là, chacun de ses pas est une épopée, — soit qu'il re-

lève le courage abattu de trente mille soldats manquant de tout; — soit qu'en moins d'une semaine il détruit deux armées et s'ouvre un royaume défendu par les Alpes; — soit qu'avec douze cents hommes, et sur une seule menace, il en amène quatre mille à reddition; — soit que sous le feu de l'ennemi il lance un drapeau au milieu d'un pont foudroyé; — soit enfin,



que tour à tour et à la fois capitaine, diplomate, négociateur, il jette l'épouvante au sein de la cour de Vienne, force le pape à capituler, abatte le lion de Saint-Marc, refuse deux millions d'une toile du Dominiquin, ou signe, en dernier lieu, au fond d'un modeste village, un traité sans exemple dans les fastes historiques, — magnifique dénouement de ce drame improvisé, qui commença pour les puissances étrangères cette immense stupéfaction de vingt années, et pour la France ce fanatisme d'enthousiasme dont elle ne s'était jamais pris pour aucun triomphateur!

Plus rapide que l'éclair qui déchire le ciel, sa renommée éblouissait le monde, à leurs soudaines et précipitées. A peine âgé de vingt-sept ans, il était devenu un demi-dieu pour ses soldats, et, de cette première campagne date ce culte solennel qu'ils lui ont toujours voué. Un mot de lui était électrique. Sa parole heurtée, brisée, saccadée, allait de rang en rang frapper droit au cœur de ces hommes héroïques et les transfigurer en géants de la fable. — Ils avaient surtout en lui cette foi ardente qui fait accomplir des miracles, et je crois qu'ils eussent marché sur des flots, persuadés qu'à sa voix, comme à celle d'un

autre Moïse, les flots allaient s'entr'ouvrir pour leur livrer passage. N'avons-nous pas tous connu de ces types énergiques, et n'en savons-nous pas encore qui ne parlent jamais de leur jeune chef d'autrefois sans passer la main sur leurs yeux, à travers un sourire mélancolique? Est-il un de nous qui soit passé indifférent devant ces tableaux populaires, où de vieux grenadiers gisant sur le sable, coupés, troués, morcelés, se traînent en rampant sur son passage avec un cri de victoire dans un dernier soupir!

Paris se jeta sous son char; — mais Napoléon n'accepta de ces honneurs que tout juste ce qu'il lui en fallait pour attendre. Car il attendit encore. Il se déroba aux acclamations qui le poursuivaient dans les rues et dans les théâtres, et courant au-devant des désirs secrets du Directoire, il tourna ses regards vers l'Orient, — et partit bientôt pour cette expédition fabuleuse, dont le projet était sans doute écloé dans sa tête à la lecture des conquêtes Dioclétiennes.

Cette phase de sa vie est étrangement superbe. Elle donne à Napoléon cette auréole poétique qu'il rechercha sans cesse. Celui qui avait fait élever un monument à Virgile, devait aspirer à relever les statues enfouies des Pharaons et à planter l'étendard français à côté des aigles romaines. La brûlante majesté du désert avait quelque chose qui attirait ses pas; et peut-être aussi venait-il demander au passé des leçons pour l'avenir; peut-être venait-il, étranger hardi, dans ce monde muet de sphynx, de colosses, de pyramides, de cimetières et de villes désertes, demander le secret de la vie à la mort, de la grandeur au néant. — Nul doute alors que le cadavre de l'ancienne Égypte ne lui ait répondu.

Ses deux ennemis furent le soleil et la peste. Ils ne l'empêchèrent pas cependant d'imprimer son pied puissant sur le Mont-Thabor, et d'étonner une galerie bomérique de quarante siècles — au spectacle d'un combat de dix-neuf heures qui restera comme une consécration éternelle des armes de la France!



Mais alors, le moment approchait à grands pas où la France allait avoir besoin d'un chef suprême, par suite de l'affaiblissement d'un gouvernement débile. Une crise imminente appelait un coup de maître audacieux. Napoléon

remit à Kleber le commandement de l'armée d'Égypte, et s'empressa d'accourir à Paris, — où il arriva tout exprès pour assister aux dernières convulsions de la république. — Ce fut alors que son ambition laissa tomber ses voiles et ap-

parut dans sa fière nudité. — Après avoir, dans la journée du 18 brumaire, fait sauter la représentation nationale par la

fenêtre, il s'installa aux Tuileries ; — et, la première nuit qu'il y passa, on raconte que le talon de sa hotte ne cessa



de retentir sur les dalles sonores du palais de la monarchie.

Le voilà donc premier consul ! — Une fois à ce faite, il prélude à ses destinées futures par l'établissement d'une autorité forte et puissante. Il rappelle les émigrés, organise les préfectures, les tribunaux, la banque, ouvre à l'industrie des voies nouvelles, et commence au sein de la capitale ces travaux d'embellissement si souvent interrompus par le canon. Aussi cette activité dans ce repos est-elle une des faces les plus surprenantes de ce génie multiple, qui ne se délassa de la guerre que dans la législation. — Napoléon avait trente ans alors. Les pompes et les fêtes dont la nation se plaisait à l'entourer n'avaient point entamé sa nature spartiate. Il savait la valeur des vanités, et regardait plutôt une ovation comme un moyen que comme un but. Chez lui chaque pas en poussait un autre. Il comptait avec l'enthousiasme d'un héros sur une victoire prochaine dans les acclamations qui allaient sa voiture attelée de six chevaux blancs.

Cependant, il ne faut point croire pour cela que l'âme de Napoléon se tournât impatiemment vers la guerre. Son rêve, comme celui de tous les esprits supérieurs, fut le rêve de la paix universelle, et plusieurs fois il essaya des ouvertures avec le cabinet de Londres. — « La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle ? n'est-il donc aucun moyen de s'entendre ? » écrivait-il à cette époque au roi d'Angleterre. Et, certes, sa modération ne sera point suspectée ; trop souvent le vainqueur de l'Europe fut l'esclave des circonstances. Alors ses propositions pacifiques ne furent point entendues, et l'Autriche, associant sa politique à la politique haineuse de la Grande Bretagne, prit de nouveau les armes contre la France, comme si depuis Arcole la mémoire lui était échappée. — Forcé d'obéir à sa destinée, Napoléon fit un appel aux Français, qui accoururent en foule aux accents de cette voix si connue, qui leur avait toujours promis la gloire et qui avait toujours



tenu parole. Une armée de réserve fut formée à Dijon et dirigée vers Genève; et, tandis qu'on croyait le premier consul au sein de la capitale, occupé des affaires du gouvernement, il venait, aux cris de surprise et d'enthousiasme général, se mettre un beau matin à la tête de cette nouvelle et non moins glorieuse armée d'Italie.

Des Tuileries, il s'élança donc sans effort sur le mont Saint-Bernard, — et les hauts faits recommencèrent. La vieille garde, élite des guerriers de l'armée d'Italie et d'Égypte, date sa renommée du jour de Marengo; placée comme une redoute de granit au milieu de la plaine, elle appelle l'attention de Napoléon par sa courageuse immobilité. En peu de temps, il reconquiert tout ce qu'il a perdu en Italie et dicte de nouveau des lois à l'Autriche. — Puis, il revient applaudir à l'Opéra ses chanteurs et ses musiciens favoris.

L'admiration de la France ne connaît plus de bornes. D'un coup d'œil, Napoléon peut mesurer son espoir. En vain les conspirations de partis essaient-elles d'entraver sa marche; fort de l'appui général, il ne s'arrête plus, il va, il va toujours. — Où va-t-il? Nous allons voir. — Maintenant il résume la France tout entière : il est l'œil, la pensée et le bras de ce vaste corps. Rien ne se fait sans lui, rien ne se fait que par lui. Il absorbe et concentre en un seul pouvoir tous les pouvoirs de l'État. Il réalise ce mot de

Sieyès à Boulay, Talleyrand, Cabanis et Rœderer épouvanés :

« — Nous avons un maître, Napoléon veut tout faire, sait tout faire et peut tout faire! »

Il couronne l'œuvre de sa politique par le concordat, — ce grand acte religieux qui est la transition solennelle de la république à l'empire, — parce qu'il comprend que l'ordre parfait en France ne peut être acheté qu'au prix du retour des croyances catholiques. Et seulement alors, le monde commence à voir clair dans cette pensée, et à se reprendre à suivre pas à pas cette longue école buissonnière de la gloire autour de la religion...

Voilà donc où il voulait en arriver! — C'est donc à ce résultat que viennent se réunir et ses efforts gigantesques, et ses batailles, et ses trophées, et ses révéries, et ses études de guerrier, de diplomate et de législateur. — Sortis du giron de l'Église, c'est par les chemins victorieux de l'Italie et de l'Égypte qu'il nous y fait rentrer!

Il voulait être un homme complet. Il le fut. Pour cela, il s'appuya sur les trois pouvoirs qui font le pouvoir suprême : l'épée, la croix, le sceptre. — Napoléon est surtout grand par le concordat, quoiqu'il en ait pu faire un moyen d'ambition. Le rétablissement du culte est sa plus belle victoire, parce que c'est à la fois une victoire sur le passé et une victoire sur l'avenir. C'est la reconstitution éclatante du principe divin. Et il lui appartenait de mener à bout ce hardi projet et de s'entourer du prestige de l'apôtre, à lui, à qui nul prestige n'a jamais manqué.

Donc, comme jadis Henri IV, Napoléon alla à la messe, et, qui plus est, il y conduisit son armée.

Le lendemain, il se faisait nommer, — disons mieux, il se nommait consul à vie. C'était raser déjà la royauté de bien près. Mais il avait résolu de passer par tous les échelons qu'il conduisent. Avant de mettre le pied sur le dernier, il fonda l'égalité de la gloire dans l'institution des récompenses nationales, telles que sabres, fusils, etc., remplacées définitivement quelque



temps après par la fondation de l'ordre de la Légion d'honneur; et, aidé des conseils de Merlin (de Douai), de Begouen et d'autres savants légistes, il créa le Code

civil, ce monument légué à l'admiration des peuples. De beaux préludes. — et de beaux titres aussi à la toute-puissance!

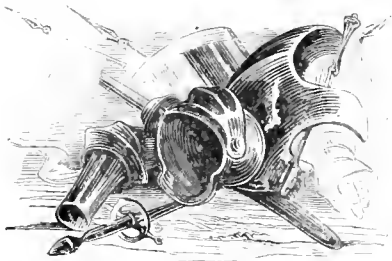


Enfin, le 48 mai 1804, le vœu du sénat appela Napoléon au trône et déclara la dignité impériale héréditaire dans sa famille. — C'en est fait. La France bat des mains à son avènement. Son rêve est accompli. Il fonde une dynastie nouvelle! — Lui-même a raconté sa fortune en quelques lignes qui parlent plus haut que tout ce que nous pourrions dire ici. « La France, qui voulait se préserver à tout prix de la contre-révolution, se rapprochait de moi, parce que je promettais de l'en garantir; elle voulait dormir à l'ombre de mon épée. — La forme républicaine ne pouvait pas durer, parce qu'on ne fait pas des républiques avec de vieilles monarchies. Ce que voulait la France, c'était sa grandeur. Pour en soutenir l'édifice, il fallait anéantir les factions, consolider l'œuvre de la révolution et fixer sans retour les limites de l'État. Seul, je promettais à la France de remplir ces conditions. — Je ne pouvais pas devenir roi. C'était un titre usé, il portait avec lui des idées reçues. Mon titre devait être nouveau comme la nature de mon pouvoir.... Je pris le nom d'empereur, parce qu'il était plus grand et moins défini. »

Empereur! en effet, — empereur comme César, qui avait, ainsi que lui, étonné le monde par son génie et ses conquêtes! Empereur comme Charlemagne qui avait, lui aussi, un pied sur l'Orient et l'autre sur l'Occident! Empereur! il ne pouvait pas être autre chose qu'empereur! — Et certes, si jamais vanité dut être amplement satisfaite, à coup sûr ce fut celle de ce monarque de fraîche date, aux pieds duquel s'inclinaient, non-seulement la France, mais encore l'Autriche, l'Italie, l'Espagne, avec leur cortège de princes, de rois et d'empereurs aussi; — ce fut celle de ce soldat d'hier qui se réveillait avec un manteau d'hermine sur l'épaule et un globe entre les mains; — de ce jeune officier de fortune à qui il fallait un pape pour son couronnement; — de cet étranger qui venait refaire une société nouvelle avec des hommes nouveaux, et qui, mieux que Louis XIV, pouvait s'écrier, sans crainte d'être démenti, non plus cette fois: — « L'État c'est moi, » mais bien: « — L'Europe, c'est moi! »

Cri qui fut entendu de toutes parts, — et que l'Europe ne devait pas lui pardonner!

CHARLES MONSIEUR.



CAUSERIES AVEC MON FILS SUR L'ANATOMIE ET LA PHYSIOLOGIE.

I.



Combien je suis heureux, mon cher Ernest, de te voir prendre un si vif intérêt à nos petites causeries intimes au coin du feu ! Le temps est si précieux et passe si vite, et les peines de la vie sont si longues parfois, que les heures consacrées à l'étude sont en quelque sorte une victoire remportée sur l'ennemi.

Combien je suis heureux encore, mon enfant, de te voir éviter la compagnie de ton camarade Adolphe, qui, jeune rhétoricien comme toi, mais élève fort médiocre, affecte déjà dans les salons les allures d'un homme fait, croyant que l'homme se reconnaît à un babil efféminé et dans l'art de jouer aux cartes ! Passe-temps bien vide, surtout lorsqu'il n'offre aucun intérêt ; mais passion terrible et funeste lorsqu'il devient une spéculation.

Avant de retourner à ton grec, à ton latin et à ta philosophie... de collège, occupons-nous d'un sujet sérieux, utile, et qui peut être un complément à ta bonne éducation.

Je connais tes sentiments religieux, ta naïve et poétique admiration pour les merveilles de l'art et de la nature. — Je connais ta raison et ton cœur, aussi j'ai vu hier sans étonnement avec quelle ardeur, quel dévouement tu portais secours à ce pauvre vieux Baptiste le jardinier, qui a failli succomber à une hémorrhagie après s'être blessé avec sa faucille.

Cet événement, qui l'a causé une si grande émotion l'a aussi suggéré une pensée que j'approuve, c'est-à-dire de pouvoir dans l'occasion, et sans pour cela te faire disciple d'Esculape, donner des secours plus prompts, plus utiles, et mieux entendus.

Pour cela, il faut étudier l'homme. Il faut apprendre cette admirable machine échappée des mains de la Providence, et dont les rouages et le mécanisme sont tellement parfaits qu'un souffle peut tout déranger.

« L'homme, a dit Platon, est une âme qui se sert d'un corps. »

Je ne veux point ici chercher à pénétrer ces mystères sacrés de l'âme et de l'intelligence, ce sont des articles de foi dont l'explication échappe à nos recherches, et qui prouvent notre faiblesse à l'égard de la puissance du Créateur.

ais-sons l'âme à Dieu, elle appartient à lui seul, et tâchons de la lui conserver toujours pure et sans tache. Occupons-nous simplement du corps. Etudions dans cette soirée comment est fait ce corps, de quels éléments il se compose ; et quand nous connaissons chacune de ses parties, nous verrons ensuite comment elles se comportent, et comment elles fonctionnent.

Le corps se compose de parties dures et de parties molles. Les premières sont les os, dont la réunion forme le squelette.

Quelques-uns s'articulent entre eux par une espèce d'engrenage immobile, comme par exemple ceux de la tête ; les autres, tels que les os des membres, sont recou-

verts à leurs extrémités d'une matière solide et glissante, qu'on nomme *cartilage*, qui tapisse également des cavités particulières dans lesquelles ces os ont leur point d'union. Ces cavités, dites Capsules articulaires, sont constamment humectées par un liquide appelé *synovie*. Outre ces capsules qui mettent les os en rapport les uns avec les autres et favorisent leurs divers mouvements, ils sont encore retenus et attachés, pour ainsi dire, au moyen d'un tissu appelé *ligament* dont tu comprendras l'utilité lorsque nous étudierons leur mode d'action.

On distingue des os *longs* qui forment les membres et les parois de la poitrine ;

Les os *larges* qui circonscrivent les cavités ;

Les os *courts* qui se trouvent aux parties du squelette partout où une grande solidité se trouve jointe à des mouvements partiels très-bornés.

Sauf un très-petit nombre, tous les os sont généralement doubles, c'est-à-dire qu'une ligne droite séparant le squelette en deux parties égales, chaque os a son semblable du côté opposé.

Le squelette, examiné de haut en bas, peut être divisé ainsi :

1 ^o La tête.	
2 ^o Le tronc	{ Col. Poitrine. Abdomen. Bassin.
3 ^o Les membres	{ supérieurs, inférieurs.

Les parties molles recouvrent immédiatement les os, d'autres sont contenues dans les cavités formées par les os.

Outre cela, divers liquides de nature spéciale et particulière circulent incessamment et en abondance dans toutes les parties du corps.

Les parties molles qui recouvrent immédiatement les os sont, en procédant de l'extérieur à l'os lui-même :

La *peau*, sorte de vêtement qui enveloppe le corps, toile pour ainsi dire parsemée de petits trous, ouvertures microscopiques appelées *pores*, dont la propriété est ou d'absorber ou d'exhaler, c'est-à-dire, ou bien de pomper les fluides qui doivent pénétrer dans le corps, ou bien de rejeter au dehors ceux que le corps ne doit pas conserver intérieurement.

La partie interne de la peau que j'ai comparée à une espèce de toile ou vêtement est doublée pour ainsi dire par une membrane mince, d'une sensibilité extrême, dite membrane *muqueuse*, qui est à la peau intérieurement ce que l'épiderme est extérieurement.

Sous la peau est une couche, réseau à mailles contiguës, mais séparées, qu'on appelle *tissu cellulaire grisseux*, qui donne à la peau sa configuration particulière et diverse, selon les parties qu'elle recouvre.

Dans ce tissu cellulaire sont de petits vaisseaux appelés *veines*, *artères* ou *vaisseaux lymphatiques*, selon la qualité du liquide qu'ils renferment et que nous étudierons en temps et lieu.

Puis viennent les *muscles*, masses rouges fibreuses, en quelque sorte élastiques, servant à l'exécution des mouvements et s'implantant aux os par le moyen de cordons fibreux appelés *tendons*. Les muscles sont par insertion, par intersection ou par enveloppes, séparés les uns des autres et terminés par une membrane lisse, résistante et luisante, appelée *aponévroses*.

Dans les interstices des muscles, de leurs fibres, etc., çà et là sont les vaisseaux dont je t'ai parlé déjà, — les *nerfs*, cordons blancs, qui de la tête ou de la colonne vertébrale se ramifient dans toutes les parties du corps.

Les *veines*, conduits à valves destinés à rapporter le sang vers le centre où il doit être élaboré, et qui est le cœur.

Les *artères*, conduits sans valves destinés au contraire à porter de ce même centre, le cœur, et à toutes les parties du corps, le sang qui a subi cette élaboration.

Quant aux parties molles qui sont contenues dans les cavités osseuses, elles sont de plusieurs sortes.

On entend par *organe*, une partie du corps qui fonctionne d'une façon particulière, et qui a une forme et une structure qui lui sont propres.

On appelle *viscères* tout organe contenu, soit dans le crâne, soit dans la poitrine, soit dans le ventre ou abdomen. Le mot *parenchyme* indique un tissu propre aux organes *glanduleux*, composés de grains agglomérés,

unis par du tissu cellulaire et se déchirant avec plus ou moins de facilité.

Sous le titre d'*appareil*, on comprend la réunion d'un plus ou moins grand nombre d'organes concourant simultanément à une seule et même fonction.

On désigne par le mot *voies* les canaux ou réservoirs que traverse un des liquides du corps, ou dans lesquels ce liquide est contenu.

Un *système* est l'ensemble de toutes les parties d'un même tissu, qui, n'importe sa position spéciale ou relative, a la même organisation, les mêmes propriétés et les mêmes fonctions.

Le mot *économie* signifie l'ensemble de toutes les parties qui constituent le corps.

Je n'entrerai pas, mon cher Ernest, dans de plus grands développements en ce moment sur ces principes élémentaires de l'anatomie humaine, cette petite description bien imparfaite te donnera l'idée générale de la composition du corps, et lorsque nous arriverons à l'explication des divers phénomènes de la vie, déjà familiarisé avec les termes techniques, tu comprendras plus facilement les démonstrations anatomiques, moins superficielles, et les données explicatives sur les fonctions générales, particulières, spéciales ou relatives de l'organisme.

C'est ce qui formera le sujet de nos prochaines causeries, en un mot, notre étude de la physiologie.

J. POYER, d. m. p.

CAUSERIES AVEC MON FILS SUR L'HYGIÈNE.

I.



L'hygiène, mon cher fils, est l'art de conserver la santé. Elle est à l'homme bien portant, ce que la médecine est à l'homme malade.

Elle fait connaître tout ce qui peut directement ou indirectement troubler les fonctions naturelles, renverser

leur équilibre et amener la maladie. Elle apprend les règles à suivre pour maintenir, autant que possible, l'existence dans son état physiologique et pour défendre le corps contre les atteintes du mal. Enfin elle démontre, basée sur la morale et la raison, le juste milieu qu'il faut observer entre l'abus et la privation.

Elle est hygiène *publique*, lorsque ses règles sont relatives aux masses selon les climats, les habitations communes, les coutumes, les mœurs et les lois.

Elle est hygiène *privée* lorsqu'elle s'applique à l'homme individuellement; aussi ses règles varient-elles selon les âges, les sexes, les tempéraments et les individualités.

En un mot, l'hygiène est une étude facile et indispensable que trop souvent le vulgaire dédaigne; et dont il restreint à son propre préjudice les sages applications.

L'hygiène a son résultat matériel comme son résultat moral. Heureux qui sait en apprécier l'importance, car les règles qu'elle impose pour le corps peuvent réagir

sur l'intelligence, et l'agrandir en apportant un frein aux passions.

— Vois cet ivrogne, ce debauché, ce joueur; tous trois ont commencé par des fautes contre l'hygiène: alors tout a été pour eux une suite de désordres qui les ont conduits à la misère, au déshonneur, à la mort.

L'hygiène permet qu'on use des biens que la Providence a confiés à l'homme, mais elle défend qu'on en use avec excès. Elle repousse également comme immorale et odieuse la privation volontaire, qui est un crime envers soi-même, envers son prochain et envers Dieu.

Au lieu d'aller respirer, ce soir, l'air infect d'un estaminet, de gorger ton estomac de substances agréables un moment, mais susceptibles de bouleverser ta santé et ta raison, tranquille d'esprit et de corps, tu recueilles en te promenant sous ces fraîches allées les bons avis que ton père te donne: c'est là, mon enfant, prendre une bonne leçon d'hygiène physique et morale.

L'hygiène comprend :

1^o Les objets qui nous entourent.

Ce sont l'air, la lumière, l'électricité.

Ceux à l'influence desquels nous sommes assujettis :

Ce sont les saisons, la température, les climats.

2^o Les objets qui nous couvrent :

Les vêtements.

Ceux qui nous servent pour le repos.

Par exemple, les lits.

Ceux enfin solides ou liquides par lesquels nous entretenons la souplesse et la propreté de notre corps.

3° Les objets qui nous alimentent, quels qu'ils soient.

4° Plus les sécrétions, les mouvements, les sensations et les fonctions intellectuelles.

Nous examinerons chaque chose en son lieu ; mais avant d'entrer dans aucun développement, je crois convenable, mon fils, de te faire préalablement l'explication succincte de ce qu'on entend par tempérament, afin que tu saches établir la différence qui existe entre chacun d'eux.

Bien des gens du monde confondent la *constitution* avec le *tempérament*.

La constitution est l'assemblage de toutes les parties qui composent l'organisation particulière de chaque individu. Ainsi, une bonne constitution est celle où tous les organes, tous les systèmes, tous les appareils, développés avec égale force, agissent avec égale énergie et fonctionnent avec la même aisance.

Les *tempéraments* sont les différences qui résultent de la prédominance marquée de tel ou tel système ou appareil spécial, avec les autres systèmes ou appareils.

Ainsi la prédominance générale des liquides sur les solides donne l'idée du tempérament *moou*, qui se reconnaît à des chairs boursoufflées et sans vigueur quoique volumineuses.

Si le contraire a lieu, on dit le tempérament solide ou *sec*.

La *lymphe* est un des fluides de notre corps qui circule dans un appareil de vaisseaux particuliers. Ce fluide est incolore et très-abondant. Il acquiert dans le courant de la circulation des propriétés nouvelles, lorsqu'il se trouve en contact avec d'autres fluides dont la combinaison concourt à la formation du sang.

Eh bien ! les individus chez lesquels la lymphe circule avec excès ont un tempérament qu'on appelle lymphatique, et qui se reconnaît aux signes suivants :

Peau blanche et molle.

Cheveux blonds, lisses et soyeux.

Formes arrondies, épaisses, sans élasticité ni consistance, ni énergie de contractilité.

De là, paresse naturelle dans les fonctions, dans les mouvements ; faiblesse dans les sensations ; absence des passions fortes et exaltées.

En général le tempérament lymphatique est héréditaire ; il est très-fréquent dans les contrées humides ou froides, et nous verrons, plus tard, les modificateurs que l'hygiène peut lui offrir.

Dans les grandes villes en général, le tempérament lymphatique domine chez la plupart des enfants qui naissent ; l'excès de la tendresse maternelle, l'excès des précautions de tout genre, au lieu de le modifier, ne font que l'accroître, tandis que chez les gens de la campagne la faiblesse native ne tarde pas à se tonifier.

Ce tempérament est un de ceux qui affligent le plus l'espèce humaine, on ne saurait l'étudier avec assez d'attention, car l'hygiène, dirigée avec tact et combinée avec un peu de médecine, peut le modifier énormément.

Lorsque le sang proprement dit circule en plus grande abondance que la lymphe, dont je viens de t'entretenir, il constitue le tempérament sanguin.

La peau est d'une coloration vermeille, les cheveux sont

durs et d'une teinte foncée, le visage est sec, les yeux ouverts et brillants, les muscles fortement prononcés, les formes saillantes et peu arrondies.

A ce tempérament appartiennent la vivacité des mouvements, l'activité de l'intelligence, l'énergie des passions.

C'est le propre de la jeunesse, principalement chez l'homme, et qui existe presque toujours dans les contrées où règne une température chaude et sèche.

Le tempérament *nerveux* diffère du tempérament lymphatique en cela, que la peau est d'un blanc mat, qu'au lieu d'être boursoufflée et arrondie, elle est maigre et sèche. Les cheveux participent à cette espèce de surexcitation, ils sont d'une teinte plus ou moins foncée, ils sont plus ou moins durs et peu bouclés.

Le fluide nerveux prédomine sur tous les autres d'une manière tranchée, et son influence est immense sur les fonctions physiques, morales et intellectuelles.

Ce tempérament s'observe dans l'enfance et principalement chez les femmes. C'est lui qui leur donne cette exquise finesse de tact et de sensibilité qui leur tient lieu de force et surexcite leur énergie.

Les mouvements sont rapides, exaltés, et parfois peu durables : la prostration suit de près l'effervescence.

Il engendre les arts, la poésie, et à côté des plus fortes passions, il donne naissance aux plus nobles et belles pensées, aux plus grandes et louables actions.

Il s'observe dans toutes les contrées, mais principalement dans celles où la température sèche domine.

Le tempérament *athlétique* est caractérisé par la prédominance du système musculaire, dont le volume, la dureté sont considérables. La tête est petite ; les cheveux crépus, rudes et courts ; les épaules sont largement développées, le tronc est durement dessiné ; les membres sont courts et trapus.

Les mouvements sont d'une puissance extrême ; mais les facultés intellectuelles sont en raison inverse.

Ce tempérament se remarque en général dans les pays froids et secs, chez l'homme adulte.

Le tempérament *bilieux* est en quelque sorte un tempérament mixte ayant quelque chose des tempéraments sanguins et nerveux.

Une peau sèche et brune ; peu d'embonpoint, dureté dans les formes, grande vivacité dans les mouvements, violence dans l'emportement des passions : tels sont ses principaux signes.

Il se remarque chez l'homme fait et chez les individus qui se livrent aux travaux réguliers de cabinet ; son excès, son exaltation produisent la mélancolie et ses conséquences.

Telles sont à peu près les diverses sortes principales de tempérament. Mais il peut se faire que deux ou trois espèces de tempérament se trouvent prédominer ensemble sur les autres, et alors ils forment autant d'espèces composées et spéciales à l'individu, et, dans leur appréciation, il faut tenir compte des causes susceptibles de les modifier naturellement, par exemple l'âge, le sexe, les climats et le milieu dans lequel l'individu est placé.

Tu vois déjà, mon cher fils, par cette énumération élémentaire des tempéraments, que les règles de l'hygiène, qui peuvent être générales pour une classe entière de tempéraments de même nature, ne sont point applicables à tous les tempéraments ; qu'il est donc utile de bien établir les bases de ses appréciations et de ses applications, selon les climats et les individus.

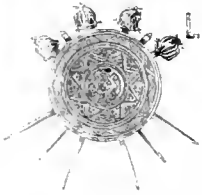
L'hygiène est donc encore une science d'observation et de tact qui vous fait connaître que telle chose convient à l'un, qui est nuisible à l'autre, et réciproquement; et qu'il

ne faut pas, d'après un système général, poser des règles invariables et placer tous les individus sur un seul et même plan.
J. POYER, d. m. P.

VARIÉTÉS HISTORIQUES.

LE PRINCE CHARLES STUART

VULGAIREMENT NOMMÉ LE JEUNE PRÉTENDANT.



malheureuse destinée des Stuarts offre un sujet non moins triste qu'intéressant à méditer. S'il est vrai qu'une grande partie de la fatalité qui s'est attachée à leurs os doit être attribuée à leur manière de penser et d'agir, toutefois, après avoir fait la part de leurs faiblesses, de leur égoïsme et de leur imprudence, l'observateur sans prévention sera forcé d'admettre qu'ils eurent des temps bien difficiles à traverser, et que leur chute fut due non moins aux circonstances extérieures qu'à un manque de conduite. De tous les Stuarts, le plus intéressant à nos yeux est, sans contredit, le royal martyr Charles Premier. Lorsque nous parcourons le récit de ses longues souffrances, notre pitié, notre sympathie, notre amour, sont tour à tour excités; et nous sentons s'allumer notre indignation, quand nous voyons calomnier sa mémoire, et donner une interprétation mensongère et méchante à ses pensées, à ses paroles, à ses actions. De son temps, l'esprit de parti, l'ardeur de la lutte, le froissement d'intérêts opposés, pouvaient faire excuser les écarts d'une révoltante partialité; mais, de nos jours, lorsque la tombe abrite les derniers rejetons de cette famille infortunée, on a peine à concevoir l'acharnement avec lequel certains écrivains poursuivent, après tant d'années, l'œuvre de la haine, et fouillent avec leurs pugnards des cendres que le malheur eût dû rendre sacrées.

Après Charles Premier, le héros que nous avons sous les yeux est, sans doute, de tous les Stuarts, le plus digne de notre intérêt. Le romanesque a été tellement mêlé à la vie de ce prince, son caractère offre tant de nuances opposées, que son histoire ne saurait manquer de captiver l'attention des lecteurs de tous les pays. Les idées étroites de Jacques II étouffent l'amour et le respect que ses malheurs pourraient lui mériter. L'inertie et la lourdeur d'esprit de son fils, le vieux prétendant, n'ont aucun droit à notre sympathie. Le jeune chevalier, au contraire, se recommande à nous tout d'abord par son caractère chevaleresque, son intrépidité, sa conduite si digne d'un prince, et sa mâle beauté. Il déploya tant de généreuse audace lors de son premier débarquement en Ecosse, tant de magnanimité envers ses ennemis vaincus, que nous ne saurions nous défendre de nous intéresser à lui, ni même de désirer son triomphe, à mesure que nous parcourons le récit de l'aventureuse entreprise qui faillit replacer son père sur le trône de ses ancêtres. Cela n'est point surprenant: il est dans la nature de l'homme de se

ranger du parti du plus faible, de même que l'on favorise de ses vœux un joueur contre lequel la chance se déclare opiniâtrement. Il est peu de lecteurs, — de ceux du moins qui ont un cœur généreux, — qui n'aient désiré que les Troyens triomphassent des Grecs, qu' Hector l'emportât sur son arrogant adversaire; il en est peu qui n'aient pas sympathisé avec Annibal dans ses gigantesques efforts pour écraser la tyrannie romaine; qui n'aient pas épousé la cause de l'infortunée Rose rouge, en parcourant les annales des guerres civiles qui déchirèrent l'Angleterre. Ainsi, nous le répétons, il n'est pas étonnant qu'un prince jeune, brave et malheureux, ayant de son côté les droits de la légitimité, faisant des efforts qui tiennent du prodige pour atteindre le but de sa noble ambition, et ne succombant, en définitive, que par la lâcheté morale de ses compagnons, fasse vibrer les cordes les plus délicates de notre cœur lorsque nous lisons l'histoire de ses hauts faits, et alors même que nous sentons combien il importait au bonheur du pays que la maison d'Hanovre demeurât en possession du trône. La raison et le sentiment n'adoptent pas le même drapeau dans cette lutte de deux principes; mais à présent que toute possibilité de succès pour les Stuarts est à jamais disparue, nous pouvons donner un libre cours à nos généreuses sympathies, et souhaiter que ce qui ne se peut pas se puisse.

L'ouvrage que vient d'écrire M. Ch. L. Klose, écuyer, sous le titre de *Mémoires du Prince Charles*, est palpitant d'intérêt. Les faits qui y sont relatés ont été puisés aux meilleures sources, et le style de la narration est simple, sans prétention, coulant et animé. La plupart des choses qu'on y rencontre sont, il est vrai, déjà connues du public, grâce aux romans historiques de Walter Scott; lord Mahon, de son côté, dans son histoire d'Angleterre, a rendu pleinement justice à cet épisode si romanesque des annales de l'Angleterre. Néanmoins, le nouvel ouvrage a pris une place qui n'était pas encore occupée, et l'on peut le considérer comme un livre qui manquait. L'histoire de cette mémorable entreprise est en soi une chose si complètement à part, qu'elle méritait d'être traitée de la manière que M. Klose a choisie. Il a donné, comme introduction à son récit, un résumé lapidaire et bien écrit des aventures des Stuarts jusqu'à l'apparition du jeune Charles dans l'arène politique; il y a joint une courte relation de la rébellion de 1745, qui eut lieu sous les auspices de Jacques III, père de Charles. Il nous a fourni, en outre, l'histoire de la vie privée du jeune prétendant, et de ses aventures obscures durant les quarante

dernières années de son existence. Mais le véritable intérêt du livre se concentre sur l'année 1745; et, pour notre part, nous déclarons avoir lu les détails de cette *rébellion royale* avec presque autant d'intérêt que si les faits principaux ne nous eussent pas été connus.

Parcourons rapidement les passages les plus dramatiques de l'aventureuse et courte carrière militaire de Charles, à partir du moment où il résolut, seul et sans appui, de se confier à la générosité de ses partisans écossais. A cette époque, la France et les autres gouvernements d'Europe se tenaient à l'écart et refusaient de porter aucun secours à ce dernier rameau d'un trône illustre, pour l'aider à reconquérir les possessions de ses aïeux. Son père lui-même était contraire à une entreprise si hasardeuse, et s'opposait à ce qu'on fit aucune démarche active sans la coopération de la France, coopération que, comme le savent les personnes familières avec la politique de cette

époque, le jeune Stuart n'avait aucun motif d'espérer. Il y eut plus : ses adhérents écossais furent unanimes pour le dissuader d'entrer en Ecosse, déclarant l'entreprise insensée à moins qu'elle ne fût appuyée de toutes les forces de la France. Enfin, lorsque, malgré tout, il eut débarqué dans les Hébrides, le premier partisan de sa maison qu'il rencontra, Macdonald, le supplia d'abord, et lui recommanda presque ensuite de retourner en France; puis, le prince ayant refusé de renoncer à sa tentative, le fidèle Macdonald déserta sa cause, refusant de sacrifier les guerriers de son clan pour une cause désespérée. Plus tard, lorsque d'autres adhérents le joignirent, le même langage fut tenu avec aussi peu de succès : Charles persista dans son dessein, et les chefs écossais prirent congé de lui. Seul, un jeune Highlander¹, enflammé par la noble persévérance et le courage indomptable du prince, manifesta l'intention de servir sa cause. — « Vous voulez-donc



« me suivre, vous? » s'écria vivement le jeune Stuart que tout le monde abandonnait. — « Je le veux, répliqua le « Highlander; nul autre ne tirât-il l'épée pour vous. Je « mourrai pour mon prince! » Charles récompensa ce généreux élan par des éloges qui furent autant de coups de poignard pour les chefs qui avaient reculé. Une ardente émulation saisit aussitôt toutes les âmes; la fidélité l'emporta enfin, et, perçant la triple écorce de l'intérêt personnel, l'enthousiasme qui avait fait battre un cœur trouva de l'écho dans tous les autres. Ainsi se forma le noyau de l'armée du chevalier. Bientôt ce ruisseau prit son cours et devint rivière. Des chefs puissants accoururent en foule sous la bannière des Stuarts. Cope, général des troupes royales, bat en retraite devant cette armée improvisée. Le prince entre dans Edimbourg et occupe le palais de ses ancêtres. Oh! ce fut là une heure d'orgueil pour l'antique Edim, lorsqu'un Stuart rentra dans ses murs pour donner à l'Angleterre un monarque écossais! Alors on reconnut la justesse des prévisions de Charles,

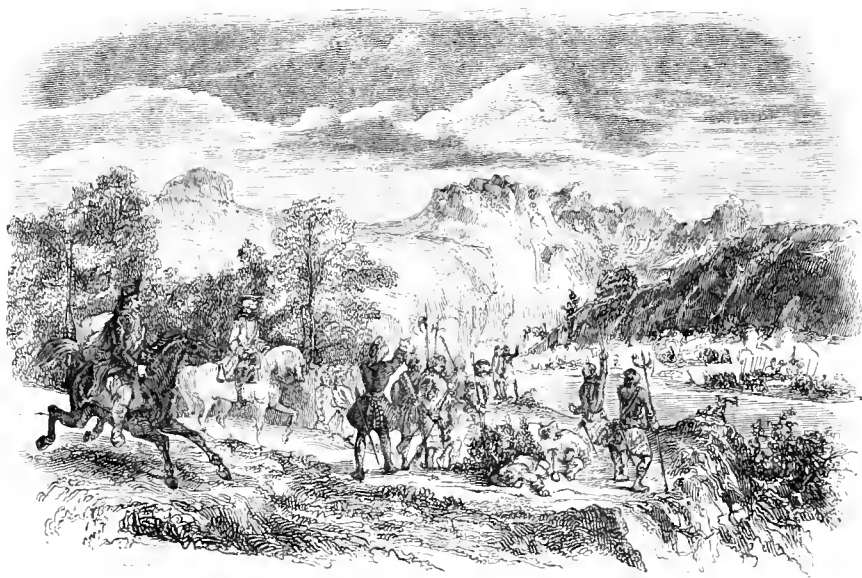
alors il fut clair qu'une aide étrangère aurait détourné les sympathies, excité des jalousies, affaibli les affections du peuple. Oui, Charles avait eu raison, en dépit des doutes de ses amis, ces pressentiments de son père; seul, sans appui, il était entré en Ecosse, n'apportant pour triompher que le prestige d'une vieille et noble cause, qu'un zèle ardent, qu'un bras jeune et intrépide. Les semblables s'attirent : l'enthousiasme avait enfanté l'enthousiasme. Maintenant, la capitale de ses aïeux était en son pouvoir, toute une nation triomphait de son triomphe. De joyeuses réunions, que n'effrayait point la rapide approche des ennemis, eurent lieu dans le palais. Un inflexible pressentiment de victoire jaillait de chaque parole, de chaque regard du royal aventurier. Sa chevaleresque bravoure lui avait gagné les cœurs des femmes; l'Écosse était à lui.

Toutefois, il ne laissa pas le temps se consumer en di-

¹ Habitant des montagnes.

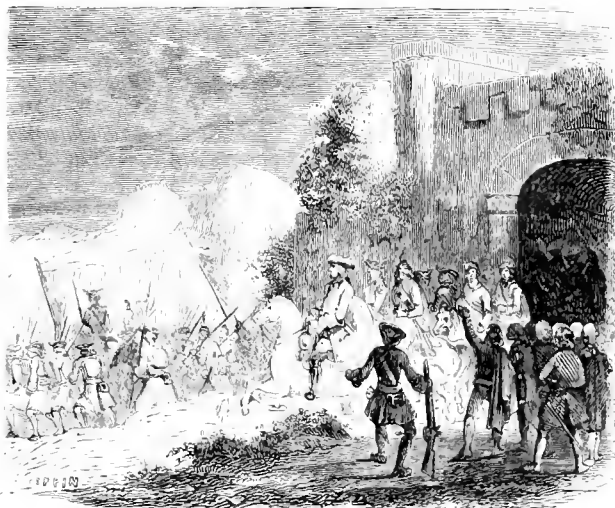
vertissements frivoles ; des fêtes il vola aux combats, et se prépara, animé du plus fervent espoir, à se mesurer avec l'armée royale qui s'approchait. Pour la première fois, à Prestonpans, les forces rivales se trouvèrent en présence. L'avantage du nombre était du côté des royalistes ; mais que peut-il contre l'enthousiasme dont brûlent les cœurs de leurs adversaires ? Charles, tout palpitant d'une

généreuse ardeur et ne doutant pas de la victoire, communique son assurance à tous les siens. La bataille s'engage. Les glorieux pressentiments du prince se réalisent ; dans moins d'un quart d'heure (*mirabile dictu !*) l'armée anglaise est défaits, Charles est vainqueur. Les Highlanders, par l'impétuosité de leur attaque, jettent le désordre dans les rangs de leurs ennemis, les taillent en pièces,



les dispersent. Cope fuit. Sept cents prisonniers demeurèrent dans les mains des vainqueurs. Charles déploie alors toute la magnanimité de son âme : les blessés des deux partis reçoivent les mêmes soins. Le jeune conquérant rentre en triomphe dans la ville de ses ancêtres ; il y est accueilli par les plus vives acclamations : la beauté couronne la valeur. Mais Charles, conservant la même égalité

d'âme, ne se laisse point enivrer par l'orgueil du succès ; loin de là, il refuse d'attaquer le château d'Édimbourg, pour ne pas exposer les habitants de la ville aux représailles de la garnison. Il ne veut pas même se venger sur ses prisonniers de la mort infligée à ceux de ses soldats qui sont tombés au pouvoir de l'ennemi, bien que ses adhérents insistent pour que, dans leur intérêt comme



dans le sien, il maintienne, en rendant le mal pour le mal, un pied d'égalité entre le gouvernement et lui. Un repos glorieux succède à ces premiers triomphes. Mais

bientôt l'augmentation de ses troupes lui permet de pénétrer en Angleterre. Charles n'hésite pas. A la tête d'une armée d'environ six mille hommes, il quitte Édimbourg

et entre en campagne. Nous disons à la tête d'une armée! S'il en eût été vraiment ainsi, peut-être le succès aurait-il couronné son entreprise. Mais non! Les chefs écossais et irlandais qui faisaient partie de cette armée en étaient les véritables commandants. Ils formaient le conseil de guerre du prétendant, et, par le désaccord de leurs vues, empêchant toute unité de direction, ils amenèrent la ruine de la cause qu'ils soutenaient. Non que lord Georges Murray fût un général inhabile; loin de là; mais son irresolution, son découragement au moment le plus décisif de la campagne, firent évanouir les brillantes espérances de son maître.

Malgré quelques dissensions de peu d'importance, en avant, néanmoins, marche l'armée rebelle, qui pouvait devenir l'armée royale, si elle était favorisée par la fortune, ou plutôt par la Providence. A la fin, Derby est occupé par elle. On n'est plus qu'à cent trente milles de Londres (environ 209 kilomètres). Déjà l'épouvante saisit la capitale; déjà Georges II a mis ses trésors à l'abri sur un vaisseau à l'ancre dans la Tamise. La victoire semble s'offrir au téméraire chevalier, pourvu qu'il s'avance pour la saisir. Lui-même ne doute pas du succès. Il va triompher... mais non; il va faire naufrage en vue du port, et ce ne seront point ses ennemis qui lui arracheront la victoire, ce seront ses propres amis, ses plus dévoués partisans! Les chefs écossais ont peur de pousser plus avant. Le peuple, disent-ils, ne s'est pas soulevé en assez grand nombre en faveur des Stuarts; de puissantes armées les attendent pour les détruire d'un seul coup. En faisant retraite sur l'Écosse, on peut au moins conserver cette province. Une marche de plus en avant mettrait tout en péril. Stupide raisonnement! Alors on jamais devait sonner l'heure de la victoire. Charles le sentait bien: « Reculer, disait-il, c'est briser notre talisman; moi, « victorieux jusqu'ici, je semblerai déjà vaincu! Le « monde croira notre cause perdue, et, si on le croit « une fois, elle le sera en effet. On nous suppose invincibles, c'est là le prestige qui nous a donné jusqu'à présent la victoire. Reculez, ne fût ce que d'un pas, et je « puis m'approprier à m'enfuir de ma patrie. » Ces arguments si logiques ne firent aucune impression. Les



chefs ne voulaient pas recevoir de leçons d'un jeune homme impétueux qui ne demandait qu'à se précipiter

au milieu du danger. La prudence leur convenait. Insensés, la prudence est votre arrêt de mort! Le prince délirait de rage et versait des larmes de désespoir. Tout dépendait de la résolution qu'allait adopter le conseil de guerre; Charles commande, — supplie; — vains efforts! Le sort en était jeté. Alors brilla manifestement la fatale étoile des Stuarts; le destin semblait intervenir lui-même et dire: « Jusque-là, mais pas plus loin! »

On commença donc la retraite. Les soldats étaient hors d'eux-mêmes. La confiance irrésistible qu'ils avaient montrée jusqu'alors s'était changée en un sombre découragement. Alors, aussi, pour la première fois, Charles ne montra plus en public cet enthousiasme qui avait donné tant d'énergie aux efforts de ses soldats. Il témoignait de la mauvaise humeur, et laissait voir, par sa taciturnité, combien cette retraite lui répugnait. En cela il eut évidemment tort; sa situation était difficile, il est vrai, mais nous croyons qu'il eût dû paraître céder de bonne grâce, et demander ensuite aux chefs de rassembler l'armée, pour qu'il fit comprendre aux soldats la nécessité de la retraite. Alors, dans le cours de sa harangue aux troupes, il aurait dit: « Soldats! vos nobles chefs n'ont point « peur pour eux, mais pour vous; c'est vous qu'ils veulent mettre à l'abri du danger; c'est pour vous qu'ils « ordonnent la retraite. Ils ne respirent, eux, qu'espérance et courage; ils appellent de tous leurs vœux « le combat. Oh! plutôt à Dieu qu'un semblable enthousiasme enflamme vos cœurs! » Puis, quand des milliers d'acclamations auraient protesté du désir de l'armée de risquer la bataille, le prince, tirant aussitôt avantage de ce généreux mouvement, se serait tourné du côté des chefs en s'écriant: « En est-il vraiment ainsi? O mes « amis, voyez comme vous vous êtes trompés! vos soldats partagent votre héroïque ardeur; rangez-les donc, « placez-moi à leur tête, et courons à la victoire! » Cette ruse, bien excusable, aurait eu, nous n'en doutons pas, un succès complet. Mais en eût-il été autrement, le prince n'en aurait pas moins dû paraître satisfait de la retraite; il aurait dû publier une proclamation dans laquelle il eût dit qu'il regardait cette prétendue marche rétrograde comme la route la plus sûre pour parvenir au triomphe. Et, maîtrisant ses sensations, commandant à son visage, une satisfaction plus qu'ordinaire eût dû briller dans ses traits.

Quoi qu'il en soit, si son armée eût pu être déçue, le pays ne l'aurait pas été. Le talisman étant en effet brisé; désormais on regarda comme perdue la cause du prétendant. Ni habileté, ni bravoure, ni succès même, ne purent faire recouvrer l'avantage négligé. Une fois encore, l'armée du prince entra en Écosse. La retraite s'effectuait dans le plus grand ordre. A Falkirk, une seconde armée royale est défaite. Tout est inutile. Le prince, pourtant, sort de son découragement. Chaque fois qu'il se trouve en face de ses ennemis, toute son énergie se réveille. Mais le gouvernement anglais reconnaît enfin la nécessité de plus vigoureuses mesures. Le Cope, un Hawley ont été battus; maintenant un membre de la famille royale, le duc de Cumberland, prend la direction de la guerre. Les deux armées se rencontrent à Culloden. Le prince Charles est encore une fois tout confiance, tout enthousiasme. Le même esprit anime la majorité de ses troupes; elles se croient invincibles. Mais une fatale attaque nocturne, une surprise tentée qui échoue, ébran-

lent la confiance. L'armée du prince, après avoir effectué de nuit une marche de plusieurs milles pour exécuter un mouvement concerté, est contrainte, au point du jour, de rejoindre ses anciens quartiers, et de livrer bataille. Comme on devait s'y attendre dans de telles circonstances, les Écossais sont défaits. Ce combat, sur lequel reposaient les destinées de la Grande-Bretagne, est perdu, et Charles n'est plus, encore une fois, qu'un vagabond sans patrie.



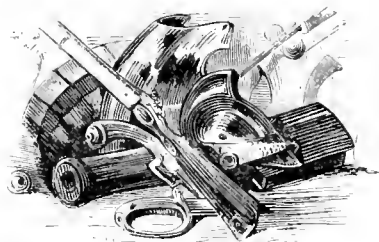
Le suivrons-nous dans sa fuite aventureuse, à travers des périls qui ont tout l'intérêt d'un roman? Le montrons-nous échappant, comme par un miracle, à une poursuite obstinée? Non; assez d'autres avant nous ont tracé ce tableau. Enfin, le jeune prétendant parvient à s'embarquer sur un petit bâtiment, et retourne, pauvre et sans espoir, dans le pays d'où il s'est élancé à une conquête qui fut un instant possible. Pauvre il en était parti, plus pauvre encore il y revint. Alors, du moins, s'il était pauvre en soldats et en argent, il était riche en zèle, en courage, en espérances, en audace; maintenant la bataille a été livrée, la bataille a été perdue; son zèle s'est attiédi, son courage l'a abandonné, ses espérances sont détruites, et il n'a plus le droit d'être audacieux. Par une lâcheté que les exigences de la politique ne peuvent faire excuser, la France renferme dans la Bastille le royal aventurier qui a joué une couronne et qui l'a perdue. Rendu à la liberté, il retourne en Italie pour y achever sans gloire une vie qu'il avait si vaillamment et si témé-

rairement exposée. Malheureux dans ses affections domestiques, il chercha un dédommagement dans d'ignobles plaisirs. Enfin, il tomba dans une sorte de léthargie morale; mort pour le monde, mais jetant encore, à l'occasion, quelques éclairs de vie. Visité un jour par un voyageur anglais qui lui parla de 1745, le vieux prince se raviva une fois encore. Son ardeur de jeune homme, son enthousiasme chevaleresque, se réveillèrent en lui quand



il se retrouva, par l'entraînement du récit, au milieu de ses fidèles montagnards, livrant encore et gagnant des batailles; puis, se rappelant tout à coup l'affreuse destinée de ceux de ses partisans qui étaient morts sur le champ d'honneur ou sur l'échafaud, il poussa un faible cri d'agonie et s'évanouit. Il expira en 1788, et son frère, le cardinal d'York, dernier rejeton des Stuarts, mourut vingt ans plus tard. Ainsi s'éteignit obscurément une race royale, image de ces larges et rapides fleuves qui se perdent dans le sable avant d'atteindre l'Océan.

Nous n'avons donné qu'une rapide esquisse de cette histoire romanesque, et nous avons négligé les noms aussi bien que les dates; nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui les voudraient connaître à l'ouvrage de M. Klose. Maintenant, le Guelfe le plus fanatique ne saurait s'empêcher de laisser tomber une sympathique larme sur la triste destinée d'une famille ainsi condamnée par le sort; peut-être même la jeune souveraine qui règne aujourd'hui sur la Grande-Bretagne a-t-elle songé plus d'une fois avec émotion à cet aventureux prétendant, dont le triomphe eût arraché à ses ancêtres une couronne qu'elle porte avec tant de grâce, de bonheur et de dignité.



LES MILLE ET UNE NUITS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

CHOIX DES PLUS JOLIS CONTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

LÉONARD LE JOAILLIER

OU LES DEUX MOMIES.



Tout voyageur que ses affaires ou ses goûts appellent à Bayonne, est dans l'usage d'admirer d'abord l'heureuse position de l'ancienne capitale des Basques, sur les rives charmantes de la Nive et de l'Adour; il ne manque pas ensuite de s'extasier devant les imposantes fortifications dues au génie de Vauban, et illustrées par le fameux siège de 1814; il tient aussi à se promener, le long des remparts, dans ces magnifiques *Allées marines* ornées de si belles pierres taillées, et qu'une foule élégante et fashionable envahit tous les dimanches; il est surtout curieux de visiter, aux heures du reflux, cette grotte mystérieuse ou les patrons des barques, les poètes du lieu et les flots de l'Océan viennent briser, rêver et dormir tour à tour.

Mais après ces premières visites, toutes fécondes en impressions (style de touriste), si l'idée lui vient de parcourir les trois quartiers de la ville formés par les deux rivières, il avisera maintes curiosités plus ou moins dignes de son attention. La plus remarquable est une boutique de joaillier située au milieu de la rue d'Espagne, et dont l'étalage, étincelant de bijoux d'or et d'argent ornés de fines pierreries, pourrait avec honneur prendre place à Paris, dans le Palais-Royal ou au boulevard des Italiens. Jusque-là, rien qui sorte de l'ordre naturel des choses : on conçoit facilement qu'un orfèvre opulent cherche, à Bayonne comme ailleurs, à éclipser ses rivaux; mais ce qu'on ne comprend pas aussi facilement, c'est un groupe sculpté en relief place au-dessus de la porte de la boutique, et représentant les attributs de l'orfèvrerie, soutenus en apparence par deux figures égyptiennes tellement sèches et noires, qu'à leur premier aspect il est impossible de ne pas reconnaître deux véritables momies.

Il y a quelques années, un savant élève de Champollion, passant à Bayonne, trouva si étrange ce monument, qu'il lui parut devoir nécessairement renfermer un sens mystérieux dont, à défaut de signes hiéroglyphiques, le joaillier ou ses amis pouvaient seuls lui donner l'explication.

Voici ce que lui raconta une personne digne de foi, et qui était au fait de toutes les aventures de Léonard le joaillier, car tels étaient le nom et le titre inscrits en lettres d'or sur l'enseigne rouge-cerise du riche marchand.

Il y a dix ans à peu près qu'on voyait encore à Bayonne un bon vieux batelier gagner sa vie à pêcher à la mer ou dans l'Adour, à passer les commis des marchands d'un quai du port à l'autre, ou à promener les oisifs sur la rivière. Or, ce batelier avait un fils unique nommé Léonard, auquel il destinait pour tout héritage ses filets et

sa barque, celle-ci, munie de deux belles rames, d'un petit mât peint en vert et d'une voile latine.

Toute l'ambition du brave homme était de voir son fils lui succéder dans le métier qu'il tenait lui-même de son père; sa femme d'ailleurs, et quelle femme de ménage! partageait toutes ses manières de voir, et ils se disaient souvent l'un à l'autre : Quand on n'a qu'une petite barque il ne faut pas gagner le large; Léonard sera pêcheur comme moi, et ses enfants seront pêcheurs comme lui.

Cependant, par une heureuse dérogation à leurs principes, quoiqu'ils ne sussent lire ni l'un ni l'autre, ils avaient envoyé leur fils à l'école gratuite des Frères, et le petit Léonard, tout espiègle qu'il était, fit des progrès si rapides, qu'en peu de temps il savait bien lire, avait une belle plume, connaissait passablement son arithmétique et son orthographe. Mais ce qui l'intéressait plus que tout le reste, c'était la géographie et l'histoire naturelle, surtout celle des pierres précieuses. Il savait par cœur tout ce qu'en disaient les petits abrégés mis entre ses mains : ce n'était pas grand'chose, mais pour suppléer à leur insuffisance il s'arrêtait souvent devant les étalages des libraires et des bouquinistes, et il trouva de la sorte le moyen



de faire un cours gratuit de géographie sur de belles cartes illustrées et enluminées.

Bref, il était clair que Léonard pouvait prétendre à autre chose qu'à être patron de barque; il se plia pourtant aux exigences de ses parents, qui étaient un peu aussi celles de la nécessité; il apprit à manier les rames, à diriger le gouvernail, à ferler et déferler la voile, à jeter et retirer les filets; mais après un certain temps il fut aisé de s'apercevoir que cette vie ne lui allait pas du tout; au moindre prétexte il esquivait la corvée, courait flâner par les rues, ou stationner devant une nouvelle carte du royaume de Golconde, au grand risque, pour ses épaules, de pousser enfin à bout la longanimité paternelle.

Les choses allaient de ce train, lorsqu'un beau jour en passant sur le port, il s'aperçut que la frégate à vapeur *l'Orénoque* faisait ses préparatifs de départ; ce navire, qui venait du Havre, avait relâché à Bayonne pour réparer quelques avaries; maintenant il allait faire route pour l'Égypte; déjà la vapeur s'échappait des soupapes avec un sifflement horrible, et sa haute cheminée, semblable à une tour de l'enfer, s'enveloppait d'une noire vapeur. Loin d'intimider Léonard, ce spectacle formidable ne fit qu'aug-

menter le désir qu'il nourrissait depuis longtemps de faire un voyage de mer. Comme il ouvrait de grands yeux, à travers les ondulations de la fumée il aperçut une pancarte imprimée suspendue à la poupe du vapeur; il parvint avec peine à lire ces mots :

L'Orénoque est de partance pour Alexandrie. On demande un jeune homme de bonne volonté, sachant lire et écrire, pour servir au salon et à la table du capitaine.

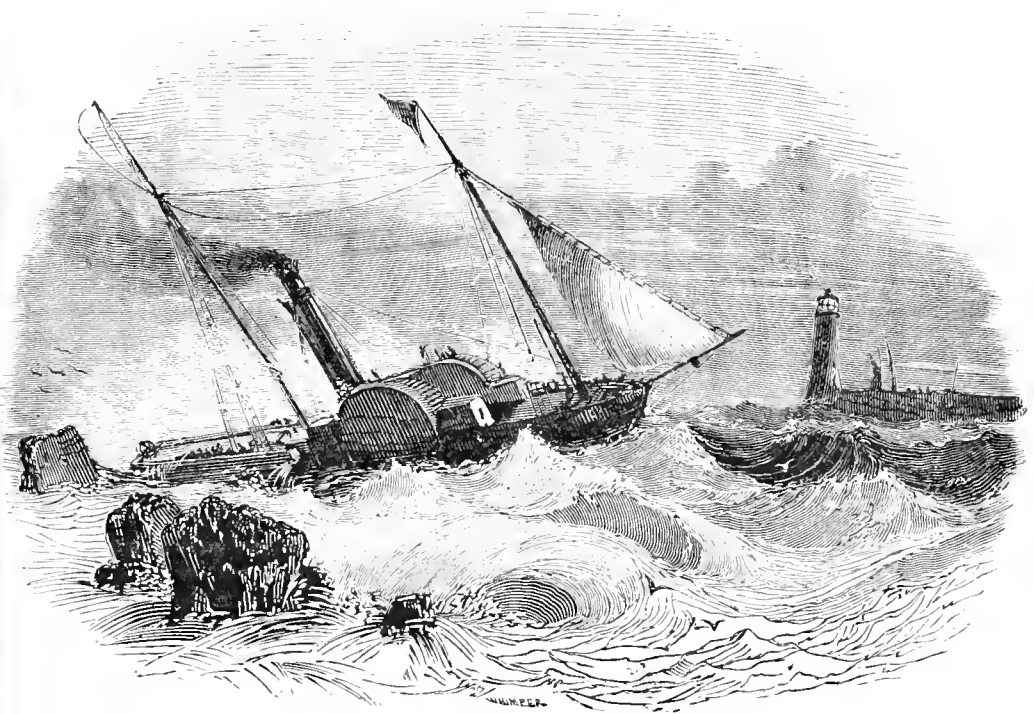
Léonard se sentait quinze ans, une grande envie de voyager et un plus grand dégoût de ramer sur la Nive et l'Adour. La délibération ne fut donc pas longue : sans prendre le temps de consulter son père qui se fût peut-être opposé à son dessein, il monte par l'échelle de corde du navire, qu'il saisit, ivre de joie, comme l'échelle même de la fortune.

Les connaissances que possédaient le jeune homme, et son air ouvert, convinrent au capitaine, qui, sans plus de formalités, l'admit à son service, et fit inscrire son nom sur le livre de l'équipage.

« Léonard, lui dit-il en lui frappant légèrement sur l'épaule, tu auras dix écus par mois et la table; fais ton devoir, et je ne t'oublierai pas. »

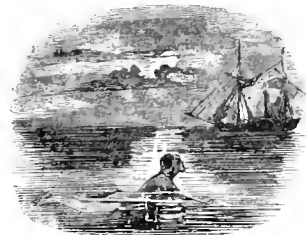
Quelques heures après l'Orénoque avait perdu de vue la côte française. La frégate, excellente marcheuse et favorisée encore par le vent, volait, en quelque sorte, sur les ondes, ce qui encourageait Léonard à se livrer aux plus beaux rêves qu'il eût faits de sa vie.

La navigation fut d'abord des plus heureuses; le vaisseau doubla sans aucun obstacle le cap Finistère, longea les rivages du Portugal et de l'Espagne, et entra dans le



détroit de Gibraltar, où les courants qui portent à l'est augmentèrent encore la rapidité de sa course. Mais parvenu dans les parages de îles Baléares, au milieu même de la nuit, il fut obligé de s'arrêter, car le vent s'était calmé, et quelques-unes des pièces de la machine à vapeur venaient de se déranger; pendant que le mécanicien travaillait à les remettre en jeu, trois ou quatre matelots harassés par la chaleur, car on était alors au mois de juillet, eurent la folle idée de descendre dans la chaloupe et de se mettre à l'eau; Léonard, toujours un peu espiègle, ne manqua pas de faire comme eux. Un coup de sifflet avertit bientôt, les nageurs de remonter à bord. Ils obéissent à l'instant, et l'on retire la chaloupe, personne ne s'apercevant de l'absence de Léonard. Le jeune imprudent s'était trop écarté du vaisseau... Quand il vit qu'on l'oubliait il poussa des cris perçants, mais le bruit des

roues remises en mouvement empêcha de l'entendre, et le navire reprenait sa première vitesse... Léonard le suivit quelque temps des yeux à la clarté des étoiles, puis il ne



le vit plus... Vous figurez-vous quelque chose de plus horrible qu'une situation pareille? Le jeune homme na-

geait comme un poisson ; mais de quoi lui servait-il ? Les forces devaient enfin lui manquer, il allait descendre dans ces ténébreux abîmes où jamais l'ancre n'a trouvé de fond, et où les monstres marins eux-mêmes redoutent de pénétrer.

Déjà sa vigueur s'affaiblissait et l'espoir d'échapper à une mort affreuse ne lui était plus permis ; alors, se résignant à sa destinée, il confia son âme à Dieu, et lui demanda pardon d'être parti sans avoir seulement dit adieu à son vieux père, à sa mère qui l'aimait tant !

Puis, se tournant sur le dos, il se coucha, comme dans un cerceuil, entre les vagues, qui de temps en temps le couvraient de leur écume. Il ne tarda pas à tomber dans une sorte de léthargie, pendant laquelle il cessa d'avoir conscience de ce qu'il faisait.

Plusieurs heures se passèrent ainsi, quand il se sentit subitement saisi aux cheveux par une main vigoureuse. Il ouvrit les yeux et vit le soleil levant qui semblait sortir de la mer comme d'une vaste couche étincelante d'or et de pourpre.

Leonard, recueilli par l'équipage d'un brick français qui faisait élement route pour l'Égypte, fut traité avec tant de soin qu'il oublia bientôt les fatigues, mais non pas les angoisses qu'il avait éprouvées en se voyant si près de la mort.

Arrivé dans le port d'Alexandrie, le capitaine du brick n'eut rien de si pressé que de se rendre à bord de l'*O-rénoque*, accompagné de Leonard. Quand le capitaine et les matelots de la frégate virent paraître devant eux, frais et coloré comme une rose, le jeune servante qu'ils croyaient au fond de la Méditerranée, tous braves gens qu'ils étaient, ils ne purent réprimer un certain mouvement de surprise et presque d'effroi.

Toutes choses ayant été expliquées, le maître de Leonard, qui l'avait sincèrement regretté, le rétablit dans ses fonctions, et s'apercevant que ce jeune homme s'en acquittait toujours mieux de jour en jour, il améliora sa position, et finit par lui accorder une entière confiance.

Cependant la bonne étoile de Leonard devait lui faillir encore plus d'une fois : au moment où le capitaine, de retour d'un voyage au Caire et à Saint-Jean-d'Acre, se disposait à retourner en France, il tomba malade et mourut d'une fièvre typhoïde qui désola alors Alexandrie.

Leonard pleura ce bon maître, et ne pouvant se résoudre à reprendre du service après une telle perte, il imagina d'acheter, du montant de ses épargnes, quelques marchandises d'Égypte qu'il pourrait revendre avec profit sur le littoral de la France. Il fit donc divers achats de sucre, de riz, de café venu de Moka, de dattes, de coton, et trouva le moyen de s'associer avec un marchand de Marseille, pour le nolissement d'un petit navire marchand sur lequel ils s'embarquèrent tous deux.

Ils n'avaient pas encore perdu de vue la pointe de la pyramide de Chéops, qu'un violent coup de vent les accueillit en mer et les poussa vers les rives désertes de l'ancienne Lybie, où ils relâchèrent dans une petite anse tout à fait abritée. Là Leonard et son associé descendirent à terre pour explorer cette côte et voir si le sable n'y contenait pas des émeraudes, comme ils l'avaient entendu dire à quelques voyageurs ; mais, sur cette arène brûlée du soleil, ils ne trouverent rien, si ce n'est l'ombre de quelques dunes où ils s'assirent pour se reposer. Le bruit monotone des flots qui déferlaient sur le bord, autant que la

fatigue, endormit bientôt Leonard ; étendu sur le sable, il eut alors un songe merveilleux où il lui semblait qu'il ramassait sur le rivage des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes, des émeraudes, toutes sortes de pierres précieuses mêlées au plus belles perles de l'Orient. Mais quand il se réveilla, non-seulement toutes ces richesses s'étaient fondues dans ses mains, mais encore le vaisseau qui portait ses pacotilles avait gagné le large ; il l'aperçut au loin sur les flots, semblable à un point noir prêt à disparaître derrière l'horizon. Son perfide associé, jugeant qu'il y aurait plus de profit à vendre toute la cargaison pour son compte, avait cédé à une tentation ; voyant Leonard profondément endormi, il s'était hâté de regagner le navire, et avait de suite fait remettre à la voile, faisant accroire à l'équipage que son associé venait d'être dévoré à ses yeux par une lionne.

Abandonné sur une côte déserte et privé de toute ressource, Leonard ne perdit pas courage ; il ne voulut pas éteindre le faible espoir qui lui restait de ressaisir son bien et de se venger de la perfidie du marchand, car il ne pouvait douter que celui-ci ne l'eût volontairement délaissé dans ces lieux sauvages. Il marcha plein de résolution vers le sud-est, ses souvenirs géographiques lui indiquant cette direction comme celle de l'Égypte. Pendant le jour, il se guidait sur le soleil, et pendant la nuit sur les étoiles, car dans ces solitudes à perte de vue, pas un sentier pour se diriger. Lorsqu'il n'en pouvait plus de lassitude, de sommeil, de faim et de soif, il se ranimait par l'espérance de rencontrer enfin quelque dattier chargé de fruit, quelque ruisseau d'une eau claire, bordé d'un peu d'herbe. Quelquefois son rêve se réalisait, mais plus souvent un mirage trompeur abusait son regard. Au lieu de l'oasis ravissante qu'il apercevait au lointain, il ne trouvait que du sable et du soleil.

Ce qui l'effrayait le plus, c'est que des traces qu'il rencontrait de loin en loin ne lui permettaient pas de douter du fréquent passage des bêtes féroces par ces déserts. Il eût bientôt l'occasion d'être confirmé dans ses craintes.

Un jour qu'il se dirigeait vers un magnifique dattier chargé de ces belles grappes mûres qui brillent comme de l'or au soleil, il aperçut assez près de lui un animal étrange, tenant à la fois du cheval et de la chèvre, mais dont le col et les jambes de devant lui parurent d'une longueur démesurée. Leonard n'eut pas de peine à reconnaître l'original d'un portrait de la girafe qu'il avait vue dans un de ses livres. Il allait donc se rassurer, sachant que cet animal n'est pas à redouter, lorsqu'il vit venir une autre bête qu'il reconnut cette fois pour un superbe lion ; il était à la poursuite de la pauvre girafe. Celle-ci, l'ayant aperçu à temps, se mit à fuir comme un trait vers l'horizon, et son ennemi la suivait à la trace.

Si Leonard était resté tranquille, il est probable que le roi des forêts ne se fût pas formalisé de sa présence ; mais, soit humanité, soit audace, le jeune homme voulut intervenir. En un clin d'œil il déroula sa longue ceinture rouge, qu'il déploya au vent, poussa des cris aigus et fait voler des poignées de sable dans l'air... Le lion surpris rugit d'abord effroyablement, cessa de poursuivre sa proie et semble sur le point de prendre lui-même la fuite. Mais, pressé par la faim, il revient, et se dirige cette fois sur le jeune homme, auquel il montre déjà les dents terribles qui vont le broyer.

Aussi rapide que la gazelle, Léonard s'élança vers le dattier qui seul peut le sauver, il grimpe en un instant au haut de l'arbre. Le lion, qui s'était élançé sur lui, alla rouler sur le sable, la gueule écumante et les yeux rouges de fureur.

Notre jeune imprudent se réjouissait d'avoir échappé aux griffes léonines, quand il s'aperçut que tout n'était pas fini. La maudite bête, aussi intelligente qu'elle était affamée, se coucha au pied du dattier, relevant de temps en temps sa tête énorme, et attachant ses yeux fauves et brillants sur le jeune homme comme pour l'inviter à descendre.

Trois jours et trois nuits se passèrent ainsi. Léonard se nourrissait des dattes qu'il avait sous sa main, et la nuit, embrassant étroitement le tronc de l'arbre à la naissance de ses longues feuilles, il se livrait à un sommeil inquiet et souvent interrompu par les rugissements du lion, réduit à faire ses repas de quelques fruits que le vent faisait tomber, et qu'il dévorait comme un avant-mets en attendant l'autre proie.

Cependant la position de Léonard devenait chaque jour plus critique, les dattes diminuaient, et le lion ne se lassait pas. Un nouveau tourment vint d'ailleurs l'affliger : ce fut la soif; celle qu'il ressentait était d'autant plus ardente qu'il voyait et entendait couler au pied du dattier un ruisseau frais et limpide à défier l'imagination des poètes.

N'en pouvant plus, il allait descendre pour se livrer aux dents du lion et en avoir plus tôt fini, lorsque les rugissements de son affreux gardien, regardant cette fois vers un point de la plaine, l'avertirent qu'il venait d'apercevoir une proie nouvelle ou un ennemi. En effet, quelques moments après, Léonard vit une troupe d'Arabes à cheval, armés de leurs yatagans et de leurs longs fusils; ils venaient droit vers le dattier. Le lion marcha à leur rencontre et les attaqua, mais il ne tarda pas à tomber sous une grêle de balles.

Pendant ce combat, Léonard ayant observé les Arabes, reconnut que ceux qui venaient de le délivrer de son ennemi étaient d'insignes voleurs, qui ne manqueraient pas de le vendre comme esclave s'il tombait entre leurs mains. Il se cacha donc le mieux qu'il put dans le plus épais des son arbre, et y demeura immobile.

Les Arabes, vainqueurs du lion, descendent bientôt de cheval, s'approchent du dattier et se mettent à se désaltérer, eux et leurs bêtes, dans le petit ruisseau. Cette opération terminée, quelques-uns font le tour de l'arbre, dont leurs regards savourent déjà les beaux fruits; l'un d'eux fait déjà mine d'y monter lorsqu'un enfant, laissé en sentinelle sur un cheval, pousse tout à coup des cris perçants, et tous les Arabes s'écrient dans leur langue : « La caravane! la caravane!... »

Il en passait une réellement; on la voyait au loin serpenter comme une ombre bizarre dans la plaine de sable. Le dattier, ou plutôt la source qu'il signalait, était actuellement le but vers lequel elle s'avavançait. Les voleurs l'avaient compris; eux et leurs chevaux, ils se couchent ventre à terre et restent immobiles jusqu'au moment où ils voient la caravane se rapprocher de la source. Alors, à un signal donné, ils se lèvent, remontent à cheval et fondent sur les pèlerins et les marchands.

La mêlée fut vive et sanglante, mais la victoire resta aux voleurs, qui, après avoir massacré ou dévalisé tout

ce qui tomba sous leurs mains, s'emparèrent des chameaux chargés des bagages et des marchandises. Sans perdre de temps, ils s'enfoncèrent dans le désert, prenant la direction du midi.

Léonard, ne les voyant plus, descendit enfin de son dattier, et commença par étancher la soif ardente qui le dévorait. Il parcourut ensuite le champ de bataille, couvert de morts, et s'avisa qu'un chameau qui n'avait aucune blessure avait été oublié par les Arabes, ainsi que diverses pièces de belles étoffes et autres objets de prix. Il disposa le tout sur le chameau, se hissa lui-même sur l'animal et reprit sa marche vers l'Égypte. Nous devons dire qu'au préalable il s'était coiffé d'un vieux turban qu'il avait trouvé parmi les dépouilles, son intention étant de se faire passer pour musulman en arrivant en Égypte, afin d'échapper aux avanies dont les chrétiens sont toujours l'objet dans ce pays. Quelque connaissance qu'il avait de l'arabe lui permettait ce stratagème.

Ces prévisions n'étaient que trop fondées : lorsque, après plusieurs journées de marche de son chameau, il arriva près du Caire, il fut regardé comme un voleur et dépouillé du riche butin qu'il avait glané sur les pas des voleurs arabes. Son turban et la croyance qu'il était musulman le sauvèrent tout juste de la prison et de la bastonnade. Dans ce bel état, notre aventurier, qui regrettait plus sa pacotille que la perte de ses étoffes et de son chameau, se rendit à Alexandrie dans l'espoir d'y trouver quelqu'un de connaissance, qui l'aiderait à retourner à Bayonne, où, en gouvernant sa barque sur l'Adour, il pourrait à présent raconter de belles aventures aux oisifs de son pays.

Comme il faisait à pied, et tout en côtoyant le Nil, la route qui sépare le Caire d'Alexandrie, il s'arrêtait souvent au bord du fleuve, soit pour s'abreuver de ses eaux douces, soit pour s'y reposer à l'ombre des sycomores et des palmiers. Il arriva qu'un jour, en voulant pénétrer dans un massif d'arbustes épineux pour y cueillir quelques fruits sauvages, il engagea de telle sorte son turban dans les rameaux d'un lentisque, qu'il ne put le retirer sans déchirure. Ceci, dans la pénurie où il était, lui parut d'abord un nouveau malheur. Mais qui peindra la surprise du pauvre jeune homme lorsque par le trou qu'il vient de faire à son turban, lequel il aurait donné volontiers pour une pièce de vingt sous, il voit sortir à la file une sé-



rie des plus belles pierres, des diamants, des rubis, des saphirs, des topazes, des émeraudes, et tout le beau rêve des bords de la mer!... Il se frotte les yeux pour voir si ce n'est pas un rêve encore. Assuré qu'il est bien éveillé, il renferme son trésor, rajuste son turban et gagne la ville d'Alexandrie, dont il n'était plus qu'à une demi-journée.

Sa première chose en y arrivant fut d'aller chez un lapidaire, auquel il eut la prudence de ne faire voir qu'un beau diamant qu'il dit avoir trouvé sur les bords du Nil, ce qui, après tout, n'était pas un mensonge. Celui-ci examina la pierre et la trouva si fine, qu'il prétendit que le porteur l'avait certainement volée à quelque pachà; Léonard eut beau protester, le marchand n'en voulut pas démordre, seulement il consentait de ne pas dénoncer cette affaire au cadi, si le porteur du diamant voulait le lui laisser pour la somme de cinq cents sequins (il en valait au moins dix mille). Léonard, pensant au reste de son trésor, crut qu'il ne devait pas insister davantage et se tirer à tout prix d'entre les mains de cet homme. Les conditions acceptées de part et d'autre, le marchand l'introduit dans son arrière-boutique pour lui remettre le prix convenu, ce qu'il ne fait qu'après lui avoir demandé son nom et sa demeure, comme si l'on devait faire chez lui une prochaine perquisition.

Ce n'est pas tout, quand le marchand eut compté jusqu'à la somme de trois cents francs, il s'arrêta tout court :

« Une idée ! dit-il au jeune homme : puisque vous voyagez comme ça, j'ai là deux objets de commerce dont vous devriez vous charger. »



En disant ces mots il montrait de l'index deux grandes momies adossées contre le mur.

« A combien me les passez-vous ? fit Léonard, qui venait aussi d'avoir une idée.

— En France, vous revendrez facilement cela pour une valeur de quatre cents sequins, vous m'en donnerez donc deux cents; la proposition vous va-t-elle ?

— C'est cher, mais je tiens si fort à vous obliger que j'accepte le marché.

— Dans ce cas, cela fait tout juste les cinq cents sequins que je vous devais pour votre diamant. »

Léonard, rentré dans sa demeure avec l'emplette singulière qu'il venait de faire, donna cours à son idée. Il se hâta de faire avec un canif une incision dans le ventre de chacune des momies, et plaça dans ce creux toutes ses pierres, soigneusement enveloppées dans du coton pour éviter qu'elles ne fissent le moindre bruit. Il recola parfaitement l'ouverture et attendit l'événement.

Comme il l'avait prévu, le marchand ne manqua pas de revenir avec un officier de la police pour faire une visite domiciliaire.

« Jeune homme, fit-il en entrant, le bruit se répand que vous avez découvert un trésor; la justice vient s'informer de la vérité. »

A ces mots, les deux visiteurs se mirent à fouiller partout, jusque dans le turban du jeune homme. Ils ne trouvèrent rien que les trois cents sequins comptés la veille. Le marchand n'eut garde, comme on le pense bien, d'inspecter les momies par lui vendues assez chèrement.

Ce fut là le terme des tribulations de Léonard. Sa mauvaise étoile venait enfin de se coucher, et la bonne se levait toute brillante.

Par l'effet du hasard, le même vapeur qui l'avait pris à Bayonne, et qui devait un peu plus tard se perdre sur les côtes d'Afrique, le ramena dans sa patrie après six ans d'absence.

Il retrouva son vieux père ramant sur l'Adour, et sa mère, qui, n'espérant plus le revoir, l'avait longtemps pleuré, puis avait repris sa quenouille et filait chaque jour sa tâche de chanvre.

Mais bientôt tout changea de face : revenu de Paris, où il était allé pour réaliser la vente de ses pierreries, il se vit possesseur d'une fortune qu'on n'a jamais connue au juste, mais qui certainement dépassait plusieurs millions. Aussi ne songea-t-il guère à inquiéter le malheureux qui lui avait volé sa pacotille d'Égypte.

Il préféra faire construire le bel hôtel qu'il possède actuellement à Bayonne dans la rue d'Espagne. Pendant ce temps, il a étudié l'art du lapidaire, dans lequel il a fait tant de progrès qu'il est actuellement en état de diriger un des plus beaux établissements qui existent dans ce genre. Son immense fortune, qui augmente sans cesse, le met à même d'avoir à sa disposition les productions les plus précieuses de la minéralogie. Du reste, il aime toutes les sciences, et sa maison est le rendez-vous des artistes et des savants de tout le pays.

Une épouse aimable, associée à son bonheur, en augmente encore le prix.

Quant à son père et à sa mère, il leur a donné une belle maison, des champs et un enclos, sur les bords de leur rivière. C'est là qu'il vient lui-même bien souvent deviser de ses souvenirs d'enfance avec sa mère, filant au beau soleil d'automne, ou avec son père, parcourant encore d'un regard complaisant ces ondes riantes de l'Adour que ses rames ont frappées tant de fois.

Charles CHAUBET.



CHRONIQUE DES MOIS.



NOVEMBRE.



Les feuilles sont tombées. —
Hier il en restait une sur le
sycomore que vous voyez au
bord de ce ruisseau gonflé;
mais est venu le vent, une
frénétique rafale a suffi pour
enlever à ce pauvre arbre sa
dernière preuve d'existence.
— Comme il est triste avec ses
quelques rameaux tordus! ne
dirait-on pas un immense spec-
tre qui montre ses bras et ses
doigts décharnés! Qu'a-t-il fait
de sa robe de soie verte, et
pourquoi n'a-t-il aujourd'hui
qu'un pan de bure pour se cou-

vrir? Serait-il mort, cet arbre? non, silence! — Il dort.
— Il a fait comme ces grandes coquettes que vous ne
connaissez certainement pas, ces belles dames, qui le
soir, déposent sur un meuble discret leurs beaux che-
veux d'emprunt, leurs blanches dents de William Rogers,
avec des flots de velours et de cachemire qu'elles foulent
du pied en allant vers la couche que le sommeil va venir
bercer. Ainsi l'arbre laisse tomber ses feuilles jusqu'à la
dernière; gisantes à terre, il semble qu'il les regarde
presque avec dédain, qu'il leur dit ces mots cruels: Allez,
vous êtes vieilles et passées de mode! Puis pour attendre le
jour où son superbe fournisseur, le printemps, lui apporte
une autre parure, il s'endort. — Eh bien! bonsoir,
monsieur le sycomore, dormez bien.

Allons! roses enfants aux têtes blondes, quittez votre
sourire joyeux et votre grise blouse de lin, reboutonnez
votre habit à collet bleu. Novembre vient d'apparaître
avec son Sagittaire, et déjà le tambour du collègue a battu
le rappel. Un dernier regard au lac qui vit tant de fois
dans ses ondes votre ligne si fatale aux ablettes. Dites
bien à Jasmin, le jardinier, de donner tous ses soins au
petit arbrisseau que vous avez planté l'autre jour; à
Justine, la camériste, recommandez les scarabées et les
papillons que vous avez si impitoyablement transpercés
dans vos jours de cruauté entomologique. Une dernière
caresse à ce pauvre Médor, qui a une goutte d'eau dans
le coin de l'œil et qui remue lentement la queue et la tête.
Il a compris votre départ. Il vous accompagnera bien sûr
jusqu'à la grille du parc, et quand les roues du wiski
feront voler la poussière de la route il y attachera son
regard mélancolique aussi longtemps que possible.

Et pour vous, jeunes filles, la cloche sonne aussi. Sœur
Marthe a déjà demandé à sœur Isabelle si vous n'étiez pas
de retour. Allons! un baiser à votre grand'mère, une larme
à votre maman et dépêchez-vous de lui dire un mot dans
le creux de l'oreille; car les clefs à la main, dame tourrière
attend.

Demain, sera le deuxième jour de novembre, — la fête
des morts, — scène sublime de poésie religieuse lorsqu'on
la voit au village, — dans un de ces villages où l'on croit
à Dieu.

Le soleil à l'horizon dort encore dans un nuage; ses
rayons, pâlis par le brouillard, n'arriveront pas aujourd'hui
jusqu'à la terre.

Le glas funèbre commence la solennité de deuil.

Les portes de l'église sont béantes. — Pauvre église à voûte de chêne! pauvre clocher qui n'a d'autre orgueil que de dépasser en hauteur toutes les maisons d'alentour.

Chaque sentier, conduisant des hameaux au temple, voit venir un à un les villageois vêtus de noir; — ni dirait-on pas les grains d'ebene d'un chapelet à chaîne grise?

Ce sont de bonnes et vieilles femmes, aux figures hâlés par le soleil, aux reins courbés par le travail; de robustes paysans dont les doigts calleux et forts créveraient le gant d'un gentilhomme du boulevard pour lui donner une poignée d'amitié, — si le gentilhomme demandait un service aux paysans. Puis des vieillards qui semblent regarder à terre les trous que forment leur bâton, enfin de belles jeunes filles tristes et pâles aujourd'hui que tout le monde a une larme dans le cœur, parce qu'on se souvient que naguère un cercueil passait sur ce même chemin.

Le glas funèbre a cessé de se faire entendre. — Le prêtre commence la messe des morts. — Ensuite deux fois il fait le tour du catafalque et deux fois il le benit.

Les portes du temple se rouvrent, la cloche jette par les airs ses sonores volées. On fait la procession des morts. — Dans mon village le luxe du bebeau est inconnu comme les épaulettes à gros grains, l'épée à diagonale d'or, et la pique à fer découpé. — Ce n'est qu'un enfant qui ouvre le cortège, seulement la croix qu'il porte est trois fois grande comme lui. Puis viennent d'autres enfants vêtus aussi de robes blanches, quelques médiocres amateurs de plain chant, — et le prêtre; — derrière ce dernier les fideles, c'est-à-dire : tous les assistants.

Cette modeste procession se dirige vers un cimetière où on ne voit point de marbres de Carrare, mais bien des cyprès, des saules aux branches qui pleurent, et des gazon. — Devant une croix de pierre qui s'élève au milieu,

le prêtre s'arrête. — Il parle; son discours commence par ces mots, qu'il ne dit pas en latin : — Bienheureux ceux qui seront morts dans la foi!

Sa voix a fait couler les larmes silencieuses de la résignation. — La cérémonie religieuse est finie. La foule se divise dans le champ de la mort, chacun va vers une tombe. Ce malheureux vieillard, comme il vient baiser cette pierre sur laquelle on lit: 48 ans! — Et cette femme, qu'il y a d'espérance et de douleur à la fois, dans les jarnes qu'elle répand sur ce monticule de terre! — Plus loin, ces enfants, qui joignent leurs petites mains et qui prient parce qu'on leur dit de prier, et qui regardent le ciel parce qu'on leur dit que leur mere est là haut, — lorsqu'ils s'éloignent, le plus jeune dit à son frère : Si maman ne revient pas demain c'est qu'elle ne nous aime plus!...

Voilà ce qu'est novembre : un instant de deuil, deux jours de froid, trente nuits de vent, d'un vent qui dans vos corridors viendra hurler pour vous faire peur. Et puis c'est le mois qui voit sur l'aire dépouiller le blé de sa robe d'or. Après quoi on entend la hache du bûcheron frapper à mort les vieux chênes de la forêt; vous les verrez ces arbres, jadis si fiers de leur taille gigantesque, rentrer dans le moindre grenier en humbles fractions, — qu'on appelle fagots. Puis à la place de leur souche vermoulue on plantera un jeune ormeau ou un petit hêtre que le vent fera bien longtemps grelotter avant qu'il ait la force de se dresser devant l'ouragan et de le défier.

Une chose *essentielle* que j'oubliais de vous dire, c'est que novembre est le onzième mois de l'année d'après le calendrier julien ou grégorien, et comme l'indique très-savamment, tout almanach rédigé par un arrière-petit-neveu de Mathieu Laensberg.

ANDRÉ THOMAS.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.



En quittant les Petits Andelys, la Seine arrose les villages de Roquette et de Muids, sur la même rive, et coule en droite ligne vers Louviers, qu'elle semble avoir l'intention d'aller visiter; mais, comme par une réflexion soudaine, elle fait un brusque détour, abandonne à Vironvay

la direction qu'elle suivait, et court de nouveau vers le nord, laissant à sa droite Andé et Herqueville, à sa gauche Portejoie, Tournedos et Pose; ces derniers se trouvent dans une presqu'île entourée par la Seine et l'Eure. C'est vis-à-vis le village appelé Pose que débouche la jolie rivière d'Andelle à travers un charmant vallon, varié par divers genres de cultures, peuplé de hameaux, au milieu desquels s'élèvent les agréables fabriques d'Amfreville-les-Monts. Des hauteurs voisines on aperçoit l'Andelle et

la Seine, qui bientôt va l'emporter dans son sein, se détourner l'une de l'autre, puis se rejoindre, enfin se mêler ensemble en descendant vers Pont-de-l'Arche.

Le village de Pitres s'élève à l'ouest sur la pointe de la colline arrosée par l'Andelle. On y voyait jadis un château royal où l'empereur Charles le Chauve tint une assemblée de seigneurs et d'évêques que nos historiens ont appelée concile.

Au confluent de l'Andelle se trouve la côte célèbre où une histoire tragique et touchante donna naissance à une construction dont il ne reste plus rien aujourd'hui. La chapelle funéraire élevée sur le lieu où expira le courageux jeune homme sous le poids d'un précieux fardeau, avait été changée en un vaste moulier qui lui-même a fait place à une maison de plaisance. Aujourd'hui on ne voit plus rien de ces débris couronnés de herbes, qui inspirèrent à Ducis les vers où il déplore la fin lamentable de deux êtres à qui la fatalité semblait avoir refusé toute espèce de bonheur sur cette terre.

Le fleuve s'éloigne d'Amfreville et de la côte aux regrettables souvenirs, puis reçoit l'Eure sur la rive opposée. Sortie des étangs situés entre Mortagne et Verneuil, sur les limites du département d' Eure-et-Loir, l'Eure traverse ce territoire dans toute sa largeur, baigne Chartres et Louviers, arrose Notre-Dame-de-Vaudrenil, que l'on voit à gauche, et s'unit à la Seine en face du village du Manoir; puis le fleuve se dirige vers Pont-de-l'Arche, dont on aperçoit déjà les tours démantelées, les vieux remparts et les clochers. Cette ville a été fondée par l'empereur Charles le Chauve, et c'est ce prince qui a donné à cette ville ce nom de Pont-de-l'Arche, dont l'étymologie, quoique très-simple, a toujours embarrassé les savants.

Pont-de-l'Arche a été pendant longtemps l'une de nos meilleures places fortes; cette ville n'est pas sans gloire dans nos fastes militaires, elle a soutenu plusieurs sièges justement célèbres. Ses habitants s'honorent d'avoir les premiers ouvert leurs portes à Henri IV lorsqu'il fut obligé de reconquérir ses États les armes à la main. On y voit un pont de vingt-deux arches sur lequel passe la route de Rouen. Cette route, descendue de Louviers à travers la forêt, remonte la côte pour aller retrouver le fleuve à Saint-Ouen. A l'extrémité du pont se trouvent encore les débris du château et de la tour qui en protégeaient l'entrée. Ajoutons que la marée se fait sentir jusqu'à Pont-de-l'Arche.

Après avoir dépassé cette ville, la Seine alimente le petit port de Criquebœuf, puis se divise en une foule de bras pour encadrer des îles verdoyantes. Enfin, à Freneuse, elle pénètre dans le département de la Seine-Inférieure, qu'elle ne quitte plus et s'empresse d'aller porter le mouvement et la vie dans la ville d'Elbeuf. Cette ville, aujourd'hui commerçante et riche, constitua pendant longtemps un duché-pairie qui appartenait à la famille de Lorraine. Depuis elle est descendue au rang de chef-lieu de canton.

L'une des îles que forme la Seine près d'Elbeuf s'appelait Oscelle ou Oïssel, à l'époque où les pirates normands ravageaient la France, et leur servit souvent de refuge; on n'a pas encore pu savoir quelle était celle de ces îles qui fut ainsi choisie pour retraite; cependant bien des mémoires ont été lus, à ce sujet, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. C'est peut-être pour cette raison qu'on n'est pas plus avancé.

A l'extrémité de la petite plaine d'Elbeuf, on aperçoit une série de rochers roides et escarpés couronnés d'arbres toujours verdoyants et qui se succèdent sur la rive dans une étendue considérable en cachant, comme derrière un impenétrable rideau, la forêt de Rouvray. Quelquefois ces rochers sont taillés en forme d'étages au sein desquels les hommes se sont creusé des maisons; dans d'autres endroits sont suspendus des quartiers de roc qui semblent toujours prêts à rouler au milieu des eaux. Quelques-uns de ces accidents de terrain offrent même quelque chose d'effrayant, spectacle que le voyageur est étonné de rencontrer le long d'un fleuve aux eaux si paisibles.

Sous ces rochers mêmes, et sur les bords de la Seine, s'élèvent le village d'Orival, dont ils ont pris le nom, puis celui d'Oïssel-la-Rivière et celui de Saint-Etienne, où s'ouvre aux regards l'immense plaine de Sotteville, qui se prolonge jusqu'à Rouen, dont les clochers peuvent être distingués à Elbeuf.

Si l'on considère la rive opposée, on sent son âme soulagée de ces horreurs pittoresques; de ce côté, la vue se repose sur des bords verts et animés, sur des îles ombragées, semées de quelques chaumières aux couleurs et à la construction bizarres. Entre les coteaux et la rivière se multiplient des villages bien plus agréables, bien plus nombreux que sur la rive gauche. Nous voyons d'abord Saint-Aubin en face d'Elbeuf, dont il deviendrait un faubourg grâce à la construction d'un pont; plus loin apparaît le port Saint-Ouen, ou, pour la modeste somme de vingt centimes, on s'embarque sur le bateau de Rouen; plus loin encore s'élèvent Saint-Crespin, Amfreville et Blaville, qui ont tous trois de charmantes maisons de plaisance.

C'est au-dessus du village de Port-Saint-Ouen qu'apparaît la côte qu'une héroïne célèbre gravit chaque jour, pendant quarante ans, malgré la neige, la glace, la chaleur ou l'orage, pour demander et attendre sur la route celui qu'elle avait perdu dans de lointaines contrées. C'est du haut de la colline que, pour la première fois, en venant de Paris par la route d'en bas, on découvre la ville de Rouen et ses vastes alentours. La Seine forme alors un véritable archipel au milieu duquel elle semble vouloir se perdre: c'est un nombre infini d'îles de toutes les formes et de toutes les étendues. Les roches de Saint-Adrien, qui confinent à la côte de Port-Saint-Ouen, sont très-pittoresques d'aspect; puis c'est la montagne de Belbeuf couronnée par le château et le parc du même nom, aux jardins immenses, du haut desquels le curieux, placé au bord des terrasses, jouit de la vue la plus magnifique; enfin les hauteurs se succèdent jusqu'à la roche de Sainte-Catherine, dont la Seine baigne le pied avant de pénétrer dans la ville de Rouen.

Pendant que le fleuve se laisse aller à la pente qui l'entraîne, mettons-nous à gravir la côte Sainte-Catherine, et tâchons de nous y reposer un peu. Puis il nous faudra faire une abondante collection des coquillages fossiles que possède la montagne, et nous rendre après au bout du Cours-Dauphin, nommé maintenant Cours-de-Paris; alors, du haut de la terrasse située sur le bord de l'eau, près de l'église Saint-Paul, nous aurons un admirable spectacle. A gauche, l'horizon est borné par de beaux coteaux, et la Seine, formant une foule de replis tortueux, découpe une chaîne d'îles vertes et riantes, qui semble se noyer dans un lac immense; de l'autre côté du fleuve, une suite de prairies interminables se prolonge depuis Saint-Étienne et Sotteville, dont on aperçoit les clochers et les maisons pittoresques, jusqu'au Cours-de-la-Reine ou Grand-Cours, situé à l'entrée du faubourg Saint-Sever, dont on voit les casernes, la vieille église et les maisons de bains.

A droite, la vallée du Robec et de l'Aubette nous annonce dans le fond le bourg de Darnetal, et livre passage à ces deux petites rivières qui alimentent, dans l'intérieur de Rouen, de nombreuses manufactures et vont se jeter dans la Seine vis-à-vis l'île de la Croix, en passant sous les quais au moyen d'une longue voûte.

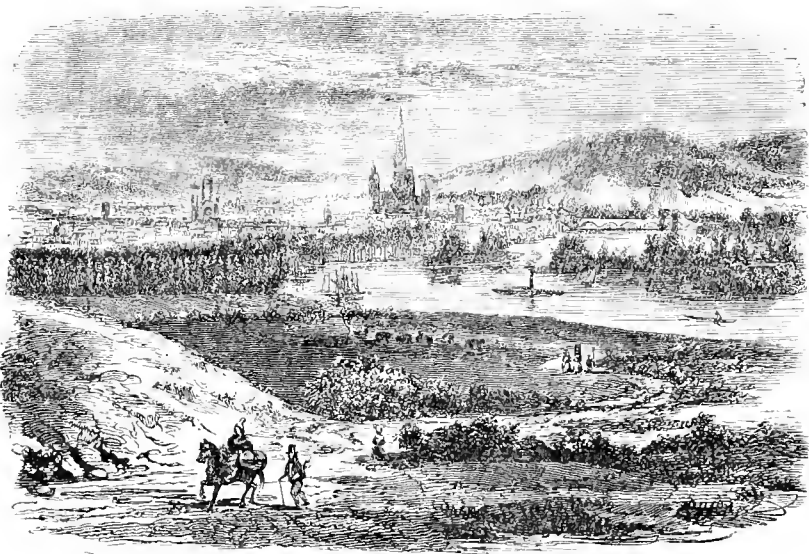
Enfin, voilà Rouen, là, devant nous, entre deux chaînes de collines, le voilà qui se déploie avec ses vastes boulevards, ses larges faubourgs et tous ses monuments qui semblent lever la tête, comme pour respirer à leur aise, au-dessus des pâtés de maisons entassées autour d'eux. D'abord, au-dessous de nous, nous avons les casernes de Martainville qui s'allongent sur le Champ-de-Mars, puis

l'église de Saint-Paul, bâtie sur, et avec les restes du temple d'Adonis; puis celle de Saint-Maclou, petit chef-d'œuvre de sculpture ciselée et dentelée à jour, trop ignorée des voyageurs qui ne s'y arrêtent pas, et dont la toiture absurde semble regretter la fleche légère dont sa lanterne était jadis surmontée. Derrière Saint-Maclou surgissent les deux tours de la cathédrale, Notre-Dame, qui en eurent une troisième pendant longtemps pour compagnie. Cette dernière, la plus grande des trois, pyramide élégante et gracieuse, fut incendiée en 1822 et a été reconstruite en fer, en février 1836.

La tour carrée, appelée tour de Saint-Romain, possédait autrefois une sonnerie, composée de onze cloches, remarquable par son harmonie; il ne lui reste plus que trois de ces instruments; l'autre tour, terminée par une galerie, avait reçu le nom de la tour de Beurre, parce qu'on l'avait bâtie avec les aumônes recueillies dans le diocèse et qui avaient fait obtenir la dispense du beurre pour le carême. C'est dans cette tour que se trouvait la célèbre cloche Georges d'Amboise, ainsi nommée du cardinal qui en fit le don. Cette masse énorme, du poids de quarante milliers, se fêla quand Louis XVI, au retour de Cherbourg, passa par Rouen. Plus tard, on la fondit, sous la République, pour en faire des canons. C'était la plus grosse

cloche que l'on connût, après celle de Moscou, dont on ne put jamais se servir. Quoi qu'il en soit de toutes ces merveilles, et en dépit de la richesse de son portail, la cathédrale de Rouen n'est comparable ni à Saint-Ouen pour l'élégance, ni pour la délicatesse des détails à Saint-Maclou, dont le seul tort est d'être cachée dans un quartier sale et peu fréquenté.

Plus loin, nos regards s'arrêtent sur la nef élevée et pleine de distinction de l'église Saint-Ouen et sur son petit clocher qui attend toujours qu'on lui construise des tours. Saint-Ouen a été restaurée, débarrassée des masures qui l'étouffaient, et entourée d'arbres du côté de la mairie. Rien de plus admirable, au point de vue de la hardiesse et de la grâce, que les arceaux et les voûtes de son intérieur. — Dans le fond de ce panorama, sur la droite, nous verrons se grouper ensemble la tour de Saint-Laurent, qui appartient au gothique délicat et fin du quinzième siècle, le clocher de Saint-Godard, l'église de Saint-Vivien et bien d'autres encore dont le plus grand nombre sont transformées en magasins. A Rouen on marche en quelque sorte sur les débris les plus curieux de l'architecture ogivale; le gothique et la renaissance s'y rencontrent à chaque pas; au détour de chacune de ces rues aux antiques maisons, aux pignons historiques, on a quelque



ruine curieuse, quelque pierre sculptée à admirer.

Toutefois n'allons pas confondre avec ces édifices purement religieux deux monuments que nous découvrons dans le quartier du sud-ouest: l'un est le palais de justice, construit sous le ministère du cardinal d'Amboise, quand l'Échiquier eut été déclaré permanent à Rouen; cet édifice, élégant et riche, a été restauré dans un système que nous ne saurions approuver. L'autre est l'ancien hôtel de ville et la tour du Beffroi, où se trouvent la principale horloge de Rouen et la cloche d'argent sonnée chaque soir à neuf heures, connue autrefois le couvre-feu; ancien usage qu'on aime à retrouver parce qu'il rappelle un passé et mille souvenirs dignes d'être.

Mais jusqu'ici nous n'avons vu Rouen qu'à vol d'oiseau. Descendons de notre observatoire, pénétrons dans l'intérieur de la vieille cité, engageons-nous dans ses rues étroites, tortueuses, aux maisons irrégulières et curieuses en même temps, et où le mouvement et l'activité sont perpétuels. Nous traversons la place de la Pucelle, où Jeanne d'Arc fut brûlée, l'infortunée! où les Anglais n'hésiterent pas à se déshonorer par la plus lâche et la plus atroce vengeance; à l'ouest de la place, entrons dans l'ancien hôtel de Bourgtheroulde, construit au quinzième siècle, et où logea François I^{er} quand il se rendit à l'entrevue du camp du Drap d'Or, événement représenté dans les bas-reliefs qui ornent la cour. C'est dans cette

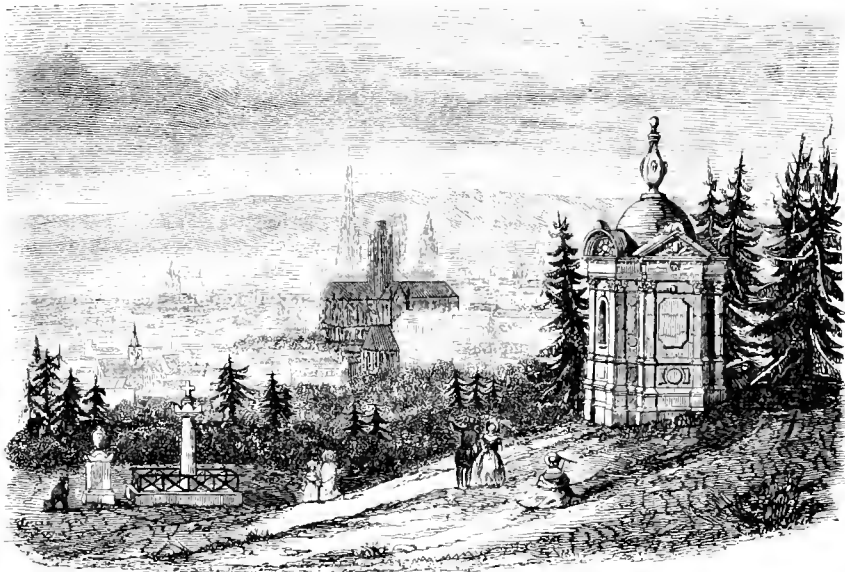
maison remarquable par ses sculptures et habitée aujourd'hui par un Belge, représentant du commerce de sa nation, que fut détenue l'héroïque prisonnière. Aussi l'appelle-t-on communément la maison de Jeanne d'Arc. A l'un de ses angles s'élevait encore, il y a quelques années, une tourelle d'où les cardinaux et évêques anglais assistèrent à l'exécution de la victime dont la statue, aussi ridicule par parenthèse que celle dont la place du Martroi est affligée à Orléans, se dresse sous la forme d'une fontaine lourde et disgracieuse, devant cette demeure intéressante.

De là nous irons voir la Bourse, l'hôtel des Monnaies, celui de la Préfecture, et nous pourrons visiter ce qui reste du château de Philippe-Auguste. — Voilà pour les monuments de pierre; mais n'y a-t-il pas autre chose à connaître à Rouen?

Or l'histoire civile de cette cité nous dira que Rouen est une des plus anciennes villes de la Gaule et qu'on n'a jamais pu avoir l'étymologie de son nom latin *Rothomagus*. Quelques savants le font remonter au roi Magus, fondateur de la ville; d'autres le rapportent aux mots celtiques *Roth*, fleuve, et *Magus*, bourgade. Les Commentaires de César ne disent pas un mot de Rouen; un siècle après, cependant, Ptolémée la donne pour capitale aux Vélocasses.

A l'époque où les druides gouvernaient ces provinces Rouen leur resta longtemps soumise; les Romains la comprirent dans la deuxième Lyonnaise. Sous les Francs elle se fit chrétienne et devint une des villes de la Neustrie. Elle subit toutes les vicissitudes de cette province et passa avec elle sous la domination des Normands, quand Charles le Simple se vit contraint de donner à Rollon sa fille et une portion de ses États.

Sous les premiers ducs normands, Rouen fut très-agrandie du côté de la Seine. Alors le lit du fleuve s'avancit jusqu'au port Morand, au pied de la cathédrale, et entourait plusieurs îles où l'on avait construit des églises. Les successeurs de Rollon comblèrent le canal qui séparait ces îles de la rive, et les îles disparurent en resserrant le lit du fleuve; puis on entoura de fortifications la cité normande, qui devint une des plus fortes places de l'époque. Ce fut Guillaume le Conquérant qui unit le duché de Normandie à la couronne d'Angleterre; par suite de cet événement, les souverains anglais devinrent vassaux des rois de France. Il nous a fallu bien du temps, bien des combats, bien du sang versé pour reconquérir cette province riche et puissante sur nos voisins d'outre-mer. Enfin, sous Charles VII, et après l'ex-



pulsion des Anglais, nous en sommes restés les maîtres.

A partir de cette époque, Rouen ne soutint plus que des guerres de religion. C'est en ouvrant la tranchée devant cette ville huguenote que le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, fut blessé à mort. Son fils Henri IV, après son abjuration, y entra sans combat.

Une solennité hizarre, autrefois célébrée à Rouen, était la fête de la Gargouille, ou la Fierle, dont on ne connaît pas l'origine. Le jour de l'Ascension, on portait en grande pompe, par les rues de la ville, l'image du dragon *la Gargouille*. Le chapitre de Notre-Dame conduisait, au milieu d'une procession, un des criminels condamnés à mort, sur le premier palier de la chapelle de Saint-Romain, à l'entrée des Halles, où était déposée la chässe ou

fierle du saint que le criminel soulevait comme pour implorer sa grâce ou sa délivrance. D'après la chronique, cette cérémonie aurait été instituée pour célébrer la victoire remportée par saint Romain sur un dragon redoutable qui désolait la campagne autour de Rouen. Le saint alla l'attaquer dans la forêt de Roomare, sa retraite; et, après l'avoir vaincu, le précipita dans la Seine, où il fut englouti. Il est plus simple et plus raisonnable de croire, avec les annales religieuses, que cette fête rappelait la conversion du pays au christianisme. L'erreur, on le sait, a toujours été représentée sous la forme d'un dragon, et cette cérémonie, toute symbolique, avait lieu d'ailleurs dans plusieurs localités de la France.

Revenons vers les bords de la Seine que nous avons

quittés à l'extrémité de l'île de la Croix. Le fleuve passe sous les arches du pont de pierre construit tout récemment, appelé pour cette raison le Pont-Neuf, et surmonté de la statue de Pierre Corneille; puis le fleuve gagne le port, où un nombre considérable de navires, rangés sur une longue file, atteste l'importance de cette ville qui commerce avec le monde entier.

Avec la marée arrivent dans le port de Rouen des bâtimens de deux et trois cents tonneaux, apportant les produits des pays les plus lointains pour les échanger contre ceux de notre industrie. De telles facilités donnent un essor immense aux relations commerciales de cette ville et un débouché considérable à ses articles de rouennerie.

Un peu plus bas, et après le Pont-Neuf, se trouvait autrefois le pont de bateaux qui s'élevait et s'abaissait avec le flux et le reflux pour laisser passer les navires. C'est à un religieux augustin, du temps de Louis XIII, qu'était due l'invention de ce pont ingénieux, unique dans son genre, et dont on admirait la longueur, la solidité et surtout la facilité qu'il avait d'être démonté. Il a été remplacé, il y a quelques années, par un pont de fer élégant, où l'on paye un centime comme droit de péage. C'est le dernier pont que l'on rencontre sur la Seine, et il ne laisse pas que d'être fort différent de celui qui s'élève à Courbeaux.

A peu près à la même hauteur existait autrefois, sur la rive du fleuve, la vieille tour où l'infortuné Arthur de Bretagne fut enfermé par les ordres de son oncle Jean Sans-Terre, alors roi d'Angleterre. Pendant sa longue captivité, le jeune prince se plaisait à contempler les ondes du fleuve et enviait la liberté de ces eaux tranquilles qui coulaient au pied des murs de son cachot pour se rendre majestueusement à la mer. Tout à coup, pendant la nuit, le roi Jean débarque au bas de la tour, en fait sortir le pauvre enfant, l'emporte dans son bateau, l'égorge de sa propre main, et jette dans le fleuve le corps inanimé de son neveu dont l'existence gênait son ambition. Shakspeare a poétiquement retracé cette histoire lamentable et la fin tragique de l'innocente victime.

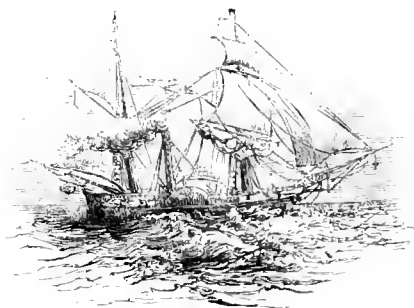
La Seine, continuant son cours, passe devant la Bourse, la douane et la place du Vieux-Palais, dont un n'a conservé aucun débris; puis elle côtoie l'avenue du Mont-Riboudet, se partage en plusieurs branches pour entourer le Petit-Gay et plusieurs autres îles, et, au sortir de Rouen, se remet à serpenter. C'en est fait, nous avons quitté la ville aux flancs boisés, aux frais boulevards, au vaste port, le Paris du vieux Rouen; noble ville, musée gothique de la France, Herculanium vivant et populeux du moyen âge; si nous jetons un regard en arrière, nous

la voyons encore de loin confondre les flèches de ses églises avec les mâts de ses vaisseaux, élever au-dessus de ses vieilles maisons les ogives transparentes de ses tours, fouillées avec tout l'esprit et toute la grâce des artistes d'autrefois, et ses campaniles brodés avec une coquetterie presque mondaine. Mais le courant nous emporte, adieu Rouen! adieu touchants souvenirs de l'infortunée Jeanne! adieu!

Tout n'est pas fini cependant; car, en descendant le fleuve, le voyageur va découvrir encore, et à chaque pas, d'admirables sites et des ruines grandioses. En cet endroit, une belle pelouse s'étend le long des rives de la Seine; à droite, s'élèvent les grandes montagnes de Bapaume et de Cantelen, que couronnent avec magnificence le parc de la maison Lecoulteux et celui de l'ancien château de Cantelou, qui appartient à MM. Élie Lefébure. Au pied de la côte, où se trouve le village de Croisset, le fleuve reçoit dans son sein la charmante petite rivière de Cailly ou de Bapaume, qui, après avoir apporté la fertilité dans la vallée de Déville et avoir alimenté une foule d'usines, va se joindre à la Seine et concourir à la richesse du coup d'œil en montrant partout les aperçus les plus variés.

Les bords du fleuve, ornés d'agréables villas ou de fabriques, continuent à attirer les regards par l'inattendu et le pittoresque des rochers qui côtoient la Seine jusqu'aux villages de Brantot et de Saburs, vis-à-vis la Bouille. Derrière ces montagnes roides et dures, s'étend la forêt de Roumare, où le grand Rollon allait chasser fréquemment. La tradition prétend même qu'il y attachait ses bracelets d'or aux branches des chênes, sans avoir à redouter les voleurs, tant il avait sa, par sa sévérité et sa justice, réprimé leurs méfaits.

La rive gauche de la Seine n'est pas non plus sans richesses, elle offre également de beaux sites, de piquants tableaux. Au delà du Petit et du Grand-Quevilly, assis tous deux au milieu d'une plaine immense, s'étend la forêt de Rouvray que nous avons pu voir déjà au sortir d'Elbeuf. La grande route de Honfleur côtoie les bords de la Seine; elle se prolonge à notre gauche, passe à Petit et à Grand-Couronne, et se cache derrière les maisons de Moulineux qui apparaissent devant nous. Plus loin, nous avons à examiner des coteaux remarquables par une forme toute particulière; ce sont des cônes nombreux, mais parfaitement semblables, séparés par des gorges resserrées qui semblent glisser entre leurs bases. D'en haut, à vue d'oiseau, leurs sommets présentent une ligne sinuose de cercles rentrants et sortants qui, comme un feston, s'en vont serpentant, et finissent par encadrer la plaine d'une ceinture élégante.



L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

SAINT VINCENT DE PAUL.



Il est de ces noms qu'on ne saurait prononcer qu'avec amour et reconnaissance. Ils traversent les temps, entourés de la pure auréole que leur a décernée la piété des générations. Quelle renommée fut plus populaire que celle de Vincent de Paul? A son seul souvenir, il semble voir s'éveiller un essaim de pensées généreuses et bienfaitantes. Apôtre de l'humanité, il eut des larmes pour tous ses malheurs, des consolations pour toutes ses souffrances; il sembla n'être sur la terre que pour faire un

holocauste de sa vie. Aussi sa mémoire est-elle entourée de la vénération universelle. Le monde lui-même l'admire, et la philosophie s'incline devant les miracles de son inépuisable charité.

Vincent de Paul fut le contemporain du meilleur des rois; comme Henri IV aimait les Français, Vincent aimait tous les hommes. La postérité rapprochera ces deux gloires qui n'ont pas trouvé de détracteurs et ne séparera plus leurs deux noms :

Deux noms de qui le peuple a gardé la mémoire.

Vincent de Paul naquit le 24 avril 1576, dans un petit village de Gascogne. Si vous passez par une belle journée d'été sur la route de Bordeaux à Dax, penchez votre tête aux portières de la diligence; vous verrez du côté de l'ouest, perdue au milieu des champs, une maisonnette blanche; un grand chêne l'ombrage; le conducteur étend la main : Voilà la maison de Vincent de Paul. Il ne dit rien davantage, et l'on respire plus longuement.

Savez-vous ce qu'on raconte dans le pays? Ce chêne qui couvre de ses rameaux la petite chaumière est un arbre béni entre tous les arbres, Dieu n'a pas fait d'hiver pour lui; à peine a-t-il perdu ses dernières feuilles d'automne, que les bourgeois du printemps le couronnent de leur verdure. N'est-ce pas une touchante croyance, et savez-vous beaucoup de légendes plus naïves que cette histoire d'hier?

Le père de Vincent s'appelait Guillaume et sa mère Bertrande de Moras. Simples cultivateurs, faisant régner dans leur famille la pureté des mœurs primitives, ils élevaient leurs enfants dans la crainte de Dieu. Vincent, leur troisième né, gardait les troupeaux de son père, et trouvait encore le moyen de prélever des aumônes sur sa mince fortune. Il revenait un jour du moulin avec un sac de farine; il rencontre des pauvres sur son chemin; comme ils paraissent misérables!... Vincent ouvre machinalement le sac, il leur en distribue le contenu par poi-

gnées, et ne songe que trop tard qu'il doit le porter à son père.



Les heureuses dispositions de l'enfant frappèrent les yeux et excitèrent l'ambition de Guillaume. S'astreignant à des privations pour lui procurer une éducation distinguée, il le fit entrer à douze ans au collège de Dax. Ses progrès furent rapides, et sa vocation s'étant déclarée, il reçut les ordres et la tonsure à l'âge de vingt ans.

Pour subvenir aux nouvelles dépenses de son fils, Guillaume fut obligé de vendre une paire de bœufs. C'est avec cet argent que Vincent se rendit à Toulouse pour suivre un cours de théologie; il se fit maître d'école en même temps, et tour à tour élève et professeur parvint à se suffire à lui-même.

Vincent, devenu prêtre, fit quelques voyages par l'ordre de ses supérieurs, et c'est en revenant de Marseille à Toulouse qu'il lui arriva l'aventure la plus romanesque de sa vie. Il la raconte lui-même avec beaucoup de grâce dans une lettre adressée à un ami :

« Je m'embarquai, dit-il, pour Narbonne, pour y être
 « plus tôt et pour épargner, ou, pour mieux dire, pour
 « n'y être jamais et pour tout perdre. Le vent nous fut
 « autant favorable qu'il fallait pour nous rendre ce jour-
 « la à Narbonne (qui était faire cinquante lieues), si
 « Dieu n'eût permis que trois brigantins turcs qui cô-
 « toyaient le golfe de Lyon pour attraper les barques qui
 « venaient de Beaucaire, où il y a une foire que l'on
 « estime des plus belles de la chrétienté, ne nous eussent
 « donné la charge et attaqués si vivement, que deux ou
 « trois des nôtres étant tués et le reste blessé, et
 « même moi qui eus un coup de flèche qui me servira
 « d'horloge tout le reste de ma vie, n'eussions été con-
 « traints de nous rendre à ces félous. Les premiers éclats
 « de leur rage furent de haïer notre pilote en mille
 « pièces pour avoir perdu un des principaux des leurs,
 « outre quatre ou cinq forçats que les nôtres tuèrent.
 « Cela fait, ils nous enchaînèrent, et après nous avoir
 « grossièrement pansés, ils poursuivirent leur pointe,
 « faisant mille voleries, donnant néanmoins liberté à
 « ceux qui se rendaient sans combattre, après les avoir

« volés; et enfin, chargés de marchandises, au bout de sept ou huit jours, ils prirent la route de Barbarie, tanière et spelonque de voleurs sans aveu du Grand-Turc, où, étant arrivés, ils nous exposèrent en vente avec un procès-verbal de notre capture, qu'ils disaient avoir été faite dans un navire espagnol, parce que, sans ce mensonge, nous aurions été délivrés par le consul que le roi tient en ce lieu-là pour rendre libre le commerce aux Français. Leur procédure à notre vente fut, qu'après qu'ils nous eurent dépouillés, ils nous donnèrent à chacun une paire de caleçons, un hoqueton de lin avec une bonnette, et nous promenèrent par la ville de Tunis, où ils étaient venus expressément pour nous vendre. Nous ayant fait faire cinq ou six tours par la ville, la chaîne au col, ils nous ramenèrent au bateau, afin que les marchands vissent voir qu'il pouvait bien manger et qui non, et pour montrer que nos plaies n'étaient point mortelles. Cela fait, ils nous ramenèrent à la place, où les marchands nous vinrent visiter tout de même que l'on fait à l'achat d'un cheval ou d'un bœuf, nous faisant ouvrir la bouche pour voir nos dents, palpant nos côtés, sondant nos plaies, nous faisant cheminer le pas, trotter et courir, puis lever des fardeaux, et puis lutter pour voir la force de chacun et mille autres sortes de brutalités, etc., etc. »

Vincent raconte ensuite comment il fut vendu à un pêcheur, puis à un médecin, et enfin à un fermier renégat qui l'envoya travailler aux champs. La femme de son maître, Turque de naissance, venait souvent causer avec lui, et un jour elle lui commanda de chanter les louanges de son Dieu. Les yeux de Vincent se remplirent de larmes, le souvenir de la patrie vint l'oppresser, et songeant aux enfants d'Israël et à leur captivité, il commença le psaume *Super flumina Babylonis*. Le cœur de l'étrangère fut extrêmement ému, et le soir elle fit tant, par ses discours auprès de son mari, qu'elle le ramena à de meilleurs sentiments et lui fit regretter sa religion première. Il se rendit auprès de Vincent, et les paroles de celui-ci achevèrent de le toucher. Dix mois après, le



maître et l'esclave se sauvèrent sur un esquif et arrivèrent heureusement en France, où le renégat abjura publiquement ses erreurs.

Cet épisode bizarre, placé si singulièrement au milieu de la vie active du grand saint, nous fait voir par quelles

épreuves il plait quelquefois à Dieu de faire passer ses élus.

André Montorio, vice-légat d'Avignon, qui avait accueilli Vincent à son retour d'Afrique, le conduisit avec lui à Rome, où il le logea dans son palais. Là, il reprit le cours de ses études interrompues, et, quelque temps après, se rendit en France, porteur d'un message secret pour le roi de France, Henri IV, qui le reçut et l'entretint en particulier. Dès lors il ne quitta plus sa patrie, et commença à se livrer à la prédilection de son âme en visitant les hôpitaux de charité. — Il fut, à son retour, victime d'une vivacité déplorable; on l'accusa publiquement de vol, et la voix qui s'élevait était celle d'un homme intègre, mais abusé par les apparences. Il se contenta de répondre que « Dieu savait la vérité. » — Elle fut en effet plus tard publiée, et son accusateur au désespoir sollicita un pardon qui lui avait été depuis longtemps accordé.

La reine Marguerite de Valois, instruite du mérite de Vincent, le nomma son aumônier. Il quitta ce poste à la mort du roi, pour prendre possession de la cure de Clichy. Il vécut une année entière dans ce petit village, adoré de ses paroissiens et répandant des bienfaits autour de lui. On l'arracha à cette heureuse paix pour lui confier l'éducation de MM. de Gondî et de Joigny, encore fort jeunes : « Quand je m'éloignai de ma petite église de Clichy, dit-il, mes yeux étaient mouillés de larmes, et je « bénis en sanglotant ces hommes et ces femmes qui venaient vers moi et que j'avais tant aimés... »

Dans sa nouvelle position, l'ex-curé se trouva un peu contrarié des honneurs et des déférences dont il était l'objet.

Une mission qu'il fit vers cette époque et qui eut les résultats les plus admirables, accrut encore son crédit et l'indisposa davantage contre le monde. Il en fit la confidence à son ami M. de Bérulle, et sans prévenir personne autre, il partit à l'improviste pour aller occuper la cure de Châtillon-les-Dombes en Bresse.

Les instances de la famille de Gondî ne purent le décider à laisser ses nouveaux paroissiens; il trouva l'état religieux de ces contrées véritablement déplorable; le relâchement du clergé et le voisinage de Genève l'aggravaient de jour en jour. Assisté d'un ouvrier évangélique, nommé Louis Girard, il entreprit une réforme, et ses courageux efforts furent couronnés de succès. Il fonda la première confrérie des dames de la charité, et posa la première pierre de cette institution qui devait être plus tard la providence des malheureux. Sa réputation lui amena un jour le comte de Rougemont, un des plus célèbres duellistes du temps, qui, touché de repentir par les paroles du saint, confessa ses fautes, vendit ses biens, les distribua aux pauvres et passa le reste de sa vie dans une pénitence austère.

En arrivant à Châtillon, Vincent avait installé son presbytère dans la maison d'un protestant nommé Beynier. Ses seuls exemples touchèrent tellement son hôte, que non-seulement il abjura, mais qu'il devint encore un de ses fervents acolytes.

La maison de Gondî, qui n'avait jamais cessé de le rappeler, finit par vaincre ses répugnances. Sollicité de toutes parts, Vincent de Paul fut contraint de céder, et quitta Châtillon, escorté par la ville entière pleurant comme un seul homme. Revenu chez M. de Gondî, alors général des galères, il profita de la charge de ce seigneur



SAINT VINCENT DE PAUL.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY

pour se rendre compte de l'état des forçats qui dépendaient de lui. Il en fut effrayé, et entreprit de les tirer de cet abîme. Ses travaux furent bénis par le Seigneur, et le roi Louis XIII, sur le rapport qu'on lui fit, le nomma grand aumônier des galères de France.

Un trait de la vie de saint Vincent, que nous ne pouvons passer sous silence, est celui qu'il accomplit à Marseille, où il s'était rendu incognito. Il remarqua, des les

premiers jours, un galérien qui s'abandonnait au désespoir et refusait toute espèce de consolations. C'était un contrebandier condamné à trois ans de captivité. Craignant de le voir succomber à sa douleur, et enflammé par la charité, Vincent obtint par son crédit la permission de prendre sa place. Il resta enchaîné pendant plusieurs semaines, et lorsque ses amis le firent délivrer, il portait la trace ineffaçable des fers dont il avait été chargé.



La vie de ce grand saint est, à partir de ce moment, occupée par des entreprises jusqu'alors jugées impossibles, et dont sa persévérance et son infatigable amour de l'humanité viennent aisément à bout. A Mâcon, il établit la confrérie de Saint-Charles-Borromée, destinée à secourir les pauvres indigènes et étrangers. A Bordeaux, et de concert avec le cardinal de Sourdis, il opéra une révolution morale dans les galères de l'État. Un mahométan, qui l'entendit, se fit baptiser et ne se sépara jamais de son libérateur.

Avant de s'éloigner de cette ville, il alla revoir ses parents et leur fit promettre de vivre toujours dans l'humilité d'une vie obscure. Il les abandonna dans les larmes, et poursuivit sa carrière apostolique. A l'aide d'une pension offerte par madame de Goudi, il fonda, en 1624, le collège des Bons-Enfants, dont il fut nommé principal. Cette institution était consacrée à réunir des ecclésiastiques éprouvés qui, aux frais de la compagnie, devaient se répandre de temps en temps dans les campagnes pour instruire et catéchiser les paysans.

Elle prospéra tellement et acquit une telle réputation, qu'elle fut désignée comme lieu de retraite aux jeunes prêtres avant leur ordination.

Vincent de Paul, par lettres patentes du roi, fut, en 1632, mis en possession du séminaire de Saint-Lazare. Il établit le plus grand ordre dans cette maison, et obtint en outre un local suffisant pour loger les galériens de Paris. Il demanda plus tard une audience à Richelieu, et ce cardinal, qui appréciait sûrement les hommes, se rendit

aussitôt à ses vues. Avec son concours, il jeta à Marseille les fondements d'un hospice destiné aux prisonniers dont il connaissait les souffrances pour les avoir partagées. Il



est impossible de continuer l'histoire de Vincent sans s'exposer à tomber dans des redites. Fai-ant succéder les bonnes œuvres aux bonnes œuvres, et multipliant autour de lui les missions religieuses, il comptait ses minutes

d'existence par le nombre des prosélytes qu'il ramenait à la foi.

C'est ainsi que dans la foule des retraites les plus heureuses qu'il dirigea ou dont il fut l'instigateur, on cite celle du faubourg Saint-Germain, à Paris, et celle de Saint-Lazare, où il reçut tous les fidèles qui se présentèrent à lui, bien que ce logis fût spécialement affecté aux conférences théologiques.

Il établit à Paris la première congrégation des Filles de la Charité; les règles qu'il leur donna sont regardées comme un chef-d'œuvre de sagesse. Elles furent toujours les enfants de sa prédilection. « Elles n'ont, disait-il, pour monastères que les maisons des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de leur paroisse, pour cloître que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu, et pour voile qu'une sainte et exacte modestie. »

Les événements politiques qui bouleversaient la France fournirent alors aux missionnaires l'occasion de montrer toute l'étendue de leur dévouement. La maison de Saint-Lazare fut changée en une véritable caserne, et chaque prêtre partagea sa demeure avec un soldat. Mais la famine, suite inévitable de la guerre, vint désoler les provinces françaises, et la Lorraine entre autres fut décimée par la misère. A ce fléau, se joignirent la peste et le pillage des compagnies errantes. Vincent, à la tête de ses prêtres, se transporta dans ces contrées pour arrêter le cours de ces désordres. A l'aide des aumônes qu'ils obtenaient des gens riches, ils nourrirent une immense population que les désastres du temps avaient réduite au dénuement le plus affreux. Toul, Metz, Verdun, Nancy et plus de vingt-cinq villes ressentirent les effets de leur charité admirable. Ce n'était pas seulement sur leurs compatriotes que s'étendait leur sollicitude; les Anglais réfugiés furent accueillis par eux comme des frères, et partagèrent le pain du missionnaire, alors que, repoussés par leur pays, ils ne trouvaient pas d'asile sur un sol étranger.

Pénétré de douleur par ces événements terribles, Vincent prit une soudaine résolution. Il voulut s'adresser au ministre même; lui, l'humble prêtre ne craignit pas de regarder en face le front redoutable de Richelieu: « Monseigneur, lui cria-t-il, donnez-nous la paix! Ayez pitié de nous! Donnez la paix à la France! » Et Richelieu, qui connaissait l'homme qui pleurait à ses pieds, regretta peut-être les sévères conseils que lui avait dictés sa rigueur politique.

Ce célèbre cardinal, jugé trop sévèrement par la postérité, mourut après avoir pacifié l'Europe, et le roi ne tarda pas à le suivre. Vincent de Paul assista Louis XIII à ses derniers moments. Il le fit sans faiblesse et sans complaisance, et sut faire passer dans l'âme du monarque une sainte confiance et une pieuse fermeté.

Malgré les intrigues de la cour à la mort de ce prince, Vincent ne prit aucune part aux troubles de la régence. Le cardinal de Mazarin, qui prenait les rênes du gouvernement sous le patronage de la reine Anne d'Autriche, le nomma membre du conseil ecclésiastique. Ce tribunal examinait les affaires religieuses et décidait des titres des candidats aux dignités de l'Église. Quoique, dans ce poste élevé, il fût le dispensateur des grâces, jamais il n'accorda rien à ses proches ni à ses amis, persuadé que l'humilité d'une vie ignorée est le don le plus précieux que le ciel puisse nous faire. Il était si peu courtisan que, pour se présenter à la cour, il ne voulut jamais acheter une soutane neuve. — Et les pauvres? répondait-il.

Vers la fin de sa vie, Vincent, comme s'il eût compris qu'il allait quitter le monde, multiplia autour de lui ses œuvres de bienfaisance. Il fonda les Orphelines au Pré-aux-Cleres et plaça cet établissement sous la main de mademoiselle de l'Étang; il institua la maison des filles de la Croix, destinées à élever les jeunes personnes, puis les filles de la Providence, les filles de Sainte-Genevieve et enfin le premier hospice des enfants trouvés. Il sut si bien intéresser à cette dernière fondation, les dames de la cour, qu'à la suite d'une pathétique exhortation qu'il leur avait adressée,



elles dotèrent celui de refuge de 40,000 francs de rentes. C'est là le plus beau titre de Vincent à l'immortalité.

Les troubles de la Fronde furent quelque temps pour lui un objet d'inquiétude; pour prévenir les horreurs de la guerre civile, il osa se rendre auprès de Mazarin et l'engager à quitter le pays. Cette généreuse audace surprit fort le ministre, mais la réputation de Vincent était si populaire, qu'il n'osa le disgracier lorsqu'il eut apaisé l'orage.

Les fatigues de toutes sortes, dont la vie du saint homme n'avait été qu'un enchaînement perpétuel, le rendirent infirme avant l'âge. Ses amis pour le soulager lui donnèrent une voiture très-simple dont il refusa longtemps de se servir. Lorsqu'il y fut tout à fait obligé, il le fit avec répugnance. « Voyez-vous, disait-il, je suis fils d'un pauvre paysan et j'ose me servir d'un carrosse ! » Il faut dire que ce carrosse était celui de tout le monde; il y faisait monter les vieillards qu'il rencontrait dans les rues et s'en servait pour transporter les malades à l'Hôtel-Dieu.



La guerre s'étant rallumée, les prêtres de Saint-Lazare furent forcés de se nourrir d'orge et d'avoine. Qui le croirait? Vincent, tombant une fois entre les mains de la populace, fut souffleté et chargé d'injures. Il parvint à obtenir des magistrats la grâce de ceux qui l'avaient ainsi traité et, par ses démarches, contribua puissamment au rétablissement de la paix.

Le saint, avec l'agrément et l'assistance de la cour,

fonda à Paris l'hôpital du nom de Jésus consacré aux pauvres artisans et plus tard l'hôpital général et celui de Sainte-Reine. Ce furent là ses derniers bienfaits. A l'âge de quatre-vingts ans, percé de ses membres et cependant se livrant journellement à des travaux au-dessus de ses forces, il comprit qu'il n'avait que peu de temps à vivre, et finit par tomber dans un état d'insomnie et d'extrême faiblesse. Le 27 septembre 1660, il mourut au milieu de ses enfants, non qu'il donnât à ses chers missionnaires, avec le calme et la confiance des bienheureux. Ses restes vénérables reposent dans la chapelle des Filles de la Charité, à Paris.



Telle fut la vie de cet homme, si grand dans sa simplicité, si sublime dans son abnégation et dont les bienfaites vertus ont acquis sur la terre la plus auguste des renommées.

Depuis, aucun de ses grands enseignements n'est resté infructueux. La Propagation de la foi et l'œuvre de la Sainte-Enfance continuent de nos jours sa mission évangélique. Cette dernière institution, fondée par M. de Forbin-Janson, est une des pensées les plus généreuses et les plus dignes de celui qui l'a inspirée. C'est une armée de petits enfants qui, par l'aumône et la prière, combattent pacifiquement pour la grande conquête des cieux. Il était difficile de rendre un plus bel hommage à la mémoire de saint Vincent de Paul. Comme le confesseur de Louis XIII, M. de Forbin-Janson n'a pas hésité à vouer sa fortune et même sa vie entière à l'extension des principes de moralisation et de charité; et son hôtel de la rue de Grenelle-saint-Germain, qu'il a mis à la disposition de l'œuvre de la Sainte-Enfance, rappelle les traits les plus populaires de son bienheureux prédécesseur.

DE LA FREDIÈRE.



SAINTE JEANNE DE CHANTAL.



Jeanne naquit à Dijon, le 23 janvier 1572. Elle était fille de Marguerite de Berbiny et de Bénigne Frémot, président au parlement de Bourgogne, si connu par son attachement à Henri IV pendant cette guerre civile qu'on nomma la Ligue.

Sa jeunesse s'écoula calme et heureuse dans la maison de son père. A l'âge de cinq ans, elle entendit un gentilhomme qui niait la présence de Dieu dans l'eucharistie. Elle vint à lui, et le tirant par son vêtement :

« Monsieur, dit-elle, vous croyez donc que Jésus Christ est un menteur, car vous niez la vérité de ses propres paroles? » Le gentilhomme pour toute réponse lui donna des bons. — Jeanne, indignée, courut les jeter au feu.

Ce trait ne donnait-il pas à présager une foi grande et sublime. Enfant, sa foi lui faisait oublier l'enfance; devenue femme, sa foi lui ôta jusqu'à la dernière faiblesse humaine.

Plus tard, à l'âge où la séduction lutte si souvent avec succès contre le peu de forces d'un cœur de jeune fille, une malheureuse essaya de corrompre cette virginale enfant. Mais, grâce à l'amour qu'elle avait pour Dieu, le souffle de Satan passa sur son âme sans la ternir.

A vingt ans, son père la maria au baron de Chantal, l'aîné de la maison de Rabutin. C'était un brave et loyal militaire qui partageait toutes ses affections entre sa femme, son épée et son roi. Il possédait une terre à Bourbilly, il y amena la nouvelle baronne de Chantal. Peu de temps après, il fut forcé de retourner à Paris, où la cour réclamait sa présence. Restée seule, Jeanne s'occupa de remédier aux abus qui existaient dans la maison de son mari. Sa résidence à la cour laissait à ses valets une pleine et entière liberté. — Or, vous savez ce que sont des laquais devenus maîtres. Au pillage intérieur, au petit vol adroitement dissimulé, s'était jointe une dépravation morale colorée par une hypocrite apparence de vertu.

Madame de Chantal vit le mal tel qu'il était. Deux moyens s'offraient à elle. Le premier : renvoyer toute sa vicieuse valetaille; le second : réprimer les abus, et faire naître des vertus dans ces âmes corrompues. Ce qui paraît le plus difficile lui sembla réellement chrétien. Sa première sollicitude fut pour leur salut. Elle les obligea de pratiquer la religion qu'ils avaient négligée depuis bien longtemps, les faisant assister, le soir, à la prière qu'elle disait elle-même à haute voix; le matin, à la messe qui se célébrait dans la chapelle du château; et le dimanche, au simple et patriarcal office de la paroisse. Tout cela se faisait, non pas parce qu'on avait crainte d'être chassé, mais bien parce que, de sa voix douce et affable envers les plus petits, la baronne l'avait conseillé.

Lorsque M. de Chantal revenait dans sa terre de Bourbilly, l'extrême aménité de Jeanne pouvait seule dissiper l'ennui profond que faisait maître chez lui son séjour à Paris. Elle employait tous ses instants à distraire le baron, et lui procurer toutes les douceurs d'une vie chrétienne. Alors rien ne manquait à leur bonheur, car Jeanne aimait tendrement son mari, et son amour était partagé.

Dieu ne permit pas que ces instants heureux fussent

bien longs. M. de Chantal, invité par un de ses amis, se rendit à une partie de chasse revêtu d'un surtout couleur de biche. Au moment où il se cachait derrière des broussailles, l'ami qui l'avait invité, le prenant pour une bête fauve, lui envoya une balle dans la poitrine. — Le coup fut mortel. — Néanmoins le baron vécut encore quelques jours, et avant d'expirer, il fit écrire sur les registres de la paroisse le pardon réitéré qu'il accordait à son inconsolable ami.

La baronne de Chantal n'était alors âgée que de vingt-huit ans. Elle avait eu six enfants, quatre vivaient encore, un garçon et trois filles. A la mort de son époux, sa douleur s'exhala d'abord par des larmes; puis, prenant bientôt avec résignation l'épreuve que lui envoyait le Seigneur, elle pria; et pour prouver qu'elle pardonnait au meurtrier involontaire du baron, elle lui donna son dernier enfant à tenir sur les fonts de baptême. A cette époque, et se voyant veuve, elle fit vœu de chasteté perpétuelle.

Ici commence la vie ascétique de madame de Chantal. L'ascétisme est un sentiment que, dans le monde, on définit fort mal pour ne lui laisser que sa couleur de spiritualisme non dépourvu des vertus humanitaires, mais ne s'exerçant que rarement à les pratiquer. L'ascétisme, c'est la vie intérieure consacrée à l'amour de Dieu, à la prière. Certes il n'exclut pas l'amour des pauvres, il ne défend pas de songer aux souffrances de l'indigent pour les soulager; mais comme son exercice est entièrement intérieur et spirituel, il ne fourait pas les nombreuses occasions de charité que toute autre vie religieuse peut offrir. Quel est son but? direz-vous, quelle est son utilité? Croyez-vous que Dieu possède la clef des âmes? et dès lors ne comprenez-vous pas qu'en priant le Seigneur pour autrui, on lui demande d'inspirer la charité à ceux qui dans le monde peuvent être charitables? N'est-ce pas une manière indirecte de faire le bien; et si l'on ne peut être la main qui donne, n'est-on pas le cœur qui a eu pitié? L'ascétisme seulement demande une foi vive pour être pratiqué et pour être compris.

Madame de Chantal avait une âme ardente et passionnée; les choses de la terre lui sembleraient indignes de son cœur. Tout son amour fut au béros de la croix. Quelques liens l'attachaient encore au monde, elle sut les rompre peu à peu. — D'abord elle était mère. Jusqu'à ce que sa sollicitude fût inutile à ses enfants, son bonheur fut de leur prodiguer ses soins maternels. Elle les aimait avec ardeur; pouvait-elle d'ailleurs aimer autrement. Une voix intérieure l'appela à la vie monastique, il lui semblait entendre cette cloche du cloître qui dit : « Écoutez et venez! » Elle eut la pensée d'aller finir ses jours en terre sainte; — mais ses enfants étaient trop jeunes encore!

Saint François de Sales vint à Dijon prêcher le carême de l'année 1601. Elle quitta Monthelon, où, depuis son veuvage, elle habitait la maison de son beau-père, et vint entendre l'évêque de Genève. Elle pensa que mieux que tous les prêtres qui avaient jusque-là dirigé son cœur, ce prélat lui indiquerait la voie qu'elle devait prendre en obéissant à Dieu. François de Sales reçut sa confession et lui dit : « N'écoutez que l'impulsion de votre âme, car c'est le Seigneur qui vous appelle. »

Peu de temps après, madame de Chantal maria l'aîné

de ses filles au baron de Thorens, et recommandant au président Frémot le jeune baron de Chantal, alors âgé de quinze ans, elle annonça sa détermination irrévocable de se retirer dans une nouvelle congrégation qu'elle fonda sous le nom de la Visitation de sainte Marie.

Un cri de douleur déchirant et unanime accueillit cette nouvelle. Ses enfants se tordaient à ses pieds; son vieux père la baignait de ses larmes en s'écriant : « O mon Dieu ! il ne m'est pas permis de m'opposer à l'exécution de vos desseins; quoiqu'il doive m'en coûter la vie, je vous offre, Seigneur, cette chère enfant, daignez la recevoir et être ma consolation ! » Puis il la serra dans

ses bras et la bénit. Le jeune baron de Chantal, suffoqué par ses sanglots, arrachait de sa poitrine les mots les plus touchants pour retenir sa mère; enfin, voyant l'inutilité de ses efforts, il se coucha sur le seuil de la porte par où madame Chantal devait passer. Frappée, elle aussi, jusqu'aux larmes, elle s'arrêta, hésite en regardant son fils, puis tout à coup, levant ses yeux vers le ciel, elle franchit la dernière barrière que l'amour maternel lui opposait. — Dieu l'avait appelée!

Ce fut dans Annecy qu'elle commença l'établissement de sa congrégation. Deux femmes pieuses qui l'avaient suivie, composèrent d'abord avec elle la modeste commu-



nauté fondée en l'année 1610, le dimanche de la Trinité. Peu de temps après, dix autres dames sollicitèrent leur admission, et le cardinal de Marquemont, archevêque, fit par ses conseils changer la congrégation en ordre religieux. Alors madame de Chantal et ses compagnes prononcèrent des vœux solennels.

C'était à la fondatrice de ce nouveau monastère qu'en appartenait la direction. Elle reçut le titre de mère, et, en cette qualité, se croyant responsable de toutes les irrégularités commises contre la règle, elle priait continuellement, demandant au Seigneur bien des grâces qu'elle possédait déjà. Ses prières et ses oraisons jaculatoires étaient faites avec une si grande ferveur, qu'il en résulta pour son corps des inflammations telles que plusieurs fois elle faillit en perdre la vie. Pour répondre aux conseils que François de Sales lui donnait à cet égard, elle disait : « Le monde entier mourrait d'amour pour un Dieu si aimable, s'il connaissait la douceur que goûte une âme à l'aimer. » A ces maux physiques vinrent se joindre des malheurs de famille, sans pouvoir un instant ébranler sa pieuse résignation.

Le président Frémot mourut. — Le jeune baron de Chantal fut tué, laissant de son récent mariage avec Marie de

Coulonges une petite fille qui devait être plus tard la marquise de Sévigné. — Le comte de Toulonjon, son gendre, qu'elle aimait tendrement, et qui était gouverneur de Pignerolle, fut aussi frappé par la mort. — Ces différentes douleurs survenues coup sur coup, et qu'elle ressentit vivement dans le fond de son âme, lui fournirent occasion d'offrir à Dieu le sacrifice de toutes ses affections. De là ces leçons qu'elle donnait si souvent à ses sœurs sur la nécessité du renoncement aux choses créées. « Notre-Seigneur, disait-elle, a attaché le prix de son amour et de la gloire éternelle à la victoire que nous remporterons sur nous-mêmes. Votre intention, en venant à la Visitation, a dû être de vous désunir de vous-mêmes pour vous unir à Dieu; c'est un petit champ où si l'on ne meurt à soi-même on ne portera point de fruit. Vous ne serez épouses de Jésus-Christ qu'autant que vous crucifierez votre jugement, votre volonté et vos inclinations pour vous conformer à lui. »

Elle fonda diverses maisons de son ordre, notamment à Bourges, Dijon, Grenoble, Moulins, Nevers, Orléans et Paris. Dans cette dernière ville, elle eut à lutter contre la persécution. Mais saint Vincent de Paul la fit sortir victorieuse des combats que lui suscitait la jalousie.

Madame la duchesse de Savoie la fit venir à Turin, en 1638, pour fonder une communauté de la Visitation de sainte Marie.

Anne d'Autriche, reine de France, l'appela à Paris, et ce fut en allant à Saint-Germain-en-Laye, pour faire visite à l'auguste personne qui désirait la voir, qu'elle fut frappée de l'inflammation de poitrine qui devait finir ses jours.

Dès qu'elle s'aperçut que son heure était venue, elle donna ses dernières instructions à ses compagnes, reçut les sacrements avec une évangélique piété et tout le calme que donne une vie sanstache. — Elle monta vers le Seigneur confiante en lui. — Pouvait-elle craindre d'être jugée par celui qu'elle avait tant aimé?

J. B.

CAUSERIES AVEC MA FILLE SUR LA CHIMIE LA PLUS ÉLÉMENTAIRE

ET SES APPLICATIONS.



Dans l'ancienne et savante Égypte, la science se transmettait du père aux enfants.

Je vais faire de même avec toi, ma bonne Marie; je prendrai soin de ne pas fatiguer ton esprit, et de ne te présenter que des faits dégagés de tout l'attirail des hypothèses prétentieuses qui, souvent, en obscurcissent les sens. J'espère ainsi te concilier avec la chimie, que, comme les gens du monde,

tu oses à peine aborder, de même que si c'était une science aride, barbare ou abstraite, et beaucoup au-dessus de ton intelligence.

Il est vrai qu'autrefois, quand elle méritait à peine le nom de science, elle n'était le plus souvent mise en pratique que par les philosophes et les raisonneurs, qui avaient une façon de dogmatiser tout à fait occulte, et qui lui avaient conservé les caractères hiéroglyphiques de la vieille Égypte, où elle a certainement pris naissance du temps d'Hermès, qui existait probablement avant le déluge. La civilisation semble vraiment avoir suivi le mouvement du soleil; elle a marché d'Occident en Orient : la Chine, la Chaldée, l'Égypte, la Grèce, l'empire romain, etc.

Avant de se constituer, la science oscille ordinairement entre la théorie et la pratique. Trois époques la dominent : dans la première, l'intelligence observe les faits et est libre des entraves de la superstition et des préjugés systématiques. Dans la seconde, la pensée domine le champ de l'expérience pour se réfugier dans le domaine de la spéculation mystique et surnaturelle. De là l'origine de tant de doctrines fantastiques des adeptes de l'art sacré et de l'alchimie.

Dans la troisième, qui est la nôtre, la lumière semble apparaître après les ténèbres, la raison se manifeste entourée de ses formes sévères et des preuves propres à convaincre.

Nos poètes et nos antiquaires chimistes ont fouillé dans tous les recoins de l'histoire sainte et de l'histoire profane; ils se sont emparés des fables les plus anciennes, que, par des efforts inouïs, ils ont souvent détournées de leur véritable sens pour les appliquer à leur objet.

Qu'était-ce à leur avis que la toison d'or qui occasionna le voyage des Argonautes? Un livre écrit sur des peaux, qui enseignait à faire de l'or au moyen de la chimie.

N'ont-ils pas eu aussi quelque raison de retrouver cette science dans la fable d'Esculape qui *revivifie* les morts, dans celle de Jupiter *transmué*¹ en pluie d'or, de Gorgone qui *lapidifie*² tout ce qui la voit, de Midas à qui Bacchus accorde le don de convertir en or tout ce qu'il touche, du phénix qui renaît de ses cendres, etc., etc.

Les anciens Grecs admettaient l'indestructibilité de la matière, sur laquelle reposent aujourd'hui les doctrines fondamentales de la chimie. Ils admettaient quatre éléments : la terre, l'eau, l'air et le feu, lesquels entraient dans la constitution de tous les corps.

En 1214, naquit Roger Bacon, auquel on attribue l'honneur d'avoir introduit la chimie en Europe. Ses manuscrits contiennent la recette de la poudre à canon, qui a remplacé le feu grégeois³, dans lequel entraient aussi du nitre et du soufre, et peut-être une huile volatile, ainsi qu'un métal appelé potassium.

De cette époque du moyen âge datent réellement les alchimistes, ou chercheurs de la pierre philosophale, qui prétendaient transformer en or et en argent les métaux les plus communs.

Ils ont voulu qu'on les distinguât, par le titre spécial de *philosophes hermétiques*, des philosophes vulgaires, des profonds métaphysiciens, des Descartes, Newton, Leibnitz, etc. Ils se croyaient les philosophes par excellence et les seuls sages; ils traitaient leur philosophie de divine, et regardaient la chimie proprement dite comme une science indigne d'eux.

Les plus célèbres des alchimistes furent : Arnault de Villeneuve, célèbre médecin, qui, le premier, a répandu l'usage de l'eau-de-vie. On prétend qu'il a réellement eu la pierre philosophale.

R. Lulle, né en 1235, fut son disciple. Il fut un des médecins les plus habiles.

¹ Transformé.

² Transformé en pierre.

³ Inventé, dit-on, par les Grecs, avait la propriété de brûler dans l'eau.

Basile Valentin, moine bénédictin, qui nous a laissé quelques ouvrages. Isaac et Jean Isaac furent ses contemporains.

Paracelse, élève de l'un de ces derniers, a changé la face de la médecine. Il mourut en 1541. On l'a appelé le mon-

arque des arcanes. Ses ouvrages, sont pour la plupart, peu intelligibles, de même que six mille traités au moins, dans lesquels est déposée la science du grand œuvre, comme on l'a aussi appelée.

Nicolas Flamel, dont les immenses richesses ont fait



croire qu'il avait réellement possédé la pierre philosophale. Pour suivre l'ordre chronologique, j'aurais dû le placer avant Paracelse !

† Nicolas Flamel était un pauvre écrivain public qui logeait rue des Écrivains, près l'église Saint-Jacques-le-Boucher (dont il ne nous reste plus aujourd'hui que la tour).

Il raconte son histoire en style très-simple et très-naturel, qui ferait croire à la vérité entière de ses assertions.

Le hasard lui fournit l'occasion d'acheter d'un juif un vieux livre doré, dont es feuillets étaient en cuivre grave au burin.

Il mit vingt années à étudier ce manuscrit; mais ne pouvant point réussir à comprendre ses emblèmes et ses caractères hiéroglyphiques, il fit un vœu à Dieu et à Saint-Jacques en Galice, puis il partit pour l'É-pagne.

Là il rencontra un médecin qui lui donna l'explication des principales figures, et tous deux revinrent en France. En passant à Orléans, Flamel perdit son compagnon.

De retour dans le but conjugal auprès de dame Pernelle, son épouse, il fit, conjointement avec elle, de nouvelles études qui durèrent trois années; enfin ils parvinrent, comme il le dit, « à accomplir le magistère. »

Ce fut le lundi 17 janvier 1382, qu'il convertit une demi-livre de mercure en argent blanc, et le 25 avril de la même année, qu'il fit de l'or avec « la pierre rouge. »

Après ces transmutations opérées, il éprouva de bien grandes craintes sur la discrétion de son épouse; mais il eut la preuve, dit-il, qu'elle était aussi discrète que chaste; et il à l'impertinence d'ajouter « qu'elle différait en cela de beaucoup d'autres femmes. »

N'ayant point eu d'enfants, ils fondèrent quatre hospices dans Paris (au nombre desquels on doit compter l'Hôtel-Dieu), et leur assurèrent des revenus; ils bâtinrent trois chapelles, décorèrent et comblèrent de dons et de redevances sept églises.

Nicolas Flamel fit peindre sur la quatrième arche du cimetière des Innocents, entrant par la grande porte de la rue Saint-Denis « les plus vraies et les plus essentielles marques de l'art, pendant sous les voiles hiéroglyphiques, à l'imitation du livre doré du juif Abraham. » Ces figures servirent comme deux chemins, l'un pour mener à la vie céleste, et l'autre enseignant à tout homme « la voie linéaire du grand œuvre. »

Où a tellement amplifié l'histoire de Flamel et de sa femme, qu'on leur a suppose à tous deux le pouvoir de prolonger la vie éternellement. Des voyageurs prétendent les avoir vus aux Indes orientales au commencement du siècle dernier.

La vie de cet écrivain pauvre, qui posséda des richesses immenses par la suite, est un puissant argument dont se servent les alchimistes.

Enfin Agricole, Ereker, Fuchs, Bernard Palissy, Leba-vius, Vanhelmont, Glauber, Becher, Boyle, etc., etc.

Ces hommes, pour la plupart extraordinaires, leurs adeptes et ceux qui se traînaient sur leurs traces, par le mystère et le prestige dont ils entouraient leurs travaux, par les idées cabalistiques et astrologiques qui y étaient attachées, par leur jargon mystique, les caractères bizarres et énigmatiques qui représentaient leurs opérations, ont été et seront pour nos faiseurs de légendes et nos chroniqueurs une source bien féconde à exploiter.

Les chimistes de notre époque se sont montrés bien rigoureux envers les alchimistes, qu'ils ont regardés comme des imposteurs, ou comme des rêveurs et des fous.

Depuis quelques années, cependant, les progrès de la science ont dû apporter quelques modifications à ce jugement. Il y aurait outrecuidance à rien qu'on ait posséde la pierre philosophale, il est seulement permis aujourd'hui de **DOUBTER**.

Quoi qu'il en soit, les alchimistes ont rendu de très-grands services à la chimie métallurgique, car leurs infatigables recherches ont amené la découverte d'un très-grand nombre de corps et de la plupart des métaux.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, une ère non-

Quoi qu'en disent les sectateurs de la philosophie hermétique, la fortune de N. Flamel peut s'expliquer par des rapports intimes qu'il entretenait avec les juifs si persécutés au moyen âge, et qui tour à tour étaient exilés ou rappelés selon le caprice des rois.

L'histoire de son livre d'or du juif Abraham est peut-être une allégorie pour rappeler l'origine de sa fortune.

Charles VI envoya son maître des requêtes auprès de Flamel. On sait que la science cabalistique, les fantasmagories de la magie, les opérations alchimiques étaient mises en usage pour distraire le malheureux prince aliéné.

velle se préparait pour faire de la chimie une science réelle. Les fluides aériens, qui, pendant tant de siècles, s'étaient soustraits à l'investigation des expérimentateurs, sont saisis, renfermés et étudiés comme s'ils étaient solides ou liquides.

Priestley en Angleterre, Schéele en Suède, Lavoisier en France, partagent la gloire de cette mémorable époque des sciences expérimentales.

Notre compatriote surtout crée de nouvelles théories, fondées uniquement sur les résultats de l'expérience; pour lui, l'air, l'eau, le feu, la terre, ne sont plus des éléments. Il renverse la théorie de Stahl sur le phlogistique¹ qui a retardé si longtemps les progrès des sciences; il comprend le phénomène de la transpiration, et par là il fait connaître une des principales sources de la chaleur animale.

La hache révolutionnaire de 1793 trancha la tête de cet illustre savant, lequel eut le malheur d'être fermier général.

La veille même de sa mort, il reçut une députation du

Lycée, dont il fut un des plus illustres membres. Cette société scientifique eut le courage de confier à Bertholet, à Lalande, à Parmentier, à Lebrun, à Darcet, à Vieq-d'Azir, la périlleuse mission de frapper officiellement à la porte de la Conciergerie pour offrir à Lavoisier une couronne d'immortelles.

Toutes les sciences naturelles se lient et ne sont qu'une seule et même science. Il est donc très-difficile de bien définir la CHIMIE.

On peut dire qu'elle comprend la constitution intime des corps matériels, et l'action qu'ils exercent les uns sur les autres. Elle pénètre dans leur intérieur pour en isoler les principes qui les composent, et pour reformer ces corps ou en composer de nouveaux. On peut dire aussi qu'elle est la science des substitutions et des transformations.

La PHYSIQUE, au contraire, n'altère point les corps; elle comprend l'étude de leurs propriétés extérieures.

Par exemple, pour le soufre, ses propriétés physiques sont : sa couleur, sa transparence, sa ténacité, sa fragi-



lité, son odeur, sa pesanteur relative ou comparée à celle d'autres corps, la forme de ses cristaux, sa vertu de produire de l'électricité par le frottement, de conduire ou disséminer dans sa masse cette électricité, de conduire plus ou moins le calorique ou principe de la chaleur, etc., etc.

L'étude de ses propriétés chimiques comprend : son action sur l'air à diverses températures et les composés qui en résultent, son action sur le mercure, avec lequel il s'unit à la température ordinaire, sur le fer, l'étain

légèrement humides, son action enfin sur tous les corps de la nature avec lesquels il peut former de nouveaux corps.

On voit quel est le domaine de la science qui nous occupe, quelle est son importance et quelle est son immense étendue. Trop peu de gens se livrent à son étude parce qu'ils n'en connaissent point l'importance ou qu'ils n'ont point le courage de l'aborder; cependant, dans l'état actuel de notre civilisation, lorsqu'on voit la médecine, l'hygiène publique, les beaux-arts, l'industrie, les besoins domestiques, l'agriculture, les sciences naturelles, etc., réclamer son secours et réclamer continuellement ses enseignements, on n'est plus excusable d'en ignorer les premiers principes.

On appelle aujourd'hui éléments ou corps simples, tous ceux qu'on ne peut altérer en aucune façon sans augmenter leur poids, c'est-à-dire tous les corps dont on ne peut rien extraire par les moyens connus; par exemple, en

¹ Stahl vécu de 1660 à 1734. Il admit l'existence d'un principe inflammable qu'il appelle phlogistique. Il crut qu'il existait dans les métaux le soufre, le charbon, les huiles, les combustibles, etc.; et c'est à l'aide de ce fluide insaisissable, invisible, imaginaire enfin, que ce chimiste expliquait les principaux phénomènes de la science. Si, par exemple, on calcinait du plomb pour le réduire en litharge ou chaux métallique, il n'arrivait à cet état qu'en perdant son phlogistique. Si ensuite on calcinait cette chaux avec du charbon ou un autre combustible, elle reprenait son phlogistique et revenait à l'état métallique.

Si Stahl s'était servi d'une balance, il aurait vu : qu'un corps que l'on brûlait, un métal que l'on calcinait au contact de l'air, augmentait de poids; il n'eût donc point eu l'idée de cette fatale théorie.

soumettant du fer ou du carbone (principe pur de charbon) à toutes les épreuves possibles, on n'en retire rien que du fer ou du carbone.

On connaît aujourd'hui cinquante-cinq corps simples, qui, isolément ou unis entre eux en diverses propor-

tions, forment tous les corps qui existent dans lanature. Nous commencerons l'étude, dans notre prochain entretien, des principaux éléments et des composés qu'ils peuvent former.

V. T. R.

NAPOLÉON.

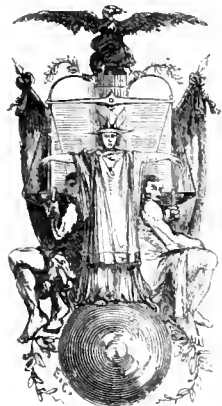
II.

Une fois empereur, — Napoléon devint roi. Une députation de la république italienne s'empressa de venir mettre à ses pieds la couronne de cette nation. Rome et Paris, telles furent ses deux capitales. — Il traversa son nouveau royaume en laissant partout derrière lui cette longue trainée d'enthousiasme à laquelle il était habitué.

Et puis il recommença la guerre; car l'armée de la coalition venait d'envahir Munich et de chasser l'électeur

de Bavière de sa capitale. Il passa le Rhin à la tête de quatre-vingtmille hommes, avant-garde du grand peuple, qui, comme il le disait lui-même, se lèverait tout entier à sa voix, s'il était nécessaire, pour dissoudre les ligues nouvelles tissées par l'or des Anglais. — La capitulation d'Ulm fut le prologue de ce grand drame qui allait inaugurer sa carrière impériale. Une armée de cent mille hommes en déroute et la moitié prisonnière, ne l'empêchèrent pas néanmoins de protester devant les généraux autrichiens par ces nobles paroles: — Messieurs, votre maître me fait une guerre injuste; je vous le dis franchement, je ne sais pas pourquoi je me bats; je ne sais pas ce qu'on veut de moi.

La grande armée entra dans Vienne. Napoléon établit son quartier général au palais de Schœnbrunn, bâti par Marie-Thérèse; ce fut là qu'il reçut les autorités de la



grande capitale et qu'il disposa les plans d'une autre et plus resplendissante victoire, — qui devait surpasser toutes celles du général et du premier consul. Pendant ce temps, une division s'avança dans le Tyrol et ne tarda pas à prendre position à Inspruck, — où de vieux soldats eurent le bonheur de retrouver, les armes aux yeux, les drapeaux de la république perdus dans la dernière guerre.

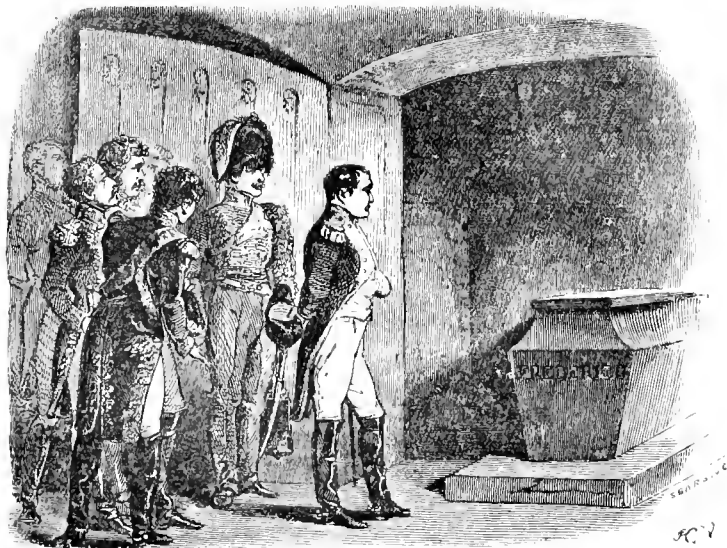
Au tour des Russes maintenant. Le jour de l'anniversaire du couronnement fut celui où les deux armées se trouverent face à face. L'affaire allait être décisive. Ce jour-là les soldats s'étaient dit qu'ils offriraient leur bouquet à l'Empereur; et un d'entre eux s'étant approché de lui, pendant qu'il parcourait les bivouacs, s'était écrié dans ce langage fortement imagé dont il avait été le premier à leur donner l'exemple: — Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer; je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à *combattre que des yeux*. — Que de choses, après cela, n'eût-il pas faites avec de pareils hommes? Aussi la bataille d'Austerlitz est-elle demeurée dans nos souvenirs comme une bataille de lions et de géants; l'armée française y chargea constamment aux cris de: *Vive l'Empereur!* — et des milliers d'hommes furent engloutis dans des lacs immenses, qui retentirent longtemps après de clameurs d'autant plus épouvantables qu'elles étaient invisibles. Des trois empereurs de l'Europe, un seul resta debout sur le champ de bataille: — Napoléon!

Ceci est la page d'or de son éblouissante histoire. — Il tient en ce moment dix couronnes dans sa main. Il l'ouvre, et elles vont se répandre sur ceux de sa famille, dont il prétend étayer son pouvoir: — sur Joseph, dont il fait un roi de Naples; — sur Louis, dont il fait un roi de Hollande; — et puis aussi sur Murat, Berthier, Talleyrand. Il rentre

dans Paris au bruit des fanfares universelles, reconnu par toutes les puissances de l'Europe; et pour mettre le comble à sa gloire, le sénat décrète qu'il a mérité du peuple français le surnom de *grand* et qu'un monument triomphal lui sera consacré. — Le monde, dit le corps législatif dans une de ses adresses laudatives, se croit revenu à ces temps où la marche du vainqueur était si rapide, que l'univers semblait plutôt le prix de la course que celui de la victoire.

C'est de cette époque que datent l'université impériale, la restauration de Saint-Denis, la fondation de la confédération du Rhin — ce large projet depuis longtemps mûri — et enfin le traité avec la Porte-Ottomane

Mais encore une fois la coalition s'est réveillée comme un serpent engourdi, et déjà ses sifflements se sont fait entendre au loin. Cette fois, c'est la Prusse qu'elle pousse en avant sur la garde impériale, — et cette fois, ce sera dans Berlin que la garde impériale fera son entrée. On dirait qu'elle a juré de poser le pied sur le sol de toutes les capitales. — En vain Napoléon cherche-t-il à ressaisir la paix jusqu'au dernier moment, et de même qu'il écrivait au roi Georges, écrit-il maintenant au roi Frédéric-Guillaume: « Pourquoi faire égorger nos sujets? Je ne prise point une victoire qui sera achetée par la vie d'un bon nombre de mes enfants, Si j'étais à mon début dans la carrière militaire, et si je *pourrais craindre les hasards des combats*, ce langage serait tout à fait déplacé. SIRE, VOTRE MAJESTÉ SERA VAINCUE. » — Les redomantades de Frédéric et de la reine amazone ne lui permettent point de laisser plus longtemps son épée au fourreau. Il marche droit au cœur de la Prusse, et à côté du livre d'éternel souvenir où s'étale le mot de Rosbach, — il en inscrit un autre: Iena!



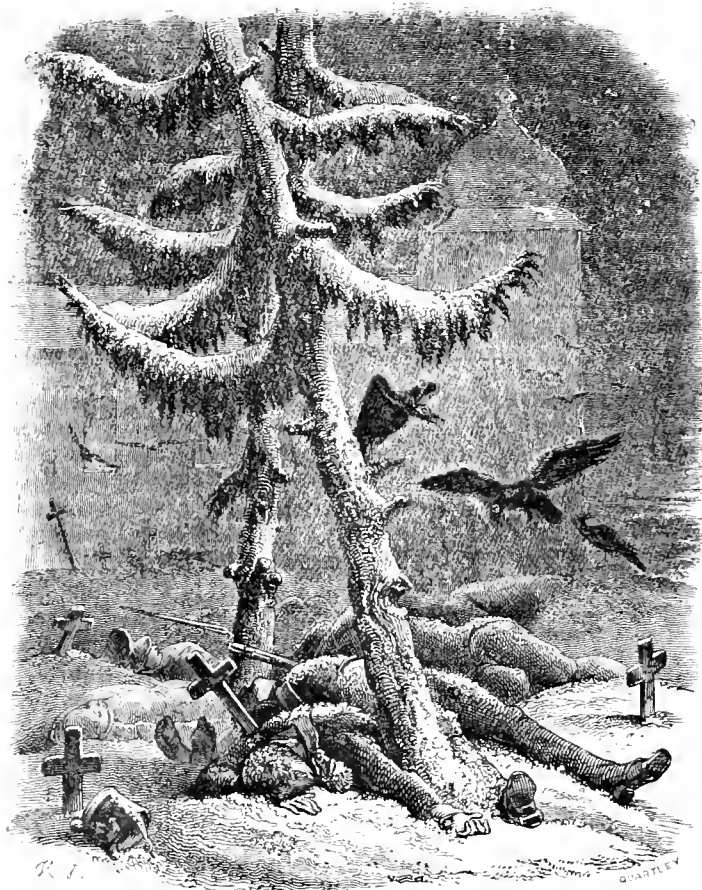
Quelques jours après, il était à Potsdam, — grave et songeur, — au fond d'un caveau sans ornements, qui enfermait une des cendres les plus illustres d'un siècle

écoulé, — celle d'un conquérant comme lui, d'un homme de bataille et de fatalité, exécuté par les uns, admiré par les autres, et à qui bien souvent on a essayé de le com-

parer, parce que tous les grands capitaines se ressemblent plus ou moins funestement aux taches de sang qui éclatent sur leur diadème!

A présent, Napoléon ne s'arrête plus. — Il va chercher les Russes jusque dans la Pologne. On sait la san-

glante journée du cimetière d'Eylau. Pendant deux heures trois cents pièces ne cessèrent de vomir la mort dans son propre asile. Une neige épaisse obscurcissait l'atmosphère et faisait un lineul à chaque cadavre. Russes et Français, on compta plus de dix mille hommes



qui restèrent ensevelis sous son blanc manteau.

Les dates glorieuses se multiplient : Dantzick, Friedland, Königsberg. L'Empereur est la foudre. — Au milieu de ces événements accumulés, sa pensée est toutefois occupée des intérêts les plus divers et les plus opposés, et un trait servira à le peindre merveilleusement. Du fond de Finkenstein, au milieu des neiges et des glaces, dans un pays de paysans, il rend un décret sur les théâtres de Paris, par lequel il les divise en grands théâtres et en théâtres secondaires. — L'homme n'est-il pas tout entier là-dedans ?

L'entrevue du Niémen, et le traité de Tilsitt qui en fut la conséquence, — terminèrent cette mémorable campagne de 1806. Mais les traités ne devaient plus être que deri-

sion. L'incendie était allumé aux quatre coins de l'Europe. Napoléon devait obéir à sa destinée, et il y obéit. Une autre capitale s'ouvre devant lui, c'est Madrid; il n'en oubliera aucune. La patrie du Cid est ruinée, le sceptre des Pelages passe entre les mains de sa dynastie; il abolit l'inquisition, les droits féodaux, et essaye de faire pour la constitution de l'Espagne ce qu'il a fait pour la constitution de l'Italie. Malheureusement l'Espagne voit le capitaine et ne voit pas le législateur; Napoléon laisse un pan de son manteau de gloire dans les gorges tortueuses des sierras.

Encore l'Autriche, encore la civilisation! — C'est une hydre gigantesque qui se redresse dès qu'on l'abat. Toujours des croisades et toujours des batailles. Ah! l'Autriche a l'haleine longue et elle ne meurt pas d'un premier coup.

C'est bien. L'Autriche payera pour l'Espagne. Elle veut le bombardement, le massacre, la fuite; elle aura tout cela et d'autres choses avec. Les pas de l'Empereur s'appellent Ratisbonne, — Essling, — Wagram! Voyez-vous ces torrents de feu qui font d'une ville une bouche de volcan, c'est Vienne qui secoue dans les airs le panache de flammes que vient d'allumer à son front son adversaire géant. Il ne tient qu'à lui que l'Autriche n'ait plus de capitale; il ne tient qu'à lui que la capitale n'ait plus d'empereur. Mais il sera grand comme la victoire, il laissera sa capitale à l'Autriche et son empereur à la capitale. Il fera grâce, — lui à qui il n'a pas été fait grâce; il pardonnera, — lui à qui il n'a pas été pardonné; il ne tuera pas, — lui qui a été tué.

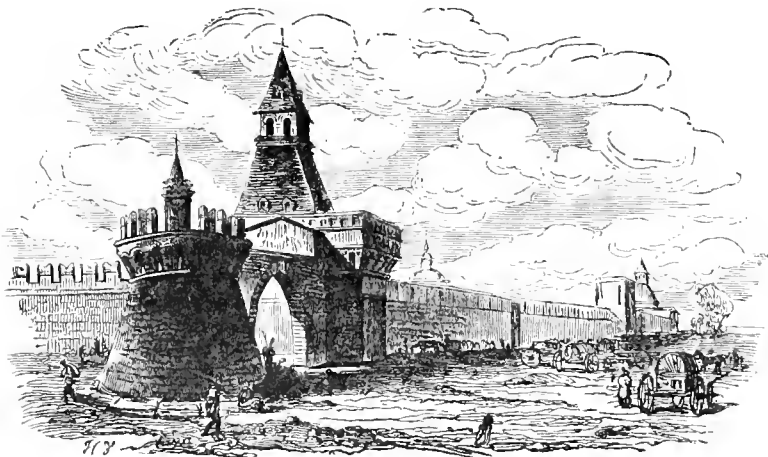
Seulement il prendra sa fille à François, — et à ce grand rêve de la paix continentale il sacrifiera son bonheur intime et domestique: — la fière Marie-Louise détronera la bonne et douce Joséphine. Bon gré mal gré, il fera de l'Autriche une sœur à la France. Et quelle sœur, grand Dieu! Certes, c'était là un coup de politique éclatant et qui devait faire croire en effet à Napoléon que l'heure de son apogée était enfin sonnée; il tenait par les liens du sang à son plus implacable ennemi; la trahison était amenée à merci, et l'Europe, haletante, se couchait sur les marches de son trône en repliant ses ongles, comme fait un lion que la fatigue accable. — Enfin un roi naissait de lui, salué par cent un coups de canon.

Mais si le lion était assoupi, le tigre commençait à rugir de nouveau dans son antre lointain. C'était la Russie qui avait vu cette alliance avec un œil d'effroi, et qui se soulevait sur son lit de glaces, en essayant de décrocher du mur son fer cassé. Alexandre, ce Grec du Bas-Empire, oublia bien vite l'accolade de Napoléon, et lui aussi il se

mit à braver la France et à violer le serment qu'il lui avait juré. Ainsi faisaient-ils toujours ces monarques, une fois que la peur s'était retirée de leurs âmes. Ils avaient le courage de la honte, l'audace de la lâcheté. — La Russie se dressa donc contre la France, comme un de ces pâles fantômes des ballades du Nord; avec cette différence que le fantôme était grand de mille coudées et occupait la plus vaste étendue de l'Europe.

Eh bien! soit. Napoléon ira jusqu'au bout. Sellez mon cheval et donnez mon épée. Aussi bien il manquait une capitale à mon compte; il n'en manquera plus. — Et le voilà qui marche sur le fantôme, à travers les plaines, les forêts, les fleuves, les montagnes. Et à mesure qu'il s'avance, l'apparition semble s'éloigner et se dissoudre en nuageuse vapeur. La Russie fuit encore une fois devant ses armes victorieuses, mais elle fuit en allumant derrière elle l'incendie, l'incendie dans la neige! Ce ne sont chaque jour que funèbres processions d'habitants désertant en silence leur ville assiégée, et faisant de leur berceau un tombeau à la France. Pour la première fois de sa vie, l'Empereur a pâli. Mais il n'a pas reculé. — Allez toujours, dit-il, et voyons ce que les Russes vont faire. — Les Russes feront un feu de joie de la ville et du palais de Pierre-le-Grand, sire; et ils ne laisseront rien de ta victoire. Comme Samson qui se venge, ils s'engloutiront sous les débris de leur Kremlin afin de l'engloutir avec eux. Mais ils ignorent que la flamme et le glaive sont impuissants à l'atteindre, et qu'il n'y a que la main de Dieu qui puisse s'appesantir sur toi. — Le fantôme est devenu un squelette, qui a dépouillé la robe de glace pour la robe de feu; ce squelette, c'est Moscou qui brûle!

L'Empereur regardait cela d'une croisée.



C'était la première fois qu'il était étonné; c'était la première fois qu'un homme avait eu une idée que lui, Napoléon, n'aurait pas osé concevoir. Et Napoléon étonné, c'était presque Napoléon vaincu. En vain les flammes l'environnent-elles de toutes parts, il reste immobile, à cette fenêtre qui encadre l'auto-da-fé d'une capitale. Ses

yeux ne peuvent se détacher de ce tableau inouï; il comprend qu'à cette terrible lutte il vient de perdre à jamais son prestige d'invulnérabilité. L'avenir se dévoile à son regard, et c'est sur le rouge horizon que se dessine la fatale prophétie!

De ce jour, l'astre de Napoléon va se dépouiller peu à

feu de ses rayons, comme le soleil lorsqu'il est sur le point de se coucher. — La Russie triomphe, mais d'un triomphe féroce et sans précédent dans les annales de la guerre. Le froid lui vient en aide, comme elle s'y attendait sans doute; la main gele sur le fer, les larmes se glacent sur les joues; on dirait qu'il pleut non pas de la neige, mais de la mort. Tristes, mais sans murmures, nos phalanges héroïques se couchent sur leur dernier lit, confiantes jusqu'au suprême moment dans le génie de leur chef, et se disant encore en expirant : — Laissez faire, il saura bien nous tirer de là.

Napoléon ne devait pas les en tirer. Que pouvaient son cœur et sa tête contre un danger qui ne venait pas des hommes, mais qui lui était suscité par la nature seule? Lutterait-il contre les éléments, ces ennemis invisibles? Seul, oui, sans doute. Il irait toujours droit devant lui, et droit devant lui, il rencontrerait Saint-Petersbourg. Mais ses soldats furent les premiers à le détourner de ce projet; ses lieutenants reculèrent devant l'idée d'affronter de nouveaux périls, dans un pays de frimas, à la poursuite de ces hordes farouches qui poussaient l'héroïsme jusqu'à l'atrocité. Napoléon dut cesser devant leurs instances. « — Vous savez, dit-il, dans une proclamation, l'histoire de nos désastres et combien est petite la part que les Russes y ont prise. Ils peuvent bien dire comme les Athéniens de Thémistocle : nous étions perdus si nous n'eussions été perdus! Quant à nous, notre unique vainqueur c'est le froid, dont la rigueur prématurée a trompé les habitants eux-mêmes.... Vit-on jamais plus de chances favorables dérangées par des contrariétés plus imprévues? La campagne de Russie n'en sera pas moins la plus glorieuse, la plus difficile et la plus honorable dont l'histoire moderne puisse faire mention. »

Il se décida donc à la retraite, et laissant à Murat le commandement de cette armée à moitié détruite, il reprit la route de Paris, et courut à son trône des Tuileries comme si un pressentiment secret lui eût dit qu'il allait bientôt lui échapper. Une levée solennelle de trois cent cinquante mille hommes fut ordonnée à la nouvelle de la défection prussienne, et peu de temps après, une seconde de cent quatre-vingt mille. — Mais déjà la trahison le cernait de tous les côtés. La coalition, réveillée en sursaut par les désastres du Nord, secouait sa chaîne. La France elle-même était lasse de batailles, saturée de conquêtes; un indicible épuisement pesait sur elle et arrêtait l'élan de son patriotisme. Elle ne suivait plus les pas de son empereur qu'avec résignation; l'obéissance avait remplacé l'enthousiasme; là où il y avait eu fanatisme autrefois, il n'y avait plus maintenant que doute et froideur. Les temps étaient venus enfin où Napoléon était monté si haut qu'il ne pouvait plus que descendre. — et il descendit.

Deux efforts énergiques encore : Lutze et Bautzen! — Dernier éclair de ce tonnerre déchu qui va gronder dans les murs de Dresde pour la dernière fois! Car le cercle des puissances étrangères se rétrécit chaque jour davantage autour de lui. C'est effrayant. Son beau-père est le premier parmi ceux qui s'approprient à l'écraser et qui l'écraseront. Il n'y a pas jusqu'à deux enfants de France, — Moreau et Bernadotte, — qui ne prennent les armes contre lui, lui par qui ils étaient tout, sans qui ils n'eussent été rien.

C'est une ligue immense entre les potentats de l'Europe, un hurra formidable contre cet homme dont ils s'occu-

pent à creuser la tombe. L'avenir refusera de croire à ce duel étrange de vingt contre un, de vingt épées contre une épée, de vingt houx pour une seule tête. La grandeur de Napoléon prend à cette époque un caractère de sublime fatalité; son âme trompée dans les revers brille d'une énergie nouvelle et plus forte. Mais son énergie doit succomber sous le nombre. Il tombera sous le poids de l'Europe entière, comme un de ces Titans auxquels il ne fallait rien moins qu'une montagne pour les broyer. Napoléon s'était fait Titan, l'Europe se fit montagne.

Leipsick est le signal de cette grande déroute, qui ne s'arrête qu'à Francfort. Désormais l'ivresse des ennemis est au comble, et précipitant catastrophes sur catastrophes, ils regardent déjà comme abattu le parvenu hautain dont ils ont eu si souvent à subir les lois. — Seul, sans escorte, Napoléon rentre au sein de Paris silencieux; il traîne derrière lui l'Europe et tous ses souverains, et c'est ce moment-là que choisit le corps législatif pour imposer des conditions à sa demande d'une nouvelle levée d'hommes. Mais l'Empereur n'est pas tellement acablé, que sa fougue ne se réveille au contact d'un obstacle intempêtif. Il casse le corps législatif. — « Moi seul, dit-il, je suis le représentant du peuple. Et qui de vous pourrait se charger d'un tel fardeau? Le trône n'est que du bois recouvert de velours.... Est-ce que je ne sacrifie pas mon orgueil et ma fierté pour obtenir la paix? Oui, je suis fier parce que je suis courageux; je suis fier parce que j'ai fait de grandes choses pour la France.... Retournez dans vos foyers. »

Cet acte d'absolutisme ne retarda pas sa chute. — Déjà les alliés débouchaient par tous les points de la France à la fois. Les cosaques traversaient les campagnes de l'Est, la lance au poing, brûlant et pillant tout sur leur passage. — Alors commença pour l'Empereur cette guerre de ha-maux, pleine de surprises, de hasards, de virements, de contre-maœuvres, d'embuscades; guerre sans relâche, plus rapide que le vent, allant de l'est à l'ouest, du nord au midi; hier à Champaubert, aujourd'hui à Montmirail, demain à Montereau; où le terrain était disputé pied à pied, corps à corps; où l'Empereur couchait tantôt dans la chambre d'un charron, tantôt sur la paille d'une grange, d'autres fois sur le seuil d'un presbytère, — se multipliant sur tous les points et dans toutes les occasions, courant mille fois au-devant du danger qu'il semblait délier par son étrange audace; faisant face à tout et à tous, à la ruse, à la trahison incessante, aux propositions des ennemis, aux murmures de son état-major; semblable à un lion acculé, terrible, fin, écument, attentif, essoufflé, qui sait qu'il joue sa vie contre plus forts que lui, et qui pourtant ne désespère que lorsqu'il se sent frappé à mort.

Ses lieutenants n'étaient guère plus heureux. Soult se retirait sur Toulouse. Augereau allait évacuer Lyon. Bordeaux ouvrait ses murs aux Anglais. Le comte d'Artois entraînait dans la Bourgogne. C'était à chaque pas une porte vendue, une ville forcée, par où débouchait à chaque instant un peuple autrichien, russe, allemand, prussien. La France était percée à jour et débordée par tous ses fleuves et toutes ses frontières. Plus de salut nulle part; l'invasion était partout. Le torrent roula de la sorte jusque devant Paris, — où Napoléon arriva trop tard pour se mettre en travers de ses flots tumultueux. Malgré l'héroïque défense de la garde nationale sous le commandement du

vieux Moncey, et le concours des braves et des citoyens de toute classe, Paris fut livré le 31 mars 1814, et sa reddition vengea d'un seul coup, ce jour-là, toutes les capitales haineuses de l'Europe.



Napoléon tomba de toute sa hauteur, et avec lui ce grand œuvre de l'empire, auquel il avait voué sa vie entière. Tout croula en même temps sous ses pas, son peuple, son trône, sa dynastie; et ainsi se réalisa ce mot célèbre : Il est venu refaire le lit des Bourbons. — Le poignet meurtri par les puissances alliées, il signa à Fon-

tainebleau l'acte de son abdication, — il souffla lui-même sur sa race afin que sa race s'éteignît, — et après avoir dit adieu à ses soldats et embrassé l'aigle de France, il partit pour l'île d'Elbe, où le monde l'exilait, en évitant toutefois de passer par Avignon, où l'attendait le poignard des futurs assassins de Brune.

CHARLES MONSELET.



HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.

LA TRINITÉ DU MONT.



Au bas du mont Pincius se trouve la place d'Espagne. Au milieu s'élève un obélisque et une fontaine; l'obélisque est le même qui resta longtemps dans les jardins de la villa Medici, dont on aperçoit le palais à l'extrémité septentrionale. — Le cardinal

Alexandre de Medici, titulaire de saint Pierre *ad vincula*, l'y fit transporter avec deux conques, qui venaient des thermes de Titus. La fontaine, érigée en forme de barque, fut commandée par le pape Urbain VIII, en mémoire de la prise de La Rochelle (1628); — ce fut un hommage

rendu aux armes du roi Louis le Juste, et en même temps un monument élevé à la chute du calvinisme en France.

A côté du couvent des Minimes, on voit leur église : la Trinité-du-Mont. Ce fut le roi Charles VIII qui en jeta les fondements, en 1494, lorsqu'il passa par Rome pour aller à la conquête du royaume de Naples. François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, vivait encore. Aux disciples de ce saint, fut confié le culte de la Trinité-du-Mont. Ils s'en acquittèrent avec le soin religieux qu'ils apportaient à toute chose; et, protégée par les cardinaux de Macon, de Lorraine, d'Estrées, leur église devint une des superbes basiliques romaines.

Comme toutes les églises de Rome, celle-ci offre ce



prestige de grandeur que la foi des peuples et le génie de l'artiste jetaient à profusion dans les temples sacrés. — Immense bienfait de la religion qui donna aux esprits une grande et sublime émulation. — Au sortir de l'ère barbare, lorsque la poussière d'une époque vieillie commençait de tomber sous le soleil de la foi, chaque lieu saint devint aussi le but vers lequel tendaient les œuvres de génie. Les papes, premiers et grands civilisateurs, avaient compris quelle impulsion les arts pouvaient attendre de leur prépondérance. Ils déclarèrent que toute œuvre digne de l'admiration générale serait offerte à Dieu et placée dans les églises. — Ils firent plus. — La misère pouvait tuer le génie. Ils ne voulurent pas que l'art véritable pût connaître la pauvreté; leurs trésors furent ouverts aux peintres et aux sculpteurs qui vouurent consacrer leurs travaux à l'histoire de la foi. Alors de tous côtés l'Italie enfanta des hommes, des hommes au cœur brûlant et passionné, à la main puis-

sante et hardie, et ces hommes légèrent tant de chefs-d'œuvre à la postérité qu'on eût dit un défi jeté aux siècles à venir. — Tout cela se fit avec une seule pensée, la foi! — Voilà ce qui fit l'Italie des quinzième et seizième siècles, ce qui enfanta cette multitude d'artistes si grands et si nombreux, qu'ils semblèrent à eux seuls former un univers!

De même que l'Italie avait été le berceau du catholicisme, elle fut le sol chéri des arts. Ses ruines avaient été rougies par le sang des premiers martyrs, ses temples les premiers ouverts, furent aussi remplis par les premières productions du génie. — Ses enfants furent les premiers croyants. Ils furent aussi les premiers artistes. — De même que les peuples athées n'ont produit que ruine et vandalisme, les nations chrétiennes ont apporté à la gloire leur tribut de chefs-d'œuvre et de monuments.

On monte à la Trinité par un double escalier en forme d'éperon, bordé d'une balustrade en pierre. Le portail, stylé en ordre corinthien, à pilastres, est devancé par

deux colonnes qui s'élèvent de chaque côté. Au-dessus sont sculptées les armes de France soutenues par des anges. — Deux clochers surmontent ce portail.

L'église n'a qu'une nef. Le maître-autel, plusieurs fois reconstruit, fut établi dans son état actuel, par les plans de l'architecte français Jean de Champagne. — Il y a fait, en stuc, le mystère de la sainte Trinité entourée d'anges, ainsi que saint Louis et saint Vincent de Paul. — La Fuite en Égypte, par Puccioni; le Couronnement de la Vierge, par Frédéric Zuccaro, remplissent l'un des côtés. — L'autre, peint par Perrin del Vago, reproduit divers traits de la vie de la mère du Christ, et deux prophètes en grand : Isaïe et Daniel. — Au milieu, et presque dans la voûte, on voit des anges portant les armes du cardinal Pucci. Puis l'Assomption, fresque commencée par Tadeo Zuccaro, finie par Frédéric, son frère, qui a aussi peint les prophètes et les ornements placés çà et là avec une admirable profusion.

Aux deux côtés du chœur se trouvent deux petites chapelles qu'on doit également à l'architecture de Jean de Champagne.

Après le maître-autel, restent à examiner les chapelles qui ornent si richement chaque flanc de la nef. On en compte dix, et chacune possède de quelque chef-d'œuvre de peinture, au bas duquel brille un nom célèbre que l'on devine toujours sans avoir lu.

Dans la première chapelle, à droite, on voit le tableau à l'huile du baptême de Notre-Seigneur, exécuté par Le Naldini; les fresques qui revêtent les côtes et la voûte sont dues au même pinceau. — C'est la vie de saint Jean-Baptiste qui a fourni le sujet de ces fresques. — On remarque surtout la décollation du saint et la danse de l'impure Herodiade.

La deuxième chapelle ne possède qu'un tableau représentant le bienheureux saint François de Sales. — On l'attribue à Fabrice Chiari.

Dans la chapelle suivante, un Christ mort est offert à la vénération. Il y a aussi quelques figures à l'huile. Les douleurs de la Passion font le sujet des fresques de la voûte. — Ce travail est tout entier de Paris Nogari.

Les deux chapelles qui viennent après celle-là n'ont réellement que leurs fresques de très-remarquables. Ces peintures sont anciennes mais bonnes. La première, qui reproduit la Nativité de Jésus-Christ, n'a pas laissé à l'art le nom de son auteur, néanmoins c'est une œuvre de mérite. La croisée du même côté est partout peinte également à fresque. On y voit entre autres le Jugement der-

nier, par un élève de Michel-Ange, qui eut l'ambition vaniteuse de devenir l'émule de son maître, lorsque ce dessin avait été commandé par le pape pour la chapelle Sixtine.

La cinquième chapelle, fondée par la signora Lucretia della Ronera, a été peinte sur le dessin de Daniel de Volterre. — Non-seulement ce peintre y a mis son génie, mais aussi celui de ses élèves. — Le tableau de l'Assomption sur l'autel, et la présentation au temple, sortent du pinceau de Jean Paul Rossetti. Dans les arcades, l'annonciation et la nativité du Christ; dans les angles, les prophètes, sont de Daniel même. — Marc de Siemie et Pelerin de Bologne ont illustré la voûte, de cette histoire sublime de la Vierge. — Chaque façade a un chef-d'œuvre : — l'une, la nativité de Notre-Dame, de Bizzero l'Espagnol, — et l'autre, le massacre des innocents de Michel Alberti; — tous élèves de Daniel de Volterre.

A gauche, dans la première chapelle, on voit Notre-Seigneur en jardinier, apparaissant à Madeleine. Ce tableau est un de ceux devant lesquels on s'arrête longtemps avec bonheur : le pinceau nous offre sur cette toile des chairs sublimes de ton et de vérité; voyez la pâleur rayonnante du Christ et l'étonnement de Madeleine. Ce chef-d'œuvre ainsi que les histoires à fresques dans les demi-ronds, sous les arcades, et la voûte, sont de Jules Romain, et de son beau-frère, Jacques François, dit le Facteur; tous deux élèves de Raphaël d'Urbin comme Perrin del Vago, à qui l'on doit la piscine de Siloe et la résurrection de Lazare qui ornent aussi le même lieu.

La signora Helena Orsini a fait construire la deuxième chapelle par Daniel de Volterre qui a passé sept ans à ce travail. Sur l'autel, la descente de la croix, les fresques de la voûte, les peintures de sainte Hélène, les ornements, compartiments en stuc, et bas-reliefs, sont dus à Daniel de Volterre.

La troisième chapelle n'offre rien de comparable à ces merveilleuses productions du génie qui semblent s'être entassées les unes sur les autres.

La quatrième possède un tableau de la nativité et la création de l'homme avec un paysage de César Piémontais. La voûte est enrichie de fresques représentant l'histoire de Marie : ce travail est dû à Paul Ledapse, ainsi que les prophètes qui sont si hardiment jetés sur les piliers.

La dernière chapelle a appartenu au prince Borghèse; — César-Nebbin, Jacques de l'Indago, Perin del Vago et Lorenzetto l'ont dotée de plusieurs chefs-d'œuvre.

J. B.



CAUSERIES AVEC MON FILS SUR LA PHYSIOLOGIE.

II.



à *physiologie*, mon cher Ernest, est la science qui nous apprend le mécanisme de toutes les fonctions dont l'ensemble constitue la *vie matérielle*.

Or, maintenant que tu as une idée de ce que l'on entend par *appareils*, je vais, en me plaçant au niveau de ton premier degré d'instruction à ce sujet, examiner avec toi chacun d'eux en particulier; et pour répondre à la question que tu m'adressais ce matin, je vais essayer de t'expliquer les *rouges* de l'*appareil digestif*, si je puis m'exprimer ainsi, et l'acte de la digestion

DE LA DIGESTION.

Au fur et à mesure que les aliments solides ou liquides sont introduits dans telle ou telle partie des voies digestives, ils y subissent un travail d'élaboration particulière et des altérations successives.

Tout cela c'est la *digestion*.

Pour que tu comprennes plus facilement l'étude *mécanique* de l'appareil, voici un aperçu succinct et général de la fonction :

Les *aliments* sont introduits dans la bouche.

C'est la *préhension*.

Ils y sont broyés par les dents.

C'est la *mastication*.

Ils y sont réduits en une masse appelée *bol alimentaire*, et humectés par un liquide destiné à leur faire acquérir des propriétés essentielles.

Cela forme l'*insalivation*.

Bientôt ils franchissent la bouche et passent dans l'*œsophage*, sorte de tube allongé qui doit les transmettre jusqu'à l'*estomac*.

Ceci se nomme la *déglutition*.

Arrivés dans l'estomac, poche plus large, plus élastique que l'œsophage, ils y subissent une transformation nouvelle et sont réduits, au bout d'un certain laps de temps en une pâte, qui a reçu le nom de *chyme*.

De là le mot *chymification*.

Tout ce qui est impropre à passer à l'état de chyme est rejeté par le vomissement.

Cet estomac, cette poche, ce sac en quelque sorte, sécrète un liquide particulier qui est dit *sue gastrique*, dont la propriété est de concourir à la formation du *chyme*.

Quand cette élaboration est terminée, quand a eu lieu la *chymification*, l'ouverture inférieure de l'estomac (le *pylore*) livre passage au *chyme*, qui va se répandre dans l'*intestin grêle*, longue continuation du canal digestif,

connu sous le nom général de *tube intestinal*, sauf quelques dénominations diverses selon sa position, son trajet et ses usages, et dans lequel ce *chyme* passe à l'état d'un liquide blanchâtre nommé *chyle*, mêlé lui-même avec la *bile*, liquide sécrété par le *foie*.

Ce phénomène de la fonction est la *chylification*.

Tout ce qui est impropre à former le *chyle* est rejeté au dehors par les voies naturelles inférieures; mais ce qui est *chyle* est absorbé par une innombrable quantité de petits vaisseaux lui servant de véhicule jusque dans l'intérieur d'une sorte de tuyau dit *canal thoracique*, situé au-devant de la colonne vertébrale. Par ce canal thoracique, le *chyle* arrive dans une veine qui communique au *cœur*, puis du cœur est reporté dans le *poumon*, où il acquiert par le contact de l'air des propriétés nouvelles et vivifiantes; et enfin du *poumon* revient à une autre partie du *cœur*, on il est devenu du *sang*, et sous cette forme est lancé dans le torrent général de la circulation pour servir à l'entretien de la vie.

Comme tu le vois déjà, tout l'appareil digestif pourrait être comparé à un long tube présentant dans son parcours diverses formes complètement dissemblables, agissant de façon différente, mais qui n'en sont pas moins un seul et même canal, dont quelques organes voisins sont auxiliaires pour l'accomplissement de la fonction.

La *bouche* est une cavité dont l'ouverture est formée par les *lèvres*; son plan supérieur est la *voûte palatine*; son plan inférieur, la *langue*; son plan bi-latéral, les *joues*; elle est bornée antérieurement par les *dents*, postérieurement par le *voile du palais*.

Les *lèvres* sont distinguées en supérieure et inférieure, se réunissant par des angles aigus que l'on nomme commissures; plusieurs muscles concourent à l'exécution rapide et très-variée de leurs mouvements.

Les *mâchoires* sont également doubles. Deux os forment la mâchoire supérieure; celle-là est immobile; un seul os constitue la mâchoire inférieure, et celui-là peut au contraire exécuter de forts mouvements d'élévation et d'abaissement, mais aucun de rotation.

Le *palais* est le résultat de la voûte formée par la réunion des os maxillaires supérieurs.

Le *voile du palais* est ce prolongement membraneux qui fait suite à la voûte palatine; il sépare postérieurement la bouche du pharynx, que nous étudierons plus tard; à chaque côté il se termine par deux autres prolongements appelés *piliers*, près desquels sont deux glandes nommées *amygdales*, et enfin, dans son milieu, il donne naissance encore à un prolongement allongé, qui est la *luette*.

Enfin l'ouverture postérieure de la bouche, qui a reçu la dénomination : isthme du gosier, est l'espace compris entre le voile du palais, ses piliers et la base de la langue.

La *langue* est un muscle composé de faisceaux particuliers, dont la direction est différente, ce qui lui donne une extrême mobilité. Elle est retenue à sa face inférieure par un repli membraneux appelé *frein ou fillet*, ce qui

empêche ses mouvements désordonnés. Voilà pourquoi, d'après le diction populaire, on dit d'un bavard, qu'il a eu le *filet bien coupé*.

Les *joues* sont deux cloisons charnues très-élastiques ayant leur point d'attache aux maxillaires supérieur et inférieur, et sont constituées par la réunion de plusieurs muscles dont l'action et les divers mouvements, combinés avec ceux des lèvres, forment les traits du visage et l'expression de la physionomie.

Les *dents* sont au nombre de soixante à chaque mâchoire. Ce sont de petits os fort durs encastrés dans une série de trous appelés *alvéoles* que l'on remarque au bord inférieur des maxillaires supérieurs et d'une façon inverse aux maxillaires inférieurs.

La partie contenue dans l'alvéole est la racine; le tissu qui l'y retient est la gencive. Au-dessus de la racine est le *collet*, qui sépare cette dernière de la *couronne*, et la couronne est recouverte d'une substance blanche solide, malléable au contact de l'air, l'*émail*.

Les dents sont destinées à couper, à déchirer et à broyer. Aussi sont-elles distinguées en incisives, en canines et en grosses et petites molaires.

Les dents incisives ont une racine simple; elles sont au nombre de quatre, et situées au milieu de l'arcade dentaire.

Les canines, au nombre de deux, une de chaque côté par mâchoires sont contiguës aux incisives; elles n'ont également qu'une racine et sont vulgairement appelées dents de l'œil.

Les molaires, divisées en petites et grosses molaires, viennent ensuite terminer l'arcade. Elles ont plusieurs racines, et la dernière dent molaire, qui forme de chaque côté l'extrémité de l'arcade, est ce qu'on appelle dans le monde la dent de sagesse, parce qu'elle ne paraît que dans un âge avancé. Que de gens ont la dent, et pourtant qui n'ont pas encore la sagesse!

Le *pharynx*, vulgairement *arrière-bouche* ou *gosier*, est séparé de la bouche, par le voile du palais, et se continue inférieurement avec l'*œsophage*; c'est un conduit musculo-membraneux, qui donne passage à une certaine quantité d'air pendant la respiration, et reçoit le bol alimentaire au moment de la déglutition. Il ne faut pas le confondre avec le *larynx*, que nous étudierons en temps et lieu, et derrière lequel il est immédiatement placé; à son ouverture supérieure, il existe une valvule située au-dessous de la base de la langue, susceptible de resserrement, et qui recouvre complètement l'ouverture du larynx pendant la déglutition, et empêche de cette façon que quelques parcelles du bol alimentaire s'introduisent dans les voies aériennes.

L'*œsophage* fait suite au pharynx; c'est en quelque sorte le porte-manger du tube digestif. C'est un long conduit étroit, placé au-devant de la colonne vertébrale, descendant le long du cou, traversant la poitrine et le *diaphragme*, muscle que nous apprendrons, et vient s'aboucher avec l'ouverture supérieure de l'estomac.

L'*estomac* est un viscère creux, de la forme d'une cornemuse, une poche qui semblerait n'être autre chose que la très-grande dilatation de l'œsophage; il présente deux ouvertures: la première, faisant suite à l'œsophage, se nomme *cardia*; l'inférieure communiquant avec l'intestin, est appelée *pylore*; sa grosse extrémité, tournée en haut et à gauche, avoisine la rate; sa petite extrémité, dirigée en

bas et à droite, est recouverte par le foie. On donne à son bord supérieur le nom de petite courbure, et à son bord inférieur celui de grande courbure.

Il se compose de trois sortes de membranes, une interne, dite *muqueuse*, une moyenne, *musculaire*, et une externe, *séreuse* dont les fonctions ont chacune leur spécialité.

Après l'ouverture pylorique de l'estomac se trouve l'*intestin*, qui chez l'homme formerait huit fois environ la longueur du corps.

Ce paquet intestinal est subdivisé en deux parties, l'une l'intestin grêle, l'autre le gros intestin.

L'intestin grêle est formé par le *duodénum*, le jéjunum et l'iléon; le gros intestin, par le *colon*, le *cæcum* et le *rectum*.

Le duodénum offre trois courbures depuis l'estomac jusqu'à l'iléon; sa longueur est de 33 centimètres environ.

Le jéjunum et l'iléon se succèdent et présentent une certaine quantité de contours, nommés circonvolutions: au moment où l'iléon se termine pour donner naissance au gros intestin (le *cæcum*), on trouve une valvule de séparation appelée valvule iléo-cæcale, qui maintient les matières dans le gros intestin et les empêche de refluer dans l'intestin grêle; c'est pour cela que les injections faites par l'anus ne peuvent franchir cette communication d'un intestin à l'autre; on lui donne par plaisanterie le surnom proverbial de *barrière des apothicaires*.

Le *colon* est le plus long des gros intestins; il se subdivise en quatre parties: celle qui fait suite au cæcum est le *colon ascendant*; celle qui est située en travers au-dessous du foie et de l'estomac, est le *colon transverse*.

Le *colon descendant* est la partie qui est située dans la fosse iliaque gauche, et enfin on désigne par l'*S-iliaque* les deux courbures que présente cette partie avant de se réunir dans le dernier des intestins le *rectum*, qui termine tout le tube digestif par une ouverture inférieure, qui est l'anus.

Ainsi que l'estomac, les intestins ont trois membranes: 1^o séreuse, 2^o musculuse, et 3^o muqueuse. Cette dernière, surtout, dans l'intestin grêle présente des replis plus ou moins saillants, des boucles appelées *valvules conniventes*, qui ont pour propriété de se modeler en quelque sorte sur la masse alimentaire, dont elles ralentissent le cours, et d'augmenter de tout leur déploiement la dilatation de l'intestin.

Les *vaisseaux chylifères* sont à peu près du même genre que les vaisseaux lymphatiques, quoique destinés à un autre usage. Ce sont eux qui absorbent le chyle dans l'acte de la digestion; cette absorption commence à la fin du duodénum et finit vers la valvule iléo-cæcale. D'après diverses expériences, on a trouvé que l'acte de la chyliification dure trois heures environ, et que 190 grammes de chyle sont lancés dans le torrent de la circulation pendant cette durée; et qu'après l'acte de la digestion et après une longue abstinence, c'est-à-dire une vingtaine d'heures, ces vaisseaux ne contiennent plus que de la lymphe.

Pour terminer cette énumération anatomique des diverses parties qui composent le tube digestif, il faut mentionner encore trois appareils annexes dans lesquels il trouve de puissants auxiliaires: ce sont les appareils *salivaire et biliaire*, le *pancréas* et la *rate*.

L'appareil salivaire est formé par six glandes situées dans la cavité buccale sécrétant un fluide destiné à humecter le

bol alimentaire et à lui communiquer les premières conditions essentielles à la digestion.

L'appareil biliaire est formé par le foie, viscère glanduleux situé à droite et s'étendant vers l'épigastre et l'hypochondre gauche, composé de trois lobes; le plus gros situé à droite, le moyen à gauche, le petit en dessous; à la face inférieure du lobe droit du foie se trouve une petite poche appelée *vésicule biliaire*, qui est le réservoir du *fel*, fluide sécrété par le foie.

La bile est une matière verdâtre indispensable à la digestion, et qui, après avoir passé par plusieurs canaux particuliers, finit par être versée dans le *duodénum* pour se mêler à la masse alimentaire qui a subi l'élaboration de l'estomac et lui communique des propriétés nouvelles.

La *rate* est un organe mou, spongieux, situé profondément à gauche au dessus du colon ascendant, près la grosse tubérosité de l'estomac, et au-dessus et au-devant du rein gauche.

Ses usages ne sont pas bien connus; on ne sait pas bien encore si elle concourt précisément à l'acte de la digestion ou non; mais un fait probable, c'est qu'elle agit mécani-

quement en servant de réservoir à une grande quantité de liquides, lorsque dans les mouvements extrêmes comme dans la course, ces liquides sont violemment refoulés dans les parties inférieures.

C'est pour ce motif que dans les exercices gymnastiques, afin d'éviter l'excès d'un afflux extrême dans cet organe, on a soin d'employer des ceintures serrées qui portent obstacle à son développement.

Le *pancréas* est une glande située derrière l'estomac, au milieu des courbures du *duodénum*. Elle sécrète un fluide nommé *suc pancréatique* présentant beaucoup d'analogie avec la salive, et se mélangeant avec la bile dans le *duodénum*.

Voilà, mon fils, la simple énumération des organes qui constituent l'appareil digestif. A notre prochaine causerie, nous étudierons leur mode d'action en particulier dans l'accomplissement de la fonction. Nous étudierons les diverses sortes d'aliments, leur classification; nous reviendrons en détail sur leurs décompositions essentielles pour arriver à devenir l'un des principes les plus actifs de notre existence.

POYER, D. M. P.

JEANNETON.

I.



Par un matin d'une belle journée, Jeanneton était allée faire une battue de pommes dans le verger de René Seguin, un des plus riches fermiers du hameau de Champ-les-Loups.

Le hameau de Champ-les-Loups, baigné par la Marne, a tout l'aspect d'un paysage du Lorrain. C'est la même fraîcheur dans les eaux et dans le feuillage, dans le ciel et dans les prés. Le matin y a les mêmes transparences et le soir les mêmes brumes. A peine dix ou douze maisons le composent dans son entier; encore sont-elles voilées par d'épais rideaux de peupliers et de frênes. Le reste, ce sont de grandes plaines cultivées et accusant en tous lieux l'intelligence active du paysan; des prairies qui ressemblent à des mers de verdure, confuses et agitées. On dirait un pays béni, tant y est pure l'atmosphère qu'on y respire, tant y règne un calme profond et bien-faisant; à peine si l'on entend au loin le son vague des clochettes suspendues au cou des vaches ou la mélodie traînante d'un pâtre qui taille grossièrement un aubier.

Jeanneton était la plus jolie fille du hameau de Champ-les-Loups. Elle avait dix-huit ans et pas davantage. On n'aurait pas rencontré sa pareille, à dix heures à la ronde, pour la vivacité et la joyeuse humeur. Son regard brillait d'autant d'esprit que celui de n'importe quelle dame de la ville, et son éclat de rire avait la sonorité d'un flot de cascade qui tombe en éblouissures d'argent sur un escalier de pierre. A la danse, Jeanneton était toujours celle qui sautait le plus haut et dont les gars les mieux tournés

se disputaient sans cesse la préférence. C'était celle aussi qui savait le mieux leur faire des niches, les pincer sournoisement, attacher un bouquet de fleurs à la basque de leur habit. Pourtant il n'y avait personne qui ne l'aimât, autant pour ses beaux yeux que pour son bon cœur; car sa gaieté lui venait toute de là.

Depuis deux ans, Jeanneton était entrée au service de son parrain, à qui sa pauvre mère l'avait recommandée avant de mourir; et depuis deux ans la prospérité était descendue sur la maison de René Seguin. Jamais ordre plus parfait n'avait prospéré de la cave au grenier et de la cuisine à la basse-cour; jamais propreté plus flamande n'avait embelli de son lustre les planchers vermoulus et les meubles gothiques du fermier. Ce n'était pas cette fois de l'œil du maître qu'émanait ce miracle, c'était de l'œil de la servante, disons plutôt de la filleule. Jeanneton était toujours levée avant l'aurore, et son chant commençait à babiller avant celui du coq; elle allait alors, furetant du haut en bas de la maison, traînant partout sa jupe de laine rouge sans que sa jupe de laine rouge en attrapât un seul grain de poussière. Puis, qu'à cette heure matinale, quelques mendiants vissent frapper discrètement à la porte, de cette manière qu'elle leur avait elle-même indiquée, et vite Jeanneton descendait avec un gros morceau de pain bis dans son tablier et un sourire dans les yeux. Aussi la maison de Seguin était-elle citée dans le hameau, quoique René Seguin n'eût jamais passé pour un homme charitable, bien au contraire.

C'était un lourdaud. On le disait aussi riche qu'il était sordide, aussi sordide qu'il était brutal. Tout dans ses traits et dans son langage décelait ces deux côtés de son caractère, et en même temps un autre défaut que nous saurons plus tard. Peut-être murmurait-il intérieurement

contre les aumônes de Jeanneton; mais comme après tout elle faisait l'ouvrage de trois personnes au moins, en ce sens qu'elle lui tenait lieu d'une servante pour le ménage, d'une femme pour l'affection et d'un commis pour l'intelligence des affaires, il se taisait et avait l'air de ne rien voir. Qui sait d'ailleurs s'il n'était pas flatté, dans le fond, d'entendre dire autour de lui : René Seguin n'est pas si diable qu'on le pense, il fait du bien et il n'en souille mot.

Seguin laissait donc faire sa filleule. Il agissait singu-



lièrement en cela comme vous voyez. Seul, il ne se fût préoccupé de rien au monde que de sa ferme; avec Jeanneton, il se souvenait qu'il y a autre chose et tolérait la charité chez lui, en l'additionnant avec ses gages. Il ressemblait à ces gens qui n'ont ni la force ni l'intelligence nécessaires pour entreprendre eux-mêmes leur salut, mais qui se laissent faire volontiers par un directeur. Jeanneton était le directeur de son parrain.

Or, ce jour-là, Jeanneton était allée abattre des pommes dans le verger de René Seguin. Il faisait un temps et un soleil magnifiques, avec une chaleur un peu vive toutefois. Le vent s'était endormi dans les plis des feuilles, dans les calices des fleurs, dans les franges des vagues, dans les ailes des insectes et des oiseaux. Il n'y avait pas un bruit dans les buissons. La nature semblait une de ces princesses orientales aux pieds de laquelle se serait endormie l'esclave chargée d'agiter devant elle un éventail à plumes.

La jeune fille allait d'arbre en arbre, malgré la chaleur, emplissant un panier posé par terre. Ses cheveux, tordus en câble à la façon des Italiennes, étaient noués négligemment par derrière et laissaient flotter de grosses boucles sur ses épaules. Elle fredonnait une chanson bien des fois interrompue et bien des fois reprise, une de ces chansons campagnardes, qui sont un peu comme les herbes du jardin de la poésie. Quand elle eut fait sa provision, elle s'assit sur un banc et se mit en devoir de trier les pommes, en jetant les mauvaises en dehors du verger.

Au moment où, cette opération terminée, elle se disposait à retourner à la ferme, ses regards furent attirés tout à coup par un bizarre incident. A demi caché par la haie de clôture, un homme, jeune encore, venait de ramasser un des fruits jetés par Jeanneton et y mordait avec avidité. Il était pauvrement vêtu et son regard honteux trahissait une misère récente plutôt qu'une misère de longue date; un chapeau de paille tombait en bords flétris sur son front, et son méchante veste déchirée était posée à la housarde sur son épaule. Une chemise grossière, un pantalon de toile, formaient le reste de son costume. Un pauvre costume, comme vous voyez. — Jeanneton s'arrêta deux

ou trois minutes à le considérer; puis, une expression de surprise se peignit sur son visage, et elle fit quelques pas de son côté.

— Thierry! s'écria-t-elle doucement.

L'inconnu tressaillit, et releva la tête en rougissant. Sa main laissa échapper la pomme à moitié entamée qu'il tenait, et comme s'il eût été irrité de se voir découvert, il fit mine de s'en aller sans répondre. La voix de Jeanneton le retint une seconde fois.

— Ne m'avez-vous donc pas reconnue, Thierry, ou ne voulez-vous pas me reconnaître? Dans ce cas, ce serait bien mal à vous, ajouta-t-elle avec un accent de reproche.

L'inconnu se prit à la regarder plus attentivement. Puis, une larme tomba de sa paupière sur une fleur du buisson.

— Jeanneton, dit-il, ma sœur de lait...

Les lèvres de Jeanneton avaient déjà repris leur sourire accoutumé.

— Entrez, entrez, lui dit-elle; suivez la haie et poussez



la porte au tournant du pont de bois. Venez, Thierry, je suis la maîtresse dans ce beau jardin, dans cette belle maison, dans ce beau colombier. Venez, il y a si longtemps qu'on ne vous a vu dans le pays et j'ai tant de plaisir à vous retrouver! dites-moi ce qui vous est arrivé depuis un an; ne suis-je pas votre sœur et n'avons-nous pas été élevés ensemble? Venez, Thierry, venez!

Thierry obéit machinalement. Un moment après, il était assis dans une salle basse de la ferme, devant une table abondamment servie. Il mangeait et buvait. Jeanneton, debout devant lui, le regardait faire avec une émotion curieuse.

— Bonne petite sœur, disait-il, en lui prenant la main, quels remerciements ne vous dois-je pas! Sans vous cependant qui sait ce qui serait advenu de mon sort? Quelques moments plus tard et la rivière sans doute en aurait eu le dernier mot!

— Ne parlez pas comme cela, Thierry dit la jeune fille effrayée.

— Bon! reprit-il avec un sourire mélancolique, ce n'est qu'un jour de retard après tout. Ce devait être aujourd'hui, ce sera demain. Est-ce ma faute, petite? Tu sais si Thierry avait de l'instruction, de l'énergie, de la volonté lorsqu'il partit de Champ-les-Loups pour aller chercher du travail dans l'atelier d'un mécanicien de Châlons; eh bien! demande-lui ce qu'on a fait de tout cela? Il y a trois mois qu'on m'a renvoyé sur les dénonciations de je ne sais quels imbéciles et de quels lâches, — des traitres

vois-tu, Jeanneton, que je briserais comme ce gobelet si je venais jamais à les connaître!...



Jeanneton arrêta vivement son bras, au moment où il allait casser le verre.

Thierry continua, plus tranquille :

— Te dire les raisons qu'on m'a jetées au nez pour cela, ma foi, je n'en sais plus rien. Il paraît seulement que j'avais la voix trop haute, les bras trop prompts et le gosier trop altéré, trois qualités dont ils m'ont fait trois défauts. Mais le monde est ainsi. Et puis, mes connaissances ne leur plaisaient pas, à ce que j'ai cru démêler ; parce que, Petit-Ponce, mon camarade, ne possède point à un degré superlatif les façons distinguées d'un agent de change, ils ont essayé de le noircir à mes yeux. Un tas de bêtises, enfin ! Si bien que, j'ai fourré mes outils dans mon sac et que j'ai souhaité le bonsoir à monseigneur de la forge et à sa compagnie. Voilà. Donne-moi à boire.

— Mais après ? demanda Jeanneton.

— Après ? J'ai été trouver Petit-Ponce et nous avons passé la nuit au cabaret. Une belle nuit, Jeanneton ; des bouteilles dessus et dessous la table ; du vin à foison, du vin partout ! Je me la rappellerai longtemps !

— Et le lendemain ?...

— Ah ! par exemple, ce fut autre chose. Je vendis mes outils ; et quand je n'eus plus d'outils, je vendis ma veste, ma montre, la chaîne de mon père, quoi plus encore ? Et quand je n'eus plus rien à vendre, je promenai philosophiquement ma misère de long en large, vivant au jour le jour, tantôt bien, tantôt mal, grâce à l'amitié de Petit-Ponce, de celui-là qu'ils avaient calomnié et injurié. Un tel manège ne pouvait durer longtemps néanmoins, et un jour que je vis bien qu'il n'y avait plus d'ouvrage possible pour moi à Châlons par suite des mauvais cancanes de la forge, ce jour-là je dis à Petit-Ponce : — Viens-t'en avec moi au village ; j'ai partagé ton pain, tu partageras celui de mon père, et le reste sera pour moi pour peu qu'il y ait du reste...

— Pauvre Thierry !

— Ah bien ! oui ; — *va-t'en voir s'ils viennent*, comme dit la chanson ; — quand j'ai été pour frapper à la maison de la petite place et que j'ai demandé à voir le vieux bonhomme, on m'a répondu : La troisième allée du cimetière, à gauche, en entrant. Excusez ! l'année a été mauvaise. Nous sommes volés comme dans un bois, a murmuré Petit-Ponce. — Ça ! Jeanneton, tout le monde meurt donc depuis quelque temps à Champ-les-Loups ?

Cette fois Jeanneton ne répondit pas. Une profonde tristesse s'était emparée d'elle à la vue du changement apporté par un an d'absence dans les manières et la conduite de son frère de lait. Jadis Thierry était renommé dans le village comme un des plus honnêtes garçons ; sa bonne figure, fraîche et rose, indiquait à merveille l'heureuse tranquillité de sa conscience. Aujourd'hui la débauche avait rendu Thierry presque méconnaissable. — C'est ce qui fit que Jeanneton ne répondit pas d'abord.

Thierry but un dernier coup, et se leva.

— Petite sœur, merci, lui dit-il ; tu m'as rendu un service signalé que je n'oublierai pas. Compte sur ma reconnaissance si cela peut t'être agréable, et adieu maintenant.

Il l'embrassa cavalièrement sur le cou, et se disposa à sortir.

— Où allez-vous donc ? lui demanda Jeanneton, qui avait frémi sous son baiser.

— Parbleu ! à la recherche de Petit-Ponce, qui ne doit pas se trouver loin, j'imagine.

— Est-ce qu'il est resté à Champ-les-Loups ? dit-elle avec une vague terreur, dont elle ne se rendit pas compte sur l'instant.

— Où veux-tu qu'il soit allé, par hasard ? Ne suis-je pas son seul espoir, absolument comme il est mon unique providence !

— Mais... si vous en aviez... une autre ?

— Une autre providence ?

— Oui.

— Alors, je ne dis pas. Mais en attendant qu'elle vienne à moi, je vais rejoindre Petit-Ponce. Adieu.

— Thierry !

— Quoi encore ?

— Tenez, vous allez sans doute me traiter de folle et d'enfant, mais cet homme que je n'ai jamais vu, dont hier j'ignorais le nom, — eh bien ! il me fait peur.

— A toi aussi ?

— Thierry, abandonnez cet homme qui vous a déjà été fatal et qui vous le sera peut-être encore, j'en ai là comme un pressentiment.

— Bon !

— Restez ici, je vous en conjure.

— Rester, cela est facile à dire sans doute...

— Écoutez, fit-elle, comme si une inspiration lui venait d'en haut. René Seguin a besoin de quelqu'un d'intelligent et de sûr pour lui tenir ses comptes de fermages. Moi, je ne suis qu'une pauvre fille trop ignorante pour lire autre part que dans un livre de prières. Thierry, voulez-vous accepter cet emploi modeste auprès de mon maître ? vous êtes mon frère de lait, il ne lui en faudra pas davantage pour mettre sa confiance en vous.

Thierry parut hésiter, — et regarda quelque temps le bout de ses souliers ferrés.

— Au fait, dit-il, en se parlant à lui-même, rien ne me lie avec Petit-Ponce. Nous sommes quittes l'un envers l'autre. D'ailleurs, ce n'est pas une vie de chrétien que je mène depuis quelques mois... et ma foi, puisqu'une occasion se présente, je serais bien bête de lui tourner le dos.

— Eh bien ! fit Jeanneton.

— Eh bien ! tôte-la, petite sœur. J'accepte.

Jeanneton sauta de joie. Elle courut dans l'appartement, chantant et battant des mains ; et en attendant le retour du fermier, elle s'occupa de mettre Thierry à même de se

présenter devant lui sous une toilette convenable. Une blouse propre remplaça le vêtement déchiré qu'il portait à l'épaule, sans doute parce qu'il ne pouvait plus le porter que de cette façon. Elle-même voulut nouer sa cravate; et la métamorphose une fois accomplie, il lui sembla revoir le Thierry d'autrefois qui redevenait le Thierry de toujours, — l'honnête et naïf paysan qu'elle avait bien des fois regardé passer en soupirant et qui ne s'en était jamais aperçu, bien sûr.

Thierry, de son côté, vit s'en aller ses dernières hésitations aux éclats de cette joie franche et bruyante. Il sentit bientôt son ancienne nature reprendre le dessus, et sous cette heureuse influence son cœur se réveilla aux douces émotions de sa jeunesse. Il vécut là une heure de sa première vie, une heure de bonne gaieté, de folle étourde-

rie, de bavardage sans queue ni tête. Il oublia tout, pour ne plus penser qu'au calme du présent et à la sérénité de l'avenir. On aurait eu grand'peine alors à reconnaître en lui le mendiant du matin.

Quand René Seguin arriva, — Jeanneton lui présenta Thierry avec force éloges et compliments. Et pour finir tout à fait de décider le fermier à traiter cette acquisition si précieuse, disait-elle, pour le bien de ses intérêts, elle lui souffla dans l'oreille que ses prétentions étaient loin surtout d'égaliser son mérite et qu'il était disposé d'abord à se contenter de gages extrêmement minimes. Cette assurance en effet acheva de persuader le ladre campagnard, et Thierry se trouva le soir même installé dans la maison.

Et Jeanneton passa une bonne nuit, comme vous le pensez.

GABRIEL RICHARD.

HISTOIRE NATURELLE.

LE SERPENT A SONNETTES.

C'est de tous les serpents le plus dangereux, car sa morsure cause une mort cruelle, assez prompte puisqu'elle a lieu en cinq ou dix minutes, mais avec des douleurs atroces et presque toujours inévitable.

Ce serpent n'est pas très-grand, car le boiquira, qui est le géant, atteint rarement six pieds de longueur et dix-huit pouces de circonférence; il peut donc assez facilement se cacher parmi les herbes, les fleurs et les plus petits arbustes.

On le trouve dans plusieurs contrées brûlantes de l'Afrique, et en Amérique surtout, depuis le lac Champlain jusqu'au détroit de Magellan, c'est-à-dire sous toutes les latitudes de ce vaste continent.

En Amérique, le voyageur n'entend pas le rugissement du lion errant dans le désert pour y chercher sa proie; il ne craint pas de se trouver face à face avec un tigre toujours altéré de sang; aussi le voit-on s'avancer avec plus de confiance dans ces forêts vierges où l'incendie seul, causé par la foudre, a pu faire quelques éclaircies; là il marche ou s'arrête en admirant, car il n'existe pas sur la terre un spectacle plus imposant, plus riche et plus varié. Cette immense voûte de verdure, ces arbres séculaires debout comme de fortes colonnes ou renversés par un ouragan tropical, ces fougères arborescentes au feuillage dentelé, ces lianes, gracieuses guirlandes naturelles; quelle forte et puissante végétation! et ces myriades d'êtres animés plus brillants les uns que les autres, perroquets, oiseaux de paradis, cardinaux couleur de feu, oiseaux mouches et insectes lumineux, véritables diamants mobiles, qui ravissent l'œil, et dont la fuite laisse dans l'âme un sentiment de regret.

Mais au milieu de cette féerie naturelle qui l'enchantait et le charme, le voyageur recule tout à coup épouvanté, car près d'un tronc noueux ou parmi des pierres recouvertes de mousses, il a aperçu un serpent dont les yeux suivent tous ses mouvements. Inquiet, frappé de stupeur, il hésite; fuira-t-il? s'avancera-t-il pour attaquer le reptile? est-ce un serpent venimeux ou inoffensif? bientôt le doute n'est plus permis, un bruit sec, prolongé, pareil à celui que ferait un fort parchemin froissé avec violence, l'avertit qu'il a en sa présence le plus redoutable des

serpents, le serpent à sonnettes. La rapidité de cet animal est si grande, que la fuite est impossible; il ne faut donc chercher d'auxiliaire que dans le sang-froid et le courage. C'est le seul moyen d'attaquer et de vaincre cet ennemi.

C'est surtout lorsque l'orage éclate, quand les éclairs sillonnent la nue, que le serpent à sonnettes est dangereux par la fureur qui semble l'animer; jamais son haleine n'est plus empestée, son venin plus actif, sa mobilité plus grande; ses sifflements aigus se joignent au bruit sinistre des sonnettes et portent l'effroi dans les cœurs les plus intrépides.

Ces serpents aiment en général la pente méridionale des montagnes et le voisinage des fontaines ou des ruisseaux, car ils y trouvent en abondance les lézards et les grenouilles, dont ils se nourrissent, ainsi que de souris, musaraignes, taupes et écureuils; la légèreté de ces derniers ne peut les sauver, car la rapidité de leur ennemi est sans égale.

On compte quatre espèces de serpents à sonnettes :

Le *boiquira*, qui est le plus grand, et celui dont le venin est le plus actif. Il a sur le dos une longue chaîne de taches noirâtres bordées de blanc.

Le *millet* a trois rangs longitudinaux de taches noires, nuées de rouge sur le dos.

Le *durissus* ou *teuthlaco*, que les Mexicains ont surnommé le *vent*, à cause de la rapidité de sa locomotion; il est nué de jaune et de brun.

Le *muet*, ayant sur le dos une chaîne de grandes taches noires rhomboïdales et une raie noire derrière les yeux; il doit son nom à ce qu'il n'a à la queue que de petites écailles pointues, qui n'ont que peu de sonorité. On le trouve surtout aux environs de Surinam.

Tels sont les caractères particuliers des membres de cette dangereuse famille de reptiles; mais il y en a qui sont généraux et communs à toute l'espèce; ils se retrouvent chez tous à des degrés plus ou moins développés; nous prendrons le boiquira pour exemple.

Nous avons déjà dit que ce serpent peut atteindre jusqu'à six pieds de longueur; sa tête est aplatie et couverte près du museau de six écailles plus grandes que les autres; ses yeux étincelants luisent dans les ténèbres et

jettent un éclat phosphorique; sa gueule s'ouvre démesurément, ce qui provient d'une disposition toute particulière des os de la mâchoire inférieure; les dents sont crochues et recouibées en arrière, et contribuent ainsi à retenir la proie; le poison s'amasse dans des vésicules sous la peau de la mâchoire et sort par deux crochets, sorte de dents très-longues au-devant de la mâchoire supérieure, creusées en rigole à l'intérieur, qui pénètrent profondément et déposent dans la plaie le venin que la pression fait sortir.

C'est à l'extrémité de la queue du boa quira que sont situées les écailles creuses et sonores dont l'appareil porte le nom de sonnettes; elles sont d'une matière cassante, élastique et demi-transparente; leur nombre varie selon les individus et peut s'élever jusqu'à trente; elles sont emboîtées l'une dans l'autre et forment comme des bourrelets qui diminuent progressivement jusqu'à l'extrémité de la queue; elles ont assez de jeu pour se froisser l'une contre l'autre, et produire ce bruit particulier qui s'entend jusqu'à plus de soixante pas; les écailles du serpent à sonnettes sont d'ailleurs mobiles, et se hérissent lorsqu'il

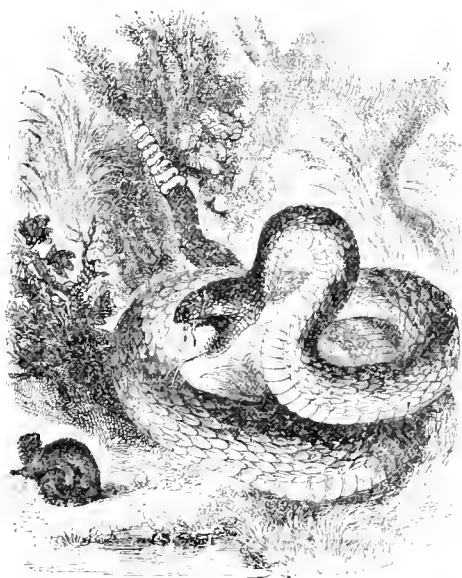
est agité par la fureur ou par quelque passion violente.

Dans les contrées éloignées de la ligne, où l'hiver se fait ressentir, les boiquiras se retirent en grand nombre dans des cavernes ou de vieux arbres creusés par le temps; c'est là qu'ils passent la mauvaise saison, engourdis par le froid, incapables de nuire et même de se défendre, en attendant que les tièdes brises du printemps viennent leur rendre la vie et réveiller leurs mauvais instincts.

Les Indiens, qui savent parfaitement profiter de la circonstance, les recherchent alors et les tuent, pour se débarrasser de ces hôtes dangereux et même pour se nourrir de leur chair.

Ce serpent ne pond qu'un petit nombre d'œufs; mais comme il vit longtemps, son espèce est très-multipliée.

On sait que les serpents ne sont pas insensibles aux charmes de la musique; les jongleurs indiens tirent sous ce rapport un parti admirable d'une flûte particulière dont les sons doux et mélancoliques attirent les serpents et les font sortir des trous où ils se retirent. C'est ainsi que ces psylles détruisent les serpents capelles, espèce des plus dangereuses, munie de crochets empoisonnés.



Le serpent à sonnettes lui-même, malgré son naturel farouche, aime la musique et l'écoute avec plaisir. Le plus grand écrivain de notre époque décrit ce merveilleux effet dans *le Génie du Christianisme*. Nous ne pouvons résister au désir de transcrire cette admirable page.

« Au mois de juillet 1794, dit M. de Châteaubriand: « nous voyageons dans le haut Canada avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagues. Un jour « que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord « de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes entra dans « notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui « jouait de la flûte; il voulut nous divertir et s'avança « contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. « A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale, aplatit sa tête, enfile ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; « il brandit sa double langue comme deux flammes; ses

« yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de « rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; « sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse, et sa « queue, dont sort un bruit sinistre, oscille avec tant de « rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

« Alors le Canadien commença à jouer sur sa flûte; le « serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête « en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, « ses yeux perdent leur âpreté; les vibrations de sa queue « se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur « ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, « et viennent tour à tour se poser sur la terre en cercles « concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et « d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, « tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans « l'altitude de l'attention et du plaisir,

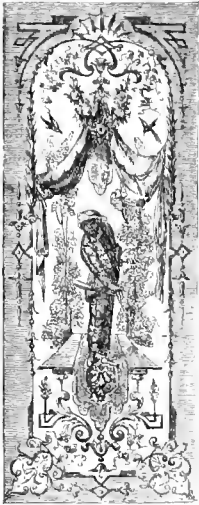
« Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, « en tirant de sa lûte des sons doux et monotones; le rep- « tile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les « herbes fines, et se met à ramper sur les traces du mu- « sicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et « recommençant à le suivre, quand il recommence à s'é-

« loigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp au mi- « lieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'eu- « péens, qui en croyaient à peine leurs yeux. A cette mer- « veille de la mélodie, il n'y eut qu'une voix dans l'as- « semblée pour que l'on laissât le merveilleux serpent s'é- « chapper. »

OLIVIER LE GALL.

LES MILLE ET UNE NUITS D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.

M. BROWN OU L'HOTELIER D'ALBANY.



Le 21 juillet 1846, deux individus fort élégamment vêtus, descendirent dans un hôtel d'Albany, et y firent un excellent souper. Le lendemain matin, après avoir demandé leur note, ils s'enquirent de l'hôte, qui s'empressa de se rendre près d'eux.

— J'ai un caprice pour la grande horloge que vous avez là-haut, lui dit le plus âgé des deux voyageurs, tandis que le plus jeune allumait un cigare et parcourait négligemment un journal. Vous plaira-t-il de me la céder ?

Le maître de l'hôtel, qui, jusqu'alors, n'avait pas fait grand cas de ce vieux meuble de famille, s'imagina tout à coup qu'il renfermait peut-être

quelque trésor, et hésita d'abord à répondre.

— Allons la voir, dit le voyageur.

Et les trois personnes montèrent dans la chambre qu'occupait l'horloge.

— Savez-vous, dit le gentleman, qu'une horloge toute pareille m'a déjà valu cent dollars ? (540 francs.) — Cent dollars ? répéta l'aubergiste en ouvrant de grands yeux. — Oui. Il y en avait une de ce genre dans une auberge d'Essex, et quelqu'un offrit de parier cent dollars que, pendant une heure, il imiterait avec sa main droite le mouvement du balancier, en disant tout le temps : *Elle va par-ci, elle va par-là*, sans ajouter un autre mot. J'acceptai la gageure, et, dans moins d'un quart d'heure, les cent dollars passèrent de sa poche dans la mienne. Je me suis promis alors d'acheter une pareille horloge dès que j'en rencontrerais une, afin de m'en servir en racontant cette aventure. — Ah ! vous avez gagné cette gageure ? Si c'eût été à moi que vous eussiez eu affaire, vous auriez perdu, foi de Brown ! dit l'hôte. — Tiendriez-vous le même pari ? demanda le voyageur. — Assurément. — Cent dollars ? — Cent dollars. — Tête !

A ce moment, l'horloge sonna huit heures et l'aubergiste s'assit en face du balancier, le dos tourné à la porte. Sa main suivit régulièrement le balancement de la pendule, en répétant : *Elle va par-ci, elle va par-là*.

Le voyageur l'interrompit :

— Mais où est votre enjeu ?

L'hôtelier n'était pas homme à se laisser prendre à ce piège : sa main droite continua à se balancer, et, de la gauche, il tira son portefeuille, qu'il jeta par dessus son épaule.

— Faut-il que je dépose les enjeux dans les mains de votre garçon ? Est-ce une personne sûre ? — Elle va par-ci, elle va par-là, fit l'aubergiste.

Les deux étrangers quittèrent l'appartement, et M. Brown continua flegmatiquement son opération.

Au bout de quelques minutes, le garçon parut.

— Monsieur Brown ! s'écria-t-il, on vous demande en bas. Mais à quoi donc vous amusez-vous là ? Avez-vous perdu la tête ? — Elle va par-ci, elle va par-là, continua l'hôte en faisant aller sa main.

Le garçon descendit l'escalier quatre à quatre, appela un voisin et le pria de venir voir ce qu'avait son maître.

— A quoi pensez-vous donc, monsieur Brown ? clama le voisin en le secouant par le collet. Écoutez la voix de la raison.... — Elle va par-ci, elle va par-là. — Il est fou ; il faut bien vite aller chercher le médecin, dit le garçon.

Le piège était trop grossier, l'hôte n'y donna pas.

— Je crois que nous ferions mieux d'appeler sa femme.... — Elle va par-ci, elle va par-là.

Sa femme arriva tout éplorée.

— Mon ami, lui dit-elle tendrement, sors de cette inexplicable distraction : regarde-moi, voyons, ne me boude pas ainsi ; que peux-tu reprocher à ta Catherine ? — Elle va par-ci, elle va par-là. — Mais, mon chéri, tu te trompes ; je ne quitte jamais la maison. — Et elle fondit en larmes.

Le médecin vint : il s'arrêta devant l'aubergiste, et le regarda attentivement pendant quelques minutes en secouant la tête.

— C'est une monomanie fixe, dit-il ; il faut une consultation. Que l'on aille chercher le docteur Howard.

Ce célèbre médecin arriva bientôt, en compagnie d'un confrère.

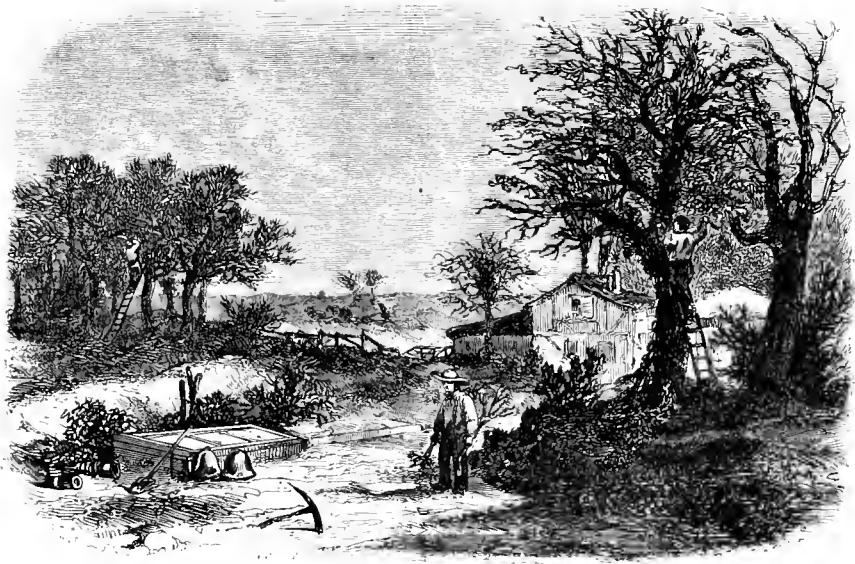
— C'est un bien triste spectacle ! fit le nouveau-venu. Comment cela lui est-il venu ? — A l'improviste, il a perdu la raison tout d'un coup. — Elle va par-ci, elle va par-là, continua tranquillement le maniaque supposé, en suivant toujours de la main l'oscillation du pendule. — Il paraît qu'il a la conscience de son état, dit M. Howard, c'est rare chez les aliénés.

Les médecins se consultèrent, et convinrent qu'il était indispensable de pratiquer une copieuse saignée, et de raser la tête du malade, afin d'y appliquer de la glace. Qu'on appelle le barbier !

— Mon pauvre mari ! cria la femme en sanglotant ; que ferai-je de la vie maintenant ? — Elle va par-ci, elle va par-là, poursuivit l'hôtelier en souriant d'un air de triomphe. — Allons, barbier, ne perdez pas un moment, et rasez-lui la tête ! — Elle va par-ci, elle va par-là... pour la dernière fois ! s'écria l'aubergiste, au moment où l'horloge sonnait neuf heures. Puis, se levant dans un transport de joie : J'ai gagné ! j'ai gagné ! dit-il. — Quoi ? s'écrièrent ensemble les spectateurs. — Mon pari de cent dollars. J'étais sûr de moi. Tiens ! où sont donc mes deux jeunes gens ? — Il y a près d'une heure qu'ils sont partis dans leur phaéton, répondit le garçon.

La vérité se fit enfin jour dans l'épais cerveau de M. Brown : il avait eu affaire à deux escrocs, et son portefeuille renfermait pour cinq cent dollars de billets de banque ; il eut tout le temps de s'écrier, en songeant à la forte somme qu'il avait perdue :

— Elle va par-ci, elle va par-là.



DÉCEMBRE.

C'en est fait, nous voilà au beau milieu de l'hiver, et quand nous disons beau, n'allez pas nous croire sur parole : le vent souffle comme un furieux, chassant devant lui la neige en épais tourbillons. La terre a revêtu un large manteau d'hermine, et plus n'est le temps où les vertes jalousies se soulevaient pour montrer de gais et souriants visages, qui viennent recevoir la brise du soir parfumée de ses larcins aux orangers du balcon. Plus d'indolentes séances sous la tonnelle du jardin ; plus de promenades sous les arcades feuillées, au chant du rossignol, de la mésange et de la fauvette ; plus une hirondelle qui passe près de vous comme une flèche et aille former un point noir dans le ciel ; plus d'oiseaux gazouillant ; plus de fleurs brillantes. — Au loin voyez venir ces noirs corbeaux, cercle funèbre qui va s'abattre sur quelque champ dévasté ; entendez-vous leur croassement monotone et lugubre ; c'est bien l'oiseau d'hiver, triste comme la saison qui le ramène.



C'est une froide aurore qu'une aurore de décembre ! Une pâle lueur rougeâtre remplace le soleil à l'orient ; ce n'est dans la ville qui s'éveille que silence endolori et frémissement glacial. De pauvres gens, appelés par la faim au travail matinal, passent devant les volets de vos maisons encore soigneusement fermés. Comme leur face est violacée, comme leurs membres grelottent sous l'indigente exiguité de leurs vêtements, tandis que l'écho répète lourdement le choc de leurs sabots sur les pavés glissants. — Vous, quelques heures après, revêtus de la

chaude robe de chambre, près d'un foyer embrasé, vous direz encore : Qu'il fait froid ! — Vous osez à peine entr'ouvrir votre fenêtre ou regarder au travers des bizarres arabesques décrites sur les vitres par de nocturnes congelations. — Mais attendez, bientôt le soleil, à force d'efforts, est parvenu à briser le voile de nuages amoncés autour de lui. Allons ! il est si doux de surprendre en hiver un rayon de cet astre ; armez-vous de vos patins et venez sur ce beau lac si fier aujourd'hui de ressembler à un immense miroir de Venise ; tracez sur son cristal de longues rainures, des lignes rondes, droites, brisées ; — étranges, gigantesques dessins ! — A moins que vous ne préféreriez prendre un plaisir encore plus russe, et, qu'attelant un fougueux cheval à votre traîneau, vous vous danciez sur le soyeux tapis de neige, rapide comme un boulet, sifflant comme un démon, faisant voler autour de vous un blanc tourbillon, de manière à vous faire prendre pour Neptune traversant l'Océan sur son char !

Le mois de décembre n'a qu'un beau jour, ou plutôt qu'une belle nuit, — c'est la nuit de Noël, — nuit sublime qui donna le Christ aux nations. — Cette fête vous rappelle la messe de minuit, cérémonie sainte et douce, reléguée aujourd'hui dans le paisible intérieur des cloîtres ou des communautés religieuses. — Vous souvient-il d'avoir entendu la cloche annonçant la célébration nocturne de la naissance du Messie ; avez-vous vu la pauvre nef de cette église modestement éclairée par quatre cierges qui ont l'air de soupîrer, et le vieux prêtre à tête blanche et son petit discours au moment de la communion ? — C'était alors une pieuse nuit de Noël que chaque année décembre ramenait.

Ce mois a toujours été froid et neigeux depuis son invention romulienne ; mais les anciens avaient compris qu'un temps si incommode pour les travaux devait avoir

un emploi exceptionnel ; ils en avaient fait leurs jours de saturnales. — Il était principalement consacré à la déesse Vesta, ce qui n'empêchait nullement d'en détourner quelques instants que l'on plaçait sous l'invocation de Bacchus, de Saturne ou de Faunus. — Ces abrutissantes dévotions, qui ne se composaient que de fêtes et de plaisirs, commençaient dans les villages dès les premiers jours de décembre. — Le maître s'y faisait une obligation d'admettre à sa table ses valets et ses esclaves. Époque de singulière égalité : si le maître buvait à ivresse, l'esclave devait boire de son côté tout autant que lui ; et si le premier roulait sous la table, le dernier était tenu de le suivre. — Il est vrai que de toutes les charges de l'esclavage d'alors, celle-ci pouvait bien ne pas être la plus dure. — Les fêtes, encore plus orgiaques dans les villes, s'y célébraient vers le 17 décembre : elles duraient trois jours, avant l'inepte Claude et cet autre empereur qui donnait à un cheval de l'avoine dorée ; mais ces deux personnages, trouvant que c'était peu de trois jours de saturnales, décrétèrent qu'à l'avenir, au lieu de trois, il y en aurait cinq. Les trois premiers jours remplaçaient le carnaval chez les Romains. Le peuple courait par les rues accoutré de vêtements grotesques ; après une longue course bryante et folle, il rentrait dans sa maison pour commencer un repas fabuleux, semblable à ceux qu'Homère inventa pour ses héros. — Le jour arrivant ne surprenait Rome tout entière dans le sommeil de l'ivresse et de la débauche que pour l'inviter à recommencer. — La dernière période des saturnales reçut la dénomination de *sigillaria*, du nom de petites figures en relief que les parents donnaient à leurs enfants et les maîtres à leurs valets : origine évidente de ces cadeaux qu'on appelle étrennes aujourd'hui, et dont on a seulement retardé la distribution jusqu'au premier janvier.

Maintenant et dans nos grandes cités décembre a ses plaisirs et ses fêtes mondaines. Plus que dans tout autre mois de l'année, les rues des riches quartiers sont piétinées par de magnifiques chevaux attelés à de royales voitures. C'est alors que de frileux orangers étalent leur

feuillage odorant sur les larges marches de l'escalier où la lumière des flambeaux devient leur unique soleil ; et tandis que les salons s'illuminent de candélabres, de girandoles, de torchères étincelantes, les plafonds voient tomber l'étoffe dans laquelle dormait un lustre, qui tout à coup scintille de mille feux ; les fauteuils, ouvrant leurs larges bras, montrent l'écarlate de leur velours. Puis de belles jeunes filles aux robes blanches viennent former dans l'intérieur du salon une guirlande de fleurs. — Quelle joie se manifeste sur les figures virginales de celles-ci ; elles ont seize ans à peine, heureuses de se retrouver ainsi dans un monde si longtemps rêvé, elles parlent encore de la pension qu'elles ont quittée depuis peu. Voyez comme le rire vient se jouer sur leurs lèvres ; ne dirait-on pas que c'est pour laisser voir souvent la blancheur de leurs dents, petites et mignonnes ainsi que des perles de nacre. — Mais le piano sort enfin du silence auquel l'avaient condamné les excursions à Baden-Baden ; un harmonieux orchestre se joint à ses accords, et la Terpsichore des salons sourit en s'éveillant.

Pour vous, tranquilles et insoucients cultivateurs, dans votre chaud vêtement de bure ou de molletan, vous écoutez le cri-cri du grillon à côté de la bûche qui pétille et flamboie ; vous repassez mentalement le travail du jour écoulé, de même que vous faites le plan de celui du lendemain. — Vous savez combien votre serpe a taillé de poiriers ou de pomniers ; vous comptez les arpents de terre qui doivent encore être labourés avant la fin du mois ; — vous pensez à ces petits arbres que, s'il ne gèle pas demain, vous transplanterez de la pépinière dans votre jardin ; vous réfléchissez aux couches de fumier qui doivent préparer la germination des graines et hâter la végétation, vous ordonnez à Petit-Jean de terminer cette opération avant la fin de la semaine. Heureuses et simples occupations de décembre, qui doivent toujours avoir leur fruit et non passer stériles comme ces longues heures qu'on a vu s'écouler dans un splendide salon !

ANDRÉ THOMAS.

L'ÉLITE DES SAINTS FRANÇAIS.

LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE.



dans les doigts, quelque noires pages qu'on ait écrites,

Enfants de la ville et du chaume, et vous, honnêtes prolétaires, artisans ou cultivateurs, écoutez l'histoire de celui qui vous sacrifia sa fortune et sa vie ! — Oh ! c'est une douce et agréable mission que d'avoir à parler des vertus de l'homme dont on voit partout les œuvres de pieuse humanité. Quelque plume

on retrouve encore de vives émotions à passer dans le paisible sentier qu'a parcouru l'homme de bien. — Aux pauvres il donna la première instruction, cette instruction dont la société fait à tous un besoin impérieux et dont on pleure l'absence souvent avec des larmes amères lorsqu'on ne peut la posséder. — Il initia le jeune ouvrier à la vie de l'esprit, le conduisant avec une évangélique patience jusqu'à l'âge où il pouvait prendre l'outil de son père, pour en faire sa modeste fortune, ou bien embrasser à jamais la carrière intellectuelle ; faisant revivre les temps où Athènes et Sparte avaient des cours spécialement ouverts aux enfants du peuple, il brisa la loi cruelle de l'indigence qui frappait le fils du pauvre et menaçait de l'asservir. Que d'hommes célèbres dans les arts, que de poètes et d'artistes lui doivent les premiers

éléments de la science ! Combien de gens arrivés au faite des grandeurs humaines, ont peut être senti une larme mouiller leur paupière, lorsque leur superbe voiture éclaboussait l'humble vêtement de l'un des disciples de M. de la Salle ; alors ils se sont souvenus que sans la charitable institution qui les avait accueillis, ils n'auraient eu pour héritage que le rabot ou la charrue de leur père !

Jean-Baptiste de la Salle naquit à Reims, le 30 avril 1631, de M. Louis de la Salle, conseiller au présidial de cette ville, et de madame Nicole Moët de Brouillet, son épouse.

Cette famille, originaire du Béarn, remonte à la plus haute antiquité. Quelques généalogistes la font descendre d'un nommé Salla, qui, combattant aux côtés d'Alphonse, dit le Chaste, roi de Navarre, eut les jambes fracassées par un éclat de pierre lancée par une machine (818). Le prince voulut qu'en mémoire de cet événement, ce guerrier portât sur son bouclier trois chevrons brisés ; de là, les armes de la famille de la Salle. Les descendants de Salla se distinguèrent aussi sous différents rois de France, et notamment sous Charles VIII et sous Louis XII pendant les expéditions de Bretagne et de Naples. En 1496, c'était un membre de cette famille qui gouvernait le Soissonnais ; un autre fut gouverneur de Navarre en 1620 ; ce dernier reçut de grandes récompenses de Louis XIII pour avoir favorisé d'une manière efficace son expédition en Béarn, lorsqu'il soumit cette contrée à son autorité royale.

Élevé avec le plus grand soin par ses parents aussi vertueux qu'éclairés, le jeune de la Salle sentit de bonne heure se développer en lui les germes de la plus grande piété et les plus heureuses dispositions pour les différentes sciences auxquelles on l'appliquait.

Dès qu'il eut atteint un âge convenable, il fut envoyé au collège de Reims. Il y devint bientôt un modèle d'aptitude pour ses condisciples et un sujet de gloire pour ses maîtres.

La studieuse ardeur du jeune étudiant, ainsi que l'intelligence précoce dont il fit preuve, donnèrent à ses parents les plus brillantes espérances. Déjà ils voyaient en lui un honorable membre de la magistrature, qui porterait dignement le nom qu'avaient illustré ses nobles ancêtres. Mais à mesure que le jeune de la Salle avançait en âge, sa piété devenait plus vive, et bientôt il comprit que ce n'était pas aux choses de ce monde que Dieu l'avait destiné. Il fit connaître à ses parents les dispositions qu'il ressentait pour la vie ecclésiastique. Ceux-ci conçoirent bien quelque chagrin de se voir priver d'un fils aimé sur qui reposaient leurs plus chères espérances ; mais ils étaient parfaits chrétiens, et, après une courte hésitation, ils autorisèrent leur jeune enfant à écouter les inspirations de sa conscience. — Dès lors, il se considéra comme attaché à la carrière qu'il désirait entreprendre, et plus que jamais ses prières et ses œuvres furent une expression de la pureté de son âme.

À l'âge de dix-sept ans, il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Reims. Sa modestie et en même temps son extérieur angélique le firent remarquer par tout le monde, dans les fonctions qu'il remplissait. Pendant les cérémonies religieuses, sa figure prenait une telle expression d'extatique dévotion, qu'on eût dit un séraphin envoyé par Dieu au service de l'autel.

Sa philosophie terminée, ses parents l'envoyèrent à

Paris pour faire sa théologie et obtenir le grade de docteur.

De tout temps, la grande ville fut un séjour bien dangereux pour les jeunes gens. — Que d'âmes nobles et pures n'ont pu résister aux séductions qui semblent s'être entassées dans la moderne Babylone ! — Le jeune de la Salle ne tenta même pas d'affronter le danger, et, se rappelant les paroles de l'Évangile, il se mit à l'abri de toute tentation pour n'avoir même pas la crainte d'y tomber. Il entra comme pensionnaire dans le séminaire de Saint-Sulpice, certain qu'il était d'y rencontrer de dignes émules dans la voie de la perfection.

M. de Bretonvilliers, homme d'une rare piété, était alors supérieur de ce séminaire. MM. Tronson, Leschassier et Bonin en étaient les principaux directeurs.

Ses progrès dans la science furent rapides ; tout annonçait en lui un homme de hautes espérances, lorsque la mort vint lui ravir son père et sa mère. Ce fut une épreuve bien cruelle pour le cœur sensible du jeune de la Salle ; il eut besoin pour la supporter de toute sa foi en Dieu et sa chrétienne résignation.

Cet événement le rappela à Reims auprès de ses frères et sœurs, dont il devenait le tuteur. Ses soins et sa sollicitude à l'égard de ces enfants furent le prélude du dévouement que, par la suite, il devait montrer pour la jeunesse. Néanmoins, il sut, au milieu des préoccupations de la famille, conserver la pensée du but sacré qu'il se proposait d'atteindre.

En 1672, il reçut le sous-diaconat. M. Roland, théologal du chapitre de Reims, qui dirigeait le jeune lévite, ne put le décider à recevoir la prêtrise qu'en 1678. Il se croyait indigne de cette grâce, quoique ses vertus lui eussent mérité l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient.

Devenu prêtre, son âme semblait ne tenir que du ciel ; les affections de son cœur et son amour pour Dieu se peignaient si sensiblement sur son visage, que des pécheurs furent ramenés à la religion après lui avoir seulement vu offrir le saint sacrifice de la messe.

Sa réputation de sainteté s'étendit au loin, et jusqu'à il n'eût rien à souffrir de la calomnie, ce poison subtil jetant sur la vie d'un homme sans reproche une amertume qui le fait se souvenir que la justice n'appartient qu'à Dieu. Il fut choisi par ses supérieurs pour diriger une société d'ecclésiastiques envoyés dans une petite ville, où la négligence des pasteurs avait enfanté la plus affreuse dépravation. — Ses discours et surtout son exemple produisirent un salutaire repentir dans l'âme des pécheurs ; et bientôt il éprouva la douce consolation de voir ces mêmes hommes, qui avaient été jusqu'à renier Dieu, mouiller des pleurs de la pénitence les dalles de leur modeste église et solliciter la grâce qu'ils avaient un instant méconnue. Les habitants de ce lieu lui vouèrent depuis une pieuse vénération, et ils le regardèrent comme le plus grand de leurs bienfaiteurs.

La cure de Saint-Pierre, à Reims, devint vacante. M. Roland, directeur de l'abbé de la Salle, lui conseilla de permuter son canonicat pour devenir le père spirituel de cette paroisse où son zèle et sa piété pouvaient opérer un bien immense. Quelque disproportion qu'il existât entre ces deux bénéfices, il n'hésita pas à suivre les conseils de celui qui sur la terre lui tenait place de Dieu. Mais son archevêque ne consentit point à ce que son

chapitre fût privé d'une aussi grande lumière; le jeune prêtre n'eut cette fois que le mérite de l'humilité et de la soumission.

La communauté des sœurs dite de *l'Enfant Jésus*, fondée par M. Roland, pour l'éducation des pauvres filles, avait besoin d'un directeur. L'abbé de la Salle, se sentant particulièrement appelé à l'instruction de la jeunesse, accepta cet emploi; son zèle et son courage sauvèrent cette communauté de la suppression qui la menaça après la mort de M. Roland. Les autorités de la ville de Reims conçurent la crainte de voir l'institution de *l'Enfant Jésus* tomber à la charge de la ville. Dès lors, il fut fortement question d'anéantir cette œuvre. M. de la Salle rédigea un discours si touchant et où il exposait si bien les avantages immenses que la religion et la morale tiraient de la charitable institution de M. Roland, que non-seulement les autorités ne songèrent plus à la supprimer; mais, de plus, elles firent délivrer des lettres patentes qui assuraient son existence, en la garantissant d'une trop grande pauvreté.

Ce fut peut-être dans la direction de ces écoles de filles que l'homme généreux dont nous écrivons la vie trouva sa première pensée des écoles chrétiennes. Il voulut essayer dans sa propre maison et sur ses jeunes frères l'effet de la règle qu'il se proposait d'établir dans son institution. Il leur fit observer un rigoureux silence, qu'interrompaient seules les prières et les lectures. La paix profonde, et l'esprit de méditation qui en furent le résultat, lui prouvèrent que ses plans étaient parfaitement en harmonie avec les besoins des cœurs religieux.

Cette conduite aurait dû lui mériter les éloges de tout le monde; elle devint au contraire une source de tribula-

tions; on l'accusa de rigidité cruelle envers ses frères et on les désigna comme d'innocentes victimes de sa piété mal entendue. Il courba humblement la tête devant d'injustes reproches, cherchant à peine à se justifier; seulement, il comprit dès lors que Dieu lui réservait une longue suite d'épreuves, et que dans ce monde le bien qu'il voulait faire ne lui attirerait que des souffrances et des humiliations. Fidèle imitateur du Christ, il s'en rejoignit en se rappelant que son divin maître n'avait reçu des hommes que douleurs et outrages en échange de ses bienfaits. — Sa force morale ne fit que s'en accroître; ayant réuni quelques hommes de bonne volonté, il ouvrit les écoles chrétiennes et gratuites. Une pauvre maison, dont il payait la location de ses propres deniers, devint le berceau de cette philanthropique institution qu'on voit aujourd'hui dans toutes les villes de France, avec cette devise évangélique: *Laissez venir à nous les petits enfants!*

La première école fut ouverte sur la paroisse Saint-Maurice, à Reims. La paroisse Saint-Jacques posséda la seconde.

Des obstacles sans nombre et des inimitiés auxquelles il n'aurait pu s'attendre, s'élevèrent au-devant de son institution. Les gens du monde l'accablèrent de mépris, parce qu'il s'occupait trop probablement de cette classe d'hommes, jusqu'alors vouée à l'ignorance et au dénuement. — Les chanoines, sans songer au zèle charitable qui le faisait agir, prétendirent qu'il déshonorait le chapitre, en se faisant maître d'école. — Ses amis l'abandonnèrent presque tous en taxant sa piété de folle extravagance. — Enfin les corps enseignants crurent voir dans cette œuvre une atteinte à leurs privilèges; ils lui vouèrent la haine la plus implacable. — Pauvre serviteur de l'en-



Le père de la Salle distribuant son bien aux pauvres.

fant de Nazareth, se débattant au milieu d'un monde unique et égoïste, n'ayant pour consolation que la voix de sa conscience, qui lui disait: tes actions montent vers Dieu!

Et pendant qu'on l'insultait, pendant qu'on l'abreuvait d'outrages et de calomnies, on recevait l'immense bienfait de son institution! Les mêmes hommes, amenés par quelques voix puissantes, qui le suivaient dans les rues

en le bafouant et en souillant de boue son visage et ses vêtements, envoyaient leurs enfants dans ses écoles : troupeau de bêtes immondes qui, en recevant le pain qu'on leur donnait, jetaient du venin à la face !

Les calomnies infâmes, comme les insultes et les huées de la populace, n'avaient pas altéré l'ardeur chrétienne de M. de la Salle pour ses écoles ; aux invectives, il répondait par un sourire de bienveillance et d'humilité ; aux huées et aux mauvais traitements, il répondait par des aumônes. — En 1684, une affreuse disette frappa le peuple ; l'homme insulté et bafoué par le peuple, vendit son patrimoine, et ce fut au peuple qu'il en distribua jusqu'à la dernière obole !

Ses disciples avaient eu quelques craintes sur l'avenir de leur institution ; ils ne pouvaient s'empêcher de les exprimer à M. de la Salle, et ils lui faisaient comprendre que la chose qu'ils redoutaient le plus était la misère, tandis que lui n'avait pas une semblable crainte à côté de la fortune que lui donnait sa naissance. Devenu pauvre comme eux, il les réunit autour de lui, et leur montrant le ciel : Notre fortune, dit-il, elle est là, c'est notre foi en Dieu ! — A compter de ce jour, les pauvres frères fermèrent les yeux sur un avenir qu'ils avaient mis entre les mains du Seigneur.

Les écoles chrétiennes eurent dans Reims un résultat si heureux, que leur réputation s'étendit dans toute la France. Les villes de Guise, de Reims, de Laon et Château-Portier, réclamèrent leur part de ce bienfait. Les curés de diverses campagnes sollicitèrent pour leur commune l'envoi de quelques-uns de ces disciples, mais il fut impossible de les satisfaire, vu le petit nombre de frères instituteurs que possédaient alors les écoles. Les curés, qui avaient senti tout le prix de l'enseignement institué par M. de la Salle, lui adressèrent des jeunes gens pour qu'il les formât à l'art précieux d'élever chrétiennement la jeunesse. C'est ainsi qu'il devint non-seulement le fondateur de l'enseignement primaire en France, mais qu'il établit aussi le modèle et le plan des écoles normales, et que plus tard il donna naissance aux écoles d'adultes, sous le nom d'écoles dominicales. Indépendamment de ces diverses institutions, il créa son premier noviciat préparatoire dans sa maison. Il y admit un certain nombre d'enfants de quatorze ou quinze ans, qui annonçaient des dispositions pour la vie religieuse. — Tel fut le principe des établissements de ce genre qui ont depuis été rétablis en 1835 ; il en existe à Paris, à Lyon, à Avignon, à Toulouse et dans différentes autres villes.

En 1688, M. de la Bannondière, curé de Saint-Sulpice, à Paris, fit demander à M. de la Salle de venir diriger les écoles de sa paroisse. Dans l'intérêt de son œuvre, et pensant qu'à Paris plus qu'ailleurs il pouvait lui donner une extension convenable, il se rendit au vœu de M. de la Bannondière, et quelques mois après les frères qu'il avait amenés avec lui purent prendre possession des écoles de la paroisse Saint-Sulpice.

C'est alors que, pour M. de la Salle, il n'y eut plus ni paix ni repos. Le calice d'amertume que le Seigneur préparait à sa sanctification devait être vide jusqu'à la lie. Les cures, après l'avoir pris sous leur protection, l'abandonnaient tout à coup en lui reprochant des torts imaginaires, ou en se faisant l'écho de la calomnie dont il était victime. Les sages réglemens qu'il avait institués, l'ha-

bit qu'il avait fait prendre aux frères de ces écoles, tout devint un sujet de critique et de malveillance, et bien des fois sa pauvre communauté se vit réduite à la misère la plus affreuse.

Tant d'amères douleurs, jointes aux jeûnes et aux privations que s'imposait l'abbé de la Salle, portèrent une grave atteinte à sa santé. Il contracta un rhumatisme qui le priva de tout mouvement. Le mal était si violent, qu'ayant résisté à tous les moyens ordinaires de l'art, on fut forcé de coucher le malade sur une sorte de gril placé sur des charbons ardents et de lui causer une dou-



Le père de la Salle sur le gril.

leur plus grande que le mal même. Si ce supplice rappelle celui de saint Laurent, la patience et le calme admirable dont le pauvre prêtre fit preuve rappellent aussi les vertus du saint martyr.

Quelque temps après, lorsqu'il fut rendu à la vie, la persécution recommença, toujours plus acharnée contre lui. Le clergé de Paris, sans doute abusé par quelque infernale machination, descendit jusqu'à ordonner une enquête dans sa maison. On interrogea ses disciples et on voulut donner à leurs réponses une interprétation défavorable pour lui. — Au milieu de ces humiliations, il paraissait calme et heureux ; trois fois, il avait voulu résigner son titre de supérieur des écoles chrétiennes, et trois fois on l'avait forcé à le reprendre ; mais après l'indigne procédé dont on venait de l'accabler, après le jugement inique qui le déclara incapable de conduire une congrégation qu'il avait créée et dont il avait jusque-là dirigé la marche avec tant de prudence et de sagesse, il sollicita de nouveau la nomination d'un autre supérieur. Ses ennemis triomphèrent, l'archevêque de Paris donna un directeur de son choix aux disciples de M. de la Salle ; mais ces pauvres gens s'étaient accoutumés à sa charitable autorité, ils en avaient reconnu tout le prix et ils refusèrent cette fois d'obéir à l'archevêque. — M. de la Salle, alarmé de la tournure sérieuse que prenait un événement dont il était la cause involontaire, se rendit en personne chez le prélat qui avait accepté sa démission. Il le vit et lui parla pour la première fois ; il le supplia d'assumer sur lui toute la responsabilité de la désobéissance de ses disciples et de ne faire retomber que sur lui le châtiement que cette faute pouvait mériter. Tant d'humilité et d'abnégation ouvrirent les yeux de l'archevêque ; il comprit qu'il avait mal jugé un homme de bien ; mais les inimitiés auxquelles il avait obéi sans le savoir étaient trop puissantes et il s'était trop avancé pour reculer. Le nouveau

supérieur fut maintenu; seulement son autorité se borna à une supériorité de nom, car les frères avaient manifesté l'intention de se retirer si on leur était leur père spirituel.

A cette époque (1705), monseigneur Colbert, archevêque de Rouen, voulut introduire dans son diocèse les nouvelles écoles chrétiennes; il en fit établir une à Darnetal et trois à Rouen. M. de la Salle lui envoya quelques-uns de ses instituteurs, et ce ne furent pas ceux qui souffrirent le moins des tribulations de la misère et de la calomnie.

Au moment où le vénérable de la Salle croyait pouvoir jouir de quelque repos, une nouvelle accusation vint fondre sur lui. Un jeune ecclésiastique, M. Roger, consacra une partie de sa fortune à l'achat d'une maison à Saint-Denis, et il l'offrit au fondateur des écoles chrétiennes pour en faire un noviciat. Le père du jeune abbé eut connaissance de cette donation, et il osa accuser le serviteur de Dieu d'avoir suborné un mineur.

La persécution dont il était l'objet le força à s'éloigner pour quelque temps. Il se dirigea vers le midi de la France et vint à Marseille. Dans cette dernière ville, il se vit honoré et entouré d'une protection qui paraissait ne rien laisser à désirer; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on n'en agissait ainsi que pour l'attirer dans un parti condamné par le saint-siège. — Fidèle serviteur de Dieu, chacune de ses vertueuses actions était payée par un outrage, et s'il recevait une seule parole de bienveillance, il y avait sous cette parole une lâche trahison! Il se hâta de se séparer de ses dangereux protecteurs.

Les diffamations qui le poursuivaient n'avaient pu exister sans trouver accès chez quelques-uns des membres crédules de sa famille. Il lui était réservé d'en acquiescer lui-même la douloureuse certitude. A Mende, un de ses frères lui refusa l'hospitalité. Il fut plus sensible à cet outrage qu'à tous ceux qu'il avait essayés jus-qu'alors et il se sentit pris de cette tristesse amère qui demande le sein de Dieu seul pour épancher ses larmes. Il se retira près de Grenoble dans une solitude profonde, à laquelle vinrent encore l'arracher les sollicitations et le désir de ses disciples. Dans sa retraite, il avait trouvé le repos et la joie de l'âme, Dieu le rappelait à la croix, il se hâta d'obéir. Il revint à Paris pour y souffrir encore, mais cette fois il crut comprendre à l'affaiblissement de son corps que son heure serait bientôt venue; il fit part à ses disciples de la crainte ou plutôt de l'espérance qu'il concevait, et il les pria de lui nommer un successeur. Il réussit enfin à faire nommer le frère Barthélémy, — à Saint-Yon, en 1717.

Peu après cet événement, M. de la Salle fut encore

rappelé à Paris pour recevoir, sous le titre de legs, une vraie restitution que lui faisait M. Roger pour réparer le tort qu'il lui avait causé à l'occasion de la maison achetée à Saint-Denis. Cette circonstance donna une nouvelle occasion au vénérable abbé de montrer sa profonde rigidité. Le testament le qualifiait du titre de supérieur des écoles chrétiennes; il refusa absolument de signer avec ce titre qui, disait-il, ne lui appartenait pas et qu'il ne pouvait prendre sans altérer la vérité. Le notaire déclara qu'il ne compterait la somme qu'après l'apposition de la signature et du titre exigés. M. de la Salle préféra sacrifier le legs que de faire la moindre atteinte à la vérité. Ce ne fut que trois mois après que, considérant que la signature réelle du légataire mettait à couvert sa responsabilité, le notaire n'exigea pas que la qualité de supérieur fût exprimée.

Peu de temps après, et toujours obsédé d'incessantes persécutions, cet homme vertueux tomba malade, épuisé qu'il était par les jeûnes et les macérations. Il demanda les derniers sacrements; on s'empressa de les lui faire administrer. Lorsque le saint viatique entra dans sa chambre, il se jeta à genoux par terre pour l'adorer et le recevoir. Ses enfants, qu'il avait tant aimés, et ses disciples environnaient son lit, qu'ils mouillaient de leurs larmes; ils voulaient avant sa mort recevoir ses derniers avis et sa bénédiction. « Je recommande premièrement mon âme à Dieu, leur dit-il, et ensuite tous les frères de la société des écoles chrétiennes auxquels il m'a unis. Je prie ces derniers, sur toute chose, d'avoir toujours une entière soumission à l'Église, et, pour en donner des marques, de ne se désunir en rien de notre saint-père le pape, se souvenant toujours que j'ai envoyé deux frères à Rome pour demander à Dieu la grâce que leur société y soit toujours entièrement soumise. Je leur recommande aussi d'avoir une grande dévotion envers Notre-Seigneur, d'aimer beaucoup la sainte communion et d'avoir une dévotion particulière envers la très-sainte Vierge et envers saint Joseph, patron et protecteur de la société; qu'ils s'acquittent toujours de leur emploi avec zèle et désintéressement, qu'ils aient entre eux une union intime et une obéissance aveugle envers les supérieurs, ce qui est le fondement et le soutien de la perfection dans toute communauté. » En prononçant ces dernières paroles, sa voix s'affaiblit; les frères, se jetant à genoux, lui demandèrent sa bénédiction, et le vertueux patriarche leva les mains vers le ciel en disant: « Que le Seigneur vous bénisse tous! » puis il remit son âme entre les mains Seigneur, le 7 avril 1719.

L'abbé XAVIER MONGEOLLE.



SAINTE BERTHE, ABBESSE DE BLANGY, EN ARTOIS.



Le seul nom de Berthe nous reporte au temps du moyen âge, à cette brillante époque de tournois, de guerres et de croisades. Il évoque de blanches statues, couchées sur les pierres des tombeaux et dont les cheveux lissés encadrent silencieusement le visage de marbre. Mais ce nom est héréditaire en France, et celle dont nous voulons raconter la vie est antérieure à ces âges héroïques où les cours d'amour professaient la gaie science et où des tribunaux de dames s'assemblaient pour juger les chevaliers. Berthe

est une fille primitive, issue d'un vieux sang gaulois, et qui vécut parmi les Fiédégonde et les Brunehaut, ces terribles descendantes de Mérovée. Certaines parties de son existence sont entourées d'un profond mystère, et la tradition, en passant par la bouche des générations, est devenue, sinon mensongère, au moins excessivement douteuse.

Berthe naquit à la cour de Clovis II, et peu de femmes pouvaient revendiquer une plus haute origine. Son père, le comte Rigobert, s'était illustré dans la carrière des armes, et sa mère Ursane était proche parente du roi de Kent, en Angleterre. On ne nous a point conservé de dé-

tails sur sa jeunesse; certains auteurs affirment qu'elle aima un chevalier nommé Raoul, et qu'elle sacrifia cette inclination à l'obéissance qu'elle dut montrer aux ordres de son père. Celui-ci lui donna pour époux un grand seigneur, allié indépendant du roi de France, et qu'on appelait le comte Sigefroy. Berthe, pénétrée de ses devoirs d'épouse, se consacra tout entière au bonheur de son mari et à l'éducation de ses enfants. Une légende romanesque nous montre le fidèle Raoul rempli d'admiration pour la vertu de celle qu'il avait tant aimée, lui consacrant sa vie et l'entourant d'une protection étrange et mystérieuse. Mais quelques historiens démentent ce fait chevaleresque comme peu conforme aux mœurs des guerriers de cette époque, beaucoup moins forts sur les beaux sentiments que sur les grands coups d'épée.

Berthe fut mariée à l'âge de vingt ans, vers l'année 666, et de cette union naquirent cinq filles, dont les deux aînées se firent plus tard une grande réputation de sainteté sous les noms de Gertrude et de Déotile. Sigefroy étant mort après vingt années de bonheur conjugal, la sainte veuve forma le projet d'abandonner le monde et de se renfermer dans un monastère qu'elle avait fait bâtir sur la rivière de Ternois.

Ses deux plus jeunes enfants lui ayant été enlevées par le ciel, elle crut pouvoir se consacrer à Dieu sans trahir ses obligations de mère. Ses filles Gertrude et Déotile manifestèrent l'intention de la suivre, et elles se retirèrent



Sainte Berthe défendant sa fille.

toutes les trois dans l'abbaye de Blangy, dont Berthe fut nommée abbesse. Mais elles éprouvèrent bientôt, de la part d'un seigneur appelé Roger, une assez vive persécution.

La beauté de Gertrude Sigefroy était célèbre dans le pays; sa figure angélique respirait l'innocence, et sa taille

était souple et svelte comme un roseau. Roger ne put la voir sans l'aimer, et les passions des Francs de ce temps-là, encore à demi barbares, étaient indomptables comme leur caractère. Il demanda Gertrude à sa mère; mais la timide jeune fille refusa de la quitter pour suivre un époux

qu'elle ne connaissait pas. Elle se croyait à l'abri de ses poursuites dans le cloître qui lui servait d'asile, lorsqu'on apprit que Roger s'avancait avec des hommes d'armes, et prétendait assiéger le monastère et en arracher Gertrude en dépit de l'abbesse et d'elle-même. Que pouvaient opposer à ces forcenes des femmes isolées et sans moyens de défense? Bientôt on aperçoit un nuage de poussière, on entend distinctement le piétinement des chevaux; les portes sont fracassées et les pas des cavaliers résonnent sur les dalles des corridors. Éperdues, les religieuses fuient de toutes parts et se précipitent dans la nef. Elles se pressent les unes contre les autres comme un troupeau de brebis effrayées, et l'on n'entend sous les voûtes du temple que le bruit étouffé de leur respiration haletante. Gertrude et Déotile embrassent les coins de l'autel. Seule, conservant sa fermeté et son courage au milieu de la désolation universelle, Berthe est debout et attend en silence. La porte s'ouvre, Roger apparaît l'éclat en feu; à l'aspect du lieu saint, ses compagnons, frappés de respect, se découvrent et s'arrêtent. Berthe étend la main vers le ravisseur; elle lui montre Gertrude agenouillée, elle s'écrie : « Vous voyez Gertrude qui a reçu le voile de la main des évêques, elle appartient à Dieu; auriez-vous bien la hardiesse de la lui disputer? » A ce discours, à l'accent inspiré de l'abbesse, à la majesté de sa pose, Roger hésite : il recule devant le sacrilège qu'il a juré d'accomplir, et ses soldats qui l'entraînent l'entraînent loin des murs de l'abbaye.

Mais le volcan qui brûlait dans son cœur jetait encore des flammes; excité par le ressentiment, il se présente à la cour de Thierry III et accuse Berthe d'infidélité et de haute trahison. Son crédit, son air de sincérité, rendent ces charges accablantes; elle est mandée à la cour de France pour avoir à se défendre des méfaits qui lui sont imputés.

Ce n'est point sans regret ni sans appréhension qu'elle quitta son cher monastère. « Priez pour moi, dit-elle à ses filles, qui sait les épreuves que Dieu peut me réserver? » Comme elle l'avait prévu, son voyage ne s'effectua pas sans encombre. A une journée de Ternois, on vit arriver une bande de soldats commandés par Roger. Ils entourèrent la petite caravane et firent l'abbesse prisonnière. Mais un envoyé du ciel, ou plutôt un ami de la terre veillait; Raoul apparaît à la tête d'une nombreuse compagnie. A sa vue, la troupe de Roger cherche son salut dans la fuite, et celui-ci, obligé de battre en retraite, s'éloigne, le dépit dans l'âme, et formant de nouveaux projets de vengeance, qu'il ne put jamais accomplir.

Raoul s'offrit pour escorter Berthe jusqu'à Paris, et elle crut pouvoir accepter ce secours de celui qu'elle regardait maintenant comme un ami. Il la conduisit jusqu'auprès du roi Thierry, qui reconnut combien on l'avait calomniée. Il ne put s'empêcher d'admirer ses vertus, et lui en donna un éclatant témoignage en l'assurant de sa royale protection. Ainsi, les intrigues que Roger avait destinées à la perdre n'avaient servi qu'à la glorifier et à rendre impuissantes désormais les perfides menées de ses ennemis.

De retour à Blangy, Berthe travailla à donner à sa communauté une constitution régulière et définitive; elle fit construire dans l'intérieur du monastère trois différentes églises, l'une sous le patronage de saint Omer; l'autre, sous celui de saint Waast, évêque d'Arras, et la troisième, sous celui de saint Martin de Tours. Elle avait

pour ce dernier saint une affection particulière, et fit bâtir en son honneur jusqu'à sept églises sur divers points de ses terres. La constitution de son cloître, qui renfermait alors soixante religieuses, étant bien établie, elle fit connaître sa résolution de se démettre de la charge d'abbesse en faveur de sa fille Déotile, et la força d'accepter ce titre, malgré ses prières et celles de toutes les sœurs.

A partir de ce moment, Berthe se renferma dans une cellule où elle demeura toute sa vie, et qui ne lui permettait pas de communiquer avec l'intérieur du couvent. Là, elle passait des journées entières et quelquefois des nuits dans l'oraison et la contemplation, continuant cependant jusqu'à sa mort à faire à la communauté une instruction journalière par une petite fenêtre pratiquée à sa chambrette et donnant dans une chapelle où tout le monde se réunissait. A une certaine heure, l'abbesse Déotile, accompagnée de sa sœur Gertrude et de ses religieuses, venait saluer Berthe qui paraissait et adressait de sages conseils à ses filles d'adoption. Puis, la fenêtre se refermait, et elle retombait vivante dans ce tombeau dont elle avait scellé volontairement la pierre.



Sainte Berthe en prière.

Berthe pratiqua ces exercices de piété avec une ferveur qui ne se démentit jamais; elle mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans, vers l'année 725, et emporta avec elle l'amour des saintes femmes qu'elle avait dirigées. Vers la fin du neuvième siècle, l'invasion des Normands répandit la terreur dans l'abbaye, et les religieuses prirent la fuite, emportant avec elles les reliques de sainte Berthe et de ses deux filles. Elles remontèrent le Rhin jusqu'à Mayence, et s'arrêtèrent dans cette ville, où l'on tenait alors un concile auquel assistait Arnoul, roi d'Allemagne. Elles y rencontrèrent Rotrude, abbesse d'Erstein, qui leur offrit un asile et se mit complètement à leur disposition, fondant pour ces pauvres réfugiées le monastère d'Alzia, près Strasbourg.

Quant à l'abbaye de Blangy, en Artois, elle fut rebâtie au onzième siècle et donnée à des religieux de l'ordre de saint Benoît par le comte de Flandre qui les mit en possession de ses anciens revenus.

Malgré l'opposition des religieuses d'Alzia, ils firent re-

venir les reliques qu'elles avaient emportées et qui furent conservées très soigneusement jusqu'au seizième siècle, où la guerre qui éclata entre François 1^{er} et Charles-Quint obligea les bénédictins à prendre la fuite. Les reliques de la sainte furent placées provisoirement dans

l'hospice de Saint-Jean-du-Mont, et, dès que la paix fut rétablie, revinrent à Blangy, où elles demeurèrent jusqu'à l'époque de la Révolution. — La fête de sainte Berthe se célèbre le quatrième jour du mois de juillet.

DE LA FREDIERE.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES BASILIQUES DE ROME.



SAINTE-CROIX-EN-JÉRUSALEM.

Cette basilique n'ayant été bâtie que pour recevoir une partie de la sainte croix, il n'est pas inutile pour en connaître l'histoire de remonter aux événements qui précéderent, en le provoquant, cet acte de piété.

Constantin le Grand venait d'abjurer le paganisme après la visible protection qu'il avait reçue du ciel, et pour la première fois la religion du Christ s'était assise sur le trône des Césars.

D'après saint Eusebe, l'impératrice Hélène, mère de Constantin, n'embrassa pas le catholicisme en même temps que son fils. Mais si elle ne reçut le baptême qu'après la miraculeuse victoire remportée par celui-ci, elle sembla l'avoir dépassé de beaucoup dans la perfection évangélique. Sa conversion, quoique tardive, fut si parfaite que depuis elle pratiqua toutes les vertus avec la plus héroïque rigidité. — C'étaient surtout sa foi en Jésus-Christ et son amour pour les pauvres qui la distinguaient.

Constantin eut à réprimer la jalousie de Licinius, qui venait de prendre les armes contre lui. Il le rencontra dans la Pannonie et le défit en 314 près de Cibale. Satisfait d'une prompt victoire, et du reste n'écoutant que la

clémence à laquelle il était naturellement porté, il lui laissa la vie en lui accordant la paix. — Mais Licinius, que l'ambition devorait sans cesse, oublia bientôt la générosité de son bienfaiteur, et pour l'outrager une nouvelle fois d'une manière sanglante il persécuta les chrétiens, que l'empereur avait mis sous sa protection.

Cet acte de cruauté devait être puni, et après avoir employé vainement les voies de pacification, Constantin lui déclara la guerre. — De chaque part les armées étaient nombreuses; Licinius comptait sur la valeur de ses soldats et peut-être prenant en lui-même son orgueil pour de la force, disait hautement qu'après la victoire qu'il était sûr de remporter il exterminerait jusqu'au dernier des chrétiens. Constantin, mettant en Dieu sa confiance, se disposait au combat par le jeûne et la prière; il se contenta d'ordonner que le Labarum fût porté devant son armée. Licinius redoutait cette bannière, il n'ignorait pas que la victoire l'avait constamment suivie, et il crut s'arracher de la puissance de cette égide chrétienne en défendant à ces troupes de diriger leurs attaques du côté où elle se trouverait, et en leur conseillant de ne pas même

la regarder. Ces vaines précautions ne purent le soustraire au châtiement que Dieu lui réservait. Deux fois il fut assemblé par ses soins, et l'année suivante il écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, que sur le mont Calvaire il voulait faire élever une magnifique église. Sainte Hélène, quoique déjà fort avancée en âge, se chargea de l'exécution de ce pieux monument et elle se rendit en Palestine, où l'appela aussi un autre désir non moins saint et louable. Elle voulait découvrir la croix sur laquelle le Fils de l'homme avait accompli l'acte sublime de la rédemption. Pour en venir à son but, elle devait éprouver d'innombrables difficultés ; mais rien ne put la rebuter, tant elle était sûre qu'elle ne ferait qu'accomplir la volonté de Dieu.

Cette victoire avait fait de Constantin le maître de l'Orient. — En 325, le concile général de Nicée fut assemblé par ses soins, et l'année suivante il écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, que sur le mont Calvaire il voulait faire élever une magnifique église. Sainte Hélène, quoique déjà fort avancée en âge, se chargea de l'exécution de ce pieux monument et elle se rendit en Palestine, où l'appela aussi un autre désir non moins saint et louable. Elle voulait découvrir la croix sur laquelle le Fils de l'homme avait accompli l'acte sublime de la rédemption. Pour en venir à son but, elle devait éprouver d'innombrables difficultés ; mais rien ne put la rebuter, tant elle était sûre qu'elle ne ferait qu'accomplir la volonté de Dieu.

C'était la coutume chez les Juifs de creuser une fosse auprès du lieu où le corps des personnes condamnées à mort était enterré, et d'y jeter tout ce qui avait pu servir à leur exécution.

Après avoir fait fouiller dans les divers endroits du Calvaire qu'on lui indiqua, la pieuse impératrice trouva le saint sépulcre. Il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé les pieds et les mains du Sauveur, et l'inscription que les Juifs avaient fait attacher

au-dessus de sa tête. Cette inscription étant séparée, on ne savait comment distinguer la véritable croix ; on les appliqua séparément l'une après l'autre sur le corps d'une femme qui était mourante : les deux premières, qui étaient celles des deux larrons, n'opérèrent aucun effet ; mais lorsqu'elle fut touchée de la troisième, elle se trouva parfaitement guérie.

Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion du miracle qui lui faisait connaître le saint instrument de la rédemption. Elle fonda une chapelle à l'endroit où ce précieux trésor avait été trouvé. Avant de partir de la Palestine, elle visita tous les lieux que notre religion a marqués de si vénérables souvenirs, et elle les orna de somptueux édifices. Elle rappela les chrétiens exilés, rendit la liberté à ceux qui gémissaient dans les prisons ou qui travaillaient aux mines. Puis ayant fait assembler les vierges consacrées au Seigneur, elle leur donna un repas où elle les servit de ses propres mains.

De retour à Rome, sainte Hélène fit construire l'église de Sainte-Croix-en-Jérusalem. Une portion de la croix de Notre-Seigneur y fut déposée dans un étui de la plus opulente magnificence. Mais les siècles en passant sur cet édifice le détruisirent. Le pape Benoît XIV en confia la reconstruction à l'architecte Dominique Gregorini. Le portique est soutenu par des colonnes et des pilastres dont quatre en granit. Le maître-autel isolé est orné de quatre belles colonnes de marbre qui soutiennent un magnifique baldaquin. Au-dessous de cet autel, il y a une belle urne antique de basalte dans laquelle sont conservés les corps des saints martyrs Césarius et Anastase. La voûte de la tribune est décorée de fort belles fresques de Pintoricchio.

J. B.

NAPOLÉON.

III.

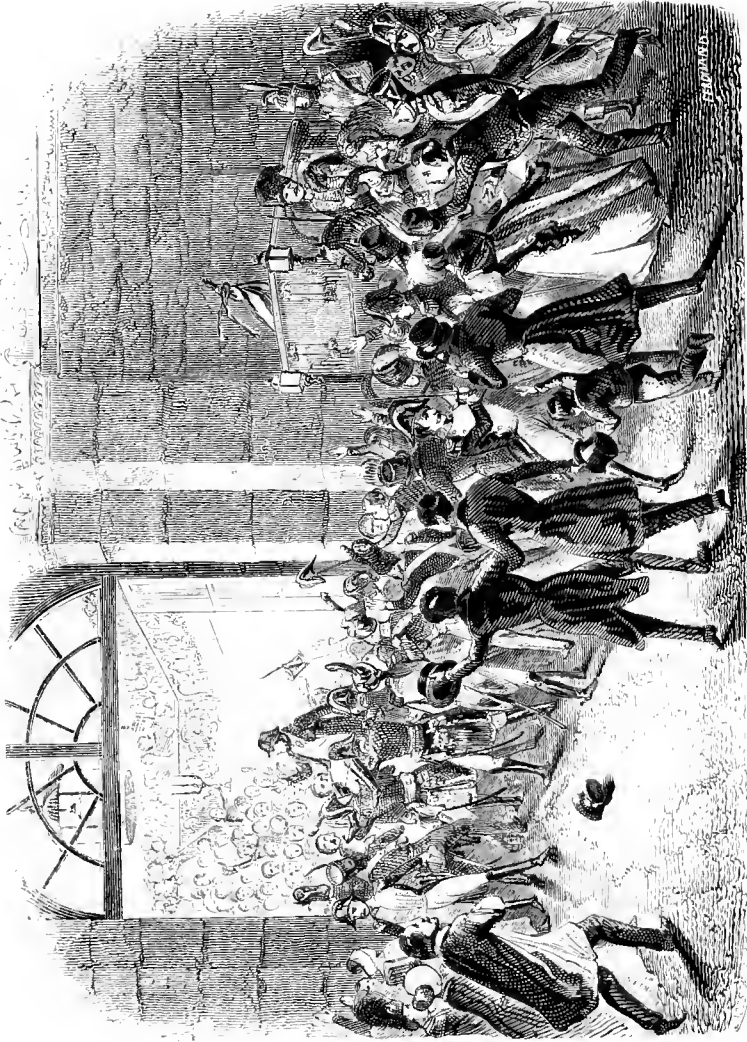


Tous ces événements se succèdent et s'accroissent avec une rapidité sans égale. Jamais homme ne mena l'histoire plus grand train. Il est tombé, et cependant le monde hésite encore à croire à sa chute. Qui voudrait en effet reconnaître dans cette voiture à peine escortée, qui galope tristement sur la route de Provence, celui qui mit l'Europe à ses pieds après en avoir distribué les royaumes à ses proches et à ses généraux ? Qui verrait un empereur dans ce proscrit ? Le voilà qui repasse par son premier chemin, témoin de ses premiers triomphes, de

ses premières ambitions ; et, sans doute qu'en traversant ces villes aujourd'hui muettes, il se prend à recommencer sa vie d'autrefois, au temps où le peuple s'empressait sur le passage du jeune général d'Italie, où les femmes se mettaient aux fenêtres pour voir le pâle et fier vainqueur de l'Égypte, qu'elles saluaient de leurs sourires et de leurs mouchoirs ? Que de souvenirs ! Là est Lyon, théâtre de sa gloire naissante ; ici Valence, où il se rappelle avoir cueilli des cerises avec mademoiselle du Colombier ; c'est Fréjus qui le vit débarquer pour aller culbiter le Directoire ; Fréjus, où il s'embarque aujourd'hui pour aller occuper les quelques pieds de terre que l'Europe lui accorde en soupirant.

Il s'en va, le grand empereur, — et la nation consternée le regarde partir, empêchée qu'elle est par les hurdes étrangères qui sont venues la bâillonner jusque dans sa propre capitale. Il part en fugitif, traversant la France d'un bout à l'autre, et emportant avec lui le secret de cet enthousiasme qu'il savait si bien allumer dans toutes les

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



NAPOLEON :
son retour aux Tuileries (20 mars 1815).

têtes, car c'est en vain que sur sa route l'armée cherche à lire dans son regard et à deviner dans son geste, comme si elle n'attendait de lui qu'un signal pour tenter encore le sort des batailles. Napoléon, le front courbé sur sa poitrine, ne commande plus au destin.

Ce fut pendant que Louis XVIII rentrait dans sa bonne ville de Paris, qu'il mouilla dans la rade de Porto-Ferrajo. Sa cour se composa de sa mère, de sa sœur et d'une poignée de braves de la vieille garde, la véritable cour de France, celle-là. On était alors au mois de mai 1814. Jusqu'au mois de février de l'année suivante, Napoléon rongea son frein en silence, trompant son besoin d'activité par des travaux importants qu'il fit exécuter dans l'île, par des quais qu'il fit construire, par des routes qu'il fit percer. Mais sa pensée constante était attachée sur la France, et, redevenu spectateur attentif, il suivait dans les feuilles publiques la marche du gouvernement de la coalition, dont chacune des fautes était un enseignement pour lui.

Les Bourbons n'avaient pas voulu accepter le traité d'union de l'empire. Brusquement, sans transition ils avaient ramené l'État au régime d'avant la république. Entre Louis XVI et Louis XVIII, ils avaient écrit sur le registre de la monarchie : GI, une lacune. — Une lacune qui a nom Napoléon. — Et le roi datait tranquillement ses édits de la dix-neuvième année de son règne. Il fallait que les Bourbons s'abusassent étrangement sur la lassitude de leurs sujets, et la hardiesse était grande à venir faire si bon marché du passé de 93. Peut-être aussi l'émigration voulait-elle prendre sa revanche, mais on ne prend pas de revanche avec le peuple. Les factions qui vinrent à se former le prouvèrent bientôt ; en peu de temps, et malgré l'égide menaçante des alliés, un orage s'amoncela de nouveau autour du trône. L'agitation était extrême ; la presse se débattait violemment sous le pied de la censure grossièrement travestie.

Ce fut ce moment-là que Napoléon choisit pour jeter au hasard un de ces défis merveilleux, — auquel le monde était habitué, mais qui devait pourtant étonner le monde. Il voulut essayer de renouer son avenir aux actes maladroits des Bourbons, et il y réussit. De telles hardieses confondent moins peut-être par leur succès que par leur conception ; mais Napoléon était l'homme des hardieses. Sans avoir prévenu personne, un matin, portant sa conspiration toute dans sa tête, il avertit sa garde de se tenir prête à quitter l'île d'Elbe. Cette nouvelle fut accueillie par une acclamation unanime, et l'ivresse des soldats ne connut plus de bornes quand il leur dit en mettant le pied sur le brick qui portait sa fortune : — Grenadiers ! nous allons en France, nous allons à Paris !

Cette fois c'était une grande et décisive partie qu'il se préparait à jouer avec l'enthousiasme. Il allait avoir enfin le mot suprême de son prestige. C'était un homme qui venait conquérir un royaume, non pas avec une armée, mais seul, et rien qu'avec son nom. Il débarqua dans le golfe Juan, et se mit résolument en marche sur Paris à la tête de cinq cents hommes de sa garde, de deux cents chasseurs et de cent lanciers polonais. C'était un spectacle inouï, sans exemple, qu'un coup d'État ainsi tenté ; mais Napoléon avait jeté derrière lui toute retenue et toute prudence, et il s'avavançait avec cette audace, dont les résultats font de la folie ou du génie. Un fait le montrera. Devant Grenoble, un bataillon lui barrait le passage et avait pris position ; instruit de ce contre-temps, il

s'empressa de mettre pied à terre, et suivi par sa garde, l'arme baissée, il découvre sa poitrine et s'écrie : — Si parmi les soldats de Grenoble, il en est un qui veuille tuer son général, son empereur, il le peut ; me voici ! — Le cri de *Vive l'empereur* ! est la seule réponse du bataillon. Joueur hardi, Napoléon en était venu à ce point d'engager sa fortune sur une carte.

De ce moment, et à partir de Grenoble, où la population, à défaut des clefs qu'elle n'avait pu arracher aux chefs militaires, vint mettre à ses pieds les portes de la ville après les avoir abattues, de ce moment la question fut à peu près décidée. Les proclamations firent le reste. Jamais l'empereur n'avait parlé un langage plus magique, plus entraînant : — « Soldats, y disait-il, dans mon exil j'ai entendu votre voix ; je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls. Votre général, appelé au trône par le choix du peuple, vous est rendu : venez le joindre... Soldats ! venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre ; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres ; son intérêt, son honneur, sa gloire, ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge ; l'aigle avec les couleurs nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame : alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices, alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait, vous serez les libérateurs de la patrie... Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits ; vous pourrez dire avec orgueil : Et moi aussi je faisais partie de cette grande armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte ! »

Précédé par ces paroles, Napoléon entra dans Lyon en avant de ses troupes, porté en triomphe par mille bras. Là, il s'arrêta un instant pour casser les deux chambres et convoquer extraordinairement les collèges électoraux de l'empire ; puis il reprit sa marche à travers la Bourgogne, au milieu de l'enivrement général. Pendant ce temps, le comte d'Artois fuyant accompagné d'un seul serviteur, et Louis XVIII, frappé d'effroi gagnait précipitamment la frontière belge, après avoir mis tous les deux sa tête à prix, et au même instant où la presse aristocrate annonçait l'extermination probable du téméraire usurpateur.

Ce fut le 20 mars, vers le soir, que Napoléon arriva aux portes de Paris, à la suite d'une longue journée de marche. Comme à Lyon, comme à Grenoble, la population se rua sur lui. On ne saurait donner une idée de cet immense empressement qui tenait presque du délire. Napoléon fut porté dans le palais des Tuileries, où l'attendaient les grands dignitaires de l'empire. — Cette nuit-là, le bataillon sacré bivouaqua sur la place du Carrousel.

Dès le lendemain, l'empereur se remit à l'œuvre.

Le congrès de Vienne ne lui laissait plus aucun espoir de paix. La coalition avait juré de ne pas déposer les armes qu'elle ne l'eût mis hors d'état de troubler désormais le repos de l'Europe. Après avoir donc reconstitué le gouvernement, proclamé la liberté de la presse, appelé Benjamin Constant au conseil d'État, il s'occupa de préparer activement la France à une nou-

velle guerre qui devait résumer toutes les autres et rendre pour jamais au pays le rang magnifique qu'il avait conquis sous son règne. Il arma les places fortes, fit fa-

briquer des canons, rappela sous les drapeaux les anciens militaires réformés ou en retraite; et deux mois après il se trouvait à la tête d'une armée de plus de quatre cent

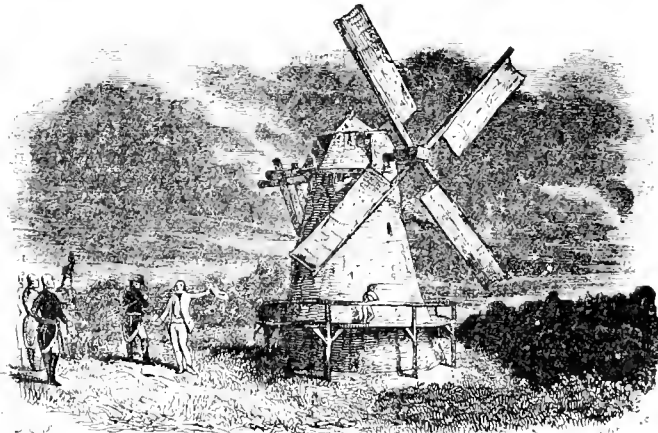


Le bataillon sacre bayonnant sur la place du Carroncel.

cinquante mille hommes, prête à soutenir le choc de l'Europe et à se laisser conduire à la victoire par celui qui en connaissait si bien les chemins.

Deux combats brillants, ceux de Ligny et de Fleurus, ouvrirent cette nouvelle campagne. Il en fut rempli d'espoir. Blücher était battu, l'ennemi refoulé. Napoléon crut qu'il allait ressaisir la fortune et balayer une fois encore devant ses pas les puissances réunies, à la journée de Mont-Saint-Jean. Ce fut sous ces auspices favorables que s'entama cette dernière et terrible partie; jusqu'au soir

l'avantage resta du côté des Français; on se battait avec furie et le canon labourait profondément les masses serrées des Anglais, que leur immobilité sculpturale faisait ressembler à des machines de guerre plutôt qu'à des soldats; — la nuit venue, personne ne doutait de l'entier triomphe. Il fallut qu'à ce moment des circonstances d'une nature tout imprévue vinssent changer soudainement la face des choses et creuser un large tombeau à celui qui rêvait déjà sans doute le char du conquérant.



Moulin de Fleurus.

On sait la fonesie issue de cette fatale tragédie de Waterloo. Ce fut sur ce champ de bataille que vinrent s'abîmer les dernières espérances de l'homme du siècle. Le nombre, la trahison, les ténèbres, tout se réunit pour l'accabler. Sombre et les poings serrés, il passait rapide comme un éclair dans une tempête, et se jetant au milieu de la mêlée furieuse il essayait en vain de rallier les fuyards et d'arrêter le désordre. L'aigle déchirée flottait devant ses pas et semblait l'envelopper d'un solennel linceul. Autour de lui, ses vieux grenadiers mâchaient silencieusement leur cartouche et se serraient auprès de son cheval. Entraîné dans la deroute, il céda à la nécessité et il se retrancha sur Charleroi, après avoir vu littéralement écraser sa garde héroïque.

Cette fois l'Empire était mort et bien mort. La France ne devait pas pardonner une défaite à celui qui lui avait fait tant de victoires. La chambre des représentants se déclara contre Napoléon vaincu, et c'est à peine si quelques voix s'élevèrent pour lui, en présence de l'immense désastre ou dix-neuf mille Français avaient laissé leur vie et sept mille leur liberté. On préféra rouvrir pour la deuxième fois les portes de Paris aux étrangers, sans bataille, sans condition, avec une armée égale en force à la leur. — Napoléon en versa des larmes de sang, du fond de la Malmaison, où il s'était retiré. Mais ce fut tout. Quelques jours après, il partit pour Rochefort, comme il était parti pour l'île d'Elbe, dans la voiture d'un de ses officiers et avec l'intention de passer aux États-Unis.

Ses aliéniés à la France furent éternels.

Alors commença pour le grand homme cette période de vexations sans nombre, de tyrannies étroites, de contradictions tour à tour absurdes ou atroces, — toujours lèches. Au lieu de respecter cette figure imposante d'un empereur découronné, les souverains s'efforcèrent de la rabaisser à leurs propres yeux. C'est par d'odieux procédés qu'ils se vengent de celui dont la magnanimité à leur égard ne se démentit jamais; et leur rage avilissante ne

doit plus s'arrêter maintenant que sur le seuil d'un tombeau. — Cette autre histoire demande un cruel sang-froid de la part de l'écrivain qui la raconte, et plus d'un y a déjà brisé sa plume en sentant le rouge de l'indignation monter à son visage. Pourtant nous irons jusqu'au terme de notre tâche.

Napoléon attendit quelques jours à l'île d'Aix les sanctionnés du gouvernement. Las de ses retards, et sur la proposition du capitaine Maitland, il se décida à s'embarquer à bord du vaisseau le *Bellérophon*, afin d'aller demander une hospitalité généreuse à l'Angleterre. — idée noble et encore hautaine qui ne pouvait germer que dans une semblable tête! • Altesse Royale, écrivait-il au prince régent, en butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique. Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple britannique; je me mets sous la protection de ses lois que je réclame de Votre Altesse Royale, comme celle du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis. •

La réponse ne se fit pas attendre. Ce fut un ordre de déportation à Sainte-Hélène!

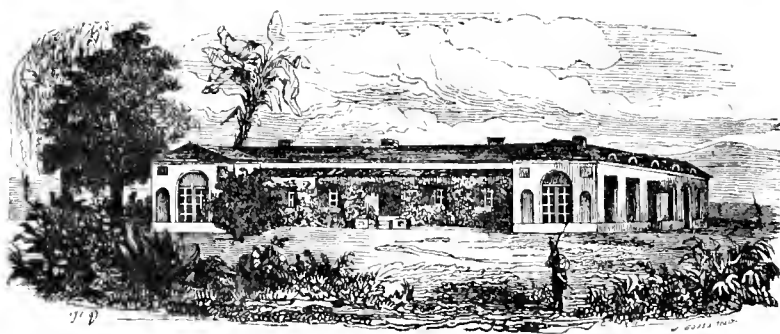
Ce jour-là, l'Angleterre se couvrit d'une honte éclatante.

En conséquence, Napoléon passa du *Bellérophon* sur le *Northumberland*. Un anral eut le soin préalable de visiter ses effets, aidé d'un employé des douanes; on séquestra son argent, on désarma les personnes de sa suite, et si on lui laissa son épée, en dehors de l'ordre ministériel, c'est que sans doute il ne se trouva personne d'assez hardi pour aller la lui demander. — Je le crois bien.

Le lundi, 7 août 1815, le navire appareilla pour Sainte-Hélène. La suite de l'empereur avait été réduite à quatre personnes dont les noms sont dans toutes les mémoires: Bertrand, Las-Cases, Gourgaud et Montholon. — Soixante-dix jours après, l'équipage se trouvait en vue d'un rocher africain. — Tout était fini.



Napoléon s'embarquant sur le vaisseau le *Bellérophon*.



Vue de Longwood.

IV.

Rien de plus sinistre, au dire des voyageurs, que l'aspect de Sainte-Hélène. Qu'on se figure une vallée très-étroite, resserrée entre deux chaînes de montagnes à pic et tout à fait stériles. Là est le hameau. Plus loin, le chemin est coupé par d'horribles précipices, par des abîmes sans fond. Nulle verdure, aucune trace de végétation, un volcan éteint : voilà tout.

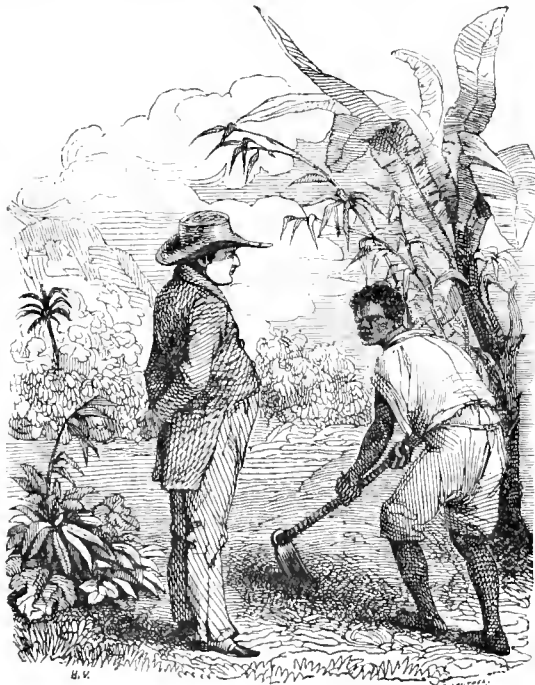
— Un de ces gouffres a été

Des vents continuels, violents, invariables; un soleil rare et qui attaque le foie lorsqu'il se montre; des pluies abondantes entretenant une humidité permanente dans le sol; une eau malsaine, dont on ne peut se servir qu'après l'avoir fait bouillir : voilà pour le climat. — La vue de la mer qui s'étend des hauteurs de Longwood entretient l'âme dans une mélancolie profonde.

Une cahute s'élève sur ce pic prométhéen, exposée à toutes les influences d'une atmosphère empoisonnée. Des sentinelles en habit rouge sont placées sous les fenêtres et se promènent de long en large. Parfois, des matelots venus de l'Europe, et en relâche dans cette île, s'aventurent à braver une consigne sévère et s'avancent avec précaution vers cette maison solitaire pour tâcher d'apercevoir derrière les rideaux une ombre, une forme. Il n'est pas



nommé *Bol de punch du diable* par les habitants du pays.



Le nègre Tobie.

rare alors de les voir se retirer les larmes aux yeux et leur bonnet à la main.

Souvent, vers l'heure de midi, un homme sort de cette

maison. Il est vêtu de toile comme un planteur et couvert d'un chapeau de paille grossière; ses mains sont croisées derrière le dos, son œil est fixé à la terre; les traces de

la maladie se lisent déjà sur son visage. Rêveur et abattu, il s'arrête devant un nègre qui bêche et qui sourit en le regardant, ou bien il tient un enfant entre ses genoux et cause avec lui. D'autres fois il monte à cheval, et, dans un espace de quelques pieds carrés, le voilà qui « tourne sur lui-même comme dans un manège. » S'il veut franchir la limite du camp anglais, la sentinelle a l'ordre de le coucher en joue.

Chez lui, cet homme est forcé de vendre son argentier pour vivre, et c'est à peine s'il peut se procurer une nourriture suffisante. Un agent du gouvernement est là pour élever d'odieuses réclamations au sujet de quelques bouteilles de vin ou de quelques livres de viande. Ce

sbire, dont l'histoire n'a conservé le nom que pour qu'il fût éternellement flétri, l'assassine chaque jour, longuement, en détail, à coups d'épingles. Il lui interdit d'entrer dans aucune maison, et de parler à aucune des personnes qu'il rencontre dans ses promenades, soit à pied, soit à cheval; il le deporté au Cap un de ses serviteurs les plus chers; il renvoie son médecin en Europe; il place des espions auprès de lui pour voler ses papiers. Puis, un jour, à bout de ses infamies, et ne trouvant plus rien pour hâter l'agonie de son prisonnier, il lui écrit une lettre pour exiger « des excuses, à cause du langage peu modéré dont il s'était servi dans leur dernière entrevue. »

Des excuses, — à Hudson-Lowe!



Hudson-Lowe.

Lui, pourtant, sentant sa fin venir, il dicte ses campagnes et découvre un à un les voiles de sa pensée. Il passe en revue les faits de son histoire et les résume en larges traits : « J'ai refermé le gouffre anarchique, dit-il, et débrouillé le chaos. J'ai dessoufflé la révolution, ennoblé les peuples et raffermi les rois. J'ai excité les émulations, récompensé tous les mérites et reculé les limites de la gloire. Tout cela est bien quelque chose. Sur quoi pourrait-on m'attaquer, qu'un historien ne puisse me défendre? Serait-ce mes intentions? mais il est en fond pour m'absoudre. Mon despotisme? mais il démontrera que la dictature était de toute nécessité. Dura-t-on que j'ai gêné la liberté? Mais il prouvera que la licence, l'anarchie, les grands désordres étaient encore au seuil de notre porte. M'accusera-t-on d'avoir trop aimé la guerre? Mais il montrera que j'ai toujours été attaqué. D'avoir voulu la monarchie universelle? Mais il fera voir qu'elle ne fut que l'œuvre fortuite des circonstances, que ce furent nos ennemis eux-mêmes qui m'y conduisirent pas à pas. Enfin, sera-ce mon ambition? Ah! sans doute il m'en trouvera,

et beaucoup; mais la plus grande et la plus haute qui fut peut-être jamais : celle d'établir, de consacrer enfin l'empire de la raison et le plein exercice, l'entière jouissance de toutes les facultés humaines? Et ici l'historien peut-être se trouvera réduit à devoir regretter qu'une telle ambition n'eût pas été accomplie, satisfaite.... En bien peu de mots, voilà pourtant toute mon histoire. »

C'est ainsi que parle, sur ce rocher, ce moribond illustre, — dans une chambre pauvre, entre quatre cloisons, entouré de deux ou trois amis de sa mauvaise fortune. Celui qui donna des couronnes aux uns, qui remplaça les autres sur leurs trônes brisés, est lâchement abandonné à la mort à deux mille lieues de la patrie. On empêche d'arriver un seul Français jusqu'à lui; on le prive des nouvelles de son fils et de sa femme; quatre grandes puissances donnent le spectacle inouï d'enchaîner un homme sur un écueil. — Et de loin, le monde regarde avec effroi, selon l'expression énergique d'un poète,

Cette grande figure en sa cage accroupie,
Flévy, et les genoux aux dents.

Mais il est près de sa mort, le grand capitaine. Le climat meurtrier du tropique va finir ce que la torture d'Hudson-Lowe a commencé. — Un prêtre est à côté de sa chambre. « Je suis né dans la religion catholique, dit-il, je veux remplir les devoirs qu'elle impose, et recevoir

les secours qu'elle administre. » — Le 3 mai, à deux heures de l'après-midi, il demande le saint viatique, et, tout le monde s'étant éloigné, il demeure seul avec le prêtre.

Seul avec Dieu !



Napoléon recevant le viatique.

Il lui appartient, en effet, de donner ce haut exemple à cette société qui, en dépit du concordat, persiste à le regarder comme le chef de l'école incrédule du dix-neuvième siècle. Il lui appartient de prévenir jusqu'au bout ses détracteurs et d'empêcher que leurs dents entament son granit. Au moment d'expirer, c'est à Dieu qu'il rend sa force, à lui qu'il rapporte sa puissance et ses revers. Il ne veut pas que la postérité le juge comme un fléau, et c'est à Dieu qu'il rattache son œuvre grandiose et ses projets inachevés.

Deux jours après, il avait cessé de vivre. — On l'enterra sous les saules, comme on aurait fait d'un simple laboureur. On tourna ses pieds vers l'orient et sa tête vers l'occident, — et une garde anglaise fut placée auprès de son tombeau.

Ainsi finit Napoléon.

Je ne terminerai point cette rapide esquisse sans m'excuser sur les lacunes que peut-être elle renferme. Ce n'est ni une histoire ni un poème que j'ai voulu écrire, quoique j'aie parfois emprunté l'emphase du poète ou suivi les règles de l'historien. Mon but, ainsi que je l'ai dit en commençant, a été de faire un conte historique et pas autre chose. Je n'apprendrai rien aux hommes d'aujourd'hui, je le sais ; mais chez les hommes d'hier j'éveillerai peut-être un souvenir attendri, chez les hommes de demain une pensée de courage et d'honneur, — chez tous l'admiration ! ce noble sentiment qui tend de jour en jour à s'éloigner de nos âmes, sans doute faute d'aliment.

Il est des sujets qui débordent l'écrivain et l'entraînent

souvent au delà de sa volonté. On ne peut impunément parler de l'empereur, sans arriver à enfler sa voix, et à la monter, sans s'en douter, au diapason de l'ode en présence de telle ou telle bataille, on prend alors ses phrases pour des escadrons et on les précipite les unes sur les autres ; mais l'enthousiasme est seul coupable et mérite qu'on lui pardonne. — D'ailleurs, cet homme qui fut lui-même une exagération de gloire, n'a-t-il pas rendu toutes les exagérations de style impossibles ?

L'opinion publique est aujourd'hui complètement édifiée sur le compte de Napoléon. Le retour de ses cendres au bord de la Seine, selon sa dernière volonté, et l'immense explosion de joie qu'a soulevée leur passage à travers la France, ont consacré désormais sa mémoire parmi *ce peuple qu'il avait tant aimé*. Il repose maintenant au milieu de ses braves compagnons d'armes, et son cercueil est le meilleur palladium que nous puissions jamais invoquer aux jours des tempêtes.

On sait la mort de son fils, — pâle élégie autrichienne, qui s'éteignit dans le sombre palais de Schoenbrunn....

CHARLES MONSIEUR.



CAUSERIES AVEC MON FILS SUR LA PHYSIOLOGIE.

II.



Avant de revenir avec plus de détails sur le mécanisme de tous les organes qui constituent l'*appareil digestif*, examinons, mon cher Ernest, les divers phénomènes précurseurs de la digestion elle-même ; nous verrons ensuite ceux qui lui succèdent.

Les premiers sont la *faim* et la *soif*, qui nous font pressentir la nécessité de prendre des aliments solides ou liquides.

L'*appétit* précède la *faim* ; c'est un désir modéré, une sensation agré-

able qui semble principalement s'annoncer en déterminant dans la bouche une certaine excitation de la langue, et aussi des glandes salivaires dont la sécrétion devient plus abondante en ce moment.

La *faim* est au contraire un besoin irrésistible, impérieux, qui a son siège dans l'estomac.

La *soif* est également un besoin qui se fait sentir de la bouche au pharynx, se produit par un sentiment de chaleur et de sécheresse, qui, s'il dure au delà de certaines limites, est susceptible de causer les plus graves désordres dans toute l'économie.

L'âge, le sexe, les habitudes, les professions, les tempéraments, les saisons, ont une influence diverse sur l'appétit.

Ainsi, chez l'enfant, ce désir est vif et presque continu ; car l'enfant, pour se développer, a besoin des matériaux nutritifs, et ses organes dans leur état de fraîcheur primitive n'éprouvent d'ordinaire aucun embarras dans leurs fonctions.

La femme a moins d'appétit que l'homme, car elle dépense moins de forces et, par conséquent, a moins de pertes à réparer.

Les gens dont la conduite est déréglée, ceux qui se laissent emporter à la violence de leurs passions, ceux qui cèdent nonchalamment à leur paresse, sont presque toujours dépourvus d'appétit.

Il en est de même des personnes sédentaires qui se livrent aux travaux de l'esprit et de l'intelligence, tandis que la locomotion, l'activité, en développent le fréquent retour.

Les tempéraments nerveux et bilieux ayant les digestions fort promptes à cause de la quantité de bile qu'ils sécrètent, éprouvent cette sensation plus que les autres sortes de tempéraments. Dans les saisons froides l'appétit est plus vif que dans les saisons chaudes, par la raison que l'air extérieur faisant perdre au corps beaucoup de calorique, l'organisme a besoin d'une réparation plus prompte, pour que l'équilibre soit maintenu.

Jetons un voile sur les effets terribles de la *faim* et de la *soif* ; ne revenons pas sur ces récits lugubres de pauvres soldats victimes des désastres de la guerre, d'infortunés marins perdus au milieu d'un abîme de flots, de voya-

geurs égarés, et enfin de ces malheureux éprouvés par la Providence et que l'affreuse misère conduit prématurément au tombeau.

Jamais, mon fils, ne laisse devant toi ton semblable souffrir de la *faim* ni de la *soif* ; si tu as plus qu'il te faut à toi-même, donne beaucoup ; si tu as à peine ton nécessaire, partage encore : la privation que tu t'imposeras sera plus que compensée par le bonheur que te procurera la bienfaisance. Cette morale n'est pas si éloignée qu'elle le paraît d'une description physiologique de la digestion. Le bien-être que donne le plaisir d'une bonne action aiguise l'appétit et doit rendre la digestion facile.

L'égoïste est malgré lui honteux de lui-même, il se cache pour jouir tout seul, mais il jouit mal à son aise toujours. Il est affecté, non du chagrin des autres, mais de ce que sa joie est troublée. Cette influence morale produira sur ses organes digestifs un état maladif inévitable, si momentanément qu'il soit, et, par suite, la digestion sera lente et laborieuse.

Lorsque les aliments ont été portés à la bouche et acceptés en quelque sorte par le sens du goût (que nous étudierons plus tard), la *langue* les ramasse et les rassemble entre les deux arcades dentaires. Là, ils sont soumis à une trituration qui cesse lorsque la salive et les diverses mucosités de la bouche les ont complètement pénétrés et ramollis. Puis, les joues se dépriment, la langue les saisit de nouveau et, de sa pointe, parcourt les sinuosités de la bouche pour réunir toutes les parcelles qui doivent constituer le *bol alimentaire* ; alors s'opère la déglutition.

La mâchoire inférieure se rapproche de la supérieure. La langue se place sur la voûte palatine de façon à former une gouttière inclinée sur laquelle glisse ce *bol alimentaire* jusqu'à l'isthme du gosier qu'il doit franchir.

Le voile du palais prend une direction horizontale qui s'oppose au retour des aliments par les fosses nasales. D'un autre côté, l'épiglotte pressée par la base de la langue s'abaisse sur l'ouverture supérieure du larynx, et les empêche ainsi de pénétrer dans les voies aériennes.

Le *pharynx* poussé en avant par ses muscles élévateurs se présente à la *rencontre* du *bol alimentaire*, et par ses contractions successives facilite son introduction dans l'*œsophage*.

Ces premiers temps de l'acte digestif exigent une certaine précision, car il pourrait arriver que par suite d'une précipitation exagérée, l'épiglotte n'ayant pas eu le temps d'être abaissée, que quelques parcelles d'aliments vinssent à pénétrer dans le larynx, ce qui occasionnerait de la toux et même des vomissements. Il est donc de précepte reconnu qu'il faut manger lentement et boire de même, afin que solides et liquides, convenablement saturés de salive qui les rend bien digestibles, cheminent ensuite jusqu'à l'œsophage sans dévier de leur route naturelle.

L'œsophage n'a d'autre fonction que de transmettre le

bol alimentaire à l'estomac qui le reçoit par son ouverture supérieure, le *cardia*.

Ici nous arrivons au travail réel et principal de la digestion. Lorsque les aliments sont parvenus dans l'estomac, cet organe, qui s'est dilaté, augmente tous les diamètres de sa cavité, et de cette façon *soulève* les viscères de la poitrine et *refoule* les viscères contenus dans l'abdomen. Ses deux ouvertures, le *cardia* et le *pylore*, se resserrent.

Les aliments ainsi *emprisonnés* sont en quelque sorte, pendant plusieurs heures, selon leur quantité et leurs qualités plus ou moins substantielles, broyés une seconde fois par les contractions répétées de l'estomac.

Toutes les forces semblent rayonner vers cet organe. Un frisson général s'empare du corps, mais il cesse bientôt, et peu à peu, selon la durée et la facilité du travail *stomacal*, la circulation générale reprend son activité, la chaleur se rétablit, la respiration devient plus facile et le cerveau participe à cette surexcitation sympathique.

Or, que s'est-il passé pendant ce temps? La *chymification* a eu lieu. Le bol alimentaire a été réduit en une pâte homogène complètement humectée par les *sucs gastriques*.

Ce qui n'a pas subi l'assimilation, c'est-à-dire n'a pas eu les conditions essentielles à la digestion, est rejeté par le vomissement. Au contraire, toute la masse assimilée, le *chyme*, franchit alors l'ouverture inférieure de l'estomac, le *pylore*, et se répand dans le duodénum, où elle se trouve en contact avec la bile et le suc pancréatique.

Par ce nouveau mélange, le *chyme* acquiert des qualités nouvelles; il forme deux espèces de matières: l'une qui doit être absorbée, l'autre qui doit être rejetée au dehors après avoir parcouru tout le tube intestinal. La première est le *chyle*, fluide que nous connaissons déjà; la seconde est, si je puis établir cette comparaison, le *noyau* de ce chyle qui, après avoir lentement cheminé dans toute la longueur de ce tube, n'en sort qu'après y avoir laissé tout ce qui était susceptible d'être absorbé dans son trajet.

Je t'ai parlé des vaisseaux chylifères, de leurs *facultés* absorbantes, des valvules conniventes des *intestins*, et tu sais, mon cher Ernest, que le chyle arrivé dans son *réservoir* général, le canal thoracique, est versé dans une veine, la *sous-clavière* gauche, où il se mêle avec le sang veineux, vient au cœur, puis dans le *poumon*, où il est mis en contact avec l'air pour devenir enfin du véritable sang.

Pour me mettre à la portée de ta jeune intelligence, je n'ai fait qu'effleurer bien des détails scientifiques qui peut-être auraient pu te sembler fastidieux. Je n'ai pas la prétention de te rendre aussi savant qu'un docteur..... devrait l'être; je veux, mon fils, t'instruire en t'amusant, et puisque tu as si raisonnablement suivi notre petite causerie sur la digestion, ce soir après souper, j'intéresserai ton attention par une seconde causerie sur la classification, l'histoire, les propriétés et l'hygiène des aliments.

J. POYER, D.-M.-P.

CAUSERIES AVEC MON FILS SUR L'HYGIÈNE.

I.

DES ALIMENTS.

Je t'ai dit, mon cher Ernest, que toute substance solide ou liquide susceptible de servir à la nourriture du corps, lorsqu'elle a été introduite dans le tube digestif, est désignée sous le terme générique d'*aliments*.

Les aliments sont tirés du règne *animal* et du règne *végétal*. L'homme est *omnivore*, c'est-à-dire, apte à se nourrir également avec les produits de l'un ou l'autre de ces deux règnes.

Il y a plusieurs espèces d'aliments :

1^o On nomme *fibrineux* tous ceux qui ont pour base la *fibrine*, ou autrement dit le *suc* extrait de la masse du tissu musculaire. — Ainsi, les chairs de bœuf, de mouton, etc., sont rangées dans la classe des *fibrineux*.

2^o Les aliments *gélatineux* ont pour base une substance de consistance variée, fade, s'épaississant par l'action de la chaleur formant une *gelée* tremblotante, par le refroidissement, et qui se trouve en assez grande abondance dans les chairs blanches des jeunes animaux, tels que le veau, le poulet, etc.;

3^o Les *albumineux* ont une certaine analogie avec les gélatineux, en cela qu'ils contiennent une substance blanche susceptible de coagulation sous l'influence de la température à laquelle on les soumet. — Les œufs, par

exemple, contiennent une grande quantité d'albumine; le sang également.

L'albumine est fort utile comme contre-poison, surtout lorsque ce sont des solutions métalliques, comme le cuivre ou le mercure, qui compromettent l'existence. — Ainsi, un mélange de blancs d'œufs avec de l'eau peut sauver la vie d'une personne empoisonnée par l'une des causes délétères que je viens de te citer.

4^o Par aliments *mîcés* on comprend ceux qui possèdent en proportions à peu près égales toutes ces propriétés diverses, comme les poissons, qui diffèrent cependant des autres chairs en cela qu'ils manquent d'*osmazome*, principe brun, savoureux, que l'on remarque dans le bouillon auquel il communique une coloration plus ou moins foncée.

5^o Les aliments *féculents* ont pour principe l'*amidon*, substance blanche, sèche, insoluble dans l'eau froide, mais très-soluble dans l'eau bouillante. Cette fécule amylicée se trouve abondamment dans toutes les graines céréales: le froment, le seigle, l'orge, le riz, les pommes de terre, les châtaignes, etc.

D'après l'opinion du philosophe Posidonius, on commença par se nourrir des grains tels que la nature les produit; puis bientôt, en voyant la mastication les réduire en une sorte de pâte, on conçut l'idée de les broyer entre des meules et d'en faire du pain.

6° Les *mucilagineux* contiennent une espèce de gomme peu susceptible de fournir des matériaux à la nutrition.

Dans cette classe sont les fruits et les légumes frais.

7° Les *oléagineux* ont pour base la fécule et l'huile; ce sont les graines huileuses et certains fruits, comme les amandes, les noix, etc.

8° Les aliments *caséeux* sont le lait et toutes ses préparations, telles que le beurre, les fromages, etc.

Maintenant que nous avons établi la classification de toutes les espèces d'aliments, il convient d'examiner leurs propriétés.

Les aliments *fibrineux* sont les plus nourrissants : leur digestion est plus lente à s'accomplir, et par suite leur efficacité nutritive plus durable.

Les chairs rôties ou grillées alimentent mieux que les viandes bouillies.

Celles que fournissent les jeunes animaux se digèrent plus facilement, mais ne nourrissent pas autant que les chairs d'animaux adultes et mâles.

La chair des bêtes fauves est complètement impropre à la nutrition et à la digestion.

Le *gibier* excite plus l'estomac qu'il ne le nourrit.

Les *oiseaux* qui vivent de grains et de fruits ont une chair facile à digérer; ceux qui vivent d'insectes, de poissons ou de la chair d'autres animaux, sont dépourvus de qualités nutritives.

Les poissons se digèrent facilement et nourrissent peu; quelques-uns sont lourds et pesants à l'estomac; d'autres ne peuvent être aucunement employés pour la nourriture.

Le *lait* peut être classé parmi les substances alimentaires. — C'est un liquide opaque, blanc, plus pesant que l'eau, d'une saveur douce, et que sécrètent les glandes mammaires des animaux. — Celui qui a la meilleure qualité doit présenter cette particularité : qu'une seule goutte placée sur l'ongle, au lieu de s'étaler et de couler, y reste presque immobile et sous forme arrondie.

Ce liquide se divise en trois portions. — La première, épaisse, destinée à former le fromage : c'est le *caséum*.

La seconde, verdâtre et moins compacte, c'est le *sérum* ou petit lait; la troisième enfin est huileuse et se solidifie facilement : c'est la partie *butyreuse* destinée à former le beurre. — Ainsi, en laissant reposer dans un vase le lait extrait de la mamelle d'une vache, par exemple, on obtient trois couches en quelque sorte de natures différentes.

La supérieure est la *crème*, — la seconde, plus liquide, est le *caséum*, et — la dernière, complètement liquide, est le *petit lait*.

Ces trois conditions existent dans des proportions diverses selon l'espèce à laquelle appartient la femelle qui produit cette sécrétion alimentaire.

Le lait de vache fournit un beurre très-consistant. Celui d'ânesse au contraire en donne fort peu. — Le lait de femme est très sucré et ne contient point de qualités butyreuses; il ne convient qu'à l'alimentation des enfants nouveau-nés.

Le lait de vache sert comme aliment; celui d'ânesse et de chèvre comme médicament.

Trop souvent la fraude se glisse dans la composition du lait. — Pour que l'on puisse s'en apercevoir, il faut que le mélange d'eau, par exemple, soit dans la proportion d'un quart environ, et l'instrument appelé *pèse-liqueur* aidera à la constater. — Quand il est fal-

sifié par des substances amylacées, on peut découvrir la fraude par la remarque des gouttes huileuses qui s'élèvent à sa surface après l'ébullition.

Les *œufs* se composent de blanc et de jaune. — Le blanc est de l'albumine pure, il est difficile à digérer; le jaune au contraire est digestible, et d'autant plus nourrissant, qu'il est d'autant moins cuit.

Le *sang* est complètement indigeste, quand il n'est pas fortement assaisonné et soumis à une longue cuisson.

Le *boudin*, par exemple, composé de sang de porc, etc., est un mets que ne peuvent supporter beaucoup d'estomacs, et qui serait fort nuisible aux tempéraments délicats.

Si nous examinons les diverses sortes d'aliments que nous fournit le règne végétal, nous trouvons :

1° Les *racines*. — Ce sont les pommes de terre, les carottes, etc.

2° Les *tiges* et les *feuilles*, qui ont des propriétés spéciales.

Ainsi les unes sont rafraîchissantes et peu nourrissantes, telles que les asperges, les épinards, les choux; etc., les autres sont également peu nourrissantes et amères, comme la chicorée, ou piquantes comme le cresson.

3° Les *fruits*, peu nourrissants en général.

On les distingue en fruits acides, sucrés et acerbes. Les premiers désaltèrent et rafraîchissent, comme les cerises, les groseilles, les pommes. — Les seconds étanchent la soif, ce sont : les abricots, les figues, les raisins. — Enfin, les derniers sont plus toniques; on les classe parmi les olives, les coings, etc.

4° Les *graines*, qui sont de trois sortes :

Les *céréales*, dont la culture et l'emploi sont en usage presque partout, telles que le froment, le riz, l'orge, le seigle.

Le pain est formé par la farine obtenue de la mouture de ces graines, et au moyen d'un mélange d'eau dans des proportions convenables, lorsqu'après une certaine fermentation on a fait subir à la pâte un certain degré de cuisson.

Toutes les graines qui contiennent du gluten et de la fécule sont propres à faire du pain; mais la farine de *froment* est plus spéciale que les autres, parce qu'elle contient plus de gluten et se digère plus aisément.

Le pain d'orge et de seigle purs est plus pesant à l'estomac; ce mélange bien fait le rapproche néanmoins du pain de froment, qui est toujours le meilleur.

Les *graines légumineuses*, soit les pois, les haricots, les lentilles, forment autant d'aliments d'autant plus digestibles qu'elles sont moins sèches.

Enfin les graines *émulsives*, telles que les châtaignes, sont assez nourrissantes, mais difficiles à digérer pour les estomacs débiles.

Vois, mon cher Ernest, combien la Providence a entouré l'homme de moyens utiles à son existence, et combien est coupable celui qui en profite sans lui en rendre grâces ou qui en abuse pour satisfaire une avidité dégradante.

Dans notre prochaine causerie, je t'expliquerai comment il faut user de toutes ces richesses, et comment il faut en diriger l'emploi selon les individualités pour répondre à la sagesse prévoyante de celui qui a tout créé.

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(SUITE.)

Sur le plateau de ce mont qui domine Moulineaux, existait autrefois un château d'infernal renom, celui de Robert-le-Diable; des ruines informes, vagues comme ses légendes, voilà tout ce qui nous en reste avec de merveilleux récits. Ces masses de pierres amoncelées, que le temps a surchargées d'arbrisseaux nombreux et d'une végétation pleine de vigueur, indiquent à peine l'existence de quelques constructions. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers le nord une tour devait s'élever, et vers le midi le terrain accidenté annonce qu'il y a eu là un pont-levis et des fossés.

Ces ruines vous font éprouver de singulières impressions; il semble que vous assistiez à un enchantement, à une scène de fées, à l'un de ces mystères dont le château, au temps de Robert, devait être le théâtre. Cet étrange monument et sa topographie sont plongés, au point de vue des souvenirs historiques, dans l'obscurité et l'indécision les plus complètes; c'est à peine si un fragment de légende, un modeste tableau, le récit d'un vieillard ou d'un berger

peuvent fournir sur le passé quelque donnée confuse. Ce qu'il y a de certain seulement, c'est qu'il exista dans ce château, et fort anciennement, un Robert dont les désordres, les aventures, les prouesses, et le repentir que suivit une pénitence rigoureuse, ont été le sujet d'une foule de récits populaires. On sait avec quel éclat l'Opéra français a fait revivre cette vieille chronique de nos pères.

A gauche de Moulineaux, la côte de la Bouille commence à s'élever; cette côte, au revers si escarpé, que les maisons paraissent superposées comme sur une étagère. C'est à ce village que s'arrête le bateau qui fait le service de Rouen à la Bouille, c'est aussi là que le voyageur partant pour Caen, doit faire charger son bagage sur des chevaux pour aller prendre, au haut de la côte, la route de Honfleur qui pénètre alors dans l'intérieur des terres.

Mais continuons à suivre la Seine dans son cours, et nous arriverons à Caumont, dont les carrières occupent deux lieues sur notre gauche. Dans une de ces carrières se



Vue de l'église de Saint-Georges de Bocherette.

trouve une grotte extrêmement curieuse : c'est une petite chambre, de forme elliptique, au plafond de laquelle des stalactites aiguës et fines pendent et présentent les couleurs les plus variées, depuis un jaune noirâtre jusqu'à

un blanc éblouissant. La Seine décrit en cet endroit un immense circuit, pour envelopper à gauche la forêt de Manny; elle forme alors une presque île et baigne le charmant village de Beaulieu, placé sur le bord des bois, et

Quevillon, situé vis-à-vis, sur la rive opposée à l'entrée de la forêt de Roumare.

C'est aussi sur la lisière de cette forêt historique, à deux lieues de Rouen, près de la rive droite de la Seine et de Saint-Martin, non loin de Quevillon, que se trouve la célèbre et imposante basilique de Saint-Georges de Bocheville, dans le village de Bocheville, dont l'étymologie a flotté entre *Baucherii-Villa* et bien d'autres.

Fondée au XI^e siècle par Raoul de Tancarville, gouverneur et chambellan du conquérant de l'Angleterre, et l'un de ses compagnons d'armes, cette basilique, après huit cents ans de révolutions, est dans un état de conservation étonnant; on y remarque surtout un ensemble, une unité vraiment surprenante dans le style; il n'est pas sans intérêt non plus d'examiner les détails et le luxe barbare de ses antiques sculptures. — Le style de Saint-Georges de Bocheville est sévère; les arches sont construites dans le système du plein cintre; certaines voûtes ont été remaniées vers le XII^e siècle.

Cette abbaye a joué un rôle important dans l'histoire de la Normandie. On trouvera quelques documents qui s'y rapportent dans l'*Essai historique et descriptif sur l'église et l'abbaye de Saint-Georges de Bocheville près Rouen*: in-4^o. *Achille Deville*, 1827. Au nombre de ces pièces figurent des chartes de Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, de Guillaume de Tancarville, dit le Jeune, de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, de Philippe le Hardi, roi de France; une liste des abbés de Saint-Georges de Bocheville de 1114 à 1790, et une autre liste des sires et chambellans de Tancarville, fondateurs et bienfaiteurs de l'abbaye.

Passant ensuite à gauche, devant Bardouville, situé comme Beaulieu, et Ambloville, où il fait un nouveau détour, le fleuve change encore de direction pour aller absorber les eaux de la rivière de Saint-Anstreberte, non loin d'un bourg à l'aspect agréable et tranquille, nommé Duclair, construit d'une façon toute pittoresque au sommet des collines qui empêchent les eaux de se réunir trop tôt. Le petit quai de Duclair, les navires qui s'arrêtent devant ses maisons, le mouvement qui y règne, font de cet endroit un tableau fort animé.

Depuis Duclair, les bords de la Seine sont semés des souvenirs des rois de la première race. Les Mérovingiens y revivent à chaque pas. A gauche, dans la forêt de Mauny, qui atteint autrefois à celles de Bretonne et de Rouvray, les successeurs de Clovis établirent plus d'une fois leur tente sous d'épais et antiques ombrages. Sur la droite, dans la presque île opposée formée par la Seine, s'élevaient une grande forêt et l'abbaye de Jumièges, visitée fréquemment par nos premiers monarques. Aujourd'hui, à la place de la forêt, on ne voit plus qu'un site marécageux presque entièrement change en tourbière, et qui ne vaudrait pas la peine qu'on y fit attention, s'il ne contenait pas les restes de la superbe abbaye de Jumièges.

La Seine s'est dirigée en droite ligne depuis Duclair; mais, arrivée à la Roche, elle fait un coude et revient sur elle-même pour baigner le bas des montagnes au sommet desquelles se trouve le joli château du Landin, situé dans un des plus beaux points de vue, sur la rive gauche. Le Landin a des bosquets et une situation qui le rendent digne d'être visité. De ce bel endroit on voit les clochers et les tours de Jumièges qui s'élèvent sur l'autre

rive et étalent les débris de leur antique splendeur. Plus près de nous, en face du Landin pour ainsi dire, nous pouvons distinguer la charmante maison de Méné-la-Belle. Le caractère de mystère et de douceur empreint dans cette habitation attire déjà le voyageur avant même qu'il sache quels en furent les premiers maîtres.

C'est en le Mond, qui toujours se surnomme
Du nom d'Aznes Sirel, que sa beauté renomme

C'était le manoir d'Agnès, dont vous voyez les chiffres sculptés sur tous les murs. Pendant le siège de Candebeac, Charles VII y vint assister, à son lit de mort, sa jeune et intéressante amie, à laquelle il fit construire un mausolée dans l'église de Jumièges. C'est dans cette gracieuse solitude du Mesnil que les conseils de la châtelaine avaient ranimé le courage du roi et l'avaient excité à reconquérir son royaume.

Cette vieille abbaye, fondée en 640 par saint Philibert, fut longtemps pour les cantons des environs une source d'abondance et de prospérité. Les moines, savants agriculteurs, mirent en honneur dans le pays cet art bienfaisant, source de toutes les richesses, et surent par d'ingénieux travaux arrêter devant leurs terres ensemencées les invasions d'un fleuve quelquefois menaçant. Mille individus environ étaient rassemblés dans cette sorte de république que les rois aimaient à visiter. Maintenant tout est désert; ces plaines couvertes de riches moissons sont abandonnées, l'abbaye est tombée en ruines, mais sur ces ruines mêmes sont gravés de précieux souvenirs.

Ainsi quand l'homme du Nord, venu cette fois sur les rives de Normandie pour y entretenir un commerce pacifique, passe devant cet antique monastère d'architecture saxonne, et tout surpris s'arrête à en demander les révolutions, on lui répond que ce vieil édifice fut d'abord détruit par Rollon quand il conquit la Neustrie; puis, comme le fils du Conquérant, Guillaume-Longue-Épée, craignant les menaces de l'abbé et la colère du ciel, promit, pendant une partie de chasse, de relever de ses décombres l'abbaye détruite. C'est à Jumièges que Tassillon, duc de Bavière, fut forcé, pour obéir à Charlemagne, de prononcer, ainsi que son fils, les vœux que lui imposait l'état de moine auquel on le condamnait. C'est encore à Jumièges qu'on vit aborder la barque chargée des corps mutilés des deux fils de Clovis II, exposés sur le fleuve pour crime de rébellion, par ce père inflexible. Depuis Paris, d'où elle était partie, l'embarcation fragile, qui portait les *énervés de Jumièges*, descendit lentement le fleuve, suivant le courant qui l'entraînait; les pauvres princes furent accueillis par le saint fondateur du monastère, avec une charité et une compassion vraiment chrétiennes; et là, du moins, les malheureux trouverent un exil après leur supplice.

N'oublions pas de mentionner que les restes magnifiques de cette abbaye, où éclatent toutes les merveilles de l'architecture religieuse n'ont été sauvés d'une destruction totale et imminente que par la sollicitude presque royale d'un propriétaire à la fois artiste et homme de cœur.

A partir de Jumièges, la Seine devient de plus en plus large et, à tous les coudes de son cours, est marquée de vastes anses semblables à de vrais golfes qui paraissent s'étendre jusqu'à l'horizon. La marée se fait de plus en plus sentir; déjà on entend ses mugissements, déjà on la voit se briser en barres écumeuses contre les collines

qui enveloppent le fleuve. Sur les coteaux de la rive gauche se déploie la forêt de Bretagne en un bel amphithéâtre; elle fut nommée, en vertu d'un décret de la Convention, forêt de l'Unité-Nationale; mais depuis elle a repris son ancien nom. Sur la lisière des bois on aperçoit d'abord Heurteville, vis-à-vis de Yainville, puis le château de la Meilleraye; sa belle situation, son parc magnifique et tous les embellissements que ses divers pro-

priétaires y ont ajoutés tour à tour en font un des plus délicieux séjours qu'on puisse habiter. Il appartenait, il n'y a pas longtemps, à madame de Nagu, qui fit d'énormes dépenses pour ajouter aux agréments de cette demeure que les voyageurs et les étrangers visitent sans discontinuer.

Mais il nous faut maintenant un pilote expérimenté, car la navigation devient de plus en plus dangereuse,



Vue de Caudebec.

depuis que nous approchons de Caudebec. Nos regards peuvent contempler déjà un agréable vallon où vient se jeter la Fontenelle. C'est sur les bords de cette petite rivière que s'élevait autrefois l'abbaye de Saint-Wandrille, dont le fondateur, du même nom, était parent par alliance des membres qui composaient la fameuse maison de Pépin. Les ruines ne rappellent peut-être pas des souvenirs aussi grands que Jumièges, mais elles offrent quelque chose de plus pittoresque. Nous ne retrouverons là ni les traces d'actions héroïques ou chevaleresques, ni la place où l'exil retint des grands hommes enchaînés, ni le séjour des monarques, ni le théâtre d'aventures mondaines; ces ruines ne nous parleront que de solitaires et de saints personnages qui n'eurent tous qu'un désir, qu'un but, celui de mourir ignorés.

Dans les ruines de Saint-Wandrille les jeunes filles de Caudebec ont imaginé de transporter le mystérieux séjour des fées, dont elles se racontent, pendant les soirées d'hiver, les fantastiques histoires. C'est que ces fragments d'architecture, ces pans de mur qui menacent ruine, ces piliers et ces arceaux élancés, ces voûtes si hardies, surtout quand le vent vient mugir à travers les décombres, sont bien capables d'effrayer des imaginations féminines. Tout cela est si fragile, si prêt à s'écrouler, que l'hirondelle, en effleurant ces ruines de son aile, en fait tomber à tout moment une pierre, un fragment, dont la chute subite trouble le silence profond de l'abbaye. Le temps n'est pas loin où ces restes sculptés, comme suspendus dans les airs et mutilés chaque jour par la fureur des

orages, cesseront de jeter la crainte dans l'âme du voyageur curieux et de la timide jeune fille.

Sur le versant occidental de la vallée de Saint-Wandrille, ou de Fontenelle, se dresse une petite chapelle dédiée à saint Saturnin. Le coteau où elle est située, nommé par certaines chartes *Mont-des-Vignes*, fut autrefois renommé pour ses vins. Du haut de cette colline on a une vue charmante sur le vallon de Caubecquet; on apercevait jadis l'île Belcinac, entre Saint-Wandrille et Caudebec, île où se trouvait l'abbaye de Saint-Condé. Un jour on chercha vainement les tours antiques de ce monastère et les bois verdoyants qui l'enveloppaient; tout avait péri, abîmé sous les eaux. Puis deux siècles après, en 1644, on vit l'île reparaitre, chargée de quelques ruines; mais elle ne s'était remontrée que pour peu de jours, car la marée vint une seconde fois l'engloutir. Aujourd'hui on ignore même la place où elle était située. Serait-ce par hasard les restes de cette île errante et mobile que promèneraient, dans les parages dangereux de Quillebeuf, des écueils cachés sous les flots et toujours déplacés par le flux et le reflux?

Quant au versant opposé du *Mont-des-Vignes*, vous le descendez à travers des maisons de marinières et quelques fermes éparses çà et là, s'élevant au milieu d'un massif d'arbres, pareille obligée des habitations charmantes du pays de Caux dans lequel nous venons d'entrer. Alors vous voyez s'étendre sur les rives du fleuve les maisons pittoresques d'une délicieuse petite ville, dont l'origine est une simple bourgade de pêcheurs. Voilà Caudebec, toute

fière d'avoir dans ses armoiries trois éperlans d'argent sur fond d'azur. Les maisons du port, avec leurs terrasses chargées d'arbustes et de fleurs, rappellent assez certaines villes d'Italie : le vieux marin de Caudebec, retiré sur la rive de la Seine, où il voit passer les pavillons qu'il rencontre sur tant de mers, tient à s'assurer tous les matins qu'il n'a pas quitté le sol natal, en regardant avec amour les roses et les œillets dont il a orné sa fenêtre.

Un mot de Henri IV, devenu populaire dans les environs de Caudebec, a rendu célèbre l'église de cette petite ville : « C'est ici, dit le Béarnais, la plus belle chapelle que j'aie jamais vue. » Cette église est en effet une des plus remarquables de la France, par le luxe et la délicatesse de son architecture. Le clocher est en pyramide, entouré de couronnes superposées les unes sur les autres, ce qui au premier coup d'œil lui donne assez d'analogie avec les minarets des villes d'Orient.

Si l'on passe Caudebec, et qu'on s'arrête au pied des rochers dont le fleuve est bordé en cet endroit, le regard se dirige sur un petit édifice de forme carrée, dont la simplicité ne sollicite guère l'artiste, dont l'obscurité n'attire pas l'historien, mais auquel les matelots ont voté un culte vénéré et qu'ils s'empressent d'orner de leurs offrandes après en avoir fait de loin l'objet de leurs prières. Nous parlons de l'ermitage de Notre-Dame-de-Barre-Y-Va, dont les murailles disparaissent sous une foule d'*ex-voto* : on y voit des tableaux votés par les pilotes à la Vierge au plus fort de la tempête ; à la voûte sont suspendus ces petits navires naïvement sculptés dans le bois, que pendant les années d'une longue et lointaine captivité, de pauvres marins ont exécutés de leurs propres mains et dédiés à la Vierge, comme témoignage de leur gratitude après la délivrance.

Après Caudebec, le fleuve fait un brusque détour, et se partage en deux bras qui forment une île, la dernière que l'on trouve jusqu'au Havre. Le bras droit gagne Villequier, dont le château, tout moderne qu'il soit, mériterait, grâce à sa belle position, à sa structure élégante et à ses jardins, une visite détaillée ; la rive gauche s'en va arroser Vatteville, un des anciens fiefs du château de la Meilleraye. Enfin la Seine a réuni ses deux bras, et baigne le bas de la côte de Norville, que nous voyons sur la droite et du haut de laquelle on a un panorama admirable. Audessous de Norville sont situés, sur l'autre rive, le village d'Aizier et celui de Vieux-Pont ; c'est là que commence l'embouchure de la Seine. Le lit du fleuve devient tout à coup plus large, et l'on distingue au loin le rocher de Quillebeuf qui s'avance dans la mer, semblable à un falan destiné à guider les pilotes.

Quillebeuf est la capitale d'un petit pays appelé le Roumois, située entre le fleuve et la ville, qui allant jusqu'à Elbeuf et constituait autrefois une des subdivisions de la Normandie. Située à l'extrémité nord du département de l'Eure, dont il est le seul établissement maritime, ce port consiste tout simplement en un rocher long et étroit, coupé par des rues en pente, assez mal bâties, en face duquel on a construit une jetée. L'origine de Quillebeuf, ce modeste séjour, remonte à Henri IV. Jusqu'à ce prince, ce n'était qu'un hameau habité par de pauvres pêcheurs qui végétaient sur un rocher aride, séparés du reste du monde. Henri IV augmenta le nombre de ces habitations, fortifia Quillebeuf, lui accorda des privilèges et lui imposa le nom de Henriquville ; mais en cela il échoua comme

François I^{er}, qui voulut appeler le Havre Françoisveille.

Quand le maréchal d'Ancre eut pressenti sa disgrâce, il pensa à lever l'étendard de la révolte et à se rendre indépendant dans son gouvernement de Quillebeuf ; mais il fut tué sur le pont du Louvre. Le maréchal avait déjà commencé à construire des retranchements au sud de la presqu'île ; et encore aujourd'hui on montre les restes de fortifications nommés dans le pays *la tranchée du maréchal d'Ancre*. Quillebeuf figura dans l'histoire du règne suivant par la tentative d'un aventurier, Latréaumont, qui voulut livrer cette petite ville aux Hollandais.

Presque tous les bâtiments qui navigent sur la Seine sont obligés de *poser* à Quillebeuf, de sorte que ce port a une importance réelle. En amont, c'est-à-dire en remontant le fleuve, si les navires ont un vent et une marée favorables, ils peuvent se dispenser de s'arrêter à Quillebeuf et atteindre Villequier ; mais en aval, c'est-à-dire en descendant, forcés de passer la traverse d'Aizier à la pleine mer ou un peu plus tard, ils ne gagnent Quillebeuf, qu'à la mer basse et sont forcés par conséquent d'y séjourner.

Des brouillards règnent presque constamment dans ces parages ; malgré cela, de la pointe de Quillebeuf on découvre sur la rive opposée le Ménéil et les prairies immenses de Bolbec, qui courent depuis les bords du fleuve jusqu'au bas du château de Lillebonne. Tous les jours, à l'heure de la marée, un bateau fait le service de Quillebeuf au Ménéil.

Lillebonne (*Julio-Bona* des anciens) reçut son nom de César, qui l'appela ainsi en l'honneur de sa fille Julie. Ce grand capitaine avait fondé ce poste militaire dans le double but d'avoir dans sa main la navigation du fleuve, et de pouvoir jouir d'un point de vue délicieux. Ce poste, vu son utilité, s'accrut rapidement. Bientôt il devint la capitale des Colètes, dont le pays forme aujourd'hui celui de Caux ; l'empereur Auguste y avait élevé, pour s'y récréer dans les différents séjours qu'il y fit, un théâtre fort remarquable dont, tout récemment, on a découvert les traces. Après avoir ravagé Lillebonne, les pirates normands s'occupèrent de la retirer du sein de ses ruines, une fois qu'ils furent devenus les propriétaires de la Neustrie.

C'est à Lillebonne que Guillaume-le-Bâtard décida la conquête de l'Angleterre. Après avoir eu pendant de longues années pour seigneurs les héroïques d'Harcourt, le comté de Lillebonne devint par les femmes la propriété des ducs d'Elbeuf, dont la maison se trouva éteinte en 1702. Cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un bourg assez chétif, avec neuf cents habitants environ, tous tanneurs ou filateurs.

Non loin des ruines du théâtre romain, on trouve la route de Caudebec qui vient les séparer des ruines plus imposantes encore du château de Lillebonne, dont la construction remonte au douzième siècle. On peut monter sur la plate-forme du grand donjon par un escalier à vis, et, de là, une vue admirable se déploie devant vous. On voit se développer sous ses pieds la vallée délicieuse de Bolbec, qui va se jeter, avec son ruisseau, dans les flots de la Seine qu'animent des barques nombreuses aux voiles rougeâtres agitées par le vent. Bernardin de Saint-Pierre disait en voyant cet antique castel, autrefois habité par des petits tyrans qui opprimaient leurs vassaux et pillaient les voyageurs : « Il me semble voir la carcasse et les ossements de quelque bête féroce. » Ce manoir a pour propriétaires actuels les princes de Croÿ.

De Lillebonne à Tancarville il y a une distance raisonnable ; ces chemins ont le caractère qu'avait les environs de toute habitation féodale : des collines semblables à des remparts, des gorges qui ont l'air de fossés ; puis d'épaisses broussailles bien propres à cacher quelque embuscade, des clairières rares il est vrai, mais où l'on pouvait se rejoindre et mener les mains à qui avait plus belle amie. A mi-chemin, nous voyons sur la hauteur un moulin, celui-là probablement qui, du temps de Philippe-Bel, fut cause de combats sanglants entre les deux seigneurs du pays.

Enfin, sur la pointe du promontoire, et sur un roc coupé pre-qu'à pic et dominant le fleuve, se dresse le château de Tancarville avec ses ruines majestueuses qui révèlent encore son ancienne splendeur. Ce château eut longtemps pour hôtes les comtes de Tancarville ; puis il fut vendu au fameux Écossais Law, de financière mémoire, passa plus tard dans les mains du maréchal Suchet et entra en dernier lieu dans le domaine des Montmorency, qui en sont aujourd'hui les propriétaires. C'est, nous a-t-on dit, au sein de ses murailles toujours bruyantes et sous ses vieux arceaux, qu'un de nos poètes, M. Lebrun, a esquissé le plan et les scènes de sa tragédie de *Marie Stuart*.

A partir de Quillebeuf, l'embouchure de la Seine a une largeur qui lui donne, à la marée haute, quelque chose de majestueux ; en revanche, à la marée basse, elle n'offre plus à l'œil que quelques canaux qui restent libres au milieu de bancs de sable énormes, déplacés chaque jour par le flux. Après chaque reflux, d'intrépides pilotes essaient de deviner lequel de ces canaux peut servir de passe le plus sûrement ; et dès que le flot est venu, ils se chargent de diriger les navires qu'on vient leur con-

fier, il serait de la dernière imprudence de s'engager dans ces parages sans être bien piloté.

A l'époque des hautes marées, aux équinoxes, aux pleines et aux nouvelles lunes, quand le flot arrive, s'il est poussé par un fort vent d'ouest, le lit de la Seine se remplit tout à coup d'une masse d'eau énorme qui atteint quelquefois jusqu'à vingt pieds d'élévation, et s'avance avec une telle rapidité qu'un cheval lancé au galop pourrait à peine l'éviter. On donne à cette montagne humide le nom de Barre ; et, comme elle arrive en sens contraire vers le courant du fleuve, elle engage avec lui une lutte dont les effets sont souvent épouvantables.

En arrivant à Quillebeuf, les flots de la marée montante, enflés, amoncelés, roulent avec fureur dans le lit de la Seine dont ils refoulent au loin les eaux. On entend, à deux lieues de distance, un bruit sourd ; les bestiaux cessent de paître et abandonnent les frais rivages. L'épouvante est générale sur les deux rives du fleuve, et le cri bien connu de *la barre ! la barre !* répété par des milliers de voix pleines de terreur, avertit le propriétaire riverain que le flot menace sa maison, ses champs ou ses usines.

Cette barre remonte jusqu'à Rouen, où elle se fait sentir quelquefois assez fortement pour que les vaisseaux, trop rapprochés les uns des autres, s'entre-choquent et rompent leurs amarres ; elle se manifeste jusqu'à Pont-de-l'Arche. Dans son cours impétueux, ce phénomène funeste dégrade les rives du fleuve, ravage et emporte tout ce qui se présente, et roule bien loin sur les plaines basses un gravier stérile et un limon inutile. On lui a opposé les digues les mieux cimentées, il a tout renversé, tout détruit.

A. L. RAVERGIE.

CAUSERIES AVEC MA FILLE SUR LA CHIMIE LA PLUS ÉLÉMENTAIRE

ET SES APPLICATIONS.

I.

OXYGÈNE.

C'est un gaz qui forme environ la cinquième partie de l'air que nous respirons et les huit neuvièmes de l'eau. Il fait partie de presque tous les corps qui existent ; de lui dépendent les phénomènes de la vie chez les animaux et les végétaux, les phénomènes de la combustion, de la fermentation, de la putréfaction, etc., etc.

De tous les éléments qui constituent le monde que nous habitons, l'oxygène est donc un des plus répandus et des plus importants à étudier.



Il fut isolé et découvert par Priestley, en 1774, mais c'est Lavoisier qui fit connaître le rôle immense qu'il joue dans la nature. C'est de là que date la chimie moderne.

Il est sans couleur (peut-être, vu en grande masse comme l'air, présenterait-il comme lui une faible coloration bleue). Il est probablement sans odeur. Il est plus pesant que l'air. Il entretient la combustion avec une énergie excessive, car un morceau de fer ou de zinc assez mince que l'on y plonge, portant à son extrémité un petit morceau d'amadou allumé, brûle dans ce gaz avec une lumière dont la vue ne peut pas supporter l'éclat. Les globules fondus pénètrent souvent à travers le vase en verre dans lequel on fait l'expérience.

Un courant d'oxygène dirigé sur la flamme d'une lampe, produit un jet dont la chaleur est suffisante pour fondre le cristal de roche ainsi que plusieurs pierres précieuses ; le platine ¹ lui-même semble y brûler en scintillant.

Lorsque les animaux le respirent dégagé de tout autre gaz, leur circulation s'accélère, ils paraissent très-vifs et très-animés, et semblent être fortement surexcités. Il se produit dans leurs poumons une violente inflammation

¹ Le platine est un métal blanc, infusible au plus violent feu de forge. Peu d'agents ont de l'action sur lui. Il a moins de valeur que l'or.

qui les désorganise et produit la mort. Nous verrons plus tard que la respiration est une véritable combustion.

Il tend à s'unir à presque tous les autres éléments, et cette union a reçu le nom général de *combustion*, qui ne s'opère toujours qu'avec un dégagement de chaleur et de lumière.

Tu n'ignores pas que quand tu allumes une bougie ou du charbon, ces phénomènes se manifestent et que la bougie ou le charbon disparaît. Ils ne sont point anéantis pour cela, car rien ne se perd dans la nature; mais ils s'unissent avec l'oxygène sous forme de gaz et de vapeur que nous étudierons bientôt, et si l'on recueille ces gaz et cette vapeur, on retrouve exactement le poids de l'oxygène et des corps avec lesquels il s'est uni.

L'oxygène a été appelé *air de feu*, *air vital*, *air pur*, etc. Il rallume une bougie que l'on y plonge, si elle présente seulement quelques points où il y avait du feu.

Tous les corps de la nature pouvant donc s'unir avec l'oxygène ont reçu le nom de corps combustibles, et ceux unis avec l'oxygène ont été appelés corps brûlés ou oxygénés.

On partage ces corps brûlés en deux classes. Ceux de la première ont ordinairement une saveur aigre plus ou moins prononcée, et font rougir plusieurs couleurs végétales bleues ou violettes, notamment la teinture bleue de tournesol ¹. On les a appelés acides. Ceux de la seconde classe, qui ordinairement renferment moins d'oxygène que les précédents, font au contraire le plus souvent

bleuir les couleurs que les acides ont rendues rouges; on les appelle oxydes.

Un même corps simple peut, en s'unissant en quantités diverses avec l'oxygène, former plusieurs acides et plusieurs oxydes.

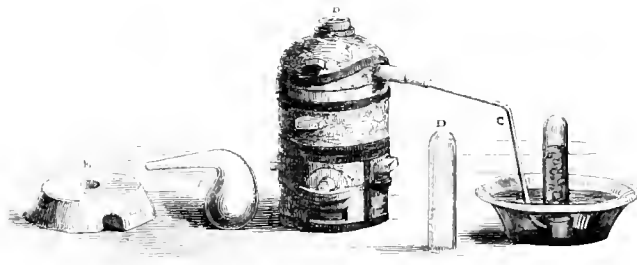
On donne à l'acide qui renferme le moins d'oxygène, une terminaison en *eux*, et à l'acide qui en renferme le plus, une terminaison en *ique*; par exemple, pour le soufre et le phosphore, on dit dans ces cas : acide sulfureux, acide phosphoreux, oxyde sulfurique, oxyde phosphorique.

La manière de désigner les oxydes est encore plus simple, car on le fait par leur numéro d'ordre. Le plomb, par exemple, forme trois composés avec l'oxygène; le moins oxygéné s'appelle protoxyde, le second deutoxyde, et le troisième trioxyde.

Vois combien est simple le langage ou la nomenclature moderne qu'ont fondée Gayton de Morveau, Lavoisier, Fourcroy et Bertholet. Quand, par exemple, je dis oxyde de zinc, on comprend que ce composé est formé d'oxygène et de zinc. On le désignait autrefois sous les noms très-insignifiants *pomphalix nihil album lana philosophica*. D'autres corps recevaient jusqu'à six noms, qui ne pouvaient que charger inutilement la mémoire sans exprimer leur composition.

Aujourd'hui, la plupart des composés qui pourront être découverts ont leurs noms assignés à l'avance.

L'oxygène a peu d'usage. On en a essayé l'emploi dans des cas d'asphyxie.



Appareil pour préparer l'oxygène.

On prépare le plus souvent l'oxygène en chauffant un oxyde, notamment celui de manganèse.

A Cornue dans laquelle on met l'oxyde.

B Fourneau dans lequel on place cette cornue, au col de laquelle on ajuste un tube C, par lequel le gaz se rend dans une cloche ou éprouvette, remplie d'eau et renversée sur ce liquide.

D Éprouvette vue isolément.

E Têt percé d'un trou, et dont le bord est échanuré pour le passage du tube qui conduit le gaz de ce têt à l'éprouvette.

Chaque bulle de gaz qui entre dans celle-ci s'élève à sa partie supérieure et en chasse un volume d'eau égal à celui de cette bulle. L'eau se trouve donc entièrement remplacée par le gaz.

¹ Se trouve dans le commerce en petits pains de forme cubique dont on extrait la matière colorante en les mettant dans l'eau. On prépare ces pains avec le *lichen roccella* ou avec la mousse de Suède, que l'on mélange avec de la chaux, de l'urine et de la potasse.

HYDROGÈNE.

On l'appelait *air inflammable*. Il n'existe pas libre dans la nature et n'a été bien connu qu'en 1777.

C'est le plus léger de tous les gaz; il pèse plus de quatorze fois moins que l'air. Il est sans couleur, sans saveur et sans odeur. Il brûle avec une lumière très-peu visible. Aucun gaz inflammable ne pouvant entretenir la combustion, il éteint donc les corps allumés que l'on y plonge. Il donne des composés qui ont beaucoup d'analogie avec les métaux, et on est en droit de le regarder comme un corps métallique gazeux.

Deux volumes, par exemple deux litres d'hydrogène mélangés avec un litre d'oxygène, s'unissent directement si l'on y met le feu et disparaissent en entier. Il en résulte une violente explosion et de l'eau. Celle-ci est donc formée de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène; ou en poids de 12 $\frac{1}{2}$ d'hydrogène et de 100 d'oxygène combinés ensemble ¹. Le mot hydrogène veut dire *générateur de l'eau*.

Il ne peut s'unir directement qu'avec un autre gaz appelé chlore.

Il existe dans la composition de tous les végétaux et de tous les animaux.

Le fer chauffé au rouge dans un courant d'hydrogène devient très-dur. L'argent et le cuivre y deviennent au contraire fort mous et presque aussi souples que du plomb. On devrait dans les arts mettre à profit ces propriétés remarquables.

Son poids extrêmement léger le fait servir pour emplir les aérostats, mais il passe à travers les tissus ; on lui préfère, surtout pour les voyages d'une certaine durée, le gaz d'éclairage extrait de la distillation de la houille quoique beaucoup moins léger.

4 hectolitre d'air pèse	129 gr. 95 c.
1 hectolitre d'hydrogène	8 gr. 93 c.
Différence	121 gr. 02 c.

Un ballon rempli de 1 hectolitre d'hydrogène et plongé dans l'air, peut donc soulever un poids de 121 grammes y compris le poids de son enveloppe qui, pour les grands ballons, se fait ordinairement en soie recouverte d'un vernis dont la base est le caoutchouc. Une enveloppe bien faite pèse environ 25 grammes par hectolitre. Depuis peu de temps, on fait un emploi très-avantageux d'un mélange d'hydrogène et d'air pour souder le plomb avec le plomb lui-même, c'est-à-dire sans aucun autre métal étranger. On dirige un jet enflammé sur les parties du métal que l'on veut réunir.

L'hydrogène, mélangé avec l'oxygène dans les proportions qui peuvent former l'eau, et employé en forme de jet, produit, quand on l'enflamme, une des plus hautes températures. Pour empêcher la flamme de se communiquer au mélange explosif, on place dans le conduit un certain nombre de toiles métalliques très-serrées.

En Angleterre, on a employé ce mélange enflammé, dirigé sur un corps solide, qui, chauffé au blanc, devient

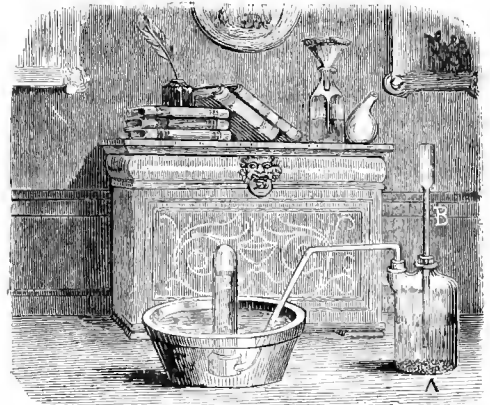
assez lumineux pour des télégraphes de nuit. Un kilogramme d'hydrogène qui brûle produit une chaleur qui mettrait en ébullition 344 kilogrammes d'eau ou qui fondrait 430 kilogrammes de glace.

Un même poids de charbon produit trois fois moins de chaleur.

On prépare ordinairement l'hydrogène avec un mélange d'eau, d'acide sulfurique et de débris de fer ou de zinc dans les proportions qui suivent : Pour obtenir 10 litres de ce gaz, par exemple, on prend 268 grammes d'eau, 88 grammes d'acide sulfurique, 58 grammes de zinc ou 19 grammes de fer.

On l'obtient encore en mettant de la tournure de fer dans un tube que l'on chauffe fortement, et à travers lequel on fait passer lentement un courant de vapeur d'eau.

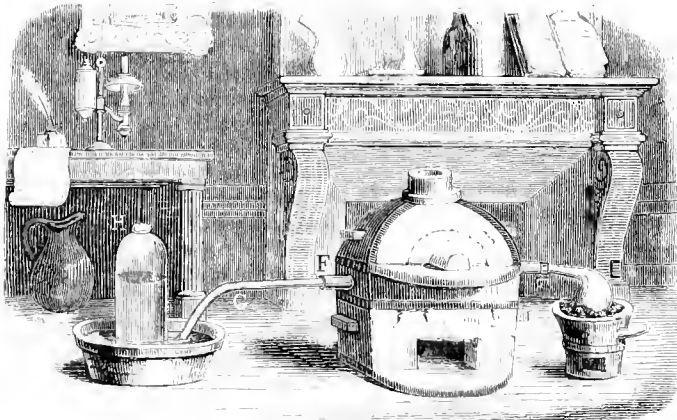
Celle-ci, dans l'un et l'autre cas, se trouve décomposée. Son oxygène s'unit au métal, et l'hydrogène devenu libre se dégage.



Appareils pour préparer l'hydrogène. — Premier procédé.

PREMIER PROCÉDÉ.

- A Vase dans lequel on met de la grenaille de fer ou de zinc.
- B Tube plongeant dans l'eau par lequel on verse l'acide.
- C Tube pour l'écoulement du gaz.
- D Eprouvette que l'on emplit d'eau, qui est remplacée par le gaz.



Appareils pour préparer l'hydrogène. — Deuxième procédé.

A *Combinaison* veut dire union intime des corps, qui alors forment des corps nouveaux. Lorsque des matières ne sont que mélangées, elles ne subissent aucune transformation. Avant d'enflammer le mélange d'hydrogène et d'oxygène, ils restent à l'état de gaz. Leur *combinaison* produit de l'eau, qui ne ressemble certainement en rien aux éléments qui la composent.

Nous verrons que l'air est formé d'un mélange de gaz oxygène et d'un autre gaz appelé azote. S'il arrivait que ces deux gaz se combinassent, nous serions immédiatement asphyxiés, car de cette combinaison résulteraient des oxydes d'azote, des acides azotiques (vapeur nitreuse et eau forte).

SECOND PROCÉDÉ.

- E Cornue dans laquelle on fait bouillir de l'eau.
 F Tube traversant un fourneau.
 G Tube pour l'écoulement du gaz.
 H Cloche pleine d'eau, dans laquelle se rend le gaz.

DE L'EAU.

Nous venons de voir qu'elle est formée de deux volumes d'hydrogène et de un d'oxygène, combinés. Cette grande découverte a été un pas immense.

L'eau est une des parties constituantes les plus considérables de notre globe. Elle forme plus des trois cinquièmes de sa surface. Son rôle est immense dans tous les phénomènes de la nature; elle est indispensable à l'existence des animaux et des plantes, qu'elle constitue en partie. La plupart des minéraux ont été formés dans son sein.

Elle existe sous toutes les formes. A l'état solide, elle constitue vers les terres polaires des montagnes de glaces perpétuelles au niveau des mers; mais, à d'autres latitudes, ce n'est qu'à une hauteur assez grande qu'on les trouve.

Les hauteurs où les neiges s'accumulent successivement augmentent rapidement en allant du pôle à l'équateur.

Vers le 70° degré de latitude elles commencent à 1050 m.

Vers le 45° *id.* *id.* 2920 m.

Vers l'équateur *id.* *id.* 4860 m.

Ces amas de neiges éternelles et celles accumulées dans les bassins et les vallées élevés, constituent d'immenses glaciers permanents. Les avalanches forment des glaciers accidentels à des hauteurs beaucoup moins grandes. Ce sont ceux que l'on a le plus visités. On les a souvent comparés à une mer agitée par la tempête, et ils forment l'un des plus effroyables spectacles de la nature.

Les glaciers les plus remarquables dans nos climats sont au Mont-Blanc et dans les Alpes. Près Chamouny on trouve le glacier des Bois, qui a cinq lieues de long. Au nord-ouest de Saint-Gothard on remarque l'immense glacier qui forme la source du Rhône. On trouve aussi de la glace dans des grottes et dans des cavernes.

L'eau forme enfin la glace blanche, le givre, la grêle, etc.

A l'état liquide, elle forme les mers, les fleuves, les lacs, etc.

A l'état de vapeur, elle produit dans l'atmosphère cette humidité invisible qui se condense par le refroidissement et donne la rosée, ou occasionne les nuages, les brouillards et les brumes quand cette condensation n'est qu'incomplète et que l'eau y existe sous forme de vésicules très-ténues, suspendues dans l'atmosphère comme de petits acrostats. Le diamètre de ces vésicules aqueuses est d'environ 1,133 de millimètre. Elles ne peuvent être regardées comme de la vapeur aqueuse (qui est toujours invisible), mais comme de l'eau très-divisée et affectant un état particulier. On les appelle cependant vapeur vésiculaire.

La quantité d'eau contenue dans l'atmosphère est con-

sidérable, car, en 24 heures, une masse d'eau quelconque diminue de 1 millimètre de hauteur en moyenne, à la température ordinaire. Un mètre carré évapore donc 1 litre (ou 1 décimètre cube) d'eau en 24 heures, et un seul kilomètre carré de la surface de la mer évapore dans ce court espace de temps 10,000 hectolitres.

On doit ajouter à cela l'eau en vapeur qui s'exhale de la terre humide et celle que produit la transpiration des végétaux et des animaux. Elle est pour chaque arbre d'environ 12 kilogrammes en 24 heures, et la transpiration d'un homme donne environ 1 kilogramme de vapeur (ou 1 litre d'eau). L'appelle ici transpiration, non-seulement celle qui a lieu par les pores de la peau, mais surtout celle qui s'effectue par le jeu des poumons. Il y entre par jour environ 18,750 litres d'air, qui en sort à la température du corps ou 37 degrés, et cet air en sort entièrement chargé d'humidité.

Cet immense réservoir d'eau suspendue dans l'atmosphère à l'état de fluide élastique, ne forme cependant en moyenne que la soixante dixième partie de son volume.

Dans les ouragans, la vitesse de l'air est d'environ 26 lieues à l'heure et de 6 lieues en temps ordinaire. Celui de l'équateur et celui du pôle ne mettraient guère que 8 jours pour se rencontrer. Cette vitesse produit dans les couches atmosphériques un équilibre d'humidité qui n'est troublé que dans quelques circonstances.

La quantité d'humidité contenue dans l'atmosphère est toujours en rapport croissant avec sa température.

Tu sais bien qu'en été, lorsqu'on apporte une bouteille de la cave, l'air qui vient la frapper y laisse de l'humidité; et qu'en hiver, l'air chaud de nos appartements dépose sur nos vitres refroidies des dessins cristallins en forme de feuilles de fougère, ou une quantité d'eau souvent fort incommode.

Cela t'explique le phénomène de la rosée, qui se produit lorsque, sous un ciel pur, la terre, opérant son rayonnement, c'est-à-dire cédant sa chaleur à l'espace sans en recevoir en échange, les couches atmosphériques qui viennent frapper à ces parties refroidies se refroidissent elles-mêmes et déposent l'humidité qu'elles ne peuvent plus contenir.

Par un ciel couvert il ne se forme point de rosée, parce que les nuages empêchent le refroidissement de la terre. Si celle-ci leur envoie de la chaleur, elle en reçoit d'eux à son tour.

Quant à la pluie, elle est produite par des courants d'air froid qui, se mélangeant à des couches d'air plus chaud, condensent une partie de la vapeur qui y est contenue et en forment de la vapeur vésiculaire, qui ensuite se condense complètement.

Ce que je viens de t'exposer explique pourquoi il pleut beaucoup plus dans les pays méridionaux que dans les autres. Par exemple, à Cumana (Colombie), où la température est de 27 à 34 degrés, il tombe par an une couche d'eau de 2 mètres 43 centimètres. A la latitude de Paris, cette couche n'est que de 0,48 à 0,50 centimètres, ou environ cinq fois moindre.



HISTOIRE NATURELLE.

L'AIGLE.

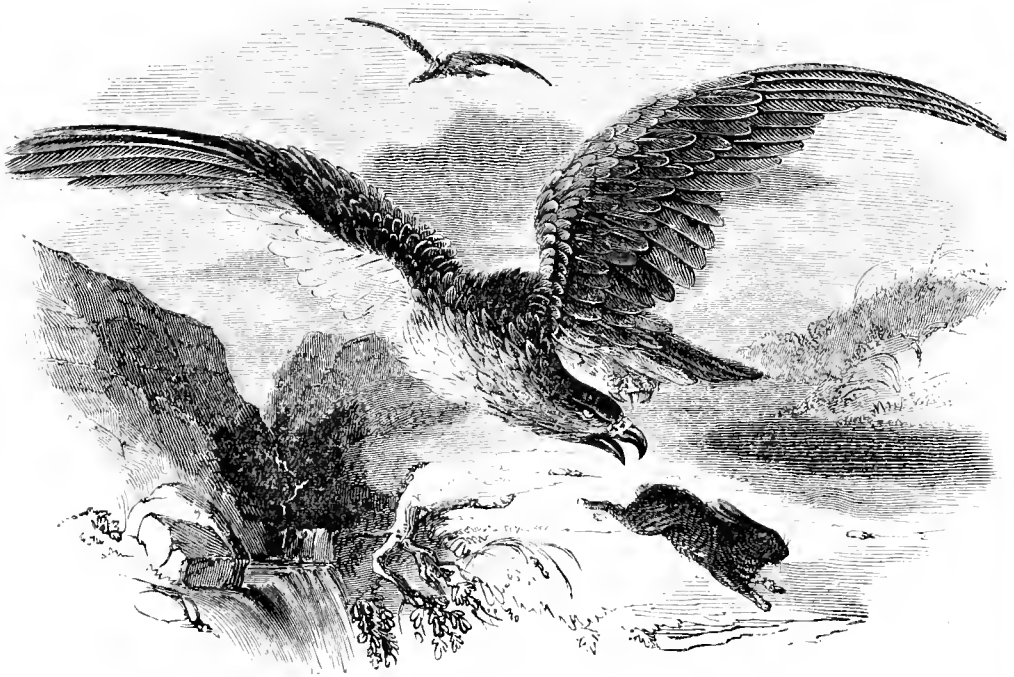
Debout sur la cime escarpée d'un pic des Alpes ou des Pyrénées, le voyageur contemple avec admiration la nature toujours belle, même lorsqu'elle n'offre aux yeux que ruines et désolation. Les hautes montagnes couvertes d'une neige éternelle, les rochers déchirés, les torrents qui bondissent en écumant, quelques sapins hardiment jetés sur les bords d'un abîme, captivent tour à tour ses regards; mais il manque la vie à ces scènes sublimes, il y recherche la présence de quelques êtres animés.

Tout à coup un chamois paraît, il bondit avec légèreté sur la corniche d'un rocher, d'autres le suivent et semblent se jouer près du gouffre, où le moindre faux pas peut les précipiter; mais un d'entre eux a levé la tête, il fuit,

il se précipite, tous les autres le suivent; qui peut causer cette terreur soudaine?

Un aigle a paru dans la haute région des airs, et, rapide comme l'éclair, il s'élançait sur la proie facile qu'il apercevait, lorsque le chamois agile a fui dans une retraite impénétrable; et c'est un lièvre retardataire sur la cime plus humble d'une colline que le tyran des cieus portera dans son aire pour servir de pâture à ses petits affamés. Telles sont les scènes qui se répètent dans les hautes montagnes, et qui sont en harmonie avec l'horreur et l'âpreté des sites.

L'aigle a de tout temps été nommé le roi des oiseaux et les naturalistes en comptent trois espèces : l'*aigle royal* ou *grand aigle*, l'*aigle commun* et le *petit aigle*. Tous possèdent certaine physionomie commune qui les place dans



L'aigle pour-nissant un lièvre.

la même famille, mais ils se distinguent les uns des autres par la taille et par des particularités de caractère; car le *petit aigle* ne partage pas le courage brillant des deux autres, et au lieu de planer en silence dans les cieus comme dans son empire, il fait entendre souvent un cri plaintif que répètent les échos des montagnes.

Dans les aigles, comme dans presque toutes les familles d'oiseaux de proie, la femelle est plus grande que le mâle, mais celui-ci est plus impétueux, plus farouche et plus intraitable.

La femelle de l'aigle royal a jusqu'à trois pieds et demi de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, et jusqu'à huit pieds et demi ou neuf pieds d'envergure.

Le bec de l'aigle est fort, crochu, de la couleur d'une corne bleuâtre, il a les ongles noirs et tranchants; sa force est telle qu'il enlève facilement les lièvres et même les jeunes agneaux: lorsque les animaux dont il fait sa proie sont trop lourds pour être transportés, il les dévore en partie et abandonne souvent le reste.

Il n'habite pas seulement les montagnes de l'Europe, mais aussi celles de l'Asie et des parties froides de l'Amérique; il paraît même qu'il est peu sensible aux variations de la température, car, son vol étant extrêmement élevé, lorsqu'il descend dans les plaines il passe presque sans transition des régions glacées de l'atmosphère dans celles où les rayons du soleil se font le plus vivement sentir.

L'aigle royal a le cri fort et perçant, son regard est d'une extrême vivacité; on a même prétendu, mais sans apporter d'autres preuves qu'une tradition populaire, qu'il regarde le soleil en face sans être ébloui par sa lumière, mais on nous permettra d'en douter. Cet oiseau, quoique d'une extrême ferocité, n'a pas les instincts bas du vautour, qui s'acharne sur des charognes infectes; l'aigle, quelque pressé qu'il soit par la faim, n'y touche pas, mais il chasse seulement alors avec plus d'activité le gibier vivant; c'est surtout lorsque ses petits sont trop jeunes pour pouvoir par eux-mêmes suffire à leur subsistance, que le père ou la mère poursuivent à outrance les animaux.

L'aigle est l'oiseau dont la vue est la meilleure, et elle lui sert plus que l'odorat pour la chasse à laquelle il se livre avec ardeur; les vautours, au contraire, sentent admirablement, et les moindres émanations apportées par les vents les guident vers la proie.

L'aigle fait son nid, que l'on nomme *aïre*, sur la cime de quelque rocher inaccessible, dans un lieu sec autant que possible et garanti des vents; il est composé de petites perches de cinq ou six pieds de long, qui sont entrelacées, puis recouvertes de plusieurs couches de bruyère et d'herbe sèche. Il paraît que l'aïre, une fois construite, devient son domicile habituel et de toute la vie.

Comme tous les grands animaux carnivores, il est insociable, et c'est tout au plus s'il s'astreint à la vie de famille; jamais il ne se réunit en troupes nombreuses, la mesintelligence s'y mettrait trop vite, les bees et les serres ne tarderaient pas à ensanglanter l'arène jusqu'à ce que le plus fort restât seul roi et maître absolu par droit de conquête.

L'aigle change de couleur avec l'âge; il est d'abord d'un jaune pâle, puis il devient fauve, et en vieillissant, ses plumes blanchissent en partie. Dans le Nord surtout, il y en a qui sont presque blancs.

L'aigle commun est de couleur brune ou noire, il existe une moins grande différence de taille entre le mâle et la femelle que dans l'aigle royal; il a l'iris des yeux couleur noisette, la peau qui couvre la base du bec d'un jaune vif, le bec couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes et les ongles noirs.

Réduit en captivité, l'aigle devient triste et de plus en plus farouche, il accueille du bec et de la griffe tout ce qui l'approche; la servitude l'irrite, il lui faut ses montagnes neigeuses, ses pics désolés et les sombres nuages au-dessus desquels il aime à planer en liberté.

Les peuples anciens, qui l'avaient presque divinisé, en faisaient le compagnon du maître des dieux, dont il tenait la foudre dans ses serres; les augures consultaient son vol et en tiraient des présages, qu'ils trouvaient toujours moyen de justifier d'une manière plus ou moins spécieuse.

Personne n'ignore que les Romains prirent ce roi des airs pour emblème de leur nationalité; les aigles romaines parcoururent victorieusement les trois parties du monde alors connues; comme depuis les aigles de la France guidèrent la grande armée jusqu'au jour où ils furent arrêtés dans leur vol par la trahison.

OLIVIER LE GALL.



SCÈNES, RECITS, AVENTURES EXTRAITS DES PLUS RECENTS VOYAGES.

UNE VISITE A ISPAHAN.

Le 5 février 1833, nous quittâmes le toit hospitalier de l'ambassadeur d'Angleterre ¹ à Téhéran; et nous nous mîmes en route pour Ispahan. Notre suite formait un cortège d'un aspect assez imposant: elle consistait en un Mehmandar ², un Jellowdah ³, un Pischkimoud ⁴;

¹ Sir John Campbell.

² Un Mehmandar est un officier chargé d'accompagner les voyageurs en Perse, de pourvoir à leurs besoins et de les protéger.

³ Un Jellowdah, est un groom en chef.

⁴ Le Pischkimoud est un domestique chargé du service exclusif du maître.

un cuisinier (natif du Bengale), et deux Methers ¹, plus un muletier chargé de conduire nos quatre mulets portant nos bagages. A l'exception du cuisinier et du muletier, qui étaient perchés sur les bagages, le reste de la troupe était à cheval. La plaine de Téhéran était couverte d'une neige très-épaisse; il n'y avait de praticable que le sentier que nous suivions.

Le soir nous arrivâmes à Karinogird, vaste caravansérail situé à environ six fursuks de la capitale; nous y passâmes la nuit, car nos bagages, que nous avions dé-

¹ Un Mether est un palefrenier ordinaire.

passés en chemin, se trouvèrent retardés et n'arrivèrent point. Il s'ensuivit que nous fûmes obligés de dormir sur le sol avec nos seuls manteaux pour couverture. Ce fut à l'obligeance d'un autre voyageur que nous fûmes redevables de quelques vivres. Notre muletier n'arriva que le lendemain dans l'après-midi, parce qu'il avait jugé à propos de s'arrêter chez quelques amis qui habitaient un village sur la route. Il reçut du Mehmandar une bonne correction qu'il n'avait pas volée.

Le 7, nous quittâmes le caravansérail, et, vers le milieu du jour, nous sortîmes de la région des neiges pour entrer dans le désert *salé*, où nous cheminâmes jusqu'au 9, jour auquel nous arrivâmes à Koum, de grand matin. Koum est une grande ville, quelque peu en ruine, bien que le schah l'ait restaurée de son mieux depuis qu'il est monté sur le trône. A son avènement au pouvoir, il exempta les habitants de l'obligation de payer aucun tribut, et il leur accorda, en outre quelques autres privilèges; c'était le résultat d'un vœu qu'il avait fait lorsqu'il était prince royal. Cette ville est bien plus grande que Tehéran, et, vue du nord-ouest, elle offre un aspect très-pittoresque. Elle est renommée pour sa poterie. La principale mosquée est célèbre comme lieu d'asile; ceux qui s'y réfugient ne peuvent être inquiétés, quel que soit le crime qu'ils aient commis.

Le 10, nous passâmes la nuit dans un caravansérail appelé Passangoum. A partir de cet endroit la route redevenit rocheuse et fort en pente; elle était, en outre, couverte de neige. Depuis que nous avions quitté Tehéran, la contrée que nous avions parcourue était la plus nue et la plus monotone qu'un se puisse imaginer, un triste désert borné par des montagnes, et que n'égayait l'aspect d'aucun arbre, si ce n'est à l'approche des villages, les-

quels jusque-là n'avaient été qu'en petit nombre. Les caravansérails sont, à peu d'exceptions près, les seuls endroits où le voyageur puisse se reposer sur la route; on les rencontre, en général, à une distance de six à huit fursuks¹ l'un de l'autre. Mais il faut bien se garder de confondre ces caravansérails avec des auberges où l'hôte et ses garçons se disputent l'honneur de vous servir. Un caravansérail est un bâtiment rectangulaire à un étage, où l'on trouve de nombreuses cellules qui d'ordinaire sont toutes remplies d'ordures. Ces refuges sont inhabités, si ce n'est par les voyageurs qui s'y arrêtent pour y passer la nuit. On ne peut s'y procurer d'aliments, et il faut que chacun transporte à dos de mulet les vivres et les objets de couchage dont on a besoin.

Le 11, nous arrivâmes à Seinsin, où, par une coïncidence assez étrange, dont j'eus la preuve par une inscription que je lus sur une partie de mur, sir Hartford Jones, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Perse, s'était arrêté précisément à pareil jour, vingt ans auparavant.

Après une longue traite, le 12, nous atteignîmes Kaschan, petite ville ruinée, qui ne m'offrit rien de remarquable, si ce n'est une longue et large rue pavée qui traverse la ville d'un bout à l'autre. Dans l'après-dînée, trois hommes reçurent une rude bastonnade en face du caravansérail. Ils étaient coupables de vols: l'un d'eux ne reçut pas moins de neuf cents coups sur la plante des pieds; la chair était presque réduite en bouillie, et je suis sûr que le pauvre diable restera estropié toute sa vie.

Le 13, à quelques quatre fursuks de Kaschan, nous commençâmes de gravir quelques collines assez élevées, et, après que nous eûmes suivi un sentier tournant, nous arrivâmes en vue d'une magnifique chute d'eau d'une grande hauteur, alimentée par un petit lac et située à mi-



Chute d'eau près de Kaschan.

montagne entre deux gorges. L'eau de ce lac était d'une belle couleur bleu-clair; je n'avais pas encore rencontré en Perse d'endroit si délicieux. Deux fursuks plus loin, nous vîmes se déployer devant nous une vallée bien cultivée, richement boisée, et du milieu de laquelle surgissait un village nommé Kohroud. Ce doit être, en été, un bien agréable séjour; mais l'hiver, le froid y est très-vif. J'y ai aperçu les plus jolies femmes qui se soient jamais

offertes à mes regards; leurs grands yeux d'un noir foncé jetaient un tel éclat, qu'on en était comme transpercé. Cette vallée renferme d'innombrables variétés d'arbres fruitiers, et elle produit en outre une grande quantité de grain, notamment de l'orge.

Le lendemain matin, lorsque nous nous apprêtions à pour-

¹ Le fursuk ou parasange égale 3,005 mètres.

suivre notre voyage, nous apprîmes qu'une récente chute de neige avait si complètement bloqué la route, qu'elle était impraticable. Toutefois, une couple de villageois s'offrirent à nous guider par un sentier détourné qui traversait la montagne, et où, selon eux, la neige ne devait pas être épaisse. Ces guides nous précédèrent à pied, en sondant le chemin avec de grands bâtons. Mais, au bout d'environ un demi-fursuk, ils s'arrêtèrent et nous assurèrent qu'il était impossible de pousser plus avant, à cause de l'épaisseur de la neige. Néanmoins, à force de promesses et de menaces, nous finîmes par les décider à continuer leur tâche, et, après beaucoup de difficultés, nous parvîmes à nous frayer un passage, lequel nous conduisit dans la plaine qui s'étend au pied de la montagne; là, nous primes congé, tout ensemble, de nos guides et des régions neigeuses. Le soir du jour suivant, nous arrivâmes à Mourehauthaut, caravansérai situé à neuf fursuks d'Ispahan.

Le 16, longtemps avant l'aurore, nous nous remîmes en route. Au lever du soleil, nous atteignîmes Gez, petit village ou nous déjeunâmes, et où nous fîmes une halte d'une heure. Le temps était très-clar, et la température fort douce; on n'apercevait pas un vestige de neige. Nous arrivâmes assez de bonne heure en vue de l'ex-capitale de la Perse. Cette ville est d'une bien plus grande étendue que Téhéran, et, de toutes les cites persanes, c'est celle dont l'aspect m'a paru le plus pittoresque. Ses nombreuses mosquées, dont les dômes dorés étinclaient sous les rayons d'un soleil d'Orient, lui imprimant un cachet de grandeur et de magnificence qui laisse de beaucoup en arrière la capitale actuelle, si insignifiante en comparaison de sa rivale.

Nous entrâmes dans la ville par la porte de Téhéran, et nous nous dirigeâmes incontinent du côté de Julfa, faubourg situé vers le sud et habité par une colonie d'Arméniens. Nous nous y procurâmes un logement dans une maison placée au milieu d'un magnifique verger. A peine étions-nous arrivés, qu'un vieux prêtre italien vint nous faire une visite. Il était, à ce qu'il paraît, le chef des catholiques de Julfa, lesquels ne sont pas aussi nombreux que les Arméniens; ceux-ci ont un évêque particulier. Nous trouvâmes dans le *Padre Johannes* — c'était le nom du prêtre catholique — un homme excellent et très-obligéant, qui nous fut bien utile pendant notre séjour.

Le 17, nous nous occupâmes à parcourir Ispahan, et le bon prêtre nous accompagna. Nous vîstâmes d'abord le palais du roi, vaste édifice situé à l'extrémité d'une avenue de grands arbres, les plus beaux qu'il y ait dans le pays. L'intérieur mérite surtout d'être vu. Plusieurs des appartements, notamment les salles à manger, sont ornés d'anciens tableaux persans représentant pour la plupart des batailles où, comme de juste, les Persans ont toujours l'avantage. Les figures le plus en vue sont toujours celles des rois, qui sont représentés, invariablement, au moment où, par la seule puissance de leur bras, ils mettent en fuite de nombreuses légions d'ennemis. Le coloris de ces tableaux est superbe; mais les artistes, à ce qu'il paraît, pratiquent un profond mépris pour les lois de la perspective; car, dans plus d'une de ces peintures, les rois victorieux pourfendent des ennemis éloignés d'eux de plusieurs milles.

Indépendamment des tableaux de batailles, il y en a d'autres qui représentent des divertissements à l'orien-

tal, où figurent de délicieux groupes de danseuses. On rencontre aussi des portraits de certaines habitantes des harems de Shah Abbas et de ses successeurs; il y a vraiment là d'adorables visages.

Vue du palais, l'avenue est magnifique: ces rangées d'arbres furent plantées par Shah Abbas; mais, comme on laisse mourir les vieux sans les remplacer par de jeunes plants, avant qu'il soit longtemps il ne restera plus de cette splendide avenue que quelques troncs decouronnés. Dans cette Perse, jadis si florissante, on laisse tout tomber en ruine, et le palais même n'est pas exempt de cette commune destinée.

Après avoir quitté la royale demeure, nous parcourûmes les rues d'Ispahan: quelques-unes, quoique également en ruine, du moins en partie, sont encore très-belles et offrent des restes d'une antique splendeur. Le bazar est spacieux, mais le petit nombre de marchandises qui y sont exposées ne témoigne que trop du peu de prospérité commerciale qu'offre le pays. De tous les édifices, ce sont les mosquées dont on soigne davantage la conservation; leurs dômes d'or, sur lesquels frappent les rayons du soleil, font un effet charmant.

Pendant que nous parcourions la rue principale, un soldat s'approcha de nous et nous informa que le commandant militaire d'Ispahan désirait que nous l'honorassions d'une visite. Nous nous hâtâmes de nous acheminer vers la demeure de ce personnage, laquelle était tout proche de l'endroit où nous nous trouvions, et nous y fûmes reçus de la façon la plus hospitalière. Ce commandant militaire était Géorgien, et il ne le cède, en rang et en pouvoir, qu'au prince-gouverneur. Son costume offrait un mélange de modes asiatiques et européennes: son habit, espèce de frac en drap rouge, était orné de deux énormes épaulettes d'or; il portait un pantalon à la turque, noué à la turque par une bande de cachemire rouge; à son côté pendait un cimeterre de Khorazan, et un poignard géorgien brillait à sa ceinture. Ainsi que la généralité de ses compatriotes, c'était un homme d'une beauté remarquable. Son second dans le commandement, Géorgien comme lui, était aussi présent. Après une visite assez courte, pendant laquelle on servit à la ronde du *kalianus*, du thé et des conserves, nous primes congé.

Le jour suivant, nous nous promenions encore dans la grande rue, quand nous aperçûmes le peuple qui s'amasait. Nous nous enquismes de la cause de ce rassemblement, et l'on nous apprit qu'il allait y avoir une exécution. Les victimes étaient un homme et une femme: le premier était Juif et l'autre Musulmane. Ils avaient été pris en flagrant délit d'adultère, et comme ce crime aux yeux des Persans était singulièrement aggravé par la religion que professait le coupable, l'époux s'étant abstenu d'en tirer une vengeance sommaire et il en avait appelé à la justice, laquelle avait condamné les deux criminels à être pendus au milieu de la grande rue. En considération de ma qualité de *Franc*, la foule me fit place et je me trouvai tout près du lieu d'exécution. Une potence de forme grossière, avait été dressée, et, gardés par six coquins à face patibulaire, les deux condamnés se tenaient debout au pied du gibet. La femme était voilée, mais il était facile de voir le tremblement convulsif dont la peur avait saisi tous ses membres. Tout près d'elle était son mari, vieillard de soixante ans et de fort mauvaise mine. Le Juif était un beau jeune homme, et montrait une grande

fermeté au milieu de ces terribles apprêts. De toutes parts retentissaient des malédictions dont il était l'objet : « Mau- dit Juif ! chien impur ! Comment un animal aussi im- monde a-t-il osé se permettre de souiller nos foyers ! etc. » Le jeune homme ne répondait à ces vociférations de la foule que par un regard empreint du plus profond mépris. On pouvait dire de lui qu'il était isolé au milieu de cette multitude, car il n'avait auprès de lui aucun de ses co-religionnaires. Et bien en prenait à ceux-ci ; dans l'état d'exaspération où se trouvait le peuple, si un Juif s'était montré, on l'eût infailliblement massacré.

Peu de minutes après notre arrivée, les bourreaux s'occupèrent à ajuster une corde autour du cou du Juif, puis ils soulevèrent la femme à la même cérémonie : dès que leurs mains la touchèrent elle poussa des cris affreux. Pendant l'espèce de lutte qu'elle essaya, son voile et son *tehdér* tombèrent et nous laissa voir son visage et ses formes. Je ne crois pas avoir aperçu une plus belle créature. Elle n'avait pas seize ans. Je me tournai du côté du *padre* Johannes, et je lui demandai s'il n'existait aucun moyen de lui sauver la vie ; le digne homme, qui pleurait à chaudes larmes, secoua tristement la tête et me répondit à voix basse : « Il n'y a pour elle aucun espoir ! » — La corde fatale fut enfin placée autour de son



Exécution à Ispahan.

cou, et on la hissa, ainsi que son complice, sur les épaules de deux bourreaux, tandis que les autres ajustaient les cordes au haut de la potence. C'était une scène à fendre le cœur ; les cris de la femme étaient épouvantables à entendre, et si grande était sa terreur, que peu de moments avant qu'on la lançât dans l'éternité, des flots de sang jaillirent de ses narines. Tout était prêt : le voile et le *tehdér* furent replacés sur la tête et sur les épaules de la jeune femme, et les deux infortunés victimes perdant tout à coup leur point d'appui sur le dos des bourreaux, se trouverent suspendues par le cou. Les traits du Juif, que rien ne voilait, se contractèrent aussitôt d'une façon si horrible, que je n'y pus tenir plus longtemps et que je m'enfuis sans savoir où.

Le 22 du même mois se termina le jeûne du Ramazan, à la grande joie des habitants de la ville, qui consacrerent toute la journée à des fêtes et à des réjouissances. Je ferai observer ici que ce jeûne est le plus rigoureux qu'on se puisse imaginer, et que cette pénitence dure tout un

mois lunaire. Aucun musulman, du lever du soleil à son coucher, ne doit prendre la moindre nourriture ni boire la moindre goutte d'un liquide quelconque ; il lui est même interdit de fumer. Il en résulte que, pendant toute la journée de ce jeûne, on fait de la nuit le jour et qu'on la consacre à la débauche et à l'ivresse. Comme l'année est lunaire chez les mahométans, le mois de Ramazan parcourt le cercle des saisons ; aussi, lorsqu'il tombe au milieu des chaleurs de l'été, la pénitence est-elle tellement rude que beaucoup de personnes souffrent horriblement de la soif.

Il y eut toutefois à Ispahan un homme qui n'eut pas à se réjouir de voir commencer un nouveau mois : ce fut notre *Jelloudah*, qui se trouva atteint et convaincu de nous avoir largement volés. Il avait de plus, soumis nos chevaux à une telle diète, que, si nous ne nous en étions pas aperçus à temps, le mal eût été sans remède. Nonobstant le témoignage des différentes personnes auxquelles il avait vendé les rations de nos chevaux, le misérable n'en persista pas moins à nier de toutes ses forces. Nous le traduisîmes en conséquence par-devant Dawoud-Khan, le commandant militaire, qui ne fut pas longtemps à décider le cas : il fit administrer au *Jelloudah* une si rude bastonnade qu'il ne tarda pas à faire l'aveu complet de ses méfaits. Nous le châtiâmes, bien entendu, de notre service ; mais son châtiment ne se borna pas à la bastonnade préalable qu'il avait reçue : on le retint quelque temps en prison et, quand il en sortit, on le gratifia d'une seconde édition de coups de bâton, comme coupable d'avoir volé un de ses co-détenus.

Le faubourg de Julfa, où nous résidâmes durant notre séjour à Ispahan, est entièrement habité par des Arméniens, qui, au prix d'un certain tribut qu'ils payent au roi de Perse, ont obtenu divers privilèges. Ils sont tous chrétiens et se divisent en deux sectes, de l'une desquelles, — les catholiques romains, — notre *padre* Johannes était chef à l'époque où de notre visite. Un évêque arménien est à la tête des autres, qui appartiennent à l'église arménienne.

Ispahan était alors gouvernée par un des plus jeunes fils du Shah, qui, bien qu'agé seulement de dix-neuf ans, avait déjà une famille composée de huit enfants que lui avaient donnés plusieurs femmes.

L'élevation de la plaine sur laquelle est située Ispahan n'atteint pas celle de Téhéran, car elle n'est que de trois mille cinq cents pieds anglais (1,067 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Il s'ensuit que l'hiver est bien moins rude dans la première de ces deux villes : il n'y tombe comparativement que très-peu de neige, et il y croît diverses espèces d'arbres qui sont inconnues à Téhéran.

Pour jouir de la plus belle vue d'Ispahan, il faut en être éloigné de trois milles (3,828 mètres) ; à cette distance on domine la ville et l'on en embrasse l'ensemble : elle offre alors un coup d'œil magnifique. Quant à moi, je n'ai pu la contempler sans tristesse, car j'apercevais de douloureux présages de sa décadence : encore quelques années, et le voyageur qui traversera cette plaine n'aura plus devant lui que *les ruines d'Ispahan*.

C. STUART-SAVILLE.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



185140877

CHARLEMAGNE

LE LIVRE DES FAMILLES



A NOS LECTEURS.



Pourquoi ne ferions-nous pas nos compliments de bonne année à nos lecteurs, — et à nos lectrices? Leur sommes-nous donc tout à fait indifférents? Ne tenons-nous pas à la famille par notre titre d'abord, et ensuite par nos sympathies profondes pour tout ce qui se rattache aux traditions de morale et d'harmonie intérieure? — A ce titre, nous avons place dans les réunions de la soirée,

près du feu, entre deux paravents. A ce titre aussi, nous croirions manquer à l'un de nos devoirs les plus doux si nous laissions passer le Jour de l'An dans un dédain superbe ou dans un silence égoïste, lorsque tant de gens se font une obligation de ce qui n'est qu'un acte de convenance, qu'une formalité de convention.

Les vœux et les compliments d'un journal vis-à-vis ses abonnés risquent toutefois de faire naître plus d'un sourire sur des lèvres malicieuses. Une démonstration sem-

blable peut ne pas paraître entièrement désintéressée aux yeux de bien des personnes; nous le savons, — et c'est pour cela justement, parce que nous nous sentons fort de notre conviction et pénétré de la bonté de notre œuvre, que nous ne craignons pas de marcher le front haut et de nous mettre au-dessus de la raillerie.

Où donc est le cas étonnant qu'au milieu de la presse passionnée, tumultueuse et industrielle, il se présente un organe probe, de bonne foi, — une publication qui ait fait son chemin et qui n'ait dû son succès qu'à son propre mérite, à sa seule valeur, et cela en dehors de tout charlatanisme et de toute réclame? Et qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que cette publication prenne aujourd'hui son rang, le rang qui lui a été accordé par l'estime du monde et en général de toutes les classes de la société?

Le *Livre des Familles* vient d'entrer dans sa troisième année. C'est donc avec des faits qu'il peut parler aujourd'hui.

Le *Livre des Familles* a réalisé ce problème difficile d'un journal selon la religion et selon le monde. Fondé dans ce double but, il ne croit point avoir failli à sa tâche, et chacun de ses pas a été marqué profondément dans la voie du progrès. Tout en évoquant les choses et

les hommes du passé, il n'a point détourné ses regards de l'avenir; les âges anciens n'ont été pour lui que la leçon des âges futurs. Il sait qu'il est avant tout journal du dix-neuvième siècle, et que le christianisme a toujours marché en avant des idées et des événements.

Nous ne sommes plus au temps des persécutions et des guerres religieuses, alors que le champ de la foi se fertilisait du sang des martyrs. Ce n'est plus par l'épée qu'on enseigne, mais par la plume. Les écrivains ont remplacé les soldats. La propagande d'autrefois, la propagande à coups de hache ou de mousquet, devenue plus patiente et plus raisonnée, ne se fait plus aujourd'hui que par le livre et par le journal.

C'est par de mutuelles concessions que la religion et le monde peuvent arriver à une union souhaitable. Ces concessions, le *Livre des Familles* s'est imposé la tâche délicate d'en définir les limites. Sa morale a revêtu les couleurs les plus riantes, ses leçons ont emprunté la forme du roman; ses exemples, il a été les chercher au sein même de cette société à laquelle il s'adresse. Il s'est souvenu que Bossuet et Fénelon étaient à la fois hommes d'église et hommes du monde.

Le *Livre des Familles* a abordé les sujets les plus divers, avec un égal bonheur. C'est ainsi qu'il a raconté en même temps la vie du saint et la vie du comédien, les batailles du capitaine et les toiles du grand peintre,—comprenant que les unes comme les autres étaient fécondes en hauts enseignements, et qu'il n'y a pas une page de l'existence humaine où ne se montre le doigt de Dieu. C'est à cette ligne de conduite, à cette franchise d'aperçus, à cette impartialité d'examen, que le *Livre des Familles* a dû tout d'abord une partie de son succès.

Aujourd'hui, le *Livre des Familles* a gagné ses éperons. Il s'est conquis une place honorable, solide, dans le monde littéraire comme dans le monde religieux, dans le salon comme dans l'église. Il marche seul, il n'appar-

tient à aucune coterie; sa bannière se détache hardiment des autres bannières de la presse. Il a su faire son profit des erreurs et des fautes dans lesquelles sont tombées la plupart des publications mensuelles, pour éviter d'y tomber à son tour.

La deuxième année a été surtout signalée par des progrès notables, tant dans le choix de la rédaction que par le développement apporté à l'illustration du texte. A présent, le *Livre des Familles* peut soutenir dignement sous ces deux rapports la concurrence avec les meilleures revues françaises et étrangères.

L'art ancien et moderne dans ses plus beaux monuments, l'histoire dans ses pages les plus resplendissantes, les lettres dans leurs livres les plus célèbres devaient naturellement avoir droit de cité dans nos colonnes. La science n'a pas été moins bien traitée dans ce charmant tournoi de l'intelligence. Des plumes exercées et spéciales l'ont dépouillée de ce qu'elle pouvait offrir d'abstrait aux yeux des gens du monde. Grâce à eux, l'histoire naturelle, l'hygiène, la physiologie n'ont plus trouvé de lecteurs rebelles ou fatigués.

Le *Livre des Familles* est appelé, par l'esprit de sa fondation, à parcourir une belle et féconde carrière. L'avenir ne sera pas en reste avec le passé. Nous marchons toujours en avant dans la voie lumineuse que nous nous sommes tracée; on jugera de la valeur de nos améliorations progressives par le numéro de ce mois, qui ouvre dignement notre troisième année. Cela vaut toutes les promesses possibles, et cela parle plus haut que tous les prospectus du monde. — A ce compte, et dans les conditions de la presse actuelle, mettre sous les yeux de nos souscripteurs un livre de morale et de plaisir, d'agrément et d'instruction, de luxe et de bon marché, n'est-ce pas leur donner les meilleures éternelles qui se puissent rencontrer par le temps qui court?

TH. HOUZÉ

UN AN A PARIS.

I.



La préface ne sera pas très-longue. — Il était minuit quand j'entrai dans Paris. Paris alors dormait comme un seul homme. Malgré ma bonne volonté, comme il ne faisait pas de lune, il me fut impossible de lui trouver une physionomie quelconque, belle ou laide, bourgeoise ou dramatique. Paris ronlait comme un cent-suisse. Voilà tout. — Autant que je pus en juger, le sommeil de Paris me parut

d'une ville de province. Il y avait bien par-ci par-là quelques gens attardés qui filaient le long des rues, quelque croisée de mansarde lente à s'éteindre, une chanson d'ivrogne au coin d'une borne, des voitures qui se croisaient à de rares intervalles; mais ce sont choses qui se voient partout. — La diligence qui m'apportait galopait bruyamment, allègrement, prestement, le cou plein de grelots et de hennissements, les pieds chargés de rudes et d'étincelles, au milieu de l'ébranlement général des vitres des portières. Paris ne s'en émuait pas, et la laissait passer. — D'abord un tel silence vint troubler mes idées, et je crus un moment que ma montre retardait. Il était bien minuit. Non pas ce minuit auquel s'attendaient mes yeux et mes oreilles, ce minuit étincelant, rempli de jets de gaz et de foule, ce minuit parisien que j'avais rêvé bien des fois dans le minuit de la province, digne enfin de la *moderne Babylone*,—mais un minuit placide, rangé, pas trop noir, qui n'inspirait ni curiosité ni ter-

fort paisible et parfaitement

reor, un minuit en bonnet de coton. A l'encontre de ceux qui écrivent l'histoire, Babylone me sembla parfaitement faire de la nuit la nuit et du jour le jour. Donc, ma première déception en arrivant fut de trouver Paris au lit, la chandelle soufflée.

Mon Dieu! oui, Paris dort. C'est une vérité qu'on ne peut longtemps se dissimuler. Polyphème ferme son œil; la *fournaise* éteint ses charbons; la *cure* cesse de bouillonner. Cela est triste à dire, — et quelques esprits rétifs à la réalité se révolteront peut-être contre cette assertion; mais, de ce que les maraîchers, les boulangers, les poètes, les compositeurs de journaux et quelques autres constituent une exception qui se retrouve également dans chaque sous-préfecture, il ne s'ensuit pas que Paris soit ce perpétuel enfer, aux soupiraux toujours ardents, aux cavernes sans cesse rougies, à travers lequel nous ont promené tant de plumes railleuses. — Voir de la sorte, c'est prendre tout simplement la boutique d'un forgeron pour la gueule du Tartare.

La diligence s'arrêta. — Un commissionnaire chargea ma malle sur ses épaules et me conduisit à un hôtel, le premier venu, je lui en laissai le choix. Quoiqu'il me fit passer par de petites rues passablement étroites et désertes, il ne manifesta aucunement l'intention de me prendre à la gorge et de me *laisser pour mort sur la place*, après m'avoir dévalisé. La *Gazette des Tribunaux* en baissa beaucoup dans mon esprit. — Pendant le trajet nous ne fîmes non plus aucune rencontre fâcheuse, si ce n'est celle d'une patrouille. Cinq ou six hommes, partagés en deux sections, enveloppés de longs manteaux gris, muets, sombres, mystérieux, marchant avec d'innies

précautions, embrassaient les deux côtés de la voie publique. On les eût pris volontiers pour des voleurs. — Chose étrange! dans ce Paris nouveau, régénéré, purgé, nettoyé, comblé, pavé, broissé, civilisé, ce n'est plus le crime qui fait peur, c'est la justice. Il y a eu mutation de rôles. Le crime a fait sa barbe, il a peigné ses cheveux, il a mis des gants à ses mains, il a renoncé à la vieille routine de l'intimidation; peu s'en faut qu'il n'ait l'air de tout le monde et même meilleur air que tout le monde. Par contre-coup, la police s'est affublée de toute la fantasmagorie du mélodrame: manteaux sombres, feutres espagnols, loques bizarres; elle s'est prise à hurler avec les loups quand il n'y avait plus de loups; elle s'est installée dans les souricières quand il n'y avait plus de souris à prendre; elle s'est enfarinée comme le chat de la fable, mais trop grossièrement pour ne pas laisser découvrir le minet sous le minot; — de sorte que la police est aujourd'hui la seule chose un peu pittoresque que l'on soit exposé à rencontrer la nuit.

Il y a loin de ce Paris dormant, et dormant bien, au Paris flamboyant ou lugubre que je m'étais figuré. — J'avais vingt ans. Paris avait été jusque-là mon désir unique, mon rêve impatient, l'aliment corrosif de mon ambition, une autre Chanaan enfin. De loin, Paris m'apparaissait comme une merveille résumant toutes les merveilles et toutes les magnificences, centre étourdissant, faite vertigineux, ville féerique, à la fois Thèbes, Memphis, Tyr, Ninive, Athènes, Rome, Venise, Londres; une accumulation de tous les rayonnements et de toutes les prodigiosités; quelque chose qui ressemblait à tout et ne ressemblait à rien, que je comprenais confusément



comme un aveugle comprend la lumière, et qui devait m'éblouir en se révélant en moi. C'était le Paris de Charlemagne, de Louis XIV, de Napoléon; le Paris gros de l'histoire du monde, dont chaque pierre est un évène-

ment, dont chaque maison a renfermé un homme ou une chose célèbre, dont chaque rue a vu passer une révolution; vaste pandemonium fait de boue, de sang et d'or; le Paris du guerrier et du prêtre, du philosophe et de la

femme ; — cité fumeuse, inquiète, active, terrible au meurtre, terrible à la joie, brûlant l'existence comme on brûle le vin pour en faire de l'eau-de-vie, comme on brûle l'eau-de-vie pour en faire du punch. — C'était le Paris de Sainte-Foix, de Régnier, de Molière, de Crébillon le fils, de Jean-Jacques, de Voltaire, de Sterne, de

Mercier, de Balzac, — et peut-être aussi le Paris d'Eugène Sue. J'avais habillé mon géant de satin et de velours, brodé sur toutes les coutures ; je lui avais donné la lèvre insolente, le regard spirituel, la chevelure en coup de vent, la botte vernie avec le talon rouge ; je l'avais appelé du nom de tous les grands, beaux, heureux et effron-



tés esprits de tous les siècles : Bassompierre, Grammont, Richelieu, Saint-Georges, Beaumarchais, — ou bien, détournant l'aile de ma fantaisie, — comme on fait d'un mannequin complaisant tour à tour empereur ou chiffonnier, je l'avais salué Clopin-Trouillefeu, Mandrin, Cartouche, Poulaille ; des favoris roux encadraient sa face lideuse et déformée ; d'énormes pistolets garnissaient sa ceinture ; il se tenait sous un porche de cathédrale ou sous un auvent de cabaret, laid, cynique, étrange, grimaçant, triste ou souriant, honteux ou goguenard, grotesque de Callot, bohème de Hugo, mendiant de Murillo, hanté de Le Sage. — Ainsi faisais-je de Paris l'infiniment beau ou l'infiniment laid, l'infiniment riche ou l'infiniment pauvre, souvent tous les deux à la fois, mais toujours l'infiniment grandiose. Rien de rachitique, de malade, de souffreteux, de rapetissé, de ridicule. Un grand seigneur ou un *escarpe* ; — pas un bourgeois. Un pourpoint galonné ou une veste tachée de vin ; — pas un paletot.

Hélas ! — le lendemain, j'avais vu le Paris réel.

Je vous dirai donc, si vous le voulez bien, ce que c'est que Paris et même aussi ce que c'est qu'un Parisien, — chose plus difficile ! Si vous le savez, vous ne me lirez pas, et tout sera dit. Je sais que j'arrive après beaucoup d'autres, c'est ce qui me désole ; mais je sais que beaucoup d'autres viendront après moi, c'est ce qui me console. Il en est de Paris comme de l'Océan : les poètes et les peintres en feront le sujet éternel de leurs toiles et de leurs pages, de leurs croûtes et de leurs chefs-l'œuvre. Paris est un *modèle* qui pose pour tout le monde. Les uns le pei-

gnent en pied, les autres en buste ; ceux-là en font une académie, ceux-ci une miniature ; il en est qui le montrent de face, de profil, de trois quarts ; j'en ai rencontré qui se contentaient d'un œil ou d'un pied, de moins encore.

On me demande d'être vrai. Je le serai ; — à cela près cependant que je ne réponds pas des distractions de mon modèle. Si mon modèle bâille ou fait la grimace, s'il a les yeux rouges ce jour-là, s'il ne se souvient plus aujourd'hui de la pose d'hier, la faute n'en sera jetée que sur lui. — Peut-être adviendra-t-il, par suite, que le Paris de tel chapitre sera tout opposé au Paris de tel autre. Pour cela, que l'on ne crie pas à la contradiction, ou, pire encore, au paradoxe. D'ailleurs, Paris m'a tout l'air lui-même d'un paradoxe effréné.

Ceux qui sont venus avant moi ont adopté pour la plupart des formes convenues, un cadre précis. Les timides, les ingénieux, les amusants et quelquefois aussi les philosophes, se sont déguisés en Persans, en Turcs, en Tartares, en Mogols, en Arméniens, en Japonais, en Chinois et en Cochinchinois. Dans ce cas, Paris s'appelait Ispahan, Bagdad, Constantinople. Le dix-huitième siècle tout entier s'est longtemps amusé de cette mascarade ; le sévère Montesquieu et le turbulent Diderot se sont tous les deux affublés du turban et de la robe bariolée aux longues manches pendantes : « Que Mahomet vous donne la prudence des lions et la force des serpents ! » ont-ils dit à M. Jourdain, le bourgeois de Paris. — Ensuite est arrivée la mode des spectateurs, des observa-

teurs, des ermites. Quelques écrivains privilégiés ont rencontré des fées, des génies, des ombres illustres qui se sont fait un véritable plaisir de leur servir de éicéone et de leur fournir la clef des charades de la rue et des logoglyphes du salon. De plus humbles se sont contentés d'un petit vieillard ou d'une petite vieille, centenaire pour l'habitude, à l'œil vif, à la voix cassée, au sourire malin, au nez barbouillé de tabac, portier ou marquise, gentilhomme ou femme de chambre, ayant beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup retenu, — un débris du siècle passé, qui, entre deux accès de toux, crachait une épigramme ou un portrait contemporain.

De ces formes, je n'en ai voulu aucune; il m'a semblé qu'il était plus simple, plus facile et beaucoup moins cérémonieux de s'en aller tout seul, par son étroit sentier, avec sa fantaisie pour compagnie. Je n'ai pas même voulu du *nous* constitutionnel, — car il se peut faire que de temps à autre je sois seul de mon avis. C'est un voyage sans façon que j'entreprends, non le bâton ferré, mais la badine à la main, un cigare entre les dents, risquant tout au plus une éclaboussure de cabriolet ou un méchant dîner hors de mon hôtel. De cette façon, j'ai l'air de tout le monde, — ce qui, aujourd'hui, en littérature, est la meilleure manière de ne ressembler à personne.



Paris n'est pas une ville, c'est dix villes. On dirait une mosaïque immense, ici verte, ici blanche, ici bleue. Je parle du Paris plastique, matériel, du Paris de pierre, le seul dont j'eus à m'occuper dès les premiers jours: — c'est un tout fait de morceaux différents et cousus tant bien que mal les uns aux autres, et puis passés à la teinture de chaux et de plâtre. Il y a plusieurs Paris dans Paris, lesquels *hurlent d'effroi de se voir accouplés* et sont parfaitement divers de mœurs, de costumes, d'habitudes, de figures et de langage, comme autant de contrées différentes et lointaines. — Il y a d'abord le Paris du Palais-Royal et des boulevards, un Paris leste, coquet, brillant, tout resplendissant de beaux magasins, de belles glaces et de belles dames; le Paris des théâtres et du luxe, des ministères, des restaurants aux plafonds dorés, des dandys et des hommes de bourse, de la finance en gants jaunes, des maisons bien aérées, largement distribuées, meublées richement; le Paris du confort, qui dine bien, se porte bien, étale des breloques sur son gilet, — quand c'est la mode des breloques, — et un diamant à sa chemise; le Paris qui a un buffet à la place du ventre, un coupé à la place des pieds, un chiffre à la place du cœur, un opéra

nouveau dans la tête et des actions de toutes les lignes de fer dans toutes les poches de tous ses habits. Celui-là c'est Paris 1^{er}, premier par la grâce de Dieu et de la pièce de cinq francs.

Il y a le Paris du Marais, — un Paris mort, endolori, fabuleux; quelque chose comme une momification, une nécropole, un grand vide, un énorme bâillement. Là, chaque porte a son guichet, chaque guichet son suisse, chaque suisse son dogue, chaque dogue ses croes. Les fenêtres sont pourvues de barreaux comme des prisons d'état. On y respire une insoutenable odeur de parlement, de robes rouges, de victimes cloîtrées; — et aussi de quincailliers retirés du commerce, de vieilles filles demeurant au troisième étage, de célibataire, de rhumatisme, de barbet en laisse, de parties de boston, d'abat-jour vert, d'enfants précoces, de pots à fleurs, de roman moisi et de portier chauve. — Du Marais aux Boulevards, il n'y a que cent pas. Il y a cent lieues.

Il y a le Paris qui n'est qu'une île, — la Cité, — le grouillante, active, revêche, boueuse, la véritable Lutèce, le véritable Paris peut être, le Paris de Notre-Dame et du palais de Justice. — La Cité, c'est la vieille ville historique dont le nom évoque à l'imagination une forêt de clochetons, de pignons, de tours, de flèches, de donjons, de toits de plomb; c'est surtout la ville du bourgeois pur-sang, de ce bourgeois de la Cité qui a traversé les siècles; sage et riche orfèvre, expert en vaisselle plate et en gobelets d'argent, l'homme des comédies qui s'appelle Gêronte, Orgon, Sganarelle; qui a une belle fille à marier, — et qui fait une garde vigilante autour d'elle. Quand le bourgeois avait fermé sa boutique, ce qui arrivait toujours de bonne heure, la Cité devenait autrefois un repaire d'assassins et de tire-laines, un coupe-gorge, un égout qui roulait du vin et du sang. — Le progrès a fait bonne justice de toutes ces abominations. Un bec de gaz est aujourd'hui dans la rue aux Fèves.

Tout à côté, — séparé par ce peu d'eau qui est la Seine, — il y a le Paris latin. Celui-là n'est pas le moins curieux de tous ni le moins tranché. C'est le Paris du tabac et des longs cheveux, de la queue de billard et du livre de droit, de la Sorbonne et du restaurant à 22 sous; un Paris jeune, alerte, joyeux, de bon appétit, mauvaise tête, bâbleur, intelligent, — la ressource de la France scientifique, politique et littéraire.

Le quatrième Paris, salutez-le! c'est le faubourg Saint-Germain. On pourrait l'appeler Paris-le-Grand, car nulle part il ne se décore de plus de fierté, de plus de dédain royal; nulle part la pierre n'affecte un *quant à soi* plus vaniteux; en aucun endroit le pilastre ne s'élève plus sévèrement élégant, le balcon ne se rebrousse d'une façon plus massive et plus pompeuse. Au besoin, ce Paris-la pourrait se passer de blason. — C'est le Paris des hôtels illustres, de la pairie et des ambassades; des dessus de porte peints par Boucher, des lambris magnifiques, des glaces, des fauteuils Louis XV, des consoles, des marbres, des panneaux, des porcelaines de Sèvres, des toiles de Greuze, de toutes les choses vraiment belles et conséquemment un peu vieilles; — c'est le Paris des dernières marquises et des dernières duchesses, de l'élégance vraie, de l'esprit souriant; — le Paris qui commence au Luxembourg pour finir au palais Bourbon, en passant par l'Abbaye-aux-Bois.

Il y a encore le Paris des Halles, cette terre classique

des tropes de Vadé et de Lécuse ; le pays des *forts* et des *dames*, du céleri et des poings sur la hanche, de Manon Giroux et de Cadet-Buteux. — Il y a le Paris de l'île Saint-



Louis, qui ne risquerait rien à s'appeler Vannes ou Montauban, et où, les soirs d'été, chaque famille vient respirer le frais sur le devant de la porte. — Il y a le Paris des Juifs, un endroit sombre, étroit, sans progrès, un *ghetto* des siècles passés et de toujours, barbes blanches, nez recourbés, regards inquiets, noirs cheveux. — Il y a le Paris des barrières et de la banlieue encore ; le Paris des Batignolles, un Paris d'hier, propre et battant neuf, avec une population de trente mille âmes ; — le Paris de Bercy, qui est un cabaret gigantesque ; — le Paris du Gros-Caillou, la ville des invalides ; — le Paris de Belleville, de Montmartre, de Montparnasse, de la Bâpée, de la Courtille, de la Villette et tant d'autres que j'oublie, et qui sont autant de villes bien distinctes et bien caractéristiques, dont pas une ne ressemble à celle d'à côté, et qui, toutes, malgré leur individualité criante, — serrées, pressées, entassées, reliées en botte par le cordon des fortifications, — forment ce grand corps que l'on nomme Paris.

C'est là ce qui fait que Paris manque d'unité dans son ensemble. — Paris n'a pas de physionomie générale, il n'a que des physionomies particulières. Il n'a pas une originalité, mais cent originalités. — Par suite, aussi difficile à peindre que le Protée antique, dont il emprunte toutes les métamorphoses.

Et c'est un rude emprunteur que Paris ! Il emprunte à tout le monde, au monde de gauche et au monde de droite, au monde qui n'est plus et au monde qui est en-

core. — Je parle toujours du Paris de pierre. — Il emprunte à Florence son palais Pitti pour en faire le palais du Luxembourg ; il emprunte à Septime-Sévère son arc de triomphe pour en faire l'arc de triomphe du Carrousel ; il emprunte la colonne Trajane pour en faire la colonne Vendôme ; il emprunte Rome entière et la Grèce avec elle pour en faire ses églises, son Panthéon, ses Catacombes, ses octrois et ses corps-de-garde : quoi de plus encore ? — Je vous le dis en vérité, rien n'est moins parisien que Paris.

Encore, si c'était tout ! Mais le Paris de chair et d'os n'imité-t-il pas en cela le Paris de moellou ? Le Paris humain, si je puis parler de la sorte, n'emprunte-t-il pas, lui aussi, son costume, comme ses monuments empruntent leur architecture — non pas à Rome, celui-là, mais à Londres ? Non-seulement son costume, mais encore son langage, sa nourriture, ses démarches, ses mœurs, sa vie entière ! — Paris n'est-il pas le grand imitateur par excellence, peut-être rien que l'imitateur ? Et quand je parcourrai le Paris de la pensée, de l'industrie, des arts, qui sait jusqu'où pourra me conduire ce fil de l'imitation, et si je ne retrouverai pas encore et toujours l'imitation à chaque pas et sous toutes les formes ? — Là je verrai le Paris poète imitant Sophocle et Tacite, jouant des pièces renouvelées des anciens, intitulées *Virginie* et *Lucrece* ; — le Paris musicien, imitant l'Italie et l'Allemagne, s'appelant Rossini et Meyerbeer, Donizetti et Liszt ; — le Paris peintre imitant les artistes byzantins, badigeonnant de fresques primitives les porches de ses temples, avec un ciel d'indigo piqué d'étoiles d'or ; — le Paris savant-commerçant-marchand, imitant le feu, le vin, le diamant, l'étoffe, la poudre, la santé, la jeunesse, tout ce qui peut être imité, et aussi et plus particulièrement tout ce qui ne peut pas l'être.

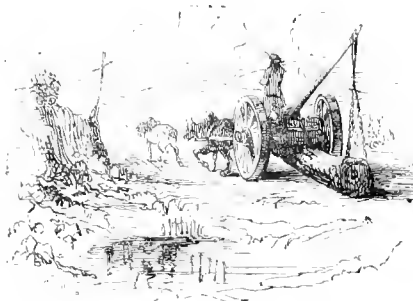
Qu'on se rassure pourtant. — Je promets, d'un autre côté, de réunir tous mes efforts pour découvrir que ce Paris n'a pas imité ce qui est bien et dûment à lui, ce qui est son œuvre et sa création ; et, peut-être en cherchant bien, finirai-je par mettre la main sur cette chose rare, sur cet heureux phénix. — C'est aujourd'hui que je me mets en route pour ce voyage.

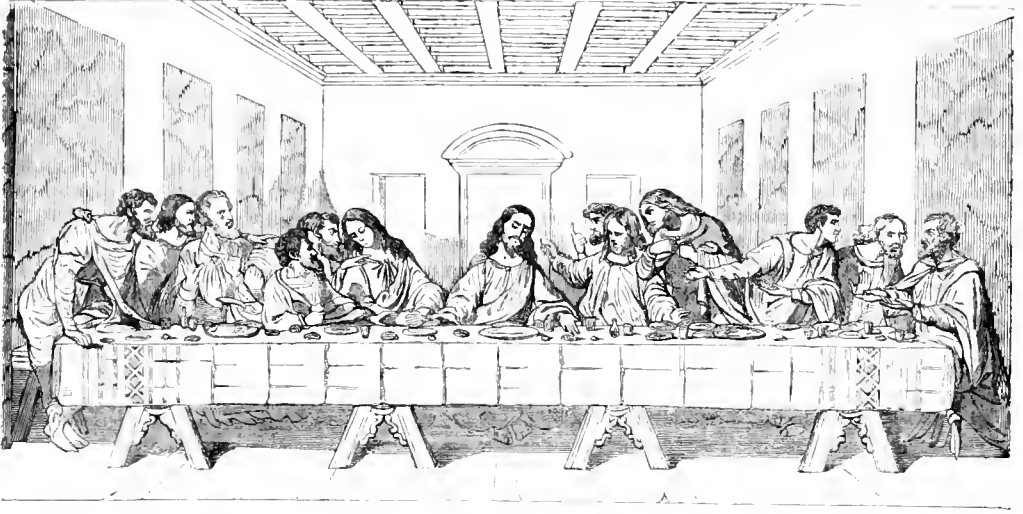
— Portière, voici la clef de ma chambre.

— Quand rentrera monsieur ?

— Le 1^{er} février.

CHARLES MONSELET.





LES DOUZE APOTRES.

INTRODUCTION.

Le monde parcourait son quarantième siècle. — Les enfants des hommes, n'ayant plus souvenir de la foi de l'Eden, avaient élevé un autel à toutes leurs passions. Athènes avec ses sages, Alexandrie avec ses philosophes, Rome avec ses guerriers, n'avaient produit qu'erreurs ou dévastations. — Le paganisme, vieilli, voyait tomber ses vulgaires croyances; colosse il avait vécu, colosse il s'éroulait, jetant au loin sa poussière. Le siège sanglant du druide et de l'aruspice; le trépied de la sibylle; Jupiter, dieu dont la stérile puissance ne s'exerçait, comme l'esprit d'un voleur, qu'à la séduction, au viol et au rapt; Bacchus, inepte déité, créée par l'orgie, tuée par la raison; puis la blonde déesse, à la face sans honte et sans pudeur; enfin, toutes les autres créations de Satan, devenu poète drolatique, ne formaient plus qu'une épaisse nuée qui montait vers le néant. Les nations, épuisées de leur course aveugle, dormaient à l'ombre de la mort.

Tout à coup il se fit un grand silence sur la terre; la voix de Jean de Béthanie, s'élevant des déserts de Judée, disait: — «Faites pénitence! le royaume de Dieu est proche!»

— Les mages de l'Orient virent en même temps une étoile prophétique, et, se rappelant les paroles de Balaam, ils marchèrent vers Bethléem, emportant avec eux l'or, l'encens et la myrrhe.

La grande lumière venait de paraître; le Messie était né.

Dans les mêmes déserts, la même voix se fit entendre de nouveau: «Pharisiens et Sadducéens, race de vipères, disait-elle, confessez vos péchés et les lavez dans les eaux du Jourdain, car celui qui vient après moi tient un van

en sa main; il nettoiera parfaitement son aire, il amassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.»

Et celui qui était annoncé, étant venu vers l'homme au vêtement de poils de chameau et à la ceinture de cuir, lui dit: — «Baptisez-moi!

— Pourquoi, Seigneur, voulez-vous que je vous baptise, quand c'est moi qui dois être baptisé par vous?

— Laissez-moi faire pour cette heure, répondit Jésus, car c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice. »

Jean baptisa le Messie.

Et Dieu le Père laissa tomber sur la terre ces mots d'amour: — «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. »

Jésus-Christ baptisé se retira dans le désert, jeûna quarante jours; il vit le tentateur s'approcher de lui et essayer de le faire tomber dans le péché; mais il lui répondit: « — Retire-toi, Satan! car il est écrit: Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. »

Tout cela étant accompli, l'heure de la régénération du monde vint à sonner, et, pour la première fois, les hommes étonnés reçurent la parole de vie. Mais, à ces maximes nouvelles et sublimes, leur esprit grossier se cabra. Les enfants de Nazareth, qui entendaient le prélude des prédications du Christ, s'émurent aux reproches qu'il adressait à leurs cœurs incrédules; s'étant saisis de lui, ils l'avaient entraîné sur la montagne où est bâtie leur ville pour le précipiter du haut des rochers; mais, par la toute-puissance de son Père, Jésus, s'ouvrant un chemin au milieu d'eux, les avait laissés dans l'effroi et la stupeur.

Il se dirigea vers Capharnaüm, il allait chercher ses premiers disciples.

Levez-vous, pauvres et simples pêcheurs, abandonnez vos filets et vos barques, oubliez le chaume paisible sous lequel vous dormiez; la voûte de votre tente est désormais la voûte du ciel; vos sœurs, tombant goutte à goutte dans le lac de Génésareth, vous donnaient à peine le pain de chaque jour; vos paroles jetées aux nations, vont leur donner la vie éternelle. Levez-vous, car vous avez été choisis pour devenir les apôtres de la résurrection! C'est vous qui allez recueillir les préceptes de la nouvelle loi pour les porter à tous les points de l'univers; maximes divines, dont la sainte influence conduira le riche au grabat du pauvre, et arrachera la haine du cœur de l'ennemi pour y laisser le pardon et l'oubli de l'injure. C'est vous qui apaiserez les larmes de la douleur et de la misère; c'est vous qui remplirez le vide immense de l'âme en lui montrant la croix!

Votre mission a été grande, sublime, héroïque; votre gloire s'est assise, majestueuse, à côté de votre maître, et le souvenir que vous avez laissé parmi les hommes fait encore battre le cœur qui vous bénit. Vous avez rendu la santé aux malades, ressuscité les morts et guéri les lépreux; vous avez chassé les démons et donné gratuitement ce qui vous avait été donné gratuitement; vous ne vous êtes point mis en peine d'avoir de l'or, de l'argent ou d'autre monnaie dans votre bourse; vous n'avez préparé ni un sac pour le voyage, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton, car vous saviez que celui qui travaille mérite d'être nourri.

O peuples de Corinthe, d'Athènes et d'Éphèse, sortez

de vos vieux tombeaux et venez nous dire quelles larmes creusèrent vos joues en entendant la voix de miséricorde et de grâce qui, vous arrachant au néant, vous plongeait dans un océan de félicité; rouvrez avec nous les portes de ces premiers temples, si simples et si naïvement religieux, que vous élevâtes à Jésus-Christ; montrez-nous les places arrosées par le sang de vos premiers martyrs et les ruines séculaires de vos dieux détrônés.

Et toi, Rome, veuve des Césars, toi qui, la face tournée contre leurs sarcophages, pleures sur les iniquités de tes époux, nous gravions ton Capitole en cherchant ton Jupiter Capitolin; sur le Forum, nous demanderons le sénat et les pères conscrits; nous irons au Palatin demander à quelque prétorien la *maison d'or de Néron* ou le septizonium de Vespasien; et alors que tu nous auras vu chercher en vain tes grandeurs passées, tu redresseras ton front encore majestueux, et tu étaleras à nos regards la croix qui le décore si royalement. — Ton opulence terrestre, créée par les hommes, a vécu ce que vivent les hommes; mais ta beauté d'aujourd'hui, cette œuvre d'un Dieu, qu'apportèrent vers toi ses apôtres, tu l'as possédée et tu la posséderas toujours. — C'est l'histoire de tes douze héros que nous allons écrire. Nous avons hésité, et peut-être eussions-nous reculé devant le récit d'aussi grandes gloires; mais une seule chose est venue nous rendre le courage, nos yeux se sont arrêtés sur ces mots écrits au livre de vie : « Quiconque aura donné seulement à boire un verre d'eau froide à l'un de ces plus petits comme étant de mes disciples, je vous le dis et vous en assure, il ne perdra point sa récompense. »

SAINT PIERRE (LE PRINCE DES APOTRES).



C'était un pauvre pêcheur; il avait nom Simon, et son père était appelé Jonas. Avec André, son frère, il habitait d'abord Bethsaïde, remplissant les devoirs de sa modeste profession, rendant à Dieu le culte qui lui est dû; il vivait dans une ferme attente du Messie. Ils se firent tous deux disciples de Jean-Baptiste, et André, ayant entendu son maître appeler Jésus l'agneau de Dieu, s'attacha au Fils de l'Homme, et, selon saint Augustin, passa avec lui le reste du jour et la nuit. Les paroles que le Christ lui fit entendre le jetèrent dans l'admiration, il courut vers Simon et lui dit qu'il avait vu le Messie. Le cœur de celui-ci, déjà préparé par la grâce, s'émut d'amour à cette nouvelle, et, pour apaiser la soif qu'il avait de voir le Sauveur, il conjura son frère de le conduire immédiatement vers Jésus.

Le Christ, les voyant venir, appela Simon par son nom, puis, en langue syro-chaldaïque, il le nomma Céphas, qui

signifie pierre ou roc. De là, les Grecs firent Petros, les latins Petrus, et les Français Pierre.

Ils passèrent quelques jours auprès de Jésus-Christ; mais, l'heure de leur vocation n'étant pas encore venue, ils retournèrent vers leurs barques, en se promettant de revenir entendre ses instructions.

Pierre se maria, et, toujours avec André, il quitta Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephtali, dans la haute Galilée, et il vint habiter Capharnaüm, où résidait sa belle-mère. Néanmoins, il n'avait changé que de patrie, il était toujours pêcheur.

Un jour qu'il lavait ses filets sur le bord de la mer Tibériade; il vit Jésus entrer dans sa barque pour éviter le tumulte que faisait la foule autour de lui, et de là il continua de parler au peuple. Ayant terminé son discours, Jésus dit à Pierre de jeter ses filets pour pêcher. Il avait, pendant toute la nuit, fait de vaines tentatives pour prendre des poissons, et ce ne fut que par respect et obéissance qu'il essaya de nouveau. Cette fois, André et lui virent leurs filets tellement chargés, qu'ils étaient prêts à se rompre. Ils appelèrent à leur aide Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui se tenaient à quelque distance, et ils remplirent non-seulement leur barque, mais encore celle de ces derniers, qui étaient pêcheurs comme eux. — Avant ce miracle, Simon avait bien une grande vénération pour

celui qu'il savait être l'agneau de Dieu, mais son âme n'était pas encore éclairée par cette foi ardente qui devait bientôt le subjuguier. L'acte de puissance divine dont il venait d'être témoin sembla dessiller ses yeux, et, tout à coup, il se jeta aux pieds du Christ en s'écriant : « — Eloignez-vous de moi, seigneur, car je suis un homme plein d'iniquités. » Cette profonde humilité lui mérita les grâces immenses qu'il devait obtenir. — « Suivez-moi, vous et votre frère, lui répondit Jésus, je veux vous faire pêcheurs d'hommes. »

Ils ne comprirent certainement pas ces paroles, car leur intelligence n'avait pas encore été épurée au feu de l'amour divin ; mais ils obéirent sur-le-champ, et l'obéissance ainsi aveugle n'a-t-elle pas un double mérite ? — Leurs barques, leurs filets, leur chaumière, tout, ils l'abandonnaient à la voix de Jésus-Christ.

La belle-mère de Simon était malade ; l'homme-Dieu la guérit, et ce fut elle qui vint servir le premier repas qu'il fit dans la maison et à la table de son premier disciple.

Dès lors, le cœur de l'apôtre fut ouvert, il sentit que le Messie était devant lui, et que pour toujours il l'avait attaché à lui. — Il n'a pas encore la perfection chrétienne, mais il en a le principe, la foi. Et lorsque son maître l'aura nourri de ses divines leçons, et que, même par

les fautes qu'il pourra commettre, il lui aura enseigné le moyen d'éviter l'écueil, il en sortira grand, sublime ; car toutes les fois qu'il aura tombé, il se sera relevé majestueusement. — Le voici traversant la mer pour revenir à Capharnaüm avec les disciples. Jésus, après avoir multiplié les pains, est resté dans le désert ; mais, tout à coup, Pierre voit une ombre qui marche vers eux sur les eaux ; il ne reconnaît pas encore Jésus, mais il comprend que ce ne peut être que lui ; emporté par son amour pour son divin maître, il saute hors de la barque et va à sa rencontre en s'avançant, comme lui, sur les eaux ; le vent souffle, une faiblesse humaine assaillit son cœur, et la grâce fuyant avec son courage, les flots s'ouvrent pour l'engloutir. — Il jette un regard effrayé vers le Christ, il va périr, mais une main est tendue vers lui, et il se relève à côté de Jésus. La crainte et le manque de force morale ont failli le faire succomber ; mais l'amour et la foi l'avaient mis dans le péril, l'amour et la foi devaient le sauver.

Quelque temps après, le rédempteur annonce une nourriture plus spirituelle que celle de la pâque ; le peuple, au cœur lourd et épais, repousse cette doctrine ; quelques disciples même suivent la foule qui fuit Jésus-Christ. — Et vous, demande-t-il à ceux qui restaient, ne voulez-vous pas aussi m'abandonner ? — Où irions-nous, Seigneur ?



Saint Pierre venant secouru.

s'écrie Pierre, vous avez les paroles de la vie éternelle ! — Quelle force son cœur et son intelligence ont acquise !

Sur la route de Césarée, Jésus demande ce que disent les Juifs du Fils de l'homme. On lui répond qu'il est Jean-Baptiste, Élie, Jérémie ou un prophète ; il s'adresse aux apôtres en leur disant : — Et vous, qui croyez vous que

je suis ? — Simon-Pierre prend la parole et lui répond par ces mots : — Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant ! — Confession éclatante, qui, pour récompense, lui attire ces autres paroles : — Vous êtes bien heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est point la chair et le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père, qui est dans les cieux ; et moi aussi, je vous dis que vous êtes

Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans les cieux, comme tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans les cieux. » — Confirmation claire et évidente de la primauté de saint Pierre, du pouvoir spirituel des apôtres, et création divine de la hiérarchie papale!

Mais le pêcheur de Capharnaüm n'avait pu dépouiller encore toute son enveloppe charnelle, il aimait la vie terrestre et redoutait la mort : aussi, lorsque le Christ prédit les souffrances qui l'attendent à Jérusalem, il le supplie de fuir un lieu si fatal pour lui, et d'éloigner, autant qu'il était en son pouvoir, le calice de douleur dont il doit s'abreuver. — « Retirez-vous, Satan ! s'écrie Jésus, vous m'êtes à scandale, vous n'avez de goût que pour les choses de la terre ! » — L'amour dont le Christ brûlait pour l'humanité causait cette sainte irritation contre un sentiment de crainte ou de pitié qui eût éloigné le sacrifice qu'il devait accomplir. Combien Pierre, en entendant ces paroles, dut comprendre que la loi nouvelle était une loi d'abnégation et de renoncement à soi-même ! quelle leçon pour le préparer, lui aussi, à la croix dont il devait être chargé plus tard !

La bonne foi de Simon-Pierre est probablement l'une des vertus qui lui méritèrent l'affection du Christ. Souvent il reçoit de sévères reproches, mais toujours c'est lui, plus particulièrement, que Jésus choisit pour rendre témoignage des actes de sa vie humaine.

Sur une haute montagne, Pierre, Jacques et Jean sont conduits par le Christ, et, aux yeux de ces trois hommes, le visage du Fils de Dieu devient brillant comme le soleil, et ses vêtements prennent la blancheur éclatante de la neige. En même temps ils voient paraître Moïse et Élie, qui viennent s'entretenir avec lui. Et Pierre, extasié de cet instant de lueur céleste, dit à Jésus : « Seigneur, nous sommes bien ici ; faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et l'autre pour Élie. » N'y a-t-il pas dans ces paroles, où il s'oublie lui-même, une touchante naïveté, et, en même temps, un commencement d'oubli de la terre ?

Mais l'heure du sacrifice allait bientôt sonner. Jésus, le cœur plein de tristesse, avait dit à Pierre : « — Je vous dis en vérité que, dans cette même nuit, vous me renoncerez trois fois avant que le coq chante. » Et Pierre, succombant au péché de la présomption, avait répondu : « — Seigneur, quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerais point. » Après la prière au jardin de Gethsémani, où Pierre s'était endormi pendant que son maître avait souffert, Judas vint accomplir par un baiser, l'œuvre infâme de sa trahison. Pierre, pour défendre la céleste victime, tira son épée et en frappa l'un des serviteurs du grand-prêtre ; mais il remit son arme dans le fourreau, selon que Jésus le lui ordonna, et il suivit le Fils de Dieu que l'on menait chez Caïphe. Il entra dans la cour de la maison du grand-prêtre, pour savoir ce qui allait arriver. — C'est dans cette cour que trois fois il eut peur, que trois fois il mentit, et [qu']autant de fois il fit serment de n'avoir jamais connu le Christ. Cruel châtiement d'un instant de présomption ! Dieu permit cette iniquité afin que, par la suite, le pauvre apôtre ne comptât pas autant qu'il l'avait fait sur ses propres forces. — Oh ! que de larmes coulèrent sur ses joues pour ra-

cheter ce péché ! combien dut être poignant pour lui le regard que Jésus lui jeta lorsque, pour la troisième fois, le chant du coq se fit entendre ! — Les souffrances sanglantes qui précéderent le crucifiement, la marche vers le Calvaire, le dernier cri de l'humanité, tout cela dut bien torturer le cœur de Simon, surtout lorsqu'il se rappela la prédiction qui lui avait été faite. — Saint Jérôme dit que les joues de saint Pierre furent creusées par ses larmes de repentir.

Tout était consommé.

Le troisième jour le Christ ressuscita d'entre les morts et apparut aux saintes femmes. Ce fut Jean qui vint apprendre cette confirmation des prophéties à Simon-Pierre. Ils coururent vers le tombeau, ils n'y virent que des linceuls. — Mais l'ange qui avait apparû à Marie-Madeleine fit dire aux apôtres de se rendre en Galilée, où Jésus se ferait voir à eux, ainsi qu'il le leur avait annoncé avant sa mort.

Quelques jours après, sur les bords de la mer Tibériade, Simon-Pierre, Thomas Didyme, Nathanaël, qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébedée, et deux autres des disciples de Jésus, se préparaient à pêcher ; ils entrèrent dans une barque, mais pendant toute la nuit ils ne prirent rien. Le matin étant venu, le Christ parut sur le rivage, sans que ses disciples l'eussent reconnu ; il leur demanda s'ils n'avaient aucune nourriture. « — Non, répondirent-ils. — Jetez le filet du côté droit de la barque, et vous en trouverez. » Ils le jetèrent aussitôt, et ils ne pouvaient plus le retirer, tant il était chargé de poisson. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : « — C'est le Seigneur. » Pierre le reconnaissant mit un vêtement, car il était nu, et se jeta dans la mer pour être plus tôt auprès de lui, et pour se prosterner à ses pieds. Jésus dit aux apôtres : « — Apportez de ces poissons que vous venez de prendre. » Simon-Pierre remonta dans la barque et tira à terre le filet qui était plein de cent cinquante-trois grands poissons. Jésus dit ensuite aux apôtres : « — Venez diner, » et ayant pris le pain il leur en donna ainsi que du poisson. Après qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon-Pierre : « — Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci ? — Oui, Seigneur, répondit-il, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « — Faites paître mes agneaux. » Il lui demanda de nouveau : « — Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? » Pierre répondit : « — Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Jésus lui dit : « — Faites paître mes agneaux. » — Pour la troisième fois il lui demanda : « — Simon, m'aimez-vous ? » Pierre, touché de cette troisième demande sur la même question, craignit d'avoir déjà trop parlé de son propre amour sans bien connaître celui qui pouvait exister dans le cœur des autres apôtres, et, baissant la tête, il garda le silence. Jésus lui répéta : « — Faites paître mes agneaux. »

Sublime naïveté du pêcheur de Capharnaüm ! Une fois il a déjà trop compté sur ses propres forces, et, se rappelant ses fautes, il évite en tremblant la présomption qui en avait été la cause.

C'est à la suite de cette scène touchante que Jésus prédit à Pierre les souffrances qu'il doit éprouver et même son genre de mort : « — Lorsque vous étiez plus jeune, lui dit-il, vous vous ceignez vous-même, et vous allez où vous voulez ; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains, et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voudrez pas. » Saint Pierre se réjouit en écoutant ces funèbres paroles, car il comprit des lors qu'il boirait dans

le calice de son maître et qu'il aurait occasion de faire une réparation publique de son premier péché.

Une dernière fois assemblés sur une montagne de Galilée, les onze apôtres virent apparaître Jésus-Christ; quelques-uns d'entre eux avaient encore des doutes, mais il leur dit : — Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! »

Le Messie avait accompli les prophéties, il était remonte vers son Père.

Maintenant voici ces hommes pauvres, illettrés, devenus de tous secours humains, chargés d'accomplir la civilisation universelle, — et leur chef, celui qui a reçu mission de les conduire dans la voie de gloire, c'est un pécheur, un simple pécheur. Oh! où donc serait leur force et leur courage si le Saint-Esprit n'allait bientôt descendre sur eux!

Le jour de la Pentecôte, réunis dans un même lieu, ils entendirent tout à coup un grand bruit; on eût dit le vent soufflant avec toute la violence et l'impétuosité que lui donne une tempête. En même temps de petites flammes s'arrêtèrent sur chacun d'eux, et aussitôt, animés de l'esprit de Dieu, aucune langue ne leur fut étrangère. Il y avait alors dans Jérusalem des Juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel. Dès que ce miracle fut connu, ils s'assemblèrent en grand nombre et furent épouvanés de les entendre parler ainsi tous les langages humains. — Les Parthes, les Mèdes, les Élamites, les peuples de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, les Crétois et les Arabes s'arrêtaient ébahis en se demandant d'où venait un événement si extraordinaire. Quelques-uns, peu sensés dans leurs sarcasmes, prétendirent que les apôtres étaient ivres et pleins de vin nouveau; alors Pierre se présentant éleva la voix et leur dit : « — O Juifs, et vous tous qui demeurez dans Jérusalem, écoutez ce que je vais vous dire, et réfléchissez sur mes paroles. Ces personnes ne sont pas ivres, comme vous le pensez, puisqu'il n'est encore que la troisième heure du jour, mais c'est ce qui a été annoncé par le prophète Joël : « Pour les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai de mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront; vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards auront des songes. En ce jour-là je répandrai de mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes et ils prophétiseront; je ferai paraître en haut des prodiges dans le ciel et en bas des signes extraordinaires sur la terre : du sang, du feu et une vapeur de fumée; le soleil sera changé en ténèbres et la lune en sang, avant que le grand jour du Seigneur arrive et paraisse avec éclat. Et pour lors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : vous savez que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous par les merveilles, les prodiges et les miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié et vous l'avez fait mourir par les mains des méchants, vous ayant été livré par un ordre exprès de la volonté de Dieu, et par un décret de sa prescience. Mais Dieu l'a ressuscité en arrêtant les douleurs de l'enfer, étant impossible qu'il y fût retenu, car David dit de lui : « J'avais toujours le Seigneur présent devant moi, parce qu'il est à ma droite afin que je ne sois pas ébranlé; c'est pour cela que mon cœur s'est réjoui, que ma langue a chanté de joie et que

ma chair même reposera en espérance, parce que vous ne laisserez point mon cœur dans l'enfer et ne permettrez point que votre saint éprouve la corruption. Vous m'avez fait connaître le chemin de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne la vue de votre visage. » Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment du patriarche David qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulchre est parmi nous jusqu'à ce jour. Comme il était donc prophète et qu'il savait que Dieu lui avait promis, avec serment, qu'il ferait maître de son sang un fils qui serait assis sur un trône, dans cette connaissance qu'il avait de l'avenir il a parlé de la résurrection du Christ en disant qu'il n'a point été laissé dans l'enfer et que sa chair n'a point éprouvé la corruption. C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, et nous sommes tous témoins de sa résurrection. Après donc qu'il a été élevé par la puissance de Dieu et qu'il a reçu l'accomplissement de la promesse que le Père lui avait faite d'envoyer le Saint-Esprit, il a répandu cet Esprit saint que vous voyez et entendez maintenant. Car David n'est point monté dans le ciel : or, il dit lui-même : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied; que toute maison d'Israël sache donc très-certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. »

Les Juifs, en entendant ce discours, furent émus de componction, et ils dirent à Pierre et aux autres apôtres : « — Mes frères, que faut-il que nous fassions ? » Pierre leur répondit : « — Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour obtenir la rémission de ses péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit. »

Trois mille personnes reçurent ainsi la parole et le baptême.

Le même jour, à la neuvième heure, Pierre et Jean montaient au Temple pour assister à la prière; ils virent à la porte un homme boiteux dès le ventre de sa mère, que l'on mettait là tous les jours afin qu'il demandât l'aumône à ceux qui entraient; cet homme ayant vu Pierre et Jean les pria de lui donner quelque secours. Pierre s'arrêtant lui dit : « — Regardez-nous. » Il les regardant attentivement, espérant recevoir ce qu'il avait demandé; l'apôtre lui dit : « — Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne; levez-vous, au nom de Jésus-Christ de Nazareth, et marchez. » Le boiteux se leva aussitôt et commença à marcher. Le peuple étonné vint s'attrouper autour des deux disciples, et il semblait leur attribuer le mérite de cette action; mais leur chef, saisissant avec ardeur toute occasion de glorifier son divin maître, dit : « — C'est par la puissance de Jésus que nous avons guéri cet homme. »

Les prêtres, le capitaine des gardes du Temple et les Sadducéens s'étaient irrités en voyant que, par leurs simples discours, les apôtres convertissaient à la nouvelle loi des populations tout entières; mais lorsqu'ils eurent connaissance du miracle que Pierre et Jean venaient d'opérer, leur colère n'eut aucune borne, et ayant fait venir ces deux hommes, ils leur demandèrent par quelle puissance ou au nom de qui ils avaient agi. Pierre prit hardiment la parole, et toujours c'est la foi ardente qui déborde de son cœur : « — Puisque, dit-il, on nous demande raison aujourd'hui du bien que nous avons fait à un malheureux, nous vous déclarons, à vous tous et à tout le peuple d'Israël, que c'est par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, crucifié par vous et ressuscité par Dieu d'entre

les morts, que cet homme a été guéri et qu'il est debout devant vous. C'est cette pierre que vous autres architectes avez rejetée, et qui cependant a été faite la principale pierre de l'angle.

La fermeté et l'éloquence de cet apôtre, que l'on connaissait pour un homme du peuple, ne firent qu'augmen-

ter l'étonnement de ceux qui l'entendaient, et déjà les enfants d'Israël qui ne croyaient pas en Jésus-Christ commencèrent à sentir dans leur cœur le trouble et l'incertitude. Néanmoins les Sadducéens firent défendre à ces nobles athlètes de parler à l'avenir au nom de Jésus-Christ. Impuissante prohibition, qui ne pouvait qu'aug-



Saint Pierre guérit un boiteux.

menter leur zèle, tant leur foi était devenue inébranlable !

Le nombre des fidèles allait croissant, et il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui possédaient des fonds de terre ou des maisons les vendaient et en mettaient le prix aux pieds des apôtres. Un homme nommé Ananie, et Saphire sa femme, vendirent ainsi leur patrimoine. Ils vinrent en déposer le prix entre les mains de saint Pierre, s'en réservant secrètement une portion. Mais le pasteur du troupeau chrétien eut à l'instant connaissance du mensonge qui lui était fait, et ayant demandé, d'abord à Ananie, puis à Saphire, s'ils n'avaient vendu leur fonds de terre que pour cette somme, ils répondirent oui l'un après l'autre, et l'un après l'autre ils rendirent l'esprit, frappés par la colère de Dieu. — Terrible et juste répression de l'esprit du mal qui se glissait déjà dans le bercan du christianisme.

Tourmenté par les progrès de la nouvelle loi, épouvanté par les miracles que faisaient les apôtres et surtout par les nombreuses guérisons qu'opérait seule l'ombre de Pierre, le grand conseil fit mettre en prison les douze disciples du Christ ; mais un ange leur ouvrit les portes de fer et leur commanda de sortir pour aller de nouveau prêcher en liberté la doctrine de vie. Le capitaine des gardes du Temple et les princes des prêtres s'assemblèrent pour délibérer sur le sort de ceux qu'ils croyaient encore leurs prisonniers ; mais, au moment où ils exprimaient leur grand embarras sur ce point, on vint leur dire que ceux qu'ils avaient écroués dans la maison publique étaient à cette heure dans le Temple, où ils enseignaient le peuple. Transportés de rage, les puissants Sadducéens les firent de nouveau conduire devant eux ; mais cette fois ils se virent forcés de les traiter avec douceur, du moins dans les rues de Jérusalem, car la foule eût la-

pidé les soldats et le grand conseil. Un pharisien, nommé Gamaliel, sut tirer le conseil de l'embarras où il était en lui disant ces paroles : « Ne vous mêlez point de ce qui regarde ces gens-là, et laissez-les faire ; car si ce conseil ou cette œuvre vient des hommes, elle se détruira, tandis que si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même. » — Ils se rendirent à cet avis, et ayant fait fouetter les apôtres et leur ayant défendu de parler à l'avenir au nom de Jésus, ils les renvoyèrent. — Race de vipères, chaque outrage que vous faisiez éprouver à ces défenseurs de la foi, chaque coup dont vous les frappiez, était un nouvel ébranlement donné au vieil édifice de vos anciennes croyances !

Peu de temps après, une grande persécution se souleva contre l'église, et les brebis, effrayées des hurlements des loups, se dispersèrent dans la vallée. Les pasteurs seuls restèrent inébranlables, protégeant leur faible troupeau contre les coups dont l'accablait un jeune homme nommé Saul. Pierre et Jean furent envoyés en Samarie pour imposer les mains et donner le Saint-Esprit à ceux qui avaient reçu la parole de Dieu ; et, dans la ville de Samarie, un magicien, nommé Simon, ayant été baptisé, offrit de l'argent à Pierre pour qu'il lui donnât le droit de faire des miracles comme lui. Mais Pierre, indigné, le repoussa en lui disant : « Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu pût s'acquérir avec de l'argent ! »

Saint Étienne avait donné sa vie pour Jésus-Christ, il venait de prendre dans le ciel la première couronne, rougie du glorieux sang des martyrs ; Saul, arrêté sur le chemin de Damas, après avoir demandé le baptême au disciple Ananie, confessait le nom du Fils de Dieu et le redisait à Jérusalem.

rusalem. L'Église, dans un instant de calme, étendait ses salutaires influences dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie. Pierre, parti de Lydde, où il avait guéri le paralytique Enée, ressuscitait à Joppé la vertueuse Tabithe, et, dans la maison de Simon le corroyeur, il recevait la visite d'un ange qui lui disait d'aller à Césarée baptiser le centurion Corneille. Ensuite il avait vu cette nappe

mystérieuse par laquelle Dieu avait voulu lui faire comprendre que l'œuvre de rédemption ne s'adressait pas seulement aux Juifs, mais bien aux gentils et à tous les idolâtres de l'univers. — Le lendemain, il suivait les deux domestiques de Corneille et le soldat qui étaient venus le chercher, et, arrivé à Césarée, dans la maison du centurion, qui, à sa vue, se jetait à ses pieds, il lui disait :



Un ange vient ordonner à saint Pierre d'aller baptiser le centurion Corneille.

« Relevez-vous, car je ne suis qu'un homme comme vous ! » et il le baptisait.

De Césarée il se rendit à Antioche, où l'Évangile faisait de nombreux prosélytes qui commençaient à porter le nom de chrétiens. Les douze apôtres s'étaient partagé le monde ; Pierre était destiné à porter la parole de Dieu dans la capitale du monde romain. Ce fut après avoir, pendant sept ans, gouverné l'Église d'Antioche, en répandant la foi dans toute l'Asie, le Pont, la Galatie, la Bithynie et la Cappadoce, qu'enrichi de tant de dépouilles arrachées au démon, il entreprit de l'aller terrasser à Rome, où il semblait avoir fondé le trône de ses inimitiés contre le genre humain. — Ce même homme, qui avait reculé en face d'une servante, et qui avait renié son Dieu par un sentiment de crainte futile, ne tremblait plus aujourd'hui devant les empereurs et les légions de la cité païenne.

Claude régnait alors dans ce centre de l'idolâtrie où Pierre venait de planter l'étendard sacré de l'Évangile. Le sénateur Pudentius fut un des premiers Romains qui reçurent le baptême. De là il revint à Jérusalem. Dans cette ville il y eut bientôt un si grand nombre de chrétiens qu'Hérode Agrippa, pour arrêter cette sainte impulsion, fit jeter dans les fers le chef de l'Église naissante. Soixante soldats le gardaient chargé de chaînes ; mais que sont les efforts des hommes contre la puissance de Dieu ! Un ange délivra l'apôtre, et après lui

avoir fait traverser les portes de la prison, il le laissa dans une rue de Rome. C'est alors que Pierre va frapper à la porte de la maison de Marie, mère de Jean Marc, où un grand nombre de fidèles était en prières. Une servante reconnut sa voix, et dans son transport de joie, oubliant d'ouvrir à celui qui s'était nommé, elle court dire aux chrétiens : « Pierre est à la porte ! » On ouvrit, il entra, on le reconnut, et la joie des fidèles se mêla aux actions de grâces.

Peu de temps après, il écrivit sa première épître aux chrétiens du Pont, de la Galatie, de l'Asie et de la Cappadoce. On y trouve toute la dignité et la vigueur du prince des apôtres.

L'an 51 de Jésus-Christ il assemble le concile de Jérusalem, et il y fait décider que les gentils convertis à la foi ne seront pas tenus de se soumettre aux observances mosaïques, comme le voulaient les Juifs devenus chrétiens.

Enfin saint Pierre, parvenu à un âge avancé, voyait approcher pour lui la couronne du martyr, que le Sauveur lui avait promise. Une fois, est-il dit, il eut encore un mouvement de faiblesse charnelle, et pour éviter la persécution que Néron exerçait à Rome, il sortait de cette ville ; mais il rencontra Jésus sur son chemin, et ayant demandé : « Seigneur, où allez-vous ? » il lui fut répondu : « Je vais à Jérusalem pour y être crucifié une seconde fois. » Il comprit le sens de ces paroles, et revint dans la ville idolâtre, où Néron le fit jeter dans un cachot.

Avant de triompher de ce barbare empereur par une mort glorieuse, Pierre, qui fut martyrisé avec Paul, remporta une éclatante victoire sur le plus grand ennemi que l'Église eut en ces premiers temps. Simon le magicien, qui, loin d'avoir profité du sévère exemple qui lui avait été donné à Samarie, employait tous ses efforts à décrier et ruiner l'œuvre évangélique, prétendait, lui aussi, avoir le pouvoir de faire des miracles, et il avait annoncé pour en donner une preuve que, devant tous les citoyens et l'empereur lui-même, il s'élèverait dans les airs. — C'était par le secours des démons que Simon espérait accomplir son ascension; mais Pierre et Paul ayant appris cette odieuse tentative se mirent en prière, et Simon, s'étant effectivement enlevé, fut subitement abandonné par la puissance infernale et tomba lourdement sur la terre; ses jambes furent brisées, et son sang rejaillit jusque sur le

pavillon d'où Néron le regardait. On l'emporta; mais arrivé dans sa maison, il se précipita du haut d'une fenêtre et se tua.

Le jour du martyre de Pierre et de Paul était venu; on les conduisit ensemble hors la ville jusqu'au lieu appelé les *Eaux Salviennes*. On présenta à saint Pierre l'instrument de son supplice: c'était une croix! A cette heure suprême, la joie inonda son visage, il leva les yeux au ciel, heureux de mourir comme son maître, mais voulant faire un dernier acte d'humilité, il demanda qu'on le crucifiât la tête en bas. — Ses bourreaux se rendirent à sa prière. — Saint Paul, comme citoyen romain, eut la tête tranchée.

Quelle mort pouvait couronner plus majestueusement une vie consacrée à l'enfant de Nazareth?

ANDRÉ THOMAS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES CATHÉDRALES DE FRANCE.



NOTRE-DAME DE PARIS.

Les peuples, suivant leur génie, se sont plu dans tous les temps à prodiguer aux monuments religieux les accessoires d'une architecture toujours en rapport avec les idées dominantes.

Ainsi dans le polythéisme sensuel des Grecs, les formes arrondies, élégantes, riches, prévalurent avec l'ordre corinthien; tandis qu'avec le christianisme la sévérité et la hardiesse du style gothique figurent la foi qui s'élève, spiritualisée, vers le ciel. La foi vit dans ces fenêtres ogivales, qui supporteraient des montagnes; dans ces voûtes sombres, mystérieusement suspendues au-dessus de la terre, dans la pose et le ton de ces statues d'où s'exhalent à flots la sainte poésie et l'ardente prière. Il n'appartient qu'à des époques négatives de transformer les temples chrétiens en boudoirs reluisants de dorures et

tapissés de tableaux, où les hardieses d'un art profane ont remplacé les formes sévères de l'art chrétien.

C'est principalement dans nos vieilles cathédrales que nous pouvons espérer de retrouver encore ces caractères imposants et en quelque sorte divins que l'esprit moderne, renforcé de badigeonnage, s'efforce de faire disparaître de nos temples.

Dans cette intention nous passerons en revue les plus remarquables églises de France, non point sans doute pour nous laisser aller à un examen artistique, hors de saison dans ce journal, mais pour donner à nos lecteurs une idée juste et suffisante de ces magnifiques poèmes du moyen âge.

Nous commencerons par Notre-Dame de Paris, cette imposante reine de nos cathédrales.

Combien ce seul nom ne réveille-t-il pas de souvenirs

dans le passé ! que de grands événements se sont accomplis autour de ces tours géantes, qui dominent fièrement la capitale, et semblent se dresser par-dessus les combles des hauts édifices pour mieux contempler le cours paisible et les méandres de la Seine ! Voyez-les, avec leurs fleurons, leurs ogives, leurs sculptures dentelées, leurs galeries et leurs créneaux ; voyez-les, noircies par l'haléine des siècles, plonger dans les régions célestes, comme une immuable pensée d'immortalité !

L'une d'elles, la plus méridionale, porte ce fameux bourdon, qui a résisté à toutes les tempêtes révolutionnaires, et dont la voix solennelle semble venir du firmament. Cette cloche pèse seize mille kilogrammes, et son battant quatre cent quatre-vingt-huit. Elle eut pour parrain et marraine Louis XIV et la reine Marie-Thérèse.

Debout aux deux angles de la grande façade, les deux tours voient s'élever, à leur pied et dans l'espace qui les sépare, trois portiques inégaux, décorés d'ornements et de statues gothiques ; au-dessus est une ligne de vingt-huit niches occupées autrefois par les statues des rois de France et vides depuis 1792. Cette ligne de niches est surmontée d'une rose monstrueuse, ciselée à jour, et qui n'a pas moins de quatorze mètres de large, ouvrage aussi colossal que merveilleusement élaboré. Sur la rose s'élève audacieusement une galerie allant d'une tour à l'autre, et dont les sveltes colonnettes sont d'une grâce admirable.

Qu'on se figure la splendeur extérieure de cette entrée, surtout lorsqu'un grand escalier de onze marches l'exhaussait au-dessus du sol, et que la main du vandalisme n'avait pas mutilé ses ornements et dépouillé ses portiques !

L'intérieur de l'église, qui a la forme d'une croix latine, impose par ses larges et belles proportions. La nef du milieu, soutenue par vingt piliers gothiques, répond à la majesté de la façade extérieure ; de chaque côté sont deux rangs de nefs moins élevées, mais remarquables encore, et qui soutiennent de vastes galeries que remplit la foule aux jours des grandes solennités.

Notre-Dame est éclairée de cent treize vitraux, mais qui n'égalent pas en beauté ceux de Saint-Germain-l'Auxerrois. Elle contenait autrefois un nombre prodigieux de statues et de tableaux qui ont disparu dans les révolutions politiques.

Au rond-point de l'église on admire la chapelle de la Vierge, que décorait jadis le fameux lampadaire composé de sept lampes d'argent. Louis XIV en avait donné six. La septième, en forme de vaisseau, était un don de la ville de Paris.

Le chœur, avec ses majestueuses fenêtres, est d'un aspect tout à fait grandiose. Le maître-autel est décoré de six anges de bronze posés sur des socles de marbre blanc. Derrière cet autel, sous l'arcade du milieu, est une descente de croix en marbre, appelée le *Veu de Louis XIII*, et qui fut exécutée, en 1753, par Coustou. C'est une grande croix sur laquelle est jetée une draperie ; au bas est la Vierge Marie, tenant sur ses genoux le corps mort du Christ ; de chaque côté étaient placées sur des pedestaux les figures à genoux de Louis XIII et de Louis XIV, mais ces deux statues ont été enlevées en 1831.

La longueur de cette cathédrale est d'environ cent cinquante-huit mètres dans son œuvre ; sa longueur, entre la nef et le chœur, est de quarante-six mètres,

et la hauteur de la voûte de trente-trois mètres.

Il faut le dire, les orages politiques, et bien plus encore ce qu'on appelle l'art, et qui n'en est que la profanation, ont porté de rudes atteintes à l'église de Notre-Dame. Chaque siècle en passant a voulu toucher à cet édifice et n'a fait que diminuer sa splendeur primitive.

Mais une chose qui s'est trouvée au-dessus des atteintes de la main des hommes, une chose à laquelle le temps lui-même ne fait qu'ajouter une consécration nouvelle, ce sont les grands souvenirs que réveille l'auguste enceinte de ce temple.

Après s'être incliné devant le formidable sanctuaire de la divinité qui le remplit, s'il est permis de laisser aller sa pensée aux événements divers qui se sont accomplis sous les voûtes de cette métropole, quelles émotions n'éprouverons-nous pas !

C'est là qu'au douzième siècle Henri Héraclius, grand patriarche de Jérusalem, prêcha la troisième croisade contre les ennemis du nom chrétien et de la civilisation. Il fut le premier qui officia dans cette église.

C'est là que Philippe le Bel inaugura sa victoire de Cassel par des monuments et des solennités mémorables.

Sur ces parès que vous foulez se sont agenouillés tous les grands rois, tous les grands capitaines, toutes les illustrations de la France : ce Louis IX, qui mourut en combattant pour la foi ; ce Henri IV, aux souvenirs guerriers et populaires ; ce Louis XIV, dont on ne rappelle ici que la grandeur et la piété.

Puis vient un interrègne, sombre comme un jour d'orage au cœur de l'été : prêtez l'oreille, n'entendez-vous pas ? la foule est à la porte du temple ; non pas la foule pieuse qui vient à la prière, mais celle qui mugit comme une mer, qui brise les statues des saints, profane la tombe des morts, déclare la guerre à Dieu et le pro-crit de son temple. Tout ce qui est sacré a disparu : la prière, le prêtre, la divinité. Je me trompe, la *Raison* reçoit la dédicace du temple ; elle y est solennellement inaugurée, comme si la raison pouvait exister où Dieu n'est plus !

Mais, par une loi providentielle, les grandes folies sont comme les violentes tempêtes, elles durent peu. Déjà la basilique est redevenue chrétienne : une multitude immense, composée de toutes les grandeurs du siècle, encombre ses portiques ; quel éclat, quelle pompe guerrière, quels décors, quelle solennité sans exemple dans l'histoire !

C'est Napoléon qui fait bénir par Pie VII une couronne d'empereur et se la met lui-même sur le front !

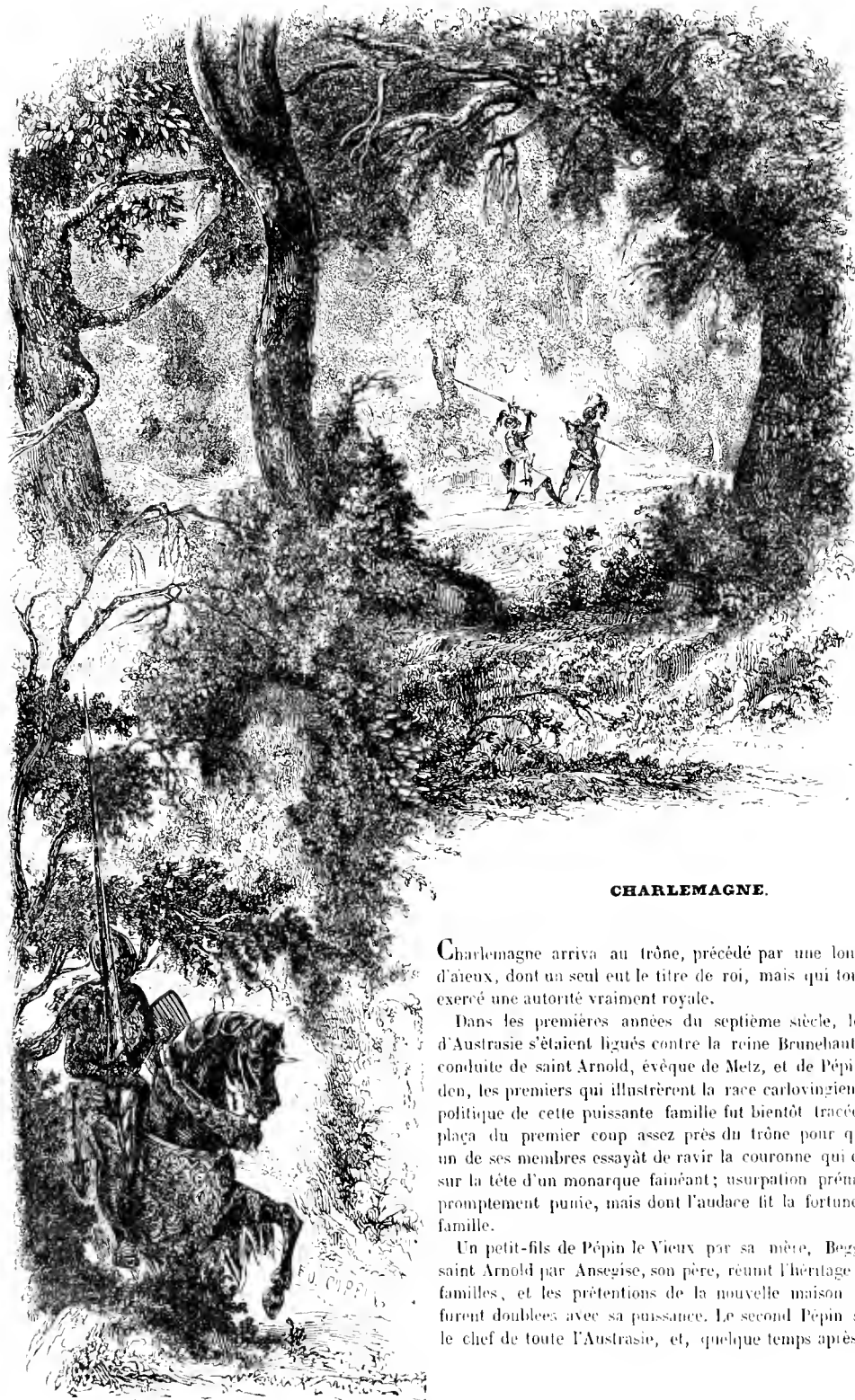
Après un tableau si resplendissant, nous n'irons pas plus loin... Nous laisserons le champ libre aux réflexions de nos lecteurs, persuadés qu'ils penseront comme nous, que les grandes choses ici-bas sont les plus voisines des grandes misères, et que l'avenir à pour les maîtres du monde de terribles péripéties, des retours effrayants.

Nous n'ajouterons qu'un mot : si vous demandez l'origine de cette grande cathédrale où ont retenti les voix des plus illustres prédicateurs, où à cette heure même l'éloquent Lacordaire attire une foule d'élite, nous vous dirons que la date de sa fondation, qui ne remonte pas cependant au delà du onzième siècle, est environnée de bien des ténèbres. Il en est ainsi de la plupart des grands monuments ; l'ombre du mystère recouvre leur berceau.

CH. CHAUBET.



LES FRANÇAIS ILLUSTRÉS.



CHARLEMAGNE.

Charlemagne arriva au trône, précédé par une longue suite d'aïeux, dont un seul eut le titre de roi, mais qui tous avaient exercé une autorité vraiment royale.

Dans les premières années du septième siècle, les leudes d'Austrasie s'étaient ligués contre la reine Brunehaut, sous la conduite de saint Arnold, évêque de Metz, et de Pépin de Landen, les premiers qui illustrèrent la race carolingienne. — La politique de cette puissante famille fut bientôt tracée. Elle se plaça du premier coup assez près du trône pour qu'un jour un de ses membres essayât de ravir la couronne qui clincelait sur la tête d'un monarque fainéant; usurpation prématurée et promptement punie, mais dont l'audace fit la fortune de cette famille.

Un petit-fils de Pépin le Vieux par sa mère, Bezza, et de saint Arnold par Ansegise, son père, réunit l'héritage des deux familles, et les prétentions de la nouvelle maison d'Héristal furent doublées avec sa puissance. Le second Pépin se trouva le chef de toute l'Austrasie, et, quelque temps après son élé-

vation au pouvoir, le champ de bataille de Testry devenait le tombeau de la royauté des Mérovingiens et de la mairié neustrienne; une illustre race succéda à des rois abâtardis, que l'on ne montrait plus qu'une fois par an à leurs guerriers.

Charles Martel affermit sa puissance en repoussant l'invasion arabe. Onze ans après la mort du vainqueur d'Abdérème, Pépin le Bref se fit sacrer par saint Boniface, et le pape Zacharie approuva cette usurpation nécessaire, qui régénérait la royauté.

Une nouvelle dynastie commence donc; avec elle de nouvelles destinées s'ouvrent, une nouvelle tâche paraît. Deux grands hommes, dès le début, se chargèrent de l'accomplir. Il s'agissait d'arrêter l'invasion germanique et d'immobiliser la conquête, enfin de réunir sous une même loi le territoire de la Gaule. Les vues se tournaient aussi de deux autres côtés: vers l'Espagne, contre les Sarrasins; vers l'Italie, contre les Lombards, ennemis de la papauté, qui dut aux Carlovingiens sa grandeur naissante.

Pépin le Bref laissait donc un immense héritage de gloire et de conquêtes; la main puissante de Charlemagne pouvait tout contenir, et le génie du fils ne releva pas médiocrement la réputation du père. Avant de mourir, ce roi prudent avait eu soin de faire sacrer ses deux fils, Charles et Carloman, par le pape Étienne II, et de faire un partage solennel du royaume: l'Occident fut assigné à Charles, l'Orient à Carloman. Le premier fut couronné à Noyon, le second reçut à Soissons les insignes de la royauté (9 octobre 768).

Charles, l'aîné des deux fils de Pépin, avait huit ans de plus que son frère: il était né dans l'année 742, qui suivit la mort de son illustre aïeul Charles Martel. L'union constante qui avait fait la force de Pépin et de Carloman, le père et l'oncle des deux jeunes princes, ne régna pas longtemps entre eux, et une rupture ne tarda pas à éclater.

Après avoir fait un voyage autour de ses États pour étudier le pays et la nation, Charles, l'esprit déjà plein de sa grandeur future, tourna les yeux vers l'Aquitaine, où remuait un redoutable rival, le vieil Hunold; le défenseur de l'Aquitaine venait de quitter tout à coup sa retraite de vingt-trois ans, pour venger sur des princes inhabiles la mort de son fils Waïfre, assassiné par Pépin. Tout le peuple se leva à la voix de son ancien maître, et Hunold put se flatter, à cet enthousiasme de la nation, d'avoir déjà reconquis son duché.

Charles et Carloman passent la Loire, mais la discorde les sépare; Carloman remène ses soldats, et Charles reste seul chargé du poids de la guerre. Il eut une victoire pour son coup d'essai. Hunold fut battu et pris; mais, parvenu à s'échapper, il s'en alla réveiller la haine des Lombards.

Malgré ce brillant début, Charles avait encore de grands embarras: Carloman était mécontent, les Lombards s'agitaient et menaçaient; une femme, cependant, veillait dans le palais du jeune roi: c'était Bertrade, sa mère, qui cherchait tous les moyens d'assurer la paix au dedans et au dehors. Elle réconcilia les deux frères, tant bien que mal, et presque malgré eux; elle maria Charles à Hermengarde, fille de Didier, roi des Lombards. Restait une dernière inquiétude, un neveu de Pépin, Tassillon, duc de Bavière; Bertrade le força aussi à la paix.

Enfin, Carloman vint à mourir; Charles assemble à la

hâte les barons d'Austrasie, usurpe le domaine de Carloman et se fait reconnaître comme chef unique de la monarchie franque, pendant que la veuve de Carloman et ses deux fils dépossédés allaient augmenter en Italie le nombre des conspirateurs. C'était Didier qui les accueillait tous, pour se venger de ce que Charlemagne avait répudié sa fille après un an de mariage, pour s'allier à Hildegarde, de la nation des Suèves.

Aux inimitiés des deux princes et des deux peuples se joignait une nécessité politique; la guerre ne tarda pas à éclater. Le pape, Adrien I^{er}, dénonça à Charlemagne les projets hostiles de Didier, qui lui conseillait de sacrer les fils de Carloman, et de donner ainsi un désaveu solennel à son usurpation; il était bien aise d'appeler le grand roi des Francs en Italie, contre les armes menaçantes des Lombards. Charles accueillit favorablement les ambassadeurs du pape; et, semblant à Genève ses barons et ses guerriers, il passa les Alpes par le mont Cenis, tandis qu'une autre armée franchissait le grand Saint-Bernard. Pavie, capitale des Lombards, fut assiégée.

Pendant le siège, qu'il confia à un de ses barons, Charlemagne fit un voyage à Rome pour y célébrer la fête de Pâques. Il y fit une entrée triomphale, au milieu d'une multitude toujours avide des pompes les plus frivoles, toujours curieuse des grands hommes. C'est alors qu'il entreprit de fonder la puissance temporelle des papes. Il confirma la donation faite par son père, et qui consistait dans l'exarchat de Ravenne, en y ajoutant encore de nouveaux privilèges.

Le retour de Charles à Pavie termina d'un seul coup la conquête du royaume lombard. Didier finit ses jours dans un monastère; son fils Adalgise s'enfuit à Constantinople, pendant que le roi franc recevait la couronne de fer des rois de Lombardie. Nous ne terminerons pas l'histoire de cette guerre si importante pour les commencements de la puissance du saint siège, sans faire remarquer ici l'habileté des deux alliés. Au nom du sénat et du peuple, Adrien I^{er} nomme Charlemagne patrice romain, en attendant un titre plus glorieux, qu'il méritera par de plus belles conquêtes et de plus grands services envers le saint siège. Forts de leur appui mutuel, Charles et Adrien, la royauté franque et la papauté vont marcher dans une longue voie de succès et de conquêtes. Le bonheur du saint-siège fut d'avoir des princes dignes de leur rang et de plus en plus jaloux de leur puissance, tandis que Charlemagne n'eut que de faibles et timides héritiers.

Ce n'était pas toutefois l'Italie qui inquiétait le plus Charlemagne: une fois libre de ce côté, il revint à l'unique pensée de sa vie, la guerre des Saxons. Les expéditions nombreuses qu'il entreprit durant cette longue guerre de trente-trois ans, qui occupa tout son règne, furent ses moments de repos et ses diversions dans cette perpétuelle campagne contre les Germains envahissants.

C'est ici le côté vraiment politique et vraiment sérieux du règne de Charlemagne. C'est surtout par sa lutte active contre une continuelle invasion qu'il mérita le surnom de Grand. Par ses victoires contre les Saxons, il arrêta ce flot de barbarie qui partait du Nord pour inonder les campagnes situées au delà du Rhin; il fallait mettre un terme à ces fluctuations des peuples, à ces changements inouis, qui résultaient de l'invasion. La race carlovingienne avait été portée au pouvoir par l'usurpation de al

race austrasienne sur les Neustriens, des Francs germains sur les Francs romains. Elle devait craindre d'être à son tour refoulée et dépossédée. Aussi voyons-nous Charlemagne se fixer sur les bords du Rhin, y placer ses campements, y bâtir ses palais, y tenir enfin ses assemblées; de là, il avait la main sur la Saxe, d'où sortait une pépinière de guerriers barbares, que l'Océan chassait toujours devant eux. De là, il arrêtait le torrent à sa source. Ce fut l'œuvre impotante de civilisation qu'il accomplit, et c'est à ce titre qu'il nous apparaît comme la plus grande figure du moyen âge.

La guerre contre les Saxons eut deux grandes périodes: depuis leur première agression jusqu'au baptême de Wittikind (770-785), depuis leur seconde rébellion jusqu'au pacte solennel de Saltz, qui termina la guerre (793-803). Une trêve de huit ans sépare ces deux guerres, dont la première fut la plus sanglante et la plus glorieuse pour les armes de Charlemagne.

La prédication de saint Librin, qui venait annoncer le Dieu des chrétiens aux adorateurs d'Odin, fut l'occasion de cette guerre. Le saint faillit être massacré, et les guerriers saxons brûlèrent l'église de Deventer, nouvellement construite. Tous les chrétiens qui s'y trouvèrent furent

égorgés. Voilà sous quels auspices commençait la prédication du christianisme.

Charlemagne assemble un champ de mai à Worms et s'élança sur la Saxe. C'était presque une guerre civile, car les Francs aussi étaient d'origine germane. Les représailles furent cruelles: les Saxons avaient brûlé une église; on leur incendia le temple d'Ehresbourg; on abattit leur Irmensul, statue gigantesque, le palladium de la liberté saxonne, et qui rappelait les glorieux combats d'Arminius.

Mais ce n'était pas Varus, c'était l'Auguste en personne qui présidait à la fête et qui conduisait le bras de ses guerriers!

Pendant cinq ans la guerre traîne en longueur. Charles faisait sans cesse de nouveaux progrès. Mais toujours une diversion l'arrêtait au milieu de sa conquête; tantôt c'étaient les Lombards mal châtiés, tantôt les Sarrasins. Le grand roi, que l'on dérangeait dans sa course, se retournait irrité et brisait d'un coup d'épée tous les obstacles. En Espagne, toutefois, l'affaire était sérieuse. La malheureuse campagne de Roland a laissé de profonds et tristes souvenirs. Il faut entendre Turpin, le chroniqueur, raconter ce grand désastre [de Roncevaux, qui ne fut



La mort de Roland.

malgré tout qu'une affaire d'arrière-garde, les craintes et les pressentiments de Charles, la trahison du Saxon Ganelon; les exploits de la terrible Durandal, qui partageait en deux les rochers; puis, quand il l'eut brisée, Roland senta son criant de mort. Une chanson militaire, que les soldats de Guillaume répétaient à la bataille d'Hastings, conserva le nom et la mémoire du neveu de Charlemagne:

Taillefer ki mult bien chantout
Sur un cheval ki fast aloit
Evoit ax 'en allou cantant
De Charlemagne et de Roland,
Et d'Olivier, et de vassaus,
Ki moururent à Roncevaux.

C'est Robert Wace qui nous a laissé ces vers dans son roman de *Rollon*.

Cette bataille de Roncevaux est ce que l'on a le mieux retenu du règne de Charlemagne. La guerre d'Espagne n'était pourtant qu'une affaire de minime importance, car l'invasion sarrasine tarissait, et ce flot longtemps victorieux venait mourir au pied des Pyrénées.

Le grand roi s'éloigna tristement de l'Espagne; il tint auprès de lui son armée épuisée et lança contre la Saxe de nouvelles troupes. Ce furent les Saxons qui payèrent cette défaite et qui essayèrent la colère de Charlemagne. Deux batailles meurtrières apaisèrent la fougue des Germains, Badenfeld et Buckholz; les baptêmes et les

soumissions se multipliaient, mais un héros restait à la Saxe épuisée : Wittikind, dont la fortune et le patriotisme balançaient les destinées de Charles; Tassillon, l'éternel ennemi des descendants de Pépin, dont il était parent, s'était soumis. Cependant Wittikind rassemble ses guerriers dans la vallée du Soleil, en un lieu nommé Sonne-thal, et les entraîne contre les Francs. Il est battu et s'enfuit pendant que l'on décapite quatre mille cinq cents prisonniers.

Cette cruelle exécution ne brisa pas la résistance du héros saxon. Il revint du Nord avec de nouvelles recrues et se fit battre deux fois encore par le roi en personne. Enfin, lassé de ses malheurs et des massacres de ses compagnons, il prêta serment et se fit baptiser à Paderborn. Un grand nombre de guerriers, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, imitèrent son exemple; on en vit, dans l'enthousiasme de leur récente conversion, qui se précipitaient au devant du cheval de Charlemagne, en réclamant le baptême à grands cris. Ils paraissaient tellement las de la guerre et de ses ravages qu'ils le regardaient comme leur sauveur, comme un nouveau Messie. Cette soumission mit fin à la première période de la guerre saxonne et procura huit ans de paix à ces contrées ravagées.

Pour Charles, la paix était aussi occupée, aussi remplie que la guerre. Ce génie merveilleux ne connaissait pas le repos et se délassait au milieu des travaux intérieurs de toutes les fatigues des combats. Il roulait alors dans son esprit de vastes projets. Déjà, pendant que ses lieutenants combattaient en Saxe, il avait fait en Italie plusieurs voyages. Il s'était mis en relation avec l'empire d'Orient. Il passa à Rome les fêtes de Pâques de l'année 784. Après la victoire de Buckholz, Carloman, son fils, y reçut le baptême et changea son nom en celui de Pépin; puis il fut sacré, par le pape, roi de Lombardie; Louis fut sacré roi d'Aquitaine. C'était sagesse de la part de Charles d'entretenir ainsi l'alliance que son père avait commencée et fondée avec la papauté; il préparait aussi par ce moyen les voies à ses deux fils, et s'il ne lui était pas permis de leur léguer son génie avec son royaume, du moins il leur assurait un appui et légitimait leur avènement.

Cette même année, l'impératrice Hène lui demandait sa fille aînée pour son fils Constantin. Charlemagne accepta de bonne grâce. L'alliance fut conclue et jurée. Charles était bien le grand monarque de l'Occident, et dès lors il songeait à reconstituer ce glorieux empire dont il réunissait tous les débris, dont il protégeait si heureusement les frontières. Quand Wittikind eut reçu le baptême et que la Saxe fut acablée, sinon soumise, le roi retourna à Rome. Là était son espérance, son allié fidèle. Le pape Adrien le reçut à bras ouverts; car lui aussi trouvait son compte à cette amitié du monarque franc. Ses négociations et son habileté politique furent d'un grand secours à la papauté, qui commença dès lors à compter parmi les puissances royales, après que Charles l'eut débarrassée des Lombards et affranchie de la domination impériale.

De Rome le roi regagna Worms, y reçut le serment des Bretons de l'Armorique et convoqua son ban et son arrière-ban pour la guerre de Bavière. Tassillon, toujours battu et toujours rebelle, fit cette fois une complète soumission; condamné à la diète d'Ingelheim, il alla mourir dans un couvent. C'était la prison ordinaire des ennemis de Charlemagne. Son duché fut réuni à l'empire et soumis à la juridiction que Charles avait établie dans tous ses

États. Les Bavares vaincus, il fallut battre les Avars, leurs voisins et alliés. Ce fut l'affaire d'une courte campagne; une guerre de huit ans les avait épuisés.

Charlemagne n'en avait pas fini avec les Saxons. Wittikind était à la vérité soumis, mais les courages n'étaient pas encore partout abattus, et le fier Saxon regrettait peut-être, en voyant ses anciens compagnons courir aux combats, les serments qui engageaient sa fidélité. Charles, pour dompter plus sûrement ses ennemis, se fit des alliés parmi eux, et alluma la guerre civile. Mais les alliés douteux massacrèrent un beau jour ses collecteurs d'impôts. A cette nouvelle inattendue, Charles fonda Neufhéristal sur les bords du Weser, jurant qu'il ne quitterait pas ses campements avant d'avoir brisé la liberté saxonne. Il exécuta à la lettre cet arrêt de mort. Un nouveau massacre de quatre mille guerriers le débarrassa des plus rebelles. Enfin, dans l'année 803, il tint à Saltz une diète célèbre où furent publiés les capitulaires qui complétèrent sa conquête. Chaque tribu conserva ses lois et la liberté civile; mais toutes furent soumises aux évêques et aux juges royaux. Une dime fut imposée aux habitants.

Les moyens de colonisation furent aussi employés par Charlemagne avec quelque succès. Il transporta dix mille Saxons dans l'Helvétie et dans la Belgique, et combla tous ces vides par des colonies de moines, de serfs et d'artisans. La blessure mortelle une fois portée à la Saxe, il fallut la cicatriser, et cette fois encore ce fut l'Église qui vint au secours du grand roi. C'est par le clergé qu'il effaça jusqu'aux traces de cette sanglante guerre. Des villes furent bâties, et sept évêchés établis en Saxe. Les moines se chargèrent de défricher les bois et de cultiver cette terre fécondée par le sang des héros.

La Saxe se trouva donc non-seulement conquise, mais transformée. C'est le propre des grands hommes de paraître créer ce qu'ils ne font que changer, et Charlemagne révéla dans cette conquête tout son génie créateur. Les Saxons ne firent plus qu'un seul peuple avec les Francs-Austrasiens, et la limite du Rhin ne fut plus une barrière entre les deux nations, réunies par la main d'un grand roi.

On comprend à peine comment ce prince pouvait suffire à tant de guerres. Pendant qu'il pacifiait la Saxe, il combattait au Midi contre les Sarrasins. Il avait à cœur de venger la défaite et la mort de Roland sur les Basques, qui l'avaient accablé, et sur les Sarrasins, qui l'avaient chassé devant eux et enfermé dans les gorges de la Vasconie. Le jeune roi d'Aquitaine lutta avec succès contre ces deux nations et parvint à rétablir les marches espagnoles jusqu'aux bords de l'Èbre.

Toutes ces guerres, qui appelaient sans cesse Charlemagne du nord au midi de son empire, avaient un grand sens. Les Francs défendaient alors leur empire, leur religion, leur nationalité, triple intérêt que Charlemagne comprit et soutint par son épée. Ces guerres systématiques, qui furent au nombre de cinquante-trois, étaient commandées par des nécessités politiques. Elles eurent un immense résultat : d'arrêter la décadence du monde qui continuait depuis Auguste, de mettre fin au désordre universel où l'humanité tout entière était plongée. Charlemagne apparaît à la tête de la société moderne, comme son fondateur et son pere. « C'est sous sa main, dit M. Guizot, que s'est opérée la secousse par laquelle la

société européenne, faisant volte-face, est sortie des voies de la destruction, pour entrer dans celles de la création. *

C'est là le véritable mot de Charlemagne : il fut créateur, qu'il l'ait voulu ou non, qu'il l'ait su ou ignoré. L'histoire de ses guerres nous le montre assez clairement, le détail de son administration va nous en convaincre.

Nous avons déjà indiqué, en passant, que l'avènement de la race carlovingienne fut comme une deuxième invasion de la France germane sur la France romaine ; le fait est constant : la Neustrie et la Bourgogne, où Brunebaut, deux siècles auparavant, avait cherché à rétablir l'ordre romain, furent sacrifiées sous Charlema-

gne à l'Austrasie ; là étaient la jeunesse et la vie ; là étaient les guerriers conquérants. Tout avec Charlemagne devient tudesque, jusqu'aux habillements du grand roi. C'était donc l'esprit de l'Austrasie qui dominait dans ce vaste empire, depuis l'Ebre jusqu'à l'Elbe, depuis le Rhin jusqu'au Vulturne. Que de peuples renfermés dans l'enceinte de ces fleuves, et, pour les gouverner tous, un seul homme, une seule volonté !

Il fallait donc une puissante administration, et Charlemagne ne crut pas pouvoir mieux faire que de revenir aux formes romaines. Esprit d'ordre avant tout, homme de la civilisation, il ne pouvait supporter ce chaos de toutes choses, et travailla à tout régulariser. Gouvernement



Des guerriers saxons, leurs femmes et leurs enfants, viennent se jeter aux pieds de Charlemagne en réclamant le baptême.

local et gouvernement central, il organisa tout avec une rare sagesse, un admirable accord. Il eut ses ducs, ses comtes, ses viguiers, ses centeniers, qui composaient une hiérarchie complète ; c'est par eux qu'il levait des troupes, administrait la justice, percevait les impôts. Là fut tout le secret de sa supériorité, surtout dans la manière dont il sut former son armée ; à la bande indisciplinée de Clovis, il substitua un recrutement territorial d'hommes libres, qui atteignait jusqu'aux plus pauvres ; le clergé lui-même dut fournir son contingent, seulement il lui fut défendu de paraître à la guerre ; c'était du reste une innovation prudente.

La justice était rendue, dans les assemblées provinciales, selon les us et coutumes de chaque nation ; les hommes libres y étaient admis, mais ils abandonnèrent peu à peu leur privilège, et le roi rendit enfin la justice par ses commissaires ou échevins. Du reste, tous les pouvoirs ressortissaient du sien ; lui seul était le centre du gouvernement et de la puissance, l'âme de ce grand corps.

Ce n'était pas tout encore pour le gouvernement local ; il avait institué les missi dominici, envoyés royaux chargés d'inspecter les provinces, d'en rechercher les besoins,

de lui rendre compte du bien et du mal ; par eux, il connaissait son empire, ses comtes et ses ducs. Comment d'ailleurs donner au système monarchique qu'il avait créé un peu de réalité et de consistance, au milieu de peuples étrangers les uns aux autres, et hostiles pour la plupart ?

Le gouvernement central recevait son impulsion du roi lui-même ; il était à peu près rempli par les assemblées nationales, qui furent plus nombreuses sous Charlemagne que sous aucun des rois qui l'ont précédé ou suivi. Le prince les présidait toutes ; on y décidait la paix et la guerre ; du reste, les plus considérables de l'assemblée n'y avaient qu'une voix consultative ; la décision appartenait à Charlemagne seul ; seul il était l'arbitre tout-puissant. C'est lui qui proposait les lois et qui les sanctionnait, et la représentation nationale n'était guère qu'une forme ; le peuple y était admis dans la personne de douze délégués nommés par le comte.

Le nombre des lois promulguées par Charlemagne dépasse toute croyance ; soixante-cinq capitulaires, renfermant onze cent cinquante et un articles, parurent à différentes époques, et comprennent la législation morale, politique, pénale, civile, religieuse, canonique et domes-

tique. Un seul autre grand homme que l'humanité attend pendant mille ans eut, comme Charlemagne, cette puissante organisation de législateur, et pour tous deux ce fut leur plus beau titre de gloire.

C'était merveille de voir ce génie actif se portant partout où était sa place; s'efforçant de se rabaisser au niveau de ses sujets, de n'être sage qu'autant qu'il le fallait pour être utile; à toute heure de la nuit il entendait les plaintes de ses sujets, sacrifiant au bien et à la justice les heures nécessaires à son repos. Aussi la vie de ce grand homme résume-t-elle toute son époque.

Que manquait-il à ce prince, maître d'un si vaste empire? Un titre qui fût à la hauteur de son génie: il l'obtint enfin; une révolte de la populace romaine, qui mutila le successeur d'Adrien, appela Charlemagne à Rome, et là, le monarque franc reçut le prix de son amitié fidèle. Aux fêtes de Noël de l'année 800, Charlemagne fut couronné empereur d'Occident. Le Saint-Siège savait bien ce qu'il prenait en échange de ce beau titre; en posant la couronne impériale sur le front du grand roi, le pape s'arrogeait un droit supérieur à celui de Charles, et commençait la monarchie universelle de l'Église, dès-lors élevée au-dessus de toute puissance temporelle, puisqu'elle seule sanctionnait par l'imposition d'une couronne l'avènement au plus grand trône de la chrétienté.

L'année même où il recevait la couronne impériale, Charlemagne était monté à l'apogée de sa puissance. Il faillit régner à la fois sur les deux empires, et des négociations furent entamées à la cour de Constantinople, pour lui faire épouser Irene, l'héritière des Césars. Tous les rois, cependant, faisaient hommage au grand empereur d'Occident, et lui-même prenait son titre au sérieux; Alphonse II, les Écossais, le calife d'Orient, Haroun-al-Raschid, s'honoraient de son amitié; mais il sut résister à tant d'enivrement et entrevoir sous ces brillantes apparences un plus sombre avenir. Il pressentit sur ses vieux jours la tempête qui commençait à menacer et qui devait balayer sa race. C'est en vain qu'il faisait un partage solennel de son empire entre ses fils, qu'il publiait ses capitulaires de Thionville. La fatalité qui devait bientôt s'attacher à son œuvre commença par l'atteindre dans ses affections. Ses deux aînés moururent à un an de distance; et, pour héritier d'une si grande domination, il ne lui resta qu'un prince faible et timide. Tout le monde semblait en vouloir à son empire; mais ce n'était pas lui qui devait expier sa puissance.

Au delà de l'embouchure de l'Ebre, aux confins de la Germanie, vivait un peuple guerrier, destiné à prendre bientôt sa part de dépouilles et de gloire réservée aux barbares; il avait poussé tous les autres devant lui, en attendant que son tour arrivât. Ces North-Men ou Normands, profitant de la vieillesse de Charlemagne, attaquèrent, sous la conduite de Godefrid, les Saxons, alliés de l'empereur. Charles l'aîné de ses fils, vivait encore et les repoussa. Ils revinrent avec une flotte de deux cents vaisseaux, insultant les côtes de la Frise, et glissant sur la surface des mers, semblables à des oiseaux de proie prêts à fondre sur un cadavre. A cette nouvelle preuve d'audace, le vieil empereur sortit de sa sombre mélancolie et chassa ces écumeurs de mer. Il essaya de remédier au mal déjà fait, comme on porte la main à une blessure reçue, en établissant deux flottes, à Gand et à Boulogne.

Louis, de son côté, établissait aussi deux stations de navires, sur la Garonne et sur le Rhône, pour arrêter les pirateries des Musulmans, pour protéger la Corse, la Sardaigne et les Baléares: efforts qui n'empêchaient pas le vieux roi de pleurer à l'aspect de ces barques insolentes; la ruine de son œuvre était prochaine, et l'audace même de ses ennemis la lui faisait pressentir. Ainsi, il avait combattu quarante ans pour la paix, et c'était encore la guerre et la dissolution qu'il laissait à ses descendants. Un roi pieux, un saint, allait mourir immolé pour un monde social qui ne pouvait plus exister.

A tant de gloire, qui aurait suffi pour immortaliser plusieurs héros, Charlemagne en joignit encore une autre: partout nous le trouvons à la tête de son siècle; impatient de tout retard et gourmandant les plus lents. Comme il avait régénéré le monde social et politique, il voulut régénérer le monde artistique et littéraire. Dans cette noble entreprise, il eut le bonheur d'être dignement secondé. Au fort de l'invasion, alors que la plus cruelle incertitude pesait sur tous les esprits, que la dissolution des liens sociaux était complète, toute littérature avait été impossible; au milieu des préoccupations d'intérêt personnel, il n'y avait pas de place pour un travail qui demandait un paisible loisir. Le clergé seul eût pu cultiver les lettres et les arts; mais le clergé lui-même s'était fait guerrier. Charlemagne voulut arrêter cette décadence intellectuelle, et y réussit. On ne saurait trop admirer son active sollicitude et les soins qu'il prenait à appeler auprès de lui les érudits de tous pays. Lui-même, comme en toutes choses, d'ailleurs, était à la tête du mouvement; il revoyait les livres de la Bible, composait une grammaire tudesque, un traité sur les éclipses et les aurores boréales; il écrivait aux papes et au clergé de nombreuses lettres.

Sa principale institution fut l'école palatine, sous les auspices d'un moine anglican, nommé Alcuin. Par une circulaire de 787, il établit des écoles dans chaque diocèse et à Salerne une école de médecine, qui acquit une grande et longue célébrité. Lui-même surveillait ces écoles, promettant des évêchés aux enfants laborieux. Enfin, la langue fit un tel progrès que déjà elle commençait à se former, et dans trente ans au serment de Strasbourg, paraîtra le premier monument de langue romane. Eginhard, son secrétaire, Alcuin, son conseiller, tous deux ses amis, étaient les arbitres de la littérature contemporaine.

Mais c'était là quelque chose de prématuré et l'enfantement de la société commençait à peine, quand Charles croyait tout fini. L'œuvre la plus durable qu'il ait fondée fut la puissance du clergé. La race carolingienne était essentiellement cléricale: les premiers de la famille avaient occupé des évêchés. Comme son père, Charlemagne favorisait beaucoup le clergé: nous avons vu comment il avait traité la papauté, comment il lui avait presque subordonné l'empire: de même il subordonna les leudes et les hommes libres au clergé de ses états, étendant la juridiction ecclésiastique, éleva des évêques au-dessus des comtes et força ces derniers à payer à l'Église la dime de leurs biens. Voyons comment il donna à son fils ses dernières instructions, lorsque le père et le fils devant les autels se virent pour la dernière fois. C'est Thibaut, l'auteur de la *Vie de Louis le Débonnaire*, qui raconte cette touchante solennité et les paroles de Charlemagne:

« Empereur, vous êtes le protecteur naturel des églises et vous devez veiller à leur bon gouvernement, les

défendre contre l'audace des impies et leur méchanceté... honorez les évêques comme vos pères. » Voilà les dernières leçons du monarque à son pieux successeur.

C'était peut-être un bien que cette soumission à l'Église, et de la part de Charlemagne un acte de reconnaissance. Personne ne l'avait mieux secondé dans sa lutte contre la barbarie, personne ne l'avait mieux secouru dans ses projets de civilisation. Cette société régulièrement constituée, avec une hiérarchie complète, conquit pour Charlemagne le monde extérieur; c'est ce qui explique l'alliance de l'empereur et du pape, alliance qui fit leur force à tous deux. Des deux côtés, il y avait un pareil esprit de prosélytisme; en s'associant ils doublèrent leur puissance.

L'homme n'est pas moins curieux à étudier et à connaître que le héros et le roi. Pour être grands et élevés par la main de Dieu au-dessus des autres mortels, pour ne nous apparaître qu'au milieu de leur majesté, ces êtres sont des hommes comme nous, aussi faibles, aussi sujets

à l'erreur. Charlemagne fut peut-être un des rois les plus heureusement doués, et aussi digne de notre admiration dans le sein de son palais qu'à la tête de ses armées. Bonté, clémence, justice, tempérance, il semblait fait pour toutes les vertus. Surveillant avec une rigoureuse sollicitude l'intérieur de sa maison, l'éducation de ses fils et de ses filles, s'adonnant assidûment aux exercices du cheval et de la chasse; le reste de son temps, il l'employait en pratiques religieuses.

Les romans de chevalerie du dixième et du onzième siècle prirent pour texte les aventures de Charlemagne et de ses parents : *La Mort de Roland*, *le Mariage d'Emma et d'Eginhard*. Tous ont à l'envi célébré les exploits de Joyeuse comme ceux de Durandal; mais ces épisodes sont du domaine de l'histoire anecdotique. C'est une nécessité des grands noms de subir cette célébrité fabuleuse.

E. DOTTAÏN.

CAUSERIES AVEC MON FILS SUR L'HYGIÈNE ¹.

II.

LES ALIMENTS.



Dans notre dernière causerie, mon fils, nous avons passé en revue les diverses espèces d'aliments solides; et, pour compléter notre classification générale, il nous reste à examiner aujourd'hui les diverses sortes d'aliments liquides ou boissons.

Ces aliments comprennent l'eau et les substances aux quelles elle sert de véhicule, puis les *liqueurs fermentées* et *alcooliques*, et enfin les bouillons.

L'eau est universellement employée comme boisson; mais elle est rarement à l'état pur, à cause de sa propriété dissolvante, et presque toujours elle se combine avec des matières qui influent sur sa qualité primitive.

Les eaux de pluie, de neige, de rivière, de lac, de fontaine ou de puits sont dites *eaux économiques*, et peuvent être altérées par certains sels et les débris de substances animales.

L'eau de pluie est plus saine que l'eau de neige, parce qu'elle est plus saturée d'acide carbonique et d'air; cependant l'eau de pluie est d'un usage peu salubre, lorsqu'elle a été recueillie au moment même où elle commence à tomber, car elle entraîne alors avec elle

différents principes hétérogènes disséminés dans l'atmosphère.

L'eau de *rivière* ou de *fleuve* est d'autant plus saine qu'elle coule sur un lit de sable; — légèrement secouée, elle absorbe de l'air, ce qui la rend fort digestible.

L'eau de *lac*, de *citerne* ou de *marais* est mauvaise et indigeste, à cause des matières salines et végétales qu'elle contient et qui s'altèrent par suite de leur quasi-immobilité dans une masse de liquide stagnante.

Les eaux de *puits* sont moins insalubres que celles de marais, mais ne sont pas aussi digestibles que les eaux de rivière. Elles se purifient en passant à travers plusieurs couches de sable ou après avoir été filtrées.

L'eau distillée est la plus pure; mais étant privée d'air et d'acide carbonique, elle devient insipide et indigeste.

L'eau la meilleure doit être claire, sans odeur ni saveur; elle doit dissoudre le savon promptement et cuire les légumes en les ramollissant.

Les eaux *médicinales* sont ou naturelles ou artificielles.

Elles sont de plusieurs sortes et ont des propriétés diverses. — Toutes ne servent pas de boissons.

Les eaux *minérales sulfureuses* sont très-excitantes; elles conviennent aux tempéraments mous et lymphatiques, dans les maladies de la peau qui ne sont pas inflammatoires, ainsi que dans les affections chroniques de la poitrine et du système nerveux.

Ces eaux sont chaudes ou froides.

Les eaux sulfureuses *thermales* sont celles de :

Barèges (Hautes-Pyrénées).

Aigues-Bonnes (Basses-Pyrénées).

Cauterets (Hautes-Pyrénées).

Luchon ou Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne).

Bagnols (Lozère).

¹ Voir t. II, p. 370.

Aix-la-Chapelle (provinces Rhénanes).

Aix (Savoie).

Baden (Autriche).

Les eaux sulfureuses *froides* sont celles de :

Engbien (Seine-et-Oise).

La Roche-Posay (Vienne).

Gamardes (Landes).

Les eaux minérales alcalines sont propres aux tempéraments que nous avons appelés *mixtes*, et dans les maladies chroniques des viscères contenus dans le bas-ventre. — Ce sont celles de :

Vichy (Allier).

Bourbon-Archambault (Allier).

Mont-Dore (Puy-de-Dôme).

Ems (duché de Nassau).

Saint-Alban (Loire).

Carlsbad (Bohême).

Saint-Laurent-les-Bains (Ardèche).

Néris (Allier).

Plombières (Vosges).

Les eaux *acidules gazeuses* sont d'un grand usage comme boissons, et employées soit à l'état naturel, soit à l'état artificiel.

En première ligne viennent comme eaux naturelles celles de :

Seltz ou Selters (duché de Nassau).

Sainte-Marie (Cantal).

L'eau de Seltz artificielle, la limonade gazeuse, etc., calment la soif, excitent l'appétit, sans nuire à la digestion; mais, dans les pays chauds, il serait imprudent d'en faire un trop fréquent usage, car elles sont débilitantes; et si l'on n'y ajoutait quelque liqueur tonique, elles amèneraient du trouble dans les fonctions digestives.

Les eaux *ferrugineuses* ou *martiales* conviennent aux tempéraments lymphatiques et dans certaines convalescences :

Les principales sont celles de :

Spa (Belgique).

Pyrmont (Westphalie).

Contrexeville (Vosges).

Passy (Seine).

Les eaux *salines thermales* sont affectées aux maladies chroniques de la peau, aux tempéraments mous, etc. — Elles sont à :

Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne).

Luxeuil (Haute-Saône).

Wisbaden (duché de Nassau).

Baden-Baden (grand duché de Bade).

Niderbrounn (Bas-Rhin).

Saint-Amand (Nord).

Chaudes-Aigues (Cantal).

Aix (Bouches-du-Rhône).

Les eaux *salines purgatives* sont celles de :

Sedlitz (Bohême).

Pully (Bohême).

Enfin, l'eau de mer, — qui a une action purgative violente, — est une boisson indigeste et nuisible; elle ne peut être employée que sous forme de bains, dans certaines maladies et pour les tempéraments lymphatiques.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les eaux médicinales, je reviens, mon fils, à la combinaison de l'eau simple avec diverses substances pour former certaines boissons.

1^o Le *café*, — qui convient aux tempéraments faibles, mais est nuisible aux tempéraments nerveux; en général utile dans les pays humides et dans les pays chauds, réparant, par son action tonique, la déperdition causée par les sécrétions excessives, et rétablissant l'équilibre entre le calorique intérieur et l'atmosphère ambiante; boisson dont l'usage modéré facilite la digestion, sur-excite le cerveau, donne du nerf à l'imagination, et dont l'excès produit les effets complètement opposés.

2^o Le *thé*, qui convient dans les pays où l'atmosphère est brumeuse, — dont l'usage modéré produit à peu près les mêmes résultats que le café, mais dont l'excès aussi a de graves inconvénients, surtout pour les tempéraments nerveux.

3^o Le *chocolat*, qui forme un aliment liquide de facile digestion et agréable au goût.

Les *boissons fermentées* se composent des liqueurs contenant du sucre dissous dans l'eau et des substances susceptibles de fermentation. Ainsi le *vin*, la *bière*, le *cidre* et l'*hydromel*.

Le *vin* est le résultat de la fermentation du suc de raisin; — ses principes immédiats sont de l'eau, de l'alcool, quelques acides, une matière extractive, colorante, aromatique, et un mucilage sucré.

Selon la prédominance de l'un ou l'autre de ces principes immédiats, on divise les vins en plusieurs sortes :

Les vins *alcooliques*, tels que ceux du Roussillon, sont stimulants et produisent rapidement l'ivresse.

Les vins *acides*, comme les vins de Champagne, sont agréables au goût, désaltèrent, produisent une surexcitation prompte, mais de courte durée.

Les vins de Bordeaux acquièrent, après avoir vieilli, des propriétés éminemment favorables pour la guérison des maladies dont la convalescence est lente et difficile.

Les vins *colorés* sont généralement indigestes.

Les vins *sucrés*, comme ceux du Midi de la France et de l'Espagne, sont nourrissants et réparent l'épuisement des forces lorsqu'on en use modérément.

Je ne fais ici, mon fils, que l'indiquer les principaux caractères des différentes sortes de vins; je me réserve, dans une prochaine causerie, de traiter ce sujet avec toute l'attention et les détails qu'il mérite; — je me borne aujourd'hui à te donner un aperçu général des boissons.

La *bière* est le résultat de la combinaison de l'eau avec de la farine d'orge et du houblon; elle contient de l'alcool et de l'acide carbonique; c'est une boisson fort nourrissante, mais dont l'usage trop absolu et trop constant amène le relâchement et la mollesse.

Le *cidre* s'obtient par la fermentation du suc de pommes; il contient de l'eau, de l'alcool, de l'acide carbonique, forme une boisson rafraîchissante, pris modérément, mais susceptible de causer l'ivresse, ainsi que le *poiré*, résultat de la fermentation du suc de poires et dans lequel l'alcool existe en grande quantité.

L'*hydromel* est un mélange d'eau et de miel dans lequel on ajoute quelquefois du vin. Cette liqueur est assez en usage dans les pays du Nord. Elle peut enivrer fortement.

En général, toutes les boissons fermentées, mon fils, sont le tonneau matériel et moral de celui qui ne sait se contenir dans leur usage. L'abusivement, la dégradation du corps et de l'âme en sont la funeste conséquence.

Leur emploi très-modéré, s'il n'est pas utile, au moins n'est pas nuisible.

L'*eau-de-vie* est une liqueur alcoolique. Celle que l'on extrait du vin est la meilleure ; celle de grain et de sucre et celle de fruits, comme le kirsch-wasser, sont très-irritantes. Cependant, après le repas et prises en quantité très-modérée, elles fortifient les estomacs paresseux et excitent le travail de la digestion d'une manière favorable.

Les boissons chaudes ou tièdes sont débilitantes ; froides, elles sont toniques et plus facilement digestibles, lorsqu'elles sont mêlées surtout aux aliments solides.

—La préparation des *aliments* consiste à les rendre digestibles, soit par le ramollissement, soit en y ajoutant des assaisonnements propres à exciter l'estomac et à réveiller le sens du goût.

Dans le *rôtissage*, les chairs exposées à l'action du feu se raccourcissent d'abord, et leurs sucs se trouvent ainsi concentrés à l'intérieur, ce qui les rend aussi succulentes que facilement digestibles.

Les *bouillons*, surtout celui de viande de bœuf, sont d'un usage excellent, très-nutritifs, et conviennent parfaitement à la plupart des estomacs. Le bouillon de bœuf froid, dépouillé de sa graisse, après avoir été passé au tamis, est fortifiant, nourrissant et agréable au goût.

Mêlés avec des graines et des pâtes, ils forment les potages, dont l'usage est parfait pour la santé.

Les *fritures* avec l'huile, les graisses ou le beurre, sont en général de difficile digestion et fatiguent les estomacs délicats, par les gaz acides qu'ils occasionnent.

Les *assa sonnements* sont salins (le sel de cuisine), *acides* (le vinaigre), *aromatiques* (la cannelle, le girofle), *âpres* (le poivre, la muscade), *amer* (le karié), *doux*, (le sucre). Employés à dose modérée, ils aident à la digestion ; autrement ils sont la source de beaucoup de maladies inflammatoires : leur usage devra être varié selon le tempérament. Plus ils seront utiles aux estomacs faibles et délicats, plus ils seront nuisibles aux estomacs irritables, et *vice versa*.

Il faut autant que possible apporter de la régularité dans l'ordre des *repas* et de la sobriété dans chacun d'eux, afin de ne point surcharger l'estomac par les difficultés d'un travail trop constant.

Les personnes adonnées aux travaux intellectuels, qui nécessitent le repos et une grande liberté des fonctions cérébrales, doivent déjeuner modérément.

Le repas du soir doit être plus copieux. Deux repas suffisent dans une journée.

Ceux que leur profession oblige à un grand déploiement d'activité et de forces peuvent prendre une nourriture plus substantielle et plus abondante. Trois repas sont nécessaires : — un le matin, un au milieu du jour ; le dernier dans la soirée ; celui du jour doit être le plus copieux.

Dans un même repas, la diversité des mets n'est point nuisible, lorsqu'une sage direction y préside.

Le mélange des substances animales et végétales imprime à chacun réciproquement une modification particulière favorable à la formation du chyme.

Mais il faut bien se garder de gorger l'estomac de quantité de mets assaisonnés de plusieurs façons diverses, car alors il se forme dans l'estomac un développement considérable de gaz viciés qui entravent les forces gastriques et bouleversent la digestion.

Le travail de la digestion dispose au sommeil ; il est plus convenable de ne se livrer au repos qu'après un exercice modéré à la suite du repas.

De toutes ces premières notions, mon fils, il résulte que la Providence n'a rien créé d'inutile ; qu'il est permis à l'homme d'user, pour ainsi dire, de tout, mais qu'il ne doit jamais abuser de rien ; que la tempérance et la sobriété sont indispensables à l'entretien de la santé, et que les excès non-seulement avilissent le cœur, mais de plus détruisent le corps. L'étude de l'hygiène est si féconde en grandes et utiles leçons, que, dans notre prochaine causerie, je veux encore l'entretenir à ce sujet.

J. POYER. d. m. P.

LA PROVENCE.

UN JEUNE PARISIEN A SON AMI.



Voilà bien deux grandes semaines que j'ai quitté la ville d'Aix, un jour qu'elle était caressée à la fois par le soleil et le mistral ; je suis actuellement à Marseille, la vieille colonie phocéenne ; Marseille, jadis la terre de Carthage, la rivale d'Athènes, la sœur de Rome, aujourd'hui tout simplement le Paris du Midi. Comme je te l'ai promis, mon cher Auguste, je vais te donner quelques détails sur mon itinéraire, que je reprends d'un peu plus haut : c'est le moyen le plus sûr de t'intéresser.

Je te dirai d'abord que ma bonne étoile m'a fait rencontrer l'occasion la plus favorable pour visiter l'opulente cité provençale ; j'ai fait la connaissance du fils d'un riche propriétaire marseillais, lequel, ayant terminé ses études au collège d'Aix, s'en retournait dans sa famille avec son père, arrivé tout exprès pour le ramener. Tu penses bien que je n'ai pas refusé la proposition qui m'avait été faite de partir ensemble.

Donc, par la plus belle matinée du monde, la diligence Pahan-Avon nous emportait légèrement sur cette large voie blanche et poussiéreuse qui ceint comme d'un boudrier les pittoresques collines de Bouc, village que, depuis des siècles, un immense bloc de rocher menace d'écraser. A droite et à gauche de la route, de ravissantes échappées par les montagnes nous laissaient voir des fermes, des villas, quelquefois des bosquets et des fontaines, plus souvent des vignobles et des oliviers, ou des champs couverts des plus riches cultures ; le tout sous la voûte d'un ciel bleu, transparent, où flottaient de rares flocons de vapeurs.

Nous nous trouvions dans cette partie de la voiture, appelée *intérieur* ou *berline*, et nous y avions toutes nos aises, attendu que pour occuper six places nous n'étions que quatre personnes : M. Mercier (c'est le nom du propriétaire marseillais), son fils, à peu près de mon âge, avec une sœur un peu plus jeune, et moi.

M. Mercier paraissait un homme bien élevé et de bon sens, quoique d'un caractère un peu facétieux ; il était à la fois complaisant et communicatif, n'omettant rien de tout ce qui pouvait égayer la monotonie d'un voyage en diligence ; tous les sites qui passaient sous nos yeux étaient pour lui l'objet d'observations tantôt plaisantes, tantôt sérieuses, et presque toujours instructives. C'est ainsi qu'il nous expliqua les souvenirs historiques qui se rattachent aux plaines d'Aillanes et les limites probables des territoires salien et massilien ; puis la manière dont s'y prennent les Provençaux pour faire avec la lègue et la chouette une chasse lucrative aux moutons et, la meilleure méthode pour prendre vivants les pe-

pillons de jour et de nuit ; il passa de là aux procédés employés pour obtenir la soude, et ce sujet lui fut suggéré par la présence des noires et fumeuses fabriques de Septèmes.

Comme je lui disais qu'il devait avoir beaucoup lu pour acquérir une érudition si variée.

« — J'ai assez lu, me répondit-il, mais j'ai beaucoup voyagé, et me suis fait une habitude de prendre des notes sur ce qui attirait le plus mon attention ; ce mode d'étude m'a plus servi que tous les livres. »

Je te promets, mon cher ami, que je vais plus que jamais suivre une méthode si féconde en résultats.

Enhardi par l'extrême urbanité de M. Mercier, je l'accablai de questions plus ou moins excentriques, auxquelles il répondit avec une parfaite justesse.

— Monsieur, lui dis-je enfin (et cette question m'était inspirée par le site que j'avais sous les yeux), je serais bien aise de vous demander la cause principale de cet état de dénudation ou se trouvent les pentes de ces collines



Porte d'Aix.

qui n'offrent à notre vue que des cimes rocheuses ; il me semble qu'à défaut de vignes et d'oliviers qui ne sauraient venir partout, une forêt de pins ou de chênes verts ne ferait pas mal sur ces cratères décharnés.

— Non-seulement cela ne ferait pas mal pour le regard, reprit M. Mercier, mais encore ce serait un remède contre les sécheresses qui désolent si fréquemment nos contrées ; les arbres et les végétaux soutirent par leurs feuilles l'humidité de l'air, et par leurs racines la transmettent au sol ; l'ombre des bois amortit les rayons solaires et neutralise l'action des vents, qui font tarir nos sources. La Providence avait ainsi disposé les choses, l'avidité mal entendue des particuliers a cru faire mieux : les bois ont été arrachés, les terrains remués jusqu'à la roche, ce qui a donné quelques maigres récoltes de froment ou de seigle. Bientôt l'action des pluies est survenue ; les

terres ont été peu à peu entraînées dans les vallons, et la roche, dépourvue de la couche végétale, n'a plus offert qu'une croûte stérile. C'est ainsi que chaque année, des milliers d'hectares sont enlevés au budget forestier et à la dépaissance des troupeaux, sans que rien ne s'oppose à ce ravage, que les vœux impuissants des agronomes sensés.

— Et les conservateurs des eaux et forêts... vous les passez sous silence ! s'écria une voix qui venait d'une des portières du coupé.... Il me semble, monsieur, que vous ne devriez pas ignorer combien ils s'occupent du reboisement de nos montagnes.

— Les conservateurs des bois et forêts, reprit froidement le Marseillais, en élevant la voix, n'ont jamais rien conservé que les sinécures lucratives qu'ils occupent. L'interrompteur du coupé allait sans doute riposter à

cette pointe, lorsque vingt cris partirent à la fois des divers compartiments et de l'impériale de la voiture, qui dans le même instant se pencha brusquement sur un côté, et puis s'arrêta.

Cet accident provenait du choc d'une large roue de charrette contre une des petites roues de la diligence. Celle-ci avait eu le sort du pot de terre pérégrinant avec le pot de fer.

Je te laisse à juger des affreux jurons des postillons et rouliers provençaux !... Ils s'y entendent encore mieux que nos Parisiens, qui cependant sont assez forts sur cet article.

Pour les voyageurs, ils n'eurent rien de si pressé que de descendre, et tandis qu'on était allé chercher le charron du village voisin pour raccommoder la roue endommagée, chacun, selon ses goûts, alla se promener dans la campagne ou s'asseoir devant un pot de bière dans les cabarets attenants.

Je suivis le Marseillais et sa famille dans le parc d'une jolie maison de campagne qui bordait la route; il y avait là de somptueux bâtiments, de beaux marronniers, de grands bassins; mais ce qui m'intéressa le plus fut une petite forêt bordée de saules, où M. Mercier nous dit qu'avait eu lieu le fameux duel entre le général L... et le commandant l'A..., duel atroce où ce dernier perdit la vie.

Nous nous éloignâmes bientôt de ce lieu funeste pour nous promener dans un parterre charmant bordé de massifs de buis; là, j'eus l'idée heureuse et galante de faire un petit bouquet des fleurs les plus jolies et de l'offrir à mademoiselle Pauline Mercier, qui l'accueillit non sans quelque timidité.

Au même moment, la trompette enrouée du conducteur nous annonça qu'il fallait remonter en voiture. Nous regagnâmes donc la diligence, qui, artistement raccommodée, se mit à rouler avec la même vélocité qu'auparavant.

Bientôt nous atteignîmes la *Viste*: c'est un point culminant de la route où, pour la première fois, on jouit de l'aspect de la mer.

Je la vis alors, je la saluai avec enthousiasme, cette belle Méditerranée aux antiques rivages. Ce n'est pas, comme l'océan breton, une plaine brumeuse et plombée; mais un clair miroir ondulant gracieusement au soleil, et qui, la nuit, réfléchit des milliers d'étoiles.

De la *Viste* à Marseille la distance est encore assez longue; pendant le trajet, on perd et l'on retrouve plusieurs fois la vue de la mer; enfin, après avoir traversé un interminable faubourg sur une route toute dallée, se trouve ce qu'on appelle la *Porte d'Aix*, bien que depuis la démolition des remparts de la ville, il n'existe là aucune espèce de porte, mais seulement une large entrée de rue.

Depuis ce lieu, qui est un rond-point décoré d'un bel arc de triomphe, le regard s'étend à perte de vue jusqu'à l'obélisque de la porte de Rome; c'est une des rues les plus longues et les mieux alignées qui existent au monde; elle traverse un beau cours, orné jadis d'assez beaux arbres. Près de là se trouve la Canebière, grand forum marchand, et la Place Royale avec sa fontaine, qui serait aussi belle que celle de la place Louvois à Paris, si elle était alimentée par une plus grande masse d'eau.

Pres de là s'ouvre le port, manche longue mais étroite, tournant à l'ouest, et couverte de tant de vaisseaux,

que c'est à peine si l'on peut voir l'eau qui les porte.

L'obligeant M. Mercier, à qui j'avais dit le but de mon voyage, voulut absolument m'héberger dans sa maison; je me trouvai donc installé dans une charmante petite chambre, au premier avec balcon, sur le *Quai aux Huiles*. J'avais devant moi un des plus beaux spectacles du monde civilisé. Une forêt de mâts portant les flammes de toutes les nations du globe, un peuple d'étrangers, revêtant tous les costumes, parlant tous les idiomes, résumant tous les types, toutes les couleurs, toutes les attitudes. Les uns déchargeaient des grains, du sucre colonial, du café, du coton, du sésame, des épices, toutes les productions du Levant, de l'Inde et des Amériques; les autres embarquaient des huiles d'olive, du savon, des vins, de la soude factice, de l'alun, des caisses pleines d'ouvrages d'orfèvrerie, de parfumerie, de quincaillerie.

Souvent M. Mercier m'accompagnait par la ville et sur les quais, avec son fils Théodore, devenu mon ami; il m'expliquait en détail tout ce qui excitait ma curiosité et pouvait servir à mon instruction; et je dois l'avouer que, plus d'une fois, en explorant ces prodiges du commerce, sous la noire et perpétuelle fumée des bateaux à vapeur, je me serais cru dans la Tyr merveilleuse du Télémaque, écoutant les explications d'un autre Narbal.

Du reste, Théodore et moi passions nos journées en courses et en promenades. Rien de remarquable que nous n'ayons visité. Nous avons vu les belles allées de Meillan, où se tient la grande foire de Saint-Lazare; le Prado, vaste promenade au bord de la mer; Aren, rendez-vous des baigneurs et des promeneurs du dimanche; Longchamp, construction nouvelle et grandiose; le jardin des Plantes; la Loge, le plus beau monument d'architecture de Marseille; la Bourse, vaste temple, aujourd'hui en bois, mais qui sera prochainement remplacé par un bel édifice en pierre; la tour Julienne, qui va voir un nouveau port se former à ses pieds; la Major, belle cathédrale gothique, et vingt autres églises remarquables, sans l'être autant que celles d'Aix.

Un jour, avec Théodore, nous nous mîmes à graver l'ancien Elysée Napoléon; c'est une montagne métamorphosée en parterre; des sentiers tortueux, parfaitement sablés et bordés de pourpier marin, conduisent à des massifs de fleurs, à des belvédères, à des ronds-points charmants, à des sièges aussi commodes que charmants. A mesure que l'on monte, le panorama de la mer, de la ville et de la campagne s'étend comme un tapis sous vos pieds. Mais pour jouir d'une vue qui a peu d'égaux au monde, il faut, par un beau jour, graver le sommet de la montagne appelée Notre-Dame-de-la-Garde; là est une antique chapelle consacrée à la Vierge, protectrice des marins; des milliers d'*ex-oto* appendus au murs de l'oratoire attestent la foi et la piété des Marseillais, peuple généralement religieux. C'est du haut de cette montagne qu'on aperçoit Marseille, assise sur le penchant d'une colline et dans la plaine qui s'étend le long de la mer, au fond d'un golfe couvert et défendu par plusieurs îles; du côté de la terre, de pittoresques coteaux de pins ou d'oliviers et plusieurs milliers de bastides environnent d'une ceinture champêtre l'orgueilleuse reine de la Méditerranée. La partie neuve de la ville a des quartiers d'une grande beauté, des maisons avec dômes ou terrasses, des toits reluisants d'airain ou de tuiles rouges.

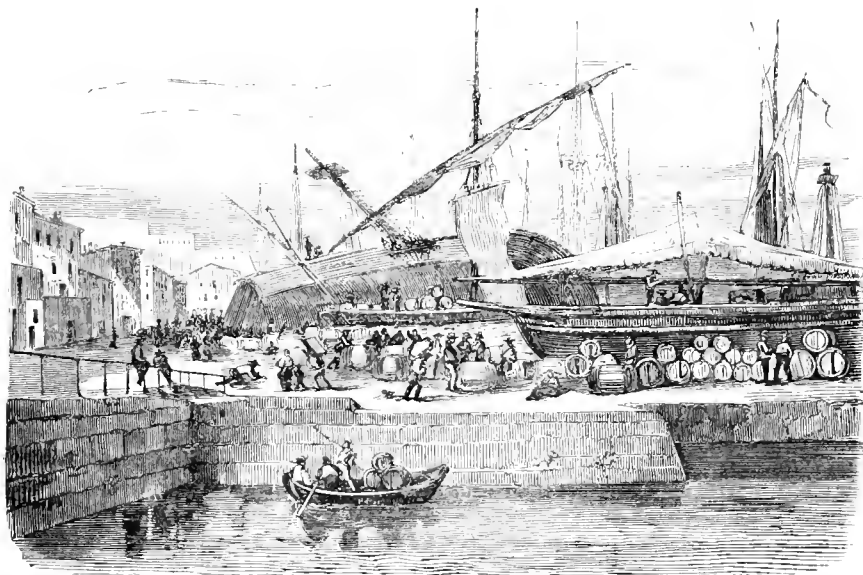
« La voilà, me dit alors Théodore, qui venait de passer

son examen du baccalauréat, la voilà cette Marseille autrefois surnommée *magistra studiorum*, la *maitresse des sciences*, fondée 500 ans avant l'ère chrétienne. Quelle ville a été plus célèbre aux jours anciens, plus florissante aux temps modernes? Carthage, Athènes, Numance, Corinthe, ses contemporaines, ont disparu plus ou moins de la scène du monde. Rome politique n'est plus que l'ombre d'elle-même, Marseille est immortelle... Amie de Pompée, épargnée par Jules César, ruinée par les Sarrasins, soumise à Charles d'Anjou, objet de colère et de méfiance pour Louis XIV, ravagée par la peste de 1720 et par le choléra de 1832, la patrie des Pythéas, des Mascaron, des Belzunce, des Rigord, des Feuillée et de tant d'autres savants, n'est pas encore arrivée au comble de sa prospérité; la colonisation de l'Algérie lui ouvre une telle source de richesse, qu'elle menace de dépasser de bien loin la fortune de Lyon et de Bordeaux, qu'elle égale depuis longtemps. C'est peut-être un vain rêve, mais son avenir ne lui promet de rivalité que celle de Londres et de Paris!

Cependant, le terme fixé pour mon départ de Marseille était arrivé, et, malgré les instances de M. Mercier et de sa famille, il ne m'était guère possible de le différer, ayant promis à mon père de le rejoindre à Toulon vers la fin de juin. Tout ce que j'ai pu faire avant mon départ a été d'accepter une promenade au château d'If, situé dans l'île du même nom, la plus orientale des trois qui sont devant le port de Marseille.

Cette dernière promenade me fournit l'occasion de rendre à M. Mercier le service le plus signalé; voici comment.

Notre élégante embarcation, favorisée par un beau temps, paraissait fièrement sur le golfe sillonné de vaisseaux marchands; nous laissons le fort Saint-Nicolas et la tour du Phare se mirer dans l'azur verdâtre de la mer, où voltigeait un essaim de goélands, lorsque tout à coup le vent fraîchit avec tant de rapidité, que le batelier, malgré toutes ses manœuvres, ne put pas empêcher la barque de chavirer à demi; nous nous jetâmes tous du côté opposé



Quai aux Herbes.

à la mer, afin de rétablir l'équilibre; mais, dans ce mouvement, la pauvre demoiselle Pauline se laissa choir dans l'eau; le patron était trop occupé du salut commun pour aller à son secours; et après lui, dans la barque, j'étais le seul qui sût nager. Tu penses bien que je ne balançai pas à me jeter à l'eau. Je fus assez heureux pour saisir mademoiselle Pauline par un bras au moment où elle allait plonger pour toujours. Remonté avec elle dans l'embarcation, il se trouva que le vent se calma aussi subitement qu'il s'était enrroucé; et comme mademoiselle Mercier en avait été quitte pour la peur et pour se mouiller un peu, elle voulut continuer la promenade, et nous visitâmes le château d'If et le nouveau port qu'on y a construit, lequel présente un excellent mouillage pour les vaisseaux de haut bord qui ne vont jamais jusqu'à Marseille. A notre retour nous nous arrêtâmes chez Polycarpe, qui tient sur les

bords de la mer une élégante guingnette, fréquentée de tous les amateurs de coquillages, et principalement par les clovisses de la Réserve. C'est le Cancale du midi.

En un mot, cette promenade fut riche en émotions de tout genre; mais, je te l'avouerai, la plus agréable a été celle que j'éprouvai lorsque mademoiselle Pauline, s'approchant timidement de moi, me remercia de lui avoir sauvé la vie.

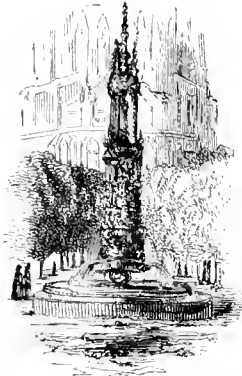
Dans l'effusion de leur reconnaissance, son père et son frère m'avaient embrassé et me conjuraient d'ajourner encore mon voyage à Toulon; mais le devoir était là qui m'obligeait de partir: j'ai donc pris congé de mes nouveaux amis, mais non sans promesse et sans espoir de nous retrouver un jour.

CHARLES CHAUBET.

LE PÈRE MATTHEW.

LÉGENDE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Le poil de ma chair se hérissa; je sentis un petit souffle, et un esprit passa devant ma face.
JOB.



L'Irlande est la terre des vastes vallées et des légendes fantastiques. Dans l'île d'Émeraude, pas une ruine, un lac, une source qui n'ait sa tradition, sa fée protectrice, ou son trésor caché; or, si, grâce à Dieu, l'Irlande est riche en lacs et en sources, grâce à ses mille révolutions qui ont jeté à terre ses vieux châteaux et ses riches abbayes, nulle contrée n'est plus riche en ruines pittoresques, en merveilleux récits. Il ne manque à l'Irlande qu'un Walter Scott; mais en attendant la venue de ce messie poétique, peut-être ne me saura-t-on pas trop mauvais gré de donner ici un spécimen de ces fictions naïves. Je choisis, pour la redire, comme elle m'a été contée, une histoire dont la date est moderne, et dont le héros, vivant encore, partage, avec M. O'Connell, l'enthousiasme affectueux du peuple irlandais, en ayant soin de ne rien ajouter à ce récit, qui m'a été fait par un paysan du comté de Clare, tenancier de sir Lucius O'Brien, baronnet et seigneur de Dromoland, un soir que, menacé par un orage, j'étais venu me réfugier sous son toit.

Il y a cinq ou six ans environ, me dit mon hôte, une femme pâle, les yeux égarés, se présenta de grand matin à la porte du couvent des capucins de Cork, demandant avec de vives instances à parler au révérend père Matthew. Conduite en sa présence, elle se jeta à ses genoux, le suppliant de l'entendre sur-le-champ en confession. Le père fut frappé de son agitation. Il essaya d'abord de la calmer, de la rassurer par de douces paroles; mais il reconnut bientôt que ses efforts étaient vains, et il se décida à écouter patiemment l'étrange confession que sa pénitente lui fit à peu près en ces termes :

« Hier, dit-elle, était un vendredi; fatiguée du travail de la journée, je m'étais endormie dans un coin de la chapelle du monastère, cachée dans l'ombre des piliers, de sorte que, l'office du soir terminé et les fidèles retirés, le sacristain ne m'aperçut pas et, sans m'éveiller, ferma sur moi les portes pour la nuit. Je dormis longtemps malgré le froid, malgré la gêne de ma position; et j'aurais ainsi dormi jusqu'au matin, si la voix de l'orgue, remplissant tout à coup les profondeurs de la nef, n'eût brusquement dissipé le lourd sommeil qui pesait sur mes sens. J'ouvris les yeux : un surprenant spectacle s'offrit à mes regards. L'église était resplendissante de lumière; l'autel paré de fleurs comme aux jours des grandes fêtes; les parfums de l'encens s'élevaient vers la voûte, des chœurs

mystérieux faisaient entendre les chants sacrés; puis les portes s'ouvrirent avec fracas, et une foule somptueusement parée vint remplir les bancs et les tribunes. Je ne pouvais revenir de ma surprise, je m'expliquais difficilement une pareille cérémonie célébrée à une telle heure, contrairement à tous les usages de l'Église catholique. Cependant mes yeux se familiarisaient avec la scène dont je me trouvais ainsi le témoin involontaire, et un sentiment d'effroi, d'horreur profonde, commença à pénétrer dans mon âme à mesure que je considérais avec plus d'attention les membres de cette nocturne congrégation. Les vêtements splendides, mais d'une forme antique, exhalait une odeur de sépulchre; les broderies, les plumes étaient souillées de terre; les épées, richement ciselées, étaient ternies ainsi que les éperons dorés. Tous ces hommes, toutes ces femmes s'avançaient sans bruit; leurs pas ne résonnaient point sur la pierre; leurs lèvres étaient sans voix et sans souffle, leurs yeux sans regards. En ce moment, les portes s'étaient refermées d'elles-mêmes; l'orgue et les chœurs se taisaient; un silence d'attente s'était établi, — quand un prêtre, revêtu d'habits sacerdotaux, sortit à pas lents de la sacristie, les traits pâles, amaigris, le front courbé, la tête chauve, semblant glisser plutôt que marcher, et portant dans ses mains le saint sacrement. Il monta en chancelant les degrés de l'autel, se prosterna profondément et parut se disposer à célébrer le saint sacrifice de la messe; mais aucun diacre ne se présentant pour l'assister. Alors, se retournant vers son auditoire, il demanda d'une voix désespérée s'il ne se trouvait personne dans cette assemblée qui voulût l'aider à accomplir son pieux office. Trois fois il répéta cet appel sans qu'aucune voix répondît à la sienne. Enfin, m'apercevant et fixant sur moi son regard terrible : « Femme, m'ordonna-t-il, va trouver dans son couvent le père Matthew, et dis lui que vendredi prochain, à pareille heure, je l'attendrai ici ! »

« La lumière s'éteignit aussitôt, un nuage descendit sur mes yeux, et je tombai sans connaissance. »

Ce récit terminé, le père Matthew crut d'abord avoir affaire à une folle. Cependant elle répondit avec une raison parfaite à ses questions multipliées, et répéta son récit sans trouble comme sans hésitation, sans rien omettre ou ajouter à sa relation précédente. Avait-elle rêvé ce qu'elle prétendait avoir vu? Mais alors comment admettre qu'un rêve eût pu laisser dans son esprit des traces aussi profondes? D'un autre côté, le père Matthew possédait assez de notions scientifiques pour penser que le cas actuel pouvait être un effet de cette affection morale à laquelle les hommes de l'art ont donné le nom de *fausse perception des sens*, maladie terrible, féconde en visions affreuses; mal cruel dont les tentatives répétées conduisent à la folie. « Et pourtant, pensa-t-il, cette femme n'est évidemment ni malade ni folle. »

La pénitente, qui paraissait plus calme après sa confession, reçut l'absolution et s'éloigna. Le père résolut à

tout hasard de tenter l'aventure ; il attendit donc le retour du vendredi, décidé à ne pas manquer au rendez-vous du prêtre, et méditant ce passage du saint livre : *Mes desseins ne sont pas vos desseins*, dit l'Éternel, et *mes voies ne sont pas vos voies*.

La semaine s'écoula : au jour fixé, le père Matthew, fidèle à sa résolution, s'enferma après les vêpres dans la chapelle du couvent, convaincu à l'avance de l'inutilité de sa démarche, et cependant poussé par un de ces mouvements de l'âme, vagues, mais en quelque sorte irrésistibles, auxquels le vulgaire a donné le nom de pressentiments ; — force mystérieuse, rellet lointain de la présence divine !

La soirée était triste, pluvieuse, car on était au mois de novembre, époque de pluies torrentielles en Irlande ; le vent gémissait sous les voûtes, frappait contre les vitraux ; des ombres gigantesques s'agitaient aux yeux du révérend père, des formes indéfinies semblaient surgir de

terre ; des sons étranges, sans nom, le faisaient tressaillir ; la chapelle, plongée dans l'obscurité, avait revêtu ce caractère imposant, presque menaçant, propre la nuit aux édifices gothiques. Il se sentit accablé d'une tristesse sans cause, un léger frisson parcourut ses membres, il eut peur enfin pour la première fois de sa vie.

Cependant, les heures s'écoulaient sans amener aucune vision ; le jour ne pouvait tarder à paraître. Le père Matthew se prit donc à sourire de ses pueriles terreurs ; puis, comme la fatigue commençait à le dominer, il rabattit son capuchon sur sa tête, ferma les yeux et s'endormit profondément.

Son sommeil ne fut pas de longue durée ; les accords de l'orgue l'interrompirent bientôt, et la vision annoncée s'offrit aux regards du moine confondu. La pauvre femme avait dit vrai : *elle avait vu*, et ce qu'elle avait vu, elle l'avait raconté sans rien omettre, sans rien exagérer !

La porte de la sacristie s'ouvrit devant le prêtre, qui



Vue intérieure de la chapelle du couvent des Capucins de Cork.

gravit lentement les degrés de l'autel ; le père Matthew, poussé alors par une force inconnue, alla s'agenouiller près de lui, et le saint sacrifice commença : le père donnant les répons, son cœur battait, sa voix tremblait, mais la foi ne l'abandonnait pas. Puis, quand la messe fut dite, l'orgue se tut, les chants s'éteignirent, et le prêtre se tourna vers le père Matthew :

« Écoute, lui dit-il ; en expiation d'un sacrilège commis il y a deux cents ans, la justice divine m'avait condamné à errer sur la terre jusqu'au moment où un saint consentirait à m'aider dans la célébration du sacrifice de la messe. Ma pénitence a duré longtemps, et je commençais à la croire éternelle quand le renom de ta sainteté est venu jusqu'à moi : je t'ai appelé, tu es venu. Grâce à toi, ma pénitence est accomplie ; mon expiation terminée, la justice de Dieu satisfaite ; grâce à toi, le repos m'est enfin accordé. Mais tu ne resteras pas sans récompense ; forme un vœu, et, quel qu'il soit, apprends que le pouvoir m'a été donné d'exaucer mon libérateur.

— Si ton pouvoir est tel, répondit le moine, et s'il vient de Dieu, je ne rejeterai pas ton offre, mais je n'accepte-

rai rien pour moi : c'est pour l'Irlande asservie, persécutée, que j'élève mes mains au ciel. L'Éternel a donné à cette terre esclave la résignation et la foi ; mais à quoi lui servent sa foi et sa résignation, quand ces vertus chrétiennes ont à lutter sans cesse contre l'influence toute-puissante du plus odieux, du plus dégradant des vices ? N'est-il pas cruel de voir les enfants de la verte Érin, divisés entre eux de village à village, de paroisse à paroisse, préparer, par leurs méintelligences intérieures, le triomphe de leurs ennemis ; et n'est-ce pas l'intempérance traditionnelle du peuple irlandais qui a enfanté ces factions innombrables, ces rivalités contre nature, cette diversité d'opinions, ces haines parricides entre les enfants de la même patrie, que la même infortune et une religion commune devraient réunir sous le même drapeau ? Grâce à la passion de ses fils pour les boissons enivrantes, l'île des Saints a forgé ses propres chaînes, notre riche patrie a été livrée par ses enfants au joug impitoyable de l'étranger !

« Donne-moi le pouvoir d'arracher mes frères à la malédiction qui pèse sur eux ; qu'à ma voix les Irlandais,

réunis sous le drapeau de la tempérance, ne forment plus qu'un seul troupeau soumis à un seul pasteur, marchant du même pas au même but!

• Alors le charme sera rompu, et cette noble contrée reprendra sa place parmi les nations.

— Que ton vœu soit exaucé au nom du Dieu vivant! répondit le prêtre réconcilié. Parcourez les hameaux et les villes, la plaine et la montagne! va, prêche la tempérance et l'union, c'est-à-dire la force; Dieu sera avec toi, et la victoire l'est promise!

La vision disparut aussitôt. Aux premières lueurs du jour naissant, le père Matthew regagna son couvent, et, dès le lendemain, l'Irlande saluait l'avènement d'une ère nouvelle; aux accents du moine inspiré, les populations s'émurent et se convertirent; l'usage des liqueurs fortes fut abandonné, les fils régénérés de l'antique Hibernie se pressèrent en foule sous la pacifique bannière de ce nouveau Pierre l'Ermite. Chacun prenait l'engagement d'une

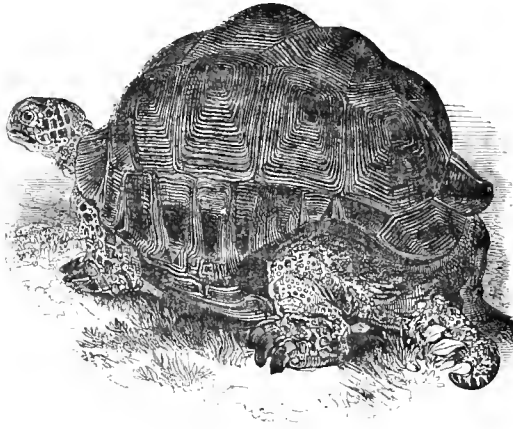
vie nouvelle, personne ne viola son serment. L'Irlande recueillie aujourd'hui les fruits de ce retour salutaire à la sobriété: bien dirigée, bien unie surtout, elle a vu l'éternel bénir les efforts du père Matthew, et, si elle n'a pas encore complètement secoué le joug du Saxon, du moins le triomphe est prochain, et l'heure de la liberté ne peut tarder à sonner.

Ce que des siècles de guerres acharnées n'avaient pu faire, la parole d'un moine désarmé l'a fait en quelques mois!

Voilà ce que mon hôte me raconta. Il était décoré lui-même de la médaille que le père Matthew impose aux pêcheurs convertis, symbole de force et d'union qu'on rencontre aujourd'hui sur toutes les poitrines irlandaises, labarum nouveau sur lequel le doigt de la Providence semble avoir inscrit, comme autrefois sur l'étendard de Con-tantin, cette légende fameuse qui est une promesse: *In hoc signo vinces!*

LE DUC DE ROVIGO.

HISTOIRE NATURELLE.



LA TORTUE.

Autant la gazelle est rapide à la course, autant la tortue est lente à se mouvoir; et comment irait-elle viter la pauvre bête qui emporte avec elle et sa maison et son bouclier? Mais les pieds légers de la gazelle la défendent moins bien contre ses ennemis que la carapace de la tortue contre les siens. Il est positif que, sans l'homme, qui appelle l'intelligence en aide au génie de la destruction, la tortue serait un des animaux les mieux préservés contre la dent et la griffe des carnivores.

L'écaïlle qui recouvre son dos se nomme la *carapace*; elle est fortement bombée, tandis que celle qui dé fend les parties inférieures s'est beaucoup moins, et se nomme le *plastron*; c'est entre ces deux boucliers que l'animal raffine sa tête et ses pattes, seules parties vulnérables quoique couvertes de petites écailles.

Les tortues n'ont point de dents, mais leurs mâchoires sont revêtues d'une corne dure comme le bec des oiseaux, excepté la *tortue à queue* ou chélide, dont la bouche ressemble à celle des batraciens.

On compte vingt-quatre espèces de tortues, et probablement toutes ne sont pas encore connues; elles diffèrent par les mœurs, puisqu'il y en a qui ne s'éloignent pas du rivage de la mer, d'autres qui préfèrent le voisinage des eaux douces, courantes ou stagnantes; d'autres enfin qui aiment les terrains secs et élevés ou les plaines couvertes de broussailles.

Les unes ont leur carapace d'écaïlle très-bombée, ce qui leur permet de se remettre sur pied lorsqu'elles sont renversées, d'autres l'ont beaucoup plus plate, de manière que, placées sur le dos, elles ne peuvent plus quitter cette position. Quelques-unes même sont privées d'écailles, mais revêtues d'un fort cuir visqueux.

On en voit qui ont des pieds avec des doigts palmés; d'autres, des espèces de nageoires ressemblant assez à des extrémités de rames qui seraient recouvertes de petites écailles.

Leur taille varie aussi extrêmement, depuis la tortue marine gigantesque, qui pèse près de mille livres,

jusqu'à celles de la plus petite espèce, qu'un enfant emporterait dans sa main. La tortue marine habite particulièrement les régions équatoriales de l'ancien et du nouveau monde, où on la trouve en troupes innombrables sur le rivage de la mer, dans les îles et dans les continents. Comme sa chair est saine, substantielle et agréable au goût, les marins en font une grande consommation, ce qui fait diversion aux salaisons qui sont la base de la nourriture de bord.

Elles se voient par milliers sur les rochers et les bas-fonds couverts d'algues marines qu'elles paissent sans cesse; quelquefois aussi elles brisent et mangent des coquillages. Elles ne sont pas, à ce qu'il paraît, exclusives dans leurs goûts; car, après avoir brouté dans leurs pâturages marins, elles aiment à se rassembler à l'embouchure des grands fleuves, où elles restent plongées dans l'eau douce, n'ayant que la tête dehors.

Les marins nomment cette espèce *tortue franche*; c'est au commencement d'avril qu'elle va déposer ses œufs sur le rivage; pour cela elle se rend sur une partie où le sable est fin, mobile, et hors de l'atteinte des plus hautes marées; elle y creuse plusieurs trous et y place ses œufs au nombre de plus de cent. Ces œufs sphériques, ayant plus de deux pouces de diamètre, sont recouverts d'une membrane qui ressemble à du parchemin humide.

Dans les régions torrides où la tortue habite, le sable est assez fortement échauffé par les rayons du soleil pour faire éclore ses œufs après vingt ou vingt-cinq jours; alors les petites tortues, ayant au plus deux ou trois pouces de longueur, sortent et se dirigent vers les eaux voisines; mais toutes n'y parviennent pas, car les animaux carnassiers en détruisent considérablement.

Il y a dans les eaux de la Méditerranée une grande tortue à peau, connue sous le nom de *luth*; elle est de forme allongée, et sa carapace présente trois arêtes longitudinales formant saillie.

Quant à la tortue franche ou gigantesque, elle a une carapace composée de treize larges écailles verdâtres, disposées sur trois rangs, celle du milieu formant des hexagones presque réguliers.

Ces grandes tortues ne viennent jamais dans nos climats que par suite de quelques accidents de mer. En 1732, il y en eut une qui vint s'échouer dans le port de Dieppe; elle pesait environ neuf quintaux; en 1734, une autre, de taille gigantesque, fut prise dans le Perthus d'Antioche entre la Rochelle et l'île de Rhé.

Le *Caret*, autre tortue marine, est moins grande que la précédente, et elle a le museau plus allongé; on la trouve aux Antilles, où on la recherche pour ses œufs et surtout pour son écaille; quant à sa chair, elle est beaucoup moins bonne que celle de la tortue franche.

Les dévastations causées dans les algues qui couvrent les récifs servent d'indices pour trouver les grands troupeaux de tortues, quand on en veut faire une pêche abondante. On les prend de plusieurs manières: avec la *folle*, grand filet à mailles très-fortes; en les retournant sur le dos avec des leviers, quand on les trouve sur le rivage, en les harponnant, lorsqu'elles paraissent à la surface de l'eau, avec un instrument nommé *varre*, qui entre dans l'écaille; une cordelette est attachée à ce harpon, et

permet de l'attirer à bord; le seul obstacle qu'on puisse rencontrer est le poids énorme de l'animal.

La pêche de la tortue se fait habituellement de nuit, à la lueur des torches, et offre un spectacle des plus pittoresques, surtout lorsque la tortue est surprise sur la plage.

La *bourbeuse* est une espèce qui affectionne particulièrement les eaux douces; elle est beaucoup plus petite que celle de mer et que la plupart de celles de terre. Sa carapace est noirâtre, sa queue est longue comme la moitié du corps; ses doigts, très-distincts, sont réunis par une membrane, elle en a cinq aux pieds de devant, et quatre à ceux de derrière; elle se trouve dans les climats tempérés et chauds de l'Europe, en Asie, particulièrement dans les Indes.

Dans les pays situés sous une latitude un peu élevée, elle creuse des trous en terre pour hiverner; aux premières chaleurs du printemps elle sort de ce trou et passe presque tout son temps dans l'eau douce. Elle dépose ses œufs dans la terre ou dans le sable, comme celle de mer. Cette tortue devient facilement domestique; on la place dans les bassins des gardiens, qu'elle délivre des vers, insectes et limaçons; on en trouve beaucoup en Provence et en Languedoc.

La *molle*, la plus grande des tortues d'eau douce, se rencontre surtout dans les rivières du sud de la Caroline et pèse souvent de soixante à quatre-vingts livres; sa couleur est brun-foncé, et elle est couverte d'une forte peau qui ressemble à un cuir de bœuf tanné.

Cette tortue est farouche et mord avec violence ses assaillants; elle a les pattes garnies d'ongles crochus; sa chair est délicate.

La *grecque*, ou tortue commune, est celle dont les mouvements sont le plus lents; elle a beaucoup de ressemblance avec la tortue d'eau douce, mais son dos est plus bombé; si on la retourne, elle ne tarde pas, par un léger mouvement d'oscillation, à reprendre sa position première. Elle se nourrit d'insectes, de limaçons, d'herbes, de fruits, et l'on en fait facilement un animal domestique. Dans les latitudes élevées elle se creuse un souterrain pour l'hiver. C'est au soleil d'été qu'elle confie le soin de faire éclore ses œufs, qu'elle dépose dans le sable ou dans une terre légère.

Comme tous les ovipares, les tortues tiennent un rang assez important dans l'échelle des êtres; le mouvement de la locomotion ne s'effectue pas chez elles comme chez les vivipares, en portant les jambes en avant; mais elles les plient et les écartent de manière à former un mouvement de levier qui porte le corps plus loin que le point de départ.

La tortue est longtemps à effectuer sa croissance; ce qui indique une vie très-longue. Aucun animal d'ailleurs n'a ce que l'on nomme vulgairement la vie plus dure: on s'est livré à cet égard à des expériences qui ont produit des résultats presque incroyables. On a vu des tortues privées des organes indispensables à la vie chez tous les autres animaux, et qui vivaient encore pendant des mois entiers.

L'écaille du caret est la plus recherchée de toutes dans le commerce; car elle est plus épaisse, d'un tissu fin et d'une couleur très-belle; celle de la tortue franche, moins volumineuse, doit une partie de ses beaux reflets aux lames métalliques ou aux autres matières sur laquelle on l'applique.

TABLETTES PARISIENNES.

Le LIVRE DES FAMILLES a pris l'engagement de tenir ses lecteurs au courant des nouvelles artistiques du monde parisien et aussi des meilleures productions de la littérature et de la science contemporaines. C'est une mesure dont on nous saura d'autant plus de gré, que l'impartialité la plus sévère guidera toujours nos jugements, et que notre plume ne trempera jamais qu'après mûr examen dans l'encre de la louange ou du blâme. On comprend que nous éloignerons de cette revue les productions trop frivoles, et que notre critique ne s'attaquera qu'aux œuvres de résistance. Mais il est des œuvres nouvelles et des noms nouveaux que nous irons souvent chercher; heureux plus tard si nous avons pu nous faire l'étoile d'une gloire naissante ou l'annonciateur d'un livre illustre. — Cette sorte de profession de foi nous a paru utile à placer en quelques lignes.

— L'ancien hôtel du cardinal Fesch vient de s'ouvrir à l'exposition annuelle de l'association des artistes. C'est une charmante réunion des toiles de tous les maîtres souverains, un riche assemblage des chefs-d'œuvre des temps passés et des temps modernes, un fouillis pittoresque de toutes les écoles. Le ravissant *Gilles*, de Watteau, y coudoie la magnifique *Bataille des Cimbres*, de notre poète Decamps. Greuze, Prud'hon, Vanloo, Léopold Robert, Eugène Delacroix, s'y sont fait dignement représenter; des statues et des dessins complètent ce merveilleux ensemble. Il n'y a pas jusqu'à madame la duchesse d'Orléans qui n'ait détaché un tableau de sa galerie, en faveur de l'association des artistes. Si nous disons en outre que cette exposition est également une œuvre de bienfaisance, nous sommes certains que tout Paris ne peut manquer de se diriger immédiatement vers l'hôtel de la rue Saint-Lazare.

— Les prédications de M. Lacordaire ont recommencé cette année à Notre-Dame, et continuent toujours à attirer la même affluente de monde. Chaque dimanche, un auditoire élégant, sérieux, penseur, s'empresse autour de la chaire du révérend dominicain pour recueillir les fruits dorés de sa parole. Un tel succès s'explique facilement. M. Lacordaire a vécu de la vie du dix-neuvième siècle; avant de fouler d'un pas silencieux les dalles des cloîtres, il a posé son pied dans les mille sentiers divers de la foule, il s'est mêlé aux passions de la multitude. Le langage qu'il parle aujourd'hui



se ressent un peu du voyage qu'il a fait à travers les plaines humaines pour arriver aux collines divines; s'il ébranle les masses aussi fortement, c'est qu'il leur parle en homme

récemment convaincu, en homme convaincu d'hier et non pas de toujours; s'il arrive à persuader le monde, c'est que c'est avec le langage du monde qu'il habille la religion; entre lui et ses auditeurs la chaire ne tarde pas à disparaître, et bientôt ce n'est plus qu'un des leurs qui les instruit et les exhorte; sa voix à cet entraînement profond qui n'appartient à nul autre; il jette des regards à droite et à gauche dans l'histoire moderne; il interroge les cendres des grands hommes d'hier; il demande leur secret aux inventions et aux découvertes les plus récentes; il analyse les livres nouveaux pour les flétrir ou les exalter. — Voilà pourquoi M. Lacordaire, homme de cœur et de haute inspiration, prêtre du présent et de l'avenir, a toutes les sympathies de la foule. — Plusieurs feuilles politiques ont donné des extraits remarquables de ses derniers discours.

— Parler du bey de Tunis, c'est venir un peu tard sans doute; aussi n'en parlerons-nous que pour rendre hommage à sa fastueuse bienfaisance. Dans un temps où la misère se débat douloureusement sous l'haleine glacée de l'hiver, après avoir survécu à l'inondation, il est beau de voir un de ces princes qu'il y a peu d'années encore nous traitons de *barbares*, donner le premier l'exemple de l'humanité. — Le nom d'Ahmed-Pacha ne sera pas perdu pour le peuple, et les pauvres de Paris comme ceux de Roanne garderont précieusement le souvenir de ses bienfaits. C'est un beau voyage qu'a entrepris à Sa Majesté tunisienne, avec la charité pour compagne de route!

— Un de nos plus renommés voyageurs, qui a su constamment allier la poésie à l'histoire, et le charme du narrateur au sens profond du philosophe, a publié ces jours-ci deux volumes d'un intérêt puissant, auxquels l'actualité va prêter beaucoup de vogue. Nous voulons parler de M. Poujoulat et de ses *Études africaines*. — Cet ouvrage, écrit à un haut point de vue et dans le cadre le plus général, est à la fois une description et un récit, un roman et une histoire; l'Algérie vient s'y refléter tout entière avec ses paysages brûlés, ses mœurs originales, ses guerres sanglantes, son passé plein de souvenirs religieux, sa physionomie morale et l'avenir de ses races. Les grandes figures de saint Augustin, de Cervantès, de Jugurtha et d'Abd-el-Kader projettent leur ombre sur ce tableau; et l'œuvre française y est plusieurs fois caractérisée d'une manière sérieuse et capable de faire réfléchir les hommes de gouvernement. — Nous signalerons plusieurs chapitres, tels que le récit de l'assaut de Constantine, la célébration de la messe sur une colline d'Hippone, les considérations finales sur l'influence du prêtre en Algérie, qui seront lus par tous les esprits réellement préoccupés de ce côté grandiose de notre histoire. Les *Études africaines* resteront, non comme une tentative imparfaite, ainsi que le pense la modestie de leur auteur, mais comme un livre national et aussi complet que possible. — A ce titre, nous le recommanderions avec empressement, si le nom et le mérite de M. Poujoulat ne le recommandaient encore mieux que nous ne pourrions le faire.

PAUL SERVais.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



LA FONTAINE.

UN AN A PARIS¹.



Au cinquième étage.



Au premier étage.

II.



Le lendemain de mon arrivée, Paris s'est déguisé des talons aux épaules et est parti pour le bal. On était en hiver. C'est tout au plus s'il me fut possible de le reconnaître sous l'élégant habit noir qu'il avait revêtu. S'il est une époque de l'année où Paris est le moins semblable à lui-même, c'est surtout en carnaval. Tout le reste du temps, il étale un sans-façon de costume et une oisiveté

d'esprit, qui le font parfois considérer, de l'une et de l'autre manière, comme le plus pauvre homme du monde. En carnaval seulement, il tire de sa commode son frac le plus lustré et ses bons mots les plus spirituels, pour montrer qu'il n'est mort ni pour l'élégance, ni pour les traditions du beau langage. Autant il était à l'aise dans sa robe de chambre et dans son pantalon à pied de tout à l'heure, autant le voilà maintenant serré dans sa cravate et busqué dans son gilet. Tout à l'heure, il n'aurait pu que répondre aux sollicitations les plus vives et aux instances

les mieux exprimées; à présent il abonde en aperçus ingénieux, en paradoxes étourdissants; il parle à la fois des choses les plus sérieuses et les plus futiles; il discute politique comme pas un conseiller d'état, et va vous tourner un madrigal qui eût fait pâlir Saint-Aulaire de jalousie. — Ça, quel est le vrai Paris, est-ce celui de la veille ou celui d'aujourd'hui? Est-ce sa placidité ou son esprit qui fait son déguisement?

Vraiment, il y a une différence énorme entre le Paris de l'été et le Paris de l'hiver. L'homme que vous saluez dans le salon ne ressemble en rien au même homme que vous avez salué dans la rue, la dernière semaine. Telle femme qui vous paraissait laide et maussade, vous inonde à présent de sa merveilleuse beauté et de ses sourires flamboyants. — A la bonne heure, au moins. Tous ceux qui verront Paris encadré par le bal, à la lueur des bougies, au son de la musique harmonieuse des quadrilles, ne pourront manquer d'en être éblouis la première fois; et ceux-là l'auront vu véritablement sous son beau côté. — Les bals de la liste civile, ceux des ambassades d'Autriche et d'Angleterre sont surtout renommés parmi les plus éclatants et réunissent les illustrations de tout genre. — Un choix aristocratique préside dans les soirées du faubourg Saint-Germain, qui cherche par tous les moyens en son pouvoir à rappeler les souvenirs d'un passé galant, maître aux choses du goût et de l'élégance. Là encore, retentissent quelques-uns des beaux noms de l'ancienne noblesse et se groupent les rares héritiers des grandes

¹ Voir la page 1.

maisons, pour protester silencieusement contre les envahissements de la société nouvelle. — Les bals de la finance et de l'industrie appellent à eux la richesse, qui souvent leur tient lieu de tout; l'or et l'argent empruntent mille formes, et j'ai vu des toilettes de femmes qui semblaient, des vitrines détachées des magasins d'orfèvrerie. — Les fêtes de M. de Rothschild font mal aux yeux, disait un invité qui savait garder sa vue très-nette chez lui.

Restons un moment dans cette région, dont le triple élément constitue ce qu'on nomme le monde parisien. — Le point de vue superficiel en est tout séduisant, sans contredit; et si ce n'était le déplorable abandon, par les hommes, des modes françaises du dix-huitième siècle, rien n'empêcherait de se croire à la cour de Louis XVI, dans le salon d'un Montmorency ou chez un fermier-général. Le costume noir et blanc, qui nous rend uniformément pareils à des avocats, est le seul obstacle à cette illusion. — Pour ce qui est de la conversation et des grâces de l'esprit, ne croyez point ces écrivains qu'entuez qui vous disent que nous ne savons plus causer ni médire, que le bel art du madrigal s'en est allé dans la poche des derniers gentilshommes, et que nous ne sommes bons tout au plus qu'à discuter du mérite d'un cheval. Je vous dis que nous ne sommes pas plus bêtes que nos pères; et que pour ne pas avoir conservé leurs culottes de velours, et leurs habits de toile d'or, et leurs gilets à fleurs étranges, nous n'en avons pas moins adopté leur façon de faire et de dire en ce qu'elle pouvait avoir de bon. Comme eux, nous savons assez d'art et de poésie pour renvoyer pendant une heure le volant d'un paradoxe sur la raquette de la discussion. Le plus grave de nos hommes d'affaires peut au besoin parler romance et barcarole, comme un maître de guitare des ruelles disparues; et il est bien peu d'actionnaires, parmi les plus actionnaires, qui se hasardent à causer des dernières fluctuations de la Bourse en présence d'une jolie femme, qui fait sourire ses dents derrière un éventail à franges.

On joue; le whist et le lansquenet sont particulièrement en vogue. — Quelquefois un concert est intercalé dans le bal. — Il y a deux ou trois ans, singulier caprice! quelques maîtresses de maison avaient imaginé de faire venir Neuville ou Levasseur, pour entendre ces petites chansonnettes normandes que les deux artistes excellent à exécuter. — D'autres fois, c'est une grande partie de comédie, que l'on organise sur un pied royal: une partition nouvelle de M. de Flottow ou une pièce inédite de M. Walewski. Cette année, le prince de la Moskowa vient de se faire construire une salle d'opéra dans la Chaussée-d'Antin; on ne sait quand en aura lieu l'inauguration. — Au nombre des plus charmantes comédiennes de salon, on cite principalement madame la vicomtesse Duquesne et quelques-unes de nos femmes de lettres distinguées.

Paris en carnaval est tout au plaisir et à la belle humeur; cette atmosphère joyeuse qui s'échappe du premier étage, se répand également dans le magasin et monte dans la mansarde. — Les bourgeois ont leur bal qui ne le cède à aucun autre pour l'entrain et la franche gaieté. Onze heures sonnées et la barre de fer mise en travers de la devanture, on n'entend plus que le bruit du violon dans toute la longueur de la rue Saint-Martin et de la rue Saint-Denis. C'est l'époque des gros brillants à la chemise et de la guerre du dessous-de-pied avec le pantalon. — Plus

haut, c'est la crêpe qui chante et qui saute dans la poêle; c'est la chaise qu'on brise en éclats pour entretenir le feu; c'est l'accordéon qui glapit un nocturne sentimental. Maintenant le quinquet à l'huile a remplacé le candélabre; une seule veilleuse est placée sur un tabouret au sommet de l'escalier en spirale. — Pan, pan. — Entrez, s'il vous plaît. — Vous êtes annoncé.

Il y a aussi le bal des artistes, qui possède une physiologie à part. Là, un habit trop beau serait conspué; un habit trop sale ne serait point de mise. Il faut ce milieu qui caractérise justement le peintre ou le musicien. Ce n'est guère que là d'ailleurs qu'on peut trouver l'originalité individuelle avec l'esprit quand même. — Je ne parle pas du talent; il est convenu qu'il court les rues. Mais la conversation y est composée des éléments les plus fantasques et des pensées les plus contradictoires; le plaisir y revêt les formes les plus saugrenues. — Les bals d'artistes sont rares malheureusement, et l'on en perçoit facilement la cause. Celui qui a à peine de quoi se loger, lui et son mérite, dans une espace de quelques pieds carrés, ne peut pas se permettre de trancher de l'amphitryon et d'offrir chaque semaine un raout à ses confrères. — Bon à Horace Vernet et à Alexandre Dumas.

Reste pour tout le monde le bal masqué, cette grande hôtellerie pittoresque où Paris s'empresse, les derniers jours de carnaval. Reste le bal masqué, c'est-à-dire le bruit, la foule et l'éclat; et la plume rouge au-devant du feutre, et les dentelles au poignet, et le galon sur toutes les coutures, et la soie, et le satin, et l'élégance et le bel air; ces choses qui se louent pour un soir et qui vous font pour un soir homme d'un autre siècle ou d'un autre pays. Le bal masqué est à peu près la seule chose curieuse qui ne se voie qu'à Paris, depuis que Venise a vu mourir son carnaval tant renommé. C'est le véritable niveau social, le joug de fleurs rêvé des phalanstériens; l'égalité en est la première loi, le plaisir en est la seconde. Imaginez une cohue, une tumulte, une masse de gens désœuvrés qui se heurtent, se pressent, se coudoient, s'apostrophent, s'insultent et s'embrassent. — Le bal masqué d'aujourd'hui appelle à lui la rue et le salon, ou pour mieux dire il les réunit tous les deux; il fait passer l'une à travers l'autre, la rue éclaboussant le salon et lui meurtrissant le pied sous son épais soulier de cuir; le salon laissant tomber sur la rue quelque peu de sa poudre et de son tabac d'Espagne, et lui piquant les jambes de sa fine épée de vicomte ou de pair; la rue et le salon, bras dessus bras dessous, riant et chantant, l'un s'abaissant jusqu'ou l'autre peut monter, l'un s'élevant jusqu'ou l'autre peut descendre; tous les deux arrivant à une sorte d'esprit improvisé, demi-masqué, demi-braillard, trivial autant que le salon peut le faire, alambiqué comme la rue comprend l'alambic, l'esprit de l'un dans le corps de l'autre, le corps de l'autre dans l'esprit de l'un, Mascarille sous l'habit de Moncade, Moncade sous l'habit de Mascarille. — Ne croyez pas d'ailleurs être obligé à venir y faire parade de l'esprit que vous pouvez avoir, ou de celui que vous n'avez pas; non, le monde ne vous tiendra compte que de ce que vous voudrez bien lui donner, rien de plus, rien de moins. Vous êtes libre d'y venir avec votre esprit du dimanche ou votre sottise de tous les jours; si vous êtes bête, rien de plus naturel aux yeux du monde; si vous êtes spirituel, tant mieux pour lui comme pour vous; vous êtes riche, quoi de surprenant? vous êtes

pauvre, quoi de plus simple ? Soyez jeune ou vieux, beau ou laid, ayez de la grâce, du bon ton, de la politesse, ou, si vous l'aimez mieux, livrez-vous à votre nonchalance, à votre franc-parler, prenez vos coudées larges ; qui que vous soyez enfin, soyez sûr que le bal masqué vous accueillera sans conteste, sage ou fou, triste ou gai, Hébraélite ou Démérite.

Le bal masqué a des temples nombreux situés à chaque coin de Paris et des barrières. Le peuple qui veut une petite part de toutes les joies, par cela même qu'il a une grande part dans toutes les misères, roule ces jours-là sa gaieté malsaine dans les guinguettes du Chemin-Vert et des boulevardiers extérieurs. — Ici la philosophie du carnaval

commence à devenir un peu plus soucieuse ; on se prend malgré soi à regarder derrière les coulisses, et quels ignobles mystères ne découvre-t-on pas alors ! — Le Mont-de-Piété est le moindre des sacrifices auxquels le peuple achète ses plaisirs des jours gras, plaisirs qui se résument d'ordinaire dans l'abrutissement par le vin bleu. — Ces peintures ont tenté l'imagination ardente de quelques écrivains ; à notre avis elles sont plutôt faites pour inspirer la tristesse que la curiosité. Notre plume les indique seulement, mais elle ne s'y arrêtera pas.

Le bal est donc la grande occupation de Paris pendant le mois de janvier. — Ajoutons-y également, lorsque la saison le permet, les parties de patin aux bassins du



La rue et le salon.

Luxembourg et des Tuileries ; — et puis la fête des rois, cette naïve tradition de la famille. — C'est aussi l'époque fructueuse des Italiens, dont les représentations sont comme les entr'actes des bals du grand monde, et où les loges remplies de femmes richement vêtues présentent un coup d'œil étincelant à l'admiration du nouveau débarqué. La musique italienne n'est dans ce cas qu'une façon de prétexte, un motif de rendez-vous ; on y vient surtout pour essayer l'effet d'une robe nouvelle ou pour faire de la chronique scandaleuse.

C'est aussi, — nous allions presque l'oublier, — le moment des pluies suprêmes et de la boue continue. Or, s'il y a un chapitre à écrire, c'est principalement sur la fange proverbiale des trottoirs parisiens. Après l'eau, l'air et le feu, la boue peut être classée, du moins sur cette partie du globe essentiellement crottée, comme un nouvel élément et prendre place en cette qualité dans les manuels de physique. Comment la boue se produit d'un instant à l'autre, c'est un phénomène, une énigme. Dix minutes d'une pluie volante suffisent pour changer en cloaque le quartier tout à l'heure le plus net et le mieux entretenu. — Mais peu importe au bourgeois de Paris ! au contraire ; le bourgeois va à la pluie comme le fer à l'aimant et le papillon à la chandelle. C'est sa glu, à lui. C'est juste au moment où le ciel se rembrunit, qu'il songe à l'affaire importante qui l'appelle à l'autre quartier de

la ville ; et point ne remettrait si belle partie au lendemain. Néanmoins comme le bourgeois de Paris est un homme prudent et de précautions, il se munit du parapluie qui fait ses délices, du parapluie, ce roi des meubles ; et le voilà qui se met en route, après avoir déclaré que cette pluie ne serait rien. — Remarquez bien qu'il est persuadé du contraire ; sans cela il ne serait point sorti. — Mais quelle jouissance pour lui et quelle noble conquête de choisir le pavé le plus propre au milieu de ces pavés engloutis par l'averse ; de disputer aux plus opiniâtres le trottoir du côté des maisons ; de hausser et de baisser alternativement son parapluie selon la taille des passants, tout en risquant de l'accrocher dans les enseignes ou d'éborgner ceux qui sortent des magasins ! Il ferait dix lieues de la sorte, sans s'apercevoir qu'il est trempé jusqu'aux os. De temps en temps, et pour l'acquit de la conscience, il hèle un omnibus qui l'éclabousse, mais il a bien le soin de ne s'adresser jamais qu'au plus complet. S'il a l'occasion de passer par la place du Carrousel, il la saisit avec empressement, dût-il même être forcé de faire un détour pour cela. Il peste contre le vent, il maudit les gouttières et les ruisseaux, mais ce n'est pour lui qu'un thème purement de convention. Examinez plutôt l'aimable expression de sa figure, lorsque la violence de la pluie le force à se réfugier sous une porte cochère. — Ah ! messieurs, quel abominable temps ! s'é-

crie-t-il en saluant avec urbanité. — Vient-il à monter chez un de ses amis, la scène prend alors un aspect plus héroïque; c'est avec une orgueilleuse satisfaction et un sourire de conquérant qu'il s'entend adresser des reproches sur son imprudence : — Comment avez-vous pu vous décider à sortir par une pluie semblable? C'est de l'entêtement, de la folie! vous en ferez une maladie, bien certainement; voyez un peu comme l'eau ruisselle de votre redingote! — C'est vrai, répond-il; et de mon chapeau aussi. — Ainsi fait le Parisien, cet homme souve-

rainement heureux, qui prend le temps comme Dieu le lui envoie, et qui ne se plaint autrement que pour la forme; être à demi aquatique qui passe à travers les plus grandes tempêtes, sans en presque rien sentir. — Pour un Parisien qui attrapera un rhume de cerveau à s'être monillé les pieds une demi-journée, trente provinciaux gagneront une fluxion de poitrine. Mais le Parisien est une plante qui a souvent besoin d'être arrosée par l'eau du ciel.

CHARLES MONSELET.

LES DOUZE APOTRES.

SAINTE ANDRÉ.



André est le frère de Simon-Pierre, comme lui fils de Jonas ou Jean, né à Bethsaïde. — La même profession les attache sur la même barque jusqu'au moment où, ayant reçu leur mission héroïque, ils vont chacun de leur côté porter la loi nouvelle et mourir en témoignage de leur foi.

A la voix de Jean-Baptiste qui prêchait en Galilée, les Juifs avaient pu comprendre le mystérieux

événement que Dieu préparait à la régénération du monde; quelques âmes douées de ferveur et d'une sainte pénétration se tenaient immobiles dans l'attente d'un prochain accomplissement des prophéties. Convaincu de la vérité des discours de Jean, André s'était fait son disciple, et pour recueillir ses paroles il le suivait ainsi que quelques pieux enfants d'Israël. — Sa foi et sa bonne volonté lui valurent une récompense : il fut l'un des premiers qui reconnurent le Messie en la personne du Christ. Une expression d'amour et de vénération prononcée par Jean-Baptiste à la vue de Jésus devint pour lui le rayon de lumière céleste qui lui fit entrevoir la vérité. Jean avait dit en montrant le divin Fils de Marie : Voici l'agneau de Dieu. André avec un autre disciple, que différents pères croient être Jean l'Évangéliste ou l'apôtre Philippe, s'attachèrent presque furtivement aux pas de Jésus-Christ. — Une croyance confuse agitait leur âme en ce moment; ce ne pouvait être déjà la foi, mais c'était l'espérance. Et en récompense de cette sainte avidité de voir le Rédempteur, lui-même va se révéler à eux.

Jean en disant : Voici l'agneau de Dieu, avait fait allusion à l'agneau pascal qui arrachait à la mort les premiers nés des enfants d'Israël : soit qu'il prophétisât ou qu'il connût déjà ce qu'était Jésus, il rendait hommage à l'auguste victime qui bientôt devait racheter le monde

entier. André et son compagnon, frappés d'une subite appréhension, n'ont pu s'empêcher de suivre le Christ, mais ils n'osent encore l'approcher. Le Fils de Dieu les aperçoit, et alors sur la question qu'il leur adresse : Rabbi! répondent-ils, nous cherchons votre demeure. — Prétexte naïf où se peint l'hésitation et la simplicité de ces deux hommes. — Alors celui à qui ils s'adressaient voyant la pureté de leur âme, s'écrie : Venez et voyez! — Ils passèrent plusieurs heures avec le Christ. Quelle joie André dut ressentir en se voyant l'un des premiers à qui il était donné de contempler le Sauveur du monde. Combien il y eut pour lui de consolation dans les maximes célestes qu'il entendit pour la première fois. — Il sentit dès lors qu'un irrésistible lien l'attachait au divin réformateur : les résolutions qu'il forma durent lui faire entrevoir ses glorieuses destinées; mais les temps n'étaient pas encore venus où les apôtres devaient marcher avec le Christ, recevoir leur mission héroïque pour ne le quitter qu'à son premier pas sur la montagne du Calvaire.

Après avoir acquis une conviction presque certaine que l'attente d'Israël était comblée, André se hâta d'aller vers Simon-Pierre pour partager avec lui le trésor précieux qu'il venait de découvrir.

Une amitié tendre et dévouée existait entre ces deux frères. Pierre aimait André, André aimait Pierre. Leurs travaux étaient communs, leurs joies devaient l'être aussi. Simon ayant entendu les récits de son frère, voulut à l'instant contempler, lui aussi, le régénérateur du monde. Ce fut sur les bords du Jourdain, sur ce fleuve célèbre pour avoir mouillé le Christ de ses eaux, que saint André rencontra celui à qui Simon voulait être présenté. — Vous savez comment en le voyant Jésus-Christ changea le nom de Simon en celui de Pierre. A cette circonstance, André doit sans doute le titre qu'on lui donne, d'*introduit* auprès de Jésus-Christ.

Plusieurs pères de l'Église disent que les deux fils de Jonas furent témoins, aux noces de Cana, du premier miracle qu'ait fait l'Homme-Dieu. Le troisième jour d'une noce, — et en ce temps-là ces fêtes duraient huit jours, — Jésus y vint avec quelques personnes qui le suivaient déjà presque habituellement pour entendre ses discours :

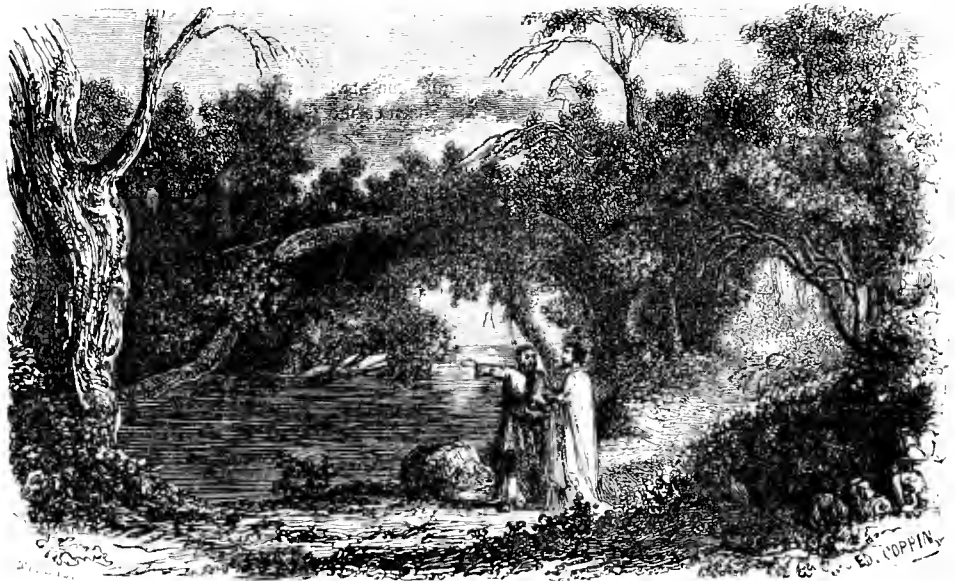
le vin venant à manquer, Marie de Nazareth, qui se trouvait aussi à ce festin, dit à son divin fils : Ils n'ont plus de vin. — Le Christ ne se rendit pas immédiatement au désir manifesté par sa mère de voir accomplir un miracle qui pouvait ouvrir les yeux de tous ceux qui l'entouraient. Il différa, pense saint Chrysostôme, parce que le besoin de vin n'était pas encore assez connu de tous les conviés et que dans un instant la soif allait les rendre bien plus attentifs au prodige qu'il allait accomplir, car son intention n'était pas autant de procurer du vin que de donner la foi à ces enfants d'Israël. Dans la salle où se célébrait la fête, il y avait six grandes urnes de pierre pour servir aux purifications en usage parmi les Juifs. Jésus les fit remplir d'eau; puis ayant invoqué le nom de son père : Puisse maintenant, dit-il aux serviteurs, et portez en au maître d'hôtel. Ce dernier, après avoir goûté l'eau qui venait d'être changée en vin, ne sachant d'où venait cette liqueur, appela l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et lorsqu'on a beaucoup

bu il sert le moins bon; mais vous, pourquoi avez-vous réservé jusqu'à cette heure ce que vous aviez de meilleur?

A la stupéfaction de l'époux et à sa grande satisfaction, succéda l'étonnement de la foule qui par ce miracle aurait dû comprendre la puissance divine de Jésus.

Après ces fêtes que le Christ semble partager pour montrer aux hommes que les réjouissances paisibles et légitimes sont agréables à Dieu, André et Pierre retournent à Capharnaüm.

Quelques jours se passèrent; puis, la même voix qui appela Simon ordonna à André d'abandonner ses filets. La vocation de ce dernier est absolument la même que celle de Pierre. Jésus étant venu sur le bord du lac de Génésareth, se trouva accablé par la foule qui se pressait autour de lui pour entendre sa parole. Il entra dans une barque arrêtée au bord de l'eau. Lorsqu'il eut cessé de parler au peuple, et après la pêche miraculeuse qu'il avait faite aux fils de Jonas, il leur dit : Vous n'êtes plus désormais pêcheurs de pois-sons, mais bien pêcheurs



Saint André rencontre celui à qui Simon voulait être présenté.

d'hommes, suivez-moi. — Ils obéirent et marchèrent avec leur nouveau maître, sans songer au sort qui pouvait les attendre.

Dans cet acte d'abandon de tout ce qu'ils possédaient, il y a une abnégation d'autant plus sublime, que leur foi n'était encore ni assez vive ni assez éclairée pour leur donner la sainte persuasion que les biens à la conquête desquels ils allaient, étaient infiniment préférables à la pauvre existence qu'ils laissaient avec leurs barques et leurs filets. Car quoiqu'il soit dit qu'André et Pierre, ainsi que plusieurs enfants d'Israël, eussent déjà reconnu le Messie en la personne de Jésus, ils durent malgré tout conserver leur caractère d'hommes et surtout de juifs. — Nul peuple de ces temps ne fut plus incrédule, et si par

moments les œuvres du Christ venaient établir sa divinité d'une manière évidente, l'effet produit par ses miracles était bientôt détruit par l'esprit de scepticisme qui aveuglait tous les enfants d'Abraham. — C'était la dernière lutte de Satan contre Dieu; au moment d'être vaincu et de porter sa tête sous les talons de la femme qui devait l'écraser, il dut employer toute sa science ténébreuse à obscurcir le soleil de régénération qui venait rendre la vie à l'univers; c'est alors qu'il inspire aux scribes et aux pharisiens les blasphèmes qui n'attribuent à Jésus d'autre puissance que celle du prince des démons, et que plus tard, dans sa rage impuissante, il donne à Simon le magicien le droit de faire des miracles pour effacer ceux des apôtres. — André et Pierre étaient par moments éclairés

d'un rayon de foi; puis venait l'instant de doute et de découragement, l'œuvre de Satan à côté de celle de Dieu. Cependant, il faut le dire à la gloire d'André, sa foi n'eût-elle pas été aussi vive que celle de Pierre, son instant d'incrédulité ou de faiblesse ne l'a pas conduit jusqu'à renier son maître.

La foi de saint André se manifeste d'une manière évidente, lorsque sur la montagne qui borde le lac de Tibériade le peuple, qui avait suivi Jésus pour entendre ses discours et être témoin de ses miracles, vint à manquer du pain nécessaire à sa nourriture.

La foule s'était tenue longtemps dans un état de mutisme et de contemplation; elle venait de recueillir ces paroles que la bouche d'un Dieu pouvait seule prononcer pour la première fois : — Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; bénissez ceux qui font des imprécations contre vous, et priez pour ceux qui vous calomnient. Si un homme vous frappe sur une joue, présentez-lui encore l'autre; et si quelqu'un vous prend votre manteau, ne l'empêchez point de prendre aussi votre robe. Donnez à tous ceux qui vous demandent, et ne redemandez point votre bien à celui qui vous l'emporte, traitez les hommes de la même manière que vous voudriez qu'ils vous traitassent. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quel gré vous en aura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie aiment aussi ceux qui les aiment? Et si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font, quel gré vous en aura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie font la même chose? Et si vous ne prêtez qu'à ceux de qui vous espérez recevoir la même grâce, quel gré vous en saura-t-on, puisque les gens de mauvaise vie se prêtent aussi de la sorte pour recevoir le même avantage? Pour vous, aimez vos ennemis; faites du bien à tous et prêtez sans en rien espérer, et alors votre récompense sera grande et vous serez les enfants du Très-Haut.

Quelle plume pourrait décrire l'étonnement et l'admiration des peuples qui écoutaient ces maximes? Depuis trois jours ils suivaient Jésus, et dans le désir et l'avidité où ils étaient de l'entendre, ils oubliaient même les besoins de leur corps.

Jésus levant les yeux et voyant cette foule immense, dit : Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce monde. Si je les renvoie en leur maison sans leur avoir donné de quoi se soutenir, les forces leur manqueraient en chemin parce que plusieurs d'entre eux sont venus de loin? Philippe répondit : Quand on aurait pour deux cents deniers de pain, cela ne pourrait suffire à en donner à chacun la plus petite part.

Mais André, qui avait entendu cette question du Christ, comprit que celui qui avait commandé à la fièvre d'abandonner sa mère, qui avait ressuscité le fils de la veuve de Naim, changé l'eau en vin aux noces de Cana et guéri le paralytique à la piscine de Bethesda, pouvait bien rassasier la foule seulement par la puissance de sa volonté. « Il y a ici, dit-il, un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. » Ces paroles, sans prouver d'une manière évidente l'appréhension qu'avait André du miracle qui allait être opéré, expriment l'attente où il était d'une réponse qui devait apaiser l'inquiétude de la foule. — Jésus lui dit : Faites asseoir tout le monde. Et comme il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu, cinq mille hommes s'y assirent. — Puis il prit les pains, et ayant rendu grâces, il en distribua à tous ceux qui étaient

assis et leur donna aussi des deux poissons autant qu'ils en purent désirer. — Lorsque le peuple se fut rassasié, les apôtres remplirent douze paniers des morceaux qui restaient des cinq pains d'orge. La foule se retirait, et pour rendre témoignage de ce miracle, elle n'eut qu'une pensée : « C'est là vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. »

A Béthanie, dans la maison de Lazare, la curiosité des Grecs sert à prouver la déférence que le Seigneur avait pour saint André : attirés à Jérusalem par la fête de Pâques, ils entendirent parler des miracles que faisait Jésus et surtout de la résurrection toute récente de l'homme chez qui il habitait alors à Béthanie. Ils s'adressèrent à Philippe qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui dirent qu'ils voudraient bien voir Jésus. — Il semble que celui-ci ne croit pas pouvoir obtenir par lui-même ce qu'il doit demander à son maître pour satisfaire le désir des Gentils, il communique à André sa crainte, et ce dernier se joignant à Philippe, obtient de son divin maître la grâce qu'il vient lui demander pour des étrangers. — L'heure est venue, leur répond Jésus, que le Fils de l'homme doit être glorifié; et s'étant rendu au milieu de Gentils : Oui, reprit-il, je vous le dis et vous en assure, si le grain de froment ne meurt lorsqu'on l'a jeté en terre, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra, mais celui qui n'en prend nul soin en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. Si quelqu'un me suit, qu'il me suive, et partout où je serai soit aussi mon serviteur, car mon Père honorera celui qui m'aura servi.

La faiblesse humaine d'André vint lui dicter une question qui prouve combien il y avait chez les apôtres d'attachement à la terre, jusqu'à l'heure où le Saint-Esprit inflamma leur cœur; lorsque Jésus prédit la destruction du temple de Jérusalem, il demanda au divin prophète vers quel temps s'accomplirait cette prophétie, afin qu'il prévint ses frères d'échapper au danger. Il n'avait pas encore cette suprême confiance en Dieu qui devait lui faire tout remettre en sa volonté.

Pendant la passion, les disciples se dispersèrent dans Jérusalem, voyant avec douleur les souffrances de leur maître, mais n'ayant point assez de force pour reconnaître dans les tortures qui précéderent sa mort, l'accomplissement de ce qu'il avait dit lui-même ou de ce qui était écrit dans les livres sacrés. — Ce fut pour eux un instant de trouble et d'épreuve, ils attendirent avec une impatience toute humaine la résurrection glorieuse qu'il leur avait annoncée, et peut-être plusieurs d'entre eux commencèrent à douter de la divinité du Christ. André fut-il exempt de cet instant de faiblesse? doit-il être rangé dans le petit nombre de ceux qui avaient la certitude qu'après trois jours le Christ ressusciterait? A ces questions les pères de l'Église n'ont pas répondu.

C'est après l'ascension de Jésus-Christ et lorsque le Saint-Esprit leur a conféré une partie de la puissance divine, que, suivant Origène, André s'élança à la conquête du monde et va pour sa part porter l'Évangile jusque dans le fond de la Scythie. Sophroné, qui a écrit en grec le catalogue des hommes illustres, lui donne également le titre d'apôtre de la Sogdiane et de la Colchide. La Grèce même, selon Théodoret, le vit pendant quelque temps baptiser ses enfants et fermer les temples de ses faux dieux. L'Épire, selon saint Grégoire de Naziance, lui doit

ses premiers chrétiens. Selon saint Jérôme, il a porté le flambeau de la foi en Achaïe ; enfin d'autres pères de l'Église, historiens illustres des premiers combats du christianisme contre l'idolâtrie, affirment qu'il réduisit au silence les philosophes d'Argos, qu'il parcourut le Pont et la Grèce, et que la ville de Sinope se faisait un titre de gloire de posséder non-seulement son portrait véritable, mais encore la chaire dans laquelle il avait annoncé la parole de Dieu et rendu un éclatant témoignage des miracles et des œuvres qu'il avait vues.

Aujourd'hui les Moscovites, jusqu'à l'embouchure du Borystène, sont persuadés que saint André a porté chez eux les bienfaits de la loi chrétienne. Si les Peres qui le font l'apôtre de Scythie ont voulu parler de la Scythie européenne, ils s'accordent parfaitement avec les traditions encore conservées chez les peuples de la ville de Kiow et des frontières de Pologne. Quoique les Grecs disent qu'il s'agit de la Scythie au delà de Sébastopolis, il pourrait aussi être question de la Scythie d'Europe, puisque ces mêmes Grecs reconnaissent que saint André prêcha dans la Thrace et surtout à Byzance, cette vieille

citée, qui a aujourd'hui changé son nom contre celui de l'empereur qui l'a rebâtie. De ces différentes assertions sur les travaux évangéliques d'André, il est impossible de reconnaître celles qui méritent plus ou moins d'être regardées comme certaines ; l'antiquité ne fournit à cet égard aucun renseignement positif.

C'est à Patras en Achaïe que cet apôtre donna sa vie pour Jésus-Christ. Saint Sophronè, saint Gaudence et saint Augustin disent qu'il fut crucifié sur une croix qui avait la forme d'un X. D'aussi loin qu'il put apercevoir l'instrument de son supplice : « Je vous salue, s'écria-t-il, croix précieuse qui avez été consacrée par le corps de Dieu et ornée de ses membres comme de riches pierres. Je m'approche de vous avec de vifs transports de joie, recevez-moi dans vos bras. Croix salutaire, je vous ai ardemment aimée ! Il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche ; mes vœux sont accomplis, arrachez-moi du milieu des hommes et présentez-moi à mon Maître. Que celui qui s'est servi de vous pour me racheter puisse me recevoir par vous ! »

A. T.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES CATHÉDRALES DE FRANCE.

SAINTE-CROIX D'ORLÉANS.

L'église d'Orléans remonte à la plus haute antiquité et fut gouvernée par une foule d'évêques recommandables pour leurs talents et leurs vertus. De nombreux conciles, où se décidèrent les plus importantes questions de discipline religieuse et séculière, et où se trouvèrent réunis les plus augustes pontifes, ajoutèrent encore un nouvel éclat à son illustration. Orléans a vu plusieurs fois dans sa cathédrale l'importante cérémonie du sacre des rois : Charles le Chauve, Eudes, Robert, Louis le Gros, Louis le Débonnaire et Louis le Jeune y reçurent solennellement la couronne, en sanctifiant leur puissance par les prières de la religion. Dans des temps désastreux, où la France gémissait sous l'empire d'odieux étrangers, une héroïne à jamais immortelle par son courageux patriotisme et par son ardente piété, Jeanne d'Arc, vint ajouter encore au prestige de sa gloire.

La basilique cathédrale de Sainte-Croix est l'une de celles qui imposent le plus par la magnificence de son ensemble, sinon par les détails de son exécution trop souvent interrompue, et trop lentement accomplie pour ne pas offrir de grands défauts. Nous allons suivre les phases chronologiques de sa construction, en prenant soin d'emprunter notre récit au savant M. Touchard La-fosse auquel nous renvoyons tout le mérite de cet article.

Vers l'an 330, et sous le règne de Constantin le Grand, selon les traditions légendaires, un sous-diacre de l'église de Rome, nommé Euvèrte, fut nommé évêque d'Orléans, et s'assit après saint Denisian sur le siège de cette ville. Il n'existait alors intra et extra muros que deux paroisses : Saint-Étienne et Saint-Marc. Cependant, sainte Hélène,

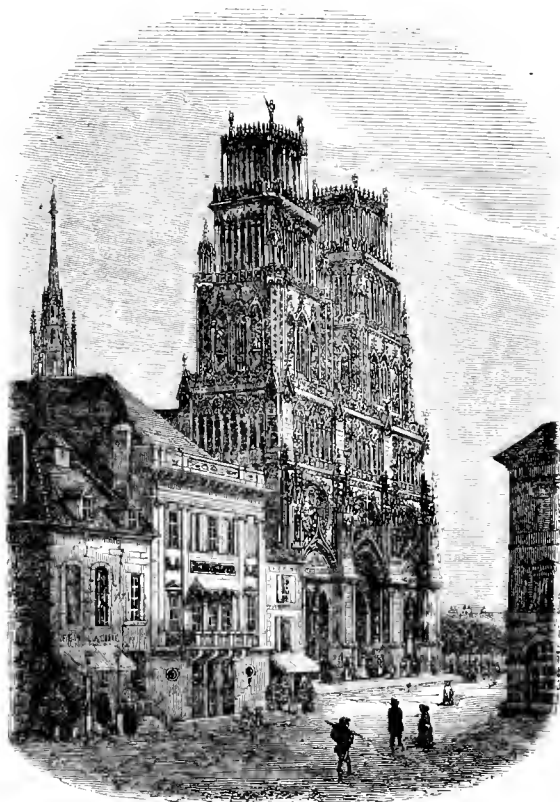
mère de Constantin, avait découvert la vraie croix à Jérusalem : cet événement remplissait le monde chrétien d'admiration, et bientôt l'Église institua une fête solennelle sous le nom d'*invention de la Croix*. A cette aurore du christianisme dans les Gaules, il se montra fervent sur plusieurs points ; tandis que sur d'autres, le paganisme se débattit longtemps sous la main de plus en plus puissants des évêques. A Orléans, le nombre des fidèles s'accrut rapidement au milieu du IV^e siècle ; les deux églises cessèrent de pouvoir suffire ; alors saint Euvèrte résolut de consacrer à Dieu un temple plus vaste, dont l'emplacement, selon les écrivains sacrés, fut indiqué miraculeusement. Les mêmes auteurs rapportent qu'en creusant les fondations de l'édifice, on trouva plusieurs amphores remplies de pièces d'or à l'effigie de Néron. Euvèrte envoya ce trésor à Constantin ; mais le pieux empereur le lui renvoya, grossi encore de ses libéralités, pour l'aider à bâtir son église. De cet épisode est venue la tradition qui fait à Constantin l'honneur de la fondation de l'église épiscopale d'Orléans. Quoi qu'il en soit, Euvèrte mit la basilique en construction sous l'invocation de Sainte-Croix, déterminé surtout par un miracle qui s'opéra le jour de l'inauguration... Au moment où il célébrait la messe, une nue resplendissante parut au-dessus de sa tête, et de cette nue sortit une main qui bénit par trois fois le temple, le clergé et le peuple. Un cri d'admiration s'échappa de toutes les lèvres. Depuis cette époque, la cathédrale d'Orléans, plusieurs fois reconstruite, a toujours conservé la même consécration et le même vocable.

Saint Agnan, successeur de saint Euvèrte, selon la tra-

dition, fit augmenter l'église de Sainte-Croix, qui demeura telle qu'il l'avait laissée, jusqu'en 865. Brûlée par les Normands à cette époque, elle le fut de nouveau en 999; l'évêque Arnould la fit réparer; dès 1277, elle tombait cependant en ruine. Ce fut l'année suivante que Robert de Courtenay, évêque d'Orléans, conçut le projet de rebâtir Sainte-Croix; mais les moyens d'entreprendre cette construction ne furent réalisés qu'en 1287. Gilles Pastay, successeur de Robert, posa la première pierre de l'église, le 11 août de cette année. Elle est comprise dans la base du pilier placé à droite de l'arcade qui termine la grande chapelle de la Vierge. Le plan donné par l'architecte du douzième siècle, et qu'on a suivi dans les travaux des époques postérieures, en le modifiant, était conçu avec autant d'élégance que de goût. S'il eût été suivi entièrement, l'église serait assurément plus régulière qu'elle

n'est aujourd'hui. Dans la composition de cette époque, le vaisseau présentait la forme cruciale; le portail et les tours se trouvaient à peu près à la moitié de la nef. L'édifice était loin d'être terminé, lorsqu'en 1562, les calvinistes voulurent le dévaster; il fut sauvé alors parce qu'il servait de caserne aux reîtres auxiliaires de ces dissidents; le trésor seulement fut pillé. Mais cinq ans plus tard, et malgré la défense du prince de Condé, qui avait fait murer les portes de l'église, les protestants s'y introduisirent nuitamment par les fenêtres, minèrent les quatre piliers qui soutenaient le clocher, haut de 324 pieds, et cette énorme masse, en s'écroulant, entraîna dans sa chute une partie de l'édifice. Cependant les tours, le portail, le chœur, onze chapelles disposées à l'entour et six piliers de la nef, restèrent debout.

Charles IX et sa mère, lorsqu'ils passèrent à Orléans,



Sainte-Croix d'Orléans.

en 1580, ordonnèrent de faire quelques réparations à Sainte-Croix; elles furent effectuées à leurs frais. Dix-huit ans après, Henri IV permit de faire rétablir cette église cathédrale et accorda des fonds à cet effet. Ce subside provint d'un droit de trois sous neuf deniers, prélevé sur chaque minot de sel vendu dans les généralités de Tours, Bourges, Moulin et Orléans. Les travaux furent repris en 1601: le roi et la reine Marie de Médicis, s'étant rendus à Orléans, posèrent une nouvelle première pierre. Henri IV, à cette occasion, ajouta une somme de trente

mille livres à ce qu'il avait accordé, et quelques mois après il abandonna, pour la construction de la charpente, quarante arpents des plus belles futaies de la forêt d'Orléans. Louis XIII, en 1612, ajouta cent arpents aux quarante premiers.

En 1612, et moyennant une allocation de cent cinquante mille livres, M. Barbet s'engagea à faire bâtir une partie de la nef; mais il ne construisit qu'un clocher élevé que Mansard fit abattre en 1691. Le transept du midi date de l'année 1662. Les travaux continuèrent

sur divers points en 1676, 1685, 1690; à cette dernière époque, on construisit sur les dessins de Mansard, un très beau jubé à l'entrée du chœur; il a été détruit en 1791, pour démasquer le maître-autel de l'église, devenue paroissiale. En 1705 et 1706, les chapelles furent fermées de belles grilles, et les stalles du chœur sculptées; en 1707, on termina le clocher en forme d'obélisque; en 1708, on commença à démolir les anciennes tours et le portail pour entreprendre l'exécution d'un nouveau portail et de nouvelles tours, sur le plan de M. Coste. En 1715, le célèbre Gabriel, architecte du roi, présenta un autre projet qui fut suivi jusqu'en 1764; en 1766, M. Trouard, intendant des bâtimens du roi, modifia le plan de M. Gabriel, et aux vives sollicitations de M. de Jarente, on continua les travaux avec activité. En 1773, il fallut consolider les tours encore inachevées, qui avaient éprouvé du tassement, et laissaient remarquer des lézardes. L'architecte Legrand, sur l'avis de trois architectes du roi, fit opérer ces travaux de sûreté. M. Paris, qui avait remplacé M. Legrand en 1787, changea le dernier ordre des tours, qu'il eut l'heureuse idée de rendre circulaire, de carré qu'il était : cette partie de la construction y gagna beaucoup en grâce et en légèreté. Enfin on regarda, en 1790, l'édifice comme achevé, parce qu'il présentait alors l'entière exécution du plan.

Mais les travaux étaient loin d'être finis, puisque, soit pour réparer les dégradations survenues depuis 1790, soit pour achever ce qui, intérieurement ou extérieurement, n'avait été qu'ébauché, il a fallu travailler à ce monument jusqu'en 1828, et qu'il reste encore quelques détails à parfaire. L'honneur des travaux de restauration, qui étaient devenus d'une extrême urgence en 1816, est dû à M. Pagot, architecte de la ville et du département, qui, par des moyens aussi puissants qu'ingénieux, est parvenu à prévenir la ruine imminente de Sainte-Croix.

Si l'on totalise les sommes dépensées pour la construction de cette église depuis le treizième siècle, on trouve qu'elles se sont élevées à vingt-un millions huit cent cinquante-huit mille cinq cent trente-huit francs, en réduisant les monnaies de tous les temps au taux de notre monnaie actuelle.

Le monument, tel qu'il est aujourd'hui, flatte le regard et l'imagination, surtout à l'extérieur. La façade, par ses cinq arcades majestueuses, par les formes sveltes, élancées, délicates, de ses tours découpées à jour à leur partie supérieure, a quelque chose de féerique qui séduit généralement et subjugué au premier moment la critique elle-même. Cette façade a le mérite rare de ne ressembler à aucune autre; et cela se conçoit : elle est le résultat d'une suite de modifications du plan primitif dans lequel plusieurs artistes de goût ont introduit quelques-unes de leurs inspirations particulières, sans trop s'éloigner pourtant de la donnée admise primitivement. Aussi le style de cette partie de l'édifice n'appartient-il précisément à aucune des époques de l'art : vous n'y verrez ni le gothique fleuri, ni le goût de la renaissance dans leur partie classique; et cependant l'exécution offre un peu de tout cela, sans qu'on puisse se plaindre de l'intolérance des genres qu'on y a combinés. Malheureusement, si de l'ensemble du portail on passe aux détails d'ornementation, il est aisé de reconnaître que les architectes auxquels on ne peut re-

fuser le talent d'avoir résisté à la dégénérescence du dernier siècle, n'ont pas trouvé de ciseaux assez habiles pour rendre avec bonheur leur pensée artistique. Le portail offre beaucoup de sculptures d'une grande imperfection, particulièrement au-dessus des arcades. Ce travail imparfait échappe à la vue dans la décoration des tours, qui sont si légères, si gracieuses, que l'on se préoccupe peu, en les admirant, de ce qu'elles peuvent présenter de défauts, vues à la loupe de l'examineur scrupuleux. La hauteur de ces tours, y compris les anges qui les couronnent, est de deux cent soixante-deux pieds.

Examinée sur chacun de ses côtés et derrière l'abside, la basilique de Sainte-Croix offre à peu près sans altération, le caractère de la plus riche époque ogivale : galerie, arcs-boutants, contreforts, clochetons, tout rappelle ici l'architecture de la fin du quinzième siècle. Cependant il faut le dire, on retrouve sur les murailles du sud et du nord quelques sculptures de mauvais goût et par malheur ambitieuses; mais les portails latéraux nous ont paru irréprochables.

L'intérieur de Sainte-Croix se compose de cinq nefs, divisées par quatre rangs de piliers : celle du milieu seulement est vaste, haute et majestueuse; les autres sont étroites et peu élevées. Au-dessus des piliers de la nef principale, règne une galerie dont les colonnettes ne manquent pas de légèreté; autour du chœur, auquel on peut reprocher d'être un peu étroit, sont disposées, dans une abside d'une longueur mieux entendue, treize chapelles qui ne se recommandent pas par leur ornementation. Dans la dernière, en sortant du rond-point au nord, on lit l'épithaphe de Pothier, dont les restes mortels transférés à Sainte-Croix en 1823, attendent encore un monument digne de cette illustration orléanaise. Quant aux chapelles disposées le long des derniers bas-côtés, elles sont d'une nudité qui répond mal à la majesté de l'édifice. En général, ce n'est pas par le luxe des ornemens intérieurs que se distingue l'église épiscopale d'Orléans : on doit citer pourtant le maître-autel, donné par Louis XV, en 1729; le tableau placé au-dessus, peint par Jouvenet, et représentant Jésus au jardin des Oliviers; la statue en marbre blanc qui décore l'autel de la Vierge, et que l'on attribue à Michel Bourdin, statuaire orléanais; un christ sculpté en bois, que l'on croit d'Hubert, autre artiste d'Orléans; enfin la chaire, dont la forme vivement critiquée, dit un historien moderne, est rachetée par les sculptures de M. Romagnési. Les vieux amateurs regrettent encore le jubé de Mansard, détruit en 1691, et surtout les stalles du chœur, dont les dossiers étaient d'une excellente sculpture, due à Jules Dugoullon, artiste qui florissait dans les premières années du dix-huitième siècle. Les vitraux de Sainte-Croix, peints par Leveillé père et fils, ont également disparu durant la révolution : ils étaient, dit-on, du plus beau travail.

La longueur de Sainte-Croix est de cent trente mètres; sur une largeur de vingt-huit mètres soixante-six centimètres, le transept est long de cinquante-quatre mètres soixante centimètres; les maîtresses voûtes s'élèvent au-dessus du pavé de trente-deux mètres cinquante centimètres.

L'abbé Mussy,

aumônier de la marine royale.

LES FRANÇAIS ILLUSTRES.

LA FONTAINE.



Je ne veux pas ici donner une appréciation des œuvres littéraires de La Fontaine; sur ce point je ne dirai qu'un mot : — c'est La Fontaine!

Les événements ne remplissent point cette vie, qui s'écoula nonchalante et paisible au milieu de l'agitation de tous. C'est une

sorte d'idylle entre un ruisseau et un hêtre, avec des moutons, des lapins et des renards pour compagnons de la solitude. Il semble qu'il n'y ait eu ni cour, ni grands seigneurs pour ce rêveur sublime dont on s'est tant moqué, parce qu'il préférait la société de sa muse à toute autre. Jamais poète ne s'est mieux peint que lui dans cet homme qui attend indolemment la fortune, couché dans son lit; seulement la fortune ne vint jamais frapper au seuil de La Fontaine; c'est la seule variante à dire. Ce fut un véritable berger à la cour du grand roi, et je ne jurerais pas qu'il ne lui soit arrivé d'y pousser quelque bâillement peu convenable, — comme Jean Bait qui se surprenait à bourrer sa pipe dans les antichambres du palais.

Il s'appelait Jean, — Jean tout court, — et il était né le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, ville de la Brie, située sur la Marne. Son père y exerçait la charge de maître particulier des eaux et forêts; et sa mère, Françoise Pidoux, était fille du bailli de Coulommiers, aux environs de Paris. — L'unique ambition de son père était de voir se manifester en lui quelque goût pour la littérature et les vers, qu'il aimait passionnément, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en composer et même d'en juger. Mais enfin telle était la manie du maître particulier des eaux et forêts; et celle-ci vaut tout autant qu'une autre. Seulement elle ne parut pas d'abord trouver un aliment dans les inclinations du jeune La Fontaine; jamais enfant ne manifesta une plus parfaite indifférence pour les choses du monde et tout ce qui tend aux travaux de l'intelligence; on eût presque dit un disciple stoïcien. Son éducation fut à peine ébauchée; on lui apprit un peu de latin et ce fut tout. Sur ces entrefaites, la vie monastique et contemplative venant à le séduire, il forma le projet d'entrer à l'Oratoire; ses parents eurent voir une vocation religieuse dans ce qui n'était absolument qu'une fantaisie de son caractère paresseux, et ils ne voulurent en rien contrarier ses désirs. — Mais au bout de dix-huit mois, Jean La Fontaine revint à la maison paternelle.

Comme il ne se décidait pour aucune carrière et qu'il

eût volontiers passé ses jours à regarder couler l'eau, si on l'eût abandonné à lui-même, son père résolut de se défaire de sa charge en sa faveur. On le maria en même temps avec une fort belle personne du pays de Racine, Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon, à qui l'on a prêté une humeur acariâtre et processive; mais c'est une loi pour la plupart des grands hommes d'unir leur destinée à des femmes incapables de les comprendre. — La Fontaine la subit comme Molière. — Il se laissa marier avec la meilleure grâce du monde; et une fois marié, voici le seul trait de sa vie où il paraît songer qu'il a une femme, non-seulement jeune, mais jolie. Partagé entre son goût d'étudier et de ne rien faire, il passait des jours entiers hors de sa maison. Un vieux capitaine de dragons, nommé Poignan, retiré à Château-Thierry, avait pris en affection le foyer de La Fontaine et consommait auprès de sa femme le loisir et l'ennui qu'il ne savait où porter. L'âge de cet officier devait le mettre à l'abri de tout soupçon. Cependant la malignité publique sut jeter dans le cœur simple et crédule du poète une jalousie ridicule. Il crut que son honneur lui faisait un devoir de se battre avec Poignan. Il va chez ce dernier de grand matin, l'éveille, et le prie de s'habiller et de le suivre. Surpris d'une visite aussi matinale et sans en deviner le but, l'officier fit ce qu'il voulait. Arrivés dans un lieu écarté: Je veux me battre avec toi, dit La Fontaine, on me l'a conseillé; et après lui avoir expliqué ses motifs, il mit l'épée à la main sans attendre la réponse de Poignan. Le combat fut de courte durée. Son ami, loin d'abuser de l'avantage que lui offrait l'habitude des armes, se contenta de le désarmer en lui faisant sentir toute la fausseté de ses soupçons. — Ce duel se termina par un déjeuner. Cherchant des distractions en dehors de son ménage, il rencontra la poésie. Il avait vingt-deux ans. — Mieux vaut tard que jamais.

Voilà donc les vœux du maître particulier des eaux et forêts enfin exaucés! On raconte que le bonhomme en pleura de joie. Ce fut alors une grande rumeur dans la famille. — Jean faisait des vers! — Quel événement et quelle découverte en effet! Jean se mit en chemin sans retard pour solliciter le suffrage d'un de ses parents; expert connaisseur en matières semblables, et de plus procureur du roi au présidial de Château-Thierry, l'honnête homme! Le procureur du roi prit ses bésicles, et après l'avoir félicité de ses heureuses dispositions, il lui mit entre les mains les œuvres de Virgile, d'Horace et de Terence. Quelques autres personnes y joignirent Rabelais, Boëce, l'Arioste, et l'éducation de La Fontaine fut recommencée de cette manière avec de nouveaux fruits.

La Fontaine sut trouver dans les ennuis assez fréquents que lui causait sa femme, un prétexte pour venir à Paris aussi souvent qu'il le désirait. — Paris était alors le grand salon de la littérature française. Tous les talents s'y étaient donné rendez-vous pour se rencontrer aux pieds

de ce roi qui fut peut-être plus grand de la sublimité de son siècle que de son propre mérite. La noblesse comblée d'opulence, les arts encouragés par les honneurs y faisaient cette solennelle séance qui dota notre pays d'une époque vraiment littéraire et radieuse.

Ce fut à Paris que notre célèbre fabuliste rencontra son parent Jeannart, dont le nom est resté en récompense des services qu'il rendit à La Fontaine. C'était le favori de M. Fouquet, le surintendant des finances célèbre par sa haute fortune et sa mystérieuse disgrâce. Jeannart profita de son crédit auprès de ce ministre pour lui présenter son parent, qui sut plaire cette fois, si bien que M. Fouquet lui fit une pension. — C'était la coutume de ces temps de faste et de munificence que la noblesse, assise sur des monceaux d'or, patronnât le génie, presque toujours infortuné ; égalité proclamée de l'aristocratie de

l'esprit et de celle de la naissance, l'une aidait l'autre comme si elles eussent été sœurs. — La Fontaine n'avait presque rien à donner en échange des écus de Fouquet ; mais ce qu'il avait il le donna : ce fut de la poésie. Chaque fois qu'il recevait un quartier de sa pension, il remettait une pièce de vers à la dédicace du surintendant. Poète naïf dans sa fierté, il comprenait que l'honneur qu'il pouvait faire devait valoir le bien qu'il recevait. Sa reconnaissance pour son premier bienfaiteur ne s'éteignit pas avec le soleil d'or qui cessa d'éclairer Fouquet, et lorsque le ministre disgracié gémissait dans une prison où les noms de ses amis ne lui arrivaient plus, La Fontaine éleva sa voix généreuse, et, dans un poème gracieux de hardiesse et de regrets, il osa rappeler au roi que Dieu ne met pas un sceptre en la main d'un homme pour en faire la clef d'une prison.



La Fontaine et Poignan.

Les ressources que la faveur du ministre lui avaient procurées disparurent avec leur dispensateur. Une charge de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, devait remplacer la pension qu'il venait de perdre ; mais cette princesse, dont Bossuet a célébré la mort par des paroles immortelles, disparut prématurément et avec elle l'espérance du poète.

De nouvelles faveurs durent venir à son secours. Ses œuvres lui avaient gagné l'estime et l'amitié de l'élite de la noblesse : Monsieur, M. le prince de Conti, M. de Vendôme, mesdames de Bouillon et de Mazarin et surtout madame de la Sablière, femme d'esprit et de mérite. — Cette dernière eut la délicatesse de l'attirer chez elle, sous un prétexte ingénieux et de le dispenser ainsi de ces menus détails de son entretien personnel, soins qu'il était d'ailleurs incapable de prendre.

La Fontaine était insouciant comme tout homme d'esprit :

quand les bienfaits de ses protecteurs ne fournissaient plus non-seulement à son existence, mais à ses caprices et aux pertes incalculables que lui faisaient faire ses distractions, il allait à Château-Thierry, il saluait un notaire, donnait un coup de plume et revenait avec de l'argent : c'était son maigre patrimoine qu'il vendait peu à peu.

Bonnier lui enseigna la physique chez madame de la Sablière ; Racine, Boileau et Chapelle partageaient ses lectures favorites avec Honière et d'autres poètes grecs dont il s'était procuré d'excellentes versions latines.

La Fontaine était sujet à de singulières distractions, et chez lui c'était une sorte de maladie, née peut-être de sa préoccupation poétique ; elle se poursuivait jusque dans ses sentiments intimes : il était distrait en amitié ou en admiration comme on peut l'être en matière de raisonnement, et si un nom quelconque ou une lecture frappait son imagination surprise dans un des moments de rêverie, il avait peine à s'en détacher entièrement.

C'est ainsi que conduit à l'église par Racine, pendant la semaine sainte et trouvant l'office un peu long, il se mit à lire un volume de la Bible qui contenait les Prophètes ; il était tombé par hasard sur la prière des Juifs dans Baruch. Il trouva les pensées sublimes et le style majestueux, et s'approchant de Racine il lui demanda *qui était ce Baruch ? savez-vous que c'était un beau génie !* Un enthousiasme étrange s'empara de son esprit pendant plusieurs jours, et il n'accostait aucune de ses connaissances sans leur réitérer sa question : *Avez-vous lu Baruch ? c'était un beau génie !*

Dans les salons il ignorait ce qui se disait autour de lui ; mais ce qu'il y a de plus singulier c'est qu'il ne savait point ce qu'il disait lui-même à moins qu'il ne se rencontrât avec des personnes de sa connaissance et qu'on y traitât quelque sujet agréable et de son goût. Alors les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçaient rien moins qu'un homme d'esprit, se paraient des grâces de son génie. Ses yeux s'animaient, parlaient le langage de ses desirs. C'est à ces instants précieux dont jamais il ne s'apercevait lui-même qu'il dut l'empressement que l'élite de la cour et de la ville exprima toujours de l'admettre à sa table et de jouir de sa conversation. Néanmoins il n'était pas aimable et gracieux chez tout le monde ; l'aventure rapportée par Vignoeul Marville dans ses mélanges de littérature en est une preuve comique :

« Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatrième qui avait quelque habitude auprès de cet homme rare, nous l'attirâmes dans un petit coin de la ville à une maison consacrée aux muses, où nous lui donnâmes un repas pour avoir le plaisir de son agréable entretien. Il ne se fit point prier, il vint à point nommé sur le midi. La compagnie était bonne, la table propre et délicate, et le buffet bien garni. Point de compliments d'entrée, point de façons, nulle grimace, nulle contrainte. La Fontaine garda un profond silence, on ne s'en étonna point parce qu'il avait autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme quatre et but de même. Le repas fini, on commença à souhaiter qu'il parlât ; mais il s'endormit. Après trois quarts d'heure de sommeil il revint à lui. Il voulait s'excuser sur ce qu'il avait fatigué. On lui dit que cela ne demandait point d'excuse, que tout ce qu'il faisait était bien fait. On s'approcha de lui, on voulut le mettre en humeur et l'obliger à laisser voir son esprit ; mais son esprit ne parut point, il était allé je ne sais où et peut-être alors aimait-il ou une grenouille dans les marais, ou une cigale dans les prés, ou un renard dans sa tanière ; car durant tout le temps que La Fontaine demeura avec nous, il ne nous sembla être qu'une machine sans âme. On le jeta dans un carrosse où nous lui dimes adieu pour toujours. Jamais gens ne furent plus surpris et nous nous disions les uns aux autres : Comment se peut-il faire qu'un homme qui a su rendre spirituelles les plus grossières bêtes du monde et les faire parler le plus joli langage qu'on ait jamais oui, ait une conversation si riche et ne puisse pas pour un quart d'heure faire venir son esprit sur les lèvres et nous avertir qu'il est là. »

Une autre fois, invité à dîner par un de ces hommes qui présentent à leurs convives un homme d'esprit comme la chose la meilleure et la plus estimable de son dîner, La Fontaine mangea comme quatre, mais ne dit pas un mot. Il se retira même de fort bonne heure sous le prétexte

qu'il devait se rendre à l'Académie. — Mais, lui objectait-on ce n'est pas encore l'heure des séances, et d'ici, vous n'avez qu'un très-court chemin à parcourir. — Je prendrai le plus long, répartit-il, en s'échappant.

Il se trouvait un jour chez Despréaux au milieu de plusieurs personnes d'une savante érudition. Il était assis entre Racine et Boileau le docteur. On parlait de saint Augustin en commentant longuement ses œuvres. La Fontaine n'avait pas encore prononcé une parole. On eût dit qu'il était seul au milieu de cette société éloquentement bruyante. Tout à coup entendant prononcer le nom de l'illustre écrivain sacré : — *Croyez-vous, s'écria-t-il en s'adressant à l'abbé Boileau, que saint Augustin ait plus d'esprit que Rabelais ?* Le docteur stupéfait à une semblable question et le parcourant des yeux avec une sorte d'inquiétude : *Prenez garde, dit-il, monsieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers.* — Le fabuliste prit une position plus rassurante et rentra dans sa léthargie morale.

Dans un repas auquel assistaient Molière et Despréaux on discutait sur la science dramatique, La Fontaine condamnait le monologue. « Rien, disait-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il soit beaucoup plus près de celui qui parle. » Il exprimait cette critique d'une justesse naïve en termes abondants et chaleureux. — Il faut, disait Despréaux à haute voix, que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraud ! Et il répétait ces paroles sans que celui à qui elles s'adressaient cessât de disserter. Tout le monde éclata de rire. — *De quoi riez-vous donc ?* demanda-t-il. — *Comment, répartit Despréaux, je m'épuise à vous injurier tout haut et vous ne m'entendez point, quoique je sois assez près de vous pour vous toucher, et vous êtes surpris qu'un acteur sur le théâtre n'entende point un a parte qu'un autre acteur dit à côté de lui.* — C'était ainsi que ses illustres amis qui l'avaient surnommé le bonhomme s'amusaient souvent à ses dépens. — S'il n'en riait pas, il ne s'en fâchait jamais.

Puisque nous sommes entrés dans la série curieuse des anecdotes où il joue toujours un rôle si comique, n'en privons pas le lecteur.

On affirme qu'il oubliât d'avoir assisté à l'enterrement d'une personne, et qu'un beau jour il arriva chez elle avec quelques-uns de ses amis pour être invité à son dîner. — Mais le portier lui dit que son maître était mort depuis huit jours. — Ah ! fit La Fontaine avec surprise, je ne croyais pas qu'il y eût si longtemps.

Pressé par des créanciers, le bonhomme se reposait sans scrupule sur la caution qu'un de ses amis avait donnée pour lui. — Il a répondu pour moi, il faudra qu'il paye, disait-il, j'en ferais autant à sa place. — Il faut avoir le cœur bien pur ou professer les maximes intéressées de John Bull pour compter ainsi sur la communauté des biens.

Des voleurs même dans la rue ne l'étonnaient pas. On lui demande la bourse ou la vie, il n'était que six heures du soir. — Messieurs, leur dit-il, vous ouvrez de bien bonne heure.

La Fontaine était du petit nombre d'écrivains plus véritablement heureux par leurs talents que par leurs succès. Pauvre, mais sans humeur, n'aimant que le repos et ses douces rêveries, ses jours coulaient négligemment comme ses vers. Il jouissait de la nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir, de ses sentiments, de

ses idées et du plaisir de les répandre; enfin il était si bien avec lui-même qu'il n'avait pas besoin des autres.

Il était estimé de tout le monde, non-seulement comme homme, mais comme génie poétique. L'opinion de Molière le place au rang qui lui est dû, lorsque ce dernier dit à Descoleaux en montrant Racine, Boileau et d'autres : — Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effacent pas le bonhomme.

La préoccupation poétique qui l'arrachait à la vie ordinaire, sans fermer entièrement son cœur aux sentiments généreux, le rendait presque insensible aux affections d'un homme ordinaire. Pendant qu'il vivait à Paris, sa femme s'était retirée à Château-Thierry. Ses amis lui firent remarquer l'inconvenance de cette séparation et lui

conseillèrent un raccommodement. Sans hésiter, il part et se rend chez sa femme. Le domestique de la maison ne le connaissant pas, lui dit que madame de La Fontaine était au salut. Ennuyé d'attendre, il va chez une vieille connaissance qui le retint à souper. Bien fêté, logé et régalez, il oublie le motif qui l'a conduit à Château-Thierry. Le lendemain, sans songer à sa femme, il prend la voiture publique et revient à Paris. Ses amis s'empressèrent de lui demander s'il avait été heureux dans sa tentative conjugale. — J'ai été pour voir ma femme, répondit-il, mais je ne l'ai point trouvée, elle était au salut.

Il avait eu un fils en 1660; il le garda fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, premier président, le débarrassa des inquiétudes paternelles en adoptant cet en-



La Fontaine arrêté par des volontaires.

fant et se chargeant de son éducation et de sa fortune. Il y avait longtemps que La Fontaine n'avait vu l'héritier de son nom, lorsqu'il le rencontra dans une maison où on voulait jouer de sa surprise. Il l'entendit parler et lui trouva de l'esprit; sans se douter du lien qui l'attachait à ce jeune homme, il fit part à la société des bonnes dispositions qu'il lui reconnaissait. On s'empressa de lui apprendre que c'était son fils; mais sans s'émouvoir le moins du monde : — Ah! répondit-il, j'en suis bien aise.

Cette indifférence en matière de sentiments ne peut surprendre personne, si l'on songe que pour lui-même et pour ses propres besoins il était d'une insensibilité vraiment extraordinaire; c'est ainsi que, vêtu depuis deux jours d'un habit neuf sans s'en être aperçu et rencontrant dans la rue une personne qui lui en fit compliment, il se regarda tout étonné en reconnaissant la propreté inaccoutumée de son vêtement. — La Fontaine était redevable de cet habit à l'amicale bienveillance de madame d'Herward, qui l'avait fait mettre dans sa chambre à la place de celui qu'il portait ordinairement.

Un autre trait fera mieux comprendre son naturel insouciant. Madame de Bouillon, allant à Versailles, le rencontra le matin rêvant sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le vit dans le même endroit et dans la même attitude. Cependant, non-seulement il faisait un froid sensible, mais encore la pluie n'avait pas cessé de tomber pendant tout le jour. — Il avait travaillé sous cet arbre; c'était devenu pour un instant son cabinet d'études. — Qui sait s'il n'y avait pas composé *le Gland et la Citrouille*, *le Chêne et le Roseau* ou *la Forêt et le Buceron*?

Son caractère le portant à une abnégation complète de lui-même, il ne pouvait ressentir les affections qui l'ensent rattaché à sa femme ou à son fils. Chez lui ce n'était pas durété de cœur et égoïsme, c'était encore une distraction; seulement commencée à vingt ans, elle ne devait finir qu'avec lui.

On est vraiment étonné, lorsqu'on parcourt la vie de cet homme étrange, de n'y rencontrer qu'un jour de colère et de fiel : Lulli, le compositeur florentin, se prit subitement

de belle passion pour la poésie de La Fontaine ; il se rendit chez lui et demanda un opéra. Le bonhomme promit, mais ne s'en souvint pas. Lulli revint deux fois, trois fois, tous les jours. Impatienté, obsédé, tourmenté, il fit ce qu'on réclamait de lui avec tant d'ardeur. Mais lorsqu'au bout de quatre mois, ayant abandonné ses grenouilles, ses agneaux et ses chiens pour faire chanter Lucas ou Zéphyrine, il eut enfin terminé son libretto, Lulli, cessant tout à coup ses fatigantes visites, mit en musique l'*Aleste* de Quinault, et le fit jouer devant la cour à Saint-Germain. Aussi sensible à la perte de son temps qu'à l'affront du musicien, La Fontaine composa une satire contre Lulli. — Ce fut la colère d'un enfant. — Incapable de haïr et de sentir vivement une injure, il se repentit, peu de jours après, d'avoir confié à sa muse le son de sa vengeance, et il accusa ses amis de l'avoir irrité pour une offense qui ne méritait que l'oubli, — il aurait dû dire le dédain.

Il y avait dans ses manières et dans toutes ses actions une telle simplicité, une si grande naïveté ; il avait des surprises si étranges devant les choses les plus ordinaires, son caractère avait tant d'ingénuité enfantine, que ceux qui ne le connaissaient pas le regardaient comme un imbécile, ou, s'ils étaient indulgents, comme une manière d'automate qui parlait à heure fixe et agissait. Parmi ses plus grands admirateurs, il jouissait d'une singulière réputation de génie et d'ineptie en même temps. On se rappelle ce mot de madame de la Sablière qui, après avoir congédié tous ses domestiques en un seul jour, disait : Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat et mon La Fontaine.

Une seule fois La Fontaine témoigna une ambition, un désir, une volonté. Il voulut entrer à l'Académie. La mort de Colbert y laissait une place vacante. Boileau, le célèbre critique, devint le concurrent du fabuliste. A cause de son rare génie et de son immense réputation, plusieurs membres de l'Académie désiraient avoir ce dernier pour confrère ; mais quelques pages badines qu'il avait écrites, donnaient des craintes sur son admission. Il obtint seize voix contre sept. Il fallait pour sa réception le consentement du roi, et un instant on crut que Despréaux, connu de toute la cour et favorisé de la bienveillance de Louis XIV, supplanterait La Fontaine dans la seule affaire où il semblait s'être laissé pousser par l'aiguillon de la gloire. Mais la mort d'un autre académicien vint mettre un terme à l'anxiété de ses amis. Boileau fut nommé en remplacement de M. de Bezons, et lorsque le député de l'Académie rendit compte au roi de cette élection : « Le choix qu'on a fait de M. Despréaux m'est agréable, dit-il, et sera généralement approuvé. Vous pouvez, ajoutait-il, recevoir incessamment La Fontaine ; il a promis d'être sage. »

Cette approbation fut reçue avec joie et La Fontaine entra dans cette illustre assemblée le 2 mai 1684. L'opinion qu'on avait de son génie et la satisfaction générale fut exprimée par les paroles que lui adressa publiquement M. l'abbé de la Chambre, alors directeur : « L'Académie reconnaît en vous, monsieur, un de ces excellents ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle gloire qui va la soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France et pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles. Elle reconnaît en vous un génie aisé et facile, plein de délicatesse et de naïveté,

quelque chose d'original, et qui dans sa simplicité apparente, et sous un air négligé renferme de grands trésors et de grandes beautés. »

L'estime et l'amitié de ses confrères fut une juste récompense de son affable simplicité. Avec aucun d'eux il n'eut la moindre mésintelligence, et lorsque Furetière dut encourir l'arrêt d'exclusion qui le rayait de la liste des académiciens, La Fontaine, toujours indulgent et bon, voulut donner sa voix pour lui et mettre sa boule blanche ; mais hélas ! il mit la noire. — C'était encore une distraction. Furetière ne la lui pardonna jamais.

La Fontaine n'avait jamais brigué les faveurs de la cour. Il avait un éloignement invincible pour tout ce qui sentait l'assujettissement ou la contrainte de la haute société ; à la mort de madame de la Sablière, il resta sans ressources. En perdant cette illustre amie, il perdit les douceurs de la vie qui lui étaient les plus chères et les plus précieuses : la table, le lit, et le bon feu en hiver ; son repos et sa tranquillité en furent troublés. Il se vit pour la première fois contraint de pourvoir à ses besoins. C'est à cette époque de sa vie que Voltaire reproche à Louis XIV de n'avoir pas fait à ce grand homme une part proportionnée à son mérite dans ses libéralités. La Fontaine, pressé par la nécessité, fit un voyage à la cour pour y présenter ses fables au roi. Il fut reçu avec bonté, et Bontems, le premier valet de chambre, eut ordre de lui montrer lui-même tout ce qu'il y avait de curieux à Versailles, de le faire bien dîner, et de lui donner une bourse de mille pistoles. Les ordres du roi furent exécutés. Enivré de si grandes faveurs, le fabuliste remonte dans sa voiture de louage, arrive à Paris, descend aux Tuileries, paye le cocher et gagne à pied la rue d'Enfer. Le soir même M. d'Herward, contrôleur général, vit La Fontaine. — Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? — A merveille ! le roi m'a dit les choses du monde les plus gracieuses. — Oui, mais ne rapportez-vous que des compliments ? — Je rapporte une grosse bourse toute remplie d'or. — Où est-elle ? — Elle est... et le bonhomme cherchant dans ses poches ne trouva rien. Ah ! reprit-il, elle est sans doute restée dans le carrosse qui m'a mené. — Fort bien ; et où l'avez-vous pris ? Comment est-il fait ? Où l'avez-vous laissé ? — Je l'ai pris sur la place du Palais-Royal : il est fait comme un carrosse de fiacre ; il m'a descendu aux Tuileries. — Voilà de bons renseignements ; si vous n'en avez point d'autres, la bourse court grand risque d'être perdue pour vous. — Attendez... il me semble que l'un des chevaux était noir et l'autre blanc. M. d'Herward monte sur-le-champ dans sa voiture avec La Fontaine et se fait conduire au plus vite sur la place du Palais-Royal. Il s'informe là si un cocher dont les chevaux étaient de deux couleurs n'avait point fait le voyage de Versailles. On lui dit que oui, et que cet homme demeure rue Frontenau. On y va ; ce cocher, qui avait encore en du monde dans sa voiture après avoir transporté notre poète, venait de rentrer. Par un bonheur inespéré, la bourse se trouva derrière le coussin où personne heureusement ne s'était avisé de fouiller.

C'est peu de temps après la mort de madame de la Sablière, que ce fléau des poètes, qu'on nomme la nécessité, faillit exiler de sa patrie et dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui fait le plus d'honneur. La Fontaine était aussi célèbre à Londres qu'à Paris. Madame de Bouillon, madame de Mazarin, M. de Saint-Evremond,

qui se trouvaient alors sur les bords de la Tamise, se joignirent à madame Harvey, au duc de Devonshire, à milords Montaigu et Godolphin pour engager le bonhomme à abandonner une patrie coupable envers lui et à accepter la sub-istance honorable que lui assuraient les généreux sentiments de ses protecteurs d'outre-Manche. — On prétend que, sans les grandes difficultés que le fabuliste rencontra dans l'étude de la langue anglaise, il serait parti pour Londres. — C'eût été un affront bien mérité à cette belle France qui veut avoir des grands hommes et ne pas les nourrir ; coquette, aimant à se parer de bijoux précieux sans vouloir en payer le prix !

Une autre circonstance plus tristement vraie peut-être que toute autre, retint La Fontaine dans ce Paris qu'il aimait avec passion. Il tomba dangereusement malade, et cette fois le rêveur insouciant, incapable de la moindre inquiétude matérielle, jeta les yeux un peu plus loin que le cercueil, et il vit l'éternité. — Ça lui prit au cœur comme le réveil subit d'une pensée ensevelie depuis longtemps. — Ce fut dans cette situation d'esprit qu'il reçut la visite du vénérable M. Poujet, vicaire de Saint-Roch. Cet homme d'esprit et de religion, afin de donner à sa première démarche l'air le moins funèbre possible, se fit présenter à La Fontaine par un de ses meilleurs amis, et sous le prétexte bien simple de l'intérêt que lui inspirait son état maladif. Insensiblement le bon prêtre fit tomber la conversation sur la religion, sur les preuves évidentes de sa divine institution et sur l'authenticité des livres saints. « Je me suis mis, dit La Fontaine avec sa naïveté ordinaire, à lire depuis quelque temps le nouveau Testament. Je vous assure que c'est un fort bon livre ; oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu : c'est l'éternité des peines. Je ne comprends pas comment cette éternité peut s'accorder avec les bontés de Dieu. » L'abbé Porjet réfuta cette objection par des raisonnements pleins de douceur et de vérité, et après une discussion tout à fait innocente, La Fontaine fut si satisfait des réponses du bon prêtre, qu'il le pria de revenir. — On peut bien penser que ce dernier n'y manqua pas. Bientôt remplissant auprès de lui cette consolante mission que le Christ légua miséricordieusement à ses apôtres, M. Poujet n'eut plus qu'à l'amener à condamner lui-même les quelques écrits tombés de sa plume dans un instant de gaieté licencieuse. — Ce fut un peu difficile, mais il y parvint. — La Fontaine n'avait jamais pensé faire une œuvre immorale et nuisible en rimant ses contes. Dans son étrange simplicité, il s'était figuré que, si l'homme portait un vêtement, c'était par luxe ou par raison atmosphérique. Jamais, à table ou dans toute autre situation, on ne lui avait entendu faire des ré-

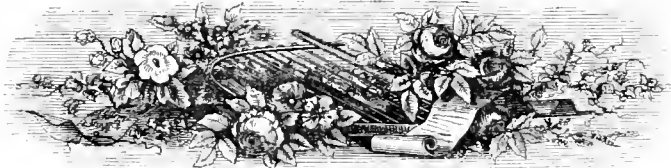
cits que la pudeur condamne. S'il en avait écrit, selon lui, c'était tout simplement pour faire rire ses amis.

Après des conférences assidues et peut-être un peu laborieuses de la part de M. Poujet, La Fontaine, convaincu et résigné, reçut le saint viatique avec des sentiments dignes de la candeur de son âme et des vertus du meilleur chrétien. — Ce fut à cette heure solennelle de sa vie, qu'en présence des membres de l'Académie, il réfuta les vers licencieux qu'il avait écrits. — C'était un sacrifice, car ses ouvrages étaient pétillants d'esprit et de génie ; mais il était chrétien avant d'être poète. — A sa réfutation il ajouta une protestation authentique de n'employer ses talents à l'avenir, s'il recouvrait la santé, qu'à des sujets moraux ou pieux. C'est pendant cette maladie qu'il faut raconter le mot si piquant de la domestique qui le gardait. — Ah ! dit-elle un jour en voyant les soins assidus de M. Poujet, ne vous occupez pas tant de lui, il est plus bête que méchant. Et une autre fois, elle s'écria avec un air de compassion : Dieu n'aura jamais le courage de le damner.

Notre bonhomme vécut encore. — Il put, ainsi qu'il le dit lui-même, retourner à l'Académie, parce qu'il s'y amusait. Mais la mort qui l'avait menacé de si près semblait visiblement pour lui planer encore sur sa tête. Une lettre qu'il écrivit à M. de Maucroy et que nous rapportons ici à cause des sentiments de foi qui y sont si vivement exprimés, prouve d'une manière évidente l'appréhension fatale qui avait assombri sa vie, autrefois si rose et bleue : « Tu te trompes assurément, écrit-il en 1695, s'il est bien vrai comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage ; mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme je m'en revenais, il me prit au milieu de la rue une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O ! mon cher, mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comment j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Sa crainte était prophétique. Au mois de mars de la même année il mourut. Il avait passé soixante-treize ans sur la terre. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-Joseph, dans le même sépulchre où, vingt-deux ans avant, on avait placé son illustre ami Molière, autre feuille tombée comme lui de l'arbre du génie et que nulles autres feuilles ne sont venues remplacer. Lorsqu'on déshabilla le poète pour le mettre dans son lit, qui n'était plus que l'antichambre de son cercueil, on le trouva couvert d'un cilice.

ANDRÉ THOMAS.



PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(SUITE.)

Une plaine immense et marécageuse, pour le dessèchement de laquelle on a fait plusieurs fois d'inutiles sacrifices, entoure Quillebeuf; c'est à son extrémité que se trouve le village du Marais-Vernier, baigné par la Seine. Au-dessus des maisons du Marais-Vernier s'élève le château qui appartient au marquis de Mortemart, bâti à mi-côte sur le revers de la montagne longue et resserrée qui forme à son extrémité la pointe de la Roque. Cette montagne, coupée perpendiculairement, présente à l'œil une série d'assises composées de roches horizontales; dépouillée et stérile, elle domine cependant un territoire fertile et couvert de gras pâturages. Dans les flancs de la Roque on trouve un grand nombre de fossiles de tout genre; près du château de Mortemart, une crypte profonde, d'où l'on a extrait jadis les pierres qui ont servi à construire Saint-Ouen-de-Pont-Audemer, est formée par une carrière depuis longtemps abandonnée.

En gravissant le point le plus élevé du plateau de la Roque, nommé dans le pays le Camp-des-Anglais, vous jouissez d'une vue magnifique. Alors se présente à vos regards la scène la plus variée: au nord, la pointe où est Quillebeuf, celle de Tancarville et les côtes du pays de Caux; à l'est le grand Marais-Vernier et des collines couronnées de bois; au sud, la vallée de la Bille avec Pont-Audemer, qu'on entrevoit dans le fond, enfin à l'ouest l'embouchure de la Seine, large, imposante, vivifiée par le mouvement des ports du Havre et de Honfleur, et par les vaisseaux qui entrent dans le fleuve ou qui le quittent.

Si vous aimez les souvenirs d'autrefois, en quittant la pointe de la Roque vous devez aller visiter la grotte de Saint-Géremier, devenue populaire sous le nom de Saint-Béranger. Ce pieux cénobite y passait sa vie dans la solitude, lorsque la direction de l'abbaye de Pentalle, située sur les bords de la Rille, lui fut confiée, bien malgré lui, par Saint-Ouen, évêque de Rouen. Les moines de l'abbaye, jaloux et haineux par excellence, durent cacher le ressentiment que cette décision leur avait inspirée; un soir même, ils dépêchèrent vers lui quelques uns des leurs, sous prétexte de le presser d'accepter l'honneur qu'on lui décernait. Le lendemain, au lever de l'aurore, quand on vint à la grotte, Géremier était absent, la retraite était inhabitée; toutes les recherches furent vaines. Les moines firent courir le bruit que le saint homme était monté miraculeusement au ciel; cependant des pêcheurs des environs retrouvèrent le froc du pauvre solitaire qui flottait sur les eaux; le corps avait disparu.

Au-dessous de la pointe de la Roque, la Seine reçoit la Rille, qui arrive du département de l'Orne, après avoir baigné l'Aigle, Beaumont, Brionne et Pont-Audemer. Dans sa vallée, d'une étendue de vingt-deux lieues, on voit des sites admirables, et les ruines de la magnifique abbaye du Bec, celles du château de Montfort, de celui de l'amiral d'Annebaut et du monastère de Pentalle. A l'em-

bouchure de la Rille, la Seine a formé, par des alluvions successives, un herbage immense, appelé Banc-du-Nord. Ce terrain, qui a atteint un diamètre d'une lieue, n'a plus aujourd'hui que le dixième de son ancienne étendue. Le fleuve, fatigué de fuir loin de ses bords, est devenu moins vagabond, et il s'occupe chaque jour de reconquérir ce qu'il avait perdu.

Derrière le Banc-du-Nord on voit s'étendre les marais et les prairies de Conteville. Le village eut jadis ses comtes; l'un d'eux, du nom de Hellouin, aima Arlette, qui avait longtemps vécu au château de Robert-le-Diable, l'épousa et devint par cette union le beau-père de Guillaume le Conquérant. Conteville se trouve appuyé au revers du mont Courel, dont le plateau est couvert de bruyères immenses. Au pied de ce penchant, si l'on revient par la Seine, on aperçoit Berville, dont le fleuve arrose les extrémités. Ce village tire sa seule importance de la *posée* qu'y font, depuis 1812, par suite du déplacement des vases, les bâtiments qui, descendant vers le Havre ou montant vers Rouen, s'y reposent pour profiter des vents favorables ou des marées de syzygie.

Sur l'autre versant du mont Courel, sur les rives de la Seine, on voyait s'élever autrefois l'abbaye de Grestain, construite par Arlette et son époux sur les ruines d'une antique chapelle, pour remercier Dieu d'avoir rapplé la jeune femme à la santé et à la vie. Les fondateurs de ce monastère y reçurent leur sépulture; par malheur on n'a conservé aucune trace du tombeau d'Arlette; l'abbaye elle-même ne présente plus à l'observateur qu'une masse de débris informes. Achetée par un ancien amateur de Honfleur, M. Lalleman, elle a été changée en une habitation fort agréable. Quelques cabanes de douaniers, voilà tout ce qui reste du village de Grestain, qui s'était fondé peu à peu auprès de l'abbaye, et que nous voyons figurer dans le dictionnaire géographique de Vosgien comme un gros bourg de Normandie.

Au hameau de Jobles, le fleuve va recevoir le ruisseau de la Vilaine, encaissé dans un vallon à la fois sauvage et pittoresque, à travers lequel il précipite ses eaux rapides. Sur les bords de ce ruisseau s'élève le village de Carbec dont on voit déjà les maisons. Carbec possède une source qui attire une foule de pèlerins; ceux-ci accourent se purifier dans ses eaux merveilleuses pour y recouvrer la santé. Puis nous allons passer devant le plateau de Fatouville-sur-mer, couronné de bruyères comme le mont Courel, et nous atteignons enfin Fiquelieur, sur le revers de la colline, à l'embouchure de la petite rivière d'Orange c'est en cet endroit que finit le département de l'Eure et que commence celui du Calvados.

Du haut de la côte de Fiquelieur on jouit de la vue la plus agréable. La route qui arrive de Paris, passant par Rouen et Pont-Audemer, court sur les flancs de la montagne où elle serpente, côtoie l'église bâtie en forme de croix grecque, non loin de laquelle habitait autrefois une

communauté monastique, dont les membres consacraient au soulagement des pauvres et des pèlerins.

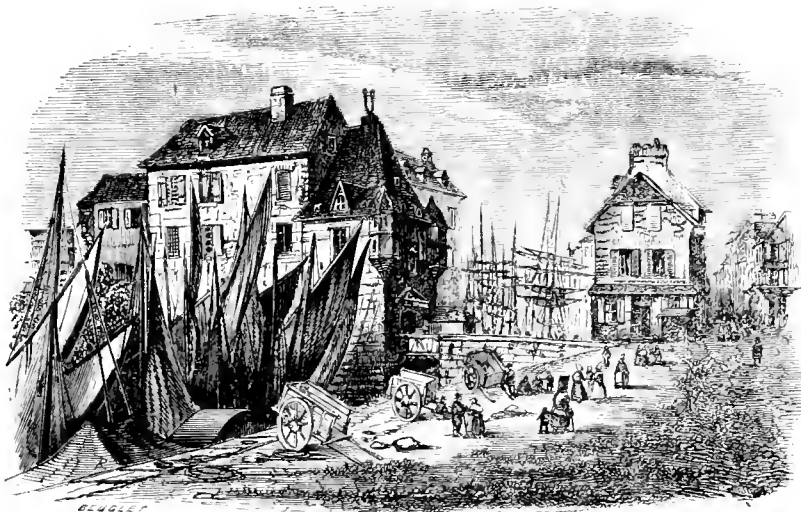
C'est à Fiquelieur que commence la petite plaine traversée par la petite rivière de Morel. Non loin de son embouchure, on trouve le village de Saint-Sauveur, qui n'est, à vrai dire, qu'un faubourg de Honfleur, où les bateaux viennent prendre du bois et de la brique en échange des moules et des poissons qui forment leur cargaison. Le long de ce rivage paissent les beaux et gras troupeaux désignés sous le nom de moutons de Beuzeville ou de Présalé. Enfin nous voilà tout près des jetées de Honfleur qui, s'avancant dans la mer, semblent inviter les navires à se réfugier entre leurs bras.

Rien de moins brillant que l'entrée du port à Honfleur ; le commerce est aujourd'hui sans activité dans cette ville déchue. Depuis que la traite des noirs est abolie, que tout s'est centralisé au Havre, et que les harengs, dont les bancs fréquentaient autrefois la côte, ont disparu, Honfleur a été frappée d'un coup mortel. Son port s'avance

de plus en plus chaque jour vers sa décadence ; la vase, partout amoncelée, encombre ses bassins, et le gouvernement reste indifférent à tant de maux. Les bois du nord et la houille continuent seuls à entretenir les derniers restes de la vie commerciale dont la ville de Honfleur a joui pendant longtemps¹.

On ne possède aucun document sur l'origine et la fondation de Honfleur ; tout ce qu'on sait, c'est que Guillaume le Conquérant y fit un séjour avant sa mort. Honfleur put jouir obscurément de sa prospérité jusqu'aux guerres de religion. Alors elle eut à soutenir deux sièges contre Henri IV, qui assista en personne à l'une de ces attaques. La canon détruisit à cette époque les fortifications, qu'on n'a pas relevées ; quelques débris qui en restent font juger de l'importance de la place. Dans des temps plus rapprochés du nôtre, Honfleur a reçu les visites de l'empereur Joseph, de Louis XVI, de Napoléon, du duc d'Angoulême et de la duchesse de Berri.

Honfleur est une ville assez triste et mal construite ; il



Vue de Honfleur.

faut consacrer quelques heures à son examen pour y découvrir quelques maisons passables et l'entrée, par la route de Caen dont plus d'une grande ville serait fière. Une chose cependant est bien digne d'arrêter le curieux ou le voyageur : c'est le pèlerinage de Notre-Dame-de-Grâce ; cette chapelle s'élève sur la montagne située à l'ouest, qui commande presque à pic la ville de Honfleur. On y monte par une route que des travaux tout modernes ont rendue carrossable. Sur le haut de cette colline, tout près de la chapelle, se dresse un christ colossal, à l'un des carrefours formés par la route. Du sommet de cette élévation, terminée en plate-forme, l'œil embrasse un ad-

mirable panorama. Le plateau de la montagne se termine brusquement au pied de la croix même, du côté de la mer ; des éboulements considérables s'en détachent de temps en temps, et roulent sur le rivage où, du haut du rocher, le pêcheur, attentif à ses filets, nous apparaît comme un point sur la grève.

Au bas de la montagne se trouve un chemin qui conduit à Yasony et au charmant château de Blosseville. Derrière Honfleur, sur la rive gauche du fleuve, on voit d'immenses prairies et des bois épais s'avancer au sein des flots ; puis, par un contraste bizarre, apparaît le pays de Caux avec sa série de falaises blanchâtres s'élevant à pic au-dessus de la Seine, et n'offrant au regard que des rochers décharnés jusqu'à Tancarville, dont nous apercevons la pointe à l'extrémité de l'horizon.

Cependant rien ne peut donner une idée de la richesse de ce pays de Caux que ces falaises, dont nous venons de

¹ Un événement fâcheux est encore venu tout récemment empirer la position déjà désespérée de cette ville. Le quai du bassin neuf, par suite du tassement des terres et de l'action des eaux, a subi un écartement de trois mètres et devra être reconstruit entièrement. Or c'est une dépense de 100,000 fr. environ, comment fera la pauvre ville d'Honfleur ?

parler, cachent à nos yeux. Partout des campagnes couvertes de moissons jaunissantes ou d'arbres chargés de fruits; dans les pâturages, des bestiaux de la plus admirable race; autour des châteaux et des fermes, des arbres magnifiques pour les ombrages, voilà le pays de Caux. Mais une chose mérite surtout d'attirer l'attention: c'est la population forte et belle de ces campagnes, ce sont ces charmantes Cauchoises aux yeux bleus, au frais visage, à la taille élancée, et dont l'éclatante beauté se trouve encore rehaussée par une coiffure élevée qui, en dépit de certains détracteurs, ne manque pas d'élégance.

Au-dessous de Tancarville et côtoyant les falaises du pays de Caux, la Seine va doubler le cap du Hode, coule devant Saint-Jacques, Saint-Vigor, Sandouville et Oudales, retraites pittoresques des pêcheurs de la côte, et baigne le pied du château d'Orcher, dont nous apercevons les avenues sur le haut de la colline; massif et sans art dans sa construction et son architecture, ce château a été bâti à la place d'une ancienne forteresse qui défendait anciennement l'entrée du fleuve.

Ce manoir est fort connu de tous les marins qui fréquentent ces parages, il leur sert en quelque sorte de fanal pour se garer des écueils et des bancs dont le bassin de la Seine est parsemé à sa hauteur. Entre tous les seigneurs auxquels appartint ce domaine dans l'origine, un seul uniquement a survécu à l'oubli, c'est Robert d'Orcher, qui suivit Robert le Diable en Palestine. Dans des temps bien postérieurs, cette propriété d'Orcher fut un des quatorze domaines que posséda dans notre pays l'Écossais Law, qui, après avoir acquis des milliards, alla mourir à Venise dans la misère. Naguère encore, ce castel, qui dépend du village de Gonfreville, situé par derrière, avait pour propriétaire la bonne et charitable marquise de Nagu, qui, à Orcher comme à la Meilleraye, marqua tous les jours de sa vie par des bienfaits. Elle aura auprès de Dieu de puissants intercesseurs dans les pauvres, dont elle prit toujours à tâche d'adoucir les souffrances.

A. L. RAVERGIE.

PROMENADES AU MUSÉE DE GÉOLOGIE.

INTRODUCTION.

I.



Alfred, vous connaissez déjà l'histoire naturelle de quelques animaux, mais vous ignorez encore celle du globe que vous habitez. « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Ces paroles si simples, qu'on lit dans toutes les histoires saintes et dans le catéchisme, contiennent la matière d'une grande science. La géologie (ainsi nommée de deux mots grecs, dont l'un signifie terre, et l'autre, discours) embrasse

tous les âges de la planète ou le Créateur nous a placés. Il faut, en effet, nous représenter le globe terrestre comme un être qui a eu sa formation, sa croissance, et qui est parvenu maintenant à son état viril. Vous ne vous étonnez donc plus si vous m'entendez parler de l'enfance de la terre: vous songerez seulement à la vôtre, à ces premières années qui ont suivi votre naissance, et dont le souvenir est pour vous environné de ténèbres profondes. Quand vous voulez acquiescer des renseignements sur cet âge oublié, vous vous adressez à votre mère. Puisant dans sa mémoire, elle en tire une réponse à toutes vos questions. Souvent elle vous raconte même des événements qui ont précédé votre naissance, et dont la trace serait à jamais perdue pour vous si elle n'avait pris soin de la conserver.

— Voilà qui est bien pour obtenir des instructions de

ma mère; je lui demande: « Où les choses en étaient-elles avant que je fusse au monde? » et elle me répond toujours juste; mais, comment faire pour tirer de la terre le récit des événements qui ont devancé la naissance du genre humain?

— On s'y prend absolument de la même manière: il faut l'interroger.

— Comment? la terre parle donc?

— Oui, mon ami; ce n'est pas un langage articulé, comme celui des hommes, ni même comme la voix des animaux; mais c'est une forme de langage que les savants comprennent, et que vous comprendrez comme eux quand je vous en aurai donné la clef. Laissez-moi d'abord vous faire quelques questions bien simples. En jouant dans le jardin avec vos camarades, n'avez-vous pas remarqué un amas de rocailles, qui ont servi à bâtir une espèce de grotte? dans ces pierres n'avez-vous pas remarqué des incrustations de coquillages?

— Oui, nous en avons même détaché des fragments qui avaient la forme de colimaçons allongés.

— Comment ces coquilles d'animaux appelés mollusques ont-elles pu s'envelopper dans la substance dure de la pierre? n'est-il pas raisonnable de supposer qu'à l'époque où cet amalgame eut lieu, la densité du calcaire qui empâte aujourd'hui ces coquilles n'existait pas? C'était une espèce de vase, tenue en dissolution par la présence des eaux, et qui s'est durcie sous l'influence de l'air sec, quand les eaux se sont retirées. Ne voit-on pas encore tous les jours des terres glaises, d'abord humides, qu'on pétrit dans la main comme de la cire, prendre bientôt, sous l'action du feu, ou simplement sous celle de l'atmo-

sphère, une consistance très grande? Supposons maintenant que ces corps étrangers, comme des débris de poissons, des coquilles ou des os de mammifères, soient engagés dans cette boue sédimenteuse; qu'en résultera-t-il?

— Il arrivera ce qui arrive tous les jours quand je marche sur une terre humide et molle: la forme de mon pied s'imprime dans la matière argileuse.

— Précisément. Le nom qu'on donne à ces empreintes végétales ou animales, conservées depuis l'origine des choses dans le sein de la terre, est celui de fossiles.

— Ainsi, les figures cylindriques que nous avons trouvées dans les rocailles du jardin étaient des fossiles de mollusques.

— Continuons. Ces pierres ont été tirées d'une carrière dans les environs de notre demeure. Il faut donc que les lieux où nous habitons aient été envahis autrefois par les eaux.

— Ce sont sans doute les fleuves ou les rivières du pays qui ont débordé.

— Non, mon ami; car les mollusques dont vous parlez sont des mollusques marins, qui ne pourraient pas vivre dans des eaux douces.

— Est-ce que par hasard la mer serait venue autrefois se promener dans notre jardin?

— Comme vous dites; les eaux de la mer ont occupé non-seulement votre jardin et les environs, mais encore, et sans doute à plusieurs reprises, toute la surface du globe.

— Y a-t-il de cela bien longtemps?

— Ce sont des événements dont ni moi, ni votre père, ni aucun des hommes qui ont vécu sur le monde, n'ont été les témoins.

— Je vois maintenant comment on arrive à deviner par le raisonnement ce que vous appelez l'histoire de la terre.

— Ce n'est pas tout. Je vous ai dit, et vous commencez à voir par vous-même, que les choses ont plusieurs fois changé de face sur le globe terrestre. La création a eu ses époques. Vous savez qu'en histoire on désigne par époque une mesure de temps, durant laquelle s'accomplit un ordre limité de faits. On a encore donné à ces changements successifs, qui ont amené l'achèvement de notre planète, le nom d'âges de la terre, par allusion aux périodes humaines, l'enfance, la puberté, l'adolescence, la jeunesse, qui forment les diverses époques de la vie.

— J'ai pourtant lu dans mon histoire sainte que Dieu créa le ciel, la terre et ses habitants dans l'espace de six jours.

— Cela est vrai; mais il faut bien se garder de se représenter les jours de la création comme nos jours actuels, qui commencent avec le lever du soleil, et finissent avec son coucher. Moïse, l'auteur inspiré, n'a point voulu dire que ces grands événements, dont la suite constitue l'histoire de la formation du globe et celle des êtres créés, fussent l'ouvrage de six fois vingt-quatre heures. Le mot hébreu *yom*, que l'on a traduit par *jour*, signifie *époque*, *révolution*. Chacun de ces jours a donc pu avoir plusieurs siècles.

— Voilà des jours bien longs! Comment se fait-il que Dieu, qui est tout-puissant, n'ait pas fait immédiatement toutes ces choses?

— Dieu est tout-puissant sans doute; mais il a voulu nous enseigner par lui-même la loi du travail et de la patience. C'est une image grossière, il est vrai, que de

comparer l'ouvrage du Créateur à celui d'un artisan; mais Bossuet n'a pas dédaigné cette comparaison, et nous pouvons bien nous en servir après un si grand écrivain. Or, une maison ne se construit pas subitement de toutes pièces; elle s'élève, pour ainsi dire, pierre à pierre, étage par étage; quand une fois la bâtisse a reçu son couronnement, on y installe les personnes qui doivent l'habiter. Cette image nous donne une idée bien rétrécie du travail de développement qui a perfectionné, à travers les âges, la demeure actuelle de l'homme.

— Je ne me faisais point cette idée des six jours de la création, et je ne sais trop si mon professeur y souscritra.

— Oui, mon enfant; lorsque Sa Sainteté Pie VII vint à Paris, il eut une entrevue avec les savants de l'Institut; or, dans ce concile d'un nouveau genre, il n'hésita point à reconnaître, comme orthodoxe, l'interprétation que je vous ai donnée. Les jours *génésiques* sont des révolutions séculaires, qui se succèdent entre elles pendant de longs intervalles, et qui marquent comme des temps de repos entre les grandes opérations de la nature.

— Qu'entendez-vous par la nature, s'il vous plaît?

— Je suis content de cette question, et je vais la résoudre. Les savants ont attaché différents sens au mot *nature*: sans nous arrêter à leurs interprétations, qui ne sont pas toujours conformes à la foi catholique, nous entendrons par la nature l'ensemble des lois que le Créateur a établies, et dont il se sert, soit pour former, soit pour conserver tout ce qui existe.

— Ainsi donc, nous allons au musée de géologie; y a-t-il beaucoup de tableaux et de statues dans ce musée-là?

— Je vois ce qui cause votre erreur, mon jeune ami. Vous avez été aux musées du Louvre, vous y avez vu des ouvrages de l'art, et vous en concluez que tous les musées doivent être destinés à recevoir les créations de la peinture et de la statuaire. Détrompez-vous; la nature a aussi ses monuments, qu'il est juste de recueillir dans des établissements publics. Ne sont-ce pas, en effet, des monnaies, des sculptures véritables, que ces empreintes au moyen desquelles la nature a gardé les formes des animaux *antédiluviens*, comme on conserve sur le plâtre les traits chéris et vénérés de grands hommes que la mort enlève.

— Qu'entendez-vous, je vous prie, par animaux antédiluviens?

— Je vous ai parlé des âges de la terre; chacun de ces âges a vu une population d'animaux, aujourd'hui éteints, dont les débris servent à caractériser, je dirai même à reconstruire l'état général du globe durant leur période d'existence. On nomme ces êtres *antédiluviens*, pour les distinguer de ceux qui vivent maintenant à la surface du globe: ils sont effectivement antérieurs à la dernière catastrophe qui a changé l'état primitif des choses, et que les saintes Écritures désignent sous le nom de *déluge*. Ce sont les restes, les empreintes de ces animaux détruits que nous allons visiter tout à l'heure dans le musée de géologie.

— D'où a-t-on recueilli ces débris des créations antédiluviennes?

— Ces médailles de la terre sont répandues presque partout à la surface du globe et dans son intérieur; on les trouve dans les carrières, dans les mines, dans les fentes et cavernes des rochers, ou même à peu de distance de la

superficie du sol. En 1799, un marchand de vin de la rue Dauphine, à Paris, en faisant des fouilles dans sa cave, découvrit une pièce osseuse, d'une grandeur considérable, enfouie dans une glaise jaunâtre et sablonneuse. Ce fragment volumineux était une tête de baleine. On a découvert plusieurs ossements fossiles dans les carrières de Montmartre.

— Pourquoi nommez-vous ces débris, des médailles?

— C'est un usage très-ancien que celui de frapper des médailles d'or, d'argent ou de cuivre, pour fixer le souvenir d'un événement national, comme une victoire, la naissance d'un prince ou l'avènement d'un souverain au trône. L'art de déchiffrer les inscriptions marquées sur ces médailles, de les rapporter à des époques certaines, de reconstruire par ce moyen l'histoire et la chronologie des faits, constitue une science qu'on appelle la *numismatique*. Cette science offre des traits de similitude avec la géologie. Les géologues se servent aussi des empreintes trouvées dans le sein de la terre, véritables médailles frappées par la nature, pour rétablir la mémoire des événements qui se sont passés très-anciennement à la surface de notre globe.

— Comment se fait-il que je n'aie rien lu sur ces médailles-là dans les anciens auteurs?

— La géologie est une science moderne. Les anciens avaient bien découvert des débris d'animaux antédiluviens; mais, dans leur ignorance de l'anatomie comparée, ils avaient rapporté l'existence de ces fragments énormes à celle d'une antique race de géants qui auraient vécu autrefois sur la terre. C'est ainsi qu'ils plaçaient des tombeaux partout où ils rencontraient des os d'éléphant.

— Qui donc a créé la géologie?

— Une science ne se crée pas tout de suite et par l'effort d'un seul homme; elle croît et se développe avec le temps, au moyen d'une suite de découvertes ajoutées les unes aux autres. Il serait trop long de vous raconter toute l'histoire de la géologie; je vais prendre seulement quelques noms qui marquent les grands progrès de cette histoire du monde. Bernard de Palissy, simple potier de terre, qui fut un grand artiste dans son métier, déduisit de l'observation des coquilles fossiles quelques idées pleines de justesse et tout à fait étonnantes pour son siècle, sur la formation des couches du globe. Mais l'homme auquel la géologie est vraiment redevable de son existence, celui qui porta le flambeau de la philosophie naturelle sur les ruines des anciens mondes, c'est Buffon. Il vit que l'histoire de notre planète avait eu ses époques, ses mouvements, ses révolutions, et qu'il était possible d'en retrouver les traces. Après lui, le savant qui a le plus fait pour déterminer le caractère des âges du globe, fut Cuvier. Au moyen d'un principe nouveau, celui de la corrélation des organismes, il restitua, pour ainsi dire, à la lumière les anciens animaux que le Créateur avait formés et détruits. Un artiste célèbre, M. David (d'Angers), s'est chargé de transporter sur le marbre les traits de Georges Cuvier. Vous allez voir cette statue dans le musée de géologie. — Le statuaire a mis à côté du savant un globe tronqué, et, dans ses mains un fragment du monde, voulant exprimer par cette belle image que le génie de Cuvier avait en quelque sorte percé à jour l'écorce de notre planète, et en avait fait sortir par cette ouverture la révélation des faits qui constituent l'histoire des six jours.

LE DOCTEUR N...

PARALLÈLE DE JUGURTHA ET D'ABD-EL-KADER.



Il y a quelque chose d'immense et d'éternel dans l'homme qui est instruit et qui pense. Au lieu de n'occuper qu'un point étroit du globe, il habite tout l'univers; au lieu de ne vivre que dans l'heure fugitive, il vit dans les siècles, il a l'âge du monde, l'âge de l'histoire; il représente tout le passé du genre humain; il n'est pas simplement un homme, ce sont les hommes qui vivent et revivent en lui. Cette possession des temps et de l'espace par l'étude est merveilleuse comme la mémoire qui loge dans un coin du cerveau les cieux, les mers, les montagnes, tous les grands tableaux de la création.

Un Numide, il y a dix-neuf siècles, soutint le choc de la puissance romaine; on s'en est plus d'une fois souvenu depuis qu'un marabout résiste avec tant de persévérance aux armes de la France en Afrique. Essayons donc d'éta-

blir un parallèle détaillé, motivé, complet, qui nous fasse bien comprendre Jugurtha et Abd-el-Kader.

Jugurtha, le neveu, le fils adoptif de Micipsa, ne passa point son jeune âge dans de molles frivolités; beau, ardent et fort, il domptait les coursiers, lançait le javelot, disputait le prix de la course avec les jeunes gens de son âge, goûtait sans fatigue les joies de la chasse, et nul ne frappait plus tôt que lui le lion, le tigre ou la panthère dans les montagnes ou les forêts de la Numidie.

Abd-el-Kader (l'esclave du Tout-Puissant), homme aux formes charmantes, à la figure grave et rêveuse, aux belles mains et aux jolis pieds, apprit sans maître à monter à cheval des ses premiers ans; toujours il se montra solide sur le dos des chameaux; bien jeune encore, il était adroit à tirer le fusil, monté sur un coursier; en poursuivant au galop un cavalier, il l'abattait à une grande distance.

Micipsa, pour débarrasser ses fils l'un rival intrépide, brillant et populaire, l'avait envoyé commander un corps en Espagne, dans la guerre de Numance; mais au lieu d'y trouver la mort, Jugurtha y trouva la gloire, une

¹ Abd-el-Kader est né en 1808, dans le voisinage de Me-coua.

belle renommée, et l'amitié de Scipion. Il dit dans son cœur : à moi le royaume de Numidie ! Après la mort de Micipsa, il ne recula point devant un crime pour écarter de son chemin Hiemsal qui importunait le plus son ambition. Lorsque Adherbal, vengeur de son frère, prit les armes, Jugurtha commença par le vaincre et finit par lui faire arracher la vie à Girtha (Constantine) au mépris des lois de la capitulation. Maître de la Numidie, il se maintenait par la vigueur de sa volonté, l'habileté de sa diplomatie, le courage de ses troupes dévouées à l'indépendance africaine.

Abd-el-Kader, en entrant sur la scène, n'a éveillé la

jalousie dans l'âme d'aucun chef musulman ; son génie n'a dérangé autour de lui le plan d'aucun émir, d'aucune puissance arabe. Aussi n'a-t-il pas eu besoin de précipiter personne dans la mort pour se délivrer d'une rivalité remuante. Le cadi Sidi-Ahmed qu'il fit mourir à Azzew était plutôt un traître qu'un compétiteur. Prêtre et guerrier, fils de Mahi-Eddin réputé saint, lequel comptait lui-même plusieurs marabouts parmi ses aïeux, Abd-el-Kader, environné de bonne heure de respects pieux et de brillants présages, s'est présenté comme l'apôtre et le défenseur de l'islamisme menacé par la France ; les croyants d'Afrique l'ont accepté pour guide et pour ap-



Abd-el-Kader parlant de la religion.

pui. « Quand il parle de la religion, dit un de ses poètes, il fait pleurer l'œil qui n'a jamais versé une larme. » Ce fut en 1832 que les Français entendirent pour la première fois prononcer le nom d'Abd-el Kader. Successeur de son père dans le beylik de Mascara, il parut à la tête d'intrépides bandes arabes qui se précipitèrent inutilement sur la ville d'Oran devenue française depuis le mois de juillet 1830 par la soumission de Hassan-bey. Proclamé sultan des Arabes le 28 septembre 1832, son élection fut considérée comme une œuvre du ciel. Les visions merveilleuses et les signes prophétiques ne manquèrent pas au berceau de sa grandeur. Lorsqu'il s'en alla visiter le tombeau de Mahomet, les saints de la Mecque lui dirent : « Tu régneras un jour ! »

Jugurtha, dans les mauvais jours de sa fortune, pouvait à force d'argent, d'activité et de génie, retrouver des troupes, reconstituer un parti contre Metellus ou Marius. Mais il n'avait pas l'immense ressource du fanatisme religieux qui ranime éternellement la bravoure, rassemble les débris et lance des forces nouvelles ; Abd-el-Kader, toujours vaincu par nos armes, est toujours debout parce qu'il est puissant comme une croyance, mystérieux comme

le destin, et qu'il est profondément enraciné au sol comme l'idée musulmane au cœur de l'Arabe indompté. Tout sentiment qui a Dieu pour mesure et pour but prend dans son énergie quelque chose d'impérissable. Abd-el-Kader, bannière vivante, personnification belliqueuse de l'islamisme africain, fût-il réduit à n'avoir que sa natte de palmier ou de jonc, que son cheval ou son chameau, serait encore redoutable. A un signal du marabout guerrier, le désert pourrait s'ébranler ; chaque vallon, chaque plateau, chaque détour de montagne pourrait vomir des milliers de cavaliers.

Jugurtha avait appris à Numance que tout était à vendre à Rome, et c'est avec l'or autant et plus qu'avec le fer qu'il attaquait les Romains ; il acheta la moitié du sénat, il fit main basse sur les consciences des bords du Tibre ; les belles qualités de Calpurnius et d'Albinus, la vertu de Scaurus étaient venues échouer contre l'or de Jugurtha ; sauf de rares exceptions, le peuple seul était alors honnête et pur à Rome, et les richesses du Numide avaient pour les nobles d'irrésistibles séductions : la cupidité romaine fut pendant longtemps tout le secret de la puissance de Jugurtha.

Dans l'âge où nous sommes, l'or n'a rien perdu de son pouvoir, et toutes les consciences ne sont pas infranchissables. Pourtant Abd-el-Kader, qui sait ce qui se passe dans notre pays, n'y a acheté personne : l'émir n'a pas les trésors de Jugurtha, et puis, disons-le, les Français ne vendent pas la France.

Autant qu'on peut en juger par les récits de Salluste, les batailles de Jugurtha, avec les éléphants de plus, ressemblaient assez aux batailles d'Abd-el-Kader ; elles se composaient de ruses, de pièges, de fuites simulées ; les chevaux africains, acoutumés aux aspérités des lieux, s'échappaient à travers les rochers et les broussailles. Les Numides avec leurs javelots blessaient ou tuaient de loin comme aujourd'hui les Arabes avec leurs longs fusils. Jugurtha trompait, fatiguait, harcelait l'ennemi ; c'est encore aujourd'hui la tactique du chef arabe. On corrompait les sources, on enlevait ou on détruisait les vivres à l'approche des Romains ; on tombait sur les traînards, les imprudents, sur tous ceux que ne protégeait pas le corps principal de l'armée. Les premières victoires de Métellus l'attristaient parce que les inépuisables ruses du Numide les lui faisaient payer beaucoup trop cher ; il n'atteignit fortement Jugurtha qu'en livrant les champs à la dévastation et en livrant au glaive tous ceux qui s'offraient à lui en âge de porter les armes. Ces espèces de *razzias*, que nous avons imitées en ce qu'elles ont de moins atroce pour atteindre dans ses intérêts l'Arabe qui vous échappe toujours, avaient découragé Jugurtha, épouvanté la Numidie.

Nous ne croyons pas que Jugurtha ait rien emprunté à la discipline des armées romaines. Après une bataille les soldats Numides se dispersaient, reprenant chacun le chemin de sa cabane, et cela ne s'appelait pas une désertion. Rien de régulier n'existait dans les forces de Jugurtha ; peut-être n'eût-il pas osé soumettre à une organisation permanente la farouche énergie d'hommes acoutumés à l'indépendance. Abd-el-Kader a montré plus d'autorité ou plus de génie ; il a établi des troupes régulières ; nous avons les lois et les règlements qui forment son code militaire. L'armée d'Abd-el-Kader, un peu fictive, car il n'a pas toujours les premiers éléments pour appliquer sa législation militaire, l'armée de l'émir, disons-nous, se partage en *goum* (cavalerie) ou *kriallas* (cavaliers), en *askars* (marcheurs ou fantassins), en *tobdjias* (canonniers). Il a déterminé l'uniforme de chaque arme et de chaque grade, le mode d'avancement, l'administration des vivres, établi des décorations et des récompenses. La bravoure, la piété, la patience, voilà les conditions du commandement. « L'officier, dit Abd-el-Kader, est à sa troupe ce qu'est le cœur au corps de l'homme. » Les chefs des cavaliers et des fantassins portent des insignes en guise d'épaulettes ; on lit sur ces insignes des inscriptions arabes dont l'une exprime l'idée que la patience dans le commandement est la clef de l'assistance divine.

Jugurtha devait être éloquent ; Salluste nous dit qu'un moment d'une grande affaire le chef numide parcourait les rangs de tous ses bataillons et les échauffait de ses discours. Lorsqu'il alla à Rome plaider sa cause devant le sénat, il ne lui fut point permis de se faire entendre de l'illustre assemblée, mais les sénateurs qui s'étaient repus de son or avaient senti aussi le pouvoir de sa parole. Un grand charme s'attachait à la personne de Jugurtha ; la belle jeunesse de Numidie s'écarta passionnée pour

lui, et dans l'expédition d'Espagne, il était devenu, d'après Salluste, l'idole de l'armée comme la terreur des Numantins. Jugurtha exerçait donc beaucoup d'empire par son prestige personnel ; mais nous croyons qu'Abd-el-Kader en exerce bien plus encore. Telle est sa séduction que parfois même les officiers français n'ont pas pu s'y dérober. L'émir joint à l'attrait des formes exquises et au double titre de marabout et de guerrier les qualités de savant et de poète. Ses amis nous apprennent que, quand il monte son coursier noir, il paraît modeste comme un petit enfant, et se couvre à moitié la figure ; ce qui n'empêche pas qu'on ne compare sa vigueur à celle du lion. La poésie arabe contemporaine nous répète que l'esprit de l'émir est plus vaste que la mer, qu'il est le savant des savants, le savant des marabouts, et que les plus grands talchs (écrivains) s'inclinent devant son génie ; qu'une lettre qu'on lui adresse ne reste jamais une heure sans réponse, et qu'il emploie toujours les plus belles, les plus pures expressions.

« Notre maître, disent les poètes de l'émir, est comme
 « la rosée qui tombe du ciel, comme la brise du prin-
 « temps qui parle les jours des esclaves de Dieu,
 « comme le soleil des beaux mois dont tout le monde veut
 « avoir un rayon, comme le jeune jasmin qui embaume,
 « comme la rose qui se balance au lever du soleil, comme
 « la violette appuyée sur une frêle tige et qui ne change
 « jamais, comme la colombe qui roucoule dès le matin et
 « que les oiseaux viennent écouter, enfin comme une pe-
 « tite vague de la mer qui bat sans cesse les flancs des
 « rochers, car sans cesse notre maître frappe l'oreille
 « du doux bruit de l'explication du livre divin (le
 « Coran). »

Les vers d'Abd-el-Kader sont connus sous les tentes et les gourbis de l'Afrique ; plus d'un cavalier les chante pour charmer l'ennui de ces longues courses où parfois on fait des lieues sans rencontrer un seul arbre. L'émir a consacré par des vers le souvenir de ses principaux faits d'armes ; après avoir pris Tلمecen, il comparait la cité arabe à une amie dont il aurait conquis l'affection. « En me voyant, disait l'émir-poète, Tلمecen m'a donné sa main à baiser ; je l'aime comme l'enfant aime le cœur de sa mère ; j'enlevai le voile qui enveloppait son long visage, et je palpitai de bonheur : ses joues étaient rouges comme un charbon ardent. Tلمecen a eu des maîtres, mais elle ne leur a montré que de l'indifférence ; elle baissait ses beaux et longs cils en détournant la tête ; à moi seul elle a souri et m'a rendu le plus heureux des sultans. »

Dans un chant où je ne sais quelle autre muse du désert célébrait la prise de Tلمecen par l'émir, Tلمecen, s'adressant à son vainqueur, lui disait :

« O Abd-el-Kader, toi qui sauves les esclaves de Dieu,
 « qui sauves même les naufragés de la plus forte tempête
 « au milieu de la mer, je t'ai donné mes clefs de bonne
 « volonté ; il faut que tu me donnes Alger, ses biens et
 « son peuple pour me servir ; il me faut aussi Oran, sa
 « forteresse et ses canons. Quand tu tiendras ces deux
 « places, ajoute-t-elle, quand tu n'auras pas besoin de
 « te déranger pour obtenir la soumission de tout le
 « pays. »

Le chapitre intitulé récit du massacre des prisonniers français, à Tلمecen, exécuté par l'émir d'Abd-el-Kader, est venu soulever la renommée de l'émir.

C'est souvent par trahisons que s'achève le rôle des grands hommes de guerre. Bomilear, deux fois l'instrument de mauvais desseins, avait promis à Métellus de lui livrer Jugurtha mort ou vif. Un jour qu'il trouva le chef numide triste et se plaignant de sa destinée, il le pressa de terminer la guerre et de se confier dans Métellus : déjà les conditions de la soumission étaient remplies ; mais quand Jugurtha, dépouillé d'hommes et d'argent, fut sommé d'aller entendre son arrêt de la bouche du général romain, il recula devant la crainte de la servitude et se replongea dans l'air libre de la Numidie, remuant tout par son génie afin de se refaire une armée. Mais cet élan d'une âme énergique fut bientôt troublé par la découverte fortuite du complot de Bomilear. Délivré du traître, il ne put se délivrer de ses sombres inquiétudes. Plus de repos, de confiance, de sécurité ! Toute figure d'homme lui semblait cacher un ennemi, il tressaillait au moindre bruit, ne passait jamais la nuit au même endroit, et parfois, au milieu des ténèbres, il se réveillait en sursaut et se saisissait de ses armes en poussant d'effroyables cris. Agité, mélancolique, il changeait chaque jour ses plans et ses choix, et flottait malheureux entre l'ennemi et le désert. Un roi faible et lâche se rencontra pour accomplir l'œuvre de Bomilear. On sait comment Boecius, roi de Mauritanie, fit tomber son allié entre les mains de Sylla et de Marius. Nous avons vu à Rome le cachot (le Tullianum) où une vengeance, indigne d'un grand peuple, laissa mourir de faim Jugurtha.

Abd-el-Kader n'a pas de Bomilear à redouter. La lassitude de la guerre, notre justice, nos victoires répétées qui seront pour les musulmans une manifestation de la volonté de Dieu, diminueront le nombre des hommes attachés à sa mission de défenseur et de réparateur à l'islamisme, mais la liberté et la vie d'Abd-el-Kader n'ont rien à craindre de l'Arabe. Abd-el-Kader est marabout, il brûle de la triple auréole de la religion, du génie et des batailles ; il peut dormir en paix sous la garde du premier Arabe venu. Il peut manger sans frayeur le kouskousou sous toutes les tentes, boire à tous les ruisseau, à toutes les coupes, et suivre les pas du musulman sans redouter une embuscade. Mais le sort des combats peut le livrer à la France. Quel que soit le coup qui nous l'amène, il ne

trouvera chez nous ni le cachot ni le supplice de Jugurtha. Notre civilisation est plus généreuse que celle des Romains.

Ainsi, dans le même pays, deux hommes de génie, à de longs âges d'intervalle, auront conquis une immortalité renommée en combattant deux grandes nations. La prolongation de la résistance d'Abd-el-Kader ne doit pas exciter notre surprise : sachons bien que ce sultan des solitudes est l'homme d'une croyance, et de plus, qu'il est supérieur à Jugurtha.

La vapeur, ce prodigieux instrument donné au genre humain pour hâter sa marche vers l'unité, nous assure la possession de l'Algérie en la faisant toucher à nos rives.

L'Afrique, au temps des Romains, était plus facile à conquérir qu'elle ne l'a été de nos jours, à cause du grand nombre de villes qu'il y avait alors et qui permettaient d'atteindre de grands intérêts. Mais calculez le temps qu'il fallait pour que jadis des troupes parties d'Ostie ou de Brindes arrivassent sur les côtes africaines. Que de semaines, de mois perdus dans une navigation soumise à toutes les incertitudes des vents et des flots ! Que d'inévitables lenteurs pour porter des secours, des ordres, des idées ! Grâce à la vapeur, l'œuvre française en Afrique sera infiniment plus prompte que l'œuvre romaine. Avec la vapeur la France peut, en dix ans, faire en Afrique ce qui coûtait un siècle à Rome. La Providence a voulu que la civilisation chrétienne eût de plus puissants moyens de propagation que la civilisation païenne. Elle a donné aux peuples, chargés de porter l'unité morale, des ailes plus rapides qu'aux nations anciennes chargées de porter l'unité politique. Toutefois, prenons garde aux illusions en de tels sujets ! Les illusions, ces poétiques enchantements de la vie, ne sont que des travers ou des faiblesses d'esprit quand elles s'appliquent aux grandes questions de l'avenir. Il y a loin, bien loin de la conquête matérielle d'un pays à sa conquête morale ; à l'une peuvent suffire les jours et les anneaux, à l'autre il faut les siècles. On a bientôt fait de saisir le corps de l'homme, mais l'âme humaine est bien autrement difficile à prendre.

POUJOLAT.

(Extrait des Études africaines.)

LE SANPIÉTRINO.



Au moment où le dix-huitième siècle finissait, une de ces commotions terribles pour les monarchies partait d'un point de l'univers et allait ébranler toutes les nations. L'Italie, qui devait être bientôt frappée au cœur, semblait à peine s'apercevoir de l'orage qui grondait auprès d'elle ; on eût dit qu'elle dormait. Dans

le Piémont, Victor-Amédée III, désespéré de l'infériorité de ses troupes, venait de mourir en laissant la couronne à

son fils, Emmanuel IV, que les Piémontais honoraient d'une bienveillante affection. Gènes, la ville du commerce éternel, se mirait paisiblement dans sa Méditerranée et dans ses masses d'or. Parme, cette pauvre cité si longtemps tourmentée par les Visconti, les Scaligeri et les Rossi de San-Secondo, n'échappant à la tyrannie de ces maîtres que pour tomber entre les mains avides des Estensi, des Torelli, des Sanvitali, des Terri ou des Sforzeschi, puis prise par Paul III, qui la donna à Louis Farnèse, et enfin passée sous l'autorité de Ferdinand, fils de l'infant don Philippe, se reposait un instant de ses longues et douloureuses alternatives. Venise, sans oser tourner sa brune tête vers la France, en agrandissant la puissance dogale avait di-

minué celle des inquisiteurs d'état, et par là, faisant un peu reluire l'épée de saint Marc, elle coupait les courroies ensanglantées qui retenaient le poignard au flanc de ses espions. Ferdinand IV, à Naples, malgré l'extrême pénurie de ses finances, faisait, selon l'expression de M. Botta, couler le fleuve de sa royale bienfaisance sur la malheureuse Calabre, encore frémissante des crises volcaniques de son sol. Ferdinand III, second fils de Pierre Léopold, gagnait l'estime de ses sujets par de bonnes institutions. Lucques se drapait fièrement dans son aristocratique manteau. Milan, après avoir appartenu aux Visconti et aux Sforza, vendue par les rois d'Espagne à la maison d'Autriche, et successivement gouvernée par Joseph I^{er}, Charles VI, Marie-Thérèse, Joseph II, Léopold II, recevait les douces lois de Pierre-Léopold. Modène admirait avec bonheur ses fertiles provinces, laissant à Hercule III le soin de la gouverner. La petite république de Saint-Martin jouissait de son indépendance; Monaco demeurait une naine souveraineté; et Rome, la vieille maison des Césars, était gouvernée par Pie VI, qui luttait avec une héroïque persévérance contre les tendances impies de l'esprit prétendu philosophique envoyé par la France à toutes les nations. Dans ce dernier royaume une révolution venait d'être faite : un roi était mort sur l'échafaud ; le sang coulait ; si bien que peu à peu l'Italie

eut entendre la hache qui frappait sur le billot fatal, et le canon qui disait : La victoire ou la mort! — Alors il y eut un frémissement général dans les cœurs, où restaient malgré tout quelques gouttes de sang romain ; et quand Napoléon eut repoussé l'armée austro-sarde, qu'il eut en triomphateur parcouru les rues de Milan, de Vérone et de Mantoue, les Italiens se demandèrent s'ils devaient applaudir ou frapper d'anathème celui qui venait ainsi planter chez eux un drapeau qu'il disait être celui de la liberté. L'habitant de ces contrées méridionales est toujours extrême dans ses opinions comme dans ses croyances ; que ce soit la haine ou l'admiration qui naisse dans son âme, elle y demeure si bien que la mort seule peut l'en arracher. Aussi, à cette époque d'envahissement par les soldats du directoire, les sentiments du peuple conquis se dessinèrent : les uns, croyant voir la gloire et l'indépendance dans leur patrie, vouèrent une fanatique admiration au général corse ; les autres, s'apercevant des dilapidations commises, et comprenant qu'après tout le pays devenait la proie de l'étranger, répétèrent avec une joie homicide ces terribles paroles : « L'Italie est le tombeau des Français. » — C'est à l'un des effets de ces passions soudainement allumées que nous devons l'histoire du sanpiétrino Salviati.

Dans une ostéria de modeste et honnête apparence du



quartier Saint-Pierre, une douzaine d'hommes, qu'à leur costume peu riche il était facile de reconnaître pour des plébéiens, buvaient de manière à faire grand plaisir à l'hôte et parlaient assez fort pour lui causer parfois de gros gestes d'impatience. — C'étaient pour la plupart des gens d'âge raisonnable, et on eût pu s'étonner de rencontrer au milieu d'eux trois ou quatre visages imberbes, si l'on n'avait reconnu, au silence presque continu que gardaient ces derniers et à l'air d'autorité que les plus âgés

prenaient avec eux, une même société appartenant à la même profession, dont les jeunes apprentis ne savaient qu'obéir aux immuables volontés des praticiens.

Le sujet de la conversation, pour ne pas dire de la discussion, était entièrement politique. — La maladie de ces entretiens existe chez tous les peuples ; pourquoi n'existerait-elle pas en Italie, et pourquoi n'aurait-elle pas toujours existé? — Bonaparte!... le Corse!... l'incendiaire!... la France! le saint-père!... tels étaient les

seuls mots qu'une oreille attentive eût pu saisir au travers des phrases entrecoupées que les assistants laissaient échapper souvent.

Un homme qui faisait partie du conciliabule se leva, et d'un geste plein d'une muette éloquence réclama la parole et le silence. Ces deux choses étaient difficiles à obtenir; mais il faut croire que pour lui l'assemblée avait une estime et une vénération toute particulières, car ce qu'il demandait lui fut instantanément accordé. — Dieu, commença-t-il, ait en sa sainte et digne garde et protection notre saint-père le pape Pie VI, et après, qu'il accorde à nos souhaits selon sa très-sage volonté!

Ce langage, cette manière d'invocation préparatoire à l'exorde révélerait bien des choses à un auditeur perspicace; mais n'interrompons pas l'orateur.

— Napoléon vient d'entrer en Italie, il marche vers Rome; c'est un malheur pour notre patrie; mais je vois un moyen de l'arrêter. Jadis un barbare surnommé le fléau de Dieu s'avancait vers cette ville pour la piller et l'incendier; le pape fut au-devant de lui et ne lui adressa que ces paroles : *Au nom de Dieu, arrête-toi!* et le barbare s'arrêta.

A cette citation historique, celui qui parlait étendit le bras et leva les yeux vers le ciel. — Dans son regard il y avait autant de foi qu'il en avait fallu pour accomplir l'acte énergique qu'il venait de raconter.



Un nouvel orateur se leva :

— Moi, dit-il, je n'ai pas, comme Jérónimo Brimbetto, profité pendant trente ans des sermons du père Granelli, du minime Gherardo Degli-Angheli, ou de monsignor Dieu-donné Tuschi, l'évêque de Parme; mais j'en sais assez pour affirmer qu'on n'arrêterait Bonaparte qu'avec de bons canons et deux cent mille baïonnettes.

— Et moi, dit un troisième, je serais très-fâché qu'on l'empêchât d'arriver jusqu'à nous!

— Mauvais citoyen! traite! carbonaro! s'écrièrent presque tous les auditeurs.

— Vous criez contre une parole avant de comprendre son sens, répéta celui à qui s'étaient adressées ces injures; mais qu'une seule explication vous suffise : Un

filis ne peut pas faire de mal à sa mère, Bonaparte est Italien!

— Il est Italien! c'est faux, il est Corse!

— Il est originaire de Florence, n'est-il pas vrai, Jérónimo Brimbetto?

Ce dernier, accepté par tous comme juge dans toutes sortes de questions, parut un instant réfléchir; puis :

— Il est Italien, répondit-il, mais qu'importe?

— Qu'importe! Vous ne comprenez pas le respect sinon l'amour qu'inspire la patrie! Vous n'admettez pas qu'on puisse traverser en conquérant le pays dont on ne veut être que le bienfaiteur, et vous voulez que dans un cœur où il y a tant de gloire et de génie il y ait aussi la trahison!

A ces mots prononcés d'une voix peu forte, mais ferme et véritablement enthousiaste, il se fit un mouvement de surprise parmi l'assemblée, et tous les yeux s'arrêtèrent ébahis sur celui qui venait de parler.

C'était un tout jeune homme à figure pâle et allongée, aux regards vifs et hardis. Ses cheveux étaient noirs comme ses yeux, et ses cils arqués à la milanaise; son menton rond et blanc commençait à s'ombrer d'un duvet encore douteux. — Il avait vingt ans, — une taille gracieuse, et, comme vous venez de le voir, une sorte d'éloquence dans la déclamation.

Pendant qu'il avait prononcé les paroles qui excitaient une sensation au sein du petit conciliabule, un nouveau personnage enveloppé dans un manteau était entré dans la salle, mais, au lieu de se placer du côté où se traitaient les questions de haute politique, il fut s'asseoir dans le fond à une table assez éloignée. — L'hôte seul s'aperçut de l'entrée de l'homme au manteau et s'empressa d'aller à lui.

— Salviati, reprit le vieux Jérónimo Brimbetto, depuis quand les jeunes ramiers osent-ils voler dans les airs plus haut que les vautours?

— Depuis qu'on a coupé les ailes aux vautours, répondit Salviati.

— Quoi! pauvre enfant, toi qui vis et travailles avec nous, toi qui n'as reçu d'autre instruction que la nôtre, tu veux avoir presque une autre opinion?

— Non, mais un autre goût.

— Que parles-tu d'autres goûts? es-tu propre à une autre profession que celle que tu as embrassée? n'as-tu pas été pendant sept ans, pour ainsi dire, notre élève? et maintenant que tu sais un peu aller tout seul, tu renierais tes maîtres! Oh! Salviati, heureusement il n'y a pas de concurrence possible, et un autre établissement ne peut t'offrir le pain journalier que tu gagnes dans celui où nous travaillons tous.

— Oui, tout ce que vous dites est vrai... mais ce pain, avant d'arriver à mon estomac, s'arrête longtemps sur mon cœur!

— Que ne bois-tu de l'eau fraîche?

— Oh! ne me raillez pas! Mon Dieu! si vous saviez tout ce que je souffre dans ce métier que l'on m'impose et que je dois garder par respect et par reconnaissance pour l'homme qui m'a servi de père! oh! si vous voyiez la nuit, quand je suis bien seul, comment mes yeux se mouillent de larmes en songeant que moi, moi inconnu de tous et enchaîné dans cette ville, je suis le fils d'un brave! — Mon père se nommait Jean Carbone! — et c'est lui qui, en 1743, ayant à peine alors l'âge que j'ai aujourd'hui, chassa les Autrichiens de Gènes, et après avoir

commandé le mouvement populaire qui les expulsa, c'est lui qui dit au prince Doria : « Voilà les clefs qu'avec tant de facilité Vos Seigneuries ont remises à nos ennemis, tâchez à l'avenir de les mieux garder, ces clefs que nous avons recouvrées au prix de notre sang ! » Oui, mon père à vingt ans fit cette mémorable action ; puis, mourant pauvre et ignoré dans la Calabre, il me confia à l'homme misérable qui a fait de moi ce que je suis.

— Un sanpiétrino.

— Oui, je suis sanpiétrino !

Et la voix du jeune homme devint aussi triste qu'elle avait été animée dans le commencement de son récit. — Il mit sa tête dans ses mains, et, s'appuyant sur la table, il pleura peut-être !

Ces hommes étaient tous sanpiétrini, et ce nom, pour peu qu'on mette un peu de bonne volonté à le comprendre, dit à lui seul tout le métier. Ce sont les gens employés à la conservation de la superbe basilique de Saint-Pierre. La vie d'un sanpiétrino, pour peu qu'il soit constant, s'écoule entre ciel et terre. Toujours suspendus aux cordes ou aux bois des divers agrès qui les maintiennent au-dessus des abîmes du dôme, ils doivent avoir l'adresse et l'agilité de nos plus intègres matelots. Dès leur enfance, on les accoutume à ne jamais frémir devant l'épouvantable profondeur qui les sépare de la terre. C'est sur la galerie extérieure d'un pourtour, à cent soixante pieds du pavé, qu'ils font les premiers exercices de leur profession. Dans le petit escalier qui conduit à la boule, entre les deux coupes, ils font leurs premiers jeux, et sur la frise de l'entablement intérieur ils exécutent leurs premiers travaux. Depuis la base jusqu'au sommet, ils parcourent la coupole intérieurement et extérieurement, se trouvant continuellement au moins à deux cent dix pieds au-dessus des piliers. Aux grandes solennités, ils plaçant de lourdes tapisseries sur les corniches les plus élevées et leur vie est alors suspendue pendant des jours entiers à une simple chaîne de corde, quelquefois à un mince morceau de bois. Ce sont eux qui, aux jours de grande solennité, disposent sur la coupole, sur la façade, et enfin sur les colonnades de la place, l'illumination la plus éclatante et la plus grande qu'on puisse voir. Trois mille huit cents lanternes dessinent toutes les lignes des coupes au premier signal, et au nord, ces lignes sont coupées horizontalement par six cent quatre-vingt-dix flambeaux. C'est un de ces métiers où l'adresse ne suffit pas, il faut aussi du courage, je d'rai plus, de la témérité passée à l'état normal. — Malheur au sanpiétrino qui aurait oublié de resserrer un cordage, ou de graisser une poulie ! La mort est là pour le punir horriblement de son oubli.

Les confrères de Salviali Carbone avaient assez mal compris ce qu'il avait voulu leur dire. Ils jetèrent sur lui un regard de compassion, puis ils sortirent tous, excepté le vieux Jérónimo Brimbetto.

— Salviali, dit ce dernier des qu'il se vit seul avec lui, tu te laisses égarer par tes illusions ; prends garde à ce mal-là, pauvre enfant ! il vous frappe souvent à mort !

— Oui, vous dites vrai, fit le jeune sanpiétrino, et vous seul, qui êtes bon, savez apaiser cette maladie ; ah ! voyez-vous, ça gonfle bien le cœur parfois... Mais j'ai tort, je ne veux plus y songer... Allons, je devrais depuis deux heures avoir embrassé mon père adoptif et me voici encre dans cette auberge.

— Votre père adoptif, le bon Mattéo Turbi, et sa fille, votre sœur!...

— Ah ! oui, ma sœur!...

Le fils de Jean Carbone prononça ces derniers mots avec une indifférence glaciale. Puis, comme il relevait ses yeux qu'il avait tenus baissés depuis quelques instants, il rencontra le regard de l'homme au manteau. Ce dernier n'occupait plus la place qu'il avait choisie dans le fond de la salle, et sans que Jérónimo ni l'hôte s'en fussent aperçus, il jeta un petit papier au jeune homme. — Puis il sortit en se ployant dans les plis de drap qui ruisselaient sur ses épaules.

Salviali avait trouvé quelque chose d'étrange dans le regard de cet inconnu ; son étonnement ne put que s'accroître à la vue du billet qu'il lui avait jeté, et je renonce à peindre sa surprise lorsque, à force de précautions, il parvint, sans que Jérónimo pût rien soupçonner, à lire ces mots tracés au crayon :

« Ce soir, à onze heures, au monte Pincio, sous le porche de la Trinité des Monts. »

Il venait de cacher ce mystérieux écrit, lorsqu'un homme aux cheveux gris pénétra dans l'ostèria et, se dirigeant vers lui, s'écria :

— Hé bien, Salviali ?

— Je me suis oublié, mon père.

— Je lui faisais un peu de morale, dit Jérónimo en frappant dans la main de Mattéo Turbi.

— Pauvre enfant ! s'il savait combien nous l'aimons, il n'en aurait jamais besoin... Mais, viens donc, Salviali !

Ils sortirent tous trois. Arrivés sur le seuil de la porte, une jeune fille, que l'obscurité empêchait de voir, accourut au devant du rêveur sanpiétrino.

— Enfin, vous voici, mon frère ! vous mériteriez que je ne vous dise pas un mot pour avoir ainsi passé votre soirée dans ce vilain endroit.

Après avoir prononcé sa petite boutade avec une moue charmante, elle attendit un mot, une excuse, une réponse au moins. — Salviali, en proie à une profonde préoccupation, détourna la tête, absolument comme s'il n'eût pas entendu.

— Mon père, adressa-t-elle à Mattéo Turbi, voyez donc comme il est triste, toujours triste !

Le vieillard hochait la tête en regardant Salviali.

— Ah ! je ne serai jamais gai ! murmura le jeune homme en essayant une larme.

Jérónimo dit bonsoir à la famille Turbi. — Et Salviali Carbone, sans prononcer une parole, suivit son père et sa sœur d'adoption.

II.

C'était dans le faubourg Trastevere que demeurait Mattéo Turbi. Il occupait une petite maison, presque une chambrée, et avec le peu qu'il gagnait comme batelier sur le Tibre, il se fût trouvé heureux si Salviali, par son caractère sombre et mystérieusement taciturne, n'eût troublé ses espérances et ses rêves de bonheur.

Ils entrèrent donc tous trois dans cette n'aisonnette, et la jeune fille, ayant allumé une modeste lampe, vint la placer sur une table où trois couverts, proprement étalés sur une nappe blanche, indiquaient l'heure du repas.

Chacun prit un siège. — A la faible lueur de la lampe nous pouvons maintenant regarder les deux personnages que nous ne connaissons que de nom.

Mattéo Turbi était vieux, nous l'avons dit ; il avait des cheveux gris, quelques rides couraient sur son front, suivant les différentes impressions qu'exprimait sa physionomie ; ses joues n'étaient pas revêtues de ce coloris de force et de santé qui semble stéréotypé sur les faces prolétaires ; au contraire, une teinte assez pâle indiquait quelque faiblesse de tempérament, ou plutôt une fatigue presque malade, causée par un travail long et pénible. Néanmoins, il y avait sur ses traits un air de douceur et de bonté inaltérable.

Virginia, sa fille, qu'il avait surnommée Virgo et que nous continuerons à nommer ainsi, par respect pour le caprice paternel, était au moins jolie. Son front tant soit peu bruni par une indiscretion du soleil, ses joues légèrement purpurinées, ses dents blanches bien encadrées dans ses lèvres de corail, la disaient Italienne ; mais une bizarrerie de nature s'était plu à lui donner deux types, car son nez dessinait une ligne presque droite avec son front, et son menton, aussi parfaitement arrondi qu'un ovale géométrique, réclamait pour la Grèce la gloire d'une aussi charmante création. Je ne vous ai pas parlé de ses yeux ; ils étaient noirs certainement ; — mais ce qui fait mal à dire, c'est qu'en ce moment ils avaient un petit cadre rouge qui indiquait que des larmes les avaient mouillés.

Un silence parfait régnait au sein de cette innocente famille. Mattéo Turbi regardait Salviani, puis sa fille. Parfois il arrivait qu'après s'être arrêtés en même temps sur le sanpiétrino, les yeux de la jeune fille et du père se rencontraient, et alors, si l'on eût pu lire dans leur cœur, on aurait vu la même pensée. — Salviani ne détachait point ses regards de la nappe qui s'étalait devant lui ; seulement, immobile par moments, il semblait se prêter tout entier à sa continuelle préoccupation, ou bien, la main dans son vêtement, il froissait avec inquiétude le billet que lui avait remis le mystérieux inconnu.

Mattéo cherchait un ingénieux moyen de rompre la monotonie de ce silence. Il n'en trouva aucun ; alors sa parole dut franchement exprimer sa pensée :

— Salviani, dit-il, ne vois-tu pas que tu nous attristes de ta tristesse et que ton silence nous fait mal ?

Le sanpiétrino releva la tête. Ce reproche, fait avec une angélique douceur, venait de frapper vivement son extrême sensibilité. — Il vit une larme dans les yeux de Virgo et une douleur réelle sur les traits du vieux Turbi. Sa tristesse et sa préoccupation, quoique presque indépendantes de sa volonté, lui semblèrent une faute d'autant plus grave qu'elle avait troublé le repos de sa famille adoptive.

— Oh ! s'écria-t-il, prêt à fondre en larmes, mon père, Virgo, pardonnez-moi ! — Je vous donne des peines et des inquiétudes, à vous qui m'avez donné du pain et l'hospitalité ! Je n'ai que de l'ingratitude pour vous qui avez eu pour moi tant d'amitié ! Oh ! c'est affreux ! voyez-vous, il faut que je sois fou ! car un homme en état de bon sens ne se comporterait pas comme je le fais depuis deux ans. — Mon père, ma sœur, pardonnez à un malheureux !

Et le sanpiétrino se jeta aux genoux de Mattéo Turbi.

— Mon fils ! fit le vieillard en le relevant, d'une simple

observation tu veux faire un reproche, et quand je t'accuse d'une velléité, tu veux t'accuser d'un crime ! mon enfant, ne pleure pas ainsi.

Salviani éclatait en sanglots.

Virgo s'était levée, et prenant un des bras du jeune homme :

— Mon frère, s'écria-t-elle, mon bon frère, qu'as-tu donc ?

Et la pauvre enfant fit un effort, pour, elle aussi, empêcher son émotion d'éclater en sanglots.

— Oh ! tenez, reprit Salviani, je suis un misérable, je ne sais quel démon est entré dans mon cœur ; mais lorsque je devrais être heureux de la modeste profession que par vos soins on m'a donnée à Saint-Pierre, lorsque par mon amitié pour vous tous je devrais vous payer du bien que vous m'avez fait, eh bien ! il me vient dans l'âme des pensées maudites. Je me figure que mon père, Jean Carbone, dort, du haut des cieus, voir avec douleur son fils devenu sanpiétrino, et il me semble qu'une force irrésistible m'appelle sur un champ de bataille, le sabre à la main ou le mousquet sur l'épaule, vers la gloire, la gloire, cette déité sublime qui devient alors l'unique soleil de ma vie !

— Salviani, tu nous quitterais donc ?

— Tu oublierais ton vieux Mattéo Turbi ?

— Tu ne voudrais plus penser à la petite Virgo ?

— Et quand je mourrais, tu ne serais pas au chevet de mon lit !

— Et un jour, moi je courrai seule par les rues de Rome !

— Ah ! ne me parlez pas ainsi ! non, non, ce n'est pas possible ! Je n'écouterai jamais ces maudites illusions, je suis sanpiétrino et je resterai sanpiétrino.

— Ne dois-tu pas, reprit Mattéo Turbi en radoucissant sa voix, devenir un jour le mari de Virgo ?

Virgo laissa tomber le bras de Salviani qu'elle serrait dans ses mains, et un mouvement de pudeur inclina sa tête vers la terre.

— Oui ! prononça le fils de Jean Carbone, nous nous marierons et nous vivrons heureux.

— Allons ! il revient à lui. Pardonnons-lui ses distractions, et pour le lui prouver embrassons-le.

Et ils échangèrent tous trois le saint baiser de la réconciliation.

— Puisque nous voici revendus à la gaieté, je vais vous conter quelque histoire, n'est-ce pas, Virgo ? dit le vieux Turbi.

La jeune fille sautait de joie.

— Oh ! fit Salviani, si vous voulez me donner un moment de consolation, racontez-moi cette épouvantable catastrophe qui vit mourir mon pauvre père.

— Mais c'est trop triste ! s'écria Virgo déjà alarmée.

— Cela seul a le privilège de me charmer.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse ; pour faire plaisir à mon futur mari, il faudra lui faire de la peine !

— Non, une dernière fois, racontez-nous cela, mon bon Mattéo, et puis jamais plus nous n'en reparlerons.

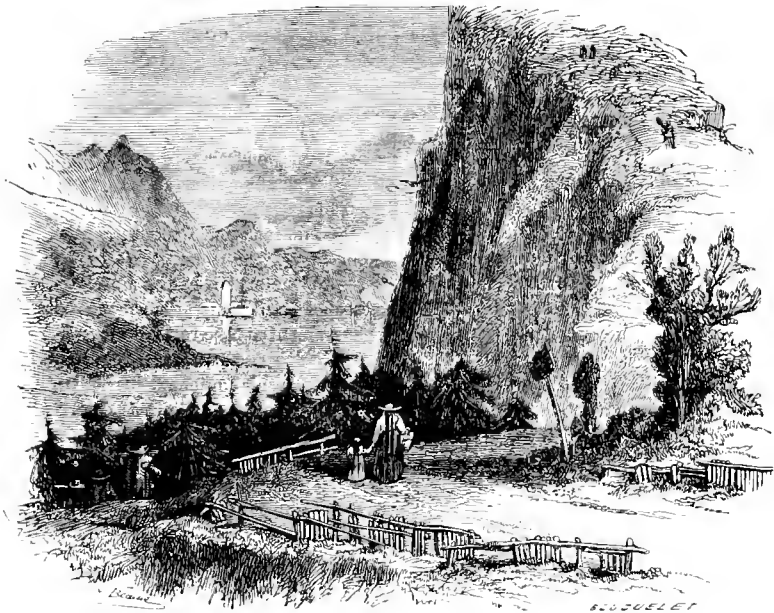
— Il le veut, murmura celui-ci ; allons, Virgo : la femme doit obéissance à son mari.

Le vieux batelier, après avoir rappelé ses souvenirs par un instant de réflexion, commença son récit :

— J'ai été témoin des événements que je vais raconter ;

aussi, quelque surprenants qu'ils soient, croyez que ma parole ne peut les faire qu'au-dessous de leur effroyable réalité. — C'était en 1788, j'habitais la petite ville de Miléto et ma maison touchait celle de mon auguste ami Jean Carbone ; il était venu habiter la Calabre pour vivre loin de sa patrie, qui n'avait été qu'ingrate envers lui. Vous étiez bien jeunes tous deux ; toi, Virgo, tu parlais à peine, et toi, Salviati, quand tu te dressais bien, ta tête dépassait celle d'un chevreau. — L'été de 1782 avait eu des chaleurs torrides ; l'hiver, comme l'automne, vit tomber tant de pluie qu'une inondation couvrit les plaines, et alors bien des amis et des parents séparés par les eaux ne devaient plus se revoir sur la terre. J'ai ouï dire que le mois de février avait toujours été fatal à quelque partie du monde. C'est pendant ce mois qu'Herculanum et Pompéi furent ensevelies sous les laves du Vesuve. En Sicile, la ville de Catane, qui s'était tant de fois reconstruite

après avoir été si souvent renversée par des tremblements de terre, fut encore détruite au mois de février. Nous vîmes se lever le cinquième jour de ce mois funeste ; le ciel était beau, il faisait presque froid ; tout à coup, vers le milieu du jour, les animaux se prirent à pousser des cris extraordinaires ; leur instinct venait de deviner la calamité qui allait fondre sur le pays. Les chiens donnaient un hurlement long et continué ; les chevaux hennissaient et se cachaient avec frayeur ; les chats, le poil hérissé, l'œil injecté de sang, gonflaient leur dos en joignant leurs quatre pattes, comme si un ennemi terrible les avait menacés. Les abeilles s'agitaient inquiètes et troublées ; on vit même un sanglier saisi de terreur se précipiter du haut d'un rocher. — Un bruit semblable à celui de la foudre grondait dans les entrailles de la terre, et bientôt on eût dit que d'immenses cataractes brisaient les masses de granit ou tombaient du haut des montagnes ;



Vue de Miléto.

la mer rendait un mugissement plus épouvantable encore, et le peuple de la Calabre, les bras tendus vers le ciel, implorait la miséricorde de Dieu. En ce moment il n'y avait plus ni fortunes ni rangs ; les mères emportaient leurs enfants dans leurs bras ; les hommes, leurs vieux pères, et tout le monde s'arrêtait au milieu des plaines, prévoyant que les villes allaient s'écrouler. — En effet, en moins de vingt secondes, cent villes ou bourgs ne purent résister au déchirement de la terre. Il y eut sur le sol des mouvements si terribles que l'on ne pouvait rester debout. Tantôt on eût dit que le globe se retournait sur lui-même, tantôt on frémissait d'horreur en le voyant s'entr'ouvrir en abîmes hideux. — Monteleone venait de disparaître ! Parghilia avait vu tous ses édifices s'écrouler en écrasant ses malheureux habitants ; dans la petite ville de Miléto, à peine si deux maisons restaient encore debout. Le bourg

de Poleptene avait broyé deux mille personnes en se renversant de fond en comble, et d'un couvent de religieuses une octogénaire seule s'était sauvée. — Tout cela, je l'ai dit, était arrivé en moins de vingt secondes. — Alors on entendit partout une clameur de détresse et de supplications. Ici, sous des murs prêts à tomber, une mère tenait ses deux enfants contre son sein ; là, un vieillard portait sa vieille épouse dans ses bras et il ne pouvait avancer ni reculer, car autour de lui la terre avait ouvert une fissure qui vomissait de la boue et du feu. — Les citoyens qui n'avaient pas été tués ou blessés durent chercher à sauver quelques victimes. Ton père Jean Carbone, toujours brave et audacieux, vint à moi te conduisant par la main : « Tiens, me dit-il, garde nos enfants, tandis que je vais sauver quelques malheureux ! — Je lui objectai que moi aussi je voulais concourir à une œuvre si

sainte. — Et nos enfants, s'écria-t-il ! — Je vous pressais tous deux sur mon cœur, il vous embrassa, et au moment de vous quitter pour ne plus vous revoir : Mattéo, me dit-il, si je meurs, aie pitié de mon fils ! et il partit en faisant un signe de croix. — Une heure après, en voulant arracher un vieillard à la mort, il fut écrasé par l'éboulement d'une muraille.

Le vieux batelier suspendit un instant son récit pour accorder quelques larmes à la mémoire de son ami. Salviati et Virgo pleuraient aussi.

— A côté de Mileto s'élevait le couvent de Saint-Étienne del Bosco; les chartreux qui l'habitaient s'étaient fait aimer de tout le pays par leur intarissable bienfaisance. La catastrophe du cinq février renversa la maison; mais ils s'étaient réfugiés au milieu de leur grande cour, et ainsi sauvés, ils mouraient de faim, bloqués par les ruines. Deux ou trois jours après, le bruit se répandit qu'on avait entendu leurs cris, qu'ils n'étaient pas morts; alors quelques citoyens se dévouèrent: au travers des dangers les plus grands on put leur apporter des vivres et les soustraire à leur cruelle destinée. Parghilia n'était peuplée que de femmes, de vieillards, d'enfants, car tous les habitants valides exercent le métier de terrassier, et, suivant leur usage, ils étaient partis pour la France, l'Espagne ou l'Allemagne, d'où ils ne devaient revenir qu'à la fin d'automne. Les malheureuses Parghiliennes ne pouvaient ni déblayer les rues de leur ville, ni enterrer les cadavres qu'on trouvait sous chaque monceau de débris. On leur prodigua les premiers secours. Beaucoup d'entre elles étaient devenues folles et couraient les cheveux épars en demandant leurs pères ou leurs nourrissons.

Le 7 février, il y eut un nouveau tremblement de terre, et cette fois les habitants de cet horrible pays ne pouvaient plus reconnaître le sol, tant les sentiers, les routes et les chemins avaient été bouleversés. Une villageoise, âgée de neuf ans, fut surprise au milieu des champs par la seconde catastrophe: la pauvre enfant ne

savait où porter ses pas, elle ne voyait que précipices ou déchirements de la terre; elle pleurait et levait vers le ciel ses deux petites mains, lorsqu'elle vit venir à elle une chèvre qui se prit à bêler. L'animal avait reconnu l'enfant, car c'était la chèvre de la maison. Regardant la petite fille, elle semblait lui dire: Suis-moi. Celle-ci comprit et fut assez heureuse pour être conduite chez son père, où déjà l'on pleurait sa mort. A Jerocarne, un carme nommé Agazio avait cherché le salut dans la fuite; mais un de ses pieds resta pris dans une crevasse qui se referma, et ses cris ne pouvaient être entendus de personne; un nouveau tremblement ouvrit la crevasse et lui rendit ainsi la liberté et la vie. Je ne finirais pas aujourd'hui si je devais vous répéter tous les événements que j'entendis raconter à la suite de ces malheurs inouïs.

Salviati ne voulait entendre que ce qui avait rapport à son pauvre père.

Il se fit un instant de silence, après quoi le vieux Mattéo chercha par une conversation moins triste à égayer un peu ses enfants; puis, comme il se faisait tard, chacun monta dans sa petite chambre.

Quand le jeune sanpietrino se vit seul, il prit le billet qui lui avait été remis dans l'ostéria, il y attacha longtemps son regard. L'horloge de Santa-Maria-in-Trastevere sonna; il se leva, hésita un instant, puis :

— Oh ! dit-il, je veux seulement savoir ce que ce personnage peut vouloir de moi et je reviendrai. Je vais descendre par la fenêtre dont l'auvent ne ferme pas; à mon retour je rentrerai par le même endroit, sans que Mattéo se doute que je suis sorti. Allons.

Salviati fit tout ce qu'il venait de dire; mais au moment où il refermait l'auvent de la fenêtre, il lui sembla entendre du bruit dans la maison. Il s'arrêta comme s'il eût commis un crime. Puis, n'entendant plus rien, il se dirigea vers le monte Pincio.

JOEL.

SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.

LA FRÉGATE LURANIE ¹.

II.

C'est là aussi qu'il faut entendre les interminables récits de voyages, de combats, de naufrages, d'événements de mer si variés et si dramatiques; l'intérêt y est toujours soutenu; mais lorsque les imaginations s'échauffent, la vérité y reçoit de cruelles entorses. De là le nom significatif de ce forum maritime.

A cette époque, l'*Luranie*, magnifique frégate de soixante pièces, était encore sur le chantier de Reconvrance près des belles cales couvertes ² où d'autres vaisseaux se trouvaient à des degrés plus ou moins avancés.

¹ Voir I, II, p. 286.

² Une cale couverte est une vaste nef au-dessus d'une cale inclinée; d'énormes colonnes, éloignées de 70 à 80 pieds l'une de l'autre, soutiennent une toiture hémisphérique qui s'élève assez haut pour laisser l'air et le jour y pénétrer, tout en garantissant des effets de l'intempérie le navire en construction.

J'avais vu poser la quille et la fausse quille, l'étrave qui se courbait gracieusement à l'avant, l'étambot qui s'élevait à l'arrière ou se place le gouvernail; puis les membres recourbés qui faisaient ressembler la frégate à un grand squelette avant que les bordages ne fussent venus s'y joindre, ne laissant de vides que les sabords prêts à recevoir les canons.

Mon père me fit même étudier les différentes qualités des bois de construction, suivant qu'ils avaient été conservés sous des hangars, en plein air, ou dans la vase recouverte d'eau. Cette étude était indispensable, ainsi que la connaissance du chanvre, et même du fer qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans la marine.

Je n'ai jamais éprouvé un intérêt plus vif et plus sou-

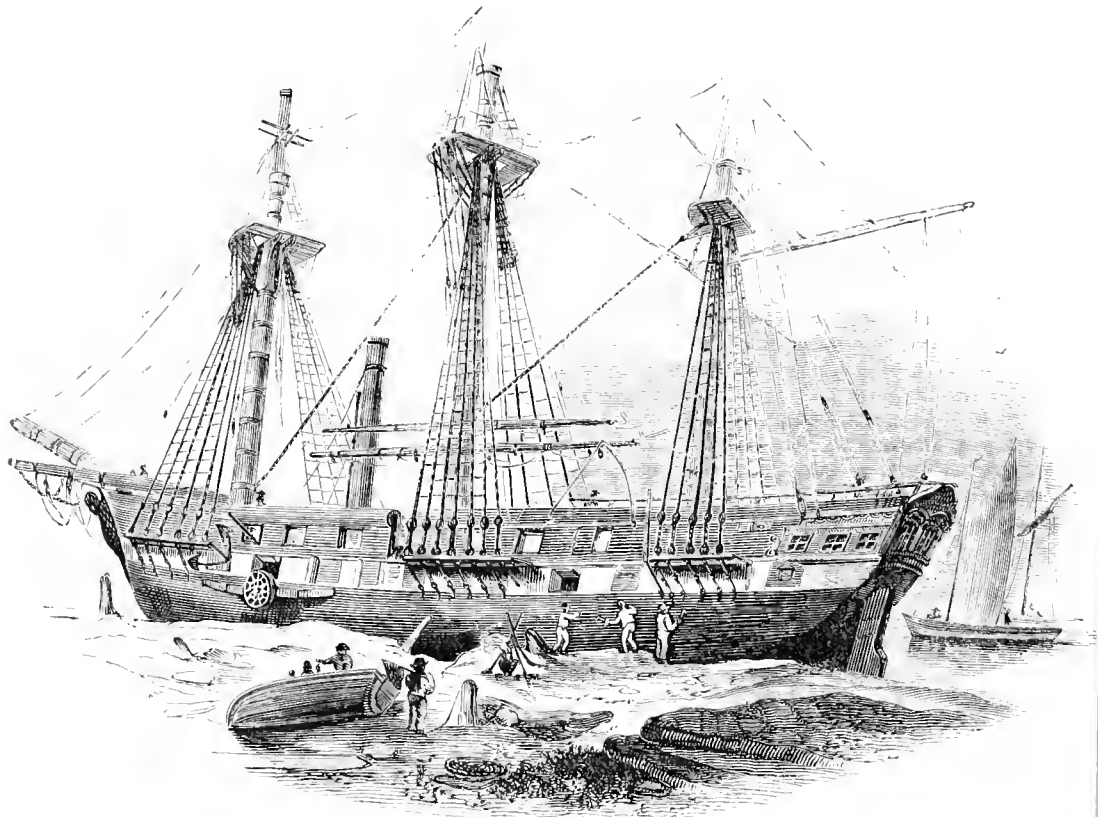
tenu qu'à suivre tous les détails de cette frégate que je devais monter, et à laquelle mon existence semblait s'identifier.

Enfin, les travaux ayant été poussés avec une grande activité, la frégate se trouva terminée et à même d'être lancée pendant une grande marée d'autant plus favorable qu'il était à présumer que le vent, soufflant du large, continuerait et la rendrait extraordinaire.

Tandis que l'on travaillait à l'extérieur, les menuisiers préparaient les emménagements intérieurs ; on voyait se dessiner, la chambre du commandant, le carré des officiers ; les soutes¹ à pain, à charbon, à voiles ; celles des maîtres², la fosse aux lions³, la fosse aux câbles, la cambuse et la sainte-barbe prête à recevoir les poudres.

La scie, le rabot et la verlope agissaient au dedans, et le long marteau des calfats⁴ répondait à leurs bruits, par mille coups destinés à presser les bordages de manière à faire du navire un tout homogène comme une seule pièce de bois.

L'ingénieur était fier de son œuvre et il avait raison de l'être, car le gabarit de sa frégate était un modèle de bonne façon. Déjà les vieux officiers de marine et les matelots dissertaient de ses qualités futures ou de ses défauts présumés. Sera-t-elle bonne marcheuse ? obéira-t-elle bien à la voile et au gouvernail dans les virements de bord ? fendra-t-elle bien la lame ? quel sera son tirant d'eau ? etc., et cent autres questions qui étaient posées, combattues ou résolues souvent avec témérité ; car la mâture,



Bâtimenl en réparation.

la voilure et l'arrimage exercent aussi une grande influence sur les qualités d'un navire. On a vu un vaisseau, médiocre marcheur sous un capitaine, prendre plus d'activité sous un autre qui découvrait la cause de cette lenteur et la faisait disparaître.

Les préparatifs curieux de la mise à l'eau furent faits avec une extrême activité.

¹ Cases en menuiserie pour mettre le pain, le biscuit, les voiles, etc.

² Maîtres. — On connaît sous le nom de maistrance les maîtres calfats, canonnier, d'équipage, voilier, charpentiers, etc., et aussi le capitaine d'armes sous-officier qui a soin des armes et qui est le commissaire de police du bord.

³ Fosse aux lions, cachot où on met les hommes et les chiens.

On établit sur le plan incliné de la calle de construction un appareil en charpente et en cordage, nommé *ber* ou *berceau*, qui devait glisser et emporter ainsi la frégate à l'eau sans qu'elle perdît sa position perpendiculaire. Il consistait à placer dans la longueur de la quille une pièce de bois nommée *coëtte* et puis des pièces verticales nommées *colombiers* et *ventriers*. — La clef debout, les saisines et une série de cordages roidis, trop longs à décrire, se joignirent à cet échafaudage pour maintenir la frégate

⁴ Calfats, ouvriers qui chauffent le navire, surveillent les voies d'eau et entoncent l'eloupe dans les coutures.

à laquelle on enleva successivement, avec des précautions infinies, les supports qui la soutenaient.

Cette délicate opération étant terminée, des ouvriers armés de longs pinceaux, frottèrent de suif fondu toutes les rainures et les parties de l'appareil dont on passa l'inspection la plus minutieuse.

Le lendemain, jour de fête et de triomphe, le soleil se levant radieux dissipa la brume qui pesait sur la ville et la rade, comme un lourd voile gris. On avait craint la pluie, mais le ciel nous favorisa.

Dès le matin le rappel retentissait dans les casernes de la marine, les officiers en grande tenue circulaient dans les rues; les dames dans leurs plus brillants atours se dirigeaient vers la grille du port; les ouvriers aussi avaient leurs habits de fête, la joie brillait sur toutes les figures. C'est qu'il y avait dans la mise à l'eau d'une belle frégate, plus qu'un intérêt de curiosité; tous éprouvaient aussi un sentiment de fierté nationale en faveur de notre belle marine.

Les abords de *l'Uranie* ayant été débarrassés de tout ce qui pouvait faire obstacle et gêner les manœuvres, on avait érigé un amphithéâtre pour les autorités maritimes et les personnes invitées; d'un autre côté les quais étaient couverts d'une foule mobile, agitée, bruyante, tandis que, cent embarcations diverses, ornées de drapeaux flottants fendaient les eaux calmes du port et offraient le spectacle le plus animé et le plus pittoresque. La frégate, véritable géant, dominait toute cette scène et l'on pouvait juger de ses formes élégantes et gracieuses. Deux immenses pavillons, développés par la brise à sa proue et à sa poupe, montraient avec orgueil les couleurs de la France.

Bientôt la marée étant arrivée au plein, le bruit du tambour et de la musique militaire cessent de retentir; cette foule, tout à l'heure si agitée, se calme comme par enchantement; on eût entendu le frémissement d'une feuille agitée par un vent léger. C'est que le moment solennel approche et tous les cœurs sont émus des mêmes craintes et des mêmes espérances. Le porte-voix fait entendre un commandement que répètent les échos du port, et le bruit sourd des masses annonce que l'ordre est exécuté; quelques pièces de bois tombent avec fracas, de nouveaux commandements se succèdent précis, impérieux et aussitôt exécutés. Tous les yeux sont fixés sur l'énorme masse; tout à coup on croit la voir s'ébranler, un cri longtemps comprimé s'échappe de la foule; la frégate marche en effet, lentement d'abord, puis avec rapidité, entraînant et renversant tous les obstacles dans sa course. En moins d'une seconde, elle s'éloigne dans la mer, sa proue fend les vagues, laissant à sa suite un long sillage, elle se balance gracieusement sur les flots dont elle semble prendre possession et dont elle augmente l'agitation; sans les câbles de retenue elle irait se briser contre le quai opposé.

Plusieurs fois déjà, témoin de cet imposant spectacle jamais il ne m'avait aussi vivement impressionné que dans cette circonstance.

Ce beau navire en effet allait voir mes premiers pas dans la carrière maritime; je devais affronter avec lui

les tempêtes de l'Océan, les calmes souvent plus dangereux encore, peut-être aussi les chances de la guerre et visiter des contrées lointaines dont j'avais entendu tant de récits éblouissants.

L'Uranie, ayant été lancée, fut immédiatement conduite sous la mâture pour y recevoir ses bas mâts; alors on put voir cette coque svelte et gracieuse qui annonçait la reine des mers; un de ces beaux vaisseaux enfin, que les Anglais semblent douer de sentiment et d'intelligence en les nommant *a man of War*.

Quelle différence des formes coquettes d'une frégate avec celles des galiotes hollandaises pesantes et carrées; des balaourds prussiens, des chasse marées et dogres, véritables portefaix de la mer, qui, lourds et sans grâces, ont toujours l'air essoufflés sous leur charge pesante, et ploungent péniblement dans la mer leurs faces barbouillées de galipot.

Cependant, le commerce possède parfois de jolis navires; tels que les trois-mâts de Bordeaux et du Havre, les somptueux paquebots américains, les briks élégants et les fines goëlettes. Je dois le dire, car il faut rendre justice à tout le monde.

La frégate n'était pas encore lancée que le commandant s'occupait avec un soin tout particulier de la composition de son équipage, et il était merveilleusement secondé par le commissaire des classes qu'il comptait au nombre de ses amis intimes. Il recherchait autant que possible les maîtres et matelots éprouvés, vigoureux, ingénieux. Il voulait enfin un équipage d'élite.

Au nombre des maîtres engagés pour la campagne, mon père vit avec plaisir Pierre Raban, surnommé père Gacette; ce vieux loup de mer avait longtemps navigué sous ses ordres et lui avait voué une affection toute particulière. Maître Raban venait de débarquer depuis peu de mois, après avoir fait un voyage de circumnavigation; il n'en fut pas moins empressé de s'embarquer de nouveau; car il s'ennuyait mortellement à terre, après trois mois de séjour au Conquet, son pays natal; séjour pendant lequel il courait la grande bordée, c'est-à-dire qui était employé à visiter tous les cabarets du pays et des environs.

Maître Raban était un matelot de la vieille roche, avec tous les défauts et toutes les qualités qui distinguent ces braves gens; c'était le type de l'insouciance et de la prodigalité, mais il était brave jusqu'à la témérité, honnête et ami dévoué. Grossier dans ses habitudes et dans son langage, tout chez lui sentait le goudron. Étant mousse, il navigua dans l'Inde avec le célèbre capitaine Surcouff¹; plus tard il fut prisonnier sur les pontons de l'Angleterre, aussi avait-il pour les Anglais une haine vigoureuse égale seulement par celle qu'il portait aux bateaux à vapeur.

Un pareil homme était un guide précieux pour moi, et j'ai tenu à vous le faire connaître parce que je lui dois plusieurs des récits que je vous transmettrai.

OLIVIER LE GALL.

¹ Famenx capitaine de corsaire de Saint-Malo, qui fut la terreur du commerce anglais pendant les guerres de l'Empire.

TABLETTES PARISIENNES.



L'ouverture des chambres et les bals du monde constituent le principal élément de la chronique du mois dernier. — Les salons de madame Duchâtel et de madame Rambuteau sont particulièrement recherchés, à cause de l'aménité gracieuse et de l'esprit charmant qui y président. — Au dernier bal donné par la duchesse de Galiera, un commencement d'incendie est venu jeter le trouble au milieu des quadrilles; un instant on a pu croire à une catastrophe; par bonheur il n'en a rien été; et quelques robes froissées, quelques bijoux perdus, tel est seulement le résultat de cette panique.

La diplomatie est tout entière acquise aux fêtes de M. le prince de Ligne, — absolument comme les beaux noms de la science et de la littérature se donnent rendez-vous aux soirées de M. de Salvandy. Parmi les hôtes habituels et affectionnés du ministre de l'instruction publique, nous devons citer M. Ponsard en première ligne. — MM. Victor Hugo, de Lacretelle et Augustin Thierry réunissent également une fois par semaine l'élite des hommes d'art et de poésie. Le père des *Burgraves* a lu l'autre jour une pièce de vers inédite sur les harmonies de la campagne. Inutile de dire si l'on a battu des mains.

A l'Académie, nous avons eu la réception de M. Ch. de Rémusat, — homme de politique, de philosophie et de littérature; esprit grave et supérieur, appelé au fauteuil de Royer-Collard. Le discours du noble récipiendaire est digne d'être remarqué, et il a été vivement applaudi. — Maintenant les trente-neuf immortels s'occupent à chercher un successeur à M. de Jouy. L'opinion publique appelle de tous ses vœux M. de Balzac, M. Alfred de Musset ou M. Janin.

Pendant ce temps, la mort fait sa moisson d'hiver; deux écrivains s'en sont allés, à peu de jours d'intervalle l'un de l'autre. Ce sont M. Théodose Burette et M. Jacques Chaudesaigues, un historien et un critique. — Des voix éloqu岸tes se sont fait entendre sur leur fosse et ont prononcé quelques paroles pleines d'un regret bien senti. Un monument par souscription doit être élevé à M. Th. Burette.

Le monde des artistes se t'ieit dans une sphère plus

discrète, où il faut aller chercher les nouvelles pour les savoir. — M. Eugène Delacroix termine en ce moment une tête de Christ pour le prochain salon. — On parle aussi d'un superbe buste de Saint-Just, par David d'Angers. — L'autre semaine, M. Guizot a reçu de la reine d'Espagne une toile de Murillo, représentant saint Jean Baptiste. Au-dessous sont écrits ces mots : « Offert à M. Guizot, ministre des affaires étrangères de France, par S. M. C. dona Isabella secunda. »

On vient de frapper, à l'hôtel des Monnaies, une médaille grand module, destinée à être délivrée en récompense aux citoyens dont le zèle s'est le plus manifesté lors des récentes inondations. — D'un côté, on voit la Charité venant au secours d'une pauvre femme ensevelie sous des décombres, avec cette inscription : « Secours apportés aux inondés de la Loire, 1846. » — Le revers porte, au milieu, dans un cercle d'étoiles : « Honneur et reconnaissance. » Puis alentour : « Au courageux dévouement, aux sympathies généreuses. » — Cette médaille est une des plus belles qui soient sorties depuis longtemps des ateliers de la Monnaie.

Le premier concert du Conservatoire a eu lieu vers le milieu du mois. Il y eut, Mendelssohn, Beethoven, Jomelli, Weber et tout le cortège des grands maîtres, ont fait les frais de cette soirée, où le violon de M. Alard et la voix de M. Alexis Dupont ont été particulièrement applaudis. — Les chœurs sont en voie de progrès. — Il y avait là l'élite des amateurs et des gens du monde; on eût dit une représentation aux Italiens, et des plus brillantes, je vous assure.

Après *Robert Bruce*, ce pastiche de la *Dame du Lac*, et dont aujourd'hui on ne parle presque plus, un nouveau compositeur s'est révélé d'une heureuse façon à l'Opéra-Comique. — *Ne touchez pas à la Reine* partage aujourd'hui avec *Gibby la Cornemuse* les sympathies du public. Le succès de l'un vaut le succès de l'autre. M. Boisselot n'a rien à envier à M. Clapisson. — Quelques morceaux de cette partition tarderont pas à devenir populaires, entre autres un bolero d'une couleur excessivement coquette, et un duo ravissant qui se trouve, je crois, au deuxième acte. Le début de M. Boisselot est un événement, par ce temps de petites romances et de barcarolles qui tapissent plus que jamais les vitres des marchands d'harmonie.

La science a applaudi ces jours derniers à la nomination de M. Letronne comme directeur de l'école des Chartes. — La France entière applaudira à la pétition que se propose de déposer à la chambre la Société des gens de lettres, pour réclamer l'achèvement du Louvre.

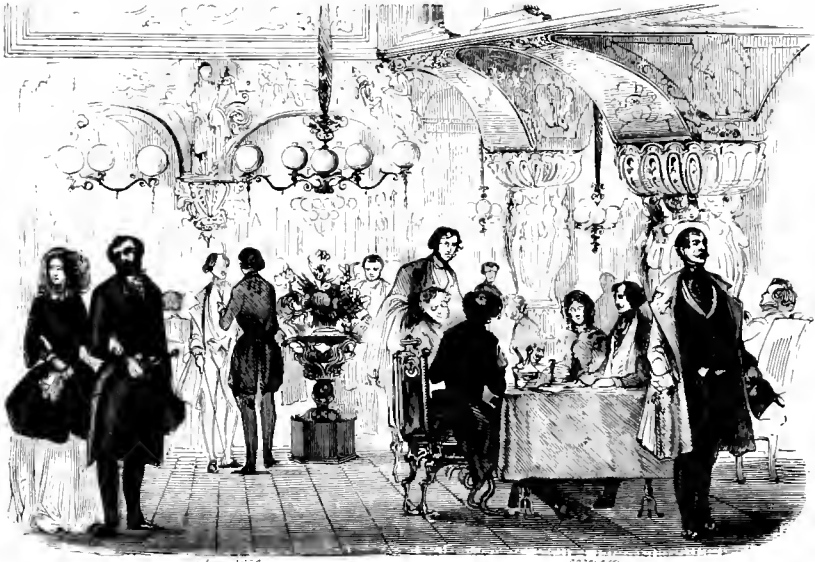
PAUL SERVAIS.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 29
NATURAL
HISTORY



CONRAD DE SOUABE

UN AN A PARIS ¹.



Intérieur d'un restaurant.

III.



Un des spectacles les plus attrayants pour moi, dans mon enfance, — lorsque venait à passer une ménagerie foraine, — c'était d'assister au repas des animaux. Ce plaisir, dont j'étais privé depuis quelque temps, je viens d'en retrouver la sensation en voyant Paris à table. Une page ou deux, ce n'est pas trop pour retracer un tableau si digne d'attention. Avant de dire comment notre héros pense et parle, laissez-moi donc vous dire de quelle ma-

nière il mange, — quoique rien ne soit moins romanesque, assurément. Mais c'est de l'histoire que nous avons la prétention d'écrire.

Il y a quatre façons de manger : — chez soi, — chez les autres, — dans les restaurants, — dans la rue. Si l'on n'en trouve une cinquième, on sera bien avisé. — Généralement parlant, on se nourrit moins bien à Paris que partout ailleurs. Cela dépend de plusieurs causes. Les uns n'ont pas le temps ; les autres n'ont pas les moyens. Pour ce qui est des aliments indigènes, il n'en existe pas ;

à moins que vous n'appeliez de la sorte ces racines venues au milieu des plâtras de la banlieue, ou ces fiévreux animaux qui paissent dans les fossés des fortifications. Le sol parisien est le plus pauvre de tous ; la vigne n'a jamais pu y prendre : c'est comme un crâne de soixante ans sur lequel il ne pousse que des cheveux de perruque. En fait de vignes, sur le sol de Paris il ne pousse que des échelas en bois de teinture.

On comprend que le pauvre diable réduit à un pareil régime se prenne d'un amer regret pour les pâturages de sa Normandie ou du Languedoc. Peu à peu, il arrive par la répugnance à un excès de sobriété qui le fait semblable aux ruminants de la plus maigre colature ; les repas homériques de la province s'effacent graduellement de sa mémoire, et sa plus vive espérance est de réaliser un jour le problème du *vivre sans manger*. Triste espoir ! diront quelques-uns. — Mais je ne parle ici que du malheureux que ses faibles ressources obligent à se sub-tanter exclusivement des produits fabuleux du département de la Seine.

Il en coûte donc assez cher pour dîner passablement, — et fort cher pour bien dîner. Nous ne nous appesantirons pas sur les repas du monde et de la famille, qui sont les plus connus, quoiqu'ils soient les moins communs. Le pittoresque n'est pas là. — Où nous le trouverons, c'est dans les restaurants et au coin des bornes, non dans les salons de la Chaussée-d'Antin ni dans les intérieurs bour-

¹ Voir pages 1 et 33.

geois quotidiennement voués au poulet et à la salade ; mais un peu dans la mansarde, et partout aussi où se rencontre un grand appétit, mêlé à une grande misère.

Il y a des restaurants de toutes sortes et de tout prix ; il y en a de fort beaux à bon marché, il y en a de très-chers qui sont très-légers ; l'œil d'un Parisien pur-sang est indispensable pour les discerner. A la jeunesse dorée et à la fashion appartiennent la Maison d'Or et le Café de Paris ; aux Turcarets de la Bourse et aux électeurs en vacances, Véry et Véfour, les deux jumeaux des cuisines parisiennes, les classiques du genre. — Après eux un abîme.

Ce serait une erreur grossière de croire que ces fourneaux illustres ne brûlent absolument que pour les estomacs millionnaires et pour les fils de famille cousus d'argent. Les pauvres en ont aussi leur part, — et nous n'entendons point par là ces boutiquiers qui se font une fête d'aller chez Véfour *une fois dans leur vie*. — Non. Ce sont mille de ces jeunes fous, sortis de Clichy par une porte pour y rentrer par l'autre, troués de dettes, doublés de mémoires, criblés d'assignations, et qui seraient fort embarrassés de manger autre part qu'au boulevard des Italiens, où le crédit a ouvert domicile. Ils dînent à vingt francs lorsqu'ils n'ont pas de quoi dîner à vingt sous. C'est cet industriel qui vient d'acheter sa ruine dans une poignée d'actions, et, qui faisant sauter un bonchon de Sillery, traite au coin d'une table la vente de sa fabrique ou de son usine ; — ce sont tous ces Titans du commerce et de l'exploitation, prêts à tomber écrasés sous le rocher de la faillite, pauvres gens dont la chute entraînera demain celle de cinquante autres, et dont la dernière rasade ajoute encore un dernier billet de banque au passif de leur bilan !

Et puis aussi, ces pâtes rejetons des grandes familles ruinées, fiers et modestes hidalgos de la Bretagne ou de la Touraine, qui viennent noblement et mélancoliquement dîner d'une côtelette, parce qu'ils croiraient déroger en portant ailleurs leur blason mutilé. — Combien en ai-je vu de ces tristes jeunes gens, parmi ceux-là qui portent les plus grands noms et qui cherchent encore involontairement à leur côté la garde d'une épée absente, s'éteindre lentement comme des fleurs d'un autre pays, en gardant jusqu'à la fin le rang héréditaire, et pour n'avoir pas voulu mordre au pain du peuple, — ce pain qui les aurait si bien nourris !

Les restaurants de haut lieu sont, dans les nuits de carnaval, le théâtre de joyeuses et folles comédies auxquelles notre moralité nous empêche de faire assister nos lecteurs. Avec un peu plus d'éclat chez notre jeunesse, ce seraient les petits soupers de la Régence ; mais allez donc imaginer les petits soupers habillés de noir et en pantalon !

Parlez-nous du premier étage du Palais-Royal et des restaurants à prix fixe. Là, point de prétention, de folie, de chapeaux jetés par-dessus les moulins. C'est suffisamment élégant et suffisamment nutritif. Des glaces, une tapisserie rouge, des tabourets en velours. Trois plats, pas plus, pas moins. Nous entrons sans transition dans la région des diners à deux francs cinquante, à deux francs et à un franc soixante. — C'est qu'en effet, il n'y a aucune transition du Minaret à Tavernier. — Le premier étage du Palais-Royal est parfaitement constitutionnel ; tout le monde y dîne et tout le monde y est à son aise. L'employé y salue son chef de bureau que la faim a surpris loin de son ménage ; on y a vu des paires de

France et des carabins. — Là, véritablement, les hommes sont égaux, non plus devant la charte, — mais devant la carte.

Le dîner à un franc vingt-cinq est l'extrême limite du dîner équivoque. — En dehors de cela, il n'y a plus que les restaurants qu'on n'avoue pas et qui pour cette raison se dérobent dans les rues les plus obscures sous les enseignes les moins voyantes. Il faut un peu les chercher pour les trouver ; et cependant la galerie en est innombrable. Mieux vaudrait compter les grains de sable du rivage ou les romans d'Alexandre Dumas. — Il en est même qui se passent d'enseignes et d'annonces ; on monte un étage ou deux, on pousse une porte, on s'assoit silencieusement devant un table ; au bout de cinq minutes et sans que vous ayez pris la peine de rien demander, l'ombre d'un garçon vous apporte l'ombre d'un potage, et successivement jusqu'à l'extinction de l'ombre de votre appétit. — Il est honteux de dire le peu d'argent que cela coûte, et voilà pourquoi on n'a pas osé l'allicher. Pourtant il n'est pas un pauvre diable, ouvrier ou artiste, qui ne connaisse une soixantaine d'établissements pareils dans chacun des arrondissements de Paris. — On appelle cela une pension bourgeoise.

Il y a quelque chose de curieusement pénible dans l'aspect des restaurants de bas étage, — aussi mal éclairés dans le jour par le soleil, que le soir par les quinquets. Ce n'est pas là qu'il faut chercher le bruit, l'animation, la gaieté, les convives ont de bien plus graves et de bien plus sérieuses préoccupations. Ils sont là pour manger, et pas pour autre chose. C'est brutal, mais c'est comme cela. — Examinez-les plutôt ; le front avidement penché vers leur assiette et la main sans cesse plongée dans la corbeille du *pain à discrétion*. Ce sont bien eux, ma foi ! qui s'inquiéteraient de leur voisin et de la tournure de chaque nouveau-venu. — Le dîneur à dix-huit sous ressemble au sage d'Horace : la foudre tombant sur sa tête ne parviendrait pas à l'émuouvoir. — Il s'agit pour lui de prolonger son existence d'un jour encore. Un tel repas est donc une chose austère et solennelle ; ce n'est pas un plaisir, c'est une affaire.

Celui qui a examiné les physionomies de ces hôtes agités et muets, y a lu bien des drames et bien des mystères, — sans abuser de ce dernier mot. Pour moi, je n'ai jamais posé le pied dans ces temples élevés à la Faim, sans m'y sentir cloué irrésistiblement. — Au milieu de ces hommes de peine, de ces artisans, de ces tailleurs sans ouvrage, on découvre çà et là une tête de vieillard, noble, blanche et inclinée ; ou bien encore quelque jeune fille, maigre et mal vêtue, qui dévore dans un coin — triste poème ! jeunesse éteinte sous des haillons ! blonds cheveux arrachés par la maladie ! doux regard creusé par la misère ! — souvent aussi une redingote usée jusqu'à la trame, qui montre une décoration fanée entre les fentes de la boutonnière. Que de douloureuses histoires, que de romans ignorés, que d'avenirs brisés dès leur aurore ! — Mais à côté de cela, tout près de la porte, alerte et épanouie, il y a la jeunesse, la santé, l'espérance, c'est-à-dire quelque brave enfant de dix-huit ou de vingt ans, vite entré, vite sorti, qui a lestement expédié son repas sans presque y songer, musicien ou poète, peintre ou sculpteur, pour qui le temps a des ailes, et qui, du fond de sa souriante et active pauvreté, rêve les splendeurs sans fin de la gloire et le triomphe du génie ! — C'est l'endroit éclairé

du tableau, le pan de ciel azuré dans les brumes, un rayon qui se lève sur des murs qui vont s'écroutant.

Le quartier Latin, entre tous, a réduit à sa dernière expression la question de l'existence à bon marché. — Il n'est personne qui ne connaisse, de réputation du moins, les officines de Viot et de Fliroteaux. Les Viot particulièrement y ont fait dynastie; ils pullulent aujourd'hui de telle sorte que les étudiants sont obligés pour les recon-

naître de les numérotter comme des omnibus, ou d'ajouter à leur nom un sobriquet assez analogue pour l'ordinaire à celui dont un célèbre satirique a immortalisé le restaurateur Mignot :

.....Et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne fit mieux son métier.

Aussi, à côté de Viot l'empoisonneur, y a-t-il Viot l'homicide, et puis encore Viot l'aquatique, le plus célèbre



Un dîner dans la rue.

des trois. — Ce qui n'empêche pas ces philanthropiques institutions de regorger de monde du matin jusqu'au soir, et de se venger de leurs blasphémateurs un peu à la manière du soleil, — c'est-à-dire, non pas en les éclairant, ce qui serait trop dire, mais en les nourrissant.

Maintenant, s'il vous plaît, prenons notre vol vers les mansardes, ces nids sans mousse et souvent sans fenêtre, où le soleil entre comme il peut, et l'orage comme il veut. Les oiseaux de ces cimes, vous les avez nommés; ce sont pour la plupart des ouvrières à l'aiguille, ou bien les enfants prodiges de la médecine et du droit. On y vit beaucoup à l'aventure et à la façon des cigales: on y chante éternellement, on n'y amasse jamais. — La Providence des mansardes, c'est le crémier, c'est le rôtisseur, c'est l'épicier: deux sous de lait et une flûte, voilà pour le déjeuner; une aile de volaille et une flûte, voilà pour le dîner; si l'on soupe, une flûte et un neufchâtel font l'affaire. Mais qui a jamais soupé dans une mansarde? — La cuisine y est maintenant passée à l'état dérisoire; le cabas a été depuis longtemps rejoindre le pot-au-feu; on a une cheminée comme meuble d'agrément, pour se chauffer la plante des pieds, voilà tout. Avant qu'il soit longtemps, espérons-le, les femmes ne toucheront plus à ces abominables légumes, et ne prépareront plus de leurs doigts ces sauces nauséabondes, au parfum desquelles s'évanouissent tout prestige et toute poésie. — C'est là un progrès que les esprits délicats appellent de tous leurs vœux.

Pour moi, — si incomplet et si frugal qu'il puisse paraître, — mieux vaut le dîner de la mansarde que

celui du restaurant. Je n'ai jamais pu manger un beef-teack ou un civet sans être poursuivi par le souvenir des chroniques de Montfaucon ou le fantôme d'un angora sans sépulture. Les plaisanteries des petits journaux sur le caoutchouc appliqué à l'art culinaire me reviennent en mémoire à chaque coup de fourchette; et l'eau m'est un nectar auprès du Mâcon le plus authentique ou du Châblis le mieux certifié. — C'est encore l'histoire du rat des champs qui ne mange bien que chez lui, mais du rat des champs égaré dans les fourneaux de la rue de la Harpe et de la rue Saint-Jacques. — Fi d'un festin que la crainte assaisonne!

De la mansarde à la rue, il n'y a que la distance de cinq étages. Franchissons-les. — Ceux qui dînent dans la rue, c'est le commissionnaire, c'est le *royou*, c'est le mendiant, ce sont les infiniment petits enfin. Pour ceux-là ont été inventées les fritures en plein vent et les pommes crues. Mauvais repas! dites-vous; et pourtant, voyez-les y mordre à belles dents, le long des boulevards et des quais; misère ambulante et cynique, qui s'essuie la bouche du revers de la main lorsqu'elle a fini, et entre chez le marchand de vin pour s'y brûler la poitrine avec de l'alcool. — Ceux qui dînent dans la rue, ce sont encore les rêveurs et les flâneurs, classe moins nombreuse, qui s'en vont émiettant un petit pain sous leurs pas, le front perdu dans la contemplation et dans l'aspiration. — Ce sont aussi ces infortunés arrivés à leur dernier sou, et qui roulent à l'heure de leur dernière bouchée une pensée mauvaise de vol ou de suicide.

Après ceux qui dînent dans les rues, — il y a ceux qui ne dînent pas du tout.

Mais nous voilà, je crois, au terme de notre relation, nous avons parcouru tour à tour les différents cercles de ce voyage entrepris à travers les flammes des fourneaux et les grincements des tournebroches. L'idée m'en est venue à l'approche des jours gras, et l'on conviendra que le moment pouvait être plus mal choisi. — J'ai cru devoir à dessein en écarter quelques peintures, telles que celles

des tables d'hôte qui cachent derrière elles un tapis vert ou pis encore. — Dieu soit loué! nous revoyons enfin la lumière, et nous allons rentrer dans une atmosphère plus sereine et plus suave. Le temps seulement de laisser faire la digestion à ce Gargantua qu'on nomme Paris, et nous lui demanderons à son réveil les secrets de son organisation intellectuelle, comme nous venons de lui demander à présent les secrets de son organisation matérielle.

CHARLES MONSELET.

LES DOUZE APOTRES.

SAINTE JEAN.



Il fut le disciple bien-aimé Frère de Jacques et fils de Zébédée, il était pêcheur. Le miracle qui remplit de poissons les barques de Pierre, d'André et de leurs compagnons Jacques et Jean, fut le signal de sa vocation. Jésus lui dit ces paroles, qu'il avait adressées déjà à Pierre et à André : « Suivez-moi, je vous ferai devenir pêcheur d'hommes. » Il abandonna tout ce qu'il possédait pour suivre le divin maître. —

Jésus-Christ, dit saint Marc, surnomma Jean et Jacques son frère Boanergès, c'est-à-dire enfants du tonnerre. On ne connaît pas la signification symbolique de cette appellation.

Jean était le plus jeune des apôtres. Sa virginité de cœur et de corps est supposée d'une manière presque irrécusable par les Pères de l'Église. C'est sans doute cette vertu sublime qui lui valut l'amicale préférence de Jésus-Christ. Certainement le Sauveur aimait tous ses apôtres, mais il eut pour celui-ci une tendresse particulière, autorisant de la sorte cette affection si noble et si pure qui fait la véritable amitié.

Avoir été ainsi aimé du Fils de Dieu est le titre de gloire le plus grand qu'un homme puisse posséder. Jean n'en connut peut-être pas d'abord tout le prix. Il ne comprit pas que sur la terre sa pureté lui méritait de remplir la céleste mission d'ange consolateur; mais quand il eut vu tomber le voile qui, jusqu'à la croix, obstruait ses yeux, c'est alors que le souvenir de la haute distinction à laquelle il avait été appelé dut lui donner cette énergie qui féconda ses œuvres. Aussi combien de fois, dans le cours de sa carrière, le surprenons-nous attendant avec impatience le moment où il pourra se réunir à celui qui l'a aimé, à celui qui l'a honoré parmi les hommes de ce titre d'ami de Jésus-Christ!

Comme tous il aura ses instants de mesquine humanité, il ne verra la lumière que lorsqu'elle sera remontée

vers le ciel; mais dès qu'il la connaîtra, il deviendra réellement digne de sa vocation.

Les premiers actes de la vie de saint Jean sont entachés, comme ceux de tous les apôtres avant qu'ils aient reçu le Saint-Esprit, de cette faiblesse terrestre qui était quelquefois inspirée par leur attachement pour leur maître. C'est ainsi que Jean, ayant vu un homme qui chassait les démons au nom du Dieu sauveur, vint dire : « Maître, nous avons empêché les exorcismes de ce disciple, parce qu'il ne nous suit point et qu'il ne vient pas avec nous. » Jésus lui répondit : « Ne l'en empêchez point, car celui qui n'est pas contre vous est pour vous. »

Une autre fois, voulant aller à Jérusalem, le Christ envoya devant lui quelques uns de ses disciples, parmi lesquels se trouvaient les enfants de Zébédée, pour lui préparer un logement dans un bourg samaritain. Mais les habitants ne voulurent pas le recevoir, parce que, sachant qu'il se dirigeait vers Jérusalem, ils avaient peur de se compromettre en lui accordant l'hospitalité qu'il demandait. Jacques et Jean, irrités de cet acte de dureté, vinrent dire à Jésus : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu du ciel descende et qu'il les devore ? » Ces pauvres pêcheurs, dans leur jugement encore tout matériel, croyaient que l'outrage devait être châtié par la malédiction. Jésus leur adressa quelques paroles qui durent leur apprendre combien ses maximes étaient différentes de l'ancienne loi, qui eût favorisé leur première impulsion : « Vous ne savez pas, leur dit-il, à quel esprit vous êtes appelés. — Il veut sans doute leur parler de l'esprit de grâce et de miséricorde, précieux trésor pour l'humanité, dont bientôt il va les enrichir. — « Le Fils de l'homme, ajoute-t-il, n'est pas venu pour perdre les hommes, mais pour les sauver. » — Jean et Jacques allèrent chercher dans un autre lieu l'hospitalité qui leur était refusée.

A Jérusalem, la mère des enfants de Zébédée s'approche du Christ avec ses deux fils, et l'adore en lui laissant voir qu'elle désire lui demander quelque chose. « Femme, que voulez-vous ? » lui demanda le Fils de Dieu. « Ordonnez, dit-elle, que mes enfants que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche. » — Jésus, s'adressant à Jacques et à Jean, leur répondit : « Vous ne savez ce que vous demandez : pouvez-vous

boire le calice que je dois boire? — Nous le pouvons, » répondirent ceux-ci. — Il leur répartit : « Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, il ne dépend pas de moi de vous l'accorder; mais cela sera donné à ceux pour qui mon Père l'a préparé. » Les dix autres apôtres, ayant entendu les paroles des fils de Zébédée, en conçurent de l'indignation. Mais leur maître les appela et leur dit : « Vous savez que les princes dominent les peuples et que les grands les traitent avec hauteur. Il n'en doit pas être de même parmi vous; car celui de mes disciples qui veut devenir le plus grand doit être le serviteur des autres, et celui qui veut être le premier doit être votre esclave; ainsi que le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. »

Jésus aimait Jean : c'est cette prédilection particulière qui fait assister cet apôtre avec Pierre et Jacques à la glorieuse transfiguration sur le mont Thabor, et qui lui donne pendant la Cène l'ineffable bonheur de reposer sur le sein du Christ, au moment même où il prononçait ces

paroles amères : — « En vérité, en vérité, je vous le dis, un d'entre vous me trahira. » — Les disciples se regardaient entre eux, cherchant quel pouvait être le traître. Simon-Pierre fit signe à Jean de demander à Jésus qui était celui qui devait commettre une action aussi lâche. Le disciple que Jésus aimait lui adressa la question que lui dictait Simon. Jésus répondit : « C'est celui à qui je présenterai du pain que j'aurai trempé. » Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon. — Mais les apôtres ne comprirent pas que c'était ce malheureux qui, pour trente pièces d'argent, devait vendre son maître.

C'est encore l'attachement que le Rédempteur a pour Jean qui le fait témoin de son agonie au jardin de Gethsémani : Jésus, étant arrivé dans un lieu ainsi nommé, dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici pendant que je vais prier. » Il'emmena avec lui que Pierre et les deux fils de Zébédée, et devant eux il tomba dans cette affliction sublime qui s'exprime par ce cri d'humanité : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi. » Et il s'éloigna un peu, se prosterna le visage contre terre,



Saint Jean est plongé dans une cuve d'eau bouillante.

prier et disant : « Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi : néanmoins qu'il en soit, non comme je le veux, mais comme vous le voulez. » — Il revint vers ces trois disciples, il les trouva endormis. « Quoi! leur dit-il, vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, afin que vous ne tombiez point dans la tentation : l'esprit est prompt et la chair est faible. » Encore une fois il s'éloigna pour prier, et, revenant bientôt après vers Jacques, Pierre et Jean, il les trouva encore endormis, parce que leurs yeux étaient appesantis de sommeil. Pour la troisième fois Jésus s'éloigna et adressa à son Père la même prière et les mêmes paroles. Et cette fois revenant vers ses disciples : « Dormez maintenant, leur dit-il, et reposez. Voici l'heure qui est proche où le Fils de l'Homme va être livré entre les mains des pé-

cheurs. Levez-vous, allons, celui qui me trahit doit être près d'ici. » — L'instant d'après, Judas arrivait avec une troupe de gens, armés d'épées et de bâtons, qui avaient été envoyés par les princes des prêtres et par les anciens du peuple. — Le traître baisa le Christ, en lui disant : « Je vous salue. » Jésus ne lui répondit point par des reproches ou des malédictions : « Mon ami, lui dit-il, qu'êtes-vous venu faire ici? » — Jésus fut conduit chez Caïphe; tous les apôtres l'avaient abandonné, un seul le suivit : saint Jérôme et saint Chrysostome croient que c'est Jean, fils de Zébédée. — En effet, lui qui aimait son maître et qui en était aimé, lui qui avait reçu des preuves d'affection, comment eût-il pu s'arracher à l'inquiétude de savoir ce qu'on allait faire souffrir au Messie! Les mêmes Pères de l'Église pensent que c'est encore cet apôtre qui,

usant du crédit qu'il pouvait avoir auprès du grand prêtre comme en étant connu, avait introduit Pierre dans le lieu où trois fois il renia son maître.

Jean dut être le témoin des outrages et des supplices que les Juifs firent éprouver au Fils de l'Homme. Ses larmes durent couler en voyant l'accomplissement des prophéties dont il ne comprenait pas encore toute la consolante vérité. Il vit les gouttes de sueur et de sang qui mouillèrent le chemin qui conduisait au Calvaire; et là, à côté de la pauvre mère de douleurs, il frémit en entendant les coups de marteau qui enfonçaient des clous dans les membres du Sauveur.

Quelle joie au milieu de son désespoir vint inonder son âme lorsque, du haut de l'instrument de sacrifice, le Christ, voyant Marie qui restait seule sur la terre, dit : « Femme, voilà votre fils ! » puis à lui, disciple bien-aimé : « Voilà votre mère ! » Avec bonheur il accepta cette mission de dévouement, et jusqu'à la dernière heure il la remplit.

Tout était consommé depuis trois jours. Jean fut l'un des premiers à qui la résurrection fut révélée. — Marie-Magdeleine était venue depuis le matin au sépulchre, où le corps de Jésus avait été déposé : la pierre tumulaire était ôtée. Elle courut trouver Simon-Pierre et l'autre disciple dont nous écrivons la vie; elle leur dit : « Ils ont enlevé du sépulchre le corps du Seigneur, et nous ne savons où ils l'ont mis. » Les deux apôtres se hâtèrent d'accourir, mais Jean courut plus vite et arriva le premier. En se baissant il vit les linceuls et le suaire, mais il n'osa entrer qu'après Simon-Pierre. — C'est lui-même qui, dans son Évangile, raconte ce fait, et il dit ces mots : « Cet autre disciple qui était arrivé le premier au sépulchre y entra aussi. — Il vit et il crut, car ils n'avaient pas encore ce que l'Écriture enseigne, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. »

C'est le soir de ce même jour que Jean eut le bonheur de voir le Christ ressuscité : il se trouvait dans le lieu où les disciples étaient assemblés. Les portes étaient fermées, parce qu'ils craignaient les Juifs. Jésus vint au milieu d'eux, leur dit : « La paix soit avec vous ! » puis leur montra ses mains et son côté encore stigmatisés des saintes preuves du crucifiement.

Une autre fois sur le bord de la mer de Tibériade, il put contempler le Sauveur. C'est alors que Pierre, désignant ce disciple, demanda : « Et celui-ci, Seigneur, que deviendra-t-il ? » Jésus lui répondit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe? Pour vous, suivez-moi. » Il courut sur ces paroles un bruit parmi les apôtres : ils crurent que Jean ne devait point mourir. Cependant le Christ n'avait pas dit : « Il ne mourra pas ; » mais : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ! »

C'est saint Jean lui-même qui a écrit la plupart des faits qui le concernent, et j'ai cru ne mieux pouvoir les raconter qu'en employant autant que possible ses propres paroles. Il termine son livre de vérité par cette naïve affirmation de bonne foi : « C'est le même disciple qui rend témoignage de ces choses, qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable. »

Après l'ascension du divin Maître, Jean prêcha l'Évangile dans la Judée et la Samarie. Il eut pour champ de bataille le vaste pays occupé par les Parthes, lorsque le moment fut venu de combattre les erreurs des Gentils.

C'était alors le seul peuple qui osât dans l'univers disputer aux Romains l'empire du monde. L'histoire n'a pu conserver les traces des merveilles que Jean fit pour ce pays. Nous savons seulement que, repassant dans l'Asie Mineure, il vint habiter la ville d'Éphèse avec la Vierge Marie, qui mourut dans sa maison. Toutes les églises de l'Asie étaient gouvernées par l'apôtre bien-aimé. Ses vertus et ses miracles l'avaient environné de la vénération des chrétiens et du respect des idolâtres.

Il passa ainsi de nombreuses années dans les travaux de l'apostolat, allant dans les provinces voisines pour y ordonner des évêques, ou pour y former des chrétientés nouvelles, et distribuant à tous ce qu'il possédait. Quoique Timothée ait été institué par saint Paul évêque d'Éphèse, et qu'il ait été reconnu par le concile de Calcédoine, saint Jérôme regarde Jean comme l'apôtre qui a gouverné d'une manière toute spéciale les églises de l'Asie, et Tertullien le reconnaît comme ayant établi l'ordre épiscopal dans ce pays.

Mais la vie d'un enfant de la croix ne devait pas s'écouler sans quelques jours de souffrances sanctifiantes : l'an 95 de Jésus-Christ, Domitien le fit arrêter et conduire à Rome. Le farouche empereur ordonna qu'on l'amènât en sa présence, et, loin de se laisser toucher par la vue de ce vénérable apôtre, dont les cheveux avaient blanchi au service de Dieu, il eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière d'huile bouillante. En entendant prononcer cette sentence, saint Jean eut un mouvement de joie. Il allait donc retrouver son Maître, qu'il avait tant aimé, et lui rendre éternellement amour pour amour. — Dieu ne voulut cependant lui accorder que le mérite et l'honneur du martyr. Jeté dans la chaudière d'huile bouillante, il ne ressentit aucune douleur, et, à la grande consternation des spectateurs, il en sortit sain et sauf.

Domitien, épouvanté de ce miracle, n'osa faire mourir celui en faveur de qui il s'était accompli. Il se contenta de l'envoyer travailler aux mines dans l'île de Pathmos, l'une des Sporades, situées dans la mer Égée ou l'Archipel.

C'est là que, martyr, apôtre et prophète de la foi nouvelle, saint Jean écrivit son Apocalypse. Ce mot signifie révélation; et en effet, ce livre mystérieux n'a été fait que pour devancer prophétiquement l'exécution des œuvres des temps derniers. Saint Jean espérait que le rude travail auquel il était condamné finirait bientôt sa vie par la gloire du martyr, mais son espérance fut encore déçue. Domitien ayant été assassiné, Nerva, homme d'un caractère doux et pacifique, fut élevé à l'empire; ce qui permit à l'apôtre de retourner à Éphèse.

C'est vers cette époque de sa vie que, dans une ville voisine d'Éphèse, ayant confié à un évêque le soin d'un jeune homme qui, aux grâces du corps, joignait un naturel vif et ardent, il vint peu de temps après demander son jeune protégé. Mais l'évêque, baissant les yeux, lui dit avec larmes : « Il est mort ! — Comment ? reprit le vénérable apôtre, et de quel genre de mort ? — Mort à Dieu; et au lieu d'être à le servir dans l'Église, il s'est emparé d'une montagne où il exerce le brigandage avec une troupe de gens semblables à lui. » A ces mots, saint Jean déchira ses vêtements et exprima son désespoir par ses larmes. « Qu'on m'amène un cheval, dit-il, et qu'on me donne un guide. » Bientôt arrêté par les sentinelles des

voleurs : « Menez-moi à votre chef, » leur dit-il. — On le conduit vers le jeune homme, qui attendait les armes à la main. Mais, saisi de frayeur en reconnaissant saint Jean, il prit la fuite. Alors le vieillard oublia son grand âge et ses infirmités, et il se prit à courir pour l'atteindre : « Mon fils ! mon fils ! lui cria-t-il, pourquoi me fuyez-vous ? pourquoi fuyez-vous votre père ? que craignez-vous d'un vieillard faible et sans armes ? Mon fils, ayez pitié de moi : ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut. Je répondrai pour vous à Jésus-Christ, je souffrirai très-volontiers la mort pour vous. Demeurez,

croyez-moi, c'est Jésus-Christ qui m'envoie vers vous. »

Le jeune homme ne put résister à ces tendres paroles ; il s'arrêta, jeta ses armes loin de lui, et, tombant aux pieds de l'apôtre, il fondit en larmes.

Glorieux d'avoir arraché cette brebis au loup, Jean prit ce jeune homme par la main et l'amena dans l'assemblée des fidèles, et le leur présenta. Il ne se sépara de lui qu'après l'avoir rétabli dans l'église par l'absolution de ses péchés et la participation aux sacrements.

Ce fut aussi dans la ville d'Éphèse, en revenant de Pathmes, que saint Jean écrivit son Évangile pour l'



Saint Jean convertit un jeune homme qui s'était fait chef de brigands.

pondre au désir manifesté par ses disciples et par toutes les églises d'Asie, qui voulaient posséder un témoignage authentique de la vérité. Dans son œuvre, saint Jean nous découvre la divinité du Sauveur, les autres évangélistes en avaient fait connaître l'humanité. Il écrivit aussi trois lettres que nous avons encore ; elles sont dignes du disciple favori de celui qui est tout amour.

Saint Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse. C'est à cette époque de sa vie que par son propre exemple, et par un trait admirable de simplicité, qu'on lui attribue, il autorise les naïves récréations prises dans le but de reposer l'esprit et le préparer ainsi à de nouveaux travaux. Il possédait une perle qu'il avait apprivoisée, et souvent il se promenait hors la ville en flâtant et caressant cet oiseau. Un jour, il fut rencontré par un chasseur qui parut s'étonner de voir un homme de si grande renommée se livrer à un divertissement si puéril : « Que tenez-vous

à la main ? lui demanda saint Jean. — Un arc, répondit le chasseur. — Pourquoi ne le laissez-vous dans une tension continuelle ? — Parce qu'il perdrait sa force. — C'est précisément pour la même raison, dit l'innocent vieillard, que je permets à mon esprit de se détendre un instant. » — Cette profonde sagesse confondit le chasseur ; il se courba devant l'apôtre en lui rendant hommage.

Réduit, à cause de ses infirmités, à ne plus pouvoir se rendre à l'église, ses disciples l'y portaient. Il n'avait plus assez de force pour faire de longs et savants discours comme il en faisait autrefois ; alors il se résumait en cette maxime de charité qu'il répétait sans cesse : « Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres. »

Parvenu enfin à sa centième année, il remit son âme entre les mains de celui qui l'avait laissé reposer sur son sein. Il fut enterré dans la ville d'Éphèse.



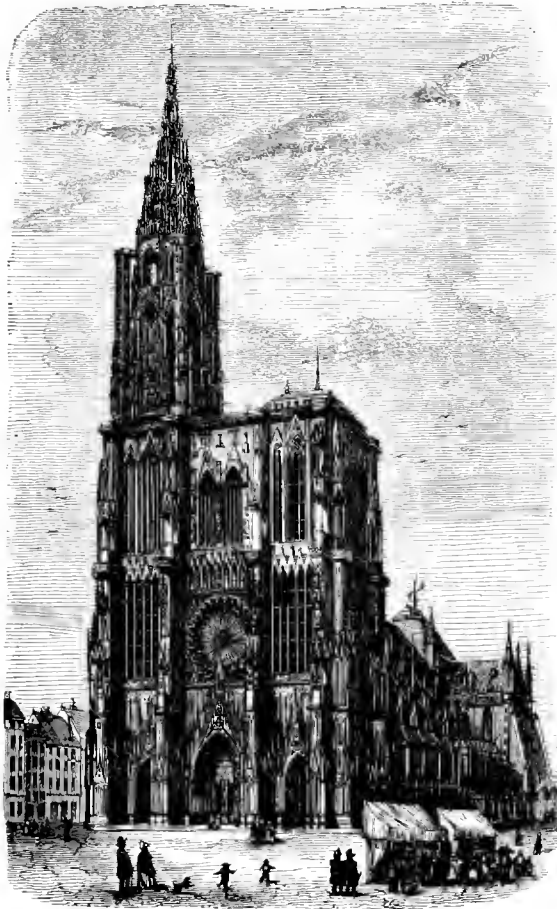
HISTOIRE ET DESCRIPTION DES CATHÉDRALES DE FRANCE.

CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Cette fameuse cathédrale, le Munster, dont la tour passe pour la première des merveilles de l'Allemagne, et qui a inspiré à Goethe des pages si éloquentes, est un des monuments les plus étonnants dont l'art chrétien puisse s'enorgueillir. Avant l'ère chrétienne, s'élevait, sur l'emplacement de cette construction grandiose, un bois sacré qui fut coupé par les Romains pour faire place à un temple d'Hercule. Clovis y fit ériger une église en bois, à laquelle on adjoignit plus tard une chapelle souterraine et un chœur construit en pierre. Tout cela fut incendié au

onzième siècle par Hermann, duc d'Alsace; ce qui en restait fut détruit, en 1007, par le feu du ciel.

Ce fut l'évêque Werner qui jeta, en 1015, les premières fondations de la cathédrale, achevée en 1275. L'évêque Conrad de Lichtemberg fit construire la tour qu'on voit aujourd'hui; commencée par l'architecte Erwin de Steinbach, elle fut terminée par Jean Hülz, de Cologne, en 1439. Charlemagne avait fait rebâtir, avant les travaux accomplis sous l'épiscopat de Werner, l'édifice élevé du temps de Clovis.



L'horloge placée au bas de la tour supérieure est considérée par les historiens comme la troisième merveille de l'Allemagne. La cathédrale réunit deux styles : elle rappelle dans beaucoup de parties l'architecture by-

zantine, qui a créé Saint-Sernin de Toulouse, et se rattache, sous bien d'autres rapports, à l'architecture gothique, qui a produit Notre-Dame de Paris, les cathédrales de Reims, d'Amiens et de Chartres; ces deux styles ont

une beauté et une grandeur qui charment les yeux et élèvent l'imagination.

Le clocher du Munster est le plus élevé des édifices connus, si on en excepte la plus grande des pyramides d'Égypte, qui est plus haute de douze pieds quatre pouces seulement. Sa hauteur est de cent quarante deux mètres onze centimètres (soit quatre cent trente-sept pieds et demi), si l'on s'en rapporte au résultat des opérations trigonométriques exécutées par des ingénieurs géographes. De la base au sommet, on compte six cent trente-cinq degrés : la Notre-Dame de Paris n'atteindrait pas la moitié de ce clocher ; les deux tours de cette basilique, hautes de deux cent deux pieds, ne dépassent que d'un pied et demi la plate-forme de la tour restée à l'état de projet, et que recouvre une simple toiture.

En examinant avec attention la façade de l'église, on distingue ses cinq étages. Le premier s'élève au dessus des portails que recouvrent des figures et des scènes religieuses ; c'est là que se voient les quatre statues équestres de Clovis, de Dagobert, de Rodolphe de Hapsbourg et de Louis XIV. Celle-ci fut érigée au commencement de la restauration. Le deuxième étage comprend la rose en vitraux peints, de cent cinquante pieds de diamètre, et deux galeries, l'une à droite, l'autre à gauche. Au-dessus de la rose sont des niches où s'élevaient jadis les statues du Christ, de la vierge, et des douze apôtres. Les corniches de la galerie de droite sont ornées d'une foule de scènes de démons et de sorciers auxquelles on a donné le nom de Sabbat ; à gauche se dresse un hercule à demi nu, ancienne idole trouvée dans les décombres du vieux temple qui occupait autrefois l'emplacement de l'église. Le troisième étage comprend le clocher et la plate-forme où commence le quatrième étage.

C'est là que s'élève cette tour dentelée, merveilleuse, dont l'audace, la légèreté, l'élégance, sont au-dessus de toute idée ; percée à jour dans toute sa longueur, elle n'est soutenue que par la maçonnerie de ses angles. A cet étage la tour est entourée de quatre tourelles hexagones, percées de même à jour, avec des escaliers en escargot. Les communications avec cette partie de l'édifice ont lieu par le moyen de ponts en pierre plate. Le cinquième étage est formé par la flèche, pyramide octogone, évidée, accompagnée de huit escaliers tournants avec des rangées de petites tourelles. En haut s'élève la lanterne avec sa couronne et ses roses ; enfin la croix, terminée par une pierre octogone qu'on appelle le bouton.

C'est un spectacle effrayant que de voir des curieux, avides d'émotion, gravir la tour jusqu'à cet endroit pour arriver à ce bouton, d'un pied de haut et de quinze pouces de diamètre. Après avoir atteint la couronne, il faut grimper en dehors en s'accrochant à des barres de fer. Quelques individus, d'une témérité sans égale, debout sur ce bouton, ont vidé, dit-on, des bouteilles d'un vin généreux à la gloire de la ville de Strasbourg ; d'autres y ont tiré un coup de pistolet ou bien s'y sont tenus en équilibre, la tête en bas. Il ne leur arriva aucun malheur.

Un Anglais fut moins heureux au siècle dernier : par suite d'un pari, il accomplissait un troisième tour de la plate-forme sur la balustrade qui la borde, lorsque son pied glissa : le malheureux tomba sur le pavé d'une hauteur de deux cents pieds. Son chien, le voyant perdre l'équilibre, poussa des cris plaintifs et se jeta en avant pour le rettenir : de son premier élan il tomba et vint expirer à côté du cadavre de son maître.

L'abbé Grandidier a donné une *Histoire de l'église de Strasbourg* (2 vol. in-4°, 1776) ; c'est une œuvre recommandable. On y lit que le moine Ermoldus Nigellus, disgracié par Louis le Debonnaire et retiré à Strasbourg, fit un poème pour regagner les bonnes grâces de son souverain ; il rentra bientôt en faveur ; et c'est dans cet ouvrage qu'on trouve une description détaillée de l'église telle qu'elle existait à l'époque des premiers Carloviangiens. On peut voir aussi de précieux renseignements sur la cathédrale actuelle dans les *Églises Françaises*, de MM. Chappuy et de Jolimont (2 vol. in-folio, 1829), qui ont amplement traité tout ce qui est relatif à l'histoire, à l'extérieur et à l'intérieur de cette admirable église. Elle servit, à partir du seizième siècle, à deux cultes différents, et entendit par conséquent résonner sous ses voûtes les voix des plus grands prédicateurs des temps modernes. Cette construction étonnante excita dans les premiers temps un si grand enthousiasme en Allemagne, qu'elle donna naissance à une confrérie connue dans l'histoire sous le nom d'École des tailleurs de pierre de Strasbourg, et dont les chefs étaient les architectes de la cathédrale ; cette association s'occupait de la réception des apprentis, des ouvriers, des maîtres, et avait établi des règles et des signes qui constituaient entre ses membres une sorte de franc-maçonnerie.

Le Munster ne compte pas dans son histoire toutes ces fables merveilleuses qui semblent s'être attachées comme à plaisir à la cathédrale de Cologne, dont on ignorerait la chronique si l'on ne connaissait pas la légende de *Sainte Ursule et des onze mille vierges*, ainsi que celle du *Diable volé*. Toutefois cette histoire éternelle et populaire du démon, tentateur né des justes et des saints, se trouve sculptée en pierre sur les murs et dans les bas-reliefs du Munster, comme nous l'avons vue reproduite sur tous les monuments du moyen âge religieux. M. Saint-Marc Girardin (*Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*), s'est appesanti avec raison sur cette apparition du démon dans la vie des saints ; il ne faut pas y chercher autre chose, évidemment, que la lutte de la passion contre la vertu. Ces moines et ces légendaires, grossiers rédacteurs de la vie des saints, personnifiaient sous la forme du malin esprit cette résistance nécessaire des mauvais penchants, et, au lieu d'une analyse métaphysique des passions, mettaient ces dernières en action ; c'est ce drame aux mille péripéties, souvent grotesques, toujours naïves, qui se trouve représenté sur les pierres de nos vieilles églises.

A.-L. RAYERGIE.



CONRAD DE SOUABE.



Je ne me pardonnerais pas, lecteurs, de vous introduire dans la classique Forêt-Noire si j'écrivais un roman moderne destiné à porter le nom de nouvelle nouvelle; mais ayant l'intention d'étaler à vos yeux une de ces brumeuses pages d'Allemagne, contemporaine de ce royal croisé que Léopold d'Autriche fit enfermer et du fidele Blondel, connu de vous peut-être, par les accents que lui a prêtés Grétry, je ne me fais nul scrupule de vous faire fouler

le tapis de feuilles sechées, donné au sol des forêts par leurs chênes séculaires, et gamelé çà et là des taches de sang que le malheureux voyageur a laissées tomber sous le fer de l'assassin.

Dans la Souabe, sur les bords du Danube et au milieu de la Forêt-Noire, on voyait, en 1190, à deux cents pas du fleuve, une pauvre chaumière dont les murs n'étaient que branches et terre délayée, sous un toit de paille, comme durent être les premiers toits du monde et comme sont aujourd'hui les toits des pauvres seulement. C'était la demeure d'Albert et Hermann Durkhart, deux frères devenus bûcherons, malgré une naissance noble qui eût pu les appeler aux grandeurs. Ils étaient en cela victimes de la haine de Conrad, duc de Souabe, qui, après avoir fait condamner leur père comme coupable d'attentat contre la vie de l'empereur Frédéric II, avait profité de la confiscation des biens de cette famille. Albert plus âgé que son frère, qu'il aimait d'une sainte amitié, jura de consacrer sa vie à la vengeance; mais la première fois qu'il voulut accomplir son fatal serment, au lieu de tuer Conrad, il tua un de ses officiers, vieil ami de son père. On ne put découvrir d'où partait la flèche qu'il destinait au duc, et qui avait si cruellement trompé son adresse. Il regarda le crime qu'il venait de commettre comme une preuve que le ciel n'approuvait pas sa résolution, et y renonçant par désespoir, il se fit bûcheron, amenant dans une chaumière son jeune frère, seul objet désormais de ses affections.

Peu à peu il s'accoutuma à la vie laborieuse qu'il avait embrassée, et il s'efforça d'y habituer Hermann. Dans les palais des margraves, il avait, quoique jeune encore, compris la nullité d'une existence passée dans les voluptés seigneuriales. Chaque jour consacré au travail manuel lui apportait au contraire une sorte de calme et de délices dans le repos qu'il goûtait la nuit. Comme le philosophe grec, il jeta dans la mer ses richesses qui l'eussent empêché d'être heureux, et renonçant à jamais à la fortune qui aurait pu lui être rendue et à ses titres de noblesse, il fit vœu de rester dans l'humble condition de bûcheron. — Il atteignait sa trentième année, son frère avait dix-

huit ans. — A ce dernier qui n'était qu'un enfant lorsque les événements que nous avons racontés s'accomplissaient, il fit entrevoir les douceurs que promettait leur indépendance. Hermann écouta bien Albert, mais il ne se rendit à son raisonnement qu'en voyant l'impossibilité de recouvrer le rang auquel sa naissance lui donnait droit. Albert se maria; il épousa la fille d'un pauvre batelier du Danube, qui ne lui apporta en dot que sa beauté, sa vertu et son amour. Cet événement ne changea rien dans l'existence presque sauvage des deux frères; la chaumière fut un peu agrandie, voilà tout. Alors, et pendant quelques jours, Albert crut avoir trouvé ce bonheur parfait après lequel court l'humanité tout entière. Il travaillait le jour durement peut-être; mais le soir, à son rustique foyer, il retrouvait sa jeune femme, sa tendre Marguerite, et son frère, son rêveur Hermann, à qui il évitait autant que possible les abondantes sueurs du métier. Pour ces deux êtres qui se partageaient son cœur, il eût donné sa vie, pour leur épargner une douleur il eût donné de son sang. Marguerite le payait de retour et l'aimait comme il méritait de l'être; mais Hermann, devenu sombre et taciturne, avait presque malgré lui-même jeté un regard honteux sur le passé où, à la place de l'épée posée en pal sur le blason de son père, il ne voyait plus qu'une hache de bûcheron. La conduite de son frère lui semblait alors indigne de la haine qu'il concevait contre la société tout entière.

La Souabe était en ce temps-là saccagée par des hordes de bandits qui choisissaient pour refuge, après leurs sanglantes excursions, les cavernes immenses de la Forêt-Noire. Hermann avait souvent rencontré ces hommes étranges qui semblent vivre aussi tranquillement que tout le monde, quoiqu'ils soient continuellement au pied de la potence qui doit les pendre. Il s'était familiarisé avec leurs figures sinistres et leur air souverainement orgueilleux; les armes qu'ils portaient fascinèrent ses yeux; il crut qu'entre eux et les soldats de l'empereur, il n'y avait d'autre différence que le costume et le chef. — Bientôt, si on lui eût demandé: Que préférez-vous entre un bûcheron et un bandit? il eût certainement répondu: Un bandit.

Le soir d'une chaude journée d'été, Albert remontait paisiblement le Danube, se dirigeant vers sa chaumière, où il espérait trouver le baiser de son épouse et l'amitié d'Hermann pour se délasser. Ce jour-là, il s'était éloigné plus que de coutume de l'endroit qu'il habitait: une lieue de distance l'en séparait encore; il lui prit tout à coup une telle faiblesse causée par la fatigue et la chaleur, qu'il ne put résister au besoin de se reposer un instant; quittant le sentier qu'il suivait, il entra dans la forêt et s'étendit sur l'herbe fraîche et la mousse qui tapissait les berceaux d'arbustes que la nature avait faits plutôt pour les lézards que pour les hommes. — Là, bientôt enivré du parfum suave qu'exhalient les plantes et les chênes verts, fasciné par la leur rose qui courait dans le feuillage et qui semblait lutter avec les ombres de la nuit, il s'endormit. — Son sommeil ne dura qu'une heure, il fut subitement interrompu par des éclats de voix assez bruyants. Il allait

se relever et chercher à découvrir quels pouvaient être les personnages qui choisissaient ainsi le milieu d'une forêt pour salle de conciliabule, lorsque quelques mots qu'il saisit distinctement lui firent reconnaître le genre d'entretien et la classe d'individus qui venaient de le réveiller. — Il écouta : c'étaient des bandits, mais de fiers et vrais bandits, comptant le nombre des morts qu'ils devaient la nuit même envoyer dans l'autre monde, et les sommes que probablement ils se partageraient en honnêtes camarades. Ils parlaient assez souvent tous à la fois, et ne se taisaient que pour entendre les réflexions ou les ordres d'un homme qui devait être leur chef. — La discussion s'était animée peu à peu : il s'agissait de savoir si l'on tuerait ou ne tuerait pas les trois ou quatre habitants du château de Manherst, qu'on devait piller la nuit même. Parmi les redoutables discutants, les uns exprimaient le désir féroce de s'assurer par leur poignard du silence de leurs victimes ; d'autres, aussi féroces peut-être, mais plus spéculateurs, ne voulaient tuer que ceux qui ne pourraient fournir une rançon convenable. — Ils ne pu-

rent s'entendre amiablement sur cet effroyable sujet, ils en vinrent aux voix ; il y eut partage. — Alors le chef, usant du droit que lui donnait son titre et invoquant les coutumes établies, nomma l'un des bandits, et, l'avertissant que sa réponse mettrait fin à la discussion, lui demanda ce qu'il croyait utile de faire. — Albert écoutait avec un sentiment d'horreur dont il ne pouvait se défendre ; mais tout à coup il lui sembla qu'un serpent le mordait au cœur ; des paroles vinrent résonner à ses oreilles comme des coups de marteau frappés sur sa tête ; il entendit la réponse du bandit interrogé : — c'était la voix de son frère !

Cette révélation foudroyante paralysa complètement les forces du malheureux Albert. La horde sanguinaire avait poussé un hurlement féroce en recevant l'arrêt de mort prononcé par celui à qui le chef s'était adressé. Puis ils s'étaient précipités vers une barque amarrée au rivage, pour traverser le fleuve et aller porter le meurtre et la dévastation au château de Manherst. Albert n'avait pu s'élaner à leur poursuite, arracher son frère au crime qu'il devait commettre ou se faire massacrer par ses



infâmes complices. Il essaya de se redresser en appelant Hermann de sa voix brisée par la stupeur ; mais comme en ces moments affreux d'un rêve où toutes les forces employées à pousser des cris n'aboutissent qu'à une sorte de râlement inarticulé, il ne put sortir de sa poitrine qu'un gémissement douloureux et sans force ; il retomba sur la mousse, froissé, brisé, anéanti. — Il eut un instant de vertige indicible. Ce qu'il venait d'entendre lui paraissait si horrible, qu'il fit ainsi que ces pauvres gens qui se trompent eux-mêmes sur leur position désespérée, il crut qu'il venait d'être la victime d'un songe, mais d'un songe sanglant et infernal. — Enfin son sang refroidi reprit un instant son cours dans ses veines, il put se lever et marcher. Il vint à l'endroit où devait s'être tenu le conciliabule des bandits, l'herbe était couchée sur la terre ; à la lueur de la lune, il put se convaincre qu'elle avait été

fouée récemment par les piétinements de plusieurs personnes. Il s'approcha du Danube qui miroitait paisiblement les astres du ciel dans sa limpide transparence, et il vit au loin la barque filant sur l'eau ; elle n'apparaissait plus que comme un oiseau noir aux ailes déployées, choucas volant vers un cadavre.

Albert ne pouvant plus arrêter cette bande maudite, seulement il lui était peut-être possible d'empêcher le crime qu'elle allait commettre. Il se jeta dans le fleuve pour le traverser à la nage ; mais il n'eut pas fait vingt brasses que les forces lui manquèrent de nouveau, et il n'aurait eu d'autre tombeau que les eaux du Danube, s'il eût été plus éloigné du bord. Ainsi, vaincu dans ses tentatives, il se précipita à genoux sur le sable : « Mon Dieu ! s'écriait-il, je ne puis donc empêcher un crime ! oh ! venez à mon secours ! » Et il s'élança vers sa chaumière, où il était sûr

de trouver une barque pour traverser le fleuve si, ainsi qu'il l'espérait encore malgré tout ce qu'il avait entendu, Hermann ne se trouvait pas à la place qu'il occupait ordinairement à la table du bûcheron.

Sa femme était seule; Hermann avait disparu depuis le matin. Albert jeta sa hache, et, sans répondre aux questions que Marguerite lui adressait, il se précipita vers le lieu où il savait pouvoir passer le fleuve.

Le batelier, voyant sa pâleur et le désordre de ses vêtements, fit un mouvement de surprise.

— Qu'est-il donc arrivé au brave bûcheron Albert? demanda-t-il.

— Rien, rien, répondit Albert en saisissant une rame pour hâter le passage.

— Quand il n'arrive rien, reprit le batelier avec cette persistance curieuse, si commune à tous les gens de basse condition, on n'a pas une figure comme la vôtre!

— Que voit-on sur ma figure? demanda Albert inquiet.

— La frayeur au moins.

— Dépêchons-nous, maître Brandergoth! s'écria le bûcheron, dépêchons-nous, au nom de Dieu!

— Je vois bien que vous n'allez pas de l'autre côté du fleuve pour couper un arbre ou en planter un.

— Vous êtes payé pour passer les gens dans votre barque, et non pour lire sur leur visage!

Et en prononçant ces paroles où s'exprimait sa colère douloureuse, Albert sauta sur la grève; il avait enfin traversé le fleuve.

Il courut, il hondit de sentier en sentier, s'écorchant les pieds et déchirant son visage aux ronces qu'il rencontrait.

Il arriva trop tard.

Le château de Manherst était pillé et ses habitants gisaient dans la cour, étendus sans mouvement dans une mare de sang. Albert tordit ses bras de désespoir, il essaya de rendre la vie à ces victimes des bandits; ses efforts furent inutiles, les cadavres étaient déjà froids. — Alors il reprit le chemin de sa chaumière, mais ses traits avaient vieilli de dix ans.

— Eh bien? lui demanda Brandergoth en le voyant reprendre place dans sa barque, êtes-vous plus tranquille?

Albert mit sa tête entre ses mains et ne répondit pas.

— Par la sainte Mère de Dieu! reprit le batelier, vous n'avez pas l'air gai.

— De grâce, laissez-moi! murmura Albert.

— Voilà qui me semble bien étrange! pensa Brandergoth.

Marguerite vit revenir son époux; elle se tordit à son cou pour tâcher de le consoler, car elle lisait sur ses traits une poignante douleur. Elle tenta tous les moyens possibles de surprendre en même temps la cause de son désespoir.

— Serait-il arrivé malheur à ton frère? dit-elle.

Albert devint plus pâle encore qu'il ne l'était; mais il ne répondit que par un hochement de tête.

— Est-il mort? un animal féroce l'aurait-il dévoré?

— Il n'est pas mort.

— Mais alors, au nom de Dieu! réponds, Albert, qu'as-tu? ne dois-je pas partager tes souffrances comme tes joies?

— Il est de ces douleurs trop fortes pour un homme, s'écria celui-ci, qui briseraient le cœur d'une femme rien qu'en le touchant.

— Mais c'est donc un bien grand malheur que tu me caches?

Albert prit les deux mains de sa femme, et les serra contre sa poitrine en levant les yeux vers le ciel: — Marguerite, dit-il, Dieu nous a mis sur la terre pour souffrir!

Marguerite se détacha avec frayeur de cette étreinte tendre, mais si horriblement triste.

— Où est donc Hermann? dit-elle; il n'est pas dans sa chambre, son lit est vide! Cependant il m'a dit à l'heure où le soleil se couchait qu'il avait grand sommeil, et il s'était retiré dans sa chambre pour dormir. — Oh! il est sorti par cet ouvert qui est encore ouvert! Sainte Vierge! que signifie tout cela?

En ce moment, l'aument que Marguerite venait de désigner se rouvrit, Hermann parut; il se disposait à rentrer dans la chaumière, mais il s'arrêta en voyant son frère et la femme de ce dernier qui attachaient sur lui leurs regards accusateurs.

— Mon frère! s'écria Albert d'une voix qu'il ne put empêcher d'exprimer ses angoisses, d'où viens-tu?

Hermann, à ces mots, demeura comme frappé de la foudre, il lui sembla que le crime qu'il venait de commettre était gravé sur son front en caractères de feu. — Tout à coup il fit quelques pas en arrière; puis, sans répondre à ces paroles d'amitié et de terreur à la fois, il disparut rapide comme un jeune cerf épouvanté.

— Mon frère! mon frère! prononça Albert en se précipitant sur les traces d'Hermann.

Puis il l'appela par son nom, et répéta vingt fois ses exclamations où perçait le désespoir. Mais la forêt était noire, Hermann avait disparu.

Albert tomba épuisé, haletant et presque sans connaissance dans les bras de Marguerite.

Ce fut une nuit terrible pour le bûcheron et pour sa femme; ils attendirent Hermann jusqu'à l'aurore, Hermann ne revint pas. Il allait faire grand jour, et Albert n'avait pas dormi un seul instant; tout à coup on frappa à la porte de la chaumière: il alla ouvrir, croyant enfin que c'était son frère, mais il ne vit que des hommes d'armes avec un officier de police.

— Le bûcheron Albert Durkhard? demanda ce dernier.

— C'est moi, répondit celui à qui s'adressaient ces paroles.

— Au nom de l'empereur, vous êtes mon prisonnier! Et les soldats se jetèrent sur lui pour le garrotter.

Marguerite, échevelée, poussa un cri de terreur et tomba évanouie.

— Laissez-moi embrasser ma pauvre femme et la voir revenir à elle, s'écria le bûcheron. Vous m'emmènez après où vous voudrez.

— La loi n'attend pas, répondit l'homme de justice.

— Pauvre Marguerite! dit Albert. Les sanglots brisèrent sa voix.

Les soldats entraînent leur prisonnier.

C'était Conrad, duc de Souabe qui, en sa qualité de seigneur vassal immédiat de l'Empire, jugeait les crimes commis sur le territoire de son duché. Albert fut accusé devant lui d'avoir assassiné les habitants du château de Manherst. Le batelier Brandergoth s'était fait son dénonciateur; il l'avait vu se diriger en courant vers le château et revenir un instant après, pâle, et les mains souillées de sang.

En effet, en voulant arracher les victimes à la mort,

s'il en était encore temps, Albert n'avait pas songé à prendre des précautions indignes de son dévouement.

— Combien de temps suis-je resté au château de Manherst? demanda le bûcheron à son accusateur.

— Autant de temps qu'il m'en aurait fallu pour traverser une fois le Danube.

Il était de toute évidence qu'Albert n'aurait pu commettre les trois meurtres et le pillage qui lui étaient imputés sans avoir à lutter contre les victimes. Or quelques minutes ne pouvaient suffire à la perpétration de ce triple crime. Conrad de Souabe, malgré sa dureté habituelle et l'envie qu'il avait de condamner le fils de l'un de ses anciens ennemis, ne trouvait encore dans l'accusation aucune preuve suffisante à l'arrêt de mort qu'il voulait rendre.

— Si vous n'allez pas pour commettre un crime au château de Manherst, demanda-t-il à Albert, qu'y allez-vous faire?

— J'allais prévenir le comte de Manherst de l'attentat

qui devait être dirigé contre sa personne et ses biens.

— Vous connaissiez donc le crime avant qu'il eût été accompli?

— Oui, répondit Albert; et il raconta ce qui lui était arrivé dans la forêt.

— Vous avez dû, reprit Conrad, reconnaître quelques-uns des bandits que vous pouviez apercevoir.

— Je n'en ai reconnu aucun.

— Pourquoi donc alors n'avez-vous rien répondu à Brandergoth lorsqu'il vous a demandé où vous alliez? Si vous aviez réellement l'intention d'empêcher un crime sans aucune crainte de compromettre ses auteurs, vous ne pouviez garder le silence sur votre résolution, et la présence ou le secours de Brandergoth ne devait pas vous sembler inutile.

Albert, en présence de cette logique serrée, difficile à combattre, chercha vainement une réponse convenable.

— Vous redoutiez donc la présence de Brandergoth? Ceci ne prouve qu'une chose: c'est que, ou vous avez été



complice du crime, ou vous connaissez ceux qui l'ont commis, car de toute manière vous avez témoigné l'intérêt que vous preniez à garder le secret. Dites-nous le motif qui vous a fait agir ainsi.

Le malheureux Albert garda le silence; il craignait en disant un seul mot de faire deviner la terrible vérité qu'il voulait cacher, même au prix de sa vie.

Conrad, qui ne demandait qu'un prétexte pour exercer sa haine envers cette famille Durkhard, dont il retrouvait un des membres sous sa main, considéra le silence d'Albert comme une preuve incontestable de sa culpabilité.

Il rendit un jugement qui déclarait Albert convaincu de crimes, ou de complicité dans les crimes qui chaque jour ensanglantaient la Souabe. Et, faute par lui d'avoir fait connaître en trois jours les noms des dévastateurs et meurtriers qui avaient dévasté le château de Manherst, il le condamnait à être pendu.

En entendant cette inique sentence, Albert se leva: — Pendu! dit-il; je suis noble, et si Conrad de Souabe l'a oublié, il n'a qu'à demander à son intendant où était la baronnie de Durkhard.

— Au lieu d'une potence le bourreau préparera sa hache, répondit le juge.

Le jour de l'exécution arriva bientôt. Un échafaud fut dressé sur la grande place d'Augsbourg.

Albert avait refusé de répondre aux nouvelles questions que lui adressaient les gens de justice; il avait fait le sacrifice de sa vie, et en l'offrant à Dieu, il demandait grâce pour son frère, voilà tout.

Le peuple hurlait autour de l'instrument de supplice; les fenêtres des maisons étaient transformées en cadres où s'empilaient des têtes. Enfin le condamné sortit de la prison pour marcher vers l'échafaud. Il s'avavançait d'un pas ferme et courageux, seulement de temps en temps il le-

vait les yeux et semblait chercher quelqu'un parmi la foule.

Conrad de Souabe, monté sur un cheval richement caparaçonné, avait aussi voulu jouir de la vue du supplice.

En ce moment, Albert mettait le pied sur la première marche de l'échafaud. Une femme, les cheveux épars, les traits horriblement contractés par la douleur, vint se jeter aux pieds de Conrad, en criant : — Grâce ! grâce pour mon époux ! il est innocent.

C'était Marguerite.

Conrad détourna la tête en faisant un geste d'impatience.

Albert, arrivé sur le haut de l'échafaud, baisait en ce moment le christ que lui présentait un prêtre. Le bourreau, appuyé sur son instrument de mort, attendait le signal que Conrad devait lui faire pour finir d'un coup d'épée le drame dont Albert était le héros. — Tout à coup un homme s'ouvrit passage au travers de la foule, et, se dirigeant vers Conrad, il lui remit un parchemin sur lequel on voyait le sceau du grand justicier. Conrad leva son épée à la hauteur de sa tête et lui fit décrire un demi-cercle ; aussitôt le bourreau laissa tomber son arme de sa main et délia les mains d'Albert.

Conrad avait disparu.

— Monseigneur le duc vient de faire pour vous un signal de vie et de liberté, dit le bourreau en s'adressant à Albert.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous teniez donc beaucoup à voir comment je travaillais ? Allons, il faut y renoncer.

— Mais qui donc m'a fait grâce ?

— Le duc lui-même.

Albert descendit de l'échafaud et vint se précipiter dans

les bras de Marguerite, qui faillit mourir de joie comme elle avait failli mourir de douleur.

Le peuple hurla beaucoup plus fort que jamais. Tigre, privé subitement de sa proie, il prouva, par son féroce mécontentement, que quand il venait pour s'émouvoir de la mort d'un homme, il n'aimait pas à être trompé dans son attente.

Un géolier s'approcha d'Albert, et lui frappa sur l'épaule pour l'avertir de sa présence, en disant à voix basse : — Suivez-moi, un bandit veut vous parler dans son cachot.

Albert devint livide comme un cadavre et suivit le géolier. On le conduisit dans une cellule où un prisonnier gisait étendu sur la paille.

— Albert ! murmura une voix mourante.

— Hermann ! prononça le bûcheron en se précipitant vers son frère.

— Je vais mourir ! pardonne-moi !

— Oh ! non, tu ne mourras pas lorsque pour te sauver je m'étais moi-même condamné à la mort.

— Je suis blessé ! dans quelques minutes j'aurai cessé de vivre !

— Mais qui donc t'a ainsi meurtri ?

— Les bandits avec lesquels j'avais eu le malheur de me lier. Ils m'ont appris ce matin le sort qui t'était réservé, alors le désespoir le plus affreux s'est emparé de moi. Ils voulaient m'empêcher de venir me jeter aux pieds de Conrad pour lui tout avouer ; je me suis battu avec eux, ils m'ont blessé, mais pas assez pour m'arrêter dans ma course. Maintenant que je t'ai sauvé, je puis mourir ! Adieu !

— Mon frère ! mon pauvre frère !

Albert ne pressait plus dans ses bras qu'un cadavre !

PETITS VOYAGES SUR LES RIVIÈRES DE FRANCE.

LA SEINE, SES BORDS ET SES SOUVENIRS.

(SUITE ET FIN.)

Après avoir quitté le château d'Orcher, le fleuve donne naissance à une petite baie, et reçoit dans ses eaux celles de la Lézarde, petite et faible rivière qui coule à travers une riante vallée et va baigner la ville d'Harfleur, dont nous apercevons de plusieurs lieues le clocher aigu, flèche curieuse, qui constitue, ainsi que le portail de l'église paroissiale, un morceau précieux de l'architecture normande. Cette jolie petite ville d'Harfleur, appelée par *Monstrelet le souverain port de Normandie*, était florissante autrefois comme centre du commerce maritime de la province dont elle était un des principaux boulevards, grâce à ses fortifications. Aujourd'hui elle est bien déchu de son ancienne importance, et n'est plus que l'ombre d'elle-même ; elle n'a pas conservé plus de trois à quatre cents maisons. La fondation du Havre, la révocation de l'édit de Nantes, les guerres étrangères et les guerres de religion ont amené sa ruine. Aujourd'hui ses

remparts sont démolis, et son port, autrefois si plein de vie, est remplacé par des plaines où paissent des bestiaux.

Ainsi il semble que la nature elle-même ait pris à tâche de contribuer à cette décadence complète et irrémédiable. Au commencement du seizième siècle, Harfleur voyait ses murs baignés par la Seine ; à partir de cette époque le fleuve s'est éloigné chaque jour davantage, et la ville s'en trouve séparée maintenant par une demi-lieue de marais longtemps infects et improductifs, mais aujourd'hui cultivés et changés en jardins agréables et en fertiles prairies.

Il ne reste donc plus à Harfleur que le souvenir de ses malheurs immérités, un passé glorieux, les restes imposants de ses fortifications, la flèche et le portail élégant de son église ; les flammes de quelques barques de pêcheurs qui viennent, à l'embouchure de la Lézarde,

chercher un abri, rappellent seules aux Harfleutais que leurs aïeux ont vu longtemps flotter sous leurs murs les pavillons d'Espagne et de Portugal.

L'endroit qui fit naître le projet de la conquête de l'Angleterre est encore un problème pour les historiens, qui ne s'accordent pas à ce sujet ; les uns prétendent que Guillaume le Bâtard vint recevoir à Harfleur Édouard le Confesseur, et lui confia une flotte pour reconquérir son trône que lui avait enlevé Canut ; les autres racontent que l'entrevue se passa à Barfleur. On n'a jamais su à quoi s'en tenir sur un événement non moins important, mais plus funeste, sur le fameux naufrage à la suite duquel périrent tous les enfants de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, avec cent cinquante jeunes gens de la cour ; ce désastre, comme on sait, fut occasionné par l'imprudence des matelots qui, après s'être enivrés, engagèrent *la Blanche-Nef* et ses malheureux passagers au sein de certains rochers à fleur d'eau, en un lieu nommé alors Raz-de-Catte, maintenant Raz-de-Cattville.

On ignore encore si ce sinistre arriva à la sortie de Harfleur ou à celle d'Harfleur ; M. Augustin Thierry (*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*) a adopté la seconde version.

Quoi qu'il en soit, cette petite ville d'Harfleur joua, à partir de cette époque, un grand rôle dans l'histoire de nos rivalités et de nos guerres avec les rois d'Angleterre ; ses habitants opposèrent alors aux coups du malheur qu'ils accabla trop souvent tout ce que l'intelligence peut indiquer de ressources, et tout ce que le patriotisme peut donner de courage et de fermeté. Nous allons en citer un exemple.

Dans l'année 1415, à l'époque de la démence de Charles VI, l'ambitieux Henri V vint débarquer devant Harfleur et s'en empara ; puis il la détruisit de fond en comble. Enfin, pour s'en assurer la conquête à jamais, il eut l'idée d'en bannir les habitants, et de la repeupler avec une colonie d'Anglais. Alors on déclara toutes les maisons de la ville propriétés du vainqueur et, le même



Harfleur.

jour, on exila à Calais seize cents familles, qui n'eurent la permission d'emporter qu'une partie de leurs vêtements et cinq sols par tête. Avant de partir, ces infortunés avaient eu la douleur de voir brûler sur la place publique leurs chartes et tous leurs titres de propriétés, terriers, etc.... Quelques-uns, ne pouvant se décider à quitter leur patrie, obtinrent d'y rester, mais aux plus dures conditions : ainsi il leur fut à jamais interdit d'acquiescer et d'hériter. — Puis, une fois sa colère assouvie, le monarque anglais fit relever les fortifications qu'il avait en partie détruites.

N'oublions pas de mentionner qu'avant de publier et d'accomplir cet acte de barbarie, l'excellent monarque alla processionnellement, pieds nus et le cierge au poing, depuis la porte de la ville jusqu'à l'église paroissiale, pour rendre grâce à Dieu de sa noble entreprise. Enfin,

Henri V crut se faire pardonner par le ciel tant de barbarie, en lui consacrant un fastueux monument qui a survécu aux ravages de la guerre et à ceux du temps. Ce monument, comme l'a dit Casimir Delavigne,

C'est le clocher d'Harfleur, debout pour nous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti mais ne l'a su défendre.

En effet, vingt ans après, cent quatre Harfleutais osèrent concevoir le dessein de rendre, nouveaux Thrasylules, la liberté à leur patrie ; on sut se ménager des intelligences avec quelques milices des environs ; les conjurés du dehors s'approchèrent de la place pendant la nuit, et au point du jour on donna le signal de l'attaque. La garnison anglaise fut égorgée, et les portes furent ouvertes à Charles VII. — Par malheur, l'histoire ne nous a pas conservé les noms de ces citoyens courageux. Cependant, pendant

deux siècles, à l'heure même de l'assaut, on sonna chaque matin cent quatre coups de cloche en souvenir de cette action mémorable et de ses auteurs.

Quoi qu'il en soit, Harfleur ne fut pas heureuse et joua de malheur; car elle tomba une seconde fois au pouvoir des Anglais, et Charles VII fut obligé de la reprendre une seconde fois, en 1449, sur le roi Henri VI. Le roi Charles prit part en personne à ce siège, où il s'exposa beaucoup, comme le raconte Monstrielet, *ès fossés et ès mines, sa salade sur la tête et son pavois en main*.

À Harfleur on célèbre, le mardi-gras, la fête de la *Scie*, cérémonie ou plutôt mascarade assez semblable à la fête des *Anes* de Beauvais, des *Cornards* d'Evreux, de la *Mère-Folle* de Dijon et des *Sous-Diacres* de Paris, qu'on appelait par dérision les *Diacres-Sous*. Il est à regretter que les gens qui ont mis tant d'empressement à rétablir la ridicule mascarade de la *Scie*, imaginée pour la plus grande gloire d'une seule famille, n'en aient pas mis autant à faire revivre une coutume bien autrement nationale, celle de ces *cent quatre coups de cloche* qui rappelaient une action éclatante et un héroïque dévouement.

Tous ces dérèglements de l'imagination s'étaient, au douzième siècle, emparés de toutes les têtes en France, et semblaient par leur nature tirer leur première origine des saturnales du paganisme, pendant lesquelles les maîtres étaient forcés de servir leurs esclaves. Le jour des *Folies* d'Harfleur, une troupe de gens masqués, composant une cavalcade, marchent jusqu'au Havre, où ils portent une scie en grande pompe. On se rend d'abord en procession chez les autorités, auxquelles on accorde l'honneur insigne de baiser les dents de chacune des extrémités de l'instrument; le milieu est réservé au maire d'Harfleur. La lame dentelée est portée par deux masques; ils sont suivis de deux autres, armés d'une sorte de sceptre orné de rubans, et qu'on nomme le *bâton friseur*; ce sont les montants en bois sur lesquels la scie doit être emmanchée. Alors on revient à Harfleur, où l'on va charivarisier le mari reconnu pour le plus brutal parmi les maris de la ville; ensuite on le contraint à recevoir et à garder dans sa maison le *bâton friseur*, dans le but de le faire rougir à chaque instant de sa brutalité envers sa femme. On termine la journée par des réjouissances et des galas.

Maintenant montons sur cette colline charmante qui avoisine Harfleur et d'où la ville s'offre aux yeux sous un aspect assez pittoresque pour avoir fixé l'attention et fait travailler les pinceaux d'un célèbre paysagiste, de *Bourgeois*. Nous reverrons, à l'embochure de la Lézarde, dont nous avons déjà parlé, le port de l'Heure, jadis important, mais qui depuis longtemps n'est plus qu'un petit hameau assez malsain. Le fleuve s'est retiré de la rive, et l'entrée de la Lézarde a été envahie par les sables et les alluvions qui viennent de la pointe du *Hoc*, vieux mot qui signifie crochet et d'où ce rivage a tiré son nom, en raison de sa courbure en ce lieu. C'est sous ce petit promontoire de Hoc que les navires qui manquent leur entrée au Havre viennent se réfugier; mais cet abri est quelquefois peu sûr, à cause des bancs de sable formés en cet endroit par les vents du sud-sud-ouest. C'est là que, dans le siècle dernier, s'échoua et s'abîma le *Rouen*, vaisseau de ligne de soixante-dix canons. Pendant une vingtaine d'années on vit s'élever encore au-dessus des

eaux l'extrémité du grand mât de ce bâtiment, signal funeste et expressif qui avertissait les marins d'éviter cet écueil redoutable.

Mais avant d'arriver à cette pointe du Hoc, nous voyons une ferme s'élever près du rivage; elle a été construite sur l'emplacement même où, en 1294, fut bâtie une chapelle dédiée à Notre-Dame-des Vosges, en souvenir d'une neige abondante qui tomba au mois d'août, par conséquent au cœur de l'été.

Avant de quitter Harfleur, n'oublions pas de mentionner qu'elle a donné naissance à deux hommes dont l'illustration n'a pas été, par malheur, impérissable: nous parlons du capitaine Gonneville, marin célèbre du quinzième siècle, qui découvrit une partie des terres australes; et de Thomas Dufour, écrivain religieux, dans les œuvres duquel on distingue une paraphrase du *Cantique des cantiques*, que les vers de Voltaire ont fait tomber l'oubli.

Nous découvrons ensuite sur la hauteur Graville, dont nos plus anciennes chroniques nous ont parlé sous le nom de *Gerardi-Villa*. Au neuvième siècle, sa position commandait une baie où les pirates normands vinrent souvent se réfugier avec leurs vaisseaux au moment des tempêtes.

Pendant longtemps Graville eut à conserver les reliques de sainte Honorine, rendues depuis au monastère de Conflans, ainsi que nous l'avons raconté; malgré cela, bien que les reliques eussent été restituées et que le sarcophage fût resté vide, la foule n'en continua pas moins d'affluer à Graville, où l'on voyait encore, dans les premières années de la révolution française, six chanoines réguliers qui touchaient bel et bien leurs 40,000 livres de revenu par an, *pétrissant* ainsi le *tranquille embonpoint* du canonicat.

Au-dessus du sarcophage on pouvait voir, dans la muraille, une ouverture circulaire dans laquelle les pèlerins, moyennant un droit à payer, acquéraient celui de plonger leur tête; excellent moyen, disait-on, de guérir la sardité. Il y a quelques années, un curé désintéressé et raisonnable s'est trouvé à Graville; séparant la véritable religion du Christ des superstitions absurdes du moyen âge, il fit mener cette excavation si propice aux miracles.

On voit encore debout des restes magnifiques de l'église et du monastère, situés à mi-côte sur une terrasse élevée qui domine les bosquets de l'autre rive, et d'où l'on jouit d'un admirable coup d'œil.

Après avoir longtemps appartenu à d'illustres seigneurs, la terre de Graville est pour propriétaire le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, proclamé roi de France par la Ligue sous le nom de Charles X. Ensuite elle fut acquise par le cardinal de Richelieu au prix de 215,000 livres.

Il y avait jadis à Graville une baie située au pied de la côte; elle a disparu. Au pied de Graville même se trouve maintenant un large banc formé par des ébouléments qui, se réunissant aux sables amoncelés, encombrant chaque jour de plus en plus les abords de la Seine, et ont forcé les eaux du fleuve à fuir ces parages.

Il y avait aussi en cet endroit un château destiné à défendre la baie, il a disparu de même il y a plus de cinquante ans. Quelques vieillards du pays y ont encore vu, à cette époque, des anneaux de fer d'une grosseur énorme, scellés dans les murs, et auxquels on amarrait les barques de pêcheurs et les navires.

La côte d'Ingouville commence à la droite de Graville;

c'est un riche faubourg du Havre, habité principalement par des Anglais. Les étrangers et l'habitant du pays lui-même admirent ces terrasses construites en amphithéâtre et d'un effet si pittoresque. Un poète célèbre, Casimir Delavigne, contemplant du haut de ces collines cette vallée aux riants paysages, cette cité bérissée de mâts et d'anennes, ce panorama si étendu et si varié à la fois, s'écria dans son enthousiasme :

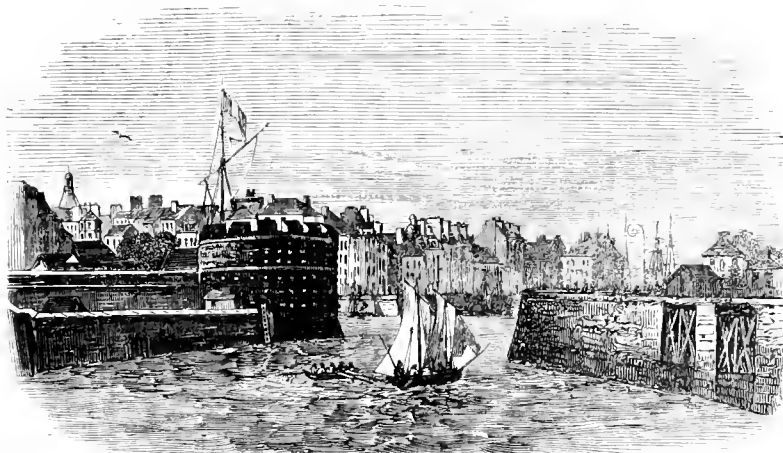
Après Constantinople il n'est rien de plus beau.

Delavigne, comme chacun sait, était né au Havre.

Nous voyons alors successivement apparaître, de derrière la côte qui nous les cachait, la jetée du port, la citadelle et les maisons du Havre. Voilà bien la ville la plus remarquable de la Normandie, par son commerce et son activité, l'une des cités les plus splendides du royaume; nous voyons se dérouler devant nous ses rues larges et

régulières, ses quais magnifiques et ses bassins qui se croisent et se replient dans toutes les directions. Son port peut contenir, sans qu'ils y soient gênés, sept à huit cents vaisseaux. La ville est traversée par la rue de Paris, qui en est comme l'artère principale; cette rue est très-fréquentée; il y passe bien par jour autant de personnes que la ville a d'habitants.

L'origine de la prospérité du Havre remonte à François I^{er}, mais c'est à tort qu'on a attribué à ce prince la fondation de cette ville; c'est Louis XII qui en est le véritable fondateur; il en posa la première pierre en 1509 pour remplacer le port d'Harfleur, que les sables comblaient de plus en plus chaque jour. Pour donner de la vie et de l'illustration aux chantiers du Havre, François I^{er} y entreprit une construction maritime d'une proportion colossale, et qu'il nomma *La Grande-Françoise*; on y trouvait à la fois tout ce qui peut rendre la vie commode et agréable; on y voyait jusqu'à un moulin et un jeu de



Le Havre.

aume assez étendu. Mais on ne put jamais lancer et faire partir du port ce château naval sur lequel on voulait aller combattre les Turcs.

À l'époque des guerres de la Ligue, le prince de Condé, chef des protestants, livra le Havre aux Anglais, qui eurent pour chef le comte de Warwick; cette ville fut reconquise par Charles IX. Visitée par Henri III et Henri IV, sa citadelle servit de prison, pendant les guerres de la Fronde, au grand Condé, au prince de Conti et au duc de Longueville, qu'un ministre passablement adroit eut pu punir de lui avoir disputé le pouvoir. Dans des temps plus rapprochés du nôtre, Louis XV, Louis XVI et Napoléon ont visité cette ville qui s'est immortalisée par une héroïque défense contre les Anglais et leur amiral Iney Smith.

Quand la mer alimente ce port si important, elle a déjà sorbé les eaux de la Seine. Cependant nous ne sommes pas arrivés au terme de notre voyage pittoresque.

Il nous faut d'abord gravir les hauteurs qui, au nord, servent de limites à la ville. C'est le cap de la Hève, dont

nous avons raconté l'origine empruntée à la mythologie. Son sommet est surmonté de deux phares visibles de fort loin, et qui annoncent aux pilotes qu'il y a des passages dangereux à éviter. Ces deux phares ont été construits sous Louis XV, et, chose étrange, ils ne rappellent en rien ce style maniéré et tourmenté de l'architecture à laquelle madame de Pompadour donna son nom. Ces phares sont garnis de fanaux qui, à l'aide de douze réflecteurs placés en argent et de vingt-quatre becs à l'huile, éclairent l'embouchure de la Seine et la pleine mer depuis le jour de l'avènement au trône de Louis XVI.

Du haut des plates-formes de ces phares, élevés à trois cent quatre-vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, nous découvrons à la fois quatre des plus riches départements de France.

Mais interrogeons nos souvenirs, ils nous répondront : ce point noir, à l'horizon, c'est Barfleur, où débarqua le roi d'Angleterre Édouard III, quand il vint pour ravir à Philippe de Valois le trône de France et battre ensuite notre flotte à l'Écluse. Plus loin, c'est la Hougue, où, six

ans après, le même Édouard vint encore se ruer sur notre malheureux pays et nous écraser à Grécy. Mais ici les choses changent d'aspect; nous apercevons le clocher de Fourmigny, où les Anglais furent battus par Charles VII et expulsés de la Normandie.

Plus loin, commence la chaîne des rochers du Calvados, qui tirent leur nom d'un vaisseau espagnol qui s'y perdit au milieu des récifs. En face de nous, le paysage est embelli par l'embouchure de la Dive et celle de la Touque; la Seine vient terminer à nos pieds son cours imposant, en se perdant au sein de la rade. Il devient impossible de croire que ce bras de mer provienne de ce faible ruisseau que nous avons vu sortir obscurément de terre dans la commune de Saint-Germain-la-Feuille. Il n'y a que les noms qui se ressemblent.

Nous avons fini notre voyage, puisque la Seine a cessé de couler; nous n'avons pas cherché à surcharger d'orne-

ments inutiles ce simple récit d'historiques souvenirs, cette modeste copie de délicieux paysages; c'est sur les bords de ce fleuve majestueux qu'il faudra relire les uns et vérifier les autres: nous n'avons voulu être qu'exact, et nous espérons bien que nos scrupules en fait d'exactitude atténueront la sévérité de la critique. Le fleuve aux ondes capricieuses, aux poétiques légendes, va se perdre dans l'immensité; nous, son historien ignoré, nous rentrerons dans le cours bien moins solennel de nos travaux silencieux. Et cependant, là encore, il y a bien des orages à essayer, bien des écueils à éviter! Mais à l'homme de courage la philosophie n'a jamais fait défaut, et nous nous empresserons de dire avec le poète romain :

I quo le rapient pedes et aura.

A. L. RAVERGIE.

LE COLONEL STAMER.

NOUVELLE IRLANDAISE.

Celui qui frappe de l'épée périt par l'épée.
(SAINT MARTIN.)



La grande route qui conduit de Limerick à Galway traverse à peu près à moitié chemin le petit village de Clare, tapi sur la rive gauche du Fergus, le plus pittoresque peut-être de tous les affluents du royal Shannon. Le village est dominé au nord par un antique château dont les murailles, six fois centenaires et couronnées de lierre, renferment une garnison anglaise. Ce manoir a de tout temps appartenu aux descendants de la race jadis royale des O'Brien, et ce n'est que par suite d'un arrangement particulier avec le propriétaire actuel, sir Lucius O'Brien, que le gouvernement a pu s'en assurer la disposition.

Situé dans une île du Fergus, sur les confins des deux comtés les plus remuants de l'Irlande, sa forte position lui assure une grande importance stratégique, et sert à expliquer le rôle qu'il a constamment joué pendant les guerres civiles; c'est dans ses murs que commandait l'homme dont je vais entretenir le lecteur.

Aucun récit ne peut donner une idée exacte des atrocités exercées à une certaine époque, et sous le manteau de la religion, par les catholiques et les protestants, les uns envers les autres, et à tour de rôle, selon les alternatives de défaite ou de succès que présentaient aux deux partis les phases diverses de la guerre. La victoire est défini-

tivement restée aux protestants, moins nombreux, mais plus habiles, mieux conduits et surtout plus unis. Sous la direction de Cromwell et de Guillaume d'Orange, des armées anglaises ont détruit des multitudes irlandaises avec une facilité qui a accrédité dans le Royaume-Uni l'opinion basée sur des faits, que les enfants de la Verte Erin sont des héros partout ailleurs que chez eux. Nous réproprons de toute la force de notre indignation les excès dont les bandes protestantes ont maintes fois souillé leurs triomphes; mais la justice nous force à constater que leurs adversaires catholiques ne leur cédaient en rien sous le rapport de la cruauté. L'esprit du temps, empreint de barbarie et de fanatisme, le voulait ainsi; et pour ne citer qu'un seul exemple, l'Irlande n'a-t-elle pas vu en 1645 le massacre de cinquante mille protestants de tout sexe et tout âge, égorgés en un seul jour de la manière la plus horrible?

À la suite de la conquête de l'Irlande par Olivier Cromwell, une garnison protestante occupait au nom du parlement le château de Clare. Elle avait pour chef le colonel Stamer, dont les descendants possèdent encore aujourd'hui la demeure seigneuriale située dans le voisinage, et connue sous le nom de Carnelly-Hall. Ce chef redouté avait toute l'inflexibilité de caractère d'un soldat puritain, nourri dans les pratiques de la guerre civile.

Entouré d'ennemis implacables et de périls sans cesse renaissants, exposé aux tentatives les plus hardies, le colonel Stamer déployait dans l'exercice de son commandement une rigueur impitoyable, ordonnait des représailles terribles, et donna quelquefois des preuves d'une véritable férocité. Un jour, entr'autres, il attaqua un parti de catholiques retranché dans l'abbaye de Quin. La résistance fut acharnée du côté des assiégés, qui n'espéraient aucun quartier; et ce ne fut qu'après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats, que William

Stamer put enfin pénétrer dans l'enceinte sacrée. Une scène épouvantable suivit immédiatement la victoire. Une foule de moines, de religieuses, de femmes, d'enfants, de vieillards et de blessés s'était réfugiée dans la chapelle du monastère : les vainqueurs effrénés en brisèrent les portes et s'y livrèrent jusque sur les marches de l'autel, aux excès les plus révoltants. Cette population désarmée fut égorgée sans merci ; les pierres tumulaires furent brisées, la froide dépouille des morts jetée au vent, les chevaux s'abreuverent dans les fonts baptismaux, les ornements des prêtres, les images des saints furent traînés dans la fange. L'incendie vint ensuite réclamer sa part, et la terre fut jonchée de ces ruines imposantes qui étonnent depuis des siècles l'œil du voyageur, et qui sent tout ce qui reste désormais d'un des plus beaux édifices monastiques de l'Irlande.

William Stamer voulut, mais trop tard, arrêter le cours de ces atrocités. La fureur dont une lutte opiniâtre l'avait transporté ne put tenir devant des actes aussi sau-

vages. Ses sentiments de gentilhomme et de chrétien sincère, quoique fanatique, reprirent le dessus ; il eut honte de lui-même, il eut horreur de sa victoire, il s'élança pour arracher à des furieux une religieuse déjà frappée et qu'ils se préparaient à achever : cette femme était mourante. « William Stamer, lui dit-elle, regarde au-
 « tour de toi, écoute ces cris de femmes et d'enfants, de
 « vieillards et de blessés : leurs voix vont s'éteindre sur la
 « terre sous les coups de tes soldats ; mais au jour solen-
 « nel de la rétribution, elles parleront bien haut contre
 « toi. Je te maudis, toi, la femme de ton amour et l'en-
 « fant nouveau-né ; je te maudis dans ta race, qui s'é-
 « teindra à la dixième génération sans que le père ait
 « jamais vu son fils arriver à l'âge d'homme !..... Tes
 « mains sont sanglantes, William Stamer, ta fin le sera
 « aussi !..... » La religieuse se tut, elle était morte.

Mais ses paroles ne devaient pas tomber à terre : sa malédiction s'est attachée à la maison de Stamer comme la tunique du centaure aux épaules d'Hercule !



Quelques mois après le sac du monastère, le château de Clare fut surpris la nuit par les catholiques et emporté d'assaut. La garnison protestante fut passée au fil de l'épée, et le colonel Stamer massacré sur le seuil de la grande salle ; il avait vu, avant d'expirer, son enfant nouveau-né arraché aux bras de sa femme et jeté au fleuve ; il avait vu la pauvre mère, folle de désespoir, s'élançer à sa suite. L'enfant fut sauvé miraculeusement et recueilli par des mains fidèles ; car sa race ne devait s'éteindre qu'à la dixième génération ; mais la prédiction s'accomplit dans son entier. Tous les Stamer sont morts jeunes, avant d'avoir vu leur fils dépasser la cinquième année, aucun n'a eu deux fils : aujourd'hui cette ancienne famille n'est plus représentée que par deux filles, dont le

père, le colonel Georges Stamer, dixième et dernier descendant mâle de William Stamer, est mort à trente-trois ans.

Le château de Clare, théâtre de tant de scènes fatales, témoin de tant de sombres épisodes, en a conservé un renom sinistre. Ses murs sont, dit-on, bantés par le spectre d'une femme désolée qui, à certains jours, vient gémir sur le rempart et jeter la terreur dans l'âme des sentinelles. Un officier de la garnison m'a même assuré qu'on a été plusieurs fois obligé de doubler les factionnaires sur les points que le fantôme paraît affectionner.

Ce spectre inconsolable, c'est celui de la dame Stamer

Le duc de Rovigo.

LE SANPIÉTRINO¹.

(SUITE ET FIN.)

III.



C'est sur ce mont que s'élève la Trinità-dei-Monti. Salviati se promena sur la place d'Espagne, d'où il pouvait

voir très-distinctement le porche de l'église.

Onze heures sonnèrent; et je puis dire ainsi, car l'horloge de la Trinité sonne tout à fait à la française, ce qui diffère beaucoup de la mode italienne, réglée sur le lever du soleil, et par conséquent changeant tous les jours.

Au moment où le métal jetait son dernier son, l'homme au manteau arriva sur la place du côté de la villa Médicis. Le fils de Carbone marcha droit à lui, et, pour résumer toutes les questions qu'il avait à faire en une seule, il lui présenta le billet écrit au crayon.

— Je ne vous ai entendu parler qu'un instant, et je ne vous ai vu qu'une fois, dit l'étranger; mais je ne doutais pas que vous seriez exact au rendez-vous.

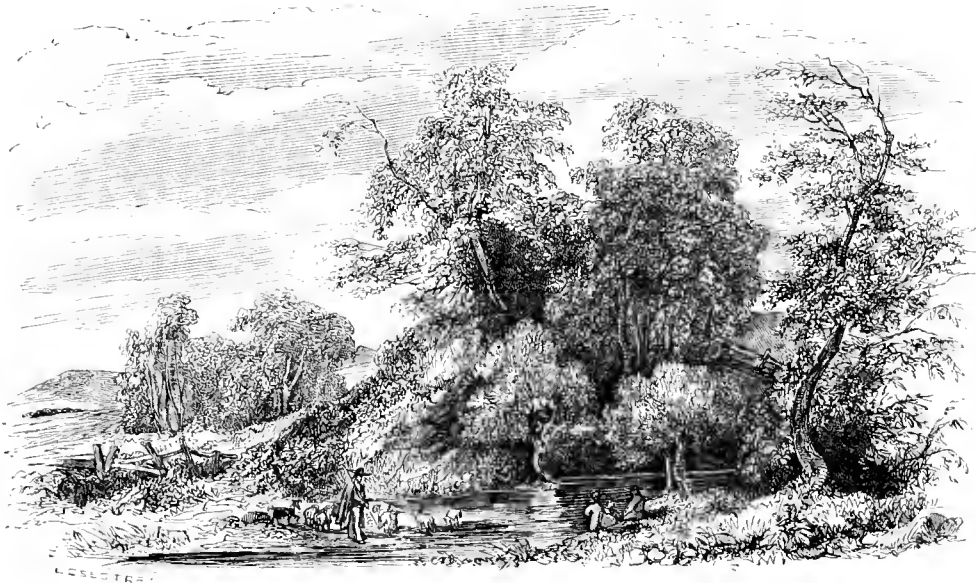
— De quoi s'agit-il?

— Votre profession ne vous plaît pas, vous êtes le fils d'un brave et vous sentez dans votre cœur toute l'ambi-

tion qu'a pu avoir votre père. Un moyen vous est offert de sortir de la position que le sort vous a faite; mais, avant de vous initier aux secrets qui vont vous être révélés, faites serment de ne divulguer à personne ce que vous aurez vu ou entendu.

Ce n'est pas ordinairement pour faire le bien qu'on s'environne de tant de précautions. Cette pensée vint naturellement à Salviati; mais la curiosité, sinon son ambition, l'eut bientôt dissipée. Il fit ce qu'on exigeait de lui, et se laissa conduire vers la villa Médicis.

Ce palais, construit dans le seizième siècle par le cardinal Jean Ricci de Montepulciano, a près d'un mille et demi de circonférence, y compris ses jardins, qui s'étendent jusqu'à la magnifique promenade entreprise par les Français et continuée par le cardinal Gonsalvi. Aujourd'hui c'est le siège de l'Académie française des beaux-arts à Rome. Dans ce palais s'assemblaient, en 1796, tous les ennemis secrets du pape. Salviati y fut introduit, et il remarqua, non sans une sorte de frayeur, que son nouveau protecteur avait donné plusieurs fois un mot d'ordre aux gens qui se trouvaient placés en manière de sentinelles dans les vastes corridors et sur l'escalier qu'il avait



parcourus. Jusque-là, toujours dans l'obscurité, il n'avait pu voir les traits du mystérieux personnage, qui, même dans l'osteria était continuellement voilé d'un pan de son manteau: aussi se promettait-il de satisfaire

son désir dans un vestibule qu'annonçait à l'avance une lumière au moins suffisante. Mais, au moment où ils n'avaient que quelques pas à faire pour y arriver, deux hommes masqués se présentèrent. Son introducteur leur répéta le mot d'ordre, et aussitôt ils présentèrent deux masques. Celui-ci en prit un, et Salviati fut invité à se

¹ Voir page 55.

couvrir la figure de cet ustensile cabalistique ou carnavalesque.

Une porte s'ouvrit à un petit bruit de sonnette, et, après avoir traversé le vestibule, le fils de Jean Carbone et son compagnon entrèrent dans une grande salle. Je laisse à penser quelle fut la surprise du sanpiétrino lorsqu'il se vit au milieu de trois cents personnes qu'on eût crues muettes, absolument masquées comme lui, symétriquement rangées sur des sièges. Un peu en avant du carré formé par ces singuliers clubistes, quatre personnages, revêtus d'insignes incompréhensibles pour lui, étaient tournés de manière à pouvoir être entendus de tous les assistants lorsqu'ils parlaient : la table recouverte d'un tapis rouge, qui s'étalait devant eux, indiquait d'une manière positive que ces derniers occupaient un rang élevé dans l'assemblée. Salviati se vit l'objet de la curiosité générale, tous les regards se tournèrent vers lui ; il fut conduit à la table de la présidence, et on le laissa debout absolument comme un témoin devant un tribunal.

— Êtes-vous disposé à servir notre cause? lui adressa l'un des hommes masqués.

— Oui, répondit Salviati, pourvu que cette cause soit honorable et juste.

— Qu'entendez-vous par juste?

— Tout ce qui ne serait pas contre ma conscience.

— Quelles sont vos ambitions comme citoyen?

— J'ai eu longtemps l'envie d'être soldat, non pas dans les troupes du pape, mais dans l'armée française.

— Pourquoi préférez-vous les troupes françaises à celles du pape?

— Parce que les Français sont toujours en guerre, et que chez eux il n'est pas rare de devenir officier en commençant par la plus basse position.

— Que n'avez-vous obéi à votre goût?

— J'ai un vieux père et une jeune sœur! s'écria le sanpiétrino. Mais cependant si vous vouliez... si je ne craignais.... oh! non, non, je ne partirai pas, ce serait une lâcheté!

— Des liens que nous n'avons pas besoin de connaître vous enchaînent à Rome, et cependant vous avez un irrésistible désir de vous arracher à la médiocrité de votre position; voulez-vous, sans sortir de cette ville, occuper un poste avantageux qui peut vous conduire à la fortune et aux honneurs?

— Si je le veux! mais c'est un rêve!... Et ce poste, ce serait?

— Dans le service intérieur du palais pontifical.

— Après de notre saint-père? Mais je suis prêt à vous obéir.

— Ce poste vous est donné, mais à une condition.

— Laquelle?

— Tous les soirs, au coucher du soleil, vous écrirez sur une feuille de papier tout ce que le pape a fait pendant la journée, et vous jetterez cet écrit dans la boîte qui vous sera indiquée.

Salviati resta muet un instant. Puis tout à coup :

— Vous me proposez là, dit-il, le rôle d'un espion! Je ne vous connais pas, monsieur; mais c'est sans doute parce que vous ne me connaissez pas non plus que vous m'avez si mal jugé. — Jamais je ne me mettrai au service d'un homme pour le trahir!

— Vous parlez ainsi à cette heure, prononça toujours le même homme sans s'émouvoir, parce que vous n'avez

pas réfléchi; mais d'ici huit jours, je vous le prédis, vous accepterez nos propositions.



— Jamais!

— Si vous venez à changer de résolution, en songeant aux avantages qui s'attacheraient à votre nouvelle fortune, souvenez-vous d'écrire simplement : « J'accepte » dans une lettre que vous viendrez jeter avant huit jours à la boîte de la villa Médicis.

— Je n'accepterai jamais!

— Souvenez-vous que vous avez huit jours.

L'interrogateur fit un signe, le personnage qui avait introduit Salviati vint lui frapper sur l'épaule en lui faisant geste de le suivre. Arrivés à quelques pas de la salle, les hommes qui avaient offert les masques se présentèrent pour les reprendre. Salviati voulut parler, mais celui qui l'accompagnait ne lui répondit pas. A la porte extérieure de la villa il adressa une nouvelle question; mais il eut beau chercher autour de lui, il n'y avait plus personne. Puis la grille s'étant refermée, il se vit seul sur la place des Espagnes.

— Oh non! s'écria-t-il, en dirigeant ses pas lentement comme un homme accablé par de profondes réflexions, non, je ne céderai jamais à une semblable tentation. — Moi, officier du palais!... Non, il faudrait trahir le pape; je préfère être soldat de Napoléon et aller avec lui en Autriche ou en Allemagne!...

— Tu ne préfères donc pas rester avec ton vieux père et ta jeune sœur? murmura une voix qui fit frémir Salviati.

— Vous ici! s'écria-t-il.

C'était Matteo Turbi.

— Je t'ai suivi, je t'ai vu entrer dans la villa Médicis, et j'ai attendu que tu en sortisses, car j'avais peur qu'il ne t'arrivât malheur. Que viens-tu donc de faire, pauvre enfant?

— Ce que je viens de faire... mais... mais rien, mon père! Oh! ne m'interrogez pas! j'ai fait serment de garder le silence, comme je puis aussi faire serment de n'y retourner jamais.

— Tu me le promets... tu le jures?

— Oui, mon père!

— Que Dieu te bénisse!

Et tous deux se hâtèrent de gagner la maison où dormait Virgo.

IV.

Il connaissait le cœur humain, celui qui avait dit à

Salviati : « Rêléchissez, vous avez huit jours pour répondre. » Il savait bien qu'en pareille circonstance il ne fallait pas s'en tenir au premier mouvement. — Que de bonnes résolutions ont été emportées par le temps, ce grand destructeur de toutes choses !

L'ambition avait jeté le trouble dans l'âme du jeune sanpietrino ; il lui semblait qu'en acceptant la destinée que le sort lui avait faite, il dérogeait à son nom et à la gloire que son père avait acquise. Mais depuis la nuit où il avait eu devant les yeux l'étrange spectacle du conseil masqué, et depuis que sa volonté seule l'attachait à sa médiocre profession, ce ne fut plus le trouble qu'il y eut dans son cœur, mais bien une continuelle tempête, lutte terrible et sublime de l'honneur contre la déloyauté. Plus que jamais Salviati se laissait absorber par de noires pensées, et quand ses préoccupations l'agitaient, il devenait insensible à tout ce qui se passait autour de lui, il était muet, sourd, aveugle : son existence tout entière, son intelligence, semblaient suffire à peine pour peser une à une les rêveries qui passaient devant lui comme des nuages noirs. S'il se trouvait alors auprès de Matten Turti et de Virgo sa sœur et sa fiancée, on eût pu penser qu'il ne les voyait pas. Les prévenances, les douces paroles, les caresses étaient impuissantes ; ou s'il s'arrachait un instant à sa mélancolie, il y retombait bientôt.

Il y avait quatre jours que la fatale proposition avait été faite à Salviati, il lui semblait qu'un an s'était écoulé ; il venait de sortir de la maison de son père adoptif, lorsque Virgo, tout en larmes, se rendit auprès du vieux Matteo.

« Mon Dieu ! dit-elle, Salviati ne m'aime plus.

— Tais-toi donc, ma fille, dit le batelier, n'ajoute pas à la tristesse naturelle qui le dévore, la douleur que lui causerait un semblable reproche.

— Tout à l'heure, il sortait, et je lui demandais pourquoi il ne venait pas, avant, vous dire bonjour ; il ne me répondait pas ; et lorsque, lui voyant ouvrir la porte, je me suis élancée vers lui en disant : « Salviati, vous ne m'aimez plus ! » il a disparu comme s'il n'eût pas entendu ma voix.

Et en disant ces paroles, Virgo laissa déborder ses sanglots.

— Ma fille, reprit Matteo, il vient un âge dans la vie où de sombres pensées vous tourmentent malgré vous-même ; attendons encore quelque temps, et tu verras bientôt changer le naturel de Salviati. Quoi qu'il arrive, il t'aime, il a toujours dit qu'il ne pourrait vivre sans toi.

La fenêtre de la chambre de Matteo était ouverte, et, par un de ces caprices de température fréquents en Italie, le soleil, quoiqu'en hiver, se promenait majestueusement sur un ciel bleu.

— Vous serez unis et heureux, continuait le vieillard, qui ne parlait ainsi que pour consoler sa fille, comme ces deux blanches colombes qui traversent le Tibre en ce moment.

Virgo regarda l'endroit que lui désignait son père, et elle vit en effet deux de ces oiseaux à une petite distance du bord ; mais au moment où ils allaient avoir accompli leur trajet, un coup de feu se fit entendre, et au lieu de deux colombes, une seule resta dans les airs.

— Mon père ! s'écria la jeune fille haletante et glacée.

— Non enfant !

Et Matteo soutint Virgo dans ses bras, car elle serait tombée sans cela.

— Pas de superstition, disait-il, quoique la pâleur de son visage témoignât que lui-même n'en était pas exempt. Ne croyons jamais pouvoir lire les desseins de Dieu dans un événement que fait naître le hasard.

Il mit tous ses efforts à effacer le douloureux effet de ce sombre présage. — Virgo ne pleurait plus, mais à compter de cet instant la tristesse vint pâlir les roses de ses joues.

Au moment où cet événement se passait, Salviati s'asseyait dans le dôme de Saint-Pierre sur la plinthe où commence la concavité de la coupole, à six cents palmes du pavé ; il venait de disposer sur la lanterne divers instruments de l'illumination qui se préparait pour la solennité du carnaval romain.

— Malheureux ! lui cria une voix qu'il reconnut bientôt pour celle de Jeronimo Brimbetto, tu avais oublié de nouer la corde à laquelle ta vie était tout à l'heure attachée.

— J'avais oublié, dit froidement Salviati, il faudra que j'y songe une autre fois.

— Mais tu ne sais donc pas que si tu n'es pas maintenant broyé sur le pavé, tu ne le dois qu'à la protection de saint Pierre, notre bienheureux patron ?

— J'allumerai un cierge sur son tombeau.

— Quelle indifférence ! Tiens, Salviati ; mon pauvre garçon, tu n'étais pas fait pour être sanpietrino ; et si tu ne chasses les rêveries qui t'absorbent, tu auras avant longtemps une distraction qui te coûtera la vie.

— Oh ! bon Jeronimo, répondit Salviati, merci de reconnaître que je n'étais pas fait pour vivre ainsi, tu es le seul qui aie quelque compassion pour le fils de Jean Carbone.

— Mais je ne te dis pas cela pour te dégoûter de ton métier ; au contraire, je voudrais te voir, à force de remontrances, changer de caractère en chassant les vaines illusions.

— Tu as grand tort, Jeronimo, de revenir sur tes propres paroles ; je ne suis pas un bon sanpietrino et je ne pourrai jamais l'être.

— Mais alors que veux-tu faire ?

En parlant ainsi ils étaient descendus sur le balcon en pierre qui borde l'intérieur de la voûte. A leurs pieds se mouvait Rome entière, et un régiment de hallebardiers suisses rentrait, musique en tête, dans les casernes du Vatican. Le son des instruments militaires causa un instant de vertige à Salviati, il s'arrêta immobile, on eût dit qu'il voulait à lui seul aspirer toute cette harmonie, tant il y trouvait de charmes.

— Salviati, lui cria Jeronimo, s'apercevant que celui-ci ne le suivait plus, Salviati, viens donc.

Le jeune sanpietrino, palpitant de bonheur, suivait des yeux la masse rouge et blanche qui s'engouffrait dans une des portes du palais.

— Tu n'entends donc pas ? demandait Jeronimo en apercevant de lui et laissant tomber sa main sur son épaule. Les soldats avaient disparu.

— Ah ! fit Salviati, je m'oubliais... Puis, s'animent tout à coup et le visage illuminé d'un irrésistible bonheur : — Voilà comment doivent être les Français, s'écria-t-il ; seulement leurs habits sont bleus, leurs plumets rouges, et leur drapeau tricolore ! Ah ! vois-tu, pour être soldat

de Bonaparte un jour, je donnerais dix ans de ma vie! Comprends-tu avec quelle gloire ils ont dû entrer dans les villes d'Allemagne et d'Autriche? Comprends-tu combien les blessés devaient être fiers en voyant leur sang arroser la terre vaincue?

— Pauvre Salviati! interrompit Jeronimo, qui avait croisé ses bras en écoutant cette belle héroïne. Il faut donc décidément que tu sois soldat du Directoire?

— Il le faut!

Dans ces trois mots Salviati mit un ton si solennel et si résolu que Jeronimo ne put s'empêcher de faire un geste de douleur.

— Eh bien, reprit-il, puisque tes destins t'appellent si irrévocablement vers le drapeau français, je te faciliterai les moyens de t'enrôler dans un régiment de ligne; je me souviens maintenant qu'un cousin de ma femme est capitaine dans le vingt-deuxième.... Mais que dis-je donc! s'écria Jeronimo, en changeant de ton tout à coup, et ton père, malheureux, et ta sœur!... tu les abandonnerais?

Salviati, qui avait accueilli les offres du vieux sanpietrino avec des transports de joie, changea subitement en entendant ces dernières paroles; ses bras tombèrent sans force, son regard plaintif se leva vers le ciel.

— C'est vrai, dit-il, vous avez raison, ils en mourraient.

— Enfant, bannis tes illusions, tu dois rester sanpietrino!

Et en disant ces mots, Jeronimo disparut.

— Sanpietrino! toujours sanpietrino! et cependant je n'aurais qu'un mot à écrire pour entrer dans le palais du pape, et là, avantageusement placé, pouvant de mes gages nourrir Matteo et sa fille, honoré, sûr de parvenir, et maître après tout de tenir ou non un engagement criminel!... Oh non, je ne puis pas accepter une faveur que je devrais payer d'une infamie; promettre dans ce cas, c'est tenir à moitié. Jamais!... Et cependant, si je reste sanpietrino, je mourrai avant peu victime d'une distraction, dit Jeronimo... Oh! il vaut mieux mourir ainsi que vivre comme un traître!

V.

C'était le jour du carnaval à Rome; en aucun pays du monde on ne voit de plus merveilleuses réjouissances. Le *Testaccio*, colline artificielle formée des débris de la poterie romaine, avait de bonne heure ouvert ses immenses ostéries, ses guinguettes si joyeuses, si pittoresques, à tout ce que la ville peut compter de franche et gaie populace. Les femmes et les filles, pour arriver et résider sans scandale au *Testaccio*, portent le chapeau d'homme enrichi de fleurs et de rubans, ce qui ne donnait qu'un nouvel attrait à leur physionomie déjà si passionnée. Là, les tambours basques, les guitares et les harpes sonnaient le *saltarello*, que dansaient les *Minenti*, sorte de fashionables des faubourgs, et l'orchestre ne suspendait ses accords de danse voluptueuse que pour accompagner quelque vive et gaillarde *canzonette*. La place Navone, ancien cirque d'Alexandre Sévère, était transformée en un limpide lac où les courses des chars, sur le sol couvert de trois pieds d'eau, allaient donner le spectacle d'une bizarre naumachie. Le satirique Pasquin et son compère

Marforio faisaient bien certainement leur partie ce jour-là. Le soir, force saltimbanques, charlatans et polichinelles offrirent au joyeux public tout l'esprit qu'ils avaient économisé pendant un an pour le dépenser à cette fête; puis la girandole du fort Saint-Ange s'élança comme un volcan en remplissant les airs de feux menaçants et d'une effrayante détonation, au moment où la basilique de Saint-Pierre dessina en traits de feu ses gigantesques proportions.

Le soleil tombait à l'horizon, il y avait dans Rome cette clameur que forme tout un peuple se remuant, criant et attendant.

Salviati sortait de sa chambre; il était pâle, il serrait un papier plié sous son vêtement, et en descendant vers la petite salle où l'attendaient Matteo et sa fille: — J'irai ce soir, après l'illumination! murmurait-il.

Virgo lui prit la main, Matteo jeta sur lui un regard dans lequel il y avait des larmes.

— Salviati, dit-elle, mon père et moi nous ne sommes pas sortis d'aujourd'hui. Les fêtes n'ont pu avoir aucun charme pour nous, et savez-vous pourquoi?

— Parce que je suis un fils barbare et ingrat! prononça le sanpietrino, parce que mon affreux égoïsme n'a pu préférer votre tranquillité à mes rêveries insensées! Oh! tout cela est fini, pardon, pardon de vous avoir causé tant de chagrins!... Écoutez, à compter d'aujourd'hui je vais reprendre la gaieté de mon jeune âge; toi, ma Virgo, bientôt ma femme, tu n'auras qu'à me rappeler la promesse que je fais à cette heure pour que jamais je ne retombe dans la tristesse qui vous a donné tant de peines; et vous, mon père, car je vous dois ce nom, me pardonnez-vous?

— Si je te pardonne, cher enfant!

Et Matteo Turbi pressa le sanpietrino sur son cœur.

— Je savais bien, s'écria-t-il transporté de joie, que ce nuage ne devait pas toujours peser sur ta tête. Je connaissais ton cœur bon et innocent, et je disais à ma fille que, n'ayant aucun remords sur la conscience, tu ne pouvais ressembler à ceux qui ont commis un crime. Allons, Virgo, le bonheur revient pour nous; revêts-toi de tes plus beaux habits; moi, je mettrai mon chapeau neuf, et nous irons voir la *Girandola*. Puis, tenez, si vous voulez m'en croire, mes enfants, il faudra vous marier bientôt.



— Quand vous voudrez! dit Salviati avec précipitation.

— Dans huit jours vous vous appartenez l'un à l'autre.

Après les démonstrations de joie et d'amour que devaient causer ces paroles, le sanpietrino prit congé de Matteo et de sa fiancée, et en sortant de la maison :

— Demain, murmurait-il, je serai au service de Sa Sainteté!

Il lui sembla entendre une voix qui dit à son oreille :

— Demain tu seras traître et déloyal.

— Oh non!... non! ..

Puis, prenant une résolution irrévocable :

— Ce soir j'irai à la villa Médicis.

La nuit tombait ; elle semblait descendre des collines de Rome pour s'amasser sur le sanctuaire du monde chrétien, où tout était tumulte et mouvement. Les sanpietrini le parcouraient en tous sens, depuis sa base jusqu'au faite, et ils ne se rencontraient sur les étroits escaliers des coupoles que pour se recommander l'un à l'autre la vigilance et le sang-froid. — L'heure de la fabuleuse illumination de Saint-Pierre allait sonner. Chacun se disposait à gagner son poste.

— Qui donc, demandait Jeronimo Brimbetto, est chargé d'allumer les feux de la boule?

Il faut savoir que ce qu'on appelle la boule est le dernier morceau de l'édifice, sur lequel s'élève la croix, et que ce point du dôme se trouve à quatre cents pieds du sol.

— C'est Salviati Carbone, répondirent quelques vieux sanpietrini, qui, de même que Brimbetto, n'avaient, sans doute à cause de leur grand âge, que des fonctions peu périlleuses à remplir.

— Salviati! s'écria Jeronimo, mais c'est impossible. Il est à moitié fou, et c'est à peine s'il sait nouer la corde qui le suspend! Marrocchio, ajouta-t-il, en s'adressant à

l'un de ses camarades, faites mon service, je cours pour surveiller ce malheureux enfant.

Un coup de canon résonna, et la cloche de Saint-Pierre jeta dans les airs son premier son d'allégresse; c'était le premier signal de l'illumination.

Jeronimo essoufflé arrivait au sommet du dôme, et il montait le premier degré qui conduit de la lanterne à la boule, lorsqu'avec une hideuse expression de terreur il entendit une voix qui criait : — Salviati, ta corde n'est pas nouée!

Cet horrible cri fut aussitôt répété avec un indicible mouvement de terreur. — Jeronimo sentit faillir ses jambes, une sueur froide glaça son front, il regardait par une des fenêtres de la boule; tout à coup un son guttural, étouffé comme un râle de mort, passa sur sa tête; en même temps un corps traversant l'espace avec la rapidité de la foudre, puis après quelques craquements affreux, — le bruit sourd d'une masse en frappant une autre.

Une exclamation d'horreur remplit les airs : un sanpietrino venait d'être précipité du sommet du dôme.

Et ce sanpietrino, c'était Salviati Carbone!

Il fut tué sur le coup. — On trouva sur lui une lettre cachetée; on l'ouvrit; il y avait ce mot écrit : *Fa accepte.* — Ce fut un mystère pour tout le monde.

Deux jours après, un vieillard et une jeune fille, pâles, et les yeux baissés vers la terre, revenaient du cimetière de *San-Spirito*. Ces deux personnes étaient tellement changées par l'expression de douleur qui régnait sur leur physionomie, que l'on eût à peine reconnu Matteo Turbi et sa fille.

— Mon enfant, disait le vieux batelier, maintenant, quand je ne vivrai plus, que deviendras-tu?

La jeune fille leva la main et montra la porte d'un couvent qui se trouvait devant eux.

HISTOIRE NATURELLE.

LE LIÈVRE.

Le lièvre est un mammifère de l'ordre des rongeurs, et sa fécondité est si grande que, sans l'immense destruction qu'en font les hommes, les animaux carnassiers et les oiseaux de proie, il ravagerait les cultures. Ces ravages se comprennent quand on songe que la femelle met bas tous les mois trois ou quatre petits, qui eux-mêmes, peu de temps après, conçoivent et produisent.

Le lièvre est d'un naturel doux et timide, il ne se montre colère que pendant la saison des amours; alors seulement, quelques combats ont lieu dans leurs états pacifiques; mais bientôt leur naturel debonnaire reprend le dessus. C'est habituellement le soir ou le matin de bonne heure que le lièvre sort et quitte son gîte (car il n'a pas de terrier comme le lapin). Alors il cherche des racines, des graines, des herbes, des fruits, et particulièrement les plantes dont la sève est laiteuse; et même pendant l'hiver,

lorsque la faim le presse, il ronge volontiers l'écorce la plus tendre des jeunes arbres. Il aime à s'ébattre pendant un beau clair de lune, ou lorsque, le matin, les herbes chargées de gouttes de rosée semblent couvertes de diamants et de perles; mais au moindre feuillage, la troupe épouvantée prend la fuite et disparaît avec rapidité dans les buissons.

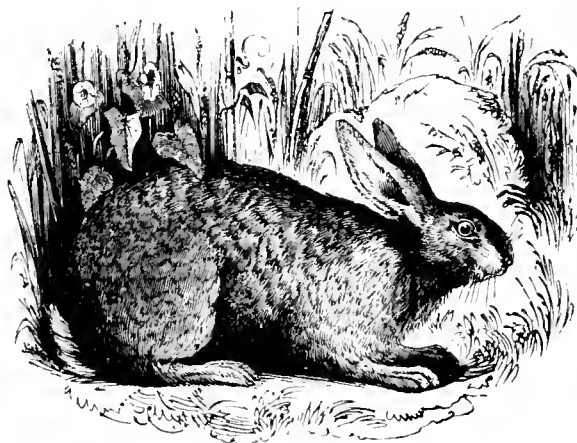
Le pelage ordinaire des lièvres est roux, mais on en voit qui tirent sur le noir et d'autres sur le blanc, suivant les latitudes où ils se trouvent, car cet animal est répandu sur presque toute la surface du globe; il a les jambes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, et ses cuisses sont très-muscleuses; il en résulte qu'il saute et s'élance par bonds prodigieux, mais ne court pas; malgré sa vivacité, il échappe difficilement aux renards et aux chats sauvages qui lui font une guerre active.

Le lièvre a le museau arrondi, recouvert de poils longs et soyeux ; ses yeux sont grands, latéraux et saillants, recouverts d'une membrane éblouissante ; ses oreilles longues et molles, couvertes de poils au dehors sont presque unies au dedans ; sa lèvre supérieure est fendue jusqu'aux narines ; sa queue très-courte est relevée ; il a à chaque pied cinq doigts garnis dans leurs intervalles de poils très-rudes et touffus.

On a prétendu que les lièvres dormaient les yeux ouverts. C'est un conte ridicule, car on a observé des lièvres domestiques qui dormaient les yeux fermés ; mais comme les lièvres ont une grande finesse dans les organes de l'ouïe, il en résulte qu'il est très-difficile de les surprendre endormis. Des chasseurs ou des paysans s'approchant du gîte où un lièvre se reposait immobile et l'œil au guet, auront conclu de cette immobilité que l'animal dormait ; c'est d'autant plus facile à comprendre, qu'un lièvre ne se dérange qu'à la dernière extrémité ; si une personne passe

près de lui avec rapidité et d'un air insouciant, il la suit du regard, mais ne bouge pas. Si au contraire on marche avec précaution et lentement, sa défiance est de suite éveillée et il part comme un trait.

Les lièvres sont doués d'une grande intelligence pour dérouter les chiens ; mais leurs ressources sont peu variées. « J'ai vu, dit du Fouilloux dans sa *Venerie*, un lièvre si malicieux, que depuis qu'il voyait la trompe, il se levait du gîte ; et eût-il été à un quart de lieue de là, il s'en allait nager en un étang, se relaxant au milieu d'icelui sur des joncs, sans être aucunement chassé des chiens ; qui, après avoir couru, venait pousser un autre, et se mettait en son gîte. J'en ai vu d'autres qui, après avoir été bien courus l'espace de deux heures, entraient par-dessous la porte d'un toit à brebis et se relaxaient parmi le bétail. J'en'ai vu, quand les chiens les couraient, qui s'allaient mettre dans un tronpeau de brebis qui passait par les champs, ne les voulant aban-



« donner ni laisser. J'en ai vu d'autres qui allaient par un côté de haie et retournaient par l'autre, en sorte qu'il n'y avait que l'épaisseur de la haie entre les chiens et le lièvre. J'en ai vu d'autres qui, quand ils avaient couru une demi-heure, s'en allaient monter sur une vieille muraille de six pieds de haut et s'allaient relâcher en un pertuis de chauffant couvert de lierre. J'en ai vu d'autres qui nageaient une rivière qui pouvait avoir huit pas de large, et la passaient et repassaient en longueur de deux cents pas, plus de vingt fois devant moi. »

Du Fouilloux, a vu sans doute de merveilleuses choses ; mais il ne dit pas tout ce dont il a été témoin, car nous connaissons des chasseurs qui en ont vu bien d'autres.

Le lièvre paraît être un animal ami des pays froids ; on a observé qu'il est plus grand, mieux nourri et meilleur dans le Nord que dans le Midi.

Le lièvre commun, qui se trouve dans les climats tempérés, ne mue jamais ; son pelage est mélangé de noir, de roux et de blanc, suivant l'âge. Le mâle a la tête plus arrondie que la femelle, les oreilles plus courtes, la queue plus longue, et le derrière tirant sur le blanc.

Les lièvres font de longues traites et entreprennent quel-

quefois de véritables voyages ; mais c'est toujours pendant la nuit qu'ils s'éloignent du gîte habituel. Pendant l'été ils habitent volontiers les bruyères et les vignes ; l'hiver, ils recherchent et savent très-bien choisir les lieux abrités, exposés au midi, où la concentration des rayons développe un peu de chaleur.

On nomme *bouquin*, le lièvre mâle ; *hase* la femelle, et *levreaux*, les petits.

M. Isidore Geoffroy a observé au Bengale le lièvre à queue rousse.

A Java il en existe une espèce qui a un collier de couleur brune dont un appendice s'étend un peu sur le dos.

M. Ehrenberg a décrit une race de lièvre qui se trouve en Égypte et en Libye, remarquable par des oreilles extrêmement longues, un pelage roux-grisâtre au-dessus et blanc au-dessous.

Le lièvre du Cap, ou lièvre des rochers, qui a été étudié par MM. Isidore Geoffroy et F. Cuvier, habite la partie méridionale de l'Afrique ; son nom indique en partie ses habitudes : c'est un habitant des contrées chaudes ; tandis que le lièvre total vit et prospère dans les régions les-

plus glacées du Groënland et près du détroit du Barrew. Il est ordinairement d'un brun grisâtre, et quelquefois blanc.

Les lièvres se chassent très-souvent à l'affût ; car les bons chasseurs connaissent parfaitement leurs habitudes, leurs petites ruses et une multitude d'indices qui deviennent des certitudes pour un œil exercé ; quelquefois aussi, en plaine, on les force à la course avec des levriers agiles qui les atteignent et les égarant.

Il n'est pas besoin de dire que la chair du lièvre, quoique lourde et indigeste, est généralement recherchée ; elle était cependant défendue aux Juifs, comme elle le fut plus tard aux mahométans ; il y avait probablement quelque cause hygiénique dans cette prescription, qui fut sanctionnée par la loi religieuse.

Le *lapin*, plus petit que le lièvre, lui ressemble jusqu'à un certain point et paraît faire partie de la même famille ; mais les essais infructueux tentés par Buffon pour obtenir des produits mixtes semblent militer en faveur de la distinction des deux espèces. La fécondité des lapins est encore plus grande que celle des lièvres, de sorte qu'ils ne tarderaient pas à tout ravager si on ne leur faisait pas une guerre des plus actives. Ils ne se contentent pas, comme les lièvres, d'établir un gîte, asile à tous les vents et n'offrant aucune espèce de sécurité ; ils se creusent des terriers où ils sont à l'abri de l'attaque des hommes, des oiseaux de proie, où ils élèvent leurs petits avec soin et sans crainte, ayant même soin de creuser ces terriers en zig zag pour y déposer leurs petits sur des poils qu'ils y entassent.

Le lapin sauvage ou de garenne est d'une couleur fauve, noire et cendrée comme le lièvre ; mais parmi les lapins de clapier ou domestiques, il y en a de blancs, et même de noirs, ces derniers en moins grande quantité. Généralement les lapins domestiques n'ont pas autant d'intelligence que les lapins sauvages, sans doute parce que, n'ayant pas les mêmes besoins, ils n'ont pas à se suffire à eux-mêmes et à se préserver de mille dangers.

La multiplication des lapins est sans doute considérable ;

mais ce que l'on a dit de leurs ravages en Espagne et dans les Baléares du temps des Ibères, de la destruction de Taragonna par des myriades de ces animaux, nous semble entaché de beaucoup d'exagération.

La femelle, féconde à cinq ou six mois, peut produire jusqu'à cent vingt lapereaux par an. Leurs plus dangereux ennemis sont les belettes qui chassent pour leur compte, et les furets que dressent les braconniers.

Les personnes qui élèvent des lapins dans des garennes closes ou dans des tonneaux pour en faire le commerce, doivent les tenir dans un grand état de propreté, si elles veulent les voir prospérer. Lorsqu'ils sont jeunes, il faut les nourrir d'orge et d'avoine, on ne leur donne que plus tard de la laitue et des herbes fraîches.

Le *lapin-lièvre* est une espèce très-grosse, dont la chair est excellente, et qui est nouvellement acclimatée en France.

Le *lapin-argentens* donne une belle et bonne fourrure d'un gris argenté. Le duvet en est précieux et cher.

Le *lapin des sables* ressemble beaucoup au lièvre du Cap ; il habite d'ailleurs les mêmes régions, et M. Delalande l'a observé au pays des Hottentots. Celui de Magellan fut signalé par Magellan, en 1520 ; depuis, MM. Lesson et Garnot ont reconnu la vérité de ce qu'a dit l'illustre voyageur ; il est d'un noir violacé avec quelques taches blanches ; ses oreilles sont d'un brun roux.

Le *tapite* du Brésil est noir et roux, il a une tache blanchâtre sur le cou, et au lieu de se creuser un terrier, il se loge dans les vieux troncs d'arbres rongés par le temps.

Le *lagomys* habite la Sibérie ; ses oreilles sont petites et arrondies, ses jambes sont égales ; il terre.

On connaît encore, comme faisant partie de la nombreuse famille des lapins, le *pika*, qui habite les Alpes Sibériennes et qui fait pour l'hiver de grandes provisions de foin dont il ne profite pas toujours ; car les indigènes recherchent ces tas de fourrages et les enlèvent.

L'*ogoton*, observé par Pallas, près du lac Baïthal et en Mangolie, est d'un gris pâle ; ses pieds sont jaunes et son ventre est blanc.

Olivier LE GALL.

FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DE FRANCE ET DES ARMÉES FRANÇAISES

DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS.



Sous ce titre, nous allons offrir à nos lecteurs le tableau des événements les plus remarquables qui se sont accomplis dans notre pays depuis les premières années de la Révolution française, c'est-à-dire depuis la fin du règne de Louis XV, jusqu'à l'époque contemporaine. Notre intention n'est pas de composer une histoire, encore moins de donner un précis ; nous ne voudrions pas qu'on nous accusât d'avoir

oublié notre programme, qui consiste à instruire et à amuser en même temps. Il faut avoir à soi bien du temps pour pouvoir lire les livres sérieux, détaillés et complets qui nous ont fait connaître notre histoire depuis soixante ans ; d'un autre côté les précis ont l'inconvénient de trop resserrer, de trop abréger, et un aperçu trop rapide, par conséquent sec et aride, des faits les plus saillants de nos glorieuses annales, n'eût pas rempli notre but.

Nous avons donc préféré nous en tenir à un récit, dramatisé autant que possible et rendu vivant, en quelque sorte, à l'aide des illustrations dont le concours nous a paru indispensable. Tel qu'il sera, du reste, notre travail n'en comblera pas moins une lacune importante, laissée par l'université dans l'enseignement historique. Les programmes universitaires, comme on sait, s'arrêtent, dans l'histoire moderne et dans l'histoire de France, à la convocation des états généraux. Or, c'est justement là que

nous prenons notre point de départ pour arriver progressivement jusqu'aux temps les plus rapprochés du nôtre.

Toutefois, et malgré les difficultés que nous aurons à surmonter, nous comptons bien rester impartiaux, et nous nous proposons de laisser la passion, ainsi que les enthousiasmes fanatiques et les haines systématiques, à ceux qui ne craignent pas de faire de l'histoire, cette science si sainte, si respectable, l'instrument d'un parti. Dans nos tableaux, où seront retracés tous les faits qui ont rapport particulièrement à nos armées, nous resterons fidèles, autant que le comporte la raison humaine, à la vérité et à la justice. Nous aurons à raconter, à une époque à la fois sanglante et héroïque, bien des crimes, bien des infamies. Souvenons-nous que l'indignation excitée par les forfaits de quelques-uns ne doit pas faire oublier les vertus des autres.

En effet, depuis les temps où Tacite flétrissait les crimes des empereurs et du peuple de Rome, à toutes les époques, sous tous les régnes, sous tous les régimes, on a vu des hommes, ambitieux et vils, sans vertus, sans talents, se faire avec les choses les plus saintes, avec les mots les plus sacrés, avec la gloire, la liberté, des armes sanglantes pour consommer les forfaits les plus exécrables, les meurtres les plus inutiles. Oui, invoquons sans cesse, invoquons les lumières et l'instruction pour ces barbares, opprobre de toutes les civilisations, pullulant au fond des sociétés et toujours prêts à les souiller de tous les crimes, à l'appel de tous les pouvoirs et à la honte de tous les partis. Mais gardons-nous bien, dégoûtés que nous serions par tant d'abus et par tant d'excès, de prendre toutes les choses d'ici-bas en horreur ou en pitié; car il existe, soyons-en persuadés, une éternelle Providence qui, par une compensation juste et consolante, a mis le bien à côté du mal, et l'expiation à côté du crime.

SERMENT DU JEU DE PAUME.

L'impulsion était donnée, et la Révolution devait s'accomplir. Maurepas, Turgot et Necker avaient tour à tour occupé le ministère, et après eux de Calonne; de Brienne avait succédé à ce dernier, puis Necker avait été rappelé, et à tous ces changements dans le cabinet le pays n'avait rien gagné, car son malaise n'avait pas disparu et sa misère n'avait fait que s'accroître. Une convocation des états généraux parut nécessaire; mais cet événement, qui semblait d'abord ne devoir amener que d'heureux résultats, donna bientôt naissance aux plus graves complications. Ce furent en premier lieu des discussions sur la vérification des pouvoirs et sur le vote par ordre et par tête, qui manquèrent d'exciter entre ces trois castes, la noblesse, le clergé et le tiers état, les plus fâcheuses tempêtes. Puis, il y eut des imprudents, des amis trop irréflectés de la royauté, qui conseillèrent la persécution contre ce troisième ordre, déjà si puissant et qui venait de se déclarer assemblée nationale.

De son côté le parlement avait fait offrir au roi de se passer des états, et avait promis de consentir à tous les impôts. Ce fut à Marly qu'on décida une des résolutions qui furent les plus fatales à la royauté.

La séance royale avait été fixée au 22 juin. Le 20, on fit fermer la salle des états, en prétextant certains préparatifs exigés par la présence du roi. Tout cela pouvait s'accomplir en moins d'une demi-journée; mais on avait appris

que, la veille, le clergé avait manifesté l'intention de s'unir aux communes, et on crut devoir empêcher à tout prix cette union. Un ordre, signé du roi, suspendit les séances jusqu'au 22.

Bailly, que ses vertus et ses talents avaient placé à la tête du tiers état dont il était le chef, croit de son devoir d'obéir à l'assemblée, qui, le vendredi 19, s'était ajournée au lendemain samedi, et s'avance jusqu'à la porte de la salle. Les gardes françaises avaient reçu la consigne de ne laisser entrer personne. Bailly est surpris de cet entourage inaccoutumé; mais il est reçu avec de grands égards par l'officier de service, qui lui permet d'entrer dans une cour pour y écrire une protestation. Surviennent quelques jeunes députés qui, emportés par la fougue de leur âge et par la colère qu'ils ressentent à la vue de cet outrage, veulent pénétrer de vive force. Heureusement Bailly se hâte d'accourir; il les calme, il les emmène en les suppliant de ne pas compromettre, par de l'imprudence, l'officier plein de courtoisie qui s'est montré si modéré, tout en faisant respecter les ordres de ses supérieurs. Inutiles remontrances!

La foule augmente, le tumulte s'accroît; on résiste aux sommations faites par la troupe, on veut à toute force se réunir: les plus exaltés vont jusqu'à proposer de s'assembler en séance sous les fenêtres mêmes des appartements du roi. D'autres, plus raisonnables, se contentent de parler de la salle du jeu de paume; aussitôt la foule s'y précipite, le propriétaire s'empresse de la mettre à la disposition de l'assemblée.

Bien souvent nous avons visité cette salle, à Versailles, rue de Gravelle, près celle de l'Orangerie, monument célèbre et bien modeste de l'un des événements les plus décisifs de la Révolution française et qui, il y a quelques années, servait d'atelier à un peintre de batailles fameux. Cette salle était vaste, aérée, mais les murailles étaient tristes et nues; il n'y avait pas de sièges: on veut faire asseoir sur un fauteuil le président qui refuse, et déclare qu'il restera debout comme toute l'assemblée. Le bureau est un simple banc; à la porte veillent deux députés, l'assemblée se gardait elle-même. Mais bientôt arrive la prévôté de l'hôtel qui offre ses services et relève de leur poste les deux gardiens improvisés.

Le peuple était accouru en grand nombre; il était monté dans les tribunes, il garnissait les murs et les toits voisins. La délibération est ouverte.

On est unanime pour blâmer l'ordre de la cour, on s'élève contre cette suspension arbitraire, et plusieurs moyens sont proposés pour arrêter à l'avenir les empiétements d'une pareille prérogative que rien ne légitime. Les esprits deviennent de plus en plus exaltés, on s'agite, on en arrive déjà aux partis extrêmes, on va jusqu'à proposer la motion de se rendre à Paris en corps et à pied. On accueille avec explosion cet avis imprudent, on le discute, lorsque Bailly, toujours modéré, toujours de sang-froid, effrayé d'ailleurs des malheurs qui peuvent fondre pendant le chemin sur l'assemblée, exposée ainsi à la violence, craignant aussi la division, combat do toutes ses forces la motion et la fait abandonner.

C'est alors que Mounier prend la parole et propose à tous les députés de jurer, par un serment solennel, qu'on ne se séparera pas avant qu'une constitution n'ait été donnée à la nation. On accueille avec acclamation la proposition de Mounier, et la formule du serment est ar-

tée séance tenante. Bailly réclame l'honneur de jurer le premier, et donne lecture de la formule suivante : « Vous « prêtez le serment solennel de ne jamais vous séparer, « de vous rassembler partout où les circonstances l'exi- « geront, jusqu'à ce que la constitution du royaume soit « établie et affermie sur des fondements solides. » Bailly avait prononcé ce serment d'une voix haute et retentissante, qu'on avait entendue du dehors. Tout le monde à la fois, répète. « Nous le jurons ! » tous les bras se lèvent tendus vers Bailly, qui, debout, impassible, reçoit le serment proféré par toutes ces voix. Aussitôt le peuple qui entoure le jeu de paume pousse les cris de *Vive l'assemblée ! Vive le roi !* et montre par là qu'il ne fait que reprendre un droit qui lui appartient. Ainsi un engagement solennel, dont une foule immense, sans colère et sans haine contre la royauté, était le témoin, allait assurer, grâce à des lois, l'exercice des droits les plus sacrés.

Les députés s'occupent ensuite de signer la déclaration qui vient d'être adoptée. Parmi eux, un seul, Martin d'Auch, fait suivre son nom de la qualification d'opposant. A l'instant même, il est l'objet de plusieurs interpellations ; on s'attroupe autour de lui en tumulte. Pour se faire entendre, Bailly est obligé de monter sur une table ; il interrompt tranquillement le député et lui fait observer que s'il a le droit de ne pas signer, il n'a pas celui de former opposition. Le député opposant maintient le mot ajouté, et l'assemblée, donnant un exemple admirable de respect pour la liberté, admet la qualification, et permet qu'elle subsiste sur le procès-verbal de la séance.

Ce n'était là que le premier coup porté à un ordre de choses qui avait fait son temps ; mais il était sérieux, il devait avoir un retentissement plus sérieux encore. Par malheur pour la royauté, la noblesse lui fit parler un langage qui n'était plus de circonstance, et, dans la séance du 23, Mirabeau, par sa foudroyante apostrophe au marquis de Brézé, indiqua clairement la marche qu'allait suivre le mouvement révolutionnaire, que rien désormais ne pouvait arrêter.

PRISE DE LA BASTILLE.

Après la séance royale du 23 juin, l'assemblée avait continué ses délibérations malgré les ordres du roi ; cette désobéissance audacieuse était déjà un commencement d'hostilités ; la réunion définitive des trois ordres fut un vrai triomphe pour le tiers état. Les premiers travaux de l'assemblée, nommée plus tard constituante, étaient graves ; il ne s'agissait de rien moins que de donner une constitution à l'État qui n'en avait pas. Mais il y avait là des hommes fermes, énergiques, en même temps que prudents, et qui ne se laissèrent aller ni à la colère ni au découragement, en présence de toutes les humiliations dont ils furent journellement abreuvés.

Cependant des agitations populaires éclataient chaque jour à Paris. Le peuple avait délivré des gardes françaises, enfermés pour cause d'indiscipline, à l'Abbaye ; le jardin du Palais-Royal devenait le rendez-vous des agitateurs, qui l'avaient transformé en un vaste club où ils péroraient, montés sur des chaises. La cour, pour parer à tous ces dangers, commettait imprudence sur imprudence. Comme tous les gens qui ont peur et qui ont recours aux moyens extrêmes parce qu'ils savent que leur cause est mauvaise, elle se rejetait sur de dangereux

complots, armes perfides qui se tournent toujours, dans des circonstances semblables, contre ceux qui s'en servent, et faisait approcher des troupes de Paris. Bientôt le renvoi de Necker est décidé ; cet événement et le départ du ministre congédié font perdre à la cour les derniers restes de la popularité que lui avait valu cet homme d'État.

Les journées des 12, 13 et 14 juillet ont marqué dans l'histoire. On ne peut nier que la provocation ne soit venue de la cour : le prince de Lambesc chargeant aux Tuileries, avec le Royal-Allemand, une population inoffensive, avait excité dans tous les cœurs l'indignation et le désir de la vengeance. Camille Desmoulins, haranguant le peuple au Palais-Royal, avait été l'auteur de l'émeute. Bientôt le peuple se déchaîne, brûle les barrières, pille les boutiques des armuriers, et les brigands, armés de piques, reparaissent. Les bons citoyens, les électeurs se réunissent alors à l'hôtel de ville ; ils appellent à eux le prévôt des marchands et le lieutenant de police, et on procède sur le papier, c'est-à-dire en projet, à l'armement de la milice bourgeoise.

La milice est en effet instituée ; du moins on s'occupe dans chacun des districts de Paris de l'organisation de cette garde civique, qui fut l'origine des gardes nationales. Dans la matinée du lundi 13, le peuple avait dévasté Saint-Lazare et pillé le garde-meuble pour y prendre des armes. Les gardes françaises et les milices du guet avaient été enrôlées dans la garde bourgeoise.

Cependant le prévôt Fle-selles avait promis des armes ; il attendait, disait-il, douze cents fusils, et plus encore les jours suivants. Le soir, on conduit à l'hôtel de ville les caisses d'artillerie annoncées ; on les ouvre, elles sont pleines de vieux linge. Le prévôt court les plus grands dangers ; le peuple crie à la trahison. Pour le satisfaire on ordonne la fabrication de cinquante mille piques. Des bateaux chargés de poudre descendent la Seine, on les arrête, et leur contenu est aussitôt distribué à la multitude.

La plus grande confusion régnait à l'hôtel de ville ; on ne savait à quel parti s'arrêter : on avait à craindre hors Paris les troupes étrangères du maréchal de Broglie, et dans la ville des hordes de brigands. Puis il fallait à chaque instant calmer le peuple et détruire ses soupçons. Dans les rues avoisinantes le désordre était à son comble, tout le quartier présentait l'aspect d'une ville en état de siège. La nuit fut pleine de périls. Des brigands menacèrent l'hôtel de ville, qui fut sauvé par Mureau de Saint-Méry. Ce courageux électeur avait fait d'avance apporter quelques barils de poudre, auxquels il menaçait de mettre le feu : la foule s'enfuit épouvantée.

Cependant on avait dépavé les rues, creusé des fossés ; on prenait enfin tous les moyens de résister à la force. Paris avait déjà une milice, dirigée par le régiment des gardes françaises avec l'artillerie de ce régiment. Déjà le mot de Bastille était prononcé, tout indiquait que de ce côté-là les événements seraient décisifs.

La situation de cette forteresse, au milieu d'un quartier très-populeux, devait attirer l'attention de la cour ; d'un autre côté, on avait pris toute sorte de précautions pour mettre la place à l'abri d'un coup de main. A peine les troubles avaient ils commencé, qu'on avait fait sortir une partie des prisonniers ; six à huit seulement restaient, il n'y avait plus de révolte à craindre. L'un

d'eux, du nom de Tavernier, avait été enfermé dans une autre chambre. Dans celle qu'il avait quittée, on avait ouvert une meurtrière qui commandait l'entrée intérieure, et on y avait mis un fusil de rempart; on y avait renforcé la garnison, qui se montait à cent quatorze hommes. De plus, le château contenait quatre cents biscuiens, quatorze coffrets de boulets sabotés, quinze mille cartouches, un grand nombre de boulets, deux cent cinquante barils de poudre du poids de cent vingt-cinq livres chaque. On avait transporté ces barils de l'Arsenal à la Bastille, dans la nuit du 13 au 14, et on les avait déposés dans le cachot de la tour de la Liberté et à la sainte-barbe sur la plate-forme.

De plus, on avait transporté sur les tours, le 9 et le 10, une énorme quantité de pavés et de vieux ferments. Pendant la nuit on avait taillé de nouvelles embrasures de canons. En face de l'hôtel du gouverneur on avait braqué deux pièces.

Evidemment ce plan de défense devait se relier à l'attaque qui devait avoir lieu dans la nuit du 14 au 15 contre Paris, et pour laquelle trente mille hommes avaient été réunis autour de la capitale. Cette armée, où l'on ne

voyait que des régiments étrangers à la solde de la France, était sous les ordres du maréchal de Broglie. D'ailleurs on ne pouvait pas supposer que la Bastille pût être attaquée, bien loin d'être prise, avant l'attaque projetée, pour laquelle devaient concourir des troupes nombreuses. Le baron de Besenval, commandant l'armée royale sous les ordres du maréchal de Broglie, avait adressé deux billets à M. Delaunay, qui lui ordonnaient de tenir le plus longtemps possible, en lui annonçant de prompts et puissants secours. Les deux billets furent saisis et lus à l'hôtel de ville. En dépit de ces contre-temps, le projet de la cour eût probablement réussi sans l'imprudence du prince de Lambesc, dont la brutale échauffourée amena les conséquences les plus désastreuses.

Cependant l'assemblée était plongée dans la consternation. En vain fit-on supplier le roi d'ordonner le renvoi des troupes et l'organisation des gardes bourgeoises; l'assemblée, néanmoins, ne perdit pas courage, fit adopter les arrêtés les plus énergiques, et se choisit M. de Lafayette pour vice-président. Les nouvelles les plus alarmantes ne cessaient de lui arriver; les bruits les plus sinistres couraient sur les projets de la cour, l'assemblée



Prise de la Bastille.

devait rester livrée à des régiments étrangers. On avait vu les princes et les princesses se promener à l'Orangerie, flatter les officiers et les soldats, et leur faire apporter du vin et toutes sortes de rafraîchissements. On préparait ainsi à l'avance l'exécution du grand projet. Paris allait être attaqué pendant la nuit, le Palais-Royal devait être enveloppé, l'assemblée dissoute; puis on allait satisfaire aux besoins du trésor en faisant banqueroute et en émettant des billets d'État.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les chefs avaient reçu l'ordre de faire marcher leurs troupes du 14 au 15, les billets d'État étaient prêts, les casernes des suisses étaient remplies de munitions, et le gouverneur de la Bas-

tille avait démenagé, ne laissant dans le château que les choses dont on ne peut pas se passer.

L'assemblée, toujours inquiète, attendait toujours impatiemment des nouvelles de Paris. Le sang coulait, disait-on; tout était perdu. Enfin le roi avait consenti à ce que l'armée s'éloignât; mais il était trop tard, et bientôt on apprit les événements de la journée du 14.

Déjà, dans la nuit du 13, une foule immense de peuple s'était acheminée vers la Bastille. On avait déjà tiré quelques coups de fusil, on avait crié plusieurs fois : *À la Bastille!* On s'était habitué déjà à l'idée de détruire ce monument caractéristique, dans lequel se personnifiait un long despotisme. On demandait sans cesse des

armes et de la poudre. Le bruit couvrait qu'il y en avait un dépôt immense à l'hôtel des Invalides. Le commandant, M. de Sombreuil, en défend l'entrée; il répond qu'il lui faut des ordres de Versailles. La multitude ne veut rien comprendre; elle se précipite, force les portes, se saisit des canons et d'un grand nombre de fusils.

Cependant un peuple immense assiégeait la Bastille. On donnait pour prétexte que le canon de la forteresse était tourné contre la ville et qu'on devait empêcher qu'on ne tirât sur Paris. Le député d'un district demande la permission d'entrer dans la place, le commandant y consent. En la visitant, il compte trente-deux Suisses et quatre-vingt-deux invalides; on lui promet sur l'honneur de ne pas faire feu avant d'être attaqué. Pendant que ces pourparlers ont lieu, le peuple, qui ne voit pas paraître son député, s'irrite, et celui-ci, pour calmer la foule, est forcé de se montrer. Enfin il se retire vers onze heures. Une demi-heure après survient une autre bande avec des armes, criant : « *Nous voulons la Bastille!* » Alors la garnison enjoint aux assaillants de se retirer; ils persistent dans leur dessein. Deux hommes, plus intrépides que les autres, escaladent le toit du corps de garde, armés chacun d'une hache, et brisent les chaînes du pont, qui tombe, et livre passage à la foule.

On se précipite; on court à un second pont, pour s'en rendre maître comme du premier; tout à coup la mousqueterie éclate et arrête les assaillants, qui se retirent mais en faisant feu à leur tour. On se bat pendant quelque temps.

Cependant les électeurs, rassemblés à l'hôtel de ville, ont entendu le bruit des décharges de la mousqueterie; leurs alarmes augmentent, ils envoient deux députations coup sur coup, qui sollicitent le gouverneur d'admettre dans le château un détachement de la milice bourgeoise, sous le prétexte que toute force militaire existant dans Paris doit relever de la ville. Les deux députations se succèdent. Une foule de citoyens avaient pénétré dans la première cour. Au milieu d'un pareil siège, exécuté par le peuple, il était presque impossible d'entrer en accommodement, on ne pouvait d'ailleurs se faire entendre. Néanmoins, le tambour bat, un drapeau s'élève, et le feu cesse. Les députations s'avancent; la garnison va les recevoir, mais on ne peut s'expliquer.

Quelques coups de fusil sont tirés on ne sait par qui. Le peuple, convaincu qu'on le trahit, se précipite pour incendier la forteresse. Cette fois la garnison tire à mitraille. Le régiment des gardes françaises arrive avec de l'artillerie et commence une attaque en règle; les canons sont mis en batterie sur le boulevard Saint-Antoine.

C'est sur ces entrefaites que les billets du baron de Besenval à Delaunay, commandant de la Bastille, sont interceptés et lus. On se battait toujours avec acharnement, le terrain était disputé pied à pied. Au bout de quelques heures, Delaunay, ne se voyant pas secouru et la fureur du peuple augmentant, pour ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi, saisit une mèche allumée pour faire sauter le château et s'ensevelir sous ses ruines. Un canonier lui arrache la mèche, et la garnison

l'oblige à se rendre. Il est difficile de prévoir les conséquences terribles de l'acte que voulait accomplir le gouverneur. La première enceinte était déjà au pouvoir des assiégeants. On donne les signaux, on baisse un pont, les assaillants s'avancent en promettant de ne faire aucun mal; mais au même instant une foule énorme se précipite comme un torrent et envahit toutes les cours. C'en est fait, tout est perdu.

Les Suisses peuvent s'échapper. Les invalides sont accablés par le nombre, et ne sont sauvés d'une mort certaine que par le courage des gardes françaises, qui se dévouent pour eux. En cet instant s'offre aux regards de la multitude une jeune et belle fille, toute tremblante; on la prend pour la fille de Delaunay; elle est saisie, et elle allait être brûlée vive, quand un brave soldat se jette au milieu de la foule, l'arrache de ses mains, s'empresse d'aller la mettre à l'abri et revient se battre.

Il était cinq heures et demie. L'assemblée de l'hôtel de ville était dans une affreuse inquiétude, lorsqu'elle entend un long murmure, puis des cris; au même instant une foule fait irruption en criant victoire. La salle est envahie, une garde française, criblée de blessures et couronné de lauriers, est porté en triomphe par la multitude. Quelqu'un porte au bout d'une baïonnette les clefs et le règlement de la Bastille. Une main sanglante, qui se dresse au-dessus de la foule, agite une boucle de col; c'est celle du gouverneur Delaunay, qu'on vient de décapiter. Le malheureux ne s'était point trompé dans ses appréhensions; au milieu de l'escorte qui le menait à l'hôtel de ville il avait été frappé du coup mortel, malgré l'héroïsme de deux gardes françaises, Élie et Hulin, qui l'avaient défendu jusqu'à la dernière extrémité. On avait eu à déplorer bien d'autres malheurs, bien que les victimes eussent été défendues avec le plus grand dévouement contre la fureur du peuple.

Le combat avait duré quelques heures; mais en admettant que la résistance eût été plus longue, rien n'eût pu arrêter la marche rapide des événements. On abandonna le projet d'attaque pour la nuit du 14 au 15 juillet. Toute la journée et une partie de cette nuit furent employées à se fortifier dans Paris, à dépaver, à barricader; on illumina les fenêtres. On déposa à chaque étage des amas de bûches, de ferrements, des paniers de cendre, des vases d'eau bouillante; toute la population, en armes, bivouaquait aux barrières. L'attaque projetée ne pouvait d'ailleurs réussir que par surprise. L'armée de Braglie se dispersa dans la nuit, abandonnant ses tentes, ses bagages et une partie de ses canons.

On procéda immédiatement à la démolition de la Bastille; des artisans imaginèrent de sculpter, avec des pierres provenant de la forteresse démolie, de petites Bastilles qui se vendirent parfaitement, avec tout le succès de la vogue. — La prise de la Bastille fut suivie du meurtre du prévôt Flesselles. — L'événement, auquel d'abord on ne voulut pas croire à la cour, fit ensuite une sensation profonde. Le roi en fut troublé : « Quelle révolte ! dit-il au duc de Liancourt. — Sire, répondit le duc, dites révolution ! »

A.-L. RAVERGIE.



SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.

LA FRÉGATE L'URANIE ¹.

III.

Vous savez que la mâture de Brest, une des plus belles que l'on connaisse, est située au pied du château. Un massif de maçonnerie en granit lui sert de base ; elle est composée de trois hauts mâts ou bigues qui sont assemblés à leur extrémité, se terminant à angle aigu par une sorte de hune qui se trouve élevée à 140 pieds au-dessus de la mer vers laquelle elle est fortement inclinée ; des clefs ou traverses maintiennent l'appareil, qui en outre est retenu en arrière par de solides haubans, très-fortement roidis par des caps-de-moutons ² ferrés.

En tête des bigues, des gros palans et des calicornes ³ avec des rouets en fonte sont frappés, et la manœuvre d'en bas se fait à l'aide de treuils ou cabestans ⁴.

Les bas-mâts furent promptement élevés perpendiculairement au-dessus de l'étambrai, trou par lequel on les introduit dans le pont, de manière que l'extrémité basse aille s'assujettir dans des pièces de charpente nommées carlingues, établies dans la cale.

Les mâts sont perpendiculaires, comme vous le savez, excepté le mât de beaupré, placé à l'avant horizontalement.

Les autres sont : le *grand mât*, au milieu ; le mât de *misaine* à l'avant, et le mât d'*artimon* à l'arrière. Chacun d'eux est couronné d'une *hune*, plateau demi-circulaire au-dessus duquel s'élèvent les *mâts de hune* ; puis encore plus haut, les *perroquets*. Ces derniers mâts peuvent se dépasser, c'est-à-dire être amenés le long des bas-mâts comme des tubes qui glisseraient contre une colonne ; le beaupré a un *boute-dehors* qui fait le même office.

Horizontalement aux mâts et appuyés contre eux, sont les *vergues* destinées à porter les voiles.

Des *balancines* suspendent et dirigent les vergues.

Des *drisses* hissent ou amènent les voiles qui sont étendues et présentées au vent par des *écoutes* et des *boulines*.

Je ne vous parlerai pas de la voilure de la frégate et de son élégant édifice de cordages, qui se croisent dans tous les sens et dont pas un seul n'est inutile. De ces cordages si multipliés que le vent fait frémir ou siffler, selon qu'il souffle avec plus ou moins de violence, comme une immense harpe éolienne, les uns sont placés à demeure et servent de point d'appui pour maintenir la mâture : ce sont les *manœuvres dormantes* ⁵ du gréement ; les autres sont les *manœuvres courantes* ⁶, c'est à dire qu'ils agissent à l'aide des poulies pour donner le mouvement et la vie aux vergues et à la voilure ⁷. En faire le détail serait trop

long, trop technique surtout. Mais les occasions d'en parler, ainsi que de toutes les autres parties constitutives des navires, se représenteront ; car les récits détachés que je vous ferai seront ceux des aventures qui me sont arrivées à moi-même ou qui m'ont été racontées par des marins qui en ont été les acteurs. Comme presque tous ces événements se sont passés en mer, le navire y jouera naturellement le premier rôle.

Enfin, la frégate bien grée, armée, montée par un brave équipage, se rendit en rade, et peu de jours après nous mîmes à la voile.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsque nous partîmes de Brest, longtemps nos regards s'attachèrent au rivage ; la brise était fraîche, et nous vîmes disparaître successivement nos amis qui nous adressaient du rivage un dernier adieu, les tours du château, puis enfin les côtes escarpées qui dominant l'Océan. La nuit arriva, et le jour du lendemain n'éclaira autour de nous que l'immensité des mers.

La frégate devait se rendre sur les côtes du Sénégal pour y réprimer la traite des nègres qui s'opérait clandestinement malgré la sévère surveillance des croisières, et en même temps pour protéger nos comptoirs où le commerce des gommés s'y fait sur une grande échelle.

Notre traversée eut lieu sans incidents remarquables, et avec une rapidité qui vint confirmer la bonne opinion que l'on avait de notre frégate. En ma qualité de pilotin, j'étais attaché à la timonerie, ce qui me donnait de longues heures pour rêver, lorsque j'étais à mon poste près de l'habitacle, et quand le mal de mer voulait bien me le permettre.

Arrivés sur les côtes du Sénégal, quelques événements de mer saisissants, qui vinrent nous frapper coup sur coup, éprouvèrent la solidité du navire et l'énergie de nos hommes. Nous avions passé quelques jours à Gorée, îlot volcanique, qui, par sa position et sa rade, est un point important de la côte occidentale de l'Afrique ; nous n'y avions trouvé qu'une chaleur étouffante, des nègres peu propres et des mulâtresses surchargées de bijoux, ayant

⁵ *Manœuvres dormantes* : haubans ; galhaubans ; étais des mâts majeur et d'artimon, des mâts de hune et perroquets de fougue, des perroquets et perroches, dralles des focs et voiles d'étai.

⁶ *Manœuvres courantes* : drisses ; ytagnes ; balancines, bras ; écoutes ; boulines.

⁷ *Autres cordages* : câbles ; grelins ; haussières ; cayornes ; palans.

⁷ *Voilure*. *Grand mât* : grande voile ; grand hunier ; grand perroquet ; grand perroquet volant.

Misaine : petit hunier ; petit perroquet ; petit perroquet volant.

Artimon : perroquet de fougue ; perroche.

Beaupré : civadière ; contre-civadière.

Puis les bonnettes et voiles d'étai triangulaires et les focs ; ces voiles ne sont pas étendues sur les vergues comme les voiles carrées ; c'est avec des écoutes et des boulines qu'elles sont déployées ou serrées.

¹ Voir t. II, p. 286 ; et t. III, p. 61.

² *Caps-de-moutons*. — Poulies en forme de sphère aplatie, avec trois trous et une rainure sur le sens circulaire ; leur usage principal est de rider le bout d'un bas des haubans.

³ *Calicornes*. — Réunion de deux grosses poulies ou mouffes à trois rouets.

⁴ *Treuils et cabestans*. — Tout le monde connaît le treuil, car il sert à manœuvrer la chèvre qui est d'un usage général. Le cabestan est une sorte de treuil perpendiculaire où l'effort se fait horizontalement par les hommes rangés sur les leviers.

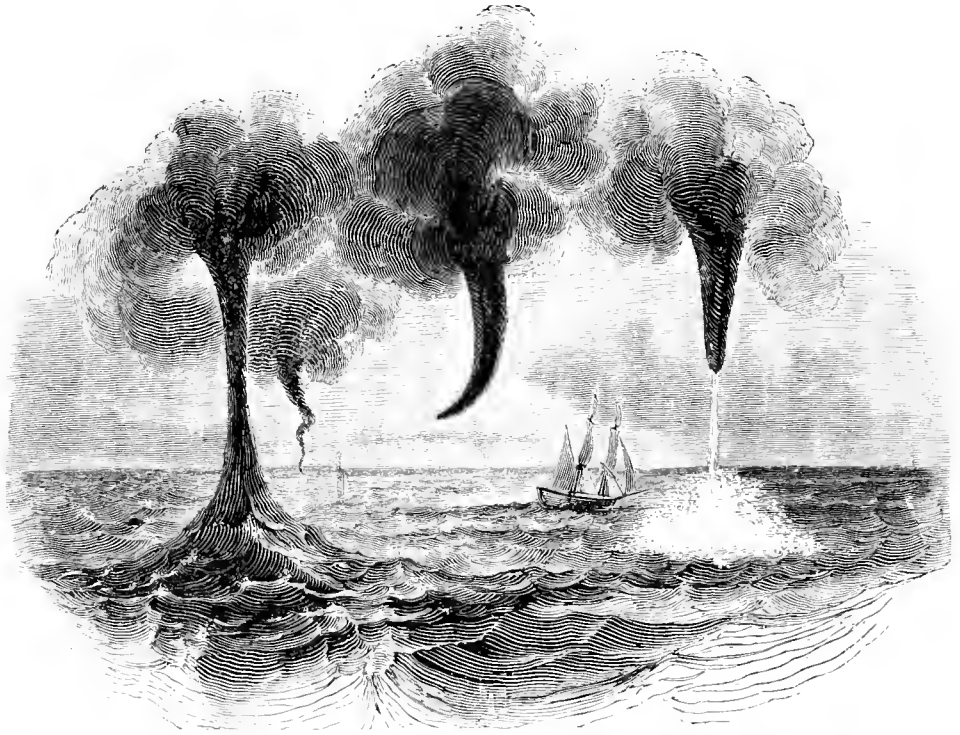
un madras autour de la tête, et qu'on ne pouvait trouver jolies qu'à l'aide d'une grande bonne volonté.

Vers le soir, nous aperçûmes une goëlette toute peinte en noir, qui glissait sur la mer unie comme une glace, prit chasse dès qu'elle nous aperçut, et se couvrit de toile, en s'orientant au plus près, ce qui lui était favorable; aussi la vîmes-nous bientôt disparaître à l'horizon. Le temps était calme et lourd, le ciel étincelant, la mer bleue relétait nos mâts et notre gréement, en vain cherchait-on quelque trace de vent; nous étions enchaînés, pour ainsi dire, à notre place. L'officier de quart referma sa longue-vue avec humeur, et se mit à marcher à grands pas, ce qui était de mauvais augure. Tout à coup, cependant, il s'arrêta, se passa la main sur le front, examina l'horizon, puis se porta rapidement vers l'habitacle, où l'aiguille de la boussole, au lieu de rester tremblotante et fixée vers le nord, tournait et retournait sur elle-même comme si, devenue animée, elle eût été en proie à une vive inquiétude.

Aussitôt, le vigilant officier fait monter le monde, ser- rer les voiles, amener les perroquets, prendre toutes les dispositions comme si nous étions assaillis par une vio-

lente tempête. J'avoue que ces dispositions m'intriguèrent beaucoup, car je ne voyais qu'un ciel pur, et, à l'horizon, un petit nuage blanc qui, semblable à une légère toison, s'avavançait dans le ciel. Le père Raban, en passant près de moi, me dit à l'oreille : « Nous allons danser, mon camarade. »

Les prévisions de l'officier ne tardèrent pas à être justifiées, et bien nous arriva que ce fût un homme d'expérience. Ce petit nuage s'avança avec une rapidité extraordinaire, grossit à vue d'œil, et un coup de vent affreux, un grain blanc enfin, tomba sur nous comme la foudre. Autant nous étions calmes quelques minutes auparavant, autant les éléments déchaînés nous secouèrent alors avec violence; la mer devint horrible, la mâture craquait, quelques voiles qui n'étaient pas encore serrées furent déralinguées et emportées Dieu sait où. Ballottés par les flots, poussés avec rapidité par le vent, inondés par une pluie battante, nous courûmes un grand péril, car nous rangeâmes à honneur une chaîne de récifs où nous nous fussions perdus corps et biens, si la Providence n'eût pas veillé sur nous. Nous apercevions les lames énormes qui se brisaient sur ces roches aiguës, et leur écume phos-



phorescente qui était emportée au loin par les vents.

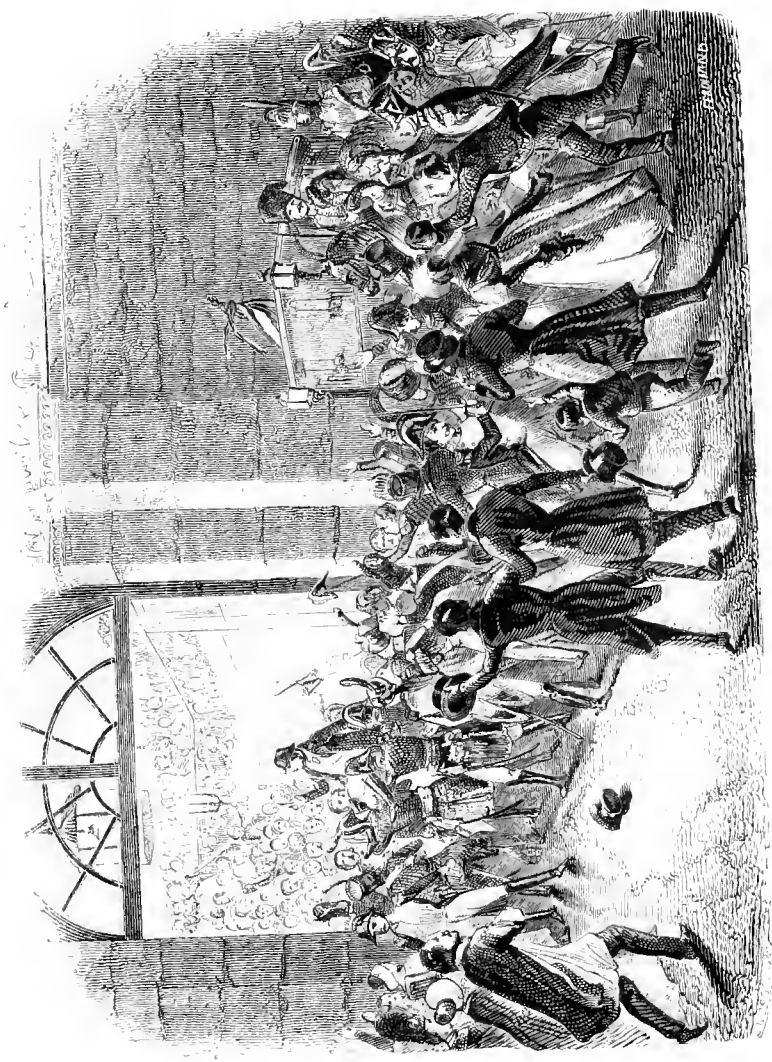
Une heure après, le ciel avait repris sa sérénité, la mer son calme trompeur, et tout l'équipage travaillait à réparer les avaries causées par le grain blanc. Ces orages sont aussi courts que violents, il est vrai; mais, comme dans les mers tropicales ils tombent à l'improviste sur un navire, ils sont excessivement dangereux; c'est pour eux surtout que l'on doit appliquer le dicton : « Veille au grain. »

Nous venions de subir une rude épreuve; mais, dans la vie de marin, on en a tellement, et de toutes natures,

que l'on finit par voir le danger avec une sorte d'insouciance; on ne peut jamais compter sur le lendemain, on dort paisible, n'étant séparé de la mort que par quelques planches. Le lendemain, à peine parlait-on de cet épisode; mais bientôt un nouvel événement vint captiver notre attention, et faire oublier ce grain blanc si brutal.

Deux ou trois trombes passèrent près de nous vers la fin de la journée et nous offrirent un spectacle tellement merveilleux, que nous oubliâmes qu'il y avait un grand danger à le contempler de trop près.

BRITISH
MUSEUM
7 AUG 20
NATURAL
HISTORY



NAPOLÉON :

son retour aux Tuileries (20 mars 1815).



Promenade de Longchamps.

IV.



Les prédications, — la promenade de Longchamps, — les concerts, — l'ouverture du Salon et les grappes de lilas signalent les derniers jours de l'hiver et l'aurore du printemps. C'est une époque animée, bruyante, pleine de physionomie : les rues se nettoient, le ciel s'ouvre aux rayons tièdes, et de toutes parts voici que les oiseaux et les Parisiens reviennent s'abattre dans les prome-

nades, là où les grands arbres poussent de petits bourgeons, les uns dessus, les autres dessous. Les carrosses ne sont plus crottés jusqu'au ventre ; et si quelquefois encore une giboulée crève sans dire gare, au moins le soleil a-t-il la galanterie de fraterniser avec elle et d'adoucir par là l'inclémence de son procédé. On se surprend à laisser éteindre le feu de sa cheminée, on sort sans manteau, on marche d'un pied plus sûr ; — où va-t-on ? vous le savez bien, où va tout le monde : à l'église, au sermon, au *Stabat*.

Quelques orateurs chrétiens, — parmi lesquels on distingue M. Lacordaire, M. de Ravignan et M. Cour — ont le noble privilège d'attirer une foule élégante autour

de leur chaire. C'est parfois injustement que l'on crie à la frivolité de notre époque : ceux qui jettent un blâme si prompt sur la génération actuelle ne l'ont pas vue groupée, un jour de la semaine sainte, sous les voûtes d'un temple retentissant d'une parole éloquente et grave. — La France est le pays où il ne faut désespérer de rien, c'est l'arche des traditions ; et, croyez-moi, la piété est encore aussi vivace à Paris qu'au fond de la province, ou sembleraient vouloir la reléguer quelques esprits soucieux.

Parce que l'on bâtit de coquettes églises, toutes reluisantes d'acajou et d'or, d'un aspect mondain, ce n'est pas une raison pour crier à la désolation et à la décadence du catholicisme. — Là dedans, je ne vois tout au plus qu'une question d'architecture, le joli détrônant le beau, le style grec remplaçant le style gothique. Les clochers coûtaient trop cher, et à défaut du genre solennel on a adopté le genre gracieux, — quand on pouvait s'en tenir à la simplicité. *Sancta simplicitas!* — Ce n'est pas seulement aux édifices religieux que ce faux goût s'applique. L'afféterie est partout, à chaque coin de rue, au fronton de tous les hôtels finis d'hier.

Heureusement qu'il reste encore à Paris assez de vieux et sévères monuments, — Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois, — pour se consoler du luxe moderne introduit dans l'art chrétien. Les cérémonies du culte ont conservé là tout leur prestige et leur majesté ; et sous les arceaux noirs des piliers, il semble voir quelquefois flotter des ombres d'anges. — Une véritable fête de carême, c'est le jour des Rameaux. Je ne sais rien de

¹ Voir pages 1, 33 et 65.

plus charmant que ce bruit de branches et de feuilles qui se fait autour des églises, sous les porches, dans les rues avoisinantes. C'est la religion qui célèbre le printemps. Si vous n'avez entendu courir, dans les dédales obscurs et tortueux de la Cité, ce frémissement joyeux des rameaux, vous ignorez une des plus douces et des plus ravissantes émotions dont cette pieuse coutume est la source.

La musique qui se fait le soir du jeudi saint est souvent exécutée par des femmes du monde, — et c'est une inspiration dont on doit les louer. Le *Stabat* emprunte alors au charme de leurs voix une inexprimable et suave harmonie, qui, loin de ramener la pensée aux choses de la terre, tend au contraire à l'élever vers les sphères célestes par des sentiers pleins d'enchantements. — Cette époque, toute à la dévotion, suffirait à prouver que la gaieté n'est pas tant au cœur de notre siècle qu'on veut le dire. La divine table voit approcher, à Pâques, un nombre toujours croissant de jeunes hommes et d'hommes faits; et ce matin-là les cloches ont bien raison de sonner à toutes volées et de dire aux nuages leurs plus belles chansons, car c'est fête au ciel et sur la terre, joie splendide, bonheur universel.

Au voisinage des offices de la semaine sainte, j'attribue la profonde désolation dans laquelle s'en va tombant d'année en année la promenade de Longchamps. Il n'en reste plus aujourd'hui que le nom, demain il n'en restera plus que le souvenir. — A peine les ambassades de Naples et de Russie y envoient-elles prendre l'air à leurs équipages. Par-ci par-là, on essaye un cheval, un carrosse, — et puis c'est tout. Quelques tailleurs, ne pouvant chasser un reste d'habitude, errent au milieu de la foule, en rêvant aux modes nouvelles qu'ils ne voient que dans leur cerveau. Des coupes, des citadines, voire des omnibus, défilent imperturbablement devant les chaises à peu près vides de l'avenue des Champs-Élysées. C'est moins gai qu'un dimanche. Aussi n'est-ce que la fashion de contrebande qui hasarde à Longchamps sa botte vernie et ses gants paille; les véritables princes du royaume de l'élégance s'enferment hermétiquement chez eux, ou restent à deviser de choses de sport et d'Opéra.

Cette fraction brillante de la population parisienne est un vaste champ — ivraie et épis d'or — ouvert aux pas curieux de l'écrivain et de l'analyste. Il est rare que le poète qui s'enfonce courageusement dans ses sillons, n'en rapporte pas un livre, roman ou poème, plein d'une couleur spirituelle et d'un intérêt étincelant. N'est-ce pas, en effet, le pays de la fantaisie, de *l'humour*, des dentelles de prix, des soupers, des chevaux, du plaisir extravagant et sans fin? Où rencontrer ailleurs cette vie impétueuse, folle, musquée, vivace, sans sommeil, jouant toujours, courant toujours, buvant toujours? C'est lesté, c'est vif, c'est jeune. — On se prend à rêver des petits grands seigneurs d'autrefois, des marquis évaporés en talons rouges et en manchettes de malines, des Lauzun, des Frousaç, de toute cette gent fringante, frétilante, pimpante, qui habillaient si bien au bas des grands escaliers de Versailles et qui étaient à la royauté d'alors ce que les rayons sont au soleil. — Ce sont les mêmes allures sous des habits plus graves, le même dédain du banal et de la vie commune, les mêmes madrigaux un peu plus rares, la même impertinence un peu plus exaltée; et cela frise tellement le dix-huitième siècle qu'après les avoir tour à tour appelés

dandys, fashionables, lions, on en est venu l'année dernière à les baptiser du nom de *gentilshommes*. — Va pour gentilhomme.

Le gentilhomme — d'aujourd'hui — est un être parfaitement découvert, dit-on de toutes parts. Profonde erreur! Sa vie est au contraire une occupation perpétuelle et de tous les instants. Il ne s'appartient pas, il appartient à tout le monde. La femme à la mode n'a pour *poser* que les quelques pieds carrés d'un salon ou l'allée des Tuileries quand il fait soleil. L'homme à la mode a la rue tout entière, depuis le trottoir jusqu'au ruisseau; il a de plus le café, — le club — et l'écurie. Sa vie est une exhibition permanente des produits de son tailleur, de son bottier et de son chapelier. C'est la vie d'une figure de cire dans une vitrine ou de l'homme qui porte une affiche sur son dos. — Le gentilhomme ne se promène jamais: il promène son pantalon, il fait prendre l'air à son gilet, il habite sa cravate au grand jour.

N'allez pas croire qu'il s'ennuie pour cela. Un gentilhomme n'a pas le temps de s'ennuyer. — Il est trop occupé à se conduire lui-même par la bride. Quand il marche, et si vite qu'il marche, il doit veiller scrupuleusement à ce que la symétrie de sa toilette ne soit point froissée par le contact de la foule. Il ne lui est pas permis de faire un faux pas; — celui qui s'étalerait sur l'asphalte du boulevard serait perdu de réputation et forcé de s'expatrier le lendemain. — La révolution de Juillet barre un jour le chemin à un gentilhomme émérite; après quelques minutes d'indécision, il va se décider à revenir sur ses pas, lorsqu'un de ses amis le saisit violemment et l'entraîne:

— C'est au nom de la liberté que nous combattons, s'écrie-t-il.

— Sapristi! laisse-moi le temps alors de baisser mes bretelles, — répond notre héros.

L'état de gentilhomme exige un apprentissage plus ou moins prolongé, suivant l'intelligence du sujet. D'ordinaire, on le prend jeune. Après cela, s'il était vieux, ce serait absolument la même chose. On lui apprend cinq à six mots d'anglais, comme jadis on apprenait cinq à six mots de latin aux fils de bonne maison; on lui met un régalia entre les lèvres; on le forme à bien se tenir en selle et à parler baras comme un éleveur du Limousin. L'habitude et l'esprit d'imitation font le reste. — Le gentilhomme a conservé des anciennes traditions françaises, outre l'amour des dettes qu'il apporte en naissant, l'amour de la danse et celui du duel. C'est là son bon côté. Il ne jure que par Grisière et par Cellarius. Il a intronisé la polka en France; après la polka, la mazurka; après la mazurka, la redowa, — mais ne vous avisez pas de sourire en le regardant; car, après avoir reconduit sa danseuse, il est homme à venir vous demander votre heurt et vos armes pour le lendemain. Que voulez-vous! le gentilhomme a les oreilles promptes à échauffer; il est bretteur et spadassin en diable, il ne demande que sang et massacre. Un bon duel, morbleu! il ne connaît que cela.

C'est un délicieux prétexte pour déjeuner.

Au total, sauf un peu d'anglomanie dans ses manières, — la fashion parisienne repréente fort bien le côté frivole, élégant et moqueur de la société actuelle, avec moins de vices que dans le siècle poudré, et plus de popularité réelle dans le spectacle de ses folies. — Je me trompe, — de ses *excentricités*.

Si la chute de Longchamps l'a privé d'une de ses scènes autrefois favorites, l'accroissement prodigieux des salles de concerts doit l'en avoir amplement dédommagé. Il est inouï combien le dilettantisme a fait de progrès dans ces dernières années. Les oreilles me tintent encore des symphonies et des mélodies, des nocturnes et des barcarolles que j'ai entendues ce mois d'avril. — Le printemps est la saison par excellence des oiseaux et des virtuoses; à ceux-ci, Herz, Erard, Pleyel, le Conservatoire et tant d'autres que j'oublie, ouvrent des cages hospitalières, à dix francs la stalle. — Pendant que dure ce ramage universel, on n'entend parler de tous côtés que de Mozart et de Weber, de Beethoven et de Palestrina; des réputations s'échafaudent, des noms nouveaux éclatent; exécutants et compositeurs sollicitent l'attention à force de réclames, d'affiches, de feuilletons; c'est un brouhaha qui rappelle le finale du deuxième acte du *Barbier de Séville*: — *Ce vacarme va m'étourdir.*

Les musiciens de concert sont, comme de raison, en quantité bien plus nombreuse que les musiciens de théâtre; — pour une partition, on a trois cents romances. La monnaie d'Auber se retrouve dans une multitude de célébrités hautes seulement de quelques pouces. — En dehors de ces pygmées gazouillant et rossignolant, il faut distinguer toutefois plusieurs individualités nettement tranchées et incontestablement originales, — Hector Berlioz et Felicien David, — deux esprits sérieux, préoccupés l'un et l'autre du sens intime de leur art, cherchant l'idée dans le son, la pensée dans la note; hommes de lutte et d'activité tous les deux, qui n'ont pas dit encore leur dernier mot, et auxquels l'avenir réserve sans doute de nouveaux succès, — sinon de glorieuses défaites. Il ne manque à leurs symphonies et à leurs légendes, pour en faire des œuvres théâtrales, que deux ou trois fonds de toile fièrement brossés et de riches costumes sur le dos de quelques chanteurs. Mais l'imagination n'est-elle pas, elle



Le jour de Rameaux.

aussi, une habile metteuse en scène, et les décors qu'elle nous fait voir ne valent-ils pas souvent les plus splendides fêtes de Cicéri ou de Diéterle?

Mais ne me parlez pas des instrumentistes. — Laissons de côté les rois du cornet, les princes du hautbois: c'est à ne pas savoir où donner de la tête, tant le talent court les rues et tant les grands noms abondent. Tout le monde est maître, pas un élève. En piano seulement, — Listz est un maître, Thalberg est un maître, Chopin est un maître, et Doëhler, et Prudent, et Lacombe. — Qui sait mieux que Vieuxtemps faire passer son âme dans un violon, si ce n'est Allard, à moins que ce ne soit Sivori ou peut-être Ole-Bull? — Batta est le rival de Servais, qui est le rival de Franck, qui est le rival de Seligmann. — Il faudrait la patience de M. le baron Charles Dupin pour dresser une statistique des flûtistes, harpistes, violoncellistes

qui couvrent le pavé de Paris à l'époque des premières pousses et du renouveau.

Les femmes, — qui passent pour mieux sentir que nous la musique, — sont en majorité à chaque concert. On ne se fait aucun scrupule d'y amener de jeunes personnes, aux cheveux ornés de fleurs, aux bras couverts de pierreries, en robe de bal, l'éventail à la main. On ne les conduirait pas à l'Académie royale de musique, — on les entraîne chez Erard. L'ennui est une chose si souverainement morale!

Pour ce qui est de l'exposition annuelle des peintres et des sculpteurs dans les salles du Louvre, — que vous en dirai-je que vous ne sachiez déjà? Deux mille toiles, œuvres de talent (selon le jury), sollicitent pendant trois mois les regards de l'amateur, du marchand et du critique. Les noms les plus flamboyants coudoient les noms les plus

obscur; les systèmes les plus contradictoires, les écoles les plus tranchées y ont leur place au soleil, — lorsque toutefois le jury n'a pas mis son bonnet de travers ou mal frotté les verres de son binocle, — ce qui lui arrive de temps en temps, et ce qui soulève alors des tempêtes de récriminations dans l'océan de la presse. C'est surtout en peinture que le fanatisme des partis s'est conservé dans toute son ardeur et dans toute sa franchise d'expression. Là, plus qu'ailleurs, on hait et on aime cordialement. Certains rapiers en remonteraient aux conseillers des États-Unis pour l'enthousiasme élevé à sa dernière puissance, et porteraient l'auteur de la *Stratonice* en triomphe, — si les partisans d'Horace Vernet les laissaient faire.

En tête de toutes les expositions brûle inévitablement ce nom tombé sous notre plume, l'auteur de la *Smala* et de la *Bataille d'Isly*, — le Donizetti de la peinture, — ce grand seigneur cosmopolite, aujourd'hui chamarré de poignards et coiffe de turban, bier enveloppé de fourrures moscovites et sillonnant les Champs-Élysées dans un traineau, magnifique présent de l'empereur de Russie. Il est de ces fécondités qui commandent l'admiration, alors qu'elles sont le fruit de l'anion du génie et du travail. Ainsi de Vernet, dont la verve héréditaire ne s'est jamais ralentie un seul instant, et dont les œuvres chaleureuses ont toujours forcé la critique la plus acharnée à baisser pavillon devant elles. — Témérité fongueuse, inspiration inquiète, brosse hardie, tels sont les qualités et les défauts de cet autre poète févrique qu'on appelle Delacroix, et pour qui ont été échangés et s'échangent encore les plus terribles coups de lance de la critique. — A côté de lui ou plus loin, à des places diversement contestées, se groupent et s'étagent pêle-mêle Robert Fleury, Coignet, Paul Delaroche, Isabey, Jacquand, Papety, Ziegler, Flan-drin, Bellangé; et ce nouveau venu qu'une toile gigantesque, l'*Orgie romaine*, a fait si vite et si bien connaître, — Thomas Couture; — et Gudin, à qui l'on pourrait appliquer ces paroles célèbres de Louis XV à propos d'un autre Vernet, de cette grande et toujours célèbre dynastie:

— Sire, vous n'avez pas de marine, lui disait un ministre sévère.

— Et Vernet? répondit le monarque.

Louis-Philippe peut en dire autant de Gudin.

Après cela, il y a le pays de la fantaisie, du rêve, du conte bleu et rose, du *genre* enfin. Plus d'histoire, de conventions, de choses et de visages connus; mais le premier drame qui frappe nos regards où qui vient à passer dans la rue de notre imagination. École splendide, celle-là! pleine de beaux noms et de grands noms; voyez plutôt: — Decamps, Ary Scheller, Diaz, Muller, Roqueplan, Winterhalter, Vidal, Baron, tous si vifs, si ardents, si gracieux, si touchants, si mélancoliques, si parés des fleurs du printemps et des roses de l'automne; plus romanciers que les romanciers eux-mêmes, qui excellent à coucher de jeunes femmes et de brillants cavaliers sur un gazon touffu, à raconter les misères et les grandeurs de l'Orient, à faire gémir des coussins brodés d'or sous le poids des odalisques, à faire souffler des bulles de savon à des enfants de carrefour, à détacher une page de Boccace et à nous rendre alors deux chefs-d'œuvre pour un; à chiffonner des étoffes de satin, à égrener les perles des colliers, à fouler les épais tapis, les dentelles de Flandre,

— ou bien encore à nous faire songer des heures entières devant une jeune fille maigre, simplement vêtue et accoudée d'un air triste au milieu d'un paysage nu, plat, sans herbe et sans rayon. — Saluons ces magiciens du pinceau, si fantasques souvent, mais si sympathiques toujours.

Les paysagistes exclusifs sont à leur suite. Ceux-là ne vivent absolument que de *l'air du temps*, pour ainsi dire, de la pluie et du soleil, de la neige et de l'aubépine, du froid et du chaud, de l'ouragan et de la brise. Ils ont de beaux arbres, jeunes ou séculaires, pour se reposer à l'ombre; des rivières qui babillent et où viennent seminer, le soir, un petit million d'étoiles; des châteaux en ruines, des prairies, des fleurs, des oiseaux, des nuages, — l'infini. Trouvez-moi de plus heureuses gens. Aussi n'avons-nous pas besoin de chercher pour nous souvenir; Dupré, Rousseau, Corot, les frères Leclux, etc., bruissent dans notre mémoire comme des abeilles dans une ruche. — Ne troublons pas le repos de ces faciles artistes, qui trouvent le bonheur en cherchant la gloire, rêveurs insoucians, dont la vie s'écoule au milieu de la campagne, et qui ne mettent le pied dans Paris, une fois par an, que pour venir accrocher aux murs du Salon l'enivrant spectacle de leur félicité.

Et arrêtons-nous devant les portraitistes. — C'est une classe plus nombreuse peut-être que celle des instrumentistes en musique. Là aussi le talent est noyé, perdu, tumultueux. Il faut une plume de sauvetage pour lui venir en aide. — Mais à quelque point de vue que l'on se mette, on distingue toujours maître Dubuffe; Dubuffe le coquet, le délicieux, l'adorable; Dubuffe, le peintre essentiellement parisien de toutes les parisiennes du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. Hors Dubuffe, point de beauté, point d'élégance, point de sourires, point de cheveux noirs retombant en cascades sur de blanches épaules. Dubuffe est le Napoléon du portrait. — Viennent après lui ses généraux, ses aides de camp, ses mameloks, ses grands officiers, la plupart hommes de mérite et de réputation, — mais que nous ne nommerons pas plus cependant que nous ne nommerons les *miniaturistes*, les *aquarellistes*, les *caricaturistes* et les *nature-mortistes*, — parce qu'il nous faudrait copier la moitié du livret et que nous regretterions de porter préjudice à la vente qui s'en fait au pied du grand escalier du Louvre.

Quant à vous, pâles et rares statues de cette galerie lointaine où le jury vous exile, — dormez de votre sommeil de marbre, blanches Cléopâtres, folles Vénus, douces Callirhoés, déesses évanouies d'un passé mythologique et éclatant. Le siècle n'est plus aux grandes choses, aux grandes œuvres de pierre, aux Parthénon sublimes, aux Jupiters Olympiens. On n'élève plus de palais, on ne sculpte plus de temples; le *confortable* a remplacé le grandiose. Que feriez-vous dans le vestibule bourgeois de l'hôtel d'un banquier, ô Phébus-Apollon, ô Silène, ô Narcisse? La statuaire s'en va dans cette époque d'économie. Sous Léon X ou sous François I^{er}, David, Pradier, Clésinger, eussent gagné la fortune de trois princes à pétrir le marbre de leurs puissantes mains. C'est à peine aujourd'hui si les commandes de gouvernement suffisent à payer leurs frais d'atelier.

LES DOUZE APOTRES.

SAINT JACQUES LE MAJEUR.



Cet apôtre était ainsi nommé pour le distinguer de Jacques, fils d'Alphée, dit le Mineur. Il fut appelé à l'apostolat avant ce dernier; il était plus âgé et de plus haute taille; ces différentes raisons furent les causes probables de sa dénomination. Son père se nommait Zébédée; sa mère, Salomé, noms que l'on peut reconnaître pour les avoir déjà vus attribués aux auteurs des jours de Jean l'Évangéliste, frère de Jacques le Majeur. Sa vocation

remonte, comme celle de Jean, à l'époque de celle de Pierre et André. De même que ces derniers, il était pêcheur, et se trouvait dans sa barque avec son frère lorsque le Christ dit à ces futurs conquérants de l'univers : « Quittez vos

filets. » Ce fut dans cette classe infime de l'humanité que le Verbe fait chair voulut choisir les héros de la régénération morale; il était né dans la crèche de Bethléem, sur la paille foulée aux pieds des bestiaux; il avait revêtu ses premières langes dans une étable, et prononcé les premières paroles adressées à son Père éternel dans l'atelier du bon Joseph le charpentier; œuvre de grandeur divine et non terrestre, sa vie devait être pauvre comme sa naissance, et ses premiers propagateurs humbles comme lui.

Saint Jacques le Majeur se leva donc à l'appel du Seigneur, et, imitant son frère et ses dignes camarades de travail, il abandonna sa barque.

Pendant le temps qui s'écoula depuis sa vocation jusqu'à l'ascension de son divin maître, son nom ne se rencontre pas souvent d'une manière apparente et active dans les actes qui précèdent la Passion, et qui durent presque toujours avoir pour témoins ou pour héros les douze élus placés auprès du Christ.

Une seule fois nous le voyons envoyé avec Jean, son frère, à un bourg des Samaritains, pour préparer un lo-



gement à Jésus-Christ, qui se dirigeait alors vers Jérusalem. Les Samaritains refusèrent de donner un asile au fils de Dieu, et l'évangéliste saint Luc, auquel nous devons le récit de ce fait, met dans la bouche de Jacques, comme dans celle de Jean, ces paroles d'indignation contre les habitants du bourg impie et inhospitalier : « Seigneur,

voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et qu'il les dévore? » — Certes, cette terrible demande prouve la force des passions encore humaines de ces deux hommes; mais combien aussi elle atteste chez eux la colère née de leur amour pour leur divin maître!

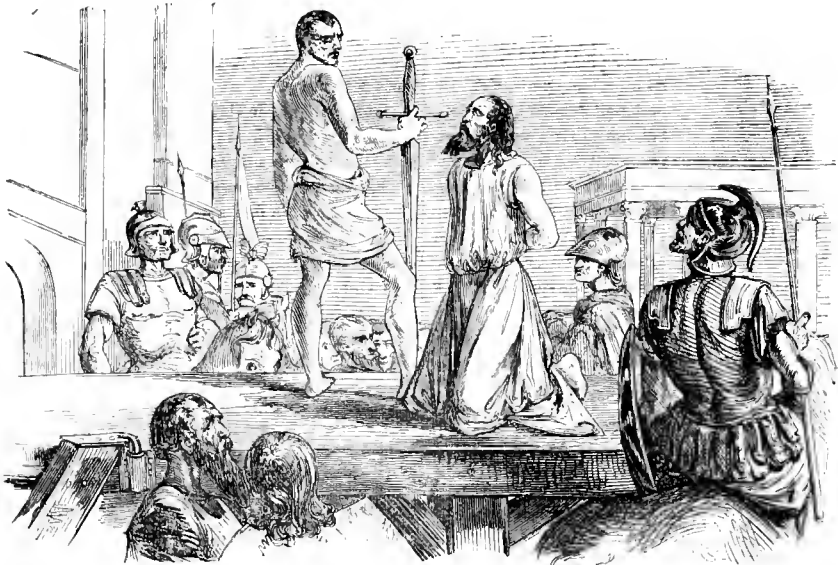
Ainsi que tous les autres apôtres, saint Jacques le Ma

jeur assista à ce repas solennel pendant lequel fut établie l'institution de la divine eucharistie; mais il fut l'un des trois seulement que Jésus conduisit après la cène au jardin de Gethsémani et auxquels il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi. » Vous savez comment, s'étant un peu éloigné et s'étant alors prosterné le visage contre terre, le Christ poussa vers son Père un long cri de douleur, et comment, revenant vers ses disciples, il les trouva endormis. Trois fois il s'éloigna d'eux, trois fois il les vit succomber sous l'appesantissement du sommeil. Enfin, il leur dit : « Dormez maintenant et vous reposez; voici l'heure qui est proche,

le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. » Judas Iscariote s'avantait en effet pour accomplir l'œuvre des ténèbres.

Ce qui advint alors pour Jacques le Majeur fut, hélas! un acte de faiblesse et d'abandon. Pierre et Jean seuls, de près ou de loin, suivirent leur maître; les autres apôtres s'enfuirent. Parmi ceux-ci se trouvait donc Jacques, fils de Zébédée.

Après sa résurrection, Jésus-Christ se montra sur le bord de la mer de Tibériade à plusieurs de ses disciples; saint Jacques se trouvait avec Simon Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël qui était de Cana en Galilée, et



Supplice de saint Jacques le Majeur.

Jean, fils de Zébédée; là il put contempler le Sauveur, marqué des stigmates de la croix, et il entendit confier à Pierre les agneaux et brebis du divin pasteur.

Le Fils de l'homme était remonté vers son Père, laissant à chacun de ses disciples une part du monde à défricher. La mission de Jacques s'étendit aux douze tribus d'Israël dispersées en divers lieux de la terre. Il porta la nouvelle loi aux peuples malheureux qui gémissaient dans l'esclavage du paganisme. Ses œuvres secondaient par l'exemple ses saintes prédications; il ne portait qu'une seule tunique et un simple manteau de lin. Il ne mangeait ni viande ni poisson, et il est dit à sa grande gloire qu'il conserva une virginité perpétuelle (Eusèbe, livre II, 6, 9). L'église d'Espagne, s'appuyant sur l'autorité de saint Isidore de Séville, attribue à saint Jacques le Majeur les premières conversions opérées sur son territoire à la religion du Christ.

Après avoir longtemps combattu pour la gloire de son maître, et avoir enrichi la nouvelle foi de nombreuses et précieuses conquêtes, l'apôtre revint à Jérusalem, d'où il était parti pour aller accomplir sa mission, et là il n'attendit pas longtemps le jour de son triomphe.

Agrippa, petit-fils d'Hérode, élevé à Rome sous l'empe-

reur Tibère, nourri dans les vices et les monstrueuses cruautés du paganisme, connu de cette anomalie humaine qui eut nom Caligula, avait su, en flattant lâchement les passions de ce dernier prince, mériter sa confiance et son amitié. A peine parvenu à la pourpre impériale, Caligula, voulant témoigner son attachement pour Agrippa, le créa et lui donna le titre de roi des Juifs. Le farouche et nouveau souverain s'empressa de venir monter sur le trône qu'il devait souiller de ses crimes. Il était roi des Juifs; il crut donc devoir affecter un grand zèle pour la loi de Moïse, et il suscita contre les disciples de Jésus-Christ une persécution qui devait lui gagner le cœur des Juifs. Faisant un voyage de Jérusalem à Césarée, dans le but d'y célébrer la fête de Pâques de l'année 43, il leur fit la promesse formelle d'employer toute sa puissance à éteindre le flambeau de la chrétienté, déjà levé sur l'univers comme un soleil qui bientôt devait l'envahir.

Saint Jacques le Majeur fut une des premières victimes de cette hideuse politique. Il le fit arrêter quelques jours avant la solennité de Pâques, et il ordonna qu'on lui tranchât la tête.

D'après Clément d'Alexandrie, Eusèbe rapporte que le

dénonciateur de l'apôtre fut si vivement touché du courage et de la constance inébranlable qu'il opposa aux barbaries exercées contre lui, que subitement il se déclara chrétien lui-même, demandant comme une grâce d'être décapité avec la victime de sa délation. On pense bien que le farouche Agrippa ne refusa pas à ce malheureux la faveur qu'il sollicitait. Conduit au supplice avec saint Jacques, il lui demanda pardon de l'avoir jeté ainsi entre les mains de ses bourreaux. L'apôtre lui ouvrit ses bras, et le serrant contre son cœur : « La paix soit avec vous, » lui dit-il.

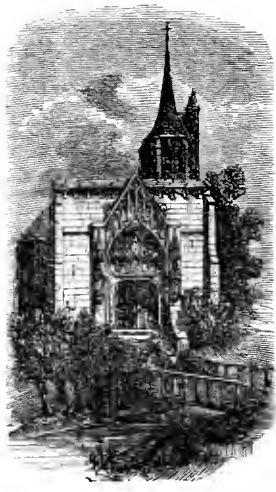
Au même lieu et à la même heure, la mort les delia tous deux pour les laisser monter glorieusement vers le Dieu qu'ils venaient de confesser.

Saint Jacques le Majeur est le premier des apôtres auquel ait été donnée la couronne du martyr.

Agrippa, qui l'avait fait mourir, est le premier roi persécuteur de l'Église. Dieu le frappa comme il méritait de l'être : il mourut sous le poids de la colère divine, passant subitement du faite des grandeurs et des voluptés du triomphe païen aux douleurs et à l'effroi de voir, même avant de mourir, son corps dévoré par des vers.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DES CATHÉDRALES DE FRANCE.

ÉGLISE DE SAINT-DENIS.



Au milieu des îles dont la Seine est parsemée, à l'est de Paris, on voit s'élever un hardi clocher qui domine le pays d'alentour et reparait longtemps encore après qu'on a quitté la ville dont il est l'antique et illustre parure ; ce clocher est celui d'une admirable église où nos rois trouvaient jadis leur sépulture, dont la vue inspirait à Louis XIV de si tristes appréhensions, et dans laquelle la tourmente révolutionnaire vint boule-

verser les merveilles de l'art chrétien et profaner la cendre des morts.

L'église abbatiale de Saint-Denis réveille en nous des souvenirs puissants, des émotions profondes ; son importance, au point de vue de l'art, nous attire et nous révèle de précieux enseignements. Lorsque, sous l'empire et sous la restauration, on répara les ravages de 93, dont l'auteur du *Génie du Christianisme* nous a laissés une si curieuse et si éloquente nomenclature, on pensa moins à faire de ce monument un temple ou un asile pour les tombeaux qu'un musée ; puis il fut question d'ouvrir les portes de cette enceinte sacrée aux grands hommes de tout genre, parmi lesquels on devait choisir les gloires dignes du Panthéon ; on en aurait fait un lieu d'attente où, à des époques fixées, les représentants du pays devaient nommer, comme dans un concours, ceux qui auraient le mieux mérité, par des services rendus, l'honneur d'entrer dans le dernier asile de Voltaire et de Rousseau.

L'exécution d'un pareil plan était-elle possible ? c'est ce que l'on ne saurait dire ; toujours est-il qu'il prenait sa source dans un sentiment honorable. Un Panthéon manquant, on aurait eu du moins une abbaye de Westminster.

Un passage des *Antiquités*, d'André Duchesne, jette quelque jour sur l'origine de l'église de Saint-Denis :

« Saint-Denis n'était, au commencement, qu'une ferme appelée Catulliacus, du nom de la bonne dame Catulle, qui y enterra et honora d'une chapelle les glorieux corps de saint Denis et de ses compagnons Eleuthère et Rustic, après que, pour ne vouloir rendre de faux honneurs à l'idole de Mercure, on leur eut abattu la tête sur la pente de Mont-Marre. Depuis, elle creut en hameau, et de hameau en village, que sainte Genevieve, du temps de Childéric, quatrième de nos rois, enrichit du rétablissement de la chapelle susdite, qui tombait sous ses propres ruines, et le quel demoura sans grande célébrité jusques au règne de Dagobert, l'espace de cent quarante années. — Saint Denis a bien toujours esté grandement révéré en France. Nous l'appelons nostre apostre, et nos roys l'ont toujours advoué pour patron et protecteur de leur couronne. »

Il y eut d'abord en cet endroit un oratoire où venaient prier les pèlerins attirés par le renom et le souvenir des trois martyrs ; à la fin du cinquième siècle, cet oratoire fut agrandi, grâce aux aumônes des Parisiens, par sainte Genevieve et le prêtre Genès. Le tombeau de ces trois martyrs, qui, plus tard, devint celui des rois de France, s'enrichit alors et excita plus vivement encore la curiosité des fidèles. On y voyait de petites pyramides couvertes d'un grand voile de soie rehaussé de broderies d'or et de pierres précieuses. Au-dessus se voyait une colombe d'or qui servait probablement, comme cela était l'usage, à contenir la sainte Eucharistie. Plus tard, cette construction fut encore modifiée et reçut de nouveaux ornements.

Parmi les fondateurs ou les bienfaiteurs de l'abbaye et de l'église de Saint-Denis, il faut compter, après sainte Genevieve et Genès, saint Éloi et Dagobert (629), Pépin le Bref, Charlemagne et le moine Airard (à la fin du huitième siècle), Suger et Louis le Gros vers 1131. Vers l'an 1281, et en 1327, on apporta des changements importants dans la construction de l'église, et on y fit des réparations considérables. Aussi, l'état actuel de l'édifice présente-t-il les traces diverses de plusieurs époques de l'architecture du moyen âge. Le huitième siècle nous a

laissé les cryptes ou chapelles souterraines. Le portail et les deux tours qui existent actuellement, ainsi que les deux premières arcades avec les voûtes en ogive du vestibule de l'église, remontent au douzième ou au treizième siècle. A cette époque, on refit le chevet et le chœur, et, après tous ces travaux, on s'aperçut que l'alignement, dans la nef, était très-défectueux.

La façade du monument a cent quatre pieds de largeur, y compris les contre-forts des faces latérales; elle est percée de trois grandes portes; au cintre de celle du milieu se trouve un bas-relief représentant Jésus-Christ au milieu des anges et des saints; au-dessous on voit Dieu avec l'agneau pascal; au chambranle de la porte se

trouvent, sculptées, les vierges sages et les vierges folles. Là s'élevait jadis un pilier de pierre avec la statue de saint Denis; tout cela fut détruit en 1774. C'est cette année que le mauvais goût particulier au dix-huitième siècle priva l'église de Saint-Denis d'objets d'art vraiment précieux, et ne réussit qu'à abâtardir le style primitif, vraiment caractéristique. C'est ainsi qu'elle se trouva privée de cette statue de Dagobert, revêtue de la chlamyde, sculptée peu après la mort de ce monarque, et qui s'élevait sous le grand clocher; c'était un monument très-ancien de la statuaire du moyen âge.

C'est encore en 1771 qu'on badigeonna l'intérieur de l'église, où se voyaient avant des traces d'or, de bleu,



Eglise de Saint-Denis.

de rouge et de violet, signes curieux qui montraient comment étaient peintes les murailles et les colonnes avant l'époque où elles furent ornées de tapisseries représentant des sujets religieux. On voit que la Terreur ne fut pas seule à dévaster ce beau monument.

Au treizième siècle, les façades d'église étaient encore très-sévères; bien que modifiée au quatorzième siècle, celle de Saint-Denis est imposante par sa simplicité. Construite par l'abbé Suger, elle a conservé des traces d'architecture romane, comme le témoignent les arcs en plein-cintre; c'est de l'époque de la transition. Les créneaux que l'on remarque au milieu de cette façade indiquent suffisamment quelle devait être la puissance des moines. Ces créneaux sont postérieurs au reste de la construction.

C'est derrière le mur de cette façade qu'un porche fut établi quand les orgues, ce perfectionnement du culte, eurent été établies dans l'église.

La façade elle-même est surmontée de deux clochers de hauteur inégale; le plus grand a deux cent soixante-dix-

sept pieds de haut; l'autre n'en a que cent quatre-vingts. Celui-ci offre à l'œil des arcs en plein-cintre qui indiquent l'ancienneté de son origine; celui-là porte, autour de sa pyramide, sept clochetons percés d'arcs en ogives, soutenus par des colonnes très-légères; ses contre-forts se divisent en deux étages de fenêtres sans meneaux; comme dans l'autre, on y remarque des croix grecques sculptées dans un cercle. Les clochetons en pierre de cette belle tour, couronnée par la flèche principale, ont été construits d'après les inspirations de l'architecture romane; les flèches en charpente ne prévalurent que dans une époque postérieure. Entre les deux tours se voit le pignon de l'église, indiquant la pente du grand comble, et orné d'une rose découpée comme une dentelle. Cet ornement admirable date du règne de saint Louis, dont il rappelle le style.

Ce fut l'abbé Suger qui alla choisir lui-même dans les forêts les bois destinés à couvrir l'église de Saint-Denis; on apporta un soin extrême dans cette partie importante des constructions. Les plombs qui recouvraient ces char-

pentés étaient rehaussés, en plus d'un endroit, de figures en relief, d'ornemens incrustés très-variés, et quelquefois même de dorures.

Un fait, digne de remarque, mérite une mention toute particulière. Des briques, dont la forme et la fabrication rappellent celles des mêmes matériaux employés dans l'antiquité, ont été trouvées à des époques rapprochées de la nôtre dans les substructions des églises de Saint-Denis et de Sainte-Geneviève de Paris, fondées au cinquième siècle. Or, ce mélange de la brique et de la pierre démontre que le mode de construction employé par les premiers chrétiens a une ressemblance étonnante avec celui que les Romains avaient adopté dans les derniers siècles de l'Empire.

L'édifice a trois cent trente-cinq pieds dans sa longueur, et cent vingt-cinq dans sa plus grande largeur; sa hauteur est de quatre-vingt-huit pieds; la nef en a cent quatre-vingt-onze dans sa longueur, depuis la porte principale jusqu'au dernier pilier, et a trente-cinq pieds sept pouces dans sa largeur, y compris l'épaisseur des piliers. A droite sont deux bas-côtés; à gauche il s'en trouve un autre avec un rang de chapelles. La croisée de l'église, dans l'intervalle de la nef et du chœur, est ornée de deux grandes roses très-finement sculptées et dont chacune a trente-sept pieds de diamètre. A la place des anciens vitraux il y en a de modernes, en verre blanc, avec des bordures à compartiments en verre de couleur. — De la nef jusqu'au chœur on compte dix marches en marbre blanc; le chœur a quatre-vingts pieds de long sur cinquante-cinq pieds six pouces de large.

Parmi les sculptures extérieures, dont nous avons déjà parlé, on remarque celles du portail de la façade représentant Jésus-Christ qui apparaît à saint Denis et à ses deux compagnons enfermés dans un cachot; puis, à la porte même, des bas-reliefs contenus dans des ornements circulaires, et où l'on distingue des têtes de lions; ces bas-reliefs représentent les travaux de la campagne pendant les douze mois de l'année, la moisson, la vendange, la fenaison, l'arboriculture, la chasse, etc... Au-dessous du grand clocher, dans le bas-relief du portail, nous remarquons les trois saints sortant de prison, et dans des compartiments, neuf des figures du zodiaque : la Vierge, le Lion et le Cancer ont été omis.

La tradition des cryptes ou chapelles souterraines et des catacombes remonte aux premiers temps du christianisme. C'étaient des galeries basses, obscures, d'un style sévère, approprié à la destination de ces asiles de la foi persécutée. La plus célèbre de ces galeries souterraines est celle de l'église de Saint-Denis, placée sous le chœur; on y entre à gauche par cette partie même de l'édifice. Cette galerie, à laquelle se rattachent tant de souvenirs, est antérieure à tous les caveaux qui l'entourent; c'est une voûte en berceau, posée sur des chapiteaux sculptés.

Là se trouvent des statues et des pierres tumulaires dignes presque toutes d'inspirer l'intérêt; les restes des rois et des reines qui y trouverent leur sépulture ont été mêlés ou anéantis à l'époque de la Terreur; un décret de la convention nationale, du mois d'août 1793, avait autorisé cet abominable sacrilège. Les monuments les plus intéressants de l'art du moyen âge et des temps modernes furent aussi enlevés à cette époque, brisés ou dispersés; plusieurs cependant purent être recueillis pour être conservés au musée des Petits-Augustins. En 1806, Napoléon

fit restaurer l'église et bâtit dans les souterrains une chapelle expiatoire; il fit en même temps élever six statues pour six monarques qui, tout en régnant sur la France, ont porté le titre d'empereur, à savoir : Charlemagne, Louis I^{er} (le Débonnaire), Charles II, Louis II, Charles III, Charles IV; elles sont restées dans les cryptes; une seule d'entre elles a été taillée en marbre.

En 1814, Louis XVIII compléta ces restaurations; on réunit dans les souterrains les cercueils ou pierres tumulaires des rois des trois races. Plusieurs de ces pierres et la plupart des statues, en marbre blanc, sont dignes d'étude et ne manquent pas d'exciter la curiosité. Mais il est bien difficile de s'arrêter pour examiner ces sculptures et ces monuments; un affreux cicérone, plus importun cent fois que celui dont la voix appelle la nymphe Echo dans les caveaux du Panthéon, vous fait passer au pas de course devant toutes ces choses ou saintes ou curieuses, en accompagnant votre passage de quelques explications dont la niaiserie peut bien passer pour un sacrilège.

C'est là qu'ont été transportés un bas-relief du caveau des Bourbons, trouvé en 1806, et un fragment de mosaïque gallo-romaine.

Dans l'église supérieure, le visiteur ne peut manquer de s'arrêter devant bien des objets précieux, aux historiques souvenirs. Ce sont d'abord les peintures de quelques vitraux; c'est sur ces pièces curieuses qu'on voit figurer l'entrevue fabuleuse de Constantin et de Charlemagne à Constantinople, racontée fort au long dans la chronique de Turpin, tirée des grandes chroniques de Saint-Denis. Cette fable est probablement fondée sur ce fait, que Haroun-al-Raschid, un autre souverain d'Orient, donna à Charlemagne, par l'entremise de ses ambassadeurs, les clefs du Saint-Sépulcre.

Puis une foule de sculptures ou de bas-reliefs donnent naissance à chaque pas aux remarques les plus intéressantes. C'est ainsi qu'en passant devant certain ornement de la porte des Valois, il est impossible de ne pas reconnaître l'importance de ce détail pour l'histoire de l'art. Les parties d'ornementation semblables à celles dont nous parlons provient, jusqu'à l'évidence, à Saint-Denis comme à Saint-Remi de Reims, que la tradition des formes antiques n'était pas encore complètement abandonnée aux troisième et quatorzième siècles.

Dans l'église même, au-dessous de la rose de droite, entre le chœur et la nef, sont deux colonnes élevées, l'une à Henri IV, l'autre au cardinal de Bourbon; au-dessous de l'autre rose s'élèvent deux colonnes funéraires : l'une construite par Germain Pilon, pour François II, elle a à sa base des petits génies en marbre blanc; l'autre érigée à Henri III, par Barthélemy Prieur.

Dans la nef se trouve un monument d'un style tout particulier, c'est la chapelle sépulcrale de Dagobert; elle s'élève, à gauche, au-dessous des quatre piliers servant de soutien à l'une des tours. Cette construction monterait, dit-on, au règne de saint Louis, qui aurait fait restaurer le mausolée. Trois bas-reliefs, d'une forme singulière, y représentent une légende dont nous empruntons le récit à Montfaucon : « Un nommé Ausoalde, revenant de son ambassade de Sicile, aborda à une petite île où il y avait un vieux anachorète, nommé Jean, dont la sainteté attirait bien des gens dans cette île, qui venaient se recommander à ses prières. Ausoalde entra en conversation avec ce saint homme; et étant

« tombé sur les Gaules et sur le roi Dagobert, Jean lui
« dit qu'ayant été averti de prier Dieu pour l'âme de ce
« prince, il avait vu sur la mer des diables qui tenaient
« le roi Dagobert lié sur un esquif, et le menaient, en se
« battant, aux *manoirs de Vulcain*; que Dagobert criait,
« appelant à son secours saint Denis, saint Maurice et
« saint Martin, les priant de le délivrer et de le conduire
« dans le sein d'Abraham. Les saints coururent après les
« diables, et leur arrachèrent cette âme, et l'emmenèrent
« au ciel en chantant des versets et des psaumes. »

C'est au-dessus de la statue couchée du roi que se trouve, sous une voûte, cette remarquable légende sculptée sur la pierre. Près du chœur, au fond des bas-côtés, on voit trois morceaux de sculpture admirables; ce sont, à gauche, les mausolées à deux étages de Louis XII et de Henri II, et à droite celui de François I^{er}, tous trois en marbre et d'un art vraiment merveilleux. Ces magnifiques tombeaux avaient été transportés pendant la révolution au musée des Petits-Augustins.

Ce fut François I^{er}, gendre de Louis XII, qui fit élever le premier. Il n'est pas inutile de relever, au sujet de ce monument, l'erreur dans laquelle dom Germain Millet a fait tomber la plupart des savants; l'architecture a été faite à Tours, en 1517, par Jean Juste et François Gentil; les figures ont été exécutées, à Paris, en 1518, par Ponce Trebati. Sur le soubassement sont sculptés en relief différents événements du règne de Louis XII; ses victoires en Italie, dans le Milanais, la bataille d'Agnadel, et le siège de Gênes avec l'entrée du roi de France dans cette ville. Sur le milieu du mausolée, les figures nues de Louis XII et d'Anne de Bretagne, sa femme, sont étendues sur un sarcophage de marbre; les ouvertures qui existent au ventre sont celles que l'embaumement a nécessitées.

Entre les arcades sont, assises, les statues des douze apôtres, d'un mauvais style d'ailleurs et assez peu conservées. Les arcades, par exemple, sont d'une élégance charmante; leurs arabesques, délicates et fines, sont du goût le plus exquis de la Renaissance. Sur un socle, au-dessus de l'entablement, on voit les statues du roi et de la reine, en marbre comme tout le reste et à genoux devant un prie-Dieu. Aux angles du soubassement se trouvent quatre statues encore assises, et plus grandes que nature, représentant les quatre vertus cardinales; elles ont été enlevées et posées sur quatre dîes, en une même ligne, à l'entrée du chœur, tournées vers la nef.

Le tombeau de François I^{er} a été érigé à ce prince par Henri II, son fils et son successeur, en l'année 1550; il est en marbre blanc. François I^{er} et sa femme, Claude de France, y sont figurés comme ils étaient après leur mort, et plus grands que nature; ces deux statues, dues à Pierre Bontemps, sont étendues sur une estrade. Sur la Frise est sculptée en relief la bataille de Marignan, dite aussi *bataille des Géants*; plus loin la bataille de Cerizoles; on remarque dans les admirables bas-reliefs de ces soubassements une scène curieuse de vivandières qui, chargées de leurs batteries de cuisine, de vivres et d'enfants, se hâtent de suivre l'armée. Sous une voûte d'arabesques et de bas-reliefs due à Germain Pilon, des génies éteignent le flambeau de la vie; d'autres représentent l'immortalité de l'âme, cette divine lumière qui l'emporte sur le royaume des ténébres; puis d'autres statues figurent les quatre prophètes de l'Apocalypse.

Tous les bas-reliefs sont fins comme des camées anti-

ques; on distingue, dans les scènes de bataille, les canons, les costumes du seizième siècle, les arbalètes dont on se servait dès l'époque de Philippe-Auguste; puis ce sont les portraits des héros de Marignan. On voit le duc de Guise, à cheval près de François I^{er} et chargeant l'ennemi, sur une des faces du monument; on y trouve encore le portrait de Trivulze, célèbre par ses exploits et par l'originalité de son épitaphe. Les ornements de ce mausolée sont dus à Ambroise Perret, à Jacques Chantrel, à Bastien Galles, à Pierre Bigoigne et à Jean de Bourges. Ponce Jacquo, Ambroise Perret et Pierre Rousset travaillèrent avec Germain Pilon et Pierre Bontemps aux admirables bas-reliefs du soubassement.

Le tombeau de Henri II a été construit d'après les dessins de Philibert Delorme, sur la plate-forme. On voit le monarque et Catherine de Médicis, sa femme, à genoux; ces deux statues sont en bronze. Au-dessous, au milieu de douze colonnes d'ordre composite, Henri II et la reine de France sont couchés sur un sarcophage; ce sont les deux plus belles statues de Germain Pilon. Le soubassement est orné de bas-reliefs; aux angles, quatre figures de bronze, de grandeur colossale, d'un style à la fois sévère et gracieux, représentent les quatre vertus cardinales avec leurs attributs. D'abord le mausolée fut déposé au sein d'un petit édifice circulaire construit expressément en dehors de l'église, et divisé en six petites chapelles en trèfle où devaient se trouver des statues de bronze ou de marbre.

Joachim du Bellay a fait une très-longue épitaphe à Henri II; nous rapportons la fin de cette pièce curieuse, gravée sur un grand tableau exposé à la clôture du chœur, près du mausolée de François I^{er}.

Vous qui sur tous avez la gloire du pinceau,
L'artifice du cuivre et l'honneur du escou,
Ammez de Henry la vive portecroix,
Et en bronze et en marbre elevez sa figure;
D'un fautes-la plutôt, puisqu'on le siècle d'ar
En France le premier il a fait autre ancor.
Vous surtout, de Phelus la plus soignée encre,
Qui du la vie de France avez pris nourriture,
Celebrez à l'envi ce royal monument.
Et vous soit ce sujet au commun argument,
Mais vous, princes du sang, et toi qui de la France
Es le seul onnement et la seule e-porance,
Fils d'immortelle pere, immortelle François,
Qui as un septie tien joint le septie escoussis,
Bîssiez à Henry des bombes carieuses,
Etgez à Henry des pumes pharieuses,
Et, comme au bon Titus les lions pères romains
Donnerent ce surnom: Delezes des humains,
Mettez sur son tombeau en gravure profonde:
Cy-gît le roy Henry, qui fut l'amour du moule.

Le mausolée de Turenne a subi des vicissitudes nombreuses. On sait que le corps du grand homme fut transporté du musée des Monuments français et placé, au milieu d'une cérémonie imposante, dans une chapelle du dôme des Invalides, en 1800. Il fut retiré de cet asile en 1815 et reporté à Saint-Denis.

On sait aussi que presque toutes les abbayes possédaient une fontaine, ordinairement placée dans une des cours du cloître et servant à une foule d'usages. La fontaine de l'abbaye de Saint-Denis en a été enlevée, et ce monument, très-curieux du reste, est aujourd'hui placé dans la deuxième cour du palais de l'école des Beaux-Arts.

Nous ne terminerons pas sans mentionner le sarcophage chrétien servant d'autel, dans une chapelle du chœur, et imité des sarcophages romains les plus simples; celui-ci est en marbre blanc, avec des pilastres et des canne-

lures ondulées comme pour une corbeille. Au milieu, on y voit une croix au-dessus d'un vase.

La pierre tombale de Frédegunde, qui remonte à l'an 600, a été trouvée à Saint-Germain-des-Prés, et est maintenant dans les caveaux de Saint-Denis. Les pierres tombales constituaient une mode bien différente de celle des siècles précédents qui ont laissé dans les églises chrétiennes une foule de sépultures couvertes d'ornements, de sculptures et de reliefs; la pierre tombale n'offre pas de saillie; celle de la reine de Nenstrie est une espèce de mosaïque composée de marbres de couleur et d'émaux; tout cela est scellé par un mastic dans les cavités d'une plaque de cuivre; la reine est de grandeur naturelle; son

visage, ses pieds et ses mains sont figurés seulement par le contour sur la pierre: aussi doit-on supposer qu'ils étaient peints, et la peinture aura disparu, ou qu'ils étaient recouverts de plaques d'un métal précieux et gravé, et le métal aura été enlevé. On lit sur la pierre cette inscription, gravée à une époque postérieure:

Fredegondia regina, uxor Chilperici regis.

Ces pierres tombales formaient un dallage somptueux et avaient l'avantage de ne point gêner la circulation dans les églises.

A. L. RAVERGIE.

FÊTE NATIONALE DE SAINT JEAN A FLORENCE.

CÉRÉMONIE DES OFFRANDES.

Nul peuple ne ressembla peut-être autant aux Athéniens que les Florentins pour le goût des fêtes, des jeux, des divertissements publics, comme aussi pour le sentiment vif des arts, qui semblent en retour avoir fait de la patrie des Médicis leur séjour de prédilection. Florence offre encore de nos jours l'expression la plus complète de l'Italie lettrée et artiste. Là se parle l'Italien le plus pur; les chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne y abondent, soit dans les musées et les palais, soit dans les églises et sous leurs portiques, soit enfin sur les places publiques; ajoutons que dans la riante vallée où coule l'Arno, qui la baigne de ses eaux limpides, la nature a multiplié comme à plaisir ses aspects les plus gracieux. Il y a là une sorte d'anisou du génie de l'homme et de la nature, qui s'est reproduit plus d'une fois sous l'influence d'heureux climats ou de localités privilégiées.

Les fêtes populaires de Florence étaient nombreuses et magnifiques aux jours de la puissance et de la splendeur de cette célèbre république du moyen âge; mais nulle n'égalait en éclat celle de saint Jean, patron du peuple florentin, célébrée, suivant la coutume de l'Église, le 24 juin. Originellement cette fête était, comme en général les fêtes des patrons célestes des villes, purement religieuse, bien qu'à Florence elle eût une pompe particulièrement notable; mais vers la fin du quatorzième siècle, elle se compliqua des manifestations solennelles de la nationalité, de l'esprit commercial et de la puissance florentine, dans la brillante cérémonie de la présentation des offrandes que les villes, les seigneuries et les bourgades soumises par les Florentins envoyaient à l'église érigée sous l'invocation du saint, comme un gage d'hommage à la république. Nous laissons un chroniqueur qui vivait vers 1400, Goro Dati, décrire lui-même ce merveilleux spectacle; nous abrégons seulement quelques longueurs du récit.

« Celui qui se rend à la place des seigneurs, le matin
« du jour de saint Jean, croit voir quelque chose de
« triomphal, de magnifique et de merveilleux. Tout au-
« tour de la place sont cent tours qui paraissent d'or,
« les unes portées sur de petits chars, les autres à bras.
« Ces tours, faites de bois léger, de carton et de cire, et
« ornées de figures en relief dorées et coloriées, sont
« creuses; mais au dedans sont des hommes chargés de
« faire mouvoir les figures représentant, soit des cava-
« liers brandissant la lance, soit des piétons qui courent
« avec leurs bouchers, soit des jeunes filles qui dansent
« en rond. Sur les parois extérieures des tours, se des-
« sinent des figures d'animaux, d'arbres et de fruits de
« toute espèce, et d'autres objets propres à récréer la
« vue et à charmer l'esprit. Près la tribune du palais,
« cent petits drapeaux ou plus, passés dans des anneaux
« de fer, forment des faisceaux. Ces drapeaux sont les
« enseignes des villes payant tribut à la république.
« comme Pise, Arezzo, Pistoie, Volterre, Cortone, Luci-
« gnano, Castiglione, etc., ou de certaines seigneuries
« placées sous la protection de Florence, comme Poppi,
« Proribino, etc. L'étoffe des drapeaux est de velours, de
« soie, ou d'autres tissus précieux, diversement bigarrés;
« c'est merveilleux à voir. La première offrande se fait le
« matin, par les capitaines du parti guelfe, suivis de
« leurs chevaliers, de seigneurs, d'ambassadeurs et de
« citoyens honorables de Florence. Tous marchent sous le
« gonfalon (enseigne) du parti guelfe. Viennent ensuite les
« drapeaux, portés chacun par un homme à cheval;
« l'homme et le cheval sont couverts de soie. Les porte-
« drapeaux marchent dans l'ordre où ils sont appelés,
« pour les offrir à l'église de Saint-Jean; les drapeaux
« représentent les tributs que les villes soumises payent
« à Florence. Les tours qui expriment les taxes des terres
« plus anciennement conquises par la république sont

« aussi offertes, suivant leur rang, à l'église de Saint-Jean, et le lendemain on les suspend aux murs du temple. Chaque année on enlève les anciens drapeaux. Ceux qui sont le mieux conservés ou les plus précieux servent à orner l'autel, le reste est vendu à l'encan. A leur tour, les habitants des villes citées viennent offrir une quantité innombrable de cierges, qu'ils portent allumés; quelques-uns de ces cierges sont d'un poids considérable.

« On voit ensuite paraître les seigneurs de la Monnaie, venant présenter un cierge magnifique porté sur un char que traînent deux bœufs parés aux armes de la Monnaie. Les chefs de cet établissement sont entourés de près de quatre cents personnes, ayant brevet de charges, syndics de l'art de Calimala et changeurs; tous portent à la main un cierge du poids d'une livre. Après eux viennent les seigneurs prieurs, marchant avec leurs collègues, auxquels président les recteurs, à savoir, un podestat, un capitaine et un exécuteur. Ceux-ci ont encore leur suite, composée de domestiques et de musiciens, jouant de la cornemuse ou de la trompette.

« Les seigneurs, de retour à leur palais, présentent les chevaux destinés à la course, dont un manteau est le prix. Après eux vient le corps des tisserands en laine, puis douze prisonniers, délivrés de leurs fers en l'honneur de saint Jean.

« Tout cela fait, et toutes les offrandes terminées, chacun des assistants s'en retourne chez soi pour dîner, et il se donne des festins, des concerts, des bals, des fêtes en si grand nombre et où règne une telle allégresse, que Florence ce jour-là semble le paradis. »

Un autre chroniqueur italien donne les détails suivants sur la fête de saint Jean, célébrée en 1514. C'est l'époque du déclin de la république. On pourrait en trouver les symptômes dans ce qu'on va lire.

« Pendant que se faisaient les offrandes des magistrats, accompagnés des Six et des chefs d'arts, une galère pleine de bouffons, entourée de diables à pied faisant mille extravagances, courut par la ville. Ils rencontrèrent un certain homme qu'ils conduisirent au palais des Prieurs; puis, le faisant monter dans la galère, ils le couvrirent de vêtements qu'ils se mirent à déchirer avec des crochets qu'ils portaient à la main, après quoi ils le revêtirent d'autres habits. Ils rencontrèrent ensuite un porteur de laine, qui n'avait jamais exercé que cette humble profession, et l'enlevèrent avec un hameçon dans la galère; puis, lui mettant à la main un aviron, ils le forcèrent de ramer, en lui donnant des coups de bâton en cuir creux. »

Citons maintenant, en dernier lieu, une curieuse description de notre Montaigne, qui assistait à une de ces fêtes en 1580, sous le règne du grand-duc François 1^{er}.

« La fête de saint Jean est célébrée avec la plus grande pompe, en sorte qu'on voit jusqu'aux jeunes filles en public ce jour-là. Le matin, le grand-duc, placé sous un dais, parut sur la place du palais, dont les murs étaient ornés des plus riches tapis. Le nonce du pape était à sa gauche, et plus loin l'ambassadeur de Ferrare. Devant le prince passèrent toutes ses villes et ses forteresses, à mesure qu'elles étaient appelées par un héraut. Quand on nomma *Sienna*, par exemple, on vit se présenter un jeune homme, vêtu de velours blanc et noir, portant à la main un grand vase d'argent et la louve siennoise. Il fit son offrande au grand-duc et lui débita un petit discours. Après celui-là en vinrent d'autres, selon qu'on les appelait, mais c'étaient de petits garçons mal vêtus, encore plus mal montés sur des chevaux ou des mules, l'un donnant une coupe, l'autre une bannière rompue ou déchirée. Une bonne partie passa assez loin, sans dire un mot, sans montrer de respect, et parfois même ayant l'air de se moquer. Tous ces derniers représentaient les châteaux éloignés et qui dépendent de Sienna. Tous les ans cette cérémonie se renouvelle pour la forme.

« Il passa aussi un char et une pyramide de bois, au pied de laquelle étaient des petits enfants, figurant des saints et des anges, et à son sommet, un homme déguisé en saint Jean et attaché à une branche de fer. Tous les officiers, et particulièrement ceux de la Monnaie, suivaient. Derrière ce cortège, venait un autre char, portant des jeunes gens, dépositaires des trois écharpes, prix réservés pour la course des chevaux barberi, que les cavaliers, portant les armes de leurs patrons, tenaient à la main. Les chevaux sont petits, mais beaux. Le palais du grand-duc était ouvert et plein de paysans à qui on montrait tout; dans la grande salle on dansait; enfin, il semblait que ces gens, pendant cette grande fête, se rafraîchissaient la mémoire de la liberté qu'ils ont perdue. »

Ces solennités subirent les altérations naturelles du temps et des circonstances; on peut dire qu'elles varièrent comme les mœurs et le caractère de la nation florentine. On a représenté dans la gravure qui accompagne cet article la fête de l'année 1766, qui subit la dernière réforme. On y remarque un carrousel. Elles ont entièrement cessé en 1808, avec la destruction des chars et de tous les objets qui servaient à leur célébration.

A. BOUTRUCHE.



LA PROVENCE.

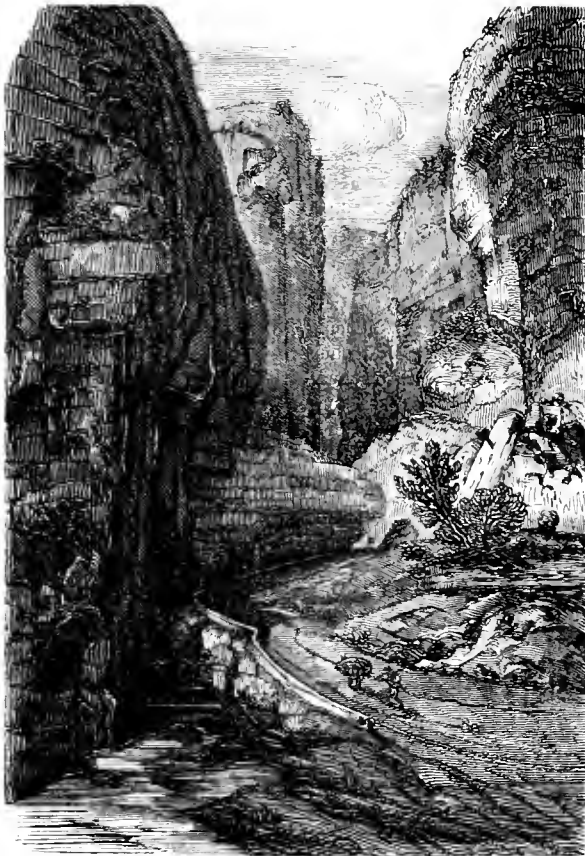
LETTRE D'UN JEUNE PARISIEN A SON AMI.

Je ne sais pas pourquoi, mon cher Auguste, la route parcourue de Marseille à Toulon n'a pu me distraire de certaines préoccupations secrètes. — Cela tient-il à un vague désir de revoir Paris, à mon humeur un peu mélancolique, ou bien aux souvenirs de mademoiselle Pauline Mercier? Je te le laisse à deviner.

Je parcourais pourtant un charmant pays; les bords de l'Iluveaune étalaient à mes yeux leur luxe de vertes pelouses et de frais ombrages; les stores relevés de ma berline m'ont permis de voir la riante ville d'Aubagne, avec son haut clocher et ses fabriques de poterie; puis Cujes au bord d'une plaine sans issue, dont l'hiver fait un lac et l'été une verte prairie; puis encore le Beausset, avec ses maisons grises et ses débris de fondations romaines. Mais rien ne m'a plus vivement impressionné que l'aspect romanesque des vastes gorges qui se trouvent entre ce village et Toulon.

Figure-toi des masses de roches à perte de vue, les unes couronnées d'une épaisse forêt de pins, les autres nues comme des cous de vautour. Une route étroite, obscure, caverneuse, serpente par là, de compagnie avec un torrent qu'elle passe et repasse sur plusieurs ponts. On croirait descendre la route desolée de l'enfer du Dante; et les sourds gémissements des pins de ces montagnes, mêlés à l'écho du torrent, font penser aux cris des damnés qui ont laissé l'espérance à la porte de leur noire demeure.

Tu auras pu quelquefois, mon ami, jeter les yeux sur une *Vue de Toulon* d'après Joseph Vernet; et, au-dessus de la ligne que dessinent, parallèlement à la mer, la ville, l'arsenal, le fort, la rade, toutes ces merveilles dont j'essayerai tout à l'heure de te donner une idée, tu auras remarqué des montagnes rondes, chauves et noires, qui forment le fond du tableau. Je cheminais précisément au fond de ces montagnes, que des feux volcaniques ont



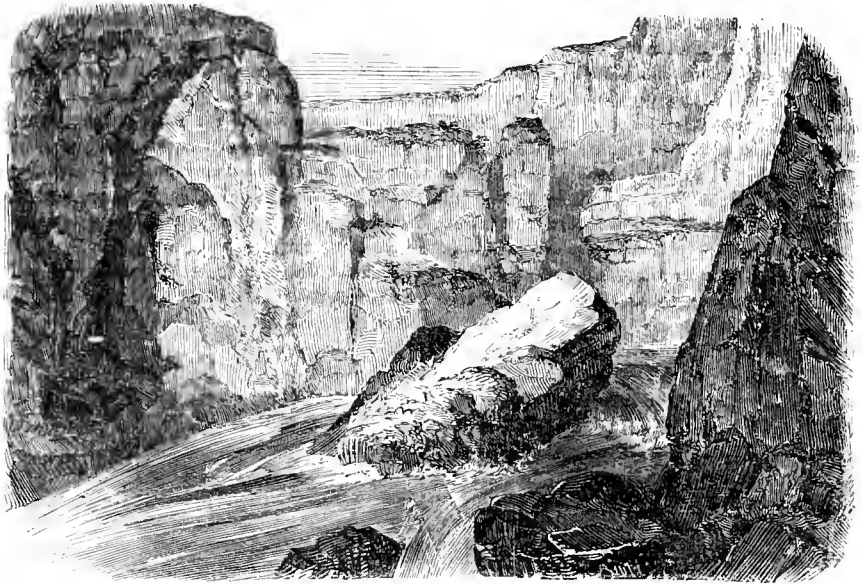
Gorges d'Ollioules.

vi olemment déchirées, pour y former cet affreux vallon qu'on nomme les *gorges d'Ollioules*.

Là, dans les anfractuosités du roc, une eau noire et profonde semble dormir. Après quelques détours du

chemin sinueux, on la retrouve écumeuse et bondissante, mais il ne faut pas s'y fier. Vienne la pluie, et le torrent, descendant des hauteurs d'Evenos, avec la tempête, remplira la gorge, nous roulera comme des fétus de paille ou comme de faibles insectes jusqu'au fond d'abîmes insondables. Il a bien apporté ici des quartiers de pierre de la grandeur d'une maison !

Que l'homme se sent peu de chose, mon ami, en présence de cette nature austère, qui porte encore la trace noire du combat des éléments ! Qu'elle est puissante la main qui sait à son gre les déchaîner et les contenir ! Voici un monolithe qui barre le courant ; en voici d'autres déjà submergés. L'onde en culère bondit dans son lit inégal.



Gorges d'Ollioules.

La montagne est formée d'un minéral pyriteux qui tient du cuivre et du fer. Il semble que la Providence ait voulu que l'homme profitât encore du cataclysme qui a produit ce déchirement ; il semble qu'elle ait voulu ouvrir ici une carrière de pierre dure, parfaitement propre aux constructions. Des débris de rochers de même nature que ceux de la vallée, de même nature que ceux du torrent, ont servi à bâtir la ville d'Ollioules, les ponts et les murs des jardins.

Rien ne venait faire diversion aux solennelles pensées, maîtresses de nos esprits, pendant que nous nous voyions si complètement entre les mains de celui qui a sur la nature un tel pouvoir de création et de destruction. C'était autour de nous une muraille de montagnes, muraille à pic, sur laquelle n'avait pu mordre la moindre racine de giroflée, la plus petite de ces plantes chétives qui prêtent un pâle sourire aux plus tristes ruines ; c'était devant nous un chemin sinueux dont nous n'apercevions point d'issue ni les accidents. Comme la vie, comme l'avenir, dont une haute sagesse s'est réservé les secrets, c'était un chemin où nous rencontrions à chaque instant l'imprévu. Le mugissement du torrent ne faisait trêve que pour nous laisser entendre le cri discordant des oiseaux de proie. Les vautours avaient faim. Ils attendaient peut-être qu'un accident leur fournit en nous une pâture convoitée. Le vautour, comme dit la ballade allemande, aime à manger les yeux du voyageur tombé dans le précipice,

et les cheveux arrachés à la tête des cadavres font un nid moelleux à ses pâtes.

Nos chevaux allaient lentement, pour ne pas glisser sur les cailloux, ce qui permettait à quelques voyageurs de raconter à demi-voix de tragiques et récentes histoires de meurtres et de vols accomplis dans ces mêmes lieux ou dans les environs de Toulon.

Je vais te transcrire celle qui m'a fait le plus d'impression, et dont les détails, tout à fait tragiques, sont du reste d'une parfaite authenticité.

Celui des voyageurs qui tenait le dé de la conversation était un homme de moyen âge, habitant de Toulon, où il était fournisseur de la marine. Dès qu'il eut annoncé qu'il avait une histoire funeste à nous raconter, un grand silence se fit autour de lui, et le narrateur commença dans ces termes :

« Il y a quelques mois, une honnête famille de cultivateurs habitait encore le village de Six-Fours, que ces collines nous empêchent de voir, et qui s'élève lui-même sur des hauteurs voisines de la mer. Le père et la mère, tous deux d'un âge mûr, l'aïeule pre que centenaire, un fils de vingt-deux ans et une fille de dix-huit, en formaient tout le personnel.

• L'aisance plus que modeste de ces paysans, vivant d'un travail quotidien et des produits d'un petit champ, semblait devoir les préserver à tout jamais de la convoitise des voleurs.

• Il n'en fut malheureusement rien.

• Par extraordinaire, une fête devait avoir lieu chez le labourer : il allait marier sa fille, et, en telle occurrence, la plus pauvre chaumière se met en frais et attire les regards.

• Or, un soir de novembre, soir humide et froid, comme l'hiver qui s'avancait, la fille du paysan, accompagnée de son frère, était allée passer la veillée dans le voisinage chez une de ses amies qui l'aidait à confectionner ses habillements de noce. Pour le père de famille, fatigué des travaux de la journée, il s'était couché de bonne heure, ainsi que sa femme et sa vieille mère. Mais à peine était-il à son premier somme, que deux coups assez rudement frappés à la porte le réveillèrent en sursaut.

• — Ce sont les enfants, se dit-il, et j'ai oublié de tirer le verrou.

• Il se leva donc, et, sans défiance aucune, ouvrit la porte où l'on venait de heurter. Mais au lieu de la fraîche figure de ses enfants, les visages sinistres de quelques hommes armés se montrèrent à lui. Le malheureux allait demander la vie sauve pour lui et les siens, mais les voleurs ne lui en laissèrent pas le temps : un coup de feu l'étendit roide mort à leurs pieds. Cet horrible meurtre ne suffit pas aux brigands. Ils montèrent dans les chambres, massacrèrent sans pitié la femme et la mère du paysan, et s'emparèrent d'une somme de cent francs, qui était tout le trésor de la famille; puis, ayant mis le feu dans l'intérieur, ils se retirèrent, fermant bien la porte de la maison après eux.

• Ils avaient l'espoir que l'incendie ferait disparaître les traces du crime; mais le feu s'éteignit bientôt, faute d'un courant d'air suffisant, et lorsque la justice, attirée par les plaintes désespérées des enfants du paysan, accourut sur les lieux, elle put avoir sous les yeux le spectacle le plus horrible.

• On fit des arrestations, et l'on s'empara du fameux Ferrandin, chef supposé d'une bande de malfaiteurs exploitant les communes des environs. Bientôt des indices nombreux ne permirent plus de douter qu'on avait la main sur le principal auteur du triple meurtre de Six-Fours, et il sembla que le dénouement de ce drame était désormais du ressort de la cour d'assises.

• Un incident imprévu est venu lui donner une autre issue. Une confrontation de Ferrandin avec les traces laissées sur les lieux étant devenue nécessaire, l'accusé fut conduit à Six-Fours, menottes aux mains, au milieu d'une troupe nombreuse de gendarmes et de soldats; l'opération était terminée et le cortège regagnait paisiblement Toulon, lorsque Ferrandin, s'apercevant qu'il était presque nuit, résolut de tenter un audacieux moyen d'évasion. Effectivement, au passage d'un bois assez fourré, il pousse rudement dans un fossé le gendarme qui se trouvait le plus près de lui; puis, avec la rapidité du chamois, il se lance à corps perdu dans la forêt, franchit les ravins et les roches, et trouve si bien les poursuites des gendarmes, qu'il finit par leur échapper complètement.

• Le procureur du roi, instruit de ce fait, expédia quatre cents hommes de la garnison, qui battent les forêts et les montagnes voisines, jusqu'à onze heures de la nuit, sans obtenir aucun résultat.

• Cependant l'armée est dans toute la campagne de Toulon; dès que le soir avance, chacun se barricade chez soi, redoutant la visite du brigand, qui est parvenu,

dit-on, à se procurer un fusil et des munitions en désarmant un chasseur qu'il a surpris dans un poste aux grives.

• Mais Ferrandin, au lieu de fuir vers la frontière, ne songe qu'à rallier sa troupe et à se signaler par de nouveaux exploits. Il est fier sans doute de teuir lui seul toute une population en haleine, et de montrer ce que peut l'audace d'un scélérat déterminé. Ce n'est pas la fuite, c'est une bataille qu'il lui faut.... La bataille s'est donnée, horrible et sanglante.

• Un homme à qui Ferrandin avait rendu quelque service à l'époque de l'incendie du Mourillon, et que maintenant il allait voir chaque nuit pour se procurer du pain, avortit la police de ce qui se passait et donna quelques indications sur les lieux où l'on pouvait espérer de rencontrer l'assassin.

• Sur ces indications, quatre vingt voleurs, toute la gendarmerie de la ville, des commissaires de police et un certain nombre de bourgeois armés de fusils à deux coups, se mettent en marche vers une hauteur escarpée qu'on leur désigne comme le repaire du brigand.

• Le chef du détachement dispose son monde avec intelligence; les lieux sont fouillés et cernés de toutes parts, et bientôt on aperçoit Ferrandin sautant d'une roche à l'autre, tantôt mettant de profonds ravins entre la troupe et lui, tantôt gravissant des hauteurs à pic, comme un véritable sauvage; et tout en courant de la sorte, il chargeait et déchargeait son arme, et faisait le coup de fusil avec les plus rapprochés.

• C'est en ce moment que l'infortuné Honorat, chef des commissaires de police, s'étant avancé pour sommer le brigand de se rendre, reçut un coup de feu en pleine poitrine... La population toulonnaise tout entière a regretté ce brave homme, martyr de ses devoirs, et qui n'a laissé à sa veuve d'autre moyen de subsistance que la charité publique et la commisation du gouvernement.

• Cependant Ferrandin, serré de plus près, entend les balles siffler autour de lui, et s'aperçoit qu'on a renoncé à le prendre vivant. Il redouble alors d'énergie, s'applique à bien viser et blesse plus ou moins cinq ou six de ses agresseurs. Enfin, un vieux paysan, ancien chasseur, arrive à portée et lui lâche son coup de gros plomb; le voleur est atteint à la tête, s'affaisse un instant, mais se relève bientôt pour ajuster un voltigeur qui fondait sur lui; le voltigeur, plus leste, le prévient et lui décoche une balle qui l'atteint à l'épaule. La blessure est légère, mais Ferrandin, étourdi, tombe de nouveau. On s'empara de lui. Il ne reprend connaissance que pour se voir placé sur un tombeau à côté de sa victime.

• C'est ainsi que le lugubre cortège rentre dans Toulon.

• On fit au commissaire de police des funérailles magnifiques. Quant au brigand, il est mort quelques semaines après des suites de la blessure qu'il avait reçue à la tête.

Tu penses bien, mon cher Auguste, que cette histoire n'était pas faite pour égayer mes idées. J'étais inquiet, pensif, souffrant comme dans un mauvais rêve. Cette route commençait réellement à m'effrayer, lorsque tout à coup, au lieu de l'enfer que je me croyais près d'atteindre, je vis un véritable paradis terrestre.

C'étaient les jardins d'Ollioules.

Nous avions, autour de nous, de verts bosquets d'orangers couverts de leurs pommes d'or, de jolis pavillons entourés de fontaines et se cachant avec grâce sous des

massifs de grenadiers, de jujubiers et de palmiers. La vue de ces jardins, dignes de Grenade et de Seville, dissipa notre humeur sombre; la gaieté reparut sur le visage des voyageurs, et nous arrivâmes, saturés des parfums et des souvenirs d'Ollioules.

Là, je me suis trouvé dans les bras de mon père : c'est te dire qu'en un moment j'ai ressenti plus de bonheur que dans les six mois de voyage.

Que te dirai-je de Toulon, que mon père m'a fait parcourir dans ses moindres détails? C'est actuellement une ville de guérites, encombrée de marins et d'étrangers. Depuis la conquête d'Alger, la population de Toulon s'accroît avec rapidité; c'est au point qu'elle ne peut plus tenir dans les murs : aussi, pour ma part, je donne ma sanction au projet d'agrandissement adopté par la municipalité de la

ville, et qui doit faire de Toulon une cité de premier rang.

En effet, c'est peut-être un spectacle unique dans le monde que celui de cette rade immense qui s'allonge dans les terres et vient expirer sur les quais de Toulon. Une belle escadre est à l'ancre sur les eaux bleues, et voit passer de nombreuses embarcations venant des côtes d'Afrique ou d'Italie.

Autour de la rade s'élèvent des villages ou des établissements dignes de fixer l'attention du voyageur :

Le nouveau port de la rade et le Mourillon, vaste faubourg renfermant de beaux chantiers et de très-belles casernes, dominées par le fort Lamalgue ;

Saint-Mandrier, grand hôpital de la marine, situé dans une presqu'île, au pied d'une vaste colline qui est à proprement dire un bouquet de fleurs. (Je dois à l'obligeance



de l'excellent M. Roux, directeur des travaux, d'avoir visité tous ces lieux en détail. Je me suis bien amusé, surtout du fameux écho de la grande citerne) ;

La Seyne, joli village, où sont des fabriques de bateaux à vapeur ;

Enfin l'arsenal, aussi spacieux que la ville, et dont les chantiers pourraient, chaque année, livrer à la mer une flotte de vingt-cinq vaisseaux de ligne. La corderie, les forges, les usines à vapeur, la salle des modèles, celles des cuivres, le cabinet, les boussoles, les bassins de carénage, les bagnes des forçats, les approvisionnements en canons, obus et boulets; six à huit mille ouvriers qui travaillent là, sans compter trois mille condamnés, sont toutes choses qui surprennent le voyageur. Mais ce qui le ravit d'admiration, c'est la nouvelle salle d'armes, véritable temple de la guerre, où l'on peut se promener sous

de longues nefs de sabres et de mousquets, voir des vases, des harpes, des lyres, des fleurs, des lustres et des palmiers aux longs rameaux, construits avec des pistolets, des poignards, des grenades, des lames de sabre, des baguettes de fusil et autres engins de guerre. Ce sont de vrais chefs-d'œuvre dus à des artistes de renom, et qui relèvent les trophées érigés au souvenir de nos grandes victoires.

Après nos instructives promenades de l'arsenal, nous allions souvent avec mon père nous reposer dans les vallons d'Ollioules et dans les sites pittoresques de ces montagnes, entourées de si beaux jardins. Je sentais mon âme plus à l'aise, mon cœur plus heureux, car il y a dans les œuvres de la nature une séduisante magie qu'on ne trouve pas dans les œuvres de l'art.

LE MONT SAINT-MICHEL.

Dans une vaste baie sablonneuse entre la Bretagne et la Normandie, ayant Granville au nord et Saint-Malo à l'ouest, on voit s'élever comme un géant le mont Saint-Michel et la célèbre abbaye qui le couronne.

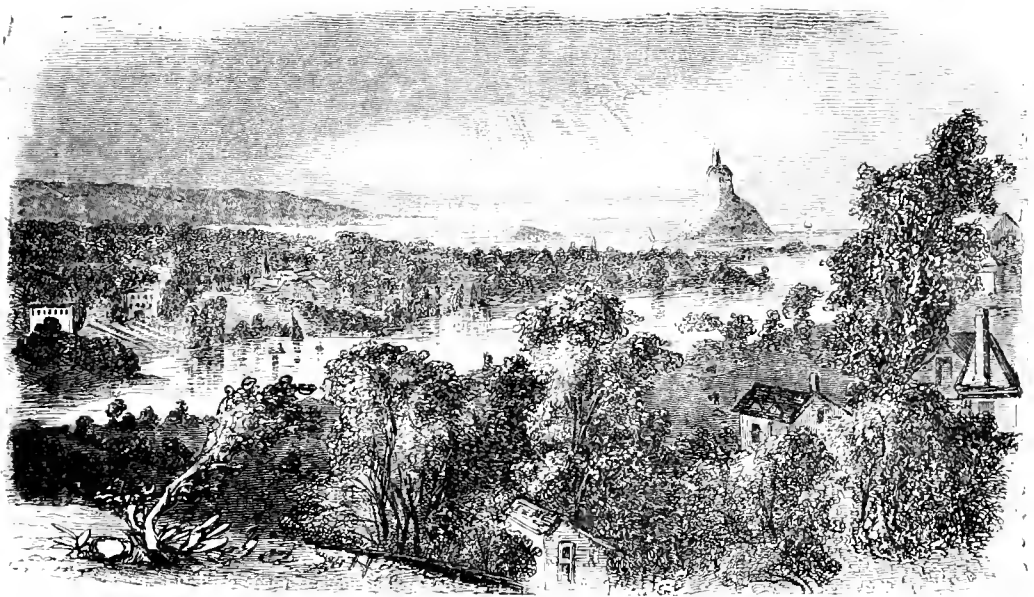
Ce rocher, dont la masse granitique a deux cents pieds d'élévation, surmonté par une multitude de bâtiments, tours crénelées, monastère, église élancée, clochetons de la plus gracieuse architecture gothique, frappe les regards et excite autant de surprise que d'admiration. Isolé au milieu d'une plage unie que la mer recouvre deux fois par jour de ses flots, on dirait la sentinelle avancée, le génie protecteur de nos rivages.

La situation du mont Saint-Michel, les fortifications qui l'entourent, sa plage dangereuse, le flux, les courants, en

font une place forte du plus difficile accès. Les pèlerins pacifiques qui venaient y prier, le voyageur curieux qui y cherche des souvenirs, étaient et sont encore obligés de prendre des guides du pays pour éviter les *lisses*, gonfres invisibles, d'un sable mobile qui se dérobe sous les pieds.

Ces dangereuses fondrières se rencontrent particulièrement dans le voisinage des ruisseaux qui tracent deux cours sinueux dans la baie; il s'en forme d'autres quelquefois après les tempêtes, et il faut l'œil exercé des guides pour distinguer le sable ferme et solide de celui qui engloutirait le voyageur.

La plage au milieu de laquelle se trouve le mont Saint-Michel est tellement unie que la marée y monte avec la



Avranches. — Le mont Saint-Michel.

rapidité de la foudre, et par suite de la disposition des côtes, elle s'y élève à une hauteur double des autres points, c'est-à-dire à quarante-cinq pieds, et même plus lorsque les vents viennent du large. C'est surtout dans les grandes marées d'équinoxe que ces effets se font sentir avec une extrême violence, et telle est alors la rapidité du flux, que le cheval le plus agile ne pourrait sauver son cavalier.

La constitution géologique des rivages voisins, d'accord avec la tradition et des vestiges de forêts sous-marines, ne laisse aucun doute sur l'ancienne position du mont dans les terres. Quelque terrible cataclysme, causé par un tremblement de terre ou un affaissement du sol, l'en aura séparé dans des siècles reculés; n'a-t-on pas vu, le 17 avril

1416, la mer, rompant ses digues à Dordrecht en Hollande, engloutir près de cent mille personnes!

Au bas du mont Saint-Michel, on trouve un village assez sombre, d'une physionomie qui sent son moyen âge, c'est-à-dire avec des ruelles étroites, irrégulières, et des maisons plus pittoresques que commodes. Ce village est compris dans les fortifications qui entourent le mont; le principal commerce des habitants y était autrefois celui des chapelets, des médailles, des livrets, etc., que les pèlerins achetaient pour témoigner de leur dévotion au bienheureux archange.

Pour arriver sur le plateau du mont, on franchit une porte près de laquelle sont déposées deux pièces de canon

prises sur les Anglais lors du siège de 1423. Pour arriver au château il faut parcourir un véritable labyrinthe d'escaliers très-roides, de couloirs voûtés, de souterrains, de magasins à boulets; l'entrée est protégée par deux tours en granit.

On y voit, entre autres choses très-curieuses, une muraille de soixante-dix pieds de hauteur, le long de laquelle on peut hisser les vivres à l'aide d'une machine; les souterrains de Montgommery et du réfectoire, qui ont deux cents pieds de longueur sur dix-huit de hauteur; les in-pace ou oubliettes aux voûtes surmontées de trappes qui y communiquent;

La salle voûtée où se tenaient les assemblées générales de l'ordre de Saint-Michel, fondé par Louis XI en 1463.

L'église, remarquable par la hardiesse de son architecture, est en partie soutenue par des piliers souterrains; longue de cent-soixante-dix pieds, elle est large de cent cinquante pieds dans sa plus grande largeur, et en compte soixante-huit de hauteur sous voûte. Autrefois ses richesses étaient considérables, car les rois et les grands seigneurs qui y venaient en pèlerinage se faisaient un honneur d'y laisser des témoignages de leur piété.

On y montrait, entre autres choses curieuses : une statue de saint Michel que l'on a prétendu être d'or massif, mais qui probablement était seulement recouverte de feuilles d'or;

Une épée et un bouclier dits de saint Michel : le bouclier en cuivre, presque ovale, avec des croix aux extrémités, et l'épée ou poignard d'une forme bizarre. La tradition prétend que l'archange, ayant vaincu un monstre idésolait l'Irlande, vint déposer ces armes dans l'abbaye, où elles furent conservées.

On montrait aussi dans le reliquaire un morceau de la vraie croix; des cheveux de la Vierge et de Marie-Magdeleine; un fragment de la tunique que saint Michel laissa tomber sur le mont Gargan, et le corps de saint Aubert, évêque d'Avranches.

C'est ce même saint Aubert qui, à la suite d'une vision, fonda l'abbaye en 718. Détruite en partie par un incendie en 992, elle fut peu à peu réédifiée comme on la voit de nos jours; mais il est facile de reconnaître que le caprice et les nécessités momentanées ont présidé à ces constructions; l'église actuelle fut commencée en 1004 par le duc de Normandie, Richard II.

Lors de l'établissement de l'abbaye, elle était desservie par des chanoines qui, s'étant relâchés de la règle, furent remplacés en 966 par trente bénédictins que le duc Richard I^{er} y installa.

La situation du mont Saint-Michel aux confins de la Normandie et de la Bretagne, sa force et son importance, firent qu'il eut à subir plusieurs sièges; mais les assaillants y rencontraient tant de difficultés par suite de l'invasion des marées, qu'ils renonçaient promptement à leur entreprise.

Un des sièges les plus remarquables eut lieu en 1423, sous Charles VII. Cent dix-neuf gentilshommes bretons et normands vinrent au secours de la place, et forcèrent par leur intrépidité les Anglais à déguerpir. Au nombre des guerriers bretons on distinguait les sires de Combourc, Beaufort, Coëtquen, Montauban, etc. Les armoiries des cent dix-neuf furent peintes dans une des chapelles de l'église en commémoration de ce fait de guerre.

Le mont Saint-Michel, ayant été pris par surprise, fut repris sur les Anglais en 1575 par le sire de Vieques. Un petit poème de Jehan Vitel, imprimé en 1588, raconte ce fait avec toute la naïveté du temps. Le sire de Vieques, voyant ses soldats hésiter, s'écrie :

Ha! si le grand Guillaume échappé du tombeau
Vous voyoit tous couraids au pied de ce chasteau,
Sans user l'affronter et gagner la muraille
Pour hasler en lupins ceste lasche canaille,
Il vous casserait tous de ses soldats vaillans,
Disant que vous seriez des bastards nonchallans
De vos nobles ayeux, dont la force guerrière
A fait trembler sous soy la campagne estrangère.

Dans les derniers temps de la monarchie, le mont Saint-Michel devint une prison d'Etat où l'on enfermait des coupables de lèse-majesté et de sacrilège. Outre les oubliettes, on y voyait alors une cage de fer qui a acquis une triste célébrité. Dieu seul sait toutes les larmes qui ont été répandues sur ce rocher, toutes les existences qui s'y sont douloureusement éteintes.

A l'époque de la Terreur on y renferma plus de trois cents prêtres vieux et infirmes, qui ne pouvaient être déportés à cause de leur grand âge et de leur faiblesse. Aujourd'hui, le château, l'abbaye et l'église servent de maison centrale de réclusion; il y existe un quartier pour les condamnés politiques. L'air salin, les vents violents, les brumes et l'humidité des grèves en font une prison fatale pour beaucoup de condamnés; il faut espérer que dans un temps peu éloigné on y renoncera.

Du sommet du monastère, qui est à environ quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, on a une vue extrêmement étendue sur la Manche et sur une longue zone des côtes de la Normandie et de la Bretagne.

OLIVIER LE GALL.

L'ALOUETTE.

L'alouette, au matin, s'éveille avec l'aurore,
Et, par ses chants joyeux, elle annonce aux hameaux
Le jeune astre du jour qui de pourpre colore
Le riant sommet des coteaux.

L'ombre s'efface alors et fait sur les montagnes;
Tous les chœurs des oiseaux commencent leurs concerts,
Et le parfum des fleurs s'élève des campagnes
Avec la musique des airs.

Mais lorsque la nature, affaïssée et muette,
Sous les feux du midi succombe au poids du jour,

Sur l'or flottant des blés, seule encor l'alouette
Voltige avec des chants d'amour.

Seule enfin, quand le soir demi-voilé s'avance,
Et qu'un calme profond règne aux champs, dans les bois,
L'alouette éveillée, au milieu du silence,
Fait encore entendre sa voix.

Et sa voix réjouit l'âme innocente et pure
Qui, dans un doux transport, loin du monde et du bruit,
Va du jour expirant recueillir le murmure
Et les beaux accords de la nuit.

FAITS MÉMORABLES DE L'HISTOIRE DE FRANCE ET DES ARMÉES FRANÇAISES

DEPUIS 1789 JUSQU'A NOS JOURS.

II.

REPAS DES GARDES DU CORPS ET DES OFFICIERS DU
RÉGIMENT DE FLANDRES A VERSAILLES.

Cédant à de bons conseils, Louis XVI avait consenti à se rendre à l'assemblée nationale après la prise de la Bastille; cet acte de confiance avait provoqué une explosion de cris d'enthousiasme, et le retour du roi au château avait été un véritable triomphe. A Paris, on avait pris des mesures importantes après le premier moment d'étonnement et de stupeur causés par une victoire à laquelle on s'attendait si peu et dont les conséquences avaient inspiré d'abord une vague terreur. Bailly venait d'être nommé maire de Paris. Lafayette commandant de la milice. C'est alors que le roi se décida à faire le voyage de Paris, où Bailly le reçut et le conduisit à l'hôtel de ville. Cette démarche et le rappel de Necker ramenèrent pour quelques moments l'esprit public, et la confusion des ordres au sein de l'assemblée acheva d'accomplir la révolution.

Bientôt des travaux sérieux, et avant tout la question des approvisionnements, si difficile à résoudre pour Paris qu'une incessante disette tourmentait, occupèrent nuit et jour les membres de la municipalité. Lafayette, cet homme au caractère honnête et pur, et dont le rôle, pendant deux ans, rôle glorieux, consista à faire respecter les lois, organisa en peu de temps la *garde nationale*. L'influence réelle dont il jouissait n'empêcha pas, néanmoins, les massacres de Foulon et de Berthier. Le retour de Necker à Paris fut une longue ovation. La situation des partis devenait inquiétante et leur division inévitable; si d'un côté les parlements, la noblesse, le clergé, la cour, agissaient de concert, puisqu'ils représentaient les mêmes intérêts, défendus tantôt par le jeune Cazalès, tantôt par le célèbre abbé Maury; d'un autre côté, le parti populaire commençait à se diviser parce qu'il allait vaincre, parce qu'il avait vaincu déjà; là, Barnave et les deux Lameth exerçaient une influence réelle et sérieuse. Mais le plus audacieux comme le plus influent des chefs populaires était Marbeuf, dont nous raconterons la vie extraordinaire, en faisant connaître son caractère, son génie et ses desseins.

Ce fut en cette année (1789) que la terreur, excitée par la fausse nouvelle de l'arrivée des brigands, ces êtres innombrables qui paraissent déjà dans les émeutes populaires, fit armer toute la nation et rendit générale la révolution du 14 juillet. Les brigands venaient, disait-on, incendier les campagnes et couper les moissons avant leur maturité! On soupçonna avec raison le parti populaire d'avoir fait semer ces bruits; ce qu'il y a de certain, c'est que le résultat en fut pour lui décisif. Bientôt les provinces et les campagnes furent en proie aux troubles, à l'incendie et à toutes les atrocités dont étaient capables les paysans abrutis par le long service de la féodalité, exaspérés par la misère. Il devenait évident qu'une

mesure seule pouvait arracher le pays à cet état déplorable; cette mesure pouvait être autre chose que la renonciation spontanée, par tous les privilégiés, aux droits prétendus legaux qu'ils tiraient d'une longue possession? Dans la nuit du 4 août, l'abolition des droits féodaux et de tous les privilèges fut décrétée; et cette réforme, déjà accomplie de fait, reçut la sanction de la loi.

La déclaration célèbre des Droits de l'Homme, placée en tête de la constitution de 91, occupa plusieurs séances de l'assemblée, conjointement avec les discussions sur la constitution et sur le *veto*, cette arme fragile dont la royauté pouvait faire usage pour suspendre momentanément les volontés de la représentation nationale. Pendant ce temps l'agitation augmentait à Paris, des rassemblements tumultueux avaient lieu au Palais-Royal, et Camille Desmoulin continuait à s'y distinguer par son originalité, son audace et le cynisme de ses idées. Necker, en entrant aux affaires, avait trouvé 400,000 francs seulement dans la caisse du trésor; des mesures désespérées, décrétées d'urgence, n'avaient réussi qu'à faire entrer quelques millions à grand'peine; le roi et la reine avaient fait porter leur vaisselle à la Monnaie.

Cependant, la gravité de la situation ne faisait qu'empirer. Placé entre un peuple qui voulait lui faire habiter Paris pour s'assurer de sa personne, et une aristocratie qui eût voulu l'amener à Metz, au sein d'une place forte, pour le gouverner, le roi était en proie aux plus vives anxiétés. Les intrigues de la cour ne respectaient plus rien, et la lettre du comte d'Estaing à la reine ne conjura pas le danger que devaient faire naître ces machinations. Un poste avait été établi à Sèvres pour défendre la route de Paris à Versailles; bientôt le régiment de Flandre fut appelé, et son arrivée causa des murmures dans la ville; les courtisans gagnèrent les officiers, et, le 2 octobre, les gardes du corps donnèrent un repas aux chefs des principaux corps de la garnison. Des fêtes en présence de la misère générale ne pouvaient qu'irriter le peuple. La cour se laissait aller à des espérances dangereuses.

La salle du théâtre servit au festin. Les courtisans, des spectateurs d'élite remplissaient les galeries et les loges. Parmi les invités on remarquait les officiers de la garde nationale de Versailles. Le repas fut très-gai, et bientôt la gaieté, excitée par l'ivresse, exalta les esprits. C'est ce moment que l'on choisit pour faire entrer les soldats des régiments de la garnison. Les officiers, levant leurs verres et l'épée à la main, portent un toast à la famille royale. On refuse ou tout au moins on oublie de boire à la nation. Alors, les trompettes retentissent, on sonne la charge, et les convives prennent les loges d'assaut avec de grands cris. L'enthousiasme dégénère en délire; l'air si connu : *O Richard! ô mon roi! l'univers t'abandonne!* est chanté par des centaines de voix qui animent le vin et la folie. Tous jurent de défendre le souverain jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et appellent à eux, pour le braver, des dangers encore imaginaires.

C'est alors qu'on distribua des cocardes d'une seule couleur, blanches ou noires. Tout ce qu'il y a de jeune dans la réunion, hommes et femmes, cherche à s'exalter encore en se rappelant des souvenirs glorieux, des récits chevaleresques. Puis, tout à coup, la cocarde tricolore, couleur qui déjà était celle de la nation, est, comme on l'a depuis assuré, foulée aux pieds. En dépit de certaines négations, ne peut-on pas croire que l'ivresse ait conseillé une pareille inconvenance ? en tout cas, ne pouvait-elle pas s'excuser ? Les vrais coupables, d'ailleurs, n'étaient-ils pas ceux qui avaient provoqué une de ces réunions où éclatent, au milieu de l'entraînement, des dévouements éphémères, et dont le résultat est d'aigrir, par une comparaison funeste entre la joie des uns et la douleur des autres, des esprits déjà trop irrités ?

Sur ces entrefaites, quelques courtisans volent chez la

reine et la supplient de se rendre dans la salle du festin ; elle résiste d'abord, puis elle se décide. Le roi revenait de la chasse ; on le presse à son tour, on l'entraîne. A leur entrée, ils sont entourés ; les plus animés se jettent à leurs pieds, des cris incroyables éclatent de toutes parts, et les princes sont ramenés chez eux en triomphe. On conçoit aisément l'espoir et la satisfaction profonde dont ces manifestations durent pénétrer le cœur d'un roi et d'une reine que la volonté d'une assemblée puissante avait déjà dépoüllés, et que les menaces d'un peuple soulevé venaient incessamment troubler ; mais y avait-il de la prudence à interpréter ainsi ses droits, à compter de la sorte ses forces ?

Bientôt cette fête fut connue ; on en exagéra les détails ; ce dévouement offert au roi fut regardé comme une insulte faite au peuple ; ce repas somptueux contrastait



Repas de la reine et du roi.

d'ailleurs malheureusement avec les besoins d'une population affamée. Les violences contre les personnes recommencèrent ; le peuple traîna par les rues, à Paris, un jeune homme qui avait affecté de porter une cocarde noire.

Le lendemain de ce fameux festin, les gardes du corps donnèrent un déjeuner dans la salle du Manège ; la même scène se renouvela. On alla encore chez la reine, qu'il était aisé d'engager plus facilement que le roi dans une démarche provocante. Marie-Antoinette répondit que la journée de la veille lui paraissait décisive, et désira en rester là ; néanmoins le coup était porté. Le peuple et la cour, également irrités, ne songèrent plus, l'un qu'à s'assurer de la personne du roi, l'autre qu'à l'entraîner à Metz.

III.

JOURNÉES SANGLANTES DES 4, 5 et 6 OCTOBRE. LE PEUPLE ATTAQUE LE CHATEAU DE VERSAILLES.

Cependant la misère était au comble ; en dépit des me-

sures prises d'urgence par Bailly et par Necker, les farines manquaient et la faim se faisait cruellement sentir. Le 4, une agitation extraordinaire se manifesta ; néanmoins les patrouilles, renforcées, purent contenir la multitude. Mais le lendemain 5, au matin, les groupes devinrent plus nombreux, la journée allait être plus sérieuse ; les femmes, ne trouvant pas de pain chez les boulangers, coururent à l'hôtel de ville, et repoussant de leurs rangs les hommes, parce que, disaient elles, les hommes n'agissent point, elles firent reculer, à coups de pierre, un bataillon de la garde nationale en bataille sur la place. On enfouça une porte, et les brigands, armés de piques, envahirent l'hôtel pour l'incendier ; on les repoussa, mais ils avaient eu le temps de monter à la grande cloche et de sonner le tocsin.

Aussitôt la population des faubourgs accourut ; le nommé Maillard, l'un des héros de la Bastille, pour délivrer la commune assiégée et la débarrasser de ces femmes menaçantes, prend un tambour et entraîne cette horde furieuse, qu'il a réunie comme pour la conduire à Versailles.

Il avait le projet de les abandonner en route. A la tête de ces furieuses, armées de bâtons, de manches à balai, quelques-unes de fusils et de coutelas, il traverse le Louvre et les Tuileries, bien malgré lui; aux Champs-Élysées il réussit à leur faire abandonner leurs armes, sous prétexte qu'il vaut mieux pour elles se présenter à l'assemblée comme des suppliantes; mais il devenait plus que jamais impossible de les dissuader d'aller à Versailles. Déjà des bandes affreuses s'ébranlent, elles traînent des canons; la foule pressait la garde nationale qui, à son tour, pressait Lafayette de l'emmener à Versailles. Ainsi tout le monde formait les mêmes vœux, avait les mêmes desirs.

Tout était calme au château, mais l'assemblée était orageuse; le roi venait de lui renvoyer, au lieu d'une simple acceptation du projet de constitution et de la déclaration des droits, des observations et des promesses à long terme. Cette hésitation pouvait, à la rigueur, se justifier; mais les circonstances étaient trop pressantes et

devaient l'emporter sur toute autre considération. Robespierre et Duport se plaignent amèrement; Pétion rappelle les repas des gardes du corps et les vociférations des convives enivres. Grégoire apprend à ses collègues qu'un meunier a été invité, par lettre, à ne pas moudre, et qu'on lui a offert pour cela deux cents livres par semaine. Le tumulte devient affreux; à onze heures on reçoit la nouvelle que Paris marche sur Versailles. Mirabeau conseille à Mounier, élu tout récemment président, d'aller au château pour engager le roi à accepter sans observations; l'assemblée se range à l'avis de Mirabeau.

Au moment où Mounier allait sortir, on annonce l'arrivée de Maillard et de sa horde; Maillard est introduit, les femmes se précipitent dans la salle; il raconte alors la disette de Paris et le désespoir de sa population; il parle de la lettre écrite au meunier. Une voix accuse Juigné, l'évêque de Paris; on repousse avec indignation cette calomnie. Maillard est rappelé à l'ordre avec sa dé-



Attaque du château de Versailles.

putation; on finit par leur persuader que les mesures sont prises pour remédier à tout. Mounier se rend au château; il est entouré par les femmes et forcé d'en emmener six avec lui. Il s'avance à travers les bandes armées de haches, de piques, de bâtons ferrés. Une pluie abondante tombait depuis quelques instants. L'attroupement est dissipé par un détachement des gardes du corps; mais Mounier est rejoint par les femmes et trouve au château, en ordre de bataille, les dragons, les Suisses, le régiment de Flandre et la garde nationale de Versailles. Six autres femmes se réunissent aux autres; elles sont accueillies par le roi, qui leur adresse de bienveillantes paroles et s'apitoie sur leur misère. L'émotion les gagne; une d'entre elles, une jeune et belle créature, est tellement interdite à la vue de Louis XVI, qu'elle trouve à peine la

force de dire en pleurant : *Du pain!* Le roi, aussi ému qu'elle-même, l'embrasse, et cette députation le quitte avec des larmes dans les yeux.

Ces femmes attendries vont raconter aux autres l'accueil du roi; celles-ci n'en veulent rien croire, reprochent à leurs compagnes d'avoir été séduites par l'or de la cour, et se disposent à les mettre en pièces. Le comte de Guiche et quelques gardes du corps volent à leur secours; au même instant quelques coups de fusil partent on ne sait d'où; deux gardes sont atteints ainsi que plusieurs femmes. A quelques pas plus loin un des agitateurs, suivi de plusieurs femmes, se fait jour à travers les troupes et s'avance jusqu'à la grille; il est poursuivi par M. de Saumontères, qui a le bras cassé par une balle.

L'irritation était extrême. Le roi envoie à ses gardes

l'ordre de ne pas tirer et de rentrer à l'hôtel. Dans ce moment des coups de fusil leur sont envoyés par la garde nationale de Versailles, et ils y répondent.

Le roi ne donnait aucune réponse à Mounier, qui le faisait supplier de se hâter; sa sanction devait calmer tous les esprits. Le président de l'assemblée avait hâte de regagner son poste. Pendant ce temps le conseil agita la question du départ du roi; cela dura depuis six heures jusqu'à dix heures du soir. Le roi résistait. Les voitures qui allaient emmener la reine et ses enfants furent arrêtées; d'ailleurs la reine elle-même refusait de quitter son époux.

Mounier finit par obtenir l'acceptation si longtemps attendue et trouve la salle des séances abandonnée par les députés, mais garnie de femmes qui demandent du pain après avoir approuvé tout ce qui venait d'être fait. Mounier leur fit donner tout le pain qu'on put trouver. La plus grande faute commise dans cette nuit fut d'avoir laissé sans assistance ces bandes affamées, que le besoin avait poussées hors de Paris.

Sur ces entrefaites arrive Lafayette; il avait pendant longtemps lutté contre la milice parisienne qui voulait aller à Versailles. Les troupes étaient d'avis de s'assurer de la personne du roi, de le placer au milieu d'elles, et d'en obtenir l'exécution de ses promesses. Lafayette avait réussi à retenir son armée jusqu'au soir; mais la multitude augmentait toujours et travaillait la milice; elle avait plus d'une fois déjà essayé d'attenter aux jours du général. Des bandes armées se rendaient encore à Versailles, il fallait y suivre l'insurrection pour lâcher de s'en rendre maître. La commune ordonna à Lafayette de partir, il partit; en chemin il fait prêter à son armée serment de fidélité au roi, et entre à Versailles vers minuit. Il court chez le roi, lui fait part des précautions prises, et lui offre son dévouement. Le roi se calme et se retire dans ses appartements.

On n'avait confié à Lafayette que les postes extérieurs; la garde du château et d'autres postes importants avait été laissée aux Suisses, aux gardes du corps et au régiment de Flandre dont la fidélité était douteuse. On avait d'abord ordonné aux gardes de se retirer; puis on les avait rappelés; mais ils n'avaient pu se rendre qu'un petit nombre à leur poste. D'ailleurs le trouble était si grand qu'on avait oublié de défendre tous les lieux abordables; on avait laissé une grille ouverte. Quoiqu'il en soit, aucun des postes donnés à Lafayette ne fut ni attaqué ni enlevé.

L'assemblée, en dépit du désordre extérieur, avait repris sa séance, que la multitude interrompait de temps en temps en criant : *Du pain!* Impatience. Mirabeau s'écrie d'une voix formidable que l'assemblée n'a d'ordre à recevoir de personne et menace de faire évacuer les tribunes; il est couvert d'applaudissements. Alors Lafayette assure Mounier que la tranquillité est rétablie, et l'assemblée, après s'être ajournée au lendemain, se sépare au soir.

Le peuple, dispersé de tous côtés, semblait calme; Lafayette comptait, et avec raison, sur le dévouement et l'obéissance de son armée. Il avait mis l'hôtel des gardes du corps à l'abri de toute tentative; il avait commandé de nombreuses patrouilles. A cinq heures du matin il s'étonnait tout habillé sur un lit.

Le peuple sortait de son repos momentané et se men-

trait déjà aux abords du château. Un garde du corps, à la suite d'une rixe avec quelques hommes de la populace, fait feu d'une fenêtre. Les brigands poussent des hurlements, pénètrent par la grille qui était ouverte, et gravissent un escalier que personne ne défend. Mais tout à coup deux gardes du corps se présentent, arrêtent les assaillants, et ne se retirent qu'après la plus courageuse résistance, après avoir défendu chaque porte, chaque issue. « Sauvez la reine! » s'écrie le brave Miomandre, l'un de ces hommes héroïques. La reine entend ce cri et n'a que le temps de se réfugier dans la chambre du roi. Pendant sa fuite les brigands sont entrés dans les appartements de la reine; sa couche est déserte; ils veulent aller plus loin, mais les gardes du corps, plus nombreux, ont eu le temps de se retrancher; les assaillants hésitent. C'est alors qu'au bruit de ce tumulte, les gardes-françaises, passés dans les rangs de Lafayette, quittent leur poste et courent disperser les brigands. Ils trouvent les gardes du corps retranchés derrière une porte : « Ouvrez, » s'écrient-ils, ce sont les gardes-françaises, qui n'ont pas oublié qu'à Fontenoi vous avez sauvé leur régiment! » La porte s'ouvre, et tous fraternisent et se serrent les mains.

Au dehors tout était confusion. Lafayette n'avait pu se reposer qu'une demi-heure, il n'avait pas eu le temps de s'endormir, quand il entend des cris; il s'élance sur un cheval, et rencontre une foule furieuse qui allait massacrer plusieurs gardes du corps; il les arrache à la mort, envoie ses soldats au secours du château, et se trouve seul pour ainsi dire au milieu des brigands. Un de ces derniers dirige contre lui son fusil; sans se décontenancer, Lafayette ordonne au peuple de lui amener cet homme; on le saisit et on lui brise la tête sur le pavé. Lafayette, suivi des gardes qu'il a sauvés, vole au château et y retrouve ses grenadiers. On l'entoure, on lui jure de mourir pour le roi. Les gardes du corps criaient : *vive Lafayette!* Toute la cour, qui lui devait la vie, lui exprimait avec transport sa reconnaissance. Madame Adélaïde, tante du roi, s'écrie en serrant Lafayette dans ses bras : « Général, » vous nous avez sauvés! »

Le peuple voulait que le roi vint à Paris; un conseil s'assembla, et le départ du roi fut décidé. On jette par les fenêtres des billets qui annoncent cette nouvelle. Louis XVI se montre au balcon avec Lafayette, on crie *vive le roi!* Mais des menaces accueillent la reine, qui s'est approchée. « Que voulez-vous faire, ma dame? » lui demande le général. — Accompanyer le roi, répond courageusement la princesse. — Suivez-moi, » reprend Lafayette, et il l'amène toute surprise sur le balcon. Des hommes du peuple recommencent leurs cris menaçants; un coup de feu pouvait partir. D'ailleurs on ne pouvait se faire entendre, il fallait parler aux yeux. Le général s'incline, prend la main de la reine et la baise avec respect. Alors des transports éclatent avec les cris de *vive la reine! vive Lafayette!* La réconciliation est faite. Le roi prie Lafayette de faire quelque chose pour ses gardes. Le général en prend un, le conduit au balcon et lui met sa bandoulière en l'embrassant; les applaudissements du peuple montrent aussitôt que la paix est faite avec les gardes, et que de ce côté aussi il n'y a plus rien à craindre.

L'assemblée, apprenant le départ du roi, rendit un décret qui la déclarait inséparable de la personne du souverain, et le fit accompagner par cent députés. Lafayette

avait fait suivre, par un détachement de ses troupes, la plupart des bandes déjà parties et auxquelles il interdisait ainsi le retour. On avait arraché aux brigands qui les portaient au bout de leurs piques les têtes de deux gardes du corps égo-gés. Louis XVI fut reçu par Bailly à l'Hôtel-de-ville. « Je reviens, dit-il, avec confiance au milieu de mon peuple de Paris. » Bailly répète ces mots à ceux qui ne pouvaient entendre, et oublie le mot *confiance*. —

« Ajoutez avec confiance, dit la reine. — Vous êtes plus heureux, répond Bailly, que si je l'avais dit moi-même. »

La famille royale alla habiter les Tuileries, désertes depuis un siècle, et on en confia la garde à la milice parisienne; aussi Lafayette fut-il regardé par les courtisans comme un géôlier: il n'eut pourtant jamais qu'un seul desir, celui de protéger son roi.

A.-L. RAVERGIE.

HISTOIRE NATURELLE.



LE SANGLIER.

Le sanglier est, ainsi que le cochon, un animal brutal, n'ayant que des appétits grossiers, et dont l'intelligence se borne à peu près à l'accomplissement des actes les plus matériels de la vie.

Le sanglier, n'étant autre chose que le cochon à l'état sauvage, a la même grossièreté dans les habitudes, les mêmes goûts immondes, la même voracité que cet animal, auquel il ressemble presque de tous points, ayant comme lui le poil rude et grossier, la peau épaisse et peu sensible aux influences extérieures.

Cependant le sanglier possède des défenses plus grandes et plus tranchantes, un boutoir plus fort et une luire

plus longue. On remarque aussi qu'il a les pinces des pieds plus séparées et le poil toujours noir.

La disposition des pieds, la manière dont la terre a été foulée, des petites branches cassées, sont autant d'indices qui révèlent à un piqueur expérimenté l'âge, la force, les habitudes d'un sanglier. Le cochon, par exemple, fouille la terre çà et là, mais superficiellement, tandis que le sanglier trace presque toujours un sillon en ligne directe et très-profondément creusé.

Lorsque les sangliers sont jeunes, on les nomme en terme de chasse *bêtes de compagnie*, car alors ils suivent souvent leur mère et marchent en troupe; au moins

dre bruit, ils se réunissent de manière à pouvoir se défendre contre l'ennemi qui les menace; on prétend même que les plus gros se mettent en avant et forment une petite phalange au milieu de laquelle les plus faibles sont à l'abri. Ce qu'il y a de certain, c'est que la femelle devient furieuse quand on lui enlève ses petits, et que,

dans ce moment-là, elle est redoutable pour le chasseur. On croirait difficilement qu'un animal aussi gros, aussi peu taillé pour la course, puisse s'élaner avec une rapidité si grande, qu'elle égale celle des meilleurs chiens : aussi ne faut-il pas se fier à cette pesanteur apparente.

Lorsque le sanglier devient vieux, il fait comme l'ours,



lui recherche les cavernes solitaires; lui, se réfugie alors dans les parties les moins fréquentées des forêts, près de quelque marécage où il trouve une nourriture de son goût. La, vivant seul, ce sauvage ermite devient encore plus rude, plus intraitable qu'auparavant : ce coin de forêt devient sa propriété; ils sont à lui, les vieux chênes couverts de mousse, les énormes châtaigniers au feuillage touffu, le houx piquant, le myrtille, les roseaux qui s'élèvent dans les bas-fonds; il trouve dans cet endroit écarté la solitude qu'il aime, des glands, des châtaignes, des racines tendres qui font ses délices. Malheur donc à qui viendra le troubler dans son bonheur! C'est un propriétaire jaloux, et la nature lui a donné des défenses tranchantes.

Cependant le bruit lointain du cor se fait entendre; ce sont des fanfares dont les sons, apportés par les brises, arrivent jusqu'à lui; il se souleve dans la bauge où il était accroupi, son poil se hérissé, ses yeux ardents semblent jeter des flammes; c'est qu'il a senti l'approche des chasseurs et des chiens.

Bientôt de jeunes sangliers, menés battant par la meute, traversent la forêt dans leur course rapide: quel-

ques-uns sont tués par les chasseurs, d'autres s'échappent; le vieux solitaire aussi est enfin relancé, il se retire d'un pas alourdi par l'âge; sa retraite est lente, mais habile; les plus hardis mâtons n'approchent de lui qu'en hésitant, car il se retourne souvent et à propos pour leur faire tête; alors, d'un coup de défense, il ouvre le ventre à l'un, tandis qu'il brise les côtes de l'autre; le cercle des assaillants s'élargit, les chasseurs eux-mêmes hésitent quelquefois en tirant, car le vieil habitant des forêts a la peau dure, presque impenétrable à la balle, et une blessure douloureuse ne ferait que redoubler sa furie.

C'est donc un véritable triomphe pour le chasseur adroit qui parvient à abattre un sanglier de première force, car cette victoire n'est jamais sans dangers sérieux.

Aussi, lorsque les chasseurs ont tué quelques-uns de ces animaux, font-ils retentir la forêt de joyeuses fanfares; et, lorsque le soir ils rentrent en ville avec leur conquête, cette entrée triomphale se fait souvent à la clarté des torches et au bruit des vivats.

Les sangliers ne sont pas aussi dangereux pour les cultivateurs que les loups et les renards, qui ravagent leurs troupeaux et leurs poulailleurs; cependant lorsqu'ils se

multiplient outre mesure, ils traversent, en se vantrant, les champs de blé et y causent de notables dégâts.

La chair du marcassin ou jeune sanglier n'est pas mauvaise, quoiqu'elle ait un goût sauvage dont toutes les

préparations culinaires ne peuvent la débarrasser. Quant au vieux, on n'en mange guère que la hure, qui est d'ailleurs regardée comme la pièce d'honneur.

OLIVIER LE GALL.



LE RENARD.

Nous allons nous occuper d'un fin matois, maître renard, si connu par ses ruses, le Cagliostro, le Figaro des quadrupèdes.

Lorsqu'un renard rôde autour d'un poulailler, ce sera miracle s'il ne trouve pas quelque poule à croquer; car si son esprit est fertile en stratagèmes, sa gourmandise en stimule l'activité, et sa patience est à toute épreuve.

Le loup, sanguinaire et brutal, ne connaît d'autre droit que celui de la force; mais le renard comprend et pratique la diplomatie, ni plus ni moins qu'un Talleyrand; s'il tue, s'il égorge, c'est du moins avec des formes moins acerbes; et certainement, s'il pouvait parler, il invoquerait la légalité et le fait accompli.

Le renard ressemble beaucoup à certains chiens, mais il a proportionnellement la tête plus grosse; le poil roux, plus long, plus touffu; les oreilles plus courtes, la queue plus grosse et plus garnie de longs poils, le regard sournois, les mouvements brusques et inquiets.

Comme ces animaux aiment beaucoup les oiseaux de basse-cour, ils se rapprochent volontiers des fermes situées à proximité des taillis; là ils se creusent de profonds terriers, qu'ils disposent avec beaucoup d'art, de manière à en cacher l'entrée le plus possible; c'est l'endroit où ils se réfugient lorsqu'ils se sentent trop vivement poursuivis, et où ils élèvent leurs petits jusqu'à l'âge où ils peuvent sortir sans trop de danger.

Il arrive souvent que les chasseurs, ne pouvant forcer un renard avec leurs chiens, bouchent l'entrée du terrier lorsqu'il est sorti, et se tiennent près de là en embuscade. Le renard, pressé par la meute, rabat vers son domicile, et, trouvant l'entrée obstruée, reçoit le feu des chasseurs. S'il n'est pas atteint, il fuit avec précipitation, mais ne tarde pas à y revenir pour essayer une seconde décharge; alors, comprenant l'impossibilité absolue de rentrer chez lui, il se sauve à travers champs jusqu'à ce que, harassé de fatigue, il soit atteint et tué. On fait aussi entrer dans le terrier des bassets à jambes torses, qui se glissent jusqu'au fond du repaire; mais on en voit qui sont plus pressés d'en sortir que d'y entrer, car le renard a la mâchoire

forte et les dents acérées; sa morsure, des plus cruelles, emporte la pièce.

Quelquefois, un promeneur solitaire, jaloux de jour des beautés de la nature à son réveil, parcourt lentement les allées fraîches et tortueuses d'un taillis. Le calme, les jeux de l'ombre et de la lumière, les gouttelettes de rosée tremblantes sur les feuilles, tout lui présente des images de bonheur, lorsque tout à coup il entend de longs glapissements, un cri semblable à celui du paon; c'est un renard qui chasse des lièvres, des lapins, et sème la destruction sur son passage; ses lèvres sont souillées de sang et il cherche encore une nouvelle proie.

Le renard ne se contente pas de chasser à la course, il emploie mille ruses pour garnir son garde-manger; infatigable mineur, il travaillera longuement à se creuser une issue pour pénétrer dans une basse-cour; puis, profitant d'une nuit sombre, il renversera les derniers obstacles. Alors, arrivant à l'improviste, il tuera tout ce qui se trouvera sous sa dent, enlèvera ses victimes, les cachera ou les transportera dans son terrier, mais toujours de manière à les éloigner du théâtre du carnage et à pouvoir les retrouver au besoin.

Lorsqu'il a remarqué des pièges, des pipées, disposés pour prendre de petits animaux ou des oiseaux, plus diligent que le chasseur, il fait sa ronde avant le jour, enlève les animaux qui se sont laissé prendre, les tue et les cache, soit parmi de hautes fougères, soit sous la mousse, en attendant le moment favorable de venir les reprendre sans crainte.

« Je fis un jour, dit Buffon, suspendre à neuf pieds de hauteur, sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la première nuit les renards s'étaient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre était battu comme une aire de grange. »

Il est probable que ces renards de Buffon se seront retirés avec dédain, en disant que la viande était trop cuite et le pain trop rassis.

Du reste, les renards mangent de tout, non-seulement des animaux, mais aussi du fromage, des œufs, des insectes

tes, du miel, des fruits, du raisin surtout, dont ils sont très-friands. Leur goût pour le miel est très-prononcé, mais n'est pas toujours facile à satisfaire, car les abeilles sont vigilantes et leurs aiguillons causent des blessures cuisantes; alors ils se roulent par terre avec leurs ennemis, qu'ils écrasent; manœuvre qu'ils répètent plusieurs fois avec la plus grande patience; puis, s'élançant sur la ruche, ils emportent le miel et la cire qu'ils peuvent saisir.

S'agit-il de s'emparer d'un hérisson, expédition périlleuse: le renard le guette; mais celui-ci, dès qu'il l'aperçoit, se met en boule et se hérissé de piquants; y mordre n'est pas chose facile, mais le renard le pousse, le tracasse, le fatigue si bien avec les pieds de devant, qu'il le force à s'étendre, non sans en avoir reçu mainte blessure: c'est alors qu'il le saisit.

« Un jour, dit un observateur, je me promenais dans un taillis très-fourré, voisin d'une ferme, et où plusieurs sentiers se croisaient. Étant arrivé près d'un carrefour, je vis un renard qui se glissait parmi les genêts et les ajoncs; comme il marchait avec d'innombrables précautions, je voulus voir quelle grande affaire le conduisait en ce lieu, et je me cachai dans un buisson pour mieux examiner. Après quelques minutes d'attente, je le vis sauter sur la route, du lieu où il était blotti. Il répéta trois ou quatre fois ce manège, dont je ne comprenais pas le but; mais

bientôt le mystère fut éclairci lorsque je le vis bondir sur un lapin qui passa à portée, juste à la place où il s'était si bien exercé à tomber dans son élan. »

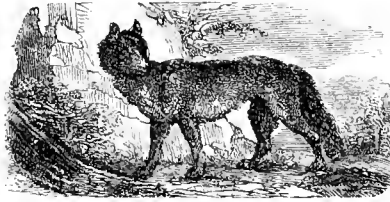
On prétend que si des diadons ou des poules poursuivis par un renard se réfugiaient dans un arbre, ils ne lui échapperaient pas pour cela. Le renard tourne autour de l'arbre, tantôt lentement, tantôt avec rapidité; il fait la roue, saute, cabriole, se met sur le dos, et captive tellement l'attention des pauvres volatiles, que plusieurs, fatigués, étourdis, se laissent tomber et sont saisis par le maître sycophante.

Il paraît que le renard est un objet d'horreur pour les oiseaux, car, dit Buffon: « Les geais et les merles, des qu'ils l'aperçoivent, font entendre des cris et expriment leur antipathie en fuyant au plus loin.

À l'état de domesticité et enchaîné, le renard perd une partie de sa férocité, et ne détruit pas la volaille qu'on laisse errer près de lui.

Il existe, dans le Nord surtout, des renards de toutes les couleurs, noirs, bleus, gris-argenté, blancs, etc., dont plusieurs fournissent des pelleteries estimées; mais l'espèce commune ou rousse est la plus généralement répandue.

Olivier LE GALL.



SCÈNES, RÉCITS ET AVENTURES DE LA VIE MARITIME.

LA FRÉGATE L'URANIE ¹.

IV.

On voit en mer deux espèces de trombes: les unes sont, dit-on, le produit des attractions et des répulsions électriques qui imprimant une forte impulsion gyroïde à des masses d'air entraînées de la circonférence au centre; les nuages ébranlés suivent ce mouvement, et descendent en forme de cônes jusqu'à la surface des eaux. Les autres sont évidemment produites par des feux souterrains; on en voit les premiers mouvements dans la mer, qui sur un point donné paraît comme en ébullition; ce bouillonnement, qui d'abord se produit sur un point très-restreint, étend sensiblement son cercle. Alors, de temps en temps on aperçoit comme une voûte de cristal qui s'élève, puis s'abaisse; des vapeurs sulfureuses remplissent l'atmosphère; enfin, une colonne d'eau s'élève comme un tube immense jusqu'aux nuages, et marche en tourbillonnant suivant l'impulsion du vent, jusqu'à ce que, rompue par un obstacle, on s'affaissant sous son propre poids, elle laisse retomber avec violence la masse

d'eau qui la compose, et qui ferait sombrer un navire.

La trombe qui nous occupa le plus, par son éclat et les phénomènes qui l'accompagnaient, fut une de ces dernières. Nous étions menacés d'un calme plat comme celui que nous avions éprouvé la veille, la chaleur était étouffante; mais maître Raban nous montra au loin une partie du ciel couverte de nuages pommelés; et, comme il ne manquait jamais de placer des proverbes de marin à tout propos et hors de tout propos, il nous dit avec gravité, en préparant le sifflet suspendu à sa chaîne d'argent:

¹ Temps pommelé, fille fardee,
² Ne sont pas de longue durée.

À peine eut-il lâché son proverbe, que la brise s'éleva avec force, comme si le bonhomme Eole avait percé une de ses outres. On fut obligé de prendre deux ris ¹ dans les huniers sous lesquels nous naviguions.

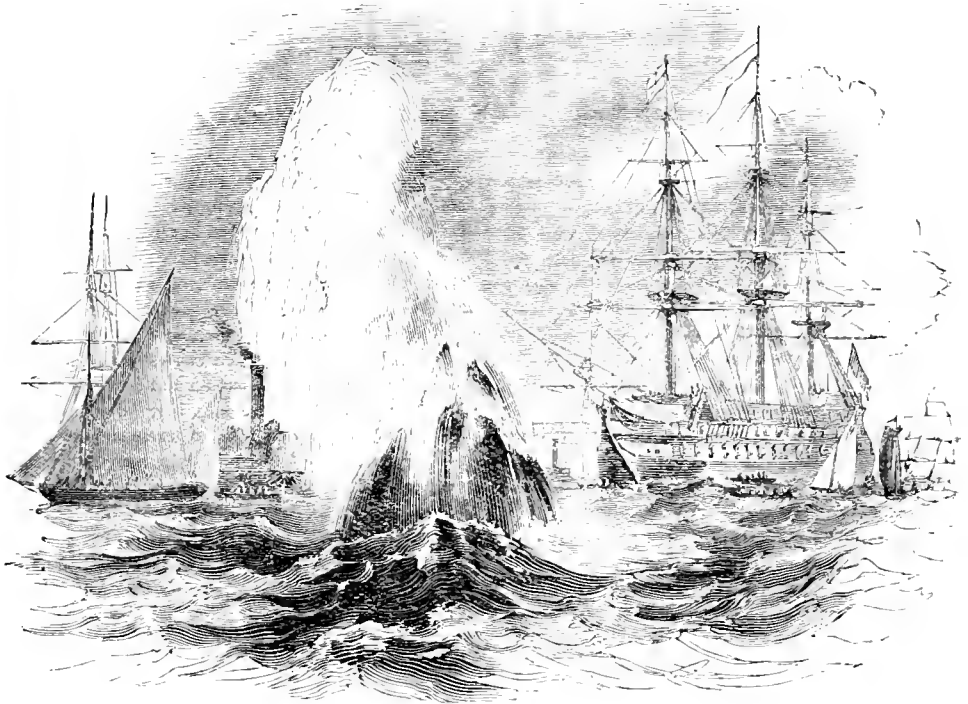
Le ciel, cependant, conservait sa sérénité; l'occident était en feu, et les nuages blancs, se colorant alternative-

¹ Voir t. II, p. 236; et t. III, p. 61 et 95.

ment de pourpre, de rose et de jaune, offraient un admirable spectacle en se reflétant dans les flots mobiles qui roulaient en larges lames. Sur un point cependant, la mer était écumeuse et blanchâtre comme si une immense fournaise l'eût mise en ébullition; de cet endroit s'éleva peu à peu, avec un grondement sourd, une colonne d'eau de la plus parfaite limpidité qui montait en tournant avec rapidité, et que les rayons du soleil coloraient des plus vives couleurs du prisme et de l'arc-en-ciel. Tout l'équipage admirait cette magnifique trombe, qui s'éloigna rapidement du point où elle s'était formée. Le commandant lui fit envoyer deux ou trois boulets qui ne l'atteignirent pas;

il voulait expérimenter par lui-même si la trombe atteinte par un projectile se dissoudrait; c'est un fait, du reste, que j'ai eu l'occasion de constater depuis plusieurs fois.

A peine cette trombe eut-elle disparu qu'il s'en forma deux autres près de nous; mais celles-ci étaient d'une nature différente; elles portaient des narges, qui, s'étant avancées au-dessus de nous en moins d'une heure, couvraient déjà une partie du ciel; une nuée épaisse semblait se condenser et former un tourbillon noir qui prit une forme cylindrique, dirigeant vers la mer sa pointe extrême et attirant l'eau avec une grande violence comme



le ferait une pompe puissante; le vent devenait impétueux et soufflait par rafales avec tant de furie, qu'il nous faisait donner une forte bande ² et compromettait une partie de la mâture; le tonnerre grondait et de sinistres éclairs sillonnaient la nue sombre. Cette trombe passa près de nous avec une effrayante rapidité, et son mugissement était si fort que l'on entendait à peine le porte-voix du commandant et le sifflet aigu des maîtres d'équipage. Après avoir couru pendant quelques minutes, le météore se rompit avec bruit, et un véritable déluge s'épancha du nuage; je crus que nous allions être engloutis.

Après ces épreuves qui se suivirent de si près, et qui

¹ Prendre un ris. — Les ris sont des bandes de la toile à voile, garnies d'aiguilles et gâchettes pour diminuer la voile lorsque le vent est trop fort. On prend un, deux, trois ris, etc., suivant le cas. — La gâchette est une liasse faite de trois, cinq, sept ou neuf fils de caret ou bitord. Celles des ris sont plus grosses au milieu qu'aux extrémités.

² La bande. — Un navire donne la bande à tribord ou à bâbord, c'est-à-dire qu'il penche plus ou moins fortement sur le côté droit ou sur le côté gauche.

nous avaient fait oublier le négrier, il fallut songer à retourner à Gorée pour visiter toutes les parties de la frégate et faire de l'eau fraîche, car nos caisses en tôle commençaient à se vider. La mer étant redevenue belle quoique un peu boueuse, le commandant en profita pour faire faire l'exercice; malheureusement, dans un coup de roulis, un matelot qui se trouvait à l'empointure ¹ de la grande vergue lâcha prise et tomba dans la mer. Aussitôt le cri sinistre : *Un homme à la mer!* retentit, l'anxiété se peignit sur toutes les figures, et les mesures de sauvetage furent rapidement commandées et exécutées; la bouée ², ayant été lancée, flotta dans le sillage du navire,

¹ Empointure. s. Extrémités des vergues.

² Bouée, ordinairement en liège, surmontée d'un pavillon. Il en existe une autre qui peut rendre plus de services; elle est composée de deux globes creux en cuivre, capables de soutenir un grand poids. Une barre de fer horizontale les unit, et une autre placée au milieu s'éleve verticalement à l'aide d'un lest de plomb placé à sa base. La partie la plus élevée hors de l'eau est munie d'un appareil qui fait pallier une lumière lorsqu'on jette la bouée, c'est un petit phare qui pendant la nuit peut guider l'homme qui se noie et le canot qui se dirige vers lui.

montrant son petit pavillon rouge, dernière espérance du malheureux qui s'efforçait de l'atteindre, mais il est doué de tant qu'il y fût parvenu. Ah ! combien nous semblèrent longues ces quelques minutes pendant lesquelles nous apercevions seulement la tête et quelquefois un des bras du matelot, qu'il élevait pour implorer du secours. Le canot qui avait été promptement mis à l'eau, et que six hommes commandés par un élève dirigeaient avec peine, arriva au moment où cet homme, dont les forces étaient épuisées, allait disparaître pour toujours.

Un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines lors-

qu'on le vit saisi par ses camarades et déposé dans le canot. Jamais je n'ai éprouvé une émotion plus saisissante que pendant cette scène, qui ne dura que quelques minutes.

Le matelot, transporté à bord, reçut tous les soins que nécessitait son état ; on eut quelque peine à le rappeler à la vie, et les premiers mots qu'il prononça en pressant la main d'un de ses camarades furent pour exprimer le désir de boire une ration d'eau de-vie, ce qui lui fut octroyé.

OLIVIER LE GALL.

SCÈNES, RÉCITS, AVENTURES, EXTRAITS DES PLUS RÉCENTS VOYAGES.

VOYAGE DU VALPARAISO A CALLAO, A LIMA, A L'ARCHIPEL GALAPAGOS.

Nous trouvons dans une correspondance intime, dont une heureuse indiscretion nous a permis de percer le mystère, de curieux détails sur des contrées aujourd'hui peu explorées, et dont l'importance a été grande alors que l'Espagne était parvenue, grâce à la possession et aux trésors du Mexique et du Pérou, à se faire l'arbitre des destinées du monde. Un voyage de Valparaiso à Callao, à Lima, à l'archipel Galapagos, est une chose assez rare pour exciter l'intérêt, surtout quand on saura que l'auteur, jeune aspirant de marine, n'a pas pensé le moins du monde à écrire pour le public. N'oublions pas qu'il a bien voulu devenir lui-même complice de l'indiscretion qui a trahi sa confiance, en nous permettant de révéler les détails suivants :

Quelques jours après l'arrivée de l'amiral Hamelin à Valparaiso, le navire de M. R., de M... se trouvait sous voiles et se dirigeait vers Callao, le Pirée de Lima, cette ville des rois qui commençait à s'élever du temps de Pizarre, et dans laquelle cet aventurier se retira après le meurtre du dernier des Incas de Quito.

Au Pérou, le voyageur peut observer une race toute nouvelle. Les hommes, de taille moyenne, ont le teint cuivré, le nez épaté comme les sauvages, et les yeux fendus en amande comme les Andalous ; à ce type on devine leur origine mixte. Mais ces Péruviens ont aussi dégénéré de leurs ancêtres, remarque qu'on peut appliquer à tous les peuples de l'Amérique du Sud.

En voici un exemple remarquable emprunté à la vie politique des Péruviens : — Callao a un port magnifique, composé de deux batteries circulaires pouvant porter quatre à cinq cents pièces de canon. Les Espagnols, qui comprenaient l'importance de ce point fortifié, y entretenaient le matériel d'artillerie nécessaire. Mais, dans la guerre qu'ils eurent à soutenir avec les Chiliens, la frégate l'*Estramadure* leur ayant été enlevée pendant une nuit par l'escadre ennemie, sous les ordres de lord Cochrane, ils se virent obligés de livrer au vainqueur le port de Callao. Alors le Pérou se fit république ; la république eut ses présidents ; l'un d'eux, plus avide que les autres, fit aux Péruviens un discours magnifique, tendant à démontrer l'inutilité de ces canons et l'intérêt considérable que leur vente rapporterait au trésor, spéculation qui ne pouvait qu'augmenter la confiance de leurs voisins, encore

amis de la paix. Le président, dont j'ignore le nom, fut écouté ; le superbe armement fut vendu. Les Péruviens eurent de l'argent, mais ils perdirent leur force et leur dignité. Aujourd'hui le fort s'élève sur des fossés comblés ; les murailles tombent en ruine, et une cinquantaine de mauvais canons arment quelques embrasures. Aussi qu'arrive-t-il ? Les Anglais menacent des qu'on leur refuse quelque demande ; aux menaces succèdent les démonstrations ; ce sont des navires brûlés, des villes bombardées. Il y a un an encore, un vaisseau de quatre-vingts canons, le *Collingwood*, était embossé devant la ville, canons prêts à tirer ; force fut d'acquiescer aux réclama-tions, et ainsi sera toujours ce pauvre pays.

Lima, à deux lieues de Callao, se voit de loin, grâce à ses soixante-dix-sept clochers qui se dressent à l'horizon comme des minarets. Pour arriver à cette ancienne résidence de la splendeur espagnole, on suit une route difficile, sablonneuse ; on entre dans la ville par une porte peinte en vert, et, malgré de hautes et nombreuses fortifications, il est difficile de se croire dans une place fortifiée.

Comme la pluie est chose rare dans le pays, les maisons sont couronnées de terrasses avec bon nombre de fleurs et d'arbustes. A vol d'oiseau, la ville ressemble à une vaste plaine jaune, émaillée, coupée de chemins noirs et droits. Presque tous les édifices sont bas, n'ont en général qu'un étage ; mais ils ont un certain air de grandeur. Les cours d'entrée possèdent presque toutes des fresques, scènes du moyen âge, scènes de religion ou de la guerre d'indépendance ; ces peintures sont généralement d'une exécution grotesque.

Les couvents y sont nombreux. Dans l'un d'eux, appelé *Santo-Domingo*, on remarque un plafond sculpté sur bois, représentant des russes et des couronnes semblables, sauf les dorures, aux plafonds ciselés de Versailles et du Louvre. Au milieu d'une cour s'élève un jet d'eau qui arrose tout l'enclos ; les colonnes et les murs sont revêtus d'une couche très-mince de faïence peinte. Au-dessus d'un certain nombre de tableaux, représentant les extases, la mission ou les miracles du saint, on peut lire des inscriptions en langue castilane. Sous le portrait d'un ancien moine de l'ordre, une de ces légendes don-

nait au religieux représenté le nom de *saint Napoléon*.

Parmi les groupes qui assistaient à l'office dans la chapelle du monastère, on distinguait des naturels, descendants sans mélange des anciens sujets des Incas. Leur tournure, leurs habillements, leur figure, les font différer beaucoup des autres Péruviens, issus de ces indigènes et des Espagnols. Les femmes sont petites, bonnes et sérieuses; leurs cheveux sont relevés ou pendent sur leurs épaules; plusieurs sont coiffées d'un large chapeau; leur *puncho* est fait en *lama*. Ce qui caractérise surtout leur costume, c'est un tablier de couleur noire qu'elles portent sur le côté gauche, signe national de deuil adopté depuis la mort du dernier des Incas.

Avant d'arriver à l'*Ataméda*, promenade publique, on

passa devant un monument fort connu, les bains de la *Péricholi*, femme célèbre par ses vices et sa beauté, et qui, dans sa folie orgueilleuse, obtint d'un vice-roi de faire paver en or un chemin qu'elle avait coutume de prendre. Inutile de dire qu'il ne reste pas un vestige de ce pavage splendide.

Sur l'*Alaméda*, on peut voir les femmes porter le *saya* et le *manto*, ce capuchon avec lequel elles s'enveloppent la tête, les épaules et la figure, et ne laissent voir que l'œil; ce qui rappelle l'usage ancien du masque dans la joyeuse et brillante Venise.

Lima, la ville des enfants du soleil, est, du reste, dans une décadence complète; on la quitte avec le sentiment d'une tristesse profonde.



Tombac & Maiss.

Bientôt l'hydrographie des *Galapagos*, ordonnée par le gouvernement, appela notre voyageur vers ces groupes d'îles, dont plusieurs étaient inconnues, et qui se trouvent coupées par la ligne; ces îles appartiennent à la république de l'Équateur, et constituent en tout cas une triste possession; il n'y a de centre d'habitation que dans trois d'entre elles. La première, l'île de *Chatam*, possède, au sud, une riche verdure; mais à l'ouest, exposée qu'elle est au soleil, sans brise qui tempère les brûlants rayons de cet astre étincelant, elle n'offre plus aux regards ces beaux arbres qui, plongés dans un léger brouillard, groupés, serrés, enlacés ensemble par des lianes flexibles, formaient dans la partie méridionale un si verdoyant tableau. On ne rencontre là que quelques massifs dépouillés, blanchis par la chaleur, une nature morte; le haut des collines est cependant moins aride que le bas, grâce aux brumes continuelles qui s'y condensent.

Le navire mouilla à la *Baie du Naufrage*, qu'on venait exploiter.

Au fond de cette baie étroite s'élèvent, sur une plage de sable, quelques mauvaises habitations construites en paille de maïs et en branches d'arbres. Ces maisons sont habitées par une vingtaine de personnes parmi lesquelles se trouve le général Meyna, gouverneur de l'île, exilé de Guayaquil pour avoir troublé l'État.

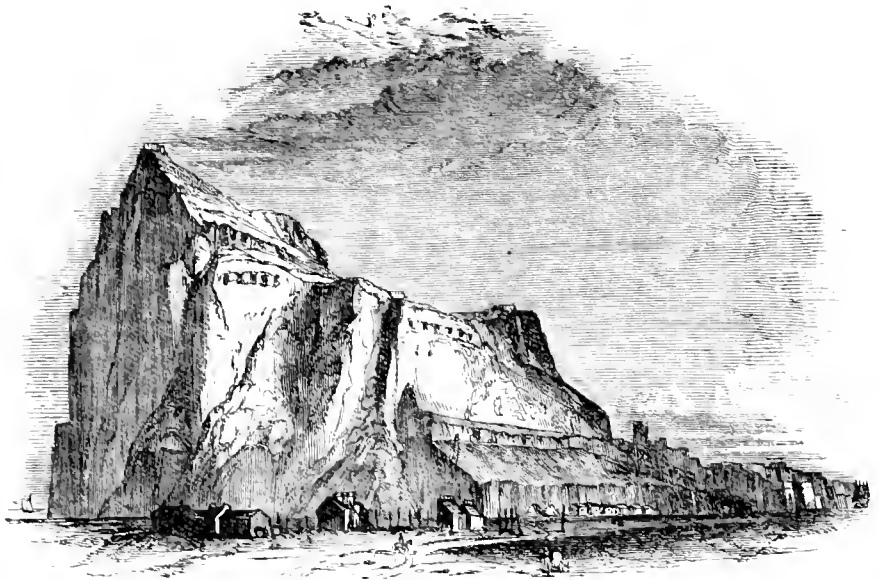
Ce général était le chef du parti opposé au président Flores. Ce dernier, l'ayant emporté sur son rival, exila les meneurs de l'opposition vaincue, les uns au Pérou, les autres au Chili, et plusieurs autres aux îles Galapagos. Une fois exilé de son triste gouvernement, Meyna se prit à changer d'état; de général qu'il était, il se fit marchand de tortues, animaux dont cet archipel abonde.

Au bout de huit jours, l'hydrographie de l'île était terminée; on n'avait pas rencontré de grandes difficultés.

Cependant, en sondant pour marquer les diverses profondeurs de la mer, nous fûmes obligés de passer, dit notre voyageur, sur un rescif; le fond était de deux mètres et demi, et nous nous trouvions à un mille de toute terre. La lame brisait avec tant de force, que notre embarcation se levait verticalement et retombait ensuite dans le creux où la mer, en se précipitant, menaçait de la remplir; c'est la seule fois que je me sois trouvé dans une position un peu difficile... Le septième jour, au matin, libre, je partis à l'aventure, marchant sur des pierres spongieuses, sur des débris de roches et des scories de volcans. Tout à coup, un cri rauque, assez semblable à celui d'un chien enroué, se fit entendre derrière moi. La mer venait de bouillonner. Attentif, le fusil armé, j'examinai aux environs, et bientôt je vis, à quelques brasses, un phoque à

barbe grise, dont la gueule, couleur de sang, s'ouvrait par intervalles et laissait échapper un cri de terreur ou de colère. Je le mis en joue. Mes deux balles partirent presque en même temps et ricochèrent avant d'arriver; une d'elles l'atteignit au cou, l'autre à la joue gauche. L'animal fit un bond extraordinaire, puis s'allongea sur la surface de l'eau et resta sans mouvement. Je me jetai à la mer, espérant le conduire jusqu'à terre; mais, à peine l'eus-je touché, qu'il glissa lentement et disparut. Je le laissai servir de proie aux requins qui déjà s'avançaient. Dans ces pays, les requins, quoique fort nombreux, ne sont pas dangereux, à cause de la quantité de poissons qu'ils y trouvent.

Le lendemain, on gagnait une autre île; c'est une terre rouge, reflétant sans cesse les rayons du soleil. On n'y



Doures.

trouve pas une seule trace de verdure. On y aperçoit de hautes montagnes couvertes de cicatrices longues et noires; tout y est sèche par les feux du soleil; on n'y trouve plus de végétation, ni de terrain propre à la culture; le sol est composé de blocs de rochers brisés qui laissent passer par leurs crevasses des arbustes rabougris étendant au hasard quelques branches sans feuilles, sans mousse, comme dans la partie ouest de l'île Chatham. Mais on aperçoit un véritable chaos, une grande plaine rouge semblable à une terre nouvellement labourée, et dont les mottes compactes n'auraient pas encore été broyées par le râteau.

De grandes dalles de pierre, au son métallique, révèlent l'absence de terre végétale et la profondeur de l'abîme qui existe sous les pieds du voyageur; ces dalles sont jetées pêle-mêle les unes sur les autres, coupées en biseau ou brisées par des chocs affreux. En tout cas, ce

sont là presque autant d'obstacles insurmontables quand on marche dans cette vallée silencieuse, dont rien ne vient troubler la monotonie et le deuil. On y éprouve un vague sentiment de tristesse et de terreur, comme dans ce grand champ de lave donné par Milton pour palais à ses démons.

Quelques oasis de sable, situées au milieu de ce désert d'un nouveau genre, deviennent, pour quelques instants, un chemin moins fatigant. Alors, il faut marcher avec les plus grandes précautions, en mettant un pied devant l'autre après avoir sondé et s'être assuré de la solidité du terrain. Quelques ruisseaux de lave éteinte, semblables à une couche de boue grise, coupée par de larges fissures, semblent s'être élevés en vagues sous le souffle du vent; ils ont formé des courants, comme cela est manifeste aux endroits où la lave en fusion a changé de route. Là on voit la lave boursoufflée, compacte et tour-

mentée; le cratère n'est par conséquent pas éloigné. Mais il était trop tard pour aller jusque-là; on reprit le chemin du mouillage.

L'expédition laissa sans regret ces terres désertes où l'on ne trouve que des tortues, des veaux marins, et où l'on n'a pas même la chance de rencontrer un de ces

sauvages rendus célèbres par le *Vendredi* de Robinson.

Dans un prochain voyage, le jeune marin auquel nous devons ces renseignements curieux visitera la Polynésie; nous aurons de nouvelles indiscrétions à offrir à nos lecteurs.

RAVERGIE.

PROFIL ANGLAIS.

Il s'embarqua sous London-Bridge, à bord du paquebot l'*Esmerald*, et prit terre à Boulogne par un soir de printemps. Quand l'*Esmerald* s'engagea entre les jetées, les fauqs du port aperçurent de loin sur le pont quelque chose d'informe et de rouge qui reluisait aux rayons de la lune. En même temps, la brise de mer leur apporta un infernal parfum de caoutchouc sans odeur, imperméable à l'eau du ciel, mais perméable à la transpiration.

Les fauqs se frottèrent les mains avec allégresse. Ils l'avaient reconnu.

C'était lui, en effet. Plus le paquebot approchait, mieux on voyait sa large face écaillée, encadrée de favoris chamois, son nez busqué, sa lèvre plate et son front ogival, couronné d'un chapeau conique à longs poils rebroussés.

C'était bien lui. Comment le reconnaître? Vit-on jamais à un autre qu'à lui ces cols de chemise en cime-terre, aigus, rigides, échancrés, terribles? Un autre put-il étaler jamais sur l'hémisphère d'un abdomen plus exorbitant des breloques aussi téméraires? Non, non! Fiez-vous-en d'ailleurs aux porteurs de Boulogne. Ils le connaissent depuis leur plus tendre enfance. Ils vivent de lui. Boulogne entier vit de lui. Sans ce gros homme, la colonne napoléonienne ne dominerait bientôt plus que les ruines de quatre cents hôtels garnis.

Il est là, sur le pont, les jambes écartées afin d'élargir sa base. Il se dandine et gêne imperturbablement la manœuvre en dévorant les restes d'une gigantesque boîte de pastilles au citron, vendues, *by appointment*, dans Piccadilly, comme un préservatif certain contre le mal de mer.

Et, de fait, malgré ces pastilles, il n'a point eu le mal de mer.

Le bateau s'affale contre le môle; l'échelle descend; les passagers, impatients de prendre terre, convergent de tous les points du paquebot vers le pied de cette bienheureuse échelle. Mais nul ne peut y monter: un obstacle infranchissable en défend les abords. — Cet obstacle, c'est lui!

Lui n'est point impatient: il ne se presse pas; il ne se presse jamais. John, son groom, lequel lui ressemble comme un roquet ressemble à un molosse, porte ses trois cannes à pommes de rubis, de cornaline et de cristal, son vaste nécessaire de voyage, sa boîte à longue-vue, son pliant, sa machine à faire le thé, un atlas des quatre-vingt-six départements de la France et douze douzaines de cure-dents.

Il ne s'ébranle pas encore. John et lui encombrant parfaitement le passage.

« Monsieur veut-il bien permettre?... dit un voyageur en cherchant à se glisser jusqu'au pied de l'échelle.

— Oh! no, » répond le gros homme avec naturel et bonté.

Puis il ajoute solennellement:

« John! poussez le dos de moi sur le montement; je prie vos!

— Yes, sir. »

Le groom, chargé comme vous savez, fait de son mieux, et le montement commence. Rude et lente ascension s'il en fut! — Derrière, la foule murmure. Pour la calmer, le gros homme fait halte à moitié route.

« Pour Dieu, monsieur, avancez! s'écrie-t-on.

— Je volé avancer, diable! réplique doucement le gros homme; mais j'éte essôlle, véritablement.

— Alors, laissez-nous passer!...

— Oh! no.

— Pourquoi?

— Pôquâ... *I don't know what you mean...* John, poussez, je prie vos, le dos de moi sur le montement...

Tout prend fin en ce monde. Le montement s'achève, et le gros homme, au lieu de répondre aux porteurs qui l'assiègent de toutes parts, ordonne à John d'installer son pliant sur le môle, s'assied, met le lorgnon à l'œil, et regarde paisiblement défilér ses victimes en répétant avec conviction:

« Oh! yes... Fête, voyé vos, essôlle véritablement! »

On ne se fâche point trop. On passe, moitié riant, moitié grondant. Il n'y a pas d'exemple qu'on ait brisé la tête du gros homme entre deux pavés.

C'est étrange! — Que voulez-vous? on est à Boulogne. Chaque pays a comme cela ses désagréments. En Espagne, on rencontre des brigands à foison et quelques romanciers français en quête de la couleur locale; en Portugal, la croix du Christ menace votre boutonnière à chaque carrefour; en Allemagne, chaque buisson cache un Cobourg à l'affût de sa reine; en Turquie, vous avez la peste; aux Antilles, la fièvre jaune et les moustiques.

Boulogne a des Anglais: Boulogne est une cité conquise.

On y tolère néanmoins quelques Français, afin que sa colonne puisse les contempler et être fière.

Le gros homme est un Anglais; il a un nom, mais ce nom importe peu. C'est quelque chose comme Smithson, Johnson ou Anderson; ce pourrait être lord Clanricarn;

il ne serait pas impossible que ce fût sir Télémachus Bloomfield.

Quant à sa profession, il n'en a plus. Autrefois il était alderman, clergyman, commoner, solicitor ou sportman. Maintenant il a cinquante ans.

Cinquante ans, le spleen, la goutte et cinq palettes de sang de trop.

C'est un Anglais mûr pour la France : Boulogne va le cueillir. — Boulogne ! ville blanchâtre et hospitalière ! citée à louer ! sous-préfecture qui loge à la nuit et tient table d'hôtes ! Boulogne ! paradis à des prix modérés, gracieux bouquet de guinguettes jeté sur la falaise pour allécher les appétits de Douvres, qui pourrait dire la fascination que vous exercez, Sirène à la carte, sur les longues-vues britanniques, lorgnant vos appas de l'autre côté du détroit!...

Il y avait cinquante ans que le gros homme rêvait Boulogne lorsqu'il y est venu pour la première fois.

Ce fut un délicieux voyage. — Sir Télémachus venait de se faire raser. Il aperçut à sa fenêtre miss Speedwell, la maîtresse de langues de Poultry. Sir Télémachus fut pris incontinent d'un soudain et fougueux désir d'épouser miss Speedwell.

Sir Télémachus parle anglais aux Français, mais il baragouine aux Anglais un français prodigieux.

« Médèm, dit-il à miss Speedwell, volé-vois épôser M. Anderson ? »

Miss Speedwell mouilla de ses larmes un très-grand mouchoir, et répondit :

« Quel est ce M. Anderson, monsieur ? »

— Médèm, c'été moà.

— Mais, monsieur...

— Je volé épôser, médèm.

— Je dois vous dire que j'ai peu de fortune.

— C'été éghèl, répliqua M. Johnson.

— Je suis veuve de deux maris.

— C'été ioune béghételle ! repartit M. Smithson.

— Et j'ai neuf enfants, monsieur !

— C'été très bienne ! s'écria le même sir Télémachus avec chaleur : je volé épôser.

— Je vous prie de vouloir bien remarquer...

— Je rémaqué, médèm!... Je volé enlever...

— Mais vous m'aimez donc bien, mon cher monsieur Anderson ? dit la maîtresse de langues, émue par delà les sanglots.

— No, répondit M. Johnson ; — mais je volé épôser vos, médèm, et enlever, diab ! »

Comment résister davantage?... La maîtresse de langues, veuve de deux maris et comblée de neuf enfants en bas âge, donna immédiatement son cœur à M. Smithson, qui acheta un omnibus de la banque et enleva toute la famille.

Ainsi se maria sir Télémachus Bloomfield. Il vint en France avec sa femme. — Ce fut lui qui, l'an dernier, loua un bateau à vapeur tout entier pour descendre la Seine avec milady. — Ce fut lui qui retint toutes les places du grand théâtre de Havre pour s'y mettre à l'aise avec milady.

C'était la lune de miel.

Ce printemps, le gros homme revient seul, seul avec John, qui porte ses trois cannes, son nécessaire de voyage, sa boîte à longue-vue, son pliant, sa machine à faire le thé, un atlas des quatre-vingt-six départements de France, et douze douzaines de cure dents brevetés.

A lui toutes les voluptés françaises, l'obèse sybarite ! A lui les festins d'auberge à trois francs par tête, le cahot des diligences, le bordeaux frelaté ! A lui Paris, après Boulogne !

Car Boulogne et Paris se valent.

Les neuf enfants de sa lady croissent sur le sol de la patrie ; — lui installe son pliant sur le boulevard de Gand, et pose, roide, rouge, boursoûlé, en face de la Maison-d'Or. — Johnson est debout derrière le pliant. Les passants sourient, les gamins applaudissent, le gros homme hume la poussière et le soleil. C'est un Anglais heureux.

De sorte que sir Télémachus connaît son Paris comme vous et moi ; il connaît les femmes, le bordeaux, la poussière et la Maison-d'Or. Qu'apprendre désormais à ce gros homme ? — Hélas ! l'automne jannit les feuilles du boulevard. Réflexions faites, le porter de Paris ne vaut pas le diable ; les cure-dents n'y ont pas le sens commun. — Ainsi trouve-t-on soudain des défauts, inaperçus jusqu'alors, à ce que l'on commence à n'aimer plus.

Le gros homme a comme un vague regret des maisons noirâtres de Londres, des bronillards accoutumés de la Tamise, de la savoureuse fumée du coke, et des neuf enfants de sa femme.

Boulogne l'attend encore au passage ; Boulogne lui sourit au départ comme à l'arrivée. Que ne peut-on transplanter une ville à l'instant des oignons de tulipes ? Boulogne passerait le détroit.

Ce qui porterait Calais à danser la polka des salons durant trois jours consécutifs, en signe de réjouissance.

Qu'est-ce à dire ? Le gros homme a revu Londres, et son front écarlate ne se déride point ! Il regrette Paris peut-être, maintenant qu'il voit le dôme de Saint-Paul. — Ce qui est certain, c'est qu'il a cinquante et un ans, le spleen, la goutte et une palette de sang de plus.

Sa lady et les neuf enfants le reçoivent rangés en haie dans le parloir de sa maison. Ce tableau touchant n'a pas le don de l'émouvoir. Il met le pied sur la première marche de son escalier, et dit avec découragement :

« *How do you do, milady and sons?.. John ! poussez le dos de moà sur le moment, je prié vos...* »

Au printemps prochain, il s'embarquera pour London-Bridge, et reverra Boulogne, la ville aimée et si digne de l'être.

Au printemps suivant, il fera de même.

Jusqu'à ce qu'il meure, un beau jour, d'un cure-dent avalé, entre les dix-huit bras des neuf enfants de sa femme.

FRANCIS TROLOPP.

